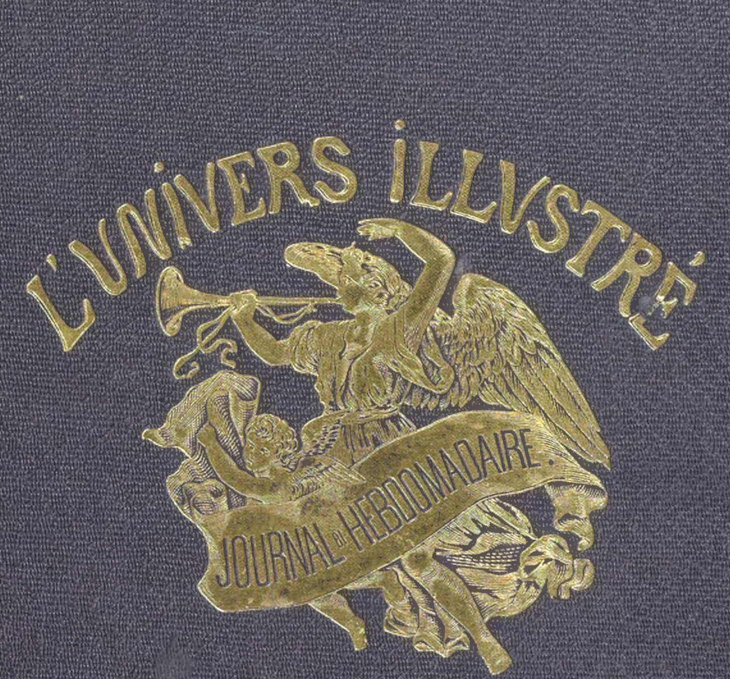


1866

1er SEMESTRE

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

1866



CLICHY

IMPRIMERIE DE MAURICE LOIGNON

RUE DU BAC-D'ASNIÈRES,

N° 12

L'UNIVERS
ILLUSTRÉ

JOURNAL BI-HEBDOMADAIRE

1866—PREMIER SEMESTRE



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT, PASSAGE COLBERT, 24

PRÈS DU PALAIS-ROYAL

A LA LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS

ET A LA LIBRAIRIE NOUVELLE, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

—

1866

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 499.
Mercredi 3 Janvier 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les chroniqueurs vous *la* souhaitent bonne et heureuse. — Le jour de l'an et la kermesse d'Amsterdam. — Le monde renversé. — C'est Madame qui paye. — Cuisinière et sapeur. — De la supériorité des poupées sur les petites actrices. — Conseils à Barnum. — Le merle blanc. — Où il se trouve. — Le Barnum de la chope. — La réclame au cadavre. — Où nous allons. — La vérité sur les trois cents jolies femmes du Châtelet. — Question au chroniqueur judiciaire. — Tromperie sur la qualité de la marchandise vendue. — Les variations de la fraude. — Les truffes postiches. — Emploi nouveau des vieilles robes de mérinos. — Les inventions fantastiques. — Le génie et la bêtise humaine. — L'émancipation de la femme. — Comme quoi la prétendue victime est un être privilégié. — Une actrice qui sollicite un éreintement. — Quelques historiettes. — M. Pasdeloup et un bottier fanatique. — Un financier facétieux. — Grâce pour ma sonnette ! — Départ de M. de Flotow. — Ce qui vaut mieux que la gloire.

Messieurs et Mesdames,

Les chroniqueurs de l'*Univers Illustré*, moins heureux que les tambours de la garde nationale, ne peuvent pas vous donner une aubade sous vos fenêtres et doivent par conséquent se contenter de vous *la* souhaiter bonne et heureuse. Nous avions songé aussi à envoyer à nos lectrices une boîte d'*éphémères* de chez Siraudin, le fameux confiseur; mais nous devons remettre cet envoi à la semaine prochaine.

Si nous gagnons seulement le gros lot de cinq cent mille francs au tirage des obligations mexicaines, nous nous réservons l'honneur d'envoyer des étrennes à nos abonnées. En attendant, et comme il ne faut pas trop compter sur le hasard, nous avons pris nos mesures pour vous ménager plus d'une agréable surprise dans l'année qui commence... mal, comme les autres, puisque le premier jour est désastreux pour tout le monde, excepté pour les confiseurs, les domestiques, les portiers et les tambours de la garde nationale.

Le jour de l'an! Notre dessin en dit plus long que toute une chronique. Des baraques, une foule impossible, une affreuse cohue sur la chaussée et les trottoirs, des polichinelles de quinze sous à vingt-cinq louis, et beaucoup de porte-monnaie blessés dans la bagarre. Le jour de l'an, à Paris, ressemble un peu à cette fameuse kermesse d'Amsterdam : c'est le même bruit le même tapage et les mêmes baraques.

La seule différence entre notre jour de l'an et la kermesse d'Amsterdam, c'est que chez nous les hommes payent les violons, tandis que là-bas c'est le contraire.

Un usage charmant que je voudrais bien faire passer dans les mœurs de notre pays veut qu'en Hollande les femmes payent à souper aux hommes pendant leur kermesse. Quand on prend une voiture, c'est madame qui paye; lorsque, le soir, on prend une loge au spectacle, c'est encore madame qui demande le coupon, règle avec le buraliste et offre à son cavalier plusieurs oranges et une foule de sucres d'orge;



LES BOULEVARDS DE PARIS, LE 1er JANVIER 1866, dessin de M. Pelcoq (Voir la Chronique).

quand, après le spectacle, on va chez le Brébant de l'endroit, madame paye les truffes et la poularde. Dans les bas-fonds de la société hollandaise, les bonnes d'enfants choisissent un cavalier et lui offrent les rafraîchissements au bal. Pendant qu'à Paris, au premier jour de l'an, la cuisinière, sous prétexte de souhaiter *une bonne et heureuse* à une tante fantastique, se glisse discrètement dans une allée où l'attend un sapeur de dragons de la garde, la bonne d'Amsterdam se réserve, dans son engagement, soixante-douze heures pour flâner avec son matelot. C'est encore la cuisinière qui régale.

C'est, vous le voyez, le monde à l'envers.

Depuis huit jours, du matin au soir, je cours de la boutique d'un confiseur à la boutique d'un marchand de jouets d'enfants; et, pour expédier le tout à domicile, j'ai mis sur les dents tous les commissionnaires de mon quartier.

Et cependant il m'eût été plus doux de recevoir tous ces bonbons que j'ai donnés et tous ces joujoux que j'ai offerts. Les bonbons, je les aurais passés à ma voisine, et quant aux joujoux, il arrive même, dans la vie d'un homme sérieux, un moment où l'on a un retour vers la toupie hollandaise et où une poupée avec du son dans l'estomac remplace avantageusement les petites actrices des revues de fin d'année; j'ai vu des poupées superbes avec de vrais cheveux, et je connais peu d'actrices qui soient dans le même cas; j'ai même entendu dire que le fameux Américain Barnum, celui qui a exploité toutes les gloires, depuis Jenny Lind jusqu'au général Tom Pouce, n'est venu à Paris que dans l'espoir d'y trouver pour son musée cet oiseau, plus rare qu'un merle blanc, qu'on appelle une actrice avec de vrais cheveux, mais je doute fort que le fameux Barnum soit content de ce voyage. S'il me faisait l'honneur de me consulter, je lui dirais :

— Cher monsieur Barnum, en vérité, vous êtes trop exigeant; vous avez montré aux Américains Jenny Lind, une grande artiste, et Tom Pouce, un petit général; mais votre public est blasé, et il lui faut maintenant des phénomènes comme une actrice avec de vrais cheveux; je suis très-répandu dans le monde des théâtres, mais depuis la Comédie-Française jusqu'à Bobino, je cherche en vain ce qu'il vous faut. Croyez-moi, cher monsieur Barnum, ne perdez pas votre temps. Si je connaissais une petite actrice avec de vrais cheveux, je l'exposerais au Palais de l'Industrie et je gagnerais beaucoup d'argent. Donc, permettez-moi de vous donner un conseil : prenez l'actrice au théâtre et les cheveux chez le coiffeur.

Voilà ce que je dirais à Barnum, s'il venait me demander mon avis; mais je doute que le célèbre Américain me fasse une petite visite. Tant pis pour lui, il en sera pour ses frais de voyage.

~~~ Le fameux Barnum, dont je viens de parler, a bouleversé la publicité européenne; il est l'inventeur de la réclame sans pudeur, qui est d'ailleurs en train de faire école à Paris. Un des chefs-d'œuvre du genre a été l'affiche d'un marchand de paletots qui commençait par ces mots : *Enfin, nous avons fait faillite!* Mais voici un café chantant, dans un coin obscur de Paris, qui va plus loin; pour attirer les visiteurs, il fait distribuer des prospectus dans lesquels il promet une mort violente entre un grog et une chansonnette.

« Ne venez pas tous à la fois, s'écrie le Barnum de la chope, mes salons ne peuvent contenir la foule qui se porte vers mon établissement. Le mois dernier, nous avons augmenté la nécrologie parisienne de dix-huit cadavres!... On étouffe chez moi. »

Or, je n'invente pas ce nouveau genre de réclames. C'est imprimé et distribué sur le boulevard. Lorsque dans un drame en vogue se trouve un tableau extraordinaire, le directeur met sur l'affiche :

A DIX HEURES : Le ballet des dindons;

Bientôt, si l'annonce Barnum se propage encore un peu chez nous, on verra sur l'affiche du café concert dont je parle :

A NEUF HEURES : Augmentation de la nécrologie parisienne, d'un homme entre deux âges écrasé par la foule.

Voilà où nous allons en ligne directe; c'est à qui attirera le public par tous les coups de grosse caisse et toutes les inconvenances possibles; l'un affiche trois cents jolies femmes quand, en réalité, on ne trouve sur son théâtre que cent cinquante vilaines filles; l'autre vous promet trois fiacres sur une scène. Et le public court voir les fiacres. Notez que le Parisien est bien bon enfant, puisqu'il donne quatre francs pour voir deux coupés de remise, quand il peut contempler gratis, sur le boulevard, les quatre mille voitures de la Compagnie impériale.

Maintenant je me permets de soumettre une question à notre chroniqueur judiciaire :

Quand une laitière met de l'eau dans sa marchandise, on la cite au tribunal, où elle est infailliblement condamnée pour avoir vendu du lait falsifié.

N'est-ce pas également tromper le public sur la nature des marchandises que de lui promettre trois cents jolies filles qu'il n'a pas? N'aurait-on pas le droit de dire au directeur :

— Monsieur, vos réclames ont affirmé que, vers neuf heures et demie du soir, vous exposez trois cents jolies femmes. J'ai payé mon fauteuil cent sous, ce qui fait un peu plus d'un centime et demi par jolie femme. Or, il est onze heures, et je n'ai pas encore vu la première des trois cents merveilles... Arrangez-vous comme vous voudrez, mais je vous préviens que je veux voir mes trois cents jolies femmes.

— Monsieur, répondrait sans doute le directeur, j'ai fait ce que j'ai pu, et le plus joli directeur ne peut donner que ce qu'il a.

Ce à quoi je répliquerais :

— Monsieur le directeur, chose promise, chose due. Je suis venu pour voir trois cents jolies femmes, et vous me montrez un omnibus, ce qui n'est pas la même chose. Exhibez trois cents jolies femmes, ou rendez-moi mon argent.

Il est bien évident que le tribunal donnerait gain de cause au spectateur qu'on aurait trompé sur la qualité de la marchandise vendue.

Il en serait de même au café-concert dont j'ai parlé plus haut. On pourrait dire au limonadier :

— Monsieur, vos affiches annoncent que vous augmentez la nécrologie parisienne, et qu'on étouffe chez vous; je suis venu, non pour entendre des chansonnettes et pour prendre un grog, mais pour voir un homme étouffé par la foule, spectacle que nous ne pouvons nous offrir ailleurs. Or, voici deux heures que j'attends et je n'ai encore vu étouffer personne. Arrangez-vous de façon à tuer un spectateur avant dix minutes, ou rendez-moi mon argent.

— Monsieur, me répondrait le limonadier, j'ai en effet affiché que j'augmente la nécrologie parisienne de dix-huit cadavres par mois. Seulement je n'ai pas indiqué le jour; or, c'est aujourd'hui jeudi et ce jour-là on n'étouffe pas. Revenez demain et nous verrons.

Mais moi, spectateur, je serais en droit de répondre :

— Monsieur le limonadier, vous plaisantez. J'ai quitté mes affaires et mon quartier pour voir comment on étouffe chez vous; j'ai dépensé cinquante sous de voiture et payé trente sous une chose qui vaut ailleurs trente centimes, dans l'unique intention de voir étouffer un homme par la foule. Exécutez votre programme, ou rendez-moi mon argent, si vous ne voulez pas que je m'adresse aux tribunaux.

Ce serait là évidemment un curieux procès; mais pourvu que le directeur ou le limonadier prissent Me Lachaud pour défenseur, ils pourraient être acquittés comme le charcutier qui avait remplacé les truffes par de simples morceaux de mérinos noir.

Après tout, me direz-vous, quand un homme mange du mérinos et croit manger des truffes, l'illusion est complète. Le plaisir est le même; et c'est le consommateur qui devrait être condamné pour sa naïveté; car enfin, que diable! il y a une différence entre des truffes et un mètre de mérinos, et je doute que la laine parisienne soit appelée à remplacer le fameux tubercule dans les dindes et les pieds farcis.

~~~ Il serait du reste fort curieux de constater les variations de la fraude sur les marchandises. On fait des truffes artificielles et des huîtres de Marennes non moins artificielles.

On vous vend des lapins pour des lièvres et des chaussures imperméables dans lesquelles on pourra pêcher à la ligne après la première pluie. La cour des comptes ne suffirait pas à faire l'addition des chemises de coton qu'on vend pour de la toile, et des filles de portières, qui passent aux yeux des étrangers pour des femmes du monde. Êtes-vous bien sûr que le bouillon de certains établissements se fasse avec de la viande et qu'on ne vous donne pas de vieux chiffons cuits pour du macaroni au gratin? Assurément mieux vaudrait l'avouer franchement que de s'exposer à l'avouer devant la police correctionnelle; mais puisque nous fabriquons des sangsues et des ventouses artificielles, pourquoi n'y aurait-il pas dans un coin de Paris une fabrique de truffes postiches? Je ne sais pas ce que la France peut produire de truffes en une année; car je n'ai aucune relation avec les industriels qui se chargent d'approvisionner le marché européen de ces tubercules, mais je ne pense pas qu'un seul pays puisse produire les truffes que Paris consomme en une semaine de carnaval; au lieu de s'exposer à des poursuites judiciaires, pourquoi ne pas vendre ouvertement de vraies et de fausses truffes comme on vend de vraies et de fausses perles? Il serait piquant de lire dans les journaux l'annonce que voici :

« Le propriétaire des magasins de la Ville de Paris a l'honneur de prévenir Messieurs les fabricants de truffes qu'il vend une partie de mérinos au rabais. »

Dieu sait combien de vieilles robes en laine noire ont déjà passé dans l'intérieur des poulardes du Mans et des oies de Noël! Avant que l'autorité n'ait découvert la première trace de cette fraude, que de charcutiers ont dû dire à leurs bonnes :

— Voici cinquante sous! va me chercher un mètre de mérinos pour truffer les saucisses!

Le bon public ne s'était aperçu de rien, et comme toutes les jouissances reposent sur l'illusion, plus d'un consommateur a dû s'écrier en découpant, dans la nuit de Noël, une saucisse aux truffes :

— Oh! la délicieuse odeur!

~~~ Me sera-t-il permis d'entretenir un instant le lecteur de ma personne et de lui dire à quelles tribulations est exposé un simple chroniqueur qui dispose de la publicité de l'*Univers Illustré?*

A toute heure de la journée je reçois des visites d'un certain nombre de fous qui demandent mon appui pour une invention nouvelle.

L'un me demande ceci et l'autre réclame cela; tantôt on me prie de venir voir un nouveau canon, tantôt on me demande quelques lignes pour un tableau qui doit étonner la population lors de l'Exposition de 1866.

L'autre jour une sorte de fou est venu me prier de passer à son atelier, où je l'ai trouvé en train de brosser une immense toile représentant la bêtise humaine vaincue par le génie. Du reste, le peintre avait bien fait les choses; il s'était peint debout... le génie c'était lui! Six chevaux blancs traînaient le char et écrasaient la bêtise humaine; c'était beau, c'était grand, mais ce n'était rien du tout encore. Ce matin même j'ai reçu la visite d'une dame âgée qui m'a lu un travail inachevé sur la situation des femmes dans la société contemporaine. Comme cette dame était munie d'une lettre de recommandation, il fallait tout entendre.

Il va sans dire que ce bas bleu concluait pour la complète émancipation de son sexe.

Or, voilà justement le côté comique! En toute conscience, je vous le demande à vous, madame, qui lisez ce courrier, les femmes peuvent-elles s'émanciper plus qu'elles ne l'ont déjà fait?

Ces prétendues victimes ne sont-elles pas les êtres privilégiés? L'administration leur est fermée, mais tandis que le mari s'abrutit à son bureau, la femme reste dans son boudoir.

Les femmes peuvent insulter les hommes... les hommes peuvent monter la garde. Tandis que monsieur se promène devant le quartier général de la garde nationale, madame a le droit de rester chez elle et aucun sergent-major de la terre n'est assez puissant pour lui ordonner de suivre le tambour. Enfin, excepté à la kermesse d'Amsterdam, ce sont les femmes qui reçoivent les cadeaux et les hommes qui les payent.

Enfin, ce matin, j'ai reçu la visite d'un cultivateur qui a voulu m'entraîner à l'Exposition des fromages au Palais de l'Industrie, et qui m'a demandé sur le brie un article que j'ai cru devoir refuser. C'est surtout à l'approche du jour de l'an que nous sommes poursuivis par les solliciteurs; quelquefois aussi les petites actrices qui chantent les chœurs dans les revues de fin d'année viennent réclamer deux ou trois lignes. Mais celles-ci ne sont pas exigeantes.

L'une d'elles m'a dit l'autre jour :

— Exécutez-moi un peu dans votre journal.

— Vous y tenez?

— Énormément. Dites-moi des choses bien désagréables; cela me fera connaître avantageusement.

Pour échapper une bonne fois à toutes les visites, à toutes les lectures, à toutes les demandes, j'ai l'honneur d'informer ces messieurs et ces dames qu'à partir du 1er janvier de la présente année ils auront à m'écrire au bureau du journal et à laisser en paix la sonnette de mon appartement.

~~~ Commençons l'année par quelques historiettes.

Les concerts de la Gaîté ne sont plus; ceux du Cirque Napoléon continuent de faire fureur.

Tous les dimanches on peut voir sur le boulevard Beaumarchais des groupes d'Allemands surexcités.

L'autre jour, à la fin du concert, un enthousiaste s'est précipité aux pieds de M. Pasdeloup.

— Assez, a dit le chef d'orchestre, assez, relevez-vous!

— Non, non! s'écria l'autre, je suis bottier; laissez-moi vous prendre la mesure d'une paire de bottes d'honneur pour vos étrennes.

Un facétieux financier me disait au souper du réveillon :

— Les trois classes de la société que j'ai vues le plus sont les gens de Bourse, les gens de lettres et les gendarmes.

Le même boursier disait d'un mauvais client :

— C'est un homme de principes. Il a surtout celui de ne jamais payer ses différences.

~~~ Mon confrère Gérôme vous a déjà conté le grand succès de *Martha*.

J'ajoute que M. de Flotow, l'heureux auteur, a quitté Paris le lendemain de la deuxième représentation; mais il nous a laissé un de ces mots profonds qui sont toute une révélation.

— Comment, dis-je au compositeur applaudi, vous quittez Paris le lendemain d'un succès?

— Oui.

— Sans vous préoccuper des suites?

— Oui.

— Vous ne faites aucune visite aux journalistes?

— Non, je n'ai pas le temps.

— Enfin vous feriez bien de rester au moins quinze jours encore.

— C'est impossible! je suis attendu chez moi.

— Vous êtes donc bien pressé?

— Oui, très-pressé; il faut absolument que je sois à Vienne pour la soirée de Noël.

— Absolument? Vous ne pensez donc pas à soigner votre gloire?

Et l'auteur de *Martha* tira son calepin, me montra les portraits de Mme de Flotow et de ses deux enfants et dit :

— Regardez, mon ami, ceci est plus précieux que la gloire.

Il n'est pas étonnant que ce musicien sème tant de sentiment dans ses partitions.

GÉROME.

BULLETIN

Il est ouvert, par la ville de Paris, un concours libre, pour la composition, d'après le programme suivant, d'une médaille commémorative des visites de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice dans les hôpitaux de Paris pendant le choléra de 1865 :

« Représenter, d'un côté, l'Empereur visitant les malades de l'Hôtel-Dieu, et de l'autre, l'Impératrice à l'hôpital Beaujon. »

Dans le cas où le concours serait favorable à un artiste qui ne serait point graveur, la médaille serait exécutée, d'après son projet, par un graveur d'un talent éprouvé, agréé ou désigné par l'administration.

Le choix des bœufs gras n'avait lieu les années précédentes au marché de Poissy que dix jours avant les fêtes du Carnaval dans lesquelles ils figurent. Il en résultait sou-
~~~

vent que les mesures étaient prises à la hâte et que l'organisation du cortége et la fixation de l'itinéraire laissaient à désirer.

Pour éviter ces inconvénients, M. le préfet de police vient de décider que la tenue du concours serait désormais avancée d'une semaine. Ainsi, pour 1866, le concours pour le choix des bœufs gras aura lieu au marché de Poissy le jeudi 25 janvier.

Les chiffres officiels publiés sur l'épizootie en Angleterre sont de plus en plus déplorables.

Le nombre des animaux attaqués de la maladie dominante qui, pendant la semaine finissant le 2 décembre, avait été de 3,828, a été, pendant la semaine finissant le 9 décembre, de 6,356, et pendant la semaine finissant le 16 décembre, de 6,051.

Le chiffre total des bestiaux attaqués depuis le commencement de la maladie s'élève à 55,386, sur lesquels 29,700 sont morts, 12,380 ont été tués par mesure de prudence; 4,686 seulement ont été guéris, et 8,620 restent encore en traitement.

Le *Journal des Débats* annonce, d'après le *Morning-Post*, qu'un projet va être soumis au Parlement anglais pour l'établissement d'une communication régulière entre la France et la Grande-Bretagne, avec d'immenses bâtiments de la dimension et de la force du *Great-Eastern*.

L'Académie des beaux-arts de l'Institut a, dans sa séance de jeudi dernier, donné à traiter, pour sujet aux concurrents du prix Achille Leclère de 1866, le projet d'un monument à élever auprès d'Alger, en vue de la mer, pour perpétuer le souvenir du grand voyage que l'Empereur Napoléon III est allé faire l'été dernier en Algérie.

On a reçu à New-York la seconde partie du rapport du capitaine Hall sur son expédition dans les mers arctiques, à la recherche de sir John Franklin. Il a visité les vaisseaux naufragés et trouvé les cadavres gelés et mutilés d'une partie de l'équipage.

Les Esquimaux se sont approprié les objets de valeur qu'il y avait dans les vaisseaux, et, d'après ce qu'ils racontent, le capitaine Hall espère pouvoir retrouver quelques hommes de l'expédition encore vivants.

TH. DE LANGEAC.

DEUX SOUVENIRS DE VOYAGE.

AU BORD DE LA THEISS.

La Theiss est l'affluent le plus important du Danube. C'est comme la grande route de la Hongrie, dont elle traverse les plus fertiles campagnes. Elle fut autrefois très-poissonneuse; mais le fréquent passage des bateaux à vapeur a beaucoup dépeuplé la rivière. Pourtant, il est loin des villes bien des coins solitaires dans le long cours de la Theiss.

Quoi de plus charmant que de s'égarer au bord de ces rives tranquilles? Elles recèlent un charme tout puissant sous leur apparente monotonie. Ici ce sont des bouquets d'arbres, là quelques maisonnettes qui se détachent sur le vert grisâtre de la plaine. Voici qu'un convoi de foin traîné par des bœufs traverse la rivière sur un bateau pesant, tandis que sur le bord opposé de grossiers chariots attendent leur tour, conduits par des paysans revêtus du pittoresque costume hongrois. Ce sont là de ces modestes tableaux qui restent fixés dans la pensée de celui qui les a vus, et que, bien mieux que la plume, le crayon a le pouvoir de retracer.

UNE PEUPLADE ILLYRIENNE. — LES TSCHITSCHES.

Sur les confins de la Croatie et de l'Illyrie, dans les montagnes d'Adria, vit depuis un temps immémorial une peuplade à peu près inconnue qui a conservé la naïveté de mœurs et les vieilles traditions des anciens Slaves. Cette peuplade solitaire a reçu de ses voisins le nom de *Tschitsches*.

Les Tschitsches s'habillent généralement d'une culotte collante en laine blanche, d'une jaquette brune et d'un large chapeau de feutre. Leurs souliers sont de simples morceaux de cuir retenus par des lanières autour de la jambe, à la façon des montagnards italiens, seules chaussures possibles, du reste, pour cheminer à travers un sol pierreux où nul sentier n'est tracé. Quant à leur nourriture, elle se compose à peu près exclusivement de *polenta*, bouillie de farine d'orge et de fromage de chèvre; tout au plus y joignent-ils de temps en temps quelques poissons de mauvaise qualité qu'ils vont recueillir au bord de la mer. S'ils descendent vers Trieste ou vers Fiume, les deux villes les plus prochaines, ce n'est que pour y aller vendre les misérables produits de leurs montagnes, des fromages, des racines d'arbres ou du charbon de bois. Ils chargent de ces diverses provisions leurs petits chevaux d'Istrie, fort durs à la fatigue, que suivent encore leurs femmes ployant le dos sous de larges sacs.

Un touriste nous communique le croquis d'un de ces groupes, qu'il a rencontré, descendant la montagne, pour se rendre au marché de Fiume. Ce croquis ne donne pas une moins pauvre idée de la beauté du sexe faible que de la galanterie du sexe fort, dans cette partie presque ignorée des provinces illyriennes.

L. DE MORANCEZ

LA FILLE DE L'ÉMIGRÉ[1]

(suite).

Eustache avait raison.

Tandis qu'un galant homme fait le salut des armes, le rustre se fend et pousse à fond.

Devant le brutal délire des masses, affolées par de petites influences, il n'est pas bon de perdre le temps à ôter son feutre, à vider de subtiles discussions.

Eustache fit trêve à ses méditations politiques pour commander un excellent dîner qu'il mangea du meilleur appétit.

Après le dîner, il choisit, dans le trousseau de clefs à lui confié par le vieux comte, la clef du secrétaire de ce dernier.

Il s'enferma dans le cabinet et commença une minutieuse fouille.

Il y avait dans le secrétaire tous les titres de propriété de M. d'Arrhans, mais Eustache ne trouva point les papiers de famille; le comte les avait serrés dans le portefeuille qu'il portait sur soi.

Ceci, pour le moment, importait peu à Eustache.

Ce n'était point ce qu'il cherchait.

Il trouva encore, ceci lui importait beaucoup, une somme assez ronde en bons de caisse au porteur, et quelques rouleaux d'or.

Le tout fut empoché sans compter.

Lorsque le secrétaire fut vide, il le referma soigneusement.

Cela fait, il se rendit dans la fameuse chambre où étaient étalées les parures qui devaient servir à la pauvre Marthe.

La vue de cette corbeille de noces procura à Lointier quelques instants de franche hilarité.

— Pauvre colombe! murmura-t-il en riant aux éclats, voilà pourtant bien de charmants atours. Elle eût été délicieusement jolie sous ces diamants et sous ces dentelles. *Sic vos non vobis!* comme disait mon maître de sixième. Les diamants seront pour moi; les dentelles pour qui les voudra prendre. A raisonner sainement, c'eût été dommage de voir cette charmante fille devenir femme de ce niais sentimental, de ce langoureux benêt, de cet Arthur enfin, qui mouille sans doute, en ce moment, d'un torrent de larmes la crinière de son cheval... Si Mlle de la Veyre se rencontre sur mon chemin, je la choisirai peut-être, et qui sait? cela vaudra mieux pour elle.

Il mit les diamants avec l'or et les billets, puis il descendit dans la cour.

— Attelez! dit-il impérieusement au cocher. J'ai en poche des valeurs que M. le comte m'a confiées, et qui doivent être transportées à Paris sans retard.

Le cocher mit les chevaux au carrosse.

Il savait que le comte avait grande confiance en Eustache.

Celui-ci, pendant qu'on attelait, remonta le grand escalier du château, gagna la chambre d'Arthur et revêtit un costume complet de gentilhomme, sans oublier l'épée à garde travaillée.

Quand il eut mis la dernière main à sa toilette, le carrosse était prêt. Il se jeta nonchalamment sur les moelleux coussins. Le cocher fouetta les chevaux.

Nous n'avons point dessein de raconter ses impressions de voyage.

Nous relaterons seulement un fait en passant.

A quelques heures de Millau, le carrosse qui portait Eustache et sa fortune dépassa une chaise sans armoiries qui suivait, elle aussi, le chemin de Paris.

Cette chaise contenait M. et Mlle de la Veyre.

— Voyez, mon père, dit Marthe en rougissant; voici le carrosse de M. d'Arrhans.

— En effet, répondit le marquis étonné.

— Et Arthur... M. le vicomte d'Arrhans... Voyez! il se penche à la portière.

Le marquis salua.

Lointier fit une gracieuse inclinaison de tête et passa, emporté par le galop de ses chevaux d'emprunt.

Le cœur de Marthe battait bien fort. Elle avait reconnu jusqu'au costume qu'Arthur portait la veille. Cette rencontre inespérée alimenta sa douce rêverie durant une grande partie du voyage.

Eustache rêva aussi, et fort doucement, ce qui ne l'empêcha point de compter son trésor avec une grande exactitude.

Nous verrons comment il sut profiter de ce trésor, et comme quoi le *sic vos non vobis* du maître de sixième peut s'appliquer aussi par hasard au voleur.

III

Choses et autres

Il était trois heures après-midi lorsque Eustache Lointier arriva en vue de Paris.

Huit jours passés en voiture donnent grand désir d'atteindre le but du voyage; or, il y avait huit jours qu'Eustache avait quitté le château d'Arrhans.

Tout le long de la route, il s'était promis de faire figure à Paris. Il avait une vingtaine de mille livres dans les poches de sa voiture; c'était assez, maintenant que l'opulence devenait un danger, et ce n'était pas trop.

Il trouva le dôme des Invalides fort agréable à voir de loin, et l'ensemble de Paris lui sembla satisfaisant.

A la barrière de Vaugirard, il y avait, au moment où il passait, une fête pastorale et civique. Des ouvriers qui essayaient déjà la pittoresque carmagnole, de petites mercières qui gardaient de la poudre sous leur coquet chapeau rond, les villageois de la banlieue, des étudiants et des gardes-françaises, fraternisaient en buvant, avec le plus attendrissant accord, le vin violet des coteaux de Suresnes. Les grisettes étaient là en nombre formidable, et l'on eût pu trouver parmi elles plus d'une bouture de déesse Raison.

Les unes, — cela était ainsi avant comme après la révolution, — dansaient de prodigieuses danses avec la belle jeunesse des écoles; les autres dévoraient les divers produits de la charcuterie parisienne, en compagnie d'ouvriers peu vêtus et aspirant manifestement à mériter le nom historique de sans-culottes; d'autres encore chantaient, sous les tonnelles, à l'aide de voix fausses et très-enrouées, des couplets boiteux et obtus, premiers-nés de la muse citoyenne; d'autres enfin, pendues aux bras galonnés d'incommensurables gardes-françaises, se faisaient épeler par ces guerriers philosophes quelques pages de Diderot ou de Piron, dont elles étaient bien susceptibles de sentir le délicat et savoureux parfum.

C'était un spectacle très-charmant, et dont les excentricités de notre moderne Courtille ne peuvent donner qu'une insuffisante idée.

Tous ces gens, en effet, grisettes, étudiants, soldats, paysans et ouvriers, étaient ivres, mais *vertueux*.

En ce temps, la vertu, incessamment invoquée, jetait sur toutes choses un rideau du plus agréable effet.

L'orgie était vertueuse, le luxe de même, le pillage aussi, la trahison également, l'assassinat davantage. Pourquoi non? Ne buvait-on pas à Thèbes? César, Clodius, Verrès, Catilina n'étaient-ils pas Romains et très-impressionnables? Ne volait-on pas en Lacédémonie? ne trahissait-on pas à Carthage? n'assassinait-on pas en tous ces heureux et divers pays?

Évidemment la négative serait de mauvaise foi.

Or, lecteurs, faites-nous la grâce de suivre ce raisonnement subtil et tout civique : Rome, Carthage, Sparte, etc., étaient républiques, c'est-à-dire plus vertueuses que la vertu même; Cincinnatus, Magon et les décorés des Thermopyles sont là pour le prouver surabondamment.

Donc... à cette écrasante logique qu'opposerait-on, s'il vous plaît?

— En outre, Diderot, d'Alembert et même M. Paul de Kock l'ont dit, sans parler de M. de Cousin : Dieu, c'est la nature; ce mot frise le sublime; d'où il suit que la nature est la vertu, sinon davantage.

Ceci posé, comme la nature est ivrogne, sensuelle, encline au pillage et au meurtre, il est évident que les suppôts des tyrans ont, durant quinze siècles passés, détourné le vrai sens de la langue à leur profit, baptisé vice ce qui est vertu, et qu'ils n'auraient pas eu vergogne de refuser le titre de vertueux à Robespierre, Carrier, ou à Marat lui-même!

Que l'Être suprême confonde la mémoire desdits perfides et ignorants suppôts!

Au moment où le carrosse de Lointier arriva en vue de la barrière, la fête atteignait son apogée. Tout le monde buvait, riait, chantait ou dansait.

— Voilà, se dit Eustache, qui mit sa tête poudrée à la portière pour contempler de plus près cette aimable gaieté; voilà un délicieux pays!

Un ouvrier l'aperçut, et interrompit le couplet que son larynx oxydé par l'eau-de-vie était en train d'écorcher; une grisette l'avisa et demeura la jambe en l'air au milieu d'un surprenant jeté-battu; un garde-française le vit et ferma le Piron dont il régalait la dame de ses pensées.

Puis l'ouvrier, la grisette et le garde-française montrèrent du doigt à leurs amis le carrosse armorié, le cocher en livrée et le chef poudré à blanc qui tranchait sur le fond obscur de l'intérieur.

Puis encore une immense et folle clameur s'éleva.

— Un aristocrate! cria-t-on.

Ce mot commençait à être fort à la mode.

On entoura la voiture.

Le cocher fut renversé de son siége, et toute cette magnifique jeunesse se prit à danser une ronde frénétique autour du carrosse arrêté.

Eustache trouva la réunion moins aimable.

— Mes braves gens, commença-t-il...

— Nous sommes des citoyens! interrompit un bel homme de garde-française à qui la haute paye du Palais-Royal donnait une juste idée de ses droits civiques.

— Nous sommes citoyennes! ajouta une ravissante mercière, prise de vin.

— Et nous ne sommes pas de braves gens, conclut un ouvrier dont le poing calleux se posa sous le nez de Lointier.

Ce citoyen disait l'exacte vérité.

La ronde reprit en sens contraire. Eustache se cacha au fond de la voiture. Il avait peur.

Lorsqu'on eut bien dansé, un étudiant qui était du bois dont on fait les Romains, ouvrit cet avis remarquable :

— Le char splendide de cet aristocrate, déclama-t-il, est une sanglante injure à la misère du peuple français. (Murmures approbateurs.) Au moment où nos mères, nos sœurs, nos épouses, nos amantes et nos petits frères manquent de pain pour soutenir leur intéressante existence, cet aristocrate, semblable à Sardanapale, se pavane dans son carrosse acheté avec les sueurs du peuple. (Trépignements des grisettes; bravos des gardes-françaises.) Assez longtemps, citoyens, l'Être suprême a souffert un tel blasphème. Faisons justice. Je propose formellement de briser cette machine roulante.

Nous n'essayerons point de rendre l'effet produit par cette éloquente improvisation.

Un hurlement général accueillit la proposition de l'étudiant.

La portière fut ouverte. On jeta Lointier sur le pavé. Le malheureux voulut protester, mais un plongeon dans le ruisseau lui rendit le sentiment des convenances.

1. Voir les numéros de 49 à 498.



LE PASSAGE DE LA THEISS (HONGRIE), dessin d'un voyageur (Voir page 3).



PAYSAN TSCHITSCHE SE RENDANT AU MARCHÉ DE FIUME (ILLYRIE), dessin d'un voyageur (Voir page [illegible]).



LE QUAI DE BELLE-VUE, A SAN PEDRO DE RIO-GRANDE (BRESIL), d'après une photographie (Voir page 6).

Il se tut.

Pendant cela, le carrosse de M. d'Arrhans était mis en pièces pour le salut de la patrie.

A voir cette ardeur que mettaient à la besogne ces vertueux citoyens et citoyennes, il n'était pas malaisé de reconnaître qu'il s'agissait d'une œuvre importante et méritoire.

Le génie de la liberté devait une récompense à cet utile labeur.

Lorsque la voiture tomba enfin, complétement désemparée, l'or, les billets, les diamants se répandirent sur le sol.

Les doigts intègres des jeunes citoyens éprouvèrent un frémissement joyeux.

Grâce à l'aide des citoyennes, ces richesses éparses n'encombrèrent pas longtemps la voie publique. Tout fut recueilli et empoché à la barbe d'Eustache.

Cela fait, on chanta faux un hymne grotesque et la fête reprit son cours.

Eustache eut la permission de se retirer les mains vides et d'emporter son habit de gentilhomme couvert de boue des pieds à la tête.

S'il se fût retourné, il eût pu voir, au moment où il entrait à Paris, l'humble chaise de M. le marquis de la Veyre traverser sans encombre la terrible réunion.

Comme cette dernière voiture avait peu d'apparence, les jeunes citoyens n'eurent pas l'idée de la *niveler*.

On ne peut se dissimuler qu'Eustache avait encore du bonheur, il pouvait lui arriver pis. Un an plus tard, il eût fait connaissance avec la lanterne.

Ici nous perdons de vue, pour quelque temps, Eustache Lointier. Nous n'avons aucune espèce de renseignements sur la vie qu'il mena pendant trois ans, mais il est probable qu'il fut l'un de ces ténébreux acteurs qui jouèrent les mystères de Paris de cette époque.

Il n'avait rien : il était avide et entièrement dépourvu de *préjugés :* il était par conséquent dans la position la plus favorable pour pratiquer les cinq ou six vertus républicaines que nous avons énumérées plus haut.

Ce que nous savons de la famille de la Veyre durant cette même période est bien peu de chose. Marthe fut présentée à la reine et vit les derniers jours de cette cour charmante, qu'entouraient alors les accusations les plus stupides que puisse inventer la trahison. M. et Mme de la Veyre, rapprochés par le malheur et une commune loyauté, unirent leurs dévouements pour les mettre au pied du trône. Les événements couraient. Le marquis n'y remplit qu'un rôle très-secondaire.

Une circonstance que nous ne devons pas passer sous silence, c'est que M. de la Veyre, dès la fin de 1789, envoya des agents en Rouergue et réalisa ses terres. Le temps n'était point favorable à une vente de cette nature.

Les terres furent cédées à vil prix; mais comme leur valeur était immense, la somme réalisée fut encore une fortune. M. de la Veyre la plaça à l'étranger.

Cependant le comte d'Arrhans et son fils avaient rejoint l'émigration en Allemagne.

Arthur dut rabattre un peu de son impatience belliqueuse. La guerre ne vint pas tout de suite, et il fallut bien des crimes pour lasser la patriotique longanimité des princes.

Il y avait néanmoins déjà une organisation militaire, et Arthur put faire son éducation de soldat.

Vers la fin de 1791, on vit arriver à Coblentz un homme dont l'énergique visage accusait une âme ardente et passionnée, soumise au frein d'une volonté de fer.

Cet homme venait vers les princes, frères du roi, chargé d'une mission des nobles de Bretagne.

Il avait nom Armand Tuffin, marquis de la Rouarie.

Les circonstances étaient bien difficiles, et si les princes hésitèrent d'abord à couvrir de leur haute sanction les projets de résistance bretonne, on ne peut point les leur imputer à faiblesse ou à faute. Néanmoins, les difficultés et les retards que M. de la Rouarie éprouva à Coblentz furent un mal et donnèrent à penser que les premiers intéressés n'étaient ni les plus ardents ni les plus résolus.

Ce fut, quant à la Rouarie lui-même, comme le premier anneau de cette chaîne de dégoûts que la mort seule devait rompre désormais.

Le 5 décembre 1791, les irrésolutions prirent enfin un terme, et les princes revêtirent de leur signature le projet d'association bretonne, rédigé par la Rouarie.

Le soir de ce même jour, Arthur alla trouver son père.

— Monsieur, lui dit-il, nous sommes sortis de France pour servir le roi. Voici l'occasion qui se présente de le servir en France et plus activement, sinon mieux. J'aurais grand désir de suivre M. de la Rouarie, dont j'admire le beau caractère, et je vous demande, pour ce faire, votre consentement.

Le vieux comte prit la main de son fils.

— Ce m'est une grande douleur que de me séparer de vous, Arthur, dit-il d'une voix triste et résignée. A mon âge... je pense que vous n'ignorez point que je vais maintenant sur ma soixante-sixième année... à mon âge, quand on se sépare, c'est le plus souvent pour toujours.

— Ne parlez pas ainsi, mon père!

— Pourquoi non? avant notre mutuelle tendresse, Arthur, il y a le devoir, et je ne suis pas assez vieux encore pour avoir oublié que je suis gentilhomme. Partez, mon fils. Je crois comme vous que, dans la vaillante Bretagne, votre épée ne pourra rester longtemps oisive en son fourreau. Si mon bras valait encore quelque chose, je vous suivrais peut-être... mais il ne reste que le cœur!

Arthur tendit son front, le vieillard y mit un baiser.

— Vous êtes d'Arrhans, reprit-il; vous êtes le seul d'Arrhans: car mes blessures et la vieillesse pèsent sur moi un poids trop lourd pour que je puisse le porter bien loin encore. Voici nos titres de noblesse, vous les garderez mieux que moi. Voici, dans le même portefeuille, ce que j'ai emporté de nos papiers de famille. Souvenez-vous de votre père, Arthur, et de votre nom. Vous êtes brave, vous êtes fidèle, soyez prudent... et que Dieu vous conduise!

Le vieux comte étendit ses mains tremblantes au-dessus de la tête de son fils et lui donna sa bénédiction.

Arthur, dans son premier mouvement de fougue, n'avait pas pressenti ce qu'aurait de navrant cette séparation.

Il avait à peine connu sa mère, et sa tendresse filiale s'était concentrée sur son vieux père, si bon, si noble, si indulgent pour ses fautes de jeunesse!

Maintenant il était trop avancé pour reculer.

Il se jeta sur le sein du comte qui lui tendait les bras et s'élança ensuite au dehors, incapable de prolonger ces adieux qui lui brisaient le cœur.

Resté seul, le comte se mit à genoux et offrit à Dieu ce suprême sacrifice.

Arthur partit avec M. de la Rouarie. Ils n'avaient point de suite, et traversèrent la France sous un déguisement.

En passant à Paris, le jeune d'Arrhans aurait bien voulu voir, ne fût-ce qu'un instant, Marthe de la Veyre, à qui étaient toutes ses pensées, mais M. de la Rouarie n'était pas homme à s'arrêter en chemin.

On changea de chevaux, et l'on reprit le galop sur la route de Bretagne.

Les pressentiments du vieux comte ne l'avaient point trompé.

Dès les premières opérations de l'armée de Condé, qui eurent lieu un an après le départ d'Arthur, une balle républicaine l'étendit, mourant, sur le champ de bataille. Il pria pour son fils et pour le roi avant de rendre son âme à Dieu.

Arthur se comporta vaillamment en Bretagne.

Lorsque la mort de la Rouarie mit un terme au soulèvement de cette province, Arthur passa en Vendée où s'organisait une insurrection autre et bien autrement puissante.

Tant que dura la guerre, il fut l'un des plus intrépides soldats de cette armée catholique et royale où chaque soldat était un héros.

La lutte eut l'issue que chacun sait. Les royalistes écrivirent là, comme en tant d'autres occasions, avec leur sang, une page glorieuse de notre histoire, et leur défaite valut mieux qu'un triomphe.

Un soir du mois d'octobre 1794, Arthur, à peine remis d'une blessure qu'il avait reçue au combat du Mafis, portant pour vêtement des débris de son costume d'officier supérieur de l'armée royale, exténué de fatigue et de faim, entrait en la ville de Saint-Malo, où il venait chercher, sans beaucoup d'espoir de les trouver, les moyens de passer en Angleterre.

La nuit tombait lorsque le jeune d'Arrhans franchit le pont-levis de la porte Saint-Vincent.

Comme sa figure pâle se cachait sous un large chapeau, et que les gens de Saint-Malo, restés en dehors du mouvement insurrectionnel, ne connaissaient guère le costume vendéen, Arthur ne courait pas grand danger d'être immédiatement découvert.

Complétement étranger à la ville, il prit au hasard la première rue, cherchant une auberge de pauvre apparence où il pût payer son gîte et son souper, sans trop entamer la somme qu'il destinait à son passage.

Tandis qu'il suivait ainsi la rue Saint-Vincent, il ne s'aperçut point qu'un individu d'assez belle mine, mais portant un costume presque aussi délabré que le sien, marchait sur ses talons et ne le quittait pas d'une semelle.

Arthur avisa en un sombre carrefour une hôtellerie plus que modeste et y entra.

L'homme qui le suivait depuis la porte Saint-Vincent remarqua bien la maison et redescendit la rue au pas de course.

— Bonne affaire! grommelait-il tout en courant. On n'a pas été pour rien employé du citoyen Carrier, la gloire de Nantes; on sait reconnaître l'uniforme vendéen passé à l'état de haillons. Bonne affaire!

Auprès de la porte Saint-Thomas, derrière les chancelantes masures qui prolongent la rue des Juifs, du côté des Petits-Murs, il y avait alors un cul-de-sac immonde, où s'assemblait pour boire ou faire pis la portion la plus souillée de la populace du port.

Le cabaret où se tenaient ces repoussantes orgies portait pour enseigne quelqu'une de ces monstrueuses maximes que l'auteur de la *Marseillaise* rassembla et rangea en couplets pour composer un hymne de sang.

Lorsque notre rôdeur arriva devant la porte, on entendait au dedans de rauques clameurs et les éclats de voix avinées. Il poussa du pied les planches vermoulues qui servaient de clôture et entra.

— Salut et fraternité, citoyen Lointier! s'écria l'assemblée en chœur.

Eustache, c'était lui, réclama le silence d'un geste plein d'emphase.

— Citoyens, dit-il au lieu de répondre, un décret de la Convention, qui n'est point abrogé que je sache, promet cinquante livres à qui dénoncera un suspect, cinq cents livres à qui l'arrêtera, mille livres à qui se rendra maître d'un conspirateur ou d'un traître ayant porté les armes contre la République.

— En sait-il long, ce coquin d'Eustache! gronda la sale cohue avec admiration.

— Pourquoi nous dis-tu ça? demanda un fraudeur sans ouvrage.

— As-tu un suspect sous ton paletot? ajouta un peltas[1] en demi-solde.

— Citoyens, reprit Eustache, j'ai mieux qu'un suspect, j'ai un conspirateur, un féroce brigand de la Vendée!

L'assemblée entière se leva comme un seul vaurien.

— Mille livres! murmura-t-on de toutes parts.

— En beaux écus... On ne paye pas en assignats des citoyens de notre importance.

— Où est-il? où est-il?

— Patience!... J'aurais pu aller tout seul le dénoncer au Directoire, mais fi donc! on ne m'aurait donné que cinquante livres, et vous m'en donnerez bien cinq cents pour ma part.

— La moitié pour toi seul!...

— C'est à prendre ou à laisser.

— Va pour la moitié!... Où est-il?

— Suivez-moi.

La tourbe déguenillée se précipita hors du cabaret et se prit à courir tumultueusement sur les pas de Lointier. Celui-ci remonta la rue Saint-Vincent et s'arrêta devant la pauvre hôtellerie où il avait vu entrer le *brigand* vendéen.

Paul Féval.

(*La suite au prochain numéro.*)

1. Manœuvres qu'on embarque sur les navires de Terre-Neuve, pour trancher la morue.

SAN-PEDRO DE RIO-GRANDE, AU BRÉSIL

San-Pedro de Rio-Grande ou Rio-Grande-do-Sul, dont le nom est revenu plus d'une fois, durant ces derniers temps, dans les correspondances de l'Amérique du Sud, est un des principaux ports de la partie méridionale du Brésil. On croirait à tort que cette ville est la capitale de la province de Rio-Grande, où elle est située; c'est à Porto-Alegre, dont elle est, du reste, peu éloignée, qu'appartient la suprématie métropolitaine.

Grâce à sa situation, San-Pedro de Rio-Grande est le grand débouché commercial de l'Uruguay. Il reçoit surtout du nord de cette république des cuirs, du suif et du bœuf fumé. La ville, construite à l'extrémité d'une presqu'île sablonneuse, regarde d'un côté la mer et de l'autre une lagune de deux ou trois lieues de tour, mais si peu profonde, que les petits bâtiments seuls y ont accès. Du côté de la mer, l'entrée du port est gardée par un banc de sable qui en fait un passage dangereux par un temps ordinaire, et presque impraticable par une bourrasque.

Les maisons de San-Pedro, assez pittoresques à distance, perdent beaucoup à être vues de près. Les rues sont sales et mal pavées, et un sable brûlant vous y poursuit partout; aussi la première impression du voyageur qui arrive dans la ville se traduit-elle par un vif désir de la quitter. San-Pedro est essentiellement marchand. Le quai de *Boa-Vista* (Belle-Vue), dont nous donnons le dessin, s'allonge sur le rivage de la lagune. Il est bordé par les habitations des principaux commerçants brésiliens et étrangers.

Francis Richard.

COURRIER DU PALAIS

Les scrupules de Villèle. — Hors l'assassinat point de salut. — Un souhait de client reconnaissant. — Mlle Grosjean, tragédienne. — Le *Figaro*, le *Nord* et Mlle Duverger.

Je racontais, il y a trois mois, le meurtre de ce pauvre cuisinier de Bordeaux frappé à l'improviste dans les reins, alors qu'il épluchait tranquillement des légumes dans sa cuisine, et je rapportais la réponse de l'assassin, interrogé sur le motif qui avait armé son bras. Cette réponse était exactement celle que faisait, il y a une dizaine d'années, au juge d'instruction, Jobard, un autre assassin, presque un enfant comme Villèle, qui tient aujourd'hui au bagne de Toulon la caisse de la boutique où se vendent les menus objets en ivoire, en paille et en coco fabriqués par les forçats.

Villèle a comparu la semaine dernière devant la Cour d'assises de Bordeaux.

L'explication qu'il a donnée le jour même de son crime, il la renouvelle devant le jury. D'abord il raconte sa vie. Maltraité par son père, il quitte sa famille, il est allé à Toulouse, puis à Orthez, enfin à Bordeaux. Là, il a été arrêté. Craignant qu'on ne le renvoyât à ses parents, huit mois durant il a feint d'être sourd-muet; mais sa supercherie a été découverte et on l'a chassé. Il a servi ensuite chez les jésuites pendant dix-huit mois. Un jour il a, par mégarde, brisé des instruments de physique et en a caché les morceaux. On l'a condamné pour vol. Enfin il est entré chez le restaurateur où Danne, sa victime, avait l'emploi de cuisinier. Bientôt il a quitté sa place, et, le 19 septembre, il était aide de cuisine dans une autre maison.

« J'avais travaillé jusqu'à trois heures, dit-il; je plumais un canard, lorsque tout à coup une idée me traverse l'esprit; je me souviens de tous mes malheurs. Alors une pensée de suicide s'empare de moi, je vais chercher le couteau de chasse que j'avais depuis trois mois, et que Danne avait fait aiguiser lui-même quelques jours avant. J'ai été sur le point de me plonger le poignard dans le cœur; mais à ce moment j'ai songé que la religion m'avait appris qu'on était damné quand on mourait en se suicidant; la pensée de tuer quelqu'un s'est emparée de moi... »

D'abord la figure de la domestique d'un charcutier s'est présentée à son esprit. Cette fille n'était pas dans la boutique. Il s'est alors dirigé vers la demeure de son ancien maître... et il a frappé Danne.

« Alors, continue Villèle, je suis resté les bras croisés, attendant qu'on m'arrête ; j'avais par ce moyen atteint mon but, la justice allait s'emparer de moi, me faire condamner à mort, et je pourrais me reconcilier avec Dieu. »

A part les détails de fait, on croirait entendre parler Jobard ; comme le meurtrier du théâtre des Celestins, Villèle s'exprime avec le plus grand calme et un sang-froid imperturbable. L'auditoire frémit, et il promène sur la foule un regard étonné.

Ses réponses, sa tranquillité étrange, cet étonnement singulier, des lettres pleines de divagations adressées par lui à sa famille avant le jour du meurtre, des vers bizarres écrits dans sa prison, tout cela mettait Me Lulé-Déjardin, chargé d'office de la défense de Villèle, fort à l'aise pour plaider la folie.

Le moyen n'a pas réussi cependant, et Villèle, déclaré coupable par le jury avec circonstances attenuantes, a été condamné à vingt ans de travaux forcés.

« Je vous remercie de tout mon cœur, a-t-il dit à son defenseur ; je desire un jour pouvoir vous rendre la pareille. »

Me Lulé-Déjardin souhaite-t-il bien vivement que le ciel exauce le vœu de son client ? Je n'en mettrais pas ma main au feu.

Le lendemain, Villèle a déclare à l'honorable avocat qu'il aimait mieux aller à Cayenne, où il travaillerait bien, que de mourir renfermé dans une maison d'aliénés. Eh bien, à la bonne heure ! tous les condamnés ne prennent pas aussi doucement les choses. Pourvu qu'on ne lui fasse pas le déplaisir de l'envoyer à Toulon avec l'arrière-pensée de le mettre à la caisse du magasin, après Jobard, pour achever le parallèle !

Oserai-je dire que Mlle Grosjean, qui aime mieux s'appeler Pauline de Melin, a le goût des procès ? Ah ! c'est peut-être bien dangereux ; mais tant pis, je me risque ; il faut bien savoir être imprudent une fois dans sa vie.

Donc Mlle Grosjean, l'illustre tragédienne, en qui le public volontairement aveugle s'obstine à ne point voir l'héritière de Rachel, citait l'autre jour M. Nefftzer devant le tribunal correctionnel, se plaignant de ce qu'il avait refusé d'insérer la réponse par elle faite à un article publié dans le *Temps*.

Me Audoy a eu le courage de se présenter pour M. Nefftzer, et de soutenir qu'une plainte analogue ornée d'une plainte en diffamation contre M. Nefftzer et M. Louis Ulbach ayant été rejetée par le tribunal, au mois d'août dernier, et Mlle Grosjean ayant interjete appel du jugement, la plainte actuelle n'était pas recevable. M. le substitut Mahler n'a pas craint d'appuyer les conclusions de Me Audoy, et Me Lenté lui-même, l'avocat de Mlle Grosjean, a eu l'intrépidite de reconnaître qu'il n'y avait pas lieu de les contester. Si bien que les juges ont prononcé la fin de non-recevoir et condamné Mlle Grosjean aux dépens.

Mlle Duverger a été plus heureuse.

Au mois de juillet dernier parut dans le *Figaro*, sous la signature du *marquis de Villemer*, le pseudonyme aujourd'hui transparent de M. Charles Yriarte, un article intitule *Antigone*.

Il ne s'agissait pas de la pieuse fille d'Œdipe, de la douce et poétique sœur d'Étéocle et de Polynice.

Mlle Duverger, la belle actrice du Palais-Royal, ne s'y trompa point.

Le journal le *Nord* ne lui aurait pas permis d'ailleurs de s'y meprendre, en imprimant en toutes lettres qu'Antigone n'était autre que Mlle Duverger elle-même.

L'actrice, mécontente du portrait, cita donc le *Figaro* et le *Nord* en police correctionnelle.

Le tribunal, relevant l'article du *Nord* et certains détails de l'article du *Figaro*, a proclamé que, sous le nom d'Antigone, c'était bien celui de Duverger qu'il fallait lire, et il a condamné M. Jouvin à 1,000 francs, et M. Franceschi à 100 francs d'amende, sans autres dommages-intérêts que les dépens.

Le dispositif du jugement sera inséré dans le *Figaro*, dans le *Nord* et dans deux autres journaux au choix de la plaignante.

Peut-être la presse y mettra-t-elle de la galanterie, et, si Mlle Duverger y tient beaucoup, le *Figaro*, le *Nord* et les deux autres feuilles où l'actrice jugera à propos de faire publier le dispositif du jugement, consentiront-ils à en insérer aussi les considérants.

MAITRE GUERIN.

UNE AVALANCHE DANS LES ALPES

Si l'hiver est encore clément pour nous, il n'en est pas ainsi dans les âpres pays de montagnes. Du haut de ces cimes qu'enveloppe un blanc manteau roulent de temps en temps de sinistres avalanches. Qu'une brusque agitation de l'air, qu'un simple bruit parfois, détachant de la montagne une parcelle de neige, la fasse rouler sur quelque pente, et la voilà démesurement grossie dans sa chute, capable d'ensevelir dans un instant toute une vallée. Cet accident, malheureusement fréquent dans les Alpes, y a causé la ruine de villages entiers.

Qu'on se represente le misérable sort de pauvres paysans obligés de gratter péniblement le sol par un froid aigu, pour retrouver trace de leurs habitations disparues et sauver du moins, s'il se peut, d'un aussi terrible désastre, quelques débris épars. Hommes et femmes travaillent à l'envi à ce dur labeur ; mais à quoi peut aboutir tant de courage, sinon à montrer combien l'œuvre de l'homme est peu de chose devant la sombre puissance des éléments déchaînés ?

L. DE MORANCEZ.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Constitution physique et geologique de la Belgique. — Mines d'argent nouvelles dans l'Amerique du Nord — Leurs immenses produits. — Comment fut découverte la mine d'Austin.

A l'heure qu'il est, le royaume de Belgique tient la première place parmi les préoccupations politiques du moment.

Peut-être ne sera-t-il donc point sans actualité et sans intérêt de deviser des révolutions physiques qu'a subies cette contrée dans les temps anté-historiques et d'expliquer la constitution actuelle de son sol.

On attribue, non sans raison, à de grands bouleversements geologiques la constitution exceptionnelle de la Belgique.

Comme la Hollande, dont sa portion nord-est diffère à peine, une partie de la Belgique a subi de nombreux cataclysmes dont, en ce moment encore, ses côtes constatent une modification semblable à celles qu'on retrouve dans la Scandinavie.

En certains endroits, il se manifeste sur ces côtes une élévation lente, et sur certaines autres un abaissement graduel.

De Nieuport, axe de cette modification, à l'embouchure de l'Escaut, la mer empiète peu à peu, mais régulièrement, sur le sol ; tandis qu'au contraire, au midi, aux environs du Pas-de-Calais, elle s'en retire.

L'action des rivières, de son côté, contribue aux altérations de la ligne côtière. Des dépôts de vase s'accumulent partout où les cours de ces rivières deviennent stagnants ; il s'y forme des bancs qui finissent par s'élever au-dessus du niveau des eaux, les lits des rivières continuent leur cours au travers, et, à l'aide de quelques travaux artificiels, la superficie du sol se trouve accrue avec le temps.

Ainsi la ville de Damme, qui autrefois possédait un port et faisait un grand commerce maritime, s'élève maintenant à plusieurs milles dans l'intérieur des terres, et il reste à peine trace de son ancien voisinage de la mer.

La contrée située aujourd'hui entre Anvers et Nieuport, quoique composée d'un terrain sec habité par une nombreuse population, a été, à une époque qui ne dépasse pas les limites de l'histoire, couverte par l'océan. Du temps des Romains, elle consistait en bois, en marais, en marécages tourbeux que garantissait de la mer une chaîne de collines sablonneuses, et que, pendant le ve siècle, renversèrent des ouragans. Durant ces débordements, la mer déposa sur la tourbe une couche d'argile fertile, de trois mètres d'épaisseur dont attestent l'origine des dépôts de coquillages récents mélangés à des morceaux de poteries brisées et des débris de provenance humaine. Plus tard, les habitants, au moyen de digues, réussirent à consolider le sol, et ce sol forme à présent une des parties de la Belgique les plus productives et les mieux cultivées.

L'histoire des Pays-Bas mentionne un certain nombre d'inondations qui ne proviennent pas de tempêtes ou de courants, mais probablement d'un affaissement du sol. L'existence de la tourbe, constatée à une profondeur considérable sous la mer le long des côtes de Belgique, atteste que la surface du sol s'étendait bien plus loin autrefois qu'aujourd'hui.

Le mouvement d'abaissement, cause de ce phénomène, semble s'être opéré du midi au nord, car la Hollande a beaucoup plus souffert que la Belgique de désastres de cette nature. Les rues de Calais s'élèvent environ d'un mètre cinquante centimètres au-dessus du niveau des hautes eaux ; celles de Gravelines et de Dunkerque, d'un mètre, et celles d'Ostende, de vingt-cinq centimètres seulement ; tandis que les rues d'Amsterdam et de Rotterdam sont de beaucoup audessous ; enfin toute la côte de Flandre a, dans le cours des siècles, été rongée par la vague sur une largeur qui varie de quatre à huit kilomètres.

Les variations dans le niveau de la surface des Pays-Bas, dues sans doute à de fréquentes oscillations de cette portion de la croûte terrestre, présentent un caractère tout à fait périodique.

En l'année 1110, un formidable débordement de la mer couvrit une large portion du territoire flamand, détruisit de nombreux villages et convertit une contrée riche et cultivée en un désert de sable. La population, selon l'historien Van Bruyssell, dut chercher un asile en Angleterre, et s'établit dans le Northumberland, sur les bords de la Tweed ; plus tard elle se transporta dans le Pembrokeshire, et se fixa dans le voisinage de Haverfordwest.

A la même époque, comme l'attestent les chroniqueurs anglais, de grandes perturbations souterraines dans le niveau du sol firent éprouver aux rivières du Trent, du Medway et de la Tamise une altération sensible, et desséchèrent presque tout à fait leurs lits.

En Hollande, une immense étendue de terre qui resta inondée à la suite de ces perturbations. Le Zuyderzée couvre un terrain submergé qui était autrefois une plaine populeuse et bien cultivée. Enfin la mer aurait depuis longtemps envahi la Hollande et une partie de la Belgique, sans un vaste système de digues et d'écluses, *qui met un frein à la fureur des flots*.

Pendant que règnent les vents nord-ouest, la marée, au Katwyk, à l'embouchure du Rhin, monte à onze pieds, au Leck, près de Vianen, elle s'élève jusqu'à dix-sept pieds au-dessus du niveau d'Amsterdam. Aussi la Hollande, perpétuellement menacée d'inondations, veille sans cesse pour conjurer des périls si redoutables. En 1825, la mer inonda les provinces d'Over-Yssell, de la Frise, du Brabant septentrional et de Gueldre, et malgré toutes les précautions qu'elle prend pour se garantir contre la mer, à peine la Hollande peut-elle se considérer à l'abri de tout danger. L'affaissement d'une grande partie de son territoire à des dates relativement récentes, aussi bien qu'à des époques géologiques éloignées, n'est un fait que trop constaté. Si, comme on le suppose, un mouvement lent et incessant d'affaissement continue à s'opérer dans son territoire, on peut prédire l'engloutissement de tout ce territoire comme infaillible dans un temps donné.

La Belgique, moins exposée que la Hollande à ces accidents, n'en a pas moins souffert sérieusement des empiètements de la mer. Ainsi plusieurs vastes étendues y sont devenues arides et sablonneuses par de violentes secousses géologiques survenues à des époques reculées.

Les couches dans lesquelles on retrouve des dépôts de houille offrent des particularités qu'on voit rarement ailleurs. Au lieu d'être horizontales ou inclinées, elles sont verticales.

Or, comme la Belgique ne présente aucune trace d'action volcanique, cette tendance extraordinaire des couches à se soulever doit avoir eu pour cause un affaissement subit de la croûte terrestre, longtemps après le dépôt dans les lacs ou les estuaires des énormes masses de matières organisées dont partout se compose la houille.

Quelque riches que soient les houillères de la Belgique, quelque immenses que soient leurs produits, ils n'approchent point encore néanmoins des trésors que renferment les mines d'argent des montagnes de la Nevada, récemment decouvertes dans l'Amérique du Nord, et surtout à Austin.

Austin est une profonde vallée (*canon*) presque entièrement entourée de hautes montagnes couvertes de neige. Trois des grandes crêtes de ces montagnes : *Lander Hill, Central Hill* et *Central Hill* regorgent de minerais d'argent, presque à l'état de pureté complète.

Il suffit de jeter dans une forge un fragment du minerai brut qu'on en extrait, pour qu'instantanément il se couvre aussitôt de grains et de dragées d'argent.

Or, d'ordinaire, l'argent ne s'extrait que péniblement et au moyen de longues opérations chimiques d'une grande quantité d'autres corps étrangers auxquels il se trouve associé.

A Austin, un granite feldspathique qui a fait, à des époques anté-historiques, éruption à travers des schistes jurassiques, renferme dans une gangue de quartz toutes les veines argentifères.

Le feldspath est une espèce de pierre (silicate) melangée tantôt de noir, tantôt de vert, tantôt de rouge, et assez dure pour rayer le verre. Le quartz est un minerai exclusivement composé de silicates, à la famille desquels appartiennent les agates, l'opale et le cristal de roche.

Les veines argentifères qui plongent fort avant dans le sol présentent une épaisseur de dix centimètres à cent.

Leur valeur est en général de 200 dollars, c'est-à-dire de plus de 1,000 francs par tonne de minerai, et pour certaines parties plus riches, de 1,500 dollars.

Une seule mine d'argent de Virginia-City a rendu depuis un an pour 14 millions de dollars d'argent, qui représentent 72,520,000 francs. Elle bénéficie sur cette vente de 40 millions de francs.

Enfin telle est l'abondance du précieux métal que, d'après un mémoire adressé de Boston à l'Académie des sciences par le docteur Charles T. Jackson, déjà on en extrait par an pour 1,900,000 par jour.

On traite sur place les minerais les moins riches dont le transport serait trop coûteux, soit par le feu, soit par des procédés d'amalgamation.

Quant au minerai de meilleure qualité, on l'expedie à San-Francisco, distant de huit cents kilomètres de la Nevada, et on l'envoie à Swansea, dans le pays de Galles, où s'ouvrent de vastes établissements exclusivement consacrés à l'épuration de l'argent.

Voici comment ces mines si fecondes et si longtemps inconnues furent découvertes.

En 1862, deux jeunes gens, partis de France pour la Californie après avoir dissipé leur patrimoine, ne tardèrent point à perdre leurs illusions sur la fortune facile qu'ils croyaient faire à San-Francisco ; réduits aux derniers expédients de la misère, ils partirent pour les montagnes (*sierras*) de la Nevada (la Neigeuse), afin d'y vivre des produits de leur chasse.

Un jour, entraînés à la poursuite d'un ours gris dont la peau, assez rare et fort recherchée, devait, selon eux, se vendre un excellent prix à San-Francisco, ils finirent par se trouver perdus dans un endroit désert et réduits à leurs maigres provisions pour toute pitance, attendu que l'ours qui les avait attirés si loin leur était échappé tout à coup, secondé à la fois par la nuit et par la connaissance parfaite qu'il possédait des détours de cette partie de la montagne.

Harassés de fatigue, mourant de faim et surtout furieux de l'insuccès de leur chasse, ils ramassèrent du bois mort et en firent un grand feu dans le triple dessein de se réchauffer, d'éloigner les bêtes féroces et de faire cuire leurs aliments dans la marmite de ferblanc qu'un chasseur de la Californie ne manque jamais d'emporter avec lui.

Ils établirent la marmite sur de grosses pierres qu'ils trouvèrent éparpillées autour d'eux, et, leur cuisine faite et leur repas terminé, ils s'endormirent enveloppés de leurs manteaux.

Quand ils s'éveillèrent au point du jour, le feu qu'ils avaient allumé se trouvait à peu pres éteint et, à leur grande surprise, les pierres sur lesquelles ils avaient placé la marmite de ferblanc leur apparurent couvertes d'une couche de grosses larmes d'argent.

Ivres de joie, sans penser désormais à l'ours qui les avait amenés dans ces lieux bénis, ils étudièrent la nature du

terrain, qu'ils reconnurent pour une mine d'argent, revinrent à San-Francisco, et, sans parler de leur découverte, se mirent en mesure d'exploiter le terrain regorgeant de métal précieux. Cela se passait il y a moins de trois ans, et aujourd'hui les deux chasseurs sont en route pour Paris, possesseurs chacun de trente millions.

S. HENRY BERTHOUD.

LADY MORGAN

Ce portrait de lady Morgan est certainement une des plus charmantes esquisses qui soit sortie du fin crayon de sir Thomas Lawrence, et ce serait déjà un titre suffisant pour lui faire place dans nos colonnes, s'il n'acquérait un double intérêt par l'aimable et intéressante figure qu'il représente.

Lady Morgan, de son nom de demoiselle miss Sidney Owenson, naquit à Dublin en 1783. Elle était fille d'un comédien, poëte par occasion, qui lui inspira, sans doute de bonne heure, le goût des lettres auxquelles elle devait consacrer sa vie. A quatorze ans, la précoce enfant publiait déjà un volume de poésies et peu après quelques mélodies irlandaises avec la musique. Ses vingt ans n'étaient pas sonnés qu'elle avait donné en outre au public deux romans; mais son premier succès date de *la Jeune Irlandaise*, étude de mœurs locales qui parut en 1806. Ce livre, où elle montrait les premiers germes d'un patriotisme ardent que le temps devait développer, lui ouvrit les portes des premiers salons d'Angleterre. Dès lors sa vie se partagea entre les distractions du monde et l'étude.

Mariée en 1811 à un médecin littérateur, Charles Morgan, qu'une communauté de goûts avait attiré à elle, la charmante *authoress* publia volume sur volume, touchant tour à tour avec un rare bonheur à toutes les branches de la littérature : la poésie, le drame, les romans, la biographie, la morale, la politique et les voyages. Son *Voyage en Italie*, est une peinture très-vive et très-fidèle de la société par delà les Alpes. Quant à son livre sur *la France*, elle y montre une sympathie chaleureuse et un libéralisme d'opinions qui doivent être ses meilleurs titres auprès de nous.

Son dévouement constant à sa chère Irlande, dont elle ne cessait de tracer les mœurs naïves tout en plaignant ses misères, lui valut de sincères amitiés parmi ses compatriotes. C'était une juste compensation des inimitiés que ses sentiments libéraux lui suscitèrent. Elle venait de terminer sur la condition de la femme un ouvrage historique et philosophique, *la Femme et son Maître* (1840), quand une faiblesse d'yeux, et bientôt après la perte complète de la vue, vinrent mettre un terme douloureux à ses travaux littéraires. Pourtant après quelques œuvres encore publiées en collaboration avec son mari, elle achevait à peine quelques passages d'autobiographie lorsqu'elle mourut en avril 1859, dans sa soixante-seizième année.

Un esprit aimable et beaucoup de cœur, ainsi pourrait se résumer au moral la gracieuse figure de lady Morgan. Quant à son portrait physique, vous l'avez sous les yeux, dessiné, au beau temps de sa gloire, par ce même Lawrence qui ne se dérangeait pas à moins de cinq cents guinées (12,500 fr.), dont moitié payable d'avance, pour faire le portrait d'un grand.

En dépit de cette charmante image, le nom de lady Morgan ira-t-il jusqu'à la postérité? C'est douteux, car elle avait déjà pris place avant sa mort dans le Panthéon des oubliés.

PAUL PARFAIT.



LADY MORGAN, d'après le dessin de sir Thomas Lawrence.

ÉMILE ALCAN.

Paris, impr. J. Claye, [illegible]

UNE AVALANCHE DANS LES ALPES, dessin de M. d'Aujourd'hui (Voir page 7).

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

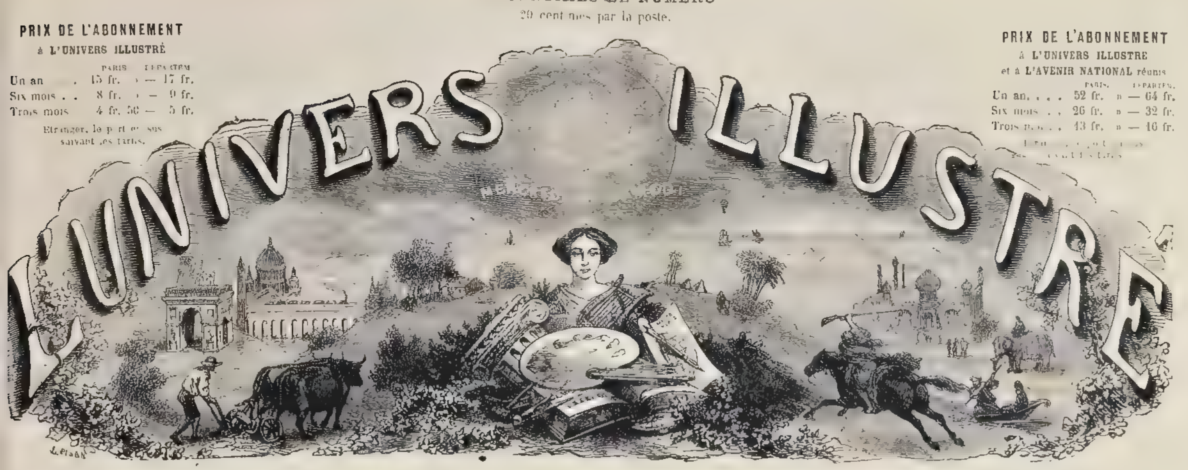
PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois	4 fr. 50	— 5 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois . .	13 fr. »	— 16 fr.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 500.
Samedi 6 Janvier 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

L'événement théâtral de la semaine. — Ne le cherchez pas dans les théâtres. — *Malheur aux vaincus!* — Le géant terrassé. — La politique de la valetaille. — Tous les laquais n'ont pas de livrée. — Un brigand de la Loire. — Deux croquis de flibustiers. — Profils sympathiques. — Une légende russe. — L'abîme. — L'honneur du vaincu. — Il y a marchand à 500,000 francs. — Une chanteuse des rues. — Les angoisses du dénoûment. — Opinion du chroniqueur. — Le drame sera-t-il joué? — Une préface qui n'est pas faite pour rajuster les choses. — Les obsèques de M. Provost.

L'événement théâtral de cette semaine, ce n'est

Ni le nouveau ballet de l'Opéra,

Ni la representation de la *Fiancée d'Abydos* au Théâtre-Lyrique,

Ni la reprise de la *Vie de Bohème* à l'Odéon,

Ni à la Gaîté, le *Hussard de Bercheny*,

Ni à l'Ambigu Comique, la *Magicienne du Palais-Royal:*

C'est une pièce qui n'a pas été jouée.

Elle est signée d'un de ces noms heureux qui, comme Ponsard, Augier, Feuillet, Sardou, les deux Dumas, ont le privilége de faire prime chez les directeurs et sensation sur l'affiche.

J'ai nommé Théodore Barrière.

Le titre de la pièce en résume le sens et l'idée : *Malheur aux vaincus!* c'est-à-dire, sacrifiez tout au dieu Succès : soyez le plus fort : écrasez les autres pour n'en être pas écrasé. Honneur, probité, dévouement, générosité ; jetez à terre tout ce bagage inutile. Vainqueur, vous serez grand, vous serez noble, vous serez beau, on adorera vos vices, vos difformités, vos turpitudes; vaincu, vous serez méprisé, délaissé, trop heureux si l'on épargne à votre misère l'injure et l'outrage, à vos blessures le vinaigre et le fiel, à votre agonie le coup de pied de l'âne des impuissants et des lâches.

Telle est la thèse amèrement ironique que développe M. Théodore Barrière, de cette même plume — n'est-ce pas

LEURS MAJESTÉS L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE VISITANT LE NOUVEAU TRIBUNAL DE COMMERCE, le 26 décembre 1865; dessin de M. Delannoy. — Voir le Bulletin.

plutôt un scalpel? — âpre, acide, impitoyable, qui a écrit les *Filles de marbre* et les *Parisiens de la décadence*.

La commission d'examen n'a pas permis qu'elle se produisît sur la scène : elle a mis son *veto* à la représentation de *Malheur aux vaincus!* A-t-elle eu tort ou raison? C'est là un terrain brûlant sur lequel je ne me soucie nullement de m'aventurer. En chroniqueur prudent je me garderai également de rechercher les motifs de sa décision. Mais ce que je me crois en droit d'affirmer, — sans crainte d'être démenti, — c'est que la question de moralité n'y est pour rien. Ceci soit dit pour rassurer à l'avance mes lecteurs sur la courte analyse que je vais leur présenter.

Dès le premier acte nous sommes en plein dans le sujet. Le premier *vaincu* que M. Barrière nous présente, c'est le grand vaincu de Waterloo. Cette ombre que l'on aperçoit là-bas, à travers la nuit, passer et repasser derrière les rideaux de cette fenêtre moins éclairée que les autres, c'est la sienne. Il attend, pendant cette nuit lamentable, celle du 29 juin 1815, le retour du général Flahaut qu'il a chargé de tenter un dernier effort auprès de la commission exécutive. Vaine tentative sur laquelle, parmi ceux qui l'entourent encore, il est le seul à se faire illusion. Et déjà, dans cette demeure en fête, dans ce jardin qui domine le château de la Malmaison, nous assistons au spectacle des défections, des lâchetés, des trahisons de ces serviteurs qui baisaient naguère la trace de ses pas et qui n'ont même pas attendu, pour le renier, que le coq ait chanté trois fois. C'est la valetaille qui nous met tout d'abord au courant de la situation :

« DEUXIÈME LAQUAIS.

« Et d'abord, il faut bien que nos maîtres puissent jouir en paix de tout ce qu'il leur a donné. Lui, il ne peut pas le leur reprendre, mais les autres pourraient le leur ôter; il faut donc qu'ils se mettent bien avec les autres.

PREMIER LAQUAIS.

« Il a raison ; car enfin, titres, dignités, fortune, nos maîtres lui doivent tout, et il faut faire oublier ça.

« DEUXIÈME LAQUAIS.

« Le mien y a déjà travaillé.

« TROISIÈME LAQUAIS.

« Qu'est-ce qu'il a fait?

« DEUXIÈME LAQUAIS, avec orgueil.

« Des vers pour le roi de Prusse! — C'est un académicien.

« CINQUIÈME LAQUAIS.

« Le mien a distribué, en plein soleil, des rubans blancs sur la place de la Concorde.

« SIXIÈME LAQUAIS.

« Le mien a grimpé jusqu'au fronton de son hotel, et en a gratté de ses mains les abeilles de pierre.

« TROISIÈME LAQUAIS.

« Le mien a fait mieux : il a brûlé un aigle vivant!

DEUXIÈME LAQUAIS.

« C'était hardi!

« TROISIÈME LAQUAIS.

« Oh! il était dans sa cage.

« PREMIER LAQUAIS.

« Je le reconnais, vos maîtres ont prouvé leur zèle; mais M. de Feuilles, mon maître à moi, a prouvé le sien avant tous. (Avec un noble orgueil.) Il a trahi le premier!

TOUS, s'inclinant.

« C'est vrai! c'est vrai! (On félicite chaudement le premier laquais.)

« QUATRIÈME LAQUAIS, qui est resté pensif à l'écart.

« C'est égal, ça me fait de la peine qu'il s'en aille.

« DEUXIÈME LAQUAIS, étonné.

« Bah!

« QUATRIÈME LAQUAIS.

« Ah! je vas vous dire : ça vient de ce qu'un jour il s'est arrêté chez nous. Nous avons même gardé son verre.

« TROISIÈME LAQUAIS, [illegible]

« Champenois, va!

« QUATRIÈME LAQUAIS.

« Ah! écoutez donc; après tout, nous ne sommes que des valets, nous ne sommes pas forcés d'être aussi ingrats que nos maîtres.

« PREMIER LAQUAIS, apercevant le baron qui paraît à gauche.

« Silence! voici M. le baron de Feuilles.

« QUATRIÈME LAQUAIS, à demi-voix.

« Ci-devant Antoine Bourlot tout de même.

« PREMIER LAQUAIS, avec un ton de reproche.

« Guérin, tu es son hôte! »

Ce baron de Feuilles, directeur général au ministère de l'intérieur, était encore ce matin même la créature la plus dévouée de l'Empereur, qui l'a comblée de ses bienfaits, qui a fiancé son fils Henri à la fille de Forestier, un de ses plus vaillants généraux, qui lui a donné ce château contigu à la Malmaison, d'où partent en ce moment ces bruits de fête et de danse qui insultent à la morne douleur du héros vaincu : c'est vraiment « l'ange de l'ingratitude, » comme le lui dit à lui-même, d'un ton de familier persiflage, le comte de Malnoë, un vrai gentilhomme celui-là, un royaliste qui date non pas de Waterloo, mais d'Azincourt.

Pour compléter le tableau, voici autour du baron de Feuilles son cousin Perserelle, un flibustier de bas étage, un vaincu de tous les tripots et qu'un heureux coup de dé portera un jour au pinacle de la fortune et de la considération, puis Cornefert le spéculateur, un Perserelle arrivé, celui qui pose cyniquement en principe le fameux axiome : « malheur aux vaincus! » puis encore Duplantier, l'officier ministériel, et d'autres intrigants en sous-ordre qui viennent s'abattre, comme les corbeaux, sur les blessés et les morts de la mêlée sociale.

De ce milieu odieux ou ignoble se détachent trois figures sympathiques : celles du comte de Malnoë et des deux jeunes fiancés, Henri de Feuilles et Christiane Forestier. Pauvres jeunes gens! que va devenir leur amour dans cette terrible débâcle, qui renverse les fortunes et les existences? Encore si le général Forestier était là! Mais resté entre les mains de l'ennemi pendant la triste campagne de 1812, il gémit captif au fond de la Sibérie. Tout d'un coup un bruit se répand, le général Forestier est revenu, et bientôt en effet nous le voyons apparaître, heureux de serrer sa fille dans ses bras et de trouver cette consolation aux grandes douleurs dont il vient d'être témoin. Il eût mieux valu mille fois, pour lui, rester au fond des steppes de la Sibérie. Il n'eût pas entendu résonner sur le sol le bruit lugubre de la voiture qui emporte Napoléon, son Empereur, son Dieu, vers Rochefort, cette première étape de Sainte-Hélène. Car tout est bien fini et, cette fois, les traîtres et les renégats peuvent dormir tranquilles. Ils le sentent, et leur joie éclate en rires insultants, en clameurs indécentes. A leur tête, et le premier de tous, le baron de Feuilles se distingue par ses ardeurs de néophyte, par ses démonstrations bruyantes, et il faut, pour le rappeler à la pudeur, que la main du général Forestier arrête sur ses lèvres le cri de *Vive le Roi!* qui allait en sortir. Mais en épargnant à son maître cette dernière amertume, le père a frappé sa fille au cœur. Désormais tout mariage est impossible entre Christiane et Henri de Feuilles.

Christiane dépérit : elle attend la mort comme une délivrance. Les attentions du comte de Malnoë, son amour délicat et discret n'ont pu chasser de son cœur le souvenir d'Henri. Le jeune homme de son côté est resté fidèle à la fiancée de son enfance. Tous les riches partis que son père lui a proposés, il les a repoussés, et le baron de Feuilles, qui comptait sur ces alliances pour refaire sa fortune ébranlée par des spéculations douteuses, voit chaque jour augmenter ses embarras financiers. Si le général Forestier, qui est riche, se décidait à faire les premières avances, il ne serait pas éloigné de s'entendre avec lui. Informé de ces dispositions, le général n'hésite pas : il sollicite l'alliance de ce piedplat, il fera amende honorable, il boira le calice jusqu'à la lie. Tout ce qu'il possède il le vendra pour assouvir la cupidité du baron, content de vivre de sa demi-solde pourvu que Christiane soit heureuse. Et le sacrifice s'accomplit, et l'héroïque soldat nous apparaît ici comme un père sublime.

Sacrifice inutile! A peine le général a-t-il conclu ce pacte par lequel il s'est engagé à verser trois cent mille francs au baron de Feuilles, qu'il apprend qu'il est ruiné. Ses terres ont été mises au pillage par ses fermiers. Son régisseur, en mandataire infidèle, s'est entendu avec eux pour les leur vendre à vil prix. Du peu qui lui reste on lui offre, comme par grâce, la somme dérisoire de soixante mille francs. Et celui qui a l'audace de lui porter ces propositions, c'est un des complices du voleur, bien mieux un assassin. Il y a quelques jours, se promenant à cheval avec sa fille, le général a entendu siffler à ses oreilles une balle qui est allée percer le chapeau de Christiane. Or, sur l'acte qu'on lui demande de signer, il vient de reconnaître l'écriture du papier qui a servi de bourre au fusil dirigé sur lui. Indigné, il s'élance sur l'assassin et le cravache. Mais au moins il y a une justice! Une justice pour lui, le bonapartiste, le brigand de la Loire, le paria, en butte aux vexations administratives, aux impertinences du préfet et aux insolences des subalternes! Il n'y a pas de justice pour les vaincus : on va bien le voir tout à l'heure.

Et pendant que cette scène terrible se passe, on entend dans la chambre voisine la fraîche voix de Christiane qui murmure une mélodie d'un caractère étrange et mélancolique. C'est une chanson russe que son père lui a rapportée et à laquelle se rattache une légende. Cette légende, le général lui-même la racontait à sa fille il n'y a qu'un instant. Écoutons son récit :

« Il s'agit d'un colonel russe, un comte de Lukoff, qui, en partant pour la grande guerre, a laissé une fille en France. Blessé mortellement dans une bataille, il a cependant la force de tracer quelques lignes, et les confie à un officier français. Si celui-ci revoit sa patrie, on lui remettra contre ce papier une grande fortune pour l'orpheline; si l'orpheline est morte, cette fortune reviendra à la fille de l'officier. Plus tard, le Français est fait prisonnier. Après deux années de souffrances, il paye sa liberté à l'un de ses gardiens avec les papiers du comte. De retour en France, il va reprendre sur ses deniers l'argent de sa rançon; mais une faillite lui a enlevé une moitié de sa fortune. N'importe, il payera sa dette avec l'autre moitié, et sa propre fille sera déshéritée! Il arrive au village, il frappe à la maison qu'habitait la jeune fille : il interroge les gens qui avaient eu mission de veiller sur elle : la pauvre enfant est morte. Son père ne revenait pas : le désespoir l'a prise, et un jour on a trouvé son manteau parmi les roseaux de la Meuse. Voilà ce que dit la chanson, Christiane, et voilà pourquoi tu es riche encore. »

Cette explication était nécessaire pour l'intelligence du quatrième acte.

La scène, qui eût sans doute fourni le motif d'un décor pittoresque, se passe dans un café du Palais-Royal. Nous retrouvons ici nos anciennes connaissances du premier acte. Le comte de Malnoë marivaude avec la belle limonadière. Perserelle continue à chercher fortune. Duplantier, de Bellemont et toute la clique de Cornefert attendent des nouvelles de la grande affaire des mines d'Aulnoy que celui-ci est en train de lancer. Il paraît bientôt, entouré des aspirants actionnaires, des brebis qui demandent à se faire tondre. Cornefert fait le renchéri : pour allumer les chalands il leur refuse sa marchandise, et pourtant l'affaire ne marche pas comme il le voudrait. Des soupçons commencent à planer sur sa consistance morale : il faudrait, pour les dissiper, pouvoir placer en tête du conseil d'administration, une probité à toute épreuve, un homme comme le général Forestier, par exemple, dont l'honorabilité personnelle servît de couverture aux tripotages qui vont se commettre. Ce qu'il voudra vendre son nom on le lui achètera, et, la misère aidant, Cornefert compte bien l'amener à conclure le marché.

Le voici justement : il est sombre, absorbé : un immense chagrin le dévore : le moment approche où il doit livrer au baron de Feuilles le prix du bonheur de Christiane, et ce prix il ne l'a pas. Des biens qui lui restaient, il n'est parvenu à tirer que cinquante mille francs, et qui sait encore si sur cette somme il ne lui faudra pas payer les coups de cravache donnés à l'homme qui a voulu l'assassiner? Déjà il a perdu son procès en première instance, et c'est aujourd'hui même que son appel a dû être jugé. Le résultat, vous ne le prévoyez que trop. Malheur aux vaincus! l'axiome est toujours vrai, et Duplantier, à qui le général a donné rendez-vous, lui apprend qu'il vient d'être condamné en dernier ressort. C'est, avec les frais, vingt-trois mille francs qu'il lui faut payer s'il ne veut aller en prison. A ce nouveau coup, sa raison s'égare et il ne s'aperçoit pas, le malheureux! qu'il vient de vider la moitié du flacon de kirsch qu'un garçon de café a placé devant lui. En ce moment se fait entendre le cri monotone du marchand de billets des loteries : *deux cents francs pour quarante sous.* La loterie, le jeu, oui, voilà la seule voie de salut, et la tête en feu, serrant sous ses doigts crispés le portefeuille qui contient les dernières épaves de sa fortune, Forestier s'élance vers le tripot le plus voisin, pendant que Cornefert qui l'a observé dit à ses acolytes : « Maintenant il est à nous! »

Pas encore.

Moins impitoyable que les hommes, la fortune a, cette fois, favorisé le vaincu. En quelques minutes le tapis vert a rendu au général tout ce que le vol, la rapine, l'injustice lui avaient enlevé. Lorsqu'il revient, il a reconquis la dot de sa fille. Ivre de joie, fou de bonheur, il se dirige en chantant vers la porte du café. Tout d'un coup il s'arrête comme frappé de la foudre. Un chant bien connu résonne à son oreille. Ce n'est pas un rêve : la chanteuse est là, une pauvre fille chétive, presque en haillons, et cet air que murmure sa voix douce et touchante, c'est bien celui de la chanson que le colonel russe a remis autrefois à l'officier français. C'est Olga, Olga ellemême que le général a sous les yeux : pas de doute possible. Une autre chanson que possède la jeune fille porte la signature du colonel Lukoff. Ainsi cette fortune que le général a rachetée, au prix de quelles angoisses, de quelles luttes, vous l'avez vu, elle ne lui appartient plus. Il faut qu'il la rende, au risque de tuer sa fille; car, repoussée par le baron de Feuilles, Christiane mourra de douleur. La situation est poignante, convenez-en, et l'on comprend qu'un instant le malheureux père sente sa conscience chanceler. Il lui serait si facile de se taire et d'emporter son secret avec lui! Mais cette faiblesse ne dure que le temps de l'éclair : l'or, et les billets de banque ont bien vite passé des mains du général dans celles d'Olga, et, comme la pauvre fille étonnée hésite à les recevoir : — « Prends! mais prends donc! lui dit Forestier d'une voix sombre. L'homme a fait son devoir, ne tente pas le père. » — Et il retombe épuisé sur sa chaise.

— « Allons, tout est fini, cette fois, murmure-t-il d'une air hébété, et il ne reste plus rien au vaincu. »

— Si, reprend Cornefert, il lui reste son honneur, et il y a marchand à cinq cent mille livres.

Et maintenant voulez-vous assister à une scène plus terrible encore?

Habilement semé par Cornefert, le bruit de la ruine de Forestier a gagné de proche en proche. Les créanciers assiègent la porte du général, les marchands qui ont fourni la corbeille de Christiane, viennent lui présenter leurs notes : les laquais eux-mêmes exigent avec insolence le paiement de leurs gages, lorsque, grâce à ces avanies et à ces misères, Cornefert a jugé le terrain suffisamment préparé, il se présente à son tour. Le démon vient tenter l'ange. A cette proposition infâme de lui acheter son nom pour en faire un instrument de vol et d'escroquerie, le premier mouvement du général est de montrer la porte à son interlocuteur. Mais voici qu'en même temps elle s'ouvre pour livrer passage au baron de Feuilles : il vient retirer sa parole en félicitant le général sur son beau désintéressement.

Admirable matière à mettre en vers latins

C'est le dernier coup : brisé par tant d'assauts, le général commence à fléchir. Devant ces injustices, ces persécutions sans cesse renaissantes, il en est à se demander si l'honneur n'est pas un préjugé, la vertu une duperie. Son parti en est pris, il fera comme les autres, il boira dans la coupe de la honte et de l'infamie : lui aussi, il vendra son Dieu et il en touchera le prix, — et dans un accès de fièvre il saisit la plume que lui présente Cornefert... Rassurez-vous! Arrivé au bord de l'abîme, il recule, il jette la plume loin de lui. Meure Christiane! mais au moins elle mourra sur le cœur d'un honnête homme!

Elle ne meurt pas. Olga, qui a épousé le riche marquis de Malnoë, fait accepter à Christiane cette fortune que le général a si vaillamment défendue, et la pièce finit ainsi par un dénouement heureux.

Il était temps.

Nous avions assez souffert, pendant ces cinq actes, de voir la loyauté, l'honneur, la probité, tout ce qu'il y a dans l'homme de noble et de généreux, honni, bafoué, conspué, écrasé. Ah! on ne peut pas dire que M. Barrière ait rusé avec son sujet. Une fois sa thèse posée, il en poursuit le développement avec une rigueur de logique inflexible. Et ainsi s'expliquent certaines crudités de couleur, certaines brutalités scéniques qui se trahissent même à la simple lecture. L'esprit — et il y en a beaucoup — est légèrement tendu : vous avez pu en juger par la scène des laquais que j'ai citée plus haut : il a plus de mordant que de grâce, plus de causticité que de charme. Les caractères sont nettement tracés : les personnages épisodiques sont lestement enlevés, en deux traits, à l'emporte-pièce. J'en excepte Perserelle, qui ne tient pas tout ce qu'il promet. Mais où M. Barrière triomphe pleinement et sans restriction, c'est dans la partie dramatique : il faudrait longtemps chercher pour trouver au théâtre deux scènes aussi puissantes que celles du quatrième et du cinquième acte. En somme, si la pièce eût été jouée, voici, j'imagine, ce qui fût arrivé : premier acte, succès d'originalité ; deuxième, attitude réservée du public ; troisième, grand effet, surtout à la scène de la cravache ; quatrième, succès immense, enthousiasme ; cinquième, continuation de l'enthousiasme, rappel de l'auteur.

Nous sera-t-il permis d'assister à ce spectacle ? Je pouvais l'espérer après avoir lu la pièce ; je l'espère peu après avoir lu la préface dont M. Barrière l'a fait précéder : voilà un petit document qui n'est pas fait précisément pour rajuster les choses.

~~~ Ma dernière chronique était déjà en pages lorsque j'appris la mort presque subite de Provost, l'artiste de grande race, dont la Comédie-Française déplore et déplorera longtemps la perte. Il a fallu me borner à enregistrer cette triste nouvelle : aujourd'hui je dois renoncer à publier une notice biographique, après tous mes confrères. Ils vous ont dit que Provost était né à Paris le 29 janvier 1792, et que son père le destinait d'abord au commerce. Vous n'ignorez pas davantage qu'il fut entraîné par sa vocation, et qu'il entra au Conservatoire en 1817, où il ne tarda pas à être nommé répétiteur.

De l'Odéon, on l'a vu passer à la Porte-Saint-Martin, et jouer le drame — le grand drame de l'époque. En 1835, il était pensionnaire du Théâtre-Français ; en 1839, il devenait sociétaire, et on peut dire que nul de ses confrères n'avait plus vaillamment conquis sa position.

Aux obsèques de Provost, se pressait une foule recueillie. La maison de Molière tout entière, bien entendu ; les artistes les plus recommandables des autres théâtres de Paris, des auteurs renommés et de modestes débutants, des fonctionnaires de l'administration des théâtres, tous étaient venus pour payer un pieux tribut de sympathie et de regrets au grand comédien, qui avait honoré sa longue carrière par la dignité de sa vie et l'amour de son art.

M. Édouard Thierry a pris la parole au nom de la Comédie-Française. D'une voix émue il a dit adieu à l'artiste qui en avait été l'un des plus vaillants soutiens ; ensuite, il a justement rappelé les services qu'il avait rendus à la littérature française, non-seulement par des créations modernes, mais comme l'un des gardiens les plus fidèles et les plus autorisés des grandes traditions du répertoire.

GÉROME.

BULLETIN

Le 26 décembre, LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice sont allés visiter le nouveau palais du tribunal de commerce. Leurs Majestés ont été reçues à la principale entrée de l'édifice par M. Béhic et M. Haussmann. Elles ont trouvé réunis dans la salle des Pas-Perdus les membres du tribunal de commerce, qui les ont accueillies par les plus vives acclamations. Arrivé à la grande salle d'audience, l'Empereur a conféré à M. Berthier, president du tribunal, la croix d'officier de la Légion d'honneur, et à M. Basset, juge, celle de chevalier.

Leurs Majestés ont adressé des félicitations à M. Bailly, architecte de l'édifice, et à M. Robert-Fleury au sujet des deux tableaux qui ornent déjà la salle d'audience.

Elles sont ensuite descendues au rez-de-chaussée de l'édifice et ont visité les salles réservées au conseil des prud'hommes. Les membres des divers conseils s'y trouvaient réunis et ont fait à Leurs Majestés une réception chaleureuse.

On annonce que les membres du corps diplomatique accrédités à Paris se sont entendus pour renoncer, à l'occasion du jour de l'an, à l'échange réciproque de cartes de visite. Mais, en faisant cesser cet usage, ils ont voulu qu'une servitude d'étiquette se transformât en servitude de charité. Sur une liste, qui a été établie à cet effet, les différents chefs de mission ont donné leur adhésion à cette mesure innovatrice dont les pauvres sont appelés à profiter.

L'Académie française a procédé, dans sa séance de jeudi dernier, au renouvellement de son bureau pour le premier trimestre de 1866.

Elle a nommé M. Saint-Marc Girardin directeur, et M. Albert de Broglie chancelier.

Des ordres viennent d'être donnés, dit-on, afin que la colonne Trajane, coulée en bronze, qui se trouve actuellement dans une des salles du Louvre, par segments, soit prochainement dressée au milieu de la cour Napoléon III

Le *Calo Goldoni*, journal de Florence, raconte que le roi Victor-Emmanuel a fait hommage à la Boschetti d'un magnifique cheval arabe, et à la Fricci-Neri-Baraldi, d'un superbe bracelet orné de diamants.

La monnaie de Paris frappe en ce moment une très-curieuse médaille commémorative de la restauration de la cathédrale. Sur la face on a gravé l'image de la Vierge, debout et portant l'enfant Jésus dans ses bras. Ce groupe, très-finement gravé, s'appuie sur une vue de la façade de l'église Notre-Dame. Le revers ne contient qu'une longue inscription.

TH. DE LANGEAC.

LA FILLE DE L'ÉMIGRÉ

(Suite.)

— Un instant, dit Lointier à sa troupe, qui voulait faire irruption dans l'auberge ; il ne faut pas l'effaroucher. S'il y a du bruit, les citoyens gendarmes se mêleront de l'affaire, et ce sera tout juste neuf cent cinquante livres perdues... Laissez-moi mener cela tout seul...

La cohue se consulta.

Il courut à travers la fumée des pipes un sourd grognement de défiance.

— Citoyens ! s'écria Lointier en mettant sa main sur son cœur, me croyez-vous capable de vous trahir ?

Chacun des misérables qui se groupaient autour d'Eustache était parfaitement édifié sur sa moralité.

Mais les grands mots, à cette époque étrange, avaient sur tous un féerique pouvoir. La défiance se tut, et Eustache, gardant une pose triomphante, remercia d'un geste et franchit le seuil de l'auberge.

Nos truands de 1794 restèrent dans la rue.

Eustache effraya le maître de l'auberge en prononçant les mots de conspirateur et de guillotine.

On lui indiqua la chambre du nouveau venu. Il y entra aussitôt, sans se donner la peine de frapper.

La chambre, complétement obscure, s'éclaira vaguement à la lueur d'une chandelle de suif que Lointier tenait à la main.

Arthur d'Arrhans était couché tout habillé sur son lit. Il dormait.

Auprès de lui, sur une chaise boiteuse qui faisait office de table de nuit, il avait un bougeoir éteint, des débris de pain, un morceau de fromage et une magnifique paire de pistolets, dont les crosses sculptées et garnies d'or contrastaient singulièrement avec tout le reste.

Lointier s'avança sur la pointe des pieds.

Le premier objet qui frappa ses yeux fut l'or des pistolets. Il les fit glisser dans sa poche avec beaucoup de satisfaction.

— Bonne affaire, répéta-t-il.

Il y avait cinq ans qu'Arthur était absent, et le temps avait changé chacun d'eux, mais n'avait que bien peu altéré leur extraordinaire ressemblance.

La misère et la débauche avaient produit sur Lointier le même effet que les blessures et les fatigues de la guerre sur le jeune comte.

Au moment où Lointier levait sa lumière pour distinguer les traits de son prisonnier, Arthur, qui dormait de ce sommeil inquiet et agité propre aux gens dont la vie n'est qu'un long péril, se dressa tout à coup sur son séant.

Leurs yeux se rencontrèrent, ils se reconnurent tout de suite.

Lointier recula de plusieurs pas et devint pâle.

Arthur, qui se croyait le jouet d'un rêve, passa ses mains sur sa paupière appesantie et referma les yeux.

— Du diable si je m'attendais à cette rencontre-là ! murmura Lointier en fronçant le sourcil. J'aurais mieux aimé tout autre visage... mais, ma foi, la *République* avant tout.

Ce mot *république* était au moins aussi élastique et commode que celui de *vertu*, dont nous avons énuméré les acceptions diverses au commencement de ce chapitre. Lointier secoua le bras d'Arthur.

— Mon jeune patron, dit-il avec une damnable ironie, je n'espérais pas avoir cette nuit le plaisir de vous revoir...

Arthur, que le sommeil avait repris, s'éveilla une seconde fois.

— C'est donc bien toi, Eustache, dit-il, Dieu soit loué !... C'est lui qui t'envoie sur mon chemin !

— Je ne sais trop, citoyen, je ne sais trop, balbutia Eustache en rougissant... Dieu et moi nous ne nous mêlons guère l'un de l'autre, d'habitude...

— Il faut que tu me sauves, Eustache !

— Si j'avais su que c'était vous... commença celui-ci, qui perdait contenance.

— Qu'importe ! interrompit Arthur.

Avant qu'Eustache pût répondre, des cris et des trépignements d'impatience se firent entendre sous la fenêtre qui donnait sur la rue. Eustache tressaillit et haussa les épaules.

— Je ne suis pas le maître, grommela-t-il.

Puis il ajouta tout haut et d'un brusque commandement

— Levez-vous, citoyen, nous ne sommes point ici pour causer de fadaises. On nous attend en bas.

IV

Double traversée.

Arthur regarda Lointier avec étonnement.

— Je ne vous comprends pas, dit-il. On nous attend !... Qui peut nous attendre ?... Serais-je trahi ?...

1. Voir les numéros 490 à 490.

— Quelque chose comme cela, citoyen, répondit Eustache, qui faisait effort pour payer d'effronterie.

Arthur porta la main où il avait déposé ses pistolets.

— Ne vous donnez pas la peine, reprit Eustache ; je les ai mis en lieu sûr. Allons ! dépêchez, encore une fois. On nous attend.

— Lointier ! que fais-tu là-haut ? criait la tourbe au dehors.

Arthur jeta son regard autour de soi et ne vit rien dont il pût se faire une arme.

Il comprenait maintenant tout ce que sa situation avait de désespéré ; aussi son front devint-il serein et son regard calme.

Tant que la résistance est possible, l'homme vaillant tâche et fait effort ; quand la mort se montre inévitable, il l'attend de pied ferme et dédaigne d'inutiles débats.

Arthur sauta hors du lit, rajusta sa toilette délabrée et se posa devant Lointier.

— Je suis prêt, dit-il.

— Foi d'homme libre, murmura Eustache d'un air chagrin, je ne me croyais pas si sot que cela, et sans les autres...

Arthur ne l'entendait pas.

— Je suis prêt ! répéta-t-il.

— Vous êtes prêt ! Vous êtes prêt !... vous en parlez à votre aise, vous... mais moi... Savez-vous que vous êtes un brave cœur, Arthur ! Et, après tout, j'ai mangé longtemps le pain de votre père... comment se porte-t-il ?

— Mon père est mort.

— Et vous êtes le dernier d'Arrhans, Arthur !... Je donnerais cent livres... en assignats... pour ne vous avoir pas rencontré ce soir... Aussi, pourquoi garder cet uniforme ?

— Trêve ! interrompit le comte. L'incertitude me fatigue. Retirez-vous ou partons... Mais, j'y pense, c'est de l'argent qu'il vous faut sans doute ?... Combien comptez-vous me vendre ?

— Mille livres.

— Je ne pourrais vous en donner la moitié... partons.

— Scélérat de Lointier ! criait la foule impatientée. Il s'entend avec le ci-devant !

— Partons ! répéta Eustache en soupirant. Il n'y a pas moyen d'en sortir !

Ils firent tous deux quelques pas vers la porte.

Le jeune comte ne daignait même pas descendre aux reproches, ni rappeler à l'homme qui se faisait son Judas les bienfaits de son père ou les joies communes de leur enfance.

Avant de passer le seuil, Lointier poussa un second et plus fort soupir.

— Je le volerais sans scrupule, se disait-il, mais le tuer !... Je me croyais plus fort que cela !... Monsieur Arthur, ne puis-je au moins vous rendre quelqu'un de ces bons offices que les mourants demandent ?... N'avez-vous personne à qui vous vouliez faire parvenir un dernier adieu ? Mlle Marthe ?

— Tais-toi ! interrompit Arthur d'une voix étouffée ; ne peux-tu te contenter de me tuer ?

Le chœur des sacripants cria sous la fenêtre :

— Allons, Eustache ! allons, vil suppôt des ennemis de la patrie ! Descends, ou c'est toi que nous conduirons au district !

— C'est une idée, cela ! dit vivement Lointier, Arthur, voulez-vous vous sauver ?

Le jeune comte ne répondit que par un regard de défiance.

— Ne me regarde pas comme cela, citoyen, reprit Eustache ; du moment que je ne suis plus ton assassin, je te vaux... Que diable ! tu vas devenir mon obligé... Écoute : c'est une sottise que je fais là, mais le vieux comte m'aimait, et j'aurais vraiment de la répugnance à te conduire sur le chemin de la lanterne. — Prends mon bonnet... Bien !... Prends ma carmagnole... Très-bien ! Tu as presque l'air maintenant d'un honnête républicain... Jette ta défroque sous le lit !

Arthur avait obéi jusque-là ponctuellement, mais, au lieu de jeter son frac d'officier vendéen sous le lit, il déchira vivement la doublure et prit, entre la ouate et le drap, un portefeuille de maroquin aux armes d'Arrhans.

— Qu'est cela ? demanda Eustache.

Arthur ouvrit le portefeuille.

— Il n'y a rien qu'on puisse échanger contre de l'or, répondit-il. Vous n'en pourriez tirer aucun profit par le temps où nous vivons : ce sont mes papiers de famille.

Eustache et lui se trouvaient en ce moment au centre de la chambre et vis-à-vis d'un tronçon de miroir qui, par luxe inouï, était posé au-dessus de la cheminée.

Les traits de Lointier prirent tout à coup une expression étrange. Il s'approcha d'Arthur, colla son épaule contre la sienne, éleva la lumière et regarda la glace.

Il vit deux beaux visages de jeunes gens, également réguliers et nobles, quoique l'un fût celui d'un vil coquin.

— Nous nous ressemblons comme autrefois, murmura-t-il, — plus qu'autrefois... Ma vie actuelle ne me plaît pas extraordinairement .. Arthur, ajouta-t-il tout haut, ce portefeuille, c'est la mort. Vous ne l'emporterez pas.

Les cris du dehors devenaient de plus en plus furieux et menaçants.

— Fou que vous êtes ! reprit Lointier en frappant du pied, pensez-vous donc qu'il soit temps de discuter ?... Je m'expose pour vous ; c'est bien le moins que je ne m'expose pas en pure perte... Laissez-moi ces paperasses, je vous les rendrai : qu'en pourrais-je faire ?

— Vous me les rendrez ? répéta le comte en hésitant.

— Sur le salut de la république, je le jure !
~~~

Arthur lui tendit le portefeuille, que Lointier fit aussitôt disparaître sous sa chemise.

— Maintenant, dit-il, écoutez-moi bien. Je connais cette auberge comme son propriétaire. Cette porte qui est au pied de votre lit s'ouvre sur un corridor dont les fenêtres donnent, presque de plain-pied, sur le remblai des Petits-Murs. Sautez sans crainte, et prenez ensuite vos jambes à votre cou.

Arthur fit mine de s'éloigner.

— Attendez donc! une fois dehors, vous irez, toujours courant, jusqu'à la ruelle des Grands-Degrés; là, vous trouverez un cabaret plus laid que la cantine de l'enfer, s'il y a un enfer, — vous demanderez le citoyen Bounost... c'est un vieux douanier qui s'est fait fraudeur... vous lui direz mon nom, vous lui donnerez votre argent, et bon voyage! Il n'y a pas loin d'ici Southampton.

— Merci, dit Arthur qui voulut s'élancer vers la porte du corridor.

— Attendez donc un instant, que diable! Est-ce que vous ne les entendez pas hurler en bas?

Les citoyens truands, à bout de patience, faisaient en effet un vacarme effroyable dans la rue, en vociférant des menaces de mort contre Lointier.

Des coups violents étaient en même temps frappés contre la porte extérieure, et tout annonçait que la foule allait se ruer dans l'hôtellerie.

— Croyez-vous donc que c'est pour rien qu'ils menacent de m'écorcher vif? demanda Eustache; — parole d'honneur, monsieur le comte, vous auriez tort. Ils le feraient comme ils le disent, et j'en serais sensiblement mortifié..... Avant de partir, veuillez me rendre un petit service... Liez-moi solidement au pied du lit, et prêtez-moi vite votre mouchoir que je me bâillonne... Ah! plus vite que cela, citoyen, qu'ils vont nous surprendre!

Arthur obéit sans comprendre.

On entendait déjà des cris et des pas tumultueux dans l'escalier.

— Maintenant, détalez! lui dit Lointier, et n'oubliez pas le vieux Bounost!



M. PROVOST, SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE,
Décédé le 25 décembre 1865. Dessin de M. Breton. — Voir la Chronique

Arthur sortit.

Comme il refermait la porte du corridor, celle de l'escalier tomba, jetée en dedans par de vigoureux coups de pied. Les truands malouins se précipitèrent dans la chambre.

Ils trouvèrent le malheureux Lointier en chemise, renversé sur le sol, les bras garottés et la bouche bâillonnée à l'aide d'un mouchoir brodé aux armes d'Arthur, ce qui prouvait jusqu'à l'évidence que le brigand vendéen, se voyant le plus fort, avait pris la clef des champs.

— Et pourquoi ne nous appelais-tu pas? demanda le fraudeur inoccupé.

Eustache montra piteusement le mouchoir brodé.

— C'est juste! dit le fraudeur, qui mit le mouchoir dans sa poche.

— C'était pourtant une bonne affaire! reprit Eustache, quand on eut coupé ses liens. — Une autre fois, citoyen, nous monterons tous ensemble..... Fâché de vous avoir dérangés!

Les truands retournèrent boire en leur bouge. Eustache, lui, prit tout pensif le chemin de son gîte.

— Je lui ressemble, se disait-il en longeant les étroites et sombres rues du centre de la ville; — j'ai ses papiers, et je m'ennuie ici... C'est dégradant, mais c'est comme cela: la république n'est pas mon fait; je suis né pour être grand seigneur.

A peine entré dans le grenier qui lui servait de gîte, il alluma une lampe et visita le portefeuille. Les papiers étaient en règle; il n'y manquait rien. Avec cela, on était sûr de se faire guillotiner en France et respecter à l'étranger.

Lointier resta longtemps plongé dans une profonde rêverie.

Quand il s'endormit, ce fut pour songer qu'il se promenait bras dessus, bras dessous, dans Regent's-Park, avec un pair d'Angleterre, qu'il faisait sauter la banque à Bath, et que ses coureurs gagnaient le prix du roi à Newmarket.

En s'éveillant, le lendemain matin, il demeura douloureusement surpris à la vue des quatre murs de son grenier. Son rêve avait achevé de le dégoûter de la réalité.

LE CAP *LANDS-END*, DANS LE COMTÉ DE CORNOUAILLES (ANGLETERRE), d'après une photographie. — Voir page 14.



SUR LA ROUTE DE JERUSALEM, d'apres le tableau de M. Schreyer. — Voir page 15.

— Au diable la république ! s'écria-t-il. J'ai servi le citoyen Carrier à Nantes, le citoyen Carpentier à Saint-Malo, — deux vertueux représentants s'il en fut, — et je n'en suis pas plus riche.. .. La guillotine est un mensonge, la lanterne une naïveté : j'y renonce... Palsambleu ? je veux de la poudre, une petite rapière à garde de nacre, un catogan et un jabot de malines... Et vive le roi !...

Il remit le portefeuille sous sa chemise et le caressa en riant.

— Il est évident que j'ai sauvé la vie à ce pauvre garçon d'Arthur, reprit-il; toute peine mérite salaire : voici le mien... Encore lui ai-je donné mon bonnet et ma carmagnole par-dessus le marché...

Il descendit les quatre étages de son grenier et prit le chemin de la rue des Grands-Degrés.

Le cabaret du citoyen Bounost n'était pas encore ouvert, mais il n'y a point de porte close pour un ami. Eustache entra.

Le citoyen Bounost était un petit homme de cinquante-cinq à soixante ans, portant sur un torse étique une figure maigre et ridée comme une pomme de reinette au printemps. Ses petits yeux clignaient sans cesse et sa bouche souriante possédait une remarquable expression de bonhomie. Il avait, dans toute sa rigueur, le costume républicain, à la mode un an auparavant à Paris : culotte sans attaches, bas roulés, carmagnole jaune et bonnet rouge.

Comme l'avait dit Eustache, il avait quitté l'uniforme vert des douanes pour exercer la coupable industrie que les douanes sont chargées de réprimer. Mais il n'avait pas que cette seule corde à son arc. Saint-Malo, point extrême et voisin de Jersey, attirait tout naturellement un grand nombre de nobles, prêtres et autres émigrants.

Le citoyen Bounost *faisait le passage* en Angleterre. Son cabaret, comme on voit, n'était qu'un prétexte, un maintien dont il couvrait sa secrète besogne.

Il y a des gens à Saint-Malo qui prétendent que ce métier de transitaire, appliqué aux émigrants, est la source de plusieurs grandes fortunes commerciales de la côte.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CAP LAND'S END

Le comté de Cornouailles où, il y a trois siècles, on parlait encore la langue celtique, rappelle l'aspect âpre et morne des parties déshéritées de notre Bretagne. Sous le ciel bas et brumeux s'étendent de vastes landes, où se dressent çà et là des autels druidiques qui furent arrosés de sang humain. En quelques endroits, l'exploitation des mines d'étain a mis le bruit, l'animation industrielle, la fortune ; mais aux environs du cap *Land's-End* la nature a conservé son austérité presque menaçante. Ce cap, dont le nom, traduit mot à mot, signifie « fin de la terre », forme l'extrémité la plus occidentale de l'Angleterre. Notre gravure peut donner une juste idée du spectacle grandiose qui se déroule aux yeux du touriste, du haut des roches granitiques où vient finir l'Angleterre. L'Atlantique développe son horizon immense, et le plus puissant navire ressemble à l'aile d'un alcyon. A une profondeur vertigineuse on aperçoit les vagues fouetter les récifs avec fureur. L'homme le plus sceptique ne peut se défendre d'un sentiment de respect et de recueillement ; il lève les yeux vers la voûte du ciel et il songe à Dieu.

H. VERNON.

COURRIER DU PALAIS

A huitaine ! — Les pieds de cochon-mérinos. — Une infirmation. — Ces créanciers ! — Un débiteur phtisique et un docteur sensible. — La défaite de Timothée. — Un oncle du Chili. — Accident de mer. — Conseil aux voyageurs. — Deux mères pour un enfant. — La rentrée de la conférence des avocats. — Vergniaud et le procureur.

Le ciel nous préparait une déception nouvelle.

N'était-ce pas assez de ce procès des pieds de cochon truffés au mérinos, tournant à l'audience en *eau de boudin?*... On me pardonnera, en considération du sujet, cette comparaison *charcutière*.

Tout Paris en appétit et se régalant par avance de cette friandise judiciaire ; les pieds de cochon-mérinos faisant oublier *Henriette Maréchal*, le nouveau livre de M. Quinet, et la prochaine élection académique; le créateur de cette réjouissante excentricité remplaçant dans les préoccupations publiques Thérésa et le père Hyacinthe; et la veille du grand jour, les journaux imprimant aux faits Paris cet alinéa :

« C'est demain que sera appelée, à l'audience de la sixième chambre de police correctionnelle, l'affaire du charcutier prévenu d'avoir vendu des pieds de cochon où des rondelles de mérinos remplaçaient les truffes. »

Et tout à coup, plus rien !

Ces pseudo-pieds truffés étaient destinés à la montre, *ad pompam et ostentationem*, comme disaient les Romains ; c'est par erreur qu'ils ont été vendus; le fait était unique; il faut renoncer à cette agréable illusion de tout un quartier se léchant depuis trois ou quatre ans les lèvres du mérinos noir d'un homme de génie, c'est bien dur.

L'affaire de Got et de la Comédie-Française, remise à huitaine au lendemain d'une pareille déconvenue, c'est à désespérer de la Fortune.

Allons nous *consoler* à voir d'autres procès

Mais tout d'abord effaçons de nos colonnes une condamnation prononcée par le tribunal de police correctionnelle de la Seine, et que la Cour n'a pas maintenue.

Peut-être vous souvient-il d'une escroquerie d'un nouveau genre que racontait la *Gazette des tribunaux* sous ce titre : *Un croqueur de poules.*

Sur le champ de courses à Chantilly ou à Longchamps, un monsieur offrait aux parieurs d'être leur comptable ; il recevait leurs enjeux, leur donnait rendez-vous à certain poteau... et ne s'y trouvait pas.

C'est ce que la gazette appelait croquer la poule.

Cet homme ingénieux, quelques-uns de ceux qui avaient accepté ses obligeantes propositions avaient cru le reconnaître en la personne de M. Lespérut, commissionnaire en marchandises, dont les antécédents étaient irréprochables.

La Cour, jugeant que les faits n'étaient point établis, a renvoyé M. Lespérut de la prévention.

Décidément les créanciers sont des monstres de cruauté, et je n'en sais pas de plus féroce que M. Barge. Un tailleur ! Qui l'aurait pensé ? Et l'on se figure généralement que le commerce du sedan et de l'elbeuf attendrit le cœur.

Donc M. Couturier devait à M. Barge la bagatelle de 13,889 francs; il ne paya pas, et M. Barge le fit mettre sans pitié à Clichy.

Cependant M. Barge tomba malade, et le tribunal lui permit de passer quatre mois dans une maison de santé.

Le docteur Castelnau n'a pas fait mettre comme son confrère Bartolo, de jalouse mémoire, des verrous et des grilles à ses portes et à ses fenêtres; il n'aime pas non plus contrarier ses pensionnaires. Si bien que M. Barge allait volontiers dîner chez Bignon et passer ses soirées au théâtre ou au concert des Champs-Élysées.

M. Couturier s'en formalisa. Il aurait dû comprendre cependant que les malades ont besoin de distractions et de plaisirs, les phthisiques surtout. Or M. Barge était phthisique.

— Mais il est guéri maintenant.

— Et vous devriez vous en réjouir, monsieur Couturier. Sans Bignon, les théâtres et le concert des Champs-Élysées, peut-être auriez-vous perdu votre débiteur.

Mais il a poussé l'audace jusqu'à aller s'informer à la prison de Clichy, si le prix des aliments était régulièrement consigné.

— Une précaution toute naturelle, M. Couturier.

— Mais un jour, monsieur, un jour qu'il se faisait coiffer chez Galabert, rue de la Paix, en face de ma maison, il s'est mis à la fenêtre et m'a fait un pied de nez... Un pied de nez, monsieur !

— Symptôme d'une gaieté bien excusable chez un convalescent. Et vous avez eu le courage d'attrister cette joyeuse aurore de la santé renaissante en demandant la réintégration de ce pauvre Barge dans sa prison, et vous avez osé conclure à des dommages-intérêts contre cet excellent docteur Castelnau, un homme sensible et compatissant, celui-là...

— Et le tribunal a rouvert sur l'heure les portes de Clichy à Barge, et il a condamné le docteur Castelnau à me payer 2,000 francs d'indemnité. J'ai donc eu raison de plaider.

— Pas même un regret... Ah ! monsieur Couturier, c'est trop fort.

Les créanciers sont durs, dure aussi est la loi.

La Cour a confirmé le jugement qui, assimilant à une loterie la coupure des obligations mexicaines en dixième, condamnait M. Millaud qui avait organisé l'opération, et M. Léo Lespès qui l'avait prônée dans le *Petit Journal*, le premier à 100 francs, le second à 50 francs d'amende.

Vainement Léo Lespès avait affirmé à l'audience que Timothée Trimm n'avait battu la caisse que par patriotisme.

Les intérêts de la patrie eux-mêmes ne prévalent pas sur la loi devant la justice.

Biez contre les époux Lefort !

Un joli sujet de comédie que le prologue de ce petit procès.

Il prit un jour fantaisie à M. Biez de contracter mariage. M. Biez habitait Valparaiso. J'aime à penser qu'il ne manque pas de jolies filles au Chili ; mais M. Biez se souvint qu'il avait deux nièces en France. N'était-il pas beaucoup plus commode d'entrer en ménage sans sortir de la famille ? « Envoyez-moi vos portraits photographiés, » écrivit-il à ses nièces. Les portraits arrivèrent à Valparaiso, et le bon oncle donna aussitôt son cœur à l'aînée des deux jeunes filles. « Embarquez-vous, je vous attends, et aussitôt débarquée, je vous épouse. »

Telle fut en substance la lettre que le paquebot suivant apporta à la nièce préférée.

Le devoir d'une *nièce* est dans l'obéissance.

Celle-ci s'embarqua sans hésitation, et débarqua fort heureusement à Valparaiso.

— Ah ! ma chère nièce, ou plutôt ma chère femme, avec quelle impatience je vous attendais !

— Mon oncle, vous êtes bon, vous êtes excellent...

— Mon oncle, Non... je ne suis plus votre oncle, je suis votre mari, appelez-moi de ce nom.

— Mais mon oncle, c'est que...

C'est que sur le *Pisco* il y avait un capitaine, comme sur tous les navires ; c'est que ce capitaine avait trouvé sa passagère jeune et charmante, comme elle l'était en effet; c'est que le capitaine n'avait point déplu à sa passagère ; et que celle-ci, qui s'était embarquée avec l'intention formelle de devenir Mme Biez, était débarquée avec un désir très-vif de devenir Mme Lefort.

— Diable ! se dit l'oncle.

L'aventure, il faut en convenir, n'était pas précisément agréable. Mais M. Biez était un brave homme, et qui plus est, un homme sage.

Quelques jours plus tard, le mariage de sa nièce avec le capitaine Lefort était célébré dans la cathédrale de Valparaiso; il avait lui-même pressé les choses de la meilleure grâce du monde.

Et, me direz-vous, il avait écrit à l'autre nièce : « Embarbarquez-vous; je vous attends, c'est vous que j'épouse. »

Eh bien ! point du tout. Sans doute il avait craint, pour un nouveau projet d'hyménée, quelque accident de mer pareil à l'autre, et, en dépit de son bon caractère, il ne se souciait pas d'entreprendre en gros le mariage des capitaines de navire.

Mais en homme régulier et qui tient à finir ce qu'il a commencé, il ramena M. son neveu et Mme sa nièce en France, les maria civilement devant la municipalité du huitième arrondissement de Paris, comme il les avait mariés religieusement dans la cathédrale de Valparaiso, fit dresser l'acte avec toutes les formalités requises, et put se dire enfin : « Ça m'a donné de la peine, mais enfin, voilà ma future mariée et solidement mariée; grâce à moi, il n'y manque plus rien. »

L'oncle modèle allait pleinement goûter les joies pures réservées aux belles âmes, quand, par malheur, un souvenir lui revint à l'esprit.

Il avait payé la traversée de sa nièce et fait pour elle quelques autres dépenses dans la conviction qu'elle serait un jour Mme Biez.

— C'est une somme de 2,350 francs que me doivent M. et Mme Lefort, se dit-il. Il n'est point convenable que j'aie pour obligée une jeune femme qui ne porte pas mon nom.

Et voilà son bonheur troublé par ce scrupule. Et trouble pour longtemps : car le scrupule se formula bientôt dans une assignation, et l'assignation amena le reste.

Un procès ! Et un procès perdu, encore ! Ah ! comme M. Biez doit se repentir d'un excès de délicatesse.

Le tribunal déboute l'oncle de sa demande, par ce motif que si le mariage n'a pas eu lieu, M. Biez ne saurait imputer la rupture survenue à un pur caprice de sa nièce, et à l'absence de tout motif sérieux.

Et ce motif sérieux, sans périphrase, c'est l'amour, pas autre chose; mais le style judiciaire a ses euphémismes obligés.

Encore une cause gagnée par M. de Cupidon.

Ce petit dieu malin n'est pour rien dans la décision récente de la Cour de Douai, que j'ai lue hier. N'importe, on voyage par le temps qui court au moins autant qu'on aime, la signaler ici n'est donc point inutile.

Vous allez monter en wagon; votre billet est pris et vous faites enregistrer votre bagage. Dans votre malle ou votre sac de nuit sont contenus des bijoux, des dentelles, des valeurs en lingots, en monnaie ou en papier; voulez-vous, au cas où se perdrait cette malle précieuse ou ce sac de nuit opulent, recevoir de la compagnie l'équivalent en argent de ce qui aura disparu ? Lisez l'arrêt de la Cour de Douai, et vous y verrez qu'il faut, avant votre départ, déclarer ces objets soumis à une assurance particulière et payer la prime fixée par le tarif. Vainement allégueriez-vous l'étiquette visible pour tous apposée par vous sur votre bagage et confirmant votre dire.

La cruelle qu'elle est... (c'est de la compagnie que je parle) se boucherait les oreilles, et vous en seriez pour vos réclamations. On vous offrirait le prix des *vêtements* probables que vous aviez emportés avec vous, rien de plus. Vous plaideriez et le tribunal donnerait raison à la compagnie.

Je parlais de l'amour, ses orphelins ne sont pas tous à plaindre. Voyez la petite Joséphine : il y a deux ans elle n'avait d'autre mère que l'assistance publique; elle a deux mères pour une aujourd'hui.

Mme Goupy n'a point d'enfant; il en faut un à son cœur. L'assistance publique, qui n'est point au dépourvu de ce côté-là, lui confie Joséphine, une jolie petite fille de quatre ans, dont les parents sont inconnus.

M. et Mme Goupy comblent leur protégée des soins les plus touchants; elle est leur joie, elle est leur amour, elle est leur espoir; c'est à peine si née de leur sang et de leurs entrailles elle leur serait plus chère.

Et un jour, au bout de deux ans, l'assistance publique leur demande cette enfant qu'elle leur a donnée. Une tante réclame la jeune Joséphine; elle lui assure dès à présent toute sa fortune, cinq ou six mille francs de rentes.

D'abord Mme Goupy veut cacher l'enfant, l'emporter. C'est son trésor, on ne le lui prendra pas. Son mari la calme un peu. Ah ! du moins, si elle ne le dérobe pas à tous les yeux, ce frais et rose trésor, elle le défendra de toutes ses forces, et les forces d'un cœur de femme, d'un cœur de mère, qui donc en viendrait à bout ?

Quelques mots tombés du siége du juge.

Par bonheur, ces mots-là, le juge ne les a pas dits; l'enfant a été laissée à Mme Goupy.

Et M. Bournat, un jeune avocat plein de cœur et de talent, a gagné contre Me Allou, un illustre, un de ces procès où la victoire a toute la saveur d'une bonne action.

— Mais, me direz-vous, et la tante ? vous la sacrifiez bien facilement. Pourtant ce grand désir d'adopter sa nièce et d'en faire son unique héritière est très-louable aussi.

— A la bonne heure; mais jusqu'ici elle reste un peu trop dans la coulisse; si quelque jour elle entre franchement en scène, je ne lui marchanderai pas ma sympathie, et je

pourrai demeurer très-perplexe entre deux si belles âmes. Peut-être la vraie mère apparaîtra-t-elle alors pour me tirer d'embarras.

Je suis bien en retard avec la séance de rentrée de la conférence des avocats. Cependant il est temps encore de vous dire que M. Desmarest, le bâtonnier de l'ordre, avec cette abondance et cette grâce familière qui lui sont propres, a entretenu son jeune auditoire de l'excellence de la profession d'avocat et des devoirs qu'elle impose; qu'il a fait moins un discours qu'une causerie, mais une causerie diserte, élégante, élevée, entraînante parfois, dont les libres allures semblaient agréablement protester contre la solennité et la symétrique ordonnance des harangues académiques.

Après le bâtonnier, les stagiaires.

M. Emmanuel Brugnon a lu une sérieuse étude sur le rôle des légistes dans les États généraux, et M. Colin de Verdières une biographie de Vergniaud.

Une biographie de Vergniaud! Le beau sujet à tenter un jeune homme! Oui, beau; mais effrayant, mais écrasant! M. Colin de Verdieres l'a regardé en face, ce terrible sujet, et il n'a pas eu peur; il l'a traité avec une hardiesse, une vigueur, un éclat qui sont d'un maître. Il a même osé, chose rare en pareille occurrence, ne pas tout louer et tout approuver dans son héros, si bien que j'ai été parfois, je l'avoue, un peu étonné de rencontrer tant de gravité et tant de sang-froid dans un juge de vingt-cinq ans. Mon Dieu! que la jeunesse est sage aujourd'hui!

Elle l'était moins du temps de Vergniaud.

« Un procureur frappé de son talent, raconte M. Colin de Verdières, heureux de lui témoigner de la confiance, lui apporte gracieusement deux causes importantes.

« Le jeune Vergniaud, troublé dans ses chères rêveries, se résigne d'abord, mais d'assez mauvaise grâce, à entendre le récit d'une fastidieuse affaire. Mais bientôt, impatienté, il n'y peut plus tenir, se lève brusquement, ouvre son secrétaire, et, rassuré sans doute par l'examen de sa fortune présente, il congédie le procureur étonné.

« Cette blâmable indifférence, ajoute M. Colin de Verdières, existerait-elle encore de nos jours? A coup sûr elle est chose rare. Peut-être se trouve-t-elle à Bordeaux; à Paris on la dit inconnue. »

Le trait malin y est, je l'accorde... mais « blâmable indifférence » y est aussi. Quand je vous disais qu'à présent la sagesse est un fruit précoce!

MAÎTRE GUÉRIN.

SUR LA ROUTE DE JÉRUSALEM

Les deux derniers Salons ont assez fait remarquer le nom de M. Schreyer pour qu'il soit inutile de rappeler à nos lecteurs les titres de l'auteur du tableau que nous mettons sous leurs yeux. Cette œuvre se distingue, comme les précédentes, par une grande vérité de sentiment autant que par une remarquable facilité de pinceau.

Il est facile de deviner que c'est aux sources mêmes que l'auteur s'inspire. Ainsi qu'il a dû rencontrer en Russie les *Chevaux de Cosaques irréguliers par un temps de neige*, la légende de la toile ici reproduite : *Sur la route de Jérusalem*, nous indique assez que cet Arabe arrêté au bord d'une fontaine, a été pris sur nature. C'est bien là le type du Bédouin syrien, enfant du désert aux traits mâles, au corps de fer sous les plis épais de son burnous. Intimement uni à son cheval, ce moderne centaure ne cesse de parcourir les plaines de la Syrie, quittant tout au plus la selle pour manger ou pour dormir. S'il pousse parfois jusqu'à Jérusalem, il faut que de bien importantes affaires ou de pieux motifs l'y attirent.

HENRI MULLER.

CHRONIQUE AGRICOLE

J'ai pris le chemin de fer qui passe à une heure de ma maison et je suis venu à Paris, non pas pour assister aux tumultueuses représentations d'*Henriette Maréchal*, ni aux tribulations de la *Famille Benoiton*. Ces choses-là ne nous intéressent guère nous autres modestes cultivateurs : nos femmes ne vont point au bal de l'Opéra et nos filles en sont encore au luxe virginal de la robe de mousseline. Si l'on rencontre, çà et là, en province, une Henriette Maréchal se livrant à l'éducation de la jeunesse, rare est l'exception, si rare qu'elle ne peut être contagieuse. Quant aux Benoitons, on les évite et on en rit.

Mon voyage avait un but sérieux, je voulais assister au concours de volailles grasses et de fromages. J'ai longuement visité le concours et je ne regrette ni mon temps, ni mon argent. Je me doutais bien, en venant à Paris, que cette exposition, d'un genre tout nouveau, offrirait aux agriculteurs une intéressante occasion d'étudier certaines questions qui prennent une importance de plus en plus considérable; mais je ne croyais pas être servi aussi à souhait. L'aspect général de cette exhibition était splendide. Figurez-vous, au Palais de l'Industrie, une demi-douzaine de salles immenses littéralement remplies de volailles et de fromages; les volailles provenant des provinces de France les plus illustres au point de leur race de gallinacées; les fromages, venus de tous les coins de l'Europe.

Un homme très-intelligent et très-habile, un fonctionnaire très-aimable et très-aimé, M. Porlier, chef de bureau au ministère de l'agriculture et commissaire général du concours, avait organisé cette solennité agricole avec autant de tact que de goût. Je me plais à lui rendre cette justice parce qu'il l'a bien méritée : tous les visiteurs sont unanimes pour penser et dire comme moi.

Les volailles ont été classées par provenance. La race de la Bresse, une race nouvelle pour Paris et pour les concours, est la première que l'on rencontre sur le catalogue et dans l'exposition. Figurez-vous une pelote blanche terminée par un cou et une tête, à laquelle on a laissé un collier de plumes, et vous aurez à peu près une idée de la poularde de Bresse. Sans la tête, on ne saurait déterminer la nature ou l'origine de cet objet sans forme. En y regardant de plus près, on reconnaît une peau fine et une graisse ferme, dans les replis de laquelle ont été enfouies les ailes et les pattes. La volaille est cylindrique, son ossature est assez légère et son embonpoint est assez considérable pour pouvoir faire subir à la bête la transformation qui la singularise.

Les poulardes de la Bresse sont, en effet, engraissées, comme toutes les fines volailles, dans l'obscurité, le silence, la solitude et avec des pâtons. On les pousse très-loin, et, comme elles sont très-petites de taille, elles restent toujours délicates, quel que soit leur excès d'engraissement. On tue la poularde engraissée et on se hâte de la plumer quand elle est encore chaude. Aussitôt quelle est plumée, on l'enveloppe dans une toile comme une momie et on la coud dans cette toile qui la comprime fortement. On l'arrose ensuite, pendant plusieurs jours, avec du lait, afin de donner à la peau une blancheur éblouissante. Lorsqu'on veut mettre la volaille en vente, on la dépouille de son enveloppe de lin et elle en sort sous la forme d'une pelote blanche, cylindrique, terminée par un long col et une tête de volaille.

On compte deux variétés de chapons ou de poulardes de Bresse : c'est à la tête que l'on peut le plus aisément distinguer les variétés. Nous avons pu admirer, à l'exposition, les Bressans de l'arrondissement de Bourg (Ain) et les Bressans de Louhans (Saône-et-Loire). Il y avait, dans les deux catégories, de très-beaux spécimens; cependant ce n'est pas la Bresse qui a remporté la victoire. Après la Bresse, sur le catalogue et dans l'exposition, venait une race, illustre depuis des années dans les fastes culinaires. la race de La Flèche. Les volailles de cette race ne sont point préparées, troussées, je pourrais bien ajouter : maquillées, au risque d'emprunter mon style à la Comédie-Française qui a mis l'argot à la mode. Comme les poules coquettes et frivoles de la Bresse — ce sont des chapons graves et des poulardes sérieuses, — car elles ne dissimulent point, avec une pruderie déplacée, leurs cuisses et leurs ailerons; on leur a pieusement conservé leur forme primitive : une volaille a l'air d'une volaille et non d'un paquet de graisse blanche.

Je ne sais pas sur quelles bases s'est appuyé le jury quand il a donné le prix d'honneur : s'il a seulement examiné, pesé les pièces du concours, ou s'il les a dégustées, toujours est-il qu'il a donné le premier prix d'honneur à M. Desjardins, engraisseur à Villaine-sous-Mallicorne (Sarthe), pour ses volailles de La Flèche; et le deuxième prix, offert par la princesse Mathilde, à M. Sergnon, engraisseur à Bény (Ain); ils avaient obtenu, l'un et l'autre, les deux premiers prix de poulardes dans leurs catégories respectives. Les premiers prix de chapons ont été accordés à M. Guyondet, à Suffort (Ain), et à M. Derouault, à Villaine-sous-Malicorne (Sarthe).

Le premier prix des volailles normandes a été décerné à M. Leblanc, à Saint-Amand (Manche), et le premier prix des houdan à M. Fleury, à Gambais (Seine-et-Oise).

Ici, je demande à placer une observation pour un fait à peu près personnel : je veux parler des dindons. M. Barbé, à Septeuil, et M. Fleury, à Gambais, se sont partagé le premier prix des dindons; c'est très-bien et je n'ai rien à dire contre cette décision. Mais pourquoi a-t-on donné deux prix d'honneur aux poulardes et pourquoi n'y a-t-il point eu de prix d'honneur pour les dindons? Savez-vous que le dindon est un animal bien plus agricole que le chapon ou la poularde forcés industriellement? Messieurs les membres du jury ignoraient sans doute que, dans certaines contrées du Midi, le troupeau de dindons équivaut à un troupeau de moutons. Le dindon n'est pas seulement, pour nous, un oiseau de basse-cour, c'est un cheptel, et on se fait bien plus sûrement trois mille livres de rente en engraissant des dindons qu'en élevant des lapins. Je regrette hautement l'injustice dont les dindons — pauvres dindons! — ont été les victimes.

Je ne sais plus qui a obtenu le premier prix des oies. Il n'a pas été, paraît-il, très-disputé; cela m'étonne.

Le concours international de fromages constitue une très-heureuse innovation. Plus nous allons, plus l'industrie du fromage prend d'importance dans la ferme. On nous pousse à développer l'élevage du bétail, et on a raison; mais tout le monde n'est pas dans des conditions favorables pour élever et engraisser les bestiaux dans le but de les envoyer directement à la boucherie. Dans ce cas, on trouverait mieux son compte à avoir des vaches. Quand on est à portée de Paris, on y envoie son lait, et tout va bien; mais si le trajet est trop considérable, nous n'avons plus qu'une ressource : les fromages. Or, cette exposition, où l'on rencontrait à la fois des fromages célèbres de presque tous les pays d'Europe, a été pour nous une source de salutaires enseignements. J'ai pu examiner et étudier les fromages de Gruyère et du Cantal, de Roquefort et de Septmoncel, les fromages de l'Irlande et d'Angleterre, de la Suède et du Danemark, de l'Allemagne et de l'Italie. Il y avait des fromages affreux, détestables, fabriqués en dépit du sens commun, et des fromages delicieux, admirablement réussis. J'ai goûté d'excellents fromages de Brie fabriqués en Autriche, et des chester fabriqués en Hollande, ce qui prouve que les bons procédés n'ont pas de pays, et qu'il n'y a pas de frontières pour les bonnes méthodes.

Le fromage peut devenir une source de revenus pour les cultivateurs qui sauront trouver — comme quelques-uns que je pourrais citer — le moyen de faire des fromages pour l'exportation. De ce côté-là, la consommation est certaine et le débouché sans limite.

Pour mon compte, je crois que je n'ai pas perdu mon temps à ce concours international des fromages.

CLAUDE BONIN.

COURRIER DES MODES

Enfin voici qu'on danse. La saison a été si retardée cette année, que les jeunes femmes croyaient ne pas voir revenir le moment des bals, et remarquez bien que cette crainte assez naturelle se grossissait encore en présence d'un tout petit *carnaval*, et l'on disait : mais si on ne commence pas à danser, ce ne sera plus la peine de s'y mettre! De là grand désespoir des danseurs et danseuses, et ensuite des couturières, fleuristes, modistes, coiffeurs, que sais-je, moi. Eh bien! tout ce monde est consolé, on danse enfin. J'ai vu, je vous l'affirme, de vraies robes de bal en gaze, satin, tulle, crêpe; tout cela est garni de perles, de fleurs, il y a de l'or, de l'argent, cela brille, et j'en ai le cœur tout réjoui.

Il faut rendre justice à qui de droit. Les plus jolies sorties de bal sont composées cette année dans les magasins du *Régent*, maison Boudet, boulevard de la Madeleine, 7. On a pu, dans quelques autres maisons, faire des confections plus luxueuses, mais nous sommes convenus, mes lectrices et moi, de nous occuper des objets à la portée des femmes raisonnables, et c'est pourquoi je ne dois enregistrer ici aucune toilette en dehors de notre programme.

Or donc, je conseille à une jeune femme de choisir un manteau de soirée en velours persan coteIé, doublé de taffetas blanc ouaté et piqué, avec une belle frange cachemire et des ornements de cordelières autour du col et sur les épaules. C'est très-joli, fort distingué, et on s'en servira également en saison d'été comme vêtement pour les eaux; c'est une dépense une fois faite dont on ne se repentira pas.

Quel luxe dans les passementeries d'ornements!...

On y met de l'or, et du fin, bien entendu. Cela ne convient, selon moi, qu'aux toilettes de grand apparat. Les décorations de robes deviennent plus coûteuses que la robe elle-même; on a tort d'agir ainsi; il ne faut dépenser pour garniture d'une robe que le quart ou le tiers au plus du prix de revient de l'étoffe. Toutes les couturières de bon sens vous disent cela. Mais il y a des femmes qui ne se croient bien mises que lorsqu'elles ont usé de toutes les ressources de l'ornementation.

Il faut les contenter. On n'est point forcé de les imiter.

J'ai accompagné une amie qui allait cette semaine faire des acquisitions dans les magasins de MM. Ransons et Yves, *à la Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin. Nous avions plusieurs robes à garnir. Voici ce que nous avons choisi en femmes économes :

Pour une étoffe de cachemire marron brochée de pois noirs, une ganse de laine en grosse torsade marron et noir, et des boutons de jais noir.

Sur une robe de taffetas pékin noir et blanc : une corde de soie avec des médaillons d'épaulettes et de corsage, boutons de passementerie assortis.

Pour une robe de foulard, costume de soirée, semé d'étoiles roses sur fond blanc, une guipure avec grecque de perles.

Pour une robe de gros grain noir, un galon satiné avec chef en perles de jais et effilé de cordonnet; boutons de satin au centre. On me dira : « Mais tout ceci est encore assez luxueux. » En vérité, il faut bien se conformer à l'usage, et je vous assure qu'il n'y a rien de trop, et, comme le magasin de la *Ville de Lyon* est fort accommodant dans ses prix, nous avons été très-satisfaites de nos emplettes.

Dans la même maison nous avons choisi en outre une ceinture de cuir ouvragé avec boucle *garde-chasse*. Ce genre est très-joli pour mettre sur une casaque ajustée.

Ce qui fait que j'engage les femmes à se servir du foulard pour leurs toilettes de soirée, c'est que j'ai remarqué que le foulard ne nécessite aucune garniture coûteuse, surtout s'il est illustré de rayures ou petits dessins de fleurs.

Il y a bien des femmes de mon avis, car les magasins de la *Halle des Indes*, passage Verdeau, vendent énormément de robes de foulard fond blanc dans la saison des soirées.

On remarque, parmi les plus jolies robes de foulard, les larges rayures bleu et blanc, ponceau et blanc, rose et blanc, lilas ou vert, lumière et blanc; un effilé thibet et une ruche font un effet ravissant sur ces toilettes.

On me prie d'indiquer un cosmétique capable tout à la fois de prévenir les rides et d'empêcher l'action du froid sur la peau fine de la figure et du cou.

La personne qui me demande cela ne connaît sans doute pas la *Crème du Levant*; je la lui indique tout de suite. Elle fait partie des articles de *Parfumerie orientale* du docteur Homerad. C'est une parfumerie de *santé*. On la trouve dans la maison Pinaud, rue de Richelieu, 53, ou à la maison d'importation, rue des Archers, 2, à Lyon. Cette crème doit être appliquée sur la figure, le soir, avant de se coucher; on l'étend au moyen d'un linge fin, et le matin on mouille la figure avec un mélange d'*Eau d'Antiride* et d'eau pure. La *Crème du Levant* a un parfum delicieux; de même que l'*Eau Antiride*, elle est uniquement composée du suc de plantes balsamiques qui poussent sous les tropiques. Il n'entre ni alcool, ni vinaigre dans ses preparations. Leur succès est très-grand; il sera durable, parce qu'il est basé

sur un merite sérieux, tellement sérieux, que personne jusqu'à présent n'a osé le contester, ce qui d'ailleurs serait difficile, les défenseurs sont trop nombreux.

ALICE DE SAVIGNY.

LE CHEVALIER JAUFRE ET FIERABRAS

On sait quel retentissant succès vient d'accueillir la *Sainte Bible*, illustrée par Gustave Doré. N'y a-t-il pas, en ce moment, un grand intérêt à jeter un regard sur les précédentes campagnes du vaillant artiste, qui, à peine âgé de trente ans, a deja signé le nombre incroyable de quarante-quatre mille dessins? Les *Contes drolatiques*, de Balzac; l'*Enfer*, du Dante; les *Contes*, de Perrault; le *Juif Errant*, *Rabelais*, *Don Quichotte* et vingt autres ouvrages magnifiquement illustrés, forment les assises principales d'une réputation qui devait trouver dans la *Bible* sa plus brillante consécration.

Pour notre part, nous avouons que nous estimons surtout, dans l'œuvre de Gustave Doré, les vigoureuses conceptions inspirées par le Moyen-Age. C'est là que son crayon déploie sa fougue tout-à-fait à l'aise; c'est là qu'il affirme pleinement la puissance de sa conception. Des maisons étranges surplombant les ruelles étroites, des clochers, découpant sur le clair de lune des [illegible] ques; des manoirs perdus dans les nuages; des chevaliers vêtus de fer, des châtelaines traînant sur les dalles des manteaux d'hermine ce panorama magique se déroule à chaque page des *Contes drolatiques*, de *Fierabras*, et de l'*Histoire du chevalier Jaufre*, il eblouit comme une feerie, il captive comme la chronique du sire de Joinville.

Les gravures de Gustave Doré, [illegible]



FIERABRAS, dessin de Gustave Doré.



LE CHEVALIER JAUFRE, dessin de G. Doré.

nous publions aujourd'hui, sont détachées de *Fierabras* et des [illegible] *du chevalier Jaufre et de la belle Brunissende*, deux legendes élégamment racontées par M. Mary Lafon. Dans la première, on voit le terrible Fierabras mettre en fuite toute une armée qui se disperse comme une volée de perdrix à l'approche du vautour, pour employer l'expression de l'écrivain. La seconde nous montre le non moins redoutable chevalier Jaufre. Le vaillant paladin a eu raison, à lui seul, d'une bande de mécréants et de chevaliers félons qui désolaient la contrée. Il les a pendus haut et court, aux arbres du chemin, et il s'éloigne pour chercher de nouveaux exploits qui le rendront digne du cœur de sa belle.

Le souffle hyperbolique et naïf des romans de chevalerie anime ces deux dessins, [illegible] par l'originalité et la verve d'improvisation, ils sont dignes, en un mot, du nom qui les signe, — et ce n'est pas là un mince eloge.

X. DACHÈRES.

T[illegible] M. EMILE ALCANTE, *administrateur de l'Univers illustré. — Les [illegible] Le mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus [illegible] un mandat-poste, le talon restant entre les mains [illegible] Les reclamations, demandes de [illegible] ment, doivent indispensablement être accompagnées [illegible] la derniere bande collee sur l'enveloppe du journal. — Il ne sera [illegible] mois de date. — Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste [illegible] valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue. — Le prix de chaque numéro est de 20 centimes pour la province, affranchissement compris.*

Par suite d'une convention conclue entre l'administration de *l'Avenir national* et celle de *l'Univers illustre*, le prix de l'abonnement aux deux journaux réunis est fixé comme il est indiqué en tête de *l'Univers illustre*.

L'Avenir national, grand journal politique, littéraire et commercial, paraît à quatre heures du soir.

Rédacteur en chef : A. Peyrat.

Partie politique. — Principaux collaborateurs : Elias Regnault, Frédéric Morin, Ad. Gaiffe, J.-E. Horn, Félix Foucou, Léon Legault, Ch. Quentin, Ch. Habeneck, Ed. Pothod, A. Dréo, E. de Sonnier. *Secrétaire de la redaction* : Jules Mahias.

Correspondances spéciales de Londres, Florence, Bruxelles, La Haye, Genève, Vienne, Berlin, Madrid, New-York, Rio-Janeiro, etc., etc.

La *Partie judiciaire* comprend le compte rendu des procès recueillis chaque jour par un rédacteur spécial, et, une *Quinzaine judiciaire*, revue et chronique du Palais, par M. Campenon.

Dans la *Partie financière et commerciale* on trouve un bulletin complet de la Bourse, et une revue du Commerce et de l'Agriculture qui donne, chaque jour, des renseignements exacts sur la situation des différents marchés de la France et de l'Étranger.

Partie littéraire. — Principaux collaborateurs : George Sand, MM. Etienne Arago (revue des Théâtres), Ch. Blanc (Beaux-Arts), Georges Pouchet et Amédée Guillemin (Siences naturelles et physiques), Laurent Pichat, Frédéric Morin, Eugène Despois, Ch. Monselet, Auguste Callet (revue des Livres).

L'Avenir national publie en outre : un Courrier hebdomadaire par Albert Wolff; une Chronique quotidienne par M. Jules C[illegible].

RÉBUS



Explication du dernier Rébus : Loin des yeux, loin du cœur.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE

	PARIS.	DEPARTEM
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DEPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 501.
Mercredi 10 Janvier 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

La semaine des théâtres. — Les deux Gérôme. — Ce qu'ils pensaient l'un de l'autre. — Leur fin prématurée. — Un cheval de quinze mille francs. — Ce qu'on apprend chez les maquignons. — Les étrennes de la petite Z. — De l'utilité des conseils judiciaires. — Deux mères de danseuses.—Pourquoi les étrangers apprennent-ils le français?—Les différentes langues de Paris. — Extrême ruse de quelques boursiers du boulevard des Italiens. — Une tante malade et un oncle qui ne va pas bien. — Le lion du moment. — Théodore Barrière, l'auteur de *Malheur aux vaincus*. — Auteur dramatique et officier. — Un domestique qui donne de l'avancement à son maître. — Un souvenir du boulevard du Temple. — Le clan des auteurs. — Un garçon fantaisiste. — Les bals d'actrices. — Comment on danse par-ci et on soupe par-là. — Histoire des diamants de Mlle X... — Un prince russe qui vient d'opérer un [illegible]

La semaine appartient à mon ami Gerome du samedi et aux théâtres.

Le reste de l'histoire parisienne n'est pas autrement intéressant, et je me demande s'il est bien nécessaire d'écrire une chronique pour cette semaine fatale où la plupart de nos belles lectrices doivent avoir une indigestion de bonbons et



LA FÊTE DES ROIS A MADRID, dessin de notre correspondant. — Voir page 19.

où nous faisons d'amères réflexions sur les années qui sont passées et les cheveux blancs qui poussent.

Un seul incident, digne de l'intérêt de nos lecteurs, est à signaler; nos deux courrieristes Gérôme aîné et cadet ne sont plus!

C'étaient pourtant deux hommes charmants qui s'aimaient beaucoup, jamais les rivalités de la profession n'ont pu brouiller ces deux aimables caractères faits pour se comprendre; le Gérôme du mercredi trouvait beaucoup de talent à son confrère du samedi, et ce dernier portait à son camarade du mercredi un intérêt qui ne s'est éteint qu'à la dernière heure.

Aujourd'hui les deux Gérôme ont disparu et l'on trouvera les noms du chroniqueur au bas de leurs articles. Nos lecteurs sauront enfin à qui ils ont adressé de temps en temps les lettres gracieuses que nous conservons avec un juste orgueil, car je ne sais de sensation plus charmante pour un écrivain que d'avoir les sympathies de ses lecteurs, et sous ce rapport Gerôme était un bien heureux garçon, et celui qui écrit ces lignes serait encore plus heureux si, en continuant le commerce de son meilleur et plus intime ami de l'année dernière, il pouvait compter sur les bons sentiments de nos abonnés pour l'année à venir.

Quand, il y a quinze mois, le directeur de ce journal m'offrit une partie de la succession de mon excellent ami Albéric Second, je demandai la permission de mettre un faux nez et de me faufiler parmi nos lecteurs, inconnu de tous afin de ne pas avoir à rougir des propos blessants pour mon amour-propre. Ce n'est pas une tâche facile que de succéder dans un journal à un écrivain aimé et de prendre sa place dans l'affection du lecteur.

Je me suis donc présenté sous un déguisement...

Le carnaval des deux Gérôme est fini... ils sont morts et enterrés... c'étaient de bons garçons, de bons citoyens et il ne manquait à leur gloire que d'être de bons gardes nationaux.

Priez pour eux. La première semaine de la nouvelle année les a emportés à jamais... nous ôtons nos faux nez et nous dirons à nos lectrices :

— Mesdames, si vous avez trouvé quelque plaisir à nous entendre causer depuis un an, vous devez être curieuses de voir notre visage... A bas les masques! Depuis quinze mois vous nous faites de temps en temps la grâce de nous demander notre nom : vous allez l'apprendre aujourd'hui. Fasse le ciel que vous ne regrettiez pas le mystérieux Gérôme!

Voilà, messieurs et mesdames, ce que j'avais à vous dire. Rien n'est changé d'ailleurs. Nous conservons la plume, le papier, l'encre et la bonne volonté d'autrefois... le nom seul est changé.

N'en parlons plus!

~~~ L'autre année a d'ailleurs gaiement fini sur un charmant procès dont l'héroïne est Mlle Cora Pearl, qui a tant fait parler d'elle depuis deux ou trois ans; il s'agissait, non d'une dentelle ou d'une robe, de perles fines, ou de diamants, mais d'un simple cheval arabe qui avait coûté quinze mille francs et qui a été revendu deux mille cinq cents francs. Quand on est désireux de connaître les dames de Paris il faut interroger les marchands de chevaux de notre temps. La semaine dernière j'ai accompagné un jeune gentilhomme de mes amis chez un marchand de chevaux des Champs-Élysées, et j'ai appris en cette circonstance bien des choses que j'ignorais : par exemple, qu'une petite dame qui se respecte un peu ne peut plus atteler une paire de chevaux au-dessous de vingt mille francs, et que telle écurie d'une demoiselle, qui a commencé dans une loge de concierge, représente cinq mille livres de rentes. Cent mille francs! C'était autrefois une somme fantastique que l'on ne devait entrevoir que dans les hallucinations de la nuit ou dans les rêves de l'ivresse de l'opium; aujourd'hui pour cent mille francs on a à peine les chevaux, pour une existence possible. Ajoutez à ceci le prix des voitures, les gages du cocher, du palefrenier, des gens de la maison, le couturier, le bijoutier et les pertes à Hombourg, et l'on voit avec effroi que les caves de la Banque de France contiennent à peine de quoi entretenir pendant une saison le train de maison des petites dames du Bois, et que tout n'a pas encore été dit sur le luxe effréné de ces demoiselles et même de ces messieurs.

Le jeune gentilhomme que j'ai accompagné chez le marchand de chevaux passa l'inspection des écuries, fit sortir plusieurs chevaux que les palefreniers faisaient trotter derrière le Palais de l'Industrie, puis il demanda le prix :

— Dix-huit mille francs! répondit le marchand.

Mon ami hésita un instant, roula une cigarette entre ses doigts et dit :

— Vous les enverrez le 1er janvier à Mlle Z... du Palais-Royal.

Voilà tout. Il n'était pas plus ému que s'il venait d'acheter une boîte de bonbons de dix francs.

Puis il tira de sa poche un petit portefeuille en cuir de Russie, prit dix-huit mille francs et les déposa sur le bureau du marchand de chevaux avec un sentiment d'indifférence que le commun des mortels éprouve quand il achète quatre londres pour un franc.

Moi qui n'ai ni dix millions de fortune, ni cinq millions de crédit, je restai tout stupéfait pendant que lui disait au marchand :

— Si un de ces jours vous avez une jolie jument anglaise vous me le direz.

— Quel prix M. le marquis désire-t-il payer?

— Oh! pas cher! je veux un cheval dans les douze ou quatorze mille francs!

Nous remontâmes dans le coupé et nous partîmes pour le Bois.

— Enfin! me dit le marquis, la petite Z.. sera contente! c'est d'ailleurs une bien aimable enfant.

Et il n'en fut plus question autrement; c'était pour moi toute une révélation : en une seconde j'avais compris l'utilité des conseils judiciaires et j'avais compris aussi le noble orgueil de deux mères de danseuses qui causaient dans un couloir de l'Opéra pendant une représentation du *roi d'Yvetot*.

— C'est ma fille qui a ruiné des hommes! disait l'une.

Ce à quoi l'autre répondit avec une petite moue adorable :

— Madame, la mienne en a ruiné bien plus que la vôtre!

~~~ Je me suis demandé souvent à quoi servait aux étrangers l'étude de la langue française; ces malheureux passent les plus heureux jours de leur jeune âge à apprendre la langue du dix-huitième siècle, et un beau matin ils arrivent chez nous et s'aperçoivent que le professeur leur a enseigné une sorte de langue morte qui a disparu de la circulation parisienne et qu'on a remplacée par plusieurs catégories d'argot qui exigeraient une étude spéciale.

Les ouvriers ont une langue à eux que comprennent seuls les camarades de l'atelier et les viveurs de chez le marchand de vin du coin; les étudiants parlent un argot intelligible seulement pour les habitants établis entre la Closerie des lilas et le pont des Saints-Pères; les comédiens parlent entre eux une langue de théâtre incompréhensible pour le reste de Paris; les sportsmen ont fusionné l'anglais et le français et ont ainsi composé un langage de fantaisie pour le monde des écuries; enfin les coulissiers de la Bourse, pourchassés sur le boulevard des Italiens par la police, ont inventé une langue mystérieuse qui leur permet de négocier toutes les valeurs sans que les hommes au tricorne s'en doutent seulement.

C'est ainsi qu'ils font des affaires sans en avoir l'air :

— Bonsoir, cher.

— Bonsoir.

— Et votre tante comment va-t-elle? *Cela veut dire : où en est la rente?*)

— Pas bien ce soir; elle est encore souffrante. (*Il y a de la baisse.*)

— Vraiment? pensez-vous qu'elle sera guérie à la fin du mois? (*Croyez-vous à la hausse en liquidation?*)

— Non; le mal combiné de la poitrine et de l'estomac la retiendront encore longtemps au lit. (*Les affaires des Duchés et du Mexique empêcheront une reprise.*)

— Avez-vous vu le médecin aujourd'hui? (*Quelles sont les nouvelles du soir?*)

— Oui, mais il ne m'a pas rassuré. (*Les nouvelles ne sont pas bonnes.*)

— Avez-vous un bon médecin particulier? (*Avez-vous une dépêche?*,

— Oui; j'en ai deux : un allemand et un anglais; ils s'accordent à me ravir tout espoir. (*Les deux dépêches de Londres et de Berlin sont mauvaises.*)

— Voudriez-vous agréer quinze mille compliments pour votre tante? (*Prenez-vous* 15.000 *de rente?*)

— Je ne suis pas sûr de la voir. (*Cela dépend du cours.*)

— Vous demeurez toujours au numéro 45? (*Je vous les donne à* 67,45.)

— Non : c'est au numéro 40. (*Je les prends à* 67,40.,

— Je croyais que c'était au 42 *bis*. (*Si vous voulez à* 67,42 1/2.)

— Tiens! C'est vrai. *Je les prends.*,

— Écrivez donc demain matin un mot à ma tante : cela la rendra si heureuse. (*Envoyez-moi demain l'engagement : ce sera plus régulier.*)

— Adieu, cher!

— Bonsoir, mon bon.

Et le marché est conclu; ce n'est pas plus malin que ça. Voilà deux hommes qui arpentent le bitume et parlent de la famille : qui est-ce qui se douterait que la *tante* n'est autre que la rente et que l'*oncle* s'appelle de son vrai nom le Crédit mobilier.

— Assurément ce ne sera ni vous ni moi.

De là je conclus que les étrangers qui auraient l'intention de visiter Paris devraient changer de voie; au lieu d'apprendre par cœur le récit de Théramène et les fables de La Fontaine, ils feraient mieux de prendre des leçons de français chez un ancien Parisien que des malheurs auraient forcé à dépasser la frontière; il est vrai qu'au lieu d'une seule langue il faudrait en apprendre dix ou douze, plus encore... car à cette heure il y a autant de langues spéciales que d'arrondissements à Paris, sans compter que l'argot des paysans nous a également envahi depuis qu'on annexé à la capitale les villages des environs.

~~~ Théodore Barrière est le lion de la semaine.

La publication de *Malheur aux vaincus!* est *la great attraction* du moment.

On connaît suffisamment l'auteur des *Parisiens;* tout a été dit sur son compte.

Mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que Barrière, un des plus vaillants esprits de ce temps, a une toquade qui consiste à passer pour un officier.

Dites-lui qu'il a un grand talent et il ne sera que médiocrement satisfait.

Répetez-lui qu'il a l'air d'un officier et il sera ravi.

Son domestique a compris la situation.

Quand Barrière sonne, le valet répond :

— Voilà mon lieutenant!

Et Barrière, visiblement flatté, augmente son domestique à mesure que celui-ci donne de l'avancement à son maître.

A l'occasion du jour de l'an, je suis allé aux Ternes, car Barrière, poussé par ses instincts militaires, demeure à côté des fortifications.

— M. Barrière est-il chez lui? ai-je demandé au valet.

— Oui, monsieur, m'a-t-il répondu, vous trouverez le COLONEL au premier.

Avant la fin de l'année, n'en doutez pas, Barrière sera maréchal. Mais comme l'auteur des *Faux Bonshommes* est très-nerveux, il cassera son bâton sur le dos de son domestique.

Ce domestique est, du reste, un singulier mélange de rouerie et de bêtise.

Tout en flattant la manie de son maître avec le raffinement qui distingue les hommes de la campagne, il conserve la naïveté du jeune âge.

L'auteur de *Cendrillon* me disait à ce propos :

— Le 1er janvier, mon domestique m'a encore demandé une augmentation.

— La lui avez-vous accordée?

— Non. Mais je lui ai donné une prime; je l'ai envoyé prendre un bain. C'était son premier. Aussi le malheureux a-t-il failli se noyer dans la baignoire.

Un mot encore de Barrière :

Il est dans Paris un auteur plus ambitieux que spirituel, qui a des prétentions littéraires qu'il développe dans des levers de rideau.

Il ne serait pas complet s'il ne rêvait pas la croix d'honneur.

— Vous savez que X... a demandé la croix? dit-on à Barrière.

— Mais il l'aura, répondit celui-ci; il l'aura, à la condition qu'il ne fasse pas de pièces avant le 15 août.

Du temps où le boulevard du Temple était encore une foire aux spectacles un petit groupe d'auteurs dramatiques avait établi son quartier général au café Turc.

Barrière était le commandant de ce bataillon d'hommes d'esprit à qui le maître de l'établissement réservait un cabinet particulier, et un garçon spécial était attaché à leur service.

Il s'appelait Dubois, et à force de fréquenter les auteurs il devint une sorte de bouffon auquel on passait pas mal d'irrévérences.

Dubois avait beaucoup d'amitié pour Barrière.

Quand l'auteur des *Faux Bonshommes* demandait une absinthe :

— Non, monsieur Barrière, disait carrément Dubois, l'absinthe vous ferait mal ; prenez-moi un bon verre d'eau sucrée avec de la fleur d'oranger.

— Comment, drôle! s'écriait Barrière.

— Oh! il n'y a pas de « comment » qui tienne... Vous aurez de l'absinthe dimanche prochain... pas avant... Je vais vous donner un verre de vermouth.

Et Barrière de rire.

Alors Dubois disait avec bonté :

— Eh bien! vous aurez une absinthe jeudi, parce que vous avez été sage.

Édouard Plouvier, lui aussi, était de ce cénacle d'hommes de talent.

Un matin, à déjeuner, il demande des œufs sur le plat.

Dubois apporta deux côtelettes.

— Mais, j'ai demandé des œufs, faisait Plouvier.

— Je le sais... mais vous n'avez pas l'estomac fort, il vous faut de la viande... mangez moi ça... ça vous fera du bien... Allons! allons! ou je me fâche.

Un jour Ferdinand Dugué mangeait un beefsteak au café Turc.

— Dubois, cria-t-il, qu'est-ce que c'est que ça?... Mais le beefsteak est horriblement mauvais.

— Mauvais? fit le valet, blessé dans son amour-propre. Laissez donc; il n'est pas plus mauvais que votre dernier drame.

~~~ L'année dernière, feu Gerôme vous a conté la guerre qui avait éclaté à propos du bal de Mlle Colombier, artiste dramatique, et d'où avait été bannie toute personne qui n'avait jamais paru sur un théâtre. Le bal de cette année n'a pas produit une émotion moins forte, et une correspondance peu agréable a été échangée entre la maîtresse de la maison et quelques actrices qu'on avait citées à tort parmi les invités. C'est toujours une grande affaire pour un certain monde parisien que ces bals qui ont lieu dans les salons des célébrités à la mode, et il y a surtout une curieuse étude de mœurs à faire sur le monde où l'on remporte le souper faute de payement; chez les actrices il arrive souvent que les chevaux de dix mille francs dont il est question plus haut sont mieux nourris que les invités. On a toujours trois francs pour de l'avoine, mais on n'a pas toujours cinquante louis pour le souper; alors il arrive, comme l'autre soir chez une actrice du théâtre des Folies-Marigny, que le représentant de Potel et Chabot refuse de livrer les perdreaux truffés et que les invités doivent se contenter d'un simple verre de limonade.

Vers quatre heures du matin les invités étaient sur les dents. Aucune table ne se dressait dans les salons. L'aventure fit quelque bruit, et il arriva que les invités emmenèrent la maîtresse de la maison souper au *Café Anglais*, et que la fête interrompue fut reprise au restaurant. Une autre aventure de ce genre a encore été signalée la semaine dernière. Une jeune personne qui se dit veuve parce qu'elle a été plusieurs fois sur le point de se marier, avait invité pour le soir le dessus du panier du Paris galant.

Une heure avant qu'on allumât les bougies, un indiscret huissier se presenta et saisit non-seulement le mobilier, mais les diamants.

La position était impossible. Comment paraître chez soi sans ses diamants?

La jeune colombe se jeta aux genoux de l'huissier.

— Laissez-moi mes diamants pour ce soir! s'écria-t-elle.

— C'est impossible.

— Mais que faire alors ?

L'huissier était jeune. Il pouvait au besoin passer pour un élégant cavalier.

— Voyons, dit-il, invitez-moi à votre soirée.

— Un huissier ? Jamais !

— Alors j'emporte les diamants.

La situation était tendue.

— Je vous invite, dit l'actrice.

— Et vous ne me quitterez pas ?

— Comment l'entendez vous ?

— Je serai votre cavalier. Vous ne quitterez pas mon bras d'un seul instant. Après la fête vous me remettrez les bijoux saisis, dont je me constitue le gardien officiel.

Ainsi fut-il fait.

L'actrice put paraître avec tous ses diamants, et à ceux qui lui demandèrent le nom de son cavalier elle repondit :

— C'est un prince russe !

L'huissier eut un succès énorme auprès de ces dames ! Ah ! si elles avaient su que le fameux gentilhomme moscovite signait toute la journée des papiers timbrés dont le coût variait de quatre francs à onze francs cinquante !

ALBERT WOLFF (scène)

BULLETIN

Les plans de toutes les propriétés qui ont obtenu la prime d'honneur aux précédents concours régionaux, figureront, sur une échelle réduite, à la prochaine Exposition universelle qui paraît devoir être très-brillante. Le public pourra, par ce moyen, établir des comparaisons sur la variété des exploitations et la diversité des cultures.

Après l'expulsion de M. Richard Wagner, M. Hans de Bulow, pianiste du roi de Bavière, qui avait, on le sait, épousé une fille de Listz, appelée Cosima, sœur de Mme Émile Ollivier, morte il y a quelques annees, a donné sa démission de pianiste du roi de Bavière. Il a également refusé la place de directeur du Conservatoire de musique, qu'on devait reformer.

La nomination de M. Robert-Fleury à la direction de l'Académie de France, à Rome, est aujourd'hui officielle. En même temps, M. Guillaume, statuaire, est appelé à diriger l'école des Beaux-Arts de Paris.

Par suite du décès de S. M. Léopold Ier et de l'avénement au trône de Belgique de S. A. R. Mgr. le duc de Brabant, la présidence d'honneur de la commission belge de l'Exposition est demeurée vacante.

A Bruxelles, on va frapper de nouvelles pièces de monnaie à l'effigie de Léopold II.

De nouveaux timbres-poste ne tarderont pas non plus à être mis en circulation.

Nous connaissons déjà un des échantillons de l'industrie hongroise qui figureront à notre Exposition de 1867. C'est l'empereur d'Autriche qui doit l'envoyer. Cette merveille est une paire de bottes d'apparat, richement garnies en or, selon la mode hongroise, et qui chaussent le pied impérial de François-Joseph comme un gant de chevreau pourrait le faire.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans la chaussure confectionnée par le bottier de Pesth, qui a offert à l'empereur cet exemplaire de son talent, c'est que les bottes ont été faites sans que le cordonnier eût pris mesure au roi de Hongrie.

Le Caveau qui a eu l'honneur de recevoir dernièrement parmi ses membres M. Jules Janin vient de nommer son nouveau président.

C'est le fécond chansonnier-vaudevilliste, M. Clairville, qui occupera ce fameux fauteuil, au-dessus duquel est inscrite la devise toute française · Esprit et gaieté.

Adelina Patti, prochainement attendue à Paris, a loué, pour cet hiver, l'hôtel appartenant à Mario, et situé rue des Bassins, à Chaillot.

On a ouvert à Tiverton une souscription à la tête de laquelle figure le duc de Somerset, pour élever une statue à lord Palmerston. On croit que l'exécution de cette statue sera confiée au sculpteur B. Stephens.

TH. DE LANGEAC.

LA FÊTE DES ROIS A MADRID

Si chez nous la fête des Rois apparaît seulement comme une fête de famille, elle est loin de garder partout ce caractère d'intimité. Les peuples méridionaux, plus expansifs, éprouvent le besoin de célébrer par des réjouissances publiques le souvenir des trois mages fameux dont la legende a bien voulu faire trois souverains. En Espagne et notamment à Madrid, la *fiesta de los Reyes* est l'occasion des manifestations les plus folles.

Dès que vient la nuit, les rues et les places s'emplissent de monde, et des troupes bruyantes courent à travers la foule, sous la conduite de quelques têtes chaudes des Asturies ou de la Galice. A voir passer, à la lueur des torches et au milieu d'un effroyable charivari, ces bandes de gens dansant, criant, ahuris, poussifs, les uns barbouillés de charbon, les autres poudrés de farine, tous tambourinant sur quelque chose ou soufflant dans n'importe quoi, agitant des trompettes, des grelots, des cornets à bouquin, des clochettes et des casseroles, on dirait une légion de diables en déroute.

Quelques-uns sont chargés de cordes et d'échelles, et, si l'on en jugeait d'après leurs stations fréquentes, on pourrait croire que cet appareil doit exclusivement leur servir à prendre d'assaut les boutiques des marchands de vin. Pourtant tel n'est pas absolument le but. C'est sur la chaussée, au centre de quelque carrefour, que l'échelle se dresse tout à coup sous l'appui de bras vigoureux. Un des braillards y grimpe, et, se servant de sa corne comme d'un télescope, semble interroger l'horizon. Il ne s'agit pas moins que de signaler au public anxieux l'arrivée des rois mages.

— De quel côté viennent-ils ? demande vivement la foule.

Et l'observateur de nommer telle ou telle partie de la ville vers laquelle tout le monde court en grande hâte. Mais, arrivés au lieu désigné, les curieux ne trouvent qu'une nouvelle vedette qui leur crie du haut de son échelle :

— Je les vois ! je les vois !

— Les trois rois ?

— Oui, ils sont cinq.

— Est-ce bien possible ?

— Attendez, je crois qu'il y en a deux qui ont amené leur femme.

— Et par où arrivent-ils ?

A cette question, le malin compère répond inévitablement par le nom de quelque endroit situé juste à l'extrémité opposée de la ville. Et la foule d'en prendre aussitôt le chemin avec des cris forcenés. Grand est le tohu-bohu dans ces manœuvres de va-et-vient qui composent toute l'originalité de la farce et se prolongent fort avant dans la nuit. Pendant tout le temps, les injures pleuvent dru, assaisonnées de coups de pied et de coups de poing, et il est bien rare que le plus inoffensif sorte de la mêlée sans quelque horion.

Un autre trait caractéristique de la fête des Rois à Madrid, c'est le *naciamento*, naissance du Sauveur, joué ce jour-là sur tous les théâtres de marionnettes, vers lesquels le populaire se porte avec empressement. MM. les comédiens de bois représentent sans se troubler ce sujet biblique, costumés à la mode du jour. Mais c'est là le moindre anachronisme dans ce spectacle où le bouffon se mêle si étrangement à la pieuse légende.

On y voit d'abord saint Joseph faisant sa cour à la Vierge; après quoi, un ange, vêtu de couleurs éclatantes et tout étincelant de paillettes, descend des frises pour annoncer à la mère future du Christ la grande nouvelle de la conception miraculeuse. Suit une scène de jalousie naïve de saint Joseph, puis une visite de la Vierge à sainte Élisabeth. Sur quoi des bergers font leur entrée, et, après quelques discussions personnelles, dansent le boléro et la cachucha en compagnie des saints personnages; ce qui finit le premier acte.

Au second acte, nous voyons la Vierge en quête d'une auberge, exposée aux méchants propos d'un hôtelier gaillard. Le Christ vient au monde et les bergers arrivent pour l'adorer. A la suite de quoi, ils se disputent encore, puis se raccommodent et dansent de nouveau le boléro et la cachucha; ce qui achève le second acte.

Cependant voici venir les trois rois. Hérode accomplit en scène les horreurs du massacre des innocents. Marie se réfugie à Jérusalem et conduit Jésus dans le temple. Là, des enfants de chœur se disputent l'honneur d'allumer les cierges, et ils en viendraient probablement aux coups si les bergers n'apparaissaient à point pour danser plus que jamais le boléro et la cachucha : ce qui termine la pièce

PAUL PARFAIT.

LES SAUVAGES FANATIQUES DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE

Nous avons eu l'occasion, dernièrement, de parler de la guerre de la Nouvelle-Zélande et de la reddition des natifs de Touranga aux autorités britanniques. A ce sujet, un officier de marine nous communique un curieux dessin représentant les réjouissances sauvages d'une tribu de Maoris, connue sous le nom de « Pai-Marire ». Cette fraction des indigènes de la Nouvelle-Zélande rappelle les Taepings de la Chine par ses instincts barbares. Son culte se compose d'un mélange étrange des pratiques du christianisme avec les traditions de son idolâtrie primitive.

Ce nom de Pai-Marire dérive de celui de la vierge Marie, et remonte à l'époque où un missionnaire français s'est dévoué pour prêcher le catholicisme dans ces parages lointains et redoutables. Le bon grain n'a pas germé sur ce sol ingrat, et c'est avec une douloureuse émotion que l'on a vu s'accomplir les hideux forfaits de l'anthropophagie dans une tribu où venait à peine de s'éteindre le dernier écho d'une parole de paix et de dévouement.

R. BRYON.

LA FILLE DE L'ÉMIGRÉ [1]

(Suite)

Certes, le commerce est une fort belle chose, mais ne semblerait-il pas qu'à l'exemple de certains végétaux, l'opulence mercantile croisse d'autant mieux et plus vite qu'il y a plus de fumier à sa base ? Se represente-t-on une industrie plus abjecte, plus haïssable, plus maudite, que celle qui vole au proscrit sa suprême ressource, et ne lui rend la vie que pour le jeter, nu, affamé, mendiant, sur la terre étrangère ?

Quelques-uns répondront que mieux vaut encore vider les poches d'un homme que de le laisser périr. Ceci, à tout prendre, n'est point contestable, et il en faut conclure que les *passeurs* d'émigrés tenaient dans l'échelle descendante de la honte une place voisine et immédiatement supérieure à celle des assassins.

Il est bien entendu que nous parlons des *industriels*, et non point de ces braves marins ou pêcheurs, qui bravèrent souvent l'atroce sanction de la loi conventionnelle pour arracher un malheureux à la mort. L'or qu'on donnait à ceux-là n'était qu'un faible prix de leur généreuse assistance. A chacun le sien.

— Eh bien ! vieux phoque, dit Eustache en entrant, as-tu vu mon homme ?

— Ce doit être quelque chose comme ton frère, répondit le citoyen Bounost. Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau-de-vie.

— Oui... oui... c'est... Qu'en as-tu fait ?

— A l'heure qu'il est, mon fils, il doit ranger Chaussey... Le vent est bon, un peu fort ! Si la barque, qui est vieille comme ma femme, ne s'avise pas de couler bas en chemin, ton homme touchera ce soir Jersey.

— A merveille !... Ah çà ! combien lui as-tu pris ?

— Le taux ordinaire.

— Quel est ce taux ?

— Mon fils, répondit le cabaretier-fraudeur, notre métier est dangereux et ne rapporte pas tout ce qu'on pourrait désirer. Le taux est variable. Quand il s'agit de faire entrer ou sortir un colis prohibé, le prix est fait; cela coûte tant : c'est un tarif, comme nous disions au bureau, du temps que je ne rougissais pas d'être douanier. Mais un ci-devant, c'est bien différent, on perd sur l'un, on gagne sur l'autre... Il faut avoir de l'humanité... On ne peut prendre vingt-cinq louis à un homme qui n'en a que dix.

— C'est clair, mais...

— Il n'y a pas de mais, mon fils, c'est impossible. Aussi, règle générale, quand un ci-devant, conspirateur ou brigand, se présente, je retourne ses poches, je prends ce qu'il a... et je ne réclame pas un décime de plus.

Eustache éclata de rire.

— Bravo ! citoyen Bounost ! s'écria-t-il ; alors nous n'aurons point de difficulté pour le payement tous les deux.

— Quel payement, mon fils ? demanda l'ancien douanier.

— Pour le prix de mon passage... Je n'ai rien : donc vous me passerez gratis.

Le vieux Bounost haussa les épaules.

— Tu plaisantes, dit-il ; pourquoi quitterais-tu le territoire de la république ?

— C'est mon idee, citoyen.

— Et tu crois que je mettrai une barque à l'eau pour tes beaux yeux ?

— Je le crois, citoyen, et cela, tout de suite.

— Que je sois guillotiné ! commença Bounost.

— Cela pourra venir, interrompit Eustache, en quittant subitement le ton de la plaisanterie, surtout si tu continues à faire la mauvaise tête... Les décrets de la Convention punissent de mort le métier que tu fais, et le citoyen directeur demeure à deux pas d'ici.

— Me dénoncerais-tu ? balbutia Bounost d'une voix altérée.

— Je te dénoncerais, répondit fermement Lointier.

Il faut croire que l'argument était sans réplique, car la discussion fut close.

Quand vint le soir, une grande barque non pontée traversa la rade et vint prendre le vent sous le rocher de Césambre. Cette barque portait Lointier et sa fortune.

Aucune tempête ne le mit à même de haranguer ses matelots comme Pierre le Grand et César ont coutume de le faire sur les devants de cheminée. Il toucha Jersey sans encombre et gagna tout de suite Saint-Hélier, où résidaient les notabilités de la noblesse exilée.

Il vit M. le vicomte de Botherel, qui avait été longtemps agent des princes, et la plupart des gentilshommes que le peu de succès de la première insurrection bretonne avait contraints à s'expatrier.

A tous il se présenta sous le nom d'Arthur, comte d'Arhans.

On l'entoura, on le questionna; ce fut auprès de sa personne un empressement général. Quelques-uns se souvenaient de l'avoir vu à Rennes ou à Saint-Malo, près de la Rouarie. Ceux-là lui serrèrent la main avec effusion et regrettèrent avec lui la mort prématurée de leur intrépide chef. Tous voulaient avoir des nouvelles de France : la Vendée avait-elle définitivement rendu le dernier soupir ? Serait-il bientôt temps de repasser la mer et de tenter une descente sur les côtes de Bretagne ?

Lointier dut faire appel à toute sa présence d'esprit pour soutenir passablement son rôle dès cette première représentation.

Lui qui venait de remplir les plus infimes dans cette organisation républicaine où les chefs eux-mêmes gardaient à leurs mains calleuses, et davantage en leur esprit grossier, les traces non equivoques de leur origine, il etait obligé de passer, tout à coup et sans transition, dans une sphère d'urbanité choisie et de grandeur native.

Il lui fallait entrer brusquement en d'autres mœurs, connues autrefois, mais oubliées pendant cinq ans de travers, de misères et d'ignobles labeurs. Heureusement il était admirablement doué de toutes ces qualités extérieures, et, pour ainsi dire, de surface, qui font les comédiens méri-

1. Voir les numéros 496 à 500

tants. Il se souvint vite et complétement des vieilles habitudes prises au château d'Arrhans: il recouvra sa fière mine des bons jours où, s'essayant innocemment à l'usurpation sérieuse qu'il tentait aujourd'hui, il se faisait passer pour Arthur auprès des jeunes villageoises qu'il éblouissait de son luxe d'emprunt et du faux brillant de sa prétendue noblesse.

Il avait d'ailleurs exhibé ses titres, en arrivant, à M. le Bailleul, et nul ne songeait à lui contester son identité.

Six mois plus tard, il eût rencontré à Jersey bien des compagnons d'armes du comte, et son rôle se fût hérissé de difficultés inattendues, que sa ressemblance avec Arthur n'eût point pu vraisemblablement surmonter. Mais alors on se battait encore en Vendée et les châteaux de Bretagne cachaient nombre de fugitifs qui n'avaient pu passer la mer.

Il n'y avait point à Jersey de soldats de l'armée royale.

Lointier ne manqua pas de parler de son noble parent, M. le marquis de la Veyre, et de sa charmante cousine Marthe.

Il apprit que le marquis, plus heureux que la plupart de ses pairs, avait réalisé la meilleure partie de sa fortune, qui était maintenant en sûreté à l'étranger. Le marquis lui-même avait quitté la France, après la mort du roi, avec sa femme et sa fille, mais on ne savait quelle contrée il avait choisie pour sa résidence.

Eustache resta trois jours à Jersey.

Il lui fallut ce temps pour se relever des cruelles fatigues qu'il avait éprouvées dans sa fuite.



LE BATEAU A PATINS en usage sur le golfe de Finlande et les lacs du Canada; dessin communiqué. — Voir page 22

Lorsqu'il parla de se rendre à Londres, chacun mit aussitôt sa bourse à la disposition de ce cher comte, qui avait si vaillamment soutenu son nom en Bretagne et en Vendée.

Les bourses étaient légères, mais il y en avait beaucoup, et Lointier ne se fit pas scrupule de puiser successivement dans presque toutes.

De sorte que, lorsqu'il prit congé de ses nouveaux amis, il était fort convenablement équipé, et portait en son gousset de quoi faire figure durant les premières semaines de son séjour en Angleterre. Il portait, en outre, des lettres pour les principales têtes de l'émigration. C'était tout ce qu'il lui fallait.

Il prit terre à Plymouth, et monta sur-le-champ en chaise pour gagner Londres.

L'avenir était désormais pour lui couleur de rose, et il bâtissait de bien charmants châteaux en Espagne.

A force de bâtir, il se fatigua et s'endormit.

Au moment où il commençait un fort joli rêve, un homme, exténué de fatigue et de besoin, s'arrêtait à la porte d'une ferme, sur la route de Southampton à Londres, entre Reading et Windsor.

Cet homme ne demanda point l'aumône: mais il était Français, et le malheur des temps avait appris aux campagnards d'Angleterre, dont les maisons se trouvaient sur la route de France, quel absolu denûment cachait souvent le fier silence de ces pâles voyageurs qu'on voyait passer à pied, venant de la mer et allant à Londres.

La fermière offrit au Français du pain et de l'ale. Il mangea et but avidement: puis il rendit grâce avec dignité, et reprit sa route.

Ce voyageur était le comte Arthur d'Arrhans.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LES SAUVAGES FANATIQUES DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE; dessin communiqué par le capitaine W. S. — Voir page 19.



LE DANTE ENTOURÉ DES FEMMES NOBLES DE RAVENNE, d'après le tableau de M. Anselme Feuerbach. — Voir page 27.

LE BATEAU A PATINS

Le bateau à patins est une variété de traîneau qui mérite de nous arrêter un instant, ne fût-ce qu'à titre de curiosité. On ne sera sans doute pas fâché de savoir comment est disposé ce genre d'embarcation qui commence à se montrer en même temps dans plusieurs pays, particulièrement sur le golfe de Finlande et les lacs du Canada.

Le yacht en question, qui est purement un bateau de plaisance, se compose d'une légère charpente en bois de quelque vingt-cinq pieds de long et d'une douzaine de large, reposant sur trois patins en fer, dont deux au milieu, sur chaque côté, et un à l'arrière. Les deux patins latéraux sont fixes, mais le troisième est mobile et fait l'office de gouvernail. Un réseau en fort cordage forme le pont.

Huit ou dix hommes au plus composent l'équipage. En raison de la vivacité du froid, augmenté encore par une vitesse d'une trentaine de milles à l'heure, les passagers ont soin de se munir d'épais bonnets à oreilles, de gants de cuir, de bottes fourrées et de pardessus en peau de mouton. Les périls que comporte ce système de navigation exige en outre des gens un peu à l'épreuve du danger. Si bien que le bateau obéisse au gouvernail il est difficile d'éviter tout à fait certaines chutes qui ne laissent pas d'être assez graves, si elles sont causées par une rupture soudaine de la glace. Grâce à la vitesse de l'embarcation, le choc produit par la rencontre d'un mamelon ou d'une crevasse envoie très-facilement au loin le voyageur inexpérimenté, et il doit s'estimer fort heureux, dans ce cas, s'il en est quitte pour une contusion.

L'époque des premiers froids est le temps le plus favorable à une excursion dans un bateau à patins; une condition expresse est que le sol ne soit pas recouvert de neige. Par une belle gelée, c'est une des plus agréables distractions que puissent s'offrir les amateurs de sport que de se laisser emporter sur la glace au souffle du vent. Il y a dans cette course à la fois douce et rapide un charme étrange qu'il est plus facile de comprendre que d'exprimer.

P. Dick.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Chaleur intérieure de la terre. — Nouvelles expériences faites dans le bassin houiller de Saône-et-Loire. — Raymond Lulle. — L'enfer au centre de la terre. — Croyances des pays du Nord. — Croyances de l'Asie. — Le dieu Bouddha et ses deux disciples. — Les couleurs extraites de la houille. — Leur peu de durée. — Moyen de les suppléer. — L'aloès soccotrin. — Ses propriétés pour guérir les brûlures. — Squelettes d'éléphants nains découverts à Malte. — Figurine d'éléphant trouvée à Rhodes. — Les archives du département du Nord

On admet généralement que la chaleur intérieure de la terre s'accroît *d'un degré par trente-trois mètres* de profondeur.

M. Simonin vient de faire, dans le bassin houiller de Saône-et-Loire, de nouvelles expériences desquelles il résulte que cet accroissement de chaleur est réellement en moyenne d'un degré par quarante-cinq mètres de descente verticale.

M. Simonin a fait ses études dans les mines les plus profondes, et dont certaines pénétraient jusqu'à quatre cents mètres dans le sol et par conséquent au-dessous du niveau de la mer.

La découverte de l'accroissement de la chaleur intérieure de la terre, à mesure qu'on y pénètre plus avant, remonte à des époques fort reculées. Raymond Lulle en parle comme d'un fait connu et constaté de tout temps, et les théologiens du moyen âge s'en servaient pour démontrer que l'enfer et ses mers de flammes se trouvaient au sein de notre globe. Une légende qui naguère se disait encore en Flandre, aux veillées d'hiver, et qu'on retrouve, comme la plupart de ces récits fantastiques, en Allemagne, en Danemark et même dans les Indes, racontait qu'un ermite, au milieu des fantômes et des tentations qu'enfante la solitude, en arriva, une nuit d'hiver, à douter de la réalité de ce triste séjour d'expiation éternelle. Tout à coup il se sentit saisi par des mains invisibles qui l'entraînèrent dans un gouffre sans fond et aboutissant à l'océan de feu où les réprouvés subissent à jamais leur châtiment. Le conteur ou plutôt la conteuse, car les historiens de cette légende sont presque toujours de vieilles femmes, ne manquait jamais de décrire minutieusement les sensations de l'ermite à mesure qu'il subissait la température toujours croissante qu'il éprouvait à mesure qu'il pénétrait plus avant dans l'abîme, et le bonheur qu'il éprouvait lorsqu'en remontant sur la terre il sentait peu à peu décroître cette odieuse chaleur qui consumait à demi son corps et desséchait son gosier.

La croyance au feu intérieur de la terre et à l'installation de l'enfer au centre de cette planète se retrouve en Asie, et fait partie des dogmes de Bouddha ou de Poussah, car le dieu indien porte ces deux noms, surtout dans l'Indo-Chine, et c'est de là, soit dit en passant, qu'en France on donne le nom de *Poussah* à toutes les figurines religieuses ou non qui proviennent du Céleste-Empire.

On représente Bouddha ou Poussah, l'une des incarnations de la divinité, la tête couronnée d'une sorte de mitre ronde, assis sur ses genoux repliés, le bras droit pendant, la main ouverte et le bras gauche replié sur la poitrine. D'ordinaire on place auprès de lui ses deux disciples favoris, Pra-Saribon et Pra-Mogla, qui se consacrèrent avec leur divin maître, sur la terre, à la vie cénobitique, et qui remontèrent avec lui au ciel le jour où il se dépouilla de l'enveloppe humaine dans laquelle il avait enfermé son essence divine.

Rémusat et Stanislas Julien racontent, d'après les traditions chinoises, qu'ils ont les premiers traduites en français, qu'un jour Pra-Saribon, dans une discussion théologique avec Pra-Mogla, mit en doute, comme l'ermite des légendes du Nord, la réalité de l'enfer.

Pra-Mogla, fatigué des doutes et irrité des paradoxes de son ami, le saisit par les épaules et le jeta dans un abîme voisin de leur ermitage, en lui criant, tandis qu'il s'enfonçait dans le gouffre : « Quand tu auras vu l'enfer, peut-être y croiras-tu, détestable sceptique. » On voit que déjà, en ce temps-là, la polémique philosophique ne manquait ni d'aigreur ni de violence.

Pra-Saribon *traversa le sein brûlant de la terre*, arriva jusqu'à l'enfer et en constata si bien la réalité, qu'il en prit le feu dans sa main, le rapporta sur la terre et le montra à Pra-Mogla en lui disant humblement : « Tu as raison, l'enfer existe et en voici le feu. »

Pra-Saribon, pour toute réponse, voulut éteindre le redoutable feu; mais Bouddha l'en empêcha et ordonna à Pra-Mogla de reporter ce feu où il l'avait pris. « Va! dit-il, si l'enfer était éteint, les hommes deviendraient trop méchants! »

Depuis quelque temps l'industrie allait puiser aux profondeurs des mines, non pas les flammes éternelles, mais les produits d'un feu éteint depuis longtemps, des couleurs merveilleuses d'éclat et de tons que la chimie fait, depuis quelques années, extraire de la houille pour l'industrie.

Par malheur, ces couleurs provenant de l'aniline ne résistent que difficilement à l'influence de la lumière, et un rayon de soleil un peu vif suffit pour les détruire, ou du moins pour les dénaturer.

On cherchait donc un procédé pour leur donner de la solidité et de la durée, quand tout à coup un chimiste est venu proclamer leur déchéance et proposer un moyen, d'après lui victorieux, de renoncer à ces filles souterraines de la houille et de leur substituer une préparation qui, dit-il, lorsqu'on lui applique les mordants convenables, offre une ressemblance frappante avec l'éclat et la variété de nuance de l'aniline, sans partager leur fragilité.

Voici comment procède ce chimiste, M. Herman Lomer : Il broie ensemble et réduit en poudre fine un kilogramme de bitume et un kilogramme de résine d'aloès soccotrin; il les mélange par petites doses, dans un vase en grès, à dix fois leur pesanteur d'acide azotique, au poids spécifique de 1,230.

Il laisse ensuite évaporer jusqu'à siccité cette préparation, qui se transforme en une substance résineuse.

Après cela, il la broie et y ajoute dix fois son poids de sulfure de carbone, dans une chaudière assez solide pour résister à une pression de douze atmosphères et dont le couvercle se visse fort hermétiquement; une douce chaleur prolongée pendant douze heures complète l'opération.

Voyez un peu comme l'aloès soccotrin fait son chemin.

Il ne servait guère, il y a peu d'années encore, qu'à fournir aux pharmaciens un purgatif amer et aux horticulteurs une plante grasse d'assez médiocre apparence, cultivable seulement en serre, et des feuilles charnues de laquelle surgit une hampe couronnée d'un épi de fleurs allongées.

En 1860, le hasard a fait découvrir en lui une propriété merveilleuse pour guérir presque instantanément les brûlures. Un jour, M. Lemon, horticulteur distingué, mort aujourd'hui, et qui habitait Belleville, se heurta à un vase d'eau bouillante, qui lui brûla profondément les pieds. Il se trouvait seul; la douleur le clouait sur place et l'empêchait d'aller demander du secours. Une plante d'aloès s'épanouissait près de lui, il arracha une de ses feuilles en forme de sabre, la fendit en deux et l'appliqua sur la plaie pour que la sensation de fraîcheur de la plante grasse diminuât un peu les angoisses qu'il éprouvait. A sa grande surprise, à mesure qu'il oignait ses pieds du suc vert que contenait la feuille, ses pieds se teignaient en violet, et la souffrance disparaissait, pour employer une expression populaire, *comme si on l'eût enlevée avec la main.*

Le lendemain, il ne restait pas même de traces des ravages qu'avait faits l'eau bouillante; seulement la teinture violette, imprégnée dans la peau, persista pendant une dizaine de jours.

A quelque temps de là, M. Lemaire, professeur de botanique à Gand, renouvela sur sa cuisinière le traitement dont M. Lemon devait la découverte au hasard. Il appliqua au bras cruellement brûlé de la pauvre fille un pansement fait avec des feuilles d'aloès, et il obtint les mêmes résultats que l'horticulteur de Belleville.

Enfin M. Houllet, directeur des serres du Muséum, agit de la même manière à l'égard d'un ouvrier dont un jet de vapeur transformait le dos en une vaste plaie; la guérison s'opéra aussi rapide et aussi complète que dans les deux autres cas dont je viens de vous parler.

Je vous ai dit que l'aloès soccotrin qui se trouve dans le commerce, sous la forme d'une matière solide, compacte, de couleur jaune et transparente sur ses bords, provenait d'une plante originaire soit du cap de Bonne-Espérance, soit de l'Inde. Ce nom de *soccotrin* lui vient de Soccotora ou île de Dioscorides, qui se trouve dans la mer des Indes, sur la côte est de l'Afrique, à deux cents kilomètres environ du cap Gardafui, et dont les habitants relèvent du pouvoir de l'iman de Mascate.

Malgré son nom, néanmoins, on le cultive et on le récolte encore au cap de Bonne-Espérance et dans diverses parties de l'Inde, en Cochinchine et à la Jamaïque.

Le mode d'extraction de l'aloès soccotrin varie suivant les pays. Le docteur Tumberg dit que chez les Hottentots, à l'époque des pluies, on coupe les feuilles à leur base et qu'on les suspend au-dessus de vases en terre. On fait évaporer ensuite au feu le liquide obtenu, et on le renferme dans des caisses hermétiquement closes.

A Soccotora, on coupe les feuilles, on les pile avec un peu d'eau, on les exprime, on laisse déposer le suc obtenu, on décante et on fait évaporer jusqu'à consistance convenable. Après cette manutention, il reste une sorte de fécule qu'on rejette à Soccotora, mais dont les Cochinchinois tirent parti comme aliment.

Enfin, à la Jamaïque, on déracine les aloès, on en coupe les feuilles et on les met entre des espèces de claies qu'on plonge plusieurs fois dans de l'eau bouillante; on filtre ensuite, et on fait évaporer cette eau saturée des sucs de la plante.

L'aloès n'est pas le seul produit végétal qui veuille entrer en lutte et en rivalité avec les substances tinctoriales extraites de la houille. En voici un autre qui se présente avec la prétention de prendre incessamment place au premier rang.

Ce nouveau venu, que nous connaissions de longue date sans nous douter qu'il possédât les propriétés dont il fait tout à coup grand bruit en Allemagne, n'est rien moins que le thé.

Un de nos chimistes, m'écrit-on de Vienne, vient de découvrir des couleurs étourdissantes de beauté dans le thé, ou plutôt dans la théine, cet alcoolide à qui la boisson chinoise doit ses propriétés stimulantes et parfumées.

Ces couleurs sont ou un pourpre éblouissant ou un écarlate d'une vigueur sans égale.

Du reste, la théine, — ce que son nom vous fera paraître bizarre, — ne se trouve pas que dans le thé; on l'extrait encore du café, de la noix de kola végétal de l'Afrique occidentale, des feuilles de la *Paulinia sorbiles,* sorte de marronnier des plus abondants sur les rives du fleuve des Amazones et enfin de l'île du Paraguay, espèce de houx dont les feuilles, comme celles du thé, fournissent une délicieuse boisson aux indigènes. Ces divers végétaux procureront, quand on le voudra, assez de théine pour suffire à teindre toutes les étoffes que fabrique l'industrie européenne.

On vient aussi de découvrir à Malte des richesses inconnues, sans intérêt, sans doute, pour l'industrie, mais qu'en revanche prise fort la paléontologie, car elles consistent en ossements d'éléphants fossiles et d'éléphants de toute petite taille.

En effet, quoique la nature et la forme des ossements exhumés du sol attestent que les individus auxquels ils appartenaient étaient adultes et même fort avancés en âge, ces individus n'atteignent pas les proportions d'un âne.

Ils étaient, en outre, plus hauts sur jambes, moins massifs et, si l'on peut s'exprimer ainsi, plus fluets que l'éléphant des temps anté-historiques et que l'éléphant contemporain. Ces squelettes reconstitués indiquent un animal à la fois vigoureux, alerte, qui ressemble en tous points à une figure en terre cuite et émaillée de petits mammifères à longue trompe, trouvés à Rhodes dans un tombeau, par M. Salsmann.

Aussi, non-seulement l'Europe aurait possédé à une époque relativement récente une espèce d'éléphants particulière et soumise à l'homme, puisque la figurine de Rhodes porte une tourelle de guerre sur son dos.

Ajoutons qu'un manuscrit du XIVe siècle, conservé dans les archives du département du Nord, et que mentionne dans un de ses mémoires le conservateur de ces archives, le docteur Le Glay, raconte que dans une des fêtes publiques, si chères aux habitants du nord de la France, on vit figurer deux *oliphants*, qu'un géant, de temps à autre, soulevait et prenait dans ses bras. Cet exploit, qui semblait jusqu'ici fabuleux, prend, on le voit, un caractère de vraisemblance, grâce à la découverte faite à Malte; et, une fois de plus, la science vient donner raison à la légende, et ce qu'on se croyait en droit de traiter de conte absurde devient une vérité.

S. Henry Berthoud.

A. FEUERBACH

Anselme Feuerbach, l'auteur du *Dante entouré des femmes nobles de Ravenne*, est un des meilleurs peintres de l'école moderne en Allemagne. Il est né à Fribourg vers 1830, et appartient à une famille de légistes et d'archéologues dont le nom est bien connu de l'autre côté du Rhin.

Dès l'âge le plus tendre, le jeune homme montra par son zèle pour l'art quelle carrière il devait plus tard embrasser. S'étant un jour blessé à la main droite pendant le temps des vacances qu'il passait chez son père, il s'exerça à dessiner de la main gauche, et y réussit tellement, qu'il travaille aujourd'hui avec autant d'aisance de l'une que de l'autre main.

Feuerbach a commencé ses premières études sérieuses à l'Académie de Dusseldorf, où il fut le condisciple de Knauss. Entre autres œuvres de l'artiste datant de cette époque, on cite une jolie collection de dessins au trait destinés à illustrer la *Tempête* de Shakspeare. De Dusseldorf, le jeune homme alla étudier à Munich et ensuite à Anvers, où il resta un an, puis il vint à Paris se perfectionner dans l'atelier de Couture. C'est alors qu'il produisit sa première grande toile *Hafiz*. En quittant Paris, Feuerbach alla d'abord s'établir à Heidelberg auprès de sa mère, puis il habita Carlsruhe, où il peignit la *Mort de l'Arétin*, étouffé, comme chacun sait, d'avoir un jour trop ri.

Du séjour du peintre à Rome pendant les années 1856 et 1857 date le magnifique tableau que nous reproduisons.

L'auteur de la *Divine Comédie* y est représenté se promenant et conversant avec quelques nobles dames de Ravenne, dans la société desquelles il se plaisait. Cette toile fait aujourd'hui partie de la collection du grand-duc de Bade.

Nous ne ferons pas ici l'énumération des autres œuvres de l'artiste, il nous suffira de dire que toutes brillent par un véritable talent de composition auquel se joint une grande finesse d'exécution. On y sent une étude profonde de la manière des anciens maîtres.

L. DE MORANCEZ.

UNE MÈRE

CONTE IMITÉ D'ANDERSEN

Une mère était assise près du berceau de son enfant. Il n'y avait qu'à la regarder pour lire sur sa physionomie qu'elle était en proie à la plus vive douleur.

L'enfant était pâle, ses yeux étaient fermés, il respirait difficilement, et chacune de ses aspirations était profonde comme s'il soupirait.

La mère tremblait de le voir mourir, et regardait le pauvre petit être avec une tristesse déjà muette comme le désespoir.

On frappa trois coups à la porte.

— Entrez, dit la mère.

Et comme on avait ouvert et refermé la porte, et que cependant elle n'entendait point le bruit des pas, elle se retourna.

Alors elle vit s'approcher un pauvre vieillard, le corps à moitié enveloppé dans une couverture de cheval.

C'était un triste vêtement pour qui n'en avait pas d'autre. L'hiver était rigoureux ; derrière les vitres blanchies et ramagées par le givre, il faisait dix degrés de froid et le vent coupait le visage.

Le vieillard était pieds nus ; c'était sans doute pour cela que ses pas ne faisaient pas de bruit sur le parquet.

Comme le vieillard tremblait de froid et que, depuis qu'il était là, l'enfant paraissait dormir plus profondement, la mère se leva pour ranimer le feu du poêle.

Le vieillard s'assit à sa place et se mit à bercer l'enfant, en chantant une chanson mortellement triste dans une langue inconnue.

— N'est-ce pas que je le conserverai ? dit la mère en s'adressant à son hôte sombre.

Celui-ci fit de la tête un signe qui ne voulait dire ni oui ni non, et de la bouche un sourire étrange.

La mère baissa les yeux, de grosses larmes coulèrent sur ses joues, sa tête tomba sur sa poitrine. Il y avait trois jours et trois nuits qu'elle n'avait ni dormi ni mangé !

Son front devint si lourd, qu'un instant elle s'assoupit malgré elle ; mais bientôt elle se réveilla en sursaut et toute glacée.

Le vieillard n'était plus là.

— Où donc est le vieillard ? cria-t-elle.

Et elle se leva et courut au berceau.

Le berceau était vide.

Le vieillard avait emporté l'enfant.

En ce moment, la vieille horloge qui était pendue dans un coin contre le mur sembla se détraquer ; le poids en plomb descendit jusqu'à ce qu'il eût touché le sol, et l'horloge s'arrêta.

La mère se précipita hors de la maison en criant :

— Mon enfant ! qui est-ce qui a vu mon enfant ?

Une grande femme vêtue d'une longue robe noire, et qui se tenait dans la rue en face de la maison, les pieds dans la neige, lui dit :

— Imprudente ! tu as laissé la Mort entrer chez toi et bercer ton enfant, au lieu de la chasser. Tu t'es endormie pendant qu'elle était là ; elle n'attendait qu'une chose : c'était que tu fermasses les yeux ; alors elle a pris ton enfant. Je l'ai vue s'enfuir rapidement et l'emportant entre ses bras. Elle allait vite comme le vent, et ce qu'emporte la Mort, pauvre mère, elle ne le rapporte jamais !

— Oh ! dites-moi seulement le chemin qu'elle a pris, s'écria la mère, et je saurai bien la retrouver, moi.

— Certes, rien ne m'est plus facile, dit la femme noire ; mais, avant de le faire, je veux que tu me chantes toutes les chansons que tu chantais à ton enfant en le berçant. Je suis la Nuit, et j'ai vu couler tes larmes lorsque tu les chantais.

— Je vous les chanterai toutes, depuis la première jusqu'à la dernière, dit la mère, mais un autre jour, mais plus tard ; laissez-moi passer maintenant, afin que je puisse les rejoindre et retrouver mon enfant.

Mais la Nuit resta muette et inflexible ; alors la pauvre mère, en se tordant les bras, lui chanta toutes les chansons qu'elle avait chantées à son enfant. Il y avait beaucoup de chansons, mais il y eut encore plus de larmes. Quand elle eût chanté sa dernière chanson et que sa voix se fut éteinte dans son plus douloureux sanglot, la Nuit lui dit :

— Va droit à ce sombre bois de cyprès ; j'ai vu la Mort y entrer avec ton enfant.

La mère y courut ; mais, au milieu du bois, le chemin bifurquait. Elle s'arrêta, ne sachant si elle devait prendre à droite ou à gauche.

A l'angle des deux chemins, il y avait un buisson d'épines qui n'avait plus ni feuilles ni fleurs, car c'était l'hiver ; il était couvert de givre, et des glaçons pendaient à chacune de ses branches.

— N'as-tu pas vu la Mort passer avec mon enfant ? demanda la mère au buisson.

— Oui, répondit l'arbuste ; mais je ne te dirai point le chemin qu'elle a prise que tu ne m'aies réchauffé à ton sein ; car, tu le vois, je ne suis qu'un glaçon.

La mère, sans hésiter, se mit à genoux et pressa le buisson contre son sein, afin qu'il dégelât ; les épines pénétrèrent dans sa poitrine, et le sang coulait à grosses gouttes.

Mais, au fur et à mesure que le sein de la mère était déchiré et que son sang coulait, il poussait au buisson, qui était une aubépine, de belles feuilles vertes et de belles feuilles roses, tant est chaud le cœur d'une mère !

Et le buisson, alors, lui indiqua le chemin qu'elle devait suivre.

Elle le prit en courant, et parvint ainsi au rivage d'un grand lac, sur lequel on ne voyait ni vaisseau ni barque ; le lac était trop gelé pour qu'on essayât de le passer à la nage, pas assez pour qu'on pût le passer à pied.

Il fallait cependant, tout impossible que cela paraisse au premier abord, que cette mère affligée le traversât.

Elle tomba à genoux, espérant que Dieu ferait un miracle en sa faveur.

— N'espère pas l'impossible, lui dit le génie du lac en levant sa tête blanche au-dessus de l'eau. Voyons plutôt, à nous deux, si nous en viendrons à bout. J'aime à amasser les perles, et tes yeux sont les plus brillants que j'aie vus ; veux-tu pleurer dans mes eaux jusqu'à ce que tes yeux tombent ? Car alors tes larmes deviendront des perles et tes yeux des diamants. Après cela je te transporterai sur mon autre bord, à la grande serre chaude où demeure la Mort, et où elle cultive les arbres et les fleurs dont chacun représente une vie humaine.

— Oh ! ne veux-tu que cela ? dit la pauvre désolée. Je te donnerai tout, tout, pour arriver à mon enfant.

Et elle pleura, elle pleura tant, que ses yeux, n'ayant plus de larmes, suivirent les larmes, qui étaient devenues des perles, et tombèrent dans le lac, où ils devinrent des diamants.

Alors le génie du lac sortit ses deux bras de l'eau, la prit, et en un instant la transporta de l'autre côté de ses eaux.

Puis il la déposa sur la rive, où était situé le palais des fleurs vivantes.

C'était un immense palais tout en verre, ayant plusieurs lieues de long, doucement chauffé l'hiver par des poêles invisibles, et l'été par le soleil.

La pauvre mère ne pouvait le voir, puisqu'elle n'avait plus d'yeux.

Elle chercha en tâtonnant, jusqu'à ce qu'elle en trouvât l'entrée ; mais sur le seuil se tenait la concierge du palais.

— Que venez-vous chercher ici ? demanda la concierge.

— Oh ! une femme ! s'écria la mère ; elle aura pitié de moi.

Puis, à la femme :

— Je viens chercher la Mort, qui m'a pris mon enfant, dit-elle.

— Comment es-tu venue jusqu'ici et qui t'y a aidée ? demanda la vieille.

— C'est le bon Dieu, dit la mère. Il a eu pitié de moi, et tu me diras où je puis retrouver mon enfant.

— Je ne le connais pas, répondit la vieille, et, toi, tu ne peux plus le voir. Beaucoup de fleurs et d'arbres sont morts cette nuit. La mort va bientôt venir pour les replanter ; car tu n'ignores pas que chaque créature humaine a son arbre ou sa fleur de vie, suivant que chacun est organisé. Ils ont la même apparence que les autres végétaux, mais ils ont un cœur, et ce cœur bat toujours ; car, lorsque les hommes ne vivent plus sur la terre, ils vivent au ciel. Et, comme les cœurs des enfants battent comme les cœurs des grandes personnes, peut-être au toucher reconnaîtras-tu le battement du tien.

— Oh ! oui, oui, dit la mère, je le reconnaîtrai, j'en suis sûre.

— Quel âge avait ton enfant ?

— Un an ; il souriait depuis six mois, et avait dit pour la première fois *maman*, hier au soir.

— Je vais te conduire dans la salle des enfants d'un an ; mais que me donneras-tu ?

— Qu'ai-je encore à te donner ? demanda la mère. Rien, vous le voyez ; mais, s'il faut aller pour vous pieds nus au bout du monde, j'irai !

— Je n'ai rien à faire au bout du monde, répondit sèchement la vieille ; mais si tu veux me donner tes longs et beaux cheveux noirs en échange de mes cheveux gris, je ferai ce que tu désires.

— Ne vous faut-il que cela ? dit la pauvre femme. Oh ! prenez-les, prenez-les !

Et elle lui donna ses longs et beaux cheveux noirs, et reçut en échange les cheveux gris de la vieille.

Elles entrèrent alors dans la grande serre chaude de la Mort, où fleurs, plantes, arbres, arbustes, sont rangés et étiquetés selon leur âge.

Il y avait des jacinthes sous des cloches de verre, des plantes aquatiques nageant à la surface des bassins, quelques-unes fraîches et bien portantes, d'autres malades et à demi fanées ; des serpents d'eau se couchaient enroulés sur celles-ci, et des écrevisses noires grimpaient après leurs tiges. Il y avait là de magnifiques palmiers, des chaînes gigantesques, des platanes et des sycomores immenses ; il y avait des bruyères, des serpolets, du thym en fleur. Chaque arbre, chaque plante, chaque fleur, chaque brin d'herbe avait son nom et représentait une vie humaine, les unes en Europe, les autres en Afrique, celles-ci en Chine, celles-là au Groënland. Il y avait de grands arbres dans de petites caisses qui paraissaient sur le point d'éclater, étant devenues trop étroites. Il y avait aussi maintes petites plantes dans de trop grands vases, dix fois trop grands pour elles. Les caisses trop étroites représentaient les pauvres, les vases trop grands représentaient les riches. Enfin, la pauvre mère arriva dans la salle des enfants.

— C'est ici, lui dit la vieille.

Alors la mère se mit à écouter battre les cœurs et à tâter les cœurs qui battaient.

Elle avait mis si souvent la main sur la poitrine du pauvre petit être que la Mort lui avait pris, qu'elle eût reconnu ce battement du cœur de son enfant au milieu d'un million d'autres cœurs.

— Le voilà ! le voilà ! s'écria-t-elle enfin en étendant les deux mains sur un petit cactus qui se penchait tout maladif sur un côté.

— Ne touche pas à la fleur de ton enfant, lui dit la vieille, mais place-toi ici tout près. J'attends la Mort à chaque instant, et, quand elle viendra, ne lui laisse pas arracher la plante ; mais menace-la, si elle persiste, d'en faire autant à deux autres fleurs : elle aura peur ; car, pour qu'une plante, une fleur ou un arbre soient arrachés, il faut l'ordre de Dieu, et elle doit compte à Dieu de toutes les plantes humaines.

— Ah ! mon Dieu, dit la mère, pourquoi ai-je si froid ?

— C'est la Mort qui rentre, dit la vieille ; reste là et souviens-toi de ce que je t'ai dit.

Et la vieille s'enfuit.

A mesure que la Mort approchait, la mère sentait le froid redoubler.

Elle ne pouvait la voir, mais elle devina qu'elle était devant elle.

— Comment as-tu pu trouver ton chemin jusqu'ici ? demanda la Mort ; comment surtout as-tu pu être ici avant moi ?

— Je suis mère ! répondit-elle.

Et la Mort étendit son bras décharné vers le petit cactus ; mais la mère le couvrit de ses mains avec tant de force et tant de précaution, qu'elle n'endommagea point une seule de ses feuilles.

Alors la Mort souffla sur les mains de la mère, et elle sentit que ce souffle était froid comme s'il sortait d'une bouche de marbre.

Ses muscles se détendirent et ses mains se détachèrent de la plante, sans force et sans chaleur.

— Insensée ! tu ne saurais lutter contre moi, dit la Mort.

— Non ; mais le bon Dieu le peut, répondit la mère.

— Je ne fais que ce qu'il me commande, répliqua la Mort. Je suis son jardinier, je prends les arbres et les fleurs qu'il a plantés sur la terre et les replante dans le grand jardin du paradis.

— Rends-moi donc mon enfant, dit la mère en pleurant et en suppliant, ou arrache mon arbre en même temps que le sien.

— Impossible, dit la Mort : tu as encore plus de trente années à vivre.

— Plus de trente années ! s'écria la mère désesperée ; et que veux-tu, ô Mort, que je fasse de ces trente ans ? Donne-les à quelque mère plus heureuse, comme j'ai donné mon sang au buisson, mes yeux au lac, mes cheveux à la vieille.

— Non, dit la Mort, c'est l'ordre de Dieu et je n'y puis rien changer.

— Eh bien, dit la mère, à nous deux alors. — Mort, si tu touches à la plante de mon enfant, j'arrache toutes ces fleurs.

Et elle saisit à pleines mains deux jeunes fuchsias.

— Ne touche pas à ces fleurs, s'écria la Mort. Tu dis que tu es malheureuse, et tu veux rendre une autre mère plus malheureuse encore que toi ; car ces deux fuchsias sont deux jumeaux.

— Oh ! fit la pauvre femme.

Et elle lâcha les deux fleurs.

Il se fit un silence, pendant lequel on eût dit que la Mort éprouvait un mouvement de pitié.

— Tiens, dit la Mort en présentant à la mère deux beaux diamants, voici tes yeux : je les ai pêchés en passant dans le lac ; reprends-les ; ils sont plus beaux et plus brillants qu'ils n'ont jamais été. Je te les rends : regarde avec eux dans cette source profonde qui coule à côté de toi. Je te dirai les noms de ces deux fleurs que tu voulais arracher, et tu y verras tout l'avenir, toute la vie humaine de ces deux enfants. Tu apprendras alors ce que tu voulais détruire ; tu verras ce que tu voulais refouler dans le néant.

Et, reprenant ses yeux, la mère regarda dans la source. C'était un magnifique spectacle que de voir à quel avenir de bonheur et de bienfaisance étaient reservés ces deux êtres qu'elle avait failli anéantir.

Leur vie s'écoulait dans une atmosphère de joie, au milieu d'un concert de bénédictions.

— Ah ! murmura la mère en mettant la main sur ses yeux, j'ai failli être bien coupable.

— Regarde, dit la Mort.

Les deux fuchsias avaient disparu, et, à leur place, on voyait un petit cactus qui prenait la forme d'un enfant ; puis l'enfant grandissait et devenait un jeune homme plein de brûlantes passions ; tout était chez lui larmes, violences et douleur. — Il finissait par le suicide.

— Ah ! mon Dieu, qu'était-ce que celui-là ? demanda la mère.

— C'était ton enfant, répondit la Mort.

La pauvre femme poussa un gémissement et s'affaissa sur la terre.

Puis, après un instant, levant les bras au ciel :

— O mon Dieu ! dit-elle, puisque vous l'avez pris, gardez-le. Ce que vous faites est bien fait.

La Mort, alors, étendit le bras vers le petit cactus.

Mais la mère lui arrêta le bras d'une main, et, de l'autre, lui rendant ses deux yeux :

— Attends, dit-elle, que je ne le voie pas mourir.



LES RUINES DU CHATEAU DE NEIDECK, EN FRANCONIE, dessin de M. Auguste Geist.

Et la pauvre mère vécut trente ans encore, aveugle mais résignée.

Dieu avait mis l'enfant au rang des anges; — il mit la mère au rang des martyrs.

ALEXANDRE DUMAS

LES RUINES DE NEIDECK

Entre les trois villes de Bamberg, Baireuth et Nuremberg s'étend une région qui mérita le surnom de Suisse franconienne. C'est là que se dressent les ruines des châteaux de Streïtburg et de Neideck. Notre gravure reproduit le point de vue pittoresque du second de ces *burgs*.

On ne saurait préciser exactement la date de la fondation de Neideck. On sait seulement que ses premiers seigneurs furent les sires de Schlüsselberg, et qu'au XIVe siècle deux frères de cette maison résidèrent, l'un à Streïtburg, l'autre à Neideck. Une lugubre tradition rapporte qu'un des châtelains devint fratricide pour s'emparer du domaine qu'il convoitait.

En 1347, l'évêque de Bamberg et Wurtzbourg assiégea Neideck et s'en empara sur Conrad de Schlüsselberg, qui fut tué pendant l'assaut. Le château devint alors la possession des évêques de Bamberg. Épargné durant la guerre des paysans, il fut détruit en 1553 par le margrave Albrecht de Brandebourg, et ne se releva pas de ses ruines.

Dans le flanc du rocher sur lequel est assis le château de Neideck, on découvrit, au siècle dernier, un gisement de marbre que les évêques de Bamberg exploitèrent pendant quelque temps avec succès.

Aujourd'hui, les ruines de Neideck ne sont plus qu'un but de promenade pour les bourgeois (*philistins*, des villes environnantes.

A. DARLET.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.

EMILE AUCANTE.

PAR[illegible] [illegible], 7

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

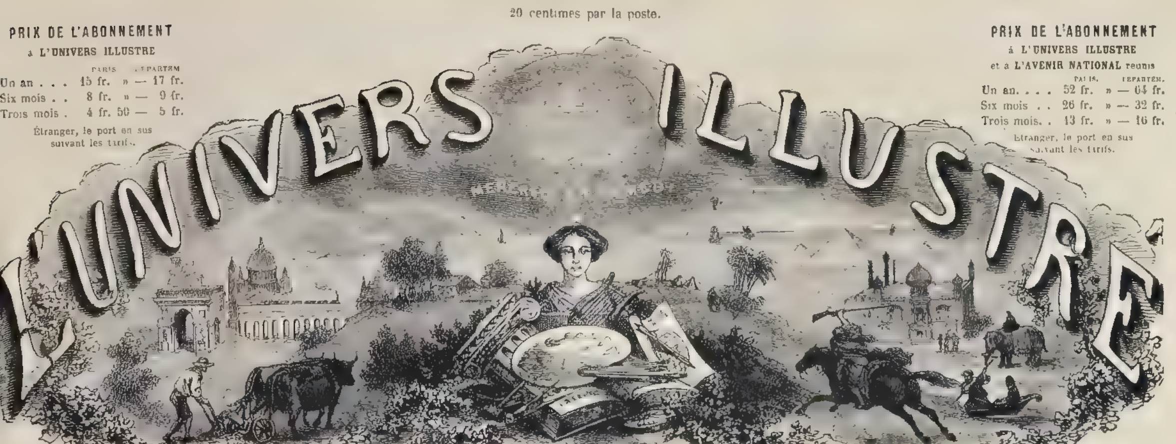
	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 502.
Samedi 13 Janvier 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

[illegible] — *Le* [illegible] — On demande un chef de ballet. — *La Fiancée d'Abydos.* — Lord Byron accommodé à la française, par M. Adenis. — Le Mystère du Gymnase. — [illegible]

Savez-vous quelle est la pièce la plus jeune, le succès le plus nouveau? Allez à l'Odéon; vous assisterez à un spectacle qui fera le bonheur de vos vingt ans, si vous les avez, et qui, si vous les avez dépassés, vous les rendra, en supprimant momentanément ce que le temps aura ajouté de printemps et d'hivers à votre ex-jeunesse. Ce succès, c'est l'éternellement jeune *Vie de Bohème*, de Murger et Barrière. Heureux Barrière, la censure lui supprime sa pièce *Malheur aux vaincus!* pièce qui justifie nos prévisions; car elle gagne en lecteurs ce qu'on lui a enlevé d'auditeurs. Elle a le mérite du martyre. On veut la lire pour l'intérêt qu'on y trouve; on veut la connaître aussi comme on cherche à connaître une victime. Avant de l'ouvrir, sa condamnation par messieurs de la censure lui conciliait déjà les sympathies.

Heureux Barrière! M. de la Rounat ne pouvant monter *Malheur aux vaincus!* a monté tout de suite la *Vie de Bohème*. N'est-ce point une autre édition de vaincus? ne sont-ce pas des vaincus les jeunes gens d'aujourd'hui? Où sont-ils? qu'on nous les montre. Hélas! le prosaïsme du siècle ne les a-t-il pas dispersés, anéantis, couchés sur le carreau, je me trompe, sur la soie, sur l'or? Où sont-elles les âmes fières et naïves qui, en sortant des bancs de l'école, rêvaient gloire, idéal, vertus antiques, art et poésie; nos jeunes gens sont atteints au berceau du *luxo-morbus*, de la folie de l'argent, de l'épidémie de la richesse; plus de ces illusions de l'esprit, plus de ces entraînements de l'imagination qui égaraient parfois, qui élevaient souvent. La vie est un spectacle dont on pénètre de bonne heure les coulisses. Il a disparu ce type du rêveur; Fanfan Benoîton est celui qui s'en va grandissant!

Aussi la *Vie de Bohème* est-elle une source où l'on va puiser de quoi se rafraîchir de l'aridité du temps présent. La *Vie de*

NOUVEAU PARIS. — LE SQUARE DE LA CHAPELLE EXPIATOIRE, boulevard Haussmann, dessin de M. Delannoy. — Voir le Bulletin.

Bohème, c'est déjà le passé; mais ce passé est vrai; il a été pris, saisi sur nature; il vit comme toutes les créations originales du théâtre.

Parmi les innombrables pièces de Barrière, il en est trois entre autres qui ne vieillissent pas, et nous montrent des physionomies de notre temps mises en relief avec une rare force et une extrême habileté. C'est à côté de la *Vie de Bohème*, à côté de l'étude de ce fier quartier latin qui tombe chaque jour non-seulement sous la pioche des démolisseurs, mais encore emporté par le courant des préoccupations matérielles et du scepticisme, c'est ce chef-d'œuvre les *Faux-bonshommes* qui peint notre siècle sous un autre aspect. Là nous apparaît l'homme qui pétrifie son cœur, étouffe son âme, qui est devenu *pratique* suivant un mot consacré; c'est la spéculation prenant la place des devoirs sacrés et des élans généreux. Entre ces deux œuvres se placent les *Filles de marbre*, reproduisant un type qui a pris dans l'histoire de nos jours une place effrayante. Quand je considère ce talent si original, je regrette qu'il n'étende pas le champ de ses observations. Je ne connais point parmi nos écrivains d'esprit plus fouilleur, plus original, plus dédaigneux des chemins battus. Mais Barrière vit, comme la plupart de nos auteurs d'élite, dans un coin qu'il s'est arrangé, devinant plutôt que voyant le monde.

Le grand maître, Molière, avait cet immense avantage d'être lui-même toujours au spectacle. Louis XIV était un impresario comme il ne s'en voit plus. Il montrait à Molière les types les plus curieux du temps, lui préparait en quelque sorte des scénarios, lui indiquait les personnages qui jouaient un rôle dans ce théâtre de la cour dont il était le royal directeur. L'homme de génie faisait le reste! Le reste était sans doute presque tout! Mais enfin on lui fournissait les modèles.

Aujourd'hui la grande difficulté pour l'observateur est de pouvoir observer. Le monde est banal quand on le voit à la superficie. Une certaine phraséologie vulgaire, une tenue officielle, voilà tout ce qu'on rencontre à première vue déjà, une monotonie d'esprit désolante. Tout est gris, dirait un coloriste.

Ce qui est gris, terne, pâle, c'est le poëme, c'est la musique, c'est la danse de la nouvelle pièce de l'Opéra : le *Roi d'Yvetot*. Grâce à l'habileté si reconnue du maître de la maison, grâce à son talent de mise en scène et à la profusion des jolis costumes, l'ennui est esquivé, et l'œil est séduit par un scintillement de couleurs et d'uniformes brillants. Mais au fond il n'y a rien.

Quelles grosses machines que ces théâtres impériaux à diriger! que de difficultés pour un directeur! Ce n'est pas un roi absolu; c'est un roi constitutionnel. Il doit tenir compte des situations acquises; il n'est pas seulement responsable de ses fautes personnelles, il endosse devant le public celles de tout le monde.

Cependant le public accourra au *Roi d'Yvetot*, et il applaudira. Comment voulez-vous qu'il ne soit pas attiré par la grâce des Fiocre, des Fonta, des Fioretti, des Brach, des Volter, et de tout ce ravissant escadron?

~~~ « Fils d'une esclave, dit le pacha, né d'une mère infidèle, c'est en vain que ton père espérait voir en toi ce qui promet un homme. Eh quoi! lorsque ton bras devrait bander l'arc, lancer un javelot, dompter un coursier, Grec dans l'âme, sinon de croyance, tu vas rêver au murmure des eaux ou voir s'épanouir les roses! Plût à Dieu que cet astre dont tes regards frivoles admirent tant l'éclat, voulût bien te communiquer une étincelle de sa flamme! Toi qui verrais de sang-froid ces créneaux s'écrouler pierre à pierre sous le canon des chrétiens, et les vieux murs de Stamboul tomber devant les Moscovites, sans frapper un seul coup sur les chiens de Nazareth, va! et que ta main, plus débile que celle d'une femme, prenne la quenouille et non l'épée! »

Ainsi parle dans Byron le farouche Giaffir à Selim, et M. Adenis, au premier acte de la *Fiancée d'Abydos*, le nouvel opéra du Théâtre-Lyrique, traduit à peu près ces rudes paroles en les accommodant aux nécessités de la musique.

La suite du poëme, vous la connaissez : Selim n'est point le fils de Giaffir, il est le fils d'Abdallah, frère de Giaffir, et par lui assassiné. Un esclave lui révèle la sombre histoire. Sélim peut donc aimer librement Zuléika, la fille du pacha, car elle n'est plus sa sœur, et Zuléika peut librement aussi suivre le mouvement de son cœur. On fuira ensemble; Sélim a une barque, Selim a des amis; on échappera au tyran, et, la liberté conquise, on mêlera agréablement l'amour et la piraterie.

Mais voici qu'à l'instant où Sélim expose ses plans à Zuléika paraît Giaffir à la tête de ses soldats, et le combat s'engage, un combat acharné, où le sabre et le fusil semblent rivaliser pour le meurtre.

« Échappé aux balles, effleuré à peine par l'acier, trahi, entouré, Selim avait gagné la limite où le sable et les vagues se touchent; là, au moment où son pied allait quitter la terre, où son bras portait un dernier coup mortel... Ah! pourquoi se retourne-t-il? Pourquoi son regard la cherche-t-il encore vainement? Ce moment d'arrêt, ce fatal coup d'œil ont scellé son trépas ou sa chaîne. Au milieu des périls et des douleurs, que l'espérance est donc lente à quitter le cœur d'un amant! Il tournait le dos aux vagues écumantes; derrière lui, mais assez proches, étaient ses compagnons, quand, tout à coup, siffla une balle.

« — Ainsi périssent les ennemis de Giaffir!

« Quelle voix s'est fait entendre? Quelle carabine a tonné? Quelle main a lancé ce trait de mort qui a retenti dans l'air de la nuit, de trop près et trop bien ajusté pour manquer son but? C'est ta voix, ton arme et ta main, meurtrier d'Abdallah! O Zuléika, tu n'as point vu tomber ton Sélim! Dès ce terrible moment où il quitta la caverne, ton cœur se glaça. Sélim était ton espoir, ta joie, ton amour et ton tout... Et une dernière pensée vers celui que tu ne pouvais sauver, cette pensée te donna la mort; tu poussas un seul cri, un cri déchirant... et tout fut tranquille en toi. Paix à ton meurtrier! Paix à la tombe virginale! »

Ainsi finit la *Fiancée* de Byron. Celle de M. Adenis finit autrement. Sa pièce n'est pas précisément gaie jusqu'au dénoûment. Mais faire mourir Sélim d'un coup de carabine, et Zuléika, si doucement même que ce fût, c'était bien sombre, sans compter cette incongruité du crime triomphant, dont ce mauvais sujet de Byron prenait assez facilement son parti, mais devant laquelle recule un honnête dramaturge français.

Voici le dernier acte de M. Adenis :

Les conspirateurs envahissent le palais de Giaffir.

— Qu'est cela? s'écrie le pacha.

Sélim paraît :

— Celui qui règne ici, c'est moi, dit-il. Plus d'obstacle désormais entre Zuléika et moi.

— Excepté la mort, dit Giaffir.

Et il tire un rideau derrière lequel on aperçoit la jeune fille étendue pâle et immobile sur un lit funèbre.

— Et maintenant, continue Giaffir, voici qui me délivrera.

Et il verse dans une coupe le poison contenu dans le chaton d'une bague.

— Partageons, dit Sélim.

Et tous deux entonnent un air à boire en l'honneur du poison.

Giaffir boit la moitié du breuvage et tend la coupe à Sélim.

Au moment où celui-ci la porte à ses lèvres, la fameuse esclave se précipite vers lui et lui fait tomber la coupe des mains; en même temps elle tire le rideau, et, cette fois Zuléika apparaît vivante et debout. Devant ses soldats, Giaffir proclame les droits de Sélim, lui donne sa fille et meurt.

Si l'inspiration manque parfois à la partition de M. Barthe, le style en est presque toujours élevé. On peut mieux faire sans doute, on ne peut chercher plus consciencieusement à bien faire. Parmi les morceaux qu'il faut louer, deux surtout sont à citer : l'air de Giaffir, au deuxième acte, dont le refrain a beaucoup de charme et de caractère; au troisième acte, le duo entre Zuléika et Haroun, que la salle a redemandé avec enthousiasme. Dans ce beau duo, la mélodie, souvent indécise ailleurs, est franche et vraiment entraînante. On sent, du reste, que l'œuvre de M. Barthe doit garder, à ceux qui l'entendent une seconde fois, d'heureuses découvertes; elle ne se donne pas, si je puis m'exprimer ainsi, tout entière dès l'abord, et peut-être est-elle de celles qui attachent davantage parce qu'elles gagnent peu à peu les âmes au lieu de les conquérir tout d'un coup.

Dire que le rôle de Zuléika est chanté par Mme Carvalho, c'est dire qu'elle l'a rendu difficile, presque impossible même pour toute autre cantatrice. Nous ne sachions pas de formule d'éloge qui ne semble banale devant cette exécution si complétement et si constamment admirable. Il faudrait inventer un mot qui peignît plus que la perfection pour qualifier un talent arrivé dans l'art musical à une si grande hauteur. Le duo que l'éminente artiste chante avec M. Lutz a remué et transporté la salle entière, qui l'a redemandé au milieu de bravos enthousiastes; et, malgré son émotion, Mme Carvalho l'a répété avec peut-être plus de charme encore qu'elle ne l'avait dit la première fois. M. Monjauze, dans le rôle de Selim, s'est montré tel que le public le connaît et l'aime. Chanteur plein de science et de goût, et comédien intelligent et sympathique, Ismaël, quoiqu'un peu souffrant le premier soir, a fait du personnage énergique et sombre de Giaffir, une de ses plus originales créations. M. Lutz a aussi chanté à merveille, avec une excellente voix. Mes sincères compliments à Mme Gilbert qui, par le geste, par la physionomie, par le costume, a fait du rôle muet de Medjé un type d'une étrangeté saisissante.

~~~ A propos d'auteur nouveau, vous savez le grand événement de ces derniers jours?

A quel bon jeune homme fasciné par la gloire dramatique n'est-il pas arrivé de se dire tout bas : « Je ferai une tragédie digne de Racine, une comédie dont Molière eût été fier, un drame plus compliqué que ceux de M. d'Ennery, plus terrible que ceux de M. Bouchardy, plus larmoyant que ceux de feu La Chaussée; j'enverrai mon œuvre à l'administrateur de la Comédie-Française, au directeur de l'Odéon ou au directeur du Gymnase, avec une lettre ainsi conçue, ou à peu près.

« Monsieur l'administrateur général (*ou*) Monsieur le directeur.

« J'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli une comédie, (*ou*) une tragédie, (*ou* un drame en cinq actes. Je suis tout à fait inconnu au théâtre, et ma pièce très-probablement ne pourra pas vous convenir. Permettez-moi de garder l'anonyme. Si par hasard et contre mon attente vous receviez ma pièce et la faisiez jouer, je me nommerais le jour de la première représentation.

« Agréez, monsieur l'administrateur général, (*ou* monsieur le directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée. »

Et poursuivant son rêve : « Huit jours après, se disait le bon jeune homme, je recevrai de M. l'administrateur général (*ou* de M. le directeur ce billet :

« Monsieur,

« Votre pièce est un chef-d'œuvre, je la reçois avec bonheur et compte sur un grand succès. Je regrette que vous croyiez devoir garder l'anonyme jusqu'au jour où les applaudissements de la foule auront salué en vous un des maîtres de la scène; faites cependant, monsieur, comme vous l'entendez.

« Nous entrons en répétition demain.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mon admiration sincère et de mon entier dévouement. »

Eh bien! s'il faut ajouter foi à ce qui se raconte et s'imprime depuis quelques jours, le rêve du bon jeune homme se serait une fois réalisé.

On nomme le directeur. C'est M. Montigny.

On nomme la pièce, même on la nomme de deux façons. Hier c'était *Héloïse* : ce matin c'était *le Péché de Madeleine*. On nous fait pressentir un autre titre pour demain.

Nous devons tous ces détails au *Charivari* qui pousse l'obligeance jusqu'à nous donner l'analyse de la pièce.

Un homme d'apparences honorables, accueilli dans une famille bourgeoise; le père favorisant les vues de cet homme sur la main de sa fille, et prétendant, de par son autorité, contraindre à cette union la jeune personne éprise ailleurs; l'oncle et la mère s'efforçant d'empêcher un mariage par force; la mère, dévoilant par un moyen adroit les projets de l'étranger, et montrant tout à coup qu'il en voulait à la dot de la fille, à la fortune du père, à son honneur à elle-même; et la pièce se dénouant par une scène qu'affaiblit le contraste des incidents qui la précèdent : tel serait le fond de la comédie.

On a beaucoup d'esprit au *Charivari*, et l'on ne serait pas fâché de rire un peu aux dépens des naïfs qui dans ce scénario ne reconnaîtraient pas le plan de *Tartuffe*, et dans le nom de l'auteur, *Lemorie*, l'anagramme de Molière.

Et maintenant qu'y a-t-il au fond de cette histoire d'une comédie reçue au Gymnase dans les conditions surprenantes que j'ai dites : un chef-d'œuvre ou une mystification?

Par cette pluie de journaux d'actualités affamés de nouvelles, bien fin qui pourrait le dire, et le temps me manque pour envoyer des espions dans les coulisses du Gymnase. Puisque nous n'avons pas le loisir d'aller à la vérité, attendons que la vérité vienne à nous.

Certes je n'aurais pas de plaisir plus vif que de vous raconter la *Magicienne du Palais-Royal*, que M. de Chilly daigne représenter sur son théâtre de l'Ambigu-Comique, en faveur de son peuple de Paris; mais l'invitation que M. de Chilly avait bien voulu m'adresser, m'étant arrivée le jour où le Théâtre-Lyrique jouait pour la première fois la *Fiancée d'Abydos*, je ne puis vous donner comme positifs que les détails qui suivent. La *Magicienne du Palais-Royal* est un drame en six actes de MM. X. de Montépin et Dornay; la pièce commence à sept heures un quart, et les principaux rôles sont joués par MM. Clément-Just, Lacressonnière et Castellano, par Mmes Marie Laurent et Worms.

M. de Chilly, clément comme Auguste et comme Titus, me pardonnera-t-il d'avoir sacrifié la *Magicienne* à la *Fiancée*, MM. de Montépin et Dornay au souvenir de Byron? Je l'ignore. Puissent mes regrets l'attendrir! Une pensée en augmente encore la vivacité, c'est que peut-être j'aurais trouvé plus de plaisir à la pièce que n'en ont trouvé bon nombre de mes confrères en critique dont j'ai lu le compte rendu.

~~~ Une marquise, mère d'un fils légitime qu'elle adore et d'un bâtard qu'elle déteste; une jeune fille sa parente, instituée à son détriment comme légataire universelle d'un parent de l'Allemagne, et conspirant pour tirer du Temple le dauphin et la dauphine, fils et fille de Louis XVI; un brave hussard du régiment de Bercheny, rapportant à Paris le drapeau de son régiment qui a passé à l'Autrichien, entraîné et trompé par Dumouriez; ce brave garçon, chargé, sans le savoir, de dépêches envoyées à l'ennemi par ceux qui conspirent contre la République, et traduit devant le tribunal révolutionnaire; le fils légitime de la marquise, amoureux de la conspiratrice, et, sur la promesse qu'elle lui fait de sa main, portant au geôlier du Temple la rançon du fils de France, tombant chemin faisant dans une pieuse embuscade tendue par sa mère qui tremble pour ses jours, et dénonce par ceux à qui la malheureuse femme s'est confiée; au dénoûment le hussard triomphalement acquitté, félicité au nom de la Convention pour sa belle conduite et promu au grade de capitaine; la jeune fille condamnée, puis graciée; le fils légitime de la marquise montant sur l'échafaud, parce qu'il faut que son frère le bâtard épouse la belle royaliste qu'il aime et dont il est aimé, tels sont les principaux ingrédients du nouveau drame de M. Maquet, le *Hussard de Bercheny*, représenté au théâtre de la Gaîté.

Du mouvement, de l'agitation, des surprises, parfois de l'angoisse; des situations neuves, des scènes vraiment pathétiques et émouvantes : voilà les éléments auxquels M. Maquet a demandé le succès, dédaignant l'appoint des trucs, de la mise en scène outrée et des changements à vue, appoint dont on a tant abusé dans ces derniers temps, aux dépens de l'art dramatique véritable.

Les esprits les plus sensés ont parfois d'étranges distractions : dans le *Hussard de Bercheny* j'ai rencontré cette phrase : « Le hasard est un des grands moyens de la Providence. »

Allons, monsieur Maquet, souriez un peu avec nous de cette distraction-là, et remplacez votre sentence par celle-ci : « Le *hussard* est un des grands moyens de la Providence. »

Un vaillant et sympathique hussard que Dumaine; une belle et touchante conspiratrice que Mlle Lia Félix; plus touchante encore si elle lançait un peu moins sa voix qui remue si bien les cœurs, si elle restait davantage dans les notes douces. M. Berton, quoique émouvant et sympathique, nous a paru un peu trop sombre et trop fiévreux. Le rôle de la marquise doit beaucoup à Mme Lemerle, et M. Charles Lemaître ne gâte pas, je vous assure, celui du marquis. Voulez-vous voir le type du vieux domestique de l'ancien
~~~

régime réussi autant qu'il l'a jamais été au théâtre, regardez Alexandre jouant le personnage de Jaquelin.

M. Ponchard est mort; une paralysie l'a enlevé en quelques jours.

Le tranquille et doux artiste était né dans l'année la plus agitée du dernier siècle, six jours avant la prise de la Bastille, le 8 juillet 1789. Son père, maître de musique de Saint-Eustache, se retira à Lyon; le temps, à Paris, n'était guère à la musique, surtout à la musique sacrée.

La tempête calmée, il entra au Conservatoire, où il apprit en même temps le violon et le chant.

Ses débuts à l'Opéra-Comique sont de 1808.

Sa mort rappellera aux deux générations qui précèdent la nôtre bien des souvenirs charmants qui les rajeuniront. Plus d'une fois quand vous applaudissiez quelque ténor contemporain, dans un opéra célèbre depuis trente ou quarante ans, votre voisin, dilettante de 1820, ne s'est-il pas penché à votre oreille et ne vous a-t-il pas dit : « Ah! monsieur, si vous aviez entendu Ponchard! » Vous l'aviez entendu, mais dans les concerts seulement; et à la façon dont il chantait l'air de *Joseph,* vous compreniez l'enthousiasme de votre voisin.

Ponchard n'était pas seulement un artiste excellent, c'était un homme avisé, et, ne voulant pas voir pâlir son étoile, il avait quitté le théâtre avant que personne songeât à s'étonner qu'il y fût encore; il y a trente-deux ans de cela. Bien sage le ténor et le baryton aussi qui s'épargne le désagrément d'entendre dire de lui : « Eh quoi! il chante toujours! » quand il pourrait se ménager le plaisir de ce regret flatteur : « Comment! il ne chante plus! »

GEROME.

BULLETIN

Les ambassadeurs marocains ont été reçus en audience solennelle au palais des Tuileries avec le cérémonial d'usage.

Ils sont arrivés aux Tuileries dans trois voitures de gala de la cour. Ils ont été présentés à l'Empereur, dans la salle du Trône, par le grand maître des cérémonies.

Après la réception officielle de l'ambassade, l'Empereur est descendu dans la cour des Tuileries. Là on lui a présenté les cinq beaux étalons arabes qui lui étaient offerts. Il a examiné assez longtemps et avec intérêt ces étalons, qui étaient conduits par des Marocains. Il a remercié l'ambassadeur, et des palefreniers de la maison sont venus remplacer les Marocains pour conduire les chevaux dans les écuries impériales. Les ambassadeurs sont alors rentrés sous le pavillon de l'Horloge et sont remontés dans les voitures de la cour, qui les ont ramenés à leur hôtel.

La réception de M. Camille Doucet à l'Académie française est fixée au 15 février.

On lit dans le *Messager franco-américain*.

Ces pauvres frères Davenport ne pouvaient échapper au ridicule qui attend les charlatans de toute espèce. Crus et prônés aux États-Unis, où ils ont longtemps battu monnaie, puis dévoilés et moqués dans la capitale de la France, moins facile à subir le *humbug,* il fallait qu'ils reçussent, dans la salle même de leurs grands exploits à New-York, le dernier démenti qu'ils méritaient.

Ce démenti, c'est leur ancien compagnon et compère, M. Fay, qui vient de le leur donner publiquement, dans la salle du *Cooper Institute*, samedi soir, en présence d'une nombreuse assemblée.

Là, M. Fay a tout dévoilé, les secrets de la fameuse armoire, le secret des cordes et des nœuds et de toutes les jongleries si longtemps employées avec succès. Comédie humaine! Et dire qu'il y a des gens, aussi savants que graves, aussi instruits que sérieux, qui ont admiré et défendu les frères Davenport, et qui, dans leur science universelle, ont appelé spiritualisme des farces qui seraient peut-être tolérées en carnaval!

On raconte qu'une singulière proposition est soumise en ce moment à M. Fétis. Tout le monde sait que les nécessités de la mise en scène ont forcé l'Opéra de Paris de retrancher de l'*Africaine* une vingtaine de morceaux de chants et nombre de récitatifs. Un homme de lettres aurait proposé à la veuve du maestro de faire de ces vingt morceaux un opéra nouveau, et Mme Meyerbeer aurait consulté à ce sujet M. Fétis, l'exécuteur testamentaire de son mari.

L'installation, dans le bois de Boulogne, du club des Patineurs est très-avancée.

L'endroit choisi est charmant; il est situé derrière le petit lac de Madrid, dans une plaine entourée de bosquets ombreux; on y arrive par un chemin tracé, au milieu de fourrés d'arbres embellis de talus gazonnés. Le tout est entouré d'une grille solide, qui défend l'emplacement contre l'invasion de la foule, tout en lui permettant d'assister du dehors au spectacle curieux que les premières gelées lui préparent.

Il s'agissait de creuser là un lac nouveau, il est déjà fait. On l'a jugé insuffisant et on le double aujourd'hui, en augmentant d'une île charmante qui pourra servir de lieu de refuge et de repos aux patineurs engagés dans une trop aventureuse expédition.

Le musée du palais du Luxembourg est rouvert depuis quelques jours au public. Sa composition a subi des modifications considérables : un certain nombre d'œuvres nouvelles ont pris place dans cette galerie de l'art contemporain. La plupart ont été acquises aux dernières expositions. On y remarque, entre autres, une grande toile de Troyon, qui a été donnée tout récemment au musée par la mère du célèbre artiste.

Le nouveau catalogue contient soixante numéros environ de plus que l'ancien. Il est précédé d'un rapport adressé au surintendant des beaux-arts par le conservateur du musée, M. le marquis de Chennevières, qui propose deux mesures importantes relativement à l'organisation des galeries. Aux termes de ce rapport, qui est approuvé, une salle spéciale sera consacrée aux œuvres des artistes étrangers, et les ouvrages des artistes defunts, qui sont destinés à continuer les collections du musée du Louvre, ne seront retirés du Luxembourg que cinq ans après la mort de leurs auteurs.

Le cours de M. Guillaume Guizot, au Collége de France, a été ouvert au milieu d'une nombreuse assistance, où se pressait l'élite de la société parisienne. M. Guizot père était présent à cette solennité qui a été pour son fils l'occasion d'un grand et légitime succès, constaté par les applaudissements réitérés de l'auditoire.

Tout Paris connaît la chapelle expiatoire, située entre les rues d'Anjou-Saint-Honoré et de l'Arcade, et limitrophe du nouveau boulevard Haussmann. Ce monument, consacré à la mémoire de l'auguste victime du 21 janvier, et dans lequel des messes anniversaires réunissent toujours une foule considérable, vient de changer complétement d'aspect par suite du remaniement du quartier où il est situé. Il y a quelques années à peine, il avait une apparence lugubre bien conforme aux tristes souvenirs qu'il rappelait.

Le long du cloître, des rangées de cyprès formaient l'unique végétation. Aujourd'hui les choses sont bien changées, et Paris est doté d'un square de plus, avec des allées gracieusement contournées, des plantes exotiques, des chaises Tronchon, des bonnes d'enfants et des troupiers de la caserne voisine. C'est le progrès. Du moins, la chapelle est restée intacte : elle se dresse blanche et fière au milieu du jardin improvisé.

Le P. Hyacinthe a terminé, dimanche, ses conférences à Notre-Dame. On remarquait dans l'auditoire le nouveau président du Corps législatif, M. le comte Walewski, assis à la droite de l'archevêque de Paris; des députés, M. le sénateur vicomte de la Guéronnière et, au premier rang de l'enceinte réservée aux dames, Mme la comtesse Walewska.

Dimanche soir ont commencé les réceptions de huitaine de S. A. I. la princesse Mathilde. S. A. I. la princesse Clotilde, ainsi que la princesse de Hohenzollern y assistaient. Mme Miolan-Carvalho a fait entendre quelques fragments de son nouveau rôle dans *la Fiancée d'Abydos.* Mme Barthe, la femme du compositeur auquel on doit cette partition, a fait également applaudir sa méthode et sa belle voix de contralto.

TH. DE LANGEAC.

DANTZICK

Il suffit, en vérité, d'une vue heureusement prise pour donner le caractère distinctif d'une ville. Si Paris est tout entier dans ses boulevards, Londres dans sa Tamise, Naples dans son golfe, Dantzick est tout entier dans son port. Sans doute, Dantzick est une ville forte autant qu'une ville de commerce; mais son importance militaire est de beaucoup surpassée par son importance commerciale. C'est la première place maritime du Nord entre Hambourg et Saint-Pétersbourg.

Sa situation sur la rive gauche de la Vistule, à une lieue environ de la mer Baltique, en fait l'entrepôt naturel des contrées agricoles qui s'étendent depuis les rivages de cette mer jusqu'à la mer Noire et qui comprennent le nord-est de la Prusse, la Pologne, la Lithuanie, la Volhynie, quelques provinces russes et l'Ukraine. Sa plus grande prospérité est due au commerce des grains. Ce commerce a nécessité la construction de vastes magasins qui occupent une petite île du golfe. La bière, le bois de charpente, l'ambre, les os, le zinc, la laine sont encore les branches diverses de son exportation. Il entre chaque année plus de douze cents navires dans son port, qui possède environ cent vingt bâtiments.

Au point de vue archéologique, Dantzick a été surnommée la Nuremberg du Nord. On y rencontre à chaque pas de ces vieilles constructions des trois derniers siècles, maisons à l'architecture fantasque mélangée d'espagnol et de vénitien. La rue principale est le *Lang Gasse* (la rue Longue), terminée par le *Langemarkt*, où est situé l'hôtel de ville, joli monument du XIVe siècle, dont la tour élancée date de 1556. La cathédrale, tout en brique, fut commencée en 1343 et terminée en 1503. L'intérieur est orné de cinquante chapelles fondées par les principaux citoyens pour servir de sépulture à leurs familles. On y voit un tableau célèbre d'Hemling, longtemps attribué à Jean van Eyck, un crucifix sculpté sur bois, qui pourrait bien être de Michel-Ange, et une horloge merveilleuse qui a cessé de marquer l'heure depuis bien des années.

Cette horloge a sa légende. On raconte que, lorsqu'elle fut achevée, les habitants de Dantzick, voulant empêcher l'habile ouvrier d'en faire une semblable pour la ville rivale de Hambourg, lui crevèrent les yeux. Pour se venger, l'artiste se fit conduire un jour à la cathédrale, et, sous prétexte de retoucher une dernière fois son travail, coupa un petit fil de cuivre qui détruisit le mécanisme et anéantit son œuvre.

L'histoire de Dantzick peut se résumer en un certain nombre de siéges. Le duc Sususlas de Poméranie dota en 1185 la ville de sa première ceinture de murailles. Au XIIIe siècle, elle passa successivement sous plusieurs dominations, et en dernier lieu sous celle de la Pologne, qui lui laissa pendant de longues années ses priviléges de ville libre. En 1656, les Suédois l'assiégèrent en vain, et elle sut également résister aux attaques des Russes en 1734. Lors du démembrement de la Pologne en 1792, Dantzick fut obligée de recevoir une garnison prussienne. Sous l'Empire, en 1807, elle tomba entre nos mains après un siége d'un mois, puis le traité de Tilsitt lui rendit ses droits de ville libre. Pourtant une garnison française l'occupait encore, lorsqu'en 1813 un corps prusso-russe vint l'assiéger une dernière fois. Rapp défendit la place pendant neuf mois. Depuis le 2 janvier 1814, cette ville appartient à la Prusse, qui en a fait le chef-lieu d'une de ses provinces.

L. DE MORANCEZ.

LA FILLE DE L'ÉMIGRÉ[1]

(suite.)

V

[illegible]

Lord Templemore Dogg était, en ce temps-là, un des excentricmen les plus distingués du Strand. Il pratiquait le sport avec infiniment de supériorité, bien qu'il pesât, de compte fait, cent soixante-dix kilogrammes, faisait des paris prodigieux et patronnait une société de tempérance qu'il allait présider après boire.

Lady Ophelia Dogg était une impressionnable et ultra-poétique créature qui, au temps de sa jeunesse, n'avait point dû être jolie.

Elle pouvait avoir, au moment où notre histoire la rencontre sur son chemin, de quarante à quarante-cinq printemps.

Lord Dogg boxait comme un hercule, lady Dogg dansait moins bien, mais autant que Vestris. L'époux avait des façons tout originales d'envelopper son gros corps dans ces étoffes moelleuses, confortables, mais horribles, que les Anglais sont en possession d'inventer depuis cinquante ans; l'épouse portait d'incommensurables chapeaux, illustrés de panaches, et un petit chien sous le bras.

Celui-ci affectionnait le sherry beaucoup, le madère énormement, le bordeaux outre mesure; celle-là chérissait la rêverie, adorait les romans vaporeux, idolâtrait la poésie clair de lune.

C'était un couple particulièrement estimable, comme on n'en trouvait pas un seul à Paris, à moins qu'il ne vînt de Londres.

Lord Dogg aimait sa femme; lady Dogg aimait le bal, son chien, la musique et plusieurs perroquets.

Elle ne manquait pas une seule soirée d'Almack, et chantait des romances françaises avec une expression surprenante.

Milord et milady, du reste, étaient gens d'excellente compagnie, et parlaient supérieurement le français, comme il convient à des Anglais bien élevés. Ils ne se servaient de l'idiome saxon que pour parler à leurs bêtes.

— Milord, dit un jour milady, en savourant les dernières gorgées de la septième tasse de souchong, âvé-vos rémâqué cette young gentleman qui dansé si rémâquablement le waltzing?

— Je âve rémâqué, milady... Cette gentleman âvé gagné moâ deux cents livres hier au club. C'était une galant personnédge!

— Oh! milord... oune très-galante, voye-vos! une rémâquablement châàment... Je volé, if you pleasé, one auter tasse de thé.

Milord tourna le robinet de la théière et jeta un regard de soupçon sur milady.

Celle-ci avait laissé descendre sur son maigre visage une ravissante expression de poétique rêverie. Ses yeux étaient au plafond, et ses doigts osseux caressaient avec distraction le soyeux pelage de Love.

C'était le nom du petit chien.

— Oh! yes! répéta-t-elle d'une voix murmurante. C'était une délicieuse... rémâquablement!

— Je croyé que vos aimé cette gentleman, milady! gronda tout à coup lord Dogg, qui prit l'attitude d'un boxeur, et dont le rouge visage passa du pourpre au violet.

Ophelia tressaillit et versa aussitôt d'abondantes larmes dans un mouchoir de batiste.

— C'était une abominèble tortioure, murmura-t-elle, que de viver avec un mari jalu!

Lord Dogg arpentait la chambre à grands pas. Quand il fut fatigué de cet exercice, il vint se planter juste en face de sa compagne.

— Je défendé à vos, dit-il avec le hoquet britannique; je défendé à vos, voye-vos, absolioumente, de régâdé cette young gentleman... Si vos le régâdé, voye-vos, je ménacé vos de vender vos une shilling dans Smith-Fields .. Oh! yes!

— Oh! milord, sanglota Ophelia, je suis pioure, voye-vos, pioure et sans tâtche.

Lord Dogg, loin de se laisser fléchir par cette éloquente protestation, grommela un de ces jurons d'outre-Manche, capables d'attirer la foudre sur les Trois-Royaumes; puis, prenant la pose de Kean dans Othello, il répéta d'un beau ton tragique :

— Je défendé dé regâdé, voye-vos!

Lady Ophelia baissa la tête. Milord sortit.

Quand milady fut seule, elle se redressa tout à coup, frappa du pied et lança Love au milieu de la chambre.

— Oh! le détestèble! cria-t-elle. Je croyé qu'il ne povê pas se trôver sur tute le siouperfaîce de London un mari abominèble davantêdge!... Me défender, voye-vos, de régâder!...

1. Voir les numéros 495 à 501.



LA VILLE DE DANTZICK. — VUE PRISE SUR LE QU



LA VISTULE, dessin de M. S. L. d'après une photographie. — Voir page 27.

Milady but une huitième tasse de thé.

Le *galante personnâdge* qui avait gagné deux cents livres sterling à milord et produit une douce impression sur l'âme rêveuse de milady était un jeune Français émigré qui avait passé la Manche depuis peu et s'était produit avec éclat dans la haute société de Londres.

Il se nommait Arthur d'Arrhans, portait comme il faut son titre de comte, et allait de pair avec les membres les plus distingués de l'émigration.

On parlait avec beaucoup d'éloges de ses récentes prouesses dans les guerres de la Vendée.

Le pauvre jeune homme avait eu grand'peine à tromper la surveillance des autorités révolutionnaires, et il lui avait fallu des prodiges de patience, des miracles d'adresse et d'audace pour parvenir jusqu'à la mer.

Aussi excitait-il parmi les *lionnes* (le mot est devenu de bien mauvais goût, mais nous sommes à Londres où le mauvais goût a droit de bourgeoisie, un intérêt général.

Il était de tous les raouts; on se le disputait, on se l'arrachait.

Il demeurait dans Piccadilly. Son appartement, sans être somptueux, convenait à la position fashionable qu'il s'était faite dès son arrivée en Angleterre.

Au moment où lord et lady Dogg avaient ensemble la discussion caractéristique que nous avons cru devoir mettre sous les yeux du lecteur, M. le comte Arthur d'Arrhans était entre les mains de son valet de chambre, qui procédait à sa toilette.

— Ah çà, Lointier, mon ami, disait ce dernier en passant le fer dans les cheveux de son maître, ce rôle subalterne commence à me fatiguer considérablement.

— Patience! patience!

— Ah! patience! voilà deux mois que tu me chantes le même couplet. Te voilà comte, toi; c'est très-bien, mais moi...

— N'as-tu pas monté en grade? interrompit Eustache. A Nantes, où j'ai eu le plaisir de faire ta connaissance, tu ne servais que la république. Maintenant, te voilà valet de bonne maison... Allons, allons, ami Brunet, pas d'enfantillage!

— Je ne plaisante pas, dit Brunet d'un ton chagrin. A Nantes, puisque tu parles de Nantes, j'étais ton supérieur...

— Je m'en souviens... Tu étais entrepreneur d'enthousiasme public. Grâce à toi, une centaine de claqueurs criaient : « Vive la Convention! » Quand le besoin s'en faisait sentir... tu étais aussi fabricant de rage populaire. Voulait-on assassiner une honnête douairière, un prêtre, un marquis de cent ans, tes hommes vociféraient : « A l'eau! à la lanterne! » Le soir, tu prenais place sous le lustre, au théâtre, tu étais à la fois claqueur politique et littéraire... Tu jetais bas de nobles têtes et tu empêchais d'ignobles pièces de faire la culbute... Est-ce bien cela?

— Précisément, répondit Brunet avec froideur. Ah! j'étais un misérable. Il ne pouvait rien exister au monde de plus abject que moi... c'est vrai! excepté mes valets, pourtant. Et tu étais l'un de mes valets, Eustache.

Celui-ci se mordit la lèvre.

— Tu es touché, reprit Brunet. Ne parlons plus de cela... Quand me donneras-tu ce que tu m'as promis?

— Quand je pourrai.

— C'est vague. Je n'aime pas le vague. Fais-moi le plaisir de répondre autrement... Tu sais bien que d'un mot je puis te faire pendre.

— Je sais que tu pourrais l'essayer, répliqua Eustache, d'un ton de bravade mal assuré.

— L'essayer, s'écria Brunet en riant; hé! monsieur le comte, vous avez oublié, je pense, à quel excès se porta jadis votre zèle républicain... J'ai bon souvenir, moi... Je sais que votre bras gauche garde les traces indélébiles d'une plaisanterie civique que n'eût point soufferte le vrai d'Arrhans avant d'avoir perdu la dernière goutte du sang de ses veines... Je sais que vous portez sur vous la preuve de votre honte passée... Une preuve indestructible, entendez-vous, une preuve que les vers seuls effaceront lorsqu'ils rongeront votre chair au fond d'un cercueil!

— Peste! dit Eustache, qui s'efforça de ricaner, tu fais de la tragédie maintenant.

Brunet frappa du pied avec impatience.

— Écoute, Lointier, reprit-il, tu veux me tromper, gagner du temps, me perdre, peut-être...

— Quelle idée!

— Tu es capable de tout... mais prends garde. S'il y a guerre entre nous, ta noblesse y passera, et sous tes oripeaux déchirés, il ne restera plus que la peau d'un vil coquin... Monsieur le comte, vous êtes coiffé.

Brunet, tout en parlant, avait en effet continué de manier son fer à papillotes, et la chevelure de Lointier avait pris, sous sa main exercée, un pli irréprochable.

Eustache donna un coup d'œil à la glace et se leva.

— Ma veste! dit-il.

Brunet lui présenta une riche veste de velours brodé d'or.

— Mon habit! reprit Eustache.

Brunet l'aida à passer le plus coquet habit à la française qu'eussent vu jamais les rives de la Tamise.

— Mon épée, mes gants, mon chapeau! dit encore Lointier.

Brunet apporta le tout.

— Où va monsieur le comte? demanda-t-il.

— Au club... Je dois une revanche à lord Templemore Dogg... Quant à ce qui regarde notre querelle, je te sais un excellent garçon, Brunet, et ne veux point te garder rancune.

— Monsieur le comte est bien bon...

— Je t'ai promis partage égal, tu l'auras... mais patience, que diable! laisse-moi faire un peu récolte de ces épais cokneys de Londres... J'augmente ta part en agissant ainsi, mon garçon

— Combien avez-vous en caisse?

— Une bagatelle!... Je n'oserais vraiment t'en offrir la moitié... J'y pense. Je vais ce soir au raout de lady Moore Mac-Rea. Que ma toilette soit prête!

— Elle le sera, monsieur le comte.

Eustache se dirigea vers la porte. Brunet l'arrêta sans façon par l'épaule et lui mit le poing sous la gorge

— Je te donne quinze jours, dit-il. Dans quinze jours, je veux être comte, moi aussi, ou marquis, ou... n'importe! Si, à cette époque, il n'y a pas encore assez d'argent pour deux, eh bien! tu seras valet à ton tour et moi maître... à moins que tu ne préfères...

Brunet n'acheva pas, mais sa main glissa rapidement de l'épaule d'Eustache à son avant-bras, et appuya fortement sur la partie charnue qui est au-dessous de l'articulation. Eustache pâlit.

— Il paraît que c'est sensible encore, dit Brunet. Je te tiens par là, mon Eustache... J'ai fini, monsieur le comte. Rien ne vous empêche plus d'aller faire la partie de lord Templemore Dogg.

En même temps, il lâcha le bras d'Eustache qui partit aussitôt.

Comme le lecteur a pu le pressentir, tout n'avait pas été rose dans l'existence républicaine d'Eustache.

Forcé de quitter Paris quelque dix-huit mois après son arrivée, parce qu'il n'avait pas la voix assez forte pour prêcher au Palais-Royal ou hurler sous les fenêtres du château, deux métiers qui rapportaient alors de quoi vivre, il voulut retourner au pays.

Mais, au pays, les choses avaient bien changé. La révolution sévissait maintenant à Millau comme à Paris, et, comme MM. d'Arrhans et de la Veyre, principaux seigneurs des environs, avaient quitté la contrée, la rage populaire s'était rejetée sur leurs amis et créatures. Le père d'Eustache, emprisonné, abreuvé d'outrages et de dégoûts, était mort de chagrin. S'il eût pris la peine d'attendre, on l'aurait guillotiné.

Eustache revint à Paris, où il mena une de ces existences ténébreuses et souillées que protégeait le désordre, que nourrissait l'anarchie. Il partit pour Nantes, sans autre but que de tenter la fortune, car il avait beau mal faire, la fortune l'oubliait.

Ses camarades, plus hardis ou plus heureux, montaient parfois tout à coup au pinacle, et, couverts encore de la fange où ils croupissaient la veille, s'asseyaient sur les bancs d'une assemblée souveraine. Eustache, lui, restait dans sa misère.

Ses qualités étaient des défauts à cette époque honteuse et brutale; ses vices mêmes se trouvaient démodés. Chevalier d'industrie, il n'était point à sa place parmi ces squalides brigands pour qui eût été trop luxueuse la litière des étables d'Augias. Il tâchait de son mieux à mettre bas les élégantes façons que son éducation parasite lui avait données; il sentait que c'était là sa ruine, mais en définitive on naît septembriseur, et l'escroc qui met la main dans votre poche n'est pas à la hauteur de l'humanitaire vertueux et bavard qui mettrait au besoin son bras jusqu'au coude dans votre sang.

Or, les humanitaires d'alors jetaient à coups de couteau les fondements du glorieux édifice au sommet duquel nos socialistes déploient la *synthèse*, comme une toiture baroque et convenable.

En 1792, ils avaient les mains noires; depuis 1830, leurs mains sont gantées : peut-être même sont-elles propres.

Autrefois, ils s'armaient de tranchelards; aujourd'hui, ce sont des plumes qu'ils portent. Leurs haillons se sont faits habits noirs, avec lesquels on peut decemment occuper une chaire universitaire. Du reste, ils sont comme jadis méchants, envieux, fous, impuissants, et sur leurs vieux jours ils se font doctrinaires.

On ne peut en vouloir à Eustache de ne ressembler point à ces tigres de la rue qui ont changé de peau ou mis simplement sur leur fourrure une robe de pédant.

Eustache a bien assez de ses vices sans prendre ceux de l'engeance la plus dégradée qui ait traversé nos cinquante ans de révolutions.

A Nantes, Eustache fit la connaissance du citoyen Brunet, qui avait les bonnes grâces de Carrier et *entreprenait* l'opinion publique.

Las bientôt de cette vie, il prit la route de Saint-Malo et saisit avec transport l'occasion de quitter la France où le crime ne laissait pas assez de place à l'intrigue.

Une des premières personnes qu'Eustache Lointier rencontra dans les rues de Londres fut le citoyen Brunet, son ancien patron.

Brunet avait quitté la France pour des raisons qui importent peu au lecteur et qui se devinent du reste facilement, pour quiconque connaît les mœurs de ce temps maudit, où l'accusateur de la veille était presque à coup sûr le proscrit du lendemain.

L'ancien serviteur de Carrier portait en toute sa personne des traces évidentes d'intelligence. Il reconnut Eustache qui ne prenait point garde à lui et le suivit jusqu'à son hôtel.

Eustache en était déjà aux derniers louis de l'emprunt qu'il avait fait aux émigrés de Jersey, mais il était membre de plusieurs clubs, voyait la meilleure compagnie, et, sûr de ses talents, ne craignait point trop l'avenir. La vue de Brunet le troubla.

Cet homme, qui connaissait ses antécédents, pouvait lui faire une terrible guerre.

Eustache se trouvait dans la position de certains gouvernements que leur origine condamne, et auxquels il faut la paix à tout prix! Il entassa promesses sur promesses. Brunet le crut et resta près de lui en qualité de valet.

Ce citoyen avait quelque teinture de l'emploi.

Comme nous venons de le voir, la discorde commençait à se mettre au camp. Brunet se fatiguait de sa position secondaire, et Eustache n'était point pressé de partager. Brunet connaissait trop Eustache pour avoir confiance en lui, et assez pour le perdre.

Eustache, en effet, pour expliquer la position quasi brillante où son ancien patron le retrouvait, avait été forcé d'avouer son usurpation.

Mais où était le vrai d'Arrhans? Avec la meilleure volonté de perdre un usurpateur, il faut présenter l'ayant droit tout d'abord.

C'est la première pièce de conviction.

Cette pièce manquait à Brunet, ce qui peut expliquer pourquoi il s'en tenait aux menaces.

Lointier, en le quittant, prit le chemin du club des jockeys, où il comptait trouver lord Templemore Dogg, son partenaire habituel.

Le club était au grand complet. Il y avait là au moins cent jockeys en habits écarlates, tous remarquablement obèses ou parvenus au dernier degré d'étisie.

L'Anglais est ainsi fait : point de milieu; il pèse le poids d'un bœuf ou celui d'un mouton.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE PATINAGE

La nécessité paraît avoir inventé ce genre de locomotion dont le raffinement a fait un plaisir.

On croit le patinage originaire de la Hollande. Pendant l'hiver, les laitières de ce pays franchissent en peu de temps des distances considérables sur la glace, pour aller vendre dans les villes environnantes leur lait qu'elles portent sur la tête dans des vases de cuivre. Elles font souvent de la sorte leurs six lieues à l'heure et sans que cela les gêne pour tricoter en chemin.

Chez les Norvégiens, l'exercice du patin est le complément obligé de toute éducation militaire. C'est un curieux spectacle que de voir leurs braves soldats glisser comme l'éclair sur la pente glacée des montagnes à l'aide de deux flexibles planchettes de sapin fixées à leurs pieds et la remonter avec une étonnante rapidité, sans autre soutien qu'un long pieu ferré.

Si la forme du patin a quelque peu varié suivant les temps et les lieux, il est certain que le patinage en lui-même remonte à la plus haute antiquité chez tous les peuples du Nord. Un écrivain anglais, Fitz Stephen, rapporte qu'au XIIIe siècle les jeunes gens de Londres s'en allaient sur la rivière Serpentine lorsque la glace était assez forte, qu'ils attachaient sous leurs pieds, en les assujettissant autour de la cheville, des os d'animaux, et que, armés d'un bâton ferré qu'ils piquaient dans la glace, ils avançaient avec une vitesse comparable à celle d'une flèche. Parfois ils se plaçaient à une grande distance, puis, venant l'un vers l'autre le bâton levé, ils s'attaquaient mutuellement jusqu'à ce que l'un des deux et quelquefois tous les deux tombassent sur la glace. Il arrivait souvent que même, après leur chute, ils étaient entraînés fort loin par la seule rapidité de leur élan.

Le même auteur nous apprend qu'à cette époque déjà il existait à Édimbourg un club de patineurs (*scating club*), dont les membres firent retentir dans toute l'étendue des trois royaumes la renommée des patineurs écossais.

C'est par les Anglais, invinciblement portés vers tous les exercices athlétiques, que le patinage devait être acclimaté sur les glaces les plus lointaines. Après avoir introduit ce genre de sport en Amérique, puis dans plusieurs de leurs colonies, ils viennent de l'introduire au Japon. Un voyageur nous rapporte le croquis d'une de ces parties organisées par des Anglais aux environs de Yokohama. Dès six heures du matin, les patineurs, profitant du froid de la nuit, traçaient à la hâte mille courbes capricieuses sur la glace, au grand ébahissement des naturels japonais. Force était de ne pas perdre de temps, car faible était la glace et proche le lever d'un chaud soleil, dont les premiers rayons teintaient de rose les hautes cimes du mont Furiyama.

FRANCIS RICHARD.

COURRIER DU PALAIS

[illegible] Le droit au théâtre de Rouen. — Mᵉ Deschamps, auteur dramatique. — Un gris-noir et un bai-brun. — Irrévérence d'un arabe envers une jolie femme.

Les avocats ont plaidé, le ministère public a conclu et, à l'heure où ce journal paraîtra, il est très-probable que le tribunal aura jugé.

Le procès, le voici : en peu de mots il se peut expliquer. M. Got demande la dissolution et la liquidation de la société de la Comédie-Française. Rien que cela.

Un pacte social réunit, vous le savez, les plus dignes en-

fants de la maison de Molière, qui se partagent les bénéfices du théâtre, restés libres après l'acquittement des charges. M. Got affirme que ce pacte renferme des articles contraires à la loi ; qu'il nuit aux intérêts des associés, bien loin de les servir ; que c'est une charte surannée qu'il faut déchirer au plus tôt, pour le plus grand bien de ceux qu'elle opprime.

A cela le comité et M. l'administrateur général de la Comédie répondent que si la constitution qui régit la Comédie n'est pas la meilleure des constitutions possibles, ce n'est point aux tribunaux qu'il appartient de la supprimer, attendu qu'elle porte l'empreinte gouvernementale qui la soustrait à la juridiction civile.

Voilà toute l'affaire.

Ces deux thèses, Me Denormandie, l'avoué du comité, Me Nogent Saint-Laurens, l'avocat de M. l'administrateur général, et Me Cléry, qui plaidait pour M. Got, les ont parées de tous les agréments de leur esprit et de toutes les séductions de leur parole. Il n'en reste pas moins que nous avons assisté à des procès plus gais, et que ceux qui s'imaginent qu'une affaire où les comédiens sont parties doit nécessairement être pleine de révélations piquantes et d'amusants détails, ont été quelque peu déçus.

Les juges repousseraient la demande de M. Got et donneraient raison aux conclusions de M. l'avocat impérial Aubépin, que je n'en serais pas bien étonné, je l'avoue. Mais M. Got pourra se consoler en pensant qu'il a montré une fois de plus au public que la maison de Molière est de celles où les convenances, la politesse et le savoir-vivre dans ce qu'il a de plus délicat sont le plus en honneur.

Beaucoup de lettres ont été lues à l'audience, et de cette correspondance s'exhalait un parfum d'honnêteté et de bonne compagnie qui faisait plaisir à respirer.

Et de quel bon style clair, précis, élégant, elles étaient écrites ces lettres de *messieurs et de mesdames les comédiens français*. Le mot est écrit en toutes lettres dans un décret : les décrets le prennent parfois d'assez haut avec la langue.

Comment mieux dire que dans le billet suivant qu'on ne veut pas sortir de la neutralité, sans blesser celui qui vous presse de déclarer votre pensée ?

« Mon cher camarade,

« Je suis la plus humble des sociétaires de la Comédie, et les questions que vous me posez intéressent un bien gros débat. Vous savez quelle est d'ordinaire la destinée des petits au milieu des querelles des grands. Veuillez donc m'excuser d'entendre ce qui se passe si fort au-dessus de moi.

« Tout ce que je comprends bien, ce sont les sentiments que vous devront toujours ceux qui ont l'honneur de partager avec vous le sociétariat, et je vous prie d'en agréer ici la vive expression avec l'assurance de tout mon attachement.

« CLÉMENTINE JOUASSAIN. »

Peut-on s'exprimer plus spirituellement, plus courtoisement, et plus habilement aussi ?

Et quelle simplicité de bon goût : l'air du XVIIe et du XVIIIe siècle a soufflé dans le style de la plus jeune des duègnes qui fut jamais.

La simplicité, ah ! la belle chose.

Je n'oserais pas affirmer que Mlle Figeac soit parfaitement simple dans ce passage de sa lettre à M. Got.

« La conscience est une et chacun sait ce qu'elle ordonne ! Être sociétaire de la Comédie-Française est le but auquel aspire tout ce qui fait du théâtre ; et vous-même, cher camarade, regardez en arrière, et dites-moi franchement si votre cœur a jamais battu d'un bonheur plus grand que le jour où l'âme palpitante, radieuse, vous êtes venu annoncer à votre mère qu'il y avait à la Comédie-Française un sociétaire de plus. »

Non, décidément, cela n'est pas tout à fait simple. Mais quoi, l'enthousiasme de la pensée explique l'exagération du style. Plus calme, Mlle Figeac redeviendra Mme de Sévigné.

Et maintenant à un autre procès.

M. Roussel était un très-habile négociant ; en six ans, au Havre, il avait gagné 600,000 francs, et son dernier inventaire faisait monter les gains de l'année à 497,327 francs 75 centimes. De plus une femme belle, douce, vertueuse, qu'il avait épousée par amour. Mais l'amour fait aux affaires une fâcheuse concurrence, et Roussel n'avait pas tardé à le rayer de sa vie, comme un sage commerçant liquide à temps une opération coûteuse.

Cependant ces six cent mille francs gagnés en six ans montent à la tête de Roussel et le grisent. Le Havre est désormais pour lui un trop petit théâtre : Paris l'appelle, Paris l'attire, Paris le fascine. Un ami devenu son associé apporte douze cent mille francs dans sa maison.

« — Ces deux millions ne sont rien, dit-il à sa femme. Autour de ce capital nouveau vont venir se grouper, sans effort, tous ceux que je voudrai bien associer à mes projets. Il n'est plus de grandes affaires à la tête desquelles je ne puisse être placé : canaux, transports, chemins de fer, tout désormais va s'ouvrir à moi. En quelques années, je puis devenir un de ces rois de la finance, devant lesquels le monde commercial et industriel s'incline, parce qu'ils semblent tenir ses destinées dans leurs mains. »

Et Roussel, en effet, s'établit à Paris, et tout d'abord la fortune comble ses espérances : les capitaux viennent d'eux-mêmes s'offrir à ses spéculations, et les soirées qu'il donne dans son appartement somptueux de la rue de Provence réunissent toutes les illustrations de la finance et toutes les gloires du commerce.

Mais voilà que soudain la foudre tombe au milieu de cette prospérité. Roussel a fait des affaires avec un homme qui, tuteur de ses enfants, a mis leur fortune dans les entreprises communes : le subrogé tuteur intente un procès, et Roussel reçoit une assignation à comparaître devant le tribunal de police correctionnelle, sous la prévention de complicité d'abus de confiance.

En lisant cette assignation, Roussel tombe frappé d'un coup d'apoplexie.

Il laisse un testament qui institue sa femme légataire universelle.

Un an s'est écoulé. Un honnête homme que l'abandon de Mme Roussel avait profondément touché, mais dont la vertu de l'épouse avait repoussé le trop tendre dévouement, est rappelé par elle. Maintenant elle peut lui avouer qu'elle l'aime : elle sera sa femme. Le bonheur va renaître enfin, durable, cette fois, pour la pauvre victime des jalouses préoccupations du commerce, quand apparaît un codicille au testament du mari :

« J'ai épousé Amélie par amour. Malgré le besoin que j'avais de capitaux, je l'ai épousée sans dot, parce qu'il me semblait que je ne pouvais vivre sans la posséder. Aussi ne pourrais-je admettre l'idée qu'un autre pût la posséder après moi. A la pensée qu'un autre pourrait un jour la presser dans ses bras, il me semble que je frémirais de rage dans le fond de ma tombe. En conséquence, j'entends subordonner le legs universel que je lui ai fait à la condition du veuvage ; je veux donc que si elle croyait devoir contracter une nouvelle union, mon testament soit considéré comme nul et non avenu, et que les dispositions qu'il contient soient réputées n'avoir jamais existé. J'ai pris mes précautions pour que cette addition à mes premières volontés ne fût connue qu'à l'expiration du deuil d'Amélie, afin de la mettre à même de juger quel mobile dirigerait d'abord ceux qui auraient pu rechercher sa main. En l'apprenant par elle-même, elle éprouvera sans doute peu de regrets de se conformer à ma volonté. »

Si vraiment elle en éprouve beaucoup la pauvre femme : mais n'importe, elle ne se mariera pas, parce que la révocation du testament ferait tomber le legs particulier fait par le défunt à sa belle-mère.

— Que ne plaidez-vous ? lui dit un magistrat de ses amis. La clause prohibitive du testament me paraît contraire à la morale et à l'ordre public. Peut-être gagneriez-vous votre procès ?

— Non, je n'affronterai pas le scandale, la malignité publique et les comptes rendus des journaux.

Mme Roussel ne les affronte pas, en effet ; mais, si elle ne plaide pas, sa mère plaidera. Légataire d'une rente de dix mille francs, dont un second mariage de sa fille, si improbable qu'il soit, la priverait, elle demandera aux tribunaux de fixer dès à présent sa situation en annulant la condition. Sa fille ignorera le parti qu'elle a pris, et si le procès est gagné elle gardera sa fortune et recouvrera sa liberté sans qu'il en coûte rien à ses scrupules.

La cause a été appelée, le vendredi 14 décembre 1865, devant le public du Théâtre-Français de Rouen... car c'est d'une pièce, et d'une pièce en cinq actes qu'il s'agit.

Quant à la solution ou au dénoûment du *Testament du mari*, voulez-vous le connaître ? Le voici :

« ACTE V. — SCÈNE VII.

« BLANDAZ.

« Quelle nouvelle ?

« DULAURIER, essoufflé.

« Je ne sais... Je n'ai rien compris... Le président a dit beaucoup de choses... Me Coquebert écrivait à mesure... Voici sa lettre.

« BLANDAZ.

« Je n'ose lire.

AMÉLIE.

« Nous sommes forts, lisez...

« BLANDAZ, lisant.

« L'arrêt est rendu ; la Cour vient d'annuler le codicille... »

« TOUS, avec joie.

« Annulé !!!

« BLANDAZ, lisant.

« ... Elle maintient le titre de légataire universel attribué à Mme Roussel, mais elle efface la prohibition du second mariage. Elle a considéré que cette condition portait atteinte a une loi essentiellement sociale, la loi du mariage. Elle ajoute que la violation de la liberté morale était surtout manifeste dans une affaire où le testateur avait voulu placer sa légataire entre l'obligation du veuvage, ou la ruine de sa mère. »

Inutile de vous dire que, sur la lettre de Me Coquebert, Amélie consent à cesser d'être veuve. Elle hésite bien un peu, parceque c'est une personne extrêmement sévère pour elle-même. Mais enfin cela ne dure pas trop longtemps.

La pièce, d'où le droit et la procédure n'excluent ni le sentiment, ni l'esprit, ni même la bonne humeur, est de M. Deschamps, auteur de la *Vendéenne*, grand opéra en quatre actes, de *Bohème et Normandie*, comédie en cinq actes en vers, de *Monsieur Lombard*, un acte en vers, et des *Deux Millionnaires ;* comédie en quatre actes en prose, — et, par-dessus le marché, le premier avocat du barreau de Rouen et un des premiers de France.

Quand M. Hébert et M. Senard parlent de leur ancien émule Deschamps, ils disent :

« — Il est plus fort que nous. »

Il est vrai que lorsque M. Deschamps parle de M. Hébert et de M. Senard, il dit :

« — Ils sont plus forts que moi. »

De toutes façons, si jamais votre mari, madame, vous lègue sa fortune sous la dure condition du bonhomme Roussel, M. Deschamps est un jurisconsulte assez éminent pour que son dénoûment vous autorise à entamer bravement le procès.

L'affaire de Mlle Cora Pearl est de celles qui se plaident plus lestement et qui entraînent moins d'embarras pour les juges. Le fait y est simple et le droit point compliqué.

Mlle Cora Pearl, qui est une des *horsewomen* les plus déterminées que l'Angleterre ou l'Amérique — je ne sais pas au juste — ait prêtées à la France, reçut l'année dernière en présent, de M. le duc de Rivoli, un magnifique arabe croisé, gris noir, qui n'avait pas coûté moins de quinze mille francs, ce qui, par parenthèse, me prouve que Mlle Cora Pearl est une très-grande dame, puisqu'elle reçoit des plus grands seigneurs d'aussi splendides présents.

Outre qu'elle est très-grande dame, elle est excellente écuyère ; mais il y a de ces chevaux terribles qui défient l'adresse la plus consommée... et l'arabe de Mlle Cora Pearl la jeta par deux fois à bas, en plein bois de Boulogne, sans le moindre ménagement pour une des plus jolies femmes, des plus élégantes et des plus connues de Paris. Ces arabes manquent absolument de politesse.

Mlle Cora Pearl, qui n'est pas habituée aux chutes, trouva que tomber deux fois était trop pour sa réputation, et prit le sage parti d'envoyer son indompté à M. Cuviller, son marchand de chevaux, qui fit conduire chez elle un bai-brun d'un caractère plus tranquille et sachant mieux les égards que l'on doit au sexe et à la beauté.

Mlle Cora Pearl avait-elle acheté de M. Cuviller le bai-brun, le chargeant de vendre pour elle le trop fougueux arabe, ou bien avait-elle échangé l'arabe contre le bai-brun ?

M. Cuviller affirmait qu'il y avait eu achat pur et simple et réclamait en conséquence à Mlle Cora Pearl cinq mille francs pour prix du bai-brun et onze cent trente quatre francs, montant de la nourriture et de la garde de l'arabe pendant six mois.

Mlle Cora Pearl répondait qu'il y avait eu échange et qu'elle ne devait rien à M. Cuviller. Comme preuve, elle montrait au tribunal la déclaration suivante du prince Murat :

« Je certifie et atteste qu'en ma présence M. Cuviller, marchand de chevaux, a échangé à Mlle Cora Pearl un cheval noir hors d'âge, contre un cheval gris, âgé de six ans, appartenant à Mlle Cora Pearl. Le marché a été conclu en ma présence, troc pour troc, sans aucun retour d'argent ni d'un côté ni de l'autre.

« Prince ACHILLE. »

Décidément Mlle Cora Pearl est une très-grande dame. Cela ne lui aurait point suffi pour gagner son procès ; mais le marchand de chevaux n'apportant rien de décisif à l'appui de son dire, le tribunal a repoussé sa demande.

Une très-grande dame, cette Mlle Cora Pearl, cela est sur-

RÉBUS

Explication du dernier Rébus : [illegible]

ÉMILE AUCANTE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

abondamment démontré, mais en même temps une bonne personne, pas fière, ainsi qu'il résulte de ce petit billet adressé au marchand de chevaux avant le procès :

« Monsieur Cuviller,

« Je voudrais que vous envoyassiez votre break au bois de Boulogne, assez à temps pour pouvoir prendre la corde contre le poteau d'arrivée.

« CORA PEARL. »

« Voici trois petits boutons de chemise que, j'espère, vous trouverez de votre goût. »

Une si belle et si noble dame daignant, de sa blanche main, *boutonner* la chemise de son marchand de chevaux — métaphoriquement, cela va sans dire — moi, je trouve cela très-touchant.

MAÎTRE GUÉRIN.

PÈLERINS EN VUE DE ROME

Qui n'éprouverait une sympathique pitié en songeant à ces pauvres gens qui abandonnent leurs foyers pour aller chercher dans quelque lieu saint une bénédiction ou une espérance? Pèlerins se rendant à la Mecque ou se rendant à Rome sont animés par la même foi naïve.

Voyez la touchante attitude de ceux que M. Lehman nous présente dans son joli tableau. A la vue de la ville éternelle, objet de tous leurs vœux, les deux vieillards, rejetant leurs sandales de peau de chèvre, se sont dévotement agenouillés en murmurant une prière. Une belle jeune femme les accompagne. Du geste, elle leur montre Rome, à demi baignée déjà dans la brume du soir, mais que domine de toute la grandeur de ses souvenirs le dôme puissant de Saint-Pierre.

Peut-être est-ce leur fille? A son costume, qui rappelle celui des environs de Rome, on la prendrait plutôt cependant pour quelque montagnarde qui, par compassion, a bien voulu indiquer jusque-là leur route aux pauvres pèlerins. Près d'elle repose son bambino, à qui un panier sert de berceau, de sorte qu'elle peut le tenir sur son dos au moyen d'un bâton appuyé sur l'épaule.

C'est surtout à l'approche des fêtes de Pâques qu'on voit les pèlerins arriver par troupes à travers les routes poudreuses de la campagne de Rome. Ils viennent recevoir la bénédiction solennelle donnée le jeudi saint aux fidèles par le pape, du haut du balcon de Saint-Pierre. Un certain nombre de pèlerins reçoit asile à l'hôpital de la Trinité. Pour y être admis, il leur faut justifier qu'ils arrivent d'une distance d'au moins vingt-cinq lieues. Aux fêtes de Pâques, les pèlerins italiens sont entretenus à l'hôpital pendant trois jours, ceux qui viennent d'au delà des Alpes pendant quatre jours, et les Espagnols pendant sept jours. En temps ordinaire, l'hospitalité est plus restreinte. Au moment de leur départ, les pèlerins étrangers reçoivent chacun un *sequin* (11 fr. 80 c.), et les autres un *scudo* 5 fr. 30 c.

HENRI MULLER.



PÈLERINS EN VUE DE ROME, d'après le tableau de M. Lehman.

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de M. Émile [illegible], administrateur de l'Univers Illustré. — Les coupons d'actions ou d'obligations ne sont pas reçus en payement. Le mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat-poste, le talon restant entre les mains de l'expéditeur comme garantie. — Les réclamations, demandes de changement d'adresse ou de renouvellement d'abonnement doivent indispensablement être accompagnées de la dernière bande collée sur l'enveloppe du journal. — Il ne sera fait droit à aucune réclamation de numéros ayant plus de deux mois de date.

Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue. — Le prix de chaque numéro est de 20 centimes pour la province, affranchissement compris.



PATINEURS A YOKOHAMA (JAPON), d'après le croquis d'un voyageur. — Voir page 30.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	5 f.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an. . . .	32 fr. »	64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	32 fr.
Trois mois .	[illegible] fr. »	16 fr.

[illegible]

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 503.
Mercredi 17 Janvier 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE.

CHRONIQUE

Paris respire. — Les petits marchands et les nouvelles caves de la Banque de France. — Le bal de Giulia Barucci. — Un noble étranger qui ne danse pas. — Les douleurs de Barnum. — Un Monsieur qui chante à lui seul le trio de *Guillaume Tell*. — La femme qui fume par les oreilles. — Une Parisienne qui mange une bourriche d'huîtres. — Où Barnum trouvera son affaire. — La plus petite scène de Paris. — Ce qu'on dit sur la scène et dans la salle. — Comment on pourrait gagner un million en Amérique. — Explication d'un dessin prussien. — Le grand Frédéric à cheval. — Histoire d'un Prince et d'un Colonel. — Trois jours de la vie d'un joueur. — Comment on perd soixante-quinze millions à l'écarté. — Un colonel qui a joué pour le roi de Prusse. — Où il est prouvé que la déveine n'est pas loin de la veine. — La dernière prière d'un mourant.

Paris respire... les baraques ont disparu du boulevard... la flânerie parisienne a repris son cours ordinaire; il était temps d'ailleurs que cela finît; l'horrible joujou qu'on avait inventé, ces pistolets à vingt-neuf sous, qui parlaient sur toute la ligne des boulevards, rendait toute promenade impossible; à présent l'ordre est rétabli partout et les petits marchands se reposent des fatigues de l'année nouvelle; je ne pense pas qu'ils aient fait une fortune assez considérable pour attendre impatiemment l'ouverture des nouvelles caves de la Banque de France que les journaux ont décrites dans leurs plus intimes détails, de façon à vous donner envie de déposer un million ou deux dans cette caisse de sûreté en pierre qui fait rêver aux trésors des Mille et une Nuits. Non! je ne pense pas que ces pauvres petits marchands se soient enrichis au point de prendre une large place dans la société parisienne et d'aspirer à une invitation au prochain bal de Giulia Barucci, dont l'annonce seule a ému tout ce monde de cavaliers qui portent des gilets en cœur et des fleurs à la boutonnière, et tout ce demi-monde de dames qui vont danser chez leurs voisines.

Un bal chez une personne qui occupe une position au Bois n'est d'ailleurs pas un mince événement à Paris; on en parle



FÊTE A BERLIN, SUR LA PROMENADE DES TILLEULS, à l'occasion du mariage de la princesse Alexandrine de Prusse avec le duc de Mecklembourg-Schwérin; dessin de notre Correspondant. — Voir la Chronique.

sur le boulevard comme d'un incident politique d'où dépend la paix de l'Europe. On demande :

— Eh bien ! à quand ce bal ?

Comme on dit à la Bourse :

— Eh bien! et les nouvelles du Mexique?

Quelle agitation, grand Dieu ! Il faut vraiment que Paris ait oublié de s'émouvoir pour autre chose pour qu'une simple sauterie dans un monde douteux puisse l'intriguer à ce point. Les couturières sont sur les dents... les modistes sont à l'ouvrage et les nobles étrangers, après avoir visité les monuments de la capitale, n'ont plus que le seul désir d'assister au fameux bal des Champs-Élysées.

~~~ Il est cependant un noble étranger à Paris qui ne songe pas à danser et que je plains de tout mon cœur: il loge au Grand-Hôtel et s'appelle Barnum; venu à Paris pour y engager la diva Adelina Patti, qui nous sera enfin rendue à l'heure où paraîtra cette chronique, et voilà le fameux exploiteur de phénomènes de tous genres qui ne sait plus où donner de la tête.

Pour une artiste qu'il cherchait, mille êtres fantastiques se présentent; du matin au soir on arrache la sonnette de l'appartement que M. Barnum habite au Grand-Hôtel.

— Monsieur Barnum ?

— C'est moi, monsieur.

— Vous cherchez des phénomènes, n'est-ce pas?

— Qui vous l'a dit?

— Le bruit public. Tel que vous me voyez, monsieur, je crois avoir un million de recette dans le gosier?

— Vous êtes artiste?

— Monsieur, j'ai à la fois une voix de basse, de ténor et de baryton... je chante à moi tout seul le trio de Guillaume Tell, et un jour que j'ai exécuté ce trio dans la cour de Rossini à Passy, l'illustre maestro m'a jeté une pièce de vingt sous...

— Monsieur, je regrette de ne pouvoir vous engager... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Drelin! drelin! la sonnette retentit de nouveau.

Cette fois-ci une dame se présente chez le fameux Américain ?

— Monsieur Barnum?

— C'est moi, madame.

— Mademoiselle, si vous le voulez bien... je suis Phémie.

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Ah bah! vous ne connaissez pas Phémie de la Closerie des Lilas?

— Non, mademoiselle.

— Eh bien, voilà la chose... Adolphe m'a quittée...

— Qu'est-ce que c'est qu'Adolphe?

— Un monstre que j'ai aimé... qui était à mes genoux... qui m'appelait son *petit lapin bleu*... ce qui ne l'a pas empêché de me quitter un beau matin... j'en suis toute triste et je voudrais bien gagner un million en Amérique...

— Quel genre de talent possédez-vous, mademoiselle?

— Vous allez voir... j'allume un londrès... j'avale la fumée... je bois une chope, un grog américain et deux petits verres... puis je rends la fumée par le nez et les oreilles. Eh bien, mon vieux, ça te va-t-il ?

— Mademoiselle, répond Barnum, les Américaines boivent de l'eau-de-vie comme les Parisiennes... elles fument plus que vous autres; ce n'est pas la *great attraction* que je cherche.

— Avec ça qu'elle est jolie ton Amérique! s'écrie la délicieuse enfant.

Et fermant violemment la porte derrière elle, elle s'éloigne.

Après la fumeuse, entre un autre phénomène. Une danseuse du *Casino Cadet*, un premier prix du Conservatoire... un homme qui a appris à un lapin le noble jeu de dominos... le propriétaire d'un cheval qui devine l'âge de toute personne de l'honorable société.

Heureux Américain qui assiste gratis au plus curieux spectacle que Paris puisse offrir à un étranger. Il voit défiler devant ses yeux éblouis tous les mystères du Paris grotesque, souterrain et excentrique.

Mais le spectacle, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, lasse à la fin, et Barnum succombait sous la fatigue.

Quand il fuyait son hôtel pour se promener sur les boulevards, cent phénomènes l'attendaient à la porte et l'escortaient dans ses promenades, et tous répétaient le même refrain :

— Il y a un million à gagner avec moi.

Et puis, en dehors de la fatigue que causent tant de sollicitations, il n'est pas agréable de se promener sur le boulevard en société avec des êtres extraordinaires qui désirent gagner un million soit par des talents impossibles, soit par des défauts physiques qui sont de nature à éveiller la curiosité parisienne. Barnum alors prit le seul parti possible. Il se déguisa pour échapper à tous ces chasseurs du million américain. Mais même sous son faux nez au bal de l'Opéra, il a été reconnu par une aimable Parisienne, dont la spécialité encore consiste à manger une bourriche d'huîtres sans s'arrêter, tour de force qu'elle exécute pour cinq louis dans les cabinets de nos restaurateurs à la mode.

Mais les arts sont dans le marasme.

Cette artiste en huîtres ne gagne que cinq louis par semaine, soit quatre cents francs par mois, et ce n'est pas avec un si mince revenu qu'une personne qui se respecte d'autant plus que les autres ne la respectent point pourrait monter une écurie à dix mille francs par cheval, et se faire dans le monde qui n'est point comme il faut la position que doit ambitionner une personne qui se fait remarquer dans la grande arène des cabinets particuliers.

~~~ Si j'étais à la place de Barnum, le choix ne me serait pas difficile dans la foule des excentricités parisiennes. J'engagerais la troupe du PETIT-THÉATRE, qui joue la comédie dans les environs de la Bastille, et je vous jure bien que j'étonnerais les Américains.

Le Petit-Théâtre mérite une mention spéciale.

Pas de loges, pas d'avant-scènes, aucune baignoire. C'est grand comme une salle à manger. Les places les plus chères sont à un franc vingt-cinq centimes, et les jours de grande recette on peut bien faire vingt louis.

Trois rangs de banquettes d'estaminet représentent les fauteuils d'orchestre, où l'on arrive après avoir traversé le parterre; autant passer à travers les cages du Jardin des Plantes, car il est plus facile de dompter un lion qu'un titi parisien.

Au premier rang de l'orchestre brille un sergent de ville, et je vous jure bien que sa présence n'est point un luxe effréné. Pour donner à nos lecteurs une légère idée de ce théâtre, j'emploie le dialogue :

UNE SCÈNE DE COMÉDIE AU PETIT-THÉATRE.

LE JEUNE PREMIER, [illegible]

Enfin, chère Françoise, je suis donc près de vous.

UN OUVRIER, [illegible]

Oh ! c't'affaire.

(On rit.)

LE JEUNE PREMIER, sans se [illegible]

Si vous saviez combien je vous aime !

UN TITI, dans la salle.

C'est pas à faire !

LE SERGENT DE VILLE [illegible] semble exprimer par un geste bien senti que cela va se gâter, puis il se rassied.

LA JEUNE PREMIÈRE.

Et moi aussi, je vous aime.

L'OUVRIER, dans la salle.

Qué chance !

PREMIÈRE OUVREUSE, à sa voisine.

Cette pièce est charmante.

LA JEUNE PREMIÈRE.

Parlez sans retard à mon tuteur.

UN TITI.

Il est au café !

(On rit.)

LE SERGENT DE VILLE exprime par une pantomime vive et animée [illegible] saura au besoin faire respecter [illegible]

LE JEUNE PREMIER, quand l'ordre est rétabli.

Continuons.

LA JEUNE PREMIÈRE.

Oh ! dis-moi encore que tu m'aimes !

L'OUVRIER, dans la salle.

Rends-la heureuse !

LE SERGENT DE VILLE [illegible] mouvement [illegible]

SECONDE OUVREUSE, se tapant sur la poitrine.

Il y a de ça dans la pièce.

PREMIÈRE OUVREUSE.

C'est mon neveu qui joue le notaire de la fin. J'ai une peur. Dame ! c'est son premier essai.

SECONDE OUVREUSE.

Le contrôleur m'a dit que votre neveu allait très-bien, et que s'il continuait il gagnerait l'année prochaine ses quarante sous par jour.

(Pendant ce temps la pièce a marché sans accident.)

LA JEUNE PREMIÈRE.

Ainsi, c'est convenu ?

LE JEUNE PREMIER.

Oui, je parle à ton tuteur et dans huit jours la noce ! (A l'orchestre.) Allez donc !

(La pianiste, qui a des roses dans les cheveux, donne l'accord et entraîne les quatre musiciens. Couplet.

L'OUVRIER.

Bis ! Bis !

QUELQUES TITIS.

A la porte la musique.

UN IVROGNE.

Qu'on me rende mon argent ! J'aime pas l'opéra !

LE SERGENT DE VILLE, se décidant enfin à parler

Assez !

(Le [illegible])

LE JEUNE PREMIER, après avoir jeté un regard inquiet sur le souffleur.

Je cours chez ton tuteur.

L'OUVRIER.

Conduis-la donc chez le maire, et que ça finisse !

LE TITI.

L'écharpe du maire est chez la blanchisseuse.

C'est le mot de la fin; tumulte effroyable; le sergent de ville pénètre dans le tas et met l'interrupteur à la porte; cinq minutes après, c'est à recommencer.

Eh bien! j'avoue humblement que je ne connais point l'Amérique, mais je serais fort étonné si, avec un pareil spectacle, il n'y avait pas un petit million à gagner pour un spéculateur hardi.

~~~ Quelques mots sur un dessin que nous publions aujourd'hui et qui représente *les Tilleuls* — le boulevard des Italiens — de Berlin, le soir des fêtes qui eurent lieu à l'occasion du mariage de S. A. R. la princesse Alexandrina de Prusse, qui vient d'épouser un prince de Mecklenbourg, général au service de la Prusse. J'obéis d'autant plus volontiers à la prière qu'on m'a adressée de donner quelques lignes sur ce dessin que cette petite excursion à Berlin me mène forcément à une anecdote fort curieuse.

Voici d'abord les détails sur le dessin :

Ainsi que je l'ai dit, il représente la principale rue de Berlin dans laquelle se trouvent le palais royal, le palais du prince héréditaire et toute une suite d'habitations de premier ordre. Devant le palais du roi est la belle statue du grand Frédéric, exécutée par Rauch. C'est un monument gigantesque en bronze. Le héros de la guerre de Sept ans est à cheval, la canne traditionnelle à la main, tournant la tête vers l'Université prussienne. Le roi Guillaume III, consulté par l'artiste qui désirait savoir si le grand Frédéric devait regarder le palais royal ou les bâtiments de l'Université prussienne, a décidé que l'artiste devait le représenter tel qu'il est, c'est-à-dire détournant le regard des splendeurs de la royauté pour contempler la pépinière des arts et des sciences du pays. Sur ce monument même une large place a été réservée aux illustres écrivains qui ont illustré le règne de Frédéric le Grand, et l'on y aperçoit pêle-mêle les hommes d'épée, les savants et les littérateurs qui ont, les uns et les autres, contribué à l'éclat du gouvernement du grand Frédéric.

Et voici maintenant l'anecdote :

J'ai dit que le prince de Mecklenbourg est général au service de la Prusse... On compte dans l'armée prussienne beaucoup de petits princes de la Confédération, et l'un d'eux qui a, il y a quelques années, épousé une grande dame, allié à la maison du roi, était un des plus grands joueurs de l'Allemagne.

Une nuit, au Jockey-Club de Berlin, le prince s'assit à une table d'écarté, en face du baron Z..., colonel de la garde royale.

On joua quinze ou vingt louis d'abord... puis cinquante louis; ensuite dix mille francs.

Le colonel eut un bonheur inouï.

Au bout de douze heures, pendant lesquelles les deux joueurs n'avaient pas mangé, le prince demanda un armistice.

— Altesse, dit le colonel, je vous donnerai votre revanche ce soir.

— Point! fit le prince, je prétends la prendre après le déjeuner.

— Soit?

On déjeuna, puis on retourna à la table de jeu.

Le lendemain le prince avait perdu quatre millions.

Les deux adversaires tombaient de fatigue, et le prince exigeait quand même une nouvelle revanche. Le colonel qui appartenait à l'une des grandes maisons de l'Allemagne, et qui n'attachait pas une trop grande importance à un million, ne refusa jamais.

Le deuxième jour on jouait un million en cinq points.

Enfin, après une lutte qui n'avait pas duré moins de soixante-douze heures, le prince se leva; il devait soixante-quinze millions à son adversaire.

Après les ivresses du jeu vint l'heure du réveil... le prince était perdu, car une dette de jeu reste une dette de jeu, même quand elle atteint ces proportions fabuleuses.

Le prince courut au château et demanda une audience au roi.

— Sire, dit-il, voici ma situation : j'ai perdu soixante-quinze millions au jeu.

— Contre qui ?

— Contre le colonel de Z...

— Et vous payerez dans les vingt-quatre heures? demanda le roi d'un ton sévère.

— C'est impossible; en vendant toutes mes terres, j'obtiendrais à peine la moitié de la somme. Sire, que faut-il faire?

— Monsieur, lui répondit le roi, il faut aller attendre ma réponse dans la forteresse de Spandau.

Le prince salua, fit atteler et se dirigea vers la prison d'État. Deux heures après le colonel était devant le roi.

— C'est vous qui avez gagné soixante-quinze millions au prince X...? demanda le roi.

— Oui, sire.

— Vous savez que le prince se trouve dans l'impossibilité de payer ?

— Je le sais, sire. Aussi je voulais continuer et donner au prince l'occasion de s'acquitter.

— C'est inutile, nous tâcherons d'arranger l'affaire. Seulement, ajouta le roi en souriant, je vous demande du temps pour le prince. Combien me vendrez-vous votre créance ?

— Je prie Votre Majesté de l'accepter en échange d'une faveur que je sollicite.

— Laquelle ?

— De gagner le grade de général sur le champ de bataille dans les duchés.

— Soit, monsieur, dit le roi.

Et comme le colonel allait se retirer, le roi le rappela.

— Un mot encore, dit-il: je ne veux pas que vous ayez perdu vos trois jours et vos trois nuits. Vous et vos héritiers, vous toucherez à perpétuité les intérêts du capital sur ma cassette.

Le lendemain le colonel partit pour les duchés. Il arriva au quartier général une heure avant l'assaut de Düppel.

A midi il était mort. Une balle danoise lui avait traversé la poitrine. Mais avant d'expirer, le colonel eut le temps de dicter une supplique au roi, dans laquelle il demanda la grâce du prince.
~~~

Et comme on ne peut rien refuser à un mourant, le roi accorda la grâce qu'on lui demandait.
Les héritiers du colonel touchent sur la cassette du roi les intérêts des soixante-quinze millons.

ALBERT WOLFF [illegible].

BULLETIN

On va abattre à Paris, avant le 15 avril, 349 maisons : 66 maisons tomberont dans la Cité pour l'emplacement de l'Hôtel-Dieu ; 147 à la place Maubert et dans les rues adjacentes pour le prolongement de la rue des Écoles, 84 à la pointe Saint-Eustache pour la continuation de la rue Turbigo, et 42 de la Chaussée-d'Antin à la rue Laffitte pour l'achèvement de la rue La Fayette.

Des congés sont signifiés à un peu plus de 10,000 locataires qui seront tous plus ou moins indemnisés. En général, on accorde le prix d'un terme aux locataires qui n'ont point de bail.

On s'est demandé avec intérêt ce qu'étaient devenus les héros de la guerre américaine. La chronique commence à satisfaire la curiosité légitime du public européen. L'*Avenir national* a dit déjà que Joe Johnstone était directeur de roulage, et que Forrest exploitait une scierie mécanique. Voici ce que nous apprend encore le même journal :

Burnside est agent de chemins de fer dans la Pensylvanie; Buttler est manufacturier dans le Massachusetts; Schurr est à Washington correspondant du *New-York Tribune ;* Siegel est rédacteur en chef d'un journal allemand à Baltimore; Franklin est surintendant de la fabrique d'armes de Colt, à Hartfort; W.-S. Smith, ex-général de cavalerie, fait de l'épicerie à Chicago; M.-S. Patrick, provost-marshal général de l'armée de Grant, est fermier à New-York; Ferrero donne des leçons de danse; Percy Wyndoun, des leçons d'escrime.

Parmi les généraux du Sud, Buckner est à la tête d'un journal à la Nouvelle Orléans; Gardner est l'un des rédacteurs d'un journal local; le général qui a repoussé Franklin et ses 15,000 hommes à la fameuse attaque de la passe Garine, tient un bateau à Houston, dans le Texas; C.-F. Anderson est commissaire-priseur, après avoir été boucher; D.-M. Thomas est employé sur un bateau à vapeur du Mississipi, et Wheeler est commissionnaire en marchandises à Augusta, dans la Georgie.

La magnifique collection de bas-reliefs assyriens provenant tous du palais de Nemrod, et genereusement donnée par M. Delaporte, consul général de France, au musée impérial, vient d'être placée dans les galeries du Louvre. Ces monuments, dont plusieurs sont gigantesques, appartiennent à une époque tres-reculée, et qui n'était representée jusqu'à présent dans nos collections que par un seul petit morceau de sculpture.

Listz a été officiellement prié de composer une marche et une messe pour le couronnement de l'empereur d'Autriche comme roi de Hongrie, qui doit avoir lieu prochainement à Pesth.

M. le prince de la Moskowa, dit le *Nord,* est le vingt-septieme titulaire de la grande vénerie. Ses prédécesseurs furent : le comte de Maulevrier, duc de Guise, deux ducs d'Aumale, duc d'Elbeuf, deux ducs de Rohan, le chevalier de Rohan, marquis de Soyecourt, deux ducs de la Rochefoucauld, comte de Toulouse, duc de Penthièvre, prince de Lamballe, prince de Wagram, marquis de Lauriston, maréchal Magnan.

La grande vénerie n'avait été érigée en grand office de la maison du roi que par le roi Charles VI.

On a placé, dans le foyer du Théâtre-Français, la statue en marbre blanc de Mlle Mars et celle de Mlle Rachel, aussi en marbre blanc, toutes les deux assises.

Londres a, comme Paris, son égout collecteur, son grand egout, terminé cette année et dont la longueur depasse 80 milles (108,320 mètres).

Ce travail a coûté plus de 4 millions sterling (100 millions de francs).

Le 800e anniversaire de la fondation de Westminster a été célébré recemment avec une grande solennité.

Cette abbaye fut fondée en 1066 par celui des rois saxons dont le souvenir est resté le plus populaire : Édouard le Confesseur.

On vient de disposer sur un pupitre, sous les vestibules de toutes les mairies, un énorme registre divisé par arrondissements, lequel donne aux personnes interessees l'indication de tous les appartements à louer.

Cette innovation date du 1er janvier courant.

TH. DE LANGEAC.

LES GUERRES DE L'INDE

Nous avons déjà dit quelques mots à nos lecteurs de la longue guerre d'escarmouches dont le Bhoutan était le théâtre il y a peu de temps encore. Grâce à l'obligeant crayon d'un des officiers de l'expedition, nous pouvons donner encore un dessin relatif à cette intéressante expédition. C'est la vue d'un campement anglais dans la vallée de Bala, près de Buxa-Dooars. Cette position, qui a été plusieurs fois prise et reprise sur l'ennemi dans le cours de la campagne, ne laissait pas d'être fort importante en ce qu'elle commande les principales routes qui conduisent à Punakha, la capitale du Bhoutan.

Si le conflit avec les peuplades de ce pays peut être momentanément considéré comme terminé, l'armée anglo-hindoue n'a pas à se reposer pour cela. Les courriers de Bombay nous apprennent que des troubles viennent d'éclater dans l'Afghanistan et à la frontière du Punjaub.

Les contrées montagneuses de cette partie du vaste empire des Indes servent de repaire à une race à demi sauvage qui ne vit que de rapines et de pillages. C'est en vain que depuis de longues années les chefs de l'Hindoustan, de Cachemire et de Caboul ont fait des efforts pour les soumettre. Le gouvernement anglais du Punjaub a lui-même tenté vainement, à plusieurs reprises, de châtier ces hardis montagnards, qui trouvent dans leurs rochers un refuge inaccessible. Leur manière de se defendre contre l'approche de l'ennemi rappelle assez celle que pratiquaient les Gaulois de la Savoie et du Dauphine se defendant contre l'invasion romaine.

Se servant des armes mêmes que la nature leur fournit, ils se retranchent au sommet des pics entre lesquels se resserrent les défilés par où l'on peut marcher sur eux. Là, ils attendent l'ennemi et, lorsqu'il paraît, l'assaillent de pierres énormes et de morceaux de roche contre lesquels les armes sont impuissantes.

Une de nos gravures donne une idée de ce genre de combat que l'armée anglaise est souvent appelée à soutenir dans les montagnes de l'Inde.

HENRI MULLER.

LA FILLE DE L'ÉMIGRÉ [1]

(suite).

Les gentlemen maigres se promenaient gravement, balançant leurs longs torses sur leurs hanches aiguës, auxquelles s'attachaient gauchement des jambes osseuses, dessinées, selon le nu, par des pantalons à justes tibias. Au-dessus du torse, il y avait de hautes cravates inflexibles et nouées avec une rigueur mathématique. Dans les cravates, il y avait des vertèbres qui soutenaient des figures anguleuses, ornées d'yeux incolores et de favoris déteints.

Les gentlemen gras faisaient frémir sous le fardeau de leur embonpoint des banquettes et des fauteuils très-bien rembourrés. Ils étaient rouges comme des tomates mûres.

Lord Templemore Dogg était le plus rouge d'entre eux.

Autour d'une table ronde, située au milieu du salon principal, une vingtaine de jockeys etaient réunis et paraissaient puissamment préoccupés.

De ce groupe sortaient de temps en temps des paroles brèves et inquiètes.

— Cent livres pour Polyphemus ! disait l'un.

— Deux cents pour Child of the Royal-Puff ! répondait l'autre.

Il faut que le lecteur nous fasse la grâce de s'approcher avec nous de cette table ronde et jette son regard curieux par-dessus les têtes pommadées des gentlemen qui l'entourent.

Ceci est un trait de mœurs authentique, et mérite certainement une mention honorable.

La table ronde est bordée par une bande circulaire de papier blanc, qui figure assez bien, en petit, la lice d'un hippodrome.

Des deux côtés de cette bordure en papier s'élèvent de minces barrières de carton. Il n'y a rien autre chose sur la table.

Pourtant vingt personnages, doués de raison, se penchent à l'entour et regardent comme si leur vie dépendait de ce qui se passe sur la bordure blanche.

Vingt binocles y sont braqués à demeure et les gageures vont leur train.

— Trois cents livres pour Child of the Royal-Puff !

— Quatre cents livres pour Polyphemus !

. Ces gens-là sont-ils des fugitifs de Bedlam ? Regardez mieux; essuyez les verres de votre lorgnon, obscurcis par le brouillard britannique, et regardez encore.

— Voyez-vous ces deux petits points noirs qui se meuvent sur le papier blanc ? l'un de ces points se nomme Polyphemus, l'autre a nom Child of the Royal-Puff.

— Ah bah ! ...

— Positivement... Polyphemus est une fourmi bien connue pour la vitesse de sa marche, et Child of the Royal-Puff est une araignée naine qui a fait perdre et gagner bien des guinées...

La fourmi et l'araignée *courent,* sans jockey, hélas ! car on n'a pu trouver de cirons assez obéissants pour endosser la veste voyante, chausser les bottes molles et se faire *entraîner* par un jeûne de quinze jours.

Sans cela, la fête serait complète, et la joie de ces honnêtes gentlemen ne connaîtrait point de limites. Mais on se passe des jockeys.

Voyez ! l'araignée a de plus longues pattes que la fourmi, mais elle se prélasse, la paresseuse, elle *flâne* et perd un temps précieux à jeter çà et là d'imperceptibles fils. La fourmi, au contraire, va toujours un train égal. Son propriétaire ne la donnerait pas pour cent guinées.

C'est la perle des fourmis. Quand elle aura vécu, on essayera de l'empailler, ou tout au moins de faire sa statuette, afin que les siècles futurs puissent contempler, à leurs moments perdus, cet insecte recommandable.

— Cinq cents livres pour Polyphemus !

— Mille livres pour Child of the, etc.

Si l'Angleterre n'existait pas, il faudrait la construire sur pilotis.

Eustache, en entrant, s'en alla tout droit à lord Dogg et lui tendit le doigt. Lord Dogg gronda sourdement une exclamation de colère; mais ce premier tribut payé à sa mauvaise humeur, il reprit incontinent son flegme national et reprit automatiquement :

— How do you do ?

— Très-bien, milord, très-bien, répondit Eustache. Permettez-moi de m'informer des nouvelles de la santé de votre seigneurie.

— Infômé-vos ! répliqua lord Dogg.

— Et de celle de milady...

— No !... répondit cette fois milord; infômé pas vos...

Eustache crut avoir mal compris et n'insista pas.

Lord Dogg se leva sans plus prononcer une seule parole et se dirigea vers un tapis vert où il s'assit en face d'Eustache. Ils jouèrent en silence pendant deux heures.

Les guinées de milord semblaient avoir un attrait particulier pour les poches d'Eustache, qui gagnait toujours.

Au bout de deux heures, lord Dogg repoussa son fauteuil et croisa ses mains sur son gilet.

— Vous ne jouez plus, milord ? demanda Eustache.

Milord ouvrit par trois fois la bouche et ne parla point.

Il semblait chercher ses mots pour entamer une communication importante.

— Sir Arthur, commença-t-il enfin, voye-vos... oh ! yes...

— Plaît-il ? dit Eustache.

— No..., il ne plaisé pas, sir Arthur, diabel !

— Milord ?

— Il déplaisé rémàquablement, voye-vos !

Eustache ne comprenait pas du tout. Lord Dogg semblait faire effort pour contenir une colère naissante.

Les veines de son front se gonflaient et un tremblement nerveux agitait les paupières sans cils de ses gros yeux.

— Rémàquablement ! répéta-t-il. Oh ! yes... je croyé, sir Arthur, que vos vôlez appôter le trouble dans le menédge de moâ.

— Y songez-vous, milord ! s'écria Eustache, qui ne put réprimer un sourire.

— Je songé, sir Arthur... je trôvé tute cela intolerèble !... Et je disé de prender gardé à vos, pâce que j'été jalu !

A ces mots, prononcés d'une voix étranglée, milord ferma les poings et rejeta violemment la masse d'air qui oppressait sa poitrine.

Puis il tourna le dos et se retira lentement.

— Il est fou, pensa Eustache, qui se mit tranquillement à compter son gain.

Le gain était honnête. Eustache, sans plus penser à la boutade de lord Templemore Dogg, s'assit à une table et parcourut les journaux. C'était déjà la coutume en Angleterre de faire servir la quatrième page des gazettes au même usage que les Petites-Affiches.

Voici ce que lut Eustache dans une feuille de Glascow :

« M. le marquis de la Veyre, émigré français, prie M. le comte Arthur d'Arrhans, en quelque lieu que soit ce dernier, de lui faire savoir de ses nouvelles. »

Lointier relut par trois fois ces deux lignes et se prit à rêver.

— C'était une charmante fille ! dit-il enfin. Le vieux marquis a encore une fort belle fortune, et ce serait une affaire d'or... Oui !... mais ils doivent connaître son écriture !... Ma foi, je crois que le plus simple serait de prendre la poste et d'aller à Glascow... Marthe l'aimait, j'hériterai de cela comme du reste... D'un autre côté, je dépisterai ainsi ce coquin de Brunet, qui commence à devenir fatigant outre mesure... Allons ! c'est un coup de partie ! il s'agit seulement de bien commencer son jeu. .

VI

[illegible]

Eustache Lointier quitta le club des Jockeys au moment où *Child of the Royal-Puff* arrivait au but, passant d'une longueur de tête *Polyphemus ; Commodore Nelson,* autre fourmi engagée, s'était dérobée dès le commencement de la course.

Eustache revint tout pensif à son hôtel de Piccadilly.

Les lignes qu'il venait de lire dans le journal de Glascow le préoccupaient outre mesure.

Il balançait les avantages et les inconvénients d'un acte d'audace. Il hésitait.

Néanmoins, l'aventure avait de quoi tenter un chevalier d'industrie; elle était séduisante, et présentait, en définitive, des chances de succes.

Eustache ne pouvait rester longtemps indecis.

Il aborda Brunet, son camarade valet de chambre, d'un visage joyeux.

— J'ai gagné trois cents livres, lui dit-il; cela marche. Tu n'attendras plus longtemps désormais... Nous compterons ensemble dans trois jours.

— Pourquoi trois jours ? demanda Brunet.

— Je te réserve une surprise, mon brave : tu verras !

Brunet le regarda en dessous d'un air soupçonneux, mais ne jugea point à propos de renouveler la discussion.

Il prépara la toilette de bal de son maître, et bientôt Eustache fut couvert d'habits véritablement somptueux.

Sous ce costume, il était charmant et de tournure à mettre à l'envers plus d'une cervelle de gentlewoman, abstraction faite même de lady Ophelia Dogg, qui n'avait point de cervelle.

Il monta dans une voiture de place, et ordonna qu'on le

[1] Voir les numéros de [illegible]

conduisît à l'hôtel de lady Moore Mac-Rea.

Brunet, resté seul, prit les habits que son maître venait de quitter afin de les serrer.

— C'est étonnant! grommela-t-il, j'ai beau me fâcher, je continue de jouer mon rôle en conscience, et je le sers tout de bon.. Voyons donc s'il n'a pas oublié dans ses poches ce fameux portefeuille... Je donnerais mon petit doigt à couper pour le tenir... mais non! les poches sont vides.. Ah!!!

Ce dernier mot fut un cri de joie.

Brunet venait de sentir, à travers l'étoffe de l'habit d'Eustache, un paquet de papiers. Il fouilla vivement et demeura désappointé. Ce n'était que le journal de Glascow, que Lointier avait pris au club des Jockeys.

Brunet le froissa d'abord avec colère, puis, par ennui, il se prit à le parcourir et tomba bientôt sur l'article qui avait tant ému son maître

— Trois jours! s'écria-t-il; le coquin m'a dit trois jours, mais, dans trois jours, il y a trois fois le temps de prendre la poste... Évidemment il a lu ces lignes... Il va tenter de m'échapper... Morbleu! je vais le suivre désormais comme son ombre, et s'il bronche... tant pis pour lui!

Pour que le lecteur n'interprète pas ces dernières paroles d'une façon trop bucolique, nous lui rappellerons que Brunet avait été l'un des bas officiers de la Convention

Cela doit suffire pour donner une sanglante portée à sa menace.

La voiture d'Eustache Lointier sillonnait cependant la boue épaisse des rues de Londres.

Elle s'arrêta bientôt devant l'hôtel de lady Moore Mac-Rea.

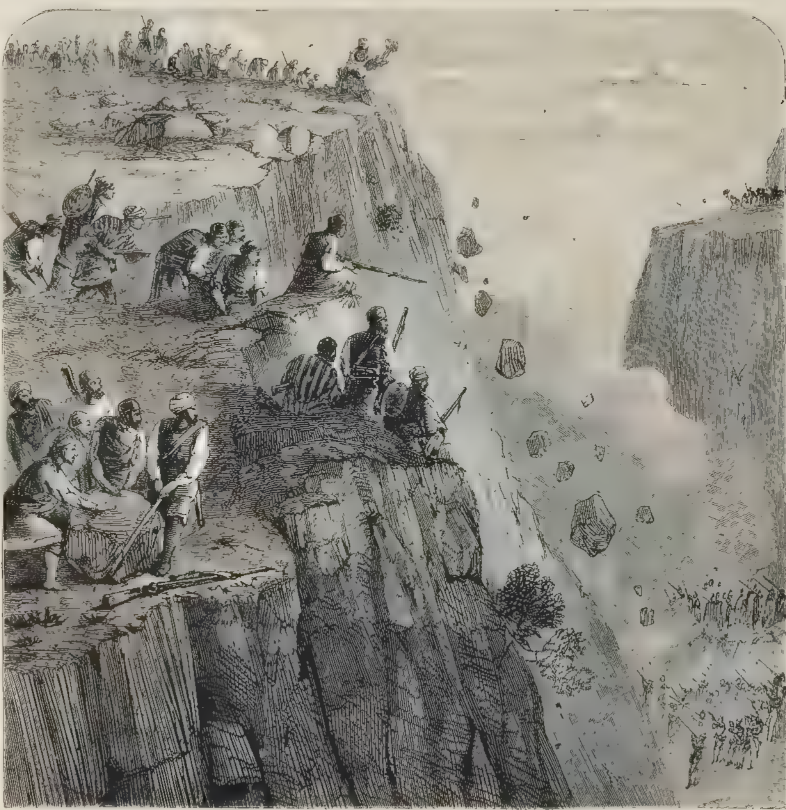
Lointier sauta lestement sur les dalles du trottoir, et jeta un souverain à son cocher.

Tandis que celui-ci lui rendait sa monnaie, un piéton traversait la rue, enjambant çà et là de larges flaques de boue, et franchissait, lui aussi, la grille de l'hôtel.

Une fois entré, ce piéton ressemblait exactement à ceux qui venaient en voiture, car, un soir de bal, il n'y a point de différence saisissable entre la misère et l'opulence. — Nous parlons seulement du sexe masculin. Pour l'autre sexe, il y a toujours la différence qui existe entre la modeste broderie domestique et le point d'Angleterre, entre le strass et le diamant, sans parler de l'intervalle qui sépare le luxe lourd de l'élégante distinction, — le faste de la grâce, — la fille d'un usurier de la fille d'un gentilhomme

Eustache et le piéton arrivèrent ensemble au bas du perron et le montèrent de compagnie, mais sans se regarder.

Sur le perron s'ouvrait un vaste vestibule, puis venait un double escalier



TRIBUS SAUVAGES DE L'INDE OCCIDENTALE, DÉFENDANT LE PASSAGE D'UN DÉFILÉ,
Dessin d'un officier de l'expédition anglaise. — Voir page 35.



GUERRE DU BHOUTAN. — CAMPEMENT ANGLAIS DANS LA VALLÉE DE BALA, dessin d'un officier de l'expédition. — Voir page 35.



RUBENS ET SA FAMILLE : tableau de Rubens faisant partie de la collection du château de Blenheim. — Voir page 38.

dont les degrés de marbre étaient, ce jour-là, ornés de fleurs et de feuillages.

Eustache prit la rampe de droite; le piéton monta par la rampe de gauche.

Ils traversèrent parallèlement l'antichambre où foisonnait une armée de grooms et de laquais. L'antichambre donnait entrée dans le premier salon par deux portes symétriquement placées sur le même plan, à quinze pieds l'une de l'autre.

Au moment où Eustache se faisait ouvrir la première, le piéton entrait par la seconde.

Ils donnèrent ensemble leurs noms aux huissiers, qui les annoncèrent aussitôt.

— M. le comte Arthur d'Arrhans ! dit le premier huissier d'une voix éclatante.

— M. le comte Arthur d'Arrhans ! cria au même instant le second.

Les deux nouveaux venus se regardèrent alors. Eustache pâlit et perdit contenance.

Arthur d'Arrhans s'élança vers lui, et, l'œil en feu, la menace à la bouche, le saisit violemment par le bras.

Il y avait un large espace libre entre les portes d'entrée et les premiers groupes des invités.

En France, cette double annonce du même nom, qui avait certes quelque chose d'étrange, et la ressemblance frappante de ces deux hommes, dont l'un, on pouvait du moins le supposer, était un usurpateur et un larron de noblesse, eût bien vite attiré la foule et rassemblé les curieux. Chez lady Moore Mac-Rea, il en fut autrement : nul ne bougea.

C'était à peine si les gentlemen composant les groupes les plus rapprochés jetèrent sur nos deux homonymes un court et pudique regard.

C'est ici le cas de rendre à John Bull une justice d'autant plus éclatante que nous sommes moins porté d'ordinaire en sa faveur. Soit à cause de son flegmatique orgueil, qui l'engage à s'intéresser modérément aux actes d'autrui, soit par suite d'une délicatesse de digne et bon aloi qui n'est réellement point dans nos mœurs à nous, John Bull se montre, en toute occasion où sa personnalité n'est pas directement intéressée, d'une miraculeuse discrétion. Il n'interroge pas, il n'écoute même pas. Et, en vérité, notre gentlemanry, au lieu de prendre à l'Angleterre ses twines disgracieux, ses malodorants mac-intosh et son grotesque vocabulaire équestre, ferait mieux de lui emprunter un peu de cette qualité précieuse et vraiment surbourgeoise : la discrétion.

Eustache et Arthur restèrent donc isolés entre les deux portes refermées.

— Misérable ! s'écria le jeune comte qui retint avec peine les éclats de sa voix irritée; toi, ici, sous mon nom !

— Ayez pitié, Arthur, murmura Lointier. Je suis à votre merci, ne me perdez pas !

— Ne pas te perdre ! te laisser porter le nom de mon père !...

Eustache avait été pris à l'improviste; il n'essaya point de payer d'effronterie.

— Je vous rendrai tout, interrompit-il précipitamment. Je vous rendrai vos papiers, je quitterai Londres... N'exigez pas davantage, Arthur, et souvenez-vous que je vous ai sauvé la vie.

Le jeune d'Arrhans hésita. Eustache reprit d'un ton suppliant.

— J'ai cédé à un mouvement de vanité folle, monsieur le comte. Pardonnez-moi. J'expierai cruellement ma faute en regrettant toute ma vie le noble rôle que j'ai joué durant quelques jours... Mais, par pitié ! que je puisse au moins disparaître sans éclat de ce monde brillant où j'occupais une place usurpée. Que je n'aie point la honte de voir tous ces regards, amis naguère, se fixer sur moi avec dédain et pitié !... Laissez-moi quelques heures pour opérer ma retraite... Quand je ne serai plus là... demain, Arthur ! vous pourrez leur dire que j'étais un traître... un lâche... un imposteur !

Eustache mit, entre ces trois derniers mots, deux soupirs hypocrites admirablement modulés.

— Sais-je si vous ne me trompez point encore ? dit Arthur après un silence, qui me répond de vous ?

— Je vous ai menti bien souvent, et votre défiance est juste, répliqua Eustache humblement... Je n'ai pas sur moi votre portefeuille; sans cela je vous le rendrais sur-le-champ. Mais voici ma carte. Le premier venu de ces gentlemen pourra vous dire que l'adresse, inscrite sous mon faux nom, est au moins véritable. Venez demain, à huit heures. Avant de partir, je vous rendrai tout ce qui est à vous... Mais soyez généreux, Arthur. Voici quelques Français qui s'approchent et nous observent... Pour la vie que je vous ai donnée, il y a quelques mois, je vous demande de m'épargner le supplice d'un affront public... que je supporterais sans murmurer, monsieur le comte, car loin de moi la pensée de me prévaloir de vos titres de famille qui sont encore entre mes mains.

Il y avait dans cette fin de phrase une imperceptible nuance de menace.

Lointier recouvrait peu à peu sa présence d'esprit. Il se souvenait de ses avantages, et poussé à bout en ce moment, il aurait certainement engagé une lutte dont l'issue ne se pouvait point prévoir.

N'avait-il pas pour lui la possession du nom et des titres ?

Ce ne fut point pourtant la crainte qui détermina la réponse d'Arthur. Lointier lui avait sauvé la vie à Saint-Malo, et le jeune comte se crut obligé d'honneur à user envers lui de clémence.

— Allez, dit-il, je vous donne trêve pour cette nuit. Mais n'essayez pas de m'échapper. Je ne vous perdrai pas un instant de vue, et demain...

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

UN TABLEAU DE RUBENS

Lorsque le fameux duc de Marlborough, premier du nom, fut devenu le vainqueur d'Audenarde et de Malplaquet, plusieurs grandes villes des Pays-Bas, notamment Anvers, Gand et Bruxelles, tinrent à honneur de témoigner par des présents de leur gratitude envers le héros qui venait de repousser l'étranger de leur territoire.

Le sachant grand admirateur des œuvres de Rubens, ces villes lui offrirent quelques-unes des toiles les plus remarquables du maître, et ce fonds, augmenté d'achats faits par le duc lui-même, forma bientôt la magnifique galerie qu'on admire encore en Angleterre au château de Blenheim, et qui est certainement la collection la plus riche en Rubens que possède un particulier.

L'une des principales pièces de cette collection est le tableau de famille que nous reproduisons. Le maître s'y est peint en personne avec un de ses jeunes enfants et sa deuxième femme, Héléna Fourment ou Formann, dont il ne craignit pas d'unir les seize printemps à ses cinquante-trois années. Lorsqu'eut lieu ce second mariage, il y avait quatre ans que sa première femme, Isabelle Brant, était morte, lui laissant deux fils. Rubens eut encore cinq autres enfants d'Héléna Formann, qui épousa après sa mort le baron Broeckhoven, noble flamand au service de l'Espagne dans les Pays-Bas.

On reconnaît assez dans cette opulente beauté du Nord le type de femme aux puissants contours, à la carnation luxuriante que le peintre s'est souvent plu à reproduire dans ses toiles, et dont il gratifiait également ses nymphes et ses grandes dames, Madeleine éplorée aussi bien que Vénus.

P. DICK.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Une bizarre maladie. — La jeune fille au voile. — Une névrose. — Un aveugle sourd et muet. — Son histoire. — Son éducation. — Manière qu'il emploie pour *entendre*. — Ses réflexions et ses études. — Hérédité [illegible]

Le docteur Guibout a entretenu récemment la Société médicale des hôpitaux d'une de ces maladies bizarres et pour ainsi dire romanesques devant lesquelles la science ou plutôt « l'art médical, » comme dit M. Trousseau, reste impuissant, qui déconcertent toutes les idées reçues et qui se présentent sans antécédents analogues.

Il s'agit d'une jeune fille de vingt-trois ans, Mlle Augustine B..., qui mange de bon appétit, qui digère à merveille, qui dort d'un sommeil excellent, dont toutes les conditions de santé sont bonnes, la taille bien développée et qui jamais n'a éprouvé la moindre attaque de nerfs.

Son père et sa mère, doués d'une constitution robuste, exploitent en province, à deux cents kilomètres de Paris, en un pays sec et salubre, une vaste ferme d'un produit lucratif.

Leur fille a toujours vécu près d'eux sous la direction d'une institutrice âgée, d'une piété douce, d'un esprit sérieux, d'un caractère un peu froid, d'une grande rectitude de jugement, et qui ne pouvait par conséquent en aucune façon surexciter le système nerveux de son élève.

Il y a dix-huit mois environ la jeune fille, naguère joyeuse et insouciante, devint triste et prit des habitudes silencieuses. Évidemment elle ressentait de la souffrance, soit physique, soit morale, mais elle le cachait soigneusement à tous, même à sa mère. A la fin, vaincue par les sollicitations de cette dernière, elle lui avoua que, toutes les fois qu'elle portait ses regards sur les yeux d'une personne, même de la famille, ou que les yeux de cette personne s'attachaient sur elle, elle ressentait un malaise indéfinissable. Son estomac se resserrait, une sueur froide et abondante baignait tous ses membres, et il fallait qu'elle recourût à de puissants efforts de volonté pour ne point éprouver des convulsions et des syncopes. Une courbature générale qui se prolongeait pendant plusieurs heures résultait toujours de cette lutte si pénible.

L'état de la malade prit ensuite et graduellement un caractère tellement grave, que les parents de Mlle Augustine B... durent l'autoriser à porter constamment un voile épais qui empêchait ses yeux de se porter sur ceux qui l'entouraient, et de recevoir l'impression du regard non-seulement des étrangers, mais encore de son père et de sa mère.

Depuis lors ni crises nerveuses, ni sueurs, ni malaise ne se manifestèrent chez elle, à moins qu'elle ne quittât son voile.

« Ce fut dans cet état, dit le docteur Guibout, que ses parents l'amenèrent à Paris, et la confièrent à mes soins vers le 15 août dernier. On me présenta cette jeune personne la tête couverte du voile qu'elle ne peut jamais quitter, et sans lequel il lui est impossible de vivre. Sa conversation se montre sensée, sans aucune vivacité exagérée. Elle veut à tout prix guérir d'une infirmité qui l'oblige à mener une existence à part, pénible, gênante, et qui fait obstacle à la réalisation de ses vœux les plus chers : d'entrer dans une communauté religieuse. Elle comprend tout ce qu'il y a d'anormal dans sa situation, et s'en afflige beaucoup.

« Je soulevai son voile, et à peine avais-je pu constater le calme et la douceur de sa physionomie, que déjà l'évanouissement se produisait avec un profond sentiment d'angoisse. Plusieurs fois, à jours différents, je renouvelai cette épreuve, et toujours le même phénomène se produisit; je dus, par conséquent, renoncer à renouveler cette pénible épreuve, ne fût-ce même que pour un seul instant. »

Les religieuses hospitalières dans la communauté desquelles le docteur plaça la malade, n'ont jamais remarqué chez Mlle B... le plus petit trouble des idées, la plus petite inégalité de caractère. Elle ne cesse pas un instant de se montrer douce, obéissante, empressée à remplir tous les devoirs qu'on lui impose, et cela naturellement et sans affectation, mais à l'inexorable condition de porter constamment un voile devant les yeux. Ce voile ayant été soulevé deux fois, on a vu aussitôt reparaître les accidents.

Grâce à Dieu, depuis quelque temps le traitement employé amène déjà certaines améliorations, et tout donne à espérer que l'intéressante malade ne tardera point à obtenir une guérison complète.

Assurément, ce petit drame ne manque ni d'intérêt ni de merveilleux, surtout si l'on se reporte à deux siècles de là, et qu'on réfléchisse aux causes surnaturelles que savants et ignorants eussent infailliblement données à ce que les médecins nomment tout bonnement une *névrose*, ce qui à vrai dire ne signifie pas grand'chose; car personne ne sait encore le premier mot de l'origine et même de la nature des phénomènes nerveux.

Néanmoins le second récit médical que j'ai à vous faire est peut-être encore plus fantastique, et plus imprévu.

Je me suis rencontré hier chez un de nos plus célèbres médecins avec un jeune homme frappé d'une infirmité plus cruelle encore que celle de Mlle Augustine B..., car par malheur cette infirmité est à jamais incurable.

Édouard B..., le jour même de sa naissance, fut déposé à l'hospice des enfants trouvés, sans qu'aucun indice indiquât son origine, sans qu'aucun signe déposé dans ses langes pût aider plus tard ses parents à le réclamer. Or, le lendemain d'un abandon si complet, la baronne de V..., qui depuis un an avait perdu, pendant une épidémie, à la fois son mari et ses deux fils, vint précisément demander à l'établissement charitable un nouveau-né qu'elle voulait adopter et qui réunît des conditions telles que jamais sa famille ne pût venir le réclamer. Le pauvre petit Édouard ne réunissait que trop ces conditions. C'était d'ailleurs un charmant petit baby, aux grands yeux bleus, à la carnation rose et blanche; la baronne l'emporta aussitôt dans son hôtel, où elle l'entoura des soins maternels les plus passionnés. Il n'y a que les cœurs brisés dans leurs plus chères affections pour aimer avec une sorte de fureur les êtres par lesquels elles espèrent combler un peu le vide de cœur, se rattacher à la vie et consoler une douleur inconsolable, hélas !

L'enfant se développa sans éprouver la moindre indisposition, grandit et atteignit l'âge d'un an. Alors on s'aperçut qu'il était aveugle et sourd.

Une autre peut-être se fût découragée et eût éloigné d'elle le malheureux être, espèce de monstre, privé de tous moyens de communication avec les autres, et qui ne pouvait ni voir sa mère adoptive, ni l'entendre, ni lui répondre.

Loin de là, la baronne de V... redoubla de sollicitude et de tendresse pour l'enfant, et aujourd'hui Édouard, grâce à des miracles de patience, d'amour et de dévouement, ne se trouve plus séparé du commerce des hommes dont semblait l'isoler à jamais sa double infirmité. Il peut non-seulement converser avec sa mère, mais encore avec le premier venu. Quand on veut entrer en relation avec lui, comme je l'ai fait hier, il suffit de lui poser doucement la main sur l'épaule. Aussitôt il tourne vers la personne qui l'interpelle par ce moyen sa belle tête que couronnent à foison de magnifiques cheveux blonds, et il attache sur l'étranger ses grands yeux bleus, limpides, pleins d'expression et qu'on hésite à croire privés de la faculté de voir. Après quoi il présente ouverte, et la paume en l'air, sa main droite dont on ne saurait s'empêcher de remarquer les formes élégantes et aristocratiques.

— Monsieur, me dit la baronne de V..., veuillez, je vous prie, avec le bout de votre doigt, écrire dans la paume de la main d'Édouard ce que vous désirez lui dire.

Je me mis aussitôt à tracer lentement chacune des lettres des mots que je voulais adresser au sourd-muet-aveugle.

Celui-ci sourit, tira de sa poche un carnet, et y écrivit rapidement au crayon sur une des pages :

— Vous pouvez, monsieur, procéder moins lentement. J'ai l'habitude de comprendre ce que l'on écrit sur ma main, souvent même avant que les mots en soient complétement tracés.

Je me mis donc à écrire du bout du doigt avec une extrême promptitude, et presque toujours par un léger mouvement de la main Édouard m'indiquait qu'il était inutile que j'achevasse la syllabe commencée.

— Je suis bien heureux, lui dis-je par ce singulier moyen de conversation, d'avoir l'honneur de connaître Mme votre mère.

Il sourit avec mélancolie, en répondant sur son calepin :

— Je ne puis la voir, moi, qu'avec les yeux de l'imagination et de l'amour ! Mais je la vois sans cesse, et je prie sans cesse Dieu pour elle.

— N'éprouvez-vous jamais d'ennui ?

— Qu'est-ce que l'ennui ? Ma mère ne m'a jamais appris le sens de ce mot.

J'étais assez embarrassé pour lui répondre je l'avoue, et je ne prévoyais guère cette question.

— L'ennui, lui dis-je en hésitant et en tâtonnant un peu, consiste en une sorte d'atonie morale durant laquelle notre âme ne prenant aucun intérêt ni aux choses du dehors, ni à ses opérations intérieures, éprouve un malaise et un dégoût qui lui paraissent insupportables.

Il réfléchit un instant et répliqua :

— Je ne saurais me préoccuper de choses du dehors dont je me trouve isolé. Quant aux opérations intérieures de mon âme, elles sont toujours vivantes et en pleine activité. Comment voulez-vous qu'avec la prière à Dieu, la pensée à ma mère et le souvenir de tout ce qu'elle m'a appris depuis mon enfance et de ce qu'elle m'apprend chaque jour, je ressente cette atonie morale, cette espèce de marasme de l'âme que vous nommez ennui ?

— Vous êtes plus heureux que bien des gens doués de la vue, de l'ouïe et de la parole.

— Ces gens sont coupables, ou niais. Je ne connais les livres que par le toucher, mais grâce à ma mère, je sais ce que contiennent ces livres. Je possède, gravés dans ma mémoire, leurs passages les plus remarquables, et ils reviennent s'offrir tour à tour devant mon souvenir, les uns gais, les autres austères, tantôt en amis qui me sourient et m'apportent le plaisir, comme Molière, tantôt en orateurs qui m'enseignent la vérité dans un sublime langage comme Bossuet.

— Eh quoi ! vous connaissez les grands maîtres ?

— Et bien d'autres, riposta-t-il en faisant courir fiévreusement sur le papier son crayon, et en y traçant les lignes de sa grande écriture élégante et distincte.

Chaque jour, continua-t-il, pendant six heures, ma mère m'écrit sur la main toutes les merveilles historiques et littéraires dont s'enorgueillit à si juste titre la France. En ce moment, elle me lit la *Conquête des Normands*, d'Augustin Thiery, et nous passons nos soirées avec l'*Antiquaire* de Walter Scott, car je commence à apprendre l'anglais.

J'avoue que j'eus le besoin de regarder la baronne de V... pour accepter sans doute cette assertion de l'aveugle-sourd-muet.

— Mon Dieu, me répondit-elle de sa voix douce et avec le sourire calme qui sied si bien à sa physionomie distinguée, mon Dieu, ce qui vous étonne tant au premier abord vous paraîtrait tout à fait simple si vous saviez comment j'y suis arrivée peu à peu, graduellement et pour ainsi dire sans y songer. L'esprit d'Édouard, isolé de toute distraction extérieure, se trouve, par cet isolement même, doué d'une ardeur, d'une mémoire et d'une intelligence qu'on ne rencontre pas toujours chez les personnes dont l'organisation est complète. Il comprend à demi-mot. Une simple parole éveille en lui des mondes d'idées, et je vous assure que parfois il m'étonne et me déconcerte, ajouta-t-elle. Édouard vous connaît beaucoup et vous aime, car souvent je lui lis vos livres. Venez nous voir ; nous causerons tous les trois, ajouta-t-elle en me tendant la main et en s'éloignant appuyée sur le bras de son fils adoptif.

Devant un pareil dévouement, devant un pareil miracle, je vous demande ce que devient la vieille fable, désormais dépassée, de Prométhée, animant avec un flambeau une masse d'argile?

Puisque nous sommes en pleine causerie médicale, laissez-moi vous dire encore que le docteur Babington vient de constater à Londres l'hérédité d'une maladie regardée jusqu'à présent comme un simple accident, et qu'on ne supposait pas de nature à se transmettre de génération en génération. Il s'agit de saignement de nez ou *épistaxis*.

Une jeune femme fait le sujet de cette observation.

Sujette à de fréquents saignements de nez, Mme L... eut quatre enfants, dont deux survécurent avec l'infirmité maternelle. L'un en mourut; celui qui survécut devint père de six enfants, parmi lesquels trois souffrirent toute leur vie d'épistaxis.

Mme K..., leur sœur, a eu six enfants, dont deux filles atteintes de très-fréquentes et violentes épistaxis.

L'aînée a un fils, maintenant âgé de dix-neuf ans, qui subit aussi de très-intenses saignements de nez.

La plus jeune n'est pas mariée et, quoique âgée de vingt-huit ans, elle est encore sujette aux accidents héréditaires.

Des deux autres sœurs de Mme K..., l'une eut deux fils également sujets à des épistaxis : l'aîné a deux enfants, dont un garçon de six ans qui commence à ressentir les symptômes du mal qui caractérise sa famille.

Une tante, morte maintenant et qui avait aussi de ces épistaxis répétées, a laissé une fille qui éprouvait violemment des hémorragies nasales tellement intenses, qu'elle y a succombé.

Voici donc cinq générations successives qui présentent des hémorragies d'une façon toujours assez grave pour nécessiter le tamponnement des narines, faire redouter la mort dans plusieurs circonstances et la déterminer chez deux membres de la famille vouée à ce mal étrange.

S. HENRY BERTHOUD.

UN CHASSE-NEIGE DANS LES ALPES

Les avalanches ne sont pas le seul accident que le montagnard ait à redouter du déplacement des neiges. Ce n'est guère que par un froid modéré que les molécules neigeuses, adhérentes entre elles, roulent en masses compactes dans leur chute; mais lorsque la température descend au-dessous de vingt degrés Réaumur, ce qui n'est pas rare dans les Alpes, la neige devient alors pulvérulente et crée ainsi pour l'homme un nouveau genre de danger.

Si le vent s'élève avec quelque violence, cette poussière, que la brise fait flotter dans l'atmosphère, se déchaîne en épais tourbillons qui jettent sur leur passage la destruction et la mort. On ne peut mieux comparer ces trombes neigeuses qu'aux terribles ouragans qui soulèvent le sable dans les vastes déserts de l'Afrique; mais, tandis que ceux-ci étouffent le voyageur sous leur brûlante haleine, c'est d'un souffle glacial que ceux-là l'enveloppent, et, après l'avoir renversé et aveuglé, recouvrent d'un blanc linceul ses membres roidis.

Le chasse-neige — c'est le nom que les Russes donnent à ce genre de tourmentes — est assez commun dans les Alpes, et il se passe peu d'années où il n'y fasse un certain nombre de victimes. Un de nos correspondants nous communique un dessin représentant quelques pâtres montagnards et leurs troupeaux surpris par un chasse-neige sur le mont Soladino, dans le canton du Tessin. C'est le fidèle tableau d'un ouragan dont le dessinateur lui-même a été témoin.

X. DUCHÈRES.

HISTOIRE VÉRIDIQUE DU CANARD

Il ne s'agit point ici du canard privé, ni même du canard sauvage, — ceux-là n'intéressent que M. de Buffon, — et M. Grimod de la Reynière. Notre siècle en connaît d'autres que l'on ne consomme, que l'on ne dévore que par les yeux ou par les oreilles, et qui n'en sont pas moins l'aliment quotidien d'une foule d'honnêtes gens.

Le canard est né rue de Jérusalem; il s'élance chaque matin des bureaux de M. Rossignol — et prend sa volée sur la capitale, sous la forme légère d'un carré de papier grisâtre : « Voilà ce qui vient de paraître tout à l'heure... » Entendez-vous ces cris rauques qui fendent l'air et les oreilles? Reconnaissez-vous ces bipèdes au pas tortueux qui suivent le long des rues la ligne du ruisseau? Voici l'origine du nom, tâchons d'apprécier la chose.

Le canard est une nouvelle quelquefois vraie, toujours exagérée, souvent fausse. Ce sont les détails d'un horrible assassinat, illustrés parfois de gravures en bois d'un style naïf; c'est un désastre, un phénomène, une aventure extraordinaire : on paye cinq centimes et l'on est volé. Heureux encore ceux dont l'esprit plus simple peut conserver l'illusion.

Le canard remonte à la plus haute antiquité. Il est la clef de l'hiéroglyphe, le verbe de ses phrases énigmatiques. Les histoires de tous les peuples ont commencé par des canards.

Le canard est la base des religions.

Les anciens nous en ont légué de sublimes; nous en transmettrons encore de fort beaux à nos neveux. Hérodote et Pline sont inimitables sur ce point : — l'un a inventé des hommes sans tête, l'autre a vu des hommes à queue. Selon Fourier, l'homme parfait aura une trompe.

Laissons de côte la Mythologie; nous devons à l'Écriture l'ixion et le griffon.

Voltaire n'a jamais pu réussir à se représenter l'ixion, — dont la chair était défendue aux Hébreux. Mais les géologues modernes ont donné raison à la Bible... L'anoplothérium, le mammouth, le dinothérium, toute la race des sauriens qui, selon Cuvier, peuplaient, avant le déluge, la vallée même de Paris, valent bien, certes, les aimables créatures contestées à Dieu par Voltaire.

Ceci est le canard fossile, protégé par la science, et qui a encore un bel avenir. — Les vieux savants avaient été moins loin en nous léguant le célèbre *Homo diluvii testis*, et les os gigantesques du roi Teutobocus. Mais qui égalera jamais l'histoire du poisson-évêque, pêché dans la Baltique, qui fut présenté au pape et lui parla en latin?

Les navigateurs antérieurs au XVIe siècle en ont rapporté bien d'autres, sans compter l'Eldoraldo, le poisson kraken, qu'on prenait pour une île flottante, le vaisseau-fantôme, le dragon de Rhodes et le serpent de mer, tel qu'il a été *vu* par M. Jacques Arago.

Que ce dernier, le roi des canards, nous serve de transition pour arriver aux temps modernes.

Il fut encore une époque où les journaux n'étaient pas inventés, quoiqu'on eût trouvé déjà la poudre et l'imprimerie. Alors le canard tenait lieu de journaux. La politique avait peu d'intérêt pour les habitants des villages et des campagnes; l'hydre de l'anarchie, le vaisseau de l'État, l'ouragan populaire, n'étaient pas encore capables d'émouvoir ces attentions ignorantes; elles se portaient plus agréablement sur des fictions moins académiques. — Le loup-garou, le moine bourru, la bête du Gévaudan, tels étaient les sujets principaux que la gravure, la légende et la complainte se chargeaient d'immortaliser.

Ceci est du Louis XV; mais déjà le sieur Renaudot avait fondé la *Gazette de France*, et le sieur Visé le *Mercure galant;* — le canard allait avoir un domicile fixe... le journalisme était créé!

Le premier canard répandu par les journaux a été la dent d'or. Un enfant était né avec une dent d'or; le fait fut constaté, prouvé, étudié par les académies; on publia des mémoires pour et contre. — Plus tard il fut reconnu que la dent était seulement plaquée; mais personne ne voulut croire à cette explication.

Il y eut encore l'accouchement phénoménal d'une comtesse de Hollande, mère de trois cents enfants, qui furent tous baptisés.

Les journaux officiels s'augmentèrent peu pendant le XVIIIe siècle; le *Journal de Trévoux*, le *Journal des Savants*, semèrent force canards scientifiques dans la société d'alors; les Mémoires secrets de Collé et le Recueil de Bachaumont ne négligeaient pas non plus ce sous-genre intéressant.

La Révolution avait le culte du vrai. Le canard eût été dangereux à cette époque; on le garda pour des temps meilleurs.

L'Empire en avait beaucoup connu (des canards) le long des temples de Karnac, sur les obélisques et généralement dans les pays étrangers... La grande armée en rapportait quelquefois dans ses foyers, mais en admettait extrêmement peu dans ses lectures.

Il était donné à la Restauration de réinstaller le canard dans la publicité parisienne. — Le premier et le plus beau après 1814 fut la femme à la tête de mort.

Cette créature bizarre avait du reste un corps superbe et deux ou trois millions de dot. Les journaux donnaient son adresse, mais elle ne recevait pas. On se tuait à sa porte, on soupirait sous ses fenêtres, on attaquait en vers et en prose sa vertu et ses millions. Plusieurs devinrent sérieusement amoureux et la demandèrent sans dot, pour elle-même. — Un Anglais l'enleva enfin et fut très-désappointé de trouver, au lieu d'une tête de mort, une figure assez jolie, qui avait spéculé sur une réputation de laideur pour se faire trouver charmante. — O illusion!

Qui ne se souvient encore de l'invalide à la *tête de bois?*

Les journaux se multiplièrent... Le canard s'agrandit : le *Constitutionnel*, le *Courrier* et les *Débats* étaient encore bien petits cependant.

Mais dans l'intervalle des sessions, durant les longs mois de vacances politiques et judiciaires, ils sentirent le besoin de donner à la curiosité un aliment capable de soutenir l'abonnement compromis. Ce fut alors que l'on vit reparaître triomphalement le grand serpent de mer oublié depuis le moyen âge et les voyages de Marco Polo, — auquel on ne tarda pas à adjoindre la grande et véritable araignée de mer, qui tendait ses toiles aux vaisseaux et dont un lieutenant portugais coupa vaillamment, à coups de hache, une patte monstrueuse qui fut rapportée à Lisbonne.

Ajoutez à cela une collection intéressante de centenaires et de bi-centenaires, de veaux à deux têtes, d'accouchements bizarres et autres canetons des petits jours.

Quelques-uns avaient une teinte politique : tel était le bateau sous-marin destiné à tirer Napoléon de son île; puis le soldat de l'Empire échappé de la Sibérie, qui se mettait en marche généralement vers le mois de septembre.

D'autres avaient rapport aux arts ou à la science; ainsi l'araignée dilettante, les pluies de têtards, un Anglais couvant des œufs de canard — par affection pour leur mère, — le crapaud trouvé dans un mur bâti depuis plusieurs siècles, et autres qui ont fait le charme de notre enfance constitutionnelle.

N'oublions pas que les journaux n'avaient alors que deux colonnes. Leur agrandissement fut marqué presque à la fois par les histoires de Clara Vandel, de Gaspard Hauser et du brigand Schubry.

On ne pouvait aller plus haut en fait d'intérêt sérieux : notez que jusqu'alors tout le monde croyait au canard, même celui qui l'écrivait.

Le premier qui inventa le canard ironique fut un ennemi des portiers. Il paraît avoir eu à se plaindre d'un de ces fonctionnaires. Sa vengeance fut atroce; il déposa la note suivante dans la boîte d'un journal :

« Un ébéniste du faubourg Saint-Antoine, en débitant un bloc d'acajou, a trouvé dans l'intérieur un espace vide occupé par un serpent qui paraissait engourdi et qu'on est parvenu à ranimer... Le serpent et le tronc d'acajou sont visibles rue de la Roquette, n°... Le concierge de la maison se fera un vrai plaisir de les montrer aux curieux. »

Cette mystification, renouvelée depuis sous d'autres formes, eut des suites terribles; le portier, ahuri par l'insistance quotidienne des visiteurs et surtout de quelques Anglais, qui le soupçonnaient de leur cacher le serpent par un sentiment de haine nationale, finit, dit-on, par attenter à ses jours.

Nous avons successivement fait connaissance avec la négresse Cécily, rivale de Mlle Mars dans la comédie, la femme corsaire, la chute des rochers du Niagara, les *habitants de la lune*, la découverte, à Nérac, des bas-reliefs de Tétricus, roi des Gaules. Ces derniers, qui furent le sujet d'une foule de dissertations académiques, étaient, comme on sait, l'ouvrage d'un vitrier gascon qui les avait enterrés et qui se fit connaître quand l'Institut se fut prononcé favorablement sur l'antiquité de ces morceaux.

Le canard fut souvent un moyen ministériel pour détourner l'attention d'une question compromettante ou d'un budget monstrueux.

Vous voyez que cela continue à tourner dans le cercle des mystifications. Sous ce rapport, la province sembla un instant détrôner Paris. Le *Sémaphore de Marseille* inventa les corsaires du Rhône. Ces forbans, venus de la Méditerranée, avaient pu remonter jusqu'à Beaucaire et avaient enlevé toutes les vierges de la ville pour le service du pacha de Négrepont.

C'était à l'époque des *Orientales*, Paris fut épouvanté. Le ministre de l'intérieur écrivit à Nîmes; il réprimanda le préfet, qui écrivit à son tour au procureur du roi de Tarascon, lui demandant ce qu'il faisait en présence de tels événements. Ce dernier se transporta sur les lieux en traversant le Rhône, apprit la fausseté de la nouvelle et répondit que jamais corsaire n'avait osé enlever des vierges à Beaucaire, et même qu'on doutait qu'il y en eût. — Le préfet se hâta de rassurer Paris, qui ne s'en tint pas plus en garde contre les nouvelles du *Sémaphore*.

C'est à Méry qu'il faut entendre raconter l'histoire du duel de Mascredati et de Buffi, deux illustres savants italiens, qui sont maintenant dans toutes les biographies, — et n'ont jamais existé, et celle de l'orpheline Juliah, qui, il y a quelques mois, tint Paris en haleine et l'univers en émoi!

Dans cet immense *hoax* méridional toute une province fut complice de son journal favori. Les Marseillais de Paris s'entendaient pour nous mystifier; les autres écrivaient lettres sur lettres pour ajouter à notre anxiété.

On sait qu'il avait été constaté à Marseille, par un congrès de savants, que Juliah ne parlait aucune langue connue.

Mais voici où Paris reconquit sa supériorité :

« Vous dites, fut-il répondu aux descendants des Phocéens, que Juliah ne parle aucune langue connue à Marseille?... Mais peut-être est-ce simplement qu'elle parle le français. »

Le *Sémaphore* n'a point répliqué.

Au fond, si quelquefois le canard naît dans la province, reconnaissons qu'il ne peut exister qu'à Paris : c'est de là qu'il part, c'est là qu'il revient sous une forme nouvelle, après avoir fait le tour du monde. Mais ce qui est étrange, c'est que le canard, fruit de l'accouplement du paradoxe et de la fantaisie, finit toujours par se trouver vrai. — Schiller a écrit que Colomb ayant rêvé l'Amérique, Dieu avait fait sortir des eaux cette terre nouvelle, afin que le génie ne fût point convaincu de mensonge! — Tout génie à part, on peut dire que l'homme n'invente rien qui ne soit produit ou ne se produise dans un temps donné.

Un journal avait imaginé une petite fille qui portait inscrite autour de ses prunelles cette légende : « Napoléon, empereur. » Trois ans après, l'enfant était visible sur le boulevard; nous l'avons vue.

Gaspard Hauser et le brigand Schubry sont devenus réels à force d'avoir été inventés. — Les poëtes anciens ont cru imaginer le dragon : M. Brongniart a retrouvé les ossements à Montmartre, et l'appelle Ptérodactyle. On croyait le dau-

phin fabuleux, des naturalistes italiens viennent d'en retrouver un squelette entier dans une gorge des Apennins. On a douté de la sirène antique : — peu de gens savent qu'il en existe trois, conservées sous verre, au musée royal de la Haye, sous le nº 449, et pêchées par les Hollandais dans les mers de Java

Vous verrez qu'à force de percer la terre avec des outils Mulot, l'on découvrira dans son intérieur la planète *Nazor*, éclairée d'un soleil souterrain, magnifique canard inventé au XVIe siècle par Nicolas Klimius dans son *Iter subterra-* [illegible]

Après tout, cette planète Nazor existe sans doute, — et doit être tout bonnement l'enfer... Mais Flammèche le sait mieux que nous !

Ceci est un canard suprême, il n'y a rien au delà.

[illegible]

LE SINGE WANDEROO

Le singe *wanderoo* est une des plus curieuses variétés de la famille des macaques. C'est à tort qu'on croit généralement cet animal natif de Ceylan, car on ne l'y rencontre qu'apprivoisé ou dans l'état de captivité. Sa véritable patrie est la Cochinchine et aussi la presqu'île de Travancore, sur la côte de Malabar.

[illegible] marquer par des traits assez caractéristiques pour qu'elle ne puisse être confondue avec aucune autre. Le poil qui couvre tout le corps de l'animal est d'un noir foncé, à l'exception de la longue barbe en forme de collier qui lui entoure la face et dont la couleur varie entre le gris cendré et le blanc le plus pur. La partie du visage au-dessous de la crinière entre les yeux est dépourvue de poils et laisse voir le rose vif des chairs qui se prolonge le long des bajoues, quoique le museau soit tout à fait noir. La taille commune de cette espèce de macaque est de trois à quatre pieds lorsqu'il se tient debout, mais son attitude la plus ordinaire est à quatre pattes.

Quant à la queue du wanderoo, elle est de moitié aussi longue que son corps et se termine en houppe touffue. Il utilise cette queue pour se livrer au plaisir de la pêche, lorsqu'il abandonne momentanément ses épaisses forêts pour le bord de la mer. Le singe pêcheur s'assied sur le rivage, laisse tremper sa queue dans l'eau et se tient coi. Quelque crabe mord-il? aussitôt de retirer vivement sa ligne improvisée et de lancer le crustacé sur le sable. D'un coup de pierre, le petit animal est éventré et le singe gourmet n'en laisse que les [illegible] que cela.

L. DE MORANCEZ.



JARDIN D'ACCLIMATATION. — LE SINGE WANDEROO, d'après une photographie.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers Illustré.

UN CHASSE-NEIGE DANS LES ALPES, dessin de M. d'Aujourd'hui. — Voir page 39.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

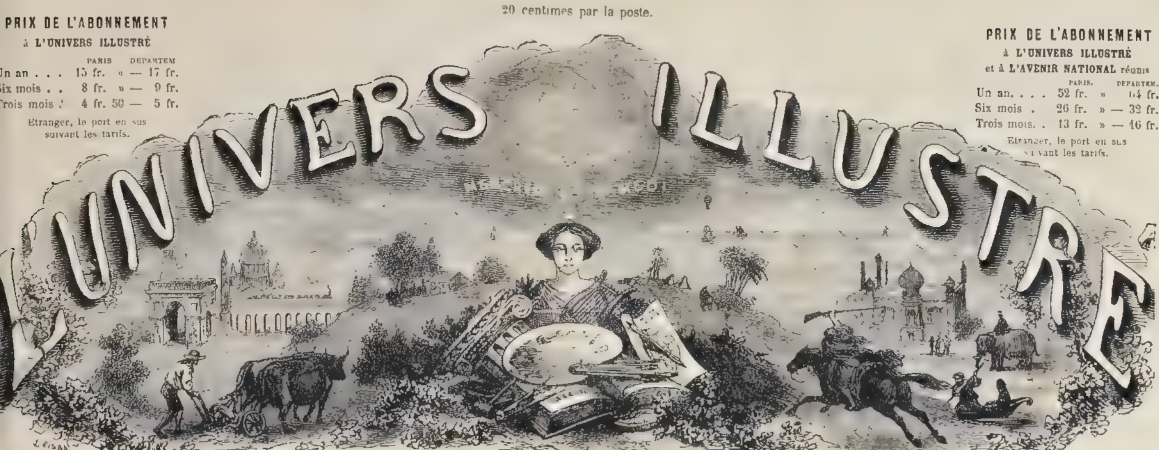
	PARIS	DEPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DEPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» 64 fr.
Six mois .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 504.
Samedi 20 Janvier 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE.

CHRONIQUE

Le salon de Mme Ancelot. — Les conférences [illegible]

On citait dernièrement un mot charmant d'une femme de beaucoup d'esprit, Mme Ancelot : « Les conférences, disait-elle, c'est le monologue qui s'installe sur les ruines de la conversation. »

Nul ne pouvait mieux faire l'histoire de la conversation en notre temps que ce bel esprit qui a conservé les traditions du XVIIIe siècle, de ce temps pendant lequel l'esprit passait avant tout, avant la fortune, avant l'éclat du pouvoir! L'esprit donnait tant de prestige, que ceux qui avaient le privilége de la naissance briguaient aussi des titres dans les lettres, et un gentilhomme ne se croyait arrivé que lorsqu'il avait l'honneur de s'asseoir sur un fauteuil d'académicien. Aujourd'hui c'est tout le monde qui fait les mots; ce n'est plus personne. Cette observation, tant de fois répétée, est vraie : on ne cause plus.

Mme Ancelot a pu être effrayée de ce courant et de cet envahissement de la conférence, qui cependant a bien son beau côté. Pour opposer une digue au courant, elle a voulu montrer ce qu'est un salon de causeur. Et elle n'a pas eu pour cela grand'peine. Elle a trouvé chez elle son modèle. Elle a écrit les commentaires non de sa vie, mais de son salon.

Bien des révolutions ont agité notre pays depuis quarante ans; jamais la roue de la fortune n'a été si occupée à relever les uns et à écraser les autres. Le salon de Mme Ancelot n'a subi aucun de ces contre-coups. Au contraire, il semble que cette maison de refuge pour les aimables et fins cau-

J. GAILDRAU — TRICHON

OUVERTURE DU CHEMIN DE FER DE SARREGUEMINES. — LIGNE DE L'EST; dessin de M. J. Gaildrau, d'après un croquis de M. Charles Martin. — Voir le Bulletin.

seurs, que cette autre Abbaye-aux-Bois, [illegible] nos transformations sociales. C'était une loge d'où l'on apercevait les changements à vue; c'était un observatoire pour des philosophes qui aiment à discourir sur les vices et les travers du temps. C'est là que La Rochefoucauld, La Bruyère, Chamfort, ressuscitant en notre époque, disaient, s'ils ne les écrivaient, leurs maximes et leurs satires. D'ailleurs, à ce fond de causeurs innocents, contemplateurs du mouvement du siècle, sont constamment venus se mêler les chefs, ceux qui commandaient aux mondes littéraire, scientifique et politique. A ces réunions d'états généraux de la pensée ont figuré des hommes qui ont compté dans toutes les carrières. Jugez-en.

Mme Ancelot a divisé l'histoire de son salon en cinq tableaux. Habile à manier le pinceau comme la plume, Mme Ancelot n'a pas fixé seulement ses souvenirs sur le papier; elle les a fixés sur la toile. Les figures de ces initiés de son cercle intime, elle n'a pas voulu qu'elles disparussent; elle donnait une hospitalité durable en reproduisant les traits de la plupart des gens qui ont eu l'honneur d'être reçus chez elle.

Dans son premier tableau, je vois défiler des personnages qui firent la gloire du mouvement intellectuel sous la Restauration; ce sont : Parseval de Grandmaison, Lacretelle, Baour-Lormian, Soumet, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Saintine, Émile Deschamps, le duc de Raguse, le comte de Rességuier, Mme Sophie Gay et sa fille, depuis, Mme de Girardin.

Dans le second tableau, ce sont : Chateaubriand, le prince Czartoryski, Martinez de la Rosa, Viennet, Considérant, le général de La Rue, le docteur Koref, de Torqueville, Lourdoueix, Briffaut, Beyle, Mme Anaïs Segalas.

Depuis cette période, qui est celle du règne de Louis-Philippe, parmi les personnes illustres qui ont apporté leur tribut d'esprit dans les causeries du salon de Mme Ancelot, on peut citer MM. Mérimée, Amédée Thierry, le général Schramm, Élie de Beaumont, [illegible] procureur général Dupin, Ratazzi, le maréchal Magnan, Léon Gozlan, etc.

Mme Ancelot fait revivre toutes ces personnalités, nous montre ces hommes supérieurs, chacun sous son aspect original. C'est un curieux panorama. Aussi le beau volume de Mme Ancelot a-t-il un vrai succès.

C'est chez Mme Ancelot que Rachel fut entendue une des premières fois, lorsqu'elle se révéla en grande tragédienne. Je doute que les plus illustres artistes de nos jours aient pour les apprécier un aréopage pareil à celui que convoqua Mme Ancelot pour l'entendre. La Patti aurait facilement un parterre de millionnaires; mais ce qui est plus difficile à réunir, c'est un parterre de millionnaires de l'esprit.

~~~ Ne trouvez-vous pas qu'Adelina Patti fait un bruit assourdissant, je ne dis pas avec sa voix, mais avec les écus qu'elle gagne? On entend aux quatre coins de l'Europe résonner le bruit métallique des pièces d'or qui tombent dans sa caisse. On enregistre, comme autant de batailles, les bravos et surtout les bank-notes qu'elle récolte. Enfin, pour elle, Florence, la douce ville des arts, la poétique capitale de l'Arno, s'est américanisée. Le sanctuaire de la pensée s'est métamorphosé en une véritable Bourse, où était mis aux enchères l'inappréciable privilége d'entendre la diva.

Mais elle est charitable, Adelina Patti! Elle ne veut pas priver les Parisiens de leur soleil musical; leurs oreilles dépériraient d'inanition. Elle fait acte de désintéressement. Paris paye en gloire plus qu'en argent. Pour la bagatelle de trois mille francs par soirée, — en vérité pour l'amour de l'art, — elle daignera se faire entendre.

Ne critiquons pas M. Bagier d'avoir augmenté le prix des places. Impossible de faire autrement. Mais, au train dont marchent les prétentions des artistes en vogue, je me demande comment feront les directeurs et, nouveau Jérémie, je pleure sur les ruines de l'art. C'est, en effet, la ruine de l'art que ces fortunes inouïes des artistes.

Autrefois, ce qui fit le succès des troupes des Italiens et de nos troupes de comédie et de drame, c'était l'ensemble. Les acteurs vieillissaient dans un même théâtre. Les jeunes artistes se trouvaient à une grande école. Ils apprenaient près de leurs anciens. Aujourd'hui, il n'y a que des étoiles, et ces étoiles sont très-peu filantes. Un comédien en vogue se fait des rentes, mais il ne fait guère de progrès et n'en fait point faire à son art.

Pourquoi les directeurs ne s'entendraient-ils point entre eux? Pourquoi n'y aurait-il pas une société des directeurs comme il y a une société des auteurs? Ils ont des intérêts communs à sauvegarder, et ces intérêts sont aussi parfois ceux du public.

~~~ Mes lecteurs n'ont peut-être pas oublié certaine anecdote qui fit grand bruit à Milan l'été dernier et dont je fus assez heureux pour leur offrir la primeur.

Il s'agissait d'une vengeance exercée par une grande dame russe, la princesse P..., sur une amie intime, une *marchesina* de fraîche date, qui lui avait soufflé le cœur du comte Giuseppe F..., son *patito* attitré. Des lettres d'une expansion significative, un sonnet composé par le comte et où les charmes de la princesse se trouvaient poétiquement sacrifiés à ceux de la marquise, avaient porté au paroxysme l'irritation et la jalousie de la noble étrangère. J'ai raconté comment, un jour, saisie et garrottée sous les yeux de sa rivale, la pauvre marquise vit sa belle chevelure, son orgueil, sa beauté, sa richesse, tomber en gerbes d'or sous le fer du sacrificateur, comment, par un raffinement de vengeance, la princesse voulut que ces touffes soyeuses tissées et tressées comme une vile toison, devinssent des chaussures et des tapis qu'elle eût à fouler aux pieds, comment enfin, honteuse comme un oiseau déplumé, sa victime courut s'ensevelir dans cette villa du lac de Côme, qui m'apparut hermétiquement fermée, lorsqu'au mois de septembre dernier je fis la traversée du lac sur le même bateau, où il me fut donné de voir l'orgueilleuse princesse et son lâche sigisbé.

Ces souvenirs étaient nécessaires à rappeler pour l'intelligence de la lettre qui va suivre.

Le signataire n'est autre que le jeune et aimable Milanais, à qui je dois les détails que je vous ai fait connaître.

Je traduis textuellement :

« Très-cher et très-honoré monsieur,

« Je vous le disais bien, que le drame dont nous avions vu ensemble un des derniers épisodes, attendait encore son dénoûment.

« A l'heure où je vous écris, les fenêtres de la villa C... sont rouvertes et, malgré la saison d'hiver, il règne sur ce petit coin de terre une animation qui contraste vivement avec l'aspect morne et sépulcral sous lequel il s'était présenté à nous au mois de septembre dernier.

« C'est que, depuis lors, les événements ont bien marché.

« Lorsque, quelques jours après votre départ, je revins à Milan, une de mes premières visites fut pour la princesse. Je la trouvai nageant dans toute la joie du triomphe.

« Le numéro de l'*Univers illustré* qui contenait votre récit était sur une étagère à portée de sa main.

« — C'est vous, me dit-elle brusquement, qui avez raconté tout cela à ce journaliste. Il est inutile de me dire non. Je ne vous en veux pas : il me plaît, au contraire, que la chose se sache. — Par exemple, on aurait bien dû se dispenser de mettre dans ce même numéro les portraits de Maylath et de Belcredi. Ces deux têtes de *Tedeschi* sont capables d'empêcher qu'il ne s'en vende ici autant d'exemplaires que je le voudrais; vos Milanais sont parfois si bêtes. — Ah! à propos, vous ne les connaissez pas?

« — Qui?

« — Mes nouvelles pantoufles : n'est-ce pas qu'elles sont originales?

« En disant cela, elle allongeait sur un carreau de satin ses pieds un peu longs, mais fins, élégants et cambrés, sous l'arche desquels, — comme dit votre Lamartine de ceux de lady Stanhope, — une souris eût trotté.

« — Et douces au pied! ajouta-t-elle, c'est vraiment de la soie que ces cheveux-là! N'est-ce pas qu'elles sont joliment montées? Ce drôle de Giuseppe a vraiment du goût.

« — Vous lui avez donc pardonné?

« La princesse haussa les épaules.

« — Il m'amuse, voilà tout... encore pas toujours. Aujourd'hui il m'excédait et je l'ai envoyé en course. Si vous tenez à le voir, revenez samedi. On prendra le thé chez moi, après la *Scala*.

« Évidemment le règne ou, pour parler plus exactement, la servitude de Giuseppe était sur son déclin. Abreuvé de plus en plus d'humiliation et d'avanies, il n'en continuait pas moins pourtant auprès de la princesse son métier de valet et de parasite. Il se proclamait tout haut son *patito*, et à l'aide de ce paradoxe qui servait de couverture à son amour-propre, il se faisait gloire d'avaler toutes les couleuvres, n'est-ce pas ainsi que vous dites en français? qu'il plaisait à sa souveraine de lui infliger. Tant de lâcheté avait fini par écœurer la princesse elle-même, et il était facile de voir que, malgré la ténacité du comte, une rupture était imminente.

« Elle ne tarda pas, comme vous allez voir.

« Le samedi suivant je fus exact au rendez-vous.

« A mon entrée la princesse m'accueillit par un grand éclat de rire.

« — Je vous avais promis, dit-elle, Giuseppe et du thé. Eh bien! il faudra vous contenter d'une tasse de thé offerte de ma blanche main. Quant à Giuseppe, *mio caro*, vous vous en passerez : je l'ai cassé aux gages.

« — Comment! *il patito, il cavaliere servente?...*

« — Lui-même et pas plus tard qu'hier. L'histoire est curieuse. Je donnais à dîner. Il se trouva que nous étions treize à table, et parmi nous la *signora francese* que vous voyez et à qui je vous présente.

« Je saluai.

« — Il paraît, contina la princesse, qu'en France, le nombre treize passe pour un nombre fatal. Sur treize convives réunis à la même table, il y en a un qui meurt infailliblement dans l'année : c'était grave, vous le comprenez. Il fallait de toute nécessité qu'un des convives se sacrifiât. La victime tout naturellement désignée était Giuseppe. Je l'engageai de ma plus douce voix à s'en aller dîner chez Rebecchino, en lui promettant, comme fiche de consolation, de prendre son bras pour le théâtre.

« — Et il s'exécuta.

« — Avec une grâce parfaite. Mais lorsqu'il revint il n'était plus le même. Le vin d'Asti de Rebecchino lui avait sans doute monté à la tête. Ne s'avisa-t-il pas de me faire une scène, de parler de sa dignité blessée? Sa dignité!... Je ne pus m'empêcher de lui rire au nez. Alors, — vous ne le croirez pas, mais c'est à la lettre, — il voulut prendre des libertés, et je profitai de l'occasion pour lui signer son congé.

« — Comment cela?

« — Avec un revers de ma jolie main dont j'avais oublié d'ôter les bagues. La joue en a saigné, ma foi!

« Et la princesse partit d'un nouvel éclat de rire auquel cette fois s'associèrent tous les assistants.

« Ceci se passait vers le milieu d'octobre. Pendant deux mois on n'entendit plus parler de Giuseppe. On a su depuis qu'il avait essayé de monter sur les planches, — à Rovigo ou à Modène, on n'a pas pu me dire au juste. — Il avait une voix agréable et il savait chanter; mais comme acteur il fut jugé impossible et il fit un fiasco complet.

« Il y a trois semaines on le vit reparaître à Milan, plus brillant que jamais, logé à l'hôtel de la ville, dînant chez Canetta ou chez Du Jardin, et jouant la grosse partie au casino. On ne lui connaissait aucune ressource, et cela fit beaucoup causer. Il redevint un personnage curieux. Milan est beaucoup plus petite ville que l'on ne se le figure. Il fréquentait tous les endroits où il était sûr de rencontrer la princesse, à deux heures au Corso, passant et repassant devant sa voiture, le soir, à la *platea* de la *Scala*, les yeux langoureusement fixés sur la loge de son ancienne *divinità*. Ce manége dura plusieurs jours sans que celle-ci parût s'en apercevoir : enfin un soir, au théâtre, de la loge de rez-de-chaussée qu'elle occupe, la princesse laissa tomber son éventail sur le parquet en même temps qu'elle lançait à Giuseppe un regard significatif.

« Une minute après, Giuseppe et l'éventail, — l'un portant l'autre, — arrivaient dans sa loge.

« — Vous me ramènerez ce soir, dit-elle au comte.

« Ne cherchez pas bien loin l'explication de ce nouveau caprice. Le successeur de Giuseppe dans ses fonctions de sigisbé avait médiocrement réussi : la princesse en était déjà lasse et elle avait saisi, pour s'en débarrasser, la première occasion qui s'était présentée.

« Et puis, une chose l'intriguait, c'était de savoir où Giuseppe avait pu puiser ses nouvelles ressources. Il lui apprit que c'était au jeu.

« J'aurais dû le deviner, pensa la princesse.

« L'incident de la loge avait produit un certain éclat. Il s'ensuivit un duel entre le comte et son rival : la rencontre fut fatale à ce dernier, qui reçut en pleine poitrine un coup d'épée dont il n'est pas encore rétabli.

« Une fois rentré en grâce, Giuseppe se répandit en démonstrations folles.

« Il demanda comme une grâce à la princesse qu'elle lui permît de coucher en travers de sa porte. Ce n'était plus un esclave, c'était un chien.

« Patience, nous approchons du dénoûment.

« Il y a trois jours, la princesse avait passé la soirée à la *Scala* — où, par parenthèse, votre compatriote la signora Cordier, que vous avez entendu siffler dans *Marta*, obtient aujourd'hui un succès fou.

« Contre son habitude, elle était restée jusqu'à la fin du spectacle. Le temps lui avait paru court, grâce à la verve de Giuseppe qui ne s'était jamais montré plus bouffon et plus [illegible].

« Minuit sonnait à l'horloge de San-Fedele lorsqu'elle descendit sous le vestibule où devait l'attendre son valet de pied.

« Pas de valet de pied.

« — C'est incroyable! s'écria Giuseppe, et malgré la pluie qui tombait à verse, il s'élança sur la place pour chercher lui-même la voiture de la princesse.

« Pas de voiture.

« La tête nue, les épaules découvertes, les pieds chaussés de soie, la princesse continuait à grelotter dans le vestibule.

« Par bonheur un brougham vint à passer. Giuseppe le héla et y monta avec la princesse après avoir donné à haute voix l'adresse du palais P...

« Le brougham partit avec la rapidité d'une voiture de maître.

« Le palais P... est situé entre la Bréra et la casa Samoïloff — vous voyez cela d'ici — et vous devez comprendre l'étonnement de la princesse lorsqu'elle vit la voiture traverser le Corso nuovo.

« — Mais ce cocher ne sait pas son chemin, dit-elle à Giuseppe, indiquez-le-lui donc.

« Et Giuseppe se pencha vers la portière pour donner l'indication.

« Le cocher ne répondit pas et continua sa route.

« — Montez sur le siége, Giuseppe, reprit-elle, vous voyez bien que cet homme est ivre.

« Elle avait à peine achevé qu'elle se sentit enfoncer un mouchoir dans la bouche.

« La main qui tenait le mouchoir était celle de Giuseppe.

« Un instant après, la voiture entrait comme une flèche dans un hôtel dont les portes se refermaient immédiatement derrière elle.

« Étourdie, à demi asphyxiée, la princesse gisait dans la voiture. Deux hommes la saisirent, l'enlevèrent comme une plume et la transportèrent dans un salon au premier étage où ils la déposèrent sur un canapé.

« Quand elle revint de son étourdissement, elle aperçut dans l'ombre une femme qui dardait sur elle des regards ardents. Malgré sa coiffure masculine, qui la faisait ressembler à un jeune garçon, elle eut bien vite reconnu en elle la *marchesina*, son ancienne rivale.

« — Bien joué, ma chère, lui dit-elle; je vois qu'il n'y a qu'à s'exécuter.

« — Et c'est sans doute, ajouta-t-elle, en montrant Giuseppe d'un geste de mépris, cet homme-là qui va tenir le rasoir. Au fait, j'oubliais, n'a-t-il pas sa joue à venger?

« — Oh! je ne suis pas une plagiaire, repondit la marquise, et c'est un autre souvenir que je veux vous laisser — un souvenir ineffaçable.

« — Que voulez vous donc? s'écria la princesse en se dressant comme poussée par un ressort.

« — Rien qu'imprimer mon nom sur ces belles épaules, si vous voulez bien le permettre.

« D'un bond la princesse fut près de la porte qu'elle essaya en vain d'ouvrir.

« En même temps la marquise fit sonner un timbre : deux hommes sortirent d'une chambre voisine et saisirent chacun la princesse par un bras.

« Ce fut une lutte terrible : la malheureuse se débattit comme une lionne, se défendant avec les pieds, avec les

dents, avec les ongles, jusqu'au moment où épuisée, vaincue, elle tomba à demi inanimée sur le sol.

« A ce moment Giuseppe lui appliqua sur les épaules une plaque de métal percée de lettres à jour dont la réunion formait le nom d'Emilia, le petit nom de la marquise.

« Au travers de ces ouvertures, la marquise promena un pinceau trempé dans un acide, — l'encre indélébile qui devait fixer à tout jamais sa vengeance sur le corps de sa rivale.

« L'exécution terminée, le même broughan qui avait amené la princesse la reconduisit à son hôtel.

« Il lui fallut encore réveiller ses gens. Comme vous l'avez deviné, Giuseppe, en renvoyant le valet de pied et la voiture, avait annoncé que la princesse ne rentrerait pas, et qu'on n'eût pas à l'attendre. Le sachant intime dans la maison, les gens de la princesse avaient obéi sans en demander davantage.

« Et voilà, cher et honoré monsieur, le récit exact des événements qui se sont accomplis au palais C... dans la nuit du 14 au 15 janvier : c'est ainsi au moins que les raconte la *marchesina* à qui veut l'entendre.

« J'oubliais de vous dire que, le lendemain matin, les deux rivales se sont rencontrées dans la salle du chemin de fer, — la marquise se rendant à sa villa du lac de Côme, et la princesse regagnant l'Allemagne par le Splügen. L'entrevue a dû être curieuse : par malheur je n'ai pas de détails.

« S'il m'en arrivait par hasard, je m'empresserais de vous en faire part.

« Agréez, cher et très-honoré monsieur, etc.

« GIULIO M....... »

—— La longueur de cette lettre m'empêche de vous parler aujourd'hui :

De l'agape des comédiens en l'honneur de Molière;

De la nouvelle mode des *loups* qui tend à s'introduire parmi les élégantes;

Du grand problème de la transmutation des métaux que viennent de résoudre, en collaboration, M. Franz, métallurgiste, et M. le docteur Favre;

De la recette de longévité récemment léguée à l'humanité par le docteur Julius Von dem Fischweither, décédé à l'âge de cent neuf ans.

La place me reste tout au plus pour vous présenter le petit tableau suivant :

Il s'agit du portrait de Poncet, l'assassin de M. Lavergne.

On lit dans le *Droit* :

« L'accusé est grand, élancé,
« agile.... Sa maigreur exagère un
« peu son profil... Ses cheveux et
« ses moustaches sont châtain foncé.
« Sa barbe est rasée.... »

On lit dans l'*Événement* :

« L'accusé est d'une taille très-
« voisine de la petite.... Il n'est pas
« maigre; il est au contraire assez
« replet.... On lui a laissé pousser
« la barbe. Il n'avait que des mous-
« taches lorsqu'il est entré en pri-
« [illegible] »

Et quand on pense qu'il est de braves gens qui prétendent connaître exactement les traits et la physionomie d'Alexandre, de César et de Charlemagne!

GÉROME.

P. S. A mon prochain courrier, le compte rendu du *Lion amoureux*, de M. Ponsard, — le grand événement de cette semaine.

BULLETIN

Le dessin que nous publions en tête de ce numéro a été exécuté par M. Gaildrau, d'après un croquis que M. Charles Martin, professeur de dessin au collége de Sarreguemines, a bien voulu nous adresser. Il est consacré à l'ouverture du chemin de fer de Béning-Merlebach à Sarreguemines, tronçon de vingt kilomètres, par lequel le chef-lieu de l'arrondissement vient, à son tour, d'être relié au grand réseau de l'Est.

Cette ligne fait partie de celle de Thionville à Niederbronn qui, elle-même, est le premier chaînon de la ligne de Lille à Strasbourg et Lyon, et, par suite, de Londres en Orient.

Le chemin de fer, si longtemps désiré et enfin réalisé, grâce à l'ardeur de ses promoteurs, grâce aussi à la bienveillance de la compagnie de l'Est, et au zèle des ingénieurs, ouvre une ère nouvelle de prospérité à la ville de Sarreguemines, en lui donnant une communication rapide avec Metz et Paris, en même temps que les produits de ses nombreuses et importantes usines vont trouver un plus facile débouché.

Le 2 décembre, une foule immense couvrait les terrains avoisinant la gare. A onze heures, arriva, au son des cloches et au milieu des salves d'artillerie, le train d'inauguration richement pavoisé, portant le préfet de la Moselle, les membres de la commission de réception, l'administrateur désigné de la compagnie de l'Est. La bénédiction a été donnée par M. l'abbé Beauvallet, vicaire général, archidiacre de Sarreguemines, délégué par Mgr l'evêque de Metz.

Ensuite, un banquet, servi dans la grande salle de l'hôtel de ville, a réuni 130 invités. La fête a été close par un bal joyeux qui s'est prolongé jusqu'à quatre heures du matin.

Cette brillante journée d'inauguration restera longtemps dans la mémoire des habitants de Sarreguemines.

Le *Journal des télégraphes* annonce que la réunion des deux services des postes et de la télégraphie va s'effectuer dans les localités secondaires. « Toutes les dispositions à ce sujet, dit-il, sont prises d'un commun accord entre MM. les directeurs généraux des postes et des télégraphes, et prochainement les receveurs et distributeurs des postes seront appelés à desservir les appareils télégraphiques dans les cantons et communes où la correspondance électrique ne saurait exiger l'installation d'un employé spécial. »

Un journal de Birmingham annonce que le nouveau câble atlantique se confectionne dans cette ville, et qu'il sera posé dans le courant de l'été prochain.

Le gouvernement égyptien s'est décidé à créer des timbres-poste. L'émission a dû commencer le 1er janvier. Cette réforme était depuis longtemps réclamée par tout le commerce européen, qui était forcé d'affranchir ses lettres à un guichet où l'employé imposait un taux d'affranchissement qui variait selon sa fantaisie.

Des tempêtes ont éclaté simultanément sur presque tous les points de nos côtes.

A Saint-Nazaire, dans la journée du 11, plusieurs navires ont fait côte.

Le même jour, la tempête causait de nombreux dommages à Rouen.

Dans la nuit du 11 au 12, c'était le Havre qui était assailli. Un moment toutes les communications télégraphiques y ont été interrompues. Depuis lors elles ont été rétablies, mais elles sont toujours pénibles avec l'Angleterre.

Enfin Marseille a été frappée par une effroyable trombe qui a occasionné plus d'un douloureux accident sur divers points.

Les journaux transalpins, et après eux les journaux français, ont annoncé la mort de la comtesse Rosina Millefiori, dont la situation en Italie n'est inconnue de personne.

Le bruit de cette mort prématurée avait, en effet, couru à Turin même, mais il a été aussitôt démenti, et la comtesse assistait en loge grillée aux dernières soirées de la Patti.

TH. DE LANGLAC.

Par suite d'une convention conclue entre l'administration de *l'Avenir national* et celle de *l'Univers illustré*, le prix de l'abonnement aux deux journaux réunis est fixé comme il est indiqué en tête de *l'Univers illustre*.

L'Avenir national, grand journal politique, littéraire et commercial, paraît à quatre heures du soir.

Rédacteur en chef : A. Peyrat.

Partie politique. — Principaux collaborateurs : Elias Regnault, Frédéric Morin, Ad. Gaiffe, J.-E. Horn, Félix Foucou, Léon Legault, Ch. Quentin, Ch. Habeneck, Ed. Puthod, A. Dréo, E. de Sonnier. *Secrétaire de la rédaction* . Jules Mahias.

Correspondances spéciales de Londres, Florence, Bruxelles, La Haye, Genève, Vienne, Berlin, Madrid, New-York, Rio-Janeiro, etc., etc.

La *Partie judiciaire* comprend le compte rendu des procès recueillis chaque jour par un rédacteur spécial, et, une *Quinzaine judiciaire*, revue et chronique du Palais, par M. Campenon.

Dans la *Partie financière et commerciale* on trouve un bulletin complet de la Bourse, et une revue du Commerce et de l'Agriculture qui donne, chaque jour, des renseignements exacts sur la situation des différents marchés de la France et de l'Étranger.

Partie littéraire. — Principaux collaborateurs : George Sand, MM. Etienne Arago (revue des Théâtres), Ch. Blanc (Beaux-Arts), Georges Pouchet et Amédée Guillemin (Siences naturelles et physiques), Laurent Pichat, Frédéric Morin, Eugène Despois, Ch. Monselet, Auguste Callet (revue des Livres).

L'Avenir national publie en outre : un Courrier hebdomadaire par Albert Wolff; une Chronique quotidienne par M. Jules Claretie.

*Tout abonné à l'*UNIVERS ILLUSTRÉ *qui aura déjà renouvelé à partir du 1er ou du 15 janvier courant, pourra profiter de la combinaison qui précède, en nous adressant le complément du prix d'abonnement aux deux journaux réunis.*

LA FILLE DE L'ÉMIGRÉ [1]

(Suite.)

— Demain, cher comte, interrompit Eustache en souriant tout à coup, j'aurai, comme toujours, grande joie à recevoir votre visite.

Quelques gentilshommes français, attirés par la singularité de cette scène, étaient maintenant à la portée de la voix. C'était pour eux qu'Eustache avait parlé.

Il salua fort gracieusement Arthur, toucha son jabot d'un air vainqueur, jeta son tricorne sous le bras gauche, et s'avança vers le groupe des Français, auxquels il distribua des poignées de main. Arthur, lui, se perdit dans la foule.

Au moment où il dépassait les premiers rangs des invités, il aperçut un gros Anglais, fort rouge, dont les yeux écarquillés semblaient vouloir le dévorer.

Arthur tourna la tête et passa.

— My God! murmura piteusement le gros Anglais, qui n'était autre que Templemore Dogg.

Ce malheureux sportman n'avait point quitté des yeux Eustache et Arthur durant tout leur entretien.

La parfaite ressemblance qui existait entre eux lui donna fort à réfléchir, et il se promit de faire bonne garde, afin de savoir si ces deux Sosies n'étaient point de complicité pour *appóter le treuble dans son ménèdge*.

Le groupe des émigrés fit fête à Eustache.

1. Voir les numéros 496 à 503

— D'Arrhans, dit le vicomte de L..., quel est cet olibrius qui se permet de te ressembler si impertinemment?

— En vous voyant tous deux, ajouta le baron de V..., je songeais aux jumeaux de Bergame de ce pauvre Florian.

— C'est un petit cousin, répondit Eustache du bout des lèvres, qui porte le même nom et prend le même titre que moi.

— *Prend* est joli.

— *Prend* est exact,... mais je répugnerais à lui faire de la peine; et d'ailleurs, mes très-chers, je ne vois pas trop à quel tribunal j'en pourrais référer.

Le vicomte fit basculer avec grâce sa rapière horizontale.

— Voici qui vaut trois degrés de juridiction, dit-il.

— A la bonne heure, répliqua Eustache; mais mon petit cousin est un fidèle serviteur de Sa Majesté... Je veux me montrer bon prince.

— Eh bien? alors, reprit le baron, présente-nous ton petit cousin.

— Volontiers... plus tard... demain..., messieurs, je me vois forcé de vous quitter un instant.

Eustache prit congé précipitamment. Les émigrés le suivirent des yeux. Puis ils se regardèrent, et deux ou trois d'entre eux hochèrent la tête.

— Ce diable d'Arrhans, dit le vicomte après un silence, ne fait rien comme les autres. S'il ne portait pas un si noble nom... Qu'en dites-vous?

— Hé! hé!...

— Ma foi!...

— On dit qu'il a au jeu un bonheur!...

— Le fait est, reprit le baron d'un ton moitié badin, moitié sérieux, qu'il y a des jours où on le prendrait pour l'un de ces chevaliers d'industrie qui se pavanent ici sous des noms d'emprunt et déshonorent notre ordre et notre pays... Pourtant je dois dire que j'ai vu ses papiers..., de fort belles preuves, sur ma parole! Des alliances magnifiques!... C'est un air qu'il a comme cela.

De son côté, Arthur subissait un interrogatoire pareil et répondait d'une manière ambiguë.

Un vieillard, le colonel Favert, ancien officier qui avait servi avec le vieux comte d'Arrhans autrefois, et sous les auspices duquel Arthur se présentait aujourd'hui chez lady Mac-Rea, lui demandait quelques explications touchant le mystérieux événement qui venait d'avoir lieu.

— Je ne puis vous le dire, colonel, répondit Arthur. Jusqu'à demain je suis lié d'honneur, et il vous faudra attendre ce moment-là, si vous voulez savoir quel est cet homme.

C'était la première fois, depuis son arrivée à Londres, qu'Arthur entrait dans un salon. Jusque-là il avait mené une vie laborieuse et pénible, utilisant, pour exister, les talents que lui avait donnés une éducation distinguée.

Pendant les quelques mois qu'il avait ainsi passés dans une retraite forcée, son unique pensée, son désir incessant, avait été de se procurer les moyens de voir le monde, afin de chercher par soi-même la famille de la Veyre, qu'il savait à l'étranger.

Il aimait Marthe, autant et plus peut-être qu'autrefois.

Sa vie guerrière et toujours pleine ne lui avait point laissé le temps d'éparpiller son cœur en ces intrigues frivoles que noue trop souvent l'oisiveté des jeunes années. Son cœur entier était à Marthe, dans le présent comme dans le passé.

Entre elle et lui, il n'y avait pas même un souvenir, malgré cinq ans d'absence.

Il voulait donc chercher, scruter, s'enquérir. Mais un obstacle matériel s'opposait à ce qu'il pût se mêler à cette foule dorée qui encombre les salons de l'aristocratie anglaise.

Il était arrivé à Londres dénué de toutes ressources.

Depuis lors, il gagnait de quoi vivre, dans l'acception la moins sensuelle du mot, et rien de plus.

Or, pour frayer avec le luxe, il faut au moins de l'élégance, et l'élégance, lorsque la bourse est vide, est un malheureux phénix qu'on ne trouve point, surtout à Londres, la Babylone du *doit et avoir*, la ville où l'air s'achète, où le soleil se paye.

Toute la bonne envie d'Arthur se heurta longtemps en pure perte contre cet obstacle infranchissable.

Enfin, à force de travail et d'économie, nous dirions presque de lesine, il parvint à rassembler la somme nécessaire et fit emplette d'un costume de gentilhomme des plus galants.

Ce fut un instant de joie, puérile peut-être, mais bien vive et bien grande, que celui où, pour la première fois, Arthur se vit dans un miroir, revêtu des habits qui convenaient à sa naissance.

Il y avait si longtemps qu'il se glissait timidement chaque jour, le long des brunes maisons de Londres, dans un costume que n'eût point désavoué Dominic Sampson, le pauvre précepteur d'Ellengowan!

On a beau faire. Si élevée que soit l'âme, elle se ressent toujours un peu de l'enveloppe. En touchant l'épée neuve, dont la garde en filigrane relevait gaillardement les basques de son habit à la française, sa main frissonna de plaisir.

Il perdit la mauvaise honte et le doute de soi-même qui le tourmentaient depuis trois mois. Il espéra.

Restait pourtant une autre difficulté : Arthur était inconnu. Son nom suffisait sans doute à lui ouvrir toutes les portes; mais, en même temps, la noblesse anglaise, trop souvent trompée par des chevaliers d'aventure, affublés de noms historiques, commençait à prendre défiance.

Un nom, sans preuves à l'appui, preuves écrites ou résultant de cette notoriété qui accompagne la possession publique non contestée, un nom, avons-nous dit, était peu de chose.

Il fallait maintenant pouvoir montrer ses titres ou s'étayer

du patronage d'un ami assez bien assis dans l'opinion du monde pour n'avoir pas besoin lui-même de répondant. Or Arthur ne connaissait personne à Londres.

Le hasard, cette fois, vint en aide à son ardent désir. Il fit la rencontre du colonel Favert, ancien soldat de Condé et ami de son père.

Le colonel, brave et loyal officier, jouissait de la considération générale.

Il offrit de bon cœur ses services au fils de son vieil ami, et Arthur, le lendemain même de cette rencontre, fut introduit dans les fashionables salons de lady Moore Mac-Rea, veuve d'un pair d'Angleterre, et si considerable parmi les reines de la mode, qu'on la regardait comme inamovible dans ses fonctions de patronnesse d'Almack.

Il venait chercher là des nouvelles de Marthe et de son père ; nous avons vu ce qu'il y trouva.

Cette rencontre de Lointier changeait tout à coup sa position.

Il allait recouvrer ses titres et pourrait désormais marcher tête levée parmi ce peuple de grands seigneurs, où il trouverait sans doute la trace de la famille de la Veyre.

Mais, pour cela, il fallait d'abord ne pas perdre Lointier, car Londres est grand, et ceux qu'on y laisse une fois s'échapper peuvent longtemps se jouer des plus actives recherches.

Arthur, en conséquence, s'appliqua uniquement à suivre tous les mouvements d'Eustache

Il marchait sur ses pas comme s'il eût été son ombre, et, chaque fois qu'Eustache se retournait, il était certain de rencontrer les regards d'Arthur obstinément fixés sur lui.

Nonobstant cet obsédant espionnage, Lointier tachait de faire bonne contenance, et y réussissait assez bien.

Dès le premier moment, il avait fait dessein de s'esquiver avant la fin du raout, et il savait que le seul moyen d'y parvenir c'était d'éloigner de son visage toute expression d'inquiétude et de préoccupation, en un mot, de jouer l'indifférence.

Il se promenait par les salons, saluant gracieusement quelque roide lady, rose et blanche comme une glace à la vanille panachée de framboises, serrant la main de quelque gentleman haut cravaté, long, droit, fluet comme un bouleau, souriant à son compagnon d'exil, ou jetant un compliment banal au frais visage d'une jolie Française toute sérieuse et tout ennuyée au milieu de cette joie britannique, empesée, compassée, presque lugubre.

Tandis qu'il allait ainsi, sans autre but que de donner le change à son Argus, il avisa par hasard dans un coin du salon une lady plus maigre que la plupart des autres ladies, et plus jaune que la couverture de nos romans intimes.

Il crut reconnaître lady Ophelia Dogg, mais il garda un doute, parce qu'elle n'avait point de petit chien sous son bras.

Il s'avança vers elle

C'était bien Ophelia, qui, à la vue de Lointier, déploya brusquement un incommensurable éventail, en faisant de très-grands efforts pour rougir.

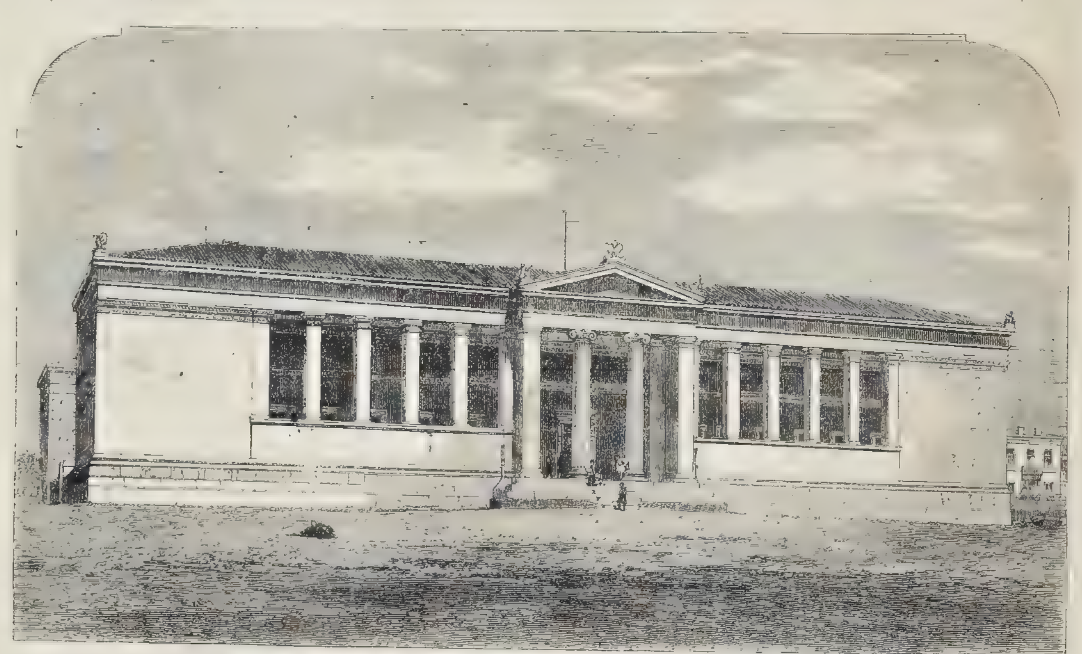
Eustache s'assit auprès de lady Dogg, espérant lasser la patience d'Arthur.

En même temps, afin de jouer mieux l'indifférence, il fit appel à tout son esprit et entama une conversation qui mériterait à coup sûr d'être rapportée fort au long.

Lady Ophelia se donna tout entière aux charmes de cet entretien charmant : elle gazouilla, une grande heure durant, les excentriques barbarismes de son prodigieux baragouin et proclama *in petto* Eustache : *la plus délicieuse de tute les... remáquabelment !*



UN PORTRAIT DE REMBRANDT, peint par lui-même, tableau du Musée du Louvre. — Voir page 46.



L'UNIVERSITÉ D'ATHÈNES; dessin de notre correspondant. — Voir page 47.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



[illegible] — Vous n'avez donc pas de patience? [illegible] cette [illegible]



[illegible]

[illegible] ait pensé à leur ami et peintre M. Gérôme.



Il paraît que M. [illegible]



[illegible]



[illegible] la Cocotte. [illegible]



« Il pleut, il pleut, bergère! » — (Pas de danger que M. Offenbach rentre ses blancs moutons tant que durera cette pluie-là.)



[illegible] protestants [illegible] accepter d'autre *Bible* que celle à deux cents francs, illustrée par Gustave Doré.



— Comment [illegible] *Capitulaires*?

— Je viens de m'en servir pour les côtelettes en papillottes.



[illegible] Charlemagne bien supérieur [illegible] Henri IV [illegible] la poule au pot, [illegible] les truffes.



— Grand Dieu, président! Que [illegible]

— Nous sommes tous déshonorés [illegible] introduit dans le club.

Arthur, cependant, s'était assis en face d'eux et ne perdait point de vue son effronté Sosie.

Il n'était pas seul à regarder de ce côté. Lord Templemore Dogg, enfoncé dans une embrasure, dévorait sa femme du binocle et murmurait, en un français choisi, des imprécations entremêlées de menaces et de plaintes.

— Oh! manifestation! grommelait-il. Cette sir Arthur était iune pendèble séductor!

En ce moment, il aperçut Arthur, qui, lui aussi, avait l'œil braqué sur Ophelia.

Lord Dogg demeura suffoqué.

— C'était incountestablement diabolique! se dit-il. Voici un auter gentleman qui été jalu... Jalu de milady!... Oh! yes.

Incapable de se contenir davantage, lord Dogg s'avança vers Arthur et lui toucha le bras. Arthur se retourna. Ce fut l'affaire d'une seconde; mais quand il reporta les yeux à l'angle du salon où s'asseyait Eustache Lointier, il n'y vit plus que lady Dogg.

— Il m'échappe! s'écria-t-il involontairement.

— Je vôlé demander à vos... commença lord Dogg.

Il ne put achever, Arthur le repoussa brusquement, et s'élança sur les traces d'Eustache qu'il crut apercevoir de loin parmi la foule. Lord Dogg demeura la bouche ouverte.

— Oh! murmura-t-il après un long silence. L'une et l'auter gentleman était en dérute... Diabel!... siourprenant tutefait! Je vôlé, ma foà, me batter conter tute les deux.

VII

De Londres à Glascow.

Arthur fendit la foule en désespéré. Il traversa les divers salons en un clin d'œil, enjamba l'escalier quatre à quatre, et arriva dans la cour au moment où un cabriolet de place passait, au galop, le seuil de la porte cochère.

Évidemment, du moins Arthur le pensa ainsi, ce cabriolet renfermait Eustache.

Le jeune comte sauta dans l'une des voitures qui stationnaient dans la rue et ordonna au cocher d'atteindre le cabriolet, dût-il crever son cheval.

Le cocher allongea un puissant coup de fouet à ses bêtes.

Malheureusement, ses bêtes étaient à peine meilleures que les fameux chevaux rejdis, envoyés par le pacha d'Égypte à son allié Louis-Philippe. Elles trottaient péniblement, trébuchaient à chaque cahot et soufflaient comme un maire de chef-lieu contraint, par la fortune, à déclamer, devant un prince crépu, des harangues à dormir debout.

Néanmoins, à force d'efforts, la voiture demeurait toujours en vue du cabriolet, mais elle ne gagnait pas un pouce de terrain.

— Fouette ton cheval! criait Arthur qui se démenait au fond de la voiture: fouette, malheureux! il faut que nous les rattrapions.

— Quant à ce qui est de ça, monsieur le baron, répondit le cocher, je tape comme il faut, vous pouvez le voir. Mais les anglais sont des rosses sans nerfs; ça ne sent pas les coups... Parlez-moi des chevaux de Paris!

— Mais va donc! va donc! reprenait Arthur.

— On y tâche, monsieur le marquis... Ici, voyez-vous, les chevaux de fiacre ne valent pas mieux que les hommes... c'est rétif!

— Dix louis si tu rattrapes ce maudit cabriolet!

— Ça n'est pas de refus... Faut vous dire, monsieur le duc, que j'ai l'honneur d'être émigré comme vous, sans comparaison... A Paris, j'avais un fiacre superbe, noir et lie de vin, avec les armes de la ville sur la portière... Et des chevaux! ah! les chevaux, par exemple!... La révolution est venue, et un beau jour, on a mis mon fiacre en réquisition pour conduire une demi-douzaine de bons curés à la guillotine. Si encore on m'avait rendu mon fiacre! mais non; mon fiacre plaisait au Comité de salut public, qui ne se gêna pas pour me le voler... A la rigueur j'avais assez d'assignats pour en acheter un autre; mais fi donc! le bon temps était passé. Je n'avais plus à voiturer que des porteurs d'eau devenus dictateurs, ou d'anciens confrères qui avaient sauté de leur siége sur les bancs de la Convention nationale... On ne pouvait pas supporter ça, pas vrai, monseigneur?

— Mais fouette donc, malheureux! le cabriolet nous gagne!

— Si j'avais seulement mes chevaux de Paris!... Tant il y a que je me dis. Puisqu'il n'y a plus en France que des croquants, ma place est à l'étranger. Je passai la mer... Tel que vous me voyez, monseigneur... Ah! Dieu! Dieu! Les chevaux n'en veulent plus!

Tout en parlant ainsi, l'automédon proscrit avait vaillamment fouetté ses bêtes.

La voiture suivant toujours les traces du cabriolet fugitif avait traversé une multitude de rues, tourné un nombre infini de carrefours, et parcouru la majeure partie de Londres.

On était maintenant hors de la ville, et le jour commençait à paraître. Le cabriolet se montrait toujours, à trois ou quatre cents pas en avant, comme ces fantasques et capricieuses flammes des marais qu'on aperçoit sans cesse et qu'on ne peut approcher jamais.

Mais au moment où le cocher, victime de la révolution, prononçait les derniers mots de sa prolixe tirade, les deux chevaux s'abattirent à la fois, pantelants et incapables de se relever.

— Anglais! leur dit le cocher, comme s'il n'eût pu trouver de plus outrageuse parole

Il les fouetta de son mieux, mais en vain. Arthur sauta sur la chaussée, jeta sa bourse au cocher, et courut follement sur les traces du cabriolet qu'il n'eut garde d'atteindre. Bientôt, épuisé de fatigue, baigné de sueur, il fit comme les chevaux, et s'affaissa sur les rebords d'un fossé.

Il se désolait fort, comme on le pense, mais il se fût désolé bien davantage, s'il avait su que le cabriolet contenait un honnête fermier presbytérien, qui s'en allait à Édimbourg écouter les prédications du révérend Josuah, Jedediah ou Sisarah, élu en le Seigneur, éloquent, nasillard et puritain.

Quant à Eustache, dont la voiture s'était dérobée à un détour de rue, il avait paisiblement gagné son logis.

Brunet dormait d'un profond sommeil. Eustache, enchanté de cette circonstance, fit à la hâte ses préparatifs de départ, vida les tiroirs de son secrétaire et prit la clef des champs, en ayant soin toutefois de laisser au chevet de Brunet, endormi, un petit mot d'adieu.

— A Glascow, maintenant! se dit-il en sautant joyeusement dans son cabriolet, dont le cocher avait troqué l'attelage pour trois forts chevaux de poste; ils pourront courir après moi; ils pourront même me rattraper, peut-être, mais il ne sera plus temps, et je serai bien fort lorsque M. le marquis, mon beau-père, aura à me soutenir.

La chaise brûla le pavé de Londres, et fut bientôt dans la campagne; à peine avait-elle fait une lieue sur la route d'Écosse, qu'Eustache avisa de loin un gentilhomme couché sur le revers d'un talus. A l'aspect de la chaise, le gentilhomme se leva et vint se poser à la tête des chevaux, qu'il arrêta sans façon.

— Qui que vous soyez, monsieur, dit-il en s'adressant à Eustache, dont il ne distinguait point les traits, je vous prie de me donner une place dans votre voiture. Je poursuis un misérable...

— Impossible, petit cousin, interrompit Eustache d'un ton dégagé; je porte un puissant intérêt à ce misérable que vous poursuivez... Veuillez lâcher la bride des chevaux, monsieur le comte...

Arthur, c'était lui, jeta son regard étonné à l'intérieur de la chaise et reconnut Eustache.

Il s'élança aussitôt, l'épée à la main.

— Fouette, cocher! cria Lointier.

En même temps il tira des poches de la voiture les deux pistolets qu'il avait volés autrefois à Arthur, dans l'auberge de Saint-Malo, et le mit en joue des deux mains à la fois.

Arthur ne tint compte de ce péril, et chargea impétueusement. Lointier lâcha les deux coups.

L'épée d'Arthur tomba; il était blessé au bras droit.

— Fi! monsieur le comte; fi! dit Lointier en ricanant; vous vouliez me tuer, moi qui vous ai sauvé la vie. C'est fort mal à vous, en vérité, et vous méritez, pour le moins, le léger châtiment que je vous inflige.

La voiture s'ébranla.

— Portez-vous bien, reprit Eustache en se penchant au dehors: à propos, n'espérant pas avoir le plaisir de vous rencontrer avant mon mariage, je crois devoir vous faire part de mon union prochaine avec votre cousine...

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

UN PORTRAIT DE REMBRANDT

Il existe peut-être de par le monde une cinquantaine de portraits de Rembrandt peints par lui-même. On aurait le droit de s'étonner de cette propension immodérée du peintre à reproduire sa propre image, si l'on ne savait qu'il prétendait moins laisser ainsi à traits la postérité la mémoire de ses que donner un prétexte à des têtes d'étude dont la plupart sont aujourd'hui comptées comme autant de chefs-d'œuvre. Quel modèle plus intelligent et plus attentif eût-il pu se procurer que lui-même! Chercher sur le visage les diverses expressions de l'âme, modifier ces expressions à l'infini était le principal de ses soins; de là cette infinité de portraits aussi variés d'attitudes que de costumes, et qui n'ont entre eux qu'une ressemblance approximative, faite bien plutôt pour embarrasser le curieux que pour le renseigner sur la véritable physionomie du grand maître hollandais.

Le portrait de Rembrandt que nous publions aujourd'hui est une des toiles les plus remarquables du Musée du Louvre. Le peintre s'est représenté de trois quarts; il porte la moustache, et sa chevelure bouclée disparaît en partie sous une toque à plumes. Une boucle de métal pend à son oreille; enfin un manteau bordé d'une broderie recouvre une cuirasse dont on ne voit luire l'acier qu'à l'entour du col et à la naissance de la poitrine. On retrouve dans cette peinture toute l'énergie de dessin, la puissance de couleur et les savants effets d'ombre et de lumière qui caractérisent ordinairement les œuvres du maître

P. DICK.

COURRIER DU PALAIS

Un dénoûment prévu. — Encore l'affaire Lavergne! — Les mots heureux de Poncet. — Les peccadilles de l'*Union des Bas bleus* et les erreurs du *Gnafron*. — Guérison subite d'une fauvette. — Un beau-frère trop curieux en matière de vertu. — *Go ahead!*

..... Et le tribunal a jugé qu'il ne lui appartenait pas de dissoudre une société qui est une véritable institution du gouvernement.

Ainsi a fini le procès entre M. Got et la Comédie-Française.

Au moins le célèbre artiste aura-t-il, pour se consoler, la ressource de se dire: « J'ai soulevé un grand débat? »

Hélas! non, il faut que M. Got en prenne son parti: le procès n'a été un grand procès que jusqu'au jour de l'audience... exclusivement.

Parlons d'autre chose.

Poncet...

— Eh quoi! prétendez-vous, par hasard, nous raconter l'affaire Lavergne, un procès vieux d'une semaine et que chacun sait sur le bout du doigt?

— Mais...

— Mais c'est de l'histoire ancienne, vous dis-je, et vous n'avez plus rien à nous apprendre. Vous secouez la tête? Écoutez:

Poncet est né à Génevilliers; à seize ans il est envoyé pour cinq ans dans une maison de correction; devenu libre, il se fait condamner à trois ans de prison pour outrages envers un fonctionnaire; en 1862, à huit ans de travaux forcés pour vols qualifiés. Il s'échappe de Cayenne, et remonte sur un radeau le Sinnamary avec Gâtebourse, le fameux faussaire.

Les deux fugitifs traversent ensuite une contrée déserte sur laquelle pèse un ciel meurtrier. Gâtebourse meurt tué par la fatigue, les privations, les souffrances de toutes sortes. Poncet regagne le pénitencier. Six mois après il s'échappe encore, aborde, après avoir nagé pendant six heures, un navire anglais, débarque dans un port des États-Unis, et s'enrôle dans l'armée fédérale. Libéré le 16 juillet 1865, il s'embarque en septembre pour l'Angleterre. Le 4 octobre, il prend le chemin de fer à Londres. Dans le wagon où il est monté se trouve un vieillard de soixante-dix-huit ans, M. Lavergne, ancien employé de l'administration anglaise à l'île Maurice. Poncet lie conversation avec lui, l'accompagne à Paris à l'hôtel où il loge, et revient le prendre dans l'après-midi. Le vieillard et Poncet sortent ensemble. Un fiacre les mène au rond-point de Courbevoie, à Argenteuil ensuite; enfin, à l'entrée d'un sentier qui aboutit au petit bois d'Orgemont. C'est Poncet qui a donné toutes les indications au cocher, c'est lui qui le paye. Le cocher retourne à Paris; il est cinq heures et demie. Dans la soirée, vers huit heures, Poncet est à la Courtille, au bal Favier. Il en sort un moment et revient habillé de neuf. Il fait voir au premier venu des poignées d'or anglais et français, et une montre de fabrique anglaise avec les initiales T. G. L., donne une pièce d'or au garçon, une autre pièce d'or à un inconnu. Il sort avec une fille et la conduit dans un restaurant. Là il empile des pièces d'or dans une assiette, montre un énorme couteau à sa compagne et lui dit: « J'ai fait un meurtre! » Et voyant la fille pâlir, il ajoute: « J'ai tué une puce! » Il entre au bal une troisième fois, danse avec frénésie, recrute une autre fille, l'emmène avec la première dans plusieurs cabarets, et vers deux heures du matin, les congédie l'une et l'autre après leur avoir remis à chacune une pièce d'or anglaise de 25 francs. Le lendemain matin, deux passants trouvaient sur le bord du taillis du bois d'Orgemont le corps d'un homme égorgé. Cet homme était M. Lavergne. On avait fouillé ses vêtements; on avait pris sa montre, sa chaîne et son argent. L'étui de lorgnette où il enfermait son or, qu'il avait coutume de porter sur lui, fut découvert dans le bois. Poncet a comparu samedi dernier devant la Cour d'assises de Versailles. M. Gouget présidait; M. Bergognié, procureur impérial, a soutenu l'accusation; M. de Barthélemy a défendu Poncet; le jury a déclaré l'accusé coupable d'assassinat, et l'a condamné à la peine de mort.

— Eh bien! ne voilà-t-il pas l'affaire Lavergne, toute l'affaire depuis A jusqu'à Z?

— Toute l'affaire, oui... moins les débats; mais la physionomie de l'accusé?

— La physionomie de l'accusé? Front haut, cheveux châtains, raie sur le côté gauche, yeux petits enfoncés dans l'orbite, petites moustaches; la tête haute; le regard assuré.

— Fort bien; ceci c'est la physionomie extérieure de Poncet.

— Il vous faut Poncet au moral, soit. Quelques-unes des qualités essentielles du bandit: une énergie indomptable, de la suite dans les projets, du sang-froid avant le crime, mais un défaut qui gâte tout: le crime une fois accompli, nul empire sur lui-même. Traits distinctifs: Poncet a de l'amour-propre chatouilleux; il se défend avec vivacité d'avoir compromis sa jeunesse dans les compagnies douteuses. Quand le propriétaire du bal, où il a passé une partie de la nuit du 5 au 6 octobre, affirme qu'en 1857 ou 1858 il fréquentait sa maison, Poncet s'indigne:

« Jamais je n'ai été dans un pareil établissement, s'écrie-t-il, avant le 5 octobre. Quand j'étais dans les écuries du prince Napoléon, je ne fréquentais pas vos habitués. »

Poncet a de la coquetterie. Des témoins prétendent l'avoir vu, pendant la traversée, couvert de vêtements sordides; il ne veut pas en convenir.

« Tous ceux qui me connaissent, savent que j'aime la propreté, dit-il, et qu'avec des guenilles j'ai encore l'air de quelque chose. »

Quand on lui rappelle qu'il a vendu quelques-uns de ses vêtements à des passagers:

« Tout le monde sait que la première chose qu'on fait en arrivant à Paris, c'est de s'habiller à la mode. »

— Est-il tombé de la bouche de Poncet quelque autre parole digne d'être conservée?

— Non, je l'avoue.

— Eh bien, faites-nous grâce de Poncet.

— Vous le voulez absolument?

— Absolument.

— Voilà qui est dit; parlons de choses moins lugubres.

La presse donne de la besogne aux juges de Lyon. Deux journaux ont comparu le même jour devant le tribunal correctionnel.

Vous connaissez, au moins de nom, le *Courrier*, le *Salut*

Public, *le Progrès;* peut-être n'avez vous entendu parler ni ne l'*Union des Bas bleus*, ni du *Gnafron*. Je vous le pardonne bien volontiers, désirant pour moi semblable indulgence. C'est pour la première fois, je l'avoue humblement, que ces deux titres piquants me tombent sous les yeux.

L'*Union des Bas bleus?* Quelles peuvent être les doctrines de l'*Union des Bas bleus*, et quel peut être son programme? Enseigner que les femmes de lettres ont plus d'esprit, plus d'imagination et plus de style que les hommes de lettres? Protester contre la tyrannie des romanciers, des poëtes et des dramaturges à barbe? Conquérir pour le sexe faible le droit à la Sorbonne, au Collége de France, à l'Institut et à l'Académie française? Ne sachant rien, je ne veux rien affirmer, et j'attends, pour vous donner des renseignements certains, que ma bonne fortune ait mis sur mon chemin un numéro d'un journal qui, je me plais à le croire, est rédigé de façon à inspirer des inquiétudes au *Journal des Débats*.

Toujours est-il que l'*Union des Bas bleus* était accusée d'avoir jeté son bonnet par-dessus les moulins, ce qui, traduit en langage judiciaire, signifie qu'on la poursuivait pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs. C'est dur pour un journal qui me paraît avoir souci de plaire surtout aux dames, et de plaider leur cause.

Cette pauvre *Union* n'a pas réussi à démontrer son innocence, et le tribunal a condamné le gérant à deux mois, l'imprimeur à un mois de prison et chacun d'eux à cent francs d'amende.

Le jugement veut bien nous apprendre qu'un des articles incriminés commençait par ces mots : « Premier coup d'ongle, » et finissait par ceux-ci : « d'un apothicaire camélia. »

Cet « apothicaire camélia » ouvre à l'imagination des horizons infinis. Ah! que les scrupules de la justice imposent à notre curiosité de cruelles épreuves!

Deux mois d'emprisonnement et mille francs d'amende à un de ses rédacteurs, quinze jours d'emprisonnement et cent francs d'amende à l'imprimeur, pour excitation à la haine et au mépris des citoyens! Mauvaise journée pour le *Gnafron*.

Ce qu'est le *Gnafron*, que le tribunal vient de condamner, je ne saurais, je vous l'ai dit, au juste vous l'apprendre; mais le *Gnafron*, cher au peuple humain, le *Gnafron* qu'il applaudit, le *Gnafron* qui le fait rire, je le connais bien celui-là, et le connaissant, je crois, sans trop de hardiesse, pouvoir affirmer que le journal qui l'a pris pour parrain n'est pas le journal des comtes et des marquises.

J'ai dit pour parrain, non pour modèle, entendons-nous. *Gnafron*, l'accessoire obligé de *Guignol*, a tous les défauts et tous les vices de son *bourgeois* avec un degré de trivialité de plus, et Dieu sait que *Guignol* n'a pas précisément les manières d'un Richelieu ou d'un Lauzun. *Guignol* est sale, *Gnafron* est crasseux; *Guignol* est gourmand, *Gnafron* est gueulard; *Guignol* se grise, *Gnafron* se soûle, ainsi du reste.

Aussi suis-je vraiment plus fâché que je ne puis dire, de passer de *Gnafron* à une *prima donna;* mais si Mlle Bellamy savait les exigences d'une chronique judiciaire, elle daignerait peut-être m'excuser. D'ailleurs Mlle Bellamy porte le joli surnom de *Risette;* c'est probablement qu'elle a le caractère bien fait et l'humeur gaie, cela me rassure tout à fait.

Donc Mlle Bellamy, donc Risette était un des astres du ciel de l'*Eldorado;* sans Mlle Suzanne Lagier, je dirais qu'elle était le soleil de ce paradis terrestre.

Elle s'était engagée à charmer le public à raison de six cents francs par mois. Six cents francs par mois! A peine la solde d'un colonel. C'était pour rien; mais les bravos et les applaudissements la dédommageaient, car Risette aimait la gloire, et la gloire aimait Risette.

Mais voici qu'un jour M. Lorge, le directeur de l'*Eldorado*, reçoit de sa pensionnaire un petit billet dont voici le sens en deux mots :

« Risette a perdu sa voix, Risette demande la résiliation de son engagement, qu'en pareil cas le traité lui permet d'exiger. »

Au billet était joint un certificat bien en règle, par lequel les médecins attestaient que Risette était hors d'état de chanter désormais.

Avez-vous fait cette remarque qu'il n'est pas de directeur de théâtre ou de concert qui laisse partir sans regret un comédien ou une comédienne, un chanteur ou une chanteuse dont le talent a sur la recette une heureuse influence?

M. Lorge ne voulut point rompre avec la tradition; il traîna Mlle Bellamy devant les tribunaux, et eut le courage de lui demander dix mille francs à titre de dédit.

Risette brandit à l'audience le certificat dont M. Lorge avait osé méconnaître l'autorité, et les juges rendirent sa liberté à la fauvette.

Elle en profita pour s'envoler vers un climat plus doux.

O miracle du ciel du Midi et des chaudes brises qui soufflent d'Italie et d'Afrique! M. Lorge n'avait pas eu le temps de se consoler de la perte de Risette, que Risette chantait au *Casino* de Marseille, et que les fils de Phocée l'applaudissaient avec plus d'enthousiasme encore que les fils de Lutèce.

Eh bien! le croiriez-vous? au lieu de se réjouir d'une cure merveilleuse, au lieu de rendre hommage à la vertu de la tiède atmosphère méditerranéenne, M. Lorge fit au Midi cette injure de prétendre que Mlle Bellamy avait feint d'être malade, il appela du tribunal à la Cour, et la Cour...

— La Cour a été de l'avis du tribunal?

— Non, la Cour a donné gain de cause à M. Lorge, et a condamné Risette à lui payer un dédit de six mille francs.

Eh quoi! la magistrature, elle aussi, se refusant à croire à la guérison soudaine de Risette!

Cet arrêt-là coûtera cher à Hyères, à Cannes, à Menthon. C'est un millier de Russes et d'Anglais dont il fera tort aux hôteliers de la Corniche.

Si vous doutez du pouvoir magique du soleil méridional sur les gosiers malades, du moins ne doutez-vous pas, je pense, qu'il fasse bouillir le sang dans les veines et les passions dans les cœurs; je ne chercherai donc pas à vous en convaincre en vous racontant comment Pascal Torre est devenu amoureux de la femme de son beau-frère Paolo Paoletti, comment il a voulu la séduire, et n'y réussissant pas, faire pis encore, comment en digne et vertueuse fille de la Corse elle a vaillamment résisté, et comment Paolo Paoletti, ayant eu des soupçons, a tiré un coup de fusil à Pascal Torre. Ce qui vaut seulement la peine d'être rapporté, c'est l'explication donnée tout d'abord par Pascal Torre de sa brutale tentative :

« — Je voulais, dit-il, éprouver la vertu de ma belle-sœur, et me bien assurer de sa fidélité envers son mari. »

Malheureusement Pascal Torre n'a pas répété cette belle explication devant le jury; il a préféré nier ce dont on l'accusait, et mettre le coup de fusil de Paolo Paoletti sur le compte d'une vieille vendetta. Grand dommage en vérité : une femme violentée par amour de la morale, c'était original et tout à fait nouveau.

De la flamme et de la lave que ces Corses; du granit et du fer que ces Américains.

Tout récemment on allait pendre à Genesee, dans l'État de New-York, un misérable nommé Wilson, convaincu d'un meurtre et en avouant cinq.

Le shérif lui accorde dix minutes pour parler à la foule :

Wilson. — C'est plus de temps qu'il ne m'en faut, car je n'ai qu'une observation à faire; c'est que vous allez me pendre pour le seul crime que je n'ai pas commis. Je connais l'homme qui a fait la chose, et si je voulais...

Une voix parmi les spectateurs. — Parlez plus haut, on ne vous entend pas.

Le shérif. — Cette remarque est indécente. Condamné, vous n'avez plus que quatre minutes.

Wilson. — Je n'y tiens pas à vos quatre minutes; avec ça que c'est bien agréable de recevoir la pluie sur la tête. J'aimerais autant qu'on en finît tout de suite.

Le shérif. — Puisque vous le désirez... (*Il rabat le bonnet noir sur les yeux de Wilson.*) Y êtes-vous?

Wilson. — *Go ahead.* (Allez-y.)

Et la trappe s'ouvre sous les pieds de Wilson.

La machine fume, le chauffeur, le mécanicien et le conducteur sont à leur poste. En route pour le nord ou le sud, l'ouest ou l'est! *Go ahead!...* La dot est belle, la jeune miss rougit et baisse les yeux. En route pour le mariage! *Go ahead!...* L'affaire est grosse, pleine de promesses et de périls. Rude labeur; chances superbes ou terribles! En route pour la fortune ou pour la ruine! *Go ahead!...* La corde est nouée, le bourreau attend, le peuple regarde! En route pour l'éternité! *Go ahead!*

Prodigieux, ces Américains!

MAITRE GUÉRIN.

L'UNIVERSITÉ D'ATHÈNES

Après le château royal, l'Université peut être regardée comme la construction la plus importante de l'Athènes moderne. Cet édifice, depuis longtemps commencé, n'a été achevé que récemment. Jusque-là, l'Université, fondée en 1837 par le roi Othon, avait dû se contenter d'un local provisoire; elle occupe aujourd'hui du moins un monument digne d'elle.

Si l'on peut reprocher de la froideur à l'ensemble des bâtiments, leur distribution intérieure ne laisse rien à désirer. Ils ont la forme d'une H couché. La façade, dont nous donnons la vue, est garnie, sur une partie de sa largeur, de colonnes carrées qui donnent de la lumière à un vestibule couvert, orné de fresques représentant les savants et les poëtes de la Grèce ancienne. Ces fresques ont été exécutées par un peintre allemand, Rhal, aux frais de M. le baron de Sina, ministre de Grèce à Vienne.

Le fronton de l'entrée principale, élevée de quelques marches, est soutenu par deux colonnes cannelées en marbre pentélique. La porte qui fait face à cette entrée est fermée par une grille de fer ouvragé. Elle s'ouvre sur un escalier de marbre qui conduit à la salle des cérémonies, à la bibliothèque riche de cent vingt mille volumes, et aux différentes collections scientifiques : musée d'histoire naturelle, cabinets des médailles, de physique et d'anatomie.

La salle des cérémonies est ornée des portraits des professeurs ainsi que de ceux des principaux fondateurs morts depuis la création de l'Université. Le reste des bâtiments est réservé aux salles où se tiennent les différents cours.

C'est au recteur Constantin Phrearitis qu'est dû l'achèvement du monument. Sur sa demande, le riche banquier Dimitrios Bernardakis, de Saint-Pétersbourg, qui s'est déjà signalé par plusieurs dons nationaux, voulut bien verser la somme de 145,000 drachmes pour la continuation de l'œuvre depuis longtemps abandonnée. Des quêtes entreprises en outre par le recteur dans un certain nombre de villes grecques, produisirent encore une somme de 27,000 drachmes, qui ont été également consacrées aux travaux.

L'Université d'Athènes réunit les facultés de théologie, de droit et de médecine. A l'Université sont annexées une école de pharmacie, une école d'accouchement, le jardin botanique, la pépinière royale et l'observatoire.

Le nombre des étudiants, qui ne s'élevait en 1840 qu'à deux cent trente-deux, montait, en 1861, à six cent quatre-vingt-seize. Depuis l'inauguration du nouvel édifice, en 1864, on compte dans l'Université plus d'un millier d'élèves. Ces chiffres sont le meilleur témoignage des progrès de l'instruction en Grèce.

FRANCIS RICHARD.

CHRONIQUE AGRICOLE

Mon voyage à Paris ne m'a pas été tout à fait inutile. L'exposition des volailles m'a fourni une bonne occasion d'étudier, en causant avec certains exposants, les procédés d'élevage les meilleurs, et les renseignements que j'ai recueillis m'ont révélé les ressources que peut fournir à un cultivateur attentif le commerce des gallinacées. J'ai appris — non sans quelque surprise — que les fermiers de Normandie augmentent sérieusement les revenus de leurs exploitations en expédiant en Angleterre des quantités énormes d'œufs et de volailles. Ainsi, pendant les dix premiers mois de l'année dernière, l'exportation des œufs s'est élevée à la somme relativement considérable de 32 millions de francs. Pendant la même période, on a vendu aux étrangers pour près de 50 millions de francs de beurre et de fromage. Vous avouerez que voilà de beaux résultats.

Revenons à nos volailles. J'ai rencontré, à l'Exposition, un agriculteur non exposant, dont la conversation m'a fort intéressé. Nous n'avions jusqu'ici considéré les volailles que comme une distraction pour la ménagère et une ressource culinaire pour exercer cette hospitalité campagnarde que les agriculteurs, isolés en ce monde, pratiquent avec joie et avec une cordialité toute patriarcale. La basse-cour utilise quelques menus grains et coûte souvent plus cher qu'elle ne rapporte. Mon collègue m'a ouvert des horizons nouveaux : ne souriez pas, c'est sérieux.

Vous savez, ou vous ne savez pas, combien nous souffrons, dans nos campagnes, des parasites qui ne se gênent guère pour dévorer notre blé en herbe, et ruiner, en peu de jours, dans les tièdes et humides journées du printemps, l'espoir de nos moissons. Comment se parer de cette innombrable et visqueuse famille des limaces, des vers et de tous ces visiteurs incommodes, si friands de la jeune et tendre plante? Et le *ver blanc*, cette plaie de certaines contrées, où le hanneton a pris domicile, croyez-vous qu'il soit si facile de s'en garantir? Les poules nous peuvent délivrer de ces hôtes ruineux.

Il paraît qu'un cultivateur des environs de Paris a imaginé un moyen de combattre ce fléau agricole en organisant de véritables légions de volailles qu'il transporte dans les champs, soit au moment des labours, soit au printemps, dans des espèces de cages colossales qu'il a décorées du nom de *poulailler roulant*. Les poules déposées au milieu du champ se jettent sur les parasites et en font leur pâture. Rien ne leur échappe, et l'insecte qui devait vivre à nos dépens nourrit et engraisse ce nouveau et productif cheptel.

J'avoue que cette idée m'a saisi, et je compte en faire l'expérience cette année.

Un proverbe très-bête — comme beaucoup de proverbes — prétend que « pierre qui roule n'amasse pas de mousse. » Cependant, si l'on ne sortait jamais de son nid on n'apprendrait pas grand'chose, et, pour nous du moins, apprendre c'est acquérir. Maintenant que le blé se vend mal, il faut bien chercher à faire autre chose. Faites du fourrage, dit-on; ce n'est pas toujours facile — même quand c'est possible. Je comprends pourtant bien qu'il faut songer à accroître le nombre de ses bestiaux. Quand on a quelques louis au fond de son tiroir, on peut toujours acheter du bétail; mais l'acheter ne suffit pas, il faut le nourrir. Mes confrères et moi aussi, amateurs du progrès, parce que le véritable progrès c'est de l'argent, nous cherchons bien à utiliser le sol que Dieu nous a confié, en lui faisant produire de la nourriture pour les animaux; mais ces transformations ne s'improvisent pas. On se consulte, on tâtonne, on expérimente. Nous avons essayé le brôme de Schrader et il n'a pas donné tout ce qu'il promettait : il a mieux réussi ailleurs; nous n'en sommes pas très-contents chez nous; cherchons autre chose.

Un mien cousin, breton de la Bretagne non bretonnante, m'a parlé de la citrouille. On cultive chez lui la citrouille en grande culture. Cela m'a surpris parce que je n'en avais jamais ouï parler. Je suis de ceux que la nouveauté peut surprendre, mais elle ne m'épouvante pas. La citrouille se conserve très-bien — même pendant une année; — coupée en morceaux et mélangée à un tiers de fourrage sec haché, elle constitue, pour les vaches laitières, une excellente nourriture; cuite, elle est excellente pour les porcs; elle nettoie parfaitement le sol et ne l'épuise pas puisque sa racine traçante se nourrit à la surface. J'ai pris des renseignements et je répète ce qui m'a été dit :

On prend un terrain quelconque, couvert d'arbres ou sali par les plantes parasites; la citrouille ne craint pas le couvert, et sa vigoureuse végétation a bientôt détruit les plantes parasites. On bêche ou on laboure en grosses mottes en février; en mai, on étale sur le sol une bonne couche de fumier consommé que l'on enterre légèrement à la surface; on creuse des trous à deux mètres de distance, en échiquier; on les remplit d'une pelletée ou deux de terreau de fumier pourri, ramassé dans la cour de ferme, et on y sème deux ou trois grains de *potiron jaune gros* des maraîchers de Paris, ou plutôt de *potiron vert d'Espagne*, moins volumineux que l'autre, mais qui fournit davantage sur chaque pied.

Jusqu'ici, la préparation n'est ni difficile, ni coûteuse. Quand la plante a un peu grandi, on lui donne un bon binage; puis on applique un copieux *paillis* de fumier de vache frais, afin de conserver la fraîcheur du sol pendant toute la végétation.

Voilà bien du terrain perdu, dira-t-on. Attendez: lorsqu'on met le paillis, on plante entre les pieds de citrouilles et à 1 mètre 60 ou 2 mètres environ du sorgho, ou bien du maïs fourrage, ou bien encore le chou cavalier. On peut aussi planter, mais plus rapprochée, la betterave: on a ainsi deux récoltes au lieu d'une.

Maintenant reste la conduite de la plante, qu'il est indispensable de soigner si l'on veut obtenir un bon produit. Il ne faut laisser à chaque pied qu'un seul bras, celui du centre, c'est-à-dire le plus vigoureux: on coupe les bras latéraux à mesure qu'ils poussent, jusque dans [illegible] cette opération se fait tous les quinze jours et on abandonne les tiges sur le sol: on dirige les tiges méthodiquement, de manière à ce qu'elles ne se nuisent pas mutuellement pendant la végétation; on a ensuite recours au *pincement*. Lorsque la tige a obtenu un développement de 3 ou 4 mètres et même plus, on coupe la tige une feuille ou deux au-dessus du dernier fruit; on comprend du reste l'influence de ce pincement: la sève, arrêtée dans sa marche ascensionnelle, se concentre alors dans les fruits, les fait grossir plus rapidement et leur donne un énorme développement.

On assure qu'un jardinier de Rennes a ainsi obtenu 487,000 kilog. de citrouilles et 94,500 de betteraves à l'hectare. Je n'espère pas aller aussi loin; mais si j'obtiens, comme M. Rieffel, 100,000 kilos à l'hectare, sans préjudice des maïs, sorgho, choux ou betteraves en culture dérobée, je m'estimerai très-heureux.

Voilà ce qu'on apprend en voyage. Si je réussis mes citrouilles, cette année, vous le voyez, je n'aurai pas perdu mon temps. J'avais bien rencontré un jour, dans les environs de Montlhéry, des champs de citrouilles, qui ressemblaient à de la culture maraîchère; mais on m'avait assuré qu'elles étaient destinées à fabriquer de la marmelade d'abricots dont les Parisiens sont très-friands, et je me l'étais tenu pour dit. Comme cette spéculation ne rentre pas tout à fait dans l'agriculture, je n'avais plus songé à la grande culture du potiron. L'usage qu'on en fait en Bretagne et aussi, paraît-il, dans la Sarthe et dans le Doubs, me convient mieux, et j'essayerai d'organiser cette culture dans notre pays.

Il paraît que le typhus, importé au Jardin d'acclimatation par deux gazelles, a été étouffé dans son germe, grâce aux mesures énergiques déterminées par les conseils de deux habiles professeurs d'Alfort, MM. Reynal et Bouley. On a séquestré les animaux et abattu 35 bêtes, yacks, zébus, daims, chèvres, infestés de la maladie ou suspects. Nous en avons été quittes pour la peur. Nos voisins, les Anglais et les Hollandais n'en peuvent malheureusement pas dire autant. Moins perspicaces ou moins prompts, ils ont laissé le mal grandir et, aujourd'hui, le typhus est devenu pour eux une véritable calamité. La mortalité est aujourd'hui, en Angleterre, de 5,300 animaux par semaine; elle s'élève, en ce moment, à 40,000 têtes de gros bétail, représentant une perte sèche de près de 16 millions de francs! Tous les systèmes de médicamentation, essayés jusqu'à ce jour, ont complétement échoué, et les mesures prises par le gouvernement anglais, tardives, dépourvues d'ensemble, mal ou incomplétement exécutées, ont été sans effet sur les progrès de la maladie. Quand s'arrêtera le mal? On n'en sait absolument rien.

En Hollande, les ravages sont relativement aussi considérables; les mesures prises ont été aussi insuffisantes, tandis qu'en Belgique, où le fléau commençait à sévir, une législation analogue à la nôtre, une administration énergique et intelligente ont promptement arrêté la contagion. On sait que, chez nous, quelques cas avaient été signalés dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais et qu'une prompte exécution des bêtes atteintes et suspectes a fait disparaître la maladie avec les malades. 40 bêtes sacrifiées en tout ont sauvé le pays d'un véritable désastre. Il y a bien là de quoi faire réfléchir, en Angleterre et en Hollande, les administrateurs et aussi les administrés.

CLAUDE BONIN.

NOUVELLE ÉGLISE DE SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM, A LONDRES.

Un des plus nouveaux monuments de Londres, est l'église attenante à l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem, construite, grâce à la générosité d'un riche donateur, pour l'usage du public en même temps que pour la commodité des malades et des religieux de l'hospice.

La façade en pierre de Portland, ionienne dans les basses œuvres, prend, en s'élevant, les caractères plus riches du style corinthien. Au-dessus de la porte d'entrée, fort joliment sculptée, une plaque de marbre porte le nom du fondateur, sir Georges Bowyer. A l'intérieur, l'église forme un parallélogramme de soixante-seize pieds de long sur vingt-six de large. Deux légers retraits, dont chacun recèle une chapelle, tiennent la place des transepts, et au-dessus s'élève la coupole qui dépasse de trente-sept pieds le niveau de la voûte commune de l'église.

Notre gravure représente cette partie du monument qui laisse voir l'autel du chœur, au-dessus duquel quatre colonnes de marbre soutiennent un dais de marbre dont chaque lambrequin porte la croix de Jérusalem. Cette croix se trouve répétée du reste dans toute l'ornementation de l'église. La corniche qui court tout autour de la voûte est soutenue par des pilastres de marbre rouge.



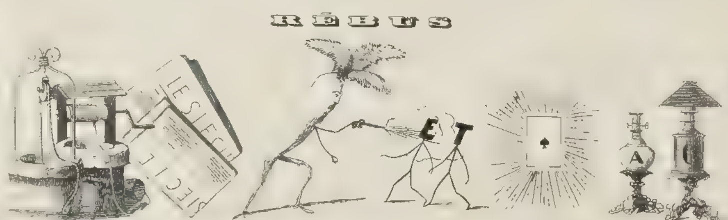
NOUVELLE ÉGLISE DE SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM, A LONDRES, d'après une photographie.

Tandis que le pavé de la nef est composé de marbres variés formant divers dessins, celui du chœur, surélevé d'une marche, est tout de marbre blanc. La porte qu'on remarque à gauche sur le premier plan de notre dessin, fait communiquer l'église avec l'hôpital. Au-dessus, une tribune d'albâtre poli, portée par des consoles sculptées, ouvre sur une des salles du bâtiment voisin, d'où les malades peuvent entendre la messe sans dérangement pour eux.

Afin de ne pas pousser trop loin une description un peu aride, nous ajouterons seulement que l'ornementation générale est d'une grande richesse, grâce à la profusion des ors et des couleurs. C'est M. Goddie, architecte, qui a tracé le plan de l'église et dirigé les travaux.

L. DE MORANCEZ.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS : L'on doit battre le fer pendant qu'il est chaud.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an. . . .	[illegible]	14 fr.
Six mois	[illegible]	12 fr.
Trois mois .	13 fr.	16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 505.
Mercredi 24 Janvier 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les lions du cirque Napoléon. — Les émotions du deuxième début. — Le dompteur Batty. — Quelques mots sur le roi des animaux. — Les souvenirs d'autrefois. — Une petite chanteuse qui devient une charmante actrice. — Une charmante actrice qui devient une petite chanteuse. — Une étoile qui a filé d'Allemagne. — De l'avantage de se faire [illegible] par une comédienne. — Les trente mille livres de rente de M. [illegible] — Une femme qui hérite d'un baron et un lieutenant qui épouse [illegible] — Le nouveau président du Cercle des Mirlitons. — [illegible] Beaux-Arts. — Départ de Félicien David pour la Russie. — Quelques mots sur les jeunes compositeurs. — Intéressant projet qui ne se réalise pas. — Retour de la Patti. — Biographie de l'artiste, par M. Théodore de Grave. — Histoire d'un tailleur exigeant. — Un problème difficile résolu par un italien.

Le bruit, le mouvement et l'émotion de la semaine sont au cirque Napoléon, où un audacieux Américain administre des coups de cravache à deux lions et trois lionnes que la marche ascendante de la civilisation n'a pas atteints encore. Ce sont de vrais lions, de nobles bêtes, et leur férocité ne laisse absolument rien à désirer. Ils ont débuté à Paris par une action d'éclat. La première représentation, n'a pas été irréprochable; mais, à la seconde, ces nobles bêtes étrangères nous ont donné une crâne idée de leur savoir-faire : une des lionnes, on le sait déjà par les relations des gazettes, a failli manger le dompteur.

Les hommes se sont sauvés; les femmes se sont évanouies. Mais le lendemain, remises d'une juste émotion, elles sont revenues pour voir si la lionne achèverait le repas commencé la veille.

Le dompteur Batty sera décidement le vrai *lion* de Paris jusqu'à nouvel ordre de la lionne, car un dompteur ne sait jamais au juste ce que lui réserve le lendemain; on sait bien à quelle heure on entrera dans une cage de bêtes féroces, mais on ignore absolument comment on la quittera. Les lionnes n'ont pas l'habitude de bavarder beaucoup, et l'on ne connaît jamais au juste le fond de leur pensée.

Depuis que je suis au monde, j'ai vu une assez jolie col-

LES DÉMOLITIONS DE LA CITÉ, POUR LA RECONSTRUCTION DE L'HÔTEL-DIEU, dessin de M. D[illegible]. — Voir le B[illegible]

lection de dompteurs de bêtes féroces, mais j'avoue que le dompteur Batty est le plus audacieux de tous; quand j'entre dans la loge de mon concierge, j'éprouve une plus violente émotion que lui, lorsqu'il entre chez ces abominables bêtes qu'on appelle les rois des animaux. Il joue sa vie à tout instant, car les instincts naturels qu'il a chassés à coups de cravache peuvent revenir au galop, et un lion en appétit vous croque une douzaine de dompteurs comme un simple citoyen avale une douzaine d'huîtres au restaurant.

Mais si d'un côté j'admire le courage de l'homme, je déplore, de l'autre côté, l'abaissement de l'animal. A quoi sert un lion dompté? On n'en peut rien faire, car enfin, on a beau dresser le roi des animaux, on n'arrive jamais à un résultat complet; j'ai vu des lapins dressés qui jouaient aux dominos et des chevaux qui auraient pu danser un quadrille dans les salons de Cellarius; mais on a beau s'occuper de l'éducation du lion, on ne pourra jamais vivre avec lui dans une intimité qui permettrait de faire en sa société une partie de dominos dans les longues soirées d'hiver. Rien n'est plus dangereux que de faire *bouder* un lion aux dominos. Pour peu qu'il soit de mauvaise humeur ce jour-là, il avalera les dominos, la boîte et l'adversaire.

Le dompteur Batty est un homme d'une taille moyenne, aux traits énergiques. Il se présente dans un costume fantastique. Sa poitrine est émaillée de médailles que différents souverains ont décernées à l'homme courageux; la plus grande lui vient, dit-on, de Madrid, où il a ramené à son domicile un vieux lion qui avait quitté sans permission le Jardin des Plantes pour faire un tour dans le pays. Le dompteur Batty s'est mis à la recherche du coupable et l'a conduit au poste, comme un vagabond qu'il était d'ailleurs.

Mon voisin de stalle a risqué quelques légères plaisanteries sur les décorations de M. Batty.

— Comment! m'a-t-il dit, on l'a vraiment décoré pour si peu? Moi, qui vous parle, j'ai bien dompté ma femme et jamais aucun gouvernement ne m'a envoyé la moindre médaille.

~~~ L'autre soir, au théâtre des Bouffes-Parisiens, je me suis senti vieillir de dix ans en voyant sur le théâtre deux actrices que je connais depuis bien longtemps et dont l'histoire est assez intéressante pour être contée à nos lecteurs.

La semaine a d'ailleurs été si maigre en nouvelles, que nous sommes forcés de fouiller dans nos souvenirs.

C'était à Cologne, voilà tantôt douze ou quinze ans.

Une troupe de chanteurs ambulants s'était installée dans l'un des principaux cafés de la ville; ils étaient dix ou douze : Français, Hollandais et Belges, des violons déclassés, des troubadours en rupture de ban, des chanteuses fantastiques.

La bande eut beaucoup de succès, grâce à une enfant de dix ou douze ans, que les Allemands appelaient *la petite Parisienne*, et que l'affiche désignait sous le nom de Zulma Bouffar.

L'enfant était charmante... Parisienne jusqu'au bout des ongles, elle avait de la grâce, de l'entrain, de l'audace.

On l'adorait!

Les queues de billard et les dominos qui manœuvraient pendant les autres morceaux se reposaient quand la petite Zulma paraissait sur l'estrade qu'on avait construite dans un coin du café.

Elle disait les chansonnettes à la mode de Paris, et elle les disait à ravir. On applaudissait à tout casser. La petite Zulma était si gentille!

Dans les cafés chantants, en Allemagne, on ne paye pas d'entrée et les chopes n'ont pas encore atteint le prix impudent de quarante sous, comme dans les estaminets lyriques de Paris; seulement, de temps en temps, un artiste de la troupe fait la tournée et récolte la petite monnaie sur une assiette.

Quand c'était le tour de la petite Zulma de se promener avec l'assiette, les pièces blanches pleuvaient de tous les côtés.

Elle était si mignonne!

Et son père avait une si bonne tête! De temps en temps, le père Bouffar daignait venir s'asseoir à notre table et accepter un verre — ou deux — ou trois — ou quatre — de notre petit vin du Rhin. Il avait le petit mot pour rire, ce bon père Bouffar.

Un décret qui avait un instant expulsé les enfants de la scène l'avait soi-disant mis sur la paille et interrompu le colossal succès de sa fille au Pavillon des Ambassadeurs.

Pour les bourgeois de Cologne, le Pavillon des Ambassadeurs était une succursale de l'Académie impériale de musique!

Le père Bouffar parlait des splendeurs de Paris, du monde du théâtre et des coulisses; il ne s'arrêtait qu'au moment où sa fille montait sur l'estrade pour dire une chansonnette.

Alors ses yeux lançaient des flammes, son teint se colorait, tous les muscles de son visage se contractaient.

— Bravo! bravo! criait de temps en temps le nouveau père de la débutante.

Et, s'adressant à ses voisins, il ajoutait :

— Ce sera une grande artiste!

Huit jours après, la bande ambulante avait quitté la ville. On ne se souvenait plus du père Bouffar; mais souvent, dans ma vie, en voyant passer, sur le boulevard, ces pauvres petites filles qui jouent du violon devant les cafés, quand les sergents de ville sont loin, ma pensée se reportait vers la petite Zulma, et je me demandais ce que pouvait être devenue la petite chanteuse de gaudrioles.

Qu'on juge de ma surprise quand, il y a trois ou quatre ans, en assistant à une première représentation au théâtre des Bouffes, je vis entrer une jeune fille à la taille fine et élégante, au regard vif, aux allures audacieuses.

C'était la petite Zulma Bouffar.

Elle n'était point devenue une grande artiste, ainsi que l'avait prédit son père; mais c'était une agréable petite comédienne qu'on a applaudie dans vingt rôles, et entre autres dans celui de l'Amour des *Bergers*.

Je ne puis voir en scène M[lle] Bouffar sans penser à l'obscur café de Cologne. Il me semble toujours que c'est la petite Zulma, et, quand elle a dit avec le goût que l'on sait une fine mélodie d'Offenbach, j'attends qu'elle descende dans la salle et fasse le tour avec l'assiette.

Si je conte ce petit souvenir, c'est pour ajouter une historiette de plus à la vie des comédiennes de Paris. Il est curieux d'étudier leur origine : les unes partent de bien bas pour arriver à une position agréable; les autres partent de haut pour finir... vous allez voir comment.

Celle dont je vais parler est la fille d'un estimable magistrat allemand, et, si je tais son nom, c'est que son histoire n'a rien de commun avec l'art.

Comment débuta-t-elle au théâtre? Je l'ignore, mais je sais qu'elle tenait, il y a dix ans, le haut du pavé à Berlin.

C'était une sorte de Déjazet allemande, vive, alerte, spirituelle. Son succès fut énorme; on se disputait un de ses regards, un de ses sourires; et dans son antichambre les jeunes fils de famille, qui sont les mêmes dans tous les pays, couvraient d'or l'indiscrète femme de chambre qui consentait à glisser un billet parfumé dans le boudoir de sa maîtresse.

Un jour dans l'antichambre se rencontraient deux gentilshommes, le baron de Z..., jouissant de trente mille francs de rente; l'autre, M. de C..., pauvre comme un officier prussien.

— Lieutenant, dit le baron, que venez-vous faire ici?

— Et vous même?

— Moi, je compte présenter mes respects à mademoiselle.

— Je viens dans le même but.

— Fort bien. Quelles sont vos intentions à l'égard de cette dame?

— Je ne vous reconnais pas le droit de me le demander.

— Peut-être.

— Êtes-vous son frère? demanda le lieutenant.

— Non.

— Son parent?

— Non.

— Son amant?

— Moins encore.

— A quel titre alors m'interrogez-vous, car je pense que vous n'êtes pas son époux.

— Je le serai bientôt.

— Ah bah!

— Parole d'honneur! s'écria le baron.

— Et moi, fit le lieutenant, je parie que vous ne l'épouserez pas?

— Qui m'en empêchera?

— Moi, monsieur le baron!

Et il tendit sa carte à son rival.

Quarante-huit heures après, le baron et le lieutenant se rencontraient sur le terrain.

L'arme choisie était le pistolet.

Au signal donné par les témoins, deux coups de feu partaient en même temps.

Le baron tomba frappé en pleine poitrine.

Mais avant de se battre pour la femme aimée, le baron avait fait un testament par lequel il donnait toute sa fortune à l'actrice, et celle-ci ne crut pouvoir mieux honorer la mémoire du défunt qu'en épousant le lieutenant.

Ce mariage fut un grand scandale : l'officier dut donner sa démission et vint se fixer à Paris avec sa jeune épouse.

Mais que fait-on à Paris de trente mille livres de rente? On les croque en peu de temps, et les époux n'en étaient encore qu'au premier quart de leur lune de miel que la fortune du baron trépassé avait déjà été mangée à moitié. Deux ans après l'heureuse union dont je viens de parler, il ne restait plus un sou, et quand la misère arrive, les illusions disparaissent.

Un beau jour, l'ex-lieutenant était parti pour l'Amérique, où il entra au service du Sud. Il se battit comme un lion et mourut comme un héros.

Pendant ce temps la veuve inconsolable se promenait au Bois dans un huit-ressorts que lui avait confié une de ces femmes d'un âge douteux qui lancent des jeunes personnes d'un âge avouable.

La jeune Allemande promettait beaucoup, et elle a tenu ses promesses. En trois ans elle est devenue une petite dame fort remarquable, et elle eut alors un retour vers le théâtre; seulement, comme la langue allemande est fort peu en usage sur les scènes parisiennes, l'actrice d'outre-Rhin eut quelques difficultés à s'acclimater chez nous. Il est vrai qu'elle prit beaucoup de leçons chez le professeur Boudeville, et qu'elle débuta un soir au petit théâtre de la rue de la Tour-d'Auvergne dans *Diane de Lys*, de Dumas fils.

Qu'on juge de l'éclat de rire qui partit des quatre coins de la salle quand Diane parla ainsi :

« *Je d'ai fait une betide mensonge... je d'ai tit qué nu allions vaire un betit fisite...* »

Ce n'était pas mal pour une Allemande, mais c'était insuffisant pour une actrice française.

Après ce premier début, l'Allemande se tourna vers la musique. L'accent disparaît sous le bruit de la grosse caisse. A l'heure qu'il est, elle chante les chœurs aux Bouffes-Parisiens et, quand on lui fait un compliment au foyer, elle répond :

— *Daisé fu tonc! fu tissez tes pétises.*

Ceci ne l'empêche point de passer pour une jolie Parisienne aux yeux de plusieurs étrangers qui ne sont pas difficiles sur le chapitre de l'accent exotique.

~~~ Le cercle de l'Union artistique a offert la semaine dernière un dîner d'installation à son nouveau président, M. de Nieuwerkerke. Ce cercle n'est plus précisément ce qu'on pense; on aurait tort de croire que c'est là que les jeunes gens apprennent le dessin et que l'on y donne des leçons de piano aux demoiselles du quartier.

C'est un club élégant et distingué, où des hommes du meilleur monde se réunissent pour se livrer à tous les exercices qui concernent leur état. De loin en loin on joue la comédie dans les salons, on y fait aussi énormément de musique.

C'est d'ailleurs ce qui a fait surnommer ce club le cercle des Mirlitons. Tous les trois mois, le cercle de l'Union artistique a un retour vers les arts, et chaque année il organise dans la galerie du rez-de-chaussée une exposition de peinture.

Et quelle exposition!

Les membres du club n'ont qu'à ouvrir leurs galeries pour fournir cent cinquante toiles qui résument la gloire de l'École française.

Le cercle de l'Union artistique est un des meilleurs clubs de Paris. C'est en quelque sorte un terrain commun sur lequel se rencontrent les membres des autres clubs aristocratiques, et qu'il ne faut surtout pas confondre avec les nombreux cercles qui fonctionnent dans Paris.

Il y a cercle et cercle, comme il y a fagot et fagot.

Il ne faut pas non plus confondre le cercle de l'Union artistique avec le cercle des Beaux-Arts qui a offert un dîner d'adieu à Félicien David, tandis que les Mirlitons offraient un dîner de bienvenue à M. de Nieuwerkerke, car Félicien David part pour la Russie où l'appellent des propositions qui honorent à la fois le gouvernement russe et l'artiste français. Sur les bords de la Neva, Félicien David fera entendre les belles symphonies qui l'ont si justement rendu célèbre.

Je sais peu de figures plus sympathiques que David. Il est inutile de parler du musicien dont la réputation est suffisamment établie; mais il est bon d'ajouter que le compositeur célèbre est doublé d'un homme excellent qui a beaucoup souffert dans les commencements, et qui se souvient sans cesse de ceux qui souffrent encore. La constante préoccupation de Félicien David a été de fonder en quelque sorte une société d'encouragement pour l'amélioration de la race musicale. Depuis que je connais David, il a cherché un moyen pour venir en aide à ses jeunes confrères, et de créer des concerts où les jeunes musiciens pourraient faire entendre leurs œuvres et attirer sur eux l'attention des directeurs.

Ce projet, Félicien David ne l'a point abandonné encore malgré les obstacles que la réalisation de son idée a rencontrés jusqu'à ce jour. Une première fois il avait tenté la chose impossible au boulevard des Italiens, dans les salons qui sont devenus depuis le théâtre des Fantaisies-Parisiennes. Plus tard, l'illustre musicien me parla d'une gigantesque salle de concert qu'il comptait établir dans les vastes constructions d'un magasin de literie; un célèbre banquier allemand qui protége les beaux-arts s'était même offert pour fournir le capital indispensable à cette entreprise purement artistique, dans laquelle une large place devait être réservée aux jeunes compositeurs. Je ne sais pourquoi cette idée ne s'est pas réalisée, mais j'espère qu'elle se réalisera un jour, car d'elle dépend peut-être l'avenir de la musique française.

On ne se figure pas quelles difficultés les jeunes gens rencontrent à leurs débuts dans la rude carrière des arts. Je n'en veux pour preuve que cette histoire de *Martha*, ce petit chef-d'œuvre, que M. de Flotow, un musicien applaudi en Allemagne, en Italie et même au Théâtre-Italien de Paris a colporté de théâtre en théâtre avant de pouvoir le faire jouer.

Si les hommes d'un talent éprouvé rencontrent de telles difficultés, que peuvent espérer les autres qui n'ont ni un nom connu, ni une gloire acquise pour leur servir d'introduction dans les cabinets des directeurs?

N'abandonnons pas la musique sans constater le retour de la diva Patti, et sans recommander à nos lecteurs la piquante biographie de la grande jeune artiste, que vient de publier M. Théodore de Grave, un écrivain de talent qui a le bonheur de ne pas se dépenser forcément dans les hasards du journalisme, et qui nous a prouvé dans cette petite brochure qu'il ne faut pas un bien gros volume pour classer un homme de lettres.

~~~ Deux historiettes pour finir.

Où s'arrêtera la folle vanité des fournisseurs?

On me cite un trait d'incroyable impudence de la part d'un tailleur fort en vogue parmi les cocodès et qui en abuse pour faire payer un paletot trois cents francs et un habit deux cents francs.

Ce sont d'ailleurs des prix faits comme pour les petits pâtés.

Le luxe effréné des tailleurs parisiens ne connaît pas de bornes... Chez quelques-uns de ces industriels qui se disent artistes, on paye un gilet jusqu'à quatre-vingt-dix francs, ce qui est bon à constater.

Celui dont il est question plus haut a osé faire graver cette inscription sur la plaque de cuivre de sa porte :

Les personnes qui sont susceptibles de marchander sont priées de ne pas entrer.

~~~ On ouvre beaucoup de salons depuis la disparition

complète des épidémies qui nous ont honorés de leur visite pendant trois mois.

Les soirées d'hiver chez Rossini sont brillantes; on y consomme beaucoup de musique.

Un des plus fidèles habitués de la maison est l'Italien Braga, un charmant garçon, un vrai musicien.

L'année dernière, il fut la joie d'une réunion d'artistes et de gens de lettres qui se trouvaient chaque soir, après le spectacle, dans un café du boulevard.

L'été venu on s'est dispersé.

Puis, à l'entrée de l'hiver, on s'est retrouvé.

Un de nos amis rencontra Braga sur le boulevard et lui dit :

— Ah çà! pouvez-vous me dire où l'on se réunit maintenant après le spectacle?

— Je l'ignore, répondit l'aimable Italien; quant à moi je me réunis chez moi.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

L'œuvre des démolitions s'accomplit avec une extrême activité dans le quartier de la Cité, pour préparer l'emplacement où doit s'élever le nouvel Hôtel-Dieu. Soixante-quatorze immeubles doivent tomber et emporter avec eux plusieurs rues, — si on peut donner le nom de rues à des couloirs fangeux et tortueux. — Ce sont les rues de Saint-Christophe, de la Licorne, de Perpignan, des Ermites, Saint-Pierre-aux-Bœufs et Sainte-Marine. Avec ces voies, vieilles comme la Cité elle-même, disparaîtra le caractère sombre et étrange de ce quartier qui fut l'œuf d'où le Paris moderne s'élança pour couvrir les deux rives de la Seine.

MM. J. Frantz, métallurgiste, et Henri Favre, docteur-médecin, directeur de la *France médicale*, viennent d'annoncer au monde savant qu'ils ont trouvé le moyen de transformer en or l'argent, le cuivre et le mercure, « qui ne seraient que le même métal à des états dynamiques différents. » Ces deux savants ne paraissent se préoccuper de leur découverte qu'au point de vue philosophique.

Une correspondance de Calcutta adressée au *Moniteur*, signale un fait qui s'est produit pour la première fois à Bombay :

Une jeune veuve indoue s'est remariée, accompagnée par les principaux membres de sa communauté religieuse. Si l'on se souvient des longs efforts, de l'énergie qu'a dû employer l'autorité anglaise pour détruire le préjugé barbare qui condamnait les veuves à se brûler vives avec le cadavre de leur époux défunt, on reconnaîtra que ce fait mérite d'être signalé et qu'il témoigne des progrès de la civilisation parmi les indigènes.

Il y aura encore à l'Exposition universelle de 1867, au Champ de Mars, une exposition générale d'art industriel. Cela implique naturellement qu'il y aura aussi une exposition universelle rétrospective des beaux-arts, peinture, gravure, dessin et sculpture. C'est le seul moyen de faire connaître à la France et au monde entier les richesses immenses et malheureusement inconnues des galeries particulières de France et d'Europe.

M. Collins, un des principaux directeurs du télégraphe russo-américain, vient de donner sur cette entreprise de curieux détails dans une lecture faite à New-York le 14 décembre. On sait que cette ligne télégraphique doit faire le tour du monde, mais principalement par terre; partant de New-York, elle traversera tout l'ouest des États-Unis, le détroit de Behring, la Russie d'Asie et la Russie d'Europe, pour atteindre Saint-Pétersbourg.

Entre Paris et New-York, dit M. Collins, il n'y a, par ce chemin, que 39 milles d'eau salée à traverser (ou 60 kilomètres à peu près, puisque le mille anglais équivaut à 1,609 mètres); tout le reste du parcours peut se faire par des routes terrestres praticables. L'espace maritime que doit franchir la nouvelle Compagnie est représenté par la largeur du détroit de Behring.

On espère que la ligne sera terminée en 1867, et pour donner une idée de l'étendue de pays qui sera parcourue par le télégraphe russo-américain et qui pourra fournir des messages à la Compagnie, M. Collins fait remarquer que le soleil brillera sur la ligne vingt et une heures et douze minutes par jour.

Une trirème antique, construite dans les chantiers de Bordeaux, sous la surveillance de M. Beléguic, capitaine de frégate, vient d'être mise à l'eau.

C'est le second navire de ce genre construit sur les chantiers français depuis quelques années. Le premier était sorti de Saint-Cloud, il y a deux ou trois ans.

L'autorité ecclésiastique à Rome vient de publier le recensement de la population romaine en 1865.

Rome renferme 207,338 âmes; elle est, après Naples, la ville la plus peuplée de l'Italie. Depuis 1860, la population a augmenté de 20,000 âmes.

Le nombre des cardinaux, évêques, prêtres et clercs qui habitent la ville s'élève à 2,368; le nombre des religieux à 2,736; celui des religieuses à 2,117. C'est un total de 7,221 individus prêtres, moines ou religieuses, sur une population de 200,000 âmes.

A la fin de ce mois, notre collaborateur Albert Wolff fera paraître un volume parisien, sous ce titre piquant : *Les Mémoires du Boulevard*.

TH. DE LANGEAC.

LA FILLE DE L'ÉMIGRÉ[1]

(suite).

— Marthe ! s'écria le jeune comte d'une voix déchirante.

— Une fort jolie personne, ajouta de loin Eustache, qu'emportait le galop des chevaux de poste; je suis mortifié, monsieur le comte, de ne pouvoir vous inviter à la noce...

Arthur demeurait à la même place, atterré, sans pensées, et comme frappé de la foudre.

— Marthe! répéta-t-il enfin, Marthe!... Cet homme dit-il vrai, mon Dieu!

Il reprit automatiquement le chemin de Londres; puis, lorsque la présence d'esprit lui revint, il s'applaudit d'avoir suivi cette voie, espérant trouver au logis de Lointier quelque indice qui pût le mettre sur sa trace; car la route d'Édimbourg peut conduire à la moitié des villes du Royaume-Uni, et Arthur n'avait plus rien pour éclairer sa recherche.

Il était onze heures du matin lorsqu'il arriva dans Piccadilly.

Brunet venait de s'éveiller et de lire le billet d'adieu que lui avait laissé Eustache. Il était furieux et roulait dans sa tête mille projets de vengeance.

« Citoyen Brunet, lui disait Eustache dans sa lettre, je vous souhaite des jours longs et prospères. Je quitte Londres un peu à cause de vous, qui me gênez plus que je ne puis vous dire, et beaucoup pour mon Sosie A. d'A..., qui m'est tombé sur les bras cette nuit, au raout de lady Mac-Rea.

« Je vous laisse en partant ma bénédiction et une demi-couronne que vous trouverez, avec le present, sur votre table de nuit. Je vous laisse également mes dettes. Que l'Être suprême vous tienne en santé! »

Arthur ouvrit sans frapper et entra précipitamment. Brunet, à la première vue, le prit pour Eustache, et s'élança vers lui.

— Tu reviens? s'écria-t-il, tu n'as pas pu partir, sans doute... Mais va! je te tiens compte de l'intention... Ah! se reprit-il tout à coup en relisant le billet, c'est cela... Pardon, monsieur le comte; le hasard vous a donné une ressemblance si grande avec ce misérable que mon erreur ne peut être une offense... Je comprends tout maintenant... car vous êtes bien le comte d'Arrhans, n'est-ce pas? le vrai comte Arthur d'Arrhans?

— Je le suis, répondit Arthur en tombant épuisé sur un siége.

— Vous êtes blessé! dit Brunet qui vit du sang à la manchette du jeune comte; blessé par lui, je gage... Ah! qu'il va me payer cher son méchant tour!

— Savez-vous quel est le but de son voyage, demanda Arthur avec une inquiète vivacité.

— J'en sais plus qu'il n'en faut pour le faire pendre, répliqua l'ancien serviteur de Carrier; je vais vous montrer tout à l'heure un chiffon qui vous apprendra, je l'espère, où nous pourrons le retrouver...

— Montrez, montrez! dit Arthur.

— Pansons d'abord votre blessure...

— Non, non! montrez sur-le-champ, je vous supplie.

Brunet mit la main à sa poche; mais en ce moment la porte s'ouvrit de nouveau, et la florissante figure de lord Templemore Dogg parut sur le seuil. Milord avait sous le bras droit deux épées, sous le bras gauche une paire de pistolets géants.

— Que cherchez-vous? demanda brusquement Brunet.

— Jé vos pâlé pas, groom, répondit lord Dogg qui s'avança vers le comte.

— Sir Arthur, ajouta-t-il, je laissé le choâ...

Il présentait d'une main les épées, de l'autre les pistolets.

— Que signifie cela, monsieur? dit le jeune comte étonné.

— Je laissé à vos le choâ! répéta milord.

— Mais, monsieur, je ne vous connais pas !

Milord se gratta l'oreille.

Il ne savait trop si l'homme qu'il avait devant lui était le gentleman *séductor*, ou le gentleman qui se permettait d'être *jalu* de milady.

— C'est encore quelque fredaine de ce coquin d'Eustache, murmura Brunet.

— No, groom, no... Ioustètche, no... c'été sir Arthur, que diabel!

— Finissons! s'écria le comte avec impatience.

— Yes... je laissé à vos le choâ...

Ce fut à grand'peine que Brunet fit comprendre à milord qu'il y avait deux sir Arthur, et que le *séductor* était en fuite.

Restait à savoir pourquoi le vrai sir Arthur était *jalu* de milady, au préjudice de milord.

Le comte eut besoin, pour prouver son innocence, d'affirmer que c'était uniquement Lointier et non pas lady Ophelia qu'il avait regardé si assidûment au raout de la veille.

Milord, convaincu enfin, présenta le doigt à Arthur.

Ensuite de quoi il reprit :

— Je vôlé me batter conter ce sir Ioustètche Lointery! Pâce que je défendé à milady de regâdé ce gentleman, milady regâde tute de même... manifestement, le trouble été dans le ménédge de moâ!

— Lointier, un gentleman! se récria Brunet; allons donc, milord, vous avez la berlue...

— Ménédgé vos exprèchions, groom!

— Lointier est un fils de manant, un filou, un escroc, un..

Milord serra ses épées et ses pistolets.

— On puvé boxer conter tute le monde! dit-il en fermant les poings.

Arthur, cependant, manifestait énergiquement son impatience.

Comme Brunet sentait parfaitement qu'il était de l'intérêt de sa vengeance de lancer au plus tôt le jeune comte sur les traces de Lointier, il coupa court à son entretien avec milord et sortit de sa poche un papier imprimé.

— Voici ce chiffon dont je vous parlais, dit-il à Arthur. Je l'ai pris dans la poche d'Eustache... Veuillez lire ces lignes de la quatrième page.

Arthur y eut à peine jeté les yeux qu'il changea deux ou trois fois de couleur.

— Le marquis! murmura-t-il enfin; Marthe! Oh! je te remercie, Dieu qui me mets enfin sur sa trace!... Ils pensent à moi! Ils se souviennent de moi... Ce moment de bonheur paye de bien longues souffrances!

— Mais lui, dit Brunet, Eustache..

— Ioustètche! prononça milord pour se bien mettre ce nom-là dans la mémoire.

— Eustache! répéta Arthur; c'est vrai! Il est parti! il a de l'avance sur moi : il a mes papiers, et cette fatale ressemblance!... Il faut que je parte! que je parte sur-le-champ pour Glascow!

Il s'élança vers la porte, mais, à moitié chemin, il s'arrêta.

— Je n'ai pas d'argent, murmura-t-il avec accablement.

— Pour ça, monsieur le comte, dit Brunet, je vous en offre autant.

Lord Dogg prit dans sa poche une bourse de soie longue comme une peau d'anguille.

— Jé volé prêté à vos de l'âdgent, dit-il; prenez, if you please, pour oblidgé moâ.

Il est des instants où la courtoisie n'a point d'exigences. Arthur fit un geste de remerciment passionné, saisit la bourse et sortit sans mot dire.

Un quart d'heure après, il brûlait le pavé sur la route de Glascow.

— A nous deux, milord, dit Brunet quand Arthur fut sorti : voulez-vous que je vous fasse retrouver cet Eustache ?

— Ioustètche... yes... je volé.

— Tenez-vous prêt à partir ce soir pour l'Écosse.

— Yes, diabel! je téné prêt à pâtir!

VIII

Suite du précédent.

La famille de la Veyre était à Glascow depuis un an, et habitait un antique hôtel seigneurial, dont les deux ailes en saillie avançaient sur le square appelé la Croix de Saint-Dunstan, dans Leslie-Honour.

Le marquis avait passé par Londres sans vouloir s'y arrêter. Peut-être était-il attiré vers l'Écosse par ce vieux parfum de loyauté qu'exhalent les traditions et l'histoire de cet héroïque pays.

Proscrit de la cause royale, peut-être espérait-il rencontrer plus de souvenirs et plus de sympathies sur cette noble terre où les Stuarts proscrits trouvèrent si souvent un asile et des défenseurs.

A quoi bon d'ailleurs expliquer ce choix ? Tout bon royaliste n'a-t-il pas au fond du cœur une corde qui vibre à ce seul nom d'Écosse ? L'Écosse où combattit Monrose, l'Écosse où chanta Scott, le poëte des infortunes royales !

Oh ! certes, il y a un bon vent d'honneur et de chevalerie qui, même en notre siècle souillé, fait bruire les chênes nains des highlands et caresse le noir granit des séculaires palais d'Auld-Reekie.

Marthe de la Veyre avait maintenant vingt-deux ans.

Elle était dans tout l'éclat d'une brillante jeunesse, et son charmant visage, en dépouillant les grâces indécises de l'enfance, avait pris les séductions d'un autre âge.

Sa douceur native ne l'avait point abandonnée, mais les jours de sang et de larmes dont s'était composée, pour elle, l'époque où d'ordinaire les jeunes filles se donnent aux frivoles plaisirs du monde, avaient mis dans sa douceur une résignation sérieuse et mélancolique. Elle savait désormais souffrir.

Pendant ces cinq années qu'elle avait passées loin d'Arthur, elle avait précieusement gardé son souvenir.

Sa tendresse était restée jeune, fraîche et vive, comme au bon temps de leurs naïves causeries en la province de Rouergue. M. de la Veyre, dont les sentiments pour la famille d'Arrhans n'avaient subi aucune altération, approuvait l'amour de sa fille et n'avait rien épargné, depuis son arrivée en Angleterre, pour connaître le sort du jeune comte.

Toutes ses démarches jusqu'alors avaient été complétement inutiles.

Quant à Mme la marquise de la Veyre, la mort de la reine, pour qui elle professait un dévouement sans bornes, et les terribles malheurs dont la famille royale avait été accablée, avaient dompté jusqu'à un certain point le hautain esprit de contradiction qui faisait le fond de son caractère. Elle n'était point portée plus que par le passé à épouser les opinions du marquis, mais il y avait en elle une grande fatigue morale, et la plupart du temps elle ne prenait pas la peine de discuter.

Un matin, Marthe se promenait seule sur une terrasse plantée d'arbustes verts qui donnait sur la place de la Croix de Saint-Dunstan.

Elle songeait, et sa rêverie était triste, car elle avait Arthur pour objet.

Qu'était-il devenu ? S'il vivait, d'où provenait son obstiné silence ? Ne l'aimait-il plus ? [illegible] avaient cessé de l'être dans les [illegible] de la Vendée ? Arthur

1. Voir les numéros 496 à 501.

avait eu le sort de son père, peut-être, et donné son sang à la sainte cause qu'il défendait.

Marthe s'assit sur un banc. Sa jolie tête se pencha sur sa main, et ses regards distraits, passant à travers la balustrade en pierre de la terrasse, allèrent se perdre dans la solitude du vieux square.

Tout à coup son sein battit avec force; ses yeux brillèrent, puis se voilèrent. Une mate pâleur, remplacée bientôt par la pourpre de la joie, couvrit ses joues. Elle se leva, chancelante, et s'élança dans le salon.

— Il vient! s'écria-t-elle en tombant, baignée de larmes, sur le sein de son père.

— Que signifie cela, ma fille? demanda la marquise étonnée.

— Il vient! répéta Marthe; je l'ai vu... oh! mon père...

— Veuillez vous expliquer, Marthe! interrompit Mme de la Veyre avec un commencement d'impatience.

Mais le marquis, lui, n'avait pas besoin d'explication.

Il avait deviné sa fille.

— Nous allons donc enfin le revoir! s'écria-t-il.

Et, la joie rendant quelque vigueur à son corps épuisé, il se leva de sa chaise longue, saisit le bras de Marthe et se hâta vers la terrasse.

Mais il n'allait pas vite, et il eut à peine le temps de traverser la moitié du salon. Un valet, en effet, ouvrit la porte à deux battants et annonça :

— Monsieur le comte Arthur d'Arrhans!

Eustache, en costume de voyage, se précipita dans le salon, et rencontra les bras ouverts du marquis où il ne se fit point faute de tomber d'une façon fort touchante. Ensuite, il salua respectueusement la marquise et baisa la main que Marthe lui tendait en rougissant.

Ce fut une entrevue pleine d'allégresse et dont le lecteur peut aisément se représenter les détails.

Eustache jouait son rôle dans la perfection. Il donna une larme à la mémoire de son vieux père, rappela tendrement à Marthe quelques-uns de ces amoureux enfantillages qu'il tenait de la confiance d'Arthur, et remercia le marquis avec effusion du bonheur qu'il lui destinait jadis au moment où une lettre de la marquise était tombée comme un orage subit au milieu des tranquilles journées du château de la Veyre.

Une chose étrange, c'est que Marthe, qui d'abord s'était donnée tout entière à la joie, devint subitement pensive, et ne sut point chasser un nuage qui vint assombrir son beau front.

Elle ne regardait plus son cousin en face comme aux premiers instants de leur réunion. Ses beaux yeux ne se levaient plus sur lui qu'à la dérobée et se baissaient aussitôt, inquiets, presque soupçonneux.

Est-ce à dire que les romans de l'empire ont raison et que l'amour est un magnétisme, une seconde vue, une sorcellerie? Nous ne savons, en vérité. Mme Cottin l'a dit; Mme de Staël l'a proclamé à son de harpe; Mme Riccoboni l'a murmuré très-prolixement; Mme ***, toutes les dames de lettres de tous les âges l'ont répété dans toutes les pages de tous leurs écrits.

Nonobstant ce concert d'autorités langoureuses et peu divertissantes, nous réservons formellement notre opinion.

Quoi qu'il en soit, Marthe restait froide maintenant, et sa froideur était d'autant plus apparente que son allégresse première avait été plus vive.

Eustache s'en aperçut, mais il eut soin de faire comme s'il ne s'en apercevait pas.

— A propos, dit-il, lorsque les premiers épanchements eurent pris fin, je veux vous raconter une aventure au moins singulière, qui a failli retarder mon départ de Londres... Vous souvient-il, monsieur le marquis, d'un jeune garçon nommé Lointier?...

— Non, répondit M. de la Veyre.

— Si fait... une espèce de favori de mon père... qui me ressemblait à s'y méprendre.

— Ah! ... c'est vrai... Eustache Lointier... je me rappelle.

— Je l'ai retrouvé à Londres, menant la vie de grand seigneur et portant...

— Le nom d'Arthur d'Arrhans? interrompit vivement Marthe dont la voix trembla.

Eustache s'inclina de l'air le plus naturel du monde; mais le diable n'y perdait rien, et quelques gouttes de sueur perlèrent sous les boucles luisantes de ses cheveux.

— Vous avez deviné, mademoiselle, dit-il, le drôle porte mon nom. J'ai découvert cette circonstance le jour même où la *Gazette de Glascow* m'apprenait que j'avais ici d'excellents amis dont le cœur ne m'a point oublié.

Le marquis tendit sa main qu'Eustache serra avec effusion.

— Quelle bonne idée nous avons eue là! s'écria M. de la Veyre; c'est Marthe qui a le mérite de l'invention.

Eustache ouvrait la bouche pour improviser l'inévitable compliment que demandaient les derniers mots du marquis, lorsque Mlle de la Veyre l'arrêta.

— Je voudrais savoir la suite de votre aventure, monsieur, dit-elle avec une froideur glaciale.

— Elle est bien simple, mademoiselle : cet Eustache Lointier, abusant de la ressemblance dont je vous parlais, et qui subsiste encore, a poussé l'audace jusqu'à soutenir son rôle en ma présence, dans les salons de lady Moore Mac-Rea...

— Quelle impudence! s'écria la marquise.



GOETHE A STRASBOURG;

— Le coquin mérite la bastonnade, appuya le marquis en cherchant d'instinct à côté de lui sa canne à pomme d'or sculptée.

Marthe ne dit rien. Son attention redoubla.

— Je l'aurais puni comme il le mérite, reprit Eustache, sans la grande hâte que j'avais de vous revoir. Mais, après tout, cet homme ne peut me nuire. J'ai mes titres en poche...

— Quel besoin? dit la marquise en souriant; vous êtes d'Arrhans, cela se voit; vous avez tous les traits du co[...] votre père...

— Ce cher comte! interrompit le marquis avec mélan[...]lie; qu'il serait heureux de nous voir tous réunis!

Eustache porta la main à ses yeux pour essuyer [...] larme absente.

Marthe le dévorait du regard. Plus elle le regardait, [...] elle semblait mal à l'aise.

— C'est égal, reprit encore Lointier, ce fripon d'Eustache m'occupe plus que je ne puis dire. Il est capable de tout, et qui sait?... Il ignore que je suis ici... Qui sait si, alléché par la lecture du journal de Glascow, il ne tentera pas?... [...]

— Quelle idée! s'écria Mme de la Veyre; se présenter à nous! [...]

— Qu'il vienne! ah! le coquin, qu'il vienne! dit le marquis en se levant à demi; mes gens le recevront de la bonne façon!

Marthe se prit à trembler.

— Vous pensez donc qu'il viendra ici, monsieur ? demanda-t-elle lentement.

Eustache baissa les yeux sous le regard perçant que lui jeta Mlle de la Veyre.

— Je ne sais... je pense... balbutia-t-il.

— Vous faites là, mon enfant, une singulière question, dit la marquise ; comment voulez-vous que le comte puisse savoir ?...

Eustache se surpassa lui-même. Il fut délicat, affectueux, spirituel.

Le marquis raffolait de lui au bout d'une heure, et la marquise ne se souvenait point d'avoir rencontré un cavalier plus charmant : de sorte que, pour une fois, M. et Mme de la Veyre se trouvèrent être complétement du même avis.

PAUL FÉVAL.

La fin au prochain numéro.



de M. L. Pietsch. — Voir page 54.

— C'est que j'ai peur, ma mère, répondit Marthe en frissonnant.

Elle se leva et sortit.

Le marquis se frotta les mains, la marquise sourit.

— La joie... dit le marquis.

— La surprise... ajouta la marquise. Excusez-la, s'il vous plaît, monsieur le comte.

Le départ de Marthe dissipa la froideur qui commençait à troubler cette première entrevue.

CHRONIQUE DES ARTS

M. Robert Fleury à l'École de Rome. — M. Guillaume à l'École des Beaux-Arts. — M. Perraud à l'Institut. — L'album de M. Chaplin. — Le Gouvernement et M. Courbet.

M. Robert Fleury a été nommé directeur de l'Académie de France à Rome. Cette mesure est un excellent *post-scriptum* au décret qui réorganisait, il y a deux ans, l'enseignement des Beaux-Arts.

On a toutes sortes de raisons d'applaudir ici le choix de M. Robert Fleury.

D'abord ce vieux peintre à cheveux blancs, si maigre, si frêle, si cassé, est dans toute la force de son talent. Ses deux derniers tableaux ont été des chefs-d'œuvre. Rappelez-vous son magistral portrait de M. Devinck, exposé au dernier salon, et son admirable *Charles-Quint à Saint-Just*, qui avait paru à une exposition antérieure; il y a déjà quelques années de cela, et pourtant il nous semble que nous voyons encore le vieux monarque agonisant devant nous, assis, dans une pose affaissée. Son fauteuil avait pris je ne sais quelle apparence de civière, grâce à deux longs bras qu'on avait passés au travers du siége pour porter le malade. Quel drame sans emphase que cette scène! Quelle tournure, quel caractère, quelle simplicité dans les moines qui entouraient l'empereur! Et comme tout cela sentait son grand peintre! On classe volontiers M. Robert Fleury parmi les peintres de *genre historique*, à cause des petites dimensions de ses toiles. Mais le fait est qu'il écrase les peintres de genre ordinaires et leurs froides préciosités, avec sa large exécution, ses types tragiques, et ses effets de lumière, pleins de mystère et de prestige.

Mais, dira-t-on, est-ce une raison pour envoyer M. Robert Fleury à Rome? Passe encore si on le nommait directeur d'une école de Hollande! Car le maître qu'il a le plus étudié, ce n'est pas Raphaël, évidemment; c'est Rembrandt, — ou bien encore Peter de Hoogh. Il a fait plus que de les étudier, il les a copiés avec une fidélité qui allait jusqu'à la superstition. Il n'a pas reproduit seulement leurs harmonies dorées, mais encore leur vernis devenu rance, mais encore les fumées et les taches dont le temps les a obscurcis. J'ai vu le temps où ses tableaux se fussent volontiers craquelés pour compléter la ressemblance.

A cela je réponds que, tout en aimant les Hollandais, M. Robert Fleury peut fort bien comprendre les Italiens. Je suis sûr d'avance qu'il les comprendra mieux que l'Institut parce qu'il les regardera avec moins de parti pris. Il cherchera là-bas autre chose que la ligne et il n'y verra pas seulement que Raphaël. Il sera sensible, lui, coloriste, aux pompes de Titien et de Véronèse; il admirera les effets du Corrége et de Ribeira par cela même qu'il connaît ceux de Rembrandt; son esprit tourné au dramatique saisira toute la grandeur de Michel-Ange; ses tendances réalistes accepteront les fresques voluptueuses du Primatice et d'Annibal Carrache; elles discerneront aussi dans l'antique ce que l'art académique n'y voit pas, c'est-à-dire ce qu'il y a de liberté et d'abandon dans ces beaux ouvrages dont on nous a fait jusqu'ici des pastiches si guindés, si gourmés, si pédants. L'Italie, telle que l'Institut la comprenait, n'était qu'un coin borné à quelques chambres du Vatican, à quelques salles du Capitole. Dirigés par l'intelligence éclectique de Robert Fleury, les lauréats vont s'apercevoir maintenant qu'elle est un monde où chacun peut trouver sa voie et sa pâture, et où n'étouffera plus l'originalité individuelle.

C'est M. Guillaume qui remplace M. Robert Fleury, comme directeur de l'École des Beaux-Arts. Nous ne dirons pas de cette seconde nomination ce que nous disons de la première. Chose curieuse, elles ont presque l'air de se contredire. M. Guillaume, à coup sûr, est à mille lieues du romantisme de Robert Fleury. Son talent est essentiellement académique, régulier, tempéré. Il se cantonne volontiers, comme toute l'école de l'Institut, dans l'imitation de l'antique, et comme il a beaucoup de goût, de soin, une facture très-suivie, il en a fait quelques pastiches très-agréables, mais sans grande saveur, comme tous les pastiches. Exemple : son *Napoléon* du Salon de 1861. Cette figure, drapée à la romaine faisait certainement un César très correct et très-convenable; mais quel pâle Napoléon! Le moyen aussi, en copiant des types convenus, de représenter les exceptions et les prodiges?

Quoi qu'il en soit, M. Guillaume peut fort bien être un classique fervent, et néanmoins professer, comme Robert Fleury, le principe de la liberté dans l'art. C'est là notre espérance et le point important. La liberté a été en effet le grand résultat de la dernière réforme artistique. Jusque-là nous avons assisté à une curieuse anomalie. Depuis 89, la liberté régnait à peu près partout, dans les lois et dans les mœurs; et l'enseignement officiel l'avait exclue des choses de l'imagination : l'État, cet être impersonnel qui protége également tous les cultes, qui n'a pas d'opinion en matière de religion, en avait une en matière d'art; il était apostolique et romain ou grec; il ne tolérait pas dans ses écoles d'autres saints que Praxitèle, Raphaël. Or, aujourd'hui que l'enseignement de l'État a tué l'enseignement privé, et que ses écoles sont devenues les pépinières où s'élèvent toutes

les intelligences et se recrutent toutes les professions, on comprend sans peine ce que son intolérance pouvait avoir de meurtrier pour le développement de la pensée française. Il y a trois ans enfin, l'art a eu son 89 : la féodalité académique a perdu son monopole; il faut espérer que tout cela ne reviendra pas plus que la mode des lettres de cachet.

Ce serait d'autant plus dommage, d'ailleurs, qu'il semble que cette révolution a tourné au profit de l'Académie elle-même. Voyez plutôt : depuis qu'elle ne peut plus se faire craindre par ses priviléges, elle cherche à se faire respecter par la réputation et le talent de ses membres. Il y a dix ans, elle était jalouse de toutes les supériorités; Delacroix ne pouvait entrer chez elle que par effraction et escalade; Decamps mourait sans qu'elle lui eût ouvert sa porte. Aujourd'hui, au contraire, qu'elle est vaincue, et qu'elle sent le besoin de se renforcer, elle reçoit à bras ouverts les célébrités, hier M. Gérôme, aujourd'hui M. Perraud. Elle restera debout avec de pareilles recrues. Supposez qu'elle fût restée bornée à MM. Gâteaux, Lemaire, Nanteuil, Signol, etc., elle n'avait pas pour trois ans d'existence. C'est ce qui prouve bien la haute utilité de la réforme opérée, puisqu'elle sauve ceux-là mêmes qu'elle a fait le plus crier.

Les fêtes du nouvel an — je ne sais si *fêtes* est bien le mot — m'amènent à parler d'un talent antiacadémique, s'il en fut : je veux parler de M. Chaplin. Parmi les albums demandés et offerts dans ces derniers jours, avez-vous remarqué le sien? Cela comptera parmi les plus jolies collections d'eaux-fortes qu'ait publiées la maison Cadart. Ce qui surprend le plus dans cet album, c'est qu'on y trouve de tout; l'auteur y démasque un talent encyclopédique qu'on ne lui connaissait pas. On sait que M. Chaplin est un portraitiste remarquable et un peintre de boudoirs charmant, digne héritier et parfait continuateur des maîtres aimables du XVIII[e] siècle. Or son album nous le révèle aussi peintre de paysages, d'effets de lune, d'animaux, d'intérieurs, que sais-je? Et sa grâce fait place à une sincérité comparable à celle de Daubigny et fort supérieure à celle des frères Leleux.

Quel est le secret de cette brusque transformation? Elle est moins brusque qu'on ne pense. L'histoire de M. Chaplin est là pour l'expliquer.

L'éducation de cette victime de l'Institut — on n'a pas oublié les condamnations de ses *Vénus* et de ses *Baigneuses* — fut d'abord on ne peut plus académique. Voltaire était l'élève des Jésuites, M. Chaplin fut l'élève de feu Drolling; voyez les catalogues. Élève très-docile, d'ailleurs, élève aussi soumis et discipliné qu'il devait être échevelé et intraitable, lorsqu'il secoua de lui-même, quelques années plus tard, cet enseignement qui l'accablait. Ses succès d'atelier furent pourtant assez remarquables. Prix ou médailles de l'École des Beaux-Arts, il conquit tous ses grades artistiques avec une rare rapidité. Il semblait voué au grand prix.

M. Drolling, qui l'aimait beaucoup, ne doutait pas de son triomphe. Le jeune Chaplin était prêt à entrer en lice, armé de toutes pièces. Il possédait parfaitement la fabrication du tableau de loge et toutes les recettes de rigueur. Une fatale circonstance décida autrement de son avenir. — M. Chaplin avait alors dix-huit ans. A la veille du concours, on se souvint subitement qu'il était Anglais, et qu'il lui fallait avoir atteint ses vingt et un ans pour pouvoir se faire naturaliser.

Il avait donc encore à faire trois ans d'antichambre! Cette découverte fut un coup de foudre et un amer chagrin pour le jeune élève. Ce ne fut pas un moins vif désappointement pour son maître, qui le croyait du bois dont se font les lauréats.

M. Chaplin passa, dit-on, la première année d'attente avec courage et persévérance. Il continua à s'exercer quand même aux tableaux de concours. Il fit successivement, dans le format voulu, deux peintures dont les titres surprendront certainement ses admirateurs d'aujourd'hui : *Aristide et le Paysan*, — et le *Départ du jeune Tobie*. Cela dura jusques et y compris, si je ne me trompe, l'exposition de 1847, où il apparut avec un beau *Saint Sébastien*, religieusement conforme à toutes les règles de l'école.

Cette même année, pour son malheur éternel, il eut l'idée d'aller se promener en Auvergne, pour voir et peindre autre chose que des modèles d'atelier. C'est là qu'il fit, pour la première fois, un certain nombre d'études scandaleusement réalistes. Quelques-unes, exposées au Salon de 1848, lui valurent les plus chaleureux éloges de M. Champfleury : comment ces perfides encouragements, tombant de cette plume hérétique, n'ont-ils pas montré dès lors à M. Chaplin qu'il suivait une mauvaise voie?

Ses débuts dans l'eau-forte et en lithographie datent de cette époque.

De M. Champfleury, M. Chaplin tomba — comme qui dirait de Charybde à Scylla — entre les mains de MM. Hédouin et Adolphe Leleux qui se chargèrent d'achever sa conversion, ou pour mieux dire son apostasie. Sa peinture, jusque-là timide et sèche, devint, sous leur funeste direction, furibonde et extra-fougueuse. A partir de ce moment, il passa sa vie en Auvergne. Au Salon de 1849, il avait quatre tableaux d'Auvergnats dont un, *le Soir dans les bruyères*, fut acheté par l'État. M. Chaplin était devenu un réaliste endurci; il allait jusqu'à reproduire sans cesse, en peinture et en gravure, un animal qui n'aura jamais droit de bourgeoisie dans l'art classique, et je me souviens avoir lu, à propos de la première représentation de l'*Enfant prodigue*, un feuilleton où Théophile Gautier disait que « le cochon » venait d'être « remis en honneur par Charles Jacque et Chaplin. »

M. Chaplin était plongé jusqu'au cou dans le naturalisme. Il comptait ne plus sortir de ses études d'animaux et de paysages; il se sentait fort heureux de peindre ce que bon lui semblait et de ne plus faire de pensums d'après le Poussin; mais il était dit qu'il se ferait un dernier changement dans sa vie. Une de ses sœurs lui demanda son portrait. Ce portrait (en robe de taffetas gris clair, fut si remarqué, que les commandes d'hommes et de femmes n'ont pas cessé depuis lors de grêler sur l'artiste. Voilà comment il se fait que l'on ne se souvient même plus, grâce à ces derniers succès, que M. Chaplin a été aussi remarquable comme animaliste et paysagiste qu'il l'est maintenant comme portraitiste. Son album lui rendra ce lambeau perdu de sa gloire. J'ajoute que M. Chaplin, avec sa couleur limpide et blanche, son dessin souple et familier, est le seul peintre chez qui le réalisme soit attrayant. C'est que le réalisme, tel qu'il le pratique, c'est la vérité vue en beau, et non flattée en laid, comme chez M. Courbet.

A propos de M. Courbet, il a circulé dernièrement une nouvelle qui a mis en émoi le monde des ateliers. On disait que M. le comte de Nieuwerkerke s'était rendu en personne chez M. Courbet pour lui acheter des tableaux. Je comprends que ce fait paraisse extraordinaire à beaucoup de monde. Jusqu'ici le genre de succès qui a le plus manqué à la peinture réaliste est, dit-on, le succès d'argent. De là l'idée qui est venue à M. Courbet d'exhiber ses toiles au public, à tant par tête, faute d'un amateur convaincu qui les lui achetât. Dès 1852, le maître peintre (c'était le titre qu'il prenait sur ses affiches), ouvrait à Besançon un salon ou une baraque pour l'exposition de son œuvre; le prix d'entrée était réduit démocratiquement à 50 centimes. Il porta ensuite ses tableaux à Munich et à Francfort; ils ont été en dernier lieu visibles à l'avenue Montaigne. Ici le prix était d'*un franc* par personne. Mais toutes ces parades ont mieux servi, paraît-il, la réputation de l'artiste que sa fortune. Le nom de Courbet seul a été longtemps un épouvantail pour les amateurs ordinaires. Grande injustice, à mon avis. Sans admettre ses théories, ni surtout ses prétentions, il faut, pour être juste, reconnaître son talent. Il n'a pas inventé le réalisme qu'ont pratiqué bien avant lui les Flamands et les Espagnols; mais il est venu nous rappeler à propos au sentiment de la nature, à une époque où l'art pouvait se perdre également dans les conventions classiques et les fantaisies du romantisme. Il a exercé une influence, il laissera une trace; à ce titre il a droit à une place dans les musées de l'État, et M. de Nieuwerkerke, si la chronique dit vrai, a raison de la lui donner. Quant à nous, nous saurons toujours gré à Courbet d'une boutade un peu fanfaronne qui contient toute une profession de foi excellente sur la manière dont il convient d'étudier les maîtres, sans sacrifier sa propre originalité.

— J'ai, dit Courbet, traversé la tradition comme un bon nageur traverserait une rivière : les académiciens s'y noient.

JEAN ROUSSEAU.

GOETHE A STRASBOURG.

Les moindres traits qui caractérisent la jeunesse d'un grand homme ont le don de séduire la foule. On s'intéresse à cette éclosion d'une âme qui ne se connaît pas encore. Quelles furent ses premières impressions, ses premières études? Il est rare qu'elles ne laissent pas derrière elles un souvenir qui influera plus tard sur les événements plus graves de la vie.

A ce titre, le séjour de Goethe à Strasbourg mérite de nous arrêter un moment. Au temps passé dans cette ville (de 1769 à 1771), se rattachent les pages les plus caractéristiques de l'existence du poëte, les pages émues de sa vingtième année. Pour la seconde fois, Goethe a quitté la maison paternelle. Il vient finir à Strasbourg ses études de jurisprudence commencées à Leipzick; mais quel changement! tandis que son jeune esprit s'est trouvé rebuté par les formes froides et pédantes de la ville allemande, il aspire dans la ville française tous les enivrements de la vie intelligente et du cœur; il y apprend à penser, à juger, à connaître; et son âme s'y ouvre à la poésie en même temps qu'à l'amour.

Le jeune homme entre à Strasbourg comme dans un monde nouveau. Tout est neuf pour son esprit, tout est neuf pour ses yeux. Que de choses tiennent son imagination captive, depuis la vue de cette merveilleuse cathédrale qui lui révèle la puissance de l'art gothique, jusqu'à ses entretiens avec Herder qui lui ouvrent les grandes voies de la pensée humaine! Comme influence littéraire, le passage d'Herder semble une traînée lumineuse dans la vie de Goethe. C'est Herder qui lui apprend à lire dans la Bible et dans Shakspeare. Le philosophe pétrit comme de la cire ce jeune esprit qu'une force étrange attire vers lui. Ils se virent et, du même coup, se connurent. Leur amitié, que n'altérèrent jamais les formes railleuses d'Herder, data de leur première entrevue, de ce jour même où ils se rencontrèrent mettant ensemble le pied sur la même marche dans l'escalier de l'hôtel du *Saint-Esprit*.

Les autres amis dans la société desquels Goethe vivait alors étaient le futur illuminé Jung Stilling, Wagner, Weyland, et aussi ce brave Lerse, dont il devait reproduire plus tard la franche et loyale figure dans son *Goetz de Berlichingen*. Les jeunes gens se partageaient de leur mieux entre le plaisir et l'étude. Pour son compte, Goethe se sent invinciblement porté à approfondir les sciences naturelles. A voir l'ardeur avec laquelle il herborise et anatomise, on le prendrait plutôt pour un étudiant en médecine que pour un étudiant en droit. Les passe-temps auxquels il se livre le plus volontiers avec ses compagnons sont l'escrime et la danse.

Vu la force de Lerse dans ce genre d'exercice, c'était tout naturellement sous sa direction qu'on s'étudiait à manier le fleuret; quant à la danse, Goethe, désireux de se perfectionner également dans cet art léger, s'était fait conduire par un ami chez un des plus habiles professeurs de la ville. Or, le maître à danser avait deux filles : l'une expansive et romanesque, Lucinde, c'était l'aînée; l'autre, Émilie, froide et réservée : toutes deux charmantes du reste. Il n'en fallut pas davantage pour faire du jeune homme un des hôtes les plus assidus de la maison. Insoucieux des attentions de Lucinde, il ne s'inquiète que de vaincre la réserve d'Émilie; et voilà notre étourdi qui s'éprend de la cadette, sans voir que l'aînée se meurt d'amour pour lui. Lorsqu'il s'en aperçut, il était trop tard pour revenir sur ses premières impressions.

— Fuyez cette maison. Ne cherchez plus à nous revoir, lui dit un jour Émilie, il le faut pour le repos de ma sœur!

Et, comme elle lui accordait le baiser d'adieu, la porte s'ouvrit pour donner passage à Lucinde. Elle aussi venait, éplorée, réclamer cette dernière faveur. Dans un élan muet, elle enlaça d'abord le cou du jeune homme; puis, s'animant tout à coup, elle parcourut la chambre en invectivant sa sœur.

— Je sais que je vous ai perdu, dit-elle enfin à Goethe fort ému de cette scène pénible; mais, toi, ma sœur, tu ne l'auras pas!

Et, imprimant sur les lèvres du jeune homme plusieurs baisers brûlants, elle s'écria d'une voix saccadée :

— Maudite! maudite soit pour jamais la bouche qui la première touchera ces lèvres après moi! — Ose maintenant, ajouta-t-elle en s'adressant à sa sœur, ose entretenir des relations avec lui! Le ciel m'exaucera, j'en suis sûre!

Notre étudiant s'enfuit sur ces mots, non sans ressentir intérieurement quelque effroi de la malédiction qui pesait sur lui. Ne portait-il pas désormais la fatalité dans son baiser? — Peut-être se sentait-il poussé par un secret désir d'éprouver ce pouvoir étrange lorsqu'il appuyait, peu de temps après, ses lèvres à celles de sa chère Frédérique, la blonde héroïne pour qui la main du poëte traça ses premiers vers amoureux?

Le gracieux profil de cette aimable enfant est celui qui domine tous les souvenirs du séjour de Goethe en Alsace. C'était l'une des filles d'un pasteur chez qui Weyland l'avait conduit et qui habitait Sesenheim, village distant de six lieues de Strasbourg. Par une frappante analogie, le poëte retrouvait dans cette famille ouverte et sereine la famille imaginaire du *Vicaire de Wakefield*. C'était bien là ce pasteur laborieux, père doux et bienveillant, et sa digne compagne, et ses filles au tempérament romanesque; enfin il n'était pas jusqu'au jeune fils qui ne lui rappelât par sa sagesse précoce un des héros du livre.

Sa première entrevue avec Frédérique décida du penchant de son cœur. On s'était mis à table, las de la chercher d'un bout à l'autre de la maison, quand elle parut avec le costume allemand : le simple corset blanc qui faisait ressortir la cambrure de sa taille; et, sous le tablier de taffetas noir, la courte jupe blanche qui laissait voir la finesse de son pied.

« C'était une charmante étoile qui venait de se lever sur mon ciel champêtre, dit Goethe dans ses *Mémoires*. Sa démarche aérienne faisait croire que toute sa personne n'était qu'un nuage; le poids de ses énormes tresses blondes paraissait trop lourd pour sa tête et son cou mignon; ses grands yeux bleus regardaient gaiement tout ce qui se trouvait à leur portée, et son petit nez retroussé humait l'air avec l'insouciante conviction qu'il ne pouvait y avoir en ce monde de sujets de chagrin pour elle. Elle avait ôté son chapeau de paille pour le suspendre à son bras, ce qui me permit d'apprécier du premier coup d'œil tout ce qu'il y avait de séduisant en sa personne... »

Pendant plusieurs mois, Goethe rendit de fréquentes visites à cette famille, dont l'accueil cordial emplissait son cœur d'une sympathique émotion. Voir sa chère Frédérique était sa plus douce joie. Lui-même a raconté les péripéties de ce calme et pudique amour, ses courses à cheval jusqu'à Sesenheim et ses promenades en bateau dans les îlots voisins du Rhin, et ce singulier déguisement de paysan pris dans l'unique but de surprendre sa bien-aimée, et cette joyeuse partie de campagne que suivit un aveu doucement murmuré sous les arbres. C'est dans un tel moment d'abandon qu'il lui fut permis d'oublier l'anathème dont Lucinde avait chargé ses lèvres. Pauvre Frédérique! Un jour, Goethe, ayant soutenu sa thèse avec éclat, n'eut plus qu'à reprendre le chemin de Francfort. Il fallut se dire adieu. Heure triste qu'il rappelle brièvement en termes simples et touchants : « Déjà j'étais monté à cheval quand je lui tendis la main; Frédérique avait des larmes dans les yeux, et, moi, je me sentais mal à l'aise. »

Donc, il s'éloigne, il quitte la ville de maître Gottfried. L'esprit régénéré, le cœur plein des troubles délicieux de l'amour; et devant ses jeunes yeux s'esquissent déjà les grandes figures de Goetz de Berlichingen et de Faust; le poëte quitte Strasbourg, mais il ne partira pas du moins sans gravir une dernière fois les hautes tours de cette cathédrale dont l'aspect l'a tout d'abord si singulièrement ému.

Comme au jour de son arrivée, il considère du haut de la plate-forme cette radieuse campagne d'Alsace qui s'étend entre la Forêt-Noire et les Vosges; mais tandis qu'il y était monté autrefois seul et inquiet, comme pour sonder ce que lui réservait cette nature inconnue, il y vient maintenant entouré d'amis, le front serein, heureux de voir une fois encore cette ville et ces champs qui le connaissent désormais. Du haut de la plate-forme en arrivant, il interrogeait l'avenir, et maintenant il y salue le passé. Un dernier regard à ces toits amis, à ces plaines familières! De ce qui est encore une réalité, la nuit qui vient n'aura bientôt plus fait qu'un souvenir! Alors, le poëte, qu'entourent de gais buveurs, se verse rasade à son tour; puis il se tourne vers Sesenheim, et, fixant des yeux un point perdu dans l'espace, il vide une dernière coupe à ses amours!

PAUL PARFAIT.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Que la Tamise menace de disparaître. — Craintes du *Times*. — La Tamise devient plus étroite. — Le niveau de son lit s'élève. — Ses eaux se corrompent. — Prédictions orientales. — L'Apocalypse. — Lumière du magnésium. — Ralentissement du mouvement de la terre. — M. Liais. — Les conséquences de ce ralentissement. — L'Hôtel des ventes. — Ses péripéties. — Une charrette et un cheval.

Quels cris de surprise et de terreur ne jetterait-on point à Paris, si tout à coup on venait annoncer que la Seine court le danger de perdre ses eaux et de se trouver remplacée par des marécages infects dont les exhalaisons pestilentielles ne sauraient tarder à engendrer les fatales épidémies qu'aujourd'hui l'on a si peu à redouter, grâce aux égouts souterrains et aux travaux d'assainissement et d'aération qui se multiplient de toutes parts ?

Eh bien, un semblable malheur menace Londres, qui commence à s'inquiéter sérieusement. A force d'abuser de la Tamise, on a réduit la Tamise épuisée à perdre ses eaux, et déjà elle commence à faire défaut aux besoins de la capitale des trois royaumes.

Le *Times* a le premier donné l'alarme, et la plupart des journaux anglais répètent après lui : « La Tamise se meurt, la Tamise est morte ! » Tandis que par suite du détournement de ses affluents, le volume naturel de ses eaux décroît d'une façon incontestable, celles-ci deviennent en outre de plus en plus impures et de moins en moins potables, quoiqu'on achève de dépenser quatre millions de livres sterling pour les purifier. Enfin la navigation du fleuve commence à perdre de sa facilité, et l'on ne se rend plus en bateau sans obstacle de Twickenham à Richmond.

On accuse de ce désastre les trop nombreux emprunts faits à la Tamise, les égouts qui la souillent et les usines qui l'infectent de leurs eaux corrompues et chargées de matières dangereuses; mais comme il n'arrive que trop souvent, on se borne à signaler le mal sans y indiquer le moindre remède. En attendant la Tamise devient plus étroite, plus basse et moins abondante; elle s'encombre d'immondices; enfin le niveau de son lit s'élève lentement, mais fatalement, comme les bancs de coraux qui, dans certaines contrées, surgissent du fond de la mer et finissent par former des îles, déjà de grandes herbes, qui montrent partout leurs larges touffes foisonnantes et s'empêtrent dans les rames des bateliers, attestent l'élévation de ce niveau.

La décadence de la Tamise s'arrêtera-t-elle là ? La science de l'homme parviendra-t-elle à lutter avec les envahissements de la nature secondés par l'imprévoyance, par la routine, et par l'insouciance en face de dangers qui, pour ne pas être imminents, n'en sont pas moins reels et moins fatals? Nous ne saurions le supposer, car Londres, dans un siècle ou deux, se trouverait sans fleuve, et enterrée au milieu des terres comme tant d'autres villes autrefois ports de mer et aujourd'hui séparées de la côte par vingt ou trente kilomètres !

Ainsi se réaliserait, en Europe et en pleine civilisation, la légende orientale qui menace sans cesse les populations de l'Hindoustan de l'arrivée d'un géant, dont l'immense bouche d'une seule gorgée dessèchera les fleuves. Une des pages de l'Apocalypse n'annonce-t-elle pas encore qu'un dragon fera subir un jour un pareil sort aux sources et aux rivières de la terre, ce qui pourrait bien se réaliser si notre pauvre globe doit finir par le feu, comme la science le pronostique? Enfin on a beaucoup ri du vieil historien Herodote, qui prétend que les soldats de Xerxès épuisèrent, pour s'abreuver, les rivières de la Thessalie. Eh bien, la destinée réservée à la Tamise pourrait bien à la fin donner en partie raison, par suite des temps, à ces contes invraisemblables !

Ne voilà-t-il pas de quoi nous frotter les mains en regardant notre Seine couler à plein bord, en prodiguant ses belles eaux verdâtres, et de nous féliciter de l'aide qu'apportent à ce fleuve les eaux de la d'Huys, amenees de si loin en plein cœur de Paris. Quelle que soit la sincérité de l'entente cordiale du lion anglais et de l'aigle de France, notre sécurité ne saurait s'empêcher de prendre encore un peu plus de charme du péril de nos voisins.

Hélas ! comme l'a dit La Rochefoucauld, il y a toujours dans les malheurs qui menacent nos meilleurs amis quelque chose qui rend notre sécurité plus douce. On ne jouit jamais mieux du coin de son feu que par la bise et par la neige qui sévissent sur les passants qu'on voit, de sa fenêtre bien close, grelotter sur les chemins.

En attendant les jours nefastes où Londres manquera d'eau, Londres se préoccupe moins de cette crainte que des brillantes expériences de chimie que M. Horder répète avec un immense succès.

En soumettant le magnésium à certaines épreuves, M. Horder a découvert des composés explosifs de ce métal, d'une energie vraiment effrayante.

Il produit, en outre, des éclairs immenses, éblouissants, d'une clarté blanchâtre, dont la durée se prolonge pendant plusieurs secondes, et qui, après leur disparition, laissent les spectateurs, durant quelques minutes, aveugles ou peu s'en faut.

La salle de l'Institut de Plymouth où se font ces expériences, quoique eclairée par je ne sais combien de becs de gaz, reste plongee dans une véritable obscurité relative quand le magnésium s'éteint.

Pour obtenir un phénomène si merveilleux, on ferme les deux extrémités d'une puissante batterie voltaïque avec deux barreaux de magnésium.

Aussitôt il se manifeste une combustion des plus intenses; l'un des barreaux, rapidement porté au rouge, entre en ébullition et brûle spontanément avec tant d'impétuosité, que pour l'empêcher de tomber sur la plate-forme on se voit forcé de le plonger dans l'eau.

Alors une portion du métal se détache du barreau incandescent et flotte embrasée à la surface de l'eau qu'il décompose à la manière du potassium, c'est-à-dire en dégageant l'hydrogène qui brûle aussitôt.

Quant à nous autres en France, nous n'avons pas de préoccupations scientifiques moins sérieuses, grâce à M. Liais, qui vient d'annoncer à l'Académie des sciences que le mouvement de la terre se ralentissait.

L'action de la lune sur les deux immenses masses d'eau placées aux extrémités d'un même diamètre terrestre, non pas en face, mais un peu de côté, tend à faire tourner la terre en sens contraire de son mouvement de rotation.

M. Félix Hément compare avec beaucoup de justesse le ralentissement subi par la terre à l'enrayement que produiraient sur une voiture en mouvement les efforts qu'on ferait pour attirer par derrière, en sens contraire de son mouvement de marche, le chargement qu'elle porterait.

Où mène ce ralentissement du mouvement terrestre, d'ailleurs complétement insensible pour nous, et dont les astronomes ne pourront constater la réalité que dans plusieurs siècles ? Peu nous importe ! Laissons la terre tourner à son gré, et ne nous préoccupons pas d'un phénomène dont les plus graves résultats ne consisteront d'ailleurs qu'à diminuer de quelques secondes, dans mille ans peut-être, la durée des jours.

Ne se passe-t-il pas à chaque instant sur la terre, sous nos yeux, à nos pieds, des faits tout aussi intéressants et sinon plus réels, du moins plus palpables, ne fût-ce, par exemple, qu'à l'Hôtel des ventes, rue Drouot ?

C'est, en effet, dans les catacombes de cet hôtel que viennent aboutir non-seulement les mobiliers de tout Paris, qu'y amènent les décès, les départs, les faillites et les saisies judiciaires, mais encore les bibliothèques de livres précieux, et les collections de toute nature que des savants ou des artistes ont passé leur vie entière à former au prix de mille recherches et de plus de privations encore. Les caprices des enchères les dispersent presque toujours de la façon la plus bizarre, la plus insensée et la plus affligeante. Tel objet, acheté par le collectionneur vingt francs, se revend vingt mille francs; tel autre payé vingt mille francs s'adjuge pour la cinquantième partie de cette somme. Le célèbre archéologue Henry Christy, que l'ethnographie vient récemment de perdre, et qui a légué au *British Museum* une collection obtenue au prix de plusieurs millions, a supplié à mains jointes un de ses amis de Paris de lui céder pour cent livres sterling une hache, pièce unique que le commissaire-priseur avait adjugée pour un franc avec un tas d'autres menus bibelots de l'Amerique du Nord. Un de mes amis, M. P. de V..., a trouvé sous la planche du bas d'une armoire, dix ans après l'avoir achetée, rue Drouot, d'un marchand de bric-à-brac qui venait lui-même de l'acquérir, cent quatre-vingt mille francs en billets de banque serrés entre deux petites planches.

L'hôtel de la rue Drouot n'a pas que des surprises et des déconvenues, il a aussi ses drames.

La semaine dernière, comme je passais devant ses grilles doublées de contrevents noirs, je vis à travers les portes entr'ouvertes, dans la cour, un pauvre petit cheval attelé à une humble charrette. Au-dessus de cette charrette se détachait une affiche d'un jaune criard, sur laquelle on lisait écrits à la main ces mots : *Vente par suite de saisie*. Le chétif animal tournait de temps en temps avec tendresse ses yeux vers un vieillard humblement vêtu, dont le visage ridé se baignait de grosses larmes que ne songeait pas à cacher le pauvre homme; il finit par tomber dans une prostration si profonde, qu'il ne sembla même plus voir ce qui se passait autour de lui; alors le petit cheval marcha jusqu'au pauvre désolé, et se mit à frotter affectueusement sa bonne grosse tête contre les mains de son ami, que ces caresses tirèrent de son abattement.

Une bande de cinq ou six gamins, qui s'étaient furtivement introduits dans la cour, en dépit de la surveillance des gardiens, ne trouvèrent dans cette scène sentimentale qu'un sujet à amusement, et se mirent à tracasser le cheval de toutes les façons: l'un lui arrachait de la queue les quelques crins qui s'y trouvaient encore; l'autre tirait brusquement sa bride, celui-ci le frappait d'un bâton, celui-là lui assenait des coups de pied. Le vieillard voulut prendre la défense du bidet et ne parvint qu'à exaspérer les polissons, qui commençaient à allumer du papier pour en brûler les oreilles et la queue du petit cheval, quand tout à coup le commissaire-priseur se montra sur le perron, sa baguette toute-puissante à la main. Aussitôt les enfants se retirèrent à l'écart, le vieillard pâlit, et il lui fallut s'appuyer contre la grille pour ne point défaillir.

En même temps que l'officier ministériel descendait les marches de l'escalier, pour procéder à la vente du cheval et de la charrette, une de nos plus célèbres cantatrices tenant à la main une ravissante coupe chinoise en émail cloisonné, qu'elle venait d'acheter et qu'elle emportait elle-même, tant elle éprouvait de joie de la posséder, apparut près de lui. D'un seul regard elle vit et elle comprit le drame qui se passait sous ses yeux, et dit tout bas quelques mots à l'oreille du commissaire-priseur.

Aussitôt l'enchère commença et le cheval et la charrette, à la grande stupéfaction des spectateurs, furent adjugés à la cantatrice, qui se glissa près du vieillard pour lui dire, en lui mettant une pièce d'or dans la main : « Emmenez votre cheval, » après quoi elle disparut.

Le vieillard stupéfait eut besoin, pour croire à tant de bonheur, que le commissaire-priseur, un excellent homme de mes amis, passablement ému lui-même, lui répétât deux fois que le petit attelage lui appartenait de nouveau.

Le pauvre homme, qui sanglotait, prit alors dans ses deux mains la tête du cheval, et l'embrassa avec effusion; le cheval se mit à hennir haut et clair pour mieux témoigner qu'il partageait la joie de son maître, puis tous les deux se hâtèrent de s'éloigner, comme s'ils eussent craint qu'on ne voulût les séparer encore.

Personne ne riait plus, je vous l'assure, personne, pas même les gamins. Chacun s'essuyait les yeux.

S. Henry Berthoud.

COURRIER DES MODES

On voit en ce moment une quantité de toilettes de bal.

Les grandes réceptions ont fait surgir les costumes d'apparat. Il me serait donc bien facile de donner à mes lectrices un de ces articles pompeux qui signalent le luxe dans toute sa splendeur; mais ce serait sortir du cercle que nous nous sommes tracé. J'admire beaucoup les belles toilettes et je trouve fort heureux que les grandes dames aient des occasions de montrer les beaux atours qu'elles savent si bien porter; mais après tout, le nombre des personnes qui peuvent faire beaucoup de dépenses est limité, nous nous occuperons des toilettes plus simples dont nos lectrices sauront profiter.

Chez toutes les bonnes couturières on fait sur le même modèle des robes différant quant au prix. On peut ajouter une dentelle qu'on avait déjà utilisée et qui suffit pour donner de la valeur à un costume. Les dentelles ont cela de bon qu'elles sont un *fond* dans toutes les occasions. C'est pour cela sans doute qu'on en place toujours dans les corbeilles de mariage.

Mme Pieffort, dont la clientèle augmente chaque jour, a étalé dans son salon, rue Grange-Batelière, nº 1, des robes commandées par une jeune marquise que la discrétion m'empêche de nommer. Une d'elles est de satin blanc garnie par des dessins découpés en piques de satin vert, entourés de bouillonnés de tulle et recouverts en point d'Angleterre. La traîne de la robe est de satin vert. Le corsage a du satin vert, recouvert de dentelles jusqu'à la hauteur d'un corselet à la suissesse; le haut est bouillonné de tulle avec chaînes de perles. Cette toilette était au bal des Tuileries, accompagnée des diamants de la jeune marquise, lesquels, soit dit en passant, sont fort beaux.

Trois toilettes pour la même jeune femme m'ont paru de si bon goût, que je ne puis résister au plaisir de les décrire; les voici : une de gaze Chambéry bleu pâle; la garniture est composée par des biais de taffetas du même ton, recouverts de guipure Cluny. Le corsage a une berthe à épaulettes en guipure assortie; celle-ci est agrafée sur les épaules par des camées; trois camées sont placés les uns au-dessus des autres au milieu du corsage.

La seconde robe est de taffetas rose, avec seconde jupe de tulle blanc, laissant à découvert vingt centimètres de la jupe de taffetas. La jupe de tulle forme des festons parce qu'elle est relevée sur toutes les coutures par des guirlandes en fleurs et feuilles de rosier. Le corsage est de tulle sur taffetas, avec guirlandes des mêmes fleurs.

La troisième toilette est de crêpe vert, garnie par des biais de taffetas vert, entourés de chaque côté par une fine chaînette de perles.

M. Henri de Bysterveld, rue du Faubourg-Saint-Honoré, nº 5, a exécuté les coiffures de ces toilettes. Pour la robe rose il a fait une frisure à *mille boucles* dans laquelle tourne une guirlande pareille à celle de la robe; le fond se termine par des boucles tombant sur le col.

Pour la robe de crêpe vert, toilette très-simple et fort dis-

tinguée, M. de Bysterveld a fait une coiffure *empire* avec bandeau et traine de pampre vert, qui est admirable.

Le coiffeur décide si souvent du sort d'une toilette que je ne saurais trop appeler l'attention des femmes qui vont dans le monde sur le choix de leur coiffeur.

C'est pour cela que je recommande celui que je viens de nommer, dont le talent et le goût sont généralement appréciés aujourd'hui qu'il a fait ses preuves.

Le gracieux corset *catalan* de Mme Bruzeaux, rue du Faubourg-Poissonnière, 4, est spécialement destiné aux toilettes de bal Il est très-peu montant, sa coupe dégage la poitrine et les épaules en même temps qu'elle en contient et amincit la taille. J'insiste sur cette qualité du *maintien* de la taille, parce que je sais que beaucoup de femmes ont la fâcheuse habitude de porter en soirée des ceintures qui s'arrêtent au-dessus des hanches, et cela, disent-elles, parce qu'on est plus à son aise, quand on doit passer au bal une partie de la nuit.

J'ai causé avec Mme Bruzeaux à ce sujet, et je l'ai trouvée parfaitement de mon avis; elle n'admet la ceinture qu'en costume de chez soi et veut un corset souple, mais complet, pour l'habit de bal. Son modèle *catalan* est *le type parfait* en ce genre.

Un mot sur un article encore inconnu de la plupart des femmes. Il s'agit d'une parfumerie speciale, et je vais répondre à bien des demandes oubliées dans le carton des réponses en indiquant la *pommade sicilienne* qui detruit toutes les rougeurs, feux du visage, la couperose et l'*acné*. Le docteur *Constantin James*, qui m'a souvent mise en colère par ses scrupules au sujet de la parfumerie, signale dans son important ouvrage : *Toilette d'une Romaine et cosmetiques d'une Parisienne*, page 233, je crois, la *pommade sicilienne* dans laquelle il a confiance (ce qui n'est pas un petit éloge). On trouve ce produit rue d'Anjou-Saint-Honoré, 26, accompagné d'une notice écrite par l'illustre docteur.

Chères lectrices, nous commençons l'année, et je puis me permettre vis à vis de vous une recommandation personnelle.

Je vous ai signalé dans quelques articles un journal qui a pour titre : LA GLANEUSE PARISIENNE, *journal de la vie de famille*. C'est une publication nouvelle, elle a besoin de votre appui, de votre concours, de vos encouragements.

Vous y trouverez : des dessins artistiques destinés à l'enseignement et dont le mérite est incontestable; des travaux de femmes, bien compris et faciles d'exécution; des modes gracieuses et de bon goût, une foule de recettes d'économie domestique, un nouveau *Manuel de cuisine bourgeoise*, à l'usage des femmes soigneuses du bien-être de leur maison. Une quantité de patrons *coupés*, tout prêts pour le service de la confection en lingerie, modes et vêtements d'enfants. La littérature renfermée dans ce recueil est morale, instructive et intéressante.

La *Glaneuse parisienne* donne à ses abonnés des primes utiles qui annulent par le fait le prix de l'abonnement.

Je vous demande de prendre connaissance de ce nouveau recueil en vous faisant envoyer le numéro de janvier, qui contient tous les renseignements et vous décidera à devenir les abonnées de cette nouvelle publication.

Le prix est de 12 francs par an pour toute la France. On s'abonne en envoyant un bon de poste au directeur, à la *Librairie nouvelle*, boulevard des Italiens, 15, à Paris.

Le numéro *specimen*, que vous pouvez demander comme information, si ma recommandation ne vous suffit pas, est envoyé *franco* contre 1 franc, timbres-poste.

Le journal paraît le 15 de chaque mois en une livraison surchargée d'annexes du plus haut intérêt.

Les primes *gratuites* contiennent une foule d'objets que je ne vous détaille pas, pour vous laisser le plaisir d'être agréablement surprises.

ALICE DE SAVIGNY.



BURGOS, dessin de M. Maradan.



LES PLAINES DE LA MANCHE; dessin de M. Copain.



SÉVILLE; dessin de M. Maradan.

A TRAVERS L'ESPAGNE

BURGOS. — LES PLAINES DE LA MANCHE. — SÉVILLE.

Nous n'avons pas la prétention de rien dire de neuf sur un pays tant parcouru et tant décrit; il nous suffira de joindre quelques courtes annotations à trois vues d'Espagne tirées de l'album d'un touriste.

Les vues de Burgos et de Séville sont heureusement prises de façon à montrer les vastes et splendides cathédrales qui font la gloire de ces deux villes. La cathédrale de Burgos étale une richesse inouïe de sculptures. C'est dans une des salles qui conduisent de cette église dans le cloître y attenant qu'on montre, retenu à la muraille par des crampons de fer, le grand coffre disloqué et vermoulu ayant appartenu au fameux Cid Campeador. Ce coffre serait, s'il faut en croire la légende, celui que le héros, manquant d'argent, aurait fait porter plein de sable et de cailloux chez un usurier, avec défense d'ouvrir la mystérieuse malle avant que lui, Cid Campeador, n'eût remboursé la somme empruntée. « Ce qui prouve, dit Théophile Gautier, que les usuriers de ce temps-là étaient de plus facile composition que ceux de nos jours. »

Si la cathédrale de Burgos est une dentelle, celle de Séville semble une montagne de pierre. Ses proportions gigantesques effrayent l'œil. Tout y est énorme et colossal. La Giralda, tour moresque qui sert de campanile à l'une des tours, est d'un effet charmant. Bâtie de marbre blanc et de briques roses, elle forme un étrange contraste avec les pierres sombres de la vieille église que le temps a moins respectées Sur le premier plan de notre dessin, laissant voir une partie de la promenade qui s'étend le long de la rive du Guadalquivir, s'élève une tour octogone crénelée qu'on nomme la *Torre del Oro*. Ce nom lui viendrait, dit-on, de ce qu'on y enfermait autrefois l'or apporté d'Amérique par les galères. Du temps des Mores, elle se reliait à l'Alcazar par des murailles à présent disparues, et supportait une des extrémités de la chaîne de fer qui servait à barrer le fleuve.

Les plaines de la Manche, que représente notre deuxième dessin, sont pour jamais illustrées par les aventures de « l'ingénieux hidalgo » que chacun sait. Le livre n'en donne pas une idée fort gaie et par là ne ment pas à la réalité. Ce sont, en effet, de grands espaces nus, pierreux et poudreux, couverts à peine çà et là d'une végétation chétive. Les moulins à vent même y sont devenus rares. Pour les villages, ils se cachent si bien qu'on n'en voit point, et c'est en vain que le muletier qui passe en sifflant ses bêtes voudrait aviser sur sa route une hutte où se rafraîchir.

HENRI MULLER.

EMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, [illegible]

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

[illegible]

L'UNIVERS ILLUSTRÉ



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 506.
Samedi 27 Janvier 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

[illegible] F Ponsard. — Les acteurs MM. [illegible] Leroux, Maubant, Coquelin, E. Provost, Barré, Guichard Mmes [illegible] quier, Ponsin, Jordeus, An-[illegible]

Le *Lion amoureux*, la pièce nouvelle de M. Ponsard, que la Comédie-Française vient de représenter avec tant d'éclat, n'est pas seulement un triomphe pour l'auteur et le théâtre, — c'est un événement littéraire d'une portée incontestable.

Deux fois il aura été donné à M. Ponsard de provoquer, dans le domaine de l'art dramatique, une heureuse et salutaire réaction.

Il y a vingt-trois ans, *Lucrèce* fut saluée comme une protestation du goût contre les écarts et les excès du romantisme, les égarements de la fantaisie, le mépris des règles et du bon sens passé à l'état de système, la langue torturée et violée à plaisir, les outrances de néologisme, les débauches de couleur locale, l'abus des oripeaux, du clinquant et du bric-à-brac, le pastiche déguisé sous le masque de l'originalité, nos ancêtres littéraires reniés, sacrifiés aux maîtres étrangers ou contemporains, à Shakespeare ou à Victor Hugo, dont les plagiaires maladroits, impuissants qu'ils étaient à reproduire le génie, s'ingéniaient à parodier les bizarreries et les [illegible]

L'[illegible] du *Lion amoureux* n'aura pas eu moins d'à-propos et d'opportunité.

En ce temps de drames fiévreux et de comédies malsaines, de peintures immorales, de réalisme brutal, de crudités, de violences, d'anarchie dramatique, le voilà qui nous [illegible] l'idéal, l'enthousiasme, les élans généreux, les nobles et honnêtes émotions. Dans cette œuvre mâle et forte, pas de petits moyens d'escamotage, de surprises et d'expédients scéniques, — le triomphe des habiles qui travaillent dans l'article-Paris et la littérature camelotte, — pas de paradoxes voulus et d'excentricités calculées. L'ordonnance est simple et sévère : l'action se déroule avec une ampleur magistrale, dédaigneuse des incidents et des complications : les seuls ressorts qu'elle mette en jeu, c'est la lutte des passions, le choc des idées et des sentiments. Et quelle fête pour les oreilles délicates, condamnées naguère au supplice de l'argot et du catéchisme poissard, que cette langue sobre, pleine et robuste, que ce vers au métal sonore, la formule des grandes pensées, qui est à la prose ce que l'airain est au marbre, ce que l'agate gravée est au camée de pacotille !

La grandeur dans la simplicité, voilà le signe caractéristique de l'œuvre nouvelle. Ajoutez-y aussi la hardiesse. Oui, ce classique, ce timide, c'est à l'époque la plus brûlante de notre histoire qu'il ne craint pas de s'attaquer. C'est en pleine révolution qu'il vient planter son drame, et telle est la sûreté, la vigueur, la sincérité de l'exécution, qu'on réfléchit à peine combien l'entreprise était périlleuse, quels obstacles,



M. F. PONSARD, de l'Académie Française ; dessin de M. Breton, d'après une photographie de M. Franck. — Voir la Chronique



COMÉDIE-FRANÇAISE. — LE LION AMOUREUX, PAR M. F. PONSARD, acte deuxième, scène dernière; dessin de M. Gaildrau. — Voir la Chronique.



LE CHATEAU DE MONTORGUEIL, A JERSEY, d'après une photographie. — Voir page 62.



UNE MAISON-DE-THÉ, A PÉKIN, dessin du capitaine W. S. — Voir page 61.

L'abbé Liszt vient d'envoyer au souverain pontife un don de 20,000 francs, pour être versé dans les caisses du denier de Saint-Pierre.

Mme la comtesse des Roys, née Hoche, assistait à la première représentation de la pièce de M. Ponsard. Avec une excessive courtoisie, la fille du grand général républicain avait prêté à l'artiste distingué chargé de faire revivre son illustre père sur la scène un uniforme de ce dernier, sur lequel on a littéralement calqué celui de Leroux.

En tête de la correspondance hebdomadaire, à la dernière séance de l'Académie des sciences, se trouvait une lettre accompagnée d'une note dont l'assemblée n'a pas entendu la lecture sans un certain étonnement. Lettre et note étaient signées par Mme la comtesse de Castelnau, née de Choiseul, femme d'un homme dont le nom est honorablement connu dans les sciences.

Mme de Castelnau, lisons-nous dans la correspondance du *Nouvelliste de Rouen*, déclare avoir découvert l'animalcule qui est la cause du choléra. Elle l'a reconnu, observé avec soin, étudié au moyen du microscope; elle en conserve les individus qu'elle tient à la disposition de l'Académie; elle leur a donné le nom de *sangsues ailées*. Elle ajoute que ces animalcules prennent naissance dans les endroits marécageux. On a un peu souri d'abord, au début de la lettre, puis on l'a écoutée attentivement. Les affirmations de Mme de Castelnau sont nettes et précises; il serait peut-être bon de les vérifier et de savoir ce qu'il y a de vrai au fond des observations qu'elle est disposée à soumettre au jugement de l'Académie.

La cérémonie de l'ouverture du Parlement anglais par la reine sera loin de manquer de pompe et de solennité. Les curieux peuvent au moins compter sur la satisfaction d'admirer l'équipage royal avec sa suite. On peut déjà le voir attelé de ses huit chevaux descendre Parliament-street, comme exercice préparatoire à la sortie du grand jour.

Nous avons annoncé la très-prochaine publication des *Mémoires du Boulevard*, par notre collaborateur Albert Wolff. — Voici le sommaire attrayant de ce volume éminemment parisien :

Preface. — Le crétinisme effréné des hommes. — On danse chez ces dames. — Conférence parisienne par Molière. — Les histoires du grand 16. — Département des affaires étrangères. — Le chemin du succès. — Souvenirs d'un decavé. — D'où viennent les actrices. — Ici l'on triche. — Les auteurs de *Martha*. — Le baron de la rue Laffitte. — Paris déguisé. — Les Boulevards d'hiver : Nice et Monaco. — Un bal au boulevard de l'Hôpital. — Beaux arts et bric-à-brac. — Le guide des ambassadeurs japonais. — Créanciers, débiteurs et gardes du commerce.

TH. DE LANGEAC.

LE CHATEAU DE MONTORGUEIL

A JERSEY

A la pointe extrême de l'île de Jersey qui fait face à la France, s'élèvent, sur une masse formidable de rochers, les ruines d'un vieux château que sa situation hardie a tout naturellement fait baptiser du nom de Montorgueil. Il est en partie taillé dans le roc, en partie bâti de morceaux irréguliers des pierres de l'île; ces blocs énormes que le temps et la guerre n'ont pu renverser tout à fait, attestent encore sa force prodigieuse.

La tradition nomme César comme fondateur du château. Il est certain que cette construction remonte à une haute antiquité. Le roi Jean l'agrandit et la fortifia. Du sommet de la plate-forme, on domine d'un côté une crique autour de laquelle s'étend un village de pêcheurs dont les barques s'allongent en bon ordre sur le sable fin de la plage; l'autre côté se hérisse de rochers qui servent de refuge aux mouettes et aux autres oiseaux de mer. Une bande de récifs, dont les pointes se dressent de loin en loin à la marée basse, établit comme un trait d'union du château à la côte de France, où l'on peut entrevoir, par un temps clair, le clocher de Coutances.

Depuis l'époque où il reçut son nom de Montorgueil, qui marque une origine française, le château a plus d'une fois changé de pavillon et vu ses assaillants devenir assiégés à leur tour. Les Anglais étaient autrefois si persuadés de son importance, qu'ils ne permettaient à aucun Français d'entrer dans son enceinte, à moins d'avoir les yeux bandés. Aujourd'hui, toute la garnison se réduit à un sergent et deux hommes dont toute la besogne consiste à y arborer le drapeau anglais aux jours de fête.

Parmi les nobles hôtes du château, il faut citer Charles Ier et Charles II, et parmi ses plus illustres prisonniers, William Prynne, ce courageux esprit qui paya de ses deux oreilles la franchise de ses opinions. Si l'on veut consulter ses annales, on verra que le sang a taché plus d'une fois les murailles de ce vieux repaire féodal. Son histoire, intimement liée à celle de Jersey, nous entraînerait trop loin si nous entreprenions de la raconter. Il nous suffira de renvoyer les curieux aux pages intéressantes et colorées que M. Auguste Vacquerie a publiées sous ce titre : *les Miettes de l'Histoire*. Ils trouveront dans ce livre, tracé d'une plume caustique et vigoureuse, le récit des luttes et des drames dont, depuis plus de cinq siècles, la petite île de la Manche a été le théâtre.

P. DICK.

LA FILLE DE L'ÉMIGRÉ [1]

(suite).

IX

Les ciseaux de lord Dogg.

En quittant le salon, Marthe se retira dans sa chambre, où elle s'enferma.

Elle tomba sur un siége, brisée par la puissance de son émotion.

Sa jolie tête s'appuyait sur sa main, et, de ses yeux fixes et comme stupéfiés, des larmes abondantes coulaient le long de sa joue pâlie.

— Que croire, mon Dieu? que croire? murmura-t-elle enfin. Pourquoi ce doute terrible?... Oh! ce n'est point là sa voix, ce n'est point son regard... Mais, après cinq ans d'absence, tout cela n'a-t-il pu changer?... Je suis folle! mon père l'a reconnu; moi-même, en l'apercevant sur la place, j'ai senti battre mon cœur... C'est bien lui! Et pourtant quelque chose en moi se révolte et me dit de craindre... Il ne m'a point parlé comme me parlait Arthur; sa paupière s'est baissée sous mon regard; mon œil, incessamment fixé sur lui, le troublait... Mon Dieu! ce n'est pas Arthur.

Elle demeura longtemps absorbée par ce flux et reflux de doutes tumultueux.

Sa tête éclatait à vouloir ordonner la cohue de pensées contradictoires qui envahissaient incessamment son cerveau.

Elle sentait sa raison faiblir et s'efforçait en vain de renouer le fil rompu de ses idées.

Vaincue dans cette lutte épuisante, elle cessa de combattre, et tomba dans une sorte d'assoupissement maladif et inquiet, suite ordinaire de ces cruelles batailles que nous livre le désespoir.

Il y avait deux heures environ qu'elle dormait, lorsqu'un grand bruit l'éveilla en sursaut.

Elle se leva, troublée, et n'ayant de ce qui s'était passé qu'un souvenir douloureux et confus.

Le bruit redoublait : parmi le bruit, Marthe crut distinguer une voix qui la fit tressaillir de la tête aux pieds.

Elle s'élança hors de sa chambre et ouvrit brusquement la porte du salon.

Dans le salon, outre M. et Mme de la Veyre, il y avait deux hommes en présence, deux hommes dont la ressemblance extraordinaire s'augmentait encore de la parité fortuite de leurs costumes.

Un de ces hommes, Eustache, avait à la lèvre un sourire impertinent et railleur.

L'autre portait sur son visage tous les signes d'une violente colère, à grand'peine contenue.

La marquise s'éventait fort activement; le marquis frappait du pied et regardait le nouveau venu avec courroux, défiance et mépris.

Marthe s'arrêta sur le seuil, l'œil grand ouvert et bouche béante.

— Monsieur, dit en ce moment le marquis, cessons, je vous prie, cette comédie. Vous êtes venu trop tard. Voici, pour le moins, deux heures que j'ai formellement promis la main de ma fille au fils de mon vieil ami que voilà : — il montrait Eustache, — M. le comte Arthur d'Arrhans.

— Mais c'est lui qui est Arthur d'Arrhans! s'écria Marthe en s'élançant vers le nouvel arrivant; c'est lui! Oh! je le reconnais! c'est bien lui!

— Ma fille! dit la marquise d'un ton sévère.

— Que signifie cette folie? gronda le vieux marquis, en fronçant le sourcil.

Arthur avait saisi la main de Marthe, et la baisait avec tendresse.

— Certes, dit Eustache, qui réussit à prendre un ton pénétré; je ne pouvais m'attendre...

— Excusez-la, monsieur le comte, interrompit Mme de la Veyre.

— Voilà qui est impardonnable, Marthe! ajouta le marquis.

— Merci, merci! disait Arthur; vous ne m'avez donc pas oublié, vous, mademoiselle?

— Oh! que c'est bien sa voix! murmura Marthe; mon père... madame! ne vous souvenez-vous pas?...

— Finissons, dit Eustache, qui fit appel à toute son audace.

Vous êtes, monsieur Lointier, un imposteur hardi et sans pudeur, mais vous devez bien voir que votre partie est perdue... Écoutez : jusqu'ici, pour des motifs dont je ne vous dois pas compte, et que j'ai expliqués à M. le marquis, j'ai bien voulu ne point déférer aux tribunaux votre usurpation de nom... mais la loi anglaise protége l'étranger, monsieur, et ma patience se lasse.

— Bien dit! appuya le marquis.

— Il s'exprime admirablement! pensa la marquise.

Marthe écoutait cela stupéfiée.

Elle espérait toujours néanmoins qu'un mot d'Arthur déchirerait le voile et mettrait fin à ce combat qui la navrait.

Son espoir devait être trompé.

— Vous ignorez peut-être, poursuivit Lointier, qu'en perdant ma fortune j'ai conservé mes titres et papiers de famille... Monsieur le marquis sera juge. Je lui remets mon portefeuille.

— Ton portefeuille, misérable! s'écria Arthur exaspéré; le portefeuille que tu m'as volé à Saint-Malo...

— Parlez plus bas, monsieur, interrompit le marquis; vous oubliez que vous êtes chez moi.

— Ce ne serait pas un d'Arrhans, murmura la marquise, qui élèverait ainsi la voix devant des dames.

— Pardon, madame, reprit Eustache, d'occasionner tout ce bruit dans votre hôtel. Les dernières paroles de mademoiselle votre fille donnaient trop de poids aux étranges prétentions de cet homme, pour que j'aie pu me renfermer dans le silence... Je vous supplie, monsieur le marquis, de vouloir bien ouvrir mon portefeuille.

— Mais ce portefeuille est à moi, monsieur, dit Arthur, d'une voix désespérée. Que faire pour vous convaincre, puisque vous méconnaissez le fils de votre frère d'armes?... Parlez, oh! parlez, vous, du moins, mademoiselle... Défendez-moi, vous qui m'avez reconnu!

Le cœur de Marthe s'éveilla brusquement à cet appel direct.

Elle se leva, regarda Lointier, puis Arthur, longtemps, minutieusement, et comme si elle eût voulu comparer ses souvenirs aux deux visages qu'étaient devant ses yeux.

— Mon père, dit-elle d'une voix grave et solennelle en élevant la main vers Arthur, voici le véritable d'Arrhans.

— C'est intolérable! s'écria Mme de la Veyre.

Le marquis fit un geste d'énergique mécontentement.

— Écoutez-moi, au nom du ciel!... voulut continuer Marthe.

Mais la marquise quitta son fauteuil d'un air digne, prit la jeune fille par la main et l'entraîna hors de la salle.

La pauvre Marthe ne put qu'échanger un dernier regard avec Arthur, dont la résolution commençait à défaillir.

Le marquis, cependant, mit la main sur le fermoir du portefeuille.

— Cher comte, dit-il en s'adressant à Eustache, pardonnez cet incident et soyez persuadé que ma conviction est formée d'avance. Si j'ouvre ce portefeuille, c'est uniquement parce que vous en manifestez le désir.

— Rien!... pas de preuves!... Rien! prononça Arthur d'une voix basse et saccadée.

— Si fait, monsieur, repartit M. de la Veyre en tirant plusieurs papiers du portefeuille; voici plus de preuves qu'il n'en faut pour vous confondre... Croyez-moi, renoncez, pendant qu'il en est temps encore, à votre téméraire dessein. Quittez Glascow.

— O mon père, mon père! cria sourdement Arthur en pressant convulsivement son front humide; ne m'inspirerez-vous pas?

Mme de la Veyre rentra.

Elle avait conduit Marthe à sa chambre.

— Monsieur, monsieur! reprit Arthur qui sembla tout à coup recouvrer l'espoir; veuillez m'entendre... m'entendre sans témoins! Je vous dirai des choses qu'un fils seul peut savoir; je vous dirai...

— Mon pauvre père, interrompit froidement Eustache, avait en ce malheureux une confiance inexplicable et dont monsieur le marquis a dû s'étonner plus d'une fois.

— Rien de plus vrai! répliqua M. de la Veyre, et je lui en disais souvent ma façon de penser.

Il se leva et tendit le portefeuille à Eustache.

— Cher comte, dit-il, ceci ne m'a rien appris, mais a pu servir, j'en conviens, à rendre ma conviction inébranlable... Quant à vous, monsieur, je vous prie de sortir de chez moi.

— Vous me chassez, monsieur, commença Arthur, qui, par un fatal assemblage de circonstances, ne pouvait dire pour sa défense un seul mot qui ne tournât contre lui.

— Oui, monsieur, je vous chasse, répliqua durement le marquis. Je pourrais faire quelque chose de plus; mais nous sommes ici en pays étranger; vous êtes Français : j'ai pitié de vous.

Arthur regarda Eustache en face.

Celui-ci ne sourcilla pas.

— Non, s'écria le jeune comte d'une voix ferme et grave, je ne sortirai pas... Je suis gentilhomme, monsieur le marquis, et, à part tout intérêt personnel, mon devoir de gentilhomme m'oblige à me placer entre ce misérable et Mlle de la Veyre : la force seule pourra m'éloigner d'ici.

— Alors, dit le marquis avec emportement, nous aurons recours à la force... Veuillez sonner, madame... Le reste est l'affaire de mes gens.

La marquise sonna.

Il y eut un moment d'anxiété véritable, car Arthur avait croisé ses bras sur sa poitrine et semblait résolu à pousser l'aventure jusqu'au bout.

La porte s'ouvrit.

Mais au lieu des valets attendus, ce fut un gros homme très-rouge qui parut sur le seuil.

Une espèce de laquais se tenait derrière lui et resta en dehors.

— N'oubliez pas les ciseaux! dit le laquais à voix basse et sans se montrer.

— Jé n'oblié pas, groom! répondit le gros homme rouge.

— C'est au bras gauche...

— C'été très-bienne, groom!

A la vue du gros homme, qui n'était autre que lord Templemore Dogg, Eustache pâlit; Arthur, au contraire, se sentit revenir un vague espoir.

Le marquis avait fait quelques pas, au nom de milord.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda-t-il, incapable de mettre de côté, même en cet instant d'émotion extrême, les formules de l'urbanité française.

[1] Voir les numéros de 496 à 505.

— Vos âvé lé boneur de pâlé à moâ, répondit lord Dogg avec un magnifique sérieux.

Puis, écartant sans façon le marquis, il se dirigea vers Arthur.

— Pas celui-là, milord ! dit Brunet qui se cachait toujours derrière la porte.

— C'était l'auster?... murmura milord en pivotant sur lui-même.

Ce mouvement le porta au-devant d'Eustache.

— Vos été, reprit-il, master Ioustètche Lointery?

Au lieu de répondre, Eustache se tourna vers le marquis étonné, et lui dit à voix basse :

— Cet Anglais est fou, et je gagerais que ceci est un nouveau tour de notre rusé coquin...

— Je le crois comme vous, répliqua le marquis en faisant signe à M[me] de la Veyre, qui mit de nouveau la sonnette en mouvement.

Lord Dogg, cependant, secouait très-rudement le bras d'Eustache de la main gauche et tendait la droite au comte en disant :

— J'été, sir Arthur, your most servant... Vos, mister Ioustètche, tòrnez; if you please, voter visèdge; je volé, voyevos, pââlé avec vos.

Comme Eustache n'obéissait pas assez vite, lord Dogg lui imprima un mouvement de rotation si violent que le malheureux Lointier tourna deux fois sur lui-même, et s'arrêta, étourdi, face à face avec milord.

— Je demandé pââdon à milady, murmura froidement celui-ci en saluant M[me] de la Veyre.

PAUL FÉVAL.

(*La fin au prochain numéro.*)

Dans le prochain numéro nous terminerons la publication de la FILLE DE L'ÉMIGRÉ.

Immédiatement après commencera celle de :

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE

Par ALPHONSE KARR

UNE MAISON-DE-THÉ

À PÉKIN

Le dessin que nous publions sous ce titre est emprunté à l'album d'un officier qui a fait partie de la mémorable expédition du général de Montauban.

Les Maisons-de-Thé, au Japon, de même que les bateaux de fleurs, à Canton, ont une fort suspecte réputation. Mais, en Chine, ce sont tout simplement des buvettes publiques, où les oisifs vont tuer le temps, où les gens occupés se donnent rendez-vous pour causer de leurs affaires. La Maison-de-Thé, selon la classe des consommateurs qui la fréquentent, peut être comparée soit aux cafés, soit aux cabarets de notre belle France.

Celle qui est représentée sur notre gravure, tient, à coup sûr, beaucoup du cabaret; il n'est pas jusqu'à ce cerceau garni de houppes de laine, et suspendu à l'extrémité d'une poutre, qui ne fasse songer à ces branches de sapin et de houx, choisies traditionnellement pour enseignes par nos *bouchons* champêtres.

Le fond de la clientèle se compose d'artisans et de petits marchands. Voici également un courrier tartare reconnaissable à sa pelisse de fourrures. Il veut avaler une tasse de la boisson chaude et balsamique avant de s'élancer à travers les déserts immenses de la Mongolie, pour porter au mandarin de Kiatchta les dépêches du gouvernement. En sens contraire, arrive un chamelier thibétain qui a conduit dans la capitale un chargement de poils de chèvres ou de minerai d'argent, et qui désire se mettre au courant des nouvelles du jour.

Les propos sont fort animés et on cause politique naturellement. Des gens bien informés affirment, entre deux bouffées d'opium, que le grand dragon bleu, vomissant du feu par les narines, s'est abattu sur Shangaï et a exterminé tous les Barbares d'Occident en moins de cinq minutes. C'est la millième fois que l'histoire circule, et pourtant personne ne s'avise de la révoquer en doute. On fait venir des tasses de vin de riz pour célébrer le grand événement. Sous l'influence du breuvage alcoolique, les têtes s'exaltent; quelques lettrés se mettent à improviser des vers patriotiques; tout le monde pérore à la fois; chacun, pour essayer de se faire entendre, élève jusqu'au suraigu le diapason de sa voix.

Quand le tapage est arrivé à son plus beau développement, survient un officier de police avec ses estafiers. On distribue deux ou trois douzaines de coups de bâton dans les rangs des consommateurs. C'est une façon très-efficace de sonner le couvre-feu. Le courrier enfourche son bidet. Le Thibétain va ronfler sur la même litière que son sobre compagnon de route. Quant aux Chinois, domiciliés à Pékin, ils rentrent, chacun chez soi, enchantés d'être au monde et se promettant bien de retourner le lendemain à la Maison-de-Thé, où l'on est si bien renseigné sur les choses de la politique.

On voit que les badauds de Paris et les *cockneys* de Londres possèdent des cousins très-germains dans la capitale du Céleste Empire.

R. BRYON.

COURRIER DU PALAIS

Dinette judiciaire. — Un cuisinier mal accommodé... dans un certificat. — Cent quatre-vingt-dix-huit leçons de gymnastique à prendre en un mois. — Marchand de modes contre marchande de modes. — Une élève de M[lle] Alexandrine. — Le bon vieux temps. — Le dictionnaire de M. Larousse au mot *Avocat*. — Une anecdote. — Le tic de M[e] Giquel. — Le tic de M[e] Mérilhou. — Le tic de M[e] X. — Le tic de M[e] Z.

De petits procès, rien que de petits procès mignons. C'est à une dînette judiciaire que je vous invite aujourd'hui; vous dînerez une autre fois.

Et justement, à propos de dîner, c'est du procès d'un cuisinier que j'ai tout d'abord à vous parler.

Dement est un Vatel ou un Carême, à votre choix; cela n'est pas douteux, nul ne rôtit mieux, nul ne compose plus magistralement une sauce mayonnaise, nul n'enlève plus victorieusement une béchamelle; cuisinier, il est sans défaut; homme, il a une imperfection : il est susceptible.

La maîtresse de la maison où il a servi dans ces derniers temps lui a donné un certificat, où elle rend plein hommage à ses talents culinaires; mais elle a fait allusion à un autre talent que les maîtres n'ont pas l'habitude d'admirer chez leurs domestiques. « Il serait à désirer, a-t-elle dit en parlant de Dement, qu'il fît moins danser l'anse du panier. »

Franchement, il est difficile de s'exprimer avec plus de modération et d'égards. « Il serait à désirer. » Rien qu'un souhait, et un souhait au conditionnel encore!... Eh! bien, Demant s'est fâché, il a prétendu que cette phrase le diffamait; quand je vous disais que Dement était très-susceptible!

Il ajoute, il est vrai, que sa maîtresse avait eu un autre tort envers lui : à une personne qui venait chercher près d'elle des renseignements, elle avait répondu que Demant n'était « pas très-fidèle. »

Dement a donc cuisiné une petite assignation et accommodé de petites conclusions dans lesquelles il demande deux mille francs de dommages-intérêts. — Mille francs, je suppose, pour le « pas trop fidèle » et mille francs pour le « il serait à désirer. »

Malheureusement, le tribunal a trouvé qu'il n'y avait dans les faits que lui dénonçait Dement ni l'intention méchante ni la publicité, qui seules pouvaient donner lieu à une réparation en pareille circonstance.

Il reste à Dement deux ressources : l'une, de faire infirmer le jugement en appel; l'autre, d'obtenir du gouvernement qu'une loi soit présentée au Corps législatif, laquelle interdira aux maîtres, sous les peines les plus sévères, de signer des certificats dans lesquels ils ne diraient pas que leurs domestiques sont des modèles achevés de toutes les vertus privées et publiques.

« L'appétit est le meilleur des cuisiniers. » Ceci était, si je ne me trompe, un axiome chez les Mèdes.

M. Callerot n'aura pas besoin, pour trouver ses repas exquis, de prendre Dement à son service.

Et comment cela? me demanderez-vous.

Le voici :

M. le docteur Courtellier emploie, surtout comme agent thérapeutique, la gymnastique, il assiste aux leçons données dans un gymnase de son choix et dirige l'instruction des élèves... la guérison des malades, voulais-je dire.

Ainsi parlait, ou à peu près, l'avocat de M. Courtellier. Cela ne voudrait-il pas dire tout simplement que M. Courtellier est un émule de Triat et de Roux, et qu'il exploite un gymnase?

Or, le 17 avril 1842, M. Courtellier eut recours au comptoir Bonnard et souscrivit au profit de cette banque douze billets payables à vue, « en travaux et soins de toute sorte de sa profession. »

Vingt-deux ans plus tard, M. Callerot, porteur des douze billets, assignait M. Courtellier devant le tribunal de commerce en payement des 595 francs qui en formaient le total.

Jugement qui condamnait M. Courtellier à payer ladite somme « en travaux de sa profession, et ce, dans le mois de la mise en demeure qui suivrait la signification dudit jugement, sinon et faute de ce faire dans ledit délai, le condamnait à payer en espèces. »

Au jugement signifié, le directeur répondit par huissier qu'il était tout prêt à donner à M. Callerot et à ses amis, tous les jours, le jeudi excepté, de sept heures du matin à dix heures, et de midi à trois heures de l'après-midi, autant de leçons de gymnastique qu'il en faudrait pour éteindre la dette de 595 francs reconnue par le tribunal.

Allons, décidément M. le docteur Courtellier est bien un peu gymnasiarque.

La gymnastique d'ailleurs n'est point ennemie de la courtoisie et des bons procédés. M. Courtellier le montrait en informant son créancier qu'il n'entendait point s'en tenir à la lettre du jugement et l'obliger à prendre en personne, dans un mois, les 198 leçons qui, à raison de 3 francs par leçon, représentaient la somme de 595 francs, montant de la dette.

En un mois, 198 leçons de gymnastique, soit, par jour, en moyenne, six heures et demie d'haltères, de massue, de tremplin, de barres parallèles, de cordes à nœuds, de trapèze et autres exercices fortifiants, il y avait de quoi épuiser un homme et l'amener à la consomption en moins de quinze jours. M. Courtellier avait la bonté de ne pas vouloir tuer son créancier, c'était généreux, je le répète.

Mais voici que tout récemment M. Callerot fait sommation à M. Courtellier d'avoir à lui payer les 595 francs en espèces.

Le directeur a-t-il donc refusé de recevoir dans son gymnase M. Callerot et ses amis?

M. Courtellier le nie formellement; il affirme que jamais M. Callerot ne s'est présenté, ni personne pour lui, comme disent les exploits d'huissier.

Et M. Callerot ne lui donnant pas de démenti sur ce point, et même ayant oublié de soutenir sa demande à l'audience, le tribunal décide que dans le délai de six mois M. Callerot aura le droit de venir dans le gymnase de M. Courtellier se payer en détail de sa créance; et que, les six mois écoulés, la dette de M. Courtellier sera éteinte.

Deux cents leçons en six mois, c'est-à-dire une heure de gymnastique par jour : un homme peut suffire à cela, et M. Callerot n'aura pas besoin de recourir à ses amis. S'il ne rentre pas dans son argent, ma foi, il n'aura plus d'excuse.

Il y a quelques années de cela, — la gymnastique n'était pas célébrée et pratiquée comme à présent et l'homme se souciait moins de se régénérer; mais la coquetterie était tout aussi florissante, et les femmes ne cherchaient pas moins que celles d'à présent à parer leur beauté et à rendre leurs charmes invincibles.

En ce temps, il y avait un nom fameux à Paris, c'était celui d'Alexandrine.

Alexandrine était la grande modiste de l'époque. Une merveilleuse serait morte plutôt que d'avouer que son chapeau ne sortait pas des ateliers de l'illustre faiseuse. Alexandrine coiffait toute la haute société, et toute la haute société était coiffée d'Alexandrine.

Il y a cinq ans, cette immense renommée disparut de la scène du monde, cet astre cessa de briller dans le ciel des élégantes parisiennes : Alexandrine vendit son fonds. M. Johnson et M[me] Lalanne l'achetèrent. Depuis, M. Johnson racheta la part de M[me] Lalanne, en reconnaissant à celle-ci le droit de *continuer* les modes, à la condition qu'elle ne se dirait point élève d'Alexandrine.

Hier, M. Johnson reprochait à M[me] Lalanne d'avoir manqué aux conventions; non-seulement elle prenait bien haut ce titre éblouissant d'élève d'Alexandrine, mais encore dans ses têtes de lettres, dans ses factures, dans ses cartes d'adresse, elle osait imprimer en toutes lettres ce nom magique.

Les juges ont accordé à M. Johnson une indemnité de six mille francs.

Six mille francs! Voilà qui est glorieux pour Alexandrine.

Ce procès m'a fait plaisir; il m'a ôté un doute.

Le chapeau de femme existe-t-il encore? me demandais-je.

Me voilà édifié : il y a encore des modistes, donc il y a encore des chapeaux.

Mon courrier vous paraît-il trop anodin aujourd'hui, et souhaitez-vous d'en corriger la douceur par quelques condiments plus relevés? Lisez un nouveau petit livre de M. Malapert. Cette fois, ce n'est plus des travaux publics chez les Romains qu'il s'agit; le savant avocat passant du plaisant au sévère; il nous donne une étude historique sur les principes de 1789 en matière de procédure criminelle.

Pour nous bien convaincre de l'excellence de ces principes nouveaux, il nous montre dans un tableau rapide ce qu'était la procédure criminelle chez les peuples anciens et chez nous jusqu'à la veille de la Révolution.

M. Malapert évoque d'abord les juges de l'aréopage tenant leur audience la nuit, sur la colline de Mars, siégeant dans un hémicycle sur des siéges de marbre, et, tour à tour, écoutant l'accusateur et l'accusé assis sur des escabeaux d'argent dont l'un se nomme l'*outrage* et l'autre l'*impudence*. L'archonte-roi les préside, ayant sa couronne à ses pieds. Après les Grecs, ce sont les Romains de la république, puis les Romains de l'empire. Avec l'empire apparaît la torture pour les accusés; elle était réservée jusque-là aux esclaves appelés en témoignage; désormais la condition d'homme libre ne sauve plus du chevalet qui distend les membres, des crocs qui déchirent les chairs, des balles de plomb tombant en grêle sur le dos ou s'abattant en sifflant, suspendues aux lanières du martinet. Après les Romains, les Francs; après les Francs, les Français. Nous connaissons l'histoire de la torture chez nous et ses ingénieuses inventions. M. Malapert n'en parle que pour mémoire. Mais à côté des atrocités matérielles, il y avait les atrocités morales; à celles-ci M. Malapert s'arrête davantage. Il nous apprend que les ordonnances prohibaient la preuve des faits justificatifs, et que si, dans la pratique, le juge l'admettait quelquefois, c'était en éludant la loi.

« Il arriva, raconte l'érudit écrivain, que dans un procès où une femme, M[me] de la Pivardière, était accusée d'avoir tué son mari, celui-ci se montra tout à coup, et demanda à prouver qu'il n'était pas mort. Le juge refusa de l'entendre. L'avocat de la femme plaida quatorze audiences afin d'établir que montrer l'existence du prétendu mort, ce n'était pas prouver un fait justificatif. L'avocat général, plus tard chancelier d'Aguesseau, occupait le siége du ministère public. Il parla à son tour et occupa trois audiences pour établir que nier le crime et demander à prouver qu'il n'avait pas été perpétré, ce n'était pas demander à prouver un fait justificatif... Le Parlement adopta les conclusions de l'avocat général; M. de la Pivardière fut reconnu par tout son régiment, sa femme fut acquittée. Or cela se passait au commencement du XVIII[e] siècle, et depuis le XVI[e] on suivait, même au Parlement, la pratique que d'Aguesseau venait de renverser. »

Et il y a de braves gens qui appellent le temps où se passaient ces choses « le bon vieux temps! »

La dernière livraison du Dictionnaire de M. Pierre Larousse contient le mot *avocat*. Des confrères en journalisme, dans des articles qui n'étaient point judiciaires, ont emprunté à M. Larousse quelques-unes de ses anecdotes; il me sera bien permis de lui en prendre une à mon tour, à moi qui écris un Courrier du Palais. Donc, sans scrupule je copie celle-ci :

« Un avocat d'un grand talent, mais très-grêlé et très-laid, plaidait dans un procès en séparation. Emporté par l'ardeur de la plaidoirie, l'avocat maltraitait assez rudement l'époux de sa cliente: il oubliait même les règles de la convenance; plusieurs fois déjà le président avait été sur le point de le rappeler à l'ordre; enfin l'avocat lança cette phrase un peu vive :

« La beauté, je le sais, messieurs, ne fait pas le bonheur; il est permis à tout homme d'être laid, mais encore est-il des bornes qu'il faut respecter. Eh bien! messieurs, ces bornes, M. X... les a outrageusement dépassées.

« — Avocat, dit le président, vous vous oubliez ! »

Que M. Larousse, en échange de son anecdote, me permette de lui offrir, pour sa seconde édition, quelques lignes qui pourraient y trouver place sous cette rubrique : *Des tics de quelques avocats.*

Me Giquel, en pleine Restauration, avait conservé une queue qu'il déroulait en prenant des conclusions, jusqu'au moment où ses cheveux tombaient épars sur ses épaules. Ses confrères disaient alors : Giquel a défait sa queue, il va la faire à son adversaire.

Me Merilhou, en parlant, se dandinait comme un ours, jetant ses bras de ci de là. Philippe Dupin se plaçait alors derrière lui et faisait semblant de jouer du flageolet en s'accompagnant sur le tambour.

Me X... avait l'habitude en plaidant d'écarter de-ci de-là les jambes comme les deux branches d'un compas; s'il ne pouvait se livrer à son tic, il s'embrouillait. Philippe Dupin — ce grand avocat aimait décidément à rire — l'avait surnommé *X... grand écart*. Quelquefois il plaçait son pied près du pied de X... qui, ne pouvant plus *écarter* de ce côté-là, essayait *d'écarter* de l'autre, mais le pied d'un second confrère le réduisait à l'immobilité, et c'était fait de l'éloquence et du raisonnement du pauvre X...

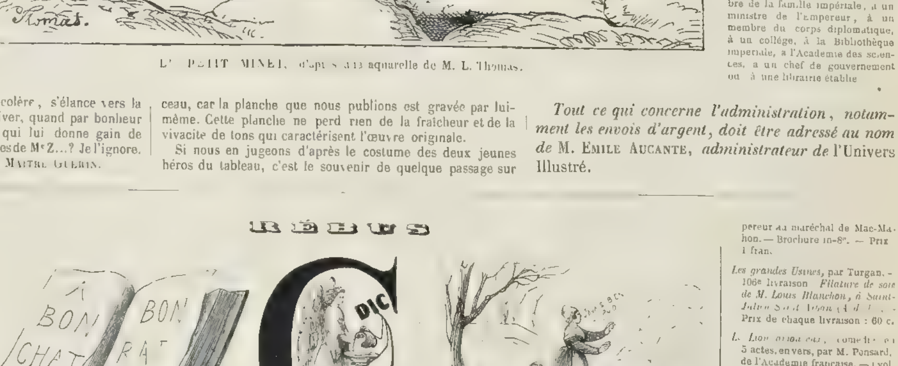
Me Z..., lui, remuait sans cesse la tête de haut en bas, comme un homme qui approuve.

Un jour, son adversaire plaidait, et Z..., suivant sa coutume, de dire *amen* de la tête à tous les arguments qui combattaient les siens, à tous les traits qui perçaient son client. Celui-ci, qui assistait aux débats, ne connaissait pas le tic de son avocat. Convaincu qu'il est trahi par lui, il se lève après la plaidoirie, tout rouge de colère, s'élance vers la barre... et Dieu sait ce qui allait arriver, quand par bonheur le président prononce un jugement qui lui donne gain de cause. Mais qu'advint-il des honoraires de Me Z...? Je l'ignore.

MAITRE GUÉRIN.

LE PETIT MINET

Cette charmante composition est la reproduction d'une aquarelle de M. L. Thomas. L'auteur nous montre ici qu'il ne manie pas avec moins de bonheur le burin que le pinceau, car la planche que nous publions est gravée par lui-même. Cette planche ne perd rien de la fraîcheur et de la vivacité de tons qui caractérisent l'œuvre originale.



LE PETIT MINET, d'après une aquarelle de M. L. Thomas.

Si nous en jugeons d'après le costume des deux jeunes héros du tableau, c'est le souvenir de quelque passage sur les côtes de la Picardie. La petite fille porte, en effet, le bonnet plat à large fond du pays, avec le jupon court assorti et le châle croisé sur la jaquette. Quant au gamin qui l'accompagne, son bonnet de laine rouge, sa vareuse bleue et son gros pantalon rapiécé, que le goudron a noirci et poli par places, rappelle assez le costume de nos pêcheurs picards.

Les deux enfants sont adossés à la muraille, tout ensoleillée, de quelque cabane. Faute d'une poupée à bercer entre ses bras, la petite fille s'est imaginé de faire jouer au chat de la maison le rôle de *baby*, dont il paraît s'acquitter à la satisfaction de sa jeune maîtresse. Mais celle-ci a compté sans le jeune drôle, son voisin, qui, incapable de résister à un accès de méchanceté enfantine, se plaît à tourmenter le pauvre innocent en lui chatouillant avec une paille l'extrémité des oreilles, taquinerie que le pacifique animal supporte avec une admirable patience, mais qui ne peut manquer, si elle se prolonge, de soulever avant peu de terribles représailles.

FRANCIS RICHARD

NOUVEAU TARIF DES ABONNEMENTS POUR L'ETRANGER

[illegible] quelques Etats indiqués ci-dessous, 17 fr. — Angleterre, 22 fr. — Autriche, 24 fr — Bade, 24 fr — Bavière, 24 fr. — Belgique, 24 fr — Chili, 37 fr. — Danemark, 24 fr. — Egypte, 22 fr — Espagne, 22 fr. — Etats romains, 35 fr. — Grèce, 22 fr. — Italie (moins les Etats romains), 20 fr — Norvége, 24 fr. — Panama, 37 fr. — Pays-Bas, 22 fr. — Portugal, 17 fr. — Prusse, 24 fr. — Russie, 24 fr. — Saxe, 24 fr. — Suède, 24 fr. — Suisse, 18 fr. — Turquie, 24 fr. — Valachie, Moldavie, 30 fr. — Wurtemberg, 24 fr.

Tous les pays desservis par la voie anglaise, 26 fr.

JOURNAUX POUR LA RUSSIE

Par un avis de la Direction générale des Postes, le public est prévenu que les seules gazettes et feuilles périodiques traitant de matières politiques qui puissent être expédiées sous bande pour la [illegible] sont [illegible] qui sont adressées à un membre de la famille impériale, à un ministre de l'Empereur, à un membre du corps diplomatique ou à un chef du gouvernement.

Les gazettes ou feuilles périodiques [illegible] qu'autant qu'elles sont adressées à un membre de la famille impériale, à un ministre de l'Empereur, à un membre du corps diplomatique, à un collége, à la Bibliothèque impériale, à l'Académie des sciences, à un chef de gouvernement ou à une librairie établie.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, administrateur de l'Univers Illustré.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS : Depuis près de deux siècles l'on n'avait eu été pareil à celui de l'an passé.

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
[illegible] . .	26 fr.	» — 32 fr.
[illegible] . .	13 fr.	» — 16 fr.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 507.
Mercredi 31 Janvier 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE.

CHRONIQUE

Les gens qui veulent gagner de l'argent [illegible] *Hosannah!* à Ponsard — Le bal de l'Hôtel de Ville. — Le prince et la princesse de Hohenzollern. — Le premier bourgeois de Düsseldorf — Les mystères du [illegible] — [illegible] sieur qui est l'auteur de tous les ouvrages anonymes. — Une vieille dame qui revient de Florence — Cruauté de Roqueplan. — La nouvelle jeunesse du *Charivari* — Pierre Véron et Ch. Bataille — La fusion dans les salons d'une actrice du Palais-Royal — Un autographe trouvé au bal de l'Opéra. — La tendresse d'Ernestine. —. Une petite actrice, un baron allemand [illegible] grenouilles — Un parieur qui attend la fortune en dormant — Pourquoi un [illegible] donner un conseil judiciaire [illegible] — [illegible] et une [illegible] *Les [illegible]*

« Que voulez-vous, mon cher, il faut avant tout gagner beaucoup d'argent! »

Rien qu'avec cette petite phrase qui court les boulevards, on est en train de tuer l'intelligence.

Les peintres font des dessus de porte pour les gens qui se sont enrichis dans le commerce des farines; les sculpteurs fabriquent des becs de gaz pour les escaliers des cocottes, les auteurs dramatiques composent des [illegible] de [illegible]

Et tout s'en va à la dérive.

Heureusement qu'il [illegible] vain convaincu, un artiste dans la plus noble acception du mot, un ciseleur de lettres.

Ponsard est au nombre de ces quelques organisations d'élite, et si j'ai jamais regretté de ne pas avoir à vous parler ici des théâtres, c'est bien cette semaine où tout l'intérêt se concentre au Théâtre-Français, où le *Lion amoureux* de Ponsard est le vrai lion de la semaine, et où il me serait doux de crier bravo! au poëte.

Mais avant de passer aux balivernes parisiennes, laissez-moi jeter quelques roses sur le chemin du triomphateur Ponsard, laissez-moi remercier ce poëte des douces émotions qu'il m'a procurées et des charmantes heures que la pièce m'a fait passer.

Allez! on a beau dire que rien n'existe plus à Paris, rien que les grossières chansons d'estaminet et les plates revues du théâtre Déjazet, on se trompe; il reste au fond des cœurs français, l'enthousiasme des grandes œuvres, l'amour d'une saine littérature et un écho pour les grandes pensées. Mon confrère vous a déjà dit le succès, que dis-je? le triomphe, et pendant que tout Paris crie : *hosannah!* à l'auteur [illegible] je n'ai pas voulu me [illegible]

Bravo, Ponsard! [illegible]

Et à présent que j'ai rempli ce premier devoir, causons des autres.

Ah! ces pauvres



S. A. LE PRINCE IMPERIAL VISITANT LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE, salle des manuscrits; [illegible]

lions du Cirque, comme ils sont éclipsés par le lion de la rue de Richelieu, et comme ce dompteur américain que nous applaudissions hier nous paraît peu de chose à côté du dompteur français qui entre dans l'immense cage de la rue Richelieu, se dresse avec son œuvre devant le public rebelle et le force à se lever dans sa stalle et à applaudir!

Certes, c'est un beau spectacle que de voir un dompteur plonger sa tête dans la gueule d'un lion; certes, il est émouvant de le voir s'arracher aux terribles crocs de la bête féroce et montrer son front ensanglanté au public; mais qu'est cet exercice à côté de la terrible lutte que le poëte soutient avant d'entendre son nom acclamé par le public?

Ah! si nos lecteurs pouvaient assister une seule fois à ces batailles terribles que le penseur livre à chaque instant, à toute heure, ils le verraient exposer sans cesse son repos, sa vie, et souvent on l'apercevrait tout meurtri et l'amour-propre déchiré par les terribles lions qui sont à l'orchestre de nos salles de spectacle.

Quand vous avez suivi les travaux du dompteur américain et que vous le voyez enfin en sûreté hors de la terrible loge où vous l'avez vu travailler, vos cœurs battent de joie et vous criez: bravo!

Eh bien, moi, j'éprouve la même chose lorsque je vois un poëte, un écrivain sortir victorieux après avoir dompté le succès; quand je le sais en sûreté après les dangers de la soirée; moi aussi je lui crie: bravo! et j'applaudis à son triomphe.

Et voilà pourquoi je vous disais que le vrai lion était rue Richelieu, et que le plus grand danger n'est pas pour le dompteur qui entre dans la cage aux lions, mais pour le poëte qui arrive devant un public avec cinq actes en vers.

~~~ On a dansé à l'Hôtel de Ville: on sait ce que sont les bals de la préfecture de la Seine... des chapitres des Mille et une Nuits, des merveilles de goût et de distinction.

La jeune princesse de Hohenzollern était la reine de la fête; Son Altesse venait de la première représentation du *Lion amoureux*. Je me souviens d'avoir vu toute la famille du prince Anton de Hohenzollern à Düsseldorf, alors que Son Altesse Royale venait de céder ses droits à la Prusse et était général de division au service de cette puissance.

Le prince habitait, dans la ville natale d'Henri Heine, un château appartenant au roi de Prusse, et parmi les invités des splendides fêtes, on comptait toujours bon nombre de peintres de la fameuse école de Düsseldorf. Le prince Anton, chef de la famille, avait alors quarante ans environ, et je l'ai rencontré au parc de la ville avec sa petite fille, qui est allée mourir sur un trône étranger. Les habitants de la ville aimaient beaucoup le prince et ses enfants, et, de passage à Düsseldorf, je fus témoin de la sérénade d'adieu que la municipalité organisa lors du départ du prince Anton pour Berlin, où Son Altesse Royale prit la direction du cabinet prussien.

L'auguste famille était adorée dans la petite ville de la Prusse et rhénane, assurément ces sympathies étaient justifiées à tous égards; il n'y avait aucune barrière entre cette petite cour distinguée et la bourgeoisie de la ville, et le prince Anton était de toutes les fêtes bourgeoises. On sait quelle place tient dans la vie allemande, la société des arquebusiers. C'est à une fête de la société de Düsseldorf que j'ai vu pour la première fois le prince Anton, beau-père de la jeune princesse de Hohenzollern, il était venu se mêler au groupe des citoyens qui lui offraient le vin d'honneur, trinquaient avec une Altesse Royale et disaient avec une légitime satisfaction en désignant le prince:

— Voilà le premier bourgeois de la ville!

Il me semble que, si j'étais né sur les marches d'un trône, on ne pourrait m'adresser un compliment plus simple, plus touchant et plus flatteur.

~~~ Mon heureux confrère du samedi a eu tous les agréments la semaine dernière; c'est encore lui qui aura le plaisir de vous conter la pièce anonyme du Gymnase.

Augier a un grand talent, Barrière aussi et Victorien Sardou également; mais le plus illustre des auteurs dramatiques, le plus fameux des écrivains parisiens, c'est assurément ce monsieur Anonyme qui sait joindre à l'attrait naturel du talent, l'attrait surnaturel du mystère.

On sait comment cette nouvelle comédie a été remise chez le concierge du Gymnase par un inconnu; on sait encore que l'auteur n'a pas été nommé, on n'ignore pas que personne ne le connaît, et le plus curieux de l'affaire est que tout le monde veut le connaître.

D'ailleurs c'est un bon procédé pour se donner un petit air d'homme bien informé, que d'avoir l'air de connaître l'inconnu du Gymnase.

Quand on vous adresse cette éternelle question de la semaine:

— De qui est la pièce du Gymnase?

Ne répondez pas... contentez-vous de sourire.

Ce simple sourire est tout un monde de révélations.

— Ah! vous le savez? demandera l'interlocuteur.

Alors souriez encore.

— Voyons, dites-le moi?

Souriez plus fort.

— Je vous en conjure!

Quatrième édition de sourires. Puis allez-vous-en.

L'ami que vous venez de quitter sera convaincu que vous êtes l'homme le mieux informé de Paris et ira le dire à ses camarades et connaissances.

C'est une grande puissance à Paris que de savoir faire abnégation de sa vanité et cacher son nom au public.

Les hommes sont partout les mêmes; ils désirent avant tout savoir ce qu'on ne veut pas leur dire.

Au fond j'approuve assez cette manière de monsieur Anonyme qui livre son œuvre au public et garde sa personnalité pour lui; mais il faut une grande force pour résister aux tentations de l'amour-propre pour ne pas s'élancer sur la scène un jour de première représentation et crier au public:

— La pièce que vous venez d'applaudir est de moi!

Une pièce, un livre ou un article de monsieur Anonyme est une bonne fortune pour tous les gens qui n'écrivent jamais et qui peuvent faire supposer au petit cercle de leurs amis que l'œuvre est d'eux; je connais un monsieur qui a cette spécialité.

Le Péché de Madeleine paraît à la *Revue des Deux Mondes;* nul ne connaît l'auteur, et ce monsieur dit tout bas à ses amis:

— C'est de moi.

On applaudit une pièce sur un théâtre:

— Vous savez, dit notre homme, la comédie du fameux ***?

— Eh bien?

— Vous ne devinez pas? Trois Étoiles, c'est moi!

Et ainsi de suite.

Voilà comment un homme qui n'a jamais écrit un mot, a endossé, dans l'intimité, la paternité d'une foule d'œuvres, et a su se créer, dans sa famille, une notoriété qui ne dépasse toutefois pas le cercle des cousins germains.

~~~ A la première représentation de la nouvelle comédie du Gymnase, on a revu une vieille petite dame qui revient de Florence et qui suit depuis trente ans toutes les premières représentations de Paris.

— Encore elle! s'est écrié Nestor Roqueplan, voilà une femme qu'on devrait bien démolir pour cause d'utilité publique!

Avec la meilleure méchanceté du monde on ne pourrait pas appliquer ce mot cruel au *Charivari* qui rajeunit tous les jours et qui vient d'appeler à lui toute une pléiade de jeunes écrivains qui ont déjà fait leurs dents ailleurs. Charles Bataille est du nombre des soldats qui vont en guerre sous les ordres de Pierre Véron, un vaillant esprit d'hier, d'aujourd'hui et de demain: le *Charivari* a fait peau neuve, c'est un jeune homme qui a l'expérience d'un homme mûr, l'impétuosité de la vingtième année et la philosophie de la quarantième.

Le *Charivari* devrait bien communiquer son talisman qui rajeunit les anciens, à cette foule de comédiennes que je vois danser depuis dix ans à tous les bals que ces dames arrangent en hiver et où ces messieurs payent les violons.

L'autre semaine on a dansé chez une belle personne du théâtre du Palais-Royal, et j'ai lu avec une grande satisfaction la liste des invitées du sexe faible, car les convives du sexe fort sont oubliés dans la nomenclature des noms du monde galant. C'est ici le moment de constater un heureux rapprochement qui s'est opéré entre les actrices et les autres dames du même monde. La grande lutte de l'année dernière a cessé... une heureuse fusion a eu lieu cet hiver entre toutes les dames faites pour s'entendre et pour s'aimer. Cet intéressant monde parisien qui a été décimé par la guerre civile est rendu au calme et à la paix, et si tous les hommes sont frères, ainsi que l'a prétendu un philosophe en démence, on peut ajouter maintenant avec une douce satisfaction que toutes ces dames sont sœurs.

Il m'est doux de constater que l'entente cordiale prend un si grand développement quand l'orthographe fait si peu de progrès.

~~~ Voici une curieuse lettre que j'ai trouvée au passage de l'Opéra, samedi dernier, soir de bal masqué:

« Mon bon chéri,

« Avec toute la bonne volonté et le désir que j'ai de t'accompagner à l'Opéra, cela ne mais pas possible.

« Si tu savais comme IL est exigeant.

« Je n'ai jamais tant regretée qu'au jourdhui de ne pas aitre libre; pourquoi faut il que la question interêt sépare deux êtres qui saiment toi mon ami, je t'aime plus que tu ne pourais croir.

« Va à l'Opéra sans moi et tache de t'amusé, moi je vais pensé à toi et pour que tu ne moublit pas je joint à cette lettre mon portrait que je t'avais promis.

« Lundi j'irai te voir au café à 5 heures.

« Je tenvois un million de baisé que mon cœur moins généreux voudrais seulement te prêtai. »

« Ta petite

« ERNESTINE. »

On comprendra que je n'aie pas rapporté cette trouvaille au bureau des objets perdus à la Préfecture de police; mais je restitue la lettre à son propriétaire par la voie de ce journal.

Tant pis si l'autre la lit. Pourquoi est-il si *exigeant?*

Un homme qui empêche sa petite Ernestine d'aller au bal avec son bon chéri manque évidemment de cœur.

C'est ici le moment de faire quelques réflexions sur les principes de ces dames qui ont une manière de voir les choses qui n'est certes pas celle de tout le monde!

L'autre soir, j'eus l'honneur de causer avec une petite actrice qui tient cinq chevaux de la générosité d'un baron allemand; depuis quelques semaines cette pauvre enfant s'est éprise d'un comédien qui joue les grenouilles dans les féeries.

— Comme je l'aime! s'écria-t-elle, je ne le tromperais pas pour un million!

— Ne dis donc pas ça! fit une camarade, est-ce que tu ne le trompes pas avec le baron?

— Oh! fit l'adorable petite, celui-là ne compte pas, c'est pour moi un mari.

Un mari!

C'est-à-dire un être malavisé qui ne compte pour rien dans l'existence d'une femme de théâtre, un homme qui garnit leurs écuries de cinq chevaux et qui n'existe pas.

Voilà qui doit bien encourager les gens qui sont sur le point d'épouser des actrices, ce qui se voit encore de temps en temps à Paris.

~~~ Quand deux Parisiens sont ensemble on peut être sûr que la dame de pique n'est pas loin.

Ils étaient trois, l'autre fois, dans un cabinet du Café anglais, trois Parisiens de Paris. Après le souper, on se dispute à qui payera.

— Messieurs, dit G.., jouons le souper à l'écarté.

— Soit!

On apporta des cartes.

Après le premier enjeu, on joue autre chose... un louis, deux louis, vingt louis, cent louis.

A huit heures du matin ils jouaient toujours, mais ils n'étaient plus que deux.

Le troisième pariait pour G..

Il perdait quinze mille francs quand huit heures sonnaient à la pendule du salon, comme dit Ponson du Terrail.

— Messieurs, dit le parieur, on m'a dit que la fortune vient en dormant, donc je vais dormir. Il est entendu que je parie cent louis par partie pour G.

Et il s'étendit sur le divan.

Il régnait un morne silence dans la chambre.

On eût entendu voler une mouche, comme dit toujours Ponson du Terrail.

La pendule sonnait toujours.

Le dormeur se frotta les yeux et se tournant vers les joueurs:

— Où en sommes-nous? fit-il.

— Vous perdez quarante mille francs, continuez-vous?

— Oui! vous me réveillerez à soixante mille huit cents.

A midi il se réveilla encore et demanda:

— Quelle heure est-il?

— Il est soixante mille huit cents francs.

— Parfait. C'est l'heure où j'ai rendez-vous avec Amanda. Messieurs, à demain. Je cours rue de la Paix. Amanda a remarqué chez un joaillier un collier de vingt-quatre mille francs.

— Et vous le lui donnez?

— Oui, je le lui offre pour ses étrennes.

— Mais vous êtes fou!

— C'est la faute à papa... il me donne trop d'argent... Ah! ma foi, si l'année prochaine papa ne se range pas, je lui donne un conseil judiciaire.

~~~ Un jeune peintre de talent a reçu l'autre soir, à un bal d'actrices, une déclaration brûlante d'une jeune comédienne, accompagnée d'une invitation à déjeûner pour le lendemain.

Comment refuser?

Le peintre, qui ne tenait pas du tout à déjeûner avec la belle enfant, chercha une excuse.

Il finit par en trouver une d'occasion.

Le lendemain il envoya à l'actrice la lettre qu'on va lire:

« Impossible de déjeûner avec vous.

« Tout à l'heure, chez moi, une créature aimée est morte dans mes bras.

« Pauvre créature moissonnée à la fleur de l'âge!

« Elle est là, immobile... elle semble sourire...

« Et la science n'a pu la sauver!

« Plaignez-moi! plaignez-moi!

« Nous autres hommes, quels misérables nous sommes! Pourquoi faut-il que ce soit en face d'une morte que nous comprenions l'étendue de notre amour pour une vivante...

« Plaignez-la! plaignez-moi!

« A... »

Vous voyez le coup de théâtre d'ici!

On sonne... un commissionaire entre. La belle décachète la lettre... un cri... la moitié d'un évanouissement, puis:

— Félicie! mon chapeau et une voiture!

Dix minutes après, on sonne à la porte de l'atelier.

Le peintre ouvre...

L'actrice se jette en sanglotant dans ses bras...

Tableau!

— Malheureux ami! murmura enfin l'actrice, comme vous devez souffrir! Montrez-moi le cadavre, nous pleurerons ensemble!

— Le cadavre? le voici! dit le peintre.

Et il montra à l'enfant étonnée une superbe dinde truffée.

L'affaire n'a pas eu d'autres suites.

~~~ Les deux historiettes parisiennes qu'on vient de lire sont extraites d'un volume qui paraîtra cette semaine et qui, sous ce titre: *Mémoires du Boulevard*, passe en revue la curieuse population flottante qui arpente le bitume entre le faubourg Montmartre et la rue de la Chaussée-d'Antin; je prends la liberté de recommander ce volume à nos lecteurs et même à nos lectrices, car il est dû à la plume d'un écrivain que j'aime énormément, et dont je voudrais vous dire le plus grand bien si notre intimité ne me faisait pas un devoir de laisser à d'autres le soin de vous dire ce que sont au juste ces *Mémoires du Boulevard*.

L'auteur de ce livre... le premier d'une série d'études parisiennes, qui paraîtront de semestre en semestre, n'est pas un inconnu pour nos abonnés avec qui il a l'honneur de causer souvent sous la signature d'

ALBERT WOLFF.
~~~

BULLETIN

On sait que récemment S. A. le prince impérial, accompagné de M. Mosnier, son précepteur, et de M. Bachon, son écuyer, s'est rendu à la Bibliothèque impériale. Le jeune prince a parcouru avec une curiosité attentive toutes les parties du vaste établissement. Mais son intérêt a été surtout éveillé dans l'admirable salle des manuscrits, où les conservateurs ont mis sous ses yeux des lettres autographes, signées par les plus glorieux souverains de la France, et, en première ligne, une charte — joyau historique, unique et sans prix — où près de onze siècles ont respecté le nom de Charlemagne.

Le dessin que nous publions en tête de ce numéro est consacré au souvenir de la première visite du prince impérial dans le sanctuaire de l'érudition. Cette visite nous semble en effet avoir une signification sérieuse, et marquer cette phase de la vie, où l'homme, sortant de la première enfance, commence à se préparer par l'éducation aux destinées qui l'attendent.

Nous avons parlé de l'effroyable trombe qui s'est abattue sur Marseille et a occasionné plus d'un douloureux accident sur divers points de la côte. Un de nos amis nous adresse un croquis qui montre l'aspect navrant du petit port des Catalans, le lendemain de la tempête. Les navires, assez heureux pour ne pas sombrer au fort de la tourmente, se sont hâtés de gagner les abris les plus proches du littoral; mais ils n'ont pu y parvenir sans de graves avaries. Aux uns les bordages étaient enfoncés, ceux-ci avaient perdu leur gouvernail ou leur gréement; d'autres enfin avaient vu leur mâture fracassée.

En présence de ces sinistres maritimes, il ne nous paraît pas hors de propos de mentionner l'invention nouvelle des bâches ou bonnettes de sauvetage, que M. Louis Roussel vient de soumettre à l'Empereur. Voici de quelle façon l'inventeur explique l'emploi de son procédé :

Cette toile ou bâche imperméable doit être d'une grandeur équivalente au dixième de toute la coque. Elle est munie de cordages et d'anneaux placés de distance en distance. Au-dessous de la toile, des chaînes de petits boulets mobiles se retirent à volonté et sont destinés à faire sombrer plus bas que la coque le tissu imperméable, qui se promène sur le flanc du navire, et doit ainsi, dit M. Roussel, aider puissamment à aveugler la voie d'eau.

Nous n'avons pas la prétention que notre avis soit d'un grand poids en semblable matière : notre désir se borne à vouloir appeler sur le système de M. Roussel l'attention des juges compétents.

Plusieurs journaux ont dit que, dans un certain délai, les jeux devaient être supprimés à Bade ainsi qu'à Monaco. Le conseil d'État de Genève a décidé également la suppression de ceux qui existaient dans cette ville; enfin un des articles de la Constitution révisée, qui vient d'être soumise à l'acceptation du peuple helvétique, prononce l'abolition de tous les jeux sur le territoire de la Confédération helvétique.

Parmi les merveilles que l'Inde anglaise doit envoyer à la grande Exposition universelle de Paris, on voit en ce moment à Calcutta un châle exceptionnel, et tel que les ouvriers de Cachemire n'en ont jamais tissé de pareil.

Il mesure cinq mètres en longueur et un mètre cinquante centimètres en largeur. Il est sur fond rouge et d'une richesse de dessins et d'arabesques que nous ne connaissions pas jusqu'à ce jour. Ce châle, du reste, a déjà une histoire; il y a plus de dix ans qu'il est sur le métier. Il avait été commandé par la reine d'Oude, bien avant la révolte des cipayes et le siége de Lucknow.

On construit en ce moment, à Passy, dit l'*Entr'acte*, un théâtre qui s'appellera Théâtre de Passy. La salle, vaste et bien disposée, pourra contenir 2,000 personnes, et la façade de ce monument contribuera à l'embellissement d'un quartier déjà si élégant et dont le cachet tout à la fois urbain et rustique ne manque pas de pittoresque.

Dans la même construction sont ménagés des emplacements pour établir un café et un cercle. La direction du théâtre pourra exploiter tous les genres, l'opéra compris. Les planchers seront établis dans des conditions de mobilité qui permettront de métamorphoser la salle et la scène en local susceptible de servir aux bals et aux fêtes.

Le *Moniteur des Arts* nous apprend que, dans le département du Lot, on vient de découvrir l'emplacement exact de l'antique Lexovium, si célèbre dans les *Commentaires de César*. Cette question paraît devoir prendre, parmi les antiquaires, l'importance qu'a eue, dans ces dernières années, l'emplacement d'Alise.

On vient, dit la *Presse*, de créer, à Bagnères-de-Bigorre, une société pour centraliser et diriger les excursions et explorations dans les Pyrénées, en leur donnant autant que possible un but scientifique. Elle a pris le nom de *Société Ramond*, pour consacrer le nom de celui qui fit le premier l'ascension du mont Perdu et écrivit sur les Pyrénées des livres qui sont encore aujourd'hui consultés avec fruit. Cette société publie un bulletin trimestriel; il a pour secrétaire le comte Henri Russell.

La petite-nièce d'un grand homme, Herminie de Beethoven, la plus jeune des filles de Louis Beethoven, neveu de l'illustre compositeur, vient d'entrer au Conservatoire de Vienne, pour s'y perfectionner comme pianiste. La jeune artiste, qui porte un si beau nom, est placée sous la direction du professeur Dachs.

TH. DE LANGEAC.

LA FILLE DE L'ÉMIGRÉ [1]

(fin).

A cet instant, on entendit un bruit de pas dans l'antichambre.

— Dépêchez-vous, milord, cria Brunet, voici toute une escouade de valets.

Le marquis et sa femme accueillirent cette annonce avec une évidente satisfaction.

Quant à Lointier, la vue de lord Dogg, la voix de Brunet, qu'il reconnaissait parfaitement, lui donnaient grandement à craindre.

Ce n'était déjà plus le même homme, et si M. de La Veyre l'eût regardé en ce moment, il aurait sans doute tiré de fâcheuses conséquences du désordre de sa physionomie.

Lord Dogg tira fort paisiblement de sa poche une paire de ciseaux en acier tout neufs, et au moment où trois valets du marquis se présentaient au seuil, il fit le geste d'attaquer la manche du frac de Lointier.

— Pas ce bras-là, milord, pas ce bras-là! disait Brunet de son poste.

— Ah! c'éte l'auter, diabel? répondit lord Dogg, qui, d'un seul coup bien appliqué, creva la manche gauche d'Eustache.

— Mais c'est un fou furieux! s'écria le marquis en se hâtant au secours de son futur gendre.

— Lapierre! Germain! Comtois! appela Mme de La Veyre effrayée.

Les valets s'ébranlèrent.

Eustache se débattait de son mieux sous le poignet d'acier de milord.

Il était pâle.

De grosses gouttes de sueur coulaient de son front sur ses joues.

— Laissez mon bras! murmura-t-il d'une voix étouffée; que voulez-vous faire de mon bras?

— Je vòlé còper votre habit... Lepierre! Dgermaine! Comtoâ! Je défendé à vos de tòcher moâ... Je demandé pâàdon à milady.

Brunet était entré à la suite des valets.

— Laissez faire milord, monsieur et madame, dit-il en saluant gauchement, vous allez voir quel beau comte nous avons là.

— Au secours! cria Eustache qui perdait la tête.

Arthur d'Arrhans avait toujours les bras croisés sur sa poitrine, et demeurait immobile.

Les yeux du marquis rencontrèrent les siens par hasard, et ce dernier retint l'ordre qu'il allait donner à ses valets de fondre sur milord.

Un doute venait enfin de traverser son esprit.

Le regard ferme et digne du jeune comte faisait un tel contraste avec la détresse d'Eustache que M. de La Veyre ne put manquer d'en être frappé.

— Aurions-nous donc été trompés? pensa-t-il tout haut.

— Fi! monsieur! répondit la marquise; n'allez-vous pas abandonner ce malheureux jeune homme, et souffrirez-vous plus longtemps la brutale insolence de cet Anglais?

— Au secours! répéta Eustache avec angoisse.

Les ciseaux de milord avaient fait leur devoir.

La manche coupée laissait voir la chemise.

Eustache, pâle et les yeux hors de leurs orbites, fit un suprême effort pour se dégager.

— Mais retenez donc cet homme! dit la marquise; il va blesser M. le comte... Germain, Lapierre, Comtois, je vous ordonne...

— Dgermaine, Lepierre, Comtoâ, interrompit milord, je défendé à vos... diabel!

Pendant que les valets hésitaient, un dernier coup de ciseaux trancha la chemise et mit le bras à nu.

Brunet frappa dans ses mains en éclatant de rire.

Eustache baissa la tête et n'opposa plus aucune résistance.

Lord Dogg écarta méthodiquement les lambeaux d'étoffes, mit le lorgnon à l'œil et examina le bras d'Eustache.

— C'été remàquabelment choquante! gronda-t-il après quelques secondes de silence.

— Mais regardez donc, monsieur, mais regardez donc, madame, disait Brunet qui se pâmait de rire. Tous les titres de M. le comte ne sont pas dans le portefeuille de maroquin. Il y a sur son bras tout un diplôme.

M. et Mme de la Veyre, pris d'une curiosité involontaire, s'approchèrent à la fois d'Eustache.

La marquise ne jeta qu'un regard sur son bras, puis elle recula vivement en murmurant une expression de dégoût.

Quant au marquis, il demeura stupéfait et tourna vers Arthur un regard qui semblait implorer son pardon.

Arthur s'approcha à son tour.

— C'été remàquabelment ignobel! répéta lord Dogg; je demandé pââdon à milady.

Eustache, les yeux cloués au sol, ne donnait plus signe de vie.

— Puis-je espérer que vous me pardonnerez cette malheureuse méprise, monsieur le comte? dit M. de la Veyre à Arthur.

La marquise, s'appuyant au bras de son mari, fit une gracieuse révérence.

— Monsieur le comte, dit-elle, je sollicite une part en votre clémence. Nous étions aveugles!...

Arthur lui baisa la main et serra cordialement celle que lui tendait le marquis.

Le lecteur désire peut-être savoir quelle sorte de talisman avait causé cette révolution soudaine et inattendue.

Nous n'avons aucune espèce de raison pour garder le secret d'Eustache.

Eustache avait sur les bras une de ces vignettes indélébiles gravées à l'aide d'acides et de poudre à canon, un tatouage enfin, comme chacun en a pu voir sur les bras de tant de concierges, anciens soldats de l'empire, ou peut-être sur la poitrine velue d'un pensionnaire du bagne.

Mais le tatouage d'Eustache n'était pas aussi innocent que les illustrations dont fait usage, en pareil cas, le commun des *guerriers français* : c'était une bonne plaisanterie républicaine, exécutée probablement durant quelque orgie de septembriseurs.

En un mot, son tatouage représentait une guillotine, timbrée d'un bonnet rouge, et entourée d'une guirlande de sujets obscènes.

Au-dessous, afin que nul n'en ignorât, on lisait ces mots écrits en lettres de sang :

Mort aux aristocrates! 1793. — *Le sans-culotte Eustache Lointier.*

Avec un pareil *diplôme*, comme disait ce malicieux Brunet, il n'y avait plus moyen, on en conviendra, de jouer le rôle d'Arthur d'Arrhans.

— Faites sortir cet homme! dit le marquis à ses gens, en se détournant de lui avec mépris.

Eustache ne demandait pas mieux, mais ce n'était pas le compte de lord Dogg, qui repoussa les valets, et prit une physionomie funeste.

— J'été remàquabelment djalu, dit-il d'une voix sombre; je né pòvé pas, voye-vos, me batter en diouel conter cette misérabel...

Il s'arrêta et roula terriblement ses gros yeux.

— Oh! yes! reprit-il, cette misérabel! mais je pòvé descender sur le square, et boxer conter lui, diabel! de main de master.

— Y pensez-vous, milord, dit Arthur; vous commettre avec cet homme!...

— Je pensé, goddam! Je démandé pââdon à milady... cette vil personnédge été iune tres-redòtabole seductor.. Oh! yes... cette detestabel, voye-vos, ave appote le treuble dans le ménédge de moâ!

Tout ce qu'on put dire à milord pour le détourner de son dessein fut inutile.

A toutes les représentations il répondit en retroussant les manches de son reding-coat :

— J'été djalu, voye-vos... rémâquabelment... oh!

Lorsqu'il eut retroussé ses manches, il saisit Eustache par le collet, et repoussant Dgermaine, Lepierre et Comtoâ, il opéra sa retraite avec son captif.

On le vit bientôt paraître sur la place, poser Eustache en face de lui, et lui enseigner courtoisement à se mettre en garde.

Quand il crut avoir avancé suffisamment l'éducation de son adversaire, il jeta son chapeau, ferma ses gros poings, et poussa droit à l'estomac du malheureux Lointier un coup capable d'assommer un taureau.

L'effet fut tel que lord Templemore Dogg n'avait pu le prévoir.

Eustache, en effet, au lieu d'attendre le coup, rompit quelques semelles, puis tourna le dos et s'enfuit à toutes jambes.

Milord ramena ses manches à leur position normale et se recoiffa.

Cela fait, il braqua son lorgnon dans la direction suivie par le fugitif.

— Cette filu été siourprenante! grommela-t-il. Brunette! Brunet se présenta.

— Je retòné dans London, groom.

Brunet prit les devants, et milord le suivit d'un pas majestueux.

Nous ne saurions dire au lecteur en quelle partie de notre globe Eustache Lointier alla se faire pendre.

Un mois après la scène que nous avons racontée, Arthur d'Arrhans et Mlle Marthe de la Veyre furent unis.

Un seul et fort léger nuage troubla les apprêts de cette heureuse cérémonie.

Ce fut une toute petite querelle entre le marquis et sa femme, qui s'accusèrent réciproquement d'avoir provoqué la méprise dont Arthur avait failli être la victime.

— Au demeurant, dit le marquis, le diable s'y fût trompé!

— Le fait est, ajouta Mme de la Veyre, qu'il avait des manières de grand seigneur... et puis, cette étrange ressemblance...

— Deux gouttes d'eau, dit le marquis.

— Ah! sans ce plaisant original de lord Templemore Dogg.

Marthe se pencha à l'oreille de son mari :

— Il ne m'a fallu qu'un coup d'œil, à moi, murmura-t-elle.

PAUL FÉVAL.

FIN.

[1] Voir les numéros 496 à 506.

Dans le prochain numéro, **L'UNIVERS ILLUSTRÉ** commencera la publication de :

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE
Par ALPHONSE KARR

LES GLACIÈRES DE CHELSEA

Si les Orientaux connaissent de longue date l'usage de la glace appliquée aux boissons, il s'en faut de beaucoup que la prévoyance nous ait appris d'aussi bonne heure à mettre



GLACIÈRES DE CHELSEA. — ARRIVÉE DES CHARIOTS PORTANT LA GLACE, dessin de M. R. [illegible]. — Voir page 67.



GLACIÈRES DE CHELSEA. — EMMAGASINAGE DE LA GLACE, dessin de M. R. [illegible]. — Voir page 67.



UNE MAISON DE PLAISANCE DANS L'ILE DE MADÈRE, dessin de notre correspondant à Funchal. Voir page 70.

en réserve contre les futures ardeurs de l'été ce fragile produit de l'hiver.

On ne connut guère, en France, l'usage des glacières avant la fin du XVIe siècle. Ce fut un étonnement pour les Français qui accompagnaient François Ier à Nice, lors de son entrevue avec Paul III et Charles-Quint, de voir les Italiens et les Espagnols envoyer chercher de la neige dans les montagnes afin de boire frais. Henri III introduisit à sa table la coutume de faire rafraîchir les boissons dans la neige, ce qui motiva ce passage de *l'Ile des Hermaphrodites*, fameux pamphlet du temps : « En été, on aura toujours en réserve, *en lieux propres à cet effet*, de grands quartiers de glace et des monts de neige pour mêler parmi le breuvage. » Ce sont les premières glacières dont il soit fait mention chez nous. Au siècle suivant, le gouvernement donna le monopole de la glace à une compagnie de traitants qui demanda à l'affermer par privilége exclusif. Le prix de la glace devint alors excessif, et on fut obligé d'en rendre le commerce libre comme par le passé.

Jusqu'à présent, la glace avait été conservée uniquement au moyen de caves construites pour cet usage. Leur température, à peu près égale pendant toute l'année, ainsi que l'abri qu'elles offrent contre les courants d'air susceptibles de fondre la glace, avait fait adopter ce mode de conservation. Il ne faudrait pas croire cependant que ce soit le seul possible. L'aménagement des glacières de Chelsea près de Londres est la preuve des excellents résultats que peuvent donner des bâtiments *ad hoc* construits à l'air libre. L'humidité fréquente des caves, qui est une des principales causes de la fonte des glaces conservées, en a donné l'idée tout d'abord. Le succès des premières tentatives, faites à Pimlico, ont assez démontré la supériorité de ce système, depuis longtemps du reste usité en Amérique et dans l'Inde; et l'on n'a pas hésité à construire alors les vastes magasins dont nous donnons la vue.

La sécheresse du sol était naturellement la première condition de réussite; pour prévenir ensuite l'introduction si fatale de l'air, on a imaginé de doubler intérieurement la muraille massive de briques avec un revêtement en charpente. Entre la brique et les poutres, de la sciure de bois convenablement tassée forme toute issue à l'air extérieur.

La construction se compose de quatre grands magasins pouvant contenir chacun mille tonnes, soit quarante mille pieds cubes de glace. Une étroite ouverture régnant du haut en bas de chaque magasin sert à introduire la glace. Cette ouverture, munie de trappes glissant entre deux coulisses, permet de fermer partiellement à mesure que le niveau intérieur s'élève. Au plus fort de l'hiver, tous les jours une centaine de voitures viennent successivement vider leur charge dans des paniers qui sont hissés jusqu'aux magasins, où un régiment de robustes travailleurs s'occupent d'entasser la glace. Nos deux gravures montrent à la fois l'extérieur et l'intérieur des bâtiments, tout en donnant une idée de ces diverses opérations.

HENRI MULLER

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Émanations d'acide sulfurique exhalées par une fontaine de l'Auvergne. — L'air. — La fontaine empoisonnée. — La fête des veaux. — Trouvaille d'un livre savant inconnu. — Louis-Guillaume Lemonnier. — Les jardins de Trianon. — La prison du Temple. — Un professeur du jardin du Roi herboriste dans un village.

Tout le monde connaît la célèbre grotte du Chien, près de Pouzzoles, et la manière dont l'acide carbonique qu'elle exhale asphyxie un malheureux griffon qu'on y jette et qu'on y laisse séjourner pendant quelques minutes.

En revanche, bien peu de personnes savent qu'en France, il existe un lieu possédant les mêmes propriétés délétères, et sur lequel un mémoire d'un médecin de province, le docteur Dubois, vient d'attirer l'attention.

La *Fontaine empoisonnée*, c'est ainsi qu'on appelle ce petit gouffre, se trouve près d'Aigueperse, en Auvergne et se compose d'un trou arrondi au milieu d'un enfoncement du terrain d'où sort, sans interruption, une énorme quantité de gaz. Ordinairement cette cavité contient de l'eau bourbeuse, à travers laquelle le gaz se dégage sous forme de grosses bulles qui, en crevant à la surface, font entendre un bruit qu'on perçoit à la distance de cinq à six mètres. La végétation la plus riche entoure cette source dangereuse; aussi tous les oiseaux, les petits mammifères, les insectes qui sont attirés par la fraîcheur du feuillage, tombent-ils asphyxiés, et le sol est-il sans cesse jonché de leurs cadavres dans un rayon assez étendu. Les bergers ont grand soin d'empêcher les bestiaux d'en approcher.

Une source d'acide carbonique non moins curieuse existe dans les bois qui entourent le lac Laacher, sur les bords du Rhin. Le gaz se fait jour silencieusement à travers le sol, et vient aboutir au milieu d'une espèce de fosse, de six à neuf décimètres de profondeur, ouverte naturellement dans la terre végétale, au milieu des broussailles. Lorsque l'air est calme, la cavité se remplit presque uniquement d'acide carbonique. Le fond du trou est couvert de débris; les insectes et les fourmis y arrivent en grand nombre pour chercher leur nourriture; mais, privés d'air, ils y meurent pour la plupart; et les oiseaux à leur tour, apercevant l'appât trompeur, volent vers le piége et y sont pris. Les bûcherons qui connaissent fort bien cette manœuvre, visitent souvent l'endroit, et tirent profit de cette chasse dont la nature fait tous les frais.

Si l'on connaît peu, en France, la fontaine empoisonnée auvergnate, je tiens pour certain qu'on en sait encore moins de la *fête des veaux*, qui a été célébrée en grande pompe, le 15 janvier, dans plusieurs villages du département de l'Ain.

Comme on s'y occupe beaucoup des bestiaux, naturellement il importe d'élever des veaux, et de les amener le plus favorablement possible à l'état de vaches et de bœufs. Or, pour atteindre ce but, on les place sous la protection d'un saint, et l'on fait un pèlerinage à la chapelle du bienheureux. Jusqu'ici il n'y a là rien que de bien naturel, mais ce qui le paraîtra moins, c'est qu'au sortir de la chapelle, les jeunes filles se mettent à danser à outrance, pour obtenir des veaux *drus*, c'est-à-dire nombreux et bien portants, qu'elles se livrent à des bonds extravagants pendant plusieurs heures et qu'elles ne rentrent chez elles qu'à la nuit, baignées de sueur et dans un état de fatigue facile à comprendre. D'où peut provenir une pareille superstition? A quelle époque remonte-t-elle? Ce sont là deux énigmes dont nous chargeons les archéologues de trouver le mot.

Le hasard en donnera d'ailleurs, peut-être, tout seul et sans qu'on s'en inquiète, la solution qui semble si difficile et si lointaine.

N'est-ce pas au hasard qu'on doit, en grande partie, les découvertes les plus curieuses et les plus inattendues? Je crois au hasard, surtout en matière d'archéologie et d'histoire, comme à un dieu, dieu fantasque, il est vrai, mais qui souvent jette ses richesses aux pieds de ceux qui ne songent pas à les solliciter de sa munificence.

Il y a quelques jours, par exemple, je longeais la partie des quais qui s'étend du Pont-Neuf, en passant devant l'Institut, jusqu'au pont des Saints-Pères; je vis à l'étalage d'un bouquiniste en plein vent, un volume recouvert en veau, avec filets d'or et tranche marbrée. Pour l'œil quelque peu exercé d'un bibliophile, c'était l'œuvre incontestable d'un des relieurs renommés du XVIIIe siècle. J'achetai au prix modeste de quelques francs ce volume, et chemin faisant je le feuilletai. Je vis qu'il se composait de plusieurs ouvrages séparés, réunis sous une même couverture, et qui portaient les titres de : *dissertatio (ergo cancer ulceratus cicitam eludit)*, *d'observations, d'histoire naturelle*, de *leçons de physique* traduites de l'anglais, et de *Lettres sur la culture du café*. Les dates de ces trois opuscules allaient de 1763 à 1773.

Le nom de l'auteur, imprimé sur les trois titres, était celui de Louis-Guillaume Lemonnier.

Ce nom, aujourd'hui oublié, appartenait cependant à un savant, successeur de Jussieu aîné à la chaire de botanique du Muséum appelé alors *Jardin du Roi*. Lemonnier était en outre premier médecin ordinaire de Louis XVI et premier médecin des enfants de France. Le voyageur Lafling, à son retour de la Guyane, lui avait dédié une plante équinoxiale connue encore aujourd'hui sous le nom de *Monneria trifolia*.

La *Monneria trifolia* appartient à la famille des rutacées dont la rue est le type. Ce charmant arbrisseau à fleurs roses se cultive ordinairement en serres, quoiqu'avec beaucoup de soin on parvienne quelquefois à le conserver en pleine terre.

Lemonnier, charmant esprit, passionné pour l'horticulture, contribua puissamment à introduire en France un grand nombre de plantes exotiques qu'il cultiva non-seulement à l'établissement dont il était professeur, mais encore dans les jardins de Trianon et de Montreuil près Versailles, appartenant les premiers à Marie-Antoinette, et les seconds à Madame Élisabeth.

En correspondance avec Linné et Alloni, directeurs du jardin botanique de Turin, chaque jour il enrichissait les deux résidences de plantes nouvelles provenant de Suède, d'Italie et d'Angleterre dont le célèbre établissement de Chelsea jouissait alors d'une réputation unique en Europe.

Parmi les graines envoyées par Linné, se trouvaient entre autres la saxifrage à feuilles épaisses, *saxifraga crassifolia*, la *cimifuga* de Tartarie et le *rubus arcticus*. La fraxinelle foisonnait partout; car un des grands plaisirs de la reine consistait, par les chaudes journées d'été, à allumer avec une bougie les vapeurs inflammables qui s'exhalent de cette plante et dont Mme Linné avait découvert par hasard la singulière propriété. Le premier tulipier s'acclimata à Trianon et y prospéra en pleine terre : enfin, toutes les variétés connues de la rose se trouvaient rassemblées dans le parc de Montreuil près Versailles.

La reine et sa belle-sœur honoraient le savant d'une extrême bienveillance, et chaque fois que le vieillard — Lemonnier était né en 1707 — leur apportait quelque plante nouvelle, elles lui faisaient un accueil empressé et affectueux.

« On ne s'ennuie jamais avec vous, mon cher médecin, lui écrivait de sa main la reine. Venez donc à Trianon, car ma sœur Élisabeth et moi nous nous ennuyons. »

Hélas! d'autres souffrances que l'ennui ne devaient point tarder à frapper les deux pauvres femmes. La Révolution éclata, et un soir de juin 1791, prisonnières dans la tribune du logographe, tandis que l'Assemblée constituante proclamait la déchéance de la royauté, elles se virent abandonnées de la plupart de ceux qu'elles regardaient comme des amis fidèles. Aussi, lorsqu'en partant pour la prison du Temple, elles aperçurent sur leur passage Lemonnier, la reine lui tendit-elle la main, en lui disant : « Je savais bien que vous seriez là, vous, mon vieux Lemonnier. »

Cet acte de dévouement faillit coûter la vie à Lemonnier, et sans un homme du peuple naguère soigné et guéri gratuitement par le médecin, celui-ci eût péri à son poste qu'il ne voulait pas quitter. Sans se préoccuper de sa résistance, son sauveur le prit dans ses bras robustes tout souillés du sang des Suisses qu'il venait de massacrer et le ramena chez lui, en jurant par tous les blasphèmes possibles, qu'il le tuerait sans pitié s'il s'avisait de remettre le pied dehors avant le lendemain. Lemonnier obéit, mais dès le lendemain il fit savoir à Louis XVI qu'il se tenait à ses ordres et qu'il le suppliait de le mander à la moindre indisposition de la famille royale.

Ce fut Lemonnier, en effet, que, plus d'un an après, le 22 novembre 1792, le prisonnier du Temple, atteint d'une violente bronchite, désigna pour lui donner des soins. Le fidèle serviteur se hâta de se rendre à l'appel du roi. Il lui fallut toutefois recevoir les ordres de la commune et se soumettre aux conditions qu'elle lui imposait, à savoir, qu'il serait fouillé avant d'être admis au Temple et qu'il ne parlerait à « Capet » qu'à très-haute voix, de façon à ce que les commissaires pussent entendre ses moindres paroles. On exigea enfin que, pour tâter le pouls du malade, il relevât ses manchettes et agît de façon à ce qu'on pût bien voir qu'il ne glissait aucun papier dans la main du prisonnier, et qu'il n'échangeait avec lui aucun signe d'intelligence.

Lemonnier promit et signa tout ce qu'on voulut, et se trouva à la fin en présence de Louis XVI. Malgré ses efforts pour maîtriser son émotion, il ne put retenir ses larmes, quand on l'introduisit dans une sombre chambre, au deuxième étage, aux murs nus et humides, et dont le mobilier consistait en un bureau recouvert de maroquin, deux tabourets en paille, une commode en bois d'acajou, un secrétaire en plaqué de bois de rose, une bergère à coussins en damas vert, deux fauteuils et deux lits de sangles. Je copie l'inventaire de la commune.

Louis XVI tendit à Lemonnier une main que les conditions imposées au médecin l'empêchèrent de serrer.

Le pauvre roi comprit facilement la réserve de son médecin. « Voyons, mon bon Lemonnier, lui dit-il en souriant, vous pouvez du moins me tâter le pouls; j'en ai grand besoin, ajouta-t-il en se tournant vers les commissaires; j'ai grelotté la fièvre pendant toute la nuit. »

Le Dauphin, déjà languissant, se souleva péniblement du fond de la bergère dans laquelle il se tenait blotti, et tendant à son tour son poignet à Lemonnier, lui dit, les yeux pleins de larmes : « Et moi aussi, je suis malade, Lemonnier, ne voulez-vous pas également me tâter le pouls? »

Le médecin serra doucement le bras de cet enfant pâle, chétif, étiolé par le chagrin, par la captivité et par le manque d'air.

— « Ah! cela fait bien de voir un ami..., un médecin veux-je dire, s'écria le petit captif; il me semble que je me sens déjà mieux. »

La consultation donnée par Lemonnier fut envoyée à la commune, contre-signée par les officiers municipaux et les commissaires qui avaient assisté à la visite du médecin. En voici le texte :

« Nous avons trouvé le malade avec un peu de fièvre, comme un accès qui serait sur ses fins : le pouls plein et élevé, la chaleur un peu plus que naturelle. De plus, les secrétions sont rouges, et briquetées... Ces symptômes nous font croire que la bile commence à refluer sur le foie... Nous espérons que ces accidents se dissiperont par l'usage de quelques légères purgations.

« A Paris, le 28 novembre 1792.

Riottot, commissaire. Lemonnier, D. M. P.
Toulan, commissaire. Grenie, commissaire.
Belluet. Larnier. Michonis.
Roche, officier municipal, comme secrétaire.

Lemonnier continua pendant deux mois environ ses visites au Temple; alors, quoique la santé du roi, loin de s'améliorer, s'altérât de plus en plus, on les supprima brusquement.

Désormais inutile à son maître, Lemonnier que l'épuisement de ses modestes économies et la perte de ses traitements de médecin du roi et de professeur du Muséum réduisaient à un état voisin de la pauvreté, se retira à Montreuil, petit village entre Viroflay et Versailles. Là, ne voulant point renoncer à sa passion pour la botanique, il ouvrit une boutique d'herboriste et se mit à recueillir, tout cassé qu'il était par l'âge, des plantes médicinales dans la campagne, et vécut, tant bien que mal, des produits de cet humble commerce, jusqu'à sa mort, qui survint en 1799.

Lors de l'inventaire qu'on fit chez lui après son décès, on trouva cachés au fond d'une armoire, et conservés comme des reliques, quelques jouets qui avaient appartenu au Dauphin et deux billets écrits, l'un de la main de Louis XVI et l'autre par la reine. Si, malheureusement, dans les nombreuses visites domiciliaires, faites chez le ci-devant médecin de Capet, les agents de la Terreur eussent découvert ces pieux souvenirs, Lemonnier eût porté sa tête sur l'échafaud!

S. HENRY BERTHOUD.

UNE MAISON DE PLAISANCE

DANS L'ILE DE MADÈRE

Le voyageur qui poursuit, à travers l'Atlantique, sa route vers l'équateur, aperçoit, longtemps avant d'atteindre l'île de Madère, le pic de Ruivo dont la cime couronnée de forêts de pins se dresse à près de 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. A mesure qu'il approche du port de Funchal où le navire doit jeter l'ancre pour se ravitailler, ses yeux ravis découvrent de nouvelles perspectives de forêts, de villas, de jardins, de champs admirablement cultivés, où s'épanouit la merveilleuse végétation des Tropiques. Il lui semble en un mot que la Providence se soit complu à prodiguer à cette terre battue par les flots tous les trésors de l'Éden. Et, chose rare! quand le voyageur aura foulé la terre promise, quand il aura exploré pendant plusieurs jours les sites magnifiques de l'île de Madère, il reconnaîtra que la réalité est digne de l'enthousiasme que le premier coup d'œil lui avait inspiré.

Il n'entre pas dans nos intentions de donner ici une notice historique et géographique sur Madère. Tout le monde sait que cette île, colonisée par les Portugais, dépend encore aujourd'hui du gouvernement de Lisbonne. On n'ignore pas non plus que sa plus grande richesse consiste en vignobles qui donnent quatre vins différents : le madère sec, le malvoisie, le sercial et le tinto. Mais nous tenons, à propos du dessin que nous publions aujourd'hui, d'après le croquis envoyé par un de nos amis, nous tenons à constater la réputation de salubrité dont jouit à juste titre l'île de Madère. Son tiède climat a sauvé bien des poitrinaires qui, de tous les pays d'Europe, y sont venus chercher une dernière chance de salut. Un souvenir historique est attaché à l'élégante habitation que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs : c'est là que S. M. l'Impératrice d'Autriche a résidé pendant un an, c'est là qu'elle a raffermi sa santé qui inspirait les plus lugubres appréhensions. Les dames de Funchal ont la mémoire du cœur; elles ont fait en quelque sorte un lieu de pèlerinage de la villa qui eut l'honneur d'abriter la jeune et belle impératrice, cette villa où elles étaient reçues avec la plus gracieuse bienveillance, et à la porte de laquelle les malheureux ne frappèrent jamais en vain.

H. Vernoy.

LA CAFETIÈRE

I

L'année dernière, je fus invité, ainsi que deux de mes camarades d'atelier, Arrigo Cohic et Pedrino Borgnioli, à passer quelques jours dans une terre au fond de la Normandie.

Le temps, qui, à notre départ, promettait d'être superbe, s'avisa de changer tout à coup, et il tomba tant de pluie, que les chemins creux où nous marchions étaient comme le lit d'un torrent.

Nous enfoncions dans la bourbe jusqu'aux genoux, une couche épaisse de terre grasse s'était attachée aux semelles de nos bottes, et par sa pesanteur ralentissait tellement nos pas, que nous n'arrivâmes au lieu de notre destination qu'une heure après le coucher du soleil.

Nous étions harassés; aussi, notre hôte, voyant les efforts que nous faisions pour comprimer nos bâillements et tenir les yeux ouverts, aussitôt que nous eûmes soupé, nous fit conduire chacun dans notre chambre.

La mienne était vaste; je sentis, en y entrant, comme un frisson de fièvre, car il me sembla que j'entrais dans un monde nouveau.

En effet, l'on aurait pu se croire au temps de la Régence, à voir les dessus de porte de Boucher représentant les quatre Saisons, les meubles surchargés d'ornements de rocaille du plus mauvais goût, et les trumeaux des glaces sculptés lourdement.

Rien n'était dérangé. La toilette couverte de boîtes à peignes, de houppes à poudrer, paraissait avoir servi la veille. Deux ou trois robes de couleurs changeantes, un éventail semé de paillettes d'argent, jonchaient le parquet bien ciré, et, à mon grand étonnement, une tabatière d'écaille ouverte sur la cheminée était pleine de tabac encore frais.

Je ne remarquai ces choses qu'après que le domestique, déposant son bougeoir sur la table de nuit, m'eut souhaité un bon somme, et, je l'avoue, je commençai à trembler comme la feuille. Je me déshabillai promptement, je me couchai, et, pour en finir avec ces sottes frayeurs, je fermai bientôt les yeux en me tournant du côté de la muraille.

Mais il me fut impossible de rester dans cette position : le lit s'agitait sous moi comme une vague, mes paupières se retiraient violemment en arrière. Force me fut de me retourner et de voir.

Le feu qui flambait jetait des reflets rougeâtres dans l'appartement, de sorte qu'on pouvait sans peine distinguer les personnages de la tapisserie et les figures des portraits enfumés pendus à la muraille.

C'étaient les aïeux de notre hôte, des chevaliers bardés de fer, des conseillers en perruque, et de belles dames au visage fardé et aux cheveux poudrés à blanc, tenant une rose à la main.

Tout à coup le feu prit un étrange degré d'activité; une lueur blafarde illumina la chambre, et je vis clairement que ce que j'avais pris pour de vaines peintures était la réalité; car les prunelles de ces êtres encadrés remuaient, scintillaient d'une façon singulière; leurs lèvres s'ouvraient et se fermaient comme des lèvres de gens qui parlent, mais je n'entendais rien que le tic tac de la pendule et le sifflement de la bise d'automne.

Une terreur insurmontable s'empara de moi, mes cheveux se hérissèrent sur mon front, mes dents s'entre-choquèrent à se briser, une sueur froide inonda tout mon corps.

La pendule sonna onze heures. Le vibrement du dernier coup retentit longtemps, et, lorsqu'il fut éteint tout à fait...

Oh ! non, je n'ose pas dire ce qui arriva, personne ne me croirait, et l'on me prendrait pour un fou.

Les bougies s'allumèrent toutes seules; le soufflet, sans qu'aucun être visible lui imprimât le mouvement, se prit à souffler le feu, en râlant comme un vieillard asthmatique, pendant que les pincettes fourgonnaient dans les tisons et que la pelle relevait les cendres.

Ensuite une cafetière se jeta en bas d'une table où elle était posée, et se dirigea, clopin-clopant, vers le foyer, où elle se plaça entre les tisons.

Quelques instants après, les fauteuils commencèrent à s'ébranler, et, agitant leurs pieds tortillés d'une manière surprenante, vinrent se ranger autour de la cheminée.

II

Je ne savais que penser de ce que je voyais; mais ce qui me restait à voir était encore bien plus extraordinaire.

Un des portraits, le plus ancien de tous, celui d'un gros joufflu à barbe grise, ressemblant, à s'y méprendre, à l'idée que je me suis faite du vieux sir John Falstaff, sortit, en grimaçant, la tête de son cadre, et, après de grands efforts, ayant fait passer ses épaules et son ventre rebondi entre les ais étroits de la bordure, sauta lourdement par terre.

Il n'eut pas plutôt pris haleine, qu'il tira de la poche de son pourpoint une clef d'une petitesse remarquable; il souffla dedans pour s'assurer si la forure était bien nette, et il l'appliqua à tous les cadres les uns après les autres.

Et tous les cadres s'élargirent de façon à laisser passer aisément les figures qu'ils renfermaient.

Petits abbés poupins, douairières sèches et jaunes, magistrats à l'air grave ensevelis dans de grandes robes noires, petits maîtres en bas de soie, en culotte de prunelle, la pointe de l'épée en haut, tous ces personnages présentaient un spectacle si bizarre, que, malgré ma frayeur, je ne pus m'empêcher de rire.

Ces dignes personnages s'assirent; la cafetière sauta légèrement sur la table. Ils prirent le café dans des tasses du Japon blanches et bleues, qui accoururent spontanément de dessus un secrétaire, chacune d'elles munie d'un morceau de sucre et d'une petite cuiller d'argent.

Quand le café fut pris, tasses, cafetière et cuillers disparurent à la fois, et la conversation commença, certes la plus curieuse que j'aie jamais ouïe, car aucun de ces étranges causeurs ne regardait l'autre en parlant : ils avaient tous les yeux fixés sur la pendule.

Je ne pouvais moi-même en détourner mes regards et m'empêcher de suivre l'aiguille qui marchait vers minuit à pas imperceptibles.

Enfin, minuit sonna; une voix, dont le timbre était exactement celui de la pendule, se fit entendre et dit :

— Voici l'heure, il faut danser.

Toute l'assemblée se leva. Les fauteuils se reculèrent de leur propre mouvement; alors, chaque cavalier prit la main d'une dame, et la même voix dit :

— Allons, messieurs de l'orchestre, commencez !

J'ai oublié de dire que le sujet de la tapisserie était un concerto italien d'un côté, et de l'autre une chasse au cerf où plusieurs valets donnaient du cor. Les piqueurs et les musiciens, qui, jusque-là, n'avaient fait aucun geste, inclinèrent la tête en signe d'adhésion.

Le maestro leva sa baguette, et une harmonie vive et dansante s'élança des deux bouts de la salle. On dansa d'abord le menuet.

Mais les notes rapides de la partition exécutée par les musiciens s'accordaient mal avec ces graves révérences : aussi chaque couple de danseurs, au bout de quelques minutes, se mit à pirouetter comme une toupie d'Allemagne. Les robes de soie des femmes, froissées dans ce tourbillon dansant, rendaient des sons d'une nature particulière; on aurait dit le bruit d'ailes d'un vol de pigeons. Le vent qui s'engouffrait par-dessous, les gonflait prodigieusement, de sorte qu'elles avaient l'air de cloches en branle.

L'archet des virtuoses passait si rapidement sur les cordes, qu'il en jaillissait des étincelles électriques. Les doigts des flûteurs se haussaient et se baissaient comme s'ils eussent été de vif-argent; les joues des piqueurs étaient enflées comme des ballons, et tout cela formait un déluge de notes et de trilles si pressées et de gammes ascendantes et descendantes si entortillées, si inconcevables, que les démons eux-mêmes n'auraient pu deux minutes suivre une pareille mesure.

Aussi, c'était pitié de voir tous les efforts de ces danseurs pour rattraper la cadence. Ils sautaient, cabriolaient, faisaient des ronds de jambe, des jetés battus et des entrechats de trois pieds de haut, tant que la sueur, leur coulant du front sur les yeux, leur emportait les mouches et le fard. Mais ils avaient beau faire, l'orchestre les devançait toujours de trois ou quatre notes.

La pendule sonna une heure; ils s'arrêtèrent. Je vis quelque chose qui m'était échappé : une femme qui ne dansait pas.

Elle était assise dans une bergère au coin de la cheminée, et ne paraissait pas le moins du monde prendre part à ce qui se passait autour d'elle.

Jamais, même en rêve, rien d'aussi parfait ne s'était présenté à mes yeux; une peau d'une blancheur éblouissante, des cheveux d'un blond cendré, de longs cils et des prunelles bleues, si claires et si transparentes, que je voyais son âme à travers aussi distinctement qu'un caillou au fond d'un ruisseau.

Et je sentis que, si jamais il m'arrivait d'aimer quelqu'un, ce serait elle. Je me précipitai hors du lit, d'où jusque-là je n'avais pu bouger, et je me dirigeai vers elle, conduit par quelque chose qui agissait en moi sans que je pusse m'en rendre compte; et je me trouvai à ses genoux, une de ses mains dans les miennes, causant avec elle comme si je l'eusse connue depuis vingt ans.

Mais, par un prodige bien étrange, tout en lui parlant, je marquais d'une oscillation de tête la musique qui n'avait pas cessé de jouer; et, quoique je fusse au comble du bonheur d'entretenir une aussi belle personne, les pieds me brûlaient de danser avec elle.

Cependant je n'osais lui en faire la proposition. Il paraît qu'elle comprit ce que je voulais, car, levant vers le cadran de l'horloge la main que je ne tenais pas :

— Quand l'aiguille sera là, nous verrons, mon cher Théodore.

Je ne sais comment cela se fit, je ne fus nullement surpris de m'entendre ainsi appeler par mon nom, et nous continuâmes à causer. Enfin, l'heure indiquée sonna, la voix au timbre d'argent vibra encore dans la chambre et dit :

— Angéla, vous pouvez danser avec monsieur, si cela vous fait plaisir, mais vous savez ce qui en résultera.

— N'importe, répondit Angéla d'un ton boudeur.

Et elle passa son bras d'ivoire autour de mon cou.

— *Prestissimo !* cria la voix.

Et nous commençâmes à valser. Le sein de la jeune fille touchait ma poitrine, sa joue veloutée effleurait la mienne, et son haleine suave flottait sur ma bouche.

Jamais de la vie je n'avais éprouvé une pareille émotion; mes nerfs tressaillaient comme des ressorts d'acier, mon sang coulait dans mes artères en torrents de lave, et j'entendais battre mon cœur comme une montre accrochée à mes oreilles.

Pourtant cet état n'avait rien de pénible. J'étais inondé d'une joie ineffable et j'aurais toujours voulu demeurer ainsi, et, chose remarquable, quoique l'orchestre eût triplé de vitesse, nous n'avions besoin de faire aucun effort pour le suivre.

Les assistants, émerveillés de notre agilité, criaient bravo, et frappaient de toutes leurs forces dans leurs mains, qui ne rendaient aucun son.

Angéla, qui jusqu'alors avait valsé avec une énergie et une justesse surprenantes, parut tout à coup se fatiguer; elle pesait sur mon épaule comme si les jambes lui eussent manqué; ses petits pieds, qui, une minute auparavant, effleuraient le plancher, ne s'en détachaient que lentement, comme s'ils eussent été chargés d'une masse de plomb.

— Angéla, vous êtes lasse, lui dis-je, reposons-nous.

— Je le veux bien, répondit-elle en s'essuyant le front avec son mouchoir. Mais, pendant que nous valsions, ils se sont tous assis; il n'y a plus qu'un fauteuil, et nous sommes deux.

— Qu'est-ce que cela fait, mon bel ange ? Je vous prendrai sur mes genoux.

III

Sans faire la moindre objection, Angéla s'assit, m'entourant de ses bras comme d'une écharpe blanche, cachant sa tête dans mon sein pour se réchauffer un peu, car elle était devenue froide comme un marbre.

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes dans cette position, car tous mes sens étaient absorbés dans la contemplation de cette mystérieuse et fantastique créature.

Je n'avais plus aucune idée de l'heure ni du lieu; le monde réel n'existait plus pour moi, et tous les liens qui m'y attachent étaient rompus; mon âme, dégagée de sa prison de boue, nageait dans le vague et l'infini; je comprenais ce que nul homme ne peut comprendre, les pensées d'Angéla se révélant à moi sans qu'elle eût besoin de parler; car son âme brillait dans son corps comme une lampe d'albâtre, et les rayons partis de sa poitrine perçaient la mienne de part en part.

L'alouette chanta, une lueur pâle se joua sur les rideaux.

Aussitôt qu'Angéla l'aperçut, elle se leva précipitamment, me fit un geste d'adieu, et, après quelques pas, poussa un cri et tomba de sa hauteur.

Saisi d'effroi, je m'élançai pour la relever... Mon sang se fige rien que d'y penser : je ne trouvai rien que la cafetière brisée en mille morceaux.

A cette vue, persuadé que j'avais été le jouet de quelque illusion diabolique, une telle frayeur s'empara de moi, que je m'évanouis.

IV

Lorsque je repris connaissance, j'étais dans mon lit; Arrigo Cohic et Pédrino Borgnioli se tenaient debout à mon chevet.

Aussitôt que j'eus ouvert les yeux, Arrigo s'écria :

— Ah ! ce n'est pas dommage ! voilà bientôt une heure que je te frotte les tempes d'eau de Cologne. Que diable as-tu fait cette nuit ? Ce matin, voyant que tu ne descendais pas, je suis entré dans ta chambre, et je t'ai trouvé tout du long étendu par terre, en habit à la française, serrant dans tes bras un morceau de porcelaine brisée, comme si c'eût été une jeune et jolie fille.

— Pardieu ! c'est l'habit de noce de mon grand-père, dit l'autre en soulevant une des basques de soie fond rose à ramages verts. Voilà les boutons de strass et de filigrane qu'il nous vantait tant. Théodore l'aura trouvé dans quelque coin et l'aura mis pour s'amuser. Mais à propos de quoi t'es-tu trouvé mal ? ajouta Borgnioli. Cela est bon pour une petite maîtresse qui a des épaules blanches; on la délace, on lui ôte ses colliers, son écharpe, et c'est une belle occasion de faire des minauderies.

— Ce n'est qu'une faiblesse qui m'a pris; je suis sujet à cela, répondis-je sèchement.

Je me levai, je me dépouillai de mon ridicule accoutrement.

Et puis l'on déjeuna.

Mes trois camarades mangèrent beaucoup et burent encore plus; moi, je ne mangeais presque pas, le souvenir de ce qui s'était passé me causait d'étranges distractions.

Le déjeuner fini, comme il pleuvait à verse, il n'y eut pas moyen de sortir; chacun s'occupa comme il put. Borgnioli tambourina des marches guerrières sur les vitres; Arrigo et l'hôte firent une partie de dames; moi, je tirai de mon album un carré de vélin, et je me mis à dessiner.

Les linéaments presque imperceptibles tracés par mon crayon, sans que j'y eusse songé le moins du monde, se trouvèrent représenter avec la plus merveilleuse exactitude la cafetière qui avait joué un rôle si important dans les scènes de la nuit.

— C'est étonnant comme cette tête ressemble à ma sœur Angéla, dit l'hôte, qui, ayant terminé sa partie, me regardait travailler par-dessus mon épaule.

En effet, ce qui m'avait semblé tout à l'heure une cafetière, était bien réellement le profil doux et mélancolique d'Angéla.

— De par tous les saints du paradis! est-elle morte ou vivante? m'écriai-je d'un ton de voix tremblant, comme si ma vie eût dépendu de sa réponse.

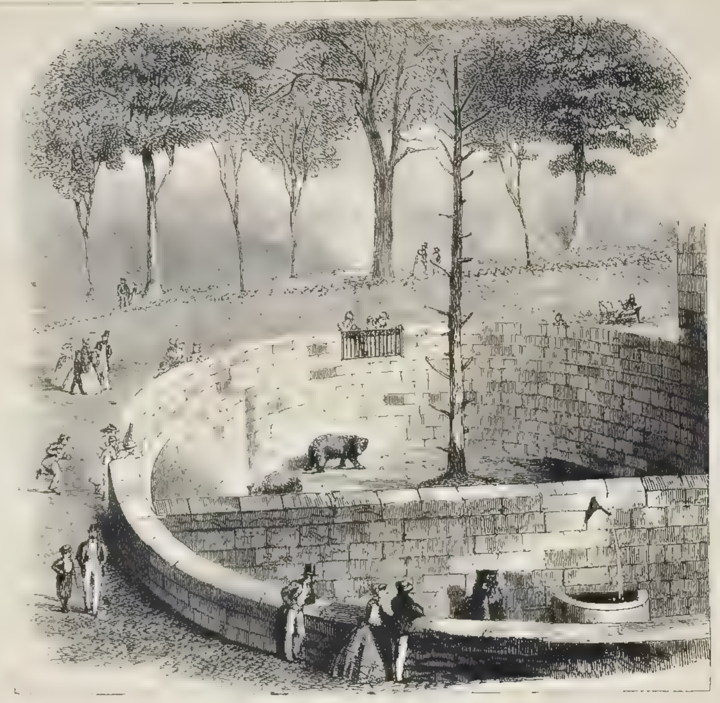
— Elle est morte, il y a deux ans, d'une fluxion de poitrine à la suite d'un bal.

— Hélas! répondis-je douloureusement.

Et, retenant une larme qui était près de tomber, je replaçai le papier dans l'album.

Je venais de comprendre qu'il n'y avait plus pour moi de bonheur sur la terre!

THÉOPHILE GAUTIER.



LES OURS DE BERNE, dessin communiqué.

LES OURS DE BERNE

Lorsqu'un touriste arrive à Berne, la première curiosité que le *cicerone* de son hôtel lui propose d'aller visiter est la *fosse aux ours*. Depuis des siècles, en effet, les Bernois professent une sorte de respect superstitieux pour les ours, qui constituent les armes vivantes et grognantes de la ville. Si Berne n'avait plus ses ours, elle se croirait à la veille des plus grandes calamités, et il n'est pas rare de voir un bourgeois patriote léguer par testament une certaine somme destinée à ajouter quelques friandises à l'ordinaire de ces chers animaux. Le fonds des donations et des legs, ainsi constitué, est placé en rentes sur l'État et produit un revenu annuel d'environ 700 francs.

Les Bernois n'ont pas borné là leurs témoignages d'affection pour les ours; ils ont placé aussi leur effigie sur le blason cantonal, sur les fontaines, sur les horloges et sur presque tous les édifices publics. En voyageur bien élevé, vous ne pouvez donc mieux faire que d'aller rendre votre visite à de si importants personnages : ils ont leur domicile dans une fosse circulaire, sur la rive droite de l'Aar, près du pont de la Nydeck.

Regardez-les effectuer leur promenade nonchalante ou se dandiner doucement au soleil : ne vous semble-t-il pas qu'ils prennent des airs plus importants que les ours de Paris? Ne dirait-on pas qu'ils ont la conscience de leur qualité de rentiers?

X. DACHÈRES.

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de l'*Univers illustré. — *Les coupons d'actions ou d'obligations ne sont pas reçus en payement. Le mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat-poste, le talon restant entre les mains de l'expéditeur comme garantie. — Les réclamations, demandes de changement d'adresse ou de renouvellement d'abonnement, doivent indispensablement être accompagnées de la dernière bande collée sur l'enveloppe du journal. — Il ne sera fait droit à aucune réclamation de numéros ayant plus de deux mois de date. — Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue. — Le prix de chaque numéro est de 20 centimes pour la province, affranchissement compris.*

ÉMILE AUCANTE.

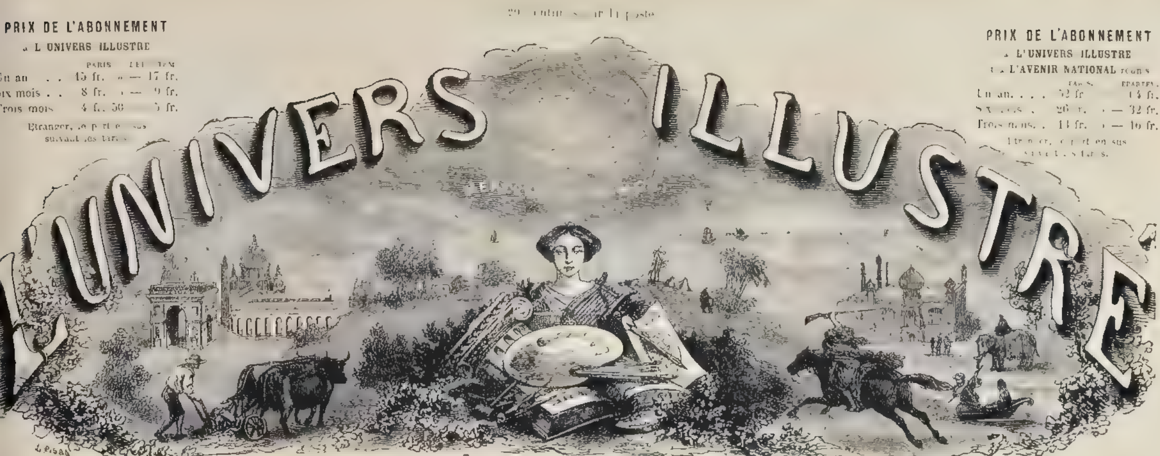
PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

LE LENDEMAIN D'UN OURAGAN AUX CATALANS, PRÈS DE MARSEILLE; dessin de notre correspondant. — Voir le Bulletin.

15 CENTIMES LE NUMÉRO

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ
Un an . . 15 fr. — 17 fr.
Six mois . . 8 fr. — 9 fr.
Trois mois 4 fr. 50 — 5 fr.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ
ET A L'AVENIR NATIONAL réunis
Un an. . . . 52 fr. — 14 fr.
Trois mois. . 14 fr. — 16 fr.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 508.
Samedi 3 Février 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Théâtre du Gymnase : *Héloïse Paranquet*, pièce en quatre actes par M. *** .— La réclame à l'anonyme. — Le Code sur la scène. — Huissier et auteur dramatique.— Opinion de Bilboquet — Les hérésies juridiques de M. ***. — Anachronisme à propos de mort civile. — Les notaires de [illegible] de la pièce. — Les acteurs : Arnal, Mmes Pasca et Delaporte. — Académie impériale [illegible]

Décidément l'auteur ou les auteurs d'*Héloïse Paranquet*, la pièce nouvelle du Gymnase, tiennent à garder l'anonyme.

Ce n'est pas moi qui chercherai à pénétrer leur secret, et le connaîtrais-je que je serais trop bien élevé pour le trahir.

Laissons-leur donc le bénéfice de leur petite rouerie. laissons les badauds s'épuiser en conjectures et exercer leurs facultés d'induction sur l'encre plus ou moins bleue du manuscrit, sur les faveurs plus ou moins roses qui en reliaient les feuillets ; laissons M. Montigny rire dans sa barbe et prolonger à plaisir cette petite partie de cache-cache. Tout cela ne relève que de la réclame. Ce qui importe à la critique, c'est la valeur de la pièce, c'est la question de savoir si son mérite littéraire est à la hauteur du succès retentissant qu'elle a obtenu, si ce succès n'est pas une surprise, et s'il aura la durée qui s'attache aux œuvres d'une constitution robuste.

Vous plaît-il d'en juger vous-même? Veuillez suivre l'analyse que je vais essayer de vous en présenter avec ma conscience habituelle.

Je commence :

« La reconnaissance d'un enfant naturel sera faite par acte authentique lorsqu'elle ne l'aura pas été dans son acte de naissance.

« Les enfants légitimés par mariage subséquent auront les mêmes droits que s'ils étaient nés de ce mariage.

« Toute reconnaissance de la part du père ou de la

NAUFRAGE DU *LONDON*, NAVIRE DE LA COMPAGNIE AUSTRALIENNE, [illegible] d'après un croquis communiqué. — Voir page 7[illegible].

mère... pourra être contestée par tous ceux qui y auront intérêt.

« Les enfants naturels ne pourront, par donation entre vifs ou par testament, rien recevoir au delà de ce qui leur est accordé au titre des *Successions*. »

— Permettez, cher monsieur Gérôme; mais c'est le Code Napoléon que vous nous récitez là.

— Je ne dis pas non, et pour varier, je vais vous jouer un petit air de Code de procédure civile.

« Les ordonnances sur référé... ne seront pas susceptibles d'opposition, dans le cas où la loi autorise l'appel : cet appel pourra être interjeté, même dans le délai de huitaine à partir du jugement.

« Dans les cas qui requerront célérité, le président [illegible] signer à bref délai. »

— Mais la pièce ! la pièce !

— Un peu de patience, cher lecteur :

« Le Français qui, sans autorisation de l'Empereur, prendrait du service à l'étranger, perdra sa qualité de Français, [illegible] contre leur patrie.

[illegible] les biens qu'il possédait [illegible] précédemment est dissous quant à tous ses effets civils. »

— Si c'est là ce que vous appelez une analyse consciencieuse...

— Ingrat ! faut-il donc que je vous dise que, sans cette [illegible]

Ah ! dam, [illegible] *Misanthrope* : le jeu des passions et des caractères, l'observation des vices, des travers [illegible] nos carcassiers dramatiques : c'est au Code — quand ce [illegible] eux, ce que peut contenir de larmes, de douleurs, d'intérêt palpitant, un simple exploit d'huissier, du coût de 5 francs 50 centimes.

Voilà le défaut capital de l'ouvrage : c'est cette odeur de Palais, ce parfum de dossier qui s'en exhale. Bilboquet ne manquerait pas de dire de l'auteur : « Cet homme a travaillé chez un avoué. »

En clerc amateur, ajouterai-je, et qui a plus fréquenté le Luxembourg [illegible] jurisconsulte que je sois, je ne serais pas embarrassé pour signaler dans la pièce nouvelle, — non pas des impropriétés de termes seulement, ce qui ne serait rien, mais des hérésies juridiques grosses comme des montagnes. Pour n'en citer qu'une, savez-vous sur quel moyen repose le dénoûment ? Sur les effets de la mort civile, laquelle a disparu de nos Codes depuis le mois de mai 1854 : de telle sorte que de deux choses l'une, ou — comme tout semble l'indiquer, l'action de la pièce se [illegible] — ou il faut l'antidater de onze années, et quelle valeur dramatique peut avoir un dénoûment qui, possible aujourd'hui, ne [illegible] ?

Mais il y a plus : ce moyen est absolument inutile. Il porte à faux et l'action ne profite même pas de cette entorse donnée à la vérité légale.

La situation qui lui sert de pivot est celle-ci :

Une femme, pour se venger d'un homme qui l'a abandonnée et dont elle a un enfant, imagine de faire reconnaître cet enfant par [illegible] fus du véritable père. La reconnaissance ayant été consignée dans l'acte de mariage, l'enfant se trouve ainsi enchaîné à ce père supposé par le double lien de la reconnaissance et de la légitimation. Le père naturel essaie de faire tomber devant les tribunaux cette filiation frauduleuse : il succombe, et c'est alors que l'auteur fait intervenir le ressort dont je viens de parler. On découvre que le faux père a autrefois porté les armes contre la France : il a encouru une condamnation emportant la mort civile ; son mariage est donc nul, — nulle aussi la reconnaissance et la légitimation qui l'ont accompagné.

Or, c'est ici que j'arrête l'auteur et que je le surprends en flagrant délit d'erreur juridique.

[illegible] connaissance soit nulle aussi : l'un est un contrat, l'autre la constatation d'un fait naturel, et celui-ci, la mort civile est impuissante à l'anéantir.

Toute la pièce s'écroule ainsi par sa base.

Querelle de Normand, dira-t-on ; chicane d'avocat ! Si l'on épluchait à ce point de vue toutes les œuvres dramatiques, quelle est celle, à commencer par les comédies de Molière, qui y résisterait ? Le fameux notaire de l'ancien théâtre qui surgit au dénoûment comme d'une boîte à surprises, son éternel contrat à la main, est-il donc plus vraisemblable ? Pourquoi, si indulgent pour les uns, vous montrer si sévère pour les autres ? Votre critique a-t-elle donc deux [illegible] ?

L'objection serait fondée s'il s'agissait d'œuvres de la [illegible] d'après le même système dramatique ? Eh ! sans doute, je ne m'amuserai pas à aller chercher querelle à nos vieux auteurs sur la naïveté des ressorts et des moyens de conven[illegible] réaliste, une machine théâtrale, dont toutes les situations ont [illegible] vie pratique, j'ai le droit de vous demander si ces faits et ces incidents sont exacts et d'exiger, même dans les moindres détails matériels, la vérité absolue.

Après avoir dit par où pèche la pièce nouvelle, je m'empresse de reconnaître qu'elle est habilement conduite, qu'elle est vivante, saisissante même en plusieurs endroits, que l'intérêt n'y languit pas et qu'elle marche d'un pas allègre, malgré le lourd bagage de procédure dont l'auteur l'a surchargée.

Les observations que j'ai déjà faites me permettront d'en abréger l'analyse.

Héloïse Paranquet était demoiselle de comptoir dans une petite boutique de Tours lorsqu'elle a fait la connaissance du vicomte Guy de Sableuse, un des brillants officiers de la garnison. Une petite fille est née de leurs relations. Si le jeune homme hésite à la reconnaître, c'est que cette reconnaissance (articles 757 et 908) ne lui permettrait de léguer à son enfant qu'une partie de sa fortune : s'il n'a pas épousé la mère, comme il s'y est engagé, c'est qu'il n'a pas encore pu fléchir les résistances de son père. Il est sur le point de partir pour l'Afrique, où il va rejoindre son régiment, et dans un dîner d'adieux qu'il donne à ses camarades, il confie à son ami Rolland un testament qui assure le sort de la mère et de l'enfant. Au beau milieu de la fête arrive Héloïse : elle est lasse de sa situation équivoque et, en apprenant le prochain départ de son amant, elle est venue réclamer de lui l'accomplissement de sa promesse. Vaincu par ses obsessions, le jeune homme lui jure sur l'honneur qu'avant qu'il n'ait quitté la France elle sera vicomtesse de Sableuse. Mais à peine a-t-il prononcé ce fatal serment que son père paraît. En vrai gentilhomme, Guy de Sableuse confesse à son père l'engagement qu'il vient de prendre. — Soit, dit le vieux comte, un gentilhomme n'a que sa parole ; mais au moins faut-il que vous sachiez quelle est la femme à qui vous allez donner notre nom. — Héloïse pâlit. — Cette femme, reprend le père, est la maîtresse de monsieur, qui est un escroc. — Et il désigne à son fils un certain chevalier de Cavagnol, officier démissionnaire par ordre supérieur, qui s'est glissé dans l'intimité du jeune homme, dont tout à l'heure encore il exploitait la bourse. Les preuves sont là, terribles, écrasantes : Héloïse n'a plus qu'à baisser la tête sous la malédiction de son amant qui la chasse comme on chasse une fille perdue. Quant à Cavagnol, toujours impudent, il se tire d'affaire par une provocation et reçoit un coup d'épée qui le couche au lit pour six semaines. Le duel cette fois a été le jugement de Dieu.

Tel est le premier acte — ou plutôt le prologue de la pièce — rapide, mouvementé, incisif, et qui entre de prime saut dans le cœur du sujet.

Au deuxième acte, dix-sept ans se sont écoulés. Cette jolie jeune fille que nous voyons suspendue, avec une adorable câlinerie, au cou du vieux comte, c'est Camille, sa petite-fille, l'enfant de Guy et d'Héloïse. Ce que celle-ci est devenue on l'ignore : on sait vaguement qu'elle mène, en compagnie de Cavagnol, une vie de désordre et de scandale. Son existence est encore un secret pour Camille : le vicomte et son père le croient du moins ; à toutes les questions que la jeune fille leur a adressées sur sa mère, ils ont répondu qu'elle était morte. Mais la jeune fille n'est pas la dupe de ce pieux mensonge. Une lettre mystérieuse qu'elle a reçue le matin même, lui a donné à penser qu'on lui cachait la vérité. Irritée, surexcitée par ces réticences dont elle cherche vainement la cause, elle est saisie d'une crise nerveuse, elle finit par éclater en sanglots. La scène est neuve et curieuse ; je ne lui ferai qu'un reproche, c'est de relever plutôt de la [illegible] de l'art dramatique.

Le moment approche cependant où les parents eux-mêmes se verront obligés de [illegible] les fautes qu'ils eussent voulu envelopper à tout jamais d'un voile impénétrable. Un brave et loyal jeune homme qui aime Camille et qui en est aimé a demandé sa main et on lui a déclaré qu'on ne la marierait que lorsqu'elle aurait atteint sa vingt-unième année. Pourquoi ? C'est qu'il faut le consentement de la mère (art. 148), de cette mère dépravée que l'on craint autant qu'on la méprise. Voilà l'aveu pénible que, poussé à bout, Guy de Sableuse se décide à faire au jeune homme, s'attendant à le voir chercher un prétexte honnête de battre en retraite. Mais Raoul d'Yves — c'est ainsi qu'il se nomme — est un cœur généreux et noble. Loin de renoncer à Camille, il se charge de lui faire connaître l'obstacle qui s'oppose à leur union. Dans une scène traitée avec infiniment de tact et de délicatesse, la jeune fille apprend enfin que sa mère existe et que des fautes graves l'ont rendue indigne de son père, indigne d'elle-même. Ces fautes, quelles sont-elles ? [illegible] les deviner. — Mon Dieu ! aurait-elle volé ! s'écrie-t-elle dans un mouvement de touchante naïveté. — Et pourtant ce nom de mère a quelque chose de si doux et de si pénétrant qu'il lui semble que celle qui le porte n'a qu'à paraître pour qu'elle vole dans ses bras.

Elle paraît, mais hautaine, impérieuse et la menace à la bouche. Un homme d'affaires l'accompagne. Que Guy de Sableuse consente enfin à l'épouser ou qu'il lui rende sa fille sur laquelle seule elle a des droits ; car seule elle l'a reconnue : — voilà l'ultimatum qu'elle apporte. C'est, comme on voit, le chantage à la maternité. — Ma fille à vous, répond le père indigné, je la tuerai plutôt ! — Alors c'est la loi qui me la rendra, dit-elle en s'éloignant avec Avertin, son homme [illegible].

Il faut convenir que ce père est le plus maladroit ou le [illegible] en présence du danger qui menace sa fille, ne s'empresse-t-il pas de la reconnaître ? Héloïse Paranquet, elle, est autrement avisée. Elle se hâte de donner à Camille un père légal dans la personne de Cavagnol qu'elle épouse et qui reconnaît l'enfant par l'acte de mariage. Il est vrai qu'Avertin, le conseil des deux complices, est bien le plus madré et le plus retors de tous les jurisconsultes marrons que l'on puisse trouver de Montrouge à Batignolles.

La procédure commence : une ordonnance de référé a prescrit la remise de l'enfant aux époux Cavagnol. Héloïse se présente pour la faire exécuter, toujours flanquée d'Avertin. Mais Avertin est susceptible et M[me] Cavagnol, enivrée par ses succès judiciaires, a eu le tort de blesser sa vanité. Comme un *condottiere* qu'il est, Avertin passe alors, avec armes et bagages, dans le camp des Sableuse auxquels il donne le conseil de courir à l'hôtel du président (articles 72 et 808 du Code de procédure) et d'obtenir sur requête l'autorisation d'interjeter appel de l'ordonnance (article 809).

Ce n'est là, il faut le dire, qu'un palliatif insuffisant, un simple moyen dilatoire. Quant à l'appel, Avertin lui-même n'y compte guère ; il a si bien emmêlé les affaires qu'il chercherait en vain à les débrouiller. En attendant, la garde de Camille a été confiée aux Sableuse, chez qui Héloïse a l'autorisation de venir la voir. Elle en profite : elle a hâte déjà de prendre possession de sa conquête, de détruire l'œuvre des Sableuse, de faire sentir son joug de fer à cette enfant instruite par eux sans doute à la mépriser et à la maudire. O surprise ! au lieu de récriminations amères, ce sont de douces et tendres paroles qui arrivent à son oreille, et voilà ce cœur de pierre qui commence à s'attendrir, qui se laisse peu à peu pénétrer par cette grâce ingénue, cette candeur virginale, ces touchantes et naïves caresses. Se sentir pardonnée, aimée, elle, la courtisane, la mère indigne, et par qui ? par cette fille qu'elle a abandonnée, quelle sensation nouvelle et inattendue ! C'en est fait : elle est vaincue, l'amour maternel, qui dormait en elle, s'est réveillé ; elle éclate en larmes de joie et de bonheur ; elle couvre de baisers les mains et les pieds de sa chère Camille. Vienne maintenant l'arrêt de la cour : elle en repoussera le bénéfice ; elle rendra la fille à son père, heureuse si on veut bien lui permettre de venir en secret la voir et l'embrasser.

Tout n'est pas fini cependant : reste Cavagnol avec les droits que lui donne sa frauduleuse paternité, et c'est à lui, en fin de compte, que demeurerait la victoire, sans Avertin, dont les ressources inépuisables ont trouvé un moyen de salut. Cavagnol a servi en Russie pendant la guerre de Crimée : donc il a perdu sa qualité de Français (article 21 du Code civil) ; donc il a encouru la peine capitale (Code pénal, art. 76) ; donc il est mort civilement et son mariage est dissous (Code civil, art. 25), et ce qu'il a de mieux à faire c'est de s'expatrier au plus vite et de se laisser condamner par contumace.

J'ai dit en quoi ce dénoûment péchait contre la combinaison légale sur laquelle il est fondé : au point de vue dramatique non plus, il ne me paraît pas irréprochable. Si belle et si touchante que soit la scène où Héloïse Paranquet se laisse désarmer par les caresses de Camille, on ne peut s'empêcher de trouver la métamorphose bien subite pour une fille de son espèce. Et puis, est-il bien moral de faire dépendre le sort de Camille d'un bon mouvement d'une coquine et de la rouerie d'un homme d'affaires ?

Par la manière dont elle a joué son rôle d'Héloïse Paranquet, M[me] Pasca s'est placée au rang des premières comédiennes de Paris. A force d'énergie, de tenue et d'autorité, elle l'a imposé au public malgré ses côtés odieux et repoussants. Au dernier acte elle a fait preuve de sensibilité communicative et de sincère émotion.

M[lle] Delaporte joue toujours le même rôle et y est toujours adorable.

Arnal a retrouvé l'autre soir son été de la Saint-Martin : on l'a fêté comme à ses plus beaux jours. Mais aussi quelle bonne physionomie naïve et finaude à la fois il prête au jurisconsulte Avertin ! Quelle habileté à faire ressortir toutes les nuances ! Quelle aisance à lancer le mot, sans souligner et sans appuyer ! Il faut l'entendre dire à Guy de Sableuse : — Allez chez Moulineau, c'est le plus honnête avoué du Palais... vous ne lui parlerez pas de moi... — Ce n'est rien, et c'est charmant.

Les autres personnages sont joués convenablement par Nertann, Landrol et Berton.

~~~ Le public de l'Opéra — j'entends par là les gens qui sont en train d'accomplir leur cinquième lustre — a revu avec plaisir *le Dieu et la Bayadère*. Le libretto de Scribe est sans doute un peu simple et enfantin ; mais encore, comparé à celui du *Trouvère*, est-ce un chef-d'œuvre. Il est clair au moins, ce qui est un mérite ; et il a conservé de la ballade de Goëthe à laquelle il est emprunté, une certaine poésie qui transparaît encore, même à travers les rimes plates et la fantaisie bourgeoise du parolier. Le sujet — que je n'ai pas l'intention de vous raconter — peut se résumer dans ces quatre vers :

[illegible]
[illegible]
[illegible]
Un cœur épris pour moi d'un éternel amour.

Ce cœur presque introuvable, Brahma finit par le découvrir sous le corsage d'une bayadère, une sorte de Marion Delorme asiatique — et ainsi se trouve justifié le titre de l'opéra.

La musique est d'Auber, — de l'Auber de 1830, c'est tout dire, au lendemain de *la Muette* et à la veille du *Philtre*. La mélodie y coule à pleins bords, coquette, spirituelle, gracieuse plutôt que passionnée, voluptueuse plutôt qu'idéale. Mais ne sommes-nous pas sur les rives du Gange,

Ce fortuné séjour
[illegible]
[illegible] ?

Les airs de danse sont ravissants et vous n'ignorez pas que *le Dieu et la Bayadère* est un opéra-ballet.
~~~

Pour être tout à fait juste envers les nouveaux interprètes, je voudrais oublier la première distribution : — Nourrit, Levasseur, Mmes Cinti-Damoreau, Taglioni et Noblet; — car il faut bien le dire, celle d'aujourd'hui en est encore plus éloignée par le talent que par les années. Laissant de côté toute comparaison qui serait par trop défavorable, il me restera encore assez à louer pour n'être pas taxé de critique grincheux et prévenu.

On sait quel cachet Obin imprime à tous ses rôles. Dans le juge Olifour il s'est composé une physionomie de *poussah* d'un excellent comique. Son chant est d'une exécution magistrale : il est à regretter seulement que sa partie soit écrite un peu bas pour sa voix.

Warot chante très-agréablement, bien qu'en serrant toujours trop le son. Il a dit avec charme sa cavatine : *Où trouver l'amitié sincère*, et son duo du deuxième acte lui a valu de ces murmures flatteurs qu'un artiste préfère aux applaudissements.

Je m'abstiens de tout jugement sur Mlle Hamakers, et je crois qu'elle me saura gré de mon silence.

Le succès de la soirée a été pour Mlle Salvioni. Grande, bien découplée, la tête fièrement attachée sur le buste, elle a des allures de Diane chasseresse. Ses traits sont expressifs : sa mimique est parlante. Le mécanisme de la danse n'a pas de secrets pour elle. Pirouettes vertigineuses, renversements hardis, pointes d'acier, parcours étendu, netteté, vigueur, précision, elle ne laisse rien à désirer qu'un peu de mollesse et d'abandon. — Cela viendra.

Mlle Eugénie Fiocre, l'enfant gâtée de l'orchestre, a eu aussi sa part de bravos. Chacun de ses mouvements, chacune de ses attitudes, est un charme et une séduction.

Où la reprise l'emporte sur la représentation originaire, c'est dans les décors et les costumes, qui sont d'un goût parfait et d'une magnificence inouïe. L'apothéose du dernier acte, toute baignée de lumière électrique, est d'un effet splendide.

Je doute aussi qu'en 1836, l'escadron des bayadères qui entourait Zoloé réunît, en aussi grand nombre, d'aussi jolis et frais visages que ceux de Mlles Volter, Morando, Pilatte, Sanlaville, Carabin, Montaubry et d'autres encore que j'oublie.

P. S. Le fameux secret est enfin éventé. Les auteurs d'*Héloïse Paranquet* sont MM. Armand Durantin et Alex. Dumas fils. — *E finita la commedia.*

GUBOUT

BULLETIN

Depuis un an, la Nouvelle-Zélande a fréquemment appelé l'attention des journaux par les soulèvements des tribus indigènes, par des scènes d'abominable cannibalisme et des assassinats de missionnaires. On sait que les Maoris, se fiant aux difficultés qui avaient jusqu'alors empêché les Anglais de les poursuivre dans leurs repaires, ont surtout fait preuve d'une implacable férocité. Le paysage de la Nouvelle-Zélande, que nous donnons dans ce numéro, d'après le croquis d'un officier de marine, a été dessiné au centre du pays des Maoris; c'est précisément en ce lieu nommé Opotiki, qu'à coulé le sang d'un martyr qui était venu prêcher la parole du Christ sur ces plages lointaines.

Blois, qui s'honore à juste titre d'avoir donné naissance aux deux frères Thierry, Augustin et Amédée, vient d'inaugurer dans sa bibliothèque publique le buste du premier de ces éminents historiens.

Ce buste est l'œuvre d'un sculpteur de talent, M. Yselin, qui a, pour ainsi dire, idéalisé le génie même de l'histoire sous les traits d'Augustin Thierry.

On assure que l'administration des postes serait disposée à adopter prochainement une nouvelle mesure qui tendrait à simplifier encore l'institution des timbres mobiles pour l'affranchissement.

L'amélioration consisterait dans la création d'un bureau central où le commerce aurait la faculté de faire timbrer à l'avance des enveloppes et des bandes d'imprimés. Les bureaux de poste tiendraient également à la disposition du public des enveloppes échelonnées d'après les modèles les plus usités, moyennant une faible rétribution en sus du timbre ordinaire.

Cette innovation ne peut qu'être approuvée par tout le monde; elle contribuera à propager l'usage déjà si répandu de l'affranchissement.

L'*Africaine* a été représentée, le 16 janvier, à Saint-Pétersbourg, au bénéfice de Tamberlick. L'empereur et les grands-ducs Constantin et Nicolas assistaient à la représentation. Tamberlick a fait du rôle de Vasco une création de premier ordre. Il a été magnifique, et le soir même il recevait de riches cadeaux, entre autres un vase d'argent massif d'une grande dimension, offert par M. Varonine; le manche est figuré par un dragon que perce d'un coup de lance un cavalier placé sur le couvercle. Mme Barbot (Selika) et Mme Bernardi (Inès) ont été, ainsi que Graziani, irréprochables dans l'interprétation de leurs rôles.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance d'hier, a élu M. d'Avezac pour remplir la place vacante dans son sein, par suite du décès de M. Victor Le Clerc.

Le *Moniteur des Arts* annonce que M. Vital-Dubray, sculpteur, vient de terminer la statue en marbre blanc, de grandeur naturelle, de l'impératrice Joséphine, qui doit être inaugurée prochainement sur la place qui fait face au pont de l'Alma.

L'impératrice est représentée en costume de cour et debout. Elle tient à la main gauche un médaillon de l'empereur, vers lequel ses regards sont dirigés. Cette main s'appuie sur un fût de colonne.

On lit dans la dernière livraison du Bulletin administratif du ministère de l'instruction publique :

Par arrêté du 18 novembre dernier, M. le ministre de l'instruction publique a institué, dans chaque département, pour l'année 1866, une médaille d'or de 200 francs en faveur des instituteurs directeurs des cours d'adultes.

Le module d'une médaille d'or de 200 francs ne permettant pas d'y indiquer les mentions que doit contenir un tel objet ni de lui donner l'aspect désirable, Son Excellence a décidé que la valeur de la médaille sera élevée à 250 francs. Le diamètre sera de 45 millimètres.

On sait qu'une décision ministérielle a autorisé l'admission des femmes dans le service télégraphique. Cette mesure est en pleine voie d'exécution, déjà près de 80 bureaux sont gérés par des dames, et le nombre des stations qui leur sont réservées s'élèvera à 460.

Deux vieilles femmes, nées la même année, viennent de mourir à deux jours de distance, l'une à Nancy, l'autre à Neuilly. La première se nommait Élise Petit-Pain, veuve de M. Ph. Voïart; la seconde était Mme Saqui. Élise Petit-Pain était née à Nancy, il y a quatre-vingts ans. Orpheline de bonne heure, elle avait reçu tout d'abord une petite pension de l'impératrice Joséphine. Les premières traductions des honnêtes romans allemands d'Augusta Lafontaine parurent sous son nom. Elle épousa ensuite un obscur littérateur, M. Voïart, et signa : Élise Voïart, les œuvres qui lui firent décerner le prix Montyon par l'Académie. Le mari d'Élise Voïart avait eu d'un premier mariage une fille qui acquit une honorable réputation littéraire, sous le nom de : Mme Amable Tastu.

Quant à Mme Saqui, la célèbre acrobate, elle a joui, au commencement de ce siècle, d'une immense vogue. On s'écrasait pour assister à ses représentations; on portait des robes *à la Saqui*. L'ancienne étoile de la corde raide s'éteignit dans un état voisin de l'indigence.

[illegible]

NAUFRAGE DU LONDON

Un des sinistres maritimes les plus épouvantables en cette saison déjà si néfaste, est le naufrage du *London*, magnifique vaisseau de la Compagnie australienne, qui vient de sombrer dans la baie de Biscaye, entraînant deux cent vingt victimes dans les abîmes de l'Océan.

Le *London* était parti de Plymouth le 6 janvier. Le 9, un coup de vent enleva ses mâts, et le capitaine tenta de rétrograder pour chercher un abri dans un port voisin. Mais la violence de la tempête ne faisait que s'accroître, et, une à une, les chaloupes de sauvetage furent emportées par les lames, qui brisèrent en outre l'énorme cage surmontant la chambre des machines. La mer envahit alors cette partie du navire, éteignit les feux, et les chauffeurs, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, furent forcés d'abandonner leur poste.

On essaya de boucher l'entrée de la cale avec des matelas, des couvertures, des débris de voiles. Matelots, capitaine et passagers se mirent aux pompes avec l'énergie du désespoir. Vains efforts! le navire se remplissait d'eau, et bientôt le capitaine annonça que tout était perdu sans ressource.

A cette terrible nouvelle, tout le monde fit preuve d'une sublime résignation. Il y avait deux prêtres à bord, l'évêque de Sydney et le révérend M. Draper : devant leurs compagnons agenouillés, ils adressèrent au ciel une fervente prière.

Le capitaine déclara que son devoir était de mourir à son poste. Il ne restait plus qu'un seul canot : la direction en fut confiée au mécanicien en chef. Dix-huit personnes y descendirent avec lui, mais sans aucun espoir de salut, car les vagues étaient soulevées avec une fureur inouïe. A peine le canot était-il détaché, que le *London* disparaissait dans les profondeurs de l'Océan avec tout le reste des passagers.

Le canot fut ballotté pendant vingt-quatre heures, au gré du vent et des flots, jusqu'à ce que la barque italienne *Marianople*, par un hasard providentiel, arracha les dix-neuf naufragés à une mort certaine.

X. D[illegible]

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE

[illegible]

I

— Parbleu ! voilà de ces choses qui n'arrivent qu'à moi.

— Pas tout à fait, monsieur, reprit l'aubergiste, car voici de l'autre côté de la rue un monsieur auquel il arrive précisément la même chose.

— Ce monsieur est arrivé *cinq minutes* trop tard pour la voiture?

— Cinq minutes trop tard, monsieur, qui, si vous l'aimez mieux, quarante-sept heures et cinquante-cinq minutes trop tôt pour l'autre voiture qui partira après-demain.

— C'est-à-dire que cette maudite voiture ne passe devant votre baraque que tous les deux jours.

— Pardon, elle repassera demain.

— Ah!

— Mais dans le sens opposé, pour retourner à l'endroit d'où vous venez. C'est du reste bien assez pour ce qu'il y a de voyageurs.

— Que peut-on faire dans un trou pareil pendant deux jours?

— Mais, monsieur, ce que vous faites : se fâcher, s'impatienter, jurer même un peu, si cela est agréable, puis déjeuner, dîner et souper dans ma maison : c'est ce que j'ai toujours vu faire aux personnes qui manquaient la voiture.

— C'est en effet bien récréatif... Qu'est-ce que c'est que ce monsieur? est-ce quelqu'un *comme il faut?*

— Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur?

— Imbécile! cela veut dire : « Est-ce un monsieur? »

— Je ne crois pas, monsieur; il est trop poli et trop modeste, il m'appelle monsieur, et m'a demandé la *permission* de laisser dans *ma maison* une petite valise qu'il porte avec lui. [illegible]

L'étranger parut ne plus écouter l'hôtelier, et examina son compagnon d'infortune, qui, marchant lentement de l'autre côté de la rue, semblait chercher à prendre une résolution. Son costume était simple : une redingote de voyage boutonnée jusqu'au col, de gros souliers aux pieds et un bâton à la main. Tandis que celui dont il fixait l'attention était vêtu avec recherche et avec une élégance qui ne manquait de distinction qu'aux yeux des gens qui savent qu'un homme *très-bien mis* dans un salon ne continuera à être bien mis en voyage, ou dans une voiture publique, ou à la campagne, qu'à condition de l'être tout différemment. L'étranger avait des bottes vernies et des gants jaune-paille, deux riches épingles étaient attachées à la cravate au lieu d'attacher la cravate, une chaîne d'or soigneusement étalée descendait du col à la poche du gilet. Il se décida à traverser la rue avec l'intention de demander à son compagnon de séjour forcé s'il savait quelque moyen de [illegible] deux jours dans cette auberge. Il allait probablement commencer son interpellation par « Brave homme » ou par « Dites donc, » lorsque la figure distinguée de l'inconnu lui fit sentir que cette formule ne serait pas convenable. Il se décida à dire :

— Il paraît, monsieur, que vous avez, comme moi, manqué la voiture?

— Oui, monsieur.

— Et vous savez qu'il n'en passe une autre qu'après demain?

— Oui, monsieur.

— Et vous paraissez plus résigné que moi. Vous êtes heureux.

— Mon bonheur consiste peut-être à avoir assez de grands ennuis pour être peu sensible aux petits.

— Hélas! monsieur, il n'y a de petits ennuis que ceux auxquels on est insensible; il y a telle vieille femme qui exhale pour la mort d'un perroquet tout le chagrin qu'il semble qu'elle aurait pu réserver pour la perte d'un parent ou d'un ami, et elle n'en est pas moins malheureuse. Que comptez-vous faire?

— Attendre, puisqu'on ne peut faire autrement.

Puis, ayant prononcé ces mots, le second voyageur salua poliment son interlocuteur, et continua sa promenade devant l'auberge. Pour celui-ci, il retourna près de l'aubergiste, et s'informa de l'heure du dîner. Le dîner réunit nos [illegible] les uns à pied, les autres en carrosse, venaient attendre au passage la voiture du lendemain. M. Octave trouva tout mauvais, demanda de la glace, et fut aussi surpris qu'indigné quand le garçon de l'auberge lui répondit qu'il n'y en avait plus dans le pays depuis près de trois mois, car on était alors au commencement de mai, et qu'on espérait n'en pas revoir avant le mois de novembre. Il en fut de même pour les cure-dents et de même pour un bol que M. Octave demanda avec l'intention conforme à l'usage dégoûtant établi depuis quelques années dans la société, de faire ses ablutions à table. Pour l'autre voyageur, il trouva tout excellent, et [illegible]

Afin d'occuper la soirée, quelques hommes restèrent à table, l'on fit du punch, et l'on fuma. M. Octave était furieux contre son valet de chambre, qui avait négligé de mettre dans sa poche de ses excellents petits cigares, un peu chers il est vrai, mais si parfaits, et que lui seul possédait. L'autre en tira une poignée de sa poche, et en donna à tout le monde; ils étaient délicieux. M. Octave se plaignit amèrement d'être ainsi obligé d'attendre une modeste carriole : « Mais, dit-il, il n'y a cependant pas moyen de voyager avec ses chevaux par une route de quelque longueur et en assez mauvais état; » à quoi la plupart des assistants se dirent : « Il paraît que ce monsieur a des chevaux, » et lui témoignèrent [illegible] les mit pas beaucoup en frais, parce qu'ils diminuèrent d'une somme égale celle qu'ils auraient pu accorder à l'autre, qui ne dissimula pas assez qu'il était venu à pied.

Je m'aperçois ici et un peu tardivement que j'aurais évité beaucoup de répétitions si j'avais usé, dès le commencement de mon récit de l'excellente habitude qu'ont les auteurs dramatiques de donner au début de leurs pièces une liste des noms et prénoms de leurs personnages. L'autre voyageur, [illegible] qui a paru déjà plus souvent qu'il n'en avait le droit, s'appelle Henri. On en revenait de temps en temps à parler du chemin qu'on avait à faire : c'était un intérêt commun entre tous les voyageurs. Un d'entre eux fit remarquer que ce chemin réputé détestable cesserait d'être mauvais si, au lieu d'avoir à monter et à descendre une côte fort rapide, on

pouvait tourner cette côte en prenant quelques toises sur un terrain stérile qui appartenait au gouvernement, et ne rapportait rien à personne. Octave blâma le gouvernement, et dit qu'à son retour à la ville il en parlerait au ministre.

Le lendemain, au nombre des voyageurs était un jeune paysan qui semblait bien affligé; sa mère et sa sœur l'avaient accompagné jusqu'à la voiture pour rester avec lui plus longtemps; il allait rejoindre un régiment qui lui avait été désigné. C'était un pauvre diable que le sort avait fait soldat. Seul soutien de sa mère veuve et de sa jeune sœur, il n'avait pu trouver d'appui dans la loi, qui n'exempte du service militaire que le fils aîné ou unique d'une femme veuve, sans prévoir le cas où l'aîné serait un égoïste, un mauvais ouvrier et un ivrogne, tandis que le cadet nourrirait la pauvre veuve du fruit de son travail. C'était précisément ce qui arrivait dans la famille du jeune paysan. Tous les voyageurs ne purent s'empêcher d'être un peu émus de la douleur de ces pauvres gens, et quand le jeune soldat dit en pleurant : « Ce n'est pas le service militaire qui me fait peur, ce n'est pas non plus d'aller me battre; mais ce qui me fend le cœur, c'est de penser que vous, ma pauvre mère, et toi, ma pauvre Élisabeth, vous allez être réduites à mendier votre pain. » Henri proposa aux voyageurs de faire une collecte, et lorsqu'il tendit son chapeau, cette idée était si bien venue à tout le monde que plusieurs avaient déjà la main à la poche. Le chapeau vidé, entre les pièces de monnaie qui s'y trouvèrent en assez grande abondance, on trouva un double louis en or. Tout le monde l'attribua sans hésiter à Octave, qui était sans contredit le [illegible] reunis, et on appuya cette opinion du soin qu'il avait eu d'enfoncer sa main dans le chapeau en y de-[illegible]



M. GRABOW, Président [illegible] Chambre des Députés [illegible] Voir pag[illegible]

— Ce monsieur qui a fait la collecte n'a peut-être pas donné grand'chose; mais c'est toujours lui qui a eu l'idée, et qui, sous un certain point de vue, a donné tout l'argent.

Octave lui-même, qui savait fort bien n'avoir pas mis le double louis, et qui n'avait si profondément plongé sa main dans le chapeau que pour cacher la modicité de son don, Octave fut loin de soupçonner Henri, qui avait su cacher jusqu'au soin qu'il avait pris de se cacher. Octave crut devoir faire un discours sur ce qu'il y avait d'odieux à priver ainsi toute une famille de son seul appui. Il demanda à la mère du conscrit si elle avait réclamé auprès de l'autorité, parce que le fils aîné, ou le fils unique d'une veuve... Elle répondit que son fils n'avait pas droit à cette exemption, parce qu'elle avait un autre fils plus âgé qui les avait quittées et abandonnées depuis longtemps. Octave prit le nom et l'adresse de la veuve, lui promit de ne pas l'oublier, et dit qu'il consentait à perdre son nom si dans un mois le jeune soldat n'était pas rendu à sa famille. Les remerciments dont il fut l'objet ne furent [illegible] que par l'invitation que le conducteur adressa aux voyageurs de monter en voiture. Le départ fut, cependant, retardé [illegible] par Henri [illegible] l'aubergiste une lettre qu'il vint cacheter [illegible] ce qui fit dire à Octave, avec l'appro-[illegible]

— Ce monsieur prend vraiment bien son temps pour songer à sa correspondance.

[illegible] Henri monta dessus avec le conducteur et le jeune soldat.

A la dînée, il s'attabla avec le conscrit dans un coin de la salle. Le lendemain matin de très-bonne [illegible] voyage. [illegible] dans



UN PAYSAGE DANS LA NOUVELLE-ZÉLANDE, [illegible]



LE RAPPEL DU TROUPEAU, d'après le tableau de MM. J. et G. Sant. — Voir page 79

un autre véhicule; quelques autres étaient arrivés. On se sépara probablement pour ne jamais se revoir. A peine si quelques-uns échangèrent un léger salut. Henri, qui paraissait connaître la ville parfaitement, se mit en marche pour la maison de M. de Riessain. Pour cela, il quitta la partie habitée de la ville et passa par plusieurs rues où il n'y avait que des jardins au milieu desquels s'élevait çà et là une maison isolée. Il ne fut pas médiocrement surpris lorsqu'il rencontra dans une de ces rues son compagnon de voyage Octave, qui, d'abord derrière lui, ne tarda pas à marcher à ses côtés. Sans aucun motif bien sérieux de cacher son nom ni le sujet de son voyage, Henri ne se sentait porté envers Octave à la confiance à aucun titre; d'ailleurs, Octave avait en route parlé de la ville où ils se rendaient ensemble comme s'il y connaissait plusieurs personnes, et la recommandation qu'avait reçue Henri de M. de Riessain de le venir voir sans parler de son voyage, tout en paraissant se borner aux gens de leur connaissance, n'avait cependant pas de limites assez fixes pour qu'il l'enfreignît sans raison, et surtout sans plaisir. Aussi, quand Octave le salua, et sembla vouloir engager une conversation, Henri commença à ralentir sa marche, et à la première rue par laquelle il devait tourner, il s'arrêta tout à fait pour laisser le temps à Octave de continuer tout droit. Celui-ci s'arrêta de même et continua à causer. Henri, après quelques instants, le salua, et tourna par la rue voisine.

— Ah! vous allez par là? dit Octave.

Et, comme c'était son chemin, il continua de marcher à côté d'Henri. Le même manége se renouvela à la première rue qu'on rencontra; mais alors Henri, décidé à se défaire de cet opiniâtre compagnon de voyage, prit résolument un chemin opposé à celui qui menait chez M. de Riessain. puis, quand il se trouva à l'autre extrémité de la ville, il s'arrêta à un carrefour, et, ayant demandé à Octave par où il continuait, il le salua, et prit le côté opposé, bien décidé qu'il était à en prendre un autre si Octave avait pris celui-là; puis, par de nombreux détours, il regagna la maison de M. de Riessain, où il trouva, tirant la sonnette, le même Octave qu'il espérait avoir perdu dans la ville. Tous deux échangèrent en souriant un salut silencieux, et demandèrent M. de Riessain. On les fit entrer dans un salon où M. de Riessain ne tarda pas à venir les trouver; il accueillit Henri presque comme un inconnu, et en le priant de l'excuser, il emmena Octave dans son cabinet. Un quart d'heure se passa, pendant lequel Henri, après avoir regardé tous les tableaux, après avoir compté le nombre de pas que l'on pouvait faire dans le salon tant en large qu'en long, commençait à se trouver en peine de nouvelles distractions. M. de Riessain entra, et, lui serrant la main avec effusion, lui dit :

— Enfin, nous voilà ensemble, mon cher Henri, et nous voilà seuls. Vous avez voyagé avec cet écervelé d'Octave, et vous ne lui avez pas dit votre nom. Vous avez bien fait.

— Je ne lui ai pas dit mon nom, mais sans savoir bien faire. Quelle importance cela peut-il avoir?

— Mais beaucoup, parce qu'il vous cherche.

— Vraiment?

— Et il ne venait ici que pour me demander où vous demeurez.

— Mais alors, mon cher monsieur de Riessain, pourquoi ne pas le lui avoir dit?

— Il vous cherche pour vous couper la gorge.

— Raison de plus; il m'aurait sans doute dit pourquoi, ce qu'il me sera autrement impossible de deviner.

— Vous n'aurez pas besoin de le deviner, Octave m'a parfaitement mis à même de vous l'apprendre. Il a vu ma fille cet hiver dans je ne sais quelle maison où ma folle de sœur l'a conduite. Il se croit amoureux. Il a appris de ma bouche, à sa première ouverture, que vous êtes destinés l'un à l'autre, et naturellement il veut vous tuer. Ce qu'il y a de plus curieux dans ceci, c'est qu'Octave d'Hervilly, qui a voyagé avec vous, qui est venu ici avec vous, prétend vous connaître et vous avoir provoqué devant plusieurs personnes sous un prétexte, dit-il discrètement, qui ne peut en rien compromettre ma fille; il ajoute qu'on vous a accommodés, mais que cette fois l'affaire ira jusqu'au bout.

— Eh quoi! s'écria Henri, monsieur de Riessain, vous l'avez laissé partir sans me mettre à même de le convaincre d'un lâche et odieux mensonge; vous m'avez fait perdre cette occasion de tirer sûrement de lui et de son impertinence une vengeance légitime!

— Légitime, c'est possible, mais sûre, c'est autre chose. J'ai fait mieux, je vous ai vengé. Je lui ai promis de lui être favorable dans ses amours. Je compte l'appuyer auprès de ma fille, et même consentir à leur union.

— Pardon, monsieur de Riessain, dit Henri; mais est-ce que par hasard je rêve, ou est-ce que je suis devenu fou? Depuis que j'ai mis le pied dans votre maison, je n'ai absolument rien compris de ce que j'ai vu ni de ce que j'ai entendu. Ma rencontre avec ce M. Octave, dont je n'ai pu me débarrasser, a plutôt, en effet, l'air d'un cauchemar que d'une rencontre ordinaire...

— Il n'y a cependant là dedans rien que de fort simple, mon cher Henri; mais il faut avant tout que je vous donne connaissance d'une correspondance un peu singulière que j'ai interceptée.

— Mais, monsieur, je ne puis cependant laisser impuni...

— Octave d'Hervilly?... Je vous dis que je m'en charge.

— Mais votre manière de me venger est plus que bizarre, et j'ai l'habitude de faire moi-même ces sortes de choses.

— Voulez-vous m'accorder un quart d'heure?

— Volontiers.

— Eh bien! asseyez-vous et écoutez!

« Vous avez raison, ma bonne tante... »

— C'est ma fille qui écrit à ma sœur. J'ai regretté, et vous regretterez comme moi, j'en suis sûr, de ne connaître qu'une des deux lettres de cette raisonnable correspondance, mais celle que nous possédons nous met à peu près à même de deviner celle qui nous manque.

« ... Vous avez raison, ma chère tante, je suis bien malheureuse... »

— Sotte créature! dix-huit ans, fraîche et rose comme une pêche, riche, bien élevée, adorée par son père, destinée à être la femme d'un jeune homme beau, distingué, au moins aussi riche qu'elle, d'un jeune homme qui ne l'a vue qu'une fois et qui l'aime comme un fou, *bien malheureuse*, vraiment. J'ai peine à retenir mes larmes quand je vois de pareilles infortunes!

« Sacrifiée par la volonté aveugle de mon père à un époux que je n'ai pas encore vu, pour lequel je n'éprouverai sans doute aucune sympathie, je suis condamnée à traîner une vie décolorée dans une union qui est la plus dure des chaînes quand elle n'est pas formée par le cœur. »

— Je vous prie de croire, mon bon Henri, que ma fille ne tire pas de semblables phrases de sa tête ni de son cœur. C'est sa tante, une vieille fille féroce, qui les lui a apprises, et qui lui fait croire qu'elle est malheureuse. Ma fille malheureuse! Mais, mon cher Henri, je donnerais ma fortune et ma vie pour lui épargner un chagrin réel... Jamais je n'en ai laissé approcher d'elle, je vous le jure, et c'est pour cela que je veux que vous soyez son mari, parce que je sais combien vous êtes bon, parce que vous me continuerez, vous la gâterez comme moi; je vous assure qu'elle est au fond aussi bonne qu'elle est belle.

« Je vous avouerai cependant, ma tante, que, sur un point, j'ai de la peine à penser comme vous.. »

— Tenez, Henri, la voici un peu plus raisonnable, cela lui arrive chaque fois qu'elle pense elle-même :

« Cet homme épris de moi, comme vous dites, qui a juré la mort de celui qu'on me destine, ce M. Octave d'Hervilly, me fait plus de peur que de plaisir; je ne l'ai pas remarqué à cette soirée ou à ces soirées où vous me dites que je l'ai rencontré, je n'ai donc à son sujet aucune impression à vous confier. Relativement au petit maître de chant, ce sera toujours pour moi un maître de chant et rien davantage. Mon futur inconnu n'a donc point de rival; cependant je le déteste cordialement, lui et le lien odieux qu'on veut me faire contracter. »

— Ici, mon ami, il y a quelques lignes des plus graves, et que je vous passerais dans la lecture de cette épître, si je n'espérais vous avoir bien convaincu que ce n'est pas en réalité l'œuvre de ma fille, mais le reflet des pensées saugrenues de ma ridicule sœur, et surtout si je ne voulais pas agir avec vous avec une entière bonne foi. Les voici :

« Je dois cependant tout vous dire, chère tante; il n'est pas tout à fait vrai que le protégé de mon père n'ait point un rival, mais je suis sûre que lui-même, fût-il mon époux, ce qui, j'espère, n'arrivera pas, n'en saurait prendre d'ombrage. Vous vous rappelez ce bouquet de chèvrefeuille qui me fut envoyé si bien à point le soir d'un jour où la vue d'un de ces arbrisseaux m'en avait inspiré le désir; eh bien, j'ai souvent rêvé à celui qui avait deviné et accompli mon désir; j'ai souvent cherché si le hasard ne me le ferait pas reconnaître au milieu des hommes qui m'entouraient... Excepté cela, ma tante, il n'aura dans mon cœur d'autre ennemi que lui-même... Je vous remercie des encouragements que vous me donnez contre une volonté à laquelle je n'ai jusqu'ici pas eu de peine à prendre l'habitude de me soumettre, puisqu'elle ne s'était manifestée qu'au profit de mes plaisirs, mais je n'avais pas besoin des excellentes raisons que vous me donnez pour opposer une résistance opiniâtre au sacrifice que l'on exige de moi... Je veux être sage et fidèle à l'époux que j'aurai, mais aussi, et à cause de cela, je ne veux épouser qu'un homme que j'aimerai. Cette idée me fait de la désobéissance un devoir plus respectable à mes yeux que celui qu'on voudrait me faire de la soumission aux ordres de mon père. »

— Eh bien, Henri, que dites-vous de cela?

— Je dis, monsieur de Riessain, que cette fois j'espère que c'est dans son cœur que votre fille a trouvé ces sentiments, qui me paraissent nobles et raisonnables.

— C'est possible, Henri; mais l'homme au bouquet?

— L'homme au bouquet?.. C'était moi.

— Vraiment!

— C'est un incident bien simple. A la promenade, je me trouvais derrière des dames avec d'autres personnes, lorsque votre fille, qui avait attiré mon attention par sa grâce et sa beauté, dit à sa tante :

« Ah! ma tante, quel beau chèvrefeuille, et quel parfum! »

— Je fis quelques questions sur ces dames; jugez de ma joie lorsque j'appris que cette charmante fille était celle dont vous m'aviez tant parlé et que, m'aviez-vous dit, vous seriez heureux de voir ma femme. Je lui envoyai un bouquet des fleurs qu'elle avait désirées. Je commençai une lettre pour vous; puis, songeant que je pouvais arriver aussitôt que ma lettre et avoir une réponse deux jours plus tôt que si j'attendais là-bas, j'accourus auprès de vous; mais, pendant ce temps-là, vous étiez allé chercher votre fille, et voilà quinze jours que je vous attends. L'avez-vous ramenée?

ALPHONSE KARR.

(La suite au prochain numéro.)

M. GRABOW

Le conflit persistant entre le ministère Bismark et la chambre des députés de Prusse, a donné à M. Grabow, président de cette assemblée, une importance considérable en Allemagne.

M. Grabow est né le 15 avril 1802 à Prenzlau. Il embrassa d'abord la carrière de la magistrature et obtint en peu d'années le rang de conseiller de cour d'appel, fonctions qu'il résigna bientôt pour devenir bourgmestre de sa ville natale.

En 1847, il fut nommé député à la Diète générale où il ne tarda pas à acquérir une influence notable. Élu par la ville de Prenzlau à l'assemblée nationale de 1848, il devint président de l'assemblée; mais il ne tarda pas à donner sa démission.

Après la dissolution de la chambre prussienne en 1849, et la suppression du suffrage universel, M. Grabow rentra dans la vie privée et n'en sortit qu'en 1858, pour occuper le poste de vice-président de la chambre nouvelle. L'assemblée sortie des élections de 1861 le nomma président à la presque unanimité. Réélu dans les mêmes conditions aux législatures suivantes, il vit sans cesse s'accroître une popularité dont les électeurs de Cologne se montrèrent les interprètes au mois de juin 1865 en lui votant une couronne civique.

H. VERNOY.

COURRIER DU PALAIS

L'affaire du *Fœderis Arca*. — Procès-prologue. — Le capitaine Bourdon — Jovialités excessives de l'*Escarpolette*. — Un prince Kallimaki. — L'envoyé de S. A. Ali Pacha. — Mariage manqué. — Une réhabilitation. — Le 2 septembre 1792 à l'Abbaye. — Un discours où Quintilien n'a rien à voir.

Au mois de juin dernier, sur un petit navire de commerce, en pleine mer, se jouait un drame sinistre et sanglant. Ceux qui en avaient été les sauvages et impitoyables acteurs se croyaient sûrs de l'impunité. Le mystère devait à jamais envelopper le crime qui avait eu pour théâtre l'immensité solitaire.

Quelques mois après le monde entier en lisait les moindres détails, et tous les marins du *Fœderis-Arca* étaient sous la main de la justice.

Un d'eux avait été arrêté à Copenhague, un autre à Anvers, un troisième dans la mer des Indes, un quatrième à Montevideo.

Le jour des débats est prochain.

Tous les accusés, un moment dispersés sur tant de mers et de continents, seront réunis sur le banc des assises, en face du jury, hormis un seul.

Le matelot Daoulas, qu'on avait pris à Montevideo, est parvenu à s'échapper alors qu'un bâtiment de commerce le ramenait en Europe. Qu'est-il devenu? Personne, peut être, ne le sait.

L'évasion de Daoulas a fourni un prologue au procès capital qui sera jugé bientôt.

Il y a, dans le Code pénal, un article qui prononce contre les « préposés à la conduite, au transport ou à la garde des détenus » des peines proportionnées au châtiment édicté par la loi contre le crime dont les détenus sont accusés.

Le capitaine du *Chincha* a eu à répondre de l'évasion de Daoulas.

L'accusation lui reprochait d'avoir ôté les fers au prisonnier pendant la traversée et de l'avoir employé comme les matelots de l'équipage aux travaux du bord, ce qui avait permis à Daoulas de se procurer les instruments à l'aide desquels, plus tard, il s'était délivré de ses entraves avant de se jeter à la mer.

Le capitaine Bourdon répondait que si, pendant le cours du voyage, il avait fait ôter les fers à Daoulas, c'est que celui-ci, en proie depuis douze jours à d'horribles souffrances, allait succomber dans son cadre, et qu'à ce moment-là, d'ailleurs, une évasion était impossible. C'est en approchant des côtes d'Angleterre que Daoulas s'était échappé, alors qu'on l'avait remis aux fers. Or, s'il a réussi à recouvrer sa liberté, ce n'est pas en brisant lui-même sa chaîne, avec les outils dont il se serait emparé alors qu'il travaillait à la manœuvre; seul il n'en serait pas venu à bout. Quelques matelots émus de pitié l'ont aidé, sans doute, et l'on ne saurait demander compte au capitaine d'une complaisance qu'il n'a ni favorisée ni connue, et qui seule a rendu possible la fuite du prisonnier.

Condamné par le tribunal du Havre à dix-huit mois de prison, le capitaine Bourdon a déféré le jugement à la cour de Rouen, qui l'a renvoyé des fins de la poursuite.

Je vous disais, il y a huit jours, les malheurs de l'*Union des Bas-bleus*, de Lyon; l'*Escarpolette*, de Marseille, a eu les siens cette semaine.

Quelle mission s'était donnée l'*Union des Bas-bleus*? A la rigueur on pouvait le conjecturer. Mais, la mission de l'*Escarpolette*, comment s'en former la moindre idée, je vous prie? S'il s'agissait d'un journal politique, il y aurait quelque ressource; ce pourrait être la feuille de l'équilibre instable, oscillant tour à tour entre les opinions opposées, tantôt montant et tantôt descendant, en arrière aujourd'hui, demain en avant, immobile jamais. Par malheur la politique n'est pour rien dans l'*Escarpolette*. Le nom, me dira-t-on, conviendrait à merveille aussi à une feuille littéraire ou artistique allant tour à tour des classiques aux romantiques, des poëtes aux réalistes, de Racine à M. Victor Hugo; du *Plafond d'Homère* aux *Demoiselles de la Seine*.

J'en conviens, c'est cela peut-être, peut-être aussi est-ce

tout autre chose; à quoi bon se mettre en frais d'imagination, pour n'aboutir qu'à un peut-être?

Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il est arrivé aux rédacteurs de l'*Escarpolette* de voltiger avec un peu trop de désinvolture au-dessus des convenances : un malin hasard avait probablement mis sous leurs yeux la *Balançoire de Fragonard*, et il leur en était resté un dangereux éblouissement.

De là une poursuite pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs.

Mais les prévenus ont si bien fait valoir leur inexpérience, ils se sont si bien montrés repentants de leurs légèretés, qu'une petite amende a été tout leur châtiment.

Un autre motif, d'ailleurs, invitait le tribunal à l'indulgence; au moment où il jugeait le délit, le journal n'était plus : l'*Escarpolette* se balançait dans ce grand abîme ténébreux où sont tombés et où tombent chaque jour tant de feuilles à qui la destinée n'a mesuré que quelques matins ou quelques soirs.

Nous sommes à Marseille, restons-y.

Un matin, c'était au mois d'octobre dernier, une grande nouvelle courut de la Cannebière aux allées de Meilhan. Un paquebot venant d'Alexandrie avait amené un prince turc de la famille des Kallimaki. Cet illustre personnage s'était installé dans le *Grand-Hôtel*, et il y occupait l'appartement qu'avait habité l'année dernière S. M. l'empereur de toutes les Russies, et sa première visite avait été pour le consul de Turquie.

On faisait de sa fortune des récits merveilleux. Un de ses nombreux domaines enfermait un lac entier; non pas un lac comme celui d'Enghien, un lac pour tout de bon, sur lequel voguaient des bateaux à vapeur.

Son Altesse était l'envoyé d'Ali-Pacha, qui l'avait chargée d'acheter des chevaux en France. Au premier abord une pareille mission donnée à un prince pouvait bien paraître quelque peu étrange; mais ces Orientaux ont parfois des idées si singulières!

Un Turc accompagnait le seigneur Kallimaki, et quel Turc! Non pas un Turc à redingote noire et à fez rouge, fi donc! un vrai Turc des anciens jours, un Turc à robe, à caftan et à turban.

Un si beau Turc conquit tout Marseille à Son Altesse.

Ce fut à qui offrirait ses services au prince. Hôtelier, tailleur, bottier, chapelier étaient à ses pieds. Et le seigneur Kallimaki daignait faire au tailleur une commande de 1,500 francs; il avait la bonté de prendre six chapeaux au chapelier et douze paires de bottes au bottier; il poussait enfin la bienveillance jusqu'à emprunter 4,000 francs à l'hôtelier et 1,500 francs au marchand de chevaux, qui, au premier bruit de la mission de Son Altesse, avait sollicité la faveur d'entrer en relation avec elle.

Or le prince avait consenti à se rendre à Avignon pour visiter les écuries du négociant.

Il partit de Marseille, il arriva à Avignon, il vit les chevaux, mais d'un œil distrait.

C'est qu'en route il avait fait la rencontre d'une jeune personne, la plus belle du monde, et qu'un amour subit, irrésistible, un de ces amours rapides comme l'éclair, brûlants comme la foudre, avait envahi son cœur et presque chassé de sa mémoire Ali-Pacha et son haras.

Amour de Turc ne connaît pas de retards. Le seigneur Kallimaki vole aux lieux fortunés qu'habite sa beauté. Elle a un frère :

« Accordez-moi la main de votre sœur, » lui dit-il.

Le frère ne refuse pas : une sœur princesse, quel rêve! Cependant, avant de fixer le jour de cet hymen fortuné, on se donne rendez-vous à Marseille.

Le frère et la sœur y vinrent fort exactement, et là Son Altesse se montra tout à fait magnifique. N'ayant point sur elle d'émeraudes, de rubis et de diamants suivant la coutume de son pays, elle fit ses générosités à la mode française, et souscrivit au profit de son idole deux obligations de 100,000 francs chacune.

Hélas! ces deux obligations gâtèrent tout.

Le frère de la beauté (on n'a pas idée d'une semblable méfiance à l'endroit d'un Turc si généreux) ne s'imagina-t-il pas d'aller présenter les deux obligations au consulat de Turquie, et de demander si on pouvait lui affirmer qu'elles seraient payées à l'échéance?

Or il arriva, par le plus fâcheux hasard, qu'aucun document ne se trouva au consulat qui pût certifier l'identité du prince.

Et voilà le mariage dans l'eau.

Ce n'est pas tout. Figurez-vous que l'hôtelier, le tailleur, le chapelier, le bottier et le marchand de chevaux n'ont pas craint de s'emparer de ce futile prétexte pour former contre le prince une plainte en escroquerie?

Devant le tribunal, autre malheur : des informations dont j'ignore la source n'ont-elles pas convaincu les juges que Son Altesse était un imposteur, qu'elle s'appelait Tanka, et qu'elle sortait des prisons du Caire?

Si bien que Son Altesse a été condamnée à deux ans d'emprisonnement.

Fatalité!

Pourvu que Son Altesse puisse prouver son identité devant la Cour! Mais les registres de l'état civil sont si mal tenus en Turquie.

Et le vieux Turc?

Le vieux Turc, qui est de Tunis et qui habite Marseille, ne connaissait pas Son Altesse avant qu'elle eût abordé au rivage de Marseille, et sa bonne foi n'a pas semblé suspecte au parquet.

Allah soit béni!

Un livre est annoncé depuis quelques jours, qui se propose de casser un arrêt porté par les historiens contre un homme dont le nom a été mêlé aux plus sinistres événements. M. Claretie a, dit-on, entrepris de réhabiliter Maillard, en publiant des documents inédits. Peut-être quelques détails donnés par un anonyme dans une brochure du temps, sur l'installation de Maillard en qualité de président du tribunal sommaire, qui siégea le 2 septembre 1792 à l'Abbaye, intéresseront-ils mes lecteurs.

« Douzee scrocs présidés par Maillard, avec qui ils avaient probablement combiné ce projet d'avance, se trouvent, comme par hasard, parmi le peuple : et là, bien connus les uns des autres, ils se réunissent au nom du peuple souverain... Un des commissaires se présente au grillage extérieur et demande qu'on l'écoute ; ses signes, ses gestes obtiennent un moment de silence; les portes s'ouvrent, il s'avance le livre des écrous à la main, il se fait apporter un tabouret, monte dessus pour mieux se faire entendre :

« Mes camarades, mes amis, s'écrie-t-il, vous êtes des « bons patriotes, notre ressentiment est juste, et vos plaintes « sont fondées. Guerre ouverte aux ennemis du bien public; « ni trêves ni ménagements, c'est un combat à mort; je « sens comme vous qu'il faut qu'ils périssent; mais, si vous « êtes de bons citoyens, vous devez aimer la justice. Il n'est « pas un de vous qui ne frémisse de l'idée affreuse de tremper « ses mains dans le sang de l'innocence.

« — Oui, oui, répond le peuple.

« — Eh bien, je vous le demande, quand vous voulez, « sans rien entendre, sans rien examiner, vous jeter comme « des tigres en fureur sur des hommes qui sont vos frères, ne « vous exposez-vous pas au regret tardif et désespérant d'a- « voir frappé l'innocent au lieu du coupable? »

« Ici l'orateur est interrompu par un des assistants qui, armé d'un sabre ensanglanté, les yeux étincelants de rage, fend la presse, et le réfute en ces termes :

« Dites donc, monsieur le citoyen, parlez donc, est-ce « que vous voulez aussi nous endormir? Si les s..... « gueux de Prussiens et d'Autrichiens étaient à Paris, cher- « cheraient-ils aussi des coupables? Ne frapperaient-ils pas « à tort et à travers, comme les Suisses du 10 août? Eh « bien, moi, je ne suis pas orateur, je n'endors personne, et « je vous dis que je suis père de famille, que j'ai une femme « et cinq enfants que je veux bien laisser ici à la garde de « ma section pour aller combattre l'ennemi; mais je n'en- « tends pas que, pendant ce temps-là, les scélérats qui sont « dans cette prison, à qui d'autres scélérats viendront ouvrir « les portes, aillent égorger ma femme et mes enfants. J'ai « trois garçons qui seront, je l'espère, un jour plus utiles à « la patrie que les coquins que vous voulez conserver; au « reste, il n'y a qu'à les faire sortir, nous leur donnerons « des armes, et nous les combattrons à nombre égal. Mou- « rir ici, mourir aux frontières, je n'en serai pas moins tué « par des scélérats, et je leur vendrai chèrement ma vie, et, « soit par moi, soit par d'autres, la prison sera purgée de « ces s..... gueux-là. »

Voilà un discours qui n'est point, à coup sûr, un discours de *Conciones*. Celui qui le rapporte ne l'a point drapé de belles périodes; il ne l'a point marqué de rhétorique. C'est bien ainsi que l'homme au sabre ensanglanté a parlé, féroce parce qu'il tremble, impitoyable parce qu'on remplit sa pauvre cervelle ignorante de fantômes qui l'épouvantent, et qu'il voit déjà sa femme et ses enfants égorgés par les aristocrates.

Et son discours entraîne la foule.

« Il a raison, répète un cri général; point de grâce, il faut entrer. »

On se pousse, on s'avance.

« Un moment, citoyens, vous allez être satisfaits, dit le premier orateur. Voici le livre des écrous, il servira à donner des renseignements; l'on pourra ainsi punir les scélérats sans cesser d'être justes. Le président lira l'écrou en présence de chaque prisonnier; il recueillera ensuite les voix et prononcera.

« A chaque phrase, on entendait de toutes parts :

« Oui, oui! Fort bien! Il a raison. Bravo! bravo! »

« A la fin du discours, plusieurs voix d'hommes apostés, crièrent :

« Monsieur Maillard, le citoyen Maillard, président, c'est « un brave homme, le citoyen Maillard, président! »

« Celui-ci, aux aguets de cette nomination, jaloux d'un pareil ministère, entre aussitôt en fonction et dit qu'il va travailler en bon citoyen. »

Le livre nouveau qui va paraître sur Maillard démontrera-t-il invinciblement, comme on a déjà essayé de le faire, que l'ex-huissier au Châtelet a été calomnié par l'histoire? Il faut le souhaiter. La Révolution, qui a légué tant de grands citoyens et tant d'immortels héros à notre admiration, ne nous a laissé que trop de mémoires à maudire. L'avocat de Maillard sauvera-t-il son client? Je l'ignore, mais qu'on relise la harangue populaire que je citais tout à l'heure, et l'on sera plus que jamais convaincu qu'il y eut, dans les journées de septembre, une grande coupable : la Peur.

Maître Guérin.

LE RAPPEL DU TROUPEAU

La jolie composition que nous publions sous ce titre est l'œuvre de deux frères : MM. J. et G. Sant. L'un, peintre de paysages, a fait le fond du tableau, que l'autre a animé de figures tracées d'une main fort habile.

Une montagne abrupte de la côte du pays de Galles est le lieu que les auteurs ont choisi pour y placer leur petite scène agreste. Par une éclaircie entre les rochers que vient battre la vague, l'œil du spectateur plonge, à travers un nuage d'écume, sur la vaste étendue du ciel et de la mer. L'horizon qui s'obscurcit de nuages sombres, un vaisseau rapidement entraîné par le vent et le frémissement des premières vagues, semblent annoncer un orage prochain. Quelques villageois avertis de l'approche du danger par ces signes précurseurs, se hâtent de réunir leur troupeau éparpillé dans les roches. Déjà un enfant remonte d'une crevasse où il avait été descendu au moyen d'une corde, tenant un mouton entre ses bras, tandis qu'un peu plus haut, un autre enfant saisit un agneau qui escaladait la pente rapide de la montagne.

Cette œuvre est mouvementée d'une façon très-heureuse, et l'original se distingue par de grandes qualités de couleurs.

Francis Richard

CHRONIQUE AGRICOLE

La grande nouvelle nous a été apportée sur les bras puissants du télégraphe, je devrais dire sur les fils du télégraphe; car le télégraphe n'a plus de bras, il a le fil. Nous aurons donc une enquête agricole! La banque a eu son enquête, l'industrie son enquête, la marine, les engrais, les chemins de fer ont eu leurs enquêtes; l'agriculture proprement dite va avoir la sienne.

Nous allons voir défiler devant la commission du Conseil d'État toutes les doléances des agriculteurs, toutes les plaintes, les lamentations, les récriminations de gens qui ne font malheureusement pas leurs affaires et qui cherchent naturellement en dehors d'eux la cause de leur malaise. Vous comprenez que, si nous pouvions reconnaître que la source du mal dont nous souffrons est en nous, nous n'aurions pas longtemps à souffrir, le remède serait vite trouvé.

Au moins l'enquête mettra fin aux accusations injustes que l'ignorance des lois économiques fait peser sur la liberté. Pour mon compte, quoique agriculteur, je suis tout à fait de l'avis de l'Empereur, et je crois fermement que l'enquête aura pour but le résultat certain d'affirmer les bons effets de la liberté commerciale. Il y a longtemps que je suis débarrassé des vieux préjugés et de cet étrange aveuglement qui nous montre la liberté du commerce comme une chose redoutable et malfaisante. Néanmoins, il est bon que la démonstration se fasse publiquement, authentiquement, et la démonstration se fera par l'enquête.

En attendant que l'enquête nous montre où est la source du mal qui nous ronge et fasse deviner le remède, si remède il y a, mettons-nous à la besogne et veillons au grain, comme disent les marins. Je ne connais pas de meilleur moyen d'alléger nos misères que de nous occuper nous-mêmes de ce soin. Pour mon compte, mes préoccupations du moment ne se dirigent pas seulement sur l'enquête tant demandée, elles ont aussi pour objet la production des fourrages. Je me suis appliqué, en le modifiant un peu, le vieil adage de nos pères : « Aide-toi, l'enquête t'aidera. » Donc je cours à *mon* aide.

J'ai essayé du brome Schrader, le nouveau fourrage si prôné, et il ne m'a pas beaucoup réussi; je puis dire même qu'il n'a pas réussi du tout; les jeunes pieds de brome, n'annoncent aucune vigueur; ils sont jaunes, languissants; le terrain qui les supporte est très-tassé; les plantes, couchées sur le sol, ne tiennent plus que par l'extrémité d'une racine presque imperceptible. J'étais donc décidé à mettre la charrue là dedans et à chercher autre chose pour accroître la somme de fourrages destinée à mes bestiaux, lorsque un jour on m'a apporté une lettre d'un président de comice de la Loire-Inférieure, M. Vrignaut, qui m'a rassuré et m'a décidé à prendre un peu patience. La patience doit être la qualité dominante de tout bon cultivateur; quelle provision de patience nous avons à dépenser chaque année!

M. Vrignaut s'est trouvé, paraît-il, dans la même position que moi. Au mois d'avril, le quart de ses plantes montrait un peu de vigueur; le reste demeura jaune et languissant. Les mauvaises herbes avaient envahi le champ. Il ne se laissa pas décourager; il fit biner la plus grande partie des plantes et fit remplir les vides par un repiquage.

Au mois de mai, le brome poussa avec vigueur et se développa rapidement. Au mois de juillet, l'apparence était superbe et on mit la faux dans le fourrage. La chaleur de l'été fatigua les jeunes pousses, mais en octobre la plante reprit une grande vigueur. En décembre dernier le champ, d'un hectare et demi environ, était couvert d'une belle et épaisse végétation.

Je suivrai donc l'exemple de M. Vrignaut, et si je réussis comme lui, j'espère avoir, pour mes terres argilo-siliceuses, un fourrage qui me donnera 3 à 4 coupes par an et durera 7 à 8 ans.

Puisque nous causons de fourrages, permettez-moi de vous dire quelques mots d'une magnifique publication dont je viens de faire acheter le premier fascicule chez M. Asselin, libraire à Paris. Ce livre s'appelle : *Nouvelle iconographie française*, par MM. Gourdon et Naudin, deux hommes de beaucoup de talent et deux savants consciencieux, ce qui n'est pas à dédaigner. Cet ouvrage représente ou plutôt représentera, dès qu'il sera terminé, plus de cent planches de plantes fourragères gravées sur acier et coloriées avec le plus grand soin. C'est une œuvre vraiment monumentale, et un agriculteur qui aime son métier doit avoir ce beau travail chez lui. Le texte donne la description botanique de chaque plante, indique le mode de culture, le choix du terrain, et fait connaître les plantes parasites qui peuvent nuire à sa végétation.

Les plantes sont classées d'après la méthode de de Can-

dolle, méthode naturelle comme celle de Jussieu et basée, comme celle-ci, sur les ressemblances générales des organes de la nutrition et de la fructification. Mais la méthode de de Candolle offrait, en outre, l'avantage d'être plus favorable à l'étude, en ce qu'elle prend pour point de départ les especes les plus complètes, pourvues de tous leurs organes distincts et separés, et dont on peut mieux ensuite suivre les modifications.

Je connais depuis peu M. Naudin et M. Gourdon, et je dois dire que j'ai pour leur valeur personnelle la plus grande considération. M. Naudin est vétérinaire dans la Garde; sa réputation de praticien et d'observateur est faite depuis longtemps. M. Gourdon, professeur à l'école vétérinaire de Toulouse, dirige, m'a-t-on dit, avec un talent remarquable, un journal agricole du Midi. L'œuvre qu'ils ont produite est à la hauteur du merite des auteurs.

Maintenant que je vous ai dit ce que je pensais de ce beau livre, dont la lecture occupe nos soirées d'hiver; je retourne à ma charrue. Nous n'avons pas encore eu d'hiver, j'ai profite de cette douce temperature pour avancer mes labours de saison et préparer mes ensemencements de printemps. Je suis de ceux qui pensent qu'il faut confier le plus tôt [illegible] j'ai toujours pratique pour toutes mes cultures, et toujours je m'en suis bien trouvé.

Quand on ne laboure pas, on sillonne les champs par des rigoles pour amenager l'eau de la pluie, — la pluie ne nous a pas manqué cette année — empêcher les ravinements et surtout préserver nos champs ensemencés des eaux stagnantes, qui sont notre ruine. Nous curons nos fossés, nous réparons nos routes pour utiliser les attelages lorsque le temps permet aux chevaux d'aller aux champs. Mon père m'a toujours repété qu'il n'y a pas de petites économies, surtout là où il n'y a que de petits bénéfices, comme dans l'agriculture, aussi je ne laisse rien perdre, ni une parcelle d'engrais pour mon fumier, ni une heure par les bêtes ou les gens. Les Americains — qui s'y connaissent — disent : *Time is money*, le temps est de l'argent. Pour nous, le temps est de l'or; le temps, c'est la fortune, la vie. Ne pas perdre une minute et choisir son heure pour faire chaque travail à propos, c'est deja apporter un grand soulagement aux souffrances dont nous nous plaignons. Combien de nos confreres ignorent cela ou se conduisent comme s'ils ne le savaient pas!

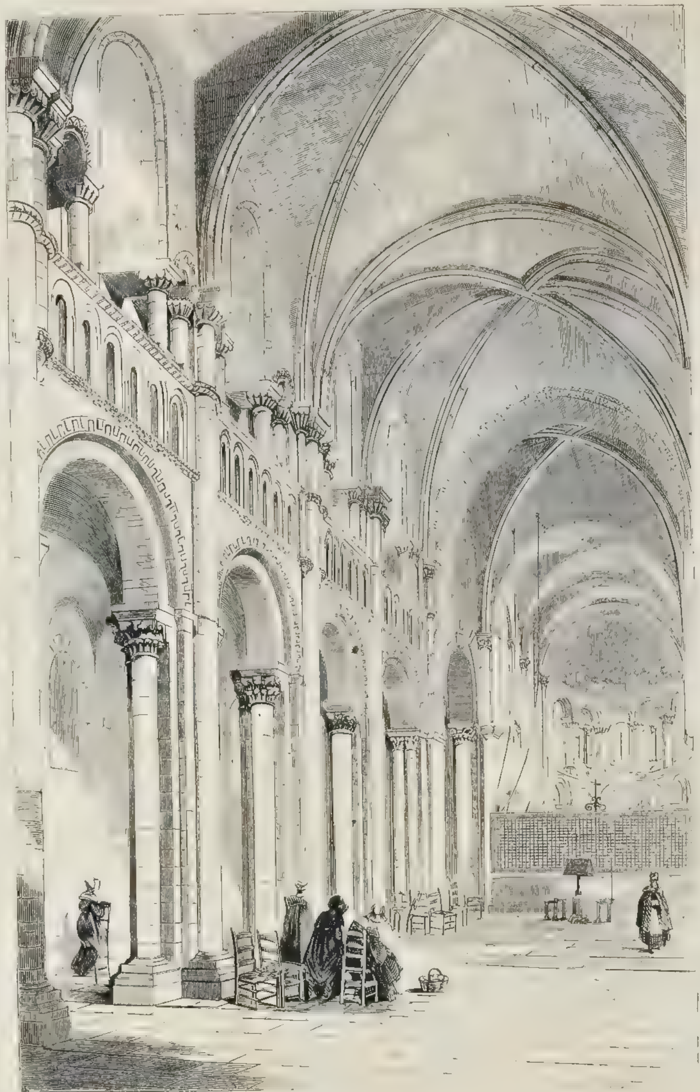
C'est pourquoi, à la campagne, il ne faut pas se coucher tard, afin de pouvoir se lever de bonne heure.

CLAUDE BONN.

L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ

A CAEN

Caen était deja une ville grande et importante, en 912, quand Charles-le-Simple céda la Neustrie aux Normands. Sous les ducs de Normandie, et surtout sous Guillaume le Conquérant, l'accroissement de la vieille cite fut rapide. Ce prince et la reine Mathilde sa femme contribuèrent surtout à l'embellir.



EGLISE DE LA TRINITE OU DE LA REINE MATHILDE, A CAEN; d'après une photographie.

Le duc Guillaume fonda la basilique de Saint-Étienne, surnommée *l'Abbaye aux Hommes*, la reine des églises de Caen, la plus majestueuse et la plus imposante de toutes les eglises de Normandie. C'est là que le vainqueur de l'Angleterre voulut avoir son tombeau.

Si Guillaume fit construire *l'Abbaye aux Hommes*, la reine Mathilde, avant lui, avait élevé *l'Abbaye aux Dames*, consacrée, comme la Sainte-Sophie de Constantinople, à la Trinité. L'abbaye de la Sainte-Trinité fut fondée en 1066: Guillaume préparait alors la conquête de l'Angleterre.

Cette église, qui est une des plus nobles productions de l'architecture normande, est dans un etat de conservation assez heureux. Mais les restaurations qu'on y a faites ont ete dirigées avec peu d'intelligence; par bonheur elles n'ont pas été très-importantes.

La nef offre une sorte de magnificence fort remarquable dans la disposition et l'élegance des galeries qui terminent les travees. Le chœur est peu spacieux; le sanctuaire, élevé sur plusieurs rangs de degrés, est decore d'un peristyle à double etage, de forme semi-circulaire et surmonté d'une coupole peinte à fresque.

La position de l'église, isolée sur une eminence, permet d'en saisir tous les details exterieurs, moins gigantesque sans doute que *l'Abbaye aux Hommes*, *l'Abbaye aux Dames* a plus d'élégance et de grâce. Les proportions en sont fort élégantes et les ornements bien choisis; les murs lateraux de la nef sont couronnés de figures chimériques, et l'abside s'arrondit par une courbe du plus gracieux effet.

Mathilde, la duchesse-reine, qui mourut en 1083, avait prépare sa sépulture dans ce couvent auquel elle laissa par testament de nombreux souvenirs de sa bienveillance : entre autres son sceptre et sa couronne.

L'abbesse de la Sainte-Trinité portait le nom de *Madame de Caen*. Elle le prenait parce que la première abbesse, qui était fille de Guillaume le Conquérant, jouissait de ce titre.

A. DARLET.

Tout [illegible] M. [illegible] ALCANTE, administrateur [illegible] coupons d'actions ou d'obligations [illegible] mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus [illegible] les mains de l'expediteur comme garantie. — Les reclamations [illegible] ou de renouvellement d'abonnement doivent indispensablement être accompagnees de la dernière bande [illegible] — Il ne sera fait droit a aucune reclamation de numeros ayant plus de deux mois de date. — Toute demande d'abonnement ou de numeros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur a vue sur Paris, sera considerée comme non avenue. — Le prix de chaque numero est de 20 centimes pour la province, affranchissement compris.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus : Un vieux proverbe dit que la vengeance est bonne réchauffée.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Allemagne, moins quelques États indiqués ci-dessous, 17 fr. — Angleterre, 22 fr. — Autriche, 24 fr. — Bade, 24 fr. — Bavière, 24 fr. — Belgique, 24 fr. — Chili, 37 fr. — Danemark, 24 fr. — Égypte, 22 fr. — Espagne, 22 fr. — États romains, 35 fr. — Grèce, 22 fr. — Italie (moins les États romains), 20 fr. — Norvége, 24 fr. — Panama, 37 fr. — Pays-Bas, 22 fr. — Portugal, 17 fr. — Prusse, 24 fr. — Russie, 24 fr. — Saxe, 24 fr. — Suède, 24 fr. — Suisse, 18 fr. — Turquie, 24 fr. — Valachie, Moldavie, 30 fr. — Wurtemberg, 24 fr.

Tous les pays desservis par la voie anglaise, 26 fr.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, [illegible]

[illegible]

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

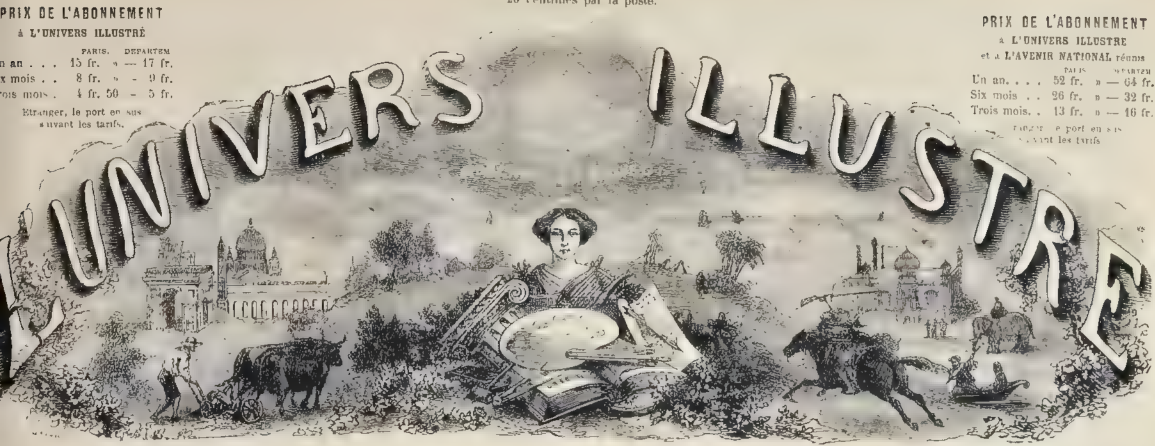
	PARIS.	DEPARTEM.
[Un] an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
[Si]x mois . .	8 fr. »	- 9 fr.
[T]rois mois .	4 fr. 50	- 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DEPARTEM
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

[illegible] le port en sus suivant les tarifs



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 509.
Mercredi 7 Février 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE.

CHRONIQUE

Les ventes de la succession Troyon et de la collection Nadar. — Messieurs les amateurs de Paris. — Souvenir de la vente Delacroix. — Un peintre de talent qui inspecte le marché de Poissy. — Comme quoi on trouve [illegible] Poissy [illegible] Paris. — L'atelier mystérieux de Gustave Doré. — Deux cents toiles inconnues. — Un artiste qui expose son œuvre à côté des machines à vapeur. — Opinion de Doré sur l'état de la peinture contemporaine. — Tableaux et bric-à-brac. — Nouvelles de Monaco. — Une ville nouvelle qu'on bâtit autour d'une roulette. — Une bonne farce de d'Ennery. — Comme quoi Offenbach confondait un ministre avec un vaudevilliste. — *La Physiologie du Duel*, par M. d'Almbert. — Un duelliste paisible. — Des choses de l'épée et des choses de la plume. — Un officier de marine qui écrit d'excellents livres. — Le *Cacique*, par M. Henri Rivière. — Amiral et maréchal. — Le *Journal des Dames*. — La vérité vraie sur le club des femmes. — Aveux complets du chroniqueur. — Un mot ravissant de Dumas fils.

Le mouvement, le bruit, l'intérêt de la semaine a été à l'hôtel des commissaires-priseurs, où l'on a vendu la succession de Troyon et la collection de faïences de Nadar. Tout le ban et l'arrière-ban des collectionneurs parisiens a donné dans ces mémorables journées; on ne voyait rue Drouot que des hommes qui se sauvaient avec un plat ou une esquisse qu'ils avaient arrachés, à prix d'or, aux commissaires-priseurs.

A voir un tel empressement à acquérir une œuvre d'art, on aurait pu croire que l'âge d'or était revenu pour la peinture contemporaine; mais en regardant de plus près la foule qui se pressait dans les salles de l'hôtel des ventes, il était facile de se convaincre que rien n'est changé à Paris et que l'intérêt du public se porte de préférence sur les artistes morts. On pourrait faire une exception pour Troyon, un des rares peintres qui aient été appréciés à leur juste valeur de leur vivant, car Troyon a laissé à sa mère une fortune considérable; mais c'est là une des rares exceptions, et la vente d'Eugène Delacroix n'est pas déjà si loin de nous pour que nous puissions oublier que dans le Paris qui se dit le centre de l'intelligence, un homme de génie peut parfaitement être méconnu de son vivant et exciter l'enthousiasme des amateurs après sa mort.

Si nous descendons un peu des hauteurs du grand art dans les sphères du talent honorable et estimé, nous rencontrons des peintres d'une grande valeur qui, moins heureux que les bottiers, ne peuvent pas vivre de leur état.



INTÉRIEUR D'UN WAGON AMÉRICAIN, d'après le croquis d'un voyageur. — Voir page 83.

Toutes les fois que je parle de ce chapitre étrange et intéressant, ma plume hésite à tout dire. Rien ne ressemble à une fausse assertion autant que la vérité, et si je ne pouvais ici imprimer quelques noms on me taxerait sans doute d'exagération.

Tenez ! il est dans Paris un peintre de beaucoup de talent, dont vous n'êtes pas sans avoir entendu prononcer le nom; il s'appelle Bonvin, et plus d'une fois son nom a retenti du haut de l'estrade officielle aux grands jours de la distribution des médailles, quand on a appelé les élus des expositions.

M. Bonvin a fait quelques toiles très-remarquables et très-remarquées; ce n'est assurément pas un homme de génie, mais il est certainement un des peintres les plus estimables de ce temps; il ne brille pas souvent par l'imagination, et ses conceptions ne sont jamais compliquées. Il peint ce qu'il voit autour de lui, la bonne femme qui passe, le bonhomme qu'il coudoie, une école de jeunes filles, une réunion d'enfants de chœurs; mais il exécute le tout avec une supériorité incontestable; il a hérité de la grâce et de la finesse de Chardin : son œuvre n'est pas très-considérable, parce qu'il est un artiste patient, jaloux de son art, qui recommence souvent quatre ou cinq fois un tableau avant de le livrer au public. Mais si M. Bonvin ne brille pas par la quantité, il occupe assurément une des premières places par la qualité de son œuvre. C'est un coloriste très-fin, sachant son métier, artiste dans la plus belle acception du mot.

Eh bien ! savez-vous où ont conduit M. Bonvin son labeur, sa persévérance, ses études et ses médailles?

Il a été forcé d'accepter pour vivre une modeste place, non dans une administration publique, dans un bureau discret; il est, je crois, sous-inspecteur du marché de Poissy, une place indigne d'un homme de talent et qui rapporte deux cents francs par mois à l'un des peintres les plus justement remarqués de notre époque.

Ces choses-là sont vraiment pénibles à conter au lecteur; il m'est douloureux d'avouer que dans ce grand Paris, où l'on fait si vite fortune par un coup de Bourse ou un coup de baccarat, il se trouve un homme d'une grande valeur, estimé des artistes, officiellement encouragé par le gouvernement, un vrai peintre qui a eu les plus honorables succès au Salon et qui, pour vivre, est contraint d'inspecter trois fois par semaine le marché de Poissy et de causer avec messieurs les éleveurs de bestiaux et messieurs les bouchers de la capitale.

Avais-je raison de vous dire que l'empressement que montrent les amateurs, quand on vend chez les commissaires-priseurs la succession d'un homme de talent, ne prouve absolument rien et que l'on peut parfaitement estimer un défunt et oublier un vivant?

~~~ L'autre soir, j'ai causé longuement de tout cela avec un des hommes de talent de ce temps. Gustave Doré m'avait ménagé une surprise; au moment où je m'y attendais le moins, le fameux artiste m'a invité à venir le voir dans un atelier du quartier latin, où il travaille en cachette; je ne dirai pas où est située cette retraite, autrement elle serait envahie par une foule curieuse de voir les travaux secrets de Doré. L'atelier du peintre se compose de deux salles immenses, encombrées de toiles ébauchées ou terminées; j'ai compté cinquante-quatre compositions diverses, dont la moindre a cinq pieds de longueur sur trois pieds de hauteur; ce sont des paysages, des tableaux d'histoire, des scènes de genre de tous pays et de toutes dimensions; des Espagnols, des Alsaciens, des Parisiens, des Anglais, que sais-je? tout un musée cosmopolite.

Je suis resté tout ébloui d'une pareille fécondité et j'ai été emerveillé des progrès que fait Doré comme coloriste.

— Et que ferez-vous de toutes ces toiles? demandai-je au peintre.

— Je les exposerai en 1867.

— Mais vous n'ignorez pas que le règlement n'accorde à chaque peintre qu'un certain nombre de toiles?

— Je le sais; comme je renonce à exposer dans le Palais commun, je demanderai au gouvernement la faveur de pouvoir faire construire une salle à mes frais, loin du centre, au milieu des machines à vapeur...

— Quelle folie!

— Mon cher ami, me dit Doré avec un triste sourire, c'est une revanche; j'ai été très-contesté comme artiste. Ces bons camarades ont trouvé cent et une phrases toutes faites pour persuader au public que je n'étais qu'un barbouilleur adroit. « Doré n'est pas un peintre, disaient-ils, c'est un fabricant, il ne travaille pas dans un atelier, mais bien dans une usine; ce n'est pas de l'art, c'est de l'industrie. » Voilà ce qu'on dit de moi, et je réponds, moi : « Eh bien, soit! Voici les produits de l'usine Doré. J'expose au milieu des machines à vapeur, et j'aurai peut-être une première médaille pour la peinture mécanique. »

Voilà ce que me disait Doré avec un accent de douce tristesse et de légitime orgueil. Je ne sais s'il obtiendra la permission d'exposer au milieu des machines, mais je pense assurément que son exhibition particulière sera un des étonnements de ce temps; il faudrait également exposer l'artiste lui-même et dire à la foule :

— Voyez ce jeune homme! A une époque où l'on élabore péniblement une petite œuvre, il a fait soixante mille dessins et deux cents toiles.

Il est bien naturel qu'on cause peinture avec un peintre; aussi, après les questions personnelles abordâmes-nous la question générale. Nous causâmes de Troyon et de sa vente, des amateurs, des artistes, de tout ce monde.

— A quelle cause attribuez-vous la décadence de la peinture contemporaine? demandai-je à l'artiste.

— Mon Dieu, c'est tout simple, dit-il; il n'y a plus d'artistes parce qu'il n'y a plus d'amateurs; autrefois, tout gentilhomme réservait sur son budget une certaine somme pour l'achat des tableaux, aujourd'hui le bric-à-brac et l'Hôtel des ventes absorbent les bourses. Depuis que les hommes du monde ont pris l'habitude d'acheter pour mille francs d'assiettes par an, il ne leur reste plus de quoi acheter un tableau. On encourage les arts chinois, les arts italiens, les arts allemands, et l'on néglige l'art français. C'est une affaire de mode comme le reste. On achète des faïences comme on porte des paletots d'une certaine coupe. Autrefois on se formait une galerie de tableaux français, et l'on portait des étoffes françaises. Aujourd'hui on fait venir le drap de Londres et les objets d'art de tous les pays; tout est changé autour de nous; on donne cent mille francs pour un bronze chinois, et l'on hésite à payer dix mille francs une toile française; les grandes salles des hôtels sont encombrées de bric-à-brac, et c'est tout au plus si l'on y réserve un petit coin pour la peinture contemporaine. Pour qu'un peintre fasse une fortune convenable aujourd'hui, il ne suffit pas qu'il ait un grand talent, il faut encore qu'il soit adopté par les clubs de Paris, qui se piquent de donner l'exemple de la grande mode du jour, et lorsqu'on achète un tableau de Troyon, c'est moins par goût personnel que pour se mettre au niveau de la mode du moment.

Ainsi parlait Doré, et il y a au fond de ce raisonnement plus d'une triste vérité.

~~~ On commence à partir pour Nice et Monaco, le Baden-Baden de l'hiver; les nouvelles qui nous arrivent de cette contrée favorisée par le soleil tendent à prouver que la saison n'est pas brillante, mais laissez venir les grands froids et vous verrez les Parisiens se sauver vers le bienheureux rocher où le paletot d'hiver est inconnu et où le cache-nez n'est connu que d'après des gravures de modes; tout est encore à faire dans ce pays. On a commencé par y installer une roulette, et à présent on est en train de bâtir une ville autour des deux zéros. Vienne maintenant le chemin de fer qu'on construit de Nice à Gênes, le long de la mer, et la fantastique principauté prendra une large place dans les distractions du monde élégant. L'année dernière, j'ai passé deux semaines adorables à Monaco, chez un de mes amis qui s'est fait bâtir une villa sur les bords de la mer, où le soleil vient faire sa petite visite des le matin. Il y avait alors à Monaco toute une colonie d'artistes : Méry le frileux, qui, malgré la douce température, ne bougeait pas de sa cheminée; d'Ennery, l'auteur de cent drames applaudis. Il est même arrivé en ce temps une petite histoire qui mérite d'être rappelée.

D'Ennery et Offenbach attendaient au port l'arrivée du bateau à vapeur de Nice qui devait amener le vaudevilliste Siraudin.

Il faisait nuit quand le steamer entra dans le port... Un seul voyageur était sur le port.

— C'est Siraudin! s'écrient les deux amis.

Et ils entonnent le refrain populaire :

[illegible]

Dun qui s'avance

Histoire de souhaiter la bienvenue au passager.

Le [illegible]

— Faisons une farce! dit d'Ennery.

— Laquelle? demande Offenbach

— Vous allez voir.

L'auteur dramatique tend une corde dans toute la largeur du pont de débarquement.

Puis les deux farceurs se cachent et reprennent le refrain de la *Belle Hélène*.

Le voyageur s'avance. Ses pieds touchent la corde. Il trébuche et le voilà étalé les quatre fers en l'air.

D'Ennery et Offenbach poussent un cri.

Le passager n'était pas Siraudin.

C'était le premier ministre du prince de Monaco.

~~~ On ferraille beaucoup à Paris depuis quelque temps et l'on signale un retour notable vers les salles d'armes. Dans le journal l'*Événement*, M d'Albert, une des plumes les plus autorisées en cette matière délicate, publie une curieuse étude sur le duel depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; j'appelle son attention sur la petite anecdote que je vais conter, et qui pourrait au besoin trouver sa place à côté de la galerie de bretteurs fameux que M. d'Albert a réunie dans son travail.

C'était au dernier assaut public organisé par Robert aîné, un des plus célèbres des maîtres d'armes de Paris. Parmi les spectateurs on comptait nos plus fines et plus élégantes plumes, et je ne fus pas médiocrement étonné de voir parmi les maîtres de l'épée un garçon paisible, qui est de première force sur les excuses par écrit.

— Que diable venez vous faire ici? lui demandai-je.

— Moi? fit-il, mais je fréquente toutes les salles d'armes.

— Vous prenez des leçons?

— Non, ce n'est pas pour cela que je viens.

— Pourquoi donc?

— Pour étudier les forts tireurs.

— Vous voulez donc avoir une affaire?

— Au contraire! Vous comprenez; il vaut mieux connaître son monde. Au moins quand je rencontrerai un de ces messieurs au théâtre, je serai excessivement poli.

C'est là évidemment une manière comme une autre de tirer profit du temps qu'on perd dans les salles d'armes.

Des choses de l'épée aux choses de la plume il y a souvent moins loin qu'on ne pense. Tenez : voici M. Henri Rivière qui manie avec une égale distinction l'arme de l'officier de marine et l'outil de l'écrivain. M. Rivière, qui a fait paraître de charmantes nouvelles dans la *Revue des Deux-Mondes*, nouvelles qu'il a réunies depuis en volume, n'est pas seulement un des brillants officiers de l'escadre cuirassée de la Méditerranée, mais il est encore un vaillant écrivain qui conduit de front ses deux carrières de soldat et de littérateur. Le nouveau livre de M. Henri Rivière a emprunté son titre au navire *le Cacique*. C'est le journal d'un marin, dit le titre, c'est le journal de l'auteur, pouvons-nous ajouter.

Le lecteur accompagne l'élégant conteur dans un long voyage qui commence à Toulon au commencement de septembre 1864. Nous passons par Marseille pour nous rendre à Alger, à Tunis et à Malte; nous voici au Pirée, à Athènes, à Bessika, que sais je! En parcourant ce curieux livre, j'ai vu défiler devant mes yeux éblouis d'étranges pays, de délicieuses contrées, et quand il a fallu me séparer de l'auteur, j'ai eu ce serrement de cœur qu'on éprouve lorsqu'on quitte un pays adorable pour retourner dans le macadam parisien. C'est un excellent guide que le marin qui a écrit le journal du *Cacique*, il a tout pour lui : une forme facile et agréable, de l'érudition, du sentiment et même de la raillerie; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'envie l'heureux sort de M. Henri Rivière. Chaque fois que la librairie m'envoie un de ses volumes, je me dis :

— Voilà assurément un heureux entre les heureux. Il a à la fois la gloire bruyante de l'officier et la douce gloire de l'écrivain. Le gouvernement lui fournit de beaux navires et l'envoie dans les quatre coins du monde admirer les beautés inconnues pour nous et voir des paysages que, nous autres, simples mortels, nous n'entrevoyons que dans les hallucinations de la lecture. Estimé comme officier de marine, apprécié comme écrivain, que manque-t-il au bonheur de M. Henri Rivière? Évidemment, s'il n'est pas satisfait de la part que lui a faite le destin, M. Rivière est bien exigeant! Que peut-il désirer de plus? Il a choisi deux carrières et il réussit grandement partout. Deux avenirs lui sourient en même temps. Au bout de son épée il a l'éclat des futures batailles et des campagnes passées, et au bout de sa plume il a une œuvre qu'il continuera avec plus de succès encore, à mesure qu'il avancera en grade. Je ne serais point étonné que M. Rivière devînt un jour amiral et maréchal des lettres.

Heureux homme!

~~~ Une étrange nouvelle a parcouru les gazettes; trois femmes très-connues dans les cafés-concerts et ailleurs, Mmes Lagier, de Chabrillan et Olympe Audoird, se proposent, dit-on, de créer un journal dont la rédaction serait exclusivement réservée à ces trois grâces d'un nouveau modèle.

Avant de parler de cette affaire, il faudrait savoir si ces dames ont réellement fusionné leurs orthographes et si ce n'est pas plutôt une mauvaise plaisanterie d'un de nos excellents confrères.

Il faut parfois se méfier des nouvelles, et vous allez voir [illegible]

A la suite d'un dîner, je pariai avec un de mes amis que l'idée la plus absurde émise dans un journal trouverait facilement un écho dans les autres feuilles.

C'est alors — et j'en demande mille pardons à nos lecteurs — que, dans une de mes précédentes chroniques, j'ai parlé d'un cercle des dames, qui n'existait réellement que dans [illegible]

Qu'arriva-t-il alors?

Huit jours après l'entrefilet que j'avais consacré au club des dames, je lisais dans un autre journal des détails sur cette institution fantastique; tel chroniqueur voulait avoir vu la *Présidente*; tel auteur affirmait que le cercle des dames serait limité à un certain nombre de membres; les plus excellents de mes confrères s'étaient emparés de ma folie et entretenaient sérieusement le lecteur d'un club dont il n'avait jamais été question ailleurs que dans les colonnes de l'*Univers illustré*. Aujourd'hui que la farce est jouée et que j'ai gagné mon pari, je fais les plus humbles excuses à nos lectrices; elles me pardonneront sans doute une innocente plaisanterie qui, somme toute, n'a porté préjudice à personne. Devant les tribunaux les aveux complets d'un accusé lui sont toujours comptés. Un homme qui se repent n'est coupable qu'à moitié, et le chroniqueur qui *avoue tout* doit être pardonné d'avance.

O ces journalistes! ils n'en font jamais d'autres! pensera le lecteur. Eh bien! non, je ne le ferai plus jamais, messieurs et mesdames; mais soyez bien certains que le cercle des dames n'a jamais existé, même à l'état de projet, et que tous les détails qui vous ont été fournis par les différentes gazettes ne méritent pas que vous vous y arrêtiez un instant.

Voilà ce que j'avais à confesser, et à présent que c'est fait, je respire à mon aise. Vous ne vous figurez pas, gracieuses lectrices, combien un crime pèse sur la conscience d'un chroniqueur qui conserve encore, au fond de son âme, un peu de ce repentir qui ramène la brebis égarée dans le sentier de la vertu.

Aussi j'ai quelque raison de penser que le journal des dames ne paraîtra que le soir où l'on ouvrira le club des dames, et ce ne sera pas demain ni d'ici à la fin de l'année.

D'ailleurs avons-nous bien besoin d'un nouveau journal? Je ne le pense pas. Ceux qui existent ont déjà assez de peine et ne réussissent pas toujours à intéresser l'abonné.

C'est ce qui explique d'ailleurs un mot charmant de Dumas fils.

Il venait de lire au directeur du Gymnase une comédie en cinq actes, et M. Montigny avait prié l'auteur de faire quelques [illegible]

— Soit, dit Dumas fils.

Et il enveloppa son œuvre dans le dernier numéro d'un journal qui se trouvait sur la table.

— Malheureux! que faites-vous? s'écria le directeur, vous me prenez ma feuille que je n'ai pas encore lue.

— Laissez donc! fit Dumas en enveloppant sa comédie dans la gazette; laissez donc! mon cher ami, c'est la première fois que ce journal contiendra quelque chose de spirituel.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Notre correspondant d'Égypte nous adresse un dessin remarquable, représentant la rentrée du vice-roi d'Égypte au Caire, après avoir passé une revue générale de ses troupes, dans l'immense plaine des Pyramides, où flotta si glorieusement le drapeau de la France. Cette gravure ne peut manquer d'offrir un réel intérêt à nos lecteurs, car ils y verront réunis les principaux régiments de l'armée égyptienne, si pittoresques par le mélange des uniformes européens avec les riches costumes de l'Orient. A côté des soldats d'infanterie, qui ne diffèrent des nôtres que par le fez, galopent des cavaliers en cottes de mailles avec le casque d'acier, dont la forme n'a pas varié depuis les croisades. Ici des spahis, là des chasseurs; puis des généraux chamarrés de broderies, plus loin des lanciers mêlés à des bédouins au burnous blanc. Au fond du tableau, les minarets des mosquées, et à l'horizon les Pyramides où dorment les Pharaons. Dans cette page, l'histoire de l'Égypte est tout entière.

Les immenses travaux qu'on exécute au Trocadéro attirent particulièrement l'attention de l'Empereur; il se passe peu de jours sans que Sa Majesté vienne se rendre compte des progrès accomplis. Mercredi encore, vers quatre heures, l'Empereur arrivait en phaéton par l'avenue du Roi-de-Rome et mettait pied à terre.

Pendant une vingtaine de minutes, Sa Majesté s'est promenée au milieu des travailleurs. Elle était accompagnée de M. Senemer, conducteur des travaux. Après cette visite, l'Empereur est remonté en voiture et s'est dirigé vers le bois de Boulogne.

Le correspondant du *Nouvelliste de Rouen* assure que l'Empereur prendra part personnellement à l'Exposition universelle de 1867. Sa Majesté figurera parmi les exposants de la classe 93 (10e groupe), dont les produits, intéressants pour les populations ouvrières, seront des spécimens d'habitations caractérisées par le bon marché uni aux conditions d'hygiène et de bien-être. L'Empereur ferait élever dans le parc de l'Exposition deux ou trois types d'habitations de familles propres aux ouvriers des villes et des campagnes.

On vient de publier une curieuse statistique de l'accroissement des revenus du *Post office* depuis l'établissement de la réforme postale par sir Rowland Hill, le 10 janvier 1840, il y a maintenant vingt-six ans. Dans les cinq premières années, le revenu moyen de la direction générale des postes ne dépassait guère 500,000 livres sterling. Pour 1864, le rapport du *Post office* constate un revenu brut de 4,000 000 et un bénéfice net de 1,460 000 livres. Dans cette même année, la poste a distribué près de 680,000,000 de lettres, dont 170,000,000 pour la ville de Londres seule. Il est constaté qu'aucun pays, pas même les États-Unis d'Amérique, n'offre un tel exemple d'activité épistolaire.

TH. DE LANGEAC.

LES WAGONS AMÉRICAINS

On s'est plus d'une fois récrié, non sans quelque raison, contre l'insuffisance de nos wagons français. Le fait est que, pour quiconque a parcouru certaines lignes étrangères, la comparaison ne laisse pas d'être défavorable à notre pays Sans parler de modifications dont le projet pourrait sembler trop téméraire au premier abord, l'imitation seule des progrès réalisés dans l'aménagement de leurs wagons par les Américains, ces suprêmes amis du comfort, n'aurait certainement rien de trop excessif.

Sur les voies ferrées des États-Unis, les voyageurs ne sont divisés qu'en deux classes — on pourrait presque dire qu'il n'en existe qu'une seule; — et, si les pauvres diables d'émigrants, à qui sont réservées les secondes voitures, ne s'y trouvent pas plus moelleusement assis que ceux des troisièmes chez nous, tous profitent au moins d'une installation capable d'atténuer en partie l'inévitable ennui d'un long parcours en chemin de fer.

Au lieu de compartiments étroits où l'on s'empile par huit ou par dix, chaque wagon offre un seul et large espace avec portes aux deux extrémités, un passage au milieu, et, sur chacun des côtés, douze ou quinze banquettes ou siéges à deux places. Un ingénieux mécanisme suffit à en faire jouer le dossier, de sorte que le voyageur est libre de se tourner dans le sens qui lui plaît, et que quatre personnes d'une même société peuvent se trouver face à face. Sur certaines lignes du Canada et des États-Unis, l'attention est poussée si loin, que ces siéges peuvent se transformer en lits pour la nuit. On n'est vraiment pas plus aimable.

Mais, en laissant de côté le wagon-dortoir qui peut prêter à rire — rien n'est sacré pour un Français! — le simple wagon de première classe américain peut être un suffisant motif d'émulation pour nous. Le plancher y est toujours couvert d'une natte ou d'un tapis et les extrémités en sont généralement ornées de glaces. Des jalousies adaptées aux fenêtres y forment tour à tour un abri soit contre le soleil, soit contre le vent. Ajoutez à cela, pour combattre la soif, une fontaine avec son gobelet d'étain à l'usage d'un public moins dégoûté qu'altéré, et, pour combattre le froid, un poêle qui maintient une température élevée pendant la saison d'hiver.

L'été, par contre, le voyageur peut aller prendre l'air sur les plates-formes auxquelles aboutissent chacune des deux portes de la voiture. Ces plates-formes, qui se relient les unes aux autres, lui permettent en outre de parcourir pendant la marche toute la longueur du train et de changer, non pas seulement de place, mais de wagon à son gré.

Ce système, fort agréable sous toutes les latitudes, a surtout lieu d'être apprécié dans un pays où le sans-façon ne règne pas moins dans l'attitude que dans les mœurs, ainsi qu'on peut en juger d'après le dessin auquel ces lignes servent de commentaire.

PAUL PARFAIT.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE[1]

(Suite.)

— Oui, elle est au couvent où elle a été élevée. Mais qu'allons-nous faire? comment triompherons-nous de cette prévention qu'elle a contre vous et que sa tante a si bien cultivée? Mais écoutez le reste de la lettre, et c'est ici que vous allez reconnaître et les billevesées de ma sœur et la fâcheuse influence que son imagination malade a eue sur celle d'Angélique.

« Mon cœur a été doucement ému, ma bonne tante, au poétique tableau que vous me faites d'un amour partagé. Non certes, je ne serais point lâche dans les traverses qui, dites-vous, viennent toujours éprouver un amour de ce genre, comme si le ciel était envieux d'un bonheur qu'il n'accorde qu'à regret aux humains, dans la crainte de n'avoir rien d'aussi beau à donner à ses élus. Non, celui auquel j'aurais donné mon cœur n'aurait rien à craindre de moi, ni perfidie ni abandon, et si des parents barbares... »

— Oh! ma pauvre fille, quelles sottes choses on t'a apprises.

« Et si des parents barbares me traînaient à l'autel, je refuserais hautement l'homme assez lâche pour vouloir profiter de cette odieuse tyrannie. Mais, ma tante, il s'en faut de tout que notre petit maître de chant m'inspire de semblables idées; si sa timidité vous a touchée, je vous avoue que moi je ne la trouve pas assez complète, puisqu'il a osé vous parler de ses ridicules sentiments pour moi. Je vous prie donc, ma chère tante, de ne l'encourager en aucune façon. Il faut croire que Saint-Preux, le maître de Julie, était fait d'autre sorte. »

— Voilà qui est mieux; mais ma sœur fait là un joli métier. Quand les femmes ne peuvent plus s'occuper d'amour pour leur compte, il faut qu'elles se mêlent au moins dans les amours des autres, soit pour les favoriser, soit pour les traverser, et je m'aperçois en outre qu'elle lui a fait lire de bons livres! Mon cher Henri, je vous en supplie, n'allez pas mal juger ma fille; voyez, au milieu des sottises de sa tante qu'elle récite, paraître par moments le bon sens et la dignité qu'elle ne doit qu'à elle-même; elle a toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'un honnête homme. Croyez-moi quand je vous l'affirme sur l'honneur; sa beauté n'est pas une trompeuse amorce, c'est la parure d'une belle âme et d'un noble cœur; vous et moi nous effacerons jusqu'aux traces des idées absurdes qu'une vieille folle lui a mises dans la tête.

— Mon cher monsieur de Riessain, je l'aime de toute mon âme.

— Eh bien, mon ami, voyons donc ensemble jusqu'où va le mal. Tenez, lisez vous-même le reste de la lettre, c'est l'analyse d'un roman qu'elle vient de lire, et qui l'a ravie.

« L'héroïne, enlevée trois ou quatre fois, enfermée dans je ne sais combien de cachots, au pouvoir de beaucoup de scélérats, sort pure et sans tache de toutes ces épreuves, et finit par apporter un cœur fidèle à un pauvre chevalier repoussé par des parents barbares (nom charmant sous lequel elle me désignait tout à l'heure), et qui par sa valeur devient roi de quelque île inconnue, après avoir pourfendu je ne sais combien de rivaux. »

— Voilà ce qu'on a fait croire à la pauvre enfant qu'elle trouverait dans la vie. Et, comme au demeurant ces sottises ont un côté noble, sa jeune imagination s'y est laissé prendre. Voici donc ce que j'ai décidé. Octave s'est conduit comme un sot, il en payera la peine. Il est impossible que vous vous présentiez comme l'époux choisi, que dis-je! imposé par le féroce père que je suis. Il y aurait de quoi détruire tous nos projets, car vous n'épouseriez pas plus ma fille sans son libre consentement que je ne vous la donnerais malgré elle. Je me suis rappelé cette histoire des habitants de je ne sais quelle ville qui voulaient bâtir un pont sur je ne sais encore moins quelle rivière. A chaque tentative, l'eau détruisait et emportait l'ouvrage commencé. Enfin le diable vint voir un des principaux de la ville et dit :

« — Je bâtirai le pont en une nuit, et il durera deux cents ans, jour pour jour, et il ne vous en coûtera qu'une bagatelle : j'aurai pour moi la première créature qui passera sur le pont. »

Celui auquel était faite la proposition en référa aux autres chefs, et la proposition du diable fut acceptée. Le matin du jour suivant, on trouva un magnifique pont jeté d'une rive à l'autre. Que firent alors les chefs de la ville? Ils prirent un chat, et, le mettant à l'entrée du pont, ils le chassèrent et l'épouvantèrent par des cris, de sorte qu'il passa de l'autre côté. Le diable, pris pour dupe, s'empara du chat et l'emporta en grommelant. L'autorité paternelle est ce pont bâti par le diable, c'est Octave qui passera dessus.

Henri fit de nombreuses objections, mais M. de Riessain les leva toutes, et acheva de développer ses idées. Henri finit par se rendre, mais seulement devant une volonté à laquelle M. de Riessain annonça qu'il ne ferait aucune modification.

— Ici finit naturellement le premier chapitre, dis-je à un ami qui lisait par-dessus mon épaule.

— Eh quoi! s'écria-t-il, avez-vous donc un riche patrimoine que vous m'ayez caché jusqu'ici, ou êtes-vous vendu au pouvoir, ou joignez-vous à votre métier d'écrivain quelque industrie ténébreuse, que vous écrivez ainsi?

Un peu étonné de cette sortie, je priai mon ami de s'expliquer. Il s'assit au coin du feu, en face de moi, et me tint à peu près ce langage :

— Quand vous faites des romans, n'êtes-vous donc pas, comme les autres, payé à tant la ligne, à tant la page, à tant la feuille?

— Oui, certes, pourquoi ne me conformerais-je pas à l'usage établi à ce sujet?

— Conformez-vous à l'usage établi tant que vous voudrez, mais au moins étudiez les maîtres du genre et apprenez d'eux à ne pas vous livrer à un pareil gaspillage. Représentez-vous bien que, payé à la ligne, la Rochefoucauld, s'il eût vécu de ce temps, et s'il eût vécu du produit de sa plume, n'eût guère vécu qu'une ou deux semaines de ce qu'on lui aurait payé les *Maximes*.

— C'est possible, mais, quelque inconvénient qu'ait cette manière de procéder, il s'en présenterait bien davantage si l'on voulait appliquer au prix des ouvrages littéraires quelque règle ayant pour base le mérite du livre.

— Je ne chicane pas le mode en usage, mais je veux vous faire remarquer combien vous en usez peu fructueusement, en vous montrant comment procéderaient quelques-uns des maîtres qu'à tous égards vous devez vous proposer pour modèles. Vous avez introduit en scène un aubergiste, une demi-douzaine de voyageurs, un conscrit et sa famille, c'étaient autant de portraits à faire. Et l'auberge donc! croyez-vous qu'un des maîtres dont je vous parle eût laissé passer ainsi une auberge? Il s'en faut, et, si le mot auberge lui venait à la plume, il l'arrêterait, ce mot, au passage, et lui ferait rendre gorge. Chaque casserole lui payerait au moins un droit de cinquante centimes. Et la cheminée! il ne donnerait pas la cheminée pour quinze francs; et il y a aussi une voiture dont vous pourriez tirer parti.

— Vouliez-vous que je l'arrêtasse sur la route?

— Non; mais cette voiture-là vous doit dix francs qu'il ne tenait qu'à vous de vous faire payer; et maintenant passons à l'exemple d'un autre maître. Vous aviez un jeune homme qui voyage et qui est à la campagne, il fallait vous écrier :

« La campagne! la jeunesse! deux belles et ravissantes choses si vous y joignez l'amour : la jeunesse, l'amour et la campagne! La jeunesse avec ses croyances, ses illusions, sa confiance; l'amour avec ses dévouements, ses déceptions, ses rêves; la campagne avec ses arbres, ses allées tortueuses, ses chants d'oiseaux; la campagne est faite pour l'amour et la jeunesse; la jeunesse et l'amour sont faits pour la campagne. C'est à la campagne qu'il faut aimer, et c'est pour aimer qu'il faut être jeune; la jeunesse sans l'amour n'est pas la jeunesse; l'amour sans la jeunesse n'est pas l'amour; la campagne n'est pas la campagne sans la jeunesse et sans l'amour; à quoi servirait la jeunesse sans l'amour? à quoi servirait l'amour sans la jeunesse? que faire à la campagne si l'on n'y est jeune, et si l'on n'y est amoureux? etc., etc. » Troisième procédé : Au lieu de mettre votre histoire à une époque vague et indéterminée, il fallait prendre une époque historique : un de vos personnages serait filleul ou domestique d'un personnage célèbre, et assisterait naturellement à un bon volume d'événements ou de fêtes de cette époque que vous trouveriez écrits partout. Quatrième procédé :

— Assez, dis-je à mon ami, il se trouverait des gens qui, s'ils vous entendaient, prendraient ces généralités pour des portraits.

— Mais, répliqua mon ami...

— Mais, repris-je, je ne veux prendre ce que vous dites que pour des généralités, attendu que je compte coudre votre discours à un de mes chapitres, ce qui compensera un peu le désintéressement que vous me reprochez avec tant d'amertume. Ici donc finit un peu moins naturellement, peut-être, mais finit cependant le premier chapitre de l'histoire invraisemblable que j'ai entrepris de vous raconter.

II

M. de Riessain est allé chercher sa fille au couvent et l'a installée dans la maison où il a reçu Octave et Henri. Cette maison est une nouvelle acquisition que sa fille ne connaissait pas encore, et qu'elle trouve ravissante. La maison est au milieu d'un immense jardin. La tante Eudoxie est revenue joindre son frère et sa nièce. Des affaires lui ont fait faire à la ville de ***, avec sa nièce, un séjour qui devait être de deux mois, et qui a duré plus d'un an, parce que M. de Riessain, obligé lui-même de faire un voyage, n'a pas cru devoir les faire revenir à la campagne. Le lendemain de

1. Voir le numéro 578.



UNE INONDATION EN HOLLANDE; dessin de M. W. S. — Voir page 86.



UN SOUVENIR DES BORDS DU RHIN. — COBLENTZ ET EHRENBREITSTEIN, dessin de M. P. Lench. — Voir page 87.



LE VICE-ROI D'ÉGYPTE RENTRANT AU CAIRE, APRÈS UNE REVUE DANS LA PLAINE DES PYRAMIDES, dessin de notre correspondant. — Voir le Bulletin

leur arrivée à toutes deux M. de Riessain annonce froidement qu'il attend la visite de l'époux qu'il destine à sa fille. Angélique pâlit et regarde sa tante d'un air désespéré. La tante Eudoxie fait quelques questions.

— Eh ! mon frère, dit-elle, comment est le jeune homme, car je ne mets pas en doute un seul instant qu'il s'agisse d'un jeune homme ?

— Ma sœur, répond M. de Riessain, j'aurai l'honneur de vous le présenter demain.

La tante Eudoxie et la nièce Angélique se retirent de bonne heure pour pouvoir librement causer de l'événement. Angélique, déjà fort disposée à la rébellion, reçoit à ce sujet de sa tante les plus grands encouragements; puis la tante reprend la lecture d'un roman qu'elles ont commencé. A chaque instant, de frappants rapports entre la position d'Angélique et celle de l'héroïne, arrachent à la nièce et à la tante des exclamations suivies de longues réflexions.

En effet, la jeune et belle Floreska est, malgré elle, et par un père barbare, traînée à l'autel, où elle doit épouser le cruel et farouche Nérisko; mais Floreska aime un certain Oswald, et trouve dans son amour une fermeté inébranlable contre le tyranique auteur de ses jours. La tante s'interrompt ici pour faire remarquer à sa nièce que le petit maître de chant s'appelle Oswald, mais Angélique prie sérieusement sa tante de ne plus lui parler du maître de chant. Elle se séparent, et se disposent à se coucher; mais, au bout de quelques instants, Angélique, émue et tremblante, revient dans la chambre d'Eudoxie.

— Oh ! mon Dieu ! ma tante, si vous saviez...

— Que se passe-t-il donc, Angélique ? tu as la figure bouleversée.

— Venez, ma tante, venez voir dans ma chambre.

— Ne vaudrait-il pas mieux sonner ?

— Ma tante, cela n'a rien de dangereux; mais c'est bien extraordinaire. Vous savez, l'inconnu ?

— L'homme au chèvrefeuille ! Il est dans ta chambre ?

— Ah ! ma tante, dit Angélique en rougissant, quelle idée !

— Qu'y a-t-il donc, alors ?

— Il y a dans un vase, sur ma cheminée, un bouquet de chèvrefeuille.

— Ce n'est pas possible !

— Je sais bien que ce n'est pas possible, ma tante; mais cela est, et c'est ce qui m'étonne.

Elles retournent ensemble dans la chambre d'Angélique. C'est bien un bouquet de chèvrefeuille, la chambre en est toute parfumée. On sonne la femme de chambre attachée au service des deux dames; ce n'est pas elle qui a placé là le bouquet. Elle ne sait ce que cela veut dire. On la renvoie, et la tante et la nièce passent une partie de la nuit à raisonner et à déraisonner.

— Oh ! maintenant, dit Angélique, je suis comme Floreska, je suis aimée et de l'amour le plus tendre et le plus constant; pensez, ma tante, voilà plus d'un an ! Je serais ingrate de ne pas ressentir un peu de reconnaissance d'une flamme si pure et si fidèle... Je suis aimée, ô... Il faut avouer, ma tante, que c'est bien désagréable de ne pas savoir le nom de celui dont on est aimée, qu'on est si près d'aimer soi-même.

La tante ajoute qu'il n'est pas moins embarrassant de ne l'avoir jamais vu...

Qui peut-il être ? Est-ce ce grand brun qu'on appelait M. de Wolstein ?

— Oh ! non, ma tante, il est commun au dernier point.

— Serait-ce donc ce jeune homme blond si frais et si rose ?

— Fi donc ! ma tante, je n'aime pas les hommes frais et roses.

— Je m'y perds, alors.

Il est près de trois heures du matin lorsque Eudoxie annonce qu'elle *meurt de sommeil*. Angélique lui demande la permission de partager son lit, d'abord parce qu'elle n'a point de sommeil, et espère pouvoir parler encore un peu de l'inconnu, et aussi parce qu'elle ne peut songer sans un trouble ingénu et sans une crainte pudique que l'inconnu est entré, et peut entrer dans sa chambre fermée. Ce n'est qu'aux premiers rayons du jour qu'elles finissent par s'endormir. Angélique a emporté dans la chambre de sa tante le bouquet de chèvrefeuille. Il a son premier regard quand elle s'est endormie. Pendant toute la nuit ses rêves lui montrent l'inconnu, mais il lui tourne le dos, ou il a un masque sur le visage.

Le matin, au déjeuner, M. de Riessain demande si l'on ne veut pas faire un peu de toilette... Quand elle est seule avec sa tante, Angélique annonce qu'elle n'en fera pas, qu'elle ne veut faire aucun frais pour ce monsieur si protégé par son père. La tante objecte qu'il ne faut pas cependant *faire peur* aux gens. Angélique répond qu'elle ne demande pas mieux que de faire peur à M. d'Hervilly... Son père vient enfin de lui dire le nom de l'homme qu'il lui destine... Je voudrais savoir si cependant, le prétendant parti, Angélique apprendrait avec plaisir qu'il a refusé sa main parce qu'il l'a trouvée trop laide. Dans l'histoire de l'héroïsme féminin, histoire qui serait longue et belle, si ces grands combats, ces grandes victoires et ces grandes défaites n'avaient pas lieu en silence, on trouve des femmes en grand nombre qui ont tout sacrifié pour l'homme qu'elles aimaient, rang, honneur, fortune; quelques-unes ont préféré la mort à l'infidélité; mais on n'en voit pas qui aient attenté à leur beauté, et se soient un peu défigurées pour déplaire à des oppresseurs épris de leurs charmes. Peut-être, du reste, en faut-il chercher la cause dans l'ingratitude des hommes, car, certes, ce n'est pas le courage qui leur manque, aux femmes, et elles en ont plus que les hommes, mais elles craindraient sans doute de déplaire, après un pareil sacrifice, au moins autant à l'homme qu'elles aiment qu'à celui qu'elles n'aiment pas.

Ce n'est pas cependant ce qui arrive : Angélique a fait de toilette tout juste ce qu'il faut pour ne pas fâcher son père, et cependant Octave ne trouve pas d'expressions pour dire à M. de Riessain combien il la trouve belle. Angélique au contraire, s'irrite contre sa tante, qui dit que ce jeune homme n'est pas mal; elle se rappelle alors parfaitement l'avoir rencontré dans le monde l'hiver précédent, et, des hommes qu'elle voyait, c'était sans contredit celui qui lui déplaisait le plus... Non, dût son père la maudire, elle n'épousera pas M. d'Hervilly; elle voudrait pouvoir dire combien est différent l'homme au bouquet de chèvrefeuille; mais quoiqu'elle en soit certaine, elle n'ose exprimer tout haut sa conviction. Le soir, elle se jette en pleurant aux genoux de M. de Riessain, et le supplie de ne pas l'obliger d'épouser un pareil homme. M. de Riessain lui demande, de son air le plus terrible, si par hasard elle aurait disposé de son cœur. Angélique répond que son cœur est libre, et elle ajoute comme Floreska, que l'amour de son père lui suffit, qu'elle est bien jeune, etc. M. de Riessain est inflexible; la tante intervient et demande au moins un délai; le père hésite, se fait longtemps prier, et finit par accorder trois mois; mais ce terme passé, il n'écoutera aucune réflexion. Angélique, qui n'a jamais vu à son père une pareille sévérité, se retire dans sa chambre, fort triste; mais la tante Eudoxie la rassure... On ne sait ce qui arrivera d'ici à trois mois. Floreska n'obtint qu'un délai de trois jours, et cependant elle épousa Oswald, après qu'il eut vaincu et tué Nérisko. La tante Eudoxie a bon espoir; Angélique préfère la mort et même le couvent à une pareille union.

Nous les laisserons dans ces dispositions, qui leur fournissent abondamment de quoi alimenter leur conversation.

ALPHONSE KARR.

(*La suite au prochain numéro.*)

UNE INONDATION EN HOLLANDE

On connaît la curieuse constitution géologique de la Hollande. Les habitants, par des prodiges de patience séculaire, sont parvenus à conquérir, pouce à pouce, sur les flots, une grande partie du pays où s'étendent aujourd'hui de grasses prairies couvertes de magnifiques troupeaux, où des moulins pittoresques livrent leurs longues ailes au souffle du vent, où de riants villages s'épanouissent sur les talus gazonnés des canaux.

Un admirable système de digues innombrables a pu réaliser ce prodige. En une quantité de points du littoral, le sol est à plusieurs mètres au-dessous du niveau de la mer, et la première fois qu'on voyage en Hollande, ce n'est pas sans un vif sentiment de surprise qu'en levant la tête on aperçoit les flots briller au soleil et glisser des navires.

Mais à côté du prodige il y a le péril éternel, inévitable, le péril qui résulte de la rupture d'une digue. C'est une catastrophe de cette nature qui est reproduite sur notre gravure. La plus dangereuse époque est celle qui suit les fortes gelées, si le dégel survient brusquement. Poussés par les eaux, les blocs de glace attaquent avec une force irrésistible les digues, si puissantes qu'elles soient. Une fois la brèche faite, l'Océan commence sa terrible invasion, et en quelques heures, les flots charriant des glaçons ont recouvert des lieues entières du pays. Les villages sont anéantis, les récoltes emportées, les troupeaux et les chevaux fuyant à la débandade sont noyés. Le paysan, riche la veille, n'a pu sauver que sa vie, et encore à grand'peine : la débâcle a emporté jusqu'au berceau de son enfant nouveau-né.

Mais le Hollandais, sous son apparence calme et débonnaire, est doué d'une énergie à toute épreuve. Le lendemain du sinistre, tout le pays ira travailler à la digue, et une fois la brèche bouchée, une fois les parties faibles consolidées, chacun retournera à son champ et recommencera à travailler sous la garde de Dieu.

R. BRYON.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

[illegible] Ce qu'elles contiennent. — Un cocon. — Le lépidosirène. — Un poisson-batracien. — Un cocon. — Expérience de M. Duméril. — Le parasite de l'abeille. — Le parasite du parasite de l'abeille. — Nombre de molécules contenues dans l'unité de volume. — Une guêpe trop pressée. — Un poisson rouge.

Depuis quelques années, parmi les objets qui proviennent de l'Afrique occidentale et qui prennent place dans les collections ethnographiques, se trouvaient des boules de terre glaise de la grosseur de deux poings.

Complétement desséchées, dures comme de la pierre, d'après le dire de ceux qui les rapportaient, elles passèrent longtemps pour des boulets de canon fabriqués par les indigènes qui, disait-on, les lançaient au moyen de troncs d'arbres creusés et transformés en pièces d'artillerie, renforcés par des cercles de fer entortillés autour d'elles, et peu durables, il faut bien l'avouer; aussi, ajoutait-on, qu'elles ne résistaient que rarement à deux décharges.

Personne ne songea à mettre en doute ces récits, et je sais un de nos ethnographes des moins faciles à tromper, assure-t-on, qui naguère classait une de ces singulières boules parmi les engins de guerre de la Sénégambie. Il existe, ou du moins il existait — car, sans doute, l'auteur l'a jeté au feu — un mémoire d'un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui, s'appuyant sur ces soi-disant projectiles, démontrait victorieusement que les Africains, de même que les Chinois, connaissaient depuis un temps immémorial l'art de fabriquer de la poudre de guerre et le moyen de s'en servir.

Il y a deux ou trois ans, des renseignements plus précis arrivèrent de Saint-Louis à Paris, par l'intermédiaire d'un officier de zouaves attaché à l'état major du général Faidherbe, et la personne qui les reçut les transmit à M. Auguste Duméril, professeur au Muséum. Celui-ci, d'après ces indications, plaça dans un aquarium les soi-disant boulets africains envoyés autrefois à M. Geoffroy Saint-Hilaire le père, qui, vous le voyez, ne dataient pas d'hier, et qui séjournaient au Jardin des plantes depuis pas mal d'années.

Il les humecta d'eau lentement, avec précaution et progressivement, si bien que peu à peu la masse s'amollit, se désagrégea et laissa voir une sorte de sac ou de gros cocon de couleur brune, ressemblant à des feuilles desséchées et agglomérées. Ce sac, d'abord rigide et sec, s'assouplit, s'ouvrit et livra passage à un animal étrange, moitié poisson, moitié batracien.

Ce poisson mesurait environ trente centimètres depuis sa tête, en forme de pyramide, jusqu'à sa queue conique. Des écailles fines, minces et arrondies recouvraient son corps flanqué de quatre membres rudimentaires et impropres à la locomotion; enfin sur son dos existait un léger sillon au milieu duquel se dressait une crête membraneuse.

L'être bizarre qu'on connaissait d'ailleurs et qui figurait dans les bocaux remplis d'alcool des galeries d'histoire naturelle, et à qui l'on donnait le nom de lépidosirène (*protopterus annectens*), c'est-à-dire de sirène à écailles, une fois sorti de sa coque, se mit aussitôt à nager dans l'eau bourbeuse qui remplissait une partie de l'aquarium; après quoi il se prit à fouiller la vase, évidemment pour y chercher des aliments. Alors on lui jeta une assez grande quantité de lombrics, et il avala ces vers avec une gloutonnerie infatigable et insatiable.

A quelques temps de là, on remarqua que le lépidosirène, naguère doué d'un si robuste appétit, non-seulement ne touchait plus aux aliments qu'on lui fournissait, mais encore qu'il fouillait dans la terre humide avec une grande agitation et une inquiétude manifeste. Alors on enleva peu à peu avec des syphons l'eau contenue dans l'aquarium, et la glaise délayée reprit de la consistance en perdant son humidité. Le lépidosirène se montra moins agité, se blottit dans une crevasse et se mit à sécréter de toutes les parties de son corps, une grande quantité de mucus; après quoi il s'enfouit au plus profond du lit vaseux de sa prison, et disparut tout à fait aux regards.

M. Duméril laissa s'écouler environ trois mois, pendant lesquels la terre de l'aquarium se dessécha si complétement qu'elle se transforma en un véritable bloc solide et fendillé çà et là. Le naturaliste se décida à ouvrir avec précaution cette masse compacte et dure et il y trouva le lépidosirène, enfermé dans un sac-cocon, brun, semblable à celui d'où il était sorti.

On analysa chimiquement ce sac, et comme on n'y trouva aucune trace de matière végétale on acquit la conviction que les lépidosirènes le fabriquaient avec la mucosité que sécrète leur corps au moment où une loi mystérieuse les oblige à s'enfouir dans la vase.

Une fois le phénomène constaté et observé, on a cherché à en connaître les causes, et aujourd'hui des renseignements arrivés d'Afrique l'expliquent d'une façon satisfaisante.

Les lépidosirènes vivent dans les rizières, qui se trouvent inondées d'eau pendant une certaine partie du printemps et qui se dessèchent en été. Pour se soustraire aux ardeurs dévorantes du soleil, les lépidosirènes, qui d'ailleurs ne trouveraient plus le moyen de se procurer des aliments au milieu de l'aridité mortelle qui règne partout, recourent à l'expédient singulier que je viens de vous raconter pour attendre le retour de l'automne, qui ramène avec lui des eaux abondantes dans les rizières.

Du reste, l'animal enseveli au fond de son sac ne peut renaître que si la terre qui l'enveloppe s'humecte graduellement. Quand on le retire de sa gangue brusquement, sans, au préalable, la dissoudre lentement avec de l'eau, il meurt presqu'aussitôt, même placé immédiatement dans un mélange de vase et d'eau.

On se rappelle un ingénieur, M. Duchemin, qui découvrit avec beaucoup de sagacité et signala aux spectateurs les moyens employés par les frères Davenport pour opérer certains tours de prestidigitation qu'ils prétendaient dus à l'intervention d'êtres surnaturels.

M. Duchemin, esprit fin et actif, a lu à l'Académie un mémoire sur le parasite des abeilles, et s'il n'en a rien dit de bien nouveau, il a du moins rappelé et mis en circulation des faits peu connus de la plupart des gens du monde.

Les abeilles ont des parasites nombreux, la chose est certaine. Fidèle à ses mémorables lois de la conservation des êtres, la nature doue ces parasites de tous les moyens nécessaires pour qu'ils puissent résister aux voyages aériens qu'il leur faut entreprendre avec l'insecte aux dépens duquel ils se nourrissent.

Pendant ces voyages il leur advient sans doute ce qu'il arrive à la plupart des insectes parasites, et particulièrement à ceux du nécrophore. Les ogres en miniature, las de dévorer toujours la même substance vivante, veulent de temps à autre changer d'aliment et s'offrir un dessert de miellée et de parfums. Quand leur vient cette fantaisie, ils se laissent glisser du dos de leur monture au fond d'une fleur et s'y gobergent de nourriture fraîche et délicate jusqu'à ce qu'une autre abeille s'approche d'eux. Alors ils l'escaladent, s'y cram-

ponnent et reprennent leur vie accoutumée sur un être de l'espèce aux dépens de laquelle il faut qu'ils naissent, qu'ils vivent et qu'ils meurent. J'ai dit : qu'ils naissent; car à l'aide du microscope on découvre, sans trop de difficultés, leurs œufs attachés aux poils de la toison, tantôt clairsemés, tantôt drus, qui recouvre les différentes parties du corps de l'abeille.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, et ce que ne dit pas M. Duchemin, c'est que ces parasites ont aussi leur parasite, un monstre qui grossi au microscope d'un million de surface atteint à peine la dimension d'une pièce de cinq francs en argent. Il s'abrite sous une carapace solide et cornée qui s'applique hermétiquement sur le corps de l'insecte et y forme ventouse. Là, il ne cesse de déchirer sa proie avec ses ongles et de pomper sa substance par huit suçoirs qu'on ne saurait mieux comparer, sauf la grandeur bien entendu, qu'à des trompes d'éléphant armées d'un cercle d'ivoire découpé sur ses bords en lames tranchantes.

M. Auguste Bertsch a découvert le premier, et le premier reproduit par la photographie, cet insecte mystérieux qui réunit l'attirail peut-être le plus complet de destruction dont la nature ait armé un de ses agents.

Pendant que je suis en train de vous raconter des merveilles près desquelles les contes les plus fantastiques inventés par l'imagination humaine restent décolorés, et suivant le dicton populaire, *ne sont que de la Saint-Jean*, je dois naturellement vous dire encore que M. Athanase Dupré vient de publier un mémoire sur le *nombre de molécules contenues dans l'unité de volume*.

Je me garderai bien toutefois de vous faire promener, et assurément de vous faire égarer à travers le dédale de calculs mathématiques et de formules algébriques par lequel il faut passer pour arriver aux conclusions de M. Athanase Dupré, et je vous donnerai seulement ces conclusions, que voici :

« Un cube d'eau ayant pour côté un millième de millimètre et qui ne devient visible qu'à l'aide d'un bon microscope, contient plus de cent vingt-cinq mille fois un million de molécules. »

Plutôt que de m'exposer plus longtemps, ainsi que vous, à ces formules vertigineuses et à ces contemplations de l'infiniment petit qui affolent, revenons bien vite aux insectes dont quelques-uns, trompés par la douceur de la température, se hâtent trop précocement de quitter les gîtes cachés au fond desquels, comme Épiménide, si vous aimez les contes grecs, ou bien comme les sept dormants, si vous préférez les légendes du moyen âge, ils dormaient en attendant l'heure de leur resurrection et de l'arrivée du renouveau.

Une grosse guêpe qui s'était laissé aller à cette dangereuse illusion de croire le moment favorable pour reprendre la vie active, présentait, un de ces jours derniers, dans les jardins du Muséum, le spectacle de la plus profonde désolation. En vain le soleil jetait-il parfois çà et là un rayon furtif, rien ne pouvait réchauffer la bestiole voletant de plante en plante et demandant à leurs feuilles flétries un peu de nourriture faute de laquelle elle défaillait de faim.

Touché de sa misère, un entomologiste qui se trouvait là par hasard cueillit la tige sur laquelle elle se tenait tant bien que mal cramponnée, et la porta dans une des serres chaudes. Quand l'insecte se trouva en plein d'une atmosphère tiède qui le revivifiait, et au milieu de plantes de toute espèce exhalant des parfums et contenant dans leurs calices mille sortes de miellées exquises, il témoigna quelque chose des émotions que dut éprouver Lazare ressuscité au sortir de son froid sépulcre. Il se blottissait dans le calice bizarre d'une orchidée, il plongeait sa trompe dans les pétales d'une rutacée, y buvait à longs traits et reprenait ensuite son vol sonore et raide à travers les arbustes exotiques pour bientôt s'arrêter de nouveau.

Par malheur, au milieu de son enivrement, la guêpe se laissa glisser de la feuille lisse d'une plante aquatique qui surplombait l'aquarium et tomba dans l'eau. Aussitôt un des innombrables poissons rouges qui vivent au milieu de cette eau chauffée à une température excessive qui les tuerait, sans l'habitude qu'ils en ont, et qui ne s'en montrent pas moins gaillards et affamés, s'élança, pour ainsi dire, happa l'insecte et le dévora même avant que ce dernier touchât à la surface liquide.

L'entomologiste se sentit presque ému du triste sort de la guêpe, ce qui ne l'empêcha pas, le soir, de manger toutes vivantes de pauvres huîtres qui n'avaient pas plus mérité de lui servir de dîner que la guêpe ne méritait de servir de déjeuner au poisson rouge. Mais, comme dit Montaigne, « on s'émeut parfois de certaines souffrances dont on est témoin, sans songer qu'on en cause soi-même de semblables à autrui sans y prendre ni garde, ni miséricorde. »

S. Henry Berthoud.

UN SOUVENIR DES BORDS DU RHIN

Dans ce long panorama que déroule le Rhin aux yeux enchantés des promeneurs, le site de Coblentz n'est ni l'un des moins importants ni l'un des moins pittoresques. La ville est située au confluent du grand fleuve avec la Moselle, d'où *Confluentia*, son nom primitif, qui s'est germanisé plus tard en celui de Coblentz.

La vue que nous donnons ici, prise sous une des arches de pierre du vieux pont de la Moselle, laisse voir une partie de la ville vieille, que dominent les clochers de l'église de Saint-Castor; et, au fond, solidement assise sur le large rocher qui lui sert de base, la fameuse forteresse d'Ehrenbreitstein. La première mention qui ait été faite de cette forteresse dans l'histoire, remonte à l'année 633. Cette année-là, le roi Dagobert III en fit présent aux archevêques de Trèves, qui ne cessèrent dès lors d'augmenter ce fort, où, pendant le moyen âge, ils trouvèrent plus d'une fois un abri.

A propos du nouveau pont de Coblentz sur le Rhin, nous nous sommes déjà étendus, dans notre numéro 409, sur l'histoire moderne d'Ehrenbreitstein; nous n'avons donc pas à y revenir. Il nous suffira d'ajouter quelques détails relatifs à l'église de Saint-Castor. C'est la principale de la ville. Elle a été fondée au IXe siècle; incendiée au XIe, elle mit longtemps à sortir de ses ruines. Le chœur d'abord se releva; puis peu à peu la nef, le transept et les voûtes. Celles-ci ne furent achevées qu'en 1498. Elles sont aujourd'hui peintes en bleu et parsemées d'étoiles, tandis que le reste de l'édifice a reçu une couche rose qui rajeunit d'étrange façon ses antiques piliers. La dernière restauration du monument date de 1830. Quant aux souvenirs historiques se rattachant à l'église, on peut rappeler que plusieurs conciles y furent tenus, notamment au Xe siècle, et que saint Bernard y prêcha la croisade. On y montre de belles peintures sur fond d'or, les unes ornant la partie supérieure du chœur, les autres sur le tombeau de l'archevêque Cuno de Falkenstein.

Ces dernières datent du XIVe siècle.

Henri Muller.

CANONNIER

De 1828 à 1834, les galeries du Louvre présentèrent un aspect original. Ce n'étaient que chapeaux pointus, longs cheveux, longues barbes, cheveux ras et vêtements à prétention moyen âge. Tel portrait de Van-Dyck crut avoir devant soi son modèle plutôt que son copiste. Quelques moines espagnols eurent une violente envie de descendre de leurs cadres pour converser avec leurs frères.

Canonnier fréquentait cette bande d'artistes chevelus qui faisaient cause commune avec les littérateurs de 1830. Pendant que les littérateurs traitaient Racine de polisson, Canonnier, à la tête de quelques exaltés, ne parlait de rien moins que d'envoyer aux greniers du Louvre les toiles de David, de Guérin et de Girodet. Un jour, il rencontra, dans la Galerie-Française, M. Mauzaisse, qui se promenait tranquille. Canonnier alla droit à lui :

— M. Mauzaisse, je crois?

— Oui, monsieur, pour vous servir.

— L'auteur de l'*Arabe et son coursier*, si je ne me trompe.

— Précisément, répondit le peintre, flatté de voir un jeune homme si bien au courant de ses œuvres.

Canonnier sauta sur l'honnête M. Mauzaisse en s'écriant :

— Je veux mettre fin à tes jours!

Heureusement, les gardiens arrivèrent à temps pour arracher la proie du peintre féroce.

— Mais, jeune homme, qu'avez-vous? s'écria M. Mauzaisse, quand il vit que son ennemi était tenu solidement par deux gardiens.

— Ce n'est pas à vous, monsieur Mauzaisse, que j'en veux, disait Canonnier.

— Il faudrait faire attention, alors, jeune homme, ces choses-là sont fort désagréables.

— J'en veux à l'auteur de l'*Arabe et son coursier*...

— C'est absolument tout comme.

— J'en veux aux membres de l'Institut. L'homme m'inquiète peu, son pinceau seul m'offusque...

— Jeune homme, dit le membre de l'Institut en s'éloignant, brisez mes pinceaux, je le veux bien; mais n'essayez plus de me briser les membres, à l'avenir.

A la représentation d'*Hernani*, Canonnier eut deux dents brisées; il en montre encore la place avec orgueil.

— Pour un bourgeois, dit-il, il avait la poigne dure.

Dans ce temps-là, il faisait de la peinture *romantique* par excellence; il envoyait, bon an, mal an, au Salon, sept ou huit toiles de toutes les dimensions. Le jury avait l'impudeur de n'en admettre aucune, pas même la plus petite. Ces refus retombaient en malédictions sur les têtes des membres de l'Institut. Les aura-t-on insultés, ces pauvres membres du jury de peinture!

Canonnier priait un de ses amis de lui prêter son atelier pendant le Salon, et il ouvrait une petite exposition particulière. On y voyait généralement des scènes de Faust, de Shakspeare qu'il n'avait jamais lu, des tentations, des sabbats, des danses de morts, des scènes de folie et autres sujets à l'usage de l'école romantique, qui croyait avoir le génie de Delacroix en se servant de ses motifs.

Les quelques personnes assez heureuses qui ont pu être admises à ces exhibitions se souviendront souvent de la peinture romantique de Canonnier. L'homme dont parle Hoffmann, qui croyait exécuter sur un violon sans cordes les fantaisies les plus idéales, peut seul faire comprendre le désordre de cette peinture. C'étaient des flots de couleurs, des empâtements exagérés, des déluges de tons crus, violents, des grattages de palette qui étaient censés représenter un sabbat, une danse des morts, ou Faust, ou Ophélia. La peinture de décors, vue de près, aurait paru de la miniature à côté des toiles de Canonnier.

Les amis riaient tout bas, et lui s'intitulait fièrement la *victime des arts*. Il pensa quelque temps à aller rendre visite à Préault, qu'il appelait son frère d'infortune, par la raison que ce sculpteur était aussi constamment refusé; mais quand il apprit que les journaux s'occupaient beaucoup des statues de Préault, qui avait sérieusement du talent, il abandonna son idée de fraternité, s'emporta contre la vénalité des journalistes qui ne s'occupaient pas de lui, et s'écria fièrement :

— Je ne veux pas descendre à ces moyens. Ce serait traîner l'art dans la boue que d'acheter des éloges.

Quand à *acheter* des éloges, Canonnier l'aurait désiré, que ses désirs seraient restés à l'état de mirage. Les ressources du peintre étaient tellement impalpables et flottantes, qu'aucun de ses intimes n'en avait jamais eu connaissance. Le peu d'argent qu'on aperçut entre les mains de Canonnier provenait d'un ménage de rentiers qui eut le tort de se faire peindre par lui, en famille. Ce tableau de famille consistait à représenter toute la parenté sur une même toile, avec les animaux de la maison, les toilettes du jour des noces, les fauteuils (dont on avait ôté les housses) et les mille objets d'un usage habituel qui devaient être *reconnaissables*. Les rentiers se grattèrent d'abord l'oreille, en recevant le portrait de famille, qui était en effet quelque chose de fabuleusement réjouissant; mais Canonnier lâcha le grand mot : *C'est romantique!* avec un tel sang-froid, que les bourgeois crurent avoir dans leur salon un chef-d'œuvre. Ils payèrent. L'argent fut immédiatement converti en souliers à la poulaine, en dagues, en toquets et en un magnifique pourpoint de velours violet, évidemment inspiré par celui que portait alors un célèbre critique, M. Théophile Gautier.

Comment on vivait en ce temps-là, on l'ignore. On vivait en cénacle. Si, par hasard, un membre touchait quelque somme, cette somme confirmait la vérité du proverbe, fort dilaté, il est vrai : Quand il y en a pour un, il y en a pour dix. Cependant, Canonnier ne tarda pas à se séparer de ses camarades, qui, sous le prétexte de se venger de la société, agissaient souvent à la façon d'une armée triomphante en pays ennemi.

Un matin, Canonnier et ses amis étaient allés à la campagne, sous prétexte d'admirer la nature, mais la véritable raison était que personne n'avait déjeuné. Chacun d'eux espérait bien trouver un jardin *abandonné*; et, dans tout jardin abandonné, il est possible de tromper la faim. Une lieue peut-être après la barrière, on se reposa sur le gazon, non loin d'une ferme. Une poule passa par mégarde devant le pré.

— Une poule! cria l'un d'eux.

— Elle est bien portante.

— Ah! la belle poule!

— On fait du fort bon bouillon avec de la poule, dit Canonnier.

— Excellent pour l'estomac.

— Il y a bien longtemps que j'ai mal à l'estomac, dit un autre qui amenait la question sous un autre point de vue.

— Je voudrais bien manger de cette poule, avança un second plus audacieux.

— Et dire que nous n'avons pas d'argent! s'écria Canonnier.

L'un d'eux, sans pérorer davantage, lançait comme par distraction quelques bribes de pain sec oublié dans sa poche. La poule, qui ne trouvait jusqu'alors dans la poussière que des aliments d'une nature peu substantielle, becquetait le pain avec avidité. Peu à peu la poule avançait. Tout à coup, on entendit un petit cri; la poule avait disparu.

— Tiens, où est-elle? dit candidement Canonnier.

Les amis ne répondirent pas et s'éloignèrent au plus vite. A cette pantomime, Canonnier fit entendre un : Oh! de pudeur, qui l'eût fait acquitter par tous les honnêtes gens. Malgré tout, il suivit ses amis.

— J'ai la chair de poule, disait en chemin le porteur de l'animal, qui avait encore la force de faire des jeux de mots.

— Si pourtant la poule avait chanté! dit Canonnier, pâle de frayeur, en passant près des commis de l'octroi.

Quand on fut arrivé au domicile commun, on décida que l'oiseau serait mangé le lendemain avec solennité. La poule fut enfermée soigneusement dans une armoire. Le lendemain, l'étonnement fut grand, la poule avait pondu.

— Tiens, dit l'un, si nous attendions qu'elle pondît de nouveau, nous pourrions l'accommoder avec sa propre ponte.

— Une poule aux œufs, s'écria Canonnier, ce doit être un mets digne des dieux.

— Combien faut-il d'œufs pour faire un mets digne des dieux?

— Il faut au moins deux œufs par tête.

— Laissons l'infortunée jouir en paix de ses derniers jours de soleil, dit Canonnier; aussi bien, dans l'armoire, sentirait-elle le renfermé.

On laissa la poule folâtrer à l'aise dans l'atelier; cependant, quelques jours avant sa mort, Canonnier entreprit de la faire *poser*, prétendant que la nature était très-difficile et très-coûteuse à se procurer. La malheureuse poule servit de modèle. On ne vit plus alors, accrochées au mur de l'atelier, que des études de poule au crayon, à l'aquarelle, au pastel, à l'huile. Le matin du festin arriva enfin. La poule se promenait pour la dernière fois, lorsque deux maigres chats, gris et allongés, attirés par leur instinct carnassier, entrèrent par la porte entre-bâillée, se précipitèrent sur le faible volatile et l'étranglèrent. Canonnier, qui était là, vit le danger; d'un bond il ferme la porte, arrache le cadavre de la gueule des chats, puis, prenant un énorme bâton, il les assomme.

Ce fut un repas splendide que celui-là! — Les deux chats y figuraient et y faisaient fort bonne mine, dit-on. Mais le lendemain, au grand étonnement de tous, Canonnier déclara qu'il quittait le cénacle.

— J'ai trop de remords, s'écria-t-il; le triste sort de ces malheureux animaux m'a ouvert les yeux. Je les ai tués, j'étais dans mon droit, ils attentaient à notre propriété... Mais nous-mêmes n'avons-nous pas le même crime à nous reprocher? les mânes de cette poule ne crient-ils pas vengeance?

— Allons, Canonnier, tu es trop vertueux. La société ne nous doit-elle pas compte de la misérable existence qu'elle nous impose!

Malgré toutes ces belles raisons, Canonnier partit et ne voulut plus revoir ses complices. Il y a douze ans de cela, et le peintre a tenu parole. Il a renoncé au romantisme, et il est revenu à une peinture plus raisonnable. Les galeries du Louvre ont bien changé d'aspect aussi : maintenant, chez le peintre, la misère est la base fondamentale du costume. Plus de costumes du moyen âge, plus de chapeaux pointus et presque plus de cheveux longs. Les rapins excentriques n'existent que dans les vaudevilles. On ne voit aujourd'hui au Louvre que chapeaux hors d'âge, pantalons et habits accommodés à l'huile, et souliers qui font trembler leur propriétaire à la moindre pluie. Ou bien on remarque des peintres qui ont des habits honnêtes et des tenues d'employés à douze cents francs; ceux-là sont les heureux copistes du gouvernement.

Canonnier ne jouit pas de ce privilége. Il est le plus mal vêtu de tous. Il est pâle, long et maigre. Sa redingote, qu'il protége continuellement par des bouts de manche, ne tient qu'à un cheveu. Il n'en est pas plus fier.

Depuis qu'il est revenu aux saines doctrines, il a passé deux ans à copier *l'Intérieur de cuisine* de feu Drolling, ce tableau que les Anglais achèteraient un million. Et il aurait fallu le voir, tenant d'une main la palette de verre, — lui seul a une palette de verre, — clignant de l'œil pour savourer avec plus de béatitude les moindres détails de ce tableau, s'éloignant, avançant, reculant, brandissant son appuie-mains, et revenant poser avec adresse un ton cherché pendant deux heures. Tout le monde ne comprendra pas ces jouissances inconnues aux profanes.

Donc, après deux ans de travaux infinis, la copie était terminée. C'était vraiment une seconde édition du *chef-d'œuvre* de Drolling. Seulement les détails étaient un peu plus accusés que dans l'original; la lumière plus vivace, les contours plus saillants, pour tout dire la copie était trop consciencieuse. Canonnier la porta chez un marchand du quai Voltaire qui lui en offrit dix francs.

DIX FRANCS! deux ans de travail! Il y avait de quoi en perdre la tête. Cependant, il alla trouver un commissaire-priseur, qui lui promit de placer avantageusement [illegible]. En effet, on le vendit, à l'hôtel Bullion, 7 francs 50 centimes.

Le cadre coûtait	3 fr.	»
Les frais de vente	»	75
Total. . . .	3	75

Après maintes soustractions, Canonnier comprit que deux ans de travail ne lui avaient rapporté que 3 fr. 75 centimes. Comme il avait de l'énergie, de la volonté et du courage, il rêva longuement et comprit que les saines doctrines ne le mèneraient à rien. Et il essaya d'un nouveau mode de peinture.

Depuis six mois je n'étais pas entré au Louvre. Je reconnus bien vite Canonnier, qui copiait une allégorie de Rubens. Près de lui un visiteur, indiscret comme tous les visiteurs, regardait alternativement le tableau et la copie du peintre. Mais, évidemment, quelque chose le surprenait. Il nettoyait son binocle, examinait les tableaux des deux côtés de la galerie et semblait plein d'inquiétude; enfin, poussé par le démon de la curiosité :

— Pardon, monsieur, dit-il au peintre.

— Hein? hurla Canonnier, d'une voix à démolir le Louvre. — Cette plaisanterie est habituelle à tous les rapins, qui prétendent par là *faire une charge à un bourgeois*.

— Monsieur, votre tableau me paraît fort bien exécuté, mais je regarde de tous côtés, et je ne vois pas ce que vous copiez... Aurai-je l'indiscrétion de vous en demander l'explication?

Canonnier, flatté dans son amour-propre, voulut donner suite à la conversation, et il répondit en se levant et en prenant ses airs importants :

— Monsieur, il y a quinze ans et plus que je travaille au Louvre; j'ai copié ce qu'il y a de plus fort, et j'imagine avoir trouvé quelque chose de nouveau dans les arts.

— Très-bien, monsieur, j'y suis parfaitement.

— Mon but est de fondre les écoles en une seule, de marier la ligne et la couleur.

LE FANAL, d'après une aquarelle de M. J. [illegible]

Le visiteur fit un signe approbateur.

— Je vais vous simplifier mon système et vous le faire toucher du bout du doigt. Raphaël et Rubens sont deux peintres qui suivent un chemin opposé, n'est-il pas vrai?

Le curieux secoua la tête.

— Deux lignes perpendiculaires peuvent-elles se rencontrer? continua Canonnier en faisant les signes télégraphiques les plus variés avec son appuie-mains. Non. Eh bien! avec mon système, les deux lignes perpendiculaires se rencontrent. Raphaël et Rubens, les deux perpendiculaires, suivront désormais la même route... Vous comprenez bien?

Le visiteur fit un signe approbatif qui prouvait que les discours du peintre, qu'il prenait pour un homme fort, du reste, lui étaient plus difficiles à comprendre que du mantchou.

— Ne vous étonnez pas de ne pas avoir reconnu mes modèles. Je prends des fragments partout, à l'école française, à l'école italienne, à l'école espagnole, à l'école flamande. Voici le buste de Raphaël, copié d'après son portrait, ombragé par des arbres de Ruysdaël; au premier plan, ces enfants assis sur un lion, sont de Rubens. Là, un faune du Corrége : à terre, des coquillages de la nature morte de Castiglione; des fleurs de Van Huysum, et dans le fond, un palais de Claude Lorrain.

Je crus un moment que Canonnier plaisantait; mais il parlait avec feu, et il avait exécuté de très-bonne foi cet infâme mélange, une olla podrida de peintres. Il continuait toujours.

— Ceux qui appelleraient cela une copie, sont des ignorants, monsieur. C'est de la belle et bonne composition.

— Très-bien, monsieur, dit en s'éloignant le curieux, tout abasourdi.

— Il n'est pas fou, me dit un de mes amis à qui je parlais de l'extraordinaire tableau de Canonnier, mais il n'en vaut guère mieux.

— C'est la misère qui a troublé ses idées?

— Pas du tout. Il a trouvé depuis dix ans une petite gargotte où il mange. Cette gargotte est tenue par une femme de quarante ans qui le regarde comme un génie...

— Sais-tu quel âge il a?

— Canonnier a trente-sept ans. Il a été jeune comme nous; on lui trouvait de l'esprit. Hélas! l'esprit des rapins... la triste chose! Il n'a pu faire son trou; il y en a bien d'autres; et ils sont plus à plaindre qu'un cheval de fiacre, ceux-là qu'on appelle : les vieux rapins.

CHAMPFLEURY.

LE FANAL

Quelle conception plus simple et plus forte à la fois! Un seul personnage suffit à nous émouvoir dans ce petit drame qui a pour théâtre une plage désolée qu'éclaire seule la lueur vacillante d'une torche.

L'héroïne est une gracieuse jeune fille, presque une enfant qu'à son costume, — la jaquette, le jupon rayé et les bas bleus, — nous pouvons supposer quelque pêcheuse de la côte normande. Elle est venue pâle, tremblante, à travers l'ombre et les rafales d'une nuit orageuse, jusqu'à ce rocher contre lequel nous la voyons appuyée, tâchant de percer des yeux l'obscurité, tandis qu'elle soutient d'une main ferme au-dessus de sa tête le fanal qui doit ramener vers elle quelque être bien impatiemment attendu.

L'œil se perd dans [illegible] fixe et [illegible] le [illegible]. Pour qui [illegible]-elle? Est-ce pour un père, pour un frère, ou pour un amant que la nuit et l'orage auraient surpris en mer? Mais qu'importe celui pour lequel son regard interroge l'horizon muet! C'est assez que son anxiété nous gagne un moment pour faire l'éloge du peintre.

P. DICK.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE [illegible], *administrateur de l'Univers* illustré.

ÉMILE [illegible]

[illegible]

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.



PRIX DE L'ABONNEMENT.
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM
Un an . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois	4 fr. 50	» — 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 510.
Samedi 10 Février 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE.

CHRONIQUE

Un dîner de collége. — Bourbons et Bonapartes. — Les élèves Casimir [illegible], Édouard Fournier, Hector de Saint-Maur et Prosper Delamare. — Le chansonnier La Bédollière. — Ce que c'est que la vraie camaraderie. — Où le chroniqueur rêve de tutoyer un académicien. — Le jacobinisme à la mode. — Un cadeau de jour de l'an. — Robespierre et M. Manique. — Maillard le septembriseur; ses historiographes MM. Sorel et Claretie. — La suite des *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*. — M. Prud'homme en robe de chambre. — On demande les *Confessions* du docteur Véron. — Paris devenu corps de ballet. — La *lionne* de la saison. — Les travestissements du carnaval. — Bouffes-Parisiens reprise d'*Orphée aux enfers* : les artistes. — Un astre qui se lève. — Nouvelles théâtrales : l'opéra de Verdi, le *Baron d'Estrigaud*, à l'Odéon, démission de Mme Judith, entrée de Febvre à la Comédie-Française.

—

[illegible]

Tous Bourbons et Bonapartes, jouant de la fourchette, « humant le piot et nous escrimant des badigoinces. » Puissance des souvenirs du collége! Il semblait que, pour déchirer les biftecks de la compagnie Péreire, les

OUVERTURE DU PARLEMENT BRITANNIQUE PAR S. M. LA REINE VICTORIA; dessin de notre correspondant. — Voir le Bulletin

anciens d'entre nous eussent retrouvé leurs dents et leur estomac de la quinzième année. Il faut dire aussi que huit heures étaient sonnées lorsqu'on s'est mis à table, ce qui n'a pas nui non plus à l'entrain des mâchoires. A-t-on bien dîné? peu importe. A coup sûr on a dîné joyeusement: j'en atteste les éclats de rire qui couvraient le cliquetis des verres.— Se moque qui voudra de ces agapes de famille! Où trouverez-vous ailleurs cette franche camaraderie née des souvenirs de l'enfance, cette égalité, fruit de l'éducation en commun, devant laquelle disparaissent les classifications sociales de position et de fortune, où les seules distinctions sont celles qui existent entre les grands et les petits, les anciens et les nouveaux, les cancres et les forts en thème? La camaraderie de collège, conservons-la précieusement: car, si elle n'est pas encore l'amitié, elle en est au moins le grand chemin.

Ils étaient là confondus pêle-mêle, se rappelant leurs jeux et leurs gamineries d'autrefois, les collégiens de Bourbon et les lycéens de Bonaparte, hommes d'État, financiers, négociants, employés, diplomates, militaires, magistrats, avocats, vaudevillistes, hommes de lettres, et parmi ceux-ci je cite au hasard: Legouvé de l'Académie française; Guillaume Guizot, le jeune et brillant professeur; Labiche, le Lesage de ce temps-ci; Alphonse Brot, un fonctionnaire aimable doublé d'un romancier populaire; Kaempfen, l'auteur de la *Tasse à Thé*; Norbert Billiart, l'Atlas du *Monde judiciaire*, Édouard Fournier, le littérateur encyclopédique, l'auteur applaudi à la Comédie-Française, le critique apprécié par des milliers de lecteurs; Hector de Saint-Maur, un vrai poëte, qui a traduit en beaux vers les Psaumes et le Livre de Job; Émile Legrand, l'infatigable *reporter* judiciaire des *Débats*. Voilà pour la littérature, et si je m'abstiens de citer les illustrations de la politique et du barreau, c'est que la liste en serait trop longue.

Il est d'usage que le président du banquet s'exécute au dessert de quelques paroles bien senties: c'est une tâche plus difficile qu'on ne pense. L'élève Casimir Perier, à qui elle incombait cette année, s'en est acquitté à merveille. Pas de pose, pas de prétention aux effets de tribune: une courte allocution aussi bien dite que bien pensée, quelques phrases simples, bien venues, qui respirent la sympathie et qui la communiquent: — un vrai discours de dîner.

Succès également pour l'élève Édouard Fournier, pour les vers charmants qu'il a consacrés à la mémoire de ce pauvre Dumanoir, un ancien Bourbon que la mort nous enlevait il y a quelques mois. Sous leur forme légère — la seule qui convenait à la circonstance où ils étaient prononcés — on sentait percer de temps à autre *una furtiva lagrima*. Des traits heureux et délicats ont provoqué à plusieurs reprises les murmures flatteurs de l'auditoire: celui-ci entre autres que j'ai retenu au passage; c'était, dit Édouard Fournier de Dumanoir, un écrivain

[illegible]
Qui travaillait avec Bayard.

D'autres vers d'Hector de Saint-Maur, pleins d'ampleur, de brio et de coloris, ont succédé à ceux d'Édouard Fournier; puis est venue une chanson spirituelle de Prosper Delamarre, sur la *Rhétorique*. Mais faut-il le dire? la fête cette fois n'a pas été complète. On regrettait La Bédollière, le chansonnier habituel du banquet, qui ne se contentait pas de réciter ses couplets, mais qui les chantait — avec quelle verve et quel entrain, demandez-le à Labiche. Éloigné par un deuil de famille, c'est la première fois qu'il manquait à l'appel. Vous ignorez peut-être que La Bédollière improvise une chanson avec la même facilité qu'un premier Paris, et ces couplets qu'il laisse tomber de sa plume sont pour la plupart de petits chefs-d'œuvre d'esprit et d'ingéniosité. Ceux qu'il a composés sur les Bourbons et les Bonapartes ne dépareraient certainement pas le recueil de Desaugiers: qu'on me permette d'en citer deux sur les cinq dont se compose la chanson:

[illegible]
Tous se retrouvant en chemin
Pleins d'une ardeur qui les allége,
Accourent se donner la main.
[illegible]
[illegible]
Qu'ils aient blanchi sous les bannières
[illegible]

Chers confrères, à cette fête
J'ai voulu payer mon tribut
[illegible]
Excusez-moi, c'est un début
Aucune muse, ce me semble,
Fût-elle inégale en ses bonds,
[illegible]
Les Bonaparte et les Bourbons.

Au sortir du Grand-Hôtel, j'entrai au bal de l'Opéra.

La première figure de connaissance que je rencontrai fut un ancien camarade de collége.

— Il me semble, lui dis-je, que je ne t'ai pas vu ce soir à notre banquet annuel.

— Quel banquet?

— Notre banquet annuel, des Bourbons et des Bonapartes.

— Certainement non, je n'y étais pas: j'y suis allé une fois et l'on ne m'y repincera plus.

— Et la raison, je te prie?

— D'abord on y dîne mal

— Mais ce n'est pas pour dîner que l'on vient.

— Pourquoi, alors?

— Pour rencontrer des camarades.

— Des camarades, tu coupes encore dans ce pont-là, toi? Mon camarade, ce monsieur qui me dit *vous* et qui hésite à me donner sa main quand je lui tends la mienne, à côté de qui j'aurais dîné aujourd'hui et qui demain ne me reconnaîtrait pas dans la rue, allons donc!

— Si l'on n'a pas été de la même classe!

— En ce cas, [illegible] de classe et non pas de collége; mais finissons-en avec cette balançoire de la camaraderie. Veux-tu que je te dise? Votre banquet de camarades ne sera une vérité que du jour où tout le monde s'y tutoiera, et ce jour-là je serai des vôtres.

— Comme tu y vas!

— Je suis logique.

— Ainsi, par exemple, M. Legouvé, tu t'en irais carrément le tutoyer?

— Carrément: ce me serait doux.

— Tu ne songes pas qu'il est ton ancien de dix ans?

— Est-ce qu'au collége les petits ne tutoyaient pas les grands?

— Tu es fou.

— Tu es naïf.

La conversation en était là quand un domino vint l'interrompre en prenant le bras de mon ancien camarade.

Mais j'avoue qu'elle m'a fait rêver.

Je serais si heureux de pouvoir, au banquet de l'année prochaine, tutoyer M. Legouvé!

Il faudra que je consulte là-dessus notre président Sibire.

~~~ Depuis quelque temps, la Révolution française est à l'ordre du jour. Le jacobinisme en particulier est redevenu à la mode. Un éditeur annonce qu'il va réimprimer les œuvres de Robespierre, de Marat, d'Hébert et de Saint-Just. Il paraît que le besoin s'en faisait sentir. On espère que la publication sera terminée pour les étrennes de l'année prochaine. Reliée en peau humaine avec des gardes en moire blanche, ce sera un délicieux cadeau de jour de l'an.

Quoi qu'on fasse, la réhabilitation de Robespierre souffrira toujours quelque difficulté. Ses œuvres pratiques nuiront toujours à ses œuvres écrites. Je sais bien qu'on ne l'a pas laissé finir, comme disait le portier Manique dans *Monsieur Cagnard*; c'est dommage, mais le mal est fait et je n'y vois pas de remède.

Notre collaborateur, Maître Guerin, vous parlait l'autre jour d'un travail auquel était en train de se livrer M. Claretie sur Maillard, le fameux septembriseur. Déjà, il y a trois ans, un avocat à la Cour de Paris, M. Alexandre Sorel, a consacré à ce personnage une brochure de cinquante-quatre pages. En conscience, c'est encore plus qu'il ne mérite. D'après les documents que M. Sorel nous met sous les yeux, Maillard nous apparaît comme un agent d'affaires véreux, ne reculant pas, à l'occasion, devant l'escroquerie et l'abus de confiance. Un fait certain, c'est qu'il n'a pas été huissier, mais seulement clerc dans l'étude de son frère. Le besoin, la vanité, l'ambition l'avaient jeté dans les rangs de la Révolution, où d'ailleurs il ne joua jamais que les rôles secondaires d'entraîneur de la canaille ou de policier en sous-ordre. C'est à ce dernier titre qu'on le voit chargé, en 1793, par le comité de sûreté générale, d'organiser une escouade d'agents ayant mission de découvrir et de dénoncer les personnes suspectes de menées contre-révolutionnaires. Ces agents, au nombre d'une soixantaine, furent autant de bandits qui, au moyen d'arrestations arbitraires, ne s'occupèrent que de faire main basse sur les valeurs appartenant aux individus arrêtés et dont leur chef, cela va sans dire, se garda bien de rendre compte.

Reste à examiner la part que Maillard a prise aux massacres de septembre. Moins sanguinaire par tempérament que par circonstance, il profita, paraît-il, de son autorité momentanée pour régulariser l'assassinat et restreindre ainsi le nombre des victimes. Sur six femmes détenues à l'Abbaye et qui comparurent devant lui, il n'en fut pas une dont on ait eu à déplorer la mort. C'est là un fait qui doit être compté à la décharge de sa mémoire. « L'histoire, dit M. Sorel, a le droit de le juger sévèrement, et, moins que personne, nous chercherons à excuser sa conduite: il s'est associé en effet à des actes tellement odieux que rien ne peut les atténuer. Mais tout en exprimant l'horreur profonde que nous font éprouver les massacres de septembre, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que, sans cette espèce de tribunal, organisé et présidé par Maillard à l'Abbaye, les victimes eussent été beaucoup plus nombreuses; pas un détenu, peut-être, n'eût échappé à la rage des massacreurs. Aussi, pour résumer, en une seule phrase, notre opinion sur Maillard, nous dirons: Il a fait beaucoup de mal, il eût pu en faire davantage. »

Nous verrons si ce jugement sera ratifié par M. Claretie.

~~~ Parlez-moi des *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, dont M. Véron nous donne la suite dans le *Constitutionnel*. A la bonne heure, voilà une lecture qui n'a rien de capiteux. La manière du docteur n'est pas tout à fait celle de Saint-Simon; mais un bourgeois ne parle pas comme un grand seigneur. Si je voulais pousser jusqu'à l'épigramme, je dirais que c'est du Prudhomme familier et en robe de chambre. Le style, coulant et légèrement banal, a le mérite de laisser transparaître la physionomie du docteur, mélange de vanité et de bonhomie, d'importance bourgeoise et de naïveté bienveillante. Cela se laisse lire après tout. A côté de bavardages puérils et de détails de ménage on rencontre çà et là des anecdotes curieuses qui seront un jour des matériaux pour l'histoire. Mais quel autre succès aurait eu le docteur si à ses *Mémoires*, il eût bien voulu joindre ses *Confessions!*

~~~ Vous dirai-je que tout Paris est en danse, qu'il tourne sur l'orteil comme un corps de ballet? Vous le savez mieux que moi, et ma chronique ne s'essoufflera pas à courir du bal des Tuileries à ceux des sept Ministères, du bal de l'hôtel de ville à celui des *gens de maison*, du bal de l'ambassadeur d'Haïti à celui des artistes dramatiques. N'attendez pas de moi non plus que je vous décrive les toilettes à sensation, les costumes audacieux, les travestissements excentriques qui se sont produits ces derniers jours à l'ombre du carnaval. Ce numéro tout entier n'y suffirait pas. Rien que pour donner un léger aperçu de ceux de M[me] la princesse Rimski Korsakoff, qui est décidément la *lionne* de la saison, il me faudrait demander à mes collaborateurs un crédit de deux colonnes, qu'ils me refuseraient certainement. Et puis vous avouerai-je mon incompétence en ces matières? Je pourrais bien vous apprendre à la rigueur qu'au dernier bal de M[me] X..., M[me] A... était déguisée en *Illusion perdue*, M[me] B... en *Frégate cuirassée*, M[me] C... en *Mer de glace*, M[me] D... en *Agneau sans tache*, M[me] E... en *Terre promise*; mais les détails, depuis la traîne jusqu'au corsage, depuis les bottines jusqu'à la coiffure, comment m'en tirerais-je? Théophile Gautier, le grand peintre, doublé de Worth, le grand couturier, y réussirait à peine. Aujourd'hui, plus que jamais, je sens combien mon éducation a été négligée sous le rapport de la science des chiffons. Encore s'il existait un *Dictionnaire du mundus muliebris*, comme il y a un *Dictionnaire de la langue verte!* C'est une lacune à combler. Je la signale à M[me] Alice de Savigny.

~~~ Il est des pièces dont le succès est inépuisable. *Orphée aux enfers* est de celles-là. Les Bouffes-Parisiens finissent toujours par y revenir, comme les Variétés à la *Belle-Hélène*, comme la Porte-Saint-Martin au *Pied de mouton* et à la *Biche au bois*. Les moralistes se plaignent et accusent les directeurs: c'est à tort; le seul coupable ici, s'il y en a un, c'est le public. Les directions théâtrales ne lui servent jamais que ce qu'il demande. Est-on bien sûr d'ailleurs que ce qu'on est convenu d'appeler *le* public ait jamais existé? *Un* public à la bonne heure. Rappelez-vous ce que disait du cœur humain Alfred de Musset.

[illegible]

et vous comprendrez qu'il en est ainsi du public. Chaque théâtre a le sien. Celui de la Patti n'est pas le même que celui de Thérésa, et il y a, j'imagine, une différence entre les spectateurs qui viennent chaque soir applaudir la belle œuvre de M. Ponsard et ceux qui se pâment d'aise aux *cascades* des farceurs du Palais-Royal.

Tout autre aussi est le public des Bouffes-Parisiens et celui qui hante les *bouis-bouis* du boulevard, la salle Déjazet, par exemple. Le genre est le même, je le veux bien; mais il y a des degrés à tout, comme disait certain président de la Cour de Rouen, et pour ne parler que de la musique, M. Déjazet lui-même sera le premier à convenir que, de celle d'Offenbach à la sienne, il n'y a pas moins de distance que de l'archet de Vieuxtemps à celui d'un ménétrier de village.

C'est vraiment un chef-d'œuvre que cette partition d'*Orphée aux enfers*. Quelle variété, quelle richesse de mélodies bouffonnes ou délicates, quelle ampleur, quelle verve et quel diable au corps! Pas une note n'a vieilli, malgré cette popularité qui, bien plus vite que le temps, déflore et vieillit les œuvres musicales. Le tout Paris des premières représentations était là—en grand uniforme, comme dit M[me] de Léry,— partageant ses bravos entre le compositeur, les artistes et la direction dont les soins intelligents ont su donner à cette reprise tout l'attrait des premiers jours. L'exécution actuelle égale certainement, si elle ne lui est supérieure, celle de la création. Outre Léonce, Désiré et Tayau, ces maîtres de la charge échevelée et de la fantaisie dans le grotesque, nous avons retrouvé M[lles] Tautin et Tostée, la Junon et l'Eurydice d'autrefois. Tacova remplace Bache et ne le fait pas regretter. Dans les autres rôles, c'est M[lle] Thérie, l'ancienne pensionnaire du Théâtre-Français, jolie à miracle sous la tunique blanche de l'opinion publique, c'est M[lle] Garait qui porte, sans qu'on puisse la taxer de témérité, la ceinture de Vénus; — qui encore? M[lle] Gervais, une échappée des Variétés, M[lle] Géraldine, une célébrité chantante du boulevard, M[lle] Simon, une danseuse piquante que les Bouffes ont enlevée à l'Opéra. A toutes le public a fait fête, et surtout à M[lle] Tautin qui lance, avec une crânerie superbe, ses couplets d'*Evohé* et détache son coup de pied, dans la bacchanale de la fin, de façon à rendre jalouse M[lle] Simon elle-même. Mais l'événement de la soirée a été l'apparition, dans le petit rôle de Minerve, d'une jeune et toute séduisante Italienne qui, ce soir-là, montait pour la première fois sur les planches. Sa grâce et sa beauté lui avaient déjà conquis les sympathies de la salle lorsqu'elle s'est avancée, timide et tremblante, pour chanter son couplet. Figurez-vous la voix la plus charmante du monde conduite avec toute l'habileté d'une véritable artiste. Le public en masse a crié *bis*, et M[lle] Joséfa Valenti a recommencé au bruit des applaudissements les plus enthousiastes. Retenez bien ce nom-là, Joséfa Valenti, et ne vous étonnez pas si vous le lisez un jour sur l'affiche du théâtre voisin.

~~~ Quelques nouvelles théâtrales en attendant le compte rendu de *Fior d'Aliza* et de *Barbe bleue*, les deux grandes pièces que viennent de nous donner l'Opéra-Comique et les Variétés.

Verdi a terminé deux actes de l'opéra qui doit passer après *Don Juan* et inaugurer la saison d'automne sur notre première scène lyrique.

Le baron d'Estrigaud, de M. Émile Augier, émigre décidément à l'Odéon. Entre *le Lion amoureux* dont le succès promet de se prolonger pendant plusieurs mois et la pièce nouvelle de M. Vacquerie qui doit entrer en répétition au mois
~~~

de septembre prochain, la Comédie-Française ne pouvait offrir à l'auteur de *Maître Guérin* que les jours caniculaires, et l'offre, on en conviendra, n'avait rien de séduisant. Mais M. Augier a déjà une autre comédie sur le chantier, et c'est très-probablement l'ouvrage qui succédera à celui de M. Vacquerie. Pour recevoir son nouvel hôte, M. de la Rounat a fait les choses en grand seigneur. A défaut de Got que ses camarades ont refusé de prêter à l'Odéon, il a engagé Paulin Ménier. Les deux personnages féminins, que devaient représenter Mmes Arnould-Plessy et Favart, auront pour interprètes Mmes Doche et Thuillier : — en somme une belle distribution, digne en tous points du second théâtre français.

L'incompatibilité d'humeur qui existait depuis assez longtemps entre la Comédie-Française et l'une de ses principales sociétaires a fini, assure-t-on, par amener entre elles un divorce definitif. Sur la demande que lui a adressée Mme Judith, M. le ministre de la maison de l'Empereur lui a signé son *exeat*. L'un et l'autre ont agi très-sagement. Dans ces dernières années, Mme Judith avait vu peu à peu fuir devant elle les rôles de son emploi et son étoile s'éclipser complétement devant celle de Mlle Favart. Mais son talent n'est pas perdu pour le public et il nous sera donné sans doute de la revoir encore — comme Brindeau et Beauvallet — sur une de nos scènes parisiennes.

Pendant que Mme Judith sort, par une porte, de la Comédie-Française, M. Febvre y entre par l'autre. Excellente mesure sur laquelle la critique sera également unanime à féliciter M. Thierry. Les fermes qualités de Febvre, sa distinction, sa vive intelligence, son jeu mordant et incisif qui confine à la fois à la comédie et au drame, ses études premières enfin, le désignaient tout naturellement au choix dont il vient d'être l'objet. Qu'on n'oublie pas qu'il a fait à l'Odéon, dans le commerce du grand répertoire, son stage de comédien. Avec lui le Théâtre-Français aura désormais sa gamme complète de jeunes premiers et de premiers rôles. — Et quelle bonne fortune pour les auteurs qui pourront en jouer !

GEROME.

BULLETIN

La session du Parlement anglais a commencé le 1er février. M. Denison a été nommé président (*speaker*) de la Chambre des communes. Après la formalité de la prestation du serment, les deux Chambres se sont ajournées jusqu'au mardi 6, jour de la lecture du discours de la reine.

Notre correspondant de Londres nous envoie un dessin représentant la solennité de l'ouverture des Chambres au palais de Westminster. Les Anglais conservent pieusement les souvenirs historiques : les carrosses de gala semblent être un héritage des siècles passés, et l'on croirait que les valets qui les escortent au milieu des horse-guards, sont entrés au service sous Henri VIII. Toques de velours, hoquetons à crevés, fraises gaudronnées et hallebardes, tout est réuni pour compléter l'illusion.

Les proportions toujours croissantes de la perte du bétail inquiètent sérieusement l'Angleterre. Dans les premières semaines de 1866, l'augmentation du nombre des bêtes atteintes a été d'environ mille par semaine, et l'accroissement a été correspondant dans les pertes. On interroge vainement la science pour en obtenir un remède, et on voudrait trouver avant tout, dans l'administration, un moyen d'arrêter la propagation. Sir George Gray a reçu deux députations, l'une du Lincolnshire, l'autre du Radnorshire, venant encore prier le gouvernement de se mettre à la tête d'une assurance contre la maladie et ses résultats. On ne connaît pas encore la réponse de sir George Gray, mais de tous côtés on demande que le gouvernement intervienne s'il ne veut pas voir périr tout le bétail du Royaume-Uni. « A moins d'une mesure décisive et urgente, dit un journal, tout le bétail du royaume sera perdu. »

L'*Annuaire pontifical* pour l'an 1866 vient de paraître à Rome. Il contient les noms de tous les cardinaux avec leurs charges ou dignités, de tous les archevêques et evêques du monde catholique, et de toutes les personnes qui appartiennent à la cour pontificale ou qui se trouvent à la direction des affaires ecclésiastiques et temporelles du saint-siége. Il résulte de cet annuaire que, dans tout le monde catholique, il existe douze patriarcats, cent cinquante-quatre archevêchés et six cent quatre-vingt-neuf évêchés : ce qui forme un total de huit cent cinquante-cinq. De ces siéges, sont vacants : trois patriarcats, quatorze archevêchés et cent dix évêchés.

Le nombre des siéges occupés s'élève à sept cent vingt-huit, auxquels il faut ajouter deux cent vingt-cinq archevêques et évêques *in partibus infidelium;* de sorte que la totalité des prelats de la hiérarchie ecclésiastique de la catholicité s'élève à neuf cent soixante trois. Il existe, en outre, cent et un vicariats apostoliques, deux délégations et vingt et une préfectures pour les missions.

Le roi et la reine de Belgique ont commencé à se montrer en public, la première période du deuil de Léopold Ier étant écoulée. Chaque jour ils parcourent les boulevards à cheval, Léopold II en paletot, Marie-Henriette en amazone. Il n'y a eu d'autre réception à la cour jusqu'ici que pour les ministres étrangers qui ont dû présenter les lettres qui les confirment dans leurs fonctions auprès du nouveau roi.

Notre collaborateur, M. S. Henry Berthoud, vient de faire paraître la cinquième année de ses *Petites chroniques de la science*.

Ce volume est l'histoire de tous les événements scientifiques de l'année qui vient de s'écouler, histoire écrite exclusivement pour les gens du monde, et racontée comme on la raconterait dans un salon. L'auteur évite avec un soin et un bonheur extrêmes tous les mots techniques et scientifiques. Si, par hasard, il se trouve forcé d'en employer un, il le traduit aussitôt et le rend ainsi abordable et humain. Il possède en outre l'art de rattacher aux questions les plus sérieuses des anecdotes et des faits curieux, et d'en tirer des déductions piquantes. Ces moyens charmants ne nuisent en rien, du reste, à l'exactitude des faits qu'il expose, et le savant le plus sérieux et le plus exigeant ne saurait y rencontrer une erreur ou une lacune.

La *Revue des Autographes* contient la curieuse description suivante d'une fête scolaire allemande à la grecque :

Il y a eu dernièrement à Heidelberg une fête qui certainement eût ravi Mme Dacier. On sait que la savante femme avait une telle passion pour le grec, qu'elle voulut que son repas de noce fût inauguré par un brouet noir, qu'on manipula à la diable, d'après les auteurs, et qui faillit empoisonner toute la société.

Quatre cents philologues allemands, non moins fanatiques, viennent de célébrer dans la vieille cité universitaire des fêtes exclusivement helléniques, moins le brouet classique, qui était avantageusement remplacé par la choucroute et le jambon des barbares.

Des jeunes gens du lycée, vêtus à la grecque, se sont livrés à des exercices de tactique grecque et macedonienne, ont dansé la pyrrhique et lutté entre eux, après s'être lancé des défis dans la langue d'Homère, des gros mots de l'âge héroïque, le tout aux accords d'une marche tyrtéenne chantée en dorien.

Il y eut ensuite tir à la catapulte et à la baliste, sous la direction du commandant d'artillerie Deimling. Ces engins de guerre avaient été, s'il vous plaît, exécutés par les ordres du ministre de la guerre, qui a, paraît-il, quelque loisir, et qui n'est point satisfait des résultats du canon rayé. Heureux ministre! heureux lycéens! heureux philologues!

La reine d'Angleterre a conféré le titre de baronnet au professeur Simpson, son médecin en Écosse, et dont le nom se rattache à la découverte des propriétés du chloroforme. Le même honneur doit, dit-on, être accordé au docteur Corrigan, médecin de Sa Majesté en Irlande, ancien président du collége des medecins et de la société zoologique irlandaise. Le docteur Corrigan est catholique.

Il y a encore dans les Indes des veuves qui se brûlent pour ne pas survivre à leurs maris. Un sacrifice de ce genre s'est accompli dans un village situé à vingt-cinq milles d'Allahabad. C'est une veuve de barbier qui a donné cette preuve de dévouement.

Après la mort de son mari, elle déclara qu'elle ne voulait pas lui survivre et qu'elle se conformerait aux prescriptions de la loi de Brahma; elle résista à toutes les observations de ses amis et de ses parents, et fit elever un bûcher sur lequel elle s'assit en tenant le corps de son mari sur ses genoux. Elle avait fait auparavant imprégner ses vêtements et ses cheveux d'une substance inflammable appelée *ghée*. Des fagots furent dressés derrière son dos et à ses côtes jusqu'à hauteur de la ceinture.

La veuve conserva pendant les préparatifs l'attitude la plus calme. Elle donna elle-même l'ordre de mettre le feu aux fagots. Les flammes l'entamaient déjà qu'elle s'entretenait encore avec les nombreux spectateurs; elle ne poussa pas un cri ni un gémissement, lorsque la fumée fit disparaître aux yeux de tous la victime, qui dut être asphyxiée en quelques secondes.

TH. DE LANGEAC.

LE PRINCE KONG

On nous envoie de Canton une curieuse peinture chinoise : c'est le portrait du prince Kong qui, depuis notre héroïque campagne de Pékin, est investi de la suprême dignité de régent du Céleste-Empire. Le prince Yih-Sin-Kong, connu aussi, en Chine, sous le nom de Kong-Tchin-Wan-Tsou, est l'oncle du jeune empereur, et n'a guère que vingt-cinq ans. Sa physionomie est vive et intelligente.

En juillet 1860, à la mort de l'empereur Hien-Foung, il prit le titre de régent, mais il eut à lutter contre le vieux parti chinois, qui avait dominé et perdu le souverain précédent.

Songeant aussitôt à arrêter les progrès de l'insurrection des Taipings, le prince accueillit avec empressement le secours des forces anglo-françaises restées en Chine pour assurer l'exécution du traité de Pékin et protéger nos établissements naissants; il mettait en même temps à la disposition des souverains alliés ses meilleurs soldats et toutes les ressources dont il pouvait disposer.

Depuis que le prince Kong est au pouvoir, il a essayé de remettre quelque ordre dans les finances. Il a commencé à organiser une flottille à vapeur pour faire la police des rivières et donner la chasse aux pirates.

Malgré sa jeunesse, ce personnage est le chef du parti tartare constitutionnel, qui cherche à affermir la dynastie tartare par une fusion lente et progressive avec l'element chinois.

H. VERNOY.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE [1]

(suite).

Henri avait repris la voiture qui l'avait amené; le temps était beau, et il s'était assis sur le faîte de la voiture à côté du conducteur. Quand on arriva à l'auberge que nous connaissons, il vit sortir de l'intérieur du carrosse le même Octave d'Hervilly, à l'endroit duquel il avait remplacé l'indifférence par un sentiment voisin de la haine. A peine les voyageurs étaient entrés dans la salle où l'on dîne, que des cris se firent entendre :

— C'est lui ! le voilà !

— Ah ! monsieur, dit l'hôte à Octave, vous ne nous avez pas oubliés : quelques heures après votre départ, il est arrivé l'autorisation de faire passer le chemin par cette terre en friche qu'on refusait depuis si longtemps. Ah ! monsieur, vous êtes le bienfaiteur du pays.

Octave et Henri furent aussi étonnés l'un que l'autre. Octave cependant se remit le premier, et répondit que ce qu'il avait fait n'était rien; qu'une simple lettre au ministre avait suffi pour l'eclairer.

— Oui, monsieur, très-bien, une simple lettre; mais nous en avons écrit cent, des lettres, et nous n'avions jamais obtenu de réponse; et le pauvre Pierre, ou plutôt l'heureux Pierre, vous lui aviez dit que, dans un mois, il serait auprès de sa mère. Il n'a pas fallu un mois : il est arrivé ce matin... On est déjà allé le prévenir que vous êtes ici.

Si Octave était étonné de voir que le hasard avait si promptement réalisé des promesses qu'il avait faites sans intention et sans puissance de faire davantage, Henri, de son côté, ne pouvait se lasser d'admirer l'assurance avec laquelle Octave acceptait la responsabilité de services qu'il n'avait même pas songé à rendre. Octave était de ces gens qu'on rencontre fréquemment, qui tiennent moins à être qu'à paraître, qui emploient tous leurs efforts à faire de l'effet. On ne sait pas à combien de pauvretés ils se résignent pour paraître riches : quels minces dîners, quels jeûnes même accusent leurs bottes vernies et leurs gants jaunes. Je connais de ces gens qui aimeraient mieux passer pour être l'amant d'une femme, que l'être en effet, si personne ne devait rien savoir de leur bonheur.

Bientôt arriva le jeune conscrit avec sa sœur et sa mère. La joie la plus vive avait succédé aux larmes. La sœur, une belle jeune fille, baisa la main d'Octave. Tout en acceptant ces témoignages de reconnaissance, M. d'Hervilly aurait beaucoup donné pour savoir par quel mystère, l'espoir qu'il avait fait naître, pour se donner un moment d'importance, et de la portion de terrain nécessaire à l'amélioration du chemin, et de la libération du jeune conscrit, se trouvait aussi bien à point réalisé par un évenement qu'il n'osait pas appeler un hasard. L'hôte, qui était sorti pour surveiller ses fourneaux, rentra dans la salle, et dit :

— M. le baron de Horrberg est servi.

A ces mots, Henri se retourna brusquement; mais il s'aperçut aussitôt que c'était à Octave d'Hervilly que s'adressait l'aubergiste. Octave demanda à l'hôte pourquoi il lui donnait ce nom.

— Pardon, monsieur le baron, répondit-il, si je dévoile votre incognito, mais il n'est personne ici qui ne soit heureux de savoir comment s'appelle un homme aussi généreux, et la mère et la sœur de Pierre sauront sous quel nom elles doivent adresser leurs vœux au ciel pour votre bonheur.

— Mais, mon ami, ce nom...

— Je sais bien que monsieur le baron avait l'intention de cacher son nom, mais il s'est trahi lui-même : l'autorisation de prendre le morceau de terre qui nous avait eté si longtemps refusé, et l'acte de libération de Pierre portent également que c'est à la recommandation de M. le baron de Horrberg. Or, comme c'est après la promesse que nous avait faite monsieur le baron, que ces heureuses choses nous sont arrivees; comme, au premier moment, ne pouvant maîtriser sa douce emotion en présence des heureux qu'il a faits, monsieur le baron a reçu avec une noble franchise, nos remercîments et nos actions de grâce, il n'y a plus à douter un moment que Votre Excellence ne soit le baron de Horrberg.

Octave répondit par un sourire un peu embarrassé, et néanmoins accepta la politesse que lui firent ses compagnons de voyage qui voulurent qu'il passât avant eux pour entrer dans la salle à manger. Il ne pouvait refuser le nom de baron de Horrberg sans avouer qu'il avait accepté des remerciments pour des services rendus par un autre : il fallait être le baron de Horrberg, ou un insigne gredin; il ne crut pas devoir hésiter. Octave croyait rêver, il se demanda un moment à lui-même s'il n'était pas par hasard baron de Horrberg, et si quelque voile jeté sur sa naissance ne venait pas de se déchirer subitement. Mais il n'y avait pas moyen de conserver cette idée, même quelques instants : il était né si régulièrement, si bourgeoisement, si conformement à tous les usages et à toutes les garanties légales, qu'il n'y avait pas moyen d'espérer d'autres parents que ceux qu'il avait jusque-là reconnus pour tels.

Le dîner se prolongea assez tard, parce qu'il fallait attendre une voiture jusqu'au lendemain. Henri accabla Octave d'eloges sur sa générosité, le félicita du pouvoir qu'il avait sur l'esprit du ministre. Mais ces louanges et ces félicitations avaient quelque chose d'exageré qui ressemblait singulièrement à de l'ironie. Octave était fort embarrassé; il ne

1. Voir les numéros [illegible]

pouvait se fâcher de compliments qui n'étaient désobligeants que parce qu'il ne les méritait pas. Et cependant il s'apercevait de temps en temps que Henri voyait son embarras et s'en amusait. Henri, de son côté, n'était pas animé de sentiments très-bienveillants pour M. d'Hervilly, et comme chacun avait fini par déclarer ses noms et qualités, il s'efforça de provoquer une question directe, qu'il éluda pendant quelque temps, mais il conta deux ou trois anecdotes où il se donnait à jouer un rôle peu honorable ou ridicule, et enfin il avoua qu'il voyageait par mesure de prudence. Il avait eu pour rival dans une affaire de cœur une sorte de matamore qu'il ne se souciait pas de nommer. Ses principes l'avaient obligé de repousser une proposition de duel que lui avait fait faire ce spadassin. Menacé d'une insulte publique, il s'éloignait de la ville de ***. Tous les auditeurs, stupéfaits de l'aveu d'une pareille lâcheté, gardèrent un silence profond.

— Eh ! messieurs, ajouta Henri, je ne suis pas honteux de mes principes. J'ai horreur du duel, je ne veux pas me battre, et, comme mon ennemi est un homme brutal qui serait capable d'employer des moyens violents pour m'y contraindre, je voyage pendant quelque temps de côté et d'autre. Peut-être, dans nos confessions réciproques, personne n'a-t-il aussi franchement que moi avoué les motifs réels de son voyage. Pour terminer comme vous, messieurs, je vous dirai que je m'appelle Octave d'Hervilly.

Octave bondit sur sa chaise. Quoi ! c'était son propre nom que l'inconnu s'attribuait, et surtout dont il couvrait des actions au moins ridicules.

— Vous dites, monsieur, s'écria-t-il, que vous vous appelez ?...



LE PRINCE KONG, régent de l'empire chinois, d'après une peinture chinoise, envoyée par notre correspondant de Canton. — Voir page 91.

— Octave d'Hervilly, monsieur, pour vous servir.

— Mais, monsieur, je crois connaître un Octave d'Hervilly...

— Vous vous trompez, il n'existe de ce nom que le médiocre sujet ici présent.

Octave frémissait d'indignation de ne pouvoir réclamer son nom, dont on faisait un usage aussi peu honorable. Cependant il essaya encore une objection; mais Henri la releva avec hauteur, en disant :

— Pensez-vous, monsieur, que je serais assez lâche et assez méprisable pour prendre un nom qui ne serait pas le mien?

Puis il continua la conversation, mit en avant les idées les plus bizarres, les théories les plus inusitées et les plus immorales, en ajoutant de temps en temps : *foi d'Octave d'Hervilly*.

Octave était sur les épines; il eût volontiers renoncé et au nom qu'il avait pris, et aux belles actions qu'il avait endossées en même temps, pour pouvoir sauver son nom des rudes épreuves auxquelles l'inconnu paraissait le vouloir soumettre, et en même temps l'obliger à expliquer les causes qui l'avaient amené à s'emparer ainsi d'un nom qui ne lui appartenait pas.

— Peut-être, pensait-il, ce voyageur sait que je ne m'appelle pas Horrberg; mais cela ne l'autorise pas cependant à prendre mon nom. Peut-être aussi ne le prend-il pas et s'appelle-t-il naturellement ainsi ! Quoi ! le nom et le prénom ! Cependant, quelque singulier que soit ce hasard, il l'est beaucoup moins que ceux qu'il me faut mettre à sa place si je ne l'admets pas. — Monsieur, dit-il à Henri, je ne vois pas



LES INCENDIES DES MARAIS DANS L'OLDENBOURG; dessin de M. L. [illegible]. — V. page 94.



TYPES ET COSTUMES DU BEYLIK DE TUNIS; composition de M. L. Parent. Voir page 9[illegible].

pourquoi cela paraît vous fâcher, mais je suis persuadé de connaître un Octave d'Hervilly.

— Alors, monsieur, c'est moi que vous connaissez.

— Non, monsieur.

— Eh bien, monsieur, je vous défie de me montrer cet Octave d'Hervilly.

— Je compte, cependant, vous le faire voir quelque jour, monsieur.

Pendant ce temps, on avait servi, allumé et bu du punch. Henri, d'un coup de coude, renversa le bol à moitié plein de punch enflammé et cinq ou six verres. L'aubergiste arriva au bruit en disant :

— Vraiment, messieurs, cela n'a pas le sens commun.

— Qu'est-ce à dire, maraud ? s'écria Henri, crois-tu que je ne te payerai pas tes verres ?

— Je vous défends de me tutoyer et de m'appeler maraud.

— Ah ! ah ! tu défends quelque chose à Octave d'Hervilly. Tiens, tu mettras sur la carte encore ce verre-là, et celui-ci aussi que je jette à travers les carreaux, et les carreaux aussi ; mets tout sur la carte de M. Octave d'Hervilly, et laisse-nous tranquilles.

Ce ne fut qu'après une assez longue résistance que Henri se laissa calmer. Il était tard, chacun des voyageurs gagna la chambre qui lui était destinée. Mais, pendant la moitié de la nuit, ce fut un vacarme horrible dans toute la maison. Henri errait dans les corridors, ouvrait les chambres des servantes. L'hôte se leva en chemise, voulut faire rentrer Henri dans sa chambre, et reçut de lui un coup de poing qui l'envoya tomber sur la porte d'Octave, qui se trouva réveillé à point pour entendre Henri qui criait :

— Mets ton nez sur la carte, au compte de M. Octave d'Hervilly.

Puis il alla se coucher.

Le lendemain matin, l'hôte annonça qu'il allait se plaindre au maire de la commune.

— En vérité, monsieur Octave d'Hervilly, dit-il, je n'ai jamais, Dieu merci ! rencontré de voyageur pareil à vous.

— C'est que vous n'aviez jamais logé Octave d'Hervilly.

— Mon Dieu ! pensait Octave, pourvu qu'il n'emporte pas l'argenterie.

Henri n'emporta pas l'argenterie, mais il acheva de compromettre le nom d'Octave de toutes les façons qu'il put imaginer. Octave cependant s'efforçait de faire bonne contenance vis-à-vis des autres voyageurs, et il leur dit que peut-être ne les accompagnerait-il que jusqu'à la ville voisine, où on devait changer de voiture, pourvu cependant que son domestique, aussi étourdi qu'on puisse l'être, eût pensé à lui amener sa voiture. Je ne sais ce qu'Henri fit encore d'étrange qu'il appuya de ces mots : « foi d'Octave d'Hervilly » ; mais Octave, ne pouvant plus mettre en doute que ces plaisanteries d'un genre trop disparate avec l'air et les façons qu'il avait remarqués chez le voyageur lors de leur première rencontre, ne fussent dirigées contre lui, Octave se pencha à son oreille, et lui dit :

— Monsieur, quand ces messieurs se sépareront de nous, je serais enchanté de faire encore un bout de chemin avec vous.

— Monsieur, répondit Henri, le plaisir sera pour moi.

On arriva à l'endroit où s'arrêtait la voiture ; un domestique en riche livrée entra dans le bureau du voiturier, et dit :

— La voiture de M. le baron de Horrberg est à la porte.

Octave se dit :

— J'en étais sûr, c'est un rêve, et je vais m'éveiller tout à l'heure.

Henri lui dit à haute voix :

— Ma foi, monsieur le baron, vous me donnerez bien une place dans votre voiture.

Les autres voyageurs attendaient pour voir de quelle façon M. le baron allait repousser une semblable familiarité ; mais Octave était interdit, et avait fait machinalement quelques pas vers la porte. Henri le prit par le bras :

— Allons, monsieur, montons, dit-il ; puisque vous êtes M. de Horrberg, cette voiture est à vous.

Octave, hors d'état de penser ni d'agir, se laissa entraîner jusqu'à la portière. La voiture était riche et simple à la fois, et les chevaux de la plus grande beauté. Henri monta en disant :

— Je monte le premier, nous sommes chez vous.

Un moment Octave eut envie de prendre la fuite. Henri lui dit :

— Montez donc, monsieur, si c'est sérieusement que vous voulez voyager un peu avec moi.

— Ah ! oui, monsieur, c'est sérieusement, et je monte, dit Octave en grinçant des dents.

Henri salua les autres voyageurs en disant :

— Messieurs, au plaisir de vous revoir ; j'en serai toujours enchanté, foi d'Octave d'Hervilly ; Octave d'Hervilly vous a peut-être paru un peu écervelé, un peu fou ; mais une autre fois vous serez plus contents de lui.

Octave salua sans parler. Les chevaux partirent.

— Maintenant, monsieur, dit Octave, nous allons parler sérieusement : le nom de d'Hervilly ne vous appartient pas.

— Pardon, monsieur, il m'appartient jusqu'à ce qu'un possesseur plus légitime vienne le réclamer lui-même ; je l'ai trouvé, c'est un nom abandonné, un nom hors de service que quelqu'un aura perdu ou jeté, et je l'ai ramassé.

— Monsieur, en supposant que quelqu'un ait cru devoir le quitter un moment, cela ne vous donnait pas le droit de vous en affubler.

— Pardon, monsieur, je me trouvais pour le moment un homme sans nom : j'ai trouvé un nom sans homme, je l'ai pris.

— Cessons de plaisanter, vous savez que ce nom m'appartient, vous savez que je me nomme Octave d'Hervilly.

— Je le sais, monsieur, mais je ne le crois pas depuis que je vous ai entendu dire le contraire, et prendre un autre nom.

— Eh bien, monsieur, je reprends mon nom pour vous demander compte des insultes dont vous l'avez rendu l'objet depuis hier.

— Vous reprenez votre nom, monsieur, je vous le rends avec plaisir, parce qu'alors vous me rendrez le mien.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je suis le baron de Horrberg.

Octave resta un moment accablé, puis il dit :

— Monsieur, ma situation est horriblement ridicule. Je ne puis vivre avec affront, vous me rendrez raison...

— Monsieur, si vous ne pouvez vivre, il serait plus conforme à l'usage de vous suicider vous-même, mais je vous avouerai que je partage l'envie que vous paraissez éprouver d'avoir une affaire avec moi. Vous vous êtes permis sur mon compte des propos que je n'avais pas l'intention de tolérer, même avant le hasard qui m'a mis à même d'exercer contre vous un commencement de vengeance ; d'autres causes...

— Je sais, mademoiselle...

— Taisez-vous, monsieur ! ne prononçons pas son nom, puisque aussi bien nous n'avons pas besoin de prétexte pour nous battre, sans le mettre en jeu.

— Vous avez raison, je suis insulté, j'ai le choix des armes, nos armes seront des pistolets.

— Volontiers.

— Nous les tirerons à dix pas.

— A cinq, si vous voulez.

— Eh bien, monsieur ! à cinq, et je vous traite de lâche si vous revenez sur votre parole.

— Monsieur, l'homme qui rougit de son nom, et prend celui d'un autre n'a le droit de traiter personne de lâche.

— Ah ! monsieur ! c'en est trop... et si vous osiez...

— Quoi, monsieur ? Je crois pouvoir tout oser vis-à-vis de vous.

— Eh bien !... si vous n'êtes pas un lâche, si vous ne voulez pas que je vous fasse la plus grave des insultes... nous ne chargerons qu'un pistolet... Le hasard nous donnera à chacun le nôtre, vous placerez le vôtre sur ma poitrine, moi le mien sur votre cœur, et nous tirerons ; l'osez-vous ?

— Oui, monsieur, puisque vous avez plus de confiance dans le hasard que dans la fermeté de votre bras, je ne veux pas abuser de mes avantages, j'accepte.

— Où, monsieur ?

— Près d'ici, si vous voulez ; entre ces saules que vous voyez là-bas, est un espace caché qui servira de champ clos à tous deux et de tombeau à l'un de nous.

— L'endroit le plus proche me conviendra ; avez-vous des armes ?

— Oui, j'ai dans les poches de cette voiture des pistolets de voyage, ils sont à côté de vous ; voulez-vous me faire le plaisir de me les donner ?

— Les voici ; sont-ils chargés ?

— Oui.

— Il faut en décharger un.

— C'est très-facile ; ce sont des pistolets à balle forcée, vous n'avez qu'à en dévisser un.

Octave dévisse le canon d'un des pistolets, et jette sur la route la balle et la poudre. Henri met les deux pistolets dans son chapeau et place un foulard par-dessus, puis tous deux restent silencieux en attendant qu'ils arrivent aux saules, dont on voit déjà distinctement le feuillage bleuâtre. Tous deux sont occupés de sérieuses pensées. Octave, dont tous les défauts viennent d'une incroyable vanité, se sent un peu écrasé par la supériorité de son adversaire. Il sait que les torts, du moins les premiers, sont de son côté : s'il n'était qu'offensé sans être ridicule, il ferait noblement l'aveu de ses torts ; plusieurs fois dans sa vie déjà il a donné des preuves non-seulement de courage, mais de témérité, qui lui permettraient cette démarche, sans que son honneur pût en souffrir ; mais le rôle qu'il a joué est si ridicule, qu'il hait mortellement Henri, qui en a été le spectateur.

ALPHONSE KARR.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES INCENDIES DES MARAIS

DANS L'OLDENBOURG

La Hollande septentrionale, la Frise et surtout l'Oldenbourg renferment de vastes plaines marécageuses, où le sol ne produit qu'une épaisse bruyère. A certaines époques de l'année, on voit les paysans y mettre le feu dans l'espoir de donner un peu de solidité et de fertilité à cette terre ingrate. On peut aisément se faire une idée des tourbillons de fumée qui s'échappent de ces incendies, alimentés par des broussailles mouillées et allumés à la fois sur une étendue de plusieurs lieues carrées. Des nuages opaques montent vers le ciel, et, poussés par le vent, se répandent à des distances énormes. Les contours de tous les objets prennent des reflets rougeâtres, et les poumons les plus vigoureux sont affectés de ces âcres émanations.

« Quand nos marais brûlent, toute l'Allemagne s'en aperçoit », dit un poëte national. En faisant la part de l'hyperbole, chère aux poëtes, nous devons reconnaître que la réflexion est assez vraie.

X. DACHÈRES.

COURRIER DU PALAIS

Savants, instruisez-vous — Une charge de cavalerie. — Est-ce le 1er ou le 3e gardes d'honneur ? — Le pour et le contre — La prose et la poésie de Gautier. — Un fils de famille. — Turquoises d'Arabie. — Une phrase sublime. — La monture d'un Napoléon. — Une page des mémoires de M. Gisquet. — Harvey Birsch.

O savants savantissimes ! ô érudits transcendants ! ô prodigieux docteurs ! lisez et réfléchissez !

Et quand, assis dans votre chaire sublime, du haut de votre savoir et de votre érudition, vous interrogerez un pauvre adolescent tout tremblant et tout pâle, sur l'histoire grecque ou sur l'histoire romaine, s'il ne répond pas comme Tite-Live ou Xénophon ; s'il attribue le succès de la bataille à l'aile droite, au lieu de l'attribuer à l'aile gauche ; si même il l'enlève à l'une et à l'autre, pour en faire honneur au centre ; s'il met dans la bouche de Marcellus un mot heureux dont Amilcar avait eu jusqu'ici la gloire ; s'il coupe la queue du chien de Socrate au lieu de couper la queue du chien d'Alcibiade ; ô très-illustres docteurs ! ne vous indignez pas trop et retenez sur vos lèvres les mots « d'âne » de « cancre » ou de « crétin » prêts à s'en échapper. Peut-être est-ce l'ignorance qui sait ; peut-être est-ce la science qui ignore ?

Encore une fois, lisez et méditez.

Le 12 mars 1814, — cela n'est pas bien vieux, — Napoléon marchait sur Reims, — cela n'est pas bien loin, — et lançait sur les Prussiens, sortis de la ville pour défendre les hauteurs, les régiments de ses gardes d'honneur.

« Le commandant Philippe de Ségur, qui commandait l'un de ces régiments, dit M. Thiers dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, tourna l'extrême gauche de l'ennemi, culbuta sa cavalerie et enleva onze pièces de canon. L'infanterie russe, prise à revers par ce mouvement, se précipita sur Reims. Elle voulut défendre les portes de la ville, mais on enfonça ces portes à coups de canon, puis on entra pêle-mêle avec elle, et on ramassa quatre mille prisonniers. »

La charge heureuse et décisive que M. Thiers donne à M. Philippe de Ségur, M. le comte de Moynier-Chamborant la revendique pour le major de Moynier, son père, qui commandait le 1er régiment des gardes d'honneur, et il la revendique sur papier timbré, concluant à ce que la vérité soit rétablie dans la deuxième édition de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Pour rêver la conquête pacifique de l'Abyssinie à la civilisation européenne, M. le comte de Moynier n'en a pas moins beaucoup d'estime pour la gloire militaire, et il entend qu'on ne diminue pas à ce point de vue-là son patrimoine.

Donc, il y a quelques jours, à l'audience de la première chambre, les chevaux piaffaient, s'élançaient, emportaient leurs cavaliers à travers le fer et le feu ; les sabres brillaient, brandis par des mains frémissantes ; l'artillerie prussienne tonnait, puis se taisait soudain ; la victoire était restée aux gardes d'honneur. Et Me Calmels, l'avocat de M. de Moynier, et Me Baze, l'avocat de M. Thiers, ceignaient tous deux leur front d'un laurier patriotique. Seulement l'un criait : « Vive Moynier ! » l'autre : « Vive Ségur ! »

Vive Moynier ! Lisez plutôt les états de service du brave commandant, et le certificat signé par le lieutenant-colonel, par un capitaine, par un lieutenant et par un maréchal-des-logis du 1er régiment des gardes d'honneur ; M. de Ségur avait commencé la charge à la tête du 3e régiment, mais il avait été forcé de s'arrêter à la troisième pièce, et ce fut M. de Moynier qui, se faisant jour à travers tous les obstacles « parvint à faire prendre à son régiment la tête de charge, enleva les quatorze pièces qui défendaient le faubourg et poursuivit l'ennemi avec une poignée de braves jusqu'à la grille de la ville de Reims. » Vive Moynier !

Vive Ségur ! Lisez le *Moniteur*, lisez l'histoire militaire du commandant Koch, lisez les lettres de quatre ou cinq officiers et sous-officiers, tous présents à l'affaire, et qui attestent le dieu Mars que le héros de la journée est bien le colonel de Ségur. Vive Ségur !

Vive Ségur ! Vive Moynier ! crie à son tour le signataire d'une autre lettre qui jure sur l'honneur « que ni l'un ni l'autre des deux régiments ne peut avoir le droit de se prévaloir sur l'autre » et que, « partis à la charge en ligne, les deux régiments sont arrivés en même temps, à la même minute, sur l'ennemi et l'ont écrasé. »

Ceci pourrait bien être le vrai de l'affaire. Ma foi : Vive Ségur ! vive Moynier ! vive Moynier ! vive Ségur !

Oui, mais ne voilà-t-il pas un autre témoin qui déclare que le 1er régiment des gardes d'honneur n'a point paru à l'attaque ce jour-là, et qu'on ne l'a pas vu dans la campagne de France, ce qu'atteste à son tour un dernier témoin, en ajoutant que le 1er gardes d'honneur n'est jamais sorti de Versailles.

Pour le coup, c'est à se casser la tête contre les murs.

Le tribunal n'a pas choisi entre le 1er et le 3e gardes d'honneur : mais reconnaissant à l'écrivain le droit de choisir ses documents, pourvu qu'il le fasse de bonne foi, il a repoussé la demande de M. le comte de Moynier Chamborant.

Et maintenant, *savantissimi doctores*, osez mettre votre vénérable main au feu qu'en dépit de Tite-Live ou de Xénophon, ce n'est pas l'aile droite ou le centre qui a gagné la

bataille, que ce n'est pas Marcellus qui a prononcé le mot fameux qui vous ravit d'une joie classique, que ce n'est pas Socrate qui a eu la fantasque idée de couper la queue à son chien... Osez donner une boule noire au candidat!

Un fait acquis à l'histoire et dont l'authenticité ne sera pas matière à procès pour nos neveux et arrière-neveux, c'est que Gantier a tiré un coup de pistolet à Joséphine Saré, qui avait refusé de lui accorder sa main, c'est qu'il l'a heureusement manquée, c'est qu'il a été condamné à sept ans de réclusion.

Un cœur passionnément épris que ce pauvre Gantier!

« Que de pleurs, que de soupirs ai-je à souffrir! écrit-il. Quels tourments horribles ai-je à endurer! Quelle angoisse mortelle ai-je à expier! Oh! douce créature, priez donc Dieu qu'il daigne abattre son bras sur moi avant que je vous *serve de meurtre*. Ou bien donc faites-moi prendre et emprisonner, c'est ce que je préférerai à tout. Je me trouverai heureux de passer le reste de mes jours dans un cachot pour l'amour d'une si aimable fille. Je serai bien plus sûr d'être récompensé de mon Dieu qu'en agissant autrement. Adieu, la belle Joséphine, je vous embrasse, car le sommeil me gagne, etc. »

Comment diable le sommeil peut-il gagner un homme possédé d'un si violent amour? un homme qui trempe sa plume dans son sang lorsqu'il écrit ces vers pour sa Joséphine :

Chère Joséphine, je vous offre mon sang
Pour vous plaire,
Et s'il ne peut vous contenter, ma mort pourra
Vous satisfaire

Cet homme-là dort encore! Quel triomphe pour les courtisans de la matière qui lui donnent la prédominance sur l'esprit!

Un joaillier anglais qui présente en justice une note de 73,000 francs montant de fournitures faites à un gentleman pourvu d'un conseil judiciaire; un jugement qui réduit la créance à 30,000 fr.; un arrêt qui l'abaisse à 12,000 : il n'y a là rien de bien extraordinaire à coup sûr.

Mais les détails de ce petit procès, qu'ils sont charmants!

Parmi les objets figurant sur la note dont M. Harry réclamait le payement à M. X..., il y avait un modeste collier de 40,500 francs, que Mlle Cora Pearl avait daigné accepter.

Toujours Mlle Cora Pearl, cela commence à devenir fastidieux; on dirait vraiment qu'il n'y a qu'une jeune dame en France, disposée à recevoir des hommages et des colliers. Je vous assure, messieurs les millionnaires pourvus ou non pourvus de conseil judiciaire, qu'il y a d'autres Anglaises à Paris et même quelques Parisiennes qui ne songeraient pas à imiter le geste d'*Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès*, si vous mettiez à leurs pieds quelques-uns de ces petits cailloux connus sous le nom de diamants, d'émeraudes, de rubis et de turquoises.

Enfin, il faut en prendre notre parti. M. X... avait prié Mlle Cora Pearl d'agréer un collier de 40,500 francs, et Mlle Cora Pearl avait fait à M. X... l'honneur et le plaisir d'agréer son collier.

Dans ce collier il y avait des turquoises, qu'il prit fantaisie à Mlle Cora Pearl d'entourer de diamants. Elle les envoya à son bijoutier ordinaire.

« Les turquoises de votre collier sont fausses », lui écrivit celui-ci.

— Eh quoi! M. Harry, vous avez vendu de fausses turquoises?

Et M. Harry de répondre :

— Ce sont des turquoises d'Arabie.

Et Me Allou de dire à l'audience :

— Y a-t-il de l'Arabie dans l'affaire? je ne sais; mais pour un Arabe, j'en répondrais.

Un joli mot, mais qui ne vaut certainement pas une des phrases de la lettre qu'écrivait M. X... au joaillier anglais, pour se plaindre de son impatience.

« Comme beaucoup d'autres fils de famille de mon pays, appelés à devenir maîtres de grandes fortunes, je ne suis pas passible de poursuites judiciaires... »

Oh! l'adorable périphrase. Une plume grossière aurait tout simplement écrit : « J'ai un conseil judiciaire. » Comme un homme d'esprit sait orner les choses! Les orner... et les ennoblir aussi.

« Comme beaucoup d'autres fils de famille de mon pays, appelés à devenir maîtres de grandes fortunes...

« Je suis entré dans la carrière administrative... »

Ou bien :

« Je suis devenu auditeur au conseil d'État. »

Ou bien :

« J'ai sollicité un poste dans la diplomatie. »

Telle sera à coup sûr la fin de cette phrase, dont le début est si majestueux.

Eh bien, pas du tout; la fin, la voici :

« Je suis pourvu d'un conseil judiciaire. »

Parbleu, c'est un peu plus original! A la bonne heure, ces idées-là ne viennent pas au premier venu. Gageons qu'on vous l'aurait donné en cent que vous n'auriez pas deviné. Superbe, superbe! Les moyens de M. X... lui permettent de faire graver cette phrase-là en lettres d'or, et sur le marbre : de grâce, qu'il n'y manque pas; c'est une dépense qu'on a faite pour des phrases qui ne valaient pas la senne, je vous jure.

M. Péronne ne nous a-t-il pas conté dans sa plaidoirie l'histoire de ce pari perdu par M. X..., et si magnifiquement payé?

L'enjeu était un napoléon; le gagnant une jolie femme. Comment envoyer une affreuse pièce de vingt francs à une jolie femme?

M. X... trouva le joint : il fit monter la pièce en diamants.

La mort de M. Gisquet a ressuscité un moment le fonctionnaire oublié du règne de Louis-Philippe. Elle a valu un regain de publicité aux *Mémoires* que l'ex-préfet de police publia en 1840.

Comme bien d'autres, je les ai feuilletés, et j'en détache une page.

Il n'y est pas question du fameux procès des fusils. M. Gisquet ne nous apprendrait rien de bien curieux sur ce point.

C'est une page d'un chapitre qu'on pourrait appeler *la Physiologie de l'Agent de police.*

« Je citerai, comme une variété remarquable et fort rare, dit M. Gisquet, les hommes qui deviennent agents de police par dévouement patriotique. Ce sont des esprits un peu romanesques, qui ont soif d'émotion, pour lesquels la vie positive est trop uniforme, trop prosaïque... J'ai eu parmi les meilleurs de mes agents un individu de cette espèce. Une suite d'incidents fort ordinaires lui avaient donné des relations telles qu'il se trouva initié aux secrets de la correspondance des légitimistes avec la duchesse de Berry. Cet homme, ne pouvant se dégager sans péril de la position qu'il occupait, et ne voulant pas coopérer au succès d'un parti contraire à ses opinions, me demanda une audience. Je m'attendais à des prétentions élevées de sa part; qu'on juge de ma surprise, lorsque mon nouvel agent me déclara qu'il prétendait servir gratuitement son pays, préserver la France des malheurs de la guerre civile. Frappé par la lecture du roman de Cooper, ayant pour titre : *l'Espion*, il ambitionnait l'espèce d'illustration attachée au héros de cet ouvrage, et voulait jouer en France le rôle que Cooper fait remplir à son Harvey Birsch pendant la guerre d'Amérique. Seulement il y mit pour condition la promesse de ne prendre aucune mesure de rigueur à l'égard de plusieurs personnes qu'il me désigna et qui lui portaient de l'affection. La conduite d'Harvey Birsch, car il adopta ce nom dans tous ses rapports, ne se démentit jamais. Il rendit des services qui auraient pu lui mériter d'assez fortes récompenses; et quand arriva l'époque où la spécialité de ses soins eut un terme, il se borna à me demander un modeste emploi pour subvenir à ses besoins les plus indispensables. »

Harvey Birsch vit-il encore? S'il vit, n'aura-t-il pas la bonne idée d'employer les loisirs de sa vieillesse à écrire ses mémoires?

MAITRE GUÉRIN.

TUNIS ET LES TUNISIENS

Le *Beylik*, vulgairement dit la régence de Tunis, est borné au nord et à l'est par la Méditerranée, au sud-est par le pachalik de Tripoli, au sud par le Sahara, et à l'ouest par l'Algérie. Il occupe une superficie d'environ six mille lieues carrées, et son sol est d'une étonnante fertilité. Tunis, sa capitale, est située à l'extrémité d'une lagune peu profonde qui communique avec la mer par un étroit canal nommé la Goulette.

Dès que surgit aux regards son amphithéâtre de maisons éclatantes, qui semblent de loin une carrière à plâtre, on comprend aussitôt la justesse du surnom que les anciens même lui avaient donné : *Tunis la Blanche*. Ses nombreux minarets, qui découpent vivement le bleu pur du ciel, lui donnent la physionomie la plus pittoresque. Qu'on ne s'attende point à trouver là nos boulevards et nos squares. Tunis est une vraie ville arabe. Les rues, extrêmement étroites et bordées de maisons dont les toits interceptent les rayons d'un ardent soleil, sont encore protégées assez souvent par des voûtes contre la chaleur et la pluie. Les maisons, en forme de dé, n'ont guère plus d'un étage. Les appartements ouvrent sur une cour intérieure avec galerie au premier étage donnant accès à une terrasse qui surmonte ordinairement la construction.

Après la vue extérieure de la ville, il n'en est pas de plus curieuse, que celle des rues, que parcourt sans cesse une foule bruyante et bariolée. On a d'un coup d'œil l'échantillon des diverses races qui peuplent Tunis. Un voyageur a ainsi réparti les quatre-vingt mille habitants qu'il accorde à la ville : 50,000 Maures, 20 000 Juifs, 5,000 Malais, 3,000 Italiens, 500 Grecs, 4,500 Français, Espagnols et Anglais. On voit, d'après ce relevé, que les Maures, et après eux les Juifs, composent là partie la plus importante de la population. Ce sont donc surtout ces deux types que le dessinateur s'est attaché à reproduire dans la planche ci-jointe.

On en a deux échantillons bien reconnaissables dans les deux médaillons qui surmontent une petite vue de la ville, médaillons dont l'un représente un riche rentier de Tunis, l'autre un vieux domestique juif. Autour d'eux on a réuni, d'après des photographies, divers autres types et costumes tunisiens; personnages parmi lesquels on remarque, à gauche, un jeune employé à côté d'une porteuse juive, et, à droite, deux fiancés la main dans la main. Au-dessous, une porteuse d'eau mauresque se tient auprès d'un Malais du port, et, dans le compartiment voisin, une femme juive est assise dans la pose ordinaire du pays, un des pieds reposant sur le genou de la jambe opposée.

La race mauresque est généralement belle. Une vie sobre et tranquille la préserve d'un grand nombre de maladies. Les femmes ont le teint blanc et mat comme du lait, les yeux grands, bien fendus et expressifs, et la taille assez forte. On n'ignore pas que l'embonpoint est pour elles une des conditions essentielles de la beauté. Une de leurs recettes pour devenir grasses consiste à manger de jeunes chiens. Ce que c'est que la coquetterie!

Elles passent leur journée à s'épiler, à se peindre les paupières, les sourcils, les ongles, la paume des mains et la plante des pieds, ainsi qu'à peigner leurs cheveux, qui sont d'un beau noir bleuâtre et qu'elles laissent flotter sur leurs épaules. L'épilation se fait tous les mois à l'aide d'une pommade spécialement fabriquée par elles. Quant à la manière de peindre les diverses parties du corps susmentionnées, chacun sait qu'elles se servent pour l'épaisseur des paupières de *khol*, qui se met au moyen d'une allumette arrondie, qu'elles se peignent les sourcils avec un pinceau trempé d'encre de Chine, et donnent à leurs ongles, à la paume de leurs mains et à la plante de leurs pieds une couleur brune au moyen du *hennah*.

On ne les rencontre dans les rues qu'enveloppées de la tête aux pieds dans les plis d'un grand *haïk* ou châle blanc qui leur cache en partie le visage. Sous ce haïk, les femmes de qualité portent des habits et des pantalons de soie où le rouge, le vert et le jaune dominent. Le pantalon descend seulement jusqu'au genou; un bas qui s'arrête à la cheville couvre la jambe, et le pied nu est chaussé de larges babouches. Toutes les Mauresques ont un goût très-prononcé pour les bijoux. Suivant leur fortune, elles se couvrent la tête, les bras et les jambes d'ornements d'or, d'argent ou de cuivre, quelquefois de simples verroteries ou de fleurs enfilées.

Si dans leurs vêtements de cérémonie les Maures paraissent partager le goût de leurs femmes pour les vives couleurs, le costume des Juifs est plus sombre, généralement bleu ou gris. C'est un reste des anciennes restrictions qui naguère encore pesaient sur eux dans les pays mahométans. Ils n'avaient pas le droit de porter le turban blanc, vert ou multicolore des musulmans, ni leur fez rouge à floche noire ou bleue, et aujourd'hui encore ils le remplacent par un turban noir.

L. DE MORANCEZ.

LE PASSAGE DE LA RAMASSE

SUR LE MONT-CENIS

La route du Mont-Cenis, qui était au siècle dernier impraticable aux voitures, est aujourd'hui une des plus sûres des Alpes pendant la saison d'hiver. Commencée en 1803, par les ordres de l'empereur Napoléon, elle a été achevée en 1810, sous la direction de l'ingénieur Fabbroni, et n'a pas coûté moins de 7,500,000 francs. Elle met en communication Lans-le-Bourg, dans le département de la Savoie, et Suse, en Piémont. Entre ces deux localités, sont établies vingt-trois maisons de refuge, numérotées en partant du Piémont.

Pourtant il faut avouer que la sécurité dont nous venons de parler n'est que relative; ainsi, vers le n° 21, et près d'un endroit appelé *la Ramasse*, il n'est pas très-rare de voir la route complétement obstruée par la chute d'une avalanche. Les traîneaux sont forcés de s'arrêter et l'on doit aller chercher, en toute hâte, les paysans de Lans-le-Bourg, pour déblayer les neiges amoncelées. Tel est le pittoresque incident de voyage que notre gravure reproduit, d'après un dessin de M. A. d'Aujourd'hui.

Quand on parle du Mont-Cenis, on ne peut omettre de citer l'hospice fondé par Charlemagne et relevé par Napoléon.

Il est probable que l'hospice des moines bénédictins et les maisons de refuge ne seront plus que des souvenirs pour la génération qui nous suit. L'industrie moderne attaque le Mont-Cenis. L'acier frappe sans relâche le granit, afin d'ouvrir un immense tunnel à travers les Alpes. Mais l'homme de notre siècle est impatient; il ne peut se résigner au délai de dix ou douze ans, nécessaire à l'accomplissement de l'œuvre gigantesque; et voici qu'on parle d'un nouveau système pneumatique, appliqué par MM. Fell et Brassey. Les hardis inventeurs croient que, dans l'espace d'une année, ils parviendront à faire gravir aux locomotives les pentes les plus rapides du Simplon et du Mont-Cenis.

R. BRYON.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. EMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers Illustré.

LE PASSAGE DE LA RAMASSE, SUR LE MONT-CENIS; dessin de M. d'Aujourd'hui. — Voir page 95.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS : Les injures se gravent sur l'airain.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr	» — 64 fr.
Six mois .	26 fr.	» — 32 fr
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 511.
Mercredi 14 Février 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le carême et la musique de chambre. — Les quatre frères Aymon de la musique classique. — Les frères Müller de la première manière. — Comment leurs fils continuent le commerce. — Les quatuors d'artistes parisiens. — Le steeple-chase des barytons. — Lutte entre quatre musiciens et cinq lions. — Dix mille dompteurs dont une dompteuse. — L'art de dresser un mari et un avare. — La manie d'entrer dans la cage du Cirque. — On demande cent mille francs d'une pièce de quarante sous. — Les requins du Havre. — Entretien avec M. Arnault. – Vrais et faux lions. — Comment l'ours se civilise. — Le bifteck d'Alexandre Dumas et les saucissons contemporains. — Transformation de la charcuterie. – Les ours d'autrefois et les ours de nos jours. — Histoires du bon vieux temps qui ne regardent pas le lecteur.

L'Allemagne vient d'envoyer aux virtuoses parisiens un corps auxiliaire pour les séances de musique de chambre, qui auront lieu pendant le carême.

Ledit bataillon se compose de quatre hommes sans caporal, quatre musiciens d'élite qui, sous la raison sociale frères Müller, s'en vont de par le monde interpréter les chefs-d'œuvre des maîtres allemands ; les quatre fils Aymon de la musique germanique sont de très-estimables virtuoses qui continuent avec beaucoup de bonheur le commerce de messieurs leurs pères, car l'institution allemande des quatre frères Müller remonte au premier quart de ce siècle.

Les quatre frères formèrent, je ne sais au juste en quelle année, le premier quatuor voyageur, et leur succès fut immense en Allemagne; ils s'en allaient ainsi de ville en ville organiser des concerts de musique de chambre, et après leur première tournée leur réputation était établie pour toujours. Les frères Müller étaient, nous disent des hommes compétents, de remarquables artistes, et jamais, avant eux, les dilettantes allemands n'avaient entendu les œuvres des grands musiciens exécutées avec une pareille perfection; je ne les ai jamais entendus, mais je me rappelle avoir vu leurs portraits aux devantures des marchands de musique; sur les quatre frères trois étaient maigres et le quatrième jouissait d'un embonpoint remarquable : c'étaient de ces têtes allemandes avec de longs cheveux ramenés derrière les oreilles, aux regards expressifs et mélancoliques. Un de mes amis qui a assisté à l'un des nombreux concerts de ces frères musiciens me les dépeint ainsi :

« MM. Müller qui s'étaient habitués dès leur enfance à interpréter en commun les quatuors allemands, n'étaient point de ces virtuoses passionnés qui cassent plusieurs instruments dans la même soirée; leur exécution était calme et réfléchie; jamais il ne leur est arrivé, pour faire valoir leur talent de virtuose, d'ajouter une note à la partition d'un maître, jamais ils n'ont exécuté une variation supplémentaire; ils rendaient l'œuvre des grands musiciens avec une exactitude irréprochable comme la photographie rend la nature; je les ai entendus dix ou douze fois, — c'est mon ami qui parle — l'exécution était toujours la même; jamais un élan, un entraînement : on eût



LE CARNAVAL A PARIS. — PROMENADE DU BOEUF GRAS, dessin de M. Gerlier. — Voir le bulletin.

dit quatre automates distingués qui exécutent des mouvements combinés par la mécanique. »

Et je continue pour mon compte personnel.

Ces quatre Allemands — nés à Brunswick, si je ne me trompe — après avoir parcouru l'Europe avec leurs instruments, après avoir recolté du succès et de l'argent pendant vingt-cinq ans, cédèrent leur réputation et leur clientèle à leurs quatre fils, élevés dans les meilleures traditions musicales, et voilà comment les frères Müller, présentement à Paris, sont des frères Müller de la seconde édition, mais l'exécution artistique est la même. Depuis que ces messieurs sont au monde on leur a joué de la musique de chambre, et ils ont ainsi appris à interpréter Beethoven et Mozart, comme nous apprenons à dire papa et maman.

Il faut donc souhaiter la bienvenue aux quatre fils celebres de quatre illustres pères. Puisse la salle Herz leur être favorable! Cette salle nous doit d'ailleurs une revanche depuis les frères Davenport... après les pitres... voici venir des artistes, tout est pour le mieux.

Le succes des frères Müller me semble d'autant plus assuré à Paris, qu'il y a chez nous en ce moment un fort entraînement vers la musique allemande. Le Conservatoire a repris ses concerts; au Cirque Napoléon se presse chaque dimanche une foule avide d'applaudir les grands maîtres allemands, et enfin Mozart tient la corde dans les théâtres lyriques, car bientôt *Don Juan* brillera sur trois affiches à la fois et, pourvu que l'exécution soit seulement possible, nous aurons trois succès à la fois.

J'avoue d'ailleurs que cette course au *Don Juan* me semble fort intéressante et de beaucoup supérieure à toutes les courses de printemps et même d'automne; la nature qui a peu développé en moi l'amour du cheval de course et du jockey également maigre, a bien voulu me douer d'un grand amour de la bonne musique, et je trouve beaucoup plus d'intérêt à assister à cette course au succès qui aura lieu entre Faure, Troy et Delle Sedie, qu'à toutes les luttes entre les Gladiateur, Vermouth et compagnie. Comme le sportsman juge un cheval avant la course, je crois pouvoir deviner d'avance le résultat de la lutte de nos barytons, et si je trouvais un parieur je prendrais volontiers Faure contre le champ.

Après cette petite excursion dans les théâtres lyriques qui ne sont pas de ma compétence, il faut encore dire un dernier mot sur la musique de chambre.

Je souhaite aux frères Müller tout le succès qu'ils méritent; mais je serais fort étonné s'ils apportaient à l'exécution des chefs-d'œuvre un côté nouveau. Les Allemands sont assurément de grands musiciens, mais il ne faut pas oublier que les maîtres de leur pays sont adorés en France d'une population d'élite et qu'on les exécute sur les bords de la Seine aussi bien et peut-être mieux que sur les bords du Rhin. Paris aussi compte plusieurs groupes d'artistes qui ont voué leur existence à l'interprétation de la musique allemande, et le plus célèbre des quatuors parisiens, celui de MM. Maurin, Sabatier, Mas et Valentin Müller, vient de faire une tournée en Allemagne et les quatre artistes français ont été acclamés partout où ils se sont fait entendre, et ce n'était assurément pas un mince mérite, car ils ont joué en Allemagne devant un public allemand qui fredonne une sonate et même toute une symphonie comme nous fredonnons la *Déesse du Bœuf gras* ou la *Vénus aux carottes*.

~~~ Les frères Müller qui ne sont que quatre auront peut-être quelque peine à lutter contre les lions du Cirque, qui sont cinq, sans compter le dompteur, et qui continuent à attirer tout Paris.

Si ces lions se contentaient de recevoir des coups de cravache et de manger de temps en temps — le dimanche ou les jours de fête — un garçon de la ménagerie, je n'en parlerais plus, mais comment passer sous silence cinq animaux dont on cause du matin au soir?

Tantôt, dépassant les limites de la vie privée, la lionne accouche en public ou mord M. Batty, tantôt on nous apprend qu'une dame de théâtre quitte les planches pour passer le reste de sa vie dans une cage avec des bêtes féroces. D'après un bruit qui a pris une certaine consistance, une actrice ignorée abandonnerait un théâtre minuscule pour embrasser la carrière de *dompteuse*. Après tout, ces dames de théâtre me paraissent appelées, avant le sexe fort, à dresser des bêtes féroces.

La nature les a douées à leur naissance du grand talent de dresser n'importe quoi, un homme ou une bête, souvent les deux à la fois. Une petite actrice qui sait faire un mouton d'un mari qui est féroce dans son ménage, aurait facilement raison de la férocité d'un roi du désert; quand, à force de dressage, on est parvenu à se faire donner une centaine de mille francs chaque année par un vieil avare qui refuserait cent sous à un parent pauvre: les lions doivent trembler devant une telle personne et prendre le seul parti possible... celui d'obéir.

Il faut constater, du reste, que les Parisiens et les bêtes commencent à s'entendre fort gentiment; les lions du Cirque, quelque féroces qu'ils soient d'ailleurs, se sont très-bien acclimatés à Paris; ce ne sont plus des étrangers pour nous; aujourd'hui encore les lions de Batty ne sont que de simples connaissances; demain ils seront nos amis. Tout autour de moi, depuis un mois, je n'entends que des gens qui disent :

— Voudriez-vous entrer dans la cage aux lions?

Comme on disait autrefois :

— Me permettrez-vous de vous offrir un cigare?

C'est la grande mode du jour que d'avoir l'air de vouloir aller prendre une demi-tasse dans la cage aux lions; il va sans dire que les dix mille dompteurs qui fument des londrès sur le boulevard ne risquent rien, quoique, au fond, sur les dix mille on en trouverait bien une centaine pour risquer l'aventure.

D'aucuns vous disent :

— Moi, j'entrerai chez les lions quand vous voudrez.

— Eh bien! tout de suite.

— Pardon. Entendons-nous. J'y entrerai pour une certaine somme d'argent.

— Combien vous faudrait-il ?

— Cent mille francs.

Cent mille francs pour entrer dans la cage aux lions, c'est un prix fait comme pour les petits pâtés. C'est d'ailleurs une bonne moyenne, et certains individus ne seraient peut-être pas fâchés de vendre pour cent mille francs une peau qui vaut tout au plus trois francs, comme une peau de lapin.

Mais, à côté des fanfarons, nous avons sur le boulevard une population intrépide, qui se précipiterait dans la cage, si l'on ouvrait ses portes. Ce sont des hommes qui ne craignent rien, qui ne croient à rien, pas plus aux lions qu'à d'autres bêtes.

L'un d'eux, en apprenant l'apparition des requins dans la Manche, a dit :

— Ah! on a vu des requins au Havre? Eh bien! s'ils viennent à Paris, je les inviterai à déjeuner.

Comme je n'ai aucune raison de cacher mes impressions, je dirai au lecteur d'où me vient un certain mépris des bêtes féroces en général, et des lions en particulier. Il est le résultat d'un entretien que j'ai eu avec M. Arnault, le directeur fantaisiste de l'Hippodrome.

L'année dernière, au mois de juin, le directeur a exhibé une forte ménagerie, chez lui. Il y avait, entre autres bêtes agréables, un ours blanc énorme. La vue seule de cet animal vous donnait l'idée de passer chez le notaire pour faire votre testament.

Or, un soir de la semaine dernière que j'eus l'avantage de dîner avec M. Arnault, on parlait des lions du Cirque.

— Ils sont féroces ? dis-je.

Ce à quoi M. Arnault répondit en riant :

— Vous plaisantez. Il n'y a pas d'animal plus doux qu'un lion en cage.

— Mais l'été dernier, chez vous, vous m'avez dit le contraire.

— Parce que tel était mon intérêt; mais à présent que l'Hippodrome est fermé, je peux vous avouer que mes lions étaient presque des animaux domestiques.

— Et le fameux ours blanc ?

— Un vrai mouton... Quand j'étais de bonne humeur, j'entrais dans sa cage et je lui administrais une bonne raclée.

Vous comprenez que toute illusion disparaît après l'aveu d'un homme qui fait profession d'exhiber des animaux plus féroces les uns que les autres.

Certes, je ne doute pas de la férocité des honorables bêtes de M. Batty; pour rien au monde je ne voudrais blesser l'amour-propre de ces braves bêtes; mais ma causerie avec M. Arnault me donne à réfléchir sur bien des animaux que je croyais fort dangereux et qui n'étaient, en réalité, que des moutons déguisés. A présent, il reste une supposition, c'est qu'on nous a montré de faux lions à l'Hippodrome et que M. Dejean exhibe de vrais animaux féroces, et cette supposition, sans suspecter la bonne foi du directeur de l'Hippodrome, me permet en même temps de rendre justice au directeur du Cirque Napoléon.

~~~ En attendant que les requins de la Manche viennent déposer leurs cartes de visite dans nos bureaux, il nous faut continuer la présente causerie sur les bêtes, en constatant quelle place l'ours semble vouloir prendre dans la civilisation parisienne.

L'ours, relégué jusqu'à présent dans les fosses du Jardin des Plantes ou dans les cages des ménageries ambulantes, se faufile peu à peu au milieu de nous, et, au lieu de manger les hommes, il prend le parti plus sage de se laisser manger par eux.

Vous souvient-il encore de l'effet comique produit par Dumas dans ses *Impressions de voyage*, quand il contait aux Parisiens qu'il venait de manger un bifteck d'ours?

Certes, si Dumas avait affirmé qu'il venait de passer une délicieuse soirée avec plusieurs crocodiles du Nil, on n'aurait pas mieux ri.

Le bifteck d'ours de Dumas devint une epopée. Les caricaturistes du temps montrèrent le grand conteur au moment où il découpait le fameux bifteck dans le corps d'un ours, fort mécontent de cet incident désagréable; puis le vaudeville se mêla de l'affaire. Les petits journaux criblèrent d'épigrammes le voyageur fantaisiste.

— Peut-on manger du bifteck d'ours? s'écrièrent en même temps ces beaux esprits de l'époque.

On en a ri pendant quinze ans.

Et aujourd'hui encore, quand on parle du bifteck d'ours, quelques incrédules s'écrient :

— Ah ! oui, je la connais celle-là.

Dans toute cette affaire mémorable, le seul tort de Dumas était de manger, vingt-cinq ans avant nous, une viande exécrable qui ne nous étonne plus; car, de nos jours, rien ne nous paraît plus simple que de manger de l'ours.

Le restaurateur Peters, du passage des Princes, qui a la spécialité des plats fantastiques, a rangé l'ours parmi les plats les plus simples, comme les pommes de terre et la soupe aux choux. De temps en temps, on lui expédie de Sibérie un ours, comme on vous envoie un saucisson de la ville de Lyon. Rien ne paraît plus simple et plus en rapport avec les mœurs parisiennes; aucun caricaturiste ne songe à faire des dessins sur Peters, et nul vaudevilliste ne se permet de plaisanter les mangeurs d'ours. On trouve cela tout naturel. C'est précisément chez Peters que j'ai mangé de l'ours pour la première fois; l'intention du restaurateur était excellente, je me plais à le constater; mais le plat était détestable... Cela ressemble vaguement à une double semelle à la sauce piquante, et si l'on a l'habitude de manger cette bête malfaisante dans un coin du globe, c'est que le filet de bœuf doit absolument manquer dans ce pays; autrement je ne saurais m'expliquer comment, excepté en temps de guerre, on en peut arriver à de pareilles extrémités sur le chapitre de la nourriture.

Oh ! les ours, je les déteste maintenant cordialement, moi qui les aimais tant!

Mais à qui la faute ?

A eux ! moi je m'en lave les mains.

Oui, je les aimais, car l'ours était pour moi plus qu'une bête féroce. C'était un souvenir d'enfance. Je me rappelle encore avec plaisir les heureux jours où nous étions tous émus quand on signalait l'arrivée d'un ours dans la ville.

— Vous ne savez pas! s'écriaient mes camarades d'enfance, il y a un ours superbe dans la ville. Il marche sur deux pattes et fait l'exercice. On l'a vu ce matin sur la grande place. Assurément, il sera dans notre rue cet après-midi.

Nous prenions à peine le temps de déjeuner. Pour nous la fête n'était pas à table, elle était dans la rue. Que nous importaient les côtelettes? il nous fallait avant tout deux sous pour le gardien de l'ours. Grand Dieu! que de douces émotions, que de naïves attentes !

Tous les enfants du voisinage accouraient.

— Je l'ai vu! disait l'un.

— Ce n'est pas vrai, tu en as menti! s'écriait l'autre.

Et vlan! les giffles pleuvaient. On se donnait des coups de poing. On roulait dans le ruisseau.

Heureux âge, où l'on se bat pour un ours! C'est pour le moins aussi honorable que de se battre pour une actrice.

Tout à coup au milieu de la bataille générale on s'arrête. C'est que, du détour d'une rue, une musique étrange vient à nous. Un tambour se fait entendre. Boûm ! boûm ! boûm !

— Voilà l'ours! s'écrie-t-on en chœur.

Plus d'ennemis. Plus d'adversaires. On est tenté de s'embrasser de joie comme dans les grands jours de la vie. Le cœur bat. Ah! c'est trop de plaisir! Voici l'ours!

Et le majestueux animal montre son museau.

— Le voici! s'écrient cent voix d'enfants.

— N'approchez pas! crient cent voix de mères.

L'ours avance, sur les deux pattes de derrière, serrant sur son cœur un gourdin, comme le factionnaire fait d'un fusil!

Ah! qu'il est beau!

Les gamins se pressent autour de la bête. Le dompteur écarte la foule. On est silencieux. On attend de grandes choses.

— Saluez la société! s'écrie le dompteur ambulant.

L'ours grogne et incline la tête.

C'est superbe! Comme on admire l'homme courageux qui a appris des choses si extraordinaires à une bête fauve: pour nous autres enfants ce pauvre homme représentait à la fois le courage, la force et l'intelligence. On n'est pas bien exigeant quand on a sept ans, et l'on se dit: Ah! l'homme qui a dompté un ours n'a pas été inutile sur la terre.

Doux jours de l'enfance, naïves croyances du jeune âge, où êtes-vous? Où êtes vous, chères années où la vue d'un ours remplissait notre cœur d'une sainte admiration?

Hélas! cher lecteur, ces années heureuses sont passées. Ce moment viendra pour vous aussi, où l'âge vous aura arraché une à une les plus admirables illusions et où l'ours ne produira pas plus d'impression sur vous que le restant des êtres.

Pardonnez-moi de m'être souvenu un instant de ce qui a disparu, hélas! Je n'ai plus dix ans et mon âme est avide d'émotions violentes; il ne lui suffit plus qu'un ours fasse l'exercice militaire avec un gros bâton, et je le regrette vraiment.

L'autre jour, je me suis arrêté tout pensif devant la boutique d'un charcutier du faubourg Montmartre. A la devanture était exposée une tête d'ours, et une affiche placardée sur les carreaux annonçait qu'on trouvait dans cette boutique des saucissons d'ours à cinquante centimes la pièce.

La vue de cet ours m'a plongé dans une profonde méditation. Je me suis rappelé le cher vieux temps et les bêtes féroces de ma première jeunesse.

Je revoyais, dans une sorte d'hallucination, la rue d'autrefois, l'ours qui obéissait à la voix de son gardien, les petits camarades d'enfance, et je me disais :

— Ah! mon Dieu, comme on a changé les ours! Ils ne mangent plus les hommes, on les mange!

Cela n'a duré qu'un instant.

La raison est revenue, la raison impitoyable et froide de l'homme. Elle m'a rendu le chagrin et la tristesse, car, des petits amis avec qui je me battais si bien, les uns reposent sous la terre, les autres sont dans la misère. Quelques-uns ont fait fortune, et leur adversaire est forcé de demander pardon à ses lecteurs d'avoir un instant oublié les choses parisiennes pour les histoires d'autrefois; après quoi il signe :

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Le carnaval de 1866 est terminé, et nous voici entrés dans la calme période du carême. Avons-nous besoin, du reste, de faire remarquer qu'il a ressemblé à ceux qui l'ont précédé, et que, selon toute apparence, ceux des prochaines années leur ressembleront pareillement. Peu ou point de mascarades sur les boulevards; en revanche, durant toutes les nuits de la semaine grasse, des bals aux quatre coins de Paris: voilà le bilan des modernes saturnales. On a dansé à l'Opéra, on a dansé aussi dans les guinguettes de Belleville et de Montmartre. Il est bien inutile de se livrer à des détails sur de tels sujets.

Disons seulement que les promenades des bœufs gras, qui font la jubilation des Parisiens, ont attiré une foule énorme sur leur parcours. Les garçons bouchers, selon la tradition, avaient partagé leur prédilection entre les costumes de sauvages et de mousquetaires. L'enfant-Amour dansait sur les genoux de Vénus, et Cérès majestueuse tenait une gerbe d'or. Le bœuf triomphal, dont l'ovation a l'abattoir pour dénoûment, venait du Nivernais. Cette fois la prairie normande a été vaincue par le pâturage morvandiot. On a fort admiré un char représentant le vaisseau de *l'Africaine*.

Nous avons eu récemment l'occasion de parler de l'introduction du patinage à Yokohama, au Japon; mais ce n'est pas là l'unique sport que les Anglais aient importé sur ces rivages de l'extrême Orient. Les Anglais établis à Yokohama ne pouvaient demeurer longtemps sans songer à établir aussi des courses de chevaux, institution nationale chère à leur cœur, et dont l'absence leur faisait d'autant plus regretter l'éloignement de la mère patrie. Il s'agissait en quelque sorte pour eux d'un nouvelle victoire du drapeau britannique.

Ils sont même parvenus à organiser une course de chevaux indigènes, montés par des jockeys au teint jaune et le crâne orné d'un chignon pointu. La colonie était heureuse, et les Japonais, eux-mêmes, accourus en foule autour de l'enceinte prendre grand plaisir au sport européen.

On lit dans le *Nouveau Fremdenblatt* l'anecdote suivante:

Rarement un sabre aura passé par tant de mains et de destinées que celui dont nous allons narrer l'intéressante histoire, et qui se trouve en la possession d'un magnat hongrois.

Lors des guerres de l'indépendance allemande, un officier français engagea, pour la somme de 400 thalers, dans un mont-de-piété d'une ville d'Allemagne libre autrefois, un sabre turc qu'il ne vint plus dégager. Après la mort du prêteur sur gage, inventaire fut fait de tout le matériel, et le sabre examiné de plus près.

L'arme fut trouvée être, quant au travail, un vrai chef-d'œuvre, sans parler des fortes dorures et des pierreries qui lui donnaient une valeur bien supérieure. Un marchand, domicilié dans cette maison et amateur de vieilles armes, acquit ce sabre au prix de 300 thalers. Bien des années se passèrent, ses proches seuls connaissaient cette acquisition, mais un ami, venu de Hambourg, l'acheta pour 1,500 thalers, chacun croyant faire un excellent marché.

Nombre d'années après, le marchand ayant reconnu que les pierreries étaient des diamants bruts, en demanda une somme si exorbitante, que jamais le marché ne se conclut.

Enfin, un marchand d'Amsterdam, qui trafiquait en diamants, l'obtint à raison de 8,000 thalers. Ce chef-d'œuvre était encore inconnu à Vienne et le sabre y fut envoyé dans l'attente d'une bonne spéculation. Un magnat hongrois s'en amouracha et se l'appropria pour 150,000 florins. C'était bien loin encore de la vraie valeur de l'objet.

Des taxations jointes à la découverte de la valeur historique du sabre, l'évaluèrent à un demi-million de florins, car on regarde comme avéré que le roi Charles XII a reçu ce sabre à Bender à titre de souvenir du grand sultan, et qu'il tomba entre les mains d'un Français qui, n'en connaissant pas la valeur, l'engagea comme nous avons dit. Ainsi raconte-t-on, sans que nous garantissions l'authenticité du fait.

Le prince Christian, le fiancé de la princesse Hélène d'Angleterre, voit la presse anglaise faire à l'envi son éloge. Brave, il s'est vaillamment conduit dans le Sleswig-Holstein pendant les campagnes de 1848, 1849 et 1850, et il avait à peine dix-huit ans; instruit, il est élève de l'Université de Bonn, et a fait son éducation artistique à Rome.

Il faut bien que ce jeune prince ait toutes les qualités puisque la princesse Hélène a préféré, en le choisissant, faire un mariage tout d'affection que d'épouser un prince puissant et riche.

La fortune du prince Christian est évaluée à peine à 7,500 francs de rente. Il est vrai que la fille de la reine d'Angleterre sera riche pour deux.

Nos voisins les Anglais ont remarquablement amélioré la race chevaline, ceci est reconnu; mais ils ont terriblement abâtardi une partie de la race humaine, celle qui est destinée à monter les chevaux de course.

Voici un jockey qui est dans son genre une merveille, et qui, à son apparition, a obtenu le plus grand succès à New-market: il pèse trois stones (19 kilos), et fait partie de l'écurie Dawson.

Th. de Langlac.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE [1]

(suite)

Henri se reproche d'avoir accepté ce genre de combat, et d'avoir ainsi abandonné au hasard une vie que l'espoir de posséder Angélique lui fait paraître si heureuse. Il eût mieux fait, certes, s'il n'eût pas cédé à un mouvement irréfléchi, de refuser d'accepter le hasard seul pour juge de son bon droit, sans y joindre son courage et son adresse éprouvée. Certes, s'il ne s'agissait que de l'échange de leur nom, il reviendrait sur cette parole trop prompte; mais il aime mieux mourir que de céder, non-seulement en courage, mais même en folle témérité à l'homme qui ose lui disputer Angélique: sans cela, peut-être, trouverait-il qu'il a un peu trop abusé d'une sottise que la vanité a fait faire à Octave.

La voiture est près des saules; Henri fait arrêter, et ordonne au cocher d'aller attendre en haut de la côte.

— Écoute, dit-il, nous allons à cette ferme qui est là-bas, derrière les saules; si j'étais forcé d'y rester, si monsieur revenait sans moi, tu le conduirais à la ville de ***, à une lieue d'Horrberg.

Octave se sentit presque touché de ce soin de loyal chevalier que prenait Henri d'assurer la retraite de son ennemi, si le sort lui était contraire, mais sa colère s'accrut de cette nouvelle preuve de supériorité. Dieu seul peut savoir ce qui se passa dans le cœur des deux jeunes gens lorsqu'ils entrèrent dans l'enceinte des saules. Un doux et riant soleil pénétrait à travers le feuillage, et colorait de vie, de joie et d'amour toute cette belle nature qu'un des deux ne devait jamais revoir. Chacun des deux se croyait aussi obligé d'aller en avant, que si déjà les deux détentes des pistolets eussent été lâchées. Henri présenta son chapeau à Octave, qui mit la main dedans et tira l'un des deux pistolets. Henri prit l'autre. L'orgueil les empêcha l'un et l'autre de chercher à voir quel était celui qu'il avait dans la main.

— Monsieur, dit Henri, êtes-vous prêt?

— Monsieur, dit Octave, je vous attends.

Alors, tous deux, pâles mais calmes, se placèrent vis-à-vis l'un de l'autre, se tendirent la main libre, et de l'autre main chacun appuya son pistolet sur la poitrine de son ennemi.

Il faudrait que je n'eusse de ma vie lu un seul roman pour dire un mot de plus, et ne pas finir là ce second chapitre.

III

Il est huit heures du soir; le jour baisse. A la lueur d'une lampe que l'on vient d'allumer, Angélique et sa tante Eudoxie sont dans le salon de la maison de M. de Riessain. Angélique brode au métier; la tante Eudoxie tient un livre qu'elle lit à haute voix:

« Lasthénie poursuivit le fantôme, traversa derrière lui toute la longue galerie et le vit entrer dans la tour du Nord. Elle eut un moment d'hésitation; mais, après s'être recommandée à Dieu, elle marcha en avant et parvint dans l'appartement du moine, où personne n'était entré depuis plus de vingt ans. Tout était resté dans l'état où on l'avait laissé depuis la fatale nuit où le moine y avait couché et où on n'avait plus trouvé que son corps sans sa tête. Le fantôme s'arrêta, et d'une voix sombre et sépulcrale dit: « Arrête, « et ne trouble pas le séjour de ceux qui ne sont plus... »

— Ma foi, ma tante, dit Angélique, fasse le ciel que je ne me trouve jamais dans une pareille situation! je sens que je serais loin d'avoir la bravoure de Lasthénie. A tel point que je ne sais si je n'ai pas un peu peur, rien que d'entendre le récit de ses aventures, la nuit et à la lueur d'une lampe. Les fauteuils, depuis quelques instants, me paraissent prendre des formes suspectes, et les longs plis de ces rideaux ont un certain air de linceul qui ne laisse pas de m'inquiéter; si vous étiez bonne pour moi, nous laisserions là le livre pour ce soir et nous parlerions d'autre chose.

— Pourvu, répondit la tante Eudoxie, que ce fût de bouquet de chèvrefeuille et de ton inconnu, n'est-ce pas? Depuis que tu as un roman à toi, dont tu es toi-même l'héroïne, je comprends que tu prennes peu d'intérêt à Lasthénie et à ses infortunes.

— Écoutez, ma tante, il faut tout dire: c'est que le caractère de Lasthénie ne me plaît pas tout à fait. Sous prétexte d'un respect exagéré pour la dernière volonté de sa mère, elle consent à épouser le farouche Saldorf, sans s'inquiéter de percer le cœur du tendre et fidèle Oscar, qui lui a donné tant de preuves de constance et de dévouement. Il est évident que, si la mère de Lasthénie avait connu Saldorf tel qu'il était, elle se serait bien gardée d'enjoindre à sa fille de lui donner sa main. Trompée jusqu'à la fin par son hypocrisie, elle n'a vu en lui qu'un appui pour sa fille et un époux tendre et vertueux. Certes, si elle eût vécu et eût connu seulement la moitié des crimes dont s'était souillé Saldorf, non-seulement elle eût relevé sa fille de sa promesse, mais elle-même se fût opposée de tout son pouvoir à une union qui devait faire le malheur de Lasthénie.

— Hélas! ma pauvre Angélique, reprit la tante Eudoxie, j'ai bien peur que tu ne tardes pas toi-même à savoir combien il est difficile de résister longtemps à la volonté et aux obsessions d'une famille.

— Ma tante, ma bonne tante Eudoxie, vous m'avez promis de ne pas m'abandonner.

— Oui, je te l'ai promis, et je te le promets encore, parce que je sais que le cœur a ses droits et qu'ils sont de tous les plus respectables, parce que je sais que l'autorité des parents doit avoir des bornes. Mais, ma chère Angélique, tu n'ignores pas que je n'ai aucun pouvoir sur l'esprit de ton père, le plus opiniâtre des hommes; tu sais de quels sarcasmes il poursuit mes idées, et que c'est à peine si je puis obtenir qu'il réponde à mes questions. Je crains bien de ne pouvoir que mêler mes larmes aux tiennes... Si cependant tu as jamais lieu de verser des larmes, car enfin tu ne peux aimer ton inconnu, et M. d'Hervilly est bien. Rien que son nom d'Octave, qui est tout romanesque, me donnerait pour lui une indulgence, que sa figure et ses manières ne tarderaient peut-être pas à changer en un sentiment plus tendre, si (ajouta la tante en soupirant) j'avais dix-huit ans, et s'il me présentait son hommage.

— Quoi! ma tante, s'écria Angélique, quoi! c'est vous qui me tenez un pareil langage! Quoi! vous n'êtes pas révoltée de la conduite d'un homme qui a demandé et accepté ma main, sans s'inquiéter le moins du monde de la possession de mon cœur! qui a traité votre malheureuse nièce comme une esclave qu'on achète et du consentement de laquelle on n'a pas à se soucier! Non, ma tante, non, je ne m'accommoderai jamais de pareils sentiments! Qu'ils sont donc éloignés de la flamme respectueuse de l'inconnu qui n'a encore osé exprimer son amour que par des fleurs et son empressement silencieux à prévenir mes moindres désirs! Mais voyez-vous, ma tante, je ne puis me figurer que mon père, toujours si bon et si indulgent pour moi, reste insensible à mes larmes et à mes prières. Vous avez déjà vu qu'il m'a accordé un délai de trois mois. Si vous aviez vu avec quelle tendresse il m'a embrassée lorsqu'il est parti ce matin pour ce voyage qui doit à peine durer quelques jours!

A ce moment, Théodorine, la femme de chambre, vient annoncer qu'un *monsieur* demande l'honneur de souhaiter le bonsoir à ces dames. On lui demande quel est ce *monsieur*. Elle croit l'avoir déjà vu. Quel est son nom? Elle le lui a demandé, il est vrai, mais, en venant, elle l'a oublié. Elle va retourner auprès de lui pour le lui redemander, lorsque l'on ouvre la porte du salon et l'on voit paraître Octave d'Hervilly.

Il s'excuse de se présenter ainsi devant ces dames. En attendant le retour de Théodorine, il a voulu aller au jardin; il s'est trompé de porte et s'est trouvé tout à coup dans le salon. Sans cette erreur, il eût attendu la permission qu'il avait sollicitée, et, malgré l'autorisation que lui a donnée M. de Riessain de venir chez lui, même en son absence, malgré l'ordre même positif qu'il a bien voulu lui laisser en partant de regarder cette maison comme la sienne, il est prêt à se retirer si ces dames ne sont pas disposées à lui accorder la permission de passer quelques instants auprès d'elles. Angélique fait une simple révérence, parce que c'est à sa tante qu'il appartient de répondre.

La tante Eudoxie croit devoir obéir à la volonté de son frère en recevant de son mieux M. d'Hervilly, quoiqu'elle soit un peu souffrante et qu'elle craigne d'être forcée d'abréger la soirée et de se retirer de bonne heure. Octave s'assied, adresse à Angélique quelques lieux communs de galanterie vulgaire, auxquels elle répond avec un dédain marqué. Octave, après avoir fait tous ses efforts pour soutenir la conversation, se prépare à prendre congé. Il ne va pas cependant rentrer encore chez lui. La nuit est superbe; la lune est pure, le ciel sans nuage; il va errer dans la campagne.

— En effet, dit la tante, il n'est rien de charmant comme une belle nuit.

Et elle avoue que, chaque soir, elle se promène dans le parc avec sa nièce. Hier même, elle ose à peine le dire, elles se sont oubliées jusqu'à onze heures.

Octave se retire en demandant une permission qui lui a déjà été donnée par M. de Riessain à son départ, mais il ne la veut tenir que d'Angélique et de sa tante: sera-t-il autorisé à venir prendre quelquefois de leurs nouvelles? Angélique s'incline pour toute réponse.

Quand il est parti, elle affirme à sa tante qu'elle a vu faire à M. d'Hervilly un geste qu'elle imite et qui est en tout semblable à celui du tyran des mélodrames, quand il fait signe *à parte* qu'il abattra ses ennemis. La tante n'a point vu ce geste, mais c'est au moyen d'une glace qu'Angélique l'a aperçu, et seulement alors qu'Octave, après les avoir saluées, leur tournait le dos pour gagner la porte du salon; après quoi il s'était retourné pour leur adresser un nouveau salut et un sourire où elle avait vu tout plein d'affectation et de perfidie.

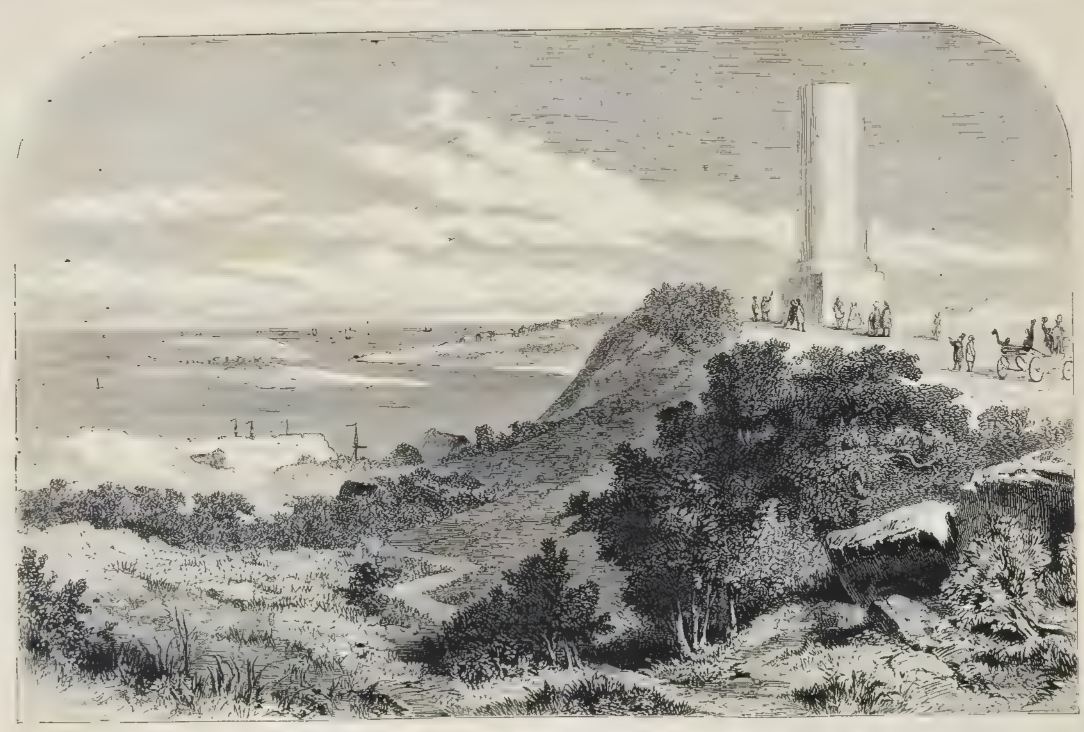
Ce soir-là, Angélique n'osa pas aller, comme la veille, se promener dans le parc avec sa tante. Depuis quelques jours seulement qu'elles habitaient la maison, elles ne connaissaient pas assez les jardins, qui étaient fort grands, pour y éprouver une sécurité complète.

— C'est comme cette grande maison, dit Eudoxie; je n'aime pas beaucoup que mon frère nous y laisse seules; mais, pour avoir moins peur, nous ferons sagement, quelqu'un de ces jours, de la visiter des caves aux greniers; toute l'aile droite et le milieu nous sont inconnus.

Et quelques visites empêchèrent le lendemain la réalisation de ce projet.

Le soir, Octave se présenta; mais on lui fit dire que ces dames étaient fatiguées et ne recevaient pas ce soir-là. Elles profitèrent de leur solitude pour se promener dans le parc; c'était, en effet, un grand et beau spectacle que les lueurs pâles de la lune pénétrant à travers les voûtes des arbres. Au milieu du silence un rossignol éleva la voix et fit entendre ses chants mélodieux. Angélique et Eudoxie écoutent avec recueillement et se laissent aller aux douces rêveries que cette belle nuit excite dans leur âme, lorsque tout à coup

[1] Voir les numéros de 508 à 510.



LE MONUMENT DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT, A DIVES; d'après une photographie. — Voir page 102.



LA POINTE LÉVIS SUR LE SAINT-LAURENT EN FACE DE QUÉBEC; d'après un dessin du capitaine W. S. — Voir page 103.



UNE COURSE DE CHEVAUX INDIGÈNES A YOKOHAMA (JAPON), d'après le croquis d'un voyageur. — Voir le Bulletin.

des hommes masqués, sortant de l'épaisseur des arbres, se jettent sur elles, leur enveloppent la tête d'un voile destiné à étouffer leurs cris, et les enlèvent dans leurs bras. La tante Eudoxie, à laquelle celui qui la porte affirme qu'on ne lui fera aucun mal, pourvu qu'elle s'abstienne de tout bruit, reste muette et abattue. Angélique, malgré les recommandations qui lui sont faites de garder le silence, essaye de faire entendre sa voix et appelle à son secours, et son père tout absent qu'elle le sait, et les domestiques de la maison, trop éloignés pour entendre sa voix étouffée.

Aussitôt qu'elles furent enfermées dans la voiture, les chevaux partirent au grand trot. En se prêtant un secours mutuel, Angélique et Eudoxie ne tardèrent pas à se débarrasser des voiles qui leur enveloppaient la tête et les empêchaient de parler.

— Mon Dieu! ma tante, que nous arrive-t-il et que va-t-il nous arriver? dit Angélique. Quel bonheur que vous soyez avec moi! Que pensera mon père? Où nous mène-t-on et que veut-on faire de nous?

— Heureusement, ma nièce, répond Eudoxie, que je n'en sais pas plus que vous sur tous les sujets de vos questions; sans cela, j'aurais oublié la première quand vous ne faisiez la dernière, tant vous les exprimez avec précipitation. Mais vous-même, n'avez-vous fait aucune remarque qui vous puisse faire au moins soupçonner quel est l'auteur de cet acte de violence?

— Je n'ai pas besoin de me livrer à des conjectures et à des soupçons, ma tante, pour des choses que je sais aussi parfaitement. L'auteur de notre enlèvement est M. Octave d'Hervilly.

— Le croiriez-vous, ma nièce? et quel intérêt aurait-il à compromettre ainsi un résultat sur lequel il n'a aucune crainte à avoir? Sûr du consentement de votre père, assez fat, selon ce que j'en ai pu juger, pour ne pas tout à fait désespérer du vôtre, il faudrait qu'il eût à un degré peu ordinaire la manie d'enlever les filles, pour s'aviser d'en enlever une qu'il aurait pu emmener légalement en attendant seulement deux mois. Mon avis est plutôt que l'auteur du rapt est votre inconnu, l'homme aux fleurs de chèvrefeuille!

— Lui, ma tante! Vous n'y pensez pas: un homme si timide, si respectueux. Non, non, l'odieux d'Hervilly n'a pas eu de peine à voir la répugnance que j'éprouve pour la chaîne que l'on veut m'imposer; il connaît l'indulgence et la tendresse de mon père pour moi; il sait que la sévérité de de ce tendre père ne tiendrait pas contre mes prières et mon désespoir, et il a eu recours à la violence. Où sommes-nous? Voici plus d'une heure que nous marchons, les chevaux semblent voler, on ne voit que des arbres, toujours des arbres. Si nous traversions une ville, j'espère que nos cris feraient arrêter la voiture.

— Ne criez pas si vite, ma nièce, car je maintiens que nous sommes en la puissance de l'inconnu aux bouquets. Votre prochain mariage avec M. d'Hervilly lui aura montré qu'il n'était plus temps de prétendre à vous par les voies ordinaires, et il aura employé des moyens un peu brusques, il est vrai, mais pour lesquels il espère obtenir son pardon.

Les réflexions de la tante jetaient du doute dans l'esprit d'Angélique, qui ne savait comment elle devait apprécier ce qui se passait. En effet, la colère qu'elle devait naturellement concevoir de cet enlèvement pouvait être modifiée par cela qu'il aurait été commis par l'un ou par l'autre des deux hommes que seuls elle pouvait soupçonner; parce que, toute condamnable que fût cette manière d'agir, ce n'était rien auprès d'un crime plus grand qu'avait commis Octave d'Hervilly: ce crime était qu'il déplaisait à Angélique. C'est en effet ce qu'aux yeux d'une femme un homme peut faire de pis que de lui déplaire. Je défie l'homme qui déplaît à une femme de l'étonner par aucun forfait, et d'imaginer quelque chose d'assez horrible pour qu'elle hésite à l'en croire capable. Tous les autres crimes se confondent dans le crime de déplaire, qui suffit pour les tous absorber.

Au bout de quatre heures de marche, la voiture parut quitter la grande route et prendre un chemin de traverse. En effet, elle ne tarda pas à s'arrêter devant une petite maison aux alentours de laquelle l'œil n'en pouvait découvrir aucune autre. Là, on les aida à descendre de voiture, et un des hommes masqués les avertit qu'elles passeraient là le reste de la nuit. Elles essayèrent de faire quelques questions à cet homme qui paraissait être le chef des autres; mais il ne leur fit aucune réponse, et donna ses ordres pour que de nouveaux chevaux fussent attelés à la pointe du jour.

— Vous entendez, mesdames, ajouta-t-il, qu'il faut être prêtes de bonne heure. Certes, je ne vous menacerai pas, comme le commun des voituriers, de passer outre et de vous laisser en chemin; mais je vous jure que, si vous n'êtes pas prêtes à partir à l'heure indiquée, je vous mets dans la voiture, quel que soit le négligé de votre toilette.

— Mais enfin, dites-nous où nous sommes et où nous allons.

— Madame, les ordres que j'ai reçus ne m'enjoignent nullement de vous faire de semblables confidences; on m'a dit de m'arrêter le moins possible et d'aller vite.

— Mais...

— Madame, comme ma réponse ne pourrait jamais être qu'un refus de vous répondre, trouvez bon que je ne vous en fasse plus aucune.

A peine Angélique et sa tante furent-elles dans la chambre où elles devaient passer la nuit, que Théodorine y entra pour leur demander si elles avaient besoin de ses services et si elles voulaient prendre quelque chose.

— Eh quoi! vous ici, Théodorine? s'écrièrent à la fois la nièce et la tante. Où sommes-nous? que se passe-t-il? et quel est l'auteur de notre enlèvement?

— Mesdames, je n'en sais pas plus que vous à ce sujet; mais hâtez-vous de demander ce dont vous pouvez avoir besoin; j'ai tout lieu de croire qu'ensuite on ne me refusera pas de passer la nuit dans votre chambre.

— Nous n'avons besoin de rien, sinon de vous avoir près de nous pour diminuer, s'il est possible, nos justes frayeurs.

Théodorine sortit et revint quelques instants après d'un air tout joyeux, dire qu'on lui permettait de ne pas les quitter.

— Aussi bien, a dit celui qui paraît être le chef, vous pourrez dire à ces dames qu'elles feront bien de dormir tranquilles et de ne perdre leur temps à aucune tentative d'évasion, parce que nous avons demain une longue étape à faire, et il n'est pas sûr qu'elles soient aussi bien couchées; ensuite parce que ce serait parfaitement inutile. Et en effet, mesdames, il m'a fait voir la maison fermée par d'énormes verrous et toutes les issues garnies de grilles et de barres de fer, gardées en outre par des sentinelles.

— Eh quoi! s'écria Angélique, nous nous éloignerons encore demain toute la journée; mais où sera donc le terme de ce voyage?

— Ils ne paraissent pas penser qu'ils arriveront demain

— Mais dites-nous maintenant, Théodorine, comment vous vous trouvez ici avec nous?

— Rien de plus simple, madame; à peine étiez-vous sorties toutes deux de la maison pour aller vous promener dans le parc, qu'un homme inconnu vint me dire que l'une de vous deux s'était subitement trouvée indisposée, et qu'on l'avait envoyé me chercher. Je voulus appeler quelques autres domestiques, mais il m'en empêcha en me disant que vous aviez recommandé de ne parler qu'à moi seule. Je le suivis donc, après m'être munie d'un flacon de sels.

ALPHONSE KARR.

(*La suite au prochain numéro.*)

MONUMENT DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT

A DIVES

Le village de Dives, situé sur la côte du Calvados, et que traverse la rivière du même nom, est une de nos plus anciennes cités normandes. Son petit port qu'anime tous les ans une vie factice, à l'époque de la villégiature, a vu le départ de la flotte que Guillaume le Bâtard conduisait à la conquête de l'Angleterre.

Ce fut au château de Bonneville, sa résidence favorite, éloignée de Dives de quelques lieues seulement, que Guillaume rassembla les grands barons normands pour délibérer sur son audacieuse entreprise. Le projet y fut chaudement discuté et rencontra une opposition dont le duc de Normandie n'eut pas raison sans faire jouer tous les ressorts d'une politique habile. La noblesse, vaincue par son adresse, se jeta résolument dans une entreprise qui ne pouvait manquer d'être populaire. Ceux-ci fournirent des vaisseaux, ceux-là des armes et de l'argent, d'autres vinrent d'eux-mêmes s'enrôler sous les drapeaux; quant au peuple, il pourvut dans la mesure de ses moyens à l'équipement de la flotte; mais de toutes parts le mouvement fut unanime, si bien qu'au mois d'août 1066 le duc de Normandie avait à sa disposition plus de neuf cents navires à grandes voiles, sans compter les transports, et réunissait à l'embouchure de la Dives, désignée comme lieu du rendez-vous, cinquante mille cavaliers et dix mille hommes de pied de toute nation.

Ce grand fait historique a été consacré il y a quelques années par la ville de Dives. Le 18 août 1861, fut inauguré, sur la rive même témoin de l'embarquement des seigneurs normands, un monument destiné à en perpétuer la mémoire. Ce monument dont nous donnons la vue, se compose d'une colonne monolythe reposant sur un piédestal quadrangulaire. On y lit cette inscription:

« Au souvenir du plus grand événement historique des annales normandes: le départ de Guillaume le Bâtard pour la conquête de l'Angleterre. »

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Les poisons qui courent les rues — Les allumettes chimiques. — Le café au lait. — L'eau-de-vie. — Expériences sur les animaux, par M. Duroy — L'absinthe. — Symptômes de délire qu'elle détermine. — Les cosmétiques. — Le rouge. — Le blanc. — La poudre de riz. — Les teintures pour les cheveux. — Les serpents de Pharaon. — Un ours rendu malade par le sulfocyanure de mercure. — Une mystification entomologique

Les poisons courent littéralement les rues de Paris et chacun les y vend et les y achète avec une insouciance qui démontre une fois de plus combien la routine et l'insouciance peuvent causer de malheurs. Ainsi, chaque jour les journaux racontent des incendies causés par les allumettes chimiques; ces incendies, non seulement brûlent des mobiliers, ruinent des familles et amènent de graves accidents tandis qu'on combat le feu, mais encore ils causent trop souvent la mort de pauvres petits enfants laissés seuls au logis et qui, presque toujours, provoquent en jouant ces désastres.

Enfin, ces mêmes allumettes, offertes à foison à qui en veut et mises entre les mains des imprudents ou des criminels, est un poison à peu près sans remède qui déjà a conduit une vingtaine des premiers au cimetière et une dizaine des seconds à l'échafaud.

Il se fabrique une autre espèce d'allumettes avec lesquelles on n'a rien à redouter de semblable, et qui ne coûtent pas plus cher. Eh! bien, personne n'en veut faire usage; les terribles exemples qu'on a quotidiennement sous les yeux ne donnent à réfléchir à personne, et on continue à introduire dans son logis de si fatals éléments de mort et de ruine.

Il en est de même du café au lait, dont l'usage, surtout à jeûn, le matin, débilite l'estomac et exerce sur la population parisienne plus de ravages que le choléra, qui inspirait à toute la population une terreur sans égale.

Le choléra n'a enlevé, à Paris, en quatre mois, que six mille quatre cents malades; le café au lait compte chaque année parmi ses victimes trente mille femmes, qu'il mène à la phthysie et aux maladies anémiques spéciales à leur sexe. En vain, depuis longtemps, la médecine cherche à combattre cette habitude funeste, les quatre cinquièmes de la population savent le danger presque inévitable auquel ils s'exposent, mais ils continuent obstinément à boire ce breuvage dangereux.

A côté du café au lait, il faut placer sur le même rang l'usage du vin blanc et surtout de l'eau-de-vie bus à jeûn. Ingurgitée au commencement de la journée, elle réagit à la façon d'un cautère sur les parois délicates de l'estomac et les vapeurs montent violemment au cerveau. Or, M. Duroy a démontré par des expériences irréfutables faites aux dépens de pauvres animaux que l'alcool, après avoir exercé son action corrosive sur l'organe de la digestion, qui ne la digère jamais, agit sur tout le système nerveux qu'il parcourt en l'irritant, et finit par sortir avec les sécrétions naturelles, dans lesquelles la chimie le retrouve tout entier, poids et volume, sans que les organes se le soient en aucune façon assimilé.

Une sœur de l'alcool, ou plutôt l'alcool lui-même seconde par un mélange de plantes presque aussi redoutables que lui, a pris rang — et un rang important — dans les habitudes parisiennes; elle se nomme l'absinthe et conduit tout droit, par un court et infaillible chemin, à la folie. On a cherché à faire croire que l'alcool seul était coupable des méfaits imputés aux végétaux qu'on lui associe; mais c'est une erreur. On a récemment fait des expériences, toujours aux dépens des pauvres animaux, sur les propriétés de l'absinthe; on leur a ingurgité de l'extrait aqueux de cette plante et ils ont été pris de délire et de tremblements nerveux, qui n'ont point tardé à les mener à la perte de l'existence.

Comme ce n'était pas assez de ce poison, on ajoute trop souvent à l'absinthe du sumac, de l'indigo et du sulfate de cuivre.

En effet, commercialement, l'absinthe de première qualité doit ne se composer que de sommités d'absinthe, de racines d'angélique, de calamus aromaticus, de semences de badiane, de feuilles de dictame, de crête et d'origon vulgaire. Mais certains fabricants y mêlent de la menthe poivrée, de la mélisse, du fenouil, de l'hysope et du jus d'ortie! Si ce mélange ne prend pas bien la couleur de bleu éteint qu'on lui veut, on recourt trop souvent au sulfate de cuivre, poison redoutable s'il en est, et tout cela, infusé dans de l'alcool à soixante-douze degrés centigrades, alcool qui, placé sur la peau durcie de la main, y exercerait une action corrosive et y provoquerait des douleurs et des excoriations!

La manière de préparer l'absinthe en l'émulsionnant avec de l'eau qu'on y jette goutte à goutte, d'une certaine force, divise et rend plus actives encore les molécules de cette boisson, en lui permettant d'exercer ses ravages sur une plus grande surface.

Le délire que détermine l'absinthe chez ses adeptes se caractérise par des symptômes particuliers qu'a décrits le docteur Delasiauve.

Les malades atteints de ce délire se distinguent des autres victimes de l'ivresse par l'inquiétude peinte sur leur physionomie; ils se tiennent à l'écart et ne cherchent pas à s'isoler, tristes et concentrés comme les mélancoliques, les inertes et les stupides, mais ils présentent un état mixte dans lequel les objets extérieurs revêtent pour eux des aspects étranges. Interrogez-les: ils entendent à peine votre question; le son de vos paroles frappe leurs oreilles, mais il se confond pour eux avec les hallucinations effrayantes qui les assiégent; vos questions ne provoqueront pas de réponse; ou bien, si vous obtenez quelques mots, ces mots exprimeront la manifestation extérieure de la folie. Cherchant sans cesse à échapper à des persécutions imaginaires, ayant même parfois la crainte de se voir soit méconnus, soit accusés de crimes qu'ils savent n'avoir pas commis; tantôt ils fuient, tantôt ils s'avancent vers vous en protestant de leur innocence. Les désordres vont croissant à mesure que le jour tombe, et au milieu de la nuit surtout, les plus fantastiques images leur apparaissent.

On ne rencontre pas, chez les buveurs d'absinthe, le caractère, si commun dans le *delirium tremens*, de visions d'animaux immondes; ils voient plutôt des flammes qui enveloppent leur couche et des armes dont la pointe menaçante se tourne vers eux. Un malade, maintenu dans son lit par la camisole de force, criait au docteur Delasiauve, dès qu'il le voyait approcher de lui: « Ne me touchez pas, vous allez vous couper. Otez donc cet enfant qu'on égorge, ôtez-le! » Et en même temps, il faisait des efforts surhumains pour secourir l'être imaginaire qu'on assassinait, disait-il, sous ses yeux.

Pour passer à un autre ordre de poison, croirait-on, si quelqu'un venait à le raconter, que des femmes jeunes et belles s'efforcent, par des moyens trop certains d'altérer la fraîcheur de leur teint, d'ôter à leur peau la finesse et le moelleux qui en caractérisent le charme, et qu'elles provoquent sur leurs joues et sur leur nez les outrages de la couperose?

Rien n'est pourtant plus commun et cette folie compte à

Paris de nombreuses adeptes qui recourent au blanc, au rouge et à la poudre de riz, dont les moindres effets sont d'intercepter la transpiration insensible des pores, première cause des maladies cutanées, et qui se composent d'agents minéraux et chimiques des plus redoutables.

Quant à la teinture de la barbe et des cheveux blonds ou noirs, comme elle ne peut s'opérer qu'à l'aide du nitrate d'argent, elle cause d'affreux maux de tête, déchausse les dents et mène bientôt à Charenton ou chez le docteur Blanche les insensés qui y recourent. La femme d'un artiste célèbre a subi déjà trois fois les atteintes de l'aliénation mentale et ne recouvrera peut-être jamais sa raison, pour avoir cherché à teindre les mèches de sa chevelure qui commençaient prématurément à blanchir.

Ce n'est point assez encore de ces imprudentes habitudes, de cette alimentation funeste, de cet emploi domestique de substances délétères. Depuis quelque temps, le poison est devenu un jouet et se trouve dans toutes les mains.

Je veux parler du sulfocyanure de mercure associé au nitrate de potasse qui, pendant la fête du nouvel an, se débitait, dans toutes les baraques installées sur les boulevards, sous le nom de Serpent de Pharaon. Non-seulement les personnes qui manient ce jouet et en respirent les vapeurs s'exposent à de graves accidents, mais encore les ouvriers chargés de les fabriquer contractent presque toujours des maladies graves. Par malheur, on confie presque toujours cette besogne dangereuse à des femmes qu'on tente par l'appât d'un salaire un peu moins modique que d'habitude. Forcées de se couvrir avec un épais tampon les narines et la bouche pendant qu'elles manipulent des substances chimiques si délétères, elles n'en finissent pas moins, presque toujours, malgré cette précaution, par contracter des maladies qui les forcent à s'aliter et qui altèrent, sinon pour toujours, du moins pour longtemps, leur santé.

Il y a quelques jours, un de ces niais qui ne sentent jamais la portée de leurs plaisanteries, s'avisa de jeter dans la fosse de l'un des ours du Jardin des Plantes un serpent de Pharaon allumé. L'animal, effrayé à la vue du développement surprenant que donne la chaleur au mélange du sulfocyanure de mercure et de nitrate de potasse, frappa de ses pattes ce qu'il prenait sans doute pour un reptile, et le saisit dans ses mâchoires; il ne trouva qu'une poussière qui s'effrita sur ses lèvres et sur sa langue et, depuis lors, il languit, il souffre et peut-être finira-t-il par succomber. Que dirait pourtant l'imbécile de loustic, si le Muséum lui intentait un procès en dommages-intérêts pour avoir tué un pauvre animal, qui représente une grande valeur d'argent.

Un pharmacien, sans s'exposer à la police correctionnelle, ne peut livrer à personne, sans ordonnance d'un médecin, la plus légère dose de substance toxique. Quelques grammes d'opium, vendus en dehors de cette garantie, lui vaudraient une condamnation sévère.

Eh bien! on peut à loisir et en toute liberté, chez un marchand de produits chimiques, acheter, non par gramme, mais par kilogramme, ces substances qui tuent. Le sulfate de cuivre, la couperose bleue, le blanc d'argent, le carbonate de plomb, la litharge, l'oxyde de plomb et l'indigo liquide, dont quelques gouttes suffiraient à empoisonner une famille entière, se vendent à qui en veut, sans qu'on s'inquiète de l'usage qu'on compte en faire, sans le moindre gage de garantie.

Il en est de même de l'eau forte, qui est de l'acide nitrique; du vitriol, qui est de l'acide sulfurique; de l'esprit-de-sel, qui est de l'acide chlorhydrique, et de cent autres poisons que manient sans précaution toutes les mains, que respirent tous les poumons, qui traînent dans tous les ateliers et dont, parfois trop souvent, une industrie coupable se sert pour falsifier les aliments et même le pain.

Laissons là ces tristes idées, et passons sans autre transition à une mystification dont, l'année dernière, un des marchands d'insectes de Paris a rendu victimes certains amateurs d'entomologie anglais. C'est encore une falsification; mais celle-là, pour manquer peut-être de délicatesse, n'en est pas moins plaisante et surtout sans danger.

Certaines espèces d'insectes, communes en France, n'existent pas ou ne se rencontrent que très-rarement en Angleterre, où les amènent parfois de violentes bourrasques soufflant du continent. De ce nombre, il faut citer surtout la cystèle couleur de soufre, coléoptère long de quatre à cinq lignes, entièrement d'un jaune citron, avec les yeux noirs, et qui hante les plantes ombellifères.

Notre homme arriva à Londres avec une collection d'insectes exotiques plus ou moins proprement piqués sur l'elytre gauche, comme l'exige la coutume, les exhiba chez les plus riches entomologistes, les vendit un bon prix et finit par annoncer qu'il comptait faire, avant son retour en France, une chasse entomologique dans les environs de la capitale de l'Angleterre, afin de s'y procurer certaines espèces qui ne se rencontraient pas en France. Quelques-uns des plus zélés et des plus riches amateurs lui proposèrent de l'accompagner; c'est précisément ce que désirait notre homme, qui, vers la fin de son excursion, se mit à jeter des cris de surprise et d'admiration. Ses compagnons de chasse accoururent et le trouvèrent agenouillé devant une ciguë littéralement couverte de cystèles. On cria au prodige, on offrit de lui payer une livre chacun de ces insectes rencontrés pour la première fois en Angleterre, et il en vendit ainsi trente, qu'il semblait ne céder qu'à regret. Or, personne ne se douta que par une fraude assez déloyale, on le voit, le marchand avait apporté de France les cystèles vivantes dans une boîte, et qu'il avait vidé tout bonnement cette boîte sur la plante, où il prétendait les avoir trouvées.

Les cystèles n'en sont pas moins glorieusement et tout au long inscrites dans le catalogue des savants anglais comme trouvées par eux sur une ciguë, aux environs de Londres.

Hélas! il n'y avait déjà que trop de faits scientifiques de cette nature, qui passent pour des vérités et qui ne sont que des erreurs.

S. Henry Berthoud.

LA POINTE LÉVIS, PRÈS QUÉBEC

Québec, le chef-lieu actuel du Bas-Canada, est, dans une des situations les plus pittoresques et les plus fortes qu'on puisse imaginer. Baignée à la fois par les eaux du Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles, elle se divise en ville basse et ville haute : la première entourant le port, la seconde s'élevant sur la pente du cap Diamant, vaste masse rocheuse que dominent les batteries de la citadelle.

Le coup d'œil dont on jouit du haut de ces batteries est véritablement admirable. Au pied des rochers s'étendent les deux bras gigantesques du Saint-Charles et du Saint-Laurent que sillonnent les embarcations de toute sorte. Sur le bord opposé du Saint-Laurent se détache la pointe Lévis avec son village pittoresque dont les frais cottages, peints de couleurs diverses, entourent le clocher coquet d'une petite église. Le village de la pointe Lévis est assez considérable et très-florissant : il vient, comme importance commerciale, immédiatement après Montréal et Québec. On y compte cinq mille habitants.

Le nom de Lévis est un souvenir éminemment français. Il rappelle ces dernières luttes de la France contre l'Angleterre, pour conserver une colonie fondée par nous dès le commencement du XVII[e] siècle. Le duc de Lévis succéda en 1758, comme maréchal de camp, au marquis de Montcalm, sous les ordres duquel il servait depuis quelques années dans l'armée du Canada; et son seul courage soutint pendant près de deux ans une guerre rendue impossible par le manque de renforts et de munitions. Lorsqu'il se rendit en 1760, ce ne fut qu'après avoir brûlé sa dernière cartouche. Les nombreux exploits du duc, sur le Saint-Laurent et autour de Québec, méritaient bien que le nom d'une petite ville en conservât le souvenir.

Francis Richard.

LES ANTIQUITÉS, A LONDRES

Ma lanterne à la main, il me semble que j'erre,
Ainsi que Guido Vaux, fantôme incendiaire.
Aux champs on me prendrait, ou pour un feu follet,
Ou pour Robin bon diable.

[illegible]

Je suis quelque peu chasseur d'antiquités; aussi me complais-je fort à explorer Londres pour rechercher les debris du vieux temps. On les rencontre principalement dans les profondeurs de la Cité, noyés et presque perdus dans un désert de brique et de mortier, mais empruntant un intérêt poétique et romanesque au monde banal et prosaïque qui les entoure. Un exemple de ceci me frappa dans le cours d'une excursion que je fis l'été dernier dans la Cité; car ce n'est que dans la saison d'été qu'on peut avec avantage explorer la Cité, quand elle est dégagée de la fumée, des brouillards, de la pluie et de la boue de l'hiver. J'avais pendant quelque temps lutté contre le flot de population qui roulait dans Fleet-street. La chaleur de la température avait détendu mes nerfs et m'avait rendu sensible à toute vibration, à tout heurt, à tout bruit discordant. La chair était fatiguée, l'esprit abattu, et je commençais à être de fort mauvaise humeur contre la foule bruyante, agitée, à travers laquelle j'avais à me démener, quand, dans un mouvement de désespoir, je perçai la presse, m'enfonçai dans une ruelle, et, après avoir tourné plusieurs angles, franchi plusieurs recoins obscurs, ressortis par une belle cour silencieuse, au centre de laquelle était une pelouse qu'ombrageaient des ormes et dont une fontaine, avec son jet d'eau pétillant, entretenait continuellement la fraîcheur et l'éclat. Un étudiant, livre en main, était assis sur un banc de pierre, moitié lisant, moitié méditant sur les évolutions de deux ou trois jolies bonnes d'enfants qui promenaient leurs gracieux fardeaux.

Je ressemble à l'Arabe qui rencontre tout à coup une oasis au milieu de la desséchante stérilité du désert. Par degrés, le calme et la fraîcheur de l'endroit me remirent les nerfs et revigorèrent mes esprits. Je poursuivis ma promenade, et arrivai à une très-antique chapelle située tout près de là, au bas portail saxon, d'une massive et superbe architecture. L'intérieur en était circulaire et grandiose, éclairé par en haut. Tout autour étaient des pierres tumulaires monumentales, d'une date très-ancienne, sur lesquelles étaient étendues les effigies, en marbre, de guerriers armés de pied en cap. Quelques-uns avaient les mains dévotement croisées sur la poitrine; d'autres serraient le pommeau de leur épée, hostiles et menaçants jusque dans la mort! — tandis que les jambes en travers de plusieurs d'entre eux indiquaient des soldats de la foi qui étaient partis en croisade pour la Terre Sainte.

J'étais dans la chapelle des chevaliers du Temple, étrangement placée au centre même du trafic sordide; et je ne sache pas de leçon plus frappante pour l'homme du monde que de se détourner ainsi tout à coup du grand chemin de la vie affairée, où l'argent est le but, et de venir s'asseoir parmi ces sépulcres pleins d'ombres, où tout est crépuscule, poussière, oubli.

Dans une tournée d'observation subséquente, je me trouvai en face d'un autre de ces débris d'un « monde éteint », captif au cœur de la Cité. J'errais depuis quelque temps le long de rues tristes et monotones, dénuées de quoi que ce soit qui, fût de nature à frapper les yeux ou à réveiller l'imagination, quand j'aperçus devant moi un vestibule gothique d'une poudreuse antiquité. Il donnait sur un vaste rectangle formant la cour extérieure d'une majestueuse construction gothique, dont la porte était hospitalièrement ouverte.

C'était évidemment un édifice public, et comme j'étais à la chasse aux antiquités, je m'y aventurai, bien que d'un pas circonspect. Ne rencontrant personne qui me tançât pour mon intrusion ou qui s'y opposât, je continuai à marcher jusqu'à ce que je me trouvasse dans une grande salle à voûte haute et cintrée et à galerie de chêne, le tout d'architecture gothique. A un bout de la salle était une immense cheminée, avec des bancs de bois de chaque côté; à l'autre bout, une plate-forme exhaussée, ou dais, le siége d'honneur, au-dessus de laquelle était le portrait d'un homme revêtu d'un costume antique, avec une longue robe, une fraise et une vénérable barbe grise.

Tout dans ce lieu avait un air de calme monastique et d'isolement, et ce qui lui donnait un charme mystérieux, c'est que je n'avais pas encore rencontré créature humaine depuis que j'en avais franchi le seuil.

Encouragé par cette solitude, je m'assis dans l'embrasure d'une grande fenêtre ogivale, qui laissait passer à larges flots les fauves rayons du soleil, çà et là diaprés de teintes empruntées aux vitres en verre de couleur, tandis qu'une petite fenêtre restée ouverte permettait à la voluptueuse brise d'été de pénétrer. Là, appuyant ma tête sur ma main, et le bras sur une vieille table de chêne, je me laissai aller à une sorte de rêverie au sujet de la destination, dans le passé, de cet édifice. Il était évidemment d'origine monastique; peut-être était-ce une de ces ruches construites jadis dans l'intérêt de la science, où le moine patient, dans la vaste solitude du cloître, accumulait page sur page et volume sur volume, s'efforçant d'égaler dans les productions de son cerveau la grandeur de l'édifice qui l'abritait.

Pendant que je poursuivais ainsi ma pensive méditation, une petite porte à panneaux, dans une arcade au haut bout de la salle, vint à s'ouvrir, et nombre de vieillards à tête grise, vêtus de longs manteaux noirs, s'avancèrent un à un; traversant la salle sans prononcer un mot, chacun d'eux tournant vers moi, quand il passait, un visage blême, et disparaissant par une porte pratiquée au bas bout.

Je fus singulièrement frappé de l'aspect de ces vieillards; leurs manteaux noirs et leur air suranné s'harmonisaient bien avec le style de ce très-vénérable et très-mystérieux édifice. C'était comme si les fantômes des temps évanouis qui avaient fait l'objet de ma rêverie eussent défilé devant moi. On sait si je me complais dans ces imaginations : je me mis donc en route, d'après le code qui régit les aventures merveilleuses, pour explorer ce que je me représentais comme un royaume d'ombres existant au centre même des réalités palpables.

Mon excursion me conduisit à travers un labyrinthe de cours et de corridors intérieurs et de cloîtres délabrés, car l'édifice principal avait beaucoup d'annexes et de dépendances, construits à différentes époques et suivant des styles divers. Dans un espace découvert, nombre d'enfants, qui appartenaient évidemment à l'établissement, se livraient à leurs jeux; mais partout je retrouvais ces mystérieux vieillards à cheveux gris et aux manteaux noirs, quelquefois flânant isolés, quelquefois en groupes et causant : ils semblaient être les génies familiers du lieu. Je me rappelai alors ce que j'avais lu de certains colléges au temps jadis, où l'on enseignait l'astrologie judiciaire, la géomancie, la nécromancie et autres sciences magiques et illicites. Était-ce un établissement de ce genre, et ces hommes aux manteaux sombres étaient-ils réellement des professeurs de magie noire?

Pendant que je m'abandonnais à ces conjectures, je plongeais un œil furtif dans une chambre tapissée de toutes sortes d'objets étranges et baroques. Instruments de guerre sauvages, idoles bizarres et alligators empaillés, serpents en bocaux et monstres divers décoraient le dessus de la cheminée; tandis que sur le ciel de lit élevé d'une couchette mode antique grimaçait une tête humaine, flanquée de chaque côté d'un chat desséché.

Je m'approchais pour considérer de plus près cette chambre mystérieuse, qui me semblait un laboratoire à l'usage d'un nécromancien, quand je reculai d'effroi à la vue d'une forme humaine me regardant fixement d'un obscur recoin. C'était celle d'un petit vieillard ratatiné, aux joues creuses, aux yeux clairs et aux sourcils gris et métalliques. Je me demandai d'abord si ce n'était pas une momie merveilleusement conservée, mais cela se mouvait, et je reconnus qu'il vivait. C'était un autre de ces vieillards aux manteaux noirs; et comme j'observais sa physonomie bizarre, son costume suranné, les objets hideux et sinistres dont il était entouré, je commençai à croire que je me trouvais en face de l'archimage qui dirigeait cette confrérie magique.

Me voyant arrêté devant la porte, il se leva et m'invita à entrer. J'obéis avec une hardiesse singulière, car savais-je si un mouvement de sa baguette ne pouvait pas me métamorphoser en quelque monstre sans nom, ou me faire passer, au moyen d'une conjuration, dans une des bouteilles qui garnissaient le dessus de la cheminée? Il se trouva cependant que ce n'était rien moins qu'un sorcier, et sa loquacité naïve fit bientôt évanouir toute la magie, tout le mystère dont j'avais enveloppé cet antique édifice et ses non moins antiques habitants.

Il se trouva que j'avais pénétré au centre d'un antique asile pour les commerçants parvenus à une extrême vieillesse et les pères de famille ruinés, auquel était attachée une école pour un nombre limité d'enfants. Il avait été fondé deux siècles auparavant sur les ruines d'un vieil établissement monastique, et avait conservé quelque chose de l'aspect et du caractère religieux. Le sombre cordon de vieillards en

manteaux noirs qui avaient passé devant moi dans la salle, et que j'avais élevés à la dignité de mages, c'étaient les pensionnaires qui revenaient du service du matin dans la chapelle.

John Hallum, le petit collectionneur de curiosités dont j'avais fait un magicien chef, habitait depuis six ans ces lieux, et avait décoré ce dernier nid, où s'était blottie sa vieillesse, les débris et de raretés recueillies dans le cours de sa vie.

Dans son opinion à lui, il avait été quelque peu voyageur, étant allé une fois en France et ayant été bien près de faire une visite à la Hollande. Il regrettait de n'avoir pas vu ce dernier pays, « parce qu'alors il aurait pu dire qu'il y était allé. » C'était évidemment un voyageur de l'espèce naïve.

Il était aristocrate, d'ailleurs, dans ses relations, se tenant à l'écart, ainsi que je le découvris, du commun des pensionnaires. Ses principaux camarades étaient un aveugle qui parlait le latin et le grec (Hallum était profondément ignorant de l'une et l'autre de ces langues), et un gentleman ruiné qui avait percé d'outre en outre une fortune de quarante mille livres sterling que lui avait laissée son père, plus dix mille livres sterling, dot de sa femme. Le petit Hallum paraissait considérer comme un signe indubitable de race aussi bien que de grand caractère d'être capable de dissiper de pareilles sommes.

P. S. — Le pittoresque débris du vieux temps dans lequel j'ai peu à peu fait pénétrer mon lecteur est ce que l'on appelle le Charter-House, dans le principe la Chartreuse. La fondation eut lieu en 1611, sur les débris d'un ancien couvent, par sir Thomas Sutton; c'est un de ces nobles établissements de bienfaisance créés par la munificence d'un simple particulier, entretenus avec le soin minutieux et la superstition qui caractérisent les choses du vieux temps au milieu des changements et des innovations de Londres moderne. Là, quatre-vingts hommes délabrés, qui ont vu des jours meilleurs, sont pourvus dans leur vieillesse d'aliments, de vêtements, de feu, et d'une allocation annuelle pour leurs dépenses particulières. Ils dînent ensemble, comme faisaient autrefois les moines, dans la grande salle, qui était jadis le réfectoire du couvent. Est attachée à l'établissement une école pour quarante-quatre garçons.

Stowe, dont à ce sujet j'ai consulté l'ouvrage, parlant des obligations auxquelles sont astreints les pensionnaires à tête grise, dit : « Ils ne doivent se mêler en rien des choses qui concernent les affaires de l'hospice, mais s'appliquer uniquement au service de Dieu, et prendre avec reconnaissance ce qu'on leur a destiné, sans marmonner, murmurer ou grogner. Défense d'avoir aucune arme, de porter les cheveux longs, des bottes de couleur, des éperons ou des souliers de couleur, autre chose enfin que ce qu'il convient à des hommes reçus dans un hospice de porter. » — « Et vraiment, ajoute Stowe, heureux sont ceux qui sont ainsi enlevés aux soucis et aux chagrins du monde, et casés aussi délicieusement que le sont ces vieillards: ils n'ont à s'occuper que du soin de leur âme, qu'à servir Dieu et à vivre en frères. »

W. Irving.



GROENLAND. — LA CHASSE AUX PHOQUES, A GODTHAAB; dessin de M. Karl Girardet.



TYPES DE GROENLANDAIS; dessin de M. Karl Girardet.



GROENLAND. — UNE SÉCHERIE DE MORUES, A FISKERNAESS; dessin de M. Karl Girardet.

LE GROËNLAND

Le Groënland est la terre la plus septentrionale de toutes celles que foule le pied humain. Cette âpre et immense région de l'Amérique, limitée de trois côtés par la mer de Baffin, l'océan Arctique et la Méditerranée arctique, se prolonge à l'infini vers le nord, au milieu des glaces éternelles et solitaires du pôle. Même dans les parties habitées du Groënland, le froid arrive l'hiver à une intensité épouvantable; on y a constaté jusqu'à 45 degrés au-dessous de zéro. L'été, fort court, est parfois très-chaud.

Le Groënland contient environ neuf mille Esquimaux; c'est toute la population indigène de ce vaste continent; ils vivent des produits de la chasse et de la pêche. Grands aigles, rennes, renards rouges et bleus, ours blancs, baleines, phoques, morues, telles sont les principales races animales que renferment les terres et les mers groënlandaises.

L'Islandais Éric Randa découvrit, en 983, ces plages déshéritées, qui dépendent aujourd'hui du gouvernement danois. Les frères Moraves ont commencé à y fonder des missions en 1733. La côte ouest du Groënland, la seule habitée par les étrangers, compte treize colonies, quinze petits établissements de commerce et dix missions. Un recensement opéré en 1855 n'y a constaté la présence que de cent vingt-deux Européens.

La colonie de Godthaab, la plus peuplée du Groënland, renferme, en hiver, trois cents Esquimaux. En été ils se répandent le long des côtes ou dans l'intérieur des terres, à la recherche du gibier et du poisson.

Au point de vue productif, le nombre des naturels s'élève à mille pêcheurs de phoques. Les pêcheurs de poissons, morues et autres, donnent un chiffre de trois cent quarante. La population indigène, à cause de l'absence totale de prévoyance, se trouve souvent réduite à la dernière des misères, et ne subsiste que grâce à des provisions importées d'Europe.

Les constructions européennes de tout le Groënland se composent de quatre églises, seize grandes maisons, vingt-quatre petites, vingt-huit distilleries d'huile de poisson, trente-sept hangars et magasins, et cinquante huttes en pierre et en terre.

L'esprit reste confondu d'un chiffre aussi misérable, comparé à l'immensité du Groënland.

X. Dachères.

[illegible]

Paris. — Typ. J. Claye, rue Saint-Benoît, 7

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE

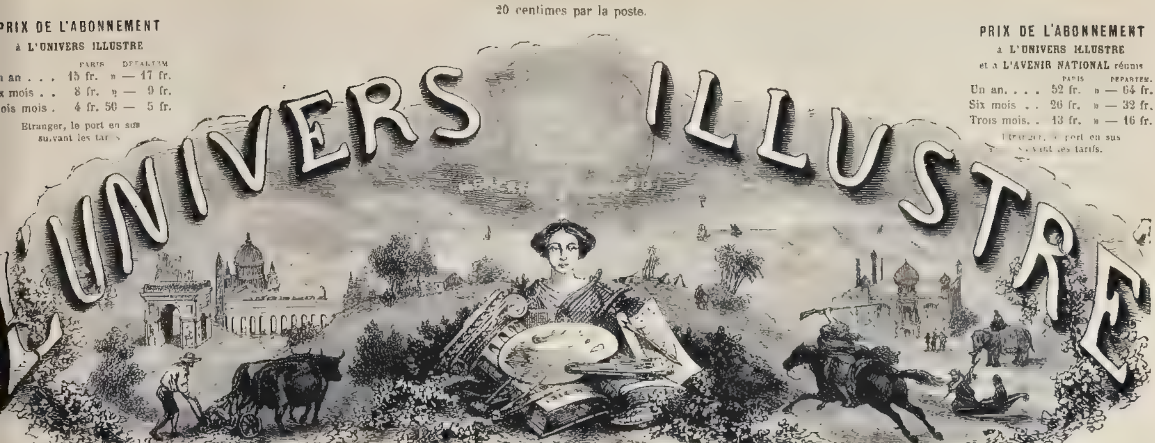
	PARIS	DÉPARTEM.
[Un] an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
[Si]x mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
[Tr]ois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 512.
Samedi 17 Février 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE.

CHRONIQUE

[illegible] *Fior d'Aliza*, [illegible] paroles de MM. Michel Carré et Hippolyte Lucas, musique de M. Victor Massé; décors de MM. Desplechin, Rubé, Chaperon [illegible] M. [illegible] Lamartine. — Mme Vandenheuvel [illegible] MM. [illegible] *Barbe-Bleue*, [illegible] MM. [illegible] Jacques Offenbach.

Permettez-moi, en commençant le compte rendu de *Fior d'Aliza*, de vous donner un bon conseil.

Avant d'aller entendre la pièce, — et vous irez tous certainement, ne fût-ce que pour applaudir l'admirable partition de Victor Massé, — n'oubliez pas de lire le récit de M. de Lamartine.

Non que le libretto de MM. Michel Carré et Hippolyte Lucas soit sans mérite; mais, pressé qu'il est d'aller droit au but et de fournir, coup sur coup, des situations au compositeur, il rejette de ces riens poetiques qui parfument et colorent le récit original. A ce travail de condensation, il perd un peu de vraisemblance et de clarte.

En voulez-vous un exemple?

Au dernier acte, Fior d'Aliza n'a qu'à fuir avec Hyeronimo. La même voie de salut lui est ouverte, et pourtant elle refuse. Pourquoi? M. de Lamartine nous l'explique d'une manière touchante. Le geôlier et sa femme sont de braves gens, humains, sensibles, dont Fior d'Aliza elle-même a éprouvé la générosité. Que leur prisonnier s'échappe, et ils sont perdus. Nous comprenons alors le sacrifice de la jeune fille. Dans la pièce, tout cela est à peine indiqué. Le geôlier traditionnel, que nous n'avons fait qu'entrevoir, ne nous intéresse nullement. Faute de préparation, la situation cesse de nous émouvoir au même degré.

Mais, comme dirait le docteur Véron, n'anticipons pas sur les événements.

Aux environs de Lucques, dans une petite cabane située

THEATRE DES VARIETES. — *BARBE-BLEUE*, opéra-bouffe, paroles de MM. H. Meilhac et L. Halévy, musique de M. J. Offenbach; acte premier. — Dessin de M. A. de Neuville.
Voir la Chronique.

sur le penchant d'un étroit vallon, à l'ombre d'énormes châtaigniers, vivait une famille composée de quatre personnes : le vieil Antonio Zampognaro, Fior d'Aliza, sa fille, Magdalena, sa sœur, et Hyeronimo, le fils de Magdalena. Le malheur avait autrefois visité la pauvre maison. La mort avait enlevé à Magdalena son mari, à Antonio sa femme. A force de travailler, Antonio lui-même était devenu aveugle. Avec le temps, les douleurs s'étaient amorties, les blessures s'étaient cicatrisées. Grâce à un petit héritage, le pain de chaque jour était assuré. Hyeronimo, devenu un grand et beau jeune homme, gagnait déjà sa vie. Nul mieux que lui, à vingt lieues à la ronde, ne tirait de sa *zampogna* ces modulations agrestes, si douces aux oreilles des paysans italiens ; nul ne faisait entendre des sérénades plus touchantes devant les madones, des airs plus vifs et plus gais dans les fêtes joyeuses du dimanche. C'était un talent héréditaire dans la famille des Zampognari, et Fior d'Aliza, toute jeune qu'elle était, pouvait seule, pour l'agilité des doigts et l'expression du chant, le disputer à son cousin.

Les deux enfants grandissaient ainsi sous l'œil de leurs parents heureux de se sentir revivre dans cette belle et forte jeunesse, heureux de l'amour qui commençait à poindre déjà dans ces deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre. « Comment ne se seraient-ils pas aimés? Ils ne voyaient jamais d'autres enfants de leur âge : ils n'avaient qu'un même nid dans la montagne et un même sang dans le cœur ; un même souffle dans la poitrine, un même air sur le visage ! Leurs jeux et leurs rires sur le seuil de la cabane, les jours de fête, en revenant de la messe des Ermites, aux Camaldules du couvent, faisaient la gaieté de la semaine ; les feuilles des bois en tremblaient d'aise, et le soleil en luisait et en chauffait mieux, sur l'herbe, au pied du châtaignier. »

A cette langue si pure et si harmonieuse, qui semble une musique parlée et qu'on prendrait pour un écho de celle qui a chanté les amours de Daphnis et Chloé, vous avez reconnu M. de Lamartine.

Laissons-le encore vous raconter, par la bouche de Magdalena, comment fut troublée cette paisible idylle.

« Nous eûmes bien du malheur une fois pour la trop grande beauté de Fior d'Aliza. Il arriva une bande de jeunes messieurs de Lucques qui allaient par curiosité, car vous allez voir que ce n'était pas par dévotion, au pèlerinage des Camaldules. Le malheur voulut que, dans ce moment-là, la petite sortait de laver les agneaux dans le bassin d'eau sombre où vous voyez reluire le ciel bleu au milieu des joncs fleuris, au fond du pré, sous les lauriers ; elle s'essuyait les pieds debout, avec une brassée de feuilles de noisetier, avant de remonter à la cabane ; sa chemise, toute mouillée aux bras et collant sur ses membres, n'était retenue que par la ceinture de son court jupon de drap rouge qui ne lui tombait qu'à mi-jambe, et laissait voir ses épaules nues, partageant en deux ses tresses déjà longues et épaisses de cheveux qui ruisselaient comme de l'or au soleil du matin ; elle tournait çà et là son gracieux visage et riait à son image tremblante dans l'eau, à côté des fleurs, ne sachant pas seulement qu'un oiseau des bois la regardait. »

Si ce n'eût été que l'oiseau des bois ! Mais il y avait aussi, derrière le feuillage, le chef des sbires de Lucques avec son œil de satyre allumé par tous les feux du désir et de la passion. Il a juré que Fior d'Aliza lui appartiendra, et vous jugez de son étonnement, de son humiliation et de sa rage quand, l'ayant demandée pour femme, il se voit évincé pour un misérable *pifferaro*. Dès ce jour la ruine des Zampognari est décidée. Un acte frauduleux les dépouille de leur modeste héritage et le châtaignier séculaire, le nourricier de la famille, tomberait bientôt sous la cognée si Hyeronimo, la hache à la main, ne faisait reculer les agresseurs.

Quels sont ces cris de détresse, cette voix qui appelle au secours ? C'est la voix de Fior d'Aliza. Des misérables apostés par le chef des sbires sur le chemin de la jeune fille cherchent à l'entraîner. Soudain un coup de feu retentit et l'un des sbires tombe frappé d'une balle. Hyeronimo a sauvé sa fiancée ; mais il n'a pu se sauver lui-même. Arrêté en flagrant délit de meurtre, il est jeté dans les prisons de Lucques, et le sort qui l'attend n'est que trop facile à prévoir.

Voyez au tableau suivant — car maintenant c'est la pièce que je raconte — ce petit *pifferaro* aux traits fins et délicats qui, mourant de soif et de fatigue, les pieds déchirés par les cailloux du chemin, vient tomber évanoui sur les marches de cette chapelle. Vous avez reconnu Fior d'Aliza. Pénétrer jusqu'au prisonnier, le délivrer ou mourir avec lui, tel est le projet qu'a conçu la vaillante jeune fille. Il est, dit-on, un Dieu pour les amants, et ce Dieu va lui venir en aide. Une noce joyeuse descend la colline, chantant et dansant au son des castagnettes et des tambours de basque. La mariée, une âme douce et compatissante, se sent prise de pitié à l'aspect de ce bel enfant étendu presque sans vie sur la poussière brûlante de la route. Elle le ranime, elle le caresse :

— Tu as soif, bois à cette fiasque de *rosolio* ; tu es fatigué, monte avec nous dans ce char traîné par les bœufs, tu payeras ton écot en jouant de ta *zampogna*, et en attendant que tu aies trouvé un gîte, tu logeras chez mon père.

Or, le père de la mariée n'est autre que le *bargello*, le geôlier de la prison où est détenu Hyeronimo. Et je vous laisse à penser la joie et les espérances de Fior d'Aliza !

Un bonheur n'arrive jamais seul : justement il se trouve que le *bargello* a besoin d'un porte-clefs, que la physionomie du petit *pifferaro* lui plaît et qu'il lui offre de rester avec lui. Voilà donc Fior d'Aliza installée dans la prison, sous le même toit que son fiancé, pouvant chaque jour le voir, le consoler, lui prodiguer les témoignages d'un amour qui ne cherche plus à se dissimuler. Ne sont-ils pas, depuis leur enfance, promis l'un à l'autre ? Et pourquoi ces promesses ne seraient-elles pas dès à présent consacrées par le ciel ? Cette union, qui devait s'accomplir dans les jours heureux, ne serait-elle pas, pour celui qui va mourir, la plus douce des consolations ? Le prêtre est là, le vieux père Hilario, le frère quêteur du couvent de S. Stefano, l'ami des Zampognari : il entend la prière des deux jeunes gens ; il consent à l'exaucer, et agenouillés devant lui, bénis par ses mains tremblantes, Hyeronimo et Fior d'Aliza échangent leur anneau nuptial.

Les juges ont prononcé : Hyeronimo est condamné à mort ; la fuite seule peut le sauver. Jusqu'ici la pièce a suivi, tant bien que mal, le récit du poëte : à partir de ce moment elle s'en écarte presque jusqu'au denoûment.

Pour corser leur drame, les auteurs y ont introduit une folle, la fille d'un bandit exécuté il y a quelques années, et que le *bargello* a recueillie par charité. C'est elle qui, en sciant un barreau de la prison, facilite la fuite de Hyeronimo, et Fior d'Aliza n'a plus que le mérite de se substituer à son époux sous la cagoule de pénitent et de lui donner le temps, en prolongeant l'erreur, — jusqu'à l'exécution inclusivement, — de mettre la frontière entre lui et les bourreaux.

Dans le récit de Lamartine, c'est à Fior d'Aliza, et à elle seule, que Hyeronimo doit son salut.

MM. Michel Carré et Hippolyte Lucas auront beau me répondre qu'ils n'avaient, dans leur pièce, qu'un rôle de femme — car il ne faut pas compter celui de Magdalena — et que c'était bien peu pour quatre grands actes ; que Mme Galli-Marié a trouvé, dans celui de la folle, une création brillante, merveilleusement appropriée à sa physionomie accentuée, à sa nature un peu étrange et à ses qualités essentiellement dramatiques ; qu'ils ont fourni enfin à M. Victor Massé le texte de la *chanson de la Bohémienne*, la perle peut-être de la partition : — c'est là une circonstance atténuante, mais qui ne suffit pas pour leur mériter une absolution complète.

Et puis je voudrais bien qu'on en finît au théâtre, une fois pour toutes, avec les rôles de folle. Outre que rien n'est repugnant comme une infirmité, cette pantomime saccadée, ces yeux hagards, ces cheveux en désordre, ces éclats de rire nerveux, ces mouvements de bête fauve sont aujourd'hui des ponsifs usés jusqu'à la corde. Le temps est venu, ce me semble, de renvoyer à leur cabanon toutes les Ophélias de contrebande.

Et le denoûment ?

Inquiet du sort de Fior d'Aliza, Hyeronimo accourt reprendre sa place. Il arrive à temps pour délivrer l'héroïque enfant et revendiquer la mort qui l'attend. Déjà les fusils s'abaissent sur sa poitrine... lorsque le père Hilario paraît, apportant la grâce que vient de signer le grand-duc, — et la pièce finit comme le *Déserteur*.

J'ai voulu voir deux fois la pièce. Cette double audition m'a permis également de mieux apprécier et de pénétrer plus à fond la partition de M. Victor Massé.

Est-ce un chef-d'œuvre comme on l'a dit ? Je ne l'affirmerais pas ; mais à coup sûr, il s'en faut de peu. Ce qui manque peut-être ici, c'est l'unité de couleur, l'harmonie générale, la spontanéité du premier jet. Si vous me demandez de vous caractériser d'un mot la musique de *Galathée* ou des *Noces de Jeannette* je ne serai pas embarrassé. Avec celle de *Fior d'Aliza* je serais plus en peine. Elle flotte tour à tour de la naïveté à la grandeur, de l'idylle au drame, du lyrisme à la passion. Il n'est guère de morceaux qui, appliqués à d'autres personnages, dans un autre milieu et dans une autre condition — je ne dis pas situation, entendons-nous bien — ne fussent également à leur place. J'en excepte la musique du troisième tableau, celui qui se passe dans la campagne des environs de Lucques. Le chœur des paysans, la prière de Fior d'Aliza à la Madone, le murmure confus de la noce qui approche, la tarentelle qui dessine au loin son rhythme cadencé dont le bruit grandit peu à peu et finit par éclater en sonorités entraînantes, tout cela est empreint de cette chaude couleur italienne que l'on regrette trop dans les autres parties de l'ouvrage. Plus pittoresque et plus éclatant n'est pas le magnifique paysage qui sert de cadre à la scène, si ruisselant de soleil que l'œil en est ébloui et qu'il semble voir la poussière se soulever et les lézards se glisser à travers les feuilles sèches de la vigne vierge ou les cailloux brûlants du torrent desséché.

Cette critique faite, je m'empresse de reconnaître que, pris à part, sauf peut-être le premier air de Fior d'Aliza et la dernière romance d'Achard, chacun des morceaux a une vraie valeur musicale. Pas un qui ne se distingue soit par la mélodie soit par le rhythme. Un compte rendu n'est pas un catalogue thématique, et dans l'impuissance où je suis de tout citer, je me borne à signaler, en suivant l'ordre de la pièce, l'air du moine Hilario, d'une belle et large facture, le quintette : *O vieux châtaignier !* d'un caractère grandiose et majestueux, d'une magnifique inspiration, le chœur énergique des bûcherons, la prière des deux vieillards où respire une émotion douce et touchante, le final qui suit, plein d'élan et de vigueur ; puis, en sautant par-dessus le troisième tableau dont je viens de parler, la saltarelle déjà fameuse où Mme Vandenheuven-Duprez deploie toutes les ressources d'une exquise virtuosité, la chanson si originale de la Bohémienne, enfin le trio : *Enfants, courbez la tête,* — une page de premier ordre, saisissante d'onction, de puissance et de religiosité.

J'ai dit le succès de Mme Galli-Marié dans le rôle de la folle. Achard prête sa voix sympathique aux expressives et tendres cantilènes de Hyeronimo. Crosti chante, avec ampleur et d'un organe à la fois souple et bien timbré, sa partie du moine Hilario. Mais le triomphe de la soirée a été pour Mme Vandenheuven-Duprez. Nous la savions chanteuse accomplie, et le style, le goût, le brio avec lesquels elle a enlevé les vocalises de sa saltarelle n'avaient rien qui dût nous étonner. Comme tragédienne, comme chanteuse dramatique, on la contestait : on ne la contestera plus maintenant. Ni la Penco, ni la Patti, ni Mlle Saxe ne se fussent montrées plus passionnées et plus pathétiques que ne l'a été Mme Vandenheuven-Duprez dans son nouveau rôle de Fior d'Aliza. C'est toute une révélation, — une transfiguration si vous aimez mieux.

Quatre décorateurs de l'Opéra, M. Despléchin en tête, ont brossé pour la pièce nouvelle des décors qui sont de véritables tableaux. Le cinquième qui reproduit, si je ne me trompe, l'architecture intérieure de la Chartreuse de Pavie, et le dernier qui représente les remparts de Lucques, vont de pair avec celui que j'ai déjà signalé.

~~~ Me reste-t-il encore assez de place pour vous parler de l'immense, du colossal, du pyramidal succès que les Variétés viennent de remporter avec *Barbe-Bleue* ?

Essayons toujours.

Aussi bien, mon excellent collaborateur, M. Paul Parfait, vient-il m'épargner une partie de la besogne en vous contant les véritables origines du Barbe-Bleue légendaire.

Je n'aurai donc à m'occuper que de celui que viennent de nous presenter, sous les traits et le costume de Dupuis, MM. Meilhac et Halevy.

Celui-là n'a rien de rébarbatif : il est aimable, il est galant, il est dilettante, il roucoule des romances, il est ami des arts, et n'était sa barbe indigo qui défigure un peu son joli physique et la manie qu'il a de tuer ses femmes lorsqu'il en est las, ce serait un délicieux gentilhomme.

Pour le quart d'heure il en est à sa sixième épouse, une rosière de village à qui la rose est échue au même titre qu'à celle de *Joconde* ; une fraîche commère d'ailleurs — un Rubens : *c'est un Rubens*, comme chante Barbe-Bleue sur une des mélodies les plus ravissantes qu'ait écrites Offenbach.

Permettez-moi de vous présenter le propre suzerain du baron Barbe-Bleue, haut et puissant monarque, Bobèche, Ier du nom, — le plus tendre des époux ; car quiconque s'avise de jeter seulement les yeux sur la reine est immédiatement etranglé : — le plus tendre des pères ; car, pour ne rien distraire de l'affection qu'il doit à son fils, il a confié le berceau de sa fille au courant du fleuve voisin — au demeurant le meilleure pâte de roi qui soit sur la terre.

Ajoutons aussi le plus veinard.

Car, ayant perdu son fils, il retrouve Fleurette sa fille, déjà grandelette et cuite à point pour le mariage.

Il va sans dire que les prétendants à la main de Fleurette ne manquent pas. Le prince Saphir les a tous distancés, et la noce se ferait sur-le-champ si Barbe-Bleue n'arrivait pour se jeter à la traverse.

A la vue de Fleurette son cœur prend feu et il se met en tête de l'avoir pour femme. Il en a bien encore une : Boulotte, sa sixième, la gaillarde dont je vous ai parlé ; mais c'est là un détail qui ne le gêne nullement.

Son alchimiste Popolani reçoit l'ordre de faire de Boulotte comme il a fait des autres.

En d'autres termes, il lui versera de la nicotine dans un verre d'eau panaché de fleur d'orange.

Rassurez-vous, âmes sensibles ! Boulotte ne mourra pas. Popolani ne lui a administré qu'un narcotique. Deux ou trois étincelles d'une machine électrique qu'il a toujours sous la main, lui suffiront pour réveiller la belle endormie qui s'en ira jouer au bésigue avec les cinq premières femmes du seigneur Barbe-Bleue, sauvées comme elle par l'ingénieux alchimiste.

Un homme de ressources ce Popolani, un petit Manteau-Bleu doublé d'un don Juan, qui concilie l'humanité avec la gaillardise et se monte tout doucement un petit harem avec les anciennes épouses de son maître et seigneur.

Cependant Barbe-Bleue, qui se croit veuf, revient à la cour du roi Bobèche poser carrément sa candidature à la main de la princesse Fleurette. Bobèche hésite bien un peu ; il n'est pas sans avoir ouï parler de la façon dont le seigneur Barbe-Bleue a l'habitude d'expédier ses femmes. L'idée lui vient même de l'envoyer les rejoindre. Le malheur est que Barbe-Bleue possède des canons

. . . . Et des artilleurs,
Q[illegible] leurs

Et lui, Bobèche, n'en a plus — des canons du moins — tous ceux qui lui restaient sont passés dans une statue équestre que lui a décernée l'amour de ses peuples. Il faudra donc qu'il subisse Barbe-Bleue pour gendre, à moins que celui-ci ne succombe dans le duel qui va s'engager entre lui et le prince Saphir, son rival.

Le jour où vous aurez le spleen, allez voir ce duel dansé où les deux adversaires ressemblent à une paire de dindons que l'on aurait posés sur une tôle rougie. Comme ils sont tous les deux d'égale force le combat durerait probablement encore à l'heure qu'il est, si Barbe-Bleue, qui connaît son répertoire du Palais-Royal, ne se rappelait à propos le « coup du commandeur. » Saphir tombe ; mais la grande épée de Barbe-Bleue n'a fait que traverser le satin de son habit. Toujours est-il que Barbe-Bleue est vainqueur, et il se dispose à épouser la princesse lorsqu'une troupe masquée de Zingari fait irruption dans le palais du roi Bobèche. A un signal donné tous les masques tombent : dans les femmes, Barbe-Bleue reconnaît ses six épouses : dans les hommes, Bobèche retrouve les galants de la reine que le prince Oscar, son confident, avait épargnés et mis en pension chez une sienne cousine. On se marie pêle-mêle, les Zingari avec les Zingarelles, le prince Saphir avec Fleurette — sauf Barbe-Bleue qui reste seul... : une, deux, trois... — vous savez le reste.
~~~

Excentricités, folies, ahurissements, charges titanesques, mots imprévus qui viennent vous frapper en pleine poitrine, insanités, extravagances, cocasseries, inventions burlesques, et tout cela pétillant d'esprit, d'imagination, de verve et d'entrain — tel est le bilan de cette chose impossible à nommer, qui dépasse de cent coudées la *Belle-Hélène*, laisse de bien loin derrière elle toutes les bouffonneries passées et présentes, et rend impossibles toutes les bouffonneries à venir.

Dans le numéro prochain je vous parlerai de la musique et des acteurs.

GÉROME.

BULLETIN

On annonce, pour le mois d'avril, l'inauguration à Saint-Tropez de la statue en bronze du bailli de Suffren.

Il y aura des fêtes splendides ; on compte déjà sept corps de musique qui se sont fait inscrire pour le concours d'harmonie.

Tous les logements sont retenus à deux lieues à la ronde ; la plupart des maisons sont transformées en dortoirs, et la liste des invités est arrêtée trois mois d'avance.

Voici une nouvelle preuve de l'effet que produit la liberté commerciale sur la consommation générale.

Il résulte des statistiques de l'année dernière que la consommation des vins français exportés en Angleterre s'est élevée à un million de gallons par mois, ce qui est juste le double de ce qu'elle était avant la réduction des droits d'entrée.

On écrit d'Hyères, que la reine Emma se ressent très-bien de son séjour dans cette ville.

L'Empereur et l'Impératrice ont fait prendre plusieurs fois des nouvelles de Sa Majesté havaïenne, qu'ils recevront lors de son passage à Paris pour retourner en Angleterre.

L'agitation du fénianisme en Irlande est toujours pour le ministère anglais l'objet d'une grande préoccupation. Les lettres de Dublin annoncent que dans une maison de cette ville on vient de découvrir encore un dépôt de trois cents piques. Les principaux propriétaires du pays ne semblent plus croire que les condamnations prononcées par le grand jury soient des moyens suffisants pour couper le mal dans sa racine ; en conséquence ils ont formé un meeting pour demander au gouvernement d'adopter des mesures énergiques. En attendant, on n'a aucune nouvelle de Stephens, le chef fénian, devant qui les portes de la prison se sont ouvertes comme par enchantement. On a eu beau couvrir les murailles d'affiches promettant 1,000 livres sterling à celui qui le livrerait ou fournirait des renseignements capables d'amener sa capture, plus 500 livres sterling pour l'arrestation de ses principaux complices, la police n'a pu recueillir aucun indice. De nouvelles tentatives, avec augmentation de la récompense, n'ont pas eu un meilleur résultat, ces jours derniers. La populace déguenillée de Dublin se contente de saluer l'apparition de chaque placard par des ricanements et des grognements.

La Société protectrice des animaux décerne, chaque année, des médailles et autres récompenses : 1° aux auteurs de publications utiles au développement de son œuvre ; 2° aux instituteurs qui ont introduit dans leur enseignement les idées protectrices ; 3° aux inventeurs et propagateurs d'appareils propres à diminuer les souffrances des animaux ou à faciliter leur travail ; 4° aux gens de service pour bons soins donnés à la race bovine ; 5° aux bergers, aux serviteurs et servantes de ferme, aux cochers, charretiers, maréchaux-ferrants, à toute personne enfin ayant fait preuve, à un haut degré, de bons traitements, de soins intelligents et de compassion envers les animaux.

La distribution aura lieu, cette année, le 21 mai, lundi de la Pentecôte, à deux heures.

On lit dans le *Moniteur* :

Son Altesse le Prince Impérial, conformément à la pensée de Sa Majesté l'Impératrice, fonde pour les instituteurs communaux, directeurs de classes d'adultes, quatre-vingt-neuf prix qui seront distribués, au mois d'août prochain, dans chaque département, à l'occasion de la fête de l'Empereur.

Cette distribution aura lieu en même temps que celle des médailles d'or instituées, au nom de Sa Majesté, par l'arrêté du 18 novembre 1865, et des autres récompenses résultant de libéralités particulières acceptées par le ministre de l'instruction publique ou par les préfets.

Le Conservatoire des Arts et Métiers va devenir dans un temps prochain un véritable palais régulier et isolé de toutes parts. On termine la première partie de la grande façade sur la rue Saint-Martin, celle qui est à droite de la principale entrée. On commence, à gauche, la seconde partie. La rue Réaumur va le dégager au midi. Le côté nord le sera également dans un temps prochain. Alors ce nouveau Louvre des ouvriers et des industriels deviendra un établissement complet, digne de Paris et de la France.

L'utilité du boulevard Magenta, qui va en droite ligne de la place du Château-d'Eau à Montmartre, est déjà justifiée par l'immense circulation qui s'y fait du matin au soir.

On vient de commencer les travaux devant le portail de la Trinité, au bout de la rue de la Chaussée-d'Antin, pour organiser le beau square entouré d'une grille et orné de fontaines qui entourera la façade de l'édifice. On pose les verrières dans les fenêtres de la nouvelle église et on achève l'ornementation du portail.

C'est M. Deguerry, curé de la Madeleine, qui prêche le carême aux Tuileries. Il y a quelques années, il avait déjà rempli cette mission. On sait que M. Deguerry, qui a refusé plusieurs fois la dignité épiscopale, est chargé de l'instruction religieuse du Prince Impérial.

TH. DE LANGEAC.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE[1]

(Suite.)

A peine étions-nous dans le parc que mon guide, qui m'avait paru d'abord vieux et cassé, circonstance qui m'avait fort enhardie à l'accompagner, se redressa et m'ordonna de le suivre sans parler, sous peine de la vie. Nous arrivâmes bientôt auprès d'une voiture derrière laquelle était un siége où l'on me fit monter avec mon compagnon. Ce n'est qu'en route que j'appris que vous étiez dans la voiture, et qu'à ma terreur vint se mêler l'espoir de vous être utile et de ne pas vous quitter.

— Ah ! ma tante, dit Angélique, c'est absolument comme Euphrasie.

— Qu'est-ce qu'Euphrasie, mademoiselle ?

— Euphrasie était une servante fidèle et dévouée comme toi, ma bonne Théodorine : c'était la suivante de Floreska, n'est-ce pas, ma tante ?

Une bonne partie de la nuit, déjà fort avancée, se passa à chercher à tirer parti des conséquences des moindres circonstances de cette singulière aventure, à deviner quel pouvait être l'auteur de cet enlèvement, quel pouvait être le terme de ce voyage. Angélique pensait que l'inconnu aux bouquets devait la délivrer de ce péril ; mais ne voyant pas trop comment il pourrait savoir le péril et découvrir l'endroit où la dame de ses pensées avait besoin de son appui, elle cherchait à se rappeler, pour ranimer sa confiance, par quels heureux hasards Oswald découvre le souterrain où l'infâme Nérisko a renfermé Floreska ; mais ce que ces hasards ont de frappant prouve qu'ils pouvaient ne pas arriver ; heureusement que le sommeil vint mettre un terme à ses perplexités.

Le lendemain, on se remit en route de bonne heure, on s'arrêta au milieu de la journée pour faire un repas et se reposer quelques heures, on changea de chevaux et on repartit. Eudoxie et sa nièce avaient compté sur cette halte pour se faire mettre en liberté ; elles étaient décidées à implorer la protection de l'aubergiste, à réclamer l'intervention de l'autorité du lieu. Mais ce jour-là, comme la veille, on s'arrêta dans un endroit désert, à une maison isolée dans laquelle il ne se trouvait personne, ou du moins Angélique et sa tante ne virent que les hommes qui les accompagnaient, qui avaient en route ôté leurs masques, mais qu'elles ne se souvenaient pas d'avoir jamais vus. Le lendemain seulement, celui qui paraissait conduire l'entreprise dit à Angélique :

— Nous arriverons ce soir.

— Où arriverons-nous ? demanda Mlle de Riessain.

— Mais au bout de notre voyage, mademoiselle.

— A quelle distance sommes-nous de l'endroit d'où vous nous avez emmenées ?

— Mademoiselle, il m'est défendu de répondre à vos questions ; mais rien ne vous empêche de calculer la distance par le temps pendant lequel nous avons marché.

— Il me semble que nous avons été bien vite.

— Aussi vite que possible, mademoiselle, tels sont les ordres que j'ai reçus.

Il faisait nuit déjà depuis plus de trois heures lorsque la voiture s'arrêta devant une grille ; un des conducteurs sonna du cor ; on parut du dedans demander le mot d'ordre ; et la grille s'ouvrit pour laisser entrer la voiture, et se referma derrière elle. C'était une sorte de château entouré de grands arbres, d'un aspect sombre et sévère. On introduisit la sœur et la fille de M. Riessain dans un appartement convenablement meublé. Là, il leur fut annoncé que Théodorine les servirait, qu'il était inutile de tenter aucune évasion, et à l'appui de ce conseil on leur montra d'énormes barreaux aux fenêtres, placées fort au-dessus du sol. Eudoxie demanda s'il leur était permis de savoir chez qui elles étaient. Il lui fut répondu que le maître du château aurait dès le lendemain l'honneur de se présenter devant elles. Elles virent avec plaisir que d'excellents verrous leur permettaient de fermer leur appartement au dedans, comme elles entendirent avec moins de plaisir que des verrous au moins aussi forts les fermaient au dehors. Quand elles furent seules, Angélique se prit à pleurer.

— Hélas ! ma tante, dit-elle, entre quelles mains sommes-nous tombées, et que va-t-il arriver de nous ? En trois jours de marche, nous devons être à une distance où on ne retrouvera pas facilement notre trace.

— A moins, comme je persévère à le croire, que nous ne soyons chez l'inconnu avec lequel, je pense, il serait facile de s'entendre.

— Oh ! non, ma tante, il n'est que trop certain que M. d'Hervilly, pensant que mon père ne lui donnerait pas ma main malgré moi, et ne pouvant se méprendre sur le sentiment qu'il m'inspirait, a eu recours à des moyens qui ne me surprennent pas de sa part, car il faut lui rendre justice sur ce point, sa physionomie n'est pas trompeuse et n'annonce ni noblesse ni désintéressement.

Quoique chacune s'efforçât de trouver des arguments pour soutenir son opinion, quoique ni l'une ni l'autre ne parût changer de sentiments, il n'en est pas moins vrai que la tante et la nièce retombèrent dans une grande incertitude. Leur surprise fut grande à toutes deux lorsque le lendemain, en s'éveillant, elles trouvèrent dans leur chambre des vêtements aussi parfaitement à leur taille que s'ils eussent été faits pour elles. Elles avaient, en effet, depuis trois jours découvert un des désagréments de la profession de demoiselle errante et d'héroïne persécutée, en n'ayant ni vêtements ni linge de rechange, désagrément sur lequel les livres ne donnent aucun détail ; et, quand elles se rappelaient que Floreska, dans une circonstance analogue, avait voyagé ainsi, non pas pendant trois jours, mais pendant la moitié d'un mois ; que l'auteur, qui raconte ces quinze jours heure par heure, ne fait pas mention une seule fois qu'elle ait changé de robe, ni de rien autre chose, elles durent se croire heureuses, et elles découvrirent dans les détails de l'enlèvement une foule d'inconvénients auxquels elles ne pouvaient assez se féliciter d'avoir échappé grâce à la discrétion de leurs conducteurs et à la compagnie qui leur avait été donnée de leur femme de chambre, tandis que Floreska était seule au milieu de ses ravisseurs. Le résultat de leurs réflexions à ce sujet fut que cette héroïne, au terme de son voyage, devait être au moins aussi sale que malheureuse. Une seule chose déplut à la tante dans cette prévenance, mais lui déplut beaucoup et au point qu'elle préféra garder une partie des vêtements qu'elle portait lors de leur enlèvement à la nécessité de revêtir ceux qu'on avait mis auprès d'elle. En effet, tandis qu'Angélique trouvait des vêtements du meilleur goût, de la dernière mode et de la plus grande fraîcheur, ceux de la tante, faits, il est vrai, d'étoffes riches et cossues, étaient taillées sur le patron des modes du siècle précédent. Cet incident fut cause que toutes deux changèrent d'avis sur l'auteur de leur enlèvement. Angélique pensa que cette attention délicate ne pouvait venir que de l'inconnu aux bouquets, et la tante Eudoxie, s'emparant de l'idée abandonnée par sa nièce, soutint que la mascarade de mauvais goût à laquelle on semblait vouloir la contraindre ne pouvait être venue à l'idée de cet Octave qu'elle avait d'abord, elle ne saurait dire comment ni pourquoi, trouvé assez bien, mais qui au demeurant est un rustre et un homme capable de tout. Pour Angélique, ses doutes sur le maître du château ne laissent pas de prolonger sa toilette. Tantôt elle pense que c'est l'odieux d'Hervilly qui va paraître à ses yeux, un homme fourbe et déloyal qui l'a enlevée à la tendresse d'un père, et elle trouve que ses bandeaux de cheveux, un peu rebelles, un peu froissés dans la voiture, sont bien assez lisses pour les regards d'un criminel châtelain. Elle ne veut pas relever par la parure de *funestes attraits*, qui sont, sinon la cause, du moins le prétexte de l'indigne traitement dont elle est victime. Mais bientôt elle pense que celui qui va paraître à ses yeux est peut-être l'inconnu, qui, voyant le consentement d'un *père barbare* donner celle qu'il aime à un *odieux rival*, s'est laissé emporter à une action condamnable, il est vrai, mais que l'excès de son amour et de son désespoir finira sans doute par faire excuser ; et alors elle ne voit aucune raison de lui paraître laide. Ses hésitations se terminent par ceci : que dans tous les cas il n'y a pas de raison d'être *à faire peur*, et que son indignation et le dédain profond qu'exprimera sa physionomie en présence de M. d'Hervilly suffiront pour lui donner une attitude conforme à sa situation.

On annonça M. Octave d'Hervilly, qui faisait demander si ces dames voulaient lui faire l'honneur de le recevoir.

— Entrez, monsieur, entrez, dit Angélique en ouvrant elle-même la porte ; entrez, monsieur, et ne joignez pas le sarcasme et la dérision à vos infâmes procédés. Il sied bien de demander la permission de me parler à l'homme qui n'a demandé celle de personne pour s'introduire chez mon père comme un voleur et pour m'enlever avec violence de sa maison. Entrez, monsieur, pour entendre l'expression du juste ressentiment et du profond mépris que m'inspirent vos actions.

— Mademoiselle, dit humblement Octave en entrant, permettez-moi d'essayer de justifier une démarche dont l'amour le plus ardent est la cause, et ne vous étonnez pas du respect que je ne cesserai jamais de vous témoigner dans toutes les occasions où son excès ne m'exposerait pas à vous perdre. Votre père ne m'avait pas caché que vous aviez fait quelques objections à l'union à laquelle il m'avait permis d'aspirer. Il vous avait accordé un délai de trois mois. Mais à moi, il m'avait dit que, à l'expiration de ce délai, il vous en accorderait peut-être un autre. Malgré sa résolution irrévocable, malgré la parole qu'il m'a donnée, et qu'il m'a renouvelée avec d'horribles serments en s'écriant que vous seriez morte à moi plutôt que vivante à un autre, s'il le fallait pour dégager sa parole ; malgré ses assurances réitérées, ma tête s'est égarée à l'idée de perdre ou de voir se reculer indéfiniment un bonheur pour lequel je donnerais ma vie ; je n'ai plus été maître de mes inquiétudes, j'ai voulu forcer votre père et vous à hâter ma félicité. Et le croiriez-vous, mademoiselle ? ce matin encore j'étais un peu embarrassé et presque repentant de l'audace que j'avais eue ; mais, en vous voyant, même irritée contre moi, en vous voyant si belle et si charmante, il m'est impossible d'éprouver le moindre regret, et j'avoue que je recommencerais si la chose était encore à faire.

— Je vous ai écouté patiemment, monsieur, je vous demanderai une attention égale pour ma réponse. Le moyen que vous avez choisi pour arriver à votre but était le plus certain pour le manquer. Jamais je ne pardonnerai cet attentat à ma liberté, jamais je ne serai la femme d'un homme qui a voulu me devoir à d'autres volontés que les miennes. Finissez ce langage hypocrite, vous n'avez aucun droit de

1. Voir les numéros 508 à 511.

me retenir ici prisonnière. J'exige donc que les portes de cette maison soient ouvertes à l'instant même à ma tante, à moi et à notre servante.

— Hélas! mademoiselle, reprit tristement Octave, vous me demandez précisément la seule chose peut-être que je doive vous refuser.

— Et quelles sont vos intentions, monsieur?

— Vous retenir ici, mademoiselle, jusqu'à ce que vous reveniez à de meilleures pensées, jusqu'à ce que vous soyez résignée au bonheur que je mettrai mon étude à vous présenter, jusqu'à ce que vous consentiez à être ma femme.

— Est-ce tout, monsieur?

— Cessez, mademoiselle, ce ton ironique; il ne me fera pas départir du respect que je vous dois, mais il ne fera, pas plus qu'aucune autre considération, rien changer à ma résolution immuable. Vous ne sortirez d'ici que baronne d'Hervilly.

— Il faudrait pour cela deux choses, monsieur : d'abord que je consentisse à vous épouser, et ensuite que vous eussiez vous-même des droits au titre que vous m'offrez si généreusement.

— Au nom du ciel, mademoiselle, trouvez un homme qui, pour l'amour de vous, consente à me répéter l'insulte qui sort en ce moment de votre bouche.

— Ne vous emportez pas, mademoiselle, il n'est pas dangereux de faire des rodomontades avec des femmes, mais cette conversation est inutile. Je le répète, monsieur, je vous ordonne de nous faire ouvrir à l'instant même les portes de cette prison.

— Je n'en ferai rien, mademoiselle. Cependant, si votre tante et votre femme de chambre



TYPES DE FENIANS IRLANDAIS, d'après un croquis de notre correspondant de Dublin. — Voir le Bulletin.

ne veulent pas continuer à partager votre captivité, si vous consentez à leur départ... Angélique se jeta effrayée dans les bras de sa tante.

— Non, non, monsieur, ma tante ne me quittera pas; n'est-ce pas, ma tante? Mais nous pouvons nous passer de notre servante, et cette pauvre fille...

— Vos ordres seront exécutés, mademoiselle : mais j'exigerai d'elle le serment de ne pas dévoiler à M. de Riessan [illegible] où j'attends votre consentement à mon bonheur.

— C'est bien, monsieur : nous attendrons, nous, que mon père et la justice du pays aient découvert votre criminelle retraite.

— Eh bien, mademoiselle, quand cela arrivera, ce dont je doute fort, vu les distances et les difficultés, monsieur votre père vous jugera suffisamment compromise par un séjour d'un an ou deux dans mon château pour me supplier de vous donner mon nom et ma main.

— Assez, monsieur, assez! Je n'ai plus, moi, que quelques paroles à vous dire : chaque instant qui prolonge ma captivité augmente ma haine contre vous, et met à vos vœux une impossibilité de plus; ce n'est que malgré moi que je vous verrai jusqu'au jour, plus prochain que vous ne l'espérez, de ma délivrance. Adieu, monsieur.

Et, d'un geste magnifique et presque théâtral, elle congédia Octave, qui sortit en la saluant respectueusement.

— Ma nièce, dit la tante Eudoxie, tu as été trop loin, on peut blesser le cœur d'un homme, il ne vous en aime souvent que davantage. *Aime bien qui est bien châtie.* Mais tu as blessé sa vanité en contestant ses droits, hélas! bien contes-


LA CHASSE AUX CAILLES SUR LA CÔTE DE SYRIE, dessin communiqué. — Voir page 111.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



Barbe-Bleue [illegible] la Belle Hélène, [illegible] scélérat.



M. Offenbach prie Barbe-Bleue [illegible] sabre pour aller couper l'herbe sous les pieds du directeur des Bouffes-Parisiens.



Singulier rapprochement à l'époque du mardi-gras.



La couleur locale de la pièce de M. Forsard [illegible] les ouvreuses du Théâtre-Français [illegible] en [illegible].



Si le général Houx [illegible] Légion d'honneur, il y aurait mis cette devise : « Honneur et [illegible] ».



M. Batty se rendant avec sa barre de fer [illegible] M. [illegible] se permet de faire [illegible] les siens.



M. Batty retrouve ses lions [illegible] par la romance de la *Femme à barbe*, qu'on a chantée dans leur cage.

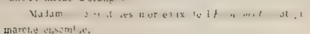


La fashion parisienne peu empressée [illegible] coiffure proposée par M. Batty.



Le gosier de la Patti ne donnant plus ces notes, mais les bank-notes.





— Qu'est-ce que c'est [illegible] dans la salade d'oranges?

Madame [illegible] marche ensemble.



— [illegible]



[illegible]

Il [illegible]. Nous [illegible] maigre.

tables, au titre de baron. J'ai vu briller dans ses yeux à ce moment un éclair de haine; jamais héroïne persécutée n'a eu plus de dignité que tu n'en as montré dans cette entrevue; mais tu as manqué de prudence, nous sommes à la discrétion de notre ennemi. Coupable d'une violence, il ne peut être arrêté dans cette voie que par l'espoir; si tu réussis à le désespérer tout à fait... Je ne veux pas effrayer ta jeune imagination du tableau des excès auxquels un homme aussi épris peut se laisser entraîner. S'il croit t'avoir offensée sans retour, il ne s'inquiétera guère de t'offenser un peu plus au bénéfice de sa passion. Je pense que tu dois un peu le ménager. J'ai gardé le silence pour deux causes : d'abord parce que je ne pouvais pas me montrer moins sévère que toi, ensuite parce que tu as parlé tout le temps et qu'il m'aurait été difficile de glisser un mot dans votre conversation.

— Qui, moi, ma tante! pouvez-vous penser que j'autorise par la moindre parole un espoir offensant pour moi?

L'auteur pourrait prolonger beaucoup cette conversation, car ce n'est qu'une heure après que Théodorine vint en réalité l'interrompre.

— Écoute, Théodorine, tu vas nous quitter, j'ai obtenu qu'on te rendît à la liberté; mais on va exiger de toi le serment de ne pas trahir le secret infâme de M. d'Hervilly, de cacher à mon père l'endroit où il nous tient enfermés; un semblable serment, arraché par la crainte et la violence, n'engage la conscience en aucune façon; bien plus, ce serait offenser Dieu que de le tenir et de se rendre, par un faux scrupule, complice d'une méchante action. Aussitôt que tu seras auprès de mon père...

— Hélas! mademoiselle, c'est certainement ce que je ferai avec empressement, et on me ferait prêter vingt serments de cette manière, que je ne m'en embarrasserais pas plus que d'un ruban fané; mais on m'a avertie de mon départ, et aussi d'une précaution que l'on va prendre contre moi, et qui me mettra dans l'impossibilité de donner aucun renseignement à M. de Riessain; on m'emmènera d'ici à la nuit, et j'aurai de plus les yeux bandés pour sortir du château. Quand j'ai appris cela, j'ai positivement refusé de me séparer de vous; on m'a dit que ce serait comme je voudrais, à condition cependant que vous le permettriez. J'ai juré que j'arracherais le bandeau qu'on me mettrait sur les yeux, et que j'avais d'ailleurs cent moyens de reconnaître mes traces et de faire punir les ravisseurs, ce que je me serais bien gardée de dire si ça avait été vrai.

Angélique fut attristée de voir s'évanouir l'espoir qu'elle avait fondé sur le départ de Théodorine.

Cependant, quand vint l'heure du dîner, Octave fit demander si ces dames voulaient descendre dîner à la salle à manger, et si, dans ce cas, elles lui permettaient d'avoir l'honneur de dîner avec elles. Angélique répondit qu'elles étaient prisonnières; qu'elles n'avaient point d'ordres à donner, si ce n'est celui de leur ouvrir les portes du château; que, du reste, tant qu'elles ne seraient pas contraintes à agir autrement, elles mangeraient dans leur chambre. Eudoxie se fâcha avec quelque raison de ce que sa nièce répondait toujours pour elles deux, sans lui jamais demander son avis; elle aurait espéré au contraire, en se montrant un peu plus affable pour d'Hervilly, en lui faisant concevoir quelque vague espoir, l'amener à les délivrer, et si son cœur endurci résistait à toutes les choses irrésistibles qu'elle avait à lui dire, il s'ensuivrait toujours un peu de liberté, qu'elles pourraient mettre à profit peut-être pour s'en procurer une entière; et puis il n'y avait aucune raison d'aggraver soi-même sa situation : on était captives, bien; sous la puissance d'un homme hardi et amoureux, très-bien; mais pourquoi ajouter à cela l'ennui de ne voir aucun visage humain, de n'échanger une parole avec personne? Le malheur se supporte, mais l'ennui c'est autre chose. Il fallait prendre encore en considération que tant qu'elles resteraient enfermées dans leurs deux chambres, ne parlant qu'à Théodorine, elles n'avaient aucune chance de changer de situation, tandis que, en se montrant un peu plus au dehors, quelque domestique peut-être, touché de leur position, ou séduit par les magnifiques promesses qu'elles pourraient faire au nom de M. de Riessain, se déciderait à faciliter leur évasion.

Alphonse Karr.

(La suite au prochain numéro.)

LA LÉGENDE DE BARBE-BLEUE

Le succès que vient de remporter le théâtre des Variétés met à l'ordre du jour les recherches historiques relatives à la légende de Barbe-Bleue. Se conformant à l'opinion généralement reçue, un grand journal rappelait encore ces jours derniers que le prototype du personnage de Perrault est ce fameux criminel Gilles de Laval, sire de Rays ou de Retz, qui fut maréchal de France sous Charles VII et compagnon d'armes de Jeanne Darc. On nous permettra cependant de réclamer pour les Cornouailles, au détriment du Poitou, la triste célébrité d'avoir donné asile au monstre dont les crimes paraissent avoir inspiré la verve innocente de notre vieux conteur.

Comment l'histoire nous présente-t-elle Gilles de Rays? Comme un riche et puissant seigneur qui vit retiré dans son sinistre manoir, au milieu de baladins obscènes et de prétendus sorciers. Sous prétexte de se livrer à la recherche du grand œuvre, il fait enlever de tous côtés par douzaines des enfants qu'il égorge de sa main, après les avoir fait servir à ses immondes plaisirs. Entassement d'horreurs! Ce ne sont que flambées humaines et flots de sang dans cette vie lugubre que la plume se refuse à tracer.

Pourtant y a-t-il dans un de ces meurtres une analogie quelconque avec ceux du héros du conte? Aucun à coup sûr. Quel point de ressemblance a donc pu produire ce rapprochement? Un seul : la barbe noire aux reflets bleuâtres, c'est quelque chose sans doute; mais une barbe de cette espèce n'est pas rare au point d'être unique. Il paraîtrait, d'ailleurs, que Perrault s'est fort peu préoccupé de la vérité physique du personnage; car il fait son Barbe-Bleue laid et repoussant, tandis qu'il est certain que Gilles de Rays était de belle figure et de manières avenantes. La couleur d'une barbe — fût-elle bleue — n'établit qu'un bien faible lien de parenté entre deux histoires qui ne concordent par aucun fait; car, si le maréchal a éventré force enfants, il n'a jamais tué de femmes. D'illégitimes, il n'en eut point; de légitimes, il n'en eut qu'une; et il est constant que non-seulement celle-ci n'eut que peu de rapports avec lui, mais encore qu'elle lui survécut.

Si l'on veut chercher ailleurs des traces de la légende de Barbe-Bleue, on en trouve, sinon de concluantes, au moins d'un peu plus probables dans l'histoire du farouche Comorre, qui paraît avoir vécu en Bretagne vers le VIe siècle. Nous lisons dans la *Vie de saint Gildas*, écrite par le religieux Albert de Morlaix[1], qu'un comte de Cornouailles, nommé Comorre, s'était fait une terrible réputation de cruauté par la façon dont il en usait ordinairement avec ses femmes. Elles ne donnaient pas plus tôt des signes de grossesse, que « ce meschant et vicieux seigneur, » qui ne les avait élevées au rang d'épouse que pour satisfaire le caprice d'un instant, les faisait inhumainement massacrer.

Or, saint Gildas, dont la pieuse réputation s'établissait alors en Bretagne, fut un jour prié par Comorre de vouloir bien passer à son château. Le saint ne fit pas difficulté de s'y rendre, espérant, suivant l'expression de l'auteur, « convertir ce loup carnacier et en faire un doux agneau. » Il fut, du reste, parfaitement reçu, car le comte se trouvait, pour un cas difficile, n'avoir plus d'espoir qu'en lui. Le cas en question était un mariage. Il avait vu à Vannes la belle Triphine, fille du comte Guerok, son voisin, et il en était devenu éperdument épris. Demander sa main, avait été, comme on pense bien, sa première pensée; mais les bruits sinistres qui couraient sur lui l'avaient fait poliment éconduire[2]. Il comptait donc sur le saint, témoin de son ardeur et de sa contrition, pour vaincre les rigueurs du père et chasser les terreurs de la fille. Gildas, aveuglé par les discours perfides de Comorre, et rayonnant déjà de l'espoir d'une aussi belle conversion, voulut bien se charger de l'ambassade, et fit tant et si bien auprès de Guerok, lui promettant, au cas où sa fille serait maltraitée, de la lui remettre en bon état, que le comte accorda son consentement.

Ici nous laisserons, s'il vous plaît, la parole au sage Albert, sa plume naïve se tirant à souhait d'une aventure qui l'est fort peu.

« Cependant se firent les préparatifs des nopces. Comorre se rendit à Vennes (Vannes), et epousa sa dame dans le chasteau de Vennes et l'ammena avec soy en ses terres, la traittant assez respectueusement jusqu'à ce qu'il sentit qu'elle fut grosse, car lors il commença *à la regarder de travers;* ce qu'apercevant la pauvre dame, et craignant la fureur de ce cruel meurtrier, résolut de se retirer à Vennes vers son père pour y accoucher, et puis après s'estre delivrée de son fruit, s'en retourner vers son mary. Cette résolution prise, elle fit d'un bon matin équiper sa haquenée, et avec peu de train sortit avant le jour du chasteau et tira le grand galop vers Vennes. Le comte, à son réveil, ne la trouvant pas près de soy, l'appelle et la fait chercher par tout; mais, ne se pouvant trouver, il se doute de l'affaire, se lève et s'accoutre promptement, prend la botte, monte à cheval, la suit à pointe d'espron et enfin l'attrape à l'entrée des rabines d'un manoir hors les faux-bourgs de Vennes. Elle, se voyant découverte, descend de sa haquenée, et, toute éperdue de crainte, se va cacher parmy les halliers, en un petit boccage là auprès; mais son mary la chercha si bien qu'il la trouva. Lors la pauvre dame se jette à genoux devant luy les mains levées au ciel, les joues baignées de larmes, luy crie mercy; mais le cruel bourreau ne tint compte de ses larmes, l'empoigne par les cheveux, luy desserre un grand coup d'épée sur le col et luy avala la teste de dessus les espaules, et laissant le corps sur la place, s'en retourna chez soy. »

Ne sent-on pas s'agiter dans ce petit drame l'ombre du vrai Barbe-Bleue? On fouillerait vainement la vie du maréchal de Rays pour y trouver un fait qui rappelle même de beaucoup plus loin le récit de Perrault. A la vérité, nous n'avons là ni l'épisode émouvant de la clef, ni celui de sœur Anne; mais, en faisant la part de l'imagination du conteur, on doit reconnaître que l'histoire du seigneur de Cornouailles, sans doute amplifiée d'ailleurs par l'esprit populaire, a bien pu l'inspirer, et que, quand Gilles de Rays lui aurait fourni son titre, c'est à Comorre qu'il doit le thème primitif de son récit.

Pour en finir avec l'histoire de ce dernier que nous venons de laisser « s'en retournant chez soy, » il s'y barricada si bien à l'approche du père irrité, que, sans l'entremise du saint, on eut eu grand peine à lui faire subir le châtiment de ses fautes. Mais le saint parut, fit le tour du château, puis, s'étant un moment agenouillé sur le bord du fossé, il prit une poignée de poussière et la lança contre les murs, qui s'écroulèrent en blessant mortellement le coupable. Quant à la belle Triphine, sur les instances de Guerok, qui rappelait au saint la promesse faite de la lui remettre en bon état, Gildas lui rajusta la tête sur le col, après un bout de prière, et la comtesse put bientôt mettre au monde un fils, qui, dans la suite, se voua, comme elle, au culte du Seigneur.

Si Perrault a esquivé ce dénoûment par résurrection, il est assez plaisant qu'en ce point les auteurs du nouveau *Barbe-Bleue* se soient justement rencontrés avec la légende. Tous les soirs, aux Variétés, l'héroïne de la pièce ressuscite après être passée de vie à trépas; seulement, le rôle du saint est tenu par une machine électrique. — Ce que c'est que le progrès!

Paul Parfait.

1. [illegible] Morlaix. Rennes 1680, 2 v. in-4°.

2. Perrault dit, en parlant des deux jeunes filles qui se les renvoyaient l'une à l'autre, ne le voulant pas pour mari : « Ce qui les dégoûta encore, [illegible] »

COURRIER DU PALAIS

Pourquoi pas *M. Vautour?* — *La Résurrection de Rocambole.* — Les liqueurs pieuses. — *Les Moines distillateurs.* — *La Bénédictine, la Chartreuse* et *la Trappistine.* — Les susceptibilités de M. Gabriel. — Où en sont nos mœurs publiques? — Réponse du Tribunal de Rennes.

Sur les sujets [illegible]

Si M. le vicomte Ponson du Terrail ne s'était pas avisé de mettre un nom nouveau sur un vieux type, il n'aurait pas eu le désagrément de s'entendre condamner à payer mille francs d'amende et cinq cents francs de dommages-intérêts à M. Grapillard.

Je me trompe : M. Ponson du Terrail ne s'est pas *entendu* condamner, car il était absent quand la 6e chambre du tribunal de police correctionnelle a prononcé son jugement; et un billet de lui inséré dans les journaux nous apprend l'étonnement désagréable que lui a causé la lecture de la *Gazette des Tribunaux* qui rapportait la décision dont il se propose d'interjeter appel au plus vite. Mais pour s'être seulement *vu condamner,* il n'en comprendra pas moins — un peu trop tard, hélas! — le danger qu'il y a pour un écrivain de vouloir faire du neuf à toute force.

M. Ponson du Terrail publie dans un papier à un sou un roman qui a pour titre : *La Résurrection de Rocambole.* L'univers entier sait cela.

Qu'est-ce que *Rocambole?* Je l'ignore, il faut bien que je l'avoue. On sait quand commence un roman de M. Ponson du Terrail, mais on ne sait quand il finit. Peut-être le prodigieux romancier, lui-même, n'est-il pas parfaitement fixé à cet égard. Et on y regarde à deux fois avant d'entamer la lecture d'un ouvrage qui sera peut-être éternel. Il y a une ressource, me dira-t-on, c'est de s'arrêter en chemin. Non, non, je ne ferai pas à M. Ponson du Terrail l'injure de supposer qu'on puisse cesser de lire ce qu'il écrit, avant qu'il ait cessé d'écrire. Le plus prudent est donc de ne pas se lancer dans une trop hasardeuse aventure... et voilà comment je n'ai pas fait la connaissance de *Rocambole.*

D'ailleurs, il importe peu au procès.

L'essentiel c'est que M. Ponson du Terrail a introduit dans son roman un affreux propriétaire, un homme terrible, un Arabe. Ce type-là, Désaugiers, en 1811, l'a peint dans un de ses vaudevilles, et il lui a donné le nom de *Vautour.* Un nom excellent et expressif au possible : on voit le bonhomme d'ici : cou pelé, bec crochu, serres aiguës et tranchantes.

M. Ponson du Terrail connaît certainement *M. Vautour.* Que n'appelait-il « M. Vautour » son propriétaire?

L'ombre de Désaugiers, j'en suis sûr, n'aurait pas réclamé; c'était un homme trop facile à vivre et de trop joviale humeur pour se fâcher d'un emprunt qui eût été tout à sa gloire; et puis les chansonniers et les vaudevillistes d'autrefois étaient gens trop insouciants pour se donner à la légère le souci d'un procès. Malheureusement M. Ponson du Terrail n'a point songé à tout cela, et il a appelé son propriétaire farouche et avide : M. Grapillard.

Fatalité!

Depuis dix ans, il n'y a jamais eu qu'un Grapillard dans le *Dictionnaire des adresses.*

Ce Grapillard est architecte et propriétaire.

Et il se trouve que M. Ponson du Terrail a logé dans sa maison.

Et M. Grapillard de dire : Vous n'avez appelé Grapillard votre personnage que pour livrer mon nom et ma personne à la risée et au mépris du public, vous m'en rendrez judiciairement raison.

Et le tribunal a donné gain de cause à M. Grapillard.

Seulement M. Grapillard avait cru pouvoir citer aussi devant le tribunal M. Millaud, propriétaire dudit papier, comme responsable d'un délit commis dans un feuilleton par lui publié.

Le jugement : « attendu qu'il résulte de l'instruction et des débats que Millaud ne connaissait nullement le plaignant, qu'il ignorait qu'il existât à Paris un propriétaire portant le nom de Grapillard; qu'ainsi il a agi de bonne foi, » — a renvoyé M. Millaud des poursuites.

Cet attendu pour être court n'en est pas moins précieux; les directeurs, éditeurs et propriétaires de journaux en ont compris l'importance, et, le cas échéant, sauront s'en prévaloir.

Vous avez certainement vu sur le boulevard Malesherbes un élégant et vaste magasin dont les vitrines laissent voir un magnifique assortiment de bouteilles de toutes dimensions, pleines d'un liquide aux reflets d'or.

Le Seigneur jette sur ce magasin un regard paternel, car c'est l'industrie de quelques-uns de ses plus zélés serviteurs qui l'approvisionne.

Un catholique nectar remplit les pieuses bouteilles qui induisent fidèles et infidèles en des tentations permises : ce nectar s'appelle la *Trappistine,* liqueur de l'abbaye de la Grâce-Dieu.

Les Chartreux avaient eu la chrétienne inspiration de sou-

lager et de stimuler l'estomac du prochain; fallait-il leur abandonner exclusivement le mérite de venir en aide à l'humanité dyspeptique?

« Non, se sont dit les Trappistes, la charité ne le veut pas, » et ils se sont mis à faire saintement concurrence aux Chartreux.

Nous avions la *Chartreuse*, nous avons maintenant la *Chartreuse* et la *Trappistine*.

Nous avons la *Bénédictine* aussi, liqueur des moines bénédictins de Fécamp.

Une célèbre abbaye que l'abbaye de Fécamp.

Ouvrez la *Normandie* de M. Jules Janin, vous y verrez qu'elle eut pour protecteur Édouard le Confesseur, Richard d'Angleterre, Philippe-Auguste et Philippe le Bel; que des princes furent ses abbés; que de ses cellules sortirent le cardinal Jean Balue, le cardinal Jean de Lorraine, plus tard pape à Avignon, le cardinal de Guise, le cardinal de Joyeuse, l'archevêque Henri de Bourbon. Une magnifique histoire, vous voyez. Par malheur, c'est tout ce qui reste de l'abbaye de Fécamp.

Mais alors, pas d'abbaye, pas de moines; et s'il n'y a pas de moines à Fécamp, comment se fait-il qu'il y ait une liqueur des moines de Fécamp?

Le dépositaire de la *Bénédictine* voulut bien autrefois me renseigner sur ce point.

« Notre liqueur, m'écrivait-il, n'est pas fabriquée par les moines de Fécamp, cela est vrai, puisqu'à Fécamp il n'y a plus de moines; mais elle est fabriquée d'après la recette que nous ont laissée les moines d'autrefois. »

Cette explication m'édifia parfaitement. Comment s'aviser d'y chercher la moindre invraisemblance?... à moins cependant qu'il fût avéré que les anciens moines de Fécamp ne fabriquaient point de liqueur; mais c'est là un point historique terriblement difficile à établir, et, ma foi, j'aime mieux ne pas me risquer dans une entreprise aussi périlleuse.

Or, il arriva que, le 25 du mois de juin 1865, Timothée Trimm publia dans le *Petit Journal* un premier-Paris intitulé : *Les moines distillateurs*.

Prenait-il parti dans cette grave question des origines de la *Bénédictine?* Je l'ignore. Toujours est-il qu'il faisait à la liqueur nouvelle une très-belle part dans son article. Si belle, que M. Gabriel, dépositaire de la *Trappistine*, en a été affligé.

Eh quoi! deux cents lignes, et deux cents lignes de Timothée Trimm, en l'honneur d'une liqueur « composée tant bien que mal par les premiers industriels venus! » La *Bénédictine* mise sur la même ligne que la *Trappistine* qui, fabriquée dans un couvent, inspire une confiance si naturelle! Sur la même ligne? Ah... si ce n'était que cela encore! Mais non, l'article ne fait pas tant d'honneur à la *Trappistine;* il ne la cite qu'après ses deux rivales, et, qui plus est, il la calomnie : il lui attribue une saveur brûlante, qui prend à la gorge! Est-ce de la sincérité cela? Est-ce de la loyauté?

Et M. Gabriel adresse au *Petit Journal* une protestation.

Et le *Petit Journal* n'insère pas la protestation de M. Gabriel.

Et M. Gabriel fait un procès à M. Millaud.

Oh! un petit procès de rien du tout, d'ailleurs. L'insertion de sa protestation et vingt mille francs de dommages-intérêts, M. Gabriel n'en demande pas davantage.

Si modeste que soit sa prétention, elle est repoussée par le tribunal.

Le droit de réponse n'est donné par la loi qu'à la personne nommée et désignée par l'article auquel aurait trait la réponse; or, Timothée Trimm n'a nommé ni désigné M. Gabriel.

Soyez bien convaincus que les Chartreux sont très-sincèrement affligés de ce jugement, et qu'ils prient Dieu pour qu'il accorde à leurs frères les *Trappistes* une bonne revanche en appel.

Décidément, si la nourriture, les loyers et les bijoux sont en hausse, il n'en est pas ainsi de nos mœurs.

J'avais bien cru m'en apercevoir depuis quelque temps en assistant à certaines Revues et à certaines féeries, en prenant l'air des champs à Asnières, à Enghien, au Vésinet, en m'initiant aux progrès du turf au bois de Vincennes et à La Marche, en me promenant le soir sur le boulevard, en lisant à la devanture des libraires les titres de mignons petits volumes à couverture tendre, même en voyant ce qui se fait, en écoutant ce qui se dit dans plus d'un salon du meilleur monde.

Mais, me disais-je, il ne faut jurer de rien; peut-être ai-je cette chance fâcheuse que, sans le vouloir, je vais justement à la campagne, au spectacle ou aux courses lorsque la compagnie y est moins bonne, et au bal quand les choses ne se passent pas aussi décemment que d'ordinaire; je choisis mal mon temps apparemment pour me promener sur le boulevard, et mal mon jour pour regarder l'étalage des libraires; peut-être aussi ai-je la vue trop délicate et les oreilles trop sévères.

Mais non, non malheureusement; cela n'était que trop vrai; j'ai un autre témoignage que le mien : celui d'une cour souveraine. Je voudrais me traiter de pessimiste à présent, que je ne le pourrais plus sans manquer de respect à la magistrature.

Des marchands avaient comparu devant le tribunal, sous la prévention d'excitation de mineurs à la débauche.

Le délit résultait, suivant la poursuite, des facilités de crédit que les prévenus avaient accordées à leurs jeunes clients.

Le tribunal condamna les marchands.

Ceux-ci appelèrent du jugement, et la Cour de Rennes vient de les acquitter par ce considérant : « que la loi pénale ne saurait, sans une extension abusive que les principes les plus élémentaires du droit criminel repoussent avec énergie, s'appliquer aux faits de la prévention, et que, quel que soit le regret que le magistrat éprouve de se trouver désarmé devant l'affaissement toujours croissant des mœurs publiques, il ne lui appartient pas de combler les lacunes de la loi. »

« L'affaissement toujours croissant des mœurs publiques. »

C'est écrit en toutes lettres dans un arrêt délibéré en chambre du conseil, prononcé en audience publique, recopié sur papier timbré de la main authentique d'un greffier.

Nos mœurs deviennent pires chaque jour, cela est judiciairement constaté. La chose est sérieuse, vous voyez.

— Bah! des juges de province! direz-vous.

— Eh! eh! des juges qui savent joliment tourner un arrêt.

— Ce sont les mœurs de Rennes qu'ils ont flétries.

— Au fait, vous avez peut-être raison... N'importe, je ne suis pas rassuré. Nous aurons à l'Exposition de 1867 de fort beaux emplacements pour les machines, les étoffes, les tableaux, les statues, les produits chimiques et les livres, pour tout ce qui attestera d'une façon visible les progrès de l'agriculture, de l'industrie, des sciences, des lettres, des arts, du discours français et du discours latin. Soyons sages et ne réservons pas la moindre armoire aux bonnes mœurs, cette armoire-là pourrait rester vide.

MAÎTRE GUÉRIN.

CHASSE AUX CAILLES SUR LA COTE DE SYRIE

A une époque fixe de l'année, dans les environs de la semaine sainte, il s'abat régulièrement sur la côte de Syrie, des nuées de cailles qui ont traversé, Dieu sait comment! la vaste étendue de la mer. Épuisées, hors d'haleine, trop heureuses de trouver une terre où poser pied, elles courent se réfugier sous les buissons de myrtes sauvages, seuls abris que puisse leur offrir cette plage sablonneuse. C'est de nuit qu'elles arrivent; nous pourrions dire qu'on les voit arriver, car de vigilantes sentinelles les attendent avec la mission toute spéciale de percer des yeux la brume, pour signaler du plus loin qu'il se peut leurs épaisses phalanges. Dans la nuit la plus sombre, leur masse obscurcit encore l'horizon; le battement seul de leurs ailes, que la brise de mer apporte comme un souffle de tempête, suffit du reste pour les trahir d'une longue distance auprès d'une oreille exercée. Les chacals mêmes cessent un moment leurs cris sauvages, pour écouter ce bruit toujours croissant qu'ils savent annoncer une ample provision de chair fraîche.

Longtemps avant le jour, les habitants d'une douzaine de villages des environs, prévenus par les veilleurs, sont debout et tout prêts à commencer leur battue. Grands sont les préparatifs. D'abord, comme le silence est la première condition requise, on commence par s'assurer des chiens et des marmots qui, ceux-ci par leurs cris, ceux-là par leurs aboiements, pourraient compromettre le succès de l'entreprise. A cet effet, les chiens sont enfermés et tenus paisibles au moyen d'os fallacieux trempés dans la graisse; quant aux enfants, on a grand soin de les gorger de riz froid et de melons d'eau, à tel point que le moins susceptible d'indigestion n'attend pas une heure pour demander à s'aller coucher.

Puis les chasseurs président à leur équipement.

Cet équipement étrange consiste d'abord à s'attacher aux bras de flexibles rameaux de mûrier dont les bouts viennent se joindre derrière la nuque. A ces rameaux les chasseurs suspendent les *haïks* ou grands voiles de leurs femmes, dont ils assujettissent l'extrémité à la hauteur du genou, de façon à figurer les grandes ailes d'oiseaux fantastiques. Pour ce qui est du visage, il est à demi caché par une courge percée de deux trous à la hauteur des yeux. Ils jugent indispensable, pour terrifier de pauvres cailles ahuries, cet attirail qui, par un clair de lune, ferait tomber en pâmoison l'homme le plus brave qu'on n'aurait pas prévenu.

Lorsque les chasseurs venus de toutes parts sont prêts, c'est-à-dire lorsqu'ils se sont rendus suffisamment effrayants d'aspect à force de haillons de toute couleur pendus après eux, ils se forment silencieusement en un immense cercle, et, sans mot dire, commencent d'agiter ensemble leurs grandes ailes, en se rapprochant les uns des autres et tendant vers un centre commun. Les oiseaux surpris bondissent, rasent le sol, se glissent entre les rares touffes d'herbe dans l'espace laissé libre et qui est déjà devenu plus étroit. Chaque pas des batteurs le rétrécit encore. Pour les malheureuses bêtes effarées il n'est bientôt plus de retraite qu'au cœur des buissons.

C'est alors aux lanceurs de filets de se mettre à l'œuvre. Chaque compagnie d'un village a le sien armé d'un immense épervier et prêt à lui obéir sur un signe. Le gibier se réfugie-t-il dans un buisson? dix ou douze éperviers de s'abattre aussitôt, ramenant aux chasseurs les cailles par douzaines. Il est rare qu'avant le coucher du soleil chacun des assistants n'ait pas, sans parler de sa provision personnelle, un cent de cailles vivantes à vendre, soit aux étrangers affamés, dans un but purement culinaire, soit aux bateleurs grecs qui les promènent dans de petites cages où, profitant de leur instinct batailleur, ils leur font se livrer de sanglants combats, pour le plus grand amusement de la galerie.

Cette curieuse espèce de chasse — on pourrait dire cette pêche aux cailles — se prolonge pendant près d'une semaine; à la suite de quoi les survivantes égarées vont se perdre dans l'intérieur des terres, pendant que les paysans syriens, reprenant leur attitude pacifique, attendent tranquillement — la pipe aux lèvres et causant de leur succès — que l'année suivante leur envoie, avec une manne nouvelle, un prétexte à de nouveaux exploits.

P. DICK.

CHRONIQUE AGRICOLE

Je ne sais pas si vous connaissez M. Vandercolme. M. Vandercolme est un cultivateur du département du Nord, membre correspondant de la Société impériale et centrale d'agriculture de France, et vice-président de la Société d'agriculture de Dunkerque : ces titres prouvent que M. Vandercolme n'est pas précisément le premier venu, et que son opinion, dans les questions agricoles, doit avoir un certain poids. Or, mon confrère du Nord est surtout un homme pratique; on ne peut lui reprocher de figurer parmi les théoriciens, économistes, cultivateurs en chambre et autres dont tout bon cultivateur doit, paraît-il, se défaire comme d'une mauvaise graine dans un blé de semence. M. Vandercolme reconnaît, comme nous tous, que l'agriculture souffre puisqu'elle vend généralement son principal produit, le blé, moins qu'il ne lui coûte; — vous avouerez que l'on souffrirait à moins; — mais il croit que la panacée à la mode parmi les docteurs praticiens de l'agriculture, je veux dire le droit fixe, ne modifierait pas la situation fâcheuse où nous nous trouvons, et il assure que l'agriculture qui souffre ne doit attendre son salut que d'elle-même.

C'est au cultivateur lui-même qu'il s'adresse : le remède souverain est, selon lui, dans la diminution des frais généraux et dans l'appropriation des cultures au sol et au climat.

Mais, comme le vice-président de la Société d'agriculture de Dunkerque n'est pas un impuissant théoricien — se contentant pour convaincre ses adversaires de démontrer logiquement ses propositions — il joint l'exemple au précepte et met bravement ses sceptiques voisins au pied du mur.

Le premier moyen qui se présente à l'esprit lorsqu'on parle de diminuer les frais de culture, c'est d'augmenter la richesse des fumiers. Que de fumiers mal aménagés dans notre belle France! que d'argent perdu par les pluies, par l'infiltration, par l'évaporation, etc.! Est-il donc si difficile de sauver son purin? est-il donc si dispendieux d'établir une fosse à fumier convenable?

Je sais, comme on dit, par expérience, que non; mais il paraît que dans l'arrondissement de Dunkerque, et même ailleurs, on n'est pas bien fixé sur ce point. Donnez au mot *ailleurs* toute l'étendue que vous voudrez et vous ne risquerez guère d'exagérer. M. Vandercolme a voulu convaincre ses concitoyens; qu'a-t-il fait? Il a fait savoir dans le pays qu'il se chargeait d'arranger à ses frais et à ses risques et périls les fosses à fumier, demandant en échange et *pour les pauvres*, pendant trois ans, la moitié du bénéfice que ce changement procurerait aux propriétaires des fumiers.

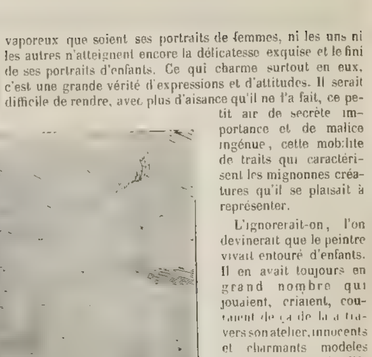
Ce sont, d'ordinaire, dans les circonstances comme celles-là, les petits qui commencent à donner le bon exemple. Le fumier d'un cultivateur exploitant une ferme de cinq hectares et demi a coûté 33 fr. 50 c. d'arrangement. Le fermier a reconnu, au bout d'un an, la supériorité de son fumier convenablement aménagé, et il a remis à M. Vandercolme, pour sa moitié de bénéfices, pendant la première année, 15 francs; un autre fermier, possédant une ferme de quatorze hectares, a recueilli, pour une dépense de 47 fr. 25 c., une plus-value de 50 francs, dont la moitié, remise aux pauvres, représente 25 francs.

Sur des fermes de trente hectares, après avoir dépensé 80 francs, la plus-value des fumiers dépassait 150 francs.

Je crois que voilà de bons et fructueux placements. Quels services M. Vandercolme, en pénétrant dans cette voie nouvelle de propagande agricole, aura-t-il rendus au pays! N'est-il pas plus utile, plus pratique et plus méritoire de faire le bien de cette façon, au lieu de rédiger un mémoire plus ou moins éloquent, plus ou moins spirituel, plus ou moins habile sur la nécessité d'imposer les blés à la frontière?

M. Vandercolme ne nous dit pas comment il s'y prend pour aménager les fumiers de ses clients. Je vais vous dire ce que j'ai pratiqué moi-même au grand bénéfice de mes fumures. Quand j'ai repris ma propriété des mains de mon fermier, mon fumier était installé, comme tous les fumiers du centre de la France, devant la porte des étables; le purin s'introduisait dans le sol, quand le sol voulait bien l'absorber, ou s'écoulait dans le chemin lorsqu'il pleuvait; le soleil desséchait mon tas de fumier; la pluie nettoyait la paille et noyait le reste. Je n'ai pas construit pour mon fumier un hangar qui m'eût coûté deux ou trois cents louis, comme je l'ai vu recommander dans un livre; — rassurez-vous; — j'ai tout bonnement recouvert mon aire d'un enduit de bonne glaise assez épaisse; j'ai donné au sol une pente douce dans un sens, de manière à réunir le jus de fumier sur un point déterminé; à ce point a été pratiquée une ouverture grillée donnant par un petit conduit dans une fosse parfaitement étanche, recouverte par quelques morceaux de solives superposés. Le sol de l'étable communique par des conduits grossiers avec cette fosse qui reçoit les urines de tous les animaux renfermés dans l'étable. Les eaux de la pluie ne peuvent pénétrer dans ma fosse à purin; mais j'ai établi sur mes solives un petit cabinet, où *j'oblige* — je souligne le mot — tous mes gens de ferme à aller se recueillir dans l'ombre et le silence, lorsque le besoin s'en fait sentir.

Une pompe en bois très-rustique sert à élever le liquide de la fosse et à le répandre sur le tas de fumier à l'aide de canaux formés par deux planches réunies en V. On arrose, pendant quelques minutes, tous les matins. Ce n'est pas un



travail, c'est une habitude à prendre et puis la chose va toute seule. On va à la pompe à purin avant le déjeuner, comme on va tirer de l'eau au puits pour le ménage. Avec quelques pelletées de terre, je recrepis de temps en temps le tas de fumier sur ses quatre faces, de manière à conserver ses éléments fécondants.

Le liquide qui a servi à l'arrosement, après avoir traversé le tas de fumier, redescend dans la fosse pour être repris le lendemain.

Quand ma fosse est bien pleine et que le moment est favorable, je fais couler mon jus dans un tonneau déjà rempli d'eau à moitié, aux trois quarts, suivant la richesse du purin; le tonneau est monté sur le train d'une vieille charrette, et on conduit le tout sur mes prairies. Je n'ai pas besoin de dire à mon lecteur, s'il est cultivateur, que mes plantes s'en trouvent à merveille. S'il n'est pas cultivateur, je le prie de me croire sur parole; je ne mens jamais.

C'est pourquoi la lettre de M. Vandercolme m'a charmé et pourquoi j'ai compris tout de suite le bien qu'il devait faire dans son pays rien qu'en apprenant à ses voisins à soigner leurs fumiers. Le fumier de ferme est un véritable trésor que la plupart d'entre nous gaspillent.

J'ai une grande nouvelle à vous annoncer et dont je me propose de vous donner la primeur. [illegible] ment, une vaste société [illegible] d'améliorer le bétail. C'est une société fondée sur les bases de la Société d'encouragement pour l'amélioration du cheval pur sang, annexe au Jockey-Club. La nouvelle société dont je parle n'est encore [illegible] un club, mais elle compte déjà dans son sein les notabilités de l'agriculture française. Plus de cent personnes ont adhéré aux statuts sans qu'il ait été fait la moindre publicité. Le recrutement se fait avec une rapidité remarquable. Il suffit d'énoncer l'existence de la Société pour l'amélioration du bétail pour obtenir une adhésion. Il va sans dire qu'au premier mot j'ai accepté et que trois de nos voisins ont fait comme moi. Est-ce que les agriculteurs français finiraient par montrer un peu d'initiative? Est-ce que nous nous déciderions, par hasard, à faire nos affaires sans l'entremise du gouvernement?

Dieu veuille que cette tentative d'affirmation de la part de l'agriculture française réussisse, et que nous ne soyons pas obligés comme tant d'autres institutions, nées libres, de déposer notre destinée entre les mains du gouvernement, qui n'en a que faire.

Dans quinze jours je vous donnerai des noms et des détails.

CLAUDE BONIN.



UN PORTRAIT D'ENFANT, d'après le tableau de sir Joshua Reynolds.

J. REYNOLDS

Sir Joshua Reynolds peut être regardé comme le peintre par excellence des physionomies enfantines. Si mâles et si vigoureux que soient ses portraits d'hommes, si doux, si vaporeux que soient ses portraits de femmes, ni les uns ni les autres n'atteignent encore la délicatesse exquise et le fini de ses portraits d'enfants. Ce qui charme surtout en eux, c'est une grande vérité d'expressions et d'attitudes. Il serait difficile de rendre, avec plus d'aisance qu'il ne l'a fait, ce petit air de secrète importance et de malice ingénue, cette mobilité de traits qui caractérisent les mignonnes créatures qu'il se plaisait à représenter.

L'ignorerait-on, l'on devinerait que le peintre vivait entouré d'enfants. Il en avait toujours en grand nombre qui jouaient, criaient, couraient de çà de là à travers son atelier, innocents et charmants modèles dont il ne cessait d'étudier l'espièglerie mutine, et les plaisantes manières, et les mouvements si gauches et si gracieux à la fois.

Une des plus charmantes peintures que Reynolds nous ait laissées est ce portrait de la petite Gertrude Fitzpatrick que nous publions aujourd'hui. Les mains de l'enfant sont gentiment croisées sur la poitrine dans une attitude un peu embarrassée, et ses grands yeux noirs fixent le spectateur avec une confiance naïve. Évidemment elle sait qu'on la peint, et l'expression que son visage en reçoit n'est pas le moindre charme du portrait.

HENRI MULLER.

—◦—◦—

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de M. ÉMILE ALLANET, administrateur de l'Univers Illustré. — Les coupons d'actions ou d'obligations ne sont pas reçus en payement. Le mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat-poste, le talon restant entre les mains de l'expéditeur comme garantie. — Les réclamations, demandes de changement d'adresse ou de renouvellement d'abonnement doivent indispensablement être accompagnées de la dernière bande collée sur l'enveloppe du journal. — Il ne sera fait droit à aucune réclamation de numéros ayant plus de deux mois de date. — Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue. — Le prix de chaque numéro est de 20 centimes pour la province, affranchissement compris.

RÉBUS

VAN

E ab ab ab sept E 89 famill E eur

Explication du dernier Rebus : Grâce au décret important sur les théâtres, aura-t-on enfin des places alliant le confortable au bon marché.

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Allemagne, moins quelques États indiqués ci-dessous, 17 fr. — Angleterre, 22 fr. — Autriche, 24 fr. — Bade, 24 fr. — Bavière, 24 fr. — Belgique, 24 fr. — Chili, 37 fr. — Danemark, 24 fr. — Égypte, 22 fr. — Espagne, 22 fr. — États romains, 35 fr. — Grèce, 22 fr. — Italie (moins les États romains), 20 fr. — Norvége, 24 fr. — Panama, 37 fr. — Pays-Bas, 22 fr. — Portugal, 17 fr. — Prusse, 24 fr. — Russie, 24 fr. — Saxe, 24 fr. — Suède, 24 fr. — Suisse, 18 fr. — Turquie, 24 fr. — Valachie, Moldavie, 30 fr. — Wurtemberg, 24 fr.

Tous les pays desservis par la voie anglaise, 26 fr.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRE

	PARIS.	DEPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DEPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

[illegible] ANNÉE. — N° 513.
Mercredi 21 Février 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Chassé-croisé de chroniqueurs. — Les plaisirs gras et les plaisirs maigres. — Les matinées *marchantes*. — Un sermon en carême. — Conversation recueillie à Saint-Thomas-d'Aquin. — *Barbe-Bleue*, la partition, les acteurs : MM. Dupuis, Grenier, Couder, Kopp, Hittemans, Mmes Schneider, Vernet et Aline Duval. — M. Planté : portrait, anecdotes. — Une espièglerie de Gil-Pérès. — La femme-ténor. — Un rossignol qui a avalé un violoncelle. — *L'Ut de poitrine*, roman, par M. Alexandre de Lavergne. — De l'influence du ténor sur le cœur féminin. — A M. Albert Wolff, à Berlin. — Les canards du boulevard. — Le départ de la crinoline et le retour de la fauconnerie. — Une anecdote réchauffée. — 520,000 francs à dépenser en vingt jours. — Le moulin de *Sans-Souci*.

Il faut que les lecteurs de l'*Univers Illustré* s'y résignent :

FABRICATION D'UN CANON D'ACIER, À LA FONDERIE IMPÉRIALE DE DOUAI; dessin de M. W. Thomas. — Voir page 115.

le nom qu'ils trouveront au bas de cet article ne sera pas cette fois celui de leur chroniqueur préféré. M. Albert Wolff est parti emportant dans son sac de voyage l'esprit, la verve, la gaieté de la semaine.

Il aura réfléchi que nous sommes en carême, et qu'en ce temps de maigre chère, un simple Gérôme était bien suffisant.

Chacun entend le maigre à sa manière.

La danse est un plaisir gras, la musique un plaisir maigre.

Aussi, dans les maisons qui se respectent, les bals ont fait place aux soirées *marchantes*. Pendant que l'orchestre joue un quadrille ou une polka, un cavalier se promène avec une dame qu'il a invitée et qu'il a le droit de garder à son bras jusqu'au dernier coup d'archet.

Au lieu de dire comme autrefois : Madame, me ferez-vous l'honneur de m'accorder cette contredanse? on dit aujourd'hui : Serai-je assez heureux, madame, pour obtenir la faveur d'une marche?

Si la dame est fatiguée, la marche se convertit, de droit, en une conversation assise.

Il ne s'agit plus ici d'avoir du mollet : il faut être fourni d'esprit et payer argent comptant.

Plaisirs maigres encore : les conférences littéraires, les musées, les séances de l'Académie.

Je ne parle pas, bien entendu, des prédications du carême, on pourrait voir dans ce rapprochement une impiété qui serait loin de ma pensée. Mais allez un jour, à la sortie du sermon, vous placer en observateur sur les marches de la Madeleine, de Notre-Dame de Lorette, voire même de Saint-Thomas-d'Aquin, la cathédrale du noble faubourg : regardez ces toilettes tapageuses qui, dans une heure, iront se faire admirer aux bords du lac, ces pieds chaussés plus pour la montre que pour la marche, ces visages gais et riants, ces yeux relevés d'une pointe de *khool*, d'où s'échappe par éclairs une œillade coquette, et dites-moi s'il ne vous semble pas assister à la sortie d'une matinée dansante, bien plus que d'une cérémonie religieuse.

Ce n'était pas ainsi qu'était vêtue Marguerite lorsqu'elle rencontra Faust, pour la première fois, au sortir de l'église.

Je ne demande pas que, pour aller écouter la sévère parole du père Félix ou du père Hyacinthe, nos élégantes se couvrent le corps de bure et les cheveux de cendres; mais un peu plus de modestie dans la toilette serait, je pense, mieux en harmonie avec la circonstance.

Et vous n'entendriez pas, comme je les ai entendues moi-même, des conversations, à voix basse, du genre de celle-ci :

— Tiens, Mme X... qui a fait changer le velours de sa chaise! le voila bleu maintenant.

— Dame, depuis qu'elle est devenue blonde.

— N'est-ce pas la baronne F... qui est là devant nous? comme elle est changée!

— C'est qu'elle aura oublié son teint dans son pot à rouge.

— Regardez donc la petite comtesse... mon Dieu! je ne trouve plus le nom... vous savez bien, celle qui s'est compromise l'été dernier, à Ems, avec votre cousin.

— Encore une robe nouvelle!

— Laissez donc, c'est la même qu'elle portait il y a quinze jours; seulement elle a fait changer les aciers.

Et pendant ce temps-là le prédicateur continue à tonner contre la vanité du siècle : — *vox clamantis in deserto*.

∼∼∼ Les théâtres sont-ils un plaisir gras ou un plaisir maigre?

J'ai consulté sur ce point un des maîtres de la casuistique mondaine.

Sont maigres, m'a-t-il répondu, les théâtres de musique, la Comédie-Française et l'Odéon : dans ceux-là seulement on peut décemment se montrer en carême.

Ce qui n'empêche pas les théâtres gras, les Variétés en tête, d'encaisser d'énormes recettes.

Je dois à ce dernier le complément du compte rendu de *Barbe-Bleue*.

Avez-vous remarqué une chose? C'est que, lorsque ces Allemands se mêlent d'être spirituels, ils ne le sont pas à moitié. Vous pouvez en juger ici même tous les mercredis. Et pour continuer par des exemples illustres, qui eut plus d'esprit, de verve et d'esprit que Henri Heine? Qui en a plus qu'Offenbach? Allez entendre sa nouvelle partition de *Barbe-Bleue*, et vous vous étonnerez de ce que peuvent contenir de motifs piquants, de mélodies originales et humoristiques les sept notes de la gamme. J'insiste sur ce mot · mélodie; car c'est là le grand mérite d'Offenbach : jamais, même dans ses fantaisies les plus excentriques, sa musique ne tourne ni à la bizarrerie ni au casse-tête : c'est par des modulations, des rhythmes, des combinaisons de timbres auxquels feu Scudo lui-même n'eût rien trouvé à redire, qu'il atteint aux effets les plus comiques et les plus imprévus. Vive, leste, de belle humeur, un peu folle parfois, sa muse n'abdique jamais sa grâce et sa distinction natives; jamais une note d'argot ne souillera ses lèvres : son ivresse, toujours de bonne compagnie, sera celle du champagne, jamais celle du vin bleu.

Pour rentrer dans la partition, analysez les couplets de la demande en mariage, et voyez par quelle simplicité de moyens ils arrivent à provoquer les éclats de rire de toute la salle. Le rhythme d'abord mélancolique sur lequel Barbe-Bleue pleure hypocritement la perte de ses six femmes, s'anime peu à peu, et, par une transition insensible, finit par faire place à une polka frétillante et guillerette. C'est d'un effet ébouriffant. Je veux bien qu'ici le compositeur ait été servi par la situation; mais d'autres morceaux : la symphonie du duel, la marche du baise-main, l'air d'entrée de Barbe-Bleue, la phrase si originale : *C'est un Rubens*, lui appartiennent bien en propre. Les couplets du prince Oscar, que l'on a fait répéter à Grenier :

Il faut, s'il ne veut tomber,
Qu'un bon courtisan s'incline.

sont du plus franc et du plus fin comique. Dans le genre gracieux, il faut citer le duo de Saphir et de Fleurette, au premier acte; au dernier, la chanson de la bohémienne, que le public a voulu entendre une seconde fois. — Quoi encore? Le duo de Boulotte et de Barbe-Bleue dans la chambre de la tour du Nord, le pendant du beau duo de la *Belle Hélène*, puis des cocasseries musicales comme le chœur *O Hymenée*, et l'explosion sur le refrain du *Petit ébéniste*, et dix autres morceaux que j'oublie, mais dont pas un, je puis vous l'affirmer, n'ennuie ou ne fatigue.

Plus heureux ici qu'aux Bouffes-Parisiens, Offenbach a eu la chance de rencontrer, en Dupuis, un ténor bouffe *di primo cartello*. Doué d'une voix douce, facile, étendue, qu'il conduit en virtuose habile, il exécute avec aisance toutes les difficultés musicales de son rôle, depuis le chant posé jusqu'à la *gargouillade*. Son type de Barbe-Bleue où la truculence s'allie à la galanterie et la plaisanterie à la férocité est parfaitement réussi.

Mlle Schneider s'est montrée également chanteuse agréable et actrice piquante. Il faut lui savoir gré cette fois d'avoir su modérer l'indépendance de son geste et la fantaisie de sa pantomime. Dès le premier jour elle a atteint la juste mesure; mais qu'elle y prenne garde : un peu plus et ce serait trop.

Les rôles d'hommes ne sont pas tenus à la même réserve, et je ne ferai pas à Couder un reproche des *cascades* dont il émaille celui de Popolani. Couder est le Désiré des Variétés : même rondeur, même franchise, même imagination dans le burlesque.

Grenier, le Calchas de la *Belle Hélène*, est superbe en prince Oscar avec son costume de courtisan-troubadour et la clef de chambellan qui lui caresse le bas du dos. Il y a toujours dans ce que fait Grenier des intentions de comédien. Grattez le farceur et vous retrouvez l'artiste.

Kopp est un Bobèche plus idiot que nature, et Hittemans un Prince Charmant à mettre sous globe.

Il ne faut pas oublier non plus Mlle Aline Duval, très-amusante en reine de féerie, et Mlle Vernet qui prête son joli visage et sa vive intelligence à un rôle au-dessous de son talent.

∼∼∼ A coup sûr il n'eût pas manqué de prédire à *Barbe-Bleue* une série illimitée de représentations, cet excellent M. Planté dont la mort récente a excité des regrets unanimes dans le monde dramatique.

Il est vrai que, dans sa bienveillance inépuisable, il en promettait autant à chaque pièce qu'il voyait — et depuis quinze ans il n'en est pas une qui n'ait passé sous ses yeux.

Mais peut-être ne savez-vous pas qui était M. Planté.

Lorsqu'après avoir passé par la commission d'examen, une pièce est sur le point d'aborder la rampe, il lui reste encore à subir une dernière épreuve : à la répétition générale assiste un délégué de la Direction des théâtres, chargé de s'assurer si, au point de vue de la représentation, l'ouvrage n'offre pas de dangers, de surveiller, dans l'intérêt des mœurs et de l'ordre public, les costumes, les gestes, les intonations des acteurs, d'épier les passages qui pourraient prêter à des allusions malignes, d'éventer les piéges à loups qui se cachent souvent derrière les plaisanteries les plus innocentes.

Ce fonctionnaire était M. Planté.

Dans l'exercice de ses fonctions délicates il apportait non pas seulement beaucoup de tact, de sens et de modération, mais une courtoisie et une urbanité sans pareilles.

Sur le chapitre de la politesse il eût rendu des points à M. de Coislin.

Au physique, figurez-vous un petit homme à la figure longue dominée par un nez imposant, le front ombragé par un toupet en panache, et dont les manières à la fois affectueuses et solennelles, la parole redondante et fleurie, servie par un baryton onctueux, rappelaient vaguement le type de M. Prudhomme.

Quelques phrases qu'on lui attribue dans les foyers de théâtre, mais dont je ne voudrais pas garantir la rigoureuse exactitude, serviront à compléter le portrait.

Celle-ci d'abord à un auteur qui, dans une discussion avec lui, s'était laissé emporter à un excès de vivacité :

« Il m'appert que, dans une circonstance identique, il serait opportun que vous employassiez des formes plus amènes. »

Au temps où M. Ludovic Halévy, un des auteurs justement de la pièce nouvelle, était son collègue au ministère, un de ses amis se présente pour le demander : il s'adresse à M. Planté, qui lui répond avec sa grâce habituelle :

« Le papillon reste-t-il sur la fleur après en avoir respiré le parfum?... Il est parti depuis un quart d'heure. »

A un fonctionnaire du ministère d'État qui venait de passer d'un service dans un autre :

« Quoiqu'ayant changé de département, vous n'en êtes pas moins resté, cher maître, permettez-moi de vous le dire, si j'ose m'exprimer ainsi, le favori du ministère des grâces et des joyeuses frivolités. »

Le « cher maître » revenait incessamment sur ses lèvres si bien qu'un jour, — c'était je crois à la répétition du *Lion amoureux*, — on l'entendit qui disait au concierge du théâtre : « Avez-vous mon parapluie, cher maître? »

Gil-Pérès avait imaginé de le contrefaire dans le rôle du vieux beau de *Mimi Bamboche*.

Tout le monde était sur les épines : on trouvait l'espièglerie un peu forte. On craignait de contrister cet excellent homme.

— Allons donc! dit Pérès, je parie tout ce que vous voudrez qu'il ne s'en sera pas aperçu.

Et, en effet, après la répétition, M. Planté monte sur le théâtre, et d'une voix retentissante : « Mes compliments, cher maître, c'est un fort drôle de type que vous avez trouvé là, fort drôle, cher maître, fort drôle... »

Je vous donne à penser si l'on riait!

Petits ridicules, après tout, qui s'effaçaient devant le caractère de l'homme, sa bienveillance, son amabilité charmante, l'estime et la sympathie qu'il inspirait. Je ne pense pas que M. Planté ait laissé derrière lui un seul ennemi. De combien de gens pourrait-on en dire autant?

∼∼∼ Un nouveau ténor nous est né, et ce ténor est une femme : elle s'appelle Mlle Mella; elle est Milanaise; elle n'a que dix-huit ou dix-neuf ans, ce qui nous promet un baryton pour la quarantaine : voyez plutôt Marie et Duprez.

Entendons-nous bien : non pas un ténorino comme Warot et Montaubry, mais un ténor de force, un Naudin, un Gueymard. On disait de l'Alboni que c'était un éléphant qui avait avalé un rossignol; on pourrait dire de Mlle Mella, — si la métaphore n'était pas un peu violente, — que c'est un rossignol qui a avalé un violoncelle.

Elle doit, assure-t-on, débuter prochainement aux Italiens dans Almaviva du *Barbier*. Espérons que, ce soir-là, celui de Rosine sera chanté par un soprano de la chapelle sixtine.

La mascarade sera ainsi complète.

Mais j'oubliais que nous ne sommes plus en carnaval.

Les personnes qui ont entendu, l'autre soir, Mlle Mella dans les salons de M. Isaac Péreire, affirment que rien n'est à la fois plus piquant et plus poétique que ce contraste entre des traits féminins et une voix masculine. Je le veux bien. Pour moi qui ne raffole pas des phénomènes, j'attendrai, pour me prononcer, que j'aie pu en juger moi-même — par les yeux et par les oreilles.

Il y avait un livre à écrire, touchant l'influence du ténor sur la société actuelle et spécialement le monde féminin. Ce livre n'est plus à faire : la question vient d'être traitée par M. Alexandre de Lavergne, non pas *ex cathedra* et dans un écrit didactique et pédantesque, mais dans un récit coloré, vif, intéressant, que l'auteur a intitulé : *l'Ut de poitrine*.

« A toutes les époques, les chanteurs ont exercé sur les imaginations féminines un prestige incontestable, et ce prestige a été poussé de nos jours par les ténors aussi loin que possible. Nul n'ignore tout ce que l'optique de la scène enfante de mirages, surtout à l'époque où l'on entre en quelque sorte dans la vie et où tout n'est encore qu'illusion. Grâce au prisme à travers lequel les objets apparaissent alors, la physionomie la plus rustique, la plus vulgaire, revêt promptement au théâtre un caractère idéal. On est tenté d'assimiler le comédien au personnage qu'il représente, de lui prêter les sentiments, les passions qu'il exprime. C'est un sorte de transsubstantiation à laquelle l'art du musicien, le plus émouvant de tous, celui qui parle le plus aux sens, ajoute souvent un charme irrésistible. »

Telle est la thèse qui ressort du livre de M. de Lavergne. Est-ce un roman de pure imagination? N'est-ce pas plutôt une histoire véritable à laquelle l'écrivain aura prêté le charme et la magie de son style, j'inclinerais à le croire, tant les caractères sont frappants de naturel, de franchise et de logique. La partie dramatique se concentre entre trois personnages : Raoul de la Fare, Eugénie Brossier et le paysan François. Pour rendre plus saisissante la moralité de son œuvre, M. de Lavergne a fait du jeune vicomte le type du gentilhomme accompli; de la jeune fille, une nature modeste et simple, étrangère aux tumultes et à l'atmosphère capiteuse des grandes villes. Tous deux s'aiment sincèrement, et il semble que rien ne doive désunir deux cœurs si bien assortis. Et cependant Raoul sera supplanté par un rival, par ce rustre, ce paysan, trop heureux naguère de lui servir de domestique. Mais quoi! ce paysan, ce lourdaud, a une jolie voix. En l'entendant donner l'*ut* de poitrine, un *impresario* a imaginé de le decrasser, de le dégrossir, d'en faire un Mario ou un Tamberlick. François est devenu Franz; il est riche, il tranche du grand seigneur, et, peu à peu, — ô fragilité féminine! — éblouie par tout ce clinquant, séduite surtout par cette voix qui subjugue ses sens, Eugénie finit par oublier le pauvre gentilhomme. Tout cela est développé de main de maître, analysé avec une rare puissance d'observation, à travers une action palpitante d'intérêt et qui ne laisse pas le lecteur respirer un seul instant.

Autour de ces trois figures principales gravitent des personnages épisodiques : le Marseillais Mirandol, un spéculateur doublé d'un artiste; la veuve Boissier, la petite bourgeoise envieuse; enfin l'abbé Doucerain, le précepteur de Raoul, un type touchant de bonhomie, de résignation et de dévouement, une création que Sterne n'eût pas désavouée.

Lisez *l'Ut de poitrine* et vous verrez qu'il n'y a rien à surfaire des éloges que je lui ai donnés.

∼∼∼ A Monsieur Albert Wolff, à Berlin.

« Des nouvelles! des nouvelles! » m'écrivez-vous, — sans doute pour ajouter un chapitre à vos *Mémoires du Boulevard*. J'ai arpenté, à votre intention, le bitume depuis la rue de la Chaussée-d'Antin jusqu'au faubourg Montmartre, et je suis revenu bredouille. Le café Anglais est toujours à sa place, les boursiers interlopes continuent à négocier la prime dont deux sous, les petites dames à faire de la stratégie avec les sergents de ville, les voitures à écraser le pauvre monde. Voilà tout ce qu'il y a de plus nouveau. Si de

simples canards pouvaient faire votre affaire, je vous dirais bien que la crinoline s'en va et que la fauconnerie revient. Mais, entre nous, je vous engage à ne pas vous y fier. N'allez pas non plus, sur la foi des grands journaux, contre-signer l'anecdote du mari qui, se trompant de chapeau, trouve dans la coiffe un billet de sa femme indiquant un mystérieux rendez-vous, rentre à pas de loup pour surprendre les coupables, et trouve sa femme occupée à prendre des leçons d'écriture. — Non plus que celle du monsieur qui a parié de dépenser en vingt jours une somme de 520,000 francs, sous la seule condition que ses libéralités n'excèdent pas 2,000 francs par jour. — La première est réchauffée d'un vaudeville de feu Ancelot, que j'ai vu jouer au Palais-Royal dans ma tendre jeunesse. La seconde est tout bonnement idiote. Je me demande d'abord quel peut être l'enjeu d'un pari où le gagnant doit commencer par perdre 520,000 francs et qui pourra le tenir. En second lieu, la solution du problème est vraiment par trop facile. Le monsieur aux 520,000 francs n'a qu'à faire un petit tour à Hombourg ou à Monaco. Il en verra bientôt la fin. N'est-ce pas votre avis?

Quand nous inventions des anecdotes, — et pour ma part j'ai quelque péché de ce genre-là sur la conscience, — nous les faisions meilleures.

Puisque Paris chôme de nouvelles, tâchez de nous en envoyer de là-bas. Dites-nous, par exemple, s'il est vrai que le moulin Sans-Souci soit en vente, si l'ombre d'Andrieux doit prendre le deuil, et si nos confrères du grand format doivent rayer définitivement de leurs rengaines le fameux aphorisme : « Il y a encore des juges à Berlin. »

A vous cordialement.

GÉROME.

BULLETIN

La *Gazette de la Bourse*, de Saint-Pétersbourg, publie une correspondance de Varsovie qui lui apprend, entre autres nouveautés, qu'il est maintenant permis aux habitants de la ville de sortir le soir sans lanterne, ce qui jusqu'à présent avait été très-sévèrement défendu. Cette permission ne s'étend que jusqu'à minuit. Passé cette heure, il n'est permis à personne de circuler dans les rues, à l'exception d'un très-petit nombre de personnes qui en ont obtenu l'autorisation par écrit, et qui, pour sortir la nuit, doivent être munies de cette carte spéciale.

A la fin de janvier 1866, 706 cours publics avaient été autorisés en France, savoir: 193 à Paris, et 514 dans les départements. Ces 706 cours sont répartis dans dix-huit académies, dans 65 départements et dans 117 villes, dont 57 chefs-lieux.

On organise en ce moment un service de bateaux à vapeur entre le pont du Louvre et le pont d'Iéna, pour mener et ramener les innombrables curieux qui visitent tous les jours les grands travaux du Champ-de-Mars et du Trocadero.

On parle, d'un autre côté, de l'exécution projetée d'un chemin de fer américain sur les anciens boulevards extérieurs.

A propos de Batty, on s'est beaucoup occupé des dompteurs célèbres : Martin, Van Amburgh, Charles et Crockett, qu'on a dits tous morts. Ce qui est vrai pour les trois derniers, ne l'est pas pour le premier. Dans une lettre adressée au *Moniteur du soir*, M. Martin proteste contre l'annonce de son trépas. Il vit à Rotterdam au milieu des lions et des tigres qu'il a tant aimés, c'est-à-dire qu'il dirige le jardin zoologique de cette ville. Ainsi donc, l'Anglais qui a suivi M. Martin pendant quinze ans, le cœur battant à la douce espérance de le voir dévorer par ses bêtes, en a décidément été pour ses frais de déplacement.

La Société impériale de géographie de France, la plus ancienne des sociétés géographiques, vient d'admettre Mme Dora d'Istria au nombre de ses membres. L'auteur des *Femmes* remplace, dans la société fondée en 1821 par le docte géographe Malte-Brun, l'illustre voyageuse Ida Pfeiffer.

Si Mme Dora d'Istria n'a pas encore visité autant de pays que l'intrépide auteur du *Voyage autour du monde*, la Société a pourtant jugé qu'elle était digne de succéder à la seule dame étrangère qui ait jusqu'à présent fait partie de ses membres, à cause de ses laborieuses recherches sur divers points de géographie et d'ethnographie, et de ses fatigants voyages en Roumélie et en Morée.

On a récemment coulé en bronze, à Florence, une reproduction du *David* de Michel-Ange. Le fondeur, *il maestro Papi*, un type digne de la vieille école florentine, avait allumé cinq lampes devant un crucifix appendu près du fourneau. Au dernier moment, il a fait agenouiller tous ses élèves, et ils ont entonné une prière. L'opération a réussi à merveille.

Sous le pseudonyme de *Philaléthès*, le roi de Saxe vient de publier le troisième et dernier volume de sa traduction (avec notes) de la *Divine Comédie*.

Les artistes commencent à s'occuper de l'Exposition. Voici, d'après la *Chronique des arts*, quelques-unes des œuvres qui y figureront :

Une Scène de la vie de Tobie et un Portrait de M. Dumon, par M. Lehmann; la Rêverie, par M. Gigoux; les Saints anges, pour l'église Saint-Eustache, par M. Cambon; un Relai (effet de pluie), et un Passage de meute dans un bateau, par M. Lambert; Centaure et Centauresse, par M. Schutzenberger; le Mariage de raison, par M. Toulmouche; le Juif et sa fille, par M. Dussard; Souvenir de Menton, par M. Guillon; deux Paysages, par M. Blin; le Ruisseau de Cernay, par M. Achard; un Buveur et la Noce interrompue, par M. Yundt; les Muses pleurant sur les ruines de Pompéi, par M. Hamon; la Mort d'Armar (Ossian), et le Retour à l'île de Batz (femmes revenant du marché), par M. Feyen-Perrin; Relais de chiens, par M. Guibert; le Soir, souvenir de la villa Borghèse, et une Vue de Sorrente, par M. Harpignies; le Songe d'une nuit d'été à Pompéi, par M. A. de Curzon.

Le mois dernier, le roi Guillaume de Prusse nomma, par ordonnance, *un ramoneur de la cour*. Aujourd'hui les journaux de Berlin annoncent qu'une ordonnance vient de conférer à M. Johann Maurer, de Cologne, le titre de *frotteur de la cour*.

Voilà des charges vraiment excentriques. Les feuilles prussiennes omettent malheureusement de nous dire si ce sont des *savonnettes à vilains*, conférant la noblesse à leurs titulaires. Nous n'aurions pas été fâché de savoir également si le frotteur et le ramoneur ont des uniformes brodés pour exercer les importantes fonctions auxquelles les appelle la confiance du roi de Prusse.

TH. DE LANGEAC.

LA FABRICATION DES CANONS

Les canons sont plus généralement en bronze; mais il s'en fabrique aussi un grand nombre en fonte de fer ou en fer forgé, surtout pour la marine. Le bronze des canons consiste en un alliage de 90 parties de cuivre et 10 parties d'étain. La pièce se coule massive; on la fore ensuite suivant le diamètre de son calibre, puis on la tourne extérieurement et on perce la lumière. La solidité des canons est très-variable et dépend beaucoup du degré de fusibilité et de la perfection de l'alliage. Quelques-uns peuvent tirer jusqu'à 5,000 coups; d'autres sont hors de service après 1,000 ou 1,200 coups. Autrefois on employait toutes sortes de calibres : 96, 48, 40, 36 et jusqu'à 3, 2 et même 1. Depuis 1732, on ne fait plus guère usage en France, pour l'armée de terre, que de pièces de 24, 16, 12, 8 et 4. Ces deux derniers calibres sont les plus usités pour l'artillerie de campagne. Le canon-obusier, inventé par l'empereur Napoléon III, sert à la fois pour les obus et les boulets; il porte à 400 mètres. Quant au canon rayé, dont l'apparition, pendant la campagne d'Italie, a profondément modifié la stratégie moderne, sa portée efficace, avec une justesse de tir appréciable, s'étend à 1,500 et même 2,000 mètres.

Pendant ces dernières années, l'artillerie de la marine a subi une transformation bien plus prodigieuse encore que celle de l'artillerie de terre. Quand on a commencé à cuirasser les vaisseaux de guerre, une lutte des plus étranges s'est engagée entre la plaque de blindage en acier forgé, et le boulet cylindro-conique à pointe d'acier. La plaque s'obstinait à prouver qu'elle était impénétrable; le boulet s'acharnait à démontrer sa puissance perforante. D'essai en essai, d'expérience en expérience, on en vint assez vite à posséder des projectiles pesant 150 et 200 livres, et des armatures d'acier épaisses de 18 ou 20 pouces. Ni l'un ni l'autre des adversaires n'a dit encore son dernier mot. Les canons uniques dont les Américains armèrent les tourelles pivotantes de leur monitors n'avaient plus rien qui se rapprochât de l'idée qu'on se fait généralement d'une pièce d'artillerie. C'étaient des engins énormes en fonte de fer, aux croupes massives; tristes échantillons de la métallurgie destructive qui vomissaient des blocs de fer de 300 ou 400 livres, et qui, par leurs fréquentes explosions, devenaient non moins redoutables pour leurs servants que pour l'ennemi. Un ingénieur yankee poussa même le délire jusqu'à proposer un canon à vapeur; mais ses essais sont restés en chemin.

La gravure que nous publions en tête de ce numéro montre la fabrication d'un canon d'acier, à la fonderie impériale de Douai. Le cylindre est formé par des tiges d'acier roulées en spirale. Ces tiges sont à plusieurs reprises rougies à blanc dans la fournaise, arrosées avec une lance d'incendie et transportées à une forge puissante mue par la vapeur. Ces diverses manipulations sont destinées à faire adhérer les tiges d'acier, à les amalgamer en quelque sorte. La pièce ainsi traitée acquiert une ténacité de beaucoup supérieure à celle de la pièce fondue d'un seul jet. C'est l'application en grand du procédé en usage pour la confection des fusils de luxe, dits fusils à rubans. Outre l'avantage de créer une plus grande force de résistance, c'est le seul moyen d'éviter complétement les pailles et les cristallisations à l'intérieur du métal, dont les plus grandes précautions ne parviennent pas toujours à préserver les pièces fondues.

A. DARLET.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE[1]

(suite.)

— Floreska ne serait jamais sortie du souterrain sans l'assistance du bon Antonio. Et où rencontra-t-elle Antonio? dans ses promenades au jardin au clair de la lune.

— Au nom du ciel, ma tante, ne me parlez plus de promenade au clair de la lune.

— Ma chère enfant, ce qui nous arrive n'est qu'un temps d'épreuve et finira bien, je l'espère; il faut que la jeunesse se passe à quelque chose, et que le cœur ait son histoire. Si vous vouliez vous mettre à l'abri de ces événements, auxquels devaient vous préparer votre beauté et l'exquise délicatesse de votre cœur, rien ne vous empêchait de finir votre roman au premier chapitre; d'épouser tranquillement l'homme que votre père vous destinait; puis « vous auriez été heureux et auriez eu beaucoup d'enfants. » Cela dépend encore de vous : renoncez à vouloir que ce soit votre cœur qui choisisse votre époux, consentez à recevoir ici la main de M. d'Hervilly, qui, après tout, est joli homme.

— Ma tante, jamais!

— Alors, ma nièce, ne vous plaignez donc pas tant de ce qui arrive, puisqu'il dépend de vous que les choses soient autrement, et ne dites plus de mal de la lune. Tenez, regardez-la plutôt à travers nos barreaux : quelles douces lueurs elle répand! que de charmantes rêveries elle fait naître!

La tante fut interrompue par les sons d'une guitare qui se faisaient entendre sous leurs fenêtres.

— Écoutez, ma tante, dit Angélique, écoutez, c'est une guitare. Oui, on tousse, on va chanter.

En effet, une voix contenue, qui craignait évidemment d'être entendue de trop loin, fit entendre des paroles dont le sens était qu'un amant vraiment épris retrouvait celle qu'il aime au centre de la terre; que celle qu'aimait le chanteur ne pourrait jamais être perdue pour lui; qu'il s'exhale d'elle bonheur et amour comme du chèvrefeuille de suaves parfums.

— Ma tante, dit Angélique à voix basse en poussant sa tante du coude, entends-tu?

— Oui, oui, c'est l'homme au chèvrefeuille; écoutons.

Mais c'est en vain qu'elles prêtèrent l'oreille, on n'entendit plus ni la guitare ni la voix.

— Qui est ce chanteur mystérieux? dit Eudoxie, et comment a-t-il suivi nos traces? Ah! ma nièce, je te le disais bien, tu es trop jolie pour faire un de ces mariages vulgaires et arrangés par les familles, dont la seule pensée me soulève le cœur de dégoût; tu as droit à un roman bien complet, et le voici on ne peut mieux entamé. Que de persévérance, que d'amour, que de témérité!

Angélique ne répondit pas : ses idées étaient trop semblables à celles de sa tante pour qu'elle eût envie de les exprimer. Chez elle l'admiration était trop près d'un autre sentiment pour qu'elle ne craignît pas de laisser voir le second en montrant le premier. Le lendemain, en se réveillant, elle trouva auprès de son lit un bouquet de chèvrefeuille. En le prenant à la main pour respirer son parfum, elle vit qu'il cachait un papier plié sur lequel étaient ces mots :

« Votre position est mille fois plus horrible que vous ne le supposez; mais un ami dévoué veille sur vous. Il n'est pas encore temps d'assurer votre fuite. Prenez l'habitude de vous promener le soir dans le jardin, mais sans éveiller les soupçons de votre barbare geôlier. Quand vous aurez un ordre à me donner, écrivez-moi et mettez le soir votre lettre dans le creux d'un vieux chêne qui est le dix-huitième à droite de l'avenue qui part du château. Ne vous inquiétez pas de ma réponse : je saurai toujours vous la faire parvenir. »

Angélique consulta sa tante, après lui avoir fait part de la lettre de l'inconnu. La tante Eudoxie fut d'avis qu'on devait répondre : mais il était plus difficile que ne paraissait le croire l'inconnu de se promener le soir dans le parc : la permission qu'on en demanderait à M. d'Hervilly ne pourrait que lui être suspecte.

— Il faut cependant faire quelque chose pour sortir d'ici, ma nièce, et vous devez commencer à comprendre combien j'avais raison de vous dire que vous deviez ménager votre ennemi.

Lorsque l'on vint, comme de coutume, demander si ces dames descendraient dîner à la salle à manger et si elles feraient l'honneur à M. d'Hervilly de lui permettre de dîner avec elles, la tante Eudoxie, se chargeant de la réponse, accepta le dîner en bas et la société de M. d'Hervilly. Celui-ci se confondit en remercîments et essaya à plusieurs reprises de justifier sa conduite. Eudoxie eut bien de la peine à détourner ou à couper les réponses dures qu'allait arracher à sa nièce cette humilité ridicule dans leur situation respective. Elle lui montrait des yeux les fenêtres qui donnaient sur le parc, où elles avaient tant de raison de se promener. Angélique avait écrit la lettre qu'elle devait déposer dans le chêne creux.

« Qui que vous soyez, disait cette lettre, mais à coup sûr homme généreux, ne laissez pas décourager votre pitié pour deux malheureuses captives, et recevez toutes leurs actions de grâces. Au nom du ciel, si cela est en votre puissance, arrachez-nous de ce séjour détesté. »

Angélique avait longtemps cherché de concert avec sa tante une formule qui n'eût rien de blessant pour leur ami inconnu, et qui pourtant lui fît comprendre que cette facilité, dont elle avait déjà eu des preuves, qu'il avait à s'introduire dans les appartements les mieux verrouillés, avait quelque chose d'assez embarrassant pour sa pudeur. Il était en effet difficile de savoir quel moyen il employait pour lui faire parvenir ses bouquets, dont elle avait reçu l'un dans la maison de son père, et le second dans le château de M. d'Hervilly, et surtout de deviner si, probablement maître de choisir ses moments, il aurait toujours assez de discrétion et de respect pour en choisir d'opportuns. Elle ne trouva que la prière de déposer sa réponse dans le creux du chêne où elle mettrait sa lettre, si toutefois elle réussissait à la confier à cet arbre vénérable.

1. Voir les numéros 508 à 512.



VUE GÉNÉRALE DU PALAIS ET DU PARC DE L'EXPOSITION



LE DE 1867; dessin composé d'après les documents officiels. — Voir page 118.

Il faut convenir en effet qu'il devait être plus qu'embarrassant pour Angélique de ne jamais pouvoir être certaine qu'elle était seule dans son appartement.

De son côté, la tante s'efforçait de mettre Octave sur la voie de leur offrir une promenade dans les jardins du château; mais c'était en vain qu'aux allusions détournées elle avait fait succéder des allusions plus claires et plus directes, c'est en vain qu'elle parla de sa santé altérée par la privation d'air et d'exercice, qu'elle fit remarquer la pâleur de sa nièce : M. d'Hervilly ne voulut pas comprendre ou comprit trop bien le but où on en voulait venir, et à force de discours où il suppliait Angélique de combler ses vœux et ceux de son père à elle, en consentant à lui donner sa main, il la contraignit de remonter dans son appartement. Mais quel ne fut pas son étonnement lorsque, cherchant pour la relire, dans un tiroir où elle l'avait cachée, la lettre destinée à l'homme au chèvrefeuille, elle ne trouva plus cette lettre, et trouva à la place un papier plié de la même façon et contenant déjà la réponse à son billet.

On avait compris et apprécié la charmante pudeur qui engageait Angélique à demander que les lettres qui seraient nécessaires pour travailler à sa délivrance ne fussent plus placées dans son appartement; mais l'amour que l'on avait pour elle était si plein de respect, que sous ce rapport on défiait même sa pudique sollicitude d'avoir rien à demander qui n'eût été prévu et prévenu. On suppliait Angélique de ne pas mettre, par une délicatesse exagérée, des entraves au zèle de son serviteur. Ils n'avaient pas trop de toute leur prudence et de toute leur énergie contre les obstacles qui s'opposaient à la fuite d'Angélique. On promettait de ne plus user de ce moyen de correspondre que lorsque l'urgence des événements le demanderait; si on l'avait fait ce soir encore, c'est que l'on avait prévu ce qui arriverait, à savoir, qu'Angélique ne réussirait pas à faire une promenade dans le parc. D'Hervilly, du reste, n'avait semblé refuser cette promenade que pour en faire le lendemain le prétexte d'une fête. Un moment on avait espéré pouvoir en profiter pour l'accomplissement de l'évasion, mais il avait fallu y renoncer; on priait Angélique de mettre quelques mots dans le vieux chêne, non pas pour encourager celui qui lui était tout dévoué, non pas pour récompenser celui qui n'avait que la peur d'être égoïste en lui sacrifiant toute sa vie, mais pour permettre d'agir et de dire qu'elle se confiait au zèle et au profond respect de son serviteur

[illegible]

— Enfin !... dit Angélique, il s'appelle Henri. C'est toujours cela que je sais de lui... Je voudrais bien le voir, pensa-t-elle en elle-même.

Les prévisions de M. Henri ne furent pas trompées; d'Hervilly, dès le matin du jour suivant, fit demander à ses prisonnières si elles lui feraient l'honneur de dîner avec lui et de lui permettre de les accompagner dans une promenade au parc. Angélique était bien embarrassée d'accepter : c'était montrer déjà un ressentiment moins vif de l'injure qu'elle avait reçue, c'était recevoir un plaisir, c'était faire espérer qu'elle pardonnerait, c'était accepter la prison. Cependant cette promenade au jardin, qui serait facilement suivie d'une habitude de promenades, augmentait beaucoup les chances d'évasion. Elle pria sa tante de répondre et d'accepter pour elle la double invitation de M. d'Hervilly.

Mais, lorsque après le dîner Octave lui offrit le bras pour sortir de la maison, elle lui dit assez sèchement que si elle était libre, si elle était vis-à-vis d'un homme qui sût ce qu'il doit aux convenances et aux femmes, elle lui ferait observer que c'était à sa tante qu'il devait faire cette politesse; qu'elle ne prenait l'offre de son bras que comme un moyen de s'assurer mieux de sa captive; qu'à ce titre seulement elle se soumettrait. Octave se récria sur l'injustice de celle dont il était bien plutôt le captif et l'esclave. Il parla des chaînes que lui donnaient les beaux yeux d'Angélique; et, chose inouïe pour une femme, Angélique trouva sincèrement de mauvais goût la métaphore galante qu'on lui adressait. Octave se crut obligé d'offrir son bras à la tante Eudoxie, qui l'accepta.

Le parc était illuminé en plusieurs endroits, et les allées sombres qui conduisaient à ces endroits augmentaient encore l'éclat des lanternes de couleur suspendues aux arbres comme d'énormes fleurs de feu, rouges, bleues, jaunes ou vertes. Il vint un moment où des instruments se firent entendre sans qu'il fût possible d'apercevoir les musiciens. Cette musique féerique plongeait l'âme d'Angélique dans une douce rêverie qui devint encore plus profonde lorsque le silence succéda à cette mystérieuse harmonie. Au milieu de ce silence, quelques accords se firent entendre, et bientôt une voix d'une remarquable beauté chanta une romance qui parut causer à d'Hervilly autant de surprise que de mécontentement. Cette romance, adressée à une jeune prisonnière, lui disait d'espérer la fin de sa captivité. D'Hervilly appela un domestique et ordonna de battre le parc et de chercher l'auteur de cet intermède, qui n'était pas sur le programme de la fête. On obéit, mais en vain, on ne put découvrir personne. Octave proposa alors à Angélique et à sa tante de rentrer dans la maison, où un souper les attendait. Angélique dit qu'elle n'avait point d'appétit.

— Ce souper est un repas, reprit Octave, pour lequel on n'a pas besoin d'avoir faim : ce sont quelques friandises.

Angélique répondit avec dureté qu'elle consentait à manger pour ne pas mourir de faim en attendant l'heure de sa délivrance, mais que son geôlier avait pu remarquer qu'elle ne prenait jamais que le strict nécessaire et ne touchait jamais à un fruit ni à une pâtisserie. Elle espérait que chacune de ses actions, ainsi que chacune de ses paroles, serait interprétée comme une protestation contre la violence qui lui était faite.

La tante Eudoxie annonça qu'elle avait gagné faim dans la promenade, et qu'elle souperait volontiers. D'Hervilly la remercia vivement et demanda à Angélique si elle voudrait quitter sa tante; à quoi Eudoxie, répondant la première, dit que si Angélique n'assistait pas au souper, elle remonterait avec elle dans son appartement.

Pendant qu'on prononçait ces paroles, Angélique, qui était enfin parvenue à diriger la promenade de façon à repasser devant le château pour pouvoir compter les chênes de l'avenue, venait de reconnaître le dix-huitième. C'était un arbre gigantesque, qui projetait au loin autour de lui une ombre épaisse; elle s'approcha de son tronc vénérable pour lui confier les quelques mots que lui demandait M. Henri avec tant d'instances. Mais que devint-elle lorsqu'elle sentit la main qu'elle glissait dans le creux de l'arbre saisie par une autre main et pressée sous des lèvres brûlantes! Elle retira brusquement sa main, abandonnant la lettre, mais elle ne put retenir un léger cri. D'Hervilly et sa tante, qui avaient fait quelques pas en avant, se retournèrent et demandèrent la cause de ce cri.

— J'ai eu peur, dit Angélique.

Et en effet, lorsque, rentrée dans la maison, on put voir son visage, elle était extrêmement pâle. Elle s'opiniâtra à ne pas vouloir toucher au souper, auquel la tante fit honneur, puis elles remontèrent dans leur chambre. Il y eut, quand elles furent seules assises l'une près de l'autre à la lueur d'une bougie, un peu d'aigreur dans leur conversation, Angélique reprochait à sa tante d'avoir l'air de trop bien prendre son parti de la position. Eudoxie reprochait à sa nièce de ne pas ménager un homme au pouvoir duquel elles se trouvaient.

— Et pourquoi le ménager, ma tante? n'est-il pas arrivé du premier pas au comble des mauvais procédés?

— Hélas! ma pauvre nièce, plaise au ciel que les événements te conservent cette illusion!

— Mais, ma tante...

— Nous ne serions pas d'accord; il vaut mieux ne plus parler de cela.

— Mais alors, ma tante, de quoi parlerons-nous si nous ne parlons pas de notre captivité et des moyens ...?

Angélique ne termina pas sa phrase. Elle demeura interdite et glacée, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte.

— Des moyens! demanda la tante, des moyens de nous échapper... C'est justement ce que...

Eudoxie laissa également sa phrase inachevée et resta pâle, les yeux écarquillés et respirant à peine.

IV

Eudoxie la première poussa sa nièce du coude pour lui faire remarquer l'objet qui inspirait une si profonde terreur, et que sa nièce avait vu la première. Mais Angélique avait, en levant par hasard les yeux, aperçu dans un angle de la chambre, un homme assis, qui, le doigt sur la bouche, faisait signe de garder le silence. Eudoxie voulut se relever et tomba sur son fauteuil. Elle voulut parler, et dit :

Mais... mo...o...ssieur.

Ce fut tout ce que sa voix put lui fournir. L'étranger ne répondit que par un signe plus impérieux de se taire. Les deux femmes, tremblantes, osaient à peine se consulter du regard. L'étranger se leva. Toutes deux se serrèrent l'une contre l'autre comme deux brebis effrayées, il écouta attentivement en appliquant son oreille sur la porte, puis il revint vers elles, et dit à voix basse :

— Silence!

Il retourna à la porte et écouta encore quelque temps, puis un sourire de satisfaction se montra sur son visage; et se rapprochant d'Angélique et de sa tante, il leur dit :

— Tout le monde est maintenant couché, nous sommes seuls... Je m'appelle Henri; vous me pardonnerez mon apparition, elle était indispensable. Demain, au milieu de la nuit, j'espère vous sauver; mais il me faudra m'éloigner toute la journée; vous vous coucherez comme si vous deviez passer la nuit dans vos lits; quand vous aurez entendu le signal que je viens d'entendre, c'est-à-dire le grincement de la grille du château qui se ferme, vous vous habillerez et vous descendrez jusqu'à la porte du jardin, vous la trouverez ouverte... Je serai là... A vous toute ma vie! à vous l'amour le plus tendre!

Il salua avec grâce, ouvrit une armoire, y entra et tira la porte après lui. Ce ne fut qu'après un grand quart d'heure de silence et de stupeur que les deux femmes osèrent échanger les premiers mots :

— Est-il parti?

— Je ne sais.

— Est-il dans l'armoire?

— J'espère que non.

Enfin, Exdoxie, s'armant de courage, finit par ouvrir l'armoire : elle était vide.

— Quel événement! faut-il nous fier à lui?

— Mais, ma tante, nous ne pouvons être en plus mauvaises mains qu'entre celles de M. d'Hervilly.

— Peut-être, ma nièce.

— Il a l'air bien honnête, ma tante.

— Tu veux dire qu'il est très-beau; c'est en effet un charmant cavalier; mais cela a coutume d'inspirer plus de confiance aux nièces qu'aux tantes.

— Ce n'est pas cela que je veux dire, ma tante, mais sa persévérance, sa fidélité, les dangers que sans doute il court pour nous, notre horrible situation, tout nous donne le conseil d'accepter ses offres généreuses.

Il est décidé qu'on acceptera et que l'on se mettra sous la sauvegarde du généreux Henri pour fuir cette maison de captivité et de tristesse. Mais avertira-t-on Théodorine? Est-il prudent de confier à tant de discrétions un secret d'où dépend le résultat de l'entreprise? Car un seul mot peut faire manquer une occasion qui ne se retrouverait peut-être plus. Et Dieu seul sait comment tout cela finirait, et combien de temps M. d'Hervilly se contenterait de tenir Angélique captive! Cependant, qui sait le sort qu'il ferait subir à Théodorine, qu'il ne manquerait pas de supposer complice de leur fuite? et serait-ce reconnaître dignement le dévouement de cette pauvre fille, qui a voulu partager leur captivité, que de l'abandonner aux mains de leur farouche oppresseur? On convient que l'on mettra Théodorine dans la confidence du secret et du départ.

Angélique reste tout le jour étrangement préoccupée; enfin elle a vu celui qui occupait si vivement sa pensée, elle connaît maintenant sa belle figure, sa taille imposante, son geste gracieux. Elle pardonne presque à Octave, qui est cause qu'elle devra tant de reconnaissance à Henri, à Henri qui lui aura sauvé l'honneur et la vie, absolument comme Oswald à Lasthénie.

Alphonse Karr

(*La suite au prochain numéro.*)

LE PALAIS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Nous publions aujourd'hui un vaste panorama, à vol d'oiseau, du futur palais de l'Exposition universelle de 1867. Cette vue est d'une parfaite exactitude, ayant été dessinée d'après les plans officiels de la Commission impériale.

L'heure n'est pas venue de nous occuper des merveilles qu'une noble émulation doit faire affluer de toutes les contrées du globe. Nous nous bornerons, cette fois, à grouper quelques chiffres qui donneront une idée des dimensions quasi fabuleuses du monument consacré à l'industrie cosmopolite.

Le palais de l'Exposition, situé au centre du Champ-de-Mars, doit affecter une forme ovale, et comprendre six galeries concentriques, reliées entre elles par des voies transversales. Le centre sera occupé par un élégant jardin, où jailliront des eaux vives, au milieu des plantes exotiques.

La surface totale, dans le palais proprement dit, s'élèvera à 146,588 mètres. Elle est déjà répartie de la manière qui suit. Nous indiquons les nations dans l'ordre qui leur a été attribué, en partant de l'entrée principale qui fera face au pont d'Iéna, et en tournant à gauche.

France et ses colonies, 64,056 mètres. — Pays-Bas et leurs colonies, 1,998. — Belgique, 7,249. — Prusse, 7,528. — États divers de la Confédération germanique, 7,528. — Autriche, 7,528. — Suisse, 2,416. — Danemarck, 650. — Suède et Norwége, 2,091. — Espagne et ses colonies, 1,994. — Portugal et ses colonies, 1,134. — Grèce, 648. — Principautés roumaines, 648. — États-Romains, 648. — Italie, 3,888. — Russie, 2,196. — Turquie, 1,796. — Perse et Asie centrale, 648. — Chine, Japon et Asie méridionale, 810. — Afrique et Océanie, 810. — Mexique et Amérique centrale, 648. — États divers de l'Amérique méridionale, 810. — Brésil, 972. — États-Unis de l'Amérique du Nord, 3,346. — Grande-Bretagne et ses colonies, 23,002.

Enfin, la Commission impériale a conservé en réserve un espace non réparti de 1,376 mètres, pour les éventualités imprévues.

Mais le palais n'appartiendra pas seul aux exposants : la superficie restante du Champ-de-Mars doit être transformée en un parc splendide où apparaîtront tour à tour, aux yeux ravis des visiteurs, des habitations ouvrières, des fermes modèles, des campements, des usines, etc., etc.

Mai 1867, époque brillante, qui inspire déjà des rêves délicieux aux restaurateurs et aux maîtres d'hôtels! — mais qui n'est pas sans inquiéter un peu les indigènes de Paris, lesquels se demandent si, alors qu'arriveront les phalanges de l'invasion pacifique, ils ne seront pas forcés de payer au poids de l'or leur bifteck quotidien!

H. Vernoy.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale, tome XVIII. — Collection de sir Harry Wilson — Galerie destinée à ces collections. — Briques de Babylone. — Ce qu'il reste de la tour de Babel — Les dieux babyloniens. — Inscriptions. — Bijoux — Costumes. — Armures. — Aérolithe gigantesque. — Appareil pour voir derrière la tête. — Machine des houillères.

M. Brunet de Presle, dans le tome XVIIIe des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale,* signale plusieurs manuscrits grecs écrits sur papyrus et d'un curieux intérêt.

Dans ce nombre se trouve une lettre de recommandation d'un haut fonctionnaire, enterrée avec celui qui en était porteur et que la mort avait frappé sans doute avant qu'il pût se servir de cette recommandation; une liste d'ouvriers employés à des travaux de terrassement, avec les détails spéciaux de leur profession; des actes de vente de terrains et des contrats; enfin les pétitions et le dossier d'un nommé Ptolémée, prêtre d'Astarté, dans le temple de Sérapis, à Memphis, en faveur de deux prêtresses jumelles du même temple. Ce dossier prouve qu'en fait de paperasses admi-

nistratives, l'Égypte de ces temps-là ne le cédait point à l'Europe d'aujourd'hui.

Il faut citer encore un traité d'astronomie élémentaire, le plus grand des papyrus connus, et datant de onze siècles avant l'ère chrétienne; des fragments du treizième chant de l'*Iliade;* un calendrier réunissant les mois attiques et les mois macédoniens; un lexique latin-grec, où les mots grecs sont écrits en caractères latins; des actes publics d'Antonin le Pieux (154 ans après J.-C.); enfin un avertissement sévère contre les exactions exercées par les publicains.

Tous ces manuscrits proviennent de fouilles faites en Égypte et dans le sol où s'élevaient jadis Ninive, Babylone et tant de villes disparues aujourd'hui, mais dont les ruines fécondes, interrogées par la science, révèlent chaque jour de nouvelles données sur l'histoire et sur les mœurs de la civilisation antique.

Un riche antiquaire anglais, sir Harry Wilson, de retour d'un long voyage en Mésopotamie, où il a fait pendant plusieurs années de nombreuses fouilles archéologiques, avec le succès qu'assure presque toujours en pareil cas la science, secondée par des sommes d'argent considérables, fait construire en ce moment dans son parc du comté d'York, sur la rive droite de l'Ouse, une immense galerie destinée à contenir tous les trésors recueillis par lui soit à Babylone, soit à Ninive, et qui remplissaient deux grands bâtiments chargés de les transporter en Angleterre.

Cette galerie sera construite exclusivement avec des briques provenant de *Borsippa*, monument qui n'est autre chose que la tour de Babel.

Ce qu'il reste de ce monument étrange se trouve près des lieux où gît Babylone, ressemble de loin à une montagne gigantesque et se compose d'un immense groupe de ruines, qu'on désigne encore aujourd'hui par le nom assyrien de *Birs Nimroud*, qui signifie *maison des paroles*.

Le *Birs Nimroud* ou *Borsippa*, quoiqu'il ne garde debout qu'une petite portion de l'édifice primitif, mesure encore environ cinquante mètres de hauteur et se compose d'une espèce de colline sous laquelle s'élève un pan de mur gigantesque. Par la façade du nord, un ravin en pente douce conduit à une plate-forme longue de quatre-vingts mètres, large de vingt-cinq à vingt-six et composée exclusivement de briques cuites semblables à celles avec lesquelles sir Wilson fait construire sa galerie.

Ces briques, d'un rouge vif, couvertes de caractères ou de dessins réunis entre elles par un ciment énergique, sont en grande partie vitrifiées par le feu du ciel qui ne cesse de les frapper depuis les époques les plus reculées, comme il le fait encore aujourd'hui.

On suppose que le *Birs Nimroud*, qui mesure sept cents mètres de pourtour, formait l'ancienne tour à étages appelée le *Temple des sept lumières du monde*, et que Nabuchodonosor fit élever sur les antiques constructions inachevées de la tour de Babel.

Au milieu de la plate-forme qui résiste encore à l'action du temps se dressent sept autres tours en ruine superposées les unes au-dessus des autres, différant entre elles de couleurs et consacrées aux sept planètes. Le noir caractérisait Saturne, le blanc Vénus, l'orange Jupiter, le bleu Mercure, l'écarlate Mars, l'argent la lune, et l'or le soleil. Dans une construction placée au-dessous, le dieu des mois et des signes zodiacaux, Sin, possédait un temple spécial.

Au temps de Nabuchodonosor, des rampes extérieures ménagées dans le corps même des tours conduisaient à un sanctuaire où l'on adorait le palladium de Nebo, divinité inspectrice des légions du ciel et de la terre, sanctuaire dans lequel, d'après Hérodote, une femme désignée par le dieu venait chaque nuit veiller et prier.

La religion des Babyloniens consistait dans l'adoration des corps célestes, et leur cosmogonie rappelait celle de la Bible.

Toutefois, lorsqu'on parvient à déchiffrer les textes cunéiformes, on trouve que leur mythologie se caractérise par une forme plus matérielle. En effet, les Babyloniens professaient à peu près le même culte que les Ninivites et, par conséquent, se rapprochaient, pour la plupart de leurs divinités, des autres nations sémitiques. A Ninive, on adorait surtout le dieu national des Assyriens, Assour, dont le nom signifie le dieu bon. Assour présidait à un cercle des douze divinités principales, parmi lesquelles figuraient *Bel-Dagon*, le père des dieux; *Oannes* (*Anou*); *Salmon; Sin* ou *Lunus; Merodach*, le dieu des oracles; *Ao*, le dieu des phénomènes naturels, peut-être identique à *El*, la planète de Saturne; *Samas*, le Soleil; *Ninip-Sandan*, le dieu de la guerre; *Nargal*, le dieu des sacrifices sanglants; *Nebo*, dont plus tard les Sabéens firent la planète Mercure, et que les inscriptions désignent comme l'inspecteur du ciel et de la terre.

Chacun des dieux de cette phalange prenait le titre de *Bel*, mot qui signifie *seigneur*.

On nommait les déesses *Mylitta*, *Estar* ou *Astaroth*. *Zarponit* ou *Delephat* était la déesse de la fécondation, et *Estar* la déesse des combats; venaient ensuite *Nana*, déesse de la lune tripartite, et *Mylitta Toauth*, mère des dieux, femme de *Bel-Dagon*. Dans les derniers temps de l'empire assyrien, on adorait à Babylone l'*aphrodite Ourania* dont parle Hérodote, et qui était l'objet d'un culte licencieux. On a retrouvé dans les ruines de Ninive des tessères portant des noms de femmes qu'on suppose avoir servi de cachet d'entrée au temple de Mylitta, où s'accomplissait ce rite honteux.

A côté des débris gigantestesques de la tour de Babel et du temple élevé par Nabuchodonosor, *vains restes de ce qui n'est plus*, comme dit Bossuet, on remarque un *Tchoubbeh*, c'est-à-dire une coupole sacrée construite à l'endroit même où, suivant la tradition musulmane, Nemrod fit jeter Abraham dans une fournaise ardente.

Non-seulement la galerie de M. Wilson se composera exclusivement de matériaux empruntés à *Borsippa*, mais encore elle affectera la forme du *Temple des sept lumières du monde*. Enfin, si nous sommes bien informés, parmi les monuments qu'elle contiendra, il s'en trouvera plusieurs attribués à tort ou à raison aux monarques Enédorachus et Otraste, de la dynastie chaldéenne, qui, en s'en rapportant à certains archéologues, régna pendant quatre cent trente-deux mille ans avant le déluge. D'après ces mêmes autorités, et entre autres d'après M. Jules Oppert, c'est sous ces derniers rois que des dieux-poissons, qui passaient la nuit dans la mer Erythrée, venaient le jour enseigner aux hommes l'agriculture et certains arts industriels.

Des épaves moins problématiques que les monuments attribués à ces rois mythologiques consistent en inscriptions cunéiformes, c'est-à-dire dont les caractères sont en forme de clous. On verra encore chez M. Wilson des tablettes en terre chargées d'inscriptions, qui remplaçaient chez les Babyloniens le papyrus des anciens, et sur lesquels, à l'aide d'un stylet, ils écrivaient en lettres appelées *anariennes*, plus rapides et moins compliquées que les caractères cunéiformes. On y comptera à foison des vases, des bijoux, des objets domestiques en verre, en ivoire, en argent, en or, des pierres fines; enfin des bas-reliefs en briques vernissées séchées au soleil, cuites au four, peintes en jaunes et en bleu et cimentées avec du bitume, y prendront place à côté de pierres et de granit hardiment et pittoresquement sculptées.

Plusieurs de ces bas-reliefs qui affectent souvent la forme de cylindre représentent le costume des Babyloniens. Ce costume consistait en une longue tunique blanche traînant sur le sol, recouverte d'un autre vêtement analogue, mais plus court, et d'une espèce de veste. Des tiares pointues et hautes, qui rappellent les mitres de nos évêques, recouvrent leur tête entourée de cheveux frisés et tressés, et leur main droite s'appuie sur un bâton que surmonte toujours une figure emblématique.

Cette figure emblématique se reproduisait en outre sur un cachet cylindrique en hématite, en calcédoine ou en sardoine, dont la collection de M. Wilson réunit une immense quantité. Tous représentent à leur partie supérieure l'une des divinités babyloniennes, tantôt *Bel-Dagon*, *Mylitta Toauth*, la mère des dieux, et surtout *Zarponit*, déesse de la fécondation. Au-dessous vient immédiatement le nom du propriétaire, placé ainsi sous la protection de son dieu ou de la déesse de prédilection.

Quant aux guerriers figurés soit dans les peintures en briques cuites, soit sur certains cylindres, j'avoue que leur costume n'offre rien de bien militaire. On pourrait, avec un peu de mauvaise volonté, comparer leurs casques hauts et pointus à des bonnets de coton fortement empesés. Leurs cuirasses, dont M. Wilson possède plusieurs exemplaires, semblent fabriquées en tôle légère, et leurs lances dépassent en longueur les lances interminables des naturels de l'Océanie. Toutefois, leurs boucliers en forme de carré long, leurs épées courtes et leurs massues en bois hérissées de clous en bronze, donnent une meilleure opinion de leur bravoure, et attestent qu'ils ne reculaient pas au besoin devant le combat corps à corps.

En attendant que la précieuse collection de sir Harry Wilson prenne place dans la galerie de son propriétaire, le Britisch-Museum vient de recevoir la moitié d'un aérolithe trouvé, en 1861, en Australie, à Cranbourne, près de Melbourne, et qui ne pèse pas moins de trois mille kilogrammes, l'autre moitié, restée à Melbourne, en pèse quatorze cents.

Cet aérolithe, au point de vue chimique, ne diffère en rien des autres masses tombées de l'atmosphère sur la terre.

D'autre part, M. Ramon de la Sagra vient d'envoyer à l'Académie des sciences un appareil singulier qui permet à l'observateur de voir distinctement ce qui se passe derrière sa tête.

Cet appareil consiste en un châssis vertical en bois qui contient un écran dépoli, et dans le milieu de sa longueur un petit miroir circulaire adapté à une tige.

En appliquant l'œil gauche à ce miroir circulaire et en regardant l'écran de l'œil droit, on aperçoit, comme s'ils se trouvaient placés devant les regards, les objets qui se trouvent disposés derrière la tête.

On vient d'expérimenter en Amérique, dans les houillères de Kippax, près de Leeds, une machine destinée à remplacer en partie le travail si dangereux des mineurs.

L'eau sert d'agent, et au moyen de tuyaux de 0m,033 de diamètre, par un petit moteur installé en bas du puits, elle agit avec une pression de 40 k. 50 par centimètre carré, sur une série d'outils tranchants qui font l'office de pics, et qui sont disposés de manière à prendre un mouvement alternatif.

On a expérimenté sur une couche de houille dont l'épaisseur de 1m,65 se trouve séparée par un lit stérile de 0m,075.

La machine, montée sur quatre roues et placée sur des rails qui servent au roulage intérieur, a exécuté avec une remarquable facilité le travail le plus pénible du mineur. Elle a fait en une seule passe une rainure parfaitement rectiligne et d'une profondeur égale sur tous les points. Enfin, après un travail consécutif d'environ trois heures, elle a mené à bonne fin une fouille de la dimension d'un peu plus de vingt mètres sur dix.

Un seul homme manœuvre cette machine entièrement automatique dans tous ses mouvements et sans complication d'organes. La besogne de son conducteur consiste simplement à la mettre en mouvement et à l'arrêter.

Enfin, sans compter qu'elle substitue un travail mécanique au travail pénible et dangereux de l'homme, elle débite la houille d'une manière plus avantageuse, en cela qu'elle produit moins de menus que l'emploi de la pioche.

Comme toutes les machines qui transforment les industries, celle-ci est née d'une grève.

Les ouvriers qui exploitaient la mine de Kippax, malgré les salaires considérables qu'ils recevaient, demandèrent une nouvelle augmentation qu'on leur accorda, et qui ne tarda point à être suivie de nouvelles exigences relatives à la durée des heures de travail. L'exploitation, avec de pareilles conditions, devenait impossible, et quatre des ingénieurs attachés à la mine, MM. Cock, Warrington, Barret et Marshall, un mois après, avaient inventé et fait exécuter l'appareil dont je viens de vous raconter les heureux résultats. Aujourd'hui le personnel des ouvriers se trouve réduit de plus des quatre cinquièmes.

S. Henry Berthoud.

LE SAUMON

On a surnommé, non sans raison, le saumon : *le roi des eaux douces*. C'est, en effet, le plus bel hôte de nos cours d'eau. Il ne faudrait pourtant pas induire de là que c'est uniquement un poisson de rivière. Sorte de trait d'union entre deux espèces différentes, il habite alternativement les eaux douces et les eaux salées. Des fleuves, il fait sa résidence d'été, et il prend dans l'Océan ses quartiers d'hiver.

C'est au commencement du printemps que les saumons remontent par bandes vers la source des fleuves. Ils nagent au milieu du courant, généralement près de la surface, et l'on entend alors de loin le bruit de leurs nageoires comme un sourd murmure. La rapidité de leur course est telle, qu'on les voit parfois franchir par seconde une étendue de huit mètres environ. Rencontrent-ils un obstacle, tel qu'un barrage ou une chute, par un effort de muscles, ils contractent leur corps en une courbe très-prononcée, et, prenant l'eau pour point d'appui, détendent avec vivacité l'arc qu'ils avaient formé, s'élançant ainsi à une hauteur qui varie, d'ordinaire, entre cinq et six mètres. On en a vu faire jusqu'à des sauts de quatorze mètres.

Ils vont ainsi, à travers les obstacles de toute nature, chercher quelque eau vive et limpide, courant sur un lit de gravier, pour y ensevelir et féconder leurs œufs, dans un sillon creusé par le mâle; puis l'automne les voit revenir vers la mer, où ils vont se retremper dans l'eau salée leurs forces épuisées. L'effet de ce changement d'atmosphère est tellement rapide sur les saumons, que les jeunes, produit de la ponte de l'année précédente, qui descendent avec eux et s'arrêtent pour la première fois dans les ondes saumâtres de l'embouchure des fleuves, passent de la grosseur d'un goujon à celle d'un saumon fait, en aussi peu de temps, dit Walton, qu'un oison devient une oie.

Recherchant les climats plutôt froids que tempérés, le saumon se trouve malheureusement moins commun en France que dans les pays dont la latitude est plus élevée. Il se rencontre surtout dans les Iles-Britanniques, dans la Suède, la Norwége, l'Allemagne; et son instinct, lui révélant la fraîcheur des lacs de la Suisse, le pousse à remonter le Rhin, dont les affluents le conduisent au terme de sa course.

En Écosse, il était autrefois tellement abondant, qu'un beau saumon d'à peu près douze livres s'y vendait quelque chose comme sixpence (soixante centimes). Les domestiques,

LA PÊCHE DU SAUMON SUR LES BORDS DU TAY (ÉCOSSE) ; d'après les croquis d'un voyageur. — Voir page 119.



LE DÉPART DU BATEAU.

avant de s'engager, posaient alors pour condition à leurs maîtres qu'on ne leur donnerait pas du saumon à manger plus de trois fois par semaine.

La facilité progressive des transports a bien changé cet ordre de choses. Depuis quarante ou cinquante ans qu'on connaît l'art de faire voyager les saumons, en les empaquetant dans la glace, il n'y en a plus pour les riverains, car on se les dispute ailleurs au poids de l'argent, sinon au poids de l'or. Sans compter ce qui vient directement chez nous du nord de l'Angleterre, Londres seul reçoit annuellement des rivières saumoneuses d'Écosse et d'Irlande quarante-deux mille caisses au moins, pesant chacune cent livres en moyenne.

Les rivières d'Irlande, célèbres par leurs saumons, sont : l'Erne, le Ballyshannon, le Moy, le Baun, le Blackwater et le Shannon ; celles d'Écosse : la Tweed, le Don, la Dee et surtout le Tay. C'est sur les bords de ce dernier cours d'eau qu'ont été prises les vues que nous publions.

La pêche du saumon, telle qu'elle y est pratiquée en grand, est une opération fort simple. Un bateau chargé d'une senne quitte le bord et décrit un grand cercle, en laissant glisser à l'eau le filet. Après un temps plus ou moins long, passé dans une attente silencieuse, ce filet est tiré peu à peu, au moyen d'un cabestan, et le cercle, de plus en plus resserré, finit par amener le poisson sur le sable. On se sert encore de verveux ou de filets tendus à des perches, en travers de la rivière, et qui retiennent une grande quantité de poissons.



FILETS TENDUS EN TRAVERS DU COURANT

Si ces différents genres de pêche n'offrent pas les émotions de la pêche à la ligne, amorcée d'un ver ou d'une mouche, il donne par compensation d'assez jolis profits. Malheureusement, l'abus qu'on fait des engins de toute sorte contre le saumon pousse vivement, là comme ailleurs, au dépeuplement des rivières, et il est temps que la pisciculture vienne porter secours à la nature, si l'on ne veut pas voir un mets justement apprécié disparaître avant peu de nos tables.

L. DE MORANCEZ.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers Illustré.

ÉMILE AUCANTE.

Paris. — J. Claye, imprimeur, rue Saint-Benoît, 7



L'ATTENTE SUR LA RIVE.



LE FILET RAMENÉ.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste



PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

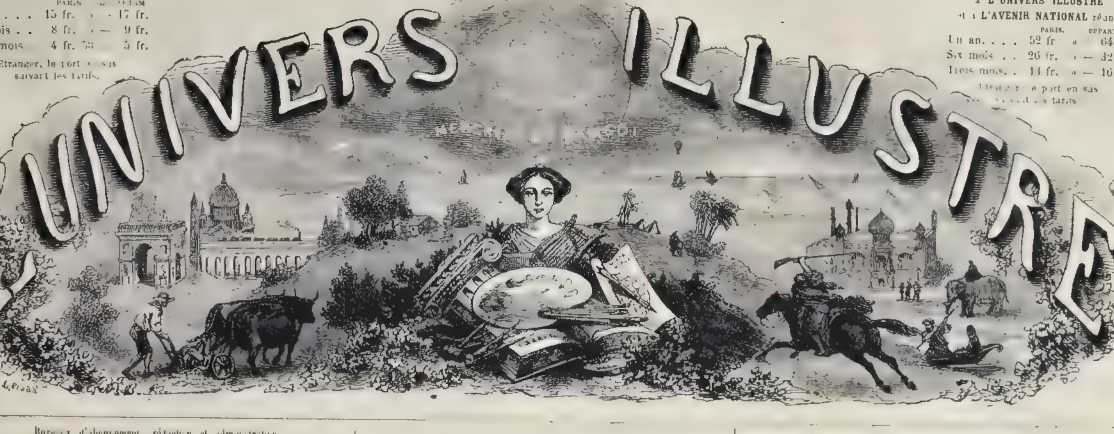
	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	14 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 514.
Samedi 24 Février 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les [illegible]. — Les ventes. — L'hôtel des commissaires-priseurs. — [illegible]. — [illegible]. — Le [illegible]. — [illegible] Palissy en police correctionnelle. — Ventes Jung, Court, Gustave Héquet, d'Espagnac. — Un musée aux enchères. — Les feuilles du printemps. — Conseils à *Colombine*. — *L'Ami des animaux*. — Nos frères inférieurs. — Comme quoi tous les hommes sont des parricides. — [illegible]. — M. X... et son journal. — Souvenirs rétrospectifs. — Un signe du temps. — *Progrès de la littérature dramatique par le libre concours des auteurs* [illegible]. — Rectification.

[illegible]

Plus de bals, plus de fêtes, plus de plaisirs bruyants et tapageurs! Et pourtant il faut bien se distraire; car l'ennui est un mauvais conseiller, et l'on s'ennuie si vite à Paris! Le soir, nous avons les concerts plus ou moins spirituels — plaisir à coup sûr décent et inoffensif et qui n'a rien de violent ni de capiteux; demandez plutôt à Théophile Gautier. Le jour, entre l'office du matin et vêpres, on a le temps d'aller, autour du lac, voir pousser les acacias et bourgeonner les lilas; mais parfois les giboulées viennent contrarier la promenade, et alors il est de bon goût d'aller faire un tour à l'hôtel des commissaires-priseurs.

Ne riez pas, c'est là le vrai passe-temps de la saison : et pour peu que vous en doutiez, vous n'avez qu'à jeter un coup d'œil sur les affiches des ventes de cette seule quinzaine.

Il y a d'abord les ventes des objets d'art :

Collection Barbieri : — majoliques et bas-reliefs de Donatello ;

Collection de M. R... : — majoliques, faïences et émaux du XVIe siècle. — Dans cette dernière vente, une simple coupe de la fabrique de Gubbio a atteint le chiffre de 2,320 francs. Jugez des autres!

Porcelaines de Sèvres, de la Chine et du Japon, faisant

M. DEGUERRY, CURÉ DE LA MADELEINE, PRÊCHANT LE CARÊME DANS LA CHAPELLE DES TUILERIES. — [illegible].

partie du mobilier de Mme Frezzolini: — car c'en est fait, la *diva* nous quitte; elle dit un adieu éternel à ce Paris qui n'a plus pour elle que de stériles ou douloureux souvenirs, ceux de ses triomphes passés et celui de cette amie fidèle dont la mort seule a pu la séparer : l'aimable, la spirituelle, l'excellente princesse Ourrousoff.

Il y a enfin la collection — je devrais dire le musée — du roi du bibelot, de l'empereur du bric-à-brac, M. le comte de Monville.

A cette dernière vente, il n'y avait que des objets de choix, et je vous donne à penser comme les enchères ont été chaudes

Si vous ne vous souciez pas de faire connaissance avec le supplice de Tantale, n'allez pas vous risquer dans ces endroits-là.

A moins, toutefois, que vous ne possédiez l'escarcelle de M. de Rothschild, ou les ressources du sous-lieutenant de la *Dame Blanche*.

Ou bien encore que votre but ne soit de spéculer sur les bibelots comme d'autres spéculent sur les huiles et les cotons.

Mais encore faut-il, pour aborder ces sortes d'opérations, une science et une perspicacité qui ne sont pas données à tout le monde.

Certes, c'est un fin connaisseur que M. de Monville. c'est à son coup d'œil exercé que les plus grands seigneurs, les plus riches financiers, lorsqu'ils sont tentés par un objet d'art, demandent la sanction de leurs impressions personnelles. Il sait distinguer, à travers les glacis du trucage, le vieux du neuf, le vrai du faux, l'ivraie du bon grain. Eh bien, qui le croirait? cet oracle du monde archéologique, il lui est arrivé un jour de se laisser *rouler* par un truqueur, un certain P...

Mes lecteurs étant naturellement trop distingués pour être initiés à toutes les nuances de l'argot, il faut bien que je leur dise ce que c'est qu'un *truqueur*.

Le peintre sans ouvrage qui brosse une tête surmontée d'un bonnet de fourrure, la pend à sa cheminée, et lorsqu'elle est suffisamment culottée et craquelée, fait publier qu'il vient de découvrir chez un cabaretier de Delft une toile de Rembrandt;

L'imprimeur qui se livre à la fabrication des incunables et des éditions princeps;

Le cicerone qui vend dix-sept fois la canne de Voltaire et la tabatière du grand Frédéric;

Le pâtre de la campagne de Rome qui trouve, à point nommé, sous les pas de l'amateur, des bacchantes frustes, des Hermès boiteux et des Othons oxydés;

Michel-Ange quand il a contrefait Phidias;

Mac Pherson, Chatterton, le marquis de Surville, quand ils ont inventé Ossian, Rowley et Clotilde de Surville :

Tous truqueurs!

Or, il y a de cela sept ou huit ans, M. de Monville, chargé alors par MM. Alphonse et Gustave de Rothschild de leur procurer de vieux émaux, fut avisé qu'il existait quelque part, aux environs d'Arles, un vrai trésor archéologique, une collection unique de faïences émaillées du XVIe siècle.

Cette collection avait été réunie par les soins d'un vieil amateur, qui l'avait léguée à ses deux neveux, sous la condition expresse de ne pas la vendre.

Malheureusement, les légataires n'étaient pas riches, et la détresse où ils étaient ne les laissait pas libres de se conformer, aussi complètement qu'ils l'eussent souhaité, à la volonté de leur oncle.

Sur les échantillons qu'on lui montre et qui lui prouvent qu'il s'agit de pièces vraiment rares, M. de Monville n'hésite pas : il prend le chemin de fer et part pour Arles.

Il aurait bien voulu se mettre en communication directe avec ses vendeurs, mais ceux-ci refusent de trahir leur incognito : ils ont trop peur d'encourir la déchéance de leur legs. Il faudra donc que M. de Monville se contente de voir les pièces dont ils consentent à se défaire et qu'ils ont confiées à leur fondé de pouvoir

Elles sont magnifiques.

Voici deux plats de Palissy dont l'authenticité saute aux yeux; puis un coffret en émail, encore couvert, il est vrai, du mastic que le temps y a déposé, mais la monture est d'une pureté incontestable. Voici encore deux salières d'une belle conservation : les émaux du dessus sont un peu encrassés, mais ceux du dessous ne le sont pas et datent certainement de la plus belle époque de la fabrique de Limoges.

Bref, M. de Monville est séduit et il conclut le marché au prix de 16,500 francs pour les cinq pièces.

Il s'est fait une fête de faire leur toilette, d'enlever lui-même la poussière qui les voile. Il prend le coffret, il le savonne; mais la crasse — est-elle assez vieille! — résiste au savon. Il essaye de la dissoudre avec de l'alcool : elle résiste encore: il emploie la potasse, l'éther : l'éther et la potasse n'y font rien. Il ne frotte plus, il gratte : il gratte avec acharnement. Enfin l'émail apparaît... Dérision! c'est un émail moderne.

Et il n'y a pas à dire non. Les peintures qui le couvrent ont été copiées textuellement sur un vase d'Herculanum découvert seulement vers la fin du siècle dernier.

Inutile de dire que les deux salières sont aussi authentiques, — quant au dessus s'entend : — le dessous, véritablement ancien, avait été habilement rajusté.

Ce mélange artistique de vrai et de faux, d'ancien et de moderne, M. de Monville le constate également sur les deux aiguières.

Il s'aperçoit alors qu'il a été victime d'une comédie organisée par un truqueur et son compère

Sur sa plainte une instruction se suit, et l'on découvre que ces imitations merveilleuses qui jouent l'antique à s'y méprendre ont été fabriquées par P....

P.... comparut en police correctionnelle et fut condamné à quinze mois de prison.

Et, dans cet homme, il y avait peut-être l'étoffe d'un Bernard Palissy!

Il est certain qu'il avait retrouvé le secret des premiers émailleurs. Ses contrefaçons ne le cédaient en rien aux originaux, ni pour la finesse de la pâte, ni pour la beauté des dessins, ni pour l'originalité des couleurs. Relisez le procès dans les journaux judiciaires, et vous verrez M. de Monville en convenir lui-même. Mais là n'était pas la question : c'est la rareté, c'est l'ancienneté qu'entend payer l'amateur; c'est encore et surtout la mode. Une assiette, une salière se vendent, à l'heure qu'il est, à l'égal d'un tableau de maître : voilà le *dada* du jour, comme eût dit Tristram Shandy, gentleman.

Espérons pourtant qu'il restera des amateurs pour payer à leur prix :

Les toiles que met en vente Luminais, le dernier des Bretons;

Les cinq cents aquarelles composant la succession de Théodore Jung, un artiste de talent qui, ainsi que le dit très-justement Edmond About, a peint les choses de la guerre aussi lisiblement que M. Thiers les écrit;

Les beaux dessins d'Ingres, le seul héritage que laisse après lui Gustave Héquet, notre regretté confrère;

Les tableaux anciens qu'avait recueillis, en pieux élève des grands maîtres, Court, le peintre de la mort de César.

Mais des ventes de la quinzaine, celle qui les efface toutes et qui laissera certainement bien loin derrière elle les ventes de Morny et Pourtalès, c'est celle de la galerie d'Espagnac.

Pour ce qui est des maîtres italiens, je ne crois pas qu'il y en ait une en Europe, hors les galeries Borghèse, Doria et Sciarra, qui puisse rivaliser de richesse avec celle-ci.

Voulez-vous des noms? — Albane, André del Sarte, quatre tableaux; — Fra Bartolomeo, Jean Belin, Giotto, Francia, Perugin, Guerchin, le Guide, le Dominiquin, les trois Carrache, Caravage, Salvator Rosa, Carlo Dolci, Canaletto, Sébastien del Piombo, Jules Romain! C'est déjà beau, n'est-ce pas? Mais attendez encore : — Titien, six toiles, dont l'une est une répétition avec variantes de la fameuse *Danaé* de Naples; — Tintoret, quatre esquisses et sept tableaux, de son pinceau d'or; — Véronèse, deux portraits, un tableau capital: *Vénus irritée contre l'amour*, une Déposition de croix, quatre esquisses, parmi lesquelles celle des *Noces de Cana*, — Giorgione, si rare et si recherché, un portrait et une *Sainte Famille;* — Léonard de Vinci, l'esquisse de la *Cène;* — Michel-Ange, une étude dessinée de son *Moïse;* — Raphaël enfin, trois tableaux en tryptique : l'*Annonciation*, l'*Épiphanie*, la *Circoncision*, un Saint Georges avec l'ordre de la Jarretière, complétement différent de celui du Louvre; le carton d'une mise au tombeau, des dessins de l'*Attila* et de l'*Héliodore* les fresques célèbres du Vatican!

Et je n'ai pas nommé les *Dii minores*, ces élèves qui seraient aujourd'hui des maîtres : Baroche, Bonifazio, Calabrese, Daniel Crespi, Luini, Perino del Vaga, Pordenone, Primatice, Andrea Sacchi, Schiavone, Tiepolo, Sbidone, Vasari, etc.

Si l'École italienne brille ici d'un éclat hors ligne, il n'est pas à dire pour cela que les autres n'y soient pas magnifiquement représentées.

Dix peintres seulement parmi les Espagnols — mais c'est la fleur. Il me suffit de citer Alonzo Cano, les deux Herrera, Murillo, Ribera, Velasquez, Zurbaran, presque tous avec des œuvres capitales.

Et les Flamands, Allemands et Hollandais — je ne nomme toujours que les têtes — Philippe de Champagne, Van Dyck, Jordaens, Rubens, Rembrandt, Gérard Dow, Hals, Holbein, Peter Neefs, Ruysdaël, Hobbema!

L'École française compte dans ses rangs Callot, Jean Cousin, Poussin, Claude Lorrain, Lesueur, Jouvenet, Lebrun, Chardin, Greuze, Mme Vigée-Lebrun, David, Girodet, Prud'hon

Est-ce assez de trésors et de richesses! Car notez bien que ce ne sont pas là des chefs-d'œuvre de contrebande, des tableaux baptisés arbitrairement par le propriétaire, ou dont la paternité a été aveuglement acceptée par lui sur la foi des brocanteurs. Outre que M. le comte d'Espagnac est un amateur de premier ordre qui, depuis cinquante ans, vit dans la familiarité de la grande peinture et dont la religion ne saurait être facilement surprise, la plupart des toiles qui composent sa galerie ont leur généalogie et offrent ainsi aux acheteurs une garantie d'authenticité de nature à satisfaire les plus exigeants.

La vente est indiquée pour le 1er, le 2 et le 3 mars. — Dans ces trois jours-là, il se remuera des millions à l'hôtel d'Espagnac.

— Le printemps anticipé dont nous jouissons vient de faire éclore deux feuilles nouvelles.

Celle-ci est rose, glacée, satinée, moelleuse au toucher, caressante à l'œil. Rien qu'à la voir, il semble qu'on respire un parfum de benjoin et de verveine : en tête, une vignette qui représente une belle fille court vêtue, au corsage opulent, à la jambe fine, au pied mignon, balayant des barbes de sa plume les vices, les ridicules, les sottises de l'humanité : au-dessous, un nom qui sonne gaîment à l'oreille comme une clochette d'argent : *Colombine*.

Le ramage répond-il bien à ce joli plumage?

A coup sûr, Mlle Boisgontier ne manque pas de bonne humeur, Mlle Colombat d'esprit et de délicatesse, Mlle de Maupin de finesse et d'observation, Mlle Mélanie de verve ironique, Mlle Camille Périer de fierté piquante; Mlles Léonie Cartier, Marie Leroux et Hélène Bresch sont des *échotières* agréables qui savent trousser lestement une nouvelle à la main; mais, je l'avoue, ce n'était pas là tout ce que j'attendais.

Où j'espérais rencontrer une création empreinte de l'originalité féminine, je n'ai trouvé qu'un petit journal coupé et calqué sur le patron de tous les autres.

Avant de prendre la plume, il semble que Colombine ait emprunté à Arlequin son chapeau, sa veste... et le reste.

Le reste surtout.

Croyez-moi, restez femme, Colombine; bavardez à tort et à travers — Mme de Sévigné ne faisait pas autre chose; — que vous nous parliez chiffons ou que vous nous contiez vos petits secrets, que vous soyez bonne ou mauvaise langue, peu importe, faites, en un mot, tout ce qui concerne votre sexe, vous le ferez toujours avec grâce, et je vous promets que vos bureaux seront trop petits pour la foule de vos abonnés.

— L'autre feuille fraîchement éclose s'appelle l'*Ami des animaux* — un journal pavé des meilleures intentions et auquel on ne saurait reprocher qu'un zèle excessif pour ses clients.

Qu'il les appelle « nos frères inférieurs, » passe encore. C'est là une simple politesse qui ne tire pas à conséquence et n'empêche pas ses rédacteurs de manger, à l'occasion, leur frère le veau en papillotte, et leur sœur la truite à la sauce hollandaise.

Mais ne pouvait-il leur témoigner son amitié sans *débiner*, comme il le fait, leurs « frères supérieurs, » sans écrire, par exemple :

Que l'homme passe son temps à « plonger un fer homicide dans le sein de sa mère » — sa mère, c'est la nature :

Que, « par son genre de vie, il accumule sur lui les moustiques, les scorpions, et toutes les vermines? »

Sapristi! Parlez pour vous, cher confrère.

L'*Ami des animaux* se déclare partisan de l'hippophagie.

Quand les chevaux commencent à se faire vieux, il veut qu'on les abatte : il appelle cela « supprimer pour eux les angoisses de la vie. »

Il y a aussi, dans l'Océanie, des sauvages qui rendent le même service à leurs parents, dès qu'ils touchent à leur soixantième année.

Je ne sais plus quel philosophe a dit : « Que je sois borgne, boiteux, vieux, infirme, tourmenté par la gastrite ou la gravelle, ma foi, j'aime encore mieux vivre. »

L'*Ami des animaux* est-il bien sûr que les chevaux ne soient pas de cet avis?

Trop de zèle! trop de zèle!

— J'ai lu quelque part, ces jours derniers, qu'un journaliste théâtral, qui fut fameux en son temps, venait d'offrir en don gratuit à la Bibliothèque de l'Arsenal la collection entière de son journal. Ce don, ajoutait-on, a été accueilli avec la plus vive reconnaissance. La littérature entière doit aussi ses remercîments à l'homme généreux qui... etc., etc.

Si ce n'est pas là le texte de l'article, c'en est au moins le sens.

Celui qui l'a rédigé est sans doute un très-jeune homme; mieux renseigné, j'aime à croire qu'il se fût montré plus sobre d'enthousiasme.

Pour l'édifier complétement, qu'il me permette de lui citer un souvenir personnel.

Il y a de cela quelque vingt-cinq ans, le journaliste en question eut à comparaître en police correctionnelle; il se présentait, comme plaignant, contre un artiste de la Comédie-Française qui, suivant lui, s'était porté sur sa personne à des actes de violence assaisonnés d'injures.

Voici le commencement de son interrogatoire :

— Vous vous nommez X...?

— Oui, monsieur.

— Vous avez été condamné plusieurs fois pour diffamation?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes l'auteur de l'article qui aurait provoqué les injures et les voies de fait dont vous vous plaignez?

— Non, monsieur le président, j'en ai même blâmé le rédacteur (*sourires*).

— Vous avez eu raison : cet article est INFAME.

Et le tribunal, sur les conclusions conformes du ministère public, écarta, malgré les affirmations du plaignant, le chef de violence, et, quant aux injures, considérant « que, dans tous les cas, elles auraient été provoquées par les expressions outrageantes contenues dans les divers articles publiés dans le journal..... » renvoya le prévenu des fins de la plainte. Que si vous doutez de la fidélité de mes souvenirs, vous n'avez qu'à vous reporter aux journaux judiciaires de l'année 1840.

J'ai supprimé les noms : à quoi bon, en effet, un scandale posthume? D'ailleurs, à tout péché miséricorde. Laissons le journaliste, mort à la publicité, faire en paix son *meâ culpâ* du passé. Seulement il importait, dans l'intérêt de la morale publique, que chaque chose fût remise en sa place et qu'une protestation s'élevât contre une apothéose usurpée

— Le *Lion amoureux* continue à réaliser d'énormes recettes. Les chiffres publiés par la Comédie-Française sont les plus élevés qui aient jamais été atteints : les petites places, les places populaires, sont aussi recherchées que les grandes. C'est là, comme on dit aujourd'hui, un signe du temps. Il y a quelques jours encore, au théâtre de la Gaîté, dans une représentation au bénéfice de Mlle Lia Félix, le *Supplice d'une femme* était joué par les artistes de la Comédie-Française, et cette œuvre simple, sobre, dépourvue de spectacle, qui dure une heure à peine, était accueillie par le public de l'endroit avec plus d'enthousiasme que ne l'ont

jamais été les pièces les plus bourrées d'incidents, les machines les plus compliquées des carcassiers dramatiques.

Oui, l'émotion, voilà la grande loi du théâtre, pourvu qu'elle corresponde aux idées et aux mœurs de la masse.

Ainsi parle M. Julien Le Rousseau dans une étude des plus remarquables qu'il vient de publier à l'occasion des deux pièces de M. Émile de Girardin, et qui a pour titre : *Progrès de la littérature dramatique par le libre concours des auteurs nouveaux.*

La conclusion, vous la voyez tout de suite : arrière les gens du métier, les faiseurs, les gymnastes, qui remplacent la passion par la mécanique, l'action par le bruit et l'agitation stériles ; place aux hommes d'intelligence et de cœur, qui sentent en eux l'inspiration, « l'influence secrète, » qui ont à la fois l'idée et le sens pratique de la mise en œuvre.

Ces qualités, M. Le Rousseau les accorde à M. de Girardin, et de la part d'un juge aussi sévère et aussi compétent, ce n'est pas là un mince éloge ; ce qu'il lui reproche, c'est la précipitation de son travail. « Sa première faute fut de céder trop précipitamment à l'inspiration au lieu de la réfléchir, de la mûrir ; de supposer qu'une pièce qui comporte tout un mécanisme plus ou moins complexe, peut se concevoir ou s'écrire comme un article de journal... » En ces divers points je suis de son avis : j'accepte aussi pleinement sa critique du réalisme. Mais où je me sépare de lui, c'est lorsque, dans son antipathie pour la collaboration qui, selon lui, a pour résultat ordinaire d'énerver l'idée première, de fausser la logique des situations et des caractères, il déclare préférer le second manuscrit du *Supplice d'une femme* à la pièce remaniée par son collaborateur. — M. Le Rousseau ne se montre-t-il pas aussi trop absolu lorsqu'il écrit : « Le théâtre attaque et dissout les mœurs : il ne les protége ni ne les restaure. » Le théâtre de Corneille, celui de Racine, et, pour ne pas sortir du domaine contemporain, celui de M. Ponsard ne sont-ils pas des œuvres saines, fortifiantes, qui élèvent l'esprit et le maintiennent dans le culte de l'idéal ?

J'ai indiqué à peine quelques-unes des questions touchées par M. Le Rousseau. Par l'élévation du style, la nouveauté des aperçus, la rare puissance d'analyse et la science profonde du sujet, son livre se recommande aux méditations de toute personne qui s'occupe sérieusement des choses du théâtre. Sous son titre modeste, c'est un véritable traité de critique dramatique.

~~~ Mes lecteurs n'auront pas, sans doute, manqué de rectifier d'eux-mêmes une erreur qui s'est glissée dans ma dernière chronique. En parlant du roman de M. de Lavergne, intitulé *l'Ut de poitrine*, j'avais écrit « qu'il n'y avait rien de surfait dans les éloges que je lui avais donnés. » Les compositeurs m'ont fait dire, qu'il n'y avait rien « à surfaire. » — Comme c'est juste le contraire de ma pensée, on comprendra que je tienne à la rectification.

GIROME.

BULLETIN

Nous avons annoncé, il y a quelques jours, que l'Empereur avait désigné M. Deguerry pour prêcher le carême dans la chapelle des Tuileries. Le caractère si justement apprécié du vénérable curé de la Madeleine et sa légitime réputation comme orateur sacré justifient doublement cette haute distinction.

M. Deguerry est né à Lyon en 1797. Élevé au petit séminaire de sa ville natale, il avait achevé ses études ecclésiastiques en 1820, et était ordonné prêtre avec dispense. Le jeune abbé professa quatre ans la philosophie et la théologie, et se livra ensuite à la prédication. En 1824, il prêchait à Lyon, en 1825 et 1826 à Paris. L'année suivante, Charles X voulut récompenser son mérite et son talent et le nomma aumônier du 6e régiment de la garde royale, qu'il suivit jusqu'en 1830, à Orléans, Rouen et Paris. En 1828, il prononça, à Orléans, l'éloge de Jeanne Darc, qu'il a été appelé à faire de nouveau vingt-huit ans plus tard.

Après avoir repris le cours de ses prédications, M. Deguerry fit en 1840 un voyage à Rome. A son retour il devint chanoine et archiprêtre de Notre-Dame, puis curé de Saint-Eustache. En 1849, il était appelé à diriger la paroisse de la Madeleine, l'une des plus vastes et des plus importantes de Paris. Depuis cette époque, M. le curé de la Madeleine a voulu conserver un poste auquel l'attachent les liens d'une inépuisable charité. Tout le monde se souvient qu'en 1861 M. Deguerry, ayant été nommé à l'évêché de Marseille, pria l'Empereur de le dispenser d'accepter cette nomination, afin de ne point se séparer des paroissiens à qui il avait voué une profonde et paternelle affection. Ce seul trait en dit plus qu'un long panégyrique.

Le R. P. Félix a commencé ses conférences du carême dimanche dernier, dans l'église métropolitaine.

L'éloquent prédicateur traite cette année de la science économique au point de vue chrétien.

La nouvelle publiée par un grand nombre de journaux et relative à une prétendue prorogation du bail de M. Benazet, à Bade, jusqu'au 31 décembre 1870, est erronée, dit le *Sport.*

Le grand-duc est toujours en Suisse, et il ne sera rien fait avant son retour à Carlsruhe.

On annonce que le roi de Bavière a l'intention de faire un voyage en Italie, en compagnie de Richard Wagner, au commencement du printemps.

Il y aura cette année cinq éclipses : deux de lune et trois de soleil. Les trois premiers de ces phénomènes auront lieu de quinze en quinze jours, dans l'ordre suivant : une éclipse partielle de soleil, invisible à Paris, le 16 mars ; les rares habitants des régions polaires boréales, au Kamstchatka et vers le détroit de Behring, pourront seuls l'observer.

Le 31 mars aura lieu une éclipse totale de lune, qui ne sera visible qu'en partie à Paris, la lune se couchant avant la fin de l'éclipse ; enfin, le 15 avril, ce sera le tour de l'hémisphère austral d'être témoin d'une éclipse partielle de soleil.

Le 24 septembre, éclipse totale de lune, invisible à Paris ; et enfin, quinze jours plus tard, le 8 octobre, une éclipse partielle de soleil, qui sera visible dans le nord de l'Afrique, jusque dans l'Amérique du Nord, en passant par l'Espagne, la France et l'Angleterre. Elle sera visible à Paris trois quarts d'heure avant le coucher du soleil.

TH. DE LANGLAC.

FRANÇOIS CLOUET

Parmi les tableaux de l'École française du XVIe siècle qui figurent dans une des salles du musée du Louvre, l'un des plus intéressants est certainement le portrait d'Élisabeth d'Autriche, petite-fille de Charles-Quint et femme du roi Charles IX. Un historien a pu dire de cette vertueuse princesse qu'elle n'avait de partisans à la cour que ceux que le mérite et la vertu peuvent se faire. Son portrait — dont un autre de la même époque, récemment acquis à la vente Sauvageot, peut attester l'exactitude — est une des œuvres les plus authentiques que nous possédions de François Clouet, et l'admirable finesse du dessin, du modelé et de l'exécution en fait un véritable type de la manière de l'auteur et peut empêcher qu'on ne le confonde avec ses imitateurs ou ses copistes.

La reine y est représentée en buste, de trois quarts. Son teint est frais et délicat, sa physionomie est calme. Ses cheveux blonds, relevés sur le front, sont roulés et ornés de perles et de pierreries serties dans de l'or émaillé ; une fraise montante goudronnée emprisonne son cou, que cercle encore un riche collier. Sa robe de drap d'or damassé d'argent est coupée carrément sur la poitrine avec une bordure de pierreries à laquelle se rattache une pendeloque de rubis et d'émeraudes. Ses épaules sont couvertes d'un fichu bouillonné avec un quadrille de perles, tandis que d'autres perles ferment chaque bouillon aux crevés des manches.

On n'a que très-peu de renseignements sur la famille des Clouet, dont les deux derniers obtinrent successivement la charge de peintre ordinaire et valet de chambre du roi sous les règnes de François Ier, de Henri II et de Charles IX. Les Clouet sont d'origine flamande. François, le dernier, qui signait *Jehannet*, du surnom de son père, obtint ses lettres de naturalisation de François Ier. Il était né à Tours, vers l'an 1500, et l'on ignore l'époque précise de sa mort. C'est à lui qu'est dû le portrait que nous reproduisons. On voit par les comptes royaux qu'en 1547, il fut chargé de mouler le visage et les mains de François Ier, au moment de sa mort, pour l'effigie peinte et vêtue qui devait, suivant l'usage, figurer à la cérémonie des funérailles. Il exécuta également, en cette occasion, la peinture décorative de l'église, celle des bannières, des enseignes, etc. Le même genre de travail lui échut en 1559, lors de la mort de Henri II. Tous ses contemporains parlent de lui avec les plus grands éloges, et la pléiade, Ronsard en tête, le célébra sur tous les tons. Bien qu'on ne connaisse de lui que des portraits, il paraîtrait que ce peintre a également traité des sujets d'histoire ; car Bailly, dans son *Inventaire des tableaux du roi*, dressé en 1789, décrit minutieusement de Clouet huit toiles de petite dimension représentant des scènes relatives à l'histoire des Médicis, et notamment à celle de la reine Catherine. Ces tableaux, qui figuraient autrefois dans la galerie du Luxembourg, en ont malheureusement disparu. C'est une double perte pour l'histoire et pour l'art.

HENRI MULLER.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE [1]

(suite).

Vers le soir, on a consenti à descendre dîner à la salle à manger avec M. d'Hervilly, pour éviter tout soupçon. Il semble à Angélique qu'Octave a par moments un sourire sardonique ; mais ainsi que sa tante, elle est pour son ravisseur d'une obligeance à laquelle elle ne l'a pas accoutumé ; toutes deux espèrent lui faire penser qu'elles commencent à s'accoutumer à la prison qu'elle espèrent quitter dans quelques heures. Il propose une promenade au jardin. On accepte. Angélique répond à ses paroles d'amour sans indignation. Enfin la tante Eudoxie est fatiguée ; on va se coucher ; jamais on n'a ressenti un si profond sommeil. Les voici dans leur chambre ; elles tombent dans les bras l'une de l'autre, encore deux ou trois heures, et elles laissent derrière elles ces murs odieux. Mais tout à coup la tante change de couleur, elle a laissé en bas son éventail ; elle veut son éventail : elle ne partira pas sans son éventail.

— Mais, ma tante, c'est nous perdre, que d'affecter ainsi un déménagement sous les yeux de M. d'Hervilly.

La tante Eudoxie est sourde à toutes les observations de sa nièce. Si Angélique savait de quelle main lui vient cet éventail !...

Angélique redouble de prières pour que sa tante ne redescende pas ; peut-être ne faut-il qu'un mot, qu'un geste pour éveiller les soupçons d'Octave ; elle n'a pas été très-contente de la manière dont il leur a dit en les quittant : « A demain, mesdames ! » Cela avait l'air d'une ironie et d'un sarcasme.

Peu importe ! la tante Eudoxie descend et remonte bientôt avec son éventail. Théodorine vient s'acquitter de ses devoirs auprès de ses maîtresses ; seulement alors on lui communique le plan d'évasion et l'espoir de liberté. Elle sait à quel signal elle doit se tenir prête à partir. Eudoxie et sa nièce se couchent et éteignent leurs lumières. Eudoxie, après quelques instants d'une conversation vague, entame l'histoire de l'éventail.

Pour cette fois, voici un éventail qui ne passera pas sans avoir acquitté les droits ; un éventail qui ne partira pas sans avoir payé sa rançon. C'était un éventail en satin blanc avec des paillettes d'or. Dessus étaient peints des bergers, mais quels bergers ! des arbres, mais quels arbres ! des moutons, mais quels moutons ! La bergère a un œil de poudre sur les cheveux ! un corsage de satin rose avec des nœuds verts, une jupe pareille bouffant par-dessus d'énormes paniers, et galamment relevée par des nœuds verts comme le corsage ; elle a aux pieds de petits souliers à hauts talons, à la main une houlette ornée de rubans ; elle est assise sur de l'herbe bleue et sous des arbres lilas ; le berger a un habit de satin bleu, des culottes de soie rose, des bas d'une blancheur éblouissante et des souliers à talons rouges ; il est tout boursouflé de rubans ; il joue de la flûte couché aux pieds de la bergère, qui effeuille un pâquerette. Çà et là paissent des moutons blancs, près d'un berger en bas de soie ; des nœuds roses et verts ornent leurs cous ; le chien n'est pas un de ces énormes chiens noirs hérissés, à l'œil fauve, c'est un petit épagneul blanc et orange, dont les oreilles traînent à terre. Le berger et la bergère ont le nez retroussé.

Allons, l'éventail et le lecteur en sont quittes à bon marché.

J'espère que le lecteur reviendra à moi, je n'abuse pas de sa position, je ne sais pas beaucoup de mes confrères qui lui passeraient un éventail Watteau à ce prix-là ; *le plus fécond de nos romanciers*, qui après tout est un homme d'un grand talent, a fait une fois bâtir une maison avec le prix de la description d'une commode. Il ne manquait à cette maison qu'un escalier, ce qui ne doit pas être attribué à l'insuffisance de la commode, mais à une distraction de l'auteur, qui étant son propre architecte, avait oublié d'en placer un dans le plan qu'il avait confié aux maçons, ce n'est pas chose que j'invente ni exagère. Tous les contemporains savent l'histoire, et je ne la rappelle ici que pour l'usage et l'instruction des générations futures.

La tante Eudoxie commença donc l'histoire de l'éventail.

Histoire de l'éventail de la tante Eudoxie.

— Avez-vous remarqué, ma nièce, cet hiver, un homme déjà d'un certain âge, appelé M. de Briquesolles, et qui a conservé toute la plus fine fleur de l'élégance et de la galanterie ?

Angélique ne répondant pas, la tante continua.

— Il ne vous semble pas possible, Angélique, que vous deviez jamais devenir telle que je suis aujourd'hui. Vous croyez qu'il y a des gens vieux et des gens jeunes, que ce sont deux races différentes, comme les blancs et les nègres ; vous ne pensez guère que ceux qui sont vieux ont été jeunes comme vous et que vous deviendrez vieille comme eux ; si par hasard vous vous avisez de remarquer qu'on *devient vieux*, vous regardez cela comme une de ces maladies qui arrivent à quelques personnes et que vous vous flattez d'éviter. J'ai été jeune, ma nièce, et, qui plus est, remarquablement jolie. Si cet hiver nous revoyons M. de Briquesolles, je le prierai de vous montrer un portrait, seule faveur qu'ait reçue de moi l'amour le plus tendre, le plus constant, le plus respectueux. Tenez, vous connaissez quelqu'un qui ressemble beaucoup à ce que j'étais alors. Avez-vous examiné la figure de Mlle Flavie Desroches ? Hein !... Je vous demande, ma nièce, si vous vous rappelez la figure de Flavie Desroches ?... Répondez-moi donc, Angelique... Angelique !

Seulement alors, la tante Eudoxie put s'apercevoir que sa nièce s'était prudemment endormie cinq minutes avant le commencement de l'histoire. La tante murmura un peu, mais elle ne tarda pas à succomber elle-même au sommeil et à s'endormir profondément.

Pendant ce temps, Henri attendait au jardin le signal convenu ; il était armé et couvert d'un large manteau. Auprès de lui était l'*honnête Antonio*, qui, *servant malgré lui un maître criminel*, s'était prêté à l'évasion des captives. Il était d'ordinaire dépositaire des clefs *du souterrain*. Il devait guider les fugitifs dans cette marche aventureuse, leur ouvrir les portes et ensuite les accompagner, car il n'y aurait pas moyen de détourner les soupçons, et il n'oserait affronter la colère redoutable de M. d'Hervilly.

La nuit était déjà assez avancée, il était près de deux heures du matin, lorsqu'on entendit enfin le signal. Mais les prisonnières ne paraissaient pas. Qu'est-il arrivé ? Ont-elles eu quelque soupçon sur la bonne foi de leur libérateur ? Quelque obstacle imprévu est-il venu s'opposer à leur fuite ? une demi-heure se passe sans qu'aucun bruit se fasse entendre. Henri commence à désespérer de les voir venir, lorsque des pas suspendus et un frôlement de robes se font entendre. La porte entr'ouverte laisse passer d'abord Théodorine, puis Angélique, puis enfin la tante Eudoxie... La tante Eudoxie est habillée en hussard...

Il est impossible que je vous dise à présent pourquoi la tante Eudoxie est habillée en hussard, ce sera pour le chapitre suivant.

[1] Voir les numéros 508 à 513
~~~

V

— Ah! vous voila enfin, dit Henri à voix basse; j'étais plongé dans une mortelle inquiétude. C'est singulier comme le danger de ce qu'on aime rend lâche et pusillanime! Mais pourquoi madame est-elle habillée en hussard?

— Chut, dit Angélique, nous ne le savons pas tout à fait; nous pensions que cela venait de vous; mais nous vous dirons plus tard tout le peu que nous savons. Ma tante est furieuse; ayez l'air de ne pas vous apercevoir de son costume.

— Il n'est rien que je ne sois capable de faire pour vous obéir, reprit Henri, et je vous obéirai, quoiqu'il soit difficile de ne pas s'apercevoir qu'une femme est habillée en hussard.

— Tiens, dit Antonio, c'est précisément le régiment dans lequel j'ai servi.

— Tais-toi, bavard! interrompit Henri.

— Enfin, belle Angélique, le ciel semble nous favoriser; cette nuit obscure, ce silence profond, tout protége notre fuite, tout...

Ici, la tante Eudoxie fit avec un peu d'aigreur la juste remarque que l'on perdait beaucoup de temps en conversation et que l'on avait l'air de ces comparses d'opéra qui chantent : *Partons, courons, volons!* pendant un quart d'heure sans bouger d'un pas. Henri offrit son bras à Angélique, qui ne pensa pas cette fois à lui faire observer, comme elle l'avait fait en pareille circonstance à M. d'Hervilly, que c'était à sa tante qu'il devait offrir cette politesse et cet appui. La tante demanda, en désignant Antonio, quel était cet homme.

— C'est, répondit Henri, le jardinier du château, que j'ai mis dans nos intérêts et sans lequel nous n'aurions pu même tenter notre entreprise; car il ne faut pas songer à sortir par la grille du château, gardée jour et nuit par une sentinelle. Un souterrain, depuis longtemps abandonné, dont Antonio a les clefs, nous conduira hors des domaines de monsieur... je veux dire de l'infâme d'Hervilly.

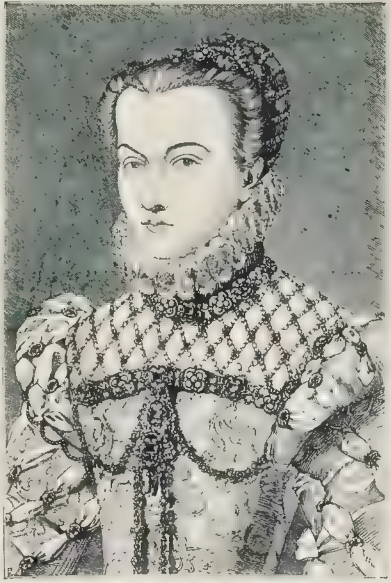
La petite troupe se mit en marche sous la conduite d'Antonio, que suivaient Angélique et Henri; Théodorine et la tante faisaient l'arrière-garde. Après avoir marché quelque temps par des allées sombres, on arriva à un massif de buissons. Antonio prit une hache qui y était cachée d'avance et fit *dans les arbrisseaux* une ouverture suffisante pour démasquer la porte du souterrain, qu'il ouvrit avec une énorme clef.

— Y sommes-nous tous? demanda-t-il. Je ne vois pas le hussard... Ah! pardon, voici ce brave militaire. Brave militaire, passez devant moi, il faut que je ferme la porte derrière nous.

La porte fermée, Antonio alluma une lanterne qui, tout en jetant à quelques pas une faible lueur, semblait augmenter l'obscurité de la partie du souterrain où la lumière ne pouvait pénétrer.

ALPHONSE KARR.

(La suite au prochain numéro.)



ÉLISABETH D'AUTRICHE, FEMME DE CHARLES IX
d'après le tableau de François Clouet, exposé au Musée du Louvre.

LA CATHÉDRALE D'EXETER

La cathédrale d'Exeter mérite un rang parmi les monuments religieux les plus intéressants de l'Angleterre. La première pierre de cet édifice fut posée, en 1112, par William Warlewast, un des Normands qui suivirent Guillaume Ier, et que le Conquérant avait nommé évêque d'Exeter. Mais le nouvel évêque mourut quand les travaux étaient encore peu avancés. La cathédrale, dont l'érection avait été interompue par les troubles du temps, ne fut achevée que vers la fin du XIIe siècle. Cependant l'édifice ne tarda pas à paraître trop modeste pour l'importance du siége épiscopal, et l'évêque Pierre Quivil résolut d'en élever un autre. L'œuvre fut complétée en 1380 par l'évêque Brantyngham. Les seules parties de l'ancienne cathédrale qui restèrent debout et qui furent incorporées dans la nouvelle sont les deux tours. Le monument mesure 127 mètres de longueur : l'aspect général en est imposant; mais la partie vraiment digne d'admiration est la façade ouest, où apparaissent dans des niches richement sculptées une foule de saints et d'évêques. A l'intérieur l'attention se partage entre les vitraux coloriés, le trône de l'évêque et les boiseries ciselées avec un art exquis.

On ne doit pas oublier de signaler aussi ce qu'on appelle la galerie des musiciens, *minstrels' Gallery*. Cette galerie paraît avoir été une sorte d'orchestre; elle est supportée par treize piliers, entre lesquels sont les figures de personnages jouant de quelque instrument de musique. Enfin le jub

LA CATHÉDRALE D'EXETER. — PORTAIL DE L'OUEST, d'après une photographie.



L'ILE DE VANCOUVER. — VUE DU PORT HARVEY, dans le détroit de Johnston, côte septentrionale; dessin communiqué. — Voir page 126.

d'orgues, qui sépare la nef du chœur, est une des grandes curiosités de la cathédrale : une partie de cette œuvre remonte au règne d'Édouard III.

H. VERNON.

COURRIER DU PALAIS

Un assassinat par jalousie. — L'imagination du lecteur. — Me Jules Favre plaidant en cour d'assises. — Le jour de l'audience. — « Pour avoir ton estime. » — Propos d'amoureux. — Isabelle la bouquetière. — Les 300 jolies femmes de la *Lanterne magique* et le *Pale-Ale*. — En attitude de chasse. — *Les Mystères de la Procédure*. — La mo[illegible]

« Hier au soir, au concert de l'Eldorado, un jeune homme s'approcha d'un air calme d'une table devant laquelle étaient assis un sieur Étienne et une demoiselle Delporte, puis, sans proférer une parole, écartant de la main gauche les vêtements du sieur Étienne, il le frappa à la poitrine avec un couteau qu'il tenait caché dans sa manche droite. Le sieur Étienne tomba baigné dans son sang. « Je suis étudiant, et « je l'aime, » a dit l'assassin, qui s'est laissé arrêter et désarmer sans résistance. On craint que les blessures de la victime ne soient mortelles. »

Ainsi s'exprime le *fait divers* du matin, et tout aussitôt l'imagination du lecteur de s'exalter, et de faire des enjambées de sept lieues dans le plaisant pays de la fantaisie.

Une jeune femme, belle, cela va sans dire, un amant jaloux et un coup de couteau : en faut-il davantage pour arranger un roman très-coloré, qui aura peut-être un jour l'honneur d'être mis en drame par M. d'Ennery ou par M. Séjour, et d'être joué à la Gaîté par M. Dumaine et par Mlle Lia Félix, à moins que ce ne soit à l'Ambigu par M. Castellano et Mme Marie Laurent, ou à la Porte-Saint-Martin par M. X.... et Mlle Z.... quand M. Marc Fournier aura renoncé pour quelque temps à la féerie, à ses pompes et à ses œuvres?

Aussi, le jour de l'audience venu, quelle foule à la porte de la Cour d'assises! Pour un billet qui vous ouvrirait ce jardin des Hespérides, où la curiosité entrevoit de si beaux fruits d'or à cueillir, que ne donnerait-on pas? M. d'Ennery lui-même et M. Séjour, M. Dumaine et Mlle Lia Félix, M. Castellano et Mme Marie Laurent, disputeraient en vain au vrai drame qu'on espère les bienheureux et bienheureuses qui froissent dans leur main tremblante d'émotion et de plaisir, — j'ai dit plaisir et je ne retire pas le mot, il faut appeler les choses par leur nom, — ce billet si ardemment désiré, si instamment sollicité, si péniblement obtenu. Pas de coup de poignard, pas d'empoisonnement, pas d'égorgement, pas de strangulation, pas d'asphyxie, pas de noyade, pas d'étouffement, pas d'assommement au théâtre, fût-ce du plus habile et du plus tragique faiseur, auquel on ne préfère ce coup de couteau pour tout de bon.

Essayez même de proposer à ces belles dames et à ces hommes du meilleur monde, en échange de leur place dans la salle sinistre qui sue le crime et l'horreur, une stalle à la première représentation du prochain opéra de Verdi, un coin dans une tribune au Corps législatif le jour où parlera M. Thiers, une entrée au palais Mazarin pour la séance de réception de M. Prévost-Paradol, et vous verrez comment votre offre sera reçue.

Voir juger un jeune homme qui a donné un coup de couteau par amour, et voir la femme qui inspirait l'amour, et voir le couteau qu'on a retiré sanglant et fumant de la blessure, quel mélodrame, quelle musique, quelle éloquence pourraient valoir ce spectacle-là?

De l'éloquence? On n'en manquera pas. L'accusé n'a-t-il pas pour avocat Me Jules Favre?

Entendre Me Jules Favre plaider en Cour d'assises, cela n'est pas commun ; et à Paris, cela ne s'était pas vu depuis le procès de l'attentat du 14 janvier.

Quel chef-d'œuvre que ce plaidoyer pour Orsini! Je ne puis me le rappeler sans que mon âme vibre tout entière et que le frisson de l'admiration coure dans mes veines. L'orateur se leva pâle, ému jusqu'au fond de son être, ferme cependant et comme se redressant sous l'écrasant fardeau. D'une voix dont l'accent est encore dans mon oreille, il parla. Pour défendre un accusé vivant? Non ; pour sauver de l'exécration de la postérité un condamné à mort. Il ne fut pas l'avocat d'Orsini, il fut l'avocat de la mémoire d'Orsini; il semblait qu'il plaidât à côté d'un cercueil.

Au bout de vingt minutes il s'assit; il avait ajouté une page éclatante à l'histoire de l'éloquence humaine.

Il avait fait plus; par une inspiration de génie, il avait, en ne demandant même pas la vie pour le coupable, plus fortement que par la prière, excité dans le cœur des juges l'émotion qui seule pouvait le sauver.

La cause d'hier, telle que s'était plu à la faire le caprice du public, et la célébrité de l'avocat, certes il y avait là tout ce qu'il fallait pour passionner la curiosité.

La cause! Quelle déception!

Un accusé vulgaire, un étudiant en droit qui depuis trois ans n'a pas pris d'inscriptions et qui oublie dans l'oisiveté et dans la débauche les honnêtes enseignements et les bons exemples de la maison paternelle ; la femme dont l'infidélité a enflammé sa jalousie, une malheureuse fille sans beauté, qu'il a tirée d'une maison de prostitution,

Voilà l'Othello et voilà la Desdemone.

Des menaces d'un côté, des trahisons de l'autre.

Voilà l'histoire de leurs amours.

« Vous avez parlé de la cause des colères de Dauga, dit le président à la fille Delporte; il les imputait aux infidélités qu'il vous reprochait. »

Et le témoin de répondre d'un ton leste :

« Il en avait souvent le droit. »

« Si tu ne reviens pas, je te tue et je me tue après. » écrivait l'amant à la maîtresse.

Et, de son côté, la maîtresse disait de temps en temps à l'amant :

« Si je savais que tu te maries, je te donnerais un coup de couteau. »

« Vous vous disiez cela ? » demande le président.

— Nous nous le disions, » répond naïvement la fille Delporte.

Touchantes et poétiques amours !

A l'audience, Dauga déclare qu'il méprise la malheureuse qui avoue si naturellement sa propre indignité ; mais le lendemain du coup de couteau, il ne la haïssait ni ne la méprisait encore.

« Ma douce amie, lui écrivait-il de Mazas, depuis que je suis ici, tu es mon unique pensée. Je t'ai toujours aimée à la folie, et depuis que je te connais, à toute seconde, j'étais prêt à mourir pour toi.

« Je n'ai donc qu'une pensée, celle de te rendre heureuse, et, s'il ne m'a pas encore été possible de le faire, tu dois en accuser la force des circonstances, mais je te le répète, et cela est une douce consolation pour moi, mon intention a toujours été de faire tout mon possible pour avoir ton estime... »

« Pour avoir ton estime. » C'est écrit en toutes lettres.

Et plus loin... Mais non, en voilà bien assez.

Que pouvait faire M. Jules Favre en une pareille cause, sinon très-bien plaider, parce qu'il ne saurait plaider autrement ?

Mais être sublime, en vérité, cela ne se pouvait pas.

La Cour a condamné Dauga à dix ans de travaux forcés, et à 3,000 francs de dommages intérêts envers le blessé.

Du roman qu'avaient bâti sur un *fait divers* les imaginations vives, vous voyez ce qu'il est resté après le débat. Soyez bien sûrs qu'à la première occasion un autre fait divers servira de matière à d'autres inventions tout aussi hardies, et que la foule ne s'étouffera pas moins nombreuse et moins enfiévrée, à la grille qui défend les abords de la Cour d'assises.

La foule, elle était quelques jours auparavant dans l'auditoire de la police correctionnelle : une foule de cinquante personnes; et cela suffisait bien pour qu'on fût très à l'étroit dans la salle. Messieurs les architectes du Palais ont eu si peu soin d'être agréables aux curieux!

On jugeait un monsieur qui s'est permis, un soir du mois de décembre dernier, de porter une main trop familière sur le cou de Mlle Briant.

Or, Mlle Briant, peut-être l'ignoriez-vous, n'est autre que Mlle Isabelle, et Mlle Isabelle, vous le savez tout aussi bien que moi, est la bouquetière du Jockey-Club.

— L'avez-vous vue, Mlle Isabelle Briant ?

— Non.

— Eh bien, vous vous figurez, je le parierais, une petite personne coquette et mignonne, une taille à tenir tout entière dans les deux mains, une figure innocente et mutine à la fois, de prestes et sémillantes allures et une voix de fauvette. C'est toujours l'idée qu'on s'est faite d'une bouquetière.

Mlle Isabelle a cinq pieds trois ou quatre pouces; elle est taillée en statue antique et en robuste statue; le mot *joli* n'est pas fait pour son visage, et pas davantage le mot *laid*, je vous assure; elle a la démarche qui convient à sa personne. On dirait une amazone plutôt qu'une bouquetière. Seulement comme elle n'a point de carquois à porter, elle n'a pas cru devoir se priver de ce que les amazones sacrifiaient si bravement sur l'autel du dieu de la guerre.

Quand à sa voix : il faut l'entendre dire au prévenu qui déclare avoir seulement posé sa main sur l'épaule de la jeune femme : « Vous en avez menti. »

Sur la vigueur du bras de Mlle Isabelle, mieux que personne ce pauvre prévenu sait à quoi s'en tenir; certain coup de poing reçu en pleine poitrine l'a complétement édifié à cet égard.

Ce vigoureux coup de poing, six jours de prison et 25 francs d'amende, — franchement la société a tout lieu d'être satisfaite, et Mlle Isabelle aussi.

Car ce n'est point contre un voleur, ni contre un assassin que l'imposante bouquetière avait eu à se défendre, c'était tout simplement contre un clerc d'avoué téméraire.

Et dans quelles circonstances ?

Écoutez-le, ce clerc d'avoué repentant, qui le lendemain députait à Mlle Isabelle deux de ses amis chargés de lui présenter des excuses :

« J'avais été avec un de mes amis voir les trois cents jolies femmes de la *Lanterne magique*: après le spectacle, nous sommes allés souper avec deux de ces dames à la taverne de Hill ; nous avons bu beaucoup de pale ale, boisson à laquelle je ne suis pas habitué. Nous sommes sortis, j'ai quitté un instant ma société et ne l'ai pas retrouvée, lorsqu'en entrant rue du Port-Mahon, j'ai aperçu mademoiselle, que j'ai prise pour une des personnes qui avaient soupé avec nous... »

Les trois cents jolies femmes de la *Lanterne magique*, le *pale-ale*, et clerc d'avoué !

Tout cela était très-atténuant

Allons, chasseur, vite en campagne,
[illegible]
[illegible]

Remplis ta poudrière et ton sac à plomb, mets ton fusil en bandoulière... et pars. Non, pas encore; avant de partir, lis dans la *Gazette des Tribunaux* du mercredi 14 février quatre arrêts de la chambre des appels de police correctionnelle de Paris. Je te recommande particulièrement celui qui a été rendu le 26 janvier dernier. Tu y verras que la Cour assimile le fait d'être « en attitude de chasse » au fait de chasse lui-même ; et que partant, s'il te prenait fantaisie de te mettre à l'affût dans le champ du voisin pour tirer sur ton propre champ, tu t'exposerais à voir le garde champêtre du voisin te dresser légalement un procès-verbal constatant que tu as chassé sur le terrain d'autrui.

Nul n'est censé ignorer la loi; il est donc prudent de lire les arrêts.

Et maintenant, pour tout de bon cette fois, siffle ton chien, et pars. Bonne ch... Grands dieux! qu'allais-je dire?

Que saint Hubert te soit impitoyable! Voilà mon souhait. Adieu ! chasseur.

Hier un volume nouveau pour moi m'est tombé sous la main.

Ce volume a pour titre *les Mystères de la Procédure*, physiologie du Palais de justice et du Tribunal de commerce, par G. Pelin.

J'ai lu dans l'introduction les deux lignes suivantes :

« Nos connaissances pratiques nous mettent à même de « faire et d'oser, dans l'intérêt de la morale, ce que personne n'a fait. »

Et plus loin :

« ... Nous n'incriminons ni les hommes ni les professions « qui les distinguent. »

A la bonne heure, voici un bon livre, me dis-je : un homme instruit et un homme modéré; que de choses utiles et vraies il pourra écrire!

Or, au chapitre deuxième, intitulé *l'Avocat*, je lis ceci :

« L'avocat fait son métier et gagne sa vie de la même « façon que l'épicier du coin, avec cette différence qu'il « surfait sa marchandise autant qu'il lui plaît, et qu'il peut « impunément tromper sur les *quantités*, la *qualité* et la « *mesure*. »

Très-bien. Voilà pour la modération du langage.

Dans le même chapitre M. Pelin raconte qu'un avocat fort éclairé lui disait, à l'occasion des affaires sommaires, que c'était chose convenue entre lui et quelques-uns de ses confrères, d'engager les clients à jouer à pile ou face le sort de ces affaires-là, « cela, bien entendu, sans préjudice des honoraires de la défense. »

Je n'aurai pas l'indiscrétion de demander à M. Pelin de me nommer son avocat « fort éclairé; » mais s'il voulait bien citer quelques-uns de ces bons plaideurs disposés à rémunérer l'avocat qui leur a conseillé de jouer leur procès à pile ou face, je lui en serais bien reconnaissant.

« L'avocat est très-cher, très-cher, » dit plus loin M. Pelin.

Il ne dit pas que l'avocat à Paris n'a pas le droit de se faire payer — peut-être ne le sait-il pas; mais tant de plaideurs le savent que son ignorance sur ce point ne préjudiciera pas au public.

Enfin, M. Pelin voulant prouver que l'avocat peut tromper sur la qualité, écrit : « Vous avez payé d'avance, et vous avez payé cher, car on devait faire un mémoire, une enquête, tel ou tel acte confié aux soins de votre conseil. Après avoir reçu les honoraires, le conseil arrive souvent à penser que la chose est un luxe inutile, on s'en dispensera. »

Un avocat faisant une *enquête*, un avocat faisant des actes, c'est par trop comique, monsieur Pelin; il est bon de faire rire les gens, mais l'excès en tout est un défaut. De grâce, arrêtez-vous

Mais non, le cruel, il continue. Grand bien lui fasse! moi je m'arrête.

Et voilà pour les connaissances pratiques de M. Pelin.

Les autres chapitres du livre sont peut-être très-modérés et très-exacts. Je ne les ai pas lus.

MAÎTRE GUÉRIN.

L'ILE DE VANCOUVER

Les longs démêlés dont l'île de Vancouver a été, dont elle est encore aujourd'hui l'objet, ajoutent à l'intérêt qui s'attache naturellement aux pays nouveaux, aux civilisations naissantes.

Ce n'est guère que vers le commencement de ce siècle que l'île de Vancouver prit quelque importance, grâce aux premiers débats des gouvernements anglais et américain qui réclamaient, chacun au profit de leurs colons, cette partie à peine explorée de la Colombie. Ces deux pays se disputaient la priorité d'une découverte dont l'Espagne eût bien pu aussi réclamer sa part. Depuis longues années, en effet, elle était la souveraine dominatrice des côtes de l'Amérique du Nord que baigne l'océan Pacifique; l'île lui avait même, en un temps, plus ou moins appartenu, et, à l'époque de sa suprématie maritime, elle avait toujours vu d'un mauvais œil les explorations dirigées de ce côté par les navigateurs des autres nations.

En réalité, les explorations du siècle dernier n'avaient d'autre but que de découvrir le passage supposé qui devait faire communiquer l'Atlantique avec le Pacifique. Telle fut encore la raison de celle que dirigea, en 1794, pour le compte de son gouvernement, George Vancouver, un des lieutenants de Cook. Si ses recherches n'eurent pas le résultat qu'on en attendait, elles aboutirent du moins à constater que le coin de terre qui porte aujourd'hui son nom était une île, ce qu'on ne soupçonnait pas encore.

L'île était restée pourtant abandonnée aux Indiens naturels ainsi qu'à quelques missionnaires et aux rares aventuriers que leur humeur entreprenante poussait à escalader les Montagnes-Rocheuses pour y aller tenter le commerce productif des pelleteries, lorsqu'en 1810 une compagnie améri-

caine s'organisa à New-York, dans le but d'exploiter la côte du Pacifique. Ce fut pour l'Angleterre le signal des premières contestations de territoire. On convint alors que, pour les terres situées à l'est des montagnes Rocheuses, le 49e degré de latitude serait adopté comme ligne frontière entre la Nouvelle-Bretagne et les États-Unis; mais la limite des pays situés dans l'Ouest, au delà des fameuses montagnes, demeura encore indéterminée. Pour en finir cependant momentanément, on déclara que, pendant vingt-cinq ans encore, ces contrées seraient mixtes, et leurs ports libres ouverts aux vaisseaux de l'une et de l'autre nation.

Au bout de vingt-cinq ans les débats devaient naturellement recommencer; c'est ce qui ne manqua pas d'arriver, l'Amérique prétendant faire main basse sur la Nouvelle-Colombie. Il fut enfin décidé, après de longues et vives contestations, que le territoire occidental serait partagé comme l'avait été le territoire oriental, en suivant le 49e degré de latitude. Pourtant l'exécution d'une décision en apparence aussi simple n'a pas encore eu lieu; si bien que l'île de Vancouver, située précisément en travers de la limite imaginaire, ne sait encore au juste si elle est anglaise ou américaine.

Ce qui n'a pas peu contribué à susciter les complications, en excitant les intérêts, c'est qu'il a été tout à coup découvert que ce qu'on croyait seulement un pays heureusement situé était un véritable Eldorado, et que le sol n'était pas seulement riche à sa surface, mais cachait des mines d'or dans son sein. Dès 1850 on rencontrait déjà le précieux métal dans certaines parties de l'île de Vancouver; mais c'est en 1856 qu'on commença surtout d'en signaler de vastes dépôts dans le cours des rivières Fraser et Thompson. La nouvelle de cette découverte amena de San-Francisco dans l'île toute une armée d'ardents travailleurs. Sept navires à voiles et deux bâtiments à vapeur chargés de tout le monde qu'ils pouvaient contenir, et au delà, abordèrent un beau matin à Victoria, la capitale de l'île; et lorsqu'on sut en Angleterre qu'un chercheur d'or s'était fait dans une matinée 170 livres (4,250 francs), qu'un mineur avait pu extraire d'un rocher une pépite valant 200 livres (5,000 francs), et que trois hommes en une journée avaient recolté la somme ronde de 1,000 livres (25,000 francs), ce fut une ardeur sans pareille de traverser l'Atlantique pour aller prendre sa part de ce riche butin.

Depuis cette précieuse découverte, la Colombie se couvre chaque jour d'établissements nouveaux. Le mouvement imprimé par l'émigration ne se borne pas à la seule recherche de l'or, mais donne en même temps carrière à toutes les entreprises du commerce et de l'industrie. On voit que, pour demeurer indivise, l'île de Vancouver ne s'en porte pas plus mal. Puisse-t-elle ne rien perdre un jour en *gagnant* une nationalité !

L. DE MORANCEZ

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les symphonies de parfums. — Un piano odorant. — Classification des odeurs végétales d'après Linné, de Saussure et Foucroy. — Description du piano à parfums. — Une gamme d'odeurs. — Un accord ou bouquet. — Le père Kirscher et son clavecin à couleurs. — Fleurs qui sentent alternativement bon et mauvais. — Dangers des parfums végétaux.

Je ne sais point de ville au monde où plus qu'à Paris surgissent à chaque instant des inventions étranges et inattendues, qui rendent tout à coup réelles les utopies les plus impossibles à réaliser; le conte fantastique de la veille y devient le lendemain une banalité.

Quoi de plus insensé, par exemple, que les repas et les concerts de parfums, que ce cerveau brûlé de Cyrano de Bergerac prétend avoir vus dans la lune ! Eh bien, un esprit sérieux de notre époque, un savant qui ne se pique pourtant point de bizarrerie, vient de les rendre pratiques et m'a tantôt régalé d'une symphonie d'odeurs.

Son appareil ressemble à un orgue de salon, en dessous duquel un fort mouvement d'horlogerie fait mouvoir un grand soufflet. Au-dessus de l'instrument se dressent vingt-deux tubes étroits, terminés en becs semblables à des becs de gaz et correspondant à autant de touches établies par devant, comme les touches d'un piano.

« Placez-vous en face de moi, me dit l'inventeur en s'asseyant devant cette machine et en se disposant à placer ses doigts sur les touches, et apprêtez-vous non pas à ouïr des mélodies, mais à les respirer. Toutefois, avant que je commence à vous enivrer de mes accords, — et enivrer est le mot propre, — permettez-moi de vous donner quelques explications.

« Linné a classé les odeurs végétales en sept catégories.

« La première se compose des odeurs *fragrantes*, émanant entre autres du lis, du safran, de la tubéreuse et des fleurs du tilleul.

« Dans la seconde se rangent les odeurs *aromatiques*, c'est-à-dire l'œillet et les feuilles de laurier.

« A la troisième, appelée *ambrosiaque*, appartiennent la mousse musquée et la spirale odorante.

« La quatrième, dite *alliacée*, contient l'ail, l'*assa fœtida*, l'*alliaire* et la *petiveria*.

« La cinquième, ou l'*hircine*, se constitue par la *valériane*, l'*orchis hircina* et le *chenopidium vulvaria*.

« La sixième, ou la *vénéneuse*, a pour types le chanvre, l'œillet d'Inde, le sureau-yèble.

« Enfin la septième, ou la *nauséeuse*, consiste dans la *stapelia*, la courge et le concombre.

« De Saussure a complété la classification de Linné, et y a ajouté cinq nouvelles subdivisions.

« Les odeurs *piquantes*, dont la moutarde est le type.

« Les odeurs *muriatiques*, exhalées par les algues fraîches.

« Les odeurs *balsamiques*, provenant du benjoin et de ses consorts.

« Les odeurs *hydro-sulfureuses*, qui émanent du chou, surtout quand il commence à se faner.

« Et enfin les odeurs *camphrées*, dues à l'artémise.

« Fourcroy à son tour a divisé les aromes végétaux en cinq classes.

« Les odeurs *extractives*, qu'on obtient par la distillation des plantes inodores au bain-marie, et sans addition d'eau.

« Les odeurs *huileuses* insolubles à l'eau, mais dont l'huile peut se charger; telle est l'odeur des fleurs de jasmin, de jonquille.

« Les odeurs *huileuses*, solubles dans l'eau froide et surtout dans l'eau chaude, et plus encore dans l'alcool, comme les eaux aromatiques des labiées et de romarin.

« Les odeurs *aromatiques et acides*, qui rougissent les couleurs bleues végétales, telles que les eaux de canelle et de benjoin.

« Enfin, les *principes hydro-sulfureux*, précipitant en brun ou en noir les dissolutions métalliques, tels que ceux tirés du chou et de plusieurs autres crucifères.

« Après avoir étudié sérieusement ces classifications, j'ai, par la distillation, obtenu des diverses catégories de fleurs indiquées par Linné, de Saussure et Fourcroy, des essences dont j'ai rempli chacun des vingt-deux tubes qui surmontent mon instrument. Ces tubes s'ouvrent largement et se referment instantanément et hermétiquement chaque fois que je presse des doigts une des touches qui correspondent avec eux. Grâce au souffle énergique du soufflet que voici, un violent courant d'air traverse ces tubes et en fait sortir une émanation brusque, mais calculée avec une extrême précision, des parfums qu'ils contiennent.

« Tenez, voici une gamme de parfums ! »

En parlant ainsi il promena lentement ses doigts sur les touches, en laissant après chaque mouvement un intervalle de temps appréciable. Une succession d'odeurs, douces, vives, énergiques et violentes procédant, suivant l'expression de Boileau du « plaisant au sévère, » arriva à mes sens olfactifs, distinctement et sans la moindre confusion.

« Maintenant, continua l'inventeur, je vais faire un accord ou plutôt un bouquet. »

Et plaçant ses doigts sur les touches, il m'enivra de senteurs diverses qui, combinées entre elles, me donnèrent en effet la sensation que j'eusse éprouvée en respirant les émanations d'un assemblage de fleurs d'espèces différentes.

« Passons maintenant à une sonate et ensuite à un grand concerto, me dit mon savant, à la physionomie duquel ma surprise donnait une véritable expression de triomphe. Si vous voulez bien savourer tout le charme des morceaux que je vais exécuter, tenez vos yeux fermés, ne vous laissez pas distraire, par les objets extérieurs, des sensations que vous allez éprouver, et je tiens pour certain que le plus célèbre de nos pianistes ne saurait, à l'aide des sons qu'il produit, porter à un plus haut point le charme dont vous allez subir le prestige. »

Je suivis son conseil. Je fermai les yeux, et j'avoue que pendant les dix minutes que dura ce que mon ami appelait une *sonate*, j'éprouvai un véritable enivrement au milieu des étranges odeurs que je respirai successivement; tantôt elles me berçaient doucement par leurs caresses suaves, tantôt elles me réveillaient en sursaut par des sensations violentes.

— Eh bien ! me demanda le singulier exécuteur, que dites-vous de mon piano à parfums ?

— Je dis, repliquai-je, qu'il m'a donné un violent mal de tête, et que je vais me hâter d'ouvrir votre fenêtre pour tâcher de le dissiper.

— Bah ! l'habitude vous manque, voilà tout ! La musique instrumentale ne produit-elle pas de pareilles céphalalgies ? Ne vous sentez-vous pas également la tête lourde et les idées confuses au sortir des après-midi les plus merveilleux des concerts du Conservatoire ? Croyez-m'en : avant dix ans, Paris aura ses concerts de parfums comme il a ses concerts d'instruments. Au lieu d'un petit appareil comme celui-ci et qui n'est encore qu'un jouet, j'aurai de vastes machines, des émanateurs puissants qui pourront agir sur les masses des spectateurs. De grands artistes se créeront; ils composeront des morceaux d'une valeur et d'un effet entraînants, et la musique n'aura qu'à se tenir ferme, car elle pourrait bien se trouver désormais face à face avec une véritable rivale.

Je quittai le savant sans lui répondre et en me disant à moi-même que le père Kirscher, lui aussi, avait rêvé de supplanter la musique au moyen d'un *clavecin à couleurs*, qui produisait, au lieu de combinaisons de sons, des combinaisons de teintes, et qui, après avoir quelque temps excité la curiosité publique, finit par tomber dans le plus profond oubli.

Quoi qu'il en soit, on ne sait pas encore le premier mot de la nature des odeurs. On professe qu'elles sont « dues à des particules dégagées de la substance même des corps odorants; » mais cette définition ressemble singulièrement à la définition des médecins du *Malade imaginaire* :

[illegible]
[illegible]
A quoi respondeo:
[illegible]
[illegible]
Cujus est natura
[illegible]

Jusqu'ici ni la chimie ni le microscope n'ont pu constater la moindre trace des molécules odorantes, agents assez énergiques cependant pour agir parfois avec tant de violence sur le cerveau, qu'ils y déterminent de violentes douleurs; toutes sont tellement subtiles et impondérables, qu'un morceau de musc qui a imprégné à jamais de son odeur puissante et malsaine un cabinet où il se trouve renfermé, ne subit pas, après trente ans, comme l'a constaté Boerhave, une diminution de poids appréciable, même à l'aide des balances les plus sensibles !

Ce qu'on a constaté encore sans se l'expliquer, c'est que si certaines fleurs, comme celles de l'oranger, produisent une odeur constante, en revanche certaines autres, comme un petit nombre d'orchidées, ne donnent leurs parfums que par intermittences. Ainsi, d'après les observations de M. Rivière, directeur des jardins du Luxembourg, il s'exhale des *rodriguesia*, de six heures du matin à onze heures du soir, une suave senteur qui cesse pendant les sept heures suivantes. De leur côté, les *épidendrons* deviennent inodores de minuit à cinq heures du matin.

Il y a encore des orchidées qui, tour à tour, sentent bon et sentent mauvais, suivant les heures du jour, et passent des puanteurs du bouc et de la punaise aux délicieux parfums de la vanille; enfin, la *cacalie septentrionale* ne donne d'odeur que sous l'action des rayons solaires. Cette plante à feuilles velues et dont l'Europe possède quatre à cinq espèces, affectionne les montagnes et les rochers et exhale en plein soleil une odeur vive qui tient de la vanille et du jasmin, et qui monte énergiquement aux narines. Si un nuage passe et voile l'astre, aussitôt la fleur blanche devient complétement inodore, et ne redevient odorante qu'avec le retour de la présence de l'astre. On obtient le même phénomène à l'aide d'un écran qui tour à tour intercepte les rayons solaires, et les laisse arriver à elles.

D'autres végétaux, après avoir d'abord senti bon, finissent par sentir horriblement mauvais, comme la *stapelia*, la *raflesia* et l'*arum dracunculus*, qui dégagent des exhalaisons de viande en décomposition.

En certaines circonstances, l'action des parfums végétaux devient si violente qu'elle altère profondément la santé des imprudents qui en abusent et que parfois même elle peut causer leur mort.

La jonquille et la tubéreuse possèdent, plus que toutes les autres, cette propriété funeste. De Candolle cite plusieurs exemples de femmes tombées dans un évanouissement des plus inquiétants pour avoir porté de ces tubéreuses à leur corsage.

L'année dernière, à Paris, un pauvre petit enfant fut trouvé asphyxié dans son berceau, parce que sa mère avait laissé près de lui un gros bouquet de fleurs de muguets. Que de femmes souffrent de maux de tête, d'engourdissements, de palpitations, de syncopes et de convulsions sans se douter qu'elles doivent ces souffrances aux fleurs dont elles s'entourent.

La célèbre tragédienne Mlle Duchesnois aimait passionnément les fleurs, et comme on connaissait ce goût de l'excellente femme, chaque année, le jour de sa fête, on remplissait littéralement de fleurs son petit hôtel situé au fond d'un square de la rue Saint-Lazare, entre les hôtels de Talma, de Mlle Mars, et de quelques autres artistes célèbres du Théâtre-Français.

Quand la grande actrice eut pris sa retraite, personne de ses amis, chose rare, ne songea à oublier la fête de celle qui s'était montrée toujours une amie dévouée, et quand même. Aussi, le 15 mars 1833, son salon se trouva-t-il plus que jamais rempli d'amis et de fleurs.

La nuit suivante, la sonnette de la maison que j'occupais alors dans les quartiers solitaires et presque inhabités de ce qu'on appelait la *Nouvelle Athènes*, s'agita brusquement cinq ou six fois de façon à se briser. En même temps une voix désolée me criait : « Venez ! au nom du ciel, madame se meurt ! »

C'était Fanchette, la femme de chambre dévouée de Mlle Duchesnois, qui jetait ces cris de détresse.

Je descendis à la hâte et je courus chez ma vieille amie que je trouvai évanouie sur son lit dans sa chambre à coucher. Un coup d'œil me suffit pour comprendre quelle était la cause de cet évanouissement, contre lequel les soins de Fanchette étaient restés impuissants : la chambre à coucher se trouvait remplie de tous les bouquets qu'on avait apportés la veille pour fêter sainte Joséphine.

J'ouvris les fenêtres à deux battants, je jetai les bouquets dans la rue, et quand arriva le docteur Lisfranc, un autre fidèle ami qu'on était allé chercher à son hôtel, il ne restait plus à la malade assise sur son lit d'autres souffrances qu'un mal de tête qui se dissipa le lendemain.

« Mon jeune ami, me dit Lisfranc en sortant, si tu étais venu un quart d'heure plus tard, c'en était fait de cette pauvre Duchesnois. Tu as bien fait sans doute de l'arracher à l'asphyxie; mais n'aurait-il pas mieux valu pour elle mourir, sans s'en apercevoir, au milieu des fleurs, que de succomber à la lente et implacable maladie qui l'enlèvera avant deux ans ! »

En effet, le 8 janvier 1835 Mlle Duchesnois succombait à un cancer.

S. HENRY BERTHOUD.

CHASSEURS DE CHAMOIS DANS LES MONTS KARPATHES; dessin de M. Appelrath.

LA CHASSE AUX CHAMOIS DANS LES KARPATHES

Le chamois n'est pas, comme on pourrait le croire, un animal essentiellement propre aux Alpes et aux Pyrénées; on le rencontre encore en Autriche, et les montagnards des Karpathes ne montrent pas moins d'ardeur à le poursuivre que ceux de la frontière espagnole ou des glaciers suisses.

Le chasseur de chamois est un exemple frappant de ce que peut l'habileté jointe au courage et à la persévérance. Avec son petit fusil grossier, portant un havre-sac très-modestement garni, il va, comme inconscient du danger, poursuivre à travers les roches, souvent pendant plusieurs jours, un animal dont l'agilité se rit d'obstacles insurmontables pour l'homme.

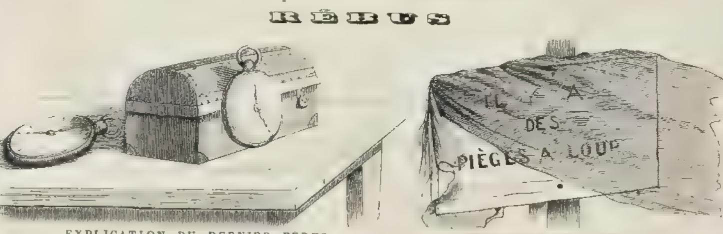
C'est ordinairement pendant la nuit que le montagnard part pour son expédition, afin de se trouver au point du jour sur les pâturages les plus élevés, où l'animal a coutume de brouter avant l'arrivée des troupeaux domestiques. Le chasseur reconnaît les lieux à l'aide d'un télescope. S'il ne découvre point de chamois, il monte encore plus haut; mais s'il en aperçoit, il cherche à arriver jusqu'à eux soit en tournant quelque ravin, soit en escaladant quelque rocher.

Le grand art du chasseur est, avant tout, de ne pas se montrer, car, à sa vue, le chamois fuit à toute vitesse vers les sommets inaccessibles. C'est alors au chasseur de s'élancer, de grimper et de bondir de roche en roche avec toute l'agilité des chamois eux-mêmes. Aucun obstacle ne l'arrête; mais la nuit le surprend souvent dans l'ardeur de sa poursuite. Force lui est donc de camper dans les roches nues, exposé à toutes les intempéries de l'air. Après avoir mangé un morceau de pain dur et pris quelques heures de repos, il attend impatiemment le jour pour reprendre sa course interrompue, bien heureux si, après une nouvelle journée de fatigues, il approche le chamois assez pour ne pas le manquer. Le chasseur est à peu près sûr de son coup lorsqu'il peut distinguer les cornes de l'animal. Il appuie alors le canon de sa carabine contre un rocher, et fait feu.

Quand le chamois tombe, le chasseur court vers sa proie, dont il s'assure en lui coupant le jarret; puis il examine de quel côté il pourra regagner son village. Si la route est très-difficile, il se contente d'emporter la peau du chamois; mais si le chemin est suffisamment praticable pour un homme chargé d'un fardeau, il jette l'animal sur son épaule, et, en dépit de la distance, le rapporte chez lui, où il tient pour quelque temps la place d'honneur au modeste repas de famille.

FRANCIS RICHARD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS : Avant 89, les petits abbés entraient souvent précepteurs dans les grandes familles.

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

ÉMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste



PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	» — 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et À L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 515.
Mercredi 28 Février 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Des [illegible] gras. — Supériorité [illegible] de la musique de chambre. — Prospérité [illegible] de Beethoven. — [illegible] voyage avec [illegible] Allemands. — [illegible] et [illegible]-Bains. — [illegible] sur Paris. — [illegible] — Conversation sur Gœthe et Schiller. — Le gar[illegible] patron. L'*Africaine* à Berlin. — Mme Lucca et M. Wachtel. — Baronne à la ville et bourgeoise au théâtre. — Le postillon de Hambourg. Ce qu'on a fait en Allemagne de la ritournelle à l'unisson. — Des vicomtes, des barons à un sous le tas! — Le ballet du Théâtre-Royal. — Voyage circulaire. — La civilisation parisienne à Berlin. — L'obélisque de Louqsor à deux cents lieues de distance. — Une soirée dans le monde. — On cause un peu de Gœthe et de Schiller. — Un [illegible] aux [illegible]tures. — *Don Carlos* dans l'antichambre.

Il est bon de s'absenter de Paris surtout à l'approche du carnaval; car, quelque vaniteux que soit un écrivain, il ne saurait lui venir l'idée de lutter d'intérêt avec le bœuf gras; j'ai beau chercher autour de moi, parmi mes amis et connaissances de la presse, il n'en est pas un, que je sache, qui pèse douze cents kilos et qui mériterait par conséquent d'attirer sur ses œuvres l'attention de messieurs les bouchers de la capitale.

Cependant, d'un autre côté, nous avons cette faible supériorité sur les bœufs gras que nous ne sommes pas forcés de faire notre testament dans la soirée du mardi gras, qui est généralement le dernier jour des condamnés de l'abattoir. Je me suis toujours félicité de cet avantage que la situation d'homme indépendant offre sur les bêtes à cornes, car il me serait excessivement pénible de déranger un notaire quand il est en train d'exécuter un cavalier seul au dernier bal de l'Opéra, et puis, quand on a le choix entre l'abattoir et les concerts de carême, on doit encore s'estimer heureux de pouvoir s'amuser de temps en temps à la salle Hertz, ou d'entendre pendant six semaines de la musique de chambre dans les principaux salons de Paris.

Car enfin, vous n'ignorez pas que chacun a son tour a



LA TOUR DE JEANNE DARC, À ROUEN, dessin de M. Delannoy. — Voir page 131.

Paris; lorsque les bouchers ont, pendant trois jours consécutifs, exécuté dans les rues de Paris leurs symphonies, on ne peut moins classiques, quand les mousquetaires sont rentrés au magasin et que la mythologie, qu'on trouve dans les cortéges de tous les vainqueurs, se chauffe le nez au coin du feu, alors on permet à Beethoven, Mozart et Haydn de se faire entendre à leur tour dans les quatre coins de Paris et d'émerveiller un public enthousiaste, qui — soit dit entre nous — préfère de beaucoup les chansons classiques de cet autre conservatoire du faubourg Poissonnière où la musique fraternise avec la limonade.

Il me coûte fort peu d'avouer que j'adore la musique de chambre et que je mets les quatuors de Beethoven de beaucoup au-dessus des tremolos que M. Artus compose pour les drames de l'Ambigu-Comique; aussi je ne dis rien de la musique classique pendant les quinze premiers jours du carême, et j'accepte bravement la situation; trois ou quatre fois par semaine je m'installe le soir chez de braves gens, et j'attends avec la résignation d'un invité. Vers dix heures, je vois arriver quatre hommes sans caporal qui s'installent devant deux pupitres. Le violoniste donne le signal et, sauf quelques grandes maisons où l'on rencontre des artistes d'élite, on entend *racler* un quatuor ou un trio des grands maîtres, car à Paris la musique de chambre a sa saison comme tout autre produit de l'industrie française, et les personnes qui assistent cinquante fois de suite à une opérette d'Offenbach se croiraient déshonorées si elles ne reservaient pas trois ou quatre semaines aux grands compositeurs allemands qui n'ont jamais été joués au théâtre des Variétés. Tout va donc bien pendant quinze jours, mais, à mesure que la mi-carême approche, je ressens les premiers symptômes d'une indigestion de musique de chambre, et — que Mozart me pardonne! — le jour où mesdames les blanchisseuses se promènent sur les boulevards, je benis la Providence qui nous rend pour quelques heures les sons enchanteurs du cor de chasse, comme je salue avec enthousiasme le simple bœuf aux choux quand, pendant un mois, on m'a bourre de perdreaux aux truffes; il faut de la musique classique, mais il n'en faut pas trop, et du train dont nous allons il faut s'attendre a voir un de ces soirs les frères Müller paraître dans la cage de Batty et exécuter un quatuor de Beethoven devant les lions du Cirque qui ne seraient peut-être pas fâchés d'entendre un peu de musique classique.

~~~ A mesure que les salons de Paris prenaient une teinte germanique, mon desir augmentait de savoir ce qui se passait pendant ce temps-là en Allemagne, et je partis pour Berlin, capitale de la Prusse, qui compte 500,000 habitants dont 400,000 musiciens; j'eus, depuis Cologne, deux compagnons de voyage qui me parlaient avec enthousiasme de la grande cite que je devais voir. Leurs noms seuls sont des merveilles et quand on les a trouvés on ne regrette plus le voyage.

L'un s'appelait Blumenthal, ce qui signifie vallée des fleurs, l'autre portait un nom non moins poetique, Rosenthal dont la traduction littérale est vallée des roses.

Vallée-des-Fleurs voyageait pour un fabricant d'eau de Cologne, Vallée des Roses representait une fabrique d'articles de Paris, qui est située dans les environs de Mayence.

— Monsieur, me dit Vallee-des-Fleurs, comme vous êtes heureux d'habiter Paris!

— Je ne m'en plains point.

— Paris, soupirait Vallée-des-Roses, c'est-à-dire la grande ville! le plaisir! la joie! les actrices!

Le grand mot été lâché! Pour l'etranger Paris est un depot d'actrices, et dans sa pensée la grande ville lui apparaît comme un décor d'opéra dans lequel on aperçoit cent mille danseuses.

Au moment où nous entrions dans le royaume de Hanovre, Vallée-des-Fleurs me dit:

— Serait-il indiscret de vous demander, monsieur, pour quelle maison vous voyagez?

— Je voyage pour l'*Univers Illustré*.

— C'est sans doute une grande maison.

— Très-importante.

— Vous fabriquez des articles de Paris? hasardait Vallee-des-Roses.

— Oui, monsieur, des articles de Paris... chroniques... nouvelles... faits divers.

— Comment, monsieur, vous êtes journaliste? s'écria Vallee-des-Fleurs.

Et il ajouta:

— Docteur, vous êtes journaliste?

Car en Allemagne tout écrivain doit être docteur de quelque chose.

— Que pensez-vous de Gœthe? me demanda Vallée-des-Roses à brûle pourpoint.

— Le plus grand bien.

— Et de Schiller? dit à son tour Vallee-des-Fleurs.

— C'est un grand homme.

Nous étions lancés à grande vitesse sur un terrain nouveau. En Allemagne, du moment qu'on parle de Gœthe ou de Schiller, la conversation ne chôme plus; Gœthe par-ci, Schiller par-là!

Cela paraît ridicule au premier abord, et cependant n'est-il pas doux de voir une nation tenir en si haute estime ses grands écrivains? Pour un oui ou pour un non, un Allemand vous recite des vers de Gœthe ou une scène de Schiller.

— Ce rosbif est excellent, dis-je a Vallee-des-Roses au buffet de Hanovre.

— Parfait, répondit le commis voyageur, on peut lui appliquer ces vers de Gœthe...

Et il déclama tout un poëme.

— Et ce fromage de Hollande est exquis.

— N'est-ce pas? fit Vallee-des-Fleurs. Il me rappelle l'histoire des Pays-Bas de Schiller. Connaissez-vous cet ouvrage, docteur?

— Assurément, monsieur.

— Voulez-vous me permettre de vous offrir un cigare? fit Vallee-des-Roses.

— Vous êtes trop bon, monsieur.

— Ah! docteur, quelle bonne chose que le tabac!... Ainsi que le dit Schiller dans *les Brigands*...

— Vous avez beau dire! s'écria Vallée-des-Fleurs, mais moi, je mets Gœthe au-dessus de Schiller.

— Oui, fit Vallee des-Roses, le côté philosophique est plus prononcé dans Gœthe; qu'en dites-vous, docteur?

Nous fîmes quarante autres lieues en causant des deux grands ecrivains.

Dans les environs de Magdebourg, Vallée-des-Roses me dit:

— Vous allez voir Magdebourg, la fameuse forteresse qui joua un si grand rôle dans la guerre de Trente-Ans...

— Dont Schiller s'est fait l'historien, ajouta Vallée-des-Fleurs.

Il nous restait trente lieues à faire avant d'arriver a Berlin... nous causâmes encore de Schiller et de Gœthe.

— Docteur, nous arrivons, s'écria Vallee-des-Roses, vers neuf heures du soir, si vous voulez me faire l'honneur de venir me voir à Berlin, vous me trouverez à l'hôtel Gœthe.

— Et moi je descends à l'hôtel Schiller, où je serai tres-heureux de vous recevoir, docteur; je vous montrerai Berlin, cela ne vaut pas Paris...

— Si, monsieur.

— Docteur, vous flattez mon patriotisme: je vous dis que cela ne vaut pas Paris! Il n'y a qu'un Paris au monde; c'est ce que je disais hier à ma femme, qui est un peu souffrante en ce moment. — Ma chère amie, lui ai-je dit, si Dieu rappelait à lui l'un de nous deux, *moi* j'irais habiter Paris.

Au débarcadère nous nous quittâmes.

— N'oubliez pas l'hôtel Gœthe, dit Vallée des-Roses.

— Souvenez-vous de l'hôtel Schiller, fit Vallee-des-Fleurs.

Et, comme ils montaient en fiacre, j'entendis Vallee-des-Fleurs dire à Vallee-des-Roses.

— Et moi je vous dis que Gœthe ne vaut pas Schiller...

Un quart-d'heure apres, j'étais à l'hôtel où je soupais.

— N'avez-vous pas quelque journal? dis-je au garçon.

— Si, monsieur

Un instant après il revint.

— Les journaux sont en lecture, me dit-il, mais si monsieur désire le premier volume de Schiller...

— A moins que monsieur ne préfere Gœthe! fit le patron.

— Gœthe ne vaut pas Schiller, s'écria le garçon.

La discussion du wagon allait recommencer... je me sauvai.

~~~ Dans ma chambre, j'aperçus des deux côtés de la glace, les bustes en plâtre de Schiller et de Gœthe; de ma fenêtre, je voyais le piédestal du monument qu'on érige à Schiller, et quatre gravures sur les murs représentaient deux scenes de *Faust* et deux scènes de *Don Carlos: l'Entr'acte* du pays annonçait *Jeanne Darc*, de Schiller, sur quatre theâtres dans la même soirée. Il y a des moments dans la vie où l'on préfere un vaudeville de Clairville.

A part les deux ecrivains nationaux qui jouissent à Paris d'une popularité beaucoup moins grande, Berlin n'offrait aucune particularité. C'est tout comme chez nous, les femmes portent de faux cheveux, les hommes parlent des courses et du club, et quatre fois par semaine on joue, au théâtre subventionné, l'*Africaine*, de Meyerbeer. Qu'il me soit permis ici d'appeler l'attention de qui de droit sur deux artistes hors ligne que Paris envie à la capitale prussienne, et que l'on devrait nous prêter comme les fusiliers prussiens.

La prima donna, Mme Lucca, est une artiste hors ligne; chaque été les journaux anglais nous apportent les nouvelles des gigantesques succès que cette célèbre cantatrice remporte à Londres; nous la verrons à Paris, je pense, quand elle sera vieille et laide, car, à peu d'exceptions près, les artistes étrangers ne viennent chez nous que lorsqu'on ne veut plus d'eux dans leur pays.

Mme Lucca peut avoir vingt ans aujourd'hui, et c'est la plus adorable femme qu'on puisse voir; on n'est pas plus comédienne, on ne chante pas avec plus de goût... C'est une merveille; sa voix se prête facilement à tous les genres; un soir elle chante Zerline de *Fra Diavolo*, et le lendemain elle dit Selika de l'*Africaine*, le tout avec la même perfection. C'était presque une enfant quand je la vis pour la première fois, il y a de cela deux ans, elle s'appelait alors Mlle Lucca et l'on se racontait ses espiégleries dans la capitale; aujourd'hui qu'elle est mariée elle s'appelle Mme Lucca, car son mari, un vrai baron prussien, ne lui prête son nom qu'à la ville.

Dans l'*Africaine*, c'est l'autre oiseau rare qui lui donne la réplique. Vasco de Gama est un ténor comme je n'en ai jamais entendu de ma vie, qui jongle avec les *ut dièze* et dont la voix est aussi fraîche à la fin du quatrième acte qu'à la première scène. Son histoire est à peu près celle du *Postillon de Longjumeau* qu'il chante d'ailleurs à ravir. M. Wachtel était simple cocher de fiacre à Hambourg; un soir qu'il conduisait une jolie femme de la ville, il fredonnait un air du pays du haut de son siege, la jolie femme qui desire garder l'incognito fit donner des leçons au postillon de Hambourg, et c'est à cette heure, sans contredit, le roi des ténors; il faut avoir entendu ce merle blanc pour savoir de quoi est capable un ténor non enroue. Avec M. Wachtel et Mme Lucca le duo du quatrième acte de l'*Africaine* devient la merveille des merveilles; si ces deux superbes artistes venaient faire un tour à Paris, on se battrait à la porte de l'Opéra pendant deux ou trois mois; à eux deux ils n'ont pas seulement deux millions dans leurs gosiers, mais encore deux autres millions pour le directeur parisien qui serait assez malin pour les attirer sur son théâtre. Le reste de l'interprétation de l'*Africaine* est de beaucoup inferieur à celle de Paris; l'orchestre du roi n'est pas à la hauteur de l'orchestre de Paris. Quant à la fameuse ritournelle à l'unisson, savez-vous ce qu'on a fait de ce chef-d'œuvre dans la ville natale de Meyerbeer? une simple valse qu'on exécute dans les bals publics. À Paris nous ne respectons guère les chefs-d'œuvre plus de cinq ou six représentations; passé ce délai ils tombent dans le domaine public et l'on en fait des salades musicales pour le Casino-Cadet; mais je constate avec plaisir qu'on n'a point encore fait chez nous de valse brillante sur la fameuse ritournelle: il était réservé aux musiciens prussiens de faire danser les petites dames de leur pays, qui sont de fortes dames surtout, sur la plus brillante inspiration du maître allemand.

Ah! que Meyerbeer a bien fait de mourir!

~~~ Berlin, comme toutes les capitales, compte parmi ses habitants un grand nombre d'employés de l'État; seulement en Prusse, sur cent employés d'un ministère, on compte quatre-vingt-quinze gentilshommes, tous plus barons les uns que les autres, et qui vivent tant bien que mal — plutôt mal que bien — du maigre salaire que leur compte la caisse de l'État; ajoutez à cela une foule de lieutenants également nobles, et vous comprendrez que les vicomtes sont en Prusse beaucoup moins rares que les huîtres; une jolie femme n'a qu'à étendre les mains pour avoir un baron à chaque doigt, et les comtes sont plus nombreux que les goujons de la Seine; quant aux bourgeois, ils sont réellement bons garçons, très-doux, pas bêtes, et excessivement frondeurs, comme les habitants de toutes les capitales.

Quoique les rapports entre la Cour et la ville soient très-tendus, par suite d'une animosité politique qu'il ne m'appartient pas d'apprécier dans un journal sans cautionnement, les princes se mêlent volontiers au peuple, et sur les promenades on rencontre le prince royal, son épouse et ses deux enfants qui s'acheminent vers le Bois de Berlin comme de bons bourgeois endimanchés.

Le grand orgueil des Berlinois est le ballet du théâtre royal, qui est en effet fort bien; pas d'étoiles, mais un ensemble parfait, et si j'en parle, c'est parce que j'y ai vu le fameux ballet Fick et Flok qu'on devait monter rue Le Peletier. Ce projet a été abandonné, et je crois qu'on a bien fait; le deuxieme acte m'a seul paru remarquable; il se compose d'une suite de changements à vue, une sorte de train de plaisir auquel assistent les deux héros du ballet: d'abord une vue de Londres et un ballet anglais; puis une vue de Saint-Pétersbourg et la danse russe; Vienne et ses valseurs, Berlin et son ballet de pompiers, et enfin un panorama de la place de la Concorde et des Champs-Élysées qui donne lieu a toutes sortes de suppositions.

— C'est le Palais-Royal, dit mon voisin de gauche.

— Non, c'est la Bastille, s'écria mon voisin de droite.

Ce à quoi un troisième larron répondit:

— Vous vous trompez, messieurs, c'est le square des Arts et Métiers.

Moi, je laissais dire les uns et les autres et je contemplais avec émotion l'obelisque qui me paraît pourtant si bête à Paris.

Puis je vis, à ma grande stupefaction, entrer en scène, tout un bataillon de canotiers et de canotières. Oh! qu'un canotier d'Asnières vous paraît sublime quand on est à deux cents lieues de Paris! on a envie de lui crier:

— Ohé! vous autres, où est donc Phémie?

Mais on n'en a pas le temps, car aux canotières viennent se joindre les cocottes et les cocodès, et tout le monde commence à danser le cancan qui represente de nos jours la civilisation française dans cette ville de Berlin où Voltaire trouva l'hospitalité chez le grand Frédéric.

Et, au moment où je quittais le théâtre, Vallée-des-Fleurs me prit le bras et me dit:

— Vous n'êtes pas venu à l'hôtel Schiller, cher docteur?

— Je n'ai pas eu le temps.

— Voulez-vous m'être agréable, docteur?

— Volontiers.

— Permettez-moi de vous presenter chez un de mes amis qui donne une soirée.

— Mais...

— Je vous en supplie, cher docteur.

Il est absolument impossible de refuser quoi que ce soit à un Prussien qui vous appelle docteur.

Dix minutes après je me trouvais dans un salon où l'élite des Berlinois s'était donné rendez-vous. Vallée-des-Fleurs eut à peine le temps de me présenter, car le maître de la maison me dit:

— Enchanté de vous voir chez moi, cher docteur! Vous allez, si vous le voulez bien, juger un incident qui vient de se produire.

— Monsieur, je n'oserai pas.

— Si, si, osez toujours! Voici ce dont il s'agit: M. le conseiller ici présent préfère Gœthe à Schiller, tandis que moi...

— Vous préférez Schiller!

— Oui, docteur. Et vous?

— Mon Dieu! dis-je avec un certain embarras, Gœthe est un grand homme...

— Oui, fit le conseiller, le docteur qui apprécie le côté philosophique de toutes choses, doit préférer Gœthe.
~~~

— Permettez! dit le maître de la maison; Schiller au point de vue philosophique...

Je voyais, non sans terreur, que la conversation que j'avais eue avec Vallée-des-Roses allait recommencer. En ce moment un domestique vint avertir la maîtresse de la maison que le thé était servi, et quel thé! Un thé comme vous n'en prenez jamais en France, un thé aux confitures; après le thé on servit du rosbif avec de la marmelade de pommes, et de la salade assaisonnée avec du sucre.

Une demi-heure après je m'esquivais. Dans l'antichambre le domestique s'était drapé dans mon paletot et récitait des vers.

— Malheureux! lui dis-je, rendez-moi mon paletot.

— Je demande mille pardons à monsieur, dit le valet, mais je répétais généralement; nous avons demain une petite soirée dramatique entre gens de bonnes maisons, et c'est moi qui joue *Don Carlos*, de Schiller.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Une lettre de M. J. Tournès, médecin au Caire, donne des nouvelles des prisonniers du roi d'Abyssinie; elles sont navrantes.

M. Rassam, premier conseiller à Aden, envoyé depuis un an environ à Massouah pour nouer des relations avec Théodoros et traiter de la délivrance de M. Cameron, n'a pu obtenir une réponse du terrible Négous qu'au mois de septembre dernier. A cette époque, il s'est mis en route avec le docteur Blanc et un officier de l'armée des Indes; mais bientôt un ordre de Théodoros leur a été signifié, et ils ont dû rester à Matala, où ils sont encore.

Ces jours derniers, une nouvelle positive est arrivée au P. Velmonte, supérieur de la mission lazariste à Iebu, près Halaï. L'évêque protestant Sterne, prisonnier de Théodoros, est mort sous le bâton, et M. Cameron est à la veille de succomber aux suites d'un pareil traitement.

Le vapeur anglais *Victoria* vient souvent d'Aden pour prendre des nouvelles à Massouah, mais toujours inutilement. On n'espère aucun succès de la mission de M. Rassam.

Le Conseil d'État de Berne vient d'approuver les plans qui lui ont été soumis pour la conservation des ruines du château de Habsbourg, berceau de l'illustre maison de ce nom.

Il a voté tous les crédits que peuvent réclamer l'entretien de ces ruines, ainsi que les travaux à faire pour donner un aspect plus agréable aux environs et les rendre plus facilement abordables aux touristes.

La *Presse* annonce qu'une collection de timbres-poste a été mise aux enchères, à la salle Drouot, après le décès d'un amateur, et qu'on a retiré environ un millier de francs de ces petites images maculées. Le résultat est minime, mais le précédent est curieux à constater.

Les concours régionaux d'animaux reproducteurs, d'instruments et de produits agricoles sont divisés, comme les années précédentes, en deux séries. La première, comprenant les exhibitions d'Albi, Auxerre, Avignon, Foix et Nantes, aura lieu du 23 avril au 6 mai; la seconde, comprenant les exhibitions de Châteauroux, Laon, La Rochelle, Mende, Saint-Lô et Strasbourg, se tiendra du 19 au 27 mai.

Les opérations auront lieu dans le même ordre que les années précédentes.

L'empressement avec lequel les éleveurs et fabricants suivent les concours démontrent l'intérêt croissant qui s'attache de plus en plus à cette grande et utile institution. Cette année, les expositions agricoles ne laisseront rien à désirer. Les conseils généraux, les départements et les municipalités ont voté des sommes importantes, afin de donner le plus d'éclat possible à ces réunions. Des médailles d'or, d'argent, de bronze et des prix en argent seront en outre décernés pour les meilleurs animaux, instruments et produits exhibés.

Le pauvre moulin de Sans-Souci, qu'Andrieux a immortalisé chez nous, ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Ce petit bâtiment, que le grand Frédéric avait respecté, et que ses successeurs firent enclaver dans le parc de Postdam, est sur le point d'être abattu par ordre du roi. Ce sont les journaux prussiens qui l'annoncent.

Mgr Darboy a donné la confirmation aux enfants de troupe de la garde impériale. Cette touchante cérémonie a eu lieu à la chapelle du quartier de l'École-Militaire (Champ de Mars), devant une réunion nombreuse de généraux et d'officiers. Mgr Darboy a prononcé une petite allocution qui a clos la cérémonie.

Le *Messager franco-américain* cite un fait qui prouve qu'aux États-Unis les préjugés contre la race noire subsistent encore dans toute leur force :

M. Colorado Jewett va dernièrement au théâtre à Philadelphie, loue une loge et y fait installer avec lui son domestique de couleur, naguère esclave de Jefferson Davis. Le public murmure. Mme Drew, directrice du théâtre, écrit un billet à M. Jewett pour l'engager à renvoyer son domestique.

M. Jewett refuse. Mme Drew fait appel à la courtoisie de M. Jewett. Il cède pour cette fois; mais il a manifesté l'intention de recommencer l'épreuve et de s'assurer si, dans un pays qui a proclamé l'abolition de l'esclavage, il n'a pas le droit de faire asseoir dans sa loge un nègre proprement vêtu et d'un maintien convenable.

Mercredi soir, 7 mars, aura lieu dans la salle Herz, au profit des victimes de la Guadeloupe, et sous le patronage du comité central présidé par S. Exc. l'amiral Charner, un grand concert vocal et instrumental donné par nos deux précoces compositeurs Henri et Antonine Perry-Biagioli, déjà connus par leur messe fraternelle en musique et leur petit opéra des *Matelots du Formidable*. Ils seront secondés dans l'interprétation de leurs œuvres par nos célèbres virtuoses MM. Alard, Franchomme et Casimir Noy. MM. Portehaut et Verlent dirigeront l'orchestre et les chœurs.

TH. DE LANGEAC.

LA TOUR DE JEANNE DARC

A ROUEN

Tous les journaux ont enregistré avec une sympathique attention les efforts de M. Ernest Morin, pour obtenir le rachat de la vieille tour rouennaise qui a gardé le nom de notre héroïne nationale. Voyages, conférences, publications, appels à la presse parisienne et à celle des départements, M. Morin n'a rien épargné, et nous sommes probablement à la veille d'applaudir à l'entier succès d'une campagne conduite avec un sincère enthousiasme et une constance infatigable.

Cette tour est le dernier vestige qui subsiste du château fort que Philippe-Auguste avait construit pour arrêter les incursions des Anglais. Le hasard des siècles en a fait une propriété particulière : elle est comprise aujourd'hui dans le jardin des dames Ursulines. Les religieuses, ignorant sans doute les grands souvenirs qui se rattachent à ces sombres murailles, ont établi leur buanderie dans la salle voûtée, où la vierge martyre subit son interrogatoire et, forte de sa mission providentielle, regarda sans pâlir les instruments de torture.

Ces pierres sanctifiées, il s'agit maintenant de les acheter, au nom de la France, à l'aide d'une souscription à laquelle toutes les villes de l'Empire apporteraient leur obole, et de les sauver d'une démolition possible, en leur assignant une place parmi nos monuments historiques les plus vénérés.

Rouen, qui a vu jeter au vent les cendres de la vaillante bergère, a tenu à donner noblement le signal : ses administrateurs ont voté une somme de 25,000 francs. On s'est souvenu tout à coup que Jeanne Darc avait délivré le sol sacré de la patrie du servage des Anglais, et rendu la France aux Français. De la Normandie, l'élan populaire a gagné la Lorraine, l'Orléanais, toute la France. Toulon, à l'unanimité de son conseil municipal, a souscrit pour 500 francs.

M. Ernest Morin s'est rendu récemment à Lyon et a fait une nouvelle conférence au profit de l'œuvre à laquelle il s'est voué. L'auditoire, presque entièrement composé d'ouvriers tisseurs, ne put retenir ses larmes. Les dignes canuts décidèrent séance tenante qu'ils offriraient aux ouvriers de Rouen une bannière de Jeanne Darc.

Paris, qui paye des budgets annuels de cent mille francs à Mlle Thérésa et à M. Timothée Trimm, voudra à son tour, nous l'espérons, déposer une offrande digne de la capitale de la France, et ne se contentera pas — honneur économique — de donner le nom de Jeanne Darc à une rue voisine du Théâtre-Français.

R. BRYON.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE [1]

(Suite.)

— Écoute, Antonio, dit Henri d'une voix solennelle, nous sommes à ta discrétion; si tu nous sers fidèlement tu ne seras pas mon domestique, mais mon ami; je ne te parle pas d'argent, non que je veuille prendre pour ne pas t'en donner le prétexte que ta belle action est trop au-dessus de ce vil métal, mais parce que la moitié de ce que je possède sera à toi; mais si tu nous trahissais, si tu nous avais attirés dans un piége, si ton apparente complicité avec nous cachait une perfidie, tu vois ce poignard, il servirait à ta punition immédiate dans ce monde et hâterait ta punition dans l'autre, où il t'enverrait à l'instant où je soupçonnerais ta lâche trahison.

— Seigneur, dit Antonio, mes actions répondront pour moi, marchons; le jour ne peut tarder à paraître, ne perdons pas un temps précieux en menaces qui ne m'intimideraient pas.

Angélique fut épouvantée du regard féroce dont Antonio accompagna ces paroles.

— Avez-vous remarqué ce regard? dit-elle à voix basse à Henri.

— Non, vous aurez été trompée par cette lueur incertaine dont le combat avec les ténèbres prête à tous les objets des formes fantastiques... Cependant je donnerais beaucoup pour être hors d'ici ou du moins pour vous savoir loin de cette demeure détestée, dussé-je pour prix de votre délivrance, y rester exposé au ressentiment de *l'infâme* d'Hervilly.

Peut-être quelque lecteur trouvera-t-il qu'Henri se sert un peu souvent de cette épithète d'infâme en parlant de d'Hervilly. Nous la justifierons sous deux rapports. Il n'est pas de plus grand crime aux yeux d'un amant que de vouloir lui enlever l'*objet de sa flamme*. Voilà pour la dureté du mot. Pour ce qui est de sa fréquence, les plus grands auteurs de l'antiquité nous ont donné cet exemple que, une fois qu'ils ont trouvé pour un de leurs héros une de ces épithètes qui peignent l'homme tout entier, elle s'applique tellement à ce héros qu'elle ne peut s'en plus détacher et lui devient une sorte de prénom. Pour Virgile, Énée est toujours le *pieux Énée*; pour Homère, les *Grecs sont bien bottés*, Achille s'appelle *Achille aux pieds légers*, Agamemnon est le *roi des hommes*, Junon ne paraît guère qu'avec la gracieuse épithète de *déesse aux yeux de bœuf*.

— Arrêtez, dit Antonio, nous sommes près de la porte qui donne issue au delà des murs du parc...

En effet, on ne tarda pas à trouver le passage intercepté. Antonio se mit à chercher parmi toutes les clefs de son trousseau quelle était celle qui s'adaptait à cette serrure.

— Chut! dit la tante, j'entends du bruit.

— Que dites-vous, brave militaire? demanda Antonio.

— En effet, reprit Henri, j'entends au loin sous ces voûtes, un bruit singulier, comme si l'on avait ouvert la porte qui nous a donné passage... Hâte-toi, Antonio.

— C'est ce que je fais, mais voilà déjà trois clefs que j'essaye et qui n'entrent pas dans cette maudite serrure.

— On est entré! on est à notre poursuite! dépêche-toi!

— Pourvu que j'aie la clef dans ce trousseau! Ah! en voici une qui entre. Mais, bah! elle ne tourne pas!

— Oh! mon Dieu! nous sommes perdus, dit Eudoxie, j'entends des pas précipités.

— Je vais aller voir ce que c'est, dit Antonio.

— Non, non, dit Henri, tu resteras près de nous: si tu nous a trahis, je veux t'avoir à portée de mon poignard. Ouvre cette porte, ouvre-la à l'instant même.

— Je le voudrais, mais cette clef ne tourne pas, et je ne puis la retirer pour en essayer d'autres.

— Mais on marche, on avance, une lueur se fait apercevoir à l'extrémité du souterrain! enfonce la porte avec ta hache.

— Ma hache, je l'ai laissée à quelques pas d'ici. Je vais la chercher.

— Ah! traître! s'écria Henri.

Il frappe Antonio, qui tombe par terre, puis lui-même essaye en vain de faire tourner la clef dans la serrure; il se rue sur la porte pour l'enfoncer; elle résiste à tous ses efforts.

— Angélique, dit-il, nous sommes perdus; mais, si je n'ai pu vous sauver, vous allez me voir mourir pour vous venger. La punition du traître Antonio ne suffit pas à mon courroux.

— Henri, dit Angélique, notre situation excusera ce qu'il y a de hardi dans mes paroles; mais quand on n'a peut-être qu'un instant à se voir, la bouche ne doit pas déguiser les sentiments du cœur : n'exposez pas vos jours, vivez pour Angélique, vivez pour elle, elle qui ne vivra que pour vous!

A ce moment des pas plus rapprochés se font entendre avec des bruits de voix confus, des torches allumées éclairent tout à coup le souterrain. Angélique a cru un moment reconnaître la voix de son père; elle pense qu'il a découvert sa retraite, que c'est lui qui vient à son secours. Elle l'appelle, mais à la lueur des torches, elle reconnaît Octave d'Hervilly, suivi de trois ou quatre hommes à épaisses moustaches et à longues barbes noires. Octave appelle Antonio; mais Henri qui, le sabre à la main, s'est jeté au-devant des trois femmes y compris la tante Eudoxie habillée en hussard, s'écrie :

— *Farouche d'Hervilly!* si c'est pour le récompenser de sa trahison que tu appelles Antonio, je t'en ai épargné le souci, je l'ai récompensé selon ses mérites, il ne te demandera rien de plus.

— Ciel, le baron de Horrberg! s'écrie d'Hervilly.

Et il met lui-même le sabre à la main. Les deux ennemis se précipitent l'un sur l'autre et se livrent un furieux combat. Octave recule et semble faiblir, lorsque ses lâches acolytes se précipitent tous ensemble sur Henri, le désarment, le terrassent et *le chargent de fers*, mais, provisoirement, avec *des cordes* qu'ils ont apportées. Les trois femmes, plus mortes que vives, se laissent tirer du souterrain sans résistance. Mais, à la vue du hussard, Octave s'écrie :

— Désarmez ce militaire.

— Seigneur, nous ne lui voyons pas d'armes.

— Fouillez-le scrupuleusement, il en a peut-être de cachées sous ses vêtements.

Comme les satellites d'Octave vont porter des mains hardies sur la tante Eudoxie, elle réclame avec force les droits du sexe et de la pudeur.

— Quoi! c'est vous? s'écrie d'Hervilly; mais alors, pourquoi diable êtes-vous habillée en hussard?

Une fois hors du souterrain, comme le jour commençait à paraître, on éteignit les torches, et d'Hervilly dit à Angélique et à sa tante :

— Tudieu! mes petites brebis, vous jouez ce jeu-là avec moi! C'est ainsi que vous abusez de la liberté trop grande que j'ai la sottise de vous laisser! Merci de la leçon, j'en profiterai. N'aviez-vous pas peur de vous enrhumer en sortant si matin? Nous songerons à la récompense de cette perfidie... Que l'on reconduise ces dames à leur appartement... Pour monsieur, qu'on l'enferme, les fers aux pieds et aux mains, dans les souterrains de la tour; qu'on s'occupe ensuite de rendre d'une manière convenable les derniers devoirs au fidèle Antonio.

— Angélique, s'écrie Henri, qui sait si nous nous reverrons en ce monde! vous aurez ma dernière pensée.

— Henri, répond-elle, je me plais à le dire devant notre tyran, je vous aime, et je ne serai jamais qu'à vous.

D'Hervilly mit fin à ces tendresses par un horrible juron et par un signe impérieux. On entraîna les trois femmes vers leur appartement et Henri du côté opposé. Angélique, d'un regard noble et imposant, fit reculer un homme masqué qui

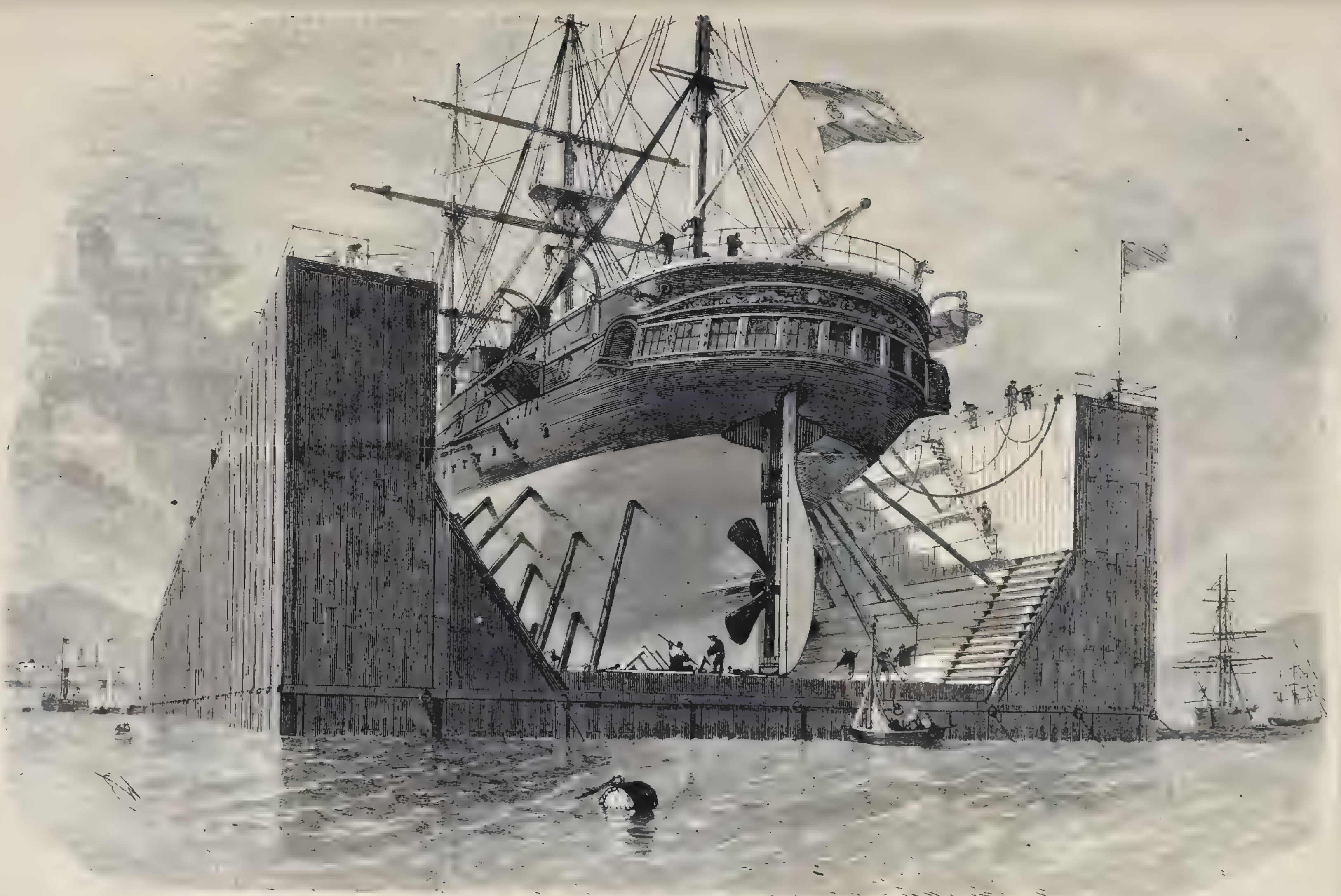
1. Voir les numéros 508 à 5 4.



UN DUEL A L'AMÉRICAINE, d'après un croquis [illegible]. — Voir page [illegible].



SERPENT PYTHON COUVANT SES ŒUFS, d'après une photographie. — Voir page [illegible].



LES DOCKS FLOTTANTS DE CARTHAGÈNE ET DE FERROL (ESPAGNE), dessinés d'après les modèles de MM. [illegible], ingénieurs. — Voir page [illegible].

voulait lui fermer le passage, et donna la main à Henri, qui, malgré les cordes qui le liaient, la porta à ses lèvres avec passion.

— Angélique, dit-il, un nouveau courage m'anime, nous verrons des jours plus heureux. Cette faveur vient de décupler mes forces; je vous arracherai des mains de l'infâme d'Hervilly.

Les sicaires d'Octave redoublent alors d'efforts et exécutent les ordres de leur maître.

Angélique et sa tante sont renfermées dans leur appartement; on ne leur propose pas cette fois de descendre dîner, on les sert dans leur chambre. Théodorine leur apprend qu'on a doublé les sentinelles et triplé les verrous, qu'elle a reçu de terribles menaces, et que ce n'est qu'à force de prières qu'elle a obtenu de rester auprès d'elles... Voici, du reste, ce qu'elle a entendu décider à l'égard de ses maîtresses. Pour aujourd'hui, en attendant qu'on ait pris de nouvelles précautions, elles seront enfermées dans leur appartement, mais, à prendre du lendemain, elles auront pour prison toute l'aile du château qu'elles habitent. Il se fait de grands préparatifs pour le jugement de l'inconnu que tout le monde appelle maintenant le baron de Horrberg. Octave le hait, mais n'ose le faire périr sans observer au moins quelques formes de justice. Il a fait mander deux petits seigneurs du voisinage qui sont, assure-t-on, sous sa dépendance pour des affaires d'intérêt, et se réunissant à eux, ils composeront un simulacre du tribunal devant lequel on fera comparaître le baron de Horrberg, que les gens de la maison considèrent comme condamné d'avance. Il est sévèrement défendu d'approcher de la salle du tribunal.

Restées seules, Angélique et Eudoxie s'entretiennent des événements de la journée.

— Quelle horrible scène, ma nièce! dit Eudoxie, qui a retrouvé et repris ses vêtements; cet homme, cet Antonio, tué sous nos yeux! et cet épouvantable combat!

— Ah! ma tante, qu'il est brave!

— J'ai vu bien des fois de pareils combats au théâtre, dans le mélodrame; certes je ne pensais pas alors que j'en verrais jamais un au sérieux. Je trouvais au théâtre peu naturels ces coups donnés et reçus en mesure, et tout ce grand fracas sans blessures; mais j'avais tort, et les combats du théâtre sont mieux imités que je ne l'avais supposé; nous en avons vu la reproduction exacte dans ce duel affreux où le généreux de Horrberg a succombé.

— Ma tante, il n'a succombé qu'au nombre et à la trahison.

— Je voudrais toujours bien savoir comment il se fait que j'ai été forcée de m'habiller en hussard.

— Ma tante, est-ce que vous pensez que M. d'Hervilly osera le faire mourir?

— D'Hervilly est capable de tout.

— Ma tante, s'il le faut absolument, si c'est le seul moyen de lui sauver la vie, de reconnaître le généreux dévouement avec lequel il s'est sacrifié pour moi, je saurai à mon tour me sacrifier pour le sauver : ma main accordée à l'odieux d'Hervilly sera le prix de sa rançon.

— C'est ainsi, ma nièce, qu'Oswald fut sauvé par Lasthénie; mais cet horrible sacrifice ne s'acheva pas et fut interrompu par la mort du tyran.

— Mais, ma tante, s'il ne survenait rien, si je me trouvais tout à fait la femme de M. d'Hervilly?

— Hélas! ma nièce, tout à fait est le mot; car d'Hervilly ne me paraît pas homme à laisser sa vengeance incomplète; à peine serez-vous un peu sa femme, que vous le serez tout à fait.

— Ma tante, c'est un homme bien né, vous avez entendu qu'on l'appelle le baron de Horrberg. Oh! celui-là, c'est un vrai baron!

— Comment le savez-vous, ma nièce?

— Ah! ma tante, en douteriez-vous? Il a l'air si grand et si noble! mais comment serons-nous au courant de ce qui se passera devant ce prétendu tribunal? Quels que soient les juges qu'ait choisis M. d'Hervilly, je ne crois pas qu'il puisse rencontrer deux hommes assez iniques pour trouver un crime dans la généreuse conduite de M. de Horrberg. Qu'a-t-il fait, sinon d'exposer sa vie pour délivrer d'une injuste captivité deux femmes sans secours et sans protection? Le seul coupable est M. d'Hervilly.

La soirée se passe, le sommeil ne tarde pas à s'emparer de nos deux héroïnes après une journée si remplie de fatigues et d'émotions, et d'ailleurs commencée de la veille. Le lendemain, on leur sert à déjeuner et à dîner dans leur chambre; le soir, la tante et la nièce échangent quelques reproches.

— Ma tante, si vous vous étiez décidée plus promptement à vous habiller, M. de Horrberg aurait eu le temps d'enfoncer la porte.

— Dites plutôt que, si vous n'aviez pas fait tant d'instances pour me faire mettre ce costume de hussard qui s'était trouvé, je voudrais bien savoir comment, substitué à mes vêtements...

— Mais, ma tante, vous ne pouviez venir toute nue.

— Mais, ma nièce, nous serions restées et nous n'aurions pas aggravé notre situation comme elle l'est à présent. Vous voyez bien que vous vous trompiez quand vous me disiez que c'était sans doute un déguisement que votre chevalier m'avait procuré par une délicate attention : il a été le premier étonné de me voir habillée en hussard; Octave lui-même ne connaissait rien à cet accoutrement.

— Ah! ma tante, il se passe autour de nous d'étranges choses depuis que nous sommes revenues auprès de mon père; les romanciers ne nous disent pas tout dans leurs histoires, il y a une foule de détails qui suffiraient pour dégoûter des romans. Et, d'ailleurs, tout ce qui finit si bien dans leurs récits pourrait finir autrement dans la réalité. Par exemple, si, pour racheter la vie de M. de Horrberg, j'allais finir par me trouver pour tout de bon la femme de M. d'Hervilly. Mais ce qui me surprend le plus, au milieu des prodiges dont nous sommes sans cesse environnées, c'est que mon père n'ait pas encore réussi à retrouver nos traces... Mais où sommes-nous? quelle est la distance qui nous sépare? Je suis épouvantée quand je songe à tout ce que nous avons dû faire de chemin pour arriver ici. Comment tout cela va-t-il finir?

— Ma nièce, il est un Dieu pour les amants, grâce auquel les choses qui paraissent les plus funestes finissent presque toujours bien, à l'exception de quelques cas fort rares, comme par exemple Werther... et Clarisse Harlowe... et quelques autres que j'oublie sans doute. Les malheurs de l'amour ne sont que des épreuves, et le destin vous les a réservées moins rudes qu'à une autre, puisque jusqu'ici vous n'avez rien à reprocher à votre amant, et que, ensuite, vous avez avec vous une seconde mère qui partage vos chagrins et vos inquiétudes, et approuve vos feux, tandis que presque toutes les beautés dont nous avons lu l'histoire, quand elles avaient des tantes, les avaient pour ennemies, ou du moins ne trouvaient en elles que le blâme et l'indifférence. Je me suis une fois dans ma vie trouvée dans une circonstance plus embarrassante que vous ne pouvez l'imaginer, et que, je l'espère sincèrement, vous n'éprouverez pas vous-même. Vous avez sans doute remarqué cet hiver un homme déjà d'un certain âge, appelé M. de Briquesolles, qui a conservé la plus fine fleur de l'élégance et de la galanterie...

— Mesdames, mesdames, dit Théodorine, qui entra tout à coup, on est réuni dans la salle où l'on doit juger le jeune baron.

Angélique devint pâle.

— Il y a, continua Théodorine, une porte de cette salle qui donne sur un corridor qui conduit à la salle à manger; on a défendu sévèrement à tout le monde d'approcher de cette porte, d'écouter rien de ce qui se dira dans la salle et de chercher à rien voir par le trou de la serrure ni autrement. Cela a excité ma curiosité. J'ai appliqué mon œil contre cette serrure; on voit dans la salle comme si on y était, et je défie quelqu'un de dire un mot si bas qu'on ne l'entende parfaitement. J'ai pensé que vous voudriez sans doute savoir comment va finir l'affaire de ce pauvre jeune homme. Ceux des domestiques avec lesquels j'ai des rapports pour votre service disent que c'est un homme perdu.

— Ma tante, allons-y bien vite.

On quitte la chambre, et les trois femmes se groupent autour de la serrure. Angélique regarde la première et dit à voix basse :

— Il n'y a encore personne. La salle est tendue de noir; il y a trois siéges... sans doute pour les juges... Ah! on entre... ce sont deux hommes... des soldats... Quel uniforme est-ce là?... Mon Dieu! en quel lieu de la terre sommes-nous?

— Laissez-moi voir, Angélique. En effet, on dirait presque des Grecs... Voici les juges... Ils ont de mauvaises figures.

ALPHONSE KARR.

La suite au prochain numéro.

LE DUEL A L'AMÉRICAINE

La race européenne, en franchissant l'Atlantique pour implanter sa civilisation sur le sol américain, n'a eu garde d'oublier le préjugé du duel en quittant les plages du vieux monde. La passion de l'homme ne change pas avec les latitudes. Sous le soleil ardent des tropiques comme aux pâles régions de la neige et de la brume, la haine, la jalousie, la vengeance savent réclamer leur tribut sanglant. Mais si le colon d'Europe, en devenant citoyen des États-Unis, n'a pas cessé d'en appeler au hasard du combat singulier pour vider ses querelles, si les jeunes élégants des villes ont conservé l'usage des armes traditionnelles, l'épée et le pistolet, les hardis pionniers qui s'élançaient fiévreusement vers le *Far-West*, ayant à soutenir des luttes mortelles avec la nature et avec les Indiens, devaient trouver bientôt de telles armes insuffisantes et incommodes pour leurs mains vigoureuses.

La carabine, disons plutôt le *rifle*, pour employer le mot consacré, tel était leur compagnon fidèle, quand ils s'engageaient dans les solitudes des prairies infinies. L'ours gris, l'hôte terrible des Montagnes-Rocheuses, avait appris lui-même la puissance du *rifle*. Le *rifle* devait donc se présenter tout de suite à la pensée du pionnier quand il jugea que son honneur devait être lavé dans le sang de son prochain. Ainsi est né le duel à l'américaine.

Dix romans et vingt drames, au moins, ont fait connaître les émouvantes péripéties de ce combat étrange. Deux hommes pénètrent dans un bois, en même temps, et par les deux extrémités. Chacun d'eux a le doigt sur la détente de sa carabine, ils se cherchent de l'œil; ils interrogent le bruit des feuilles et le sifflement du vent. Avec des armes de précision, tenues par de tels tireurs, le premier qui sera aperçu sera mort. « Garde-toi, je me garde, » ce cri de la vendetta corse pourrait être celui du duel à l'américaine.

Un voyageur nous racontait un duel à l'américaine, dont les incidents trouveront naturellement place ici. Deux Yankees se cherchaient dans le louable désir de se brûler la cervelle. Tout à coup, au détour d'un sentier, ils se trouvent face à face, et n'ont que le temps de s'abriter derrière des troncs d'arbres. Ils restent une heure entière dans cette situation, chacun comprenant qu'il est perdu s'il se découvre. Cependant la situation ne pouvait toujours durer. Un des adversaires le comprend et essaye d'employer une ruse pour en finir. Il ôte bien doucement son habit et son chapeau, et, les suspendant au bout de sa carabine, il les avance subitement hors de l'arbre protecteur. Un coup de feu retentit; mais la balle ne traverse que le drap inerte. Aussitôt notre homme, éclatant de rire, court à son ennemi et le tue à bout portant. Ne trouvez-vous pas que ce Yankee était doué d'une riche imagination?

X. DACHÈRES.

CHRONIQUE DES ARTS

Tous les ans, aux approches de l'exposition, les artistes reçoivent la circulaire suivante, dont aucun journal parisien, ni grand ni petit, n'a encore parlé, bien qu'elle mérite, à coup sûr, les honneurs d'une large publicité :

« *Monsieur ... peintre* (ou *statuaire*, ou *graveur*, etc.).

« M ,

« J'ai l'honneur de vous soumettre le cadre d'une notice que je me propose de vous consacrer dans le trente-neuvième volume de mes *Annales historiques*, honorées des souscriptions de la Cour, des ministères, etc.

« Il est probable que, comme plus de trois cents artistes d'élite et plus de quinze cents personnes du grand monde, au nombre desquelles je compte le prince de ..., le comte de ..., MM. les sénateurs X., Y., Z., il est probable, dis-je, que vous croirez utile d'accepter, comme ces *hommes d'élite*, mon excellent projet, et que vous nous proposerez des faits complémentaires.

« Quant à mes conditions d'insertion, elles ne seraient que de 75 francs, contre l'envoi de vingt-cinq extraits pour votre notice complétée.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mon dévouement.

« *Le directeur*,
« L. TISSERON. »

Nous nous souvenons avoir trouvé, l'an passé, cette circulaire dans quatre ou cinq ateliers de Paris.

Cette année, elle revient de Bruxelles, accompagnée d'assez curieuses révélations. — La notice que M. Tisseron offre aux artistes belges, et dont il les « invite à compléter le texte, » dit un petit journal belge, *la Causerie*, est ainsi conçue (nous la tenons d'un sculpteur de nos amis) :

— M. X... — Les artistes de tous les pays sont frères! Pour eux, pas de frontières, pas de limites envieuses qui les empêchassent de se donner loyalement la main. Leur talent n'a qu'un drapeau où resplendit le soleil, image du génie; leur noble armée n'a qu'un mot d'ordre : *en avant!*

« Aussi avons-nous toujours accueilli avec empressement les noms *justement célèbres* qui nous venaient de l'étranger. Aujourd'hui nous sommes heureux de parler d'un des principaux statuaires dont la Belgique s'enorgueillit à juste titre.

« M. X... est né à Bruxelles. — Après avoir fait d'excellentes études artistiques, il produisit, très-jeune encore, des œuvres d'un mérite supérieur; un grand nombre d'entre elles ornent les villes de son pays natal; plusieurs ont obtenu des récompenses aux expositions locales.

« On lisait dans le ... (*journal belge*, du ... (*suit un entrefilet consacré à l'artiste*).

« Espérons que M. X... enverra à une de nos expositions plusieurs de ses productions, qui ne sauraient manquer d'obtenir le suffrage des connaisseurs. »

Certes, ce n'est pas moi qui blâmerai l'entreprise vraiment philanthropique de M. Tisseron. Il dispense la réputation aux artistes de talent (car je ne doute pas qu'il ne la refuse aux autres); — c'est fort méritoire. Il est vrai qu'il leur fait payer leur gloire; mais 75 francs, ce n'est pas cher. Seulement...

Seulement, dit le statuaire belge dont M. Tisseron a parlé — ou voudrait parler, — seulement je ne suis nullement *célèbre*, comme le dit M. Tisseron. Il n'y a qu'un journal qui ait encore parlé de moi, et il appartient à un de mes amis qui a essayé de me donner un coup d'épaule.

Seulement je n'ai reçu à aucune exposition, ni locale ni étrangère, les récompenses que veut bien me décerner M. Tisseron.

M. Tisseron nomme, dans sa circulaire, les sénateurs qui ont accepté son *excellent projet* en Belgique. Ce seraient MM. les sénateurs Dumon, de Wael, de Hiegaert... Ces noms sonnent fort bien. Seulement — ils sont totalement inconnus en Belgique.

Pour moi, je vois ce que c'est : M. Tisseron aura été trompé par de faux sénateurs. — N'est-ce pas, monsieur Tisseron?

La vente Troyon restera célèbre dans les fastes de l'hôtel Drouot. Elle a fait un demi million, — cent mille francs de plus que la vente Delacroix. Et il n'y a pas de quoi s'en étonner quand on songe qu'elle se composait de ce que Troyon regardait lui-même comme la fine fleur de ses œuvres, — *ses études*. Il est cependant remarquable que le public ait été du même avis que Troyon. Quoi! ce bout d'arbre copié d'après nature, — ces vaches qui ne sont pas

terminées, — ce pêle-mêle de moutons que le peintre ne s'est pas donné la peine de classer et de *composer*, — toutes ces choses qu'il calquait purement et simplement sur la réalité, tout cela vaut mieux que des tableaux? Sans doute, car c'est avec cela qu'on les fait. Il y a quelquefois l'étoffe de dix tableaux dans la plus simple étude, comme il y a quelquefois dix rivières dans une source.

Cette appréciation marque un progrès dans l'intelligence des amateurs. Ce qui est fâcheux, c'est que les administrations des musées n'en soient pas encore là. Quand s'occupera-t-on de collectionner les études et les esquisses des maîtres, comme les échantillons les plus propres à nous faire pénétrer dans l'analyse et l'intimité de leur talent?

Un fait curieux était relaté dans la notice qui accompagnait le catalogue de la vente Troyon. On sait que le grand *animalier* avait reçu ses premières leçons de dessin de M. Riocreux, le savant conservateur du musée céramique de Sèvres. M. Riocreux peignait les fleurs. Les aspirations de Troyon se tournant plutôt vers le paysage, M. Riocreux le confia à un sien ami, Achille Poupart, élève de Victor Bertin. Le talent de l'apprenti paysagiste, si doué qu'il fût, eût peut-être avorté dans l'étouffoir de l'enseignement classique, sans une heureuse rencontre qu'il fit en ce temps-là. Un jour, il était en train de peindre d'après nature une vue du palais de Saint-Cloud, dans les environs de la *Lanterne de Démosthènes*; un autre artiste, qui avait planté son chevalet à deux pas de là, vint examiner son étude.

— Avouez, dit l'artiste après quelques minutes d'attention, que vous ne savez pas trop à qui entendre.

— Que voulez-vous dire? demanda Troyon.

— Oui. L'école vous a dit une chose et la nature vous en dit une autre; c'est embarrassant. Croyez-moi, laissez-là les recettes de votre professeur, et contentez-vous de peindre naïvement ce que vous voyez. C'est bien le moins qu'on tâche de connaître un peu la nature avant de la corriger.

Ce prudent conseiller était Camille Roqueplan. Voilà donc le premier maître de Troyon. Cela paraît étrange : Camille Roqueplan, en effet, n'est célèbre que comme peintre de genre. Quelques-unes de ses saynètes ont gardé, après vingt ans, toute leur popularité; voyez la montre des marchands d'estampes, vous y trouverez une fois sur dix, en province comme à Paris, le tableau que Roqueplan a tiré d'un chapitre des *Confessions*, Jean-Jacques jetant des cerises à Mlle Gallet. Mais si ses plus célèbres tableaux sont ses tableaux de genre, ses meilleurs sont ses paysages. Rappelez-vous ses sites d'Espagne, tels que sa *Fontaine du grand figuier*, et vous comprendrez que Roqueplan puisse être compté pour quelque chose dans le talent de Troyon, dans sa lumière, dans son éclat, dans sa puissante véracité.

Voilà, à l'heure qu'il est, les Troyon dispersés. Beaucoup se sont, dit-on, envolés du côté de l'Angleterre; il est vrai qu'ils connaissaient ce chemin-là, et de vieille date. Chose bizarre : c'est l'Anglais empesé, avec son horreur du *shoking*, avec son amour du *cant* et du convenu, qui s'est épris le premier du talent tant soit peu débraillé de cet animalier illustre. L'Anglais ne l'a jamais marchandé, qui plus est. Il y a dix ans, il arrivait quelquefois à l'artiste de recevoir mille livres sterling de bank-notes dans une lettre, avec ces mots :

« *Faites-moi ce qu'il vous plaira.* »

Il y a dix ans que l'Anglais accapare les Troyon, comme il accaparait, il y a trente ans, les Clodion, qui sont finalement devenus des raretés en France, car Clodion n'est pas, ne sera jamais peut-être dignement représenté au Louvre. L'administration ferait sagement de surveiller cette émigration des chefs-d'œuvre, bien plus, des maîtres indigènes. Qu'on demande à l'Italie si elle n'aimerait pas mieux perdre une province que de voir disparaître la Chapelle-Sixtine?

Une bonne mesure à laquelle il faut me dépêcher de rendre justice, c'est la création d'une salle spéciale au musée du Luxembourg pour les peintres des Écoles étrangères. Il n'y a pas de meilleur moyen de faire apprécier l'art français à sa juste valeur que de le confronter avec les Écoles étrangeres. Il sera evidemment très-curieux et très-instructif de comparer Cornélius à Delacroix, Leys à Robert Fleury, Landseer à Rosa Bonheur, etc., etc. — Par la même raison, nous trouvons fort ingénieuse l'idée qu'on a, paraît-il, adoptée en haut lieu d'ouvrir deux expositions de peinture à la fois l'année prochaine. Nous aurons l'exposition des chefs-d'œuvre produits par tous les pays depuis l'année 1855, c'est-à-dire la marche suivie et les résultats obtenus, depuis dix ans, par l'art européen. Et, à côté de cela, le Salon ordinaire, composé uniquement des œuvres de l'année, et marquant la dernière étape à laquelle s'est arrêtée la France.

Notre prochaine chronique dira tout ce qu'il se prépare d'un peu important pour le Salon prochain. En attendant, nous trouvons en tête des nouvelles du présent mois une statue et une statuette qui n'ont pourtant rien d'inédit ni l'une ni l'autre.

La statue est celle de l'*Impératrice Joséphine*, par M. Vital Dubray. On en a vu le modèle il y a plusieurs années. Elle se recommande par une noblesse aisée, une grâce aimable et sans pédantisme qui étaient, aux siècles précédents, le signe particulier de la statuaire française, mais qui sont bien, à l'heure qu'il est, ce qu'il y a de plus rare dans la sculpture dite monumentale.

La statuette, c'est la reproduction du *Chanteur florentin* de M. Dubois. Il ne gagne pas à être vu par le gros bout de la lorgnette. C'est que, avec infiniment de grâce et d'élégance, l'ouvrage de M. Dubois manque de la qualité qui soutient le mieux une œuvre d'art dans toutes les transformations dont elle est susceptible, qu'elle passe du plâtre au bronze, de la peinture à la gravure, des grandes dimensions aux petites. Cette qualité, c'est le *style*. On a réduit aussi la *Vénus de Milo*. On a réduit ces *Chanteurs* de Luca della Robbia, qui ont servi de modèles à M. Dubois, et qu'il a un peu affadis en les enjolivant. On a réduit le *Moïse* de Michel-Ange et ses grandes figures de la chapelle des Médicis. Mais est-on parvenu à les diminuer?

Pour le moment, il n'est question que de fresques. On cite les fresques de M. Bénédict Masson aux Invalides; on loue les fresques de M. Robert Henry au Tribunal de commerce; on grave les fresques que M. Vauchelet a faites au Sénat. Je n'ai rien vu de tout cela, mais vous pourrez affirmer à coup sûr qu'aucune de ces peintures murales n'est une fresque.

Des fresques? Qui donc s'avise encore d'en faire aujourd'hui? C'est un art, ou pour mieux dire, un procédé complètement demodé, et cela dans les pays même où l'on cultive le plus assidûment cette peinture monumentale, tels que l'Allemagne et la Belgique. Il y a à cet abandon des raisons que nous allons dire

La fresque — s'il faut la définir à nos lecteurs qui n'ont pas l'honneur d'être peintres — est une peinture à la détrempe, exécutée sur un ciment frais qui se compose de chaux et de sable. Ce ciment sèche et durcit rapidement, or, à mesure qu'il sèche, les couleurs de la peinture changent. Il en résulte que le peintre doit exécuter du premier coup sa peinture, qu'il est impossible, ou tout au moins malaisé et désavantageux, de retoucher une fois séchée.

Cette obligation de peindre sans hésiter, à main levée, cette défense de retoucher sont fort incommodes, d'accord. Notez pourtant que toute la beauté des fresques vient de là. Cette peinture, qui n'admet ni les tâtonnements ni les tripotages, gagne à cela une virilité, une franchise, une sorte d'autorité magistrale qui la rend très-supérieure aux autres. Voilà comment il se fait que les fresques de Michel-Ange, de Raphaël, d'Annibal Carrache, du Dominiquin sont incomparablement et invariablement aussi plus belles que leurs peintures à l'huile.

On a cru perfectionner la peinture murale en cherchant des procédés qui permissent de travailler à l'aise, sans se presser, et de refaire et remanier tant qu'on voudrait. On a fait là des progrès à rebours. Cela nous vaut, la plupart du temps, des peintures murales aussi caressées et léchées que des tableaux de chevalet. Ce n'était pas la peine de changer de dimensions.

Les peintures murales d'aujourd'hui sont exécutées au silicate de potasse, — ou avec des couleurs à l'huile mélangées de gutta-percha, — ou à la cire, — et sur ciment sec. Tous ces procédés n'ont de la fresque que son aspect mat; mais ils sont loin de sa simplicité et de sa grandeur.

Il est vrai qu'on reproche à la fresque d'être radicalement impossible dans nos climats. Le salpêtre, dit-on, se mêle à notre chaux et il a vite fait de ronger nos peintures à fresque. Ceci ne me paraît pas absolument démontré, quand je songe à la conservation de certains Primatice de Fontainebleau et des fresques du Val-de-Grâce. Mais, en tous cas, on trouverait aisément, dans ce siècle si fier de ses découvertes, un moyen de neutraliser l'action du salpêtre. La section des Beaux-Arts de l'Institut n'a qu'à le demander à la section des Sciences. Il serait beau de ressusciter cette superbe peinture. « — C'est celle qui exige le plus de force, d'assurance et de résolution, » disait Vasari. « — La peinture à l'huile n'est bonne que pour les paresseux! » ajoutait Michel-Ange.

Mais ne fait pas des peintures murales qui veut, et le suicide de Léon Bouvin est venu démontrer combien il est malaisé de vivre, même avec de la petite peinture. Cette mort, arrivant au lendemain du jour où mon cher camarade Wolff nous recommandait Bonvin frère, cette mort est venue donner une terrible actualité à son article. Combien d'artistes qui n'ont commis, comme celui-là, que le crime d'avoir un talent trop personnel! Je ne trouve pas M. Bonvin sans défauts, mais personne ne saurait lui contester une originalité sincère et sérieuse dont se sont singulièrement inspirés des talents aujourd'hui en vogue, tels que MM. Ribot et Vollon. Malheureusement, le public se fera toujours prier pour regarder ces oseurs qui le sortent de ses habitudes. Le plus simple est d'être vulgaire.

— Savez-vous, me disait un jour un peintre, ce qui me réussit le mieux? Les portraits d'ancêtres. On n'y regarde que les armoiries.

Ceci vous donne la clef de bien des découragements.

Le dernier coup est porté par la question d'argent.

— C'est bizarre, disait quelqu'un en parlant d'un paysagiste, ce garçon promettait pourtant un talent superbe, il y a dix ans.

— Oui, répondit Jongkind, le peintre de villes, avec son fin et mélancolique sourire; mais c'est qu'il y a dix ans, il travaillait pour la gloire... tandis que maintenant il travaille pour son tailleur.

JEAN ROUSSEAU.

LE SERPENT PYTHON

On peut dire que le python domine par sa taille tous les serpents du monde ancien, de même que le boa tous ceux du nouveau monde. Quoiqu'il soit particulièrement répandu dans l'intérieur de l'Afrique, sa circonscription géographique n'est pas limitée d'une façon absolue, car on le rencontre encore en Australie.

Le python-tigre, dont nous donnons un curieux échantillon, est le plus beau de tous ses congénères : son dos est marqué d'une série de taches brunes avec une marge noire. Celui que nous représentons est en train de couver ses œufs. On ne connaît parfaitement que depuis peu le mode d'incubation employé par ces animaux.

La femelle, après avoir réuni les œufs plus ou moins nombreux qu'elle a pondus, s'enroule autour d'eux, formant une spirale conique dont sa tête occupe le sommet. L'œuf du python est rond et à peu près de la grosseur d'un œuf d'oie. Une substance blanche et douce au toucher les recouvre. On ne peut mieux comparer cette substance qu'à une espèce de cuir. Le reptile a grand soin de ses œufs et les quitte à peine pendant toute la période de la fécondation qui dure de sept à huit semaines. Durant tout ce temps, la chaleur naturelle du serpent ne cesse de s'accroître de jour en jour; il ne mange rien, mais boit avidement, et entre en fureur si on s'arrête à le considérer, se dressant contre toute personne qui vient à lui, comme à l'approche d'un ennemi.

HENRI MULLER.

LES DOCKS FLOTTANTS

Les docks flottants, d'une invention récente, constituent à coup sûr une des plus précieuses applications de la science hydrographique. Le modèle reproduit par notre gravure est dû à deux ingénieurs d'une haute capacité, MM. Rennie et fils, à qui le gouvernement espagnol a confié la mission d'installer des docks flottants dans les arsenaux de Carthagène et de Ferrol.

La construction, conçue sur des proportions grandioses, a été terminée avec un plein succès. Le ponton de radoub de Carthagène peut recevoir des navires de 7,000 tonneaux, celui de Ferrol est d'une capacité inférieure de mille tonneaux.

Voici, en quelques lignes, comment l'opération est conduite :

Le dock a la forme d'une immense caisse coupée en parallélogramme et supportant sur ses côtés les plus larges deux hauts remparts avec galeries de circulation; les parois, le plancher supérieur et celui du fond, formés de solides madriers, sont ajustés avec une grande précision, calfatés avec soin et parfaitement étanches. A divers endroits du fond sont adaptées des soupapes qui peuvent s'ouvrir à la façon des portes des écluses.

Lorsqu'il y a nécessité d'exécuter des travaux à la carène d'un vaisseau, on fait jouer les soupapes, et, à mesure que le flot envahit la cale, le dock s'enfonce naturellement dans le bassin du port. Quand il est descendu plus bas que le tirant d'eau du navire, celui-ci, soit remorqué, soit à l'aide de sa propre vapeur, vient prendre position sur le chantier submergé, et aussitôt les voies d'eau se referment.

On s'occupe ensuite de faire remonter le ponton à la surface de l'eau; mais le travail des pompes ne commence que lorsqu'on a assuré l'aplomb du navire par un système d'étais dont la force de résistance est mathématiquement calculée. C'est alors un spectacle d'un intérêt indicible : sous l'aspiration énergique de dix pompes mues par la vapeur, l'eau est rejetée en dehors du dock, et insensiblement le vaisseau est soulevé tout d'une pièce avec son équipage, sa cargaison et son artillerie. Quelques heures suffisent pour vider entièrement la cale, et le vaisseau, au milieu des poutres qui le soutiennent, apparaît tel qu'il était sur son chantier de construction. Sans retard, une compagnie d'ouvriers se suspend à ses flancs, visitant les membrures et les œuvres vives. Ici on gratte les coquillages et les incrustations de coraux; là on change une plaque de cuivre rongée par l'oxyde; plus loin les calfats glissent des étoupes goudronnées entre deux lames disjointes; les mécaniciens vérifient le jeu de l'hélice; derrière eux enfin, attendent les peintres qui protégeront toute la quille, au-dessous de la flottaison, d'une épaisse couche de minium.

Tout est prêt. Le navire peut quitter le port pour faire flotter de nouveau au bout du monde le pavillon de sa nation. On n'a qu'à rouvrir les soupapes, et le dock disparaît comme la première fois dans la profondeur de la mer. Les étais tombent un à un; le navire flotte; la vapeur mugit sourdement; un panache blanc couronne la cheminée, l'hélice se meut; on part; on est parti...

A. DARLET.

COURRIER DES MODES

Le voici terminé ce fameux carnaval de 1866!... Il laissera des souvenirs, car jamais on n'en a vu de plus bruyant, de plus animé. On a dansé partout; les bals travestis, qui sont devenus très en vogue, jettent beaucoup de gaieté dans les réunions, et il y en a eu une grande quantité pendant la première quinzaine du mois de février. Or, nous voici en carême et pourtant on dansera encore; ce serait dommage de s'arrêter en si beau chemin. Mais tout en s'occupant des toilettes du soir, on nous prépare des nouveautés de printemps dont nous pouvons causer dès aujourd'hui, en faisant une petite revue dans nos magasins.

Dans les magasins du *Régent*, maison Boudet, boulevard de la Madeleine, 7, on a préparé des confections de demi-saison, d'un aspect charmant. Ces modèles, taillés sur des tissus moelleux, sont simplement ornés de galons et boutons. Leur coupe leur donne beaucoup de cachet, et je les

recommande aux femmes qui, sans vouloir trop dépenser, tiennent à une mise de bon goût.

Dans la même maison, j'ai vu des robes de chambre en flanelle de teinte claire, doublee de ponceau ou de violet, avec cordelières et boutons ronds en os. Ce genre confortable convient à toutes les femmes et mérite d'être signale.

En visitant les magasins de MM. Ransons et Yves, à la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, j'ai examiné avec soin ce qu'on appelle (je ne sais trop pourquoi) des *chaines Benoiton*. Je tenais à savoir si on pourrait conseiller ces coiffures. Il est certain que la *chaine Benoiton* ne convient qu'aux jeunes femmes. Mais celles-ci peuvent la porter sans être taxées d'excentricité. Cet objet en vogue forme une coiffure à plusieurs rangs de perles; ceux du haut se placent dans les cheveux et autour du chignon; ceux du bas passent autour du cou et viennent former un collier. On emploie aussi ces chaines en garnitures de chapeaux. La *Ville de Lyon* en met à ses resilles; enfin c'est de la nouveaute, et il nous en faut, ou bien la Chronique des Modes est perdue... et ce serait dommage, convenons-en!...

Les corsages *Marie-Antoinette*, qui sont en grande faveur, seront le sujet d'une description toute particulière dans un prochain article; en attendant, je suis bien aise de dire en passant à mes lectrices qu'elles trouveront le patron de ce corsage, celui de la casaque *Maille* et celui de la pèlerine *Jardinière*, à petit collet, dans un journal de modes dont je leur ai dernièrement parle et qui s'est fait une spécialité des patrons coupés.

Les nouveautes en robes de foulard de l'Inde sont arrivées cette semaine dans les magasins de la *Malle des Indes*, 24 et 26, passage Verdeau. On peut, dès à présent, demander les echantillons, que le directeur de la *Malle des Indes* expédie *franco*. J'en ai reçu une collection et j'y remarque de tres-jolis motifs, surtout dans les rayures [illegible] et dans les semes de fleurons noirs sur fond demi-teinte. Ces robes seront les vraies toilettes de Pâques, car si le temps est frais, on peut les accompagner du manteau de velours; si, au contraire, la chaleur est arrivee, toutes les confections de belle saison iront avec les robes de foulard.

Je suis tres-contente de constater que les coiffures en cheveux ont fait cet hiver des pas de geant dans le domaine du bon goût. On ne voit plus sur de jolies têtes ces *crêpages* insenses [illegible] par quelques chroniqueurs de journaux satiriques sous le nom de coiffures *à la chien*. On ne voit plus sur de jolies épaules ces chignons en sac, qui étaient aussi fatigants que malpropres. Un joli cache-peigne de frisure a remplacé le chignon pendant, et le devant de la tête, soigneusement lissé ou frisé, laisse voir le front et les tempes.

M. Henri de Bysterveld, rue du Faubourg-Saint-Honore, 5, coiffeur d'un goût distingué, a beaucoup contribue, pour sa part, à la correction des coiffures, en même temps qu'il a fait admirer dans les bals du grand monde des creations d'un beau style, en compositions à la *Grecque*, à l'*Empire*, en *Sévigné*, *Pompadour*, etc. Les coiffures portées aux bals des Tuileries et des ministères par Mme de R... K... sont du coiffeur que je viens de nommer; elles ont ete assez admirées pour que je me dispense de tout autre eloge.

Il est très-difficile de se coiffer aujourd'hui sans ajouter des faux cheveux; cependant si on prenait certaines précautions, la tête serait mieux garnie et on pourrait diminuer ces emprunts, qui sont humiliants, à mon avis.

L'*Eau* et la *Pommade vivifiques*, ces deux excellents produits bien connus aujourd'hui des gens élégants, suffisent pour régénérer la chevelure, l'épaissir et la rendre brillante et soyeuse. J'ai reçu des remerciments nombreux au sujet de ces produits, que je conseille depuis longtemps pour repondre aux demandes qui me sont faites par une foule de lectrices. La *Pommade* et l'*Eau vivifiques* sont composées par un de nos meilleurs chimistes. On les trouve chez M. Binet, 29, rue de Richelieu.

Le corset en haute faveur est le modèle nommé *Catalan*, qui appartient à Mme Bruzeaux, rue du Faubourg-Poissonnière, 4. Le *Catalan* est tout à la fois une brassière et un corset, c'est-à-dire qu'il participe de l'une et de l'autre par une coupe intermédiaire combinée pour amincir la taille sans la comprimer. Il convient à tous les genres de toilettes et peut remplacer tous les autres corsets. Mme Bruzeaux en a fait une prodigieuse quantité cet hiver et tient décidément un patron en vogue.

Je répondrai d'ici à quelques jours à toutes les demandes qui m'ont été adressées depuis un mois. C'est surtout la parfumerie qui m'amène de la correspondance avec mes lectrices. Je cherche en ce moment quelques-uns des articles qui me sont demandés, et je ne sais si je réussirai à les trouver.

Pour calmer les maux de dents opiniâtres, je ne connais rien de meilleur que l'*Élixir d'Orient*. Ce dentifrice fait partie de l'excellente parfumerie de sante du docteur Homerad, parfumerie orientale et balsamique dont le dépôt est à Paris dans l'honorable maison Pinaud, rue Richelieu, 53, et la maison d'importation, à Lyon, rue des Archers, 2.

On a souffert des maux de dents cette année; l'hiver, au lieu d'être froid, a été humide; l'humidité est terrible pour les dents. L'*Élixir d'Orient*, outre son action calmante directe sur le nerf dentaire, fortifie les gencives; c'est une eau excellente, je m'en sers depuis longtemps et je puis personnellement en constater les bienfaits. On aura facilement confiance en ce produit, si on réfléchit qu'il a été composé par ce même docteur Homerad, auquel nous devons l'*Eau Antiride*, dont les effets merveilleux sont appréciés depuis longtemps par une clientèle nombreuse de tous les pays.

ALICE DE SAVIGNY.

ROSALINDE ET CELIA

Vous les reconnaissez sans peine, les deux charmantes heroines de Shakspeare. Celle-ci qui sourit est Célia, la fille de l'usurpateur Fredéric, et celle-là qui pleure est Rosalinde sa cousine, la pauvre enfant du vieux duc deposséde. Si les jeunes filles s'aiment, cela va sans dire; et le farouche Frederic lui-même [illegible] à sa jolie nièce; jusqu'au jour où, dans un mouvement de colere, il la chassa brutalement de chez lui. Quoi! Rosalinde quitterait Célia! Célia vivrait sans Rosalinde! Plutot que de consentir à une aussi cruelle séparation, Célia préfère encore, quittant le toit paternel, prendre la fuite avec la chère compagne de sa jeunesse.

Et les voilà sur la grande route, l'une en page et l'autre en bergère, avec le fou Pierre-de-Touche pour chaperon. Et à quoi pensent nos mignonnes ecervelées lorsqu'elles sont seules? Demandez plutôt à qui. Et quel est le nom qui revient sans cesse sur les levres de la moqueuse Rosalinde? C'est celui d'Orlando, qui erre sans le savoir dans les mêmes bois qu'elle, et souffrant de la même peine. Y a-t-il bien lieu pour le [illegible] de douter de l'amour d'un beau garçon qui chante son nom à tous les buissons du chemin? Non sans doute; mais il faut bien se croire un moment oubliee, ne fût ce que pour avoir le droit de prononcer en le maudissant un nom qui semble de miel aux levres. [illegible] Rosalinde se laisse aller à cette joie amere dans les bras de sa [illegible] cousine:

« — Ne me parle plus, je veux pleurer.

« — A ton aise, je t'en prie. Aie pourtant la bonte de considérer que les larmes ne conviennent pas à un homme.

« — Avoue-le, méchante, n'ai-je pas motif de pleurer?

« — Le meilleur motif du monde. Aussi pleure donc, mignonne. »

C'est au moment de cette petite scène que miss Edward a pris Rosalinde et Celia, et il était difficile de rendre plus délicatement qu'elle ne l'a fait ces deux aimables figures.

ROSALINDE ET CELIA, [illegible]

Et comment la romanesque aventure finit-elle? *Comme il vous plaira*: c'est le titre de l'œuvre du poëte, et nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer le lecteur.

P. DICK.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. EMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustre.

EMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE
t à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
ois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus
suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus
suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 516.
Samedi 3 Mars 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Fête au palais Mazarin. — Où est le vrai monde? — Réception de M. Camille Doucet. — Éloges homicides. — Bonne fortune du mort à la dernière séance. — Le portrait d'Alfred de Vigny par M. Camille Doucet et par M. Sandeau. — Le 1830 littéraire. — *Le Lion amoureux* à l'Académie. — Débuts d'Alfred de Vigny dans la prose. — Théâtre de la Gaîté : *le Coup de Jarnac*, drame en cinq actes, de MM. Mestepès et Couturier. — Perrin, Berton, Mlle Lauretta Lanza. — Un très-vieux souvenir d'un académicien.

Que le théâtre de la Gaîté veuille bien céder le pas à l'Académie française, et que le *Coup de Jarnac* nous permette de le faire attendre un peu.

Belle représentation, fête élégante de l'esprit au palais Mazarin. Là, rien que des passes courtoises, un tournoi de mots charmants, de nobles et délicates pensées.

L'Académie française recevait M. Camille Doucet.

Inutile de dire que le public était nombreux et que l'assemblée était magnifique. Voulez-vous voir le vrai monde parisien, et par « le vrai, » j'entends le bon, allez à l'Institut un jour de réception. Vous trouverez ailleurs, à l'Opéra, aux Italiens, à la Comédie-Française, des gens de ce monde-là ; mais vous en trouverez d'autres qui n'en seront pas. L'Académie est un Olympe, elle est presque un sanctuaire aussi : il semble que la majesté qui rayonne autour du front des immortels éloigne de leur séjour tout ce qui ne brille que d'un éclat faux et tapageur. Et puis, demandez donc à certaines personnes le sacrifice qu'un ordre sévère — auquel on s'est soumis — exigea, jeudi dernier, des femmes admises à la séance? Pas de crinoline : telle était la consigne. Pas de crinoline! Eh! bons dieux! quel plaisir voulez-vous qu'elles prennent — sans crinoline — aux plus éloquents discours, les jolies personnes dont je parle?

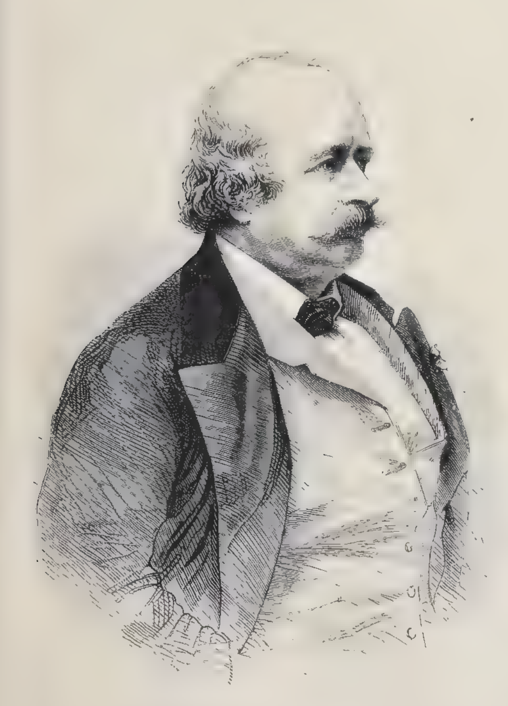
Cette consigne, vous disais-je, elle a été respectée. On est venu avec une robe d'une envergure raisonnable, et l'on n'en était pas plus mal ; voilà qui donne beaucoup à réfléchir. Qui sait? La réception de M. Camille Doucet est peut-être grosse d'une révolution.

Des robes sans crinoline, et deux discours sans politique, certes, on n'oubliera pas cette séance-là.

Cette fois on n'a souri qu'à de fines saillies littéraires, on n'a applaudi que du beau langage ; un véritable événement à l'Académie.

Chose rare aussi, le mort est sorti sans aucun dommage des mains des deux orateurs. M. Camille Doucet a loué Alfred de Vigny pendant une heure, M. Sandeau l'a loué pendant quinze bonnes minutes, et après cinq quarts d'heure d'éloges, Alfred de Vigny n'en était que mieux portant dans l'estime et dans l'admiration de tout l'auditoire. Combien de morts académiques pourraient se vanter d'une pareille chance? Combien n'en a-t-on pas vus gentiment étranglés avec un nœud coulant de fleurs par leurs panégyristes officiels?

A cet accident trop fréquent, hélas! le poëte d'*Eloa*, l'auteur de *Chatterton* a donc eu la bonne fortune d'échapper.



M. JULES SANDEAU, de l'Académie française.
Dessin de M. Breton, d'après une photographie de M. Nadar



M. CAMILLE DOUCET, de l'Académie française.
Dessin de M. Breton, d'après une photographie de M. Frank.

Voir la Chronique.

Pour lui, rien que couronnes, point de traître lacet. Autre bonheur qui n'est pas moins rare peut-être; la pleine et entière louange, sans réticence et sans sous-entendu, n'a pas paru fade un seul instant : elle n'avait ni moins de saveur ni moins de parfum que n'en auraient eu des épigrammes frottées de miel et la médisance enguirlandée de roses; elle n'a pas eu moins de succès auprès de l'assemblée.

M. Camille Doucet a peint le poëte en racontant sa vie, c'est-à-dire ses travaux, car, une fois la jeunesse passée, il n'y a guère autre chose par quoi Vigny se manifeste au dehors.

M. Sandeau n'avait plus à parler des œuvres; il en a dégagé l'homme, et c'est l'homme seul qu'il nous montre, et jamais portrait ne fut plus vivant, plus saisissant et plus pur aussi.

« Dès ses premiers pas dans la vie des lettres, le comte de Vigny avait pris l'attitude discrète et voilée qu'il a toujours conservée depuis et qui ne s'est jamais dementie : quelque chose de virgilien, la pose d'un Raphaël attristé. Quoique mêlé aux luttes littéraires de son époque, et bien qu'il fît partie d'un groupe militant, il marchait cependant isolé déjà dans sa voie. L'éducation, les traditions de sa famille, l'avaient préparé de bonne heure au métier des armes; mais, en réalité, il était né pour la pensée plutôt que pour l'action, il tenait du lévite plutôt que du soldat. Le rôle de Luther n'était pas son fait; il fut le Melanchthon de la réforme. »

Et ce trait encore :

« L'homme et le poëte étaient chez lui si bien mêlés et confondus ensemble, qu'on arrivait difficilement à les discerner l'un de l'autre, ou plutôt, à force de s'absorber dans la contemplation du poëte, l'homme avait fini par s'effacer et par disparaître entièrement. Tout à l'heure, monsieur, vous exprimiez le regret de n'avoir point vécu dans la familiarité de M. de Vigny. Consolez-vous, personne n'a vécu dans la familiarité de M. de Vigny, pas même lui. »

Peut-on mieux dire et avec plus de grâce et de bel esprit ?

Le grand mouvement littéraire dont Vigny avait été « le Melanchthon » ne pouvait être passé sous silence par le récipiendaire. En quelques lignes il en fait un tableau plein de couleur, d'éloquence et d'énergie :

« La révolution de 1830 avait jeté toutes les passions dans la rue; tout s'agitait dans la grande fournaise, tout bouillonnait, tout débordait. La littérature fait comme le reste et renverse ses barrières. Les émeutiers de l'art s'élancent dans la mêlée, combattent avec les premières armes venues comme les soldats improvisés des trois journées de la veille; partout le bruit et le désordre; mais partout aussi le mouvement et la vie; le bon sens s'égare, mais c'est la passion qui l'entraîne; sur des autels d'emprunt chacun élève son idole qu'un autre brise et remplace; mais, tandis que les dieux d'argile tomberont en poussière, les statues de bronze, celles du jour comme celles de la veille, demeureront seules debout sur leurs piédestaux éternels. »

Je vous défie bien de ne pas applaudir.

La journée n'a pas été bonne seulement pour Alfred de Vigny, pour les deux orateurs et pour le public, elle l'a été aussi pour M. Ponsard : le *Lion amoureux* a eu dans les deux discours la gloire d'une de ces allusions qui consacrent une œuvre. Et tout le monde d'applaudir M. Ponsard.

Vous verrez que le *Lion amoureux* aura donné un rude coup de patte au drame réaliste et violent qui nous menaçait, il n'y a pas longtemps, de son règne brutal.

Une anecdote curieuse à propos de *Stello*, que j'emprunte au discours de M. Doucet :

« Il existait alors à Paris, a raconté le nouvel académicien, une très-piquante Revue, à la fois littéraire et politique, romantique et réaliste, la *Muse française*, à laquelle travaillaient en première ligne des écrivains presque tous chers à l'Académie... C'est à cette Revue que M. de Vigny donna ses premières pages de prose, et je n'offenserai pas la mémoire de l'auteur de *Cinq-Mars* et de *Stello*, mais je vous étonnerai, messieurs, en vous disant qu'on hésita à publier ses essais, tant le style en parut incorrect. MM. Émile Deschamps et Saint-Valry durent prendre sur eux d'y faire des changements assez considérables, contre lesquels la susceptibilité du capitaine se révolta tout d'abord; mais le poëte radouci finit par accepter et s'en trouva bien. »

Certes il fallait qu'ils fussent vraiment indispensables, ces changements, pour que M. Émile Deschamps et M. de Saint-Valry se fussent décidés à les faire, au risque d'affliger Vigny; car ce sont bien les plus courtois et les plus discrets des hommes que M. Émile Deschamps et M. de Saint-Valry, le père de notre excellent et spirituel confrère, un poëte délicat et charmant, qui a eu le tort de croire qu'à la jeunesse seule il appartenait de chanter.

— Eh bien! diront les partisans exclusifs de la prose, vous voyez ce qui est arrivé à ces poëtes qui font tant les fiers quand ils essayent de rompre avec la rime et la césure.

— A merveille, répondront les poëtes; mais à votre tour, messieurs les prosateurs, essayez un peu de faire des vers.

Avant de vous dire mon opinion sur le *Coup de Jarnac*, la nouvelle pièce de la Gaîté, permettez-moi de vous transcrire ici le dialogue suivant qui m'a été communiqué par un *medium* de mes amis.

Les interlocuteurs sont MM. Couturier et Mestépès.

— Que diriez-vous, cher ami, d'une machine pour Dumaine qui s'appellerait le *Coup de Jarnac?*

— Une machine en cinq actes, bien entendu?

— Parbleu!

— Le *Coup de Jarnac*, joli titre.

— N'est-ce pas?

— Et comment le prenez-vous? au figuré?

— Pas du tout, c'est la botte secrète que je mets en scène, le propre duel de Jarnac et de la Châtaigneraie. — Suivez-moi bien. — Ici, côté cour, la tente de la Châtaigneraie. Vêtus à ses couleurs, blanc et incarnat, ses partisans defilent fièrement précédés de trompettes sonnant des aubades. A gauche, côté jardin, la tente de Jarnac. Au fond, des tribunes richement tapissées où prend place Henri II entre Catherine de Médicis, sa femme, et Diane de Poitiers, sa favorite; puis autour d'eux, des seigneurs, des filles d'honneur, des dames de la cour.

— Très-bien, je vois cela d'ici.

— Préliminaires du combat : les deux champions paraissent; leurs parrains leur remettent leurs armes. Le connétable de Montmorency, faisant fonctions de juge du camp, crie trois fois : « Laissez aller les bons combattants. »

— Tiens, il me semblait que c'était l'affaire du héraut d'armes.

— Qu'est-ce que cela fait? Avec le connétable, c'est bien plus riche. Maintenant un duel superbe, original, à la dague et à l'epée, que Desbarolles nous réglera.

— A pied ou à cheval?

— Vous savez bien qu'à la Gaîté les chevaux ne peuvent grimper jusqu'à la scène. D'ailleurs, le fait est positif, le duel a eu lieu à pied.

— C'est egal, à cheval ç'eût été plus riche.

— Farceur!... Bref, l'acte et la pièce finissent par le coup de Jarnac, vous savez?

— Dites toujours comme si je ne savais pas.

— Eh bien! au moment où La Châteigneraie arrive sur Jarnac, l'épée haute, celui-ci change la parade, reçoit le coup sur sa rondache, et, en voltant, riposte par un revers qui coupe le jarret à son adversaire.

— C'est Mélingue qui serait un peu *chic* là-dedans!

— Oui; mais il répète au Châtelet *Fanfan la Tulipe*.

— Alors, qui aurons-nous?

— Berton : Dumaine me l'a promis, et Dumaine n'est pas un homme qui manque de parole : de cette façon-là, nous ne perdrons pas au change.

— Eh! eh!... Berton a plus de diction, c'est possible; mais Mélingue a plus d'escrime... Enfin!

— Voyons, vous ne trouvez pas que ce sera là un crâne cinquième acte?

— Et les autres, avec quoi les faites-vous?

— Avec l'histoire tout bêtement : vous savez ce qu'elle raconte?

— Oui, mais dites toujours, comme si je ne savais pas.

— Le duel a eu lieu sous Henri II, mais la cause en remonte aux derniers mois du regne de François Ier. La cour de France était alors partagée en deux camps : — celui de l'ancienne favorite, Diane de Poitiers qui, délaissée par le roi, se consolait avec le dauphin, — et celui de sa rivale, la duchesse d'Étampes. Notez tout de suite deux choses : *primo*, que Jarnac était quelque peu parent de la duchesse; — *secundo*, que, bien qu'ayant peu de fortune par lui-même, il faisait cependant grande figure grâce aux libéralites de sa belle-mère, la jeune encore et séduisante épouse du vieux sire de Jarnac. Est-ce entendu?

— Parfaitement.

— Or un jour, dans la chambre du roi, fut jeté un billet anonyme qui contenait des allusions sanglantes aux relations du dauphin avec l'ancienne favorite de son père. Le dauphin, qui n'était pas un sot, eut l'air de prendre le change en reportant sur Jarnac et sa belle-mère les insinuations du billet et assignant ainsi au luxe du beau gentilhomme une origine honteuse. De bouche en bouche le propos ne tarda pas à arriver jusqu'aux oreilles de Jarnac qui, feignant à son tour d'en ignorer l'auteur, declara qu'il tenait celui-ci, quel qu'il fût, pour un calomniateur. C'était mettre le dauphin dans une assez fausse position. La Châtaigneraie, son favori, imagina de l'en tirer en déclarant non-seulement qu'il était l'auteur du bruit en question, mais qu'il en maintenait la parfaite exactitude, autorisé qu'il y était par les confidences mêmes de Jarnac. Démenti de Jarnac, qui réclame le combat judiciaire. Mais le roi François Ier refuse son consentement, et ce n'est qu'à l'avénement de Henri II qu'il est permis aux deux adversaires de se mesurer en champ clos.

— Et le drame dans tout cela?

— Attendez donc. D'abord je fais de Jarnac le propre gendre de la duchesse d'Étampes, et je le campe dès le premier acte en face de Diane de Poitiers, que je lui fais traîner legèrement dans la boue.

— J'y suis : Diane, furieuse, excite Henri II contre Jarnac.

— Tout au contraire : elle devient folle de lui — à première vue.

— Tiens, c'est assez ingénieux : faux comme un jeton, mais ingénieux.

— A vous maintenant.

— Eh bien! moi je suppose que Jarnac et la Châtaigneraie aiment la même femme.

— Diane de Poitiers?

— Allons donc! une dame de la cour, une dame d'honneur de la reine que nous appellerons, si vous voulez, Blanche de Lussan.

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Et la reine, est-ce que nous n'en ferons rien?

— La reine, la femme de Henri II, comment s'appelait-elle déjà?

— Catherine de Médicis, parbleu.

— C'est vrai, je l'avais oublié. Oh bien! alors, je tiens notre intrigue. Écoutez ceci un peu : Catherine, dont nous ferons l'amie, la familière, presque la servante de la favorite... — Ce sera original, n'est-ce pas?...

— Très-original; faux, mais original.

— Catherine donc, l'hypocrite Catherine aura découvert le secret de la passion de Diane pour le beau Jarnac : elle leur ménagera, à leur insu, un rendez-vous... Voyons, où pourrions-nous bien mettre ce rendez-vous?

— Dans les jardins d'Anet : il y a là le motif d'un decor superbe; au fond la *Diane au Cerf* de Jean Goujon, que nous ferons figurer par une femme en chair et en os, habillée d'un maillot blanc : autour de la statue, une vasque d'où jaillit une pluie légère irisée par des rayons diaprés de lumière électrique.

— Diable! la lumière électrique sous Henri II, c'est vif.

— Qu'importe, si c'est joli! puis un ballet, — le ballet de Diane, par des danseuses vêtues à la nymphale. Hein! qu'est-ce que vous dites de cela?

— Parfait; mais l'action...

— Continuez, je ne vous interromps plus.

— Le rendez-vous est surpris par le roi qui, se croyant joué et trahi, lâche la Châteigneraie sur Jarnac. La Châtaigneraie ne demande pas mieux, Jarnac étant son rival en amour, comme nous en sommes convenus. Nous pourrions même, pour corser la situation, faire donner à Jarnac, par le crédit de madame Diane, la charge de capitaine des gardes promise à La Châteigneraie.

— Et l'histoire?

— Nous y rentrons tout de suite par une scène de seigneurs. Jarnac, la tête un peu montée par les vins de madame Diane, se laisse aller à un éloge des libéralités de sa belle-mère, auxquelles La Châteigneraie s'empresse de donner une interprétation perfide : provocation, duel, dénoûment, et voilà la pièce faite.

— Sauf la partie comique qui nous reste à trouver.

— Enfant!... vous connaissez le *Pré-aux-Clercs?*

— Cette question!

— Alors vous vous rappelez ce poltron d'Italien qui *écorce* le français et grelotte de peur à la vue d'une épée.

— Cantarelli?

— Justement : je le débaptise, je l'appelle Sbrigani et j'en fais un maître d'armes bâtonné par La Châtaigneraie et qui, pour se venger de lui, livre à Jarnac le secret de la fameuse botte.

— Maître d'armes et poltron?

— C'est là le piquant : j'emprunte encore au même *Pré-aux-Clercs* ses deux aubergistes, M. et Mme Girot.

— Diable! voilà bien des emprunts; sans compter que Jarnac, La Châteigneraie, Catherine et Blanche pourraient tout aussi bien s'appeler Mergy, Comminges, Marguerite et Isabelle.

— Bah! le public n'y verra que du feu.

Ici s'arrête la communication de mon *medium*.

La pièce est en cinq actes; mais il y en a un, le quatrième, que l'on pourrait extraire sans douleur. C'est ce que fera sans doute M. Dumaine le jour où il voudra serrer son spectacle. Par malheur, le drame a d'autres défauts auxquels il sera plus difficile de remédier : par exemple, la manière dont sont traités les personnages de Jarnac et de Catherine de Médicis. Le premier n'intéresse pas et le second touche au ridicule. Non, jamais vous ne me ferez accepter pour une reine de France cette espèce de Cendrillon qui pousse l'abandon de toute dignité jusqu'à se faire la pantoufle et le tapis de pieds de sa rivale, cette rivale s'appelât-elle Diane de Poitiers et cette reine Catherine de Médicis.

Sauf Perrin, qui compose avec soin son rôle de maître d'armes, et Berton, très-distingué dans celui de Jarnac, l'interprétation m'a paru assez faible.

La mise en scène est assez brillante : les costumes sont riches et exacts; les décors — notamment celui du premier acte, que nous avons déjà vu du reste dans les *Enfants de la Louve*, et celui qui représente les jardins d'Anet — sont d'un bel effet. Grâce à ces éléments de curiosité, grâce aussi au ballet que conduit avec vivacité une charmante danseuse digne d'une scène plus élevée, Mlle Lauretta Lanza, le *Coup de Jarnac* peut réaliser quelques recettes et faire attendre patiemment *Cadet-la-Perle*, le nouveau drame de MM. Alphonse Royer et Théodore de Langeac.

Un bien joli mot pour finir. Je ne le prends ni dans le discours de M. Doucet, ni dans celui de M. Sandeau, — ils m'en ont assez fourni d'aimables et de spirituels, — mais c'est l'Academie encore qui me le donne.

C'était au bal. Un groupe noir regardait avec beaucoup d'attention un groupe rose, et souriait malicieusement.

Survient un académicien.

— Pourrait-on savoir, messieurs, ce qui vous intéresse si fort?

— Faites comme nous, regardez.

L'immortel prend son lorgnon et regarde curieusement.

— Eh bien! lui demande-t-on, qu'en dites-vous? Avez-vous jamais vu cela?

— Non, répond l'immortel en baissant modestement les yeux, non... ou du moins pas depuis que je suis sevré.

GÉROME.

BULLETIN

On lit dans le *Phare de la Loire* :

L'hiver exceptionnel que nous traversons offre des phénomènes de végétation des plus rares; on nous signale dans la commune de Chatenay des pois qui commencent à se former, et dans le jardin d'un débitant de tabac, sur la route de Rennes, des fraises qui n'attendent qu'un rayon de soleil un peu chaud pour arriver à leur maturité.

L'administration des telegraphes fait expérimenter en ce

moment un appareil fort curieux. Grâce au nouveau système, la dépêche sortirait imprimée en lettres ordinaires, absolument comme sort de la presse un article de journal.

L'inventeur est un Américain, M. Hughes. Il l'a vendue 200,000 francs à la France, 120,000 francs à l'Italie, et, le mois dernier, il traitait avec le directeur général des télégraphes russes pour une somme de 20,000 roubles (80,000 à 100,000 francs).

L'appareil Hughes est un peu lourd, mais il ne manque pas de coquetterie. Il porte un clavier d'ivoire, sur les touches duquel sont gravés les lettres et les chiffres. Vous prenez la première personne venue, vous lui dites : « Asseyez-vous devant le clavier et appuyez votre doigt sur la touche portant la lettre que vous désirez envoyer. » Elle s'assied, elle appuie, et la lettre a jailli toute fraîche imprimée à Paris, à Marseille, à Berlin ou au bout du monde.

Cet appareil fait un travail double de celui du Morse et triple au moins de celui du cadran, et il permet de livrer au destinataire la dépêche telle qu'elle sort de l'appareil, sans être traduite ni copiée.

Voilà ce qu'on raconte, du moins. Il ne reste plus qu'à attendre le résultat des expériences officielles.

Les actionnaires de la salle Ventadour ont décidé que, vu les circonstances exceptionnellement difficiles où s'était trouvé M. Bagier au début de cette saison, circonstances qui n'ont pas empêché M. Bagier de rouvrir le Théâtre-Italien à jour fixe, remise du dixième lui serait faite sur le montant du loyer annuel.

On a affiché dans Paris, à un nombre considérable d'exemplaires, le règlement de l'exposition annuelle des artistes vivants pour l'année 1866. Ce règlement, libellé en 27 articles, est signé par M. le surintendant des beaux-arts, comte de Nieuwerkerke. Le dépôt des ouvrages présentés pour cette exposition devra se faire au palais des Champs-Élysées, du 10 au 20 du mois prochain, à six heures du soir. Passé ce délai *de rigueur absolue*, les objets ne seront plus reçus.

L'exposition sera ouverte au public le 1er mai, à dix heures du matin. Elle sera close le 20 juin au soir. Le prix d'entrée dans la semaine est fixé, comme les années précédentes, à 1 franc par personne. Les dimanches, les entrées seront entièrement gratuites.

Voici un fait intéressant, digne d'être signalé. Il s'agit d'un meeting de jeunes vagabonds de Londres, convoqués par un comité placé sous les auspices du charitable lord Shaftesbury. Ces petits infortunés, au nombre de 200 environ, ont été réunis dans la grande salle d'un refuge du quartier de Saint-Gilles. On leur a donné d'abord un repas copieux, puis on leur a fait subir un interrogatoire, après lequel lord Shaftesbury a promis de faire tous ses efforts pour tirer de la misère ces enfants sans asile, et mettre à exécution l'idée de les réunir dans un atelier maritime pour en faire des matelots dans la marine militaire ou marchande.

La princesse Anna Murat, duchesse de Mouchy, vient d'être créée dame de l'ordre royal de Marie-Louise, récemment conféré aussi à la jeune reine Maria-Pia de Portugal, par S. M. catholique Isabelle II.

TH. DE LANGEAC.

---

*Le prochain numéro de l'*UNIVERS ILLUSTRÉ *contiendra un Problème d'échecs. Des parties, combinées par un des spécialistes les plus autorisés, paraîtront régulièrement chaque quinzaine.*

Nous publierons les noms des personnes qui auront envoyé des solutions justes.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE[1]

(suite)

— Voyons, ma tante... Il y en a un, le plus gros, qui semble assez honnête... mais l'autre... M. d'Hervilly n'osera jamais... J'entends marcher... Ah! ma tante, c'est lui!... Dieu du ciel! il a des chaînes aux mains! Mais qu'il est noble et imposant!... Prisonnier, il semble que ce soit lui qui soit le maître et le vainqueur. Voici que la lampe suspendue au plafond éclaire son visage. Comme il est calme, ma tante, comme il est beau!

Toutes les trois écoutèrent en silence et ne perdirent pas un mot de ce qui se disait dans la salle du tribunal. Angélique s'était emparée du trou de la serrure.

— Baron de Horrberg, dit M. d'Hervilly, vous vous êtes introduit frauduleusement dans mon château; vous avez essayé de corrompre mes gens, vous avez poignardé un homme à moi, vous m'avez attaqué le sabre à la main. Certes j'ai, pour disposer de votre sort, tous les droits, joints à celui du vainqueur. Cependant j'ai voulu que la plus stricte justice décidât entre nous. Je me suis adjoint deux seigneurs de mon voisinage devant lesquels vous allez répondre de vos tentatives coupables. Vous êtes accusé...

— Octave d'Hervilly, s'écria Henri d'une voix forte, c'est au contraire moi qui vous accuse, et, si ces deux messieurs ne sont pas de vils sicaires soudoyés par vous, si un cœur noble et généreux bat dans leur poitrine, ils jugeront entre nous. Ne me parlez pas de votre prétendu droit du vainqueur; je n'ai cédé qu'au nombre, et si vous n'aviez eu la lâcheté inouïe de faire intervenir vos méprisables satellites dans le combat engagé entre nous, vous auriez expié vos forfaits. Vous avez enlevé, malgré elle, une fille belle et vertueuse, appartenant à une honorable famille; vous avez osé la tenir en prison et prétendre l'obliger par d'odieux procédés à vous accorder sa main, dont vous êtes indigne, j'ai voulu la sauver; j'ai cru trouver un honnête homme parmi vos gens; c'était un traître qui, de concert avec vous, m'a fait tomber dans un piége. Je l'ai puni justement, comme je vous aurais châtié si vous aviez osé demeurer seul contre moi le sabre à la main.

— Mesdames, dit Théodorine, comme il le traite! il faut vraiment que M. d'Hervilly soit encore bien bon enfant pour se laisser dire tant de vilaines choses.

— Tel est, dit la tante Eudoxie, l'ascendant irrésistible de l'héroïsme et de la vertu sur le crime et la lâcheté. Si tu avais lu nos bons auteurs, dont les ouvrages sont un miroir fidèle de la nature, tu en aurais vu mille exemples. Tu as été au théâtre, tu as vu représenter des tragédies: il n'en est pas une où le héros captif, enchaîné, ne débite au tyran vainqueur ses cent cinquante à deux cents vers d'invectives et de malédictions, et jamais le tyran ne s'avise de l'interrompre, tandis que le héros, grand et calme, ne manque ni à la mesure, ni à la rime, et fait succéder deux injures masculines à deux injures féminines, alternativement, sans jamais se tromper. Tout tyran, quelque barbare et féroce que le représente le poëte, recule devant une seule chose, et cette chose... c'est de ne pas répondre au héros par une phrase qui rime avec les justes reproches de sa victime. Ces dialogues, qui ont paru à quelques esprits atrabilaires et envieux manquer de vérité, sont, au contraire, calqués sur la nature, et nous venons d'en avoir une preuve dans le noble discours qu'a prononcé le brave et infortuné de Horrberg.

Depuis longtemps déjà Angélique et Théodorine n'écoutaient plus la tante Eudoxie et suivaient avec anxiété les détails de ce qui se passait dans la pièce voisine. Octave d'Hervilly avait à son tour pris la parole et avait dit :

— Baron de Horrberg, vous abusez peut-être un peu des droits du vaincu et de l'accusé; mais nous ne nous départirons pas de la modération qui convient au vainqueur et au juge. Je vous ai dit quelle accusation pèse sur vous; vous serez jugé conformément aux lois. Pourquoi vous êtes-vous introduit dans mon château?

— Pour délivrer de malheureuses captives que vous y reteniez injustement prisonnières.

— Pourquoi avez-vous poignardé Antonio?

— Pour punir sa trahison et servir d'exemple à ceux qui lui ressemblent.

— Pourquoi vous êtes-vous précipité sur moi le sabre à la main?

— Pour expier vos crimes dans votre sang.

— Pourquoi la tante Eudoxie était-elle habillée en hussard?

— Je n'en sais rien.

— Que feriez-vous si vous étiez à ma place et si j'étais à la vôtre?

— Il n'est pas possible à l'homme vertueux de sentir comme le criminel et l'oppresseur.

— Trêve de fanfaronnade, votre conduite n'est pas aussi désintéressée que vous voudriez le faire croire; vous aimez Mlle de Riessain?

— De toutes les forces de mon âme.

— Et vous êtes payé de retour?

Henri ne fit pas de réponse. Octave renouvela sous une autre forme la question qui avait précédé celles relatives à Angélique.

— Si vous aviez été vainqueur et si j'étais en votre puissance, comment me traiteriez-vous?

— Sans l'intervention de vos sicaires, un de nous deux serait resté à la place où nous nous sommes rencontrés, et nous n'aurions pas eu à soulever de pareilles questions, ni à faire des parodies de justice et de tribunal.

Octave et ses deux assesseurs se consultèrent entre eux, puis M. d'Hervilly dit à haute voix :

— Baron de Horrberg, en réparation du crime d'assassinat sur la personne d'Antonio et de tentative de meurtre sur nous-même, vous êtes condamné à une détention perpétuelle dans les souterrains du château. Rendez grâce à la clémence qui vous fait grâce de la vie.

— Que l'on me reconduise aux souterrains, dit froidement Henri de Horrberg.

Sur un signe d'Octave, on le fit sortir de la salle.

— Il me semble, ajouta ensuite M. d'Hervilly en désignant de la main la porte derrière laquelle étaient Eudoxie, Angélique et Théodorine, il me semble avoir entendu je ne sais quel bruit derrière cette porte. Que l'on s'assure si personne n'a eu l'audace de chercher à écouter nos solennelles délibérations.

Quelqu'un sortit de la salle pour exécuter l'ordre de M. d'Hervilly; mais les trois femmes s'étaient enfuies comme des oiseaux et avaient regagné leur appartement.

— Ah! ma tante, s'écria Angélique en se jetant dans les bras d'Eudoxie, une détention perpétuelle dans les souterrains!

— Il n'y a de perpétuel que la mort, ma chère Angélique; Dieu et l'amour protégeront M. de Horrberg; d'ailleurs d'un moment à l'autre, votre père peut finir par découvrir notre prison, et M. de Horrberg partagera notre délivrance, comme il partage notre captivité.

— Ah! ma tante, c'est à lui que j'aimerais devoir ma liberté.

— Je comprends, ma nièce, que l'on aime devoir quand on est sûr de pouvoir si bien payer.

— Ma tante, comme mon cœur s'est serré quand il a fait hautement l'aveu de son sentiment pour moi! Que d'amour dans sa voix, que de noblesse ensuite et que de discrétion dans son silence! Ma tante, n'est-ce pas que je dois l'aimer!

— Attendez-vous mon approbation?

VI

Nous laisserons la tante et la nièce continuer une conversation qui les intéresse sans doute plus que nous, pour voir un peu ce qui se passe dans l'autre aile du château, où nous n'avons pas encore pénétré. Plusieurs personnes sont réunies autour d'une table servie. La salle à manger est richement meublée, quatre grands buffets en bois de chêne sculpté garnissent les murailles. Sur ces buffets sont entassés la vaisselle d'argent, les cristaux de Bohême de diverses couleurs, les porcelaines de la Chine et du Japon, ainsi que les porcelaines de Saxe et de vieux Sèvres. Trois domestiques, la serviette sur le bras et des gants blancs aux mains, sont placés derrière les trois convives, prêts à obéir au moindre mot, au moindre signe, au moindre désir. Il n'y a pas moins de quatre verres devant chaque convive: leur forme et leur couleur indiquent quels vins doivent briller ou petiller entre leurs parois de cristal. Les trois personnes assises autour de la table...

— Eh quoi! avez-vous donc déjà fini la description de cette salle à manger? N'allez-vous pas reprendre une à une ces riches porcelaines, nous détailler les bons hommes étranges qui couvrent celles de la Chine?

— Non, c'est tout; et si je me suis laissé aller à ces quelques lignes, c'est qu'il est nécessaire que ces magnificences me servent à remplacer une douzaine d'assiettes de terre de pipe que l'on a cassées chez moi.

L'un des trois convives est Octave d'Hervilly, un autre est Henri de Horrberg; le troisième, celui qui est placé entre les deux autres et semble faire les honneurs du dîner, est M. de Riessain, père d'Angélique.

Henri demande en ce moment du vin du Rhin à un des seigneurs qui l'ont jugé il y a une heure, et qui est debout derrière sa chaise. L'autre seigneur n'est pas là parce qu'il fait en ce moment frire des beignets avec Théodorine, à laquelle M. de Riessain les a fort recommandés. Antonio découpe un faisan.

— Quel Antonio?

— Celui que Henri de Horrberg a poignardé dans le souterrain.

Pour jeter quelque lumière sur les circonstances de notre récit qui paraîtraient en manquer, nous sommes obligé de le reprendre à un moment où il a été suspendu par les exigences d'un chapitre: c'est au moment où Henri et Octave avaient chacun un pistolet appuyé sur la poitrine de l'autre.

Octave tira le premier. Le pistolet fit entendre un petit son sec qui ne fut suivi d'aucune détonation. Henri ôta le sien et dit :

— Monsieur, je suis enchanté de me trouver dans une situation qui me permette de dire que ce duel est aussi absurde que cruel, et que je ne veux pas y donner suite.

— Tirez, monsieur, tirez! dit Octave; j'ai tiré sur vous; je croyais avoir le bon pistolet. Tirez, je l'exige! Je ne veux pas de grâce!

— Monsieur, dit Henri, c'est à moi-même que je fais grâce des remords que je conserverais toute ma vie si j'assassinais un homme sans armes.

— Monsieur, votre pitié est une nouvelle insulte; j'espérais avoir le pistolet chargé; j'ai tiré sur vous, pensant que vous étiez sans armes, que vous n'aviez entre les mains qu'un pistolet vide et une arme inutile. Si vous ne tirez pas sur moi, nous recommencerons.

— Nous ne recommencerons pas, monsieur, parce que je suis presque honteux d'avoir fait une fois cette extravagance; nous ne recommencerons pas, parce que vous ne voudrez pas tirer deux coups contre un.

— Que faire alors, monsieur? Au nom du ciel, tirez sur moi; je vous le répète, je ne veux pas de grâce.

— Voilà ce qu'il faut faire, monsieur: nous serrer la main, reconnaître nos torts mutuels et ne plus penser à notre fanfaronnade à tous deux.

— Monsieur, ma conduite a été trop ridicule pour que je ne vous haïsse pas; je ne puis consentir à vous devoir la vie. Donnez-moi ce pistolet, je vais me brûler la cervelle.

Henri déchargea son pistolet en l'air et l'offrit ensuite à Octave, qui le jeta loin de lui.

— Monsieur d'Hervilly, dit Henri, parlons sérieusement: vous avez fait une sottise; mais croyez-vous que, de mon côté, je ne sois pas allé trop loin dans ma petite vengeance? Vous vous êtes laissé emporter par un mouvement de vanité à prendre un nom qui n'avait fait que réaliser vos intentions, il n'y avait chez vous aucun dessein de nuire; j'ai donc été plus méchant que vous. Vous êtes brave, monsieur; peu de personnes peuvent se rendre un témoignage aussi positif que nous deux. Un homme qui envisage la mort avec autant de calme que vous n'est pas un homme vulgaire; je vous offre mon amitié.

Octave et Henri s'embrassèrent, ils rejoignirent la voiture de Horrberg et passèrent le reste de la nuit à causer; tous deux s'ouvrirent leur cœur à l'égard d'Angélique. Octave n'éprouvait qu'une fantaisie qui aurait bien de la peine à lutter contre son horreur profonde du mariage. De Horrberg, au contraire, était sérieusement amoureux. D'ailleurs, il avait l'aveu du père; Octave fut enchanté de pouvoir faire à son nouvel ami un sacrifice qui ne lui coûtait pas trop. Il

1. Voir les numéros 508 à 515.



SCÈNES DE LA VIE DOMESTIQUE EN CHINE, d'après des photographies [illegible]



LE BERGER ET SON TROUPEAU, d'après un tableau de M. Wallis. — Voir page 141

entra alors avec enthousiasme dans le plan du père d'Angélique; il s'exposera à toute l'animadversion que doit attirer sur lui le tort d'être agréé par lui, par la famille et de se présenter avec l'air d'un mariage de raison. Octave avoue franchement ses défauts à Henri; il veut paraître; ses affaires dérangées l'obligent pour cela à quelques mensonges, il se croit ruiné, Henri fait examiner les choses par un homme d'affaires intelligent et honnête; l'homme d'affaires honnête et intelligent découvre qu'Octave n'est pas ruiné, mais qu'il s'occupe activement de le devenir, grâce aux secours d'un autre homme d'affaires moins honnête. Ce n'est que du désordre, on arrangera cela, et d'Hervilly pourra être ce qu'il s'est efforcé de paraître.

— Écoute, dit d'Hervilly à Henri, je crains une chose, c'est que, pour résultat de tes soins, maintenant, quand je vais être riche, je ne me contente pas plus qu'auparavant de paraître ce que je serai. Il me sera bien difficile de ne pas me faire un peu duc ou prince, et il ne faudra pas t'étonner si tu rencontres quelque jour des gens qui me prennent pour le monarque de quelque île déserte. Si, mes affaires arrangées, je puis racheter les deux chevaux que j'avais autrefois, je ne pourrai guère m'empêcher de parler de mes quatre coursiers.

— C'est bien, dit Henri, ne te calomnie pas. Toujours est-il que le service que tu me rends et la bonne grâce que tu y mets sont tels que je te défie de les exagérer, pas plus que ton courage obstiné en face de la mort.

Les deux jeunes gens eurent une conférence avec M. de Riessain; ils le trouvèrent furieux contre sa sœur; chaque jour, il découvrait d'elle quelque nouvelle extravagance. Ils firent ensemble le plan d'un roman qu'on infligerait à Angélique et à la tante Eudoxie. Henri de Horrberg s'efforça en vain d'adoucir les détails de l'épreuve: M. de Riessain fut aussi inflexible pour les détails de *son roman* qu'il l'avait été pour l'ensemble du plan. Octave, d'ailleurs, l'appuyait et était d'une fécondité inépuisable. Il fut donc résolu d'abord que M. d'Hervilly ne négligerait rien pour se rendre odieux, quoiqu'on eût tout lieu de penser que la manière dont M. de Riessain le présenterait à sa fille ne laisserait rien à désirer. Puis on décida qu'on procéderait à un enlèvement, mais M. de Riessain pensa qu'il serait convenable que sa fille ne quittât pas sa maison et fût toujours sous ses yeux. Cette fois Henri ne fit pas d'objections.

Théodorine, attachée dès longtemps à la maison et nourrissant une haine envenimée contre la tante Eudoxie, fut mise dans la confidence, c'est elle qui se chargea de placer les bouquets et les lettres de M. de Horrberg.

L'enlèvement se fit de la manière la plus simple; on voyagea trois jours dans un espace de deux lieues. On revenait la nuit jusqu'à quelque ferme qui en dépendait. Pendant ce temps, on prépara les chambres dans l'aile que ces dames ne connaissaient pas encore. Quelques couches de couleur rendirent la maison méconnaissable pour des personnes qui ne l'avaient habitée que quelques jours; et Angélique, accompagnée de sa tante et de Théodorine, rentra par une porte dans la maison de son père d'où elle était sortie par une autre porte.

L'évasion avait été faite dans une cave; la porte qu'on n'avait pu ouvrir était une fausse porte clouée sur le mur qui formait l'extrémité de la cave. Antonio était tombé frappé d'un poignard de bois; le combat entre Octave et Henri s'était fait avec des sabres de théâtre, et comme on le voit faire dans les théâtres de mélodrame. Octave allait quelquefois trop loin et chargeait un peu les couleurs du tableau. Le costume de hussard substitué aux vêtements de la tante était une vengeance de Théodorine, qui n'avait mis personne dans le secret. La même Théodorine s'était chargée de faire voir à ses maîtresses, par le trou de la serrure, la scène du jugement qui n'était jouée que pour elles.

C'est après cette scène que nous retrouvons à table, et le chevalier victime de sa vaillance, et le farouche oppresseur, avec le père de l'héroïne innocente et persécutée, qui avait failli reconnaître sa voix dans le souterrain.

— A ton tour, Henri, dit Octave, tu as failli me faire perdre mon sérieux. Où diable as-tu été prendre les tirades magnifiques que tu m'as adressées tandis que je siégeais sur mon tribunal? Tu avais, du reste, l'air parfaitement majestueux, et tu as dû produire beaucoup d'effet.

— Mon cher père, dit Henri à M. de Riessain, de grâce, arrêtons là ce badinage, je ne veux pas tromper plus longtemps Angélique; vous verrez que cela finira mal, et que, au jour des explications, elle ne me pardonnera pas la part que je prends à cette mystification.

— Elle vous pardonnera, Henri, quand elle saura que c'est la condition que j'ai mise à votre union, et je vous laisse parfaitement libre d'exagérer à votre gré ma dureté à cet égard; mais, croyez-moi, il y va du bonheur de ma fille dans l'avenir et du vôtre peut-être, que nous détruisions dans son esprit les sottes semences que ma sœur y a jetées; il faut qu'elle ne demande à la vie autre chose que ce qu'il y a dedans, qu'elle ne rejette pas un bonheur réel pour courir après des rêves ou porter dans le cœur le deuil de chimères ridicules. Il faut que la leçon soit complète.

— Allons, Amadis, dit Octave, voilà vingt fois que vous faites inutilement la même prière à M. de Riessain; il faut vous résigner et continuer votre rôle. Sérieusement, où en sommes-nous? Te voilà claquemuré dans les souterrains de la tour pour le restant de ta vie; très-bien. Mais nous ne pouvons pas en rester là. D'abord, nous allons t'arranger un petit cachot tout à fait dans le style de la chose. J'ai vraiment peur de la scène de l'ermite; jamais mademoiselle de Riessain n'en croira un mot.

— Seule, dit M. de Riessain, son bon sens se révolterait; mais ma chère sœur est là pour emporter toutes les hésitations de l'incrédulité.

ALPHONSE KARR.

(*La suite au prochain numéro.*)

SCÈNES DE LA VIE DOMESTIQUE EN CHINE

Les six petits dessins que nous publions sous ce titre représentent plusieurs groupes de familles chinoises rendus, grâce à la photographie, avec une fidélité scrupuleuse.

La première composition nous montre plusieurs femmes occupées à divers ouvrages de couture. Celle de droite, au premier plan, paraît ourler quelque vêtement, tandis que celle de gauche est en train de broder une paire de ces imperceptibles babouches dans lesquelles les Chinoises cachent leurs pieds odieusement contrefaits.

Le jeu est la passion dominante des Chinois. A peine l'ouvrier a-t-il touché son modique salaire, qu'il court l'aventurer à *la marelle* ou aux dés, sans s'inquiéter s'il lui restera de quoi se nourrir. Grands et petits, ouvriers et marchands, tous sont joueurs, et joueurs effrénés. Dans les maisons de quelque importance, il est presque de règle de trouver au milieu du jardin un petit pavillon où l'on se réunit pour jouer. C'est sous un de ces pavillons légers qu'ont été photographiés les Chinois de notre second dessin. Le jeu auquel ils semblent porter un si vif intérêt n'est pas sans rapport avec notre jeu de dames.

Une famille de mandarin, homme, femme, enfants et esclaves, est représentée sur notre troisième dessin.

Le quatrième figure un groupe de dames chinoises ayant derrière elles leurs serviteurs tout prêts à agiter l'éventail sur un signe. Dans ce dessin, comme dans ceux qui précèdent et qui suivent, on distinguera les jeunes filles des femmes mariées à la différence de leur coiffure. La Chinoise porte les cheveux épars sur son cou jusqu'à l'époque de son mariage; dès lors, elle cesse de les laisser flotter et en fait une tresse ordinairement relevée sur le sommet de la tête.

Les dames chinoises, qu'on voit sur notre cinquième dessin, prennent, autour d'une petite table en bois de rose, le thé et les confitures. Le thé est apporté aussitôt l'arrivée des visiteurs dans une maison; puis viennent les confitures de diverses espèces renfermées dans une boîte à compartiments, qui est déposée au centre de la table. Du bout d'un de ses bâtonnets, la maîtresse de la maison invite ses hôtes à prendre la peine de se servir. Après une seconde tasse de thé, les narghilés sont ordinairement apportés aux dames par de jeunes esclaves.

Quant aux Chinoises représentées sur notre dernière gravure, elles viennent de se lever pour aller au-devant d'un visiteur et lui faire la révérence. Pour cette petite cérémonie, chaque dame saisit à son tour une de ses manches, qu'elle baise en s'inclinant.

L. DE MORANCEZ.

COURRIER DU PALAIS

Nous rirons bien. — Ce que vaut l'éclipse d'une *étoile* pendant un soir. — Mlle Benedettina Grossi et M. Bagier. — *La mort de Brutus.* — Un calendrier suranné. — Guignot et Yaya. — Une sentinelle qui voudrait bien garder... la montre d'un civil. — Simple explication. — Nouveaux coups de marteau. — Le fort de la halle. — Le logis d'un roi au XVe siècle. — La maison *où naquit Molière.* — Une vieille conspiration.

« L'idée nous est venue de passer gaiement la soirée de demain, avec de bons amis, au théâtre du Palais-Royal. Faites nous donc le plaisir de frapper à huit heures à la porte de la loge 19, elle s'ouvrira tout aussitôt. On joue la *Bergère de la rue Monthabor*, une drôlerie des plus comiques, assure-t-on. Nous rirons bien. »

« Nous acceptons de grand cœur. A demain donc, » répondent les amis.

Le lendemain, vous allez au théâtre à sept heures et demie; vous présentez votre coupon à l'ouvreuse... et l'ouvreuse vous répond que la loge est occupée.

— Comment, occupée? mais nous l'avons louée.

— Je suis désolée, monsieur; mais il y a eu une erreur au bureau de location, et la loge a été louée deux fois.

— Donnez-nous une autre loge.

— Je ne demanderais pas mieux, mais je n'en ai plus. Voyez ailleurs.

Vous *voyez ailleurs*: pas une loge libre dans toute la salle.

Vous redescendez, et, tout penaud, vous attendez vos amis sous le péristyle. Si, par bonheur, quelque obstacle imprévu ne leur permettait pas de venir! Ils arrivent, la figure épanouie.

— Nous voici: huit heures moins cinq minutes. Ah! on est exact ou on ne l'est pas.

— A merveille; seulement nous n'avons pas de loge.

— Ah! bah!

Et la figure des amis de s'allonger énormément.

Vous racontez votre mésaventure.

— Eh bien, ce sera pour une autre fois, disent les amis en souriant d'un sourire aimable... et forcé.

Mais comme vous ne voulez pas passer pour un ladre:

— Nous irons ailleurs, dites-vous.

On fait quelques façons, et puis on se laisse violenter, et vous emmenez votre société au théâtre voisin, où vous prenez une belle loge, qui celle-là, s'ouvre toute grande pour vous recevoir.

Et voilà comment, au lieu de montrer la *Bergère* à vos amis, vous leur avez fait voir *Mithridate*.

« Nous rirons bien! »

« Triste, triste, triste! » aurait dit Sainville.

Que si le lendemain vous envoyez à M. le directeur du Palais-Royal un petit exploit où vous lui demandez le remboursement de 36 francs 25 centimes que vous avez versés dans sa caisse, et 500 francs de dommages intérêts, qui donc aurait le courage de vous le reprocher bien vivement?

Ce n'est pas moi; et, ma foi, je comprends M. Joanne.

Seulement 500 francs de dommages-intérêts, c'est peut-être un peu trop flatteur pour la *Bergère de la rue Monthabor.*

Le Tribunal réduit les 500 francs à 50 francs. De 50 francs si je retranche 30 ou 40 francs, prix de la loge du théâtre voisin, il restera 20 francs ou 10 francs comme indemnité de la *Bergère*. Ce n'est guère. La Justice est une déesse sérieuse.

Vainement, je pense, on chercherait un directeur qui fasse plus de cas de ses *étoiles* que M. Bagier.

Il y a quelque temps, l'affiche du Théâtre-Italien annonçait le *Trovatore* pour le lendemain. Mlle Benedettina Grossi devait chanter.

Le matin de la représentation, l'actrice informe l'administration qu'elle est malade, et ne pourra remplir son rôle. Le médecin du théâtre se rend chez elle, et de sa visite résulte pour lui l'opinion que si Mlle Grossi est souffrante, elle ne l'est pas au point de ne pouvoir chanter le soir.

Cependant Mlle Grossi n'est pas de l'avis du médecin: elle restera chez elle.

Elle y resta en effet.

Il y a quelques jours, elle se présentait à la caisse pour toucher ses appointements, qui sont de 5,000 francs par mois. On lui offrit 1,000 francs.

M. Bagier évaluait à 4,000 francs le tort que lui avait fait l'artiste en ne chantant pas le *Trovatore* le jour où le public espérait l'entendre.

La modestie de Mlle Grossi ne put se résoudre à laisser passer sans protestation le témoignage éclatant d'une si haute estime: M. Bagier reçut de sa pensionnaire une sommation, où elle le mettait en demeure de lui payer ses appointements sans retenue aucune.

Refus du directeur. Procès.

Les juges n'ont pu se décider à donner un plein contentement à l'excessive humilité de Mlle Grossi: l'indisposition d'Azucena lui coûtera 500 francs.

Une *diva* ne chante pas le soir où son nom est sur l'affiche, c'est 500 francs qu'elle payera à son directeur.

Un auteur ne livre pas son manuscrit au jour dit, l'éditeur lui demande 3,000 francs de dommages-intérêts, et le Tribunal n'accorde à l'éditeur que le remboursement de ses avances, sans un sol d'indemnité, attendu qu'il n'a souffert aucun préjudice.

Pourtant la *Vie de Brutus*, de MM. Hippolyte Babou et Eugène Potrel, était un chef-d'œuvre, peut-être, qui aurait enrichi M. Faure.

Eh! oui, dira-t-on, la chose n'est point impossible, mais est-elle certaine? Et puis n'a-t-on pas vu des chefs-d'œuvre qui coûtaient à l'éditeur plus qu'ils ne lui rapportaient?

La recette d'une première chanteuse, on la connaît. Celle d'un livre qui n'a point encore paru, comment la chiffrer?

Mais alors ne pourrait-on pas réserver la question des dommages-intérêts, et en ajourner la solution à une année après la publication de l'œuvre?

Qui sait? peut-être les six étudiants que le tribunal de police correctionnelle a sévèrement punis, l'autre jour, de leurs frasques républicaines, n'auraient-ils point donné d'occupation à M. le procureur impérial si la *Vie de Brutus*, de MM. Babou et Potrel, avait vu le jour avant le 21 janvier. Ils y auraient lu sans doute que le fier Romain ne s'avisa jamais d'aller dans la *Suburra* ou dans le quartier du *Velabre*, qui étaient un peu le faubourg Saint-Antoine et le faubourg Saint-Marceau de Rome, pousser des cris factieux et se colleter avec les gens de police; ils y auraient vu sans doute aussi que ce n'est pas avec des vieux mots qu'on fait des choses nouvelles.

Ces enfants terribles de la république s'appelaient entre eux citoyens et se tutoyaient; ils dataient leurs lettres ainsi: « 1er nivôse 73; 14 frimaire 73. » Et ils ne songeaient pas qu'ils n'avaient plus le droit de sourire des légitimistes, qui appelaient Napoléon: « M. le marquis de Buonaparte, » et qui, au retour de l'émigration, écrivaient sans sourciller: « Du règne du roi Louis XVIII la 20e année. »

Le jeune Guignot avait une belle montre d'argent avec la chaîne, s'il vous plaît; il l'a encore, mais ce n'est pas la faute à Yaya.

Qu'est-ce que Yaya? Un gamin de Paris? Non. Un petit polisson de Canton ou de Pékin? Pas davantage, bien que le nom de Yaya ait une physionomie chinoise tout à fait agréable. Yaya est un *turco*.

Or, une belle nuit que Yaya faisait sa faction à la porte de la caserne de la rue Saint-Dominique, Guignot battait le pavé pour se réchauffer. L'heure n'était guère propice à la promenade; mais Guignot s'était attardé dans quelque soirée du grand monde, sans doute, où il avait mené sa montre et sa chaîne, et lorsqu'il avait voulu rentrer chez son patron, il avait trouvé porte close.

Donc, il se promenait en attendant le jour. Mais la nuit était fraîche, et tout en se promenant Guignot se disait que,

si sa bonne chance lui offrait quelque gîte passable, il renoncerait volontiers au plaisir poétique de voir la rose aurore illuminer les toits du Gros-Caillou. Était-ce bien la forme que prenait sa pensée? je n'oserais l'affirmer, Guignot étant de son état garçon marchand de vins; mais si ce n'était la forme, c'était au moins le fond de son idée. Elle tournait à l'idée fixe, lorsqu'il se trouva devant la caserne dont la garde était en ce moment confiée à Yaya.

Une caserne! On dort à merveille dans une caserne, et le soldat français fut de tout temps hospitalier.

Guignot arrête aussitôt dans son esprit qu'il couchera dans la caserne du Gros-Caillou.

Il marche droit à la porte, quand Yaya l'engage à passer son chemin.

Guignot essaye de parlementer.

Yaya rompt brusquement l'entretien en décrochant avec un sang-froid tout à fait oriental la montre de Guignot, dont la chaîne lui a donné dans l'œil.

— Ma montre! rendez-moi ma montre! dit Guignot quand il a retrouvé la voix.

— File, et plus vite que ça, répondit Yaya en croisant la baïonnette.

Guignot file, mais pour aller conter son histoire au premier poste de police qu'il rencontre. D'abord on ne croit guère à son récit; mais son insistance et ses larmes frappent l'autorité, qui se rend avec Guignot à la caserne.

Yaya comparaît devant Guignot; Guignot reconnaît Yaya, et comme la montre de Guignot fut retrouvée sous la guérite, on commence à croire que le cas de Yaya est quelque peu louche.

Hier, le conseil de guerre condamnait Yaya à cinq années de réclusion, à la dégradation militaire et à la surveillance perpétuelle de la haute police.

Et cependant Yaya expliquait si naturellement la chose à l'audience:

« Le jeune homme, disait-il, se trouvant seul dans la rue à une heure aussi avancée, avait peur qu'on lui volât sa montre; il me pria de la garder; j'y consentis, et, comme j'avais trop froid aux mains pour mettre la montre dans ma poche, je la poussai sous la guérite, où je la cachai dans le sable pour plus de sûreté. »

Et Yaya a été condamné! Qu'on dise après cela que rien ne vaut une explication bien simple pour convaincre les juges!

L'expropriation a fait des siennes la semaine dernière. Un grand coup de marteau sera bientôt donné dans les quartiers du vieux Paris les plus riches en souvenirs. Mais cette fois tant pis pour les souvenirs, ils étaient là trop mêlés de mauvais air et de puantes odeurs.

La rue de la Tonnellerie, la rue des Fourreurs, la rue des Prouvaires, la rue Berger, qui s'appela pendant longtemps la rue du Contrat-Social, ont été frappées par les derniers décrets. Il en restera pourtant quelques vestiges encore.

L'expropriation est impitoyable.

> Alléguez la vertu, la beauté, la jeunesso,

elle ne vous épargnera pas, victimes de pierre ou de plâtre, qu'elle a vouées à la destruction.

Il va donc s'écrouler, ce gros pavillon solide comme une bastille qui semblait protester contre l'élégante et légère architecture des halles nouvelles. Certes ce n'est pas de sa beauté qu'il aurait pu essayer de se prévaloir, mais de son jeune âge: douze ans à peine il comptait! n'importe il tombera, comme une vieille masure lézardée et boiteuse, celui qu'on appelait le *Fort de la halle*.

On l'avait bâti, nous apprend M. Sorel, un érudit du Palais, sur l'emplacement de la maison de Laurent Herbelot, un épicier du XVe siècle qui eut l'honneur de loger chez lui Alphonse V de Portugal, lorsque le prince fut l'hôte de Paris, sous Louis XI.

La maison d'un épicier, c'était l'Élysée de ce temps-là.

Parmi les maisons de la rue des Prouvaires dont la démolition est décidée, il est une maison historique: elle porte le numéro 12, et fut autrefois l'hôtel de Longueil.

En 1832 elle était occupée par un traiteur. Le 1er février, vers dix heures du soir, une centaine de convives se réunissaient dans le salon où le souper devait être servi. Le repas fut tranquille et aucun propos politique ne l'assaisonna, seulement au moment du dessert, des armes furent apportées aux convives, distribuées entre eux et chargées.

A deux heures et demie du matin, un personnage qui n'avait point été invité faisait son entrée dans la salle du banquet: c'était le chef de la police municipale. Des sergents de ville et des gardes municipaux le suivaient. Un fusil fut dirigé contre le chef de police; le coup ne partit pas; mais un sergent de ville tomba mortellement blessé d'une balle de pistolet. La troupe entra: un véritable combat s'engagea; il ne pouvait être douteux, mais il fut sanglant; il y eut un mort et plusieurs blessés.

Ainsi avorta la conspiration carliste de la rue des Prouvaires.

Six mois plus tard, le 5 juillet, s'ouvraient les débats du procès instruit contre les conspirateurs. Cinquante-six accusés comparurent devant la cour d'assises, présidée par M. Taillandier. C'étaient d'anciens soldats des régiments suisses, un avocat, d'anciens domestiques de la maison de Charles X, un ex-agent de police, un ex-huissier de Mademoiselle, un cuisinier sans place, un balayeur, de petits marchands et quelques rentiers; c'est-à-dire l'ensemble le plus hétérogène et le plus disparate qui se peut voir.

M. Franck-Carré, alors substitut du procureur général, siégeait au fauteuil du ministère public.

Le premier acte du drame avait été sanglant; plus d'un détail comique en égaya l'épilogue.

On entendit un témoin, tambour-maître dans la garde nationale, qui déposa ainsi:

« Le 21 décembre, j'étais pour boire chopine chez le sieur Suzanne: après qu'il l'eût versée il me fit signe de le suivre. Qu'est-ce qu'il me veut cet homme? Bref je le suivis.

« — Vous avez bien perdu, qu'il me dit, par la révolution « de Juillet; voulez-vous vous battre pour Henri V? nous « avons un régiment, moins le colonel.

« — Eh bien! ça y est, que je lui dis; à demain, l'ancien. » Le lendemain, M. Suzanne me fait signe des yeux; il me fait monter au premier; je me retourne, et je vois MM. Piégard et Maigret; celui-ci était secrétaire; alors il me dit:

« Vous jurez de vous battre pour Henri V?

— « Si je le jure?... oui, je le jure! »

« Il fouilla dans sa poche, et me donna une médaille de Henri V. Pour lui faire frime, je la porte à ma bouche en disant: « C'est bon, mon garçon! »

Alors il me dit:

« Engagez pour Henri V, mais pas pour la République; « ceux qui ne seraient pas pour Henri V, engagez-les tou- « jours, ça tapera dans la mêlée comme les autres.

« — Ça va, » que je dis. »

Et le tambour-maître, au lieu d'engager pour Henri V, alla gentiment conter son affaire à M. le commissaire de police de Versailles.

J'ai dit que le chef de la police municipale était entré le premier dans la salle du restaurant de la rue des Prouvaires, où les conspirateurs étaient rassemblés.

Le chef de la police municipale s'appelait alors Carlier.

On sait le chemin qu'il fit plus tard.

MAURICE GUÉRIN.

LE BERGER ET SON TROUPEAU

Sur un tertre verdoyant, dans le voisinage de la mer, le troupeau s'est arrêté. Accablées par l'ardente chaleur de midi, les brebis ont cessé de paître, et, sauf une ou deux mères encore debout pour allaiter leurs petits, elles se sont couchées, tachant l'herbe verte de leurs groupes floconneux. Le jeune pasteur lui-même, cédant à la douce somnolence qui l'envahit, s'est laissé choir sur le sol auprès de son chien, fidèle gardien du troupeau. Tenant sa houlette d'une main nonchalante, le berger laisse aller son âme à la rêverie, tandis que son regard erre sur l'immensité bleue et sereine du ciel et de la mer.

Il y a un grand sentiment de poésie et aussi beaucoup de vérité dans le tableau dont nous donnons une fidèle copie.

Cette toile est l'œuvre d'un peintre anglais, M. Willis; il pourrait être signé: Rosa Bonheur.

HENRI MULLER.

LIONNERIE

> Tout le populaire se dressa
> Sur ses dix doigts de pied dans un étrange ébahissement.
> L'ÉVÊQUE HALL. — *Satires*.

Je suis, — c'est-à-dire, j'*étais* un grand homme; mais je ne suis ni l'auteur du *Junius*, ni l'homme au masque de fer; car mon nom est, je crois, Robert Jones, et je suis né quelque part dans la cité de Fum-Fudge.

La première action de ma vie fut d'empoigner mon nez à deux mains. Ma mère vit cela et m'appela un génie; — mon père pleura de joie et me fit cadeau d'un traité de nosologie. Je le possédais à fond avant de porter des culottes.

Je commençai dès lors à pressentir ma voie dans la science, et je compris bientôt que tout homme, pourvu qu'il ait un nez suffisamment marquant, peut, en se laissant conduire par lui, arriver à la dignité de Lion. Mais mon attention ne se confina pas dans les pures théories. Chaque matin, je tirais deux fois ma trompe, et j'avalais une demi-douzaine de petits verres.

Quand je fus arrivé à ma majorité, mon père me demanda un jour si je voulais le suivre dans son cabinet.

— Mon fils, dit-il quand nous fûmes assis, quel est le but principal de votre existence?

— Mon père, répondis-je, c'est l'étude de la nosologie.

— Et qu'est-ce que la nosologie, Robert?

— Monsieur, dis-je, c'est la Science des Nez [1].

— Et pouvez-vous me dire, demanda-t-il, quel est le sens du mot nez?

— Un nez, mon père, répliquai-je en baissant le ton, a été défini diversement par un millier d'auteurs. (Ici je tirai ma montre.) Il est maintenant midi, ou peu s'en faut, nous avons donc le temps, d'ici à minuit, de les passer tous en revue. Je commence donc: — Le nez, suivant Bartholinus, est cette protubérance, cette bosse, cette excroissance, cette...

— Cela va bien, Robert, interrompit le bon vieux gentleman. — Je suis foudroyé par l'immensité de vos connaissances, positivement je le suis, oui, sur mon âme! (Ici il ferma les yeux et posa sa main sur son cœur.) Approchez! (Puis il me prit par le bras.) Votre éducation peut être considérée maintenant comme achevée, il est grandement temps que vous vous poussiez dans le monde, et vous n'avez rien de mieux à faire que de suivre simplement votre nez. Ainsi, ainsi... (alors il me conduisit à coups de pied tout le long des escaliers jusqu'à la porte), ainsi sortez de chez moi, et que Dieu vous assiste!

[1] *Nose*, nez. — *Nasoulogie*, nosologie. — C. B.

Comme je sentais en moi l'*afflatus* divin, je considérai cet accident presque comme un bonheur. Je jugeai que l'avis paternel était bon. Je résolus de suivre mon nez. Je le tirai tout d'abord deux ou trois fois, et j'écrivis incontinent une brochure sur la nosologie.

Tout Fum-Fudge fut sens dessus dessous.

— Étonnant génie! dit le Quarterly.
— Admirable physiologiste! dit le Westminster.
— Habile gaillard! dit le Foreign.
— Bel écrivain! dit l'Edimburg.
— Profond penseur! dit le Dublin.
— Grand homme! dit Bentley.
— Ame divine! dit Fraser.
— Un des nôtres! dit Blackwood.
— Qui peut-il être? dit mistress Bas-Bleu.
— Que peut-il être? dit la grosse miss Bas-Bleu.
— Où peut-il être? dit la petite miss Bas-Bleu.

Mais je n'accordai aucune attention à toute cette populace; j'allai tout droit à l'atelier d'un artiste.

La duchesse de Dieu-me-Bénisse posait pour son portrait; le marquis de Tel-et-Tel tenait le caniche de la duchesse, le comte de Choses-et-d'Autres jouait avec le flacon de sels de la dame, et Son Altesse Royale de *Noli-me-Tangere* se penchait sur le dos de son fauteuil.

Je m'approchai de l'artiste, et je dressai mon nez.

— Oh! très-beau! soupira Sa Grâce.
— Oh! au secours! bégaya le marquis.
— Oh! choquant! murmura le comte.
— Oh! abominable! grogna Son Altesse Royale.
— Combien en voulez-vous? demanda l'artiste.
— De son *nez*! s'écria Sa Grâce.
— Mille livres, dis-je en m'asseyant.
— Mille livres? demanda l'artiste d'un air rêveur.
— Mille livres, dis-je.
— C'est très-beau, dit-il en extase.
— C'est mille livres, dis-je.
— Le garantissez-vous? demanda-t-il, en tournant le nez vers le jour.
— Je le garantis, dis-je en le mouchant vigoureusement.
— Est-ce bien un original? demanda-t-il, en le touchant avec respect.
— Hein! dis-je en le tortillant de côté.
— Il n'en a pas été fait de copie? demanda-t-il en l'étudiant au microscope.
— Jamais! dis-je, tout étourdi par la beauté de la manœuvre.
— Mille livres, dis-je.
— *Mille* livres? dit-il.
— Précisément, dis-je.
— Mille *livres?* dit-il.
— Juste, dis-je.
— Vous les aurez, dit-il; quel morceau capital!

Il me fit immédiatement un billet, et prit un croquis de mon nez. Je louai un appartement dans *Jermyn street*, et j'adressai à Sa Majesté la 99e édition de ma *Nosologie*, avec un portrait de la trompe.

Le prince de Galles, ce mauvais petit libertin, m'invita à dîner.

Nous étions tous Lions et gens du meilleur ton.

Il y avait là un néoplatonicien. Il cita Porphyre, Jamblique, Plotin, Proclus, Hiéroclès, Maxime de Tyr, et Syrianus.

Il y avait un professeur de perfectibilité humaine. Il cita Turgot, Price, Priestley, Condorcet, de Staël, et l'*Ambitious Student in Ill Health*.

Il y avait sir Positif Paradoxe. Il remarqua que tous les fous étaient philosophes, et que tous les philosophes étaient fous.

Il y avait Æsthéticus Éthix. Il parla de feu, d'unité et d'atômes; d'âme double et préexistante; d'affinité et d'antipathie; d'intelligence primitive et d'homœomerie.

Il y avait Théologos Théologie. Il bavarda sur Eusèbe et Arius; sur l'hérésie et le concile de Nicée; sur le Puseysme et le Consubstantialisme; sur Homoousios et Homoiousios.

Il y avait Fricassée, du Rocher de Cancale. Il parla de langue *à l'écarlate*, de choux-fleurs à la sauce *veloutée*, de veau à la Sainte-Menehould, de marinade à la Saint-Florentin, et de gelées d'orange *en mosaïque*.

Il y avait Bibulus O'Bumper. Il dit son mot sur le Latour et le Markbrünnen, sur le Champagne mousseux et le Chambertin, sur le Richebourg et le Saint-Georges, sur le Haut-Brion, le Léoville et le Médoc, sur le Barsac et le Preignac, sur le Grave, sur le Sauterne, sur le Laffitte et sur le Saint-Péray. Il hocha la tête à l'endroit du Clos-Vougeot, et se vanta de distinguer, les yeux fermés, le Xérès de l'Amontillado.

Il y avait il signor Tintontintino de Florence. Il expliqua Cimabuë, Arpino, Carpaccio et Agostino; il parla des ténèbres du Caravage, de la suavité de l'Albane, du coloris du Titien, des vastes commères de Rubens et des polissonneries de Jean Steen.

Il y avait le recteur de l'Université de Fum-Fudge. Il émit cette opinion, que la lune s'appelait Bendis en Thrace, Bubasti en Égypte, Diane à Rome, et Arthémis en Grèce.

Il y avait un Grand-Turc de Stamboul. Il ne pouvait s'empêcher de croire que les Anges étaient des chevaux, des coqs et des taureaux; qu'il existait dans le sixième ciel quelqu'un qui avait soixante-dix mille têtes, et que la terre était supportée par une vache bleu de ciel ornée d'un nombre incalculable de cornes vertes.

Il y avait Delphinus Polyglotte. Il nous dit ce qu'étaient devenus les quatre-vingt-trois tragédies perdues d'Eschyle, les cinquante-quatre oraisons d'Isæus, les trois cent quatre-vingt-onze discours de Lysias, les cent quatre-vingts traités de Théophraste, le huitième livre des sections coniques

d'Apollonius, les hymnes et dithyrambes de Pindare et les quarante-cinq tragédies d'Homère le Jeune.

Il y avait Ferdinand Fitz-Fossillus Felspar. Il nous renseigna sur les feux souterrains et les couches tertiaires; sur les aériformes, les fluidiformes et les solidiformes; sur le quartz et la marne; sur le schiste et le schorl; sur le gypse et le trapp, sur le talc et le calcaire; sur la blende et la horn-blende; sur le mica-schiste et le poudingue; sur le cyanithe et le lépidolithe; sur l'hæmatite et la trémolithe; sur l'antimoine et la calcédoine, sur le manganese et sur tout ce qu'il vous plaira.

Il y avait MOI. Je parlai de moi, de moi, de moi, et de moi; de nosologie, de ma brochure et de moi. Je dressai mon nez, et je parlai de moi.

— Heureux homme! homme miraculeux! dit le prince.

— Superbe! dirent les convives; et, le matin qui suivit, Sa Grâce de Dieu-me-Benisse me fit une visite.

— Viendrez-vous à Almack, mignonne créature? dit-elle, en me donnant une petite tape sous le menton.

— Oui, sur mon honneur! dis-je.

— Avec tout votre nez, sans exception? demanda-t-elle.

— Aussi vrai que je vis, répliquai-je.

— Voici donc une carte d'invitation, bel ange. Dirai-je que vous viendrez?

— Chère duchesse, de tout mon cœur!

— Qui vous parle de votre cœur! mais avec votre nez, avec tout votre nez, n'est-ce pas?

— Pas un brin de moins, mon amour, dis-je. — Je le tortillai donc une ou deux fois, et je me rendis à Almack.

Les salons étaient pleins à étouffer.

— Il arrive! dit quelqu'un sur l'escalier.

— Il arrive! dit un autre un peu plus haut.

— Il arrive! dit un autre encore un peu plus haut.

— Il est arrivé! s'écria la duchesse; il est arrivé, le petit amour! Et s'emparant fortement de moi avec ses deux mains, elle me baisa trois fois sur le nez.

Une sensation marquée parcourut immédiatement l'assemblée.

— *Diavolo!* cria le comte de Capricornutti.

— *Dios garda!* murmura don Stiletto.

— *Mille tonnerres!* jura le prince de Grenouille.

— *Mille tiaples!* grogna l'électeur de Bluddennuff.

Cela ne pouvait pas passer ainsi. Je me fâchai. Je me tournai brusquement vers Bluddennuff.

— Monsieur, lui dis-je, vous êtes un babouin!

— Monsieur, répliqua-t-il après une pause, *Donnerre et eglairs!*

Je n'en demandai pas davantage. Nous échangeâmes nos cartes. A Chalk-Farm, le lendemain matin, je lui abattis le nez, et puis je me présentai chez mes amis.

— Bête! dit le premier.

— Sot! dit le second.

— Butor! dit le troisième.

— Ane! dit le quatrième.

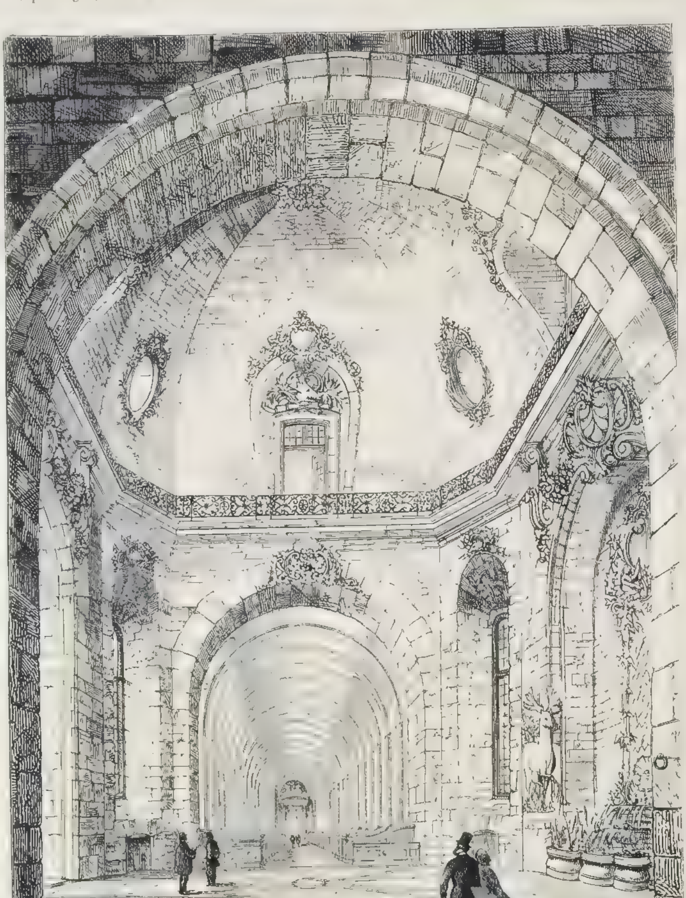
— Benêt! dit le cinquième.

— Nigaud! dit le sixième.

— Sortez! dit le septième.

Je me sentis très-mortifié de tout cela, et j'allai voir mon père.

— Mon père, lui demandai-je, quel est le but principal de mon existence?



LA ROTONDE CENTRALE ET LES STALLES DES ÉCURIES DE CHANTILLY, d'après une photographie.

— Mon fils, répliqua-t-il, c'est toujours l'étude de la nosologie; mais en frappant l'électeur au nez, vous avez dépassé votre but. Vous avez un fort beau nez, c'est vrai; mais Bluddennuff n'en a plus. Vous êtes sifflé, et il est devenu le héros du jour. Je vous accorde que, dans Fum-Fudge, la grandeur d'un lion est proportionnée à la dimension de sa trompe; mais, bonté divine! il n'y a pas de rivalité possible avec un lion qui n'en a pas du tout.

EDGAR POË.

(*Traduction de* CH. BAUDELAIRE.)

LES ÉCURIES DE CHANTILLY

Chantilly est à Versailles ce que le nom des Condé est à celui de Louis XIV. Déjà, en 1331, le vieux château féodal avait dû être rebâti. Mais c'est du grand Condé que datent surtout la célébrité et les embellissements de cette résidence princière. Un de ses descendants fit construire sous Louis XIV les écuries monumentales que l'on admire encore aujourd'hui.

Le comte du Nord, depuis Paul Ier, empereur de Russie, reçut à Chantilly, du prince de Condé, une splendide hospitalité qu'il devait plus tard lui rendre à Saint-Pétersbourg pendant l'émigration. Un jour, le prince fit servir à son hôte un repas dans la rotonde centrale des écuries, richement décorée et brillamment éclairée. Des musiciens exécutaient des symphonies dans les galeries hautes; et des tentures masquaient les chevaux, jusqu'au moment où elles furent enlevées et où on put les voir, à droite et à gauche, attachés devant leurs mangeoires, dans cette singulière salle de festin.

Notre gravure, exécutée d'après une photographie, montre ces célèbres écuries, qui, pour la magnificence architecturale, défient la comparaison avec les écuries de toutes les résidences souveraines d'Europe, et auxquelles le curieux incident que nous venons de rappeler donne presque le prestige d'un monument historique.

On peut juger que c'est là un reste vraiment grandiose du noble passé de Chantilly et de ses princes. Le bâtiment a sa façade sur un des côtés de la vaste pelouse qui s'étend devant le château. Il présente un dôme central, ainsi que nous venons de le dire, deux ailes pouvant loger 240 chevaux, et deux pavillons aux extrémités.

A l'une de ces extrémités est le manége découvert, de forme ronde, qui présente des arcades et que décorent des trophées et des attributs de chasse.

Sous la rotonde, en face de la porte d'entrée, est une fontaine ornée de sculptures, où on lit cette inscription :

LOUIS-HENRI DE BOURBON,
7e PRINCE DE CONDÉ,
A FAIT CONSTRUIRE CETTE ÉCURIE
ET LES BATIMENTS QUI EN
DÉPENDENT,
COMMENCÉS EN 1719
ET FINIS EN 1735.

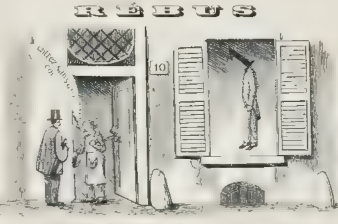
Au-dessus de l'entablement court une balustrade. Il faut monter à cet étage supérieur pour jouir des beaux points de vue sur le château, le parc et la forêt. C'est, avec les tribunes construites en face, de l'autre côté de la pelouse, le meilleur poste pour dominer l'ensemble des courses.

La pierre qui servit à bâtir les écuries fut extraite du sous-sol de la pelouse même.

Le domaine de Chantilly appartient actuellement aux banquiers anglais Coutts et Ce, qui l'ont payé onze millions en 1852.

A. DARLET.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus : Heur et malheur, voilà la vie.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

ÉMILE MARTANTE

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 517.
Mercredi 7 Mars 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

La seule capitale du monde. — La poésie du macadam. — Les débuts du bœuf gras. — Ce qu'on en pense à Berlin. — Perplexité d'un conseiller intime. — Le côté philosophique en toutes choses. — Une conférence au delà du Rhin. — M. Lacombe, professeur de roulette. — L'art de perdre son argent d'une façon commode et agréable. — Encore le côté philosophique. — La brouille de Vallée-des-Roses et de Vallée-des-Fleurs — Le café Riche de Berlin. — Une solennité latine au Théâtre-Royal. — La représentation de *Curculio*. — Le triomphe du professeur Geppert. Vallée-des-Roses se décide à venir à Paris en 1867. — L'Orpheum. — Les petites dames et les cocodès du cru. — La musique classique. — Des sonates à un sou le tas. — La popularité de Beethoven et de Mozart. — Intimité des exécutants et de l'auditoire. — Le chef d'orchestre Liebig. — Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. — Un peu trop de fumée.

Mon cher Gerome,

Tandis que vous courez après la fantaisie parisienne que j'ai voulu fuir pour une quinzaine de jours, je me promène, moi, dans un pays étonnant d'imprévu et de gaieté et qui mérite bien que je lui consacre ce deuxième et dernier feuilleton avant de rentrer dans la capitale de l'intelligence et du macadam.

On a dit avant moi, mon cher ami, que les chemins de fer ont transformé le monde, mais ils ont fait mieux. Grâce à eux, nous n'avons plus qu'une seule capitale, PARIS, et toutes les autres villes ne sont que des villes de province qui suivent nos modes, nos mœurs et nos ridicules.

Tenez! je vous écris de Berlin. C'est la capitale d'un grand royaume et de plus une ville superbe; les rues sont larges et belles, les maisons sont imposantes, les grenadiers ont six pieds et plusieurs pouces; on marche sur des savants, on y trouve de grands artistes et des peintres célèbres comme Hildebrandt dont vous avez admiré les aquarelles; on y fait des conferences, on y danse le cancan depuis que Rigolboche est venue le révéler en Prusse, on y joue des comédies de Plaute ainsi que vous le verrez plus loin, et pourtant de quoi cause-t-on?

De Paris, mon cher ami, de cet affreux Paris que nous

CURIOSITÉS DE PARIS. — LES PILIERS DES HALLES, rue de la Tonnellerie; dessin de M. Delannoy. — Voir page 147.

maudissons parfois lorsque nos occupations nous retiennent à l'imprimerie, ou lorsqu'il pleut, et que nous aimons tant quand un petit voyage nous apprend bien vite qu'il y a plus de grandeur et de poésie dans notre cher macadam que dans tous les lacs de l'univers, et qu'il n'est pas au monde de ville plus seduisante que celle où l'on est si mal au spectacle, et où les portiers sont mieux logés que les locataires.

On parle de Paris.. de Paris.. et encore de Paris.... et ici comme là-bas la conversation roule sur les événements du boulevard.

Ainsi depuis huit ou dix jours on parle du bœuf du théâtre du Châtelet, dont les journaux allemands ont annoncé les debuts. Moi qui ai quitté Paris depuis trois semaines, je n'ai pu satisfaire qu'à moitié la curiosité prussienne, car enfin je suis sans autres détails que ceux donnés par les gazettes du pays, et j'ignore si le bœuf gras du Châtelet est élève de Boudeville ou d'un autre professeur.

Les gens de ce pays-ci qui, il faut bien le dire, poussent le respect de la bonne littérature jusqu'au ridicule, ne comprennent point dans leur extrême simplicité quelle influence un bœuf peut exercer sur les recettes d'un théâtre et comment un ouvrage dramatique peut à la fois être interprète par des acteurs ou par un lauréat des jours gras.

Ainsi un conseiller intime — chacun est plus ou moins conseiller dans ce pays — me disait l'autre soir :

— Cher docteur (je continue d'être docteur), vous qui connaissez les choses parisiennes, voudriez-vous me dire comment on peut intercaler un bœuf dans une pièce sans nuire a l'action? Je sais par cœur tout l'œuvre de Schiller, mais entre nous on ne pourrait introduire aucun bœuf dans son répertoire.

J'étais ma foi fort embarrassé; il n'est point facile d'expliquer les choses du théâtre parisien à un conseiller intime qui applaudit deux ou trois fois par mois l'*Iphigenie* de Gœthe, et qui considere encore — à tort sans doute — le théâtre comme une institution qui a quelque vague rapport avec l'art

Heureusement pour moi on vint nous avertir que le diner etait servi, et j'eus le bonheur d'être le voisin de table d'une belle Berlinoise qui mangeait avec un extrême plaisir un bifteck et qui buvait du punch chaud en même temps. La Berlinoise etait suffisament maquillee, portait de faux cheveux comme les dames parisiennes, et, avant que je n'eusse le temps de lui adresser un compliment banal sur sa toilette du plus mauvais goût, elle me dit :

— Monsieur le docteur, connaissez-vous Theresa qui vient de chanter chez M. le général Fleury ?

Et pendant une heure on causa de Theresa.

— Est-elle belle? dit un baron.

— A-t-elle du talent? demanda une comtesse.

— Fait-elle valoir le côté philosophique de la chanson? fit un professeur.

Car, mon cher Gérome, ici on n'oublie jamais le côte philosophique; on le recherche, on l'analyse sans cesse, et nul ne croirait jamais qu'une chanteuse de cafe-concert puisse avoir du succès quand elle n'envisage pas au moins deux fois par jour le côte philosophique de la vie.

~~~ Les conferences ont passé le Rhin, seulement elles n'ont pas lieu, comme chez nous, dans un etablissement où le cancan alterne avec la littérature; elles sont tenues dans la grande salle du Théâtre-Royal ou une troupe ambulante et française vient de temps en temps donner un triste echantillon de notre art dramatique, et elles sont très-suivies par la jeunesse du pays. Cependant, ces derniers jours, une conférence extraordinaire a ete donnee dans une brasserie par un individu qui se dit professeur de roulette, M. Lacombe, qui, moyennant quinze sous de notre monnaie, initiait le premier venu aux doux mystères du trente-et-quarante.

Vous comprenez, mon cher ami, que je ne pouvais pas manquer à cette petite fête de l'intelligence. Le soir venu, je me dirigeais vers la brasserie et j'y trouvais une foule compacte. Au fond de la salle s'élevait une sorte de tribune, et comme huit heures sonnaient au coucou, je vis apparaître un homme tout de noir habille, avec une cravate blanche, qui monta à la tribune, mit plusieurs morceaux de sucre dans un verre d'eau et commença une conference sur les jeux de Wiesbaden, expliqua le *tiers-et-tout,* le *trois-sept-quinze,* la *série* et toutes autres manieres de perdre son argent de la façon la plus commode et la plus agreable; tout le discours fut prononcé avec le plus grand sérieux, comme s'il s'agissait de l'analyse d'une œuvre littéraire, et de temps en temps l'orateur, qui avait vieilli devant le tapis vert, émaillait ses phrases de quelques citations latines, ce qui ajoutait encore au charme de sa conférence.

Quand il eut passé en revue les différentes façons de jouer le trente-et-quarante et la roulette, il continua ainsi :

— Envisageons maintenant le côté philosophique du jeu...

C'en était trop, et je me levais quand une voix connue appela :

— Docteur! docteur!

Je me retournai et je vis l'aimable Rosenthal (en français Vallee-des-Roses) dont j'ai parlé dans mon dernier article et qui a dans les environs de Mayence une fabrique d'articles de Paris.

— Docteur, dit-il, cher docteur, j'ai éte quatre fois à votre hôtel sans vous trouver.

— Desole, cher monsieur, et votre ami Vallee-des-Fleurs va bien?

— Je l'ignore, fit-il, car nous sommes brouillés.

— Sérieusement?

— Oh! très-serieusement, cela ne pouvait plus durer, moi je n'aime pas qu'on abime Gœthe...

— En effet, c'est abominable!

— N'est-ce pas?

— Assurément!

— Que voulez-vous, cher docteur? continua Vallee-des-Roses... on se lasse a la fin de toujours entendre médire d'un auteur qu'on estime.

— Vous avez mille fois raison, mon bon Vallée-des-Roses, et je vous propose de vider une bouteille de Champagne en l'honneur de Gœthe!

Ces mots produisirent le meilleur effet sur le fabricant d'articles de Paris.

— Je vais vous servir de guide, fit-il.

— Vous êtes trop bon.

— Docteur, vous prendrez votre revanche lors de l'Exposition de 1867.

Au bout de dix minutes, nous nous arrêtâmes devant une petite porte.

— Descendons, dit mon compagnon; nous voici au premier restaurant de la ville.

— Comment, dans la cave?

— Oui, docteur, dans la cave!

Et tandis que nous descendions une quinzaine de marches, Vallée-des-Roses m'expliqua comme quoi tous les restaurants de Berlin sont situés au-dessous du rez-de-chaussee. Nous arrivâmes dans le sous-sol où se trouvait une société très-distinguée et où l'on nous servit de la choucroute aux huîtres et du saumon aux confitures.

~~~ Cher docteur! s'écria Vallée-des-Roses en se précipitant le lendemain dans ma chambre, vous ne quitterez pas Berlin avant d'avoir assisté à une représentation extraordinaire au Théâtre-Royal.

— Cela depend...

— De quoi? fit Vallée-des-Roses, de l'affiche? Elle est superbe! regardez plutôt!

Il me tendit un journal et je lus :

« Les étudiants de l'Université de Berlin donneront ce soir, au foyer du Théâtre-Royal, une représentation de *Curculio* de Plautus. Avant la pièce et dans les entr'actes l'Orphéon académique exécutera quelques odes d'Horace mises en musique par M. Taubert. La recette est destinée à couvrir les frais d'une édition nouvelle et corrigée de Plaute, par le professeur Geppert, qui a déjà publié *Epidicus, Pœnulus* et *Truculentus*. On trouve ces ouvrages ainsi que des billets d'entrée chez le portier du théâtre. »

— Eh bien, qu'en dites-vous? demanda Vallee-des-Roses.

— Je dis, cher monsieur, que je vous remercie d'avoir bien voulu penser à moi pour cette petite fête de l'intelligence.

Une heure apres nous etions au théâtre, où se trouvait déjà une foule compacte. Au fond de la salle on avait bâti un petit théâtre de salon. Sur le rideau on apercevait Homere avec une lyre. Le public se composait de savants des deux sexes Jamais je n'ai vu une reunion si importante de lunettes d'or et de crânes sans cheveux. Beaucoup de mères de famille étaient venues avec leurs enfants qui, en attendant l'ouverture, étudiaient la pièce sur le texte original. Un crieur se promenait dans la salle et offrait au public les œuvres du professeur comme on vend *l'Entr'acte* dans les théâtres parisiens.

Enfin le spectacle commença.

Homère avec sa lyre disparaissait et l'on aperçut une sorte de decor romain dans lequel les artistes du théâtre des Variétés auraient au besoin pu representer le *Joueur de Flûte* de Jules Moineaux. Mais hélas! au lieu de Dupuis et de Mlle Silly, je vis entrer des etudiants deguises, et *Curculio* eut un succès foudroyant.

De temps en temps, quand les applaudissements interrompaient le spectacle, Vallée-des-Roses se penchait vers moi et me disait :

— Hein, cher docteur? quel homme que ce Plaute!

Et je lui répondais :

— Il ne vaut pas Schiller.

Alors les traits de Vallée-des-Roses exprimaient une douce satisfaction, et il me serrait la main avec effusion.

Quand Homère et sa lyre descendirent après le mot de la fin, l'enthousiasme du public fut à son comble. On redemanda les acteurs, les orphéonistes et le savant professeur à qui l'Allemagne doit une nouvelle édition critique d'*Epidicus,* de *Pœnulus* et de *Truculentus*.

Le professeur parut. C'etait cette noble tête de vieillard dont on a tant parlé dans la *Tour de Nesle*. L'ovation qui lui fut faite en cette circonstance a dû le consoler de bien des déboires et des découragements, car je présume que tout n'est pas rose dans la vie d'un savant qui écrit des feuilletons sur Plaute et organise des représentations qui, je pense, ne feraient jamais recette à Paris.

Quand le professeur eut disparu derrière Homère et sa lyre, la foule recueillie et vivement impressionnee s'écoula lentement.

Au moment où nous passions devant la loge du portier, le cerbere libraire criait :

— Demandez, messieurs et mesdames, *Pœnulus,* édition de luxe à un thaler. Demandez *Truculentus, Epidicus,* ainsi que *Curculio,* qu'on a eu l'honneur de representer devant vous!

Dans la rue, Vallee-des-Roses me dit :

— Eh bien! cher docteur, je pense que vous vous souviendrez de cette belle soiree.

— Et vous?

— Moi, je ne l'oublierai jamais! s'ecria Vallée-des-Roses, quoique, a vous franchement parler, je n'aie pas compris un mot de la piece, car je suis beaucoup moins ferre sur le latin que sur les articles de Paris; mais vous, cher docteur, vous un savant de Paris, vous devez avoir passé une soirée délicieuse.

— Assurément, monsieur; seulement les acteurs laissaient beaucoup à desirer : il me manquait Gil Pérez et Brasseur.

— Des étudiants parisiens? demanda Vallée-des-Roses.

— Oui, monsieur, des étudiants parisiens qui excellent dans le répertoire antique. Quand vous viendrez à Paris, nous irons voir quelques comédies d'Aristophane au théâtre du Palais-Royal.

— On y chante aussi des odes d'Horace? cher docteur.

— Tous les soirs. Pour les odes d'Horace, Mlle Honorine n'a pas de rivale.

— Nous verrons cela lors de l'Exposition de 1867, dit Vallée-des-Roses, car je suis plus décide que jamais à venir vous voir.

— Je compte sur cet honneur, cher monsieur.

— Et vous me ferez voir Paris?

— En doutez-vous? Je vous conduirai même au Casino Cadet.

— On y joue des comédies de Plaute?

— Non. Mais on y danse des quadrilles.

— Oui, je comprends, fit-il, c'est ce que nous appelons à Berlin l'Orpheum. Voulez-vous venir faire un tour dans cet établissement?

— Volontiers.

Il etait dix heures du soir, et les rues de Berlin etaient désertes.

Au bout d'un quart d'heure, j'entendis les sons d'une musique agréable, et nous entrâmes dans un salon grand comme la place de la Concorde. Dans cette salle, quatre ou cinq petites dames berlinoises exécutaient la danse parisienne, mise à la mode à Berlin par quelques célèbres sauteuses en rupture de ban!

Ah! mon cher Gérôme, voici un tableau que je ne saurais peindre. Car pour bien vous faire comprendre la situation, il faudrait ajouter le geste au récit! Si vous n'avez jamais vu un éléphant danser sur la corde, vous ne pouvez vous faire une idee de l'extrême grâce des petites dames de Berlin.

Et au milieu d'elles un homme chauve, le professeur de danse, qui hurlait les commandements en français :

« En afang té! Jasé groissé! Gavalié sel! »

Autour de ce groupe curieux, j'aperçus une demi-douzaine de cocodes du pays, vêtus a la dernière mode de 1832.

Rien de plus navrant que ce desert de la danse, où l'on trouve une femme tous les deux jours comme on rencontre un lion en Afrique.

~~~ Et la musique, me direz-vous? Comment! vous êtes à Berlin, et vous ne parlez pas de la musique? Si, mon cher Gerôme, je vais vous en dire deux mots.

Depuis que je suis à Berlin, j'ai vu des personnes de toutes les classes de la société; dans les palais et dans les salons bourgeois j'ai trouvé les bustes de Beethoven et de Mozart. Et si je pouvais vendre à un sou le tas les sonates qu'on a exécutées devant moi, ma fortune serait faite à cette heure. Il ne se passe, en outre, pas un jour sans que les affiches annoncent cinq ou six concerts populaires de musique classique dans les quatre coins de Berlin, et les flâneurs sur le trottoir fredonnent l'andante de la symphonie en *ut mineur,* comme nous fredonnons à Paris la derniere mélodie de *Barbe-Bleue*. Ces concerts ont souvent lieu dans des salles impossibles; on y fume, on boit de la bière, les dames prennent du café et tricotent : *utile dulci,* la musique et le ménage. Puis, lorsque le chef d'orchestre frappe avec sa baguette sur le pupitre, le silence se fait comme par enchantement; on entendrait voler un boursier.

Quant aux applaudissements qui suivent l'exécution de chaque partie d'une symphonie, je ne peux les comparer qu'à la tempête de bravos qui éclate au théâtre du Châtelet après chaque figure du quadrille de MM. Clodoche et Cie, car je ne pense pas aller trop loin en vous affirmant que Beethoven, Mozart, Haydn et Mendelssohn sont aussi populaires à Berlin que le quadrille Clodoche à Paris.

Et ce qui est tout à fait touchant, c'est l'amitié qui unit les exécutants et l'auditoire : l'orchestre et le public ne font qu'une seule et grande famille, et tous les ans, au 1er janvier, les habitués se cotisent entre eux pour offrir des etrennes aux musiciens. C'est ainsi que le public a successivement offert au chef d'orchestre Liebig, qui est le Pasdeloup de ce pays, toutes les partitions des grands maîtres; tel violoniste a reçu de l'admiration publique un stradivarius superbe, et tel autre artiste tient également du public la flûte en argent dont il se sert dans les concerts classiques.

Une fumée épaisse enveloppe l'orchestre et l'auditoire. On y voit à peine à deux pas. On dirait une bande de musiciens qui exécuteraient des symphonies dans les rues de Londres pendant les brouillards jaunes de l'hiver.

ALBERT WOLFF

BULLETIN

Depuis le 1er janvier 1865, la Russie travaille à déblayer le port de Sebastopol, dans lequel les nécessités d'une défense désespérée l'avaient forcee de couler ses bâtiments de guerre, lorsque les flottes anglaise et française se présentèrent dans la mer Noire.

On a déja reussi à retirer de l'eau 2,200 puds de cuivre, 5,500 puds de fer, 1,200 canons, 4,000 boulets, 12,000 piè-
~~~

ces de lest en fer de fonte, 100 chaînes et une quantité considérable d'objets et d'appareils métalliques.

On travaille en ce moment, à l'aide d'une coupure faite dans l'enceinte fortifiée, à ajouter une porte à toutes celles qui forment les entrées du nouveau Paris.

Cette porte s'ouvre dans l'axe du boulevard de Neuilly, auquel fait suite le boulevard Bineau, et qui part de l'ancienne barrière de Monceaux, dans le prolongement de la rue de Londres, pour finir aux fortifications, près de la station de Courcelles, du chemin de fer d'Auteuil.

La nouvelle porte, dont il ne reste plus à terminer que les bureaux d'octroi et qui est déjà accessible aux piétons, établit une communication directe et des plus utiles entre l'ancienne plaine de Monceaux, qui est en voie de devenir un magnifique quartier, et les localités de la banlieue de l'ouest de Paris.

Une revue qui se publie à Besançon, les *Annales franc-comtoises*, contient, dans sa dernière livraison, quelques intéressants détails sur la fabrication des montres dans ce pays.

On sait que Besançon fait sous ce rapport concurrence à Genève, et que les produits de l'industrie horlogère franc-comtoise sont même plus estimés que ceux de la Suisse.

Pendant l'année 1865, il a été fabriqué à Besançon 91,595 montres en or, et 200,418 montres en argent, ce qui donne un total de près de 300,000.

Ces chiffres, qui indiquent un mouvement d'affaires considérable et une prospérité croissante, ne sont pas le dernier mot des forces industrielles de la Franche-Comté dans ce genre.

« Quand l'horlogerie bisontine, dit le recueil que nous citons, trouverait pour ses produits de plus vastes débouchés à l'extérieur, et quand elle doublerait son exportation, elle n'aurait point encore atteint les développements immenses dont elle est susceptible. »

Les petits pois nouveaux commencent, depuis quelques jours, à arriver avec une abondance croissante aux Halles-Centrales, et déjà l'on en voit aux vitrines de la plupart des restaurants de la capitale. Ces primeurs viennent en grande partie de l'Algérie, d'où elles sont expédiées par la voie rapide des bateaux à vapeur et des chemins de fer, qui ne mettent environ que cinquante à soixante heures pour les amener à Paris; soigneusement emballées, elles arrivent dans un parfait état de fraîcheur.

On reprochait autrefois aux petits pois de l'Algérie d'être plus durs et de n'avoir pas la même saveur que les pois européens; mais les perfectionnements apportés dans leur culture paraissent en avoir beaucoup amélioré la qualité.

On écrit de Jérusalem que Mgr Bel, consacré évêque il y a quelque temps à Paris pour se rendre en Abyssinie, est passé à la fin de janvier en terre sainte avec les membres de sa mission; il a reçu l'hospitalité chez Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem.

Le missionnaire français, pendant son séjour en terre sainte, s'est occupé d'un projet pour la fondation d'un hospice abyssinien à Jérusalem, destiné à recevoir tous les chrétiens d'Éthiopie qui y viennent en pèlerinage.

Indépendamment des anciens boulevards extérieurs, devenus une magnifique promenade, du parc des buttes Chaumont, qui est en cours d'exécution, et du parc projeté de Mont-Souris, l'ancienne banlieue de Paris a déjà été dotée, depuis l'annexion, de différents squares représentant une superficie totale de plus de 61,000 mètres, qui se décomposent ainsi qu'il suit :

Square de Vaugirard,	4,434 mètres.
— de Belleville,	11,273
— de Grenelle,	4,395
— de Beau-Grenelle,	3,500
— de Montrouge,	7,434
— de la place Malesherbes,	9,794
— de Batignolles,	19,246
— de Charonne,	4,808
Total,	61,284

C'est donc une surface de plus de 6 hectares qui a été ainsi convertie en jardins non moins élégants, non moins soigneusement entretenus que les squares du centre de Paris. Les études se poursuivent activement pour accroître encore le nombre de ces utiles créations.

TH. DE LANGEAC.

LES PILIERS DES HALLES

La pioche de l'expropriation va encore frapper un coin du vieux Paris. Dans quelques semaines, les *Grands-Piliers des Halles* n'existeront plus qu'à l'état de légende; l'*Univers illustré* doit donc se hâter de leur consacrer un souvenir par la plume et par le crayon.

La rue de la *Tonnellerie*, contenant ces fameux piliers dans son prolongement qui fait face aux Halles-Centrales, était connue aussi, jadis, sous le nom de rue des *Toilières* et de rue des *Grands-Piliers des Halles*. Elle conserva la première dénomination à raison des marchands de futailles qui s'y installèrent dès le XIIIe siècle. Mais cette industrie fit place à celle des fripiers, qui envahirent les sombres magasins abrités sous les piliers. C'était chose curieuse que ce commerce de la friperie tel qu'il existait encore à la fin du siècle dernier.

« Sous les piliers des Halles, dit l'auteur du *Tableau de Paris*, règne une longue file de boutiques de fripiers qui vendent des vieux habits dans des magasins mal éclairés, et où les taches et les couleurs disparaissent.

« Quand vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir; il est vert ou violet, et votre habillement est marqueté comme la peau d'un léopard.

« Des courtauds de boutique vous appellent assez incivilement, et quand l'un d'eux vous a invité, tous les boutiquiers recommencent sur votre route l'assommante invitation. Les femmes, les filles, la servante, le chien, tous vous aboient aux oreilles. C'est un piaillement qui vous assourdit jusqu'à ce que vous soyez hors des piliers.

« Vous y trouvez assez de quoi meubler une maison de la cave au grenier : lits, armoires, chaises, tables, secrétaires, etc. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris, on leur fournirait le lendemain cinquante mille couchettes.

« Les petites bourgeoises, les procureuses ou les femmes excessivement économes, y vont acheter bonnets, robes, casaquins, draps, et jusqu'à des souliers tout faits. Les mouchards y attendent les escrocs qui arrivent pour y vendre des mouchoirs, des serviettes et autres effets volés; on les y pince, ainsi que ceux qui s'avisent d'y filouter. Il paraît que le lieu ne leur inspire pas de salutaires réflexions.

« On dirait que cette foire est la défroque féminine d'une province entière ou la dépouille d'un peuple d'amazones : des *jupes*, des *bouffantes*, des *déshabillés* sont épars et forment des tas où l'on peut choisir. Ici, c'est la robe de la présidente défunte que la procureuse achète; la grisette se coiffe du bonnet de la femme de chambre d'une marquise. On s'habille sur place publique, et bientôt l'on y changera de chemise. »

La peinture est originale et piquante, et ce serait dommage d'y ajouter quoi que ce fût.

Un dernier mot seulement à propos de la maison dite *de Molière*, à laquelle une croyance populaire attribue l'honneur d'avoir vu naître l'auteur du *Misanthrope*.

Sur la façade de cette maison, qui porte le no 3, on voit un buste de Molière, avec cette inscription :

J.-B. POQUELIN DE MOLIÈRE.

Cette maison a été bâtie sur l'emplacement de celle où il naquit, l'an 1620

Malheureusement les recherches auxquelles se sont livrés plusieurs littérateurs ont fait découvrir des actes qui fournissent la preuve que Molière est né le samedi 15 janvier 1622, dans une maison située au coin de la rue des Vieilles-Étuves et de la rue Saint-Honoré, près la Croix du Trahoir (aujourd'hui la fontaine de la rue de l'Arbre-Sec).

A titre de consolation, la rue de la Tonnellerie conserverait, à ce qu'il paraît, l'heureuse chance d'avoir servi de berceau à Regnard.

R. BRYON

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE [1]

(Suite.)

— C'est égal, monsieur de Riessain, je n'ai pas été content de votre début; la guitare sous les fenêtres est un vieux moyen. Il eût mieux valu qu'Henri sauvât mademoiselle de Riessain de l'eau ou du feu; ou encore qu'il arrêtât des chevaux emportés, prêts à précipiter sa voiture au fond d'un précipice de huit cent mille toises de profondeur. Mais vous paraissez inflexible et vous reculez devant la moindre chose; je voulais qu'Henri eût le bras en écharpe après notre fameux combat, mais vous avez craint tous deux pour la sensibilité de ma belle captive. C'est égal, un héros de roman qui ne paraît pas au moins une fois avec le bras en écharpe est bien peu de chose à mes yeux! Je voulais, sur votre refus, prendre l'écharpe à mon compte, d'autant que de Horrberg, qui fait médiocrement l'escrime du sabre de théâtre, m'avait tapé sur les doigts; mais, autre obstacle : vous avez craint que je ne me rendisse plus intéressant que le héros. Si Henri m'en croit, il ne finira pas le roman sans se montrer avec un bras en écharpe. C'est demain que nous emménageons Henri dans son souterrain. Je suis curieux de voir par quelles humiliations mademoiselle de Riessain me fera payer le don de sa main, quand elle consentira à m'épouser pour prix de ta liberté. J'ai presque envie de te faire épouser la tante pour assurer ma tranquillité.

— Ah! oui, Henri, dit M. de Riessain, nous verrons comment ma sœur se résignera à suivre les volontés du farouche d'Hervilly en vous accordant sa vieille main!

— Ah! dit Henri, comment Angélique me pardonnera-t-elle?

— Je compte beaucoup, reprit Octave, sur l'assaut du château par Henri échappé de son souterrain, au moment où mademoiselle de Riessain sera prête à marcher à l'autel en victime résignée avec le barbare oppresseur que je suis. Comme ce sera le dénoûment, Henri pourra bien entrer avec de la musique; la *Marche des Tartares*, par exemple. Ah! Henri, ah! monsieur de Riessain, j'exige qu'Henri entre sur l'air de la *Marche des Tartares* : sinon je ne me laisse pas à mon tour *charger de chaînes. Allons, mes belles, suivez-nous!* ce sera d'un effet ravissant... *Sachez que les Tartares ne sont barbares qu'avec leurs ennemis*... Henri voudra bien ne pas taper sur les doigts dans ce nouveau combat. Alors l'ermite, levant son capuchon, fera apparaître le père Riessain, qui bénira les amants, et on me montrera alors sous mon véritable jour, l'homme aimable, peu tyrannique, et dévoué à Henri ainsi qu'à tout ce qu'il aime.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main, et accompagnés de M. de Riessain, on alla visiter le cachot de Henri. M. de Horrberg, en quittant la table, parla bas à Antonio, qui allait décidément beaucoup mieux : c'était pour lui commander de faire porter à Mlle de Riessain, comme de la part du tyran, les plus beaux fruits pour le dessert de son dîner. Puis on descendit dans une cave que l'on était en train de démeubler de tonneaux et de bouteilles.

— Cela sent horriblement le vin ici, dit M. de Riessain, et trahit trop grossièrement son avénement récent à la dignité de cachot, il faut brûler des herbes qui chassent cette odeur de parvenu.

— Il y a là trop de paille, dit Octave, c'est un cachot de Sybarite, tu n'inspireras pas ici la moindre pitié. Ce n'est pas ainsi que sont couchés les prisonniers de roman et de mélodrame : mettez-moi là de sept à douze brins de paille. Voici la pierre pour reposer la tête et y attacher la chaîne que tu auras au pied. Où est la cruche d'eau? La voici, bien. Et le pain bis? il faut qu'il soit entamé. Sans cela on ne voit pas qu'il est bis. Et puis, c'est plus triste de reconnaître que le prisonnier en a déjà mangé...

— C'est vous décidément qui serez l'ermite, monsieur de Riessain? demanda de Horrberg. Ne craignez-vous pas qu'on ne reconnaisse votre voix?

— Nullement; la reconnaîtriez-vous vous-même quand je parle ainsi?

Et M. de Riessain prononça quelques phrases mêlées de mots italiens avec un accent très-ultramontain.

— Non, il n'y a pas de danger...

— Tenez, dit Octave, voici encore une chose qui vous fera reculer tous les deux, et qui cependant entre nécessairement dans le plan de M. de Riessain, qui est de faire éprouver à sa fille tous les petits ennuis des grandes situations. Il faudrait, pour bien faire, que ce cachot fût infect; que Henri, prisonnier depuis plusieurs jours, eût la barbe longue, les cheveux crépus et pleins de paille, et fût horriblement sale.

— J'accorde, dit Henri, la barbe longue et trois brins de paille dans les cheveux, le reste est rejeté...

— J'en étais sûr, continua d'Hervilly. Il serait bon également que ce souterrain fût rempli de puces.

— Ah! d'Hervilly!

— Je m'attendais bien qu'on me répondrait par un : *Ah! d'Hervilly!* Voilà ce que c'est que ces gens si résolus quand il s'agit de l'exécution, les moindres choses les font reculer honteusement. Notre roman sera tout à fait incomplet. Vous laisserez à côté de celui-ci un roman tout entier à faire, et mademoiselle de Riessain, aidée de la tante Eudoxie, ne manquera pas de vouloir l'exécuter.

— Allons, allons, dit de Horrberg, un cachot obscur, une pierre pour reposer ma tête, huit brins de paille pour lit, un pain noir et une cruche d'eau pour nourriture, en voilà assez pour exciter la pitié; je renoncerais aux bénéfices d'une sensibilité assez dure à s'émouvoir pour demander autre chose.

On quitta le cachot et on remonta prendre du punch.

VII

Pendant ce temps, une autre scène se passait dans la cuisine, scène à laquelle il faut que nous assistions, sous peine de ne pas comprendre le reste du récit. Théodorine aperçut aux oreilles de la cuisinière des pendeloques qui attirèrent son attention.

— Eh! où diable, ma mie Adrienne, lui demanda-t-elle, avez-vous trouvé ces boucles d'oreilles?

— Je ne les ai pas trouvées, répondit Adrienne, elles m'ont été données par un beau garçon.

— Par votre amoureux? dit Théodorine avec un air précieux et dégoûté.

— Non, répondit simplement Adrienne; par M. le baron de Horrberg.

— Attendez-moi là un moment, dit Théodorine.

Et elle monta à sa chambre chercher les boucles d'oreilles qu'elle avait elle-même reçues, deux jours auparavant, de la main d'Henri; elle les apporta, et, les comparant à celles d'Adrienne, elle vit qu'elles étaient absolument semblables. Elle se retira fort mécontente.

— Voilà, se dit-elle à elle-même, des cadeaux distribués avec beaucoup de justice et d'intelligence, vraiment! Eh quoi! j'entre dans le complot de ces messieurs; je prends dans leur comédie un rôle qui est sans contredit le plus important de la pièce, et sans lequel il leur eût fallu renoncer à leur projet; on me fait un présent... convenable en lui-même, des boucles d'oreilles avec des pierres rouges et vertes, de belles boucles d'oreilles, c'est vrai; mais on en va donner de précisément pareilles à une souillon qui ne leur a servi à rien. Sans compter que je ne les mettrai pas. Je pensais que de Horrberg avait plus de goût, et aurait remarqué que je n'ai pas tout à fait le même air que ce torchon d'Adrienne : que je n'ai ni les mains aussi rouges, ni le nez aussi écrasé, ni la taille aussi épaisse, ni le pied aussi grand; je pensais qu'il faisait quelque différence entre une personne distinguée, à laquelle la fortune seule a eu le tort de ne pas donner sa place, et une mauvaise laveuse de vaisselle. Certes, que l'on me donne de belles boucles d'oreilles, je ne les dépare pas, du moins j'ose le croire. J'ai l'oreille petite et bien faite, et il faut n'avoir pas d'yeux pour accrocher de pareils joyaux aux deux côtelettes que la nature a collées aux tempes de cette pataude d'Adrienne. Non, certes, je ne mettrai pas les mêmes boucles d'oreilles qu'elle! La nature ne m'a pas

1. Voir les numéros 508 à 516.

faite semblable à cette fille pour que je m'habille comme elle. Allons donc! on nous prendrait pour les deux sœurs! Je veux bien qu'on soit amoureux, mais cela ne doit rendre ni aveugle, ni imbécile.

Et Mlle Théodorine se retira dans sa chambre, en proie à un vif ressentiment.

Néanmoins, le lendemain, tout en se réservant de faire comprendre, dans l'occasion, à M. de Horrberg, le juste sujet de plainte qu'elle avait contre lui, ce qui sans doute amènerait une réparation, elle continua à remplir le rôle qu'elle avait accepté, et qui, s'il lui coûtait un peu vis-à-vis d'Angelique, qui était douce et généreuse, lui donnait des occasions de se venger des caprices et des hauteurs de la tante Eudoxie. Les deux prisonnières attendaient avec impatience les instants où leur service appelait Theodorine dans leur appartement. C'était par elle seule qu'elles pouvaient avoir quelque connaissance de ce qui se passait dans la maison. Et d'ailleurs, depuis qu'elles étaient enfermées ensemble, elles s'étaient dit tout ce qu'elles se pouvaient dire, sauf l'histoire de l'éventail de la tante Eudoxie, que quelque circonstance venait toujours arrêter à son debut ou faire oublier. Elles commençaient à passer une partie de leur journée dans le silence, Eudoxie lisant quelques romans qu'elles avaient trouvés dans leur appartement, et Angelique songeant à Henri et le mêlant aux regrets de son père et à ses désirs de liberté. Théodorine venait donc apporter quelque diversion à ce tête-à-tête prolongé, et on espérait toujours qu'elle aurait une nouvelle qui donnerait quelque espoir de liberté, ou que M. de Horrberg trouverait moyen de lui faire remettre une lettre. Cette fois encore il n'en était rien, et elle n'annonça qu'une visite que M. d'Hervilly demandait la permission de faire à ces dames. Elles répondirent avec hauteur qu'elles n'acceptaient pas ces semblants de politesse, qu'un geôlier pouvait entrer chez ses prisonnières sans demander de permission, et qu'il se trompait fort s'il espérait qu'on le regarderait jamais autrement que comme un perfide ravisseur et un brutal geôlier.

D'Hervilly néanmoins commença par remercier la tante Eudoxie et Angélique de la permission qu'elles avaient bien voulu lui accorder; mais son ton était beaucoup plus brusque qu'avant la malheureuse tentative d'évasion, et il y avait dans ses formules respectueuses quelque chose d'ironique qu'elles n'y avaient pas remarqué auparavant. Elles le prièrent de leur expliquer le but de sa visite, si toutefois elle en avait un autre que de lui faire contempler à loisir les ennuis et les larmes que causait l'injuste captivité qu'il faisait subir à ses malheureuses victimes.

— Écoutez-moi, belle Angélique, dit Octave, je vous aime, et j'ai décidé que vous m'appartiendriez. J'ai l'aveu de votre père, et si vous etiez une fille plus soumise, si vous n'aviez pas annoncé un refus que j'ai l'amour-propre de croire sans cause raisonnable, si j'avais pensé votre père doué d'assez de fermeté pour se faire obéir, je ne me serais pas décidé aux moyens un peu violents que j'ai employés. Mais vous comprenez qu'après m'être porté à de telles extrémités, je ne reculerai pas. Ce ne serait qu'ajouter le nom de niais aux charmantes dénominations que vous m'accordez déjà moins justement.

— Monsieur, dit la tante, vous vous trompez, il est encore temps, rendez-nous à la tendresse inquiète de mon frère, et



JONGLEURS INDIENS, d'après un croquis du capitaine W. S. — Voir page 150.



PAQUEBOT DE LA COMPAGNIE DU *SOUTH-EASTERN* effectuant la traversée de Folkestone à Boulogne; dessin communiqué. — Voir page 151.



UN CORTÈGE DE NOCES, A RIZANO (DALMATIE) ; dessin de M. Haase. — Voir page 451.

tout sera oublié. Jamais un reproche, jamais une malédiction ne s'échapperont de notre bouche.

— Pardon, madame, reprit d'Hervilly, s'il ne s'agissait que de vous, plein de confiance dans votre promesse, je vous donnerais une nouvelle preuve de respect et d'obéissance; mais je suis amoureux, madame, et il ne me suffirait pas du pardon de votre nièce, ce n'est pas à un amour qui inspire ce que j'ai fait, qu'il faut demander de pareils sacrifices. Mlle de Riessain ne sortira d'ici qu'après avoir changé de nom; je l'ai décidé, comme j'ai décidé que je l'amènerais ici, et le second projet s'accomplira comme le premier.

— Vous vous trompez, monsieur, repartit Angélique, le premier projet a réussi, parce qu'il ne fallait pour l'accomplir que de l'audace criminelle, de la méchanceté et de la brutalité, toutes choses que vous avez trouvées en vous-même; mais pour que vous deveniez mon époux, il faut mon consentement; et quelque hardi que je vous suppose, je ne pense pas que vous le soyez assez pour l'espérer.

— Le temps change bien des résolutions, mademoiselle, et l'ennui aussi. D'ailleurs même, en supposant la continuité de vos rigueurs, ce que je me surprends parfois à croire impossible, ma situation actuelle est préférable à celle que me ferait la générosité que madame votre tante réclamait de moi tout à l'heure. Ici je vous vois, je vous parle, je vous entends quand je le veux. Ici surtout, si vous n'êtes pas à moi, vous ne serez pas à un autre. C'est déjà la moitié de la possession.

— Monsieur d'Hervilly, dit Angélique, je pense que votre intention de me voir devenir votre épouse ne subsistera pas après l'aveu que je vais vous faire : j'ai disposé de mon cœur, j'aime M. Henri de Horrberg; il le sait; oseriez-vous donner votre nom à une femme qui ne peut vous donner ni son estime ni son amour?

— Je sais que mademoiselle de Riessain, une fois ma femme, ne trahirait pas ses devoirs.

— Vous vous trompez, monsieur, je n'accepterais pas des devoirs imposés par la violence.

— Peu importe, mademoiselle; mais mon rival n'est plus à craindre; sa folle entreprise l'a mis entre mes mains, et la meilleure chance qu'il puisse courir est de passer le reste de sa vie dans les souterrains de mon château.

— Ah! monsieur, croyez-vous que Dieu se rende complice de vos crimes en n'y mettant pas un terme prochain?

— Mademoiselle, Dieu a à s'occuper de la marche du ciel et des planètes, et je ne me fais pas l'honneur de croire qu'il daigne porter le moindre intérêt aux actions d'une pauvre créature comme moi. Renoncez donc à ce moyen médiocre de m'intimider. Parlons sérieusement. Si vous aimez M. de Horrberg, vous avez un moyen de le rendre à la liberté, c'est de me donner le titre de votre époux. Une fois sûr de mon bonheur, je lui ouvre les portes du château. Mon sabre a dû lui apprendre déjà à ne pas venir chasser sur mes terres.

— Votre sabre, monsieur, et celui de trois ou quatre de vos satellites.

— Je ne veux pas vous humilier, mademoiselle, dans la personne de celui que votre cœur a choisi. Croyons donc à ce sujet ce que vous voudrez. Mais je ne comprends pas que sous prétexte que vous aimez M. de Horrberg, vous le condamniez à passer sa vie dans un cachot, car c'est vous qui l'y condamnez, mademoiselle; un mot de vous, il est libre.

— Je comprends moins encore, monsieur, qu'un homme soit assez lâche pour vouloir obtenir de force la main d'une femme dont le cœur s'est donné à un autre.

— A moins, mademoiselle, que, me décidant à mériter quelques-unes des invectives qu'il vous plaît d'attacher à mon nom, je ne cesse d'être niaisement le jouet des caprices d'une jeune fille, et que je ne supprime l'obstacle qui s'oppose à mes vœux et à ceux de son père.

— Ah! monsieur, si mon père vous connaissait, s'il savait de quels crimes vous vous êtes rendu coupable!

— Je continue ma phrase, mademoiselle, à l'endroit où vous avez cru devoir l'interrompre par une injure à laquelle je vous avais avertie que je n'étais nullement sensible. Je vous disais que, si vous me forciez à perdre un reste de patience, la mort de M. Horrberg, qui a attenté à ma vie comme un assassin après s'être introduit chez moi comme un voleur, la mort de M. Horrberg, mort que les lois excuseraient, me délivrera...

— Vous ne l'oseriez pas, monsieur! Un tel forfait...

— Vous ne savez pas encore tout ce que je puis oser pour vous posséder, mademoiselle. Vous avez pâli, ce trouble où vous ont jetée mes paroles irrite ma soif de vengeance contre mon odieux rival, et me dit en même temps que vous céderez à ma menace quand vous la croirez réelle : ou vous ne l'aimez pas, et il ne sera pas longtemps un obstacle à mes désirs; ou vous l'aimez, et vous ne reculerez devant aucun sacrifice pour lui racheter la liberté, et peut-être la vie. Il faut cesser de feindre : c'est le seul choix qui vous reste.

— M. le baron de Horrberg a reçu mes serments, lui seul peut m'en délier. Croyez-vous qu'il le fît, même au prix de sa vie?

— Si vous étiez bien convaincue, mademoiselle, du sort qui lui est réservé, si je pouvais vous persuader, pendant qu'il en est temps encore, qu'il mourra ou qu'il traînera dans les souterrains du château une existence qui lui fera chaque jour désirer la mort, si vous connaissiez ces souterrains... vous ne vous amuseriez pas à aller proposer à un homme un sacrifice qu'il ne peut accepter sans lâcheté, quelque envie qu'il puisse avoir de le faire; vous le sauveriez sans le consulter, pour l'obliger à accepter votre dévouement. Je vous donne jusqu'à après-demain pour prendre une résolution, mademoiselle, après quoi, si la chose n'est pas faite, c'est moi qui en prendrai une. Vous verrez M. de Horrberg, j'espère que sa vue excitera chez vous quelque pitié, et que je n'aurai pas besoin de jouer plus longtemps le rôle singulier de vous implorer pour mon rival.

A ces mots, il salua et se retira.

— Je le verrai, je vais le voir, disait sans cesse Angélique.

— Prenez garde, ma nièce, que ceci ne soit un piége de notre geôlier et un moyen de vous enfermer vous-même dans les cachots où vous voulez descendre.

— Ah! ma tante, je ne demande pas mieux que de partager un cachot avec Henri: il y a des moments où je voudrais être réunie avec lui dans une tombe.

— C'est fort bien, ma nièce; mais, comme je vous accompagnerai sans doute dans cette visite, à moins que vous n'en jugiez autrement, je n'ai pas les mêmes moyens que vous d'embellir un cachot. Croyez-moi, le bienfait d'un ennemi cache une perfidie.

— Ah! ma tante, ma bonne tante, s'écria Angélique en embrassant la tante Eudoxie, vous ne refuserez pas de m'accompagner, n'est-ce pas? Vous savez bien que je ne laisserai pas mourir par le fer ou le désespoir l'homme qui ne s'est jeté dans le danger que pour me sauver. Je tâcherai de gagner du temps. Chaque jour peut amener ou mon père, ou quelque hasard heureux qui nous délivre.

— Il en est temps, ma nièce, car je vous déclare que j'ai maintenant plus qu'assez des enlèvements; on met ici de la chicorée dans le café, et mon café au lait du matin est détestable: il faut que cela finisse.

— Hélas! ma tante, cela finira bientôt, car lorsque je serai au bout des délais que je vais tâcher d'obtenir, s'il n'arrive rien de nouveau, je me sacrifierai pour sauver Henri.

Théodorine entra alors et vint annoncer à Angélique qu'on allait la conduire auprès d'Henri. Les visites au cachot ne sont pas prévues dans le code de la toilette, néanmoins Angélique crut devoir réparer quelques négligences que le chagrin lui avait fait commettre, et elle suivit avec la tante Eudoxie un homme vêtu comme les geôliers de mélodrames, avec une casquette de renard sur la tête, et un énorme et retentissant trousseau de clefs à la ceinture. On traversa plusieurs caves à la lueur d'une torche, puis on s'arrêta devant une porte fermée avec deux formidables verrous et un cadenas monstrueux. Le geôlier les ouvrit lentement, et Angélique aperçut Henri de Horrberg étendu sur quelques brins de paille, le coude appuyé sur une pierre à laquelle était scellée une chaîne attachée par l'autre extrémité à l'une de ses jambes. La cruche, le pain noir, tout avait été exécuté à la lettre. C'était un magnifique décor de troisième acte. A cet aspect, Angélique ne put retenir ses larmes, et Henri faillit lui dire la vérité; mais un ermite, debout dans un coin de la prison, lui fit un signe impérieux de se taire; il saisit les mains d'Angélique et les couvrit de baisers.

— Lâche d'Hervilly! s'écria-t-il, je brave tes cachots et tes fers! Je suis prêt à payer de ma vie ce seul instant de félicité, et je mourrai heureux et fier, et persuadé que tu porteras envie à mon sort.

— Henri, dit Angélique, quel horrible séjour! et c'est moi qui vous y ai plongé en acceptant imprudemment votre dévouement généreux. Comment ne me maudissez-vous pas, ainsi que le jour funeste où vous m'avez vue pour la première fois?

— Chère Angélique, s'écria de Horrberg, après le bonheur d'être heureux avec vous, il n'est qu'un sort à désirer, c'est de souffrir et de mourir pour vous. Je sais quel sort m'est réservé; je sais que chaque instant peut amener le bourreau. Le ciel m'est témoin que je ne regrettais que de vous donner ma vie inutilement et de n'avoir pu, avant de mourir, vous arracher à la captivité. Je mourrai résigné, je mourrai heureux, puisque je vous revois, puisque vous m'aimez!

ALPHONSE KARR.

(La suite au prochain numéro.)

JONGLEURS INDIENS

Un des exercices athlétiques les plus usités dans l'Inde est la jonglerie qui s'exécute avec des espèces de massues. Ces massues sont des cylindres de bois à poignée, dont le poids varie suivant la force de celui qui s'en sert. Elles ont généralement deux pieds et demi de long et six ou sept pouces de diamètre à la base, qui est plate, de façon que ces massues puissent poser à terre debout, ce qui permet de mieux les saisir pour les diverses évolutions qui constituent l'adresse du jeu.

On a une idée de ce genre d'évolutions par la gravure ci-jointe; mais on conçoit qu'elles peuvent varier à l'infini. Entre les mains d'un jongleur habile, elles ne laissent pas d'être souvent fort gracieuses. La pratique de la massue est un excellent exercice pour les muscles qu'elle renforce et assouplit; aussi est-elle très-usitée parmi les soldats indiens ainsi que chez les autres castes du pays, qui ont besoin de faire preuve d'une certaine énergie.

FRANCIS RICHARD

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

La navigation aérienne. — Son absence de progrès. — Le chimiste Thilorier et l'acide carbonique condensé. — Le peintre Ziegler. — M. de Paravey. — Les Chinois. — Dessins relatifs à la navigation aérienne. — Le *Yu-Lin* ou *forêt des comparaisons*. — Le docteur Youen-Thai. — Aventures d'un Brahmane. — Que les Chinois connaissaient l'art de construire des montgolfières au XVIe siècle.

Assurément, de toutes les découvertes récentes, la navigation aérienne est celle qui a fait le moins de progrès. Tandis que, par exemple, la photographie, sa sœur cadette d'un grand nombre d'années, semble atteindre les dernières limites de ses merveilles possibles, la première n'a point encore fait un pas réel au delà des mongolfières et des ballons.

Ce n'est pourtant pas que des esprits ingénieux et de grandes intelligences ne s'en soient occupés et ne s'en occupent encore, mais la question porte malheur. Thilorier, qui m'écrivait un soir qu'il en avait trouvé la solution au moyen de l'acide carbonique condensé, rendu facile à manier et doux comme un agneau, fut trouvé le lendemain mort dans son laboratoire de la place Vendôme, sans laisser la moindre trace des moyens dont il se disait l'inventeur, auxquels il travaillait depuis longtemps et dont il avait déjà payé l'étude au prix d'une oreille et de deux doigts de la main emportés en pleine Sorbonne pendant une expérimentation publique; sans parler d'une surdité presque complète due à la violente explosion du terrible agent.

D'autre part le peintre Ziegler, à qui l'église de la Madeleine doit les peintures de sa célèbre coupole, et qui consacra les dernières années de sa vie et les derniers débris de sa fortune à créer des merveilles de céramique trop oubliées aujourd'hui, affirmait également avoir résolu le problème du vol aérien. Dans une excursion que Théophile Gautier et moi nous fîmes tout exprès à Voisinlieu, près de Beauvais, pour voir fabriquer ces admirables poteries, Ziegler, sans songer à ses chefs-d'œuvre dignes de Bernard Palissy, ne nous entretint que d'un prochain voyage aérien qu'il comptait entreprendre et dont il nous traçait avec une profonde conviction l'itinéraire certain et le succès plus certain encore. Un an ou deux après il mourait sans avoir tenté ce voyage et sans avoir laissé les moindres notes sur les moyens qu'il comptait mettre en œuvre. Il ne reste autre chose de ces rêves brillants qu'un dessin improvisé, vague, obscur, qui fit sourire tristement Théophile Gautier, quand Ziegler le traça au crayon sous nos yeux, et que je conserve, sans rien comprendre à ses lignes indécises.

Voici maintenant M. de Paravey qui vient annoncer à l'Académie des sciences que la Chine possède probablement depuis des époques reculées, les secrets de cette navigation aérienne que l'Europe cherche inutilement.

Il prouve que dans les livres chinois, ou, pour employer ses expressions, dans les *livres asiatiques portés d'Égypte et d'Assyrie en Chine*, il est fait fréquemment mention de chars volants et d'appareils comparables à nos ballons.

Quelques-uns de ces appareils sont mêmes figurés, et M. de Paravey donne le calque d'une de leurs images. Il reproduit également une autre peinture, où il croit découvrir un reflet de la découverte de Montgolfier. On y voit représenté « un homme portant sur le dos une sorte de petit « ballon d'où s'échappe de la fumée, et cet homme marche « dans les nuages qui sont sous ses pieds. »

Nous pouvons ajouter que des détails assez complets sur les procédés employés par les Chinois pour s'élever et se diriger dans les airs se trouvent dans un des contes du *Yu-Lin* ou *Forêt des comparaisons*.

Le *Yu-Lin* fait partie du grand catalogue de la Bibliothèque impériale de Pékin, *Sse-kon-thsiouen-chou-tsong-mo-ti-yao*, livre CXXXVI, fol. 8, dont la Bibliothèque impériale possède un exemplaire, et qui a été déjà traduit par M. Stanislas Julien.

Ce livre a pour auteur *Youen-Thai*, surnommé *Jouhien*, qui obtint en 1565 le grade de docteur et parvint plus tard au rang de président du ministère de la justice. Youen-Thai passa la plus grande partie de sa vie à recueillir dans les livres anciens tous les passages et tous les morceaux qui renfermaient des *comparaisons*, et il en forma un recueil en vingt-quatre volumes, qu'il divisa en vingt classes; il subdivisa en outre ces vingt classes en cinq cent quatre-vingts sections, commençant chacune par un axiome de *deux mots* qui en indique le sujet.

Youen-Thai n'acheva le *Jardin des Comparaisons* qu'après vingt ans d'un travail assidu. Il lut et dépouilla, dit-il dans son introduction, quatre cents ouvrages. Il cite, à la fin de chaque extrait, le titre de l'ouvrage d'où il l'a tiré.

La nouvelle où il est question de navigation aérienne porte le titre de : *Ceux qui sont doués d'une intelligence divine*, et en voici la traduction.

En dehors du précieux document qu'elle renferme, elle servira à donner un curieux spécimen de la littérature chinoise au XVIe siècle.

« Il y avait jadis un Brahmane, âgé de vingt ans, doué par la nature de talents divins.

« Il n'existait pas d'affaire, grande ou petite, qu'il ne fût capable d'exécuter en un clin d'œil. Fier de son intelligence il fit un jour ce serment :

« Il faut que je connaisse à fond tous les métiers et toutes « les sciences du monde. S'il est un art que je ne possède « pas, je me croirai dépourvu d'esprit et de pénétration. »

« Là-dessus, il se mit à voyager pour s'instruire.

« Il ne laissa pas un seul maître qu'il n'allât trouver.

« Il apprit à fond les six arts libéraux, les différentes sciences, l'astronomie, la géographie, la médecine, la magie qui ébranle la terre et fait crouler les montagnes, le jeu de dés, le jeu d'échecs, la musique, la lutte, la coupe des habits, la broderie, la cuisine, l'art de découper les viandes et d'assaisonner les mets,

« En un mot, il ne passa à côté de rien qu'il ne voulût connaître à fond.

« Il réfléchit ensuite en lui-même et se dit :

« Lorsqu'un homme a tant de talents, qui peut l'égaler ?

« Je vais essayer de parcourir les royaumes, pour terrasser mes rivaux.

« J'étendrai ma réputation jusqu'aux quatre mers.

« J'élèverai jusqu'au ciel la renommée de mes talents.

« Mes brillants exploits seront inscrits dans l'histoire, et « ma gloire parviendra aux générations les plus reculées. »

« Il se mit donc en route.

« Quand il fut arrivé dans un autre royaume que son pays natal, il entra dans un marché et le visita d'un bout à l'autre.

« Il vit tout d'abord dans ce marché un ouvrier assis, qui fabriquait des arcs de corne.

« Cet homme divisait des nerfs et travaillait la corne avec une telle habileté que ses mains semblaient voler sur son ouvrage.

« A peine un arc était-il achevé, que les acheteurs se le disputaient à l'envi. Le Brahmane songea en lui-même et se dit :

« Les sciences que j'avais étudiées me paraissaient com-« plètes; mais, en rencontrant cet homme, je me sens hon-« teux de n'avoir pas appris l'art de faire des arcs.

« S'il voulait lutter de talent avec moi, je ne saurais lui « tenir tête.

« Il faut que je lui demande des leçons et que j'apprenne « son métier. »

« Aussitôt il demanda au fabricant d'arcs la faveur de devenir son apprenti.

« Il travailla sous sa direction avec ardeur, et dans l'espace d'un mois il acquit complétement l'art de fabriquer des arcs.

« Tous les arcs qu'il faisait étaient si admirables qu'ils effaçaient les chefs-d'œuvre de son maître.

« Il récompensa généreusement ce dernier, puis il prit congé de lui et partit.

« Il arriva dans un autre royaume, où il se vit obligé de traverser un fleuve.

« Il y avait là un batelier qui faisait mouvoir sa barque avec la vitesse d'un oiseau.

« Fallait-il tourner, monter ou descendre, il lui imprimait une vitesse sans égale.

« Le Brahmane songea encore en lui-même, et se dit :

« Quoique j'aie étudié un grand nombre de métiers, je « n'ai pas encore appris celui de batelier.

« C'est sans doute un métier peu élevé; mais je « l'ignore.

« Il faut absolument que je l'apprenne, car je veux posse-« der au complet tous les arts du monde. »

« Aussitôt il alla trouver le batelier, et exprima le vœu de devenir son apprenti.

« Celui-ci y consentit, et le Brahmane lui obéit avec la plus grande docilité.

« Il fit tant d'efforts pour réussir que, malgré la faiblesse de sa complexion, au bout d'un mois il savait faire tourner son bateau et le diriger aussi bien que son robuste patron, soit au gré des flots, soit contre le courant.

« Il récompensa son maître, lui fit ses adieux et partit.

« Il se rendit dans un autre royaume, où le souverain avait fait élever un palais si magnifique qu'il n'en existait pas de pareil au monde.

« Le Brahmane songea en lui-même et se dit :

« Les architectes et les ouvriers qui ont bâti ce palais ont « déployé un talent admirable.

« Depuis que je voyage en secret, je n'ai pas encore étu-« dié l'architecture. Si je voulais lutter de talent avec les « constructeurs de ce palais, il est certain que je n'aurais « pas l'avantage.

« Il faut que j'étudie encore, et alors il ne me manquera « plus rien. »

« Aussitôt il alla trouver un architecte et demanda à devenir son disciple.

« Il reçut ses leçons avec respect, et mania habilement le ciseau et la hache.

« Au bout d'un mois, il sut se servir de la toise, du compas, de la règle et de l'équerre.

« Il sculpta et il cisela avec une rare perfection les pierres et les métaux, et il connaissait à fond tout ce qui concerne le travail du bois.

« Grâce à ses talents naturels et à sa rare intelligence, il surpassa bientôt son maître.

« Il le récompensa avec générosité, prit congé de lui et partit.

« Il continua à voyager dans le monde, et parcourut seize grands royaumes.

« Il proposa à des lutteurs de faire assaut avec lui, mais comme il se disait et qu'il était réellement de première force, personne n'osa répondre à ses défis.

« Il en conçut de l'orgueil et se dit :

« Sur toute la terre, qui est-ce qui pourrait l'emporter sur moi ? »

« En ce moment le *Bouddha*, qui se trouvait à *Djetavana*, aperçut le Brahmane, et résolut de le convertir.

« Par l'effet de sa puissance surnaturelle, il prit la forme d'un religieux, et s'avança vers lui, appuyé sur son bâton et tenant à la main le vase aux aumônes.

« Or, jusqu'à présent, le Brahmane avait parcouru des royaumes où n'existait pas la doctrine du Bouddha.

« Il n'avait jamais vu de religieux samanéen.

« Il se demanda avec étonnement quel était cet homme, et il se proposa de l'interroger dès qu'il serait à sa portée.

« Le religieux arriva lentement près de lui.

« Dans les nombreux royaumes que j'ai visités, lui dit le « Brahmane, je n'ai pas encore vu d'hommes du genre de « Votre Seigneurie.

« Parmi les diverses espèces de vêtements, je n'en ai ja-« mais remarqué de la forme des vôtres.

« Parmi les différents objets des temples, je n'ai jamais vu « cette sorte de vase.

« Dites-moi, seigneur, quel homme vous êtes; votre exté-« rieur et votre costume sont extraordinaires.

« — Je suis, dit le religieux, un homme qui dompte son « corps.

« — Qu'entendez-vous par là ? demanda le Brahmane. »

« Le religieux, faisant allusion aux métiers qu'avait étudiés le jeune homme, prononça ces vers :

« Le fabricant d'arcs dompte la corne,

« Le batelier dompte son bateau,

« Le charpentier dompte le bois,

« Le lutteur dompte les hommes,

« L'homme sage dompte son corps.

« Une énorme pierre ne peut être emportée par le vent.

« Comme cette pierre, le sage qui a une âme forte, ne « peut être ébranlé par les louanges ni les calomnies;

« De même qu'une eau profonde est limpide et transpa-« rente, l'homme éclairé, qui a entendu le langage de la loi, « épure et agrandit son cœur. »

« Là-dessus, le religieux prit un grand sac forme de peaux cousues entre elles avec un soin extrême et si fines qu'elles paraissaient transparentes.

« Il alluma dans le sac une de ces grosses tresses, et il plaça autour de sa ceinture une grande quantité d'autres bottes de paille de riz.

« Il attacha ensuite le sac à ses épaules et s'enleva dans les airs aussi légèrement et aussi vite qu'un oiseau.

« Tout en virant dans les airs, il alimentait le feu qui brûlait dans le sac, en y plongeant les tresses de paille de riz qu'il portait à sa ceinture.

« Il cessa ensuite d'alimenter le feu.

« Et il descendit des régions élevées.

« Il dit alors au Brahmane :

« — Si, par ma science et ma vertu, j'ai opéré ce pro-« dige, je le dois à l'énergie avec laquelle j'ai dompté mon « corps. »

« Après avoir entendu ces paroles, le Brahmane jeta ses cinq membres à terre, et s'écria :

« — Vous ne pouvez être que le divin Bouddha !

« Je désire apprendre de vous les règles les plus essen-« tielles pour dompter le corps. »

« Le Bouddha se révéla alors au Brahmane et se montra à lui orné des trente-deux signes d'un grand homme, et des quatre-vingts marques de beauté.

« Il répandit une splendeur divine qui pénétra en tous lieux et illumina le ciel et la terre.

« Il fit connaître ensuite au Brahmane *l'art de vivre :*

« C'est-à-dire ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se livrer à la luxure, ne pas mentir, ne pas boire de liqueurs spiritueuses.

« Il lui enseigna les dix vertus et les *six paramitas*, c'est-à-dire les *six moyens d'arriver au Nirvan'a :*

« Savoir l'aumône, la conduite morale, la patience, le zèle ardent pour le bien, la méditation, l'intelligence.

« Il lui apprit encore les *quatre méditations* et les *trois voies du salut.*

« Voilà, lui dit-il, les règles pour dompter le corps;

« L'art de fabriquer des arcs, de diriger une nacelle, de « travailler le bois et de lutter avec les lutteurs, les six « sciences libérales de s'élever dans les airs et les talents « extraordinaires, sont des choses spécieuses qui, tout en « flattant la vanité de l'homme, agitent son corps, égarent « son esprit et l'asservissent lui-même aux vicissitudes de la « vie et de la mort. »

« Le Brahmane se sentit ému de ces paroles du Bouddha, et éprouva une douce joie.

« Il ouvrit son cœur à la foi, et demanda à être admis au nombre des disciples du Bouddha.

« Celui-ci lui expliqua encore le sommaire des *quatre vérités sublimes* et des *huit moyens de délivrance;* et aussitôt le Brahmane obtint la dignité d'*arhat*, ce qui signifie le *fils divin.* »

Je me suis laissé aller à vous traduire tout entière cette légende naïve et dans laquelle se retrouve si bien la couleur de la littérature chinoise du XVI[e] siècle, qui n'était elle-même à cette époque qu'un reflet des littératures indoue, mongole, mandchoue et thibétaine. « Une causerie, comme le disait M[me] de Staël, n'est après tout qu'une causerie, et si parfois elle s'éloigne de son but, elle finit toujours par y revenir. »

La conclusion de celle-ci est, vous le voyez, que les Chinois connaissaient bien longtemps avant l'Europe l'art des montgolfières.

S. HENRY BERTHOUD.

DE BOULOGNE A FOLKESTONE

Nous n'apprenons rien à personne en disant que la traversée de France en Angleterre n'est plus aujourd'hui qu'une simple promenade, à peu près aussi courte que si on allait de Paris à Saint-Cloud. Mais, revenu de Londres depuis quelques jours, nous sommes heureux d'ajouter que cette promenade est tout à fait charmante, grâce aux conditions d'exactitude, de célérité et de confortable que réunissent les beaux steamers de la puissante compagnie du *South-Eastern-Railway.*

Une heure et demie ou deux heures, il n'en faut pas davantage, et vous foulez la terre classique du plum-pudding. En quittant l'avant-port de Boulogne, le paquebot se dirige vers le nord-ouest et longe à une certaine distance les côtes de France, où apparaît la ville d'Ambleteuse. Puis il laisse à droite le cap Grisnez, le point du continent le plus rapproché d'Angleterre. Bientôt après, lorsque le temps est favorable, on commence à apercevoir les falaises blanchissantes de l'Angleterre se développant en face, depuis le promontoire de Dungeness, bien connu des marins, jusqu'au château de Douvres.

Au pied de ces falaises, on voit grandir peu à peu Folkestone, cité jadis florissante et qui commence à reconquérir sa prospérité depuis que la compagnie du *South-Eastern-Railway* l'a choisie comme point de départ des steamers de Boulogne. Le port a été agrandi, et de vastes hôtels se sont élevés pour recevoir la foule d'étrangers qui visitent Folkestone, en été, et qui gardent longtemps le souvenir de leur carte à payer.

X. DAGUERRE.

MŒURS RIZANOTES

La petite ville de Rizano est située dans la Dalmatie, à deux lieues de Raguse, et sur la frontière même de la Turquie. Les habitants, qui vivent du commerce qu'ils font avec les provinces turques du voisinage, sont surtout remarquables par le soin avec lequel ils s'attachent à conserver le costume de leurs pères, ainsi que leurs vieilles mœurs et coutumes.

Leur habillement ordinaire se compose d'une culotte courte à larges plis, d'un grand gilet et d'une jaquette de soie ou de cotonnade noires, avec une calotte rouge. Aux jours de fête, culotte, gilet et jaquette sont de soie de couleur, généralement de soie rouge, plus ou moins passementée d'or, plutôt plus que moins. Ils joignent à leur costume un riche dolman, et, dans une écharpe qui leur ceint les reins ils ont le soin de passer une paire de pistolets et un poignard. A cet appareil déjà suffisamment guerrier, ajoutez un sabre à poignée d'or ou d'argent qui ne les quitte pas plus que la pipe et la blague pendue au côté droit de leur ceinture.

Le vêtement des femmes n'est pas moins brillant. Sur une chemisette blanche s'étale un corsage de velours garni de petits boutons, et leur jupe est retenue par une paire de bretelles ornées comme tout le reste de force broderies et dentelles d'or. Une ceinture leur serre aussi la taille. Par devant, leurs cheveux nattés s'enroulent en une large masse sur la tempe gauche, tandis que, par derrière, la tête se hérisse d'une quantité d'aiguilles d'or si pressées les unes contre les autres, qu'on dirait presque un casque de métal. Par-dessus, elles étendent un foulard de soie ou de mousseline bordé de dentelles. Une broche ne manque jamais à leur parure, non plus que de nombreuses bagues qui leur cerclent tous les doigts, et un petit poignard suspendu à une chaînette d'argent.

Les riches costumes d'homme et de femme que nous venons de décrire sont naturellement ceux que revêtent les fiancés pendant les fêtes qui précèdent et qui suivent leur mariage.

Autrefois, la coutume du pays était de fiancer les enfants dès le berceau et même par anticipation, si l'on peut dire, suivant les prévisions ou les espérances diverses des familles; et les promesses échangées entre parents étaient très-fidèlement tenues par les enfants dans la suite. Deux fois seulement, les fiancés pouvaient se voir chaque année, et ils devaient se contenter le reste du temps de s'envoyer mutuellement des cadeaux. Maintenant que les mariages ne se préparent plus de si loin, ce n'est que du jour où le père du jeune homme adresse sa demande que les jeunes gens cessent de se voir.

Dès que les parents se sont entendus sur l'époque du mariage, le père de la jeune fille adresse en cadeau à tous les membres féminins de la famille du jeune homme un morceau de savon, attention que le père du jeune homme reconnaît en envoyant à tous les membres masculins de l'autre famille, une chemise, un essuie-main et une paire de bottes. Ces singuliers échanges, dont il est permis de sourire, ne sont que le commencement d'une interminable série de cadeaux qui se font d'une famille à l'autre pendant la durée des noces. Ce qui se chante pendant tout ce temps de chansons *ad hoc*, ce qui s'exécute de danses nationales, ce qui se consomme enfin de poudre et d'eau-de-vie, tant chez la fiancée que chez son futur époux, est réellement incalculable. Jusqu'après le mariage les époux restent séparés, ce qui est un prétexte à faire pour ainsi dire deux noces au lieu d'une. Ce n'est que par surprise et de force que le jeune homme doit mettre l'anneau nuptial au doigt de sa fiancée, qui a le droit de résister très-vivement.

Une semaine avant le jour désigné, les hommes du côté du mari se réunissent pour organiser l'ordre et la marche du futur cortége. Et les santés et les banquets et les jeux de toute sorte de commencer leur train ! Le drapeau du pays, qu'on va querir en cérémonie à l'église, est planté dès lors sur le faîte de la maison du fiancé jusqu'au jour des noces, où il ira orner le pignon de la mariée, au milieu de coups de fusil sans fin. C'est de chez cette dernière que les invités, tous parés de fleurs, se rendent à l'église, le père conduisant sa fille. Tout le long du cortége, ce ne sont que chants et rasades avec l'accompagnement inévitable de coups

de feu. Le marié qui est arrivé seul de son côté à l'église, s'en retourne comme il est venu après la bénediction du pope, n'ayant même pas osé obéir par décence à l'invitation du prêtre qui l'engage à embrasser sa femme en terminant la cérémonie.

Enfin la mariée est conduite en grande pompe à la demeure de son époux. Un tapis est etendu en travers de la porte ; elle doit sauter par dessus sans le toucher du pied. La superstition veut qu'on cache sous ce tapis une jarretière avec un petit couteau dans une gaîne de soie noire. On espère que, grâce à cette innocente supercherie, la jeune femme donnera le jour à un enfant mâle. Celle-ci doit encore entrer chez son mari du pied droit. Sur le seuil elle rencontre sa belle-mère qui lui présente un jeune garçon qu'elle doit lever par trois fois dans ses bras; puis elle reçoit une terrine de blé dont elle lance plusieurs poignées au vent; après quoi elle est conduite à la chambre qu'elle doit occuper. Elle y reste avec les jeunes filles jusqu'à l'heure du repas où elle vient s'asseoir au côté de son mari et reçoit avec lui la bénédiction de toute l'assemblee. Après le repas, elle lave elle-même les mains des invités qui jettent chacun à leur tour dans le bassin une petite pièce de monnaie, puis les danses recommencent et se prolongent une partie de la nuit.

Le lendemain matin, la mariée doit être debout avant le jour pour être la première à saluer chacun des invités. Elle leur distribue l'eau pour la toilette, prépare le café et fait tous les lits de la maison, généralement avec l'aide de ses belles-sœurs. Ce n'est que le premier dimanche apres la noce qu'elle va retirer à l'église la couronne qu'elle a portée pendant tout le temps des fiançailles, et le titre de fiancée lui reste encore pendant toute une année.

P. Dick.

L'AIGLE DANS SON AIRE

Lorsque le hasard de la promenade vous conduit au Jardin des Plantes, et que vous traversez le quartier ornithologique, vous vous arrêtez malgré vous devant les volières qui renferment les aigles. « Quoi ! pensez-vous, c'est là le roi des espaces éthérés, le seul être vivant qui ait le privilége de regarder le soleil en face, l'oiseau superbe auquel la mythologie avait donné une place au pied du trône de Jupiter, et que la France a recueilli sur son blason ! »

Hélas ! oui... Et maintenant voyez quelle amère tristesse la captivité a mise dans son œil fixe; voyez son crâne, il est chauve comme celui d'un septuagénaire, c'est qu'il ne peut s'habituer à la prison et que sans cesse, voulant prendre son vol, il va se heurter au grillage, à travers lequel il aperçoit le ciel. Ses ailes inutiles pendent comme des crêpes de deuil, et ses serres puissantes taillées par la nature pour la guerre, n'égratignent — amère ironie ! — que le bâton du perchoir.

Vous vous sentez ému, car il n'est pas une créature qui supporte la servitude avec un maintien plus noble. Le lion lui-même finit par jouer derrière ses barreaux : l'aigle, lui, demeure immobile; on le dirait absorbé dans ses pensees comme le Frederic-Barberousse de la légende.

Vous êtes tenté de vous decouvrir comme devant un roi captif.

Voyez maintenant l'aigle tel que nous le représente le tableau de M. J. Wolf. Quelle différence d'aspect, quand il jouit de sa liberté sur les cimes inaccessibles, où il a établi son aire ! Ses ailes à l'immense envergure peuvent se déployer à travers l'espace. Tous les oiseaux sont ses sujets; il les regarde passer, calme et fier; il sait qu'il n'a qu'à vouloir pour prélever son tribut. Le vent emporte les plumes du gibier que le maitre a daigne dévorer tout à l'heure. Sa seigneurie n'a plus faim, elle digère, et c'est fort heureux pour cette phalange d'oies sauvages qui commet l'imprudence de voyager dans ses domaines.

H. Vernoy.



L'AIGLE DANS SON AIRE, d'après un tableau de M. J. Wolf.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. Émile Aucante, *administrateur de* l'Univers Illustré.

ÉCHECS

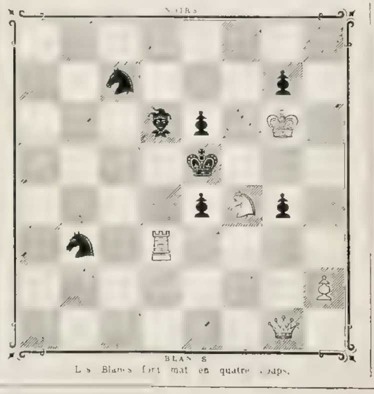
En présence du développement considérable que le goût des Problèmes d'Echecs a pris en France depuis quelques années, et pour répondre au désir d'un grand nombre de ses lecteurs, L'UNIVERS ILLUSTRÉ ouvre ses colonnes aux Échecs et leur consacre désormais une place.

Toutes les communications relatives à ce jeu seront donc accueillies avec empressement, en même temps que les Problèmes et Solutions adressés seront l'objet de l'examen le plus bienveillant et le plus scrupuleux.

Problème N° 1.

Composé par M. J. BERGER.

Les Solutions du Problème figuré au diagramme ci-contre devront le résoudre dans les deux défenses principales des Noirs au premier coup des Blancs, qui sont : 1°-C. case R. 2°-P. 6e C. R. — Pour pouvoir être mentionnées, les solutions devront être adressées aux bureaux du journal, 24, passage Colbert, avant le 10 mars prochain.



Les Blancs font mat en quatre coups.

Par suite d'une convention conclue entre l'administration de *l'Avenir national* et celle de *l'Univers illustre*, le prix de l'abonnement aux deux journaux réunis est fixé comme il est indiqué en tête de *l'Univers illustré.*

L'Avenir national, grand journal politique, littéraire et commercial, paraît à quatre heures du soir.

Redacteur en chef : A. Peyrat.

Partie politique. — Principaux collaborateurs : Elias Regnault, Frédéric Morin, Ad. Gaiffe, J.-E. Horn, Félix Foucou, Léon Legault, Ch. Quentin, Ch. Habeneck, Ed. Puthod, A. Dréo, E. de Sonnier. *Secrétaire de la redaction* · Jules Mahias.

Correspondances spéciales de Londres, Florence, Bruxelles, La Haye, Genève, Vienne, Berlin, Madrid, New-York, Rio-Janeiro, etc., etc.

La *Partie judiciaire* comprend le compte rendu des procès recueillis chaque jour par un rédacteur spécial, et, une *Quinzaine judiciaire*, revue et chronique du Palais, par M. Campenon.

Dans la *Partie financière et commerciale* on trouve un bulletin complet de la Bourse, et une revue du Commerce et de l'Agriculture qui donne, chaque jour, des renseignements exacts sur la situation des différents marchés de la France et de l'Etranger.

Partie litteraire. — Principaux collaborateurs : George Sand, MM. Etienne Arago (revue des Théâtres), Ch. Blanc (Beaux-Arts), Georges Pouchet et Amédée Guillemin (Sciences naturelles et physiques), Laurent Pichat, Frédéric Morin, Eugène Despois, Ch Monselet, Auguste Callet (revue des Livres).

L'Avenir national publie en outre : un Courrier hebdomadaire par Albert Wolff; une Chronique quotidienne par M. Jules Claretie.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7

EMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

RIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE

	[illegible]	[illegible]
an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
is mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEMENTS
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 518.
Samedi 10 Mars 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Où le peuple français n'a pas le courage de son opinion. — Une *Sainte Famille* de Michel-Ange. — Un *lion* de Delacroix. — Le *Second Faust* — Les *Chansons des rues et des bois*. — Courage d'Adrien Decourcelle — Scribe, tête de turc. Ses hardiesses, son génie poétique. — Opéra reprise de la *Juive*, MM Villaret, Belval, Warot, Mlles Mauduit et Hamakers. — Comédie-Française : reprise de la *Comédie à Ferney* MM. Monrose Barré, Garraud, Mlle Angelo — Got à l'Odéon *Mercadet* ajourné. — Le *Galilée* de M. Ponsard. — Un nouveau ténor. — Le denier de Saint-Pierre de la *diva* Patti. Steeple-chases de la Marche. [illegible]

Le peuple français — peuple de braves — a une foule de courages.

Il a le courage militaire — toujours,

Le courage civil — souvent.

En politique, en religion, en morale, il a le courage de son opinion : il en a même parfois la forfanterie.

Mais lorsqu'il s'agit d'art et de littérature, c'est tout autre chose.

Sur dix personnes qui vous parleront d'un livre ou d'un tableau, à peine en trouverez-vous une chez qui l'éloge ou la critique soient l'expression d'un sentiment sincère, spontané, indépendant, dont le jugement ne soit pas dicté à l'avance par le respect de l'opinion reçue, le fétichisme des noms, la crainte de passer pour un philistin ou pour un ignorant.

Il existe à la tribune de Florence, sur la paroi de droite, en face du magnifique portrait de femme de Raphaël, d'un ton si chaud et si doré, qu'on le prendrait pour un Titien, une *Sainte Famille* de Michel-Ange. — Aspect désagréable, composition vulgaire, couleur terne et grise, somme toute, un tableau médiocre. — Cela est certain : chacun en convient tout bas et personne jusqu'ici n'a osé l'écrire.

J'ai vu mettre sur table, à l'hôtel des commissaires-priseurs, un bonhomme de lion qui, par sa structure fantastique et sa couleur [illegible], rappelait [illegible] les spécimens de l'espèce peints sur les enseignes des Batty forains. Cham, dans ses caricatures, n'a jamais rien imaginé de plus burlesque. Mais c'était un Delacroix, un Delacroix authentique, et il s'est trouvé des amateurs pour se le disputer à coups de billets de banque. La chose eût été signée Galimard, qu'on n'en eût pas voulu pour le prix du cadre.

Soyons de bonne foi. Supposons que le *Second Faust* vienne à paraître aujourd'hui, sans nom d'auteur. Qui ne serait tenté de l'attribuer à M. Gagne ou à un de ses pareils? Et les *Chansons des rues et des bois?* qui ne les prendrait pour une charge réussie des chefs-d'œuvre de Victor Hugo? Eh bien ! s'est-il trouvé quelqu'un pour qualifier, comme elle le mérite, cette mystification posthume qui s'abrite sous le grand nom de Gœthe, quelqu'un pour avertir le poëte des *Feuilles d'automne* qu'il avait franchi le pas du sublime au ridicule? — Non. Pas plus qu'il ne s'en trouvera pour oser soumettre à une critique franche et sincère le nouveau poëme des *Travailleurs de la mer*





M. PREVOST-PARADOL, de l'Académie française. M. GUIZOT, de l'Académie française.
Dessins de M. L. Breton, d'après des photographies de M. Pierre Petit — Voir la Chronique.

[illegible] c'est M. [illegible]. Demandez-lui ce qu'il pense de l'œuvre de Shakespeare. Il vous répondra carrément que, de toutes les pièces dont il se compose, il n'en est pas une qui se tienne, comme on dit, sur ses pattes : des ébauches de génie, à la bonne heure, mais rien de plus. Tout excessive que soit cette opinion, peut-être n'est-elle pas aussi paradoxale qu'elle en a l'air. S'il est vrai que les conceptions du grand dramaturge anglais aient en elles la perfection absolue, comment expliquer que, traduites par Alfred de Vigny ou Alexandre Dumas, elles n'aient jamais pu se maintenir sur notre scène ?

Comme il y a des admirations de parti pris, il y a aussi des dénigrements systématiques : comme il y a des idoles consacrées, il y a aussi des têtes de Turc.

Parmi celles-ci, Scribe fut une des plus illustres : il fut convenu — il l'est encore — que jamais l'imagination, l'idéal, la poésie, le sentiment du grand et du beau, n'ont fait commerce avec sa muse. Petit, mesquin, vulgaire, bourgeois, c'est le ver de terre littéraire qui rampe sur le sol, sans jamais avoir été même amoureux de l'étoile.

Prenez le contre-pied de ce jugement, et vous serez dans le vrai.

Hardi, qui le fut plus que Scribe? Voyez *Une Chaîne*; voyez *Héloïse et Abailard* : voyez la *Juive*, que l'Opéra nous donnait encore hier pour les débuts de Mlle Mauduit. Nous montrer, comme l'a fait Victor Hugo, un laquais devenu premier ministre, est-ce un tour de force plus étonnant que de nous faire voir, en plein moyen âge, un cardinal aux pieds d'un juif, la nièce de l'empereur aux pieds d'une juive? Le *Lac des Fées*, le *Cheval de Bronze*, la *Part du Diable*, l'*Ours et le Pacha* ne sont-ils pas, dans le genre comique et gracieux, de petits chefs-d'œuvre d'audace ou de fantaisie? Allez donc, je vous prie, comparer à ces inventions ingénieuses les platitudes du *Turco in Italia* ou de la *Flûte enchantée!* Vous voulez de la poésie, de la grandeur? Trouvez-moi, dans tout le théâtre de ce temps-ci — je n'en excepte pas même celui de Hugo et de Dumas — des conceptions plus larges, plus épiques que *Robert le Diable* et le *Prophète*, des drames plus passionnés et plus énergiques que les *Huguenots* et cette même *Juive* dont je parlais à l'instant? Est-ce un cerveau dépourvu de poésie et d'imagination que celui qui a inventé la scène des nonnes, le ravissant tableau de Chenonceaux, qui a créé cette suave et touchante figure de Fenella, cette rude et originale physionomie de Marcel, le vieux huguenot? Et n'en ai-je pas assez dit déjà pour replacer Scribe au rang qu'il mérite, celui d'un des plus grands poëtes de ce temps-ci?

Je ne parle que de la conception, bien entendu, et non pas de la langue : mais, quand il s'agit d'opéra, la forme versifiée est chose secondaire : la langue ici, c'est la musique.

Aussi bien, même dans le vers lyrique dont, au surplus, il fait bon marché, Scribe n'est-il inférieur à personne, pas même aux maîtres illustres de la poésie. Est-ce de leur part dédain ou impuissance? Peu importe; mais lisez l'*Esmeralda*, de Victor Hugo, le *Benvenuto Cellini*, d'Auguste Barbier, le *Charles VI*, de Casimir Delavigne, et je vous réponds que les vers des *Huguenots* et de la *Juive* vous trouveront plus indulgents.

Halévy, lui, n'a plus besoin de réhabilitation. Par son caractère religieux, sa facture sévère et magistrale, son accent pathétique, l'énergie, la science, l'abondance mélodique qui y éclatent à chaque pas, la partition de la *Juive* est un chef-d'œuvre qui ne redoute aucune comparaison. On a mis du temps à s'en apercevoir; mais enfin, le fait est aujourd'hui consacré, et l'audition de l'autre soir a été pour elle un triomphe nouveau, d'autant plus sincère que le prestige de l'interprétation et de la mise en scène y avait une moindre part.

Je n'entends pas par là que cette interprétation ait été absolument insuffisante.

Et d'abord il faut rendre cette justice à Villaret qu'il porte avec aisance ce rôle d'Éléazar, le plus lourd peut-être du répertoire des ténors. Il le chante sans cris, sans efforts, d'une voix sympathique et bien timbrée, mais à laquelle font parfois défaut l'ampleur et l'énergie. Faible dans la Pâque et dans le duo du quatrième acte, il a pris sa revanche dans l'air : *Rachel, quand du Seigneur*, qu'il a dit — la première partie surtout — avec un charme et un sentiment exquis. Dans la seconde, j'aurais voulu encore plus d'enthousiasme et d'élan : que Villaret lise *Polyeucte*, et il comprendra ce qu'il lui reste à faire.

Mlle Mauduit a précisément les qualités et les défauts contraires : plus de force que de sensibilité, plus de vigueur que de charme. Sa voix riche, sonore, chaude, remplit bien la salle; il est à regretter seulement qu'elle se laisse aller à des cris et des éclats qui en altèrent à la fois la justesse et la pureté. L'art des nuances et des demi-teintes semble tout à fait étranger à Mlle Mauduit : le mécanisme vocal est aussi encore chez la jeune cantatrice à l'état d'ébauche. Malgré ces imperfections, auxquelles des études bien dirigées pourront certainement remédier, elle n'en a pas moins obtenu un succès très-vif : qu'elle ne s'y trompe pas cependant et ne veuille bien considérer les applaudissements donnés à sa jeunesse que comme un avancement d'hoirie.

L'organe splendide de Belval convient parfaitement au rôle du cardinal, et Warot donne à celui de Léopold, un des moins favorables de l'emploi, tout le relief qu'il comporte.

Mlle Hamakers a chanté plus juste que d'habitude. Elle porte avec beaucoup de grâce et de noblesse son joli costume de princesse impériale.

J'ai cherché vainement Kœnig parmi les buveurs du premier acte : c'est sans doute à l'absence de ce vaillant chef d'attaque qu'il faut attribuer la mollesse avec laquelle a été chanté le chœur du *Concile*. Les autres morceaux d'ensemble ont bien marché. L'orchestre était aussi *en voix* ce soir-là : d'où il faut induire que la question des appointements est décidément terminée à la satisfaction générale.

On a voulu faire un reproche à M. Perrin de l'état de dépenaillement où se trouvent actuellement les décors et les costumes de la *Juive*. Ce reproche est injuste et tombe à faux. Plus que personne, M. Perrin, dont le goût et la délicatesse en matière artistique n'ont pas besoin d'être réveillés, doit souffrir de cet état de choses. Par malheur, il n'y peut rien. Dans trois ans d'ici peut-être, l'Opéra sera transféré de la rue Le Peletier sur le boulevard des Capucines. A cette époque, tous les décors devront être refaits, les dimensions du nouveau monument étant telles que ceux qui existent aujourd'hui ne sauraient s'y adapter. Remplacer aujourd'hui les décors de la *Juive*, ce serait, pour une vingtaine de représentations peut-être, jeter dans le gouffre une centaine de mille francs; car les costumes devraient être remplacés également : et si l'on commençait par ceux-ci, les toiles sur lesquelles ils se détachent n'en paraîtraient que plus sales et plus délabrées. Il faut donc se résigner et attendre patiemment le jour où le nouvel Opéra nous offrira *Guillaume Tell*, la *Juive*, les *Huguenots* et ces autres chefs-d'œuvre entièrement remis à neuf. Ah! s'il pouvait rendre le même service au larynx de Gueymard et aux charmes de Mlle [illegible]!

~~~ La veille même du jour où l'Opéra reprenait la *Juive*, le Théâtre-Français remettait à la scène un petit acte dû à la collaboration d'Albéric Second et de ce pauvre Louis Lurine. — A vrai dire, la *Comédie à Ferney* n'avait jamais quitté le répertoire. La retraite de Geoffroy, qui jouait le rôle de Voltaire, en avait seulement suspendu les représentations. — Un petit acte, ai-je dit, mais précieux par la ciselure, pétillant d'esprit — il le fallait bien en un tel sujet, — où, dans une action intéressante, vient s'encadrer, en l'animant, la figure maligne et pétulante du vieillard de génie. Remontée avec une distribution presque entièrement nouvelle, la *Comédie à Ferney* a retrouvé son succès des premiers jours. Déjà une pièce de circonstance, de M. Amédée Rolland, *Voltaire au foyer*, nous avait montré Monrose sous les traits simiesques que la magnifique statue de Houdon a fixés dans tous les souvenirs. L'incarnation avait paru des plus heureuses. La physionomie de l'artiste se prêtait déjà par elle-même à une ressemblance que l'étude du masque est venue compléter. La voix grondeuse du comédien, son œil perçant, ses gestes brusques et saccadés, la vivacité inquiète de ses allures ajoutent encore à l'illusion. Il semble que, traversée par un rayon de vie, la statue du foyer soit descendue sur la scène. Où Geffroy avait triomphé, Monrose triomphe à son tour, et ce n'est pas là un mince éloge que je lui adresse.

Barré, qui a hérité du rôle de Monrose, y fait preuve de rondeur et de comique. Garraud fait applaudir l'art de sa diction et l'élégance de sa tenue sous l'habit brodé du prince de Ligne. Par sa grâce ingénue, sa voix émue et touchante, son jeu décent et distingué, Mlle Angelo s'est révélée la digne héritière de Mlle Favart.

~~~ Le Théâtre-Français, s'appuyant sur sa constitution et ses statuts organiques, avait refusé le congé que lui demandait Got pour aller créer à l'Odéon le rôle principal du *Baron d'Estrigaud*, la pièce nouvelle d'Émile Augier. Une volonté, devant laquelle « les comédiens ordinaires de l'Empereur » n'ont qu'à s'incliner, a rendu à l'artiste sa liberté provisoire. Par suite de cette combinaison, la reprise de *Mercadet*, qui devait avoir lieu dans le cours de cet été, se trouve indéfiniment ajournée. — Mais Balzac a le temps d'attendre.

~~~ Est-ce sur la scène de la rue Richelieu ou sur celle de l'Odéon que sera représenté le *Galilée* de M. Ponsard? Quel est l'acteur à qui reviendra l'honneur de cette grande création? Telles sont les questions dont commence déjà à se préoccuper le monde dramatique; car, bien que souffrant encore de son indisposition, M. Ponsard continue à travailler activement à son nouveau drame, qui sera, assure-t-on, terminé avant un mois d'ici. Une lecture des deux premiers actes a eu lieu ces jours derniers dans un des salons les plus qualifiés de Paris, et a excité l'enthousiasme de l'aréopage illustre convoqué pour l'entendre. S'il faut en croire les indiscrétions, le *Galilée* serait encore d'un souffle plus puissant et d'une portée plus haute que le *Lion amoureux*. Les vers suivants, que je suis autorisé à reproduire, viennent à l'appui de cette opinion.

C'est Galilée qui parle, — affirmant sa foi, mais revendiquant en même temps les droits imprescriptibles de la science :

C'est peu, montons encor. D'autres cieux fécondés
Sont, par delà nos cieux, d'étoiles inondés.
[illegible]
De notre amas stellaire a percé l'enveloppe,
Hors de ce tourbillon monstrueux de soleils
J'ai vu l'infini plein de tourbillons pareils;
Oui, dans ces gouffres bleus, dans ces profondeurs sombres
Dont la distance échappe au langage des nombres
Il est, je les ai vus, des nuages laiteux,
Des gouttes de lumière aux rayons si douteux
[illegible]
[illegible]
[illegible] arche[illegible] lointains,
Résout leur blancheur vague en mille astres distincts,
Puis entrevoit encore, ascension sans borne!
D'autres fourmillements dans l'immensité morne
Et quand le télescope était vaincu, mon œil
Du vide et de la nuit croit atteindre le seuil,
[illegible] impuissant succède la pensée
Qui, d'espace en espace éperdûment lancée,
Ne cesse de sonder l'infini lumineux
Que prise, en le sondant, d'effroi vertigineux.
Et partout l'action, le mouvement et l'âme!...
. . . .

Allez, persécuteurs, lancez vos anathèmes!
Je suis religieux beaucoup plus que vous-mêmes.
Dieu, que vous invoquez, mieux que vous je le sers;
Ce petit tas de boue est pour vous l'univers;
Pour moi, sur tous les points, l'œuvre divine éclate;
Vous la rétrécissez et moi je la dilate.
. . . .

Oui, toute notre foi par leur règle est régie;
Leur seule autorité règne en théologie,
Et l'adoration doit courber nos esprits
Sous les dogmes divins que l'on y voit inscrits;
Mais le monde physique échappe à leur domaine.
Dieu le livre en entier à la pensée humaine;
Comme il s'agit d'objets qui tombent sous les sens,
Les sens et la raison s'y montrent tout puissants;
L'autorité se tait; nul ordre ne peut faire
Des rayons inégaux au centre de la sphère;
Nul ne peut d'hérésie accuser le compas
Ni décréter qu'un corps tournant ne tourne pas;
L'œil est juge, en un mot, de l'univers visible;
Si le dogme immuable est fixé par la Bible,
La science répugne à l'immobilité,
Et, mourant dans les fers, vit par la liberté.
Il lui faut le grand air, l'espace et l'aventure;
Marcher, toujours marcher, ainsi veut sa nature;
Chaque siècle la pousse et la lègue au suivant,
Qui la prend avancée et la porte en avant.
Et nous, qui recevons son antique héritage
[illegible]
Devons-nous pas aussi, nous, pour nos successeurs,
[illegible]
Moi, détruire la foi, quand j'agrandis le culte!
Montrer Dieu dans son œuvre, est-ce lui faire insulte!
Ah! la comprendre mieux, c'est la mieux adorer,
Et c'est la servir mal que la faire ignorer.
Les cieux, selon la Bible, en qui nous devons croire,
Les cieux de leur auteur nous racontent la gloire :
Eh bien, j'ai mieux qu'un autre écouté leur récit,
Et je l'ai répété comme les cieux l'on dit.
— Par quel besoin, dit-on? Par un besoin auguste,
La soif du vrai, l'horreur du faux, l'amour du juste;
Dieu mit dans tous les cœurs ces instincts généreux,
Et les fit si puissants que l'on mourrait pour eux :
C'est là qu'est la grandeur, et la force et la vie.
Qui les sert est pieux, qui les étouffe, impie.
D'ailleurs est-ce qu'on peut jamais les étouffer?
Et pour m'avoir vaincu, pensez-vous triompher?
Peut-on barrer le cours d'une vérité neuve?
Arrêter une goutte, est-ce arrêter un fleuve?
Croyez-moi, respectons ces aspirations :
Elles ont trop d'élans et trop d'expansions
Pour souffrir qu'un geôlier les tienne prisonnières;
Laissez-leur le champ libre, ou malheur aux barrières!

~~~ J'avais à peine achevé la lecture de ces beaux vers lorsqu'on est venu m'annoncer qu'un nouveau ténor avait été signalé entre le 45e et le 46e degré de latitude nord, — lequel ténor unit, dit-on, la puissance de Tamberlick à la pureté de Fraschini : d'aucuns même ajoutent, — à la grâce de Mario.

J'avoue qu'après la découverte de Galilée, celle-ci m'a laissé froid, soit qu'on m'ait fait trop souvent *celle* du ténor, soit que je manque d'enthousiasme pour les arts. C'est sans doute aussi par ce dernier motif que je ne me suis senti nullement ému à la nouvelle que Mme Patti venait d'être engagée à Saint-Pétersbourg pour un trimestre, à raison de 80,000 francs par mois, sans préjudice des cadeaux et des rivières de diamants. D'autres, sans doute, n'auraient pas manqué de courir au contrôle de M. Bagier pour porter leur obole, — soit 20 francs — en échange de quelques notes de cette voix si chère. J'ai gardé mon obole, préférant, comme un parpaillot que je suis, le consommer en cigares que d'augmenter d'autant le denier de Saint-Pierre de la *diva*.

~~~ Vous confesserai-je encore, puisque je suis entré dans la voie des aveux, que, manquant à tous mes devoirs de chroniqueur, je me suis dispensé, ces deux derniers dimanches, d'assister à la reprise des steeple-chases de la Marche? Sans doute il s'y est passé des événements graves : à la course des Tribunes, *Farintosh* s'est débarrassé de son jockey qui le gênait; à celle du Prix de Marnes, *Linières* s'est dérobé devant la banquette, *Niger* a pris la tête suivi de *Perle-fine*, et *Mario* est arrivé mauvais troisième; enfin, à celle du Prix de l'Avenir, *Milton* n'a battu *Vaucresson* que d'une tête; *Droit-du-Seigneur*, *Tambour-de-Basque* et *l'Homme-entre-deux-âges* n'ont pas été placés. Tout cela est d'un vif intérêt, et je m'en veux hautement de n'avoir pas été là pour recueillir les détails; mais ce dont je m'en veux surtout, ce dont je fais ici mon *meâ culpâ*,
~~~

c'est d'avoir manqué l'occasion qui se présentait de me renseigner *de visu* sur la question des talons d'or.

Car vous n'êtes pas sans savoir que le talon d'or est aujourd'hui — chez nos amazones surtout — le dernier degré de l'élégance.

Du temps du grand roi, la mode était déjà de porter des talons historiés, ornés de peintures et d'arabesques : un *curieux* de Londres, M. Roach Smith, possède, dans son musée de chaussures, une paire de souliers en velours cramoisi sur le talon desquels s'enroule, — peinte s'il vous plaît par Watteau lui-même, — toute une bergerie d'amours.

Il y a trois ans encore, si vous étiez allé à Venise, vous auriez pu admirer chez Mme la duchesse de Berry, en son palais Vendramini, un soulier de velours presque noir, brodé de fleurs de lis et dont le talon était orné d'une bataille peinte avec une finesse exquise par Parrocel Ce soulier avait chaussé le Roi-Soleil et dansé, à ses augustes pieds, une courante avec La Vallière.

Sur les talons des petites bourgeoises et des provinciales, l'or remplaçait les peintures, témoin ces quatre vers cités par M. Feuillet de Conches, dans lesquels Scarron décrit la chaussure des demoiselles du Mans

> Parlerai-je de leur chaussure,
> Si haute et qui si longtemps dure!
> Car leurs souliers, quoique dorés,
> Ont l'honneur d'être un peu ferrés.

Voilà la mode que font revivre aujourd'hui les demoiselles des courses et les dames du lac — avec cette différence qu'elles ont substitué l'or à la dorure — comme étant plus solide.

Il y a aussi des talons en argent, en ruolz, en aluminium, suivant le rang que celle qui les porte occupe dans la hiérarchie galante.

Traîner l'or dans la boue, il ne leur manquait plus que cela!

Que voulez-vous, quand on n'a plus autre chose?

~~~ Je me hâte de terminer cette chronique pour courir à l'Académie, où m'appelle la réception de M. Prévost-Paradol. C'est M. Guizot, comme on sait, qui doit répondre au jeune académicien. La séance sera-t-elle piquante? Tout le monde l'assure. Tel n'est pas l'avis pourtant d'un de mes amis, un monsieur grincheux, qui pense qu'en ces sortes de solennités, l'intérêt consiste surtout dans les différences d'opinions et de langagequi se manifestent entre les deux orateurs.

Mais quel plaisir, m'a-t-il dit, peut-il y avoir à entendre M. Prevost répondre à M. Paradol?

Je saurai bientôt si mon ami avait raison.

GÉROME.

BULLETIN

On lit beaucoup en ce moment une brochure allemande, imprimée à Magdebourg, sous ce titre étrange : *Catéchisme des trichines, par demandes et par réponses, à l'usage des personnes étrangères à l'art médical.*

De très-curieux dessins accompagnent ce petit ouvrage, dont l'auteur est le docteur Niemeyer.

Une planche annexée à la brochure représente les trichines mâles, les trichines femelles, les œufs, les animaux au moment de l'éclosion, leur fonction au milieu des fibres musculaires, le tout grossi deux cents fois et dessiné au microscope.

Nous détachons d'une notice nécrologique, publiée par les journaux anglais, le portrait suivant d'un sportsman émérite, du type véritable du turfiste britannique :

M. John White, qui vient de mourir à l'âge de soixante-seize ans, était le vétéran de nos champs de course.

Il jouissait d'une grande réputation de chasseur de renard et de gentleman-rider.

Ses premiers exploits de chasse remontaient à sa sortie de l'Université d'Oxford en 1811, et il se plaisait à raconter qu'il avait fait une fois, en un seul jour, 250 milles en selle.

Vers la fin de sa vie, M. John White boitait légèrement, à la suite d'une chute de cheval.

Il avait, du reste, éprouvé tant d'accidents divers, qu'on disait qu'il ne possédait pas un os qui ne fût fracturé.

On voit ce qu'il en coûte pour se placer en tête du livre d'or des turfistes.

L'homme qui a découvert le premier les mines d'or de la Californie, un vieillard, M. Jean Sutter, est actuellement à Washington, petitionnant auprès du gouvernement des États-Unis pour obtenir des secours.

Les libéralités dont il a toujours fait preuve envers les Américains émigrant au pays de l'or n'ont pas peu contribué à le réduire à cette misérable condition.

M. Sutter va chaque jour au Capitole, où l'accompagnent les vœux et les sympathies de quiconque connaît l'histoire de la Californie.

Suisse de naissance, la nostalgie l'a pris, et cet homme qui a tenu tant de millions dans la main, mendie aujourd'hui un peu d'argent pour aller revoir le pays natal.

Un arbrisseau curieux actuellement en pleine floraison dans un bosquet des Champs-Élysées, en face de l'extrémité du pavillon nord-ouest du palais de l'Industrie, c'est le poirier du Japon, greffé sur le cognassier du même pays. Ce n'est nullement par précocité que ses fleurs sont épanouies comme on les voit aujourd'hui. L'hiver est son printemps à lui, et à l'inverse des autres arbres auxquels il faut la chaleur du soleil ou celle des serres pour produire des feuilles et des fleurs, il faut au poirier du Japon les frimas de l'hiver.

Celui que l'on voit actuellement aux Champs-Élysées, dans le bosquet à gauche, en entrant au Panorama, n'a commencé à fleurir qu'avec les premières gelées. Pendant quelque temps on a vu ses petits boutons roses poindre à travers le givre suspendu à ses tiges, et ils sont aujourd'hui entièrement épanouis, de manière à le faire ressembler un peu à un pêcher ou à un amandier en fleur. L'arbrisseau japonais du bosquet des Champs-Élysées forme un buisson assez épais, n'ayant qu'une seule et unique souche.

TH. DE LANGEAC.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE [1]

(suite.)

— Oui, Henri, je vous aime, dit à voix basse Mlle de Riessain : je vous aime, et, quoi qu'il arrive, quoi que m'impose plus tard mon devoir, quoi qu'il me faille sacrifier, mon cœur sera toujours à vous. Si nous devons être séparés sur la terre... nous nous retrouverons au ciel.

— Angélique, dit de Horrberg, je ne comprends que trop le sens de vos paroles : on a mis à ma vie un prix infâme! Angélique, si vous accomplissez ce funeste sacrifice, vous serez mille fois plus barbare que mes persécuteurs. Ils ne peuvent que me tuer, et vous ferez de ma vie un éternel supplice! Angélique, ne vous laissez pas aveugler par une fausse pitié. Aimez-moi, soyez à moi jusqu'au moment où l'on tranchera le fil de mes jours. Je mourrai content. Ensuite pleurez-moi et restez-moi fidèle jusqu'au jour où je vous retrouverai là-haut. Voilà ce que l'amour, voilà ce que la pitié exigent de vous. Donnez-moi votre main, Angélique, chère Angélique; et vous, mon père, dit-il en s'adressant à l'ermite, qui restait debout et silencieux dans son coin, et que les arrivantes n'avaient pas aperçu, vous, mon père, qui êtes venu m'apporter des consolations, bénissez notre union bien courte sans doute, sur cette terre, mais éternelle dans les cieux.

— Ah! ma tante, dit Angélique, vous entendez ce qu'il me demande.

— C'est le vœu d'un mourant, sans doute, reprit Henri.

— Oui... je le sais, vous mourrez si je cède à vos vœux et lorsque je puis vous sauver!

— Ne le croyez pas, Angélique, je vous jure sur ce que j'ai de plus sacré, sur mon âme et sur mon amour, que le moment qui suivra votre union détestable avec M. d'Hervilly sera celui de ma mort.

— Que faire ma tante, mon Dieu?

Henri s'était jeté aux genoux d'Angélique et les tenait embrassés. Elle céda, et dit :

— Eh bien, Henri, je consens à recevoir avec vous la bénédiction de ce saint ermite. C'est vous condamner à mourir, mais je ne vous survivrai pas; je serai votre femme! C'est notre bonheur dans le ciel que nous allons consacrer.

Tous deux s'agenouillèrent en se tenant par la main. L'ermite alors :

— Eh quoi! dit-il, pensez-vous que je consacrerai ainsi ce suicide et ce meurtre?... Croyez-vous...

— Grand Dieu! s'écria Théodorine, on vient. Fuyons avant qu'on nous y invite; peut-être obtiendrons-nous la permission de revenir, surtout si mademoiselle se montre un peu ébranlée et si on peut supposer qu'une seconde visite achèvera de la décider au sacrifice qu'on exige d'elle.

On entendait les pas du geôlier. Henri baisa avec ardeur la main d'Angélique, et les trois femmes, se retirant, rencontrèrent en effet dans le souterrain le geôlier, qui venait les avertir qu'il était temps de laisser le prisonnier à ses réflexions. Une fois hors du souterrain, Théodorine resta quelque temps en arrière et rejoignit ensuite ses maîtresses en disant à voix basse à Angélique :

— Mademoiselle, il faut absolument que je vous parle. Faites semblant de vous coucher, je laisserai ouverte la petite porte qui est dans la ruelle de votre lit, et quand votre tante dormira, vous viendrez me trouver dans la première pièce de l'appartement.

— Mais, Théodorine, si ma tante se réveille?

— Elle vous adressera quelques mots; puis voyant que vous ne répondez pas, elle supposera que vous dormez, et elle tâchera d'en faire autant. Ne manquez pas de venir, c'est tout à fait nécessaire.

— Ma foi, monsieur de Riessain, dit Henri resté seul dans la cave avec l'ermite, si vous n'aviez pas été là, je me jetais aux genoux d'Angélique, je lui avouais tout, et je tâchais d'obtenir mon pardon.

— C'est alors le mien que vous n'auriez pas obtenu, mon cher de Horrberg, et, quelque amitié que j'aie pour vous, je vous aurais tenu la parole que j'ai donnée à vous et à moi-même de ne vous accorder la main d'Angélique (comme nous disions depuis que nous sommes entrés en plein roman) qu'après que nous aurons conduit l'épreuve jusqu'à la fin. Mais nous continuerons aussi bien ce dialogue en dînant. En jouant le rôle d'ermite, il me semble que j'ai fait un long jeûne, et je me sens un terrible appétit.

— Aidez-moi alors, pieux ermite, à me débarrasser de mes chaînes. Eh! Antonio, va voir si ces dames sont rentrées dans leur appartement et si nous ne courons aucun danger d'être aperçus en traversant la cour.

Antonio fut quelque temps sans revenir, pendant lequel M. de Riessain détacha la chaîne qui retenait Henri par un pied; puis ils essayèrent de sortir de la cave; mais on avait éteint la torche destinée à la visite d'Angélique, et Antonio avait emporté la lanterne; l'ermite et le prisonnier, en tâtonnant les murs, cherchaient une issue, lorsque Antonio revint sa lanterne à la main; il ne savait pas comment la chose s'était faite, mais la porte de la première cave, celle qui donnait sur la cour, s'était refermée; il avait cherché à l'ouvrir en dedans, mais tous ses efforts avaient été inutiles.

A cette nouvelle, M. de Riessain et Henri l'appelèrent, l'un maladroit, l'autre imbécile, et se dirigèrent vers cette porte, persuadés qu'elle céderait aux premiers efforts. Les premiers efforts et les suivants ne réussirent pas mieux que les jurons et les malédictions. Aux jurons et aux malédictions on fit succéder des coups de poing et des coups de pied dans la porte, et des cris pour se faire entendre du dehors : mais on n'entendit pas et personne ne vint. Tous trois appuyèrent leur dos sur la porte et s'efforcèrent de l'enfoncer. La porte ne se montra nullement disposée à céder Quand on eut recommencé trois ou quatre fois les mêmes tentatives avec le même insuccès, on pensa à tenir conseil.

— Nous voilà prisonniers pour tout de bon, dit Henri.

— Mais c'est que je meurs de faim, dit M. de Riessain.

— Nous avons mon pain noir et ma cruche d'eau. .

— Joli dîner!...

— C'est un triste dîner si vous le comparez à celui qui nous attendait sur terre, je ne le conteste pas, mais c'est un festin, comparé à rien.

— Allons donc, mon cher, je ne veux pas déshonorer et perdre le magnifique appétit que je possède à manger de pareilles choses; il est impossible qu'on ne nous entende pas ou que nous ne finissions pas par enfoncer la porte.

On recommença les cris, les coups, puis les efforts, et il fallut enfin reconnaître que tout cela était et serait parfaitement inutile. Henri se résigna le premier et rompit un morceau de son pain, qu'il grignota d'abord du bout des dents, puis qu'il finit par manger avec avidité. M. de Riessain, après une résistance plus honorable, c'est-à-dire plus longue, imita son exemple. Antonio eut la desserte de la table, puis on but l'eau à même la cruche.

— Ce serait là, pieux ermite, dit Henri de Horrberg, la véritable occasion de renouveler le miracle des noces de Cana, et j'oserai dire que le changement de l'eau de notre cruche en vin serait un peu mieux placé à l'égard de pauvres diables qui ont dîné avec du pain noir, que pareille métamorphose ne l'a été dans les temps pour des gens déjà gorgés de vin.

— Pour moi, dit M. de Riessain, ce qui me fâche, ce n'est pas précisément d'avoir mangé du pain noir, cela n'a que peu ou point de goût, cela n'est ni bon ni mauvais; mais ce qui me cause un chagrin réel, c'est que nous avons là-haut un faisan, et que je n'aurai plus faim quand arrivera pour nous l'heure de la liberté. Mais comment se fait-il que nous soyons ainsi enfermés? Il y a des moments où je me demande s'il n'a pas pris par hasard fantaisie à Octave de continuer notre comédie au sérieux, de nous retenir pour de bon prisonniers, et de faire payer à Mlle de Riessain notre délivrance.

Ce n'est que deux heures après que l'on commença à s'inquiéter dans la maison de l'absence prolongée de M. de Riessain et de M. de Horrberg. Octave avait dîné avec les dames, et conséquemment il n'avait pas remarqué leur absence; ce fut lui-même cependant qui vint délivrer les prisonniers. Lorsque, après avoir quitté ses convives, il retourna dans l'autre partie du château où il croyait trouver ses deux complices, alors seulement il apprit qu'on ne les avait pas vus reparaître depuis le milieu de la journée. Octave attendit quelque temps, puis se décida enfin à aller aux souterrains; mais il vit la clef de la première cave à la porte et tournée de manière à la fermer : cette porte ne pouvait s'être fermée elle-même; donc, ils étaient sortis. Octave retourna les attendre dans la maison et prit un livre. Heureusement que ce livre se trouva par hasard être un ouvrage d'un des plus illustres philosophes de ce temps-ci. Ce qui fit que M. d'Hervilly ne tarda pas à s'ennuyer et à penser derechef à ses amis. Il retourna aux souterrains, entr'ouvrit la porte, et appela, pour l'acquit de sa conscience. Il fut fort étonné lorsqu'on lui répondit.

Déjà Henri avait dit à M. de Riessain :

— Si vous avez trop faim, vous me mangerez pour me conserver mon futur beau-père; mais nous commencerons par manger Antonio, qui ne manque pas d'embonpoint.

Henri avoua à d'Hervilly les soupçons qu'il commençait à concevoir.

— J'y ai pensé plusieurs fois, répondit Octave, mais j'ai résisté à la tentation. Je ne suis pas coupable de votre incarcération. Vous devez avoir faim?

— Hélas! non, dit M. de Riessain en traversant la cour, nous avons mangé le pain noir du prisonnier.

— Et, ajouta de Horrberg, nous avons été jusqu'à regretter la fatale idée de l'entamer; le morceau coupé nous a vraiment fait faute.

Néanmoins, en présence de la table bien servie, les captifs retrouvèrent à leur appétit un peu de complaisance; mais, si le pain noir fit du tort au faisan, l'eau de la cruche n'en fit aucun à quelques bouteilles qui furent vidées, tandis qu'on s'entretenait de ce qu'on ferait le lendemain, et qu'on préparait le chapitre suivant, en entremêlant ce sujet de diverses questions et exclamations :

1. Voir les numéros [illegible]
~~~



AVANT-POSTE TARTARE, DANS LA PROVINCE DE KIANG-NAN (CHINE), d'après un croquis communiqué. — Voir page 158.

HABITATION DU BARON DE DECKEN, CONSUL DE PRUSSE A ZANZIBAR (AFRIQUE ORIENTALE), d'après un croquis de M. Trenn. — Voir page 159.

— Mais comment diable étiez-vous enfermés là-dedans? Cela rappelle ce que disait un journal d'un soldat dont on avait trouvé le corps noyé, coupé en morceaux et cousu dans un sac. Le journal, en racontant cet horrible événement, faisait remarquer avec naïveté que ces diverses circonstances faisaient présumer que ce n'était pas le résultat d'un suicide.

VIII

Pendant ce temps, les prisonnières se couchaient. Angélique, préoccupée de la confidence que lui avait annoncée Théodorine, feignit de dormir pour engager sa tante à l'imiter. Quand elle la crut bien endormie, elle se glissa sans bruit en bas de son lit, s'échappa par la porte de la ruelle, et alla rejoindre Théodorine, qui l'attendait dans la première pièce. Quelque légère que fût Angélique, le frôlement de son vêtement réveilla à moitie la tante Eudoxie, qui cependant ne s'aperçut pas du départ de sa nièce, et commença en ces termes l'histoire de son éventail, déjà plusieurs fois interrompue :

— M. de Briquesolles était alors un des hommes les mieux faits et les plus spirituels ; j'étais de mon côté, du moins on me le disait, jolie, gracieuse, enjouée ; je jouais agréablement du clavecin, en un mot j'étais fort remarquée dans le monde et passablement entourée.

Et la tante Eudoxie continua son histoire. Il vint un moment où, après avoir raconté comme quoi sa mère surprit M. de Briquesolles à ses genoux, elle demanda au lit de sa nièce :



LA COLONNADE DE L'ORANGERIE DE SANS-SOUCI, d'après une photographie de M. H. Selle, de Postdam. — Voir page 159.

— Qu'eusses-tu fait à ma place?

Le lit ne répondit pas. La tante attendit quelques secondes et continua :

— Tu aurais comme moi été fort embarrassée, etc.

Un peu après, arrivée au moment où M. de Briquesolles, ayant absolument besoin de lui écrire, feint de ramasser dans sa loge, à ses pieds, un eventail qu'il venait d'acheter, et le lui présente comme si elle venait de le laisser tomber :

— Et, dit la tante Eudoxie, que crois-tu que je trouvai dans les plis de l'éventail?

Eudoxie attendit encore une réponse, et n'en recevant pas, prit le parti de se répondre elle-même :

— Une lettre, vas-tu me dire? Eh bien, non, mais quelques mots au crayon sur les baguettes d'ivoire de l'éventail.

Et la tante continua le récit de son histoire avec M. de Briquesolles. L'histoire était longue. Je suis du très-petit nombre des écrivains contemporains qui seraient capables d'en faire le sacrifice... c'est un hommage que je dois me rendre et que j'étendrais un peu plus sans deux raisons qui m'en empêchent. La première est que je semblerais à quelques esprits mal faits m'indemniser par un nombre de lignes égal du sacrifice de l'histoire de la tante Eudoxie; la seconde raison est que je n'ai pas encore irrévocablement décidé que je ne vous la raconterais pas quelque jour.

La tante était à la fin quand Angélique, tout émue des choses extraordinaires qu'elle venait d'apprendre, rentrait dans la



LES TERRASSES DE L'ORANGERIE DE SANS-SOUCI, d'après une photogaphie de M. H. Selle, de Potsdam. — Voir page 159.

chambre sur la pointe des pieds et se dirigeait le plus silencieusement possible vers son lit, lorsque Eudoxie lui dit :

— Et voilà, ma nièce, d'où me vient cet éventail ; vous ne serez pas étonnée maintenant de me voir ne pas me décider facilement à m'en séparer.

C'est tout ce qu'Angélique sut jamais de l'histoire de l'éventail de la tante Eudoxie. Mais pendant tout le reste de sa vie elle fut forcée de faire semblant de comprendre toutes les allusions qu'il plut à sa tante de faire à cette histoire, telles que : « Angélique, cela doit te rappeler M. de *** ; Angélique, c'est absolument comme l'histoire de l'éventail, etc., etc., etc. »

Pour ce qui est des confidences que fit Théodorine pendant que la tante Eudoxie racontait à sa nièce absente l'histoire de son éventail, nous pensons ne devoir vous les communiquer qu'un peu plus tard.

Dès le matin, Angélique fit savoir à M. d'Hervilly qu'elle désirait lui parler ; il ne tarda pas à se rendre à ses ordres.

— Monsieur, dit-elle, je me suis décidée ; je ne vous aime pas, vous le savez ; j'en aime un autre, vous ne l'ignorez pas. Vous voulez m'épouser, c'est à vous à savoir si c'est prudent. Vous mettez cette union pour prix de la liberté et de la vie de l'homme que j'aime : ce qui me décide à lui sacrifier mon bonheur, c'est que j'espère bien lui sacrifier aussi le vôtre. Je ne vous cacherai pas que vous ne me paraissez pas avoir le sens commun : si je ne vous épouse pas, que vous fait que M. de Horrberg soit vivant et libre ? si je vous épouse, ne craignez-vous pas que sa vie et sa liberté ne soient pour vous une cause sans cesse renaissante d'anxiétés et de soupçons ? Mais c'est vous qui l'avez décidé ainsi ; c'est bien, je ne ferai pas la moindre objection. Je serai votre femme ; mais pour que je sois votre femme, il faut que vous soyez mon mari. Si je suis à vous, vous serez à moi ; nous réglerons tous nos comptes quand il en sera temps.

— Mademoiselle, dit Octave un peu embarrassé, daignez excuser ma surprise ; je ne m'attendais pas à un pareil bonheur, car le bonheur que m'annonce votre décision est tout ce que j'en veux croire ; j'ai confiance en vous, mademoiselle ; l'homme que vous aurez accepté pour votre époux peut confier sans crainte son honneur au vôtre.

— Gardez cette confiance, monsieur, et efforcez-vous d'arranger la difficulté que voici : Que je vous promette de vous épouser lorsque M. de Horrberg sera libre, ou que vous me promettiez de lui rendre la liberté aussitôt que je serai votre femme, c'est absolument la même situation, c'est-à-dire qu'il faut que l'un de nous deux se confie aveuglément à la bonne foi de l'autre. Je vous déclare sans hésiter que je n'ai aucune confiance en vous et qu'à votre place je n'en aurais aucune en moi. La violence que vous avez employée contre moi justifie d'avance toutes les ruses que je pourrais employer pour la déjouer. Cette même violence doit vous montrer à mes yeux capable de toutes les trahisons. Que ferons-nous ?

— Mademoiselle, je me fierai à vous, et l'instant que vous fixerez pour notre union sera celui où le souterrain et le château seront ouverts à M. de Horrberg. Vous ne prononcerez le serment qui doit assurer mon bonheur qu'après que je vous aurai donné la preuve que M. Henri de Horrberg est libre et hors du château. Charmante Angélique, ne mettez pas un terme trop éloigné aux tortures que vos hésitations me font souffrir !

— Oh ! mon Dieu ! monsieur, ce sera pour quand vous voudrez. Autant je considère comme un acte sérieux et solennel un mariage avec l'homme que l'on a librement choisi, autant je traite légèrement une union comme la nôtre. Mais qu'avez-vous, monsieur d'Hervilly ? vous paraissez interdit, embarrassé !

— Moi, mademoiselle ? Au contraire… c'est la joie… c'est la surprise… c'est le ravissement… Je m'attendais si peu… j'étais si loin d'espérer…

— Si vous le voulez, monsieur, nous nous marierons après-demain.

— Ah ! mademoiselle, j'étais loin d'espérer une si grande et surtout une si prompte félicité. Permettez-moi d'aller tout préparer pour la cérémonie.

Alphonse Karr.

(*La suite au prochain numéro.*)

TROUBLES EN CHINE

Les nouvelles qui nous parviennent du nord de la Chine représentent l'insurrection comme loin d'être réprimée. Une partie des provinces de Sang-tong, Honan, Tchéli, Kiang-si, Houppel, Fo-kien, Soutchen et Canton, est dévastée par des bandes de rebelles. Les taï-pings, y compris les femmes et les enfants, forment une masse de cent mille personnes, dont vingt mille à peine sont en état de porter les armes, et pourtant ils n'ont pu encore être réduits. Évitant les troupes commandées par Tseng-Kwo-Fau, auxquelles ils n'auraient pu résister en bataille rangée, ils se sont établis au nord du fleuve Jaune, où ils ont pris leurs quartiers d'hiver dans une position redoutable.

Ces mouvements ont obligé le gouverneur du Kiang-nan à détacher quelques troupes de Nankin, afin d'arrêter, si c'est possible, la marche des insurgés vers le sud. Au premier rang de ces troupes il faut citer la cavalerie tartare, qui fait avec beaucoup de zèle le service des avant-postes. Les cavaliers tartares rappellent assez les goums arabes, moins l'audace individuelle, à ce qu'on prétend : pourtant c'est un corps d'élite dans l'armée chinoise. Ils manient leurs chevaux avec dextérité ; quant à leur armement, il se compose de lances, d'arcs et de fusils ; ces derniers à mèche, comme on peut voir sur le dessin qu'un correspondant nous adresse.

Francis Richard.

COURRIER DU PALAIS

A propos du procès de la rue de Clichy. — [illegible] — [illegible] mes. — Le *Cabinet des horreurs* — Mettons de [illegible] d'exorde *ex abrupto*. — Les *Budgétivores*. — [illegible]

Je n'ai pas raconté et je ne raconterai pas les débats de cet affreux procès qui s'appellera, dans le recueil des causes criminelles, *l'affaire de la rue de Clichy*. A quoi bon ? A peine les journaux judiciaires avaient-ils publié le compte rendu de l'audience que vous le dévoriez à belles dents.

Il s'agissait d'un effroyable assassinat ; vous ne pouviez manquer de vous régaler d'un récit qui promettait de si poignantes émotions.

Je n'ai pas la moindre intention, croyez-le bien, de vous dire une malhonnêteté ; je constate une fois de plus une vérité psychologique, pas autre chose. La curiosité est la plus irrésistible passion de l'âme humaine. Elle nous attire violemment vers ce qui est beau, plus violemment encore vers ce qui est hideux.

A Londres, il y a un cabinet de figures de cire connu sous le nom de *Salon de Madame Tussaud*. M[me] Tussaud était, si je m'en souviens bien, la fille du célèbre Curtius, non pas celui qui se jeta dans le gouffre pour apaiser les dieux irrités contre Rome, mais celui qui faisait, sur le boulevard du Temple, le bonheur des petits garçons et des petites filles, des papas et des mamans de l'an 1800.

Vous payez un shilling à la porte du Musée de M[me] Tussaud et vous entrez dans un salon magnifiquement éclairé. Là vous trouvez des rois et des reines, des grands seigneurs et des hommes de génie de tous les pays et de toutes les époques. La reine Élisabeth, toute resplendissante de pierreries, trône au milieu de sa cour, et vous glace de respect, tandis que l'illustre Cobden, assis modestement sur le petit bout d'une banquette, vous offre amicalement une prise de tabac. Vous vous promenez ébloui au milieu de cette belle et noble compagnie ; vous traversez le moyen âge et l'histoire moderne, et vous arrivez en face d'une petite porte au-dessus de laquelle vous lisez ces mots écrits en grosses lettres :

CABINET OF HORRORS

c'est-[illegible]

Dans ce *Cabinet des horreurs* sont réunis les plus fameux scélérats du monde. On y voit moulés en cire les héros du crime, dont le nom est une épouvante et dont la sanglante histoire vous a empêché de dormir. Comme leur attitude est naturelle ! comme leur physionomie a été amoureusement étudiée et amoureusement rendue ! Immobiles, impassibles, vous regardant avec leurs yeux fixes, ils vous donnent le frisson ; ils semblent plus terribles encore que s'ils étaient vivants. Le *Cabinet des horreurs* se pique d'offrir au public les nouveautés du genre, et les assassins le plus fraîchement guil[illegible]

On y voit aussi la machine infernale de Fieschi et un joli modèle en miniature de la guillotine.

[illegible] *six pence* (douze sols).

Ces *six pence*, on les donne avec enthousiasme. Lords et *cockneys*, imposantes *ladies* et petites servantes irlandaises, élégants de *Hyde Park* et *misses* rougissantes, se pressent, s'écrasent, s'étouffent dans le *Cabinet des horreurs*. Ils sont restés dix minutes dans le salon des souverains et des grands hommes, et n'ont eu pour la majesté, pour la beauté et pour le génie que des yeux presque indifférents ; mais en regardant Lacenaire, Castaing, Bastide et M[me] Lafarge ces yeux s'animent et brillent. A la bonne heure, voilà un attrayant spectacle ! Et visiteurs et visiteuses ne s'en peuvent arracher.

Quand vous irez à Londres, mesdames, vous vous ferez conduire au Musée Tussaud, et je vous défie de ne pas entrer dans le cabinet des horreurs et de n'y pas prendre infiniment de plaisir.

Vous voyez bien que vous avez lu *l'affaire de la rue de Clichy*.

Un des accusés a déclaré que la pensée du crime lui était venue à la lecture d'un roman publié par un journal hebdomadaire à deux sous.

En vérité, ceci ne laisse pas que d'être assez désagréable pour l'auteur.

L'allégation de Brouillard a paru n'être qu'un moyen de défense à M. l'avocat général ; il a déclaré que rien dans le roman n'avait pu pousser l'accusé à aller tuer une vieille femme pour la voler ; mais il n'était pas maladroit d'essayer de rejeter la responsabilité de l'assassinat sur un feuilletoniste.

N'importe ! cela dégoûtera peut-être un peu le feuilleton contemporain du couteau, de la corde, du poison et du bagne, et franchement cela ne sera pas un mal.

— Comment, pas un mal ? me diront les éditeurs. Mais, avec du crime nous tirons à vingt mille, et à dix mille seulement avec de l'innocence.

— Eh bien, messieurs les éditeurs, que voulez-vous que je vous dise ? Vous ne tirerez qu'à dix mille, voilà tout. Et comme la vertu a toujours sa récompense, vous obtiendrez [illegible]

La défense a vaillamment et brillamment fait son devoir dans le sinistre procès que vous savez.

Je lisais, il y a quelques jours, qu'un avocat belge, accablé par l'évidence et l'atrocité des faits, avait laissé tranquillement condamner son client sans dire un mot pour lui.

Singulière façon de comprendre le devoir de l'avocat !

Dire au jury que l'homme dont vous avez accepté la défense est indigne d'être défendu ! Mais ne voyez-vous pas que c'est le perdre plus sûrement que ne pourrait le faire le plus véhément réquisitoire ?

L'accusé fût-il le pire des monstres, il doit être défendu. La loi le veut ; et j'ajoute que la loi ne commande pas une chose impossible.

Le criminel est convaincu du crime, il l'avoue, il l'a prémédité, il l'a commis de sang-froid, avec d'épouvantables raffinements de cruauté, il ne s'en repent pas… L'avocat n'a pas le droit de rester muet ; il faut qu'il se lève, il faut qu'il parle ; il peut se lever et parler sans trahir sa conscience.

L'accusé fait horreur à ses juges, or ce n'est ni l'indignation ni la colère qui doit le juger ; le devoir de l'avocat est de rappeler aux juges qu'ils ne doivent écouter que la justice, et qu'avant de rendre leur verdict, ils doivent mettre la main sur leur cœur et en comprimer les battements.

Voilà ce que savaient admirablement M[e] Larnac et M[e] Lachaud, et ils ne sont pas restés assis à leur banc lorsque le moment est venu de défendre deux grands coupables.

Ce calme, sans lequel il n'est pas d'équitables arrêts, M[e] Larnac l'a recommandé au jury, et le jury a été facilement persuadé par l'exorde éloquent et grave de l'avocat.

Je ne serais pas étonné que les quatre premières lignes de la plaidoirie de M[e] Lachaud figurassent dans les traités de rhétorique de l'avenir, comme un modèle admirable d'exorde *ex abrupto*.

« Messieurs les jurés, ces deux jeunes gens ont vingt ans, et M. l'avocat général vous demande leur tête. Avant que vos consciences les livrent au bourreau, il faudra qu'on vous démontre que c'est indispensable et nécessaire. »

Cicéron aurait regretté peut-être que la période fût un peu courte et qu'elle ne se terminât pas par un mot à la terminaison plus sonore ; mais je suis sûr que Démosthènes n'aurait rien trouvé à reprendre à cet énergique début, et en fait d'exorde *ex abrupto*, je m'en rapporte à Démosthènes plutôt qu'à Cicéron.

Est-ce l'exorde *ex abrupto* ou l'exorde par insinuation, que les avocats de M. Ulysse Landeau et Bouret ont employé dans leur plaidoirie ? Je ne saurais le dire, n'ayant point assisté à l'audience, et la *Gazette des Tribunaux* s'étant abstenue de me renseigner à cet égard, de peur de se heurter à la loi, qui défend le compte rendu des procès en diffamation. Tout ce que je sais, pour l'avoir lu dans le jugement (les jugements échappent à l'interdiction), c'est que M. Ulysse Landeau avait écrit et M. Bouret imprimé une brochure intitulée *les Budgétivores* ; que cette brochure ne disait pas précisément des douceurs à l'administration supérieure de la guerre, et notamment à l'intendance, et que M. Ulysse Landeau a été condamné à six mois de prison et à une amende de 150 francs, et M. Bouret à 150 francs d'amende seulement.

Soit 300 francs qui répareront un peu les brèches que les budgétivores font au budget ; cette pensée consolera sans doute M. Landeau et M. Bouret.

J'ai cherché le mot *budgétivore* dans le dictionnaire de l'Académie et dans le dictionnaire de M. Poitevin, sans l'y trouver. Est-ce bien un néologisme ? pourtant, il me semble que je ne serais pas bien étonné si l'on m'affirmait que le mot se rencontre dans les journaux ou les pamphlets de la Restauration ou du gouvernement de Juillet. On s'occupait tant dans ces époques reculées de ceux qui émargeaient sur les états du budget ! On leur faisait la vie si dure ! Mange-budget, dévore-budget, enfin budgétivore ; cela doit être venu à l'esprit de quelque censeur des mœurs du temps en prose ou en vers. Timon est-il bien sûr de ne l'avoir point écrit dans ses petits livres, et Barthélemy de n'avoir pas fait rimer *budgétivore* avec *abhorre* ?

M. Pierre Larousse est arrivé au B de son *Grand Dictionnaire universel*. Un peu de patience, et nous saurons au juste à quoi nous en tenir sur *budgétivore*.

« Le sieur Baron a l'honneur d'informer les personnes malades de la poitrine, qu'il les guérit, même celles abandonnées par les médecins, moyennant une somme de 50 francs. »

Telle est l'annonce que Baron a publiée dans la *Gazette de France*, le *Siècle*, la *Patrie* et le *Constitutionnel*.

Baron, vous le voyez, soulage l'humanité souffrante, sans acception de couleur politique.

Et sa bonté s'étend…

sur toutes les opinions.

Voilà qui est très-bien.

Le remède de Baron, c'est le bain de Baréges et l'eau de rivière.

A cela la justice n'a pas le plus petit mot à dire.

Baron recommande aux malades d'aller puiser eux-mêmes l'eau à la rivière, pour être bien sûrs de ne pas boire d'eau de puits, de ne pas la puiser dans les remous, parce que dans les remous il y a du sable et de la vase, « et que ça peut être très-mauvais. »

Ceci est encore tout à fait innocent en soi.

« Enfermez votre eau dans un placard, de peur qu'on ne vous la change, » ajoute Baron.

Conseiller aux gens d'enfermer de l'eau dans un placard

n'a jamais été un crime, pas même un délit, pas même une contravention.

Aux malades qui craignaient qu'on n'ouvrît le placard où ils enfermaient leur eau, Baron vendait des serrures de sûreté qu'il faisait payer 15 ou 20 francs, et, à ceux qui avaient assez confiance en leur entourage pour ne pas mettre leur eau sous clef, tout en déplorant leur imprudence, il vendait des fontaines au prix de 100 francs.

Tout cela ne regarde pas M. le procureur impérial.

Oui, mais Baron n'est pas médecin, Baron est tailleur.

Voilà le *hic*... Et Baron a été condamné à 15 francs d'amende pour exercice illégal de la médecine.

Vainement il s'est défendu en alléguant qu'il donnait ses prescriptions en présence d'un médecin.

« C'est vous qui parliez aux malades, » lui a dit le président.

Baron ne l'a pas nié; mais s'il donnait des explications aux malades, c'est que les médecins auraient été bien embarrassés de trouver ces explications-là.

Je le crois bien.

A soixante ans il ne faut pas remettre... et à quatre-vingts ans, à plus forte raison.

La *Gazette des Tribunaux* publiait, il y a quelques jours, une lettre de M. Rogron, l'ancien collaborateur et l'ami de M. Dupin.

« Deux ou trois jours avant sa mort, dit M. Rogron dans cette lettre, il (M. Dupin) me demanda de venir le lendemain dans la journée pour s'occuper des livres de ses bibliothèques avec moi et M. Eugène Dupin, à qui il avait confié toutes ses volontés. « J'ai attendu trop longtemps, disait-il, je n'ai pas fait tout ce que je voulais. »

Et le lendemain il déclarait à M. Rogron qu'il léguait les livres contenus dans quatre des six travées de sa bibliothèque, au parquet de la Cour de cassation; il répétait cette déclaration en présence de M. Eugène Dupin son neveu, et ajoutait : « Je donne les livres des deux bibliothèques « placées dans la pièce où travaille mon secrétaire, au Tri- « bunal de commerce de Clamecy. Quant aux bibliothèques « du second étage, voici comment j'en dispose : Les livres « de droit contenus dans la première pièce, à l'exception « de ceux légués à Ortolan, sont destinés au Tribunal de « 1re instance de Clamecy; mon frère Charles fera un choix « des livres qu'il voudra garder dans la troisième pièce, et « donnera les autres aux bibliothèques des villes de Clamecy « et de Varzy; je donne également la collection des dis- « cours de rentrée au parquet de la Cour de cassation. »

« ... Nous aurions voulu, continue M. Rogron, M. Eugène Dupin et moi, qu'il pût signer du moins ce qui avait été écrit à la hâte; mais cela lui devint impossible, et il nous dit en nous quittant : « C'est une grosse affaire que j'aie « pu me lever et venir jusqu'ici. »

« La veille de sa mort, j'appris, en arrivant chez lui, qu'il était dans un état désespéré, et que, sans doute, il ne me reconnaîtrait pas; j'entrai, il me vit, me reconnut, et, d'une voix presque éteinte, il eut encore la force de me dire : « Ah ! vous savez... mes bibliothèques... Cour de « cassation... Clamecy... Varzy... Ortolan... » Ce sont les dernières paroles, je crois, qu'il ait prononcées. »

Le surlendemain du jour où la *Gazette des Tribunaux* publiait la lettre de M. Rogron, elle insérait celle qui suit :

« Monsieur le directeur,

« Ce n'est pas sans surprise que j'ai lu dans votre journal des allégations extraordinaires sur la bibliothèque de mon frère feu le procureur général Dupin.

« Il me laisse la pleine et entière disposition des livres que je ne voudrais pas conserver.

« En disposant d'une partie considérable de mes livres, je me suis fait un devoir de consulter même ses désirs, quoique non écrits, et qui m'étaient personnellement connus, pour les répartir sans aucun intermédiaire, aux bibliothèques, objet de sa sollicitude et de son souvenir.

« J'ai l'honneur, etc., etc.

« Baron CHARLES DUPIN, sénateur. »

Cette lettre en appelait une de M. Rogron : la *Gazette des Tribunaux* l'a reçue et publiée. La voici :

« Monsieur le rédacteur en chef,

« Après avoir pris lecture de la lettre qui vous a été adressée par M. le baron Charles Dupin, le frère de M. le procureur général, et que vous avez fait insérer dans la *Gazette* du 25 février, je n'ai qu'à maintenir la complète et exacte vérité de ce que je vous ai écrit sur les dispositions verbales et les derniers moments de M. Dupin. »

Mes lecteurs ont maintenant sous les yeux, à l'exception du testament de M. Dupin, les principales pièces d'un procès... qui ne se plaidera pas.

MAITRE GUÉRIN.

EXPÉDITION DU BARON DE DECKEN

DANS L'AFRIQUE ORIENTALE

Les journaux allemands annoncent le malheureux résultat de l'expédition organisée par le baron de Decken, pour explorer les régions intérieures de l'Afrique orientale. M. de Decken, consul de Prusse à Zanzibar, est un de ces hommes convaincus comme l'Allemagne a l'honneur d'en produire souvent, qui n'hésitent pas à exposer leur fortune et même leur existence, s'ils pensent que le sacrifice peut être utile à la civilisation et à la science. Le poste qu'il occupait ne tarda pas à lui suggérer l'idée de remonter le cours du Djuba, fleuve qui se jette dans l'Océan indien, après avoir arrosé la côte de Zanguebar.

Ce pays, connu seulement par les descriptions des voyageurs anglais, Rebmann, Speke et Burton, renferme d'épaisses forêts, des montagnes escarpées et d'immenses déserts. L'ivoire, la gomme, l'indigo, le riz, les bananes, le bois de teck et le café sont les principaux articles du trafic avec les indigènes. Les forêts, raconte-t-on, servent de refuge à des léopards et à de nombreuses troupes d'éléphants; dans les fleuves et les marais abondent des reptiles énormes, des crocodiles et des hippopotames. M. de Decken, ayant résolu de vérifier les récits des explorateurs qui l'avaient précédé, fit construire un bateau à vapeur, et, avec quelques compagnons aussi aventureux que lui, il pénétra hardiment dans le Djuba.

Le steamer subit de fortes avaries, dès son entrée dans le fleuve; mais on les répara tant bien que mal, et du 15 août au 19 septembre 1865, on parvint à remonter jusqu'à Bordira, ville située à une centaine de milles à l'intérieur. Là, les habitants refusèrent absolument de vendre des approvisionnements à l'expédition. On pénétra néanmoins plus avant; mais le 26 septembre, le bateau à vapeur toucha et fit une voie d'eau considérable. M. de Decken, et son ami, le docteur Lenck, retournèrent à Bordira pour amener des secours; on les retint prisonniers, et ceux qui étaient restés auprès du bateau furent attaqués par les Somalès. Deux membres de l'expédition furent tués, les autres s'emparèrent d'un canot et ne virent d'autres ressources que de redescendre le fleuve pour chercher des secours à Zanzibar. Il y arrivèrent en effet, et un vapeur de guerre anglais s'est transporté, le 11 novembre, à l'embouchure du Djuba, pour réclamer le baron de Decken et son compagnon.

X. DACHÈRES.

CHRONIQUE AGRICOLE

On parle beaucoup, dans les discussions des chambres, dans les journaux et dans quelques réunions de comices, des souffrances de l'agriculture. Quelques personnages plus ou moins titrés, presque tous riches et en belle position, se sont faits les organes de nos plaintes; ce qui prouve de leur part un grand dévouement à l'agriculture et un rare désintéressement. Il est vrai que, pour quelques-uns, c'est une occasion de faire quelque discours bien senti ou quelque brochure spirituelle, tandis que, pour d'autres, c'est une arme de guerre pour taquiner le gouvernement.

Le blé n'est pas cher, cela est vrai; mais sommes-nous déjà si ruinés parce que nous vendons notre froment de 15 à 16 francs l'hectolitre? Je ne le crois pas. Le blé est à bon marché parce que nous en avons fait *beaucoup* — je ne dis pas, remarquez-le bien, que nous en ayons fait *trop*. — Il faut donc, après avoir été pendant des siècles un pays d'importation, que nous nous accoutumions à devenir pays exportateur. La Belgique, la Hollande, l'Angleterre, quelques petits États de l'Allemagne consomment beaucoup plus de blé qu'ils n'en produisent; ce sont nos tributaires naturels. Toute la question est de produire du blé à bon marché afin de pouvoir, sans y perdre, le vendre au cours des blés d'Amérique ou de Russie.

Mais, pour produire à bon marché, il faut posséder deux choses : le savoir et le capital. Avouons, entre nous, qu'il est rare de voir ces deux biens précieux réunis chez un cultivateur, — l'argent surtout manque fréquemment. « Plus on dépense par hectare cultivé, a dit M. Édouard Lecouteux, moins on dépense par hectolitre récolté. » Telle est la formule du progrès agricole, et, tant que cette formule n'aura pas reçu une application générale, l'agriculture souffrira et se plaindra. On pourra modifier à l'infini la législation douanière, diminuer ou déplacer une partie de l'impôt, l'agriculture éprouvera toujours le même malaise et fera entendre les mêmes plaintes; elle souffre des effets de ses propres améliorations et des progrès de la civilisation.

On a développé les défrichements : progrès, on a accru le rendement en blé par hectare : progrès; on a couvert la France et l'Europe de chemins de fer : progrès; la télégraphie électrique a mis en communication instantanée les points les plus éloignés : progrès. Or, tous ces progrès ont eu pour résultat d'accroître considérablement la production du blé quand la consommation n'augmentait pas proportionnellement; de là, baisse des prix. Le télégraphe et les chemins de fer, en supprimant, pour ainsi dire, le temps et la distance, ont nivelé les cours, déterminant un mouvement de baisse sur les centres de consommation, en même temps qu'ils raffermissaient les cours dans les pays de production. Néanmoins, l'effet général est une dépréciation considérable des cours moyens et une garantie certaine contre le retour des prix très-élevés.

En présence de cette situation, il ne nous reste qu'une chose à faire : étudier les débouchés et varier autant que possible nos produits. Pour mon compte, je fais tout ce qu'il est possible de faire afin de multiplier mes fourrages; je ne garde à l'étable que le nombre de bœufs strictement nécessaire pour mes travaux. J'achète mes bœufs jeunes, je ne les tue pas de travail, et je les revends quand ils sont encore bons pour un prompt engraissement; aussi je ne perds pas dessus. J'ai introduit les chevaux pour les travaux rapides, mais en petit nombre — j'en ai trois — et je concentre ma récolte fourragère sur mes vaches. J'ai autant de vaches que j'en puis nourrir, en les nourrissant bien. J'achète mes vaches pleines et à leur troisième ou quatrième vêlage; je les revends à la boucherie dès qu'elles ne donnent plus de lait en quantité suffisante. Elles sont toutes castrées par le procédé Charlier, de sorte que, au fur et à mesure que le rendement en lait diminue, l'engraissement augmente, et il y a à peine une transition de quelques jours entre le moment où l'on cesse la traite et celui où la bête est livrée au sacrificateur.

Que faites-vous de votre lait? me direz-vous. J'en faisais du beurre que je vendais assez bien. J'ai le projet d'en faire maintenant du fromage, et savez-vous quel fromage? Du camembert! Le camembert est à la mode, et cette fois la mode a raison, car c'est un fromage délicieux. Mais croyez-vous que tous les camemberts qui se consomment à Paris ou ailleurs proviennent de la ferme de MM. Victor ou Cyrille Paynel, qui ont inventé le camembert? Évidemment non. Toutes les vaches du canton ne suffiraient pas à cette énorme consommation. Je connais la ferme du Mesnil-Mauger (Calvados), exploitée aujourd'hui par M. Cyrille Paynel, et cependant je ne crains pas d'essayer de faire, en Berry, ce qu'on fait en Normandie.

Mon avis est que, dans la qualité des fromages, la nature des pâturages est certainement pour quelque chose, mais que les soins et les procédés de fabrication y entrent pour une part considérable. J'ai été confirmé dans cette opinion en lisant un travail très-remarquable de M. Morière, professeur à la Faculté de Caen, sur la fabrication du camembert dans la ferme de M. Paynel. Le premier fromage fut fabriqué en 1791, par Mme Harel, belle-mère de M. Paynel, qui exploitait, avec son mari, une ferme dans la commune de Camembert, près Vimoutiers (Orne). Mais ce n'est qu'à partir de l'exposition universelle agricole de 1856 que la vogue de ces fromages a commencé. Une quarantaine d'exploitations dans le Calvados seulement en vendaient chaque année pour environ 600,000 francs. On fabrique des fromages soi-disant de Camembert dans l'Orne, dans l'Eure, dans Seine-et-Marne et même à Montlhéry (Seine-et-Oise); mais ils ne valent pas ceux du Calvados.

Le lait destiné à la fabrication du camembert est employé peu de temps après la traite, c'est-à-dire dans un délai qui ne dépasse pas deux ou trois heures. On sépare du lait la légère couche de crème qui s'est formée dans ce court intervalle, et on en fait du beurre. On met ensuite une cuillerée de présure pour vingt litres de lait. Dès que le lait est pris, on le met, à l'aide d'une cuiller, dans des moules cylindriques en fer-blanc, ouverts aux deux extrémités. Les moules sont rangés sur des nattes de jonc placées elles-mêmes sur une table inclinée de manière à faciliter l'écoulement du petit-lait.

Au bout de deux jours on les sale; cinq ou six jours après, on les enlève pour les porter dans les haloirs, et on les place sur des étagères couvertes de paille. Les fromages restent pendant vingt-cinq jours dans le haloir. Le haloir est une pièce très-aérée et, comme on dit, ouverte à tous les vents. Des toiles métalliques garnissant les ouvertures, permettent à l'air de circuler et arrêtent les insectes. Il faut surtout éviter les rayons du soleil, qui ne doivent jamais pénétrer dans le haloir. Pendant leur séjour dans cette pièce, on tourne et retourne plusieurs fois les fromages.

Les vingt-cinq jours écoulés, lorsqu'ils sont arrivés à un degré convenable, c'est-à-dire lorsqu'ils commencent à suer, on les descend à la cave où ils séjournent pendant vingt ou vingt-cinq jours, mais à l'abri de tout courant d'air et dans une température maintenue à peu près au même degré. On les retourne alors tous les deux jours.

Au sortir de la cave ils sont expédiés à Paris, dans divers départements et jusqu'en Amérique.

Voici maintenant le compte des fromages tel qu'il a été établi par M. Morière :

Une vache donne, en moyenne, dans une année, 2,520 litres de lait, qui produisent 1,260 fromages, à 8 francs la douzaine, soit.		fr. 840
La nourriture de la vache peut être évaluée à 60 c. par jour, soit	Fr. 219	
Les chances de maladies, intérêt du capital, perte à la revente, sont évalués à 10 0/0, soit.	84	
		303
Bénéfices du fabricant		fr. 547

Quand je dis bénéfices, le mot n'est pas très-juste, car il y a une foule de frais : loyer des domestiques, entretien de la laiterie, de la fromagerie, etc., etc., qu'il faudrait déduire du prix de vente; mais ces frais ne peuvent pas aller très-loin, surtout si on les répartit sur huit ou dix vaches.

Vous voyez bien que, si je puis arriver à fabriquer chez moi des fromages de camembert, mes douze vaches me permettront bien de subir, sans trop me plaindre, la baisse qui frappe nos blés.

CLAUDE BONIN.

LE CHATEAU DE SANS-SOUCI

Il n'est pas plus permis d'ignorer le nom de Sans-Souci que celui de Versailles. Au reste, l'anecdote fameuse du moulin, rimée par Andrieux, a rendu cette résidence royale presque aussi célèbre chez nous qu'elle peut l'être dans les États du roi de Prusse. Avec ces mots : « Nous avons des juges à Berlin, » un simple meunier sut éviter une expropriation pour cause d'utilité royale et conserver le moulin de ses pères au nez du souverain, enchanté de voir que ses sujets croyaient à la justice sous son règne.

C'est de 1745 à 1747 que le grand Frédéric s'occupa d'édifier le palais de Sans-Souci sur des plans combinés par lui

en collaboration de maître Knobelsdorf, son architecte; palais s'entend bien moins ici naturellement du château en lui-même que de ses dépendances qui sont considérables. Grâce aux embellissements apportés tour à tour par Frédéric, puis par chacun de ses successeurs, Sans-Souci est devenu un parc immense tout semé de curieuses constructions et littéralement peuplé d'objets d'art. La liste seule des merveilles qui y sont entassées prendrait plus de place que nous n'en avons à consacrer à l'ensemble de l'œuvre.

Parmi les bâtiments, il nous suffira de citer le château primitif, dont les deux ailes à deux étages ont été rebâties par l'architecte Persius dans les années 1841 et 1842; la galerie de tableaux; le *Cavalierhauss*, le nouveau palais, qui seul a coûté près de trois millions de thalers; puis la faisanderie, la maison japonaise, le palais de marbre, le bain romain; enfin le château de Charlottenhof, bâti en 1826 par Frédéric-Guillaume IV, et entouré d'un jardin qui contient la plus riche collection de roses qu'on connaisse.

Le souvenir du grand Frédéric est encore vivant dans toutes les parties de cette splendide résidence. Ici, l'on montre la terrasse pour laquelle il avait une prédilection marquée et où il manifesta l'étrange désir, qu'on n'a pas cru devoir exaucer, d'être enseveli près de son cheval et de ses chiens favoris. « Quand je serai là, avait-il dit un jour au marquis d'Argens, en lui montrant le caveau qu'il s'était fait creuser, je serai sans souci. » Telle serait, d'après la légende, l'origine du nom de Sans-Souci. Ailleurs, on peut voir la chambre à coucher où Frédéric est mort et le fauteuil qui conserve les traces de la dernière saignée qui lui fut faite. La chambre de Voltaire, aujourd'hui cabinet de toilette de la reine, rappelle encore les amitiés du héros lettré qui signait modestement : le philosophe de Sans-Souci. D'autre part, le moulin historique, désormais monument national, raconte un de ces traits de soumission devant l'égalité du droit au soleil, qui comptent dans la vie d'un prince. Le meunier qui exploitait ce moulin à vent, il y a un certain nombre d'années, ayant fait de mauvaises affaires, Frédéric-Guillaume IV acheta sa masure, et, l'ayant fait reconstruire, la donna en fief aux enfants du pauvre diable.

C'est non loin du moulin qu'est située l'orangerie à laquelle le même souverain a ajouté une aile, vaste pavillon construit dans le style florentin et destiné à recevoir les orangers et autres plantes chaudes éparses dans différentes parties du jardin. Cette magnifique serre d'hiver s'élève au sommet d'une colline qu'on gravit aisément au moyen de terrasses superposées. Sur la dernière terrasse s'étend la belle colonnade du monument, dont on peut avoir une idée par la vue perspective que nous en donnons. On devine assez de quelle magnifique vue on doit jouir du haut de cette terrasse. L'œil parcourt d'un bout à l'autre la riche vallée de la Sprée et les collines verdoyantes qui l'entourent. Des jardins ornés de fleurs de toute espèce joignent l'orangerie. Ce sont de larges platesbandes au milieu desquelles des bouquets de grenadiers et de lauriers-roses se mirent dans l'onde transparente des bassins.

Une des merveilles accomplies par Frédéric-Guillaume IV est l'abondante distribution des eaux dans les jardins de l'orangerie. De curieux travaux hydrauliques amènent sur la hauteur d'énormes quantités d'eau qui se répandent de toutes parts avec profusion, en nappes, en jets et en cascades. Le feu roi, qui faisait de Sans-Souci son séjour favori, avait rêvé un grand nombre d'autres transformations. Il espérait, par exemple, rejoindre un jour le château à la nouvelle orangerie. Si ce grand projet est demeuré inexécuté, la résidence de Sans-Souci n'en est pas moins redevable à Frédéric-Guillaume IV d'un grand nombre d'embellissements. C'est encore à lui qu'il faut savoir gré de la belle statue équestre de Frédéric le Grand dont nous donnons une vue.

Cette statue est placée devant la grande fontaine sur la terrasse supérieure du jardin. C'est une copie en marbre blanc de la statue colossale en bronze par Rauch qu'on voit sur la place du Palais à Berlin. La copie, réduite à la moitié de l'original, est l'œuvre de deux artistes italiens, MM Lazzarini et Barrata, auxquels le roi l'acheta douze mille thalers, au mois de [illegible] On ne vante pas moins la ressemblance du cavalier que celle de sa monture, Condé, le fameux cheval blanc qui fut le fidèle compagnon du héros prussien dans le cours de ses nombreuses campagnes.

L. DE MORANCEZ



STATUE DE FRÉDÉRIC-LE-GRAND, DANS LE JARDIN DE SANS-SOUCI, d'après une photographie de M. Selle, de Potsdam
Voir page 159.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS : Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

EMILE AUCANTE.

PARIS — [illegible] MERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
.. L'UNIVERS ILLUSTRE

	PARIS	DEPARTEM
[illegible]n an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
[illegible]x mois . .	8 fr. »	9 fr.
[illegible]rois mois .	4 fr. 50	5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRE
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DEPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 519.
Mercredi 14 Mars 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Retour à Paris. — Seize millions de Prussiens et plusieurs milliards de trichines. — Où la gloire du grand Frédéric s'éclipse. — Une anecdote historique. — Comment un roi guérit le rhume. Une cantatrice qui chante entre un piquet de dragons. — L'avenir appartient à la trichine. — Un négociant qui exporte des trichines. — Moyen de gagner cent mille francs avec cinquante louis. — Incompatibilité de la profession de journaliste et de celle de marchand de trichines. — Deux mains bien employées sur un théâtre. — Le chapitre des lions. — Comment j'ai retrouvé à Berlin une ancienne gloire parisienne — Le feld-maréchal Wrangel et la prise de Düppel. — Guerre à la Société des Gens de lettres. — La proposition d'Alexandre Dumas. — Emprunt de deux millions remboursables en billets de spectacle. — Le dernier ouvrage du grand Alexandre. — La messe du couronnement par l'abbé Listz. — Portrait de l'ex-pianiste. — Une relique sacrée. — Ce que Listz a à se faire pardonner.

A présent que je suis à Paris, et qu'il y a deux cent cinquante lieues entre Berlin et mon bureau, je me demande quel souvenir j'ai rapporté de mon voyage en Prusse. D'ailleurs il est temps de faire des révélations à nos lecteurs et de leur dire que la ville de Berlin si célèbre par ses juges et le moulin de Sans-Souci, est moins la capitale des Prussiens que celle des trichines, et que, malgré les derniers événements, on y parle beaucoup moins de M. de Bismark que de la trichinose.

Si le roi de Prusse a le bonheur de régner sur seize millions de Prussiens, ainsi que le prétendent tous les livres de statistique, il est bien entendu que les trichines ne sont pas comprises dans le nombre. La Prusse, envisagée au point de vue de la trichinose, est sans doute la première puissance de ce temps, car elle peut mettre en campagne à elle seule plus de trichines que les deux mondes ne peuvent réunir de soldats en y comprenant même la garde nationale de tous les pays.

Depuis Berlin jusqu'à Paris, on m'a adressé cette éternelle question :

— Ah! vous venez de la capitale prussienne! Avez-vous vu des trichines?

On vous dit ces choses-là du ton le plus naturel du monde, comme on vous eût dit autrefois :

— Ah! vous venez de Berlin! Et quoi de nouveau chez Frédéric le Grand?



TRANSPORT DU CHARBON A BORD DES BATEAUX A VAPEUR, A KINGSTON (JAMAIQUE); dessin de notre correspondant. — V[illegible] page [illegible].

Mais, autres temps, autres gloires.

Le souvenir du grand Frédéric s'éclipse devant la popularité de la petite trichine, et la guerre de Sept Ans qui commence actuellement en Prusse, est celle de la police contre les charcutiers coupables. Cependant le grand Frédéric avait du bon, et si l'histoire enregistra son règne dans son livre d'or, les directeurs des théâtres lyriques devraient placer sa statue dans tous les foyers pour rappeler à leurs artistes que ce monarque a découvert un moyen infaillible contre les rhumes des cantatrices.

On a beaucoup trop raconté l'histoire du meunier de Sans-Souci, et pas assez dit l'histoire de la cantatrice enrouée que le grand Frédéric a guérie en un instant.

En ce temps-là... quand les trichines n'empoisonnaient pas encore les douces joies des amateurs de choucroute aux saucissons de Francfort, on comptait parmi les pensionnaires du théâtre royal prussien une grande artiste qui partageait son temps entre les attaques de nerfs et les rhumes; pour un oui, pour un non, la cantatrice faisait manquer le spectacle, et un soir que le grand roi était dans sa loge, le régisseur vint dire ceci :

— Messieurs et mesdames, la direction a la douleur de vous annoncer que notre prima donna est enrouée et que la représentation annoncée ne peut avoir lieu...

A ces mots le grand Frédéric s'adresse à son aide de camp, lui donne un ordre, puis se penchant vers l'orchestre, il fait signe aux musiciens de rester à leur place...

Que va-t-il se passer?... un quart-d'heure s'écoule... le public est dans une attente cruelle... mais il espère en son roi, qui est dans sa loge souriant et gai comme un souverain qui compte s'amuser à son théâtre.

Tout à coup le rideau se lève... le régisseur revient :

— Messieurs et mesdames, dit-il, j'ai la joie de vous annoncer que notre prima donna, subitement remise de son rhume, va avoir l'honneur de paraître devant vous!

Et, en effet, la cantatrice entra;... elle était très-pâle, mais jamais elle n'a mieux chanté; le roi l'avait guérie en un instant, et je donne même la recette pour l'usage de nos scènes lyriques.

La cantatrice, dont le nom m'échappe, était tranquillement au coin du feu, pas plus enrouée que vous et moi, et se réjouissait du mauvais tour qu'elle venait de jouer à son directeur, quand soudain la porte s'ouvrit avec fracas et un officier suivi de quatre dragons se présenta.

— Mademoiselle, dit-il, le roi, mon maître, me charge de vous demander des nouvelles de votre chère santé.

— Je suis très-enrouée...

— Sa Majesté le sait .. et je suis chargé par elle de vous conduire à l'infirmerie de l'hôpital militaire où vous serez guérie en peu de jours...

L'actrice pâlit...

— C'est une plaisanterie? murmura-t-elle.

— Un officier du roi ne plaisante jamais...

Sur un signe du lieutenant, les quatre dragons s'avancent, saisissent l'artiste, la portent dans une voiture qui attend à la porte... les soldats montent à cheval, et :

— A l'hôpital! dit l'officier au cocher ..

Le carrosse roule...

— Attendez! dit la cantatrice, au bout de quelques instants, je crois que je vais mieux...

— Le roi désire, mademoiselle, que vous vous portiez tout à fait bien et que vous chantiez votre rôle ce soir même.

— J'essayerai, murmure la prisonnière.

— Au théâtre! dit le lieutenant au cocher.

La cantatrice s'habille à la hâte, puis, au moment d'entrer en scène, elle dit à son geôlier :

— Monsieur, puisque le roi l'exige, je vais chanter... Dieu sait comment...

— Vous chanterez comme une grande artiste...

— Je chanterai comme une artiste enrouée.

— Je ne le crois pas.

— Et pourquoi?

— Parce que je vais placer un dragon derrière chaque coulisse, et au moindre *couac* les soldats vous arrêteront et vous conduiront là-bas.

Du rhume il n'en fut plus question... la prima donna avait retrouvé toute sa voix que, bien entendu, elle n'avait jamais perdue.

Évidemment si ce roi gouvernait encore la Prusse, il aurait déjà fait arrêter par ses dragons toutes les trichines du pays; mais hélas! l'adversaire du meunier de Sans-Souci ne s'occupe plus des affaires de son royaume, et les cantatrices et les trichines font à peu près ce qu'elles veulent.

~~~ A mesure que Paris s'occupe davantage de la trichinose, nous marchons vers une époque qui n'est pas loin de nous où tout l'intérêt public se concentrera sur les animalcules en question.

A Berlin, c'est déjà fait... devant toute boutique de charcutier, vous voyez des gens armés de microscopes qu'ils dirigent sur les jambons dans l'espoir d'y découvrir des trichines : à l'heure qu'il est, un bon Allemand ne sort plus sans son petit microscope, et avant de manger la choucroute traditionnelle au jambon non moins traditionnel, il tire son microscope de sa poche et se livre à des recherches scientifiques. Dans les familles, l'usage du microscope n'est pas moins vulgaire, on trouve des microscopes dans tous les coins comme on trouve des allumettes sur toutes les tables de café. De quoi cause-t-on? des trichines, et heureuse la maîtresse de maison qui peut mettre sur ses cartes d'invitation :

« Madame X... prie M. G... de vouloir bien lui faire l'honneur de prendre le thé chez elle, mardi soir... On dansera et l'on exhibera des trichines. »

Car il n'y a plus de fête possible sans trichines. Les enfants du pays ont déjà remplacé la manie du timbre-poste par cette autre manie de collectionner des trichines de tous les pays. Les conférences publiques qui sévissent là-bas comme chez nous, traitent de la trichinose, et le jour de mon départ un négociant, qui exporte des trichines, est venu me proposer sérieusement de me céder un million de ces abominables bêtes.

— Vous comprenez, me dit-il, qu'il y a une affaire superbe à faire à Paris, où les trichines ne sont encore connues que par leur réputation. Je vous offre un million de trichines à un franc le mille : soit mille francs. Vous les détaillerez sur le boulevard à deux sous la pièce, et vous gagnerez à peu près cent mille francs sur cette magnifique opération.

Ainsi s'exprima le négociant en trichines du ton le plus calme du monde, comme un homme qui m'eût offert cent cinquante Lombards fin courant.

Le côté séduisant de sa proposition ne m'échappa point. Le lecteur comprendra qu'il me serait doux de gagner cent mille francs, et cependant j'hésite à faire la spéculation, car je pense que la position de marchand de trichines n'est pas compatible avec celle de journaliste. « Qui trop embrasse, mal étreint, » dit le proverbe, et il a raison, on ne peut pas écrire d'une main un courrier de Paris et offrir de l'autre des trichines aux passants, quoiqu'on ignore généralement de quelles actions d'éclat sont capables deux mains bien employées.

Il suffit de rappeler ce mot profond d'un directeur de théâtre qui faisait répéter un drame nouveau .

— Ma chère enfant, dit-il à la jeune première, lorsque le pont que vous traversez au quatrième acte s'écroule sous vos pas, d'une main vous vous accrochez au rocher et de l'autre vous criez : « Au secours ! »

~~~ Ma première visite, en rentrant dans ma bonne ville de Paris, a été pour les lions du Cirque, auxquels j'avais bien des choses à dire de la part de leurs petits camarades qui travaillent au cirque de Berlin, là même où le fameux Batty a donné des représentations.

Le départ du dompteur avait laissé un vide dans la troupe de ce cirque, dont je parlerai plus longuement, car il mérite assurément une description détaillée. Batty et ses lions ont été remplacés du jour au lendemain dans la capitale prussienne par une collection de lions et un Batty de contrebande qui ne laissent rien à désirer; c'est l'ancien domestique du dompteur, qui fait en ce moment concurrence à son ex-maître, et les lions de Berlin imitent à s'y méprendre les exercices des lions de Paris. D'ailleurs, il ne me reste plus aucun doute sur le fond du tempérament du lion, la nature l'a destiné à faire le saut périlleux dans les cirques, et les dompteurs dressent de temps en temps une de ces bêtes afin qu'elle aille manger un moricaud en Afrique pour soutenir la vieille réputation de férocité de l'espèce.

Le cirque de Berlin mérite d'ailleurs qu'on fasse le voyage, car on y joue en ce moment une pièce militaire, la prise de Düppel, épisode de la guerre du Schleswig, qui est un chef-d'œuvre du genre. L'orchestre des musiciens a été transformé en un théâtre où l'on aperçoit les batteries danoises. Douze Prussiens et quinze Autrichiens sous les ordres d'un faux feld-maréchal Wrangel prennent les batteries de Düppel aux applaudissements de la foule, et les Danois sont rossés au milieu des flammes de Bengale. Voilà ce qu'on voit à Berlin, et j'y ai encore retrouvé avec une émotion bien naturelle une vieille réputation de Paris, un révolutionnaire fameux qui a mis en émoi le public parisien et pour qui l'on a failli se battre au cirque Napoléon. Nos lecteurs ont déjà deviné que je parle du mulet Rigolo.

Rigolo se porte d'ailleurs fort bien. Il a engraissé à l'étranger, mais il regrette toujours son cher Paris. Berlin ne vaut pas le boulevard, et lorsqu'on a été à la tête du mouvement à Paris, il est douloureux de devenir un simple clown au cirque prussien.

J'ai parlé tout-à-l'heure du feld-maréchal Wrangel, je vais en parler encore, car ce vieux soldat est un type fort curieux, le vainqueur des Danois a tantôt quatre-vingts ans, et tient beaucoup plus à sa popularité qu'à sa gloire militaire. C'est une sorte de papa très-bien des gamins du pays, et lorsqu'il se promène dans la ville il a constamment une centaine d'enfants qui le suivent et l'appellent papa Wrangel, en revanche de quoi le vieillard jette des gros sous à la turbulente multitude; lorsque le feld-maréchal aperçoit une jolie bonne d'enfants, il va à elle, lui tape sur les joues et lui demande des nouvelles de son amoureux.

~~~ Du train dont vont les choses, la Société des Gens de lettres, à Paris, aurait fort besoin d'avoir un feld-maréchal à sa tête au lieu de ce bon Paul Féval, le meilleur des hommes, qui doit se sentir fort peu à l'aise au fauteuil de la présidence de la plus turbulente association de Paris. Il importe peu au lecteur de connaître les querelles qui roulent sur l'organisation de ladite société et qui ont alimenté la dernière séance, remarquable seulement par un incident. Alexandre Dumas est venu exposer un projet tendant à construire à Paris un splendide théâtre littéraire que devraient exploiter les trois sociétés des auteurs, des artistes et des gens de lettres.

Ce théâtre, d'après le projet du grand Alexandre, coûterait deux millions qu'il compte couvrir par une souscription nationale, tout souscripteur serait remboursé en billets de spectacle : ainsi l'ouvrier qui aurait versé vingt sous aurait droit à des places jusqu'à concurrence de quarante sous, le souscripteur de cinquante louis aurait droit à des places gratuites jusqu'à concurrence de deux mille francs. Dumas voit dans cette entreprise une source de prospérité pour les trois sociétés, et il estime les bénéfices nets à quatre cent mille francs par an.

— Ce théâtre, a dit Dumas, sera mon dernier ouvrage. Si je meurs, je ne laisserai pas de fortune personnelle, mais je laisserai quatre cent mille francs de rente à mes amis de la littérature et des arts.

L'idée est généreuse, mais est-elle pratique? Je l'ignore. Quand Dumas a un projet, deux millions de plus ou de moins n'arrêtent point sa fantaisie vagabonde. A force de voyager à l'étranger, l'illustre écrivain ne connaît plus son pays; autrement il saurait qu'on trouve volontiers deux millions sur un emprunt endossé par Rothschild, mais qu'il est beaucoup plus difficile de trouver la même quantité de millions sur des billets de spectacle, endossés par un fantaisiste de génie, et je pense qu'il est encore plus facile de gagner cent mille francs dans le commerce de trichines exposé plus haut que de se faire quatre cent mille livres de rentes en élevant un théâtre littéraire. Toujours est-il que la proposition Dumas ne manque pas d'originalité comme tout ce qui sort de ce cerveau fécond et étourdi.

~~~ Une autre célébrité vient de revenir à Paris. L'abbé Listz est dans nos murs et doit diriger la messe du couronnement. La soutane doit fort bien aller à ce maigre abbé, qui fut le plus bruyant des pianistes. J'ai rencontré Listz aux eaux de Bade voilà tantôt cinq ans, et jamais je n'ai vu d'apparition plus comique : ses maigres bras flottaient le long du corps comme les poteaux des anciens télégraphes en non-activité. Sa longue chevelure encadrait un visage osseux; il portait un habit noir dont les manches étaient trop courtes et les basques trop larges. Son gilet noir trop court également laissait voir les bretelles; un pantalon en drap nankin était retenu à partir de la cheville par des sous-pied de cinquante centimètres de longueur, et son chapeau avait pour la dernière fois été brossé lors du mouvement romantique de 1830.

Tel m'apparut Listz, et ses traits dénotaient une grande fatigue, un profond ennui, une lassitude extrême. On se demandait en le voyant passer sur la promenade si c'était vraiment là le superbe Listz, le bourreau des pianos, celui à qui ses compatriotes avaient donné un sabre d'honneur et dont les mèches de cheveux faisaient prime à la Bourse de l'enthousiasme européen. Dans un salon de Berlin, je viens de voir encadré, entre le portrait du grand Frédéric et celui du grand Alexandre de Humboldt, un lambeau d'étoffe qui provenait d'un mouchoir que les dames de Berlin s'étaient partagé après un concert de Listz, et duquel, me disait-on, un Anglais avait offert mille livres sterling en 1847.

De ce brillant Listz il ne reste que l'abbé qui va diriger sa messe et qui, après une vie de bruit et de mouvement, demande maintenant à la religion le calme de la vieillesse.

Et il fait bien, car il a à se faire pardonner bien des choses. Quand on a patronné, protégé, vanté, produit Richard Wagner, le grand tapageur, il est temps de songer à se raccommoder avec le bon Dieu. ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Nous avons parlé, dans notre Bulletin du 10 février dernier, d'une fête antique qui venait d'avoir lieu à Heidelberg. Entre autres réjouissances renouvelées des Grecs, des jeunes gens du lycée, avons-nous dit, se sont livrés à des exercices de tactique macédonienne et athénienne, ont dansé la pyrrhique et ont lutté entre eux.

Il y eut ensuite tir à la catapulte et à la baliste, sous la direction du commandant d'artillerie Deimling. Aujourd'hui, pour compléter notre récit, un de nos amis, témoin oculaire de la solennité, nous adresse le dessin de ces étranges engins de guerre qui ont été exécutés d'après les ordres du ministre de la guerre, en conformité parfaite avec les descriptions fournies par les classiques. N'est-ce pas là une bien curieuse exhumation en ce temps de canons rayés et de frégates cuirassées?

Un correspondant de l'*International* a eu l'occasion de visiter l'église de Saint-Denis, où les grands travaux qui s'exécutent depuis plusieurs années touchent maintenant à leur fin.

« Je ne vous parlerai pas aujourd'hui, dit-il, de tous les tombeaux et statues restaurés de nos anciens rois, je veux seulement vous entretenir du nouveau caveau impérial, construit par ordre de Napoléon III.

« La seule entrée de ce caveau est couverte par quatre grandes dalles, et le public n'y pénètre pas. Il est fort vaste; les voûtes sont soutenues par des piliers ronds et massifs, et il ressemble tout à fait à une crypte d'église du style roman. La partie la plus large est destinée aux empereurs.

« Au fond de cette partie, à un endroit qui répond à l'autel de l'église supérieure, est la place d'honneur destinée à Napoléon Ier, comme fondateur de la dynastie. Son cercueil sera placé sur une pierre élevée, du haut de laquelle il dominera les autres.

« A droite et à gauche sont des galeries destinées aux membres de la famille impériale et même de la famille Bonaparte. On rassemble de toutes parts les morts de ces deux familles qui reposent en différents endroits, et il viendra un jour où le magnifique tombeau de l'Empereur aux Invalides, à l'entrée duquel on avait placé deux fidèles serviteurs de Napoléon, ne sera plus qu'un magnifique monument. »

Il y aura cent ans au mois de juillet que la Lorraine est définitivement réunie à la France. Cet anniversaire sera splendidement fêté à Nancy.

On assure que l'Empereur et l'Impératrice visiteront à ce sujet cette ville, dont il est question de faire un archevêché.

L'administration du bureau Véritas vient de publier la liste complète et détaillée des navires dont on a connu la perte du 1er au 31 janvier 1866. Voici le résumé de ces navires, par pavillons :

237 navires anglais, 44 français, 26 américains, 11 autrichiens, 9 italiens, 9 norwégiens, 6 espagnols, 6 grecs, 6 hollandais, 5 prussiens, 4 hanovriens, 3 hambourgeois, 3 turcs, 2 belges, 2 brémois, 2 russes, 2 sleswig-holsteinois, 1 colombien, 1 mecklembourgeois, 1 mexicain, 1 portugais, 1 suédois, et 29 dont le pavillon est resté inconnu; ensemble, 411 navires perdus.

Il paraît décidé, dit l'*Opinion nationale*, que la statue de Jeanne Darc sera érigée à Paris, au milieu de la nouvelle place que l'on dispose en face du Théâtre-Français. C'est le moment de rappeler qu'aucune des statues existantes n'a le mérite de la ressemblance, et que les artistes se sont tous préoccupés de poétiser les traits de l'héroïne. Il existe de Jeanne un portrait authentique ressemblant peu à ces différentes statues. Il a été dessiné d'après nature par le greffier à la marge de la minute du procès criminel qui lui fut intenté par les Anglais et leurs partisans. L'original des pièces de ce procès est conservé aux archives de l'Empire.

Le doyen des chevaux de Paris est un cheval du ministère des finances qui compte plus de trente années de bons et loyaux services.

Le poil manquait par places sur la robe brune, et son pied était déjà moins rapide; mais, malgré son âge très-avancé, il n'en faisait pas moins avec régularité son service à la Banque et à la Cour des comptes.

Un jour il tombe. On le ramène. Le ministre apprend ces détails et lui fait donner une stalle réservée dans ses écuries.

Ce vieux serviteur, tombé sous le harnais, jouit en paix aujourd'hui du repos qu'il a si bien gagné, et, si Dieu le veut, il mangera longtemps encore l'avoine de sa retraite.

L'extension de la télégraphie jusqu'aux chefs-lieux de canton et aux communes importantes va être activement poursuivie dès le retour de la belle saison.

Le nombre des bureaux municipaux, qui est d'environ 300, sera au moins doublé et porté à 600 dans le courant de 1866.

La combinaison adoptée pour l'organisation de la télégraphie cantonale, et qui consiste à faire participer l'État et les communes à la dépense, assure le développement rapide du réseau.

Le choix des secrétaires de mairie pour gérer les bureaux, et le zèle intelligent avec lequel ils remplissent cette tâche, résolvent de la manière la plus satisfaisante la question du personnel.

La chaussée du boulevard Montmartre est aujourd'hui divisée en deux zones : d'un côté, le macadam liquéfié par la pluie; de l'autre, un lit de cailloux destinés à refaire le sol, et sur lequel se promène un nouveau *cylindre compresseur*, mécanisme curieux qui ne laisse pas que d'attirer l'attention des passants.

C'est une chaudière de la force de dix chevaux environ dont la vapeur met en mouvement deux pistons. Ceux-ci, par une ingénieuse combinaison d'engrenages, font tourner les énormes rouleaux de fer de 1m50 de diamètre, pesant plus de 2,000 kilogrammes chacun.

La machine marche en avant ou en arrière sans tourner; mais elle peut également effectuer une rotation dans un rayon de 25 mètres, ce qui permet de la conduire du boulevard dans les rues perpendiculaires.

Pour opérer ce dernier mouvement, on rapproche les essieux d'un même côté, tandis que les deux autres restent fixes. Aussitôt les rouleaux cessent d'être parallèles et sont dans la position des roues d'une voiture qui tourne.

Le poids total de cette machine, œuvre de M. Ballaison, est de 17,000 kilogrammes environ. Par ce poids énorme, les rouleaux exercent une plus grande pression, de sorte qu'avec une moins grande quantité de sable on obtient un sol plus compacte, plus résistant et plus uni.

TH. DE LANGEAC.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE[1]

(suite)

— Encore un instant, monsieur, j'ai une demande à vous faire : il faut que je revoie encore une fois M. de Horrberg.

— Mademoiselle...

— Que je le voie aujourd'hui même dans son cachot. J'y ai rencontré un ermite. Vous ne m'aviez pas dit qu'il y avait des ermites dans ce pays-ci. Je désire que ce soit cet ermite qui nous marie.

— Vos désirs sont des lois pour moi, mademoiselle.

Octave se retire et va rejoindre Henri, qui déjeune avec M. de Riessain.

— Allons, allons, Henri, au cachot, mon brave homme. Et vous, bon ermite, préparez vos airs les plus vénérables. En voici bien d'une autre : Mlle Angélique veut m'épouser absolument, et tout de suite. J'ai eu beaucoup de peine à la faire attendre jusqu'à demain.

1. Voir les numéros 508 à 518.

— Comment ! Que veux-tu dire ?

— Rien autre que ce que je dis. Elle exige de plus que ce soit le respectable ermite ici présent qui nous donne la bénédiction nuptiale. Elle va aller faire ses adieux à de Horrberg dans son cachot. Elle m'a, du reste, tenu des discours étranges auxquels j'étais si peu préparé, que je ne savais quoi répondre.

Henri et M. de Riessain font mille questions à d'Hervilly pour comprendre ce qui a pu amener ce brusque revirement dans les idées d'Angélique. D'Hervilly n'en sait pas davantage. De Horrberg se brûle en buvant son café trop chaud pour aller reprendre ses fers.

Pendant ce temps-là, la tante Eudoxie, non moins étonnée, veut savoir de sa nièce où elle a pris toutes les choses qu'elle a débitées à Octave.

— Ce pauvre M. d'Hervilly, malgré ses torts à notre égard, me faisait vraiment peine, tant il était confus, embarrassé. C'était comme ce jour que je disais à M. de ***, tu sais... ces choses que je t'ai racontées. Mais je dois te dire que je n'approuve nullement tes principes à l'égard du mariage.

— Ni moi non plus, ma tante.

— Mais alors...

— Je sais ce que vous allez me dire, ma tante; mais, de grâce, épargnez-moi, épargnez-vous des questions auxquelles je ne pourrais repondre, du moins quant à présent.

Théodorine vient annoncer qu'Angélique peut faire à M. de Horrberg la dernière visite qu'elle a demandée. Toutes trois descendent au souterrain, où elles retrouvent Henri de Horrberg dans la même situation que lors de leur première visite.

— Eh quoi ! charmante Angélique, s'écrie-t-il, à quoi dois-je ce bonheur inespéré de vous revoir dans mon cachot ?

— Monsieur, dit Angélique, j'ai fait des réflexions : la raison est venue faire évanouir l'ivresse que vos paroles avaient causée à mon cerveau; j'ai changé d'idée, je ne veux pas vous consulter davantage sur un sujet où l'orgueil fixe d'avance votre réponse; vous vivrez, Henri; j'ai voulu vous dire adieu parce que, à compter de ce jour, nous serons complétement étrangers l'un à l'autre. De nouveaux et impérieux devoirs vont nous séparer pour tout le temps que nous avons à passer sur cette terre.

— Eh quoi ! mademoiselle...

— Ne m'interrompez pas, ma résolution est immuable; demain, à minuit, j'épouse M. Octave d'Hervilly. Une heure auparavant je vous aurai vu sortir libre du château.

— Angélique ! Angélique ! s'écria de Horrberg, pensez-vous que... Eh bien, oui... mais ce fatal sacrifice ne s'accomplira pas! Je me laisserai mettre dehors du château, mais on m'y reverra quand il en sera temps !

— Adieu, Henri, dit Angélique.

— Je ne vous dis pas adieu, chère Angélique, parce que ma mort seule nous séparera.

Angélique lui tendit sa main, qu'il couvrit de baisers. Puis elle quitta le souterrain avec Théodorine et la tante Eudoxie.

Octave et Henri couchaient dans deux chambres voisines. Les deux jeunes gens reconduisirent le père d'Angélique après avoir prolongé la soirée dans la salle à manger, où on avait arrangé tous les événements du lendemain, et gagnèrent le corridor où étaient leurs chambres. Ils échangèrent encore quelques paroles et se couchèrent. Au bout de quelques instants Octave frappa à la cloison et dit :

— Henri, dors-tu ?

— Certes, non, je ne dors pas, et je défierais bien n'importe qui de dormir à ma place !

— Comment ? est-ce qu'il t'arrive quelque chose aussi, à toi ?

— Je ne sais ce qu'il y a dans ce maudit lit; mais, depuis que je m'y suis couché, je suis en proie à d'horribles demangeaisons.

— Et moi, répondit Henri toujours à travers la cloison, j'ai trouvé dans le mien deux lapins.

— Comment ? deux lapins ?

— Oui, et je t'avoue que j'ai eu une terrible peur quand je les ai sentis.

— Pour moi, je vais me lever, il n'y a pas moyen d'y tenir.

— Tu penses bien que je ne suis pas resté dans mon lit avec de pareils compagnons. Qui diable a pu faire cette médiocre plaisanterie?

— Mets-toi à la fenêtre, Octave, je vais en faire autant, et nous parlerons sans avoir besoin de crier ainsi.

Henri se dirige vers sa fenêtre, couvert d'une robe de chambre, mais chacun de ses pas produit une explosion... Sa chambre était toute parsemée de boulettes fulminantes. Arrivé à la fenêtre, il fit part à Octave de ce qui lui arrivait encore. Octave en fut d'autant moins étonné qu'il avait traversé un pareil feu d'artifice pour arriver également à sa fenêtre.

— Qu'allons-nous faire? Si le domestique n'avait pas emporté mes habits, j'irais faire un tour de jardin.

— Moi de même, mais je suis condamné à la même nudité jusqu'à demain matin.

— Mais n'as-tu de soupçon sur personne?...

— Il faut sonner, on viendra refaire nos lits.

Les deux amis essayent de sonner, mais les cordons de sonnette sont coupés.

— Je vais m'envelopper dans ma robe de chambre et me coucher sur mon lit.

— Je vais également essayer de m'endormir.

— Qu'as-tu fait des lapins ?

— Je les ai lâchés dans le corridor.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

Le matin de bonne heure, le domestique chargé de prendre soin des deux jeunes gens rapporte leurs habits dans leurs chambres. Tous deux se lèvent, et la conversation s'engage de nouveau à travers la cloison.

— Dis donc, Henri, il m'arrive une chose bien singulière, je ne peux boutonner ni mon gilet ni ma redingote.

— Est-ce que tu as enflé pendant la nuit ?

— Ce n'est pas possible. Mais c'est qu'il s'en faut de plus de six pouces que les boutons n'atteignent les boutonnières. Dis donc,... tu ne me réponds pas, Henri?

Et Octave frappe à coups redoublés sur la cloison.

— Mais, morbleu, Octave, tu vas enfoncer la cloison !

— Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

— Je ne te réponds pas, parce que je suis abruti d'étonnement : mon pantalon, que j'ai quitté hier au soir...

— Eh bien ?...

— Eh bien, il ne me descend plus qu'à moitié de la jambe... Nous sommes ensorcelés.

— C'est bien l'habit et le gilet que j'avais hier.

— Et moi, c'est bien mon pantalon, mais je ne puis le mettre.

— Pas plus que moi mon habit.

— Il faut appeler pour qu'on nous en donne d'autres. Tu es plus vêtu que moi, tu peux aller jusqu'au bout du corridor.

Octave appelle; le domestique vient; il est aussi étonné qu'eux des changements survenus dans leurs habits, et sa surprise ne paraît pas jouée; il va chercher un habit et un gilet pour Octave et un pantalon pour Henri, dans la garde-robe de M. de Riessain; puis il les laisse s'habiller. Les vêtements de M. de Riessain ne leur vont guère bien, mais il leur est impossible de mettre leurs bottes; le domestique rappelé croit cette fois pouvoir diminuer la moitié d'une explication; il reconnaît les bottes qu'on leur a données, elles appartiennent à M. de Riessain, qui a le pied singulièrement petit. C'est une erreur facile à réparer; il s'en va et revient après un quart d'heure; il faut que le diable ait emporté les bottes de ces messieurs, on ne les trouve nulle part dans la maison. Henri et Octave descendent en pantoufles déjeuner avec M. de Riessain; on se perd en conjectures, puis on se décide à attendre du hasard et du temps l'explication des choses bizarres qui se sont passées dans la maison. On envoie un homme à cheval chercher à la ville de *** des habits pour M. de Horrberg et pour M. d'Hervilly.

Revenons un peu sur nos pas.

Tandis que la tante Eudoxie racontait à Angélique l'histoire de son éventail, Angélique était auprès de Théodorine.

Théodorine avait été touchée du chagrin réel qu'elle voyait prendre à sa jeune maîtresse, à cause de cette plaisanterie dont on l'avait faite la complice; de plus, elle avait été plus mécontente que je ne le saurais dire en voyant les boucles d'oreilles d'Adrienne. Elle s'était sentie saisie de violents remords pour un crime aussi mal payé, et elle avait pris une résolution qui devait à la fois consoler Angélique et la venger de ce que le baron de Horrberg n'avait pas su faire une distinction convenable entre elle et la cuisinière Adrienne. Quand Angélique fut près d'elle, elle lui prit les mains et dit de la voix la plus piteuse qu'elle put trouver :

— Ah! mademoiselle, j'ai eu bien des torts envers vous; serez-vous assez bonne pour me les pardonner?

Angélique demanda à savoir quels étaient ces torts avant de répondre et de dire si elle les pardonnait; mais lorsqu'elle vit Théodorine bien décidée à attendre son pardon pour faire sa confession, elle promit tout ce qu'on voulut. Que l'on juge de son étonnement lorsqu'elle apprit qu'elle n'avait pas quitté la maison de son père, autour de laquelle on avait tourné pendant plusieurs jours; que c'était M. de Riessain lui-même qui conduisait les chevaux; que le cachot d'Henri de Horrberg n'était qu'une des caves de la maison, que le souterrain par lequel elle avait essayé de prendre la fuite n'avait pas d'issue; que le perfide Antonio, qu'elle avait vu tomber sous le poignard du baron de Horrberg, se portait si bien que, après avoir fait couper sa barbe et à la faveur de l'obscurité, c'était lui qui leur ouvrait la porte du prétendu cachot où gémissait Henri; que le pain noir et la cruche d'eau étaient là pour la décoration, que ces trois messieurs, réunis dans l'autre aile du château, faisaient chaque soir d'excellents repas. D'abord Angélique refusa de croire aux révélations de sa femme de chambre, puis elle repassa dans sa mémoire diverses circonstances qui vinrent à l'appui. Elle fut indignée de la tromperie de Henri de Horrberg, et annonça d'abord qu'elle épouserait Octave.

— Mais, mademoiselle, M. d'Hervilly est dans le complot.

— C'est vrai.

— Et M. de Riessain aussi : c'est même votre père qui mène tout; j'ai entendu plusieurs fois M. de Horrberg le prier d'abréger la plaisanterie, mais M. de Riessain s'y opposé obstinément.

— Et moi, disait Angélique, moi qui, à dîner, n'ai mangé que du pain pour ne pas être mieux nourrie que lui!...

Quand la colère d'Angélique se fut un peu exhalée, elle ne put s'empêcher de sourire en apprenant l'espièglerie de Théodorine, qui avait condamné M. de Horrberg et M. de Riessain à faire réellement leur dîner avec le pain noir et la cruche d'eau.

Angélique s'expliqua alors le singulier effet qu'avait produit sur elle la voix de son père; quoiqu'elle ne l'eût pas reconnu, il lui semblait que cet ermite ne lui était pas étranger.



LE CHATEAU D'ALBRECHTSBURG, EN SAXE. — Voir page

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



M. Bally regrette [illegible] ne soient pas [illegible] comme celui de M. Ponsard.



— Vous allez tuer votre cochon?
— Oui, Monsieur, dans l'intérêt de sa santé : il n'aurait qu'à attraper la trichinose.



Don Juan n'ayant plus le temps de courir les femmes depuis qu'il est obligé de courir les spectacles.



Sauvons-nous! Lui aussi se met en tête de jouer *Don Juan*.



Quelle chance [illegible] s'attraper [illegible] pièces [illegible]



Les Français [illegible] la deuxième fois.



TAXE SUR LES CHATS
[illegible] sur les toits [illegible]

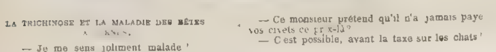


Le public [illegible] pas la contagion. Tous [illegible]



Le bureau des contributions regrettant lui-même l'impôt qu'il a mis sur les chats.





LA TRICHINOSE ET LA MALADIE DES BÊTES [illegible]

— Je me sens joliment malade!
— Et moi donc! égoïste!

— Ce monsieur prétend qu'il n'a jamais payé vos civets ce prix-là?
— C'est possible, avant la taxe sur les chats!



— Qui vive?
— Trichine.
— Passez au large.

— Et, dit-elle, pourquoi ma tante Eudoxie était-elle le jour de la fuite habillée en hussard?

— Ah! mademoiselle, ceci est de mon invention

— Comment, Théodorine, vous avez osé...

— Mademoiselle m'a promis de me pardonner...

— Mais ma tante...

— Elle avait été la veille si mauvaise pour moi!... Mais je n'ai pu vous voir, vous, mademoiselle, prendre plus longtemps toutes ces plaisanteries au sérieux; je n'ai pu vous voir pleurer, et rester dans le complot : maintenant vous savez tout, qu'allons-nous faire? Je déserte avec armes et bagages, je suis à vos ordres?

— Théodorine, dit tristement Angélique, je vais faire cesser cette ridicule comédie en laissant voir que j'ai cessé d'en être la dupe, et je congédierai à la fois M. d'Hervilly et M. de Horrberg.

— Ah! mademoiselle, que dites-vous? M. de Horrberg vous aime... Il a des torts, certainement... Adrienne... je veux dire M. de Riessain... oui, M. de Riessain l'a forcé à agir ainsi... Ne renoncez pas à votre bonheur, mais faites-lui peur, ayez l'air d'accepter sans répugnance la main de M. Octave, moquons-nous d'eux à notre tour, cela sera très-amusant pour vous de les voir jouer leur comédie.

Théodorine réussit à faire adopter à Angélique ce que précisément Angélique avait envie de faire. Elle aimait Henri, et cet amour plaidait éloquemment pour lui. C'est ce qui amena ces discours singuliers à Octave et sa visite dans le souterrain, qu'elle voulut revoir, disait-elle à Théodorine, pour s'amuser à ses propres dépens et voir à quel point elle avait été dupe. Puis elle réfléchit que tout cela ne lui présageait rien de bien malheureux; que la comédie aurait nécessairement pour dénoûment son mariage avec M. de Horrberg, et au ressentiment qu'elle avait d'abord éprouvé succéda un grand contentement et une propension à la gaîté dont profita Théodorine pour la faire consentir à la persécution qu'elle voulait exercer contre M. de Horrberg et contre Octave : ce qu'elle n'aurait osé faire sans la permission de sa maîtresse. La permission, elle ne se fit pas faute de la dépasser dans les détails. Cependant Angélique l'aida à rétrécir le gilet et l'habit d'Octave et à raccourcir le pantalon d'Henri. L'échange des bottes et les pois fulminants furent approuvés par Angélique; mais elle n'apprit que le lendemain que Théodorine avait coupé du crin dans le lit de d'Hervilly et mis des lapins dans celui du baron.

Pour ceux-ci, ils racontèrent en déjeunant à M. de Riessain comment ils avaient passé une fort mauvaise nuit. M. de Riessain soutint que c'était une plaisanterie d'Octave, qui ne feignait d'en avoir été victime que pour détourner les soupçons.

Faute de trouver une autre explication, Henri partagea l'avis de M. de Riessain, et Octave finit par croire qu'Henri et le père d'Angélique s'entendaient pour continuer ainsi la mystification qu'ils lui avaient faite de concert...

— C'est singulier, disait de temps en temps M. de Riessain, comme ce vin est mauvais!... j'aimerais autant boire du vin [illegible].

On en demanda d'autre, mais il était encore plus acide que le premier. Une troisième bouteille était de l'eau rougie, une quatrième de l'eau pure.

— Il se passe décidément quelque chose d'extraordinaire dans cette maison!

— Je crois, dit Henri, que nous avons imprudemment évoqué les génies qui président à l'arrangement saugrenu des choses de la vie; nous nous sommes étourdiment engagés dans le pays des romans, et nous subissons l'influence du climat. Heureusement que nous voici bientôt au dénoûment et qu'il ne peut y avoir beaucoup d'événements dans les quelques pages qui nous restent à feuilleter; pourvu seulement qu'Angélique me pardonne la part que je prends à tout ceci.

— Vous savez bien, Henri, dit M. de Riessain, que je joue le rôle de père barbare, et qu'il n'y a pas d'inconvénient à me charger de tous les forfaits; d'ailleurs, quand nous avouerons les choses, tout sera réparé. La journée d'aujourd'hui se passera dans le plus grand calme. Demain, Henri sera délivré. Tout se préparera dans la petite maison du bois où demeure le garde pour la cérémonie avec Octave; mais, juste au moment fatal, Henri assiégera le château, brisera les portes, franchira le pont-levis; un grand combat au sabre et à la hache aura lieu entre lui et l'*odieux* d'Hervilly; d'Hervilly succombera comme le doit le tyran vers la fin du quatrième volume. Octave de Horrberg enlèvera Angélique hors de ce château maudit. Alors on mettra le feu à la maison du garde, qui est vieille et ne tient plus guère sur ses pieds, ce qui, au milieu de la nuit, figurera parfaitement l'incendie du château, repaire de d'Hervilly; on voyagera le reste de la nuit; puis, comme il faudra encore des mesures de prudence, on se cachera tout le jour, et l'on se remettra en route la nuit. Pendant trois jours et trois nuits que durera ce voyage de deux lieues autour du bois, nous aurons le temps de remettre tout ici en ordre, d'enlever les barreaux de bois peints en fer des fenêtres, de changer les tentures des appartements et la couleur extérieure du château; en un mot, de changer le repaire en maison honnête, où Henri remettra la belle aux bras d'un père alarmé, qui ne pourra en bonne conscience refuser la main de sa fille à celui qui l'aura méritée par tant de constance et de dévouement. Nous recevrons pour plus de sûreté ces dames dans l'aile qu'elles ne connaissent pas; alors on procédera pour tout de bon au mariage, mais cette fois avec le constant et valeureux chevalier de Horrberg, et ce n'est que quelques jours plus tard que nous raconterons à notre belle captive les trahisons par lesquelles nous l'avons conduite à être heureuse; nous implorerons notre pardon et nous attendrons des remercîments convenables. Seulement alors, nous ferons reparaître le *farouche d'Hervilly* et le *perfide Antonio*, qui rentrera dans ses fonctions de jardinier et abandonnera la carrière du crime pour planter ses dahlias, ce qui devrait déjà être fait depuis une semaine.

— Figurez-vous, monsieur de Riessain, dit Octave, que de Horrberg n'ose pas revêtir une cotte de mailles magnifique que j'ai fait venir pour l'assaut et la prise du château.

— Laisse-moi donc tranquille avec ta cotte de mailles! Ce sera tout trahir...

— Nullement, Henri; Octave a raison; la tante Eudoxie a tellement sous ce rapport troublé les idées d'Angélique, qu'elle serait au contraire étonnée de vous voir habillé autrement pour le combat. Votre fameux combat au sabre dans le souterrain, qui était à coup sûr plus imprudent, n'a, j'en suis sûr, pas excité le plus léger soupçon. Je demande positivement la cotte de mailles.

— Et vous voulez brûler la petite maison de bois?

— Ce sera un magnifique tableau final. Il y a trois mois qu'elle devrait être abattue. Antonio aura soin de remplir de fagots ou de copeaux l'étage inférieur, et une mèche à laquelle on mettra le feu de dehors ne tardera pas à livrer la maison aux flammes.

— Mais, mon cher monsieur de Riessain, est-ce que je prendrai le château d'assaut tout seul?

— Il n'y aurait pas grand inconvénient; la tante Eudoxie vous dira tant que vous voudrez qu'il y a mille exemples qu'un seul chevalier ait fait capituler une garnison et ait emporté de force une forteresse où était détenu l'objet de sa flamme. D'ailleurs vos soldats peuvent être encore aux murailles, et vous vous serez précipité pour arrêter ce fatal hyménée. Je compte beaucoup sur l'effet des torches. En a-t-on apporté?

— Il y en avait deux ici, il n'y en a plus qu'une.

— Les rats ne peuvent avoir mangé l'autre, on la retrouvera. D'ailleurs, une suffit pour l'arrivée d'Henri.

Pendant ce temps, la tante Eudoxie accable Angélique de questions; mais Angélique se fait un plaisir de jeter le trouble dans l'esprit de sa tante. Au milieu de l'indignation qu'elle éprouve contre les auteurs de la comédie dans laquelle on lui fait jouer un rôle si ridicule, elle ne peut se dissimuler à elle-même que sa crédulité a beaucoup contribué au succès de la pièce, et il se fait dans sa tête une réaction contre les idées que sa tante y a fait germer. A chaque instant et sous divers prétextes elle a des conférences secrètes avec Théodorine.

— Mais, ma nièce, dit Eudoxie, est-ce donc sans une profonde douleur que vous donnez votre main à d'Hervilly?

— Ma tante, ne faut-il pas que j'agisse ainsi pour rendre la liberté et peut-être sauver la vie à Henry de Horrberg? Et d'ailleurs, croyez-vous que le ciel laissera cet horrible hyménée s'accomplir? Est-ce que Henri libre ne trouvera pas moyen de me sauver? Avez-vous jamais vu un pareil sacrifice ne pas être récompensé, dans tout ce que vous m'avez raconté vous-même? Jamais le dévouement de l'héroïne a-t-il été pris au mot par le destin? Non, ma tante, je suis sans aucune inquiétude; quelque péripétie se prépare pour le dénoûment.

— Mais, ma nièce, c'est qu'il est déjà bien tard... et...

— Eh quoi! ma tante, s'écria Angélique, voudriez-vous que ce fût avant le dernier moment qu'Henri vînt m'arracher à mon ravisseur? Où serait alors l'intérêt? Puisqu'il doit y avoir un roman dans ma vie, je ne veux pas en passer une page pour courir au dénoûment comme font certains lecteurs, je l'attends tranquillement, et ce que je crains seulement, c'est qu'il n'arrive pas d'une manière assez inattendue.

— Ma chère nièce, ma pauvre Angélique, je ne veux pas détruire ta confiance, et je regrette de ne pas la partager tout à fait; cependant, comme tu le dis, c'est souvent à l'instant où tout semble perdu, où il paraît n'y avoir plus d'espoir à conserver, que tout change subitement, que le crime est terrassé et que la vertu et le dévouement reçoivent enfin leur légitime récompense.

Alphonse Karr.

(*La suite au prochain numéro.*)

TRANSPORT DU CHARBON A LA JAMAÏQUE

L'attention portée en ce moment sur la Jamaïque donne de l'intérêt à tout ce qui se rattache à ce pays. Le dessin que nous publions aujourd'hui montre la façon originale dont s'opère le transport du charbon à bord des bateaux à vapeur de passage à Kingston, la capitale de l'île.

Cette laborieuse opération est exécutée par des négresses, car un nègre se trouverait déshonoré pour faire un travail de ce genre. Les femmes portent le charbon sur la tête, dans des paniers qui peuvent contenir chacun quatre-vingts livres environ. Elles reçoivent six sous par douzaine de paniers portés, si c'est pendant le jour, et douze sous, si c'est pendant la nuit. Malgré la modicité de cette rétribution, le plus grand nombre des négresses arrive encore à gagner plusieurs francs en quelques heures. La manière vive dont elles se pressent les unes à la suite des autres offre un spectacle des plus pittoresques. C'est pendant tout le temps un sabbat infernal, chacune ne s'interrompant de se quereller avec sa voisine que pour entamer quelques chansons dans le ton suraigu qui leur est accoutumé.

Un employé assis devant une petite table, à côté de la planche qui sert de passage, a pour mission d'inscrire au compte de chaque femme le nombre de paniers qu'elle aura portés. A cet effet, il a sous la main un nombre de boîtes en fer-blanc, en forme de tirelires, égal à celui des femmes employées. Chaque femme porte à la taille un numéro qu'elle a soin de faire voir en passant au marqueur, et celui-ci laisse à chaque fois tomber un pois dans la boîte revêtue du même numéro. Lorsque l'ouvrage est achevé, on compte les pois et chaque femme reçoit aussitôt sa paye. Grâce à ce système, un bateau à vapeur peut embarquer à peu près deux cents tonnes de charbon en huit ou dix heures.

Henri Miller.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Naissance de nouvelles îles. — Iles Néa-Kammeni et Palæa-Kammeni. — Mer blanche. — Mer de flammes. — Mer rouge. — Une île qui s'enfonce dans la mer. — Une autre île qui en sort. — Comme quoi [illegible] torin. — Tremblement de terre au Mexique. — Nouvelle espèce de soie — Maladie des étoffes de coton.

Il se passe, à l'heure qu'il est, dans la rade de Santorin, les phénomènes assurément les plus étranges qu'on puisse signaler à la curiosité publique.

Des îles nouvelles poussent littéralement dans cette partie de la mer grecque, et les antiques Cyclades semblent disposées à vouloir recommencer les terribles rondes auxquelles elles doivent leur nom, durant lesquelles la terre les a enfantées, et qui, à une époque relativement récente, ont donné naissance aux îles Néa-Kammeni et Palæa-Kammeni.

En effet, les 28 et 29 janvier, on a ressenti dans le sol de l'île Santorin plusieurs rudes secousses de tremblement qui jetèrent toute la population dans l'effroi, sans toutefois causer de sérieux dommages.

Le 30, les secousses recommencèrent, sans trop de violence, à Santorin même, mais elles prirent une extrême intensité dans l'îlot de Néa-Kammeni, sorti des flots en 1707 à la suite d'une convulsion volcanique analogue à celle qui se produit maintenant.

Vers le soir, la mer prit tout autour de ce dernier îlot une couleur blanche qui la faisait ressembler à un immense bain de lait ou plutôt d'eau de Baréges, et qu'elle devait à des dégagements sous-marins de vapeurs sulfureuses.

Cette coloration s'accentuait surtout dans le canal qui sépare Néa-Kammeni de l'autre îlot, également volcanique, de Palæa-Kammeni, et les flots y bouillonnaient comme dans une chaudière.

En même temps que ces phénomènes se produisaient, on commençait à entendre à Néa-Kammeni un bruit souterrain qui se prolongea pendant plusieurs jours, et qui tantôt imitait un roulement de tonnerre et tantôt éclatait en canonnade très-nourrie.

Dans la nuit du 30 au 31, on vit distinctement de la ville de Santorin des flammes rouges, hautes de trois ou quatre mètres, s'élever du milieu de la mer dans le canal entre Palæa-Kammeni et Néa-Kammeni, à l'ouest du promontoire qui forme le côté droit du port Vulcano dans ce dernier îlot.

Le 31 au matin, la mer, autour de Néa-Kammeni et dans le canal, changea de nouveau de couleur et prit une teinte rouge très-intense, qui semblait due à un mélange de soufre et de sel de fer; en même temps elle devenait d'une extrême amertume au goût.

Des secousses de tremblement de terre continuèrent dans l'îlot avec une intensité toujours croissante.

Vers le milieu du jour, une rupture se produisit à la naissance du promontoire formant le côté droit du port Vulcano. Allant du fond du port à la mer, cette immense fissure sépara complétement le promontoire de l'îlot auquel il avait appartenu jusque-là, et en forma une énorme masse isolée.

Des vapeurs sulfureuses tellement épaisses s'élevèrent de l'espace dégagé entre le promontoire et l'île, que, dès la soirée du 31, elles mirent en fuite les troupes de goëlands et d'autres oiseaux de mer accourus pour se repaître des poissons qui flottaient à la surface des flots et que la chaleur de ces derniers avait tués.

Vers le soir de la même journée du 31 janvier, le sol de Néa-Kammeni commença à s'affaisser rapidement et les quelques familles qui l'habitaient encore s'enfuirent épouvantées.

L'affaissement atteignit d'abord soixante centimètres en deux heures, puis il se ralentit un peu et ne s'abaissa plus, durant le reste de la nuit, que de dix centimètres par heure.

Pendant que Néa-Kammeni s'ensevelissait ainsi lentement sous l'eau, des flammes sortaient de la mer et s'élevaient à de grandes hauteurs dans le canal qui sépare les deux grandes Kammenis.

Le matin du 1er février, un nuage épais de fumée blanche, qui sortit de l'eau avec un sifflement très-prononcé, enveloppa, obscurcit et éteignit ces flammes, tandis que le bouillonnement du canal augmentait de moment en moment.

L'affaissement de Néa-Kammeni qui n'était plus que de cinq centimètres par heure, continua toute la journée jusqu'au soir; alors il s'arrêta.

Les secousses et le fracas souterrain continuèrent néanmoins avec la même force. Une partie du port qui s'était fendue dans la journée de la veille, ne cessa point de s'élargir graduellement et de dégager des vapeurs sulfureuses. Les roches du promontoire détachées du corps de l'îlot, principalement celles de la côte qui regardent le canal entre Néa-Kammeni et Palæa-Kammeni, chauffées par un foyer souterrain, étaient brûlantes au toucher.

Les merveilles imprévues ne devaient point se borner à ces phénomènes.

Pendant la nuit, dans la partie sud-ouest de Néa-Kammeni, jusqu'alors sèche et sans trace d'eau, on vit avec stupéfaction se former cinq petits lacs d'une eau douce, transparente, fraîche et exquise au goût.

Vers le soir, cette eau devint tout à coup d'un rouge foncé, et prit une saveur amère et âpre, indices caractéristiques de la présence d'un sel de fer.

Durant la nuit du 1er au 2 février, des flammes, plus grandes encore et plus éclatantes que la veille, se montrèrent de nouveau dans le canal entre les deux Kammenis, mais, au point du jour, ce ne fut plus une fumée blanche qui leur succéda, mais bien une fumée noire, épaisse, infecte.

Cette fumée se dissipa un peu vers neuf heures du matin, et les officiers d'une canonnière de la marine grecque, arrivée la veille, résolurent alors d'explorer, sur le canot de leur embarcation, le canal qui paraissait le centre de l'action volcanique.

Au point d'où l'on avait vu tous les jours précédents s'élever les flammes et la fumée, dans un endroit où la carte de l'Amirauté britannique, publiée en 1848, indiquait quarante-cinq brasses anglaises de fond, les marins grecs à leur grande surprise trouvèrent un écueil sous-marin qui s'élevait progressivement avec une grande rapidité et dont le sommet arrivait à moins d'une brasse de distance de la surface de la mer.

A quatre heures du soir, cet écueil montrait sa tête, émergeait du milieu des flots et devenait une île véritable.

L'île nouveau-née se formait paisiblement, s'élevait avec une majestueuse lenteur, mais néanmoins de façon à ce qu'on pût suivre les progrès de son ascension.

Dès qu'elle eut achevé de sortir de la mer, les secousses de tremblement de terre, les bruits souterrains, les flammes, la fumée blanche, la fumée noire, la couleur laiteuse et sanguinolente des flots disparurent pour ne plus reparaître. L'île s'étendait d'heure en heure davantage, montait silencieusement, élargissait ses larges flancs, se hérissait de rochers sur ses bords, si bien que le 2 février, à la tombée de la nuit, elle mesurait cinquante mètres de longueur sur dix ou douze mètres de largeur, et s'élevait de vingt à trente mètres au-dessus de la mer.

Dans les journées du 3 et du 4 elle continua à monter et le 9 elle atteignait quarante-cinq mètres de hauteur sur quarante de longueur et soixante-cinq de largeur; elle rejoignait presque Néa-Kammeni avec laquelle elle tend à se relier rapidement et complétement.

Elle s'élève en cône et se compose d'une roche volcanique noire et semblable à celle qui caractérise le rocher auquel elle va s'unir. A travers les fissures qui la sillonnent on aperçoit un noyau de feu souterrain et duquel se dégagent des vapeurs; le soir elle ressemble à un immense tas de charbon qui brûlerait par dessous.

De son côté Néa-Kammeni continue à s'affaisser, les crevasses qui ont brisé le port de Vulcano, augmentent de plus en plus.

On a ressenti le 7 à Patras et à Chios de violentes secousses, et des maisons y ont été renversées; enfin un écueil sous-marin inconnu jusqu'ici a surgi entre l'île de Cerigo et le cap Malée.

L'île nouvelle a reçue le nom de l'*île du roi Georges*, et M. Fouqué a reçu du gouvernement français la mission d'aller l'étudier. M. Fouqué avait reçu semblable mission pendant la dernière éruption de l'*Etna*.

Cette île se trouve précisément occuper, dans la rade de Santorin, la place où, suivant Cassiodore, Georges le Syncelle et Pline, naquit en l'an 19 de notre ère, à la suite d'un tremblement de terre, une petite île qui fut nommee *Theia*, (la divine), et qui disparut au bout de peu de temps, mais pour reparaître au milieu des mêmes circonstances, pendant huit mois, au printemps de l'an 60.

L'île *Theia* ne se montra plus qu'une fois, à une époque du moyen âge qu'il serait assez difficile de préciser par les documents confus fournis à cet égard, mais les environs du point où on vient de la voir réapparaître de nouveau etaient demeurés le théâtre d'accidents volcaniques et sous-marins qui n'avaient point cessé de se manifester, soit par des éruptions de laves et de vapeurs s'exhalant en fumée, soit par des émanations insensibles, mais néanmoins singulièrement énergiques.

Parmi plusieurs preuves qu'on en peut citer, rappelons ce fait qu'à l'époque de la guerre de l'indépendance grecque, plusieurs bâtiments de guerre français mouillés par hasard pendant quelque temps dans le canal Diapori, entre Néa-Kammeni et Mikia, s'aperçurent que leur doublage se nettoyait et se débarrassait des balanes, des anatifes et des plantes marines qui s'attachent d'ordinaire à la carène des vaisseaux.

L'amiral de Lalande, lorsqu'il commandait la flotte française dans le Levant, fit faire une série d'expériences sur cette propriété du canal Diapori. Les officiers chargés de diriger ces expériences constatèrent que l'effet ne se produisait pas toujours régulièrement, mais seulement par intervalles.

En revanche ils ne tardèrent point à constater par le hasard, ce grand inventeur, que dans le port Vulcano, ainsi que tout le long de la côte méridionale de Néa-Kammeni, les dégagements de gaz sulfureux dans le fond de la mer se produisaient d'une manière permanente et pouvaient s'utiliser avec certitude pour le nettoyage de la carène des vaisseaux.

En 1860, M. le contre-amiral de la Roncière envoya à Santorin l'aviso le *Héron*, dont le doublage se trouvait entièrement couvert de coquillages et de plantes qui nuisaient beaucoup à sa marche; le *Héron* mouilla plusieurs jours dans le port Voulcano, et en sortit complétement débarrassé de ses parasites.

Il n'y a pas que la Grèce qui ressente de tremblement de terre et qui subisse des phénomènes volcaniques. Une violente secousse souterraine s'est manifestée au Mexique, le 2 janvier 1866, à six heures un quart du matin, et s'est produite de l'est à l'ouest, avec des ondes d'une amplitude qui atteignait jusqu'à vingt degrés.

Ce phénomène n'a pas causé de desastre à Mexico même; mais à Cordova, à Orizava, à Tehuacan, la plupart des édifices publics, sapés et secoués par d'irrésistibles secousses, se sont écroulés et ne forment plus que des amas de ruines; il ne reste plus pierre sur pierre à Mattrata, village qui se trouve au pied de l'Orizava.

Ce tremblement de terre coïncidait avec un fort vent du nord, et un grand abaissement de la température qui, par un phénomène presque sans exemple à Mexico, se trouvait descendue à trois et même à quatre degrés au-dessous de zéro.

Puisque j'ai prononcé le nom de Mexique, disons, pour parler de sujets moins sinistres que des tremblements de terre, qu'on vient d'adresser du Mexique à l'Académie des sciences, un spécimen de tissu soyeux, ourdi par des vers d'une espèce particulière qui vivent sur l'arbousier.

« Cette espèce de vers à soie, dit M. Dauzat dans une lettre jointe à un envoi, se trouve dans les environs de la *Sierra Madre*. Les Indiens ne tirent aucun parti du produit; cependant rien ne prouve qu'on ne puisse parvenir à carder et à filer la soie récoltée. Si l'on y parvient, rien ne sera plus facile que de naturaliser ce ver dans nos départements du Midi, où croît spontanément l'arbousier, qui est ici sa seule nourriture.

« L'arbuste mexicain est beaucoup plus chétif que notre arbousier d'Arcachon et des Landes; le ver ne souffrirait donc point du transport, au point de vue de la nourriture, et s'acclimaterait sans peine. Si sa soie pouvait s'utiliser, ce serait pour notre département (Gironde) et pour celui des Landes une nouvelle source d'industries et de richesses. Dans cette idée, j'élève quelques milliers de vers pour étudier leurs habitudes. Ils travaillent très-vite et peuvent faire dans une nuit un tissu de 3 à 4 décimètres carrés. Je ne puis donner en ce moment d'autres détails, ne connaissant l'insecte que depuis huit jours à peine. Je me propose de me rendre prochainement à la *Sierra Madre* pour chercher moi-même d'autres vers. »

Il serait à désirer que cette nouvelle soie fût de nature à remplacer les autres substances textiles de provenance étrangère qui menacent de disparaître un jour, et qui subissent des avaries nouvelles et des altérations énormes. On sait où s'en trouvent nos magnaneries dévastées par des épidémies de toutes sortes. Il paraît que voici maintenant le coton qui menace de tomber malade à son tour.

La *Chambre de commerce de Manchester* vient à ce sujet de jeter un cri d'alarme et de publier un rapport de la commission qu'elle avait nommée pour rechercher les causes d'une avarie qui se renouvelle quotidiennement et qui tend à se propager même dans les tissus de coton expédiés d'Europe aux Indes.

Cette avarie est connue sous le nom de *mildew*.

Le rapport de la chambre de commerce de Dublin établit que le *mildew*, causant la pourriture des tissus, provient de l'emploi dans la fabrication de savons et de sels chimiques, qui engendrent une espèce de moisissure attaquant les fibres de la laine, de la jute et du coton.

« Un examen attentif des pièces renvoyées en Angleterre démontre la présence d'une plante parasite et microscopique qui se développe et se propage aux dépens du corps de l'étoffe. »

Le rapport fait sur le même sujet par la chambre de commerce de Bombay est à peu près identique; il conclut à l'adoption de promptes et énergiques mesures pour mettre un terme à cette plaie commerciale, qui compromet une des principales sources de la richesse nationale dans la mère patrie comme dans les Indes. La chambre de Bombay ne croit pas que le transport des étoffes dans des navires construits en fer soit, comme on l'a prétendu, la cause du *mildew*.

« Les détériorations se constatent également sur des étoffes transportées par des navires en bois. »

S. Henry Berthoud.

LE CHATEAU D'ALBRECHTSBURG

A quelques lieues de Dresde, sur la rive gauche de l'Elbe, on trouve la petite ville de Meissen, chef-lieu du cercle de Misnie, et jadis résidence des princes saxons. Le vieux château d'Albrechtsburg, situé au-dessus de la ville, sur un rocher escarpé, offre, par ses masses architecturales qui dominent la vallée de l'Elbe, un des points de vue les plus remarquables du royaume de Saxe.

Ces vieilles murailles sont doublement intéressantes, car aux traditions féodales s'ajoute le souvenir d'une des découvertes les plus utiles que l'industrie ait faites au dernier siècle. Nous voulons parler de la fabrication de la porcelaine en Europe, et encore aujourd'hui la manufacture du château de Meissen, consacrée à cette production spéciale, est en pleine activité.

On sait que la porcelaine, fabriquée en Chine et au Japon dès l'antiquité la plus reculée, n'a été connue des Européens que lorsque les Portugais eurent découvert l'Inde.

En 1702, un chimiste saxon, nommé Bœtticher, se trouvait emprisonné par ordre de l'électeur de Saxe, Auguste II. Ce prince, instruit de ses talents en chimie, lui ordonna de chercher les moyens de faire de l'or. En essayant de découvrir la pierre philosophale, Bœtticher trouva par hasard la porcelaine. En 1710, Auguste II, après avoir anobli Bœtticher, fonda à Meissen la première fabrique de véritable porcelaine qui ait existé en Europe. Cette manufacture donna en peu de temps de magnifiques produits, connus et recherches actuellement sous le nom de *vieux saxe*. Pendant assez longtemps elle conserva le monopole de cette fabrication. Il y avait peine de mort contre quiconque eût révélé le secret des travaux ou même transporté ailleurs la matière première, argile blanche extraite des carrières d'Aue, dans l'Erzgebirge. Mais toutes ces précautions ne purent empêcher l'établissement de manufactures rivales à Berlin, à Vienne, à Brunswick, en France et en Angleterre.

La fabrique de Meissen, qui avait toutefois continué à prospérer, reçut un coup fatal dans la guerre de Sept Ans. Frédéric II la pilla et en enleva les ouvriers avec les modèles et les archives. Rétablie à grands frais par le roi de Saxe, qui la subventionna sur sa cassette particulière, elle a été, il y a peu d'années, cédée à l'État, qui l'exploite à son profit. Aujourd'hui, elle n'occupe pas moins de six cents ouvriers. C'est un but d'excursion que se gardent bien d'oublier les touristes qui viennent à Dresde.

H. Vernoy.

COURRIER DES MODES

Des changements importants se manifestent dans nos modes, et je crois, chères lectrices, que nous aurons fort à faire d'ici à un mois si nous voulons suivre le courant.

Tout est bouleversé quant à la forme; les chapeaux (les plus nouveaux) sont des petits ronds que l'on pose sur le sommet de la tête, à la maniere des coiffures *niçoises*; les robes serrent les hanches et ont la coupe portée par nos grand'mères: et la crinoline.... elle existe toujours, mais on lui a ôté tout le pourtour du haut de la jupe; en compensation, le bas du jupon est plus splendide que jamais.

Je vous expliquerai tout cela petit à petit; j'ai vu tant de choses dans la même journée que mes idées ne sont pas bien nettes, et que je vous demande *remise à huitaine* pour plaider en faveur des métamorphoses que je n'ai pu apprécier complétement dans une première visite.

Bornons-nous aujourd'hui à signaler des choses sûrement accréditées. La guipure *Cluny* est plus que jamais en vogue; on en met à la lingerie avec enthousiasme, on en posera sur les robes d'étoffes claires; les coiffures et les chapeaux en seront bardés autant que possible. Je me suis renseignée au sujet de la guipure pour laquelle j'étais encombrée de demandes.

Comme j'aime à donner à mes lectrices le moyen de suivre la Mode sans trop dépenser, j'ai été bien vite prendre des notes dans la maison Caliste, successeur de M. Petitjean, rue Neuve-Saint-Augustin, 23. Cette fabrique très-importante occupe plus de quatre mille ouvrières, ce qui lui permet de mettre ses produits à la portée de toutes les bourses. On peut en juger en demandant à M. Caliste sa collection d'échantillons de guipure, où les prix sont marqués. Elle contient toutes les nouveautés en garnitures, entre-deux, bords à dents, médaillons, etc.

Les nouveaux cols et manchettes, forme *Van Dyck* et forme *Louis XIII* (toujours de guipure *Cluny*), sont adoptés par toutes les femmes de goût.

Les boutons *camées* et les chaînes *Benoiton* se montrent en ornement sur une foule de confections nouvelles. Vous dire comment tout cela est arrangé me semble assez difficile, le crayon du dessinateur est seul capable en cette affaire.

Les femmes qui ont à choisir des garnitures pour organiser leurs toilettes de Pâques feront bien de visiter les magasins de MM. Ransons et Yves, à la *Ville-de-Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin. C'est là qu'on trouve toutes les nouveautés en passementeries, galons, boutons et fantaisies artistiques. Les galons d'or et d'argent attirent les yeux, et, bien qu'ils soient très-séduisants, je ne les choisirais pas pour mon compte; il y a à la *Ville-de-Lyon* tant de choses charmantes où le clinquant ne joue pas de rôle....

Je loue sans restriction les gracieux chapeaux et les coiffures dont cette importante maison s'est fait un rayon spécial pour satisfaire à la foule de ses visiteuses.

Mais glissons vite sur les accessoires, le temps nous presse. Voyons par quel moyen nous pourrons soutenir ces robes, dont la traîne est imposée en raison de la forme nouvelle. Je ne vois que le porte-jupe *Stolaria* de Mme Billard, 4, rue Tronchet, capable de nous sortir d'embarras. Ce petit objet, élégant et indispensable, coûte 8 francs et s'adapte à toutes les robes; il ne faut pas hésiter à en faire emplette.

Mme Billard, ainsi que personne ne l'ignore, est une très-habile corsetière; elle fait en ce moment pour les robes de coupe *Princesse* un corset-brassière en élastiques à jours, qui allonge et amincit la taille; c'est merveilleusement reussi. Pour les corsages *Marie-Antoinette*, la coupe de ce corset est une trouvaille : aussi les commandes abondent chez Mme Billard, qui a un brevet et ne craint pas les imitateurs. Un personnel nombreux lui permet de ne point faire attendre ses clientes. Je constate le fait en raison de sa rareté.

Les robes coupées en biais ont de gros plis par derrière; le devant du corsage est complétement lisse. On portera beaucoup de casaques assorties à la robe; ces casaques auront des ceintures.

Dans notre Courrier de la semaine prochaine, on trou-

vera des details sur les confections et sur les chapeaux.

Je réponds à la demande qui m'est adressée par Mme de M..., à Tours. La *Séve vitale capillaire* de M. Gargault, boulevard de Sébastopol, 106, est spécialement destinée à la recoloration de la chevelure. Cependant ce produit n'est pas une teinture, et la preuve, c'est que la nuance primitive des cheveux revient graduellement en passant par une teinte qui se fonce de jour en jour. Lorsque les cheveux blanchissent, ce travail se fait en sens inverse; la décoloration est rarement subite. La *Séve vitale* rétablit l'existence dans la racine des cheveux; elle les tonifie bien certainement, car, lorsqu'on en fait usage, les cheveux cessent de tomber et épaississent. Si mon aimable lectrice veut de plus amples renseignements sur ce sujet qui l'intéresse, je l'engage à se procurer une petite brochure sur la *Séve vitale*, que M. Gargault vient de publier et qu'il lui expédiera, sur sa demande, contre 50 centimes en timbres-poste.

ALICE DE SAVIGNY.

M. FRANÇOIS DEAK



M. FRANÇOIS DEAK, député de Pesth à la diète hongroise; d'après une photographie.

M. François Deak, le celèbre patriote hongrois à qui ses concitoyens ont décerné le surnom de *Juste*, est né en 1803 à Kehida, dans le comitat de Zala. Orphelin aussitôt après sa naissance, il fut élevé par son frere Antonyi, qui avait vingt ans de plus que lui. Après avoir etudié le droit à Raab, il revint exercer la profession d'avocat dans son pays.

M. Deak debuta comme orateur dans les séances du comitat de Zala. Il fut nommé, en 1832, député à la diète de Presbourg pour la circonscription électorale de Pesth, et ne tarda pas à se placer par son éloquence à la tête de l'opposition. En 1837, il persista dans cette voie, malgré l'arrestation de Kossuth et de quelques autres chefs populaires. Redoublant d'activité dans la direction de l'opposition parlementaire, il réussit à terminer ces orageux débats par une réconciliation entre le roi de Hongrie et le peuple.

Après la révolution de mars 1848, il devint ministre de la justice dans le cabinet du comte Bathyani, et fit tous ses efforts pour conjurer la guerre avec l'Autriche. A l'arrivée de Kossuth au pouvoir, il déposa son portefeuille et se borna à siéger à la diète. A la fin de 1849, à l'approche du prince Windischgratz, il proposa de demander la paix, et fut un des députés envoyés dans ce but auprès du général autrichien. On sait que cette démarche échoua, et que M. Deak fut même pendant quelque temps prisonnier à Pesth. Il se retira ensuite dans ses terres et ne rentra dans la vie publique qu'en 1860, lorsque la constitution fut rendue à son pays.

En apprenant l'arrestation du comte Ladislas Téléki, il partit pour Vienne et obtint la mise en liberté de son compatriote, ainsi que la promesse d'un ministère indépendant. Dans la grande assemblée du comitat de Pesth, le 2 février 1861, il fit accepter à l'unanimité le projet d'adresse à l'empereur, qu'il avait rédigé. Nommé à la diète hongroise par les électeurs de la capitale, il devint chef du parti modéré, en même temps que le parti avancé se groupait autour du comte Téléki. La mort de celui-ci détruisit la seule influence qui pût contre-balancer la sienne, et la diète le designa une seconde fois pour rédiger l'adresse à l'empereur. Refusée d'abord par l'empereur, cette adresse, où l'assemblée réclamait la constitution de 1848, fut, après quelques modifications, l'objet d'un rescrit impérial qui ne dissimulait qu'avec peine les répugnances du souverain pour un tel ordre de choses. M. Deak, à son tour, protesta publiquement contre le rescrit impérial. La diète hongroise fut dissoute, mais elle ne se sépara qu'après avoir, sous la direction de M. Deak, rédigé une nouvelle protestation.

L'adresse de la diète qui siége en ce moment à Pesth a été également l'ouvrage de M. Deak. Elle n'est pas agressive comme celle de 1861; les termes en ont même causé une réelle satisfaction à l'empereur François-Joseph, et il semble que M. Deak soit disposé à accepter un rôle conciliateur entre la couronne et le peuple hongrois.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la carrière de l'homme politique, nous devons compléter cette biographie en disant que tout le monde s'accorde à voir dans M. Deak un jurisconsulte éminent et un brillant causeur, autant qu'un orateur énergique. Nul enfin, même parmi ses adversaires les plus prononcés, n'a jamais contesté sa scrupuleuse intégrité.

R. BRYON.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. EMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.

EMILE AUCANTE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

BALISTE ET CATAPULTE EXÉCUTÉES POUR LA FÊTE ANTIQUE D'HEIDELBERG, d'après un croquis communiqué. — Voir le Bulletin.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
[Un] an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
[Si]x mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
[Tr]ois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 520.
Samedi 17 Mars 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les heureux de la quinzaine. — Le paradis de l'Institut. — Beaucoup d'appelés et peu d'élus. — L'intrigue des petits cartons. — Ce qu'il y a dans un billet pour une séance académique. — Anecdote d'un mariage rompu, d'un mariage qui se fera, et d'une séparation de corps — Le bénéfice d'une petite lâcheté — Malheur aux vaincus! — Où le hasard a rencontré juste. — M. Prevost-Paradol et M. Guizot. — Du palais Mazarin à la rue d'Amsterdam. — Soirée costumée chez M Jules Favre. — Un proverbe du grand orateur. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin les *Chanteurs ambulants*, drame en cinq actes et huit tableaux, par M. Amédée Rolland; les artistes : Mme Ugalde. — L'*Assassin*, roman par M. Jules Claretie. — Deux enfants prodiges : M. Henri et Mlle Antonine Perry. — Mlle Louise Murer.

Il y a en ce moment des gens bien heureux.

Je parle de ceux qui peuvent dire : j'étais à la réception de M. Prevost-Paradol.

Quiconque a tant soit peu vécu de la vie parisienne sait quel intérêt tout ce qui fait profession de *high life* attache à ces sortes de solennités.

Les femmes surtout, dont ici l'amour-propre n'est pas moins en jeu que la curiosité.

Avoir sa place dans ce paradis de l'Institut où il y a tant d'appelés et si peu d'élus, est pour elles le suprême triomphe. Ce n'est pas seulement un brevet de bon ton et d'élégance : c'est un signe visible d'influence et de crédit. Le jour où une femme à la mode aura sollicité en vain un billet pour une séance de l'Académie française, elle peut se préparer à entrer dans le cadre de réserve. La première ride et le premier cheveu blanc sont des thermomètres moins infaillibles. Aussi que d'intrigues, que de démarches, que d'agitations autour de ces petits cartons bleus, roses ou jaunes! A les raconter, cette chronique ne suffirait pas. Et si je vous disais que la conquête d'un seul de ces billets a eu pour résultats — un mariage rompu, un mariage convenu et qui se fera sous peu de jours, sans compter une séparation de corps brochant sur le tout! — Vous faut-il des preuves? Me voici prêt à vous conter l'anecdote, en vous demandant

LE CAMP DE SATHONAY, PRÈS DE LYON; dessin de M. J. Gaildrau, d'après un croquis de M. A. Ravaut, lieutenant d'artillerie. — Voir page 171.

la permission de remplacer les noms par des initiales vives et animées.

Il y a une huitaine de jours encore, vous auriez pu lire, à la quatrième page des journaux de grand format : « Publication de mariage entre Mme la baronne de R... et M. V. de N... »

Parmi les jolies veuves en disponibilité, Mme la baronne de R... était, cet hiver, une des plus brillantes et des plus recherchées. Si vous vous rappelez cette Cléopâtre, au front superbe constellé d'un ibis, aux pieds mignons dans les doigts desquels se jouaient les saphirs et les rubis, dont le costume enfin, non moins splendide qu'original, fit une si grande sensation au dernier bal de la Marine, vous saurez bien de qui je veux parler.

Quel âge a la baronne? le visage déclare vingt-quatre ans à peine; mais les mauvaises langues affirment qu'il retarde de cinq ans au moins sur l'acte de naissance.

En approchant du cap de la trentaine, la baronne sentit que la pour la gagnait et, pour le franchir, elle songea à s'assurer le bras d'un compagnon aimable dont les goûts, la fortune, la position sociale fussent en rapport avec les siens.

M. V. de N... lui parut réunir les conditions voulues et il fut agréé.

Peut-être la baronne s'était-elle un peu pressée : ce fut du moins le sentiment qu'elle éprouva le jour où elle reçut la visite du jeune Hector de C..., un peu parent de son mari, qu'un emploi diplomatique avait éloigné de France pendant ces dernières années.

Fort de la parole donnée, V. de N... ne se préoccupa pas du nouvel arrivant, et en cela il eut tort.

Il ne comprit pas qu'une lutte était engagée et que, pour triompher, il lui fallait redoubler d'efforts et d'habileté.

La baronne appartenait à ce monde privilégié qui a sa place marquée dans toutes les fêtes et les solennités parisiennes, à ce « tout Paris » qui assistait aux premières représentations de l'*Africaine*, du *Lion amoureux*, de la *Famille Benoiton*, qui sera demain à celle de *la Contagion*.

Il va sans dire qu'elle ne pouvait, sous peine d'être rayée des cadres de l'elegance, manquer la séance où M. Guizot devait recevoir M. Prevost-Paradol.

En un autre temps, sur un simple desir exprimé par la jolie baronne, dix billets pour un, eussent brigué la faveur de lui ouvrir les portes de l'Académie.

Ce droit maintenant n'appartenait plus qu'à M. V. de N... : ajoutons que, pour lui, ce droit était en même temps un devoir.

Par malheur, absorbé par la pensée de son prochain mariage, envahi par des questions de trousseau et de corbeille, il n'y avait pas songé.

Ce ne fut que l'avant-veille du grand jour qu'un mot échappé à la baronne lui rappela son oubli.

Dès le lendemain matin, il battait tout Paris pour se procurer le billet désiré. Ni sir Edward Broomley à la recherche de sa tasse à thé, ni le musicien marseillais à la poursuite de son chastre fantastique, ni le prince Souci en quête de son talisman perdu, n'avaient déployé plus d'ardeur et d'activité. Courses et démarches inutiles! Tous les académiciens, tous les fonctionnaires auxquels il s'adressa avaient, depuis huit jours déjà, disposé de leur contingent. En désespoir de cause, il alla jusqu'à se jeter aux pieds de Pingard : Pingard fut inflexible; et ce fut l'oreille basse, honteux comme un chasseur bredouille ou un joueur décavé qu'il se présenta dans le salon de la baronne.

C'était justement le jour de la dame. Les visiteuses étaient en nombre, et pas une, parmi elles, qui n'eût en poche son billet pour le lendemain. Le jeune diplomate, Hector de C... était là aussi et il put remarquer l'air contraint et humilié de la baronne lorsqu'elle apprit, de la bouche même de M. de N... l'insuccès de ses démarches.

Le pauvre homme avait compté sur le récit de sa piteuse Odyssée pour attendrir le cœur de la baronne : il ignorait les férocités de l'amour-propre féminin.

Hector de C... ne s'y trompa pas, lui, et en prenant congé de la maîtresse du logis il trouva moyen de lui glisser ces mots à l'oreille : demain, à onze heures, vous aurez votre billet, ou vous ne me reverrez plus.

Le soir même, à huit heures quinze minutes, il prenait place dans un wagon du chemin de fer de Bordeaux.

A dix heures trente-cinq, il s'arrêtait à Orléans, descendait dans un hôtel et demandait de l'encre, des plumes et du papier.

Qui se fût penché sur son épaule pour le regarder écrire eût été sans doute fort étonné en le voyant, au lieu de se servir de l'écriture courante, s'appliquer à imiter les caractères d'imprimerie.

La lettre terminée, Hector la mit avec soin sous enveloppe.

Puis sur cette enveloppe il écrivit, toujours des mêmes caractères, la suscription suivante :

« A Monsieur D... propriétaire, hôtel du Helder, à Paris, » et dans un coin, en face du timbre, « très-urgente. »

Deux heures plus tard, à une heure trente-six minutes du matin, au moment où le train-express venant de Bordeaux arrivait en gare, Hector de C... se précipitait à la porte du wagon-poste, obtenait du chef de service qu'il comprit sa lettre parmi les dépêches, et montait lui-même dans le même convoi qui allait le ramener à Paris.

Entre neuf heures et demie et dix heures, il se présentait à l'hôtel du Helder.

— M. D... est-il chez-lui?

— Le numéro 5? oui; tenez, voici justement qu'on lui monte une lettre.

Hector de C... entra dans la chambre sur les pas du domestique.

Il trouva D... rasé, lavé, brossé, en train d'endosser son habit de cérémonie.

— Eh quoi! cher ami, déjà sous les armes?

— Comme vous voyez, et ce n'est pas trop tôt : la séance est indiquée pour deux heures, et il faut prendre la queue à midi si l'on veut être placé : le temps de déjeûner, de lire les journaux, d'écrire un ou deux billets, c'est tout au plus si j'arriverai. Venir tout exprès d'Orléans et rester à la porte, ce serait vraiment trop bête. — Vous permettez?...

Et en disant ces mots, D... faisait sauter l'enveloppe de la lettre que le garçon d'hôtel venait de lui apporter.

Au fur et à mesure qu'il lisait, ses traits se contractaient, ses yeux se chargeaient d'étincelles.

— C'est impossible, finit-il par s'écrier en froissant la lettre avec fureur.

— Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles, fit Hector d'un ton doux.

D... lui tendit la lettre :

— Lisez, lui dit-il.

Et Hector lut à demi-voix ces lignes, qu'il ne connaissait que trop bien pour les avoir écrites quelques heures auparavant :

« Ton ton, tontaine, ton ton! »

« N'y a-t-il pas sur ce refrain-là une chanson de Béranger? Monsieur D... ferait bien de la relire pendant la séance de l'Academie. A bon entendeur salut. »

— Et bien? reprit D...

— Eh bien, c'est une lettre anonyme, une plaisanterie de carnaval qui s'est trompée de date.

— Non, non : je me rappelle maintenant : cet empressement de ma femme cette joie mal dissimulée lorsqu'elle m'a vu partir; il y a quelque chose...

— Allons donc!

— Oh! j'en aurai le cœur net. Quelle heure est-il?

— Dix heures bientôt

— L'express d'Orléans ne part que dans trois quarts d'heure. Avec un bon coupé j'ai encore le temps.

— Et l'Académie?

— Au diable! c'est bien de cela qu'il s'agit!

— En ce cas laissez-moi votre billet.

— Le voilà.

Et D... s'élança dans l'escalier.

— Ma foi, se dit Hector en le suivant, si je n'étais pas sûr de la vertu de Mme D..., j'aurais des remords.

Quelques minutes après, il déposait aux pieds de la baronne le fruit de sa conquête — un billet de centre.

Un académicien influent, l'obligé de D..., lui avait fait cette galanterie.

La baronne n'eût pas été une fille d'Ève si elle n'eût tenu à savoir d'Hector par quels moyens il avait réussi là où son rival avait échoué.

Et voyez quel abîme est le cœur humain! Elle sut plus de gré à Hector de sa petite lâcheté couronnée de succès qu'à V. de N... de ses efforts honnêtes mais infructueux.

Malheur aux vaincus! Cette maxime que la belle comédie de M. Barriere vient de dramatiser, n'est pas moins applicable aux choses de l'amour qu'à celles de la politique.

Aujourd'hui, sur les actes de publications de mariage, le nom d'Hector a remplacé celui de V. de N...

Et bientôt devant le tribunal d'Orléans, vous pourrez entendre plaider la séparation de corps de M. et Mme D..

En écrivant la lettre anonyme qui devait éloigner D... de Paris le jour de la séance de l'Académie, Hector se figurait n'avoir fait qu'une innocente plaisanterie.

Par malheur il avait trop compté sur la vertu de Mme D...

Au moment où M. D... se présenta à son logis, sa femme recevait en audience, tout à fait particulière, un jeune gandin de la ville.

Imaginez le comte Almaviva trouvant Chérubin aux pieds de la comtesse, et vous avez la scène : fureurs d'un côté, larmes de l'autre — et pas de Suzanne pour conjurer le danger!

Aujourd'hui Almaviva n'aurait guère d'autre ressource que de saisir la justice : c'est ce qu'a fait M. D...

Et voilà quelles complications peuvent sortir d'un simple billet pour une séance académique.

De cette fameuse séance je ne dirai rien. Que dire en effet? Que M. Prevost-Paradol a été dans son discours l'écrivain que l'on connait, fin, délicat, élégant, harmonieux, moins aiguisé pourtant et moins piquant que dans ses articles parce que les flèches et les traits du polémiste ne sauraient être lancés qu'avec beaucoup de discretion et de réserve par l'orateur académique? Que M. Guizot a montré, une fois de plus et avec plus d'autorité que jamais, cette éloquence sobre, nerveuse et mâle, dédaigneuse de l'ornement et de la parure, qui fut toujours sa force et son originalite; qu'il a dû causer une grande joie à notre saint-père le Pape et un médiocre plaisir à Calvin? A quoi bon vous dire cela? N'avez-vous pas lu ces deux discours bien longtemps avant de me lire?

~~~ D'une séance de l'Académie française à une soirée chez M. Jules Favre, la transition n'est-elle pas bien facile et naturelle? L'illustre orateur demeure tout en haut de la rue d'Amsterdam. N'importe, il est pour tout le monde bien près du palais Mazarin.

Donc on dansait, il y a quelques jours, chez M. Favre : le bal était costumé et paré; travestis ou non, les invités avaient été les bienvenus : la devise, même pour un bal, peut-elle être autre que *liberté* dans la maison de M. Favre?

« Liberte » est la devise d'autres fêtes aussi, mais là le mot a un autre sens, et le costume des danseuses l'explique de reste. Ici rien de pareil, et pas un des travestissements de ce bal-là n'étonnera les contemporains et la postérité.

A onze heures la danse a fait place pour un moment à la comédie.

C'était un proverbe : *Dis-moi qui tu hantes...*

Le duc de Milleville est pauvre; il aime la marquise de Rouvray, qui n'est pas riche; la duchesse douairière veut se dépouiller pour son fils. Elle lui donne toute sa fortune par contrat de mariage. Mais si le duc le savait, il n'accepterait pas un pareil sacrifice : il est convenu que le notaire, en lisant le contrat, passera l'article de la donation. Survient le duc; il veut lire le contrat lui-même, et il le lit, et il s'emporte, et il va rompre son mariage et partir pour les Indes, où l'on se bat fort à propos, quand arrive la marquise, qui sait bien, on le devine, défaire ce beau projet-là. On est pauvre d'argent, mais on est si riche d'amour! et, ma foi, les colonies se tireront d'affaire sans le secours du duc.

Voilà une intrigue bien simple. Mais quoi! faut-il dans un proverbe autre chose que de l'esprit, de la grâce, du sentiment? et il y en avait dans celui-ci plus que dans mainte grosse comédie de ma connaissance.

Le rideau baissé, le maître de la maison a remercié ses invités dans des vers charmants, sur ce thème plein d'à-propos qui était le titre du proverbe : *Dis-moi qui tu hantes...*

Mais, me demandera-t-on, où M. Favre, l'avocat accablé de procès, l'orateur politique, prêt à toutes les questions, prend-il le temps de faire des proverbes?

Voici. M. Favre plaide souvent en province. Quand il revient à Paris, son procès plaidé, il s'imagine pour quelques heures qu'il n'a plus d'affaires; et, la nuit s'il ne dort pas, le jour tandis que le paysage file à gauche et à droite de la voie, bercé par le mouvement du train,au bruit de la vapeur et des roues, il laisse aller son imagination, loin, bien loin du Palais et du Corps législatif, nouant et dénouant les légères intrigues de ses proverbes, et faisant parler ses duchesses, ses comtes et ses marquis. Ce sont ses heures les meilleures : quelques voyages, et le proverbe est fait : chaque scène a pour prologue une éloquente plaidoirie à Rouen, à Lyon, à Bordeaux ou à Marseille.

~~~ Après dix mois d'un succès d'argent, peut-être sans précédent dans les annales du théâtre, la Porte-Saint-Martin vient enfin de renouveler son affiche. A la *Biche au Bois* ont succédé les *Chanteurs ambulants*, un gros drame corsé, touffu, bourré d'incidents et de péripéties, une de ces machines compliquées dont l'invention remonte à M. Bouchardy, et qui semblent tenir à la fois de la serrurerie et du casse-tête chinois.

Entrons, sans plus de préambule, dans l'analyse de l'action.

Ce drôle perdu de dettes, ce viveur déchu, reduit à vivre aux crochets d'une courtisane, c'est le comte Théodore de Rochetaille. Pour refaire sa fortune, il avait compté sur la succession de son frère, le marquis, dont la santé, depuis longtemps compromise, lui promettait de ne pas le laisser trop longtemps languir. Mais ce frère ne s'est-il pas avisé de se marier, bien mieux, d'avoir une petite fille qui devra un jour hériter de ses nombreux millions? Supposez maintenant que Théodore a, lui aussi, une fille d'Angelina sa maîtresse, que cette fille atteinte du croup n'a plus que quelques instants à vivre, et déjà vous flairez d'ici une substitution d'enfant. En effet, aidé d'un certain docteur Scipione, un Lapommerais en herbe, et d'une certaine Justine, la lectrice de la marquise, une sorte de Frédégonde domestique, il enlève de son berceau la petite marquise qu'il remplace par la petite Angélina. Tout se passe ensuite comme il l'avait prévu : l'enfant meurt, le marquis ne tarde pas à la suivre et Théodore de Rochetaille hérite de leurs millions.

Il n'a pu cependant parvenir à tromper les deux mères : Angelina sait très-bien qui est cette petite fille que Rochetaille lui a confiée pour l'emmener en Italie. La marquise, de son côté, s'est assurée, en contemplant dans sa tombe les traits de la morte, que son enfant lui a été volée. Mais comment la retrouver, sans appui, sans secours, ruinée qu'elle est par la mort de son mari? Elle se souvient alors qu'il existe de par le monde une jeune fille, sa sœur naturelle, que son pere lui avait recommandée au lit de mort. Cette sœur, c'est Mariette, une Patti de carrefour, la Préciosa, l'Esméralda d'une troupe de chanteurs ambulants qui vit gaiement des gros sous qu'on lui jette en echange de ses refrains. Braves gens, après tout, dont le cœur vaut mieux que l'habit, qui se sentent pris de pitié au récit de la marquise, et lui promettent de l'aider à retrouver son enfant.

Pousserai-je plus loin cette analyse? Vous raconterai-je les détails de cette lutte épique qui s'engage entre les virtuoses du pavé et le millionnaire Rochetaille, qui se poursuit en France, en Suisse, en Italie, où les empoisonnements, les coups de poignard, les avalanches, le brigandage, et jusqu'au procureur impérial, ont tour à tour leur rôle? Vous dirai-je comment la vengeance céleste finit par frapper Rochetaille et Justine devenue sa femme légitime; comment, empoisonné par celle-ci qui s'empoisonne après lui, Rochetaille expire en se confessant à une religieuse, qui n'est autre qu'Angélina son ancienne maîtresse? A quoi bon? n'en ai-je pas assez dit pour exciter votre curiosité et vous inspirer le désir d'aller voir le drame étrange de M. Amédée Rolland?

Vous applaudirez, par la même occasion, Mme Ugalde, dont la vaillance, l'entrain, la verve, la virtuosité magistrale font oublier les défaillances d'une voix fatiguée par le succès. Vos bravos n'oublieront pas non plus Mmes Périga, Roussell, Duguerêt, MM. Vannoy, Deshayes et Montal, qui ont bravement donnée leur talent dans cette bataille, où les orages n'ont pas manque.

~~~ Après le drame joué, le drame écrit.

Voulez-vous frissonner et pleurer? Voulez-vous lire un
~~~

livre touchant et terrible? Ouvrez l'*Assassin*, de M. Claretie si vous fermez le volume avant d'être arrivé à la dernière page, c'est que vous aurez un rare empire sur vous-même, ou que vous serez singulièrement blasé sur les plus poignantes émotions

Un soir, M. le vicomte d'Arlincourt, le dernier troubadour du roman, donnait un bal. Une dame arrive fort tard à la fête. « — Excusez-moi, dit-elle, vicomte, je lisais le *Solitaire*. — Vous l'avez achevé? — Pas tout à fait. — Et vous avez pu venir? » dit M. d'Arlincourt.

Mettez l'*Assassin* au lieu du *Solitaire*, et j'excuserais volontiers M. Claretie, si la charmante naïveté du bon vicomte lui était échappée.

Nous savions que M. Claretie était un esprit délicat et fin; nous savons maintenant qu'il a, quand il le veut, l'observation, la hardiesse, l'éloquence, la sensibilité et, à un degré rare, la puissance dramatique. Je n'ai rien lu de plus tragique que ce voyage de Robert Burat, précipité vers le meurtre par sa victime. Ces pages-là, on les dévore anxieux, haletant, et, si vite qu'on les ait lues, on ne les oubliera pas!

--- Deux quatuors pour instruments, une marche pour orchestre, des romances, des chœurs, une ouverture, une scène lyrique; Alard, Franchomme, Casimir Ney, Mlle Rey; l'orchestre du Théâtre-Italien conduit par M. Portehaut; certes, voilà un beau programme de concert, et je crains bien qu'il n'y ait pas grand mérite avec cela à venir en aide aux victimes des désastres de la Guadeloupe. Vraiment on rend la charité un peu trop facile en ce temps-ci. — Et, me dira-t-on, les quatuors étaient de Haydn, de Mozart ou de Beethoven, sans doute; la marche, de Wagner; les romances, d'Adam ou de Monpou, les chœurs et l'ouverture, de Rossini, de Meyerbeer ou de Gounod, et la scène lyrique, de Félicien David? — Point du tout. — Pour tant de morceaux de forme et de style différents, deux compositeurs seulement, le frère et la sœur Henri et Antonine Perry; un enfant de douze ans, une jeune fille qui en a dix-sept à peine — Ah! j'entends. des prodiges! — Eh bien! oui, des prodiges, que voulez-vous? Je n'y puis rien. Si, deux heures durant, quatre cents personnes, artistes, lettrés et gens du monde, sont restées sous le charme, ont applaudi et crié bravo, la faute en est-elle à moi? Si quelques-uns des meilleurs virtuoses que nous ayons ont joué cette jeune musique avec un soin et un entrain qui témoignaient bien de quelque plaisir et de quelque estime, est-ce à moi qu'il faut vous en prendre? — Mais la science, mais l'expérience, me direz-vous, le temps seul les peut donner. — Soit, mais la fraîcheur, mais la grâce, mais l'inspiration, est-ce le temps qui les donne, et ne sont-elles pas de tous les âges? Fraîcheur, grâce, inspiration, est-ce un crime d'avoir salué ces choses exquises et rares dans la musique d'Henri Perry, dans la musique et dans les vers de sa sœur?

A quelques jours de là, dans cette même salle Herz, nous avons entendu Mlle Murer, à qui les applaudissements et les bravos n'ont pas manqué non plus. Mlle Murer est l'élève de Prudent; dire que son jeu, délicat et pur, plein de charme, d'élégance et de style, rappelle, à faire illusion, celui de ce grand artiste, n'est-ce pas assez la louer?

GÉRÔME.

BULLETIN

Notre collaborateur, M. S. Henry Berthoud, a déjà signalé aux lecteurs de l'*Univers illustré* la nouvelle île volcanique qui vient de surgir à l'improviste près de Santorin, dans l'archipel grec. Les progrès de l'éruption continuent, et on peut suivre, d'heure en heure, la marche ascendante de l'îlot, qui sera bientôt une île. Le dernier vapeur des Messageries impériales, parti pour le Pirée, a embarqué à Marseille un photographe chargé d'aller constater, soir et matin, au moyen de la photographie, les progrès de cette pousse fantastique.

Il y a longtemps que pareil phénomène ne s'était produit. A l'apparition du dernier champignon de cette espèce, un navire français, qui passait dans les eaux de cette île non indiquée sur les cartes, stoppa pour reconnaître cette terre inconnue.

Le capitaine aborda l'île et n'eut rien de plus empressé que de la gravir pour y planter, sur le point culminant, le drapeau de la France. Mais, arrivé au sommet, il se trouva face à face avec John Bull, tenant dans sa main le pavillon de l'Angleterre. Le cas était imprévu; à qui la prise de possession? Il fallut en référer à soumettre le cas aux agents des deux puissances. La diplomatie s'en mêla, et, après de longs pourparlers, il fut décidé que l'île revenait de droit à l'Angleterre. Une expédition fut préparée en grande pompe et partit. Mais la révolution volcanique, qui avait présidé à la naissance de cette nouvelle possession anglaise, occasionna sa disparition, et quand le propriétaire se présenta, elle avait cessé d'être. John Bull n'en voulut pas avoir le démenti, et, de ce jour, la liste de ses possessions coloniales s'augmenta d'un nouveau nom, qui existe encore, je crois, aujourd'hui : *Lost-Island*, ce qui veut dire *île perdue*.

On sait que le taïcoun ou empereur temporel du Japon a offert en présent à S. M. l'Empereur des Français 15,000 cartons de graines de vers à soie du Japon, lesquels sont arrivés à Marseille où ils attendent le moment où le gouvernement aura pris une décision au sujet de leur distribution. Le *Sémaphore* annonce l'arrivée à Marseille de M. Léon de Rosny, professeur de japonais à l'école des langues orientales de Paris, chargé par le ministre des affaires étrangères d'une mission ayant pour objet la traduction des notices et étiquettes japonaises placées sur les 15,000 cartons: il est accompagné d'un jeune Japonais ainsi que de plusieurs de ses élèves, qui doivent l'assister dans l'opération dont il est chargé.

Il y a quelques jours, nous avons parlé des premiers malheurs qui avaient assailli l'expédition du baron de Decken dans l'Afrique orientale. Une lettre, datée de Zanzibar le 2 décembre, vient d'apporter la nouvelle que ce voyage scientifique a été brusquement terminé par une affreuse catastrophe.

Le 1er octobre, le campement du baron ayant été attaqué par une troupe de Soumalis, un peintre et un mécanicien furent tués. M. de Decken lui-même, épuisé par les suites du choléra qu'il avait eu au mois de juin, et se voyant entouré par des milliers de sauvages, se fit d'abord respecter grâce à un revolver; mais au moment où il se baissait pour prendre ses armes, la foule se jeta sur lui, le traîna au bord du fleuve et l'assassina à coups de poignards. Le docteur Link, son médecin, fut saisi de même et tué le lendemain.

L'iman de Mascate vient d'être massacré par les tribus de la côte asiatique de ses États.

Il avait conclu avec la France un traité qui porte la date du 21 novembre 1844, et qui assure certains privilèges à notre commerce.

L'iman était un des princes les plus puissants de la péninsule arabique. Outre la ville de Mascate, qui compte plus de 60,000 habitants et dont le port est le meilleur du golfe Persique, sa domination s'étendait sur une portion du Maghistan, les îles de Kischm et d'Ormuz, l'île de Zanzibar et toute la côte orientale de l'Afrique, depuis le cap Gardafui jusqu'à Quérimbo.

On dit que l'Académie se propose de reporter à l'année prochaine la célébration de son anniversaire bi-centenaire, afin de faire coïncider cette cérémonie avec l'ouverture de l'Exposition universelle.

Les travaux de l'Académie des sciences n'ont commencé qu'en 1667, de sorte qu'on peut célébrer l'anniversaire en 1867 sans sortir complétement de la vérité historique.

TH. DE LANGEAC.

LE CAMP DE SATHONAY

Bien que le camp de Sathonay soit géographiquement compris dans le département de l'Ain, on peut dire qu'il est situé dans la banlieue de Lyon, puisque, de cette ville, le chemin de fer de la Croix-Rousse y conduit les visiteurs en moins d'une demi-heure.

Le camp de Sathonay, régulièrement constitué par le défunt maréchal de Castellane, renferme en permanence une division tout entière, infanterie, cavalerie, artillerie et équipages du train; il est sous les ordres immédiats du maréchal commandant la grande circonscription militaire dont le chef-lieu est à Lyon. En raison de sa permanence, des baraques ont été substituées aux simples tentes.

De même qu'au camp de Châlons, les soldats de Sathonay savent employer, d'une façon agréable et utile, les loisirs que leur laissent le service et les manœuvres. Pendant que les uns arrosent de petits jardinets qui leur permettront d'ajouter de la salade et des légumes à l'ordinaire de la compagnie, d'autres s'abandonnent avec ardeur aux émotions du jeu de boule, ou se livrent à des exercices de gymnastique qui développent leur adresse et leur force.

Un autel, protégé par une chapelle gothique d'un beau style, s'élève au centre du camp, et chaque dimanche les troupes, en grande tenue et en armes, assistent à la messe que célèbre le premier aumônier.

La soirée du même jour est consacrée aux ébats chorégraphiques et dramatiques, car le camp de Sathonay a le bonheur de posséder un théâtre et une salle de bal. Les femmes n'ont pas le privilége de monter sur les planches du théâtre, mais la gaieté n'y perd rien, et l'impresario n'en monte pas moins les vaudevilles les plus désopilants du Palais-Royal et des Variétés. De jeunes conscrits tiennent les emplois d'ingénues et d'amoureuses, et l'on a vu des sapeurs se distinguer dans les rôles de duègnes.

Quant au bal *champêtre* auquel les grisettes de Lyon ne dédaignent pas de prendre part, on devine si son orchestre militaire enlève avec entrain les quadrilles, les valses et les polkas, et si le personnel s'en donne à cœur joie jusqu'à l'heure de la retraite.

Les citadins lyonnais, hommes et femmes, viennent en assez grand nombre, le dimanche, se promener au camp de Sathonay, et nous n'apprendrons rien à personne en disant qu'ils sont accueillis par le corps d'officiers avec la plus gracieuse courtoisie. Les soldats, de leur côté, prennent exemple sur leurs chefs, et se font un devoir de fraterniser, *inter pocula*, avec les braves canuts de la Croix-Rousse.

A. DARLET.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE [1]

(Suite.)

— N'ayez aucune inquiétude, ma chère tante, reprit Angélique, je ne sais comment tout cela finira; mais il y a d'autres personnes qui croient connaître également le dénoûment et seront trompées! Mais, comme j'ai décidé formellement qu'il n'y aurait pas d'autres romans dans ma vie, je veux que celui-ci suive tout doucement son cours.

Le soir arrive : Théodorine a bien recommandé à Angélique de venir la trouver vers minuit; mais, comme Angélique va pour sortir de la chambre, Eudoxie se réveille et demande à sa nièce où elle va. Angélique balbutie d'abord et cependant explique tant bien que mal à sa tante comment elle va avec Théodorine mettre la dernière main à la robe qu'elle compte porter le lendemain. Une tante un peu moins endormie n'eût pas accepté une pareille raison, mais Angélique parlait encore que sa tante était déjà retombée dans un sommeil profond.

Minuit venait de sonner lorsque Henri fut réveillé par plusieurs coups sur les vitres de sa fenêtre; il ouvrit les yeux, et, à la clarté de sa veilleuse, il aperçut une grande figure blanche qui s'agitait derrière sa fenêtre. A l'aspect du fantôme, un frisson parcourut tout son corps, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Cependant il se leva sur son séant, et rappelant ses sens et se réveillant tout à fait, il vit distinctement la grande figure blanche devant sa fenêtre. Il sauta hors de son lit et l'ouvrit précipitamment. Le fantôme n'y était plus; il le revit à quelques pas sous les arbres. Il fut sur le point d'appeler Octave; mais il se rappela qu'il avait quelque raison de lui attribuer les mystifications de la nuit précédente, et que ce serait lui faire trop beau jeu que de le rendre témoin et confident du succès de cette nouvelle facétie. Il prit le parti de descendre sans bruit au jardin, de s'assurer si ses sens ne le trompaient pas, ou, si on avait prétendu se jouer de lui, de faire une peur convenable à la personne qui avait assez bien joué son rôle pour l'effrayer dans le premier moment de son réveil. Arrivé au jardin, il aperçut un spectre qui semblait attendre son arrivée pour s'enfoncer dans l'épaisseur des arbres. Henri se mit bravement à sa poursuite; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le fantôme se rendait parfois invisible, car, lorsqu'il se croyait près de l'atteindre, il le perdait de vue tout à coup, et ensuite, au frôlement du feuillage, il se retournait et le revoyait derrière lui dans l'endroit même où il avait passé. La nuit, le silence, l'impression des bois, ces disparitions qu'il ne pouvait s'expliquer, finirent par persuader à de Horrberg que tout cela n'était pas aussi naturel et aussi plaisant qu'il l'avait imaginé d'abord, et il se mit à poursuivre le fantôme avec une nouvelle ardeur. Encore une fois il le perdit de vue, mais il entendit marcher dans un sentier voisin de celui qu'il suivait. Il s'arrêta et prêta l'oreille, gêné par le bruit des battements de son cœur. Les pas se firent entendre plus distinctement, et il vit une forme humaine, mais cette fois sans linceul. Il se précipita sur cette apparition, mais le fantôme, au lieu de s'enfuir, se précipita de son côté sur Henri, et tous deux s'empoignèrent vigoureusement, se colletèrent et roulèrent sur l'herbe, enlacés comme deux serpents.

IX

Nous avons laissé Henri de Horrberg se roulant dans un sentier du bois avec le fantôme, qui s'était au moins autant précipité sur lui, que lui, de Horrberg, s'était précipité sur le fantôme. Après une lutte de quelques secondes, Henri eut l'avantage, et, mettant les deux genoux sur l'estomac de son adversaire, le contraignit à une complète immobilité.

— Tenez-vous tranquille, s'écria-t-il alors, ou je vous jure, par le ciel, que je vous étouffe!

— Puisque c'est toi, Henri, dit le fantôme vaincu d'une voix haletante, ne m'écrase pas tout à fait.

— Oh! c'est toi, Octave! dit Henri.

Et, le débarrassant du poids de ses genoux, il l'aida à se relever en se relevant lui-même.

— Ah! mon gaillard, dit Henri, je m'étais douté que c'était toi. Mais qu'as-tu fait de ton linceul?

— Comment, de mon linceul? répondit Octave; mais je te demanderai plutôt des nouvelles du tien.

— Allons donc! tu te moques.

— Je ne me moque pas : c'est au contraire toi qui mets une extrême obstination dans la plaisanterie.

— Tu cours bien, du reste.

— Mais assez, puisque j'ai fini par t'attraper.

— M'attraper! dis donc que c'est moi qui t'ai atteint.

— Mais pas du tout.

— Ah çà! comment as-tu fait pour grimper jusqu'à ma fenêtre?

— Voyons, Henri, nous ne nous entendons pas. C'est de mon lit que je t'ai aperçu gambader avec un drap blanc sur la tête et que je me suis mis à ta poursuite; je me doutais si bien que tu étais pour quelque chose dans l'apparition, que je ne t'ai pas voulu appeler, pensant d'abord que tu n'étais pas dans ta chambre, ou que du moins cela te réjouirait trop de me voir prendre la fantasmagorie au sérieux.

— Mais ce que tu me racontes là, c'est précisément ce que j'ai éprouvé : j'ai vu le spectre à mes vitres, je n'ai pas voulu t'appeler, précisément pour la même raison qui t'a empêché de cogner à la cloison, et je me suis mis... Mais tiens... voici qui nous mettra d'accord... ce n'était ni toi ni moi.

En effet, à travers les arbres, on revoyait alors le fantôme avec son linceul, mais il tenait à la main une torche allumée.

— Voici parbleu notre apparition! Eh bien! Henri, si tu m'en crois, nous allons en avoir le cœur net; il y a depuis quelques jours quelqu'un qui se moque de nous dans cette maison. Cela même peut cacher des desseins dangereux. Ne perds pas le fantôme de vue, je te rejoins dans un instant.

Octave courut alors vers la maison aussi fort qu'il put courir, tandis que de Horrberg, sans penser à l'attendre et sans comprendre son intention, se remit à la poursuite du

1. Voir les numéros 508 à 519.

spectre, qui fuyait devant lui par les sentiers tortueux du bois. Il vint un moment où Henri était près de l'atteindre; le fantôme eut quelque crainte, car il jeta au loin sa torche, qui ne tarda pas à s'éteindre. La lune commençait à se lever; mais, quand la lune se lève aussi tard, c'est qu'elle est déjà en décroissance et qu'elle ne montre plus que la moitié de son disque; aussi ne jetait-elle qu'une faible lueur, de temps en temps interceptée par des nuages blancs qui couraient dans la région moyenne de l'air; et Henri ne perdait guère de vue le linceul blanc que pour le revoir l'instant d'après. Tout en courant ainsi, le fantôme finit par atteindre la maison du garde qui devait être le théâtre de la scène du lendemain. Là, le fantôme s'arrêta et dit d'une voix lamentable :

— Arrête!... si tu fais un pas, je disparais.

Henri, essoufflé, haletant, et d'ailleurs espérant obtenir de bonne grâce une explication qu'il n'espérait plus se faire donner de force, depuis qu'il avait pu se convaincre que le fantôme courait mieux que lui, Henri s'écria :

— Que signifie cette mascarade? quel est votre but et que prétendez-vous faire? Si c'est une plaisanterie, elle est trop longue et pourra finir pour vous plus mal que, sans doute, vous ne l'avez supposé en la commençant

On ne répondit pas.

Le fantôme resta debout, immobile devant Henri.

— Si Octave était là, pensait Henri, il nous serait facile de le prendre. Si j'avance, il reprendra la fuite, et décidément il court mieux que moi.

A ce moment Octave se fit entendre dans les broussailles; il arrivait par un autre côté et s'arrêta sur la lisière du bois, à peu près à la même distance de Henri. La maison du garde était plantée dans une clairière.

— Mon pauvre fantôme, s'écria-t-il, la farce est jouée. Il faut se démasquer; je crois que tu cours mieux que nous, mais voici qui court mieux que toi.



S. M. LÉOPOLD II, ROI DES BELGES, d'après sa photographie.

Et, en prononçant ces paroles, il arma un fusil de chasse qu'il était allé chercher dans la maison, et il tint le fantôme en joue.

— Au nom du ciel, Octave, ne tire pas! s'écria Henri.

— Pas encore, dit Octave, je ne veux que surprendre le spectre ou la larve qui nous a si bien joués ce soir; mais écoute-moi bien, cher fantôme, si tu fais un pas pour t'enfuir, je te jure ma parole d'honneur que je te tire mes deux coups de fusil, si le premier ne suffit pas pour ralentir ta marche.

Le fantôme resta immobile.

— C'est bien, continua Henri, je vois que tu es susceptible d'entendre mes bons conseils et d'en profiter, je vais t'en donner un autre...

Pendant ce temps, Henri s'était approché d'Octave et lui dit à voix basse :

— J'espère que tu ne tireras pas...

— Je ne tirerai, dit tout haut Octave, que si le fantôme le veut absolument; s'il n'a voulu faire qu'une plaisanterie, il ne voudra pas la payer de sa vie; mais, s'il n'obéit pas à l'ordre que je vais lui donner, c'est qu'il a conçu des desseins plus dangereux; il faut que ce mystère s'éclaircisse. Fantôme, mon ami, écoute bien mes paroles : s'il ne s'agit dans ton fait que d'une plaisanterie, ou peut-être de quelque vol de légumes ou de fruits, je t'ordonne de venir à nous à l'instant et de te démasquer; mais si tu refuses de m'obéir, je te promets, sur ma part du ciel, que je verrai bien si tu es un corps en chair et en os comme nous, ou réellement une ombre et une apparition; ainsi donc, viens à nous, et il ne te sera rien fait.

ALPHONSE KARR.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHATEAU DE LAEKEN

Lors de l'avénement de Léopold II au trône de Belgique, nous avons dit que les chambres lui avaient voté une liste civile supérieure d'un tiers environ à celle que recevait le feu



LE CHATEAU ROYAL DE LAEKEN, PRÈS DE BRUXELLES; dessin de M. Ch. L.



UNE SCENE DU *CONTE D'HIVER*, DE SHAKESPEARE, d'après un tableau de Leslie. — Voir page 174

roi. En outre, une somme de deux millions et demi a été accordée pour les embellissements et les réparations à faire dans les résidences du nouveau roi. Les journaux nous apprennent maintenant qu'après la période de deuil, les maisons du roi et de la reine des Belges seront montées sur un pied imposant, et que leur cour est destinée à compter parmi les plus brillantes d'Europe. Quant aux sommes destinées aux embellissements des résidences du souverain, elles seront principalement appliquées au palais de Bruxelles et au château de Laeken.

Nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de dire quelques mots de ce château où Léopold Ier a rendu le dernier soupir et que l'on pourrait appeler le Saint-Cloud des rois belges.

Le faubourg de Laeken, au nord de la capitale, conduit au village du même nom, but favori de promenade des Bruxellois. Sur une élévation, on aperçoit le château, à l'extrémité d'une immense prairie qui descend jusqu'au canal de Willebroeck.

Cette royale habitation, destinée à la résidence d'été des gouverneurs autrichiens des Pays-Bas, fut bâtie en 1782-1784, sous l'archiduc de Saxe-Teschen et l'archiduchesse Marie, sa femme, par les architectes Montoyer et Payen, d'après les dessins de l'archiduc lui-même.

La façade d'entrée, précédée d'une cour d'honneur, se compose d'un portique de quatre colonnes d'ordre ionique soutenant un entablement orné de bas-reliefs. Les ailes sont formées de pavillons ornés de pilastres qui embrassent le premier et le second étage. Vu du parc, ce bâtiment présente une façade en forme de rotonde, terminée également par un entablement décoré de bas-reliefs. De ce côté, une belle pelouse, des parterres de fleurs, des serres, une orangerie, des objets d'art contribuent à l'embellissement du parc.

En 1792, les archiducs obligés d'abandonner leur palais de Laeken, le dépouillèrent d'une partie des objets précieux qu'il contenait; il fut mis sous séquestre en 1794 et vendu. Ce château allait subir d'étranges mutilations, quand Napoléon le sauva du vandalisme. Il l'acquit moyennant 479,408 francs, le fit restaurer, le garnit de meubles envoyés de Paris, l'habita en 1811 avec l'impératrice, et y conçut, dit-on, le plan de la campagne de Russie. Mais les notables accroissements que reçut le château de Laeken ne remontent qu'à l'année 1814, époque où il fut annexé au domaine de la couronne de Hollande. Après la constitution du royaume de Belgique, il devint naturellement, par son heureuse situation et sa proximité de Bruxelles, la résidence favorite de Léopold Ier, et son fils semble lui avoir accordé la même prédilection.

R. Bryon.

COURRIER DU PALAIS

Une farce d'Arabe. — A la moisson. — Une outre et la destinée d'une femme. — La vengeance de Fatma. — Dupe de son piége. — Faute d'un mot. — Les cruautés de M. Koucheleff. — Mlle Duverger et un futur membre de la chambre des communes. — Une actrice du Palais-Royal en Cour de l'Échiquier. — La note du *solicitor*. — Pétition au Sénat. — Un avocat qui aime les situations nettes.

Arabe et farceur... Vous seriez-vous jamais figuré que ces deux mots pussent aller ensemble? Quoi! ces hommes au visage sévère, aux yeux sombres, au maintien superbe, au geste sobre, à la parole grave, ces fils du désert, ces austères sectateurs du Prophète, capables d'une plaisanterie? N'est-ce pas invraisemblable? Et pourtant, à l'occasion, ils aiment à rire comme de simples chrétiens, témoin Abd-el-Malek ben Aouda.

C'était l'année dernière, au temps de la moisson, la tribu faisait ses blés.

Courbé au milieu des grands épis dorés, Abd-el-Malek jouait bravement de la faucille, quand tout à coup une belle idée lui vient.

— Je vais joliment m'amuser aux dépens des amis et de ma femme, se dit-il.

Et il rit dans sa barbe.

Alors il se redresse, et de l'air le plus sérieux qu'il peut prendre :

— Compagnons, écoutez-moi, dit-il, et toi surtout, Fatma, qui es ma femme depuis trente-cinq ans, sois attentive.

Tous de lever la tête, et la vieille Fatma d'ouvrir prodigieusement ses grands yeux noirs.

— Vous voyez bien cette outre, continue Abd-el-Malek.

Et, du doigt, il montre l'outre pleine d'eau que les travailleurs ont apportée le matin pour se désaltérer.

— Nous la voyons, répondent en chœur les gens de la tribu.

— Il fait très-chaud; vous avez déjà le gosier sec et brûlant comme le sable quand souffle l'haleine de feu du simoun, et vous vous dites que l'eau de cette outre vous rafraîchira délicieusement. Vous la savourez d'avance et elle semble à votre bouche aride plus agréable que le sorbet au jus de limon que vous avez pris le jour du dernier marché dans le café de la Casbah, à Alger.

Les moissonneurs font de la tête un signe affirmatif en se passant la langue sur les lèvres.

— Mon cher seigneur, cela est vrai, dit Fatma, et vous parlez très-bien.

— Silence, femme! s'écrie Abd-el-Malek d'une voix dure.

Fatma croise ses mains sur sa poitrine et incline sa tête hâlée en signe de soumission.

— Eh bien! continue Abd-el-Malek, je jure que personne ne boira de cette eau, ou que ma femme sera répudiée.

Les moissonneurs se regardent stupéfaits; Fatma reste muette, mais ses yeux s'ouvrent plus démesurément encore.

— Rétracte cette parole, elle est mauvaise, disent à Abd-el-Malek les vieillards et les hommes les plus sages de la tribu. Fatma a dormi trente-cinq ans auprès de toi; la paix et l'affection ont toujours habité votre tente; tu as toujours eu en Fatma une femme dévouée et fidèle pourquoi lui faire une pareille injure? Rétracte cette parole, Abd-el-Malek.

Mais lui :

— Ce qui est dit est dit. D'ailleurs, que ni Fatma ni aucun de vous ne boive de cette outre, et je garderai Fatma.

Et Abd-el-Malek se remit tranquillement à moissonner.

Pendant quelques heures, la soif eut beau faire, elle ne réussit pas à vaincre chez les compagnons d'Abd-el-Malek la résolution qu'ils avaient prise de ne point mettre Fatma dans le cas d'être répudiée.

Mais midi arriva.

> [illegible]
> Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu
> Tout se tait. l'air flamboie et brûle sans haleine
> La terre est assoupie en sa robe de feu.
>
> L'étendue est immense et les champs n'ont point d'ombre,
> Et la source est tarie où buvaient les troupeaux,
> La lointaine forêt dont la lisière est sombre,
> Dort là-bas immobile en un pesant repos
>
> Seuls, les grands blés mûrs, tels qu'une mer dorée,
> Se déroulent au loin dédaigneux du sommeil;
> Pacifiques enfants de la terre sacrée,
> Ils épuisent sans peur la coupe du soleil

Ne vous donnent-ils pas une furieuse envie de boire, ces admirables vers de Leconte de Lisle? Et ce midi que nous peint le poëte, ce n'est que notre midi, à nous, le midi européen. Mais le midi algérien, songez à ce qu'il doit être.

Le soleil commençait à peine à descendre du zénith vers l'horizon que l'outre était vide. Un des moissonneurs avait succombé à la tentation; les autres lui avaient cruellement reproché sa faiblesse; ils avaient gémi sur le sort de Fatma, mais puisque le mal était fait, à quoi bon désormais mourir de soif? Et ils avaient bu aussi, tout en gémissant.

Le soir même ou le lendemain, Fatma, sans se permettre une plainte, quitta la tente conjugale. Vainement Abd-el-Malek essaya de la retenir en lui disant : « C'est une plaisanterie. » — « Ce qui est dit est dit, » répondit Fatma. Et elle alla trouver le cadi, le priant de prononcer judiciairement la répudiation. Le cadi écouta la femme, puis le mari; celui-ci eut beau répéter devant le juge. « C'était une plaisanterie, » le juge, après en avoir délibéré avec lui-même, prononça la répudiation.

Mais, me demandera-t-on, pourquoi Fatma voulait-elle absolument être répudiée? Ah! pourquoi?... pourquoi?... Mme Fatma ne m'a pas fait ses confidences; et j'en suis, comme vous, réduit aux présomptions.

La rancune, peut-être... Peut-être aussi... Mais non. Mme Fatma était depuis trente-cinq ans la femme d'Abd-el-Malek; ils avaient toujours vécu fort bien ensemble, et ce n'est pas au bout de trente-cinq ans qu'une supposition pareille serait vraisemblable. Toujours est-il que Mme Fatma tenait énormément à être répudiée, et que son mari ne tenait pas moins à rester le mari de Mme Fatma.

Le bonhomme, qui avait perdu son procès devant le cadi, s'en alla demander à la Cour d'appel d'Alger de lui rendre sa femme.

Et la Cour d'Alger la lui a rendue, par ce motif qu'il y a dans le Coran un verset ainsi conçu : « Le serment n'est obligatoire que lorsqu'on prend à témoin ou le nom de Dieu, ou un des attributs de Dieu. » Or, Abd-el-Malek s'était contenté de dire : « Je jure que personne ne boira de cette eau, ou que ma femme sera répudiée. »

S'il ne s'agissait, en France, que de jurer par le nom de Dieu ou par un de ses attributs, que de procès en séparation de corps épargnés aux juges!

Le procès en séparation de corps... M. Koucheleff n'en est pas venu encore à cette extrémité; mais vraiment c'est un mari bien cruel.

Il y a quelques jours, des marchands présentaient à sa femme une petite note de rien du tout : 5,640 francs, si je ne me trompe, et pas de centimes. Mme Koucheleff ne paya pas. Les marchands lui envoyèrent du papier timbré, et aussi à son mari, se figurant que les dettes de Mme Koucheleff sont les dettes de M. Koucheleff. Celui-ci a eu la cruauté de les désabuser en leur apprenant qu'il avait fait l'année dernière insérer dans les journaux un avis où il annonçait qu'il entendait rester désormais étranger aux engagements pris par sa femme.

Et le tribunal a mis hors de cause M. Koucheleff.

Un mari qui déclare qu'il ne payera ni les cachemires, ni les parures, ni les dentelles, ni les chaînes Benoîton qu'il plaira à sa femme d'acheter pour embellir sa petite personne, et qu'elle payera tout cela sur la pension qu'il lui fait, comprend-on une pareille rigueur?

La pension que M. Koucheleff donne à sa femme permet-elle au moins à celle-ci de vivre et de se vêtir convenablement?

Bah! une misère que cette pension. Cent vingt mille francs par an, pas un sou de plus. Est-ce qu'on vit avec cela? Décidément M. Koucheleff est impardonnable.

Mme Vaultrin de Saint-Urbain, que tout Paris sait être une très-belle personne sous le pseudonyme de Mlle Duverger, a gagné un procès devant la Cour de l'Échiquier.

Mlle Duverger plaide à Londres, et pourquoi cela?

Écoutez M. Southee, son solicitor, ou plutôt Me Pataille, avocat de ce dernier, et vous le saurez :

« Il y a quelques années, Mlle Duverger, qui entend et parle l'anglais comme le français, recevait d'un personnage aujourd'hui influent en Angleterre, membre de la chambre des communes, une pension d'environ 2,500 francs par an. Ce personnage, qui était jeune alors, s'était même engagé à payer un dédit de 50,000 francs s'il cessait de payer sa pension. L'accord qui existait entre lui et Mlle Duverger ne dura pas, et la pension n'étant plus payée, elle chargea mon client de faire prendre jugement contre son débiteur oublieux.

« Ce n'était pas chose facile, continue Me Pataille, que de faire valider de pareilles conventions par les tribunaux anglais. Cependant la condamnation fut prononcée. »

Comment! une jeune femme aura donné des leçons de français à un fils de famille, ou elle lui aura enseigné la politique, pour le mettre à même de siéger avec honneur à la chambre des communes et peut-être un jour à la chambre des lords, — et il ne lui sera pas facile d'obtenir des tribunaux anglais une sentence qui oblige son élève à remplir les obligations qu'il aura prises! En vérité, on n'a pas idée des bizarreries de la justice d'outre-Manche.

Enfin, grâce à Dieu, M. Southee gagna le procès de Mlle Duverger; « tout est bien qui finit bien, » comme dit le divin Shakespeare.

Mais du procès contre le membre de la chambre des communes naquit un autre procès; celui-là, s'est M. Southee qui l'intente à Mlle Duverger.

Les solicitors en Angleterre ont l'habitude de ne pas faire pour rien les affaires de leurs clients, bien différents en cela des avoués en France, et M. Southee adressa à Mlle Duverger sa note de frais.

Cette note ne fut point payée, et M. Southee assigna Mlle Duverger devant la Cour de l'Échiquier. Le correspondant du solicitor fut chargé de remettre l'assignation à la belle actrice; et, comme la loi anglaise veut que les assignations portées par les particuliers soient laissées aux mains mêmes de l'assigne, le fils du correspondant de M. Southee, ajoutait Me Pataille, fut obligé de faire une faction de plusieurs heures à la porte de Mlle Duverger, à raison des difficultés qu'il éprouva à être admis auprès d'elle. Dame! écoutez donc, maître Pataille, c'était un jeune homme, ce porteur d'assignation!

L'essentiel, c'est que la Cour de l'Échiquier condamna Mlle Duverger à payer la note de son solicitor, taxée à 111 livres 13 shillings, ce qui signifie en français 2,791 francs 25 centimes.

Hier, M. Southee demandait l'exécution du jugement en France, et Me Barboux, l'avocat de Mlle Duverger, n'a pu persuader aux juges de ne la lui point accorder.

Ils ont des idées originales, ces avocats.

Me Élie Paillet, un confrère de Me Becker et le parent de l'illustre Paillet, a le goût de la chasse. Son père, président honoraire du tribunal de Château-Thierry, a vendu certains biens patrimoniaux situés dans la commune de Villers-Cotterets et qui étaient dans sa famille depuis plus de quatre-vingts ans. Sur ces terres, Me Élie Paillet prétend avoir le droit de chasser, en vertu d'une réserve verbale faite par son père au moment de la vente. Les propriétaires actuels lui dénient ce droit. M. Paillet veut faire trancher le différend par justice. Il vise un procès, et pour être bien sûr de ne pas le manquer, dans le courant de l'automne dernier il écrit à ceux qui lui refusent la chasse une lettre où il les informe que tel jour, à telle heure, il chassera sur leurs terres, et il les invite à envoyer leur garde champêtre pour dresser procès-verbal. Les choses se sont ainsi passées, et, il y a quelques jours, la sixième chambre condamnait l'honorable avocat à 16 francs d'amende, par ce motif que la réserve du droit de chasse par le vendeur à son profit et au profit de sa famille n'était point établie.

Me Élie Paillet est condamné, mais il est content; il sait au juste à quoi s'en tenir.

Maître Guérin.

UNE SCÈNE DU CONTE D'HIVER

> Linon aussi blanc que la neige
> Crêpe aussi noir que le fut jamais corbeau,
> Gants parfumés comme des roses de Damas,
> Masques pour visage et pour nez,
> Bracelets de jais, colliers d'ambre,
> Parfums pour chambre de dame,
> Coiffes et gorgerettes d'or,
> Que mes gars peuvent donner à leurs belles;
> Épingles et fers à papillotes,
> Tout ce qu'il faut aux filles des pieds à la tête!
> Venez, achetez-moi! venez, venez acheter, venez!
> Achetez, damoiseaux, ou ces demoiselles vont pleurer.

C'est en psalmodiant cette chanson qu'entre en scène, au troisième acte du *Conte d'hiver*, ce drôle hardi d'Antolycus qui vient, sous un costume de colporteur, se jouer du naïf berger qu'un moment auparavant il a dévalisé avec tant d'habileté. Et le rustre de demander :

— Qu'as-tu là? des ballades?

— Je vous en prie, lui dit la jolie Mopsa, achetez-en. J'aime tant les ballades imprimées! Alors, nous sommes sûres qu'elles sont vraies.

Antolycus. — En voici une sur un air très-plaintif comme quoi la femme d'un usurier accoucha de vingt sacs d'argent à la fois, et comme quoi elle eut envie de manger un hachis de têtes de couleuvre et de têtes de crapaud.

Mopsa. — Est-ce vrai, croyez-vous?

Antolycus. — Très-vrai il n'y a qu'un mois de cela.

Dorcas. — Le ciel me préserve d'épouser un usurier!

Antolycus. — La chose est contre-signée de la sage-

femme, une mistress Leconte, et de cinq ou six honnêtes matrones qui étaient présentes. Est-ce que je colporterais des mensonges?

Mopsa, *au rustre.* — Je vous en prie encore, achetez-la.

Le rustre. — Allons, mettez-la de côté. Voyons d'abord les ballades; nous achèterons d'autres articles tout à l'heure.

Antolycus. — Voici une autre ballade. Elle est d'un poisson qui apparut sur la côte, le mercredi, quatre-vingts avril, à quarante mille brasses au-dessus de l'eau, et qui a composé cette ballade contre les filles au cœur dur. L'auteur passe pour être une femme qui fut métamorphosée en poisson... etc. [1]

Telle est la scène de Shakespeare que Leslie a choisie pour motif du tableau que nous reproduisons. La jolie composition du peintre se recommande assez par elle-même pour que nous soyons dispensé d'en faire l'éloge.

Francis Richard.

UNE CURIOSITÉ LITTÉRAIRE

On sait que la sculpture contemporaine vient de perdre un artiste d'un grand talent, M. Jean Duseigneur, dont le nom se trouva mêlé au mouvement romantique qui suivit 1830. On cite surtout de lui les magnifiques bustes de Victor Hugo et de Théophile Gautier.

M. Théophile Gautier, à son début dans les lettres, adressa à Jean Duseigneur une pièce de vers qui n'a jamais été recueillie dans les œuvres du célèbre écrivain, et qui est devenue aujourd'hui tout à fait introuvable. Il nous paraît curieux de mettre sous les yeux du public l'épître que le jeune romantique adressait au jeune sculpteur, et que nous retrouvons dans l'album d'un de nos amis. Ce sera une oraison funèbre digne d'un homme dont toute la carrière fut si militante.

A JEAN DUSEIGNEUR

I

Oh! mon Jean Duseigneur, que le siècle où nous sommes
Est mauvais pour nous tous, oseurs et jeunes hommes,
Religieux de l'art que l'on nous a gâté!
L'on ne croit plus à rien; — le stylet du sarcasme
A tué tout amour et tout enthousiasme;
Le présent est désenchanté.

L'on cherche, l'on raisonne; au fond de chaque chose
On fouille avidement, jusqu'à trouver la prose,
Comme si l'on voulait se prouver son néant.
Tout est grêle et mesquin dans cette époque étroite,
Où Victor Hugo, seul, porte sa tête droite
Et crève les plafonds de son crâne géant.

L'avenir menaçant, dans ses noires ténèbres,
Ne présente à nos yeux que visions funèbres;
Un aveugle destin au gouffre nous conduit;
Pour guider notre esquif sur cette mer profonde,
Dont tous les vents lignés fouettent en grondant l'onde,
Pas une étoile dans la nuit!

L'art et les dieux s'en vont. — La jeune poésie
Fait de la terre au ciel voler sa fantaisie
Et plie à tous les tons sa pure et chaste voix.
On ne l'écoute pas. — Ses chants que rien n'égale
Sont perdus comme ceux de la pauvre cigale,
Du grillon du foyer ou de l'oiseau des bois.

Craignant le temps rongeur pour son œuvre fragile,
Le sculpteur veut changer son plâtre et son argile
A l'airain de Corinthe, au marbre de Paros:
Le riche, gorgé d'or, marchande son salaire,
Hésite, et n'ose pas lui jeter de quoi faire
L'Eternité de ses héros.

Le peintre, tourmentant sa palette féconde,
D'un pinceau créateur fait entrer tout un monde
Dans quelques pieds de toile, et, vrai comme un miroir,
A chaque objet doublé redonne une autre vie.
— Par d'ignobles pensers la foule poursuivie,
Sans avoir compris rien, retourne à son comptoir.

II

Qu'est devenu ce temps où, dans leur gloire étrange,
Le jeune Raphaël et le vieux Michel-Ange
Eblouissaient l'époque à genoux devant eux;
Où, comme les autels, la peinture était sainte?
L'artiste conservait à son front une teinte
Du nimbe de ses bienheureux.

Et Jules-Deux régnait, nature riche et large
Qui portait tout un siècle et jouait sous la charge;
Il ployait Michel-Ange avec son bras de fer,
Et, le voyant trembler, sachant qu'il n'était qu'homme,
Au dôme colossal de Saint-Pierre de Rome
Le traînait en jurant all'umer son enfer.

Tout était grand alors comme l'âme du maître;
Car il avait au cœur — ce Bonaparte prêtre —
Des choses que n'ont point les rois de ce temps-ci;
De tout homme ici-bas il pressentait le rôle,
Et disait à chacun, lui frappant sur l'épaule:
« Marche! ta gloire est par ici! »

III

Et puis, là-bas, à Rome, au pied des sept collines,
Parmi ces ponts, ces arcs, immortelles ruines,
Ces marbres animés par de puissantes mains,
Ces vases, ces tableaux, ces bronzes et ces fresques,
Ces édifices grecs, latins, goths ou mauresques;
Ces chefs-d'œuvre de l'art qui pavent les chemins;

Tout dans ce beau climat offre une poésie
Dont, si rude qu'on soit, on a l'âme saisie.
Qui ne serait poëte en face de ce ciel,
Baldaquin de saphir, coupole transparente,
Où, par les citronniers la tiède brise errante,
Ressemble aux chansons d'Ariel?...

Quel plaisir! quel bonheur! — Une lumière nette
Découpe au front des tours la moindre colonnette:
Les palais, les villas, les couvents dans le bleu
Profilent hardiment leur silhouette blanche;
Une fleur, un oiseau pendent de chaque branche,
Chaque prunelle roule un diamant de feu.

Le petit chevrier hâlé de la Sabine,
Le bandit de l'Abruzze avec sa carabine,
Le moine à trois mentons qui dit son chapelet,
Le chariot toscan, traîné de bœufs difformes
Qui fixent gravement sur vous leurs yeux énormes,
Le pêcheur drapé d'un filet;

La vieille mendiante au pied de la Madone,
L'enfant qui joue auprès, tout pose, tout vous donne
Des formes et des tons qui ne sont point ailleurs,
Baigné du même jour qui fit Paul Véronèse
Le coloriste fier doit se sentir à l'aise,
Loin du public bourgeois, loin des écrivailleurs.

Partout de l'harmonie! En ce pays de fées,
La voix ne connaît pas de notes étouffées;
Tout vibre et retentit, les mots y sont des chants,
La musique est dans l'air, — parler bientôt s'oublie:
Comme ailleurs on respire, on chante en Italie:
Le grand opéra court les champs.

C'est là, mon Duseigneur, qu'on peut aimer et vivre.
Oh! respirer cet air si doux qu'il vous enivre,
Ce parfum d'oranger, de femme et de soleil;
Près de la mer d'azur aux bruissements vagues,
Dont le vent frais des nuits baise en passant les vagues,
Se sentir en aller dans un demi-sommeil!

Oh! sur le fût brisé d'une colonne antique,
Sous le pampre qui grimpe au long du blanc portique,
Avoir à ses genoux une contadina
Au collier de corail, à la jupe écarlate,
Cheveux de jais, œil brun où la pensée éclate,
Une sœur de Fornarina!.

IV

Tout cela, c'est un rêve. — Il nous faut, dans la brume
De ce Paris grouillant qui bourdonne et qui fume,
Traîner des jours éteints dès leur aube ternis;
Pour perspective avoir des façades blafardes,
Ouïr le bruit des chars et ces plaintes criardes
De l'ouragan qui bat à nos carreaux jaunis!

Voir sur le ciel de plomb courir les pâles nues,
Les grêles marronniers bercer leurs cimes nues,
Longtemps avant le soir, derrière les toits gris,
Le soleil s'enfoncer comme un vaisseau qui sombre,
Et le noir crépuscule ouvrir son aile sombre,
Son aile de chauve-souris...

Et jamais de rayon qui brille dans l'ondée!
Dans cette vie abstraite et d'ombres inondée,
Jamais de point de feu, de paillette de jour;
C'est un intérieur de Rembrandt dont on voile
La salle lumineuse et la mystique étoile;
C'est une nuit profonde où se perd tout contour!

V

Pourtant l'ange aux yeux bleus, aux ailes roses, l'ange
De l'inspiration, sur les chemins de fange,
Pour arriver à toi, pose ses beaux pieds blancs,
Et l'auréole d'or qui couronne sa tête
Dans ses cils diaprés des sept couleurs, projette
Des fantômes étincelants.

Alors, devant les yeux de ton âme en extase,
Chatoyante d'or faux, toute folle de gaze,
Comme aux pages d'Hugo ton cœur la demanda,
Avec ses longs cheveux que le vent roule et crêpe,
Jambe fine, pied leste et corsage de guêpe,
Vrai rêve oriental, passe l'Esméralda.

Roland le paladin, qui, l'écume à la bouche,
Sous un sourcil froncé, roule un œil fauve et louche,
Et sur les rocs aigus qu'il a déracinés,
Nud, enragé d'amour, du feu dans la narine,
Fait saillir les grands os de sa forte poitrine
Et tord ses membres enchaînés.

Puis la tête homérique et napoléonienne
De notre roi Victor! — que sais-je, moi? la mienne,
Celle de mon Gérard et de Pétrus Borel,
Et d'autres qu'en jouant tu fais, d'un doigt agile,
Palpiter dans la cire et vivre dans l'argile;
— Assez pour autrefois, rendre un nom immortel!

Si trois cents ans plus tôt Dieu nous avait fait naître,
Parmi tous ces hauts noms, l'on en eût mis peut-être
D'autres qui maintenant meurent désavoués;
Car nous n'étions pas faits pour cette époque immonde,
Et nous avons manqué notre entrée en ce monde,
Où nos rôles étaient joués...

Théophile Gautier.

Septembre 1831

1. *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduites par F.-V. Hugo, t. IV, p. 406 et suivantes.

LE JARDIN D'ACCLIMATATION

Il n'est presque pas de mois où le Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne ne s'enrichisse de nouveaux hôtes. Nous ne pouvons mieux reconnaître le zèle constant que met l'administration à satisfaire la curiosité du public qu'en donnant une vue générale de cet intéressant établissement.

Le jardin zoologique est situé, comme on sait, dans cette partie du bois de Boulogne qui s'étend entre la porte des Sablons et la porte de Madrid, le long du boulevard Maillot, dont il est séparé par le Saut-de-loup et par le chemin dit des Érables. Il a la forme d'une longue ellipse. A l'extrémité est, près de la porte des Sablons, se trouve l'entrée principale; et à l'extrémité ouest, près de la porte de Madrid, une entrée sur Neuilly. Le plan général est un vallon à pentes insensibles dont le milieu est occupé par une rivière qui, sur plusieurs points de son parcours, s'élargit en bassins où s'ébattent en liberté les oiseaux d'eau les plus variés.

Dans un précédent article (nº 376), un de nos collaborateurs a déjà fait l'historique et la description du jardin; il nous suffira donc de donner ici de simples notes répondant aux chiffres qui marquent les différents points de notre vue d'ensemble.

1, 2, 3. Grande porte et pavillon de l'entrée.

4. Bâtiments de l'administration et magasins.

5. La magnanerie, pavillon destiné à l'éducation des vers à soie. On peut y voir, auprès des vers du mûrier, diverses autres espèces dont l'introduction en Europe est due à l'initiative de la Société d'acclimatation: vers à soie du ricin, de l'ailante et du chêne.

6. La grande volière. Elle est composée de vingt et un logements, chacun avec un parquet, et de deux pavillons carrés avec grillages, derrière est une infirmerie pour les oiseaux; et, à côté, trois parquets d'élevage pour les couvées de prix.

7. La poulerie. Elle contient vingt-huit logements avec autant de parquets devant et derrière. Cette poulerie est un vaste monolithe circulaire obtenu par le ciment Coignet, imperméable à l'humidité, et ne laissant aucune fissure où les insectes puissent se nicher.

8. Les marsupiaux. Cette espèce comprend les variétés du kanguroo, le phascolome et la sarigue-manicou.

9 à 13. Autruches et autres échassiers.

14. Parc des bêtes laitières.

15. Ce grand bâtiment renferme les écuries, partagées en boxes pour les grands mammifères: hémiones, zèbres, yaks, zébus, tapirs, etc. Au centre du bâtiment est un pavillon à balcon. Le premier étage est un lieu d'exhibition pour différents appareils destinés à l'incubation artificielle des œufs; derrière est une infirmerie pour les mammifères et le logement de leur gardien.

16. Rocher artificiel. Il est percé à sa base d'une grotte qui sert de passage et de lieu de repos pour les promeneurs. A son sommet se suspendent, d'une façon pittoresque, les mouflons à manchettes et les mouflons de Corse.

17. Aquarium construit sous la direction de M. Lloyd, qui jouit, pour ces sortes de travaux, d'une réputation spéciale. Cet aquarium consiste en quatorze bacs de 1m,80 de long sur 1 mètre de large chacun, fermés par des glaces, à travers lesquelles on peut observer les animaux marins qu'on n'avait guère vus, jusqu'à présent, que dans les armoires des musées. Dans le même bâtiment, d'autres bacs sont affectés à la pisciculture.

18. Antilopes.

19. Parc aux cerfs.

20. Grande serre ou jardin d'hiver. C'était autrefois la serre des frères Lemichez, admirée par la population parisienne, au village de Villiers, sous le nom de Palais des fleurs. Cette serre a été agrandie et embellie depuis sa transplantation au jardin zoologique. Un salon de lecture, chauffé en hiver, occupe l'une des extrémités; à l'autre est l'entrée principale, indiquée par la marquise qui la recouvre. Cette installation des serres n'avait pas été primitivement comprise dans le plan du jardin. C'est à une souscription particulière que l'établissement doit cet embellissement, destiné à conserver aux yeux le gai spectacle des fleurs et de la végétation, alors que tous les autres jardins en sont dépouillés.

Pendant les mois de janvier et de février, la floraison des camellias fait de cette promenade chauffée un des lieux les plus curieux et les plus intéressants du jardin.

L. de Morancez.



VUE GÉNÉRALE DU JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION, AU BOIS DE BOULOGNE (dessin panoramique). — Voir page 17[illegible].

[illegible]

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
Un an . . . 15 fr. — 17 f.
Six mois . . 8 fr. — 9 fr.
Trois mois . 4 fr. 50 — 5 fr.
[illegible]

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
ET À L'AVENIR NATIONAL [illegible]
Un an . . . 32 fr. — 34 fr.
Six mois . . 20 fr. — 32 fr.
Trois mois . 13 fr. — 19 fr.
[illegible]



L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 521.
Mercredi 21 Mars 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15

SOMMAIRE

CHRONIQUE

[illegible]

Une des plus intéressantes classes de la société est menacée dans son existence par une proclamation émanant d'un journal agricole et horticole de province, le *Sud-Est* qui se publie à Grenoble et qui m'a été adressée avec prière de mettre la publicité de ce journal à la disposition d'une grande entreprise ayant pour but la destruction complète des hannetons.

En parcourant la liste des sociétés savantes qui prêtent leur appui à ce journal, le doute n'est plus permis, il ne s'agit point d'une agréable plaisanterie, mais d'une guerre sainte contre les petites bêtes qui ont fait la joie de notre jeune âge et que nous devons considérer aujourd'hui comme les plus acharnés ennemis de la société, car M. le préfet de l'Isère lui-même a publié plusieurs circulaires par lesquelles les communes sont invitées à donner une prime de dix centimes par kilogrammes de hannetons que l'on recueillera pour les détruire et, parlant de cette circulaire, le journal de Grenoble propose très-sérieusement l'organisation d'une chasse générale pour la destruction de 200 millions de hannetons en France. Voici le texte original de l'appel aux armes contre les hannetons.

Il y a en France 40,000 communes, soit 40,000 écoles à 50 élèves en moyenne, soit 2 millions d'élèves. On peut [illegible] admettre que chaque élève détruirait dans toute la saison 100 hannetons au moins, ce serait donc 200 millions que l'on pourrait anéantir dans la prochaine campagne.

Combien ne serait-il pas facile de surexciter cette chasse aux hannetons une fois que les instituteurs se seraient mis de la partie avec leurs élèves! Est-ce qu'il serait moins honorable de faire cette chasse que celle du loup? Que l'élan soit donné, et cette chasse deviendrait générale, puis les mieux faisants des instituteurs, proportionnellement au nombre de leurs élèves, pourraient recevoir de bonnes notes pour leur avancement. Pourquoi pas une médaille par département? Certes, elle serait bien gagnée en raison du mal qui serait prévenu.

La société de l'Ain est constamment à la recherche des procédés utiles à l'agriculture, et comme nous avons l'honneur d'être un de ses membres, nous lui proposons d'inviter ceux de MM. les instituteurs qui lui sont affiliés, à donner le bon exemple de conduire leurs élèves à la chasse aux hannetons. »

J'ignore encore comment les hannetons vont répondre à cette terrible société. Useront-ils de représailles? se mettront-ils en campagne contre les 2 millions d'élèves des 40,000 communes? Les gouvernements étrangers se mêleront-ils

EXPÉRIENCES DES TORPILLES EXPLOSIBLES, DANS LA RADE DE TOULON. [illegible]

de l'affaire? Convoquera-t-on un congrès? Mais toujours est-il que voilà une terrible guerre qui surgit à l'horizon : elle va commencer avec les premiers rayons du soleil printanier et deux classes de la société faites pour s'entendre, les gamins et les hannetons, se trouveront en présence pour se faire une guerre à outrance.

Moi qui ne suis qu'un simple chroniqueur parisien, n'entendant rien aux choses champêtres et agricoles, j'ai été saisi d'une tristesse immense en lisant le pamphlet contre les hannetons qu'on a bien voulu m'adresser.

Pour moi le hanneton n'est pas seulement un doux souvenir d'enfance, mais je m'étais plu à le considérer comme un ami de mon âge présent, et au printemps, quand j'entendais bourdonner le premier hanneton à ma fenêtre, j'étais tout joyeux et j'allais lui souhaiter la bienvenue comme à un vieil ami que nous revoyons après une longue absence. Hélas! cette dernière illusion a disparu!

La petite bête pour laquelle j'avais une si sincère affection est un adversaire terrible de la société, et elle doit prendre place dans notre mépris à côté de la trichine.

Autrefois, au mois de mai, un grave journal, — je crois que c'est le *Constitutionnel*, — insérait avec un légitime orgueil dans ses colonnes cette note connue :

« *On nous a apporté aujourd'hui dans nos bureaux le* [illegible] »

Et les populations se disaient avec quelque raison :

— Le *Constitutionnel* est un journal grave; du moment qu'il accueille un hanneton dans ses bureaux, c'est que ledit hanneton est un citoyen paisible et respectable et mérite nos sympathies.

J'étais loin de me douter alors qu'un jour viendrait où un journal agricole devrait recruter 2 millions d'élèves pour combattre cette terrible petite bête, et aujourd'hui je vois avec chagrin qu'il faudra envoyer le premier hanneton de l'année, non dans les bureaux du *Constitutionnel*, mais à la préfecture de police.

De même que l'autorité offre dans d'autres pays de fortes primes pour la tête d'un fameux misérable, le journal agricole de Grenoble met à prix les têtes des hannetons, et en dehors des dix centimes par kilogramme de hannetons, il demande pour les 2 millions d'élèves, des primes et des distinctions.

Il faut citer encore un passage de la proclamation :

« Les primes, nous en avons dit un mot; des éloges et des bonnes notes, également.

« Mais, en fait de titre, voilà ce que nous voudrions voir créer : l'instituteur de chaque canton qui aurait le mieux opéré, toujours proportionnellement à ses élèves, recevrait le titre de *Grand hannetonier* cantonal, il le prendrait chaque fois qu'il signerait, et le conserverait tant qu'il n'en serait pas désigné un autre les années suivantes. Si les instituteurs du canton avaient à s'entendre pour des battues, il dirigerait les expéditions.

« L'instituteur de l'arrondissement qui se serait le plus distingué prendrait le titre de *Grand hannetonier d'arrondissement* et successivement il y aurait le *Grand hannetonier départemental* et le *Grand hannetonier de France*. A celui-ci nous donnerions une grande médaille d'or; aux dix premiers grands hannetoniers départementaux, une médaille d'or; aux dix suivants, une grande médaille d'argent.

« Une médaille d'argent aux autres grands hannetoniers départementaux.

« Une médaille de bronze à tous les hannetoniers d'arrondissement.

« Une lettre d'éloge à tous les grands hannetoniers de canton.

« Dans les cantons où le mieux faisant des instituteurs n'aurait pas atteint la moyenne des cueillettes opérées, il serait déchu de tout droit.

« Le titre de *Grand hannetonier* donnerait droit à l'avancement.

« Il est bien entendu que l'inspecteur de l'arrondissement le plus vaillant de chaque département aurait aussi sa part d'éloges. »

Les médailles si dignement acquises pourraient-elles être portées par les descendants mâles et légitimes du *Grand hannetonier?*

Le manifeste ne s'explique pas à cet égard, et c'est là, je déplore de le dire, une lacune regrettable. Tel homme qui resterait indifférent et ne voudrait point quitter son pays pour chasser les hannetons, se déciderait peut-être à entrer en campagne pour léguer à son fils une médaille qui le désignerait à l'admiration de la postérité.

Dans cinquante ans, en voyant passer l'héritier d'un tel médaillé, ses concitoyens s'écrieraient :

— Voilà un brave! son père était à la grande guerre contre les hannetons!

Et le soir, à la veillée, on raconterait les grandes choses de ce temps-là, par exemple la bataille livrée par un piquet de dix élèves contre cinquante mille hannetons, et l'on montrerait à la mairie plusieurs drapeaux arrachés à l'ennemi.

Ah! si le manifeste du *Sud-Est* trouvait un écho parmi les populations rurales, nous verrions de grandes choses au printemps! Le départ des quatorze armées de la République, peut-il se comparer à l'élan de 2 millions d'élèves qui voleraient en même temps, aux frontières de leurs cantons respectifs, pour combattre l'ennemi commun?

Ce serait un grand spectacle que de voir se confondre dans les mêmes rangs, instituteurs et élèves, grands hannetoniers et simples hannetoniers, et de les entendre entonner comme un seul homme, la *Marseillaise* d'un nouveau genre que publie le *Sud-Est*, et dont j'extrais quelques couplets.

[illegible]
Mironton, ton, ton, mirontaine.
Nous partons pour la guerre,
La guerre aux hannetons. (*ter.*)

Voici venir l'école,
Mironton, ton, ton, mirontaine.
Voici venir l'école
Avec sacs et bâtons. (*ter.*)

Que ta race exécrée,
Mironton, ton, ton, mirontaine.
[illegible]
[illegible]

Et [illegible]
Mironton, ton, ton, mirontaine.
Et nous aurons les primes
Au chef-lieu de canton. (*ter.*)

Je pense que ces quelques strophes suffiront pour éclairer nos lecteurs sur la véritable portée de la sainte guerre qu'on prépare et que prêche dans le journal de Grenoble un nouveau Pierre d'Amiens qui désire garder l'anonyme.

Autant pour tenir nos abonnés au courant des grands mouvements européens que pour rendre service à notre confrère de Grenoble, nous avons mis notre publicité à la disposition de cette grande entreprise; mais nous ne renonçons toutefois pas encore à l'espoir de voir s'arranger cette déplorable guerre qui, en se prolongeant, pourrait menacer l'Exposition universelle de 1867.

Et si l'on pousse les hannetons à bout, qui vous dit qu'ils ne feront pas un traité offensif et défensif avec les trichines, et ces deux puissances réunies pourraient assurément mettre en campagne un milliard de combattants, et pour peu que la Russie se mêle encore de l'affaire, nous marcherions vers une catastrophe européenne.

Tout ceci est, ma foi, fort grave; assez grave pour nous faire oublier un instant les petites choses parisiennes, telle que la publication annoncée d'un ouvrage traduit du chinois et qui prouverait que les habitants du Céleste Empire connaissaient l'Amérique deux cents ans avant Christophe Colomb.

C'est ainsi que nous voyons disparaître peu à peu tout ce qui fait la gloire des Européens civilisés et qu'on nous habitue à nous incliner devant les Chinois, nos maîtres, qui ont tout découvert avant nous, même la poudre à canon et l'imprimerie : un jour viendra probablement où la gloire de Vasco de Gama disparaîtra au profit des Chinois, comme celle de Christophe Colomb, et où, l'empereur du Céleste Empire demandera des explications à la France à propos du livret de l'*Africaine*, qui, en faisant d'un Portugais le héros du chef-d'œuvre qui vient d'atteindre sa centième représentation, a nui à la considération des Chinois.

Le jour de la mi-carême, j'ai même distingué dans un char, sur lequel trônait une collection variée de blanchisseuses, un Chinois que j'ai pris pour le propriétaire d'un lavoir; il se pourrait, ma foi, fort bien que ce faux blanchisseur fût, en réalité, un ambassadeur chargé de réclamer contre l'erreur qui attribue au Portugal, le héros de l'*Africaine*.

Il faut attendre les événements.

D'ailleurs, depuis que j'ai lu le manifeste de Grenoble, je ne rêve que batailles et combats; un de ces derniers lundis j'ai vu partir les omnibus qui reconduisaient à Sainte-Barbe un certain nombre de gamins turbulents, et je me suis figuré qu'ils allaient rejoindre le gros de l'armée à Grenoble. On me dit, mais je répète le bruit sous toutes réserves, qu'il règne une certaine fermentation dans nos principaux pensionnats et que les jeunes élèves parlent d'enrôlements volontaires, pour combattre les hannetons.

On livre du reste des combats à droite et à gauche; au Casino Cadet, deux danseuses qui n'appartiennent point au grand monde ont eu un combat singulier qui a fini par l'arrestation des adversaires, et, si nous remontons l'échelle sociale, nous voyons que la concorde est un peu troublée partout

A la Société des gens de lettres, deux partis exaspérés sont en présence : le comité qui prétend représenter le droit, comme les hannetons, et de l'autre côté, une foule d'écrivains qui partent en guerre, comme les élèves des communes rurales; tandis qu'on est dans cette société à la veille d'une bataille décisive, la paix est signée entre les belligérants de la Société des auteurs dramatiques, et après des émeutes et des procès, qui auront servi du moins à hâter quelques progrès d'organisation intérieure, la concorde est rétablie entre le parti commandé par M. de Saint-Georges et les dissidents, à la tête desquels se trouvait l'illustre écrivain qui vient de passer à l'Odéon avec sa nouvelle comédie.

Je sais peu d'écrivains aussi généralement sympathiques que M. Émile Augier, qui représente, avec deux ou trois autres, dont il est toutefois le chef, le mouvement littéraire au théâtre; homme d'un immense talent, il impose autant par sa valeur d'écrivain que par son caractère indépendant de toute coterie, et par son énergie, que rien ne saurait affaiblir; les petites questions de l'amour-propre mesquin comptent pour peu dans sa vie, et j'estime singulièrement cet écrivain remarquable depuis qu'on m'a cité de lui un trait qui l'honore. M. Émile Augier, à propos de je ne sais plus quelle comédie, avait été fort malmené, et j'ajoute fort injustement malmené par un critique convaincu.

Un soir, au Théâtre-Français, un ami montra à M. Augier un spectateur de l'orchestre, et lui dit :

— Tenez, voyez-vous là-bas, à droite? C'est X...., le critique farouche.

— Tiens, tiens! fit M. Augier, je ne suis pas fâché de le voir, il a un rude talent.

C'est ainsi qu'oubliant l'adversaire, M. Augier sut rendre justice à un ennemi ardent, mais honnête, et je me plais à enregistrer ce trait afin qu'il serve d'exemple aux niais qui calomnient les journalistes quand nous avons égratigné les petits amours-propres des petites gens de ce temps.

On ne saurait croire à quelles sottes vengeances et à quelles stupides représailles est exposé un journaliste qui fait son métier honnêtement, sans parti pris de colère ou de flatterie; ainsi on ne peut pas dire qu'une chanteuse de café-concert a du talent sans qu'il se trouve dans l'établissement voisin une sorte de garçon de café littéraire pour nous injurier dans une brochure malsaine; et comme les journalistes qui ont la conscience de leur valeur et la dignité de leur profession ne consentent pas de gaieté de cœur à répondre dans une feuille répandue, à ces gens, ceux-ci ne risquent pas grand'chose et peuvent laisser un libre cours à leur zèle salarié sans craindre qu'on daigne leur répondre ou réfuter des écrits qui partent de si bas; ces sortes d'injures de bas étage étaient autrefois le plus clair bénéfice du journaliste dont les modiques appointements suffisaient à peine à la vie la plus modeste; les propriétaires pouvaient augmenter les loyers, les restaurateurs pouvaient porter le prix d'un potage à un franc et coter chaque huître vingt-cinq centimes; seuls, les journalistes n'avaient pas le droit d'augmenter leurs prix. Les nombreuses feuilles littéraires qui ont surgi sur le pavé de Paris depuis un an, ont forcément changé tout cela. Un beau matin Paris s'est réveillé avec dix journaux de plus, et il s'est produit alors une hausse extraordinaire sur les gazetiers, dont quelques-uns gagnent à cette heure des appointements de sénateur; aussi je ne vois pas beaucoup de mes confrères qui consentiraient à aller tuer dans les campagnes des hannetons à dix centimes le kilogramme, car, en admettant que je tue vingt kilogrammes de hannetons dans une journée, je gagnerais deux francs, juste de quoi payer la modeste douzaine d'huîtres de mon dîner.

Comment s'expliquer alors la source de la fortune d'une jeune actrice, qui, interrogée par d'indiscrets camarades sur l'origine de son luxe, a répondu :

— Mon père a gagné un million en tuant des hannetons à deux sous le kilogramme.

Or, comme cette jeune personne vient de perdre cent mille francs à Hombourg, je vous laisse le soin de calculer combien de hannetons représente cette somme.

Du temps où je fréquentais l'école et où, au lieu de m'enrégimenter dans le corps expéditionnaire contre les hannetons, on m'apprenait toutes sortes de choses utiles, je ne me rappelle pas qu'un instituteur m'ait adressé cette question :

— Si un kilogramme de hannetons tués vous rapporte deux sous, combien de hannetons devriez-vous porter à la mairie pour toucher deux francs?

Du reste, j'eusse été fort étonné alors d'une pareille question, car, de mon temps, comme disent les vieillards, les hannetons ne se vendaient pas par kilogrammes; ils valaient bien cinq centimes la douzaine; on voit donc que, tandis que les prix des huîtres ont singulièrement augmenté, ceux des hannetons ont diminué dans la même proportion, et ceci tendrait à confirmer l'opinion émise l'autre soir devant moi par un savant qui prétendait que tout finit par se balancer dans l'ordre social.

Une guerre qui m'inspirerait plus de sympathie que celle contre les hannetons serait une croisade contre les faux chignons de nos jours, qui portent au beau sexe un préjudice au moins égal à celui que les hannetons causent à la végétation. On pourrait, par exemple, engager les élèves des écoles à couper dans leur promenade les faux chignons et à les porter à la mairie, où l'on payerait dix centimes par kilogramme de faux cheveux. Il est vrai que les deux millions de gamins sur lesquels le journal de Grenoble compte pour l'extermination des hannetons ne suffiraient pas à nous délivrer des faux chignons qui attristent nos yeux et choquent notre goût.

La chasse aux hannetons est assurément plus commode que la chasse aux faux cheveux; aussi les statuts de la société projetée de Grenoble nous disent que les moyens de destruction des hannetons sont faciles et rapides.

Le hanneton est, dit-on, immobile de sept heures du matin à quatre heures du soir, il suffit de secouer les arbres flexibles; quant aux arbres élevés, on a employé avec succès la fumée pour asphyxier les hannetons.

C'est là assurément un procédé fort simple, mais qu'on ne pourrait pas facilement appliquer à la destruction du faux chignon; s'il fallait pour gagner dix centimes asphyxier un certain nombre de nos jolies lectrices, l'homme le plus misérable demanderait probablement à réfléchir.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

La société de géographie a entendu, dans sa dernière séance, la relation d'un voyage exécuté par M. E. Guillaume Rey aux montagnes des Ansaries, qui forment le prolongement septentrional de la chaîne du Liban.

Cette région avait été seulement traversée en 1810 par Burkhardt, et en 1812 un explorateur français, le capitaine Boutin, y avait été massacré.

La géographie ne possédait jusqu'ici que de vagues données sur ce pays, où florissait, vers la fin du Xe siècle de l'ère chrétienne, une fraction de la secte musulmane des ismaéliens.

Les chefs de cette redoutable confrérie avaient persuadé

à leurs subordonnés que les impressions produites par la mastication du hachich était un avant-goût des joies éternelles du paradis.

Ainsi fanatisés, les hachichins ou mangeurs de hachich ne reculaient devant aucun péril, et, sur l'ordre de leurs chefs, ils n'hésitaient pas à aller poignarder, au milieu de leurs sujets, les plus puissants souverains. Pendant près de deux cents ans, cette secte des hachichins (d'où est venu notre mot assassin) a été l'effroi de tout l'Orient.

Le mois prochain, s'il faut en croire le *Morning Post*, ne verra pas moins de douze luttes pugilistiques. Les enjeux varient de 20 à 100 liv. st.

Celui de la grande et souveraine lutte est de 400 liv. st.; elle aura lieu en mai prochain. Mace et Goss sont candidats.

Les enjeux de 400 liv. st., pour lesquels Rooke et Ryall ont lutté, jeudi dernier, ont été partagés également entre les combattants.

Il devient souvent très-difficile de trouver une place commode pour cette sorte de lutte, et les directeurs seront obligés de recourir à quelque expédient pour trouver un endroit où elles puissent avoir lieu paisiblement et en toute sûreté.

Il paraît que la police anglaise s'en mêle. C'est grand dommage; car c'était là une tradition nationale qui faisait le plus grand honneur à nos chers voisins.

Le câble sous-marin reliant la Corse et le continent, qui a été posé par l'administration française il y a quelques semaines, fonctionne avec la plus parfaite régularité.

Ce conducteur ne tire pas seulement son importance de la communication qu'il établit entre la Corse et le territoire continental de l'Europe. Il doit aussi former un tronçon important d'une ligne mixte partant de la Sicile pour atteindre la haute Italie par la Sardaigne et la Corse, et destinée à ouvrir une seconde voie aux télégrammes des Indes et de l'Algérie, réduits jusqu'à présent à passer par les lignes continentales de l'Italie.

La pose du câble de Corse complète d'ailleurs le réseau sous marin de l'Empire avec ses dépendances ou possessions les plus rapprochées. Nous sommes reliés télégraphiquement à l'Algérie, à la Corse et à toutes les îles qui bordent nos rivages, Ouessant, Belle-Ile, etc.

L'activité imprimée aux travaux du Champ de Mars ne se ralentit pas. A l'heure qu'il est, la somme des terrassements exécutés dépasse 160,000 mètres cubes. On est à la veille d'activer la mise en état de la partie du terrain comprise entre l'avenue circulaire et le mur extérieur de l'édifice.

Dès le 5 mars dernier, le cube des maçonneries, tant en moellons qu'en béton, s'élevait à 26,100 mètres, et tout annonce qu'on aura achevé, avant la fin du mois, les travaux de fondation.

Les voûtes de la partie inférieure du palais se poursuivent sans désemparer. Les voûtes de la grande galerie d'aérage ont atteint 210 mètres de longueur. Quant aux voûtes transversales de 3 mètres, elles sont bâties sur une étendue d'environ 100 mètres. Parmi les résultats acquis, il faut encore compter 530 piliers élevés, 3,000 mètres d'aqueducs et 200 mètres d'égout collecteur construits.

Dans les usines appelées à concourir à l'édification du Palais de l'Industrie, l'activité n'est pas moins grande. Plusieurs de ces usines ont dépassé la période de l'installation, et des milliers de tonnes de fer et de fonte y sont en approvisionnement. On estime que l'opération du levage des pièces métalliques sera en plein cours d'exécution sur le chantier vers le milieu du mois d'avril prochain.

Voici qui va faire concurrence aux crinolines dorées et argentées qu'on a pu voir étalées, l'an dernier, aux vitrines de nos grands magasins de nouveautés. Depuis quelques jours, dit la *Liberté*, les marchands de chaussures exposent des bottines de femmes avec talons or ou argent, à trois cents francs la paire !

Jenny Lind, aujourd'hui Mme Goldschmidt, est depuis quelque temps à Cannes, où elle est allée passer l'hiver. On assure que la célèbre cantatrice, cédant à de nombreuses sollicitations, a promis de donner, au profit des pauvres de l'hospice de cette résidence hivernale, un concert qui, on l'espère, sera le pendant de celui de la baronne Vigier (Sophie Cruvelli), à Nice.

TH. DE LANGEAC.

LES TORPILLES EXPLOSIBLES

On vient d'expérimenter dans la rade de Toulon des engins explosibles auxquels le génie maritime attache une haute importance pour la défense des ports. Nous voulons parler des torpilles sous-marines qui, depuis la guerre d'Amérique, attirent de nouveau l'attention des hommes spéciaux.

Les Anglais ont donné à cet instrument de destruction le nom de torpille (*torpedo*), à cause de sa forme qui rappelle celle de ce genre de poissons. Déjà, il y a quelques mois, des lords de l'Amirauté britannique avaient assisté à des essais dans la rade de Chatam. Des torpilles successivement chargées de 50 à 440 livres de poudre furent submergées et éclatèrent au moyen de l'électricité transmise par un fil métallique enduit de gutta-percha. Avec le maximum de la charge, on obtint un résultat qui frappa les assistants d'une admiration mêlée de stupeur. Un grondement pareil à celui du tonnerre retentit dans tout le port, les eaux bouillonnèrent comme si un volcan sous-marin venait de s'ouvrir, et l'on vit s'élever dans les airs une massive colonne d'eau, projetant à plus de cent mètres les débris hachés de la torpille. Un engin de même force ayant été placé sous la quille d'un vieux ponton, le dénoûment prévu ne se fit pas attendre. Le navire fut littéralement coupé en deux, et en quelques minutes s'abîma dans les profondeurs de la mer.

Les Américains attribuent à M. David Bushnell, du Connecticut, le premier usage des bombes sous-marines pour la destruction des navires ennemis. En 1777, il construisit, dit-on, une machine dans laquelle un matelot pouvait séjourner sous les flots pendant une demi-heure. On parvenait ainsi à aller accrocher la torpille sous un vaisseau, et l'amorce était enflammée à l'aide d'une corde communiquant à une détente. Vingt ans plus tard, Robert Fulton, le promoteur de la navigation à vapeur, imagina un nouveau système qui, accueilli d'abord avec quelque faveur par lord Pitt, ne trouva pas grâce aux yeux des autorités maritimes de l'Angleterre.

Pendant la guerre de Crimée, les Russes voulurent employer des torpilles à la défense de Sébastopol et de Cronstadt, et, pour la première fois, ils songèrent, pour amener l'explosion, à employer la pile électrique; mais de ces tentatives encore imparfaites il ne résulta que de rares et insignifiants dégâts pour les flottes française et anglaise. Enfin, comme nous venons de le dire, ce fut seulement après la guerre d'Amérique, où les torpilles jouèrent un grand rôle, que les puissances maritimes d'Europe se décidèrent à commencer des expériences suivies et sérieuses. Les membres du Congrès de la paix doivent s'en applaudir, puisqu'ils affirment que plus la guerre deviendra meurtrière plus on approchera de l'heure de sa suppression. Puissent-ils dire vrai et penser juste !

X. DACHÈRES.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE[1]

(suite.)

Le fantôme restait immobile. Octave désarma et arma derechef son fusil, et le bruit de la batterie ne le fit même pas tressaillir; Octave le coucha en joue, il ne fit pas un mouvement. Cette impassibilité étonna les deux amis. En effet, l'auteur d'une plaisanterie n'eût pas encouru un pareil danger. Quelqu'un de plus malintentionné aurait essayé de fuir. L'immobilité que garda le fantôme leur causa une émotion singulière; ils avaient tous deux montré une suffisante incrédulité à l'égard des apparitions. Les personnes qui, à la lecture, se soucient peu de semblables choses, s'alarmeraient pour moins, si, la nuit, à la campagne, elles faisaient par hasard une rencontre pareille. Ce qui se passait sembla à Octave et à Henri dépasser un tant soit peu les limites, non-seulement de l'ordinaire, mais encore du naturel. Octave même se sentit si mal à son aise qu'il voulut à tout prix sortir de cette situation, et que d'une voix émue à la fois et par la colère et par une surprise mêlée d'appréhension, il s'écria :

— Tant pis pour vous s'il vous arrive malheur. C'est vous qui l'aurez voulu. Une fois, deux fois, trois fois, voulez-vous venir à nous ?

Et, avant qu'Henri qui se précipita sur lui pût l'arrêter, il appuya le doigt sur la détente du fusil, et le coup partit. Le fantôme tomba, et en même temps un éclat de rire strident se fit entendre derrière eux et comme dans l'air. Ils restèrent tous deux stupéfaits et comme anéantis.

— Qu'as-tu fait, Octave ? dit Henri, le premier revenu à lui.

— Eh bien ! tant pis ! dit Octave; je l'ai averti.

Puis ils marchèrent sur la place où le fantôme était tombé. La lune en ce moment sortit des nuages, et ils virent le linceul sur l'herbe. Henri se baissa, pâle et frémissant d'horreur à l'idée qu'il allait ramasser un cadavre; mais, quand il eut touché ce qui était à terre, il se releva brusquement; il voulut parler, mais ses dents claquaient de terreur, la voix ne pouvait sortir de sa gorge, il se contenta d'étendre la main vers l'objet de sa terreur pour le montrer à Octave. Octave se baissa à son tour.

Le linceul était vide !

Un nouvel éclat de rire satanique se fit entendre dans les arbres, et tous deux restèrent quelques instants sans trouver une seule parole. Cependant quand ils revinrent de leur profond étonnement, ils fouillèrent exactement la maison du garde-chasse, mais sans y trouver ni personne ni aucune trace qu'on y fût entré; la porte était fermée en dehors. Ils revinrent au linceul et le virent criblé de trous, toute la charge du plomb avait porté en plein.

— Écoute, Henri, dit Octave, je ne suis pas superstitieux, je n'ai jusqu'ici jamais ajouté foi aux contes de revenants plus ou moins terribles qui ont pu m'être racontés, mais je t'avoue qu'il m'est impossible d'expliquer ce qui se passe en ce moment.

— Pour moi, reprit Henri, je n'ai jamais redouté les apparitions, sans cependant pour cela nier tout à fait qu'elles fussent possibles; nous sommes dans la vie ordinaire entourés de miracles plus grands que ne le serait l'apparition d'un mort; la création d'un être est un plus grand prodige que sa résurrection; l'habitude seule nous rend insensibles à la première. Je dirai comme toi, je ne vois dans les conditions humaines et ordinaires aucune explication des choses dont nous venons d'être les témoins.

Ils retournèrent encore le drap blanc dans tous les sens, ils allèrent jusqu'à frapper la terre du pied pour voir s'il n'y avait pas quelque trappe cachée en cet endroit; mais la terre y était dure et recouverte d'un gazon épais comme dans le reste de la clairière, et elle ne rendait, sous les pieds qui la frappaient, qu'un son sourd et mat. Ils prirent le parti de regagner la maison et leurs chambres; mais le bruit de leurs pas, le mouvement d'un oiseau effrayé par leur passage, qui quittait la branche où il s'était endormi, les faisaient frissonner involontairement. Octave se sentit arrêté par son habit, et quoiqu'il s'aperçût bien vite que c'était par une ronce, son cœur, pendant quelque temps, continua à battre plus fort que de coutume. Arrivés au château, ils se retournèrent et plongèrent leurs regards dans le bois qu'ils venaient de quitter, puis ils se décidèrent à remonter se coucher sans être bien sûrs de trouver le sommeil dans leur lit. Octave leva les yeux sur la maison, et, la bouche entr'ouverte, respirant à peine, incapable de prononcer une parole, il saisit Henri par le bras, le serrant au point de lui faire mal; il lui montra de l'autre main, à sa fenêtre ouverte... dans sa chambre... le fantôme !... encore vêtu de son blanc linceul !...

Le trouble de Henri ne fut pas moindre que celui de son compagnon. Octave arma le second coup de son fusil; mais tout était disparu. Ils se hâtèrent de remonter l'escalier, et ce n'est pas sans avoir le cœur un peu serré qu'ils ouvrirent la chambre de Henri, où celui-ci voulut absolument entrer le premier. Elle était vide !... mais la fenêtre était ouverte, et il se rappelait parfaitement l'avoir fermée avant de descendre au jardin. Ils restèrent quelque temps à s'entretenir de cette bizarre apparition, sans en pouvoir trouver une explication, même à moitié plausible. Ils n'avaient sommeil ni l'un ni l'autre; Octave proposa de faire du punch; à force de fureter dans la maison, ils finirent par trouver les ingrédients nécessaires. Le jour, qui vient de bonne heure en cette saison, les trouva fatigués et un peu pâles; ils convinrent de ne parler à personne, pas même à M. de Riessain, de ce qu'ils avaient vu. S'ils étaient les jouets d'une plaisanterie, et plusieurs circonstances les empêchaient de donner cette interprétation à leur aventure, ils se vengeraient en ne se plaignant pas et en ne parlant de rien. S'il y avait au contraire quelque chose de surnaturel, ce silence leur ferait éviter les moqueries des gens qui, entendant ce récit au soleil, se poseraient en braves et en incrédules, et qui peut être, s'ils avaient été à leur place, et à la clarté de la lune se seraient bien donné de garde de pousser l'aventure aussi loin qu'eux, et se seraient contentés de se cacher la tête sous la couverture.

X

Histoire de l'éventail de la tante Eudoxie.

C'est ici que, après de mûres réflexions, j'ai décidé de vous raconter l'histoire de l'éventail de la tante Eudoxie.

Si je n'ai pas transcrit cette histoire pendant que la tante Eudoxie la racontait au traversin d'Angélique, c'est qu'il nous répugne extrêmement d'induire en erreur des lecteurs honnêtes qui se confient à notre bonne foi. La tante Eudoxie, sans que nous prétendions l'accuser de mensonge, ne raconta pas cependant les faits avec une suffisante exactitude au traversin de sa nièce, parce qu'elle-même ne les avait jamais bien connus. L'histoire dont elle entretint cet honnête traversin était l'histoire de ce qu'elle avait cru, et non pas l'histoire de ce qui était arrivé. D'autre part, il eût été désobligeant pour ce personnage d'accompagner son récit de notes explicatives, et le plus souvent de contradictions. Ces considérations nous ont déterminé à raconter les choses nous-même, sans ornement de style, sans périphrases, mais avec toute la naïveté du plus candide historien.

M. de Briquesolles était amoureux d'une femme de la société de la tante Eudoxie; cette femme, appelée Mme Dorner, avait un mari extrêmement jaloux. Il fallait endormir la vigilance une fois pour toutes. Mme Dorner voulut que M. de Briquesolles s'établît en amoureux déclaré de quelque autre femme, et, après avoir passé en revue toute sa société, après avoir rejeté presque toutes les femmes et avoir refusé de leur confier un rôle aussi dangereux, elle finit par choisir Eudoxie comme la moins capable d'induire M. de Briquesolles en sérieuse infidélité. Il est probable que si Eudoxie avait connu les causes qui lui méritaient l'attention de M. de Briquesolles et surtout ce qui lui valait le choix de Mme Dorner, elle aurait été beaucoup moins flattée qu'elle ne le fut de se voir pour adorateur assidu et déclaré un des hommes les plus élégants et les plus recherchés de la société. Elle n'avait pas cependant été sans remarquer qu'il s'était visiblement occupé de Mme Dorner, et elle lui en fit des reproches; mais M. de Briquesolles, après s'en être défendu, finit par lui persuader que ce n'avait été qu'un moyen de s'approcher d'elle sans éveiller les soupçons. Le goût de M. de Briquesolles fut critiqué, mais à la faveur de ce change donné à l'opinion, personne ne soupçonna son amour pour Mme Dorner. Toutefois de nouvelles difficultés vinrent gêner le bonheur des deux amants.

M. Dorner, soit qu'il se fût aperçu de l'échange de quelques regards, soit qu'il eût reçu quelque charitable avertissement, ne cacha pas à sa femme ses soupçons *offensants*, comme elle lui répondit, et accompagna cette manifestation de tout le cortége de mauvaise humeur, de scènes et de bouderies qui sont pour les Othello bourgeois la monnaie du poignard du terrible More de Venise. On pensa à recourir à de nouvelles mesures de prudence. On évita de se parler, de se regarder même; on renonça à toute correspondance par écrit. Mais comme les deux amants avaient reconnu qu'ils ne pouvaient plus désormais vivre sans se voir, on chercha des expédients pour convenir des rendez-vous,

[1] Voir les numéros 308 à 320



LE CHARIOT D'UNE MARIÉE, DANS L'EGERLANDE; dessin de M. Appelhann. — Voir page 182.



TYPES ET COSTUMES DES HABITANTS DE L'EGERLANDE; dessin de M. Appelhann. — Voir page 182.



LA VÉGÉTATION DANS LES DÉSERTS DE L'AFRIQUE AUSTRALE, d'après un croquis de M. Thomas Baines. — Voir page 182.

sans que le jaloux le plus soupçonneux pût seulement supposer la moindre correspondance. On convint de se servir pour cet effet de Mlle Eudoxie, et voici comment on s'en servit.

M. de Briquesolles occupait auprès du ministre des fonctions importantes qui ne lui laissaient que peu de liberté Aussi était-ce lui qui d'ordinaire fixait les rendez-vous, qui étaient à une petite maison qu'il possédait en dehors de la ville. A chaque rendez-vous on convenait du signal que donnerait Eudoxie pour en annoncer un autre. Et c'était M. de Briquesolles qui usait de l'influence qu'il avait acquise sur le cœur de la malheureuse pour la faire agir conformément à ses desirs. Ainsi, un jour on convenait que l'on se réunirait à la petite maison, le lendemain de la soirée où mademoiselle Eudoxie aurait paru avec des roses jaunes dans les cheveux. M. de Briquesolles n'avait qu'à lui faire présent d'une guirlande de ces fleurs en manifestant le désir de les voir dans ses cheveux. Une autre fois il etait dit que le signal serait donné par Mlle Eudoxie vêtue d'une magnifique robe rose qu'elle ne mettait que dans les grandes occasions. Par une malheureuse fatalité, Eudoxie s'avise de trouver la soirée de ce jour-là une assez grande occasion et tout à fait digne qu'elle arborât la fameuse robe rose. Or M. de Briquesolles n'avait pu réussir à se rendre libre pour le lendemain, il lui était même impossible d'assister à la soirée où Mlle Eudoxie devait porter les nouvelles du lendemain à sa rivale inconnue. Le hasard fit cependant qu'il entra chez Eudoxie au moment où elle allait partir pour le bal. Il fut effrayé de voir la robe rose. Cette robe rose pouvait amener les conséquences les plus fâcheuses. Mme Dorner se transporterait à la petite maison et n'y rencontrerait personne. M. de Briquesolles décida qu'Eudoxie n'irait pas au bal avec sa robe rose. Il feignit une véhémente indignation, puis un abattement profond. Eh quoi! cette robe qui lui seyait si bien! cette robe qui relevait avec tant d'avantage la noblesse de sa taille et la grâce de son maintien! cette robe qu'elle n'avait pas mise depuis si longtemps! elle prenait pour la faire reparaître précisément le jour où elle savait que les devoirs de la charge de M. de Briquesolles ne lui permettaient pas de la rencontrer dans le monde. Certes, disait-il, il ne s'attendait pas à ce prix de sa *flamme constante*, il ne croyait pas que *tant d'amour* fût méprisé à ce point; il gémit, il pria, il menaça; il fit tant qu'Eudoxie se déshabilla et se rhabilla, et que la robe rose ne parut pas au bal, où elle aurait faussement et dangereusement annoncé à Mme Dorner une entrevue qui ne pouvait pas avoir lieu.

A chaque instant c'etaient de nouveaux caprices ou de nouveaux présents de M. de Briquesolles.

Un soir entre autres, Mme Dorner, placée au théâtre dans une loge en face d'Eudoxie, attendait avec anxiété un signal convenu. Si Eudoxie avait son éventail d'ivoire, elle verrait le lendemain M. de Briquesolles, qui lui expliquerait les causes d'une absence de quelques jours dont elle avait été horriblement inquiétée. M. de Briquesolles avait vu Eudoxie sortir avec son éventail qu'il lui avait fait prendre en lui parlant de la grâce avec laquelle elle le portait. Il était donc parfaitement tranquille et ne doutait pas un moment qu'Eudoxie ne passât fidèlement sa soirée à jouer de l'éventail. La représentation allait finir lorsqu'il entra au théâtre, en véritable amoureux, dans l'espoir de voir un instant de loin Mme Dorner; mais que devint-il lorsque, après avoir remarqué sur son visage des signes évidents de tristesse, il s'avisa d'examiner Eudoxie, et il s'aperçut qu'elle n'avait pas d'éventail! Il entra dans sa loge et ne tarda pas a apprendre que l'eventail etait perdu, qu'on pensait l'avoir laissé tomber en descendant de voiture. Il comprend tout, il s'élance hors de la loge et hors du théâtre; il court comme un fou, il cherche un marchand d'éventails; il trouve une boutique, il entre, il prend un éventail d'ivoire, mais au moment où il cherche sa bourse, il s'aperçoit qu'il n'a pas d'argent, que sa bourse est perdue ou volée; il tire sa montre de son gousset, la donne à la marchande et s'enfuit; il rentre au théâtre, et pour ne pas cependant effaroucher les personnes qui entourent Eudoxie, il se baisse, fait semblant de trouver l'éventail à ses pieds, le ramasse et le rend à Eudoxie en lui disant

— Mademoiselle, voici votre éventail que vous avez laissé tomber.

Eudoxie étonnée, confuse, prend l'éventail et y trouve quelques mots insignifiants, tracés au crayon, qu'elle traduit par les expressions un peu timides et voilées du plus tendre amour. C'est l'eventail en question.

A quelque temps de là, la mère d'Eudoxie eut des soupçons de l'intelligence qui existait entre M. de Briquesolles et Mme Dorner; elle parla, elle mit la malheureuse dans les plus horribles transes; mais M. de Briquesolles se fit surprendre par elle aux genoux d'Eudoxie, ce qui la fit changer d'opinion et lui fit voir qu'elle s'était lourdement trompée en supposant M. de Briquesolles amoureux de Mme Dorner; mais cela ne pouvait se passer ainsi; on parla d'epouser

Alphonse Karr.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'ÉGERLANDE

L'Éger traverse, pour aller se jeter dans l'Elbe, une vallée qui a été baptisée, de son nom, Égerlande. Cette partie de la Bohême, à laquelle les eaux de Carlsbad ont donné une certaine célébrité, n'est pas moins intéressante par ses mœurs locales que par le charme de ses paysages.

Le costume du pays, qui a beaucoup perdu de son caractère depuis quelques années, n'est pas fort gracieux, comme on en peut juger sur les échantillons que nous offrons au lecteur. La coiffure des femmes est tantôt un simple foulard avec un large nœud sur le front, tantôt une calotte de fourrure ou un bonnet dont les longs plis rayonnent comme un soleil à l'entour du visage; on remarquera d'autre part que les bottes sont le complément indispensable du costume masculin.

Les habitants de l'Égerlande se distinguent par un goût très-prononcé pour la musique et la danse. Une de leurs principales distractions est le *trischlag*, qui a beaucoup de rapports avec la valse. Comme les Rizanotes, dont nous esquissions les mœurs la semaine dernière, c'est surtout à leurs cérémonies de noces qu'ils donnent un cachet tout particulier.

Une espèce de fou, qu'on nomme le *procurator*, est en quelque sorte le heros de la fête dont la direction lui est confiée. C'est un beau parleur, grand teneur de propos incohérents, qui doit savoir manier la période grave et la grosse plaisanterie avec une égale habileté. Son rôle commence dès le jour de la demande, et, tandis que les parents sont attables aux deux extrémités opposées de la chambre, c'est lui qui va des uns aux autres portant de ceux-ci à ceux-là les demandes et les réponses sur les conditions du contrat, la dot de la jeune fille, etc. Plus il saura prolonger la séance par ses allées et venues et par ses discours, mieux il aura rempli sa tâche. Un bon procurator ne fait pas durer une demande en mariage moins de six à huit heures.

La fin des accordailles est le signal d'une joie extrême. Le procurator, qui doit conduire au jeune homme sa fiancée, commence d'ordinaire par lui amener, avec force propos risqués, d'autres jeunes filles déguisées. Enfin, quand il est à bout de lazzis, il présente l'un à l'autre les deux futurs époux auxquels il adresse un speech rimé; puis il leur met la main dans la main en s'écriant: « Voilà qui est fait! » Et les flûtes et les violons de donner aussitôt le signal du repas des fiançailles que suivent les danses forcenées

Pour le procurator, il n'est pas au bout de ses peines. C'est lui qui fait en termes choisis toutes les invitations et qui règle l'ordre futur de la cérémonie. Le jour du mariage, il va chercher la jeune fille chez elle, suivi de la famille du jeune homme, et toute la noce prend, musique en tête, le chemin de l'église. A la sortie de la messe, la demoiselle d'honneur met une couronne au chapeau du marié, et les invités retournent chez lui dans le même ordre qu'ils occupaient précédemment.

A son arrivée dans la maison de son époux, on verse à la mariée un verre de vin. Elle doit vider le contenu et jeter le verre derrière elle par-dessus son épaule. Si le verre casse, c'est d'un bon augure, — c'est surtout d'un augure facile; — en tout cas, les invités ne manquent pas de le mettre en pièces. La mariée entre alors dans la salle à manger où elle reçoit un pain. Elle le coupe en menus morceaux qui sont distribués à tout le monde. Beaucoup gardent précieusement ce morceau de pain auquel ils attachent des vertus merveilleuses, ils y voient un préservatif certain contre tous les maux. Le goûter est alors suivi de danses dans la grange; puis a lieu le vrai festin de noces où hommes et femmes occupent chacun un côté séparé de la table. Pendant le repas, qu'égayent les toasts du procurator, le service est fait par les garçons et les demoiselles d'honneur; et de temps en temps circulent autour de la table des assiettes où chacun dépose son offrande pour les musiciens et les servantes. Dans la soirée, toutes les jeunes filles du village vont chanter sous les fenêtres des nouveaux époux

Le lendemain, un chariot se présente à l'ancien logis de la mariée pour transporter ses effets dans sa nouvelle demeure. Tout son mobilier y est installé, depuis le lit et l'armoire jusqu'au rouet et à l'oreiller, tous deux indispensables. Les deux plus proches parentes prennent place sur le chariot, l'une en avant, l'autre en arrière, et, le long du chemin, elles jettent des fruits et diverses friandises aux enfants du village. Il est de règle qu'au moment de passer la porte les chevaux ne veuillent plus avancer à moins d'un bon pourboire du mari. C'est lui-même qui doit porter le panier contenant les effets de sa femme.

Les réjouissances de la noce se prolongent ordinairement pendant quatre jours.

P. Dick.

A TRAVERS L'AFRIQUE AUSTRALE

M. Thomas Baines, qui a fait parler de lui récemment par une curieuse exposition de dessins à l'établissement de la Société géographique de Londres, est un de ces hardis explorateurs dont le nom doit être inscrit au-dessous de ceux des Barth, des Speke et des Livingstone.

Après une expédition heureuse dans l'Australie septentrionale, il a voulu explorer aussi l'Afrique australe qu'il traversait en deux fois de l'ouest à l'est d'abord, puis de l'est à l'ouest, remontant le cours du Zambeze avec le docteur Livingstone en 1859. Son dernier voyage, dont il a lui-même écrit le récit, a duré l'espace de quinze mois dans le cours des années 1861 et 1862 Parti de la baie de Walwisch, située sur la côte occidentale d'Afrique, il gagna, en passant par le lac Ngauri, le cours du Zambèze jusqu'à la hauteur des chutes de Victoria, une des plus gigantesques et des plus merveilleuses cascades qui soient au monde.

M. Baines, qui est un peintre fort distingué, est revenu de cette excursion avec ses cartons pleins d'esquisses et de croquis fort intéressants.

Le dessin que nous publions aujourd'hui est tiré de sa riche collection. Il donne une puissante idée de l'étonnante végétation qui couvre certaines parties de la région des tropiques.

Lorsque M. Baines et M. Chapman, son compagnon de route, quittant les bords du Zambèze, revinrent sur leurs pas après la saison des pluies, ils trouvèrent le sentier qu'ils avaient aisément suivi l'année précédente, encombré d'herbes épaisses, hautes de douze pieds au moins, et dont chacune avait la grosseur du petit doigt. A travers cette véritable forêt, ils ne retrouvèrent leur chemin qu'en suivant la trace des tiges sèches que les roues de leurs chariots avaient brisées lors de leur precédent passage, et de temps en temps par les souches carbonisées qui jonchaient le sol, débris de leurs anciens feux. Aussi loin que le regard des voyageurs pouvait atteindre, ils ne voyaient devant eux que les hautes herbes que couchait à mesure leur vigoureux attelage, et un homme à cheval pouvait à peine apercevoir un éléphant à quelques pas de lui.

Les pluies qui avaient activé à ce point la végétation avaient laissé çà et là des mares abondamment remplies d'une eau limpide et ornées de lotus bleus dont les racines sont, au dire de M. Baines, assez bonnes à manger. Pendant un temps, elles formèrent avec les raisins sauvages du pays une partie de sa nourriture.

Henri Muller.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Accidents causés par les escargots. — L'*helice pomatia*. — Elle digère impunement les poisons. — Sa mort apparente. — Sa résurrection. — Sa ponte. — Comment l'helice agrandit sa coquille. — Comme quoi un escargot se refait une tête. — Manière de préparer les escargots. — L'escargot symbole religieux.

La semaine dernière, un de nos peintres les plus célèbres, et originaire de la Bourgogne, a failli succomber à un mal etrange et subit; le medecin appelé ne tarda point à remarquer que les symptômes de ce mal rappelaient, à ne point s'y méprendre, les accidents que produisent les poisons narcotico-âcres. Après avoir combattu et vaincu ces symptômes, il s'enquit des causes qui avaient pu les provoquer, et il apprit que, la veille, l'artiste avait copieusement mangé à son dejeuner des escargots, mets fort recherché dans son pays natal et dont la consommation prend, à Paris, un développement considérable.

L'analyse chimique des intestins de quelques-uns de ces escargots, et l'examen microscopique de leur estomac y firent retrouver des débris incontestables de *pomme épineuse*, c'est-à-dire d'une des plus dangereuses plantes vénéneuses connues.

Avant de se renfermer au fond de leur coquille et d'en clore hermétiquement l'ouverture, les escargots avaient évidemment pâturé sur des *pommes épineuses* sans que leurs robustes organes de digestion en souffrissent le moins du monde, et ils s'assimilaient paisiblement des substances délétères dont on le voit cependant, quelques particules suffirent néanmoins pour mettre à deux doigts de la mort un jeune homme robuste.

C'est un singulier animal que l'escargot! Un naturaliste perdu au fond du departement de l'Ain et qui consacre les rares loisirs que lui laisse sa profession médicale à des études d'histoire naturelle d'une grande valeur et faites avec autant de persévérance que de bonheur, le docteur E. Ébrard a révélé sur cet animal des details curieux et que pour la plupart personne n'avait observés jusqu'ici.

Aux approches de l'hiver, l'escargot, ou l'*hélice pomatia*, c'est-à-dire à opercule, après avoir largement pâturé pendant la belle saison, s'enferme dans sa coquille dont il clôt hermétiquement l'entrée par une cloison formée de sécrétions muqueuses qui se durcissent au contact de l'air. En cet état, il devient un véritable cadavre, sauf la mort. Son cœur cesse de battre, et si des froids rigoureux sévissent, il gèle complétement, prend la dureté d'un morceau de glace et casse comme une plaque métallique entre les doigts qui cherchent à le rompre.

Au retour d'une température plus douce, et quand des pluies tièdes attestent l'arrivée du printemps, l'escargot renaît; son cœur commence à battre de nouveau. Le Lazare entr'ouvre la porte de son sépulcre, sort la tête et déploie ses longues cornes, à l'extrémité desquelles se trouvent ses yeux, admirable organe dans lequel se trouvent réunis à la fois la vue, l'ouïe et le toucher. Dès lors il se met à paître les vegetaux naissants qui se trouvent à leur portée, et surtout à boire avidement les gouttes d'eau qui mouillent la terre. Une fois désaltéré et repu, il prend un bain pour purifier et lubrifier sa peau et lui rendre son élasticité et sa souplesse onctueuse.

J'allais oublier de vous dire que, par un instinct merveilleux, les escargots choisissent toujours pour se réfugier pendant l'hiver un endroit exposé au nord et non au midi. En cela ils se montrent tout à la fois ingénieux, prudents et logiques; ils peuvent, vous le savez, geler impunement, mais ils ne peuvent, sans s'exposer à périr, degeler tout à coup en passant brusquement d'un froid extrême à une chaleur trop vive; or, comme l'exposition au midi et les rayons trop vifs

du soleil pourraient les exposer à ce malheur, ils s'endorment au nord, où ils attendent un réveil plus tardif, mais moins dangereux.

Vers le mois de juin, après une pluie qui a ramolli le sol, l'escargot cherche un terrain exposé au midi pour y pondre ses œufs. La chaleur du soleil est en effet nécessaire au développement de ces œufs; elle remplace l'incubation de la mère chez les oiseaux. Les escargots qu'on conserve captifs dans des bocaux placent toujours leur nid vers la partie des parois qui regarde la fenêtre, parce qu'elle reçoit davantage les rayons du soleil.

Ils recherchent encore un sol suffisamment humide, que l'eau n'imprègne pas trop; dans un terrain très-sec les œufs ne tardent pas à se dessécher; dans un terrain trop humide, ils absorbent l'eau et leur enveloppe se distend et se rompt. Dès qu'elle trouve un emplacement convenable pour la ponte, l'hélice creuse un conduit large comme le doigt et long de deux centimètres environ, auquel aboutit une cavité de forme ovale dont la grandeur correspond à peu près au volume d'un œuf de poule. Le travail pénible qu'exige cette besogne dure souvent de vingt-cinq à trente-six heures. Ce rude travail terminé l'hélice s'accorde une demi-journée de repos qu'elle emploie à réparer ses forces en se gorgeant de nourriture; après quoi elle se prépare à commencer sa ponte.

Pour cela, elle introduit la tête et le cou dans le conduit de la cavité qu'elle a creusé, de telle manière que la première partie de son corps fait légèrement saillie à l'intérieur du petit souterrain. Deux, trois, quatre heures s'écoulent; une ouverture apparaît au bas du grand tentacule de l'animal, et il en sort un œuf du volume d'un pois, de couleur blanchâtre, et entouré d'un liquide visqueux; il reste adhérent au pourtour de l'orifice jusqu'à l'apparition d'un nouvel œuf, qui chasse le premier, mais qui continue à lui être attaché ainsi qu'à l'ouverture-sortie.

Un intervalle de trente minutes sépare l'apparition des deux œufs qui se présentent les premiers; mais ils se succèdent plus rapidement à mesure que leur nombre augmente. L'hélice pond ainsi de vingt-cinq à quarante œufs.

Adhérant d'abord l'un à l'autre, les œufs forment une espèce de chapelet dont le dernier sorti reste fixé au bas du tentacule. De cette manière les premiers pondus arrivent doucement et sans se rompre au fond de la cavité. Vers la fin de la ponte, quand la cavité est à moitié remplie, le liquide visqueux qui entoure les œufs diminue, et ceux-ci tombent immédiatement.

L'expulsion des œufs ne met pas fin à la tâche de l'hélice; si le nid restait ouvert, des myriades d'insectes viendraient les dévorer. Aussi, la ponte terminée, l'hélice bouche soigneusement le conduit et égalise le terrain à la surface du sol avec un si grand soin que la plus petite inégalité ne trahit jamais l'existence du nid.

Pour creuser la cavité de ce nid et la fermer, les hélices se servent principalement de leur mâchoire très-tranchante; elles donnent ensuite à la partie antérieure de leur *pied*, — on désigne par ce nom le disque charnu que l'escargot applique sur le sol quand il marche, — toute espèce de formes, tantôt celle d'une cuiller en faisant saillir son contour, tantôt celle d'un râteau en en faisant saillir un seul bord, tantôt enfin celle d'une demoiselle de paveur pour fouler et aplanir le sol.

Lorsqu'il s'agit de fermer l'ouverture du nid, elles placent l'extrémité antérieure de leur *pied* sur les déblais amassés autour d'elles; elles courbent cette extrémité du gros organe et la retirent pour ramener la terre au centre. Puis, lorsque ces déblais se trouvent rassemblés vers l'ouverture par cette industrieuse manœuvre qu'elles répètent à plusieurs reprises sur tout leur pourtour, elles se placent sur la terre amassée, élargissent leur pied et tournent plusieurs fois sur elles-mêmes, de gauche à droite et de droite à gauche.

L'enveloppe des œufs entourée de tant de laborieuses sollicitudes est blanche, demi-membraneuse et demi-crétacée. Elle se compose de trois membranes superposées, élastiques et très-perméables. Ces œufs absorbent après la ponte l'humidité ambiante, et deviennent plus gros qu'ils ne l'étaient au sortir de l'animal. Lorsqu'on essaye de mettre leur grappe dans une coquille vide égale en volume à celle de l'escargot qui les a produits, cette grappe déborde de beaucoup l'ouverture.

Elle-même, au moment de creuser son nid, l'hélice devient beaucoup plus volumineuse qu'auparavant; si, pendant cette opération, on la tracasse, elle retire ses cornes, mais elle ne peut rentrer entièrement son corps en sa coquille.

Cependant ce corps ne renferme encore aucun œuf, il ne contient que les matériaux nécessaires à leur formation. Les œufs commencent seulement à se développer après la construction complète de la cavité destinée à leur servir de berceau.

Voici les motifs de cette merveilleuse précaution de la nature.

Si les œufs se développaient lentement en un espace de temps toujours le même, si le limaçon se trouvait obligé de les pondre dès qu'ils atteindraient leur développement complet, forcément la ponte aurait souvent lieu pendant un temps sec.

Par conséquent, le pauvre animal ne pourrait trouver un terrain humide, facile à creuser, et les œufs pondus en plein air ou sur un sol aride se dessécheraient promptement et périraient infailliblement.

Un œuf d'escargot pèse de sept à seize centigrammes; les plus gros atteignent presque le volume d'un œuf de mésange. Exposé à l'air, il perd de son poids, son enveloppe extérieure se durcit et il ressemble alors tout à fait à un œuf d'oiseau.

Dans les années favorables, c'est-à-dire dans les années chaudes et pluvieuses, les hélices *pomatia* font trois pontes par an.

Les œufs éclosent du cinquième au cinquantième jour, selon la température régnante.

Les limaçons nouveau-nés commencent par dévorer les enveloppes de l'œuf qui les contenait, ils restent ensuite renfermés dans la terre pendant plusieurs jours, et même, si le temps se montre très-sec, durant plusieurs semaines.

Leur coquille naissante présente un tour et demi de développement; mince, incolore, transparente, elle laisse voir les organes contenus à l'intérieur.

La coquille de l'hélice *pomatia* atteint en trois ans environ son maximum de développement, c'est-à-dire quatre circonvolutions et demie, et très-rarement cinq tours, sauf pendant les premiers mois; cet agrandissement de la coquille ne s'effectue pas graduellement, mais bien à de longs intervalles, alors elle augmente en quelques jours d'un quart, de moitié d'une circonvolution.

Elle se compose principalement de carbonate de chaux et d'une substance visqueuse. Les matériaux qui servent à son accroissement s'accumulent peu à peu jusqu'au moment opportun. Lorsque l'hélice veut accroître sa coquille, elle fait saillir légèrement au dehors la partie de son corps qui correspond au pourtour de l'ouverture de sa demeure et qu'on nomme le collier. Le contour du collier sécrète alors une substance visqueuse, jaunâtre, qui se dessèche vite et qui ajoute à tout le pourtour de la coquille un liséré d'abord membraneux et bientôt solide. L'animal fait de nouveau saillir son collier en dehors et il se forme un deuxième liséré qui vient s'ajouter au premier. Trente, quarante lisérés, ou additions linéaires, se fabriquent ainsi successivement et forment en se réunissant le prolongement de la coquille.

Ce prolongement terminé, le pourtour du collier cesse de sécréter la substance visqueuse de couleur jaunâtre dont nous venons de parler, et la remplace par un autre liquide qui tient en suspension, comme le démontre l'examen au microscope, une grande quantité de granules. Ces granules se sèchent à la surface intérieure du prolongement corné qui lui sert de moule, le garnit de plusieurs couches calcaires et achève ainsi de constituer l'accroissement complet de la coquille.

A la fin du XVIII[e] siècle, Spallanzani annonça que plusieurs limaçons, qu'il avait décapités, non-seulement ne périrent pas après être restés pendant quelque temps engourdis dans leur coquille; il ajouta que les décapités en étaient bientôt sortis pour se promener, et qu'au bout de plusieurs mois ils possédaient une nouvelle tête complétement repoussée. Depuis lors on a recommencé souvent cette bizarre expérience et presque toujours avec succès.

D'après Pline, les Romains tenaient les escargots comme un mets très-recherché. Chaque année, au commencement de l'hiver, des navires allaient s'en approvisionner en Sicile, en Espagne, en Afrique et aux îles de l'Archipel.

Plus tard des gastronomes conçurent et réalisèrent l'idée de renfermer les escargots pour les engraisser dans des parcs appelés *cokléaria*.

Dioscoride, Pline, Celse, font un grand éloge des propriétés alimentaires des escargots. « Ils forment, dit le premier, un aliment bon à l'estomac et de facile digestion. »

Si les anciens engraissaient les escargots avec un soin particulier, ils les apprêtaient avec non moins de recherche. Au dire de Martial, des hommes appartenant aux classes les plus élevées se faisaient honneur de leur talent à préparer les escargots; et Apicius, dans son *Traité de l'art culinaire*, indique comment les plus experts s'y prenaient.

On mettait les escargots dans une chaudière avec du lait, on les y laissait jusqu'à une demi-coction, on les oignait ensuite d'huile d'olive, puis on les saupoudrait de farine, on les humectait de nouveau d'huile, et on les couvrait de menthe et de safran; enfin on les soumettait à diverses sauces spéciales, parmi lesquelles celle qui portait le nom de *moretum* était surtout très-renommée.

A Bordeaux, la population se rend en foule, le mercredi des Cendres et le premier dimanche de carême, à un petit village appelé Canderani, pour terminer gaiement le carnaval et prendre un avant-goût du maigre en y mangeant des escargots.

Les ouvriers de Paris mangent le matin, en buvant du vin blanc, les escargots qui, selon eux, font trouver le vin meilleur. En Algérie, en Espagne, dans le midi de la France on en fait une énorme consommation. Partout on cherche à remédier à leur peu de saveur et à les rendre plus digestibles, à l'aide d'une foule de sauces appétissantes : l'*ayoli* des Languedociens, l'*aillado* des Gascons, la *limassade* des Provençaux, la *cacalourada* de Montpellier, deviennent des auxiliaires indispensables de l'escargot.

Pour terminer un peu moins gastronomiquement, disons que l'escargot était pour les Druides ce que le scarabée sacré était pour les prêtres égyptiens, un symbole de l'immortalité. Souvent on trouve dans les tombeaux gaulois que l'on exhume, soit une coquille d'escargot, soit une image sculptée de cette coquille.

S. HENRY BERTHOUD.

VALPARAISO

Pendant qu'une escadre espagnole établit le blocus sur les côtes du Chili, plusieurs journaux signalent l'apparition de navires mystérieux, que l'on dit être des corsaires chiliens, dans les eaux de Cuba et même de l'Angleterre. Ce bruit est sans doute prématuré; mais tout le monde prévoit que, si l'état de guerre entre la vieille monarchie espagnole et la jeune république américaine aboutit à un conflit matériel sérieux, c'est l'Océan qui en sera le théâtre.

Nous jetterons donc un coup d'œil sur le port de Valparaiso, qui est le principal dépôt des ressources du Chili au double point de vue du commerce et de la guerre maritime.

Rien n'égale l'étonnement du voyageur au premier aspect de cette ville, si prétentieusement nommée *Vallée-du-Paradis*, avec son *Almendral* (terrain des amandiers), dont le nom ne représente plus guère qu'une tradition, car il n'y a presque plus d'amandiers dans cette partie de Valparaiso. On n'aperçoit d'abord qu'un petit nombre de maisons irrégulièrement bâties sur le bord d'un bassin profondément encaissé, formé par une ligne demi-circulaire de collines qui s'élèvent de douze cents pieds au-dessus de son niveau. Mais cette impression ne dure pas; et, à mesure qu'on approche, la vue se repose avec intérêt sur quelques points, entre lesquels on distingue le *Monte-Alegre*, couronné d'élégantes demeures de construction anglaise.

La ville se divise en deux parties : le port et l'Almendral, situé à l'est du port auquel il sert de faubourg. Ce quartier est bien bâti et orné de jardins; il est déjà fort peuplé. Beaucoup de négociants y ont de jolies maisons de plaisance, et il sert de rendez-vous aux citadins fashionables.

Quant au port, c'est le centre du commerce et de l'activité de Valparaiso. Les marchandises s'y déchargent; on y trouve les magasins des négociants et les bureaux des autorités. On dirait qu'il consiste en une seule rue, bâtie au pied d'une montagne à pic, et possédant, entre autres édifices, une douane magnifique; mais bientôt, si on pénètre dans les replis de la montagne, on découvre des centaines de maisons, d'abord invisibles, et l'on ne s'étonne plus de voir enfin une ville qui a compté une population de 10 à 15,000 âmes, aujourd'hui portée à près de 30,000.

L'habitude prise par tous les navires baleiniers ou autres d'y relâcher, qu'ils viennent du cap Horn ou des régions septentrionales, assure à Valparaiso une importance commerciale déjà considérable et qui ne peut que s'accroître encore. Mais la baie a le grave inconvénient de n'être sûre que de septembre à la fin d'avril, exposée qu'elle est, depuis mai jusqu'à la fin d'août, aux vents de nord-ouest; aussi est-elle tous les ans, en hiver, le théâtre d'un assez grand nombre de sinistres. A cet égard, les deux autres ports du Chili, Concepcion et Valdivia, lui sont de beaucoup préférables.

C'est sur la place de l'Intendance, dont nous donnons la vue avec celle du port, qu'a été lue la déclaration de guerre faite à l'Espagne par le président de la république chilienne. Les troupes étaient rangées autour de la place; au centre se tenait le procurateur municipal, à cheval, et entouré d'une foule considérable. Lorsque lecture fut donnée de la proclamation, le peuple fit retentir l'air de ses acclamations, et les soldats agitèrent leurs shakos au bout de leurs baïonnettes.

H. VERNOY.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus : Dans chaque numéro de l'*Univers illustré* il y a toujours quantité d'actualités.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7

ÉMILE VACANTE.



LA PLACE DE L'INTENDANCE, A VALPARAISO (CHILI), d'après une photographie. — Voir page 18[illegible]



LA VILLE ET LE PORT DE VALPARAISO (CHILI), d'après une photographie. — Voir page 18[illegible].

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DEPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DEPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

[illegible], le port en sus [illegible]



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 522.
Samedi 24 Mars 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Théâtre impérial de l'Odéon : *la Contagion*, comédie en cinq actes, par M. Emile Augier. — Les acteurs : MM. Berton, Got, Brindeau, Porel; Mmes Doche, Thuillier et Laurence Gérard.

Le 17 mars est un jour qui aura sa place marquée parmi les éphémérides des représentations solennelles : le matin, au Corps législatif, l'amendement des quarante-six; le soir, à l'Odéon, *la Contagion*, d'Émile Augier.

Assurément, il y avait une jolie salle au palais Bourbon, et la représentation en elle-même — je puis le dire sans vouloir m'aventurer sur un terrain prohibé, — bien que privée, cette fois, du concours des premiers rôles de la politique, n'a pourtant manqué ni d'agrément ni d'intérêt.

Mais quelle différence avec la soirée de l'Odéon!

INCENDIE DU THÉATRE DE BREST; dessin de MM. Clerget et de Moraine, d'après une photographie de MM. Mage frères, de Brest. — Voir le Bulletin.

Je ne sais si jamais, dans une même salle, se sont trouvés réunis, en aussi grand nombre, tant de personnages illustres, tant de charmants visages, tant de curieux et de curieuses de tous les mondes. Dans l'avant-scène de droite, LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice; en face, S. A. I. la princesse Mathilde; au-dessous de la loge de la princesse, dans l'avant-scène de la direction, George Sand, puis, dans les loges de galerie, M. le ministre d'État, quatre autres de ses collègues à portefeuille : MM. Fould, Vaillant, Lavalette et Béhic; le nouveau préfet de police, M. Piétri; de hauts fonctionnaires, des ambassadeurs et chefs de missions; à l'orchestre et au balcon, pêle-mêle, des sénateurs, des députés, des hommes d'État de tous les degrés et de toutes les opinions; M. le comte de Nieuwerkerke, M. le baron Clary, MM. Jules Favre, Guéroult, Havin, Crémieux, Glais-Bizoin; des artistes, des comédiens et comédiennes de tous les théâtres — depuis la Comédie-Française, représentée par Mlles Nathalie et Royer, jusqu'au Châtelet et à la Gaîté, représentés par Mlles Desclauzas et Colombier; la presse politique et littéraire; le ban et l'arrière-ban de la critique; — enfin, au parterre, Pipe-en-Bois, impatient de s'affirmer à tout prix et de démentir, par des manifestations bruyantes, le bruit de son abdication.

Il est impossible d'expliquer autrement certaines protestations à contre-sens, certains coups de sifflet lancés à tort et à travers, même aux plus beaux endroits de la pièce, comme ces virgules de fantaisie dont un calligraphe, émule de Calino, émaillait les copies dont il était chargé.

Une ardente curiosité, mêlée de je ne sais quelle fièvre et quelle agitation, régnait dans tout ce public. On se racontait par quelles péripéties diverses avait passé l'œuvre nouvelle de M. Augier; comment, reçue d'abord à la Comédie-Française, elle avait dû, devant l'immense succès du *Lion amoureux*, qui la repoussait soit jusqu'à l'an prochain, soit cette année-ci jusqu'à l'époque de la saison caniculaire, émigrer à l'Odéon; comment, à côté de Berton, de Brindeau, de Mme Doche, appelés à renforcer la troupe de M. de la Rounat, Got, enlevé de haute lutte au Théâtre-Français par M. Augier, avait été, en vertu d'une mission spéciale, autorisé à créer le rôle qui lui avait été originairement destiné : on se disait que le sujet de la *Contagion* était un des plus hardis et des plus palpitants qui eussent été jamais traduits sur la scène ; on se demandait encore et surtout quel accueil la manière âpre et énergique de M. Émile Augier, ses brutalités voulues, ses crudités préméditées, ses peintures impitoyables, trouveraient auprès d'un parterre jeune, généreux, passionné, sympathique aux nobles sentiments, mais ignorant des vices spéciaux, des régions corrompues que l'auteur avait eu vue de flétrir et de flageller, et, partant, incapables de comprendre nettement la vérité, la profondeur, la haute moralité de ses critiques.

Ces craintes, qui n'étaient pas sans quelque fondement, se sont par bonheur bien vite dissipées. Après quelques hésitations, le public a fini par entrer en communion de pensée avec l'auteur; la magnifique explosion du quatrième acte a balayé tous les malentendus, et le succès s'est manifesté d'autant plus grand, plus ferme et plus décisif, qu'il avait rencontré d'abord plus de résistances.

A l'énoncé du titre, vous avez compris tout de suite la leçon que porte en elle la comédie nouvelle. Près du vice élégant qui ne craint pas de maximer ses pratiques, qui professe hautement le dogme de la jouissance, du bien-être et du plaisir à tout prix, qui bafoue comme des vieilleries ridicules, comme des oripeaux démodés, le dévouement, l'honneur, le patriotisme, l'amour, il nous montre des cœurs généreux qui, par faiblesse ou par fausse honte, se laissent peu à peu aller à la contagion de l'exemple. Résistez, leur crie-t-elle, résistez tout d'abord ; car, une fois sur la pente, qui sait si vous aurez la force de vous arrêter; qui sait si, comme André Lagarde, vous rencontrerez à temps quelqu'un de ces hasards terribles qui vous rappelleront à vous-même, et vous sauveront de l'abîme où allait vous entraîner une Navarette ou un d'Estrigaud ?

Vous le connaissez tous, ce baron d'Estrigaud, cet aventurier de *high life*, sans foi, sans conviction, sans moralité, dont l'existence problématique se partage entre la spéculation et la galanterie, quelque chose comme un Valmont doublé d'un Mercadet. Au dehors le type du *gentleman*, l'élégance et la correction anglaises, le vice en gants blancs, un sépulcre blanchi ; — d'ailleurs aimable, spirituel, de plain pied dans le plus grand monde où il est non pas seulement admis, mais compté, sympathique aux femmes pour sa distinction parfaite, aux hommes pour sa politesse et sa courtoisie. La vie de plaisir, à laquelle il se mêle sans en subir les entraînements, lui sert à masquer ses intrigues financières. Sa maîtresse, la Navarette, une drôlesse de théâtre à laquelle il donne 50.000 francs par an, n'est elle-même qu'une sorte de chandelier : il fermera volontiers les yeux sur ses infidélités si, grâce à elles, il peut obtenir des renseignements pour jouer sûrement à la Bourse. La Bourse, voilà la plus claire de ses ressources : les cinquante ou soixante mille francs qu'il touche comme administrateur de cinq ou six compagnies ne sont que l'appoint des cent mille francs que lui rapportent le bénéfice de l'agiotage et des spéculations interlopes: cherchez bien et vous trouverez son nom au fond de toutes les affaires véreuses, mais son nom seulement; car il est trop habile pour laisser derrière lui des traces qui puissent le compromettre. Il mène un grand train de maison : il a une galerie de tableaux que viennent visiter les femmes du monde, il est de tous les cercles, de toutes les réunions; il est admiré, envié, applaudi, il donne la mode, il fait école.

Oui, dans l'orbite du baron d'Estrigaud, gravitent des astres secondaires, des petits jeunes gens, néophytes du gandinisme persifleur, du scepticisme élégant, qui s'appliquent à régler sur lui leurs allures et leurs manières. Parmi eux M. Augier nous présente le jeune Lucien, le fils d'un bon bourgeois, M. Tenancier de Chellebois. Il n'a pas de chance, ce brave M. Tenancier : sa fille, la sœur de Lucien, la veuve du marquis Galéotti, s'est, elle aussi, laissé gagner par la contagion. Pendant que son frère en est venu à *blaguer* tous les nobles sentiments, à ne voir dans la vertu qu'un poncif, dans l'amour de la patrie que le chauvinisme, dans Béranger qu'un vieux troubadour, dans Voltaire et Rousseau que deux vénérables garnitures de cheminée, sa sœur cultive les toilettes extravagantes, arbore hardiment les modes de ces demoiselles, fume la cigarette et joue en société la *Médée des Argonautes*, un rôle qui va de pair avec celui de la *Belle-Hélène*. Et le pauvre père s'escrime en vain à ramener à la raison ces deux enfants nés pour la vie honnête et que les détestables influences qui les entourent sont en train de corrompre.

Comme antithèse à ce couple étourdi, voici venir André Lagarde et sa sœur Aline.

Les deux familles se sont connues autrefois. André et Lucien, qui sont du même âge, ont été camarades à l'école polytechnique. Mais orphelin, sans fortune, ayant sa sœur à soutenir, André s'est mis résolûment au travail. Il a complété, par la pratique, son éducation scientifique : pendant deux ans il a fait le métier de chauffeur et de mécanicien, et, grâce à ce stage un peu rude, il est devenu un ingénieur distingué. De l'Espagne, où il est resté plusieurs mois attaché à une compagnie de chemin de fer, il rapporte une vaste conception : le projet d'un canal qui doit annuler la prépondérance stratégique de Gibraltar. A coup sûr, s'il voulait le vendre aux Anglais, il en trouverait un bon prix, plusieurs millions sans doute; mais, patriote avant tout, il se contentera de quelques centaines de mille francs, pourvu que la main qui doit les lui donner soit une main française.

Qu'à cela ne tienne, lui dit Lucien, demain je te présenterai à mon ami d'Estrigaud.

Jusqu'ici d'Estrigaud n'a pas paru; mais chaque mot nous a révélé son influence, et ce n'est pas là une des moindres habiletés de l'auteur.

Au second acte, nous sommes chez la marquise Galéotti. On annonce Mlle Navarette. A l'exemple de bien des *curieuses*, la marquise a voulu voir de près cette étoile du monde galant, la maîtresse en titre du baron d'Estrigaud, et, sous prétexte de prendre des leçons pour son rôle de Médée, elle l'a attirée chez elle. L'entrevue est des plus piquantes. La marquise, pour se mettre au niveau de sa visiteuse, croit devoir exagérer la liberté de ses allures, pendant que Navarette, de son côté, *pose* la femme du monde, — et avec une telle justesse et un tel tact, ma foi, que l'avantage finit par lui rester. L'arrivée de d'Estrigaud vient compliquer la scène. Le baron a des visées sur la marquise : il lui conviendrait fort de nouer avec elle une de ces relations morganatiques qui sont acceptées par le grand monde; il lui faut donc manœuvrer entre les deux femmes, de manière à les ménager toutes deux : — la marquise, dans un but d'avenir, Navarette, en vue de ses opérations financières. De cette situation à la don Juan, d'Estrigaud se tire avec une délicatesse et une habileté infinies. D'une part, il obtient de Navarette un renseignement sur le prochain cours de la Bourse; de l'autre, en défiant la marquise de venir visiter sa galerie de tableaux, il parvient à la piquer au jeu et à lui arracher une promesse déguisée sous un refus.

Elle viendra, il en est sûr ; et bientôt il est averti de sa visite par une lettre de la comtesse de Saint-Gilles, une amie de la marquise, qui doit la rencontrer chez le baron à une heure convenue. Par une petite rouerie féminine, la marquise a voulu, en venant seule, prouver au baron qu'elle ne le redoutait pas, mais après s'être assurée toutefois que la bonne comtesse ne tarderait pas à la suivre. Elle avait compté sans la lettre de celle-ci, à laquelle d'Estrigaud s'empresse de répondre par un contre-ordre. Le tête-à-tête ne sera donc pas troublé et la marquise se trouvera prise ainsi à son propre piége. Mais le gibier une fois en sa possession, qu'en fera d'Estrigaud? Épouser n'est guères dans ses idées. Il a assez de fortune pour n'avoir pas besoin de celle de la marquise. Réaliser la liaison dont il a été question tout à l'heure lui conviendrait assez : par malheur le petit Lucien, auprès duquel il a essayé de préparer le terrain, a sur ce chapitre-là des préjugés bourgeois, et le baron ne se soucie pas d'avoir affaire à un beau-frère aussi mélodramatique. L'arrivée de la marquise le surprend dans ces idées pacifiques : il se contentera de lui faire peur, puis il lui ouvrira la porte à deux battants: — et en effet il la lui a déjà ouverte, lorsqu'un domestique lui remet la cote de la bourse. D'Estrigaud pâlit : sur ce morceau de papier il vient de lire sa ruine. Le coup de bourse qu'il a risqué sur la foi de la perfide Navarette va se liquider pour lui par une perte de huit cent mille francs.

Ces huit cent mille francs, la marquise peut les lui donner en l'épousant. Ce moyen de salut à peine entrevu, d'Estrigaud ne diffère pas d'une minute à s'en emparer. Il se jette aux genoux de la marquise; il joue la comédie de l'amour, il rugit, il pleure, il se traîne sur le parquet, il saisit la jeune femme, il va l'étreindre... lorsque paraît soudain Mlle Navarette.

— C'était un piége infâme, s'écrie la marquise.

Et d'Estrigaud ne s'empresse pas trop de la détromper; car, une fois compromise, elle ne lui appartient que plus sûrement.

Mais Navarette, au lieu de lui rendre la main, livre respectueusement passage à la marquise.

— Je vous jure, madame, lui dit-elle, que je crois à votre innocence.

Et ces mots sont prononcés avec une telle noblesse, un tel accent de vérité, que la marquise peut s'éloigner sans crainte.

Ne vous fiez pas trop à la magnanimité de Navarette : ce qu'elle vient d'en faire, est tout bonnement pour devenir baronne.

C'est dans ce but déjà que, sous prétexte d'un simple *lapsus linguæ*, elle avait annoncé à d'Estrigaud deux francs de baisse au lieu de deux francs de hausse.

Il est ruiné maintenant et, bon gré mal gré, il faudra bien qu'il lui donne son nom et sa main.

Ainsi raisonne Navarette, et ici s'engage entre elle et d'Estrigaud une des scènes les plus puissantes et les plus hardies qui soient au théâtre.

Trop habile pour proposer d'emblée le mariage à son amant, Navarette lui offre, pour en faire de l'argent, une maison qu'elle a acquise du prix de ses libéralités.

— Mais ta maison, ma pauvre fille, répond d'Estrigaud, ne vaut que cinq cent mille francs, et d'ailleurs, une vente d'immeubles ne peut rester secrète : cela se saura. Encore, ajoute-t-il en l'interrogeant du regard, si tu avais des valeurs au porteur!

— Non, reprend Navarette; mais j'ai, au boulevard du Roi de Rome, pour deux millions de terrains.

A ce chiffre de deux millions, le regard de d'Estrigaud s'allume d'une lueur étrange. S'il épousait Navarette! — Épouser Navarette, une fille perdue, lui, le baron d'Estrigaud! — Eh! mon Dieu, ce n'est pas l'infamie en elle-même qui lui répugne, c'est le moyen de la faire accepter de ce monde auquel il tient par tous les liens de l'orgueil et des conventions sociales. Et le voilà qui se débat contre cette situation inextricable, qui essaye en vain de soulever ce rocher qui retombe incessamment sur lui et l'écrase de tout son poids.

Soudain un cri de joie s'échappe de ses lèvres!

Il s'est rappelé le projet d'André Lagarde : ce projet qui lui avait été présenté et qu'il avait d'abord accueilli assez négligemment sera pour lui la planche de salut : il l'achètera 500,000 francs à son auteur et le revendra trois millions aux Anglais. Et ainsi Navarette voit déchirer devant elle la trame qu'elle avait si laborieusement ourdie. Mais elle n'est pas femme à quitter la partie avant qu'elle soit définitivement perdue. C'est André Lagarde qu'elle va maintenant disputer à d'Estrigaud.

L'enchère a lieu dans le salon même de Navarette où André a été amené par Lucien. On est en pleine orgie de fleurs, de parfums, de toilettes provoquantes, de seins au vent et d'épaules nues. Dans la chambre voisine on taille un baccarat : ici les rires éclatent, les mots pétillent comme le champagne; c'est un cliquetis de paradoxes, de calembours, de coq-à-l'âne, d'aphorismes saugrenus où tout ce qui est honneur, conscience, amour, générosité est impitoyablement bafoué. Et séduit par ce luxe, envahi par ces sensualités, à demi grisé déjà par cette atmosphère capiteuse, André fait chorus avec tous ces cyniques, et comme tous les néophytes, il enchérit encore. Deux soirées comme celle-là, et le provincial, le sauvage, le rude contre-maître aura fait place au Parisien de la décadence. C'est qu'aussi le siége a été habilement conduit. On lui a montré, à ce Spartiate, ce que contenait de jouissances un portefeuille bien garni, et maintenant, ce portefeuille, d'Estrigaud va le lui offrir. Cinq cent mille francs, c'est un beau chiffre : avec cinq cent mille francs André pourra doter sa sœur, il pourra aussi, ne fût-ce que pendant deux ans, entretenir à grandes guides cette jolie blonde qui a déjà jeté sur lui son dévolu. — Cinq cent mille francs, allons donc! lui souffle Navarette à l'oreille, ne voyez-vous pas que vous êtes volé, et que d'ailleurs on ne vous achète votre concession que pour la revendre aux Anglais? — Le mot a porté, et quand d'Estrigaud vient proposer son marché, il est accueilli par un refus net et catégorique.

Mais, en stratégiste habile, il comprend que tout n'est pas fini, et qu'en doublant l'offre, en battant son provincial pendant qu'il est chaud, il arrivera à triompher de ses scrupules. Ce n'est plus cinq cent mille francs qu'il lui offre, c'est un million et demi! Il ne s'en cache pas, il n'achète que pour revendre aux Anglais, mais qu'importe! Les Anglais finiront bien toujours par l'emporter et par écraser l'entreprise à coups de millions. — En êtes-vous tellement sûr? s'écrie André, — et déjà ses résistances commencent à faiblir. Un incident survient qui le détermine à capituler complétement. Le nom de sa sœur vient d'être prononcé au milieu de cette réunion de courtisanes et de femmes perdues. La maîtresse de Lucien a surpris dans un vêtement de ce dernier un billet signé Aline. André n'hésite plus, il lui faut le million de d'Estrigaud, il faut à tout prix que, tout riche qu'il est, Lucien épouse Aline, désormais compromise. Mais Lucien nie qu'Aline lui ait écrit : le billet est là cependant entre les mains de la femme qui s'en est emparé. André le lui arrache, il lit et il tombe comme foudroyé : il a reconnu l'écriture de sa mère! Alors les fumées qui obscurcissaient son cerveau se dissipent, sa conscience se réveille, il s'aperçoit de l'abîme où il allait glisser, et se retrouvant alors tout entier, il flétrit du geste et de la voix ces spéculateurs effrontés, ces fanfarons de vice, ces filles vénales qui font litière de la vertu, de la morale, de toutes ces éternelles vérités. — « Mais prenez garde, leur crie-t-il en s'éloignant, il vient un jour où les vérités bafouées s'affirment par un coup de tonnerre! »

A cette magnifique sortie éclate une explosion de bravos qui se prolonge pendant cinq minutes : on se serait cru au *Lion amoureux* après la tirade d'Humbert.

Qu'est-ce donc que cette lettre qui vient de frapper Lucien d'un coup si inattendu? C'est l'aveu d'une faiblesse, d'un tendre sentiment que Mme Lagarde a éprouvé autrefois pour

le père de Lucien, et vous comprenez maintenant quel doute terrible elle fait naître dans l'esprit d'André. Ce mariage projeté entre Lucien et Aline ne va-t-il pas aboutir à un inceste? Mais M Tenancier lui-même rassure André, il lui prouve, par la correspondance même de Mme Lagarde, que celle-ci n'a jamais failli à ses devoirs. La scène est simple, touchante, et amène avec bonheur le dénoûment. Sur le point de succomber à une tentation funeste, la pauvre mère a été sauvée par la vue de son enfant malade : cet enfant c'était André. Le danger du fils a sauvé la mère; le danger de la mère vient de sauver le fils, et ainsi s'est renouée la chaîne éternelle du devoir.

Quant à d'Estrigaud, il épouse Navarette; mais il a eu soin de préparer ce mariage par un trait de génie, par un duel avec Cantenac, l'amant en sous-ordre de Navarette. Cantenac a été tué sur le coup. D'Estrigaud n'a reçu qu'une égratignure, dont, avec la complicité d'un médecin, il a su faire pour tout le monde une blessure mortelle. Il a pu ainsi contracter un mariage *in extremis* et, sous couleur d'abnégation et de générosité envers une pauvre fille, embourser les millions qui l'aideront à payer ses différences. Mercadet, cette fois, a dévalisé Scapin.

L'espace me manque pour apprécier, comme je le voudrais, cette comédie étrange, nouvelle, hardie, où l'esprit éclate à chaque réplique, où l'émotion, la grâce, la délicatesse se mêlent aux âpretés de la satire et aux violences indignées du pamphlet. Émile Augier a donné peut-être des pièces plus correctes, mieux construites, plus sagement ordonnées; il n'en est aucune, dans tout son œuvre, qui soit plus puissante, plus élevée, plus palpitante, qui pénètre plus avant dans les profondeurs des mœurs actuelles, qui porte plus vivement l'empreinte du génie personnel de l'auteur. Le seul caractère de d'Estrigaud suffirait pour la faire vivre : il restera à côté de ces types désormais immortels qui s'appellent Figaro, Mercadet, Giboyer et maître Guérin.

A cette figure qui domine l'œuvre de toute sa hauteur, Berton a prêté la distinction et l'autorité de sa personne, son jeu un peu âpre et tranchant, ses allures impérieuses et hautaines : l'incarnation est aussi complète qu'a pu le rêver l'auteur.

Got a été magnifique d'émotion, de cœur, d'énergie honnête et indignée : il a nuancé, avec son art habituel, toutes les parties de son rôle : s'il y avait un reproche à lui adresser, ce serait peut-être d'avoir un peu trop insisté sur le côté *contre-maître*.

Brindeau représente avec beaucoup de noblesse le personnage de Tenancier.

A côté de ces maîtres on a remarqué le jeune Porel, qui a montré de la naïveté et de l'entrain dans le rôle de Lucien, le fanfaron de vices.

Mme Doche, très-élégante et suffisamment dramatique sous les traits de Navarette, a retrouvé ici son succès de Barberine. Mlle Thuillier se tire avec habileté d'un rôle qui n'est pas tout à fait dans ses cordes. Une toute jeune personne qui vient, dit-on, du théâtre Beaumarchais, Mlle Laurence Girard, a été adorable de grâce, d'ingénuité et de charme sympathique.

Avec le *Baron d'Estrigaud*, l'Odéon va retrouver, je l'espère bien, les recettes de l'*Honneur et l'Argent* et du *Marquis de Villemer*.

GÉROME.

BULLETIN

Le théâtre de Brest, qui a été, le 11 mars, la proie des flammes, avait été construit en 1766, par et pour la marine, sur un terrain précédemment occupé, en partie, par une salle en bois qui venait elle-même d'être incendiée. Une période de cent ans juste sépare donc la destruction des deux théâtres.

Le monument actuel ne brillait pas à coup sûr par ses proportions spacieuses ni par son élégance architecturale. Mais il n'était assuré que pour une somme de 180,000 francs et le dommage sera assez considérable pour la ville, car à la perte du monument, il faut ajouter celle du matériel d'exploitation, décors, costumes, instruments de musique, partitions, etc.

Le *Moniteur des Arts* annonce que les travaux de décoration du Salon carré du pavillon Denon, au Louvre de Napoléon III, touchent à leur terme. Ce salon est orné de peintures et de sculptures en marbre, et sera plus riche que le grand salon carré et celui des sept cheminées. Il recevra les grandes toiles des anciens maîtres de l'école française : Lebrun, Poussin, Lesueur et Jouvenet.

Dès que la nouvelle salle des États, qu'on construit au midi du Carrousel, sera prête, l'ancienne sera convertie en salon de peinture.

La restauration du Musée des Antiques, sous la galerie d'Apollon, touche également à sa fin, et bientôt les groupes, statues, bustes, bas-reliefs antiques, y seront replacés.

On assure que l'Empereur a fait arrêter l'impression du deuxième volume de la *Vie de César*, afin de pouvoir discuter l'authenticité de la découverte d'une troisième *Alesia* en Savoie, et de maintenir l'exactitude de ses recherches au sujet de l'*Alesia* de la Bourgogne.

L'Empereur aurait envoyé deux savants en Savoie pour lui faire un rapport sur la prétendue *Alesia* existant dans ce pays.

Le nouveau volume comprendra soixante feuilles d'impression; il n'y en a encore que trente-cinq de tirées; il y aura trente cartes de l'ancienne Gaule, faites avec le soin le plus minutieux et scrupuleusement revues par l'Empereur lui-même.

Il y a encore un fauteuil vacant à l'Académie, celui de M. le procureur général Dupin, qui se trouve justement être le *quarantième* dans l'ordre établi depuis la fondation de l'illustre compagnie.

L'historique de ce fauteuil s'écrit par ces noms et ces dates : Montmor, 1679. — Lavau, 1694. — Caumartin, 1733. — Moncrif, 1771. — Roquelaure, 1818. — Cuvier, 1832. — Dupin, 1866.

L'Empereur vient, par un décret récent, d'approuver la délibération du conseil municipal de la ville d'Agen, qui a émis le vœu qu'une statue fût élevée au poëte Jasmin, sur l'une des places publiques de la ville.

Le roi Victor-Emmanuel a autorisé la réunion du sixième congrès international de statistique, qui aura lieu cette année à Florence.

Il a nommé S. A. R. le prince Humbert président général du congrès.

L'Angleterre, le berceau de la société protectrice des animaux, se trouve actuellement en pleine fièvre de boxe.

Laissons la parole au chroniqueur londonien de l'*International* :

« Il faut lire les détails navrants de ces boucheries dans l'*Era*, le *Sport* ou le *Sporting Life*.

« Tous les moindres petits coups portés par chacun des combattants s'y trouvent soigneusement consignés; vous y voyez qu'à la troisième reprise du combat, Joe a fait sauter la mâchoire inférieure à James, et que ce dernier, aveuglé par la douleur et la rage, a abattu son adversaire comme un bœuf, en lui assénant un coup terrible sur la tempe.

« Chacun de ces journaux envoie un correspondant à tous les *prize-fights*, et pendant que les deux brutes se meurtrissent, il prend tranquillement des notes avec un calme vraiment bien un peu navrant.

« Qui ne se rappelle l'ignoble combat entre Tom Savers, le champion de la Grande-Bretagne, et Heenan, le champion de l'Amérique?

« Ce jour-là, le tirage du *Sporting Telegraph* s'éleva à 450,000, et celui du *Sporting Life* à 367,000 !

« Ces chiffres ne sont-ils pas douloureux ? »

TH. DE LANGEAC.

DÉBLAIEMENT DES BAINS DE NOVATUS

A ROME

Sainte-Pudenziana, réparée en 1598, est la plus ancienne église de Rome. La dédicace en fut faite, l'an 160, par le pape Pie Ier. Une lettre de ce pape qu'on retrouve dans les *Annales de l'Église chrétienne* dit : « J'ai transformé en une église une salle des bains de Novatus, et je l'ai consacrée à sa sœur Pudenziana, la jeune martyre. »

Novatus et Pudenziana étaient deux des enfants du sénateur romain Pudens, dont la famille fut une des premières à se convertir au christianisme, et une des premières aussi à payer de sa vie sa foi dans la religion nouvelle. Dans une lettre écrite de Rome à Timothée par saint Paul, l'apôtre cite comme ses amis Pudens et Claudia son épouse. Le sénateur était un personnage aussi riche que considéré, et sa maison, ouverte à tous les chrétiens étrangers de passage à Rome, paraît avoir été dans cette ville le premier lieu de réunion des gentils.

Les bains construits par le fils dans la maison paternelle, vers l'an 90, lui ont laissé le nom de *bains de Novatus*. La demeure en elle-même était un vaste palais de famille fortifié et entouré de fossés, suivant l'ancien usage romain. La voie qui longeait les fossés s'est trouvée, par des travaux de nivellement que l'inégalité du sol a souvent rendus nécessaires, surélevée au point d'enfouir deux étages.

C'est dans des sous-sols comme celui-ci que furent installées, jusqu'au règne de Constantin, la plupart des anciennes églises romaines. Lorsqu'à dater de cette époque de nouveaux et plus vastes monuments destinés au culte s'élevèrent dans la ville éternelle, les anciennes chapelles souterraines furent ou conservées comme cryptes ou entièrement comblées. Ce dernier cas était celui des bains de Novatus, qui, grâce à l'initiative d'un anglais, M. J.-H. Parkes, viennent d'être mis à découvert. Ils avaient été comblés au XVIe siècle par ordre de l'autorité pontificale, afin de chasser les brigands qui s'en faisaient alors un repaire.

Des deux gravures que nous donnons au sujet des fouilles récentes, l'une représente une des chambres de bains faisant évidemment partie de l'ancien palais, et où l'on a trouvé des fresques qui paraissent dater du premier siècle; l'autre montre la salle qui avait été transformée en chapelle par le pape Pie Ier. On y voit encore, sur le côté, les bouches qui, dans la destination primitive, amenaient un courant d'air chaud. Les arcades massives de cette salle sont formées de ces briques longues et plates qui étaient surtout en usage au IIe siècle. L'ouvrage entier porte le cachet bien reconnaissable des constructions qui datent des empereurs.

P. DICK.

LE BAIN DES MOUTONS AUSTRALIENS

L'élevage des troupeaux de moutons a été pratiqué avec un immense succès dès l'origine de la colonisation australienne. A coup sûr, cette industrie a contribué, au moins autant que la découverte de l'or, à la soudaine prospérité de la grande île antipodique. Et déjà le transport des laines d'Australie tient une place notable dans le mouvement commercial de la marine anglaise.

Dans le compte rendu qu'il donne de son voyage en Australie, le comte Russell-Killough cite plusieurs éleveurs du district de Melbourne qui possèdent vingt, trente et quarante mille moutons chacun. Ces grands propriétaires, que l'on désigne sous le nom de *Squatters*, mènent une vie analogue à celle des anciens patriarches, entourés de leurs familles et de leurs serviteurs, sur des domaines qui ont plusieurs lieues de circonférence et qui renferment d'immenses pâturages et des forêts aux arbres gigantesques. Quand ils vont à Melbourne, ce n'est guère que pour traiter, avec les négociants, de leurs approvisionnements de lainages.

« Je vis à Norwood, dit le comte Russell-Killough, quelque chose qui m'intéressa fort : c'était un bassin en préparation destiné à faire baigner les moutons dans un mélange d'eau chaude, de soufre et de tabac, que l'on a soin, en le laissant entrer sans impôt, de gâter à la douane avec des huiles de goudron, pour qu'il ne puisse servir à d'autre usage. Il paraît que, sans cette précaution, les moutons sont sujets à une espèce de gale qui fait tomber toute leur laine. »

Cette citation était nécessaire pour faire comprendre notre gravure, car il n'entre guère dans les mœurs des bergers de creuser des réservoirs à seule fin de procurer les charmes du bain à leurs troupeaux.

H. VERNOY.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE[1]

(Suite.)

M. de Briquesolles ne pouvait reculer à cause de la famille, mais il profita d'une occasion insignifiante pour se montrer terriblement jaloux, et pour dire à la perfide un adieu éternel. En ce moment, M. Dorner partit pour un voyage pendant lequel il emmena sa femme avec lui. M. de Briquesolles resta assez triste de cette séparation, et fit, pour se distraire, un voyage d'un autre côté. Pour Eudoxie, elle resta avec la pensée que, si M. de Briquesolles l'avait moins aimée, elle aurait été sa femme. Elle n'attribua jamais son éloignement qu'à une aveugle jalousie qui n'était, après tout, que le fruit de l'excès de l'amour qu'elle lui avait inspiré. Plus tard, elle le revit dans le monde, mais elle ne fut pas, pour cela, désabusée.

Voilà quelle est l'histoire de l'éventail de la tante Eudoxie.

. . . .

Théodorine avait eu peur plus d'une fois, en jouant son rôle de fantôme, non pas d'être atteinte par Henri et par Octave, qu'elle avait vus tout d'abord ne pas pouvoir lutter avec elle à la course, mais du rôle même qu'elle jouait, de son linceul et d'elle-même. Néanmoins elle avait surmonté ses terreurs et s'était très-bien tirée d'affaire. Angélique n'avait pu surmonter cette impression, et n'avait assisté qu'au commencement de la scène, lorsque Théodorine, élevant le linceul au moyen d'un bâton, l'avait appliqué contre les vitres de la fenêtre du baron de Horrberg; mais, quand Henri descendit de sa chambre et quand Théodorine passa du jardin dans le bois, elle renonça à la suivre et remonta à son appartement, où elle rentra à pas si légers, que la tante Eudoxie ne se réveilla pas. Théodorine s'était d'abord enfuie, en se montrant de moments à autres, jusqu'à la maison du garde, où elle avait caché sa torche; puis elle était revenue se faire voir derechef aux deux amis. Quand elle était revenue à la maison du garde, après avoir adressé quelques paroles à de Horrberg, elle avait piqué en terre le bâton avec lequel elle se grandissait en soutenant le linceul, et s'était échappée dans l'ombre, presque en rampant, grâce aux vêtements noirs dont elle était vêtue. Elle était derrière Henri et Octave lorsque celui-ci tira un coup fusil sur le drap qu'il cribla de chevrotines. Elle se hâta de retourner au château, où s'équipant derechef en fantôme, elle attendit à la fenêtre de Henri le retour des deux chevaliers, un peu ébranlés dans leur témérité.

Quand elle les avait vus se précipiter pour entrer dans la maison, elle n'avait pas eu besoin de se presser beaucoup, vu le peu de chemin qu'elle avait à faire, pour sortir de la chambre, s'échapper par les corridors, qui lui étaient bien connus, et s'aller réfugier dans sa chambre et dans son lit, où, malgré les émotions qu'elle avait ressenties, la fatigue de la course ne tarda pas à l'endormir profondément.

La matinée fut assez pacifique, sauf quelques petits incidents qui ne furent remarqués qu'à cause de leur multiplicité et de l'obstination que semblaient mettre les choses les plus indifférentes à aller de travers depuis deux ou trois jours. Les mets du déjeuner étaient épicés au point qu'on pouvait à peine les manger. Le café était une espèce de tisane sans goût et sans couleur. Tandis que M. de Riessain maugréait, les deux jeunes gens, chaque fois qu'ils se trouvaient seuls, ne pouvaient s'empêcher de s'entretenir des

1. Voir les numéros [illegible]



UNE SALLE DES BAINS DE NOVATUS, A ROME.



ÉGLISE DE SAINTE-PUDENZIANA, A ROME.

D'après des photographies envoyées par notre correspondant. — Voir page 187.



LE BAIN DES MOUTONS, EN AUSTRALIE; d'après un croquis de M. H. B. — Voir page 187.



DANSES DU DIMANCHE DANS UN CABARET DE LA VALLÉE DE ZILLES (TYROL); d'après le dessin original de M. Mathias Schmid. — Voir page 190.

événements de la nuit précédente et des conjectures qui leur venaient à ce sujet.

— Au moins, disait Octave, notre roman ne finira pas sans un fantôme.

D'un autre côté, la tante Eudoxie crut devoir faire à sa nièce un long discours pour l'encourager dans le douloureux sacrifice qu'elle allait subir. Mais Angélique n'acceptait aucune consolation; elle était sans inquiétude, disait-elle à sa tante, le dénoûment approchait; mais elle ne doutait pas un moment qu'il ne dût être heureux. Il est vrai qu'elle ne sait pas comment il pourra se faire qu'elle n'épouse pas d'Hervilly, mais elle sait qu'elle ne l'épousera pas, et, avec cette conviction, elle n'est pas fâchée d'avoir à espérer de l'imprévu dans les détails et dans les moyens que le destin emploiera pour récompenser ce dévouement, et l'unir à celui qu'elle aime. Iphigénie fut enlevée au moment où Calchas lui plongeait le couteau sacré dans le sein et fut remplacée par une biche. Qui sait si d'Hervilly n'épousera pas la tante Eudoxie? La tante Eudoxie, sans le dire tout à fait, laisse soupçonner qu'elle ne reculerait pas devant cet acte de dévouement, pour arracher sa nièce à un hymen que son cœur n'avoue pas. Théodorine a trouvé le moment de raconter à sa maîtresse les détails de l'apparition de la nuit, et avoue que le fantôme est de tous celui qui a eu le plus de peur. Bientôt elle revient officiellement envoyée par le châtelain: Octave veut qu'Angélique puisse juger de sa bonne foi, de son exactitude à remplir ses promesses et de sa confiance dans celles de sa belle prisonnière. On va briser les fers du baron de Horrberg, et ces dames pourront, à travers une persienne, le voir sortir du château. En effet, un cheval tenu à la main par un palefrenier hennit et piaffe dans la cour. Bientôt Henri de Horrberg paraît à son tour. On lui a rendu son épée. Il s'arrête au milieu de la cour, et, se détournant du côté de la maison, où il ne peut cependant voir d'Hervilly, Angélique et Eudoxie, placés à une fenêtre derrière une jalousie baissée, il s'écrie:

— Octave d'Hervilly, je proteste contre votre conduite infâme et déloyale, je n'accepte la liberté que pour m'occuper d'une liberté plus chère et plus précieuse. Et vous, chère et noble Angélique, si ma voix ne peut parvenir jusqu'à vous, car je ne sais où le farouche propriétaire de ce château vous tient renfermée, recevez mon serment de ne prendre de repos ni jour ni nuit, que je ne vous aie délivrée de cette odieuse captivité!

Il dit, et s'élança sur son cheval avant tant de grâce et de légèreté, qu'Angélique fut presque convaincue que c'était malgré lui qu'il jouait un rôle dans cette comédie. D'ailleurs il avait un si grand air et une si bonne mine que ses torts, quels qu'ils fussent, en auraient été considérablement atténués. Il jeta une bourse au palefrenier qui tenait son cheval, puis il s'écria encore:

— Angélique, à toujours!

— Octave d'Hervilly, à bientôt!

Il jeta son gant au milieu de la cour en signe de défi, et, lançant son cheval au galop, il sortit du château et s'éloigna rapidement.

On referma soigneusement les lourdes portes derrière lui. La tante Eudoxie, s'attendant à un évanouissement de sa nièce, s'apprêtait à lui prodiguer les plus touchants secours; mais, en jetant les yeux sur elle, au lieu de la voir pâlir, elle vit au contraire un sourire ironique passer sur ses lèvres.

D'Hervilly se fit apporter le gant du baron de Horrberg, et dit:

— Insensé, si tu veux courir au-devant de ton destin, tu n'as qu'à te représenter sous les murs de ce château: ce bras saura châtier ton outrecuidance et punir tes fanfaronnes menaces.

Puis il baisa la main d'Angélique et se retira en disant:

— Charmante Angélique, je vais tout préparer pour mon bonheur.

— Ah! ma nièce, ma nièce, dit Eudoxie, tu demandais un dénoûment imprévu: tu peux te flatter d'être servie à souhait, si nous devons être délivrées, et si tu dois jamais être appelée baronne de Horrberg; n'as-tu pas frémi comme moi en entendant se refermer ces portes massives?

— Je vous assure, ma tante, qu'elles ne résisteront pas à la valeur de mon chevalier.

— Dieu le veuille, ma nièce, mais elles paraissent bien solides. Et quand je pense que c'est dans quelques heures que tu dois prononcer un fatal serment et serrer des nœuds indissolubles...

— Femme de peu de foi, s'écria Angélique, vous êtes faite pour ramper dans la vie ordinaire et prosaïque, soigner de nombreux enfants et écumer votre pot-au-feu, vous qui ne pouvez comprendre ma noble confiance dans la valeur de celui auquel j'ai donné mon âme et dans la puissance invincible du véritable amour! Je serais au centre de la terre, que j'attendrais tranquillement que mon chevalier y pénétrât et vînt m'en délivrer. Non, ma tante, non, vous n'êtes pas née pour vivre dans le beau pays des romans; vous êtes une honnête bourgeoise qui avez lu par hasard quelques livres qui vous ont intéressée, mais qui avez dû vous arrêter et faire une marque à la page quand arrivait l'heure du dîner ou l'heure de dormir. Allez, ma tante, allez, restez ornée de toutes les vertus domestiques, et bornez votre ambition à bien faire une reprise et à confectionner les confitures de groseilles.

La tante Eudoxie fut plus humiliée que je ne le saurais dire de l'amertume de ces reproches et de l'indignation de sa nièce; dans sa réponse même elle se laissa aller à des confidences et à des révélations jusqu'alors profondément enfouies dans sa mémoire et dans son cœur, pour prouver à Angélique qu'elle n'était pas si raisonnable à beaucoup près qu'il plaisait à sa nièce de le supposer et de le dire. Et à cet effet elle raconta un certain nombre d'extravagantes aventures, de démarches hasardées, d'imprudences plus ou moins heureuses dont elle ne s'était jamais vantée jusqu'alors. Néanmoins, tout en se défendant avec violence des vertus domestiques qu'on lui attribuait, elle se trouvait humiliée de la noble confiance d'Angélique et se sentait inférieure à sa nièce, car elle était loin encore d'oser avouer toutes les lâches concessions que l'ennui de la captivité et la mauvaise qualité du café à la crême l'avaient amenée à faire à la vie réelle et positive et à la prose des choses vulgaires. Elle s'était déjà demandé à elle-même si en effet Angélique serait bien malheureuse d'être la femme d'Octave d'Hervilly, dont les torts pouvaient à la rigueur avoir pour excuse une passion violente et invincible.

Si le sacrifice d'Angélique devait se consommer, elle n'épouserait pas pour cela, comme la plupart des héroïnes de leur connaissance en étaient menacées, ou un nain ridicule, ou un géant difforme. Octave d'Hervilly était un fort aimable cavalier, et le sacrifice, bien amoindri par cette circonstance, ne serait-il pas payé d'abord par la pensée d'avoir restitué la liberté et peut-être sauvé la vie au baron de Horrberg? ensuite par la joie d'être rendue aux embrassements et à la tendresse du meilleur des pères et d'avoir du café à la crême passable? Je ne cacherai même pas que des pensées plus étranges encore surgissaient sourdement dans l'esprit de la tante, pensées que les étranges discours tenus par Angélique à Octave ne devaient pas faire trop rigoureusement repousser à sa tante: les serments arrachés par la force, un engagement qu'on ne saurait appeler volontaire étaient-ils un véritable engagement? étaient-ils des serments sacrés et acceptés par le ciel? De Horrberg vivait, et sa vengeance à l'égard de d'Hervilly, pour être moins sanglante que celle dont il l'avait menacé en sortant du château, pouvait n'être pas moins sûre, pas moins cruelle pour le ravisseur d'Angélique, et en même temps plus agréable au baron de Horrberg et à celle qui ne se serait donnée à son rival que pour le sauver.

Si je trahis ces pensées secrètes de la tante Eudoxie, je prie les lecteurs de ne pas croire que je leur donne la moindre approbation; loin de là, j'ai pour but, en les révélant, de démontrer jusqu'où les idées engendrées dans les cervelles faibles par la lecture des romans, peuvent pousser même les tantes, de tout temps destinées avec privilége à ennuyer les nièces et les neveux de tous les lieux communs de la morale la plus austère et la plus rebattue. Par moments la tante Eudoxie ne pouvait attribuer qu'à des idées semblables à celles qu'elle n'eût exprimées pour rien au monde le calme ou plutôt même la satisfaction qui régnait sur les traits d'Angélique à mesure qu'on approchait du moment redoutable où elle devait engager sa foi à son ravisseur.

X

Pendant ce temps, Théodorine se vengeait par mille espiègleries du chagrin que l'on avait fait à sa maîtresse et des boucles d'oreilles qu'on avait données à Adrienne. Quand vint le moment du dîner, M. de Riessain ne fut pas médiocrement surpris de voir de rares et belles gravures remplacées dans les cadres de la salle à manger par autant d'exemplaires de la complainte de *Pyrame et Thisbé* qu'il y avait de cadres appendus aux murs. Jamais plus infernale cuisine ne fut, du reste, servie à des humains, ce qui avait, aux yeux de Théodorine, l'avantage inappréciable de faire réprimander Adrienne. Le sel et le poivre jetés par poignées dans un potage, une salade assaisonnée avec de l'huile à quinquet, un poulet qui, lorsqu'on le découpa, fut trouvé renfermer dans sa carcasse toutes les plumes qu'il portait autrefois sur son corps, firent demander de sévères explications à la malheureuse Adrienne, qui n'en put trouver d'autre que celle-ci, à savoir: qu'il fallait que la maison fût enchantée, ou plutôt ensorcelée, ce que M. de Riessain et surtout M. d'Hervilly n'osèrent pas nier tout à fait.

— Allons, allons, dit M. de Riessain, tout cela sera fini dans quelques heures. Il y a des moments où je suis comme Henri: je voudrais demander pardon à ma fille, ne pas la tourmenter davantage et l'embrasser, ce qu'il y a bien longtemps que je n'ai pu faire. Mon Dieu! quel tabac est-ce là? s'écria M. de Riessain en jetant loin de lui sa tabatière.

En effet, c'était du café en poudre qu'on avait substitué à son tabac. Il appela Théodorine et lui demanda une autre tabatière qu'elle fit longtemps attendre, et qu'il finit par aller chercher lui-même sur la cheminée de la chambre où il l'avait déposée; mais il lui fut impossible de l'ouvrir, parce qu'on l'avait fermée après en avoir enduit les bords de colle forte. Théodorine, pendant ce temps, habillait Angélique et la tante Eudoxie. Tout le monde attendait avec impatience l'heure indiquée pour la cérémonie. Enfin l'horloge du château sonna minuit. Les dames descendirent au salon. D'Hervilly les attendait.

— Charmante Angélique, dit-il...

— Je sais, monsieur, ce que vous allez me dire: « Charmante Angélique, j'ai tenu ma promesse; d'Horrberg est libre; j'attends maintenant l'accomplissement de la vôtre, qui doit me rendre le plus heureux des hommes, » ou: « qui doit mettre le comble aux vœux de l'amour le plus tendre, » etc. Passons donc ces phrases, que je sais par cœur, monsieur. Où faut-il vous suivre?

— Permettez-moi, cruelle Angélique, de vous guider vers un bâtiment un peu ruiné, mais qui, ayant autrefois servi de chapelle, m'a paru devoir être préféré pour la cérémonie qui doit...

— Je sais encore cette phrase-là, monsieur d'Hervilly.

— C'est que vous me rendez enfin justice, et que vous avez fini par reconnaître la vérité de mes sentiments.

— Je n'ai reconnu jusqu'ici que des phrases, monsieur, qui traînent dans les plus mauvais romans.

Tout en échangeant ces paroles, on avait continué à marcher et on était arrivé à la maison du garde. M. d'Hervilly l'ouvrit et offrit la main aux dames pour gravir un escalier rustique qui conduisait à une sorte de kiosque qui en formait l'étage supérieur.

— Ah! ma nièce, dit tout bas Eudoxie, il est bien temps qu'il arrive quelque chose.

— Pas encore, ma tante, répondit Angélique à voix basse; ma situation n'est pas encore suffisamment désespérée; je saurais vraiment le plus mauvais gré à M. de Horrberg de me venir aussitôt arracher à mon tyran.

Arrivé en haut de l'escalier, d'Hervilly demanda à un homme qui le suivait et portait des flambeaux où était le père Anselme.

— Le père Anselme! dit Angélique, c'est, je pense, l'ermite que j'ai vu dans le souterrain.

— C'est lui-même, charmante Angélique, vous avez désiré...

— Oui, monsieur d'Hervilly, cet ermite me plaît infiniment, je n'en ai jamais vu auquel je fusse plus disposée à donner le doux nom de père.

L'homme auquel Octave avait demandé des nouvelles du père Anselme répondit qu'il avait déjà attendu quelque temps dans la maison du garde, qu'il s'était absenté pour quelques instants et ne tarderait pas à paraître. La vérité est que le père Anselme, après des efforts opiniâtres et cependant infructueux, quoi qu'en dise le poëte, était retourné au château pour trouver quelque moyen d'avoir sa tabatière, dont il était privé depuis le dîner, sans compter que la dernière prise qu'il avait respirée était du café. Un bruit de pas traînants annonça son approche; mais, comme il allait monter, on entendit par trois fois retentir le son du cor à la porte du château.

— Ah! dit la tante Eudoxie en entendant les sons du cor.

— C'est trop tôt, dit Angélique.

— Qu'est-ce à dire? s'écrie d'Hervilly, avec l'air du monde le plus étonné.

— Monsieur d'Hervilly, dit Angélique, je puis vous dire ce qui se passe: c'est le baron de Horrberg qui vient assiéger votre château.

— Par le ciel, mademoiselle, ce serait là une entreprise bien téméraire et qui obtiendrait peu de succès, à moins que le but du baron ne soit de se faire enfermer cette fois et pour toujours dans un souterrain de six pieds de long!

— Trêve de vaines menaces, monsieur d'Hervilly; il vient presque toujours un moment où le ciel venge l'innocence et punit le crime; généralement à la fin du cinquième volume. Ce moment est arrivé. Les portes de votre château, quelque épaisses qu'elles soient, ne résisteront pas à la hache du baron de Horrberg, j'en suis convaincue, et bientôt nous le verrons paraître lui-même. Les sons de son cor ont eu pour but de sommer la citadelle de se rendre et de lui ouvrir ses portes.

— On a dû lui répondre convenablement. Tenez! entendez-vous les coups de fusil?

— Eh quoi! sire d'Hervilly, vous ne courez pas protéger vos remparts? Vous restez avec de faibles femmes loin des coups et du danger?

ALPHONSE KARR.

(*La fin au prochain numéro.*)

UN INTÉRIEUR DE CABARET DANS LE TYROL

Voilà une scène tyrolienne qui a au moins pour elle la vérité de types, de costumes et d'allures, car l'auteur, M. Mathias Schmid, est lui-même un tyrolien. Il nous ouvre, dans la vallée de Ziller, l'intérieur d'un cabaret où les braves gens du pays se livrent aux délassements bruyants du dimanche. Le vin, le tabac, le chant, la danse et aussi les inévitables querelles en font les frais, le tout sous la protection du Fils de Dieu, dont l'image en croix orne un des coins de la salle, tandis qu'au-dessus de la porte est inscrite en gros caractères la formule: *Gelobt sei Jesus-Christus* (Jésus-Christ soit béni!).

Cette petite composition respire une certaine naïveté qui n'exclut pourtant ni l'heureuse disposition des groupes ni la science du dessin.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

Le dégel de la salle des Pas-Perdus. — Un escalier en paletot. — Les chroniqueurs en chasse. — Le salut de Fontenoy. — Le rôle de l'avocat aux assises, d'après Me Chaix-d'Est-Ange. — Un témoin qui met à l'aise son président. — Les coulisses et les détours du Palais, par Arnold. — L'or de la parole du Cid et les finances espagnoles. — Un voleur qui n'a pas la taille. — Un mot réussi à propos d'un appel manqué.

Grâce à la chaleur que le printemps apporte, les calorifères deviennent des fléaux, les chambres des étouffoirs, et par contre, la salle des Pas-Perdus voit fondre ses glaçons, et sa statue de Malesherbes se dégeler.

Il ne fait bon que là, et les avocats qui n'ont pas eu les pieds gelés dans cette Sibérie hivernale ont le droit de se dégourdir les jambes sous les yeux écarquillés des deux lions qui gardent la porte de la Cour suprême. Je dis *suprême* pour éviter la consonnance de *lions* et de *cassation;* j'aurais eu l'air sans cela d'écrire en vers. Espérons que la clémence de la température décidera l'escalier à deux branches qui monte aux deuxième, troisième et quatrième chambres du tribunal, à se débarrasser de ce paletot de planches qu'il porte depuis cinq ou six ans, et qu'il pourrait ôter sans crainte de s'enrhumer, car le thermomètre marque presque autant de degrés qu'en a cet escalier de pierre habillé de bois.

Je trouve, pour ma part, que ce déguisement ligneux a duré assez longtemps et que les architectes du palais devraient consentir enfin à nous servir cet escalier au naturel.

En attendant, restons dans la salle des Pas-Perdus comme si nous n'avions rien à faire dans les chambres civiles et correctionnelles, et comme si le grand criminel nous était aussi indifférent que le marasme des vers à soie.

Au demeurant, cette salle est si fort étayée de poutres et si considérablement émaillée de planches que la pierre disparait et qu'on pourrait se croire dans une forêt et chanter :

> Promenons-nous dans les bois
> Pendant que le loup n'y est pas.

Donc, promenons-nous.

Mais quoi? Me voici bec à bec avec les plumes de mes fiers confrères en chronique. Ils sont là tous, l'œil au guet, le crayon aux doigts, tout prêts à croquer la circonstance et à braquer le canon de leur plume sur l'actualité, car aujourd'hui, dans le monde de la chronique, on se comporte tout autrement qu'à la bataille de Fontenoy. C'est à qui brûlera la politesse au voisin : c'est à qui tirera le premier.

Le tout n'est pas d'arriver à point. Le tout, au contraire, est de courir.

Et on court et on galope, on se poursuit, on se dépasse, on se distance. Hourra pour qui battra ses concurrents de la dimension de trois anecdotes et de la longueur de deux têtes de procès!

Ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'attendre ici et de voir venir.

Un jeune stagiaire arpente les dalles à grands pas. Il paraît ému ; il parle avec volubilité. D'où vient-il? De la Cour d'assises.

Quel dommage, dit-il, qu'on ait fait le huis clos pour cette ignoble affaire de la plaine Saint-Denis! Me Oscar Falateuf a plaidé d'une façon si entraînante et si vive qu'on lui eût voulu un auditoire comble, tandis que nous étions à peine quelques stagiaires, qui de notre robe avions fait notre passe-port.

Et quelle cause abominable! L'intérêt ne savait ni où s'asseoir ni où se prendre. Partout la répulsion, le dégoût et l'horreur. Eh bien! notre confrère a trouvé, lui, des éléments de pitié et une pâture pour l'éloquence. Ce n'est pas celui-là, par exemple, qui aurait *lâché* son client comme ce défenseur belge qui n'a pas à craindre de contrefaçon chez nous. Un joli défenseur de Jean de Nivelle! Peut-il s'appeler avocat? Allons donc! *Advocatus* signifie appelé. Mais on ne vous appelle que dans l'embarras, dans la détresse, dans la déroute. Malheureux celui qui a besoin d'un auxiliaire et qui ne rencontre qu'un fuyard et qu'un déserteur!

L'avocat n'a été créé et mis au monde que pour conserver le dernier la flamme de l'espérance, pour raviver la lueur en déroute, la suprême étincelle du courage; comme le capitaine sur le navire qui sombre, il doit ne partir que le dernier. Et quand il n'y a plus dans la défaillance générale qu'un seul battement de cœur, il faut que ce soit le sien.

Si la justice le repousse, qu'il invoque la pitié; et quand le droit l'écrase, qu'il se réfugie avec désespoir dans les inépuisables élans de l'humanité.

Le beau rôle et le noble mandat! En quelles admirables paroles ils ont été résumés et décrits par un grand maître de l'émotion et de l'éloquence! Me Chaix-d'Est-Ange n'aurait poussé que ce cri sublime que son nom n'eût pu périr.

C'était dans une cause immense dans laquelle M. Odilon Barrot put dire aux jurés sans être taxé d'exagération oratoire : « La France entière, le monde peut-être, attendent avec anxiété votre verdict. »

Chaix-d'Est-Ange défendait un homme autour duquel l'opinion publique avait fait le vide. Aucune sympathie n'osait aller à celui que l'avocat tenait pour innocent. Il y a des moments où le courant emporte les cœurs les plus braves. Celui de l'avocat résista à tout. Prévention obstinée, murmures dans l'auditoire, il sut dominer tous ces obstacles jusqu'à ce que, s'étant élevé au paroxysme de la passion qui l'agitait, il dompta toutes les âmes en s'écriant :

« Oui, c'est une noble et sainte mission que la nôtre, quand un homme est innocent, quand il est abandonné par les siens, renié par ses amis, maudit par tout le monde, de se placer près de lui et de le défendre, comme le prêtre qui s'attache au patient et qui, à travers les clameurs du peuple, l'accompagne jusque sur l'échafaud et le renvoie absous devant Dieu! Eh bien! moi, je m'attache à cet homme innocent; au milieu des préventions et des murmures j'élève la voix pour lui et le renvoie absous devant les hommes!... »

Pendant que, dans ce groupe, la conversation tourne au tragique, j'avise un vieil avocat qui rit dans sa barbe, je ne dis pas dans sa moustache, et pour cause.

— Qu'est-ce donc qui vous met ainsi en gaieté?

— Un mot que je viens d'entendre à la chambre des appels de police correctionnelle, où l'on juge un délit de chasse. M. le président Saillard interroge un témoin nommé Pochon, si vous voulez. A un moment donné, M. le président veut confronter ce témoin avec le garde champêtre; il ordonne au garde d'approcher, et en même temps il dit au témoin : « Pochon, ne parlez pas. »

— Non, monsieur, je vous laisse causer, répond le témoin avec une si naturelle bonhomie, que nous éclatons tous de rire.

Allons, plus loin, j'aperçois un chroniqueur qui tient un petit volume.

— Vous cherchez quelque nid d'anecdotes, lui dis-je.

— Oui, et j'en trouverais à foison si, avant de prendre un domicile définitif dans ce livre, elles n'avaient déjà séjourné dans une élégante gazette. Le volume est intitulé : *les Coulisses du Palais*, par Arnold.

— Arnold! Je connais ce nom de guerre; il cache un charmant avocat, plein d'ardeur, de jeunesse et de bonne humeur. C'est, m'assure-t-on, le fils d'un conseiller. Bon sang ne peut mentir. Le père, criminaliste philosophe, a touché aux solutions les plus délicates de notre justice pénale. M. Bonneville de Marsangy a trouvé le rare secret de rendre attrayantes les démonstrations qui semblent les plus réfractaires à l'agrément du récit et à la grâce du style.

Donc laissons Arnold chasser de race. Mais pourquoi intituler ses comptes rendus *les Coulisses du Palais?* Un palais n'a pas de coulisses comme un théâtre. La tragédie ne donne à un palais que des *détours*. Pourquoi pas *les Détours du Palais?* Si M. Arnold nous conviait à les visiter avec lui, nous le suivrions volontiers, car nous le savons un guide fort aimable et un agréable conteur.

Encore un vieil avocat qui rit. Décidément les vieux sont plus gais que les jeunes; celui-ci sort de la quatrième chambre de la cour, présidée par M. Tardif.

Il explique ainsi son hilarité :

— On plaide par là, dit-il, une affaire qui n'a rien de bien singulier par elle-même, mais qui a donné motif à une très-désopilante appréciation des finances espagnoles. Voici en deux mots le sujet du litige :

M. Vinay avait envoyé 17,000 kilos d'appareils pour le télégraphe électrique de Barcelone. Un des premiers commissionnaires de roulage de Paris, M. Hadot, s'était chargé de ce transport, et un commissionnaire de Marseille, M. Jacquin, qu'il s'était substitué pour l'embarquement des colis, avait occasionné un retard de quinze jours dans l'arrivée des objets à leur destination.

Le gouvernement espagnol reçoit l'envoi sans faire aucune réserve, seulement il ne paye pas comptant ainsi qu'il était convenu, prétextant que le retard de quinze jours a fait que le crédit affecté à cette dépense a été *viré* sur une autre. Et dans cette situation l'expéditeur, M. Vinay, demandait à M. Hadot de l'indemniser des intérêts de 48,000 francs que le gouvernement espagnol avait démesurément ajournés.

A cette prétention l'avocat de M. Hadot répondait en ces termes :

« Les Espagnols, messieurs, sont très-légitimement susceptibles à l'endroit des bonnes qualités qu'ils ont; mais il faut leur rendre cette justice, ils ont trop d'esprit pour ne pas faire bon marché de leurs finances. Que la Cour me permette à ce propos un souvenir personnel qui m'a beaucoup frappé. Il y a quelques années de cela, à Madrid, dans le salon du banquier Orfila, le frère de notre grand médecin, j'avais l'honneur de causer avec un ancien ministre et ambassadeur d'Espagne, M. Martinez de la Rosa. Nous nous livrions à l'appréciation internationale et comparée des honoraires des avocats de nos deux pays. L'homme d'État cita M. le duc d'Ossuna comme un des clients les plus magnifiques envers le barreau. Un jour, le duc aurait mis sous ou dans la *serviette* de son avocat un titre de 8,000 francs de rente, et, entendons-nous bien, ajoutait l'ancien président du conseil des ministres, ce n'était pas en rente espagnole, mais en belle et bonne rente française.

« Tenez, messieurs, continue l'avocat, l'Espagne est restée la patrie du Cid Campéador; et on montre encore dans l'incomparable cathédrale de Burgos un coffre qui conduirait aujourd'hui chez nous le père de Chimène tout droit en police correctionnelle. Car ce coffre, qu'il avait, en partant pour ses exploits contre les Maures, laissé en garantie à quelque usurier, il l'avait garni, non de bijoux et de diamants comme s'en flattait le dépositaire, mais tout simplement de sable fin ramassé sur les bords de l'Arlanzon.

« Croyez, messieurs, que le proverbe espagnol sait bien ce qu'il dit quand il exalte l'or de la parole du Cid. Il faut bien mettre l'or dans les paroles d'un héros qui en mettait si peu dans ses coffres. »

L'avocat de M. Hadot a gagné son procès; mais par d'autres motifs que ceux qu'il relevait à l'encontre des finances espagnoles.

Ainsi le temps passe et la besogne chroniquante se fait toute seule dans la salle des Pas-Perdus.

Un avoué de la Cour raconte deux mots qui pourront nous servir de couplet final.

Le premier est une excuse singulière donnée par un voleur : le second une exclamation échappée à la femme d'un homme d'affaires.

Le voleur en question s'est évadé, et est repris pour ce fait et quelques autres; M. le président l'interroge.

— Pourquoi vous êtes-vous évadé?

— Je vais vous dire, mon président. Quand on vous conduit en prison, vous savez qu'on prend votre signalement au greffe, et que, comme un conscrit, on vous fait passer sous la toise. Eh bien, je me suis sauvé parce que j'ai vu que je n'avais pas la taille.

A l'autre!

Un homme d'affaires était le conseil d'une dame dans un procès en séparation de corps pour sévices graves de la part du mari.

Le tribunal avait refusé de prononcer la séparation, et la dame furieuse avait déclaré qu'elle interjetait appel.

L'homme d'affaires s'était frotté les mains. N'avait-il pas en perspective de nouveaux débats et par conséquent un nouveau prétexte de lucre?

A quelques jours de là, notre homme découvre que la dame sa cliente renonce à son appel.

Grand désappointement. Il rentre tristement chez lui, et fait part de sa déconvenue à sa digne femme

— Tu ne sais pas, mon amie, une mauvaise nouvelle que je viens d'apprendre à l'instant.

— Quoi donc?

— Tu sais, dans l'affaire des époux G..., l'appel n'aura pas lieu.

— En vérité! A qui se fier maintenant?

— Tu as bien raison; ils se sont rapprochés.

— Eh bien, il ne manquait plus que cela. Ils se sont peut-être remis ensemble?

— Précisément.

— Canaille!

Canaille, pour un ménage qui rentre dans le devoir, pour l'harmonie qui revient, pour l'union qui se rétablit entre époux un moment divisés.

Quel mot de situation!

Il est profond, mais il est comique.

Avertin aurait dû le trouver.

MAÎTRE GUÉRIN.

LE MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE D'ATHÈNES

S'il est une ville capable de doter richement un musée archéologique, c'est bien Athènes. Cette ville, si féconde pourtant en ruines artistiques de tous genres, n'avait pas un monument où les recueillir.

Dans les dernières années du règne du roi Othon, un projet de musée lui avait été soumis par le professeur Lange, de Munich; mais ce projet, qui semblait devoir offrir d'as-

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS : L'appétit vient en mangeant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT.

sez grandes difficultés d'exécution, avait été négligé. La révolution avait achevé de le faire oublier, lorsqu'un décret du 21 février 1865 est venu décider tout à coup que le musée archéologique serait définitivement construit sur les hauteurs de Saint-Anastase, et suivant les données du plan primitivement déposé.

Les travaux ont été commencés et se poursuivent avec activité. En attendant leur complet achèvement, nous croyons intéresser nos lecteurs en leur présentant une vue générale de la future construction. La grande façade qu'on a sous les yeux, montre son large péristyle orné d'une belle colonnade dans le style corinthien. C'est la principale entrée; deux autres portes, situées à droite et à gauche donnent accès, dans les deux pavillons qui relient les bâtiments du devant à ceux du derrière. L'ensemble des constructions doit former un parallélogramme irrégulier prenant jour à l'intérieur au moyen de deux cours séparées l'une de l'autre par le bâtiment destiné à recevoir les bureaux de l'administration.

Pour la facilité du classement, chaque salle a déjà sa destination spéciale : telle doit être consacrée à l'époque héroïque, telle autre à l'époque de Phidias et de Praxitèle, d'autres doivent recevoir les chefs-d'œuvre des époques macédonienne, romaine ou byzantine.

Les amis des arts se réjouiront en pensant que tous ces intéressants débris du passé qui jonchent le sol athénien pourront trouver enfin dans la capitale un pieux abri contre les dégradations et les spoliations.

FRANCIS RICHARD.

LE GÉNÉRAL GOLESCO

On sait qu'après l'abdication du prince Couza, une lieutenance princière a pris la direction des affaires à Bucharest, en attendant que les puissances signataires du traité de Paris aient réglé le sort des principautés roumaines. Le général Nicolas Golesco, dont nous donnons le portrait, est le chef de ce gouvernement provisoire.



LE GÉNÉRAL NICOLAS GOLESCO, Président de la lieutenance-princière des Principautés-Unies; dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de M. Athel, de Bucharest.

Ce personnage politique, né en 1810 à Campù-Lungù, fils du grand logothète Constantin Golesco, avait onze ans à peine lorsque les troubles civils de la Valachie forcèrent sa famille à émigrer à Cronstadt en Transylvanie. Nicolas Golesco revint dans sa patrie en 1829, et fut nommé sous-lieutenant dans la milice indigène qui venait d'être réorganisée. Dix ans plus tard, il était colonel et aide de camp de l'hospodar Alexandre Ghika; il remplit à deux reprises les fonctions de préfet de police et de ministre des affaires extérieures *ad interim*. En 1841, il quitta l'armée, fut d'abord procureur général à la Cour d'appel, puis directeur du département de l'intérieur avec le titre de logothète.

M. Golesco donna sa démission en 1847, et il fit partie du comité national qui s'était formé à Bucharest, en vue de soustraire la Roumanie au protectorat russe. Appelé au ministère de l'intérieur en 1848, par M. Bibesco, il conserva ce poste sous le gouvernement provisoire qui suivit l'abdication de l'hospodar. Lors de la reconnaissance du nouvel ordre de choses par la Porte, il fut nommé membre de la lieutenance princière de Valachie. Six semaines après, la Russie ayant contraint la Turquie de désavouer son plénipotentiaire, et une armée turque ayant occupé Bucharest, M. Golesco fut arrêté par Fuad-Effendi. Mais il parvint à s'échapper et à gagner la France. Il ne rentra dans les principautés qu'en 1857.

Durant cet intervalle, M. Golesco se trouva placé à la tête de l'émigration roumaine à Paris. Il signa la protestation du 9 février 1849, adressée aux grandes puissances, et, en 1856, il se montra un des partisans les plus zélés de l'union des deux principautés. Après son retour en Valachie, il a été député, pour la ville de Bucharest, au divan *ad hoc*, dont il fut élu vice-président. L'un des chefs de la gauche parlementaire, sous le règne du prince Couza, M. N. Golesco fut choisi en 1860 pour former un nouveau cabinet valaque dans lequel entrèrent ses amis politiques MM. D. et J. Bratiano, C. Rosetti, Philipesco, etc.

Telle est, en quelques lignes, la carrière de l'homme d'État éminent et du vrai patriote que les derniers événements accomplis à Bucharest ont élevé au premier rang dans les Principautés-Unies.

R. BRYON.



LE NOUVEAU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE D'ATHÈNES, d'après les plans du professeur Lange, de Munich. — Voir page 191.

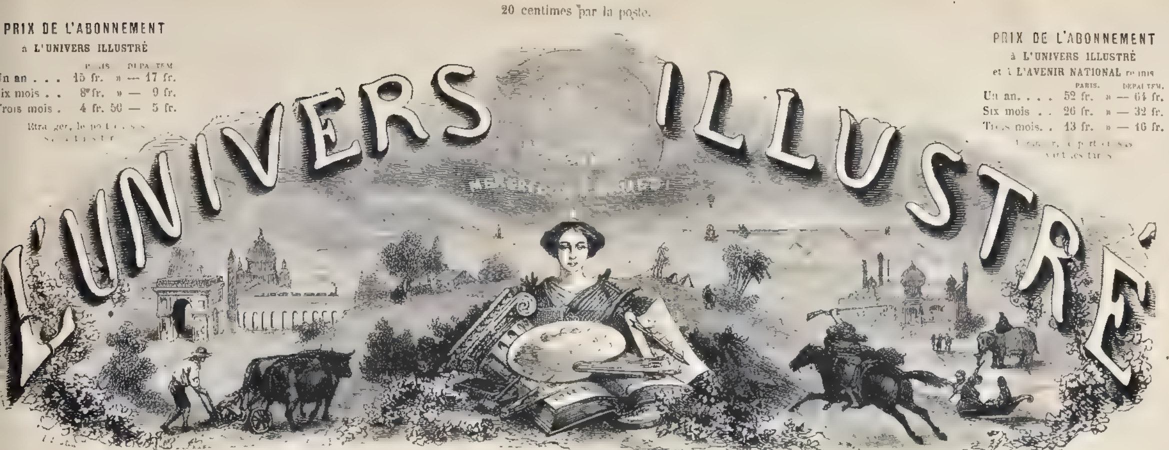
15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 523.
Mercredi 28 Mars 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le lion Listz au Cirque Napoléon. — Un jeune pianiste applaudi par un vieux virtuose. — Listz et Richard Wagner. — Deux compositeurs qui se ressemblent. — Le nouveau saint Antoine. — Le cercle dramatique du boulevard Pigalle. — Pièces, acteurs et public. — Une pépinière d'auteurs dramatiques. — Comme quoi il faut savoir conduire un cotillon. — Les bals d'actrices. — Des Tyroliens qui sont des Belges. — Comment on devient Tyrolien. — Les lionceaux du Cirque. — Un lion dressé en liberté. — L'exposition du cercle des Mirlitons. — La vieille garde des arts et des lettres. — Les peintres qui vont dans le monde. — Opinion de M. Auber sur le mariage.

Il n'est question dans les gazettes que de l'abbé Listz, et cet ancien virtuose est décidément le lion du jour ; la chronique enregistre ses moindres démarches et le suit du salon où il joue du piano à l'église où il fait exécuter sa *Messe du Couronnement*. J'ai conté dans une précédente chronique comme quoi je rencontrai Listz à Bade voilà tantôt cinq ans.

Je l'ai revu l'autre dimanche au concert du Cirque Napoléon, où il est venu s'asseoir dans une modeste stalle à cinquante sous, au milieu de la foule qui braquait cinq cents lorgnettes sur l'abbé ; il est entré au milieu du spectacle, juste à temps pour applaudir un jeune pianiste, M. Théodore Ritter, qui a joué à merveille un concerto d'Hummel, et qui a excité un enthousiasme exagéré.

M. Ritter est un tout jeune virtuose qui a non-seulement beaucoup de talent, mais encore beaucoup de tact. Il était curieux de voir le public mesurer ses bravos sur l'impression que produisait le jeune pianiste sur le grand maître.

On écoutait M. Ritter et l'on regardait Listz, pour lire sur sa physionomie ce qu'il pensait du jeune virtuose.

Tel je vis Listz il y a cinq ans, tel je l'ai retrouvé au Cirque Napoléon : les mêmes cheveux longs et plats... blanchis, il est vrai, le même visage placide, la lèvre toujours fine... le regard pénétrant et la même rosette à la boutonnière.

Parfois il fermait les yeux et semblait écouter avec attention, s'il ne cherchait pas à cacher ses sensations.

Que se passait-il dans son âme au moment où la foule acclamait M. Ritter ? Le grand maître du piano rêvait-il aux grands jours de l'enthousiasme européen qu'il excita, ou se détournait-il des choses d'ici-bas pour penser à la gloire céleste ? et qu'a-t-il pensé après le prélude de *Lohengrin*, alors qu'une partie du public redemandait l'œuvre de Wagner et que l'autre partie ne cachait point l'indignation qu'elle ressentait en présence de ce charivari grotesque qu'on veut nous faire passer pour de la musique ?

L'abbé Listz était calme dans sa stalle comme si ces choses-là ne le regardaient point. Le fougueux champion qui a écrit tant de brochures en faveur de Wagner ne mit point ses bravos dans la balance, il regardait d'un œil indifférent cette foule passionnée pour ou contre un morceau de musique, et, détaché des choses humaines, il assistait avec indifférence à un combat qui doit lui avoir rappelé les tournois qu'il a livrés autrefois contre le goût public en faveur de Richard Wagner, car c'est à Listz que nous devons cet illustre tapageur qui a élevé la musique à la hauteur d'un art de désagrément.

L'abbé Listz, comme compositeur, est un peu de cette école qui a remplacé l'inspiration par le raisonnement, pour laquelle l'âme n'est rien et la science est tout, et je ne serais point étonné que le remords d'avoir produit Wagner soit pour quelque chose dans la détermination que M. l'abbé a prise de se retirer des choses humaines.



M. BOITTELLE, sénateur, ancien préfet de Police.
Dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de M. Pierre Petit.



M. J.-M. PIETRI, préfet de Police.
Dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de M. Le Gray.

Voir le Bulletin.

Il est vrai que Liszt n'est jamais plus allé dans le monde que depuis qu'il en est retiré. Chaque jour la chronique du *high life* parisien constate la présence de l'abbé dans un salon illustre, et parfois il consent à accompagner sur le piano un violoniste célèbre.

Ainsi s'efface l'amour-propre; du plus orgueilleux pianiste il ne reste qu'un homme modeste qui s'efface volontiers devant l'étoile qui se lève.

C'est égal, par moment, quand dans un salon un virtuose se fait acclamer, le cœur de M. l'abbé doit battre sous la soutane, il doit avoir des éblouissements et des hallucinations où le passé se redresse tout vivant et où un inévitable entraînement l'attire vers les bravos terrestres.

Il est difficile de lire au fond d'une âme qui a un masque froid; mais je suis convaincu que, par moment, l'esprit de Liszt doit être tourmenté par les cent mille démons de la vanité et de la renommée, et que, saint Antoine d'une nouvelle façon, il voit miroiter devant ses yeux la tentation sous la forme d'un piano.

~~~ Moi, qui n'ai pas encore envie de me retirer du monde, il faut bien que je continue à m'occuper des petites choses de ce bas monde.

Là-haut, là-haut, sur les anciens boulevards extérieurs, se trouve, dans une sorte de cour, un des plus intéressants coins du Paris intelligent. A de certains jours de l'année, le quartier s'anime, et l'on peut remarquer une affluence extraordinaire d'une partie de ce public qui constitue le tout Paris des premières représentations. C'est que dans cette cour lointaine se trouve un petit théâtre qu'on chercherait en vain dans l'*Entr'acte*, et qui ne pousse point l'indiscrétion jusqu'à conter aux badauds qui stationnent devant les affiches la composition de son spectacle.

Et cependant cette petite salle a une certaine réputation dans le monde artistique de Paris; on y joue des pièces qu'on n'imprime jamais et qui vivent rarement plus de quatre soirées. Une centaine de spectateurs tout au plus trouvent place dans la salle, et les artistes ne font point partie de la société fondée par le baron Taylor. Cependant la troupe du cercle Pigalle est une des plus amusantes réunions de comiques de Paris, comiques amateurs qui s'échappent le soir de leurs bureaux pour jouer la comédie en famille devant un petit groupe d'invités.

Le cercle Pigalle fut fondé — si je ne me trompe — par M. Duponchel, un vétéran du théâtre qui a longtemps dirigé l'Opéra. La petite scène qui n'était qu'une distraction pour quelques jeunes gens à son origine, a pris peu à peu une certaine importance, car elle a fourni successivement à quelques théâtres de Paris des acteurs qui se sont fait remarquer, et plusieurs jeunes auteurs, encouragés par les bravos qu'ils avaient récoltés là-haut, sont descendus dans Paris avec leurs pièces et ont retrouvé les mêmes bravos dans de vraies salles de spectacle.

L'autre soir, il y avait fête dans ce petit théâtre à l'occasion de la première représentation d'une revue en deux actes, qui, ayant échappé à la censure, promettait des scènes aristophanesques qu'on n'oserait point risquer sur un vrai théâtre. Les environs du théâtre n'offraient pas précisément cet aspect pittoresque du théâtre de l'Odéon dans la nuit qui a précédé la première représentation de *la Contagion*, d'Augier, où les jeunes gens du quartier latin campaient en plein air sous les arcades du théâtre; mais la curiosité de Paris artiste avait été éveillée par l'annonce de la nouvelle revue.

Sur les cent spectateurs qui se pressaient dans la petite salle du boulevard de Clichy, quatre-vingts appartenaient à la grande famille littéraire, et l'orchestre des musiciens était envahi par la foule comme aux grandes soirées du Théâtre-Français. Vers huit heures un quart, le pianiste a joué l'ouverture, puis la pièce a commencé, et il faut avouer que cette revue valait beaucoup mieux que toutes celles qu'on nous a offertes depuis un an sur les scènes parisiennes qui exhibent trois cents femmes, plus un bœuf gras; c'était frais, jeune, vif et enjoué : un dialogue piquant et spirituel, d'adorables couplets et des acteurs amateurs qui remplissaient leurs rôles avec beaucoup d'entrain et, je ne crains pas de le dire, avec beaucoup de talent; du côté des dames, on y a remarqué une petite fille de seize ans, Mlle Caroline, qui s'était échappée du Conservatoire pour s'essayer sur un théâtre et dire des couplets au lieu de réciter les alexandrins de la tragédie classique.

Je vous prie de noter en passant le nom de cette jeune enfant; hier elle était au boulevard extérieur; aujourd'hui elle est au théâtre Déjazet, et dans un an elle sera où elle voudra. Quant aux auteurs, je déclare qu'ils pourront frapper à la porte de nos théâtres de vaudeville et que les directeurs feraient bien de leur ouvrir la porte.

~~~ Il serait curieux de publier une sorte d'encyclopédie artistique qui nous raconterait les commencements de toutes les personnes qui occupent l'attention publique; rien ne me semble plus curieux à étudier dans Paris que la route mystérieuse que parcourent les hommes connus avant de prendre leur place définitive dans le Paris des arts ou de la finance.

Ainsi je connais un jeune homme du boulevard, garçon aimable et spirituel, qui est parti du pied gauche pour la fortune en conduisant un cotillon dans un salon.

On dansait chez un boursier. Au moment décisif de la soirée on demande :

— Qui est-ce qui conduira le cotillon?

— Moi, répond un jeune homme; moi, si vous voulez bien le permettre.

Et il s'acquitta de sa tâche à la satisfaction de tout le monde.

A la fin de la soirée une jolie veuve s'approcha du jeune homme et lui dit :

— Monsieur, voudriez-vous me faire l'honneur de conduire le cotillon, mardi prochain, chez moi?

— Volontiers, madame.

Chez la jolie veuve son succès ne fut pas moins grand que chez le boursier.

Vers quatre heures du matin, un homme grave dit au jeune danseur :

— Monsieur, je donne samedi prochain une grande soirée. Voudriez-vous avoir la bonté de conduire le cotillon chez moi?

— C'est impossible.

— Vous refusez?

— Monsieur, fit le danseur, c'est vous qui m'avez donné l'exemple; l'année dernière, j'ai eu l'honneur de vous demander un service et vous m'avez parfaitement refusé.

— Vous m'avez demandé un service?

— Oui, monsieur.

— Lequel?

— Je vous ai prié de me donner une place de six mille francs dans votre administration.

— Et si je vous l'accordais aujourd'hui?

— Il est trop tard. Que voulez-vous que je fasse de six mille francs par an? Tout va augmenter pendant l'Exposition de 1867.

— C'est vrai, fit le financier. Eh bien! je vous augmenterai aussi. Voulez-vous une place de douze mille francs?

— Et quelles seront mes fonctions?

— Vous serez mon secrétaire le jour, et le soir vous conduirez le cotillon chez moi.

— C'est entendu.

Puisse cette histoire, qui n'a d'autre mérite que d'être authentique, encourager nos jeunes gens à aller danser parfois dans les bals du monde honnête; la vertu, on le voit, trouve toujours sa récompense.

Il y a dans la nouvelle comédie d'Augier, à l'Odéon, un mot adorable.

— Que veux-tu? dit un jeune gandin à sa sœur, je ne peux pourtant pas aimer des filles honnêtes... à mon âge!

Toute la jeunesse de ce temps est dans ces mots; ils expliquent pourquoi les salons sont souvent abandonnés et pourquoi on fait tant de bassesses pour avoir une invitation à un bal d'actrices.

~~~ Les chanteurs tyroliens qui avaient un instant paru au café-concert du faubourg Poissonnière ont quitté Paris pour nous revenir avec les hirondelles, non sans que nous ayons appris par d'indiscrets journalistes que ces Tyroliens n'étaient au fond que des Belges déguisés.

On ne sait généralement pas de quoi est capable un Belge! Cosmopolite de naissance par la situation géographique de son pays, le Belge est, quand on veut, Allemand, Français, Hollandais et, ainsi que le prouve l'exemple actuel, même Tyrolien quand il veut. D'ailleurs on fait des Tyroliens partout au delà de la frontière, car la tradition veut que les cafés-concerts des pays étrangers comptent au moins un Tyrolien dans leur troupe.

C'est une position que l'état de Tyrolien; quand un père de famille est arrivé au moment suprême de choisir un état pour son fils, il n'est pas rare qu'il dise à sa femme :

— Si nous en faisions un Tyrolien.

Et le jeune Belge, Prussien ou Autrichien, au choix, devient Tyrolien comme on devient chez nous professeur, employé ou artiste. Il y a même en Bavière un Conservatoire spécial où l'on forme de petits Tyroliens à l'usage des cafés-concerts allemands. Rien n'est plus facile que de devenir Tyrolien; il s'agit seulement de s'y prendre à temps, car dans la vie tout dépend de l'éducation première.

Sous ce rapport il faut féliciter M. Dejean, qui ne néglige rien pour faire de bons citoyens des huit lionceaux qui ont vu le jour dans sa ménagerie et qui vivent en touchante intimité dans une énorme caisse de bois.

Ils sont charmants ces petits lionceaux; quand on les prend sur les bras, ils rentrent les griffes qui commencent à pousser. Soyez tranquille, ils se rattraperont plus tard. Et cependant on essaye de dresser un de ces charmants animaux en liberté, et M. Dejean espère pouvoir arriver à lui faire exécuter les pas les plus difficiles au son de la musique. Je ne sais pas si le lionceau, devenu jeune lion, consentira à saluer le public et à désigner l'âge de la plus belle personne de la société, mais on peut l'espérer : du moment qu'on peut transformer un Belge en Tyrolien, il n'y a pas de raison pour qu'on ne fasse pas un clown d'un lion.

~~~ Le Cercle de l'Union artistique, dit *des Mirlitons*, réserve des jouissances de toutes sortes à ses membres. Tandis que Thérésa conviée à une soirée chantait au premier, on a ouvert au rez-de-chaussée l'exposition annuelle, et je ne saurais trop engager nos lecteurs à se procurer une carte et à aller voir cette collection de chefs-d'œuvre.

Les yeux sont éblouis par toutes ces merveilles accumulées dans une même salle.

On n'a qu'à faire un tour à cette exposition pour avoir une idée exacte de ce qu'était la peinture française il y a vingt ans, et de ce que, hélas! elle n'est plus aujourd'hui.

Alors on faisait des chefs-d'œuvre comme on fait aujourd'hui des dessus de porte pour les salons bourgeois ou pour les restaurants à la mode.

Où sont les grands peintres, les grands écrivains, les grands statuaires, les grands acteurs qui remplaceront cette vieille garde disséminée par l'âge? Quelques-uns sont encore debout avec toute leur vaillance et tout leur talent. Eux aussi mourront, mais ne se rendront pas.

Il y avait, dans toute cette génération passée, le souffle, le sentiment du beau et du grand, l'inspiration sublime, la conviction et la vocation. Quand on a vu l'exposition du Cercle des Mirlitons, quand on a admiré ces belles pages et qu'on pense à l'exposition qui va s'ouvrir bientôt aux Champs-Élysées, on se sent envahi par une profonde mélancolie.

Autrefois les gentilshommes protégeaient peut-être moins les chevaux, mais ils protégeaient davantage les artistes : aujourd'hui le peintre qui ne va pas dans le monde ne risque pas que le monde aille le relancer chez lui; de là il résulte que les artistes consciencieux qui tiennent à leur dignité gardent leurs tableaux chez eux, et que les autres qui font pour ainsi dire l'article dans les salons vendent fort bien leur marchandise.

~~~ Un mot et je finis :

Au dernier concert du Conservatoire, on se montrait un respectable vieillard qui vient de se marier avec une jeune et jolie personne :

— Quelle singulière idée a eu X... de se marier à son âge, dit un musicien.

— C'est un malin, fit M. Auber, qui a le culte et le scepticisme du célibat; au moins celui-là est sûr de ne pas être trompé longtemps.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

On sait que, par décret impérial du 21 février dernier, M. Piétri, préfet du département du Nord, a été nommé préfet de police, en remplacement de M. Boittelle, élevé à la dignité de sénateur.

C'est à Argentan, en qualité de sous-préfet, que M. Piétri, frère de feu M. le sénateur Piétri, a commencé sa carrière administrative. Il fut appelé ensuite à la sous-préfecture de Brest, puis il administra successivement les départements de l'Ariége, du Cher, de l'Hérault et du Nord. Tout le monde reconnaît que, dans ces diverses fonctions, M. Piétri a apporté un dévouement, une intelligence et un tact remarquables, qui lui ont conquis les plus légitimes sympathies et ont révélé en lui un administrateur d'une grande habileté. Les regrets qu'il laisse à Lille, où il ne séjourna pourtant que peu de mois, font trop d'honneur au nouveau préfet de police pour que nous nous abstenions de les constater.

Le conseil d'administration de la Société centrale de sauvetage des naufragés a tenu, le dimanche 5 mars, sa séance trimestrielle, sous la présidence de S. Exc. M. l'amiral Rigault de Genouilly, président de la société. S. Ém. Mgr le cardinal comte de Bonnechose, archevêque de Rouen, M. le duc de Clermont-Tonnerre et M. Théodore Gudin, vice-présidents, ont pris place au bureau. La réunion comprenait en outre vingt-quatre des administrateurs.

Après avoir entendu un rapport sur les travaux de la société et sur sa situation actuelle, ainsi que d'intéressantes explications données par M. G. Delvigne, touchant les différents systèmes de porte-amarres destinés à mettre en communication les sauveteurs avec un navire naufragé, le conseil a fixé au dimanche 15 avril prochain la première assemblée générale des fondateurs de l'œuvre. Chacun s'est retiré manifestement satisfait de la marche progressive de la société et persuadé que, si la sympathie publique continue à venir en aide aux efforts du conseil, on peut espérer de voir bientôt notre pays doté d'une institution digne de rivaliser avec la société anglaise des Life-Boat, qui rend à l'humanité, chez nos voisins, tant d'importants services.

La commission scientifique du Mexique, instituée depuis trois ans près le ministère de l'instruction publique, va publier prochainement le résultat de ses travaux.

Deux américanistes distingués, MM. Aubin et Brasseur, de Bourbourg, membres de cette commission, et qui ont fait un long séjour au Mexique, vont nous révéler l'existence de documents inédits, très-précieux, sur la civilisation aztèque avant la conquête.

Les textes, en langue néhouat ou mexicaine, formant la base des travaux de ces deux savants, comprendront, outre les peintures mexicaines, les orateurs, les poëtes et les historiens; ils seront accompagnés de notes philologiques, d'une traduction, de grammaires et de dictionnaires.

L'impression de cet ouvrage sera, comme celle des *Archives* de la commission, confiée aux presses de l'Imprimerie impériale.

Des dépêches, venues par la voie de Pointe-de-Galle, annoncent que les Nienfeï se sont emparés de plusieurs villages des environs de Hang-koo, et qu'ils menaçent cette ville.

Ces nouveaux insurgés, qui remplacent les Taïpings, sont aussi terribles qu'eux. Ils appartiennent à la société du Nénufar blanc, la plus ancienne et la plus importante société secrète de la Chine. En apprenant ces nouvelles, on a envoyé, le 8 février, de Shang-haï à Hang-koo, des armes, des munitions, ainsi que d'anciens soldats européens, afin d'organiser une milice chargée de défendre le pays dans lequel un grand nombre de négociants se sont établis.

L'Académie des jeux floraux a terminé son inventaire pour le concours de 1866. Il a été constaté par procès-verbal que les candidats avaient déposé au secrétariat :

27 odes, 32 poëmes, 47 épîtres, 3 discours en vers, 3 églogues, 39 idylles, 102 élégies, 21 ballades, 159 fables, 69 sonnets, 21 hymnes, 2 discours en prose, 195 pièces diverses.

Qui donc prétendait que la poésie était morte?
~~~

Harry Grimshaw, le jockey qui a mené *Gladiateur*, ou qui a été mené par lui à la victoire, a épousé la semaine dernière Mlle Osborne, fille d'un entraîneur célèbre de New-market.

Les jockeys qui naîtront de cette union sont déjà retenus par les grands propriétaires d'écuries de courses.

La reine d'Angleterre vient de fonder un nouvel ordre : cette décoration porte le nom d'*Albert medal*, et est réservée aux personnes qui auront, au péril de leurs jours, sauvé des naufragés, ou se seront distinguées dans des sinistres maritimes. Ce n'est pas seulement une médaille de sauvetage, car les statuts de cet ordre montrent l'importance et le prestige que Sa Majesté veut lui donner.

La nouvelle décoration est une médaille ovale en émail, d'un bleu foncé, avec un monogramme composé des lettres V et A entrelacées; autour d'une ancre en or, on lit l'exergue suivante : *For gallantry in saving life at sea* (à la bravoure déployée pour sauver la vie sur mer); au-dessus de l'ancre, se trouve la couronne du prince consort. La médaille est suspendue à un ruban d'un bleu foncé avec des raies blanches longitudinales.

Cette décoration doit se porter sur le côté gauche de la poitrine. Les noms de ceux qui auront reçu l'*Albert medal* seront publiés dans le *London Gazette*.

Lorsqu'une personne, décorée de l'*Albert medal*, accomplira un acte qui lui aurait fait déjà obtenir cette décoration si elle ne l'avait déjà, elle ajoutera un chevron au ruban de la médaille, et ainsi de suite pour chaque nouvel acte de sauvetage.

Toute personne decorée qui commettra une action déshonorante sera rayée de la liste où sont inscrits tous les braves qui portent l'*Albert medal*, et sa décoration lui sera enlevée.

La reine se réserve le droit de réintégration.

Le *Moniteur* donne de curieux détails sur la trouée qui se fait dans la rue Saint-Honoré, en face de la rue de la Tonnellerie, pour ouvrir la voie qui doit mettre les Halles-Centrales en communication directe avec le Pont-Neuf. Ailleurs la pioche des démolisseurs ne fonctionne pas avec moins d'activité, et le moment approche où vont disparaître les derniers pans de murs encore debout sur le tracé de la voie nouvelle, entre le quai de la Mégisserie et la rue de Rivoli.

Au commencement du quatorzième siècle, la rue Saint-Honoré s'appelait rue du Chastiau-Festu, depuis la rue Tirechappe qu'on démolit aujourd'hui sur ses deux faces (sauf une fraction qui a déjà été reconstruite) jusqu'à la rue de l'Arbre-Sec. En deçà et jusqu'à la rue de la Lingerie, elle portait le nom de la Chaussetterie.

Les noms de la Croix-du-Trahoir, de la Chaussée-Saint-Honoré, sont encore mentionnés par les auteurs qui ont écrit sur cette voie publique, dont l'histoire se lie aux premiers agrandissements de la ville. En effet, lorsque la population parisienne, trop à l'étroit dans la Cité, se répandit sur la rive droite du fleuve, la rue Saint-Honoré, grâce au voisinage des Halles, ne tarda pas à devenir une artère de premier ordre et où les marchands vinrent se loger à l'envi, dans les hautes maisons à pignons historiés, aux façades couvertes de figurines emblématiques.

Ici les bonnetiers étalaient leurs marchandises. Entourées de bonnets de différentes couleurs, apparaissaient leurs armes peintes sur la frise de leurs lambris et qui consistaient en ciseaux ouverts et surmontés de quatre chardons. Plus loin était la riche corporation des drapiers; au-dessus de leurs vastes magasins se balançait un navire d'argent, à la bannière de France, en champ d'azur, un œil en chef, avec cette légende : *Ut cœteros dirigat*. Venaient ensuite, en face de la Croix-du-Trahoir (ou est aujourd'hui la fontaine de la rue de l'Arbre-Sec), les merciers-grossiers qui comptaient plusieurs échevins parmi les membres de cette puissante communauté. Les armoiries de la corporation figuraient sur l'enseigne du chef des merciers; elles se composaient de trois vaisseaux, dont deux en chef et un en pointe, construits et mâtés d'or, sur une mer de sinople. Au-dessus était une soleil d'or avec cette devise : *Te toto orbe sequemur*.

Après la rue du Coq, scintillaient les boutiques des orfèvres, dont les armoiries, données par Étienne Boileau, étaient une juste recompense de la probité de la corporation chargée par Philippe de Valois de la garde des meubles et des joyaux de la Couronne. Auprès des orfèvres étaient les pelletiers-fourreurs, avec leurs magasins tapissés extérieurement de têtes d'animaux.

Malgré les transformations qu'elle a subies, la rue Saint-Honoré n'a pas cessé d'être une des rues les plus commerçantes de Paris, et les travaux qui sont actuellement en cours d'exécution pour dégager les Halles ne peuvent qu'ajouter encore à son importance en améliorant sa viabilité dans la partie la plus étroite de son long parcours.

Les journaux américains nous apprennent qu'une source d'encre vient d'être découverte, à Los Angeles, dans le voisinage du lac de Buena-Vista, État de Californie. Cette encre possède, disent-ils, toutes les qualités des plus belles encres manufacturées. Elle ressemble à du pétrole brut, s'échappe de la terre de la même façon et n'a aucune odeur.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que nous ne croyons pas un mot de ce nouveau *canard* qui s'est envolé du cerveau d'un facétieux Yankee.

Th. de Langeac.

UNE HISTOIRE INVRAISEMBLABLE [1]

(suite et fin.)

— Je vous remercie, mademoiselle, reprit d'Hervilly, de cet intérêt, avec autant de sincérité que vous me l'exprimez ; mais il n'y a aucun danger qui réclame ma présence. Depuis qu'il a quitté mes souterrains, le baron n'a pu rassembler assez d'hommes pour espérer prendre de force mon château, à moins qu'il ne soit devenu tout à fait insensé.

— Pensez-vous qu'il le fût déjà un peu auparavant, monsieur d'Hervilly ?

— Je crois, charmante Angélique, et ma propre expérience me le prouve, qu'il est bien difficile de rester exposé quelque temps au feu de vos beaux yeux sans perdre un peu la tête. Mais le bruit se rapproche; permettez-moi de vous quitter un moment...

— Allez, allez, monsieur; mais vos efforts ne pourront empêcher l'accomplissement de l'arrêt du destin. Avez-vous lu *l'Arrêt du destin?* C'est un roman allemand d'un grand intérêt. L'héroïne s'appelle Rosaure...

Mais Octave n'écouta pas la question d'Angélique.

On entendait au loin des bruits étranges et confus d'armes et de voix. La tante Eudoxie était à moitié morte de peur.

— Mon Dieu! disait-elle, que va-t-il advenir de tout ceci?

— Il va advenir de tout ceci, ma chère tante, reprit Angélique, que le baron de Horrberg, vainqueur de l'odieux d'Hervilly, va nous rendre à la liberté.

— Plaise au ciel, ma nièce, qu'il en soit ainsi!

— Le ciel a décidé la chose, ma tante, il n'y a pas le moindre doute sur le résultat que je vous annonce; vous pouvez juger de ma confiance par mon calme, à moi qui suis le gage et le prix de la victoire.

— Et de Horrberg sera récompensé par le don de ta main... si...

— Il n'y a pas de si... ma tante, les choses vont se passer précisément comme je viens de le dire; mais pour ce qui est de ma main « accordée à M. de Horrberg, » c'est une autre affaire et sur laquelle je me propose et me réserve de réfléchir un peu mûrement.

— Eh quoi! ma nièce, ne l'aimes-tu donc pas?

— M. de Horrberg me plaît; ma tête et mon cœur plaident pour lui un peu plus que je ne le voudrais peut-être; mais il aura à me donner quelques explications. Théodorine, va donc voir un peu ce qui se passe... Je pense que tu ne crains pas les dangers de cet aspect épouvantable et de ce terrible combat.

— Je suis aussi brave que vous, mademoiselle, et je pense que mon courage a la même source que le vôtre.

A ces mots, elle s'enfonça dans l'épaisseur des arbres, mais elle ne tarda pas à revenir sur ses pas.

— Voici M. d'Hervilly qui arrive vers nous en courant, le sabre à la main.

En effet, quelques instants après, d'Hervilly se précipita au pied de la maison du garde en disant :

— Suivez-moi, mesdames, que je vous mette en sûreté. De Horrberg est maître du château, descendez vite et suivez mes pas.

— Pourquoi faire, monsieur d'Hervilly? demanda Angélique. Nous aurions beau vous suivre, M. de Horrberg nous atteindrait toujours et renouvellerait avec vous le fameux combat au sabre du souterrain.

D'Hervilly resta quelques instants stupéfait : ou Angélique se moquait de lui depuis le commencement de la soirée, ou elle avait dans les romans et dans les péripéties les plus ordinaires une croyance prodigieuse. Cependant il n'hésita pas à jouer son rôle jusqu'au bout.

— Descendez, mesdames, s'écria-t-il; suivez-moi de bonne grâce, ou j'emploierai, s'il le faut, la violence pour vous arracher de ces lieux qui ne présentent plus de sécurité pour vous.

Et il mit le pied sur la première marche de l'escalier; mais, à ce moment, Henri de Horrberg, tenant une torche d'une main et un sabre de l'autre, sortait du fourré et arrivait à la clairière.

— Arrête! s'écria-t-il, arrête, farouche d'Hervilly! Tu vas recevoir ici le prix dû à tes crimes et à tes trahisons. Et vous, belle Angélique, secourez-moi de vos vœux dans ce combat!

La tante Eudoxie commença, malgré les assurances ironiques de sa nièce, à prendre peur pour tout de bon. Elle descendit rapidement l'escalier et s'enfuit à travers les arbres du côté du château, malgré les cris d'Angélique, qui lui disait de rester, qu'il n'y avait pas de danger. Angélique, voyant que sa tante Eudoxie continuait sa course, envoya Théodorine pour la rassurer et la ramener auprès d'elle. Pendant ce temps, Octave était venu se camper en garde devant son rival. Henri avait jeté par terre, où elle achevait de brûler, sa torche qui l'embarrassait, et d'ailleurs avait joué son rôle et produit son effet. Alors s'engagea entre les deux adversaires le combat connu dans les théâtres de mélodrame sous le nom de combat à quatre coups, exécuté d'une vigoureuse et terrible manière. Mais, pour Angélique, qui connaissait d'avance le plan de la scène dans tous ses détails, c'était un spectacle tellement grotesque, qu'elle finit par se laisser aller à de violents éclats de rire.

— Courage, braves chevaliers! disait-elle dans les intervalles où ses accès de gaieté lui permettaient de parler. Courage! mais ne vous frappez pas sur les doigts.

Octave et Henri étaient si préoccupés de mettre de la précision dans leur combat, qui d'ailleurs ne laissait pas de faire passablement de bruit, qu'ils n'entendaient pas les sarcasmes de la belle qui en était l'objet.

Pendant ce temps, la tante, qui avait roulé sur le gazon, avait rencontré par hasard la mèche destinée à conduire le feu jusqu'au pavillon dont l'incendie devait faire l'illumination finale et le bouquet de la fête. Le feu gagnait lentement en suivant la mèche et s'introduisait dans l'amas de copeaux, de menu bois et d'autres matières inflammables qu'on avait réunis dans l'étage inférieur de la maison du garde. Personne ne s'en apercevait. Le combat d'Henri et d'Octave est à son terme. Celui-ci dit à voix basse à son ennemi :

— Ah çà! en voilà assez, donne-moi le coup mortel.

— Où veux-tu tomber? réplique Henri également à voix basse, et tout en continuant de croiser son fer contre celui d'Octave.

— Où l'herbe est épaisse, je vais rompre jusque-là.

En effet, Octave rompt en mettant plus de mollesse dans sa défense. Arrivé à l'endroit qu'il juge convenable, Henri lui plonge son épée dans le gilet en lui disant :

— Meurs, traître! et puisse ta fin servir d'exemple aux scélérats qui te ressemblent et seraient tentés de t'imiter!

La fumée commence à sortir par la fente des fenêtres fermées de l'étage inférieur de la maison du garde; mais la nuit, qui n'est éclairée que par le croissant de la lune, plus d'à moitié cachée par les nuages, ne laisse pas apercevoir la fumée.

— Bien, brave chevalier! dit Angélique à Horrberg, je n'ai pas un seul instant douté de votre triomphe. Tenez, voici ma tante qui pourra vous le dire.

En effet, Théodorine ramenait Eudoxie, qui, voyant la fumée s'échapper du pavillon et la lueur de la flamme se montrer à travers une fissure, jeta un cri d'effroi et tomba sans connaissance dans les bras de Théodorine. Celle-ci s'occupait de lui donner des secours, lorsque, apercevant elle-même ce qui se passait, elle jeta à son tour un cri perçant en laissant la tante tomber sur le gazon, et criant :

— Le feu! le feu!

— Baron de Horrberg, dit Angélique, qui ne comprenait rien à cette rumeur et qui, à cause de l'élévation où elle était placée, ne distinguait qu'une partie des paroles qui se prononçaient en bas, baron de Horrberg, il est bon de percer le cœur de son ennemi; mais il est des égards qu'on se doit entre gentilshommes; vous auriez pu ne pas lui mettre ainsi les pieds plus haut que la tête. M. d'Hervilly a des torts, c'est un châtelain déloyal, je n'en disconviens pas, mais il aura une affreuse migraine.

— Angélique, au nom du ciel, s'écrie alors de Horrberg, au nom du ciel, fuyez!

— Eh quoi! sire chevalier, ce n'est pas encore le dénoûment?

— Je ne plaisante pas; descendez vite!

— Permettez-moi de changer quelque chose...

— Descendez, descendez! s'écrie de Horrberg.

— Descendez bien vite! s'écrie la tante Eudoxie, qui a repris ses sens.

D'Hervilly a compris qu'il se passait quelque chose de sérieux; il se relève.

Angélique commence à sa vue un éclat de rire qu'elle ne finit pas, parce qu'elle entend enfin : « Le feu! le feu! » que crie Théodorine. Mais bientôt elle dit :

— Ah! messire, j'avais oublié ce chapitre. Vous allez me sauver de l'incendie et venir m'emporter au milieu de trois bottes d'allumettes. Je vous fais grâce du beau trait, je vous considère comme l'ayant accompli. Je descends.

Elle essaye de descendre, mais à peine a-t-elle fait quelques pas dans l'escalier qu'elle remonte au kiosque, froide et épouvantée. Le feu, longtemps comprimé et qui ne se fait presque pas voir au dehors, a consumé une partie du dedans. Le bas de l'escalier est en flammes; elle veut crier, la voix lui manque; puis, à force d'efforts, elle tire de sa poitrine des sons inarticulés :

— Au feu! au secours! Si vous plaisantez, c'est trop! j'ai peur! Mais non, c'est le feu! c'est le feu! par où me sauver? Mon père! mon père!

Et elle tomba sans mouvement.

— Ah! s'écrie de Horrberg, elle n'a pas dit : « A moi, Henri! »

Et il s'élance au milieu de la flamme; il traverse l'escalier qui lui brûle les cheveux. Il arrive près d'elle. Pendant ce temps, M. de Riessain est au pied de la maison. Il appelle, il crie, il demande des échelles; il court, il revient; Eudoxie a perdu connaissance une seconde fois. Théodorine est tombée à genoux, les mains convulsivement serrées. D'Hervilly est allé chercher du secours, des échelles, du monde. Le jour commence à paraître, mais la flamme a dévoré tous les obstacles et s'élance avec impétuosité.

VII

Dans la nuit qui suivit cet événement, Angélique revint d'un long évanouissement et se retrouva dans son lit.

— O mon Dieu! dit-elle, quel horrible rêve!

Mais, en voyant autour d'elle les regards inquiets, les visages pâles, elle demande :

— Qu'est-il arrivé? qui vient de sortir de cette chambre? Est-ce que ce n'est pas Henri? Pourquoi y était-il?..

— Ah! ma fille! mon Angélique! s'écrie M. de Riessain en la serrant dans ses bras, tu nous as fait peur.

— Mais qui est donc cet étranger?

— C'est le médecin.

— Est-ce que je suis malade?

— Tu étais évanouie, tu avais eu peur.

1. Voir les numéros 508 à 522.

— Ah! oui, oui, je me rappelle... C'est le feu... Ah! mon père, mon bon père, quelle cruelle plaisanterie!... C'était trop, c'était trop pour moi!... J'ai cru que j'étais perdue!

M. de Riessain veut détromper Angélique, mais le médecin lui fait signe de la laisser dans son erreur. Il serait dangereux de lui causer un nouvel ébranlement de nerfs.

— Il n'y avait pas danger réel, mademoiselle, mais la plaisanterie était un peu forte, et la peur que vous avez eue, que vous deviez avoir...

— Ah! dit Angélique en souriant, cette scène a été bien jouée; moi qui connaissais la pièce, j'y ai été trompée. J'espère que les morts se portent bien? Je ne suis pas inquiète de M. d'Hervilly; quelques instants après son trépas, je l'ai vu debout et courant avec la plus grande agilité. C'est égal, j'ai eu bien peur!... Ah! mon père, quel rôle vous m'avez fait jouer, et comme vous vous êtes moqué de moi!

— Tu ne me parles plus de Henri?

— De M. de Horrberg?... Mon père, je pense qu'il n'aurait pas dû accepter un rôle dans une pièce où le mien était ainsi sacrifié.

— Angélique, il a agi malgré lui : c'est moi qui ai exigé...

— Il aurait pu, dans tous les cas moins bien jouer son rôle, et me laisser deviner ce qui se passait. Et d'ailleurs, mon père, si j'avais la faiblesse de lui pardonner, oublierait-il, lui, tout ce que j'ai dit et fait de ridicule?

— Il t'aime... et nous aurons bien de la peine à lui prouver, si nous y tenons absolument, que cela a été un peu ridicule.

— En êtes-vous sûr, mon père?

— Je t'en donne ma parole. Nous allons te laisser dormir. Théodorine sera près de toi

On donne à Angélique une potion calmante qui la plonge dans un profond sommeil : elle ne se réveille que le lendemain matin, s'habille et descend pour déjeuner. Théodorine, qui a reçu à ce sujet des ordres sévères, ne la détrompe pas. A table sont M. de Riessain, la tante Eudoxie et d'Hervilly. Angélique embrasse son père et sa tante, et saluant gracieusement Octave dit en montrant Antonio, qui sert à table :

— Je suis enchantée de voir tous les morts à ce déjeuner; est-ce qu'il n'y a que les vivants que nous ne verrons pas?

— Henri est absent, répond Octave, et il ne reviendra pas avant quelques jours.

Angélique pense qu'il a pris un singulier moment pour s'absenter. Il est parti à l'instant où elle était malade. Elle affecte de ne pas demander où il est allé, ni quelles sont les causes qui ont nécessité ce départ.

— Ce jour-là et le lendemain se passent, la tante Eudoxie et sa nièce visitent librement la maison, excepté un appartement qui, leur dit-on, est en désordre. Angélique veut revoir les souterrains, qui sont rentrés dans tous leurs droits de caves.

— Sans ton évanouissement, tu n'aurais pas su de longtemps... J'aurais pu faire dans la maison de tels changements...

— Mais, mon père, je vous ai déjà dit que je n'avais été dupe de votre comédie que jusqu'à la moitié.

Cependant Angélique est triste, d'abord de ne pas voir revenir M. de Horrberg, dont elle ne prononce pas une seule fois le nom; ensuite elle l'avoue à sa tante, elle regrette que tout ce qui s'est passé ne soit pas véritable. Elle sent qu'elle aime Henri, mais elle l'aimerait davantage ou du moins plus volontairement, s'il était le vrai héros d'un roman semblable à celui dans lequel elle a cru si bien vivre pendant quelques jours.

Elle veut revoir l'endroit où elle s'était évanouie; la maison du garde n'est plus qu'un monceau de cendres.



PÊCHEURS DE CHIOGGIA (VÉNÉTIE), dessin du baron Charles de M[illegible]. — Voir page 198.



BATEAUX DE PÊCHE CHIOGGIOTES, dessin du baron Charles de M[illegible]. — Voir page 198.



SÉPULTURE DES EMPEREURS DE LA DYNASTIE DES MINGS, A NANKIN (CHINE); d'après un dessin de notre correspondant. — Voir page 190.

Deux jours se passent encore, et on n'a pas de nouvelles de Henri. Cependant Angélique s'aperçoit d'un grand mouvement dans la maison; un domestique monte à cheval et va à la ville voisine en tenant un second cheval à la main. Quelques heures après, il revient, suivant l'autre cheval, qui porte un homme vêtu de noir.

L'homme vêtu de noir reste une demi-heure et s'en va.

Angélique, en se promenant le soir avec la tante Eudoxie dans le jardin, s'aperçoit qu'il y a de la lumière dans l'appartement qu'on leur a dit être en désordre et qu'on les a empêchées de visiter. La soirée est belle, toutes deux restent tard au jardin, et voient toujours la même lumière par une fenêtre.

— Mon Dieu ! dit la tante Eudoxie, est-ce qu'il va se passer encore des choses mystérieuses dans cette maison?

Elles font mille suppositions, détruites tour à tour l'une par l'autre, sans pouvoir même soupçonner ce qu'on leur cache et ce qui se passe dans cet appartement.

Le lendemain, Angélique fait part à son père de sa découverte, mais celui-ci lui explique sans hésiter que cette lumière appartient sans doute aux gens qui mettent un peu d'ordre dans cet appartement, longtemps inhabité. Angélique devient chaque jour plus triste; mais, quand son père s'avise de lui parler de son mariage avec Henri, elle répond de façon à ne pas laisser ignorer son mécontentement d'un départ aussi prompt, aussi imprévu, aussi inopportun.

M. de Riessain alors veut excuser Henri, parle de la nécessité de son départ, de l'importance des affaires qui l'ont éloigné. Mais les femmes n'admettent jamais que l'on ait d'autres affaires que l'amour, et elles ont raison. La femme qui aime ne s'occupe plus que de son amour, elle lui appartient tout entière.

L'homme vêtu de noir est revenu plusieurs fois dans la maison; chaque fois, il n'est resté qu'un quart d'heure ou deux, puis il remonte dans la voiture qui l'a amené et retourne à la ville. Un jour, cependant, Angélique a entendu dire à son père :

— Maintenant, j'en réponds; mais il faut pendant quelque temps beaucoup de ménagements.

Angélique répète à son père ces paroles qu'elle a entendues, et lui demande si cet homme vêtu de noir est un médecin, et s'il y a quelque malade dans la maison. M. de Riessain répond que c'est en effet un médecin, et qu'il y a un domestique malade.

— Lequel est-ce ?

— C'est Antonio.

— Quoi ! le perfide Antonio ?

— Lui-même.

A ce moment, Angélique, qui, tandis que son père lui parle, regarde dans le jardin, y voit passer Antonio.

— Mais, mon père, dit-elle, à quoi pensez-vous? Voilà Antonio dans le jardin.

— C'est sans doute qu'il va mieux.

— Il faut en effet qu'il aille beaucoup mieux, car j'ai vu bien tard de la lumière dans la chambre que sans doute il habite, car c'est là que va le médecin, et il paraît qu'on le veillait alors.

Le dimanche suivant, Angélique et la tante Eudoxie étaient parties pour la messe, à une demi-lieue de la maison de M. de Riessain; mais elles voient des paysans courir en foule. Elles demandent ce qui se passe; on leur répond que c'est un chien enragé, et qu'on est à sa poursuite pour le tuer. A ces paroles, Angélique et la tante Eudoxie refusent positivement d'aller plus loin et ordonnent au cocher de regagner la maison. Angélique, plus promptement deshabillée que sa tante, va se promener dans le parc. Par hasard, ses pas se dirigent du côté où était la maison du garde. C'est de ce côté qu'elle a pris l'habitude d'aller rêver à Henri; mais que devient-elle, quand elle voit M. de Riessain et Octave soutenant chacun par un bras un homme dont elle ne voit que le dos et qui paraît souffrant et faible ? Quelque excitée que soit sa curiosité, elle va se retirer cependant par discrétion, lorsque les trois promeneurs, arrivés à l'extrémité de l'allée, se retournent et lui font voir dans l'homme malade que l'on soutenait ainsi le baron Henri de Horrberg, qu'elle croyait en voyage, qu'elle croit inconstant. Elle reste immobile et stupéfaite. Elle pâlit. Tous trois s'avancent vers elle, M. de Riessain conduit Henri auprès d'un banc et l'y assoit.

— O mon père! dit-elle bien vite, dites-moi tout; expliquez-moi ce qui se passe. Vous comprenez bien ce que je veux savoir. Que se passe-t-il ici ?

M. de Riessain se décida alors à lui apprendre la vérité. L'incendie de la maison du garde ne devait pas avoir lieu à ce moment, et elle, Angélique, a failli y périr. On n'avait pas voulu le lui dire jusque-là, parce que le médecin l'avait défendu dans la crainte de lui causer une émotion dangereuse. C'est Henri qui l'a sauvée; mais cette fois, hélas! ce n'était pas une scène jouée, c'était une épouvantable réalité. Henri a été blessé si grièvement, que d'abord on a craint pour ses jours; mais maintenant il est sauvé, et sa convalescence paraît devoir être prompte. Il faisait si beau temps qu'on a profité de l'absence d'Angélique pour le faire marcher un peu dans le jardin; c'est Henri qui n'a pas voulu qu'Angélique le vît jusqu'à ce qu'il fût rétabli entièrement, et sans le hasard qui a fait que M[lle] de Riessain les a rencontrés, ce n'est guère qu'une semaine plus tard que de Horrberg serait revenu de son prétendu voyage.

— Henri, dit Angélique, mon pauvre Henri, vous avez donc bien souffert? Comme il est encore pâle! Vous souffrez encore, n'est-ce pas? et c'est pour moi, c'est pour me sauver la vie! Ses pauvres cheveux si soyeux, si bouclés, ont donc été brûlés, qu'ils semblent avoir été coupés? Voyez-vous, mon père, que tous mes beaux héros que je rêvais n'étaient pas de ridicules chimères?

Puis, rougissant, confuse d'en avoir tant dit, elle se jeta dans les bras de M. de Riessain.

ALPHONSE KARR.

FIN.

Dans le prochain numéro nous commencerons la publication de :

UN HÉRITAGE

Par M. JULES SANDEAU

CHIOGGIA

Vers l'extrémité méridionale du Lido, est située Malamocco, première capitale des peuplades vénètes. C'est là que se trouve la passe la plus profonde pour les forts navires qui veulent entrer à Venise. Au delà de cette passe, la dune recommence et se prolonge jusque vers Chioggia.

On croit que la ville de Chioggia tire son nom d'un canal ouvert par les Romains (*Fossa claudia*); au moyen âge, son nom était *Clugia*. Elle est unie à la plage de Brondolo par un pont de quarante-trois arches. Ce port, célèbre dans les fastes militaires des Vénitiens, est habité par des pêcheurs, qui pour la plupart s'absentent pendant la journée; la ville alors semble n'avoir d'autres habitants que des femmes et des enfants.

Les Chioggiotes, au teint brun et aux cheveux noirs, ont souvent servi de types aux peintres. Titien aimait, dit-on, à choisir ses modèles parmi eux, et Léopold Robert s'en est inspiré pour son célèbre tableau des *Pêcheurs de l'Adriatique*.

Chioggia est le chef-lieu de quatre communes, qui donnent une population totale de 30,000 âmes. La ville n'est guère formée que d'une grande rue, à laquelle aboutissent une foule de rues secondaires, à la manière d'une épine dorsale de poisson. Les principales églises sont celle du Dôme, construite en 1633-1674 par Longhena, et celle de Saint-Jacques, élevée en 1741, qui ne peut guère montrer aux visiteurs qu'un tableau de G. Bellini, défiguré par la restauration.

On peut aller de Venise à Chioggia par le bateau à vapeur, et les voyageurs qui se rendent dans la merveilleuse cité des doges n'oublient pas d'inscrire cette très-pittoresque promenade sur le programme de leurs excursions.

X. DACHÈRES.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Ce que coûte un ballon de quinze centimes. — Fabrication de ce ballon. — Le sulfure de carbone. — Ses dangers. — Les symptômes funestes qu'il détermine. — Récompense et châtiment des médecins au Thibet. — Médecin banni au XVII[e] siècle, pour guérir trop de malades. — Les Chinois et les médecins. — Guérison des brûlures. — Traitement fait à l'hôpital de Lariboisière. — L'amidon en poudre. — Une cloche. — Sensation qu'on éprouve en s'y introduisant tandis qu'elle sonne. — A quoi l'on distingue la viande saine de la viande malsaine. — Les trichines. — Leur origine. — Moyen de les combattre

« Si l'on savait ce qu'un jouet, si petit, si bon marché qu'il soit, peut coûter parfois de souffrances et de périls à celui qui le fabrique, on aurait peur de s'en amuser et même d'y toucher. »

Ces paroles du vieux Sainte-Foix, dans son *Tableau de Paris*, qui faisaient allusion aux dangereuses peintures des jouets de Nuremberg, ne s'appliquent que trop aux petits ballons rouges qui se trouvent entre toutes les mains et que les enfants crèvent et lacèrent si insoucieusement.

Pour les fabriquer, on découpe dans une feuille de caoutchouc de deux millimètres environ d'épaisseur des morceaux combinés de façon que, par leur réunion après la soudure, ils forment des ampoules sphériques. On ajuste ensuite les arêtes fraîches de ces morceaux et on les soude en les frappant à petits coups, à l'aide d'un maillet de bois et sur une sorte d'enclume de forme spéciale.

Il reste ensuite à gonfler, à dilater et à agrandir les ampoules ainsi obtenues, et cette dernière opération exige beaucoup de délicatesse, car il faut au préalable ramollir le caoutchouc et le rendre plus malléable en le trempant dans un bain composé de cent parties de sulfure de carbone et de dix parties de chlorure de soufre.

Ces deux substances n'agissent point de même façon sur le caoutchouc. La première le ramollit, tandis que la seconde lui abandonne le soufre qu'elle contient et le dépose en couche fine sur ses parois ; c'est ce qu'on appelle la vulcanisation.

Le bain terminé, l'ouvrier souffle dans le petit ballon, le distend et l'amène à des dimensions quinze ou vingt fois plus grandes; il le roule ensuite dans du talc en poudre, pour que cette dernière matière achève d'absorber les parties libres du liquide dissolvant ; après quoi on le laisse sécher sur une claie.

Or, le sulfure de carbone, liquide incolore, doué d'une odeur spéciale et très-pénétrante, extrêmement volatil, puisqu'il entre en ébullition à une chaleur de quarante-cinq degrés, agit de la façon la plus funeste sur les personnes qui le manipulent.

Il détermine chez elles des maux de tête, des vertiges et une excitation générale du cerveau, dont les symptômes ressemblent un peu aux symptômes de l'ivresse. Bientôt, à cet état déjà trop grave, succèdent des évanouissements, une fatigue accablante, des vomissements, la perte de la mémoire et une sorte d'hébétement. Si l'ouvrier ainsi atteint persiste, après un long traitement et une longue convalescence, à reprendre sa dangereuse profession, l'aliénation mentale vient aggraver tous les symptômes décrits et qui reparaissent avec plus de violence encore.

Grâce à Dieu, on parvient presque toujours à conjurer, après un traitement plus ou moins long, ces redoutables accidents, et les médecins qui se consacrent à leur guérison ne se trouveraient point exposés, s'ils habitaient les montagnes du Thibet, à subir la peine un peu bien brutale à laquelle, d'après le père Durand, s'exposent ceux qui se mêlent, dans les montagnes du Thibet, d'exercer la profession de *mou-ma*, c'est-à-dire de guérisseur.

Dès qu'un lou-tsée, — on nomme ainsi les montagnards du Thibet, — vient à tomber malade, on court chercher le mou-ma, qui demande un coq, comme le faisaient dans l'antiquité les disciples d'Esculape, l'immole avec des rites barbares, mange le corps, préalablement cuit avec toutes sortes d'aromates, et se sert des pattes et de la tête pour exorciser le mauvais esprit. Si l'incantation réussit et si le malade guérit, on comble de cadeaux le mou-ma ; mais si le sacrifice du coq reste sans effet et que le patient succombe, on garrotte le malheureux médecin et on le jette à la rivière.

Au XVII[e] siècle, en pleine France, c'était au contraire les médecins heureux dans leurs guérisons qu'on punissait.

M. le conseiller Desmaze, dans l'ouvrage remarquable qu'il vient de publier sur les *Pénalités anciennes*, raconte que, le 22 octobre 1601, le médecin Marquier, demeurant à Saint-Lô, fut accusé de sortilège, parce qu'il guérissait plus de malades que ses confrères et qu'il sauvait ses clients de la peste qui, depuis trente ans, affligeait la ville.

L'accusé invoqua pour sa justification l'autorité vénérée de son maître, le chirurgien Ambroise Paré, et les enseignements qu'il en avait reçus; mais il n'en fut pas moins, après un interrogatoire de six jours, condamné *avec sa fille* à la peine du bannissement.

Sur appel, le parlement de Rouen confirma cette étrange sentence.

Les Chinois, selon nous, agissent plus sagement. Tant qu'ils se portent bien, ils payent des honoraires à leurs médecins; mais, à la moindre indisposition, ils suspendent ces honoraires. Aussi les docteurs chinois surveillent-ils leurs clients bien portants avec une extrême sollicitude et publient-ils beaucoup plus de traités d'hygiène que de livres de thérapeutique.

Puisque nous voici en pleine causerie médicale, signalons un moyen de guérison des brûlures de deuxième degré; moyen fort simple, que chacun a sous la main, et qui obtient un succès presque infaillible

Il suffit de saupoudrer immédiatement de poudre d'amidon le membre endommagé. Presque aussitôt les douleurs se calment et le mal perd de ses dangers. Dernièrement on amena à l'hôpital Lariboisière un ouvrier sur lequel s'était projetée, dans une usine de produits chimiques, une masse d'huile bouillante et enflammée. On coucha ce malheureux dans un lit dont les draps se trouvaient préalablement couverts d'une couche de poudre d'amidon ; on lui saupoudra le corps de cette même substance, et une amélioration sensible ne tarda point à se manifester dans l'état de ce pauvre homme, dont les douleurs cessèrent, et qui finit par obtenir une guérison complète.

Les journaux allemands ont fait récemment grand bruit des expériences du docteur Frantz Kalisch, qui, après avoir acquis une fortune considérable, grâce à un des premiers établissements hydrothérapiques fondés en Europe, vient de faire construire, dans la magnifique maison de campagne qu'il habite sur les bords du Rhin, un clocher muni d'une cloche gigantesque. Non-seulement, chaque jour, il entre dans cette cloche, qu'il fait agiter à tour de bras par deux robustes sonneurs, mais encore il y admet près de lui, à tour de rôle, les curieux et les curieuses qui viennent à l'envi solliciter cette faveur.

Le docteur et la personne favorisée prennent place sur un banc ménagé dans l'intérieur de la cloche, de façon que le battant ne puisse les atteindre. A un signal donné, le bourdon, près duquel le bourdon de Notre-Dame n'est qu'un nain, se met en branle à toute volée et assourdit du tintamarre qu'il produit, non-seulement ceux qui se tiennent au pied du clocher, mais encore tous les habitants du pays, à deux ou trois kilomètres à la ronde.

Au contraire, le docteur et la personne placée à ses côtés n'entendent que peu ou prou de ce vacarme et sortent de la cloche sans le moindre mal de tête et sans le moindre ébranlement de cerveau.

Le docteur Kalisch, qui est un physicien distingué, expose alors qu'il a fait construire son clocher et son bourdon pour démontrer qu'une personne placée au centre d'une cloche n'entend que faiblement le son produit par le choc du battant sur les parois de bronze, tandis que ce son se manifeste violemment à l'extérieur et à une grande distance.

Il explique ce phénomène en faisant observer que les vibrations de la cloche ne se propagent qu'à l'extérieur en ondes circulaires qui s'étendent de plus en plus loin, tandis que l'air dans l'intérieur de la cloche reste à peu près immobile.

Il complète cette démonstration en plaçant sur une grande

surface d'eau un cerceau en bois, qu'il fait vibrer en le frappant sur le côté interne; on voit alors les ondes se propager sur l'eau extérieure à une certaine distance du cerceau, tandis que dans l'intérieur de l'anneau le liquide reste à peu près tranquille.

En ces temps de trichines et d'épizootie, je ne saurais mieux terminer cette causerie que par les observations du docteur anglais Letheby, rédacteur du *Chem-News*, sur les caractères qui servent à distinguer la viande saine de boucherie de la viande malsaine.

La bonne viande, dit-il, n'est ni d'une couleur rose pâle ni d'une teinte pourpre foncée.

La première de ces couleurs est un indice de maladie chez la bête abattue; la seconde apprend que l'animal est mort de sa belle mort.

La viande saine présente un aspect marbré que lui valent les ramifications des petites veines de la graisse intercellulaire. La graisse, spécialement celle des organes internes, doit être ferme et jamais humide, tandis que la graisse de la viande malade, molle et aqueuse, ressemble souvent à de la gelée ou à du parchemin bouilli.

Au toucher, la viande saine se montre ferme et élastique; elle mouille à peine les doigts; la viande malade paraît molle et souvent tellement humide que le sérum en découle.

La bonne viande exhale peu d'odeur et cette odeur ne présente rien de désagréable, tandis que l'odeur de la viande malade cadavérique rappelle souvent l'odeur de pharmacie, surtout quand on la coupe avec un couteau.

La bonne viande supporte la cuisson sans se contracter et sans perdre beaucoup de son poids.

La mauvaise viande se ride et souvent se réduit en morceaux, à cause de la grande proportion de sérum et de la quantité relativement considérable de tissus intercellulaires ou gélatineux qui la composent, et parce que la graisse et la vraie substance musculaire lui manquent en proportions plus ou moins grandes.

Alors que 100 grammes de chair maigre ou de la partie musculaire de bonne viande, coupée et desséchée à la température de l'eau salée bouillante (107°), perdent en poids de 69 à 74 grammes, la viande malade, traitée de la même manière, perd de 75 à 80 pour cent.

La perte moyenne en poids est de 72,3 pour cent pour le bon bœuf, et de 71,5 pour cent pour le bon mouton; tandis que la perte moyenne du bœuf malade est de 76,1 pour cent et celle du mouton malade de 78,2 pour cent.

Si on la fait sécher à une température plus élevée, à 130° par exemple, pour que toute l'humidité s'en trouve chassée, la bonne viande perd de 74 à 80 pour cent de son poids, tandis que la perte de la mauvaise viande est relativement énorme.

D'autres caractères, d'une nature plus délicate, permettent de distinguer mieux encore la bonne viande de la mauvaise.

Le jus ou le sérum de la viande saine, légèrement acide, contient un excès de sel de potasse, principalement de phosphate, tandis que la viande malade, dans laquelle s'infiltre le sérum du sang, est souvent alcaline, et que le sel de soude, principalement le chlorure et le phosphate, s'y trouvent en excès.

Enfin, quand on examine la bonne viande au microscope, sa fibre nette et bien définie ne contient pas d'infusoires. La fibre de la viande malade ressemble à une sorte de bouillie, comme si elle avait été macérée dans l'eau; les lignes transversales y sont confuses et très-élargies; enfin l'œil y découvre de petits organismes semblables à des infusoires.

On constate d'une façon incontestable la présence de ces infusoires, surtout dans la viande des animaux attaqués du typhus; le docteur Beale les assimile à des entozoaires et ajoute qu'ils diffèrent tout à fait des trichines et des parasites qui constituent la ladrerie des porcs.

Quant aux trichines, dont on s'épouvante peut-être plus que de raison, voici leur histoire.

Il y a quelques années, le docteur Wirchow a tout à coup signalé une épidémie qui se manifestait en Allemagne, où l'on fait une grande consommation de viande de porc, soit crue, soit mal cuite.

Il attribua cette épidémie à des parasites auxquels il donna le nom de trichines, et qui envahissaient tous les muscles de leurs victimes. Celles-ci succombaient la plupart au milieu d'accidents qui rappelaient tantôt des symptômes d'embarras gastrique, tantôt des irritations intestinales, tantôt des dyssenteries, tantôt de la goutte, tantôt des rhumatismes, tantôt enfin des fièvres nerveuses et typhoïdes.

Parfois les trichines s'enkystaient dans les muscles des malades; ceux-ci, en ce cas, survivaient et en restaient quittes pour subir d'atroces et inguérissables douleurs.

Plus d'une fois on attribua à l'empoisonnement les accidents causés par les trichines.

En effet, le plus grand nombre des victimes ne tombaient pas malades immédiatement après l'ingestion de la viande trichinée; plusieurs jours, et parfois des semaines, se passaient avant que les symptômes se manifestassent, et en pareil cas les suppositions se portaient naturellement sur des circonstances ou sur une cause plus rapprochées. Ce n'est que lorsque plusieurs personnes devinrent malades à la fois que l'on parvint à remonter d'une façon certaine à leur véritable origine.

Les symptômes de la maladie consistent, au début, en vomissements, en diarrhée, en sueurs abondantes, en insomnies, en douleurs névralgiques et très-intenses. La plupart des malades succombent et l'autopsie montre sur les cadavres une grande quantité de trichines infiltrées dans les muscles de la respiration et surtout dans le diaphragme.

Au début, le traitement consiste en benzine qu'on peut, sans danger, administrer à l'intérieur jusqu'à la dose de trente-quatre grammes, comme l'a fait avec succès le docteur Kratz, médecin à Hedersleben.

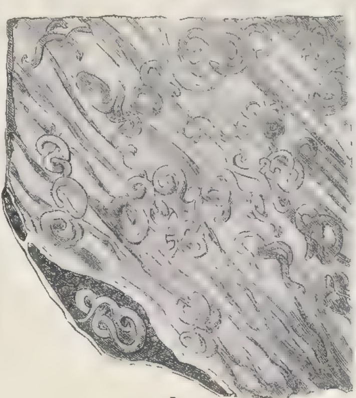
Deux opinions tranchées et acharnées divisent, à propos des trichines, les savants allemands.

Les uns veulent voir dans ces mystérieux parasites les agents d'une épidémie d'un genre tout à fait nouveau, et jusqu'à présent inconnue.

Les autres professent que, de temps immémorial, les trichines ont toujours existé dans certaines viandes malsaines, et qu'aujourd'hui elles ne se multiplient pas plus qu'avant la révélation de leur existence par le microscope.

A laquelle de ces deux opinions faut-il se ranger? J'avoue que les vingt ou trente volumes publiés à ce sujet ne tranchent la question ni dans un sens ni dans l'autre. Toutefois, comme la dernière est la plus rassurante, j'opine pour qu'on l'adopte.





LES TRICHINES

1. — Trichine femelle, pleine.
2. — Portion de muscle renfermant des trichines enkystées
3. — Portion de muscle trichiné, vu à un grossissement de 60.

Il est, du reste, un moyen presque certain de guérir l'espèce porcine de la ladrerie, sœur si voisine de la trichinose. Il consiste à mélanger deux ou trois grammes de charbon de terre pilé dans la nourriture des cochons, qui goûtent fort cet assaisonnement et le préfèrent au sel lui-même.

S. Henry Berthoud.

SÉPULTURE DES EMPEREURS MINGS A NANKIN

La dynastie des Mings, qui régna sur la Chine depuis le XIVe jusqu'au milieu du XVIIe siècle, avait adopté pour résidence Nankin, la cité la plus riche et la plus populeuse de tout l'empire. Les Tatars Mongols, en transportant à Pékin, après leur conquête, le siége du gouvernement, ont fait perdre à l'ancienne capitale tout son prestige; pourtant la fameuse tour de porcelaine et plusieurs vestiges de vastes monuments y attestent encore sa grandeur passée.

Parmi ces débris, un des plus curieux est certainement l'antique sépulture des empereurs Mings. Au pied d'une des hautes collines qui entourent la ville s'élève, sur une base rectangulaire, un bâtiment massif en brique, percé de trois portes cintrées. Ces portes donnent accès dans un caveau où sont rangées les tombes.

Sur chacun des côtés de la route qui conduit à cette nécropole, se dresse une rangée de statues colossales. Ces statues, taillées dans une espèce de pierre à sablon, représentent d'illustres prêtres et guerriers chinois. On peut imaginer par le dessin que nous en donnons de l'effet étrange de ces gigantesques images de pierre, qui découpent sur un site nu et désolé leurs profils dégradés et noircis par le temps. Chaque jour, le lichen et la mousse envahissent davantage ces grandes ombres qui finiront par aller rejoindre dans la poussière les corps des empereurs qui semblaient confiés à leur garde.

Henri Muller.

CHRONIQUE AGRICOLE

Je ne professe pas pour la décentralisation un fanatisme exagéré, et je vous dirai, en confidence, que je ne suis pas de ceux qui maudissent Paris à tout propos en s'imaginant que les choses n'en iraient que mieux si « la moderne Babylone, » comme dit notre curé, disparaissait de la surface du sol français. Nous autres, gens du Berry, nous sommes de bonnes gens qui n'en cherchons pas bien long et n'avons aucune arrière-pensée. Pourvu qu'on fasse le bien, peu nous importe d'où il vient et comment on le fait. Aussi n'avons-nous pas craint de centraliser à Paris, — puisque centralisation il y a, — les cultivateurs du Berry, sans en exclure quelques voisins de la Marche, du Bourbonnais et d'ailleurs. Notre *Société du Berry* est nombreuse, active, intelligente — je ne parle pas pour moi, qui n'ai jamais pu assister à ses séances de la rue Bergère; — elle compte dans son sein des Berrichons de Paris remarquables à tous égards, et elle fait peut-être plus de bien à l'agriculture de notre pays qu'une demi-douzaine de comices agricoles ou de sociétés locales.

Il est convenu que notre agriculture souffre — je ne crois pas qu'elle souffre tant qu'on le dit — mais enfin, dans ce moment-ci, c'est convenu, l'agriculture est très-souffrante, et celui qui oserait soutenir le contraire serait assez mal venu parmi les cultivateurs; aussi, quoique cultivateur moi-même, je me garderai bien de dire que mes voisins et moi, malgré le bas prix du blé, nous ne sommes pas, au fond, trop mécontents de nos affaires. Si je ne suis pas un pessimiste, je ne suis pas non plus un de ces optimistes à qui Voltaire faisait dire ce mot immortalisé par Candide : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. » Non, tout n'est pas pour le mieux dans notre agriculture française; nous avons fait quelques progrès depuis une quinzaine d'années, mais malheureusement il nous en reste encore beaucoup à faire; c'est précisément pour cela que notre Société du Berry a cru devoir venir un peu en aide à nos agriculteurs grands et petits en leur procurant la seule chose qu'une société comme la nôtre pouvait leur offrir, quelques bons conseils pratiques. Un concours a été ouvert par la Société du Berry qui récompensera d'une médaille d'or de 500 francs la meilleure *instruction pratique sur les engrais*. Il s'agit surtout des engrais commerciaux. Cette instruction aura pour objet d'éclairer les cultivateurs sur la valeur, l'emploi et le mérite des différents engrais offerts aux cultivateurs par l'industrie et le commerce. On dit des agriculteurs : « tant vaut l'homme, tant vaut la terre; » on en peut dire tout autant des engrais commerciaux : « tant vaut le marchand, tant vaut l'engrais. » C'est une question de probité, purement et simplement. Mais le meilleur engrais, s'il est mal appliqué, peut ne donner aucun bon résultat, mettre en suspicion la probité du vendeur et décourager celui qui a consenti à l'acheter. Il existe aussi des cultivateurs, chez nous et ailleurs, qui ne se doutent pas de l'importance des engrais commerciaux comme moyen d'accroître la fécondité du sol et d'augmenter les revenus du cultivateur. Il est bon de leur ouvrir les yeux et de leur montrer combien une dépense faite à propos peut rapporter à celui qui a su bien placer son argent. Le sol est le meilleur débiteur que je connaisse : il rend toujours avec usure l'argent qu'on lui a prêté, si on le lui a prêté sagement et avec intelligence.

Malheureusement les cultivateurs ne lisent guère et, quand ils se décident, le jour du marché, à prendre un journal, c'est le *Petit Journal* qu'ils achètent pour lire quelques balivernes, quelques platitudes, ou le récit scandaleux d'un assassinat. Ce sont les sociétés comme la nôtre qui doivent les forcer à lire de bons petits livres d'agriculture et à s'occuper un peu plus de leurs affaires que des affaires de la cour d'assises.

Si mes voisins des champs lisaient les journaux agricoles, ils ne me feraient pas les questions qu'ils m'adressent quelquefois sur les choses de l'agriculture. Nous avons de très-bons cultivateurs qui ne connaissent même pas le guano de nom et qui prennent le noir animal pour une bête. L'un d'eux revint, l'autre jour, fort intrigué du marché; il avait entendu parler de la trichine dans un café de la ville, et il me demanda qu'est-ce qu'il pouvait y avoir de commun entre cette fille et les porcs allemands. Je venais heureusement de recevoir le Mémoire lu par l'un de mes bons amis, le docteur de Pietra Santa, à l'Académie impériale de médecine sur la *trichina spiralis d'Owen*, publié par J. B. Baillière et fils, et je pus lui répondre catégoriquement.

La trichine n'est point une fille de mauvaises mœurs, comme le supposait mon voisin, c'est un parasite vivipare de l'ordre des nématoïdes; un petit ver de 1 millimètre de longueur qui s'insinue dans un espèce de kyste, ou de chrysalide, et attend dans les muscles des porcs l'occasion favorable pour revivre, se développer et se reproduire sur les muqueuses intestinales de l'homme ou de tout autre animal. Laissons de côté le langage scientifique. Ce ver, renfermé dans son kyste, se trouve dans la chair de certains porcs en Allemagne; le consommateur mange cette viande, elle pénètre dans son intestin et le ver, se trouvant aussitôt dans un milieu favorable, s'agite, se développe et, en deux ou trois jours, chaque individu a procréé deux cents vermisseaux qui se hâtent de percer l'intestin et de se rendre dans les muscles de leur victime, afin de s'y construire un kyste et d'attendre, dans un repos absolu, une occasion de se reproduire.

Le malade éprouve d'abord des troubles des fonctions des organes digestifs; c'est le moment où les vers s'agitent et se reproduisent. Puis de la fièvre avec frisson, sueurs abondantes, chaleur intense, soif ardente, douleurs de tête, gonflement des paupières et de la face; les vers ont perforé l'intestin et ils émigrent dans les muscles par un chemin resté inconnu jusqu'ici. Cheminent-ils directement, ou sont-ils transportés par la circulation? On l'ignore encore. Enfin viennent les douleurs musculaires, l'immobilité des membres. Le plus souvent, il faut le dire, les phénomènes s'amendent peu à peu et la guérison s'établit, mais en laissant après elle un grand et long affaiblissement musculaire. Vingt fois sur cent, au moins, la mort met fin à la maladie et aux horribles souffrances du malade.

Si, aux premiers symptômes, on administre les purgatifs, les vers, causes du mal, se trouvent violemment expulsés avant d'avoir eu le temps de se reproduire et d'accomplir les désordres qui quelquefois amènent la mort. Quand les vers se sont reproduits et que leur progéniture a commencé son œuvre de destruction, il faut avoir recours aux anthelminthiques. Afin de tâcher de l'atteindre dans le muscle où il s'est logé, on a essayé plusieurs remèdes qui n'ont guère réussi : le pichronitrate de potasse, la térébenthine; l'acide phénique semble avoir réussi sur des animaux, chats, lapins, poules, etc., qui contractent très-aisément la trichinose; c'est aux médecins allemands à tenter la fortune de ce nouvel et énergique agent sur leurs malades.

Vous voyez comme je suis devenu savant, grâce au docteur de Pietra Santa. La lecture de son Mémoire était peu récréative; pourtant elle m'a rassuré et m'a permis de faire passer la sécurité qu'elle m'a inspirée dans l'esprit alarmé de quelques amis. Nous n'avons pas à redouter l'invasion de la trichine en France. Pourquoi? Je vais vous le dire : parce que la trichine ne peut supporter une chaleur de 75 à 80 degrés, et que nous faisons généralement cuire complétement notre charcuterie. Les Allemands mangent le jambon fumé et cru, des saucisses fumées et crues, des fromages de porc fumés et crus. Par économie, on enduit les jambons, les saucisses, etc., d'une huile empyreumatique et on ne les fume pas; de sorte que si l'animal se trouve dans la chair du porc, il s'y conserve vivant. Il n'y a jamais de trichine [illegible].

Il est donc probable que la trichinose ne causera jamais de ravages chez nous, et j'ai dû rassurer mon voisin, tout en l'éclairant sur la signification du mot qu'il avait entendu prononcer sans le comprendre.

CLAUDE BONIN.

LE PORTRAIT DU CHAT, d'après un tableau de M. Théophile D[illegible].

LE PORTRAIT DU CHAT

M. Théophile Duverger est un des peintres français qui réussissent le mieux à transporter sur la toile les scènes naïves de l'enfance. Il a appliqué toutes les ressources de son art à rendre la nature dans son entière simplicité, comme on peut s'en convaincre par l'excellent tableau de genre que nous reproduisons aujourd'hui sous ce titre : *Le portrait du chat*.

Dans l'intérieur d'une humble cabane, trois enfants prennent leurs ébats en compagnie d'un chat, l'ami du foyer. — « Faisons le portrait de Minet! » s'écrie l'un des marmots. Le projet est accueilli avec enthousiasme. La petite fille s'empare du modèle, qui se laisse faire en brave chat qu'il est, tandis que l'aîné des garçons prend une belle feuille de papier dans son carton d'écolier et se met gravement à la besogne, appelant à son aide les éléments de dessin qu'il a déjà reçus à l'école primaire. Le cadet regarde avec admiration les progrès du travail, et recommande sans doute de ne pas oublier la superbe paire de moustaches du matou.

Rien de plus dans ce petit tableau; mais on le regarde avec complaisance, car on sent que c'est là la réalité prise sur le fait, et que l'inspiration est née d'un regard glissé par la porte entrebâillée d'une chaumière.

R. BRYON.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.

ÉCHECS

CORRESPONDANCE

M. Dav..... — Votre solution, parfaitement exacte du reste dans les [illegible] F4 D, ou F5ᵉCD ou C4ᵉCD, les Noirs peuvent jouer au 2ᵉ coup C4ᵉ FR, menaçant d'un échec ou de la prise de la Dame. Le mat alors n'est plus possible en quatre coups.

M. Gar ... Germ..... — Votre solution est inexacte dans la 2ᵉ défense [illegible] CR.

M. Gr.... dem....... Nous avons reçu vos charmants Problèmes. Agréez [illegible].

Afin de laisser aux Amateurs tout le temps nécessaire pour la recherche des Problèmes et l'envoi des solutions, nous mettrons toujours un intervalle de quelques semaines entre la publication d'un Problème et celle de sa Solution. Nous donnerons en même temps que le Problème nº 3 la Solution du nº 1, et nous mentionnerons les solutions justes qui nous auront été adressées.

Problème Nº 2.

Composé par M. J. BERGER.

Résoudre le Problème figuré au Diagramme ci-contre dans les [illegible] jouer: 2 [illegible] 4 [illegible] nous laissons en blanc cette dernière défense qui indiquerait trop clairement le premier coup.

PROBLÈME Nº 2

COMPOSÉ PAR M. J. BERGER



[illegible]

Par suite d'une convention conclue entre l'administration de *l'Avenir national* et celle de *l'Univers illustré*, le prix de l'abonnement aux deux journaux réunis est fixé comme il est indiqué en [illegible] *l'Univers illustré*.

L'Avenir national, grand journal politique, littéraire et commercial, paraît à quatre heures du soir.

Rédacteur en chef : A. Peyrat.

Partie politique. — Principaux collaborateurs : Élias Regnault, Frédéric Morin, Ad. Gaiffe, J.-E. Horn, Félix Foucou, Léon Legault, Ch. Quentin, Ch. Habeneck, Ed. Puthod, A. Dréo, E. de Sonnier. *Secrétaire de la rédaction* : Jules Mahias.

Correspondances spéciales de Londres, Florence, Bruxelles, La Haye, Genève, Vienne, Berlin, Madrid, New-York, Rio-Janeiro, etc., etc.

La *Partie judiciaire* comprend le compte rendu des procès recueillis chaque jour par un rédacteur spécial, et une *Quinzaine judiciaire*, revue et chronique du Palais, par M. Campenon.

Dans la *Partie financière et commerciale* on trouve un bulletin complet de la Bourse, et une revue du Commerce et de l'Agriculture qui donne, chaque jour, des renseignements exacts sur la situation des différents marchés de la France et de l'Étranger.

Partie littéraire. — Principaux collaborateurs : George Sand, MM. Étienne Arago (revue des Théâtres), Ch. Blanc (Beaux-Arts), [illegible] Amédée Guillemin (Sciences naturelles et physiques), Laurent Pichat, Frédéric Morin, Eugène Despois, Ch. Monselet, Auguste Callet (revue des Livres).

L'Avenir national publie en outre : un Courrier hebdomadaire par Albert Wolff; une Chronique quotidienne par M. Jules Claretie.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, [illegible]

ÉMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 524.
Samedi 31 Mars 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

[illegible] Genève : *Le Vrai courage*, ou *Un duel en trois parties et une femme pour enjeu*, comédie en trois actes, par M. Glais-Bizoin. — Où est le vrai courage. — Conseils à l'auteur. — Ambigu-Comique : *Gabriel Lambert*, drame en six actes dont un prologue, par MM. Alex. Dumas et Am. de Jallais. — Comédie-Française : Reprise d'*Esther*, MM. Maubant et Guichard, Mmes Favart, Ponsin, Devoyod, Tordeus et Peyret. — Théâtre-Lyrique : Débuts de Mlle Daram. — Une révolution à l'Opéra. — Les musiciens de l'orchestre. — Les hostilités des abonnés. — L'incident de la *Juive*. — Souvenir du Théâtre-Italien. — Un speach de Lablache. — Les [illegible]

M. Glais-Bizoin n'a pas voulu en avoir le démenti.

Il a tenu à faire jouer sa comédie, *le Vrai courage*, dans la ville libre de Genève : elle y a été jouée en effet, — jouée librement et sifflée de même.

Un brave, M. Glais-Bizoin, qui ne recule pas devant la pratique de ses théories.

Être, de l'aveu de tous, un galant homme et un homme d'esprit ; posséder de beaux champs et de belles fermes au soleil ; représenter, dans les conseils de son pays, un demi-million de ses concitoyens ; avoir le droit de taquiner les ministres et de dire son fait au gouvernement ; partager avec MM. Thiers, Jules Favre, Picard, Ollivier, Jules Simon la curiosité des spectatrices admises aux représentations du Corps législatif ; entendre, dans les endroits publics, chuchoter son nom, bien mieux, l'avoir entendu, il n'y a pas huit jours encore, acclamer avec des *vivats*, par une ardente jeunesse, — et s'en aller, sans y être forcé, s'exposer aux rires et aux sifflets d'un public d'Allobroges, voilà le vrai courage ou je ne m'y connais pas.

Le vrai courage encore, — si l'on change d'objectif, — est de dire franchement à M. Glais-Bizoin que sa pièce est détestable. — Et comment ne s'est-il pas trouvé, lors des premières lectures que l'auteur en a faites dans les salons, un ami pour lui rappeler les vers d'Alceste à Oronte et lui épargner, par un conseil courageux, l'affront d'une chute inévitable ?

Politique à part, il est certain qu'en interdisant la repré-

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'ODÉON. — *LA CONTAGION*, comédie de M. Émile Augier ; acte IV, scène dernière. Dessin de M. Worms. — Voir la Chronique du n° 522.

sentation du *Vrai courage*, l'autorité rendait à M. Glais-Bizoin un fameux service.

Non pas qu'il n'y ait, par ci par là, de l'esprit, des saillies, de la verve, des détails piquants, des mots incisifs : l'idée-mère était heureuse, et pouvait être matière à comédie : le deuxième acte renferme même une scène dont le dessin est joli, celle où les deux amoureux sont en présence et où, sans rien céder chacun des idées et des principes politiques qui les séparent, ils se trouvent à la fin réunis dans un commun et sympathique élan vers tout ce qui est grand, noble, généreux, vers les vérités sublimes de la religion et les beautés éternelles de la nature, de l'art et de la poésie. Mais tout cela est noyé dans un océan de banalités, dans un déluge de lieux communs, de déclamations surannées. Les situations se répètent avec une monotonie fatigante, avec un parallélisme fastidieux. Voyez plutôt.

L'action se passe sous le gouvernement de juillet, à l'époque des troubles de Buzançais. Deux jeunes gens, Valentin de Saint-Potain et le capitaine de Saint-Potain, sont épris de leur cousine, Clorinde de Saint-Potain, la fille du général et la nièce de l'amiral de Saint-Potain.

Valentin, c'est la génération nouvelle, le fils des principes de 89, franc-maçon, négrophile, humanitaire, rêvant la paix universelle, apôtre chaleureux de toutes les idées de progrès et de liberté. Le capitaine, un ancien garde du corps, passé dans la garde royale, démissionnaire en 1830, représente l'ancien régime avec ses préjugés de caste, ses vanités nobiliaires et ses prétentions seigneuriales.

Aidé des conseils de son oncle l'amiral, un de ces anciens émigrés « qui n'ont rien appris ni rien oublié », l'ex-garde du corps espère bien l'emporter sur son rival. Les sympathies de Clorinde sont, il est vrai, pour ce dernier; mais la jeune fille, qui partage en tout les idées de ses grands-parents, n'épousera jamais un renégat de la bonne cause, un déserteur de la légitimité. La balance est donc égale entre les deux jeunes gens : pour la faire pencher de son côté, le capitaine n'imagine rien de mieux que de provoquer Valentin en duel : de deux choses l'une en effet, ou Valentin acceptera, et le capitaine — qui est une forte lame et qui l'a déjà prouvé au spectateur en enfonçant deux pouces de fer dans les côtes d'un ancien maître d'armes — se débarrassera par un coup droit de son cher cousin; ou celui-ci, conséquent avec ses principes, refusera de s'aligner, et sa lâcheté apparente le ruinera complétement dans le cœur de la belle et romanesque Clorinde.

Valentin, en véritable élève de Jean-Jacques, — qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce, — veux-tu le boire? — refuse le duel qui lui est offert; toutefois, pour prouver que ce n'est aucunement par crainte du résultat, il casse à quinze pas, entre les mains de son nègre, la montre de son cousin, puis enlève, à la même distance, la tête d'une épingle de cravate piquée sur une balustrade. Il va sans dire que le capitaine, convié à tenter cette double épreuve, la rate complétement.

Tout d'un coup, une lueur sinistre brille dans le lointain : l'incendie dévore un pavillon où est enfermée, avec sa gouvernante, la jeune sœur de Clorinde. Le capitaine y court; mais, après s'être brûlé une mèche de cheveux, il bat en retraite. Plus hardi et plus vaillant, Valentin pénètre, après lui, dans le pavillon en flammes et arrache à l'incendie les deux créatures qu'il allait dévorer. Ainsi se termine le premier acte.

A la place de l'incendie, mettez un chien enragé, puis à la place du chien enragé, une émeute populaire, menaçant du meurtre et du pillage la famille Saint-Potain, — et vous avez les situations finales des deux actes suivants. Comme dans le premier, le capitaine recule devant le danger que Valentin affronte et dont il finit toujours par triompher.

C'est ce qu'on peut appeler l'enfance de l'art

Le reste de la pièce est rempli par d'interminables discussions sur l'ancien et le nouveau régime, sur le vrai et le faux courage, sur les voltigeurs de l'armée de Condé et « les immortels principes de 89. »

Le dernier acte, le seul qui soit un peu mouvementé, n'offre qu'un tableau écœurant de turpitudes et de lâchetés. Tous ces gentilshommes sont par trop avilis. Que le notaire-usurier la Bouvardière se prête, pour sauver sa tête, à l'accolade qu'exige de lui le chef des émeutiers, le braconnier Jacques, passe encore; celui-là nous est donné pour un croquant, un plat gueux, un type de poltronnerie et de couardise. Mais l'amiral, le général, le capitaine, faire chorus avec cette canaille, avaler toutes ces couleuvres sans éprouver un de ces mouvements involontaires, un de ces accès de révolte que provoque l'insulte, même dans les âmes les plus faibles, voilà qui dépasse les bornes de la vraisemblance. Pour faire accepter une pareille situation, il faudrait un art, une habileté, un tact, une légèreté de main qui manquent absolument à l'auteur du *Vrai courage*.

Partout des inexpériences, des maladresses, des puérilités. — par exemple, cet anneau nuptial et ce grand cordon « qu'un roi de France donna autrefois à l'une des ancêtres de la famille Saint-Potain, la Clorinde première du nom, en récompense de son héroïque résistance au temps de la jacquerie, » et que Valentin trouve à point dans sa poche pour l'offrir à sa cousine. — Et les caractères? Pour la plupart, des caricatures grotesques, sans vie, sans vérité, qui visent au comique sans l'atteindre, types vieillis, usés sur tous les théâtres, ou copies maladroites d'originaux bien connus, — à commencer par l'amiral de Saint-Potain, un composé de l'amiral de la *Salamandre* et du marquis de la Seiglière, pour finir par le notaire la Bouvardière, calqué sur l'avoué poltron de la pièce de Malleffille, *le Cœur et la dot*. — A défaut d'originalité, le personnage de Clorinde, l'amazone bretonne, pouvait avoir du charme. Malheureusement M. Glais-Bizoin en a fait une virago, quelque chose, opinion à part, comme une Aspasie Migelli ou une Théroigne de Méricourt. A sa première entrée, elle tient à la main une faux qu'elle a arrachée à un émeutier. Lorsqu'elle paraît à la dernière scène, c'est armée d'un fusil avec lequel elle repousse une attaque dirigée contre le château.

« CLORINDE, frappant sur les mains des insurgés avec son fusil

« Ni grâce ni quartier! Mort, mort aux scélérats! Courage, mes amis, chargez à la baïonnette! Mort, mort à tous! Non, frappez; courage! L'ennemi recule, il lâche prise. (Secouant Jadral, qui est resté [illegible].) Mais reprends donc les sens, et joins ta voix à la mienne. Comment! le cœur d'un vieux soldat de l'armée de la foi se laisse défaillir à la vue de fourches et de bras ensanglantés! »

Franchement, comment M. Glais-Bizoin veut-il que je m'intéresse à une gaillarde pareille?

Je cite immédiatement la réplique suivante, qui vous donnera une idée du comique de l'auteur :

« JADRAL, revenant à lui.

« Ça revient... ça revient, mademoiselle... C'est un éblouissement... Ce n'est pas ma faute, à moi, mais au lait de ma pauvre mère. Un rat la mordit à la joue quand elle était grosse; elle en faillit mourir de peur et me mit au monde à sept mois, deux mois trop tôt. Depuis il me prend des épouvantes comme ça... »

Voulez-vous de l'esprit maintenant?

« LE CAPITAINE, à Valentin.

« Monsieur, nous avons un compte à régler les armes à la main sur le terrain de l'honneur; mais probablement je n'aurai qu'à constater que c'est un lieu où l'on ne rencontre point les gens qui tirent prétexte de leur amour de la paix pour mettre leur courage en fourrière dans le temple de la Concorde. »

Un peu de style pour finir : cette fois, c'est Valentin qui parle :

« Permettez-moi d'ajouter *que* cette façon si leste de se jouer de ce *qu'il* y a de plus sacré, la vie d'un homme, ne fait *que* fortifier mon aversion instinctive pour les duellistes, gens sans cœur, chez *qui* j'ai invariablement reconnu l'absence du vrai courage, *qui* n'existe point sans l'élévation de l'âme *que* révèlent toujours le respect et l'amour profond de l'humanité. »

Et il sort là dessus : il en a bien le droit.

Croyez-moi, cher monsieur Bizoin, laissez à d'autres les lauriers du théâtre; contentez-vous de ceux de l'éloquence politique, et continuez à nous lancer de temps en temps ces jolis pétards parlementaires que vous lancez si bien.

Je ne vous ai pas encore parlé de *Gabriel Lambert* la nouvelle pièce de l'Ambigu-Comique, et ce, par deux raisons qui vous paraîtront également décisives :

La première, c'est que les trois colonnes qui me sont accordées à cette place étaient absorbées entièrement, la semaine dernière, par le compte rendu de la *Contagion*.

La seconde, qui dispenserait au besoin de la première, c'est que je n'ai pas vu *Gabriel Lambert*.

« L'habile et intelligent directeur » de l'Ambigu m'avait bien adressé une invitation; mais juste pour le jour où l'on jouait à l'Odéon la pièce de M. Augier.

Sollicité ainsi par deux théâtres, je n'ai pas besoin de dire pour lequel j'ai opté. Telle opinion qu'ait M. de Chilly de la scène qu'il dirige « avec tant d'habileté et d'intelligence, » il ne peut m'en vouloir d'avoir donné le pas sur elle au second Théâtre-Français.

Si quelque chose avait pu me faire hésiter un instant, c'eût été le nom de l'auteur.

Certes le nom de Dumas n'est pas moins glorieux au théâtre que celui de M. Émile Augier : seulement, pour *la Contagion*, M. Émile Augier était seul; pour *Gabriel Lambert*, Alexandre Dumas avait un collaborateur.

Ordinairement, un chiffre ajouté à un autre a pour résultat d'en augmenter la valeur : dans la circonstance actuelle, c'était tout le contraire.

Ceci soit dit sans vouloir désobliger M. Amédée de Jallais — auteur fort apprécié, m'assure-t-on, au théâtre Déjazet.

Ce qui me rendait encore tiède à l'endroit du nouveau drame, c'est que je le savais découpé dans une nouvelle de l'inépuisable romancier.

Pour connaître le sujet de la pièce je n'avais donc qu'à ouvrir le volume qui porte le même titre. — C'est ce que j'ai fait, et je n'ai pas eu à m'en repentir.

Ce récit, qui tient dans deux cents pages à peine, est un des meilleurs de la première manière de l'auteur.

Un fils de paysan quitte son village pour venir à Paris, laissant derrière lui une pauvre fille qu'il a rendue mère. La contagion l'a gagné, — cette terrible contagion dont M. Augier nous présentait l'autre jour la monographie dramatique. Gabriel Lambert veut boire, lui aussi, à la coupe des félicités parisiennes. Mais l'argent lui manque pour la satisfaction de ses jouissances, et il le demande au crime. Habile graveur, il contrefait les billets de la Banque de France, et bientôt, grâce aux ressources que lui fournit sa ténébreuse industrie, il mène un train de grand seigneur; il a un hôtel, des chevaux, des équipages : accepté dans le grand monde sous un titre et un nom supposés qu'il s'est donnés, il est sur le point d'épouser une riche héritière, lorsqu'il est reconnu par Louise, la mère de son enfant. En même temps la police, qui le guettait depuis quelque temps, parvient à le découvrir en flagrant délit d'émission de faux billets. Il est arrêté et condamné à mort. — Il ne faut pas oublier que le récit remonte à 1835. — Gracié de la peine capitale par l'intervention d'un des médecins du roi, il est envoyé au bagne; mais cette vie, qu'il avait implorée à genoux en présence de l'échafaud, finit par lui devenir insupportable, — et il se pend.

La pièce, m'a-t-on dit, n'est autre que ce récit, arrangé pour la scène et enrichi de deux personnages : l'un, dans lequel débutait M[lle] Jeanne Andrée, celui de la noble héritière, dont la conquête rêvée pousse au crime Gabriel Lambert; l'autre, celui d'un forçat fantaisiste et jovial, qui a valu, paraît-il, un vrai succès à l'excellent comique Raynard.

Entre le drame d'Alexandre Dumas en compagnie d'Amédée de Jallais et la nouvelle d'Alexandre Dumas seul, c'est à vous de choisir. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est qu'à lire celle-ci vous n'aurez pas perdu votre temps. La confession de Louise, notamment, qui n'existe pas dans la pièce, doit compter parmi les pages les plus touchantes qu'ait tracées l'auteur, — celles qui sont sorties de sa plume d'or, s'il est vrai que Dumas ait deux plumes comme Tintoret avait deux pinceaux.

La reprise que la Comédie-Française vient de donner de l'*Esther* de Racine a été des plus brillantes. M[lle] Favart, dont le talent dans l'emploi des jeunes princesses défie certainement toute comparaison, y a fait admirer sa diction ferme et savante, sa grâce émue et pénétrante, ce charme harmonieux de la voix et du geste qui sont une des nécessités de l'interprétation tragique. Tendre et pathétique dans la prière du premier acte, elle a montré, dans la scène du troisième acte avec Aman, une énergie et une fierté incomparables. De tous les rôles de son riche répertoire, il n'en est pas un peut-être où elle soit plus complète que dans celui-ci.

Maubant représente avec autorité l'inflexible Mardochée. Guichard, dans le rôle d'Assuérus, fait preuve d'excellentes intentions.

M[lle] Devoyod tire un excellent parti du personnage ingrat de Zarès. M[lle] Ponsin donne de l'importance à celui d'Élise, et M[lle] Tordeus récite, en tragédienne exercée, les belles strophes de la principale coryphée.

J'ai déjà eu l'occasion d'apprécier les chœurs de M. Cohen : je n'y reviendrai que pour dire qu'ils ont produit, l'autre soir, leur effet habituel. Parmi les solistes, on a remarqué une jeune fille du Conservatoire, M[lle] Peyret, qui est douée d'une voix magnifique. Le morceau qu'elle chante est, si je ne me trompe, celui que disait, il y a deux années, M[lle] Mauduit. Espérons, pour M[lle] Peyret, que la ressemblance ne s'arrêtera pas là.

La splendeur de la mise en scène, la richesse des décors et des costumes donnent à cette reprise l'attrait et le relief d'une nouveauté. Elles témoignent, une fois de plus, du soin et du respect que M. Thierry ne cesse d'apporter à l'exécution de ces grands chefs-d'œuvre, l'honneur et l'ornement de notre première scène.

L'administration du Théâtre-Lyrique avait convoqué ces jours derniers les organes de la presse aux débuts de M[lle] Daram dans la *Fiancée d'Abydos*. — *Débuts* était-il bien ici le mot propre? et M[lle] Daram est-elle tout à fait une nouvelle venue sur la scène de M. Carvalho? N'est-ce pas elle qui a créé le rôle de Nyssia dans le *Roi Candaule*, de M. Eugène Diaz? Si c'est bien la même artiste, comme je le crois, il est certain qu'elle est en progrès. Sa tâche était difficile; car il ne s'agissait de rien moins que de se mesurer avec le souvenir de M[me] Carvalho. M[lle] Daram en est sortie à son honneur. Sans égaler son inimitable modèle, il est facile de voir qu'elle a profité de ses leçons. Sa voix est fraîche, souple, suffisamment étendue et, le travail aidant, la jeune cantatrice pourra prendre une place honorable après M[mes] Carvalho, Nilsson, de Maësen, un peu au-dessus de M[mes] Dubois et Tual.

J'arrive un peu tard au véritable événement de la semaine, à la révolution opérée dans l'organisation administrative de l'Académie impériale de musique

A partir du 15 avril, l'Opéra, au lieu de continuer à être régi par la Liste civile, le sera, à l'avenir, par un directeur-entrepreneur administrant à ses risques et périls.

Quelle est la cause de cette mesure qui a surgi à l'improviste, du jour au lendemain, sans que les intéressés eux-mêmes en aient eu le moindre vent?

L'*Entr'acte*, qui fait autorité en matière de nouvelles théâtrales, l'attribue aux réclamations incessantes des artistes de l'orchestre, auxquels l'allocation supplémentaire de 20,000 francs accordée par le ministre aurait paru insuffisante.

D'autres donnent pour motif le déficit croissant du budget qui, malgré les énormes recettes de l'*Africaine*, flotterait, pour le quart d'heure, entre 175,000 et 217,000 francs.

Quelques-uns font entrer aussi en ligne de compte l'hostilité des abonnés dont les griefs reposeraient sur deux causes principales : la continuité des représentations de l'*Africaine* et la prépondérance donnée à la partie lyrique sur la partie chorégraphique.

Le tumulte qui s'est produit à l'Opéra, il y a quelques jours, à l'occasion de l'indisposition de Villaret et de son remplacement par un ténor de passage à Paris, n'aurait été, à vrai dire, qu'une manifestation de ces rancunes.

Je me trouvais justement à l'Opéra le soir de cette représentation néfaste, et j'ai admiré quel chemin avait fait, depuis une trentaine d'années, la susceptibilité du public en matière musicale.

Il y a trente ans donc, ou peu s'en faut, j'assistais à la réouverture de la salle Favart, après l'incendie qui l'avait en partie dévorée. La pièce affichée était *I Puritani*. Au moment où le chef d'orchestre montait au pupitre, le rideau se lève. Lablache s'avança vers la rampe et adresse au public le petit *speach* que voici.

« Messours, oun malhour n'arrive zamais sol. Notre camarade Tamburini se trouvant indisposé, vous prie de l'escouser s'il ne pout çanter tous ses morceaux. En compensation de cet assident, notre camarade Rubini cantera la cavatine de Niobé. »

Et les choses se passèrent ainsi : Tamburini ne chanta pas deux notes de sa partie; en d'autres termes, *I Puritani* furent joués sans le rôle d'Arturo.

C'est comme si, l'autre soir, on eût joué *la Juive* en supprimant le rôle d'Éléazar.

Et le public ne sourcilla pas : pas une voix ne s'éleva pour demander qu'on rendît l'argent, pas un sifflet, pas un *chut*, pas un signe de mécontentement ne se manifesta. Ces mœurs-là sont loin de nous. Aujourd'hui la province a déteint sur le public parisien.

..... *Syrus in Tiberim defluxit Araxes*

Quoi qu'il en soit, voici une succession ouverte; mais grevée de charges à faire reculer les plus intrépides. La liste civile offre bien une somme de cent mille francs en dehors de la subvention; mais comment espérer, avec ce maigre subside, arriver à un budget en équilibre, alors qu'avec les deux succès de *l'Africaine* et de *Roland à Roncevaux*, un homme aussi habile et aussi expérimenté que M. Perrin n'a abouti qu'au déficit? Et pourtant tel est l'attrait inherent à tout ce qui touche au théâtre, que dès le lendemain les candidats surgissaient de tous côtés. Outre M. Perrin, dont les intentions ne sont pas encore connues, on nomme à l'heure qu'il est :

M. Roqueplan, avec le concours financier de MM. Delahante et Salamanca;

M. Arsène Houssaye, avec celui du quartier Beaujon;

Les abonnés, M. Aguado en tête;

M. Albéric Second, assisté du docteur Véron;

M. H. de Pène, assisté de la Compagnie immobilière;

M. Alphonse Royer, à qui des offres ont été faites, les a, dit-on, déclinées.

Voilà les candidats sérieux.

On cite encore :

M. Hostein, avec le concours financier de M. de Chilly;

M. de Chilly, avec le concours financier de M. Hostein.

Pourquoi pas alors M. Dejazet, avec le concours des deux précédents?

Reste à savoir — par sous et deniers — quelles seront les charges qu'aura à supporter le nouvel entrepreneur; c'est ce que j'examinerai dans ma prochaine chronique.

Gerome.

BULLETIN

La reine Marie-Amélie est morte le 24 de ce mois au château de Claremont, où elle avait résidé presque sans interruption depuis la révolution de 1848. Elle s'est éteinte subitement, sans souffrances, à l'âge de 84 ans.

Marie-Amélie de Bourbon, née le 26 avril 1782, était fille de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Caroline, archiduchesse d'Autriche. Le 25 novembre 1809, elle épousa Louis-Philippe, duc d'Orléans, plus tard roi des Français.

Nous ne rappellerons pas les péripéties de grandeur et d'adversité d'une existence si étroitement liée à l'histoire contemporaine. Mais, devant cette tombe ouverte, c'est justice de dire que les hommes de tous les partis rendent respectueusement hommage à la piété et à la bienfaisance de la reine Marie-Amélie, et que, dans l'exil, cette vertueuse princesse donna à tous ceux qui l'entouraient l'exemple d'une admirable dignité.

L'hôtel gréco-romain, que le prince Napoléon avait fait construire, il y a quelques années, à l'avenue Montaigne, a été vendu cette semaine.

L'hôtel, avec ses dépendances, était divisé en quatre lots. Les deux premiers avaient été achetés à l'amiable par M. le comte de Quinsonas; les deux derniers ont été vendus à la chambre des notaires, savoir : le troisième, hôtel proprement dit, 170,000 francs, également à M. de Quinsonas; enfin le quatrième lot a été adjugé au prix de 430,100 francs.

La vente totale a produit 1,150,100 francs.

Un compositeur qui avait acquis une réputation méritée, M. Louis Clapisson, vient de mourir subitement.

C'est à lui que l'art musical est redevable de la fondation, au Conservatoire impérial de musique, d'un musée d'instruments de toutes les époques et de tous les pays.

Dès l'âge de vingt ans, et alors qu'il manquait complétement de ressources, Clapisson avait déjà commencé à former cette collection, qui est devenue la plus importante et la plus curieuse de l'Europe.

Mais Clapisson n'était pas seulement un collectionneur émérite; le théâtre lui doit un grand nombre d'opéras comiques, dont quelques-uns ont obtenu un brillant succès, entre autres *la Promise* et *la Fanchonnette*.

Les salons lui sont aussi redevables de plus de cinq cents romances, mélodies et duos.

En 1854, Clapisson avait remplacé à l'Académie des Beaux-Arts Halevy, nommé secrétaire perpétuel.

Il n'était âgé que de cinquante-huit ans.

Cette triste nouvelle n'est malheureusement pas la seule que la Société des auteurs et compositeurs dramatiques ait à enregistrer. Presque en même temps que M. Clapisson, un écrivain dont les succès au théâtre furent nombreux, M. Mazères, succombait après une longue et douloureuse maladie.

M. Mazères, né à Paris le 11 septembre 1796, était fils d'un riche colon de Saint-Domingue.

Il embrassa d'abord la carrière militaire et servit quelque temps en qualité de sous-lieutenant.

Il donna sa démission en 1820, se consacra tout entier au théâtre et collabora avec Picard, Scribe, et plus tard avec M. Empis.

On a de lui *le Jeune Mari*, qui est resté au répertoire courant du Théâtre-Français; *la Mère et la Fille*, avec M. Empis; *le Charlatanisme*, avec Scribe; *le Bon Garçon*, avec Picard, etc., etc.

Entré dans l'administration, après 1830, il occupa successivement la sous-préfecture de Saint-Denis et la préfecture de Bourges.

M. Mazères était officier de la Légion d'honneur.

Les célèbres courses dites du printemps, au bois de Boulogne, vont durer six jours cette année : les 2, 8, 15, 22, 26 et 29 avril, plus les 26 et 27 mai pour le grand prix de 100,000 francs. Les courses de Chantilly auront lieu les 6, 10 et 13 mai pour le Derby.

La colonie suisse de Paris a fondé pour ses vieillards pauvres un asile à Saint-Mandé; cet asile sera prochainement inauguré, et jeudi et vendredi 5 et 6 avril, une vente aura lieu au profit de l'œuvre, dans la salle de la Société d'horticulture, rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 84. Cette vente, patronnée par la légation suisse, n'est pas une vente annuelle, elle a pour objet de subvenir, par d'exceptionnelles ressources, aux dépenses, exceptionnelles aussi, d'une installation nouvelle.

L'originalité ne manquera pas à cette fête de la charité. Dans la salle pavoisée des drapeaux de la Confédération et des drapeaux cantonaux, chaque canton aura son comptoir à ses armes, auquel présideront plusieurs dames patronnesses. Là se trouveront rassemblés les produits industriels et aussi les produits naturels de la Suisse, et vous hésiterez entre les montres de Genève, les bois sculptés d'Interlaken, les broderies de Saint-Gall, les soieries de Zurich, et aussi les vins généreux de Vaud et du Valais, le kirschenwasser des cantons allemands, les bonbons des confiseurs des Grisons, les premiers du monde, et le fromage authentique des chalets fribourgeois.

Le gouvernement fédéral a fait hommage à l'œuvre des présents que le Taïcoun lui a envoyés à l'occasion d'un traité de commerce récemment signé entre la Suisse et le Japon.

Il va sans dire que les ouvrages de dames, les gravures, les photographies, les jouets d'enfants ne manqueront pas; on vendra des poupées, costumées avec une fidélité scrupuleuse, à la mode de chaque canton.

Écrivains et poëtes ont envoyé leurs livres et des autographes. Parmi les œuvres d'art nous citerons des tableaux et des dessins de MM. Castan, Eugène Fromentin, Zerberbuhler, Worms, Landerer, Koller; une peinture de Mme Stocker-Escher, une œuvre de la princesse Colonna qu'a illustrée en France le pseudonyme de Marcello; un vitrail de l'hôtel de Mlle Rachel.

On vendra le jour, de une heure à six heures, et le soir, de huit heures à dix heures. Il y aura du thé et des petits gâteaux pour les altérés et les affamés. A propos de friandises, nous allions oublier un chef-d'œuvre d'art gourmand : un Guillaume Tell dans la barque de Gessler, sur le lac des Quatre-Cantons, — le tout en sucre, par un célèbre glacier suisse de Paris.

Tous les objets mis en vente ayant été donnés à l'œuvre, le prix n'en sera point exagéré : n'allez pas vous offenser, lecteurs et lectrices de ce petit renseignement prosaïque; s'il vous plaît de dépenser beaucoup, la chose est bien aisée : vous achèterez davantage, et les pauvres n'y perdront rien.

Th. de Langeac.

UN HÉRITAGE

I

C'était un grand jour pour maître Gottlieb Kauffmann, notaire de la petite ville de Muhlstadt. Le comte Sigismond d'Hildesheim venait de mourir, et il s'agissait d'ouvrir son testament devant toute sa famille assemblée.

Maître Gottlieb, dans une toilette irréprochable, attendait avec impatience l'heure fixée par lui pour cette réunion imposante. Les parents du défunt devaient arriver à midi; neuf heures sonnaient à l'horloge de l'église voisine, et cependant maître Gottlieb ne tenait pas en place : il allait de son cabinet à son étude, de son étude à son salon, grondant ses clercs en manière de passe-temps. Plusieurs clients, qui avaient pris rendez-vous avec lui pour l'entretenir de leurs intérêts, s'étaient présentés le matin; il les avait impitoyablement renvoyés. Une seule pensée occupait son esprit et remplissait son cœur d'un légitime orgueil : c'était lui, maître Gottlieb, qui avait été choisi par le comte Sigismond d'Hildesheim, lui qui avait reçu le dépôt sacré de ses dernières volontés.

Maître Gottlieb avait cinquante ans, l'œil brillant, la bouche épanouie, le nez retroussé, les joues pleines et rebondies, dame nature, en le créant dans un moment de joyeuse humeur, avait oublié de lui donner le masque de son emploi, la physionomie de son rôle. Quoique gros et court, il était pétulant comme un écureuil. Ses cheveux gris, ramassés sur la nuque et s'allongeant en queue de rat, ajoutaient encore au pittoresque de l'ensemble; à chacun de ses mouvements, sa queue frétillait d'une oreille à l'autre et manquait raremen d'égayer l'auditoire, tandis que maître Gottlieb lisait d'un voix paterne un acte qui aurait dû être écouté dans un reli gieux silence. Enfin, le digne homme aimait à boire sec, chantait volontiers après boire. Au milieu de ces délasse ments, ses lèvres avaient contracté l'habitude d'un sourir ineffaçable, qui, pendant la lecture d'un testament, pouvai devenir un sérieux embarras. Jamais notaire plus gai ne s rencontra sous le ciel. Qui le croirait, pourtant? maître Go tlieb avait des ennemis. Les notaires n'étaient pas rares Muhlstadt; tous convoitaient la clientèle du château d'Hildesheim. La mort du comte laissait le champ libre à toutes les ambitions; aussi maître Gottlieb n'avait-il rien néglig pour conserver le plus riche diamant de son écrin, le plus beau fleuron de sa couronne.

Les fauteuils du salon, dépouillés, dès la veille, de l housse qui les protégeait contre l'espièglerie des mouches étaient rangés en cercle autour d'une table recouverte d'un vieux tapis de velours écarlate; près de cette table, un fauteuil, placé sur une estrade improvisée, semblait dominer l'assemblée absente. De temps en temps, maître Gottlieb allait s'asseoir sur ce trône d'un jour, et là, seul, sans témoins, il étudiait ses gestes, son attitude, et contemplai avec anxiété son image dans une glace. Il essayait de conci lier sur sa physionomie, habituellement joviale, l'expression du regret et de l'obséquiosité; il voulait que son visage, tout en pleurant le mort, fit aux survivants des offres de service. Moins pour se conformer aux règles de l'étiquette que pour corriger la gaillardise instinctive de son regard, il était vêtu de noir des pieds à la tête; il avait même poussé le respect jusqu'à remplacer les boucles d'argent de ses souliers par des boucles d'acier bruni. Ce n'est pas tout. Pour flatter les héritiers, dont il voulait obtenir la clientèle, il avait préparé, dans la salle voisine, une élégante collation; sur la nappe, d'une blancheur éblouissante, étaient disposés avec coquetterie des fruits, des viandes froides et de vieux flacons revêtus d'une poussière séculaire. Rien n'avait coûté à maître Gottlieb pour honorer la mémoire et fêter dignement les héritiers du comte Sigismond.

Le comte Sigismond d'Hildesheim avait été toute sa vie ce qu'on appelle en Angleterre un humoriste, ce qu'en France nous appelons un original. Sterne, à coup sûr, l'eût aimé; Hoffmann a dû le connaître. Non que le comte Sigismond fût une de ces natures bizarres qui ne sauraient dire un mot ni faire un pas comme personne, et qui, soit instinct, soit calcul, affichent à tout propos leur imperturbable excentricité; c'était tout simplement un cœur tendre, un esprit rêveur, un de ces caractères doux et mélancoliques dont la naïveté à toute épreuve prend le nom de folie parmi les gens biens élevés. Il avait passé sans bruit sur la terre, il avait glissé comme une ombre.

Une passion unique devait décider de sa destinée tout entière. A l'université d'Heidelberg, étranger aux habitudes de son âge, il fuyait les plaisirs familiers aux étudiants, et n'avait goût qu'à la solitude. Au lieu de s'enfermer le soir dans une taverne pour fumer, boire la bière, chanter des chansons patriotiques et remettre en question le sort de toutes les monarchies de l'Europe, il allait voir se coucher le soleil. Tous les jours, en toute saison, il sortait le soir de la ville, gagnait la colline prochaine; puis, quand il avait vu le soleil, tantôt vêtu de pourpre et d'or, tantôt couvert d'un manteau de brume, s'abîmer derrière l'horizon, il revenait à pas lents, prêtant l'oreille aux rumeurs confuses qui remplissent les champs à la tombée de la nuit. Telles étaient les fêtes, les distractions de sa jeunesse : j'en sais de plus coûteuses qui ne les valent pas.

Un soir, comme il rentrait, en traversant un faubourg, il entendit une voix douce et fraîche qui partait d'un rez-de-chaussée. On était au mois de mai; la fenêtre, ouverte et garnie de fleurs, laissait arriver jusqu'à lui toutes les modulations d'une mélodie délicieuse. C'était un air simple et touchant, grave et triste comme tous les chants primitifs, un de ces airs empreints d'une ineffable mélancolie, dont l'auteur est demeuré inconnu, ou plutôt qui n'ont pas eu d'auteur : mélodies éternelles, premiers chants de la création qu'ont seules retenus les campagnes, et que disent d'une voix lente les laboureurs en creusant leurs sillons. Surpris et charmé, Sigismond s'arrêta : puis il plongea dans la chambre un regard avide et curieux. Une jeune fille était assise au clavecin. A la lueur d'une lampe, il distingua ses traits : elle était belle.

Dès lors Sigismond n'oublia jamais de s'arrêter devant cette fenêtre. J'en demande pardon au balcon de Juliette, mais le rez-de-chaussée fut de tout temps propice et cher aux amoureux. Tous les soirs, à la même heure, la jeune fille était à son clavecin, ou bien, assise auprès de la croisée, elle brodait à la lueur de la lampe. Caché dans l'ombre, Sigismond s'enivrait tour à tour du charme de sa voix et du charme de sa beauté. Par quelles ruses, par quels stratagèmes en vint-il insensiblement à s'introduire dans la place? Il n'est pas besoin de le dire : chacun le devine aisément. Un rez-de-chaussée dans un faubourg, une jeune fille, un clavecin, des fleurs, une croisée toujours ouverte, un jeune homme qui passe et repasse, de tout cela on sait ce qu'il advient.

C'était un intérieur modeste, mais élégant dans sa pauvreté; un goût pur et délicat se révélait dans les moindres choses. La jeune fille vivait seule avec sa mère; elles avaient connu des jours meilleurs. La guerre, en enlevant le chef de la famille, ne leur avait laissé qu'une pension assez chétive. Elles suppléaient au luxe par la bienveillance, à la richesse par la bonne grâce. Michaële n'avait que seize ans. Elle était belle, de cette beauté mystérieuse, apanage privilégié des êtres condamnés à mourir avant l'âge. Ses grands yeux bleus, ombragés de longs cils, brillaient d'un éclat singulier,

rayonnement des âmes qui n'ont que peu de temps à passer sur la terre. La mère conservait encore cette élégance de manières qui survit à la beauté et prolonge la jeunesse au delà du terme marqué par les années. Sigismond était au berceau lorsqu'il avait perdu sa mère; son père, dur, sauvage et hautain, ne l'avait jamais attiré. Le jeune étudiant n'avait jamais goûté les joies du foyer domestique. La société de ces deux femmes lui offrait une famille et devait l'enlacer par mille liens invisibles auxquels il se laissa prendre. Michaële était jeune et belle. Sigismond était jeune et beau. Leur amour grandit librement sous l'œil vigilant d'une mère. Si le mystère est doux à la passion naissante, un regard bienveillant, un regard protecteur n'est pas moins doux assurément. Ils s'aimèrent et se promirent d'être l'un à l'autre. Dans leur mutuelle confiance, dans l'enivrement de leur bonheur, ces deux enfants ne prévoyaient pas d'obstacles à leur union. Ce que l'amour a surtout d'adorable, c'est qu'il n'a pas le sens commun.

Cependant la mère de Michaële, qui d'abord avait partagé toutes leurs espérances, ne pouvait se défendre d'une vague inquiétude en songeant que Sigismond appartenait à une famille dont la noblesse remontait à plusieurs générations. Sigismond s'efforçait vainement de la rassurer; elle dévorait ses pleurs pour ne pas alarmer sa fille. Ses craintes, hélas! n'étaient que trop fondées.

Quand Sigismond, en quittant l'université, parla de ses projets, il rencontra dans son père une résistance obstinée, insurmontable, et dut se résigner à les ajourner. Les passions contrariées sont les plus terribles : vouloir désunir deux cœurs sincèrement épris, c'est souffler le feu pour l'éteindre. Chaque fois qu'il avait devant lui quelques jours de liberté, Sigismond en profitait pour se rendre en toute hâte à Heidelberg. On pense quelles joies et quelles douleurs! Michaële ne se plaignait jamais, elle n'avait pour Sigismond que des sourires et de douces paroles; mais, de même qu'il y a des plantes dont les racines, de plus en plus profondes, font éclater le vase qui leur sert de prison, de même il y a des âmes silencieuses qui minent sourdement et brisent sans bruit leur enveloppe.

Le père de Sigismond mourut. Huit jours après les funérailles, le jeune comte accourait à Heidelberg. Quand il arriva, Michaële était déjà condamnée, condamnée sans retour, sans appel; trois jours après, il recueillait son dernier soupir. Plus d'une fois, pendant ces trois journées remplies de si cruelles angoisses, la jeune mourante pria Sigismond de redire sur le clavecin la mélodie qui avait donné naissance à leur mutuelle passion. Tous deux aimaient cet air d'une affection enthousiaste. Souvent, en des jours plus heureux, ils l'avaient chanté ensemble, ils l'avaient chanté avec ivresse, avec bonheur, avec reconnaissance; on eût dit qu'en le chantant ils voulaient remercier Dieu de les avoir rapprochés l'un de l'autre. C'était un air que Michaële, encore enfant, avait appris dans les montagnes du Tyrol, qui s'était gravé dans sa mémoire sans pouvoir jamais s'en effacer, et qu'elle avait retrouvé dix ans plus tard comme si elle l'eût entendu la veille. Lorsqu'elle mourut entre les bras de Sigismond, cette suave mélodie errait encore sur ses lèvres.



LE GÉNÉRAL DE DIVISION JUSUF, décédé le 16 mars 1866,
dessin de M. Rousseau, d'après une photographie de M. Disdéri. — Voir page 206.

La douleur de Sigismond fut immense; pendant plusieurs semaines il s'abîma dans ses regards; quand il sortit de son accablement, le monde entier lui parut désert. Il voulait emmener dans son château la mère de Michaële, et passer près d'elle le reste de sa vie à s'entretenir de l'ange que Dieu venait de rappeler à lui. La mère de Michaële s'y refusa obstinément. Ni larmes, ni prières ne purent vaincre sa résistance.

— Je veux mourir, dit-elle, là où j'ai vécu près de ma fille; je veux mourir où elle est morte.

Elle mourut peu de temps après: ce fut Sigismond qui lui ferma les yeux.

Ce dernier devoir accompli, il rentra au château d'Hildesheim, et vécut dans une retraite profonde, absolue, évitant avec soin tout ce qui aurait pu le distraire de sa douleur. S'il rencontrait sur sa route un gentilhomme du voisinage, il le saluait en silence et s'éloignait sans proférer une parole. Vainement les invitations lui arrivaient en foule de tous les châteaux des environs; vainement toutes les douairières qui avaient des filles ou des nièces à placer essayaient de l'attirer chez elles; sourd à toutes les avances, il s'enfermait dans son désespoir et ne voulait pas être consolé.

Enfin, quand les premiers transports furent un peu calmés, il essaya de recourir à l'unique soulagement que lui présentât sa pensée; il vou-



VUE GÉNÉRALE EXTÉRIEURE DE L'ÉGLISE LATINE DU SAINT-SÉPULCRE, A JÉRUSALEM; d'après une photographie. — Voir page 207.



LA REINE MARIE-AMÉLIE, morte au château de Claremont, le 24 mars 1866. — Voir le Bulletin.

lut redire sur son clavecin l'air tyrolien que chantait Michaële le premier jour qu'il l'avait vue, qu'ils avaient chanté tant de fois ensemble, qu'elle murmurait encore à son heure suprême. Il lui semblait qu'en redisant cet air il réjouirait l'âme de sa bien-aimée, qu'il sentirait cette âme, doucement attirée, accourir et battre des ailes; mais quand il fut au clavecin, ô surprise remplie d'épouvante! il eut beau interroger sa mémoire, sa mémoire refusa de répondre. La mélodie s'était envolée avec l'âme de la jeune fille. A plusieurs reprises, il s'efforça de la ressaisir, d'abord avec impatience, puis avec colère, puis enfin avec rage; inutiles efforts! la douleur avait tout effacé.

Cette lutte acharnée et toujours impuissante devint une préoccupation, une obsession de tous les instants. Il partit pour le Tyrol; sur la cime des montagnes, dans le creux des vallées, il prêta l'oreille aux chants des pâtres; aucune voix ne redisait l'air qu'avait chanté Michaële. Après avoir parcouru la Suisse et l'Italie, il revint en Allemagne, et sa douce folie prit alors une forme nouvelle. Il voyageait à pied, comme un pauvre étudiant, et chaque fois qu'en traversant un village il entendait une voix jeune et fraîche, il s'arrêtait; dans les villes, sur les places publiques, quand il voyait la foule rangée en cercle autour d'une troupe de chanteurs ambulants, il se mêlait au groupe de curieux, et ne s'éloignait qu'après avoir écouté le répertoire entier de ces virtuoses en plein vent.

Tandis que le comte Sigismond s'acharnait à la poursuite de cette mélodie tyrolienne qui fuyait devant lui comme Ithaque devant Ulysse, il s'occupait bien rarement du soin de ses intérêts, on le comprendra sans peine. Avant de partir pour ses voyages, qui duraient déjà depuis plusieurs années, il avait recueilli et installé dans son château deux vieilles cousines de sa mère : Ulrique et Hedwig de Stolzenfels.

C'étaient deux vieilles filles qui avaient persisté courageusement dans le célibat, n'ayant jamais eu qu'une seule passion, un neveu, assez mauvais garnement, qui les avait ruinées et qu'elles n'adoraient pas moins, sans espoir de le convertir. Depuis quelque dix ans, le neveu Frédéric avait fait à la bourse des deux douairières de si fréquentes saignées, qu'elles n'avaient plus guère à lui offrir que leur affection. Pour lui, à son insu, elles avaient vendu diamants, dentelles et fourrures; il ne leur restait qu'un très-modique revenu dont elles vivaient à grand'peine, et Sigismond, en les recueillant, avait fait plutôt un acte de charité que de courtoisie.

Elles avaient accepté avec empressement l'offre de Sigismond, et croyaient d'abord ne trouver chez lui qu'un asile; mais en le voyant distrait, préoccupé, rêveur, ennemi de toutes les discussions qui touchaient aux réalités de la vie, elles comprirent tout le parti qu'elles pouvaient tirer d'un pareil caractère. Hautaines, acariâtres, n'ayant jamais fléchi jusque-là que devant les caprices de Frédéric, elles se firent humbles et douces pour Sigismond; sous prétexte de veiller à ses intérêts, elles s'emparèrent peu à peu de toute l'administration de sa maison. Pour lui laisser, disaient-elles, plus de loisirs, plus de liberté, elles s'offrirent à compter avec son intendant, avec ses fermiers, si bien qu'au bout de quelques semaines, elles avaient l'air de lui donner l'hospitalité.

Le comte Sigismond à peine parti, Frédéric, en garnison dans une ville voisine, était venu au château, et avait débuté par disposer de tout, comme il eût fait de son patrimoine. Les chevaux, les meutes, les piqueurs, il mettait tout en réquisition et commandait en maître. Les serviteurs, habitués à recevoir les ordres des deux vieilles demoiselles, voyant qu'elles obéissaient à Frédéric, lui obéissaient à leur tour.

Officier dans un régiment de cavalerie, Frédéric était un jeune homme de bonne mine et pouvait se présenter partout avec avantage. Tous ceux qui le voyaient pour la première fois éprouvaient pour lui un sentiment instinctif de bienveillance; et lors même qu'on avait vécu avec lui pendant quelques mois, qu'on avait appris à le connaître, qu'on avait pu compter ses défauts, on ne pouvait pourtant se défendre de l'aimer. Malgré sa vie dissipée, malgré ses folles dépenses, il relevait toutes ses folies par tant de bonne grâce, qu'il réussissait presque toujours à se les faire pardonner. Hedwig et Ulrique étaient en adoration devant lui; elles n'auraient pas tiré de leur bourse un kreutzer pour un pauvre, et pour lui elles eussent donné sans regret jusqu'à leur dernier thaler. Tout ce qu'elles demandaient en échange de leurs sacrifices, c'était qu'il daignât, de temps en temps, les visiter revêtu de son uniforme. Voir Frédéric en uniforme d'officier de cavalerie représentait à leurs yeux le bonheur suprême; elles n'estimaient pas que ce bonheur pût se payer trop cher. A cette heure encore, sous le toit d'Hildesheim, elles n'étaient préoccupées que d'une pensée. Le visage pâle et abattu de Sigismond, au lieu d'éveiller en elles une sollicitude maternelle, leur avait inspiré des espérances ambitieuses qui étaient bien loin de leur esprit lorsqu'elles étaient venues s'installer au château. Elles avaient observé le train de vie que menait Sigismond; elles se disaient qu'en s'obstinant à vivre de cette vie étrange, il ne pouvait atteindre à la vieillesse, qu'il dépasserait à peine la maturité, et, dans ce cas, à quelles destinées Frédéric ne pouvait-il pas prétendre, pourvu que le comte Sigismond consentît à lui laisser une partie de ses domaines? Et pourquoi ne les lui laisserait-il pas tous? En bonne conscience, trouverait-il à mieux placer son immense fortune?

Quant à Frédéric, il ne songeait qu'à vivre joyeusement et ne prenait aucune part à ces projets, il buvait les vins de Sigismond, estropiait ses chevaux, dépeuplait ses bois, mettait ses meutes sur les dents, et n'en demandait pas davantage; pourvu que l'avenir ressemblât au présent, il se déclarait amplement satisfait. Quand Sigismond revenait au château pour quelques jours, Frédéric ne changeait rien aux habitudes qu'il avait prises en l'absence de son parent, et celui-ci ne songeait pas à s'en étonner. Le comte vivait tellement en dehors du monde réel, toutes les forces de son intelligence étaient tellement concentrées sur un seul point, qu'il avait à peine conscience du bruit et du mouvement qui se faisaient autour de lui.

Les espérances d'Edwig et d'Ulrique semblaient près de se réaliser. Sigismond maigrissait à vue d'œil. Il était de retour depuis près d'un mois. Les deux vieilles filles, qui le gouvernaient comme un enfant et régnaient, lui présent, absolument comme en son absence, étaient désormais sûres de l'amener sans luttes, sans efforts, à l'accomplissement de leur volonté. Quelle ne fut pas leur consternation, lorsqu'un jour elles virent arriver au château d'Hildesheim une parente éloignée du père de Sigismond, dont elles n'avaient pas entendu parler depuis longtemps, qu'elles croyaient partie pour un monde meilleur! La foudre, en tombant à leurs pieds, ne les eût pas frappées de plus de stupeur.

Le major Bildmann, qui avait toujours mené une vie fort déréglée, venait de perdre au jeu ses dernières ressources. Pour échapper au dénûment qui les menaçait, sa femme Dorothée n'avait rien imaginé de mieux que de s'adresser au comte Sigismond. Instruite d'ailleurs de l'établissement des Stolzenfels au château d'Hildesheim, Mme Bildmann, en femme prudente, était bien aise d'être sur les lieux pour veiller au grain et prendre sa part du gâteau. Connaissant le cœur excellent, l'inépuisable générosité du jeune comte, elle ne doutait pas qu'il ne lui offrît un asile; elle ne s'était pas trompée. Chemin faisant, elle avait arrangé dans sa tête un petit roman qu'elle lui débita d'un ton contrit et qu'il accepta comme une très-véridique histoire. Elle se garda bien de lui parler des désordres de son mari; elle mit sur le compte de dépositaires infidèles l'anéantissement complet de son patrimoine. Sigismond se sentit attendri.

JULES SANDEAU.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE GÉNÉRAL JUSUF

Le général Jusuf, une des physionomies les plus caractérisées de notre armée d'Afrique, vient de mourir à Cannes, où il était allé chercher un soulagement à une maladie qui depuis quelque temps ne laissait pas d'espoir à ses amis.

Cette brillante carrière militaire ayant pour cause première une aventure romanesque et terrible qui ressemble à une page des *Mille et une Nuits*, restera longtemps à l'état légendaire dans les veillées des casernes d'Algérie.

Le nom véritable du général, on l'a toujours ignoré. Quant à son âge, ce n'est qu'approximativement que les journaux ont dit qu'il avait succombé dans sa soixantième année. Il est né, assure-t-on, dans l'île d'Elbe, et, en 1814, il y aurait vu l'empereur Napoléon. On voulut l'envoyer faire ses études à Florence, mais le vaisseau sur lequel il s'était embarqué fut capturé par un corsaire tunisien, et l'enfant échut en partage au Bey, qui, charmé de son intelligence, le rangea parmi ses favoris et lui fit apprendre le turc, l'arabe et l'espagnol.

Une intrigue avec la fille du Bey, suivie du meurtre d'un eunuque, le força à fuir. Jusuf parvint à s'embarquer en 1830, sur le vaisseau français *l'Adonis*, après s'être défait de trois ou quatre soldats envoyés à sa poursuite.

Admis au service de la France le 2 décembre 1830 sous le nom de Jusuf-Mameluck, il débarqua à Sidi-Ferruch, devint, le 25 mai 1831, capitaine au premier régiment de chasseurs d'Afrique, et fut chargé en 1831, comme interprète, de plusieurs missions très-périlleuses. En 1832, il fut décoré pour avoir vaillamment contribué à la prise de la citadelle de Bone, qu'il conserva à la France par une série de traits d'une incroyable énergie.

Chef d'escadron des spahis d'Oran, et officier de la Légion d'honneur en 1835, il fit la campagne de Tlemcen, et fut, par anticipation, nommé bey de Constantine.

En 1837, Jusuf vint en France, où il fut, dans les hautes sphères de la société, l'objet du plus chaleureux accueil.

Naturalisé Français en 1839, Jusuf était parvenu, en 1845, au grade de maréchal de camp, ayant pris part à presque toutes les campagnes d'Afrique. Le général fit alors un second voyage à Paris, où il embrassa le christianisme et [illegible]

De 1845 à 1848, le général se trouva mêlé également aux diverses péripéties de la guerre avec Abd-el-Kader, qu'il battit à Teude.

En 1857, il faisait partie de la seconde campagne de Kabylie avec le grade de général de division. A la fin de l'année 1860, le général Jusuf s'est encore signalé en repoussant, à la tête d'une division, les invasions des bandes marocaines sur le territoire de l'Algérie. En 1864, il fut chargé de comprimer le soulèvement d'un certain nombre de tribus arabes; il les battit en plusieurs rencontres et reçut enfin leur soumission à Laghouat.

Il avait été promu grand-croix de la Légion d'honneur en 1860, et nommé au commandement de la division d'Alger.

Depuis peu de mois, le général Jusuf avait été mis à la tête de la division militaire de Montpellier.

On lui doit un ouvrage très-curieux, *la Guerre en Afrique*, publié à Paris, en 1850.

H. VERNOY.

COURRIER DU PALAIS

Adolphe Sax contre Marie Sasse. — Voix d'or et voix de cuivre. — Une autre Sax. — La modestie à Montmartre. — La fausse adultère. — Le testament de M. Dubert. — Un proviseur de trente ans. — Des débiteurs entêtés. — Exhumation de Robespierre. — Robespierre poëte. — Un couplet de la *Coupe vide*. — Le madrigal à Ophélie. — La prophétie de M. Dubois-Fosseux. — M. Hamel contre M. Lacroix. — M. Mires ressuscité.

« Adolphe Sax contre Marie Sasse! » crie l'huissier de sa voix la plus belle.

« Retenir! s'il plaît au tribunal! » glapit un jeune clerc, enfant de chœur de la basoche.

Et la cause est retenue.

Adolphe Sax! vous le connaissez tous ce nom qui éveille un écho de fanfare, ce nom auquel répondent les rugissements des cuivres gigantesques, les formidables harmonies des instruments monstres qu'on prendrait pour les créations d'un monde musical antédiluvien : bugles, saxophones, saxotrombas, que l'oreille ne peut même entendre nommer sans une vague épouvante.

Mais Marie Sasse, quel est ce nom? C'est pour la première fois que vous l'entendez aujourd'hui, c'est pour la première fois que je l'entendais hier. Marie Sasse, c'est Mme Castelmary, ou Mme Castan, à votre choix; et Mlle Castan c'est Mlle Marie *Sax* ou *Saxe*, si vous préférez la dernière orthographe : c'est la grande voix de l'Opéra, c'est la reine *Sélika*, c'est l'Africaine! Marie Sasse sur son acte naissance, Marie Sax autrefois, Marie Saxe aujourd'hui sur l'affiche de l'Académie impériale de musique.

« Ni *Sax*, ni *Saxe*, » dit M. Adolphe Sax; mais il le dit avec une politesse exquise et tous les égards que l'on doit à une artiste justement admirée.

« Mademoiselle, vous avez une voix splendide et beaucoup de talent, vous êtes applaudie et fêtée; tout ce qu'il faut pour illustrer un nom : le mérite et la faveur du public, vous l'avez; reprenez le vôtre et laissez-moi le mien. »

Je ne saisis pas très-bien, je l'avoue, le motif pour lequel M. Adolphe Sax ne veut pas qu'une artiste célèbre soit son homonyme. Que perdra-t-il à ce qu'on croit que la cantatrice à la voix au timbre d'or est la sœur ou la cousine de l'homme qui a enrichi l'orchestre de si belles voix de cuivre? En vérité je ne le devine pas; mais il n'importe, et ce ne sont pas nos affaires. M. Adolphe Sax demande au tribunal un jugement qui oblige Mlle Marie Sasse à porter au théâtre le nom de fille qu'elle tient de son acte de naissance, ou le nom de femme qu'elle tient de son acte de mariage, voilà l'essentiel.

Les juges accueilleront-ils les conclusions de M. Sax, ou décideront-ils que la cantatrice, en ajoutant un *e* muet au nom de Sax, s'est mise à l'abri de toute réclamation? Nous le saurons dans quinze jours probablement.

Certaine lettre a fort égayé l'audience.

Une demoiselle Issaurat, qui chantait dans les concerts de l'Élysée-Montmartre, se présentait au public sous le pseudonyme triomphant de Sax; cela rapprochait l'Élysée-Montmartre de l'Opéra, et les habitués de l'endroit ne pouvaient qu'être flattés d'avoir leur Sax, eux aussi, tout comme les abonnés de l'Académie impériale de musique. Donc Mlle Issaurat se faisait bravement appeler F. Sax, et c'est sous ce nom qu'elle figurait, notamment, sur le programme d'une grande fête *physico-lyrique* (je n'invente pas) à côté de M. Breton, prestidigitateur.

M. Adolphe Sax pria Mlle Issaurat — par huissier — de se *désaxiser*.

« Monsieur, répondit la jeune pensionnaire de l'Élysée-Montmartre, j'ai reçu aujourd'hui votre sommation que je suis loin de blâmer, et à laquelle je suis toute prête à me conformer, d'autant mieux que le nom de Sax, qui est le vôtre, monsieur, n'a pas été pris par moi; mais il m'a été donné par des entrepreneurs de concerts.

« Je le répète, monsieur, je suis toute prête à quitter ce pseudonyme que je n'ai pas abaissé, loin de là, car mon talent et le respect avec lequel je suis entourée le prouvent.

« Je suis connue sous ce nom; en le quittant, c'est ma réputation à refaire, je tâcherai d'y arriver... »

Eh bien! on est modeste à Montmartre!

Depuis, Mlle Issaurat a réfléchi; elle ne tâchera pas de refaire sa réputation sous un autre nom que celui de Sax, que si Mlle Marie Saxe perd son procès.

Ici point de nom, une initiale seulement! A quoi bon assaisonner de scandale une triste et mystérieuse histoire?

M. et Mme P... ont vécu pendant six ans dans la plus étroite union, heureux de leur amour et de leur mutuelle estime. En 1860, Mme P... avait donné un fils à son mari; elle mettait au monde une fille dans les premiers mois de 186..

Or, trois jours après l'accouchement, M. P... recevait de sa femme l'aveu que ce second enfant, dont la naissance comblait ses vœux, n'était pas de lui; qu'un homme qui avait abusé d'elle en était le père.

Le même jour, Mme P... renouvelait cette déclaration devant son frère, en présence d'un prêtre. Quatre jours plus tard, dans un entretien particulier qu'elle avait avec cet ecclésiastique, elle confirmait son aveu.

Cependant, après ses relevailles, alors que son frère, en la conduisant dans la maison paternelle, lui rappelait l'étrange et terrible confidence, Mme P... déclarait qu'elle n'avait qu'un souvenir confus de ce qu'elle avait dit; que c'était en tout

cas la maladie qui l'avait fait parler et que rien dans les discours qu'elle avait pu tenir n'était vrai.

M. P... n'en forma pas moins contre sa femme une demande en séparation de corps, et le tribunal lui fit gagner son procès.

Mme P... interjeta appel; la Cour vient de réformer le jugement.

Prenant dans son entier l'aveu dont s'emparait M. P..., l'arrêt ne veut pas admettre que, lorsque Mme P... pouvait ne rien dire, il y ait eu de sa part réticence ou mensonge. Pour trouver dans ses paroles l'aveu d'un consentement ou d'une faiblesse coupables, il faudrait ne pas s'en tenir à ses déclarations; telles qu'elles ont été rapportées, elles ne sauraient donner aux magistrats la certitude de l'adultère, certitude sans laquelle la séparation de corps est légalement impossible.

Et maintenant, une prière à messieurs les mélodramaturges. M. d'Ennery a fait une *Fausse Adultère* que tout Paris a vue. C'était une pièce pleine de mouvement et de larmes, un très-beau drame, vraiment. Que le procès de M. et Mme P... ne donne pas l'idée d'une nouvelle *Fausse Adultère*; celle-ci ne vaudrait peut-être pas l'autre, et ce ne sont pas les mauvais drames qui manquent, hélas!

Puissent les considérants si vrais et si humains de l'arrêt de la Cour de Paris convaincre M. P... que la femme qu'il a aimée pendant six ans n'a jamais été indigne de lui et le décider à lui rouvrir ses bras! Et puissent ses dernières volontés, s'il meurt avant elle, être celles que M. Dubert exprimait dans son testament :

« Il sera acheté, à mes frais, un terrain à perpétuité et « construit un petit caveau pour y déposer mes dépouilles « mortelles. J'enjoins à ma femme, à son décès, de venir se « reposer près de moi. »

M. Dubert mourut en 1837, et sept jours après sa mort, les deux frères de M. Dubert et sa veuve s'obligeaient pardevant notaire à demander la concession à perpétuité, dans le cimetière de Remy, d'un terrain pour y faire creuser un caveau destiné à recevoir les restes de M. Dubert, et sur lequel serait élevé un monument funèbre. Il était dit dans l'acte que la veuve et les héritiers supporteraient par moitié les frais d'achat de terrain, ceux du caveau et du monument.

Il y a vingt-neuf ans de cela, et M. Dubert gît encore dans un terrain provisoire.

C'est que, jusqu'en 1853, l'autorité avait toujours refusé d'accorder des concessions à perpétuité dans le cimetière de Remy; c'est aussi que Mme veuve Dubert et ses beaux-frères ont cessé de vivre en bons parents, ainsi qu'en font foi les archives du tribunal civil de la Seine, de la Cour impériale de Paris, de la Cour de cassation, de la Chambre des mises en accusation, du Tribunal de police correctionnelle et des Appels de police correctionnelle.

Cependant Mme veuve Dubert et MM. Dubert frères entendent toujours respecter la volonté du défunt d'être inhumé dans un terrain acheté à perpétuité; et c'est justement ce qui est l'occasion d'un nouveau procès entre les beaux-frères et la belle-sœur.

En 1861, Mme Dubert a acheté le terrain dans le cimetière de Remy; elle a fait de plus dresser le plan d'une chapelle qu'elle entend consacrer à la mémoire de son mari.

Les travaux venaient de commencer quand MM. Dubert frères, l'acte notarié de 1837 à la main, se sont opposés à l'exhumation du corps de leur frère : « La convention subsiste, disent-ils à leur belle-sœur: elle est formelle : les frais d'achat de terrain, la moitié des frais du caveau et du monument doivent être supportés par vous, l'autre moitié par nous; nous n'acceptons pas la remise forcée que vous prétendez nous imposer de notre part dans la dette. »

Et l'on a plaidé.

Et les frères viennent de gagner en première instance.

Mais il y a la Cour d'appel; après la Cour d'appel la Cour de cassation, pour peu que la moindre question de droit se glisse dans l'affaire; après la Cour de cassation, si l'arrêt est cassé, une autre Cour d'appel, et encore une fois la Cour de cassation. Ce pauvre M. Dubert, selon toute apparence, en a pour quelque temps encore d'être enterré provisoirement. Mais dans le monde où il est, la patience, grâce à Dieu, est une vertu facile.

M. Lacroix devait-il être contraint d'aider jusqu'au bout M. Hamel à exhumer Robespierre?

Telle était la question dont le tribunal était saisi il y a quelques jours.

Dans son premier volume de l'*Histoire de Robespierre*, M. Hamel nous a montré Robespierre enfant, Robespierre jeune homme, et Robespierre homme politique, à l'Assemblée constituante. Nous avons vu, dans ce premier volume, le futur génie de la Terreur apprivoisant des pigeons — il a pour les oiseaux une tendresse extrême, — rimant des chansons pour la société épicurienne des Rosati, et des petites fadeurs pour les dames, composant l'Éloge de Gresset, se faisant recevoir de l'Académie d'Arras et bientôt nommé président. Nous avons lu ce couplet de la *Coupe vide* :

> Amis, de ce discours usé
> Concluons qu'il faut boire;
> Avec le bon ami Ruzé
> Qui n'aimerait à boire?
> A l'ami Carnot,
> A l'aimable Got,
> A l'instant je veux boire;
> A vous, cher Fosseux,
> En groupe joyeux
> Je veux encore boire.

Nous avons lu aussi cet aimable madrigal :

> Crois-moi, jeune et belle Ophélie,
> Quoi qu'en dise le monde et malgré ton miroir,
> Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
> Garde toujours ta modestie;
> Sur le pouvoir de tes appas
> Demeure toujours alarmée,
> Tu n'en seras que mieux aimée
> Si tu crains de ne l'être pas.

Nous avons vu M. Dubois-Fosseux adresser à l'auteur de l'*Éloge de Gresset* une pièce de poésie, où on lit ceci :

> . . . . Dans mes bras vole avec assurance,
> Appui des malheureux, vengeur de l'innocence,
> Tu vis pour la vertu, pour la douce amitié,
> Et tu peux de mon cœur exiger la moitié.

Nous suivons ensuite l'appui des malheureux, le vengeur de l'innocence, celui qui vivait pour la vertu et pour la douce amitié à Versailles, puis à Paris, et nous assistons aux travaux, nous relisons les motions et les discours de Robespierre, député à l'Assemblée constituante.

M. Ernest Hamel se propose de faire revivre pour nous le Robespierre de la Convention et du Comité de salut public.

— Fort bien, lui a dit M. Lacroix; mais cherchez un autre éditeur.

— Eh quoi! n'avons-nous pas un traité?

— Oui, sans doute; mais j'ai tout lieu de croire que Robespierre à la Convention me porterait malheur.

— D'où viennent vos craintes?

— De certaines paroles très-significatives prononcées dans certain procès dont l'issue n'a pas été précisément agréable pour moi.

— Alors c'est un procès...

— Comme il vous plaira.

Et M. Hamel a fait le procès, et il l'a gagné, grâce à l'excellente plaidoirie de Me Gournot et malgré la plaidoirie excellente de Me Lecanu.

Le 20 du courant, entre dix et onze heures du matin, un arrêt de la première chambre de la Cour impériale a ressuscité M. Jules Mirès.

M. Mirès n'était pas mort dans le sens ordinaire du mot, mais qu'était-ce que M. Mirès sans la Caisse des chemins de fer? Le fantôme de M. Mirès.

Considérant que le passif entier de la Caisse des chemins de fer était éteint, si l'on en exceptait quelques réclamations litigieuses dirigées contre la liquidation, la Cour a déclaré la mission de MM. Bordeaux et Richardière terminée et nommé M. Mirès liquidateur unique.

Les portes du temple sont rouvertes à M. Mirès. M. Mirès est bien vivant.

MAITRE GUÉRIN.

L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE

A JÉRUSALEM

La question de la restauration des lieux saints, soulevée récemment encore, nous engage à donner une vue de l'état actuel de l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem.

L'édifice se divise en deux parties principales : l'église latine et l'église grecque. Cette dernière ayant été brillamment restaurée, dans le cours des dernières années, aux frais de l'empereur de Russie, notre vue se borne à la partie latine du monument.

La grande coupole, percée au sommet d'une ouverture circulaire, et dont on peut juger du triste état de délabrement, s'élève immédiatement au-dessus de la grotte qui est regardée comme le lieu de sépulture du Christ. Cette grotte, de forme carrée, est taillée dans le roc; les parois, le long desquels se dressent les colonnes qui soutiennent la voûte, sont couvertes de nombreux *ex-voto*, et quarante-deux lampes d'or et d'argent éclairent le marbre blanc du tombeau, presque usé par les baisers des pèlerins. Dans un caveau attenant, on voit la pierre qui fermait primitivement la porte du sépulcre, et sur laquelle, d'après le récit de la Bible, l'ange se tenait, après la résurrection, quand il prononça ces paroles : « Vous cherchez Jésus crucifié? Il n'est point ici; il est ressuscité comme il l'avait dit. Venez et voyez le lieu où le Seigneur était placé. »

Le dôme de moindre dimension, qui apparaît auprès de la grande coupole, est celui de l'église grecque; il est censé recouvrir le centre de la terre, marqué à l'intérieur par une colonne isolée. La double porte à cintre sculpté qu'on aperçoit sur la droite donne accès à la fois dans l'église latine et dans l'église grecque. Une seule des deux portes est maintenant ouverte aux fidèles, l'autre ayant été murée depuis longtemps. Tout auprès s'élève le débris du campanile carré, ancienne tour à cinq étages, aujourd'hui réduite à trois. Cette tour et la porte d'entrée voisine sont deux beaux échantillons de l'architecture du moyen âge.

L'ensemble des constructions présente un dessin fort incorrect à cause des nombreux oratoires chapelles et ajoutés après coup. La basilique primitive, c'est-à-dire l'église latine, commencée par l'empereur Constantin, fut continuée par ses successeurs dans le cours du IVe siècle et rebâtie par les croisés au XIIe siècle. Auprès de cela, la portion grecque qui occupe la nef du monument est presque neuve, ayant été reconstruite après le terrible incendie de 1808, dont l'église du Saint-Sépulcre eut beaucoup à souffrir.

HENRI MULLER.

COURRIER DES MODES

Les modes sont en pleine récolte, et jamais saison n'aura été plus propice aux causeries sur les fantaisies en vogue.

Armez-vous de vos plumes, mesdames de la chronique élégante, et vous, lectrices bienveillantes et quelque peu curieuses, venez écouter le récit de nos promenades à travers la nouveauté.

Parlons bien vite des confections. Il y a un grand nombre de patrons nouveaux : le modèle casaque-basquine domine; ne nous en plaignons pas, c'est le plus joli et surtout le plus commode, il convient à toutes les toilettes, la manière dont il sera décoré établit seule une différence du genre élégant à la simplicité.

La maison Boudet, *au Régent*, boulevard de la Madeleine, n° 7, qui comprend si bien le vêtement confortable, vient de créer des casaques de sortie ornées sans prétention; c'est ce que l'on nomme un vêtement de demi-saison. Il est printanier les jours de soleil, et assez chaud pour préserver des temps de giboulées.

Comment nomme-t-on les draps de fantaisie que la maison Boudet emploie pour ses pardessus? Je ne m'en souviens plus, mais le nom ne fait rien à l'affaire, l'étoffe est charmante, agréable à l'œil et moelleuse au toucher, cela est certain. Des boutons espacés par des chaînes sont les ornements.

Des petites vestes d'intérieur ont plus de coquetterie, elles sont rehaussées de guipure *Cluny* et de boutons d'argent ciselés à jour; le tissu est de cachemire bleu-violet; boutons d'or ou ponceau; la doublure de taffetas blanc rend l'intérieur coquet et suffisamment chaud.

Les confections de soie noire sont illustrées de guipure et de passementerie perlée. On adopte la forme *Louis XIII*, à larges poches et manches à revers; il y a toujours des épaulettes assez compliquées, la mode de ce genre d'ornement se maintient.

Parmi les robes qui m'ont été montrées dans les magasins du *Régent*, j'ai remarqué une très-jolie toilette que voici : jupe et casaque de taffetas *Pékin* rayé noir et blanc, coupe biaisée; la robe est garnie au bas d'une corde assortie à l'étoffe; la casaque est entourée d'une frange gros grain noir et blanc; cette frange se retrouve à l'épaule et autour des poches, ainsi qu'au bas des manches; une ceinture d'étoffe entourée de frange et fermée derrière par un gros chou complète le costume.

Chez toutes les couturières on voit des robes de foulard de l'Inde. On en a déjà beaucoup acheté et elles sortent des magasins de la *Malle des Indes*, on ne peut en douter, car les coupes de cette maison spéciale portent toutes une griffe comme preuve authentique de leur origine. Les magasins du passage Verdeau ont reçu de nombreuses visites depuis quelques jours, et je ne voudrais pas être obligée d'additionner la quantité de paquets d'échantillons qui a été mise à la poste pour tous les pays.

L'augmentation forcée de toutes les soirées fait que les femmes élégantes se rejettent sur le foulard pour leurs toilettes parées, car cette étoffe est dans ce moment le moins coûteux des tissus en soie, si on calcule surtout que la largeur est bien plus avantageuse et la durée beaucoup plus certaine. Je ne parle pas des dessins, ils perdent à la description; leur fraîcheur, la beauté des teintes en sont le plus grand charme, il vaut mieux les voir pour fixer son choix.

J'aborde sans hésitation la grande question des jupons. Depuis un mois j'entends dire : On ne porte plus de crinoline. D'un autre côté, mes lectrices m'écrivent en me priant de les renseigner sur ce sujet. Voici le résultat de mes recherches. On ne saurait abandonner le jupon à ressorts tant qu'on fera des jupes traînantes. Je défie une femme de marcher, même dans un salon, si elle ne soutient par un appareil quelconque l'ampleur de ses vêtements. Mais avec les robes coupées en biais, la jupe bouffante du haut était impossible, aussi a-t-on bien vite paré aux inconvénients de la chose en accommodant la forme des ressorts à celle des robes.

La *jupe-cage* de la maison Tomson, boulevard Poissonnière, n° 12, était la plus facile à modifier; elle est, je vous assure, le type parfait de l'actualité. On sait que la *jupe-cage* est à jour, à ressorts fins rattachés en long par des galons de tissu soudés sur les aciers. Dans les modèles actuels, qui viennent d'être adoptés par les femmes du plus grand monde, les aciers du haut joignent au corps et ne sont là que comme soutien de l'aplomb du jupon; ceux du tour ne produisent aucune ampleur; ils entraînent, par le fait de leurs rapports ensemble, toute la valeur de la jupe dans la traîne du bas. Or donc, les femmes vêtues *à l'Empire* qui font dire aux gens ignorants des secrets de la toilette : « On ne voit plus de crinoline, » portent tout simplement la *jupe-cage Tomson* du dernier patron. Voilà le mystère éclairci, et mes lectrices en savent autant que moi.

Il est facile de comprendre que les changements extraordinaires survenus dans les modes depuis deux mois ont dû donner beaucoup de soucis à tous les fournisseurs d'objets de toilette. Le corset lui-même a exigé des modifications pour être en harmonie avec la coupe des corsages. Mme Bruzeau a bien vite compris; elle m'a fait remarquer que sa brassière *Catalan* est justement composée pour dessiner le buste et amincir la taille, car, — disons-le en passant, — les robes biaisées sont faites pour les femmes minces, je conseille à celles qui ont de l'embonpoint de ne pas les adopter, surtout avec des étoffes de couleurs claires; amincir la taille est donc le rêve de toutes les faiseuses de corsets. Bien peu arriveront à ce résultat sans comprimer la respira-

tion et mettre leurs clientes à la torture. Autrefois, lorsqu'on portait des robes *à l'Empire*, le corset se nommait un *corps*; il était baleiné et solide comme une cuirasse, ce qui nous prouve que les femmes d'alors avaient une santé plus florissante que la nôtre, car si on mettait un *corps* à nos jeunes femmes, elles ne le supporteraient pas une demi-heure sans se trouver mal. En progressant, et grâce aux sages avis des médecins, le *corps* est devenu corset, ensuite brassière. Aujourd'hui, si on choisit dans les salons de Mme Bruzeau, rue du Faubourg-Poissonnière, nº 4, le *Catalan*, le *Pompadour* ou la ceinture *Topaze*, on verra qu'une jolie taille doit avant tout conserver sa souplesse et sa liberté.

Nous voici au printemps, et on me pardonnera de prolonger ce courrier par le récit des merveilles appelées œufs de Pâques. C'est encore de la mode; on ne connaissait pas cela il y a quelques années. A Pâques, on fait des cadeaux d'œufs à surprise. La maison du confiseur Seugnot, 28, rue du Bac, voit arriver la foule pour cette étrenne des beaux jours. Il me reste trop peu de place pour décrire toutes les jolies choses que j'ai vues chez Seugnot; on peut les imaginer quand on connaît le goût et l'industrie de cette honorable maison.

C'est un charmant usage que de donner des œufs de Pâques. Je constate avec plaisir que sa vogue augmente chaque année. C'est pendant la semaine sainte qu'on expose les œufs de Pâques dans la maison Seugnot, et cette exposition dure encore huit jours après la grande fête.

Mesdames, si, comme je le pense, vous avez beaucoup veillé pendant les soirées d'hiver, songez que nous voici aux beaux jours et que vos teints ne doivent point porter sous le soleil la trace des fatigues; que vos yeux doivent briller de tout l'éclat de la jeunesse; songez aussi qu'on va porter des petits chapeaux ronds, que vos joues et votre front vont être exposés aux regards; n'y laissez pas venir de rides.... au moins tant que cela vous sera possible.

Vous avez des parfumeries composées par les savants de la chimie; sachez vous en servir avec adresse.

Le docteur Homerad, très-illustre médecin oriental, a composé pour les beautés d'Orient quelques produits dont votre coquetterie serait bien maladroite de ne pas tirer parti.

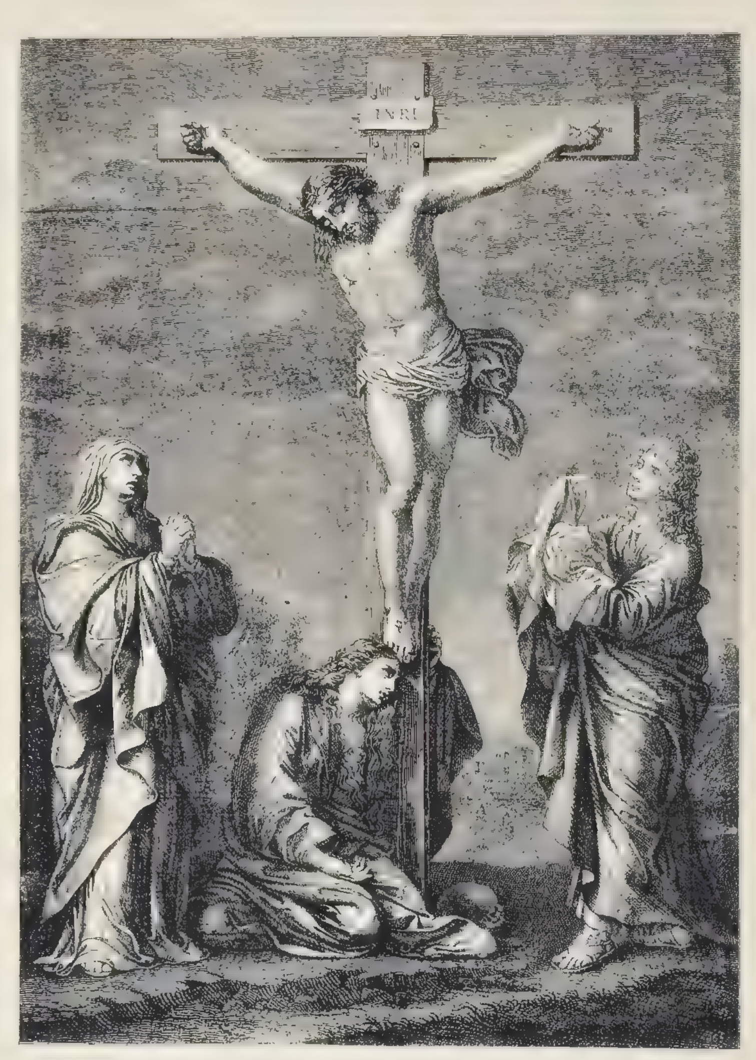
Pour rafraîchir le teint, effacer les rides précoces, redonner au tissu dermal sa souplesse et son éclat, vous ferez bien d'employer l'*Eau antiride*; en même temps on peut faire usage de la *Crème du Levant*, composition suave qui satine la peau. L'*Élixir* et la *Poudre d'Orient* vous serviront à blanchir vos dents; on sourit avec plaisir quand on a les dents blanches et les lèvres vermeilles.

Je vous ai parlé souvent de cette *Parfumerie orientale de santé* que vous trouverez rue de Richelieu, nº 53, maison Pinaud, ou à la maison d'importation, rue des Archers, nº 2, à Lyon. Si je vous la rappelle, c'est que je suis certaine que ce titre de *Parfumerie de santé* vous sera précieux lorsque vous aurez appris par votre expérience qu'il est parfaitement justifié.

Et pour vos cheveux qui tombent sans doute parce que les coiffeurs les ont crêpés, frisés, bouclés et tyrannisés de toutes manières, alors que vous les leur livriez avant d'aller au bal; faites-leur suivre, à ces cheveux, votre plus belle parure, un petit traitement en manière de *saison des eaux*, en employant pour les reconforter l'*Eau* et la *Pommade vivifiques*, chez M. Binet, rue de Richelieu, nº 29. Ils s'en trouveront bien, je vous le garantis, ils vous remercieront en vous permettant de tresser autour de vos têtes la plus jolie des couronnes, et vous n'aurez pas peur, lorsque les beaux jours vous entraîneront sur les plages, que le vent emporte l'édifice, car il sera scellé à domicile par la main du Créateur.

Soignons les jolies plantes, mesdames, le temps de [illegible] est passé et les rayons du soleil sont plus favorables à la beauté que la clarté des lustres.

ALICE DE SAVIGNY.



LE SAUVEUR SUR LA CROIX, d'après [illegible].

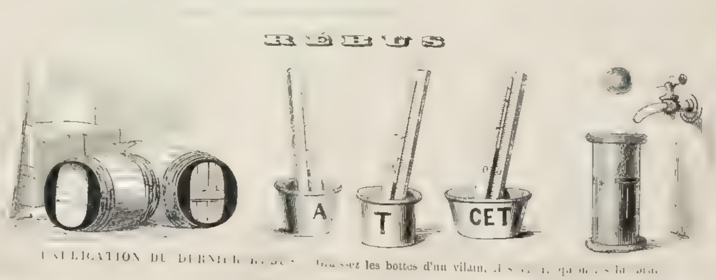
LE SAUVEUR SUR LA CROIX

Ces lignes paraîtront le vendredi saint, c'est-à-dire un jour de prière et de recueillement pour le monde chrétien. Dans toutes les églises des deux hémisphères, les cloches feront silence; des tombeaux symboliques rappelleront l'heure solennelle et terrible où le Fils de Dieu donna son sang et souffrit la Passion pour le rachat du genre humain; tout homme enfin dont l'âme sera accessible aux sentiments religieux ira s'incliner au pied du Calvaire et élèvera sa pensée vers Celui qui siége à la droite de l'Éternel.

Un journal tel que le nôtre doit toujours être le reflet du sentiment public, et, puisque notre usage est d'offrir, aussi souvent que possible, des pages d'art à nos abonnés, nous avons voulu que l'*Univers Illustré* mît sous leurs yeux aujourd'hui un de ces admirables tableaux de sainteté qui firent la gloire de la peinture italienne au XVIe siècle. Parmi les plus illustres artistes de cette époque, avons-nous besoin de le dire? Guido Reni, que les Français appellent plus ordinairement le Guide, figure au premier rang. Le Guide, l'un des plus parfaits représentants de l'École de Bologne, que le Caravage poursuivit de ses ardentes hostilités, n'a jamais mieux affirmé son génie que dans sa toile célèbre du *Christ en croix*. L'harmonie de la composition, la suave expression des physionomies, la merveilleuse correction du dessin, l'aspect profondément pathétique de la scène: tout est réuni pour mériter à cette toile le nom de chef-d'œuvre. Et, véritablement, on se sent obligé de reconnaître que ces immortels peintres ne pouvaient s'élever à une pareille hauteur dans l'art que parce qu'une foi ardente et profonde illuminait leur esprit et dirigeait leurs pinceaux.

A. DARLET.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS : [illegible] les bottes d'un vilain, [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] sophie, professeur à l'Université [illegible] nest Renan. 1re partie : *Les Lettres historiques*. 1 vol. in-8º. — Prix : 7 fr. 50.

Histoire [illegible] mer-[illegible] 6 francs.

[illegible]

[illegible] par George Sand. [illegible]

[illegible]

[illegible] — 1 vol. gr. in-18. — Prix : 1 fr.

La Contagion, comédie en 5 actes, par [illegible] — Prix : 4 francs.

[illegible] par [illegible] de Jallais. — 1 vol. gr. in-18. Prix : 2 francs.

Le Chic, comédie en trois actes, par Th. Barrière et Lambert Thiboust. Prix : 2 francs.

E. AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

[illegible], le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 525.
Mercredi 4 Avril 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

[illegible] — Bal [illegible] d'Autriche. — Concert de M[illegible] Nadar. — Puff, [illegible]. — Rentrée aux affaires [illegible] ture. — Un joueur qui [illegible] différence qu'il y a entre [illegible]

Il m'a semblé inutile d'aller voir à Longchamps les nouvelles excentricités que la mode peut avoir apportées cette année, et je ne veux pas d'ailleurs me poser en concurrent de diverses vicomtesses des grands journaux, qui ont la specialité d'entretenir le lecteur des variations de la mode parisienne, et cependant je ne puis résister à la tentation de causer un instant chiffons avec nos lectrices, car je voudrais savoir au juste pendant combien de temps les faux chignons grandiront encore, tandis que les chapeaux continueront à diminuer dans la même proportion.

Les petites choses que les dames se mettent en ce moment sur la tête n'ont déjà plus aucune forme; c'est une sorte d'assiette en velours ou en soie retenue par de larges rubans enguirlandés de chaînes Benoîton, et les douaniers eux-mêmes y perdent leur latin.

J'ai fait, voici tantôt deux mois, un voyage en Allemagne, où je conduisais une jolie Parisienne A la douane de Cologne on visita les malles, puis un Prussien, désignant un carton à chapeau, demanda à la Parisienne

— Madame, le chapeau qui est dans le carton a sans doute eté déjà porté?

— Oui, monsieur, repondit hardiment la dame.

— Alors il est inutile d'ouvrir la boîte.

Le douanier prussien ignorait absolument les modes parisiennes; aussi ne soupçonna-t-il point que la Parisienne importait tout simplement six chapeaux neufs dans un carton qui eût à peine contenu un chapeau d'il y a deux ans.

Tandis que les chapeaux rapetissaient, les faux chignons ont pris des proportions colossales, et les dames parisiennes seront bientôt forcées de les faire porter par des domestiques, car il me semble incroyable que le sexe faible ne succombe pas sous le fardeau de plusieurs kilogrammes de faux cheveux.

L'autre semaine, chez un coiffeur, j'ai vu un faux chignon



MAIRIE DU XIe ARRONDISSEMENT. — CONCERT AU PROFIT DES ORPHELINS DU CHOLÉRA, dessin de M. Delannoy. — Voir le Bulletin.

qui est aux chignons ordinaires ce que le jonc phénomène à deux mille francs du passage des Panoramas est à un simple rotin; ce chignon coûtait tout simplement sept cents francs; il est d'un blond ardent et a la forme d'un demi-melon. Depuis que les cheveux blonds sont à la mode chez nous, cette nuance a subi une hausse considérable chez tous les perruquiers de la ville. On a déjà un joli chignon brun pour trente francs, tandis que les blonds coûtent de trois cents à sept cents francs.

Le faux chignon à trente-cinq louis, qui est d'ailleurs le chef-d'œuvre du genre, figurera à l'Exposition universelle de 1867; l'artiste à qui est due cette œuvre d'art s'est réservé le droit absolu de l'exposer, et il serait à souhaiter qu'il obtînt une médaille, qui l'engageât à persévérer dans des travaux qui honorent l'industrie française.

Du train dont va la fausse chevelure, on ne sait ni où, ni quand elle s'arrêtera; du moment qu'une femme peut se mettre pour sept cents francs de faux cheveux sur la tête, nul ne peut prévoir ce que coûtera, dans une dizaine d'années, la toilette d'une femme à Paris, et bien des jeunes gens reculeront peut-être devant le mariage quand il s'agira de déposer deux mille francs de faux cheveux dans la corbeille de la future.

Le lecteur pense bien que je n'ai point l'intention de publier ici un pamphlet contre le luxe effréné des faux chignons, j'ai seulement voulu constater les progrès d'une branche de notre industrie nationale. On avait craint un instant que la France ne pût pas lutter avec les autres nations pour les faux chignons, mais depuis que j'ai vu le paquet de cheveux à sept cents francs, je suis en mesure de rassurer le patriotisme de nos lectrices; aucune nation, connue ou inconnue, ne pourra lutter avec nous sur le terrain de la fausse chevelure.

Il y a encore de beaux jours pour la France.

~~~ L'événement le plus important de la triste semaine que nous avons traversée a été le début de Richard Wagner aux concerts du Conservatoire, où l'on a pour la première fois exécuté la marche du *Tannhaüser*, qui est d'ailleurs une fort belle page.

C'est, on le sait, la considération suprême pour un musicien quand il arrive à forcer les portes du Conservatoire; aussi n'était-ce point là un mince événement.

— Comment, disaient les uns, Richard Wagner au Conservatoire; mais c'est un sacrilége!

— Point! disaient les autres — les Allemands, — c'est une réhabilitation.

Listz, le fameux abbé Listz, assistait à cette solennité, et toutes les lorgnettes se dirigeaient comme par enchantement vers lui. Décidément ce fameux abbé a une manière à lui d'entrer dans les ordres tout en ne sortant point du monde.

Quant à l'entrée de Wagner au Conservatoire, je suis convaincu que ce musicien en est navré, car il appartient à cette classe d'individus qui préfèrent le rôle de martyr à celui de triomphateur.

Richard Wagner donnerait cinq cents francs pour être brûlé en place publique; mais on ne lui rendra pas ce petit service.

Ceux qui cherchent à excuser Wagner, disent de lui :

— Il est si convaincu !

Qu'est-ce que cela nous fait? J'ai connu un homme qui croyait pouvoir voler comme les oiseaux.

Sa famille le fit surveiller.

Un jour que son gardien l'avait laissé seul, notre homme ouvrit les fenêtres et dit aux moineaux :

— Attendez-moi, je vais venir !

Et il s'élança dans le vide.

Celui-là aussi était convaincu.

Au dernier siècle, l'empereur d'Autriche fit mander près de lui son maître de chapelle.

— Haydn ! lui dit-il, j'ai entendu, hier, votre oratorio, *la Création*. Où trouvez-vous ces sublimes inspirations ?

— Sire, dit le musicien, elles me viennent de Dieu !

Dans les mêmes circonstances Richard Wagner eût répondu :

— Sire ! n'est-ce pas que c'est beau ! Eh bien, tout est de moi, paroles et musique.

Je ne sais pas s'il y a deux musiques, l'une pour M. Wagner, et l'autre pour le reste de l'humanité; mais ce que je sais, c'est que la musique me charme et que le tapage de M. Wagner m'agace.

Je fais une exception en faveur de la marche et de l'ouverture du *Tannhaüser*, qui sont dignes du programme des concerts du Conservatoire, où l'art vrai a seulement le droit de prendre place.

Malheureusement les concerts du Conservatoire étaient jusqu'ici exclusivement réservés aux abonnés, qui se transmettaient les billets de génération en génération. Depuis quelque temps l'administration de ces concerts est moins exclusive et donne une série de concerts supplémentaires, auxquels le commun des mortels peut assister moyennant dix francs.

~~~ Mais si vous voulez bien, laissons là la musique.

La semaine sainte est passée et le lecteur doit avoir entendu sa bonne part de musique. Ne revenons pas ses douleurs.

A la salle Herz, toute une légion de virtuoses se partagent tous les jours de la semaine. On peut entendre des violonistes, des pianistes, des flûtistes, des hommes et des femmes qui soufflent dans toute sorte d'instruments, et se font applaudir par leurs amis et connaissances.

Tous ces virtuoses ambulants ne valent pas les artistes parisiens qui, plus discrets, convient dans leurs salons le monde intelligent à l'audition d'œuvres charmantes, et, parmi les salons artistiques de Paris, il faut citer en première ligne celui de Mme Charlotte Dreyfus, l'élégante artiste qui a su faire de l'orgue-piano d'Alexandre un instrument délicieux, remplaçant avec avantage tout un orchestre et une légion de chanteurs, car sous les doigts d'une artiste comme Mme Dreyfus, l'orgue Alexandre chante à la fois comme la Patti et comme Fraschini, et il a sur ces deux artistes l'incontestable avantage de ne jamais s'enrouer d'abord, et ensuite de ne pas prendre trois mille francs d'honoraires par soirée.

La soirée musicale que Mme Dreyfus a organisée chez elle, et à laquelle assistaient des sénateurs, des financiers, des hommes de lettres et surtout des artistes, a été très-remarquable, et nous a dédommagés d'une foule de séances soi-disant musicales auxquelles nous sommes tous plus ou moins conviés pendant le carême et la semaine sainte.

Nadar était de la fête, le grand Nadar, le superbe Nadar, qui n'a point encore renoncé aux enivrements de l'invention des ballons à hélice, car je viens de recevoir une nouvelle circulaire de la société que le fameux photographe a formée et dans laquelle je suis entré d'une singulière façon.

Dans je ne sais plus quelle pièce de l'ancien répertoire du Palais-Royal, Sainville jouait un souverain fantaisiste.

A un moment donné, il s'adressait à un courtisan et :

— Monsieur, lui disait-il, vous n'êtes point décoré?

— Non, sire.

Sur ce, le roi, décrochant une croix de sa poitrine, la jetait à la figure du courtisan, et lui disait :

— Paff! vous l'êtes.

Ainsi procède cet excellent Nadar.

Par une belle journée d'automne, je l'ai rencontré sur le boulevard.

— Es-tu de la société pour la navigation aérienne par l'hélice?

— Ma foi, non.

— Eh bien, paff! tu en es.

Et je fus membre de l'association scientifique qui vient de me prouver par une circulaire qu'elle continue ses recherches et que ses séances ont lieu le vendredi soir, chez le photographe du boulevard des Capucines.

Ce fut chez Nadar que je rencontrai pour la première fois M. Mirès, dont la rentrée aux affaires a été annoncée au moment où l'on s'y attendait le moins.

J'ai revu ces jours-ci le célèbre financier sur le boulevard. Il était rayonnant de joie et de légitime orgueil. Se trouvant des amis de Nadar, il doit, lui aussi, faire partie de la société scientifique en question; mais je suis sûr que M. Mirès, une fois réinstallé dans ses bureaux, s'occupera de tout autre chose que de la navigation aérienne par l'hélice.

~~~ Courses à Vincennes... courses à La Marche... courses à Longchamps... On court partout, et jamais Paris n'a possédé une plus imposante quantité de gentlemen-riders. C'est un plaisir de voir, le dimanche, cette immense file de voitures sur les boulevards. Les jours de courses, Paris est superbe. Voici ces messieurs du Club... voilà les demi-gandins... voilà les commis voyageurs. Clic! clac! le fouet des postillons retentit joyeusement, et dans les huit-ressorts sont étendues les plus célèbres des petites-vieilles Parisiennes dont la beauté a été embaumée par un procédé inconnu, car elle résiste au temps; c'est une petite exposition de peinture, en attendant que le Salon ouvre.

Il faut voir partir ces dames, et il faut les voir revenir.

Au départ, elles sont fraîches et belles, les joues roses, les cheveux blonds, les lèvres rouges, les sourcils noirs. Au retour, la fatigue des courses les a fait changer d'allures. La pluie a battu ces belles joues et enlevé la peinture... Le vent a emporté la poudre des cheveux blonds, qui sont redevenus bruns comme par enchantement... Les sourcils ont disparu sur le turf... On a vu partir une collection de jolies femmes, et l'on voit revenir le musée Campana du monde galant.

Ce jour-là, Paris représente l'égalité des citoyens. Sur la même chaussée se heurtent et se culbutent le break aux quatre chevaux et le simple fiacre; à côté des chevaux de prix trottent les rossinantes de la Compagnie impériale: il n'y a plus ni gentilshommes, ni bourgeois, ni hommes du peuple... tous gentlemen-riders... l'égalité devant le cheval.

L'autre dimanche, au moment où le duc de Z... passait tout seul sur le boulevard Montmartre, dans une grande calèche traînée par quatre magnifiques chevaux, un gentleman-rider de la troisième catégorie lui cria :

— Hé! cher duc, m'offrez-vous une place dans votre calèche?

Le duc fit arrêter sa voiture.

— Vous disiez, cher monsieur? demanda-t-il à l'indiscret.

— Je disais : Cher duc, m'offrez-vous une place?

— Assurément, monsieur.

Et, se tournant vers son domestique, le duc ajouta :

— Jean, rentrez à l'hôtel et donnez votre place à monsieur.

Le faux gentleman-rider a disparu comme par enchantement.

~~~ On prête au nouveau préfet de police l'intention de sévir contre les tripots clandestins qui infestent la capitale et où des hommes douteux jouent de l'argent dont on ne connaîtra jamais l'origine. Assurément il faut laisser aux hommes du monde pleine et entière liberté de dépenser leur argent comme ils l'entendent, mais il serait temps de surveiller un peu les autres, qui n'ont du monde que la coupe de leurs habits.

Dans un des plus curieux tripots de Paris on introduisait naguère un provincial qui était venu pour affaires et ne savait où passer ses soirées.

Il se créa des relations à la table de bouillotte, et au bout de quelque temps il comptait plusieurs amis parmi les gens qui font profession de tourner le roi à l'écarté.

Le provincial lutta avec toute l'énergie du joueur qui se sent dominé par la déveine. Tantôt il arriva en habit noir et cravate blanche, tantôt, changeant de fétiche, il se présenta avec un linge douteux, uniforme de la maison.

Au bout de trois mois notre homme avait perdu toute sa fortune. Poussé au désespoir, il résolut d'en finir avec la vie. Il avertit par une lettre les quatre hommes et le caporal de la bouillotte qu'à six heures précises il se placerait sur la voie ferrée, à Asnières, et attendrait le train de Rouen; il adressait cette dernière prière à ses *amis* de venir réclamer son corps.

Les habitués du tripot ne prirent pas cette lettre au sérieux; mais un membre du cercle, fort honnête homme du reste, partit pour Asnières.

A neuf heures du soir il revint, et :

— Messieurs, dit-il, j'arrive de là-bas; ce pauvre X. a tenu parole!

— L'imbécile! s'écria un grec facétieux, pourquoi a-t-il fait son tout contre une locomotive?

Voilà l'oraison funèbre qu'on prononce à Paris sur les gens qui se ruinent au jeu; et, toutes réflexions faites, ils ne méritent pas autre chose.

~~~ Mais il ne faut pas finir sur un mot lugubre.

Voici qui est plus gai :

On causait l'autre soir d'une actrice que nous ne nommerons pas, mais dont les salons s'ouvrent facilement aux nobles étrangers.

Elle venait de créer un petit rôle dans une pièce nouvelle.

— Cette pauvre fille est bien mauvaise, fit un des assistants.

— Dans le monde on ne dit plus : Elle est mauvaise, mais : Elle est *toc*, répartit un vaudevilliste.

— *Toc!* s'écria Barrière, il ne faudrait pas lui dire ce mot deux fois, elle répondrait : Entrez!

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Les journaux se sont élevés avec un peu de sévérité contre les énormes exigences pécuniaires de Mlle Patti, ou du moins du parent qui exerce les fonctions de ministre plénipotentiaire de la célèbre cantatrice. On doit donc rendre pleine justice à Mlle Patti, et lui adresser de chaleureux remercîments le jour où elle vient gratuitement apporter le concours de son incomparable talent à une œuvre de charité.

Le concert dont nous voulons parler a eu lieu à la mairie du XIe arrondissement. Il était organisé au profit des orphelins des victimes du choléra. Une assistance d'élite s'était rendue avec empressement à l'appel du maire. Parmi tous les concerts qui ont été donnés dans la seconde moitié du carême, celui-là a été exceptionnellement brillant. Mlle Zoiss, MM. Delle Sedie, Fraschini, Zucchini, Agnesi Mercuriali, Sarasate, etc., s'étaient joints à Mlle Patti. Quand celle-ci eut chanté le grand air de la *Sonnambula*, le public enthousiasme lui a décerné une ovation dont son cœur a dû être profondément touché, et qui lui a fait comprendre, nous l'espérons, que les satisfactions les plus pures et les plus élevées n'ont pas leur source unique dans un portefeuille bourré de billets de banque.

L'*Apis romana*, dont nous avons annoncé naguère la fondation dans un séminaire de la Saintonge, vient de faire paraître sa livraison d'avril.

On y trouve, sous la signature de M. Gustave Brunet, une nouvelle qui ne peut manquer d'intéresser le monde littéraire :

En 1617, un nommé Gregoire Kleppissen offrit, paraît il, à Ferdinand, empereur d'Allemagne, un vers retourné mille six cent et dix-sept fois; les mots étaient intervertis, et parfois le sens devenait complétement inintelligible, mais qu'importe!

On écrit de Londres que M. Home, le médium spirite, doit décidément embrasser la carrière théâtrale. Il est engagé au Princess-Théâtre pour jouer le rôle d'Hamlet et ensuite un rôle dans *Macbeth*.

Il se construit actuellement à Rio-de-Janeiro un ballon monstre, que ses armateurs ont nommé le *Nouveau-Monde*, et qui pourra, on l'espère du moins, s'élancer à travers l'espace éthéré au mois de mai 1867.

Ce ballon a la forme d'un gigantesque crayon: il mesure 150 mètres de longueur et 28 de largeur; il est en plusieurs pièces et formé de membrures en tôle recouvertes d'une forte toile imperméable, à cloisons intérieures pour éviter les pertes de gaz.

Il a la même densité que l'atmosphère quand on l'emplit aux trois quarts d'hydrogène. Il montera et descendra à l'aide d'hélices placées à l'avant et à l'arrière. Il n'a pas la prétention de se diriger autrement qu'en profitant des courants supérieurs qui règnent dans l'atmosphère.

Le capitaine Juan Loredo, habile ingénieur bien connu au Brésil, compte pouvoir gagner le continent européen en profitant des brises de septembre. Il emportera pour deux mois de vivres avec vingt passagers.

Un ordre du jour vient de faire connaître officiellement à la garde impériale qu'elle occuperait, cette année, le camp
~~~

de Châlons, sans avoir avec elle d'autres troupes qu'un bataillon de tirailleurs algériens.

La réunion, assure-t-on, aura lieu du 20 au 25 juin, et le camp sera levé du 20 au 30 août suivant.

Le commandant en chef est le maréchal Regnault de Saint-Jean d'Angely, qui emmène naturellement avec lui son état-major et ses services administratifs, tels qu'ils sont constitués :

Général Lebrun, chef d'état-major;
Colonel Gaujal, sous-chef;
Général Richebonet, commandant l'artillerie;
Intendant Pagès.

Les troupes seront placées dans l'ordre suivant :

1° A l'extrême droite, les trois brigades de la division de cavalerie (général de division Feray; généraux de brigade Dubarail, de la Pérouse, Salignac de Fénelon), 4 escadrons de chacun des régiments des chasseurs, guides, dragons, lanciers, cuirassiers et carabiniers. Total, 24 escadrons à 96 hommes montés.

Au centre du camp et à la gauche de l'hôpital général, la division de voltigeurs (1re d'infanterie) composée de 8 compagnies du bataillon de chasseurs à pied, et de 12 bataillons (3 par régiment) à 6 compagnies des 1er, 2e, 3e, 4e de voltigeurs. Total, 13 bataillons (général de division Bourbaki; généraux de brigade Bataille et Rose).

A la gauche du camp, la division de grenadiers, composée de 2 bataillons de zouaves, 9 de grenadiers des 1er, 2e et 3e régiments; 1 de tirailleurs algériens, tous à 6 compagnies. Total, 12 bataillons (général de division d'Autemarre d'Ervillié; généraux de brigade Blanchard et Gault).

En arrière de la ligne du camp et du ruisseau du Mourmelon, appuyé aux ambulances et services administratifs, 10 batteries, savoir : 5 du régiment monté, 5 du régiment à cheval. Total, 2,000 hommes et à peu près autant de chevaux.

Ces troupes constituent un effectif de 20 à 22,000 hommes.

L'*Union de l'Ouest* annonce que la commission chargée de recueillir les sommes nécessaires pour élever une statue au général de Lamoricière vient de se réunir à Paris.

Le chiffre important atteint par la souscription a permis de décider qu'une somme de cent mille francs serait prélevée pour l'exécution d'un monument à Nantes, ville natale du général de Lamoricière.

Sa Sainteté le Pape a exprimé la généreuse intention de donner tous les marbres nécessaires pour cette œuvre.

Un concours sera prochainement ouvert.

Toutes les sommes disponibles en dehors de ces cent mille francs, et toutes les souscriptions nouvelles seront appliquées à une fondation charitable dans le village de l'Anjou qu'habitait le général de Lamoricière et où résident encore Mme de Lamoricière et ses enfants.

Th. de Langeac.

LE CALLAO

Nos lecteurs savent que le Pérou a pris parti dans le conflit hispano-chilien, et que l'escadre péruvienne a quitté le Callao pour rejoindre les forces navales du Chili. De même que nous avons publié, récemment, des vues de Valparaiso et une notice sur cette place maritime, il nous paraît intéressant de donner aujourd'hui une vue du Callao au moment où les vaisseaux péruviens lèvent l'ancre, et de jeter un coup d'œil rapide sur cette ville qui sert de port à Lima, et qui a conservé une certaine célébrité pour avoir été la dernière place forte que les Espagnols aient possédée dans l'Amérique du Sud.

Rien de plus triste que le spectacle que présente l'île de San-Lorenzo, amas de sable et de rochers noirs, d'une circonférence de deux ou trois milles; elle fut détachée du continent par le tremblement de terre de 1746 et forme à présent le côté méridional de la baie du Callao. On n'y trouve pas un arbre, pas un buisson, pas un brin d'herbe. Mais quand on a franchi ce point, la ville et ses batteries se présentent aux yeux, et le principal fort, le *Real Felipe*, quoique dans une situation désavantageuse, ne laisse pas d'avoir quelque chose d'imposant.

Derrière le fort, se dessine une chaîne de montagnes, que couronnent, au loin, les gigantesques sommets des Andes, dont quelques-uns se perdent dans les nuages. En approchant de l'ancrage, on voit, à gauche, à deux lieues de distance, les clochers et les dômes sans nombre de Lima, qui donnent à cette cité un aspect de magnificence orientale.

Les maisons du Callao sont d'une assez pauvre apparence. Elles n'ont pas plus de vingt pieds de haut, quoiqu'elles soient divisées en deux étages : elles sont construites en boue avec des toits aplatis. Le rez-de-chaussée forme une suite de petites boutiques ouvertes sur la rue, et l'étage supérieur une galerie incommode. La fréquence des tremblements de terre et l'absence totale de pluie expliquent la légèreté des constructions du pays.

La ville actuelle est un peu au nord de l'ancienne qui fut détruite par le tremblement de terre de 1746, et dont on aperçoit encore les ruines submergées dans la partie de la baie nommée *Mar brava* ou la mer mauvaise. Les magasins du gouvernement et les demeures des principaux officiers sont dans l'intérieur du fort, qui occupe un espace considérable, entouré d'épaisses murailles et d'un fossé, et qui est garni de grosses batteries. Au centre est une grande place où s'élèvent de vastes casernes, une chapelle, l'habitation du gouverneur et d'autres édifices publics. La ville même, qui compte 5 à 6,000 âmes, est sale, quoique très-commerçante; elle est habitée par des pêcheurs, des négociants et des contrebandiers.

A. Darlet.

UN HÉRITAGE

(Suite [1])

— Eh bien, dit-il après l'avoir écoutée en silence, les deux cousines de ma mère occupent l'aile droite du château; venez avec le major vous installer dans l'aile gauche. Pour l'existence que je mène ici, il me restera bien encore assez de place.

Dorothée ne se fit pas prier. Huit jours après, elle revint avec le major Bildmann et le petit Isaac, affreux marmot dont elle avait oublié de parler.

Le comte Sigismond était déjà parti pour courir après sa chimère.

La stupeur d'Ulrique et d'Hedwig se changea bientôt en sourde colère : qu'on se figure deux pies-grièches en train de plumer un ramier, et qui voient trois vautours s'abattre au milieu de la fête. Pour Frédéric, il eût ri de bon cœur, si Mme Bildmann eût été plus jeune et moins laide.

Une haine implacable ne tarda pas à se déclarer entre l'aile droite et l'aile gauche du château, devenues deux camps ennemis. Le comte Sigismond, qui rentrait au gîte de loin en loin comme par le passé, était convaincu qu'il avait chez lui les meilleures âmes de la terre, des hôtes charmants, adorables, des parents dévoués, désintéressés, se chérissant les uns les autres, se partageant avec amour le soin d'embellir sa demeure et d'égayer sa vie solitaire. Les deux vieilles filles, quand il était là, essayaient bien de lui insinuer que les Bildmann n'étaient rien de bon; de leur côté, les Bildmann ne se gênaient pas pour lui donner à entendre que les Stolzenfels ne valaient pas grand'chose. Tandis qu'ils parlaient, Sigismond pensait à son air tyrolien, et les remerciait, quand ils avaient fini, d'avoir bien voulu faire du domaine d'Hildesheim un séjour enchanté, l'asile des vertus aimables et des tendresses mutuelles.

Un soir, on vit rentrer le comte Sigismond au château. Une joie mystérieuse brillait sur son front et dans son regard; tout son visage respirait une béatitude céleste. D'un geste, il écarta ses gens qui se pressaient autour de lui, et, sans parler à personne, calme, souriant, plein de sérénité, alla s'enfermer dans sa chambre. Bientôt on entendit le clavecin s'animer et chanter sous ses doigts : Sigismond avait enfin retrouvé l'air qu'il cherchait depuis près de six ans.

Hélas! le jeune comte ne devait pas jouir longtemps de sa conquête. Dans cette lutte silencieuse, il avait consumé ses forces. D'ailleurs, quel que soit l'idéal que nous poursuivions, la destinée jalouse ne nous pardonne pas de l'atteindre et de le saisir. A quelque temps de là, un serviteur entrait un matin chez le comte. Le clavecin avait chanté toute la nuit, et jamais, depuis son retour, Sigismond n'en avait tiré des accents si pénétrants, des modulations si touchantes. Jusqu'à l'aube, on avait entendu le même air, interrompu par de courts silences. Quand le serviteur entra, Sigismond était encore au clavecin. Une de ses mains, d'un blanc mat, reposait sur les touches d'ivoire; l'autre pendait languissamment le long du corps immobile. La tête appuyée sur le dos du fauteuil où il était assis, les yeux fermés, la bouche épanouie en un demi-sourire, il paraissait dormir : il dormait, en effet, d'un sommeil si profond qu'il ne se réveilla jamais.

Le jour même des funérailles, les Stolzenfels et les Bildmann laissaient éclater leurs prétentions, et se préparaient à entamer une guerre sans trêve ni merci. Avec le caractère qu'on lui connaissait, il n'était guère présumable que Sigismond eût fait un testament; il s'agissait désormais de savoir qui resterait maître du terrain, des Bildmann ou des Stolzenfels. Les deux partis étaient bien décidés à ne rien céder de leurs droits. Les hostilités allaient commencer, et déjà les avoués de Muhlstadt, célèbres dans toute l'Allemagne par leur humeur et leur âpreté processives, se réjouissaient et se frottaient les mains, lorsqu'on apprit que le comte Sigismond d'Hildesheim, un mois avant de rendre l'âme, avait déposé son testament dans l'étude de maître Gottlieb.

II

Midi venait enfin de sonner à l'horloge de l'église voisine. A cette heure solennelle, maître Gottlieb se leva brusquement, et courut à la glace du salon pour s'assurer que rien, dans l'économie de sa toilette, ne trahissait le trouble et l'agitation de son âme. Il était encore en contemplation devant son visage, qu'il s'efforçait vainement de rendre majestueux, lorsque la grande rue de Muhlstadt s'ébranla sous les roues d'un lourd carrosse dont l'origine remontait à quelque cinquante ans. Maître Gottlieb, comme réveillé en sursaut, s'élança à la fenêtre. Plus de doute, son espérance n'était pas trompée : les parents, les héritiers du comte Sigismond arrivaient pour entendre la lecture du testament. Oubliant, dans son impatience, sa dignité d'officier public, il se précipita au bas de l'escalier pour recevoir ses nouveaux clients.

Le carrosse venait de s'arrêter. Un laquais, vêtu d'une livrée orange à galons bleus, dont la couleur avait subi les injures du temps, ouvrit la portière, abaissa le marchepied, et deux vieilles filles, dont la plus jeune n'avait pas moins d'un demi-siècle, descendirent l'une après l'autre, en s'appuyant avec dignité sur le bras du galant tabellion. Toutes deux étaient habillées de noir; leur pas grave et mesuré disait clairement le respect qu'elles avaient pour elles-mêmes et pour la noblesse de leur race. Maître Gottlieb croyait marcher entre deux reines, il n'avait jamais vu mine si haute, maintien si fier. Il les prit par la main et les introduisit dans le salon.

A peine assises, elles commencèrent l'éloge du défunt et se mirent à vanter sa bonté, sa générosité, son caractère loyal et chevaleresque. Bien que maître Gottlieb ne connût pas la teneur du testament, car le comte Sigismond lui avait remis sous un pli cacheté ses dernières volontés écrites tout entières de sa main, à tout hasard, le rusé compère essaya pourtant d'insinuer que le château d'Hildesheim et la meilleure partie des domaines reviendraient nécessairement à ces deux nobles demoiselles.

— Ah! mon cher monsieur Gottlieb, s'écrièrent à la fois Hedwig et Ulrique, pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis qu'il en jouît plus longtemps? Il faisait tant de bien, il était si aimé! Il était l'honneur, le soutien de sa famille, la providence des pauvres.

Maître Gottlieb, fidèle au rôle qu'il s'était tracé d'avance, comprit la nécessité de s'associer à leur douleur. Il tira son mouchoir et fit mine d'essuyer ses larmes.

— Vous avez raison, dit-il en s'efforçant de donner à sa voix l'accent du plus profond chagrin : c'était une belle âme, un grand cœur. Il ne vivait pas comme tout le monde; mais ses bizarreries n'ont jamais fait de mal à personne. Vous avez raison de le pleurer; tous ceux qui ont connu le comte Sigismond le pleurent comme vous.

Et il porta de nouveau son mouchoir à ses yeux. Une fois en situation, maître Gottlieb sentit se développer en lui une éloquence sur laquelle il n'aurait pas osé compter; les paroles se pressaient sur ses lèvres.

— Il n'était pas bon seulement, reprit-il d'une voix attendrie, il était juste, il savait reconnaître l'affection qu'on lui portait; il appréciait, comme il le devait, les soins touchants dont vous l'entouriez. Chaque fois que je le voyais, chaque fois qu'il daignait m'entretenir de ses intérêts et de ses intentions, il me parlait avec émotion de vous, de votre neveu Frédéric.

En entendant ces dernières paroles, Hedwig et Ulrique portèrent sur maître Gottlieb un regard curieux, comme pour lire dans ses yeux la révélation d'un secret qu'il eût été fort embarrassé de leur livrer. Maître Gottlieb, comme un diplomate consommé, demeura impénétrable; par un raffinement de prudence, il se mordit les lèvres comme s'il eût craint d'en avoir trop dit.

— Vraiment, reprirent les deux vieilles filles avec un accent de componction, il vous a parlé de nous, de notre cher neveu? Dieu sait que nous n'attendions rien de lui, car c'est nous qui devions partir les premières; mais Dieu l'a rappelé. Entre quelles mains plus dignes que les nôtres ses domaines pourraient-ils passer? Nous aurait-il préféré les Bildmann?

— Comment y aurait-il songé? répondit maître Gottlieb. Le major est un bourreau d'argent. Si le comte Sigismond avait eu l'étrange pensée de vous préférer les Bildmann, les domaines d'Hildesheim sortiraient bientôt de la famille. Non, non! c'est impossible. Il connaissait les Bildmann aussi bien que vous les connaissez.

Et cette fois encore il se mordit les lèvres, comme s'il eût craint d'être indiscret. Puis, faisant un retour sur lui-même :

— Le comte Sigismond, ajouta-t-il, m'avait accordé toute sa confiance, et j'ose dire qu'il l'avait bien placée. Dans quelques instants peut-être vous allez prendre tous ses droits, et j'espère, mesdemoiselles, que vous ne voudrez pas me retirer la clientèle du château.

— Soyez sans crainte, maître Gottlieb, répondit Ulrique.

— C'est vous, reprit Hedwig, qui rédigerez le contrat de mariage de notre cher neveu.

— Vous aussi, soyez sans crainte, nobles demoiselles; M. Frédéric, s'il daigne y consentir, épousera une archiduchesse.

En ce moment, un berlingot s'arrêta sous la fenêtre du salon.

Maître Gottlieb se leva, salua respectueusement les deux vieilles filles, et, avec une légèreté au-dessus de son âge, atteignit en quelques secondes la porte qui s'ouvrait sur la rue.

Le major Bildmann, car c'était lui-même, accompagné de Dorothée, sa digne moitié, et d'Isaac, son digne fils, ne laissa pas à maître Gottlieb le temps d'ouvrir le berlingot. Il s'élança le premier, reçut dans ses bras sa femme et son enfant, et, découvrant son front où ruisselait la sueur, avant même d'avoir salué :

— J'ai grand'soif, maître Gottlieb, s'écria-t-il, j'ai grand'soif; je viens de loin. Avant d'entendre la lecture du testament j'aimerais à me rafraîchir.

En achevant ces mots, il passa fièrement les doigts dans ses moustaches grises.

C'était un homme d'environ cinquante ans, d'une taille élevée, ayant toutes les apparences de la force; il marchait la poitrine en avant, la tête haute : son visage enluminé, ses joues couperosées disaient assez comment il vivait depuis quelque vingt ans. Quant à Dorothée, qui n'avait pas plus de trente-cinq printemps, ses joues maigres, ses lèvres pâles et minces, son œil profondément enchâssé, son nez effilé, ses narines évidées, lui donnaient quelque ressemblance avec un oiseau de proie. La toilette de ces deux époux, si bien assortis, s'accordait parfaitement avec leur visage. Le major portait une polonaise vert-olive à brande-

1. Voir le précédent numéro.



JARDIN D'ACCLIMATATION. — LE BISON; dessin d'après nature. — Voir page 214.



L'ESCADRE PÉRUVIENNE QUITTANT LE PORT DU CALLAO ; dessin de notre correspondant. — Voir page 211.



BERGER FAISANT LA SIESTE AUX ENVIRONS DE LIPTAU (HONGRIE), d'après un dessin de M. Z[illegible]. — Voir page 215.

bourgs, un pantalon collant de tricot brun, des bottes molles à glands rabattus. Dorothée était vêtue d'une robe de laine noire dont la jupe étroite et serrée sur les hanches dessinait sa maigreur avec une impitoyable fidélité. Pour atténuer, autant qu'il était en lui, la couleur incongrue de sa polonaise, le major avait attaché sur son feutre gris un crêpe qui l'enveloppait tout entier. Dorothée, pour compléter son deuil, avait imaginé de mettre un bonnet de veuve. Le deuil de l'enfant était ce qu'on peut appeler un deuil improvisé; Dorothée, en mère économe, n'avait rien voulu changer à la toilette de son fils. Un pantalon de nankin boutonné sur une veste de drap bleu, des bas chinés, des souliers de veau rayé, composaient l'habillement du petit Isaac. Sur son chapeau de paille cousue, qui pouvait bien valoir un florin, Dorothée avait attaché un crêpe noué en rosette comme une écharpe et qui flottait au vent. Le profil d'Isaac était celui d'une grenouille; pour obéir à sa mère, qui lui avait recommandé d'avoir un maintien grave, une tenue décente, il faisait une affreuse grimace qui lui donnait l'air grognon plutôt qu'affligé. Ses cheveux, d'un blond pâle et presque blanc, taillés en brosse, laissaient voir, dans toute sa laideur, son visage empreint d'une vieillesse précoce, où se peignaient la ruse et la méchanceté.

Ce gracieux trio, guidé par maître Gottlieb, fit halte dans la salle à manger.

A peine entré, le major s'attabla sans façon, comme s'il eût été chez lui, et frappant d'une main familière sur le ventre du tabellion :

— Ah çà ! vous nous attendiez, et je vois que vous avez fait les choses comme il faut : des fruits, c'est bien; des viandes froides, c'est encore mieux; de vieux flacons, c'est parfait. Mais quel vin avez-vous là ? mon habitude, à moi, est de me rafraîchir avec un vin généreux.

Sans attendre la réponse, il déboucha une bouteille qui se trouvait sous sa main et se versa un plein verre de vin de Madère qu'il avala d'un seul trait.

— Votre cave est bonne, maître Gottlieb, dit-il d'un air de protection. Si votre étude est tenue comme votre cave, vous faites des affaires d'or

Puis, se ravisant tout à coup, comme s'il eût compris que ce langage ne convenait pas à la situation, il essaya de donner à ses joues enluminées, à ses lèvres épaisses et violettes l'expression du chagrin.

— Nous allons donc, continua-t-il, entendre la lecture du testament ! Malgré sa singularité, au fond, le comte Sigismond était un bon diable. Je suis sûr qu'il aura bien traité le major Bildmann.

— Vous ne vous trompez pas, reprit maître Gottlieb, il m'a toujours parlé de vous sur le ton de la plus franche cordialité. Il vous aimait, il savait ce que vous valez. Il estimait l'esprit fin et judicieux de Mme Bildmann; il racontait à tout propos les espiègleries de ce joli enfant.

En parlant ainsi, maître Gottlieb passait la main sous le menton du petit Isaac, qui déjà tendait son verre à son père.

— Ainsi, dit Dorothée d'une voix glapissante, le comte Sigismond vous a quelquefois parlé de nous ? Dieu sait que nous l'aimions d'une affection sincère, profonde, désintéressée. Chaque fois qu'une langue indiscrète essayait de plaisanter sur ses voyages sans but, sur sa vie silencieuse, sur la solitude où il s'enfermait, mon mari et moi nous ne manquions jamais de prendre sa défense; et, quand nous parlions, tout le monde se taisait. Ah ! sans doute, il n'aura pas été ingrat, il se sera souvenu de nous. Il aura pourvu généreusement à l'éducation de notre cher petit Isaac. A qui, d'ailleurs, aurait-il pu laisser ses beaux domaines ? Est-ce aux Stolzenfels ? Vous connaissez, maître Gottlieb, vous connaissez depuis longtemps Frédéric; vous savez quel train il mène. Entre ses mains, le domaine d'Hildesheim serait bientôt fondu.

— Il n'en ferait qu'une bouchée, ajouta finement le major Bildmann en faisant ses moustaches.

— Oui, je le connais, répliqua Gottlieb d'un air pénétrant, et le comte Sigismond le connaissait aussi bien que moi; car, sous une apparence d'originalité, sous les dehors d'un esprit distrait, il cachait un bon sens profond, une sagacité rare; un coup d'œil lui suffisait pour juger ceux qui vivaient près de lui. Dans un instant, madame, vous allez connaître les dernières volontés du comte Sigismond. Il y aura, je le prévois, bien des espérances trompées, bien des ambitions déçues. Frédéric, qui a vécu jusqu'ici en franc vaurien, sera forcé de mettre de l'eau dans son vin.

JULES SANDEAU.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE BISON

Une bosse plus ou moins prononcée entre les épaules, une tête pesante enveloppée d'une épaisse crinière, les cornes courtes, presque droites, pointues, très-fortes, l'œil gros et farouche, tels sont les caractères distinctifs du bison, cette remarquable espèce de bœuf américain.

Autrefois répandu à peu près sur tout le territoire des États-Unis, le bison ne se trouve plus guère que dans les régions éloignées du Nord et de l'Ouest, où l'homme blanc n'a pas encore formé d'établissements réguliers. La chasse acharnée faite depuis longtemps à cet animal par les chasseurs européens, friands de sa langue et surtout de sa bosse, qui passe pour un mets fort succulent, est la cause fâcheuse à laquelle il faut attribuer cet anéantissement d'une espèce dont l'homme pourrait tirer un plus sage parti. On assure, en effet, que des bisons apprivoisés rendent déjà d'excellents services domestiques dans quelques fermes de l'Ohio et du Kentucky.

Les bisons cherchent généralement leur nourriture le matin et le soir; pendant la chaleur du jour, ils se retirent dans quelque endroit marécageux. Rarement ils visitent les bois, préférant les prairies ouvertes où l'herbe est longue et épaisse. Lorsqu'ils broutent, ils se dispersent souvent sur une surface considérable; mais, en voyage, ils forment une colonne serrée et impénétrable qui, une fois en mouvement, ne se détourne guère devant aucun obstacle. Ils passent à la nage de larges rivières, à peu près dans le même ordre où ils traversent les plaines.

Les bisons qui tiennent la tête du troupeau ne peuvent faire une halte soudaine, car le reste de la masse les pousse en avant malgré eux. Les Indiens profitent quelquefois de cette habitude. Ils attirent un troupeau dans le voisinage d'un précipice; puis, mettant la masse en mouvement, ils les effrayent par des cris ou d'autres artifices. Les malheureux animaux courent ainsi d'eux-mêmes à leur perte.

La chasse aux bisons constitue un divertissement favori des Indiens. Plusieurs de leurs tribus dépendent entièrement de cet animal pour toutes les nécessités de la vie. Ils les tuent, ou avec des armes, ou en les poussant par degrés dans un défilé étroit, et en mettant le feu au gazon autour de la place où le troupeau est en train de paître. Le feu effraye beaucoup les bisons, et ils se pressent les uns contre les autres pour l'éviter : la main des Indiens les abat alors sans aucun danger. On assure, dit le docteur Franklin, que, dans de telles circonstances, quinze à vingt mille bisons ont été tués à la fois.

FRANCIS RICHARD.

CHRONIQUE DES ARTS

Voici une histoire dont s'émeut fort, depuis quelques semaines, le monde des archéologues. L'affaire est déférée à la justice; aussi permettez-moi de taire les noms.

Il y a quelques mois, un antiquaire de province fort connu, M. X., propose au célèbre musée de *** l'achat d'un diptyque en ivoire. On examine l'objet, et tout d'abord on reconnaît une pièce de la plus haute valeur. Il ne s'agit de rien moins que d'un diptyque *consulaire*, déjà célèbre, et remontant au Ve ou VIe siècle de l'ère chrétienne. L'expéditeur en demande 20,000 francs. C'est pour rien. Marché conclu.

Mon lecteur n'ignore pas que les diptyques des anciens étaient des tablettes formées de deux planchettes d'ivoire, enduites de cire, et sur lesquelles ils écrivaient avec la pointe d'un style. Les planchettes, réunies par une charnière, s'ouvraient et se fermaient comme nos livres. On décorait la partie extérieure de dessins peints ou sculptés. — Ici les dessins du dehors consistaient en un délicieux bas-relief. Aussi l'avait-on encadré d'un fastueux cartouche d'ébène.

Le diptyque était d'une authenticité incontestable. On pouvait en juger par une description qu'en donnait un livre contemporain. Il répondait au signalement avec une précision irréprochable.

— Pour lever les derniers doutes, dit un savant de la maison, il faudrait l'enlever de son cartouche d'ébène. Nous verrions si la face intérieure est lisse et a vraiment servi de tablettes à écrire.

Mais ce moyen excessif, et qui semblait d'ailleurs superflu, fut rejeté. Le diptyque adhérait si parfaitement à son cadre, qu'il était impossible de les séparer sans les briser.

Comme on en était là, le directeur du musée de Kensington, à Londres, vient visiter le musée de ***.

On lui parle du précieux diptyque.

— Vous m'étonnez, dit le directeur. Ce diptyque est en Angleterre. Il figure dans notre collection.

On sourit de l'illusion de ce pauvre homme, et on lui apporte l'original dont il a la copie.

— Ils se ressemblent fabuleusement, s'écrie l'Anglais, et pourtant il est clair que l'un des deux n'est qu'un plagiat effronté Vous me permettrez, messieurs, de croire que c'est le vôtre.

En présence de l'entêtement de l'insulaire, on songe un moyen de preuve qu'on avait d'abord écarté. — Enlevons le cartouche. Voyons l'état de la face intérieure. Voyons le listel qui devait encadrer les deux planchettes, pour empêcher ces deux pages de cire de se joindre. On cherche à enlever le cartouche, et d'abord on s'aperçoit qu'il a été soudé si étroitement au diptyque par des vis adroitement dissimulées, repâtrées et repeintes Les sourcils se froncent; les cœurs battent. On sépare enfin les deux pièces; l'intérieur du diptyque apparaît. Abomination ! C'est de l'ivoire raboteux, sans la moindre apparence du listel romain, et sur lequel on n'a jamais rien écrit en aucune langue.

La fraude était dévoilée. Par bonheur, elle n'était pas consommée; les 20.000 francs n'étaient pas payés.

— Gardez-les ! écrivit fièrement l'antiquaire à qui l'on fit part de la découverte, et renvoyez-moi mon diptyque !

A quoi il lui a été répondu avec politesse :

— Vous voudrez bien le redemander aux tribunaux.

Pour ma part, je ne vois pas pourquoi l'on mêle la justice à cette affaire, car, soit dit sans lui faire tort, ce sont des choses auxquelles elle n'entend rien. Laissez-moi vous citer un fait à l'appui de ma protestation.

C'était, il y a quelques années, à Berlin, si je ne me trompe. Un certain docteur Simonides s'était amusé à y fabriquer une *Histoire d'Égypte,* en beau et bon grec, et il l'avait écrite, toute de sa main, sur de l'excellent papyrus. Il la porta aux académiciens de Berlin.

— C'est un palimpseste, dit-il; mais le moindre billet de mille ferait beaucoup mieux mon affaire.

Les savants allemands chaussent leurs lunettes, lisent, épluchent, compulsent, commentent, et, cela fait, vont en procession se jeter aux pieds du roi de Prusse, pour le supplier d'acquérir ce manuscrit inappréciable. Car ils en ont découvert l'auteur. C'est le grand Uranius, célèbre historien grec qui florissait il y a cinquante mille ans et plus. De si vénérables raretés ne peuvent se payer trop cher. On donna 2,000 thalers (7,500 francs) à M. Simonides, non pas pour l'achat, mais pour la location seulement de son *Histoire d'Égypte*.

Quand cela fut fait, un maudit chimiste, du nom de Lepsius, s'avisa de soumettre le manuscrit à des réactifs, et — coup de théâtre comme ci-dessus — on vit que le papyrus était ancien, l'écriture d'une encre épouvantablement moderne. Là-dessus, tocsin de sonner, gendarmes de courir. On appréhenda au corps et l'on coffra M. Simonides, véritable auteur de *l'Histoire d'Égypte.*

Eh bien ! c'est ce que j'appelle la plus belle querelle d'Allemand dont l'histoire fasse mention. De deux choses l'une, en effet. Ou bien, l'ouvrage ne valait rien, et alors pourquoi le payer si cher ? Ou bien il était bon, et alors il y avait une injustice criante à jeter l'auteur dans un cul-de-basse-fosse. — Imaginez iniquité plus grande. Les savants de Berlin, payés pour savoir le grec, prouvent qu'ils s'y connaissent médiocrement, et ils siégent à l'Académie. Le modeste Simonides, lui, le savait et ne s'en vantait pas, et c'est lui qu'on frappe. Est-ce logique ? est-ce équitable ? et est-ce pour commettre d'aussi navrantes bévues qu'il y a des juges à Berlin ?

Mais j'oublie que je vous dois des nouvelles de l'Exposition prochaine. Il paraît que les célébrités exposantes de cette année seront un peu plus clair-semées que d'habitude. On se réserve pour la grande exhibition de l'an prochain : c'était à prévoir. Je n'ai donc qu'une vingtaine de noms à ajouter aux listes déjà publiées.

M. Gérôme, dit-on, enverra le portrait de *Madame de Rothschild,* et une *Cléopâtre* passant, voilée, dans sa litière. — Il est question d'une *Ève* et d'un *Adam* de M. Cabanel. — M. Schutzemberger reste fidèle à l'antiquité; nous aurons de lui une *Faunesse,* un *Centaure* et une *Centauresse.* — M. Jundt a peint une *Noce de village surprise par un orage.* — M. Toulmouche a mis en scène un *Mariage de raison* qui est, disent les *racontars* d'atelier, déjà vendu 10,000 fr. à Durand Ruel. — M. Smits, dont nous avons reproduit l'an dernier l'admirable toile de début, *Roma,* ne dépose guère qu'une carte de visite au Salon de cette année, *deux Études de femme.* — M. Eugène Faure : *deux portraits.* — M. Meinier : un *Polyphème.* — M. Mouchot : un *Bazar au Caire.* — M. Jongkind, l'artiste le plus original que la Hollande ait produit peut-être depuis Rembrandt et Van der Meer, expose un *Canal hollandais,* effet de crépuscule. — M. Harpignies : la *Baie de Naples* et la *Campagne de Rome.* — M. Busson : un *Effet de nuit dans les bois,* un *Paysage dans le Vendômois.* — M. Lambert : un *Passage d'eau* et un *Temps de chien.* — M. Strobbant, à qui le *Tour du Monde* doit ses plus remarquables illustrations : une *Vue du canal des Grecs, à Venise.* — M. Louis Paternostre, l'énergique peintre de batailles, met en regard deux curieux pendants : un *Soldat français en vedette* et une *Sentinelle gauloise;* chose plus curieuse, le même peintre va débuter, comme sculpteur, par un cheval de trait en bronze. — A propos de sculpture, je n'ai encore ouï parler que de deux ouvrages : une *Baigneuse,* de M. Augustin Moreau, et une *Psyché* en marbre (fort belle, dit-on), de M. Prouha. — Voilà tous mes renseignements. Ajoutez des nouvelles négatives. — M. Heilbuth n'expose pas. — M. Baudry est si accablé de commandes décoratives qu'il devra rester absent du Salon pendant quatre années, pour le moins. On n'a rien pu me dire de M. Puvis de Chavannes qui travaille, dit-on, dans un mystère impénétrable, et ne laisse voir ses toiles que lorsqu'elles peuvent défier l'examen.

Pour le quart d'heure, nous jouissons d'une jolie Exposition partielle dans les salons du cercle de l'*Union artistique.* Dire qu'on y trouve deux *Tigres* de grandeur naturelle, par Delacroix, c'est indiquer l'originalité et l'attrait de cette exhibition, qui montre aussi un *Gladiateur* en bronze, par M. Gérôme, et un *Cheval* en cire, par Géricault. Ajoutez des *Paysages* de Troyon, de Rousseau et de Jules Dupré, une *Marine,* de Bonnington, un *Portrait,* de Ricard, des *Chasses* de John Lewis Browne; et dites-moi s'il y a beaucoup de catalogues mieux choisis.

Une brochure, fort bien faite, sur la question si souvent discutée des Expositions est celle de M. Pérignon. Ces discussions viennent, dit le peintre, et les artistes ne s'entendent pas. Le public voudrait voir l'élite des peintures de l'année; les artistes ne cherchent qu'un marché pour leurs œuvres. Comment concilier ces deux exigences parfaitement naturelles toutes deux ? Là est le problème. M. Pérignon en présente la solution. L'État n'a qu'à faire des Expositions quinquennales, où figurerait seulement ce qui s'est produit de meilleur dans les cinq ans, et ces Expositions plus rares et plus choisies deviendront ainsi à la fois des fêtes et des enseignements. Les artistes, de leur côté, n'ont qu'à voir des Expositions permanentes, et leurs intérêts seront sauvegardés. Rien de mieux, à coup sûr, et nous ne demandons pas nous-même autre chose depuis dix ans.

Mais combien en avons-nous vu s'ouvrir — et se fermer — de ces Expositions permanentes! En voilà une pourtant, — et c'est ce qui donne quelque à-propos aux idées de M. Pérignon, qui se fonde avec de sérieuses probabilités de durée; il est vrai qu'elle se fonde de l'autre côté de la Manche, dans le pays des vastes entreprises. La *Société internationale des Beaux-Arts* — c'est son nom — a adopté le programme suivant, auquel se sont aussitôt ralliés la moitié des artistes du continent, car elle compte déjà les adhésions par milliers. Elle ouvre une Exposition permanente pour le placement des œuvres d'art; elle veut constituer, à l'aide d'un tantième prélevé sur ses opérations, un fonds commun qui sera, à des époques fixées, partagé entre les artistes, dans la mesure des bénéfices qu'ils auront procurés à l'entreprise. Voici, si j'ai bien compris, les détails financiers, l'ingénieux mécanisme de l'affaire : les actions d'artistes sont de 250 fr.; mais le souscripteur n'a à verser que 25 francs à chaque œuvre qu'il vend, 10 pour cent sont retenus sur la vente, et 5 pour cent servent à amortir la somme qui reste due sur son action, et 5 pour cent sont destinés à augmenter le fonds commun; par ce système, l'artiste peut devenir possesseur de cent actions (25,000 fr.), après quoi il est libre de retirer ses fonds et de commencer la constitution d'un nouveau capital. Les sommes qu'il a versées portent du reste intérêt dès le jour du dépôt, et à chaque opération, il est crédité du bénéfice qu'il procure, si bien qu'il émarge encore de beaux profits lors de la répartition du dividende. — Les œuvres envoyées sont gardées par la société pendant un an, pour voyager et être exposées dans les principales villes de l'Angleterre. La société les vend ou les achète elle-même pour des tombolas, auquel cas elle continue à retenir, au profit des artistes, les 10 pour cent dont j'ai parlé plus haut et qui doivent composer un fonds de réserve pour leur vieillesse. — Outre les actions d'artistes, il y a encore les actions dites *privilégiées*, qui sont de 25 francs et qui confèrent le droit d'assister aux Expositions et aux fêtes de la société. — Ajoutons, pour finir et pour dire d'un mot l'importance de cette société d'outre-Manche, qu'elle se fonde au capital de 2 millions et demi, qu'elle est patronnée par les plus grands noms de l'Angleterre, et qu'elle doit comporter la création d'un musée, la construction d'un palais des beaux-arts, l'ouverture d'une bibliothèque, etc., etc. Voilà, comme vous voyez, une affaire montée sur une haute échelle et puissamment lancée. Il paraît aussi qu'elle a bien commencé, et l'on m'assure que les premiers tableaux, achetés par la société de Londres, ont été ceux de feu Bonvin, tableaux dont quelques marchands de Paris avaient offert à la veuve des prix dérisoires.

L'*Indépendance* nous promet, pour l'Exposition prochaine, des chefs-d'œuvre de sculpture exécutés par un abbé qu'elle ne nomme pas. Nous verrons bien. Les abbés sculpteurs sont rares; mais les grands sculpteurs, même laïques, sont certainement plus rares encore.

Une classe intéressante de la population, qui ne fait guère de distinction entre les Expositions annuelles et les Expositions permanentes, c'est celle des ouvriers du faubourg Saint-Antoine. Pour l'ouvrier, il n'y a guère qu'une Exposition : le Louvre. Il la visite de loin en loin, pour l'acquit de sa conscience, et la trouve toujours nouvelle. — Quelquefois pourtant il se rappelle certains noms.

— Salvator Rosa, disait un de ces braves gens : Ah! oui! je sais, une femme!... C'est-il pour ce tableau-là que l'Empereur l'a décorée?

JEAN ROUSSEAU.

LES BERGERS DE LIPTAU

Le palatinat de Liptau, en Hongrie, traversé par la chaîne des Krapacks, donne asile à une population qui se distingue essentiellement par ses mœurs pastorales. Le costume pittoresque des habitants du pays est assez fait pour tenter le crayon de l'artiste. Il se compose, pour les hommes, d'une veste et d'un large pantalon de drap grossier, avec un grand manteau blanc ou brun, bordé de bleu ou de rouge, et un chapeau à larges bords, que les vieillards entourent de feuillages et que les jeunes gens garnissent de fleurs. Quelques-uns portent encore sur leurs cheveux bouclés une petite casquette de fourrure.

Pour les femmes, elles se ceignent la tête d'un foulard qui retombe en plis nombreux sur la nuque, tandis que les jeunes filles restent en cheveux ou se coiffent d'une petite calotte rouge ornée de clinquant, avec une plume sur l'oreille. Leur corsage, garni de broderies et de boutons de métal, est ordinairement rouge ou bleu, et s'ouvre sur la poitrine pour laisser voir une chemise blanche à petits plis. La chaussure est la même pour les deux sexes : une pièce de cuir retenue par des lanières autour du pied. Les larges ceintures des hommes sont curieuses par l'arsenal de couteaux, pipes, chaînettes et autres ustensiles et ornements de toute sorte qui y trouvent place.

Tout ce qu'on peut reprocher aux montagnards de Liptau est un goût prononcé pour les liqueurs fortes. Les sociétés allemandes de tempérance ont fait de vains efforts pour les déshabituer de l'usage abrutissant de l'eau-de-vie. A part ce malheureux défaut, on ne peut que louer leurs mœurs paisibles. Ils ont l'instinct de la musique, et, comme les *pifferari* italiens, adressent volontiers leurs airs à l'image de quelque madone, ainsi qu'on peut juger d'après notre dessin, représentant un berger qui fait la sieste à la suite d'une sérénade de ce genre.

Les instruments dont ils jouent de préférence sont la musette, sur laquelle certains d'entre eux se montrent de première force, la clarinette et surtout le violon. A ces instruments on peut joindre la *fujara*, trompette de bois, qui se retrouve dans chaque chalet, et dont ils font usage pour s'appeler dans les montagnes.

P. DICK.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Une pépite d'or de vingt mille francs. — Découvertes à Pompéi. — Table antique en albâtre couleur de miel. — Statues de Junon et de Mercure. — Un oiseau fossile de huit à neuf mètres. — Le verre substitué au fer en Amérique. — Couteau chirurgical galvano-plastique à chaleur graduelle. — La salure de la mer. — Les eaux de la mer Rouge. — Leur analyse. — Explorations sous-marines sur les côtes d'Angleterre. — Deux plongeurs taitiens

Les nouvelles scientifiques sont aux découvertes. Voici d'abord un heureux chercheur d'or qui vient de rapporter triomphalement de la Californie à New York une pépite d'or du poids de *deux cent une onces* (6,252 grammes), représentant non-seulement vingt mille francs, mais encore ajoutant à cette valeur intrinsèque une valeur scientifique presque égale. En effet, la plupart des cristaux qui composent ce bloc d'or sont imparfaits; groupés d'une façon aussi étrange que nouvelle, ils présentent des particularités qui déconcertent tout à fait les théories admises jusqu'à présent par les géologues et les minéralogistes.

D'autre part, on a récemment exhumé des ruines de Pompéi, dans une maison restée ignorée jusqu'ici, enfouie dans la partie sud-est de la ville antique et débarrassée en partie des cendres qui la recouvraient depuis dix-huit siècles, des trésors archéologiques près desquels la pépite américaine devient comparativement un objet de médiocre prix.

D'abord les fouilles faites sur l'emplacement de cette maison restèrent longtemps infructueuses, quoiqu'on les eût déjà poussées fort avant, et l'on allait les abandonner, quand un des ouvriers, resté pour recueillir et rapporter ses outils et ceux de ses compagnons, cria tout à coup qu'il apercevait à la surface du sol une pierre rouge fortement enchâssée dans les scories. Il allait frapper avec son pic sur cette pierre, quand survint un inspecteur, qui reconnut aussitôt du porphyre rouge antique. Cet inspecteur présida lui-même à l'exhumation du mystérieux objet, et il fut généreusement payé de ses soins minutieux en obtenant intacte et sans la moindre avarie une grande table en albâtre calcaire, couleur de miel, recouverte à profusion de petites zones en forme de tourbillons, qui forment toutes sortes de dessins charmants. De plus, les pieds de cette table consistent en quatre gros blocs de porphyre rouge admirablement sculptés. Le porphyre rouge est une matière tellement dure que, aujourd'hui encore, nos plus habiles ouvriers ne parviendraient à le travailler qu'à l'aide du diamant.

Tandis qu'on baignait d'eau cette table, pour la débarrasser de la poussière volcanique qui s'y tenait obstinément attachée depuis tant d'années, et qu'on la rendait à sa fraîcheur et à son état primitifs, les ouvriers, encouragés par cette opulente épave, découvrirent une statue taillée également dans un bloc de porphyre rouge antique. Le caractère de cette statue, sa pose, les emblèmes qui l'accompagnaient, les bracelets en or massif attachés à ses poignets et aux chevilles de ses pieds, les pierreries qui composaient son collier, tout indiquait que cette figure était celle de Junon; enfin ses yeux en émail blanc avaient pour point visuel une améthyste d'une teinte foncée qui donnait à son regard une expression vivante, surnaturelle, saisissante et d'un effet jusqu'ici tout à fait inconnu.

A peine la statue de la reine des dieux sortait-elle de terre, qu'on exhuma une statue en bronze de Mercure, portant à sa coiffure et à ses talons des ailes d'or massif, et tenant d'une main un caducée et de l'autre une fleur de lotus.

Ce coin fortuné renfermait encore un groupe en albâtre calcaire miellé, composé de deux figures artistement groupées représentant une nymphe et un faune. La première, agenouillée dans une pose charmante, enlève du pied de bouc de son compagnon une épine profondément entrée et sourit malicieusement de la souffrance exprimée par les traits contractés du demi-dieu, qui se montre plus que de raison sensible à la douleur de la petite opération. Ce groupe est une des œuvres les plus admirables que nous ait léguées l'antiquité.

La Nouvelle-Zélande envoie, de son côté, au *British-Museum* les restes fossiles d'un oiseau gigantesque découvert dans des couches calcaires à Nelson. Par une exception bien rare et dont on ne connaît jusqu'ici qu'un exemple analogue, les plumes de cet oiseau se trouvent en partie conservées et recouvrent le mystérieux volatile. Les ailes se tiennent serrées contre le corps et sont séparées par une sorte d'éclisse d'une forme gracieuse; la tête, de laquelle malheureusement se trouve détachée la mâchoire inférieure, mesure un mètre trente centimètres sur quarante centimètres de largeur; l'orbite de l'œil n'a pas moins de vingt-cinq centimètres. Enfin le corps atteint des proportions énormes, et le thorax aplati ressemble pour les proportions à la poitrine d'un éléphant. Le cou manque, ainsi que les pattes. On estime que l'oiseau complet ne devait pas mesurer moins de *huit à neuf mètres*. A quelle espèce appartient-il? C'est là ce qu'on n'ont pu déterminer les officiers anglais qui ont recueilli ces ossements dont l'étude se trouve réservée aux ornithologistes anglais; ceux-ci ne tarderont point sans doute à faire connaître le résultat de leurs observations impatiemment attendues par le monde savant.

En Amérique, où les idées nouvelles, lorsqu'elles présentent quelque côté avantageux pratique, s'acceptent avec beaucoup moins de lenteurs et d'hésitations que dans l'ancien monde, on commence à substituer l'usage du verre à l'usage du fer, dans beaucoup de cas où, nous autres Européens, nous n'aurions certes pas pensé qu'il pût être meilleur et même applicable. On en fait à New-York, pour les expédier dans toutes les contrées agricoles des États-Unis, des coutres de charrue, des laminoirs pour calandrer le linge, et même des moules destinés à couler diverses substances métalliques. Ces industries existent déjà sur une grande échelle, et ne tarderont point à opérer une révolution complète dans la plupart des instruments agricoles et usuels.

De son côté, la chirurgie française prépare, dans son mode d'opérer, une révolution presque aussi radicale. Elle commence à substituer au scalpel un couteau galvano-plastique à chaleur graduelle.

Ce couteau, fait en platine, ne possède pas de tranchant, car le platine est un métal mou; mais il en acquiert un excellent au moyen d'un courant électrique qui lui communique une chaleur instantanée de 1,500 degrés et le doue d'une trempe qui cesse complétement dès que le courant s'arrête. On voit donc tour à tour, et avec la promptitude de la pensée, cette lame rougir à blanc, briller, fulgurer, s'éteindre, et, dès que l'opération le veut, tour à tour devenir tranchante et ardente ou mousse et froide.

A 1,500 degrés au rouge blanc éclatant, prêt à fondre, les tissus coupés ne restent béants et le sang en sort à plein canal : ce couteau à lame fixe est hémorragique.

L'instrument a été gradué de 600 à 1,500 degrés. Sa chaleur augmente ou diminue au moyen d'un procédé fort simple, qui consiste à allonger ou à raccourcir la portion de platine comprise dans le circuit; la lame ardente passe ainsi par tous les tons de l'échelle lumineuse calorifique, depuis le rouge blanc éclatant qu'on obtient à 1,500 degrés jusqu'au rouge sombre à 600.

Par la graduation, on réunit en un seul instrument trois indications chirurgicales :

1° La section hémorragique à 1,500 degrés;

2° La section hémostatique à 600 degrés;

3° Les sections et cautérisations graduées à tous les degrés intermédiaires.

On peut graduer de deux façons : hors du manche et dans le manche.

Le couteau qui se gradue hors du manche est à lame mobile; un bouton isolant pousse la lame graduée hors du manche, d'où elle sort en glissant, à frottement doux, entre les deux extrémités des réophores de la pile.

Le couteau gradué dans le manche est à lame fixe; un bouton mobile, en métal très-bon conducteur, déplace son point de contact en glissant sur une échelle de graduation en platine placée dans le manche.

Un grand nombre de voyageurs et de géographes, parmi lesquels on distingue le capitaine Maury, admettent que la salure des mers a pour origine la circulation de l'Océan sur toute la surface du globe; ils s'appuient sur ce que les caractères de ces eaux restent toujours les mêmes et que leur salure est peu variable.

Quelques auteurs ont même essayé d'appliquer une semblable théorie à la formation de certains grands lacs, tels que le lac Asphaltite ou mer Morte, qui possède cependant une composition si différente de l'eau de l'Océan; les importantes observations de MM. Élie de Beaumont et Louis Lartet ont déjà néanmoins démontré combien cette opinion était peu fondée.

MM. Robinet et Lefort viennent de publier une analyse des eaux de la mer Rouge; leur travail présente un intérêt réel d'actualité, puisqu'il fait connaître la composition de ces eaux avant le percement définitif de l'isthme de Suez. Ils jettent de nouveaux éclaircissements sur le mélange présumé et incessant des eaux de la mer Rouge avec les eaux de la Méditerranée et même avec les eaux de la mer Morte.

Un litre d'eau de la mer Rouge a donné, après son évaporation, 45 grammes 38 c. de sels fixes, et sa densité est représentée par 1,0306.

Ces nombres sont un peu plus élevés que ceux que donne l'eau de la Méditerranée; mais on ne doit pas s'en étonner, puisque la mer Rouge, représentée par un canal étroit de cent milles de longueur, se trouve entre des rives de sable brûlant, au milieu d'un pays dont la température moyenne ne s'abaisse pas au-dessous de 32 degrés centigrades, où ni fleuve ni pluie ne viennent compenser l'évaporation, qui est énorme, et où jamais les vapeurs qui s'élèvent de la surface ne reviennent sous aucune forme.

Toutefois, cette élévation reste bien inférieure à celle de la mer Morte.

Un litre d'eau de la mer Rouge renferme :

	gr
Chlorure de sodium	30,30
Chlorure de potassium	2,88
Chlorure de magnésium	4,04
Bromure de sodium	0.06435
Sulfate de chaux	1,79
Sulfate de magnésie	2,74
Chlorhydrate d'ammoniaque } Carbonate de soude }	indices.
	41,81435

L'eau de la mer Rouge possède donc, sauf une minéralisation un peu plus élevée, la même composition que l'eau de la Méditerranée et, partant, de l'Océan, et elle s'éloigne tout à fait de la composition de l'eau de la mer Morte, où dominent le bromure de sodium, la magnésie et l'acide sulfurique.

Ce résultat permet de rejeter toute hypothèse d'une communication souterraine quelconque, à l'époque actuelle, de la mer Morte avec la mer Rouge et avec la Méditerranée.

Ce n'est point pour analyser les eaux de la mer, mais pour en étudier les parties recouvrables par ses eaux, qu'un ingénieur anglais, sir Harry Smith, fait, depuis quatre ans, des explorations sous-marines le long des côtes de la Grande-Bretagne.

Il ne recourt point, pour ces études, au scaphandre, espèce de vêtement imperméable qui enveloppe le plongeur, mais à une cloche, si l'on peut donner ce nom à une grande caisse carrée en fonte surmontée d'un dôme en plomb, dans lequel se trouvent incrustées de larges et épaisses lentilles en verre qui permettent à la lumière de pénétrer et d'éclairer les plongeurs. Un large tuyau en caoutchouc y amène de l'air que lance à profusion une machine à vapeur.

Tout cela est arrimé sur un bâtiment qui jette l'ancre sur le point que veut explorer l'ingénieur.

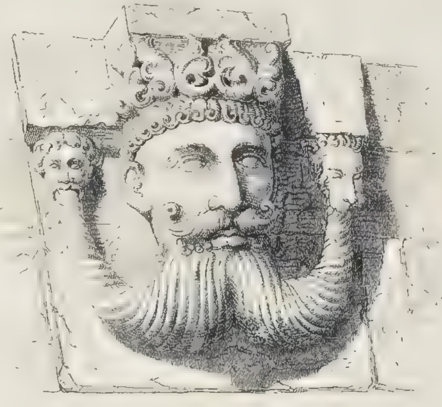
Au moment de descendre sous l'eau, M. Smith, en compagnie d'un de ses collègues, s'assied sur un banc disposé dans la partie intérieure de la cloche, qui descend avec une lente majesté. L'eau s'écarte de l'intérieur de la cloche, sans y laisser pénétrer une seule de ses gouttes, et les voyageurs arrivent au fond de l'abîme dont leurs pieds touchent et parcourent librement le sol. Ils examinent à travers les lentilles de verre les lieux qu'ils veulent étudier, dessinent des cartes, travaillent avec autant de liberté qu'en plein air et donnent, quand ils le veulent, après un séjour plus ou moins long, sous vingt ou trente mètres d'eau, l'ordre de les remonter.

M. Smith est secondé dans ses explorations sous-marines par deux naturels qu'il a ramenés de Taïti. C'est un jeune homme et une jeune femme, comptant à peine vingt ans chacun. Sans recourir à la cloche à plongeur, ils se jettent à l'eau et peuvent y rester pendant plus d'un quart d'heure. A la même profondeur que la cloche, ils distinguent les objets les plus petits, reçoivent les ordres de l'ingénieur, viennent les transmettre aux personnes chargées, à bord du bâtiment, des manœuvres et de la direction de la cloche, et se rejettent ensuite à la mer. Une journée entière d'une pareille besogne ne semble point les fatiguer. Des poissons ne feraient pas mieux.

Dernièrement M. Smith aperçut dans la mer deux gros blocs de forme régulière et recouverts de vases. Il crut avoir affaire à des rochers, et fit manœuvrer la cloche à plongeur de façon à ce que, relevée, elle vînt ensuite s'abattre, en les recouvrant sur ces deux blocs singuliers. Jugez de sa surprise quand il constata que les deux blocs consistaient en pièces d'or, soigneusement disposées et empilées les unes sur les autres! Il remonta avec ce trésor, évalué à trente mille livres sterling.

On présuma que ces pièces d'or, à effigie hollandaise, datant de plus d'un siècle, provenaient du naufrage d'un bâtiment néerlandais, et qu'elles étaient contenues dans des tonneaux, desquels l'action des vagues avaient, à la longue, détaché les cercles de fer et dispersé les douves.

S. Henry Berthoud



TÊTE DE BARBEROUSSE, ornant le fronton de la porte d'entrée du palais de Gelnhausen, d'après une photographie.

LE PALAIS DE BARBEROUSSE

A GELNHAUSEN.

Sur la route de Francfort à Eisenach est situé le bourg de Gelnhausen, autrefois cité impériale. Cette ville, bien déchue de son antique splendeur, fut la résidence de Barberousse, et tout y parle encore du héros légendaire de la vieille Allemagne.

Les ruines du palais de Barberousse sont la principale curiosité de Gelnhausen. C'était primitivement un rendez-vous de chasse qu'il transforma et agrandit jusqu'à en faire une espèce de forteresse. Le château, situé sur une île de la Kinzig, fut achevé en 1144. L'empereur y tint longtemps sa cour, et ses successeurs firent comme lui de Gelnhausen leur séjour favori. La guerre de Trente Ans, qui a été en Allemagne la cause de tant de désastres, renversa la solide forteresse. Les troupes impériales réfugiées à l'intérieur, y furent assiégées par les Suédois, qui ne laissèrent du monument qu'un monceau de ruines. Plus tard, ces ruines offrirent aux habitants du pays une véritable mine où ils venaient chercher des pierres pour construire leurs demeures, si bien que bon nombre des maisons bourgeoises de la ville se trouvait issues du vieux manoir féodal. Du reste, il y avait de quoi faire. Le seul mur d'enceinte offrait, sur une longueur de [illegible] pieds, sept pieds d'épaisseur.

Notre vue, qui laisse découvrir au loin les tours de l'église de la [illegible], peut donner une idée de l'antique château, intéressant échantillon de l'architecture romane au milieu du XII[e] siècle. La sévérité du style de ce monument laisse naturellement peu de place à l'ornementation, mais le peu de sculptures qu'on y voit, soit aux chapiteaux des colonnes, soit aux voussures des portes, sont d'une grande finesse d'exécution.

Parmi ces dernières, on remarque, au fronton de la porte d'entrée, une tête d'homme supportant un chapiteau, qu'à sa barbe roulée en torsade et partagée par le milieu, on croit reconnaître pour celle de Barberousse. La longue barbe de l'empereur soulevée par les deux extrémités, est retenue d'un côté par une tête d'homme et de l'autre par une tête de chien. Nous donnons le dessin de cette sculpture, non moins curieuse par l'image même qu'elle représente, que remarquable par la finesse de son modelé.

L. de Morancez

[illegible] M. Émile Aucante, *administrateur de* l'Univers illustré.

[illegible]

[illegible]



RUINES DU PALAIS DE L'EMPEREUR BARBEROUSSE, A GELNHAUSEN, d'après une photographie.



15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 »

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 526.
Samedi 7 Avril 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

[illegible]

— [illegible]

[illegible] de l'Opéra est encore un mystère [illegible]

Toujours est-il [illegible] considérablement restreint.

[illegible] MM. [illegible] Second et Henri de Pène [illegible]

M. Jules [illegible] de son côté une déclaration analogue — je ne sais pas trop pourquoi, par exemple.

Mieux avisés que le jeune et millionnaire compositeur, MM. Hostein et de Chilly ont eu l'esprit de ne pas réclamer.

D'autres candidats, MM. Carvalho, Marc Fournier, Arsène Houssaye, Leroy, Martin, Bagier [illegible], doivent être également [illegible] — soit que leur nom ait été mis en avant sans leur aveu, soit que leurs titres n'aient pas paru suffisants, soit [illegible] n'aient pu encore montrer patte blanche.

J'entends parler [illegible] des 500,000 francs de cautionnement que doit, aux termes du dernier arrêté, verser le nouveau directeur.

Ce premier travail d'élimination opéré, restent MM. Émile Perrin, Nestor Roqueplan, Halanzier et Strauss.

Mais M. Strauss, qui se présente leste, dit-on, d'un mi[illegible]

RENCONTRE DE LA COLONNE IMPÉRIALE MEXICAINE DU GÉNÉRAL MENDEZ AVEC LA GUERILLA DE REGULES. — D'après un croquis communiqué. — Voir le Bulletin.

Jean et deux [illegible] les [illegible] de l'Opéra et les [illegible]

Mais M. Halanzier, qui apporte, comme appoint à ses 500.000 francs, vingt ou trente années d'expérience théâtrale, n'a fait jusqu'ici ses preuves qu'en province.

D'où je conclus que c'est entre MM. Perrin et Roqueplan que s'engagera la lutte définitive.

Tous deux connaissent le terrain, tous deux ont, dans leur passé directorial, des titres dont on ne saurait méconnaître la valeur.

M. Roqueplan, en société avec M. Duponchel, succéda à M. Léon Pillet; il prenait un théâtre à l'agonie, sans troupe, sans répertoire, grevé d'un passif de 313,000 francs. L'entreprise était hardie : pour la mener à bien, il fallait des prodiges d'initiative et d'activité.

Ces prodiges, M. Roqueplan les a réalisés.

Pendant six années de direction, — dont quatre sans partage, M. Duponchel s'étant retiré en 1849, — savez-vous ce qu'il a fait?

Il a produit sur la scène de l'opéra :

Dans le chant : Roger, Obin, Gueymard, Mmes Viardot, Alboni, Bosio, Cruvelli, Tédesco, Poinsot, Julian Van Gelder, Wertheimber, Marie Dussy, — je ne nomme que les étoiles;

Dans la danse : Saint-Léon, Mmes Cerrito, Bagdanoff, Priora, Forli, Guy Stéphan, Rosati, et *Louise Miller*.

Il a, en montant *Jérusalem*, appelé en France le premier compositeur de l'Italie, depuis la retraite de Rossini : j'ai nommé Verdi.

Il a arraché à Meyerbeer ce *Prophète*, qui, depuis dix ans, passait pour un mythe, comme, plus tard, M. Perrin a su lui arracher l'*Africaine*.

Outre ces trois grands ouvrages, il a fait représenter l'*Enfant prodigue*, *Sapho*, la *Corbeille d'oranges*, le *Juif errant*, *Moïse*, la *Fronde*, la *Nonne sanglante*, et quatre ballets : la *Fille de marbre*, la *Filleule des fées*, *Jovita*, *Gemma*.

[illegible] 1854 [illegible] M. [illegible] *Fonti*, reçues, distribuées et montées par lui.

Voilà les états de service de M. Roqueplan.

Quant à ceux de M. Perrin, ils sont trop récents pour que j'aie besoin de les rappeler en détail.

Pendant les trois années qu'a duré sa courte et brillante direction, il a remporté deux immenses succès : *Roland à Roncevaux* et l'*Africaine*.

Avoir vaincu les résistances et les scrupules de Meyerbeer, lui avoir inspiré assez de confiance pour obtenir de lui cette fille préférée de son génie, puis, lorsque la mort du grand compositeur est venue enlever à l'œuvre son tuteur naturel, avoir su la dégager des limbes du manuscrit, l'habiller, la décorer et la produire tout armée à la lumière de la rampe, — avec quel éclat, nous le savons tous, — c'est là un glorieux fait d'armes et qui suffirait à ranger M. Perrin parmi les chefs les plus habiles que l'Opéra ait eus à sa tête.

Mais pour monter *Roland à Roncevaux* il a fallu plus encore que de l'habileté, il a fallu de l'audace.

Supposons que *Roland* fût tombé, entendez-vous d'ici les ironies sanglantes de la critique? — Quoi! lorsque l'on a sous la main Gounod, Maillart, Massé, Félicien David, s'en aller chercher un inconnu, l'auteur de deux actes échoués, il y a vingt-cinq ans, à leur quatorzième représentation! S'en aller aventurer, sur une pareille carte, quelque chose comme une centaine de mille francs, sans compter le temps perdu! — A coup sûr il n'y eût pas eu assez de pierres pour lapider l'imprudent directeur, et le jour de la chute de *Roland* eût été celui de sa révocation.

Ce n'est pas tout : en même temps qu'il faisait jouer l'*Africaine*, M. Perrin ramenait sur la scène française Verdi, que le succès de *Macbeth* en avait écarté, et faisait signer à l'ombrageux maestro [illegible]

Quoi encore? Il est allé chercher en Russie la Mourawieff, en Italie la Salvioni : il a enlevé aux Italiens Naudin et Mlle Battu, à l'Opéra-Comique Warot, le meilleur ténor léger que l'on ait eu depuis Lafont; il a fait débuter enfin deux jeunes cantatrices d'un brillant avenir : Mlles Bloch et Mauduit.

Je ne parle pas de Villaret, qui a bien débuté sous le règne de M. Perrin, mais dont l'engagement doit être porté à l'actif de M. Alphonse Royer — le seul concurrent par parenthèse [illegible] Perrin.

Or, si ce dernier est parvenu, malgré les entraves inséparables de ses fonctions officielles, aux résultats que je viens de signaler, que ne doit-on pas attendre de lui lorsqu'il sera libre de ses mouvements?

Par exemple, ce que j'ai de la peine à m'expliquer, c'est qu'une fois sorti de cet enfer qu'on nomme la direction de l'Opéra, il songe encore à y rentrer.

Sans doute les conditions sont changées : le nouveau directeur, exploitant à ses risques et périls, n'aura plus à puiser ses inspirations qu'en lui-même : ayant la responsabilité il aura l'action, l'initiative; mais aussi quelles charges énormes lui sont imposées!

Quelques chiffres pour éclairer la situation.

Le budget de l'Opéra [illegible] qu'il surpasse ceux des républiques de Liberia, de Monaco, de [illegible] Monaco, de Schwarzbourg, de Reuss, de Lippe-Detmold et autres Lippe.

J'ai dit que cette année il s'était soldé en déficit; il n'y a rien là qui doive vous étonner : le déficit est un fait normal à l'Opéra : on chercherait en vain, depuis le commencement du siècle, une seule administration s'exerçant sous le contrôle de l'État qui ait pu, comme l'on dit, joindre les deux bouts ensemble.

M. Perrin n'a donc pas, sous ce rapport, plus de reproches [illegible]

Il est bien vrai que l'*Africaine* a fait encaisser au théâtre le maximum des recettes; mais il ne l'est pas moins qu'elle lui a imposé aussi des sacrifices exceptionnels, spécialement [illegible] billets de banque : pour être juste, il faut remarquer aussi que l'*Africaine* est une poule aux œufs d'or qui pondra plusieurs années encore au profit du nouveau directeur.

Je reviens au budget.

Sur les 2,500,000 francs qui sont nécessaires pour couvrir les frais actuels, y compris les pensions, l'État alloue une subvention de 820,000 francs, à laquelle le nouvel arrêté ajoute une somme de 100,000 francs sur les fonds de la Liste civile.

Pour arriver à une balance en équilibre, il faut donc faire rendre aux recettes proprement dites un chiffre de 1,580,000 francs :

C'est-à-dire, en comptant trois représentations par semaine plus de 10,000 francs par représentation, ou de 8 à 9,000 francs si l'on ajoute une représentation par quinzaine, et si l'on fait entrer en outre en ligne de compte le produit des bals masqués et autres recettes extraordinaires.

Huit ou neuf cent mille francs en moyenne, avant tout [illegible]

On aura beau dire au directeur : Faites des réductions, des économies. — Sur quoi?

Sur le matériel; mais les décors et les costumes, si l'on en [illegible] être renouvelés : je ne parle même pas des décors détruits par l'incendie du magasin de la rue Richer et dont l'absence frappe d'exclusion certains ouvrages qui pourraient utilement varier le répertoire, la *Reine de Chypre*, par exemple.

Sur le personnel, sur les appointements des artistes; ah bien, oui! Et les abonnés qui se plaignent déjà qu'on n'ait pas pu se procurer à prix d'or une Taglioni ou une Fanny Essler [illegible] avait accordée le ministère! Est-ce aux étoiles du chant que vous oserez vous attaquer? Mais la concurrence est là qui veille, des sacs d'or à la main. Essayez de réduire Faure, Obin, Belval, Naudin, M. et Mme Gueymard, Mme Sax, Mlle Battu, ceux-là enfin dont la voix ou le talent battent monnaie et font la recette, et demain Londres, Pétersbourg ou Madrid vous les auront enlevés; et vous, monsieur, qui criez à l'économie, vous serez le premier à taxer le directeur [illegible]

Se rattraper sur les autres, sur le menu peuple du chant et de la danse, il n'y faut pas songer : c'est à peine si le nombre des sujets inscrits sur les contrôles suffit au déploiement de personnel que réclament les grands ouvrages, comme les *Huguenots*, la *Juive* et l'*Africaine*. Il y a quelque trente ou quarante ans, on se tirait d'affaire avec une douzaine de chanteurs — qui n'étaient même pas de premier choix : il en faut le double aujourd'hui, et si l'on pense que j'exagère, on n'a qu'à jeter les yeux sur le petit tableau comparatif que voici.

J'ouvre l'*Almanach des Spectacles* de 1824, et voici ce que j'y lis :

Chant : MM. Dérivis, Nourrit, Bonel, Prévost, Dabadie, Nourrit fils et Pouilley; Mmes Branchu, Grassari, Dabadie, Sainville et Jawureck.

En 1866 la troupe chantante est ainsi composée — je cite de mémoire :

MM. Gueymard, Naudin, Villaret, Warot, Grisy, Faure, Cazaux, Dumestre, Caron, Bonnesseur, Castelmary, Obin, Belval, David; Mmes Gueymard, Sax, Battu, de Taisy, Hamekers, Bloch, Mauduit, Levielli et Godfreund.

Et j'en oublie peut-être.

Je n'ai pas sous les yeux le chiffre du budget de 1824; mais j'ai celui de 1827 : 1,725,887 francs, — à une époque où l'argent n'avait pas la même valeur qu'aujourd'hui et où les plus gros appointements n'atteignaient pas à 20,000 francs.

De tout ceci je conclus que, pour faire ses affaires, le nouveau directeur ne devra guère plus compter sur la réduction [illegible]

Et, sous ce dernier rapport, pourra-t-il espérer des années plus brillantes que celle qui vient de s'écouler? Mettra-t-il, avec *Don Carlos*, la main sur une autre *Africaine*? Je sais bien qu'il aura pour lui la période de l'Exposition; — mais après? Où sont les compositeurs à recettes certaines comme [illegible] Meyerbeer [illegible] Halévy [illegible] temps? En vérité, je vous le dis, pour affronter à ses risques [illegible] d'un courage supérieur à tous ceux qu'a essayé de peindre M. Glais-Bizoin.

Autre face de la question. Le nouveau privilège héritera-t-il de la salle actuellement en construction? Là sans doute est l'ambition secrète des concurrents. Mais, ici encore, que de pièges à loup! A qui incombera la charge de refaire complétement les décors, les costumes, tout le matériel? Et s'il est certain que la nouvelle salle contenant plus de places que la actuelle, rapportera nécessairement des recettes plus fortes, a-t-on réfléchi que l'augmentation de l'espace à desservir entraînera en luminaire, en toiles, en châssis, en accroissement de personnel, des frais supplémentaires que l'on évalue, dès à présent, à une somme annuelle de 200,000 francs?

En attendant le dénoûment de la crise, M. Perrin vient d'ajouter un nouveau succès à ceux qui ont déjà signalé sa direction. Le *Don Juan* de Mozart est rentré, grâce à lui, au répertoire d'où il n'eût jamais dû sortir. Je reviendrai prochainement sur cette belle représentation, dont l'exécution, entièrement digne de notre première scène, inaugurera pour elle, il faut l'espérer, une ère nouvelle de prospérité.

~~~ En sera-t-il de même pour *Bas-de-Cuir*, le drame de MM. de Montépin et Dornay, que l'infatigable M. Dumaine vient de faire jouer — que dis-je? vient de jouer lui-même sur son propre théâtre? Pour le moment, je crois prudent de me borner à un point d'interrogation. Et pourtant il y avait là bien des éléments de succès : la peinture des grandes solitudes, le tableau pittoresque des prairies et des forêts vierges du Nouveau Monde, des lacs paisibles, des fleuves [illegible] tableau, ces peuplades d'Indiens, de Hurons, de Mohicans, de Delawares, que le grand romancier Cooper a popularisées, avec leurs tatouages, leurs tomahawks, leurs mocassines, leurs pirogues, leurs wigwams et leurs noms étranges : Serpent-de-Feu, Œil-de-Faucon, Rayon-du-Soir, la Pluie-qui-Marche.

Mais quoi! toute cette poésie s'est trouvée dépensée en pure perte. Le public de l'endroit ne l'a pas comprise : il a *blagué* la vie sauvage, comme l'autre jour il *blaguait* le moyen-âge. Ajoutez que la fée Guignon s'était sournoisement introduite dans le théâtre en compagnie de Pipe-en-Bois, jetant un rhume sur Bas-de-Cuir, glissant du sable dans les roulettes qui devaient faire courir les pirogues sur les Rapides, donnant des distractions au cheval savant qui en a oublié son rôle et laissé dans son coin l'enfant qu'il devait sauver. C'est en vain que Dumaine, superbe en son costume d'Ésaü du désert, a lutté de tout son talent et de toute son énergie, que Manuel (Serpent-de-Feu) et Fernand (Uncas) ont emprunté aux Hurons et aux Mohicans leurs vêtements de plumes et leurs allures bizarres, que M. Deshayes s'est [illegible] M. Charles Lemaître [illegible] et ardent, que MM. Heuzey et Alexandre ont mis dehors toutes les voiles de leur comique : c'est en vain que Mme Clarence, émue et touchante dans son rôle de jeune fille pâle, Mme Desmonts, leste et piquante sous son travesti qui lui sied à merveille, Mlle Lovely, agaçante en son déshabillé de sauvagesse, Mlle Camille Lemerle, féroce et truculente sous la couche d'acajou dont elle a eu le courage de se cuivrer la face, ont lutté contre la mauvaise volonté d'une salle évidemment hostile, tous ces braves artistes n'ont pu réussir à enlever le succès. Est-ce à dire pour cela que la pièce, troublée à la première représentation, ne se relèvera pas aux suivantes? Je ne le jurerais pas, et j'inclinerais plutôt à croire le contraire. Le drame n'est pas un chef-d'œuvre, il s'en faut : les situations mal enchaînées, empruntées à droite et à gauche, aux *Fugitifs*, aux *Pirates de la Savane*, à l'*Africaine*, que sais-je? constituent une sorte d'arlequin dramatique; mais tout cela ne manque ni d'intérêt ni de variété; les décors, tous entièrement neufs, sont d'une rare magnificence; les costumes, originaux et pittoresques. Le tableau de la cataracte finale est une merveille qui ferait honneur à une scène plus élevée. A ces attractions diverses joignez un joli ballet où se trémoussent agréablement un escadron de charmantes danseuses, Mlle Lauretta-Lanza en tête, et vous comprendrez que je ne désespère pas encore du salut de Bas-de-Cuir.

~~~ Dernières nouvelles : l'Odéon et l'Ambigu changent de gouvernement. M. de la Rounat abdique en faveur de M. de Chilly — la chose se passe, comme vous voyez, entre gentilshommes — et M. de Chilly cède le sceptre de l'Ambigu à M. Faille, un artiste de l'endroit, également remarqué dans les rôles de traître et ceux de bénisseur.

Rien encore de décidé sur la direction de l'Opéra.

GÉROME.

BULLETIN

Le mardi 3 avril ont eu lieu, au château de Claremont, les funérailles de la reine Marie-Amélie.

Les dépouilles mortelles de la reine avaient été déposées dans un cercueil couvert d'un riche drap de velours noir, et décoré de clous et de poignées d'argent, avec cette inscription sur une plaque d'argent :

MARIE-AMÉLIE, REINE DES FRANÇAIS,
NÉE A CASERTE (DEUX-SICILES), LE 26 AVRIL 1782,
MORTE A CLAREMONT, COMTÉ DE SURREY (ANGLETERRE),
LE 24 MARS 1866.

L'inhumation a eu lieu à Weybridge, dans le caveau qui est au-dessous de la chapelle privée de miss Taylor, chapelle dédiée à saint Charles Borromée.

A la tête du cortége funèbre étaient le duc de Nemours, le prince de Joinville, le comte de Paris, le duc de Chartres et le duc d'Aumale. Ils assistèrent, avec les dames et les membres de la maison de la défunte reine, au service qui fut célébré à dix heures du matin, dans la chapelle ardente, conformément au rit de la religion catholique romaine. Puis les princes et les personnages de leur suite montèrent dans les voitures de deuil et suivirent le char mortuaire jusqu'à la chapelle de Weybridge.

Le cercueil de la reine a été déposé à côté de celui qui renferme la dépouille mortelle du feu roi Louis-Philippe, inhumé là le 2 septembre 1850. Les cercueils du roi et de la reine ne seront pas séparés; ils reposeront à côté l'un de l'autre, dans un même et seul tombeau.

M. Langlais, parti de France il y a un an, et nommé récemment ministre des finances au Mexique, vient de mourir.

C'est là un important événement et un sérieux malheur pour le jeune empire. M. Langlais était aimé de tous ceux qui l'avaient connu. Sa nomination avait trouvé autant de sympathie en France que la nouvelle de sa mort trouvera de sincères regrets.

M. Langlais, conseiller d'État, ancien représentant et député au Corps législatif, était né à Mamers (Sarthe) en 1810.

Par suite de la mort de Ferdinand-Henri-Frédéric, landgrave de Hesse-Hombourg, il y aura un petit État de moins en Allemagne, ce prince étant mort sans descendants, et sa succession passant au grand-duc de Hesse-Darmstadt.

D'autre part, la roulette de Hombourg se trouve sérieusement menacée, car les lois de Hesse-Darmstadt défendent sévèrement les jeux de hasard.

On assure cependant qu'il serait question de sauvegarder les intérêts de *la rouge* et de *la noire* au moyen d'une union personnelle qui permettrait à Hombourg de conserver une institution si chère aux gens qui aiment à se ruiner en cherchant à ruiner les autres.

Parmi les célébrités de la rue les plus connues, on peut citer au premier rang l'*homme-orchestre*, dit l'*Époque*. Il jouait à la fois de la flûte, des cymbales, du chapeau chinois, de la grosse caisse, etc., etc.

Quand il donnait un concert dans une cour, tout son corps remuait : c'était à mourir de rire; aussi faisait-il de superbes recettes.

Cet homme avait une funeste passion. Lui, que personne n'aimait, il aimait... l'absinthe. Il s'est tué dans la mansarde qu'il habite rue Guérin-Boisseau.

L'examen de ses papiers a amené la découverte de son nom, que nous ne dévoilerons pas. Nous nous contenterons de dire qu'il appartient à une des meilleures familles du Dauphiné. On a trouvé dans ses papiers un diplôme de docteur en droit, daté de 1832.

Les dernières dépêches apportées du Mexique au maréchal ministre de la guerre, mentionnent plusieurs engagements où les colonnes impériales mexicaines ont obtenu des avantages décisifs sur les partis de dissidents qu'elles poursuivaient. Le chef Porfirio Diaz est en fuite avec les 300 hommes dont il dispose. Dans la Sonora, les dissidents commandés par Garcia Moralès s'étaient avancés près d'Urès; Tanori, le chef des Indiens alliés, accourut avec 400 hommes, attaqua l'ennemi et le battit complètement, lui tuant 120 hommes et 7 officiers.

Enfin le général Mendez a eu, le 20 février, un nouvel engagement avec les forces de Regules, à qui il a fait éprouver des pertes considérables; 400 prisonniers sont restés entre les mains des impériaux.

Nous devons à l'obligeance d'un des officiers de la colonne du général Mendez le croquis d'après lequel nous avons fait dessiner l'épisode principal de ce brillant fait d'armes.

TH. DE LANGEAC.

UN HÉRITAGE

(suite[1])

Et frappant de la paume de sa main le front déprimé d'Isaac :

— Voilà, dit maître Gottlieb en souriant, un enfant dont l'avenir est assuré. Ce sera un jour un bon parti; toutes les carrières lui sont ouvertes, car la fortune ouvre toutes les carrières. Administration, armée, magistrature, il pourra tout aborder; il n'aura que l'embarras du choix.

Voyant qu'à ces paroles le visage de Dorothée s'épanouissait, il poursuivit d'une voix de plus en plus animée :

— Oui, cet enfant pourra prétendre un jour aux plus riches partis de l'Allemagne. Toutes les mères se disputeront l'honneur de lui offrir leur fille. Le comte Sigismond m'avait accordé toute sa confiance, et je puis dire qu'il l'avait bien placée. Dans quelques instants peut-être vous allez hériter de tous ses droits, et j'espère, madame, que vous ne voudrez pas me retirer la clientèle du château.

— Comptez sur nous, maître Gottlieb, répondit d'une voix enrouée le major, qui venait d'achever sa bouteille. Comptez sur nous; c'est vous qui rédigerez le contrat de mariage de notre fils et le testament de ma femme : n'est-ce pas, Dorothée?

Maître Gottlieb entendait depuis quelques instants le pas impatient d'Ulrique et d'Hedwig; il se leva et introduisit dans le salon le major, sa femme et son fils.

Le major et Dorothée échangèrent avec les deux vieilles filles un salut plein de défiance. On n'attendait plus que Frédéric pour ouvrir le testament. Le galop d'un cheval se fit entendre. Frédéric entra, couvert de poussière, la cravache au poing, et salua en s'essuyant le front. C'était un beau jeune homme, au visage pâle, un peu fatigué, à la taille mince et souple comme un jonc. Quand ils furent tous réunis autour de la table du salon, maître Gottlieb alla dans son étude chercher le testament du comte Sigismond, et revint bientôt, tenant à la main un large pli aux armes d'Hildesheim. Hedwig et Ulrique, le major et Dorothée, attachaient sur ce pli mystérieux un regard inquiet; Frédéric seul demeurait insouciant et semblait ne prendre aucun intérêt à la lecture qui allait commencer. Enfin, maître Gottlieb tira d'un étui de maroquin rouge ses lunettes à branches d'or, et, s'efforçant de prendre un air solennel, il rompit le cachet. Tandis que Frédéric, du bout de sa cravache, essayait de tracer sur la poussière de ses bottes le profil de maître Gottlieb, Ulrique et Dorothée se regardaient comme deux carlins qui vont en venir aux prises. Maître Gottlieb feuilletait lentement le testament du comte Sigismond, vérifiait l'écriture de chaque page pour s'assurer que tout était bien de la même main.

— Eh bien! s'écria brusquement le major, nous sommes tous réunis : qu'attendez-vous?

— Un moment, répliqua maître Gottlieb; nous tenons le testament, il ne peut nous échapper. Avant de commencer la lecture, je dois voir si tout est bien en règle. Nous autres officiers publics, nous ne devons rien faire légèrement; nous devons procéder avec mesure, avec précaution.

Il se fit un profond silence. On entendait voler les mouches, qui ne manquaient pas dans le salon de maître Gottlieb.

III

Maître Gottlieb toussa trois fois, et lut à haute voix ce qui suit :

« Ceci est l'expression fidèle de mes dernières volontés.

« Je désire et j'entends qu'elles soient exécutées de point en point.

« Je n'ai qu'à me louer de ma famille. Mon âme est pénétrée de reconnaissance pour les soins assidus dont je suis entouré; j'espère que mes parents verront dans mes dernières dispositions la preuve éclatante de ma gratitude et de l'estime profonde qu'ils ont su m'inspirer.

« Les deux cousines de ma mère, Hedwig et Ulrique de Stolzenfels, m'ont témoigné en toute occasion une affection désintéressée. Pour me laisser plus de loisir et de liberté, elles ont bien voulu se charger de l'administration de ma maison. Elles ont surveillé avec une activité, un zèle qui ne s'est pas démenti une seule fois, la gestion de mes domaines. Frédéric, par sa gaieté, par sa jeunesse, a jeté dans mon château un peu de vie et de mouvement. C'est à lui que je dois les seules distractions que j'aie connues dans ces dernières années. Depuis qu'ils sont venus s'établir sous mon toit, les Stolzenfels ont été pour moi des amis tendres, dévoués; je n'ai jamais surpris dans leurs paroles, dans leurs actions, la moindre pensée de convoitise; cette abnégation constante m'a pénétré d'admiration et de respect, je veux qu'ils sachent bien que j'ai dignement apprécié leur conduite. »

Ici Hedwig et Ulrique, relevant fièrement la tête, laissèrent tomber sur le major et Dorothée un regard triomphant et dédaigneux. Quand à Frédéric, qui venait d'achever sur une de ses bottes le portrait de maître Gottlieb, il se disposait à commencer sur l'autre le portrait d'Isaac. Le major baissait la tête, croyant la partie perdue; Dorothée, sans se laisser abattre par ce début menaçant, attachait sur Gottlieb un œil curieux, et semblait le presser de poursuivre.

Maître Gottlieb, voyant déjà les Stolzenfels en possession du château d'Hildesheim, leur souriait avec complaisance, et ne s'apercevait pas même de l'impatience de Dorothée.

Le petit Isaac grignotait un biscuit qu'il avait dérobé sur la table de la salle à manger.

Après une pause de quelques instants, maître Gottlieb poursuivit :

« La franchise et la loyauté du major Bildmann ont été, je le dis hautement, une consolation bien douce pour moi, après les déceptions de toute nature que j'avais subies dans ma jeunesse. »

Le major, à son tour, releva la tête; à son tour, Dorothée jeta aux vieilles filles un regard méprisant.

Maître Gottlieb continua :

« Mme Bildmann a rivalisé de zèle et de dévouement avec les cousines de ma mère. Ce qui donnait à cette lutte un caractère auguste et touchant, c'était l'absence complète d'arrière-pensée : en échange de tant de soins, les Bildmann et les Stolzenfels ne demandaient, n'attendaient que mon affection. Aussi bien que les Stolzenfels, les Bildmann ont droit à ma reconnaissance. »

En lisant cette dernière phrase, maître Gottlieb se trouva dans un étrange embarras : il ne savait plus de quel côté il devait sourire. Poûr trancher la difficulté, il prit la résolution héroïque de sourire à tout le monde.

En écoutant ces paroles, qui confondaient les Bildmann et les Stolzenfels dans une commune reconnaissance, les deux partis changèrent d'attitude et de physionomie; ils ne croyaient plus au triomphe absolu, ils se résignaient au partage.

— Ah çà! dit Frédéric, maître Gottlieb, avez-vous bientôt achevé la lecture de ce grimoire? Croyez-vous que je puisse rester ici jusqu'au soir?

— Un peu de patience, mon neveu! s'écria Ulrique.

— Continuez, maître Gottlieb, dit à son tour le major Bildmann.

— Nous touchons à la dernière page, reprit gravement maître Gottlieb.

Et d'une voix solennelle il poursuivit :

« A Munich, rue des Armuriers, n° 9, vit un jeune musicien, Franz Muller. Il a trouvé jusqu'ici dans son travail, dans les leçons qu'il donne, de quoi subvenir à l'entretien de sa femme et de ses enfants, qui le chérissent tendrement. Ce ménage est heureux, et je n'ai pu le voir sans envie; mais Muller n'est pas un artiste ordinaire, et son génie, pour se développer, a besoin de loisirs. C'est lui, c'est Franz Muller, demeurant à Munich, rue des Armuriers, n° 9, que j'institue mon légataire universel. »

A ces mots, Hedwig et Ulrique, le major et Dorothée, se levèrent brusquement en poussant un cri de surprise et de colère; Frédéric ne put retenir un éclat de rire.

— A merveille! s'écria-t-il en battant des mains; à merveille! Bravo, mon cousin! Le comte Sigismond est mort comme il avait vécu, en franc original.

— C'est une honte, c'est une infamie! reprirent en chœur les deux vieilles filles, le major et sa femme, d'une voix qu'étouffait la colère.

— Il était fou, je le savais bien, reprit Dorothée. Nous devions nous attendre à tout de sa part

— Il était indigne de nos bontés, continua Ulrique, indigne des soins que nous lui avons prodigués.

— Nous attaquerons le testament, ajouta le major d'une voix de tonnerre; nous prouverons qu'il était en démence.

— Oui, s'écrièrent à la fois les deux vieilles filles et Dorothée, nous attaquerons le testament.

— Vous n'en ferez rien, répliqua Frédéric d'un ton ferme et résolu. Vous avez dormi sous son toit, vous avez mangé son pain; il a toujours été excellent pour nous tous. Si quelqu'un de vous prétend attaquer ses dernières volontés, je déclare ici que je n'entends pas le permettre, et que je saurai bien les faire respecter.

Et Frédéric regardait fièrement le major.

Au milieu de cette scène, maître Gottlieb ne savait où donner de la tête. Il avait souri tour à tour aux Stolzenfels et aux Bildmann; pour jouer jusqu'au bout son rôle, il aurait dû maintenant sourire à Muller. N'ayant pas devant lui le légataire universel du comte Sigismond, il abaissa sur les Bildmann et les Stolzenfels un regard compatissant où se mêlait pourtant un peu d'ironie. Puis, comme les cris, les invectives ne s'apaisaient pas :

— Attendez! s'écria-t-il d'un ton d'autorité; attendez, je n'ai pas fini.

Les Stolzenfels et les Bildmann se rassirent. Maître Gottlieb poursuivit :

« Désirant assurer après ma mort le bien-être de mes fermiers et de mes serviteurs, que je m'accuse d'avoir trop négligés pendant ma vie, j'entends que Franz Muller habite le château d'Hildesheim neuf mois de l'année, et ne congédie aucun de mes gens.

« Quant à mes bien-aimés parents, les Stolzenfels et les Bildmann, j'entends que rien ne soit changé pour eux, et qu'ils vivent au château comme par le passé. »

— Jamais! s'écrièrent à la fois les deux vieilles filles, le major et Dorothée, jamais!

— Attendez donc! s'écria Gottlieb; attendez, je n'ai pas fini.

Les Stolzenfels et les Bildmann se rassirent pour la seconde fois.

« Désirant assurer l'indépendance de mes bien-aimés parents, j'entends que Muller paye chaque année à Ulrique de Stolzenfels mille florins;

« A Hedwig de Stolzenfels, mille florins;

« A Frédéric de Stolzenfels, mille florins;

« Au major Bildmann, deux mille florins, réversibles, en cas de mort, sur la tête de Dorothée;

« Et qu'il prélève sur ses revenus, la première année de son entrée en jouissance, une somme de dix mille florins, dont les intérêts seront capitalisés jusqu'à la majorité d'Isaac. A cette époque, la somme formée par la réunion du capital et des intérêts sera mise à la disposition d'Isaac Bildmann, et lui servira de dot pour son établissement.

« Je donne à Frédéric de Stolzenfels le libre usage de mes chevaux et de mes meutes, avec le droit de chasse dans mes domaines. »

— Merci, mon cousin! dit Frédéric en se levant.

Et de la main il fit un salut militaire.

« Je joins au présent testament un air tyrolien; je désire que cet air soit gravé sur ma tombe et me serve d'épitaphe.

« Telles sont mes dernières volontés. J'espère que mes bien-aimés parents vivront en paix avec le nouvel hôte qui doit me remplacer. Si dans le monde nouveau où sans doute je serai bientôt il nous est donné de voir ce qui se passe sur la terre, je me réjouirai de leur union et de leur bonheur.

« Fait et signé en mon château d'Hildesheim, le 17 mars 1825.

« Comte SIGISMOND D'HILDESHEIM. »

— C'est une infamie! c'est une honte! c'est une indignité! Nous sommes dépouillés, nous sommes volés, nous sommes égorgés! s'écrièrent à la fois Ulrique, Hedwig, le major et Dorothée.

Comme ils se disposaient à partir, maître Gottlieb, pour consoler leur déconvenue, leur offrit de passer dans la salle à manger. Les trois femmes repoussèrent avec colère cette proposition, qui ressemblait à une raillerie; le major seul aurait voulu dire deux mots à certaine volaille dont la mine lui plaisait fort, et qu'il comptait bien arroser; Dorothée l'entraîna en lui reprochant sa gloutonnerie. Hedwig et Ulrique remontèrent dans leur carrosse; Frédéric sauta en selle et partit au galop, emportant sur l'une de ses bottes le portrait d'Isaac, et sur l'autre le profil de maître Gottlieb.

Gottlieb, resté seul, voyant tous ses convives lui échapper, appela son maître clerc, le fit asseoir près de lui, et tous deux vidèrent quelques vieux flacons en l'honneur du légataire absent.

IV

En ce temps-là vivaient à Munich trois êtres qui offraient un rare spectacle : ils se voyaient tous les jours, dormaient sous le même toit, s'asseyaient à la même table, et pourtant s'aimaient d'une affection qui durait depuis plusieurs années. Ces trois êtres privilégiés étaient Franz Muller, Édith sa femme, et Spiegel, leur ami.

1. Voir les numéros 521 et 523.

Franz et Spiegel avaient éte éleves ensemble; ils avaient passé les plus belles années de leur jeunesse dans la pauvreté, dans une pauvreté poétique, animée par le travail, embellie par l'espérance. Franz était musicien, Spiegel cultivait la peinture avec passion; l'art et l'amitie remplissaient leur vie et ne laissaient aucune place au decouragement.

Pendant trois ans ils avaient parcouru à pied, le sac sur le dos, le bâton à la main, l'Allemagne et le Tyrol, s'arrêtant chaque fois qu'ils étaient saisis par la beauté du paysage. Alors chacun pourvoyait à sa manière aux besoins de la communaute; tantôt Spiegel faisait quelques portraits, tantôt Muller trouvait à donner quelques leçons de clavecin et de chant; ou bien, s'ils étaient arrivés la veille d'une grande fête, Muller allait offrir ses services à l'eglise du lieu et touchait l'orgue pendant l'office. C'est ainsi, en menant cette vie de boheme, qu'ils purent visiter les plus riches vallees, les montagnes les plus pittoresques, les villes les plus opulentes, les galeries les plus splendides, et amasser pour les entretiens de la veillée un trésor de souvenirs.

Pendant trois ans, pas un nuage ne vint troubler la serenite de leurs journées; pendant trois ans, ils n'eurent pas une pensée cachée l'un pour l'autre. Ils espéraient vieillir ensemble, et s'étaient promis de ne jamais se marier, de ne jamais enchainer leur independance, dans la crainte que le mariage n'entravât leur talent et n'altérât leur amitie. Ils etaient encore à cet âge où l'amitie suffit a la vie, où l'esprit, absorbé tout entier par le culte de l'art, n'entrevoit pas d'autres préoccupations, d'autres besoins; cette promesse imprudente ne devait pas s'accomplir.

Ce vœu de célibat ne coûtait rien à Spiegel, nature sauvage, pour qui la seule pensée d'une famille à gouverner, d'une existence ordonnée, prévue, symétrique, d'une vie sédentaire, immobile, était un objet d'epouvante. Pour Muller, âme rêveuse et tendre, c'etait un vœu insensé. En prenant l'engagement dont l'idée appartenait à Spiegel, Muller etait parfaitement sincere, il croyait promettre ce qu'il pourrait tenir; il s'etait trompé : sa résolution devait echouer devant le sourire d'une jeune fille.

Dans une petite ville du Tyrol, il vit Édith et l'aima. Quand il se sentit sérieusement epris, son embarras fut grand : il s'agissait, pour Muller, d'annoncer à Spiegel qu'il voulait retirer sa parole et rompre son vœu. Au premier mot qu'il prononça, malgré la réserve et l'ambiguite dont il essayait d'envelopper sa pensée, Spiegel l'arrêta brusquement. Il commença une longue homélie, tantôt tragique, tantôt bouffonne, sur la fragilité des amities humaines, sur les caracteres incapables de persévérance. Pour le detourner de son projet, il lui fit un tableau effrayant de tous les ennuis, de toutes les anxiétés attachees au mariage. Il essaya de lui prouver que toutes les grandes pensées, toutes les ambitions généreuses, toutes les conceptions poetiques meurent étouffées dans l'atmosphère de la vie domestique. Muller écouta toutes ses prophéties menaçantes sans se laisser ébranler, et



FUNÉRAILLES DE LA REINE MARIE-AMÉLIE, AU CHATEA



VUE DE LA POINTE DU PHARE A ASPINWALL (NOUVELLE-GRENADE), d'après un croquis communiqué.


EMONT; d'après un croquis [illegible]

termina l'entretien en annonçant à Spiegel son prochain mariage.

Dès ce moment, Spiegel crut Franz perdu sans retour, perdu pour l'amitié, perdu pour l'art, perdu pour la vie joyeuse et insouciante qu'ils avaient menée jusque-là. Il était réservé à Édith de le convertir.

Ils revinrent tous trois à Munich : les jours, les semaines, les mois se passèrent, et l'amitié de Franz et de Spiegel, au lieu de se relâcher, se resserra de plus en plus. Après avoir étudié l'humeur sauvage de Spiegel, Édith s'était promis à elle-même de l'apprivoiser, et avait réussi au delà de toute espérance. A la grâce, à la beauté, elle joignait la bonté et l'intelligence. Spiegel, dont les visites chez Muller avaient d'abord été rares et courtes, Spiegel, que cette infraction à la foi jurée avait rendu misanthrope, ne put résister aux paroles prévenantes, à l'esprit enjoué, au sourire charmant d'Édith; ses visites se multiplièrent, se prolongèrent, et un beau jour, sans l'avoir prévu, sans y avoir songé, Spiegel se trouva établi sous le même toit que Muller. Franz, qui savait où sa femme voulait en venir, avait réservé une chambre et un atelier à Spiegel dans une petite maison qu'il venait de louer.

Cette maison était située dans un faubourg de Munich; on y arrivait par une cour d'apparence modeste, dont les murs étaient partout tapissés de vigne. La maison se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Franz avait pris le rez-de-chaussée, et gardé le premier étage pour Spiegel. Derrière la maison, se trouvait un petit jardin qui n'avait guère plu[illegible]

Jules Sandeau.

(*La suite au prochain numéro.*)

ASPINWALL ET LE CHEMIN DE FER DE PANAMA

On sait qu'en attendant l'issue des gigantesques travaux entrepris pour le percement de l'isthme de Panama, un chemin de fer, construit grâce à l'initiative d'une compagnie américaine, fait en quatre heures le trajet qui sépare le Pacifique de l'Atlantique. Le point extrême de la voie sur la côte orientale de la Nouvelle-Grenade est Aspinwall, ville maritime d'une origine toute récente. Elle a été fondée au commencement de l'année 1852 par la compagnie du chemin de fer de Panama; et le nom qu'elle a reçu, avec l'assentiment du gouvernement grenadien, est celui d'un des plus ardents promoteurs de l'œuvre.

La ville, qui prend tous les jours une extension sensible, est construite sur une île que la voie ferrée relie à la terre ferme. Cette île, nommée Manzanilla, est basse et marécageuse; on la dessèche peu à peu, à mesure que les constructions nouvelles le rendent nécessaire. Il faut que la néces-



STATION DU CHEMIN DE FER DE PANAMA A ASPINWALL (NOUVELLE-GRENADE); d'après un croquis communiqué.

sité ait impérieusement exigé le choix de ce lieu pour y asseoir la nouvelle ville, car elle présente encore plusieurs défauts assez graves. Outre que son port est très-exposé, entre les mois d'octobre et de mars, aux terribles ouragans du nord, elle manque totalement d'eau douce. On remédie de deux façons à ce dernier inconvénient : d'abord au moyen de tuyaux qui apportent l'eau de la terre ferme, et ensuite en recueillant avec soin le produit des pluies.

L'endroit le plus caractéristique d'Aspinwall est naturellement la station du chemin de fer, entourée de nombreux hôtels et de comptoirs de diverses nations. Nous donnons une vue de cette partie de la nouvelle ville au moment du départ du train se rendant à Panama. Ce départ est censé avoir lieu tous les jours à six heures du matin ; mais on conçoit qu'en un tel pays les départs ne soient pas réglés avec une ponctualité bien précise. C'est là un petit défaut après tout, et le chemin de fer de Panama n'est pas moins un des plus frappants exemples de ce que peuvent enfanter l'énergie et la persévérance américaines. La voie, commencée en 1850, a été achevée en moins de cinq ans. Elle s'étend sur une longueur de quarante-sept milles et demi.

C'était la première œuvre de ce genre entreprise dans cette contrée tropicale. Elle a, du reste, été couronnée d'un plein succès, et rapporte déjà de fort jolis dividendes à ses actionnaires.

Les wagons sont construits, comme on voit, d'après le système américain, tous de la même classe et ayant leur entrée sur le côté, au moyen d'une petite plate-forme qui relie toutes les voitures entre elles et permet aux gardiens de service d'aller et venir d'un bout à l'autre du train pendant qu'il est en marche.

Notre seconde gravure montre le phare élevé sur la pointe extrême de l'île qui regarde l'Océan. Il se compose d'une simple charpente ; mais, en dépit de cette construction d'apparence un peu légère, il ne laisse pas d'être assez fort pour résister aux plus violentes tempêtes. La nuit, sa lumière est visible à quatre lieues en mer. Le commandant du port, à qui la garde du phare est confiée, apporte dans cette partie de ses attributions une vigilance et un soin extrêmes.

L. DE MORANCEZ.

COURRIER DU PALAIS

Le fiacre numéro .. — Au triple galop sur la route de Saint-Cloud. — Un César de l'infanterie. — Le képi révélateur. — Ce qu'on cherche et ce qu'on trouve. — Les moyens simples. — Mme Clauss et sa petite rengaine. — Un épisode inédit de la révolution de 1848. — Dans la gueule du loup. — Les pompiers et la Cour de cassation. — Notre égoïsme en matière de pétition. — Un pétitionnaire libéral.

On n'a pas tous les jours un Collignon sous la main. Contentez-vous donc, aujourd'hui, de Georges, s'il vous plaît.

Georges a été condamné à huit mois de prison, et franchement, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. La compagnie des Petites-Voitures avait remis entre ses mains les rênes du fiacre portant le numéro... Ma foi, non, je n'écrirai pas le numéro, de peur de le perdre dans votre esprit. Un jour donc, à la sortie du théâtre, M. Pohu, sa femme, son fils et un sien parent, jeune soldat, vaillant comme César (la suite le montrera bien), montent dans la voiture de Georges.

— A la barrière de Saint-Cloud, dit M. Pohu.

C'est joliment loin du boulevard des Italiens, la barrière de Saint-Cloud, surtout à onze heures du soir. Cependant Georges fouette sans mot dire. Il est des endroits où certaines réflexions sont malsaines pour les cochers, et le boulevard des Italiens est de ces endroits-là.

Mais on arrive sur la place de la Concorde et là on peut parler sans trop de danger. Georges arrête ses chevaux, et déclare à M. Pohu et à sa famille, en face de l'obélisque, qu'il aimerait mieux manger ses chevaux et sa voiture que d'aller plus loin.

Mme Pohu est enceinte, elle est souffrante ; M. Pohu essaye d'attendrir Georges ; Georges résiste.

— Au moins conduisez-nous jusqu'à la station de l'omnibus américain.

Georges a la bonté d'accéder à ce désir.

Le dernier omnibus était parti !!!

M. Pohu ordonne à Georges de continuer sa route. Refus péremptoire de Georges. M. Pohu descend ; il se met à la recherche d'un sergent de ville. A peine est-il descendu que Georges met ses chevaux au galop. C'est une course désordonnée ; la voiture accroche les trottoirs, saute sur les pavés, trébuche dans les trous, heurte les tas de pierres. Mme Pohu crie, son fils crie, le parent de M. Pohu crie, non de peur, mais de colère. Georges fouette de plus belle. Tout à coup les voilà deux sur le siége : Georges et le militaire. Comment s'y est-il pris pour y monter, ce jeune fils de Mars? Je ne sais ; mais il y est, voilà le fait : rien n'est impossible à l'infanterie. Sur le siége une lutte s'engage. Georges prend le militaire à la gorge : il va le précipiter du haut de son siége ; le jeune homme aime mieux sauter, il rentre dans la voiture. Mais il a perdu son képi dans la bataille. N'oubliez pas ce détail, il est important. Les chevaux galopent toujours et la voiture continue à rouler et à tanguer d'une épouvantable façon.

— Arrêtez ! crie un sergent de ville.

Georges fouette plus fort.

Le sergent de ville monte dans une autre voiture qui passe par là, il se met à la poursuite du numéro... Non, décidement je ne perdrai pas un fiacre qui est peut-être aujourd'hui le plus rangé de tous ses confrères. Les deux attelages luttent de vitesse. Mais Georges a bientôt distancé l'autorité. Il s'arrête enfin à cent pas de la barrière ; la femme Pohu descend, et Georges, sans insister beaucoup pour se faire payer, remet ses chevaux au galop.

Quelques jours après, la pauvre Mme Pohu faisait une fausse couche.

Or, à quelque temps de là une bouchère de Paris disparaissait mystérieusement. On ne l'a pas retrouvée, et son mari promet 10,000 francs à qui la lui ramènera.

Mais, me direz-vous, à quel propos mêler l'histoire de cette bouchère à l'histoire de ce cocher ?

Le voici : la chose est la plus simple et, en même temps, la plus étonnante du monde.

Dans la nuit où la bouchère disparaissait, un sergent de ville ramassait sur le Cours-la-Reine un képi. De cette coïncidence ne pouvait-on pas induire que la bouchère avait été attaquée par un soldat, qu'elle avait essayé de se défendre, et que le soldat avait laissé tomber son képi dans la lutte ?

Le képi trouvé, on découvrit facilement, grâce au numéro qu'il portait, le militaire qui l'avait perdu, et ce militaire n'était autre que le parent de M. Pohu. Il raconta la discussion avec Georges, la course effrénée dans les Champs-Élysées, la bataille sur le siége et le reste. On arrêta mons Georges, contre lequel M. Pohu avait négligé de porter plainte. La justice croyait mettre la main sur un ravisseur à qui elle songeait, elle tomba sur un brave garçon, et par ricochet, sur un cocher brutal à qui elle ne songeait pas.

Il n'a pas été besoin d'un grand hasard pour amener la femme Clauss en police correctionnelle.

Il y a des gens qui se donnent un mal infini pour duper leur prochain ; vous les voyez faire des dépenses d'imagination vraiment prodigieuses pour arriver parfois à un assez piètre résultat. Je commence à croire que c'est de la part de ces gens-là scrupule de conscience ; ils veulent gagner l'argent qu'ils prennent. Peut-être aussi est-ce amour de l'art ou plaisir de la difficulté vaincue.

Le métier d'escroc est si aisé.

Voyez la femme Clauss, elle n'est ni jeune, ni belle, ni riche, ni élégante, elle n'a même pas la parole facile, c'est la *Gazette des Tribunaux* qui nous l'apprend. [illegible] la femme Clauss a fort agréablement vécu sur autrui sans se mettre l'esprit à la torture ; elle n'a point dressé de savantes embûches, creusé d'invisibles mines, accroché à son hameçon d'amorces soigneusement choisies. Point. Elle a compté sur la bonne bêtise humaine, et sa confiance lui a parfaitement réussi.

« Je m'ennuie de vivre seule ; prenez-moi chez vous, je [illegible] vous [illegible] de mes revenus, et vous [illegible] de ma fortune. »

Tel était son thème, un thème bien simple vous voyez, et qui, sans variations, faisait merveille.

Quand on la questionnait sur l'importance et l'origine de sa fortune, elle répondait :

« J'ai deux mille francs de rente, un bien-fonds de quarante mille francs et seize mille francs en argent comptant, le tout provenant d'un legs de Mme de Montebello, dont j'ai sauvé le mari en 1848 en le cachant dans mon lit avec M. Guizot. J'ai encore de la succession de mon oncle, le marquis de Marius, une villa à Montrouge, d'un rapport de quinze à dix-huit mille francs. »

Et M. de Montebello et M. Guizot cachés dans le lit de la femme Clauss, et le legs de Mme de Montebello, et le marquis de Marius et sa villa de Montrouge, tout cela passait comme une lettre à la poste, et la femme Clauss se voyait accueillie avec empressement, tantôt dans le ménage d'un petit bourgeois, tantôt dans celui d'un marchand, tantôt dans la mansarde d'un ouvrier. Il ne fallait pas de palais à la femme Clauss ; c'est une justice à lui rendre. Lorsqu'au bout de quelques semaines ou de quelques jours on demandait à voir ses titres de rente :

« Bien du plaisir, disait-elle aux curieux ; vous êtes des imbéciles qui manquez votre fortune. Adieu. »

Puis elle allait chanter son thème ailleurs, et retrouvait le lit, la table et le foyer perdus.

Seulement la femme Clauss a eu un beau matin une idée qui n'était pas heureuse : elle a emprunté de l'argent à la femme d'un sergent de ville. Celui-ci a pris des renseignements, et comme ces renseignements étaient médiocres, il a arrêté la nièce du marquis de Marius.

Le tribunal a cru devoir assurer, pour deux ans, le gîte et la nourriture à la femme Clauss : « Voilà, se dit-elle, un soin bien superflu. Que ne me laissait-on me tirer moi-même d'affaire ? Je n'étais guère embarrassée. »

La publicité des débats a un peu usé M. Guizot et M. de Montebello ; la femme Clauss, lorsqu'elle se remettra dans deux ans en quête d'un intérieur, fera bien d'avoir sauvé M. Duchâtel.

On frappe à votre porte.

Entrez ! dites-vous.

Un pompier se présente. Vous vous inclinez ; d'abord parce que les pompiers sont de braves gens, et ensuite parce qu'un casque inspire toujours un respect involontaire.

— Quelle circonstance me vaut l'honneur de votre présence ? demandez-vous au survenant.

— J'ai l'ordre de visiter votre cheminée.

Or, ce jour-là, pour une raison ou pour une autre, il ne vous plaît pas qu'on visite votre cheminée ; avez-vous le droit de dire au pompier : « Je m'oppose à la visite » ?

Et si le pompier tire de son casque une affiche imprimée sur le papier blanc de l'autorité et indiquant que, de telle époque à telle autre, toutes les cheminées de la commune seront visitées par les sapeurs-pompiers, avez-vous le droit de persister dans votre opposition ?

Oui ; et répondez hardiment au pompier : « Votre affiche a omis un point nécessaire, c'est d'indiquer que la visite qu'elle prescrit sera faite par les hommes de l'art, assistés des agents désignés par la loi. Vous êtes l'homme de l'art : où est l'agent de l'autorité ? »

Et si le pompier insiste, reconduisez-le doucement à la porte et fermez-la doucement sur lui. La Cour de cassation vous y autorise.

Suivez-vous les discussions des pétitions au Sénat ? Une chose m'a frappé, c'est l'usage égoïste que nous faisons la plupart du temps du droit de pétitionner que nous donne la Constitution. J'ai vu des citoyens demander au Sénat de leur faire gagner le procès qu'ils avaient perdu en première instance, en Cour d'appel et en cassation, et je ne suis pas sûr que certains pétitionnaires ne s'adressent pas à la haute assemblée pour la supplier de leur donner cent mille livres de rente. Mais, quand il s'agit de l'intérêt général du pays, que nous pétitionnons mollement ! Et qui s'est jamais avisé de pétitionner au profit des étrangers ? Personne, je pense, avant Me Becker, un avocat du barreau de Paris, qui a toujours eu les franchises internationales à cœur.

Voilà un homme aux instincts libéraux !

Le sort des étrangers en France le touche ; il trouve que nous ne les traitons pas aussi favorablement que nous le devrions faire, et il est particulièrement chagrin que nos lois n'accordent pas formellement la force exécutoire à tous les actes et à tous les contrats passés à l'étranger, soit entre Français, soit entre Français et étrangers, soit entre étrangers, lorsqu'ils ont été reçus par des officiers publics étrangers en la forme authentique, et aussi à tous les jugements rendus à l'étranger par les juges compétents, suivant les formes du pays. Me Becker s'étonne un peu, dans sa pétition au Sénat, de voir ce qui est octroyé par des traités particuliers aux actes passés et aux jugements rendus au Pérou, à la Nouvelle-Grenade, au Chili, au Paraguay, dans les républiques d'Honduras, de San-Salvador, de Nicaragua, à Madagascar, aux îles Sandwich et à Honolulu, contesté, la loi étant muette et aucun traité ne suppléant à son silence, aux actes et aux jugements anglais, belges, italiens et allemands. L'étonnement de Me Becker n'est pas trop surprenant, il faut en convenir, et lorsqu'il voudrait décider la France à faire à tous les étrangers la gracieuseté de la loi qu'il a pris soin de rédiger lui-même, au moment où ils se préparent avec tant d'ardeur à nous apporter en 1867 tout ce que les arts et l'industrie ont produit chez eux de merveilles, je ne puis que lui souhaiter l'accomplissement de son désir... Qu'on accorde au moins à son projet de loi une vitrine dans le palais du Champ de Mars.

MAÎTRE GUÉRIN.

Les lignes qui suivent ont été écrites par M. Cuvillier-Fleury, en décembre 1835. Un de nos amis nous les a communiquées, et elles nous ont intéressé trop vivement, pour que nous n'ayons pas été désireux, à notre tour, de mettre sous les yeux des lecteurs de l'*Univers illustré* cette remarquable notice consacrée aux premières années et aux premiers exploits du brillant général dont notre armée d'Afrique déplore la perte récente.

YOUSSOUF-BEY

. . . . Youssouf-Bey a vingt-cinq ans ; il est d'une taille moyenne, mais remarquable par l'élégance et la délicatesse des proportions. Sa figure est parfaitement belle ; sa physionomie exprime l'énergie et la fierté. Youssouf-Bey manie un cheval avec une dextérité rare, même chez les Arabes. On le dit doué d'une force prodigieuse ; mais il est une qualité qui domine chez lui toutes les autres : c'est le courage, et nous allons le voir à l'œuvre.

Youssouf est d'origine française. Étant fort jeune, il fut pris sur les côtes de la Provence par des pirates barbaresques. Quoiqu'il ne se rappelle rien, ni de sa famille, ni de son pays natal (il avait à peine cinq ans), il a pourtant conservé un vague souvenir de la violence dont il fut victime et des bons traitements qui suivirent bientôt après, probablement quand, transporté sur le corsaire, on s'aperçut de la belle capture qu'on avait faite ; Youssouf était un enfant superbe.

Il ventait frais ; au bout de quelques jours, le corsaire entrait dans la magnifique baie de Tunis, et du vaisseau l'enfant aperçut le beau château qui couronne la ville. Les pirates lui dirent que ce serait là sa maison, mais l'enfant ne les crut pas.

Rien n'était plus vrai ; l'enfant fut acheté pour le compte du bey lui-même, et porté dans son palais. Le bey l'accueillit avec joie, et l'envoya dans son sérail, où il fut élevé parmi ses femmes. Ainsi se passèrent les premières années de sa captivité. Cependant Youssouf grandissait, et le bey le prit en affection. Son éducation avait été soignée : il savait écrire, il excellait dans tous les exercices du corps, et il tournait la tête aux odalisques tunisiennes. Le bey lui donna une charge pour l'occuper plus utilement ; il le nomma secrétaire de son trésorier, puis le fit entrer dans ses mameluks. Cette milice formait, comme chacun sait, la garde particulière des beys d'Afrique ; elle se composait d'esclaves affranchis, d'orphelins, d'enfants enlevés comme Youssouf, et qui, ne tenant à rien

sur la terre, s'attachaient irrévocablement à leur maître et devenaient ses âmes damnées.

Youssouf avait, je vous l'assure, parfaitement pris son parti de l'existence d'esclave qu'il avait à Tunis, d'autant plus que, devenu mameluk, possesseur d'un beau cheval, hôte et commensal du palais, il était de plus tombé amoureux de la princesse Caboura, la fille du bey, qui de son côté ne raffolait pas moins du beau Youssouf. Je ne vous dirai pas précisément l'âge qu'il avait; il était fort jeune, tendre à l'excès, et si imprudent, si téméraire, qu'un jour un des serviteurs du palais, un damné Grec, le surprit dans la chambre de la princesse, et fut très-scandalisé, si j'en crois ce qui suivit. Il accabla d'outrages la belle Caboura, il menaça Youssouf de toute la colère du bey, et il sortait pour le dénoncer, quand Youssouf, le retenant par sa robe, lui promit de l'argent s'il voulait se taire... Le Grec rentra, on convint de la somme; il en fallait une considérable pour acheter le silence du Grec, et pour la garantir, la princesse offrit ses diamants que l'espion emporta.

Quelques jours se passèrent, le bey de Tunis eut la très-malencontreuse idée de donner une fête. Caboura devait y figurer avec ses diamants. Il fallait se presser de les racheter. Youssouf donna un rendez-vous dans sa chambre au détenteur implacable de ce trésor, lequel accourut, comptant toucher son or; mais il reçut un coup de poignard dans le cœur. Youssouf, ayant soulevé les dalles sur lesquelles était placée sa couchette, étendit le cadavre sur le plancher, et referma la tombe. Puis il envoya à la princesse les diamants si impatiemment attendus; il y joignit un paquet, scellé avec soin, qui contenait une main, un œil, une langue, dépouilles du Grec, avec ces mots : « Je vous envoie la main qui « vous a touchée, la langue qui vous a outragée, l'œil qui a « vu... ce qu'aucun mortel ne devait voir! » Youssouf était vengé, et Caboura put assister au bal du palais.

La vengeance de Youssouf, je dirais son crime si nous n'étions pas à Tunis, resta secrète. Si Youssouf fut puni, c'est qu'il eut à supporter pendant plusieurs mois l'horrible infection qui s'exhalait de la tombe du Grec, placée sous son lit; mais personne ne songea à l'accuser de la disparition de l'esclave.

Plusieurs mois s'écoulèrent : Youssouf prit part à quelques expéditions rapides et brillantes contre le bey de Constantine, et en revint toujours couvert de gloire, toujours plus cher à la princesse Caboura. Il pouvait même se flatter d'obtenir un jour sa main de la confiance du bey, qui semblait croître comme l'amour de sa fille, quand tout à coup le bey reçut avis de l'intrigue qui existait depuis si longtemps entre son mameluk et la princesse. Il les fit surveiller, et bientôt, ne doutant plus de la vérité, il entra dans une grande colère, comme il convient à un bey de Tunis, et ordonna que Youssouf fût arrêté. Heureusement que Youssouf avait, dans la garde du palais, de bons camarades qui l'avertirent avant de s'emparer de sa personne. Youssouf prit la fuite avec quelques amis. Un brick français, l'*Adonis*, était en rade, et avait détaché quelques hommes dans un canot qui faisait force de rames vers le rivage. Youssouf courut de ce côté; il fut bientôt atteint par les soldats du bey. On se battit sur la plage; Youssouf, acculé à la mer, faisait voler son cimeterre tout autour de lui, et repoussait les assaillants; mais ses amis furent tués; il resta seul, reculant à son tour dans la mer, et se défendant toujours; car il ne savait pas nager, et la barque était loin. Un incroyable bonheur lui permit cependant de soutenir cette lutte jusqu'au moment où la barque arriva près de lui; il avait alors de l'eau jusqu'au menton, et ses yeux brillaient encore, terribles, au-dessus des vagues. Les Français le recueillirent, et le canot regagna la mer sous une grêle de balles.

L'Adonis faisait partie des convois qui transportaient en Afrique notre glorieuse armée de 1830. Youssouf était un brave, et il trouva à qui parler. Il débarqua sur la côte d'Alger avec les soldats français, fit la campagne avec eux, et tous ceux qui se rappellent les bulletins de l'expédition, si remarquables par cette simplicité toute militaire appliquée au récit de si hauts faits, n'ont pas oublié non plus quelle part prit alors Youssouf aux succès de l'armée française. Sa valeur bouillante fut distinguée, même au milieu de nos soldats; et s'il se trouva dans leurs rangs bien des braves comme lui, personne ne lui ressembla pourtant; Youssouf fut brave à sa manière.

Je passe quelques mois. Youssouf fut nommé capitaine dans l'armée, et on le mit à la tête d'un escadron d'indigènes. Telle était sa situation quand on apprit, à Alger, que la citadelle de Bone, où nous avions quelques soldats, venait d'être reprise par les Turcs, et qu'Ibrahim-Bey, leur chef, après avoir massacré la garnison française, faisait mine de s'y défendre. Sa troupe consistait en 7 ou 800 hommes, Arabes et Turcs. Youssouf, à cette nouvelle, se rend chez le général qui commandait l'armée d'occupation, et en reçoit l'autorisation de se rendre à Bone, sur une goëlette de charge, lui, M. Darmandy, et l'équipage du bâtiment, composé de seize hommes. Il arrive à Bone, sous la citadelle, avec pavillon parlementaire. Il demande un entretien à Ibrahim, et se fait hisser, avec son compagnon, jusque sur les remparts de la forteresse. Il n'était pas possible d'entrer avec plus d'audace dans la *gueule du loup*. Les propositions de Youssouf n'étaient pas moins hardies : rendre la citadelle aux Français, l'évacuer sans coup férir et avec les honneurs de la guerre. Ibrahim crut qu'il rêvait. Pourtant, comme sa situation était fort mauvaise, car, tandis que Youssouf lui adressait cette singulière sommation et le tenait pour ainsi dire en échec dans sa forteresse, le bey de Constantine, Ahmed, l'assiégeait du côté de la ville, pourtant, dis-je, Ibrahim demanda quelques jours pour prendre un parti.

Youssouf n'eut garde de perdre un temps si précieux : resté dans la citadelle, il se mit à agir sur l'esprit des Turcs, cherchant à les détacher d'Ibrahim, les excitant par la crainte des Arabes de Constantine qui les assiégeaient, par la menace des représailles terribles qui les attendaient de la part des Français, promettant monts et merveilles, disposant tout pour une révolte si la négociation ne réussissait pas. Cependant les délais allaient expirer.

Un jour Ibrahim rassemble toute la garnison sur la place d'armes de la Casbah.

— Que faudrait-il faire, dit-il, de deux hommes que j'aurais admis dans cette forteresse, sous drapeau parlementaire, et qui auraient profité de ma confiance pour embaucher mes soldats?

— Les mettre à mort répondirent plusieurs voix.

— Eh bien! vengez-moi donc! s'écria Ibrahim en tirant son sabre. Youssouf saisit le sien, et, appuyé sur le brave Darmandy, il tint en respect ceux des soldats d'Ibrahim qui s'avançaient pour les saisir, tandis que sa voix tonnante appelait à son aide ceux dont l'embauchage était en train, et qu'il essayait de décider en leur promettant des grades, de l'or, des honneurs.

— Toi, tu seras capitaine, criait-il à l'un; toi, trésorier; toi payeur; toi, porte-drapeau, disait-il aux autres; de belles armes à tous! double paye à tous!

Et tandis qu'il parlait ainsi tout en se défendant, une partie des Turcs tiraient leurs sabres et passaient de son côté; les Arabes restaient fidèles à Ibrahim. On se battit; l'engagement dura plusieurs jours; les deux partis avaient chacun leurs retranchements, défendaient leurs positions, les perdaient, les reprenaient encore, avaient leurs vivres, leurs munitions, leur mot d'ordre. Pendant ce temps-là, les soldats de Constantine, commandés par Ahmed, poussaient vivement le siége au dehors; en sorte qu'Ibrahim se trouvait entre deux feux. Il céda et demanda à se retirer avec sa troupe. Youssouf lui ouvrit les portes, et resta ainsi maître de la citadelle avec M. Darmandy et les Turcs qui avaient pris parti pour eux.

Seuls avec leurs Turcs, la situation des deux Français pouvait cependant devenir fort périlleuse, quand arriverait le moment d'accomplir les belles promesses dont ils avaient payé leur révolte. Youssouf fit donc demander au commandant de la goëlette de lui envoyer tous les hommes de son équipage dont il pourrait disposer. Ils arrivèrent au nombre de douze et furent introduits dans la forteresse. Youssouf planta aussitôt sur les remparts le drapeau tricolore qu'ils avaient apporté. Ce que voyant, le bey de Constantine, qui avait continué le siége depuis le départ d'Ibrahim, frappé d'épouvante, se retira.

Youssouf laissa M. Darmandy dans la citadelle avec les matelots français, et descendit dans la ville qu'il occupa avec ses Turcs.

— S'ils veulent me tuer, disait-il à son compagnon, du moins vous sauverez la forteresse.

Ils ne le tuèrent pas, mais il fut obligé, pour défendre sa vie, de faire justice de quelques-uns. Cependant un détachement de troupes françaises, envoyé d'Alger, arrivait à Bone et prenait possession de la citadelle et de la province, sous les ordres du général d'Uzer. Youssouf fut confirmé par le général français dans le commandement de la troupe qu'il avait si audacieusement enrôlée au service de la France; il fut nommé chef d'escadron, chevalier de la Légion d'honneur, et garda le gouvernement de la ville de Bone sous l'autorité du général. Il s'y trouvait encore lorsque M. le duc d'Orléans le fit venir au quartier général de l'expédition de Mascara, et on peut juger, en effet, par ce qui précède, de quelle utilité peut être, dans la campagne qui vient de s'ouvrir, un esprit pourvu de telle ressources, un caractère de cette trempe (1)

Tel est Youssouf. Nous avons voulu le faire connaître à nos lecteurs, beaucoup moins pour l'intérêt qui s'attache à la vie de cet homme extraordinaire, que pour les lumières qu'un tel récit fait jaillir sur cette portion de l'Afrique où nos soldats combattent aujourd'hui. Mais Youssouf, toute autre considération à part, mériterait encore notre sympathie pour le dévouement qu'il n'a cessé de témoigner à notre cause avant et depuis la conquête d'Alger.

Ce dévouement est sans bornes, j'allais presque dire sans mesure; les Arabes le savent bien. Aussi le haïssent-ils cordialement, et il n'est sorte de piéges qu'ils ne lui tendent. Il n'y a pas longtemps, le bey de Constantine, le même que nous venons de voir lever si lestement le siége de Bone, parvint à corrompre un des soldats de Youssouf. Un jour, cet homme pénétra sous sa tente.

— Eh bien! que veux-tu? lui demanda Youssouf de ce ton déterminé qui distingue son langage.

L'homme ne répondit pas et semblait embarrassé.

— Qu'on le fouille! cria Youssouf en appelant ses gardes.

Aussitôt on s'empare du soldat, et on trouve sur lui une lettre dans laquelle Ahmed-Bey le remerciait d'avance du crime qu'il allait commettre et lui promettait une magnifique récompense. Mais le cœur lui avait manqué au moment de frapper son chef. Youssouf le fit saisir, et lui fit donner cinq cents coups de fouet sous la plante des pieds; « car disait-il, si le général d'Uzer ne m'accorde pas sa mort, il n'en aura pas moins reçu ses coups de fouet, et le diable ne les lui ôtera pas! » Mais le général d'Uzer entendit raison. Il comprit de quelle importance il était pour Youssouf et pour lui-même de châtier sévèrement de pareils complots, auxquels les habitudes africaines ne sont que trop favorables. Youssouf présida, en plein champ, un conseil de guerre, composé de quelques-uns de ses officiers, et qui fut unanime pour condamner. Le coupable eut la tête tranchée un quart d'heure après.

Il ne faut pourtant pas croire que Youssouf soit un homme féroce. Il est un peu Africain, voilà tout. Mais son caractère est plein de noblesse et de générosité, et, disons-le pour finir, son cœur est tendre; il conserve longtemps le souvenir du bien qu'on lui a fait; il est fidèle à ses amitiés, et il a en amour une constance tout à fait chevaleresque. Un jour, M. le colonel ***, de qui je tiens tous ces détails, se trouvait sous la tente de Youssouf. Le Turc lui fit remarquer un petit chien que lui avait envoyé la princesse Caboura, et que, pour cette raison, il aimait passionnément. Quelques moments après, le colonel s'étant mis à jouer avec ce chien, lui donna, sans malice, le nom de Caboura.

A cet instant, Youssouf saisissant son poignard :

— Colonel, s'écria-t-il en s'approchant de lui et le visage en feu, croyez bien que vous êtes le seul homme à qui j'aie pu permettre une pareille plaisanterie sous ma tente!

CUVILLIER-FLEURY.

1. Cette notice est, nous l'avons dit, du 19 décembre 1835; la campagne de Mascara, dont on n'avait depuis longtemps aucune nouvelle, au lieu de commencer venait de finir. Or, voici ce qui était arrivé à Youssouf-Bey, auquel nous prédisions une si belle part dans les succès de notre armée. Quand l'ordre de S. A. R. lui parvint, le jeune Turc était à Bone, à l'autre extrémité de la régence, à plus de cent lieues de là. Il partit en toute hâte; mais quelque diligence qu'il pût faire, il arriva trop tard à Oran. L'armée était en campagne depuis plusieurs jours; et tout espoir de la rejoindre semblait perdu. Néanmoins, Youssouf se mit en route, seul, à cheval, courant les chemins, revêtu de son magnifique uniforme, exposé à tomber à chaque pas entre les mains des Arabes qui auraient cruellement vengé sur cet ami des Français les échecs qu'ils venaient d'éprouver. Mais l'incroyable bonheur qui partout accompagne le jeune Youssouf ne lui fit pas défaut cette fois. Il paraît que, dans cette pointe rapide et téméraire qu'il entreprit sur Mascara, il sut échapper à tous les dangers, et qu'il rejoignit l'armée française; mais hélas! l'armée opérait sa retraite sur Mostaganem! Depuis cette époque, l'histoire de Youssouf est connue de tout le monde; et M. Desjobert a, sans le vouloir, fait un bien immense à sa renommée. C.-F.

CHRONIQUE AGRICOLE

LE CONCOURS DE POISSY

Douze heures en chemin de fer, douze heures à Paris, douze heures en chemin de fer, en tout trente-six heures, et me voilà revenu chez moi, un peu fatigué peut-être, mais charmé de ce que j'ai vu et de ce que j'ai entendu. Vous pensiez bien que je trouverais moyen d'aller à Poissy. A l'époque où nous sommes, un cultivateur peut sans grand inconvénient passer huit ou quinze jours hors de chez lui; mais j'installe ma fabrication de faux camembert et ma présence est indispensable pour éviter des écueils et économiser sur les détails. Mon père m'a toujours dit que l'argent économisé était le premier argent gagné; c'est pourquoi vous ne me verrez jamais faire de folies, ni dans ma ferme ni ailleurs.

J'ai donc pu me sauver trente-six heures en semaine sainte, et je suis allé tout d'une traite à Poissy. Je tenais à savoir si les souffrances de l'agriculture, dont on parle beaucoup à la chambre, dans les sociétés agricoles et dans les journaux spéciaux, avaient exercé quelque influence sur le concours. J'avoue que j'ai cherché en vain parmi les hommes et chez les animaux quelques traces sensibles des souffrances des agriculteurs. J'ai vu des éleveurs, des engraisseurs, des fermiers, des propriétaires en grand nombre, frais, souriants, dispos, déjeunant de fort bon appétit, et dînant longuement et bruyamment. Quant aux souffrances, entre amis, on en riait plus qu'on n'en parlait.

Le bétail n'était pas plus souffrant que les hommes : de bonnes bêtes, bien conformées et bien engraissées. Pour mon compte, j'étais arrivé là sans parti pris, sans préventions, un peu préoccupé peut-être de la crainte d'assister à un concours désert et pauvre; le simple aspect des animaux a dissipé mes craintes. Il faut reconnaître que les types brillants de la race de durham manquaient un peu. M. de Falloux s'est à peu près éclipsé; M. de Torcy a disparu; seul, ou à peu près seul, M. Tiersonnier était sur la brèche avec un magnifique bœuf durham; il a obtenu la prime d'honneur. Je connais les travaux sérieux de ce jeune éleveur et je professe une haute estime pour sa capacité agricole et pour son caractère net et franc; je lui dirai donc nettement et franchement ma pensée. Son bœuf a été mis en balance avec un bœuf charolais presqu'aussi beau et — même plus beau — que le sien; le durham l'a emporté sur le charolais. Je ne sais pas si le durham de M. Tiersonnier vaut mieux que le charolais de M. Suif, son voisin, ou si le charolais de M. Suif — un nom prédestiné — est préférable au durham de M. Tiersonnier; ce que je sais, c'est qu'ils sont séparés par une nuance bien légère, puisque le jury a été, dit-on, un moment indécis; eh bien! dans ce cas c'était le bœuf charolais, le bœuf français amélioré par la culture française qui devait infailliblement l'emporter sur l'amélioration tout acquise venue d'Angleterre. Dans cette circonstance, le jury ne s'est malheureusement pas rendu bien compte du caractère de sa mission. Je ne cherche nullement à diminuer le mérite réel de M. Tiersonnier qui a si généreusement donné, dans son pays, l'exemple des grandes améliorations agricoles. Son exemple a été suivi; il en a la preuve irrécusable dans le succès de M. Suif, son voisin, je dirai presque son élève. Le prix d'honneur décerné à M. Suif n'eût-il pas été, pour M. Tiersonnier, la plus belle et la plus honorable des récompenses? Je suis sûr que si je pouvais consulter M. Tiersonnier, le premier lauréat du concours de Poissy en 1866 serait de mon avis.

Au reste, les riches propriétaires qui ont, depuis quelques années, donné de si remarquables exemples à leurs collègues en consacrant à l'introduction du bétail étranger et à l'amélioration des races françaises leurs soins, leur intelligence et leur argent, reçoivent cette année une digne récompense de leurs efforts en voyant la physionomie particu-

lière que tendent à prendre les concours de boucherie. Autrefois, les prix étaient invariablement partagés entre un petit nombre de riches éleveurs; aussi les gens qui ne voient pas plus loin que leur nez, et qui ont le nez bien court, ne cessaient-ils de critiquer les solennités où l'on primait de la viande qui revenait à deux francs la livre. Nous disions Qu'importe le prix de revient du type et l'exagération de son engraissement! c'est à vous, dans la pratique, à vous arrêter en temps utile; on vous montre jusqu'où l'on peut aller, et quelle conformation doivent avoir les animaux lorsqu'on veut trouver chez eux une grande facilité à s'engraisser. [illegible] vous bien de ces données, et lorsque vous aurez fabriqué la véritable [illegible] miler la nourriture, vous saurez bien la diriger au mieux de vos intérêts.

Ce que nous prévoyions, mes amis et moi, est arrivé; l'exemple des grands cultivateurs a porté ses fruits. Nous en avons la preuve dans le grand succès de M. Suif, dans la Nièvre, dans l'exposition des garonnais, des limousins et surtout dans [illegible] des parthenais [illegible] et choletais. J'avoue que je n'ai pu retenir [illegible] mes vifs applaudissements, quand j'ai vu monter sur l'estrade ces bons fermiers à blouse bleue qui viennent, pour la première fois, dans les concours de boucherie jusqu'ici réservés à un petit nombre de privilégiés et qui, pour leurs débuts, remportent une série de premiers prix. Il est évident que la pensée d'améliorer leur bétail — et il est bien amélioré — n'est pas venue toute seule à ces braves gens; c'est dans les différents concours qu'ils ont appris à distinguer les formes, les qualités qui indiquent l'aptitude à l'engraissement; ils n'ont pas essayé d'imprudents croisements; ils ont tranquillement, soigneusement transformé leur bétail par le choix judicieux des reproducteurs. Voilà le vrai progrès, le progrès qui pénètre profondément dans les couches de la population agricole et y demeure solidement installé.

Les vaches, reconnaissantes de leur admission dans les concours, s'étaient parées de leur plus bel embonpoint. Une vache durham de M. Lacour a remporté la coupe d'honneur, car les vaches ont aujourd'hui une coupe magnifique, comme les bœufs, les moutons et les porcs.

L'exposition des moutons était peu brillante, sauf dans les petites races à laine courte. Je n'ai jamais pu comprendre, pour ma part, qu'on donnât aux métis mérinos, c'est-à-dire aux mérinos français, car le métissage a depuis longtemps disparu, le premier rang parmi les races de boucherie. Le mérinos à laine fine n'est pas et ne peut pas être ce qu'on appelle un véritable animal de boucherie. M. de Dombasle a dit à ce sujet un mot qui restera : « Vouloir obtenir à la fois la finesse de la laine et le rendement en viande de boucherie, c'est aussi impossible que si l'on voulait regarder en même temps deux points diamétralement opposés de l'horizon. » Je ne connais rien de plus juste que cette analogie. Aussi n'est-ce point parmi les mérinos que se trouve, chaque année, le lauréat du prix d'honneur, c'est parmi les races à laine commune. L'autre jour, à Poissy, c'était un lot de southdown-berrichons, appartenant à MM. Bugniet et Mestrand à Thevenon (Nièvre), qui a obtenu la coupe d'honneur.

Les porcs étaient mieux représentés à cette solennité que les moutons, le prix d'honneur a été remporté par une bête anglo-normande magnifique. On persiste à primer les yeaux : on a peut-être raison; mais, je ne sais pas pourquoi, cette partie de l'exposition ne m'a jamais beaucoup intéressé.

En somme, je ne regrette pas mon voyage : il m'a permis de constater une fois de plus que l'agriculture a quelque peu prospéré depuis une quinzaine d'années, et qu'elle n'est pas du tout disposée à déposer son bilan, comme on voudrait nous le faire croire.

Les discussions du Corps législatif nous intéressent beaucoup, mais je vous assure que, pendant qu'on discutait à Paris sur le droit fixe, l'échelle mobile, et que M. Thiers daignait s'apitoyer sur nos souffrances, on riait [illegible]

Quelques-uns même — les moins lettrés — ne [illegible] pas du tout dans quel but on se chamaillait de la sorte. Il est vrai qu'on n'est pas chez nous au courant de tous les petits secrets de la politique. Mais on y viendra.

CLAUDE BONIN.



LA ROSE ET L'ÉVENTAIL, d'après le tableau de M. Baxter.

LA ROSE ET L'ÉVENTAIL

Si l'on ne chante [illegible] Andalouses, [illegible] tout simplement, ou la race est-elle perdue de ces aimables filles qui savent si galamment converser avec l'œil et la main? L'éventail est-il donc devenu [illegible] sous les doigts de ces brunes enfants de l'Espagne, [illegible] qui leur était autrefois si familière, serait-elle désormais langue morte pour elles?

Le joli tableau de M. Baxter est heureusement [illegible] Les deux charmantes filles, dont le peintre nous offre la [illegible] et gracieuse image [illegible] assez près d'ourdir quelque amoureuse trame, et l'on gagerait volontiers que leurs beaux yeux, égarés dans l'espace, suivent plutôt quelqu'un que quelque chose; mais sur ce point scabreux, il nous convient de garder la discrétion de l'artiste.

FRANCIS RICHARD.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.



EXPLICATION DU [illegible] : Plus d'un automne a été plus froid que cet hiver.

[illegible] RUE SAINT-BENOÎT [illegible]

ÉMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la p[illegible]

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

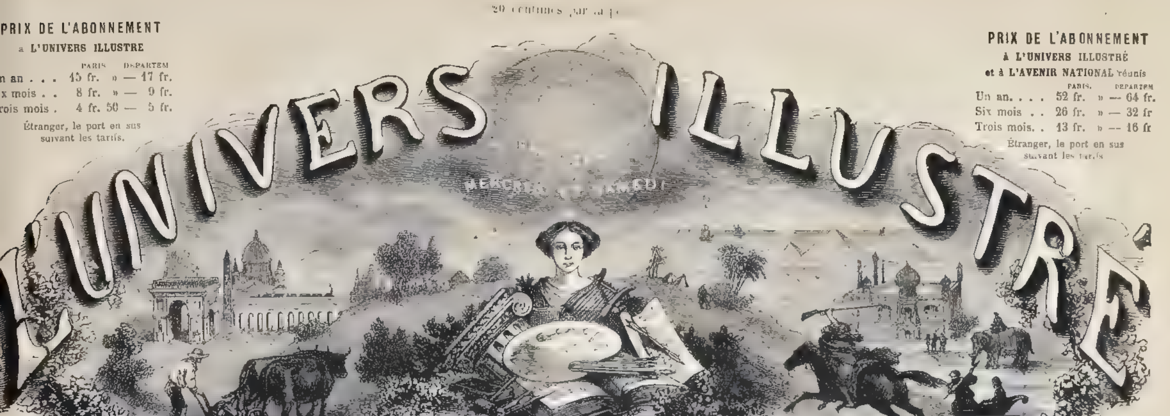
	PARIS	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr

Étranger, le port en sus suivant les tarifs



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 527.
Mercredi 11 Avril 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Pourquoi les courses du printemps devraient s'appeler les courses d'automne. — Longévité extraordinaire des perroquets et des petites dames — Picard, le roi des postillons. — Lutte entre un cocher et un gentilhomme. — Victoire du postillon et prochaine revanche du jeune élégant. — L'homme-orchestre est mort, vive l'homme-orchestre. — Un bambin qui donne des espérances. — Les derniers concerts du Conservatoire. — Où l'abbé Listz devient abbé galant. — *Don Juan*, le lion du jour. — Le dîner de l'*Événement*. — On n'est trahi que par ses [illegible] — Où il est question de Ramsès II. — Ce que pense un Français et ce que fait un Allemand. — Grande nouvelle littéraire. — *L'Affaire Clemenceau*, par Alexandre Dumas fils. — Pourquoi la chronique, bien informée pourtant, n'ose pas raconter le roman. — Le petit Dumas qui est un grand Dumas. — Opinion d'un peintre sur un écrivain et opinion de l'écrivain sur le peintre.

Si l'on envisage le turf du côté des femmes à la mode, on ne comprend pas pourquoi la Société d'encouragement s'obstine à appeler les réunions du mois d'avril courses du printemps, car je vous jure bien que le printemps n'a rien de

LA MOSQUÉE DE SOLIMAN LE MAGNIFIQUE, À CONSTANTINOPLE, d'après une [illegible]. — Voir page 230.

commun avec toutes ces demoiselles qui sont pour la plupart, et bien depuis dix ans, dans l'automne de leur existence mouvementée.

Il y a dix ans, lorsque je suis arrivé à Paris, un ami, très-répandu dans le monde des cabinets particuliers, m'a conduit au Bois et m'a donné quelques explications sur les principales petites dames.

— Voici mademoiselle Trois-Étoiles, me dit-il, c'est une de nos célébrités; elle croque en moyenne douze Russes par année. Là-bas, c'est la petite Turlupinette, qui a remporté, l'hiver dernier, le deuxième grand prix pour les Moscovites: elle a battu Trois-Étoiles de la longueur d'un boyard.

Et, pendant une heure, mon ami me donna une sorte de conférence sur l'histoire naturelle, en envisageant particulièrement les petites cocottes de la basse-cour parisienne.

Dix années se sont écoulées depuis et rien n'est changé. C'est toujours mademoiselle Trois-Étoiles qui tient le haut du pavé, et la petite Turlupinette, devenue une vieille Turlupinette, n'a rien perdu de son prestige. J'ai lu dans ma jeunesse que parmi les animaux qui se plaisent en la société de l'homme, le perroquet atteignait l'âge le plus fantastique, mais je crois que c'est là une pitoyable erreur de la science et qu'il serait temps de dire que les plus curieux et les plus intéressants cas de longévité ont été constatés parmi les dames des courses, dont la première jeunesse seule dure en moyenne cinquante-cinq ans.

J'ai été à même de faire cette expérience le lundi de Pâques sur la pelouse de Longchamps, où se trouvait l'élite du gandinisme parisien dans toutes sortes de voitures fantastiques, ainsi que l'élite des cochers, depuis l'humble sociétaire de la compagnie impériale jusqu'au fameux Picard, le plus illustre des postillons parisiens.

Qui n'a pas vu conduire Picard, l'illustre Picard, ne peut se faire une idée du grand art de dépasser toutes les voitures. Ce vieux cocher a le diable au corps. Comme une simple guimbarde peut devenir un instrument rare dans les mains d'un virtuose, de même la plus affreuse paire de rosses prend des allures de pur sang sous le fouet inspiré de ce grand homme de la poste, qui fait le désespoir de ses confrères. Le vieux Picard excelle surtout dans l'art d'humilier les jeunes élégants et leurs brillants attelages; il passerait au besoin à travers le trou d'une aiguille.

Pour le quart d'heure Picard fait la désolation d'un jeune gentilhomme fort distingué qui a dans son écurie un attelage de quatre chevaux de poste dont la rapidité ne laisse rien à désirer, et cet élégant serait le roi du turf sans le vieux Picard qui, à chaque retour, dépasse l'attelage du gentilhomme avec une facilité incroyable. A l'une des dernières courses, l'élégant voyant arriver le fameux postillon, lança ses quatre chevaux au triple galop.

— Aujourd'hui il ne nous dépassera pas, pensa-t-il.

Le vieux Picard faisait trotter son attelage à une certaine distance avec le calme d'un grand homme sûr de la victoire.

Le gentilhomme était radieux... Mais voilà qu'en tournant trop court la voiture se heurta contre un mur, le cocher dégringole et ses quatre superbes chevaux tombent. Le gentilhomme et ses invités roulent par terre tandis que le vieux Picard passe en ricanant et en faisant gaiement retentir son fouet.

Ainsi s'est terminé le premier épisode d'une lutte gigantesque entre un cocher et un gentilhomme, mais la guerre n'est pas finie pour cela; elle menace même de se prolonger et de devenir un pendant à la guerre de Sept-Ans, car le gentilhomme a juré de vaincre Picard ou de mourir. En ce moment il est en Angleterre où il recrute un nouveau corps d'armée de trotteurs américains qui doivent à une prochaine course lutter contre l'humble attelage de Picard, et on m'a annoncé hier qu'il avait trouvé quatre chevaux pour la petite somme de quarante mille francs, et que nous les verrons débuter prochainement.

Le vieux Picard n'a qu'à bien se tenir.

~~~ Voilà pour le moment le grand événement parisien du boulevard. Il y a bien encore eu quelques duels et quelques scandales, beaucoup de concerts spirituels et plusieurs conférences, mais tout cela est éclipsé par la lutte du gentilhomme et du cocher, qui est palpitante d'intérêt et qui a ému la semaine dernière un certain public parisien, déjà affligé par la mort d'un musicien distingué, particulièrement connu sous le nom de l'*homme-orchestre*.

C'était un grand artiste qui avait trouvé le moyen d'exécuter tout seul les grandes symphonies de sa composition; cet artiste original n'appartenait à aucune école et cependant il se rapprochait un peu de la manière de Richard Wagner. Il est mort et je n'ai pu me procurer d'autres détails sur le musicien populaire: j'ai en vain interrogé le *Dictionnaire de la Conversation* et le *Dictionnaire des Contemporains* de M. Vapereau; ces deux ouvrages, où mes confrères puisent souvent des renseignements étonnants sur les hommes et les choses, ne contiennent aucune particularité sur l'homme-orchestre.

Mais, Dieu merci! le grand art d'exécuter tout seul un charivari de la force de quarante musiciens ne me semble point menacé par la mort d'un musicien ambulant. Au moment où je m'apprêtais à verser quelques pleurs sur la tombe qui vient d'engloutir un virtuose qui fut cher aux Parisiens, [illegible] j'aperçus dans la rue un petit garçon, âgé de douze ans au plus, une sorte d'enfant prodige qui s'est jeté hardiment dans la périlleuse carrière des arts et qui continue les grandes traditions de l'homme-orchestre avec un bonheur extraordinaire.

Il y a encore de beaux jours pour la musique en France.

Ainsi les amateurs de l'art pur craignaient un instant pour l'avenir de la grande musique: au dernier concert du Conservatoire on se racontait que l'Allemagne songeait à nous expédier pour l'Exposition de 1867 un homme-orchestre d'une rare perfection, qui ferait encore un plus grand tapage que Richard Wagner et l'abbé Listz, ce qui ne serait guère possible; on parlait encore de la décadence des musiciens ambulants, et plusieurs fanatiques proposaient d'envoyer une pétition au ministre pour le supplier d'instituer au Conservatoire un cours spécial pour les jeunes gens qui se destinent à la profession d'homme-orchestre: ceux-là apprendront avec une légitime satisfaction que je viens d'entendre un virtuose de ce genre qui donne les plus belles espérances.

Quelle merveilleuse chose que les concerts du Conservatoire, et comme je regrette déjà de les mêler aux banalités parisiennes! comme on écoute et comme on applaudit! On y entend les premiers artistes de notre époque et l'on y voit le plus fameux abbé de ce temps.

L'abbé Listz était encore au dernier concert avec son éternelle placidité et son éternel sourire, son exquise politesse et son esprit toujours prêt à un compliment.

Une jeune dame du plus grand monde, qui avait entendu l'abbé dans un illustre salon, lui adressait quelques félicitations.

— Ah! monsieur l'abbé, lui disait-elle avec une certaine émotion, j'ai eu le bonheur de vous entendre chez la princesse X... Quel grand artiste vous êtes, et avec quelle joie je vous ai écouté!... j'ai failli en perdre la tête.

— Vous avez failli en perdre la tête? répondit l'abbé galant; en vérité, madame, je me serais reproché cet accident toute ma vie.

Puis il se rejeta dans son fauteuil, ferma les yeux, croisa les mains sur sa poitrine et prêta toute son attention à une œuvre de Beethoven magistralement exécutée par cette réunion de virtuoses que commande si bien Georges Hainl, le chef d'orchestre de l'Opéra et des concerts du Conservatoire.

~~~ Le héros de la semaine, l'homme en évidence, le lion du jour est un certain *Don Juan* qu'on rencontre dans tous nos théâtres lyriques à la fois; don Juan allait hier aux Italiens, puis à l'Opéra; dans quelques jours on le trouvera à la place du Châtelet, et il s'est même glissé sous les traits d'un officier de marine dans le feuilleton du *Figaro*, où un écrivain distingué, M. Henri Rivière, lui consacre une nouvelle que je recommande à nos lecteurs. Don Juan sera aussi du fameux dîner artistique que l'*Événement* prépare pour le 15 avril, au Grand-Hôtel, et où, dit-on, M. Faure chantera sa fameuse sérénade, lorsque la Patti aura si merveilleusement dit ce qu'elle voudra. Ce sera une fort heureuse soirée, je vous prie de le croire, et je sais bien des personnes qui payeraient cher pour voir dîner du haut d'une galerie la littérature contemporaine, comme on assistait autrefois au dîner du roi. Tout écrivain un peu en évidence est en ce moment accablé de demandes d'invitations pour la soirée du Grand-Hôtel, où l'on verra les auteurs dramatiques trinquer avec la critique, et c'est là un touchant spectacle qu'on n'offre pas tous les jours aux Parisiens.

Nous y trouverons bien, entre la poire et le fromage, quelques historiettes pour nos lecteurs, car les anecdotes ne manquent jamais à un repas d'écrivains. Lorsqu'un auteur et un journaliste se promènent sur le boulevard vous pouvez être sûr que l'un raconte à l'autre quelques-unes des historiettes charmantes qui naissent dans les coulisses et finissent dans un journal.

Un jour de la semaine dernière j'ai causé théâtre avec un vaudevilliste connu, qui a eu beaucoup de succès et quelques chutes. Parmi ces dernières se trouve une charmante pièce en un acte qui fut impitoyablement sifflée le premier soir, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir cent représentations ensuite.

Après le spectacle l'auteur se trouvait au café avec un de ses amis, à qui il avait offert un fauteuil d'orchestre.

— Eh bien! mon pauvre ami, dit l'écrivain, vous ne m'en voulez pas?

— De quoi?

— Je vous ai fait passer une bien mauvaise soirée.

— Au contraire, mon cher, dit l'invité naïf à l'auteur dramatique; figurez-vous que je n'avais jamais entendu siffler une pièce. Cela m'a beaucoup amusé. Aussi, je vous en prie, à votre prochaine première, n'oubliez pas de m'envoyer une stalle.

~~~ La colonie allemande de Paris a été mise en émoi par l'arrivée de M. Gottfried Kinkel, un illustre écrivain, qui est venu donner à la salle Scribe une série de conférences sur l'*Art chez les anciens*.

La première conférence a eu lieu lundi 2 avril, devant l'élite des Allemands de Paris, et M. Kinkel a traité ce soir-là de l'origine de l'art et des arts en Égypte; la deuxième conférence était consacrée à l'art à Babylone et en Assyrie; la troisième, à l'art grec.

Les trois dernières lectures comprendront:

Jeudi 12 avril: la sculpture grecque;

Samedi 14 avril: l'art étrusque et romain;

Dimanche 15 avril: Pompéi et Herculanum.

Malgré ce programme sérieux qui effrayerait le public parisien, la salle de la rue Scribe n'a pas pu contenir tous les auditeurs allemands, venus pour voir et entendre un de leurs plus illustres compatriotes, dont j'ai naguère raconté la vie si émouvante à mes lecteurs.

Un Parisien ne se déciderait pas facilement à s'asseoir six fois dans une stalle pour entendre parler peinture, architecture et sculpture.

— Ah çà! dirait-il avec cette blague parisienne qui ne respecte rien, c'est aujourd'hui lundi de Pâques, il y a première réunion d'été à Longchamps; j'aime mieux ça qu'une conférence artistique. Les courses ne sont pas bien amusantes, c'est vrai, mais je me moque bien de l'origine de l'architecture; les femmes qui se rendent aux courses sont vieilles, laides et maquillées, mais, somme toute, je les préfère encore aux momies dont va me parler un illustre Allemand! J'ai bien vu aussi sur le programme que M. Kinkel doit parler de Thèbes et du palais de Karnac: tout ça ne vaut pas les boulevards et le Grand-Hôtel! Les Pyramides dont l'orateur allemand doit entretenir son public sont assurément respectables, mais j'aime mieux voir le grand pavillon du champ de courses!

Voilà ce que se dit le Parisien, et il monte en fiacre pour se rendre au Bois, tandis que le grave Allemand se dirige, à deux heures de l'après-midi, vers la rue Scribe, s'incruste dans sa stalle et se dit:

— Je sais bien que je pourrais aller aux courses et parier vingt francs pour un *Gladiateur* quelconque, mais je préfère donner quatre pièces de cent sous pour voir courir un esprit distingué sur le turf de l'intelligence. Je ne connais pas de plus belle promenade que les Champs-Élysées, mais je ne serais pas fâché d'avoir quelques détails sur les Égyptiens. Les jockeys contemporains sont agréables à voir, mais la tête du roi Ramsès II était peut-être plus intelligente, et les jeunes et jolies têtes blondes que je verrai à la salle Scribe valent bien les vieilles maquillées que j'apercevrais sur la pelouse de Longchamps.

Voilà ce que se dit l'Allemand, et il n'a pas tort; mais le Parisien lui aussi a raison: l'un et l'autre obéissent à leurs instincts. Le premier aime le calme, la science, le second préfère le bruit et la *blague*; l'un se rend aux courses et l'autre va à sa petite conférence.

C'est qu'on ne fera jamais un Parisien d'un vrai Allemand, et l'on ferait encore moins un vrai Allemand d'un Parisien: la première transformation serait encore plus facile à opérer que la seconde, mais par le temps de trichines qui court, il faudrait vraiment en avoir bien envie pour échanger sa situation de Parisien contre la position d'un Allemand.

Le Français a perdu une foule d'illusions, c'est vrai, mais encore lui reste-t-il au fond de l'âme un certain respect pour la bête s'il a renoncé au respect de l'homme; mais l'Allemand, lui, n'a même plus cette suprême consolation depuis que le porc est devenu un ennemi et que les saucissons de Francfort eux-mêmes n'ont plus su conserver la douce candeur qui les distinguait avant l'invasion des trichines.

~~~ Le hasard qui fait souvent si bien les choses m'a conduit l'autre semaine chez Alexandre Dumas fils qui habite à l'avenue de Neuilly, au delà des fortifications, un petit hôtel charmant, où il termine en ce moment un récit émouvant, qui sous le titre: *Affaire Clémenceau, Mémoire de l'accusé*, paraîtra au premier jour. L'auteur a bien voulu nous raconter le résumé de cet ouvrage qui repose sur une donnée philosophique et charmante. Si le devoir du chroniqueur nous pousse à l'indiscrétion et nous inspire la tentation de vous donner un avant-goût de ce roman palpitant, nous sommes d'un autre côté arrêté par un sentiment que le lecteur comprendra, car les confidences de Dumas fils ont été faites à un visiteur discret et non à un journaliste.

D'ailleurs, on ne perdra rien pour attendre?

Comment oserions nous, du reste, entreprendre en quelques lignes le récit d'un roman qui a coûté une année de travail à son auteur et auquel l'illustre jeune écrivain met en ce moment la dernière main, car toujours soucieux de sa dignité et de sa réputation si brillamment acquise par des œuvres hors ligne, M. Dumas fils ne livre ses travaux à la publicité que le jour où il est content de lui, et je vous jure bien que l'auteur du *Demi-Monde* n'est pas facilement satisfait de lui-même. Il lui arrive souvent de copier cinq ou six fois une scène et de refaire au dernier moment toute une pièce qui semblait prête à entrer en répétitions.

Un volume de Dumas fils est un événement littéraire, et vous verrez le magnifique succès de l'*Affaire Clémenceau*.

On n'a pas le droit de parler de l'auteur du *Demi-Monde* sans lui emprunter un de ces mots spirituels qu'il sème à profusion dans ses conversations. Je me conforme donc à l'usage en mettant la présente chronique sous la protection d'un des plus fins et plus profonds esprits de ce temps.

M. Dumas fils est dans toute la force de l'âge. C'est un beau cavalier, toujours jeune, élégant, distingué, mais dans le monde des lettres on l'appelle encore comme au temps de la *Dame aux Camélias*, le jeune Dumas ou le petit Dumas.

L'autre soir, dans un salon princier, on causait entre artistes au coin de la cheminée.

— Ah çà, mon cher, dit un peintre célèbre à l'auteur de l'*Affaire Clémenceau*, on t'appellera donc éternellement le jeune Dumas? Est-ce que cette plaisanterie ne va pas bientôt finir? Tu comprends, il ne faut pas qu'on dise ces choses-là devant moi, car je ne te connais pas d'hier: voilà vingt ans que tu es jeune?

— C'est comme toi, mon cher, répondit Dumas fils, voilà vingt ans que tu es vieux!

ALBERT WOLFF

BULLETIN

On commence à parler dans les cercles diplomatiques du mariage de S. A. R. le comte de Flandre avec la princesse Marie-Louise-Françoise-Amélie de Saxe-Cobourg, fille de la princesse Clémentine d'Orléans et, par conséquent, cousine germaine du prince belge.

La princesse accomplira dans le mois d'octobre prochain sa dix-huitième année.

Le prince et la princesse de Saxe-Cobourg sont actuellement à Rome.

La *Patrie* parle d'une nouvelle promenade pour les Parisiens.

Un boulevard de trente mètres sera, nous assure-t-on, tracé tout autour des buttes Montmartre; une grande partie des immeubles construits sur ces buttes doit être expropriée plus tard, et un parc d'une étendue considérable et aussi beau que celui des buttes Chaumont y sera établi.

On écrit de Toulon :

La destruction du *Vauban* par la torpille Fontaine a attiré l'attention des officiers de terre et de mer sur cette dangereuse composition. La carène du navire a été attentivement visitée à l'aide du scaphandre. La brèche produite par l'explosion est curieuse; l'épaisse et solide muraille de la frégate a été défoncée comme si elle avait été traversée par une masse de projectiles, et, à côté des membrures et des bordages déchirés, on aperçoit de grosses chevilles en cuivre tordues ou dispersées par la violence de la commotion. Toute l'architecture de la frégate a été, en outre, complétement disloquée; elle ne tient plus, et au premier coup de vent tout s'écroulera.

On assure qu'un officier supérieur d'artillerie de terre, qui assistait à la dernière expérience de la torpille, chargée à l'aide de la poudre fulminante Fontaine, a été tellement frappé du résultat obtenu, qu'il a demandé à continuer les essais dans des mines creusées dans le roc.

On écrit d'Erquelines qu'une dame de Binche, trahie par une indiscrétion, vient de se voir enlever par la douane... sa grosse touffe, qui contenait 120 mètres de valenciennes. Depuis lors, dit-on, la douane tient pour suspectes toutes les coiffures un peu bien fournies, et les visites donnent parfois lieu aux scènes les plus réjouissantes.

Nous lisons dans la *Presse :*

« La duchesse Colonna de Castiglione, qui signe du pseudonyme de Marcello ses œuvres de sculpteur, envoie cette année au Salon deux bustes de Marie-Antoinette et plus grands que nature. C'est l'aube et le coucher, c'est le prologue et l'épilogue de cette royale et tragique existence. Ici, la dauphine arrive à la cour de France dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, dans toute l'ivresse de la confiance. Là, c'est la veuve Capet qui sort de la Conciergerie pour marcher à l'échafaud, les cheveux blanchis, les yeux brûlés par les pleurs, la lèvre amère et frémissante.

« Ce dernier buste, qui forme avec la pompe et la grâce de l'autre une saisissante antithèse, a été acquis, nous assure-t-on, par M. Jules André, du Corps législatif. »

Le lundi 2 avril, à deux heures, ont été inaugurées les célèbres courses de Longchamps, sur la riante pelouse du bois de Boulogne. Nous avons donné les dates de ces brillantes réunions hippiques qui dureront pendant tout le mois d'avril et une partie du mois de mai, et seront couronnées par la grande lutte pour le prix de cent mille francs, lutte qui met longtemps d'avance en émoi les sportsmen français et anglais. Espérons que cette fois, comme l'année dernière, la victoire restera à un de nos compatriotes. On a beau n'être pas animé d'une haine farouche et irréfléchie pour la perfide Albion, on peut convenir néanmoins que ce nouveau triomphe est de nature à chatouiller agréablement notre amour-propre national.

Notre collaborateur Albert Wolff a très-spirituellement décrit, dans une de ses dernières chroniques, le monde interlope qui se rend sur le turf dans tout autre but que celui d'encourager la race chevaline. Nous sommes, en cela, tout à fait de son avis; mais nous devons ajouter qu'à côté de cette foule digne de tous nos sifflets il y a encore, fort heureusement, des sportsmen intelligents et compétents qui n'hésitent pas à consacrer leurs efforts et leur fortune à l'amélioration de la race chevaline en France, avec la conscience d'aider au progrès de l'agriculture dans notre pays. Ce louable but est celui que s'est proposé la Société d'encouragement, et nous voyons avec une véritable satisfaction figurer sur la liste des membres de cette association les noms les plus recommandables de l'aristocratie et de la grande propriété.

Th. de Langeac.

UN HÉRITAGE

(suite [1])

Ce n'était, à proprement parler, qu'une pelouse entourée de plates-bandes de fleurs et de quelques arbres fruitiers disposés en espalier. C'était là, dans cet asile paisible, que vivaient Franz, Édith et Spiegel, heureux dans leur médiocrité.

Tout le jour appartenait au travail; les soirées se passaient en gais entretiens, en petits concerts. Franz se mettait au clavecin, Édith chantait pour Spiegel les plus beaux airs du Tyrol.

Spiegel avait d'abord ébauché quelques tableaux, il en avait même achevé deux ou trois dont il était assez content; mais aucun amateur ne s'était présenté pour les acquérir. Il prit le parti de donner des leçons de dessin, et renonça sans regret aux espérances de renommée dont il s'était bercé pendant plusieurs années. Quelque sonates, une symphonie, écrites par Muller, n'avaient pas eu meilleure chance que les tableaux de Spiegel. Muller avait dû s'arrêter devant les obstacles sans nombre que le musicien pauvre est obligé de renverser avant d'arriver jusqu'au public. Il s'était résigné, lui aussi, à donner des leçons; mais, quoiqu'il trouvât dans l'enseignement de son art des ressources très-suffisantes, il n'avait pas dit à ses premiers rêves de gloire un éternel adieu. La tendresse d'Édith, l'amitié de Spiegel, remplissaient son âme de bonheur, de sérénité; et pourtant il se disait que sa vie n'était pas complète, qu'il lui manquerait quelque chose tant qu'il n'aurait pas donné la mesure de ses facultés. Parfois il sentait germer sourdement dans sa pensée de fraîches mélodies qui demandaient à s'épanouir; son sommeil était troublé par des rêves inquiets; et, le matin, quand il eût voulu donner à ses rêves un corps, une forme, il n'obéissait pas toujours sans amertume à la nécessité qui l'appelait au dehors. Tout son temps était pris par ses élèves. Deux enfants d'une figure charmante étaient venus donner à ces préoccupations plus de vivacité. Muller, malgré sa vie laborieuse, malgré l'économie sévère qu'Édith apportait dans toutes ses dépenses, ne songeait pas sans inquiétude à l'avenir de ses enfants. Il se disait que les profits de ses leçons seraient pour leur établissement une ressource bien précaire. Quelquefois, donnant un libre cours à ses pensées, il s'entretenait avec Édith, avec Spiegel, des soucis cachés au fond de son bonheur. Quand la conversation tombait sur ce sujet, Spiegel ne manquait jamais de donner tort à Franz.

—De quoi t'inquiètes-tu? lui disait-il; à quoi bon te creuser la tête? à quoi bon chercher à deviner quel sera l'avenir de tes enfants? Ils vivront comme nous avons vécu. La petite Marguerite sera belle, elle trouvera sans peine, quand elle aura vingt ans, un honnête garçon qui l'épousera pour ses beaux yeux, comme tu as épousé ta femme. Elle n'apportera dans son ménage d'autre dot que sa gentillesse et sa bonté, cette dot lui suffira. Quant au petit Hermann, sa mine fière, son œil éveillé, répondent de son avenir. Il est intelligent, il aura du courage, il travaillera comme nous. Tu lui apprendras la musique, et je lui apprendrai la peinture; quand il saura ce que nous savons, il choisira. Nous avons le bonheur : que nous faut-il de plus? Si nous avions la gloire et la richesse, serions-nous plus heureux? Qui sait, d'ailleurs, si le travail, la persévérance, ne triompheront pas de tous les obstacles? Un jour peut-être les cent voix de l'orchestre rediront ta pensée dans toutes les villes de l'Allemagne. Nous aurons des jours meilleurs, la renommée ne te manquera pas.

Édith et Franz souriaient parfois en écoutant ces paroles; parfois aussi, en regardant le berceau de leurs enfants, ils sentaient se réveiller toutes leurs inquiétudes.

Un soir, Franz était rentré chez lui, le front plus soucieux qu'à l'ordinaire. Spiegel était absent pour quelques jours. Édith s'assit au clavecin et se mit à chanter un des airs que Franz préférait, et qui plus d'une fois avait réussi à ramener le sourire sur ses lèvres. La fenêtre du salon était ouverte, et la voix d'Édith, fraîche, pure et sonore, arrivait jusqu'aux oreilles des promeneurs. Franz écoutait depuis quelques instants, plongé dans une douce rêverie, tandis qu'Hermann et Marguerite se roulaient, comme deux jeunes chats, sur le tapis au milieu du salon. Cette jeune femme, dont les blonds cheveux tombaient en boucles abondantes sur ses épaules nues, ces deux beaux enfants qui s'ébattaient gaiement sur les fleurs du tapis, ce jeune rêveur qui d'une main soutenait son front incliné, composaient un tableau charmant.

Tout à coup un étranger parut et s'arrêta sur le seuil de la porte. Il avait marché si doucement que personne n'avait entendu le bruit de ses pas. Franz, absorbé dans sa rêverie, ne remarquait pas sa présence; Édith, qui lui tournait le dos, continuait de chanter en toute sécurité. Fasciné, debout, immobile, comme cloué au parquet par un charme tout-puissant, l'étranger écoutait en extase; des larmes silencieuses coulaient lentement sur ses joues. C'était un homme jeune encore; le chagrin avait gravé sur son visage pâle des rides prématurées. Son costume simple et sévère, la beauté de ses traits, je ne sais quoi de chevaleresque dans tout l'aspect de sa personne, corrigeaient ce qu'il pouvait y avoir d'un peu hasardé dans sa façon de se présenter chez les gens. Hermann, en levant les yeux, l'aperçut et le montra du doigt à son père étonné.

Le visiteur inattendu fit quelques pas en avant; d'un geste suppliant il imposa silence à Franz et aux enfants; puis, s'adressant à Édith, qui venait de tourner la tête :

— Continuez, je vous en prie, dit-il avec l'accent d'une émotion profonde; madame, continuez, votre voix me fait tant de bien!

Édith, comme si elle eût obéi à une influence magnétique, se remit à chanter, et l'étranger, en l'écoutant, attendri jusqu'au fond de l'âme, laissa librement couler ses pleurs. Franz, témoin de son émotion, ne songeait pas à l'interroger; les enfants l'examinaient d'un air curieux et ne jouaient plus. Édith se leva lorsqu'elle eut achevé; mais l'étranger s'approcha d'elle et joignit ses mains en signe de prière.

— Au nom du ciel, dit-il, recommencez cet air. Soyez bonne, soyez généreuse; madame, recommencez!

Confuse, troublée, rougissant, la jeune femme hésitait à se rasseoir et ne savait trop que répondre.

— Pourquoi hésiter? dit en souriant Muller; recommence, puisque cela fait tant de plaisir à monsieur.

L'inconnu saisit les mains de Franz, les pressa dans les siennes et s'assit près de lui, sur le divan, sans en être prié. Chez des bourgeois, on l'eût pris pour un fou; sa bonne étoile l'avait conduit chez des artistes.

Il y avait dans sa physionomie tant de bonté affectueuse, dans son maintien tant de véritable noblesse, que Muller l'observait sans humeur, sinon sans surprise, et se sentait porté vers lui par une sympathie mystérieuse. Les enfants eux-mêmes, attirés par la douceur de son regard, étaient venus s'offrir à ses caresses; et tandis qu'Édith chantait, l'étranger, tout en l'écoutant avec un pieux recueillement, promenait tour à tour ses doigts sur ces deux blondes têtes.

— De grâce, madame, demanda-t-il à Édith, quand elle eut achevé pour la seconde fois, de grâce, dites-moi où vous avez entendu, où vous avez appris cet air?

— Dans le Tyrol, répondit Édith en prenant place près de son mari; c'est un air de nos montagnes.

— Vous êtes née dans le Tyrol? c'est là que vous avez grandi? murmura l'étranger en contemplant Édith avec mélancolie.

Puis il cacha son visage entre ses mains et demeura quelques instants ainsi. Édith et Franz étaient trop jeunes encore, ils s'aimaient trop l'un l'autre pour ne pas deviner qu'il y avait là-dessous quelque chagrin de cœur, quelque peine amoureuse; ils se taisaient, et, loin de railler, leur attitude et leurs regards n'exprimaient qu'un sentiment de pitié mêlé de respect.

— Pardonnez-moi, jeunes amis, dit enfin l'inconnu en relevant la tête et réunissant dans ses mains la main d'Édith et celle de Muller, pardonnez-moi d'être venu troubler par ma présence cet asile où respirent la paix et le bonheur.

Je ne saurais dire comment il arriva qu'au bout d'une heure à peine, ce singulier visiteur, dont Franz ne savait pas même le nom, s'entretenait avec ses hôtes sur le ton de la franchise, de l'abandon, de la familiarité, comme s'il les eût connus depuis longtemps. Par d'insensibles détours, il avait amené Muller à parler de lui-même, et Muller, sans défiance, répondait à toutes ses questions sans songer à les trouver indiscrètes. Il racontait les joies de son intérieur, les luttes, les découragements, les tristesses de sa vie d'artiste; il disait avec éloquence ses ambitions trahies, ses espérances déçues, ses aspirations vers la gloire. Tout en causant il avait assis ses deux enfants sur ses genoux : il parlait avec amour de l'avenir de ces chers petits êtres. Prié de faire entendre une de ses compositions, il se mit au clavecin et joua une sonate d'un style sévère, tour à tour empreint de grâce et de majesté, qui rappelait celui des meilleurs maîtres. L'étranger l'écoutait avec l'attention d'un juge qui ne veut pas se prononcer légèrement. La sonate achevée, il garda un silence rêveur. Franz, qui s'attendait à recevoir un compliment, se consola en pensant que cet original ne se connaissait pas en musique.

— Il me reste, madame, une grâce à vous demander, dit le bizarre personnage. J'espère que vous voudrez bien me donner une copie de l'air tyrolien que vous avez eu la bonté de répéter pour moi.

— De grand cœur, monsieur, répliqua Édith. Nous n'avons pas cet air noté, je doute même qu'il l'ait jamais été; mais Franz va le noter pour vous.

— Très-volontiers, repartit Muller, qui ne pouvait s'empêcher de sourire en songeant au beau succès que venait d'obtenir sa sonate.

En moins de cinq minutes, il eut couvert de petits points noirs un carré de papier réglé. Édith se leva, prit le feuillet de musique manuscrite et l'offrit gracieusement à son hôte, qui s'en saisit avec une expression de joie reconnaissante, le parcourut des yeux à la hâte, porta respectueusement à ses lèvres la main d'Édith qu'il avait gardée dans la sienne, jeta sur les enfans un regard attendri; puis, sans laisser à Franz le temps de lui demander son nom, sortit, ainsi qu'il était entré, silencieusement, comme une ombre.

V

On peut croire que la visite du mystérieux étranger fut pendant longtemps le sujet des entretiens de Muller, d'Édith et de Spiegel. Naturellement ombrageux, jaloux en amitié comme on l'est en amour, car toutes les amitiés vraies sont nécessairement jalouses, Spiegel ne cachait pas son mécontentement. Il reprochait à Muller sa faiblesse, sa complaisance : comment Muller avait-il pu recevoir chez lui, garder près de lui pendant toute une soirée un homme dont il ne savait pas même le nom? A coup sûr, cette folle condescendance ne lui promettait rien de bon. Qui savait, qui pouvait prévoir si cet hôte indiscret ne reviendrait pas bientôt? Encouragé par l'accueil bienveillant qu'il avait reçu, n'essayerait-il pas de s'établir dans la famille? Et alors que deviendrait l'intimité douce et paisible dont ils avaient joui jusque-là? Ce voyageur désœuvré, dont l'ennui sans doute formait l'unique occupation, ne troublerait-il pas leur bonheur? A ces paroles de Spiegel, Édith et Muller se prenaient à sourire, et ils essayaient de démontrer à leur ami tout le néant de ses craintes; mais, comme s'il eût pressenti dans l'inconnu un rival, un ennemi qui devait le séparer de Muller, Spiegel ne négligeait aucune occasion de l'attaquer.

— Le fait est, disait parfois Muller, qu'il ne se connaît guère en musique.

Cependant plusieurs mois s'étaient écoulés; l'étranger n'avait pas reparu, et son souvenir ne revenait plus qu'à de longs intervalles dans les entretiens du ménage. Spiegel avait presque oublié ses craintes jalouses. Nos artistes vivaient comme par le passé : c'était toujours la même existence laborieuse, modeste et paisible, lorsqu'un événement impossible à prévoir vint en briser l'uniformité.

Un matin, Spiegel, sorti de bonne heure pour donner ses leçons, rentra plus tôt que d'habitude. Tremblant, pâle, éperdu, la figure toute bouleversée, il se précipita comme une trombe dans le salon où étaient réunis Muller, Édith et les enfants. Il sauta au cou de Franz, embrassa Édith, pressa tour à tour les enfants dans ses bras, puis se mit à cabrioler sur le tapis; il riait, il pleurait, il était fou.

— Qu'y a-t-il? que se passe-t-il? disait Muller, qui courait après lui et s'efforçait de le calmer.

1. Voir les numéros 524 à 526.



LE DUC GUILLAUME DE MECKLENBOURG-SCHWERIN ET LA PRINCESSE ALEXANDRINE DE PRUSSE, d'après des photographies. — Voir page 231.

— Qu'avez-vous donc [illegible] ? demandait [illegible] Marguerite, qui [illegible] regardaient d'un air [illegible].

— Lisez [illegible] Spiegel en tendant à Muller [illegible] qu'il avait [illegible] de sa poche.

[illegible] doigt il leur désignait le passage qu'ils devaient [illegible]. Muller prit le journal et lut à haute voix :

« On nous écrit de [illegible] que [illegible] mort [illegible] testament [illegible] d'Hildesheim ont mis en émoi toute la ville et les [illegible]. Le comte Sigismond d'Hildesheim, possesseur [illegible] immense fortune, [illegible] plus [illegible] de [illegible] comme [illegible] Muller. On se perd en conjectures [illegible] Hildesheim [illegible] Franz Muller. »

[illegible] Muller [illegible] bientôt [illegible] possession de lui-même.

— Qu'est-ce [illegible] Elisa, qui [illegible] les [illegible] colonnes [illegible] amuser les badauds. A quel propos le comte Sigismond [illegible] son bien ? On [illegible] ? Pour [illegible] de prononcer son nom [illegible] qu'il eût existé.

— Parbleu ! s'écria Spiegel, [illegible] son [illegible], puisque [illegible] le bon sens de le lui demander ?

— Que veux-tu dire ? demanda Muller.

— Je veux dire, reprit Spiegel, que le visiteur de l'an passé [illegible] autre que le comte Sigismond d'Hildesheim.

— Que dis-tu ? répéta Franz.

[illegible] qui tourn[illegible]

DESTRUCTION DU PONTON *LE VAUBAN* PAR UNE TORPILLE-FONTAINE DANS LA RADE DE TOULON, d'après [illegible] correspondant. — Voir le Bulletin.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



[illegible] de Papas?
— Je suis père de quatre enfants, laissez-m[illegible] auparavant aller [illegible]



— [illegible]
Non, docteur, on vous a fait venir pour ce jambon que [illegible] avons acheté à la foire. Il est peut-être malade!



[illegible]
[illegible] Dieu! Comment me traiter [illegible]



DÉDIÉ A M. GLAIS-BIZOIN.
[illegible]ourage, par ce temps de trichinose.



[illegible] dans [illegible]
M[illegible] en réunion à la Société des gens [illegible]



— [illegible] Dieu! Feraient-ils partie de la Société des gens de lettres?



Un Peau-Rouge se [illegible] au milieu de la Société des gens de lettres pour scalper le président.



Le siffleur de *la Contagion* regardant, à la fin du [illegible] caissier de l'Odéon faire sa caisse.



[illegible] bien amusé! Et toi?
Moi aussi. Mais faut pas le dire[illegible] serions éreinté[illegible] les journaux.



Qu'est-ce que vous avez [illegible] à pleurer, [illegible]?
— Mes pauvres huîtres qui sont malades.
— [illegible] va faire de la peine à bien du monde! [illegible]



A l'assassin! A l'assassin!
— Qu'as-tu donc, Ernestine?
Un monsieur qui a voulu me payer une douzaine d'huîtres [illegible]



Se réconciliant, se voyant frappés tous deux par la même infortune.

air tyrolien qu'il m'a fait répéter, et que j'ai chanté de mon mieux, j'en conviens?

— Pour une sonate dont j'ai régalé?... ajouta Muller interrompant sa femme; la plus belle, il est vrai, que j'aie jamais écrite.

— Moi, je vous dis, s'écria Spiegel interrompant Muller, que l'étranger de l'an passé était le comte Sigismond d'Hildesheim.

Spiegel achevait ces paroles, quand le facteur entra tenant une lettre énorme, scellée de cinq cachets.

— C'est le timbre de Muhlstadt! s'écria Spiegel, qui avait pris la lettre des mains du facteur; nous allons savoir si cette nouvelle est une billevesée, comme tu disais tout à l'heure. Vois, c'est le timbre de Muhlstadt! Ouvre et lis.

— Mon compliment, monsieur Muller! dit d'un air bête le facteur, instruit déjà des bruits qui couraient dans la ville.

Franz lui donna quelques florins, puis d'une main fiévreuse il brisa les cinq cachets et tira d'une enveloppe, faite d'un papier qui pouvait à bon droit passer pour du carton, un cahier de format in-quarto, dont tous les feuillets ornés des armoiries du fisc, étaient réunis par un ruban bleu de la plus gracieuse apparence.

A ce cahier était jointe une épître de maître Gottlieb Kaufmann, que Muller lut d'une voix tremblante :

« Monsieur,

« Dieu est juste, et le génie, comme la vertu, ne saurait manquer tôt ou tard d'être récompensé. Le comte Sigismond, digne appréciateur du talent, vous a choisi pour son légataire universel. Vous trouverez ci-jointe une copie littérale et complète du testament olographe que ce noble seigneur avait déposé entre mes mains quelques semaines avant de mourir. Le comte Sigismond a voulu faire pour vous ce qu'Auguste et Mécène ont fait autrefois pour Horace et pour Virgile. A dater de ce jour, le beau domaine d'Hildesheim vous appartient. Le comte ne vous a pas seulement légué son domaine, il vous a légué aussi sa famille, une famille charmante, dont la société ne saurait manquer de vous plaire. Vous verrez, dans le testament que je vous envoie, que vous devez passer au château d'Hildesheim neuf mois de l'année. Cette obligation, j'en ai l'assurance, vous sera bien douce : vous trouverez dans mesdemoiselles de Stolzenfels, dans le major Bildmann, dans madame Bildmann, une aménité de caractère, une égalité d'humeur qui feront pour vous du château d'Hildesheim un séjour enchanté. Rien ne vous manquera; vous mènerez là une vie de patriarche. Je suis depuis trente ans le notaire de la famille d'Hildesheim, et j'ose espérer, monsieur, que vous voudrez bien m'honorer de votre clientèle.

« Agréez, monsieur, l'assurance de mon respect et de ma profonde admiration. »

— Est-ce un rêve? s'écria Muller.

Et d'un œil avide il parcourut le testament.

— Est-ce un rêve? répéta-t-il d'une voix presque défaillante.

Il se jeta dans les bras d'Édith, et tous deux, pendant quelques instants, confondirent leurs larmes et leurs embrassements. Spiegel, adossé contre le marbre de la cheminée, demeurait silencieux et les contemplait avec tristesse.

— Eh bien, mon ami, lui dit enfin Édith, vous si joyeux tout à l'heure, pourquoi ne plus vous réjouir avec nous? N'avez-vous pas votre part dans l'héritage? N'êtes-vous pas de moitié dans notre bonheur? Rien n'est changé; il n'y a de moins entre nous que la pauvreté.

— Plus de leçons! plus de cachets! s'écria Muller avec enthousiasme. Le monde nous appartient, nous sommes les rois de la terre! Tu feras des tableaux, j'écrirai des symphonies, des opéras; nous remplirons l'Allemagne de notre gloire. La gloire! y penses-tu, Spiegel? Ce fantôme brillant qui fuyait devant nous, enfin nous allons le saisir. Quelle existence nous attend! quelle vie enchantée ne sera pas la nôtre! Nos heures se partageront entre l'étude et le plaisir. Quand nous serons las du travail, nous visiterons nos domaines, nous aurons des chasses royales. Bénie soit à jamais la mémoire du comte Sigismond! Béni soit le jour où cet hôte généreux a franchi le seuil de ma porte!

Spiegel ne soufflait mot.

JULES SANDEAU.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA MOSQUÉE DE SOLIMAN

A CONSTANTINOPLE

La mosquée de Soliman le Magnifique, bâtie de 1550 à 1566, avec les débris de l'église Sainte-Euphémie de Chalcédoine, par Sinan, le célèbre architecte turc, est un des plus parfaits monuments religieux de Constantinople.

La Suleïmanièh possède quatre minarets, deux grands à trois galeries, et deux petits à deux galeries. Le grand dôme est accompagné de deux petits dômes et de dix petits. La mosquée est précédée d'une cour ou *harem*, dont un des côtés est circulaire, et qui est entourée par une galerie formée de vingt-quatre colonnes soutenant autant de coupoles. La porte du vestibule est décorée dans le goût oriental et présente un grand nombre d'ornements en stalactites.

La coupole a le même diamètre que celle de Sainte-Sophie; et elle est plus haute de cinq mètres. Les voûtes sont peintes pour imiter le marbre. Dans les bas côtés sont un grand nombre de malles, de ballots contenant des trésors confiés à la garde de la mosquée.

La Suleïmanièh est construite sur une vaste esplanade plantée de cyprès et de platanes. Du côté du nord est une terrasse d'où l'on jouit d'une vue superbe sur la Corne-d'Or et le Bosphore, et qui domine une quantité de petits dômes servant de logements aux prêtres.

Du côté de l'est, près d'un cimetière, se trouve un *turbé* où repose, à côté de Soliman I[er], le corps de la célèbre Roxelane, dans un cercueil recouvert de cachemires. Non loin gît un sarcophage de porphyre que l'on dit être celui de Constantin.

L'enceinte de la mosquée mesure mille pas de tour dans son périmètre; elle a dix portes extérieures. Elle contient un grand nombre d'établissements charitables : minarets, hôpital, bains, khan, écoles, bibliothèque, etc. Son revenu est de 300,000 piastres. Dans la rue qui longe le côté nord de son enceinte, on montre un grand nombre de petits cafés qui étaient autrefois le rendez-vous des mangeurs d'opium.

X. DACHÈRES.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les autographes de saint Vincent de Paul. — Récit de son arrivée à Rome au retour d'Algérie. — Prix du rachat des captifs. — De ceux qui ont soulagé les orphelins avant saint Vincent. — L'hôpital du Saint-Esprit — Chartes de Charles V et de Charles VII. — Marguerite de Valois fonde la maison des *Enfants-Rouges*. — Goût passionné de saint Vincent de Paul pour la chasse au héron. — Les héronnières en France. — Manières de nicher ces oiseaux. — Attaques des corneilles. — Le héron [illegible] Les hérons dans les Pays-Bas. — Leur familiarité.

Peu de personnages célèbres ont écrit autant de lettres que saint Vincent de Paul; il ne se fait guère de vente d'autographes un peu importante, sans que leurs catalogues ne contiennent plusieurs manuscrits du saint prêtre.

Une écriture grande, nette, ferme, couvrant trois ou quatre pages d'un papier in-folio jaunâtre, épais et portant les profonds sillons de ce qu'on appelle en termes spéciaux *vergé*, caractérisent les autographes de saint Vincent de Paul; sa signature, fort lisible, n'a jamais rien de hâté.

Dans une collection qui s'est vendue la semaine dernière par les soins de M. Gabriel Charavay, se trouvaient dix-sept de ces précieuses lettres; une, entre autres, écrite peu de temps après la captivité de Vincent en Algérie, et datée de Rome 1608, époque où le vice légat d'Avignon avait amené le jeune Méridional dans la ville sainte, pour qu'il y continuât ses études. Vincent raconte dans cette lettre comment le prélat l'a pris en affection.

« C'est pour luy avoir montré force choses curieuses que japrins pendant mon esclavage, de ce vieillard turcq à qui je vous ay escript que je feus vendu, du nombre desquelles curiosités est le coinventement, non la totale perfection du miroir d'Archimède; un ressort artificiel pour faire parler les testes de mort, de laquelle ce misérable se servoyt pour séduire le peuple, leur disant que son dieu Mahomet luy faysoyt entendre sa volonté par ceste teste, et mille autres choses grotesques.

« Le vice-légat, si jaloux de ces secrets qu'il montre au pape et aux cardinaux qu'il me défend de les communiquer à personne, il m'a fait obtenir des lettres d'ordres à Dax, pour le payement desquelles je désire que ma mère fasse les avances que je rembourserai, car me voilà dans une meilleure situation que j'y estois, et je veux payer les dettes que j'ay laissées à Toulouse pendant que j'y estois étudiant. »

Dans une autre lettre, il expose au curé du Havre la difficulté qu'éprouve le consul d'Alger pour obtenir avec la modique somme de mille francs la délivrance d'un certain nombre de chrétiens esclaves, et il lui envoie en même temps cinq cents livres pour le rachat d'un Rouennais nommé Jean Borray.

Enfin parmi ces précieux documents se trouve encore une note pour la *grande assemblée des dames de charité* de l'Hôtel-Dieu de Paris.

On croit généralement que saint Vincent de Paul le premier s'est occupé de l'abandon des enfants délaissés.

C'est une erreur qu'il est important de rectifier, parce qu'elle justifie un peu, du reproche de barbarie, des temps qui n'ont que trop besoin de cette justification.

Dès le XIV[e] siècle saint Vincent compta des prédécesseurs dans sa sublime œuvre de charité.

Un frère prêcheur, Guillaume Bouguin, trois maîtres en théologie, Laurent Gadel, Pierre de Vilanolio et Pierre Maréchal, et un bourgeois de Paris, Guillaume Basin, conçurent et réalisèrent, avec le secours des bonnes âmes, la fondation de l'hôpital du Saint-Esprit, qu'approuvèrent, le 17 janvier 1362, Jehan de Meulan, évêque de Paris, et que confirma une charte du roi Charles V, le 9 mars suivant.

On construisit cet hôpital sur les terrains qu'occupe aujourd'hui l'Hôtel de Ville, et une bulle du pape du 23 juillet y autorisa l'établissement d'une chapelle.

Voici comment s'exprime une charte royale contemporaine :

« Les pauvres enfants orphelins, tant garçons que filles, sont audict hospital, couchiés, levés, vestus et chaussés, alimentez et gouvernez, de toutes choses à eulx nécessaires, introduiz et aprins à l'escolle, tant de l'art de musique que aultrement; et après, mis à aucun mestier pour povoir et savoir gaingner leurs vies honnestement au temps à venir. Et encores, quant lesdites filles orphelines sont en l'aage de marier, on les marie au mieulx que l'on peut selon leur estat, aux despens dudit hospital, où il y a tous les jours très grant quantité tant d'enfants à nourrice, à l'escolle, et à mestier comme aultrement, dont ledit hospital est moult chargié. Et comme la reigle a esté bien maintenue et gardée, plusieurs bons varlets et compaignons de mestier sont venuz et ont envoié et envoient audict hospital pour demander des filles orphelines dudit lieu, et à les avoir en mariage. Quant aux orphelins masles, quant ils sont en aage d'avoir tonsure, on les mène par devant l'évesque de Paris, qui leur baille la tonsure. »

Plus tard, Charles VII interdit par deux chartes, du 3 mai 1433 et du 7 août 1445, *l'admission des enfants naturels* à la maison du Saint-Esprit, et il tança vertement les administrateurs de l'hospice, dont la charité cherchait à éluder cet ordre cruel.

« Néantmoins, puis certain temps en ça, il est advenu que l'on a voulu et veult contraindre les aucuns maistres et gouverneurs à prendre et recevoir petiz enffants estant en maillot, et autrement dont l'on a trouvé les aucuns parmy la ville de Paris, et les autres apportés de nuyt aux huis dudit lieu du Saint-Esprit, et s'efforcent aucuns, et mesmement nostre procureur en nostre chastelet de Paris, de les faire prendre et recevoir par lesdits maistres et gouverneurs, tout ainsy que si lesdits enfants estoient approuvés estre de bon et loyal mariage, ni encores, qui pis est, si lesdits enfants sont baptisés ou non. Mais est tout notoire que lesdits enfants sont mystérieux et bastards, lesquels, les pères et mères d'iceulx font ainsi jetter interpositement et mucéement, et exposer aval les rues. Et à l'occasion de ce, nostre dict procureur audit Chastelet s'efforce de en tenir et mettre en procès lesdits maistres et gouverneurs... Et jaçoit ce que de toute ancienneté l'on ait accoustumé pour lesdits enfants ainsi trouvés et incongnus, quester en l'église de Paris en certain lit estant à l'entrée de ladite église par certaines personnes, qui des aumosnes et charités qu'ils en reçoivent illec, les ont accoustumés gouverner et nourrir et en criant publiquement aux passants par devant le lieu où iceulx enfants sont : *Faites bien à ces pauvres enfants trouvez;* qui est signe et desmonstrance évident que ledit hospital n'a, ne doit avoir aucune charge de telz enfants trouvés, et n'est tenu de les recevoir..... oultre que si les revenns estoient employés à nourrir et gouverner lesdits enfants bastards illégitimes, il se pourroit qu'il y en eust de grande quantité, parce que moult de gens s'abandonneroient et feroient moins de difficultés de eulx habandonner à péché quant ils verroient que telz enfants bastards seroient nourriz davantage, et qu'ils n'en auroient pas la charge première ne sollicitude, que telz vingt hospitaulx ne le sauroient ni pourroient porter ni soustenir....... Pour ce, nous voulons... que les maistres et gouverneurs dudit hospital ne puissent être contraints à prendre ou recevoir aucuns enfants orphelins ou orphelines, s'ils ne sont procréés en et de loyal mariage, et non aians parents ou amis qui les puissent nourrir et gouverner comme dit est. »

Il fallut plus d'un siècle encore pour qu'on se départît d'une pareille cruauté envers les enfants illégitimes et que la sœur de François I[er], la reine de Navarre, Marguerite de Valois, songeât à leur venir en aide et à fonder en leur faveur la maison des *Enfants-Rouges*, dans la rue qui porte encore aujourd'hui ce nom.

Cependant le nouvel hôpital ne put suffire, ni par ses ressources ni par son étendue, à recevoir tous les nouveau-nés abandonnés sur le pavé de Paris et principalement aux portes des églises.

Des commissaires du Châtelet continuèrent donc à les faire enlever et à les porter en une petite maison appelée *couche*, située rue Saint-Landry, où la plupart y mouraient.

On faisait commerce public des survivants; « on les ven- « dit, dit un auteur du temps, moyennant vingt sols, aux « bateleurs et aux magiciens, qui en usoient à leur bon « plaisir. »

Telle était la déplorable situation de ces pauvres petites créatures quand saint Vincent de Paul commença pour elles son œuvre de salut (1648), œuvre qui débuta par la location d'une humble maison à la porte Saint-Victor, et qui ne tarda point à prendre un immense développement, grâce au concours de M[me] Legras et des femmes charitables que son exemple réunit autour d'elle.

Par un de ces contrastes bizarres que l'on ne rencontre que trop souvent chez les natures les plus accomplies, saint Vincent de Paul raffolait de la chasse au héron, et ne reculait pas devant un voyage de plusieurs jours et de plusieurs lieues, ce qui n'était à cette époque ni commode ni prompt, pour assister à une de ces parties de plaisir, qui consistent à faire massacrer de pauvres oiseaux les uns par les autres.

Dans plusieurs des lettres qu'on conserve de lui, il annonce son intention de se rendre aux parties de chasse auxquelles on le convie, ou bien il exprime ses regrets, nettement accusés et dont on constate la sincérité, de ne pouvoir prendre part à « *un si beau vol.* »

Saint Vincent de Paul aurait bien de la peine à assister aujourd'hui à une chasse au héron.

Les héronnières, autrefois si nombreuses dans les différentes provinces de la France, en disparaissent peu à peu, à mesure qu'on défriche les bois et qu'on dessèche les marais. Il n'y en reste guère que deux ou trois, tandis que l'Allemagne et la Hollande en possèdent par centaines.

La plus belle des héronnières françaises se trouvait dans le département de la Marne, au milieu d'un parc de vingt-cinq à trente hectares, garni d'arbres verts sur ses lisières.

Jamais les maîtres de cette belle propriété ne permettaient au bûcheron de toucher de sa cognée à un groupe d'une trentaine d'aunes et de peupliers, plantés sur les bords d'une sorte de marécage et qui, depuis plusieurs siècles, servaient aux hérons à bâtir leurs nids.

En 1859 on comptait sur ces arbres cent vingt nids de hérons.

Ces nids, larges d'environ soixante-dix centimètres, construits en bois sec et en terre battue, s'ouvraient par une vaste ouverture horizontale, que protégeaient toutefois des branchages solides, formaient autour du nid de véritables palissades, et qui en faisaient comme une enceinte défendue par des chevaux de frise. Chaque année, les hérons, en revenant occuper leurs demeures, y ajoutaient un nouveau plancher, qu'ils bâtissaient au-dessus des anciens; ils donnaient ainsi à cette construction, parfois septuagénaire, un véritable aspect de citadelle.

Au renouveau, les hérons venaient réorganiser leur phalanstère aérien; ils travaillaient en commun à réparer les nids de la colonie, s'entr'aidant fraternellement pour la construction des nouveaux gîtes, et s'abattaient par bandes sur les marais avoisinants. Là, jusqu'à mi-pattes dans la vase, le bec placé entre les deux cuisses, ils attendaient patiemment que survînt le moment de s'emparer de la proie qu'ils convoitaient. Une grenouille, un rat d'eau, un reptile venaient-ils à passer, ils déployaient leur long cou avec une rapidité extrême et, par un mouvement élastique tel qu'on l'eût dit produit par un ressort, ils saisissaient et tuaient leur victime. Si, par hasard, un héron visait mal et frappait à côté du gibier aquatique, son voisin dardait à son tour son bec puissant sur la proie fugitive, et la ressaisissait au crochet.

Peut-être sied-il, en passant, de justifier le héron de sa mauvaise réputation et du reproche qu'on lui fait de ravager les étangs et les viviers. Le héron préfère à tout les grenouilles, les crustacés, les mulots et les rats d'eau; il ne s'attaque au poisson, dont la pêche lui est d'ailleurs assez difficile et peu productive, qu'en désespoir de cause et faute d'autres ressources.

Lorsque le temps favorable à leur chasse touche à sa fin, les hérons, un peu éparpillés partout, se réunissent en bandes, s'envolent tous à la fois et retournent à leur habitation commune.

Vers le mois de mars, la moitié de la bande descend vers les marais; les mâles seuls la composent; les femelles restent sur leurs nids, où elles couvent quatre ou cinq œufs verdâtres et d'une forme allongée.

Un drame a lieu régulièrement à cette époque. Pendant que les hérons mâles chassent au loin pour eux et pour leurs femelles, celles-ci se voient tout à coup assaillies par une foule de corneilles. En vain font-elles de leur corps un rempart à leurs œufs et à leurs petits à peine éclos, en vain cherchent elles à frapper de leurs longs becs les brigands, des hordes de cinq ou six cents corneilles les attaquent à la fois. Enveloppées de tous côtés par un ennemi de beaucoup supérieur en nombre et presque égal en force, blessées, sanglantes, éperdues, elles ne voient que trop souvent leur couvée brisée, et leurs petits enlevés par les pillards, qui les emportent dans leur bec et en font des festins de cannibales, sur les arbres voisins et sous les yeux des pauvres mères.

Malheur aux corneilles cependant si les mâles reviennent avant qu'elles aient quitté les lieux où elles ont apporté la désolation et le meurtre. Ils se jettent à leur tour sur les méchantes bêtes, les poursuivent sans merci et en massacrent un bon nombre, quoiqu'elles s'envolent et se dispersent. On a vu un héron poursuivre de la sorte, pendant plus de deux heures, une corneille, la percer de son bec, et luimême tomber de fatigue à terre près de celle qu'il venait d'immoler à sa vengeance.

Je ne sais trop pourquoi, au moyen âge, on faisait du héron un animal couard et symbole de la lâcheté. Sans doute il fuit devant le faucon, dont il ne possède ni les serres aiguës ni le bec tranchant; mais quand pour se soustraire à une lutte inégale et impossible, il s'est inutilement élevé dans les plus hautes régions de l'atmosphère, suivant Belon, « il passe « la tête sous son aile et présente à l'oiseau de proie un bec « redoutable contre la pointe duquel celui-ci, dans l'impé- « tuosité de son vol, vient souvent se percer. »

Quand les jeunes, échappés aux attaques des corneilles, attaques qui, par malheur, se renouvellent plusieurs fois pendant la saison, atteignent une certaine force et commencent à voler, leur père et leur mère les emmènent en promenade avec eux au bord de l'eau. Là, ils leur enseignent à voler et à chasser, et ils les ramènent vers le soir au quartier général. Ils ne les laissent plus toutefois coucher dans les nids, ils les obligent à percher avec eux, et à dormir le cou replié, le bec penché sur la poitrine et l'œil prêt à s'ouvrir au premier signal d'alarme.

Un peu plus tard, les fiançailles ont lieu : les jeunes de l'année s'accouplent deux à deux et s'envolent vers d'autres contrées, pour y trouver une nourriture qui commence à leur faire défaut. Si le héron vivait de poisson, ces émigrations n'auraient certes point lieu, car le poisson ne manque jamais dans les rivières.

Les hérons font ainsi leur tour de France, et reviennent au lieu natal à l'époque des amours et de la couvée.

En Chine, on emploie le héron à la pêche : on lui attache autour du cou un anneau de cuivre, qui l'empêche d'avaler la proie qu'il a saisie dans les eaux; il la rapporte à son maître, qui lui donne en récompense les entrailles du poisson.

Dans diverses parties de l'Europe, et particulièrement dans les Pays-Bas, on a des héronnières artificielles.

En parcourant la Frise, pays étrange où il n'existait pas, il y a trente ans, une véritable grande route, où l'on ne voyage qu'en bateau, sur des canaux grands ou petits, bordés d'étroits chemins de halage invariablement macadamisés avec des coquillages blancs, où les fermières portent des couronnes d'or qui valent trente mille francs, où l'on construit les étables en marbre, où l'on trait le lait des vaches dans des vases en porcelaine du Japon, j'ai vu beaucoup de ces heronnières artificielles. Comme les arbres sont rares sur le sol factice et imprégné constamment d'infiltrations maritimes, on place des roues de voiture au haut d'immenses poteaux enfoncés debout dans la terre, et généreusement goudronnés à leur base. Les hérons construisent leurs nids sur ces roues. Faute de rats d'eau, de mulots et de grenouilles, ils ne dédaignent point de vivre de la desserte de la famille, dont ils ne tardent point à se montrer les hôtes et les clients.

Bien des fois j'ai vu les charmantes filles du propriétaire d'une ferme, par parenthèse, littéralement construite en bois d'acajou massif, apporter, au sortir de table, des corbeilles pleines de morceaux de viande, de restes de poissons cuits et de pommes de terre, et les distribuer à une bande de hérons, gravement rassemblés en file devant la porte du logis. Chacun attendait, sans servilité et sans impatience, que son tour vînt d'ouvrir le bec et de recevoir son lot de pâtée.

Seule, une femelle, dont une cuisse s'était brisée en tombant du nid paternel, et qu'avait pansée et guérie une des jeunes filles, se montrait vive, gaie, et empressée. Elle ne quittait jamais d'un pas sa maîtresse, la tirait de temps en temps par sa robe pour solliciter une caresse, et ne manquait point d'allonger un coup de bec, toujours d'ailleurs plus intimidateur que méchant, à un petit chien de la Havane, qui, de son côté, venait parfois se dresser sur ses pattes de derrière pour obtenir un sourire ou une praline.

Jamais cette femelle de héron, laissée complétement libre, n'accompagna ses congénères dans leurs émigrations, malgré les claquements de bec expressifs par lesquels ils l'engageaient à les suivre.

Debout sur une patte, elle les regardait s'envoler avec un secret sentiment de regret, saluait de quelques cris leur départ, battait des ailes, et venait bien vite se réfugier près de la jolie Frisonne, comme pour chercher à ses côtés un refuge contre la tentation de s'éloigner et de céder à des instincts voyageurs.

La jeune fille se maria et alla habiter une autre partie de la Frise; la femelle du héron la suivit dans sa nouvelle demeure. En 1858, je l'ai encore vue, cassée par l'âge, alourdie, et se laissant tracasser de toutes les façons, comme un jouet, par les enfants de sa maîtresse. Un chien ne se fût pas montré plus doux, plus patient et plus intime.

S. Henry Berthoud.

Le Duc de MECKLENBOURG-SCHWÉRIN

ET

La Princesse ALEXANDRINE DE PRUSSE

Nous avons déjà dit quelques mots des fêtes qui ont eu lieu à Berlin, à l'occasion du mariage de la princesse Alexandrine de Prusse avec le duc Guillaume de Mecklenbourg-Schwérin. On nous envoie de Berlin deux photographies qui nous permettent aujourd'hui de mettre sous les yeux de nos abonnés les traits des nobles époux. A ce propos, notre correspondant nous raconte une petite anecdote qui a jeté un peu de gaieté dans la pompe officielle du bal de la cour. Il paraît qu'un vieux général, désigné pour être le cavalier de la princesse Alexandrine dans un quadrille d'honneur, s'est obstinément refusé à ôter son casque, malgré les invitations des chambellans et même les observations un peu vives du duc de Mecklenbourg. L'intraitable guerrier aima mieux renoncer à figurer dans le quadrille, plutôt que de déposer sa coiffure militaire à laquelle, sans doute, il a voué un culte superstitieux. Les dames riaient sous leur éventail; mais le roi n'était pas content.

Veut-on savoir à présent quel est l'état civil exact du duc et de la princesse? Rien de plus facile : nous n'avons qu'à ouvrir l'Almanach de Gotha. Ce petit volume qui fait autorité en matière héraldique nous apprend que le duc Frédéric-Guillaume-Nicolas est le frère cadet du grand-duc regnant de Mecklenbourg-Schwérin. Né le 5 mars 1827, il est colonel à la suite du régiment de cuirassiers brandebourgeois et chef de la 8e brigade de cavalerie prussienne. Quant à la princesse Fréderique-Wilhelmine-Louise-Élisabeth-Alexandrine, elle est née le 1er février 1842. Elle est fille d'un frère du roi de Prusse, le prince Frédéric-Albert, et de Wilhelmine-Marianne, fille de feu Guillaume Ier, roi des Pays-Bas.

R. Bryon.

COURRIER DES MODES

On s'adresse volontiers à la chronique des modes pour les renseignements au sujet des étoffes; on a raison, car lorsqu'on visite souvent les magasins, on voit ce qui doit se porter bien avant que la nouveauté soit exposée dans les vitrines. C'est surtout dans les ateliers des grandes couturières qu'on peut surprendre les secrets de la toilette; aussi n'ai-je point épargné mes pas depuis quelques jours pour être en état de renseigner nos lectrices.

On voit une quantité de taffetas à rayures, dont on se sert pour faire le costume entier, et principalement du foulard; ce dernier domine, mais pour avoir du vrai foulard, il faut le demander aux magasins de la *Malle des Indes*, passage Verdeau.

On porte aussi en demi-toilette des lainages de fantaisie, des linos et des alpagas de teintes unies; de même que le foulard, les mousselines, le jaconas et le barége se font en uni ou à rayures. On évite les bouquets lorsqu'on tient à établir les robes de forme biaisée, dans lesquelles les dessins se trouvent singulièrement compromis. Comme la question de coupe biaisée contrarie un grand nombre de femmes qui ne l'ont point encore adoptée, je leur dirai sans plus tarder que je ne la trouve pas indispensable; on doit convenir que c'est la plus nouvelle, mais il n'y a point exclusion des autres jusqu'à nouvel ordre. Les jeunes filles feront bien, selon moi, de continuer à porter les jupes plissées à gros plis derrière et sans biais. Les jupes de foulard avec corsage blanc et large ceinture de rubans sont une jolie toilette de demoiselle ou de jeune femme. On peut pour celles-là choisir, dans les échantillons de la *Malle des Indes*, les fonds clairs semés de pois ou de petits dessins délicats. Rien de frais et gracieux comme ces costumes qui se conservent longtemps

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 1

BLANCS	NOIRS
1 D. 7eTD	1 C. case R (A)
2 T. 5eD éch.	2 P. pr. T (1).
3 C. 3eD éch.	3 P. pr. C (2).
4 D. 3eR éch. et mat.	. . . . . .
1	
. . . . . .	2 R. pr. C.
3 D. 2eFR éch. et mat.	. . . . . .
(2.	
. . . . . .	3 R. 3eR.
4 D. 7eFR éch. et mat.	. . . . . .
A	
. . . . . .	1 P. 6eCR.
2 P. pr. P.	2 C. case R (1).
3 D. 6eCD.	3 coup quelconque.
4 D. éch. et mat.	. . . . . .
1	
. . . . . .	2 F. joue.
3 D. pr. C éch.	3 F. couvre.
4 D. pr. F éch. et mat.	. . . . .

Solutions justes : MM. Galiment; Lequesne; un amateur D.M..., café Bec, à Argelliers; J. Cruchon, à Avranches; Charousset, à Maubeuge; Garigène Germain, à Argelliers; Aimé Gautier, à Courbevoie.

CORRESPONDANCE

M. Char..... — Recevez tous nos remerciments pour votre envoi de Problèmes.

La variante principale du n° 1 est charmante: les nos 2, 3 et 4 ont malheureusement plusieurs solutions. C.P.

PROBLÈME N° 3.

COMPOSÉ PAR M. GROSDEMANGE

et dédié à l'Univers Illustré

NOIRS

BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en trois coups

Paris — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

EMILE AUCANTE.


LES COURSES DE LONGCHAMPS, SUR L'HIPPODROME DU BOIS DE BOULOGNE

et ne sont pas compromis par quelques gouttes d'eau ou un peu de poussière.

Comme on portera beaucoup de chemisettes, je conseille aussi aux femmes soigneuses de se fabriquer quelques chemisettes de foulard : la lingerie devient très-coûteuse de blanchissage lorsqu'on la met chez soi, tandis que le foulard se nettoie sans frais. Dans les coupons des magasins de la *Malle des Indes* on trouve d'excellentes occasions dont on peut profiter lorsqu'on a établi des relations avec cette honorable maison.

Il est certain qu'on portera beaucoup de ceintures-corselets semblables à des brassières : on voit déjà ces modèles dans les magasins du *Régent*, maison Boudet, boulevard de la Madeleine, n° 7.

Tout nous présage que les confections de l'été seront très-variées ; les nouveautés de la maison Boudet se composent de : paletots cintrés, casaques ajustées ou demi-ajustées, écharpes arabes, pelisses un peu longues et collantes, pèlerines à doubles collets et vestes de différents modèles.

On nous promet des robes de plus en plus traînantes. Que deviendrons-nous avec ces traînes embarrassantes ? Devons-nous être suivies d'un page ou tout au moins d'un petit négrillon portant le superflu du bas de nos jupons ?

Je ne sais qu'en penser. Il est vrai que nous possédons déjà le porte-jupe *stolaria*, et pour les femmes qui n'exagèrent pas la longueur de leurs robes, ce doit être suffisant.

J'ai expliqué autre part cet objet de toilette commode et solide pour lequel Mme Billard, rue Tronchet, 4, est brevetée.

Le *stolaria* coûte huit francs, il s'adapte à toutes les robes. Mme Billard en a un énorme débit. C'est le plus nouveau et le plus commode des porte-jupes.

Dans la même maison on trouve les corsets-brassières en élastiques à jour, si agréables pour la saison d'été, et une foule de nouveautés en sur-jupes élégantes décorées de motifs en taffetas, guipure et boutons. N'oublions pas que la jupe de dessous conserve une grande importance tant que la longueur exagérée des robes nous forcera de la mettre en vue.

Et notons bien que nous ne voyons encore que des échantillons, car les modèles de campagne et de voyage ne seront établis que dans les premiers jours de mai.

Si l'on veut avoir une idée de toutes les gracieuses innovations appliquées aux robes, il faut rendre visite aux salons de Mme Pieffort, rue de la Grange-Batelière, n° 1. Je cite cette couturière plutôt qu'une autre, parce que chez elle, à côté des toilettes d'une grande élégance, on trouve des costumes simples.

Mme Pieffort, qui compte aujourd'hui des femmes du plus grand monde dans sa clientèle, a su conserver la spécialité des toilettes modestes ; c'est pourquoi j'aime à lui rendre visite. Si elle détaille les frais d'une robe ou d'un pardessus, elle vous explique à l'instant même par quels changements il est possible d'arriver à un résultat à peu près pareil comme effet en dépensant la moitié moins ; ceci met à l'aise, car ce qui effraye chez mesdames les grandes couturières, c'est l'addition.

On me dit chez MM. Ransons et Yves, *à la Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, que la coiffure en chaîne Benoîton sera en vogue pendant toute la belle saison.

Je veux bien le croire ; le goût éminemment parisien de la maison que je viens de citer sert de code aux femmes élégantes. Je m'incline devant ses décrets.

Le haut de la coiffure en question est en ruche de rubans, le fond est une résille, et les fameuses chaînes que vous savez descendent en double rang de collier ; entre nous soit dit, cette coiffure est connue depuis longtemps, elle *est renouvelée des Grecs*. Toutes les choses que nous voyons aujourd'hui sont logées à la même enseigne ; ce sont des *résurrections*.

Je vous parlerai volontiers des charmants chapeaux qu'on trouve dans les magasins de la *Ville de Lyon*, où le rayon spécial des modes est traité d'une manière artistique. J'y remarque le chapeau *Lamballe* (haute nouveauté), la casquette *Derby*, le chapeau de *Nice* et le chapeau de visite ; toutes les jolies petites formes décrétées par la mode et ornées aussi gracieusement que le permet l'exiguïté de leur circonférence.

ALICE DE SAVIGNY.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers Illustré.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste

RIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM
an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
s mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 528.
Samedi 14 Avril 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

La semaine des enfants. — Souvenirs. — Le Théâtre-Comte et le Gymnase-Enfantin. — Poulet. — Le royaume des meringues. — Ce que sont devenues les petites filles d'autrefois. — Théâtre des Bouffes-Parisiens : *Didon*, opéra-bouffe en deux actes de M. Belot, musique de M. Blangini, Désiré, Mlles Silly et Joséfa Valenti. — Opéra : Le *Don Juan* de Mozart, paroles de MM. Emile Deschamps et Henri Blaze, décors de MM. Despléchin, Cambon, Thierry, Rubé, Chaperon et Lavastre. — Des diverses incarnations de Don Juan. — Les artistes : MM. Faure, Obin, Naudin, David, Caron; Mmes Saxe, Gueymard, Battu, Beaugrand et Fioretti. — Où le chroniqueur moralise. — Ce qui manque à la littérature du jour. — Une belle œuvre. — Douze millions aux pauvres. — Une invite aux millionnaires français.

Place aux enfants! A eux la belle place pendant ces heureux jours qui s'appellent les vacances de Pâques. Depuis le jeune lycéen de Sainte-Barbe-des-Champs jusqu'au grand rhétoricien, qui agace avec le rasoir sa moustache naissante, tout ce petit monde se réjouit, s'ébat, se remue dans les rues, dans les squares, dans les promenades publiques, dans les théâtres.

Je dis : les enfants. Ai-je bien le droit de me servir de cette expression? Où sont-ils, les enfants? Y en a-t-il encore? Il y a des jeunes êtres qui ont dix, douze, quinze ans ; mais qu'ils poussent vite de ton, d'allures et de goûts! Ils ont le cigare aux lèvres avant d'avoir de la barbe au menton.

Je me souviens que, quand j'étais à cet heureux âge où je me sentais fort vexé d'être appelé familièrement *mon petit*, je ne connaissais rien de plus beau que deux théâtres : le Théâtre-Comte et le Gymnase-Enfantin! Mes camarades et moi nous dissertions sur les mérites des artistes de ces deux scènes. Le soir, le lendemain d'une rentrée, au moment de pénétrer dans ce sombre dortoir éclairé d'une faible lampe, avec quelle tristesse nous évoquions le souvenir des soirées féeriques de la veille! Je me rappelle encore le nom d'un artiste, le premier de tous, le fameux Poulet. Ni Talma, ni Monrose, ni Frédérick Lemaître n'imposèrent autant à leur public que Poulet. Nous étions fous de Poulet! Quels ap-

THEATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA. — REPRISE DU *DON JUAN* DE MOZART, dernier tableau; dessin de M. Worms. — Voir la Chronique.

plaudissements! Il y avait surtout une certaine scène où on le voyait entrer dans le royaume des meringues. On lui servait des coupes énormes de crème fouettée. Et comme, dans notre imagination naïve, nous ne pouvions admettre des accessoires en carton, avec quel œil d'envie nous convoitions le repas du bienheureux Poulet! Tout passe... et le Gymnase-Enfantin et le Théâtre-Comte ont aussi passé! C'est M. Hartkoff qui a pris la place de l'un où il exhibe des anatomies en cire; l'autre est devenu le théâtre des Bouffes-Parisiens!

O mes illusions! qu'êtes-vous devenues? O grand et illustre Poulet! ton ombre vient-elle, les nuits, se promener dans ces galeries où jadis tu regnais? Plus de babys riant à en crier et à en pleurer; plus de joyeuses exclamations admiratives; ce ne sont plus ces belles joues roses, ces gais battements de mains; c'est chez M. Hartkoff, la savante mais triste galerie de notre pauvre machine humaine mise à nu par l'anatomie : le réalisme de la vie matérielle. Au théâtre des Bouffes, autre réalisme! Quelle enjambée! Les petites filles ont grandi! Ces spectatrices, qui venaient s'asseoir sur des banquettes rembourrées de noyaux pour admirer les fantasmagories du bon M. Comte, ce sont elles qui, aujourd'hui, font de la fantasmagorie avec leurs robes étourdissantes de luxe et leurs costumes Benoîton!

Jeudi c'était fête aux Bouffes. La salle resplendissait. De tous côtés s'étalaient les plus brillantes toilettes. La galerie était superbe. On était venu voir *Didon*.

Qu'est-ce que Didon? Plus d'une, parmi les dames qui trônaient aux loges d'avant-scène, ignorait sans doute ce qu'est, ou plutôt ce qu'était Didon. Très-fortes sur le répertoire du Palais-Royal ou des Délassements-Comiques, formées à la grande école de *Bu qui s'avance*, ou de *V'lan, ça y est!* les illustres actrices qui font l'ornement habituel des premières représentations seraient fort en peine de répondre à cette question : Qu'est-ce que Didon?

D'ailleurs, que leur importe! aussi bien l'exemple donné par Didon était déplorable : se tuer par amour! Ah! Didon mérite bien de ne plus nous intéresser. Et Virgile est avec [illegible]

Passe encore s'il eût eu le bon esprit de faire de la Didon une dame aux Camélias!

Que vous dirai-je de cette Didon des Bouffes? On l'a applaudie sans doute. Mais convenons-en tout bas, moins pour l'œuvre que par indulgence pour l'auteur, un homme d'esprit, en dehors de ses tentatives mythologiques. Est-ce une pièce? Non. M. Belot a sans doute voulu se venger des tours que Virgile lui a joués. Ce n'est point une comédie, c'est un pensum. La chose réussira-t-elle? C'est bien possible. La musique de M. Blangini abonde en mélodies gracieuses et bien venues. Joignez à cela une charmante mise en scène, de jolies voix, comme celle de M[me] Josefa Valenti, de piquants minois comme ceux de M[lles] Théric et Debar, et cet amuseur si plein d'humour et d'esprit communicatif, le réjouissant Désiré, et ce diable au corps, joli diable, ma foi, qui s'appelle M[lle] Silly. Voilà bien des éléments pour que la chose attire le public. Que de fois, aux Bouffes et ailleurs, j'ai vu réaliser ce tour de force qui consiste, en cuisine, à faire un civet de lièvre avec un lapin! Cela se fait tous les soirs dans nos théâtres. Que de lapins sont ainsi servis à une foule toujours avide et toujours satisfaite!

~~~ *Paulo majora!...* et passons, sans autre transition, de *Didon* à *Don Juan*.

Et moi aussi, j'aurais pu déraisonner tout comme un autre et exécuter ma petite variation sur ce thème, — un des favoris de la critique moderne, — le type de don Juan. Avec les vingt pages d'Hoffmann, les deux ou trois cents vers d'Alfred de Musset, et une trentaine de strophes de lord Byron, j'aurais pu, moi aussi, recomposer cette figure de fantaisie, ce personnage grandi outre mesure,

> Pressant le monde entier sur son cœur qui se pâme,

ce mortel brûlé de désirs inassouvis, dévoré par la soif de l'idéal,

> Demandant aux forêts, à la mer, à la plaine,
> Aux brises du matin, à toute heure, à tout lieu,
> La femme de son âme et de son premier vœu!
> Prenant pour fiancée un rêve, une ombre vaine,
> Et fouillant dans le cœur d'une hécatombe humaine,
> Prêtre désespéré, pour y chercher son Dieu!

Mais, la main sur la conscience, croyez-vous que ce soit là exactement le don Juan de Mozart, et qu'en écrivant son immortel opéra, le divin artiste ait songé à créer, dans sa langue mélodique, un type nouveau que n'avaient entrevu, avant lui, ni Tirso de Molina, ni Molière, ni aucun des poëtes ou des dramaturges qui avaient tenté de reproduire sur la scène la vieille légende espagnole? Et, quand il l'eût voulu, n'aurait-il pas trouvé un obstacle dans l'essence même de son art? Précisons. Avec les seules ressources des sons inarticulés, le musicien pourra traduire les grandes voix de la nature; il pourra même, je vais plus loin, exprimer certaines manifestations du sentiment ou de la passion : la joie, la colère, la douleur, la prière, la tendresse, les entraînements guerriers et chevaleresques; mais là est sa limite. Les passions froides et contenues, l'ambition, l'hypocrisie, l'envie, l'orgueil et ces mille nuances de caractère dont se compose un personnage dramatique, c'est à la parole seule qu'il appartient de les rendre. La musique n'est qu'un auxiliaire : elle peut développer, agrandir, idéaliser un thème donné, le transfigurer même à force de puissance, de poésie et de charme : — elle est impuissante à créer.

[illegible] poncif, qui consiste à distinguer dans l'art deux don Juan : le don Juan de Molière et celui de Mozart.

S'il est vrai que le don Juan de l'Opéra soit une création nouvelle, c'est, en tout cas, au poëte, c'est à Lorenzo da Ponte qu'en revient l'honneur.

Oui, sans doute, ce don Juan-là diffère de celui de Molière : ce n'est plus ce libertin philosophe, ce fils du XVII[e] siècle, — j'allais dire du XVIII[e].

> Ivre, riche, joyeux, raillant l'homme de pierre,
> Ne demandant partout qu'à trouver le vin bon,
> Bernant monsieur Dimanche et disant à son père
> Qu'il serait mieux assis pour lui faire un sermon.

Tout le côté raisonneur et philosophique a disparu : ne cherchez dans l'opéra ni la scène de l'Hypocrisie, ni celle du Pauvre, ni les audacieuses discussions sur l'athéisme. Préoccupé avant tout de fournir des situations au compositeur, le librettiste est remonté directement aux origines de la légende. C'est à elle, c'est au *Burlador de Sevilla*, dont M. Alphonse Royer nous a donné récemment une belle traduction, qu'il a emprunté à la fois les éléments de son poëme et la phy- [illegible] de cette beauté magnétique, de ces séductions irrésistibles qui en font comme l'Ange de la perdition, promenant par le monde ses appétits sensuels et son libertinage élégant, sans souci des lois divines et humaines, des cœurs brisés qu'il foule sous ses pieds, du sang et des pleurs qu'ont fait couler autour de lui ses conquêtes amoureuses. Ainsi comprise la figure de don Juan perd peut-être en profondeur; mais elle gagne en hauteur et en éclat. Le drame au milieu duquel elle se meut abonde en péripéties saisissantes. Je ne sais pas s'il existe au théâtre une situation plus large et plus puissante que cette scène de bal masqué, où don Juan, poursuivant Zerline qui vient d'échapper à ses outrages, se trouve face à face avec ses deux victimes de la veille, et brave à la fois l'épée vengeresse d'Ottavio et les malédictions que murmure autour de lui une foule indignée.

Par une rare bonne fortune, ce poëme admirable de Lorenzo da Ponte a été admirablement traduit en français. Les vers de MM. Émile Deschamps et Henri Blaze sortent tout à fait de la facture ordinaire des vers d'opéra; c'est de la poésie véritable. Écoutez ce passage de la déclaration de don Juan à Zerline, et dites si Alfred de Musset lui-même a rien écrit de plus délicat.

> Non, vous ne serez pas femme d'un paysan;
> Non, non, je ne veux pas que le soleil vous brûle.
> Eh! que dirait le roi s'il savait que don Juan
> Vous a vue et permet qu'un manant vous épouse,
> Qu'en d'ignobles travaux vous noircissiez vos mains,
> Vos mains blanches à rendre une infante jalouse,
> Et que vous déchiriez aux cailloux des chemins,
> Vos pieds, vos petits pieds de comtesse andalouse!
> Non, à ces mains des gants, à ce cou des colliers!
> Pour ces pieds des tapis ou la molle pelouse
> De mes grands bois de citronniers;
> Et, sur ce front charmant, des gazes diaphanes
> Qui, vous entourant de leurs plis,
> Défendront la rose et les lis,
> Des insectes du soir et des regards profanes.
> Qu'en dis-tu, mon amour? Laisses-tu volontiers
> Pour nos palais brillants l'ennui de leurs cabanes,
> Et tes lourds paysans pour nos beaux cavaliers?

J'étais curieux de savoir quelle impression produirait sur le public blasé de l'Opéra, cette reprise de *Don Juan*. Les prophètes de malheur n'avaient pas manqué. A part quelques faiseurs de paradoxes, personne ne songeait à contester, en lui-même, le chef-d'œuvre consacré devant lequel Meyerbeer, Rossini, Auber, les plus grands maîtres de ce temps-ci, n'hésitent pas à fléchir le genou. — « Musique sublime, disait-on, mais qu'il faut lire, ajoutait-on tout bas, sur la partition et devant un piano. Le cadre de l'opéra est trop vaste pour ces mélodies délicates, plus expressives que puissantes, pour cette orchestration discrète à laquelle manque le relief et l'éclat de l'instrumentation moderne. Et quelle saveur pourront trouver à ces formules vieillottes et démodées, des oreilles où résonne encore l'écho de ces grandes tempêtes musicales qui s'ap- [illegible] *Guillaume Tell* [illegible] acte des *Huguenots? Andromaque* aussi, et *Cinna*, et *Polyeucte*, sont des œuvres de génie, des drames passionnés; mais le temps les a frappés de son aile : c'est à peine s'ils se traînent, caducs et ridés, sur la scène française; et s'il leur est arrivé, il y a quelques années, de reconquérir un semblant [illegible] en eux. Pour galvaniser *Don Juan*, il ne faudrait rien moins [illegible] qui s'appelaient Lablache, Rubini, Tamburini, Malibran, Sontag. Et qui sait encore s'ils ne succomberaient pas à la tâche; si, après la première surprise du moment, le *Don Juan* [illegible] *Martha* [illegible]

Eh bien! les pessimistes avaient tort. Il faut le dire bien haut à la gloire du goût parisien, la représentation de *Don Juan* à l'Opéra n'a été d'un bout à l'autre qu'un long triomphe. On a applaudi, comme on applaudissait naguères, sur [illegible] *Noces de Figaro* [illegible] *Flûte enchantée*. On était conquis, séduit, pénétré en quelque sorte, par ces mélodies si simples et si touchantes, par cette inspiration si [illegible] blent le cri de l'âme elle-même. Non, ce n'était pas là un enthousiasme de convention, une admiration de commande : la preuve en est que les morceaux les plus fêtés n'ont pas toujours été ceux où les bravos autrefois avaient coutume d'éclater. Ainsi le *trio des Masques*, exécuté d'une façon inégale et où les deux protagonistes féminins semblaient s'évertuer, comme on dit, à tirer chacun à soi la couverture; ainsi l'air *Il mio tesoro*, où Naudin n'a pas tenu les promesses de Vasco de Gama, n'ont été accueillis qu'avec une certaine réserve. Mais, en revanche, comme tout le reste a été compris, depuis la première scène si dramatique de Dona Anna jusqu'à son grand air, depuis les lazzis de Leporello jusqu'aux foudroyantes apostrophes de la statue de pierre, depuis les fières douleurs d'Elvire jusqu'aux ironiques tendresses de la sérénade, et aux séductions de l'irrésistible *Là ci darem la mano!* Le public en masse a redemandé ces deux derniers morceaux. Il était heureux, il battait des mains : on eût dit que c'était la première fois qu'il découvrait ces perles musicales. Et le soir même, sur le coup de minuit et demi, devant le perron de Tortoni, un Philistin qui, la veille encore, s'en tenait à la définition de Théophile Gautier sur la musique, me demandait à brûle pourpoint si j'avais vu *Don Juan*, du ton de La Fontaine arrêtant les passants pour leur demander : « Avez-vous lu Baruch? »

L'interprétation est, de l'aveu de tous, malgré certaines défaillances de détail, une des plus brillantes que l'on ait entendues.

Faure est un peu un don Juan à l'eau de rose; je ne retrouve pas en lui les traits vigoureux de cette esquisse tracée par Hoffmann : « Une noble et majestueuse structure, un visage mâle, des yeux pénétrants, des lèvres nettement dessinées. Le mouvement de ses sourcils donne parfois à sa physionomie une expression diabolique qui éveille une terreur involontaire, sans altérer la beauté de ses traits. On dirait qu'il doit exercer une magique puissance de fascination, que les femmes qu'il regarde ne peuvent plus s'éloigner de lui, et doivent subir cette force mystérieuse qui les conduit dans l'abîme. » Ce qui manque à Faure, c'est justement cette hauteur, cette insolence, cette domination, ce je ne sais quoi d'implacable et de souverain qui élève don Juan au-dessus des Jocondes vulgaires d'opéra-comique. Mais quel virtuose incomparable! quel style, quel goût, quelle souplesse, quelle *morbidezza* et quelle tendresse dans ses roucoulements amoureux, quelle ampleur et quelle façon magistrale de phraser le récitatif! Un peu plus de diable au corps, de brio, d'emportement dans les passages énergiques, notamment dans l'air *Fin ch'an dal vino*, et ce serait la perfection de l'art.

Obin, comme chanteur, laisse aussi peu de chose à désirer. Il a détaillé avec esprit le fameux air du catalogue : je lui voudrais seulement plus de mordant et de gaieté. Son costume, [illegible] de caractère.

Le rôle d'Ottavio n'est pas des plus favorables. Naudin [illegible] taire qu'en a donné M. Henri Blaze, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1[er] mars dernier, lui imprimer une physionomie nouvelle et originale. Il a préféré s'en tenir à l'ancienne tra[illegible] *patito* [illegible] goureux et débonnaire. Soit, mais il ne fallait pas l'exagérer. Encore si le chanteur eût fait amnistier le comédien, s'il nous eût donné dans l'air *Il mio tesoro*, le clair de lune de Rubini ou seulement de Mario!

Parlez-moi de M[lle] Saxe! Voilà une artiste vaillante et qui ne marchande pas avec son public. De la voix, de la passion, de l'élan tant que vous en voulez, plus même que n'en exige le rôle de dona Anna, qui a aussi ses moments de tendresse et de douleur contenues. Mais quoi! dona Anna craignait peut-être de paraître écrasée par Elvire, et cette préoccupation lui a fait parfois dépasser la mesure. C'est là dans tous les cas un beau défaut et que je préfère à l'excès contraire.

La même critique, si c'en est une, pourrait être adressée à M[me] Gueymard : cette rivalité entre cantatrices a fait manquer, comme je l'ai dit plus haut, le sublime trio des Masques. Je me hâte d'ajouter qu'entre les mains de la nouvelle Elvire, le rôle qui passait souvent inaperçu au Théâtre-Italien, a pris un relief et un éclat extraordinaires : du troisième rang il est monté d'emblée au premier.

M[lle] Battu n'a pas tout à fait la grâce, la légèreté, la coquetterie que demande le personnage de Zerline. Les atours de la grande dame vont mieux à sa beauté sévère que le jupon court de la paysanne : ce qui ne m'empêche pas de reconnaître le goût exquis avec lequel elle a fait sa partie dans le duo de la Séduction.

Caron chante agréablement son rôle de Mazetto, qu'il joue d'ailleurs avec entrain et naïveté.

La belle voix de David — le commandeur — a des accents d'une gravité sépulcrale sous son enveloppe de marbre.

Un ballet des mieux réussis, composé d'airs empruntés à Mozart, d'où se détache, comme le Régent d'un collier, l'adorable marche turque, orchestrée par M. Auber, fait voltiger devant le public un essaim de papillons et de roses, au milieu desquelles s'épanouissent, *primæ inter pares*, M[mes] Beau[illegible] salle de bal, éclairée par des lustres si nombreux que l'œil se fatigue à les compter, élançant jusqu'aux frises du théâtre sa riche et légère architecture, peuplée d'une foule masquée, aux costumes pittoresques, ruisselants de diamants, de soie, de velours; puis au fond, là-bas, bien loin, deux orchestres de danse, unissant ensemble leurs harmonies; voilà le tableau, [illegible] diose et de plus féerique.

Les autres décors ne sont pas moins splendides. Le premier, qui représente une rue de Burgos, la patrie du Cid, vous transporte en plein dans l'Espagne héroïque. On dirait une toile de Dauzats ou de Giraud. Je vous signale encore celui du cimetière, avec ses tombes, et ses monuments en ogive, que domine, du haut de son piédestal, la blanche statue du Commandeur, éclairée par les lueurs blafardes de la lune. Mais de tous, le plus saisissant et le plus original est
~~~

sans contredit celui que reproduit notre gravure. Le convive de pierre vient de faire son entrée dans la salle du festin. Tout le monde a fui : seul, don Juan est allé, un flambeau à la main, au devant de son invité. Mais, voyez ! la table chargée de fleurs et de fruits s'est engloutie. Un nuage sombre et opaque a envahi la salle : puis il se dissipe peu à peu, laissant voir, sous un horizon d'un rouge de sang, les pâles fantômes des victimes de don Juan, pendant qu'au milieu de la scène celui-ci se débat sous le poignet de marbre qui l'étreint. — C'est du fantastique et du terrible à sa plus haute puissance.

Grâce à ces éléments multiples, le don Juan de Mozart va passer enfin, il faut l'espérer, du succès d'estime au succès d'argent.

~~~ Et maintenant, pour terminer, une petite échappée de morale, si vous le voulez bien.

Nous ne parlons, dans nos journaux, que théâtres, politique, crimes, scandales. Tout est occasion à faire de l'esprit. Les bonnes et simples actions portent moins aux grâces du style. Aussi, qu'il est difficile de faire un bon livre ! Notre littérature, qui prend le pas sur la littérature des autres nations, est en arrière, sur un point, de nos amis les Anglais et de nos amis les Allemands. Il nous manque cette littérature qui ne se nourrit point de sang, de meurtre et de vol, qui ne fleurit point dans l'atmosphère malsaine des salons du demi-monde, celle enfin qui est la photographie de ces tranquilles ménages où les jours sont de longs sacrifices à ce dieu philosophique : le Devoir. En Angleterre et en Allemagne, ils sont innombrables, les romans que le père de famille peut lire sans crainte de laisser le volume entr'ouvert sur sa table. On donne bien des encouragements aux travaux de l'esprit; que n'en accorde-t-on aux écrivains de talent qui pourront résoudre ce problème : parler à l'imagination sans la troubler par de dangereuses images? Il y a là tout un courant à imprimer à la littérature de notre pays.

Une belle œuvre, c'est celle que nous avons lue, exposée en quatre lignes de faits divers, dans les colonnes des journaux anglais, et le nom de l'homme qui l'a faite mérite d'être connu. C'est une sorte de compensation à établir dans la balance de la renommée avec les noms trop fameux de Thérésa et autres célébrités de café-concert. Cet homme s'appelle M. Peabody.

M. Peabody est un Américain qui s'est établi à Londres il y a de longues années. Aujourd'hui il quitte les affaires. Les millions ne rendent pas toujours ingrat. Au moment de retourner dans sa patrie, il a voulu laisser un souvenir de son passage dans le pays dont le séjour lui avait été si favorable. Il a songé aux pauvres de Londres et leur a donné la bagatelle de douze millions.

Douze millions, entendez-vous cela? Douze millions, ni plus, ni moins. Et il les a donnés simplement, modestement, d'un main discrète. Mais il est impossible que douze millions tombent d'une caisse dans une autre sans faire quelque bruit.

Et ce bruit est arrivé jusqu'à Sa très-gracieuse Majesté, la reine Victoria, qui a voulu à son tour donner un souvenir de gratitude à celui qui en laissait un si beau à ses sujets.

Le grand cordon de l'ordre du Bain et un titre de baronnet furent envoyés à M. Peabody qui les refusa en s'excusant sur sa qualité de citoyen des États-Unis.

Mais la reine ne s'est pas tenue pour battue et elle a fait parvenir à cet homme excellent son portrait et, comme cadre, une lettre des plus touchantes.

Cette fois M. Peabody a accepté.

En entendant conter cette anecdote je me disais : Qui sait? peut-être l'idée d'imiter M. Peabody viendra-t-elle à un de nos barons de la haute banque, qui ne voudra pas laisser la jeune Amérique battre en générosité la vieille France. — Voyons, messieurs, la lice est ouverte : nous attendons.

GÉRÔME.

BULLETIN

Parmi les événements les plus intéressants de la dernière semaine, nous devons placer l'inauguration solennelle de la statue du bailli de Suffren, à Saint-Tropez. Cette fête, destinée à consacrer le souvenir d'une des plus grandes gloires maritimes de la France, fera époque dans les annales de la Provence, où le nom de la famille de Suffren est toujours resté vivant et respecté.

Pierre-André de Suffren naquit au château de Saint-Cannat, en Provence, le 17 juillet 1729. Enfant, il rêvait de vaisseaux; on le fit marin, et il suivit sa voie avec un enthousiasme qui devait immortaliser son nom. Cadet de famille, il entra dans l'ordre de Malte, dont la grande maîtrise, à mesure qu'il s'illustrait, le nomma successivement commandeur, puis bailli.

Lors de la guerre d'indépendance de l'Amérique, il servit sous le comte d'Estaing. Ce fut sur l'ordre de cet amiral qu'il pénétra dans la rade de Newport, avec le vaisseau *le Fantasque*, et qu'il incendia la flotte anglaise.

En 1781, nommé chef d'escadre, il combattit le commodore anglais Johnston, à la hauteur des îles du cap Vert. L'année suivante, il entra dans la mer des Indes, qui allait être témoin de ses plus mémorables exploits. Dans ce rapide résumé nous citerons seulement la grande bataille navale qu'il livra à l'amiral Hughes, forçant la flotte ennemie, bien supérieure en nombre à la sienne, à lever le blocus de Goudelour.

Revenu en France, le bailli de Suffren fut accueilli avec enthousiasme à Versailles. Le roi le nomma chevalier de ses ordres et créa pour lui une quatrième charge de vice-amiral, qui devait s'éteindre avec le valeureux marin.

Affaibli par les fatigues de sa dernière campagne, le bailli de Suffren mourut à Paris, le 8 décembre 1788.

Pour revenir à la fête d'inauguration, nous dirons qu'elle a eu lieu avec un grand éclat. Toute l'escadre cuirassée était devant le port de Saint-Tropez. L'amiral Jurien de la Gravière, qui présidait la solennité au nom de l'Empereur, a prononcé un remarquable discours qui retraçait à larges traits la carrière du vainqueur de Goudelour.

L'amiral comte Boüet-Willaumez a improvisé ensuite une chaleureuse allocution, comme président du comité de souscription pour le monument.

Le maire a remercié les amiraux et la population. Enfin le préfet a donné lecture d'une dépêche annonçant que l'Empereur accordait la croix de la Légion d'honneur au maire de Saint-Tropez.

Le lendemain, la fête a été close par un simulacre de débarquement effectué par les équipages de l'escadre cuirassée.

La mission diplomatique envoyée par S. M. le roi Léopold II à l'empereur Maximilien a été surprise aux environs de Mexico par une bande armée. Dans la lutte qui s'est engagée, M. le baron d'Huart, aide de camp du comte de Frandre, a été tué, et plusieurs personnes ont été blessées.

Un pareil acte de brigandage sera flétri, avec la même énergie, par les honnêtes gens de tous les partis.

Les vicaires capitulaires du diocèse d'Arras, de concert avec le chapitre, ont institué une commission pour diriger l'érection d'un monument à la mémoire de Mgr l'évêque Parisis, décédé dernièrement.

Cette commission se compose de Mgr de La Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, président, et de sept autres membres.

Le monument sera placé, assure-t-on, dans la chapelle de l'église cathédrale, sous laquelle est creusé le caveau destiné à la sépulture des évêques d'Arras. Cette chapelle absidale renferme déjà le tombeau élevé en l'honneur du cardinal de La Tour d'Auvergne Lauraguais.

Dans une de ses dernières séances, le conseil municipal d'Orléans a voté à l'unanimité une somme de 5,000 francs pour le rachat de la tour de Jeanne d'Arc. On sait que les villes de Rouen, Toulon, Besançon, Bar-le-Duc et Versailles s'étaient déjà associées à la même manifestation nationale. A côté des votes de ces grandes cités, il est touchant d'avoir à enregistrer le nom d'humbles villages comme celui d'Arc ou comme le hameau de Domremy, qui ont voté cent francs pour honorer la mémoire de la grande paysanne. La munificence de Paris ne s'est pas encore prononcée; mais il n'est guère supposable que cette abstention se prolonge longtemps.

L'Académie française a renouvelé son bureau pour le trimestre d'avril à juillet. M. Dufaure a été nommé directeur, et M. Camille Doucet chancelier.

Les promeneurs peuvent voir en ce moment au Jardin des Plantes, dans le même parc grillé et en plein air, une jeune lionne, un sanglier d'Algérie et un petit chien qui font assez bon ménage.

Le congrès de Washington vient de voter un crédit de cent mille dollars, pour couvrir les dépenses des États-Unis à l'Exposition universelle de 1867.

On assure que la protection officielle ne se bornera pas à cette allocation pécuniaire, et que des navires de l'État seront mis à la disposition des exposants pour le transport des produits de l'industrie américaine.

L'Empereur vient d'accorder à l'un de nos plus célèbres sculpteurs, M. Clésinger, l'autorisation d'exposer au Palais de l'Industrie le modèle d'un projet de monument élevé à la Paix. Il faut espérer que la population de Paris saura cette fois rendre justice au talent de l'artiste, et ne payera pas ses travaux par des plaisanteries de Béotiens.

TH. DE LANGEAC.

SALZBOURG

La ville de Salzbourg, qui fut le berceau de Mozart et dans laquelle, naguère, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse se sont rencontrés et ont conclu le fragile accord relatif aux duchés de l'Elbe, est pittoresquement située sur les deux rives de la Salzach, que réunit un pont de bois, entre de hautes montagnes qui l'entourent de trois côtés. Sa population, avec les faubourgs, se monte à 17,000 âmes. Le point central de la ville est la place de la Résidence, près de laquelle ou sur laquelle se trouvent groupés la cathédrale, le palais épiscopal, le monument de Mozart, le corps de garde, le Neubau dont la tour renferme un carillon renommé, et les principaux hôtels.

Au-dessus de la ville se dresse le *Schlossberg* que couronne la forteresse de Hohen-Salzbourg dont la tour a 120 mètres de hauteur au-dessus de la place du Chapitre. Cette forteresse fut fondée au XIe siècle par l'archevêque Gebhard, comte de Helfenstein, sur les ruines d'anciennes fortifications romaines, et terminée en 1635 par Pâris, comte de Logron. De 1520 à 1526, elle résista à toutes les attaques des paysans révoltés qui l'assiégeaient. Elle sert actuellement de caserne et de prison.

X. DACHERUS.

UN HÉRITAGE

(Suite[1].)

Un bruit confus se fit entendre dans la cour : c'étaient les voisins, les amis, les confrères de Muller qui venaient le complimenter; car déjà la nouvelle, apportée par le journal, avait fait le tour de la ville. A un signal donné, la porte s'ouvrit et démasqua un orchestre menaçant : trompettes, clarinettes, bassons, fifres, cymbales, triangles, chapeau chinois et grosse caisse. Alors commença une formidable sérénade. Bientôt, la cour se trouvant trop petite, la foule déborda et fit invasion dans l'appartement. Je laisse à deviner les embrassements, les accolades, les serrements de mains. Édith mit à la disposition des exécutants quelques douzaines de pots de bière. Muller retint à souper une vingtaine d'amis; tandis qu'Édith les entretenait, il courut en toute hâte chez le meilleur traiteur de la ville pour ordonner un banquet somptueux. Gibier, poisson, vins de France et d'Espagne, rien ne lui parut trop délicat ou trop dispendieux. Il ordonna un menu qui eût fait honneur au maître d'hôtel d'un prince ou d'un banquier. Le souper fut gai ; les convives mangèrent avec appétit et burent copieusement à la santé du légataire. Vers minuit, après avoir vidé maints flacons, on se sépara.

A peine les amis de Frantz avaient-ils franchi le seuil de la porte, à peine se trouvaient-ils dans la rue silencieuse qu'ils se divisèrent par groupes, et la conversation s'engagea sur l'événement de la journée.

— Il y a des gens qui ont de la chance, disait un vieux musicien, professeur violon, qui depuis vingt ans courait le cachet. Ces Muller ont toujours été pour nous de bons, d'excellents camarades, et je suis charmé, pour ma part, du bonheur qui leur arrive; seulement, comprend-on qu'une telle fortune tombe en de pareilles mains? Entre nous, entre gens du métier, qu'est-ce que ce Muller, je vous prie?

— Un petit croque-note, un homme sans talent, reprenait un ami à qui Muller avait plus d'une fois ouvert sa bourse. Au fond, c'est un assez bon diable; mais il est heureux pour lui que le hasard soit venu à son aide, car, à coup sûr, son génie ne l'eût jamais enrichi.

— Avez-vous vu, reprit une femme qui n'était plus jeune et n'avait jamais été belle, le ton de princesse que se donnait cette petite Édith? La fortune leur est venue ce matin, et déjà ce soir ils font les grands seigneurs. Si ce n'est pas une pitié !

— Quel luxe insolent ! disait un convive qui s'était distingué entre tous par sa soif et sa gloutonnerie. Les mets les plus fins, les vins les plus exquis, des vins de France et d'Espagne ! Ne dirait-on pas qu'ils veulent se venger d'avoir mangé de la choucroute et bu de la bière toute leur vie?

— Bientôt sans doute, ajoutait un cinquième interlocuteur, ils se promèneront en carrosse, ils nous éclabousseront.

— Le mérite à pied, la sottise en voiture, ainsi va le monde, répliquait le vieux musicien.

Ainsi causant, ces amis tendres et dévoués regagnèrent leur gîte; en se mettant au lit, ils avaient dit tant de mal de Muller, qu'ils étaient presque consolés de son bonheur.

Restés seuls avec Spiegel, Muller et Édith, qui n'étaient pas pressés de dormir, s'entretenaient avec délices, sans se préoccuper de l'heure avancée. Ils mêlaient Spiegel à tous leurs projets; il n'entrait pas dans leur pensée qu'il pût songer à ne pas les suivre. Spiegel les laissait parler et les écoutait en silence. Édith et Muller ne se lassaient pas de rappeler les détails les plus minutieux, les circonstances les plus insignifiantes de la visite du comte Sigismond; car, il n'était plus permis d'en douter, le testateur généreux qui avait choisi Muller pour légataire universel n'était, ne pouvait être que le mystérieux visiteur.

— Qui jamais eût deviné, disait Édith, que cet air tyrolien appris dans nos montagnes, cet air si simple et si naïf que je chantais pour te distraire, nous vaudrait un jour l'opulence?

— Qui nous eût dit, ajoutait Muller comme se parlant à lui-même, qu'une sonate composée pour mes élèves et qu'il paraissait avoir écoutée avec tant d'indifférence, nous vaudrait de sa part un si riche présent? Et moi qui l'accusais d'ignorance! moi qui le soupçonnais de ne rien entendre à mon art! C'était un homme de goût, c'était un profond connaisseur.

— Mais, mon ami, reprit Édith, quand il est entré, tu ne jouais pas ta sonate et je chantais l'air tyrolien.

— Ne vas-tu pas croire, répliqua vivement Muller, qu'une chanson tyrolienne eût suffi pour décider le comte Sigismond à nous laisser le château et le domaine d'Hildesheim?

— Et, pourquoi, poursuivit Édith, ne le croirais-je pas? Ne l'ai-je pas vu ému, attendri jusqu'aux larmes pendant que je chantais?

— Allons, reprit Muller, un domaine, un château pour une chanson tyrolienne! tu n'as pas perdu ta soirée. Sans doute la chanson n'a fait que la moitié du prodige, le son de ta voix aura fait le reste. N'oublie pas pourtant que le testament du comte Sigismond s'explique assez clairement à mon égard. C'est pour me donner du loisir, c'est pour me permettre de me livrer en toute liberté à mes inspirations que le comte me lègue la fortune de ses ancêtres.

— A ton tour, répondit Édith, tu oublies, mon ami, qu'il te prescrit, par une disposition expresse, de graver sur son tombeau l'air que je chantais quand il est entré chez nous.

— Rappelle-toi son attitude tandis que j'étais au clavecin. Il se taisait, parce qu'il avait besoin de se recueillir; il se taisait, mais il admirait en silence. Je m'explique à cette

[1]. Voir les numéros 521 à 527.
~~~

heure l'expression de son noble visage : il s'étonnait, il s'indignait tout bas que l'auteur d'un pareil morceau fût obscur et réduit à donner des leçons pour vivre

— Sans doute, répliqua Édith; mais, au moment de se retirer, il a demandé une copie de l'air tyrolien que j'avais chanté

Spiegel, témoin muet de ce petit débat domestique, les écoutait en souriant

— Enfants, leur dit-il, rien jusqu'ici n'avait [illegible] troubler la concorde et l'union [illegible] était reservé à la [illegible] vous la jalousie et [illegible] [illegible] quelques instants [illegible] jalousie et la vanité rôdent autour de votre cœur. Es-tu fou, mon ami? [illegible] la voix de notre Édith [illegible] pas attendri jusqu'au fond de l'âme le [illegible] et réveille en lui quel [illegible] [illegible] Édith, pourquoi voulez-vous qu'il ait entendu sans [illegible] sonate qui nous a tant de fois charmés? pourquoi, en l'écoutant, n'aurait-il pas deviné le génie de notre cher Muller? Vous avez été de moitié dans l'attendrissement, soyez de moitié dans la récompense, et qu'il vous soit doux de penser que chacun de vous doit à l'autre la richesse que le ciel vous envoie.

A ces mots, [illegible]

— Spiegel a [illegible]



USINE POUR LA [illegible] DES VIANDES BOUCANÉES, A FRAY-BENTOS (URUGUAY).

D'après [illegible] — Voir page 248.

— Non dit Muller [illegible] femme sur son [illegible] non, c'est la mélodie [illegible] tu chantais [illegible] de ta voix, mon Édith

— C'est l'air tyrolien, c'est votre voix, c'est ta sonate, s'écria Spiegel en riant ; croyez bien aussi, ajouta-t-il avec gravité, croyez que le tableau de votre vie honnête et laborieuse, la grâce et la beauté de vos enfants, le spectacle de vos douces joies, ont été pour quelque chose dans l'atten[illegible] lateur.

— Eh bien, dit Muller à Spiegel, es-tu revenu de tes préventions contre ce voyageur oisif? nous gronderas-tu encore pour avoir accueilli ce visiteur indiscret? Reconnais-tu maintenant que tes appréhensions étaient folles, et que tu t'alarmais à tort?

— J'avais tort et raison tout à la fois, répliqua tristement Spiegel. J'avais tort, puisque le comte Sigismond devait combler vos vœux les plus chers; j'avais raison, cher Franz, chère Édith, puisqu'il de[illegible]

— Nous séparer! pourquoi? s'écrièrent [illegible] Édith et Muller étonnés.

— Ne venez-vous pas avec nous? dit la jeune femme d'une voix tremblante.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Muller [illegible] brusque.

— Tenez, mes amis, leur dit-il, je me connais. J'ai vécu [illegible] au sein de la médiocrité; je vous [illegible] ; je vous aime d'une affection vive et profonde. Franz, je suis ton frère ; Édith, vous êtes ma sœur. [illegible] joie. J'étais seul, vous m'avez créé une famille. Je vous aime, je n'aime que vous, et pourtant je ne vous suivrai pas.

— Allez, reprit Édith, vous ne nous [illegible] jamais aimés?

— Voilà bien les amis! s'écria Muller [illegible] moins volontiers à notre prospérité [illegible]



LA VILLE DE SALZBOURG ET LE CHÂTEAU DE HOHEN-SALZBOURG [illegible]



L'EMPEREUR ALEXANDRE II CHASSANT LE LOUP AUX ENVIRONS DE SAINT-PÉTERSBOURG, d'après un dessin envoyé par notre correspondant. — Voir page 239.

tune. Le bonheur, mieux que l'adversité, est le creuset des affections humaines.

— Est-ce à moi que vous parlez ainsi? répliqua Spiegel d'un ton de doux reproche; ma vie tout entière est là pour vous répondre. Ingrats, je vous défie de douter de mon cœur. Je vous l'ai dit, je me connais: vous aussi, vous me connaissez. Je me plais à croire que là-bas rien ne vous manquera; Dieu me garde de vouloir assombrir la perspective de votre félicité! Quant à moi, je hais les relations nouvelles; j'ai peur des visages nouveaux.

— Qu'entends-tu par là? répliqua vertement Muller: veux-tu parler de la famille du comte Sigismond d'Hildesheim? Une famille charmante; la lettre du notaire et le testament du comte en font foi. Tu serais bien à plaindre, n'est-ce pas, de vivre sous le même toit que le major Bild- [illegible]

— Je ne dis pas cela.

— D'ailleurs, qui t'obligerait à les voir? Là-bas, comme ici, ne serais-tu pas maître chez toi?

— Que veux-tu, mon ami! reprit tranquillement Spiegel. La vie de château n'est pas mon fait. Vivez selon vos goûts et laissez-moi vivre à ma guise. Nous n'en serons pas moins amis; je réponds à la fois de mon cœur et du vôtre.

[illegible] vainement ils revinrent à la charge le lendemain et les jours suivants, Spiegel demeura sourd à toutes les prières et per- [illegible]

[illegible] Les [illegible] d'Hildesheim ne montaient pas à cent mille florins, comme l'avaient dit les journaux de Munich, mais à quarante mille. [illegible] sion. Après avoir rempli les formalités exigées par la loi, Muller s'occupa, sans plus tarder, des préparatifs de son départ. Pour suffire à tout, il venait de contracter un petit emprunt à un taux passablement usuraire; mais les héritiers n'y regardent pas de si près, et il s'agissait pour Muller, pour Édith, de faire bonne figure en arrivant à Hildesheim. Les plus riches magasins de la ville furent mis à contribu- [illegible] Franz, de concert avec Édith, avait résolu de garder son appartement et se réservait d'acheter plus tard la maison pour l'offrir à Spiegel.

— Puisque tu es décidé à ne pas nous suivre, lui dit-il, c'est nous qui reviendrons te retrouver. Dans neuf mois, [illegible] quand nous repartirons, consentiras-tu à venir avec nous.

La veille du jour fixé pour le départ, comme il était oc- [illegible] temps d'écrire lui tomba sous la main. Du bout du doigt, il feuilleta la partition, la parcourut d'un œil distrait avec un sourire de dédain, et il se disposait à la jeter au feu, quand Spiegel, par un mouvement rapide, le retint et l'en empêcha.

— Qu'allais-tu faire, malheureux! s'écria-t-il en s'emparant de la symphonie; c'est l'œuvre de la jeunesse, c'est le chant printanier de nos belles années. Quelque imparfaites que soient ces mélodies, sais-tu si tu retrouveras jamais la grâce et la fraîcheur de l'inspiration qui te les a dictées?

— Bah! répondit Muller, ce n'est qu'une ébauche, un essai; maintenant que j'ai la richesse, c'est-à-dire le loisir et la liberté, je dois à la mémoire du comte Sigismond, je me dois à moi-même de donner toute ma mesure en débutant par un coup de maître.

— Cette ambition est louable, reprit Spiegel; pourtant sachons respecter les œuvres de notre jeunesse. C'est là que nous mettons ce qu'il y a de meilleur en nous, c'est là que nous effeuillons la virginité de notre âme. Vois-tu, Muller, il y a deux choses qu'il ne faut jamais outrager, de quelques [illegible] l'autre nous ait abreuvés: l'une est notre première œuvre, l'autre est notre premier amour. Tu écriras des partitions [illegible] charme que l'art ne saurait effacer. Laisse-moi cette symphonie, puisque tu ne veux pas l'emporter; j'en redirai souvent les morceaux pour égayer ma solitude.

Le lendemain, au soleil levant, une chaise de poste attelée de quatre chevaux entrait dans la cour. Les enfants étaient déjà sur pied, battant des mains, sautant de joie à l'idée [illegible] père, en songeant que la maison qu'ils remplissaient de leur gazouillement serait désormais comme une cage vide. Ce fut le seul mouvement de faiblesse qu'il laissa voir au moment des adieux. Sans être dépourvu de sensibilité, Spiegel était un de ces hommes qui ne se montrent jamais plus froids que lorsqu'ils sont profondément émus. Chez lui, tout se passait à l'intérieur, le fond du lac pouvait être agité sans qu'une ride parût à la surface. Il re- [illegible] Après avoir embrassé cordialement Franz et Édith, les voyant près de fondre en pleurs, il les poussa dans la chaise, ferma brusquement la portière, donna le signal du départ, et alla s'enfermer dans son atelier.

Quelques jours avant de se mettre en route, Muller avait écrit à l'intendant d'Hildesheim pour lui annoncer son arrivée et lui donner ses instructions: il voulait une réception modeste et défendait qu'on se mît en frais.

VI

Le voyage fut une suite de rêves enchantés. La saison était belle. Hermann et Marguerite, la tête à la portière, suivaient d'un œil curieux le galop des chevaux, ou se montraient l'un à l'autre les accidents du paysage. Édith et Muller s'entretenaient de leurs projets, de leurs espérances; ils arrangeaient leur vie, ils arrêtaient l'emploi de leurs journées, ils essayaient de deviner le parc, le château qu'ils allaient habiter. Comme ils n'avaient jamais séjourné dans une demeure seigneuriale, ne sachant où se prendre, n'ayant aucun point de départ, ils donnaient pleine carrière à leur imagination. Muller, ne pouvant, à cet égard, consulter que ses lectures, se figurait des cascades merveilleuses, pareilles à celles de Tivoli, de Caserta ou bien d'Unterlaken; Édith, plus mo- [illegible] Marie-Antoinette à Trianon. Elle voyait déjà rangés autour d'elle, dans une attitude respectueuse et empressée, les métayers, qui n'attendaient qu'un signe de sa main pour lui obéir. Les chèvres tachées de noir, les brebis à l'épaisse toison, les blanches génisses, les taureaux bondissants, se jouaient dans les prés: elle était reine, reine absolue de ce petit empire. En rentrant au château, elle trouvait sur le seuil ou dans une avenue du parc les Bildmann ou les Stolzenfels, qui la saluaient au passage. Édith et Muller se promettaient bien d'être affables et prévenants pour les hôtes que leur avait donnés la volonté du comte Sigismond; ils voulaient se faire pardonner, à force de bontés, la fortune inattendue que le ciel leur avait envoyée.

Muller se demandait déjà de quel sujet il pourrait entretenir sans ennui le major Bildmann. Il fouillait dans sa mémoire, furetait dans ses souvenirs pour découvrir quelques vieux récits de batailles, car il croyait naïvement que la guerre avait été jusque-là l'unique souci du major.

[illegible] de gagner leur amitié par sa déférence; elle se proposait de les consulter sur l'administration de la maison, d'invoquer leur expérience, de les mettre de moitié dans toutes les réformes, dans toutes les améliorations qu'ils seraient sans doute obligés de réaliser.

L'éducation de leurs enfants formait leur plus douce préoccupation. Muller se disait avec orgueil qu'Hermann ne de- [illegible] rance, pour prétendre aux plus hautes destinées; Hermann, comme l'avait dit Spiegel, pouvait compter aussi sur les ressources que la fortune allait lui offrir. L'armée, la magistrature lui ouvraient leurs rangs. Muller, avec un imperturbable sérieux, interrogeait sa femme sur le parti qu'il devait prendre à l'égard de son fils.

JULES SANDEAU.

(La suite au prochain numéro.)

LE COMMERCE DES VIANDES BOUCANÉES

L'industrie qui consiste à *boucaner* la viande et les peaux, c'est-à-dire à les faire sécher à la fumée, remonte à [illegible] aventuriers français, partis de la côte normande, vinrent s'établir [illegible] tière sous la domination espagnole, et y jetèrent les premiers [illegible] rapide extension. La nécessité de se nourrir et de se vêtir les poussa dans les plaines de l'île, à la poursuite des trou- [illegible] les engagea bientôt à en faire un commerce qui devait être lucratif. L'animal était écorché, puis coupé par quartiers et [illegible] dent qui fumait la viande et séchait en même temps les peaux.

M. Achille de Vaulabelle a donné d'intéressants détails sur les mœurs des premiers boucaniers. Leur équipage consistait en une meute de vingt-cinq à trente chiens, parmi lesquels se trouvaient toujours un ou deux veneurs chargés de découvrir et de lancer le gibier, en un excellent fusil long de quatre pieds et demi, et en quinze à vingt livres de pou- [illegible] cire. Leur habillement se composait de deux chemises, d'une casaque et d'un haut-de-chausse de grosse toile, d'un fond [illegible] le devant, et de souliers de peaux de bêtes qui laissaient la jambe nue. Outre un sabre et quelques couteaux pendus à une mauvaise courroie, ils portaient encore, roulée en bandoulière autour du corps, une petite tente de toile très-fine, destinée à les protéger pendant la nuit contre les moucherons et les brouillards humides des forêts.

Associés étroitement deux à deux, ils formaient une vaste communauté, vivant d'une vie uniforme et soumis aux [illegible] grillée qu'ils assaisonnaient avec un peu de piment et du jus de citron; l'eau était leur seule boisson. Quand ils avaient rassemblé le nombre de cuirs ou la quantité de viande fumée qu'ils voulaient livrer au commerce, ils les envoyaient vendre dans quelques-unes des rades de la côte. Les *engagés*, espèce d'esclaves à leurs ordres, et qu'ils traitaient fort durement, étaient spécialement chargés de ce [illegible]

[illegible] habitants de Saint-Domingue. Justement effrayés, ils appe- [illegible] les Espagnols de détruire les bœufs dont vivaient leurs adversaires, mit heureusement fin à cette lutte acharnée de part et d'autre. Réduits à former des habitations et à les cultiver, les boucaniers durent abandonner leur vie aventureuse, et l'assistance qu'ils reçurent alors de la France forma dans l'île les fondements de notre colonie.

Aujourd'hui, on ne compte plus de ces grandes associations de boucaniers; ceux qui sont restés adonnés à ce genre de vie, disséminés sur divers points de l'Amérique, travaillent généralement pour leur compte. Une espèce d'usine a été fondée récemment dans l'Uruguay, à Fray-Bentos, afin de concentrer les efforts individuels des boucaniers de ce pays. On trouvera ci-joint une vue de cet établissement qui, par les améliorations qu'il apporte à l'industrie des viandes fumées, semble marquer une ère nouvelle dans ce genre de commerce.

L. DE MORANCEZ

COURRIER DU PALAIS

Le rapport sur la justice criminelle. — *Histoire des princes de la maison de Condé.* — Le prologue du procès du *Fœderis Arca.* — Les tribunaux maritimes. — Idylle — Les serpents de Pharaon. — La pendule de l'oncle.

« A demain les affaires sérieuses, » disait un monarque qui n'aimait pas à être dérangé pendant son dîner; mal lui en advint. Une pareille phrase n'est point de mise dans un courrier du Palais. Donc, ne pouvant les renvoyer à demain, c'est-à-dire à huitaine, dépêchons au plus vite les choses graves, et gardons pour la bonne bouche celles qui ne sont qu'agréables.

Le ministre de la justice a présenté à l'Empereur le bilan de la justice criminelle pour l'année 1864. Il résulte de cette pièce statistique que l'année 1864, — j'emprunte les paroles mêmes du garde des sceaux, — « a sa place marquée parmi les années moyennes 1861-1865. » Donc ni compliments ni reproches sincères à adresser à 1864; elle ne saurait obtenir qu'une de ces notes insignifiantes qu'on donne dans les bul- [illegible] ni mauvais. J'ai peur, je l'avoue, que 1865 ne sorte quelque peu de la moyenne, et d'une façon qui ne soit point à son avantage; il me semble qu'elle a plus que de raison approvisionné la *Gazette des Tribunaux* de meurtres et d'assassinats. Les bons villageois en particulier me paraissent n'avoir pas assez pris soin de ne point scandaliser les âmes candides pour qui l'innocence des mœurs champêtres était article de foi.

Dans les conclusions de son rapport, M. Baroche loue les magistrats d'avoir patiemment et simplement rempli leur tâche et il dit au souverain: « Votre Majesté sait que l'activité qui évite l'ostentation est la plus féconde en résultats, « et que l'énergie persévérante est la vertu judiciaire par « excellence. » Le ministre, en s'exprimant ainsi, montre que le « surtout, pas de zèle, » est dans ses principes et dans ses goûts, et vraiment on ne saurait trop l'en féliciter.

M. Boittelle avait-il fait du zèle en saisissant en feuilles le premier volume de l'*Histoire des princes de la maison de Condé*, par M. le duc d'Aumale? Le prince et les éditeurs, MM. Lévy, l'espéraient; mais le Conseil d'État vient de décider que le prédécesseur de M. Piétri n'avait fait qu'agir en vertu des ordres du ministre de l'Intérieur, et les demandeurs qui sollicitaient du Conseil un arrêt affirmant leur droit de poursuivre M. Boittelle devant les tribunaux civils, sans autorisation, à fin de restitution des exemplaires saisis, ou tout au moins les autorisant à le poursuivre, ont vu leur demande repoussée.

Nouvelle péripétie du prologue de ce drame judiciaire qui s'appellera l'*affaire du Fœderis-Arca*. Les accusés seront-ils jugés par le jury ou par un tribunal maritime? Seront-ils considérés par l'accusation comme des assassins ordinaires ou comme des pirates? C'est sur ce point que jusqu'ici porte le débat. La chambre des mises en accusation de la Cour de Caen voit en eux des pirates qui n'ont tué que pour s'emparer du navire et de la cargaison, et leur refuse la Cour d'assises et l'application des lois pénales du droit commun.

C'est donc, si la Cour de cassation ne casse pas l'arrêt, devant la justice maritime que comparaîtront les matelots du *Fœderis-Arca* comme présumés coupables de s'être emparés du navire, par violence contre le capitaine. Si leur culpabilité est établie, ils seront frappés de la peine édictée par la loi spéciale de 1825 qui, dans le cas où la piraterie a été précédée, accompagnée ou suivie d'homicide ou de blessures seulement, condamne à mort tous les hommes de l'équipage indistinctement.

Le tribunal maritime se compose de sept juges: deux capitaines de vaisseau, deux commissaires de marine, un ingénieur de la marine et deux juges du tribunal de première instance de l'arrondissement. Il est présidé par un des contre-amiraux présents dans le port, ou, à défaut de contre-amiraux, par l'officier le plus élevé en grade et le plus ancien.

Les jugements sont rendus à la majorité absolue des voix. En cas de partage, l'avis le plus doux prévaut.

Le jugement n'est point prononcé en présence de l'accusé; le greffier lui en donne lecture dans la prison et l'informe qu'il a vingt-quatre heures pour se pourvoir en révision. Si l'accusé ne se pourvoit pas, l'exécution a lieu dans les vingt-quatre heures.

« Les séances du tribunal sont publiques, est-il dit dans l'article 25 du décret de 1806 qui a organisé cette matière.

mais le nombre des spectateurs ne pourra excéder le triple de celui des juges. »

On voit qu'en 1806 le mot de *publicité* n'avait pas précisément un sens absolu.

L'année 1865, disais-je tout à l'heure, a passablement compromis l'innocence rustique : l'année 1866, je le crains, ne la réhabilitera pas, si cela continue : il nous revient, des hameaux, des histoires médiocrement édifiantes.

Une entre cent. Je vous la raconte en deux mots.

La jeune Marie Patin s'en est laissé conter par le voisin Grégoire, et les choses en sont venues à ce point qu'elle ne le peut plus cacher. Alors Patin père de demander une réparation à Grégoire, réparation sonnante et trébuchante. Grégoire refuse. Ressentiment de Patin. Un jour, le séducteur et le père irrité et point payé se rencontrent; ils se prennent de querelle et bientôt une lutte s'engage, sous les yeux de Marie qui se tient sur le seuil de sa maison un couteau de cuisine à la main. Patin est acculé contre le mur, puis terrassé par son adversaire qui le traîne par les cheveux. Alors Marie porte à Grégoire un coup de son couteau dans le flanc droit; la blessure est mortelle, Grégoire expire une demi-heure plus tard.

Voilà l'idylle.

Mais, dira-t-on, cette fille ne pouvait cependant voir maltraiter son père et ne point venir à son secours. Non, sans doute, aussi le jury l'a-t-il acquittée; mais elle a reconnu qu'il aurait suffi d'un bâton pour dégager son père, qui n'était point en danger de mort, et elle avait un bâton sous la main dont elle ne s'est point servie. Avouez qu'elle a été un peu vive, Marie Patin. Et puis le commencement de la bucolique, entre nous, n'est pas très-propre. Le troisième acte des *Bergers* n'est pas du pur Florian et du pur Gessner, mais quels Némorins, quelles Estelles et quels Lysimons que les personnages de M. Hector Crémieux, auprès de Grégoire, de Marie Patin et du père Patin!

Hélas! tout s'en va, les bergers et les illusions.

Je me figurais que les serpents de Pharaon étaient une nouveauté. Point : la chose n'est que trop sûre, étant constatée par arrêt.

Le nom de Barnett vous est connu; vous avez vu, à tous les étalages de marchands de jouets, de petites boîtes sur le couvercle desquelles s'entortillent des serpents entourant ces mots, qui d'abord piquèrent si vivement notre curiosité : *Serpents de Pharaon, évoqués par Barnett.*

M. Barnett et M. Roussille ont pris pour leurs serpents un brevet de quinze ans. Or, M. Kubler s'est mis de son côté à vendre des *œufs de serpents magiques* qui ne sont autre chose que les *serpents de Pharaon* de MM. Barnett et Roussille et qu'il enferme dans des boîtes qui rappellent trop, à en croire ces deux messieurs, celles dont ils se servent eux-mêmes.

En conséquence, MM. Barnett et Roussille ont fait un procès à M. Kubler, l'accusant de contrefaçon de produits brevetés et d'imitation de marques de fabrique.

La Cour de Paris a donné raison aux demandeurs sur ce dernier point, et a condamné M. Kubler à 500 francs de dommages-intérêts; mais l'arrêt déclare que M. Kubler n'a point contrefait les serpents de Pharaon, par ce motif que les *Serpents de Pharaon* sont dans le domaine public et que le droit appartient au premier venu de les évoquer.

Il est ressorti des débats que les propriétés du sulfocyanure de mercure ont été décrites par Whehl en 1821, que des expériences publiques ont été faites alors dans les amphithéâtres, et que Whehl donne le conseil aux fabricants de jouets d'enfants d'exploiter la merveilleuse substance au profit de ce commerce.

La forme de l'enveloppe avait-elle du moins quelque influence sur la forme du résultat obtenu à l'aide de la combustion? En aucune manière; mettez le feu à du sulfocyanure de mercure, et vous obtiendrez nécessairement un serpent.

Donc l'enveloppe n'était point brevetable.

Que restait-il donc? le nom?

Mais un nom ne constitue pas une découverte industrielle, et ne saurait non plus dès lors être breveté.

Les serpents de Pharaon, belle merveille, ma foi! Le magnétisme nous en ferait voir bien d'autres, si on le laissait faire, malheureusement on a la mauvaise habitude de citer le magnétisme en police correctionnelle, et de le condamner pour peu qu'il se soit mêlé de médecine, ou qu'il vous ait demandé cent sous, faible rémunération de l'obligeance qu'il a mise à vous renseigner sur ce qui se passe à Marseille ou à Pékin, au moment où vous l'interrogez rue Neuve-Coquenard ou rue Tirechappe.

Voilà pourtant comme on encourage le surnaturel chez nous, et l'on se plaint que les croyances s'en vont!

Dieu merci! il y a encore des gens à la foi robuste, que ces persécutions ne troublent pas; et, à la face des tribunaux, ils viennent tranquillement et imperturbablement rendre hommage à la vérité.

Tout récemment encore, le parquet poursuivait une somnambule, sous prétexte qu'elle exerçait illégalement la médecine et qu'elle se servait de magnétisme pour commettre des escroqueries. Son mari, prévenu des mêmes délits, était assis, à côté d'elle, sur le banc de la police correctionnelle.

C'était un cordonnier que ce mari. Le miracle se plaît à habiter chez les humbles et les petits.

Croyez-vous qu'en les voyant tous deux sous la main des puissances de la terre, les témoins aient hésité un instant à proclamer leur infaillibilité? Croyez-vous que, les entendant condamner à quinze jours de prison, ils en doutent? Allons donc!

Écoutez.

« Je voulais changer de logement, j'ai consulté la somnambule. Si c'était à refaire, je le ferais encore. Elle m'a dit l'exacte vérité de tout mon passé. Je suis aussi allé chez elle pour une préoccupation que j'avais, et j'ai reçu tous les éclaircissements possibles. »

Écoutez encore.

« La marraine de ma femme était morte et j'espérais hériter de quelque chose par son testament. Tout ce que la femme Brivet me révéla était réel. « La marraine, me dit-« elle, est morte près de sa croisée et non dans son lit. » C'était vrai. « Je ne puis voir, continua-t-elle, si la défunte « a laissé quelque chose pour votre femme, car la justice a « mis les scellés. » C'était exact. »

Et la conviction du témoin est si ferme qu'il ne s'étonne pas que le regard de la somnambule, qui voit en dépit de la distance et des murailles ce que la vue ordinaire ne saurait apercevoir, soit arrêtée par la bande de papier des scellés.

Admirable! admirable!

Et quand les victimes seront sorties des cachots, soyez sûr que l'homme à la marraine ira consulter la prodigieuse somnambule au sujet de son prochain déménagement, et que la demoiselle au déménagement ne déménagera pas sans avoir pris son avis.

Oui, le magnétisme a ses croyants; mais il n'en a point assez, et sa condition abaissée m'indigne vraiment.

L'autre jour, en passant dans une rue populeuse, à la porte bâtarde d'une maison plus que modeste, sur une pauvre plaque je lus un nom et ce mot : *magnétisme*, tout comme j'aurais lu : *chaussures* ou bien *dents artificielles à cinq francs*.

C'est triste.

Et le spiritisme! J'ai bien peur que les quolibets des impies sur l'armoire Davenport n'aient un peu éloigné le jour de son triomphe.

Et ce n'est pas assez [illegible] la [illegible] s'en mêle.

Il y a dans l'hôpital des fous de Lyon un homme qui était spirite du temps qu'il avait sa raison. Les méchants prétendent que c'est le spiritisme qui la lui a ôtée. C'est abominable. Ce n'est rien encore. Attendez le reste.

Cet homme avait un oncle qui vint à mourir. Un jour il pria son médium d'évoquer l'esprit du défunt.

Le médium y consentit.

L'esprit se rendit à l'appel du médium.

— Entendez-vous votre oncle? demanda celui-ci au neveu.

— Je ne l'entends pas.

— Il est ici cependant, et il parle.

— Que dit-il?

— Il dit qu'il est fort ennuyé de ne point avoir, dans l'autre monde, la belle pendule qui était dans son salon, et qui est maintenant dans le vôtre, et que ce lui serait une grande joie s'il l'avait là où il est maintenant.

— Qu'il l'emporte ce bon, ce cher oncle.

— Il dit qu'il ne peut l'emporter lui-même, étant un esprit; mais il me charge de la lui faire tenir par un moyen qu'il m'indique, mais que je ne puis révéler.

— Eh bien, prenez-la donc. Le plus tôt sera le mieux. Je suis si heureux de pouvoir donner cette consolation à mon excellent oncle!

— Vous êtes bien décidé?

— Absolument. Prenez vite, vous dis-je.

Le médium prit la pendule et la porta où il devait la porter.

Eh bien, figurez-vous qu'il y a des impies qui soutiennent que le médium était un filou!

MAITRE GUÉRIN.

LA CHASSE EN RUSSIE

Chez nous, où la chasse est depuis si longtemps consacrée comme une récréation noble, on peut s'étonner en apprenant que ce genre de sport n'a vraiment pris place que depuis un petit nombre d'années en Russie parmi les plaisirs de la cour et des grands. La chasse avait été jusque-là à peu près entièrement dévolue aux petites gens, qui ne l'exerçaient que dans un but d'utilité, pour se défendre contre l'attaque des loups, des ours et autres bêtes fauves qui sont la terreur des villages russes.

C'est contre ces animaux, qu'on rencontre aux environs mêmes de Saint-Pétersbourg, que l'empereur Alexandre, accompagné de sa cour, prend plaisir à exercer son adresse. Aussi leur chasse lui est-elle en quelque sorte réservée, tandis que la poursuite du menu gibier du pays : lièvres, bécasses, perdrix et coqs de bruyère, est abandonnée aux villageois. Par les forts hivers, les loups s'avancent jusque dans les faubourgs de la capitale, et certains chalets voient alors plus de bêtes fauves que de promeneurs.

Dans le rendez-vous de chasse construit autrefois par l'empereur Nicolas à Peterhof, un assez grand nombre de lévriers du Caucase et de la Sibérie sont dressés spécialement pour chasser le loup. On les accouple ordinairement par paires; et à deux, ils savent ordinairement avoir raison du carnassier le plus féroce. L'un d'eux saisit par la nuque l'animal fugitif, et, tandis que celui-ci retourne la tête pour se défendre, le second le saisit à la gorge et le renverse d'un coup. Souvent toutefois ce n'est pas sans de cruelles blessures que le chien vient à bout de son adversaire. On sait l'intrépidité et la férocité du loup dans les plaines de la Russie. Avant que le chemin de fer fonctionnât entre Saint-Pétersbourg et Moscou, les voitures étaient souvent attaquées par des bandes de ces animaux qui mettaient littéralement en pièces les chevaux encore vivants; et les voyageurs n'étaient alors sauvés d'un sort pareil que lorsque le bruit attirait à leur secours des paysans du voisinage en assez grand nombre pour tenir tête au sauvage troupeau.

Quant aux ours, ils sont aujourd'hui beaucoup plus rares qu'autrefois dans ces parages. Lorsque l'un d'eux est signalé dans la campagne, les amateurs prévenus prennent la piste, et soixante-dix ou quatre-vingts paysans relancent la bête et l'entourent pour l'offrir aux coups des chasseurs. Si, du premier coup, l'ours n'est pas touché au front ou au cœur, l'animal, bondissant comme un lion furieux, fait fuir les chiens les plus forts et met en un danger imminent la vie de ceux qui peuvent se trouver à sa portée. C'est ainsi qu'en 1857, à une chasse de ce genre, un Anglais eut le crâne brisé d'un seul coup de patte.

L'empereur Alexandre goûte ordinairement une fois par semaine les plaisirs de la chasse. Si la journée lui a été favorable, il a coutume de passer fort gaiement la nuit avec ses compagnons dans quelqu'un de ses rendez-vous de chasse.

FRANCIS RICHARD.

COURRIER DES MODES

J'hésite, mes chères lectrices, à vous parler des chapeaux. Tous les modèles qu'on m'a montrés ces jours derniers sont si comiques, que je me plais à croire qu'il viendra enfin à la pensée d'une modiste de talent de nous offrir des chapeaux plus dignes de ce nom. Je voudrais n'avoir point à vous parler des petites *galettes* enrubannées dont certaines personnes paraissent satisfaites.

Je remets à huitaine le chapitre *chapeaux*, pour le traiter longuement et d'une manière complète.

On fait pour les enfants de très-jolis costumes, dont nous causerons aussi. Quelques-unes des modes un peu excentriques de notre époque sont cependant bien gracieuses en toilettes enfantines. Les grâces du jeune âge font excuser l'originalité, et telle chose que nous blâmons dans la toilette d'une jeune fille de dix-huit ans, nous paraît charmante si la fillette n'en a que huit ou dix.

« Halte là! madame la chroniqueuse, me diront les femmes raisonnables, il ne faut point habituer nos petites filles à être trop coquettes de bonne heure, car alors votre raisonnement pèche par le bon sens. Si des enfants de huit ans sont occupées de chiffons et en tirent déjà vanité, cette coquetterie grandira avec elles, et il nous sera bien plus difficile d'en arrêter l'essor lorsque l'adolescente deviendra femme. »

Ceci est juste, je suis bien embarrassée pour y répondre, car voici ma situation, et je vous en fais juges. Si je reste dans la question des banalités et des choses trop simples en écrivant un Courrier de modes, les femmes ne voudront plus me lire; si au contraire je me lance à citer toutes les toilettes élégantes qu'on met sous mes yeux, me voici, comme tant d'autres, le propagateur des folles dépenses et du luxe à son diapason le plus élevé. Comment faire?

Quelques lectrices m'écrivent ceci :

« Donnez-nous donc, madame, des toilettes jolies et *pas trop chères*, afin que nous puissions concilier le goût naturel, toute femme de bien [illegible] bud-get de nos dépenses de femmes raisonnables. Guidez-nous, et lorsque vous venez de nous recommander l'économie, ne jetez pas à l'instant même à nos regards des descriptions qui nous tentent et nous font changer la ligne de conduite que vous paraissez nous engager à suivre. »

D'autres lectrices plus exigeantes encore me disent :

« Nous vous lisons avec intérêt, avec plaisir; mais si vous voulez que nous devenions tout à fait vos amies, il faut absolument trouver le moyen de nous permettre d'avoir des toilettes *bien à la mode*, et nous donner le secret de les confectionner sans nous ruiner. Cherchez, madame, nous espérons en vous et cherchez vite, nous attendons. »

Je vous laisse, mesdames, apprécier le souci que me donnent mes correspondantes. Quelquefois je suis découragée et je me dis, avec le sage, qu'à l'impossible nul n'est tenu; quelquefois aussi je reprends les lettres une à une, je les relis et je les trouve si bonnes et si gracieuses, que je me sens capable de tous les sacrifices pour contenter celles qui les ont écrites et gagner encore du terrain dans leur confiance et leur amitié.

Pour Mme A. de F., qui se plaint de la chute de ses cheveux, je rappelle l'*Eau* et la *Pommade vivifiques*, du chimiste A. B., dont le dépôt est chez M. Binet, rue de Richelieu, 29. Ces produits sont excellents, je ne saurais trop les recommander; ils joignent l'élégance à l'utilité. Les résultats sont certains si on met un peu de persévérance dans l'emploi. Au reste, la *Pommade vivifique* est si agréable, qu'il me paraît naturel de ne se servir d'aucune autre lorsqu'on connaît celle-ci. Les cheveux redeviendront abondants et soyeux. Les pellicules, cause ordinaire de la chute, disparaissent pour ne jamais revenir.

Mon aimable correspondante de Marseille, Mme H. C., m'a écrit trois fois pour me dire qu'elle ne peut plus veiller à une soirée ou au théâtre sans être prise d'une migraine nerveuse qui lui rend l'existence impossible. Hélas! il vaudrait mieux renoncer au monde pendant quelque temps, ne pas lire à la lumière et se coucher de bonne heure, que de s'exposer à une souffrance prévue et que l'appréhension rend inévitable.

Autre sujet, non moins important. J'ai pu me tromper dans la description des corsets de Mme Bruzeaux, rue du Faubourg-Poissonnière, n° 4, et confondre le *catalan* avec le *pompadour*; mais Mme Bruzeaux est là pour les rensei-

gnements où je ne suis pas compétente.

Quant à la *Ceinture topaze*, c'est une toute petite brassière : il est impossible de la confondre avec un autre modèle.

Je ne sais pas le prix des corsets de Mme Bruzeaux, ces prix varient du reste en raison des ornements et de la différence d'étoffe. Un corset de moire ou taffetas garni de peluche ou de cygne est naturellement plus coûteux à établir qu'un corset de coutil, et ce dernier, s'il est orné d'entre-deux brodés et de valenciennes, vaut davantage que s'il est tout uni.

Quant à la coupe et à la couture, tout ce qui sort de chez Mme Bruzeaux et porte sa signature est parfaitement conditionné, et les prix sont très-raisonnables, j'en suis convaincue.

Voilà pour ce qui m'est demandé. A bientôt les détails précis sur les toilettes des beaux jours.

ALICE DE SAVIGNY.

L'HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES

Cet édifice, situé au centre de Bruxelles, est de tous les monuments de la ville celui qui impressionne le plus le voyageur. Sa façade, longue de quatre-vingts mètres et dominant la grande place, se compose au rez-de-chaussée de dix-sept arcades ogivales supportant deux étages de fenêtres rectangulaires, surmontés eux-mêmes d'un toit très élevé percé de quatre rangs de lucarnes. A la naissance du toit règne une balustrade crénelée. Les angles de la façade sont flanqués de tourelles octogones terminées par une aiguille en pointe.

Une tour admirable, haute de 91 mètres 63 centimètres, s'élance au-dessus de la grande porte du monument. Rien de plus hardi ni de plus gracieux que cette tour. Carrée jusqu'au sommet des toits, elle devient polygonale à partir de la plate-forme. Un système de contre-forts, habilement dissimulés sous l'apparence de tourelles et de clochetons, se succèdent d'étage en étage. Elle offre trois étages percés à jour de fenêtres ogivales. C'est du troisième que part la flèche découpée comme une dentelle pyramidale.

On considère cette tour comme la plus belle de toutes celles de la Belgique, sans excepter celle d'Anvers. Au sommet de la flèche est une statue colossale de St-Michel, en cuivre doré, tournant au vent comme une girouette.

La portion la plus ancienne de la façade est celle à la gauche du spectateur ; elle fut commencée en 1401. L'aile à droite fut commencée en 1444. On ignore la date de son achèvement. La tour ne fut entièrement terminée qu'en 1455. On ne sait pas exactement le nom de l'architecte qui traça le premier plan de ce splendide édifice ; on présume pourtant que ce fut Jacques Van Thienen. Le nom de l'architecte de la tour, Jean Van Ruysbroeck, est plus connu. Une légende merveilleuse, dans laquelle figure le diable comme auxiliaire obligé, est attachée à cette construction, ainsi que cela est arrivé pour un grand nombre d'édifices du moyen âge.

Malgré les dévastations que l'hôtel de ville de Bruxelles a successivement subies, on y voit encore quelques salles somptueuses ; entre autres celle où les états de Brabant tenaient leurs séances. La salle principale, où le conseil municipal se réunit aujourd'hui, est décorée de dorures et de tapisseries ; le plafond, représentant l'assemblée des dieux, est de Janssens.

H. VERNOY.

L'HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES, [illegible] M. L. Lhuot.

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS : [illegible] par David d'Angers.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7 E. AUCANTE.

15 ... LE NUMÉRO
... centimes par la poste.


PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 529.
Mercredi 18 Avril 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Quelques vers dont je n'ai que faire — Vive le printemps! — Ce qu'en pensent les uns et les autres. — Où le chroniqueur écoute aux portes — Rêves, bonheur, projets, souffrances. — La grande symphonie du Bois ... exécutée par les Parisiens. — Ce que le courrier de demain matin rapporte à mon poëte obligeant — Le printemps sur le turf. — Heureuse influence du beau temps sur la langue anglaise — *English spoken here.* — Le *ring*, le *book*, le *stik* — Rentrée de Gladiateur, triomphe de Grimshaw. — Enthousiasme d'un monsieur qui a gagné six francs. — La lettre de M. le surintendant des théâtres. — Sort des jeunes auteurs. — Comment on lisait les pièces de Sardou. — Un saucisson de Lyon en un acte. — Ce qu'un directeur peut penser de Molière. — Une préface à une nouvelle édition de Molière.

Chantons le printemps,
Le réveil du monde,
Chantons le printemps,
Où tout se féconde,
Chantons ses troupeaux,
Ses prés, ses coteaux
Où la fleur vermeille
Enivre l'abeille,
Où les amoureux
S'en vont deux à deux.

Tels sont les premiers vers d'un poëme sur le printemps, que vient de m'adresser un de nos abonnés; je ne vois aucun inconvénient à saluer le retour du beau temps; mais, entre nous, est-ce que cela ne pourrait pas se régler en prose?

Que de rêves, que d'hallucinations fait naître le premier rayon de soleil! La fantaisie prend son passe-port et s'en va par monts et par vaux. Un dernier souvenir à l'hiver qui finit, et vive le beau temps!

J'ai flâné l'autre jour au Bois et j'ai écouté en passant ce qui se disait autour de moi : j'ai voulu savoir au juste quelle impression produisait sur tous ces promeneurs le retour du beau temps. D'abord, sur un banc près de la grille de l'avenue de l'Impératrice, j'ai vu une ... de bourgeois.

— Madame Du... ... voilà encore un hiver

VISITE AUX CATACOMBES DE PARIS. — LE CARREFOUR DU *MEMENTO*, dessin de M. Delannoy, d'après une photographie de Nadar. — Voir page 243.

qui finit et notre Agathe n'est pas mariée... Quand nous sommes rentrés de la campagne, l'année dernière, nous pensions pourtant que ce serait pour cet hiver.

— Que veux-tu, mon chéri? répondait l'épouse, nous n'avons rien à nous reprocher, c'est le principal... nous avons mené Agathe dans le monde, nous avons donné des soirées... avec des glaces et des petits fours à profusion... Nous avons dépensé quinze cents francs de plus que l'année dernière... c'est à recommencer l'hiver prochain.

Du fond de mon cœur je souhaitai un époux à Agathe fin de l'année courante, et j'allai plus loin; dans une allée, un jeune homme se promenait seul.

— Je dois cent francs à mon tailleur, murmurait-il; si je lui donnais un à-compte de cinquante francs, il me ferait bien un pantalon d'été à crédit... d'un autre côté on achète un très-beau pantalon tout fait pour trente francs... à cette dernière combinaison je gagnerais donc un louis. Somme toute, l'affaire ainsi présentée serait meilleure pour moi... Mais j'y songe : si Léonce voulait me recommander à son tailleur, je garderais les cinquante francs... je causerai avec Léonce que je dois rencontrer ici.

En ce moment Léonce arriva par le côté opposé et de loin il cria à son ami :

— Dis donc, si le gouvernement achète mon tableau de l'Exposition, je pars au mois de juin; je visite le midi de la France, l'Italie et l'Espagne, je reviens par l'Autriche et la Prusse, je m'embarque à Hambourg pour Londres où j'achèterai une douzaine de chemises et un paletot...

— Et si le gouvernement n'achète pas ton tableau?

— J'irai passer la saison dans la forêt de Fontainebleau, à Marlotte... j'y sais un appartement délicieux.

— Meublé?

— Non, mais pour vingt francs on a un mobilier d'été au grand complet... un hamac et deux crochets en zinc.

Plus loin s'acheminait un jeune couple, tandis que la victoria le suivait de loin.

— Chère Amanda! murmurait le cavalier, par ce doux soleil de printemps votre teint est d'une transparence enivrante: voulez-vous que nous passions l'été dans ma terre de Bretagne?

— Des bêtises! répliqua Amanda, qu'est-ce que nous y ferions toute la journée?

— Je vous dirais du matin au soir que je vous aime!

— Eh bien, fit Amanda, à vous franchement parler, dites-le-moi à Hombourg, en allemand; ce sera plus amusant

Le jeune homme fit une atroce grimace... J'allai plus loin Près du lac se promenaient deux hommes qui paraissaient fort agités.

— Oui, disait le plus grand, nous partons à la fin du mois, et voici la marche... je pose vingt-cinq louis à rouge... je gagne... je laisse les cinquante... au sixième coup je change de couleur et je gagne encore...

Je n'en entendis pas davantage... Où était la poésie du printemps? devais-je la trouver là-bas auprès de ces grosses mères qui causaient?

— Oui, ma chère madame Pommard, disait l'une d'elles, j'ai fait hier la première soupe à l'oseille nouvelle.. fallait voir comme mon mari s'est régalé... ce bon Charles, c'est la crème des hommes, mais pour la nourriture, il est d'une exigence!...

— Absolument comme M. Duflot, fit l'autre; aussi depuis quinze jours je ne sais plus quoi lui servir à dîner... l'hiver l'a dégoûté des pommes de terre et les primeurs sont encore trop chères pour un ménage comme le nôtre; heureusement qu'avec le soleil les petits pois nouveaux vont venir rapidement... votre mari aime-t-il les petits pois?... le mien les adore ..

Nous étions assurément encore loin de la poésie.

Un canot glissait sur l'eau le long du rivage, portant un rapin et une jeune fille; lui chantait : *Il était un petit navire;* elle criait : Ne balance pas si fort, j'ai peur. Il riait, lui.

— Ris, sans cœur que tu es! fit la jeune fille, ça t'est bien égal que je meure de peur, car tu ne m'aimes plus... j'étais si heureuse cet hiver au coin de la cheminée... ça ne pouvait pas durer... ah! s'il pouvait geler toute l'année...

— Petite ingrate, dit le jeune homme attendri, tu oublies donc que c'est au printemps que j'ai commencé à t'aimer!... t'en souviens-tu?... à Montmorency...

— Montmorency! murmura la jeune fille, c'était le beau temps

— Eh bien, je t'y reconduirai dimanche prochain.

— Bien vrai?

— Bien vrai.

Elle se jeta à son cou... le canot la balançait, mais elle n'avait plus peur...

Je suivis des yeux l'heureux couple et j'allai plus loin; sur un banc, loin de la foule, deux dames étaient assises... l'une était en deuil et sanglotait, l'autre lui disait :

— Voyons, consolez-vous! faites un voyage... il faut vous distraire... à quoi cela sert-il dans la vie de se désoler ainsi? Rien n'est éternel, pas même la douleur... voyez le beau temps!

— Le beau temps, sanglotait l'autre dame, le beau temps! les premières feuilles du printemps m'ont tué ma pauvre fille!

Je n'en voulais pas savoir davantage... Oh! qu'il est douloureux de voir souffrir dans les rayonnements de la nature qui se réveille!...

Et Paris se réveillait aussi de la léthargie de l'hiver... Tous, nobles, bourgeois et manants venaient respirer au Bois l'air tiède du printemps; la joie était sur tous les visages et dans toutes les âmes..

— Pour aimer le soleil, je l'aime! disait un ivrogne à son camarade : en été on a plus soif qu'en hiver.

— Je te dis que je m'établis avec Godard, disait un ouvrier à sa femme; c'est la dernière année que tu viens ici à pied. . au printemps prochain je veux te faire aller en voiture... c'est sûr et certain... trente-huit sous l'heure... rien que ça!...

— N'est-ce pas, grand père? disait une jeune fille, le premier jour de printemps est superbe.

— Allons donc! pauvre enfant, repondit le vieillard, c'est de notre temps qu'il fallait voir le printemps.

Voilà la grande symphonie parisienne telle qu'on l'exécute au Bois par un beau dimanche d'avril: elle ne vaut pas la symphonie pastorale de Beethoven assurément; mais c'est à coup sûr plus vrai que le poëme qu'un honorable lecteur a daigné m'envoyer et que je lui retourne par le courrier de ce soir.

~~~ Le printemps nous a ramené aussi les courses dont on ne saurait parler trop puisqu'elles attirent tant de monde, et l'autre dimanche, j'ai fait comme les autres Parisiens. Je suis allé sur le turf de Longchamps, où j'ai trouvé réunis une foule de faux Anglais, car on devrait inscrire à l'entrée du pesage : *english spoken here*

En effet, on y parle beaucoup l'anglais et très-peu le français [illegible] étonnante qui s'acclimate parfaitement bien chez nous.

Ainsi un monsieur qui aime les courses s'appelle un *sportsman*, on court des *steeple-chases handicaps*, l'endroit où l'on parie s'appelle le *ring*, le carnet des paris s'appelle un *book*, prononcez *bouk*.

[illegible] de vingt centimètres de longueur et une carte du *Club* à la boutonnière pour être un *sportsman* accompli, encore faut-il savoir cette langue excentrique qui se parle dans le monde des chevaux

Ainsi voici comment un vrai Parisien doit s'exprimer au-[illegible]

— Mon cher, venez sur le *turf*, vous y verrez beaucoup [illegible] un *stick* chez le fournisseur du *Club*; vous me trouverez sur le *ring*.

Tirez-vous de là si vous êtes Français pur sang et si vous [illegible] pas sans charmes, mais à quoi bon se fatiguer le cerveau? Du moment qu'on était bien décidé à ne point parler français, on aurait pu adopter le javanais qu'on parlait autrefois dans certain monde féminin, et qui n'était assurément pas plus désagréable à entendre.

Eh bien, sportsman-lecteur, moi aussi j'ai acheté l'autre dimanche un *stick* et un *book* et je suis allé sur le *turf*: moi aussi, pour rester à la hauteur de la mode, je renonce à [illegible] je désignerai dorénavant cet intéressant animal sous son [illegible] bousculé, et sur la pelouse commune j'ai vu de braves gens qui faisaient des poules à quarante sous. Dans un an, il faut l'espérer du moins, on dira *two shillings* au lieu de deux francs. Ce jour-là, *Gladiateur* faisait sa rentrée, et, vous le savez déjà, il a gagné facilement la course; mais ce que vous [illegible] pas des sportsmen, c'est l'accueil qu'on a fait à ce noble animal, l'orgueil du turf français.

La foule a envahi la piste, s'est précipitée autour de la bête, qui n'a pu rentrer dans l'enceinte du pesage que grâce à la protection de deux sergents de ville. On criait : bravo! bravissimo, absolument comme aux Italiens. Quelques enthousiastes ont même ajouté : « Vive Grimshaw! »

Grimshaw, c'est le jockey, ce fameux jockey anglais que [illegible] Angleterre.

Oui, on a crié : « Vive Grimshaw! » et le jockey dont, je vous le jure, la physionomie ne trahit pas un grand homme, un [illegible] daigné saluer la foule. Je ne sais ce qui se passa en ce moment dans l'âme du jockey, mais je parie qu'il a dû se dire — en anglais bien entendu :

Ah! qu'on est fier d'être Anglais!

Brave Grimshaw! Quelle époque que la nôtre, qui produit un tel jockey! Plus loin, sur la pelouse, l'enthousiasme n'était pas moindre : quelques sportsmen distingués, qui avaient gagné six francs à la poule à quarante sous, lan-[illegible] est capable un sportsman qui a gagné une poule de six francs: c'est du délire. Les jeunes vieilles personnes, qui ont fait de [illegible] se seraient, elles aussi, précipitées au-devant du vainqueur, [illegible] ment les retenait loin du pesage, où ces dames n'entrent point, et ce n'est pas là leur moindre chagrin. Le *ring* et les grands pavillons sont réservés aux femmes du monde, les petites maquillées, elles, peuvent aller aux tribunes à cinq francs avec les honnêtes bourgeoises qui n'ont pas un louis à dépenser pour voir galoper un maigre cheval portant un maigre jockey.

~~~ Le printemps nous a encore apporté une excellente lettre de M. le surintendant des théâtres au directeur de l'Odéon, pour l'engager à s'occuper un peu plus des chefs-d'œuvre du répertoire et des ouvrages des jeunes gens, qui, dit M. le surintendant avec raison, n'ont pas toujours le temps d'attendre.

Si le public savait par où il faut passer avant d'acquérir au théâtre assez d'autorité pour se faire recevoir un vaudeville en un acte, il serait assurément plus indulgent pour les auteurs arrivés. On n'a pas besoin de remonter aux calendes grecques pour chercher un exemple que nous avons sous la main en la personne de Victorien Sardou, qui pendant sept ans s'est vu refuser toutes ses pièces dans tous les théâtres.

Jamais on ne nous ferait croire que ces pièces ne contenaient aucune scène digne d'attirer sur cet homme de talent l'attention d'un directeur intelligent; il est bien plus probable [illegible] homme que le hasard devait produire au grand jour quelques années plus tard

Je crois d'autant moins que les ouvrages ainsi refusés ont été lus par les directeurs, que Sardou a toujours dû avoir le [illegible] au premier rang. Je me rappelle encore en quelle circonstance je vis Sardou pour la première fois

C'était au boulevard du Temple, où Barrière demeurait alors. Un jour que j'allais lui rendre visite, je le rencontrai dans l'escalier avec un jeune homme qui paraissait souffrant [illegible]

— Quel est ce jeune homme? dis-je à Barrière, quand l'inconnu fut parti.

— C'est le génie du théâtre, me répondit l'auteur des *Faux Bonshommes*, à qui Sardou venait de lire une pièce.

Eh bien! si MM. les directeurs avaient, eux aussi, pris connaissance des ouvrages que leur présentait Sardou, ils [illegible]

Assurément je ne prétends pas que nous avons dans Paris une foule d'inconnus de cette force-là; mais j'insiste sur ce point, à savoir que le sans-façon directorial a fait perdre à Sardou sept de ses plus belles années, pendant lesquelles il a donné toutes sortes de leçons à une foule de jeunes Turcs, pour gagner cette modeste vie qu'il ne trouvait pas au théâtre.

C'est qu'on ferait plutôt passer un chameau à travers le trou d'une serrure que de faire lire la pièce d'un inconnu à un directeur. On sait à quelles ruses les jeunes gens ont souvent recours pour soumettre leur prose à un impresario. Dans le monde des coulisses on se raconte, à ce sujet, des histoires fantastiques. On pourrait écrire un singulier livre avec les mémoires de toutes les premières pièces refusées par les directeurs qui n'avaient pas le temps de les lire.

Moi, pour ma part, je connais une foule d'histoires très-curieuses, telle que l'aventure d'un jeune dramaturge éconduit, qui finit par envoyer à un directeur un saucisson de Lyon dans un journal.

Au bout d'un mois on lui retourna le rouleau, qu'on n'avait [illegible]

« Monsieur, la direction se voit obligée à regret de vous « renvoyer votre pièce qu'elle a lue avec le plus grand inté- « rêt; votre ouvrage contient quelques scènes adorables, « mais qui sont trop littéraires pour le théâtre que je dirige. « Je vous conseille de frapper à la porte du Théâtre-Fran- [illegible]

Un autre jeune homme à qui l'on avait déjà renvoyé une [illegible] vois et savoir au juste à quoi s'en tenir sur la conscience du directeur

Il arriva donc un jour avec une treizième comédie.

— Monsieur le directeur, dit-il, cette fois-ci j'espère être plus heureux.

— Mon jeune ami, fit le directeur avec bonté, vous savez que j'ai le plus grand désir de vous jouer. Laissez-moi ça sur mon bureau. Je lirai votre comédie avec la plus grande [illegible]

— Je compte sur votre indulgence, monsieur le directeur.

Le jeune auteur se retira.

Au bout d'un mois il revint.

— Eh bien, monsieur le directeur? fit-il.

— Mon jeune ami, dit l'impresario, vous faites de sensibles progrès. C'est déjà mieux; mais ce n'est pas encore tout à fait bien. Cherchez autre chose.

— Mais cependant...

— Oh! je sais ce que vous allez me dire. Vous me proposerez des changements. Eh bien, non! puisqu'il faut vous parler franchement, votre pièce pèche par l'idée.

— Ah! elle pèche par l'idée?

— Oui, c'est commun Cherchez un sujet plus original, plus jeune. Étudiez les maîtres. Lisez Molière.

— Mais, monsieur le directeur, dit le jeune homme en ouvrant le journal qui contenait les cinq actes, je vous prie de croire que je sais mon Molière sur le bout du doigt, et la preuve c'est que j'ai copié *le Misanthrope* que voici. Si vous aviez seulement ouvert le premier acte, vous m'auriez, j'en suis sûr, complimenté sur ma belle écriture. Voyez la préface que j'ai ajoutée à l'œuvre de l'immortel Molière.

[illegible]

« Monsieur le directeur, vous n'êtes qu'un imbécile. Je « l'écris sans craindre de vous froisser, car je suis con- « vaincu que vous ne le lirez pas.

« Votre dévoué serviteur.

« X... »

Le jeune auteur ne s'est pas découragé pour cela. Il arrive toujours un moment où un directeur mieux avisé lit une pièce d'un jeune homme. Celui qui a écrit la curieuse préface du *Misanthrope* qu'on vient de lire, a fait son chemin au théâtre : c'est M. Adolphe d'Ennery, l'auteur de cent drames applaudis.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

M. l'abbe Lequette, qui vient d'être promu au siége épiscopal d'Arras, vacant par la mort de Mgr Parisis, est né à Bapaume, le 13 janvier 1814.

Vicaire général depuis 1856, il avait été auparavant directeur du petit séminaire de Paris et de celui d'Arras, et professeur au grand séminaire de cette dernière ville.

Sur la pierre du mausolée qui renferme les restes mortels de la reine Marie-Amélie, placés à côté de ceux de Louis-Philippe, est gravée cette inscription :

Hoc sepulcro condita jacet
Maria Amalia, regina Francorum
Quæ data hisce temporibus
In memorabile virtutum
Et dolorum omnium exemplar
Claremontii in Britannia
Ubi inter suos
Mater unice amans et unice dilecta
Exulabat
Vitam sanctissimam placida morte
Finivit.
Die Martis XXIV, anno Domini MDCCCLXVI
Ætatis LXXXIII
« Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. »
Requiescat in pace. *Psalm.* CXV, v. 15.

La crypte contient quatre autres tombes. Les deux à droite renferment les restes de feu M. Taylor, fondateur de la chapelle, ceux de sa femme, de son fils et du révérend John Welch, le prêtre qui a desservi Weybridge et qui est mort en 1850. Les tombes à gauche sont celles de la duchesse d'Orleans et de la duchesse de Nemours.

Il y a deux ans, en 1864, on a commencé, dans l'île de Corse, la levée de la carte topographique du pays. Quatre officiers du corps d'état-major inaugurèrent les travaux qui furent continués en 1865 par treize autres de leurs camarades.

En ce moment, quinze capitaines du même corps, formant trois brigades dites topographiques, se disposent à quitter Paris pour se rendre une troisième fois en Corse et y terminer la reconnaissance du terrain.

Pendant qu'ils opéreront dans cette île, six officiers d'état-major se rendront en Algérie pour y continuer la détermination de points géodésiques de second et de troisième ordre, compléter le réseau triangulaire, et assurer à la topographie, qui commencera en 1867, des points de repère pour le levé du terrain.

Ces opérations en Corse et en Algérie compléteront l'immense travail connu sous le nom de Carte d'état-major.

On vient de célébrer à Bade le mariage du duc d'Ossuna avec la jeune princesse de Salm, sa parente éloignée. Mgr l'évêque de Strasbourg était venu donner la bénédiction religieuse aux époux.

On n'ignore pas que le duc d'Ossuna est le personnage le plus titré de l'Europe. Il est à peu près dix fois duc, onze fois marquis, dix fois comte, plusieurs fois vicomte et vingt fois grand d'Espagne.

Voici, du reste, la nomenclature de ses titres :

Mariano Tellez Giron Beaufort Salm-Salm de Tolède, duc d'Ossuna, duc d'Arcos, avec grandesse de première classe, duc de Bejar, duc de Grandia, duc d'Infantado, duc de Lerma, duc de Medina, duc de Rio Secco, duc de Plasentia, duc et comte de Benavente, marquis d'Algecilla, d'Almenara, d'Arguëeso, de Cea, de Cenete, de Gibraleoun, de Lombay, de Penafiel, de Santillana, de Tavara, avec grandesse de première classe, comte de Bailen, de Belalcazar, de Cazares, de Fontanar, de Mayorga, de Melgar, d'Oliva, de Real de Manzanares, de Saldana, de Villada, d'Uruena, marquis de Zabara et vicomte de Puebla de Alcacer.

Nous ne répondons pas de n'avoir rien omis.

Il va sans dire que partout, à l'étranger, on se préoccupe de la grande Exposition de 1867.

Une des curiosités qu'on y verra figurer sera un plan de New-York, long de huit mètres sur trois de large, contenant non-seulement les rues, places, etc., mais encore toutes les maisons détaillées, avec leur numéro et le nom des personnes qui occupent chacune d'elles.

Chaque maison sera représentée avec sa forme et sa couleur particulière, de sorte que les New-Yorkais qui nous honoreront de leur visite pourront reconnaître leur domicile.

Ce chef-d'œuvre de l'art typographique ne peut manquer d'attirer l'attention du public.

Nous apprenons d'autre part que les fabricants de draps d'Alcoy, en Espagne, se sont réunis pour s'entendre au sujet de l'Exposition universelle. Ils veulent prendre à l'avance les dispositions nécessaires pour que l'industrie de leur contrée y soit dignement représentée. Parmi ces industriels, trente sont déjà décidés à envoyer leurs produits à ce concours.

M. Maurice Sand s'était signalé par un acte de dévouement, le 14 janvier dernier, dans un incendie qui éclata la nuit au village de Nohant-Vicq. Il reçut même une blessure grave.

Le *Moniteur*, parmi les médailles d'honneur décernées pour actes de dévouement, vient d'enregistrer une médaille d'argent de deuxième classe décernée à M. Maurice Sand.

Th. de Langeac.

LES CATACOMBES DE PARIS

On n'ignore pas que des visites périodiques sont faites aux Catacombes par M. le préfet de police, afin de s'assurer de leur état de conservation. Une de ces visites avait lieu mercredi dernier, et une foule nombreuse avait, comme à l'ordinaire, profité de cette occasion pour parcourir la ville souterraine. Le mot ville n'est pas exagéré lorsqu'il s'agit des Catacombes. Ces longues galeries, qui s'étendent sous une grande partie des quartiers de la rive gauche, sont bien une cité des morts, répondant rue pour rue à la cité des vivants, et les numéros mêmes des maisons situées au-dessus se répètent le long des murs sous les profondeurs du sol. Cette précaution a été prise afin de pouvoir porter remède, aussi rapidement que possible, aux éboulements autrefois assez fréquents qui compromettaient la solidité des constructions parisiennes.

Les caveaux des Catacombes sont formés par d'anciennes carrières qu'on commença d'exploiter au XIVe siècle. Le travail se fit longtemps très-irrégulièrement. Les entrepreneurs fouillèrent comme il leur plut jusque fort avant sous la ville, sans qu'on y prît garde ; et il fallut que des accidents nombreux vinssent révéler, dans le cours du siècle dernier, qu'une partie de Paris était en quelque sorte suspendue au-dessus d'abîmes pour que le gouvernement se décidât à y porter attention. En 1776, une visite générale fut enfin ordonnée, et les justes craintes qu'elle souleva eurent pour résultat la création d'une compagnie d'ingénieurs spécialement chargés de consolider toutes les excavations. Le jour même de l'installation de l'inspecteur général, une maison de la rue d'Enfer fut engloutie à vingt-huit mètres au-dessous du sol de sa cour. Ce sinistre montrait assez l'imminence du danger. L'administration des carrières se mit activement à l'œuvre, et c'est à elle qu'on doit tous les intelligents travaux exécutés dans les Catacombes pour combattre les affaissements et les prévenir autant qu'il est possible.

La destruction, ordonnée en 1785 par un arrêt du Conseil d'État, de ce foyer d'infection qui avait nom le cimetière des Innocents obligea à choisir un endroit où pourraient être déposés les monceaux d'ossements provenant de fouilles faites pour convertir le cimetière en un marché public, et une partie des Catacombes fut à cet effet transformée en un vaste ossuaire. On y transporta non-seulement les cadavres du charnier des Innocents, mais encore ceux des cimetières supprimés de Saint-Eustache et de Saint-Étienne-des-Grès ; puis dans la suite, pendant et après les orages révolutionnaires, les corps des personnes tuées dans les troubles ; et successivement les ossements des cimetières des autres paroisses et maisons religieuses de Paris. Entassés d'abord pêle-mêle, ces funèbres débris furent, en 1810, classés méthodiquement sous la direction de M. Héricart de Thury.

De l'entrée principale, située à la barrière d'Enfer, on gagne, par un escalier étroit et suintant, les sombres galeries creusées à quatre-vingt-dix pieds au-dessous du niveau du sol. Bientôt les visiteurs, qui ont dû se munir préalablement de lumières, peuvent lire en haut d'une petite porte l'inscription *Memoriæ majorum*, « A la mémoire des aïeux. » C'est l'entrée de l'ossuaire. Là sont rangés, en interminables avenues de deux mètres de hauteur environ sur deux mètres et demi de large, les restes de plusieurs générations. Ce ne sont que longues files de tibias et de crânes aux yeux vides dessinant des croix, des losanges, des festons et autres dessins d'une fantaisie lugubre. On évalue à plus de trois millions les corps réunis pour former cette bizarre ornementation. De temps en temps, des pierres tumulaires viennent rappeler un souvenir historique, ou portent des pensées et des maximes plus ou moins en harmonie avec la destination du lieu. L'abus qu'on a fait de ces inscriptions nuit peut-être un peu à leur effet.

Entre autres curiosités qui viennent rompre la monotonie de ces éternelles murailles d'ossements, on peut citer l'autel des obélisques, le tombeau du poëte Gilbert, le piédestal de la lampe sépulcrale, la source de l'oubli ou fontaine de la Samaritaine et le pilier du *Memento*, ainsi nommé à cause de l'inscription qu'on y lit : *Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris*, « Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. » Nous donnons une vue de ce dernier endroit, qui forme par sa situation un des principaux carrefours des Catacombes. On y voit des hommes occupés à ranger les ossements. Un assez grand nombre d'ouvriers sont ainsi employés à divers travaux sous ces tristes voûtes ; et ils y passent insoucieusement une partie de leur vie ! Est-ce à l'imagination seule de ces braves gens qu'il faut attribuer l'architecture par trop décorative des Catacombes ? On pourrait conserver au sépulcre plus de dignité. Hamlet s'apitoyait sur le crâne du pauvre Yorick ; eux voient la mort plus gaiement : crânes et tibias ne leur apparaissent qu'au point de vue de la rosace et de la panoplie. Mais ont-ils tort après tout ? Cette manière d'envisager le passé a sa philosophie, et pourquoi ne serait-ce pas la bonne ?

Henri Muller.

UN HÉRITAGE

(Suite[1])

Muller était plein de respect pour la loi, pour la magistrature, pour le barreau ; mais la profession des armes lui semblait plus grande, plus noble, plus poétique. Après mûre délibération, il se décidait à faire d'Hermann un feld-maréchal. Hermann avait cinq ans : dans deux ans il commencerait, sans plus tarder, l'étude de l'escrime et de l'équitation. Édith eût préféré faire d'Hermann un conseiller aulique.

— Non, répondait Muller, il sera feld-maréchal.

Édith ne rêvait pas pour Marguerite de moindres destinées. Musique, dessin, langues modernes, Marguerite ne devait rien ignorer ; elle devait danser comme un sylphe, gouverner un cheval comme une amazone, chanter comme une fauvette, et quand elle réunirait tous les talents, toutes les perfections qu'on peut souhaiter à la fille d'un roi, il faudrait que l'aristocratie des environs fût bien sotte, bien malavisée, pour ne pas demander à l'envi la main de Marguerite.

Dans l'ivresse de leur bonheur, Spiegel n'était pas oublié : Spiegel manquait à leur joie.

— S'il nous aimait, disait un soir Édith avec tristesse, il n'eût pas refusé de nous suivre.

— Tu ne le connais pas, répliquait Muller. Spiegel nous aime, il n'a jamais aimé que nous ; mais c'est un esprit ombrageux, un caractère indépendant, que la moindre idée de sujétion suffit pour effaroucher. Il a sur toutes choses des idées singulières : ainsi, je me souviens de lui avoir entendu dire que la richesse peut être un joug plus lourd à porter que la pauvreté. Quoi qu'il en soit, je l'enrichirai malgré lui ; il ne se doute guère de la destinée que je lui prépare.

— Bien, Franz, bien ! s'écria Édith ; je souffrirais de notre prospérité, si notre ami ne s'en ressentait pas.

— Sois tranquille, il s'en ressentira, répondit Muller d'un ton protecteur, avec un secret sentiment d'orgueil. Je vais d'abord acquérir en son nom la petite maison que nous avons habitée ensemble. Dès qu'il n'aura plus de terme à payer, il sera là comme un monarque. Ce n'est pas tout : j'achèterai ses tableaux, je couvrirai d'or ses moindres ébauches. Je ferai pour lui ce qu'a fait pour moi le comte d'Hildesheim ; il ne sera plus obligé de donner des leçons ; j'affranchirai son génie, je lui frayerai le chemin de la gloire.

— C'est bien, Franz, c'est bien ! s'écria Édith en lui sautant au cou.

— Notre musée, reprit Muller, ne se composera que des toiles de notre ami ; ce sera le musée Spiegel. J'ai déjà plusieurs tableaux à lui commander, entre autres celui-ci : Le comte Sigismond assis auprès de toi, tandis que j'exécute ma sonate.

— Mon ami, ajouta Édith, il me semble que le comte Sigismond assis auprès de toi, tandis que je chante l'air tyrolien, n'est pas un sujet moins gracieux, moins digne d'inspirer le pinceau de Spiegel.

— Sans doute, sans doute, repartit Muller ; Spiegel éternisera les moindres épisodes de cette soirée mémorable. Je veux qu'avant cinq ans il ressuscite le génie et mène la vie somptueuse de Van Dyck et de Rubens.

Cependant, à mesure qu'ils approchaient du terme de leur voyage, Édith et Muller demandaient d'un œil inquiet leur château à tous les points de l'horizon. Vers la fin de la troisième journée, comme le soleil se couchait, le postillon se retourna brusquement sur sa selle, et, montrant du bout de son fouet un massif de tours et de tourelles dont les créneaux se dessinaient sur le bleu du ciel :

— Voici, dit-il, le château d'Hildesheim.

Ce qu'Édith et Franz éprouvèrent en entendant ces mots, on se le figure aisément. Voici le château d'Hildesheim ! Pour eux ces trois mots voulaient dire : Voici vos biens, votre propriété, vos domaines ! Ces tours, ces bastions sont à vous ; à vous ces champs, à vous ces prés, à vous ces bois ! C'est là que vous allez régner en maîtres ! Trompé par les feux du couchant, Muller croyait à une illumination ; abusé par le cornet à bouquin des pâtres, il se berçait de l'espoir d'une sérénade rustique. Affectant la mauvaise humeur d'un prince trahi dans son incognito :

— J'avais recommandé, dit-il, qu'on ne se mît pas en frais pour moi ; je voulais une réception modeste.

— Résignons-nous, mon ami, répliqua Édith, qui ne cherchait pas à dissimuler sa joie ; c'est nous, en fin de compte, qui payerons les musettes.

Le domaine du comte Sigismond était situé sur le penchant d'une colline, si bien qu'on le découvrait sans peine à la distance de plusieurs lieues. Quand les voyageurs arrivèrent, il faisait déjà nuit close.

Muller avait recommandé qu'on lui préparât une réception modeste ; pourtant, malgré la précision des ordres qu'il avait expédiés, il s'étonnait de ne voir personne venir au-devant de lui. Il approchait des murs du château, et pas un serviteur ne se présentait ; pas un lampion sur les murailles, pas une torche dans les sombres allées du parc. Décidément, l'intendant d'Hildesheim, dans son zèle exagéré, s'était mépris sur les véritables intentions du légataire.

Enfin la chaise s'arrêta devant une porte cochère que décoraient des bois de cerfs, des têtes de loups, des hures de sangliers. Le postillon qui, depuis un quart d'heure, faisait inutilement claquer son fouet, prit en main le cor suspendu à sa ceinture et se mit à sonner une fanfare. Pas une lumière ne se montrait aux fenêtres, pas une voix ne répondait : silence complet, obscurité complète. Le postillon sonnait à pleins poumons, comme Roland dans la retraite de Roncevaux. Au bout d'une demi-heure, une lumière tremblotante traversa le dernier étage, et bientôt un pas lourd retentit dans la cour, accompagné du bruit d'un trousseau de clefs.

Au moment où la clef criait dans la serrure, Muller entendit distinctement ces paroles bienveillantes :

— Venir à pareille heure ! réveiller en sursaut les honnêtes gens ! les troubler dans leur premier somme ! Maudit

1. Voir les numéros 524 à 538.

soit l'infernal visiteur qui s'annonce d'une façon si bruyante!

[illegible] sur ses gonds, et Muller vit paraître la figure maussade et à demi endormie de Wurm, en [illegible] château d'Hildesheim. Wurm était vêtu d'une robe de chambre à ramages, sa tête était couverte d'un bonnet fixé sur le front par un ruban de couleur écarlate. Il plongea dans la chaise de poste un regard irrité, et s'adressant aux voyageurs d'une voix brève :

— Qui êtes-vous? que venez-vous faire à cette heure? qu'y a-t-il pour vo[illegible]?

— Je suis, répondit Muller, de plus en plus étonné de cet étrange accueil, le légataire [illegible] Sigismond d'Hildesheim. Ce que je veux, mon digne mon[illegible] château, qui m'appartient. Ce qu'il y a pour mon service? vous allez le savoir. Conduisez-moi à l'appartement qui doit être préparé pour ma femme et pour mes enfants.

Wurm, baissant la tête, comprit un peu tard qu'il avait fait un pas de clerc. Il se hâta du mieux qu'il put de réveiller les serviteurs, et, tout en conduisant Muller à l'escalier d'honneur, il murmurait entre ses dents :

— Bien! bien! c'est le musicien; qui pouvait l'attendre à pareille heure?

[illegible] maîtres dans un appartement composé de plusieurs salles immenses, mais presque nues; du vivant même du comte Sigismond, les Bildmann et les Stolzenfels, profitant de ses distractions et de ses fréquentes absences, avaient dévalisé à qui mieux mieux le corps de bâtiment qu'il s'était réservé.

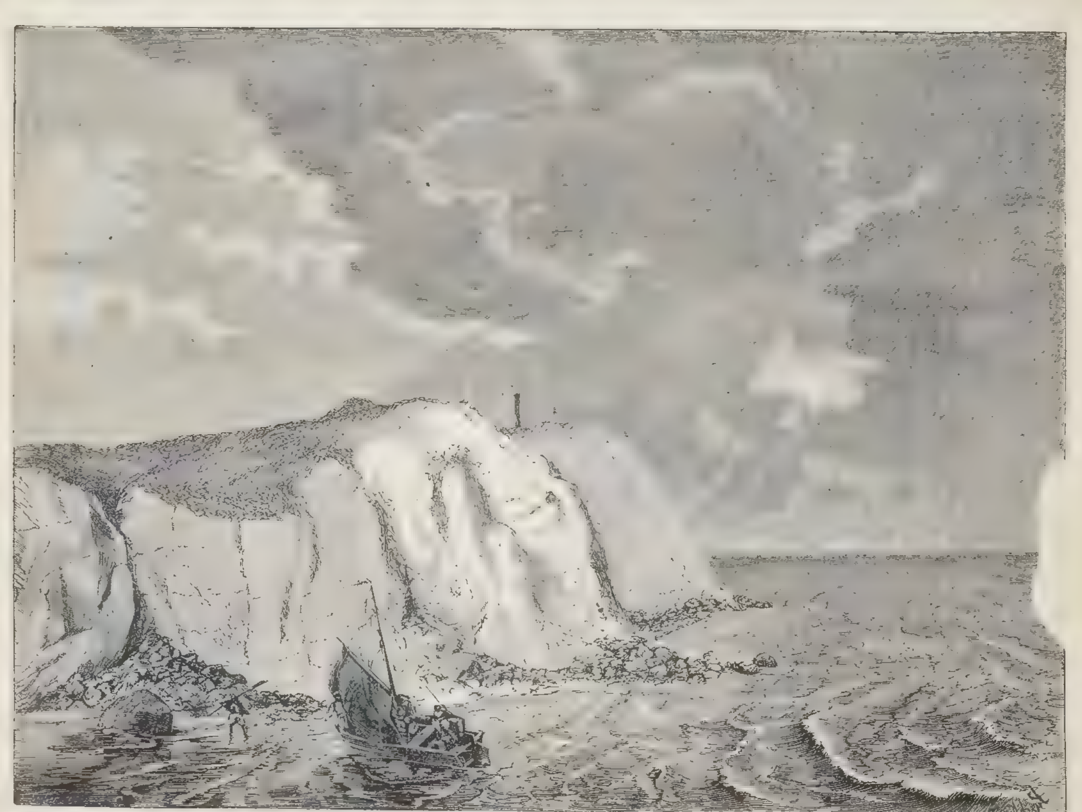
Wurm, après avoir promené Muller, Édith et les enfants dans les différentes pièces du vaste logis qu'ils devaient occuper, les ramena dans le salon, alluma deux candélabres placés sur la cheminée, et se retira en demandant à Franz ses ordres pour le lendemain.

— Mon ami, dit Édith à Muller, [illegible] seuls, tu voulais une réception à peu de frais; tu dois être content, tu es servi à souhait.

— Ma foi! répliqua Muller, décidé à trouver tout bien, à tout admirer, à voir tout en beau, je déclare que cette réception ne me déplaît pas; j'y vois une preuve éclatante de l'obéissance et de la soumission de mon intendant, maître Wurm. Et puis, j'aime, je dois l'avouer, cette façon [illegible] possession d'un magnifique domaine; c'est simple, c'est de bon goût, cela du moins [illegible] lieue. Édith, nous avons montré, dès le soir de notre arrivée, que nous ne sommes pas de petites gens. N'aurais-tu pas voulu qu'on



PILOTES-CÔTIERS DE L'ÎLE DE RUGEN; [illegible]



LE PROMONTOIRE D'ARCONA, DANS L'ILE DE RUGEN; dessin de M. J. Puschkin. — Voir page 246.



L'ORIGINE DU VIN D'HONNEUR; dessin de M. James Godwin. — Voir page 246.

tirât pour nous un feu d'artifice, et qu'on me haranguât sous un dais de feuillage, comme un seigneur d'opéra-comique?

— Non, sans doute, répondit Édith; je conviens pourtant [illegible] mann et les demoiselles de Stolzenfels.

— Rappelle-toi, s'écria Muller, la lettre du notaire de Muhlstadt, on mène ici une vie de patriarche, et les pa- [illegible] de se coucher tard. Sois juste; devait-on nous attendre à cette heure? Que c'est beau! que c'est grand! que c'est riche! ajouta-t-il en promenant autour de lui ses regards émerveillés: voilà ce qui s'appelle un appartement seigneu- [illegible]

— Il n'y manque guère que des meubles, reprit Édith en souriant.

— Ne vois-tu pas, reprit Franz, que c'est à la mode orientale? Chez eux, les Turcs ne se meublent pas autrement. J'aime cela, moi, il me faut de l'air, de l'espace. Je hais les appartements qui ressemblent aux boutiques de bric-à-brac, [illegible]

En parlant ainsi, Muller avait ouvert une fenêtre. Édith ne put retenir un cri d'enthousiasme et de joie en voyant le [illegible] la lune, radieuse, répandait sur un parc immense, océan de verdure, sa molle et tranquille clarté. Une brume argentée, transparente, enveloppait, sans le cacher, le feuillage, où soupiraient les brises de la nuit. Ce n'étaient que parfums, frais murmures, petits cris des oiseaux qui se caressaient dans leurs nids. Les tours du château se détachaient vigoureusement sur l'azur étoilé, et couvraient de leurs grandes ombres les pelouses embaumées. On entendait au loin le babil d'un ruisseau qui jasait avec les cailloux de son lit.

Édith et Muller étaient plongés depuis quelques instants dans une douce extase, quand tout à coup trois chauves-souris de la plus belle espèce, attirées par la lumière, entrèrent dans le salon et balayèrent les lambris de leurs ailes. Au bruit de ces hôtes inattendus, les enfants se mirent à crier.

— Je veux retourner chez nous, disait Hermann.

— Je veux revoir mon bon ami, disait Marguerite en pleurant.

[illegible] chasser. Témoin de son acharnement, Édith ne put s'empêcher de rire, et Franz, se sentant ridicule, prit le parti de se fâcher. Enfin les chauves-souris sortirent, les enfants s'apaisèrent, et tout rentra dans le silence, à l'exception pourtant des girouettes rouillées qui criaient sur le toit, des chouettes [illegible] attachés qui battaient contre les murailles. A cela près, la nuit fut paisible: Édith et Muller purent compter les heures à loisir, et quand le jour parut, ils n'avaient pas fermé l'œil.

Aux premiers rayons du soleil, nos deux amis oublièrent [illegible] de la veille. Ils étaient véritablement dans une habitation princière. Édith eût bien trouvé quelque chose à reprendre dans la distribution des appartements: au premier aspect, le château lui parut bien un peu sombre, un peu triste, un peu délabré; mais Franz était dans une telle ivresse qu'elle [illegible] il tenait en plein jour toutes ses promesses de la nuit. Jamais Édith n'avait rêvé de si beaux, de si vastes ombrages.

— Mon amie, dit Muller, avant toute chose il faut songer [illegible] rions montrer trop d'empressement et de déférence à la famille [illegible] qu'en nous voyant ils sachent, dès le premier jour, que le comte Sigismond n'a pas donné son bien à des aventuriers [illegible]

La matinée fut employée en soins de toilette. Franz avait mis, en se levant, son plus beau gilet, sa plus belle cravate. Quand Édith se fut parée de ses plus riches atours, quand [illegible] Muller députa Wurm aux demoiselles de Stolzenfels pour leur annoncer sa visite. Ulrique lui fit dire qu'elle le recevrait [illegible]

Muller profita de cette heure de répit pour passer en revue le régiment de ses serviteurs: ce fut Wurm qui les lui présenta. Franz leur adressa tout d'abord une petite allocution fort touchante et qui parut les toucher fort peu. Ensuite maître Wurm, les désignant tour à tour par leurs noms:

— Voici, dit-il, la femme de chambre de madame Bildmann et le valet de chambre du major. — Voici les servantes des demoiselles de Stolzenfels. — Voici le maître d'hôtel de l'aile droite du château. — Voici le cuisinier de l'aile gauche. — Voici la suivante de mademoiselle Ulrique. — Voici la suivante de mademoiselle Hedwig. — Voici la bonne du petit Isaac. — Voici le sommelier de monsieur Bildmann. — Voici le cocher de madame Dorothée. — Voici le chasseur des demoiselles. — Voici les palefreniers et les piqueurs de monsieur Frédéric.

— Mais, monsieur, s'écria Muller quand l'intendant fut au bout de son chapelet, au milieu de tout cela je ne vois pas mes gens.

— Vos gens! dit Wurm avec stupeur.

— Sans doute, reprit Muller, les gens du comte Sigismond.

— Les gens du comte Sigismond! répondit Wurm avec ingénuité; mais, monsieur, les voilà tous, je vous les ai tous [illegible]

— Monsieur, répliqua Muller d'un ton sec, les gens du comte Sigismond sont les miens: qu'ils s'occupent de mon service. C'est vous que cela regarde; c'est vous que je rends responsable des infractions et des négligences dont je pourrais avoir à me plaindre.

Cela dit, Franz se retira.

— Ses gens! grommela Wurm en haussant les épaules; il faut des gens à ce musicien! Le comte Sigismond s'en passait.

Sans rien dire de la scène étrange qui venait de se passer, Muller prit sa femme sous le bras, et tous deux, accompagnés d'Hermann et de Marguerite qu'ils tenaient par la main, se présentèrent, non sans émotion, chez les demoiselles de [illegible]

VII

Les deux vieilles filles étaient assises dans l'embrasure d'une fenêtre. En voyant entrer Édith et Muller, elles se levèrent à demi, se rassirent presque aussitôt, et leur montrèrent des siéges d'un geste plutôt dédaigneux que poli. Édith s'attendait à trouver deux figures souriantes; à l'as- [illegible] Elle rougit, pâlit, balbutia. Quant à Muller, pénétré des devoirs qu'il avait à remplir, les regardant à peine, il leur récita de son mieux le compliment qu'il avait préparé.

— Mesdemoiselles, dit-il après s'être incliné à plusieurs reprises, le comte Sigismond, dans sa bonté inépuisable, ne [illegible] à ce don royal et trop peu mérité, il a voulu ajouter un pré- [illegible] mille charmante, dont vous êtes le plus bel ornement. Veuillez croire, mesdemoiselles, que je ne suis pas indigne d'une si haute confiance, et que je m'efforcerai de la justifier. Je veux, j'entends, j'exige que rien ne soit changé à la vie que vous meniez du vivant du comte d'Hildesheim; remplacer près de vous, près de votre neveu, ce noble parent, ce gé- [illegible]

A ces mots, Hedwig et Ulrique relevèrent brusquement la tête.

— Pourquoi, dit Ulrique, changerions-nous la vie que nous menions? Le comte Sigismond nous a laissé dans son testament ce qu'il nous avait donné de son vivant. Nous ne demandons rien; nous avons nos droits et n'élevons aucune prétention.

— Ce que le comte Sigismond nous avait accordé suffit à tous nos désirs, ajouta Hedwig en le prenant sur un ton moins haut, et nous savions d'avance que vous ne songiez pas à nous le disputer.

— Loin de vouloir toucher à vos prérogatives, je suis décidé à les confirmer, à les maintenir, à vous en offrir de nouvelles au besoin, répondit Muller avec empressement.

— Nous avons des goûts simples, reprit Hedwig sans lever les yeux; Dieu sait que nous ne sommes venues chercher sous le toit d'Hildesheim ni le faste ni l'opulence. Le comte Sigismond avait mis à notre disposition ses gens et son carrosse.

— Comme par le passé, mesdemoiselles, répliqua Muller avec courtoisie, vous voudrez bien disposer du carrosse et des gens du comte Sigismond.

— Nous recherchons la solitude, poursuivit Hedwig, nous aimons le silence et le recueillement. Avec l'agrément du comte Sigismond, nous avons entouré d'une haie vive un petit coin du parc, deux ou trois arpents tout au plus. Nous ne renoncerions pas sans douleur, je l'avoue, à la jouissance de ce modeste enclos où nous allons rêver le soir.

— Et pourquoi donc y renonceriez-vous? s'écria Muller; je connais mes devoirs, je saurai les remplir, trop heureux si je réussis à me concilier votre bienveillance. Notre désir le plus cher, notre vœu le plus ardent est de vivre ici, au milieu de vous, avec vous, comme si nous ne formions tous qu'une seule famille.

— Vous me permettrez de vous voir souvent, mesdemoiselles, dit enfin Édith d'une voix tremblante. Je profiterai, si [illegible]

— Depuis longtemps, madame, répondit Ulrique, nous vivons retirées du monde, uniquement occupées du soin de notre salut. Vous ne trouveriez auprès de nous aucune des distractions de votre âge; quant à nos conseils, nous sommes convaincues que vous n'en avez pas besoin.

A ces mots, Édith jeta sur son mari un regard de détresse; elle eût voulu sentir le parquet s'abîmer sous ses pieds. Sans se laisser décourager, Muller essaya d'amener la conversation sur la beauté de la journée, sur la magnificence du parc, sur les chasses de Frédéric, sur l'ordre admirable que ses tantes avaient su introduire dans l'administration de ce splendide domaine. Tandis qu'il parlait, Ulrique brodait au tambour, Hedwig parfilait; toutes deux paraissaient ne plus s'apercevoir de sa présence. Muller cherchait en vain comment il pourrait délier leurs langues, quand tout à coup un épouvantable vacarme se fit entendre. Hermann, qui jouait avec un gros chat noir, ayant voulu le retenir de force sur ses genoux, le chat bondit. Hermann se mit à sa poursuite et renversa, en trébuchant, un plateau couvert de porcelaines du Japon. Ce fut pendant quelques instants une scène de colère et de confusion impossible à décrire. Au bruit de la porcelaine qui volait en éclats, Hedwig et Ulrique s'étaient levées d'un seul jet, comme les diablotins à ressort quand on ouvre la boîte où ils sont comprimés. Hermann, épouvanté, alla se blottir entre les jambes de son père; la petite Marguerite, tout effarée, se cramponnait à la robe d'Édith. Sans laisser aux demoiselles de Stolzenfels le temps d'exhaler leur fureur, Muller emmena sa femme et ses enfants.

— Heureusement, dit-il, le désastre n'est pas irréparable, et j'espère, mesdemoiselles, que d'ici à quelques jours vous n'aurez plus rien à regretter.

Là-dessus il prit congé d'Ulrique et d'Hedwig, qui déjà lui tournaient le dos.

Aussitôt qu'ils furent descendus dans le parc:

— Eh bien! mon ami, s'écria Édith d'un air consterné, quelle visite! quel accueil! Il n'est pas de torture, il n'est pas de supplice comparable à ce que je viens d'endurer. De quelle façon nous ont-elles reçus, juste ciel!

— Ah! dame, écoute, mon Édith, répliqua Franz en hochant la tête, ce ne sont pas de simples bourgeoises comme tes amies de Munich; songe que ce sont des Stolzenfels. Tu t'habitueras à ces grands airs, tu te feras à ces belles manières. Quelle noblesse dans le maintien! quelle fierté dans le regard! As-tu vu, lorsque nous sommes entrés, de quel geste impérial elles nous ont montré des siéges? C'est la fleur de l'aristocratie. Pour ma part, j'en conviens, je me suis senti d'abord interdit, et pourtant je voyais le moment où j'allais les apprivoiser, quand ce petit drôle d'Hermann a mis le vieux japon en pièces.

— Quand on pense, reprit Édith, qu'elles n'ont pas su [illegible] affectueux! J'ai mauvaise opinion des femmes qui n'aiment pas les enfants; et tu as beau dire, mon ami, je sens qu'il n'y aura jamais rien de commun entre les demoiselles de Stolzenfels et nous.

— Bah! s'écria Muller, pourquoi maître Gottlieb nous les eût-il vantées? dans quel intérêt? Je parierais qu'au fond ce sont d'excellentes personnes. Allons voir de ce pas le major Bildmann. Tel que tu me vois, j'ai toujours eu un penchant [illegible] vieux soldat me plaira. Peut-être faudra-il nous résigner à entendre plus d'une fois le récit de la même bataille; mais qu'importe? Si c'est un noble cœur, un caractère généreux et loyal, mon amitié lui est acquise. Allons voir le major Bildmann. Il a un enfant. C'est déjà un lien entre nous.

Quelques instants après, Muller et sa femme se présentaient chez le major.

Jules Sandeau.

(La suite au prochain numéro.)

L'ILE DE RUGEN

L'île de Rügen, située dans la Baltique, à l'ouest de l'embouchure de l'Oder, est la plus grande des îles allemandes; sa superficie est évaluée à seize mille géographiques carrés. Les côtes, découpées par de nombreuses baies, n'offrent aucun port commode et sûr; mais l'intérieur du pays est fertile en céréales et remarquablement boisé. On ne trouve dans l'île que deux villes et trois bourgs; la population, en comptant celle de nombreux villages, s'élève à 34,000 habitants.

Les Rügenois ont conservé des mœurs tout à fait particulières, la simplicité, l'hospitalité et la langue des siècles passés. Peuplée dans l'origine par des Germains, auxquels succédèrent des Slaves, l'île de Rügen adopta le christianisme au XII[e] siècle. Réunie en 1478 à la Poméranie, le traité de Westphalie l'avait donnée à la Suède. A la mort de Charles XII, elle fut occupée par les Danois qui ne la gardè- [illegible] 1813. En 1814, elle échut au Danemark qui, en 1815, la céda à la Prusse en échange du Lauenbourg.

[illegible] mer attirent chaque année à Rügen un grand nombre d'Allemands qui l'admirent avec enthousiasme.

La ville de Bergen, peuplée de 3,600 habitants, est la capitale de l'île.

Putbus, où est situé le château du prince du même nom, est l'endroit le plus important après Bergen. C'est à une [illegible] bains de mer.

Les voyageurs ne manquent pas d'aller visiter le promontoire d'Arcona qui forme la pointe la plus septentrionale de l'île. Ce promontoire, qui s'élève à 58 mètres au dessus du niveau de la mer, est surmonté d'un phare haut de 25 mètres, d'où l'on découvre une magnifique vue sur la mer, l'île de Hiddensœe et l'île danoise de Mœen.

R. Bryon.

L'ORIGINE DU VIN D'HONNEUR

Chacun connaît l'histoire des temps troublés qui suivirent, dans la Grande-Bretagne, l'anéantissement de la domination romaine. Une telle époque était bien faite pour produire ces légendes et ces récits romanesques dont les peintres s'emparent avec empressement. L'épisode retracé par le crayon de M. James Godwin est raconté dans un poëme épique de Tennyson et dans un livre beaucoup plus moderne de Geoffroy de Monmouth.

La scène se passe vers l'an 450, dans la résidence qu'un chef saxon, nommé Hengist, possède dans le Lincolnshire. Le roi Vortigern a accepté l'hospitalité de son grand vassal, et celui-ci n'a rien négligé pour la rendre fastueuse et magnifique. Au milieu du festin paraît une jeune fille d'une éclatante beauté; elle tient une coupe d'or à la main. « Le roi notre seigneur me permet-il de boire à sa santé? » dit-elle d'une voix harmonieuse. « Buvez à ma santé et à mon amour, » répond le roi dont le cœur a été soudain captivé par les charmes incomparables de Rowena, ainsi se nomme la fille d'Hengist. Un mariage ne tarda pas à se conclure, et le chef saxon reçut de son royal gendre la province de Kent comme cadeau de noces.

Ainsi s'est établie dans l'Angleterre féodale la coutume en vertu de laquelle la fille d'un seigneur chez qui son suzerain

acceptait l'hospitalité devait aller à la rencontre de celui-ci et lui présenter une coupe pleine de vin. Si le seigneur n'avait pas de fille, la mission revenait de droit à celle de ses proches parentes qui se faisait le plus remarquer par sa jeunesse et sa beauté. L'Angleterre n'est pas une nation qui renonce aisément à ses vieux usages, et les tenanciers d'aujourd'hui n'ont garde n'oublier la cérémonie du *vin d'honneur* quand le *land-lord* vient visiter ses domaines.

X. DAGUERRES.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Mort du docteur Whewell. — A propos du livre et du journal. — Ce que le docteur Whewell pensait des planètes et de leur constitution physique. — Projet d'un voyage dans la lune. — Nouveau pouvoir du gaz d'éclairage. — Action supposée de la lumière sur le miel. — Pourquoi les abeilles travaillent dans l'obscurité — Discussions de deux entomologistes. — Révolution culinaire. — Un repas d'extraits de viandes. — Vatel et un dîner de vendredi saint.

Le monde scientifique et la littérature anglaise viennent de perdre en la personne du docteur Whewell un de ces auteurs humoristiques dont la physionomie devient de plus en plus rare de nos jours, qui s'honorent de publier des in-4°, daignent descendre jusqu'aux in-8°, mais qui, pour tout au monde n'écriraient point une seule ligne dans un journal, fût-ce le *Journal des Savants* ou la *Revue d'Édimbourg*, auxquels on ne reprochera pas cependant de manquer de solennité et de traiter de matières trop peu sérieuses.

Ces hommes convaincus et de l'ancienne roche ne tarderont point, j'en ai peur, à devenir dans quelques années un type perdu, que ne comprendra pas la génération qui nous suit. Car aujourd'hui la presse envahit tous les esprits d'une valeur réelle; elle les pressure; elle exige d'eux qu'ils dépensent chaque jour, en petite monnaie, les produits de leur savoir et de leur imagination, sans suite, sans ordre, et au jour le jour; en un mot, elle les oblige à produire des primeurs et des fruits hâtifs qu'on livre verts aux consommateurs et que ceux-ci mangent verts à leur tour.

La littérature qui résulte de ces exigences vaut-elle mieux, vaut-elle moins que celle à laquelle elle succède? Est-il préférable pour l'auteur et pour le lecteur de se livrer à des conversations quotidiennes, mais un peu hâtées, qu'à des conférences sérieuses, longues, méditatives? En un mot, le livre qu'on loge dans une bibliothèque et qu'on s'assimile page à page, à loisir, l'emporte-t-il sur la feuille volante qu'on dévore et qu'on jette ensuite dans sa corbeille à papier? Je ne me charge point de résoudre la question, et je crois que l'un et l'autre des systèmes, comme la fameuse langue d'Ésope, sont la pire et la meilleure des choses.

Quoi qu'il en soit, le journal tout étincelant de mille qualités jeunes et nouvelles, tue à la fois le goût des ouvrages qui demandent à être lus lentement et à loisir, et qu'on doit méditer page à page, ligne à ligne pour bien les comprendre et les savourer. Aujourd'hui, nous picorons littéralement dans les journaux, prenant en haut et en bas, au milieu, parmi les articles de fonds, chez les faits divers et même au feuilleton, un peu au hasard ce que nous pensons pouvoir nous intéresser. Il n'existe pas, en Europe, dix personnes qui lisent consciencieusement d'un bout à l'autre la feuille à laquelle elles s'abonnent. Et remarquez en passant combien ce mot de feuille est juste et caractéristique dans son application aux produits de la presse périodique que nait, qui verdoie, qui passionne, qui charme, qui meurt et qu'on oublie en un seul jour; plus éphémères encore que les feuilles auxquelles ils empruntent leur nom.

Le docteur Whewell, professeur à l'Université de Cambridge avec un traitement de soixante-quinze mille francs, et qu'une chute de cheval a tué le 7 mars, à l'âge de soixante-douze ans, était un de ces auteurs de l'ancienne roche qui demandent à être lus dans un bon fauteuil, au coin du feu, à la clarté de la lampe, par une soirée d'hiver, quand le mauvais temps du dehors et le bruit du vent et de la pluie rendent plus doux à l'intérieur le comfort d'un cabinet de travail silencieux. Et notez bien que je n'entends parler ici ni de son *Traité d'Astronomie*, ni de ses *Éléments de Morale*, ni de son *Architecture allemande*, mais bien de son *Histoire des sciences d'induction* et de sa *Pluralité des mondes*.

Le docteur Whewell n'admettait rien des données plus ou moins positives de la science et des utopies mises à la mode depuis Fontenelle à propos de l'habitabilité des astres. S'appuyant sur une foule de raisonnements, de calculs et de faits scientifiques, il professait que ce que nous prenons pour des mondes semblables au nôtre ne sont que des masses gigantesques, informes, en train de s'anéantir ou de se créer. Vénus, d'après lui, n'est qu'un amas de matières incandescentes; Saturne, un composé de vapeurs froides; Jupiter, un mélange d'eau et de boue, hanté par des amphibies et par des limaces gigantesques.

Quant à la lune, il se rapprochait quelque peu des suppositions de certains savants. C'était pour lui un monde en formation, arrivé à une période analogue à la troisième phase géologique de la terre. Il la dépeignait hérissée par d'innombrables volcans gigantesques de cent cinquante kilomètres de diamètre et hauts de quatre mille mètres, ampoules crevées sur place, sans épanchements au dehors, et couvertes de lichens, de champignons, de fougères et de mousses gigantesques. Il n'y existe, d'après lui, que des arbres de la famille des cycas, des prêles, des fougères arborescentes, des palmiers géants dont les plus petits mesurent vingt à trente mètres de hauteur.

Sa théorie faisait consister les habitants de notre satellite en poissons, en reptiles, en tortues, en plésiosaures, en ichthyosaures et en ptérodactyles pataugeant dans une boue liquide, et s'entre-dévorant les uns les autres.

Le plésiosaure, dont les ossements pétrifiés s'exhument parfois du sein de notre terre, est une hydre véritable à long col, et qui tient à la fois du crapaud et du serpent; l'ichthyosaure, poisson lézard à tête gigantesque, se trouve doué d'yeux immenses. Les ptérodactyles, dragons de toutes les tailles, aux ailes nues de chauves-souris, à la longue gueule garnie de dents tranchantes aussi redoutables que les mâchoires du requin, seraient les seuls êtres doués du pouvoir de s'élever parfois au milieu de la lourde atmosphère de la lune; atmosphère si basse qu'elle n'atteint pas le sommet des montagnes les plus hautes de l'astre, et que le père Secchi n'a constaté son existence probable qu'à l'aide de la réfraction de certains points lumineux.

Quelque terribles et quelque redoutables que fussent les habitants de la lune, le docteur Whewell n'en rêvait pas moins la possibilité d'un voyage dans cette planète. Le jour même de sa mort, il s'occupait encore, en théorie du moins, de la construction d'une locomotive à *petite vitesse* qui pût y conduire en un mois.

« En effet, disait-il, la lune est relativement notre voisine; elle se trouve séparée de la terre par une distance égalant à peine dix fois la circonférence de cette terre. Et puisqu'on peut faire dix et vingt fois le tour du monde, pourquoi n'irait-on pas à la lune? »

Le docteur Whewell est mort sans avoir fait connaître à quelle locomotive à *petite vitesse* il comptait recourir pour réaliser ce voyage, dont il parlait et dont il écrivait avec une conviction profonde et inébranlable. Lorsqu'on l'interrogeait à ce sujet, il souriait, hochait la tête et répondait: « Laissez-moi faire! laissez-moi faire! » et il se frottait les mains d'un air de satisfaction.

Ne haussons point trop les épaules des rêveries de l'excellent vieillard. La science moderne n'a-t-elle point réalisé des utopies tout aussi invraisemblables? Le soleil devenu par la photographie un dessinateur de portraits instantanés; les chemins de fer qui ont presque aboli la distance et qui n'en sont encore à la locomotion que ce que les diligences étaient [illegible] télégraphe électrique qui peut écrire des lettres autographes de Paris à Pékin et de Pékin à Paris; tous les métaux, l'aluminium en tête, qui transformeront bientôt l'industrie; le gaz hydrogène enfin, devenu un moyen vulgaire d'éclairage, n'auraient-ils pas été traités de contes bleus par les esprits les plus aventureux et les plus avancés du XVIII[e] siècle?

Voici du reste que ce gaz va subir, dans son pouvoir éclairant et par conséquent dans ses prix, des modifications importantes et presque révolutionnaires.

Le procédé qui doit opérer cette merveille consiste à ajouter au gaz, avant de le brûler, la vapeur d'hydrocarbures pesants, non volatils, qui augmente beaucoup le pouvoir éclairant, et rend en outre la lumière plus belle.

En comparant cette lumière avec la lumière donnée par le gaz actuel, on lui trouve une augmentation de pouvoir éclairant de plus de trois cent pour cent.

Ainsi un bec alimenté avec un mélange de gaz et de carbolène (c'est le nom du fluide employé dans le nouveau procédé) donnera autant de lumière qu'un bec qui consomme quatre fois autant de gaz non mélangé; de sorte que, pour éclairer de grands appartements, il faudra moins de becs, et par conséquent l'air sera moins échauffé.

Une autre qualité importante de la nouvelle lumière consiste à faire paraître les couleurs exactement comme à la lumière du jour.

Dans sa forme actuelle la plus simple, l'appareil se compose essentiellement d'un petit vase en fer ou carburateur installé à environ un pied au-dessus des becs, placés de telle sorte que la chaleur sert à vaporiser le carbolène et à l'amener en contact avec le gaz.

Vingt minutes environ après que les jets ont été allumés, la vapeur se dégage librement, et les flammes acquièrent un éclat si intense que l'œil peut les regarder difficilement; cet éclat dure pendant tout le temps qu'arrive le carbolène. La flamme offre en outre une fixité remarquable.

L'extrait suivant des *Chemical News* démontre l'économie qui peut résulter de l'emploi de la nouvelle lumière: « A Londres, 1,000 pieds cubes de gaz coûtent 4 sh. 6 d., et, brûlés avec des becs en papillon, ils donnent une lumière de quinze cents bougies. Si l'on ajoute 4 livres 1/2 de carbolène, dont le prix est d'environ 9 d., la lumière devient égale à celle de sept mille cinq cents bougies.

En d'autres termes, 5,000 pieds cubes de gaz ordinaire donnent une lumière égale à celle de 7,500 bougies, dont le prix est de 1 liv. 2 sh. 6 d., tandis que la même quantité de lumière peut s'obtenir de 1,000 pieds cubes de gaz carburé, dont le prix est de 5 sh. 3 d.; c'est donc une économie de 17 sh. 3 d. pour chaque fois 5,000 pieds cubes de gaz. »

Une si grande lumière, si l'on pouvait l'employer à éclairer les discussions de certains savants, deviendrait singulièrement utile dans la question qui place aujourd'hui deux chimistes acharnés en présence l'un de l'autre.

Il y a deux ans, M. Scheibler découvrit ou crut découvrir qu'une action photogénique déterminait le passage du miel de l'état de sirop jaune et clair à l'état de masse solide. « C'est ainsi, disait-il, que, d'une part, cette même action de la lumière altère l'arrangement moléculaire de l'iodure d'argent sur la plaque de collodion sensibilisée, et que, d'autre part, elle détermine la cristallisation des vapeurs de camphre et d'iode dans les flacons qui les contiennent.

« Vous comprenez dès lors, ajoutait-il, quels motifs déterminent les abeilles à prendre tant de précautions pour que leur travail s'opère dans une obscurité absolue et les obligent à recouvrir hermétiquement avec un soin minutieux les vitres des compartiments de leur ruche qui contiennent les rayons de miel. L'existence des larves des abeilles est attachée à cette condition de la fluidité du miel; si l'action de la lumière venait à le durcir et à le transformer, les larves ne pourraient plus ni le broyer avec leurs mandibules, ni le manger, ni le digérer. »

Cette ingénieuse théorie fut acceptée sans conteste par tous les entomologistes, et elle achevait de passer à l'état de vérité incontestable, quand M. Tolimson est venu se dresser brusquement devant elle en criant, comme le Mascarille des *Précieuses ridicules* dans son sonnet, non pas: *Au voleur! au voleur! au voleur!* mais bien: *A l'erreur, à l'erreur, à l'erreur!*

« Vous nous la baillez belle! dit-il. Les abeilles ne savent rien des propriétés physiques de la transparence; mais leur instinct leur dit que le chemin accessible à la lumière pourrait aussi devenir accessible à leurs ennemis. La pauvre mouche qui va se frapper la tête contre un carreau de fenêtre ne comprendra jamais qu'elle ne puisse pas le traverser. De même l'abeille, malgré toute sa sagacité, ne se croira pas en sûreté au sein d'une ruche transparente. D'ailleurs j'ai enfermé du miel dans des tubes de verre; je les ai exposés les uns à la lumière et les autres à l'obscurité. Mais quoique j'aie opéré sur des miels de provenances extrêmement diverses, je n'ai nullement vu, *d'une manière constante*, le sirop rester liquide dans les tubes mis à l'abri de la lumière et s'épaissir et devenir opaques dans les tubes restés soumis à cette lumière. »

De son côté, M. Scheibler possède et montre des tubes remplis de miel et qui ont subi les modifications indiquées par lui.

Lequel des deux a raison? Le fait est que les abeilles travaillent exclusivement dans l'obscurité et que leurs yeux possèdent le don de voir aussi facilement en l'absence de toute clarté qu'en plein jour. Donc si M. Scheibler est dans l'erreur, il reste à M. Tolimson à démontrer pourquoi les yeux des abeilles, à l'exception des yeux des autres insectes, possèdent cette double faculté.

En attendant cette solution, disons que l'art de la cuisine est en voie de voir s'opérer, sinon une révolution, du moins une singulière modification dans les habitudes de certains de nos gourmets, ses plus fervents adeptes.

J'ai assisté, chez un chimiste aussi célèbre par son excentricité que par ses découvertes importantes, à un repas des plus étranges assurément.

Sur la table de mon amphitryon se trouvaient une vingtaine de petits flacons remplis de sucs de différentes couleurs et un immense plat de pommes de terre cuites à l'eau, réduites en bouillie et sans le moindre assaisonnement. Après avoir servi à chacun de ses hôtes une petite quantité de ce mets sans saveur, le maître de la maison les invita d'abord à le goûter et à en constater l'insapidité, et il leur enseigna ensuite à laisser tomber sur le légume une ou deux gouttes du liquide contenu dans un des flacons.

A la grande surprise de tous, la purée de pommes de terre prit un excellent goût de chapon rôti. Chaque fois que les domestiques changèrent les assiettes pour leur en substituer d'autres contenant une nouvelle portion de pommes de terre, les petits flacons donnèrent à celle-ci la saveur de la carpe, du faisan aux truffes, des asperges, du veau et du mouton, assaisonnés d'une façon exquise.

Ce singulier repas compte du reste des antécédents historiques. Vatel, l'illustre maître d'hôtel du prince de Condé, qui se passa son épée au travers du corps parce que la marée avait manqué, servit, un jour de vendredi saint, sur la table de son maître, un repas exclusivement composé de légumes.

Chacun de ces plats avait la forme et le goût d'un poisson. Ainsi en mangeant des épinards, des navets, des carottes et des salsifis, il semblait qu'on mangeait des carpes du Rhin, des brochets, des aloses et les meilleures produits des fleuves et de la mer.

Vatel avait extrait le suc des poissons par des combinaisons ingénieuses et les avait mélangés aux légumes cuits à l'eau jusqu'à ce que ceux-ci eussent perdu leur saveur particulière.

Ce repas, dont tout Paris s'entretint avec admiration et dont les chroniqueurs du temps nous ont transmis le souvenir, coûta au prince de Condé deux mille livres; somme assez ronde encore aujourd'hui, et qui s'élevait alors à plus du triple de ce qu'elle représente à présent.

Quant au suicide de Vatel déterminé par un si bizarre point d'honneur, ce fut, on le sait, M[me] de Sévigné qui le [illegible]

S. HENRY BERTHOUD.

LES RUINES DE LAMBESSA

C'est au milieu de montagnes couvertes de vastes forêts et sillonnées de nombreux cours d'eau que s'élèvent, dans le Sahara algérien, les restes de l'antique Lambessa, tristement célèbre chez nous depuis près de vingt ans par son pénitencier. Les ruines de la vieille cité romaine sont encore assez nombreuses pour permettre de juger de ses proportions primitives. On les trouve disséminées sur un espace de 2,600 mètres de long sur 1,800 mètres de large, séparées les unes des autres par des champs de pommes de terre et des bandes incultes de terrain où les Arabes font paître leurs troupeaux de chèvres et de moutons.

Lambessa avait été fondée au commencement de l'ère chrétienne pour servir d'avant-poste à la troisième lé-

gion employée à contenir les Numides, toujours portés à secouer le joug romain. Parmi les monuments qui restent de cette cité autrefois florissante, il faut citer les portes de la ville, massives constructions en pierre de taille, plusieurs temples, des bains pavés en mosaïque, un aqueduc, dont un certain nombre d'arches sont encore debout, çà et là quelques tombeaux, et surtout le *Præto*[illegible] légat romain, dont les pierres [illegible] dorees par le soleil d'Afrique. C'est l'edifice le mieux conservé de Lambessa. Au moyen de barrieres etablies devant les portes, on en a fait un musee où sont reunis toutes les sculptures et [illegible] verts dans les fouilles. Dans [illegible] genie, qui forme une espece de succursale a ce musee, [illegible] mosaïques assez curieuses, des vases antiques, des crâ[illegible] encore debout.

[illegible] du Prætorium en fera suffisamment apprécier l'archi[illegible] dessin, sur la droite, on peut apercevoir le penitencier, vaste [illegible] élevé sous la republique de 1848 pour y loger les déportés politiques. On les faisait travailler en commun pendant le jour, mais la nuit ils étaient isolés. Devant le penitencier est un jardin que les condamnes ont planté, et qui [illegible] présentera une belle vegetation. A côte se trouve une prison cellulaire.

P. Dick.



LE MONUMENT DE LA FORÊT DE [illegible] DE LA STATUE COLOSSALE D'ARMINIUS, [illegible]

LE MONUMENT D'ARMINIUS

A TEUTOBOURG

Arminius est une des [illegible] Allemagne. Fils de Sig[illegible] sous les etendards d'Auguste [illegible] sa patrie. Lorsque Va[illegible] [illegible] vahisseur et lui fit subir cette sanglante defaite qui souleva le fameux cri de desespoir d'Auguste : « Varus, rends-moi mes legions ! »

Le defilé d'Ho[illegible]lenschlucht, dans la forêt de Teutobourg entre la ville de Detmold et Wiederbruck, vit ce triomphe [illegible] Il n'est pas etonnant que depuis longtemps les Allemands songent à elever, en ce lieu même, au premier defenseur de leurs libertés, un monument digne de celébrer sa mémoire.

Un gigantesque piédestal, destiné à recevoir l'image du grand chef cherusque, avait été déjà erigé en 1846, lorsque le sculpteur Bendel fut chargé de modeler la statue. Il accepta cette tâche de tout cœur sans exiger aucun salaire personnel, se trouvant assez payé par la satisfaction d'entreprendre une œuvre éminemment na[illegible] ne trouvant pas de son goût le piédestal primitif, fit lui-même le dessin d'un autre, qui a remplacé le premier et dont on peut voir la maquette sur notre gravure. C'est une espece de monument [illegible] un dôme, sur lequel doit s'elever la statue colossale d'Arminius. Le héros y est représenté debout, la main gauche appuyée sur son bouclier, tandis que la droite [illegible] épée nue.

Le modèle en plâtre est depuis longtemps terminé ; mais les difficultés de fonte que présente une œuvre de cette nature et le manque d'argent [illegible] ne font [illegible] que fort lentement les travaux. Les souscriptions recueillies de part et d'autre pour l'erection du monument n'ont encore fourni que le tiers à peu près de la somme jugee nécessaire (40.000 thalers). La tête, les deux pieds et le bras droit qui tient l'epee sont seuls fondus jusqu'à present. Cette épée mesure, avec le poing, une longueur de vingt-quatre pieds. Quant à la tête, dont nous donnons le dessin d'après une photographie, elle compte, de la nuque au sommet du casque, [illegible] pieds et demi. Les traits du héros germanique y sont représentés avec [illegible] vigueur qui fait le plus grand honneur au talent de l'artiste.

L. de Morancez.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. Émile Aucante, *administrateur de* l'Univers illustré.

[illegible] Aucante.

Paris — [illegible] de J. Claye, rue Saint-Benoit, 7



RUINES DU PRÆTORIUM A LAMBESSA (SAHARA ALGÉRIEN). [illegible] — Voir page 247.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 530.
Samedi 21 Avril 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les Apôtres, par M. Ernest Renan. — Où le chroniqueur se garde des piéges à loup. — Le programme de M. Renan — Ses affirmations religieuses. — Son [illegible] — Appréciation littéraire du livre. — Citations. — Vision de Marie de Magdala — Description d'Antioche — Conclusion. — Le nouveau quarantième. — Une histoire à écrire. — L'antichambre de l'Académie. — M. Cuvillier-Fleury, ses titres, son meilleur ouvrage. — Le *Moniteur* a parlé. — M. Perrin directeur-entrepreneur de l'Opéra. — La conspiration des abonnés. — Leurs griefs. — Une curieuse représentation à Mulhouse. — *La vie et la mort d'Abraham Lincoln.* — Wilkes Booth assassin par amour. — Deux pétitions au Sénat. — Un adorateur de Melpomène et un fanatique de l'alexandrin. — Sauves, mon Dieu.

Cette semaine vient de paraître le livre des *Apôtres*, le nouvel ouvrage de M. Ernest Renan, faisant suite à la *Vie de Jésus*, du célèbre écrivain.

Il y a de cela trois jours et déjà la première édition, tirée à vingt mille exemplaires, est entièrement épuisée.

Que mes lecteurs se rassurent : je n'ai pas l'intention d'entrer dans l'examen des théories de l'auteur, de dire ce qu'il soutient ou ce qu'il combat, ce qu'il nie ou ce qu'il affirme : si séduisant que soit le terrain, les piéges à loup dont il est semé suffiraient à m'en écarter. Ce journal, d'ailleurs, n'est pas une chaire, la discussion des choses religieuses n'est pas de son domaine, et je crois qu'un chroniqueur, — sans parler du ridicule, — courrait plus d'un danger à vouloir jouer au Père de l'Église.

Mais ce qu'il m'est permis de faire connaître, c'est le sujet du livre, la période qu'il embrasse ; c'est aussi la forme, le style, le côté littéraire et, pour ainsi dire, artistique. Il me suffira pour cela de quelques citations, choisies, bien entendu, de manière à ne blesser aucune susceptibilité et que ne puissent lire ou même signer les fidèles les plus fervents et les plus sévères de l'Église catholique.

« Le premier livre de notre *Histoire des Origines du Christianisme,* dit M. Renan, a conduit les événements jusqu'à la mort et à l'ensevelissement de Jésus. Il faut maintenant reprendre les choses au point où nous les avons laissées, c'est-à-dire au samedi 4 avril de l'an 33. Ce sera encore durant quelque temps une sorte de continuation de la vie de Jésus. Après les mois de joyeuse ivresse, pendant lesquels le grand fondateur posa les bases d'un ordre nouveau pour l'humanité, ces années-ci furent les plus décisives dans l'histoire du monde. C'est encore Jésus qui, par le feu sacré dont il a déposé l'étincelle au cœur de quelques amis, crée



MUSÉE NAPOLÉON III. — LA GRANDE SALLE DES TERRES CUITES; dessin de M. Delannoy. — Voir page 251.

des institutions de la plus haute originalité, remue, transforme les âmes, imprime à tous son cachet divin.. »

[illegible] res lignes, vous avez le ton de l'ouvrage, la note de l'auteur

« Nous avons à montrer, continue-t-il, comment, sous cette influence toujours agissante et victorieuse de la mort, s'établit la foi à la Résurrection, à l'influence du Saint-Esprit, au don des langues, au pouvoir de l'Église. Nous exposerons l'organisation de l'Église de Jérusalem, ses premières épreu- [illegible] qui sortirent de son sein. Nous suivrons le christianisme [illegible] forme une seconde capitale, plus importante en ce sens que [illegible] veau, où les païens convertis forment la majorité, nous verrons le christianisme se séparer définitivement du judaïsme [illegible] idée des missions lointaines, destinées à porter le nom de Jésus dans le monde des Gentils. Nous nous arrêterons au [illegible] l'exécution de ce grand dessein. Alors, nous interromprons notre récit pour jeter un coup d'œil sur le monde que les hardis missionnaires entreprennent de convertir. Nous essayerons de nous rendre compte de l'état intellectuel, politique, moral, religieux, social de l'empire romain vers l'an 45, date probable du départ de saint Paul pour sa première mission. »

Tel est le programme de M. Renan : il est grand, il est vaste, et l'on conviendra que les termes dans lesquels il est exposé n'ont rien qui en diminuent la majesté et qui doivent [illegible]

Et maintenant quelles sont, au point de vue critique et philosophique, les idées qui se dégagent de l'historique tracé par l'auteur, quelle action peuvent-elles avoir sur ces pauvres d'esprit, suivant l'Écriture, en qui brûle intact le flambeau de la foi vivifiante et consolatrice, c'est encore une fois ce que je n'ai pas à examiner à cette place. Si [illegible] qu'elles sont loin de la pensée de M. Renan, et applaudissons à la vivacité avec laquelle il se défend de faire acte d'agression et de polémique. « La pensée d'ébranler la foi, dit-il en propres termes, est à mille lieues de moi. » Et ne nous y trompons pas : par la foi il n'entend pas seulement cette foi philosophique, ce déisme vague qui est la négation des religions positives : ici encore il faut citer :

« La religion n'est pas une erreur populaire ; c'est une grande vérité d'instinct, entrevue par le peuple, exprimée par le peuple... Rien n'est plus faux que le rêve de certaines personnes qui, cherchant à concevoir l'humanité parfaite, la conçoivent sans religion... »

Ailleurs il va plus loin et détermine la religion dont il entend parler :

« Prenons garde, s'écrie-t-il, d'être complices de la diminution de vertu qui menacerait la société si le christianisme venait à s'affaiblir. Que serions-nous sans lui ? Qui remplacera ces grandes écoles de sérieux et de respect telles que Saint-Sulpice, ce ministère de dévouement des Filles de la Charité ?... »

Quel but s'est donc proposé M. Renan ?

Il a voulu écrire l'histoire des origines du christianisme, comme il eût écrit celle de Bouddha, de César, de Mahomet ou de Charlemagne, d'un fondateur de religion, d'empire ou de dynastie ; or, pas d'histoire sans critique : — et l'on peut se demander si, par ce seul fait qu'il s'érigeait en critique d'une religion qui, s'imposant par la grâce, repousse nécessairement toute discussion, il ne faisait pas, *à priori*, acte de négation ou tout au moins d'incrédulité.

Mais ce sont là des questions trop brûlantes pour que je veuille m'y arrêter

[illegible] M. Renan, c'est sur le terrain littéraire. Ici il faut s'incliner et saluer un maître

[illegible] belles que celles que l'auteur consacre à la vision de Marie de Magdala, au départ des disciples de Jérusalem, à la conversion de saint Paul, à la description d'Antioche, au tableau [illegible] *Leçons de littérature* et les *Trésors littéraires* trouveront [illegible] exquise, d'une solidité inattaquable, le style *des Apôtres*, comme celui de la *Vie de Jésus*, peut être hardiment pro- [illegible] souci de la règle et de la correction refroidit l'inspiration, produit la sécheresse et l'aridité. Chez M. Renan au contraire, rien qui révèle la gêne et la contrainte : sa phrase, souple sans être molle, se prête à toutes les délicatesses ; on y sent circuler comme un reflet du sentiment évangélique, et je ne sais quoi d'ému et d'attendri qui caractérise les écri- [illegible] Écritures. Écoutez plutôt :

« Pierre et Jean étaient sortis du jardin. Marie resta seule [illegible] pensée la préoccupait : où avait-on mis le corps ? Son cœur [illegible] d'abord que c'est le jardinier : « Oh ! dit-elle, si c'est toi qui « l'a pris, dis-moi où tu l'as posé, afin que je l'emporte. » Pour [illegible] « Marie ! » C'était la voix qui tant de fois l'avait fait tressaillir. C'était l'accent de Jésus ; « O mon maître !... » s'écria-t-elle. Elle veut le toucher. Une sorte de mouvement instinctif la porte à baiser ses pieds. La vision légère s'écarte et lui dit : « Ne me touche pas ! » Peu à peu l'ombre disparaît [illegible] pu faire, Marie l'a fait : elle a su tirer la vie, la parole douce et pénétrante du tombeau vide. Il ne s'agit plus de conséquences à déduire, ni de conjectures à former. Marie a vu et entendu. La résurrection a son témoin immédiat. »

M. Renan, on l'a dit plus d'une fois, est un admirable paysagiste. [illegible] génère en clinquant, la couleur en enluminure. Cette alliance merveilleuse du goût et de la poésie est le signe des écrivains [illegible] On sait que l'auteur des *Apôtres* a visité lui-même tous les lieux parcourus par l'odyssée chrétienne et que tout ce qu'il peint, il l'a vu de ses yeux. Par le morceau suivant, le lecteur pourra apprécier lui-même tout [illegible] Théophile Gautier

« ..... Le site d'Antioche est un des plus pittoresques du monde. La ville occupait l'intervalle entre l'Oronte et les [illegible] monts, et formait avec les rochers, à une hauteur énorme, [illegible] acropoles à ceux des grandes villes fermées, fut en général [illegible] Séleucie de Piérie, à Éphèse, à Smyrne, à Thessalonique. Il [illegible] haut, des rochers à pic, des torrents, des précipices, des ravins profonds, des cascades, des grottes inaccessibles ; au milieu de tout cela, des jardins délicieux. Un épais fourré de [illegible] l'aspect de jardins suspendus. La variété des fleurs, la fraîcheur du gazon, composé d'une multitude inouïe de petites graminées, la beauté des platanes qui bordent l'Oronte, in- [illegible] de Julien. Sur la rive droite du fleuve s'étend une vaste [illegible] ment découpés de la Piérie, de l'autre par les plateaux de la Cyrrhestique, derrière lesquels on sent le dangereux voisinage de l'Arabe et du désert... »

Je borne là ces citations que, je suis sûr, vous n'aurez pas [illegible] les les livres de M. Renan sont du fruit défendu, elles auront [illegible] couleur littéraire et artistique. A un point de vue plus élevé, sans vouloir me faire l'apologiste des doctrines qu'il contient, j'estime que le fait seul des grandes questions qu'il soulève est un de ceux dont la Religion, bien loin de s'alarmer, a le droit de se réjouir et de se féliciter. C'est une occasion pour l'Église catholique d'affirmer à nouveau les vé- [illegible] vaut-il pas mieux voir la foule s'occuper du livre des *Apôtres* [illegible] *d'une biche russe ?*

~~~ L'Académie vient d'élire celui de ses membres qui doit remplacer M. Dupin. Elle avait à choisir entre M. Henri [illegible] Fleury est sorti vainqueur de la lutte. Il a eu de plus cette bonne fortune de ne pas faire antichambre. Cette fois-ci, il n'a pas failli attendre ! Il a été nommé d'emblée, de haute lutte par un nombre de voix tel que, l'Académie, eût-elle [illegible] nécessaire.

N'y aurait-il pas un curieux livre à écrire sous ce titre : *Histoire de l'antichambre de l'Académie?* Arsène Houssaye a fait le quarante-et-unième fauteuil : mais c'est tout autre chose : car l'histoire de l'antichambre serait celle de ces candidats perpétuels, Tantales littéraires, condamnés à ne jamais atteindre le but qu'ils sont dignes de toucher, ou gens in- [illegible] qu'ils n'arrivent quelque jour à escalader l'Olympe. Ou je [illegible]

Avant d'entrer à l'Académie française, M. Cuvillier-Fleury appartenait à cette académie littéraire qui s'appelle le *Journal des Débats*. Ce journal a été, depuis longues années, le ren- [illegible] les plus ingénieux, des plumes les plus délicates. Il y a là [illegible] écrivains qui représentent le mieux le goût, et cette finesse dans la forme et dans l'idée, ce tact exquis, ce je ne sais quoi de bien élevé qui fait l'honneur et l'originalité de l'esprit français.

Le nouvel académicien a écrit de nombreux articles que les lecteurs du *Journal des Débats* ont pu relire encore quand ils ont paru sous la forme de volumes. Ils resteront, avec les livres de M. Sainte-Beuve et ceux de M. de Pontmartin, comme la fleur du panier de la critique moderne. M. Cuvillier-Fleury a conservé une grande qualité : il est jeune de cœur et il aime les jeunes. J'en citerai pour preuve l'étude si spirituelle qu'il a publiée récemment sur les mœurs du jour à propos de la pièce en vogue de M. Sardou, *la Famille Benoiton*

[illegible] de l'Empereur, de M. Thouvenel, l'ancien ministre des affaires étrangères, M. Cuvillier-Fleury est resté le fidèle client de la maison royale sous le patronage de laquelle il a grandi, l'ami du prince dont il fut le précepteur, puis le secrétaire des commandements. Quand on lui parle de ses œuvres : « Mon plus bel ouvrage, dit-il, est à Londres. » Il y a, dans ce mot, autant de modestie que de cœur.

C'est que le caractère de l'homme, chez M. Cuvillier-Fleury, est à la hauteur du talent de l'écrivain.

Ce talent si pur, si élevé, si éminemment français, — j'aime à le répéter, — avait, depuis longtemps, sa place conquise d'avance sous la coupole du palais Mazarin. Assez de fois l'Académie avait ouvert ses portes à la politique : en nommant M. Cuvillier-Fleury, c'est-à-dire un critique, un écrivain, un homme de lettres, elle aura eu à cœur de prouver qu'elle savait au besoin se souvenir de son origine. Ce n'est pas seulement là un acte de justice envers l'élu, — c'est, pour elle-même, une réhabilitation.

~~~ Le *Moniteur* a parlé. M. Perrin reste décidément, en [illegible] l'Opéra. Le choix est excellent, et pour motiver cette opinion [illegible] naire, des preuves d'initiative et de capacité qu'il avait don- [illegible]

[illegible] de tout le monde :

[illegible]

[illegible] faire sentir leur influence dans les affaires de l'Opéra.

C'est à ces derniers, s'il faut en croire les furets de coulisses, qu'il faudrait attribuer certains signes d'hostilité qui se sont manifestés à une des dernières représentations de *Don Juan :* — or, notez que la représentation en elle-même n'avait rien qui fût de nature à provoquer ces protestations dirigées uniquement contre la personne de M. Perrin.

[illegible] voici, d'après les renseignements que j'ai recueillis, en quoi ils consisteraient :

En premier lieu, M. Perrin n'aurait pas pour ces messieurs tous les égards personnels auxquels ils croient avoir droit.

Entendent-ils par là que, dans leurs relations avec le directeur, — et je ne vois vraiment pas quelles elles peuvent être, — ce dernier n'apporterait pas toute l'aménité désirable ; voilà, je l'avoue, qui m'étonnerait fort de la part d'un homme [illegible] ce pas plutôt qu'il ne se montrerait pas suffisamment souple à leur endroit et disposé à les admettre au partage de son autorité ? S'il en est ainsi, M. Perrin aurait parfaitement raison. En tout cas il n'y a rien là qui intéresse le public.

[illegible] c'est la série continue des soixante ou quatre-vingts représentations de l'*Africaine*.

Tous les jours du pâté d'anguilles, il faut convenir que c'est médiocrement agréable ; mais que voulait-on que fît M. Perrin ?

[illegible] des directeurs s'il se fût avisé de le *couper*, pour me servir du terme consacré ? Le chiffre de la recette de la veille ne lui dictait-il pas son affiche du lendemain ? Le public n'est-il pas le souverain maître en ces sortes de questions ? N'est-ce pas lui qui impose à M. Édouard Thierry cinq représentations par semaine du *Lion amoureux*, à M. de la Rounat sept représentations de *la Contagion*, lui encore qui, depuis tantôt six mois, immobilise sur l'affiche du Vaudeville *la Famille Benoiton ?* — Et je ne parle pas de l'éternelle *Biche au Bois !*

Si respectable que soit l'intérêt des abonnés, il ne saurait être mis en balance avec celui du public, — et le public de [illegible] leur mauvaise humeur et qu'ils en resteront là de ces petites taquineries, à peine admissibles aujourd'hui, même dans les chefs-lieux d'arrondissement.

~~~ Si l'on vous disait : Il y a une ville en France qui a eu la hardiesse de mettre en scène la vie et la mort d'un homme illustre, moins d'une année après le jour où cet homme est tombé frappé par un assassin, et si l'on vous demandait quelle est la ville capable d'une pareille témérité dramatique, vous répondriez : C'est Paris. — Eh bien ! non, ce n'est point Paris. — Alors c'est Marseille ou Bordeaux ; ces gens du Midi ne doutent de rien ! — Ce n'est ni Marseille ni Bordeaux : c'est Mulhouse, la tranquille cité in- [illegible] occupés à filer et à tisser du coton, à fabriquer des calicots et des toiles peintes. Oui, c'est à Mulhouse que, l'autre soir, on a joué un drame en sept tableaux intitulé : *la Vie et la Mort d'Abraham Lincoln*. Premier tableau : Lincoln, portefaix ; deuxième tableau : Lincoln, clerc de procureur ; troisième tableau : Lincoln, avocat ; quatrième tableau : la conjuration ; cinquième et sixième tableaux : la dernière journée de Lincoln ; septième tableau : l'assassinat de Lincoln au Théâtre de Washington

Certes le choix du sujet est à lui seul une assez forte audace ! Mais c'est peu de chose en vérité à côté des audaces de la pièce elle-même. On y voit Jefferson Davis, en personne, poussant au meurtre du président. — Quand on pense que Jefferson Davis, à l'heure qu'il est, n'est pas encore jugé, avouez que l'auteur entend largement la liberté dramatique.

Mais ce n'est rien encore, et voici le plus beau de l'affaire [illegible] qui a mis à Wilkes Booth le pistolet à la
~~~

main ? — La passion politique? — Non, vraiment. Où serait la hardiesse? Abraham Lincoln a refusé la main de sa nièce à Wilkes Booth; voilà pourquoi Wilkes Booth tuera Abraham Lincoln.

Hein ! c'est assez gentil.

Je me hâte de dire que le drame est d'un Allemand, M. Renlem : — j'écris peut-être mal le nom de l'auteur : qu'il me le pardonne! — Ces bons Allemands, quels risque-tout en fait d'art dramatique ! J'ajoute que la pièce écrite en allemand (je n'ai pas dit, remarquez-le bien, « dans la langue de Schiller », a été jouée en allemand. Et quand je pense qu'on ne la traduira peut-être pas en français !

~~~ Vous savez que le Sénat avait été saisi de deux pétitions intéressant au plus haut point les destinées du théâtre en France. Un premier citoyen pétitionnaire demandait qu'on jouât trois fois par semaine la tragédie au Théâtre-Français (trois fois par semaine, et l'Église ne prescrit le maigre que le vendredi et le samedi; encore avec le samedi est-il des accommodements). Un deuxième citoyen pétitionnaire voulait que toutes les pièces en vers fussent admises et jouées sans examen. Par malheur l'adorateur de Melpomène avait oublié d'implorer une loi qui obligerait les Français à aimer la tragédie, sous peine de mort, et le fanatique de l'alexandrin avait négligé de jurer sur sa tête que toutes les pièces en vers seraient des chefs-d'œuvre, — et le Sénat a passé à l'ordre du jour.

Sauvés, mon Dieu ! GÉROME.

BULLETIN

M. Jules Bara, dont nous publions aujourd'hui le portrait, a reçu, au mois de novembre dernier, le portefeuille de ministre de la justice en Belgique. Cet homme d'État est sans doute le plus jeune de tous les ministres actuellement en fonction dans les divers Cabinets de l'Europe, car il est né le 31 août 1835, et n'a pas encore accompli, par conséquent, sa trente et unième année.

Enfant de Tournay, M. Bara prit la robe d'avocat au sortir du collége, et devint bientôt professeur à l'université de Bruxelles. En 1862, la ville de Tournay le choisit pour son représentant à la chambre des députés. A peine entré dans le parlement, le jeune député prit une part active à tous les débats importants et attira sur lui l'attention des hommes politiques de son pays. Il se trouvait ainsi le candidat de l'opinion publique, et l'influence de M. Frère-Orban lui était acquise, lorsque M. Victor Tesch, ministre de la justice, donna sa démission. Le décret qui lui confie son portefeuille est le dernier acte notable du règne de Léopold Ier.

M. Hippolyte Bellangé, le peintre d'histoire, vient de mourir. Il était né à Paris le 17 janvier 1800.

Dès son enfance, il se passionna pour les scènes militaires et les batailles de l'époque.

On a de lui : le Retour de l'île d'Elbe, l'Entrée des Français à Mons, la Bataille de Fleurus, un Duel sous Richelieu, le Passage du Mincio, le Coup de l'étrier, le Porte-Drapeau de la République, un Épisode de la bataille de Friedland, la Prise du Téniah de Mouzaïa, qui eut beaucoup de succès au Salon de 1841; les Batailles de la Corogne et d'Ocana, qui sont au musée de Versailles.

Dans ces dernières années, M. Bellangé avait exposé la Bataille de l'Alma, la Prise des embuscades russes, le Salut d'adieu, l'Inventaire d'une casemate russe, un Épisode de l'assaut de Malakoff et quelques portraits.

M. Bellangé avait obtenu deux secondes médailles en 1824 et en 1855. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 1er mai 1834. Son dernier tableau est un épisode de Waterloo, qui figurera à la prochaine Exposition.

On lit dans le *Moniteur :*

La Société de charité maternelle de Paris a tenu le lundi 9 avril, au palais des Tuileries, sa séance annuelle, sous la présidence de Sa Majesté l'Impératrice.

Ainsi qu'il résulte de l'exposé de la situation, présenté par M. Thélier, trésorier de l'œuvre, la Société a secouru en 1865, 2,656 femmes.

S. M. l'Impératrice a daigné féliciter les dames administrantes du zèle qu'elles continuent à montrer dans l'accomplissement de leur louable tâche. Elle s'est plu en même temps à constater que, par l'adjonction des dames protectrices, des ressources nouvelles et susceptibles d'être augmentées viennent apporter à la Société de nouveaux éléments de succès et d'avenir.

On parle, pour le 15 mai prochain, de la mise à exécution d'une mesure très-utile pour notre commerce maritime. A cette époque, des dépêches privées pourront être échangées entre les navires en mer et les postes électro-sémaphoriques établis sur les côtes de France. Les dépêches à destination des navires en mer seront transmises par le télégraphe aux sémaphores désignés par les expéditeurs. Les dépêches reçues des bâtiments en mer, par les sémaphores, seront réexpédiées à destination par le télégraphe ou par la poste, selon les indications données par les bâtiments.

L'élargissement de la rue Mouffetard, entre la place de l'ancienne barrière d'Italie et les Gobelins, est en voie d'exécution. On la convertit en cet endroit en un boulevard de cinquante mètres de largeur.

On termine en ce moment un hospice d'aliénés que la ville de Paris a fait construire sur l'emplacement d'une ancienne ferme, dite de Sainte-Anne, située au quartier de la Glacière.

TH. DE LANGEAC.

LES TERRES CUITES DU MUSÉE NAPOLÉON III

Lorsque l'Empereur eut décidé que la collection Campana, qu'il venait d'acquérir, serait réunie aux collections du Louvre, la série des terres cuites antiques se trouva si considérable, que M. le surintendant des beaux-arts jugea nécessaire de leur consacrer un local tout spécial. A cet effet, il choisit la *salle des séances* et celle dite *de Henri II*, chargeant le conservateur des antiques, M. de Longpérier, du classement et de l'arrangement de cette riche collection, la plus considérable qui existe. Nommer notre savant archéologue, c'est dire assez quel goût éclairé, quels soins pieux ont présidé à ce délicat travail. La grande salle des séances, qui est la principale des deux que nous venons de nommer (voir notre gravure), fut d'abord éclairée par le haut, de façon à obtenir le jour convenable pour des terres cuites, genre d'objets extrêmement difficiles à placer en bonne lumière; puis elle reçut une série de simples et élégantes vitrines qui ne comprend pas moins de quarante-deux divisions, tandis qu'au centre étaient disposées trois estrades ou grands gradins destinés à recevoir les pièces un peu volumineuses.

Sur ces gradins ont été rangés de curieux tombeaux et des urnes cinéraires étrusques décorés de bas-reliefs et de figures couchées qui proviennent des nécropoles de Chiusi, de Volterra et de Pérouse. Ces monuments alternent avec de grands vases cannelés et décorés de frises qui ont été recueillis dans les tombeaux de l'antique Argylla, vases dont le musée du Louvre possède une collection unique par le nombre et la variété.

Seize des vitrines renferment des bas-reliefs provenant de frises de maisons antiques. Ils ont été exécutés à l'époque romaine d'après des modèles grecs pour la plupart. Rien de plus varié et de plus gracieux que les motifs qui en font l'ornementation. A côté de scènes homériques traitées avec plus de soin que n'en semblerait comporter la grossièreté de la matière employée, ce sont de fines et légères volutes combinées fort heureusement avec des figures de chimères, de griffons et de dieux marins terminés en enlacements d'acanthes ou en dauphins. Quatre vitrines contiennent de ces gracieux *antéfixes*, non moins élégamment décorés, qui s'employaient, comme on sait, à orner le bord inférieur des toitures; ou encore des têtes appartenant à des monuments funéraires. Parmi tous ces objets, il en est qui sont peints et laissent encore voir des couleurs assez vives.

A droite de la salle, sous les onze vitrines centrales, s'étale tout un peuple de figurines dont quelques-unes sont fort délicatement travaillées. A part la similitude complète de certaines d'entre elles qui trahit l'usage du moule, il existe dans ces nombreuses statuettes une grande analogie d'attitudes et d'allures. On peut juger par là que les ouvriers qui fabriquaient ces ouvrages de pacotille ne se mettaient pas en grands frais d'imagination, se contentant de reproduire plus ou moins fidèlement quelques-uns des types consacrés de la statuaire antique. Les figurines grotesques forment un groupe intéressant; au milieu d'elles trône le *Macrus* de Campanie, l'aïeul en ligne directe de notre Polichinelle, aisément reconnaissable à la double proéminence de son nez et de son ventre, et, à la toge près, revêtu du costume que porte encore aujourd'hui le *Pulcinella* napolitain. Polichinelle en toge! N'est-ce pas du dernier plaisant? Il y a là, on le voit, des figurines de tous les genres, comme il y en a de toutes les tailles. Les plus grandes, en terre légèrement pailletées, ont été déterrées à Ardée, cette capitale des Rutules que le Turnus de Virgile a rendue célèbre. Une charmante série provient des fouilles exécutées en Cyrénaïque par M. de Bourville pendant les années 1846, 1847 et 1848. Ces figurines intactes, et qui portent encore des traces d'émail rose ou bleu, appartiennent à la plus brillante époque de l'art grec. A la partie inférieure d'une des armoires où nous sommes arrêtés, on remarque une petite collection de figures genre applique, en terre rouge de Pæstum; elles se rapportent au culte de Cérès.

A gauche de la galerie, sept vitrines centrales ont reçu les grands vases de Canova peints de couleur tendre et chargés d'ornements bizarres et de figures ailées. Rarement l'imagination des céramistes atteignit un pareil degré de fantaisie. A côté de ces curieuses poteries sont encore rangés une série d'animaux, grossiers échantillons de l'art populaire, parmi lesquels on distingue, non sans y mettre un peu de bonne volonté, des bœufs, des ânes, des cochons, des tortues, des chameaux, des chiens et divers oiseaux. On y voit également des poupées articulées trouvées dans des tombeaux de l'Italie méridionale, ainsi que des masques qui ne sont pas, comme on pourrait les croire, un simple objet d'ornementation; car nous savons des anciens mêmes que les masques de bois n'étaient pas les seuls qu'ils employassent au théâtre, et Martial et Lucrèce particulièrement font mention de masques de terre cuite et de leur usage sur la scène.

Après avoir encore jeté un coup d'œil aux deux rangées d'antéfixes de diverses contrées exposés à la partie supérieure des quatorze cases centrales de droite et de gauche, nous passons dans la seconde salle des terres cuites. La première chose qui y frappe les regards est un vase gigantesque trouvé à Troesmis et qui fait involontairement songer à ces vastes jarres à huile où se cachaient les quarante voleurs d'Ali-Baba. Il est certain que, dans celui-là, plusieurs hommes se tiendraient facilement, sinon à l'aise. Quelques tombeaux étrusques ornent encore cette salle. Plusieurs vitrines y renferment des figurines d'un travail très-fin et des fragments en terre cuite dorée, imitant les bijoux réels et destinés aux funérailles.

Dans une vitrine près de la fenêtre, à gauche, sont exposés plusieurs échantillons de moules à l'aide desquels les anciens fabriquaient leurs statuettes et les décors en relief de leurs vases. Dans la dernière case de l'armoire du même côté se trouvent des figurines de terre rouge foncé rapportées d'Égypte par MM. Mariette-Bey, Louis Batissier, etc.

On voit par cette rapide énumération que la collection des terres-cuites du musée Napoléon III n'est pas le seul produit de l'ancien musée Campana, mais qu'il se compose d'éléments divers heureusement associés de façon à s'expliquer et se compléter mutuellement. Là sont venus se fondre dans la riche collection de l'antiquaire italien les objets provenant du cabinet Durand, ainsi que ceux qui ont été recueillis depuis vingt ans en Chine, en Cyrénaïque, en Grèce et en Égypte.

P. DICK.

UN HÉRITAGE

(suite[1])

En ce moment, le ménage Bildmann était en proie à un de ces orages qui formaient, à proprement parler, l'unique distraction de ces dignes époux vantés par maître Gottlieb comme un couple de patriarches. Dorothée venait de recevoir une invitation pour une fête qui devait se donner le mois suivant dans un château des environs. Il s'agissait de faire emplette d'une robe pour cette solennité. La toilette de Mme Bildmann avait grand besoin d'être renouvelée : sa robe de gala avait défrayé pendant cinq saisons l'admiration de la contrée. Dorothée, comprenant qu'elle ne devait pas faire à l'insu de son mari une dépense aussi importante, avait pris le parti d'annoncer ouvertement ses projets. Au premier mot mis en avant par Mme Bildmann pour tâter le terrain, le major jeta les hauts cris.

— Maudites soient les femmes et leur coquetterie ! dit-il d'une voix qui présageait un refus catégorique. Vous savez, Dieu merci ! madame, comment je vis depuis dix ans; il n'est pas de privations que je ne m'impose : je me refuse tous les plaisirs qui conviendraient encore à mon âge, car sous mes cheveux gris j'ai toujours l'esprit jeune, le cœur ardent.

— Il vous sied bien, reprit Dorothée d'une voix aigre, de me parler à moi des privations que vous vous imposez, à moi que vous avez ruinée par vos folles dépenses, à moi dont vous avez mangé la dot dans les cabarets et les tripots ! Si le comte Sigismond ne nous eût pas recueillis, où serions-nous à cette heure ? sur la paille de quelque grabat, dans quelque taudis enfumé. Et depuis que nous avons trouvé un asile au château d'Hildesheim, comment vivez-vous ? Quel usage faites-vous des modiques ressources qui nous sont restées ? Le peu que nous avons, ne le dissipez-vous pas en genièvre, en tabac ? Et pour une robe que je vous demande au bout de cinq ans, voilà que vous me cherchez querelle ! Allez, c'est une indignité !

Au milieu de cet aimable entretien, la porte s'ouvrit : c'étaient Muller et sa femme, qui avaient entendu les dernières paroles échangées entre les deux époux. Le major et Dorothée se turent. S'ils n'avaient eu contre Muller aucun sujet de ressentiment, cette visite malencontreuse aurait suffi pour exciter leur colère. Ils oublièrent en cet instant leur mutuelle animosité pour reporter sur lui toute leur mauvaise humeur.

De leur côté, Édith et Franz, témoins involontaires de cette guerre intestine, se sentaient embarrassés et ne savaient quelle contenance faire. Dans son trouble et son ingénuité, Muller eut la maladresse de s'excuser.

— Peut-être vous dérangeons-nous, monsieur le major ? dit-il d'une voix timide et confuse.

— Pourquoi diable me dérangeriez-vous ? répondit brusquement le major. Vous êtes Franz Muller, musicien à Munich, rue des Armuriers, nº 9; vous venez prendre possession du château. Je suis charmé de vous voir. Asseyez-vous, je vous en prie.

Tandis que Muller répondait à cet accueil sans façon par un compliment qui s'adressait au major et à sa femme, le major et Dorothée examinaient Édith de la tête aux pieds. Sous le feu croisé de ces regards, la jeune femme, rougissant et pâlissant tour à tour, soit qu'elle voulût se donner un maintien, soit qu'elle espérât se rendre agréable à ses hôtes, essaya d'attirer près d'elle le petit Isaac. Le marmot fit une horrible grimace, et s'éloigna d'un air hargneux.

— Eh bien ! s'écria le major, monsieur Muller, vous avez fait un beau rêve. Le comte Sigismond, notre digne parent, était passionné pour la musique. On dit que vous avez eu le bonheur de jouer devant lui un air qu'il avait entendu autrefois et qu'il cherchait inutilement depuis plusieurs années. Cette petite chanson n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

Muller raconta simplement la visite du comte Sigismond à Munich. Pendant ce récit, le major échangeait avec Dorothée des regards de plus en plus impertinents. Il frisait sa moustache et souriait d'un air joyeux à toutes les paroles de Franz.

— Monsieur Muller, s'écria-t-il, c'est fort drôle ce que vous venez de nous raconter là.

— Si c'est madame, ajouta Dorothée, qui chantait pendant que le comte Sigismond était chez vous, je ne m'étonne plus, personne ne doit s'étonner du riche héritage qui vous est échu.

Franz, ne devinant pas le sens caché sous ces paroles, s'inclina en signe de remercîment ; Édith elle-même rougit de plaisir, moins par vanité que par reconnaissance : elle croyait voir dans ce compliment un témoignage de bien-

1. Voir les numéros 524 à 529
~~~

veillance. Secrètement flatté des louanges adressées à sa femme, Muller ne voulut pas se montrer ingrat

— Vous savez, dit-il au major, que mon arrivée dans ce château ne doit rien changer à votre vie. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous me trouverez disposé, en toute occasion, à respecter religieusement la dernière volonté du comte Sigismond. Tous les avantages, tous les agréments dont vous jouissiez ici, quand il était près de vous, vous sont acquis, bien acquis, et je n'entends pas y toucher.

— De notre côté, monsieur Muller, nous ne serons pas indiscrets. Vous n'aurez à redouter de notre part aucune prétention inattendue. J'aime la chasse; la chasse, vous le savez, est l'image de la guerre; chez un vieux militaire, ce goût se conçoit aisément. Le comte Sigismond me permettait de tirer de temps en temps quelques chevreuils, quelques lapereaux, et j'espère qu'à votre tour vous ne le trouverez pas mauvais.

Muller ne repondit que par un geste d'assentiment

Le major poursuivit :

— Ma femme aime les fleurs ; c'est un plaisir pour nous de nous promener le soir, à l'écart, dans les allées solitaires, de nous asseoir sur un banc de mousse et de voir notre enfant se rouler à nos pieds; avec l'agrément du comte Sigismond, j'ai entouré d'une haie vive un petit coin du parc où j'ai disposé en plates-bandes les fleurs que préfère Dorothée. La chasse pour moi, des fleurs pour Dorothée, pour mon cher Isaac une pelouse où il puisse jouer à l'abri de tout danger, je ne demande rien de plus. J'espère, monsieur Muller, qu'à cet égard vous ne serez pas moins généreux que le comte Sigismond.

— J'aime à croire, monsieur le major, répliqua Muller, que vous ne m'avez pas fait un seul instant l'injure d'en douter

En achevant ces mots, Muller se leva.

— Nous nous verrons souvent, madame, dit Édith à Dorothée. Nous visiterons ensemble les environs d'Hildesheim; vous m'indiquerez les pauvres à secourir, les misères à soulager; vous m'aiderez à faire le bien.

— Nous nous rencontrerons quelquefois dans le parc, répondit Dorothée. Je ne vous promets pas de vous visiter souvent, car je vis très-retirée. Le soin de mon ménage, l'éducation de mon enfant, absorbent toutes mes journées. Quant aux pauvres, vous n'aurez pas besoin de les chercher, ils viendront au-devant de vous.

— Notre désir le plus cher, ajouta Muller, répétant mot pour mot le petit compliment qu'il avait débité aux vieilles filles, notre vœu le plus ardent est de vivre ici au milieu de vous, avec vous, comme si nous ne formions tous qu'une seule famille.

— Bien obligé, monsieur Muller; enchanté d'avoir fait votre connaissance ! dit le major en fermant la porte.

A peine arrivée au bas de l'escalier :

— Eh bien, dit Édith, comment les trouves-tu ?

— Très-bien ! repondit Muller. Sans avoir la dignité des demoiselles, les Bildmann m'ont tout l'air d'excellentes gens. J'aime le parler franc, la mine ouverte du major

— As-tu remarqué, reprit Édith, comme ils m'examinaient, comme ils passaient en revue toute ma personne ? Qu'avaient-ils donc à me regarder ainsi ?

— La chose est toute simple, répliqua Muller : ils te trouvent belle; y a-t-il là de quoi te fâcher ?

— Mais, poursuivit Édith, as-tu entendu ce qu'ils se disaient quand nous sommes entrés? As-tu entendu la grosse voix du major et la voix impérieuse de sa femme? Ils se querellaient.

— Bah ! une querelle sans importance, repondit Franz. Presque tous les ménages en sont là; il ne faut pas croire que tout le monde vive comme nous.

— Et le petit Isaac? Qu'il est laid, qu'il a l'air méchant !

— Certes, reprit Muller avec complaisance, il n'a pas la beauté d'Hermann et de Marguerite; mais tous les enfants



M. JULES BARA, ministre de la Justice, en Belgique; d'après une photographie.
Voir le Bulletin.



LE CHATEAU TYROL, PRÈS DE MERAN (PROVINCE DU TYROL), d'après un dessin de M. F. Petsl. — Voir page 254.



LES SŒURS DE LAIT, d'après le tableau de M. J. Bostock. — Voir page 255.

ne ressemblent pas aux deux chérubins que tu m'as donnés.

— Madame Bildmann leur a-t-elle fait seulement une caresse!

— Madame Bildmann ne pouvait s'empêcher de comparer son fils au nôtre, et elle souffrait dans son orgueil de mère; tu ne dois pas lui en vouloir, c'est à toi d'être généreuse.

— Il paraît, mon ami, ajouta Édith, que de tous les hôtes du château d'Hildesheim, le comte Sigismond était le seul qui fût meublé à la mode orientale. Le comte avait sans [illegible] voyagé chez les Turcs.

— Que veux-tu dire? demanda Muller.

— N'as-tu pas remarqué, répliqua Édith, le riche ameublement des demoiselles et du major? Quel luxe! quelle magnificence! Du moins, chez nous, Hermann peut jouer sans danger; il ne risque pas de renverser et de briser la porcelaine du Japon.

— Allons, s'écria Muller avec humeur, maintenant tu vas être jalouse des tasses à thé et des meubles de nos voisins; tu n'es jamais contente. Eh! bon Dieu, tu auras des meubles! Tu auras du vieux japon, du vieux saxe et du vieux sèvres! De quoi t'inquiètes-tu? Lorsqu'on a des terres, un château et quarante mille florins de revenu, on ne manque ni de fauteuils ni de porcelaine.

Comme Édith et Franz [illegible] dans leur appartement, le major et Dorothée se glissaient chez les demoiselles de Stolzenfels. Depuis la lecture du testament chez maître Gottlieb, les deux partis, naguère si jaloux l'un de l'autre, s'étaient rapprochés et avaient mis en commun leur dépit et leur désappointement.

— Eh bien, s'écria le major, debout, les bras croisés, s'arrêtant devant les deux vieilles filles, vous les avez vus? Que pensez-vous de nos conjectures? Avais-je raison? Dorothée s'est-elle trompée? Croyez-vous encore que le domaine d'Hildesheim nous ait été soufflé par un air de violon?

— Vous savez maintenant, ajouta Dorothée, pourquoi le comte Sigismond courait le pays. Vous avez le secret de ses absences; vous connaissez la sirène qui l'attirait.

— Et la petite Marguerite, s'écria le major, l'avez-vous examinée? N'a-t-elle pas les yeux, le nez et la bouche de Sigismond? N'est-ce pas son portrait vivant? Vainement [illegible] sa jeunesse; la nature a pris soin de trahir le mystère dont il s'enveloppait.

— Quelle honte, ma sœur! s'écria Hedwig en joignant les mains.

— Ma sœur, quel scandale! dit Ulrique en baissant la tête.

— Et nous, poursuivit Hedwig, nous qui avions consenti à venir nous installer chez lui, dans la conviction qu'il était le modèle de toutes les vertus!

— C'est comme moi, reprit Dorothée. Si j'avais su, si j'avais pu entrevoir seulement l'affreuse vérité, je vous prie de croire, mesdemoiselles, ajouta-t-elle en rougissant, que j'aurais repoussé avec indignation l'hospitalité qui m'était offerte.

— Quelle erreur était la nôtre! dit à son tour Ulrique; folles que nous étions, d'ajouter foi à tous les contes qu'on nous [illegible]!

— Oui, répliqua le major, il s'est assez moqué de nous avec ses voyages, sa chanson tyrolienne et sa figure d'amoureux transi. Moi, je me suis toujours défié de lui; son air sournois, sa conduite louche et cauteleuse, ne pouvaient convenir à la franchise, à la rudesse, à la loyauté d'un vieux militaire. Il nous trompe, disais-je souvent à Dorothée; il ne mérite pas ce que nous faisons pour lui; il nous jouera quelque mauvais tour. Avais-je tort? De quelle façon, je vous le demande, remplissait-il envers nous les devoirs de l'hospitalité? Presque toujours absent, quand il rentrait, à peine semblait-il se douter qu'il eût à son foyer les demoiselles de Stolzenfels, le major Bildmann et sa femme.

— Ce n'était pas seulement un homme profondément immoral, c'était un mauvais parent, ajouta sèchement Dorothée.

— Savez-vous, s'écria Ulrique, savez-vous que nous sommes victimes d'une odieuse captation? Si nous attaquions le testament, les tribunaux nous donneraient raison.

— Ça été ma première pensée, mon premier cri, répondit le major; mais, pour attaquer le testament, il faudrait rompre en visière avec Frédéric. Frédéric est violent, je le connais, et pour rien au monde je ne consentirais à me battre avec un membre de ma famille.

— Monsieur Bildmann, répliqua Hedwig, vous parlez, vous agissez en homme sage.

— Je sais ce qu'on se doit entre parents, répondit le major; quelle que soit la fougue de mon caractère, j'aime mieux souffrir en silence que de m'exposer à trancher les jours d'un neveu que vous chérissez.

— J'espère bien, monsieur Bildmann, reprit fièrement Hedwig, que vous ne vous résignerez pas à demeurer sous le même toit que ces aventuriers?

— Assurement non, répondit le major avec dignité, et vous-mêmes, je le jurerais, vous ne voudrez pas accepter plus longtemps un asile dans le château qui devrait vous appartenir.

— Non certes, s'écrièrent à la fois Hedwig et Ulrique; nous avons le cœur trop haut placé pour nous soumettre à une pareille humiliation.

— Vous allez partir?

— Vous aussi?

— C'est convenu.

— C'est entendu.

Là-dessus, les Bildmann et les Stolzenfels se séparèrent, bien résolus à ne pas quitter la place et à voir venir les événements.

VIII

FRANZ MULLER A SPIEGEL.

« Depuis trois semaines que je suis établi au château d'Hildesheim, je n'ai pas trouvé le temps de t'écrire. Je n'essayerai pas d'excuser mon silence : je sais que tu me le pardonneras sans que je prenne la peine de me défendre. Mes journées ont été tellement remplies, que, malgré mon vif désir de m'entretenir avec toi, j'ai dû ajourner toute correspondance avec mon meilleur, mon plus fidèle ami. Cruel [illegible]? Ton absence est [illegible] la douleur [illegible] toute joie humaine; c'est la goutte amère déposée au fond des coupes les plus enivrantes. Tu dois être impatient d'avoir des détails; en voici :

« Mon premier soin, tu le devines, a été de rendre visite aux demoiselles de Stolzenfels et au major Bildmann. C'était [illegible] le lendemain même de notre arrivée. Nous [illegible] avec empressement. L'accueil que nous avons reçu des demoiselles de Stolzenfels a été un peu froid, je ne le dissimule pas. Cependant je ne m'en étonne ni ne m'en offense. Malgré le désintéressement dont elles [illegible] du comte Sigismond, [illegible] de mécontentement arriver dans le château de leur parent un étranger [illegible] en prendre possession. Mets-toi un instant à leur place : tu t'expliqueras sans peine leur attitude vis-à-vis de nous. C'est ce qu'Édith ne veut pas comprendre; fais-moi l'amitié de la sermonner sur ce point. Elles ont été, d'ailleurs, dans cette première entrevue, d'une politesse exquise, et je suis sûr que la grâce et la bonté de ma chère Édith auront bientôt raison de leur [illegible]. »

JULES SANDEAU.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHATEAU TYROL

Le château Tyrol, d'où la province du Tyrol, tout entière, a tiré son nom, est situé sur la montagne de Küchelberg, à [illegible] de quatre cents mètres au-dessus de [illegible] vallée de Méran. [illegible] pittoresque de [illegible] et les souvenirs historiques qui s'y rattachent méritent à coup sûr quelques [illegible] de description.

Du temps des Romains s'élevait, sur ce rocher escarpé, un châteaufort appelé *Terioli*. Albert Ier, gaugrave de Vintschgau, bâtit sur les ruines de cette forteresse le château qui, ainsi que nous venons de le dire, légua son appellation, dérivée du latin, à la postérité de son fondateur et à leurs possessions.

Jusqu'en 1363, le *schloss* Tyrol fut la principale résidence des princes du Tyrol. Abandonné par eux quand Inspruck devint la capitale de leurs États, il n'eut plus pour habitants qu'un gouverneur et un chapelain. La Bavière le vendit aux seigneurs de Hausmann. La ville de Méran, l'ayant racheté lorsque le Tyrol revint à l'Autriche, l'offrit en don à l'empereur François. Depuis lors, on en a confié de nouveau la garde à un gouverneur.

Les étrangers parcourent avec intérêt la chapelle dont le portail est orné de curieuses sculptures remontant au XIe siècle, la salle des princes et la cour où se donnaient les tournois; mais la plus grande curiosité consiste, sans contredit, dans l'admirable panorama qui se déroule devant les yeux ravis des visiteurs, et qui montre au midi la vallée de l'Adige, jusqu'auprès de Botzen, bornée à gauche par une chaîne de porphyre, à droite par les montagnes de Hohe-Meuden et de l'Ultenthal; à l'ouest la belle vallée de Méran jusqu'à la Tœll, au-dessus de laquelle apparaissent les cimes glacées de l'Orteler.

X. DACHÈRES.

COURRIER DU PALAIS

Le baron de Lancy. — Haute comédie. — Les susceptibilités du gentilhomme à propos d'une épingle. — Pourquoi pas Taponier? — La comtesse de Montesson. — Rare exemple de simplicité. — Les médaillons du Saint-Père. — Le franc parler des curés bretons. — Triomphe de M. Sax. — Une représentation des *Plaideurs*.

Un gaillard que Taponier.

« De l'audace, de l'audace et encore de l'audace, » telle est sa devise. [illegible] qu'il l'applique.

Il a vingt-sept ans; figure agréable, physionomie intelligente, taille bien prise, parole facile, avec un peu d'accent genevois, beaucoup d'aisance dans les manières et dans la tenue; de plus, beau cavalier.

Pendant un an, Paris a compté un baron de plus, le baron de Lancy, très-connu au Bois et sur le turf, ayant crédit ouvert chez un banquier. Un jour, cette nouvelle courut du lac à la place Louis XV, en suivant la grande avenue des Champs-Élysées : « Le baron de Lancy épouse une jeune personne charmante et du meilleur monde, qui est la seule héritière de son grand-père; et la fortune du vieillard, toute en biens fonds, ne monte pas à moins d'un million. » Et quelque temps après le baron de Lancy épousait en effet Mlle F...

Or le baron de Lancy, c'était Taponier.

Dans le petit village de Lancy, non loin de Genève, il y avait un cabaret bien connu, et, sur le comptoir de ce cabaret, un bonhomme servait à la pratique le vin du cru ou le vin des côteaux vaudois. Ce bonhomme était Taponier père.

Les armes du baron de Lancy auraient donc été, à bon droit, un broc et un verre, sous un tortil orné de pampres; mais cet écusson-là ne lui aurait probablement pas conquis une héritière : il s'abstint de le faire graver sur son cachet.

Aujourd'hui le baron de Lancy a vécu; Taponier seul vit encore. C'est sur le banc de la police correctionnelle que le retrouvaient l'autre jour ceux qui l'avaient connu brillant et superbe. Superbe, il l'était encore

[illegible]

Toujours la tête haute, la voix ferme, la parole abondante, s'il consent à n'être pas tout à fait baron, il entend bien être toujours un parfait *gentleman*. Lui, un escroc! Mais une pareille accusation est tout bonnement ignoble, et vraiment il faut être bien hardi pour oser la lui jeter à la face! Lui, prévenu d'avoir escroqué quatorze mille francs à son banquier, escroqué la dot de sa femme, escroqué à gauche, escroqué à droite, c'est odieux! Le ministère public abandonnera [illegible] à l'audience.

Le ministère public [illegible] du tout.

Ne parlons que de l'escroquerie à la dot, c'est la grosse. La prévention [illegible] pour enlever le mariage, et par conséquent la dot.

La scène capitale s'est passée dans le cabinet du notaire de la famille F... Taponier a déclaré à sa future belle-mère et à son futur grand-père, le grand-père au million, qu'il apporterait au contrat trois cent mille francs qui lui seraient constitués en dot par son père. Or, devant le notaire, une discussion simulée s'est élevée entre Taponier et son frère aîné, arrivé tout exprès de Genève pour prendre un rôle dans la pièce. « Trois cent mille francs! c'est trop, a dit le frère aîné; notre père est riche, sans doute; mais il ne peut donner cela. » Taponier, cadet, s'est emporté. On s'est dit des choses dures. Peu à peu cependant on s'est calmé, et les deux frères sont tombés d'accord sur le chiffre de deux cent cinquante mille francs.

— En quelles valeurs? a demandé le notaire.

— Des valeurs de premier ordre, a répondu le frère aîné; nous aurions voulu les pouvoir réaliser immédiatement; par [illegible] Suisse.

— Eh bien! que votre père [illegible] la dot la veille du contrat, dit le notaire, et il rédige le projet d'acte.

Cependant le temps se passe; pas de dot. Le matin du jour fixé pour le mariage civil, le grand-père demande par dépêche télégraphique l'explication de ce retard. Autre dépêche de Taponier, qui dicte à son père la réponse qu'il doit faire : « On n'a pu opérer encore le transfert des valeurs vendues. » On est réuni chez Me Dumas, et l'on y attend le télégramme de Suisse, qui répondra à la question du grand-père. Taponier annonce qu'il ne signera pas le contrat avant que ce télégramme ne soit arrivé. La mère et la fille voudraient qu'on passât outre. Taponier s'obstine; il y a là pour lui une question de délicatesse. Enfin la réponse arrive. Plus d'obstacle. Le contrat est signé. On part pour la mairie; le mariage est célébré!

— Pure fable que cette dot de deux cent cinquante mille francs, dit la prévention.

Rien de plus sérieux, affirme encore Taponier à l'audience; seulement, puisqu'on l'y force, il avouera que ce n'est pas son père qui devait le doter, mais une personne riche et puissante qui n'a pas cessé de le protéger en France et à l'étranger : M. le baron de Lentz. Si le tribunal voulait lui accorder une remise de huit jours seulement, il pourrait fournir les preuves de ce qu'il avance.

Et l'avocat du prévenu demande cette remise : « M. le baron de Lentz existe, dit-il; Taponier a vingt-sept ans, M. le baron de Lentz l'aime et le protége depuis vingt-sept ans. A bon entendeur, salut! »

Pauvre père Taponier! Heureusement pour lui que le Tribunal n'a pas accordé la remise.

La prévention ne se contentait pas d'affirmer que Taponier était un escroc, elle osait soutenir encore qu'il était un voleur.

Un jour il avait soustrait une épingle dans la chambre d'un jeune homme, dont il avait fait la connaissance au Bois. Quelque temps après, aux courses de Vincennes, M. Avigdor reconnut son épingle à la chemise de Taponier, et lui demanda où il avait acheté ce bijou. Taponier porta vivement la main à son cou et fit disparaître l'épingle. Le lendemain il envoyait ses témoins à l'indiscret questionneur; mais le cartel n'avait pas eu de suites, les témoins éclairés sur l'affaire n'ayant plus voulu l'assister. Taponier cita M. Avigdor en police correctionnelle, comme diffamateur; seulement, le jour de l'audience, il oublia de se presenter.

Comme Taponier explique bien tout cela sans s'abaisser jusqu'à une justification directe!

« J'avais raison, dit-il, de prendre pour une insulte la « question de M. Avigdor. Si son épingle lui a été volée « par son domestique, je n'ai pas l'habitude d'acheter des « bijoux des domestiques, j'ai mon bijoutier. J'ai donc eu « raison de lui envoyer mes témoins. Mais M. Avigdor, qui « a peur pour sa peau, ayant déclaré qu'il ne voulait pas se « battre, j'eus encore raison de le poursuivre devant le tri- « bunal correctionnel. Le jour de l'audience, on me dit « qu'il y avait beaucoup d'affaires ce jour-là, que la mienne « reviendrait. Huit jours après, je revins à l'audience, où « l'on me dit que ma cause avait été rayée du rôle. »

Quant au titre de baron de Lancy, pas le moindre parchemin à l'appui, il l'a reconnu de très-bonne grâce, ma foi mais convenez qu'il faudrait avoir le caractère bien mal fait pour ne pas se contenter de la raison qu'il donne, quand on lui demande pourquoi il a pris un nom qui n'était pas le sien :

« Si je me suis appelé quelquefois de Lancy, c'est que le « nom de Taponier était difficile à prononcer pour des « étrangers. »

Dans quelques jours, le tribunal de Genève, devant lequel Mme Taponier a formé une demande de divorce, brisera ou maintiendra le mariage.

Les débats nous ont montré Taponier préparant et menant à bien son mariage. Mais il y avait en tout ceci un prologue qui est resté dans un demi-jour assez mystérieux. Taponier avait été présenté à la famille F... — Par qui? — Par une comtesse de Montesson. — Et qui avait présenté la comtesse de Montesson ? — Un ami de la famille F... Or, tout bien examiné, il s'est trouvé que la comtesse de Montesson était une marchande de balais. Il y a en ce monde des amis bien légers... ou bien maladroits.

Quelle sera la *Fin du roman?* Le tribunal s'est chargé de l'écrire dans son jugement ; je vous la dirai la semaine prochaine.

La vertu n'est pas récompensée.

Il y a quelques jours à peine, un négociant formait contre une jeune actrice d'un des théâtres de genre de Paris une demande en payement de 4,400 francs, montant d'une note de fournitures sur laquelle figuraient une confection en velours, deux robes de pou-de-soie, une robe de bal et un domino, et le tribunal condamnait la jeune actrice à payer la note après l'avoir pourtant réduite à 4,200 francs.

Si je dis que la vertu n'est pas récompensée, ce n'est point parce que Mlle Sophie D... va être obligée d'acquitter la facture de son fournisseur. Non ; mais il résulte des débats que cette facture représente les acquisitions de Mlle Sophie D... pendant deux mois. Or, une jolie femme qui ne dépense, par le temps qui court, que 4,200 francs en deux mois chez sa couturière et chez son tailleur, n'est-elle point un modèle à citer en tous lieux et en toutes lettres ? Pourquoi donc les journaux ne publient-ils que le prénom et l'initiale du nom de la vertueuse actrice ? C'est une injustice, vraiment. Par malheur, je n'ai point pu obtenir jusqu'ici de renseignements particuliers qui me permissent de la réparer.

Je ne désespère pas qu'un heureux hasard, si la modestie de Mlle Sophie D... l'empêche de faire cesser elle-même cet incognito regrettable, ne nous apprenne quelque jour ce qu'il serait vraiment utile de savoir dans l'intérêt des mœurs publiques. Alors, peut-être, la pensée viendra à un artiste de représenter la simplicité sous les traits de l'intéressante actrice et d'en reproduire le type à des milliers d'exemplaires pour l'édification des âmes honnêtes. Mais j'engage le photographe, le lithographe ou le sculpteur à n'expédier en province son épreuve, sa lithographie ou son médaillon qu'à bon escient.

Mme Delahaye ne s'étonnera pas de mon conseil.

Elle avait cru faire une excellente affaire en envoyant je ne sais combien de petites caisses renfermant le médaillon en plâtre fin de S. S. Pie IX aux curés du Finistère et de l'Ille-et-Vilaine... avec la facture sous le médaillon.

Le portrait du pape Pie IX, en plâtre fin, pour sept francs, y compris le port, à des curés bretons !

Ce devait être une spéculation superbe ! Pas un des destinataires n'aurait seulement l'idée de refuser l'envoi.

Un procès entre les ayants cause de Mme Delahaye et les commissionnaires chargés des expéditions a montré qu'elle s'était joliment trompée. Lisez plutôt certaines lettres produites à l'audience, celle-ci entre autres :

« Je chercherais dans toutes les langues, sans la trouver, « une expression pour flétrir ce procédé de vouloir en « quelque sorte imposer à quelqu'un, pour le lui faire payer, « au dire des connaisseurs, au moins le double de sa valeur. « Il n'y a, je pense, qu'une Mme Delahaye à vouloir user de « ce procédé. »

Il n'y va pas de main morte, M. le curé.

Celle-ci est écrite aussi d'assez bonne encre :

« Dès que j'ai ouvert la caisse, je soupçonnais la possibi- « lité d'un revers de médaille qui ne fût pas de mon goût, « et j'ai laissé le portrait du Saint-Père dans sa petite caisse « qu'il n'a jamais quittée. »

Mme Delahaye avait expédié dans le centre de la France des médaillons de l'Empereur et de l'Impératrice ; il n'est point à ma connaissance que les maires qui les ont reçus aient écrit à ce sujet des lettres aussi indignées que celles des curés de Bretagne. Dame ! Rome est plus loin que Paris.

M. Sax triomphe. Le tribunal a interdit à Mme Castan le pseudonyme de Saxe, même avec un *e* muet. L'identité de consonnance subsistait et dès lors, aux yeux des juges, la demande de M. Sax était fondée.

Une représentation des *Plaideurs*, voilà bien, il me semble, un sujet de Courrier du Palais. J'ai vu jouer la semaine dernière la gaie comédie de Racine. Au Théâtre-Français ? Non. A l'Odéon ? Point. A la salle de la Tour-d'Auvergne ? Pas davantage. Au Conservatoire ? Du tout. Au couvent par des jeunes filles, devant des religieuses, des ecclésiastiques, les papas et les mamans des élèves, et je vous assure que Perrin Dandin était on ne peut plus digne, *majestueuse*, l'Intimé extrêmement *éloquente*, Chicaneau *pleine* de conviction, et Léandre tout à fait *élégante*. Racine a vraiment du bonheur : il perd Saint-Cyr, il retrouve Notre-Dame-des-Arts au bout de deux cents ans.

MAÎTRE GUÉRIN.

LES SŒURS DE LAIT

Voyez ces deux jeunes filles que le même lait a nourries. L'une est la fille d'un propriétaire opulent, l'autre est née dans une modeste métairie ; mais la droiture de l'esprit et la délicatesse du cœur ne sont l'apanage ni de la richesse ni de la pauvreté, et les deux enfants, devenues femmes, ont continué de s'aimer, sans se soucier des distinctions que la société établit entre les créatures de Dieu.

La nature, hélas ! a été cruelle pour l'une des deux sœurs de lait, et elle a choisi pour la frapper celle que la fortune avait déjà traitée avec rigueur. La fille du fermier est pâle, chancelante, amaigrie ; un mal terrible, la phthisie sans doute, mine son existence. La fille du châtelain au contraire possède cette fraîcheur et ce riant incarnat qui seyent si bien à la dix-huitième année. C'est pour elle, à coup sûr, que le style métaphorique aurait le droit de broyer les lis et les roses.

Dieu merci ! si elle réunit la fortune, la richesse et la santé, elle a bon cœur aussi, et elle est venue passer la journée du dimanche auprès de la compagne de ses premiers ans.

Elle lit le saint office que celle-ci n'a pu aller entendre à la paroisse, elle tente de faire pénétrer une douce résignation dans son âme.

Le père et la mère de la malade regardent tristement et se taisent.

Tel est le tableau. En jetant un regard sur ce drame domestique, on éprouve une réelle émotion, et on reconnaît pour un véritable artiste le peintre qui a su si bien traduire les souffrances humaines.

A. DARLET.

CHRONIQUE AGRICOLE

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer aujourd'hui, et une nouvelle toute fraîche dont les journaux agricoles n'ont pas encore parlé. Elle m'est arrivée par la poste, par l'intermédiaire de l'un de mes bons amis du département du Cher, grand éleveur de bétail et agriculteur devenu rapidement célèbre dans les fastes des concours.

Pendant qu'on parle, qu'on écrit et qu'on gémit sur les souffrances de l'agriculture ; pendant que l'enquête se prépare dans les bureaux du ministère, un groupe d'hommes sérieux et convaincus a entrepris de créer une institution que nous réclamions tous depuis bien longtemps, chacun dans notre coin, après dîner ou aux heures de loisir, et qui ne fût jamais sortie du néant si quelques véritables amis de l'agriculture ne s'étaient pas dévoués à l'œuvre commune.

Tout le monde, en France, connaît et admire le succès et la puissance de la Société royale d'agriculture d'Angleterre, fondée par l'initiative privée, et qui comprend dans son sein plusieurs milliers de membres actifs et dévoués. Pourquoi n'aurions-nous pas, se disait-on, notre société générale d'agriculture en France ? Mais personne ne songeait à lever le drapeau de l'association agricole autour duquel nous nous serions tous empressés de nous ranger. Enfin, la chose est faite ! L'*Association pour l'amélioration du bétail* est créée. Le gouvernement a facilité l'éclosion de cette heureuse idée, autant qu'il dépendait de lui, et les agriculteurs français sont appelés à faire, comme on dit, leurs propres affaires. Y consentiront-ils ? Je l'espère bien.

Voilà la grande nouvelle. Et croyez bien que ce n'est pas un projet en l'air, l'œuvre anonyme de quelque rêveur. J'ai sur ma table les statuts de la jeune société, qui ont été longuement discutés dans une assemblée d'hommes compétents. Ils sont d'une simplicité remarquable. L'*Association pour l'amélioration du bétail* est une société exclusivement agricole, qui fera des expositions, des concours, des ventes publiques de reproducteurs, et pourra étendre successivement et indéfiniment ses encouragements à toutes les branches de notre agriculture. Elle appelle à elle tous les cultivateurs, tous les propriétaires, tous les amis du progrès agricole, et leur demande de venir lui prêter assistance ou comme fondateurs, en versant 100 francs par an, ou comme adhérents avec une modique cotisation de 20 francs.

Les noms des trente membres du comité d'administration vous feront apprécier la valeur, la nature et la portée de cette noble tentative de l'initiative privée. Toutes les opinions se sont confondues sur le terrain de l'agriculture et du patriotisme. Je cite par ordre alphabétique. Ce sont, comme membres titulaires : MM. Balay, député ; de Béhague, comte Ch. de Bouillé, comte du Buat, marquis de Dampierre, duc de Fitz-James, Eugène Gareau, comte Léopold Lehon, député, comte de Kergorlay, Léonce de Lavergne, Edmond Lecouteux, comte de Pourtalès, de Saint-Germain, député ; Alphonse Tiersonnier, marquis de Vogüé. Comme membres adjoints : MM. Barral, baron de Benoist, député ; vicomte Paul Benoist d'Azy, Victor Borie, vicomte de Cornudet, comte de Falloux, Frémy, député ; comte H. de Greffulhe ; comte de Juigné, marquis de Montheynard, marquis de Montlaur, marquis de Poncins, comte Rœderer, Sanson et Simons. Voilà des noms qui donnent toute sécurité aux cultivateurs français et qui peuvent faire bien augurer de l'avenir de la nouvelle association. — On s'inscrit aux bureaux de l'*Écho agricole* et du *Journal d'Agriculture pratique*. Vous voyez que j'ai tout l'air de rédiger un prospectus, mais il faut bien que, dans cette circonstance, chacun apporte à l'œuvre son concours désintéressé.

En attendant que notre Association, — je dis « notre » parce que je viens d'envoyer ma souscription, — en attendant que notre Association se développe, je voudrais bien vous dire quelques mots sur une question qui me préoccupe un peu ; c'est une question de pure pratique agricole. Il s'agit de betteraves et de choux-navets. Il n'y a pas, en culture, de petit problème, et vous voudrez bien permettre à un modeste praticien de donner quelques avis à ses confrères.

La main-d'œuvre est fort chère, à l'époque où nous sommes ; tout le monde s'en plaint. Quand je parle de tout le monde, j'entends les propriétaires ou les fermiers, car les ouvriers agricoles, — et ils se comptent par millions, — ne songent pas à déplorer cette augmentation du prix de la main-d'œuvre ; c'est tout naturel. Puisque les ouvriers nous coûtent très-cher, il faut donc tâcher de diminuer autant que possible la main-d'œuvre elle-même. Or, il existe parmi nous une foule de préjugés qui ont pour résultat certain d'accroître inutilement le travail de la ferme. Ainsi, on semble croire généralement qu'il n'est pas possible de cultiver la betterave et le chou-navet, connu généralement sous le nom de rutabaga, sans les semer en pépinière d'abord et les repiquer ensuite. Vous voyez tout de suite quelle besogne doit donner au cultivateur cette double opération. Pour moi, je sème depuis longtemps mes betteraves et mes rutabagas en lignes. Je pourrais tout aussi bien semer à la volée, mais l'ensemencement en lignes économise la graine et facilite les binages et les sarclages. Puis j'éclaircis le plant et je m'en trouve très-bien ; je n'ai pas à craindre les repiquages pendant un printemps sec, et par conséquent la perte presque entière de ma récolte ; je n'ai pas besoin de plomber la terre autour de chaque pied. Je vais semer ce mois-ci, dans la seconde quinzaine d'avril, mes rutabagas, un coup de rouleau après les semailles, et je serai tranquille sur le sort de ma plante. J'économiserai sur la main-d'œuvre et j'obtiendrai un meilleur résultat ; c'est tout profit.

Ce n'est pas cependant que j'hésite lorsqu'il faut prêter au sol une bonne façon ; l'argent que la terre vous emprunte sous cette forme, elle vous le rend, à la récolte, et avec usure. A ce sujet, laissez-moi vous raconter une histoire de mon jeune temps.

Un de mes amis, — ce n'est pas moi, mais un de mes voisins, — arrivait chez son père tout frais émoulu d'un voyage agricole où il avait appris quelques bonnes choses, sans en avoir l'air. Son père était cultivateur et un cultivateur de la vieille roche, rebelle aux innovations, fidèle aux traditions du bon vieux temps. Mon ami arrivait, comme aujourd'hui, au commencement du printemps. En l'absence de son père, que fait-il ? Il met la herse dans les blés. Les laboureurs haus-

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS : La femme méchante sème la discorde, la bonne met l'harmonie dans tout.

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7.   ÉMILE AUCANTE

saient les épaules et riaient de la folie du jeune Parisien : — quand on fait une sottise aux champs, on est invariablement traité de Parisien. — Le hersage des blés fit la joie de la veillée, et lorsque le père revint, on lui montra le bel ouvrage de son fils. Le vieillard faillit en avoir une attaque d'apoplexie, et, dans sa fureur, il ne parlait de rien moins que de chasser de sa présence l'aîné de ses enfants! Or, l'été vint; avec le soleil, les blés jaunirent, puis on les coupa, puis on battit les gerbes ; quelle fut la surprise du maître et de ses gens en voyant le champ bouleversé par la herse malencontreuse du jeune Parisien fournir un bon tiers de plus que les autres! Savez-vous ce que fit le père barbare et fanatique de la tradition? L'année suivante, il hersa tous ses blés, et il dit depuis, à qui veut l'entendre, que c'est lui qui a importé au pays cette méthode excellente!

Les ravages du typhus de l'espèce bovine en Angleterre diminuent d'intensité. Du 17 au 24 février, la mortalité avait été de 10.467 animaux ; elle est descendue à 7.310 du 24 février au 3 mars. Mais on continue d'abattre beaucoup d'animaux sains afin d'en tirer parti avant que la maladie ne les attaque. On pourra dire, dans quelque temps, que le combat a fini faute de combattants. L'Angleterre, accoutumée à une forte nourriture en viande, aura donc bientôt besoin de demander un supplément énorme d'approvisionnement aux pays épargnés par le fléau. N'y aurait-il pas quelque chose à faire chez nous en prévision de ce moment critique pour nos voisins?

Nous en causerons un de ces jours, si vous le voulez bien.

Claude Bonin.

LE SAHARA

El Outaïa est la dernière oasis que le voyageur parti de Constantine rencontre sur la route de Biskra. A peine a-t-on quitté le village aux maisons grises et son bouquet de palmiers, d'où s'échappe la coupole élégante d'une blanche mosquée, que déjà l'approche du désert se fait sentir. A travers de vastes étendues de sable vides et désertes, à peine entrecoupées çà et là par quelques minces cultures verdoyantes, le chemin déroule son étroit sillon blanc. Grâce aux travaux du génie militaire, on peut gravir, sans trop de fatigue, le col de Sfa sur une véritable route à l'européenne.

C'est du haut de la montagne qu'est prise la vue que nous offrons à nos lecteurs. De là, le coup d'œil est réellement merveilleux. Nous ne pouvons mieux commenter notre dessin qu'en transcrivant ici les lignes si vivement senties d'un charmant voyageur, M. Thierry-Mieg, en présence de cet imposant spectacle :

« Pour la première fois, nous découvrions le Sahara dans toute sa splendeur; pour la première fois, le désert s'offrait à nos yeux sous son véritable aspect, comme un océan de sable, sans autres bornes que l'horizon. La montagne sur laquelle nous étions est la dernière ramification qui sépare le nord du sud. Elle forme comme une dernière barrière naturelle. Au delà il n'y a plus rien qu'une plaine infinie, d'une étendue et d'une monotonie désespérantes.

« Là, le ciel forme une voûte immense, d'un bleu pur et profond, sans trace de nuages. A l'endroit où il touche la terre, une ligne un peu plus claire l'en sépare. Du reste, l'horizon se montre distinct; il forme, comme en pleine mer, un vaste cercle, où le bleu limpide du ciel tranche nettement sur la couleur fauve et blanchâtre du ciel enflammé. Partout règne un calme imposant : le silence, et comme le sommeil de la nature. On dirait la mort, si ce mot lugubre ne contrastait singulièrement avec une lumière aussi ardente, aussi vive, qui paraît embraser le ciel et pénétrer la terre et qui n'est elle-même qu'une manifestation de la vie. »

Francis Richard.



LA MAISON DE GUTENBERG, A MAYENCE, d'après une photographie.

LA MAISON DE GUTENBERG

A MAYENCE.

Philosophes, savants et poëtes, découvrez-vous; et vous tous aussi qui avez puisé dans les livres une joie ou une consolation, découvrez-vous devant cette construction originale, dont le pignon en escalier est flanqué d'une svelte tourelle, et qui porte à l'angle de sa façade une image de la sainte Vierge; car dans cette maison Gutenberg a vécu et travaillé.

Il y a quelques années, en creusant une cave dans le *Schöfferhof* (c'est ainsi qu'à Mayence cette maison est désignée), on a découvert la partie supérieure d'une presse d'imprimerie.

Il résulte d'un document, daté de 1450, que Gutenberg, au commencement de ses essais, avait emprunté à Fust 800 florins d'or pour les outils et l'installation d'une imprimerie, et 300 autres florins d'or pour les salaires des ouvriers. Lorsque Fust eut inventé les types métalliques et acquis assez d'habileté pour imprimer lui-même, il réclama en justice les sommes qu'il avait avancées à Gutenberg. Celui-ci, étant dans l'impossibilité de se libérer, fut condamné à abandonner à Fust tout le matériel de son imprimerie.

A la suite de cet incident, Gutenberg obtint d'un syndic de Mayence les fonds nécessaires pour monter sa quatrième et dernière imprimerie. Il s'établit dans la maison que notre dessin reproduit, et ce fut là qu'il exécuta, en 1436, la première Bible complète. Il y a bien des châteaux de souverains qui n'ont pas dans leur histoire des souvenirs aussi grands que celui qui se rattache à cette humble demeure.

R. Bryon.


ENTRÉE DU SAHARA. — VUE PRISE DU HAUT DU COL DE SFA, d'après un dessin de M. Mariani.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

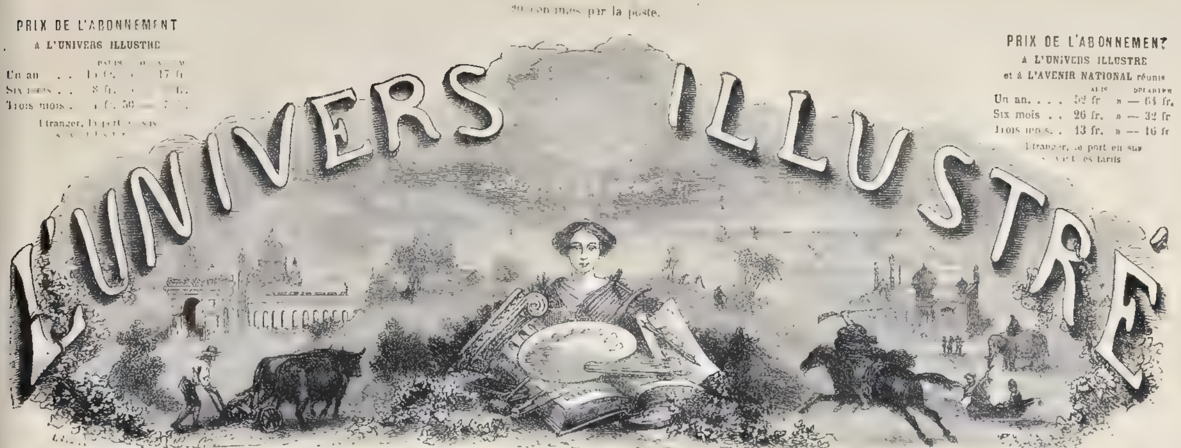
	PARIS	DÉPARTEMENTS
Un an . .	1[illegible] fr.	17 fr.
Six mois . .	8 fr.	[illegible] fr.
Trois mois .	[illegible] fr. 50	[illegible]

Étranger, le port en sus [illegible]

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus [illegible] les tarifs



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration .
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 531.
Mercredi 25 Avril 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

L'exposition des chevaux. — Un mot renouvelé de Cham. — Prochaine ouverture du Salon. — Les Bretons détrônés par les Alsaciens. — Où est la vraie exposition et où sera le véritable Salon. — Attendons 1867 — Le sculpteur Aimé Millet. — Les éditeurs de Gustave Doré. — La Maison romaine du Prince Napoléon. — Réouverture des Champs-Élysées. — Le cheval mécanique du Cirque de l'Impératrice. — Les chefs-d'œuvre du mécanisme — Des joueurs de whist mus par la vapeur. — Ce que fournira un tapissier. — Le grand ressort d'un général américain. — Un diplomate artificiel. — Douleurs d'un invité. — Ce que me confie un jeune homme qui va dîner en ville. — Les douze travaux d'un moderne Hercule. — Ce que coûte un potage qu'on prend ailleurs qu'au restaurant. — L'art de réussir dans le monde. — Le douzième travail qui vaut à lui seul les onze autres — Retour de Nubar-Pacha. — Les millions de l'Orient. — Ce qu'un Arménien pense de la misè e des [illegible]

La semaine a été remarquable par l'exposition des chevaux qui a eu lieu derrière le Palais de l'Industrie, où se sont réunis en cette circonstance tous les sportsmen et tous les maquignons de Paris. Les élèves de Saumur, arrivés à Paris avec de superbes coursiers, ont exécuté un brillant carrousel et une foule de prix ont été distribués

C'est le cas de reproduire un mot fameux de Cham : un éleveur vient de remporter un prix au concours régional pour cet intéressant animal qui est le conservatoire de la trichine

— Je n'ai point d'enfants, s'écrie l'heureux éleveur; mais mes cochons me donnent bien de la satisfaction!

La semaine dernière ç'a été le tour des chevaux de donner de la satisfaction à ceux des éleveurs qui n'ont pas d'enfants, en attendant que les artistes viennent à leur tour récolter des médailles, non loin de l'emplacement où ont été couronnées les bêtes ; car, dans quelques jours, le Salon ouvrira et nous reverrons, je l'espère, quelques fantassins, beaucoup de Bretons et énormément d'Alsaciens à l'huile.

Pendant de longues années les Bretons avaient — après l'infanterie française toutefois — l'heureux privilège d'attirer la foule; mais depuis quelques années les Alsaciens font au Salon une terrible concurrence à la Bretagne. L'Alsace a été tout à fait mise à la mode par Erckmann-Chatrian, Edmond About, Gustave Doré et Charles Marchal, qui nous ont



LE MARCHÉ AUX POISSONS, PRÈS DU PONT DU RIALTO, A VENISE; dessin de M. C. Huth. (Voir pa. 2[illegible])

[illegible] levers, et [illegible] au piédestal dans la noble ville de Strasbourg, si renommée pour sa bière et sa choucroute.

Il y a gros à parier que l'exposition des tableaux ne sera pas plus brillante que ne l'a été l'exposition des chevaux, où, sauf les quadrupèdes de l'Empereur [illegible] de Saumur, la race chevaline brillait par l'absence de ses plus nobles représentants.

La vraie exposition des chevaux n'était point derrière le Palais de l'Industrie, mais devant, sur la large chaussée qui relie les boulevards au bois de Boulogne, et où viennent parader, vers cinq heures du soir, les principales écuries de Paris; on y remarque surtout un brillant attelage de quatre chevaux qui ont l'honneur de traîner une des jolies femmes de ce temps-ci; les quatre bêtes coûtent quarante mille francs, [illegible]

Il en sera de même pour le Salon: la vraie exposition ne sera point aux Champs-Élysés, mais dans les ateliers où l'on travaille pour 1867. Gustave Doré, qui vient d'expédier en Angleterre toute une collection d'adorables dessins sur bois, dont nous retrouverons les gravures, l'année prochaine, au Champ de Mars. Gustave Doré aura, à ce qu'il paraît, son exposition particulière; ses éditeurs se sont réunis et demandent la permission de faire construire à leurs frais un Salon supplémentaire, spécialement destiné aux illustrations du jeune grand peintre. C'est en 1867 que nous verrons aussi, je pense, le grand groupe que termine en ce moment le sculpteur Millet pour le couronnement du nouvel Opéra et qui sera un chef-d'œuvre. C'est Apollon debout, tenant sa lyre devant lui comme pour la montrer au peuple; à ses pieds sont assis la Comédie et la Danse. J'ai vu l'ébauche de cette grande œuvre dans l'atelier de l'artiste, et il faut [illegible]

1867! Voilà le mot d'ordre en art et en industrie; d'ici là, tout s'efface et disparaît, et le Salon de cette année ne sera qu'une [illegible] la toile sur la vraie pièce.

~~~ [illegible] à mon avis, l'exposition particulière que la spéculation organise dans la maison romaine que le prince Napoléon a vendue à une société de capitalistes et que l'on peut visiter désormais, moyennant un franc d'entrée; aussi la foule accourt pour inspecter cette construction dont on a tant parlé, et qui est loin d'être un chef-d'œuvre; cependant ce sera une affaire d'or pendant l'Exposition de 1867; on dit qu'il y aura un buffet où des dames parisiennes habillées à la façon antique, vendront du punch à la romaine.

~~~ [illegible] les Champs-Élysées [illegible] quelques jours et tout sera là-bas lumières et fêtes. Comme les années précédentes, M. Mabille restera chez lui chaque soir et recevra la fine fleur de la société parisienne; la *femme à barbe* [illegible] voir, le soir, les hommes du meilleur monde. Le cirque Dejean doit être déménagé à l'heure où paraîtra la présente causerie, et prochainement la presse sera conviée aux débuts d'un nouveau Rigolo mécanique qui est, à ce qu'il paraît, un chef-d'œuvre de drôlerie.

C'est en Allemagne que M. Dejean a trouvé son cheval [illegible] au milieu de l'arène, ce coursier en bois défie les plus brillants cavaliers de notre temps. A peine a-t-on pris place sur son dos qu'il se cabre, rue, et, patati, patata! le cavalier gît sur le sable, les quatre fers en l'air. Il n'y a au monde que le peuple allemand pour rêver une pareille machine, qui a, dit-on, été inventée pour inculquer à un prince les premières notions de l'équitation. La simple vue du féroce cheval de bois vous transporte dans un monde fantastique; on songe [illegible] extravagants des contes d'Hoffmann; on voit l'inventeur dans une vieille maison de Nuremberg [illegible], après avoir accompli cette première tâche, une autre plus grande encore, peut-être l'exécution d'un homme mécanique, qui irait dans le monde et danserait, en été, le cancan à Mabille, à raison de trois francs par soirée.

Et pourquoi pas?

Une fois l'élan donné, où s'arrêtera-t-on? Laissez venir l'Exposition de 1867, et nous verrons des merveilles... Une époque qui fabrique des chevaux mécaniques est capable de tout; un de ces hivers on confectionnera peut-être des invités mécaniques pour garnir des salons déserts: à raison de cent sous la pièce, on trouverait des joueurs de whist qui feraient assez bonne figure dans un salon de jeu; et pour quinze francs, on aurait un jeune homme mécanique qui dirigerait le cotillon.

Eh bien! oui, je ne doute plus de rien depuis que les locomotives qui écrasent le macadam se promènent dans Paris à l'heure où les bourgeois dorment du meilleur sommeil; je suis convaincu qu'un jour viendra où le tapissier qui fournit les chaises, les fleurs et l'éclairage, se chargera également de la fourniture des invités mécaniques pour la soirée.

On [illegible]

— Madame m'a fait demander?

— Oui, monsieur: vous savez que je donne une soirée demain.

— Madame désire des fleurs?

— Oui, vous allez me fournir le tout.

— Combien d'invités faut-il à madame?

— Une douzaine... avec des amis j'aurai de quoi meubler [illegible]

— Très-bien, madame. Veuillez choisir; nous avons des invités mécaniques appartenant à toutes les classes de la so[illegible] mécaniques sont un peu plus cher; j'ai entre autres un général américain qui a eu un joli succès au dernier bal de M[illegible]

— Va pour le général américain.

— Vous me voyez désolé, madame: mon général a tant travaillé depuis un mois que le grand ressort est cassé. Il faudrait que madame se contentât pour cette fois-ci d'un diplomate cochinchinois, qui marche admirablement bien et qui dit: « Monsieur et Madame », comme un homme naturel.

Voilà où nous en viendrons sans doute et ceci laissera aux invités parisiens, qui sont morts de fatigue quand vient la [illegible] le temps de se reposer un peu.

~~~ [illegible]

— Mon cher ami, m'a-t-il dit, je pars.

— Où allez-vous?

— A la campagne, où je vais me reposer des fatigues de l'hiver; j'ai trop dansé... j'ai trop veillé; que Dieu vous préserve du métier d'invité; quand vient le printemps, on est mort.

— Comment me dites-vous cela?

— [illegible] de sa position dans le monde. Adieu! Si vous ne me revoyez pas, vous livrerez à la publicité le petit travail que voici et qui servira de leçon aux autres.

Il partit. J'ouvris le papier qu'il m'avait donné et je lus [illegible]

LES DOUZE TRAVAUX D'UN INVITÉ

(Pour faire pendant aux douze travaux d'Hercule.)

DÉFINITION DU MOT. — L'invité est l'esclave de la société [illegible] exécuter douze travaux comme feu Hercule; ces douze travaux, les voici:

PREMIER TRAVAIL.

L'invité, ou plutôt l'homme qui espère être invité un jour, doit dès sa plus tendre enfance s'habituer à sourire à tout le [illegible] dans la vie. Ses parents auront soin de lui faire apprendre le piano, le chant et l'art de conduire un cotillon. A l'âge de cinq ans, le futur invité doit commencer à étudier les recueils d'anecdotes; il doit s'habituer à ne jamais trop parler pour laisser à ses voisins de table le temps de dire des bêtises.

A l'âge de dix-huit ans, l'invité pourra commencer à fréquenter le monde. Quand il a rencontré n'importe où un monsieur ou une dame du monde, il passe au

DEUXIÈME TRAVAIL.

Pendant six mois, l'invité aura soin de dire une foule de choses charmantes à la dame chez laquelle il espère être reçu un jour; il la comblera d'attentions, sera galant et aimable; il lui offrira des fleurs, et trouvera le mari spirituel. Alors, un beau jour, le monsieur dira à son épouse:

— Chère amie, ce jeune homme est charmant. Il faudra l'inviter à dîner un de ces jours.

Quinze jours après, la victime, en rentrant chez elle, trouvera une invitation sous enveloppe; il passe alors au

TROISIÈME TRAVAIL.

Il commandera un habit noir, un pantalon noir, un gilet en [illegible] dîner pour la première fois dans une maison, il aura soin de prendre une voiture et de se rendre à la demeure de son futur amphitryon.

— Monsieur X... est-il chez lui? demandera l'invité au domestique.

— Non, monsieur.

— Et madame?

— Madame est sortie.

— Voici ma carte.

Ce troisième travail accompli, vient le soir du dîner, et le [illegible]

QUATRIÈME TRAVAIL.

Il passe chez son coiffeur, se fait raser, ensuite il prend une voiture et achète des gants frais, puis il sonne à la porte [illegible]

CINQUIÈME TRAVAIL.

Monsieur est encore à son cercle. Reçu par la maîtresse de la maison, l'invité est introduit au salon. Ici, il se trouve en présence de quatre dames et de trois messieurs. Pour être le bienvenu dans la maison, l'invité aura soin de faire sa cour à la quatrième dame, qui s'ennuie faute d'un monsieur; il trouvera les meubles du meilleur goût et en appellera pour toutes les questions à la décision de la quatrième dame. Le maître de la maison rentre; alors l'invité passe au

SIXIÈME TRAVAIL.

— Monsieur, votre appartement est ravissant, dira-t-il.

— Vous trouvez?...

— Sur l'honneur! Vos tableaux sont des toiles de maîtres... (A part.) des croûtes!

— Je suis désolé d'être venu si tard... mais vous m'excuserez... une affaire importante m'a retenu au cercle... d'ailleurs je pense que vous ne dînez jamais avant sept heures...

— A sept heures et demie, répondra l'invité, quoiqu'il ait l'habitude de se mettre à table à sept heures et qu'il meure de faim.

— Madame est servie! annonce la domestique.

Alors l'invité offrira le bras à la quatrième dame qui man[illegible]

SEPTIÈME TRAVAIL.

L'invité s'empressera de trouver le potage excellent et de trouver exquis tous les plats qu'affectionne l'amphytrion. Ne pas trop parler à table. Si le mari dit:

— Pourquoi ne racontez-vous rien, monsieur?

Répondez en regardant le maître de la maison:

— C'est ici le temple de l'esprit... j'aime mieux écouter.

Au dessert, l'invité peut risquer tout bas un mot douteux, si la quatrième dame a plus de trente ans.

HUITIÈME TRAVAIL.

Après le dîner, arrivent les invités pour la soirée... C'est alors qu'il s'agit de plaire à tout le monde... Il faut applaudir les valses brillantes que ces demoiselles exécuteront, et de trépigner d'enthousiasme après chaque romance que diront ces messieurs. Puis vient l'heure de la danse, et le jeune invité engagera de préférence les dames les plus vieilles et les plus laides. Vers deux heures du matin, brisé de fatigue, mort d'ennui, il doit conduire le cotillon.

NEUVIÈME TRAVAIL.

Si le jeune invité a une maîtresse — ce qui n'est pas improbable — il lui aura promis de rentrer à minuit. Trois heures sonnent à la pendule du salon; l'invité songe avec effroi à la scène terrible qui l'attend en rentrant; il n'en sourira pas moins.

— Monsieur, dit la quatrième dame vers quatre heures du matin, vous ne vous ennuyez pas trop chez nous?

— Oh! madame, répond l'invité... vous pourriez croire? mais je voudrais passer toute ma vie ainsi.

Ce mot fait le tour du salon et les invitations pleuvent pour la semaine suivante; l'invité obtient la permission de reconduire la quatrième dame.

DIXIÈME TRAVAIL.

En rentrant chez lui l'invité cherchera à prouver à sa maîtresse qu'il a passé la soirée chez des camarades; la maîtresse n'en croira pas un mot; elle pleurera, se désolera et arrachera trois cheveux à l'invité qui la calmera en l'appelant sa petite Lolotte.

ONZIÈME TRAVAIL.

Deux jours après, l'invité doit négliger les affaires les plus pressées pour faire une visite dite de digestion. Il prendra une voiture, se présentera chez son amphitryon et dira:

— Monsieur est-il chez lui?

— Non, répond le domestique.

— Et madame?

— Madame est sortie.

— Voici ma carte!

DOUZIÈME TRAVAIL.

Le travail le plus terrible de tous s'exécute du premier au cinq janvier, à Pâques, le jour de la fête de madame et en [illegible] on peut également dépenser une dizaine de louis pour prouver son dévouement et sa reconnaissance.

Voici dans toute sa simplicité l'ouvrage littéraire d'un jeune homme que les invitations de l'hiver ont rendu misanthrope. Je le livre à l'appréciation du lecteur.

~~~ Nubar-Pacha revient à Paris. On sait que l'arrivée de cet illustre Oriental produit une certaine sensation chez nous, car nous avons une grande prédilection pour les modernes Égyptiens qui sèment des millions sur leur route. Nubar-Pacha est du nombre de ces [illegible] dont la fortune [illegible] pour cela que l'Empereur vient de le nommer commandeur de la Légion d'honneur; car Nubar-Pacha est, dit-on, un homme des plus distingués, et je le crois sans peine, car il faut vraiment être doué d'une façon privilégiée pour servir successivement cinq souverains, ce qui n'est pas une mince besogne en Égypte. Nubar-Pacha aime beaucoup les artistes. Il y a deux ans, à Paris, il causait avec un peintre célèbre.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai de grandes sympathies pour les artistes qui ont passé par la misère, car, moi aussi, j'ai eu, à mes débuts, à lutter contre le besoin.

Et comme le peintre étonné de cette révélation inattendue semblait mettre en doute l'assertion du pacha, celui-ci ajouta:

— Vous êtes surpris de m'entendre parler de misère? Rien de plus vrai pourtant, monsieur; tel que vous me voyez j'ai été fort pauvre... pendant cinq ans je n'ai pas eu plus de deux cent mille francs à dépenser par an!

Je sais bien des Parisiens et même des chroniqueurs qui se contenteraient de cette misère orientale.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Le général Fleury, grand écuyer, vient d'adresser aux préfets une circulaire relative à l'éducation professionnelle des hommes qui conduisent les chevaux de service:

« J'ai pensé, dit le grand écuyer, qu'il serait bon de signaler à l'attention publique les cochers, piqueurs et grooms habiles dans leur métier, en leur faisant délivrer des brevets

de capacité émanant des écoles de dressage subventionnées par l'État.

« J'ai l'honneur de vous informer que cette innovation, ayant obtenu l'agrément de S. Exc. le ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, va être appliquée immédiatement.

« Les brevets sont de trois degrés : le premier pour les piqueurs de selle et d'attelage, le deuxième pour les palefreniers de suite à l'anglaise et les cochers de première classe, le troisième pour les cochers.

Ces brevets seront délivrés par le directeur de l'École d'équitation et de dressage, assisté de ses assesseurs, dont la nomination sera soumise à la sanction du grand écuyer.

En ce moment, nous avons le spectacle des congrès, des réunions de toutes les société savantes. Il y a peu de jours, dans le vaste atelier de photographie Nadar, c'était l'assemblée générale de la Société d'encouragement pour l'aviation ou locomotion aérienne, au moyen d'appareils plus lourds que l'air.

Après l'approbation des comptes soumis à l'assemblée générale par M. le trésorier, le baron Taylor a félicité l'assemblée du bon ordre de ses finances, de son excellente administration, de la direction qu'elle suit et de sa judicieuse méthode expérimentale. M. le président Barral a remercié le baron Taylor au nom de tous les amis du progrès.

La Société qui a pour présidents honoraires MM. Babinet, de l'Institut, J.-A. Barral, Franchot, le baron Taylor et Nadar, fondateurs, a procédé ensuite aux élections de son conseil d'administration, dont sont nommés : président, M. Barral ; vice-présidents, MM. de La Landelle, Gandillot et Théophile Maurand.

Le comité d'examen pour 1866 se compose de MM. Arwed Salives, Emmanuel Liais, Duchesnes, Laubereau, Julienne, Piallat, Mareschal, de Lucy et Garapon.

L'Algérie devient le jardin de l'Europe. Ses primeurs, si recherchées de nos gourmets, ne prennent plus seulement la route de Paris, elles vont maintenant jusqu'à Bruxelles et bientôt sans doute on en expédiera à Londres.

L'*Italie* se dit autorisée à déclarer que la situation vraie de l'armée italienne, à ce moment, est de 351,468 hommes, indépendamment des deuxièmes catégories — 1842-43 — qui sont à la disposition du gouvernement, de la deuxième catégorie — 1844, — dont l'instruction commencera le 16 avril, et de la levée 1845, qui sera, sous peu, sous les armes.

S'il faut en croire l'*International*, les Anglais sont sur le point d'enlever à la France la gloire d'avoir découvert la daguerréotypie.

En 1863, parmi les effets de Boulton et de Watt, on a découvert trois peintures qui se trouvent actuellement à Regent's Park, chez M. Skaife ; elles appartiennent à M. Smith, du *Patent Museum*.

Ces peintures ont été désignées comme *sun-pictures*, c'est-à-dire obtenues par l'action du soleil. Or, Boulton mourut en 1809 et Watt en 1819, tandis que la première découverte de Daguerre ne date que de 1839

Ainsi donc, si l'on vient à prouver que ces peintures sont des *sun-pictures*, il en résultera que l'invention de la photographie appartient à l'Angleterre.

Plusieurs savants anglais ont déclaré que la méthode suivie par Boulton et Watt leur était inconnue, mais tous se sont accordés à dire que le soleil avait été employé comme agent direct.

Et voici leurs preuves :

Deux de ces peintures sont deux copies d'un tableau de West ; ces copies sont absolument identiques, et cela à un tel degré, qu'il devient évident qu'elles n'ont pas été faites à la main.

Il existe ensuite les factures de marchands de Birmingham, où vivaient Boulton et Watt ; ces factures montrent que ces copies se vendaient en si grande quantité et à des prix si minimes, que la main-d'œuvre n'aurait pas été payée.

Les nègres d'Afrique se représentent, comme tout le monde sait, le diable sous la forme d'un homme à peau blanche ; dans plusieurs contrées de l'Amérique du Sud, les christs et les vierges destinés aux cérémonies du culte ont le visage peint en noir. C'est ainsi que Notre-Dame-de-Guadalupe, patronne de Mexico, a une figure tout à fait indienne par la couleur : les Indiens aztèques ne la voudraient pas autrement. Mais ce ne sont pas seulement les saints, ce sont aussi les personnages de la scène que les nègres font passer par le badigeon. L'hiver dernier, on a joué, à Port-au-Prince, l'*Othello* de Shakspeare, traduit en français. Tous les acteurs, Desdémona comme les autres, étaient du plus beau brun ou d'un noir aile de corbeau, tandis qu'Othello, le méchant jaloux, était peint en blanc et simulait un Européen.

Le fameux vase d'Amathonte vient d'arriver de l'île de Chypre au Havre, à bord du transport de l'État *la Perdrix*. Il a fallu un mois et demi pour l'amener du point où il était déposé au point d'embarquement ; il est vrai qu'il pèse 13,800 kilogr. Ce vase, qui sera bientôt à Paris, fera le pendant du fameux vase de Pergame. C'est un monolithe de 3 mètres de diamètre sur 2 mètres 25 de hauteur.

La pierre dans laquelle il a été taillé paraît être un calcaire que le temps et les influences salines de la mer ont revêtu d'une croûte grisâtre très-résistante, et, sauf une brèche à l'une des anses et quelques exfoliations, l'état général et la conservation de ce vase unique au monde sont satisfaisants.

TH. DE LANGEAC.

LE MARCHÉ AUX POISSONS

A VENISE.

Cette scène représente le marché aux poissons qui se tient près du pont du Rialto. Les marins de Chioggia et de Murano viennent d'aligner contre le quai du grand canal leurs barques aux voiles bigarrées. Ils étalent dans des paniers les produits de leur pêche, et les ménagères de Venise arrivent pour faire leurs emplettes. Telle est la prosaïque explication de ce tableau de mœurs locales.

Quoique les femmes de Venise soient souvent fort jolies, nous devons avouer que les cuisinières et les poissardes s'y distinguent rarement par les allures patriciennes, dont l'artiste s'est plu à gratifier plusieurs de ses types féminins. Mais nous ne lui ferons pas un grave reproche d'avoir cherché l'idéal au milieu des plus modestes détails de la vie domestique des Vénitiens. Est-ce que la cité, qui fut la reine de l'Adriatique, est une ville comme une autre ? Son prestige n'est-il pas incomparable, et ses habitants n'ont-ils pas un peu l'air d'indigènes du pays de la Fantaisie ?

A. DARLET.

UN HÉRITAGE

(suite[1])

« Sache bien, mon pauvre Spiegel, que tu n'as jamais rien vu qui ressemble aux demoiselles de Stolzenfels. Tu ne peux pas te faire une idée du grand air qu'elles ont, naturellement, sans effort. Rien qu'à leur façon de saluer, on pressent leur haute origine. On a beau dire, il y a chez ces gens-là quelque chose qui nous manquera toujours. En résumé, cette visite ne nous aurait laissé que d'agréables souvenirs, sans un accident dont notre Hermann a été la cause involontaire, et qu'Édith te racontera.

« L'accueil du major Bildmann a eu un tout autre caractère. Le major, tu le sais, est un vieux militaire, blanchi dans les camps et sur les champs de bataille, plein d'honneur, de bravoure, de franchise et de loyauté. Sa mâle figure, ses moustaches grises s'accordent bien avec la brusquerie parfois un peu rude de son langage. Il est impossible d'imaginer une physionomie plus ouverte, des dehors plus attirants. Madame Bildmann n'a ni les grandes manières ni la fierté aristocratique des demoiselles de Stolzenfels ; mais sa tenue est parfaite d'ailleurs, et je ne doute pas que ma femme ne trouve en elle une amitié solide, une société charmante. Quant au major, je jurerais que nous sommes déjà de vieux amis. La beauté, la grâce, la modestie de notre Édith ont produit sur ces deux époux un effet qu'ils ne cherchaient pas à dissimuler, et qui ne te surprendra guère ; ils ne se lassaient pas de la contempler avec un sentiment d'admiration naïve qui faisait, tu peux m'en croire, ma joie et mon orgueil. Leur fils, le petit Isaac, semble, au premier aspect, un peu sauvage ; mais cela s'explique par la solitude où il a grandi. Dans quelques jours, ce sera pour Hermann et Marguerite un joyeux compagnon. En un mot, mon cher ami, j'ai tout lieu d'espérer que maître Gottlieb ne nous a pas trompés : nous mènerons au château d'Hildesheim une véritable vie de patriarches.

« Jusqu'à ce jour, les demoiselles de Stolzenfels et le major Bildmann ne nous ont pas rendu notre visite ; c'est là surtout qu'éclate, à mon avis, la discrétion que donne l'usage du grand monde. De petits bourgeois n'auraient eu rien de plus pressé que de venir mettre le nez dans nos affaires. Les Bildmann et les Stolzenfels ont craint de nous importuner, de nous troubler au milieu des soins sans nombre qui accompagnent toujours un nouvel établissement ; je leur en sais gré, je les en remercie. Voilà encore ce qu'Édith refuse de comprendre ; elle n'est pas à la hauteur de sa position ; n'oublie pas, dans ta prochaine lettre, de lui donner ton avis là-dessus.

« Jusqu'à présent, je n'ai rien à te dire du jeune Frédéric de Stolzenfels. Tu te souviens que le comte Sigismond, par une disposition expresse de son testament, a laissé à ce jeune homme le libre usage de ses meutes, de ses chevaux, de ses piqueurs, avec le droit de chasse dans ses domaines. Admire, mon cher Spiegel, la réserve et la délicatesse de tous les membres de cette famille ! Le régiment de Frédéric est en garnison dans la ville voisine ; en un temps de galop, Frédéric pourrait être ici. Mes écuries regorgent de chevaux, mes chenils de chiens, mes forêts de gibier. Eh bien ! Frédéric ne m'a pas encore donné signe de vie ; il n'a pas une seule fois, depuis mon arrivée, usé des droits que lui concède le testament du comte Sigismond. Chez un officier de cavalerie, une pareille discrétion est au-dessus de tout éloge. Tu verras que je serai obligé d'inviter M. de Stolzenfels à venir chasser sur mes terres !

« Le château d'Hildesheim, situé sur le versant d'une colline, remonte aux dernières années du XIV[e] siècle ; c'est le style gothique dans toute sa pureté, dans toute son élégance, dans son développement le plus complet. Toi qui professes, pour l'art du moyen âge, un culte si pieux et si fervent, tu te trouverais heureux au milieu de ces vastes salles, tu t'oublierais de longues heures devant ces vieux murs tapissés de lierre, de ravenelle et de pariétaire.

« Les appartements pourraient être distribués d'une façon plus commode ; l'édifice a besoin de quelques réparations ; mais, avec le revenu du domaine, je ferai face à toutes ces dépenses.

« Qui nous eût dit cela, Spiegel, quand nous voyagions à pied, le bâton à la main, le sac sur le dos ? Qui nous eût dit qu'un jour je ferais des réparations à mon château ? Ah ! surtout, qui m'eût dit que j'aurais un château et que tu ne l'habiterais pas ? Il y a des instants où nous ne pouvons nous empêcher de t'en vouloir ; mais tu viendras, ami : quand nous nous reverrons, tu ne résisteras pas au récit de notre bonheur.

« Le pays que nous habitons est un des plus pittoresques, des plus beaux, des plus riches que le soleil éclaire. Chaque jour nous découvrons quelque nouvel Éden, quelque nouveau site enchanté. Hier, par exemple, sans sortir de mon domaine, j'ai découvert le plus frais asile qu'ait pu rêver l'imagination de Gessner : une vallée étroite, profonde, mystérieuse, qu'arrose une jolie rivière coulant sans bruit sous un berceau d'aunes et de trembles. On y arrive par de petits sentiers ; tout cela est sauvage, silencieux et charmant. J'y mènerai souvent les enfants et Édith. Tu sais que j'ai toujours aimé la pêche avec passion, surtout la pêche aux écrevisses : jamais lieu ne sembla plus propice à la satisfaction de ces goûts innocents.

« Ne va pas t'imaginer, mon ami, que je renonce à l'art, qui a tenu jusqu'ici une si grande place dans mon bonheur, à la gloire, depuis si longtemps ma plus chère espérance. Je n'ai pas oublié l'obligation que m'impose le testament du comte Sigismond ; en me léguant son domaine, il a voulu m'ouvrir le chemin de la renommée. L'expression de ses dernières volontés, empreinte d'une sympathie si profonde pour l'artiste laborieux, pour le talent obscur, pour le génie entravé par les nécessités de la vie, est toujours présente à ma mémoire. Tu peux compter que je ne serai pas ingrat, et que j'accomplirai fidèlement, jusqu'au bout, la mission que m'a donnée mon bienfaiteur, mission bien douce, puisque la reconnaissance me mène droit à la célébrité. On a vu des artistes arriver à la richesse par la gloire ; moi, grâce à la générosité du comte d'Hildesheim, j'arriverai à la gloire par la richesse. Aujourd'hui même, je vais me mettre à l'œuvre. L'inspiration m'assiége, les mélodies s'agitent dans mon sein ; je suis comme la statue de Memnon frappée par les premiers rayons du soleil. Crois-moi, jette au feu, sans remords, la partition que tu as voulu garder : cette symphonie ne méritait pas l'honneur d'être sauvée des flammes comme le poëme de Virgile.

« Et toi, cher ami, cher compagnon de mes jeunes années, que deviens-tu ? Comment s'écoulent tes soirées depuis que nous ne sommes plus près de toi ? Cette maisonnette, autrefois si petite, ne te semble-t-elle pas bien grande aujourd'hui ? Visites-tu parfois notre appartement désert ? Vas-tu t'asseoir sur ce divan un peu dur, à demi usé, qui nous a vus tant de fois assis l'un près de l'autre ? Ah ! Spiegel, que de bonnes heures nous avons passées là, en compagnie d'Édith et des enfants ! »

IX

Franz venait d'achever cette lettre et de l'envoyer à la poste de la ville voisine. Édith était sortie avec Hermann et Marguerite ; un silence profond régnait dans le château et aux alentours, ce silence écrasant qui pèse sur les campagnes, dans la chaude saison, à l'heure de midi. Muller se sentait dans une disposition excellente. L'inspiration lui présentait une variété infinie de combinaisons musicales. Il avait ouvert son clavecin, et déjà il était en proie au feu de la composition, quand Wurm vint frapper à la porte du sanctuaire.

— Qu'y a-t-il ? demanda Franz en ouvrant la porte. Que me veut-on ? Ne vous ai-je pas dit, ce matin, que je désire, que je veux être seul ? Je n'y suis pour personne, pour personne, entendez-vous, monsieur Wurm ?

— Je n'ai pas oublié, monsieur, répondit Wurm d'un air respectueux, les ordres précis que vous m'avez donnés ce matin ; mais il s'agit, pour vous, d'une affaire importante, et je ne crois pas que vous puissiez vous dispenser de recevoir maître Wolfgang Sturm.

— Qu'est-ce que maître Wolfgang Sturm ? demanda Muller avec impatience.

— Monsieur, reprit Wurm d'un ton grave, maître Wolfgang Sturm est depuis trente ans l'avoué de la famille d'Hildesheim. Le père de feu le comte Sigismond lui avait accordé toute sa confiance, et le comte Sigismond lui-même avait remis entre ses mains le soin et la défense de ses intérêts.

— Eh bien ! répliqua brusquement Muller, qu'a-t-il à me dire ? de quelle affaire veut-il m'entretenir ? Grâce au ciel, je n'ai pas de procès !

— Monsieur, répondit Wurm, c'est la troisième fois, depuis votre arrivée, que maître Wolfgang Sturm se présente au château d'Hildesheim. Je ne sais pas précisément ce qu'il peut avoir à vous dire ; sans doute, il veut vous mettre au courant des affaires du comte Sigismond. Dois-je l'introduire ? dois-je le congédier ?

— Si c'est la troisième fois qu'il se présente, je ne puis me dispenser de le recevoir, dit Muller avec humeur ; introduisez-le.

Et, d'une main irritée, il jeta sur le clavecin le manuscrit à peine commencé.

Au bout de quelques instants, Wurm introduisit maître Wolfgang. C'était un homme grand, maigre, âgé d'environ soixante ans ; son front fuyant, ses petits yeux gris enfoncés dans leur orbite, son profil de renard, exprimaient la ruse et le génie de la chicane. Il portait sous son bras une liasse énorme qu'il déposa sur une table, après avoir salué jusqu'à terre le nouveau maître du château. Muller s'inclina d'assez mauvaise grâce, et lui offrit un siége près de lui.

— Monsieur, dit maître Wolfgang sans autre préambule, vous êtes légataire universel du comte Sigismond ; en succédant à tous ses droits, vous avez pris à votre charge toutes ses obligations.

1. Voir les numéros 521 à 530.

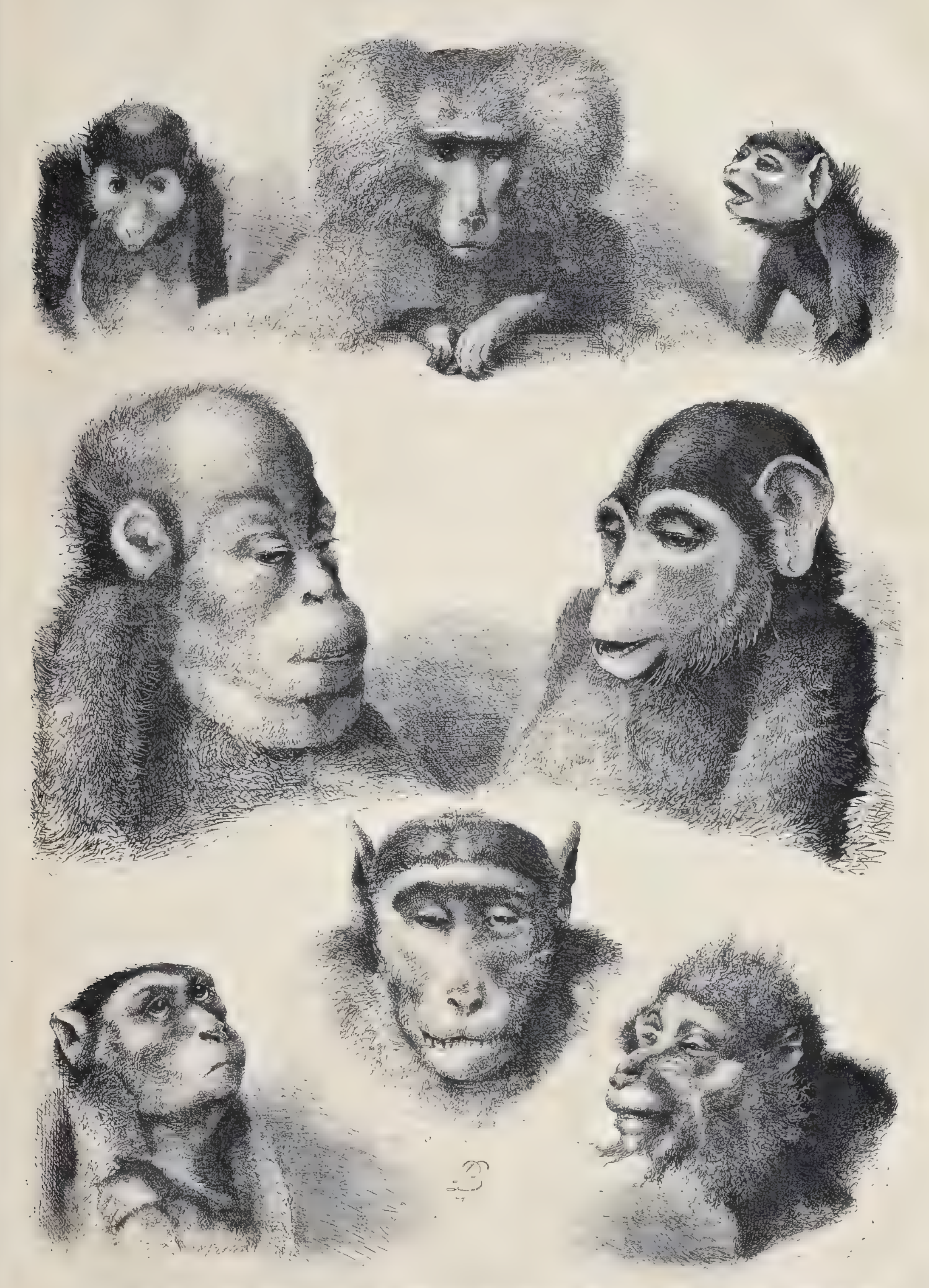


LA CASERNE DE MÉRODE CONSTRUITE SUR L'EMPLACEMENT DU CAMP DES PRÉTORIENS, À ROME, [illegible] — Voir page 262.

[illegible]



PASSAGE À GUÉ DE LA RIVIÈRE TERAMAKAU, DANS LA NOUVELLE-ZÉLANDE, [illegible] W. S. — Voir page 262.



TYPES DE SINGES. — 1. Cynocéphale hamadryas d'Afrique. 2 et 3. [illegible] de l'Amérique du Sud. 4. Orang-Outang de Bornéo; 5. Chimpanzé de l'Afrique occidentale; 6. Magot, 7. Singe de Java, 8. Babouin de Guinée. — Voir page [illegible].

régler en une soirée. Je vais inviter à souper mes deux adversaires; je les prierai d'apporter leurs titres : j'aurai soin, de mon côté, de tenir les miens à leur disposition : vous serez là, vous serez des nôtres, et, au dessert, nous arrangerons tout à l'amiable.

Maître Wolfgang sourit à ces paroles ingénues.

— Monsieur, répondit-il, de pareils sentiments vous honorent; si chacun pensait comme vous, que deviendraient les gens de notre profession ? Dieu merci ! de pareils sentiments sont rares ; s'il en était autrement, il faudrait bientôt licencier les tribunaux comme une armée désormais inutile. Grâces soient rendues au souverain dispensateur de toutes choses, les contestations ne se vident pas en une soirée, entre la poire et le fromage !

— Écoutez-moi, maître Wolfgang, dit Muller après quelques instants de silence. Jusqu'ici j'ai toujours vécu en paix. J'ai quelquefois entendu parler de procès, mais je n'en ai jamais eu. S'il s'agit, comme vous le dites, d'une misérable langue de terre, à quoi bon plaider ? à quoi bon troubler mon repos pour un intérêt aussi chétif? Je vous autorise dès aujourd'hui à vous désister en mon nom. J'entends, si le procès est engagé, qu'il cesse à l'instant; je renonce à toutes les prétentions qu'a pu soutenir la famille d'Hildesheim. Le domaine que m'a laissé le comte Sigismond est assez beau, assez vaste, assez riche, pour que j'abandonne sans regret un demi-arpent de terre. Vous m'entendez, maître Wolfgang, c'est une affaire réglée. S'il faut, pour trancher toute discussion, vous donner une procuration en forme, préparez-la, apportez-la dès demain, je la signerai, et tout sera dit.

— Je voudrais, monsieur Muller, je voudrais de grand cœur pouvoir obtempérer à vos désirs, répliqua maître Wolfgang; vous étiez digne de vivre dans l'âge d'or; mais nous sommes dans l'âge de fer, et vous savez ce que dit le proverbe : Il faut hurler avec les loups. Si vos voisins, monsieur Muller, vous ressemblaient, nous n'aurions pas besoin de plaider; heureusement ils ont des sentiments tout autres.

— Mais enfin, s'écria Muller de plus en plus impatient, si je ne veux pas plaider, peut-on m'y forcer ?

— Le sujet du litige, reprit maître Wolfgang, est de peu de valeur, j'en conviens; mais il y a au fond du procès que nous soutenons une question d'honneur.

— Je ne comprends pas, maître Wolfgang, comment l'honneur peut se trouver engagé dans une pareille affaire.

— Vous allez le comprendre, monsieur Muller. L'origine de la contestation qui nous occupe remonte à l'année 1760. Le château d'Hildesheim appartenait alors au grand-père du comte Sigismond. Le grand-père du comte, dernier du nom, avait malheureusement confié le soin de ses intérêts à un homme d'une capacité fort douteuse. L'avoué poursuivant en son nom manquait de lumières et d'énergie, si bien que le père du comte Sigismond, en héritant du château d'Hildesheim, trouva dans les papiers de sa famille un procès en fort mauvais état. Il aurait pu le relever, en tirer bon parti; mais il fallait pour cela quelque chose de plus que de la bonne volonté, il fallait du zèle, de la suite, de l'activité, et il ne songea que bien tard à m'appeler. Quant au comte Sigismond, vous l'avez connu : c'était un excellent homme, mais qui avait pour les procès presque autant d'aversion que vous. Tout ce que j'ai pu obtenir de lui, ç'a été de ne pas abandonner les droits de sa famille. Et vous, monsieur, vous son légataire universel, aurez-vous la faiblesse d'abandonner les droits soutenus par trois générations auxquelles vous succédez? Une pareille faiblesse ne mériterait-elle pas le nom de lâcheté? L'objet du litige n'est rien par lui-même, mais il acquiert une valeur immense par la position respective des parties. Les trois adversaires qui sont maintenant en présence sont obligés de maintenir les prétentions de leurs ascendants sous peine de déshonorer leur blason.

— Que parlez-vous de blason ? répliqua vivement Muller. Il n'y a pas de blason dans ma famille.

— Comptez-vous pour rien, reprit maître Wolfgang, le blason du comte Sigismond, jusqu'ici demeuré sans tache, le blason de l'homme généreux qui vous a légué son domaine? N'avez-vous pas un devoir pieux à remplir envers sa mémoire? Lui donner tort en abandonnant le procès, ne serait-ce pas vous montrer ingrat?

— Jusqu'ici, je l'avoue, dit Muller un peu confus, ce n'est pas ainsi que j'ai compris les devoirs de la reconnaissance. Mon cœur est plein de respect, de gratitude, de vénération pour la mémoire du comte Sigismond; c'était le meilleur des hommes, et, s'il nous entend, je suis sûr qu'il approuve mes intentions. Il aimait la paix, il l'estimait par-dessus toutes choses; comme lui, maître Wolfgang, je hais les querelles de toute nature. Je vous le répète, s'il ne faut, pour éteindre ce malheureux procès, que renoncer en bonne forme à l'objet du litige, j'y renonce de grand cœur, et je ne crois pas outrager la mémoire du comte Sigismond.

— Ainsi, monsieur, reprit maître Wolfgang de plus en plus étonné, vous allez d'un mot, d'un seul mot, flétrir la mémoire de trois générations! Vous allez, par amour pour la paix, pour vous épargner quelques ennuis, déclarer à la face du pays tout entier que le grand-père et le père du comte Sigismond, que le comte Sigismond lui-même, ont manqué de bon sens, de raison, de clairvoyance, de bonne foi, de justice! Par amour de la paix, vous ne craignez pas, vous ne rougissez pas de les déshonorer?

A ces mots, Muller bondit sur sa chaise comme s'il eût été piqué par une guêpe.

— Comment! s'écria-t-il, je déshonore trois générations en abandonnant à mes adversaires un demi-arpent de terrain! En renonçant au procès, j'accuse trois générations de sottise et d'improbité! Si la justice de votre cause, car, grâce à Dieu ! je n'en veux pas faire la mienne, si la légitimité de vos droits est tellement manifeste, si la réalité de vos titres est tellement évidente, comment se fait-il que depuis soixante ans les tribunaux n'aient pas encore prononcé en faveur de la famille d'Hildesheim ?

— La justice, reprit maître Wolfgang, selon la belle expression du poëte lyrique, marche d'un pas lent : cette grande pensée devrait être gravée en lettres d'or dans toutes les salles où se discutent les intérêts que nous sommes appelés à défendre.

— Je ne sais pas, répliqua Muller, qui décidément perdait patience, ce qu'a dit le poëte lyrique, et je ne suis guère curieux de le savoir ; ce que je sais, c'est que je renonce à ce procès ridicule. Pensez de moi ce que vous voudrez, accusez-moi d'ingratitude, accusez-moi de folie; je tiens à vivre en repos, et je ne plaiderai pas.

— Je ne comprends pas, monsieur Muller, ce que vous trouvez de ridicule dans le procès dont je suis venu vous entretenir. Ce procès a paru sérieux au comte Sigismond, à son père, à son grand-père, et tous les hommes compétents en ont jugé de même.

— Je veux croire, maître Wolfgang, que vous avez pleine confiance dans la légitimité des droits que vous m'engagez à soutenir; mais enfin, cette langue de terre, objet primitif du litige, m'appartient ou ne m'appartient pas. Si elle ne m'appartient pas, en l'abandonnant je ne fais que la rendre, et si elle m'appartient, j'ai le droit incontestable de la donner à mes adversaires.

— Sans doute, reprit maître Wolfgang, vous le pouvez; mais c'est une générosité qui vous coûtera cher. J'ai apporté et je vais mettre sous vos yeux la note des frais qui ont été faits depuis 1760. Il s'agit de vingt mille florins. Si vous êtes résolu à les payer, mon ministère vous est désormais inutile. Au reste, monsieur, je livre à votre appréciation toutes les pièces du procès; vous pouvez les examiner à loisir, et vous jugerez par vous-même du parti que vous devez prendre.

Cela dit, maître Wolfgang se leva, salua profondément et se retira d'un pas grave.

Muller était depuis trois heures plongé dans la lecture des papiers que lui avait laissés maître Wolfgang, quand Édith rentra avec les enfants. Elle se jeta au cou de son mari, pour la première fois, Muller reçut ses caresses sans les lui rendre. L'heure du souper était venue; durant tout le repas il fut silencieux et morne. Le repas achevé, Édith lui offrit de se mettre au clavecin et de chanter, comme autrefois, les airs qu'il aimait. A cette proposition, Franz ne put réprimer un geste d'impatience. Hermann et Marguerite essayèrent de jouer avec lui; il les repoussa, alla s'enfermer dans sa chambre, et, quand le jour parut, il n'avait pas achevé sa lecture. De guerre lasse, il se mit au lit; mais, au moment où ses paupières se fermaient, il fut réveillé en sursaut par les sons du cor et les aboiements de la meute qui retentissaient dans l'air sonore du matin : c'était le major Bildmann qui partait en chasse, frais, gaillard et dispos.

X

Après avoir pris connaissance des papiers laissés par maître Wolfgang, Muller, malgré l'évidence, malgré la légitimité des droits soutenus par la famille d'Hildesheim, persistait dans sa première résolution. Il voulait renoncer au procès et trancher toute discussion par l'abandon du terrain en litige. Il se disposait à mander au château maître Wolfgang pour lui signifier d'une façon définitive et irrévocable le parti auquel il s'était arrêté; mais une suite d'événements imprévus dérangea brusquement ses projets de paix et de concorde.

La moisson avait été mauvaise. Au lieu d'apporter le prix de leur fermage, les paysans venaient exposer leurs doléances et demander du temps. Muller, attendri jusqu'aux larmes par les plaintes de ces pauvres gens, se sentait disposé à leur accorder tout ce qu'ils demandaient. S'il élevait quelques objections, les drôles répliquaient par une phrase toute prête :

— Ce n'est pas le comte Sigismond qui eût repoussé nos prières; c'était, celui-là, un bon maître !

Franz finissait toujours par céder.

Au milieu de ces embarras, tandis qu'il en était à s'interroger pour savoir comment il ferait face aux réparations indispensables qu'exigeait l'état du château, un incendie dévora la plus belle ferme du domaine.

D'un autre côté, les demoiselles de Stolzenfels et le major Bildmann réclamaient le premier trimestre de la pension que le comte Sigismond leur avait assignée dans son testament. Dorothée réclamait plus impérieusement encore les dix mille florins dont les intérêts devaient être capitalisés jusqu'à la majorité d'Isaac. Déjà même elle avait écrit à ce sujet plusieurs épîtres dont le ton était poli tout au plus. Pour couper court à toutes ces réclamations, qui devenaient de plus en plus importunes, Muller s'était décidé à emprunter une somme assez considérable.

A peine installé, il s'était hâté d'appeler un architecte habile et de lui demander un projet de tombeau pour le comte Sigismond. Il ne croyait pas pouvoir acquitter trop tôt cette dette de la reconnaissance. L'air tyrolien devait être gravé en caractères d'or sur une plaque de marbre de Paros.

Jules Sandeau.

(La suite au prochain numéro.)

LA CASERNE DE MÉRODE

A ROME.

Après la bataille de Castelfidardo, si désastreuse pour les troupes du pape, monseigneur de Mérode, alors ministre des armes, conçut aussitôt l'idée de réunir les débris de l'armée pontificale pour la réorganiser avec plus de soin et l'augmenter selon son pouvoir. A ce corps destiné à prendre une certaine importance, il fallait une caserne. Certes, Rome ne manque pas de bâtiments publics dont on pouvait disposer; mais ce que voulait le ministre, c'était un local spécialement construit dans des vues militaires et capable de contenir des troupes assez nombreuses.

L'emplacement qu'il choisit dans ce but fut celui de l'ancien camp des Prétoriens. Le large espace de terrain qui porte ce nom et qui s'étend entre la Pia et la porte San-Lorenzo, longeant intérieurement les vieux murs de la ville, était, pour la plus grande partie, la propriété des jésuites, de qui monseigneur de Mérode l'acheta de ses deniers privés, pour en faire cadeau à Sa Sainteté Pie IX.

Là, réalisant bientôt ses projets, il fit élever une large caserne pouvant facilement contenir un millier d'hommes. Une grande halle cintrée traverse le bâtiment dans toute sa longueur, de façon à permettre aux soldats de faire l'exercice sans rester exposés aux ardents rayons du soleil d'été. La disposition intérieure du monument offre tout le confort désirable, et l'on y jouit d'une belle vue sur la campagne environnante.

Les chambres antiques, voisines du monument, qui se trouvent situées dans l'épaisseur des murs de la ville, ont été en outre utilisées. Réparées et aménagées, elles logent aujourd'hui une partie des artilleurs pontificaux.

Devant la caserne est un vaste champ destiné aux manœuvres. Son étendue le rendant favorable aux grandes assemblées, plusieurs fêtes y ont déjà eu lieu, une entre autres où figura le danseur de corde Blondin. Enfin, avant que la caserne fût terminée, Listz lui-même donna dans la vaste enceinte de l'édifice inachevé un concert religieux qui attira une foule considérable.

Henri Muller.

LE PASSAGE D'UN GUÉ

DANS LA NOUVELLE-ZÉLANDE

La découverte de filons d'or sur la côte occidentale de l'Ile-du-Milieu (Middle-Island) de la Nouvelle-Zélande a attiré, depuis un an, une population de mille à douze cents personnes dans ces parages, sur lesquels, au commencement de 1863, on n'avait que de bien vagues notions.

Les districts aurifères baignés par les rivières Teramakau et Okotiki sont situés dans la partie de la province de Canterbury qui borde la limite méridionale de celle de Nelson. Quoique distants de moins de cent milles d'une région chrétienne et civilisée, ils avaient été à peine explorés, hormis par un hardi voyageur nommé M. Brunner.

Notre gravure peut donner une idée des difficultés et même des dangers que les pionniers rencontrent à chaque pas, en s'aventurant dans un pays sauvage, où la nature semble se défendre contre les entreprises de l'Européen. La rivière Teramakau forme une première frontière redoutable. Son cours glacial, rapide, hérissé de rochers aigus, a englouti dans les premiers temps plus d'un imprudent voyageur. Maintenant, les chercheurs d'or usent d'un moyen ingénieux pour triompher de la violence du fleuve. Ils se réunissent en certain nombre, quatre, six ou dix, tenant fortement des deux mains une longue tige de bambou, et ils s'aventurent ainsi dans le lit du Teramakau. Leurs efforts combinés parviennent à dompter le courant et ils peuvent, sans accident, mettre le pied sur la terre promise, dont les entrailles recèlent les précieuses pépites.

H. Vernoy.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les phénomènes volcaniques de Santorin. — Rapport de M. Fouqué. — Le *promontoire Georges*. — L'îlot *Aphroëssa*. — Les pseudo-cratères. — La mer incandescente. — L'îlot *Reka*. — Tremblement de terre et de mer. — Aventures du bâtiment *Orient* dans les parages australiens. — Résumé des phénomènes volcaniques qui se manifestent depuis quelques mois. — Corrélations souterraines des volcans entre eux. — La pieuvre de Victor Hugo et des *Travailleurs de la mer*. — Les poulpes réels. — Leur application à la gastronomie.

M. Fouqué, à qui l'Académie des sciences avait donné la mission d'étudier sur les lieux les phénomènes volcaniques de Santorin, vient de publier un premier Mémoire d'un grand intérêt. Par malheur, il n'a pu arriver en Grèce que le 9 mars, et il a trouvé à peu près accomplis les faits mystérieux et étranges de l'éruption.

Au sud de l'île Néo-Kamméni s'élève un monticule haut de cinquante mètres environ, auquel on donne le nom de *promontoire Georges*. Ce monticule couvre non-seulement le petit port de Voulcano, mais encore une grande partie de la plage qui s'étend à partir de là vers le sud-ouest. Il s'avance en outre dans la mer vers le sud, en dépassant l'ancien rivage d'environ cent mètres. La vieille lave de Néo-Kamméni forme donc encore les deux caps qui terminent l'île vers le sud, et le promontoire Georges occupe à peu près le milieu de l'espace compris entre ces doubles pointes.

Un ilot, appelé Aphroëssa, a paru le 13 février; il se trouve placé dans le canal compris entre Palæo-Kamméni et Néo-Kamméni, en face du cap sud-ouest de cette dernière île. Un canal d'environ dix mètres de largeur, et dont la profondeur diminue sans cesse, le sépare seul de l'île principale. D'après les sondages effectués le 6 mars par les officiers de la *Réka*, cette profondeur était alors de dix-sept mètres; le 9, elle n'etait plus que de dix mètres.

L'îlot d'Aphroëssa, de forme à peu près arrondie, s'étend sur un diamètre d'environ cent mètres. La hauteur de son sommet au-dessus du niveau de la mer, est de quinze à vingt mètres.

Le promontoire Georges, ainsi que l'îlot d'Aphroëssa, est formé par une lave noire, vitreuse, très-feldspathique, identique pour l'aspect à certaines laves anciennes de l'Etna, ainsi qu'à la lave qui forme les couches compactes de l'île de Santorin. On dirait une obsidienne imparfaite. Au milieu de la pâte noire qui la constitue presque entièrement on trouve en grande abondance des cristaux de feldspath vitreux. Ces matières, compactes et homogènes à l'intérieur des blocs, se montrent à leur surface en forme de scories.

Il ne paraît y avoir nulle part de véritable cratère.

Les deux monticules qui constituent, l'un *Georges*, l'autre *Aphroëssa*, semblent être deux énormes champignons de lave incandescente et fluide, revêtus de blocs solidifiés qui s'écoulent sans cesse sur leur pourtour. Dans l'intervalle des blocs, surtout vers le sommet des deux éminences, s'ouvrent de profondes crevasses, au fond desquelles on aperçoit même en plein jour des matières en feu.

Les projections de lave liquide ou solide sont rares et peu abondantes; cependant de fréquentes détonations éclatent à chaque instant, suivies d'émissions de substances volatiles ou pulvérulentes.

Les cendres sortent surtout du sommet d'Aphroëssa, ce qui fait que les fumées de ce monticule sont rougeâtres, tandis que celles de Georges sont d'un blanc pur.

Il y a eu précédemment, surtout le 20 fevrier, des projections de pierres rougies à blanc. Les blocs ainsi lancés atteignent quelquefois même un très-grand volume. Dans l'église abandonnée de Néo-Kamméni, M. Fouqué a vu un de ces blocs qui avait défoncé le toit de l'edifice et mesurait environ un demi-mètre cube. Quelques fragments legers ont été jetés jusqu'à Palæo-Kamméni; d'autres ont été portés par le vent à Santorin où, le 20 février, ils ont causé l'incendie d'un bateau de commerce amarré dans le canal entre Micro-Kamméni et Néo-Kamméni, et tué le capitaine; toutefois, et en somme, ces projections n'atteignent pas la violence des éruptions ordinaires du Vésuve.

La nature des produits gazeux émis par les nouveaux centres d'éruption n'est pas moins remarquable que la disposition des pseudo-cratères. En effet, on trouve, réunies dans un très-petit espace, toutes les substances volatiles qui, dans les grands volcans, restent ordinairement séparées par des distances considérables.

Près des points où la lave conserve son incandescence, les blocs paraissent saupoudrés d'un léger dépôt de chlorure de sodium; à quelques pas de là, on respire l'odeur suffocante de l'acide chlorhydrique et surtout celle de l'acide sulfureux; mais, si l'on s'éloigne encore un peu du centre d'éruption, on ne tarde point à remarquer que la température s'abaisse rapidement et que des émanations sulfhydriques se dégagent en abondance.

La base des deux monticules volcaniques est littéralement un dépôt de soufre provenant de la décomposition de cet acide et mélangé de chlorhydrate d'ammoniaque.

Enfin, un peu plus loin, il n'y a plus que des dégagements purement gazeux, qui font bouillonner la mer dans tout le voisinage; ces gaz combustibles s'enflamment au contact de l'air en présence de la lave incandescente, et l'îlot d'Aphroëssa se trouve ainsi environné de flammes qui s'étalent même quelquefois à la surface de la mer, en communiquant le feu aux dégagements gazeux qui se produisent tout alentour.

Par un phénomène qu'on n'a peut-être jamais constaté dans aucun autre volcan en activité, ces gaz combustibles se dégagent même au sommet de l'îlot d'Aphroëssa et paraissent sortir du sein de la masse liquide. Ils brûlent avec une flamme jaune, due aux sels de soude qu'ils entraînent. En un mot, tout l'îlot semble former un énorme bûcher.

Le 10 mars, le lendemain de son arrivée, en faisant le tour de cet îlot sur un canot du navire autrichien, M. Fouqué a vu avec surprise un nouvel îlot qui n'existait pas la veille, qui venait de sortir du sein de la mer et auquel on donna le nom de *Réka*.

Cet îlot, situé tout près d'Aphroëssa, s'en trouve séparé par un canal large d'environ dix mètres et profond de dix mètres également; son diamètre mesure près de trente à quarante mètres; il s'élève d'un mètre cinquante centimètres au-dessus du niveau de la mer et se compose de blocs de lave identiques à ceux qui proviennent du *promontoire Georges*.

Si l'on imagine une ligne droite passant par le sommet de Georges et celui d'Aphroëssa, cette ligne dirigée sensiblement l. 20 degrés N. magnétique (declinaison, 9 degrés) passe par la nouvelle île Réka. Cette direction est donc celle de la fissure de l'éruption nouvelle, car dans l'intervalle de ces trois centres le sol contracte une très-haute température. Entre Réka et Aphroëssa, de même qu'entre cette dernière et Néo-Kamméni, la chaleur de la mer est d'environ soixante degrés; l'eau paraît blanche comme du lait, à cause du soufre pulvérulent qu'elle contient et qui provient de la décomposition de l'acide sulfhydrique degagé dans ses profondeurs. Enfin sur la pointe de Neo-Kamméni, etendue entre Georges et Aphroëssa, se trouve une longue ligne de fumerolles sulfureuses, à température élevée, indiquant nettement une continuité des phénomènes volcaniques dans cette direction.

Bientôt, sans doute, Réka et Aphroëssa se reuniront à la pointe sud-ouest de cette île pour former un cap dirigé vers Palæo-Kamméni.

L'affaissement du sol éprouvé par la pointe sud-est de Néo-Kamméni s'est enfin arrêté. Il a été sensible surtout auprès du promontoire Georges, où il atteint six mètres.

Le 30 mars, un violent tremblement de terre s'est fait ressentir à Holona en Grèce, où il a detruit deux cents maisons et tué soixante personnes.

Enfin, le Vésuve manifeste lui-même les symptômes d'une prochaine éruption.

D'autre part, l'Australie semble avoir pris l'initiative de ces bouleversements extérieurs du globe; car on nous ecrit de Londres, qu'au mois de novembre dernier, le 7, un tremblement de mer s'est manifesté à sept heures quinze minutes du matin par une latitude sud de 51° 44 et une longitude est de 160° 49 (longitude Greenwich).

Le vent se montrait modéré, rien ne troublait la sérénité du ciel, quand tout à coup le navire *Orient*, de mille tonneaux, chargé de laines et commandé par le capitaine John Harris, éprouva une secousse violente comme s'il passait sur un bas-fond rugueux dans une eau peu profonde. En même temps, les cloches se prirent à sonner d'elles-mêmes, et tout devint à l'instant terreur et confusion à bord; les voyageurs et les matelots eux-mêmes crurent que le bâtiment allait couler bas.

Cette violente commotion dura pendant deux ou trois minutes. On chercha de suite aux pompes si le navire prenait de l'eau, on n'en trouva point; on jeta alors le fil à plomb pour s'assurer si on avait touché, et l'on ne rencontra pas le fond, quoique la ligne descendît à une assez grande profondeur. Tout le monde à bord du navire arriva dès lors à la conclusion que le vaisseau venait d'éprouver les effets de quelque éruption d'un volcan sous-marin. C'est évidemment un cas de tremblement de mer pareil à ceux que l'on a déjà jusqu'ici, mais rarement eu l'occasion d'observer.

En résumé, depuis sept à huit mois, l'Europe méridionale est évidemment le théâtre de nombreuses manifestations qui prennent leur origine dans les forces éruptives du globe.

D'abord, à une date inconnue, mais antérieure au 19 juillet 1865, on constate le soulèvement d'un écueil sous-marin au sud du Péloponèse et à l'ouest du Cerigo.

Le 15 janvier 1866, se fait sentir un tremblement de terre à Paterno; et le 22 janvier, une eruption boueuse désole la même localité.

Du 28 janvier au 1er avril, surviennent les phénomènes de l'île Santorin.

A quoi il faut ajouter :

Le 1er février, une secousse à Spoleto.

Le 2 février, une secousse violente à Chios.

Onze jours auparavant, bouillonnement et colonne de fumée sortant de la mer entre l'île et le continent voisin, à la suite de très-fréquentes et violentes secousses.

Le 7 février, un tremblement de terre à Patras.

Le 7 février, un tremblement de terre à Tripolitza, dans la direction de l'est à l'ouest.

Le 17 février, un tremblement de terre à Nauplie.

Le 21 février, une secousse à Spoleto.

Le 2 mars, un tremblement de terre près de Valona, en Albanie, sur l'Adriatique.

Le 6 mars, la mer entre en ébullition dans cette même contrée jusqu'au 7, à la nuit.

Du 3 au 16 mars, des secousses s'y font sentir, chaque matin.

Dans la nuit du 9 au 10 mars, un tremblement de terre à Patras.

Dans la nuit du 9 au 10 mars, un tremblement de terre à Drontheim et dans la contrée voisine.

Du 10 au 11 mars, une éruption du Vésuve.

Le 17 mars, un tremblement de terre à Spoleto.

Ces divers points, situés en apparence au hasard sur la carte de l'Europe, sont en réalité liés par des relations géologiques d'une grande importance.

Ainsi le cercle du Tenare lie le Vésuve et l'Etna, passe au pic de la Majella, à très-peu de distance de la contrée de Spoleto et de Norcia, que le P. Secchi represente comme agitée périodiquement par les tremblements de terre, et qui l'a été notamment trois fois du 1er février au 17 mars derniers, et va sortir au nord de l'Europe, dans la région de Drontheim, qui a été violemment secouée dans la nuit du 9 au 10 mars, c'est-à-dire en quelque sorte au même moment où avaient lieu l'éruption du Vésuve, le tremblement de terre de Patras et l'apparition de l'île Réka dans la rade de Santorin.

La ligne qui va de la baie de Santorin à Patras est parallèle à la bande volcanique de l'Archipel, passe même sur les îles de Polycandro, de Polino, de Kimolo, et y represente probablement le système des Pyrénées, qu'on retrouve si nettement à l'Etna et dans toute la Sicile.

Le petit axe volcanique qui réunit l'île d'Égine à la presqu'île de Methana lui est sensiblement perpendiculaire.

Enfin, si nous allons plus à l'est, vers Chios et Smyrne, très-fréquemment agités par les tremblements de terre, nous trouvons un point remarquable du réseau pentagonal, où viennent converger l'axe volcanique de la Mediterranée et le cercle du Thuringerwald, comme parallèle aux manifestations eruptives de la mer Rouge, et sur lequel on obtient une ligne perpendiculaire en joignant ce point à l'écueil survenu dans le sud du cap Matapan.

N'est-on pas frappé de la disposition générale des grandes lignes de fractures dans cette région du globe, par rapport au petit nombre de points qui viennent d'être si souvent agités pendant ces derniers mois?

Il n'est bruit en ce moment que d'un autre phénomène naturel, mis à la mode par le nouveau roman de Victor Hugo.

Malheureusement ce phénomène-là n'existe que dans les legendes de marins et dans l'imagination du romancier. La pieuvre, gigantesque poulpe, armé d'innombrables bras, qui étreint, etouffe et dévore un homme, ne peut se classer scientifiquement qu'entre l'ogre du Petit-Poucet et le kraken du moyen âge, espèce d'île vivante qui flottait à la surface des vagues et engloutissait les matelots qui l'accostaient.

Les poulpes sont des êtres de médiocre taille, et les plus grands ne mesurent pas plus d'un metre.

Ce qui les caractérise, c'est d'abord un manteau gélatineux qui enveloppe tout leur corps, ressemble à un sac musculeux et représente une espèce de bourre.

On constate de chaque côté de ce sac ouvert par le haut, des branchies très-compliquées, affectant la forme d'une feuille de fougère, et deux petits grains coniques de substance cornée appliqués sur le dos; le cou et la tête grosse, ronde et pourvue de deux yeux placés sur les côtés, sortent par l'ouverture du sac.

L'animal, quand il éprouve le besoin de protéger ses yeux composés de nombreuses membranes, les recouvre d'une paupière transparente, formee par un large pli de l'enveloppe.

Enfin, au-dessus de la tête, comme les fleurons d'une couronne, se montrent huit bras ou pieds charnus coniques, plus ou moins longs, souples, pouvant se fléchir en tous sens, armés à leur surface de suçoirs en forme de ventouses qui se cramponnent fortement aux objets qu'ils parviennent à saisir, qui font en outre l'office de nageoires et qui sont de véritables rames.

La bouche qui s'ouvre entre les bases de ces bras possède deux fortes mâchoires en corne qui ressemblent à un bec de perroquet et renferment une langue hérissée de pointes dures et aiguës.

L'œsophage se renfle en jabot et va donner dans un gésier aussi charnu que celui d'un oiseau; au gésier succède un troisième estomac, membraneux et en spirale, puis un intestin grêle qui s'ouvre en avant au-dessous du cou, et en arrière entre l'abdomen et le manteau, où il forme un entonnoir.

Le foie, très-grand, verse la bile par deux conduits; à côté se trouve une autre glande qui sécrète une liqueur particulière d'un noir très-foncé, et qu'elle verse également dans l'entonnoir que je viens de mentionner.

Cette liqueur lancée par l'animal en détresse le dérobe aux regards de ses ennemis en les enveloppant d'un nuage obscur.

La peau des poulpes renferme un très-grand nombre de petits tubercules qui se dilatent et se contractent continuellement, et qui, par ce mouvement, produisent un changement rapide de coloration bien plus remarquable que celui qu'on observe chez le caméléon.

On appelle *raisins de mer*, les œufs du poulpe enveloppés d'une matière visqueuse, agglomérés en forme de grappes, et attachés aux pierres ou aux plantes marines.

Les poulpes, qu'on rencontre surtout au printemps, dans toutes les mers et sous tous les climats, presque toujours en bandes immenses, se tiennent d'ordinaire ensevelis et cachés entre les rochers d'où ils sortent de temps à autre pour venir nager et pêcher à la surface de l'eau, sur les côtes, où ils font une grande destruction de crustacés.

Ils fournissent eux-mêmes un excellent aliment fort recherché dans les ports de mer, des plus populaires à Naples, et qu'on ne tardera point à voir figurer sur la table des gastronomes parisiens.

On prépare le poulpe en le tenant plongé pendant un quart d'heure dans l'eau bouillante, et en le faisant cuire durant le même espace de temps dans ce que les maîtres d'hôtel appellent une *sauce à la financière*.

Malgré son apparence gélatineuse, le poulpe accommodé de cette façon fournit un mets fin, savoureux, un peu résistant peut-être sous les dents et qui se rapproche de la chair exquise de la langouste.

Je détruis, n'est-ce pas, en ce moment, de bien dramatiques illusions? Il y a singulièrement loin de ce mets, destiné à devenir bientôt vulgaire, au monstre si admirablement mis en scène par l'auteur des *Travailleurs de la mer*, et qu'il décrit d'après Aristote, qui est le premier qui l'ait mentionné, d'après les récits fantastiques des matelots qui parlent de la pieuvre sans l'avoir jamais vue, et surtout d'après les canards des journaux qui, depuis trente ans, racontent chaque année que dans des contrées lointaines a eu lieu la pêche d'un poulpe gigantesque, successeur du fameux serpent de mer. Que voulez-vous? la fiction l'emportera toujours en intérêt sur la réalité. Ce n'est pas ma faute si la vérité, si sévère dans sa chaste nudité, ne peut supporter la concurrence des oripeaux et du clinquant de la fiction. La Fontaine l'a dit bien longtemps avant moi :

> L'homme est de glace aux vérités,
> Il est de feu pour les mensonges.

S. HENRY BERTHOUD.

A PROPOS DE SINGES

Les naturalistes se plaisent à faire remarquer que le singe est l'animal qui offre les rapprochements les plus intimes avec l'homme. Si ce dernier a le droit de se montrer peu flatté de la ressemblance, c'est bien en jetant un coup d'œil sur la planche ci-jointe, où l'artiste s'est plu à réunir quelques-uns des types les plus gracieux de l'espèce.

Le premier qui nous apparaît appartient à la tribu des cynocephales, ou singes à tête de chien. De tous les babouins

d'Afrique, en général fort peu sociables, l'*hamadryas* est celui qui se montre le plus féroce dans l'état de captivité. Autant ce morose personnage déploie de hardiesse et de courage, autant sont timides et farouches les petits singes qu'on voit à ses côtés. Ce sont deux habitants des forêts vierges de l'Amérique du Sud. Là, constamment suspendus aux branches, ils sautent des unes aux autres avec une agilité merveilleuse, se servant de leur queue comme d'une véritable main, aussi bien pour happer leur nourriture que pour exécuter leurs tours de haute gymnastique.

« Oncques vieil singe ne feit belle moue. » On ne peut citer cet axiome de Rabelais plus à propos que devant ce vilain orang-outang de Bornéo, qui fait face à un chimpanzé de l'Afrique occidentale. L'un et l'autre se disputent la première place dans l'échelle simiesque, j'entends la place la plus voisine de notre espèce. Tous deux d'une force athlétique, ils sont la terreur, celui-ci des forêts d'Asie, celui-là des forêts d'Afrique. On raconte d'étranges aventures de jeunes filles noires enlevées par ces hommes des bois, qui seraient demeurées des années entières dans la société de leurs ravisseurs, et n'auraient échappé que par miracle à leur jalouse vigilance.

L'orang-outang se distingue par la longueur de ses membres et la proéminence de son abdomen. Pour le chimpanzé, la marche presque verticale est un de ses principaux caractères; ses bras, quoique longs, ne descendent qu'un peu au-dessous du genou. Il attaque l'éléphant avec des bâtons et des pierres, et se montre ingénieux à se construire des huttes de feuillage au plus profond des forêts.

Au-dessous de ces deux maîtres singes, un magot hargneux passe sa terrible mâchoire entre deux types bien opposés de l'espèce quadrumane; l'un, singe javanais aux gros yeux sentimentaux; l'autre, babouin de Guinée, à tête de faune, qui grimace d'un air gouailleur son plus charmant sourire.

L. DE MORANCEZ.



VESTIBULE DE LA GARE DU CHEMIN DE FER DU NORD, À VIENNE.

LA NOUVELLE GARE DU NORD

A VIENNE.

La vieille gare du chemin de fer du Nord à Vienne, si laide et si incommode, vient d'être reconstruite dans les proportions les plus grandioses. Avec ses dépendances, elle occupe maintenant une superficie d'environ douze mille mètres carrés. Le monument en lui-même est un véritable palais, qui n'aura pas coûté à la compagnie moins de deux millions de florins. La construction en avait été confiée à M. Hoffmann, architecte viennois, qui s'est tiré de cette tâche difficile non pas seulement en ingénieur consommé, mais encore en véritable artiste.

Le superbe vestibule dont nous publions la vue, donne une idée de l'ampleur et de la richesse avec lesquelles l'édifice a été conçu. Rien n'y a été épargné, ni pour le confort ni pour l'ornementation.

Le double escalier qu'on voit au fond du dessin, mène aux salles d'attente, ainsi qu'à une galerie où se trouvent les bureaux des cinq lignes différentes que dessert le chemin de fer du Nord viennois. Le vestibule, qui, pendant le jour, reçoit la lumière par de grands vitraux dans le style ogival, est éclairé le soir par cinq grands et magnifiques lustres.

FRANCIS RICHARD.

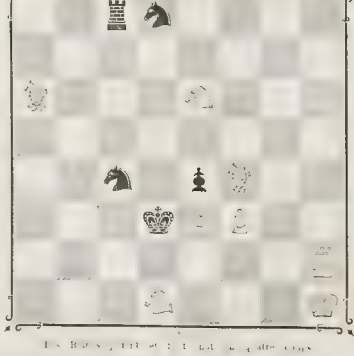
ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 2

BLANCS		NOIRS
1 D. 3ᵉTR		1 F. joue (A,B,C,D,E
2 D. 8ᵉTR		2 T. c. FR
3 D. 5ᵉR éch. m.		3 . .
	(A	
1		1 T. c. FR
2 C. pr. T		2 coup quelconque
3 C. pr. PCD éch. m.		3 . . . . . .
	B	
1		1 T. 4ᵉTR
2 C: pr. PFR		2 D. pr. C ou D
3 C. pr. PCD éch. m.		3 . . . .
	C	
1		1 D. 4ᵉCR
2 C. 8ᵉFR		2 T. pr. C
3 C. pr. PCD éch. m.		3 . . . . . .
	D	
1		1 D. pr. C
2 F. pr. P éch.		2 T. pr. F (forcé)
3 C. pr. PCD éch. m.		3 . . . .
	(E)	
1		1 D. pr. D
2 C. pr. PFR		2 T. pr. C
3 F. pr. T éch. m.		3 . .

PROBLÈME N° 4.

COMPOSÉ PAR M. GROSDEMANGE



Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

Solutions justes du nº 2 : MM. Aimé Gautier, à Courbevoie; Charousset, à Maubeuge; Galiment; Club de l'Echiquier, à Elbeuf; Chess-Club, à Beauvais; Bertin et A. Roux, à Port-Louis.

Solution juste du nº 1 : M. Daviot, à Bercy.

CORRESPONDANCE

MM. Ed... Cav..... et Arm... Dem.... — Votre Problème admet en outre les deux solutions suivantes :

1 (C. 6ᵉFD éch.—R. 3ᵉR), 2 (C. 8ᵉ D éch.—R. 2ᵉR), 3 (C. 5ᵉFR éch. m.—...).

1 (T. 5ᵉCR éch.—P pr. T), 2 (C. 6ᵉFD éch.—R. 3ᵉR), 3 (D. 5ᵉR éch. m —.... .

La variante principale dans la Solution en vue est des plus ingénieuses; mais la position du Pion noir 7ᵉR menaçant de faire Dame par échec fait voir trop clairement le premier coup des Blancs.

M. R...C.... — Votre Solution est inexacte. Si D. ou T. pr. C, le mat n'est plus possible en trois coups.

MM. les membres du Chess-Club.... (Beauvais) — Réponse prochainement.

Toutes les pièces, anciennes et nouvelles, représentées sur les théâtres de Paris, se trouvent chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 *bis*, et boulevard des Italiens, 15, à la *Librairie Nouvelle*.

Paris — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

ÉMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRE

	PARIS	DÉPARTEM
Un an . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	5 fr

Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 532.
Samedi 28 Avril 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Suicide d'un artiste refusé au Salon. — Souvenirs rétrospectifs. — Gros, Escousse et Lebras. — Le jury justifié. — Détails sur Holtzapfel. — Conséquences d'une fausse théorie — Pourquoi ne rétablirait-on pas le Salon des refusés? — Une épître curieuse. — Un nouveau Vidocq. — Invite à l'espionnage conjugal. — Où la magistrature et les hautes classes se trouvent compromises. — Un mouchard de race. — Comédie-Française : représentation extraordinaire au bénéfice de la famille de Provost. — Une macédoine théâtrale. — Mlle Paurelle chez Molière. — Provost. — Les artistes du Théâtre-Français. — D'une classe de lecture à introduire dans les lycées. — *Chefs-d'œuvre poétiques de Lermontoff*, [illegible] Le poète du Caucase — Courte biographie. — Deux duels étranges. — Le *Démon*, *Hadji-Abrek*, le *Novice*. — Citations. — Mouvement de la *Presse*. — M. About et M. Azevédo. — MM. Emile Ollivier, Adalbert Philis, Mirès et Cucheval-Clarigny. — Une anecdote et une charade. — Excusez les fautes d[illegible]

Ce qu'il y a de plus nouveau, hélas! c'est une catastrophe, c'est la mort de ce jeune homme qui, apprenant que ses deux tableaux avaient été refusés par le jury, s'est brûlé la cervelle. Ainsi, il y a trente-cinq ans, Escousse et Lebras s'étaient asphyxiés pour je ne sais plus quel drame sifflé sur un théâtre du boulevard : ainsi, quelques années plus tard, les sarcasmes d'un critique sans pitié poussaient au suicide l'auteur de la *Bataille d'Eylau* et des *Pestiférés de Jaffa*.

Lui au moins, le vieillard, il avait une excuse. Avoir compté parmi les gloires de son temps, avoir été un de ceux devant lesquels la foule se découvre avec respect et n'être plus qu'un objet de risée, — chose plus cruelle encore! se sentir vaincu par l[illegible] la conscience de sa faiblesse et de son impuissance, ah! sans doute, c'est là un de ces supplices qui engendrent le désespoir et le découragement!

Escousse et Lebras, sans les excuser, on les comprend encore. Le succès de *Farruck le Maure* avait été immense : il avait placé si haut leur orgueil, qu'il n'est pas étonnant que le vertige soit venu les saisir.

Mais lui, ce jeune Holtzapfel, quelle gloire avait-il à compromettre? Quelle atteinte pouvait porter à son passé m[illegible]

S. M. L'EMPEREUR PASSANT LA REVUE DE LA 2e DIVISION D'INFANTERIE DU 1er CORPS D'ARMÉE, DANS LA COUR DES TUILERIES;
dessin de M. A. de Neuville. — Voir le Bulletin.

deste cet echec, un de ceux dont il semble que les artistes doivent prendre le plus facilement leur parti? Ne pouvait-il se consoler avec le souvenir de Rousseau, de Jules Dupré, de Préault et de tant d'autres, jadis les parias du Salon, aujourd'hui salués comme des maîtres et des illustres? Et l'avenir, dans tous les cas, ne lui offrait-il pas mille occasions de revanche?

Le jury s'est-il trompé? s'est-il, comme on l'a voulu donner à entendre, montré d'une sevérité excessive pour les productions du jeune artiste? Quand cela serait, quel est le jury qui ne se trompe pas? et, je vais plus loin, qui a le droit de se faire juge de ses erreurs? Mais le verdict eût-il été favorable, croyez bien que la catastrophe n'eût été qu'ajournée. Une critique piquante, une distinction refusée à l'artiste eût suffi pour la provoquer. Une seconde médaille lui eût été accordée qu'il se fût tué si on lui eût marchandé la première. C'est que le germe du suicide était en lui. J'ai sous les yeux une lettre qui m'est adressée de Strasbourg par un de ses compatriotes, son contemporain, et d'où j'extrais ces deux lignes : « Ce pauvre garçon avait eu de tout temps quelque chose de fatal... Figure rêveuse et douce, temperament triste... *l'ananké* de la jeunesse pesait sur lui : son suicide ne m'étonne pas... » Dans la même lettre je trouve certains details intimes et de famille qui ont pu contribuer à entretenir et à exalter chez Holtzapfel cette tristesse si dangereuse pour un cerveau tendre et faible comme était le sien. De ces détails significatifs, mais que je ne me crois pas le droit de publier ici, je ne veux retenir qu'un fait. A l'âge de dix-huit ans, Holtzapfel avait perdu une mère qu'il adorait; et des circonstances, douloureuses pour son cœur, qui avaient accompagné cette perte, avaient encore ajouté à la douleur immense qu'il en avait ressentie.

Je crois donc qu'on s'est un peu pressé de faire peser sur le jury de peinture une accusation d'homicide par imprudence : à ce compte, il faudrait aussi comprendre dans la même accusation les directeurs de théâtres, les editeurs, et les rédacteurs en chef de journaux qui refuseraient des pièces, des livres ou des articles dont les auteurs jugeraient à propos de se suicider.

Et les dames qui refuseraient le cœur qu'on leur offrirait le pistolet à la main!

Et le banquier qui déclinerait un emprunt qu'on sollicite-rait de lui de la même maniere!

On voit que la théorie, une fois admise, pourrait nous conduire un peu loin

Seulement, pour en revenir à l'exposition de peinture, je ne vois pas pourquoi l'on ne rétablirait pas le *Salon des refusés;* c'était, ce me semble, une heureuse idée que cet exutoire ouvert à l'amour-propre des artistes méconnus. Et qui sait si, au moment de presser la détente, ce pauvre Holtzapfel n'eût pas, — cette fois-là du moins — accepté le verdict du jury avec la secrète espérance de le voir casser par le public?

~~~ Mais c'est assez broyer du noir et j'ai hâte d'arriver à quelque chose de plus gai.

J'ai reçu ces jours derniers, sur papier glacé, la petite épître suivante que je vous invite à deguster goutte à goutte, c'est-à-dire mot par mot :

AFFAIRES PARTICULIÈRES

POUR PARIS ET LA PROVINCE

Rue ...., nº .., à Paris.

Le sieur X... a l'avantage de vous faire connaître sa spécialité dont vous pourrez juger l'importance. Il se charge d'affaires particulières, telles que : renseignements dans l'intérêt des [illegible] **surveillances** qu'on veut bien lui confier, c'est-à-dire **surveiller** pour affirmer ce qu'on doute ou ce dont on est [illegible]tain et qu'on ne peut vérifier soi-même, chose indispensable pour les gens en désaccord, où toujours l'un ou l'autre a besoin de preuves suffisantes Les résultats que M. P .. obtient par ses démarches peuvent mettre à même d'agir, si on est disposé, suivant les droits respectifs des parties.

Célérité et discrétion.

Monsieur,

Quinze années suivies d'une pratique de chaque jour:

L'intuition absolue de la chose, **une discrétion** *constatée m'ayant su faire apprécier par le commerce, la magistrature, les hautes classes,*

Honoré de la confiance intime de beaucoup d'entre vous;

Veuillez bien me laisser croire, Monsieur, que vous daignerez accepter mes offres de services

Ma spécialité, **SURVEILLANCE PARTICULIÈRE,** *y détaillée ci-dessus, vous mettra immédiatement à même de juger de l'opportunité des services que je puis rendre à un moment donné.*

Avec mes remerciements à l'avance, veuillez, Monsieur, me permettre de vous offrir les saluts empressés d'un dévoué serviteur.

X...

AVIS

A part, M. X... fait observer, chose essentielle, que ces affaires sont généralement faites par lui, et, du moment qu'on l'exige, il s'en occupe seul; ce qui est une [illegible] qui ont besoin de son ministère.

M. X... est âgé de 41 ans et a toutes les facultés désirées pour la spécialité qu'il fait

Ne pas confondre mon Bureau, qui a 10 ans d'existence, avec un nouvellement établi.

N'est-ce pas que c'est une vraie perle que je vous offre! ?

Quelle rédaction savante! quelle délicatesse! quel heureux choix d'euphémismes! Rien que le premier mot est un trait de génie : « Renseignements dans l'intérêt des familles. » Vous douteriez-vous que, sous cette etiquette inoffensive, se cache une entreprise d'espionnage au service des epoux trompés ou de ceux qui croient l'être? Car comment entendre autrement « cette surveillance indispensable pour les gens en desaccord, où toujours l'un ou l'autre a besoin de preuves suffisantes? »

M. X... nous apprend que ses petits talents ont su le faire apprécier par la magistrature et les hautes classes. Je ne sais pas si cette révélation leur sera bien agréable. La vanité, ce me semble, a fait oublier ici à M. X... sa discretion habituelle.

Ce que je comprends mieux par exemple, c'est qu'il se vante d'avoir « l'intuition absolue de la chose et toutes les facultés désirees pour la specialité qu'il fait. »

Il est certain qu'il n'est pas donné à tout le monde d'être né mouchard.

Mais où diable l'amour-propre va-t-il se nicher?

~~~ La représentation extraordinaire donnee au bénéfice de Mme veuve Provost a eu lieu cette semaine. On avait composé un [illegible] Paris. Ces macedoines ont le don d'attirer le public. Il lui faut la quantité plus que la qualite. Je me rappelle cette excellente gravure de Gavarni : Deux bonnes gens regardent une affiche de théâtre; il s'agit de déterminer l'emploi de la soiree du dimanche. La dame a ses plus beaux atours; le monsieur son habit des fêtes. A l'Opéra, la *Juive* : peuh!... Aux Français, le *Misanthrope* : pouah!... A l'Ambigu, l'*Abbaye de Castro* et l'*Auberge rouge*, dix actes, quinze tableaux [illegible] se diriger vers le boulevard du Crime.

Il en est [illegible] représentations extraordinaires. Il faut une masse de noms en vedette sur l'affiche! C'est par cette tradition que peut s'expliquer la bizarre composition du spectacle omnibus qui a été donné sur notre première scène pour la représentation à bénéfice dont nous parlons. O Mars! O Rachel! O Provost! qu'ont dû penser vos grandes ombres en voyant le sol classique de ce théâtre qui fut le vôtre envahi par l'illustre Mlle Paurelle et autres comédiennes du même degré! Mais la fin justifie les moyens. Et le but d'une représentation à bénéfice est de produire du bénéfice. Or, la critique doit s'incliner devant ce chiffre formidable : 13,000 francs de recette. Il n'y a rien à repondre. Réflechissons encore que ce concours d'artistes des differents theâtres a prouvé le louable desir, de la part de tous, d'apporter leur tribut à une représentation solennelle à laquelle était attaché le souvenir d'un de nos grands comédiens. A ces causes, [illegible] des deux mains.

Provost, quel maître! Comme nous donnerions toutes ces representations panachées de talents divers pour une seule pièce jouée par ce merveilleux artiste! Les sociétaires de la Comedie-Française ont l'habitude, avant de quitter le théâtre, de donner une série de représentations des rôles où ils se sont illustrés. Si l'heure de la retraite n'eût sonné pour Provost, nous l'eussions vu successivement dans l'*Avare* et *Bataille de Dames*, dans *Bertrand et Raton* et les *Femmes savantes*, dans les *Caprices de Marianne* et dans *Tartuffe*. Quelle variete, quelle souplesse et quelle entente de la scène! Quelle profonde étude des sentiments et des passions! Quel don, et, à côté du don, quel travail, quelle science! Provost n'était pas seulement un acteur; sa vie était tout entière consacrée à son art. C'était une meditation perpétuelle.

On n'est pas juste pour nos comédiens du Théâtre-Français. On n'apprécie pas toute la valeur de cet art qui s'en va avec eux. Ont-ils un rôle à jouer? Tout est commenté par eux, depuis les mœurs de l'epoque où a eu lieu l'action jusqu'aux costumes du temps. Ils consultent les mémoires, les auteurs; ils étudient la draperie dans les statues; ils cherchent la physionomie dans les portraits. Et un soir, quand nous les applaudissons, nous sommes surpris de la métamorphose à laquelle nous assistons; c'est un préfet de l'empire, c'est un bon bourgeois sous le règne de Louis XIV, c'est un patricien des républiques italiennes, — autant de types différents en lesquels s'incarnait le talent si complet de Provost.

Dans les colléges nous avons des professeurs de rhétorique qui donnent un triste enseignement, maladroits qu'ils sont à faire aimer la littérature dont ils sont les interprètes. Chaque élève doit admirer, quand même, les beautes qu'on lui souligne. En vain sa raison peu éclairee se révolte-t-elle! En vain son cœur qui n'est point touché proteste-t-il! Admirez! admirez! pauvre lycéens, ou sinon, gare les mauvais points! C'est ainsi qu'en sortant des classes on a hâte de briser les autels classiques qu'on vous a forcé à vénérer! On tourne le dos aux dieux de la tragédie, on s'enrégimente sous le drapeau romantique; nos bacheliers ne vont pas même si haut; ils se passionnent pour le vaudeville moderne et les gnouf! gnouf! de la muse dramatique du XIXe siècle. Si l'on voulait vraiment inspirer aux jeunes gens le goût du beau et du grand art, il leur faudrait des lectures bien faites. Quels professeurs pour nos colléges que d'habiles comédiens! Comme ils dégageraient et feraient saisir les beautés du vers, ou le sens de la prose! Le meilleur commentaire que j'aie connu d'une pièce de Molière, était la pièce jouée et même lue par Provost.

Aujourd'hui, hélas! tout cela a disparu. Quelques fidèles restent encore à ce grand théâtre, qu'on parle même de supprimer pour en faire une entreprise comme une autre. Allons donc les applaudir ces derniers représentants du bien dire, Regnier, Augustine Brohan, Delaunay, jeunes, dignes des anciens. Combien compterait-on de noms egaux? Trois, quatre? Et puis, et puis, il ne restera plus qu'un souvenir de la belle école de l'art dramatique français.

~~~ Notre savant imprimeur, M. Claye, vient de m'adresser un beau volume sorti de ses presses et qui a pour titre : *Chefs-d'œuvre poétiques de Lermontoff, le poëte du Caucase, traduits du russe en vers français par P. Pelan, d'Angers.*

Si ce nom de Lermontoff ne vous dit rien, sachez que c'est celui d'un poëte égal à Pouschkine, — celui-ci vous le connaissez sans doute, — et dont les œuvres ne sont pas moins populaires en Russie que ne le sont chez nous celles de Hugo, de Musset et de Lamartine.

La vie de Lermontoff a une teinte romanesque. Dès l'âge de dix ans il s'éprenait d'un amour violent pour une petite fille de son âge : l'analyse qu'il a donnée lui-même de cette passion enfantine est des plus curieuses. Il était très-laid, il le savait et il en souffrait beaucoup. Il ne pouvait en être autrement, fait observer M. Pelan, d'Angers, avec son amour-propre immense et son désir demesure de plaire aux femmes. Alexandre Dumas, dans le chapitre de ses *Impressions de voyage au Caucase* qu'il a consacré à Lermontoff, constate aussi l'influence que cette laideur exerça sur les goûts, les allures et la tournure d'esprit du jeune poëte. « Ne pouvant plaire, dit-il, il voulut séduire ou effrayer et se drapa dans le byronisme, alors à la mode. Don Juan fut son héros, plus que cela, son modèle; il visa au mysterieux, au sombre, à l'ironie. Ce jeu d'enfant laissa des traces ineffaçables dans cette imagination mobile et impressionnable : à force de se poser en Lara et en Manfred, il s'habitua à le devenir... »

En 1832, au sortir de l'Université de Moscou, il entra à l'École des Porte-Enseigne : il y resta jusqu'en 1835, époque à laquelle il prit du service dans le régiment des hussards de la garde. Il y était depuis deux ans lorsqu'une pièce de vers sur la mort de Pouschkine lui valut un exil au Caucase. A peine en était-il revenu qu'il y fut renvoyé de nouveau à la suite d'un duel avec le fils de M. de Barante, alors notre ambassadeur à Saint-Petersbourg. Dans cette rencontre, Lermontoff se conduisit de la façon la plus chevaleresque : après avoir essuyé le feu de son adversaire, il tira généreusement en l'air.

A l'armée du Caucase, son esprit caustique lui attira un nouveau duel qui devait avoir, cette fois, un résultat funeste. Son adversaire était un de ses anciens amis nommé Martinoff. On se battit sur la plate-forme d'un rocher. Les combattants étaient placés au bord de l'abîme, en sorte que la mort de l'un d'eux était inévitable : Lermontoff frappé d'une balle roula au fond du gouffre

Il n'avait pas encore vingt-sept ans.

Ainsi moururent, de la même mort, à quatre ans de distance, les deux plus grands poëtes de la Russie.

Et, chose etrange! remarque Dumas, Dantès et Martinoff appartenaient tous deux au régiment des chevaliers-gardes!

A l'exemple de Pouschkine et sous l'influence des présomptions physiologiques et morales dont j'ai parlé plus haut, Lermontoff s'était inspiré, dans ses premiers essais littéraires, de la manière de Byron. C'est à cette première période qu'appartiennent plusieurs poésies détachées parmi lesquelles se distinguent *Ennui et tristesse*, le *Blessé*, la *Pensée* enfin, sorte de lamentation sur les vices et l'énervement de la jeune génération russe. Byron et Alfred de Musset, dit Alexandre Dumas de cette dernière pièce, n'ont rien écrit de plus amer. L'originalité du poëte du Caucase ne se dégage entièrement que dans le volume de vers qu'il publia en 1840 : « Ce qui frappa tout d'abord dans ce recueil, ce fut une langue mâle, souple, sonore, et une merveilleuse précision de dessin. Les tableaux de la nature n'avaient pas encore été reproduits dans ce jeune idiome avec une vigueur si sûre d'elle-même. C'étaient bien les emotions de la vraie poesie, des caractères heroïques et simples, une scène grandiose, la vie avec ses enchantements et ses combats, la majesté des soleils levants, l'horreur des nuits d'orage, les mugissements des grands fleuves, et toutes les voix de ces montagnes ou semble retentir encore la plainte du Prométhée d'Eschyle. »

Ainsi parle M. Saint-René Taillandier dans un article dont la lecture inspira à M. Pelan, d'Angers, le désir de connaître et
~~~

de traduire Lermontoff. Si l'on en excepte les pièces reproduites déjà par Alexandre Dumas : *la Pensée, le Rocher qui pleure, les Nuages, le Blessé, Boutade, Garnaïa-Verchina, les Mercis*[1], *les Dons du Térek*[2], c'est la première fois que le public français aura pu faire une connaissance directe avec le grand poëte russe. La version de M. Pelan, d'Angers, est-elle exacte? Je ne suis pas, je l'avoue en toute honte, assez familier avec la langue russe pour l'apprécier à ce point de vue. Mais à la saveur, à l'originalité, à ce je ne sais quel charme sauvage qui s'en exhale, il m'étonnerait qu'elle ne le fût pas. La *Chute d'un Ange* et la *Légende des siècles* n'ont rien de plus grandiose et de plus majestueux que le *Démon*, poëme en trois chants, le chef-d'œuvre de Lermontoff. Cette pièce, la plus importante du recueil, occupe le tiers du volume. *Hadji-Abrek*, qui vient ensuite, est un récit des plus émouvants et des plus dramatiques. On dirait une nouvelle de Mérimée mise en vers par le poëte des *Orientales*. Mais j'avoue surtout mon faible pour le *Novice*, où la grâce, le sentiment, la tendresse du cœur et la magnificence des images se fondent dans une adorable harmonie.

Les vers suivants, que j'emprunte à cette dernière pièce, donneront au lecteur, mieux que je ne le pourrais faire, une idée du mérite de la traduction :

. . . .

La vierge descendait par un étroit chemin.
Sa jarre sur la tête, au fond d'un noir ravin.
De temps en temps ses pieds glissaient sur une pierre,
Et, folle, elle riait d'un faux pas en arrière.
Son costume était pauvre. Elle marchait gaîment,
Rejetant sur son cou son long voile flottant.
Sous les rayons de feu d'une ardente contrée
Son front s'était ombré d'une teinte dorée;
Ses lèvres respiraient une brûlante ardeur,
Et, dans ses yeux si noirs, la magique lueur
Des mystères d'amour rayonnait si puissante,
Qu'un nuage obscurcit mon âme frémissante.
Je me souviens du bruit que la jarre faisait
Pendant qu'un filet d'eau lentement s'y versait,
D'un frôlement... voilà tout. Lorsque dans ma veine
Le sang circula mieux, quand j'eus repris haleine,
La vierge loin de moi gravissait le coteau
D'un pas lent, mais léger, sous son pesant fardeau...

C'est un poëte, on le voit, qui en traduit un autre.

Parmi les autres pièces du recueil je citerai encore l'*Ange de la Mort, le Rameau de Palestine, A un Enfant, les Trois Palmiers, les Dons du Térek* que j'ai signalés plus haut et que le lecteur pourra comparer avec la version plus libre d'Alexandre Dumas. Et maintenant nous attendons de M. Pelan, d'Angers, qu'il complète son œuvre et nous donne dans une prochaine édition, non plus un Lermontoff choisi, mais un Lermontoff complet.

~~~ Grand mouvement dans la presse quotidienne. M. Edmond About quitte l'*Opinion nationale*. Un dissentiment avec M. Azevedo, le chroniqueur musical de la même feuille, sur la nouvelle direction de l'Opéra est, dit-on, la cause de sa retraite. A la *Presse*, — j'entends cette fois le journal qui porte ce nom, — révolution complète. Après six semaines d'une brillante campagne, M. Émile Ollivier se retire avec armes et bagages, emmenant dans ses fourgons MM. Adalbert Philis, Chatard, et Jules Amigues, ses futurs lieutenants à son futur journal *le Peuple*. De l'ancienne rédaction, M. Mirès, le nouvel acquéreur, ne garde avec lui que MM. Bauer et Saint-Victor. Le rédacteur en chef qu'il a choisi est M. Cucheval-Clarigny. En mentionnant ce chassé-croisé de publicistes, le *Nain jaune* n'a pas voulu manquer l'occasion de placer une anecdote qui, il en convient lui-même de très-bonne grâce, n'a guère été réimprimée qu'une trentaine de fois :

« Un jour, M. Cucheval, qui ne s'appelait pas encore Clarigny, se présenta à la porte d'un salon.

« — Qui faut-il annoncer, monsieur? dit le domestique.

« — M. Cucheval.

« Le domestique ouvre la porte, hésite, puis revenant sur ses pas :

« — Mais, monsieur, dit-il, il y a des dames. »

Cette vieille plaisanterie m'en rappelle une autre, du même temps, que je crois inédite.

— Quel est, demandait-on, le journaliste qui, si la *Rouge* arrivait, mettrait son premier sur son second pour sauver son entier?

Et de rire.

Tous ces jeux de mots, d'un goût assez équivoque, j'en conviens à mon tour, n'empêchent pas que M. Cucheval-Clarigny ne soit un très-galant homme et un publiciste des plus sérieux, que son talent et son caractère placent même au-dessus du ridicule.

GERÔME.

BULLETIN

Le 23 de ce mois, l'Empereur a passé, dans la cour des Tuileries, la revue de la seconde division d'infanterie du premier corps d'armée (division Uhrich,). Sa Majesté était accompagnée du maréchal Randon, ministre de la guerre, du maréchal Canrobert, commandant le premier corps d'armée, et des généraux Fleury et Soumain.

L'Empereur, après avoir passé successivement devant chaque ligne, s'est placé devant le pavillon de l'Horloge et a distribué des récompenses aux militaires de tous grades. Le défilé a eu lieu ensuite, en colonne serrée par division, à distance entière.

C'est ce défilé, pendant lequel la foule a pu admirer la magnifique tenue des troupes, que reproduit la gravure publiée en tête de ce numéro.

Nous avons trouvé, ces jours derniers, dans le *Moniteur*, une note d'un grand intérêt sur la prospérité d'une institution philanthropique, qui doit sa naissance à une auguste et généreuse initiative. Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire les renseignements donnés par le journal officiel.

Le dimanche 15 avril, à deux heures de l'après-midi, a eu lieu, dans la salle des Maréchaux, sous la présidence de l'Impératrice, ayant le jeune prince à ses côtés, la séance annuelle de la Société du Prince impérial pour les prêts de l'enfance au travail.

Mgr l'archevêque de Paris était présent ainsi qu'un grand nombre de membres du conseil supérieur et de membres des comités de Paris et du département de la Seine. Le rapport sur les opérations de l'année a été lu par M. Fremy, vice-président du conseil supérieur. Il résulte de ce document que la Société, depuis quatre ans qu'elle existe, a fait, tant à Paris que dans les départements, environ six mille prêts, montant à une somme de un million six cent mille francs.

On voit que l'éloquence peut exister dans l'arithmétique.

On mande de Port-au-Prince, le 24 mars :

La ville de Port-au-Prince vient d'être le théâtre d'un épouvantable incendie. Les deux tiers de la ville, sinon les trois quarts, sont réduits en cendres. Une grande partie de la population est sans abri. On ne peut encore dire au juste le nombre des maisons qui ont brûlé; on l'estime à environ 1,500. Quant à la perte en valeurs de toutes sortes, elle est énorme et ne se relèvera pas de bien longtemps.

L'Empereur ira, dit-on, cette année, passer une cinquième saison à Vichy. Le *Mémorial de la Loire* annonce du moins que des ordres viennent d'être donnés pour l'installation des châlets et jardins impériaux.

Le roi de Grèce, sera sous peu, officiellement fiancé à la grande-duchesse Wera de Russie; mais le mariage ne sera célébré que plus tard et lorsque le jeune monarque aura embrassé la religion grecque. La grande-duchesse est la seconde fille du grand-duc Constantin, née le 4 février 1854; elle a par conséquent treize ans. Le roi Georges a vingt et un ans.

Des préparatifs ont lieu à bord du *Great-Eastern* pour l'embarquement du câble transatlantique. La nouvelle tentative est annoncée pour la fin de juin ou le commencement de juillet.

Les courses d'Epsom, cette grande solennité hippique de l'Angleterre, viennent d'avoir lieu, attirant comme toujours une foule que l'on peut évaluer à cinq ou six cent mille personnes et amenant des paris dont le total additionné atteindrait un chiffre fabuleux.

Nous n'avons pas à revenir aujourd'hui sur la description de ces courses fameuses. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de prier nos lecteurs de vouloir bien se reporter au récit si pittoresque, si mouvementé d'Alexandre Dumas, que l'*Univers Illustré* a publié dans son numéro du 16 avril 1864.

Le dessin que nous donnons aujourd'hui, d'après un croquis de notre correspondant de Londres, montre l'aspect original du turf d'Epsom dans la matinée des courses.

TH. DE LANGEAC.

LE GÉNÉRAL PRIM

Le général Prim vient d'arriver à Paris. Les événements qui ont amené l'exil de ce personnage politique sont trop récents pour que nous ayons besoin de les rappeler ici : nous nous bornerons à noter les épisodes principaux d'une carrière aussi brillante qu'accidentée.

Don Juan Prim, comte de Reus, marquis de Los Castillejos, est né à Reus, en Catalogne, le 6 décembre 1814. Il fit ses premières armes, comme officier, dans la guerre civile qui suivit l'avénement de la reine Isabelle. Dévoué aux intérêts de la régente Marie-Christine, il fut promu en 1837 au grade de colonel. Sous la dictature d'Espartero, il fut obligé de se réfugier une première fois en France; mais il rentra dans sa patrie en 1843, comme député aux cortès pour la ville de Barcelone. Peu après, il souleva Reus, sa ville natale, dont il rédigea lui-même le *pronunciamento*. La chute d'Espartero et la victoire de Marie-Christine lui valurent le grade de général avec le titre de comte de Reus et le gouvernement de Madrid.

Bien qu'il eût, pendant une année, consacré ses efforts à la pacification de la Catalogne, le jeune général se vit disgracié et accusé de complot peu de temps après son retour à Madrid. Rendu à la liberté au bout de six mois d'emprisonnement, il se rendit en Turquie en 1853. On lui attribua les premiers succès que les Turcs obtinrent contre les Russes, sur le Danube. Absent pendant la révolution de 1854, il fut rappelé en Espagne par son élection aux cortès.

Lors de la guerre que l'Espagne fit au Maroc, il eut le commandement d'une division, et prit une part brillante à la journée du Marabout. Ce fut à cette occasion qu'il reçut le titre de marquis de Los Castillejos et le brevet de grand d'Espagne.

A la fin de 1861, le général Prim commanda le corps expéditionnaire espagnol au Mexique. Il assista aux préliminaires de la convention de Soledad. S'étant séparé de notre politique, comme on sait, il fit rembarquer ses troupes. Quelques mois plus tard, il rentrait en Espagne après avoir visité New-York.

Le général Prim est aujourd'hui proscrit. On comprendra donc la réserve qui nous a fait limiter cette petite notice à des faits et des dates.

A. DARLET.

UN HÉRITAGE

(Suite[1].)

Édith enfin, à qui Muller cachait avec soin la majeure partie des ennuis qui l'obsédaient, le pressait de meubler l'appartement naguère occupé par le comte Sigismond, que les Stolzenfels et les Bildmann avaient dévalisé. Dans cette situation critique, pouvait-il acheter la paix au prix de vingt mille florins? Ce n'est pas tout : la réflexion l'avait amené insensiblement à épouser l'orgueil, les préjugés et les ridicules de la maison dont il héritait. En renonçant au procès, en abandonnant le terrain en litige, n'allait-il pas en effet insulter à la mémoire du comte Sigismond et souffleter le blason de la famille d'Hildesheim? Que dirait le major Bildmann? que penseraient les demoiselles de Stolzenfels? que penserait tout le pays? Malgré son désir de vivre en repos, Franz dut se résigner à plaider.

Dès lors, toute la vie de Muller fut changée. Dès qu'il voulut examiner sévèrement l'administration de ses domaines, il découvrit des désordres, des abus sans nombre qu'une longue impunité avait enhardis et perpétués. Pour trancher le mal dans sa racine, il comprit la nécessité de surveiller par lui-même la gestion de ses biens. Les fermiers, qui d'abord s'étaient réjouis de son arrivée, en apprenant qu'ils auraient affaire à un artiste, à un musicien demeuré jusque-là étranger à tous les devoirs qu'impose une grande propriété, le voyant si actif, si vigilant, le prirent bientôt en aversion. Muller s'en aperçut et en souffrit. Au bout de quelques semaines, tous ses rêves de renommée étaient ajournés d'une façon indéfinie. La richesse lui prenait plus de temps à Hildesheim que ses élèves à Munich.

Édith avait, pour sa part, rencontré plus d'une déception. Cette vie champêtre qu'elle s'était représentée si poétique, si facile et si douce, ces fermiers qui devaient lui sourire et lui faire fête, ces concerts de bénédictions qui devaient s'élever sur ses pas, toutes ces espérances, tous ces rêves dont elle s'était bercée pendant le voyage de Munich à Hildesheim, où étaient-ils? qu'étaient-ils devenus? Dans les fermes, dans les chaumières, elle n'avait trouvé que des paysans sales et cupides. Elle avait semé ses bienfaits sans recueillir la reconnaissance. Et puis, sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, Édith sentait autour d'elle une atmosphère corrompue, une atmosphère ennemie. Les valets, qui n'ignoraient pas les soupçons odieux conçus et répandus par les vieilles filles et les Bildmann, s'y étaient associés avec l'empressement des âmes basses. Édith leur commandait toujours avec douceur et ne surprenait jamais sur leur visage une intention affectueuse. Un jour, elle était allée avec ses enfants à une fête champêtre du voisinage : l'accueil glacé qu'elle avait reçu, les sourires ironiques, les regards dédaigneux, les chuchotements équivoques l'avaient jetée dans un trouble profond. Elle était rentrée confuse, humiliée, s'épuisant vainement à deviner l'offense dont elle rougissait, à découvrir la blessure qui causait sa souffrance.

Plus clairvoyante que Muller, elle ne s'était pas un seul instant abusée sur le caractère et les dispositions des Bildmann et des Stolzenfels. Depuis son arrivée au château, ils n'avaient pas mis le pied chez elle, et Franz avait dû finir par comprendre que la discrétion poussée à ce point pouvait à bon droit passer pour de l'impertinence. Quelques visites qu'il avait faites à l'aristocratie des environs avaient été couronnées d'un succès pareil. Muller semblait en prendre gaîment son parti, et peut-être était-il sincère.

— Notre bonheur, disait-il avec raison, n'a besoin de personne et se passera aisément des Stolzenfels et des Bildmann.

C'était aussi l'avis d'Édith; cependant, sans regretter une société qui lui offrait bien peu d'attraits, Édith, en dépit d'elle-même, ressentait vivement l'outrage.

Elle souffrait aussi de son isolement. Le luxe qui l'entourait était pour elle un luxe inutile. Que faire des chevaux qui remplissaient les écuries? des voitures qui garnissaient les remises? Que faire de ces vastes salles qui n'étaient plus nues, mais qui demeuraient désertes? Cette opulence sans emploi ressemblait à une raillerie. Tout entier au soin de ses affaires, Franz n'avait pas une heure de loisir. Hors de chez lui pendant le jour, il rentrait le soir, maussade et fatigué, pour souper et dormir. Plus d'intimité, plus de petits concerts, plus de ces entretiens charmants qui abrégeaient autrefois les soirées. Édith avait une âme tendre; son cœur n'était pas fait pour la solitude. Hermann et Marguerite échappaient à l'âge qui exige une sollicitude assidue, et n'avaient pas encore atteint la saison où les enfants sentent le prix de l'affection et rendent ce qu'ils reçoivent. Franz, d'ailleurs, voulant se donner bon air, s'était avisé d'appeler au château une gouvernante pour sa fille et un gouverneur pour son fils. Châtelaine d'Hildesheim, au milieu d'un parc presque royal, entourée de nombreux serviteurs, maîtresse absolue d'un immense domaine, Édith était dévorée d'ennui. Toutefois elle se résignait sans trop d'efforts à cette vie nou-

1. *Impressions de voyage. — Le Caucase*, t. II, p. 259 et suiv.
2. *Impressions de voyage en Russie*, t. III, p. 213

1. Voir les numéros 524 à 531
~~~

[illegible] espé[illegible] les choses [illegible] bientôt un cours meilleur.

Un matin, de bonne heure, elle etait descendue au parc. Elle se promenait, seule et triste, dans une allée étroite, passant en revue toutes les deceptions, tous les désenchantements qu'elle avait essuyes depuis trois mois. Octobre approchait. Quoique parée encore et souriante, la nature etait déjà prise de ce premier frisson qui precede la fin des beaux jours. Tout promettait une journee resplendissante; mais le soleil n'avait pas achevé de pomper la rosee, et le fond de l'allee se dessinait vaguement dans la brume. Edith marchait tête baissée, la matinee un peu fraîche et voilee, les feuilles humides qui se detachaient sans bruit, le vol inquiet, le cri effare des oiseaux ajoutaient encore à sa melancolie. Elle marchait depuis pres d'une heure, laissant errer son esprit de rêverie en rêverie, quand tout à coup, en levant la tête, elle aperçut, à quelques pas devant elle, un jeune homme qu'elle voyait pour la premiere fois : c'etait Frederic de Stolzenfels, arrive la veille au château.

Retenu par les exigences de son service ou plutot par une nouvelle equipee, Frederic n'avait pu jusque-là mettre à profit les genereuses dispositions de son noble parent. D'ailleurs, tout en respectant les dernieres volontes du defunt, il n'etait pas presse de revoir le domaine qui avait dû lui appartenir. Malgre l'insouciance et la legerete de son caractère, il ne pensait pas sans humeur au menage du musicien, et n'eprouvait, à vrai dire, aucun desir de le connaître. D'autre part, Ulrique et Hedwig ne l'attiraient guère, depuis qu'elles ne regnaient plus en souveraines sur Hildesheim. Cependant Frederic avait senti ses repugnances diminuer à mesure que ses ressources decroissaient, et, sa bourse une fois videe, il s'etait decidé, comme par enchantement, à venir passer un conge de quelques mois chez ses tantes. En arrivant, il ignorait encore l'infâme calomnie inventee par les Bildmann, de concert avec les vieilles filles. Il l'accueillit sans examen, sans hesitation; seulement, loin de partager l'indignation qui embrasait ces saintes âmes, il montra pour les coupables une indulgence plus qu'evangelique.

— A la bonne heure! s'ecria-t-il, voilà qui rehabilite complètement dans mon estime la vie du comte Sigismond. Il etait aussi par trop ridicule de se voir depouille par une chanson tyrolienne. Les choses ainsi posées, il n'y a plus rien à dire; c'est parfaitement convenable. Mon cousin etait homme d'esprit; je regrette à cette heure de ne lui avoir pas témoigné plus d'affection et de devouement. Pourquoi me cachait-il la vérité? Nous aurions voyage ensemble. Ah çà! j'espère, ajouta-t-il, que l'heritière est jeune et jolie?

— Vous la verrez, mon neveu, répliqua Ulrique en échangeant avec Hedwig un regard d'intelligence, [illegible] nous coutent trop cher pour que nous puissions en parler à notre aise et avec impartialité.

— Si elle est jeune et belle, reprit Frédéric, honneur au comte Sigismond, reparation à sa mémoire, et que son ombre me pardonne de l'avoir meconnu vivant!

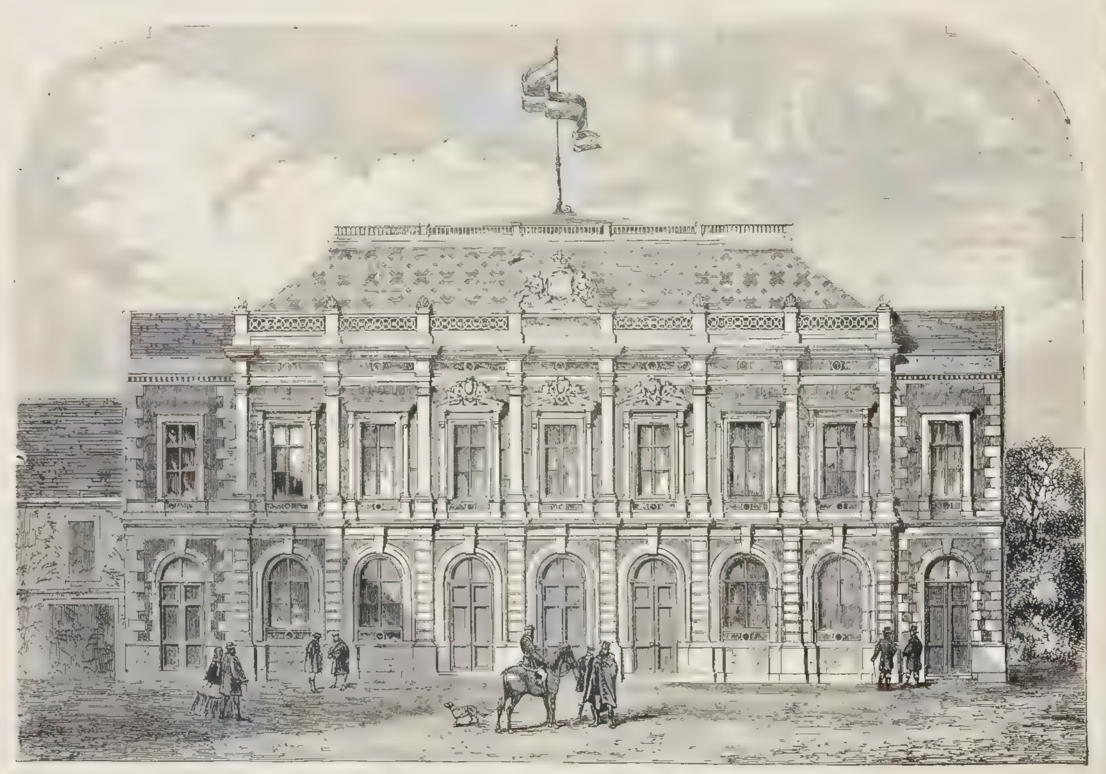
A ces mots, Hedwig et Ulrique échangerent un nouveau regard; ces deux nobles âmes s'étaient déjà comprises. Quant à Frederic, la pensée qu'une jeune et jolie femme, de vertu peu farouche, vivait sous le toit d'Hildesheim, avait suffi pour lui tourner la tête. Habitué aux conquêtes faciles, desherite par un caprice, comme le reste de sa famille, il lui semblait plaisant de prendre sa revanche, en donnant une nouvelle extension au droit que lui conferait le testament, de chasser sur les terres du comte Sigismond. La journee etant avancee, il remit au lendemain sa visite chez Muller.

Le lendemain, en se trouvant en presence d'Édith, qu'il n'esperait pas rencontrer si tôt, Fréderic se disposait à l'aborder d'un ton cavalier; mais, frappe de l'air modeste et serieux de la jeune châtelaine, quoique convaincu qu'il avait devant lui la maîtresse du comte Sigismond, il se sentit trouble et la salua avec déference. Édith s'etait arrêtee, ne sachant si elle devait poursuivre sa route ou retourner sur ses pas; bien qu'elle eût pris connaissance du testament, jamais en aucun temps sa pensee ne s'etait portee sur Frédéric, et elle le regardait avec une curiosité mêlee de defiance. Dans un elegant costume de matin, avec son air de biche effarouchée, elle était charmante, et le jeune officier reconnut tout d'abord que son cousin avait eu bon goût.

— Madame, dit-il enfin avec courtoisie, vous êtes sans doute etonnee de me rencontrer à cette heure dans votre parc; vous ignorez qui je suis. J'appartiens à la famille du comte Sigismond; vous avez devant vous Frédéric de Stolzenfels, le plus humble de vos serviteurs.



LE GÉNÉRAL PRIM, COMTE DE REUS, [illegible] de M. F. Buchser. — Voir page 267.



PALAIS DU PARLEMENT HONGROIS, A PESTH, [illegible] — Voir page 27[illegible]



LE MATIN DES COURSES D'EPSOM, d'après un dessin envoyé par notre correspondant de Londres. — Voir le Bulletin.

— Je sais, monsieur, répondit Édith, les droits que vous a donnés le comte Sigismond ; si vous ne les teniez pas de la volonté de votre parent, croyez bien que mon mari se fût empressé de vous les accorder.

En achevant ces mots d'une voix un peu émue, elle voulut poursuivre sa promenade ; mais l'allée était étroite, et Frédéric montrait peu d'empressement à lui livrer passage.

— Madame, reprit-il, vous voudrez bien me pardonner de ne m'être pas encore présenté chez vous. Depuis la mort du comte, mon service m'a retenu loin d'Hildesheim, et je n'ai obtenu que la semaine dernière le congé que je mets maintenant à profit.

— Pourquoi chercher à vous excuser, monsieur ? répliqua Édith avec un triste sourire. En fait d'égards et de bienveillance, nous n'avons pas été gâtés par votre famille. Vous, du moins, monsieur, vous ne nous devez rien, et de votre part un peu de rancune semblerait chose toute naturelle.

— Moi, de la rancune ! repartit vivement Frédéric ! j'en avais peut-être hier, peut-être encore ce matin ; à cette heure, madame, je ne m'en souviens plus. J'ignore quelles sont vis-à-vis de vous les dispositions de mes tantes, du major Bildmann et de la très-vénérable Dorothée. Si mes tantes ont manqué de politesse, je suis loin de les approuver. Ce sont de vieilles filles ; il faut savoir pardonner quelque chose aux rancunes du célibat. Quant au major, c'est un manant ; sa femme est une péronnelle, et la conduite de ces gens-là, quelle qu'elle soit, ne mérite pas seulement qu'on s'en préoccupe. Pour moi, madame, je suis loin d'en vouloir au comte Sigismond ; maître absolu de sa fortune, il a bien fait d'en disposer en faveur d'une jeune et gracieuse châtelaine. Je ne l'en blâme pas, je l'approuve, je l'en remercie. Un frais visage est toujours et partout le bienvenu.

Comme Édith rougissait et ne répondait pas :

— Eh bien, madame, continua Frédéric, qui ne voulait pas laisser tomber l'entretien, comment passez-vous votre temps ? comment égayez-vous vos journées ? Le château d'Hildesheim est, à ce qu'on dit, un chef-d'œuvre d'architecture ; mais, à coup sûr, il n'est pas fait pour inspirer la joie. Avez-vous visité les environs ? Aimez-vous la chasse, les courses à cheval ? Votre mari est-il de joyeuse humeur ? S'il y consent, nous chasserons ensemble, et j'espère, madame, que vous voudrez bien parfois être de la partie.

— Jusqu'ici, monsieur, répondit Édith, nous n'avons reçu personne au château ; personne n'est venu troubler notre solitude. Quelle distraction puis-je attendre, si tout le monde s'éloigne de nous ?

— Le beau malheur ! s'écria Frédéric en riant, vous voilà bien à plaindre, parce qu'un tas de hobereaux entichés de leurs quartiers ne vous invitent pas à partager leur ennui et leur maigre pitance ! Vous ne savez donc pas que la plus grande politesse qu'ils puissent faire aux gens est de s'enfermer dans leurs pigeonniers ? Malgré quelques petits travers, mes tantes sont au fond d'excellentes créatures ; mais, entre nous, on ne s'amuse pas chez elles. Le major est un sac à vin. Croyez-moi, madame, et laissez-moi faire, votre vie aura bientôt changé d'aspect. Aujourd'hui même, je veux connaître votre mari. Je jurerais que nous nous conviendrons. S'il le permet, je vous ferai les honneurs du pays. Il est musicien, j'aime la musique. S'il n'aime pas la chasse, je lui apprendrai à l'aimer. Je veux vous montrer une chasse à courre ; vous verrez un beau spectacle. Le gibier ne manque pas à Hildesheim ; depuis mon dernier congé, je ne pense pas qu'on lui ait fait une bien rude guerre. Tant que les chevreuils et les faisans n'auront à redouter que le plomb du major, ils vivront en repos et se multiplieront. Vous montez à cheval ? Si vous avez besoin de quelques leçons, je serai toujours à vos ordres. Faut-il dresser pour vous un alezan et le rendre docile comme un mouton ? vous pouvez compter sur moi ; j'ai fait mes preuves.

Au régiment, j'ai dompté des chevaux dont personne ne pouvait avoir raison. J'en sais un dans les écuries du château qui n'a pas encore quatre ans : je veux qu'avant huit jours il s'agenouille devant vous, qu'il hennisse de joie en vous apercevant, qu'il vienne manger dans votre blanche main.

Tout en causant ainsi, ils se promenaient dans le parc. Sans y songer, sans y prendre garde, Édith s'était mise à marcher près de Frédéric, et tous deux allaient à pas lents le long des charmilles. Le brouillard s'était dissipé : il ne restait plus que de blanches vapeurs qui s'accrochaient aux branches et s'éparpillaient çà et là comme des flocons de ouate. Le soleil triomphant s'était emparé du ciel ; la nature, ranimée et joyeuse, semblait croire au retour du printemps. Édith souriait aux gais projets de Frédéric ; Frédéric admirait la beauté, la grâce d'Édith, et se disait qu'en fin de compte son cousin avait été moins généreux qu'on ne se plaisait à le dire. Il y avait pourtant dans le maintien et dans tous les discours de cette jeune femme quelque chose de grave, d'honnête et d'ingénu qui le déroutait singulièrement et l'embarrassait malgré lui. La chasteté a son parfum auquel les libertins eux-mêmes ne se trompent guère. Plus d'une fois Frédéric avait essayé de donner à l'entretien un tour plus vif et plus piquant ; il s'était toujours arrêté devant le sourire naïf ou le regard étonné de la châtelaine. Déjà il se demandait avec inquiétude s'il ne s'était pas trop pressé d'ajouter foi aux assertions de ses deux tantes. Pour savoir à quoi s'en tenir, il amena résolûment la conversation sur le comte d'Hildesheim ; tandis qu'il parlait, il regardait Édith, pour surprendre sur son front et dans ses yeux le trouble et la confusion d'un tendre souvenir. Édith, calme et sereine, effeuillait sous ses doigts une rose d'automne qu'elle avait cueillie en passant. Poussé à bout :

— Convenez, madame, s'écria-t-il enfin, qu'avec toutes ses bizarreries, le comte Sigismond était un galant homme. Pour ma part, je l'aimais, et je comprends très-bien qu'il ne vous ait pas été indifférent.

Pour toute réponse, Édith raconta naïvement, en quelques mots, de quelle manière elle avait connu le comte Sigismond, et l'unique soirée qu'il avait passée auprès d'elle à Munich. Tout cela fut dit avec tant de candeur, avec un tel accent de vérité, que Frédéric, lorsqu'elle eut achevé, demeura confondu.

— Comment ! s'écria-t-il, vous ne l'avez vu qu'une fois ? et il s'est présenté lui-même ? et il est parti sans vous dire son nom ? et vous ne l'avez jamais revu depuis ?

— Jamais, monsieur.

JULES SANDEAU.

(La suite au prochain numero.)

LE PALAIS DU PARLEMENT

A PESTH.

Pesth est une très-vieille ville ; pourtant cette capitale, quoique ancienne, ne présente plus aucun vestige d'antiquités. Depuis le XIII[e] siècle, les invasions étrangères et les incendies l'ont plus d'une fois détruite de fond en comble. Ce n'était encore en 1780 qu'une cité mal bâtie et irrégulière. Maintenant de larges rues la traversent et l'on rencontre dans ses divers quartiers, particulièrement aux environs du Danube, de très-beaux édifices.

Parmi les constructions nouvelles dont la ville s'est enrichie dans ces derniers temps, nous nous contenterons de citer aujourd'hui le petit palais qui sert provisoirement aux réunions du Parlement. Un correspondant a l'obligeance de nous adresser une vue de ce monument auquel l'institution récente des Chambres hongroises donne un intérêt d'actualité.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

I Batavi. — Le *maestro* Tarbé des Sablons. — M[lle] Agathe Tissier. — C'est un détail. — Les héritiers du sculpteur Debay et M. le comte de Damas. — La candeur de Santini. — Gangolf ou un caractère ferme. — L'opinion de Gangolf sur les femmes qui montent en omnibus. — Mort de M. Colmet d'Aage.

L'Opéra, les Italiens, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique nous avaient révélé depuis quinze ans Verdi, Gounod, Félicien David, Gevaërt, Massé, Mermet et quelques autres maîtres : la première chambre du tribunal civil de la Seine vient de nous révéler *il maestro* Tarbé des Sablons.

Quand je dis *il maestro*, *c'est la maestra* peut-être qu'il faudrait dire ; pourtant je n'ose, n'étant pas bien sûr que *maestra* ne soit pas un barbarisme ; d'ailleurs M[me] Tarbé des Sablons ne m'en voudra pas, j'en suis sûr, de l'appeler *un maître*, cela sonne bien.

Donc M[me] Tarbé des Sablons a composé la musique d'un opéra, tout ce qu'il y a de plus *seria*, s'il vous plaît, qui s'appelle *I Batavi : les Hollandais*. Je ne me figure pas bien le bureau de location de l'Opéra assailli par une multitude impatiente d'entendre un ouvrage en cinq actes intitulé *les Hollandais*, mais *I Batavi* est tout à fait acceptable et je comprendrais qu'on s'étouffât pour *I Batavi*. Je le comprendrais ; mais, entendons-nous bien, je n'affirme pas du tout que cela arrivera.

I Batavi eurent à coup sûr un grand succès dans le salon de M[me] Tarbé des Sablons ; un si grand succès que l'auteur n'hésita pas à les faire jouer à la *Pergola* de Florence, ce qui par parenthèse ne lui coûta que sept mille francs ; en vérité ce n'est rien, et grâce à Dieu, M[me] Tarbé des Sablons est assez riche pour payer sa gloire.

L'Italie connaissait *I Batavi* : l'Europe du midi était bien favorisée, et le nord avait le droit d'être jaloux. Or, justement, M. Gatti, l'*impresario* de la Pergola, se proposait d'ouvrir un théâtre italien à Bruxelles. *Les Hollandais* à Bruxelles seraient presque chez eux. Et M[me] Tarbé des Sablons songea à faire jouer *I Batavi* en Belgique.

Certes l'opéra ne pouvait manquer de rapporter de magnifiques bénéfices à M. Gatti, mais avant de récolter il faut semer, et M. Gatti n'avait pas de quoi semer : l'ensemencement d'un champ dramatique, cela coûte assez cher.

Par bonheur la Providence n'était pas loin sous les traits de M[me] Tarbé des Sablons.

Elle s'obligea à verser six mille francs avant les débuts de la troupe et six mille francs le lendemain.

La cinquième soirée devait livrer *I Batavi* à l'admiration du public belge.

Hélas ! le public belge n'a pas encore pu, à l'heure qu'il est, applaudir l'œuvre de M[me] Tarbé des Sablons, et Dieu sait s'il lui sera donné de l'applaudir jamais. Tout ce qu'il peut espérer pour le moment, c'est de l'entendre quand Paris l'aura joué.

M[me] Tarbé des Sablons avait versé six mille francs dans la caisse de M. Gatti, elle n'a point voulu en verser douze mille : sa raison était que M. Gatti n'était point en mesure de représenter *I Batavi* au jour fixé par la commission. Elle demandait la résiliation du traité. Le Tribunal l'a prononcée.

Allons, M. Perrin, M. Bagier, M. Carvalho, à qui *I Batavi* ?

Autre traité rompu, cette fois au profit d'un directeur et aux dépens d'une jeune actrice.

M[lle] Agathe Tissier avait signé un engagement au Théâtre-Déjazet. Cet engagement l'obligeait à remplir, sans exception, tous les rôles qui lui seraient attribués.

Il paraît que M[lle] Agathe Tissier est tout bonnement une artiste universelle. Et dire que je ne connaissais pas le nom de M[lle] Agathe Tissier ! O Renommée ! à quoi te sert-il d'avoir cent voix et je ne sais combien de trompettes ?

Un arrêt ferme les portes du Théâtre Déjazet à M[lle] Tissier, et la condamne en outre à payer à M. Dejazet un dédit de deux mille francs.

Son crime, le voici :

Elle avait un rôle dans une pièce intitulée *Thérèse ;* elle devait jouer aussi dans un imbroglio intitulé : *C'est un détail.*

Depuis le 25 mars jusqu'au 15 juin 1865, M[lle] Tissier n'a point paru au théâtre ; aux sommations qui lui étaient faites de reprendre son service, elle répondait par un refus. Par sa faute la première représentation de *Thérèse* a été retardée. « C'est un détail, » se sera dit M[lle] Tissier.

Je souhaite pour elle que du dédit de deux mille francs qu'elle sera contrainte de payer elle puisse dire aussi : « C'est un détail. »

« Un détail, disent parfois les sculpteurs, que la traduction en marbre d'un plâtre ou d'une terre glaise. Affaire d'adresse et de main, qui est un jeu pour l'artiste et dont plus d'un praticien se tire à merveille. »

Les juges me semblent n'avoir pas été tout à fait de cet avis il y a quelques jours.

M. le comte de Damas avait commandé au sculpteur Debay un monument funéraire, qu'il voulait élever à la mémoire de ses parents.

M. Debay mourut avant que l'œuvre ne fût achevée. Le plâtre était fait, le marbre n'était encore que dégrossi.

La famille du sculpteur avait-elle le droit de confier l'achèvement du monument à un artiste de son choix ?

C'était sa prétention.

M. de Damas soutenait, lui, que la mort de M. Debay rendant impossible l'exécution du contrat dans les conditions où il avait été formé, les héritiers de l'artiste n'avaient autre droit que celui d'être payés du travail de leur auteur.

C'est ce que le Tribunal a jugé, en reconnaissant la famille Debay créancière de M. le comte de Damas d'une somme de cinq mille francs, et en chargeant M. Jouffroy de finir l'œuvre commencée par son confrère.

Triste temps que le nôtre ! nous répètent les gens moroses : l'esprit et le cœur, le talent et la sensibilité, la bonne foi et la candeur, tout s'en va.

Pure calomnie !

Non, le talent ne s'en va pas, puisqu'il y a au Théâtre Déjazet des comédiennes capables de remplir sans exception tous les rôles qu'il plaît à la direction de leur faire jouer.

Et la candeur ? La candeur ! mais elle me crève les yeux ; mais je la trouve partout, jusqu'en police correctionnelle.

Qui donc est plus candide que Santini ? Il est allé offrir à un marchand de statuettes de Strasbourg, des christs, des vierges et des saints Joseph moulés sur des modèles de Marchi, le fabricant du passage Choiseul. L'honnête marchand l'a engagé à repasser le lendemain. Santini a été exact au rendez-vous. Dans la boutique se trouvait un amateur qui a dit à Santini :

« Vos statuettes sont des contrefaçons.

— Oui, a répondu ingénument Santini.

— Comment les vendre ? a demandé l'amateur curieux.

— Oh ! rien n'est plus simple : on met une statuette de Marchi en montre, on garde dans le magasin les exemplaires contrefaits, et ce sont ces exemplaires qu'on vend au chaland. »

Eh ! bien, voyons, vous trompais-je ? et cela n'est-il pas aussi candide qu'on peut vous le souhaiter ?

Par malheur l'amateur était un commissaire de police, et Santini, pour prix de sa candeur, a été condamné à cent francs d'amende et à trois cents francs de dommages-intérêts envers Marchi, avec son compère Donati, lequel fabriquait les statuettes qu'il vendait.

Et la fermeté du caractère, qui donc osera dire encore qu'elle a disparu ?

Gangolf est cocher et conducteur en même temps de l'omnibus qui fait le service entre Belleville et Romainville. Un embarras de voitures obstrue la route ; Gangolf peut passer à gauche, mais il a le droit de passer à droite, c'est à droite qu'il passera, et le voilà qui met ses chevaux sur le trottoir ; cris d'effroi des voyageuses ; cris de colère des voyageurs. Gangolf n'en poursuit pas moins son chemin. Un officier descend de l'omnibus et prend le cheval de droite par la bride ; Gangolf cingle à l'officier un coup de fouet sur les mains ; celui-ci se plaint au bureau de la voiture ; Gangolf le prend au collet et l'injurie ; un vieillard adresse à Gangolf des observations, Gangolf le repousse d'un coup de poing.

Eh bien, franchement, il me semble que voilà un gaillard qui a de la suite dans les idées et qui n'entend pas qu'on gêne son indépendance ; je ne sais vraiment pas comment on pourra lui persuader qu'il a mérité deux mois de prison, si ça n'est pas sa manière de voir.

Et puis, exempt de toute petitesse professionnelle, ce brave Gangolf. Il est cocher d'omnibus ; eh bien, ça ne l'empêche pas de dire à une dame qui est montée dans sa voiture :

« Une femme honnête ne va pas en omnibus, elle prend une voiture particulière. »

Dame ! si c'est sa conviction à l'ami Gangolf.

Le doyen des avocats du barreau de Paris, M. Colmet d'Aage, est mort à quatre-vingt-quatre ans. M. Colmet d'Aage, avocat très-occupé, fut très-aimé de tous ses confrères : on l'a bien vu le jour de ses funérailles. Son nom n'est pas mort avec lui : il est dignement porté à l'École de

droit, au Palais et à la Cour des comptes, par trois fils à qui leur caractère et leurs talents ont valu depuis longtemps la considération et la sympathie de leurs confrères et de leurs collègues.

MAITRE GUÉRIN.

GENDARME, LE CHIEN VOLEUR

Pourquoi reçut-il le nom de *Gendarme?* Est-ce une ironique vengeance du braconnier qui l'éleva, ou dut-il ce nom qui n'appartint jamais au vocabulaire de la vénerie, à son humeur morose, querelleuse, ou bien encore à son aspect rien moins que caressant?...

... J'étais en déplacement de chasse, au château de V..., où M. le comte de B... avait offert à mon équipage la meilleure et la plus large hospitalité. Le château de V... est sans contredit une des plus magnifiques résidences de la Touraine. On y arrive par deux larges avenues tracées sur les bords d'une magnifique pièce d'eau vive encadrée dans le plus verdoyant gazon. Des chênes aux larges branches, des pins de toute espèce étendent leur ombre séculaire sur des allées déroulant leurs courbes savantes dans les profondeurs d'un parc immense.

Les communs, d'une merveilleuse entente, se composaient de deux vastes corps de logis, contenant de spacieuses écuries d'un aménagement parfait. En dehors des communs, à une portée de fusil du château, le chenil apparaît en partie caché par un massif de plantes destiné à tempérer les ardeurs du soleil de juillet.

C'est dans ce chenil que mes chiens reçurent l'hospitalité, ceux de M. de B..., en hôtes de bonne compagnie, ayant cédé la place, pour aller habiter un box préparé à cet effet.

Le lendemain fut consacré à une première chasse. Le soir, nous rentrions au château sonnant la retraite prise, et mon piqueur ayant un beau broquart en travers de sa selle. Il était quatre heures, et M. de B... m'avait promis pour le lendemain une chasse de lièvre, dans de magnifiques plaines qui s'étendaient à droite du château. Ces plaines, sablonneuses, couvertes d'une bruyère courte, mousseuse, semées de petits boqueteaux de chênes ou de sapinières, étaient le plus merveilleux terrain et le plus approprié à la chasse du lièvre que l'on pût imaginer.

Descendus de cheval, M. de B... me conduisit au box, qui servait de chenil provisoire. Je connaissais déjà ses chiens de réputation, et lors de nos longues retraites, j'avais entendu raconter mainte prouesse, cent hauts faits d'armes, que j'écoutais avec une certaine incrédulité qui s'accrut, lorsque je vis pour la première fois les douze chiens de M. de B...

— Vous voulez voir mes chiens, me dit M. de B..., mais vrai, vous avez tort, car rien n'est d'un moins gracieux coup d'œil que ma meute; et puis, ajouta-t-il en souriant, le seul chien que je désire vous faire remarquer, Gendarme, fait actuellement l'école buissonnière, et Benoît est à sa recherche depuis ce matin (Benoît était le piqueur de M. de B...).

J'insistai pour que la porte du box fût ouverte, et, disons-le, je trouvai l'aspect de l'équipage de mon hôte encore au-dessous de sa critique.

Couchés dans tous les coins, onze chiens de toutes les races, de toutes les tailles, de toutes les couleurs, depuis le briquet-griffon jusqu'au grand chien de Saintonge, nous reçurent avec des grognements sourds et en ouvrant à demi leurs yeux fatigués. Leurs pattes, leur poitrine étaient presque complétement dénudées par le contact de l'ajonc épineux où, deux fois par semaine, M. de B... les conduisait à l'attaque de quelque compagnie de sangliers. La venue de mes chiens à V... donnait donc quelque repos à cette vaillante petite meute, qui en profitait et qui semblait fort irritée qu'on vînt la troubler.

— Je sais d'avance ce que vaut votre équipage, dis-je à M. de B..., mais il est un chien dont la réputation est parvenue jusqu'à moi, et dont on raconte mille choses, qui parfois m'ont paru extravagantes ou d'une invraisemblance évidente, c'est Gendarme. Je serais heureux de savoir de vous l'exacte vérité à son sujet.

— Gendarme, me répondit M. de B..., après lequel court actuellement Benoît, a été, ainsi que les autres chiens que vous venez de voir, acheté par M. de C..., mon neveu, à la veuve d'un braconnier qui, pendant de longues années, avait tué bien des lièvres, bien des chevreuils dans des bois communaux voisins des siens. Plusieurs tentatives avaient été faites pour l'achat de Gendarme; mais, malgré les offres les plus séduisantes des acquéreurs, jamais le père Maigret (c'était le nom du braconnier, n'avait voulu se séparer de son chien. Lui mort, sa veuve le vendit au plus offrant, et Gendarme fut adjugé à mon neveu, depuis trois mois mon gendre, comme vous le savez, et que j'attends ce soir avec ma fille. Quant à tout ce qui peut vous avoir été raconté sur Gendarme, sa réputation a pris je ne sais quoi de fantastique, et je dois vous dire que bon nombre des récits qui doivent vous avoir été faits, sont vraisemblablement les créations imaginaires de quelque garde, que la chronique des charbonniers ou des marneurs a portées jusqu'à vous. Gendarme est doué des plus merveilleuses qualités, mais malheureusement il a poussé jusqu'à l'excès ses défauts, qui sont un détestable caractère, faux, rancunier et boudeur. Il est en sus le plus effronté voleur que vous puissiez imaginer, et il est aussi libertin que voleur. Gendarme reste derrière la meute pendant presque toute la chasse; mais si le lièvre a fait ruse sur ruse, Gendarme arrive et le défaut est relevé. Je puis vous affirmer que sur quinze lièvres que nous avons chassés depuis le commencement de la saison, nous en avons pris quatorze, et le quinzième a été manqué par suite de l'absence de Gendarme qui, depuis deux jours, était épris des charmes d'une affreuse chienne du village, et ne signalait sa présence au château que par un nouveau larcin. Ce que j'ai rarement vu dans ma longue existence de veneur, continua M. de B..., c'est l'aptitude avec laquelle Gendarme conserve le change. En un mot, comme chien de lièvre, c'est un merveilleux animal, et demain vous le verrez à l'œuvre; il a une façon à lui de terminer toutes les chasses qui ne manque pas de jovialité, et la ruse qu'il emploie dénote son extraordinaire intelligence...; mais je ne dis plus rien, je préfère vous laisser voir... Tenez, ajouta-t-il en me désignant un homme et un chien qui entraient dans la cour des communs, voici Benoît et Gendarme.

En effet, l'homme et le chien tenu en laisse arrivaient: l'homme, la tête penchée sur la poitrine, paraissant réfléchir profondément; le chien la tête basse, comme son maître, et la queue entre les jambes.

L'homme avait environ soixante ans, était de taille moyenne, maigre, nerveux, mais encore parfaitement souple et plein de vigueur. Sa figure décharnée, halée, tannée, ridée, était illuminée par des yeux noirs pleins de feu et surmontés d'épais sourcils grisonnants. Ses jambes étaient presque entièrement couvertes par de hautes guêtres, d'où sortaient ses cuisses aux muscles saillants sur lesquelles s'appliquait une culotte de daim luisante de vétusté. Son costume était complété par un long gilet écarlate galonné, et une vieille veste verte tout usée au portage de la trompe; sur sa tête couverte d'épais cheveux presque blancs coupés en brosse, il portait une cape de cuir bouilli éraillé par les ronces et les hautes branches des forêts, et autour du corps non une trompe moderne, mais une de ces trompes à la Dampierre, enveloppée de serge verte qui ne laissait voir que le cuivre étincelant de son pavillon.

— Eh bien, Benoît, dit M. de B..., où as-tu retrouvé Gendarme?

— M. le comte, répondit Benoît, et sa voix dénotait une sombre colère, depuis sept heures, je sonne à me faire craquer les côtes sur les landes, dans les bois de Marigny, dans les taillis de la Sablonnière, enfin j'ai bien fait dix lieues, après monsieur (et du bout de son fouet, Benoît montrait d'un air irrité Gendarme qui avait pris la pose et la mine la plus piteuse du monde), et monsieur était tout bonnement couché, là-bas, sur mon lit, digérant cinq ou six ris de veau qu'il a volés ce matin à la cuisine. Et remarquez, monsieur le comte, que votre chien Fox a reçu du chef une énorme raclée, car on lui avait mis sur le dos la prouesse de monsieur. Et Benoît, en proie à une agitation croissante, allongea en arrière un coup de manche de fouet à Gendarme qui, l'esquivant adroitement, prit sa laisse dans les longues jambes du piqueur, et, donnant une violente saccade, le fit brusquement asseoir sur le sable...

— Sauf votre respect, monsieur le comte, dit Benoît en se relevant, tenant toujours la laisse, croyez-vous que cette canaille-là, pour avoir plongé ce matin dans le baquet aux ris de veau, m'avoir fait éreinter tout le jour, avoir empoisonné mon lit de son infâme odeur de vieux braconnier, et enfin pour venir de me jouer le dernier mauvais tour dont ces messieurs ont été témoins, croyez-vous qu'il ne mérite pas une rude correction?

Et Benoît agitait son fouet, et Gendarme, le ventre ballonné par l'immense quantité de ris de veau qu'il avait engloutie, sautait au bout de sa corde, poussant des hurlements de peur.

— Allons, Benoît, pardonnons-lui encore à ce vieux misérable; si nous le battons, il ne voudra rien faire demain, et je tiens à montrer tout son savoir-faire.

Pendant que le maître et le serviteur échangeaient ces quelques paroles, j'avais pu à mon aise examiner Gendarme.

PAUL CAILLARD

(*La fin au prochain numéro.*)

L'OASIS D'EL-KANTARA

A cent soixante-dix-neuf kilomètres de Constantine est située, au fond du Sahara et non loin de la frontière du désert, la charmante oasis d'El-Kantara. Le pont célèbre qui lui a valu son nom (*El-Kantara*, en arabe, signifie pont), est formé d'une seule arche large d'une dizaine de mètres. Il est construit en pierres de taille, et l'on ne peut qu'admirer la solidité de ce reste glorieux de l'architecture romaine. Sur la route qui conduit au pont, en traversant une muraille de rochers, on trouve encore les traces d'une voie antique.

L'Oued-Kantara, qui serpente à travers le sol sablonneux, a ses rives bordées par endroits de lauriers-roses. Un système de canaux, qui date encore des Romains et que les Arabes ont soigneusement entretenu, amène l'eau au niveau des jardins de l'oasis, à travers laquelle ils répandent la fraîcheur et la vie. De la rivière, une excellente route descend vers le caravanserail.

L'oasis, que ses palmiers signalent de loin à l'œil du voyageur, est tout entière entourée à hauteur d'homme de briques séchées au soleil. De distance en distance, il s'y trouve de petites tours de construction semblable, avec des meurtrières pour servir de défense contre les Arabes nomades, qui, avant l'arrivée des Français, pillaient les habitants à époques régulières. Les caravansérails sont, comme on sait, de vastes auberges fortifiées composées de bâtiments entourant une grande cour intérieure et où les troupes en marche peuvent, aussi bien que le voyageur, trouver un refuge. Celui d'El-Kantara est renommé dans toute l'Algérie par l'excellence de sa cuisine. Ce n'est donc qu'un acte de justice de citer ici le nom de l'hôte. M. Fouquet, qui en fait les honneurs avec sa femme, native comme lui des environs de Paris.

Au delà d'El-Kantara, on ne trouve plus à suivre, en fait de route, que le cours des ruisseaux; toute trace de végétation disparaît momentanément, et les sables de la plaine donnent un avant-goût du désert. Çà et là des monuments en ruine, une famille d'Arabes nomades qui passe à dos de chameaux, c'est tout ce que le voyageur rencontre désormais sur sa route en avançant vers le sud.

L. DE MORANCEZ.

COURRIER DES MODES

Parmi les toilettes confectionnées depuis quelques jours chez nos meilleures couturières, je remarque une préférence marquée pour les nuances blanc et noir mêlés. Les rayures généralement adoptées pour les robes taillées en biais sont bien jolies en teintes demi-deuil.

Les magasins de *la Scabieuse*, maison Saran, rue de la Paix, 40, suffiraient à consolider cette vogue, car les costumes qui sont confectionnés dans cette excellente maison sont d'une rare distinction.

Je citerai les étoffes de *la Scabieuse;* elles sont charmantes, solides et admirables de tissu. On les nomme: le paramatta anglais, la japonaise, la batiste de laine et le crêpe de laine, voilà pour le deuil sérieux. En demi-deuil ou fantaisie on trouve: l'épingline, la popelinette, le taffetas du Japon, la sultane, la grenadine laine (ce tissu est très-léger), le mohair, la brillantine et la popeline des Indes.

La maison de *la Scabieuse* a des ateliers où se confectionnent des costumes complets: j'y ai vu de charmants chapeaux forme *Pamela* et *Lamballe*, des casaques abeilles à basquines brodées de jais avec garniture de dentelle Cluny, des toilettes de barége blanc ou gris moucheté de noir et décorées de biais de taffetas lilas, des chemisettes russes à plis devant, d'une forme toute nouvelle, également brodées de jais avec boutons-camées, et enfin une foule d'objets en lingerie dont les femmes de goût sauront apprécier le mérite.

Si on veut choisir des etoffes de teintes vives, il faut feuilleter la carte d'échantillons des magasins de *la Malle des Indes*, 24, passage Verdeau. Le printemps se manifeste par ses couleurs charmantes sur ces etoffes, dont la vogue a redoublé aux premiers beaux jours.

EMILE ALCANTE.



Explication du dernier Rébus: A Vichy, la source des Célestins est souveraine dans les accès de la goutte.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7

Les rayures rubans en bleu ou rose coupées de dessins grecs et séparées par des raies blanc pur, font de ravissantes toilettes de promenade; des rayures cachemires de nuances riches où le pinceau et le bouton d'or se mélangent au blanc et bleu d'azur, conviennent aux femmes élégantes qui aiment à varier leur costume avec originalité. Un châle de dentelle noire jeté sur ces toilettes les rend splendides.

La Malle des Indes est le plus heureux des magasins de Paris, car la foule [illegible] et toutes les femmes font provision de robes de foulard.

Je voudrais pouvoir satisfaire à tous les renseignements qui me sont demandés par nos gracieuses lectrices de province.

Les chapeaux, toujours très-petits de forme, ne se montrent que dans les modèles *Pamela, Lamballe* ou *demi-Fanchon*. Les chapeaux ronds sont aussi très-petits; ils ont les bords courts et la calotte haute. Les casquettes sont acceptées pour jeunes femmes seulement.

On ne saurait créer sans cesse de nouveaux produits de parfumerie, il faut nous contenter de ce que nous possédons.

Nous sommes riches après tout, car rien ne manque à l'arsenal de la coquetterie. Les produits de la parfumerie orientale du docteur Homerad sont recherchés. Lorsque le soleil darde ses premiers rayons, l'*Eau Antiride*, ainsi que son nom l'indique, rend au tissu dermal sa fraîcheur et son éclat. La *Crème du Levant* blanchit le teint et enlève le hâle et les rougeurs.

L'*Elixir* et la *Poudre d'Orient* conservent la beauté des dents.

Voilà déjà bien des choses sauvegardées par une parfumerie qui porte sur ses étiquettes : *Parfumerie orientale de santé*, et qui ne ment point à son programme. On sait que le dépôt de ces articles est à Paris, maison Pinaud, rue de Richelieu, 53, et la maison d'importation à Lyon, rue des Archers, 2.

On m'a demandé il y a quelques jours un moyen bénin de calmer les migraines nerveuses, appelées ordinairement migraines de *jolies femmes*. Je connais une poudre nommée *Paullinia*, qui se trouve rue d'Anjou-Saint-Honoré, 26, et dont les gens du monde se servent avec succès. J'en a entendu beaucoup parler à une époque où l'on prétendait aussi que l'application d'une plaque de cuivre emportait la migraine.

J'ai essayé, dans un jour de désespoir, de me coiffer d'une casserole, et le casque culinaire ne m'a produit qu'un effet très-désagréable; j'aurais préféré un bonnet de coton. Un autre jour, j'ai fait usage du *Paullinia* Étant affligée d'une terrible migraine et forcée de sortir, je dois dire que mon ennemie a quitté la place immédiatement. Je crois que ce résultat doit être obtenu en toute occasion, si on a recours à cette préparation aussi simple qu'infaillible.

ALICE DE SAVIGNY.



LE COQ DE BRUYÈRE. — [illegible] d'un album de chasse.

LE COQ DE BRUYÈRE

Le coq de bruyère, qui appartient à l'espèce *tetras*, est le plus grand des gallinacés. On le trouve en abondance dans la Livonie, la Russie, la Sibérie, et généralement dans toutes les parties septentrionales de l'Asie; il est bien plus rare en Allemagne, en Hongrie, et surtout en France, quoiqu'on le rencontre dans certaines parties méridionales de notre pays, ainsi que dans les Ardennes et les Vosges lorraines. Cet oiseau, qui change rarement de résidence, habite surtout les forêts montagneuses; il se nourrit de baies, de bourgeons, de graines, ainsi que de vers et d'insectes.

Les mois de mars, d'avril et de mai sont, pour le coq de bruyère, le temps des amours. Le mâle demeure alors dans un certain canton dont il ne s'éloigne pas. On le voit, soir et matin, perché sur un gros arbre, ayant la queue etalée en rond, les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête enflée par le redressement de ses plumes et prenant toutes sortes de postures extraordinaires. Le cri puissant qu'il fait entendre commence et se termine par une explosion aiguë et perçante: à cet appel, les femelles répondent par une sorte de râlement plus doux et accourent au pied de l'arbre où l'oiseau se tient. Dans cet état, le coq de bruyère, étourdi par ses propres cris, se laisse prendre très-facilement. On peut en dire autant de la femelle lorsqu'elle est occupée à couver ses œufs: L'incubation dure environ quatre semaines. Dès que les petits sont eclos, ils se mettent à courir avec beaucoup de légèreté; la mère les conduit avec sollicitude et les promène dans le bois, où ils font des œufs de fourmis et des mûres sauvages leur principale nourriture. Il est à remarquer que, passé le mois de mai, les mâles sont presque toujours à terre et ne perchent plus guère que pour passer la nuit.

Le grand coq de bruyère est un gibier excellent, surtout lorsqu'il est jeune; aussi a-t-on fait plusieurs fois des tentatives pour le rendre domestique, mais on n'a encore pu y réussir. Il languit et ne tarde pas à mourir quand on le tient en captivité.

FRANCIS RICHARD.



LE CARAVANSERAIL D'EL-KANTARA, EN ALGÉRIE. — D'après un dessin de M. [illegible]. — Voir page 271.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être afranchies.

9e ANNÉE. — N° 533.
Mercredi 2 Mai 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les jolis chevaux et les jolies femmes. — Où la manie gagne la bourgeoisie. — Comment les bonnes ménagères ont leur *book* comme les sportsmen. — Les *betting-rooms* pour les femmes. — Touchante sympathie entre la race chevaline et la race humaine. — Où il est encore question du cheval du trompette. — Parlons des Prussiens. — Histoire d'un capitaine d'artillerie et de son coursier. — Don Quichotte et Rossinante. — Les derniers adieux d'un cavalier. — Fin tragique de deux amis intimes. — Ouverture de Mabille. — Joie et chanson. — Mesures contre le jeu effréné de certains cercles. — Envahissements de l'épidémie du *bac* et du *lansque*. — L'avantage d'avoir un domestique joueur — Comment les laquais envisagent les dettes d'honneur. — Un monsieur qui gagne un jeu de loto en jouant au lansquenet. — Un restaurateur qui ne se fait pas d'illusions sur sa cuisine. — Réponse ingénieuse d'une jeune personne élevée à la mode du jour.

L'exposition des chevaux a vécu moins que les roses; après le dernier carrousel, si magnifiquement exécuté par les cavaliers de Saumur, la petite fête s'est terminée à la satisfaction générale. Ce qui m'a semblé bien plus curieux que les chevaux, c'est l'exposition des femmes qui a eu lieu en même temps, et en cette circonstance j'ai pu constater mieux que jamais l'extrême importance du cheval dans la société contemporaine.

Beaucoup de jolies femmes se connaissent en chevaux comme les plus fameux maquignons et vous jugent une bête en un clin d'œil. C'est qu'à aucune époque le cheval n'a été aussi populaire que de notre temps; il semble que, pour une certaine classe de la société, ce quadrupède devienne une condition *sine quâ non* du bien-être domestique. Un mari introduit un cheval et un coupé dans le ménage comme autrefois il achetait une paire de chenets à l'approche de l'hiver. De là cette expérience hippique qui gagne jusqu'à nos bourgeoises; j'ai entendu plusieurs honnêtes femmes dont les maris sont dans le commerce juger les chevaux de l'exposition mieux que les marchands des Champs-Élysées.

— Comment trouvez-vous cet attelage, ma chère?

— Ce sont des chevaux normands.

— Ils sont superbes.

— Aussi ont-ils eu le grand prix de trois mille cinq cents

LES NOUVEAUX DOCKS DE ROUEN, dessin de M. D[illegible]. — Voir page 27[illegible]

francs. Ils appartiennent au marquis d'Aligre, qui les a achetés à Marx et fils.

— Ah! oui; avenue Matignon... en face du Cirque... excellente maison... J'y ai marchandé la semaine dernière une petite jument...

— Anglaise?

— Anglaise!... ma foi non, ma chère; les Anglais sont enfoncés... nous avons d'aussi beaux chevaux qu'eux.

— Ma chère, vous allez un peu loin, et comme *Gladiateur* ne peut pas courir pour le grand prix de Paris, vu qu'il a plus de trois ans, je vous proposerais bien un petit pari de proportion pour le prix de cent mille francs.

— Vous voulez prendre les chevaux anglais?

— Volontiers. Vous prenez les français.

— Et je mets vingt louis contre dix, ma chère.

— Ça va.

Madame tira son *book* et inscrivit le pari

— Maintenant, fit la bourgeoise, voulez-vous faire quelque chose pour les courses de dimanche?

— Voyons, que me proposez-vous?

— Nommez les cinq chevaux gagnants. Vous les prenez contre le champ à un contre trois cents?...

— Je réfléchirai, ma bonne

— C'est qu'il faudrait vous dépêcher, vous n'avez plus que la journée de demain pour prendre une détermination; vous m'enverrez un petit mot.

— Bien entendu, puisque nous n'avons pas de *betting-room*

— Il faudrait songer à en créer un.., pour les femmes.

— Nous en recauserons. A propos, avez-vous déjà fait votre livret pour le Derby?

— Non, ma chère; je ne veux pas aller à Chantilly cette année.

— C'est pourtant bien joli

— Assurément, mais j'ai juré que je ne retournerais à Chantilly qu'en poste. Mme Duchemin y va en poste avec son mari. Elle serait trop contente de me voir arriver par le chemin de fer... Regardez donc ces superbes sauteurs de Saumur... comme ils ruent!... comme ils se cabrent!... c'est magnifique!

— Oh! que c'est beau! s'écria l'autre bourgeoise.

— Vous montez un peu à cheval? demanda la première dame.

— Un peu. J'ai pris quelques leçons au manége avec mon mari, qui est de la garde nationale à cheval; mais ces bêtes de manége m'ennuient.... elles sont trop pacifiques pour moi... Je ne comprends pas le cheval autrement que dressé en liberté... Ce qui me séduit, c'est la lutte avec la bête... Aussi l'autre jour, à la Marche, c'était superbe. *Pick-Pocket*, une bonne bête pourtant, s'est dérobé trois fois à la rivière, et trois fois le vicomte l'a ramené... Vous le rappelez-vous?

— Non, ma bonne, je n'étais pas à la Marche. Ma petite fille était un peu souffrante, et elle n'a pas voulu me laisser partir... Allez, vous êtes bien heureuse de ne pas avoir d'enfants!

Après ce dernier mot horrible, qui résumait à la fois l'amour pour la bête et l'indifférence pour les saints devoirs de la famille, j'ai fait comme *Pick-Pocket*... je me suis dérobé... pour ne plus revenir.

Cet amour pour le cheval est-il vrai, est-il faux? Est-ce un signe des mœurs du temps, ou simplement une *pose* qui gagne la classe bourgeoise? Je l'ignore; mais toujours est-il qu'il est sérieusement question de créer un *betting-room* pour les femmes, où le beau sexe pourrait engager ses paris la veille des courses et régler ses différences. Le jour où nous aurons cette belle institution, rien ne manquera plus au bonheur des maris.

Il ne faut pas déduire de ce qui précède que le cheval m'est antipathique; loin de là. Je l'aime beaucoup et je lui reconnais d'excellentes qualités du cœur depuis que la peinture a illustré plusieurs traits de générosité qui honorent la race chevaline tout entière.

Qui de nous ne se souvient avec attendrissement du cheval du *Trompette*, rendu célèbre par le pinceau d'Horace Vernet? C'était émouvant au possible de voir cette bête verser une dernière larme sur le cadavre de son cavalier. En contemplant cette page populaire, j'ai toujours éprouvé un certain serrement de cœur. Il me semblait que la bête allait prononcer une oraison funèbre.

Ce n'est pas là le seul exemple que je connaisse des sympathies qui unissent le cheval et le cavalier militaire. Puisque les Prussiens sont à la mode et qu'en ce moment ils font un si grand tapage dans le monde, laissez-moi vous dire l'histoire d'un capitaine d'artillerie aussi prussien que M. de Bismark. C'était un brave, mais il n'avait d'autre fortune que sa solde; l'État se chargeait de l'entretien du capitaine et de la nourriture du cheval. Ils firent ainsi la campagne contre le Danemark sans jamais se quitter. Après la campagne, le capitaine, qui avait contracté de forts rhumatismes à la guerre, fut mis à la retraite. Plus d'avoine pour le cheval, à peine du pain pour le cavalier.

— Vendez votre cheval! dirent les camarades.

— Jamais! repondit le guerrier.

Il alla s'installer dans un faubourg avec la bête. Il lui loua une écurie, et lui, il alla habiter une mansarde. Le maître mangeait des pommes de terre sans côtelettes et l'avoine manquait souvent au râtelier. Le capitaine et sa bête maigrissaient à vue d'œil. Lui était grand et sec; le cheval devint un amas d'ossements. Les gamins en voyant passer les deux amis dans la rue, disaient:

— Voilà le chevalier don Quichotte et Rossinante.

Un jour, cette épigramme parvint aux oreilles du capitaine, et il devint sombre.

Quand il fut hors la ville, il descendit de cheval et dit à sa bête:

— Mon pauvre ami, tu as entendu comment on nous traite? C'était bien la peine de te conduire comme un brave dans les duchés de Schleswig-Holstein. Nous voici pauvres tous les deux: l'existence n'est plus possible.

Un bourgeois de la ville qui passait par là se dit:

— Le capitaine est fou!

Et il se sauva!

A deux cents pas de là il se retourna. Il vit le capitaine embrasser son cheval, et il sembla à ce naïf Germain que le soldat pleurait.

Puis, tirant des fontes une paire de pistolets qu'il avait toujours conservée en souvenir de son ancienne carrière, le capitaine tua son cheval à bout portant.

— Grand Dieu! se dit le bourgeois, je vais prévenir le bourgmestre, afin qu'on mette la camisole de force à cet insensé.

Un second coup de pistolet retentit. Le capitaine s'était fait sauter la cervelle.

On trouva à côté de lui un papier dans lequel le soldat suppliait ses amis de l'enterrer dans une même tombe avec sa bête.

L'autorité s'y opposa.

~~~ Mabille est ouvert! Les cafés chantants des Champs-Élysées refusent du monde. Tout est joie et chanson dans cette ville de Paris, malgré les préoccupations sinistres du moment. Les joueurs sont seuls dans une certaine désolation, car la main de fer de la police s'est abattue sur plusieurs cercles et a fait voler en mille morceaux les tables de baccarat. Là n'est pas le danger. Il est plus haut, autour de ces tables vertes où les fortunes se gagnent et se perdent en une nuit. On a voulu faire un exemple et l'on a frappé les petits. Il en est toujours ainsi. Et puis, ont-ils toutes les tables vertes, y compris celles d'Allemagne, à côté de cette gigantesque pelouse verte de Longchamps, où l'on joue des sommes si folles que la banque de Hambourg paraît à côté du *ring* un simple loto. Et lors même qu'on ne jouerait plus à droite et à gauche, resteraient toujours les petites parties bourgeoises.

Il fut un temps où l'on recherchait dans les salons les gais causeurs ou bien encore les amuseurs.

Dieu! que nous avons donc ri des farceurs qui exécutaient des tours de société! Eh bien! moi pour ma part, je trouve les types dont Paul de Kock a tant usé dans ses romans, tels que *le Monsieur au Chien savant* ou *le Monsieur à la Boîte à Musique*, infiniment plus amusants que MM. les joueurs qui envahissent nos salons au détriment de la causerie et des causeurs.

Peu importe au maître de la maison que vous ayez de l'esprit ou que vous soyez bête à rendre des points à Jocrisse, pourvu que vous soyez *beau joueur*. On a remplacé l'homme d'esprit, qui avait ses entrées partout, par le beau joueur, qui entre chez tout le monde. On ne vous demande plus d'être galant avec les dames et poli envers les hommes, on ne réclame de vous qu'une seule et petite chose, c'est de savoir perdre votre argent avec grâce.

On ne parle même plus du beau temps et de la pluie, depuis qu'on ne cause plus du tout! Cette conversation sur l'atmosphère, stupide s'il en fut, était néanmoins tout aussi spirituelle que le dialogue entre deux joueurs. J'aime autant entendre dire qu'il fera beau demain que d'écouter les doléances d'un monsieur qui a joué toute une journée sans trouver *une main*; oui, je préférais de beaucoup le jeune homme niais qui s'approchait respectueusement de la maîtresse de la maison en murmurant tout bêtement: « Votre santé est bonne? » à cet autre jeune joueur qui cause avec volubilité *du bac* et *du refait*.

Le jeu a tué la gaieté et prend des proportions effrayantes. On ne sait plus où l'épidémie s'arrêtera, elle gagne toutes les classes de la société.

Le domestique d'un de mes amis a loué une petite chambre garnie où messieurs les cochers et valets des bonnes maisons se réunissent tous les dimanches à l'effet de faire leur petit *lansque*.

Bien des louis qui ont entendu murmurer un: « Merci, monsieur le comte, » s'étalent majestueusement sur le tapis. Quelquefois on y fait des bancos de deux ou trois actions des *Petites voitures*

Mon ami qui connaît la passion de son domestique le laisse faire.

— Quelle confiance peut vous inspirer un domestique joueur? lui disais-je l'autre jour.

— Rien ne vaut un domestique joueur, me répondit mon ami. Entièrement occupé à combiner les chances du lansquenet, il est trop distrait pour vous épier ou pour commettre des indiscrétions.

En ce moment le jocrisse civilisé entra, il avait le teint blême et l'œil terne d'un homme qui a passé sa nuit au jeu.

— Vous avez encore joué la nuit dernière? lui dit mon ami.

— Oui, monsieur le comte.

— Et vous avez perdu?

— Oui, monsieur le comte, j'ai perdu mon argent, mais le cocher de M. le baron S*** me doit quinze louis.

— Vous payera-t-il au moins?

— Ah! monsieur le comte, exclama le valet, chez nous les dettes de jeu sont considerées comme dettes d'honneur. On paye après le premier pourboire qui rentre.

~~~ L'autre jour j'ai assisté à un lansquenet monstre. Autour du tapis vert se trouvaient réunis huit ou neuf jeunes gens qui risquaient de perdre plus d'argent en une heure qu'ils n'en gagnent à eux tous dans une année.

Le maître de la maison, à sec de louis, finit par émettre des boules de loto, à vingt francs la pièce.

De boule en boule, à la fin de la soirée, les quatre-vingt-dix y avaient passé.

Alors, s'adressant à l'heureux joueur qui avait gagné les quatre-vingt-dix boules de loto, le perdant dit:

— Mon cher, je vous dois quatre-vingt-dix boules, soit dix-huit cents francs.

Et l'autre:

— Mon ami, rendez-moi un service.

— Lequel?

— Donnez-moi les cartons pour que j'aie le loto complet; je vous tiens quitte du reste.

~~~ Bien que *tout Paris* doive prochainement partir pour les eaux ou pour la campagne, il est pourtant plus que probable que quelques rares Parisiens passeront leur été en dedans des fortifications.

Ceux-là vont prendre les bains à quatre sous; leur salle de conversation est aux Tuileries ou bien au jardin du Luxembourg.

J'aime à flâner le soir dans ce dernier jardin; on y est en famille! Ce sont toujours les mêmes personnages, les mêmes figures.

Et puis, on a beau dire, on respire encore, de l'autre côté des ponts, un air frais de jeunesse que nos poumons fatigués cherchent en vain sur les boulevards.

Le luxe n'a pas encore envahi le porte-monnaie du quartier Latin. On continue à y vivre d'après les vieilles traditions du bon marché et de la simplicité antique.

On y trouve encore ces bons petits restaurants où la serviette est un mythe et qui offrent à l'étudiant un dîner complet pour dix-huit sous, y compris le sourire de la dame de comptoir.

Une de ces gargotes, célèbre parmi toutes, est tenue par un sieur B***, dit le *père nourricier*, dont l'embonpoint sert de réclame à son entreprise. Il est vrai que, de toutes les personnes qui fréquentent le restaurant, le sieur B*** seul a éprouvé ainsi les bienfaits de ses dîners à dix-huit sous.

Tous les autres habitués maigrissent à vue d'œil et demandent impérieusement qu'un médecin soit attaché à l'établissement.

— Quel est donc ce mystère? se disaient les étudiants.

Personne n'avait jamais pu le dévoiler.

Or, il y a quelques jours le hasard nous a mis sur la trace du système B***.

Le restaurant est fréquenté par une nombreuse clientèle depuis cinq heures jusqu'à huit heures du soir.

Huit heures sonnées à la pendule de la grande salle, on ferme la boutique et alors...

Alors le père nourricier quitte son tablier blanc et... s'en va dîner dans un opulent restaurant du voisinage.

~~~ Une historiette pour finir cette légère causerie.

Un soir de l'autre semaine, on jouait dans un salon aux jeux innocents, tels que charades, rebus et autres.

— Madame, dit un jeune écrivain à la maîtresse de la maison qui l'avait invité à faire quelque chose pour l'agrément de la société, permettez-moi de vous poser une question?

— Voyons.

— Voici: Une jolie femme est à la fois recherchée par deux jeunes gens également beaux, également riches et qui lui plaisent au même degré. De quelle manière la jolie femme, pour ne mécontenter personne, s'y prendra-t-elle pour contenter les deux amoureux?

Et une jeune fille Benoîton de s'écrier aussitôt:

— C'est bien simple: elle épousera l'un et se fera enlever par l'autre.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Nous avons publié dernièrement un dessin représentant le musée archéologique qui doit être construit à Athènes. Pour compléter la notice jointe à cette gravure, nous extrayons le passage suivant d'une correspondance d'Athènes:

« Mme Hélène Tossitza a fait don à l'État d'un vaste terrain près de l'École des beaux-arts pour l'érection du musée archéologique. Ce terrain, dont la superficie est de 62,000 mètres carrés, a une valeur de plus d'un million de drachmes. Le roi a envoyé son maréchal de la cour remercier Mme Tossitza de ce nouveau témoignage de patriotisme. »

Le *Moniteur*, dans son compte rendu des travaux lus à la Sorbonne par les délégués des sociétés savantes, s'exprime en ces termes:

« M. Chervin de la société littéraire de Lyon, dont les anciennes recherches sur le bégayement avaient déjà été remarquées l'année dernière, a présenté un mémoire sur le *bégayement considéré comme vice de prononciation*. L'auteur insiste sur la fréquence de cette infirmité, sur les inconvénients qu'elle présente pour les enfants dans les classes et pour les adultes dans les relations sociales. Après l'examen des différents procédés employés jusqu'à ce jour pour corriger ce défaut de prononciation, il expose sa méthode fort simple, qui a été comparée à celle d'un gymnasiarque changeant un être grêle et difforme en un homme agile et vigoureux. La conclusion de ceci, c'est qu'une méthode curative, simple et éprouvée, soit mise en pratique dans les écoles normales primaires, de façon que les instituteurs-

puissent arriver aisément à faire disparaître chez leurs élèves les défauts de prononciation. »

En douze ou quinze jours, cette nouvelle méthode approuvée par la société d'éducation et subventionnée par le conseil général triomphe, sans remède ni opération, des bégayements les plus intenses. Les distinctions dont elle a été l'objet sont donc des mieux méritées, et sa vulgarisation dans les écoles normales doterait l'humanité d'un nouveau bienfait.

On vient de vendre 10,000 francs une collection de cachets de cire, contenant les sceaux de toutes les familles régnantes et les cachets armoriés de presque toutes les maisons nobles d'Europe.

Dans cette collection figurent aussi les cachets de beaucoup d'hommes de lettres. Un certain nombre ont des devises.

M. Michelet, sur un cachet uni, a ces deux mots : « Des ailes! »

Alexandre Dumas père a plusieurs cachets. L'un d'eux porte ces trois lignes : « Tout passe, tout lasse, tout casse. »

Une lettre de Victor Hugo a pour devise en exergue sur son cachet : « Faire et refaire. »

Une lettre de Lamartine : « *Spira, spera.* »

Une autre : « *Et nunc et semper.* »

Sur le cachet d'une lettre de Balzac, on lit avec l'orthographe ancienne : « Raison m'oublige. »

Une lettre de Frédéric Soulié porte cette devise singulière:

Ve { S / M } orte.

Une lettre de Charles Nodier a pour cachet cet emblème aimé des caporaux : un cœur enflammé percé d'une flèche avec ces mots, qui s'associent singulièrement à l'emblème : « Raison le veut. »

Une lettre d'Émile Souvestre porte : « Espoir ni crainte. »

Une lettre d'Adolphe Adam, au contraire : « J'espère et je crains. »

Une lettre de Nourrit est cachetée avec un Harpocrate, le doigt sur la bouche, et autour trois fois le mot : « Chut! chut! chut! »

Le cachet d'Hérold porte cette devise : « Rien de beau sans hasard. »

Un marin américain, mais Irlandais de naissance, M. John Donovan, annonce dans les journaux de New-York qu'il se prépare à partir pour l'Europe avec le plus petit bâtiment qu'on ait jamais vu sur l'Océan. C'est le brick la *Vision*, portant deux mâts et n'ayant que 16 pieds (américains, de long, 4 pieds 6 pouces de large et 2 pieds 10 pouces de profondeur. La *Vision* a déjà tenté une fois le voyage de New-York à Liverpool; elle n'était montée que par le capitaine et un mousse, accompagnés d'un chien.

Mais, après quelques jours de navigation, et quand on désespérait de revoir jamais le brick microscopique, la *Vision* rentra à New-York avec de graves avaries.

Le capitaine Donovan augure mieux du nouveau voyage qu'il va entreprendre, et dont le résultat pourra fournir un élément de plus dans la discussion soulevée depuis longtemps à propos de la supériorité des grands navires sur les petits.

L'imprimerie impériale va être transférée de la rue Vieille-du-Temple, où elle est maintenant installée, à l'ancien hospice des Petits-Ménages, rue de Sèvres, reconstruit et approprié à cette nouvelle destination.

Cette décision, déjà prévue depuis longtemps et annoncée même par quelques journaux, n'a été officiellement prise que ces jours derniers.

Elle est maintenant arrêtée en principe.

TH. DE LANGEAC.

LES NOUVEAUX DOCKS DE ROUEN

L'emplacement choisi pour la création des magasins généraux ou docks-entrepôts à Rouen est compris, dans le faubourg Saint-Sever, entre la rue Montmery, le quai aux Meules et la rue de la Grande-Chaussée.

Le conseil municipal, qui voulait doter la ville de docks en rapport avec l'importance de son commerce, chargea une commission de visiter les principaux établissements de ce genre en Angleterre. Puis, les travaux furent commencés sur les plans de M. Vachot, architecte.

Les docks de Rouen, que l'on peut aujourd'hui considérer comme complets, se composent d'abord, sur le quai, d'un bâtiment à trois étages, et de trois autres bâtiments contigus et perpendiculaires à la façade principale.

Dans l'enceinte intérieure se trouvent un magasin pour les laines et un autre renfermant des cuves en fer capables de contenir 3,700,000 kilogrammes d'huile. Une construction, divisée en dix magasins, est destinée aux cotons. Trois pavillons sont affectés à l'administration, aux bureaux et à la garde. Enfin, un corps de bâtiment particulier renferme les organes principaux de l'appareil hydraulique de mouvement.

La pierre, la brique et le fer ont été seuls employés. Tous ces magasins réunis présentent une superficie totale de 24,920 mètres carrés.

L'appareil de mouvement se compose de deux machines à vapeur accouplées; elles sont destinées à faire monter l'eau dans le réservoir et dans la colonne de pression, surmontée d'un accumulateur du poids de 40,000 kilogrammes, lequel chasse ensuite l'eau dans les canaux sillonnant les docks, pour faire mouvoir les grues établies sur les quais, les wagons portant les marchandises du pied des grues aux magasins et dans les cours, et cinq élévateurs placés, trois dans les magasins du quai et deux dans les magasins aux huiles.

Au moyen de cet appareil hydraulique, tous les colis sont débarqués, conduits dans les magasins et dans les cours, puis enlevés aux étages supérieurs sans l'emploi d'aucune force d'hommes ou de chevaux. Des machines semblables existent en Angleterre; mais plusieurs tentatives pour en installer en France avaient produit peu de résultats. L'appareil de ces docks, inventé et construit par M. W. Armstrong, manœuvre avec une régularité parfaite.

Tout l'établissement aura coûté la somme de 3,361,300 francs. C'est là une grosse somme, mais jamais dépense ne fut mieux employée, puisque la ville se trouve dotée de docks-entrepôts modèles. C'est sous l'administration de M. Verdrel, maire de Rouen, qu'ont été construits ces magasins généraux, dont la fondation était réclamée depuis longtemps par les besoins du commerce.

G. DESBOIS.

UN HÉRITAGE

(Suite[1].)

— Franchement, reprit Frédéric, à la place de mon noble parent, je n'aurais pas été si discret.

Puis Édith, pressée de questions, en vint à parler de Muller, de ses enfants, de Spiegel, de la vie paisible et laborieuse qu'ils menaient ensemble à Munich. La vérité sans voile se laissait voir au fond de ses discours, comme une belle fleur épanouie sous le cristal d'une eau transparente. Frédéric, en l'écoutant, allait de surprise en surprise.

— Tenez, monsieur, voici mes enfants, s'écria tout à coup Édith en lui montrant Hermann et Marguerite qui accouraient du bout de l'avenue. Vous ai-je trompé? Sont-ils beaux et charmants?

Frédéric examina la petite fille avec une attention scrupuleuse; mais vainement chercha-t-il sur ce minois rose et frais un trait, une ligne, un signe qui rappelât le pâle et long visage du comte Sigismond. En voyant cette jeune mère et ces jolis enfants qui se disputaient ses baisers, il comprit jusqu'à l'évidence que ses tantes se méprenaient.

Ils se séparèrent à quelques pas du château. Édith rentra et trouva le salon désert; Muller était déjà sorti. Elle s'accouda sur l'appui d'une fenêtre ouverte, et se mit à rêver à toutes les scènes de bruit et de mouvement dont Frédéric venait de l'entretenir, à la vie nouvelle qu'il venait de lui faire entrevoir comme une rive enchantée et prochaine.

Au bout de quelques instants, elle entendit le son éclatant des fanfares : c'était Frédéric, en habit de chasse, suivi de la meute complète, escorté de tous les piqueurs. En passant sous la croisée où Édith se tenait assise, il retint avec grâce l'ardeur de son cheval, s'inclina, partit au galop, et près de disparaître, au détour de l'allée, se retourna pour saluer une fois encore le doux visage qui le suivait des yeux. Son costume faisait valoir toute l'élégance de sa taille; Édith ne put s'empêcher de remarquer la bonne mine de son nouvel hôte.

XI

Le premier mouvement de Frédéric, après avoir découvert sa méprise, n'avait pas été, comme on pourrait le supposer, de s'indigner contre la calomnie, de s'accuser lui-même, de se repentir et de renoncer à ses espérances. En admettant comme véridiques les soupçons injurieux de ses tantes, Frédéric n'avait cru porter atteinte ni à la mémoire de son cousin ni à la considération d'Édith. Édith, en effet, eût aimé le comte Sigismond, le comte Sigismond eût payé son bonheur du don de ses domaines, la femme de Muller eût accepté sans hésiter le prix de sa tendresse ou de sa complaisance, le jeune officier n'aurait vu là rien que de simple et de légitime. Habitué depuis longtemps à ces sortes de transactions, Frédéric n'était pas homme à s'effaroucher pour si peu. Non qu'il manquât d'honneur, de délicatesse et de loyauté; seulement, toutes les fois qu'il s'agissait d'appliquer la morale à l'amour, il était rempli d'indulgence. Dans la découverte qu'il venait de faire, il n'avait compris qu'une chose, la place ne se rendrait pas aussitôt qu'il l'avait d'abord espéré.

— Allons, s'était-il dit en soupirant, il faudra faire un siége en règle. Eh bien! cela m'occupera et me formera. Il me reste toujours une revanche à prendre, et si ce n'est pas sur mon cousin, c'est sur Muller que je la prendrai.

Dès le lendemain, il se présentait chez Muller.

En homme habile, il sut dès les premiers jours se concilier l'amitié du mari et des enfants. Par une contradiction que les esprits clairvoyants s'expliqueront sans doute, Ulrique et Edwig lui avaient donné des jouets et des bonbons pour les enfants. Quant à Franz, Frédéric n'eut vraiment pas grand'peine à le gagner. Le nouveau maître d'Hildesheim était si peu résigné à l'isolement que lui avaient fait les Bildmann et les Stolzenfels, qu'il accueillit Frédéric avec l'empressement et la gratitude des parias quand ils reçoivent par hasard un témoignage d'affection et de bienveillance. Les visites de Frédéric n'étaient-elles pas une protestation éclatante contre l'insolence des vieilles filles, du major, de Dorothée et de tous les hobereaux des environs? Frédéric, d'ailleurs, était un bon vivant, qui se mettait partout à l'aise et devinait avec une rare sagacité le caractère des hommes à qui il avait affaire. Sous des dehors insouciants, il cachait un esprit fin et observateur. En cette occasion, sa sagacité ne fut pas soumise à une épreuve difficile, car Muller, dès la première entrevue, lui ouvrit son cœur tout entier.

A partir de ce jour, Frédéric se trouva établi chez ses hôtes sur le pied de la familiarité.

Sa présence jeta un peu d'animation dans ce ménage qui s'attristait de plus en plus. La gaieté de son humeur, la verve et l'entrain de son caractère, la vivacité de ses reparties, les mille enfantillages auxquels il se livrait pour amuser Hermann et Marguerite, avaient réveillé la vie dans cette famille dépaysée. Il organisait des parties de chasse, des parties de pêche, des promenades à cheval, de joyeux pèlerinages aux ruines d'alentour. Fidèle à ses engagements, il avait dressé pour Édith un bel alezan aux jambes de cerf, au cou de cygne, à la tête fine et busquée, plein de fougue et d'ardeur, mais docile à la voix de sa jeune et jolie maîtresse. Frédéric excellait à tous les exercices du corps. Il tuait les chevreuils sous le nez de Muller, et, quand ils chevauchaient tous deux auprès d'Édith, la jeune femme ne pouvait s'empêcher d'établir entre les deux cavaliers une comparaison qui n'était pas toujours à l'avantage de son mari.

Au bout de quelques semaines, les enfants ne pouvaient plus se passer de Frédéric. Muller ne mangeait avec appétit que lorsqu'il l'avait à sa table, et le grondait s'il restait plus d'un jour sans venir s'asseoir à son foyer. Édith elle-même, sans ressentir pour lui une vive affection, le remerciait tout bas d'avoir presque dissipé le sombre ennui qui la consumait.

Ainsi qu'il l'avait dit, Frédéric aimait la musique, il chantait le soir avec Édith, tandis que Franz, enfoncé dans un large fauteuil, méditait à loisir les exploits et les assignations qui qui tombaient comme grêle au château depuis que maître Wolfgang, au nom du nouveau châtelain d'Hildesheim, avait donné signe de vie aux adversaires du comte Sigismond et déchaîné toute l'armée de la chicane. Bref, en moins d'un mois, le jeune officier était parvenu à se rendre indispensable. Il n'avait jamais aimé sérieusement; tout en rendant justice à la grâce d'Édith, réussir auprès d'elle n'était pour lui qu'une affaire de passe-temps et de vanité. Muller lui avait pris le château d'Hildesheim; prendre Édith à Muller lui semblait de bon goût et de bonne guerre. Mieux il comprenait qu'il avait devant lui une femme résolue à la résistance, ou qui plutôt, dans la candeur de son âme, ne s'attendait pas à l'attaque, plus il se piquait au jeu et se faisait un point d'honneur d'emporter une place si forte qu'elle paraissait imprenable. Assuré d'ailleurs que l'audace et la présomption n'étaient pas ici un moyen de succès, il menait son entreprise à petit bruit; il ne hasardait pas une parole qui pût alarmer le cœur d'Édith; en attendant l'occasion de lui déclarer son amour, il professait pour elle une amitié désintéressée, chevaleresque, si bien qu'Édith, dans sa pensée, le comparait parfois à Spiegel.

Un incident frivole vint encore affermir le crédit de Frédéric dans le ménage de nos amis.

On n'a pas oublié que le major Bildmann et les demoiselles de Stolzenfels, profitant de l'indulgence du comte Sigismond, avaient pris dans le parc d'Hildesheim un coin de terrain pour leur usage personnel, et l'avaient entouré d'une haie vive. On se souvient que Muller, dans un louable sentiment de condescendance, avait légitimé cette double usurpation. Le malheureux ne se doutait pas des désastres que sa tolérance devait entraîner.

On touchait à la fin d'octobre.

Un matin, à l'heure où le parc était habituellement désert, Hermann et Marguerite rôdaient autour de l'enclos Bildmann comme deux jeunes loups autour d'une bergerie. Ils avaient, pour se promener et s'ébattre en liberté, un parc de deux cents arpents; mais ils en faisaient fi et ne se sentaient attirés que par les deux coins de terrain où il leur était interdit de pénétrer. Une fois déjà ils s'étaient introduits furtivement dans l'enclos des Stolzenfels, ce qui avait valu à Muller des récriminations assez aigres de la part d'Hedwig et d'Ulrique.

Un matin donc, ne se souvenant déjà plus de l'admonestation paternelle, ils rôdaient autour de l'enclos Bildman. La passion du fruit défendu se trahissait dans les regards curieux et avides qu'ils plongeaient entre les éclaircies de la haie à demi dépouillée. Marguerite voyait des touffes éblouissantes de dahlias et de chrysanthèmes; Hermann apercevait un magnifique cerf-volant qui faisait depuis quinze jours les délices et l'orgueil d'Isaac. Ils s'en étaient tenus d'abord à une contemplation silencieuse; mais bientôt, poussés par le démon de la convoitise, s'encourageant, s'excitant l'un l'autre, ils s'étaient mis à fureter, chacun de son côté, pour découvrir une ouverture qui leur permît d'entrer dans ce jardin des Hespérides. Hélas! sur tous les points la haie était épaisse, impénétrable, et trop élevée d'ailleurs pour qu'Hermann songeât à sauter par-dessus. Les lézards et les roitelets pouvaient seuls s'aventurer dans ce fourré d'ajoncs, d'épines et de houx. Découragés, les deux enfants allaient renoncer à l'entreprise, quand tout à coup, ô surprise! ô bonheur! Hermann, par un mouvement de révolte et de mutinerie, s'étant avisé d'envoyer un violent coup de pied dans la porte, la porte céda et s'ouvrit; contre son habitude, le major avait oublié la veille de donner un tour de clef à la serrure.

Après s'être assurés que personne n'était là pour les observer, Hermann et Marguerite se glissèrent dans l'enclos, et tandis que Marguerite moissonnait les plus belles fleurs, qu'elle déposait dans un pan de sa robe, Hermann s'emparait du cerf-volant, déroulait le peloton de ficelle et se disposait à l'enlever. Quelle joie! quelle fête! Avec quelle ardeur Marguerite saccageait toutes les plates-bandes! Quelle attitude triomphante avait Hermann offrant à la bise d'octobre le cerf-volant, qui, déjà soulevé, agitait, en signe d'allégresse, sa belle queue de papier frisé! Mais voici bien une

1. Voir les numéros 524 à 532.



LE COURS NOLIVOS, PROMENADE PUBLIQUE DE BASSE-TERRE, A LA GUADELOUPE, d'après une photographie. — Voir pag. 278.



BASSE-TERRE, CHEF-LIEU DE LA GUADELOUPE, d'après une photographie. — Voir page 278.



S. M. LA REINE DES BELGES. [illegible] MM. [illegible]

autre affaire ! Isaac Bildmann se précipite dans l'enclos, reconnait son cerf-volant, se jette sur Hermann et le lui arrache des mains. Hermann n'avait pas sur le tien et le mien des idées bien nettes ni bien arrêtées; il reprend le cerf-volant et distribue quelques bourrades à Isaac, qui réplique sur le même ton. Une lutte en règle s'engage bientôt entre les deux champions. Isaac est plus âgé, plus robuste, plus vigoureux; Hermann est plus ardent, plus brave, plus alerte. La victoire est longtemps incertaine; Isaac va l'emporter peut-être, quand Marguerite, inspirée par l'amour fraternel, se met de la partie, et, tout en retenant d'une main le pan de sa robe où elle a serre sa moisson, elle tire de l'autre la jambe du petit Bildmann, qui roule sur le gazon.

En héros généreux, Hermann n'abusa pas de son triomphe; content de voir son ennemi terrassé, il s'éloignait avec le cerf-volant, entraînant avec lui Marguerite, tandis qu'Isaac, reste sur la place, poussait des cris de blaireau pris dans un traquenard. Nos deux vainqueurs hâtaient le pas; comme ils allaient franchir la porte de l'enclos, le major parut sur le seuil. Arracher le cerf-volant des mains d'Hermann, renverser les fleurs que Marguerite emportait dans sa robe, ce fut pour lui l'affaire d'un instant. Il ne s'en tint pas là; exaspéré par les cris d'Isaac, ayant à cœur de venger l'honneur des Bildmann outragé dans la personne de son fils, il saisit l'oreille d'Hermann, et, dans un accès de cruauté, la tira jusqu'au sang. En entendant crier son frère, Marguerite, à son tour, se mit à crier. Attirée par tout ce vacarme, la valetaille était accourue; Ulrique et Hedwig, à leur fenêtre approuvaient du geste et de la voix la brutalité du major. Au milieu de cette scène de désordre, Muller survint; il

voulut savoir et se fit expliquer la cause de la querelle.

— Vos enfants, répondit brusquement le major, se sont permis d'entrer dans mon jardin, dans l'enclos que je me suis réservé, qui m'appartient, qui n'appartient qu'à moi. Votre fille a saccagé mes plates-bandes; ce petit vaurien a pris le cerf-volant d'Isaac, et, pour garder le bien d'autrui, il n'a pas craint de frapper le fils du major Bildmann. Grâce à Dieu, la vengeance ne s'est pas fait attendre; je lui ai tiré les oreilles, et je lui promets de recommencer chaque fois qu'il frappera mon fils.

[illegible] Mulle était blanc de colère.

— Que parlez-vous d'enclos et de jardin ? s'écria-t-il s'adressant au major. Il n'y a ici qu'un maître, c'est moi, et vous le savez. Jusqu'ici, j'ai toléré, de votre part, ce ridicule empiétement; à compter d'aujourd'hui, j'entends et je veux que cette haie soit abattue. Le testament du comte est formel; il vous abandonne la jouissance d'une aile du château; il ne dit pas un mot de votre enclos, de votre jardin. Les fleurs qu'a cueillies Marguerite sont bien à elle puisqu'elles sont à moi. Quant à Hermann, s'il a pris le cerf-volant de votre fils il a eu tort, mais il suffisait de le gronder; vous l'avez battu, c'est une lâcheté.

A ce dernier mot, le major bondit comme s'il eût senti tout son sang indigné bouillonner dans ses veines.

— Monsieur, s'écria-t-il en marchant vers Muller dans une attitude militaire, vous savez sans doute qu'une telle parole ne s'efface que dans le sang ?

— Donnez à mes paroles le sens qu'il vous plaira, répliqua Muller hors de lui, et ne songeant pas à reculer d'une semelle; si vous voulez une réparation, vous l'aurez aussi complète que vous pourrez la désirer. Je me mets à vos ordres.

Jusque-là, le major s'était montré d'autant plus intraitable, d'autant plus hautain, qu'il ne croyait pas le musicien en état de lui tenir tête. Enhardi par l'air doux et timide que Muller avait habituellement, il était brave tout à son aise. Quand il vit que Franz le prenait au mot, il regretta son imprudence. Cependant, pour se ménager une retraite, il continuait d'élever la voix, espérant que Muller ne tarderait pas à revenir sur sa première résolution et se déciderait à dénouer la querelle d'une façon moins belliqueuse. Franz, de plus en plus irrité, refusait de rien entendre. Les deux vieilles filles, qui, de leur fenêtre, assistaient à cette scène et semblaient applaudir le major, avaient achevé de l'exaspérer.

— Je vous le répète, monsieur, s'écria-t-il d'une voix altérée mais ferme, vous aurez la réparation que vous demandez. Je n'ai jamais touché ni une épée ni un pistolet; mais peu importe, nous nous battrons demain, aujourd'hui, tout à l'heure, quand vous voudrez.

A cet aveu, rassurant pour son courage, le major releva fièrement la tête. Pourtant, ne voulant pas exposer sa poitrine à un coup fourré, sa tête à quelque balle étourdie :

— Monsieur Muller, reprit-il avec dignité, vous avez en moi un loyal adversaire. Vous ne connaissez ni l'épée ni le pistolet : ces deux armes me sont depuis longtemps familières; pour égaliser les chances nous nous battrons au sabre.

— Au sabre, au fusil, répliqua Muller; pour châtier votre insolence, toutes les armes me seront bonnes.

Et, prenant ses deux enfants par la main, il tourna le dos au major.

VII

Retirée au fond de son appartement, Édith n'avait rien entendu. En voyant entrer son mari, encore pâle et tremblant de colère, elle se leva toute troublée et courut à lui. Franz n'était pas fâché de prouver à sa femme qu'il ne manquait au besoin ni de fermeté ni de caractère : il raconta ce qui venait de se passer. Vainement Édith essaya de le ramener à des sentiments plus pacifiques, de lui montrer toute la puérilité d'un duel engagé à propos d'un cerf-volant.

— Peu importe la cause! répondit Muller d'un ton décidé; je suis las de l'insolence des Bildmann et des Stolzenfels. L'occasion se présente aujourd'hui de leur apprendre clairement ce que je pense de leur conduite, et je dois la saisir avec empressement. Je vais, dès ce matin, m'occuper de chercher mes témoins. Je suis sûr que Frédéric ne refusera pas de m'assister dans une affaire d'honneur. Il doit avoir un sabre, il me le prêtera; car c'est au sabre que nous nous battons.

Au sabre! s'écria Édith épouvantée.

— Ne t'effraye pas, répliqua Franz en l'embrassant, j'ai la main heureuse, et je m'engage à t'apporter demain les deux oreilles du major.

Il s'arracha aux étreintes de sa femme éplorée et sortit. Quelques instants après, Frédéric entra et trouva Édith en larmes. Il revenait de la chasse et ne savait rien.

— Qu'est-il arrivé, grand Dieu! dit-il s'approchant d'Édith avec intérêt; madame, qu'avez-vous? Un de vos enfants se serait-il blessé? Parlez, de grâce! parlez, je vous en prie!

Et, pour la première fois, il osa lui prendre les mains.

—Monsieur Frédéric, s'écria Édith d'une voix suppliante, promettez-moi, jurez-moi, sur la mémoire de votre mère, que vous ne prêterez pas votre sabre à mon mari!

— Mon sabre! dit Frédéric étonné; qu'en veut-il faire?

— Il veut se battre.

— Avec qui?

— Avec le major! s'écria Édith éclatant en sanglots.

Puis elle raconta en pleurant la scène du jardin.

— N'est-ce que cela? dit Frédéric en riant, laissez-moi faire, et séchez vos larmes; le major entendra raison

— Que ferez-vous? que pouvez-vous faire? reprit Édith en se tordant les bras; le mal est désormais sans remède. Mon mari a été provoqué, il est sorti pour chercher des témoins. Franz est doux comme un [illegible], mais il est brave comme un lion. Toutes mes prières ont échoué contre sa volonté : il veut se battre, il se battra, et l'affreux major le tuera.

— Bah! s'écria Frédéric, le major n'a jamais tué et ne tuera jamais personne.

— Il le tuera, vous dis-je! C'est un homme de guerre, tandis que Franz n'a jamais mis le pied dans une salle d'armes.

— Rassurez-vous, madame, reprit Frédéric d'un ton d'autorité; je vous promets qu'ils ne se battront pas. Attendez-moi; avant une heure je vous apporterai des paroles de paix.

— Monsieur Frédéric, ajouta Édith, heureuse et pourtant alarmée de l'intervention du jeune officier, vous êtes militaire, vous savez qu'un homme tient par-dessus tout à son honneur. J'aime mon mari; pour le sauver, je verserais tout mon sang avec joie, mais l'honneur de mon Franz ne m'est pas moins cher que sa vie.

— Je vous comprends, madame, répondit Frédéric sincèrement ému. Dans la démarche que je vais faire et dont je garantis le succès, il ne sera rien dit, il ne sera rien fait, je vous en donne ma parole, rien qui puisse porter atteinte à l'honneur, à la dignité, au légitime orgueil de l'homme que vous aimez.

Après avoir salué Édith avec respect, il se rendit chez le major Bildmann [illegible] sans préambule, sans exorde, il aborda cavalièrement le sujet de sa visite.

— J'apprends, major, que vous allez vous battre.

— C'est la vérité.

— Votre résolution...

[illegible] ne les accepterais pas.

— Ainsi, major, vous êtes bien décidé?

— Je suis tout prêt; tenez, voilà mon sabre

— En ce cas, je dois vous dire qu'avant de vous battre avec M. Muller, vous avez une affaire à vider avec moi

— Vous voulez rire ?

— Avec vous, major, je ne ris jamais. Plus d'une fois, je le sais, devant témoins, dans des lieux publics vous vous [illegible]. Jusqu'ici, je me suis abstenu de vous demander une réparation. Je respectais en vous la vie d'un chef de famille; mais puisque vous exposez, sans hésiter, de gaieté de cœur, une vie qui ne vous appartient pas, qui appartient à votre femme, à votre enfant, je prétends user aujourd'hui de mon [illegible]

JULES SANDEAU

(La suite au prochain numéro.)

BASSE-TERRE A LA GUADELOUPE

Notre numéro 484 contient un petit historique de la Guadeloupe, qui nous dispense de revenir sur les dispositions géographiques et les origines de cette colonie. Il nous suffit [illegible] des deux dessins que nous publions, que l'île est traversée dans sa largeur par un étroit bras de mer qui la divise en deux parties : la Grande-Terre, dont le chef-lieu est Pointe-à-Pitre, et la Basse-Terre ou la Guadeloupe proprement dite, dont le chef-lieu est Basse-Terre.

Cette dernière ville, siége du gouvernement colonial, est située sur la côte sud-ouest de l'île, au pied du volcan de la soufrière. Elle se divise en quinze paroisses, qui sont celles de Basse-Terre, [illegible] de Bouillante, de la Pointe-Noire, de Deshaies, de Sainte-Rose, du Lamentin, de la baie Mahault, du Petit-Bourg, de la Goyave, de la Capesterre, des Trois-Rivières et du Vieux-Fort-l'Olive. La ville n'a pas positivement de port, elle a seulement une grande rade ouverte. Baignée d'un côté par la mer, elle est abritée de l'autre par les mornes Bellevue, Mont-Desir, Beau-Soleil, de l'Espérance et Saint-Charles, divisés entre eux par de profondes ravines. Ces mornes, qui s'élèvent en amphithéâtre, sont couverts de riches champs de cannes et parés de belles et riantes habitations. Ils donnent naissance aux rivières des Pères et des Galions qui fournissent l'eau à la ville. Cette dernière est ainsi nommée des galions espagnols qui s'y arrêtaient ordinairement pour renouveler leur provision d'eau. Quant à la rivière des Herbes, bien que souvent à sec, elle est sujette à de terribles débordements. C'est avec la Soufrière deux fâcheux voisins, moins fâcheux encore cependant pour la colonie que les Anglais, qui l'ont saccagée et brûlée trois fois en 1691, en 1703 et en 1759. La ville se remettait à peine de ce dernier pillage, quand un incendie la détruisit de fond en comble dans l'année 1782. A cette époque, presque toute la richesse coloniale s'y était concentrée; et sa population, qui n'atteint pas aujourd'hui plus de neuf mille âmes, en comptait alors quatorze mille.

Les grands ouragans n'ont pas été moins désastreux pour la ville.

A ceux de 1821 et de 1825, les plus terribles dont les habitants avaient jusque-là gardé le souvenir, on peut ajouter celui de l'année dernière, qui a renversé un grand nombre de constructions et déraciné les beaux tamarins dont était planté le cours Nolivos. Cette promenade publique, dont nous donnons une vue prise avant le sinistre, doit son nom au comte de Nolivos, un des anciens gouverneurs de l'île, qui l'avait fait planter en 1767, en même temps qu'il faisait paver les rues de la ville. Notre seconde vue donne l'aspect de Basse-Terre, telle qu'elle apparaît au voyageur arrivant par la principale route septentrionale. Comme on le voit, la ville s'étend en bande sur le bord de la mer, présentant ainsi beaucoup plus de longueur que de largeur. En général, ses rues sont grandes et belles, surtout dans la paroisse de Saint-François. Un des principaux monuments de la ville est l'hôpital Saint-Louis, fondé en 1667, par le général Prouville de Tracy. On cite dans les environs le Matouba, maison de campagne du gouverneur, et le champ d'Arbaud, planté d'arbres, qui sert aux manœuvres de la garnison; mais ce que Basse-Terre a en réalité de charmant, c'est l'abondance des eaux vives qui arrosent toutes ses rues. On peut dire qu'il n'y a pas de maison à Basse-Terre qui ne possède une fontaine dans sa cour.

L. DE MORANCEZ.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Pourquoi le vin rouge est rouge. — Études microscopiques. — Nouveau moyen d'empêcher la douleur. — Nouvelle anesthésie locale. — Dents arrachées sans douleur. — Un jeune sanglier algérien. — Ses rapports avec une lionne et un chien. — Le jeu de la chasse à courre. — Le dîner de la lionne. — Le *farniente* d'un sanglier. — Un tigre et une chienne.

La couleur des raisins noirs se trouve, on le sait, contenue dans une pellicule à laquelle on donne le nom de peau.

Cette couleur, dans la plupart des végétaux, est produite par un liquide qui remplit l'intérieur de certaines cellules et se mêle à l'eau quand la cellule se déchire.

En est-il de même pour la matière colorante des raisins noirs?

Cela paraît difficile à admettre quand on fixe son attention sur les procédés qu'emploient les vignerons pour faire le vin rouge. En effet, quand ils écrasent la pulpe des raisins, le jus qui s'en écoule paraît presque incolore; et si on le laisse fermenter à part, le vin qu'on obtient est blanc.

Pour que le liquide prenne de la couleur, il faut qu'on le mette cuver, c'est-à-dire fermenter dans une cuve contenant les peaux des raisins qu'on a pressés.

D'où vient, si la matière colorante est liquide, que par le foulage elle ne s'écoule pas avec le jus et que la coloration se manifeste dans la liqueur seulement après que la fermentation a commencé à se produire et à donner naissance à de l'alcool?

Voici comment les chimistes répondent à cette question :

La structure anatomique des grains de raisin a d'abord été étudiée par M. Ch. Morren, qui y signale l'existence d'un très-grand nombre de corps rouges d'une teinte fort intense. Ces corps se trouvent [illegible] dont ils occupent la surface extérieure des organes composés de corpuscules globuleux; ils sécréteraient une substance liquide rouge, violette ou bleuâtre, et formeraient des glandes internes appelées *corèses*. M. Morren leur attribue, entre autres propriétés, celle de caractériser le bouquet des vins.

M. Prillieux a repris ensuite et continué les études de M. Morren. D'après lui la peau des raisins, seule portion du grain qui contienne des matières colorantes dans la plupart des variétés, est formée de deux parties : d'abord de la pellicule qui enveloppe la chair, ou *l'épicarpe*, et d'une portion de la chair elle-même, ou, en d'autres termes, du *sarcocarpe*, qui demeure adhérent à *l'épicarpe*.

L'épicarpe est formé d'une couche de cellules dans lesquelles on observe un liquide d'un rouge incarnat. Ce liquide ne se mêle pas avec la liqueur incolore qui contiennent également les cellules et au milieu de laquelle il nage sous forme de larges gouttes. Ces gouttes se trouvent probablement renfermées chacune dans une vésicule dont les parois sont d'une excessive ténuité.

Quand on place dans l'eau un lambeau d'épicarpe, on voit cette matière colorante subir des altérations notables.

Chez les cellules déchirées où l'eau a un libre accès, un dépôt fin de granules violets remplace le liquide rouge.

Chez les cellules intactes, l'altération ne se produit que peu à peu à mesure que l'eau y pénètre par endosmose.

Au bout d'un temps plus ou moins long, la goutte rouge disparaît (probablement par suite de la rupture de la vésicule qui la contenait); la liqueur qui la formait se mêle à la liqueur incolore qui contenait aussi la cellule et produit un liquide lilas au milieu duquel apparaissent des granules de matière solide d'un rouge violet foncé.

Un phénomène analogue se produit bien plus rapidement quand à l'eau dans laquelle baigne le lambeau d'épicarpe on ajoute une goutte d'un acide énergique.

Alors on voit tout à coup la goutte rouge disparaître, et un dépôt de matière granuleuse rouge se former.

Si au lieu d'un acide on emploie un alcali comme la potasse, il survient également une altération subite de la liqueur rouge, mais alors la matière solide qui se précipite est d'un beau bleu

On peut du reste à volonté faire passer la substance du bleu au rouge après sa précipitation, en la traitant par un acide; on la ramène ensuite du rouge au bleu à l'aide de la potasse.

En résumé, on voit que sous l'influence de divers agents, qui sans doute rompent la vésicule qui contenait le liquide colorant rouge, celui-ci se dédouble en un liquide qui se mêle à l'eau et en granules insolubles assez analogues en apparence à des grains de résine, et qui deviennent violets dans l'eau pure, rouges dans une liqueur acide, bleus dans une liqueur alcaline.

La matière colorante contenue dans la partie du sarcocarpe qui forme avec l'épicarpe la peau du raisin se présente sous deux formes.

Non-seulement les cellules contiennent un liquide rouge pâle, mais on y observe aussi une substance solide tantôt violette, tantôt rouge, qui forme des amas relativement assez considérables. Leur couleur varie selon le degré d'acidité du liquide dans lequel on les observe. Dans l'eau pure, ils restent d'un bleu violet.

Ce sont ces amas de matières colorantes que M. Morren considère comme de petits organes glanduleux, appliqués sur la face externe des cellules, et qu'il a nommés des *corèses*.

Ils forment des disques ou des lentilles, et sont certainement contenus à l'intérieur des cellules. Leur surface paraît assez irrégulière; jamais on n'y peut reconnaître une véritable organisation; parfois ils contiennent quelques granules, mais ce sont simplement des grains chlorophylles qui se trouvent englobés dans le dépôt de la matière violette.

La complète opacité de ces corps rend, il est vrai, difficile l'examen de leur structure; toutefois, quand on les traite par l'alcool sous le microscope, on les voit devenir plus transparents, et alors on aperçoit souvent dans leur masse quelques granules.

Si on laisse continuer l'action dissolvante de l'alcool, il ne reste bientôt plus que quelques granules et un nuage violet qui finit par disparaître lui-même.

La matière colorante, déposée ainsi en amas relativement considérables dans les cellules du sarcocarpe, semble du reste identique avec celle qu'on voit se déposer sous forme de fins granules dans les cellules de l'épicarpe, sous l'influence de certains agents.

A l'aide des observations qui précèdent on peut donc aisément se rendre compte des opérations que pratiquent les vignerons pour obtenir un vin coloré.

Quand on presse le raisin, le jus qui s'écoule reste très-faiblement coloré.

En effet, la presque totalité de la matière colorante étant solide et insoluble dans l'eau, elle doit rester déposée sur les parois des cellules.

Insoluble dans l'eau, cette matière colorante se dissout dans l'alcool.

Or, comme la fermentation du jus produit de l'alcool, la matière colorante solide se dissout, le jus se colore, et l'on obtient du vin rouge.

Du vin à l'éther son petit-fils, puisque ce dernier a pour père l'alcool, la transition est toute naturelle.

Grâce à cet éther, voici encore la douleur physique qui subit une nouvelle défaite; voici de plus encore une hâblerie de charlatans qui va devenir une réalité. La génération qui suivra la nôtre se demandera certainement comment nous nous rendions avec tant de répugnance chez un dentiste pour nous faire extraire une molaire. En effet, grâce à une nouvelle méthode d'anesthésie locale encore peu connue aujourd'hui, mais que chacun pratiquera dans un an, et qui courra les rues dans un siècle, sans que personne y prenne garde, méthode perfectionnée par un chirurgien anglais, désormais on n'arrachera plus les dents, on les *cueillera*, comme disent les opérateurs en plein vent.

Le procédé nouveau, qui s'applique avec succès à toutes les petites opérations chirurgicales et qu'a perfectionné M. Richardson, consiste à produire un froid artificiel qui engourdit et ôte toute sensibilité à la partie malade destinée à subir l'action d'un des plus redoutables instruments que renferme la trousse d'un médecin.

L'éther est, je vous le répète, chargé de produire cette insensibilité.

Jusqu'ici on n'obtenait de cet agent que des effets incomplets et négatifs, parce qu'on ne le projetait pas avec assez de rapidité et de force sur la partie malade.

Aujourd'hui, un appareil ingénieux le lance après l'avoir soumis à une pression atmosphérique; aussi, en trente secondes, fait-il descendre de quatre à six degrés au-dessous de zéro le thermomètre qu'il couvre en outre d'une légère couche de neige. On obtient l'insensibilité complète de la peau en moins d'une minute, sans que le malade éprouve d'autre sensation que celle d'une chaleur un peu vive.

J'ai bien peur qu'il ne faille bientôt recourir aux procédés d'anesthésie localisée pour un jeune sanglier d'Afrique arrivé depuis deux mois à la ménagerie du Muséum.

On a donné pour société à cet enfant de l'Algérie une compatriote réputée d'humeur douce et qui l'a sans difficulté admise dans sa société, société d'ailleurs composée déjà d'un chien.

Par malheur cette compatriote est une lionne âgée de deux ans à peu près, qui aime le jeu avec toute la pétulance et toute la vivacité de son âge et qui trouve plaisant de faire des peurs effroyables à son nouvel ami. Tandis que le sanglier, devenu gourmand et mendiant comme tous les animaux prisonniers, sollicite et obtient des spectateurs groupés autour de l'immense cage grillagée et en plein air qui sert de demeure aux trois animaux, soit un morceau de viande, soit un morceau de gâteau, soit une pomme, et qu'il remue gaiement à l'aide de son groin la succulente aubaine avant de la déguster, tout à coup la lionne se rue sur le gastronome; elle le saisit de ses deux pattes qui font toutefois griffes de velours et l'entraîne le plus loin qu'elle peut. Le sanglier, brusquement séparé de la friandise qu'il tenait déjà dans sa gueule et que la surprise lui a fait lâcher, commence naturellement à témoigner sa mauvaise humeur.

Le chien se met alors de la partie : il taquine le mystifié, il lui mordille les jambes et il finit par aller croquer l'excellent morceau, au groin et à la barbe du pauvre souffre-douleur qui pousse des cris lamentables et perçants de désespoir.

D'autres fois la lionne veut jouer à la chasse; comme elle habite, je vous l'ai dit, un petit parc grillagé en plein air et en outre une loge abritée attenant à la ménagerie des carnivores, l'espace ne lui manque pas pour cet exercice cynégétique. Elle profite d'ordinaire du moment où l'enfant du Sahara, blotti au soleil, se livre au sommeil ou au *farniente* si doux aux animaux de son espèce. Alors le chien s'approche traîtreusement du dormeur et donne bruyamment de la voix: éveillé en sursaut par les aboiements qui lui hurlent aux oreilles, le sanglier effaré, éperdu, veut fuir; aussitôt la lionne et le chien prennent sa piste, et le poursuivent sans chercher toutefois à l'atteindre. S'il veut s'arrêter, les deux veneurs le harcèlent et l'obligent à continuer le jeu qui les amuse tant et qui plaît si peu à leur compagnon. Quand la malheureuse bête finit par tomber de fatigue, par se rendre et par demander grâce, la lionne se couche devant lui, le chien s'assied et tous les deux regardent paisiblement le pauvre diable essoufflé, harassé, et ne pouvant plus remuer ni pieds ni pattes.

Vers trois heures et demie cependant ces jeux cessent régulièrement. La lionne inquiète commence à rentrer à chaque instant dans sa loge avec une préoccupation et une attente visibles. A la fin la porte de cette loge s'ouvre et l'un des gardiens entre portant dans ses bras une ample ration de viande crue et appétissante. La lionne ne s'occupe plus dès lors que de son dîner, elle le hume, elle le lèche, elle le déguste, elle le savoure à l'aise, sans se hâter, en animal qui connaît le prix d'un bon repas et n'entend point qu'on le dérange tandis qu'il le fait. De temps à autre néanmoins elle fait la part du chien qui se tient près d'elle l'œil aux aguets, les oreilles dressées et la queue en mouvement. Tantôt elle lui abandonne un os qui n'est pas trop dégarni, tantôt elle pousse devant lui avec sa grosse patte un bon morceau de chair; enfin, quand elle se sent repue, elle lui abandonne sa desserte. Pendant qu'il la mange, elle s'étend sur une planche recouverte de paille qui lui sert de lit; le chien ne tarde pas à venir l'y rejoindre, et elle s'endort paisiblement presque toujours la tête placée affectueusement sur son ami qui s'est couché près d'elle et qui fait également sa sieste.

Il faut voir alors la satisfaction du sanglier resté seul dans le parc, et à qui l'on a servi une plantureuse portion de pommes de terre. Il déguste en paix un à un les tubercules, il se carre devant les spectateurs qui l'entourent, il lisse son poil roide et brillant, il lèche les écorchures involontaires faites à son cuir épais par les ongles de la lionne, et repu de bonne chère et de vanité, il finit par s'étendre sur le sable et par s'y endormir d'un sommeil voluptueux.

Quoique adulte, un tigre de la ménagerie du Muséum à qui l'on a donné également une chienne pour hôtesse, se montre bien autrement bon compagnon envers celle-ci. Au lieu de la taquiner, il supporte sans jamais y résister la mauvaise humeur de la fantasque bête qui abuse de sa faiblesse, comme le font tous les êtres faibles.

A l'heure du repas, les gardiens sont obligés de renfermer la chienne dans une cage à part, pour qu'elle laisse le tigre manger en paix; sans cette précaution, elle gaspillerait la portion de son commensal sans le laisser approcher. Quand elle rentre près du tigre, et que celui-ci ne lui a point laissé une part convenable, elle lui saute à la tête et le mord au sang.

Le tigre, qui la broierait d'un seul coup de patte, cherche à se dérober à ces mauvais traitements en se réfugiant sur une sorte de banc dressé dans un coin de la cage, et la chienne, faute de pouvoir l'y atteindre, aboie avec fureur et ne lui permet de dormir qu'au moment où elle-même, vaincue par la lassitude et la torpeur de la digestion, elle se met en rond et s'endort.

Des scènes analogues ne se passent-elles qu'à la ménagerie du Muséum? Dans un certain monde, n'y a-t-il point, hélas! des créatures qui agissent de la même façon que la compagne du tigre?

S. Henry Berthoud.

LA REINE DES BELGES

La jeune et gracieuse princesse qui vient de monter sur le trône de Belgique est l'archiduchesse d'Autriche Marie, fille de feu l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie. Née le 23 août 1836, elle a épousé, le 10 août 1853, le duc de Brabant, aujourd'hui Léopold II. La biographie d'une reine qui n'a ceint la couronne que depuis quelques mois ne saurait être longue; nous rappellerons seulement qu'en 1855 elle a accompagné le duc de Brabant pendant un voyage de plusieurs mois qu'il fit dans divers États de l'Europe et sur les côtes de l'Asie Mineure et de l'Égypte. En plusieurs occasions les jeunes époux séjournèrent à Paris, notamment à l'époque de notre dernière Exposition universelle.

Deux enfants sont issus de leur union : la princesse Louise, née le 11 février 1858, et le prince Léopold-Ferdinand, comte de Hainaut, né le 12 juin 1859.

Il est superflu de faire l'éloge, comme œuvre artistique, du magnifique portrait que nous publions aujourd'hui. Nous ajouterons seulement, pour en démontrer la parfaite ressemblance, qu'il a été gravé d'après une photographie de MM. Ghemar, les photographes les plus renommés de Bruxelles.

H. Vernoy.

GENDARME, LE CHIEN VOLEUR

(Suite et fin[1].)

C'était un griffon blanc de moyenne taille, marqué de feu à la tête, court de reins, large d'épaules, bas-jointé, admirablement bien coiffé de longues oreilles; et de nombreuses cicatrices attestaient toute la vaillance de cet étrange animal lors de ses rencontres avec les sangliers. Sa tête était couverte de poils hérissés, sous lesquels disparaissaient presque complètement ses yeux aux paupières sanglantes, qui lui donnaient un caractère de vieillesse et de férocité. Quant à sa queue, il n'en restait qu'un court tronçon; car un beau jour, Gendarme, dans une de ses promenades au village, était entré chez le charcutier qui faisait de ces excellentes saucisses renommées dans le Baisois; il s'était faufilé dans la boutique et se sauvait sournoisement emportant un chapelet de boudins, pourtant pas assez vite pour que la femme du charcutier, attirée par les cris de son mari, ne prît dans la porte qu'elle voulait brusquement fermer, la queue de Gendarme qui déjà dehors en laissa les trois quarts dans la boutique, et alla manger ses boudins dans quelque fourré du parc de V...

M. de B. ayant donné ses ordres, nous rentrâmes au château.

Le lendemain nous partions à huit heures. Le soleil se levait radieux; le ciel était voilé d'une légère vapeur grise, et le château, que nous apercevions avec son immense façade de brique, se détachait merveilleusement sur le feuillage d'un vert sombre des pins et des cèdres du parc.

M. de B., M. de C., Mme de C. et moi suivions la petite meute, qui, elle, suivait les longues enjambées de Benoît, qui jamais ne voulut monter à cheval de sa vie, et qui pourtant suivait les chiens comme s'il eût eu entre les jambes le plus vigoureux hunter que l'Irlande ait jamais produit.

Arrivés sur un plateau couvert de bruyères mêlées de mauvais sapins, les chiens furent découplés, et malgré des myriades de lapins, sur lesquels pas un chien ne cria, un beau lièvre fut lancé, et, après s'être fait battre quelques instants, prit la plaine, poursuivi de près par les onze chiens, animés par les cris et le cor de Benoît qui sonnait vigoureusement le débucher. Puis, à une quarantaine de pas derrière, galopait Gendarme, qui de temps à autre poussait un cri rauque, enroué...

Au bout de vingt minutes environ, les chiens tombèrent en défaut à un carrefour; mais Gendarme arriva, et là ce chien, qui jusque-là avait conservé son insouciante allure, sembla se métamorphoser. Relevant sa tête intelligente, il s'arrêta, aspirant toutes les émanations que lui apportait la brise, puis, se dirigeant vers un fossé couvert par de hautes herbes, il en fit bondir le malheureux lièvre qui partit alors au milieu des chiens; mais cette fois Gendarme conserva la tête, se maintenant toujours au premier rang. Parfois, lorsque quelque nouvelle ruse venait embarrasser la petite meute, lorsque Benoît, sa grande trompe en main, faisait prendre des retours, Gendarme, qui sentait le lièvre sur ses fins, remuant son tronçon de queue, quêtait dans les sillons ou sur la bande comme le plus fin pointeur.

Enfin, après deux heures de chasse, les chiens tombèrent de nouveau en défaut, et ce défaut durait déjà depuis dix minutes sans être relevé.

— Suivez bien de l'œil Gendarme, me dit M. de C...

En effet, le chien, qui battait le terrain à une trentaine de pas des autres, marqua tout d'un coup un temps d'arrêt...

— Le lièvre est au bout de son nez, me dit Benoît qui passait auprès de moi.

Le chien regarda à droite, à gauche, puis revint joindre la meute, et, se mêlant à elle, parut trouver le long d'un chemin la voie du lièvre, sur laquelle il partit, poussant des cris sonores dans lesquels ses camarades avaient la plus grande confiance et qui de cette façon furent enlevés par Gendarme à 200 mètres environ de l'endroit où était rasé le lièvre. Puis il s'arrêta et sembla quêter parmi les autres, cherchant à débrouiller une nouvelle ruse.

Dès que tous furent éparpillés de tous côtés, je vis Gendarme se diriger sournoisement vers un grand fossé dans lequel il descendit, et d'où il remonta plus loin. Sur le bord du fossé, il regarda de tous côtés afin de s'assurer que l'on ne l'observait pas, puis prudemment, comme un renard, il parvint à l'endroit où déjà il avait trouvé le lièvre de meute... Arrivé à trois pas du gîte, il s'élança d'un bond, et le pauvre lièvre fut étranglé. Déjà même l'égoïste et menteur Gendarme allait profiter de la ruse qu'il avait imaginée pour entraîner ses camarades loin du théâtre d'un hallali qu'il voulait faire solitaire, lorsque apparut, sortant aussi du grand fossé, Benoît, qui, habitué à cette perfide manœuvre, l'avait suivi des yeux, et pour cette fois répartit le lièvre d'une façon équitable. Pourtant, cette répartition parut mécontenter Gendarme, qui partit au petit galop en se dirigeant vers une sapinière, malgré les appels réitérés de Benoît.

Ce que je viens de raconter, je l'ai vu. Benoît, lorsque la fin de la chasse se faisait en plaine, pouvait bien exercer sa surveillance, mais lorsque le lièvre, sur ses fins, se relaissait dans un taillis, Gendarme fit souvent la curée à lui seul.

Le soir de ce même jour, nous fumions après le dîner, sur un vaste balcon qui dominait les hautes cimes des arbres. La lune éclairait une magnifique nuit d'automne, mystérieuse comme une nuit de printemps. Tout à coup, au loin, j'entendis distinctement la voix d'un chien qui chassait.

— C'est Gendarme, me dit M. de B..., qui, peu satisfait du morceau que lui a distribué Benoît, chasse pour son compte...

Le lendemain matin à six heures, je traversai les communs pour me rendre aux écuries, lorsque je me croisai avec Gendarme, qui rentrait avec la moustache sanglante, hérissée, le ventre horriblement enflé par son festin nocturne. Il se dirigea vers la chambre de Benoît, où j'entendis presque aussitôt un vacarme épouvantable.

Le chien, croyant son maître levé, avait voulu, comme la veille, chercher sur son lit une délicieuse couche pour faire sa lourde digestion; mais il était arrivé que Benoît n'étant

1. Voir le précédent numéro.

pas encore levé, reçut, dans le saut qu'il fit, les pattes de Gendarme sur la figure, ce qui fit que Gendarme, saisi par la peau du cou d'une main vigoureuse, reçut une correction des mieux appliquées, et toujours tenu par la peau du cou fut reconduit au chenil, où il fit une malheureuse entrée, car deux Vendéens continuèrent si bien ce que Benoît avait commencé, que ce dernier fut obligé de venir mettre le holà, sans quoi Gendarme eût pu faire ce jour-là sa dernière digestion.

Il y a quelques mois, je rencontrai M. de B... qui m'annonça que Gendarme, après avoir laissé un bout de sa queue chez le pâtissier, avait fini par y laisser sa peau tout entière, un soir qu'il se sauvait avec un beau jambon tout paré pour le réveillon de 1859.

Ce soir-là, Gendarme reçut un mauvais coup, car deux jours après il mourait au chenil, bien regretté par ses maîtres, mais bien peu par les habitants du village de V..., dont les loustics ont chanté la mort de leur ennemi sur l'air de Fualdès.

PAUL CAILLARD.

LE LAC DE GARDA

Le lac de Garda, connu des anciens sous le nom de *Benacus*, est le lac le plus vaste de l'Italie; il sert aujourd'hui de grande voie de communication entre ce royaume et le Tyrol, et des bateaux à vapeur le parcourent tous les jours de Riva à Peschiera.

Entre ces deux points, le lac mesure trente-trois milles; sa largeur varie entre cinq et vingt mille. Sa profondeur, très-variable, atteint trois cents mètres en quelques endroits. Des sources nombreuses paraissent l'alimenter, car ses eaux, très-limpides, sont, près du fond, froides en été et chaudes en hiver, même quand la surface est presque glacée. Au commencement de l'été, son niveau s'élève de deux mètres environ, par suite des pluies et de la fonte des neiges.

Le lac de Garda est exposé à de violentes tempêtes. Virgile a comparé ses vagues soulevées à celles de la mer :

F[illegible] Be[illegible]

Catulle a aussi chanté ce lac, où il avait une habitation à la pointe de la presqu'île de Sermione. Des ruines romaines qu'on y voit encore sont considérées comme ayant fait partie de sa demeure. Ces antiques vestiges ne consistent d'ailleurs qu'en une longue maçonnerie percée d'arcades, sans lignes architecturales ni sculptures; le souvenir qui s'y rattache leur donne seul de l'intérêt.

Sur la rive occidentale se développe une chaîne de rochers à pic, d'un aspect infiniment pittoresque. Aux rochers suc[illegible] disposés en terrasses, où les habitants cultivent les orangers. Rien n'est plus charmant à l'œil que ce beau feuillage vert, sur lequel tranchent les piliers blancs qui servent d'appui aux toitures et aux fermetures en planches dont on abrite les arbres pendant l'hiver.

R. BRYON.



QUARTIER GÉNÉRAL DES FÉNIANS, A NEW-YORK, d'après une photographie.

LE QUARTIER GÉNÉRAL DES FÉNIANS
A NEW-YORK

On sait que l'association des Fénians a son grand centre à New-York. C'est de là qu'elle étend ses ramifications sur les divers points des États-Unis et jusqu'en Europe. La maison dont nous donnons une vue, et à laquelle le récent départ de Stephens pour l'Amérique ajoute un certain intérêt, est le quartier général des Fénians à New-York. Cette construction, d'une simple apparence, est située sur un point central, le square de Hanovre, qui fait partie d'un des plus riches quartiers de la ville. C'était, avant que les Fénians l'eussent choisi pour leur principal club, la demeure d'un célèbre liquoriste, le docteur Moffart, qui a acquis en peu d'années une assez grande fortune dans la fabrication des bitters. La disposition intérieure du bâtiment n'a pas eu de grandes modifications à subir, et les grandes salles où se confectionnait la liqueur apéritive se sont transformées sans peine en de vastes salons propres aux réunions des chefs de l'association. Nous pensons satisfaire la curiosité de nos lecteurs, en leur présentant le dessin de cette maison d'où est parti le mot d'ordre qui est venu tout à coup jeter, pendant quelques mois, le trouble au sein du Royaume-Uni.

P. DICK.

ÉMILE [illegible]

Paris, impr. J. Claye r. St-Benoît, 7.



LES RUINES DE L'HABITATION DE CATULLE, SUR LE LAC DE GARDA; [illegible] M. C. Huet.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

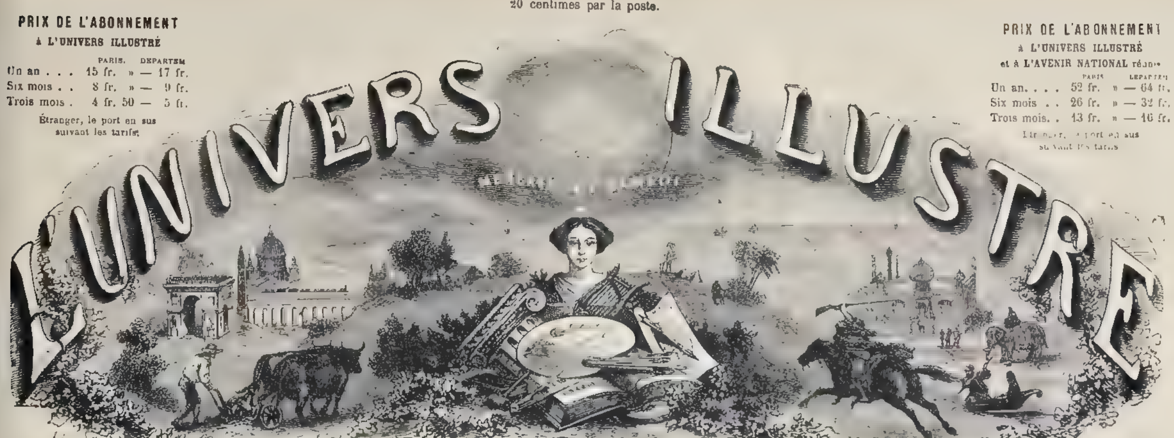
	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — No 534.
Samedi 5 Mai 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les modes d'été. — Les chapeaux de femme. — La banlieue parisienne. — Les Parisiens et l'Exposition. — La maison pompéienne. — Les fouilles à Naples et les amateurs d'antiquités. — Le Salon de 1866. — Ce qu'on y voit à vol d'oiseau. — Les Romains et les gens d'à présent. — Grand tableau, petite toile. — Exactitude des paysagistes. — Rien de la sculpture. — A propos du portrait de M. de Boissy. — La *salle de l'Orient* et la renaissance de l'art.

Paris se transforme. Il quitte ses habits d'hiver pour ses habits d'été. Les modes nouvelles s'étalent. Les chapeaux de femme deviennent de plus en plus invisibles. Qu'il y a loin de la grande calèche de nos mères, de cette monumentale coiffure, à ce qui s'exhibe aujourd'hui sur les plus jolies têtes!

Déjà, pendant les rudes mois de l'année, cette révolution dans les modes s'était manifestée; aujourd'hui, que l'on n'a plus à se garantir des rigueurs de la température, il est logique que cet amoindrissement continue. Les Parisiennes emprunteront sans doute aux Madrilènes leur résille, et peut-être même aux filles de Séville la modeste fleur qui seule garnit et orne leurs longs cheveux noirs!

La coiffure sera alors dans la chevelure. Il sera d'autant plus facile d'être à la dernière mode, que les femmes ont, grâce à l'art des artistes capillaires, les cheveux qu'elles veulent. La nature est dépassée et ses erreurs sont modifiées. Ne voyons-nous pas des brunes devenir blondes? Si on dit : L'homme propose et Dieu dispose, on dira : Dieu propose et la femme dispose. On naît noire de cheveux, et, avec la collaboration savante des parfumeurs, on apparaît blonde comme les épis! Tout est pour le mieux.

~~~ A peine le soleil montre-t-il ses rayons, que l'on est pris d'une sorte de frénésie champêtre. C'est à qui fuira les [illegible] et les façades de nos immenses maisons, qui gardent et reflètent la chaleur.

Les lignes de chemins de fer ont chacune leur spécialité de clientèle. L'Ouest [illegible] est recherché par les banquiers, les agents de change, les avocats, les avoués [illegible] est au centre du Paris élégant. Avant de voyager hors de l'enceinte de la ville, on n'a pas besoin de faire un voyage dans les rues. La banlieue desservie par les trains de cette ligne offre, à des prix, il est vrai, fort élevés, les plus jolis ombrages et les sites les plus ravissants. C'est Ville-d'Avray, c'est Saint-Cloud, c'est Bougival, c'est Chatou, c'est Saint-Germain. A cinq heures et [illegible], au moment du [illegible].

SALON DE 1866. — LE PRINTEMPS, d'après le tableau de M. Charles Marchal.
Dessin de M. Rousseau. — Voir le Bulletin.
~~~

c'est un curieux aspect que celui de la foule qui accourt à l'embarcadère de la rue Saint-Lazare. Si je voulais faire connaître la société parisienne à un étranger, je lui donnerais à cette heure-là rendez-vous sous le péristyle de la gare. Auteurs dramatiques fameux, écrivains illustres, hommes politiques, artistes en vogue, femmes du monde, tous ces personnages de la comédie parisienne arrivent se pressant, se heurtant, se coudoyant. Le train va s'éloigner! pas une minute à perdre!

La gare de Vincennes présente un autre aspect. Ici, le public est moins asservi aux lois de la mode. Le gandinisme perd ses droits. Les éclats de rire, la grosse et bonne joie de l'ouvrier, l'humoristique entrain de l'artiste y ont libre cours. De braves bourgeois, boutiquiers du faubourg Saint-Antoine, prennent aussi ce chemin pour chercher un peu de repos et d'air, après les rudes travaux de la semaine. Le troupier français s'y distingue par son allure victorieuse. La [illegible] stations baignées par la Marne, à Nogent, à Joinville, à Saint-M[illegible]

[illegible] grandes propriétés. Le pays est charmant. Je ne connais rien de plus délicieux que les bords de la rivière d'Hyères. [illegible] négligé, ni les vertes prairies, ni les coquettes habitations, ni les épais feuillages. L'imagination de nos habiles dessinateurs de Paris ne pourrait rien inventer de pareil. C'est le joli dans sa perfection.

Tous les chemins de fer vont reprendre leur service d'été au grand chagrin de MM. les employés de chemins de fer qui ont triple besogne et triple responsabilité dans ces cohues d'une foule qui, chaque dimanche, envahit les convois de toutes les lignes.

~~~ Je ne sais ce qu'on dira de l'Exposition, quand elle existera; mais même avant d'exister, elle fait bien parler d'elle! Si elle pouvait ne pas s'ouvrir, ce serait une désolation générale. A entendre parler les Parisiens, il semble qu'elle n'a d'autre destinée que de les enrichir! Avez-vous une perte d'argent, avez-vous subi un échec, votre fortune est-elle compromise? Vous vous consolez de tout. L'Exposition ne viendra-t-elle pas réparer les désastres passés, présents et futurs? On s'ingénie, on cherche, on se demande ce qu'on [illegible] de toutes les parties du monde. Que d'illusions s'établissent ainsi! Que de rêves s'hypothéqueront sur l'an prochain!

C'est ainsi,— et ceci n'est pas un rêve, c'est une réalité,— que l'on a songé à tirer parti de la maison que le prince Napoléon avait édifiée, avenue Montaigne, sur le modèle d'une [illegible] moyennant la modique somme d'un franc. A ce taux, on peut se croire dans une demeure du vieil empire. Mais la mise en scène sera revue et considérablement augmentée; on ajoutera d'autres meubles à ceux déjà existants. On a envoyé à Naples des ordres d'expédier tout ce qui constituait un ménage romain. Objets de luxe, objets de toilette, objets de cuisine, le train de maison sera complet; il ne manquera que le maître. L'ensemble présentera un trompe-l'œil si complet qu'un Tullius ou un Scævola quelconque revenant des sombres bords se figurerait qu'il est chez lui!

Je ne vous garantis pas que les objets auront réellement servi à quelque habitant d'Herculanum ou de Pompéi. Qu'importe, pourvu qu'ils en aient l'air! L'illusion est un voile qu'il ne faut pas trop soulever.

A Naples il est une industrie qui fleurit et réussit, grâce aux nobles étrangers. Tout voyageur fraîchement débarqué à Naples n'a qu'un désir, rapporter quelques curiosités pareilles à celles que la poussière des ans, ou la lave du Vésuve a si longtemps ensevelies. Il manifeste son désir à l'homme de place, au cicerone salarié qui l'escorte. Rien n'est plus simple; l'officieux mène l'amateur chez un antiquaire, un savant à l'affût de découvertes.

Gracieux accueil de la part de ce dernier qui s'empresse de s'offrir à diriger et conseiller notre amateur : « Tenez, lui dit-il, il y a en ce moment une occasion. Je sais un champ où l'on pratique des fouilles, et ces fouilles ont été mises en loterie. Chaque billet est de cinquante écus. Des étrangers en ont pris. D'après mes études, je suis convaincu qu'à ce même emplacement s'élevait un temple de Vénus. Sans doute vous risquez cinquante écus! mais aussi vous avez la chance d'avoir une rareté, une merveille d'un prix inestimable. »

L'étranger, alléché, prend deux billets.

On fouille.

Le hasard de la loterie lui livre un médaillon, un vase et [illegible]

Il est heureux, il ne se possède pas de joie.

[illegible]

Il commande un meuble, une sorte de châsse, digne de contenir de pareilles reliques!

Ses amis font chez lui un pèlerinage artistique, et, soit par conviction, soit par politesse, se pâment d'admiration.

Vingt ans se passent.

La mort ravit l'amateur à la douce contemplation de son tronçon de casque et de sa poterie antique.

On vend son cabinet. Des experts sont appelés.

Un habile examine, regarde. « C'est merveilleux, dit-il, comme on travaille à Naples. C'est à croire que c'est vieux. Quelle rouille bien imitée! quelle savante échancrure! quel aspect! On s'y tromperait. Cela vaut bien 100 francs le tout. »

A Naples chaque jour pareille comédie se joue; les étrangers en payent les frais.

Mais, bah! peut-on payer trop cher de douces illusions qui durent toute la vie?

~~~ [illegible] nous sépare de l'Exposition universelle. Une année, c'est bien long quand on attend. L'exposition des Beaux-Arts, ouverte depuis deux jours, nous fera prendre un peu patience.

Notre collaborateur Jean Rousseau vous parlera du Salon de 1866 en critique; il louera ou il blâmera par raison démonstrative, comme disent les philosophes; en attendant que le juge prononce ses arrêts, il ne sera point interdit à votre serviteur, imperceptible unité de ce grand tout qui s'appelle la foule, de résumer en quelques notes rapides les impressions générales d'une première visite au Palais des Champs-Élysées.

L'exposition de 1866 comptera-t-elle parmi les meilleures ou parmi les plus mauvaises.

Elle ne mérite, il me semble. [illegible]

Un Salon à mettre dans la bonne moyenne; ni plus, ni moins. Pas de Raphaël, pas de Michel Ange, pas de Titien, pas de Rembrandt, mais pas de Manet non plus.

On a beaucoup parlé de l'excessive sévérité du jury : a-t-il été vraiment aussi sévère que cela? ma foi, si j'étais chargé de prouver qu'il a été trop indulgent, il me semble que je ne serais pas fort embarrassé. Quelles pièces à conviction que certaines toiles, et en particulier le portrait qui porte le numéro... mais, non, pas de numéro; la critique, encore une fois, n'est pas de mon département.

Quel genre domine au Salon? me demandera-t-on; je répondrai : aucun. Je ne dirai pas qu'il y a de tout un peu; je dirai qu'il y a de presque tout beaucoup.

Le réel y est largement représenté, et l'idéal aussi. Il y a des paysans endimanchés, des messieurs en habit noir, des dames à la dernière mode de madame de Renneville, autant que vous en pouvez désirer; il y a des dieux et des déesses, [illegible] quoi réjouir pleinement les amateurs de mythologie; il y a des Arabes, des Alsaciens et des Espagnols par centaines, des Grecs et des Romains à bouche que veux-tu, et une jolie collection de cuisinières.

[illegible] et des Romains en petit, et les cuisinières des cuisinières en grand. Il en est une, campée au milieu de ses chaudrons et de ses casseroles, qui atteint aux proportions épiques. Nous avons eu, il y a trente ou quarante ans, des Léonidas, des Épaminondas, des Thémistocle, des Brutus, des Virginie, des Caton : nous avons aujourd'hui leurs fils qui dansent, qui soupent, qui se baignent, qui chantent l'amour, et mènent joyeusement la vie de la décadence. Oh! la belle horreur que leur causerait la terrible cuisinière qui m'a tant [illegible] Spartiates de Lycurgue!

Il y a des batailles, cela va sans dire; imaginez-vous une exposition où l'on ne tire pas un peu le canon, où l'on ne brûle pas quelques amorces, où l'on ne joue pas un tantinet de la baïonnette? Mais on se bat modérément au Salon de 1866, et il suffirait à un homme revenant tout à coup d'entre les morts d'un quart d'heure passé à l'Exposition pour se convaincre que le monde est en paix... ou à peu près.

Les peintres guerriers en ont été réduits à peindre les combats d'autrefois. Le passé ne les a point mal inspirés. Regardez ce petit tableau d'Hippolyte Bellangé (je ne veux pas citer un seul nom vivant, mais il me sera bien permis de citer un nom soustrait à la critique par la mort), regardez ces [illegible] levé, une sublime injure à la fortune! Avez-vous jamais rien vu de plus énergique et de plus émouvant? Certes, de celui qui ne sentirait pas des pleurs venir à ses yeux et le cri de « Vive la France! » monter à ses lèvres, on pourrait bien dire : « Celui-là a le cœur cuirassé d'un triple airain. »

[illegible] comme la main, une scène de bonheur de trente mètres carrés; jamais on n'a donné à la félicité humaine de si grandes dimensions en hauteur et en largeur. Pas n'est besoin de vous dire que les heureux de ce tableau gigantesque sont des Florentins de l'époque du Décaméron. Il y a trente ans que les Florentins ont le privilège exclusif de représenter en peinture le bonheur sur la terre; et s'il prenait fantaisie à un peintre de charger de ce soin, je ne dis pas des Français ou des Allemands, mais même des Romains ou des Napolitains, on crierait à l'invraisemblance, et les gens peu amis des nouveautés seraient dans le cas de se permettre à l'endroit du pauvre artiste les railleries les plus cruelles.

Vous dirai-je que les paysages abondent? est-ce bien nécessaire? Les maîtres du genre sont là comme de coutume avec leurs midis éblouissants, leurs couchers de soleil empourprés, leurs crépuscules vaporeux, leurs nuits sereines, leurs matins tout mouillés de rosée. Les peintres d'histoire ont parfois des caprices de grands seigneurs. « Ma foi, je n'exposerai pas cette année, » se disent-ils, et ils n'exposent pas. Les paysagistes ont la simplicité des champs qu'ils passent leur vie à peindre. Il y a une exposition : donc ils doivent exposer, et ils exposent toujours.

Et les statues? Parlez-nous des statues, me direz-vous.

Mais je ne suis allé qu'une fois au Salon.

— Eh bien! qu'importe?

— Comment, qu'importe? Est-ce que la première fois qu'on va à l'Exposition, l'on visite jamais la sculpture?

~~~ Vous avez tous lu la polémique dont le portrait du marquis de Boissy, refusé par le jury, a été l'occasion.

J'espérais, je l'avoue, que le jury, pris de remords à la lecture des lettres de l'honorable sénateur, s'assemblerait d'urgence et reviendrait sur sa décision. Vain espoir! l'œuvre de M. Fagnani est restée exilée du Salon.

M. de Boissy avait engagé M. Pérignon à donner au portrait condamné l'hospitalité de son atelier. M. Pérignon s'y est refusé.

[illegible] je l'avoue, de l'échec de M. Fagnani, c'est le mot de M. Z...

— En vérité, lui disait M. de Boissy, il est impossible de comprendre une pareille décision. Il est superbe ce portrait, il est parlant...

— Parlant? dit M. Z... Alors je commence à comprendre, mon cher marquis.

~~~ Après ma visite à l'Exposition, je lisais, en descendant l'avenue des Champs-Élysées, un entrefilet de l'*Indépendance* où l'on annonçait la septième séance des luttes dirigées par M. Rossignol Rolin, dans la *Salle de l'Orient*, à Bruxelles. [illegible]

[illegible] *Paysan des Alpes* — pourquoi pas Lebœuf tout simplement? Lebœuf est un assez joli nom de lutteur, il me semble, — devait se mesurer avec M. Béranger, *l'élégant athlète parisien;* et M. Arpin, le *Terrible Savoyard*, devait combattre contre M. Alfred, le *Joli Modèle*.

Et l'annonce des luttes de la *Salle de l'Orient* me faisait sourire.

Ce dédaigneux sourire était très-mal avisé. « L'art baisse, » répétons-nous chaque jour. S'il baisse, ne serait-ce pas que les beaux modèles lui manquent? Nous sommes laids, — en général, — étant chétifs ou mal bâtis. Devenons robustes, vigoureux, élégants, l'art se relèvera peut-être. Comment amender notre corps? En l'exerçant. Or, la lutte est un exercice des plus salutaires. *Tombons-nous les uns les autres*, et la peinture et la statuaire enfanteront de nouveaux chefs-d'œuvre. Au lieu de pâlir sur les traités d'esthétique, et de ruminer Winckelmann, prenons des leçons du *Paysan des Alpes*, du *Terrible Savoyard* ou du *Joli Modèle*, et nous verrons renaître le siècle des Médicis.

GÉROME.

BULLETIN

Nous avons parlé plusieurs fois de la souscription ouverte pour racheter la tour où Jeanne Darc fut emprisonnée à Rouen et interrogée lors de son procès.

Sollicité de prendre part à cette souscription, Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen, vient d'adresser à M. Frédéric Deschamps, président de la commission du rachat, une lettre dans laquelle, tout en reconnaissant la nécessité de conserver la tour comme monument historique, il désapprouve le projet de rachat, parce qu'il nécessiterait l'expropriation du couvent des religieuses ursulines, dans l'enceinte duquel s'élève la tour; or, ces religieuses, en se consacrant à l'éducation des jeunes filles, rendent de très-grands services à la ville de Rouen.

Mgr de Bonnechose pense que l'on pourrait, tout en ménageant des intérêts respectables, atteindre aussi sûrement, par une autre voie, le but proposé. Il suffirait pour cela d'obtenir le classement de la tour comme monument historique. Quant à lui, il se prêterait volontiers à un arrangement qui permettrait au public de visiter librement le donjon malgré la clôture du couvent dans lequel il se trouve enfermé, et préférerait que la souscription fût ouverte pour élever dans la ville de Rouen un monument à Jeanne Darc, digne de l'héroïne et digne aussi du grand pays qu'elle a sauvé.

Le *Moniteur* annonce que le portrait original de l'Empereur, peint par Flandrin, qui avait été placé dans les galeries du musée du Luxembourg, vient d'être envoyé, par ordre de Sa Majesté, au tribunal de commerce de la Seine. Ce présent a été reçu par le tribunal comme un nouveau témoignage de la bienveillance de Sa Majesté, ainsi qu'un précieux souvenir de la visite que l'Empereur et l'Impératrice ont faite le 24 décembre dernier au nouveau palais de la justice consulaire.

Les propriétaires de l'immeuble qui a titre : Cirque du Prince Impérial, dit *le Sport*, ont obtenu du gouvernement l'autorisation provisoire pour leur cessionnaire, M. Victor Franconi, d'établir son personnel et son matériel dans l'enceinte du palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées, où a eu lieu le concours de la Société hippique française.

Cette autorisation permettrait d'attendre l'achèvement des travaux de réparation ordonnés par le tribunal, en conséquence du peu de solidité que présente la construction primitive.

Le nouvel Opéra va prendre figure, dit la *Revue et Gazette des Théâtres*. Les travaux y marchent avec une activité continue. Les ravalements des murs extérieurs sont commencés. L'activité des poseurs de pierre est concentrée en ce moment au sommet des seize colonnes couplées de la *loggia* de la façade principale tournée au midi. On pose les traves et les architraves sur les tailloirs ou abaques des chapiteaux. La frise et l'entablement se dessinent. On sait que les colonnes ont été cannelées, les chapiteaux sculptés, puis empâtés dans le plâtre, afin de prévenir tout accident. La charpente en fer de la salle proprement dite est dressée. On s'occupe en ce moment des hauts combles au-dessus de la scène. Le grand hôtel de l'administration, au nord, est terminé. Enfin, les cinquante ateliers organisés tout à l'entour du monument sont pleins d'artistes et de sculpteurs.

La nouvelle place de Jeanne Darc, en face du Théâtre-Français, commence à se dessiner par des palissades en

planches qu'on vient de placer sur le côté nord. De ce côté, la place prend l'alignement de cette partie de la rue Montpensier (Palais-Royal), qui vient en retour d'equerre longer le théâtre. A l'orient, elle aura pour limite la rue Richelieu élargie au midi, la rue Saint-Honoré, et, à l'occident, la rue de l'Échelle continuée jusqu'à la rue projetée qui ira de la place Jeanne Darc au nouveau théâtre de l'Opéra. La chaussée de cette rue, déjà amorcée, vient déboucher au carrefour formé par la rencontre des rues Richelieu, Saint-Honoré et de Rohan.

Dans un très-bref délai, notre collaborateur, M. Jean Rousseau, commencera la publication de ses articles sur le Salon. En attendant, et comme primeur, nous avons fait dessiner pour le numéro de ce jour la charmante toile de genre que M. Charles Marchal a exposée sous ce titre : *le Printemps*.

TH. DE LANGEAC.

L'ILE DE MASSOUAH

M. Cameron, le consul anglais en Abyssinie, qui avait été emprisonné et chargé de chaînes par le terrible Négous Theodoros, vient d'être rendu à la liberté. Lord Clarendon a annoncé à la Chambre des lords que les longues négociations poursuivies à cette occasion par le gouvernement britannique avaient enfin été couronnées de succès.

L'envoyé anglais, M. Rassam, aurait en même temps obtenu la délivrance de tous les Européens, y compris les missionnaires français, arrêtés par ordre du Négous. Celui-ci, paraît-il, a envoyé un de ses chambellans pour conduire les prisonniers à Debra-Tabor, où, à cette heure, ils sont probablement remis à M. Rassam, qui doit les ramener en Europe.

Lord Clarendon a ajouté que le Négous, désirant sans doute effacer la triste impression que sa barbare conduite avait causée dans le monde civilisé, avait offert de riches présents à M. Rassam et écrit à la reine Victoria une lettre très-courtoise.

Pendant toute la durée des négociations, la mission anglaise avait choisi pour chef-lieu l'île de Massouah, dans la mer Rouge, à une très-petite distance du littoral abyssinien. C'est là que stationnait un navire de guerre de la marine royale britannique, c'est de là que M. Rassam communiquait avec le gouverneur d'Aden, qui avait l'ordre de tenir à sa disposition les forces militaires dont il disposait, ou bien envoyait ses dépêches au consul général à Alexandrie, qui les transmettait au *foreign office*.

L'île de Massouah, qui appartient à la Turquie, est l'entrepôt d'un commerce actif. Le confortable est loin pourtant d'être entré dans les habitudes de la population. Dans ces parages, les monuments sont inconnus et les maisons d'une extrême rareté, car, pour parler exactement, la ville ne se compose que de deux mille cabanes.

H. VERNOY.

UN HÉRITAGE

(Suite[1])

Vous m'avez offensé, offensé plus d'une fois: ma patience est à bout, et vous me rendrez raison.

Au ton résolu de Frédéric, le major comprit qu'il s'agissait d'une provocation sérieuse. Il n'avait pas pour l'odeur de la poudre une passion bien décidée, et la lame d'une épée lui donnait des éblouissements.

— Avant de vous rendre raison, dit-il à Frédéric, j'espère, monsieur, que vous voudrez bien m'expliquer la nature de l'offense dont vous demandez réparation.

— Vraiment, répliqua Frédéric, j'aurais fort à faire si je voulais rappeler ici tous les propos impertinents que vous avez tenus sur mon compte. Je n'aurais que l'embarras du choix. Vous savez aussi bien que moi ce que vous avez dit, et je n'ai pas besoin de vous rafraîchir la mémoire. Tenez, pour ne vous citer qu'un propos entre mille, n'avez-vous pas dit que j'avais dissipé mon patrimoine dans les tripots ? L'avez-vous dit, oui ou non ?

— Je ne m'en défends pas, répondit Bildmann; mais vous-même, n'avez-vous pas répandu le bruit que j'avais mangé la dot de ma femme au cabaret ?

— N'avez-vous pas donné à entendre, poursuivit Frédéric, qu'après avoir ruiné mes tantes, j'étais venu vivre aux dépens de mon cousin ? Est-ce vrai, oui ou non ?

- J'en conviens, répondit le major; mais vous-même, n'avez-vous pas prétendu qu'après avoir mis ma femme et mon enfant sur la paille, j'étais venu ici, comme un mendiant, trop heureux de trouver chez le comte un gîte et un morceau de pain ?

— J'ai dit sur vous ce qu'il m'a plu de dire, reprit Frédéric avec hauteur; je n'ai jamais fait mystère des sentiments que vous m'inspirez. Quant à ce que vous pouvez dire de moi, c'est autre chose. Je vous défends de prononcer mon nom autrement qu'avec respect, avec déférence. Ceci est pour l'avenir; quant au passé, je vous en demande raison.

— Vous penserez de moi tout ce que vous voudrez, repartit le major d'un air magnanime; les preuves du major Bildmann sont faites depuis longtemps. Je n'ai pas à redouter l'opinion. Je vous le répète, jeune homme, pensez de moi ce que vous voudrez; jamais je ne consentirai à me battre avec un parent.

- Puisqu'il en est ainsi, major, vous ne vous battrez avec personne, car je n'entends céder mon tour ni à M. Muller ni à d'autres. Votre vie m'appartient, et vous ne pouvez en disposer sans ma permission.

— J'ai provoqué Muller, dit le major. J'en suis fâché pour vous, mais l'affaire est maintenant trop avancée pour en rester là.

— Vous avez une manière toute simple de l'arrêter.

— Laquelle, je vous prie ?

— Faites des excuses.

— Jamais, monsieur, jamais ! s'écria héroïquement le major.

— A votre aise, poursuivit Frédéric. Encore un mot, et j'aurai fini. Si ce soir, à neuf heures, M. Muller n'a pas reçu vos excuses, demain, au point du jour, vous vous battrez avec moi.

— Vous êtes las de vivre, vous voulez votre mort; eh bien ! nous nous battrons.

— Major, ajouta Frédéric, méditez les dernières paroles que vous venez d'entendre; vous avez jusqu'à ce soir pour y réfléchir.

Le soir même, une heure avant le terme fatal, Muller recevait, en présence de [illegible] une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

« Si j'en étais encore à faire mes preuves de courage, je pourrais éprouver quelque embarras à vous présenter mes excuses pour un moment de vivacité; mais j'ai versé mon sang sur plus d'un champ de bataille, et je n'hésite pas à retirer la provocation que je vous ai adressée ce matin. Croyez, monsieur, que je regrette sincèrement les paroles qui me sont échappées et qui devaient amener entre nous une rencontre sanglante. J'espère que vous accepterez avec empressement les excuses du major Bildmann; c'est la première fois que j'écris de telles paroles.

« Le major BILDMANN. »

Après avoir achevé la lecture de cette épître, Muller, se croyant un foudre de guerre, la remit d'un air de triomphe entre les mains d'Édith, qui remercia Frédéric par un regard où éclatait sa reconnaissance. Malheureusement cette affaire ne devait pas en rester là, car l'apologie présentée par le major était accompagnée d'un post-scriptum.

« *P. S.* Pour éviter à l'avenir tout sujet de contestation entre nous, avertissez vos enfants qu'ils ne doivent jamais pénétrer dans mon enclos. »

Ce post-scriptum était gros d'orages.

VIII

Dès le lendemain, au lever du soleil, Muller fit appeler les jardiniers du château et leur donna l'ordre d'arracher sans délai les haies vives qui servaient de limites à l'enclos Bildmann et à l'enclos Stolzenfels. Depuis longtemps sa patience était à bout, et le post-scriptum de la lettre du major avait comblé la mesure. Muller éprouvait le besoin [illegible] de faire acte d'autorité [illegible] ses droits avec une sévérité absolue, de réduire au silence toutes les prétentions impertinentes des Bildmann et des Stolzenfels. Depuis son arrivée au château, il avait toujours montré à ses hôtes tant de tolérance et de générosité, je pourrais dire tant de clémence et de mansuétude, que les jardiniers, en entendant l'ordre qui leur était signifié, ne purent retenir un cri d'étonnement.

Il y avait trois jardiniers au château, qui tous avaient vu naître le comte Sigismond, et s'étaient habitués à regarder comme bien fait tout ce qu'il laissait faire. Le plus âgé des trois prit la parole au nom de ses camarades, et s'adressant à Muller :

— Vous n'y songez pas, monsieur ! Ces deux enclos ne sont pas à vous; ils appartiennent au bon major et aux bonnes demoiselles. Cinq ans avant votre arrivée au château, nous avons planté sous les yeux du comte Sigismond les haies que vous voulez arracher aujourd'hui.

— Obéissez, répliqua Muller d'une voix sèche qui ne souffrait aucune objection. Il n'y a ici d'autre maître que moi; c'est à moi seul que vous devez obéir.

— Ma foi, monsieur, répondit l'orateur de la troupe, nous n'osons pas prendre ça sur nous. Dites au bon major et aux bonnes demoiselles de nous le commander, et ça se fera.

— Comment, drôles ! reprit Muller de plus en plus exaspéré, vous refusez de m'obéir ? Je vous chasse tous trois.

— Allez, allez, nous connaissons le testament. Vous ne pouvez pas nous renvoyer : M. le comte a pris soin de nous. C'était, celui-là, un bon maître ! Vous êtes obligé de nous garder; c'est sa volonté, et nous [illegible]

Eh bien ! s'écria Muller hors de lui-même, vous partirez aujourd'hui même. Je ne veux pas garder chez moi un jour de plus des serviteurs insolents.

— A votre aise, monsieur, reprit le jardinier. Nous connaissons nos droits, et nous les ferons valoir.

A ces mots, ils s'éloignèrent tous trois, à pas lents, en jetant sur Muller des regards qui semblaient le narguer.

Muller, sans perdre un instant, ordonna à Wurm de faire venir des cantonniers qui, depuis quelques semaines, réparaient la route d'Hildesheim à Muhlstadt. Wurm obéit, et une heure après l'enclos Bildmann et l'enclos Stolzenfels n'existaient plus. Dire la colère qui transporta le major, Dorothée, Hedwig et Ulrique, serait chose impossible, et je ne veux pas l'essayer. Pour reprendre possession de ces deux enclos, qu'ils s'étaient habitués à regarder comme leur bien, les Bildmann et les Stolzenfels résolurent, d'un commun accord, de planter des pieux, de tendre des cordes, et de rétablir ainsi provisoirement la limite de leur propriété. Deux heures après, Muller donnait l'ordre de couper les cordes, d'arracher les pieux, et, comme il le disait, force restait à la loi.

Le soir même, comme il s'applaudissait avec Édith de la vigueur qu'il venait de montrer, Wurm lui remit une assignation en bonne forme. Cette assignation, [illegible] avec toute l'élégance du style judiciaire, enjoignait au légataire universel du comte Sigismond de réintégrer dans leurs fonctions les trois jardiniers qu'il avait congédiés le matin, aux termes du testament qui l'avait investi de la propriété d'Hildesheim.

— Allons donc ! s'écria Muller en achevant la lecture de ce grimoire. [illegible] S'ils veulent plaider, nous plaiderons. Les tribunaux ne se méprendront pas sur la volonté du comte Sigismond. L'intention du testateur [illegible]

[illegible] Le lendemain, comme [illegible] achevait de déjeuner et s'apprêtait à sortir, Wurm lui remit, en souriant, deux [illegible] de papier [illegible] chaque page.

— Qu'est-ce encore ? dit Muller, qui déjà mettait son chapeau sur sa tête et disait adieu [illegible]

— Monsieur, reprit Wurm d'un air demi-railleur, demi-triomphant, c'est de la part du major Bildmann et des demoiselles de Stolzenfels.

Wurm sorti [illegible] Muller s'assit et jeta les yeux sur les papiers qu'on venait de lui remettre : c'était une double assignation au nom du major et des vieilles filles, qui, se fondant sur la tolérance du comte Sigismond et sur les termes du testament, qu'ils interprétaient à leur manière, prétendaient rétablir, aux frais de Muller, les deux haies qu'il avait arrachées.

— De mieux en mieux ! s'écria Muller; l'hiver se prépare bien : voilà de quoi occuper nos soirées. C'est la guerre civile, et, sur ma foi, le vieux corbeau et les vieilles pies trouveront à qui parler.

[illegible] Muller venait de se mettre à son clavecin et achevait la première page d'une sonate de Haydn, quand maître Wolfgang parut à la porte du salon.

— Pardieu ! s'écria Muller sans quitter sa place, c'est le ciel qui vous envoie. J'ai ici sous la main quelques petits papiers qui vous divertiront.

Et il remit à maître Wolfgang les trois assignations. Maître Wolfgang s'assit, les lut en silence, parut méditer profondement, et, les déposant sur le clavecin :

— Cela est grave, monsieur Muller, très-grave, beaucoup plus grave que vous ne pensez. [illegible] Quant aux jardiniers, [illegible] vous n'avez, dans aucun cas, le droit de les congédier.

— C'est trop fort ! s'écria Muller. Ainsi, maître Wolfgang, vous me conseillez de renoncer dès à présent à mes prétentions ?

— A Dieu ne plaise ! répliqua maître Wolfgang. Si nos adversaires ont pour eux la lettre, nous avons pour nous l'esprit du testament. La lettre tue, mais l'esprit vivifie. Nous plaiderons, et, quoi qu'il arrive, ce sera toujours un procès fort intéressant.

— Nous plaiderons, dit Muller d'un ton résolu.

— Venons maintenant, reprit maître Wolfgang, à votre contestation avec le major Bildmann et les demoiselles de Stolzenfels. C'est très-grave. Dans quel état avez-vous trouvé le parc à votre arrivée au château ? N'est-il pas vrai que le major et les demoiselles de Stolzenfels avaient dès lors la jouissance exclusive des deux enclos ? N'est-il pas vrai que ces deux enclos avaient été, du vivant même du comte Sigismond, entourés d'une haie vive ? C'est le cas d'invoquer un axiome que les tribunaux n'ont jamais refusé de reconnaître : Possession vaut titre. Si les prétentions du major et des demoiselles de Stolzenfels vous semblaient injustes, exagérées, il fallait, le jour même de votre arrivée, discuter ces prétentions par voie judiciaire. Vous n'en avez rien fait; eh bien ! il n'y a pas deux manières d'interpréter votre silence : en n'agissant pas, vous avez consenti. Je ne dois pas vous dissimuler les conséquences de votre conduite. Quels que soient vos droits, il faut vous attendre à une vigoureuse résistance. Placé entre le major Bildmann et les demoiselles de Stolzenfels, vous avez, comme on dit, la main prise entre l'arbre et l'écorce. Ce n'est pas tout. On dira dans le pays que vous êtes sans pitié pour la famille du comte Sigismond, que vous êtes ingrat envers votre bienfaiteur, que vous répondez à sa générosité par une âpreté sans exemple. Rappelez-vous, monsieur, cette belle parole d'un écrivain antique : Le droit absolu n'est souvent qu'une injustice absolue : *Summum jus, summa injuria*. Vous ne pourrez pas faire un pas dans la campagne sans entendre derrière vous des murmures de réprobation, les vieilles femmes vous désigneront du doigt à tous les enfants du pays comme l'ennemi, le spoliateur des Bildmann et des Stolzenfels. La charité de Mme Muller, croyez-le bien, sera toujours impuissante à conjurer les haines que vous aurez soulevées. Elle aura beau multiplier ses aumônes, elle n'apaisera pas la colère excitée par votre conduite.

A ce tableau de la haine qu'il avait si peu méritée, Muller pâlit.

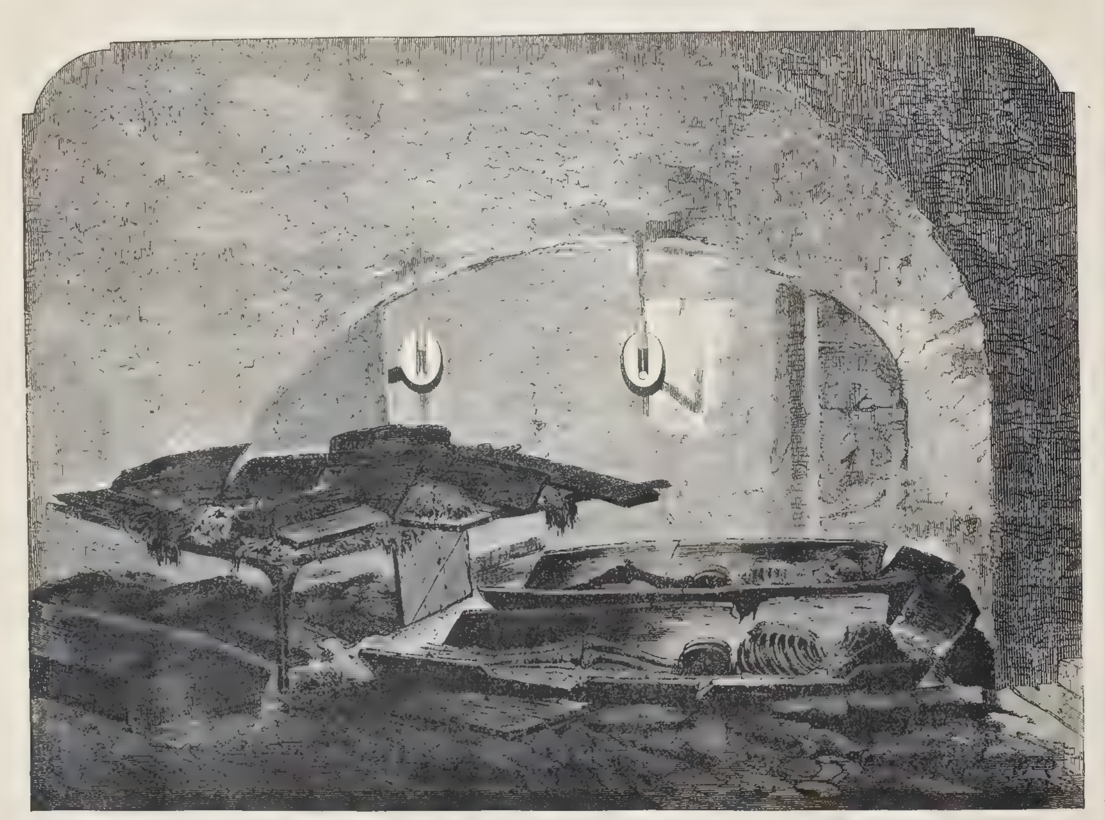
— Allons ! dit-il avec l'accent de la résignation, que le major Bildmann et les demoiselles de Stolzenfels relèvent donc la haie de leur enclos, j'y consens.

Maître Wolfgang contemplait Muller avec orgueil; il

1. Voir les numéros 524 à 533.



L'ILE DE MASSOUAH DANS LA MER ROUGE, [illegible]



LE CAVEAU DE RUBENS A ANVERS, [illegible] — Voir page 286.



LA NOUVELLE SALLE DES SÉANCES DU SÉNAT ITALIEN, A FLORENCE; dessin de M. V. Poiret. — Voir page 287.

jouissait avec délices du trouble qu'il venait de jeter dans l'âme de son client. Muller attendait sa reponse comme un [illegible] Wolfgang rompit le silence :

— Les dispositions que vous montrez, monsieur Muller, dit-il en appuyant sur chaque syllabe, vous font le plus grand honneur. Votre empressement à saisir tous les moyens de conciliation qui se presentent revèle chez vous une génerosite toute royale. Toutefois, je ne dois pas vous le cacher, il est trop tard maintenant pour adopter des mesures de con- [illegible] que le secours de mes lumieres. Songez d'ailleurs à ce qui [illegible] dit le fabuliste :

[illegible]
Ils en auront bientot pris quatre

Le fabuliste a raison. Croyez-moi, monsieur Muller, si vous n'étiez pas courageux par tempérament, je vous conseillerais d'être courageux par calcul. Vous avez votre dignité à garder; il faut prendre rang dans le pays : il faut être maitre chez vous.

— Eh bien, dit Muller, puisque toute conciliation vous semble desormais impossible, nous plaiderons.

Wolfgang [illegible]

— L'affaire est grave, très-grave, reprit-il après quelques minutes de reflexion.

— Enfin, décidez-vous! s'écria Muller qui perdait patience. Il faut céder ou plaider; je ne vois pas d'autre parti à prendre.

— Eh bien, repondit maître Wolfgang, nous plaiderons. L'affaire est grave, je le répète; mais ce sera un très-beau procès.

— Adieu donc, maitre Wolfgang, dit Muller que cette conversation avait fatigue et qui n'était pas fâché de rester seul; adieu, revenez me voir dès que vous aurez entamé le procès, et surtout poussez-le avec vigueur.

Maître Wolfgang ne se levait pas. Muller le contemplait avec une curiosité mêlée d'étonnement. Maître Wolfgang avait ses raisons pour ne pas se retirer.

— Monsieur Muller, dit l'homme de loi, je ne vous ai pas encore dit l'objet de ma visite. J'ai écouté vos contestations avec les demoiselles de Stolzenfels, avec le major Bildmann, avec les jardiniers; il me reste à vous dire pourquoi j'etais venu.

Muller, justement effraye de ces paroles mystérieuses, interrogeait en vain ses souvenirs; il se demandait, pour me servir d'une expression populaire, quelle nouvelle tuile allait lui tomber sur la tête. Maître Wolfgang, temoin de son [illegible]

— De grâce, monsieur, dit Muller, pour qui l'incertitude [illegible] de quoi il s'agit.

— Avant d'en venir à l'objet de ma visite, reprit gravement maître Wolfgang, j'ai besoin de vous adresser quelques questions, et je vous prie de vouloir bien y repondre sans detour et sans reticence. N'oubliez pas que vous devez parler avec franchise absolue à l'homme chargé de la defense de vos intérêts.

JULES SANDEAU.

(La suite au prochain numéro.)

LE CAVEAU DE RUBENS

A ANVERS

Lorsque Rubens mourut, le 13 mai 1640, à l'âge de soixante-quatre ans, depuis deux années deja de violents accès de goutte l'empêchaient de tenir un pinceau. La dépouille du grand artiste fut alors inhumée à Anvers, dans l'eglise de Saint-Jacques, qui n'a cessé d'être, depuis un siècle, le but d'un pieux pèlerinage artistique, touchant hommage rendu à l'immortalite du genie.

La chapelle qui contient le tombeau de Rubens est placee au fond de l'abside, derrière le chœur. C'était primitivement le caveau de la famille Froment, à laquelle appartenait la première femme de l'artiste. Elle ne prit la forme qu'elle presente aujourd'hui qu'en 1642. Sur une dalle de marbre [illegible] des armes du grand homme, une inscription latine qu [illegible] posterite : le nom seul de Rubens eût suffi. On y voit que le [illegible] tre, dont la ligne masculine était eteinte, a ete relevé par [illegible] mere et son aieule.

L'autel est orné d'un des plus precieux tableaux du maître que sa veuve y fit placer. Il représente la Vierge assise sous [illegible] Jesus, devant lequel saint Bonaventure est agenouillé. Plusieurs autres saints et saintes se groupent autour des principaux personnages. Sous son apparence religieuse, c'est en realite un tableau de famille. L'artiste, en effet, s'y est représenté lui-même sous les traits de saint Georges; Marthe et Madeleine sont les portraits de ses deux femmes; saint Ge- [illegible]

Au-dessus de ce tableau, on remarque une belle sculpture [illegible] represente la Vierge des Douleurs, et a éte donnée également [illegible] coin de la chapelle, on voit encore une chaise en cuir ornee de clous dores, qui a fait partie de l'ameublement de l'atelier du peintre.

Il y a deux ans, lorsque des reparations furent faites dans les caveaux de l'église, le tombeau de Rubens fut ouvert, et un dessinateur, qui obtint l'autorisation d'y penetrer, en prit la vue que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs. Le cercueil brise, qu'on aperçoit sur la gauche, est celui qui con- [illegible] qui n'avait laissé, d'un des plus grands genies dont l'art s'honore, [illegible] preserve de la destruction une partie de ses vêtements. La tête et les mains n'étaient plus que debris; mais le chapeau et les gants étaient demeures intacts.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

Un dénoûment. — Costa et son ami Cielecki. — Châteaux... en Italie. — Cinq cents francs de décorations. — La façon dont Cielecki règle avec ses créanciers. — La spécialité de Lebon. — A la Cour de cassation pour un franc. — La loi du 18 novembre 1814. — Auguste Avond. — [illegible]

La fin du roman s'est fait quelque peu attendre; c'est que les denoûments judiciaires ne vont pas toujours tout [illegible] en opposition avec un article du Code pénal que de manquer à la vraisemblance ou aux convenances littéraires. Acquitter [illegible] corder ou de refuser à Gontran la main de Berthe à la dernière colonne d'un dernier feuilleton.

Le tribunal a donc pris son temps pour juger le cas du baron de Lancy; et il a voulu écrire avec un soin tout particulier l'épilogue de cette invraisemblable histoire, qui aboutit à quatre ans de prison.

Il y avait d'ailleurs un point qui paraissait delicat à beaucoup de gens.

Que Taponier fût coupable d'escroquerie vis-à-vis du banquier chez lequel, en prenant un faux nom et en usant de manœuvres déloyales, il s'etait fait ouvrir un crédit; qu'il eût escroqué une dizaine de marchands comme il avait escroqué le banquier trop confiant, cela ne pouvait guere faire doute. Mais l'escroquerie à la dot etait-elle juridiquement certaine? Cela n'etait pas aussi clair pour tout le monde.

Les juges, en condamnant Taponier sur ce chef comme sur les autres, ont minutieusement relevé toutes les raisons qui avaient determiné leur conviction, et ils ont ainsi conclu :

L'usage de faux noms et de faux titres, manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence d'un crédit imaginaire, et pour faire naitre l'esperance du succes et d'un evénement chimerique, remise de valeurs mobilieres, obligations, dispositions determinées par les manœuvres employees, tous les elements du delit d'escroquerie se rencontrent dans les faits relatifs à la dot, et la loi ne distingue pas entre les escroqueries ordinaires et celles qui precèdent la celebration d'un mariage.

Mais l'article 380 ne punit pas de la peine du vol les soustractions commises par les maris au prejudice de leurs femmes.

Objection vaine : Taponier n'était pas le mari de Mlle Fleury quand il escroquait sa dot, il n'était qu'un futur, et pas un mot de futur dans l'article 380.

« Une lacune, » se dit probablement Taponier. Le tribunal lui a fait des loisirs, qu'il pourra occuper à des méditations sur les certaines réformes urgentes de la loi penale. Par malheur, il n'est pas probable qu'on l'invite jamais à exposer ses idees.

Costa et Cielecki ne sont pas non plus des escrocs à dedaigner, et il est vraisemblable que si Taponier les eût rencontres, il n'eût pas cru deroger en faisant commerce d'amitie avec eux.

Montrer à une jeune veuve une brillante et honorable position à Florence, la decider à s'expatrier, obtenir d'elle la faveur de l'accompagner et la promesse qu'elle voudra bien accepter l'hospitalite dans un des palais qu'on possède dans la nouvelle capitale de l'Italie; puis, à la veille du départ, se faire avancer par elle une somme de quatorze mille francs, voilà qui suppose quelque invention et quelque adresse.

[illegible] cules; peut-être la jeune veuve était-elle un peu credule.

Mais comment résister à un colonel des guides du roi d'Italie?... car Costa n'était rien moins que cela, et la preuve, c'est qu'il portait l'uniforme du grade; par-dessus le marché officier de la Légion d'honneur, grand officier des saints Maurice et Lazare, commandeur du Lion de Belgique et decoré d'une quantite d'ordres germaniques qu'il serait trop long d'énumérer. Pas le moindre doute possible à cet egard, les croix et les plaques de ces differents ordres constellaient sa poitrine... et comment ne pas être ébloui?

Helas! la pauvre femme n'est point allee à Florence; mais ses quatorze mille francs sont partis, et Cielecki et Costa sont partis aussi, et même ils ont negligé de se presenter l'autre jour devant la police correctionnelle, et les juges ont eu le regret de les condamner à cinq ans de prison sans avoir le plaisir d'entendre leurs explications.

Avec la jeune veuve ont comparu comme temoins le tailleur qui avait vendu à Costa l'uniforme de colonel des guides, et le marchand qui lui avait fourni les plaques et les croix.

Costa, il faut le dire, faisait bien les choses. Il avait acheté pour cinq cents francs de decorations en une fois, et il annonçait au marchand un second achat de même importance. Voilà qui s'appelle ne pas lésiner sur les frais; mille francs de mise de fonds, rien qu'en décorations, c'est large : il est vrai que Costa oubliait de payer ses croix et même son uniforme.

Une petite note assez curieuse s'est trouvee jointe au dossier de Cielecki.

Au temps de la guerre de Pologne, Cielecki avait un créancier. Ce créancier le gênait. Il n'est pas rare de voir les créanciers gêner leurs débiteurs. Cielecki eut une idée; il [illegible] russe. Le faux espion fut pris et pendu.

Avouez que Cielecki est un esprit original. S'il n'est point venu s'expliquer devant la police correctionnelle, c'est peut-être qu'il etait occupé à s'acquitter vis-à-vis de quelque [illegible]

Je crains bien que Lebon n'ait pas beaucoup d'imagination. De certain proces qu'il a eu en police correctionnelle, il semble resulter qu'il se renferme dans une spécialité pour n'en jamais sortir. Elle ne serait pas mauvaise, il est vrai, si la chance favorisait un peu Lebon; c'est la bijouterie. Malheureusement pour lui, s'il a souvent travaillé, il n'a jamais réussi. A propos, n'allez pas vous méprendre et croire que Lebon est bijoutier; non, il *fait* la bijouterie, ou plutôt il tente de la faire; il ne la fabrique pas.

Une seule spécialité, une seule maniere de s'en servir. Lebon est decidement un esprit sterile : « Je marie mon fils j'ai des bijoux à acheter. » Il ne sort pas de là.

Sterilite et timidite. Il a fait une commande chez un bijoutier; tout à coup il se ravise et envoie au marchand le billet suivant :

« Monsieur,

« Par suite de decès survenu dans ma famille, j'ajourne la livraison que vous devez me faire, vu que le luxe n'est pas de goût à aller avec le deuil; je vous donnerai de nouveaux ordres. »

Et les nouveaux ordres n'arrivent pas.

Quand on demande des explications à Lebon, il répond qu'il a pris une fièvre à Alger où il est reste longtemps, et c'est à cette fièvre qu'il attribue sa manie de bijouterie. Une fièvre dangereuse, puisqu'elle lui a valu un an de prison.

Une condamnation à un franc d'amende a rajeuni un [illegible] coup sûr, l'existence, bien qu'il ne soit guere vieux que [illegible]

Pour un franc, un pourvoi en cassation!

Oui; mais le principe!

Donc un bonhomme de la ville de Sainte-Foix avait eté condamné à un franc d'amende parce que, le jour de la Toussaint, il avait charroyé à travers les rues des planches pour le compte d'autrui. Il s'en etait fait d'autant moins scrupule qu'il est protestant et que la Toussaint est une fête [illegible]

Ce qui n'empêche pas qu'il s'etait heurté à la loi du 18 novembre 1814.

Cette loi est-elle applicable en 1866? Non, disait Me Monod, devant la Cour de cassation : la constitution de 1852 qui proclame la liberte des cultes l'a completement abrogée, et la preuve, c'est qu'un jour, le bruit ayant couru qu'une loi allait être proposée pour interdire le travail les jours de fêtes et les dimanches, le *Moniteur* lui-même s'etait donné la peine de démentir ce bruit inexact, declarant que la pensée n'avait pu venir au gouvernement de faire ce qui n'était ni son devoir, ni son droit.

Il parait que le *Moniteur* se trompait ou que Me Monod l'interpretait mal, car la Cour de cassation proclame dans son arrêt que jamais la loi du 18 novembre 1814 n'a cessé d'être obligatoire.

Or, les deux premiers articles de cette loi sont ainsi conçus :

« Art. 1er. — Les travaux ordinaires seront interrompus les dimanches et jours de fêtes reconnues par la loi de l'État.

« Art. 2. — En conséquence il est defendu lesdits jours : 1° aux marchands, d'étaler et de vendre, les ais et volets des boutiques ouverts; 2° aux colporteurs et étalagistes de colporter et d'exposer en vente leurs marchandises, dans les rues et places publiques; 3° aux artisans et ouvriers, de travailler extérieurement, et d'ouvrir leurs ateliers; — 4° aux charretiers et voituriers employés à des services locaux de faire des chargements dans les lieux publics de leur domicile. »

La loi de 1814 semble avoir eu tout particulièrement en vue le cas du charroyeur de Sainte-Foy, et si le brave journalier ne la trouve pas bonne, il serait, ma foi, inexcusable de ne pas la trouver admirablement claire.

Un deuil attristera encore aujourd'hui notre Courrier. Samedi dernier nous annoncions la mort du doyen du barreau de Paris, s'eteignant plus qu'octogenaire et ne mourant en quelque sorte que des longs jours qu'il avait vécu.

Hier c'était à un homme jeune encore et dont la carrière laborieuse n'était pas remplie que nous rendions les derniers devoirs.

Auguste Avond est mort à quarante-six ans.

Une existence bien diverse que la sienne! Des commencements obscurs, de grands travaux, de précoces succès, de magnifiques esperances, de rudes epreuves et de profonds decouragements.

A trente ans, avocat déjà occupé, représentant du peuple, il avait derrière lui de terribles obstacles surmontés, et devant lui, en apparence, le bonheur, la célébrité, la fortune; en réalité des déceptions, des chagrins, la maladie, la tristesse, une mort prématurée après de cruelles souffrances.

Les événements l'avaient enlevé bien vite à cette vie publique, qui s'était ouverte pour lui si facile et si brillante. Il fallut s'enfermer dans les travaux plus modestes de la profession, et Avond, sentant la route bien âpre et bien difficile sous ses pas, en éprouva un grand découragement.

Bientôt la mort lui prit son frère Eugène, une âme à la fois douce, énergique et charmante. Ils étaient entrés dans la vie virile la main dans la main, n'ayant qu'un cœur, espérant, travaillant ensemble, s'exhortant, se consolant l'un l'autre. Ce fut pour Auguste un coup terrible. Et le lendemain du coup, quel vide!

Une fois encore Avond s'éloigna du Palais; un emploi important lui avait été proposé dans une entreprise financière où les lumières d'un jurisconsulte pouvaient être utiles. Il accepta. Une semblable catastrophe le ramena au barreau. C'était une vie à recommencer. Une pareille tâche veut les forces du corps et celles de l'âme. Le corps et l'âme étaient malades chez Avond; il ne pouvait y suffire.

Durant ces dernières années, il vécut souffrant sans cesse, et plongé dans une mélancolie dont sa robuste nature rendait le spectacle plus triste encore pour ses amis. Chaque été il quittait Paris et allait chercher la santé en Italie ou aux Pyrénées, mais le précieux bien fuyait devant lui. Il est mort à Lyon. Son père, sa mère et sa sœur étaient à son chevet; il a pu du moins arrêter ses derniers regards sur ce qu'il avait de plus cher au monde.

Je lisais dans le *Monde Judiciaire*, de M. Norbert Billiart, que M. Colmet d'Aage répétait quelquefois : « Si j'avais à recommencer ma vie, je ne voudrais ni une autre profession ni une autre femme, ni d'autres enfants. »

Que de bonheur dans ces quelques mots! Il me semble que ce pauvre Avond n'aurait pu les entendre sans pleurer.

MAITRE GUÉRIN.

LA SALLE DU SÉNAT

A FLORENCE.

Notre correspondant de Florence nous adresse une vue de la salle où le Sénat italien tient ses séances, depuis que la cité des Médicis est devenue la capitale définitive du nouveau royaume de Victor-Emmanuel.

C'est le Palais-Vieux qui a été choisi pour recevoir ce grand corps de l'État. Dans la salle du premier étage, dite *Salle du grand Conseil*, laquelle avait été construite par Cronaca, sur la demande de Savonarole pour y réunir l'assemblée du peuple, on a installé un hémicycle garni de pupitres et de banquettes. Au-dessous d'un portrait en pied du roi, sont placés le bureau du président et des secrétaires et le banc des ministres. Les tribunes de la Cour et du corps diplomatique sont à droite et à gauche de l'effigie du souverain; les tribunes publiques lui font face.

Le Palais-Vieux, qui mériterait mieux le nom de forteresse que celui de palais, servit de résidence au grand-duc Cosme qui chargea Vasari de l'agrandir et de l'orner. Arnolfo di Lapo avait commencé en 1298 la construction de ce célèbre édifice; s'il ne put lui donner la symétrie convenable, ce fut pour des raisons politiques que nous allons rappeler en quelques mots. Avant l'année 1250, on voyait en cet endroit le palais de la famille Degli Uberti et des maisons appartenant à des Gibelins; toutes ces constructions furent rasées jusque dans leurs fondements par le peuple qui voulut que la place en demeurât toujours vide, afin de perpétuer le souvenir de la trahison de leurs propriétaires.

Les discours, les rapports, les interpellations d'un gouvernement constitutionnel frappent aujourd'hui les échos étonnés de l'antique château féodal. « Les tombeaux ont leurs destins, » a dit le poëte; on voit qu'il en est de même pour les palais.

R. BRYON.

CHRONIQUE AGRICOLE

Causons un peu de nos jardins. Au moment où je vous écris, nous n'en avons pas encore fini avec la lune rousse et ses caprices [illegible]. On craint la gelée, la gelée pour les fruits, la gelée pour la vigne; et quand la lune dite rousse — je ne sais pas pourquoi — aura achevé son dernier quartier, on craindra encore, pour la vigne et pour les fruits, les désastreux effets des gelées tardives du printemps. Je ne sais pas si je [illegible] par ignorance et s'il m'est tout [illegible] mais je ne crois pas [illegible] à l'influence des lunes rousses ou autres. [illegible] que les beaux yeux roux qui émaillent agréablement nos [illegible] nos fanfares et nos courses de printemps.

En somme, la lune rousse, c'est le printemps. Le printemps est dangereux par les alternatives de chaleur et de gelées qui signalent les premiers et timides pas de Phœbus dans la carrière étoilée [illegible] M. de Banville, charmant poëte à coup sûr et très-probablement médiocre agriculteur, sera content de moi. Descendons [illegible] du Parnasse et [illegible] prosaïque [illegible].

Après une chaude journée d'avril ou de mai qui a mis toute la végétation en grand émoi, si le soir est calme, si le ciel est parsemé d'étoiles [illegible] les grenouilles ont cessé de coasser, si le moindre zéphyr n'agite pas les fraîches aigrettes des marronniers et les premières et tendres feuilles des tilleuls, laissons les poëtes, les oisifs et les heureux possesseurs de valeurs mobilières savourer à leur aise les charmes d'une douce soirée, et veillons au grain. Le grain, c'est la gelée. La gelée, de trois heures à cinq heures du matin, est imminente; puis un brillant soleil sur la gelée blanche, et tout est brûlé : boutons, fleurs et bourgeons. Que de beaux vignobles ont été dévastés dans des circonstances pareilles!

Un bon coup de vent toute la nuit, des nuages au ciel, un brouillard, et la gelée blanche n'est pas à craindre.

Or, comme un agriculteur ne possède pas la faculté de créer et d'organiser des coups de vent, que faut-il faire? Improviser des nuages et des brouillards. Vous transportez dans certaines parties de votre vigne, des les premiers froids et par précaution, des tas de [illegible], de feuillages, d'herbes sèches, etc. Quand vous craignez, à la suite d'une chaude et pure journée, une réaction périlleuse, vous veillez, et aussitôt que la gelée se manifeste, vous mettez le feu à vos tas de broussailles, en ayant soin de placer la vigne sous le courant d'air qui règne toujours à la surface du sol. La fumée qui se dégage s'épand sur la vigne et, servant de rideau entre la couche supérieure de l'atmosphère et le sol, empêche toute espèce de gelées.

S'il s'agit de fruits en espaliers, qui sont ordinairement des fruits de choix, il faut tendre de vieilles toiles, des tapis de paille entre l'arbre palissé et l'atmosphère, afin d'obtenir le même résultat. S'il s'agit d'arbres en plein vent, on fait du feu dans les quinconces, mais le succès est moins assuré.

Toutes ces précautions ne sont difficiles ni coûteuses; elles exigent seulement un peu de soin et quelques veillées un peu prolongées.

Mes melons, mes boutures, etc., sont sous cloche en ce moment. Vous croiriez que la cloche les préserve de la gelée?... pas le moins du monde. Avec la cloche, qui abrite bien les plantes tendres des effets directs de la gelée, voici ce qui se passe : la gelée dépose ses cristaux multipliés sur le verre des cloches et des couches; jusqu'ici il n'y a pas de mal. Puis le soleil se lève et ses rayons, avant d'avoir fondu les cristaux glacés, ont été concentrés par eux et ont brûlé la plante tout comme si elle eût été couverte de gelée. J'ai expérimenté cela cent fois et ce n'est qu'au bout de quelques années que j'ai découvert le remède, si simple qu'il en est un peu bête. Je me suis levé avant le soleil — ce qui m'arrive presque toujours — et j'ai largement arrosé mes cloches et mes châssis. L'eau a fondu la gelée, et, quand le soleil s'est levé, ses rayons étaient désarmés.

Ce sont toujours là des remèdes peu coûteux, mais qui demandent que maîtres et gens payent un peu de leur personne. Malheureusement, c'est là une forme de payement qui amène souvent des protêts ou des protestations, comme vous voudrez.

En attendant les effets naturels de la lune rousse pour les retardataires, nos arbres fruitiers se développent à réjouir l'œil du propriétaire et du jardinier. Bonne floraison chez les poiriers. Les fondantes, les beurrés d'Amanlis et autres nouent à merveille. Les duchesses et les doyennés d'hiver seraient, dit-on, un peu en arrière sous le rapport des bonnes promesses. Belle floraison des pommiers et des cerisiers. J'ai des pommiers plantés de cet hiver qui sont couverts de fleurs et promettent du fruit. Mais, de ce côté-là, il faut avoir l'œil vigilant, la gelée est encore à craindre.

Mais la gelée tardive du printemps n'est pas notre seul ennemi. Et les chenilles, et les insectes destructeurs! Quand on a, pendant l'hiver, brûlé les nids de chenilles attachés aux rameaux dénudés des arbres envahis, tout n'est pas fini; que d'œufs disséminés, distribués en forme de bagues, ou prudemment déposés dans les rugosités de l'écorce, vont éclore et mettre au jour la chenille qui se dispose à accomplir son œuvre de dévastation. Il faut visiter les arbres, rechercher sans repos, chasser sans pitié ces parasites implacables. Nous avons aussi toutes les variétés de limaçons et d'escargots à détruire. C'est là une rude besogne, et je ne connais pas de cultivateur intrépide, ni d'horticulteur peu occupé qui pût en venir à bout, si Dieu ne nous avait donné les petits oiseaux pour nous aider et sauver notre future récolte, en satisfaisant leur appétit du moment. Aussi, quand je vois les enfants détruire les nids d'oiseaux, quand je vois les cultivateurs mal inspirés faire une guerre sans pitié ni merci à leurs défenseurs naturels, je ne puis me défendre d'un sentiment de tristesse que l'on comprendra facilement. Est-ce que les huppes, les coucous, les traquets, les rouges-gorges, les fauvettes, les roitelets, les vanneaux, les mésanges, les chardonnerets, vivent d'autre chose que d'insectes et de mauvaises graines? Ce sont là les vrais chasseurs de chenilles, dont l'instinct est plus sûr, plus prompt que l'œil du plus habile échenilleur. Jusqu'à ce que leur appétit quotidien ait été satisfait, ils ne perdent pas une minute et la besogne ne les effraye pas. Il faut donc protéger les petits oiseaux au lieu de les détruire. En agriculture, il y a une foule de petites causes qui finissent par produire de grands effets; c'est ce que nos confrères, les travailleurs de la terre, ne veulent pas se loger dans l'esprit, et ils ont bien tort. Est-ce que nos pères ne nous ont pas répété cent fois : « Il n'y a pas de petites économies; les petits ruisseaux font les grandes rivières? » Je ne suis pas fanatique de la prétendue sagesse des nations; mais parce qu'une vérité est formulée en proverbe, elle n'en est pas moins une vérité.

Comme nous sommes encore loin du jour où tous les préjugés nuisibles auront disparu! Vous avez souvent vu à la porte des fermes ou des granges des chouettes, des orfraies, des chats-huants, des hérissons cloués et desséchés par la bise, témoignage des hauts faits de nos cultivateurs. Encore un préjugé, et un préjugé regrettable. Ces animaux nous eussent débarrassés d'une foule de rongeurs, tels que rats, souris, campagnols, mulots, lérots, etc., qui ravagent les jardins, les moissons et les greniers. Ce sont les chats de la campagne. Ils font beaucoup plus de bien que de mal, si tant est qu'ils puissent nous nuire accidentellement.

Cherchez un nid de chouettes; qu'y trouverez-vous? Une quantité innombrable de petits ossements ayant appartenu à ces implacables rongeurs, qui vivent toute l'année à nos dépens. Pourquoi chasser ces intrépides et infatigables chasseurs? Parce qu'ils effrayent les femmes et les enfants et qu'ils figurent dans certains contes fantastiques dus à l'imagination de nos campagnards. Leur destruction n'a pas d'autre raison, comme une foule de pratiques déplorables, répandues parmi nous depuis les temps de la barbarie et que n'ont encore pu faire disparaître ni les observations de la science, ni les progrès de la civilisation.

Ouvrons donc les yeux à la lumière et ne tirons plus sur nos amis!

CLAUDE BONIN.

COURRIER DES MODES

Voici le plus beau moment de l'année, les modes sont resplendissantes des plus fraîches couleurs. On portera beaucoup de rose cette année, cette charmante nuance trop longtemps délaissée nous revient avec les jours de mai.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, on a adopté les étoffes en teintes unies, elles partagent avec les rayures la vogue du moment. Les rayures se divisent en bandes égales et de deux couleurs; quelquefois la nuance la plus foncée reproduit un dessin grec ou façon cachemire. Ces dispositions, que nous admirons surtout dans les robes de foulard de la *Malle des Indes*, passage Verdeau, sont d'un heureux effet avec les coupes biaisées, genre adopté en ce moment par toutes nos bonnes couturières.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS : Un bienfait n'est jamais perdu.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE.

J'ai vu deux très-jolies toilettes de foulard choisies dans l'importante spécialité que je viens de citer; ces toilettes sont parties hier pour Vichy; en voici la description :

La première est de foulard rayé bleu et blanc; sur la raie bleue un petit motif blanc reproduit une grecque perlée. La robe, très-longue en arrière, se relève devant sur un jupon de taffetas bleu garni de trois volants de blonde noire et blanche disposés en festons; tout le bord de la jupe de foulard est garni d'une corde bleue.

Le corsage est à l'Empire avec taille très-courte et une large ceinture orientale de taffetas blanc, brodée de soutache bleue, dont les bouts tombent en écharpe sur le côté. Le haut du corsage et les manches sont ornés d'une [illegible] menterie étroite de soie bleue [illegible] perles blanc de lait.

Les manches sont longues, avec des revers Louis XIII.

La seconde toilette est de foulard *double chaîne* estampillé par la *Malle des Indes*, de nuance [illegible]

La robe est à deux jupes, la première est relevée sur la seconde, toutes deux sont garnies d'une [illegible] de laine ponceau; autour de la broderie un filet de passementerie [illegible]

Sur la robe une casaque Louis XIII avec grandes poches et [illegible] revers [illegible] garniture que la robe. J'ai rarement vu des toilettes plus distinguées et mieux réussies.

On voit, dans les magasins du *Régent*, maison Boudet, boulevard de la Madeleine, 7, des confections [illegible] mer. La fantaisie artistique des modes du jour s'y révèle dans tout son éclat.

Je remarque avec plaisir que les toilettes de la maison Boudet, malgré le charme original de leur composition, ne sont jamais excentriques; c'est pour cela sans doute que les femmes élégantes, mais raisonnables, se donnent rendez-vous au *Régent* avant leur départ pour la campagne.

Le blanc domine dans les confections destinées aux plages et aux villes thermales. C'est un blanc cachemire rehaussé d'ornements; les casaques à capuchon, les capelines, les burnous, les pèlerines Jardinières, demandent aux passementeries perlées et aux boutons le relief de leur parure. Les casaques de visite, presque toutes de [illegible] dentelles. Rien n'est plus joli que la dentelle pour les vêtements d'été; il faut observer aussi que cet ornement est assorti à toutes les toilettes et qu'il n'est pas sacrifié lorsque la saison est finie, car la dentelle sert toujours, on en a l'emploi dans mille occasions.

Quelques jolis costumes de mohair, ornés en biais de taffetas et engrelures de perles, ont attiré mon attention en visitant les magasins du *Régent*. Ces costumes coûteraient plus cher si on les confectionnait soi-même, cela est bien certain, et ils n'auraient pas cette tournure élégante que les bonnes maisons savent donner à leurs modèles.

Il me semble que toutes les femmes qui tiennent à se bien mettre doivent, au commencement d'une saison, faire emplette d'une de ces toilettes, quand ce ne serait que pour servir de guide aux confections construites dans le même goût, que toute femme économe fait faire chez elle.

Malgré [illegible] polémique engagée sur cette grande question, on porte toujours des jupes à ressorts; je crois même que ces dernières ont repris *du ballon* depuis que les étoffes légères sont devenues d'actualité.

Les jupes-cages de la *Maison Tompson*, boulevard Poissonnière, 12, sont les seules possibles pendant les chaleurs; leur forme tout à fait de circonstance a opéré une révolution complète dans ce qu'on est convenu d'appeler *la crinoline*.

La jupe-cage est très-souple, elle colle en emportant l'étoffe jusqu'au bas de la robe, et elle convient à ravir pour supporter la traîne. Si on ajoute à ces qualités remarquables la légèreté [illegible] à jour où l'air circule sans être entravé par un tissu quelconque, on comprendra la vogue obtenue en ce moment par les jupes-cages de la *Maison Tompson*.



LES ANDELIS. — ÉGLISE NOTRE-DAME, PORTAIL NORD
dessin de M. Deroy.

Au moment où vous partirez pour la campagne, mes gracieuses lectrices, je vous recommande le journal *la Glaneuse Parisienne* dont je vous ai souvent parlé; il vous sera d'une grande utilité par une foule de renseignements concernant les modes, les travaux de dames et l'économie domestique.

Il contient aussi (ce qui n'existe dans aucun autre journal un très-beau cours de dessin à l'usage de toutes les personnes qui s'occupent de cet art charmant, dessin, aquarelle ou peinture; ces modèles, que nous tenons d'un excellent professeur, vous aideront à faire des croquis, figures, paysages, animaux, fleurs, etc. Tous les mois, une grande planche contenant plusieurs modèles est publiée par le journal.

Les femmes qui veulent être économes tout en s'occupant de leur toilette trouveront dans ce journal des patrons coupés de tous les jolis modèles confectionnés dans les premières maisons de Paris, en lingeries, mantelets, casaques, vêtements d'enfants, et mille autres fantaisies.

Ce mois-ci, on publiera des renseignements et des dessins pour divers travaux de saison d'été, fleurs, décalcomanie, ouvrages en cuir, tapisserie et guipure.

Le prix de l'abonnement est de 12 francs par an. Les abonnements partent du 1er de chaque mois et se font pour l'année entière.

On s'abonne à la *Librairie Nouvelle*, boulevard des Italiens, 15, en envoyant un bon de poste à l'ordre de M. le directeur de la *Glaneuse Parisienne*.

J'ajoute, comme dernier éloge, que la littérature contenue dans ce recueil est instructive, amusante et d'une parfaite moralité. Les articles modes, extrêmement pratiques et destinés aux femmes raisonnables, sont signés de votre dévouée chroniqueuse.

ALICE DE SAVIGNY.

LES ANDELIS

De toutes parts, en France, les études historiques sont à l'ordre du jour. Bientôt chaque ville aura son histoire attrayante et complète à tous les points de vue : les hommes et les choses, la topographie, l'archéologie, le blason, etc. Cette réflexion s'est présentée tout d'abord à notre esprit, lorsque nous feuilletions un livre dont la bibliographie normande s'est accrue récemment. Nous voulons parler de l'*Histoire des Andelis et de ses dépendances*, où l'auteur, M. Brossard de Ruville se fait également apprécier par son talent d'écrivain et par sa rare érudition.

Cet ouvrage, en deux volumes, brillamment illustré par MM. Deroy, A. Durand, Hadol, Thorigny, Mlle Marie Chenu, etc., contient en outre les plans du grand et du petit Andeli; il forme une des plus belles publications que la province nous ait encore envoyées.

La vieille cité des Andelis, si déchue de son antique splendeur, a vu se dérouler autour de son enceinte les événements militaires les plus mémorables de notre histoire au XIIIe siècle. Ses belles prairies ont été rougies par le sang des hommes d'armes de Philippe-Auguste et des francs-archers de Jean-sans-Terre, qui combattaient à outrance aux pieds du Château-Gaillard, cette *fille d'un an* de Richard-Cœur-de-Lion, ce chef-d'œuvre de la fortification féodale.

Les ruines du Château-Gaillard, encore fières et superbes aujourd'hui, dominent les deux rives de la Seine; elles nous rappellent les luttes patriotiques de nos ancêtres contre les envahisseurs anglais.

L'histoire du Château-Gaillard occupe une large place dans le livre de M. de Ruville. A côté se place un important travail sur l'affranchissement de la commune Andelisienne; puis vient le chapitre des hommes illustres : le savant Turnèbe, Nicolas Poussin, l'une des gloires de la peinture française; l'aéronaute Blanchard, et d'autres encore dont la ville est fière d'avoir abrité le berceau. La description artistique des monuments, des admirables vitraux de l'église Notre-Dame, des tableaux de Quentin Varin et de Stella, forme une partie importante du premier volume et est traitée avec un incontestable mérite. Nous croyons donc que l'histoire des Andelis est appelée à un durable succès dans le monde des lettres et dans le monde savant.

Les deux vues Andelisiennes que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, sont extraites de l'ouvrage de M. de Ruville. Nous en devons la communication à l'obligeance de l'éditeur, M. Delcroix, des Andelis.

A. DARLET.



VUE DU PETIT ANDELI dessin de M. Deroy.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

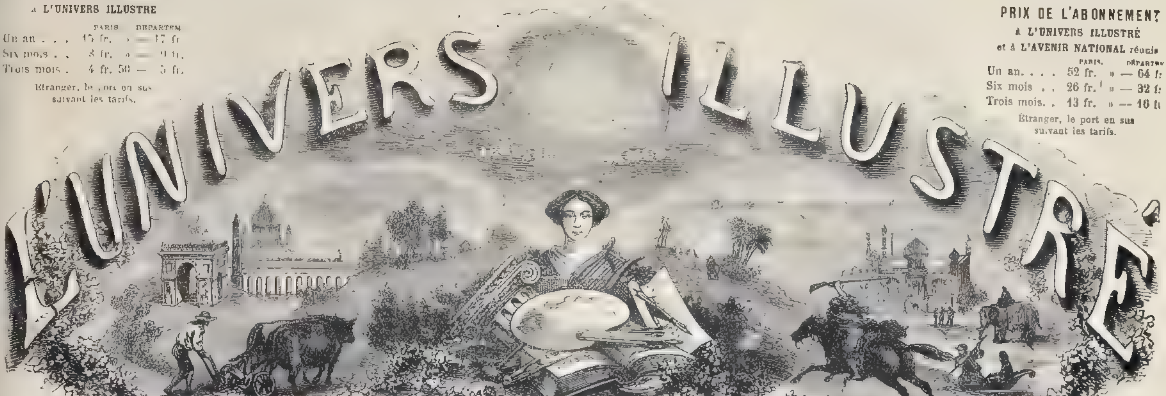
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.





Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 535.
Mercredi 9 Mai 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Ouverture du Salon et des Concerts des Champs-Élysées. — Comme quoi il est imprudent de dire ce qu'on pense. — L'exposition la plus remarquable de l'année. — Les Champs-Élysées au grand complet. — Ne touchons pas au Cirque. — Un quart de chapeau de femme. — Pourquoi porte-t-on des fleurs dans le dos? — Causons chiffons avec nos lectrices. — *Salonniers* et *Chiffonniers*. — Réouverture de l'Hippodrome. — *Le Camp du Drap d'or*. — L'âge de fer et l'âge de fer-blanc. — Où François Ier ferait bien d'intenter un procès en diffamation à M. Arnault. — *Entre Chien et Loup*, de M. A. de Pontmartin. — L'épagneul qui est le lion de la semaine. — Tendresse pour les bêtes. — Ce qu'on voit sur les ponts. — Ventes de bienfaisance. — Les musiciens sont à l'ouvrage. — Les salons [illegible] — Démolition du théâtre Bobino. — Le plus beau jour de la vie

[illegible]

La semaine qui vient de s'écouler a été remarquable par l'ouverture des concerts des Champs-Élysées et du Salon. Du Salon je n'ai encore remporté aucune impression décisive; car la première visite à l'exposition de peinture est toujours une sorte de course où l'on s'empresse d'arriver premier au buffet, car l'encombrement des premiers jours rend impossible tout examen sérieux des tableaux. [illegible] en passant un petit compliment qui n'arrive pas toujours à temps.

Tel ce jeune auteur que l'émotion inséparable d'une première pièce en trois actes avait chassé de la scène et qui circulait [illegible] ce que disait le public.

Enfin il avise un monsieur; après lui avoir demandé du feu il ajoute :

— Monsieur est au théâtre?
— Oui.
— Pardon! que dit-on de la pièce nouvelle?
— Oh! c'est très-amusant.
— Vraiment! s'écrie l'auteur enchanté.
— Oh! très-amusant, reprend l'autre, on siffle tout le temps.

Les artistes qui stationnent devant leurs toiles connaissent assurément les déboires.

Que de fois, perdus dans un groupe, ils doivent entendre ceci :

— Oh! quelle croûte!

Moi qui crains de froisser une ambition perdue je m'abstiens toujours d'exprimer hautement une opinion à l'exposition de peinture; quand je pense d'un tableau qu'il est affreux, je me garde bien de le dire tout haut. Autrefois quand les artistes portaient de longs cheveux et les paletots de velours, ces choses-là ne pouvaient point vous arriver; mais à présent que les peintres s'habillent comme des bourgeois, on ne sait jamais à qui l'on parle, et il n'est point agréable de dire à un peintre :

— Connaissez-vous le crétin qui a fait cela?

[illegible] si le peintre avait l'esprit de me répondre :

— Monsieur, ce crétin c'est moi!



FORTIFICATIONS D'ANVERS. — LA PORTE DE MALINES, d'après une photographie. — Voir page [illegible]

On sait que le silence est d'or... au Salon plus qu'ailleurs.

L'Univers Illustré, [illegible] de tout ce qui peut intéresser le lecteur, a chargé un rédacteur spécial de rendre compte du Salon [illegible] échue je commencerais par prendre la fuite, car malgré mon excessif amour pour les arts, je me croirais incapable de parler de plusieurs milliers de tableaux, sans aller me reposer un mois à la campagne après chaque centaine de toiles, mais je puis dès à présent signaler à nos lecteurs l'artiste dont les [illegible] et qui est incontestablement le pâtissier du fond.

Voilà [illegible] Champs-Élysées [illegible] manque plus à ce centre d'amusement. Voici les astres: là-bas le [illegible] le restaurant du [illegible] de M. de Besselièvre, Mabille[1] d'un côté les doux accords d'une [illegible] et distingué à deux pas de là les quadrilles et des petites dames qui n'appartiennent à aucun monde avouable.

Oh! [illegible] lui demande autre chose que ce qu'il nous a donné jusqu'ici. On a sifflé un peu à la réouverture, des mécontents ont [illegible] encore! [illegible] inouï à voir une écuyère sauter à travers un cerceau. Ils oublient donc que la première émotion nous est venue de là. [illegible] pas autre chose en [illegible] illusions. Heureux âge! Plus tard, quand on est blasé sur la [illegible] l'ouvrage est faible.

Je me rappelle toujours ce cri naïf d'un petit garçon que [illegible] enfants :

— Dites-moi donc, monsieur, pourquoi qu'ils ne sautent pas à travers les cerceaux ?

[illegible] faut rien changer à ces choses consacrées par l'âge et les mœurs !

~~~ Les Parisiennes, souvent attaquées depuis un an pour leur luxe effréné, commencent à faire des économies et ne portent plus que le quart d'un chapeau de paille d'Italie. C'est ainsi que l'on tombe constamment à Paris d'un extrême dans l'autre. Il serait difficile d'émettre un jugement définitif sur cette nouvelle coiffure grande comme le creux de la main, et qu'on aperçoit à peine à travers un microscope. Elle se compose d'un petit bout de paille qui a la forme et la dimension d'une pièce de cinq francs en argent, et qui est retenu sur la tête par d'énormes rubans qui encadrent la figure.

C'est assurément le dernier mot du laid. Aussi cette nouvelle mode aura et a déjà le plus éclatant succès. Les maris ne se plaindront pas, après avoir reproché aux femmes [illegible] elles se réunissent maintenant à quatre pour se partager un chapeau. [illegible] l'avantage de pouvoir servir à la fois à toute une famille; la mère peut le prêter sans danger à sa petite fille de quatre ans, et à l'entrée de l'hiver on peut le transformer sans trop de frais en un chapeau de berger pour les bals masqués, c'est parfait. J'ai aussi remarqué que les modes de printemps ont apporté d'autres changements notables dans la toilette des dames. Aux dernières courses, j'ai aperçu une femme du meilleur monde avec un bouquet de roses au milieu du dos, ce qui est d'un effet fort gracieux et très-agréable, [illegible] aperçu de madame. Si cette nouvelle mode continue, nous verrons bientôt les dos de nos Parisiennes se transformer en [illegible] ment dans le dos une pancarte avec cette inscription :

Prenez garde ! il y a des piéges à loups.

Mais je ne [illegible] chiffons, et je me plais à croire que toutes les extravagances [illegible] finesses échappent à un simple chroniqueur et qui sont plutôt du domaine des vicomtesses qui traitent ces importants sujets dans les grands journaux; mais une particularité qui ne m'échappe point, c'est que quelques feuilles consacrent depuis quelque temps des comptes rendus spéciaux aux toilettes des dames; ainsi on peut, sans se déranger, lire dans une feuille publique si Mme la comtesse a porté aux dernières courses une robe mauve ou grise, et si la princesse est toujours la reine de l'élégance. Au bout de six mois, en faisant l'addition de toutes ces robes, la France entière sait au juste combien de robes madame une telle a [illegible] litiques que l'on donne un jour pour les démentir le lendemain [illegible] ront à leur feuille un rédacteur spécial chargé d'entretenir le lecteur des toilettes des femmes du monde, et de même [illegible] un *salonnier*, je ne vois pas trop pourquoi l'on ne donnerait pas au rédacteur qui cause chiffon le titre de *chiffonnier*.

On lirait alors de temps en temps dans un journal :

« Nous ne pouvons publier aujourd'hui [illegible] complet de la dernière soirée de Mme X... par suite d'une légère indisposition qui a empêché notre [illegible] lettes qu'on aura aperçues à Longchamps le jour du grand prix de Paris. »

~~~ Le grand prix de Paris [illegible] du printemps, le tableau final avec flammes du Bengale: ce [illegible] les Anglais et les Français se rencontreront comme dans la reprise du *Camp du Drap d'or* à l'Hippodrome.

Toutes les fois qu'un morne philosophe a quelque chose à reprocher à son époque, il ne tarde pas à s'écrier :

— Affreuse époque que la nôtre!... c'est le siècle de l'a[illegible]

[illegible] cuirassés comme les vaisseaux d'aujourd'hui et où l'on portait des pantalons en acier [illegible] soit dit [illegible] dîner en ville; l'Hippodrome, dans le *Camp du Drap d'or*, nous a donné un [illegible] armures, et rompant des lances qui se brisent au moindre [illegible] dire du tournoi; [illegible] en diffamation au directeur de l'Hippodrome [illegible] privé d'un mo[illegible]

[illegible] *Camp du Drap d'or*, [illegible] dire dans leur pays :

— Quelle singulière nation que la France! [illegible] roi qui recevait à l'Hippodrome son confrère d'Angleterre, et l'on m'a affirmé que cette pantomime équestre était une image fidèle du temps. Je ne pense cependant pas que François I[illegible] eût souffert que le limonadier criât : Orgeat! limonade! bière! à ses nobles invités, comme on fait à l'Hippodrome.

Le tournoi de l'Hippodrome donne au visiteur à peu près la même idée du *Camp du Drap d'or*, que les trente fantassins du Cirque de la Bataille d'Austerlitz. J'avoue que ce [illegible] prononcée pour François Ier; mais, du moment que ce monarque travaille à l'Hippodrome, après un steeple-chase et les exercices d'un clown, je n'ai plus qu'un bien faible respect pour la royauté du XVIe siècle. Les Parisiens ne prennent pas les choses au sérieux et rient de tout; mais que vont dire les Anglais qui viendront pour le grand prix de Paris, en voyant comment on a maltraité leur roi Henri VIII, qui a fait une si effroyable consommation de femmes [illegible]

~~~ Je recommande à nos lecteurs un volume très-fin, très-spirituel, qui n'a d'ailleurs pas besoin d'être recommandé autrement que par l'écrivain qui l'a signé et dont le nom se [illegible] littéraires de la *Gazette de France*. J'ai nommé M. A. de Pontmartin, qui vient d'ajouter *Entre Chien et Loup* à son [illegible]

Alors que M. de Pontmartin publia le volume tapageur des *Jeudis de Mme Charbonneau*, je ne le connaissais point; je m'étais figuré que l'écrivain qui jetait si hardiment son gant dans tous les camps de la littérature était un casseur de vitres, amoureux du tapage et du bruit. Plus tard, je vis M. de Pontmartin, qui est bien l'homme le plus doux et le plus charmant de la terre, tour à tour causeur gai, vif ou [illegible] *Entre Chien et Loup*.

On aurait tort de croire que ce chien ait le moindre rapport avec l'intéressant épagneul dont les journaux ont conté la touchante histoire : on l'a rencontré au Pont des Arts, et malgré tous les efforts pour chasser l'intéressante bête, celle-ci persistait à garder son poste: de là on conclut que le maître du chien avait péri dans la Seine, et on se mit à la recherche du cadavre; la bête qui a donné un si grand exemple de fidélité à l'humanité a été recueillie au Jardin des Plantes, où elle vivra désormais de ses rentes. J'en suis fort aise pour l'épagneul assurément; ce n'est pas moi qui m'opposerai jamais aux encouragements qu'on voudra prodiguer à la vertu; mais j'ose prétendre que j'ai vu sur les ponts de Paris [illegible] chien... des vieillards brisés... des jeunes femmes portant sur leurs bras de pauvres innocents enfants, auxquels la misère avait ravi jusqu'au sourire du jeune âge; les passants qui s'intéressent tant aux quadrupèdes ne s'arrêtaient point pour savoir ce que ces parias parisiens faisaient sur les ponts à une heure du matin, heure à laquelle la charité se présente [illegible] monde qui a à se faire pardonner une faute de la soirée... Ceux-là on ne les conduit point en un endroit où ils seront désormais à l'abri du besoin. Il faut garder notre sensibilité [illegible]

Voilà donc un chien qui est devenu célèbre, on ne sait pas pourquoi; il est possible que l'épagneul lui-même n'en sa[illegible] gloire et à son bien-être, ce sera un exemple pour les générations à venir : tous les visiteurs du Jardin des Plantes [illegible] niche et le père dira à son fils :

— Regarde cet épagneul! c'est le frère de lait du chien de M[illegible]

Le théâtre s'emparera un jour ou l'autre de cette noble figure; nous retrouverons le chien un soir entre Paulin Ménier et M. Castellano; la lithographie reproduira ses traits, on trouvera son portrait dans les salles à manger et bien des larmes tomberont discrètement des jolis yeux dans la salade quand on contera l'histoire émouvante de l'intéressant animal.

Voilà qui est fort piquant.

~~~ Je trouve, ma foi! bien avisées toutes ces grandes dames qui, au lieu de s'occuper des chiens, s'intéressent aux pauvres enfants malades, au bénéfice desquels elles organisent des [illegible] de Paris une grande fête de bienfaisance sera, dit-on, donnée prochainement dans la maison de Diomède, l'ex-propriété du prince Napoléon.

Voilà qui est bien mieux. Encore une autre nouvelle : M. [illegible] *Z[illegible]* [illegible] cantatrice qui s'appelle Marie Cabel. Les musiciens sont [illegible] Paris pour l'hiver prochain. Seul Rossini s'obstine à garder le plus absolu silence et reste retiré dans le fromage rare qui a nom la gloire.

La Patti, avant de quitter définitivement Paris, a chanté une dernière fois chez l'illustre maître.

[illegible] Rossini se trouve un poëte, — homme de bonne compagnie d'ailleurs, — qui a [illegible] réveil du vieux lion de la musique.

Toutes les semaines, il arrive avec un poëme d'opéra en [illegible] de Rossini.

[illegible]

— Que faites-vous là? demanda-t-il au poëte.

— Silence! répondit l'autre, c'est un livret.

— Pourquoi faire?

— Vous ne le devinez pas?

— Non.

— Vous comprenez, dit le poëte avec mystère, que cela [illegible] le maître se réveillera avec un besoin absolu de travail...

— Eh bien?

— Ce jour-là il aura un livret sous la main, et ce sera une excellente affaire pour moi.

Voilà dix ans que cela dure. Le poëte est à son deux cent [illegible] à commencer.

Mais il ne faut pas désespérer.

[illegible] paraître un théâtre original qui avait su attirer dans ces dernières [illegible] ment dit Bobino, va être prochainement démoli pour cause d'utilité publique. On le reconstruira ailleurs sans doute; mais Bobino, l'original Bobino! ne nous sera jamais rendu. [illegible] teurs ne faisaient qu'une seule et immense famille et vivaient [illegible] surprise que témoigna la buraliste le jour où je vins louer [illegible] avait voulu me dire :

— A présent que j'ai loué une loge je puis mourir!

— Montrez-moi le plan de votre théâtre, dis-je à la buraliste, je choisirai la loge qui me conviendra.

A ces mots, la buraliste me regarda avec plus d'étonnement encore.

— Un plan du théâtre! balbutia-t-elle; je n'en ai pas, mais si monsieur veut choisir dans la salle...

Elle disparut... puis elle revint avec une [illegible] et me conduisit dans la salle.

— Choisissez! dit-elle en me regardant avec une certaine défiance.

Puis, comme nous regagnâmes le bureau de location, je [illegible] la buraliste me regarda dans tous les sens, je lisais dans ses yeux cette affreuse pensée :

— Un homme qui vient louer une loge chez nous... c'est assurément un faux monnayeur qui cherche à écouler sa marchandise.

Albert Wolff.

BULLETIN

Un arrêté de M. le préfet de la Seine invite les habitants de Bourg-la-Reine, Antony, Bourg, F[illegible], Chevilly [illegible] l'Hay à laisser pénétrer dans leurs propriétés les ingénieurs [illegible] à faire pour l'aqueduc de dérivation des eaux de la Vanne, [illegible] amenées à Paris sur les hauteurs du Panthéon.

La Vanne est une petite rivière de Champagne, de 48 kilomètres de [illegible], qui prend sa source dans le Sénonais, à 8 kilomètres [illegible], et se jette dans l'Yonne au-dessus de Sens.

Il vient d'arriver de Rome aux Tuileries, dit *le Nord*, plusieurs caisses de papiers provenant de la succession du prince de Musignano, Joseph Bonaparte. Ces papiers sont ceux du roi Joseph. Ils contiennent non-seulement une partie de sa correspondance avec l'Empereur, mais encore une correspondance extrêmement curieuse et intéressante avec une foule d'hommes illustres dans la littérature, la science et la politique.

Cette correspondance ne s'arrête pas en 1815. Elle va jusqu'aux dernières années du roi Joseph, à peu près jusqu'à 1840. On cite des lettres charmantes de [illegible]

de Mme de Staël. Il y en a une partie très-importante, relative à Sainte-Hélène.

Les ouvriers dessinent en ce moment, par un mur surmonté [illegible] square, qui s'organise devant le portail de la nouvelle église de la [illegible] une fontaine et deux belles corbeilles d'arbustes aux deux foyers de l'ovale. On achève les travaux d'art du portail de la nouvelle église, construite dans le style florentin des XVIe et XVIIe siècles.

On lit dans le *Sport* :

Le chiffre des bêtes féroces tuées dans les possessions anglaises, aux Indes, s'est élevé, pendant les six premiers mois de l'année dernière, à 1,553, savoir :

350 tigres, 346 léopards, 293 ours, 99 loups et 286 hyènes.

Ces destructions ont coûté au gouvernement, en primes réparties entre leurs auteurs, 23,560 liv. st. (576,300 francs), ce qui porte ces primes [illegible] 350 francs par tête de bête féroce.

La Grande-Bretagne veut offrir à son plus célèbre caricaturiste, M. George Cruikshank, un [illegible] de son admiration pour la façon spirituelle dont il a dépeint les ridicules de trois générations d'Anglais.

Comme les arts n'ont pas de frontières, MM. Gustave Doré, Nadar, Édouard Fournier et Francisque Michel, viennent de se joindre au comité londonien.

De son côté, M. Galignani, propriétaire du journal anglais qui se publie à Paris, est chargé de recevoir les souscriptions des artistes et des littérateurs français.

M. le ministre d'État, vice-président de la commission impériale de l'Exposition universelle, vient d'instituer un comité spécial pour organiser une exhibition particulière de tous les produits et de tous les arts se rattachant à la navigation de plaisance.

Cette mesure indique l'importance qu'a prise en France ce sport nouveau, et fait justice des anciens préjugés qui ont si longtemps arrêté son essor.

Ce comité, présidé par M. Gabriel Benoît-Champy, président honoraire du *Sailing-Club*, de Paris, est composé de MM. Albert Carpentier, Charles Dassy, président du *Cercle des Yachts*, de Paris; Adrien Fleuret, président du *Rowing-Club* de Paris; Lucien Môre, président honoraire de la *Société des Régates parisiennes*; Eugène Pérignon, ingénieur civil, et Gilbert Viard, secrétaire.

M. Arthur Ponroy doit, assure-t-on, occuper le théâtre des Bouffes-Parisiens le 1er juin, c'est-à-dire le lendemain du jour où la troupe actuelle aura terminé sa saison.

Le 1er juin, M. Ponroy compte faire représenter sur cette scène une [illegible] *Présent de Noces*.

Une autre pièce du même auteur, en un acte, celle-là, intitulée *Aristote*, [illegible].

L'Italie va ériger un monument en l'honneur d'un de ses plus grands poëtes : une statue du Tasse, due au ciseau du sculpteur Colli, sera prochainement inaugurée sur la place principale de Sorrento.

TH. DE LANGEAC.

LES FORTIFICATIONS D'ANVERS

On s'est beaucoup entretenu depuis quelques années, tant au point de vue politique qu'au point de vue stratégique, des nouvelles fortifications d'Anvers. La Belgique, décidée à prendre des mesures pour la défense de son territoire, se trouvait en présence de deux systèmes, l'un consistant à établir plusieurs lignes de fortifications aux frontières, l'autre ayant pour but de créer, sur le point le plus important du pays, une place forte capable, en cas de guerre, de servir de refuge aux troupes belges et de résister pendant longtemps aux armées les plus puissantes. Ce dernier système, ardemment soutenu par M. le baron Chazal, ministre de la guerre, fut celui qui prévalut.

Cinquante-quatre millions avaient été votés en 1860 par les chambres belges pour cet ouvrage considérable, qui devait être achevé dans l'espace de quatre ans. L'entreprise en fut confiée à la Compagnie des matériaux de chemins de fer, à la tête de laquelle se trouvaient trois hommes d'une grande capacité : MM. Dupré, ingénieur en chef; François Pauwels, manufacturier et capitaliste; et Félix Pauwels, architecte. Grâce à l'activité de ces messieurs, les travaux purent être commencés simultanément sur différents points dès le mois de mars 1860. Pendant l'hiver précédent, ils avaient pris soin de réunir le matériel considérable nécessité par une pareille entreprise; tandis que des machines de toute espèce étaient spécialement construites, des voies ferrées avaient été établies pour les transports; ils avaient organisé des bandes d'ouvriers, installé des bâtiments pour leurs logements, un hôpital pour les malades, des écuries capables de contenir plusieurs centaines de chevaux, enfin créé de vastes briqueteries pouvant fournir 1,500,000 briques par jour.

Afin d'assurer la rapide exécution de l'œuvre, le gouvernement mit avec beaucoup de zèle six mille hommes d'infanterie au service des entrepreneurs, tant pour maintenir l'ordre que pour être occupés aux travaux de maçonnerie. Outre ce contingent militaire, les fortifications d'Anvers ont encore employé dix-huit mille ouvriers, dont cinq mille spécialement attachés aux briqueteries, aux excavations et aux transports.

Le ministre de la guerre, désirant profiter des nouveaux avantages offerts par l'usage des canons rayés, usage qui nécessite de très-importantes modifications dans la construction des forts, fit suivre en partie les dessins présentés par le capitaine, aujourd'hui lieutenant-colonel Brialmont, l'auteur d'une excellente Histoire militaire du duc de Wellington.

L'étendue des fortifications, qui embrasse la vieille citadelle, maintenant citadelle du sud, et la nouvelle, dite citadelle du nord, l'une et l'autre sur les rives de la Scheldt, se compose de douze fronts de remparts d'une longueur de mille mètres chacun. De ces douze fronts, six seulement seraient attaquables en temps de guerre, les six autres pouvant être protégés à volonté par une vaste inondation au moyen des eaux de la Scheldt. Comme la ville n'est pas fortifiée le long des bords du fleuve, les deux citadelles, et particulièrement celle du nord, ont encore pour mission de défendre le port [illegible] le passage des troupes d'une rive à l'autre.

Nous n'avons pas la prétention d'entrer ici dans de plus amples détails que la nécessité des termes techniques pourrait rendre fastidieux. Il nous suffira d'ajouter que les travaux de fortification couvrent un espace de 785 hectares qui [illegible]. La masse des ouvrages en terre monte à quatorze millions de mètres cubes, [illegible] douze millions de briques. Cinquante officiers du génie et trente officiers d'infanterie [illegible] travaux sous les ordres du général Chauchet, commandant du génie, et la beauté, aussi bien que la solidité des nouvelles fortifications, dit assez quel soin ils ont apporté à leur mission.

Les portes intérieures de la ville, auxquelles aboutissent les grandes routes qui rayonnent autour de la cité, ont notamment fourni le motif d'assez jolis morceaux d'architecture. Elles ont été dessinées dans des styles divers par M. Pauwels, sur les plans des ingénieurs. La porte de Malines et celle de Turnhout, dont nous publions la vue, peuvent en donner une idée. L'une est conçue, ainsi qu'on le voit, dans le style gothique, l'autre dans le style flamand de la renaissance. Près des portes et au-dessous des remparts sont établis de vastes magasins à poudre. Lorsque toutes les casernes de la forteresse seront achevées, elles pourront aisément contenir de vingt-cinq à trente mille hommes. [illegible]

L. DE MORANCEZ.

UN HÉRITAGE

(Suite.)

Vous devez avoir pour moi la confiance du malade pour son médecin, du pénitent pour son confesseur. Songez [illegible] quelconque de la vérité, vous compromettez de la manière la plus fâcheuse le sort de votre cause.

Muller, [illegible] en plus inquiet, ne pouvait deviner où maître Wolfgang voulait en venir. Enfin l'homme de loi consentit à entamer l'exposé des faits. Toutefois, pour donner à son rôle plus d'importance et de grandeur, au lieu de raconter simplement ce qu'il savait très-bien, il préféra interroger son client comme l'eût fait un juge d'instruction.

— N'est-il pas vrai, monsieur Muller, que le domaine d'Hildesheim est traversé par une rivière ?

— Rien n'est plus vrai, répliqua Muller; mais au fait! maître Wolfgang, au fait! Soyez clair, et surtout soyez bref.

— Eh bien, monsieur Muller, qu'avez-vous fait de cette rivière ?

— Parbleu! j'y ai pêché, je m'y suis promené en bateau avec ma femme et mes enfants. Que pouvais-je faire de plus ?

— Interrogez votre conscience, monsieur Muller; n'avez-vous rien à vous reprocher? N'avez-vous pas empiété, sciemment ou à votre insu, sur les droits attachés aux propriétés voisines ?

Muller [illegible] quelle faute il s'était rendu coupable.

— Puisqu'il faut, monsieur Muller, venir en aide à votre mémoire, [illegible] questions que je vais vous poser, et répondez-moi de point en point.

Muller devint tout oreilles; maître Wolfgang poursuivit :

— Le lit de la rivière, dans la partie qui traverse le domaine d'Hildesheim, était inégal : n'avez-vous rien fait pour lui donner une profondeur uniforme ?

— Je l'ai fait draguer, répondit Muller, et j'y ai trouvé un double avantage : j'ai mis dans les allées de mon parc le sable qu'on avait retiré du fond, et les tourbillons qui rendaient la rivière dangereuse ont maintenant disparu.

— A merveille! reprit maître Wolfgang; ce n'est pas tout. Dans la partie qui avoisine un bouquet de saules et de peupliers, n'avez-vous pas élargi le lit de la rivière ?

— Sans doute, répondit Muller; j'ai fait creuser une anse [illegible] enfants.

— Très-bien! de mieux en mieux! poursuivit maître Wolfgang. [illegible] sont imputés; vous admettez tous les griefs articulés contre vous [illegible] lomnieux ! Les accusations portées contre le maître actuel du domaine d'Hildesheim [illegible] filles de l'envie et de la méchanceté ! C'est ici le cas de s'écrier avec le plus grand orateur de l'antiquité romaine : *Habemus reum confitentem !*

— Ah çà, monsieur, où diable voulez-vous en venir? demanda Muller qui ouvrait de grands yeux. De quels bruits parlez-vous? De quoi m'accuse-t-on? Qu'y a-t-il de commun entre l'envie, la calomnie et la rivière qui traverse mon domaine ?

— Vous allez comprendre en deux mots, reprit maître Wolfgang, de quelle nature sont les accusations portées contre vous : on dit dans le pays que vous élevez le prix du pain.

— Voilà, je l'avoue, répondit Muller, une étrange accusation à laquelle j'étais loin de m'attendre. Ainsi on répand dans le pays le bruit que j'accapare le grain ? Dites à ceux qui vous ont débité ces sornettes de venir visiter mes granges, mes greniers : ils jugeront par leurs yeux, ils verront ce qu'il y a de sottise et de malveillance au fond de ces calomnies.

— Mon Dieu! monsieur Muller, si vous aviez eu la patience de m'écouter jusqu'au bout, vous vous seriez épargné la peine de réfuter un argument qui jusqu'ici n'a pas été produit dans la cause. Il ne s'agit ni de vos granges ni de vos greniers. Le grain que vous avez chez vous vous appartient, et personne, que je sache, n'a le droit de venir le compter. Vous le vendez quand vous voulez, à qui vous voulez : c'est une affaire dont vos voisins n'ont pas à se mêler; mais votre rivière, c'est bien autre chose ! car enfin cette rivière n'est pas à vous. Il est vrai qu'elle traverse le domaine d'Hildesheim, mais elle ne vous appartient pas. Vous ne pouvez en faire usage, soit pour la pêche, soit pour la promenade, que sous certaines conditions : c'est ce que nous autres gens de loi appelons servitudes réelles.

— Que parlez-vous de servitudes ? dit Muller en l'interrompant ; est-ce que par hasard je ne serais pas maître chez moi ?

— Assurément, monsieur Muller, vous êtes maître chez vous ; mais vos droits, comme tous les droits humains, sont renfermés dans de certaines limites, car, vous le savez, et c'est un grand docteur qui l'a dit, il n'y a pas de droit contre le droit. J'aime à croire que vous n'avez pas prévu les conséquences de votre conduite. S'il en était autrement, ce que vous avez fait serait absolument inexplicable.

— Maître Wolfgang, reprit Muller, avez-vous juré de me mettre hors de gonds? Depuis une demi-heure je vous prie, je vous supplie, je vous conjure de me dire le sujet de votre [illegible] je n'ai pas encore réussi à obtenir de vous une parole sensée! C'est une belle chose que la loi, une chose sainte qu'il faut respecter; mais si, d'aventure, sans le savoir, j'ai violé la loi, ayez, de grâce, la générosité de me dire en quoi et comment je l'ai violée.

— Nul n'est censé ignorer la loi, répondit gravement maître Wolfgang. C'est un des plus beaux, un des plus graves, un des plus anciens axiomes du droit romain. Or, vous le savez, le droit romain est, à proprement parler, le fondement de notre législation. Vainement quelques juristes ont prétendu opposer à l'autorité de Justinien je ne sais quel droit germanique dont les monuments sont insaisissables ; c'est une billevesée dont les praticiens ne doivent tenir aucun compte.

— Que diable ! monsieur, s'écria Muller, il ne s'agit ici ni de Justinien, ni du droit romain, ni du droit germanique. Revenons à ma rivière, et dites-moi comment j'ai pu élever le prix du pain.

— Rien n'est plus simple, monsieur Muller, et, si vous avez bien suivi jusqu'ici le fil de mon raisonnement, déjà vous êtes sur la voie, vous l'avez à moitié compris.

— Ne me flattez pas, maître Wolfgang. Jusqu'ici je n'ai absolument rien compris. Quant au fil de votre raisonnement, il m'eût été vraiment bien difficile de le suivre, car vous vous êtes égaré à plaisir dans une foule de digressions fort éloquentes, je veux le croire, mais qui, à mon avis, n'ont rien à démêler avec le cours de ma rivière et le prix du pain. Parlez donc, je vous écoute.

— L'usage des cours d'eau, monsieur Muller, est une des matières les plus difficiles de la jurisprudence. Ce sujet ardu a été traité dans un grand nombre de livres très-savants. Tous ces livres, je les ai réunis dans ma bibliothèque, je les ai lus, je les ai relus. Je les connais à fond, je sais sur le bout du doigt tout ce qu'ils contiennent, et je peux vous le redire. Il n'y a pas une difficulté concernant les cours d'eau dont je ne puisse vous donner la solution à l'instant même, en vous citant l'autorité des auteurs qui se sont prononcés dans tel ou tel sens. Grâce à Dieu, j'ai une mémoire excellente, et, si vous l'exigez, je puis vous donner un avant-goût des passages que j'ai l'intention de citer à l'audience.

— Comment, à l'audience! s'écria Muller. Il s'agit donc encore d'un procès?

— Sans doute, ne vous l'ai-je pas dit ?

— Jusqu'ici, malheureux, vous m'avez tout dit, excepté ce qu'il fallait me dire. Je me tue à vous écouter, et vous prenez plaisir à épaissir les ténèbres autour de moi. Quand donc vous plaira-t-il de revenir à ma rivière?

— J'y suis, reprit maître Wolfgang. Je disais donc, que les cours d'eau sont soumis à ce que nous appelons, nous autres gens de loi, servitudes réelles. Ici, monsieur Muller, j'ai besoin de toute votre attention. Nivelez, élargissez le lit [illegible] ?

— C'est à vous de me le dire, maître Wolfgang, puisque vous avez étudié à fond toutes les questions qui se rattachent aux cours d'eau; je ne suis pas ici pour vous répondre, mais pour vous écouter.

— Eh bien, monsieur Muller, puisque vous ne voulez pas prendre la peine de trouver par vous-même la solution du problème que je vous propose, je vais vous la donner. En

1. [illegible]

nivelant, en élargissant le lit d'une rivière, en adoucissant la pente, vous ralentissez le courant: Suivez bien, de grâce, mon raisonnement, car ici tous les mots [illegible] coup. Dans la propriété voisine se trouve un moulin: ce moulin, situé au-dessous d'Hildesheim, est mis en mouvement par la rivière qui traverse votre domaine. Or, c'est à ce moulin que tous les paysans des environs portent leur grain. En ralentissant le courant de la rivière, vous diminuez la force du moulin, vous élevez le prix de la mouture, et par conséquent le prix du pain. Est-ce clair, monsieur Muller?

— Enfin! dit Muller poussant un profond soupir, je commence à comprendre de quoi il s'agit.

— Je me flatte, reprit maître Wolfgang avec un air de contentement et d'orgueil, qu'il n'y a pas dans toute l'Allemagne un juriste capable de vous expliquer [illegible] jet du nouveau procès qui vous est intenté, non-seulement au nom du propriétaire du moulin, mais [illegible] commune. Le procès, entamé en 1760 par le grand-père du comte Sigismond, n'est assurément pas dépourvu d'intérêt; mais ce n'est, à proprement parler, qu'une bagatelle à côté du procès nouveau qui s'ouvre pour vous. Discussion de droit, discussion de fait, jurisprudence des tribunaux, doctrine des auteurs, rien n'y manque, et à toutes les idées que suscite cette magnifique affaire, ajoutez l'intérêt dramatique, dont jusqu'ici j'ai négligé de vous parler, je veux dire une commune irritée, une commune qui, demain peut-être, se lèvera comme un seul homme et viendra, la torche à la main, menacer le château [illegible] d'H[illegible]desheim.

— Parlez-vous sérieusement, maître Wolfgang? dit Muller épouvanté. Une menace d'incendie, voilà ce que vous appelez l'intérêt dramatique de cette magnifique affaire!

— La moisson a été mauvaise, reprit maître Wolfgang. Lors même que la force du moulin n'eût pas été diminuée par votre étourderie, le prix du pain devait être plus élevé que l'année dernière. L'augmentation du prix de la mouture [illegible] que nous ap[illegible], nous autres gens de lois, un supplément de calamité. La colère de la commune se comprend facilement et n'a pas besoin d'explication. Ainsi, monsieur Muller, si demain vous entendez l'émeute



JARDIN D'ACCLIMATATION. — [illegible] MANGEUR DE SERPENTS, [illegible]. — Voir page 294.



FORTIFICATIONS D'ANVERS. — LA PORTE DE TURNHOUT, [illegible]. — Voir p. [illegible].

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



Voyons, faut pas nous tromper! Il y a une porte à ce théâtre, où il faut 500,000 francs pour entrer.



[illegible]



— Tiens! mais qu'est-ce que vous faites là-dessous?
— [illegible] je n'ai pas envie qu'on me force de manger de la pieuvre.



Les pieuvres remplaçant les petits chiens havanais.



— Vous m'excuserez : je ne puis aller souper avec vous ce soir Faut que je fasse une visite à mon nouveau directeur.



— Oh! mon Dieu. Qu'est-ce qu'il va lui demander à c't homme avec son [illegible]
— Parbleu! il va lui acheter des crayons.



— Mon fils, que cette exposition chevaline vous serve de leçon! S'ils avaient été des ânes, ils n'auraient pas aujourd'hui l'honneur de figurer devant le public.



Monsieur, vous n'avez pas le droit de décrocher les tableaux qui sont là-haut!
— Je voudrais comparer avec la nature qui est exposée au-dessous



— Ce n'est pas poli pour le public! Il me semble qu'on aurait dû les retourner.
— Si c'est là ce qu'ils ont à nous faire voir! Ils sont bien mal [illegible]



— Quel est donc ce portrait? Comme il bâille!
— C'est un acteur du Vaudeville. Il en est à la cent soixantième représentation de la *Famille Benoiton*



— Comment, vous voilà encore? Mais avec la dernière vente au profit des pauvres, vous devriez avoir voiture!



— Grand Dieu! Un monsieur qui embrasse ma femme!
— Mon ami, c'est au profit des pauvres.

gronder sous vos fenêtres, n'en soyez point étonné, vous êtes averti.

Muller, de plus en plus épouvanté, contemplait d'un œil effaré maître Wolfgang; il voyait en lui le spectre de la discorde, un messager d'enfer, un suppôt de Satan. Il voulait parler, et la parole s'arrêtait dans son gosier brûlant. Maître Wolfgang se leva, fier de la terreur qu'il venait d'éveiller dans l'âme de son client; Muller le laissa partir et demeura seul à mesurer la profondeur de l'abîme qui s'ouvrait sous ses pieds.

Toutefois il voulut savoir par lui-même à quoi s'en tenir sur la réalité des griefs articulés contre lui. A quelques jours delà, sans rien dire à Édith de l'entretien formidable qu'il avait eu avec maître Wolfgang, il se rendit chez le propriétaire du moulin, qui était précisément un de ses deux adversaires dans le grand et beau procès qui remontait à 1760. Malgré toutes les objections produites par son avoué, Muller n'hésita pas à tenter toutes les voies de conciliation. Il offrit généreusement d'anéantir tous les travaux faits dans le bras de la rivière qui traversait le domaine d'Hildesheim, de remettre les choses dans leur état primitif, et de réparer les dommages [illegible] cette haute politesse qui est la plus cruelle des injures.

— Monsieur, lui dit-il après l'avoir écouté à demi pendant [illegible] mains. Le [illegible] sont maintenant entre les mains de mon avoué : c'est à lui [illegible]

— Cependant, monsieur...

— Désolé, monsieur, reprit le hobereau en tirant sa montre, je suis attendu; une autre fois je serai plus heureux.

Muller se retira le cœur plein de honte et de rage. En outre il comprenait que tout espoir de conciliation était perdu, que l'avoué de son adversaire, se piquant d'émulation [illegible] qu'une [illegible] devenait [illegible]

Comme il revenait chez lui, triste, découragé, il rencontra sur la route des paysans dont le regard irrité lui rappela les sinistres prophéties de Wolfgang. Deux d'entre eux, plus hardis ou plus mécontents que les autres, arrêtèrent Muller pour lui adresser des reproches.

— C'est donc vous, monsieur, dit le premier d'un air menaçant, qui élevez le prix du pain? Comme si l'année n'était pas [illegible]

— C'est donc vous, monsieur, dit le second en retenant [illegible] comment vous reconnaissez les bontés de feu monsieur le comte? Après avoir dépouillé la famille, vous la persécutez! [illegible]

Muller eut un instant la fantaisie de leur cingler sa cravache au travers du visage. Il haussa les épaules, enfonça l'éperon dans les flancs de son cheval et poursuivit sa route [illegible] les coteaux submergés par la brume, assombrissaient encore [illegible] lugubres pressentiments.

Comme il traversait le parc, il aperçut les trois jardiniers qu'il avait chassés quelques jours auparavant. Les trois rustauds, profitant d'un rayon de soleil qui venait de percer la nue, devisaient entre eux, assis sur un banc, comme de paisibles rentiers. En attendant l'issue de la lutte qu'ils avaient engagée, ils demeuraient au château, dormaient bien, se nourrissaient grassement, et quand ils avaient fait dans les [illegible] de l'appétit, ils se reposaient et commentaient à loisir le testament du comte Sigismond. Ils inventaient pour établir, pour interpréter, pour défendre leurs droits, des arguments qui n'eussent pas été désavoués par le procureur le plus madré, par l'avocat le plus retors. Ils s'applaudissaient en riant du succès de leur insolence, et trouvaient dans la colère du maître qui les avait chassés un bénéfice tout net : [illegible] grés dans leurs fonctions, ils étaient bien résolus à se croiser les bras depuis le matin jusqu'au soir. Ils allaient même jusqu'à se demander s'ils devaient reprendre leurs travaux avant d'avoir reçu des excuses en bonne forme. Quand Muller passa devant eux, ils se crurent dispensés de le saluer et demeurèrent cloués à leur place, comme s'ils l'eussent vu [illegible]

XIV

SPIEGEL A FRANZ MULLER

[illegible] ami. Depuis près de deux mois, tu ne m'as pas donné signe de vie. Pour savoir comment se passent les journées au château [illegible] faut-il expliquer ton silence? Tu me parlais dans tes dernières [illegible] te procurait la richesse, et que tu comptais bien employer au profit de ta renommée. Est-ce que l'étude absorbe à cette heure tous tes instants? S'il en est ainsi, ne crains pas mes reproches. J'ai trop souvent appelé de mes vœux le moment [illegible] dans la tête et dans le cœur, pour songer à me plaindre et t'accuser d'ingratitude. Travaille, mon cher Franz : tu as raison de ne pas t'endormir sur l'oreiller moelleux que t'a laissé le comte Sigismond. Que de belles choses tu dois composer là-bas! Que de motifs charmants! que d'inspirations enchantées! Au fond des bois, dans le creux des vallées, sur le flanc des coteaux, tu allais, pendant les beaux jours, [illegible] nature; maintenant, assis au clavecin, tandis que l'âtre flambe et pétille, tu fixes sur le papier les mélodies que tu jetais au vent. Bénie soit l'opulence qui t'aura conduit à la gloire!

« Tu m'as dit que le château et le domaine d'Hildesheim exigeaient des réparations, des améliorations de toute sorte. [illegible] des seigneurs châtelains de notre belle Allemagne? As-tu étudié le système de la grande et petite culture? As-tu respecté fidèlement, dans la restauration de ton château, le style à la fois sévère et orné du XIVe siècle?

JULES SANDEAU.

(La suite au prochain numéro.)

LE VAUTOUR MANGEUR DE SERPENTS

[illegible] rite réhabilitation. Cet oiseau, dont les poëtes ont fait à tort [illegible] dans les pays chauds y sont si bien appréciés en général, qu'il se trouve presque partout protégé par la législation locale ou par le consentement tacite des habitants contre les persécutions qu'on pourrait lui faire subir :

« La corruption, l'infection, dit Buffon avec un dégoût marqué, l'attirent au lieu de le repousser. »

[illegible] débarrasse [illegible] taines contrées des charognes qui chargeraient l'air de [illegible]

Mais [illegible] proie. En effet, une espèce particulière, le *serpentarius reptilivorus* protége l'homme contre le serpent dans quelques pays [illegible] surtout aux environs du cap. Il est rare que dans cette colonie [illegible] sont pour elle de véritables animaux domestiques. Ils s'élo[illegible] soins, et font une rude guerre aux reptiles. Sa conformation [illegible]

Notre jardin d'acclimatation, qui possède quelques vautours de cette espèce, a l'intention de chercher à le répandre dans les parties de la France où les vipères sont nombreuses. On tire déjà un heureux parti des dispositions naturelles de l'animal en Algérie, à Cayenne et à la Martinique.

F. RICHARD.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Le *Théâtre de la Foire*. — *Le voyage en Angleterre*. — Arlequin, Pierrot et Colombine. — Traversée de Douvres à Calais par terre. — Projet [illegible] et Calais. — M. Fowler. — Les annélides. — La *Vénus* ou *Aphrodite hérissée*. — Sa description. — Ses mœurs. — Son goût pour le carnage. — Monument élevé à Boston à l'anesthésie.

Tout à l'heure, en feuilletant le *Théâtre de la Foire*, je tombai sur une de ces farces qui faisaient pâmer de rire le [illegible] guise le dialogue.

Cette petite pièce porte le titre du *Voyage en Angleterre*, [illegible] de leur comédie le *Voyage à Dieppe*, que joue encore de temps à autre la Comédie-Française.

Cassandre vient de partir pour la campagne en laissant à Pierrot la surveillance de Colombine, cette pupille indisciplinée dont le vieillard veut faire sa femme, et qui rappelle tant, par son espièglerie, sa beauté et sa captivité, la Rosine du *Barbier de Séville*.

Arlequin, averti du départ du barbon par un billet que Colombine attache au dos de Pierrot, sans que celui-ci s'en doute, arrive déguisé en Anglais, demande son chemin au confident de Cassandre, lie conversation avec lui et l'emmène au cabaret voisin, où il ne tarde point à le griser. Tout en lui versant à boire et en lui échauffant le cerveau, il lui fait une description bouffonne de l'Angleterre, lui énumère les plaisirs de Londres, patrie plantureuse du rosbif, de l'ale et du porter et lui vante tellement les plaisirs de ce pays de cocagne, que Pierrot, les fumées du vin aidant, grille du désir de visiter une pareille terre de promission. Mais comment réaliser ce voyage? Son maître a confié Colombine à sa garde, et il lui a fait jurer de ne point quitter d'un instant la jeune fille, qu'il tient enfermée sous clef. Arlequin, tout en bara[illegible] au hasard et prononcés à la diable, propose à Pierrot d'emmener avec eux la pupille de Cassandre.

L'ivrogne accepterait bien volontiers, mais il a peur du mal de mer.

— [illegible] Londres par terre.

— Par terre! s'écrie Pierrot : on peut donc aller à Londres par terre? [illegible]

— On a fait depuis peu un chemin carrossable pour s'y rendre [illegible] Albion sans ressentir le moindre mal de cœur et dans une bonne chaise de poste, mais encore il est loisible de se donner, chemin faisant, le plaisir de la pêche dans la mer qui borde de chaque côté la nouvelle route. Nous emporterons des lignes, et, à notre arrivée, il ne nous restera qu'à faire cuire notre poisson pour nous procurer un excellent souper. Nous pourrons même draguer des huîtres, les ouvrir chemin faisant et les manger au préalable, pour nous aiguiser l'appétit.

Il n'en faut pas davantage pour décider le benêt enfariné; Arlequin fait amener une voiture, et Pierrot oblige à y monter près de lui Colombine, qui feint d'opposer une vive résistance. Bref, Arlequin monte sur le siége à côté du cocher [illegible] des baisers à son amant.

La voiture se promène quelques heures dans Paris, finit [illegible] croit en Angleterre, s'extasie, en parcourant la place Royale, d'entendre tous les Anglais parler le français.

Les spectateurs d'alors se tenaient les côtes de rire à l'idée insensée d'un voyage à Londres par terre. Eh bien! voici que, aujourd'hui, on s'occupe sérieusement en Angleterre [illegible] non pas : *Il n'y a plus de Pyrénées*, mais : *Il n'y a plus de détroit de la Manche*.

Deux projets [illegible] creuser sous la mer un tunnel. S'il faut en croire tous les journaux français, une brigade de géomètres et de marins viendraient de traverser Boulogne-sur-Mer dans le but d'y opérer une campagne sur le détroit de Calais et d'y faire les dernières études nécessaires à la construction d'un tunnel. [illegible] drait d'une exécution relativement facile.

Le second projet prétend arriver au même résultat au moyen d'un chemin de fer établi sur des pontons, qui relierait, par Calais et Douvres, l'Angleterre et la France.

L'auteur de ce dernier projet est M. Fowler, à qui l'on [illegible] rue à vapeur.

Et n'allez pas croire que ce soit le rêve creux d'un inventeur comme il en existe tant. Le projet de M. Fowler figure parmi les *bills* auxquels la chambre des communes anglaises, [illegible]

On évalue la dépense à vingt-cinq millions. Les rails reposeraient sur d'immenses pontons dans le genre de ceux du [illegible] établies à Douvres et à Calais s'avanceraient le plus loin possible dans la mer. M. Fowler, s'il obtient la sanction du parlement, dans les premières séances de la session, s'engage à terminer sa hardie entreprise pour l'ouverture de l'Exposition universelle française de 1867.

Voilà une belle occasion de pêcher des poulpes, des pieuvres, comme dit Victor Hugo, et d'étudier les hôtes merveilleux de la mer.

Parmi ces derniers, je recommande aux futurs voyageurs en wagons de Paris à Londres les annélides en général, et particulièrement la chenille *Vénus*, qu'on appelle encore l'*Aphrodite hérissée*.

Les annélides, espèces de vers dont les sangsues offrent un des types, tirent leurs noms des anneaux qui composent leur corps cylindrique. Ils possèdent des yeux en nombre variable, parfois assez fantastiquement placés et variant de nombre selon les espèces; il est quelques-unes de ces dernières qui en comptent jusqu'à soixante et d'autres qui ont les organes de la vue fixés à la fois sur la tête et sur la queue. [illegible] soie, molles ou roides; d'autres se trouvent entourées de filaments innombrables qui, suivant les besoins de l'animal, lui [illegible] de pêche.

[illegible] la tribu des annélides; les unes brandissent des lames recourbées dont la pointe présente un double tranchant, prolongé tantôt sur le bord concave, comme dans le yatagan arabe, tantôt sur le côté convexe, comme dans le cimeterre oriental. D'autres rappellent la latte des cuirassiers, le sabre-poignard des artilleurs ou le sabre-baïonnette des chasseurs de Vincennes. Il y a encore des harpons, des hameçons et des lames effilées de toute forme, légèrement soudées à l'extrémité d'une tige aiguë. Ces armes mobiles, à l'instar [illegible] tachées dans le corps de l'ennemi, et la hampe qui les supporte et qui s'en trouve dégagée devient à l'instant même une seconde pique acérée et aussi redoutable qu'auparavant. Les annélides possèdent encore des poignards droits ou ondulés, des crocs tranchants, des flèches barbelées à rebours, pour mieux déchirer la plaie et y rester fixées sans que rien puisse l'en arracher. Une gaîne solide entoure soigneusement ces pointes de flèches de façon que leurs fines dentelures ne puissent ni s'émousser par le frottement ni se briser par un choc imprévu. Enfin, si la proie attaquée résiste au premier assaut de ces armes brandies à distance, l'animal en vient au combat corps à corps, et de chacun de ses pieds sort un épieu plus court, plus trapu, mais plus so[illegible]

Le corps [illegible] semble à un œuf déprimé et pointu vers les deux bouts. Cet annélide a le dos légèrement convexe et le ventre plat; il se [illegible] de larges écailles membraneuses et quelquefois boursouflées. Une sorte de fourrure épaisse, brune, semblable à de l'étoupe et qui prend naissance principalement sur les côtes, [illegible]

perméable à l'eau. Des parties latérales sortent des groupes de fortes épines qui traversent en partie la fourrure, et des faisceaux de soies souples, brillantes, de l'éclat de l'or, chatoyantes, de toutes [illegible] de l'arc-en-ciel, et [illegible] nant de la façon la plus fantastique les nuances du jaune, de l'orange, du bleu, du pourpre, de l'écarlate et surtout du vert mordoré. Tout cela se complique des reflets métalliques, et se joue de mille manières à la lumière.

L'Aphrodite [illegible] au plumage des colibris, ni à l'éclat le plus merveilleux des pierres précieuses. Elle a sur les côtés quarante tubercules, d'où sortent des cônes charnus et des aiguilles de trois grosseurs différentes, et deux petits tentacules se montrent en avant de la bouche. Au besoin, son œsophage, très-épais et musculeux, se renverse en dehors [illegible] respiratoires, au nombre d'une quinzaine, occupent le dos et sont protégés par les écailles dont j'ai parlé tout à l'heure, ils ressemblent à de petites crêtes charnues. Pendant qu'ils fonctionnent, les écailles s'élèvent et s'abaissent alternativement.

Les soies de l'Aphrodite brillent autant par leur structure que par leur éclat. Ce sont de véritables harpons dont la pointe [illegible] double [illegible] de [illegible] quand l'annélide hérisse ses piquants, l'ennemi le plus courageux hésite à attaquer ce petit porc-épic si bien défendu. Ses soies rentrent au besoin dans l'intérieur du corps. Chacune possède un fourreau particulier, lisse, corné, composé de deux lames, entre lesquelles l'instrument se rétracte sans blesser ni même irriter les chairs de l'animal.

Timide et paresseuse, l'Aphrodite se remue à peine, au moins pendant le jour. L'extrémité postérieure du corps recourbée, elle reste habituellement immobile et blottie sous une [illegible] l'orifice du gîte qu'elle habite un courant d'eau si rapide, qu'il détermine tout autour un petit tourbillon.

Les annélides ne nagent point avec facilité. Elles ne sortent ordinairement que la nuit pour chasser et pêcher, se montrent très-voraces et n'épargnent même pas leur propre espèce.

M. Rimer Jones rapporte que deux Aphrodites, de taille inégale et probablement d'âge différent, enfermées dans un même aquarium, avaient commencé par vivre en paix pendant deux ou trois jours. Ce temps écoulé, le plus grand des annélides essaya de manger son compagnon; il en avait déjà introduit la moitié dans sa grande et robuste trompe œsophagienne, quand la victime fit des efforts désespérés pour se dégager. L'agresseur, après avoir retenu pendant quelque temps sa proie, fut enfin obligé de rendre gorge. Mais le malheureux patient avait eu, dans le combat, quelques écailles arrachées et les reins cassés. Le lendemain, il n'en restait plus que la moitié, l'autre avait été dévorée. Le vainqueur dardait çà et là sa trompe affamée pour saisir le reste de la pauvre bête, qui gisait immobile dans un coin de l'aquarium.

Passons brusquement de l'histoire naturelle à la chirurgie. Je vous dirai que les Américains se disposent à élever un monument public, non pas aux inventeurs, mais à l'invention de l'anesthésie, cette grande découverte du XIXe siècle, qui permet à la science et aux patients de répéter cette parole d'un philosophe de l'antiquité à qui, par parenthèse, son maître venait de casser la jambe : « *Douleur, tu n'es qu'un vain mot.* »

Le monument que l'on commence à construire sur une des places de Boston s'exécute aux frais d'un citoyen riche et anonyme, soustrait par le chloroforme aux atroces douleurs d'une opération longue et dangereuse.

Voici comment le *Courrier des États-Unis* décrit le monument :

« Exécuté d'après les plans des architectes Vare et Van Bruntz, il consiste en un socle carré placé au milieu d'un bassin de vingt-trois pieds anglais. Sur les quatre faces jaillira, de niches contenant des têtes et des feuillages sculptés, l'eau qui alimente le bassin. La base du monument diminue graduellement et se termine en dé. Des inscriptions surmontées de hauts reliefs en marbre se trouvent sur chaque face, protégées par des arches pointues et suspendues, que supportent des colonnes de granit rouge de Glocester. Au-dessus de ces arches, le monument va en diminuant par une série de moulures et de surfaces prismatiques jusqu'à un sommet commun d'où s'élève une colonne de granit rouge poli de six pieds de haut et supportant un groupe de deux figures, emblème de la souffrance. Pour la rendre plus sensible, l'histoire du bon Samaritain a été choisie comme la plus connue et la plus expressive. La hauteur de ce monument sera d'environ trente et un pieds anglais. Sauf les détails cités plus haut, il sera en granit de *Concord*, exécuté avec le plus grand soin par M. Ward, sculpteur de New-York, et placé dans le Jardin public de Boston en face de la rue Marlborough. »

C'est la première fois, je le crois, qu'on élève un monument à une idée scientifique. Il n'y aurait pas eu cependant grand mal à graver au-dessous du groupe en marbre les noms de l'inventeur du chloroforme, le Français Soubeiran, et des premiers chirurgiens qui l'ont appliqué, ainsi que l'éther, comme anesthésie.

S. HENRY BERTHOUD.

SOUVENIR D'ENFANCE A MARSEILLE

Je te connais depuis longtemps, chère ville, et personne ne te connaît mieux que moi.

Quand j'étais enfant, tu étais enfant aussi, malgré ton antiquité sans antiquités. Ton port avait horreur des vaisseaux; il y en avait cinq démâtés : les *Cinq-Frères*, la *Ville-de-Vény*, les *Deux-Nanettes*, [illegible] *Philippine* [illegible] le *Soleil* avait fait le tour du monde avec le capitaine Marchand, et il était tout embaumé des vives senteurs de l'océan Indien.

Quatre hommes peuplaient alors la solitude des quais du port : le capitaine Masse, le brave corsaire Mordeille, M. Hubaud, le savant bibliophile, et Bertrandon, le sculpteur de poulaines. Quatre marchands attendaient des acheteurs sur cette zone : Desperriers, marchand de gravures, qui exposait le portrait de Racine; le facteur Lippi, qui vendait des guitares aux jeunes troubadours; Mme Chaix, libraire, qui vendait *Estelle et Némorin*, contrefait à Avignon, et Signorait [illegible] 1720 [illegible] dou à l'angle des Augustins.

Tous les soirs, un troubadour de Montpellier, nommé Stella, entouré de quatre *capouns* de la Loge, chantait une romance assez leste, mais écrite dans une langue étrangère pour nous, la française, et qui avait pour refrain :

L'[illegible] court,
L'instant est sûr.

Ces deux rimes m'inquiétaient déjà beaucoup : je n'avais pas encore entendu des opéras.

La Cannebière n'avait aucune réputation; elle était habitée par le soleil, et, lorsqu'un peu d'ombre se glissait dans cet échantillon du Sahara, on voyait un père qui entrait chez le libraire Mossy pour acheter un dictionnaire latin, ou un fils qui marchandait des billes de marbre chez Noseda ou Garambois.

La rue Saint-Ferréol aurait été dangereuse à traverser à midi, s'il y avait eu des malfaiteurs. Une seule boutique s'ouvrait, ou, pour mieux dire, ne s'ouvrait pas, dans cette rue : c'était la librairie honoraire de Sube. On voyait, à travers les vitres, trois vieillards assis au fond. Ils étaient vêtus de faquines et de roupes en drap de gavot; ils professaient des opinions jansénistes, et se moquaient à huis clos de la bulle *Unigenitus*. Si un passant commettait l'imprudence d'ouvrir la porte pour demander un livre, les trois jansénistes se levaient et le repoussaient dans la rue, comme soupçonné de vol. On ne croyait pas à l'acheteur.

Le café Casati était fréquenté par les négociants qui venaient y fumer, et boire des verres d'eau, de six à neuf heures du matin; quand les expectorations de fumeurs avaient fait un lac navigable devant le comptoir de Mme Casati, les habitués allaient prendre le chocolat chez Ferrari, rue Saint-Ferréol. Casati en mourra de douleur! disait Plantin.

On ne rencontrait dans la rue Paradis que M. Vidal le banquier, M. Michel Gautier, M. Rabinel, Flotte-Raissac, Crudère et Gavoty. Il y avait sur la place Royale un pavillon chinois qui jouissait d'une horrible réputation.

Les allées de Meilhan, désertes le jour, prenaient vers minuit un caractère espagnol qui ne manquait pas d'une certaine poésie galante. Le petit Colomb, la guitare à la main, venait y chanter la romance du Calife de Bagdad.

Ma Zétulbé, viens régner sur mon âme,
Viens embellir, égayer mon destin;
Si tes beaux yeux ont commandé ma flamme,
Par tes vertus termine mon chagrin.
D'un sort prospère
Fais-moi jouir;
Ah! sans te plaire,
Point de plaisir.

Son rival, Chapelle le pharmacien, avait un répertoire plus varié; il chantait : *O pescator dell' onda*, *Portrait charmant*, *Fleuve du Tage* et *Voici la Pentecôte*. Ces deux troubadours avaient un public de promeneurs péripatéticiens qui se couchaient au soleil levant.

La vieille ville, plongée dans l'ombre et le silence, vivait heureuse avec la conscience de son éternité. Elle avait ses églises, ses pompes communales, ses [illegible] et ne demandait rien de plus. Elle ne connaissait que trois autorités sur la terre : l'abbé Bonnafous, l'abbé Nicolas et l'abbé Court; elle admirait le prédicateur Sardou, cet éloquent adversaire des théâtres, de la comédie et des comédiens. Quand une affaire impérieuse obligeait un habitant de la vieille ville à passer devant la rue Beauveau, il frissonnait d'horreur en voyant la façade de ce théâtre maudit, où l'on jouait *Joconde* et *Zémire et Azor*.

Un incident venait parfois donner un peu d'animation à la haute ville, et mettait sur le seuil des portes des femmes qui tricotaient des bas jaunes en riant.

C'était M. Casimir Rostan, habillé de gris, qui, en sa qualité d'académicien, conduisait un étranger de distinction sur ces hauts lieux, pour lui montrer toutes leurs antiquités absentes et l'immense poussière qu'elles ont laissée au grand soleil.

— Voilà, disait M. Rostan, voilà où était le camp de Jules César, *Castrum Julii*; voilà où s'élevait le temple de Diane; voilà la place du rempart où le connétable ouvrit la brèche en 1514; voilà les fondations qui supportaient la fameuse tour Sainte-Paule; voilà la maison qui a remplacé celle de Milon, le meurtrier de Clodius.

Et l'étranger de distinction ouvrait de grands yeux sous ses lunettes vertes, et répondait : « C'est fort curieux! c'est fort curieux! c'est fort curieux! » Mais il n'avait rien vu.

Une femme disait à sa voisine :

— *Que saou ce qu'es aquellei gens?* (Qui sait ce que sont ces gens-là?)

Et la voisine répondait sur un ton de commisération railleuse :

— *Que voues que siegue? ès d'arleris de Franciots!* (Que veux-tu que ce soit? ce sont d'imbéciles de Français!)

Dans la rue appelée Grande, par excellence, trois boutiques étaient honorées par le passant. M. Proal y vendait les draps robustes de la *Gavouetarié*; M. Santi, confiseur, était [illegible] des enfants, [illegible] des *canelas* et des *mascardins* à l'épreuve de la dent humaine. M. Colombier, orfèvre, en costume de la *peste de Marseille*, y vendait des crochets d'argent, orgueil des jeunes filles, et y achetait avantageusement pour lui de la vieille argenterie d'occasion.

Au numéro 60 logeait le plus grand des jurisconsultes connus, M. Cresp, qui donnait ses audiences, pour six francs, aux *pantous d'aou terradou*, — aux paysans de la banlieue. Il avait seulement le tort de fumer la pipe en donnant des consultations, ce qui lui nuisait un peu dans l'esprit de ses clients. Les marins seuls avaient alors le droit de [illegible]

Aussi lui préférait-on quelquefois M. Seytres, procureur, [illegible] passait pour être un [illegible] procès. *Es uno espino*, disait-on de lui. C'est une épine.

Q[illegible] hommes [illegible] les jours quand ils traversaient la Grande Rue : MM. Capus, Aillaud et Tardieu, tous trois avocats d'une éloquence incomparable, et M. l'abbé Jauvas, qui était toujours saint Hippolyte dans ses sermons à l'église des Prêcheurs. Le dimanche à midi, les habitants [illegible] pour voir passer les jeunes servantes, qui portaient pompeusement des tourtes achetées au Petit-Mazeau.

Le cours des Phocéens était assez peuplé le matin, depuis cinq heures jusqu'à dix. Les maçons y tenaient leur bourse et attendaient que M. Nattin, l'entrepreneur des bâtisses, [illegible] abattue par le mistral.

Parfois, en hiver, le conseil municipal décidait qu'il serait fait une réparation à une colonne de la halle Charles-Delacroix. C'était M. Draveton, architecte de la ville, qui venait alors sur le Cours et choisissait trois maçons, les plus pères de famille possible. M. de Village, conseiller municipal, habillé en échevin, disait : « Il faut bien faire quelque chose pour les pauvres ouvriers. »

[illegible] temps-là [illegible] tous oisifs.

A quatre heures du soir, M. Périer, consul de Rome, et M. Chassan, se rendaient au Chapitre, alors quartier désert, [illegible] une guinguette tenue par un Piémontais, dont le surnom était *Gambé*, le plus adroit des discoboles, ce qui lui avait concilié l'estime de M. Périer, consul romain.

Deux [illegible] le jeu des boules. On ne peut se faire une idée de l'intérêt que Marseille portait à ce spectacle gratuit. Quand M. Chassan pointait, six cents hommes suivaient sa boule, avec des oscillations de tête, des trémoussements de jambes, des contorsions de torse, des respirations haletantes, que Rome, sœur de Marseille, n'a pas vus au même degré, le jour du combat des Horaces et des Curiaces. L'ellipse vivante reprenait son immobilité lorsque la boule de M. Chassan ne roulait plus.

Souvent, une contestation s'élevait dans la galerie, il s'agissait de décider entre deux boules, qui paraissent à égales distances du but. Chaque spectateur passait à son tour, mesurait de l'œil, et prononçait suivant ses affections. Alors, M. Périer, calme comme Thémis, tirait une ficelle de la poche de sa faquine bleue, et, après un mesurage lent et consciencieux, il rendait un jugement sans appel.

Après le premier quart d'heure de nuit, la foule s'écoulait avec une certaine agitation; les orateurs citaient les coups remarquables de la partie, et ils étaient au comble de la joie, ceux qui pouvaient serrer les mains de M. Périer ou de M. Chassan.

MÉRY.

(La fin au prochain numéro.)

LE CHEMIN DE L'ÉCOLE

Elle suit l'avenue fraîche et ombreuse qui conduit à l'école. Le gai soleil, filtrant à travers le feuillage des lilas et des sureaux, jette des paillettes étincelantes sous son front poli et sur ses joues que colore l'incarnat de la jeunesse. Son bagage se compose d'abord d'un sac où elle a réuni tous les menus éléments du travail à l'aiguille; sur l'autre bras elle porte l'ardoise confidente de ses efforts calligraphiques, et les livres, raccornis aux angles, qui doivent l'initier aux mystères de la grammaire et de la géographie.

Est-ce une jeune fille déjà? est-ce encore une enfant? On ne sait : de la première elle a la taille svelte et la coquette coiffure; mais dans ses yeux petillants on lit qu'à l'occasion elle se ferait la complice d'une bonne niche à la maîtresse de pension.

Quelle harmonie parfaite entre le personnage et le cadre qui l'entoure. La nature vient de se réveiller. L'oiseau sautille et chante dans les buissons; le papillon butine au milieu des fleurs; l'insecte glisse dans l'herbe. Quant à elle, elle réjouit le regard du promeneur, et on se dit en souriant : « Voilà le printemps qui passe. »

M. Sant excelle à montrer les petites scènes de la vie enfantine, et sa gracieuse aquarelle, reproduite par notre gravure, peut passer pour un des modèles de ce genre qui exige d'un artiste une extrême finesse de pinceau jointe à la facilité de l'improvisation.

X. DACHÈRES.

LE CHEMIN DE L'ÉCOLE, [illegible] — Voir page 29[illegible]

ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 3

BLANCS	[illegible]
1 T [illegible]	1 C. 3ᵉR (A)
2 D. 5ᵉD éch. m	2 R. 6ᵉR
3 D. 2ᵉD éch. m.	. .
(A)	
1	1 R. joue
2 D. pr F	2 R. joue (1,2)
3 D. pr. P éch. m	3 . . . .
1	
2 . .	2 C. 4ᵉD
3 D. pr. C éch. m.	. .
2	
2	2 C. 4ᵉCD
3 D. 4ᵉCD éch. m.	3 . . . . . .

Solutions justes : MM J. Galiment; Aimé Gautier, à Courbevoie; J. Cruchon, à Avranches; H. Dallier, Alf. Philippot, à Reims; Damé; A. Gouyer.

CORR[illegible]

MM Ed... Cav..... — I[illegible] autres solutions mentionnées précédemment. Notre observation [illegible] oup subsiste toujours.

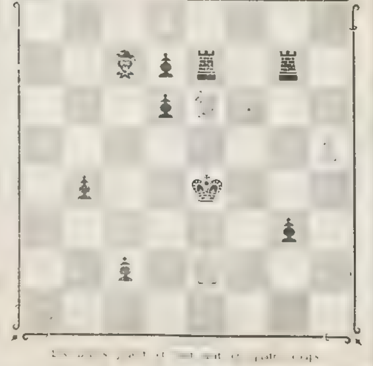
Chess-Club.... Beauvais) — Problèmes justes, jolis, mais un peu faciles.

C. P.

Paris — Imprimerie [illegible]

PROBLÈME Nº 5.

COMPOSÉ PAR M. J. MINCKWITZ.



[illegible]

Par suite d'une convention conclue entre l'administration de *l'Avenir national* et celle de *l'Univers illustré*, le prix de l'abonnement aux deux journaux réunis est fixé comme il est indiqué en tête de *l'Univers illustré*.

L'Avenir national, grand journal politique, littéraire et commercial, paraît à quatre heures du soir.

Rédacteur en chef : A. Peyrat.

Partie politique. — Principaux collaborateurs : Elias Regnault, Frédéric Morin, Ad. Gaiffe, J.-E. Horn, Félix Foucou, Léon Legault, Ch. Quentin, Ch. Habeneck, Ed. Puthod, A. Dréo, E. de Sonnier. *Secrétaire de la rédaction* : Jules Mahias.

Correspondances spéciales de Londres, Florence, Bruxelles, La Haye, Genève, Vienne, Berlin, Madrid, New-York, Rio-Janeiro, etc., etc.

La *Partie judiciaire* comprend le compte rendu des procès recueillis chaque jour par un rédacteur spécial, et une *Quinzaine judiciaire*, revue et chronique du Palais, par M. Campenon.

Dans la *Partie financière et commerciale* on trouve un bulletin complet de la Bourse, et une revue du Commerce et de l'Agriculture qui donne, chaque jour, des renseignements exacts sur la situation des différents marchés de la France et de l'Etranger.

Partie littéraire. — Principaux collaborateurs : George Sand, MM. Étienne Arago (revue des Théâtres), Ch. Blanc (Beaux-Arts), Georges Pouchet et Amédée Guillemin (Sciences naturelles et physiques), Laurent Pichat, Frédéric Morin, Eugène Despois, Ch. Monselet, Auguste Callet (revue des Livres).

L'Avenir national publie en outre : un Courrier hebdomadaire par Paul Vernier; une Chronique quotidienne par M. Jules Claretie.

EMILE [illegible]

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.



PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 536.
Samedi 12 Mai 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE.

CHRONIQUE

Le Mangeur de fer. — *La Dent de sagesse.* — *Le Myosotis*, aliénation mentale et musicale en un acte. — Reprise des *Bavards*, aux Bouffes-Parisiens. — Acclimatation des conférences en France. — L'asile de Vincennes. — Le corps et l'âme. — Inauguration des conférences à l'asile. — Luxe hier, médiocrité aujourd'hui.

Je voudrais vous parler du drame de l'Ambigu : *le Mangeur de fer.* Mais une pareille analyse me semblerait indigeste. Il faut aller entendre le drame, le suivre dans son développement : une simple [illegible] vous donnerait aucune idée du mouvement et de l'émotion qu'on éprouve à la représentation de la nouvelle et intéressante œuvre de M. Plouvier. C'est un poète [illegible], un de ces esprits honnêtes et consciencieux qui cherchent toujours. Et nous sommes heureux d'applaudir à son succès; car c'est un succès réel qu'il tient là. L'interprétation est excellente. Mlle Page, Clément Just et Boutin obtiennent tous les soirs de légitimes applaudissements. Clément Just, surtout dans une sorte d'[illegible]

~~~ Pour un drame, deux vaudevilles au Palais-Royal. *La Dent de sagesse*, d'abord.

La toile se lève sur un nid de tourtereaux... élégamment meublé. Porte au fond, deux portes latérales. Le tourtereau, c'est Bergeret; la tourterelle, c'est Suzanne, sa jeune et jolie femme. Bergeret roucoule, Suzanne sourit à ses roucoulements. De temps en temps cependant un geste nerveux, un petit cri lui échappent.

— Qu'as-tu, ma chérie ?

— Rien, mon ami, rien.

Le fait est que Suzanne souffre le martyre; d'affreuses lancées traversent ses petites gencives roses. Elle souffre, mais elle se tait. Si son mari se doutait qu'une de ses dents est malade, une de ces délicieuses quenottes blanches qu'il aime tant, quel chagrin pour lui ! On a écrit à Grelusko, le célèbre dentiste hongrois, un petit billet ainsi conçu :

SALON DE 1866. — L'ESCADRON REPOUSSÉ, d'après le tableau d'Hippolyte Bellangé, dessin de M. Mariani. — Voir page 302.
~~~

« Venez aujourd'hui à deux heures, mon mari sera à la Bourse. »

Grelusko viendra; il calmera ces atroces douleurs; plus de lancées, plus de petits cris, plus de gestes nerveux, et Bergeret n'aura pas un seul instant tremblé pour la bouche de sa femme. Le reste, est-ce que vous ne le devinez pas? Grelusko arrive; le mari revient; Grelusko se cache; Suzanne se trouble. Quiproquo. Le dentiste est pris pour un galant, jusqu'au moment où Suzanne sort de sa chambre en poussant ce cri : « Elle a percé! » Ce n'était point une dent qui voulait s'en aller, c'était une dent qui voulait venir : la première dent de sagesse. Grelusko est expliqué, et dans le nid renaissent la paix et la joie.

C'est une intrigue aimable, vous le voyez : MM. Lambert Thiboust et Grangé, qui savent ce qui plaît au public du Palais-Royal, n'ont pas oublié de la saupoudrer d'excellent sel gaulois.

« Plus de sagesse que de dent, » disait le soir de la première représentation un de nos confrères qui aime les pièces qui mordent.

Un très-amusant mari tourtereau que Priston, et un superbe beau-père conciliateur que Lhéritier. Lassouche, en dentiste hongrois, pantalon collant, bottes molles, toque fourrée, tunique serrée à la taille et constellée d'ordres impossibles et innommés, touche au sublime du grotesque.

Mlle Céline Montaland est rentrée par le rôle de Suzanne au théâtre qui fut son berceau; elle était assez jeune quand elle débutait pour que le mot soit juste. Elle ne s'est pas contentée en cette occasion de montrer que nulle ne la surpasse en beauté, elle a voulu égaler les mieux douées en grâce, en charme, en finesse.

Le *Myosotis* de MM. Cham, Busnach et Lecocq pour la musique, est une petite pièce de la même famille que *Passé minuit* et la *Chambre à deux lits*, une de ces amusantes folies sans queue ni tête, où deux acteurs aimés du public se donnent, une demi-heure durant, la réplique à la grande satisfaction et au grand ébaudissement du public.

Corbillon a gagné cette nuit-là quatre-vingt-dix francs sur parole à Schnitzberg, professeur de violoncelle à un franc l'heure, non compris l'omnibus (aller et retour) pour les leçons en dehors du mur d'enceinte. Schnitzberg, qui a la bourse vide, mais la conscience délicate, arrive avant l'aube chez Corbillon au moment où celui-ci vient de se mettre au lit. N'apercevant pas tout de suite son créancier, il se joue un air de basse pour se distraire; son instrument ne le quitte jamais. Corbillon se réveille et Schnitzberg lui explique le motif de sa visite. Il veut absolument régler le payement de sa dette et offre de s'acquitter en notes de musique. Chaque jour, pendant trois mois, il donnera une heure de *Myosotis* à Corbillon. Le *Myosotis* est une mélodie de sa composition, qui rappelle les plus belles inspirations de Mozart et de Beethoven. Et sans désemparer, Schnitzberg opère le premier versement à compte sur les quatre-vingt-dix francs. Corbillon épouvanté déclare à son débiteur qu'il lui fait remise du reste de la dette. Mais Schnitzberg se fâche; il n'entend pas qu'on l'humilie; il jouera *le Myosotis* jusqu'à complète libération. Fureur comique de Corbillon, il impose sa revanche à Schnitzberg, à pair ou non; cette fois il perd, et plus qu'il n'a gagné. Il s'acquitte de la différence en donnant à Schnitzberg la main de sa nièce, une demoiselle de trente-cinq ans, qui parvient à dissimuler trois mois de son âge à force de rouge et de poudre de riz.

Les auteurs ont intitulé leur pièce : *Aliénation mentale et musicale*; elle a si bien égayé le public qu'ils la pourront, sans inconvénient, appeler désormais : *Éclat de rire en un acte*.

Et c'est Gil Pérès qui joue Corbillon, et Brasseur qui joue Schnitzberg. Accourez, mélancoliques sans espoir! spleenétiques réputés incurables, accourez!

~~~ Les Bouffes-Parisiens nous ont rendu *les Bavards*, et ils ont eu là une très-heureuse idée. Charmant et spirituel libretto, partition vive, gracieuse, où la mélodie abonde, où la gaieté coule à flots; beaucoup mieux qu'une opérette : un opéra-comique qui a toutes les qualités du genre. Mme Ugalde a été applaudie et fêtée comme aux plus beaux jours, et la salle n'a été que juste pour l'excellente artiste. Mlle Tostée est la plus amusante bavarde qu'on puisse imaginer. Quel comique irrésistible que Désiré dans le rôle du gros alcade Cristobal! Torribio, son ombre maigre et longue, est représenté par Valter avec une originalité qui ferait rêver Hoffmann : ce n'est point un homme, ce Torribio, c'est un être fantastique visible, mais très-probablement impalpable. Une mention très-honorable à Sarmiento-Duvernoy et à Inès-Delmary.

~~~ Les conférences font leur chemin. Elles s'acclimatent en France. Chaque jour elles gagnent des auditeurs. C'est à la fois une récréation et un grand moyen de vulgarisation. Aussi il ne faut point s'étonner si en France elles se sont promptement naturalisées.

Elles sont à l'enseignement officiel ce que le libre échange est au régime de la protection. Si un homme de talent veut enseigner, qu'il monte en chaire, et qu'il se fasse connaître. Nous y gagnerons tous : lui, en nous instruisant, peut tirer de son savoir un légitime produit; nous, en l'écoutant, ferons un utile emploi des heures qui autrement seraient perdues dans l'oisiveté.

Beaucoup de gens sont choqués de cette idée de voir un savant ou un lettré percevoir à la porte le prix de ses leçons. Que l'État paye, bravo! c'est honorable; mais que l'on soit payé de son public, shoking! Aussi en résulte-t-il que plus d'un orateur né pour la grande mission du professorat ne peut [illegible] développer sa faculté. Il est condamné au silence.

En Allemagne les choses ne se passent point ainsi. A côté des professeurs nommés par l'État, il y a les professeurs qui s'installent de leur propre autorité. Ils dressent leur chaire libre à côté de la Faculté. Et parfois ces irréguliers de l'enseignement ont plus d'élèves que leurs confrères gradés.

Les conférences ne sont qu'une récréation. Elles seront dans peu de temps un puissant moyen d'instruction pour notre pays. Elles sont bien accueillies partout dans les hautes régions aussi bien que dans les classes populaires.

Dimanche dernier, on inaugurait une série de conférences dont l'idée est due à la sollicitude éclairée de S. M. l'Impératrice. C'est à l'asile impérial de Vincennes qu'elles ont lieu.

Connaissez-vous l'asile impérial de Vincennes? C'est une des plus utiles et des plus heureuses créations de notre époque. Avant de vous dire ce que seront les conférences de l'asile, permettez-moi de vous dire ce qu'est l'asile lui-même.

Un individu est malade. L'état aigu a cessé. Il n'est plus couché sur son lit. Il peut se lever. Mais il ne peut encore se livrer aux durs travaux de sa profession. Il y a un passage à traverser. Il faut que ses membres débarrassés du mal reprennent entièrement le souffle de la vie. Où le reprendra-t-il? Ce ne sera pas dans des chambres d'hôpital, dans des cours étroites, dans des conditions médiocres d'hygiène. Il lui faut, après les soins du docteur, les soins de ce grand docteur qui s'appelle la campagne. De là l'idée de la création de l'asile impérial de Vincennes.

L'idée était excellente, mais une idée ce n'est pas tout. Et nombre de fois nous avons vu la réalisation tromper l'espérance première. C'est que l'esprit qui exécute n'est pas celui qui commande.

A Vincennes l'idée a été admirablement exécutée. Placés sur une hauteur, dans un endroit très-bien disposé au point de vue de l'hygiène, les bâtiments de l'asile ont été construits avec un goût supérieur et une entente parfaite du but de l'œuvre.

Le défaut capital des architectes de notre temps est de vouloir, dans les monuments publics, faire de la science et déployer un luxe inouï d'ornementation, comme s'ils tenaient à prouver qu'ils connaissent tous les genres, tous les styles, toutes les écoles. Ils entassent statues sur statues, chapiteaux sur chapiteaux. Ils ont sué, soufflé, pioché pour arriver à quoi? à un immense amoncellement de pierres fouillées qui fatigue et contriste le regard.

L'architecte de l'asile impérial est parti d'un autre principe. Faisons une habitation agréable, calme, où l'on soit heureux de vivre. Ce sont des convalescents qui y seront appelés, que là ils oublient les casernements des hôpitaux. Pas de luxe! mais du bien-être.

Rien n'est plus séduisant que l'aspect de ces constructions. C'est la physionomie d'une sorte de casino. Les pavillons sont en brique : ils sont élégants et forment un ensemble qui réjouit le regard. Autour règne la bordure des beaux arbres du bois de Vincennes. Des fleurs émaillent les parterres.

L'administration y est paternelle. Les soins médicaux y sont donnés par une de nos capacités les plus incontestées en médecine et en chirurgie, le docteur Laborie. On ne lui envoie pas seulement des convalescents, on lui envoie aussi parfois des cas désespérés sur lesquels l'art n'a rien pu dans les hôpitaux de Paris. C'est, pour ces pauvres malades, un ami, un sauveur. Il nous a été donné, confondu avec les élèves du célèbre praticien, de le suivre le matin quand il parcourt les salles. Jamais, dans aucune maison riche, les consolations ou les remèdes ne sont donnés avec plus d'attention et de ménagements. On fait aux médecins des hôpitaux la triste réputation d'être durs pour les malheureux qu'ils traitent. On leur reproche de considérer les malades comme de vulgaires sujets soumis à la science. Je ne sais si cette accusation est quelquefois fondée; assurément elle reçoit un démenti à l'asile impérial de Vincennes.

La convalescence s'accomplit, le corps se rétablit. En retour [illegible] moment d'inactivité de l'esprit pour refaire les forces morales?

Les convalescents restent, dira-t-on, trop peu de temps à l'asile. Qu'importe! il suffit d'un mot dit à propos pour faire beaucoup de bien. L'imagination est si impressionnable qu'il suffit d'une parole pour y jeter un germe bon ou mauvais qui portera ses fruits dans l'avenir.

C'est S. M. l'Impératrice qui a eu l'idée de ces conférences. Des hommes éminents ont été appelés à y prendre part. Ils ont montré un vif empressement à concourir à cette œuvre. Les cours seront faits par les esprits les plus éminents, par des savants dont l'autorité est reconnue, par des écrivains du premier mérite! Citons au hasard : M. Bertrand parlera science avec MM. Perdonnet et Martellet, M. de Sacy, de l'Institut, causera littérature, M. Samson lira des morceaux de nos meilleurs auteurs. Je pourrais citer bien d'autres noms célèbres.

L'archevêque de Paris a tenu aussi à s'associer aux conférences. Il n'a pas seulement présidé à leur organisation; il a voulu, suivant son expression, être un conférencier. Il commençait dimanche dernier : il a promis de continuer les causeries de l'asile. A lui revenait cet honneur de les inaugurer. Cet honneur lui était dû à cause de son caractère, de sa haute position, et aussi à cause de son immense talent d'orateur! Grand écrivain, l'illustre archevêque est un grand orateur de la chaire. Sa phrase, ample, majestueuse, colorée rappelle celle du Père Lacordaire! Comme lui il prend ses images dans le milieu moderne! Il emprunte ses comparaisons à l'industrie, à la littérature, aux beaux-arts. Les nombreux auditeurs de l'asile ont été pleins d'enthousiasme en l'écoutant. Vive Monseigneur! criaient-ils en battant des mains.

~~~ En fait de luxe et d'élégance, le Paris d'autrefois ressemble au Paris d'aujourd'hui comme une ville de province à une capitale. Il fut un temps où l'on citait dans Paris une fortune de trois cent mille francs de revenu; maintenant on cite des fortunes assez nombreuses de dix, quinze ou vingt millions. Quant aux millionnaires, on ne leur fait même pas l'honneur de les mentionner.

Un loyer de six mille francs était une exception; il y a des quatrièmes qui se louent de nos jours dix mille francs.

La maison qui fait le coin de l'avenue des Champs-Élysées et du rond-point, et qui, après avoir été habitée par Mme la comtesse L.... est aujourd'hui la résidence de l'ambassade d'Italie, passa longtemps pour un des beaux hôtels de Paris. Aujourd'hui ce n'est qu'une maison moins belle que la plupart des habitations du même quartier. On ne pourrait la comparer ni à l'hôtel que le baron Nathaniel de Rothschild vient de se faire construire à côté de l'hôtel Pereire, ni au nouvel hôtel de la reine Christine, ni à celui de M. Basilewski, ni... Que de palais je pourrais citer, qui feraient envie à des rois et même à des banquiers allemands, et qui datent à peine d'hier!

Le luxe s'étale fastueusement sur les façades de nos maisons, et il s'insinue dans nos mœurs. Ainsi on ne fait plus queue à la porte des théâtres. Chacun loue sa stalle d'avance. Il y a vingt ans, que de fois nous avons attendu de longues heures à la porte d'un de ces paradis du soir, d'un de ces théâtres, où nous allions, en écoutant de grands artistes, vivre de la vie des bienheureux! Le prix des places aujourd'hui a doublé. Et voyez combien peu il entre de logique dans les choses humaines : le talent des artistes a diminué de plus [illegible].

GÉRÔME.

BULLETIN

On s'occupe, dit-on, à la ville, sur les ordres de M. le préfet de la Seine, de recueillir les documents nécessaires pour entretenir une histoire de l'ancien Paris. On pourra juger, d'après cet ouvrage, des progrès réalisés dans la grande cité par tous les gouvernements qui s'y sont succédé.

On parle aussi d'un projet de plaques commémoratives qui seraient placées dans chaque rue, pour en indiquer en peu de mots l'origine, l'histoire et la dénomination.

La musique du régiment de gendarmerie de la garde impériale a inauguré les concerts militaires du jardin des Tuileries. Comme les années précédentes, les musiques des régiments de la garde en garnison à Paris joueront alternativement tous les jours, le dimanche excepté, de cinq à six heures du soir, jusqu'au moment de leur départ pour le camp de Châlons; elles seront remplacées alors par les musiques des régiments d'infanterie et de cavalerie du 1er corps d'armée. La musique de la garde de Paris se fera entendre le mardi sur la place Vendôme, et le samedi dans le jardin du Palais-Royal.

On annonce la mort de M. le baron Paul Garat, qui, pendant trente-six années, fut un des principaux fonctionnaires de la Banque de France, dont son père avait été gouverneur sous le premier Empire.

La sœur du défunt, aujourd'hui surintendante de la maison impériale de Saint-Denis, est la veuve du général baron Daumesnil, l'illustre commandant de Vincennes.

Nous apprenons que M. Ponsard a été nommé commandeur de la Légion d'honneur.

M. Ponsard vient de quitter Paris pour retourner à Vienne, où il trouvera le repos, le calme d'esprit et les bons soins nécessaires au rétablissement de sa santé.

Avant le départ du poëte, M. Édouard Thierry a voulu fêter le succès hors ligne du *Lion amoureux*, en réunissant, dans un déjeuner dînatoire, l'auteur de la pièce et ses dignes interprètes.

L'Empereur ayant fait cadeau à l'église Notre-Dame-de-Plaisance d'une des cloches prises à Sébastopol, lors du siége de cette ville, a consenti à ce que le Prince Impérial en soit le parrain.

La cérémonie, présidée par Mgr l'archevêque de Paris, aura lieu prochainement.

La prochaine session des sociétés savantes de France doit se réunir en août 1866 dans la ville d'Amiens, qui prépare une splendide et hospitalière réception aux nombreux étrangers convoqués pour cette époque.

Un comité d'organisation s'occupe activement de tout ce qui peut rendre agréable et profitable un séjour d'une semaine dans l'antique capitale de la Picardie.

L'Académie française vient de décerner le grand prix Gobert, à l'*Histoire de la Restauration*, par M. de Viel-Castel. Cet important ouvrage a sa place marquée parmi les plus remarquables publications relatives à l'histoire de notre pays.

On sait qu'une exposition industrielle et agricole vient d'avoir lieu à Saïgon, capitale de notre nouvelle colonie de la Cochinchine. Elle a complétement réussi, malgré les nombreux obstacles qu'il a fallu surmonter. Le concours empressé des Annamites n'a fait défaut dans aucune province, et il a permis d'apprécier les ressources de toute nature qu'offre le pays, non-seulement en matières premières et en produits agricoles, mais en bois d'ébénisterie, en tissus et en orfévrerie.
~~~

On a particulièrement admiré des objets en or ciselé offerts à l'Empereur par le roi du Cambodge.

La distribution des récompenses, consistant en médailles d'or et d'argent, a eu lieu le 4 mars, sous la présidence du vice-amiral gouverneur.

Cette exposition a produit une vive et sérieuse impression sur les Annamites et sur les Européens qui habitent la colonie.

La rue d'Arcole, qui va du pont de ce nom au parvis Notre-Dame, est entièrement interdite à la circulation, à cause des démolitions qui se font simultanément à droite et à gauche. Cette rue ne sera pas supprimée, mais reportée à l'ouest, dans l'axe du pont et à l'alignement du portail de la cathédrale. On fait aussi des démolitions dans la rue du Cloître-Notre-Dame, longeant au nord la métropole, afin de la dégager de ce côté jusqu'au nº 20 exclusivement.

M. Cucheval Clarigny a pris possession de *la Presse*, dont tous les anciens rédacteurs, hormis un seul, M. Paul de Saint-Victor, sont allés fortifier *la Liberté*. On se demande combien d'anciens abonnés, fidèles à M. de Girardin, *la Presse* va-t-elle perdre? Combien d'abonnés nouveaux va-t-elle acquérir? On ne se demande pas combien va-t-elle en convertir? *La Liberté* a un immense succès, mais il faut tout dire : à Paris, le numero du journal qui porte un si beau nom, ne coûte à acheter que dix centimes au lieu de quinze centimes, et l'abonnement annuel dans les départements ne coûte que 54 francs au lieu de 64 francs. C'est une économie de dix francs, et en province il n'y a pas de petites économies. Puis aux côtés de M. de Girardin il y a là un homme d'un vrai et grand talent : M. Clément Duvernois.

TH. DE LANGEAC.

L'échéance de fin mai étant l'une des plus fortes de l'année, nous prions ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du présent mois, de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal. Prière instante de joindre à tout envoi d'argent, comme à toute demande de changement d'adresse ou réclamation, la bande imprimée qui est collée sur l'enveloppe du Journal.

M. ANTONIO SCIALOJA

On a bien raison de dire que l'argent est le nerf de la guerre. Depuis qu'un vent belliqueux a soufflé sur l'Italie, il ne se passe pas de jour sans que les journaux nous tiennent au courant des faits et gestes de M. Antonio Scialoja, le ministre des finances de ce royaume. M. Scialoja a décidé ceci; M. Scialoja a proposé cela à la Chambre; M. Scialoja a dit telle chose au Sénat : ainsi s'expriment la plupart des télégrammes que l'agence Havas reçoit de Florence. Occupons-nous donc aussi, dans la limite de notre cadre, de ce personnage politique que les événements mettent en évidence.

M. Scialoja est un Italien méridional. Né à Geduccio, près de Naples, en 1817, il embrassa d'abord la profession d'avocat. En 1845, on l'appela à Turin pour y professer l'économie politique; il revint à Naples en avril 1848, et fut successivement ministre de l'agriculture et du commerce, ministre par *interim* des affaires ecclésiastiques, puis député, jusqu'à la dissolution de la Chambre. Il rentra alors au barreau et ouvrit un cours; mais le gouvernement royal, le considérant comme un des membres les plus importants du parti unitaire, ne tarda pas à le faire arrêter. Après trois ans de prison préventive, M. Scialoja se vit condamné à neuf années de reclusion, qui furent commuées en un bannissement perpétuel.

Il reprit l'enseignement de l'économie politique, à Turin, où il reçut dès son arrivée des lettres de naturalisation, le titre de docteur de la faculté de droit et une chaire de droit commercial près la chambre de commerce. Élu député de Moncalvo (province de Casale) au parlement national de 1859, M. Scialoja fut appelé, l'année suivante, au nouveau gouvernement de Naples, comme ministre des finances. Ce fut lui qui vint à Paris, au commencement de 1862, pour négocier le traité de commerce entre la France et l'Italie.

Dans le cabinet La Marmora, actuellement en fonctions, M. Scialoja a reçu le portefeuille des finances.

X. DACHÈRES.

UN HÉRITAGE

(Suite[1].)

« Tu dois être heureux, je ne dirai pas comme un roi, mais comme un artiste, comme un poëte qui peut embrasser tous ses rêves, réaliser toutes ses fantaisies. Je m'endors chaque soir dans la pensée de ton bonheur, et la nuit je fais de doux songes. Tu ne m'entretiens plus des demoiselles de Stolzenfels ni du ménage Bildmann; j'aime à croire que vous vivez tous en famille. Ta première lettre m'a conquis au major; à mon prochain voyage à Hildesheim, je demanderai à faire son portrait. Édith m'a parlé d'un nouvel hôte accueilli chez vous, d'un jeune homme charmant qu'Hermann et Marguerite chérissent à l'envi, plein de grâce, d'entrain, de gaieté, chasseur intrépide, habile écuyer, chanteur de romances, descendant tout à la fois de Nemrod, de Chiron et d'Orphée. Dis-moi bien vite, dis-moi sans plus tarder s'il mérite tous les éloges dont notre Édith se plaît à le combler. A te rien cacher, je crains fort que M. Frédéric ne fasse tort au pauvre Spiegel dans l'esprit de ta femme et de tes enfants.

« Quant à moi, mon cher Muller, je ne suis pas inquiet de ton cœur; comment pourrais-tu songer à remplacer une amitié aussi vieille, aussi solide, aussi souvent éprouvée que la nôtre?

« J'allais oublier de te rappeler que tu as négligé de m'envoyer le prix de ton loyer. Il y a maintenant deux termes échus. Je me serais trouvé dans un grand embarras si le hasard, un hasard providentiel, ne fût venu à mon secours. Chose inouïe, chose inespérée! j'ai vendu quelques-uns de mes tableaux, qui, depuis trop longtemps, décoraient mon atelier. Je les ai vendus à des conditions si avantageuses, que j'ai pu réparer ta négligence. Pour nous dispenser à l'avenir de payer ton loyer et le mien, j'ai acheté la petite maison que nous avons partagée pendant tant d'années. Ainsi, au printemps prochain, quand tu viendras à Munich, c'est chez moi que tu descendras. Spiegel propriétaire! voilà, je l'espère, une nouvelle à laquelle tu étais loin de t'attendre : c'est le pendant de Muller châtelain. Embrasse pour moi tes enfants, et prie notre chère Édith de ne pas trop m'oublier dans la compagnie de M. Frédéric.

« SPIEGEL. »

XVI

Un instant, Muller se crut persiflé. Chacune des questions que lui adressait Spiegel contrastait si douloureusement avec la réalité, chaque phrase ressemblait si bien à un reproche indirect ou à une raillerie, que Franz, en achevant la lecture de cette lettre, ne put se défendre d'un mouvement d'humeur et presque de colère. Tout dans cette lettre l'humiliait, l'offensait; pas un mot qui ne fût un coup de poignard.

A son insu, sans s'expliquer pourquoi, il souffrait de l'éloge qu'Édith avait fait de Frédéric : le germe d'un mal qu'il n'avait jamais ressenti venait de se glisser dans son cœur. En songeant que Spiegel avait vendu ses tableaux, et que ce n'était pas lui, Muller, lui, son frère, qui les avait achetés; en se disant que Spiegel avait acquis du prix de son talent la maison qu'il s'était promis de lui offrir et dont il n'avait pas même acquitté le loyer, Franz se sentait mourir de honte. Et comme au fond des amitiés les plus pures l'égoïsme et l'amour-propre trouvent toujours un coin où se cacher, Muller, en apprenant l'aisance et le succès échus à son ami, éprouvait autre chose que de l'étonnement et de la joie : il faisait un retour sur lui-même, et, comparant le château d'Hildesheim, qu'il devait au hasard, à la petite maison de Munich, que le travail et une renommée naissante venaient de donner à Spiegel, il reconnaissait que Spiegel était vraiment plus riche et plus heureux que lui. L'amour de la gloire, qu'il avait si longtemps nourri comme un feu sacré, et qui, au milieu des tracas sans nombre qui assaillaient sa vie, semblait éteint sans retour, se réveillait tout à coup, non comme une ambition noble et généreuse, mais comme un [illegible] Muller, en pensant à Spiegel, éprouva un instant quelque chose de pareil à l'envie, ce mauvais sentiment fut bientôt comprimé et ne laissa pas de trace dans l'âme qu'il avait traversée.

Muller était réservé à d'autres épreuves. Le germe funeste que la lettre de Spiegel avait déposé dans son cœur devait en peu de temps s'y développer, grandir et pousser de profondes racines.

Jusque-là Franz avait toujours caché à sa femme avec un soin assidu tous les ennuis, tous les tracas qui l'assiégeaient. Il ne lui avait parlé ni du procès qui n'avait pu lasser la patience de trois générations, ni de l'affaire du moulin, ni de l'émeute qui, d'un jour à l'autre, pouvait venir gronder à sa porte; mais, assez généreux pour craindre d'affliger la femme qu'il aimait, il était trop faible pour dissimuler sa tristesse. Il taisait les faits, mais il laissait voir les impressions qu'il en recevait. En ménage, c'est le pire des systèmes : il faut avoir le courage de tout cacher ou de tout dire. Le caractère de Franz était devenu inégal, fantasque : il répondait à peine aux questions d'Édith; quand il avait embrassé ses enfants, il s'enfermait dans sa chambre pour vérifier les comptes de son intendant, de ses fermiers ou lire les assignations qui formaient depuis quelques mois le sujet habituel de ses études. De tout ce drame, Édith ne connaissait que la partie bouffonne : la querelle des enfants et le congé signifié aux jardiniers. Les prétentions des demoiselles de Stolzenfels et du major n'étaient pour elle qu'un incident ridicule qui l'avait égayée, et n'expliquaient pas les fréquentes absences de Franz, son attitude morne, son humeur taciturne. Jeune, belle, habituée à se voir entourée de soins, de prévenances, parfois elle se plaignait d'être négligée, et Muller, accusé injustement, se défendait avec aigreur. Il n'y avait guère de journée qui ne fût troublée par un échange de récriminations; ces querelles sans gravité, toujours suivies d'une prompte réconciliation, avaient cependant fini par attrister une intimité si longtemps sereine.

Franz, comme tous les hommes chez qui l'étude et le culte de l'art ont surexcité l'imagination, ne savait pas dominer son émotion et n'était jamais ému à demi. Il s'exagérait en toute occasion le bon et le mauvais côté de toute chose; ce qui n'eût été pour une nature ordinaire qu'une contrariété passagère et sans importance, prenait à ses yeux des proportions formidables. Un obstacle dont un esprit calme eût triomphé sans peine après une lutte de quelques heures ou de quelques jours, était pour Franz épouvanté une muraille de cent coudées. On ne s'étonnera donc pas si les deux beaux procès qui excitaient chez maître Wolfgang un si vif enthousiasme [illegible] peuplaient ses rêves de fantômes hideux, de spectres menaçants. Ses nuits étaient mauvaises, ses jours ne valaient guère mieux. Il se sentait harcelé, traqué de toutes parts. Cette préoccupation constante, qui absorbait toutes ses facultés, donnait à son regard quelque chose d'étrange et d'inquiet, à sa parole une sécheresse et une dureté qui étaient bien loin de son cœur. Sa tendresse pour Édith ne s'était pas attiédie; mais il avait toujours près d'elle un air sombre et distrait qu'Édith interprétait cruellement. Elle s'offensait de son silence, qu'elle prenait pour de la froideur, et s'irritait de sa tristesse, qu'elle prenait pour de l'ennui. Ne pouvant deviner ce qui se passait autour d'elle, elle s'attaquait à tout, excepté à la réalité.

La chicane n'était pas l'unique souci de Muller; l'orgueil avait revêtu, dans son âme, une forme nouvelle imprévue. Tant que sa vie avait été consacrée tout entière à l'étude, à la fantaisie, aux rêves de gloire et de renommée, Muller ne concevait pas d'autre joie que de produire de grandes œuvres et de conquérir les applaudissements par les efforts du génie: depuis son arrivée au château, il souffrait, il rougissait de l'obscurité de sa naissance. Lui qui naguère accueillait par un sourire de pitié les prétentions de la noblesse, lui qui n'admettait, ne reconnaissait que l'aristocratie du talent, il regrettait amèrement de n'avoir pas une illustre origine. Pendant les premières semaines de son séjour à Hildesheim, il avait tenu tête assez gaiement à la morgue des gentillâtres du voisinage; peu à peu il s'était senti blessé de leur dédain, et comme sa raison se révoltait contre cette souffrance indigne d'un homme vraiment intelligent, il envenimait sa plaie en la cachant. Comment Édith eût-elle pu deviner les tourments qui dévoraient Muller? N'ayant jamais eu d'autre ambition que le bonheur de son mari, comment eût-elle compris l'étrange regret qui le consumait?

Témoin assidu de cette lutte silencieuse, Frédéric gagnait chaque jour du terrain.

Ainsi qu'il arrive souvent aux plus fins et aux plus habiles, Frédéric était tombé dans le piége qu'il avait tendu. A force de voir Édith et de l'entendre, ce jeune homme, qui jusque-là n'avait eu affaire qu'à des femmes de principes au moins très-équivoques, pour ne rien dire de plus, s'était laissé prendre à cette beauté modeste, à cette grâce décente, à ce charme pur et honnête qui lui offraient tout le piquant de l'inconnu. Il avait débuté par ce qu'il appelait l'habileté, et l'habileté avait échoué; sérieusement épris, il trouva dans la sincérité de sa passion toutes les ressources qu'il avait cherchées vainement dans l'adresse et la ruse. Il était devenu vraiment dangereux depuis qu'il ne songeait plus à l'être. Pour réussir à se faire aimer, aimer est encore ce qu'il y a de plus adroit, de plus ingénieux, de mieux imaginé. Édith ne se doutait de rien, et son ignorance agrandissait le péril. Naïve, sans défiance, elle ne voyait dans l'amour de Frédéric qu'une amitié plus expansive et plus tendre que les amitiés ordinaires, et ne devinait pas le désir dans un serrement de main. Spiegel l'avait habituée à ces tendresses désintéressées qui [illegible] entre une femme jeune et un homme jeune, mais qui, pourtant, ne sont pas impossibles. Sans se demander, sans s'inquiéter de savoir quelle place Frédéric occupait dans son cœur, elle le mettait de moitié dans toutes ses pensées. Elle ne l'aimait pas dans le sens passionné du mot; mais l'affection qu'elle sentait pour lui, loin d'exclure l'amour, l'appelait.

Muller, qui d'abord s'était réjoui de l'arrivée de Frédéric, et ne voyait en lui qu'un joyeux compagnon capable de distraire sa femme et d'amuser ses enfants, avait fini par s'alarmer de ses visites fréquentes et prolongées. A toutes les tortures qu'il endurait était venu s'ajouter le supplice de la jalousie. Étonné, honteux des sourdes inquiétudes qui l'agitaient, n'osant s'avouer à lui-même la nature de ses souffrances, n'osant donner un nom au trouble de son cœur, sa douleur était d'autant plus vive, d'autant plus cuisante qu'il la contenait, qu'il la cachait avec plus d'obstination. Pouvait-il, sans folie, la laisser éclater? Quel reproche adresser à Édith, dont la sérénité défiait tous les soupçons; à Frédéric, dont l'attitude était tout simplement affectueuse? La jalousie ne savait où se prendre, et pourtant Muller était jaloux. Son humeur s'aigrissait de plus en plus. A l'heure même où, pour conjurer le danger, il aurait dû redoubler de prévenance, d'affabilité, de tendresse, il se montrait sombre, parfois même bourru. Aveuglé par l'inquiétude que la raison condamnait, à laquelle son faible cœur obéissait en esclave, il faisait de sa conduite un perpétuel contre-sens. Plus d'une fois il s'était décidé à éconduire Frédéric, à le congédier, à lui fermer sa porte; mais de quel prétexte s'autoriser pour se porter à cette extrémité? N'était-ce pas outrager Édith? Mieux valait cent fois souffrir en silence. D'ailleurs, Frédéric une fois congédié, Muller eût-il retrouvé le repos? Cet hôte funeste n'était-il pas établi au château, chez ses tantes? Ne tenait-il pas de la volonté du comte Sigismond le droit de traverser, selon sa fantaisie, le parc et le domaine d'Hildesheim? Ne pouvaient-ils pas, elle et lui, se rencontrer tous les jours, à toute heure? se rencontrer dans la campagne, à l'ombre des forêts? Pour imposer silence au démon de la jalousie, ne faudrait-il pas bientôt défendre à Édith de franchir le seuil de sa porte? A la seule pensée d'une telle défense, le cœur de l'infortuné se soulevait et retombait dans toutes ses perplexités.

Ainsi tout s'assombrissait autour de Franz, tout semblait conspirer autour de lui. Les Bildmann et les Stolzenfels se montraient plus impertinents que jamais. En abattant la haie des deux enclos, Muller n'avait rien gagné. Chaque fois qu'un rayon de soleil venait égayer l'horizon, s'il lui prenait fantaisie de descendre au parc, il était sûr de rencontrer le major, Dorothée, Isaac ou les vieilles filles. Il en était à regretter les deux enclos qu'il avait détruits et qui du moins dérobaient à sa vue ces hôtes importuns. Frédéric, toujours

1. Voir les numéros 524 à 535.

assidu, passait près d'Édith la meilleure partie de son temps. Ulrique et Hedwig, loin de se sentir blessées dans leur orgueil en voyant leur neveu hanter ces petites gens, éclairées par la réflexion ou plutôt par l'instinct de la méchanceté, sans lui demander ses projets, l'encourageaient dans son entreprise. Ne pouvant supposer qu'il fût sérieusement épris, elles s'efforçaient d'irriter sa vanité; elles lui représentaient combien il serait humiliant pour un officier de si bonne mine de ne pas triompher d'une petite bourgeoise dont la vertu ne s'était pas toujours montrée si farouche. Enfin, pour justifier les soupçons injurieux qu'elles avaient accrédités dans le pays, elles auraient vu avec joie Frédéric réussir auprès d'Édith la perdre dans l'opinion, la perdre sans retour, la perdre sans espoir de réhabilitation était leur vœu le plus cher, le rêve de toutes leurs journées, le sujet de tous leurs entretiens.

Pourtant, dans les moments que j'appellerai lucides, Muller reprenait courage et se disait que ses inquiétudes n'auraient qu'un temps et sans doute touchaient à leur terme. Frédéric ne resterait pas toujours au château, son régiment s'éloignerait; le printemps venu, Édith quitterait Hildesheim et retournerait à Munich. Là, pendant les trois mois qu'ils passeraient près de Spiegel, ils retrouveraient leur sérénité. Tous ces procès maudits qui se multipliaient, qui s'enchevêtraient l'un dans l'autre, devaient s'évanouir devant une volonté énergique. Et puis, les Stolzenfels et les Bildmann n'étaient pas éternels; le château, une fois délivré de ses hôtes tracassiers, serait pour Hermann et Marguerite un magnifique héritage. Alors se réveillaient dans l'âme de Muller toutes les espérances, tous les rêves qu'il avait caressés pendant si longtemps.

Il se voyait libre et paisible, entouré de sa femme et de ses enfants, partageant ses journées entre l'étude et les affections de famille La gloire lui souriait et lui tendait les bras; ses œuvres lui tenaient lieu d'aïeux; il sollicitait, il obtenait l'autorisation d'ajouter à son nom, devenu célèbre, le nom désormais éteint d'Hildesheim

L'aristocratie lui ouvrait ses rangs; Marguerite grandissait et entrait dans une des premières maisons du pays. Hermann devenait feld-maréchal. Tout allait à souhait Quand ces jours enchantés étaient si près de lui, fallait-il perdre patience? Cette première année était une rude épreuve; l'année suivante serait plus calme et plus facile à traverser.

Après ces entretiens silencieux avec lui-même, Muller reprenait courageusement la lecture de ses comptes et de ses dossiers.

JULES SANDEAU

(*La suite au prochain numéro.*)



M. ANTONIO SCIALOJA, ministre des [illegible] du royaume d'Italie, d'après une photographie.

Voir page 299.

LE SALON DE 1866

RÉSUMÉ

L'Exposition de cette année est-elle aussi pitoyable, aussi manquée de tous points qu'on le dit? C'est selon. Il est sûr qu'elle ne vaut ni mieux ni même autant que les précédentes. Mais il est sûr aussi qu'on pouvait s'attendre à pis en présence de la prochaine et grosse échéance de l'Exposition universelle.

Il était à prévoir que les talents de quelque portée et les œuvres de quelque valeur se réserveraient pour le grand jour. Logiquement, le Salon annuel, le Salon banal de 1866 ne devait être que l'Exposition des *rebuts*. Or, nous n'en sommes pas là, il s'en faut de beaucoup, et tous les visiteurs de l'Exposition le reconnaîtront, surtout s'ils veulent bien commencer leur visite au Palais de l'Industrie par le premier étage.

Au rez-de-chaussée, je conviens que l'effet est déplorable. C'est là qu'est placée la sculpture. Elle est si mal, en un lieu si restreint, sous un jour si triste, que toute cette galerie a l'air d'une galerie de Refusés.

Il y a deux mois, on prit le jardin des sculpteurs pour l'offrir à l'exposition des chevaux. On croyait, assure-t-on, rendre service aux artistes en les changeant de local. On n'avait en vue que de leur donner une lumière plus douce et surtout plus impartiale.

Car le jardin péchait par plus d'un défaut reconnu. Quelques statues y obtenaient les honneurs de l'isolement, au milieu de corbeilles de fleurs qui parfumaient l'air autour d'elles, tandis que les autres, alignées contre la muraille, semblaient là seulement pour faire la haie au triomphe des premières. Puis, le jour, tombant de trop haut, projetait des ombres trop fortes; toutes les délicatesses de modelé étaient annulées.

Dans la galerie actuelle, c'est différent. Toutes les figures y sont placées de même, c'est-à-dire aussi mal l'une que l'autre; alignées sur trois rangs trop resserrés, et qui ne laissent pas au spectateur assez de reculée pour voir aucun ensemble; éclairées par un jour de face, également mauvais, également morcelé partout, car ce jour, provenant des croisées du Palais, s'interrompt à chacun des larges piliers qui séparent les fenêtres, si bien que toute la galerie est une succession de clairs et d'ombres fatigante pour le spectateur, meurtrière pour les exposants.

Mais montez aux galeries de la peinture. Vous y reverrez, à peu de chose près, ce que vous y avez vu toujours.

Peut-être la qualité de l'exhibition a-t-elle baissé d'un degré sur l'année précédente. Les chefs-d'œuvre attendus ne sont que des toiles remarquables. Les bonnes toiles ne sont plus que des peintures passables. Mais les éléments habituels subsistent.

Sont-ce les grandes peintures qui manquent au Salon de 1866? Voyez l'immense décor où M. Dubuffe nous déroule les débordements de *l'Enfant prodigue*, et qui n'a pas, si vaste qu'il soit, suffi à l'artiste, lequel l'allonge encore par deux grisailles placées à gauche et à droite de la peinture en manière de volets: 1° *l'Enfant prodigue gardant les pourceaux*, 2° *l'Enfant prodigue rentrant au berceau paternel* M. Dubuffe a peint son Enfant prodigue à la façon de Paul Véronese, c'est-à-dire qu'il a fait entrer ce héros biblique dans un riche pourpoint à crevés, et lui a donné pour maîtresses les plus jolies courtisanes de Venise. Malheureusement la ressemblance ne va pas plus loin, et la couleur comme le dessin de M. Dubuffe n'ont rien à démêler avec Paul Véronese

Vous trouverez encore une décoration, non moins démesurée, dans un des grands salons du fond. C'est un plafond



UNE FANTASIA A BATNA, ALGÉRIE, [illegible] M. [illegible] — Voir page 302.



L'ÉGLISE DES CHEVALIERS, A STOCKHOLM, d'après une photographie. — Voir page 303.

composé par M. Andrieu, et qu'on croirait, à première vue, ébauché par Delacroix, qui d'ailleurs a été son maître.

Sont-ce les noms populaires qui sont absents du catalogue actuel? Point du tout. Tous ont répondu à l'appel, avec une ponctualité digne d'éloge.

Corot est là, avec deux paysages qui ne sont pas tout à fait indignes de sa signature.

Daubigny est là, et il a apporté généreusement deux chefs-d'œuvre.

M. Schreyer est là, avec une *Charge de cavalerie* plus grande encore que celle de l'année dernière. Ce n'est pas sa faute si elle est moins réussie. On comprend que le bras lui ait un peu molli après l'énergique coup de collier qui lui avait donné, en un jour, une réputation.

M. Fromentin expose deux scènes arabes, comme toujours.

M. Marchal prend, comme par le passé et avec un égal succès, son inspiration en Alsace.

M. Hamon, sous ce titre, *un Rêve à Pompéi*, a peint avec l'ombre d'une brosse, des ombres de figures dans une ombre de ville mais il y a longtemps qu'il nous a accoutumés

à cette peinture élyséenne, qui ne fait plus qu'effleurer ses toiles, sans les couvrir.

M. Puvis de Chavannes reste fidèle à ses goûts pour la peinture allégorique et décorative. Voir sa *Vigilance* et sa *Fantaisie*. Cette dernière peinture est un camaïeu, et il semble que la couleur de l'artiste n'ait rien perdu à ne plus garder qu'un ton unique, le bleu.

M. Gustave Doré, dont on avait annoncé la désertion, est present lui-même avec deux peintures de genres differents, un tableau de figures intitulé : *une Soirée dans la campagne de Grenade*; un paysage : *Souvenir de la Savoie.*

M. Gustave Boulanger nous revient également avec une des peintures les plus importantes que nous ayons encore vue de lui. C'est *Catherine Ire chez Méhémet-Bastadj, discutant le traité du Pruth*, figures *demi-nature!*

Enfin M. Gustave Moreau, — cet artiste qui a le courage de rester dix ans absent du Salon quand il ne s'y croit pas assez dignement preparé, — M. Gustave Moreau se presente pourtant à celui-ci avec deux toiles nouvelles. Deux sujets mythologiques : — ici une jeune fille recueille pieusement la tête d'Orphée et sa lyre, « portées par les eaux de l'Hèbre aux rivages de la Thrace ; » là nous assistons au supplice de Diomède, dévoré par ses chevaux qu'il nourrissait lui-même de chair humaine.

La plupart des artistes distingués que je viens de citer sont demeurés à peu près tels que nous les connaissons. Ils nous donnent la moyenne habituelle de leur talent; ils ont couvert quelques nouvelles toiles sans autre ambition que celle de compter quelques ouvrages de plus. Mais d'autres exposants — rendons-leur cette justice — essayent de s'élever dès aujourd'hui au-dessus de leur niveau ordinaire, sans attendre l'Exposition universelle et les luttes européennes.

Ainsi M. Gérôme a grandi ses dimensions. Sa *Cléopâtre*, par la taille, est presque une peinture d'histoire. Il ne s'agit pourtant que d'une scène érotique comme celles que le peintre semble affectionner depuis quelque temps. Cleopâtre se présente nue. Elle sort de ce tapis dans lequel elle s'est fait envelopper pour pouvoir pénétrer chez Antoine, qui la regarde avec un geste plus scandalisé qu'amoureux.

Ainsi M. Ribot, de son côté, a multiplié ses personnages. Il ne lui suffit plus, pour un tableau, d'un marmiton quelconque, ou d'un Samaritain, non moins quelconque; le voici qui s'attaque résolûment à toute une grande scène, *le Christ au milieu des docteurs*. Cette ambition est louable, mais était-elle bien opportune? Le fait est que tous les enfants de M. Ribot ont la même tète, que tous ses vieillards font la même grimace. En voir trente, c'est voir trente fois le même; a quoi bon?

Ainsi M. Chaplin, qui n'est, d'habitude, représenté au Salon que par des portraits ou de petits tableaux de genre, remplace aujourd'hui tout cela par une grande décoration dans le goût de Boucher. Mais là il y a progrés incontestable. Boucher n'a rien peint de plus voluptueusement élégant que *le Rêve* (c'est un titre) de M. Chaplin : des nymphes demi-nues couchées au milieu de petits amours endormis. Boucher surtout, coloriste équivoque, et qui mit à la mode les paysages bleus — par la raison, disait-il, qu'il y a trop de vert dans la nature, — Boucher n'a rien peint dans une gamme si fraiche, si limpide, si bien faite pour s'accorder avec les boiseries blanc et or d'un salon moderne.

M. Vannutelli, ce peintre romain qui nous a montré de si jolies saynètes Renaissance, grandit aussi ses proportions et sort de sa sphère accoutumée. Il entre hardiment en pleine Bible. Au premier coup d'œil on ne comprend rien à son sujet. Une femme nue s'avance au-devant d'une bande de femmes habillées; celles-ci portent sur le corps des costumes orientaux, et sur la tète des vases d'apparence étrusque; le fond est un paysage. Mais le catalogue vous explique que vous avez devant vous *la Fiancée du Cantique des cantiques*. Le passage traduit par le peintre est ce verset : « Les gardes qui font le tour de la ville m'ont rencontrée : ils m'ont frappée et blessée. Ceux qui gardent les murailles m'ont ôté mon manteau. »

Mme Henriette Browne a exposé une jeune fille en noir, qui est l'un de ses plus aimables portraits.

Enfin le Salon de 1866 se signale par une chose à laquelle on ne s'attendait guère, surtout depuis un an ou deux : un chef-d'œuvre de M. Courbet. J'ai lâché le mot, je ne le retirerai pas. La toile est en effet admirable, et cela par des qualités qui, jusqu'ici, manquaient à l'auteur : une souplesse d'exécution, une limpidité d'atmosphère, une fluidité de lumière qu'on n'avait pas encore trouvées dans son réalisme, un peu noir et un peu pesant. Quiconque a vu l'Exposition, comprendra que je parle du paysage exposé au salon d'honneur : *Remise de chevreuils au ruisseau de Plaisirs-Fontaine* (Doubs). L'autre Courbet, exposé parmi les C, *la Femme au Perroquet*, ne provoque pas les mêmes enthousiasmes; ce corps nu, avec sa facture sèche et lisse et sa coloration blafarde, paraît de provenance académique, et pourrait être signé *Blondel* sans invraisemblance.

En feuilletant le catalogue, j'y retrouve encore bien d'autres notoriétés. Il nous manque MM. Ingres et Robert Fleury, mais ils n'exposent plus; MM. Meissonier, Stevens, Willems, mais ils n'exposent guère; MM. Cabanel, Breton, Baudry; mais ce sont de ces vides qui se rencontrent à chaque Exposition; une réputation ne dure qu'à la condition de ne pas se prodiguer. En somme, c'est le défilé accoutumé, presque et y compris les gloires d'autrefois, telles que ce pauvre Bellangé, représenté ici par deux de ses meilleures toiles, *la Garde meurt* et *l'Escadron repoussé*. Nous reparlerons de la première; nos lecteurs ont la seconde sous les yeux. Tout le drame se résume, pour ainsi dire, dans le cuirassier du premier plan. Le cheval s'abat en plein galop; l'homme se renverse en arrière; sa poitrine est trouée, sa main laisse tomber son arme, son visage reste impassible et l'on sent qu'il va mourir en serrant les dents, sans une plainte.

On voit que ce serait une erreur de croire que le Salon a été abandonné, cette année, aux peintres d'enseignes. Il se recommande même, et l'approche de l'Exposition universelle n'y fait rien, par quelques débuts éclatants; mais la jeunesse n'aime pas attendre.

Au nombre de ces débutants remarqués, j'ai bien envie de compter M. Levy, car on ne voyait en lui jusqu'ici qu'un prix de Rome selon la formule, et il se révèle subitement comme un peintre d'un sentiment exquis. Son groupe de *Paul et Virginie* est la naïveté même; c'est Bernardin de Saint-Pierre qui a l'air de l'avoir copié. Viennent ensuite quelques noms complétement inédits. M. Pissaro, un paysagiste un peu mélancolique, mais d'un grand caractère. M. Duran, qui peint d'un pinceau tragique et plein de fermeté, une scène italienne moderne : *l'Assassiné* (figures grandeur nature). — M. Henry Gaume, auteur d'un immense et très-pittoresque *Marché aux Fleurs*, qui tapisse un des côtés de la grande salle ouvrant sur le buffet. — M. Robert Fleury fils, qui obtient, pour son coup d'essai, une place au salon d'honneur, avec une grande scène empruntée aux dernières fusillades de Varsovie. — Enfin, M. Monet, réaliste à tous crins. M. Monet expose une figure qu'il a baptisée *Camille* on ne sait trop pourquoi, car il suffit de regarder son héroïne pour la reconnaitre. C'est une jeune femme en toilette tapageuse; grande robe de soie à traine d'un vert bruyant, traversé de grosses raies noires voyantes; elle passe et elle se retourne avec ce regard qui dit : — suivez-moi! La peinture est magnifique de vie et si vraie, si ressemblante, que cette créature en grande toilette est, à coup sûr, mille fois plus indécente que la Vénus Anadyomène, habillée de ses seuls cheveux.

JEAN ROUSSEAU.

UNE FANTASIA A BATNA

Le même dessinateur auquel nous sommes redevables de quelques vues d'Algérie, publiées dans nos derniers numéros, veut bien nous communiquer encore le croquis d'une fantasia dont il a été témoin à Batna, dans le sud de la province de Constantine. Cette folle réjouissance indigène, qui se traduit par un galop désordonné émaillé de force coups de fusil, est assez connue chez nous pour que nous soyons dispensé de la décrire à nouveau.

Batna est une riante petite ville qui étale autour d'une jolie mosquée tout un essaim de maisons blanches. Ses larges rues, ombragées de platanes, forment un heureux contraste avec la nature sèche, aride et rocailleuse qui l'environne. La ville est divisée en deux parties bien distinctes : l'une civile, l'autre militaire, qu'on nomme *le camp*. Sans doute cette dernière est-elle la ville primitive, car Batna, en arabe, signifie *bivac*. C'est le camp qu'on voit sur la droite de notre gravure avec son mur percé de meurtrières. Sa construction date de l'expédition faite par les Français sur Biskara en février 1844. Il sert aujourd'hui de quartier général à l'une de nos divisions militaires en Algérie.

Deux villages indigènes avoisinent la ville française : l'un habité par des Arabes, l'autre par des nègres. Une pépinière, qui sert de promenade publique, est située en dehors de l'une des portes de la ville. Ce jardin, quoique assez récent, puisqu'il date tout au plus d'une dizaine d'années, est déjà très-avancé et passablement touffu, grâce à l'eau qu'on y a amenée en abondance. La route qu'on remarque sur l'extrême droite de notre dessin conduit à Lambessa.

FRANCIS RICHARD.

COURRIER DU PALAIS

Les menus de cour d'assises en province. — Une jeune Bretonne. — Une mère. — Stampa et Guerra. — Deux beaux jeunes gens et une vilaine accusation. — Dans les romans. — Décadence des faux monnayeurs

La province continue à nous servir des procès criminels assortis : empoisonnements de maris par leurs femmes, incendies, infanticides, atrocités de toutes sortes se succèdent de façon à blaser le palais des plus voraces amateurs de sanglants ou sinistres débats. Quant aux gourmets, aux délicats en pareille matière, ils n'ont pas lieu d'être très-satisfaits. Des crimes bas, vulgaires, ignobles; pas un détail inédit, pas un trait imprévu, pour relever ces écœurantes monstruosités : pas un type intéressant pour l'observateur parmi tant de scélérats. Ah! si cela pouvait dégoûter la malsaine curiosité de beaucoup d'honnêtes gens que je pourrais nommer. Mais, non, il ne faut point y compter, ce serait faire trop d'honneur à la nature humaine. Ceux qui ont la passion de l'horreur, et que fascinent ces mots : « Cour d'assises, » en tête d'un article judiciaire, liront, liront encore, liront toujours, jusqu'à ce qu'ils trouvent ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur, et malheureusement ils le trouveront tôt ou tard.

Un instant, ces jours derniers, ils ont cru tenir ce après quoi ils courent sans cesse.

Une jeune fille de quinze ans, une petite servante de Lesneven en Bretagne — toutes les Bretonnes ne sont pas des anges comme la *Marie* de Brizeux — avait tué à quelques jours d'intervalle trois enfants confiés à sa garde, trois enfants dans la même famille : elle avait essayé d'en tuer deux autres. Le moyen qu'elle employait était toujours le même : elle faisait avaler de force des excréments à ses pauvres petites victimes, et leur enfonçant un couteau dans la bouche, elle les égorgeait intérieurement.

L'audience allait peut-être révéler quelque bizarrerie psychologique inconnue jusqu'ici. Il n'en a rien été. L'accusée était tout simplement une créature naturellement perverse et qui tuait pour tuer.

La police correctionnelle, à laquelle ressortit ce qu'on appelle en langage de Palais « le petit criminel, » a parfois aussi ses causes atroces.

Hier, une mère était citée comme coupable de mauvais traitements sur sa petite fille âgée de six ans.

Elle la frappait avec un nerf de bœuf, elle la privait de nourriture; elle la forçait, pendant l'hiver, à balayer, vêtue d'une chemise et d'un jupon et les jambes nues, la cour de la maison. Quand elle battait la pauvre innocente, elle disait à son mari de frapper sur un enclume, pour que les cris de la petite n'arrivassent pas jusqu'aux voisins.

— Pourquoi ne donniez-vous pas à manger à votre enfant? lui demande le président.

— Que voulez-vous? c'était son habitude d'être affamée, répond-elle.

Dix-huit mois de prison, ce n'est certes pas trop pour cette mère.

Mère! on hésite à écrire le mot; et pourtant pour une autre enfant qu'elle avait, elle était bien mère avec toutes les sollicitudes et toutes les tendresses de la maternité. Explique cela qui pourra.

Quand cette malheureuse s'est levée de son banc, ses deux enfants se sont approchés d'elle. Elle a embrassé son petit garçon avec frénésie; elle n'a eu pour sa petite fille qu'un regard sec et dur.

Quittons le drame pour la comédie; assez triste comédie d'ailleurs, mais celle qui a le rire épanoui, franc et sonore ne fréquente guère la police correctionnelle; du moins attend-elle pour y entrer que le banc des détenus soit vide. A l'heure où l'huissier appelle les causes entre parties, je l'ai vue parfois accourir, et M. Clairville, M. Lambert Thiboust, ou M. Labiche viendrait à cette heure-là s'asseoir au banc des sténographes qu'il aurait grande chance de ne pas perdre son temps.

Mais la comédie de mœurs et de caractères, moins joyeuse, vaut bien l'autre après tout, et ce seraient d'assez heureux personnages à mettre en scène que Guerra et Stampa; l'un fils de la Nouvelle-Grenade, l'autre Italien, et tous deux soupçonnés d'être *grecs*.

Polycarpe Guerra a trente ans; il est petit, son teint est basané, sa mise est élégante, ses manières sont celles d'un homme du monde.

Achille-Lelius-Rutilius-Tullius Stampa a vingt-sept ans; c'est un beau et charmant jeune homme, à la taille souple, aux traits fermes et fins, au regard énergique et fier.

Guerra et Stampa sont de bonne famille, et Stampa a épousé une jeune et honnête femme qui lui a apporté quelque fortune.

Or Stampa avait fait à Saint-Germain la connaissance d'une personne tout à fait honorable dont les enfants jouaient avec les siens sur la terrasse. Il lui rendit visite plus tard à Paris et lui présenta Guerra.

Au mois de février dernier, Mme Joaz donna une soirée; on joua au baccarat; le jeu était très-modéré; la maîtresse de la maison ne voulant souffrir chez elle ni gros gains, ni grosses pertes.

Un des joueurs remarqua certain geste qui l'aurait inquiété ailleurs que dans un salon où la loyauté d'aucun des invités n'était douteuse pour lui.

Le 5 mars, autre soirée.

On s'étonne un peu de voir Stampa frapper violemment de la main droite les cartes qu'il tient dans la main gauche. Habitude très-innocente peut-être chez un homme vif et impétueux dans ses mouvements. Mais ce n'est pas tout : Stampa sort deux fois et, lorsque pour la seconde fois il rentre, il prend les cartes des mains de Guerra, qui n'a pas fini sa banque; la galerie proteste; Stampa rend les cartes à Guerra, mais deux des joueurs croient s'apercevoir que le paquet est plus gros que lorsqu'il l'a pris. A partir de ce moment, Guerra, qui n'a joué jusque-là que deux ou trois francs, joue dix francs, vingt francs, quarante francs. Deux des invités arrêtent alors la partie, en accusant Guerra et Stampa de tricher.

Voilà les charges. Stampa et Guerra protestent contre les imputations flétrissantes dont ils sont l'objet.

Auront-ils convaincu les juges? Nous le saurons sans doute la semaine prochaine.

Malheureusement pour Guerra, ses façons de jouer l'ont fait chasser d'une ville d'Allemagne; plus tard, comme il jouait aux dominos dans un café de Paris, un monsieur l'a traité d'escroc et lui a défendu de remettre les pieds dans le café. Enfin, le 5 mars, un des joueurs l'ayant menacé de le livrer à la police, il lui avait dit tout éperdu : « Laissez-moi partir, et je vous rembourserai tout ce que vous voudrez. »

Il y a aussi une petite circonstance qui pourrait bien nuire à Stampa.

Il est très-lié avec une certaine dame Hartmann; il joue chez elle, à Paris; il court avec elle les jeux de Belgique et d'Allemagne, et il se trouve que Mme Hartmann est la veuve, après mariage ou autrement, du plus célèbre *grec* allemand qu'on ait connu.

Autre détail, qui peut du reste n'être que mortifiant pour Achille-Lelius-Rutilius-Tullius Stampa.

« Le 5 mars, après ce qui venait de se passer, a dit un témoin à l'audience, et en attendant l'arrivée de la police, je traitai ces deux messieurs d'escrocs.

— Ajoutez donc que je vous ai donné un soufflet, interrompt Stampa.

— N'allez pas si vite, reprend le témoin, je dirai tout. En effet, après mon outrage lancé à ces deux messieurs, M. Stampa est venu sur moi la main levée; je l'ai aussitôt enlevé et porté sur le piano, où je lui ai administré une petite correction dont il ne paraît plus avoir souvenir. »

En ce moment-là vraiment, Achille, Lelius, Rutilius et Tullius ont dû être bien humiliés en la personne de Stampa.

Les *grecs*, d'assez beaux exemples le prouvent, ne sont point déchus de ce qu'ils étaient jadis; mais on n'en pourrait dire autant des faux monnayeurs.

« Sur le sommet de la montagne couverte de noirs sapins se dressait un manoir en ruines où jadis vivaient, comme dans une aire, de farouches barons, terreur de la contrée.

« Des pans de murs entiers étaient écroulés maintenant, les voûtes s'étaient effondrées sous le poids des siècles, et les tours démantelées dessinaient sur le ciel des silhouettes sinistres, qui ne semblaient habitées que par les chouettes et les hiboux.

« La nuit, quand la lune éclairait le vieux donjon, le voyageur, qui par hasard levait les yeux, sentait un frisson courir dans ses veines, et les gens du pays hâtaient le pas et se signaient, sans oser lever les yeux, à l'endroit du chemin où le château maudit se dressait sur leur tête.

« On disait à vingt lieues à la ronde que les ruines étaient hantées. Une fois on avait vu la fenêtre de la salle de la tour du nord éclairée; un chevrier qui courait, un soir, à la recherche d'une chèvre égarée avait vu passer des fantômes sous l'arceau de la cour d'honneur; un bourgeois, esprit fort de la petite ville voisine, qui avait fait le pari de coucher dans la chambre où était mort le dernier des barons, racontait qu'à minuit un bruit de chaînes traînées dans les souterrains du château l'avait brusquement réveillé. Le bruit avait duré quelques minutes et puis tout était rentré dans le silence. »

Nous avons tous lu plus d'une histoire qui commençait ainsi ou à peu près.

Au début, tout mystère; quelques pages ou quelques chapitres plus loin, tout s'expliquait. Les caves du vieux château servaient d'atelier à une bande de faux monnayeurs; et les apparitions, et les bruits de chaînes étaient autant de moyens employés par ces coquins pour éloigner les curieux.

Et tout le monde trouvait l'explication satisfaisante. Il paraît qu'en vérité, sous la Restauration, les faux monnayeurs avaient l'habitude de se livrer à leurs petits travaux dans les manoirs féodaux en ruines.

A la bonne heure; c'étaient des gens qui avaient le sentiment de la poésie et l'amour du pittoresque. Ils avaient lu Anne Radcliffe, Maturin, Lewis, Lord Byron, et ils avaient profité de leurs lectures.

Hélas! que nous vivons dans un temps prosaïque, et que les faux monnayeurs d'aujourd'hui ont dégénéré. Leurs ancêtres les désavoueraient, s'ils connaissaient leurs façons d'agir, ou bien ils iraient tout droit les dénoncer au commissaire de police. N'est-il pas honteux de déshonorer une profession, comme le font de si indignes successeurs?

La semaine dernière, ils étaient vingt-huit assis sur les bancs de la Cour d'assises, accusés d'avoir fabriqué ou émis de fausses pièces à l'effigie du roi Louis-Philippe. Le plus âgé d'entre eux n'avait pas plus de vingt-deux ans, le plus jeune n'en avait que quinze. Eh bien, le croiriez-vous? chez ces adolescents pas la moindre préoccupation artistique. Quant à l'instinct pittoresque, ils ignoraient absolument ce que c'est.

Des pièces grossières qui semblaient crier à tout venant : « Ne nous prenez pas, nous sommes fausses. » Une contrefaçon de monnaie qui ne pouvait faire illusion qu'à des malheureux dépourvus de toute finesse de vue, d'ouïe et de tact.

Ils s'étaient connus, pour la plupart, au théâtre de Belleville, où ils cachaient leur coupable industrie. Comment ils procédaient à leurs mystérieuses opérations, l'acte d'accusation va nous l'apprendre :

« Un petit réchaud portatif, quelques couverts en maillechort, destinés à être mis en fusion, un peu de terre dite terre à poêle, des moules en bois, des cuillers de fer, des limes et du papier de verre constituaient leur matériel de fabrication. Ils opéraient en plein jour dans les garnis qu'ils habitaient sous de faux noms et, à la première alerte, ils disparaissaient avec leurs instruments et allaient opérer ailleurs. »

Et cela s'appelait des faux monnayeurs!

N'est-ce pas pitié, dites-moi?

Aussi la Cour n'a-t-elle pas daigné condamner un seul de ces vulgaires criminels aux travaux forcés. La réclusion lui a paru suffire pour les plus coupables.

MAITRE GUÉRIN

L'ÉGLISE DES CHEVALIERS

A STOCKHOLM

L'église des Chevaliers (*Ritterholm*), bâtie sur l'île de ce nom, une des îles qui composent la ville de Stockholm, est le plus vieux monument religieux que renferme la capitale suédoise. Elle date du XIIIe siècle, et fut achevée en 1280, sous le règne de Magnus Ier. C'est, comme on peut en juger, un édifice gothique qu'ont grandement défiguré les restaurations et les annexions des deux derniers siècles; pourtant elle n'en conserve pas moins un très-intéressant caractère.

Le toit de la nef, couvert en cuivre, mesure cent soixante-deux pieds suédois de longueur, sur soixante-quatre de large et trente-huit d'élévation. Une flèche en fer à jour surmonte la tour massive dont est flanquée la façade du monument.

Cette flèche, de construction récente, en remplace une autre de bois et de tôle, que la foudre détruisit en 1834. Une quadruple horloge, dont on vante fort l'ingénieux mécanisme, marque à la fois l'heure et les minutes aux cadrans qui ornent les quatre faces de la grosse tour. Le clocher atteint une hauteur de trois cents pieds. A l'intérieur, la nef est décorée de cinq mille étendards étrangers qui rappellent les victoires nationales.

Depuis la mort du roi Charles X, de Suède, les caveaux de l'église sont devenus sépulture royale. C'est en même temps une sorte de panthéon, qui reçoit les cendres des célébrités suédoises. Cette destination fait assez entendre que le *Ritterholm* n'est pas une église ordinaire; aussi n'y célèbre-t-on la messe que dans des occasions exceptionnelles, telles que la mort d'un chevalier de l'ordre de Sainte-Séraphine ou d'un membre de la famille royale. Il faut une de ces circonstances pour que *la Séraphine*, la seule cloche que possède l'église, fasse entendre son glas funèbre.

P. DICK.

SOUVENIR D'ENFANCE A MARSEILLE

(1 n[1]).

Le jeu de boules était placé sous l'invocation de saint Eutrope, *sant Estropi*, patron des heureux raccrocheurs.

Il y avait alors aussi une société du Caveau, instituée pour conserver la gaieté de nos pères, et des flons-flons traditionnels. Le préfet et le général de division en étaient membres de droit, ce qui les ennuyait beaucoup au fond. Ces deux autorités ne chantaient pas au dessert, mais ils accompagnaient les joyeux refrains par de légers dandinements de tête et oscillations de couteau. L'expression du visage restait sérieuse et officielle. — Ces démonstrations suffisaient à M. Jossand, professeur de rhétorique de M. Thiers, un savant qui affectionnait le refrain de *Ma tante Urlurette*, et au président, M. Marius Massot, qui composait de fort jolies chansons, de l'école de Désaugiers.

La *Bastide* offrait alors les charmes de la vie patriarcale; le luxe en était proscrit comme chose gênante à la campagne. Les figures des Quatre Saisons, produits de la tapisserie primitive, décoraient le grand salon, quatre cartes géographiques, maculées par l'humidité de l'hiver, ornaient le vestibule. Au dehors régnait une négligence agreste qui avait son mérite. Le cassier étalait ses fleurs jaunes sur le mur; le barquiou, rempli d'eau savonneuse, s'allongeait sous des voûtes de noisetiers, de lilas et de lauriers romains; un grand figuier ombrageait un puits mousseux, où abondait l'eau de source. Quatre poules animaient ce paysage et donnaient des œufs frais à l'heureux bastidan.

On allait à pied à la bastide; le père prenait ce jour-là une canne de jonc. La mère portait dans un panier la charcuterie de Caillol et de Julien, friandises sans pareilles. Les enfants s'habituaient de bonne heure à la poussière, en courant sur les chemins, et trahissaient déjà leurs instincts de chasseurs en attrapant des larmeuses sous les feuilles des câpriers.

Quelques riches faisaient la route sur la charrette que le paysan avait recouverte d'un tendoulet.

Une seule voiture sillonnait les rues de Marseille; elle appartenait au docteur Trucy et avait servi au comte de Provence, qui fut Louis XVIII. Elle était traînée par un quadrupède qui ressemblait de loin à un cheval. Ce véhicule inspirait de grandes craintes à la population, et, lorsque les domestiques sortaient avec les enfants, une voix paternelle leur criait dans l'escalier : « Prenez garde au carrosse de M. Trucy! »

1. Voir le précédent numéro.

Les alarmes causées par cette voiture devinrent un jour si vives, que plusieurs pères se rendirent en députation à la mairie pour prier M. de Montgrand de vouloir bien mettre à pied M. Trucy. « Messieurs, leur dit le maire, mon devoir est de protéger les industries. Il y a deux cents voitures à Paris, et personne ne se plaint. »

Les pères se mirent alors sous la protection de la Vierge de la Garde, et ils envoyèrent à sa chapelle des *ex-voto* où figuraient des enfants, échappés par miracle à la voiture du docteur Trucy.

C'est ce qui donna naissance plus tard au fameux calembour : *Trucidat Societatem*, fait par mon ami Ange Gozlan, frère de Léon

Paris était regardé comme une ville inabordable et ouverte seulement à trois heureux Marseillais. Ils s'entouraient d'un cercle immense d'auditeurs, lorsqu'à leur retour de la capitale, ils contrefaisaient Talma dans *Abufar*, et Potier dans le *Ci-devant jeune homme*. Chacun ensuite contrefaisait le contrefacteur, et obtenait un petit succès dans un cercle restreint.

Un soir, soir à jamais mémorable, on jouait, au Grand-Théâtre, deux opéras en vogue : le *Chasseur et la Laitière*, de l'illustre compositeur Duni, et les *Pêcheurs*, de l'illustre compositeur Gossec. Eh bien, malgré l'attrait invincible d'un pareil spectacle, tous les yeux se portèrent sur le jeune voyageur de commerce Ricard, qui arrivait de Paris.

Il portait un costume fait par Michel et Léger, tailleurs, rue Vivienne; un habit bleu, dont le collet immense allait, après de longues évolutions, expirer sur deux M; la cravate blanche était double et ensevelissait le menton; un gilet chamois laissait voir un jabot de batiste, maintenu par une énorme topaze. La chaîne de montre se terminait par une clef en cornaline, de la largeur d'un écu de six francs; mais ce qui excitait le plus l'admiration du public, c'était un pantalon collant de casimir jaune à côtes et une paire de bottes Sakoski.

Dans les entr'actes, le jeune Ricard daignait se tourner du côté de la salle, et se livrait modestement aux regards enthousiastes. Il accrochait ses deux pouces aux échancrures du gilet, et causait avec M. Jogand et M. Aycard, qui riaient aux larmes. Le jeune fat racontait ses bonnes fortunes du Palais-Royal, et les voisins jaloux qui saisissaient au vol quelques lambeaux de ses confidences, regardaient avec stupéfaction cet homme qui arrivait de Paris pour personnifier le bonheur à Marseille.

Cette génération phocéenne était pourtant heureuse, et si Talma et Potier étaient venus la visiter, elle n'aurait rien désiré de plus. Je parle de la classe bourgeoise, car les quatre-vingt mille citoyens de la vieille ville auraient donné tout le répertoire de Talma et de Potier pour une conférence du curé Bonnafous et de l'abbé Louche. La conférence était un dialogue dramatique rempli d'utiles enseignements, avec des plaisanteries assaisonnées de sel provençal d'une qualité supérieure au sel attique.

Les vieilles franchises marseillaises, respectées par Jules César, semblaient encore être en vigueur à cette époque. Un seul homme représentait l'autorité visible et il maintenait le calme dans toute la ville. Il avait nom Gobet, et son pouvoir expira en 1844. Il avait des traits rudes et pétrifiés, comme si son visage eût été sculpté à coups de marteau dans un bloc de granit. Comme costume officiel, il traînait une souquenille qui était devenue verte à force d'avoir été bleue, et il se coiffait d'un énorme chapeau pointu dont la claque visqueuse se rabattait pour servir de parapluie ou de parasol.

Ses honoraires annuels s'élevaient à quatre cents francs, avec une gratification de deux écus neufs au 1er janvier. Il aimait à se promener sur le Port, où le commerce ne donnait aucun signe de vie, et il contemplait tristement les cinq vaisseaux qui ressemblaient aux ruines d'une Palmyre navale. Il s'arrêtait parfois devant l'étalage de Signoret et causait avec lui sur le commerce de l'amadou, et Signoret, seul commerçant notable du quai, se plaignait beaucoup du tort que lui faisait la concurrence du fameux Jean, aussi marchand d'amadou, à un sou le paquet, devant le Grand-Puits. Jean était protégé par M. Vernet, son voisin, ancien tambour-major de la garde départementale, mise en déroute par les Allobroges du général Cartaux. Gobet, qui gémissait sur la décadence du commerce, promettait alors sa protection à Signoret, et présageait des jours meilleurs à Marseille, sœur de Carthage, de Tyr et de Sidon.

O chère ville de Marseille! te reconnaîtrais-tu aujourd'hui à ce portrait d'autrefois dont je te garantis la ressemblance? Le temps a fait un pas, une minute s'est écoulée sur l'horloge

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS : Dans la maison où chacun travaille, réside la paix et le bonheur.

LE CHÊNE D'ALLOUVILLE (SEINE-INFÉRIEURE), dessin de M. Yan'Dargent.

éternelle de Dieu, et tu veux commencer le rôle de la Méditerranée et des océans! On ouvre pour toi la porte de l'Inde; on met devant ton môle un port de vapeur, qui mène la Tourette avec l'Alpes. On fait un hachis de tes montagnes pour changer en port l'immensité de ton golfe; le bruit de tes chantiers retentit jusqu'aux dernières lignes de ton horizon maritime; la forêt de Lacren est descendue de la colline sacrée, elle s'est changée en mâts et flotte sur tes rivages; tes rues infinies se bordent de palais et s'emplissent de foule; tes hôtelleries sont le caravansérail de l'univers; tes bastides sont des villas merveilleuses, tes rochers sont des prairies, ton Prado est l'avenue triomphale de la mer, autant que contemporaine de Tarquin, tu es la plus jeune des villes sous Napoléon III, et chaque siècle en s'écoulant doit encore te rajeunir.

Chez toi le triomphe de la matière n'a pas nui à la fortune de l'esprit. Ton peuple artiste adore les fêtes de l'intelligence; tes amphithéâtres sont ouverts aux adeptes de l'instruction; tes prud'hommes s'élèvent des temples aux beaux-arts; ton conservatoire est déjà justement célèbre; tes journaux sont rédigés par des écrivains d'élite, restés fidèles au sol natal. Tu as envoyé à Paris, cerveau de la France, ce vent favorable des nobles idées provinciales, cinquante de tes enfants, qui se sont plus ou moins illustrés dans la politique, les arts, les lettres. Quelle ville pourrait ... un pareil ... ?

MÉRY.

BUFFON POPULAIRE

Le spectacle de la nature offre à l'esprit des jouissances si douces! Un homme s'est rencontré qui s'est rendu célèbre aux univers qui l'entourent; c'est par lui que... les oiseaux, ou la partie des mondes innombrables qui gravitent dans l'espace au-dessus des oiseaux, puis les animaux qui peuplent la terre et les eaux, des minéraux enfouis au sein du globe. Le public ne peut donc manquer d'accueillir avec une faveur marquée le *Buffon populaire illustré*, importante publication où M. Decembre-Alonnier résume les travaux de tous les savants qui se sont consacrés à l'étude des sciences naturelles, et dont le texte est complété et expliqué par trois mille dessins.

La direction artistique de cet ouvrage a été confiée à M. Trichon, graveur d'un incontestable mérite que *l'Univers illustré* compte parmi ses collaborateurs. Dans le *Buffon populaire* son burin est l'interprète du crayon de M. Yan'Dargent. On est dispensé de toute formule d'éloges en écrivant le nom de l'artiste original, du chercheur consciencieux à qui son talent a conquis une place parmi nos premiers dessinateurs sur bois.

Les deux gravures que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs font partie du vaste panorama de la nature que signe M. Yan'Dargent. L'une nous montre le fameux chêne d'Allouville, ce phénomène végétal âgé de dix siècles, dont la base mesure treize mètres de circonférence. A côté, dans une charmante composition intitulée *les Abeilles*, on voit deux enfants guettant la sortie d'un essaim pour le forcer à se réfugier dans une nouvelle ruche.

R. BRYON.



LES ABEILLES, dessin de M. Yan'Dargent.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers Illustré.

ÉMILE AUCANTE

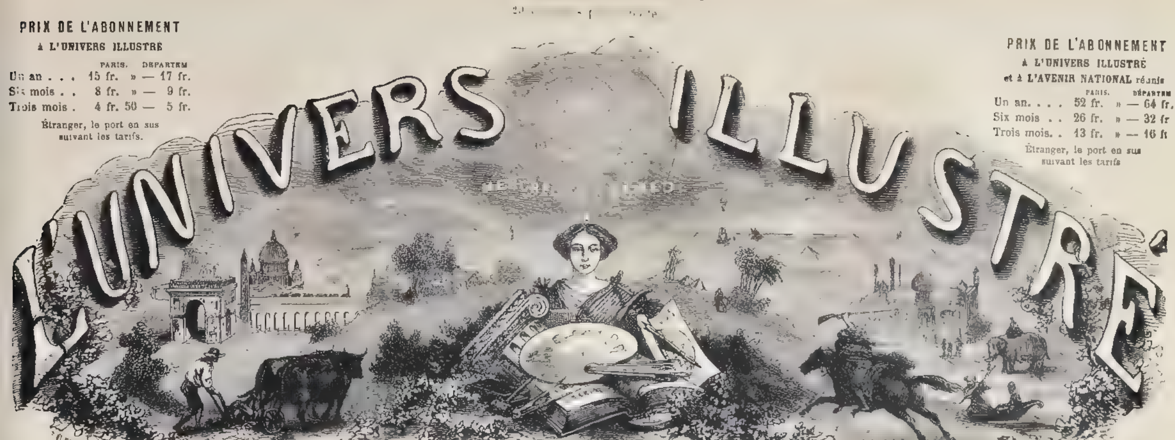
Paris. — Imp. ... rue Saint-Benoît, 7.

15 CENT... LE NUMERO

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 537.
Mercredi 16 Mai 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Une prédiction au-dessus des forces des Mathieu Laensberg. — La question invariable depuis le 1er mai. — Les oncles des peintres dont le mérite égale l'obscurité. — Comme quoi le chroniqueur est supplié de taper sur le jury du Salon. — Le niveau de l'art contemporain. — La Vérité, elle-même, sort de son puits pour dire leur fait à l'école française, à l'Allemagne et à la principauté de Monaco. — La statue de Schiller et la tour de Jeanne Darc. — Le trente-et-quarante et la poésie. — Les grandeurs de M. de Komissaroff. — Ingénieux projet d'un bohème qui veut faire fortune. — Un livre nouveau de M. Ernest Feydeau. — Francisque, l'ennemi de l'Angleterre. — Une collection précieuse. — Comment Rachel a songé à déclamer la *Marseillaise*. — Un couplet de facture chanté par Voltaire. — César et le successeur de Siraudin. — Deux sujets de tableaux. — Un peintre qui veut briser sa palette, et un sénateur qui lui rend le courage.

Mathieu Laensberg, lui-même, qui était pourtant un prophète aussi distingué que les plus forts coulissiers du boulevard, ne pourrait peut-être pas me dire dans quel état sera l'Europe à l'heure où paraîtra la présente causerie ; mais quoi qu'il advienne et quoi que l'on fasse, je bénirai le ciel d'avoir bien voulu, par quelques incidents nouveaux et inédits, changer le ton de la causerie parisienne.

Depuis le boulevard jusqu'à la Madeleine, cette éternelle question :

— Avez-vous été au Salon ?

— Oui.

— Qu'en pensez-vous ?

— Quelques œuvres... pas mal de bonnes toiles... beaucoup de croûtes.

— Vous êtes peut-être sévère.

— Monsieur — ou madame — j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Non, attendez donc, j'ai quelque chose à vous demander.

— Dites.

— Vous devez connaître tous les journalistes ?

— En effet, je connais beaucoup de [illegible]

LE RETOUR DES COURSES DU BOIS DE BOULOGNE ; dessin de M. Provost. — Voir page 307.

— Eh bien, vous seriez bien gentil de leur recommander mon neveu

— Qu'est-ce que c'est que votre neveu ?

— Un artiste distingue.

— Est-il décore ?

— Non.

— A-t-il eu des medailles ?

— Jamais.

— Mais alors.

— C'est un garçon d'un immense talent.

— Je ne vous dis pas le contraire, mais, enfin, ou a-t-il fait ses preuves ?

— Le jury lui a refusé ses tableaux depuis cinq ans. A propos vous devriez bien taper un peu sur les jurés...

— Dans l'intérêt de votre illustre neveu ?

— Précisément... Je ne vous demande pas de traiter les jures d'assassins...

— Vous êtes bien bon...

— Mais il y a bien d'autres manieres de leur être désagréable... Il compte sur vous

— De la façon la plus absolue, cher monsieur.

Voilà ce que l'on nous demande depuis l'ouverture du salon. Ce qu'il y a d'oncles dans Paris qui en veulent au jury qui a refusé les tableaux de leurs neveux, on ne le saura jamais.

C'est à ce point que, lorsque je rencontre un bourgeois, je lui demande comme entree de jeu .

— Pardon, monsieur, avez-vous un neveu ?

S'il me repond affirmativement, je lui dis :

— Tiens! tiens! voilà une voiture decouverte!

Et je me sauve.

Depuis le 1er mai, plus de cinq cents personnes m'ont supplie de dire au jury les choses les plus desagreables, ce qui prouve que bien des oncles ont à se plaindre de cette institution, mais ce n'est pas une raison pour que nous defen[illegible]

Si je m'en rapportais aux «on-dit» de Paris, à aucune époque la France n'a compté [illegible] hommes de genie; on dirait vraiment que les arts se sont éleves à un niveau qui rappelle les plus fortes crues de la Seine, que Raphaël n'etait qu'un pauvre rapin et que Michel-Ange n'etait qu'un simple polisson à côte des hommes de génie que le jury se plaît à refuser.

Mais, en dehors de la malveillance qui colporte ses historiettes de brasserie en brasserie, de café en cafe, nous avons la Verité qui sort quelquefois de son puits, dans un costume inconvenant, pour nous renseigner sur les choses [illegible]

La Verite, qui ne craint pas d'aller chez les garçons, a frappé à ma porte. Introduite dans mon cabinet par mon domestique, la belle dame s'est exprimée ainsi .

— Monsieur le redacteur, ne croyez pas un mot des lamentations que vous entendez à droite et à gauche; jamais l'ecole francaise n'a produit une quantite aussi considerable de peintres mediocres, et ceux que le jury refuse n'ont généralement aucun talent. Parfois les jures se trompent, mais c'est rare, et, sur un artiste qui pourrait se plaindre reellement, nous avons douze mille mauvais rapins qui remplissent Paris de leurs doleances. Or, je pense que c'est rendre service aux vrais artistes que de repousser ces faux peintres qui abaissent l'art à un tel point que le premier cocher de fiacre, qui vient le jour d'entrée gratuite, puisse se permettre de risquer de justes lazzi sur des toiles ridicules. C'est pour eviter ce spectacle navrant que l'on a décide de ne plus ouvrir de salon de refuses, où l'on allait, comme on se rendait autrefois au petit Lazari, pour rire un peu. A mon avis, on a bien fait d'abolir le salon des refuses et de refuser ceux qui y aspirent.

Sur ce, la Vérité se leva et voulut s'éloigner

— Pardon, madame, lui dis-je, serait-ce abuser de votre temps precieux que de vous retenir encore quelques instants ?

— Point!

— Eh bien alors, veuillez me dire ce qu'il y a de vrai dans les bruits sinistres qui circulent; il y a en l'air comme un cliquetis d'epées, et de fort braves gens collent le soir l'oreille sur le bitume du boulevard, dans l'espoir d'entendre les coups de canon que l'on doit tirer à trois cents lieues de la capitale.

Dans mon puits, me dit la Verité, où je vis en parfaite harmonie avec plusieurs grenouilles, nous nous sommes fait une loi de ne jamais causer politique. Voici quinze ans que je n'ai lu un journal timbré, aussi je ne suis point renseignée sur les affaires européennes, cependant je crois que l'Allemagne est un peu comme le barbier qui avait mis sur son enseigne : *Ici l'on rase gratis demain !* L'Allemagne pourrait bien inscrire sur ses frontieres [illegible]

— Parfait, lui dis-je, mais pensez-vous que la puissance de Monaco [illegible]

— Monaco ? où prenez-vous ça?

— [illegible] pays [illegible] les bords de [illegible]

— Ah oui!

— [illegible] que l'héritier de ce puissant trône, qui fait trembler les Sarrasins eux-mêmes, avant de se rendre à Madrid, avait passe en revue la garde [illegible] je me demande à quel chiffre peut s'élever le total des gardes nationaux passes en revue par le jeune prince.

— Monsieur, me dit la Vérite en se sauvant, au dernier recensement, ils étaient huit; mais depuis que, dans un but d'économie, on a diminué l'effectif de l'armée... ils ne sont plus que trois, dont un aveugle.

~~~ Les Allemands qui, au dire des gens bien informes, doivent allumer la torche de la guerre, n'oublient point leurs poëtes nationaux, et c'est avec une profonde joie que j'ai lu le compte rendu de l'inauguration de la statue que la ville de Wiesbaden vient d'elever à Schiller. Je ne pense pas que le moment soit venu de publier dans ce journal une etude sur l'auteur de *Jeanne Darc;* l'heroine d'Orleans fait d'ailleurs beaucoup parler d'elle depuis qu'il n'est question que des débats qui se sont élevés à propos de la fameuse tour de Rouen, qui me laisse fort indifférent.

Ceci bien constate, revenons à Schiller!

On a donc inauguré son monument dans cette chère ville de Wiesbaden, où les râteaux des croupiers sont en pleine floraison; que de conversations charmantes on entendra cet ete devant ce monument !

— Ah! quel grand poëte! s'écriera l'un.

[illegible]

— Je suis bien désolé d'avoir manqué la série à la rouge.

— Avez-vous lu *les Brigands?* demandera l'un.

— Non, dira l'autre, mais j'ai vu un Anglais qui jouait le maximum à tout coup.

— Et la *Guerre de trente ans* de Schiller, qu'en pensez-vous ?

— Trente, rouge, pair et passe! repondra l'autre.

— Quel malheur que l'éminent écrivain soit mort sitôt, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, l'on ferme les jeux à onze heures, dira l'autre; on devrait au moins jouer jusqu'a minuit.

— Et comme il etait bien superieur a toute son epoque! reprendra le premier: avec lui jamais le public n'etait trompe.

— Oh! fera le second, on a ici les mêmes avantages qu'à [illegible]

Si ces deux messieurs s'entendent jamais, j'irai le dire à Rome. Ce que Schiller est pour Wiesbaden, Jeanne Darc, moins le sexe, l'est pour Rouen, c'est-à-dire l'orgueil et la joie de toute la ville. Il faudrait pourtant en finir avec la querelle rouennaise, et inaugurer prochainement la fameuse tour; je pense que la presse parisienne sera conviee à cette imposante solennité, et que l'on fera en cette circonstance une exhibition des instruments de torture qui ont servi dans [illegible]

A propos de torture, on a écrit que l'on songeait à l'appliquer à l'insensé qui a tiré sur l'empereur de toutes les Russies; je pense que cette nouvelle est denuée de fondement, mais, en attendant, l'ouvrier qui a relevé le pistolet marche de million en million et de titre en titre.

A Paris, où l'on plaisante les choses les plus sérieuses, on s'entretient beaucoup de Komissaroff. Un bohème nous disait [illegible]

— Voilà dix ans que je cherche inutilement à me faire un nom et une fortune, mais je vais avoir recours à un moyen [illegible]

— Lequel?

— Je vais partir pour Saint-Petersbourg. D'une main, je tirerai sur le souverain, et de l'autre, je relèverai mon pistolet. De cette façon, je mettrai le gouvernement dans un extrême embarras. D'un côté, je serai un miserable, et de l'autre, je serai un héros... c'est une partie à jouer. Ou l'on [illegible] cent mille livres de rente !

~~~ Je viens de lire un livre tres-remarquable de M. Ernest Feydeau ; il a pour titre : *Du luxe, des femmes, des mœurs, de la litterature et de la vertu.* Ce sont evidemment les plus saisissantes pages qui aient ete ecrites sur ce chapitre brûlant, et j'ajoute qu'elles sont écrites dans un style limpide, avec une conviction et une ardeur qui charment le lecteur.

Écoutez plutôt ce fragment

« Et alors chez ces peuples materialisés, les citoyens les [illegible] sur les plaisirs, d'avoir acquis, par le travail, des droits au fastueux desœuvrement qui apparaît aux yeux de tous comme le plus grand des biens. Ignorant quelle sera la duree de [illegible] d'autre, ils se hâtent d'arracher à celle qu'ils tiennent toutes les jouissances qu'elle comporte. Ce sera toujours autant de [illegible] dies et la mort finale On voit egalement les parvenus, sans [illegible] ment la valeur venale des choses pour une valeur artistique, [illegible] s'etalent dans leurs salons. Types impérissables et vraiment [illegible] le cœur, mais nous les bafouerons toujours ! »

Remarquez qu'il y a trois cents pages de cette vigueur; c'est comme un soufflet applique sur la joue du Paris desœuvre et honteux. J'ai aussi trouvé quelques bonnes pages sur l'Angleterre, et M. Feydeau ne me paraît pas plus aimer la perfide Albion que l'homme dont je vais parler.

~~~ Il est, de par le monde des theâtres, un excellent homme qui chantait dans *la Grâce de Dieu :*

Cinq sous, cinq sous, pour monter notre ménage.

C'est Francisque.

Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que le petit Savoyard sentimental etait un des plus enrages collectionneurs de Paris. Depuis trente ans il a reuni toutes les productions dramatiques, depuis les mystères jusqu'à nos jours, et tout ce qui a ete ecrit sur le theatre

Francisque a cedé cette bibliotheque rare à la Societé des auteurs dramatiques, moyennant une rente viagère de douze cents francs.

— J'ai perdu à ce marché, nous disait le brave homme, mais qu'importe ! Un Anglais m'avait offert soixante mille francs, et j'ai refusé, car je n'aime pas les Anglais.

Vous voyez qu'on n'a pas besoin d'être senateur pour détester [illegible]

C'est d'ailleurs un curieux type que Francisque, l'ennemi de l'Angleterre. En 1848, ce petit homme était l'un des cinq représentants de la France... au Théâtre de la Gaîté, quand il s'agissait de chanter la *Marseillaise.*

Francisque representait l'armee;

[illegible], le peuple

Neuville, la garde nationale.

Gouget, l'École polytechnique;

Rosier, la bourgeoisie.

On n'avait qu'à voir les cinq acteurs pour avoir une idee complète de la France.

— C'est en m'entendant chanter mon couplet, dit Francisque avec un juste orgueil, que Rachel, apres m'avoir félicite, prit la résolution de dire la *Marseillaise* au Théâtre Français.

[illegible]

C'est là, en cherchant une ancienne pièce, que j'ai trouvé par hasard un vieux vaudeville dont Voltaire est le principal personnage, et qui ne manque pas de charme.

Voici le couplet d'entree de Voltaire; on verra comment les auteurs ont compris le héros de leur piece :

> [illegible]
> Oui je serai poëte,
> Car une voix secrète
> Me dit qu'entre Milton,
> Boileau, Corneille, Horace,
> [illegible] le Parnasse
> J'irai graver mon nom.

Brave jeune homme ! Il a tenu ce qu'il promettait.

~~~ Aujourd'hui qu'on a perdu l'habitude de faire chanter des couplets au theâtre, par Voltaire, la haute litterature et la haute gaiete se refugient dans des grands journaux. Ainsi, à propos de bonbons de Reinhardt, qui sont, soit dit en passant, délicieux, j'ai lu ceci :

« Le successeur de Siraudin est un de ces vaillants esprits qui se persuadent, COMME CÉSAR, que rien n'est fait tant qu'il reste encore quelque chose à faire. »

Quel ingenieux rapprochement entre César et des bonbons! Vite que M. le surintendant des beaux-arts commande [illegible]

I. — César vendant des bonbons, rue de la Paix.

II. — Reinhardt, successeur de Siraudin, franchit le Rubicon.

Nous verrons les deux toiles au prochain Salon, je pense :

A propos de Salon, on causait peinture entre le dessert et le café. Un monsieur, qui n'a pas precisément acheté le fonds de Raphaël, perorait contre le jury. C'est la grande mode du jour.

— Vous comprenez, s'écria-t-il, qu'il n'y a plus moyen de faire de la peinture. Quand on n'est pas lié avec deux ou trois membres du jury, on est perdu. Moi, je renonce à l'art Un artiste independant ne peut plus exposer. Je brise ma palette.

Alors un homme du meilleur monde, qui siege au Senat, lui repondit :

— Pardon, monsieur, j'espere bien que vous n'affligerez pas les Muses de la sorte. Il n'y a plus moyen d'exposer, dites-vous. Ne vous découragez pas! Vous exposerez l'annee prochaine...

— Vous me le promettez ?

— Non. Mais puisqu'on retablira le Salon des refuses.

ALBERT WOLFF

BULLETIN

Une exposition retrospective d'œuvres d'artistes morts empruntées exclusivement aux collections particulieres, s'or[illegible] Champs-Élysées concurremment avec l'Exposition des artistes vivants.

Grâce à la générosité de quelques amateurs distingués et au zèle des organisateurs, le public pourra ainsi jouir librement, pendant un ou deux mois, d'un grand nombre d'œuvres remarquables, en partie inconnues.

Le *Moniteur* vient de publier le rapport présenté à l'as[illegible] Societe de sauvetage des naufrages [illegible] M. Dumoustier [illegible] publics.

Ce travail contient des détails tres-interessants. La partie la plus curieuse est celle qui a trait aux differents engins de sauvetage et aux expériences qui ont eu lieu en Angleterre, en Danemark et en France, pour determiner le type des meilleurs bateaux de sauvetage, les ceintures, les agres, les boites de secours deposees dans toutes les stations, le porte-amarre, la fleche inventée par M. Delvigne, au moyen de laquelle un mousqueton, charge de 2 à 3 grammes de poudre, peut envoyer une fleche de 3 millimètres de diamètre à une distance de 70 metres

A la fin de son rapport, M. Dumoustier rappelle les résul[illegible]

stations sur les côtes de l'Angleterre. Depuis dix années ces stations ont sauvé plus de 6,800 personnes. J'exprime la ferme espérance que la Société de sauvetage française arrivera au même développement.

Parmi les arbres qui jouissent à Paris d'une juste notoriété, après le fameux marronnier du 20 mars et le cèdre du Liban, il convient de signaler le vénérable acacia planté, en 1635, au Jardin des plantes, par Vespasien Robin, arboriste du roi Louis XIII. Ce végétal a été le pied mère d'où sont issus les innombrables acacias qui peuplent aujourd'hui nos jardins et nos bois. C'est dans un carré voisin de la rue de Buffon qu'apparaît son tronc vermoulu, crevassé, soigneusement calfeutré avec du plâtre, et protégé par une armature en fer. Ainsi qu'on peut le penser, rien n'est négligé pour prolonger l'existence de ce doyen d'âge de tous les acacias européens, bien connu de toutes les personnes qui fréquentent le Jardin des plantes, et qui chaque année, au printemps, vont interroger ses rameaux, désireuses d'y surprendre les signes d'un reste de sève. Hâtons-nous d'ajouter que l'année 1865 n'aura pas été la dernière de l'arbre planté par Vespasin Robin, il y a deux cent trente et un ans; quelques pousses ont jailli de ce qui reste des maîtresses branches de cet intéressant vétéran du règne végetal, dont la cime dépassait autrefois 20 mètres de hauteur, et l'on peut voir en ce moment ces pousses se couvrir de feuilles.

On a trouvé dernièrement des ossements d'éléphants en assez grande quantité aux portes de Paris, sur le chemin de Montreuil, dans une carrière de sable. Un humérus tout entier a été retiré et transporté au Jardin des Plantes, quoiqu'il soit en mauvais état. Cet os mesure 1 mètre 35 centimètres de longueur, ce qui est une jolie dimension, même pour un humérus d'éléphant. Ce n'est pas la première fois qu'on trouve de ces grands ossements sur la rive de la Seine. Le sol de Paris en est jonché. On peut voir dans la collection des ossements fossiles de Paris un grand nombre de débris pareils recueillis en creusant le canal de l'Ourcq, à Clichy, à Argenteuil, à la Salpêtrière, à l'hôpital Necker, dans les sablières de Vaugirard, avenue Lamothe-Piquet, etc. Les découvertes faites à Vaugirard et près des Invalides, il y a quelques années, nous ont même appris de plus que l'homme avait déjà fait son apparition sur l'emplacement de Paris au temps des éléphants. On trouve mêlés à leurs restes des outils de silex taillé qui ne permettent guère de douter que l'homme et l'éléphant se sont coudoyés sur le sol de la future France, bien avant les six ou sept mille ans du passé dont nous nous souvenons.

Sur quoi ne porte point le goût artistique? Une charmante collection de coutellerie des XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles, a été vendue en bloc, son ancien propriétaire ne voulant point qu'elle fût divisée, moyennant 8,550 francs.

Les sauterelles ravagent l'Algérie. Des milliards d'insectes se sont abattus à Boghar, au Feridouk, à Mouzaïa, à Marengo, etc., etc. En certains endroits, les champs de blé, les vignobles, les jardins, ont été complétement rasés.

Sur plusieurs points, les ravages ont été moindres. Quelques localités ont pu être préservées, grâce à l'activité des colons, énergiquement secondés par les soldats. Le général de Wimpfen, le préfet d'Alger, le sous-préfet de Milianah, ont parcouru les cantons menacés et ont organisé les secours.

Les sauterelles traversent quelquefois la Méditerranée; mais il est rare qu'elles arrivent jusqu'à Paris. Le centre et le nord de l'Europe ont peu à craindre de ces terribles orthoptères. En revanche, ils ont à redouter le hanneton, coléoptère trop connu, dont la larve (ver blanc) est le désespoir des cultivateurs. L'insecte, arrivé à l'état complet, dévore les blés, détruit les légumes et dépouille les arbres de leur verdure.

En 1864, dans le seul canton de Berne, on a détruit 700 millions de hannetons, et 1,120 millions de vers blancs. En ce moment, les environs de Paris sont ravagés par les hannetons.

TH. DE LANGEAC.

L'échéance de fin mai étant l'une des plus fortes de l'année, nous prions ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du présent mois, de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal. Prière instante de joindre à tout envoi d'argent comme à toute demande de changement d'adresse ou réclamation, la bande imprimée qui est collée sur l'enveloppe du journal.

LE RETOUR DES COURSES

Le fameux Longchamps de la semainte sainte est mort. La promenade traditionnelle que la richesse élégante avait choisie pour arborer les modes du printemps a été tuée par les commis tailleurs endimanchés, par les filles galantes qui se louaient comme des manequins pour trimbaler les élucubrations des couturières, par les grotesques équipages des marchands de vulneraire. Mais le Parisien n'est point sot quand il s'agit de son plaisir, et il a déjà remplacé la distraction annuelle par un amusement qui se reproduit chaque dimanche de printemps et d'automne. Ces jours-là, la foule, vers cinq heures du soir, envahit les boulevards. Les bourgeois amènent leurs femmes et leurs enfants; les célibataires ont endossé leurs plus beaux habits; les demoiselles en quête d'aventures ont choisi leur plus irrésistible chapeau. Selon les termes du programme, on se dirige vers la Bastille, ou bien on s'installe sur les chaises des Champs-Élysées, et l'on assiste au retour des courses.

C'est qu'en vérité ce spectacle-là vaut la peine qu'on se dérange. Voyez : voici le défilé qui commence; je devrais dire : le tourbillon qui se précipite. Les voitures de toutes sortes couvrent la large voie, pressées et comme enchevêtrées, à croire qu'elles ne pourront jamais se débrouiller. Les roues se frôlent, les chevaux du *four in-hand* sont sur le point d'escalader la victoria où une jolie rousse s'étale au milieu des flots de gaze, et le timon du phaéton pénètre plus que de raison dans la caisse de la calèche qui le précède; le sportsman, serré entre un coupé et un landau, se demande s'il sauvera ses tibias de la bagarre. Et ces merveilleuses toilettes, dont les femmes se montrent si prodigues aux courses, n'est-ce pas fort curieux de voir comme elles sont maltraitées par la poussière ou par la pluie au bout de deux heures d'usage?

Il y a aussi les gandins avec leurs voiles verts et leurs cotes au chapeau, les commis de bon ton et les courtauds de boutiques, perchés sur des rosses maigres, qui contribuent à la jubilation générale. Dans la vie comme au théâtre, il faut des rôles comiques pour egayer la comedie.

Les acteurs échangent des sourires et des saluts avec les spectateurs. Les uns sont aussi contents d'être vus que les autres de regarder. Voilà pourquoi la promenade du retour des courses est entrée si vite dans nos mœurs.

Tout est pour le mieux : les badauds de Paris ont élargi leur domaine.

A. DARLET

UN HÉRITAGE

(suite [1])

XVI

L'hiver s'était achevé au milieu de ces tristes préoccupations. Plus d'une fois, dans les rares loisirs qu'il dérobait à la jalousie, aux procès, à l'administration de ses biens, Muller avait essayé de reprendre ses études; mais l'inspiration lui avait toujours fait défaut, et son œuvre en était encore au point où nous l'avons laissée le jour où l'abominable Wolfgang était venu pour la première fois s'entretenir avec le nouveau châtelain d'Hildesheim. Non-seulement l'inspiration demeurait sourde à toutes les prières de Franz, mais Franz en était venu à ne plus l'invoquer que rarement et avec un découragement profond. L'amour de la gloire, la passion de l'art, qu'il avait autrefois nourris avec tant de ferveur et de zèle, n'occupaient plus maintenant ses pensées que de loin en loin. Muller sentait avec épouvante son génie s'affaisser sous le poids des ennuis qui l'écrasaient.

Un matin, cependant, notre ami s'était levé dans une disposition d'esprit qu'il n'avait pas connue depuis bien longtemps, et qu'il n'espérait plus retrouver. Son sommeil avait été paisible; la vue d'Édith, endormie et souriante, avait égayé son réveil et calmé les agitations de son cœur. Le printemps commençait; les arbres se paraient de leurs premiers bourgeons. Debout à sa fenêtre ouverte, en présence de cette résurrection générale de la nature, Muller avait senti sa fantaisie tressaillir et s'échauffer. Les oiseaux gazouillaient sous la feuillée naissante, et, au bruit de ces chants, tout un essaim de fraîches mélodies s'agitait joyeusement dans le sein de Muller. Il allait se mettre au clavecin, quand Wurm entr'ouvrit la porte, et montra son profil de gnome.

— Au nom du ciel, que me voulez-vous? s'écria Franz. Le soleil se lève à peine, et déjà vous venez m'importuner! Ne puis-je être seul un instant?

Wurm tira de sa poche un pli cacheté, le remit en silence à son maître, et se retira en se frottant les mains.

Muller pâlit et frissonna, car il avait remarqué que son intendant ne se frottait les mains que lorsqu'il apportait quelque nouvelle désastreuse.

Il brisa le cachet et lut :

« Monsieur,

« Quoique nous soyons voisins, je n'ai jamais eu l'avantage de vous rencontrer; mais votre equité, votre impartialité me sont connues, et je m'adresse à vous en toute confiance, sûr que vous aimerez mieux vous entendre avec moi à l'amiable et compenser le dommage dont j'ai à me plaindre, que de vous exposer aux conséquences toujours fâcheuses d'une action judiciaire. Voici, en deux mots, de quoi il s'agit : M. Frédéric de Stolzenfels est depuis quelques mois établi dans votre château; le comte Sigismond d'Hildesheim lui a, dit-on, attribue, par une clause expresse de son testament, le libre usage de ses chevaux et de sa meute, en y joignant le droit de chasser dans tous ses domaines. Jusqu'à présent, M. Fréderic avait usé avec discrétion du privilege que lui confère le testament du comte Sigismond. Hier, emporté sans doute par l'ardeur de la chasse, il a franchi, escorté de ses piqueurs, les limites du domaine d'Hildesheim. Six propriétaires, dont je joins ici les noms, et dont je représente les intérêts en même temps que les miens, ont vu leurs champs saccagés par M. Frédéric de Stolzenfels. Ces dégâts, qui compromettent gravement la moisson, ont été estimés par des experts dont l'avis mérite pleine confiance, et que vous pourrez d'ailleurs faire contrôler. J'espère, monsieur, que vous voudrez bien, dans le plus bref délai, faire droit à ma requête.

« Agreez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

« BARON DE FROHSDORF. »

A cette lettre étaient joints les noms des six propriétaires dont le baron de Frohsdorf avait pris en main les intérêts, et l'estimation des dégâts, qui montait à 4,000 florins.

— Ce baron de Frohsdorf est un plaisant drôle! s'écria Muller en achevant la lecture de cette lettre. S'imaginer que je vais payer les équipées de cet étourdi! Que Frédéric s'arrange avec le baron de Frohsdorf, je n'ai pas à m'occuper de ses fredaines. Qu'il chasse tout à son aise, qu'il saccage vignes et blés, qu'il use et abuse des chevaux et des meutes du comte Sigismond, je n'ai rien à voir dans toutes ses folies.

Au milieu de cet éloquent monologue, maître Wolfgang entra d'un pas majestueux. La joie rayonnait sur son front et petillait dans ses petits yeux gris. Muller pâlit et frissonna de nouveau.

— Nos affaires sont en bon train, monsieur Muller, dit maître Wolfgang en s'asseyant; tout marche, tout va bien. Grâce à l'habileté avec laquelle j'ai engagé toutes les questions, le procès Bildmann et le procès Stolzenfels, qui n'offraient d'abord qu'un médiocre intérêt, prennent de jour en jour des proportions plus imposantes. Le procès, entamé par le grand-père du comte Sigismond, poursuit paisiblement son cours. La contestation que vous soutenez par respect pour la mémoire de trois générations que vous représentez vous fait le plus grand honneur dans le pays, mon cher monsieur Muller.

— J'en suis bien aise, répliqua Franz.

— Le procès du moulin va s'ouvrir. C'est ici, mon cher monsieur Muller, que j'ai dû déployer toutes les ressources de ma longue expérience pour annuler les effets de vôtre étourderie.

— De quelle étourderie voulez-vous parler, maître Wolfgang?

— Je veux parler, mon cher monsieur Muller, de l'offre que vous avez faite à votre adversaire de réparer les dommages dont il se plaignait. J'avais bien prévu que votre adversaire tirerait bon parti de votre démarche, et que, vous voyant disposé à céder, il élèverait ses prétentions et serait sans pitié. J'ai longtemps cherché par quel moyen je pourrais anéantir les conséquences de votre faiblesse. Ce moyen, je l'ai enfin trouvé, et, sans vous consulter, je l'ai sur-le-champ mis en usage.

— Qu'avez-vous fait? demanda Muller, qui s'attendait à recevoir une pierre énorme sur la tête.

— J'ai formé, reprit maître Wolfgang, ce que nous appelons, nous autres gens de loi, une demande reconventionnelle. Votre adversaire vous demande trois mille florins pour le dommage que vous lui avez causé en élargissant le lit de la rivière : eh bien! à sa demande nous opposons une demande fondée sur le dommage qu'il nous a causé en pêchant dans les eaux qui nous appartiennent.

— Que voulez-vous dire? s'écria Muller.

— Je veux dire, répliqua maître Wolfgang d'un ton d'autorité, que nous réclamons de notre adversaire une indemnité de quatre mille florins pour le dégât commis dans les eaux qui nous appartiennent.

— Mais de quel dégât voulez-vous parler? dit Muller en l'interrompant.

— Le délit est flagrant, reprit maître Wolfgang, et constaté par trois procès-verbaux en bonne forme, que j'ai apportés avec moi et que je dois produire à l'audience. Oui, mon cher monsieur Muller, votre adversaire, au moment même où il vous intentait un procès, n'a pas craint de violer votre propriété. Les plus beaux poissons de votre rivière ont été servis sur sa table. Il ne peut nier le fait, car j'ai là, je tiens dans mes mains trois procès-verbaux revêtus d'une signature authentique, de la signature du garde-pêche, légalisée par le bourgmestre.

Muller croyait rêver. Il tenait sa tête entre ses mains, et ne trouvait pas une parole; enfin sa colère éclata.

— Maître Wolfgang, s'écria-t-il en se levant, avez-vous juré de me rendre fou? Comment! j'avais déjà cinq procès sur les bras; sans doute, avec un pareil lot, vous n'avez pas jugé mon bonheur complet, et vous prenez plaisir à me susciter des querelles auxquelles je n'aurais jamais songé! Comment! pour quelques misérables barbillons, pour une douzaine de carpes ou de brochets, vous ne craignez pas de demander en mon nom une indemnité de quatre mille florins!

— Notre demande est modeste, mon cher monsieur Muller, reprit maître Wolfgang sans s'émouvoir. A la vérité, nous n'avons entre les mains que trois procès-verbaux; mais qui sait, qui peut savoir combien de fois le délit s'est renouvelé avant d'être constaté? Notre demande est modeste, et je suis sûr que le tribunal s'empressera de l'accueillir.

— Qu'il l'accueille ou la repousse, interrompit Muller, je ne m'en inquiète guère. Je n'entends pas qu'on élève en mon nom cette prétention insensée. J'ai offert de réparer le dommage causé par ma faute; cette offre, je prétends la renouveler à l'audience et terminer ainsi un différend fâcheux. Je désire, je veux que vous retiriez dès demain la demande formée en mon nom, et que vous avez baptisée de je ne sais quel nom barbare.

— Je l'ai appelée, monsieur Muller, répondit gravement maître Wolfgang, du nom que la loi lui donne : j'avais formé contre votre adversaire une demande reconventionnelle; puisque vous ne l'approuvez pas, je la supprimerai. Un jour, bientôt peut-être, vous reconnaîtrez que j'avais adopté la marche la plus sage.

En achevant ces mots, maître Wolfgang se disposait à partir. Muller le retint et lui tendit la lettre du baron de Frohsdorf.

— Dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez de cette étrange réclamation.

1. Voir les numéros 524 à 536.



LE PHARE DE LA POINTE-VERTE, AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. [illegible] — Voir page 310.



L'OBSERVATOIRE, AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. (D'après [illegible]) — Voir page 310.



SALON DE 1866. — UNE MÉNAGERIE, d'après le tableau de M. Meyerheim. — Voir page 311.

— C'est grave, répondit maître Wolfgang, après l'avoir parcourue d'un œil rapide. C'est très-grave, monsieur Muller. Il est vrai que vous n'avez pas commis personnellement et par vous-même le dégât dont on demande la réparation; mais le baron de Frohsdorf agit en homme qui connaît la loi. Les piqueurs qui accompagnaient M. Frédéric de Stolzenfels sont vos piqueurs; les chevaux et les meutes qui ont saccagé les domaines voisins sortent de vos écuries, de vos chenils : le baron de Frohsdorf a donc raison de s'adresser à vous. C'est à vous de réparer, de payer le dommage, sauf, bien entendu, votre recours contre M. Frédéric de Stolzen- [illegible] illusoire.

— Allons, dit Franz avec un geste de résignation, si je dois payer, je payerai.

— Comment! monsieur Muller, s'écria Wolfgang frappé de stupeur, vous allez compter quatre mille florins au ba- [illegible]

— Sans doute : ne venez-vous pas de me dire que sa réclamation est légitime?

— Je l'ai dit et je le répète.

— Eh bien? demanda Franz.

— Eh bien! monsieur Muller, depuis quand rend-on les armes à la première sommation? A quoi sert la justice? Pourquoi sont institués les tribunaux? Mais, mon cher monsieur, vous n'y songez pas! Si vous êtes si prompt à céder, on va courir sur vous de tous les points de l'horizon : vous [illegible]

[illegible]

XVII

Bouleversé par ce diabolique entretien, Muller se mit à la fenêtre et se prit à contempler, d'un regard distrait les [illegible] près, et, respirant à pleins poumons la brise toute chargée de la senteur des bois, il se disait avec orgueil que tout cela était à lui, ces champs, ces prés, ces bois, ce parc et ce château, quand tout à coup son front se couvrit d'une pâleur mortelle, et il porta la main à son cœur, comme s'il eût senti la morsure d'un aspic. En ce moment, Frédéric se promenait dans une avenue du parc; Édith s'appuyait sur son bras et levait la tête comme pour mieux écouter ce qu'il disait. Tous deux allaient à pas lents, et Muller, debout, immobile, les suivait d'un œil effaré. Au bout de quelques instants, il les perdit de vue, puis il les vit reparaître et s'éloigner de nouveau. Tout en marchant, Frédéric cueillait çà et là des grappes de lilas en fleur et les donnait à Édith, qui en respirait le parfum.

Muller marchait à grands pas dans le salon, quand sa femme rentra, légère et souriante, tenant à la main les fleurs que Frédéric avait cueillies pour elle

— Qu'as-tu, mon ami? dit-elle à Franz; qu'est-il survenu? quelque nouveau démêlé avec les demoiselles de Stolzenfels ou le major Bildmann? Si ce n'est que cela, tu as bien tort de prendre au sérieux d'aussi futiles contrariétés.

Franz eût rougi de montrer sa jalousie; mais il saisit avec empressement le prétexte qui s'offrait à lui pour laisser éclater les sentiments qui l'oppressaient.

— Tiens, dit-il brusquement à Édith en lui tendant la lettre du baron de Frohsdorf, décide par toi-même si j'ai lieu d'être satisfait.

— Eh bien, demanda Édith, après avoir lu, y a-t-il là de quoi te fâcher? Envoie à ce baron les quatre mille florins qu'il réclame, et qu'il n'en soit plus question

— Ainsi, répliqua Muller avec aigreur, donner quatre mille florins à ce baron, que Dieu confonde, est pour toi la chose la plus naturelle qui se puisse imaginer! Ainsi, poursuivit-il avec une colère contenue, c'est à moi de payer les fredaines de M. Frédéric; parce qu'il lui plaît de courir les champs, il faut que je vide ma bourse, et cela te paraît tout simple!

— Tu oublies, mon ami, reprit Édith avec douceur que nous possédons aujourd'hui un riche domaine dont une large part devait appartenir à ce jeune homme. M. Frédéric pourrait user de ses droits avec plus de discrétion, je le veux bien; mais à son âge l'étourderie n'est-elle pas excusable? Faut-il le condamner pour une faute involontaire? Il est si bon pour nos enfants! Dans toutes nos contestations avec ses tantes, avec le major, n'a-t-il pas toujours pris parti pour [illegible] soit dévoué?

— Belle trouvaille, ma foi, que son amitié! riche aubaine [illegible] cette amitié me coûte cher, et je m'en passerais volontiers.

— Mon ami, peux-tu parler ainsi? toi, si bon, si juste, peux-tu te montrer ingrat?

— Ne vas-tu pas, répondit Franz en frappant du pied le parquet, me conseiller d'aller le remercier de l'honneur qu'il veut bien me faire en m'obligeant à payer ses plaisirs? Eh bien! je ne les payerai pas; qu'il s'arrange avec le baron. [illegible]

Et le malheureux Franz, honteux de lui-même, rougissant de son emportement, craignant de laisser voir la plaie de son cœur, qu'Édith venait encore d'envenimer par son insistance à défendre Frédéric, quitta la place et se retira dans sa chambre.

JULES SANDEAU.

(La suite au prochain numéro.)

LA COLONIE DU CAP

[illegible] de Barthélemy Diaz, atteignaient et dépassaient pour la première fois la pointe méridionale de l'Afrique. A son retour, le navigateur portugais, racontant au roi Jean II les ouragans qui l'avaient assailli au moment de doubler ce cap jusqu'alors inconnu : « Ce sera, dit-il, le *cap des Tempêtes*. — Non, répliqua le roi, qui y voyait la route des Indes; que ce soit plutôt le *cap de Bonne-Espérance*. »

[illegible] que la colonie du Cap [illegible] Riebeck, qui jeta bientôt au fond de la baie de la Table les [illegible] indique assez une possession anglaise. Occupée par l'Angleterre en 1795 et en 1806, la colonie lui a été, en effet, abandonnée depuis 1815.

A l'entrée de la baie se dresse le phare de la Pointe-[illegible] sur le roc, au pied de ce petit bâtiment carré qu'on a eu [illegible] La route qui conduit de la ville du Cap à la Pointe-Verte est très-agréable, et beaucoup de riches commerçants de la colonie ont choisi ce site pour lieu de leur résidence. Là, du moins, ils peuvent jouir des brises fraîches que la montagne de la Tête de Lion intercepte du côté de la ville, où la [illegible]

[illegible] lieu de laquelle s'élèvent, aux environs de la ville, les bâtiments de l'Observatoire [illegible] au pied de la colline du Diable, qu'Herschell fit ses importantes études sur l'hémisphère du sud. Le monument est assez simple d'aspect par lui-même; mais tout à l'entour se groupent de jolies fermes hollandaises, dont les toits de [illegible] paysage. Sur la hampe du pavillon qui signale de loin l'observatoire est une boule mobile, qu'on abaisse tous les jours à midi, afin d'indiquer l'heure précise aux navigateurs qui passent.

Le ruisseau qui serpente à travers la vallée est le Liesbeck, [illegible] les trois grandes fermes qui produisent le vin justement fameux. Il y en a du rouge et du blanc. Les autres plants du Cap sont, dit-on, originaires de la Perse et des bords du Rhin; de là des produits fort variés, mais en général peu [illegible]

L. DE MORANCEZ.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Mission des oiseaux. — Les oiseaux qui n'émigrent pas. — Les oiseaux qui émigrent. — La guerre aux insectes. — Comment le moineau prépare les hannetons pour les porter à son nid. — Opinion de Geoffroy Saint-Hilaire. — Florent Prévost. — Affection des oiseaux pour l'homme. — L'hirondelle de Philippe Rousseau.

A peine, sous l'influence vivifiante du printemps, les insectes commencent-ils à naître, que déjà, des contrées lointaines, arrivent à tire-d'aile les oiseaux qui ont reçu la mission d'en diminuer le nombre; ils viennent reprendre et continuer avec ardeur l'œuvre à laquelle, du reste, n'ont jamais cessé de travailler pendant l'hiver ceux qui n'émigrent pas : le roitelet, le rouge-gorge, la fauvette, la mésange, le grimpereau, la sil- [illegible] froid, de la pluie tombant à flots, de la neige couvrant le sol et s'agglomérant sur les rameaux des arbres, de la gelée durcissant l'écorce de la terre, les uns détachaient à coups de bec, et avec une adresse merveilleuse, les anneaux durs et serrés que forment autour des rameaux les œufs de certaines chenilles; les autres frappaient l'écorce sous laquelle se tenaient réfugiés et engourdis les insectes qui vivent aux dépens du bois; certains, dès que la gelée cessait de durcir la terre, y fouillaient pour en extraire les larves enfoncées au fond de leur sépulcre souterrain, où, comme Lazare, elles attendaient un rayon divin de soleil pour ressusciter, se transformer, s'envoler dans les airs et y perpétuer leur race de ravageurs du monde végétal.

Les plus hâtifs des êtres nuisibles à l'homme qui apparaissent au renouveau sont les moucherons. Éclos aux premières tiédeurs du soleil, avides de sang, du fond des marécages où ils sont nés, ils s'élancent en tourbillons nuageux dans les airs pour découvrir au loin les bestiaux, s'abattre sur eux, se [illegible] leurs piqûres. Aussitôt les hirondelles, qui se nourrissent de ces petits êtres malfaisants et dont chacune en dévore des centaines par jour, arrivent pour s'opposer à leurs invasions. Les champs commencent-ils à se remplir de larves de taupins, de grillons, de vers affamés des racines délicates et de la verdure naissante des graminées, l'alouette laisse là les graines qu'elle picorait pour faire une chasse incessante à cette proie vivante. Les chenilles couvrent-elles les branches et dépècent-elles les feuilles, le coucou s'acharne contre les grosses espèces velues; l'étourneau et le loriot font des razzias des espèces plus petites, et le freux va de sillon en sillon, ramassant les larves de toute espèce au milieu desquelles figure, comme la plus vorace et la plus redoutable, le gros ver blanc du hanneton. Non-seulement tous ces oiseaux font la guerre à ces ennemis fatals de nos cultures le soir, mais encore, avant que le jour commence et avant qu'il ne disparaisse, les engoulevents, les bondrées, les rossignols, les becs-fins, les rouges-gorges, les pouillots, les troglodytes, les traquets, sans cesse à l'œuvre, poursuivent les [illegible] partout, sans cesse, et les détruisent par millions.

Vous savez de quelle ingratitude l'homme paye les bienfaits [illegible] cultures : il les chasse, il les traque, il les tue, il détruit [illegible]

Parmi les victimes contre lesquelles les cultivateurs s'a- [illegible] de nos champs, et qui cependant, essentiellement insectivores, [illegible]

Dans un excellent travail sur l'utilité des oiseaux, M. Victor Chatel raconte qu'il fit, il y a quelques années, défoncer un terrain en gazon qu'il voulait transformer en jardin. Il remarqua que plusieurs moineaux, particulièrement des femelles, venaient à chaque instant parcourir les tranchées [illegible] avoir gorgé leurs petits, revenaient de nouveau à la picorée.

Lorsqu'un hanneton précoce, tout à fait formé et qui se tenait encore caché dans la terre, où il attendait le moment propice pour s'envoler sur les arbres et y dévorer la feuillée naissante, exhumé par la pioche, apparaissait à la surface du sol, le premier moineau qui l'apercevait se ruait dessus, [illegible] lui faisait subir une singulière préparation : il le jetait à terre sur le sable d'une allée voisine, l'étourdissait, le mettait dans l'impossibilité de fuir et lui arrachait ensuite et à l'aise les élytres, les ailes, les pattes, la tête et le corselet; il n'en conservait que la partie succulente, c'est-à-dire l'abdomen. Cette opération ne demandait que cinq à six secondes, et l'oiseau joyeux allait servir après cela à ses petits la bonne aubaine dont il avait ingénieusement allégé le poids et à laquelle il ne restait que la partie mangeable.

« Au premier rang des espèces ennemies de nos ennemis, dit Geoffroy Saint-Hilaire, sont les oiseaux insectivores Rares en hiver, car peu d'entre eux vivent sédentaires dans notre pays, la nature les envoie en abondance au retour de la belle saison. Au moment précis où les insectes pullulent de toutes parts autour de nous, ils arrivent pour en réprimer les dommages, et sans eux, comment y parviendrions-nous? Leur retour est donc chaque année un bienfait pour l'agriculture; par malheur, on les traite comme s'ils en étaient le fléau. Les uns sont détruits par préjugé, les autres par une idiote cupidité. Qu'un engoulevent, qu'un scops soit aperçu, chacun, dans nos campagnes, s'empressera de le poursuivre comme un animal malfaisant, et l'agriculteur dont le fusil l'a atteint est fier de placer sur sa porte les trophées d'une victoire dont ses moissons payeront bientôt le prix D'autres, que le préjugé laisserait vivre, les traquets, le rouge-gorge, [illegible] fauvettes, le rossignol lui-même, tombent en foule comme de menus gibiers pour la table, où ils figurent plutôt qu'ils ne [illegible] tus sans même que leur mort offre cette minime utilité; [illegible] corps, ou, si on le prend, c'est pour le jeter aussitôt. On l'a tué pour le stupide plaisir de le tuer, rien de plus.

« La science a manifestement ici un grand devoir à remplir, celui de démontrer l'utilité de ces oiseaux et de tant d'autres espèces qu'on massacre tout aussi aveuglément. C'est une voie dans laquelle je n'ai pu faire encore, pour ma part, que quelques pas, mais où commencent à s'avancer très-heureusement plusieurs naturalistes, entre autres M. Florent Prévost. »

Le comte Casimir Wotziski raconte que, dans l'année 1848, une énorme quantité de chenilles du *Bombyx dispar* avaient dévoré tout le feuillage de ses arbres. En automne, les troncs et les branches étaient couverts de millions d'œufs entourés d'une enveloppe soyeuse. Il les fit enlever à grands frais, mais il s'aperçut bientôt que la main de l'homme était impuissante à prévenir ce fléau, et il se résigna à tout voir périr. Mais voilà qu'à l'approche de l'hiver de nombreuses troupes de mésanges et de roitelets viennent chaque jour faire visite aux arbres du comte, et aussitôt les nids de chenilles diminuèrent. Au printemps, une vingtaine de couples se nichèrent dans son jardin; l'été suivant, les dégâts diminuèrent incomparablement. Enfin, en 1850, les petits jardiniers ailés avaient si bien nettoyé les arbres que, grâce à leur travail, le comte eut la satisfaction de les voir pendant toute la belle saison parés de la plus brillante verdure.

Et notez que ces oiseaux, qui délivrent nos cultures de leurs plus redoutables ennemis, qui égayent les bois et les campagnes par leurs chants, ne demandent qu'à se convaincre d'un peu de sécurité pour se familiariser et pour devenir nos hôtes et même nos amis.

De l'heure où ils savent qu'ils n'ont plus rien à craindre [illegible] les moins disposés à accepter son amitié s'attachent à lui et préfèrent sa société parfois même à la liberté.

De ce nombre est l'hirondelle elle-même

Philippe Rousseau, le célèbre peintre d'animaux et de fleurs, trouva, au mois d'août dernier, devant la porte du chalet qu'il habite à Étretat, une jeune hirondelle tombée du nid paternel, déjà revêtue de son plumage, et qui, dans sa chute, s'était brisé une aile. L'artiste, ému de compassion, ramassa l'oiselet et l'apporta à Mme Rousseau. Celle-ci se hâta

de réchauffer la blessée, pansa sa plaie et la plaça dans une cage, sur une petite couche de chiffons.

Dès le lendemain, l'hirondelle reconnaissait sa maîtresse, l'appelait par ses cris et ouvrait son bec pour lui demander une nourriture heureusement facile à se procurer, car les mouches et les insectes pullulaient déjà de toutes parts. Dès que sa bienfaitrice apparaissait, la joie de la convalescente redoublait, et si on ne lui eût point ouvert aussitôt la porte de son logis grillagé, elle s'y fût brisée la tête contre les barreaux de fer. Cette porte à peine ouverte, l'hirondelle s'en échappait et au plus vite grimpait sur la main qui la mettait en liberté, s'y établissait et ne consentait même pas à s'en éloigner pour manger.

Aujourd'hui, l'hirondelle, qui habite l'avenue Frochot avec sa maîtresse, ne cesse de lui prodiguer les témoignages de la tendresse la plus passionnée. Dès qu'on la met en liberté, elle accourt sur les genoux de Mme Philippe Rousseau, sollicite ses caresses, veut qu'elle s'occupe constamment d'elle et ne souffre même pas qu'elle travaille. De son petit bec effilé elle arrache avec impatience le fil de la couseuse et elle le lui enfonce entre les doigts pour mieux faire comprendre qu'elle n'entend point qu'on ne soit pas exclusivement tout à elle.

Elle connaît chacun au logis, salue l'arrivée de Rousseau en battant des ailes et en le saluant de ses pépiements affectueux, elle lui désigne ensuite la boîte pleine de larves de ténébrions qui forment une partie de sa nourriture et elle ne lui laisse de repos qu'après qu'il lui a ouvert la bienheureuse boîte et qu'il lui a permis d'y puiser un ou deux des insectes. Elle n'a peur ni du gros chien Moustache, qui la regarde amicalement de ses grands yeux bleuâtres, ni des visiteurs, ni de qui, ni de quoi que ce soit. Seulement il ne faut pas que Mme Rousseau songe à replacer dans la cage sa jalouse et exigeante amie, car celle-ci lui décoche alors une grêle de coups de bec et résiste si désespérément que, la plupart du temps, il faut lui céder et la laisser libre. Rien ne manque à cette passion de l'oiseau, ni la jalousie, ni les exigences, ni cet abus de sa propre faiblesse, que connaissent et qu'exploitent si bien les êtres faibles à l'égard de ceux qui les aiment, — et mieux que tout autre, les enfants, les femmes et les animaux.

Comme dernier plaidoyer en faveur des oiseaux, je vous raconterai une légende de saint Druon, un des bienheureux en grand renom dans le nord de la France, et que la légende douait du privilége de se dédoubler au besoin, de sorte que tout en vaquant aux soins de son évêché d'Arras, il allait de par les champs visiter et guérir les malades, enseigner ses ouailles et donner, à l'âme et au corps, suivant les paroles de l'Évangile, à boire à ceux qui avaient soif et à manger à ceux qui avaient faim.

Un matin, tandis qu'à la même heure il célébrait le saint sacrifice de la messe dans sa cathédrale et qu'il marchait le long d'un champ, près d'un village, il fit la rencontre d'un paysan, dont une bande de pigeons pillait le champ récemment ensemencé.

« Qui me délivrera de ces maudits pillards qui détruisent l'effet de mes travaux pénibles, et qui ne laisseront pas un grain de blé dans mes sillons? s'écriait l'agriculteur. Je donnerais ma part de paradis pour qu'un oiseau n'approchât pas de ma ferme à vingt lieues à la ronde.

— Il n'est pas besoin de blasphémer pour obtenir ce que vous désirez, dit le saint. Adressez-vous humblement avec moi à Dieu et vous serez exaucé à l'instant. »

Il fit le signe de la croix dans les airs et s'éloigna en silence.

Un an après, il revint dans le village et il trouva le même paysan assis sur la porte l'air sombre et le front tristement appuyé sur ses mains.

« Qu'avez-vous? mon ami, lui demanda l'évêque.

— Ce que j'ai? répondit l'autre avec colère; ce que j'ai? J'ai que vous êtes la cause de mon malheur. Les insectes dévorent mes récoltes, parce que les mésanges, les fauvettes et les autres oiseaux ne viennent plus manger les chenilles et les vers de toute espèce; les mulots, de leur côté, bouleversent la terre, où ils ne laissent pas une seule racine, parce que les hiboux et les milans ne leur font plus la guerre. Enfin, tout est triste et morne autour de moi, parce que je n'entends plus jamais le chant du rossignol. Autrefois, je pouvais m'offrir à l'automne un bon rôt de perdreaux, et j'en suis réduit à ne plus manger que du lard salé, sans jamais me mettre sous la dent un morceau de gibier. »

Saint Druon sourit et lui dit :

« Il y a un an, vous vouliez donner votre part de paradis pour qu'aucun oiseau n'approchât de vos champs à vingt lieues à la ronde, et voici maintenant que vous vous désespérez d'avoir été exaucé. Soyez déjà plus sage une autre fois et laissez faire le bon Dieu, qui sait mieux que vous ce qu'il faut faire. »

Après ce petit sermon, le prélat s'agenouilla, et quand il se releva, les oiseaux commencèrent aussitôt à virer dans les airs avec mille cris joyeux.

Terminons en disant qu'à l'heure qu'il est on embarque, sur plusieurs navires, en France et en Bavière, des cargaisons d'oiseaux destinées à l'Australie.

Ces cargaisons se composent de milliers de cages remplies d'alouettes, de pinsons, de mésanges, de faisans, de merles, de grives, d'ortolans et jusqu'à des moineaux; elles sont disposées dans l'entre-pont, superposées confortablement et confiées pour la durée du trajet à des employés spéciaux, chargés de les soigner et de les nourrir jusqu'au port d'arrivée, Port-Philip, dans la province de Victoria. Ces oiseaux sont destinés à empêcher en Australie la multiplication des insectes dont la fécondité compromet les récoltes.

S. HENRY BERTHOUD.

LA MÉNAGERIE

« Approchez, messieurs et dames, ne craignez rien; c'est venimeux, mais ça ne mord pas! Permettez-moi de vous présenter le grand serpent de Java, qui casse un buffle comme vous ou moi ferions d'une noisette. Eh bien, par la seule puissance de la volonté, je rends ce terrible animal plus inoffensif qu'un serin. Voyez voir! Que voulez-vous que j'en fasse? Une ceinture, un tire-bouchon ou un bracelet? Vous n'avez qu'à parler. Mais non, vous ne dites rien; vous êtes stupéfaits. Ça vous étonne, n'est-ce pas? J'en ai étonné bien d'autres! Allez plutôt demander de mes nouvelles à la reine de Madagascar et à l'empereur d'Autriche! Qui est-ce qui parle de Batty? Moi aussi, j'en ai, des lions, parbleu! J'ai aussi des chameaux, des perroquets et des singes; mais je dédaigne de les montrer à une société aussi choisie, car ce n'est rien auprès de ce que je vous montre, rien auprès de ce que vous allez voir dans un instant. Allons, messieurs et dames, la main à la poche pour encourager l'artiste! »

Ainsi glapit le dompteur juché sur une caisse, le fouet dans la botte et les bras nus. Autour du torse, il s'enroule le serpent avec grâce. Et les spectateurs, bouche béante, de boire littéralement ses paroles, tandis que la ménagerie, mise en gaieté, semble applaudir, par ses grognements et ses croassements, au discours du maître.

Cette petite scène, qui fait le sujet d'un des tableaux envoyés à notre Exposition, a été rendue par M. Meyerheim avec un soin de détails et une étude de physionomies qui font de lui un digne émule de M. Knauss. Comme M. Knauss, du reste, M. Meyerheim est Allemand. Il est né à Berlin, et sans doute est-il fils du célèbre peintre de genre Frédéric-Édouard Meyerheim, l'auteur du *[illegible]*, de l'*École de village*, des *Paysans de Brunswick allant à l'église*, etc. M. Fréderic Meyerheim, qui est membre des académies de Dresde et de Berlin, professe dans cette dernière ville depuis 1855.

P. P.

COURRIER DES MODES

Par un de ces jours de pluie dont la lune rousse vient sottement affliger notre beau mois de mai, je me suis réfugiée dans les magasins de la *Scabieuse*, rue de la Paix, 10, où j'ai crayonné à votre intention, chères lectrices, plusieurs toilettes en grisaille qui m'ont paru bien jolies. C'est d'abord une robe de taffetas rayé noir et blanc. Le tour de la jupe orné d'un biais noir ondulé accompagné d'une petite passementerie en perles blanc de lait. Corsage uni. Une pièce de taffetas entoure, comme celle de la jupe, orne le tour du cou et le dessus des épaules où la passementerie descend sur les manches par un jockey en frange de boules de perles et de chenille. Les manches sont à coudes. Le même ornement se répète au poignet.

Une autre toilette se compose d'une robe de barége lilas, semé de doubles mouches blanc et noir. La jupe forme dans le bas des festons qui sont indiqués par des dents rapportées et bordées de velours noir. Le corsage est décolleté en carré garni d'une ruche de tulle blanc liséré de petit velours noir; cette ruche se répète au haut de la chemisette de batiste plissée qui garnit le décolleté du corsage. Manches [illegible] ornées aux épaules et aux poignets par des festons liserés de velours; large ceinture sultane de taffetas noir et velours à bouts flottants noués sur le côté gauche. Sur cette robe une confection casaque ajustée de faye noire garnie de ganse perlée avec ceinture de velours brodé à pans de chaque côté.

Pour ces deux toilettes la maison de la *Scabieuse* a fait deux charmants chapeaux. Le premier, de forme *Lamballe*, est de tulle noir piqué de jais avec un tour de pâquerettes blanches à cœurs lilas, larges brides de taffetas et intérieur de tulle blanc.

Le second est de crêpe lilas (c'est une forme Paméla) avec une guirlande de petites plumes blanches et de clochettes lilas en velours plus foncé que le crêpe. Le fond est retenu par un peigne de jais et des aiguillettes de perles. Le bord est de crêpe frisé; il y a de larges brides de rubans assortis.

Si on ne garnit plus guère le bas des robes en raison de leur longueur démesurée, la passementerie n'y perd rien, car on met des ornements extrêmement compliqués aux corsages, aux manches et surtout aux casaques. Pour ces dernières, on voit dans les magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, des boutons artistiques qui sont d'un goût ravissant. C'est tout à fait de l'orfèvrerie, les boutons sont ciselés à jour et reliés entre eux par des chaînes de Venise; on en place même sur les épaules, ce qui rend ces petites casaques très-habillées.

Aux casaques sans manches et à basquines, dites casaques *Abeille*, on met des flots de nœuds style Louis XIII, qui étalaient sur le linge avec une étourdissante coquetterie. Ces nœuds, tout apprêtés et ornés de leurs indispensables *Ferrets*, se trouvent à la *Ville de Lyon*, ainsi qu'une foule d'accessoires de toilette en résille, en fleurs Benoîton, voilettes de gaze et ceintures de tous genres.

En parlant de ceinture, je recommande à nos lectrices la ceinture *Topaze*, de Mme Bruzeaux, rue du Faubourg-Poissonnière, 7. Celle-ci ne se porte pas d'une manière visible et pourtant elle est d'une grande influence sur le costume. C'est le plus charmant corset qu'on puisse adopter sous les robes à taille *Empire*. Il maintient le corsage en lui laissant toute sa grâce et sa souplesse. Je pense que ce modèle doit être adopté généralement en toilette d'été. C'est promettre bien des clientes à Mme Bruzeaux, car elle seule, à Paris, sait confectionner ce modèle qu'elle a créé.

J'ai promis à nos aimables lectrices des renseignements sur quelques spécialités de la parfumerie moderne, il est temps de remplir cet engagement.

Contre les taches de rousseur, nommées *éphélides*, je ne connais qu'un seul produit efficace; c'est le *Lait Antéphélique de Candès*, 26, boulevard Saint-Denis. Si on a présenté au public un autre article destiné au même usage, il est resté bien obscur, car son nom n'est jamais arrivé jusqu'à moi.

Le *Lait Antéphélique*, qui compte aujourd'hui dix-huit ans de succès, est d'un effet certain si on l'emploie en observant scrupuleusement les doses indiquées par son prospectus.

Aucune tache de la peau (à moins que ce ne soit une maladie, ne résiste aux lotions répétées de ce lait ami de la beauté.

Ce cosmétique est aussi un excellent préservatif du hâle; son usage est devenu si général qu'on en trouve maintenant des dépôts dans toutes les villes de France et de l'étranger.

La petite brochure intitulée : *De la beauté des cheveux*, dont il a été question ici, se trouve chez son auteur, M. Gargault, boulevard de Sébastopol, 106 : on l'expédie contre 50 centimes en timbres-poste. Elle donne, sur l'entretien de la chevelure, une quantité de détails pratiques que je ne saurais reproduire ici, même en les abrégeant.

J'ai lu ce petit ouvrage, il est fait avec soin, il renseigne sur bien de choses qu'il est bon de savoir; je connaissais tous les détails concernant la sève vitale appelée *Eau des Palmiers*, qu'on trouve à la parfumerie de la maison Gargault.

Cette *sève*, qui n'est point une teinture, fortifie la chevelure et arrive, après quelques jours d'emploi, à rendre aux cheveux blanchis leur couleur primitive, parce que la racine de palmier contient sans doute des principes toniques et colorants. Je ne puis dire au juste la cause de cette métamorphose, mais je l'ai vu expérimenter par bon nombre de personnes qui ont obtenu d'excellents résultats.

Le produit est efficace et ne contient rien de dangereux, il recolore les cheveux blancs et fait épaissir la chevelure. C'est beaucoup, il me semble même qu'on ne peut rien demander de plus.

ALICE DE SAVIGNY.

LE SACRE DES ANCIENS EMPEREURS D'ALLEMAGNE

Une de nos principales gravures représente aujourd'hui, d'après les données les plus authentiques, l'empereur Charles-Quint dans le riche costume qu'il portait lors de son couronnement à Aix-la-Chapelle. C'était dans cette ville, comme on sait, que Charlemagne avait décidé que les souverains d'Allemagne seraient désormais couronnés après lui, et, en effet, de 814 à 1531, Aix-la-Chapelle a vu sacrer trente-sept empereurs et onze impératrices. Ferdinand Ier, successeur de Charles-Quint, fut le dernier. Depuis, le couronnement des empereurs d'Allemagne s'est fait à Francfort. Autrefois, outre cette cérémonie qui le sacrait roi de Germanie, chaque empereur était encore couronné roi de Lombardie, à Monza ou à Milan, et empereur, à Rome

Dans le premier couronnement, on observait les cérémonies suivantes : le prince commençait par prendre possession du trône de Charlemagne, placé dans une salle du palais, de là, il était conduit à l'église, où il recevait la sainte onction et s'obligeait par serment à rendre justice à ses sujets, ainsi qu'à observer fidèlement lui-même les lois de l'empire. Lorsqu'il passait en Italie, tous les grands seigneurs allemands l'accompagnaient à leurs frais soit à Monza, soit à Milan, où l'archevêque lui posait sur la tête la fameuse couronne de fer. Il se rendait ensuite dans la plaine de Roncaglia, où il recevait l'hommage de tous les grands possesseurs de fiefs en Italie. De là, il marchait sur Rome, où il ne lui était permis d'entrer qu'avec ses principaux officiers. Arrivé à l'église du Vatican, où le pape l'attendait sur les premières marches, il allait faire sa prière à la Confession de Saint-Pierre. Ces cérémonies préliminaires achevées, le souverain pontife célébrait une messe que le prince servait en qualité de diacre. L'instant du couronnement arrivé, le pape, dans le plus grand appareil et avec des prières particulières, sacrait le prince, lui mettait au doigt un anneau, l'épée nue dans une main, le sceptre dans l'autre, la couronne d'or sur la tête, et lui faisait prêter le serment d'être le fidèle défenseur de l'Église romaine.

Ce fut le pape Clément VII qui couronna ainsi Charles-Quint de sa main, l'année 1530. Deux jours après la cérémonie, comme l'empereur traversait une galerie pour se rendre à l'église, une poutre tomba presque à ses pieds et blessa plusieurs seigneurs de sa suite. Quelques-uns virent dans cet accident un triste augure et présagèrent que Charles serait le dernier empereur allemand couronné en Italie. Il est curieux que la prédiction se soit réalisée.

HENRI MULLER.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.

ÉMILE AUCANTE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.



CHARLES-QUINT DANS LE COSTUME DE SON COURONNEMENT, d'après un dessin du temps. — Voir page 311.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 538.
Samedi 19 Mai 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le chroniqueur en villégiature. — La nostalgie de Venise. — Accès de lyrisme. — Nice et les Batignolles. — Bruits de guerre. — Monaco augmente son contingent. — Un casino mélancolique. — Comment Menton a détrôné Nice et comment San-Remo détrônera Menton. — Dialogue sur le bateau à vapeur. — Gènes. — Le niveau culinaire et le niveau artistique. — *La Forza del Destino* au Carlo-Felice. — Milan. — Théâtre de la Canobbiana : *Esmeralda*, dramma lirico in quattro atti, di Domenico Bolognese, posto in musica da Vincenzo Battista un dénoûment original : préjugés à l'endroit de l'Autriche et de l'Italie. — *L'Isola degli Amori*, ballo fantastico in cinque atti. — La signora Durant-Taglioni : un nouveau truc. Les voituriers de Peschiera. — Découverte d'un baryton. — Il signor et la signora Aldighieri. — L'archiduc Regnier. — L'autriche à Vérone. — La place des Seigneurs. — Tombeaux de la famille della Scala. — La cité du moyen âge, la cité romaine, la cité artistique. — Invite à Théophile Gautier. — Arrivée à Venise.

J'écris cette chronique dans un des endroits les plus ravissants du monde, sur une terrasse que baignent les eaux de l'Adriatique; en face de moi, un peu à droite, la coupole et le fronton de l'église de la *Salute*, puis les premiers palais du grand canal; à gauche, la Douane de la mer, l'île de Saint-Georges-Majeur; et enfin, là-bas, plus loin, bordant le canal Saint-Marc qui conduit au Lido, la courbe gracieuse des jardins publics, — un des bouts de son écharpe que Venise laisse flotter dans la mer.

Le soleil dore les monuments et donne au marbre des tons de chair rosée; le ciel, d'un bleu de turquoise, se reflète dans les eaux calmes sur lesquelles les rames des gondoliers font jaillir de temps en temps des paillettes d'argent; la poésie et le charme vous pénètrent de toutes parts. Eux-mêmes, Hector Crémieux, Ludovic Halevy et leur complice Offenbach, les auteurs inspirés du *Pont des Soupirs*, seraient *empoignés* par ce spectacle magique, et auraient peine à se défendre d'un petit accès de lyrisme.

Il est des villes — Rome, Naples, Venise surtout — qui laissent, chez ceux qui les ont visitées une fois, comme une sorte de nostalgie. Un jour vient où l'on a soif de s'abstraire

VOYAGE DE LEURS MAJESTÉS L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE, A AUXERRE. — DÉFILÉ DES VIGNERONS. — Dessin de M. Mariani. Voir le Bulletin.

du macadam et du bitume parisiens, de se plonger dans cette flânerie contemplative et silencieuse que ne viennent interrompre ni le bruit agaçant des voitures ni le piétinement des chevaux, de revoir le cafe Florian avec ses garçons ma- [illegible] les marchands de coquillages, de caramels, de petites gondoles, de tabac turc, et les porteuses d'eau courant, pieds nus, sous les arcades des Procuraties, l'épaule chargee des deux seaux en cuivre qu'elles viennent de remplir à la citerne du palais ducal, et les mosaiques d'or de Saint-Marc, et cette Piazzetta, qui semble une porte ouverte sur l'Orient, où se confondent dans une merveilleuse harmonie les fantaisies de l'art mauresque et les élégances delicates du style de la Renaissance. Une fois que ces souvenirs vous ont envahi le cerveau, si vous ne voulez tourner à la folie, il ne vous reste qu'un parti à prendre : c'est de boucler votre malle et de filer sur l'Italie.

Et voilà comment, il y a huit jours, je débarquais à Nice par une pluie battante.

Je veux bien croire, sur parole, que Nice est un paradis; [illegible] pour m'en assurer, il me faudra attendre jusqu'à un prochain voyage : le soleil est indispensable à ces villes du Midi, qui n'ont pour elles que leur brise tiède et leur ciel bleu ; par le mauvais temps, autant valent les Batignolles ou [illegible]

A Monaco, où je me rends pendant une éclaircie, un souffle de guerre nous arrive de l'Italie: une vive agitation regne dans la principauté : le bruit court qu'en prevision des évenements, l'armée va être augmentee de cinq hommes: pas plus que l'Italie, la Prusse et l'Autriche, Monaco ne veut se laisser surprendre : elle n'attaquera pas: elle restera sur la defensive, mais une defensive menaçante. En attendant, les postes sont doubles, les canons, braqués du côté de la mer, fourbis avec soin, les consignes observees avec la plus grande sévérite. Je me presente pour visiter le palais, l'entree m'en est refusee, et pour avoir parlemente un instant avec moi, le factionnaire se voit appliquer trois jours de salle de police. Ne me souciant pas de me faire jeter dans un cul-de-basse-fosse, par le général et ses quatre hommes, je me replie en bon ordre sur le Casino.

Le Casino manque d'animation : l'orchestre joue dans le désert. La salle de jeu est sombre et triste : les petites dames — j'en ai compté à peine une demi-douzaine — n'ont pas leur entrain ordinaire; la voix même des croupiers a des accents melancoliques; j'imagine que la Trappe doit être beaucoup plus gaie que ce lieu de plaisance

Je ne vous decrirai pas la route de Nice à Menton, et cela pour deux raisons : la premiere, c'est que cette description est un de ces lieux communs qu'un chroniqueur qui se respecte doit epargner à ses lecteurs; la seconde, — qui me dispenserait au besoin de la premiere, — c'est qu'un de ces brouillards, comme il n'en existe ailleurs que sur les bords de la Tamise, s'est constamment interposé entre mes yeux et le paysage.

Par compensation, j'ai joui tout le long du chemin d'un concert de crapauds et de grenouilles, auprès duquel la musique de M. Blanc eût pu passer pour un léger murmure.

La rapacité des Niçois a fait la prosperite de Menton : ecorches outre mesure par les proprietaires, les marchands et les hôteliers de Nice — je ne fais ici qu'enregistrer l'aveu d'un hôtelier de cette dernière ville, — les étrangers ont pris le parti d'aller chercher un peu plus loin, dans la petite baie de Menton, un gîte plus hospitalier. Mais voici qu'à son tour, Menton s'est mise à pratiquer les traditions de Nice et que les etrangers commencent a fuir du côté de San-Remo. Ici, ce ne sont plus seulement les orangers et les citronniers, mais les palmiers qui poussent en pleine terre. Vous verrez que la mode — et les chemins de fer — aidant, San-Remo recueillera l heritage de Nice et de Menton.

— Vous allez sans doute en Italie? me demande sur le bateau de Nice à Gènes un passager communicatif que je suppose Marseillais et voyageur de commerce.

— Naturellement.

— Oh ! je n'appelle pas Gênes l'Italie, j'entends Milan, Bologne, Ferrare....

— Je vais plus loin : je compte pousser jusqu'à Venise.

— Serieusement ?

— Très-serieusement.

— Mais vous ne savez donc pas les nouvelles ?

— Lesquelles ?

— A partir de demain les communications sont interrompues entre la Lombardie et la Vénétie

— Sûrement ?

— Il y a un avis officiel

— Et après-demain, si le cœur vous en dit, vous n'avez qu'a aller jusqu'à Brescia, vous entendrez tirer le canon.

— Est-ce aussi officiel ?

— Interrogez tous les passagers : il n'y en a pas un qui en doute

En ce moment le bateau touchait à Port-Maurice.

Le port fut bientôt envahi par une soixantaine de soldats [illegible]

Mon interlocuteur triomphait.

De ce moment jusqu'à l'arrivee à Gênes, il me developpa le futur plan de campagne des armees belligerantes, puis attaquant la question politique par laquelle, pour procéder par ordre, il eût dû commencer, il me devoila le secret des cabinets et l'attitude que devait prendre, dans la question qui allait s'engager, chacune des puissances européennes

Ah ! l'aplomb marseillais !

A Gênes, nouveau triomphe de mon interlocuteur en lisant [illegible] — triomphe tempere toutefois par le peu d'enthousiasme avec lequel la proclamation paraissait accueillie par la population genoise

Je profite d'un joint pour lâcher mon Marseillais, et, après avoir laissé mes bagages à l'hôtel, je cours à la *Concordia* vérifier le niveau culinaire — et au théâtre *Carlo Felice*, le niveau artistique.

J'avoue que le premier m'a paru plus élevé que le second : je ne parle ici que des chanteurs : quant à l'Opéra, la *Forza del destino*, de Verdi, le seul acte que j'en aie entendu m'a paru une des meilleures inspirations du maëstro et je comprends parfaitement que M. Perrin ait eu l'idee de monter cet ouvrage.

Par exemple, je crois que l'honorable directeur de l'Opéra ferait une speculation hasardee s'il s'avisait de nous donner une certaine *Esmeralda* que j'ai vu representer à Milan, au theâtre de la Canobbiana. Ce n'est pas au moins que la partition del Signor Vicenzo Battista soit sans mérite. La mélodie y abonde, mais commune, sans originalite, sans idées, un melange des procedés de Verdi et de formules rossiniennes, et pourtant, au milieu de tout cela, du brio, de la facilite et je ne sais quel diable au corps qui vous fait illusion dès le premier quart d heure, puis ces banalités bruyantes vous fatiguent, ces sucreries musicales vous ecœurent et vous vous prenez à vous decouvrir des tendresses inconnues pour Listz et pour Wagner.

Quant au poëme, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il est taillé à coups de ciseaux dans le roman et dans le poëme de Victor Hugo ; ce qui n'empêche pas l'editeur, il signor Francesco Lucca, de declarer, en tête de sa brochure, qu'il entend se prévaloir contre tout contrefacteur des priviléges qui lui sont assures par les lois et conventions souveraines sur la proprieté littéraire et artistique

La trouvez-vous assez jolie, celle-la ?

Je ne connais de comparable en ce genre que le procès intenté autrefois par feu Poirson à M. Jules Sandeau, à qui il reprochait — ce qui d'ailleurs était inexact — de lui avoir vole l'idee de faire une comédie d'après le roman de *Mademoiselle de la Seiglière*.

Il est vrai, pour en revenir à *Esmeralda*, que l'auteur du poëme, il signor Domenico Bolognese, y a introduit certains petits changements de sa façon qui en font jusqu'à un certain point une œuvre originale.

Voulez-vous savoir, par exemple, comment Quasimodo, de la brute que vous savez, devient, en une minute, l'adorateur, l'esclave, le caniche fidèle d'Esmeralda ?

Lorsque Phœbus de Chateaupers vient délivrer la Bohémienne des mains de ses ravisseurs, Claude Frollo s'enfuit en laissant Quasimodo se debattre avec les archers. Intervient alors Esmeralda, qui designe Frollo comme le vrai coupable et fait relâcher le pauvre idiot. Mais j'aurai plus vite fait de citer .

FEBO

Quali grida !

ESM

Arcieri, aita.
Qui per forza io son rapita ..

CLA

Ecco il reo ! (Mostra Quasimodo e fugge.)

FEBO (additando Quasimodo che già è prigioniero tra soldati).

Tra ceppi ei mora...

ESM

Innocente egli à, pietà !
Già il cospevoli si dilegua...
(Mostrando verso la parte dove è fuggito Claudio.

FEBO.

Lo lasciate, e il reo s'insegua... (Agli arcieri che mettono in libertà Quasimodo e corrono ad inseguir Claudio.)

QUAS

Qui scolpito, o donna, ognora (ad Esm.)
[illegible]
(Le bacia la mano e fortemente commosso, si allontana.)

Voilà qui est assez naïf, n'est-ce pas ? Eh bien, le dénoûment l'est encore davantage Au moment où Esmeralda, que Quasimodo a vainement essayé de protéger, va être livree au bourreau, accourt Pierre Gringoire agitant un parchemin : c'est la grâce de la gitana qu'il vient d'obtenir du roi. Ce même Phœbus, que l'on croyait mort, paraît à son tour

CORO, QUASIMODO, CLAUDIO, ESMERALDA [illegible]

Febo !

FEBO (prendendo il decreto da Pietro, e mostrandoli ai soldati).

Obbedirmi ei vi commanda.
Campai da morte: ma non e rea (monstrando Esm.)
La donna, il reo costui sol fu ! (additando Claudio.)

CORO

Claudio !..

FEBO (ai soldati che eseguiscono

S'arresti, tutto saprete
Questa e mia sposa — me la rendete !

CLA. (allontanandosi tra soldati).

Oh ! rabbia... oh ! scorno !...

FEBO, ESM. (correndo l'uno all'altra).

Io ti perdea
Per rinverirti, e amarti più.

Faire finir *Notre-Dame de Paris* par un mariage entre Phœbus et Esmeralda, c'est la une idee qui ne pouvait venir qu'a un librettiste italien

Une chose remarquable, c'est que l'artiste qui joue le rôle de Claude Frollo porte un costume de velours noir, à la difference de Levasseur, qui, dans l'opera de Mlle Bertin, portait le froc et la cagoule. Plus susceptibles que nous en ce point, les Italiens repugnent à voir sur la scène l'habit ecclésiastique. Dans le livret même, Claude Frollo est designe seulement comme frère d'Aloyse de Gondelaurier. Sans vouloir le moins du monde toucher à des questions qui me brûleraient les doigts, je puis dire toutefois que les idees que l'on se fait chez nous sur ce qui se passe au delà des monts ne sont pas absolument exactes. Ainsi l'on m'avait recommandé à mon depart pour Venise de bien prendre garde à ne pas envelopper d'objets dans des journaux d'une couleur suspecte. Savez-vous quels sont les journaux etrangers que reçoit le cafe Florian? Les *Débats*, l'*Indépendance belge* et l'*Opinion nationale*. Et à Verone — au camp autrichien — j'ai lu le *Diritto*, c'est-à-dire l'organe le plus coloré de la democratie italienne. Bien entendu, je constate et je ne conclus pas.

Le ballet que l'on donnait, suivant la coutume italienne, entre le second et le troisième acte de l'opéra s'appelait l'*Isola degli amori*. C'est une espèce de feerie dont l'*intrigue* rappelle assez celle de *Télémaque*. Le sujet en est emprunte aux *Lusiades* et le heros est le même que celui de l'*Africaine*. Décors, danseuses, mise en scene, tout cela ne m'a pas paru sortir des limites d'une honnête mediocrite. La *prima ballerina*, la signora Durant-Taglioni Eleonora n'est pas de beaucoup superieure à nos secondes danseuses. Ce que j'ai trouvé de plus remarquable, c'est d'abord cet ensemble merveilleux, cette precision et cette discipline qu'on rencontre toujours en Italie, même dans les corps de ballet de troisième ordre, puis un truc ingenieux que je recommande à nos impresarios de feerie. Une femme habillee en nymphe est seule au milieu du theâtre : bientôt on la voit s'elever sur un piedestal qui sert de plancher; le piedestal s'elève à son tour, surmontant une seconde nymphe qui lui sert de cariatide : la machine continue à monter et fait surgir une vaste corbeille formée par un double rang de danseuses. Un mouvement circulaire imprime à cette corbeille la fait tourner sur elle-même, tandis que, par un mouvement contraire, la statue vivante qui couronne l'édifice tourne en sens inverse à une hauteur vertigineuse. Le tableau est gracieux, original, et n'etait l'inconvenient qu'il y a de faire penser à un surtout de dessert, ce serait dans le genre plastique une des plus jolies choses que l'on ait imaginees.

Si je n'ai pas parle de l'execution d'*Esmeralda*, c'est que, [illegible] ne m'a rien paru presenter de très-saillant. J'en excepterai, si vous voulez, l'artiste chargé du rôle de Claude Frollo, un baryton qui ne serait certainement pas deplace sur la scène du theâtre Ventadour. Mais des barytons, il en pleut en Italie ; on n'a qu'à se baisser pour en prendre

Et tenez, à Verone, dans un petit theâtre où l'entree coûte à peine un demi-florin, j'en ai entendu un dont vous trouveriez à peine l'égal parmi ceux que nous possedons à Paris. Même par Baroilhet, je n'ai jamais entendu chanter le rôle du roi, de *la Favorite*, avec plus de charme et de puissance. Vocalise-t-il avec la même facilité que Faure ? Je ne saurais l'affirmer : mais à la manière dont il exécute les ports de voix et dont il diminue le son, on voit qu'il est passé maître dans son art. Quant à l'organe, il est superbe : il depasse en éclat, sinon en charme, celui de notre chanteur français; avec cela du sentiment, du style, de l'expression, une science profonde des nuances et des demi-teintes. Au physique, un gaillard magnifique ; pour la taille et la figure, le portrait de ce pauvre Guyon, l'ancien artiste de la Comédie-Française. Il se nomme Gottardo Aldighieri. Je le signale à MM. Perrin et Bagier — et je ne reclame pas de courtage.

Sa femme, la Spezia Marietta Aldighieri, est aussi une artiste distinguee; mais l'Opera a aussi bien au moins avec Mmes Saxe et Gueymard.

Vous voyez que, malgré les prédictions de mon Marseillais, je suis parvenu à passer la frontière.

Ce n'a éte, j'en conviens, ni sans appréhension ni sans difficulté. Milan, le jour où j'y suis entré, etait bien loin du calme de Gênes. On y respirait comme une odeur de poudre. Les convois arrivaient charges de soldats et de materiel de campagne. Le soir, traversant la place du Dôme, j'aperçois de loin des torches et je vois une foule nombreuse deboucher d'une rue voisine en poussant des cris confus. Je demande ce qu'ils signifient : on me repond que c'est une demonstration en faveur de la guerre. Je m'informe des heures de départ du chemin de fer. J'apprends qu'elles sont changées, qu'il ne part plus qu'un train par jour, et que la voie est coupée entre Desenzano et Peschiera; mais il y a espérance d'avoir des voitures entre les deux stations. En route donc pour Desenzano

A cette dernière station je me jette dans un atroce véhicule qui me conduit à Peschiera — juste au moment où le train de Venise venait de quitter la gare. C'est donc un jour de perdu, et ce jour il me faudra le passer dans ce trou qui s'appelle Peschiera, à moins de fréter une nouvelle voiture pour Vérone. Il n'y a pas à hésiter : je fais marché avec un cocher, — aussi sale que voleur, — qui me revend avec prime à un de ses camarades, lequel me dépose au bout de deux heures à l'hôtel des *Due-Torri*.

Deux factionnaires, plantes à la porte, l'arme au bras, m'annoncent que j'aurai l'honneur de coucher sous le même toit que l'archiduc Regnier

Dans la cour de l'hôtel je me rencontre face à face avec un officier de haute taille, d'une belle tournure militaire, à la physionomie franche et cordiale, aux traits reguliers, dont les cheveux blonds commencent à s'argenter. Cet officier, vêtu d une longue capote grise et qu'à la simplicite de son uniforme, on prendrait tout au plus pour un lieutenant, n'est autre que le prince

[illegible] des soldats de toutes armes et de toutes nationalites : Autrichiens, Hongrois, Croates, Tyroliens. Ce n'est pas le bruit de Milan; c'est une sorte d'agitation silencieuse qui a bien aussi sa signification. On sent ici que le sabre regne en maître. Dans une boutique de tabac, un

Croate, que l'on ne servait pas assez vite à son gré, frappait du point à tort et à travers et brisait une petite boîte sur le comptoir de la marchande sans que celle-ci osât répliquer.

Et cependant tout à côté, sur la place aux Herbes, des chanteuses ambulantes roucoulaient devant les portes des cafés des fragments du *Trovatore* et des barcarolles vénitiennes.

De toutes les villes d'Italie, Vérone, avec ses portes crénelées, son architecture robuste, ses palais ressemblant à des forteresses, ses monuments sévères et imposants, est peut-être celle qui retrace le plus directement au souvenir les grandes luttes des républiques du moyen âge. Bordée de vieux palais massifs dont l'un projette dans les airs sa tour carrée d'une élévation prodigieuse, plongée dans un morne silence qu'interrompt de loin en loin le roulement sourd d'une voiture roulant sur ses dalles de marbre, la place des Seigneurs semble être la cour d'honneur d'un immense manoir féodal. Là était en effet la résidence de cette famille des princes della Scala, qui fut à Vérone ce que furent les Sforza et les Visconti, à Milan, à Florence, les Médicis. Dans un angle de cette même place, entourés d'une grille de fer aux anneaux flexibles, s'élèvent le tombeau de Can Signorio et ceux de plusieurs autres membres de sa dynastie; ceux-ci suspendus à la muraille, ceux-là couchés sous des baldaquins de marbre et surmontés de leurs statues équestres, plantés sur des arceaux en ogive à plus de cinquante pieds au-dessus du sol. Ce cimetière guerrier, ainsi placé au milieu de la ville, a quelque chose d'étrange et de saisissant. D'autres sépulcres se rencontrent encore çà et là, dans le voisinage des couvents et des églises. La place aux Herbes, la place Municipale, a aussi ses palais et ses monuments populaires auxquels se rattachent de curieuses legendes. Ce n'est pas tout, à côté de la vieille Vérone, de la patrie des della Scala, des Capulets et des Montaigus, de Romeo et Juliette, il y a aussi la Vérone antique, la cité romaine qui montre au voyageur ses colonnes brisées, ses portes frustes, mais encore debout, ses arènes de marbre si merveilleusement conservées, où plus de vingt-cinq mille spectateurs pouvaient à l'aise contempler les jeux sanglants que leur offraient les maîtres du monde. Et je n'ai pas parlé de la ville artistique qui garde dans ses sanctuaires les fresques de Giotto et les premiers essais du peintre illustre auquel elle a donné son nom.

Ah! si Théophile Gautier voulait passer un mois seulement à Vérone, quel beau livre il pourrait nous donner!

Le parcours en chemin de fer de Vérone à Venise dure habituellement quatre heures. Le train qui m'emmène n'en met pas moins de six : les machines essoufflées ont peine à remorquer les nombreux soldats qu'emporte notre convoi. On s'arrête à Padoue et à Venise pour faire des échanges d'hommes et de munitions. Enfin nous débarquons à Venise.

Il ne s'agira plus maintenant que d'en sortir.

Un ecclésiastique qui part au moment où j'arrive m'annonce qu'aujourd'hui même la déclaration de guerre doit être proclamée.

J'en serai quitte, le cas échéant, pour prendre le chemin du Tyrol et y recueillir, au bruit du canon, des impressions que je joindrai à celles que m'aura fournies la « cité des doges. »

GERÔME.

BULLETIN

Le voyage que Leurs Majestés Impériales ont fait à Auxerre, à l'occasion du concours régional du département de l'Yonne, a pris tout à coup les proportions d'un grand événement politique. On sait le retentissement que les paroles adressées par l'Empereur au maire de la cité bourguignonne ont eu, non-seulement en France, mais dans l'Europe entière; mais c'est là un point qu'il ne nous appartient pas de toucher : restant dans nos limites habituelles, nous réservons notre attention pour le côté pittoresque de cette fête qui restera longtemps dans le souvenir des Auxerrois.

Parti le 6 mai, à neuf heures, de la gare de Lyon, le train impérial arrivait à Auxerre à midi. Leurs Majestés étaient accompagnées de MM. le général Fleury, grand écuyer, Béhic, ministre des travaux publics, Frémy, député de l'Yonne, et Larabit, sénateur, président du conseil général. Elles ont été reçues par le maire de la ville et le préfet du département.

Après avoir répondu au discours du maire, l'Empereur est monté en voiture avec l'Impératrice. Leurs Majestés se sont rendues à la cathédrale, pour assister au service divin, qui a été célébré par monseigneur l'archevêque de Sens. La haie était formée par les gardes nationaux des différents cantons du département, et une foule immense acclamait les augustes visiteurs.

Le cortége s'est rendu ensuite au concours régional, à l'entrée duquel se trouvaient réunis toutes les autorités civiles et militaires, les présidents des comices et les députations du département avec leurs bannières aux mille couleurs. L'Empereur et l'Impératrice ont pris place dans le riche pavillon édifié au-devant des tentes du concours. Un essaim de jeunes filles, vêtues de blanc, se tenait sur les marches; une d'elles a présenté à l'Impératrice une riche bannière brodée. Sa Majesté l'a embrassée et remerciée avec une grâce exquise. Une députation des dames de la ville est venue lui apporter également, comme souvenir de son voyage, un charmant écran aux armes de la ville, et un merveilleux bouquet.

Puis a eu lieu le défilé des vignerons, portant sur leurs épaules neuf corbeilles où se dressaient fièrement, au milieu des fleurs, des bouteilles qui représentaient les meilleurs crus de la contrée : original épisode que le dessinateur envoyé à Auxerre par l'*Univers Illustré* a choisi et que nous donnons en tête de ce numéro.

L'Empereur et l'Impératrice, après avoir visité le concours régional qui était très-remarquable, ont été reconduits à la gare avec le même enthousiasme qu'à leur arrivée.

Une exposition d'un grand intérêt vient d'être ouverte au Palais de l'Industrie. C'est celle des tableaux des maîtres anciens; les principales galeries particulières de Paris sont représentées dans cette collection de chefs-d'œuvre.

Cette exposition rétrospective durera aussi longtemps que l'exposition des artistes vivants. Elle offre une occasion remarquable de comparaisons et d'études.

L'entrée est, à l'extérieur, par le pavillon sud-est du Palais, du côté de la place de la Concorde; la communication intérieure entre les deux expositions se fait par la salle des [illegible].

TH. DE LANGEAC.

L'échéance de fin mai étant l'une des plus fortes de l'année, nous prions ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du présent mois, de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal. — Prière instante de joindre à tout envoi d'argent comme à toute demande de changement d'adresse ou réclamation, la bande imprimée qui est collée sur l'enveloppe du Journal

UN HÉRITAGE

(Suite [1])

Demeurée seule, Édith repassa dans sa mémoire toutes les paroles qu'elle venait d'entendre, et ne put s'empêcher de trouver l'humeur de son mari quelque peu ridicule. Tant de bruit pour quelques milliers de florins! Muller serait-il devenu avare? Elle ne devinait pas de quels sentiments Franz était agité, elle n'apercevait pas la jalousie cachée sous la colère. Comme elle était sans reproche, elle ne pouvait supposer dans l'âme de son mari une inquiétude que rien ne justifiait. Tandis qu'Édith l'accusait d'avarice, Muller, enfermé dans sa chambre, donnait un libre cours aux passions tumultueuses qui grondaient dans son sein.

— Ils ne se verront plus! disait-il en se promenant comme un lion dans sa cage. Lui, je le chasserai de chez moi; elle, je l'empêcherai de franchir le seuil de sa porte. Ah! s'ils espèrent trouver en moi un mari complaisant, ils s'abusent, ils se trompent Ils ne savent pas ce qu'il y a de violence au fond de ce cœur outragé. Oui, je le chasserai; oui, je l'enfermerai : malheur à lui! malheur à elle!

Puis, s'arrêtant tout à coup, il se jeta dans un fauteuil, cacha sa tête entre ses mains, fondit en larmes et éclata en sanglots. La réflexion le calma. Édith était aussi chaste que belle; le congé de Frédéric était près d'expirer, son régiment s'éloignerait d'Hildesheim. Le neuvième mois s'achevait; dans quelques jours ils retourneraient à Munich.

Dès lors Franz s'occupa des préparatifs de son départ. Il prit tous les comptes de son intendant, de ses fermiers, et vérifia par lui-même le chiffre de ses dépenses et de ses revenus. Quoique Muller eût prévu depuis longtemps que la première année de son séjour à Hildesheim serait nécessairement très-onéreuse, il ne put cependant se défendre d'un mouvement de surprise et d'effroi en voyant le résultat de cette double vérification. Après l'apurement de tous ses comptes, il lui restait mille florins. Depuis son arrivée au château, il avait toujours vécu presque aussi modestement qu'à Munich : le capital constitué au profit d'Isaac Bildmann, les pensions payées au major, à Frédéric, aux demoiselles de Stolzenfels, les réparations faites au château, le monument élevé à la mémoire du comte Sigismond, représentaient à peine la moitié des dépenses; tout le reste avait été dévoré en frais de justice et de succession. De toute cette richesse, Muller n'emporterait qu'un millier de florins, de quoi faire son voyage. Il fit appeler maître Wolfgang, et lui défendit de la façon la plus formelle d'entamer en son absence aucun nouveau procès. Vainement maître Wolfgang remit sur le tapis cette fameuse demande reconventionnelle dont il attendait merveille, Muller ne voulut rien entendre et se montra inexorable

XVIII

La veille du jour fixé pour le départ, tandis que Muller donnait à Wurm ses derniers ordres pour les travaux à exécuter pendant son absence, Édith était descendue au parc, et se promenait seule et rêveuse. Elle se réjouissait de retourner à Munich, de revoir sa petite maison, de retrouver l'amitié de Spiegel, et pourtant elle ne songeait pas sans regret à l'heure du départ. Elle interrogeait son cœur, et son cœur, confus et troublé, ne répondait pas. C'était le soir : de rares lumières brillaient aux vitres du château; les allées du parc étaient sombres et désertes; le rossignol chantait à plein gosier sous la feuillée; l'air était imprégné de parfums enivrants, et la jeune femme s'abandonnait sans défiance au charme de sa rêverie. Au fond d'une avenue, à la place même où ils s'étaient vus pour la première fois, elle rencontra Frédéric.

— Vous partez, madame, vous partez demain! dit Frédéric d'une voix émue; c'est demain que vous retournez à Munich, et vous ne reviendrez pas avant trois mois! Dans trois mois je ne serai plus ici, et mon régiment sera peut-être à cent lieues d'Hildesheim. Loin de vous, que vais-je devenir? Je m'étais fait de votre présence une si douce habitude! Je vous chercherai partout, je sens que vous emportez avec vous ma vie tout entière!

— Si je prenais au sérieux toutes vos paroles, vous me donneriez de la vanité, répondit Édith embarrassée et s'efforçant de paraître indifférente. Vous penserez quelquefois à nous, à nos entretiens, à nos promenades; croyez bien que de notre côté nous ne vous oublierons pas. Soyez sûr aussi que le temps adoucira vos regrets; vous comprendrez bientôt que nous tenons dans votre existence une place beaucoup moins grande que vous ne semblez le croire à cette heure.

— Mes regrets, madame, seraient éternels si je ne devais plus vous revoir, car j'ai passé près de vous les meilleurs, les plus beaux jours de ma jeunesse.

— C'est à nous, monsieur, reprit Édith de plus en plus troublée, de vous remercier de votre affection, de votre dévouement. Nous ne nous rappellerons jamais sans un sentiment de profonde reconnaissance avec quel empressement vous avez pris notre parti dans toutes nos contestations avec vos tantes, avec le major. Vous étiez seul ici à nous aimer et nous ne l'oublierons pas.

— C'est pour moi, madame, pour moi seul, que la reconnaissance est un devoir. Si vous saviez quelle était ma vie avant de vous connaître! si vous saviez quel changement s'est opéré en moi depuis que je vous ai vue!

— Ne voudriez-vous pas, répondit la jeune femme en souriant, me faire croire que j'ai accompli un miracle?

— Vous raillez, madame, et pourtant vous dites vrai. C'est bien un miracle, en effet, que vous avez accompli sans le savoir, sans le vouloir, sans vous en douter. Depuis que je vous ai vue, je ne me reconnais plus.

— Quelle était donc la vie que vous meniez avant de m'avoir vue? repartit avec une gaieté forcée Édith, qui essayait vainement de changer le cours de l'entretien.

— Oh! madame, une vie affreuse. Je n'y pense pas sans un sentiment d'épouvante.

— Et c'est moi, moi qui, sans vous gronder, vous ai corrigé? Vraiment, je ne me savais pas si habile!

— Aviez-vous besoin de me gronder pour me corriger? Pour devenir meilleur, pour sortir de l'abîme où j'étais tombé, pour apprendre à aimer toutes les choses bonnes et saintes, ne suffisait-il pas de vous voir et de vous entendre? Je vous voyais, je vous écoutais; chaque jour, à toute heure, je pouvais lire dans votre cœur. Quelles réprimandes plus sévères pouviez-vous m'adresser? Quelle leçon plus éloquente pouviez-vous me donner? Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir comment j'ai vécu jusqu'au jour où Dieu vous a envoyée sur mon chemin. Je vous le dirais que vous ne pourriez le comprendre. Vous m'êtes apparue comme un ange sur le seuil de l'enfer, et dès lors, en moi, autour de moi, tout a été changé comme par enchantement. J'ignorais l'amour, vous me l'avez révélé; je n'avais jamais aimé, et je vous aime!

Édith, effrayée, voulait se retirer; Frédéric la retint avec l'autorité, avec l'ascendant que donne toute passion sincère.

— Vous m'entendrez, madame, poursuivit-il; vous devez m'entendre. Vous partez demain : qui sait quand je vous reverrai? Je vous aime; n'ai-je pas acheté par des mois de silence le droit de vous le dire? Je vous aime, vous avez rajeuni, renouvelé mon cœur. Laissez-moi vous parler, laissez-moi vous bénir pour tout le bien que vous m'avez fait. Vous m'avez entr'ouvert le ciel, vous avez frayé à mes pas des sentiers embaumés. Avant de vous connaître, j'étais indigne de vous : vous m'avez regardé, et je me suis élevé jusqu'à vous. Charme tout-puissant de la chaste et pure beauté! Je vous aime, et vous aimer suffit à mon bonheur : je ne demande rien de plus. Pourquoi trembler? pourquoi vous alarmer de cet aveu? Ne partez-vous pas? n'est-ce pas l'heure des adieux? qu'y a-t-il d'offensant pour vous dans les paroles que je vous dis? Vous reviendrez : dites, ah! dites-moi que vous me permettrez de revenir aussi : je ne demande qu'à vous voir, à vous admirer en silence. Jamais vous ne surprendrez dans mes yeux un regard qui puisse vous effaroucher, sur mes lèvres un mot qui puisse troubler la sérénité de vos jours; mais je vous verrai, mais je vous entendrai, et je serai heureux, et je vous bénirai, et vous, madame, qui avez sauvé mon âme, vous jouirez en paix de votre œuvre et me souffrirez près de vous sans colère.

Plus pâle que la lune qui montait sur la cime des peupliers, plus tremblante que les feuilles qu'agitait la brise du soir, Édith essayait vainement de retirer ses mains des mains de Frédéric. Enfin, par un suprême effort, elle réussit à se dégager de cette étreinte passionnée, et, pour toute réponse, elle s'enfuit comme une gazelle qui emporte à son flanc le trait du chasseur.

XIX

Le voyage d'Hildesheim à Munich ne ressemblait guère au voyage de Munich à Hildesheim.

Neuf mois auparavant, Édith et Muller partaient le cœur joyeux, l'esprit léger, pleins de foi dans l'avenir, de gratitude pour le bienfaiteur inespéré qui leur avait donné la richesse; ils se promettaient de beaux jours, ils rêvaient pour leurs enfants toutes les joies de l'orgueil; et maintenant qu'étaient devenus tous ces rêves et toutes ces espérances?

Édith et Muller, n'osant se confier les sentiments qui les agitaient, gardaient un silence prudent et veillaient même sur leurs regards, tant ils craignaient de laisser deviner leurs secrètes pensées. La campagne était dans sa magnificence, la nature rajeunie souriait et invitait à la joie; mais toutes les beautés du paysage étaient perdues pour Muller, la splendeur du printemps ne disait rien à son cœur attristé. Franz voyait partout le spectre hideux de maître Wolfgang se dresser devant lui, il entendait sa voix nasillarde et ses conseils insidieux. Vainement les plus riches vallées s'ouvraient devant lui, vainement les vergers, disposés en amphithéâtre sur les collines, se paraient de verdure et de fleurs, Franz demeurait absorbé tout entier dans le souvenir d'Hildesheim.

1. Voir les numéros 524 à 537

Édith, de son côté, n'était ni moins préoccupée ni moins inquiète. Elle n'avait pas entendu sans une profonde émotion l'aveu de la passion qu'elle avait inspirée. Elle s'interrogeait avec effroi et se demandait si elle n'avait pas encouragé cet aveu par quelque mot imprudent, par quelque signe d'affection trop familier. Elle avait beau consulter sa mémoire, elle ne découvrait rien qui lui donnât le droit de s'accuser elle-même. Alors elle essayait de reporter toute sa sévérité, toute sa colère sur Frédéric; mais les paroles brûlantes qu'il avait prononcées la veille du départ trouvaient dans le cœur d'Édith un écho trop indulgent pour être condamnées. Édith se sentait troublée, et, forcée de renfermer en elle-même les doutes, les inquiétudes de sa conscience, elle trouvait dans la contrainte même qu'elle s'imposait un nouveau tourment. Muller l'observait avec une attention défiante. Il apercevait dans la tristesse, dans le silence obstiné de sa femme, un regret coupable qui s'adressait à Frédéric. Il s'encourageait dans cette croyance pour excuser à ses propres yeux la jalousie qui le dévorait et n'osait pourtant questionner Édith, craignant de changer ses soupçons en certitude. Les enfants seuls se réjouissaient à la pensée de revoir Spiegel et de jouer avec leur ami.



L'AYE-AYE, DE MADACASCAR, d'après un croquis communiqué. — Voir page 318.

Vers le soir du troisième jour, les clochers de Munich commencèrent à se dessiner dans la brume. Sans les questions d'Hermann et de Marguerite, qui voulaient savoir à chaque instant si l'on arriverait bientôt, Édith et Muller n'auraient pas trouvé l'occasion de placer une parole. Enfin, le postillon, en franchissant la porte de la ville, fit claquer son fouet et sonna une fanfare. En se retrouvant dans les murs de cette ville où ils s'étaient si tendrement aimés, Édith et Muller eurent un instant la pensée d'échanger dans l'ombre un serrement de main : Muller fut retenu par la jalousie; il craignait, en cherchant la main d'Édith, de manquer à sa propre dignité; Édith se demandait avec effroi si elle n'était déjà pas trop coupable pour se permettre cette marque silencieuse d'affection. A peine la chaise de poste venait-elle de s'arrêter devant la porte de la maison, que Spiegel s'élança à la portière. Ému jusqu'au fond de l'âme, il les étreignit dans ses bras et les confondit dans ses embrassements. Réunis sur son cœur, Édith et Muller oublièrent en un instant le trouble intérieur qui avait scellé leurs lèvres pendant tout le voyage, et se sentirent, comme par enchantement, rajeunis et régénérés.

Précédés des enfants, qui bondissaient, suivis de Spiegel, qui les contemplait avec joie, Édith et Muller entrèrent dans leur appartement. Rien n'était changé : en s'asseyant sur ce divan à demi usé, témoin pendant si longtemps de leurs paisibles entretiens, de leurs modestes projets, il leur semblait qu'ils n'avaient jamais quitté Munich et que leur séjour à Hildesheim n'était qu'un rêve. Les questions se pressaient, se croisaient sur les lèvres des trois amis. Muller, interrogé par Spiegel, se gardait bien de lui dire toute la vérité; quant à Édith, si elle se taisait sur les sentiments secrets de son cœur, elle se dédommageait avec usure en faisant à Spiegel le portrait des Bildmann et des Stolzenfels. Elle oubliait à dessein le portrait de Frédéric, dont elle avait plus d'une fois parlé dans ses lettres; mais elle était sans pitié pour le major, pour sa femme et pour les vieilles demoiselles. En crayonnant ces caricatures, elle retrouva toute sa gaieté. Hermann joignit à cette amusante galerie le portrait d'Isaac Bildmann. Muller lui-même riait de bon cœur et tout à son aise de ces figures grimaçantes qu'il n'avait jamais rencontrées à Hildesheim sans dégoût ou sans colère.

L'éloignement, la perspective, donnaient à toutes ces physionomies maussades une expression comique, un air plaisant que Muller s'étonnait de saisir pour la première fois. Malgré la fatigue du voyage, l'entretien se prolongea, et deux heures sonnaient à l'horloge voisine quand Muller et Spiegel songèrent à la retraite. En entrant dans leur petite chambre, où rien non plus n'était changé, Édith et Muller se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; les plus éloquentes paroles auraient traduit bien imparfaitement ce qui se passait au fond de ces deux cœurs : Muller avait oublié sa jalousie, Édith ne pensait plus à Frédéric, et ils s'endormirent d'un sommeil paisible, ne rêvant qu'au bonheur qu'ils avaient connu si longtemps à Munich.



PARIS MODERNE. — LA NOUVELLE MORGUE, d'après une photographie. — Voir page 318.



AU SOLEIL LEVANT, d'après le tableau de M. Lionel Smythe. — Voir page 319.

Le lendem[illegible] enfants. Le déjeuner avait été servi par les ordres de Spiegel. Ils se réunirent comme autrefois à la même table. Spiegel attachait sur Édith et sur Muller un regard curieux.

— Sans doute, leur dit-il, ce repas vous paraît bien modeste et bien frugal. Il faudra pourtant vous en contenter pendant trois mois. Dans trois mois, vous redeviendrez seigneurs [illegible] nouvelle la pompe et les splendeurs d'Hildesheim. Maintenant vous êtes à Munich, vous devez vous résigner à votre vie d'autrefois

JULES SANDEAU.

(*La fin au prochain numéro.*)

LA NOUVELLE MORGUE

Un petit bâtiment oblong s'appuie à la pointe orientale de la Cité, entre le pont Saint-Louis et le pont de l'Archevêché. Par devant une rangée de fenêtres, par derrière un grand mur nu. Cela tient de l'octroi aussi bien que de la caserne, et, sans le mouvement continuel qui se fait à l'entour, on ne songerait guère à y arrêter les yeux. Du matin au soir, sous la grande porte toujours ouverte, se croise une file non interrompue d'entrants et de sortants. Voilà sans doute une demeure fort hospitalière, que tout passant lui croit devoir une visite. Il y a là en effet des lits pour ceux qui sont las de souffrir : c'est la Morgue.

Si l'on pénètre à l'intérieur, on se trouve du premier pas dans une sorte de vestibule percé de deux portes latérales, dont l'une conduit au greffe et l'autre au bureau des surveillants. Quatre colonnes séparent la première salle d'une seconde qui reçoit le jour par en haut. Entre les deux salles règne sur toute la largeur un vaste vitrage. Une balustrade à hauteur d'appui permet au public de s'accouder pour plonger les regards derrière ce vitrage. La foule s'y presse compacte : curieux, désœuvrés, gens à la recherche d'un parent ou d'un ami disparus, flâneurs en quête d'émotions fortes, habitués de cours d'assises, lecteurs assidus des romans de Ponson du Terrail et de Boulabert. Il y a là des hommes, des femmes, des enfants, personnages de toute classe et de tout âge. Quelques-uns commentent, tous regardent. Quoi?

Douze tables de marbre sont côte à côte sur deux rangs. Çà et là quelques corps y reposent, la tête appuyée sur un oreiller de fer, un tablier de cuir à la ceinture, constamment aspergés d'une pluie fine au moyen d'un robinet qui surmonte chaque couche funèbre. Ceux-ci sont blancs comme la cire, ceux-là marbrés de teintes bleuâtres, ces autres affreusement mutilés. Ce sont les suicidés sans nom, les victimes inconnues de mystérieux attentats. Les noyés y sont en plus grand nombre; les femmes y sont rares. Avant de les envoyer dans un sac de grosse toile à la fosse commune, la police interroge le passant sur leur état civil. Tout autour de la salle, ainsi que sur un banc de fer qui la traverse dans sa largeur, sont suspendus à des patères les effets qui peuvent aider à la reconnaissance, odieuse friperie, mélange de loques et de haillons sans forme parmi lesquels ressortent par place un chapeau frais et un habit propre.

C'est assez regardé. Détournons les yeux.

On croirait à tort la Morgue de fondation récente. Elle existait depuis longues années dans une des cours du grand Châtelet avant qu'on songeât à la transporter, en 1804, dans le petit monument récemment démoli du quai du Marché-Neuf, d'où elle est venue s'établir au lieu qu'elle occupe aujourd'hui. Une moyenne de cinq à six cents corps y passe annuellement sur les dalles. C'est à peu près trois cadavres pour deux jours. On a calculé que, sur huit d'entre eux, sept à peu près sont reconnus. L'utilité de la Morgue est dans ces chiffres.

P. P.

L'AYE-AYE

Tenant à la fois du singe, du chat, de l'écureuil et de la chauve-souris, l'aye-aye est en même temps tout cela, ou plutôt il n'est rien de tout cela, il est l'aye-aye, être unique et bizarre que les naturalistes ne savent s'ils doivent classer parmi les rongeurs ou parmi les quadrumanes. Le nom de *aye-aye* lui vient, dit-on, de son cri. Il est natif de Madagascar, où le voyageur Sonnerat le découvrit sur la fin du siècle dernier. Il était d'ailleurs connu depuis longtemps des naturels du pays. En Europe, les échantillons en sont fort rares, et il n'y a à notre connaissance que le Jardin zoologique de Londres qui partage avec notre Muséum d'histoire naturelle l'avantage d'en posséder un.

L'aye-aye dort presque tout le jour et se promène la nuit. Ce noctambule a à peu près la grosseur du chat; il est d'un caractère doux, mais lent et paresseux. Son pelage est composé de deux sortes de poils, les uns longs et lisses, les autres d'un fauve clair, laineux, et formant une sorte de bourre à la base des premiers; ses membres sont bruns; sa queue est longue, noire et touffue. Lorsqu'il dort, il se la passe autour du cou en manière de cache-nez. Ses pattes de devant ou ses mains, comme on voudra les appeler, sont très-allongées, et l'annulaire dépasse encore les autres doigts.

Ce détail de conformation n'a pas laissé d'exercer l'imagination des savants. Suivant les uns, ce doigt ne serait qu'un ustensile de toilette. L'animal s'en servirait pour se peigner la queue, ainsi que pour soigner ses yeux, son nez et ses grandes oreilles. Suivant les autres, ce doigt aurait pour but de l'aider à atteindre dans les cavités des arbres les insectes dont il ferait sa nourriture.

Mais sur ce dernier point non plus les savants ne sont pas d'accord, quelques-uns ne lui trouvant pas la vivacité né[illegible] d'après la force de sa mâchoire, qu'il a de plus solides coups de dents à donner.

A voir souvent la façon dont il ronge, dans l'état de captivité, le bois qui se trouve à sa portée, en ayant l'air d'attendre qu'il en sorte quelque chose, on pourrait présumer qu'il a coutume, dans ses forêts natives, de percer l'écorce de certains arbres pour manger la gomme qui en découle. Quoi qu'il en soit, il paraît satisfait d'un ordinaire de lait, d'œufs et de miel. Sa façon de prendre ses repas est fort [illegible] dont il réunit les doigts comme nous ferions pour prendre de l'eau; puis il penche la tête de côté, en entr'ouvrant la bouche dans laquelle il laisse tomber les aliments, à la façon d'un Napolitain mangeant du macaroni.

L. DE MORANCEZ.

SALON DE 1866

LE SALON D'HONNEUR

LE SALON D'HONNEUR — comme on appelle le salon d'entrée — doit représenter l'élite des exposants; il lui manque évidemment plus d'un nom et plus d'un succès pour être complet et véridique.

Il lui manque la *Femme en vert*, de M. Claude Monet, dans laquelle s'affirment si nettement les tendances du réalisme contemporain.

Il lui manque le *Rêve*, de M. Chaplin, comme échantillon de nos décorations de salons.

Il lui manque la *Fantaisie* et la *Vigilance*, de M. de Chavannes, pour représenter la peinture décorative des monuments. (Nous noterons en passant que la seconde de ces toiles vient d'être l'objet d'un procédé assez bizarre. Après l'avoir laissée pendant huit jours à la rampe du salon des P, on l'a brusquement enlevée pour la reléguer dans le voisinage du plafond, et on l'a — chose plus bizarre — remplacée par un portrait de la plus prétentieuse, mais aussi de la p[illegible].

Il lui manque les trois grands succès de la peinture de genre, c'est-à-dire — la *Ménagerie*, de M. Meyerheim, — le *Paul et Virginie*, de M. Lévy, — les *Têtes coupées*, de M. [illegible]

Il lui manque la jeune fille nue (*les Secrets de l'amour*), de M. Jourdan, une délicieuse figure dont je n'ai pas encore parlé.

Il lui manque enfin le *Paysage* de Daubigny, et le *Bouquet*, de Philippe Rousseau, des chefs-d'œuvre qui font le plus grand honneur à ces deux signatures, déjà si avantageusement connues.

On objectera qu'on ne peut loger toutes les toiles d'élite dans le salon d'honneur, et qu'il faut bien en garder quelques-unes pour donner quelque intérêt et quelque *attraction* aux petites salles Soit. Mais quel est le sens du salon d'honneur, si nous trouvons ailleurs mieux que ce qu'il nous montre?

Autre observation. On vient d'opérer, dans le voisinage du salon, une exposition rétrospective. Si celle-ci s'était faite seulement avec les ouvrages les plus remarquables exposés dans ces dix dernières années, elle eût été extrêmement curieuse, car, jointe au Palais de l'Industrie, elle nous permettrait de constater nettement le chemin que nous avons fait en dix ans. Mais à quoi bon une exposition de tableaux anciens, quelques chefs-d'œuvre d'ailleurs qu'on y entasse? N'avons-nous pas le Louvre, qui sera toujours plus complet, à lui seul, que toutes nos galeries particulières, mises bout à bout?

Rentrons dans le salon d'honneur, et citons les noms et les œuvres

M. DUBUFE. — *L'Enfant prodigue*. — J'en ai déjà dit mon avis. C'est certainement, et malgré une énorme dépense d'habileté, la toile qui fait le plus de tort à l'exposition actuelle. C'est la plus grande, c'est la première qu'on voit, le seuil franchi, et l'on reste sous la première impression de cet insuccès démesuré.

Voici une remarque singulière. Si l'on compare la peinture centrale de M. Dubufe, c'est-à-dire un *Banquet de l'enfant prodigue*, aux deux grisailles qu'il y a jointes, et qui en font une sorte d'immense triptyque, on s'aperçoit que ces grisailles paraissent infiniment plus colorées que la peinture même. Rien ne prouve mieux combien M. Dubufe est peu coloriste. En variant ses tons il devrait arriver à la richesse, il ne trouve que le papillotage.

M. ROBERT-FLEURY fils. — *Varsovie, le 8 avril 1811.* — Voici du moins un magnifique début. On en peut augurer d'autant mieux qu'il n'y a tout au plus qu'un air de famille entre le débutant et son père; même sentiment de drame, même énergie dans l'accentuation des types; mais la facture et l'aspect diffèrent; la gamme du fils est moins cuivrée, le ton est moins robuste et peut-être plus délicat; par contre les charpentes du père sont plus solides et son modelé est plus nerveusement écrit. Cet épisode de l'agonie polonaise est raconté ici avec une passion qui n'est point de nature à plaire à la Russie. Vous voyez la population de Varsovie, et dans le nombre beaucoup de femmes et d'enfants, pris entre deux feux, la cavalerie qui débusque d'un côté, l'infanterie qui fuit de l'autre, une décharge à bout portant. Il n'y a pas de lutte [illegible] lèvent la croix, symbole du suprême sacrifice, et derrière eux tout le monde attend la mort dans une morne immobilité; les hommes debout, le sourcil froncé, les bras croisés; les femmes à genoux, éperdues, tournant le dos pour ne pas voir, la main aux oreilles pour ne pas entendre la foudre qui va les renverser. Les attitudes et les expressions sont saisissantes de vérité; on est là, au milieu du massacre, et l'on tourne la tête pour chercher une issue.

M. DURAN (Carolus). — *L'Assassiné*. — Autre début et autre tragédie. La scène se passe de nos jours, dans la campagne romaine. On vient de rapporter à une famille de paysans le cadavre de leur fils, sur ce brancard; une grande fille rousse, la fiancée sans doute, se jette sur lui, l'enveloppant de ses bras : la mère ne peut soutenir la vue du mort et retombe en arrière; une petite sœur la regarde en arrondissant de grands yeux épouvantés qui ne comprennent pas encore; les visages curieux ou indignés des voisins se penchent vers la blessure, et à droite, à deux pas de lui, se tient la file immobile des pénitents noirs qui enterreront la victime quand la tendresse fiévreuse de la fiancée leur permettra de l'emporter. — Excellent tableau, énergique et sérieux; rien de convenu ni de théâtral. M. Duran ne peut être classé, comme M. Robert-Fleury fils, dans la famille des coloristes; des tons aigres et minces couvrent toute sa palette; mais il se sauve par des oppositions vigoureuses qui donnent un certain ragoût à sa peinture. On ne pourrait pas dire non plus que M. Duran ait du style. Les têtes sont triviales assurément, mais son dessin se relève à force de caractère et d'expression. En somme un talent personnel, et comme on dit aujourd'hui, *empoignant*.

M. BIN. — Autre tragédie : il est vrai que celle-ci se joue dans le bleu et remonte aux temps mythologiques Le sujet traité par M. Bin c'est *Hercule*, frappé de démence, massacrant ses enfants ainsi que Mégare, leur mère. Très-intéressant. Évidemment il y a progrès chez le peintre; plus de souplesse dans sa couleur, autrefois un peu crayeuse; plus d'élégance dans son dessin qui péchait par certaines lourdeurs. La jeune fille à genoux (est-ce bien une jeune fille?) sur laquelle se lève la massue d'Hercule est particulièrement svelte et gracieuse. Hercule lui-même est mieux tourné qu'à l'ordinaire. Les parties les moins heureuses du tableau de M. Bin sont ses têtes, qui manquent trop de style. Hercule ressemble trop aux Hercules en maillot des foires.

M. BRIGUIBOUL. — Autre mythologie. Il s'agit ici du *Combat de Castor et Pollux contre Idas et Lyncée*. Voyez, dit le livret, Ovide, *les Fastes*, liv. V. Je ne hais point la mythologie, mère de toute belle, saine et riante poésie en ce monde; mais il faut engager M. Briguiboul à se méfier des ornières académiques. Il y a dans ce tableau des figures à casques qu'on ne songerait jamais à attribuer au peintre énergique de *Robespierre mourant*. Au fond un groupe de femmes qui se serrent l'une contre l'autre est visiblement renouvelé des *Niobides*. M. Briguiboul pourtant se retrouve tout entier dans un fragment de sa toile. Je parle du cadavre en raccourci renversé sur le premier plan. Figure superbe, du modelé le plus souple, du ton le plus délicat, et du dessin le plus personnel.

M. Briguiboul expose aussi un magnifique portrait d'homme qui le classe décidément dans l'élite des portraitistes, et bien mieux nous retrouverons son nom à la sculpture, au bas d'un *Fauconnier* en bronze et d'un buste en marbre. Voilà, il faut l'avouer, un talent bien doué, car il faut espérer que le *Fauconnier* de M. Briguiboul vaudra mieux que le *Pêcheur* à la fourchette, modelé jadis par M. Courbet.

M. GISBERT. — *Entrevue de François Ier et de sa fiancée Éléonore d'Autriche*, à Illescas (Espagne). Sur sa façon de peindre, je croyais M. Gisbert Anglais. Point; il s'appelle Antonio et c'est un des élèves les plus distingués de l'Académie des Beaux-Arts de Madrid. Ce qui distingue la peinture de M. Gisbert, c'est sa parfaite convenance et son irréprochable propreté. Son *François Ier* est tiré à quatre épingles; tous ses personnages sortent de chez le costumier, habillés de neuf; la scène représentée devrait avoir pour fond le paravent d'un salon. Cela s'arrange bien d'ailleurs. Avec du goût, de l'élégance, de l'ingéniosité, M. Gisbert est incontestablement un homme de talent qui sait son métier sur le bout des doigts; mais il aurait besoin, pour marcher, de chausser de temps en temps une paire de sabots.

M. SCHREYER. — Je suppose que M. Schreyer ne tient pas à ce qu'on décrive trop minutieusement sa *Charge de cavalerie*. Tableau à reprendre, à retourner, à raffermir. Pour le moment il a l'air de fondre sous le regard comme ces tas de neige au soleil.

M. PROTAIS. — Analyserons-nous le *Soldat blessé*, de M. Protais? Hélas! l'épaulette n'y fait rien; nous glissons ici dans l'élégie la plus sentimentale qu'il soit possible d'imaginer. M. Protais fait à son blessé un lit de fleurs et le baigne dans les rayons d'un soleil de printemps. Il s'agit d'exprimer ce contraste des fêtes éternelles de la nature avec les souffrances de l'homme périssable. Mais l'antithèse est usée jusqu'à la corde, à force d'avoir servi; mais il ne faut pas, pour cela, trop arranger les choses, creuser un fosse comme une corbeille, et la border de fleurs suaves qui ont l'air d'avoir été achetées au Palais-Royal.

M. DUMARESQ. — *Charge de cuirassiers*. Décidément, la peinture de batailles n'est pas heureuse cette année. Il en est venu peu à l'exposition actuelle, et ce peu est médiocre Non pas que la peinture de M. Dumaresq pèche par les fadeurs qui gâtent le talent de M. Protais. Au contraire, M. Dumaresq n'a péché que par des excès de dureté. Son tableau tire l'œil par ses scintillements métalliques; les crinières des chevaux, les visages des hommes, et jusqu'à leurs culottes de peau, tout reluit comme leurs cuirasses, tout est fait du même fer-blanc, à part le ciel pourtant, où montent des fumées de plomb.

Du reste, le sentiment du pittoresque et une véritable habileté de composition. Je suis sûr que ce tableau manqué ferait une gravure charmante.

M. TABAR. — Un grand sujet, s'il en fut. *Solferino, cinq heures du soir.* « En ce moment, dit le *Bulletin de l'armée*, une effroyable tempête qui éclata sur les deux armées obscurcit le ciel et suspendit la lutte; mais dès que l'orage eut cessé, nos troupes reprirent l'œuvre commencée et chassèrent l'ennemi de toutes les hauteurs. » La peinture de M. Tabar est celle d'un homme d'infiniment d'intelligence et de talent; la mise en scène en est originale et l'effet juste; l'exécution seule laisse quelque chose à dire. La touche est un peu lourde dans sa brusquerie; la verve habituelle de l'artiste trahit, çà et là, une certaine fatigue, défaut qui tient sans doute à ce que M. Tabar, par excès de conscience, a trop travaillé sa peinture.

BELLANGÉ. — Nous avons donné son *Cuirassier*. *La garde meurt*, sa dernière œuvre, est encore supérieure à celle-là. Jamais le talent de Bellangé, à qui l'on a pu reprocher quelquefois des excès de facilités, ne s'est montré si profondément vrai, si poignant qu'ici. Nous assistons littéralement aux derniers coups de feu de la garde, à Waterloo. Sept ou huit grenadiers à peine sont encore debout. Les autres sont tombés de çà de là, dans ces poses étranges et énergiques que gardent encore les cadavres des hommes foudroyés en pleine lutte. Chaque personnage ici est superbe et terrible d'exactitude. Le paysage s'associe, en quelque sorte, au drame représenté; le ciel, par endroits, est en feu comme la terre, et la fumée de la poudre va se mêler aux pesantes nuées d'orage qui rampent au-dessus des combattants. L'artiste lui-même semble avoir partagé l'élan de ses personnages et tout son tableau, d'un bout à l'autre, est enlevé à grands coups de brosse. On peut donner hardiment *la Garde meurt* pour le chef-d'œuvre d'Hippolyte Bellangé.

JEAN ROUSSEAU

AU SOLEIL LEVANT

Le peintre a choisi pour nous introduire dans une cabane de pêcheurs l'heure matinale où le soleil darde ses premiers et ses plus doux rayons. Debout, depuis longtemps déjà, la partie féminine de la famille s'est joyeusement mise à l'œuvre, et, la navette à la main, noue activement les mailles d'un filet, où elle répare peut-être les avaries causées par la dernière pêche. Tout est paix et sourire dans ce rustique intérieur. Au loin la mer calme s'étend unie comme une glace, une de ces bonnes mers qui ne donnent place qu'à l'espoir et nullement à la crainte dans le cœur des femmes, des sœurs et des enfants des pêcheurs. Il doit y avoir ici un peu de tout cela, car la famille est nombreuse. On y voit même une aïeule dont le profil sévère se dessine dans la pénombre. Derrière elle s'accroupit une jeune femme qui, seule au milieu de la gaieté générale, paraît inquiète; mais son inquiétude pourrait s'appeler sollicitude. Si l'on suit en effet son regard attentif, on voit qu'il est porté sur un berceau.

Cette jolie toile est signée Lionel Smythe. Bon courage à ce débutant!

HENRI MULLER

LES CANONS DE GROS CALIBRE

Les circonstances actuelles donnent un grand intérêt à la description suivante, que M. Turgan, dans ses *Grandes Usines*, fait de la fabrique de canons de M. Krupp, à Essen (Prusse-Rhénane).

« Il est difficile à tout écrivain qui n'est pas artilleur de profession d'oser exprimer une opinion quelconque sur des canons; si l'écrivain est Français, cela lui est plus difficile encore. Les procédés de fabrication de ces glorieux engins de destruction sont rarement révélés; leur examen même est difficile, car le musée d'artillerie, si riche en modèles anciens, ne renferme aucune pièce française moderne de gros calibre et n'a que depuis un mois reçu les pièces de campagne de la dernière ordonnance. Les parcs d'artillerie nous ont toujours paru soigneusement gardés et les sentinelles prennent un air fort rebarbatif si l'on regarde leurs pièces, même de loin. Le spécialiste auprès duquel on pourrait avoir des renseignements exacts sur l'état de la question n'est pas d'un abord facile, et ses nombreuses occupations ne permettent pas de le déranger pour si peu.

« Et cependant, ayant été admis à visiter l'usine Krupp, nous ne pouvons pas ne pas parler des canons qu'on y fabrique sur une si vaste échelle, puisque les deux cinquièmes de la fabrication d'Essen sont des canons grands et petits, en telle quantité et quelques-uns si gros et si extraordinaires, que leur personnalité brutale et voyante éclipse tout à fait les autres productions de l'usine, plus modestes et moins tapageuses.

« Dans notre visite à Essen, nous avons vu, soit terminés, soit en cours de fabrication, soit à l'état de lingots, plus de cent cinquante canons, presque tous de cent kilogrammes de projectiles, plusieurs d'une force supérieure. La veille de notre arrivée il en était parti cinquante pour Cronstadt, dont un de cent cinquante kilogrammes, pesant 42,500 kilogrammes et pour lequel il avait fallu construire un wagon spécial qui pût résister à son poids.

« Dans tous les ateliers il y avait des canons pour les Russes, pour les Anglais, pour les Belges, pour les Italiens, pour les Turcs, pour les Autrichiens, les Hollandais, même pour les Japonais; un petit nombre se chargeant par la bouche, presque tous par la culasse, sans compter les pièces de campagne que l'on fabrique à Essen comme on fabrique les fusils à Châtellerault; et il y en avait tant et de si gros que nous, qui ne sommes pas artilleur, nous avons eu un moment d'inquiétude naïve pour notre pays, et nous avons demandé humblement s'il n'y en avait pas un peu aussi pour la France.

« On nous a répondu qu'il y avait bien eu quelques pièces de livrées, d'autres de commandées, mais aucune de gros calibre. Il faut donc que nous seuls possédions le moyen de nous passer de M. Krupp ou que nous soyons trop circonspects ou trop pauvres pour risquer les millions dépensés si largement par d'autres nations.

« Peut-être nos savants artilleurs trouvent-ils que les canons en fonte frétés d'acier sont arrivés à supporter la charge nécessaire pour chasser des boulets d'acier de manière à produire un effet utile sur les cuirasses des navires.

« Peut-être cela tient-il seulement à notre caractère casanier qui nous empêche de voyager, et par conséquent de connaître ce que font les autres, et à cette foi aveugle du Français qui ne doute jamais de la France et dit gaîment comme un de mes amis auquel je racontais mes impressions de voyage à Essen: « Eh bien! tant mieux. Qu'ils achètent « bien cher ces beaux canons, nous irons les leur prendre « dans leurs forteresses. »

« Malgré tout, notre devoir est de dire: *Caveant consules!* Il se fait à Essen pour d'autres que pour nous beaucoup de bien gros canons qui nous ont paru fort bien coulés, martelés, forés, rayés, tournés et même très-particulièrement bien vernis.

« Cette fabrication des canons en acier fondu, presque ignorée en 1849, eut cependant à l'Exposition de Londres une honorable mention dans le compte rendu français.

« Jusqu'en 1858, l'extension ne fut pas considérable, puisque une centaine de canons à peine étaient, à cette époque, sortis de l'usine; aujourd'hui il en a été fabriqué environ deux mille six cents, dont un tiers environ de gros calibre. Leur valeur totale dépasse 48 millions de francs.

« En classant les clients de la maison Krupp, sous ce rapport, d'après la somme de puissance des pièces qu'ils ont fait construire, on trouve d'abord la Russie, puis la Prusse, la Belgique, l'Autriche, la Hollande, le Japon, la Turquie, l'Allemagne et l'Égypte. Le gouvernement anglais n'a fait aucune commande directe, mais l'usine d'Essen a fourni des pièces à MM. Amstrong, Withworth, Blakely, et, dans l'année 1865 seule, le premier de ces constructeurs, M. Amstrong, a commandé *cent douze pièces*.

« En visitant les ateliers, nous avons pu nous convaincre, non-seulement de la réalité morale, mais encore de la probabilité physique de ces renseignements. Dans la salle où les lingots d'acier reposent dans du fraisil et des cendres chaudes, excepté un ou deux blocs destinés à faire des arbres coudés, puisque toutes les masses d'acier étaient visiblement des ébauches de canons, quelques-unes même avaient déjà leur forme bien accusée; car même lorsqu'ils sont terminés à la forge, on ne laisse pas les canons refroidir brusquement, mais bien passer huit jours encore dans les cendres, pour ne perdre leur chaleur que graduellement.

« Les opérations de la fabrication sont extrêmement lentes, surtout pour les gros calibres dont il est impossible de brusquer le travail; mais comme il y a à Essen un grand assortiment de marteaux et de tours de toute taille, la production journalière peut être abondante après un temps donné entre la commande et le commencement des livraisons: ainsi on nous a affirmé, et nous le croyons sans peine, que dans des circonstances impérieuses il pourrait sortir chaque jour d'Essen (une fois l'usine entraînée dans ce sens), de trois à cinq batteries de campagne, de huit pièces chaque et une pièce de gros calibre d'au moins huit pouces d'âme.

« Cette dernière pièce, dont le projectile plein pèse cent kilogrammes, et creux soixante-quinze, se chargeant par la culasse et rayé, serait livrée au prix de quatorze mille thalers, soit environ 55,000 francs. Chaque canon de campagne serait livré au prix de 600 thalers, soit environ 2,300 francs.

« L'usine d'Essen fabrique aussi des projectiles en acier fondu destinés à traverser les cuirasses des navires: ces projectiles sont cylindro-coniques arrondis; ils sont tournés extérieurement et entaillés de rainures profondes dans lesquelles on coule du plomb qui se moule entre les rayures sans les altérer comme le ferait l'acier ou même la fonte. Ces projectiles, en acier de qualité particulière et fort chers, après avoir été tournés, sont forés, puis filetés, pour que l'on puisse fermer la cavité ménagée dans leur intérieur; ce qui se fait au moyen d'un opercule se vissant sur une hauteur de six à sept centimètres environ. La cavité étant remplie de poudre ordinaire, et sans amorce aucune, l'élévation de température développée par le seul frottement du boulet traversant la cuirasse est telle, que la poudre s'enflamme et que le boulet éclate à l'intérieur du vaisseau, de l'autre côté de la muraille blindée.

« Quelques savants que j'ai consultés sur les causes de cette élévation de température du boulet attribuent l'échauffement considérable qui se produit à l'arrêt que subit le boulet en traversant la plaque.

« Chaque coup d'un des boulets de cent kilogrammes, chassé par douze ou treize kilogrammes de poudre, revient, en y comprenant l'intérêt et l'amortissement du prix de la pièce, à environ huit cents francs; le boulet seul coûte quatre cents francs. Outre ces pièces de cent kilogrammes, qui se font couramment à Essen, il en a déjà été construit plusieurs de cent cinquante kilogrammes pleins, ou cent vingt-cinq creux. Le poids total est de 12,800 kilogrammes une fois terminé: les rayures sont au nombre de trente-deux. La charge de poudre est de quinze kilogrammes, le prix est de vingt et un mille thalers.

« Les chiffres qui précèdent nous semblent assez éloquents pour n'avoir pas besoin de commentaires, et cependant ce n'est pas le dernier mot de l'industrie. En ce moment même, et nous l'avons vu recevoir ses premiers coups de marteau, on forge à Essen un énorme lingot d'acier dans lequel sera taillé un canon lançant un boulet plein de cinq cents kilogrammes. Les tourillons comme pour la plupart des canons au delà de cent kilogrammes, ne seront pas pris aux dépens du bloc lui-même, mais à une forte bague entourant le corps de la pièce. On doit aussi le renforcer avec des frettes comme s'il était en simple fonte. Ce canon est destiné à l'Exposition de 1867 et n'en sera pas la moindre curiosité.

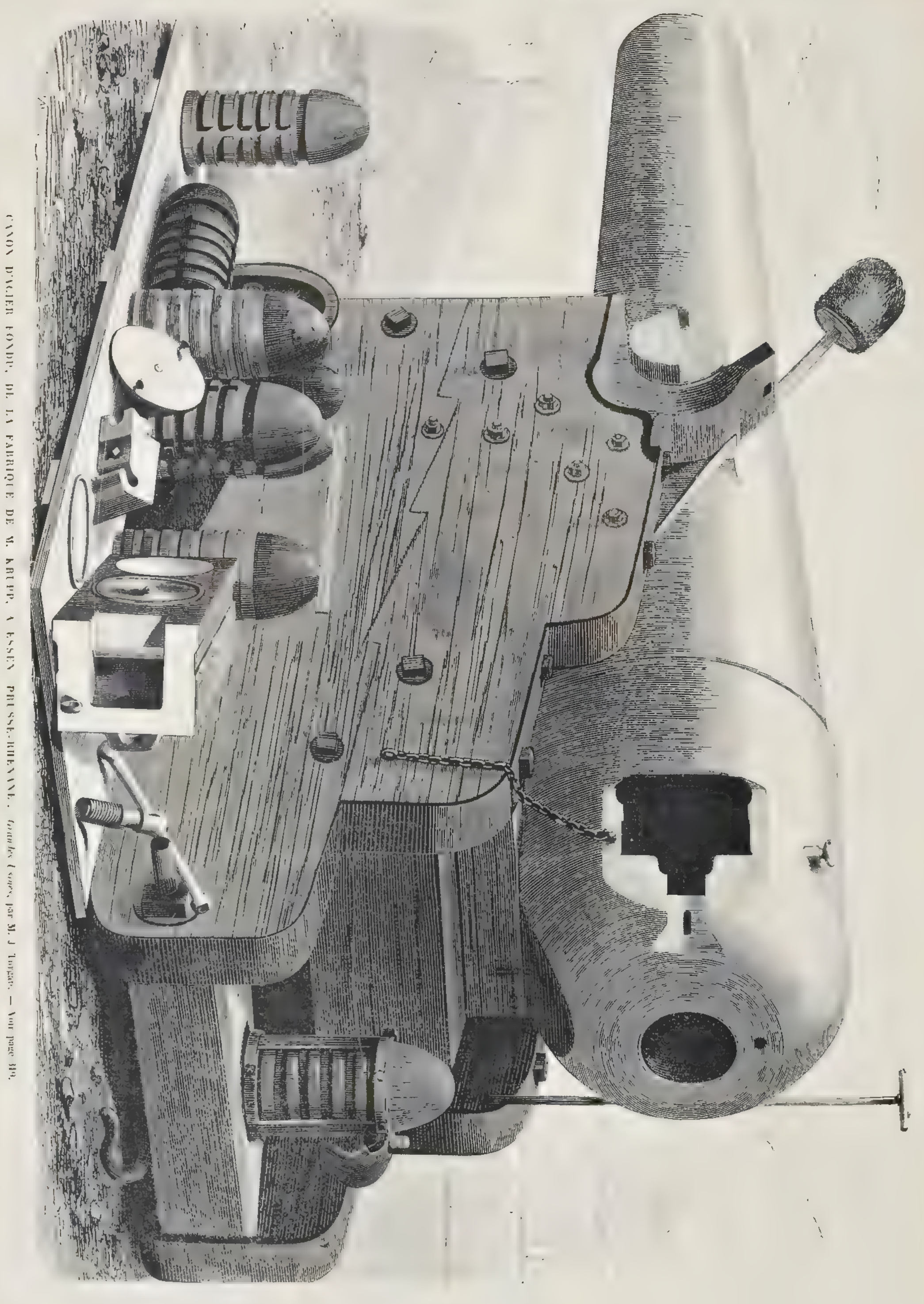
« Lorsqu'il aura été tourné, foré, que son âme aura été polie et rayée, que sa lumière aura été percée, qu'on l'aura entaillé pour recevoir son verrou, qu'il aura reçu sa peinture protectrice de la rouille et qu'il sera monté sur son affût, à quel prix pourra-t-il atteindre? Nous ne le saurons que l'année prochaine; mais si l'on calcule en suivant seulement la proportion des canons de cent kilogrammes, chacun des coups tirés par lui au minimum coûtera quatre mille francs. Pour peu que la mode prenne de ces armes coûteuses, car il y a une mode dans la destruction, il faudra qu'un peuple soit bien riche pour se permettre de déclarer la guerre.

« L'usine de M. Krupp est une sorte de terrain neutre, de fabrique internationale, sur lequel chaque peuple vient essayer le mérite de ses constructeurs de canons, et c'est vraiment une chose assez étrange que dans cette Prusse qu'on se plaît à représenter comme si intolérante et si rétrograde, un pareil établissement puisse exister sans être sous le contrôle direct de l'État. — Comme chaque peuple a la prétention que son artillerie soit de beaucoup meilleure que celle des autres, M. Krupp met son puissant outillage à la disposition de tous, en suivant exactement les indications données, faisant avec un égal plaisir, pourvu qu'on le paye, les canons se chargeant par la bouche ou par la culasse indifféremment, à âme lisse ou rayée, lourdement cylindriques comme ceux des Anglais, ou gracieusement évidés comme ceux des Japonais; puis, quand ils sont terminés, on va les essayer dans un polygone, où le canon manœuvré par une

RÉBUS

Explication du dernier Rébus : Un tableau de Boucher, coté maintenant si cher, n'avait point, dit-on, de valeur il y a 25 ans.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.



CANON D'ACIER FONDU, DE LA FABRIQUE DE M. KRUPP, A ESSEN (PRUSSE-RHÉNANE). — *Grandes Usines*, par M. J. Turgan. — Voir page 319.

grue est entouré d'un blindage en bois et en terre qui met les servants à l'abri des accidents ; pour ces seules expériences, on dépense environ 1,500 kilogrammes par mois.

« Mais à force de donner un corps aux épures des plus célèbres artilleurs, et après avoir vu le résultat des différents essais, M. Krupp est arrivé, après de longues études, à composer un système se chargeant par la culasse et qui, selon lui, est préférable à tout autre.

« La culasse est entaillée d'un canal dans lequel un verrou-châssis se meut transversalement à l'axe du canon. Le verrou se manœuvre facilement, et lorsqu'il est tiré au dehors, on peut introduire le boulet dans l'âme par la partie postérieure de la culasse ; une fois le boulet posé, on repousse le châssis et au moyen d'une vis on fait rentrer dans l'âme une garniture qui en remplit la cavité derrière la gargousse. Cette fermeture est maintenue fixe par un boulon introduit au moyen d'un mouvement excentrique : un anneau en cuivre évidé à l'intérieur et que les gaz produits par l'explosion chassent violemment contre la rainure du châssis, empêche tout échappement de ces gaz et la fermeture devient absolument hermétique, ce qui est indispensable pour empêcher la destruction graduelle de la garniture. »

J. TURGAN.

(*Grandes Usines.*)

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM
Un an . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et À L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 539.
Mercredi 23 Mai 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les merveilles de la statistique. — Une pluie de [illegible] pluie de militaires. — Il ne faut pas trop de soldats. — Comment fuir la conversation? — Comme quoi les salons ressemblent à des casernes. — Ce qu'on dit dit et ce qu'on entend. — De quoi parlent les jeunes filles. — On commence à aimer la société des Chinois. — Les [illegible] de première classe qui font des réclames également de la première catégorie. — Aventure d'une [illegible] à l'Hippodrome. — Les coulisses de l'endroit. — Le cheval à deux queues. — Le directeur harangue ses troupes. — La loterie au boulevard des Italiens. — Les [illegible] poules à cinq francs. — [illegible] à propos de la crise monétaire.

Si quelque société qui s'occupe de statistique — une intéressante science, ma foi! — se donnait la peine de faire l'addition des militaires dont il a été question dans les feuilles publiques depuis huit jours, on arriverait à un total tel que la population tout entière des cinq parties du monde — hommes, femmes et enfants — suffirait à contre-balancer ces chiffres fantastiques, même quand on y ajouterait l'addition des sauterelles qui désolent l'Afrique.

J'aime beaucoup les soldats; d'abord ils sont agréables à voir, toujours propres, bien mis; leurs vêtements sont taillés dans des étoffes de riantes couleurs, bien plus gais que l'habit noir qui attriste nos salons et les places publiques; ils portent au côté gauche l'épée qui sied si bien à l'homme, l'épée que nos pères, plus heureux que nous, portaient au flanc et que nous avons remplacée par un timide parapluie. Puis, les soldats sont généralement gais, insouciants, peu occupés de la vie quotidienne et des variations de la rente plus ou moins italienne; ils marchent droit au lieu de se traîner péniblement comme la débile génération qui fait chaque soir le tour de Mabille, et vivent au jour le jour sans se préoccuper autrement du lendemain, toujours prêts à user la vie par toutes les cordes, toujours disposés à lui dire un suprême adieu pour courir au-devant de la mort.

Voilà le soldat, et je l'affectionne singulièrement; mais on peut se lasser des meilleures choses. L'homme ne voudrait pas se nourrir exclusivement de perdreaux, et il se fatigue à entendre toujours parler des militaires, quelque gentils qu'ils soient d'ailleurs. On peut échapper aux conversations stratégiques qu'on entend au cabaret, car on n'a qu'à dîner chez soi; en se bouchant les oreilles avec du coton avant d'aller entendre le *Don Juan* au Théâtre-Lyrique, les entretiens sur la guerre de vos voisins de l'orchestre ne vous gêneraient guère; mais à moins de renoncer à la vie, de se retirer dans un couvent comme Listz, ou de fabriquer de la liqueur comme les chartreux, il est tout à fait impossible d'éviter la conversation militaire dans les salons. On a beau tourner la difficulté et essayer de ramener la discussion sur le terrain de la causerie parisienne, le courant vous rend au bruit militaire, et c'est dans tous les salons, depuis le faubourg Saint-Germain jusqu'au Marais comme un roulement de tambour coupé par-ci par-là par des salves d'artillerie.

— Bonsoir, ma-

SALON DE 1866. — UN MARIAGE DE RAISON, tableau de M. Toulmouche. — Dessin de M. J. Breton, d'après une photographie de M. E. Lecadre.

dame, dit-on en entrant; voulez-vous me permettre de vous [illegible] santé ?

— Je suis un peu fatiguée aujourd'hui.

— Auriez-vous trop dansé la nuit dernière ?

— Oh ! non, monsieur, j'ai lu jusqu'au jour un travail très-intéressant sur l'armée prussienne.

— Vraiment ?

— Oui; et je me flatte de connaître mon sujet. Savez-vous [illegible] monsieur, que la Prusse peut [illegible] quatre cent mille hommes sur pied.

— Je l'ignorais, madame.

— Et sans compter la landwehr !

— Ah ! oui, causons un peu de la landwehr. Depuis trois mois j'entends parler tout autour de moi de cette belle institution, sans m'en rendre compte au juste.

Eh bien, monsieur, dit la maîtresse de la maison, la landwehr se compose de [illegible] ayant servi [illegible] l'armée régulière et qui n'ont pas atteint leur quarantième année.

Au moment où vous adressez à madame quelques compliments sur ses [illegible] prussienne, un vieux monsieur vous tire par le pan de votre habit, et :

— Venez donc trancher une discussion qui s'est élevée entre M. Duriflard et moi, dit-il.

— Volontiers, monsieur. De quoi s'agit-il ?

— M. Duriflard prétend que les uhlans autrichiens ont des brandebourgs jaunes, et moi j'affirme que lesdits brandebourgs sont verts.

— Messieurs, je ne saurais vous éclairer, n'ayant jamais eu l'honneur de voir des lanciers autrichiens.

On salue M. Duriflard et son adversaire, et l'on va plus loin jusqu'à un groupe de jeunes filles. Ici la discussion n'est [illegible] chiffons, romans ou théâtre. Point. On parle du quadrilatère ou des frontières naturelles, et tout en valsant la danseuse demande à son cavalier :

— Que pensez-vous, monsieur, des canons en acier fondu dont on parle dans les journaux du soir ?

[illegible] per on respire et l'on se dit :

— Enfin, on va causer d'autre chose !

Le hasard vous place à côté d'un Anglais, et vous entamez le chapitre des courses d'Epsom, qui font l'événement de la semaine.

— Est-il vrai, monsieur, lui demande-t-on, que les courses d'Epsom sont le carnaval de Londres, et que l'on ne saurait se faire une idée des innombrables véhicules de toutes espèces qui encombrent la chaussée sur une distance de douze lieues ?

Ce à quoi l'Anglais vous répond comme Sainte-Foy, de l'Opéra-Comique :

— Oh ! yes, c'est très-beautiful et very imposant quand on songe que le Angleterre il pouvé mobiliser tous ces gentlemen et appeller dessous les armes trois cent mille rifles.

Vous vous détournez avec dépit de cet insulaire qui va commencer la statistique militaire de son pays; mais le voisin de droite, un Prussien de Berlin, vous dit aussitôt tout bas :

— Nous nous moquons bien de leurs trois cent mille riflemen avec nos canons en acier fondu.

~~~ C'est franchement insupportable. Par moments je regrette amèrement de ne pas avoir l'honneur de connaître les ambassadeurs chinois qui sont descendus au *Grand-Hôtel*. Comme je me plairais à passer une soirée avec eux D'autant plus qu'ils pourraient bien me parler de la guerre et des militaires sans m'agacer, car j'ignore le chinois, l'étude [illegible] éducation.

On commence à mettre les Chinois à toutes sauces. Leur première visite dans nos théâtres a été pour les Bouffes-Parisiens, où ils ont quelque peu éclipsé les comiques de l'endroit. Je me suis toujours demandé sans pouvoir répondre à cette question, si les ambassadeurs des pays fantastiques, qui nous honorent parfois de leur présence, savent quel parti la spéculation parisienne tire de la curiosité qui s'attache à leur présence. Il me semble qu'un mandarin de première classe devrait être singulièrement humilié si jamais il apprenait par la rumeur publique que son auguste personne, qui inspire un si légitime respect dans son pays, est exploitée chez nous par toutes les entreprises théâtrales ou autres comme un suprême moyen de réclame qui attire la foule.

Quand pareille chose arrive à un mandarin de troisième classe, il n'y a rien à dire ; mais à un mandarin de première classe, c'est manquer de respect. Ainsi voilà une demi-douzaine de mandarins qui, sans le savoir, font recette dans les théâtres et font partie de la pièce. On se dit :

— Allons ce soir aux Bouffes ! Nous y verrons Désiré et un mandarin de première classe; Léonce et six mandarins inférieurs. Ah ! quel souverain étonnement saisirait le chef du Céleste Empire si jamais il apprenait quel singulier emploi on fait à Paris de tous les dignitaires de sa couronne ! Où seront-ils demain ? Je pense que M. Arnault, qui est toujours à la recherche des nobles étrangers, saura bien les attirer dans l'établissement qu'il dirige si bien; mais une fois entrés à l'Hippodrome, M. Arnault laisserait-il partir les Chinois sans qu'ils exécutent quelques tours ? On n'a pas oublié l'aventure qui est arrivée là-bas à une députation siamoise.

Au moment où elle visitait les coulisses, on fit monter les Siamois dans des chars romains, attelés de deux chevaux, et on leur fit ainsi faire le tour de l'arène aux applaudissements de la foule. En sortant de là un de ces ambassadeurs écrivit à son souverain :

« Grâce à vous, soleil du soleil ! nous inspirons partout une terreur qui témoigne de ta puissance. Aujourd'hui, à l'Hippodrome, on nous a fait monter en voiture et l'on nous a promenés en triomphe dans l'arène, au grand étonnement du peuple attiré par notre présence.

Ah ! si les malheureux savaient la vérité, ils perdraient [illegible] D'ailleurs [illegible] me chargerais de la leur apprendre.

Ah ! les coulisses de l'Hippodrome, nul n'en connaîtra jamais toutes les profondeurs !

Je m'y trouvais dernièrement à l'une des représentations du *Camp du Drap d'or* ; les coulisses, c'est la cour où l'on a construit un certain nombre de baraques. Un quart d'heure avant la *parade* [illegible] ries. On devine qu'il va se passer des choses étranges !

Étranges ! c'est le mot.

D'abord, d'une sorte de hangar sortent un à un les hallebardiers [illegible] fenêtre de l'une des baraques qui servent de loges aux [illegible] reine apparaît; c'est la reine d'Angleterre qui crie :

— Envoyez-moi le coiffeur ; je perds mon chignon.

Voici les pages qui se massent. Voici François Ier qui se fait cirer les souliers par un palefrenier, tandis que Henri VIII inspecte son cheval et dit :

— Ah bigre ! il a encore deux queues aujourd'hui.

Le cheval à deux queues ne se trouve qu'à l'Hippodrome, [illegible] que le principal ornement du cheval doit se montrer à travers une ouverture habilement ménagée dans l'armure du coursier ; mais les chevaux de l'Hippodrome, qui n'ont jamais été à Jérusalem, trouvaient cela gênant, et la queue, aussitôt sortie [illegible]

Que faire alors ?

[illegible] de faux chignons qui tombent avec grâce, tandis que l'armure cache le vrai chignon, adroitement retroussé.

Mais ceci ne satisfait pas encore les chevaux qui, dans leur ardeur de courir sus à l'ennemi, donnent tous leurs moyens, et alors on voit cette chose extraordinaire qui s'appelle un cheval à deux queues, dont l'une noire au-dessus et l'autre [illegible] phénomène doive inquiéter un roi d'Angleterre qui se montre au public.

Toutes les loges s'ouvrent. La cour monte à cheval. Tout va bien. Mais voici les chevaliers combattants qui arrivent [illegible] domestiques. Ce n'est pas facile, allez, de monter à cheval [illegible] cette cavalcade multicolore on aperçoit le directeur en paletot qui harangue ses troupes.

— He toi ! dit-il à Henri VIII, tu as deux taches sur ton [illegible]

Et à un chevalier :

— Vous avez encore cassé votre visière, que cela ne vous arrive plus ou je vous retiens cent sous sur vos gages.

Puis, passant devant les pages, sur lesquels il plonge son regard d'aigle, le directeur ajoute :

— Tâchez de serrer les rangs et ne vous cramponnez pas à la selle.

Et au grand sénéchal du palais :

— [illegible] vous enverrez vos cheveux chez le perruquier pour qu'il y donne un coup de fer avant la prochaine représentation.

M. Arnault a un mot pour tout le monde; rien n'échappe [illegible] des étriers par-là, rajuste un harnais plus loin.

Puis, lorsque le cortége est prêt à entrer dans l'arène :

— Attention ! s'écrie le directeur. A-t-on bien préparé [illegible] ?

Et il passe en revue ces terribles armes dans lesquelles [illegible] lances se cassent par la seule pression du vent.

La musique retentit à l'orchestre. On ouvre toutes les [illegible] vaut pas la revue dans la cour.

~~~ J'ai toujours ouï dire que la loterie était abolie en France, mais ceux qui veulent avoir une légère idée de ce qu'était cette belle institution, n'ont qu'à passer au boulevard des Italiens la veille des courses. C'est dans les bureaux de l'office des théâtres que commence, à huit heures du soir, cette autre loterie qu'on appelle la poule.

Voici d'abord quelques demi-gandins qui prennent des billets à un louis; puis les quarts de gandin qui en prennent à dix francs, et enfin, à la fermeture des magasins, arrivent les messieurs qui s'associent deux pour prendre des billets à cinq francs. Lorsque, par exemple, dix chevaux sont inscrits sur le programme, on délivre autant de fois dix numéros à un louis, dix francs ou cent sous que l'on veut; puis le lendemain sur le turf on tire les chevaux au sort.

Mais il y a beaucoup de personnes qui sont empêchées d'aller aux courses, et celles-là n'apprennent leur sort que le [illegible] et attend avec anxiété les événements.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas encore affiché le tableau ? s'écrie-t-on.

— Dans un quart-d'heure !

La foule grossit toujours... Quel moment de pénible attente !

[illegible]

— Ah ! murmure-t-il, si j'avais gagné !...

Et l'autre :

— La poule est de quinze chevaux à dix francs, cela fait [illegible] faire de tout cet argent ?

Un troisième ne dit rien, mais il mange ses ongles.

Enfin on affiche la liste des numéros gagnants de toutes les poules et des différents tirages ; on se heurte... on se bouscule... C'est à qui arrivera le premier pour consulter le tableau d'après son numéro d'ordre.

— Rien ! s'écrie l'un, et il déchire ses billets.

— Encore perdu ! dit l'autre, on ne m'y prendra plus.

Le troisième pousse un cri :

— Gagné ! s'écrie-t-il dans le frisson de la fièvre.

Et un quatrième à son ami :

— Je gagne la poule de cent sous, je te paye l'omnibus.

La joie par-ci... le désespoir par-là... de la colère, du bonheur [illegible] enthousiasme.

— [illegible] poule à cinq francs.

— Et moi qui avais mis dix francs... j'avais *Bayonette* et je n'ai pas songé à me couvrir.

Tel autre encore de s'écrier :

— Grimshaw baisse ! voilà deux ou trois fois qu'il est battu.

C'est la petite bourse du turf, non moins curieuse que la petite bourse du boulevard des Italiens.

Comme on a tort de dire que la loterie est abolie en France.

~~~ Je ne vous [illegible] de la Banque d'Angleterre, dont on parle tant, et ce par cette simple raison que je n'y comprends rien, mais les em[illegible] étranger.

Et voici une preuve à l'appui :

Un bohème de ma connaissance, qui a de nombreux démêlés avec ses créanciers, fut [illegible] sur le boulevard par un fournisseur qui lui dit :

— Quand me payerez-vous ?

— Soyez tranquille...

— Il ne s'agit pas d'être tranquille... je veux mon argent, et à l'instant même.

— Vous choisissez bien mal votre moment.

— Il paraît qu'on ne le choisit jamais bien avec vous.

— Si, mais là, franchement...

— Quoi ?

— Vous ne lisez donc pas les journaux financiers ?

— Non.

— Oh ! alors je ne suis pas étonné que vous ignoriez la crise monétaire.

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

La mission chinoise, dont les journaux de Marseille avaient annoncé le débarquement, est arrivée à Paris. Elle a été envoyée en Europe par le prince Kong, régent du Céleste Empire, avec ordre de parcourir, sans caractère officiel, [illegible] France, l'Angleterre, la Belgique, la Prusse, le Danemark et la Russie.

[illegible]

Ping-Ta-Jen amène avec lui quatre ou cinq lettrés de différents grades et [illegible] deux pour [illegible] anglaise.

Une lettre d'Aden nous apprend que le gouverneur de cet établissement venait de recevoir une dépêche annonçant l'arrivée à Massouah, sur un boutre arabe, de M. Cameron, consul anglais, et des autres étrangers récemment mis en [illegible] d'Abyssinie.

Le gouverneur d'Aden venait de faire partir un navire de [illegible] prendre M. Cameron et ses compagnons d'infortune.

Un banquier berlinois, M. Jagues, a acheté, moyennant 300 thalers, la partition autographe de la *Flûte enchantée*, de Mozart, et en a fait cadeau à la bibliothèque royale. Sur la proposition du ministre de l'instruction publique, le roi a conféré à M. Jagues l'ordre de l'Aigle rouge de 4e classe.

On lit le passage suivant dans le dernier rapport du capitaine Duchesne, commandant le steamer transatlantique *le Pereire* :

« Je rapporte d'Amérique une espèce de bateau-radeau, nouvellement inventé, et qui mérite toute la publicité possible. En voici la description :

« C'est un grand sac en toile, ficelé comme un hamac de matelot, ne tenant pas beaucoup plus de place.

« A un moment donné, en quatre minutes, au moyen de deux soufflets contenus dans le même sac, vous enflez deux tubes en caoutchouc ayant la forme de deux cigares, et réunis ensemble parallèlement avec de la toile et de fortes ralingues; il y a aussi des planches formant bancs pour ramer; alors, au lieu du sac de toile, vous avez un bateau insubmersible, pouvant porter quarante personnes il y en a de toutes dimensions.

« Ce bateau, par sa forme, a une stabilité telle qu'aucun temps ne pourrait le faire chavirer; il peut aller à la voile et à la rame ; il se gouverne avec un aviron de queue.

« Je l'ai vu fonctionner à New-York, et j'en ai été émerveillé; j'ai vu porter ce sac d'un magasin situé près d'East-River; on a enflé le bateau sur le quai et mis à l'eau prêt à naviguer, et cela en huit minutes. »

Nous trouvons, dans la *Revue arménienne*, les renseignements les plus intéressants sur diverses autres curiosités qui doivent nous venir d'Orient l'année prochaine.
~~~

Le patriarche de Jérusalem enverra un spécimen de chacun des objets qui se rattachent au souvenir de l'histoire religieuse du christianisme et de la passion de Jésus-Christ : des roses de Jéricho, un flacon d'eau du Jourdain, les plantes qui ont fourni la couronne d'épines et le sceptre de roseau du Christ, etc.

La Perse prépare une série de costumes ethnographiques de toutes les provinces et de toutes les classes du royaume qui seront sans doute montés sur des mannequins. Elle y joindra une collection de topazes des mines mêmes de Topaze.

Les Arméniens de Tiflis apprêtent des ouvrages de broderies d'or et d'argent et des étoffes soutachées de perles d'une richesse merveilleuse.

Le gouvernement turc fournira la suite des médailles historiques, frappées à la Monnaie de Constantinople par les Duzze Oglouk, qui sont les grands monnayeurs de l'empire.

Une lettre de Pétersbourg annonce que Komissaroff, le nouvel anobli, le nouveau millionnaire, a fait son début dans le monde, qui est désormais le sien. Le correspondant s'exprime ainsi :

« Hier a eu lieu au Palais d'hiver le grand bal dont la ville s'occupait depuis un certain temps. C'est pour la première fois qu'on a dansé au palais depuis la fin du deuil. Il y a eu deux mille quatre cents invités. Tout le monde a soupé assis. Les circonstances exceptionnelles du moment ont ajouté un intérêt particulier à cette fête.

« Avant le bal il y a eu présentation à l'impératrice de dames de la ville et aussi de nombreuses députations arrivées expressément de l'intérieur de la Russie pour féliciter Leurs Majestés à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de leur mariage.

« Komissaroff a également paru. Il faut convenir qu'il fait preuve de beaucoup de tact et qu'il a une tenue parfaite. Reportez-vous à quinze jours en arrière et vous conviendrez avec moi que le fait mérite réellement d'être noté. »

En terminant, nous recommandons à nos lecteurs un nouveau roman de MM. Octave Féré et D. Saint-Yves, qui, sous le titre de *Louise de Guzman*, reproduit l'un des événements les plus célèbres et les plus intéressants de l'histoire du XVII[e] siècle. Il s'agit de la révolution de 1640, qui a placé sur le trône de Portugal la maison de Bragance encore régnante aujourd'hui, et qui a mis en relief la noble et pure physionomie d'une princesse dont la famille s'est perpétuée jusqu'à nos jours pour donner une Impératrice à la France.

TH. DE LANGEAC.

L'échéance de fin mai étant l'une des plus fortes de l'année nous prions ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du présent mois, de le renouveler sans retard s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal Prière instante de joindre à tout envoi d'argent, comme à toute demande de changement d'adresse ou réclamation, la bande imprimée qui est collée sur la bande du Journal

---

UN HÉRITAGE

(suite et fin[1])

Le déjeuner fut gai. Spiegel raconta tous les petits événements qui s'étaient accomplis à Munich depuis neuf mois; au bout de quelques instants, Édith et Muller étaient au courant de toutes choses, comme si leur absence n'eût duré qu'une semaine. Après le repas, Spiegel leur fit les honneurs de sa maison et leur montra toutes les améliorations qu'il avait réalisées.

Il avait élevé un second étage, divisé en deux grandes pièces. De l'une des deux il avait fait son atelier, où il exécutait enfin les projets conçus et caressés pendant si longtemps; dans l'autre, il avait placé ses élèves, car il ne donnait plus de leçons en ville, et ce changement avait doublé pour lui la durée des journées. Ses tableaux, à peine ébauchés, étaient retenus d'avance, et pourtant il ne se pressait pas de les achever Il voulait se contenter lui-même avant de livrer son œuvre au jugement du public. N'étant pas assez riche pour se passer du travail, n'étant plus assez pauvre pour que le travail fût une nécessité impérieuse, il profitait sagement de cette condition excellente, si difficile à rencontrer. Il peignait à ses heures, et recommençait à loisir tout ce qu'il n'avait pas fait à son gré. Ses élèves, déjà nombreux, suffisaient à ses besoins, et l'art était pour lui ce qu'il devait toujours être, le luxe de la vie.

Il conduisit Édith et Muller dans son atelier. Les murailles étaient garnies de fragments antiques mêlés aux œuvres les plus délicates de la renaissance. Sur un chevalet était étendue une toile où Spiegel avait ébauché la victoire d'Arminius sur les légions romaines. Déjà quelques parties de cette vaste composition étaient achevées, et montraient tout ce qu'on pouvait attendre de Spiegel. Édith admirait en silence, écoutant d'une oreille avide le récit de l'épisode héroïque. Muller promenait autour de lui ses yeux étonnés.

— Il faut, dit-il enfin à Spiegel, que tu aies fait un héritage?

— Pourtant, dit Spiegel, personne ne m'a rien laissé; je n'ai pas encore rencontré de comte Sigismond, et je n'espère pas trouver mon nom dans le testament d'un Mécène généreux. J'ai vendu quelques tableaux ébauchés depuis longtemps et qui formaient l'unique décoration de mon atelier. Mon travail est mon unique héritage, ma seule richesse, et, Dieu aidant, je n'en souhaiterai jamais d'autre.

Ces dernières paroles furent pour le cœur de Muller une blessure cuisante. Ceux qui ont cultivé l'art avec ardeur, et qui plus tard l'ont abandonné, ne peuvent contempler sans honte et sans remords le travail persévérant et couronné par la renommée; l'opulence la plus éclatante, la plus enviée, ne peut se consoler de l'inaction et de l'obscurité. Muller éprouvait en ce moment et regardait d'un œil jaloux l'œuvre ébauchée de Spiegel. Ce sentiment devint encore plus douloureux quand il lut le nom de son ami dans un journal qui discutait les mérites et les défauts de son dernier ouvrage. La gravité, la pénétration avec laquelle l'intention de l'auteur était analysée, contrôlée, appréciée, relevaient singulièrement l'importance du tableau. Ainsi donc le public ne s'occupait pas seulement de ce que Spiegel avait fait, il voulait deviner, il voulait savoir tous les secrets de sa volonté: Spiegel avait désormais conquis un rang glorieux et ne le devait qu'à son travail. Il était fils de ses œuvres; tous les yeux s'attachaient sur lui. Muller fit un retour sur lui-même, et compara tristement la vie oisive et inutile qu'il avait menée depuis neuf mois à cette vie laborieuse et féconde.

Cependant Muller aurait dû jouir avec délices, avec enivrement, de la vie calme et paisible qu'il avait retrouvée à Munich. A peine éveillé, voulait-il descendre au jardin, il ne trouvait pas devant lui un large espace, une perspective indéfinie; mais il était sûr au moins de ne pas rencontrer le profil sec et hautain des demoiselles de Stolzenfels ou la physionomie impertinente du major Bildmann. Si Hermann et Marguerite voulaient s'ébattre sur la pelouse, ils n'avaient pas à redouter l'humeur querelleuse d'Isaac. Si Muller rentrait chez lui après une absence de quelques heures, il retrouvait près d'Édith son fidèle ami Spiegel, dont l'affection sérieuse et dévouée ne lui inspirait aucune inquiétude. S'il franchissait les portes de la ville, s'il allait promener sa rêverie dans la plaine ou sur la colline, il n'apercevait sur sa route que des visages bienveillants. Il pouvait marcher pendant toute la matinée sans jamais surprendre dans le regard ou le sourire d'un paysan l'expression ironique ou méchante qui avait été pour lui un supplice de tous les instants pendant son séjour à Hildesheim. Rentré chez lui, il partageait librement son temps entre l'étude et la causerie. Le soir venu, il réunissait autour de lui quelques amis que son opulence inattendue n'avait pas éloignés, dont la nature généreuse et loyale ne s'était pas laissé égarer par l'envie. Enfin, quand l'heure du repos avait sonné, le bonheur de sa journée se continuait dans ses rêves. Retiré dans sa petite chambre, où il avait goûté pendant tant d'années un sommeil paisible, Muller voyait passer devant lui les plus belles, les plus poétiques années de sa jeunesse. Quand il se réveillait, craignant d'être abusé par une illusion, il ouvrait d'une main empressée les rideaux de son alcôve pour s'assurer qu'il n'était plus à Hildesheim. En achevant son déjeuner, il n'avait pas à craindre la visite de maître Wolfgang. Ainsi, à tous les moments de la journée, il sentait qu'il venait de quitter l'enfer et d'entrer dans le paradis.

Et pourtant, malgré la douceur et la sérénité dont se composait sa vie, il n'était pas heureux, ou plutôt il ne jouissait pas de son bonheur. Il ne trouvait pas en lui-même la force d'apprécier dignement la vie calme qui lui était rendue et qu'il croyait perdue sans retour. Souvent un ver se cache au cœur des plus beaux fruits, une pensée douloureuse suffit pour gâter les plus belles journées. Muller se disait que cette vie si calme et si paisible finirait dans trois mois; que dans trois mois il retrouverait les tracas et les soucis dont le souvenir s'était d'abord effacé de son esprit comme un rêve. Et si, obéissant à la voix de la raison, il songeait un instant à ne plus quitter Munich, il se demandait comment il pourrait accomplir cette résolution sans être à charge à Spiegel. Ses élèves l'avaient oublié, et d'ailleurs, s'ils revenaient à lui, aurait-il le courage de recommencer sa vie laborieuse d'autrefois? Dans l'opulence et l'oisiveté, il ne voyait qu'ennui et dégoût, et la pauvreté studieuse lui semblait désormais interdite.

Plus d'une fois Spiegel avait surpris dans les réponses embarrassées de Muller une partie de son secret. Quant il l'interrogeait sur les hôtes d'Hildesheim, sur le major Bildmann, sur les demoiselles de Stolzenfels, sur les métayers du domaine, sur la noblesse des environs, sur les fêtes où Édith avait dû éblouir tous les yeux, il trouvait dans le langage de son ami quelque chose de contraint qui s'accordait mal avec une intimité de dix ans. Spiegel connaissait mal le monde et n'eût pas fait dans un salon une brillante figure; mais il avait beaucoup réfléchi, et savait interpréter la parole et le silence aussi finement qu'aurait pu le faire le diplomate le plus rusé. Dans ce que Muller disait, dans ce qu'il ne disait pas, il n'eut donc pas de peine à deviner la vérité. Muller allait dans quelques semaines retourner à Hildesheim et reperdre le fardeau de son opulence, et pourtant, au fond de son cœur, il regretterait Munich. Pour le décider à reprendre son ancienne vie, sa vie de bonheur et d'étude, que fallait-il? Lui montrer la gloire, légitime récompense du travail et du talent

Spiegel n'avait pas deviné avec moins de pénétration ce qui se passait dans le cœur d'Édith. L'embarras, les réponses laconiques de la jeune femme, son empressement à détourner la conversation chaque fois qu'il lui parlait de Frédéric, disaient assez que, malgré sa pureté, dont il ne doutait pas, elle n'était pas sans inquiétude sur la nature de son affection pour le jeune officier. Édith, en effet, ne songeait qu'en tremblant au jour où elle le reverrait. Elle aimait son mari et ne croyait pas aimer Frédéric, et pourtant elle sentait au fond de son cœur qu'elle ne pourrait le revoir sans danger. Quoiqu'elle n'eût rien à se reprocher, quoi qu'elle n'eût prononcé aucune parole imprudente, elle ne pensait jamais sans rougir à la soirée des adieux. Pour rendre le repos à cette âme troublée, il fallait retenir Franz à Munich

Depuis quelques jours on parlait d'une symphonie mystérieuse dont l'exécution était prochaine. Il s'agissait, disait-on, d'un manuscrit de vieux maître; ce manuscrit avait été vendu par ses héritiers, qui sans doute n'en connaissaient pas la valeur. La nouvelle en vint jusqu'aux oreilles de Muller; ce fut pour lui un nouveau remords.

— Eh bien, dit-il un jour à Spiegel, il paraît que nous allons entendre un chef-d'œuvre inconnu. Il s'agit, dit-on, d'un manuscrit de vieux maître, découvert par je ne sais quel dénicheur d'antiquailles. Je gagerais qu'on prépare au public de Munich une éclatante mystification. Sans doute cette symphonie se composera de lambeaux pillés effrontément et cousus ensemble par quelque charlatan.

— Là-dessus, je n'en sais pas plus que toi, répondit Spiegel. Dans trois jours, nous entendrons le chef-d'œuvre inconnu, et nous saurons à quoi nous en tenir.

— Eh bien, reprit Muller, nous irons l'entendre ensemble, et nous emmènerons Édith

Le jour fixé pour l'exécution de la symphonie était précisément le jour où Muller devait repartir pour Hildesheim. Le concert était annoncé pour midi; Muller consentit à retarder son départ jusqu'au soir.

L'assemblée était nombreuse. Spiegel conduisit ses amis dans une de ces loges excellentes pour un musicien, détestables pour une femme qui veut se montrer, d'où l'on peut tout entendre sans être vu. La curiosité était peinte sur tous les visages. Avant l'arrivée du chef d'orchestre, on entendait de toutes parts le bruit des questions qui se croisaient. Enfin le chef d'orchestre parut et frappa de son archet le pupitre où se trouvait la partition.

La première partie, l'andante, était simple et majestueuse tout à la fois. Les instruments de cuivre, employés avec sobriété, laissaient aux violons, aux basses et aux contre-basses le soin d'expliquer sans fracas la pensée de l'auteur. Dès les premières mesures, l'auditoire se sentit captivé. Muller, ravi en extase, croyait rêver, et, craignant d'être abusé par ses souvenirs, regardait tour à tour Édith et Spiegel sans oser parler. Édith elle-même n'était pas moins étonnée, car elle avait reconnu la symphonie écrite autrefois par Franz, quelques mois après leur mariage. Spiegel les contemplait en souriant et jouissait de leur surprise.

L'adagio, empreint d'une mélancolie pénétrante, transportait la pensée au milieu des plus fraîches vallées, la flûte et le hautbois entamaient ensemble un dialogue champêtre, continué habilement par les cors et les violons. A la fin de cette seconde partie, un tonnerre d'applaudissements éclata, et pendant plus d'un quart d'heure l'orchestre fut obligé de faire silence. Muller pleurait et n'osait parler. Édith aussi avait le visage baigné de larmes. A ces accents si vrais si passionnés, tous deux sentaient leur amour se réveiller, jeune et ardent comme aux premiers jours. Il s'opérait à leur insu au fond de leur cœur une réconciliation silencieuse : Muller se reprochait d'avoir négligé sa femme pour de misérables intérêts; Édith s'accusait de n'avoir pas deviné, de n'avoir pas pressenti le génie de son mari.

Le scherzo, plein d'une gaieté mordante, exprimait à merveille tous les épisodes d'une fête villageoise : la malice et l'amour éclataient tour à tour. Les applaudissements recommencèrent, plus nourris, plus bruyants. Muller étreignait en silence la main de Spiegel et regardait Édith avec orgueil. L'auditoire frémissait d'impatience; enfin la quatrième et dernière partie commença. Le finale résumait avec une verve abondante, intarissable, les principaux motifs développés dans les trois premières parties. Toutes les richesses de l'orchestre, combinées habilement, accumulées avec profusion, ne laissaient pas au public le temps de respirer; l'auditoire allait de surprise en surprise. Quand l'orchestre eut achevé les dernières mesures, on eût dit que la salle ébranlée allait crouler sous les applaudissements. Muller se jeta au cou d'Édith et la couvrit de baisers. Pendant les dernières mesures, Spiegel avait disparu et révélé le nom de l'auteur. L'auditoire ne quittait pas la salle, chacun demeurait à sa place; le chef d'orchestre s'avança au bord de la scène, et, après avoir salué l'auditoire, lui livra le nom de Franz Muller. Les applaudissements recommencèrent, mêlés aux vivat les plus enthousiastes

Je n'essayerai pas de peindre l'ivresse de Franz ; Spiegel revint au bout de quelques instants, et le ramena chez lui au milieu de la foule, qui les suivit jusqu'à la porte.

— Eh bien, dit Spiegel à peine entré, que dis-tu de la musique de ce vieux maître? Que penses-tu de ces lambeaux cousus par un charlatan?

— Après le jour où Édith m'a donné sa main, s'écria Muller, c'est le plus beau jour de ma vie!

— J'espère maintenant, reprit Spiegel, que rien ne manque plus à ton bonheur? Tu avais toutes les joies de la famille, et ton cœur soupirait après la gloire. Aujourd'hui la gloire est venue, et votre mutuel amour dure encore. Que peux-tu souhaiter?

— Ah! s'écria Muller, je serais ingrat si j'osais former un vœu de plus.

En ce moment, une chaise de poste s'arrêta brusquement devant la maison. Les serviteurs, avertis dès le matin, se hâtèrent de placer derrière la chaise les malles de Muller. Spiegel avait tout entendu et contemplait avec une curiosité inquiète Franz, dont le visage était baigné de larmes. Déjà les postillons étaient en selle, et Muller demeurait immobile. Un serviteur entra pour annoncer que tout était prêt: les chevaux piaffaient et agitaient leurs grelots.

— M'aimes-tu comme autrefois? dit Muller se tournant vers Édith. Pourrais-tu, comme autrefois, partager avec moi une pauvreté laborieuse? Renoncerais-tu sans regret à l'o-

1. Voir les numéros 32, à 338



CHEVAUX NORMANDS AU PATURAGE, [illegible]



LE DOURO A OPORTO, d'après une photographie. [illegible]



INVESTITURE D'UN CHEVALIER DE SAINT-PATRICK, A DUBLIN; dessin de notre correspondant. — Voir page [illegible].

pulence que le ciel nous a envoyée? Une vie modeste et simple suffirait-elle à tes désirs?

Édith ne répondit qu'en l'embrassant : elle se sentait sauvée

— Allons, dit Spiegel, n'entends-tu pas les postillons qui sont en selle? Voici l'heure de partir

— Partir! s'écria Muller : pourquoi partir? Le bonheur n'est-il pas ici, entre vous deux? Qu'on dételle les chevaux, nous sommes arrivés

Le lendemain matin, Muller écrivait à maître Gottlieb :

« Vous aviez raison, mon cher monsieur, de me vanter la vie patriarcale d'Hildesheim et les mœurs toutes bibliques des hôtes appelés à partager avec moi ce séjour enchanté. Tous les [illegible] beau domaine [illegible] asile inviolable et sacré. L'esprit fin et la grâce attique des demoiselles de Stolzenfels, le caractère loyal et franc du major Bildmann, la mine fière et majestueuse de Mme Dorothée, l'espièglerie joyeuse du petit Isaac, composent un tableau charmant, digne du génie de Gessner. C'est une idylle vivante qui nous reporte aux plus fraîches inspirations de Théocrite et de Virgile. Depuis neuf mois je m'interroge, depuis neuf mois je me demande si je suis vraiment digne de vivre au milieu de ces mœurs de l'âge d'or. La générosité du comte Sigismond ne m'aveugle pas : je renonce au château et au domaine d'Hildesheim. Entre quelles mains la richesse pourrait-elle être plus dignement placée qu'entre les mains du major Bildmann et des demoiselles de Stolzenfels?

« Soyez assez bon, mon cher monsieur, pour leur annoncer ma résolution. Aux termes du testament, je devais habiter le château d'Hildesheim pendant neuf mois de l'année : je reste à Munich et perds ainsi tous mes droits.

HENRI MULLER. »

A peine le major Bildmann et les demoiselles de Stolzenfels eurent-ils appris par maître Gottlieb la renonciation de Muller, qu'ils entamèrent pour la possession du château et du domaine d'Hildesheim un magnifique procès, un des plus beaux dont maître Wolfgang ait gardé le souvenir. Le procès dura dix ans. Le major Bildmann et Dorothée moururent à la peine. Le petit Isaac, chez qui la gourmandise avait développé l'instinct du vol, tomba du haut d'un mur qu'il venait d'escalader pour dérober des fruits; quand on le releva il ne donnait plus signe de vie. Restées seules maîtresses du terrain, les demoiselles de Stolzenfels ne jouirent pas longtemps de leur victoire : Frédéric, furieux de la perte d'Édith, dont il se flattait d'avoir blessé le cœur mortellement, accusant de la fuite de Muller l'humeur acariâtre et tracassière de ses tantes, vengea sa défaite en redoublant ses folles dépenses.

Trois ans après, le domaine d'Hildesheim, déjà cruellement ébréché par les frais de procédure, fut mis en vente pour payer les dettes de Frédéric, et les demoiselles de Stolzenfels moururent dans l'abandon et la pauvreté.

JULES SANDEAU.

Dans le prochain numéro nous commencerons la publication de :

L'ANNÉE DES MERVEILLES

Par M. HENRI CONSCIENCE

LES CHEVAUX NORMANDS

Les plaines de Caen et d'Alençon, les environs d'Argentan, de l'Aigle, de Bernay, de Falaise et de Bayeux, fournissent aujourd'hui les meilleurs échantillons de notre race de chevaux normands. Cette race a commencé d'être améliorée sous le premier empire au moyen d'étalons arabes; puis, dans la suite, par des chevaux de demi-sang et de trois quarts de sang anglais, qui, tout en modifiant leurs formes, leur ont donné une vivacité et une énergie qu'ils ne possédaient point auparavant. Maintenant ils peuvent rivaliser avec nos meilleures espèces percheronnes et bretonnes. La tête du cheval normand est un peu busquée, mais bien attachée; la poitrine est ample, le flanc court, les reins droits et la croupe arrondie et musculeuse.

L'industrie chevaline prit surtout un grand essor en Normandie dans les dernières années de la seconde Restauration. Les gardes du corps, la garde royale et toutes les écuries de la maison du roi et des princes allaient s'y approvisionner. Aujourd'hui, la Normandie fournit surtout des carrossiers, des chevaux de selle et des chevaux de trait. Ses carrossiers sont renommés, ses chevaux de trait du Cotentin, auxquels on peut joindre ceux du Boulonnais, ont une force et une vigueur que l'on ne trouve dans nulle autre contrée. Aussi les Anglais viennent-ils puiser parmi ces derniers les éléments avec lesquels ils maintiennent cette [illegible] leurs brasseurs et aux chariots de leurs marchands de charbons de terre.

Une des qualités essentielles du cheval normand est la facilité avec laquelle il s'accoutume à toutes les nourritures et à tous les climats. On en eut une preuve convaincante dans la campagne de Russie, où les chevaux normands survécurent le mieux à toutes les privations et à toutes les fatigues. La campagne d'Espagne de 1823 en donne un autre exemple. Tandis que les chevaux de remonte d'origine allemande périrent presque tous, des chevaux normands, achetés à la hâte et avec si peu de soin qu'on pouvait les regarder comme le rebut des foires et des marchés, résistèrent cependant presque tous au climat brûlant de la Péninsule.

FRANCIS RICHARD.

OPORTO

Cette ville, la seconde du Portugal par son importance, a été fondée par les habitants de l'ancienne Calle : elle en devint un des faubourgs et prit le nom de *Portus-Callo*, d'où dérive celui du royaume. Les Portugais l'appellent aujourd'hui *O Porto* (le port par excellence). Oporto s'élève en amphithéâtre dans une position délicieuse sur la rive septentrionale du Douro. Elle est divisée en cinq quartiers : ceux de Se[illegible] et [illegible] ville proprement dite, sont entourés de murailles; les trois autres San-Ildefonso, Miragaya et Villanosa sont ouverts. Ce dernier est bâti sur la rive méridionale du fleuve et correspond avec l'autre rive par un pont de bateaux. Oporto possédait autrefois de grands priviléges; mais elle les perdit pour s'être révoltée en 1757. Les Fra[illegible] occupèrent [illegible] 1809. En 1828, elle [illegible] se déclara pour dom Pedro. Le blocus qu'elle eut alors à subir porta un coup funeste à son commerce.

Aujourd'hui, c'est une jolie ville riche et industrieuse qui, en dépit des bancs de sable et des pointes de roches dont est en partie barrée l'entrée de son port, y voit constamment affluer les navires de toutes nations. Oporto vient de s'embellir tout récemment de vastes bâtiments destinés à des expositions. La vue que nous donnons d'une partie de la ville et des rives du Douro est prise du sommet de la colline où s'élève cette construction nouvelle. L'œil parcourt de la hauteur un magnifique panorama, non moins riche en souvenirs [illegible] tandis qu'en face du spe[illegible] s'étend le cours splendide du Douro, dont les eaux vont se confondre au loin avec celles de l'Atlantique, il voit apparaître sur sa droite le couvent de la Serra, qui joua un rôle important dans les événements militaires de 1809, et à ses pieds se dresse la chapelle érigée par la princesse de Montlear à la mémoire de son frère le roi Charles-Albert, qui vint, après la désastreuse bataille de Novarre, terminer ses jours au fond d'une retraite située dans le voisinage.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

La statue d'un lord-maire. — Sera-t-elle ou ne sera-t-elle pas coulée? — Les *Fenians* et la statuaire. — Distinguons. — Une dette de la postérité. — Paul de Feminis et les Farina. — Un prénom de moins. — Une sainte miraculeuse. — Malheurs de ses chevaliers en police correctionnelle.

N'acceptez qu'à bon escient la mission de donner aux bienfaiteurs de l'humanité l'immortalité du bronze.

Ceci est la morale de ce qui suit.

Jamais lord-maire n'avait été plus aimé de ses concitoyens que l'honorable et vertueux Fitz-Gibbon, lord-maire de C[illegible].

Sa veuve et son fils eurent la pensée de lui dresser une statue sur une des places de la ville.

Mais les habitants de Cork ne voulurent point laisser à l'amour d'une femme et d'un fils le mérite de ce pieux hommage, et ils décidèrent que la statue serait élevée par souscription.

Un sculpteur français, M. Courtet, fut chargé par M. Fitz-Gibbon de rendre en bronze aux Corkois le lord-maire chéri que la mort leur avait enlevé.

Le prix était fixé ainsi qu'il suit par M. Fitz-Gibbon :

« Modèle, 3.000 fr., trois mille francs;

« Fonte de bronze, 8.000 fr., huit mille francs,

« Ce qui fait 11.000 fr., onze mille francs complets.

« Somme pour laquelle M. Courtet s'engage à tout finir (pas d'extra) excepté le transport de Paris à Cork... »

Il est précis M. Fitz-Gibbon.

L'artiste se mit à l'œuvre. Le modèle achevé et l'heure venue de fondre le bronze, M. Fitz-Gibbon ne manifesta pas le moindre empressement de voir son père passer de la terre glaise au métal vainqueur du temps et de l'oubli. M. Courtet s'étonnait de cette indifférence quand il reçut de M. Fitz-Gibbon les lignes suivantes :

« J'ai reçu une lettre de la commission à Cork pour la statue, et ils disent qu'il ne faut pas faire fondre la statue maintenant à cause des émeutes de l'Irlande... Par conséquent, je vous préviens de ne pas l'envoyer au fondeur du tout.

« Voilà ce que nous pourrons faire : comme vous êtes payé entièrement pour votre ouvrage, de l'envoyer quelque part où elle ne sera abîmée, avec payement d'un petit logis.

Au lieu de la place publique de Cork, ce n'était plus pour le digne lord-maire qu'un « petit logis. »

Et pour l'artiste c'était la gloire d'une œuvre importante manquée et aussi un gain perdu sur lequel il comptait, puisqu'[illegible]

Ah! les fenians!

Car c'était des *fenians* qu'il s'agissait, les fenians ne pouvaient pas souffrir les statues. En doutait-on? Il suffisait pour s'en convaincre de lire ce qu'écrivait un de ces rebelles et ce qu'imprimait un journal irlandais :

« Je suis allé à la Rotonde, hier au soir, pour assister au meeting appelé à donner cours à l'indignation ressentie par la population de Dublin du vote récemment donné dans la corporation pour l'érection d'une statue au prince Albert devant la grille de notre ancien palais du Sénat. Il était encourageant de voir la foule de citoyens qui étaient réunis, tous évidemment de la même opinion quant à l'indignité qui menaçait ainsi la ville.

« Les valets de la corporation et du gouvernement qui garde notre pays dans la misère, avaient des alliés actifs et habiles parmi les citoyens enthousiastes. Il y avait des Irlandais qui ont pris des mesures pour empêcher les citoyens de Dublin de dire publiquement leur avis sur la profanation proposée de la cour du Collége. »

N'est-il pas évident, après cela, que les statues étaient un objet d'horreur pour les *fénians*.

Distinguons, répondait M. Courtet. D'abord les gens de Dublin ne sont pas les gens de Cork; de plus, tous les Irlandais [illegible] pas *fenians*; enfin de ce que les *fenians* ne veulent pas de la statue du prince Albert, l'époux de la reine avec laquelle ils sont en délicatesse, il ne suit pas nécessairement qu'ils ne veuillent pas de la statue de leur bien-aimé concitoyen, de leur cher lord-maire; peut-être même n'en souhaitent-ils que plus ardemment de posséder son image vénérée

Le tribunal a trouvé ces distinctions pleines de sens; il a maintenu le traité et condamné éventuellement M. Fitz-Gibbon à 5.000 francs de dommages-intérêts, s'il tient absolument à n'avoir son père qu'en terre glaise, pour le mettre « dans un petit logis. »

Et l'inventeur de l'eau de Cologne n'aura-t-il pas enfin sa statue quelque part? Que dis-je « quelque part? » Si le monde voulait réparer sa longue injustice envers la mémoire d'un homme qui a rendu de si grands services à l'humanité, il lui dresserait partout des bronzes et des marbres.

— Des bronzes et des marbres à Jean-Marie Farina?

— Jean-Marie Farina! hélas! le nom qui devrait être glorieux n'est plus même connu. Ce n'est point Jean-Marie Farina qui inventa l'Eau de Cologne; c'est Paul de Feminis, au XVIIe siècle. Eh bien! je vous le demande, n'a-t-il pas mérité d'innombrables statues celui qui depuis deux cents ans a parfumé tant de générations, cause de si saines et si agréables jouissances à tant de millions de créatures humaines, tant de fois rendu son ressort à l'esprit languissant, prévenu tant d'évanouissements, ranimé tant de faiblesses? Cela ne vaut-il pas, dites-moi, deux ou trois batailles gagnées et quelques beaux discours prononcés? O Feminis, ton jour viendra, j'aime encore à le croire!

Les marchands, en attendant, combattent pour le nom de Farina. Un nom, certes, qui n'est pas indigne de quelque célébrité, mais qui doit figurer sur le livre d'or des grands commerçants et non des grands inventeurs. Feminis avait découvert, les Farina ont vendu.

En 1806, un Jean-Marie Farina avait fondé à Paris, rue Saint Honoré, une fabrique, et sa maison acquit une grande renommée. En 1840, riche et souhaitant le repos, il céda son fonds de commerce, ses secrets et sa clientèle à M. Collas.

M. Collas, à son tour, céda en 1862 à MM. Roger et Gallet ce qu'il avait acheté de Jean-Marie Farina.

Or un Farina s'est rencontré qui n'a pas craint de lancer une circulaire où il avance mensongèrement que c'est son bisaïeul qui a inventé l'eau de Cologne; plus tard, dans un nouveau factum, il a engagé le public à se tenir en garde contre les fabricants étrangers à la famille véritable des Farina, qui usurpent sa raison sociale. Ce n'est pas tout, dans les annonces il supprime son prénom de Joseph, et ne s'appelle plus que Jean-Marie.

Il faut savoir que depuis la grande vogue de Jean-Marie Farina, il est de tradition que tous ceux qui portent le nom de Farina, qu'ils en aient hérité ou qu'ils l'aient acheté, donnent à chacun de leurs nouveau-nés les prénoms de Jean-Marie en les faisant baptiser, afin d'assurer leur fortune pour l'avenir

Pas si bêtes les gens de Cologne

MM. Roger et Gallet ont fait un procès à Jean-Marie-Joseph Farina, et la Cour vient d'ordonner qu'à l'avenir ledit Farina et son associé Blacas seraient tenus d'insérer dans leurs factures, annonces et prospectus, comme dans leur marque et leur raison sociale : 1° les prénoms et nom Johann-Maria-Joseph Farina; 2° la mention suivante : Maison fondée en 1855, le tout en caractères de même dimension et de même forme que le nom de Farina.

Pierre et Jean Rieu, Pierre et Jean Ponsolle, Louis-Martin Rieu et André Étienne, six colporteurs de l'Ariége, n'avaient pas marchandé une statue à la sainte dont ils préconisaient le pouvoir miraculeux dans les hameaux et les métairies de la Vendée. C'était une petite statue portative, il est vrai; mais enfin, une statue portative vaut encore mieux que rien.

Donc ces braves gens allaient de porte en porte annonçant la bonne nouvelle aux âmes pieuses.

Cette bonne nouvelle, c'était qu'un dimanche, après la messe, une sainte était apparue à la veuve d'un tailleur, au moment où elle récitait ses prières au bord de la route en gardant son troupeau, et avait laissé tomber une médaille dans son tablier. La bonne femme était allée trouver son curé et lui avait montré la médaille.

— Retournez à l'endroit où la sainte vous est apparue, lui dit le curé, et faites la prière que vous faisiez au moment de l'apparition.

La veuve obéit, et voici qu'une jeune fille magnifiquement vêtue d'une robe blanche se montre de nouveau à elle et lui dit

« Vous vous nommez Marguerite; vous êtes veuve. Dites au curé de votre paroisse que j'ai été enterrée ici même depuis cent quatre ans par des jeunes gens qui m'avaient préalablement donné quatorze coups de poignard. J'ai fini ma pénitence; je désirerais que la paroisse fît bâtir une chapelle à cette place. »

Et tandis que la sainte parlait, une source vive jaillissait de terre. Pendant quatre jours ce fut comme du sang qui coulait, et ensuite une eau claire et limpide, comme celle de toutes les fontaines.

Et une chapelle fut bâtie, et la sainte y opéra des cures merveilleuses sur des malades dont l'etat était désespéré.

Leur récit achevé, les colporteurs exhibaient la statue de la sainte et offraient des médailles miraculeuses aux bonnes gens.

Ces médailles préservaient de la foudre et des mauvais esprits, elles protégeaient contre le choléra et contre tout autre fléau ceux qui les portaient; or le monde était précisément menacé d'un choléra épouvantable et du choc d'une comète plus grosse que la terre. Ce n'était pas tout, les médailles étaient un antidote souverain contre les maladies qu'engendraient chez les bestiaux les choux malsains; et qui pouvait douter de la maladie des choux, alors qu'on voyait leurs feuilles couvertes de petites boulettes de mauvaise mine? Qui achetait pour un franc de médailles, de cœurs ou de chapelets gagnait une messe complète, qui en achetait pour cinquante centimes gagnait une demi-messe.

Eh bien! figurez-vous que les bons colporteurs ont été condamnés les uns à trois mois, les autres à deux mois de prison par la police correctionnelle.

Voyagez donc pour les saints après cela. O siècle de peu de foi que le siècle où nous vivons!

Je sais bien que sur une pancarte il était écrit que la sainte avait été trouvée dans le département de la Haute-Garonne, et sur une autre pancarte, qu'elle avait été trouvée dans le département de l'Ariége. Je sais encore que tantôt c'était le 16 mai 1856, tantôt le 12 septembre 1860, tantôt le 16 mai 1863 que la légende donnait pour date de l'apparition; je sais enfin qu'il a été établi aux débats que les bons colporteurs avaient placé eux-mêmes sur les choux quelques boulettes, tout à fait inoffensives d'ailleurs, et je n'ignore pas qu'aucune autorité religieuse n'avait approuvé l'apparition de la sainte, mais n'importe, je trouve que nous y regardons de bien près, sceptiques que nous sommes.

MAITRE GUÉRIN.

INVESTITURE D'UN CHEVALIER DE SAINT-PATRICK

A DUBLIN

Lorsque l'ordre de Saint-Patrick fut institué, en 1783, par George III, parmi les quatorze premiers chevaliers se trouvait le fameux Irlandais James Confield, comte de Charlemont, alors membre du conseil privé du roi. Depuis cette époque, les Charlemont n'ont cessé de figurer successivement dans les chevaliers de l'ordre, et c'était pour investir un des membres de cette grande famille qu'une importante cérémonie s'est accomplie récemment au château de Dublin. Jusqu'à présent, les investitures s'étaient faites dans la salle du Trône; mais pour donner à celle-ci un éclat tout particulier, il avait été décidé qu'elle aurait lieu dans la salle de Saint-Patrick, primitivement construite à cet effet, comme son nom d'ailleurs l'indique assez. La salle, toute blanche et or, est ornée de colonnes dans le style corinthien qui soutiennent un plafond couvert de riches peintures. De magnifiques glaces ovales occupent les entre-colonnements. Sous un dais de velours cramoisi s'élevait, à l'une des extrémités, le trône destiné au lord lieutenant, grand maître de l'ordre; au centre était la table du chapitre, également couverte de velours cramoisi, et, sur chaque côté de cette table, les siéges destinés aux chevaliers. Lorsque le grand maître eut pris place, ils entrèrent sur une file, à l'appel du roi d'armes, revêtus de leurs longs manteaux bleus sur lesquels scintillaient le collier et l'étoile de Saint-Patrick. Le comte de Charlemont parut le dernier dans l'uniforme de lieutenant. Conduit par le roi d'armes au grand maître, il plia le genou devant lui et en reçut l'accolade; puis les deux doyens d'entre les chevaliers le revêtirent des insignes de l'ordre.

De nombreux membres de l'aristocratie anglaise assistaient à cette cérémonie, qui semblait vouloir rappeler, par une pompe depuis longtemps inaccoutumée, la solennité des anciennes investitures.

L. DE MORANGEZ.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Soie des poissons. — Pansements faits avec le verre. — Le silicate de potasse. — Sa fabrication. — Remède contre le ver solitaire. — La fougère mâle. — Le coca. — Manière de rester deux jours sans manger. — Emploi industriel du flux et du reflux de la mer. — La marée devenue *cheval-vapeur*. — Moyen de suppléer à la disette du quinquina. — Matière fluorescente des yeux des mammifères.

L'Académie des sciences se trouve depuis quelque temps assaillie de communications étranges et qui, si par hasard elles reposaient sur des bases réellement sérieuses, ne tarderaient pas à transformer la plupart de nos industries.

Voici d'abord un chimiste de la Rochelle, M. Joly, qui propose de remplacer les vers à soie que déciment des épidémies de plus en plus difficiles à combattre, par les tissus qui enveloppent les œufs de certains poissons.

Ces tissus, assure-t-il, se composent de filaments très-serrés, d'une finesse extrême qui s'enlèvent et qui se séparent facilement; une fois écharpillés, ils possèdent l'apparence, la couleur, la finesse, la résistance de la véritable soie, et peuvent servir à fabriquer des tissus analogues à la soie et à la bourre de soie.

Ces œufs mesurent vingt-cinq centimètres de long, sur treize de large, et pèsent deux cent quarante grammes; ils renferment à l'intérieur une substance blanche et jaune qu'on pourrait employer à la teinture des étoffes.

Le poisson dont il espère tirer de si merveilleux produits appartient à la tribu des sélaciens à laquelle appartiennent elles-mêmes les raies et les squales, et porte le nom populaire de *posteau*; il abonde sur les côtes de l'Océan et de la Manche, où l'on pourrait s'en procurer d'abondantes récoltes.

Le moment le plus favorable pour récolter la soie, est l'époque où le poisson vient de déposer ses œufs parmi les plantes marines; il faut d'ailleurs se hâter, car après l'éclosion, la soie brisée ne peut plus servir à rien, comme il en advient d'ailleurs chez le ver à soie.

Vient ensuite le professeur Shuh, qui déclare que le meilleur agent pour faire les pansements *contentifs*, c'est-à-dire qui servent à contenir et à maintenir immobiles des membres brisés, est le verre liquide.

Ce que M. Shuh appelle verre liquide est le silicate de potasse, avec lequel, au moyen d'abondantes aspersions, on donne à la surface de la pierre de taille tendre la solidité et l'imperméabilité; procédé qu'on applique avec succès aux nouveaux bâtiments du Louvre.

On fabrique le silicate de potasse en chauffant fortement dans un creuset, à la forge et jusqu'à fusion complète, un mélange de quinze parties de sable blanc ou de quartz pulvérisé, dix parties de carbonate de potasse et quatre parties de charbon.

On obtient ensuite une masse vitreuse et boursouflée, qu'on calcine, qu'on traite par cinq ou six fois son poids d'eau, et qui finit peu à peu par se transformer en une solution incolore et alcaline que les anciens chimistes appelaient *liqueur des cailloux*, et que la science moderne nomme *silicate de potasse*. Appliquée sur un corps et desséchée, cette solution offre les apparences du verre.

Telle est la substance avec laquelle on fait maintenant à Vienne des appareils *contentifs* :

« Pour la confection de cet appareil, dit M. Shuh, il n'est besoin que de bandelettes de ruban de fil, et au besoin, de papier non collé et de silicate de potasse, ou verre liquide qu'on trouve tout preparé dans le commerce. On enduit, au moyen d'un gros pinceau, les bandelettes du silicate réduit à la consistance de sirop, et l'on procède comme pour les appareils à l'amidon avec cette différence, en faveur du verre liquide, que ce dernier se sèche rapidement et se solidifie en peu de temps. Voici les principaux avantages de ce nouvel agent :

« La simplicité et la promptitude qu'on peut apporter dans l'application de l'appareil; la facilité avec laquelle cette substance se sèche et durcit; (cinq à six heures amènent ce résultat); son imperméabilité, sa solidité et la facilité avec laquelle on peut enlever l'appareil en le ramollissant avec de l'eau chaude; enfin son économie, question si importante pour les hôpitaux. »

D'autre part, d'après M. Atkinson de Rochester, il ne s'agit plus, pour combattre le ver solitaire et se débarrasser de ce terrible parasite, de recourir ni au kousso, ni à l'écorce du grenadier, ni à tous les remèdes plus ou moins prônés, et plus ou moins efficaces; nous avons le médicament sous la main, et on peut s'en procurer à foison, puisque cette panacée est la *fougère mâle*.

On appelle fougère mâle le polypode vulgaire qui recouvre les murs, les vieux arbres et les souches des taillis. La médecine qui revient aujourd'hui à lui l'avait longtemps delaissé. Après avoir recouru à lui comme à un purgatif énergique, depuis plus d'un siècle elle ne s'en servait plus guère, et l'agriculture seule l'employait comme un moyen d'exciter l'appétit des porcs, fort friands de sa racine.

Le docteur Atkinson prépare avec ce polypode une huile dont il administre à ses malades de un à trois gros anglais, le matin à jeun, et qu'il fait suivre d'une demi-once d'huile de ricin et d'une mixture de fer et de quassia.

Le ténia ne résiste point à ce mode de traitement et ne tarde pas à mourir et à débarrasser de sa redoutable présence la victime qu'il torturait.

Voici encore M. de Rossi qui veut faire passer dans nos habitudes européennes et surtout dans la pratique médicale l'emploi du coca, baptisé par les botanistes du nom hérissé, et moitié grec et moitié latin, de *erythroxylum peruvianum*.

Les feuilles du coca possèdent l'étrange propriété, quand on en boit une décoction d'une centaine de grammes, de suspendre pendant quarante-huit heures au moins les effets de la faim et de la soif, sans que la personne qui se soumet à cette épreuve éprouve ni defaillance, ni fatigue, ni épuisement.

Le coca agit en narcotisant l'appareil nerveux de l'estomac et en suspendant ainsi les fonctions digestives. On pourrait donc, d'après M. de Rossi, y recourir efficacement dans le traitement d'un grand nombre de maladies gastriques, et particulièrement dans les vomissements nerveux.

Le coca est un petit arbrisseau commun surtout au milieu des Andes, de la famille des Malpighiées, dont font partie les *cerisiers des Antilles*, et qu'on commence à introduire dans nos cultures européennes. Sa tige robuste et recouverte d'une écorce blanchâtre n'atteint guère plus de trois mètres, des feuilles d'un vert lustré et alternantes recouvrent ses rameaux rougeâtres et fournissent trois récoltes par an. Au mois de mai ou de juin, selon que la saison des pluies se prolonge plus ou moins, le coca se pare de fleurs blanchâtres auxquelles succède un fruit à noyau (drupe, sec, rouge et oblong, dont le contenu ligneux sous le nom de *muella* servait, dit-on, de monnaie courante chez les anciens Péruviens.

Ceux-ci proclamaient en outre le coca une plante sacrée entre toutes. Dans leurs grandes solennités appelées *capracaini* et *situaraimi*, ils brûlaient ses rameaux en guise d'encens sur l'autel du Soleil, et suivaient avec anxiété les évolutions de la fumée pour connaître si le dieu acceptait les vœux des Incas et promettait de les réaliser.

Le coca servait encore de talisman contre les tentations, on plaçait en outre son fruit sur les lèvres des moribonds pour les purifier des fautes qu'ils avaient commises, et de plus, on croyait que si un agonisant qui se débattait dans les convulsions de la mort parvenait à recouvrer assez de force pour exprimer avec les lèvres ou avec les dents le jus de ce fruit, sa guérison devenait assurée.

Un Péruvien riche ou pauvre se croirait encore aujourd'hui menacé de mauvaise chance s'il ne portait point sur sa poitrine une certaine dose de coca renfermée dans un sachet; enfin, le fumeur le plus acharné de notre vieille Europe ne souffrirait pas plus de la privation absolue du tabac qu'un indien réduit à ne pas mâcher trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, deux ou trois feuilles de coca fraîchement cueillies, mêlées à un peu de terre glaise, et roulées en forme de boule.

« Le malheureux condamné à l'exploitation des mines, dit le docteur Matharn, ou l'indigent à moitie nu et n'avant pour toute nourriture qu'un peu de maïs et quelques papas (espèce de pommes de terre à demi sauvages), le laboureur aux champs, le pâtre suivant ses troupeaux dans les déserts des Pampas ou sur les sommets des Andes, supportent leurs misères avec patience, et oublient leurs fatigues en savourant le coca. Les feuilles de cet arbrisseau béni exhalent une odeur reconfortante et, tenues dans la bouche, y entretiennent une agréable fraîcheur, tandis qu'elles donnent du ton à l'estomac et rendent la vigueur à tout l'organisme. Elles dispensent le sommeil aux malades et aux inquiets, procurent de doux songes, consolent la vieillesse, relèvent l'ardeur du voyageur et du navigateur, en un mot, semblables au népenthès d'Homère, elles chassent les chagrins, calment la colère, laissent bien loin derrière elles le thé, le café, l'opium, le bétel, le tabac, guérissent le mal de dents et préservent celles-ci de la carie. »

Sans partager tout à fait l'enthousiasme de l'excellent docteur, qui tombe sans s'en apercevoir dans le lyrisme du charlatan Dulcamara de l'*Elisire d'amore*, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi le coca n'a point comme le thé et le café, droit de cité dans nos habitudes gastronomiques. Rien ne s'opposerait à ce que le Pérou en envoyât en Europe la quantité nécessaire à cette nouvelle consommation.

Le coca se cultive facilement au Pérou, dans les vallées humides, au milieu de ruisselets artificiels qui baignent d'eaux vives ses racines. Il donne trois récoltes par an. A chaque cueillette on met sécher les feuilles de l'arbuste, et on les entasse en paquets de trois *arrobas* (trente-six kilogrammes environ) dans des corbeilles (*cestos*) et on les expédie par tout le Pérou, où sa vente ne produit pas moins de huit millions de piastres

En réalité, rien d'insurmontable ne s'oppose à l'introduction et à l'adoption du coca dans l'ancien monde, mais ce qui certainement paraîtra d'une application moins facile, c'est l'idée du docteur Phipson, d'utiliser dans l'industrie le flux et le reflux de la mer.

La transformation de la force des marées en *cheval-vapeur* n'est pas impossible à calculer, dit-il; mais alors même qu'on l'aurait calculée, l'esprit ne pourrait saisir un chiffre aussi vaste.

« Si, au contraire, nous estimons l'effet utile en cheval-vapeur pour certains bras de mer qui pénètrent nos côtes, nous arrivons à quelque chose de très-palpable. Prenons l'embouchure de la rivière de Dee comme exemple et comme base de notre calcul. Nous avons ici une hauteur de 26 pieds anglais (marées les plus hautes; et 20 1/4 pieds (les plus basses), une superficie de 1,394 millions de pieds carrés, et une profondeur moyenne de 20 pieds. Dans l'espace de dix heures, nous avons un flux de 29,878 pieds cubes d'eau qui nous donne une puissance mécanique équivalant à 2 millions de chevaux vapeur environ. Cela pour les marées les plus hautes.

« En prenant la moyenne entre les deux genres de marées, nous pouvons nous arrêter au chiffre de 1,800,000 chevaux-vapeur comme étant la somme de force motrice qui travaille journellement sur l'embouchure en question.

« Les frais qu'exigerait l'utilisation d'une partie de cette force, car l'on ne pourrait en utiliser le tout, et les dépenses nécessaires pour donner le même résultat au moyen de nos meilleures machines à vapeur, l'emporteraient pour l'économie sur toute espèce de machine à vapeur. Mais jugeant d'après ce qui a été déjà fait dans certaines localités, où il existe des machines qui emploient la force de la haute marée en laissant tomber son eau dans un bassin au niveau de la marée basse, je pense que dans certains endroits favorisés par la nature des côtes, la force mécanique des marées peut concourir avantageusement avec celle de la machine à vapeur la plus perfectionnée. »

Pour en finir avec ces théories, sinon fantastiques, au moins étranges, voici M. Bence John, membre de l'Institut royal de Londres, qui répond au cri de détresse jeté récemment à l'Académie de Paris par M. Decaisne, à propos de la disette toujours croissante de l'écorce du quinquina, disette produite par l'insouciance de ceux qui l'exploitent et qui détruisent sans cesse l'arbre, sans songer à le reproduire par la culture.

« La quinine, s'écrie M. Bence John, la quinine, pourquoi la demander à l'Amérique? Nous en possédons en Europe un emmagasinement considérable et auquel il suffit de vouloir puiser. Adressez-vous à certains tissus des mammifères et vous y trouverez une substance fluorescente analogue à la quinine. Cette substance réside surtout dans l'œil de la vache, du cochon d'Inde et de l'homme; j'ai démontré sa

présence dans mes propres yeux en plaçant un [illegible] dans la partie invisible du spectre de la lumière électrique projetée sur un écran, et aussitôt mes yeux prirent une clarté fluorescente attestant la présence de la quinine, ce qui, ajoute-t-il, ne manqua pas de faire rire les assistants.

Le [illegible] permettra d'imiter un peu ces assistants.

S. H. B[illegible]

L'ATMEÏDAN

[illegible]

L'Atmeïdan dénomination turque qui signifie place des chevaux, occupe un espace [illegible] long de deux cent cinquante pas et large de [illegible], qui s'étend au sud est de Sainte-Sophie et dont la mosquée d'Achmet occupe un des côtés. Là s'élève l'hippodrome fondé par Septime-Sévère, et terminé par Constantin sur le modèle du grand cirque de Rome.

L'hippodrome était entouré de deux rangs de colonnes élevées l'une sur l'autre, et décoré d'un nombre infini de statues de marbre et de bronze, entre autres les chevaux de Lysippe qui sont actuellement sur la basilique Saint-Marc, à Venise. Toutes ces richesses artistiques ont disparu successivement dans les émeutes du cirque, et surtout à la prise de Constantinople par les croisés. Les dernières colonnes et les derniers gradins ont été enlevés sous Soliman le Grand. Il ne reste aujourd'hui que l'obélisque de Théodose, qui marquait le milieu de l'arène, la colonne torse et la pyramide murée. Ces trois monuments, placés sur une ligne indiquant l'axe du cirque, ont été récemment déblayés des décombres qui cachaient leur base et entourés de grilles.

L'obélisque de Théodose est un monolithe de granit rose de Syène, haut d'environ trente mètres. Sur ses quatre faces sont gravés des hiéroglyphes bien conservés. Il repose sur quatre socles en bronze, portant eux-mêmes sur un piédestal en marbre, sculpté de bas-reliefs assez grossiers qui représentent l'empereur Théodose entouré de ses courtisans; d'autres, plus près du sol, représentent les machines qui ont servi à l'érection de l'obélisque.

La colonne serpentine, en bronze, est formée de trois serpents enroulés, dont les têtes ont été brisées. On croit que cette colonne est celle qui, au temple de Delphes, portait le trépied d'Apollon.

La pyramide murée, de Constantin Porphyrogénète, a été depuis longtemps dépouillée des plaques de bronze doré qui la recouvraient. Aujourd'hui les pierres qui la composent se disjoignent, et elle menace ruine.

L'Atmeïdan, avec ses monuments antiques, les beaux arbres dont elle est plantée et la vue des mosquées d'Achmet et de Sainte-Sophie, est un des endroits les plus intéressants de Constantinople. C'est sur cette place enfin, si souvent le théâtre des révoltes des Janissaires, que commença la terrible exécution commandée par Sultan-Mahmoud.

R. Bryon.



L'ATMEÏDAN, A CONSTANTINOPLE; d'après une photographie.

ECHECS

[illegible]

BLANCS	NOIRS
1 T. 2ᵉCD	1 C. pr. C [illegible]
2 C. 2ᵉFR [illegible]	2 R. [illegible]FD
3 F. 5ᵉR éch.	3 C. pr. F [illegible]
4 C. case D éch. m.	4 . . . . . .
1	
1	1 C. [illegible]
4 F. pr. C éch. m.	4 . . . .
A	
1	1 C. 2ᵉFR
2 F. 5ᵉR	2 T. case TR éch. (2)
3 F. pr. T	3 coup quelconque.
4 C. 4ᵉFR ou 5ᵉFD éch. m.	4 . . . . .
2	
2	2 P. pr. P
3 C. 2ᵉFR éch.	3 R. pr. P
4 [illegible]	4 . . . .

Solutions justes : MM. J. Galimont; Aimé Gautier, à Courbevoie; J. Cruchon, à Avranches; Cercle Peloux, à Nîmes; Cercle de Fresne, Latruffe, à Saint-Mamès. C. P.

PROBLÈME N° [illegible]

COMPOSÉ PAR M. J. GALIMENT.

[illegible] jouent et font mat en trois coups.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

ÉMILE AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr.	» — 17 fr
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 540.
Samedi 26 Mai 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Retour du chroniqueur. — Théâtre du Gymnase : *le Tourbillon*, comédie en cinq actes et six tableaux, par MM. Michel Carré et Raoul Deslandes : Arnal, Mme Pasca. — Souvenirs rétrospectifs : le théâtre de Madame. — Odéon : représentation extraordinaire au bénéfice de Mlle Thuillier. — Théâtre Lyrique : le *Don Juan* de Mozart. — Aux derniers les bons. — L'interprétation : trio de [illegible], Mmes Charton-Demeur, Nilsson et Carvalho ; le débutant Barré, Michot, Troy, Depassio. — Supériorité de la France sur l'Allemagne. — Un procès à propos du *Freyschutz*. — Tromperie sur la quantité de la marchandise vendue. — Inauguration à l'Opéra des représentations du samedi. — Débuts de Mlle Granzow dans *Giselle*. — La danseuse-étoile est-elle enfin trouvée?

J'arrive, et je trouve au débotté un arriéré théâtral à liquider : — Une comédie nouvelle, un début à sensation, une reprise importante, enfin une représentation extraordinaire au bénéfice d'une comédienne aimée et sympathique : — Total, quatre succès ; la liquidation sera douce.

Avant tout, place au *Tourbillon !* une pièce en cinq actes et six tableaux, voilà qui mérite des égards.

Cinq actes et six tableaux, sur un théâtre de genre, que c'est bien là notre époque! De petits vaudevilles en un acte, en deux actes au plus, fi donc! c'était bon dans le vieux temps, pour [illegible] ans, les contemporains de M. de [illegible], les [illegible] de la Restauration et des premières années de Louis-Philippe. Parfois certains auteurs arriérés risquent bien encore la petite pièce, mais ils n'ont guère à s'en louer d'ordinaire, et les directeurs pas davantage. Plus grand ! plus grand ! voilà la devise du jour. C'était déjà bien joli, la comédie en cinq actes ; le Gymnase inaugure la comédie en cinq actes et *six tableaux*. Un bon point au Gymnase

Mais, grands dieux! qu'en penserait le Théâtre de Madame?

Le Théâtre de Madame? Bon! Qui s'en souvient? Est-ce que vraiment quelques-uns d'entre nous ont connu son répertoire? Est-ce que ce n'est point une chose qui se perd dans la nuit du passé? Une ombre, un songe, une apparence? Hier, j'ai vu passer sur le boulevard un fantôme cassé, branlant la tête, courbe en deux, appuyant sa main tremblante sur une canne à lorgnette, et vacillant sur deux longues jambes maigres ; il avait un habit bleu barbeau à queue de morue et, par-dessus son habit bleu, il portait un spencer. Ce fantôme était peut-être allé, dans sa jeunesse, au Théâtre de Madame.

Le Tourbillon! Qui donc eut songé alors à écrire une pièce sous ce titre : *le Tourbillon?* Ce mot n'aurait rien dit à l'esprit des contemporains; pour nous, il est parfaitement clair, explicite, éloquent. Nous le lisons sur une affiche de spectacle, et aussitôt passent devant notre imagination, dans un vertigineux défilé, gandins à pied et à cheval, tripoteurs d'affaires, boursiers-pigeons et boursiers-vautours, princesses insolentes du demi-monde, curieuses indiscrètes et imprudentes, l'une l'autre, tout cela se poussant, se heurtant, se



SALON DE 1866. — PORTE DE LA MOSQUÉE EL-ASSANEYN, AU CAIRE,
où furent exposées les têtes des beys immolés par Salek-Kachef. — Tableau de M. GÉRÔME. — Dessin de M. Mariani.

mêlait, [illegible] notre esprit : c'est un souper dans un restaurant en vogue; les convives boivent du champagne, font les calembours par à peu près, et une voix enrouée chante des couplets avec accompagnement de louis d'or; c'est un tapis vert à Bade ou à Hombourg; c'est un baccarat dans un salon douteux, un quadrille à Mabille, un retour de courses au pavillon d'Armenonville ou à Madrid. A l'aide de ce seul mot : « tourbillon, » nous avons presque fait la pièce dans notre tête; mais il y a cent façons de mêler tous ces ingrédients-là, et voilà pourquoi nous trouvons encore beaucoup de plaisir à voir *le Tourbillon* de MM. Michel Carre et Raimond Deslandes.

Lucien de [illegible] neuf de sa province et tombe du nid maternel dans le tourbillon. Est-il besoin de vous dire qu'il va s'y noyer, qu'il se trouve une dame aux camélias — pas repentante — pour l'y aider, et que le souvenir d'une charmante jeune fille qui lui a souri dans ses rêves d'adolescent ne l'empêchera pas de se perdre? Quelques mois se passent et il est tout prêt à disparaître sous le flot, lorsque le marquis de Roquevaire, le père du petit ange blond oublié, lui montre la seule chance de salut qui lui reste. « Quittez Paris, » lui dit-il. — « Je partirai, » répond Lucien. — Malheureusement, au moment où il va partir il arrive toujours de ces choses-là au troisième [illegible] mariée à un diplomate français. Mme de Rosans est une personne qui [illegible] ce pauvre jeune homme en train de se perdre, qui s'est juré de le ramener au bien et qui laisse naufrager son cœur dans cette œuvre charitable. Lucien a eu bien soin de devenir amoureux d'une jolie femme qui s'intéresse tant à sa conversion, et c'est justement l'instant où il devrait prendre le chemin de fer qu'il choisit pour faire une déclaration à la comtesse (encore une fatalité du troisième acte). La comtesse sort en lui jetant une fleur. M. de Roquevaire rentre, et Lucien lui annonce qu'il ne part plus.

Au [illegible] chez Solanges Miller, la demoiselle qui a fait de Lucien le provincial, Lucien le jeune homme à la mode, aujourd'hui à la tête de deux cent mille francs de dettes. Lucien a rompu avec Solanges; mais pour avoir rompu, ce n'est point une raison pour ne pas se revoir. Solanges a invité M. de Saulnes à sa fête, et M. de Saulnes est venu. Au dessert, entre un clerc d'huissier tout noir. Froid général. Le clerc d'huissier sourit [illegible] lettres de change et les notes de M. de Saulnes acquittées. Qui les a payées? Le clerc d'huissier l'ignore; Lucien veut le savoir, cela se conçoit, et sort pour courir après un nom qui se cache. Arrive M. de Rosans. Il a, lui aussi, reçu une invitation de Solanges, avec ce post-scriptum : « On fera des révélations. » Il faudrait n'être guère curieux pour résister à un post-scriptum comme celui-là. — « Eh bien ! madame, ces révélations? » demande le comte à Solanges. Celle-ci va parler et se venger de l'abandon de Lucien en apprenant au comte que M. de Saulnes aime la comtesse, lorsqu'une bonne pensée arrête sa parole sur ses lèvres. M. de Rosans insiste. Solanges lui rit au nez, et lui dit : « Vous ne devinez pas? — Mais non. — Eh bien ! je voulais absolument vous avoir à ma soirée, et j'ai inventé les révélations. » Il est un peu rassuré, ce pauvre comte; malheureusement ne voilà-t-il pas qu'un certain Marcas, gandin-usurier, raconte à un des invités qu'une dame, une étrangère, est venue le matin chez lui contracter un emprunt de deux cent mille francs? Ce Marcas n'a pas vu le comte, qui a tout entendu et ne comprend que trop. Lucien revient en ce moment, il a fait ses découvertes, lui aussi, et comme on organise une table de baccara, il emprunte à un des invités quelques billets de banque et joue : il espère gagner et rembourser Mme de Rosans, qui a payé ses dettes à son insu. M. de Rosans joue aussi, et un jeu [illegible] Tout à coup, montrant le banquier : « On nous vole ! » s'écrie-t-il. On fouille le banquier et l'on trouve des cartes préparées dans ses poches. « Monsieur est complice de ce misérable, ajoute M. de Rosans en se tournant vers Lucien, il lui a emprunté l'argent qu'il a mis au jeu. »

Au cinquième acte, Lucien va se battre contre le grec. — Quoi ! se battre contre un fripon? — N'est-ce pas le seul moyen de prouver qu'il n'est pas son complice? Tandis qu'il se bat, un tribunal d'honneur s'est réuni chez le marquis de Roquevaire. Les juges sont les membres du cercle dont Lucien est membre. Lucien doit-il être expulsé du cercle? Telle est la question. Le marquis plaide l'innocence de M. de Saulnes et se porte fort pour lui; il persuade ses collègues, un seul excepté : M. de Rosans. Vainement il le supplie, le comte reste longtemps inflexible. « Donneriez-vous la main de votre fille à M. de Saulnes? demande-t-il enfin au marquis. — Je la lui donnerais, si ma fille voulait de lui pour mari, » répond-il. On devine que Mlle de Roquevaire est là justement pour répondre : « Je le veux. » M. de Rosans n'a plus un mot à dire et signe l'acquittement de Lucien. Si les scrupules de l'homme d'honneur sont vaincus, les ombrages du mari ne sont peut-être pas entièrement dissipés. Mais voilà Mme de Rosans qui l'engage à accepter un poste d'ambassadeur; ce qui signifie qu'elle s'exile avec lui de Paris. Comment douter encore?

Beaucoup d'éléments connus dans la pièce, je l'ai dit; mais, étant donné le sujet, en pouvait-il être autrement? Les tableaux sont vrais, les scènes sont justes, les caractères bien tracés, le public est attentif jusqu'au bout et applaudit souvent, voilà l'essentiel.

Le talent net et ferme de Mme Pasca convient à merveille au personnage de Solanges. Derval, Landrol, Berton, Frances, Mlle Pierson méritent tout à fait le bon accueil du public.

Le Tourbillon nous a rendu Arnal dans le rôle très-heureux d'un élégant et d'un homme à bonnes fortunes ruiné, qui, vieux à présent et râpé, contemple philosophiquement son [illegible] un logement de quatre cents francs, et d'où il descend pour sourire avec indulgence aux folies de ses successeurs.

~~~ L'autre soir, l'Odéon avait ouvert une parenthèse à son grand succès de la *Contagion* : il avait mis sa salle tout entière à la disposition d'une de ses plus vaillantes et sympathiques comédiennes, forcée, hélas ! dans tout l'éclat de sa carrière, de renoncer aux bravos qui faisaient sa joie, aux succès qui faisaient son ambition, enfin à tout ce qu'il y a de charme dans la vie artistique. Pauvre Thuillier ! [illegible] planches les avantages compromettants qui ont terni l'éclat de certaines renommées théâtrales. Pour elle, il n'y avait qu'un intérêt, celui de l'art. Elle aimait le théâtre pour le théâtre lui-même, elle aimait ces luttes, ces difficultés du travail aux prises avec le type qu'il s'agit de réaliser; mais ces combats l'ont brisée, et avant que l'âge ait sonné l'heure de la retraite, la voilà obligée de s'éloigner. Les médecins n'ont pu la guérir. Elle ne peut vivre que loin de la scène. Sera-ce vivre pour elle? C'est avec un sentiment de profonde tristesse qu'on a vu condamnée au silence, à l'obscurité, à la pauvreté cette gracieuse et intelligente actrice qui a compté tant de succès, et qui, chaque année, en augmentait le nombre. Une grande solennité a eu lieu en son honneur. [illegible] le théâtre du Vaudeville s'étaient donné rendez-vous à l'Odéon, en la personne de leurs plus célèbres représentants, pour saluer d'un suprême adieu la comédienne regrettée. Au milieu de ce concours de talents, Mlle Thuillier s'est montrée dans un de ses meilleurs rôles : *la Petite Fadette*. Quelle soirée pour elle ! Que d'émotions ! Quel éclat d'une heure pour retomber ensuite dans le silence et dans la nuit ! Quel beau soir sans lendemain !

~~~ [illegible] *Don Juan*. Nous avons vu ensuite *Don Juan* à l'Opéra. C'est maintenant le tour du Théâtre-Lyrique ! Médiocrement goûté à la salle Ventadour, le chef-d'œuvre de Mozart a été acclamé sur les deux scènes rivales. M. Carvalho, qui arrivait le dernier, après les grandes et belles représentations de l'Opéra, n'a pas failli à ce qu'on attendait de son expérience et de sa capacité. Là où M. Perrin avait triomphé il a triomphé, lui aussi, grâce surtout, [illegible] Charton-Demeur, Nilsson et Carvalho.

Mme Charton-Demeur avait apparu dans les *Troyens*. Et au milieu du naufrage général, elle n'avait pas seulement sauvé son honneur de cantatrice, elle avait même accru sa réputation. Elle s'est montrée une dona Anna passionnée, émue, énergique, initiée au grand style de Mozart. Mme Nilsson est en ce moment, et elle le mérite, une des favorites du public. Elle a été, comme toujours, irrésistible de grâce et de séduction. Par la fierté de son accent, en même temps que par la manière touchante dont elle a su rendre les plaintes de l'épouse délaissée, elle a donné au rôle d'Elvire un intérêt et un relief qu'avant l'interprétation française on n'y avait pas soupçonnés. Que dire de Mme Carvalho dans Zerline, si ce n'est qu'elle a chanté avec cette pureté, ce goût exquis, cette agilité d'organe et cette virtuosité magistrale qui font d'elle une cantatrice incomparable? Dans leurs anciens souvenirs de théâtre, quelques amateurs érudits pourraient peut-être trouver des talents rivaux : je les défie d'en trouver de supérieurs.

Michot a roucoulé, de sa voix la plus tendre, la romance d'Ottavio. Quant à don Juan, à ce terrible don Juan qui écrase tous ceux qui osent l'affronter, à ce type presque inaccessible, qu'aucun artiste ne pourra jamais le réaliser complétement, — car il faudrait être comédien et chanteur, jeune et beau, railleur et sombre, mélancolique et gai, — quant à don Juan, il ne faut jamais exiger tout ce que l'imagination rêve, et tout ce que commande la musique de Mozart. Ces restrictions faites, il faut reconnaître que le débutant Barré s'y est montré comédien suffisant et chanteur habile. Sa voix, sans avoir le brio de celle de Faure, est d'un beau timbre, souple, facile, et il la conduit en artiste exercé. Il s'est fait applaudir dans la sérénade qu'il a dite avec beaucoup de charme. M. Barré sera une recrue brillante pour l'excellente troupe de M. Carvalho. Ce n'est ni la méthode, ni le goût, ni même la voix qui font défaut à M. Troy : seulement cette voix manque des cordes graves qu'exige le rôle de Leporello. Mais parlez-moi de Depassio dans le commandeur ! Quel organe formidable ! quels accents d'outre-tombe ! Et quels frissons vous font passer par tout le corps ces malédictions sépulcrales et marmoréennes !

Immense succès, somme toute — non pas succès de convention; mais succès franc et sincère, où l'interprétation a sa belle part. Les Allemands ne pourront plus se moquer de nous quand nous représenterons leur chef-d'œuvre. Peut-être même, si j'en crois ce qu'on m'a raconté de certaines représentations de *Don Juan*, de l'autre côté du Rhin, ce serait bien plutôt à nous de nous moquer d'eux !

[illegible] échantillons les génies des nations étrangères. Un noble Allemand, débarqué il y a quelque dix ans à Paris, vit sur l'affiche de l'Opéra : *le Freyschutz*; voilà notre homme enchanté [illegible] se prépare à savourer les mélodies de son maître favori. Mais, ô déception ! au lieu d'un vrai *Freyschutz*, d'un *Freyschutz* complet, c'est un *Freyschutz* habillé à la parisienne, qui n'est qu'une contrefaçon de l'œuvre originale. Il crie au massacre ! Il ne se contente point de crier, il plaide, il demande que l'Opéra soit condamné à lui donner une représentation du vrai *Freyschutz*. « Car enfin, disait-il, le billet de spectacle constate un contrat intervenu entre le public et le directeur, contrat en vertu duquel le directeur s'engage à donner telle pièce. J'ai été trompé sur la qualité et la quantité de la marchandise. Je veux que l'on me donne ce qu'on m'a promis. »

L'Opéra fut condamné à payer une forte indemnité à l'enragé mélomane qui partit... furieux. Il n'avait pas eu son *Freyschutz* !

Aujourd'hui les plus passionnés admirateurs de Mozart ne feraient pas de procès à MM. les directeurs des théâtres de l'Opéra et du Théâtre-Lyrique. Au contraire, ils payeraient double !

~~~ L'Opéra vient de faire une heureuse innovation qui sera très-favorable à sa caisse. Depuis plusieurs années, on donne chaque dimanche une représentation; mais le dimanche n'est pas un jour adopté par la haute société pour ses réunions. Aussi la salle était-elle le plus souvent d'un aspect vulgaire. Des étrangers payants, mais surtout des gens qui passaient par la porte commode des entrées de faveur, garnissaient les loges. Le chiffre de la recette était médiocre. On a eu l'idée de supprimer la représentation du dimanche et de la remplacer par une représentation donnée le samedi soir. Grand succès, recettes énormes, les plus grosses que puisse encaisser l'Opéra; l'*Africaine* a fait 12,500 francs! Les samedis soir sont aussi recherchés que les lundis, les mercredis et les vendredis. Multipliez le chiffre ci-dessus par celui des cinquante-deux semaines que contient l'année, et calculez de combien ces représentations supplémentaires pourront augmenter le budget normal.

Au surplus, M. Perrin est en veine. Il me revient de tous côtés que Mlle Granzow vient de faire dans *Giselle* un début des plus brillants. L'Opéra, dont l'Olympe chorégraphique est si riche en nébuleuses, a-t-il mis enfin la main sur cet oiseau rare, ce phénix, cette merveille depuis longtemps introuvable, la *danseuse-étoile*? C'est ce que je vous dirai quand j'aurai vu Mlle Granzow.

GÉROME.

BULLETIN

On assure que la nouvelle église de Saint-Augustin, au boulevard Malesherbes, et l'église de la Trinité, à l'extrémité nord de la rue de la Chaussée-d'Antin, seront inaugurées le 15 août à l'occasion de la fête de l'Empereur.

On pense qu'il en sera de même pour la nouvelle salle de travail à la Bibliothèque impériale.

La ville de Brie-Comte-Robert, aux environs de Paris, prépare une Exposition spéciale de roses.

On compte que cette Exposition, qui a déjà eu lieu une première fois l'année dernière, sera plus brillante encore que la précédente, qui avait pourtant réuni 63,500 roses.

Non-seulement les rosiers en pots, mais les roses coupées, les guirlandes pour parures de bal, les bouquets pour garnitures de table, seront également admis.

Le congrès international de rosiéristes qui tiendra ses séances à l'hôtel de ville de Brie-Comte-Robert, coïncidera avec l'Exposition.

Il est bien temps, dit à ce sujet un de nos confrères, que la rose, cette fleur éminemment française, cette vraie reine des fleurs, reprenne enfin la place qui lui est due dans les fêtes de l'horticulture et dans les jardins, où, sous prétexte de faire de la nouveauté, on lui avait substitué des plantes d'importation étrangère, d'un mérite très-secondaire le plus souvent.

On voit en ce moment, dans les parcs du Jardin des Plantes, une superbe paire de rennes qui proviennent de Laponie.

Il y a un nid de cygnes sur le bord de la rivière qui circule à travers la ménagerie, plein de petits cygnes gros comme les deux poings.

Le Jardin des Plantes, toujours très-fréquenté, est en ce moment dans toute sa splendeur. Les fleurs et la verdure y forment des massifs superbes.

On y entretient en ce moment une collection d'oiseaux de toutes les espèces et de tous les pays du monde qui est peut-être unique en Europe. Elle se compose de 6,000 individus vivants.

Récemment, à l'audience des criées, le Palais de l'Exposition d'Auteuil a été adjugé au prix de 2,500,000 francs, à Me Petit-Bergonz, avoué, pour le compte d'une compagnie anglaise.

Les journaux anglais assurent que la reine Victoria a l'intention de créer le prince Alfred pair du royaume, sous les titres de duc d'Édimbourg et comte de Kent. Son Altesse Royale ne siégera probablement dans la Chambre des lords que le 24 mai, jour anniversaire de la naissance de Sa Majesté.

On avait annoncé, il y a quelque temps, le projet de mariage entre Mlle Taglioni et le duc de Windischgrætz.

La noblesse allemande s'est opposée à cette union, à moins que Mlle Taglioni ne fût anoblie, ce qui vient d'avoir lieu, et la duchesse de Windischgrætz est baronisée de T[illegible]n.

Une nouvelle qui intéresse la science à un haut degré est rapportée par la *Revue de l'instruction publique*. Il s'agit de la découverte d'un secret historique perdu jusqu'à ce jour dans la nuit des siècles.

Un érudit patient et modeste, le marquis de Conestable, serait parvenu, par l'étude assidue des inscriptions bilingues, à retrouver une grande partie du lexique étrusque, et à reconstituer la grammaire de cette langue mystérieuse.
~~~

Une lettre adressée de Cassis, au *Nouvelliste* de Marseille, expose le danger que courent sans cesse nos plongeurs.

A une certaine profondeur, la pression des eaux sur la poitrine de l'homme lui cause une sorte de léthargie; une grande somnolence le gagne, il s'affaisse sur lui-même ou s'assied, et meurt là quelquefois au milieu de ce monde étrange qui remue et glisse autour de lui comme les monstres que nous apercevons dans nos rêves.

Le pêcheur de corail, qui racontait dernièrement ses impressions, disait : « A ces grandes profondeurs, quand le sommeil vous domine, on est comme un homme qui éprouve une certaine volupté à reposer ses membres harassés par une grande fatigue. On s'endort lentement et paisiblement; rien ne pourrait vous engager dans ces moments à vous lever, à faire un mouvement pour sauver sa vie, tant le bien-être qu'on éprouve vous attache et vous paralyse. »

L'année dernière, à Cassis, un plongeur a péri de cette manière. Il était dans un fond de vingt-cinq brasses, profondeur la plus grande à laquelle on puisse parvenir. Les hommes de la barque, voyant que la corde des signaux ne remuait plus depuis quelque temps, remontèrent le plongeur à la hâte; il n'était pas mort encore, mais il expirait quelques heures après.

Il résulte d'une statistique relevée par ordre du chancelier de l'échiquier, qu'il existe dans le Royaume-Uni 300,000 chiens dont les maîtres payent la taxe, et que un sur dix seulement est soumis à l'impôt. Ainsi le nombre total des chiens s'élève, au minimum, à 3 millions. Quant aux chats, on les calcule au double de ce chiffre, c'est-à-dire à 6 millions. Les sommes que ces animaux coûtent à leurs propriétaires sont vraiment prodigieuses et peuvent être réparties comme suit : le droit pour chaque chien est de 12 shillings (15 fr.), soit 180 liv. st. (9,000,000 fr.); entretien de ces animaux à 10 cent. par jour, 562,500 l. st. (25,674,000 fr.); gages du personnel, 15,600 l. st. (365,000 fr.); entretien des chats à 5 cent. par jour, 4,562,500 l. s. (125,677,500 fr. La population de la Grande-Bretagne étant de 30,000,000 d'habitants environ, les chiens y sont dans la proportion d'un dixième, et les chats dans celle d'un cinquième.

TH. DE LANGEAC.

LES VOYAGES EN CHINE

La façon dont l'empire chinois est coupé de rivières et de canaux y fait des coches d'eau le plus commun et le plus agréable moyen de communication. Dans certaines parties cependant où les ruisseaux sont plus rares, et notamment dans les grandes plaines qui entourent Pékin, on a forcément recours au transport par terre. A cet effet, les Chinois ont une espèce de chariot attelé d'un cheval qui est le plus déplorable véhicule qu'on puisse imaginer. Les roues massives sont basses et fixées à un arbre très-court sans le moindre ressort. Quant à la caisse, couverte de bâches d'un coton grossier, elle est juste assez large pour loger deux personnes très à l'étroit. Le patient, — c'est le voyageur que je veux dire, — paralysé dans ses mouvements, s'y tient couché tout de son long faute de siége, et je vous laisse à penser si les cahots lui sont légers.

Heureusement pour les omoplates des enfants du Céleste Empire, ce système de locomotion n'est pas fort pratiqué. On ne rencontre pas non plus beaucoup de cavaliers sur les routes; sans doute faut-il attribuer le peu de parti que tirent les Chinois d'un animal aussi utile que le cheval à la pauvreté de leur espèce chevaline.

Le meilleur véhicule dont les Chinois fassent usage pour de longues traites est le *sedan*, espèce de longue chaise à porteurs qui réunit tous les avantages d'aisance et de légèreté. Les brancards sont d'une souplesse qui rend le mouvement presque insensible. Deux alertes *coolies* en prennent les extrémités sur leurs épaules, par devant et par derrière, et, ainsi harnachés, avancent d'un pas mesuré, quelquefois même avec une grande vélocité, sans que le voyageur en souffre le moins du monde. Certaines de ces chaises sont découvertes, d'autres fermées par une étoffe de laine qui défend des rayons du soleil, avec la partie supérieure huilée pour garantir contre la pluie. Le rideau qui pend sur le devant, et qu'on soulève pour entrer, est percé d'une ouverture circulaire tendue de gaze et faisant office de fenêtre.

Le nombre de porteurs qu'un simple particulier peut s'attribuer est restreint à deux; mais ce chiffre grossit en raison de l'importance des gens : un magistrat a droit à quatre porteurs, un vice-roi à huit; l'empereur seul en a seize. Le poids est divisé entre les porteurs par la multiplication des bâtons transversaux appliqués aux brancards. En route, les personnages officiels sont logés dans des bâtiments nommés *Koong-Kuan* ou hôtels du gouvernement. Quand il n'existe pas un de ces hôtels dans le lieu où s'arrête le grand personnage, les prêtres de Bouddha sont tenus de le loger dans le temple.

Rien n'étonne plus les Chinois que l'attirail et la quantité de bagages qu'un Européen traîne à sa suite. Un Chinois qui voyage porte en effet toute sa garde-robe sur lui, et son seul colis est un petit oreiller dur roulé dans un matelas fort mince ou dans une natte. Les officiers du gouvernement eux-mêmes ne se chargent que de fort peu de chose. Pourtant on les accuse de profiter de ce que leurs bagages sont exempts de visite pour se livrer à la contrebande de l'opium. Mais où les mauvaises langues ne s'exercent-elles pas au détriment des fonctionnaires publics?

P. DICK.

L'ANNÉE DES MERVEILLES

I

C'était en l'an de Notre-Seigneur 1566, le 16 du mois d'août.

La nuit était sombre; la pluie, tombant par ondées intermittentes, avait transformé en flaques d'eau les rues désertes de la ville d'Anvers. L'œil n'apercevait d'autre lueur que la flamme tremblotante des cierges allumés çà et là par les habitants devant les saintes images [1]. Peu de gens, à cette époque, osaient s'aventurer dans les rues à l'heure de minuit; car les diverses opinions religieuses qui régnaient alors avaient fait naître entre les citoyens des inimitiés violentes. Le veilleur de nuit parcourait seul la ville, armé de sa pique et de sa lanterne.

— La cloche sonne minuit! s'écria-t-il tout à coup, et sa silhouette se perdit comme une ombre dans la rue des Sœurs-Noires.

— Pst! il est parti, viens, dit un personnage mystérieux qui, caché derrière la pompe du marché au bétail, débusqua à la hâte et fut immédiatement suivi par un autre. Tous deux avaient la tête couverte de chapeaux à larges bords; un ample manteau brun couvrait leurs épaules, mais l'obscurité empêchait de distinguer leurs autres vêtements.

— Vous dites donc, messire Conrad, dit l'un d'eux, que nos amis sont réunis?

— Oui, cette nuit, la grande affaire sera décidée. Si nous pouvons rallier le terrible Wolfangh et sa bande, le jeu commencera bientôt; mais pressons un peu le pas, il me semble entendre les gardes du Burg [2] descendre vers nous.

Ils passèrent avec précaution derrière la Boucherie et prirent la rue basse des Crabes. En arrivant sur le marché aux poissons, le premier dit à son compagnon :

— Quels moyens mettrons-nous donc en œuvre pour attirer à nous Wolfangh? Nous avons peu d'argent et la moindre révélation peut nous coûter la vie.

— Godmaert a tout concerté, répondit Conrad; il a enrôlé un jeune gentilhomme qui semble lui avoir beaucoup d'obligations. Ce gentilhomme nous servira d'instrument. Il a l'air quelque peu partisan de l'Espagne. Aujourd'hui même il sera initié à nos desseins, — et s'il refuse de faire ce serment que tous nous avons prêté, je saurai faire en sorte qu'il n'aille pas raconter à sa mère ce qu'il aura pu voir ou entendre au milieu de nous.

Il tira avec un sinistre sourire un poignard de son sein et en fit briller la lame à la lueur des flambeaux qui se consumaient devant une statue de la Vierge.

Puis ils poursuivirent silencieusement leur chemin jusqu'à la rue courte Peeter-Pot. Dans cette ruelle étroite, ils s'arrêtèrent tout à coup devant une maison isolée et laissèrent trois fois le marteau de fer retomber doucement sur la porte.

— Qui est là? demanda à travers le guichet une voix rauque et tremblante.

— Poignard et besace! répondit-on à voix basse.

La petite porte s'ouvrit et se referma au verrou derrière les nouveaux venus.

— Eh bien! damnée sorcière, dit Conrad, les Gueux sont-ils ici?

— Tous, répondit la vieille femme, tous, à l'exception de Godmaert. Entrez, je vous prie, ces messieurs jasent joliment. Je ne suis qu'une vieille femme sans malice, mais ils feraient beaucoup mieux, selon moi, de parler moins, car qui sait s'il n'y a pas des espions dans la maison!

— Que dites-vous là, la mère?

— Oui, oui, messire Conrad, il y a là dans la chambre un jeune sournois auquel je ne confierais pas un escalin.

— Taisez-vous, et ne vous occupez que du soin de votre peau, dit Conrad.

Et il ouvrit la porte de la salle qui se trouvait au fond de la maison.

La chambre dans laquelle ils entrèrent était assez vaste et tapissée de cuir doré. Sous le manteau en pierre de taille de la cheminée flambait un feu pétillant. Une lampe de fer à deux becs suspendue au plafond envoyait ses rayons pâles et douteux jusqu'aux extrémités de la chambre. Sur une table ovale couverte de brocs de vin, étaient jetées quelques lettres ouvertes, une grande besace, des pistolets et des poignards. Dans un coin, un crucifix d'ébène s'élevait sur un petit pupitre.

Une vingtaine de personnes étaient assises autour de la table sur de lourdes chaises grossièrement sculptées. Toutes portaient, comme les deux nouveaux venus, des manteaux bruns et des chapeaux à larges bords. Leurs moustaches n'étaient pas relevées en croc comme celles des Espagnols, mais se rabaissaient, noires et épaisses, sur leurs lèvres. Un poignard suspendu par un baudrier de cuir brillait par intervalles d'un sinistre éclat; ils portaient sur la poitrine des médailles d'or sur lesquelles était gravée une besace, — et cela en témoignage de ce que tous tenaient au nom de *gueux*, bien qu'il leur eût été donné pour les flétrir. De nombreux pots de bière et de vin étaient devant eux sur la table; mais des écuelles de bois servaient de coupes à nos convives.

Un jeune et élégant gentilhomme s'était assis à l'écart, loin de cette société de buveurs, et, plongé dans une profonde préoccupation, il appuyait sur la main sa tête tournée vers la muraille.

Il y avait de la noblesse et de la gravité dans ses traits. Sa taille était élancée et sa belle chevelure flottait sur ses épaules en boucles ondoyantes. Il ne portait ni manteau ni poignard, ni aucun des insignes distinctifs des Gueux. Tandis que ceux-ci avaient des pourpoints d'un gris sombre, le jeune gentilhomme était richement vêtu de velours et de soie. Sa main gauche s'appuyait négligemment sur la poignée dorée d'une longue rapière dont la lame d'acier fléchissait à la moindre pression. A l'entrée de Conrad, il jeta les yeux sur la bruyante société qui l'entourait. Un sourire de dédain contracta ses lèvres, une ride passagère plissa son front et le mot :

— Insensés! s'échappa de sa bouche.

— Bonsoir, Houtappel, Van Halen, Schuermans, de Rydt, Van der Voort, bonsoir à vous tous, frères! s'écria Conrad en s'asseyant à la table.

— Sois le bienvenu! répondirent les autres tandis que les pots se vidaient.

— Où es-tu, vieille sorcière? s'écria Van der Voort.

— Me voici! me voici! répondit l'hôtesse en haillons : faut-il servir encore à ces seigneurs quelques pots de bière?

— Apporte toujours! répondit-on; les Gueux à eux seuls suffiraient à mettre à sec l'Escaut, si son eau avait aussi bon goût que le vin baptisé de la mère Schrikkel.

— Mais, dis-moi, Van Halen, demanda Conrad en désignant le jeune homme isolé, que fait donc en notre société cette élégante demoiselle? Ce gaillard ressemble plutôt à une [illegible] qu'à un Gueux.

— Godmaert seul sait ce qu'on en peut faire, répondit Van Halen, et il a défendu qu'on lui adressât aucune injure.

— Qu'importe! dit Schuermans ivre qui avait entendu ces paroles. Hé! là-bas! noble personnage, approchez donc de la table! Si vous ne videz pas à la santé des Gueux cette écuelle de vin, je vous déclare un Belge abâtardi! M'entendez-vous, jeune homme? ajouta-t-il en élevant la voix.

Ludovic se leva :

— Oui, répondit-il, je vous entends parfaitement, et si je ne me souvenais de l'obéissance que je dois aux recommandations de Godmaert, je vous demanderais compte à l'instant de votre outrageant langage.

— Êtes-vous noble? s'écria Schuermans furieux, en saisissant son poignard.

— Plus noble que vous, dit Ludovic, puisque vous souillez le nom de votre père par une conduite indigne d'un homme qui a l'honneur de porter la besace.

— Tu payeras cette insulte de ta vie! s'écria Schuermans en bondissant de l'autre côté de la table : tiens! insolent blondin!

Et il voulut frapper de son poignard Ludovic, en pleine poitrine; mais avant qu'il l'eût atteint, le jeune homme avait, par un habile mouvement, détourné l'arme meurtrière.

Vingt poignards étincelèrent en même temps dans la chambre. Des voix nombreuses qui parlaient de réconciliation se mêlaient au retentissement des coups que se portaient les deux adversaires; mais ni paroles ni efforts ne pouvaient les calmer. Schuermans, écumant de rage, cherchait à plonger son poignard dans le cœur de Ludovic. Tous les spectateurs voulaient se jeter entre les deux nobles combattants; l'un repoussait l'autre; on criait de toutes parts; les pots roulaient; les chaises étaient renversées, et le tumulte devint tel qu'on ne s'entendait plus.

La vieille femme criait que la garde du quartier était là; elle parlait sur tous les tons de prison, de potence; la lutte continuait toujours.

Schuermans voulait à toute force tuer le jeune gentilhomme; mais celui-ci, se voyant en péril, tira son épée du fourreau.

Au même instant du sang jaillit sur la muraille et le malheureux Schuermans tomba inanimé sur le carreau.

Ludovic avait retiré de la blessure la pointe de sa rapière et baissait les yeux avec un sombre abattement.

Schuermans fut dépouillé de ses vêtements avec précaution et l'on étanchait le sang qui s'échappait de sa blessure, lorsque le marteau retentit trois fois sur la porte.

— Oh! mon Dieu! s'écria la vieille femme, les voilà!

— Qui? demanda de Rydt.

— Les soldats de garde! répondit la mère Schrikkel.

— Tenez-vous tous tranquilles, dit Conrad, je vais voir ce que c'est. Qui est là? cria-t-il à travers le guichet.

— Poignard et besace! répondit une voix grave.

Et le vieux Godmaert entra, quelques instants après, dans la chambre ensanglantée. Stupéfait, il s'arrêta sur le seuil et jeta sur le corps inanimé de Schuermans un regard irrité.

— Que se passe-t-il ici? demanda-t-il d'une voix sévère. Avez-vous oublié votre serment d'être dévoués les uns aux autres jusqu'à la mort et de ne teindre vos poignards que du sang espagnol? Malheur à celui qui, contrairement à la foi jurée, a osé verser le sang d'un Gueux!

Tous se turent, abattus et affligés, devant le vieillard qu'ils avaient choisi pour leur chef.

— Qui a commis ce crime? demanda celui-ci.

Van der Voort lui raconta ce qui s'était passé. Godmaert entendit son récit avec colère. Après avoir fixé un instant les yeux sur Ludovic, foudroyé, il se tourna vers le blessé et s'écria d'une voix tonnante :

— Schuermans!

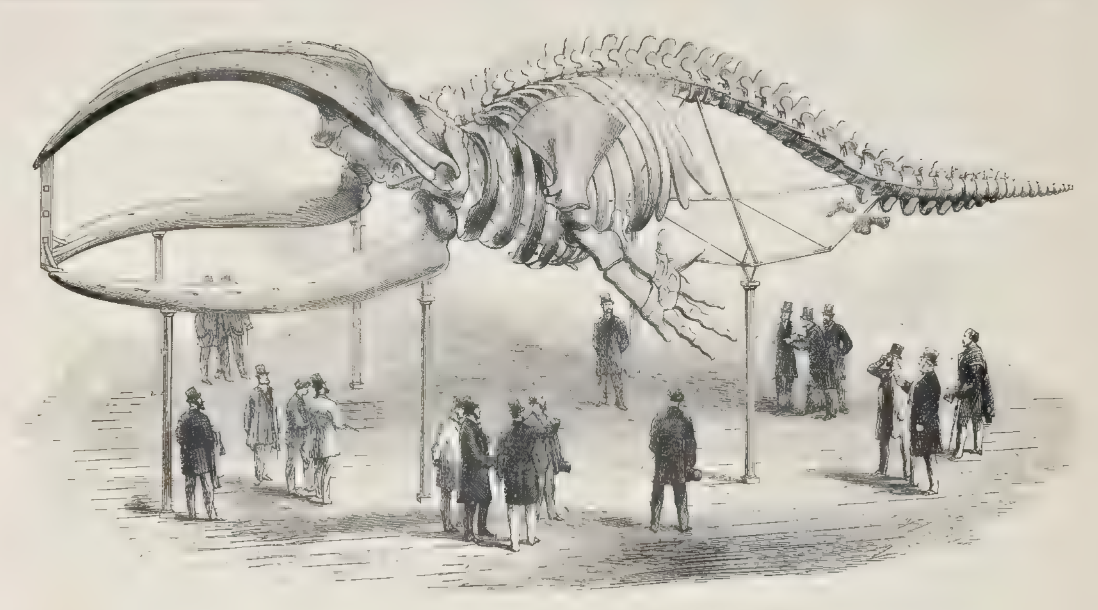
A l'appel de son ami et de son chef, celui-ci ouvrit les yeux comme s'il sortait d'un profond sommeil.

— Schuermans, dit Godmaert, pourquoi ne vous êtes-vous pas conformé à mes ordres? Je vois avec douleur que peu d'entre vous connaissent la voie qui mène au but que nous poursuivons. Pourquoi avez-vous insulté Ludovic?

Schuermans, dont la perte de sang avait dissipé l'ivresse,

1. [illegible]

2. [illegible]



UN SQUELETTE DE BALEINE, au collége royal des chirurgiens, à Londres; d'après une photographie. — Voir page 331.

recueil [illegible] pendant [illegible] et reprit d'une voix affaiblie, mais distincte :

— Le vin m'a fait bouillonner le sang, Godmaert. J'ai eu tort, je l'avoue, de méconnaître vos ordres et de ne pas laisser ce jeune homme rêver dans son coin. Je lui pardonne volontiers la blessure qu'il m'a faite et qui, Dieu en soit loué, n'est pas mortelle; — mais je jure qu'aussi longtemps que Ludovic n'aura pas vidé une écuelle de vin à la santé des Gueux, je le regarderai comme Espagnol et ne le souffrirai point dans notre société.

— Ludovic ! Ludovic ! s'écria Godmaert, oublies-tu, imprudent jeune homme, qu'il faut savoir sacrifier à la patrie son amour propre et ses sentiments personnels? Approche de la table et vide cette écuelle; je te l'ordonne.

Il tendit l'écuelle remplie à Ludovic, qui la prit d'une main tremblante et à contre-cœur.

— Soit ! dit le jeune gentilhomme d'une voix altérée, à la [illegible]

Et il porta l'écuelle à ses lèvres; mais Godmaert arrêta son bras si vivement que le vin se répandit sur les riches vêtements du jeune homme.

— A la santé des Gueux ! s'écria Godmaert. Les Gueux, voilà le nom des amis de la patrie ! Ludovic, pâle et morne, contemplait l'écuelle avec désespoir.

— Godmaert ! s'écria-t-il avec énergie, à quoi voulez-vous me contraindre ? Puis-je boire à la santé des ennemis de ma religion ? Oh ! épargnez-moi cette trahison !

Les traits de Godmaert prirent l'expression de la colère. Il était vivement blessé de la résistance de Ludovic.

— Qui t'a dit, demanda-t-il avec amertume au jeune homme, qui t'a dit que les Gueux soient les ennemis de la religion ?

— Oh ! je voudrais qu'ils ne le fussent point ! dit le jeune



LE PASSAGE D'UNE MONTAGNE, EN CHINE, d'après un croquis du capitaine W. S. — Voir page 331.



LE CHEMIN DE FER DU MONT CENIS, d'après le système de M. le baron Séguier. — Voir page [illegible]

homme avec élan. Je me joindrais à leurs efforts avec un entier dévouement; car, moi aussi je détesterais les Espagnols [illegible]

— Il aime les Espagnols! s'écrièrent les Gueux avec indignation. Hors d'ici le traître!

— Je n'aime pas les Espagnols! s'écria énergiquement Ludovic. [illegible] famille leur doit sa ruine. Mais je les regarde comme la seule [illegible] dirigées contre notre religion. Songez-y bien, si vous chassez les Espagnols, vous ouvrez les Pays-Bas aux hérétiques, aux iconoclastes, à la lie de l'étranger, déjà prête à déborder comme un torrent sur notre sol et à y anéantir la foi de nos pères.

Le visage de Godmaert changea soudain d'expression: il devint calme et doux. Le vieillard dit au jeune homme:

— Je vois avec orgueil, Ludovic, que tu sois aussi fermement attaché à la foi de tes pères. Tu sais que moi-même j'ai nourri en toi ce sentiment et que je t'ai donné pour [illegible] Nous ne voulons que combattre les ennemis de notre pays. Tu dois nous prêter aide, et tu nous aideras, je le veux. Écoute la parole d'un homme plus âgé que toi et qui a reçu de ton père la mission de te diriger dans la vie.

Ludovic pencha tristement la tête et dit en soupirant:

— C'est vrai, je me trompe peut-être! que m'ordonnez-vous donc?

— Bois à la santé des Gueux.

Le jeune homme saisit l'écuelle, leva les yeux au ciel et [illegible]

— O mon Dieu, pardonnez-moi si je commets une faute. A la santé des Gueux!

Tous, et Godmaert le premier, poussèrent de joyeuses acclamations, comme s'ils venaient de triompher d'un ennemi. Les timides scrupules de Ludovic éveillèrent un sourire sur [illegible] sif; les paroles de Ludovic avaient fait impression sur lui et lui avaient inspiré une profonde défiance.

— Messires, s'écria-t-il, ne riez pas des paroles de ce jeune homme, — lui seul, peut-être, voit les choses comme elles sont.

Godmaert estima qu'une conversation sur ce sujet pourrait nuire au plus haut point à la réalisation de ses vues, et il interrompit Van Halen en ces termes:

— Qui d'entre vous, messires, désire rester plus longtemps [illegible] donc discuter sur un point étranger à la question? Laissez son opinion à Ludovic: elle est louable. Il nous secondera dans l'œuvre de délivrance du pays: ayez confiance en lui, c'est un noble et loyal gentilhomme.

Van Halen s'approcha de Ludovic et lui dit à voix basse en lui serrant la main:

— Vous êtes un grand cœur, je vous donne raison... mais dites-moi quel parti vous choisiriez si les Espagnols attaquaient [illegible]

Ludovic rougit à cette question; il releva la tête avec fierté:

— Je verserais mon sang pour mes frères, dit-il. Mais si [illegible] pulser les étrangers qui cherchent à s'y établir et à y semer leurs doctrines mauvaises, je n'hésiterais pas à combattre sous leurs drapeaux, pour la religion.

[illegible] à coup sûr il n'eût pas été satisfait.

Cependant, tout était remis en place. La vieille avait essuyé les flaques de sang qui avaient jailli sur la muraille; les chaises se retrouvaient debout, les pots étaient remplis et chacun avait repris son siège.

[illegible] rester dans la chambre, afin, comme il le disait, de faire connaissance de plus près avec Ludovic. Il était impossible [illegible]

— Buvons encore un coup, dit Godmaert, et prêtez-moi votre attention: je vais vous expliquer pourquoi je vous ai convoqués cette nuit:

— Vous savez les outrages, les injustices que le tyran espagnol et ses séides nous font subir chaque jour; — vous savez qu'ils donnent le nom injurieux de Gueux aux nobles de ce pays, et qu'ils les écartent de tous les emplois, afin de pouvoir, librement et sans contrainte, opprimer nos malheureux frères. — Ils savent que nous supportons impatiemment le joug et que le désir de la vengeance a grandi dans nos cœurs: ils craignent une insurrection qui arracherait les Pays-Bas à leur tyrannique domination... C'est pourquoi, contrairement à nos privilèges, ils ont couvert tout le pays de soldats espagnols: ils veulent nous faire souvenir que nous sommes esclaves dans une vaste prison. Les potences et les échafauds sont dressés dans toutes les villes; le glaive du bourreau fait, chaque nuit, dans les ténèbres, son œuvre sanglante. Oui, amis, pleurez de nouveau! vous ne reverrez plus Zierinck ni Van Berchem... Ils ont été arrachés de leur lit hier au soir, et avant minuit, leurs têtes avaient roulé sur l'échafaud. C'est dans l'*Eckloo* que cette secrète et infâme exécution a eu lieu...

[illegible] lui-même devint rouge de colère en révélant ce fait odieux et poursuivit d'une voix altérée.

— Oh! qu'ils tremblent, les tyrans! Le lion belge brisera [illegible] pèse sur lui!... et ce jour-là, l'Escaut donnera en pâture à la mer des milliers d'Espagnols!... Mais, pour hâter l'heure de la délivrance, il importe de prendre dès maintenant toutes les mesures possibles. Ludovic, écoute bien: ceci te concerne tout seul. Quand un scélérat rendu fort par les hasards du destin persécute un juste dans sa faiblesse, celui-ci n'a-t-il pas le droit de combattre l'inique oppression de son ennemi, fût-ce par la ruse et la trahison?

— Non, répondit Ludovic, le recours à la trahison et au parjure ne peut jamais se légitimer. C'est ce que vous-même [illegible]

— Je le sais, Ludovic; mais considère bien que nous ne pouvons atteindre notre but que par des voies détournées. Si nous pensions tous comme toi sur ce point, nous serions bientôt effacés de la liste des peuples. Il nous faut opposer la ruse à la violence; il nous faut recourir à tous les moyens qui peuvent inquiéter nos bourreaux dans leur œuvre de persécution! Et crois-tu, Ludovic, qu'aucun d'eux n'ait mérité la mort? Ils nous ont ravi nos libertés et nous ont réduits en servitude! Ils ont impunément mis à mort nos frères! Et nous... nous, la vieille race héroïque d'Ambiorix, [illegible] les bras croisés, couler le sang de nos amis? Et nous n'aurions pour toute vengeance qu'à fermer les poings avec désespoir et à maudire nos ennemis? Non, le sang qui, malgré la vieillesse, coule encore chaud dans mes veines, ce sang, [illegible] cher la vie au dernier des Espagnols!

HENRI CONSCIENCE.

(*La suite au prochain numéro.*)

...

UN SQUELETTE DE BALEINE

[illegible] l'objet d'un commerce très-important, principalement de la part des Hollandais et des Anglais. Outre l'huile qu'elle fournit en plus grande abondance que tout autre cétacé, l'industrie tire un grand parti de ses fanons, vulgairement dits baleines. C'est surtout dans les mers glaciales, entre le Spitzberg et le Groënland, que des bâtiments frétés spécialement se livrent chaque année à la pêche de ce gigantesque animal.

Avec un gosier relativement très-étroit, la baleine a une bouche si énorme qu'elle est capable de contenir le petit canot d'un vaisseau marchand et ses hommes. Ce cétacé n'a point de dents. La nature a pourvu à son alimentation par un moyen simple et ingénieux. Des centaines de lames plates et flexibles, les fanons, descendent du palais sur chaque côté de la mâchoire. Ces lames, qui acquièrent quelquefois jusqu'à douze pieds de longueur sur quinze pouces de largeur, font l'office de dents. Elles forment une frange épaisse qui retient les petits zoophytes et les petits mollusques comme dans un filtre.

Si l'on veut juger de la grandeur qu'a la bouche d'une baleine, relativement aux autres parties de son corps, il suffira de jeter les yeux sur le dessin que nous donnons [illegible] de taille moyenne qui vient d'être récemment acquis d'un professeur de Copenhague par le collége royal des chirurgiens à Londres. Sur quarante-six pieds de longueur que mesure l'animal entier, la tête en prend dix-sept à elle seule. Quant au poids du crâne, il l'emporte sur celui de tout le squelette. Cette baleine, qui fait l'admiration des visiteurs, repose sur six colonnes en fer. Elle a été capturée près de [illegible] land.

Ce curieux échantillon figure, comme nous venons de le dire, dans le musée du collége royal des chirurgiens à Londres. Les premiers éléments de ce musée anatomique, un des plus riches qui existent, proviennent de l'importante collection du célèbre chirurgien et naturaliste John Hunter, mort en 1793.

L. DE MORANCEZ.

...

LE SALON DE 1866

LE SALON D'HONNEUR (suite).

Achevons notre revue du salon d'honneur. Nous en sommes aux paysages. Cela nous permet de commencer cette liste par le lauréat même de l'Exposition.

M. COURBET. — Qui l'aurait cru appelé à recueillir des applaudissements si unanimes? Tout le monde se serait-il, du jour au lendemain, converti au réalisme? On prétend que c'est M. Courbet qui s'est donné la peine de plaire à tout le monde. On lui reprochait certains défauts; il s'en est défait. On lui demandait certaines qualités; il les a acquises.

Son défaut principal, c'était le manque d'air et de lumière. Jamais de reflets, aucun feu, nulle animation dans sa couleur robuste, mais sourde, et parcourant des gammes un peu mornes et un peu pesantes. Dans sa *Remise de Chevreuil*, c'est tout le contraire; de la lumière, ou, pour parler plus justement, du jour à flots, un jour discret, mais franc et limpide, le jour du Canaletto, le maître qui a le mieux rendu les effets de plein air. — Les chevreuils sont trois ou quatre; ils broutent les feuilles pendantes, ou s'accroupissent dans l'ombre fraîche des arbres, ou lappent du bout de la langue l'eau du ruisseau. Rien de tranquille et de lumineux comme leur robe fauve ou grise aux reflets soyeux. Rien de gracieux non plus comme leur corps souple et leurs jambes menues, pour lesquels M. Courbet a trouvé des élégances inattendues.

Je note, en passant, une légère imperfection. Pourquoi M. Courbet continue-t-il à *embrancher* ses arbres en potences? Pourquoi ses branches se montrent-elles toujours de profil et ne se risquent-elles jamais à paraître en raccourci? — Il n'y a là qu'une distraction du peintre, apparemment. Son exécution pourtant — pour en revenir bien vite à ses qualités — est d'un soin parfait. Jusqu'ici l'on ne connaissait pas au maître peintre d'Ornans cette légèreté, cette souplesse et surtout cette variété de touche. Sa facture d'autrefois, quoi qu'en aient certains critiques novices, qui ont pris M. Courbet pour un *exécutant* de première force, sa facture était la monotonie même. C'était le temps où il affectait de peindre avec son couteau à palette, faute de bien posséder le maniement de la brosse. Cet expédient entravait singulièrement chez lui le rendu exact des choses, bien loin de [illegible] objets quels qu'ils fussent; les arbres étaient taillés comme le ciel, l'eau semblait taillée comme les rochers.

M. Courbet semble enfin avoir mis de côté son couteau à palette, et je l'en félicite. L'importance de la facture, au point de vue même du réalisme, ne saurait être contestée. Qu'on regarde les grands exécutants de cette époque, tels que Decamps et Troyon: on verra combien la touche variée et appropriée contribue chez eux à l'illusion. Les maîtres anciens n'ont jamais fait de la touche pour la touche; ils ne font pas fi pourtant, et tant s'en faut, de ce moyen d'expression particulière. Chez Véronèse, la touche est toujours la conséquence directe de la nature spéciale de l'objet à rendre [illegible] elle rend la construction visible. Voyez plutôt ses draperies, au pli si logique, et ses têtes, d'une charpente si solide et si bien accusée.

M. FROMENTIN. — *Tribu nomade en marche vers les pâturages du Tell.* — Un chef-d'œuvre reconnu, acclamé; tous les journaux ont déjà dit le chiffre relativement [illegible] figures sont grandes comme le petit doigt. Ce n'est pas l'extrême vérité, pourtant, qui recommande le talent si attrayant de M. Fromentin. Sa *Tribu* peut être vraie dans sa pittoresque [illegible] et de ses enfants traversant la rivière à grands pas, avec la hardiesse d'une race nomade habituée à jouer avec les éléments. Mais est-il irréprochablement juste le ciel pommelé de M. Fromentin? Quelques artistes protestent que l'Algérie ne le connaît pas, et que M. Fromentin a inventé ce ciel gris par pure lassitude des ciels bleus. Sont-elles prises sur nature aussi, toutes ces couleurs claires et joyeuses dont il fait [illegible] ses; ses chevaux bais ont des reflets lilas; ses chevaux gris ont des reflets violets et mauves. Tout cela est peut-être trop joli. Mais le moyen de ne pas aimer la peinture de M. Fromentin, rien que pour l'esprit, la légèreté, le brio étourdissant de son exécution? Il n'y a pas un peintre, parmi les plus fins miniaturistes, pour résumer une figure en quatre coups de brosse et trouver l'apparence du *fini* le plus serré dans l'improvisation la plus libre.

M. BUSSON. — *Le Retour du garde-chasse.* — Paysage qui tiendra une place très-particulière dans l'œuvre de l'auteur. On y retrouve tout le goût, toute la finesse, toute la poésie qui ont fait la réputation de M. Busson, avec une pointe d'étrangeté qui n'avait pas encore percé dans son élégante peinture. C'est la nuit. Le garde-chasse revient, suivi de ses chiens, et légèrement courbé sous le poids d'un beau chevreuil qu'il a tué. Le voilà arrivé; sa petite maison s'ouvre déjà pour le recevoir, et l'on voit l'embrasure de la porte se découper, rouge et lumineuse, dans l'obscurité de la forêt. Cet effet de nuit est rendu délicieusement. Une ombre éclairée, pas de noirs, pas de trous, pas de taches. Je me plaindrai pourtant un peu du ciel, que je trouve d'un bleu un peu foncé et un peu lourd.

M. HÉDOUIN. — Une des anciennes étoiles du paysage. Aujourd'hui le voilà décidément voué aux riantes conventions de la peinture décorative, aux ciels éternellement bleus, aux amours éternellement roses. Les hameaux qu'il expose sont charmants d'ailleurs, et tout à fait propres à recevoir un encadrement blanc et or, avec lequel ils luttent de [illegible]

M. NAZON. — On ne découvre aucun progrès dans les paysages de M. Nazon. Un homme qui a pourtant de l'esprit à revendre à tous les journalistes. Sa peinture aussi est spirituelle, fine et intelligente au possible; mais c'est tout; et ce n'est pas assez. Elle continue à être en même temps de plus en plus précieuse, de plus en plus lisse, de plus en plus mince, de plus en plus cassante. C'est tout ce que nous avons à dire de son crépuscule. Son autre paysage, *Vignes et Ormeaux*, n'est pas d'une peinture plus plantureuse; toutefois il a des côtés intéressants. Le pont d'une arche qui enjambe l'eau du premier plan, le site, l'horizon représenté, n'ont pas de caractère bien marqué, et ne constituent nullement une composition antique, malgré la citation d'Ovide inscrite au catalogue. Mais les deux sortes de nymphes qui s'embrassent à gauche sont charmantes. J'ajoute que l'eau marécageuse et un peu ensablée de la rivière, avec ses reflets intermittents, est du rendu le plus juste et le plus poétique.

M. DESGOFFES (BLAISE). — Le type même de l'extrême sécheresse dans l'extrême perfection. Voilà ce qui rend si ennuyeux ce talent si prodigieusement habile. On ne saurait mieux peindre un vase, des cristaux, des étoffes, que ne le fait M. Blaise Desgoffes; Gérard Dow lui-même n'a pas connu ce *fini* fabuleux, et les Chinois, malgré toute leur patience, n'en approchent pas. Mais ce fini est partout du [illegible] les fruits de M. Desgoffes sont de verre ou d'onyx comme

ses coupes. Puis tout cela déplaît par la vulgarité du ton. De loin, réduite à une simple tache, cette peinture ne vous attire pas : il faut être dessus pour découvrir et admirer le savoir-faire du peintre. On peut dire de lui comme des bons calligraphes : « Il a une belle main. » C'est tout.

M. PAUL HUET. — J'ai signalé, à chaque exposition, les toiles de ce vétéran, remarquables par une verve, une fougue d'exécution, une fantaisie d'imagination que je souhaite à tous les jeunes. Nous sommes dans un temps d'habileté mécanique où toutes ces nobles qualités, les seules qui fassent vraiment un artiste, s'en vont. Les paysagistes mêmes d'aujourd'hui, cette élite de l'École française, n'exposent guère que des *études*, des morceaux copiés purement et simplement d'après nature; les tableaux, c'est-à-dire ce qui se choisit, s'arrange, s'invente, les tableaux, où l'homme s'ajoute à la nature, voilà ce qui est rare. Eh bien, M. Paul Huet fait encore des tableaux, et, à ce point de vue, sa toile du salon d'honneur, *le Bois de Lattaye*, est certainement le plus beau paysage du Salon. Nous voyons cette forêt célèbre par un double effet de soleil couchant et de brouillard d'automne. Ses grands arbres bien alignés se penchent au bord de la rivière qui la traverse et que remontent deux bateaux, — l'un gouverné par un seul rameur, — l'autre portant deux hommes et deux chevaux. Le brouillard teint légèrement de ses tons bleuâtres le fond du paysage, tandis que l'ombre commence à envahir même les premiers plans : on ne peut rien imaginer de plus vrai que cette atmosphère, de plus délicatement étudié que ses moindres dégradations. L'exécution est d'une rare finesse. La touche de M. Paul Huet, ordinairement si emportée, s'est calmée pour se préciser, comme il convient dans une œuvre magistrale, et nous avons devant nous une véritable page de maître, digne d'être accrochée à côté des Ruysdaël et des Hobbema.

Je demande à ne pas m'arrêter aux deux paysages de M. THÉODORE ROUSSEAU. — Toujours admirables par la puissance de ton et la richesse de leurs harmonies, — toujours desolants par leur facture, tricotée maille à maille et brodée au petit point. Ce grand artiste ne guérira-t-il donc point de cette bizarre manie? Et dire qu'elle ne résulte que d'un excès de conscience dans l'exécution, et qu'il lui suffirait d'être un peu plus négligé pour être parfait !

LES ENVOIS DE ROME

Un autre salon figure, comme le salon d'honneur, *en marge* de l'Exposition proprement dite : c'est celui qu'on a ouvert aux *envois de Rome*. L'idée est excellente, mais peut-être pourrait-elle être encore perfectionnée. Nous voudrions voir, par exemple, ces deux salons spéciaux à côté l'un de l'autre. Il serait certainement curieux de comparer ceux qui sont arrivés — salon d'honneur — à ceux qui partent — salon de Rome.

Ce dernier salon est, pour le moment, d'un aspect un peu monotone. Les dernières réformes artistiques n'ont pas encore porte leurs fruits; nous sommes encore en présence des traditions de l'Institut. Tous ces lauréats ont du talent, tous ont bien gagné leur pension de la villa Médicis. Mais tous, façonnés dans le même moule, se ressemblent. Ils sont dix, ils ne font qu'un. Est-ce bien la peine d'entrer dans une description détaillée ?

Dans le nombre, un peintre remarquablement exercé, et qui en saurait déjà remontrer à ses professeurs de l'Institut eux-mêmes ; j'ai nommé M. ULMANN. Son tableau s'intitule *Sylla chez Marius*. Il s'agit d'un épisode, malheureusement peu célèbre, de l'histoire romaine, et qui a besoin d'être longuement expliqué au catalogue. Lorsque Sylla fut nommé consul et commandant de l'armée contre Mithridate, on parvint, par ruse, à l'amener chez Marius; là, on le força de mettre aux voix la rogation qui accordait le droit de cité aux alliés italiens et affranchis. M. Ulmann a rassemblé dans son tableau les principales figures du temps, y compris César encore enfant. Ces types, fermement reproduits d'après les bustes et les médailles, ont déjà un caractère qui manque à la plupart des toiles académiques. Et avec quel savoir consommé les figures se drapent, s'arrangent, se groupent ! Quelle habileté dans la distribution de la mise en scène ! Depuis la composition de Flandrin et *la Mort de César* de Court, rien de si complet n'avait été encore envoyé par l'École de Rome. Mais nous espérons que M. Ulmann, maintenant qu'il sait en faire autant que ses devanciers, va essayer de faire autre chose. M. Baudry, ce transfuge de l'École, lui a donné un exemple d'infidelité, que je l'engage vivement à suivre. N'est-il pas frappant que les élèves les plus populaires de l'Institut : Pils, Hebert, Boulanger, Baudry, Carpeaux, etc., soient justement ceux qui ont tourné le dos à ses doctrines?

Un talent dans lequel nous esperons aussi est M. LEFÈVRE. Il est l'auteur de la toile la plus aimable de ce salon, *un Jeune homme peignant un masque tragique*. Ceci est élégant, souple, vivant, — au moins par la forme et le modele. M. Lefèvre ne s'est pas encore pétrifié dans le moule académique. Il en sortira.

Comme cet enseignement de l'ancienne ecole de Rome était exclusif de toute liberté! Vous en avez encore la preuve rien que dans les quelques échantillons qu'on nous en montre. L'imitation, telle que l'Institut la comprenait, c'est l'imitation la plus inintelligente, la plus servile, la plus littérale. Un des laureats copie le *Thésée*, de Phidias; il s'applique — avec une sorte de superstition — à reproduire minutieusement jusqu'aux moindres écorchures de ce marbre mutilé. — Un autre nous envoie une copie de cet admirable *Enfant nu*, de Raphaël, qu'on montre dans le petit musée de l'*Académie de saint Luc*. Le carton original a été froissé; il porte la trace de plis et de déchirures. Le crayon et le lavis du lauréat se sont fatigués à faire de tout cela le plus scrupuleux *trompe-l'œil*. Cela ne rappelle-t-il pas ce tailleur chinois, copiant jusqu'aux tâches d'huile du pantalon européen qu'on lui a donne pour modele?

A côté de cela, une curieuse contradiction qu'il importe d'enregistrer. Les élèves de l'Institut s'appliquent à faire des copies ultra-naïves des maîtres; mais ce qu'ils copient si naïvement, ce sont souvent leurs œuvres les moins naïves. Nous avons ici un certain nombre de reproductions de Raphaël. Pensez-vous qu'ils aient copié sa *Dispute du Saint-Sacrement*, celle de ses fresques qu'il a le plus sincèrement étudiée et qui a gardé le plus de caractère et de saveur ? Nullement, ils choisissent la *Bataille de Constantin*, cette grande page, qui n'est [illegible] que par sa mise en scène, mais qui exécutée au courant de la brosse, par cœur, avec des formules, rentre dans la pure décoration. Ils prennent encore la *Transfiguration*, si admirable aussi comme composition, mais d'un dessin si convenu, et d'une peinture si sèche et si dure, avec ses ombres noires et ses clairs métalliques. Et de la *Transfiguration*, ce qu'ils copient, ce n'est pas le groupe idéal d'en haut, ce sont les personnages courts et à grosse têtes d'en bas.

Tout l'enseignement académique est dans ce fétichisme borné. Il faut adorer le maître comme un dieu, les yeux fermés, et l'imiter jusque dans ses erreurs. L'Académie tient par ceci au réalisme qu'elle s'interdit le choix et l'imagination; elle a un idéal, mais un idéal invariable; elle prétend perfectionner, mais elle renonce à inventer. Raphaël ouvre et ferme ses horizons. Tout ce qui n'est pas lui est corruption et decadence, — l'effet de Rembrandt, — la couleur de Rubens, — la grâce caressante de Corrége, — la vérité de Chardin, — l'esprit de Watteau. Qu'eût dit Raphaël de cet exclusivisme étroit, lui, l'éclectique par excellence, lui qui étudia successivement les maîtres les plus opposés, Pérugin, Masaccio, Michel-Ange, Mantegna, Titien, et dont toute la vie a été une continuelle transformation?

JEAN ROUSSEAU.

LE CHEMIN DE FER DU MONT CENIS

Dans notre numéro 385, nous avons déjà dit quelques mots du chemin de fer projeté pour la traversée du mont Cenis, en attendant que soit achevée la percée du gigantesque tunnel qui doit unir Modane à Bardonnèche. Maintenant que les travaux de la voie supérieure sont en cours d'exécution, nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs, en même temps qu'une vue de la côte qui conduit de Lanslebourg au col du mont Cenis, quelques détails sur la façon dont s'opérera l'ascension sur des pentes aussi considérables tant sur le versant français que sur le versant italien.

La traction par la vapeur sur le versant français s'opérera d'après le système imaginé par M. le baron Séguier, à l'aide d'une locomotive pourvue de rouleaux horizontaux agissant sur un rail placé entre eux à la façon de ceux des laminoirs. Par ce stratagème, la puissance de traction n'a plus pour limite l'adhérence des roues motrices de la locomotive sur les rails par le seul fait de son simple poids, adherence insuffisante quand il s'agit de franchir de fortes rampes, alors surtout que des circonstances meteorologiques, telles que neige ou verglas, peuvent encore l'amoindrir comme au mont Cenis. L'ascension du train du côté français s'exécutera par l'effort de ces rouleaux rapprochés contre le rail qu'ils sembleront laminer avec une énergie capable de s'opposer à tout patinage ou glissement.

Sur le versant italien, les convois seront hissés par la très-ingénieuse combinaison d'un puissant câble fixe installé au milieu de la voie, et d'une très-légère corde metallique sans fin, mise en mouvement continu par la puissance empruntée aux chutes d'eau de ce même versant. La corde sans fin, mue avec une certaine vitesse, communiquera le mouvement de rotation au premier engrenage d'un treuil puissant installé sur le wagon tracteur remplaçant dans ce système la locomobile. Le câble fixe du milieu de la voie est en connexion avec le tambour qui forme le dernier mobile du treuil composé; on conçoit donc que, lorsque la corde sans fin fera mouvoir avec une certaine vitesse le premier engrenage du treuil, une conversion de vitesse en puissance, à l'aide d'engrenages intermédiaires, permettra finalement que le tambour du treuil soit sollicité dans son mouvement de rotation avec une energie suffisante pour lui faire opérer l'ascension du convoi, au moyen du point d'appui qu'il trouvera dans le câble fixe déposé au milieu de la voie.

Tous les mauvais passages du mont Cenis recevront une couverture. Aux points où les avalanches sont à craindre, la voie sera couverte en maçonnerie ou en tôle. Là où la neige tombe perpendiculairement et où l'on n'a à redouter que sa quantité et son poids, la couverture doit être en charpente.

Les wagons ou voitures pour les voyageurs seront plus confortables en raison du climat des regions à traverser. Le convoi admettra trois classes et ne transportera en tout que soixante-douze voyageurs. Il y aura un train pour les marchandises.

On annonce l'ouverture de la voie pour le mois de mai 1867.

FRANCIS RICHARD.

CHRONIQUE AGRICOLE

Avec le mois de mai, l'époque des concours est venue. C'est une véritable fête et une grave préoccupation pour les cultivateurs comme nous; nous avons apprêté nos bestiaux mis quelques louis de côté afin de pouvoir acheter un bon reproducteur ou quelque instrument plus ou moins perfectionné, dont le besoin s'est fait sentir pendant l'annee et que les journaux agricoles nous ont recommandé; nos femmes ont préparé de longue main des toilettes aussi éblouissantes qu'économiques; la chambre est depuis longtemps retenue dans l'hôtel et nous voilà partis, bêtes et gens, [illegible]vement à la conquête difficile de quelque bribe de progrès.

Le concours de ma région se tenait à Auxerre. Nous sommes allés à Auxerre. Une jolie ville, ma foi, assise aux bords de l'Yonne, sur le penchant d'une colline, avec des rues peu accessibles aux voitures et des promenades charmantes. L'*Hôtel du Léopard* était plein d'agriculteurs. On y faisait bonne chère, malgré les souffrances de l'agriculture dont les hommes ni le bétail du concours n'avaient pas l'air de s'apercevoir.

On a beaucoup critiqué les concours régionaux; — que ne critique-t-on pas au temps où nous sommes? Que n'a-t-on pas critiqué de tout temps? — J'avoue mon faible pour les concours régionaux, ces assises de l'agriculture française, comme dirait M. Prudhomme, si M. Prudhomme consentait à quitter Paris. Je crois aux bienfaits des concours régionaux, par la raison toute simple que je les vois, je les constate autour de moi, par la raison que je puis, pour ainsi dire, les toucher du doigt. Qu'un journaliste de mauvaise humeur trouve ces réunions futiles, banales, inutiles ou coûteuses, cela prouve tout simplement que mon confrère d'un moment a mal digéré ou qu'il a à se plaindre de quelqu'un ou de quelque chose.

Mais nous qui mettons la main à la besogne, qui vivons au milieu des cultures et des cultivateurs, nous qui sommes des gens pratiques et naïfs, nous cherchons à remonter des effets à la cause. Les effets nous touchent; la cause n'est pas déjà si difficile à trouver. Croyez-en ma vieille expérience, l'argent dépensé dans les concours n'est jamais de l'argent perdu.

D'abord nous rencontrons dans ces assemblées périodiques des collègues que nous n'aurions très-probablement jamais vus en dehors de cette occasion. On cause, on discute, on raconte, on s'explique, et il résulte de ces longues conversations à table ou après dîner que nos idées se modifient, notre horizon s'élargit, nous apprenons toujours quelque chose; et si les autres tirent de quelques-uns d'entre nous un bon et utile renseignement, ils nous le rendent bien.

Quand on a visité les étables de ses voisins et qu'on a soigné la sienne, on a tout vu, c'est-à-dire vu pas grand'chose; mais, dans les concours, des légions de beaux et bons animaux passent devant vous; vous étudiez, vous comparez et vous revenez infailliblement dans votre ferme plus instruit que vous n'en étiez sorti. Voilà pourquoi j'aime et je défends les concours régionaux; voilà pourquoi j'étais, il y a quelques jours, à Auxerre.

La palme du concours était remportée — comme de juste — par la race charolaise. De magnifiques animaux bons à la charrue comme à la boucherie, à la condition toutefois de ne les pas trop faire travailler. Quand on calcule bien, il faut que l'animal gagne tout simplement sa nourriture; ce n'est pas trop demander; le croît est un bénéfice suffisant. C'est ainsi que l'on calcule dans le Poitou, l'Angoumois et la Vendée, et l'on sait quels bénéfices le bétail donne aux sages cultivateurs de ces contrées.

On disait bien par là, dans le concours, — des mauvaises langues, il y en a partout, même aux champs, — que les plus beaux charolais avaient du sang durham dans leurs veines; je n'en crois rien; mais qu'est-ce que cela me fait, si les produits sont bons? On assure que l'infusion remonte à une trentaine d'années; qu'est-ce que cela prouve, sinon que le sang étranger, après avoir indiqué aux éleveurs la voie qu'ils devaient suivre, a disparu ? Les infusions lointaines, la science l'a suffisamment démontré, ne durent pas; les effets s'en éteignent rapidement pour laisser reparaître infailliblement les vices ou les qualites de la race originaire. Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas du sang durham dans les charolais, toujours est-il que les qualites fines de cette race ne peuvent être attribuées qu'à une intelligente et persistante selection, c'est-à-dire à un choix scrupuleux et rationnel des reproducteurs.

Je ne puis admettre qu'on réussisse à faire des races métis. Il y a bien les métis mérinos qui figurent dans tous nos concours du centre et du nord; mais qu'est-ce que c'est que les metis mérinos? Des mérinos français, pas autre chose. Les cultivateurs de la Beauce, de la Brie, de la Côte-d'Or, etc., ont accompli, il y a bien des années, des béliers merinos de la race pure de Rambouillet avec brebis indigènes, mais ils n'ont cessé de donner, depuis ce temps-là, des béliers purs à leurs brebis. La race primitive a complétement disparu dans cette infusion perpetuelle de sang pur du mérinos d'Espagne, et le mérinos d'Espagne s'est peu à peu substitué à la race du pays. Voilà tout le secret de ces fameux métis-mérinos qui, dans les bonnes bergeries, ne le cèdent en rien aux mérinos d'Espagne. Cela est si vrai qu'il n'est pas rare de voir des Australiens payer 4,000, 5,000 et 6,000 francs des béliers de notre race à laine fine.

Malheureusement, le concours d'Auxerre nous a prouvé que nous serons bientôt obligés de modifier notre ligne de bataille et de renoncer aux laines fines des mérinos. Les laines d'Australie nous font une concurrence désastreuse, et la force des choses nous indique quelle voie nous devons suivre. Ainsi un kilogramme de laine mérinos se vend de 4 francs 80 centimes à 5 francs. Savez-vous combien valent des laines plus grossières, provenant d'animaux dont je parlerai tout à l'heure? 4 francs 50 centimes! De 20 à 50 centimes de moins que les autres, et leur toison est plus lourde. C'est ce qu'a parfaitement compris un agriculteur de l'Aude, M. le baron de Walkenaër, propriétaire de

l'abbaye [illegible] la légende a fait mourir Héloïse et Abélard. Il a croisé le sang dishley — bête anglaise de boucherie — avec le sang mérinos [illegible] la race du pays qui a servi de véhicule à ces croisements, et il a obtenu des produits excellents pour la boucherie, donnant une laine un peu commune, mais [illegible] bien courante. C'est parfait. Seulement, M. le baron de Walkenaër a-t-il constitué une race? Je ne le crois pas [illegible] ne fait pas de races; on obtient des produits plus ou moins immédiats, participant des qualités éminentes de leurs parents, mais on ne crée [illegible] indélébile, avec des croisements; on améliore les races par la sélection, on ne crée pas les races par les croisements. Cela est si vrai que dans le lot de moutons de M. le Walkenaër [illegible] Auxerre, l'examen sérieux de la tête des animaux indiquait clairement que deux d'entre eux retournaient vers [illegible] les trois autres accusaient déjà assez fortement la présence du sang dishley. Il n'y avait pas d'homogénéité.

Il est évident, pour moi, que l'habile agriculteur doit, de temps en temps, rafraîchir le sang dishley dans les familles qui penchent un peu trop vers le mérinos et [illegible] clet mérinos dans celles qui affectent une propension décidée vers le dishley. M. le baron de Walkenaër n'en a pas moins produit des animaux excellents et fait une excellente [illegible]

J'ai eu [illegible] Auxerre, la preuve que notre fabrication de machines laisse bien peu à désirer et j'ai pu constater les progrès qu'a faits dans les dernières années la mécanique agricole. [illegible] partout, de pauvres instruments, fabriqués et exposés par des ouvriers peu expérimentés, plus confiants dans leur désir de bien faire que dans leur science; mais il y avait aussi des appareils construits de main de maître.

J'ai [illegible] de la [illegible] parvenu un constructeur de notre pr[illegible] M. [illegible] Vierzon [illegible] comme ils [illegible] pas en An[illegible] populaire. [illegible] peut-être, mais je suis convaincu, [illegible] comme moi, — que les Anglais ne [illegible] plus solidement que M. [illegible]

[illegible] quinze ans nous [illegible] qui nous les fais[illegible] exposition agricole qui ait [illegible] à Versailles, en 1850. On [illegible] trentaine de mauvais instrument[illegible]

LES BULLES DE SAVON, [illegible] aquarelle de M. William Hunt.

me revient pas et dont on n'entendit plus parler depuis cette époque! Le concours d'Auxerre contenait plus de cinq cents instruments, machines ou appareils d'agriculture, et il y en a comme cela douze chaque année!

Il vous faudra bien avouer que nous avons fait quelques progrès depuis l'institution des concours régionaux; et à quoi devons-nous la majeure partie de ces progrès, sinon aux concours et aux expositions agricoles?

Je suis sûr que vous êtes de mon avis et que vous souriez en me voyant prendre avec chaleur la défense d'une institution qu'on n'attaque pas. Vous pourriez vous tromper si vous pensiez que tout le monde consent à reconnaître la lumière et à s'incliner devant la vérité, quelque éclatante qu'elle soit. J'ai entendu nier positivement l'influence et l'utilité des concours agricoles, et cela m'a fait prendre la plume, quoique je ne sache pas m'en servir.

Aussi je me hâte de retourner à mes moutons.

CLAUDE BONIN.

LES BULLES DE SAVON

La jolie composition ci-jointe : *les Bulles de savon*, est une des dernières œuvres du célèbre aquarelliste anglais William Hunt, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme le peintre d'histoire.

M. William Hunt, mort en février 1864, était né à Londres en 1790. Il exposa pour la première fois en 1824, et a donné, depuis cette époque, un grand nombre de tableaux de genre qui lui ont fait une juste réputation parmi nos voisins d'outre-Manche.

Ce que le peintre s'est surtout plu à représenter, ce sont les scènes d'intérieur villageois, les types populaires de gamins et de gamines, et aussi les fleurs, qu'il a rendues avec beaucoup de grâce et de vérité. Dans ces paysanneries, on trouve un sentiment de copie naïve de la nature, aiguisé par-ci par-là d'une pointe de comique qui a vivement contribué à les rendre populaires.

H. M.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS : Les trichines, [illegible] dans la b[illegible]

Paris. — Imprimerie de J. Claye, [illegible]

E. AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.


PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr.	» 17 fr.
Six mois . .	8 fr.	» — 9 fr.
Trois mois	4 fr. 50	— 5 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois . .	14 fr.	» — 16 fr.

Etranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 541.
Mercredi 30 Mai 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le premier prix [illegible]. — [illegible] événements. — C'est la faute à Polignac. — La pomme de terre artificielle. — Le mirage du million. — On demande un capitaliste. — Un aveugle par suite de la crise financière de Londres. — L'argent que gagnent [illegible]. — Les espérances et les déboires du jeune Durand. — Ce que coûte un vaudeville joué soixante fois. — Le triomphe de *Florentin*. — Isabelle la bouquetière change d'uniforme. — Tous les journaux politiques enregistrent ce grave événement. — Souvenir du théâtre de la [illegible] [illegible]

Il est dans Paris une classe d'individus qui obtiendraient le premier prix de démence internationale si on les exposait en 1867. Qui sont-ils? Des fous. D'où viennent-ils? Dieu le sait! Où vont-ils? A Charenton!

La soif de l'or les entraine. Le désir du million les précipite dans le gouffre: une fois au bas du précipice, ils y restent.

Moi, pour ma part, je connais un de ces malheureux qui me semble un peu plus intéressant que les autres, car sa folie date de 1830, de l'époque où le million n'était pas encore vulgarisé et où l'on rêvait les trois mille modestes livres de rentes de nos pères. Il l'a cherché par tous les moyens possibles en dehors de sa vocation; il était sculpteur et voulait inventer un fourneau d'un nouveau genre, qui devait produire une triple quantité de bouillon d'une quadruple qualité.

Il a fait cinq cents métiers et s'est ruiné cinq cents fois. Il va sans dire qu'il attribue sa défaite aux événements.

Cela a commencé en 1829, au dire de ses amis. A cette époque déjà il faisait retentir ses lamentations. Quand on lui disait :

— Eh bien! et votre dernière invention?

Il répondait, lui :

— Que voulez-vous, avec ce diable de Polignac rien ne va!

Quand Polignac ne pouvait plus s'opposer au bonheur de mon gaillard, les inventions ne réussissaient pas davantage.

— J'étais sur le point de faire fortune avec des pantalons en fer-blanc pour la classe ouvrière, me dit-il un jour, quand la révolution de 1848 éclata; il ne fallait plus y songer.

— Parbleu! c'était encore la faute à Polignac!

Puis vient la guerre de Crimée au moment où il allait lancer sur le marché parisien une brosse à dents à musique; il est évident que l'affaire n'eut pas de suites. La guerre d'Italie éclata au moment où mon inventeur se dirigeait vers le ministère, dans l'intention de demander un brevet pour des pavés en caoutchouc qui devaient amortir le bruit des voitures, et pendant cinq ou six ans mon particulier se promena dans Paris en disant à Pierre et à Paul :



NICE. — VUE DE LA PROMENADE DES ANGLAIS, d'après une photographie. — Voir page 342

— L'Autriche est cause de mon malheur !

Je n'avais pas revu ce monsieur depuis deux ans, quand hier je l'ai rencontré sur le boulevard.

— Ah ! mon cher monsieur, me dit-il, je suis le plus malheureux des hommes !

— Toujours ? Est-ce que Polignac vous aurait encore fait du tort ?

— Quel Polignac ?

— Dame ! vous savez bien

— Ah ! oui, en 1829. C'était pour les parapluies à paratonnerre. Mais j'y ai renoncé. Allez ! j'en ai vu bien d'autres depuis trente ans. Mais je ne me serais pas attendu au coup cruel qui vient de me frapper.

J'allais me sauver, mais mon monsieur prit mon bras et :

— Figurez-vous, me dit-il, que j'avais une affaire magnifique entre les mains.

— Quoi donc, grand Dieu ?

— Vous n'ignorez pas, dit-il, que la maladie des pommes de terre dévaste de temps en temps nos campagnes.

— J'en ai ouï parler.

— Eh bien, cher monsieur, plus de maladie de la pomme de terre !

— Vraiment ! Et comment vous y opposerez-vous ?

— C'est bien simple. J'ai inventé la pomme de terre artificielle.

— Ah bah !

— Parole d'honneur. J'étais en correspondance avec une grande maison de Londres qui devait avancer les fonds.

— Oui, je devine. La crise financière !

— Vous l'avez dit ! C'est un million qui m'échappe. A propos, avez-vous cent sous à me prêter ?

— Volontiers

— Vous ne m'en voulez pas ?

— Et pourquoi vous en voudrais-je, grand Dieu !

— C'est que je vous dois déjà une centaine de francs.

— Vous me les rendrez sur le million.

— Eh bien, c'est convenu.

Le lendemain, je reçus le petit billet que voici, et je vous prie de croire que je ne l'invente point :

« Cher monsieur.

« Il me tarde de m'acquitter envers vous. J'ai revu mes livres, et je me trouve votre débiteur pour cent cinq francs : il y aurait un moyen bien simple de rentrer dans votre argent ; vous avez beaucoup de relations. Trouvez-moi donc quelqu'un qui m'avancera cinquante mille francs pour monter l'affaire des pommes de terre artificielles, et nous liquiderons notre petit compte.

« Bien à vous. »

Voilà où j'en suis avec l'homme qui a tant souffert depuis Polignac. Il ne me serait point désagréable de retrouver mes cinq louis, et si parmi nos lecteurs il se trouve un capitaliste qui veuille placer cinquante mille francs dans l'entreprise des pommes de terre artificielles, je le prie de me le dire.

~~~ On ne se figure d'ailleurs pas ce qu'il y a dans Paris de gens qui se disent ruinés par la crise financière de Londres : c'est à ce point que prochainement nous trouverons [illegible] qui exhiberont des pancartes ainsi conçues :

N'OUBLIEZ PAS UN PAUVRE AVEUGLE

Qui a perdu la vue en 1866

[illegible]

Nous en recauserons !

~~~ Un abonné me demande s'il est vrai, ainsi qu'on l'affirme en province, que M. Victorien Sardou gagne deux cent mille francs avec la *Famille Benoiton* au théâtre du Vaudeville. Si le total des droits d'auteur n'a pas atteint ce chiffre, il n'en est pas loin ; cependant on aurait tort de croire que tous les auteurs dramatiques gagnent les appointements de six sénateurs, de nos jours où le théâtre est devenu une véritable arène et où bon nombre de jeunes gens se figurent encore que l'on n'a qu'à mettre les pieds dans le cabinet d'un directeur pour ramasser les billets de banque.

Il faut renoncer à cette illusion charmante. Vous allez voir ce que coûte un premier vaudeville, et ce qu'il rapporte quand on n'a pas le talent et l'influence de M. Sardou.

J'ai parmi mes amis un excellent garçon — appelons-le Durand, le nom n'engage à rien, — qui est arrivé à Paris, il y a deux ans. En quittant sa ville natale, il reçut de son tuteur trois mille six cents francs et une lettre de recommandation pour un de nos plus spirituels vaudevillistes, celui-ci fit le meilleur accueil au jeune écrivain ; il l'engagea à venir le voir pour causer de théâtre. Pendant trois mois le jeune Durand trouva le spirituel vaudevilliste très-occupé ; enfin, par une soirée d'hiver, l'auteur daigna écouter mon ami, et, jugez du bonheur du jeune Durand ! le plan qu'il soumit à son collaborateur fut trouvé excellent. Deux ou trois séances de collaboration devaient suffire pour mettre ledit plan sur [illegible]

Au bout de trois mois le vaudevilliste déclara à Durand que la pièce entièrement terminée avait besoin d'être refaite d'un bout à l'autre. Deux mois s'écoulèrent dans une attente cruelle : le spirituel vaudevilliste, très-occupé de plusieurs comédies en cinq actes, fit alors entrer dans la collaboration un troisième auteur spirituel comme lui.

[illegible]

Mon ami Durand ne se possédait pas de joie ; déjà il avait choisi chez Binder le coupé qui, le lendemain de la première représentation, devait le porter en triomphe aux Champs-Élysées ; déjà Durand avait choisi dans les quartiers nouveaux un superbe hôtel qu'il comptait payer avec son répertoire à venir, et où il se proposait de traiter les princes de la critique ; enfin, en passant devant le pont des Arts, Durand se surprit à prononcer son discours de réception à l'Académie française.

Or, il arriva que le pauvre garçon avait mangé ses trois mille six cents francs avant qu'il fût question de mettre son vaudeville en répétition.

Durand alla conter ses peines au spirituel auteur. Celui-ci s'empressa de mettre le jeune homme en relation avec un chef de claque qui devait lui faire des avances sur sa première pièce.

Le résultat de cette démarche fut une avance de cinq cents francs, que Durand s'empressa de dévorer en se disant :

— Quand il n'y en aura plus, je demanderai encore cinq cents francs

Il les demanda en effet, mais on les lui refusa.

— Hé ! hé ! se dit mon ami Durand, ces hommes d'argent sont toujours les mêmes : ils ne croient pas au succès [illegible] Enfin nous verrons bien ! Le lendemain de ma première représentation, ils viendront déposer à mes pieds de nombreux portefeuilles remplis de billets de banque, mais ce jour-là je refuserai avec dignité.

Puis mon ami emprunta cent francs au spirituel vaudevilliste. Quinze jours après il se présentait chez son collaborateur.

— Quand répéterons-nous ? demanda-t-il.

— Ah ! mon ami, que vous êtes impatient ! On voit bien que vous n'avez pas encore l'habitude du théâtre.

— C'est que j'ai besoin d'argent.

— N'avez-vous pas de famille ?

— Si. Une vieille tante. Elle m'avancerait bien mille francs si...

— Dites !

— Si vous vouliez m'écrire une petite lettre...

— Oui, je comprends. Attendez !

Le spirituel vaudevilliste rédigea le billet suivant :

« Mon jeune ami.

« Notre pièce est reçue. J'ai causé hier avec le directeur ; nous allons bientôt entrer en répétition ! Allons, jeune Victor Hugo ! du courage et de la persévérance, vous ferez votre chemin ! »

Durand envoya la lettre du spirituel vaudevilliste à sa tante avec l'épître que voici :

« Ma chère tante.

« Enfin je touche au but ! Ainsi que vous le verrez par la lettre de mon protecteur, que je vous adresse sous ce pli, ma pièce sera représentée au mois de janvier. Immédiatement après la représentation de notre première pièce, nous commencerons trois grands drames en cinq actes ; puis je ferai tout seul une comédie de mœurs... L'avenir est à moi si vous m'envoyez mille francs. »

Les mille francs arrivèrent : le mois de janvier arriva aussi ; mais le directeur déclara ne pouvoir jouer la pièce avant trois mois. Enfin, au mois de juillet suivant, Durand reçut son bulletin de répétition.

Le jour de la première représentation, mon ami avait mangé :

Sa [illegible]	3,600 fr.
Emprunt à sa tante	1.000
Idem au chef de claque.	500
« à différents amis	500
Total.	5,600 fr.

Son vaudeville eut le plus grand succès ; il fut joué soixante fois.

Le théâtre encaissa pendant ces deux mois de chaleur torride 28,000 francs : les droits d'auteur étant de trois pour cent, le vaudeville rapporta. . . . . 840 fr.

Plus les billets d'auteurs, à 12 francs par représentation. 720

Total.	1.560 fr

Mon ami Durand gagna pour sa part 520 francs. Son vaudeville lui coûta donc 5,080 francs.

— Décidément, se dit-il, ce métier ne vaut pas celui de limonadier.

Et il renonça au théâtre.

Aujourd'hui il est employé à la préfecture de son département.

Il ne va jamais au théâtre !

~~~ Vous avez vu le pour et le contre. Passons à d'autres exercices !

Assurément, cher lecteur, pour peu que vous vous intéressiez au mouvement intellectuel de notre époque, vous n'êtes pas sans savoir que le grand vainqueur du derby de Chantilly est le fameux *Florentin*, qui appartient à M. Delamarre, et, par conséquent, Isabelle la bouquetière a adopté les couleurs de l'écurie et elle s'est montrée dimanche dernier sur la pelouse de Longchamps avec son nouvel uniforme.

Il ne faut pas croire que c'est là un mince incident de la vie parisienne, et tous les journaux, graves ou non, ont consacré un entrefilet à cet événement remarquable ; la bouquetière Isabelle, il faut en prendre son parti, a sa place dans le « tout Paris » dont on ne se lassera jamais de parler ; qu'elle se présente sur le turf à Longchamps ou sur le petit théâtre de la Tour d'Auvergne, la curiosité s'attache à ses pas. Isabelle a, je pense, renoncé depuis quelque temps à l'art dramatique, mais le jeune bossu qui lui donnait la réplique, continue à se produire de loin en loin au Théâtre des jeunes artistes. Celui-là mérite une mention toute spéciale ; c'est une sorte de Figaro difforme, très-adroit et très-malin et qui vaut mieux que d'ouvrir les portières des fiacres : on peut lui confier toutes les missions, il s'en acquitte fort bien.

A force d'avoir ouvert les portières dans un restaurant fameux, il a fini par connaître et tutoyer toutes les femmes noctambules de Paris.

— Tiens, te voilà ! Augustine ! il y a longtemps que tu n'es venue nous voir, dit-il à l'une.

— Le petit vicomte a demandé de tes nouvelles hier, dit-il à une autre.

A cette troisième enfin :

— Enchanté de te revoir ; tu me manquais

Les femmes qui peuplent les cabinets particuliers ont toutes la manie de jouer la comédie ; le Figaro bossu qui sait son Paris sur le bout des doigts ne l'ignore point ; aussi c'est entre deux ou trois heures du matin qu'il recrute les personnes chargées de lui donner la réplique dans ses tentatives dramatiques ; alors dans les couloirs on entend des choses curieuses

— Ma chère, dit le bossu à l'une d'elles, si tu n'es pas à la répétition à midi, je donne ton rôle à Phémie.

Et ces adorables créatures qui sont ainsi à *tu* et à *toi* avec un garçon qui ouvre les portières sont les mêmes qui tournent les nombreuses têtes des nobles étrangers.

Il est dans Paris un autre Figaro, horrible, affreux, nauséabond ; celui-là a six ans à peine, il est d'une laideur repoussante et le vice a empreint sa carte de visite sur ce visage de petit vieillard, sur ce corps débile d'enfant poitrinaire.

Ce petit gueux fonctionne au jardin des Tuileries pendant les concerts de la musique militaire : quand un jeune homme lorgne une jolie femme, ce Gavroche atroce s'approche et dit :

— Monsieur, faut-il porter un billet à ces dames ?

Faut-il porter un billet à ces dames ? Comprenez-vous tout ce qu'il y a de hideux dans cette intelligence pervertie et précoce, qui, à l'âge de six ans, est déjà au courant de la galanterie parisienne. L'autre jour, par le plus grand hasard, j'entrai au jardin des Tuileries où je n'avais pas mis les pieds depuis trois ans ; aussitôt ce vilain môme s'approcha de moi et me dit :

— Ah ! monsieur, je sais deux dames qui vous ont joliment remarqué !

Et si, dans mon indignation, j'avais renvoyé d'un coup de pied cette petite vipère, cinq cents honnêtes gens m'auraient traité de misérable, de gredin, et j'aurais fait la connaissance d'une foule de sergents de ville.

~~~ Détournons notre regard offensé de ce tableau attristant vers des parages plus gais.

On a déjà souvent conté les différentes manières dont usent les limonadiers pour faire fortune le plus vite possible. En voici une tout à fait inédite :

Un de mes amis a l'habitude de déjeûner dans un petit café dont la carte ne s'élève jamais au-dessus du niveau de la classique côtelette de mouton. L'autre jour, avant de [illegible] son menu :

— Donnez-moi une côtelette et du vin, dit-il au garçon.

Le maître du café survint et :

— Oh le superbe homard ! s'écria-t-il.

— Eh bien, fit mon ami, mettez-vous là et partagez mon déjeûner.

Le limonadier ne se le fit pas répéter deux fois et mangea avec le meilleur appétit du monde.

Puis mon ami demanda l'addition ! Quelle ne fut pas sa surprise en y trouvant coté à quatre francs son propre homard.

— Quelle plaisanterie ! dit-il, vous me comptez un homard que j'ai apporté et que vous avez partagé avec moi ?

Ce à quoi le limonadier répondit du ton le plus naturel :

— Assurément, puisque vous l'avez consommé chez moi !

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

Un arrêté ministériel vient de réglementer la circulation des locomotives sur les routes ordinaires. Voici les dispositions principales :

« Toute personne qui voudra établir un service par locomotives pour le transport, soit des voyageurs, soit des marchandises, devra se pourvoir d'une autorisation qui sera délivrée par le préfet, si le service est compris dans un seul département, et par le ministre des travaux publics, s'il en embrasse deux ou un plus grand nombre.

« La demande qui sera adressée à cet effet au ministre devra indiquer :

« 1° L'itinéraire détaillé que le pétitionnaire a l'intention de suivre ;

2° Le poids des wagons chargés et celui des machines, avec leur approvisionnement, et pour ces dernières, la charge de chaque essieu ;

« 3° La composition habituelle des trains et leur longueur totale, machine comprise. »

Une découverte de véritable cow-pox spontané vient d'être faite sur une vache d'un petit cultivateur de Beaugency. Ce nouveau vaccin a été immédiatement inoculé à des génisses, et l'une d'elles est en ce moment la propriété de l'Académie de médecine. Prévenu à temps, l'un de ses membres, M. le professeur Depaul, s'est transporté sur les lieux, et il a fait, dans la séance de mardi dernier, le récit de cet incident important. Les expériences sur la vaccination animale pourront donc être faites avec certitude sur l'origine du vaccin inoculé.

On parle souvent de l'activité que déploient les Americains du Nord, surtout de l'énergie qu'ils montrent depuis la fin de la guerre. En voici un exemple que nous transmet le *Western Recorder* :

D'après ce journal, un prêcheur d'un État du Sud a charge de quatre églises, est président d'un collége de jeunes filles, propriétaire de plusieurs wagons roulant à son compte sur une ligne de chemin de fer, exploite plusieurs brevets, cultive une ferme et rédige un journal.

Voilà, certes, un monsieur bien occupé.

Il résulte d'un relevé récent concernant le Muséum britannique, que les dépenses de cet établissement en 1865 se sont elevées à 101,805 l. st. La bibliothèque a été augmentée de 29,686 volumes, la collection des manuscrits de 1,477 documents, de 180 chartes originales et de 231 empreintes de sceaux.

Le departement des médailles s'est accru de la belle collection de 7,700 monnaies dont s'est dessaisie la Banque d'Angleterre. De nombreuses antiquités grecques et romaines ont eté acquises. Les séries d'histoire naturelle ont reçu l'addition de 46,700 nouveaux spécimens de zoologie et de 10,079 échantillons géologiques.

M. F. Lenormant, chargé d'une mission par l'Empereur, vient de rapporter de Grèce une collection remarquable d'antiquités recueillies sur plusieurs des points qu'il a visités.

On y distingue surtout des vases athéniens enrichis de dessins élégants et de peintures de diverses couleurs, et une série de figurines de terre cuite, trouvées les unes à Athènes, à Corinthe, à Thèbes; les autres à Thespies, Tégée, et dans les îles de Santorin et d'Anaphe.

Il y a également dans cette collection de curieux bijoux d'or, des vases de terre peints qui remontent à la plus haute antiquité, une brique estampée, avec ornements et figure, trouvée à Mycènes, un couvercle de boîte de miroir avec bas-relief du plus beau style, deux cent onze petites plaques de plomb portant des noms propres en caractères grecs archaïques, trouvées toutes ensemble dans une même urne à Érétrie d'Eubée, et paraissant avoir servi au tirage au sort des fonctionnaires judiciaires, etc., etc.

TH. DE LANGEAC.

NICE

Nice n'est pas plus française après son annexion qu'elle ne pouvait, à proprement parler, passer pour italienne auparavant; elle est demeurée ce qu'elle etait depuis longtemps : une ville cosmopolite. Les valétudinaires de tous pays sont à present dans l'habitude de venir chercher sous cet heureux climat un abri contre les rigueurs de la mauvaise saison. De là la rapide extension qu'a prise cette station d'hiver. Assise au fond d'un golfe délicieux qu'encadre un pittoresque amphithéâtre de montagnes, Nice est divisée en deux parties, formant pour ainsi dire vieille ville et nouvelle ville, par le Paillon, large torrent d'apparence fort benigne pendant l'été, car les lavandières y font sécher leur linge sur les galets dont son lit est pavé, mais qui n'en est pas moins sujet de temps en temps, pendant l'hiver, à de terribles debordements.

La ville neuve, qui s'étend à l'ouest du Paillon, est essentiellement anglaise. Au pied d'une colline toute couverte de buissons d'oliviers s'étage une série de riantes et gracieuses villas, et, sur la plage qui court parallèlement entre ces villas et la mer, est la fameuse Promenade des Anglais, ainsi baptisée de ce qu'elle a été commencée par la colonie anglaise de 1822 à 1824. Le jardin occupe une longueur de deux ou trois kilomètres. Il a été embelli et prolongé depuis l'annexion de Nice à la France. C'est là que chaque jour de nombreux promeneurs viennent aspirer la fraîcheur des brises marines et chercher un refuge contre le soleil à l'ombre des ilex, des daphnes, des palmiers et des lauriers-roses. La vue que nous donnons de cette promenade peut en faire assez ressortir le bel entretien ainsi que l'heureuse situation, qui est son principal charme.

FRANCIS RICHARD.

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(suite[1])

Godmaert s'arrêta quelques instants, tant son cœur était oppressé par la colère et par le désir de la vengeance :

— Sachez aussi, reprit-il enfin, que le roi Philippe II a outrageusement repoussé la supplique de ses sujets des Pays-Bas. Le prince d'Orange, les comtes d'Egmont et de Horn et tous les patriotes de Bruxelles nous engagent, nous, Gueux d'Anvers, à réunir autant d'hommes que possible, en vue de la grande révolution qui aura lieu bientôt, croyez-moi... Alors nous ferons voir à nos oppresseurs que nous ne sommes pas dégénérés, et que, pas plus que nos pères, nous ne supportons la domination de l'étranger.

L'orateur aux cheveux blancs se tut. Tous l'avaient écouté avec le plus profond silence; mais lorsqu'il eut terminé sa véhémente exhortation, ils se remirent à boire, à maudire hautement les Espagnols et à s'exciter mutuellement à la vengeance. Ludovic, bien que vivement ému par les paroles de Godmaert, restait silencieux; il hésitait, il réfléchissait à ce qu'il venait d'entendre. La vieille, gagnée par le sommeil, ronflait dans un coin de la chambre. L'exalté Schuermans avait presque oublié sa blessure et buvait au mieux avec ses compagnons à la liberté future de la patrie et à l'extermination des Espagnols.

Sur ces entrefaites, Godmaert avait tiré Ludovic à l'écart et cherchait, par tous les moyens, à lui faire partager ses idées. Ce n'était pas facile, car ils s'étaient déjà entretenus pendant une demi-heure, lorsque Ludovic s'écria :

— Eh bien, Godmaert, je me fie à votre paternelle sollicitude : je prêterai serment puisque vous le voulez!

Le crucifix fut apporté sur la table, et Godmaert se découvrant respectueusement la tête, ce qui fut imité par tous, dit d'une voix solennelle à Ludovic :

— Jeune homme, tu jures par la sainte Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ de venir en aide à tes frères en toute occasion, de lutter en mettant en œuvre toutes tes forces jusqu'à l'expulsion de nos ennemis communs, et d'obéir au chef que tu auras contribué à élire avec les autres. Quant à ce qui regarde tes sentiments religieux, n'aie aucune inquiétude : nous sommes et nous resterons toujours tous fidèles à la foi de nos pères.

Ludovic leva la main droite :

— Je le jure sur mon Dieu et sur mon honneur! s'écria-t-il.

Alors on but largement à sa santé, et Schuermans lui-même lui tendit une main amicale.

— Messires, dit Godmaert, le jour paraît à l'orient; le temps presse. Aussi est-il nécessaire que je vous communique en peu de mots ce qui me reste à vous dire. Non loin du village de Joersel habite Wolfangh qui, à la tête d'une vingtaine de vauriens, a su échapper à la potence depuis longtemps déjà et qui fait beaucoup de mal, autant aux Belges qu'aux Espagnols. Vous savez que, d'après l'ordre du prince d'Orange, je dois tenter d'attirer cet homme à nous soit par l'argent, soit par tout autre moyen. Nous sommes tous publiquement connus comme Gueux; cette mission ne saurait donc être secrètement remplie par nous. J'ordonne à Ludovic, au nom de mon serment, de se rendre seul auprès de Wolfangh.

— Il est dur, répondit Ludovic, de partager avec des voleurs et des scélérats l'honneur de la délivrance de la patrie; mais comme je suis lié par mon serment, je me conformerai à vos ordres.

— Demain au plus tard, selon les circonstances, reprit Godmaert, il vous sera donné des instructions écrites. Vous les suivrez loyalement. — Maintenant, messire, je n'ai plus rien à vous dire, sinon que je vous recommande le secret sur tout ceci. J'ai atteint mon but dans cette réunion. Ludovic, Gertrude vous invite à dîner demain.

Il ramena son manteau sur sa poitrine, et se retira. Les yeux de Ludovic rayonnaient de joie. Le nom de sa bien-aimée Gertrude avait dissipé les sombres pensées qui l'assiégeaient. Il prit congé, le cœur joyeux, des Gueux à demi endormis.

Conrad et Van der Voort prirent chacun Schuermans par un bras, et, dès qu'ils furent tous partis, la porte fut close et la maison se trouva plongée dans le plus profond silence.

II

Dans la rue de l'Empereur, à l'époque où se passe cette histoire, était un édifice dont la façade s'élevait bien au-dessus de celle des autres maisons. On y entrait par une large porte ornée de belles sculptures et couverte de milliers de clous. Les nombreuses fenêtres qui donnaient sur la rue étaient garnies d'épais barreaux de fer. Cette précaution était fort nécessaire, car, dans ces temps de troubles et de désordres, les voleurs et les brigands s'étaient étonnamment multipliés et la protection des lois était tellement paralysée que les malfaiteurs osaient commettre leurs méfaits en plein jour.

Cette maison, qui ressemblait plutôt à une prison qu'à l'habitation d'un gentilhomme, était la demeure de Godmaert.

Celui-ci était assis, le matin, dans son cabinet de travail, le front caché dans sa main, et réfléchissait aux affaires de l'État, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit lentement : un religieux entra. C'était un homme d'environ soixante-dix ans, de haute taille et que la vieillesse n'avait pas courbé; il se tenait droit, bien que tous ses mouvements fussent accompagnés d'un tremblement convulsif. Dès qu'il eut rejeté son capuchon en arrière, on n'eût pu regarder sa tête imposante sans un sentiment de vénération. Son crâne, qui brillait sous la lumière du jour, était ceint d'une couronne de cheveux blancs comme l'argent, couronne que les années en passant avaient posée sur sa tête.

Son visage, noble et beau, bien que sillonné de rides, respirait la bonté et l'amour, tandis qu'on pouvait lire une profonde tristesse dans ses yeux voilés.

A l'arrivée du prêtre, Godmaert se leva vivement, courut au-devant de lui, lui serra les mains avec une merveilleuse sympathie, et dit :

— Père Franciscus, mon bon père, merci de ce que vous venez me visiter.

— Mon fils, répondit le prêtre, ne dois-je pas, dans ces jours d'erreur et d'incrédulité, préserver vos enfants de la contagion? Jusqu'ici leur cœur est resté religieux et pur; je péchcrais si je ne veillais sur eux avec un redoublement de sollicitude, aujourd'hui que le démon se sert de l'amour de la patrie pour perdre les âmes.

Le prêtre s'assit et poursuivit :

— Godmaert, je viens ici pour m'entretenir quelque temps avec Ludovic et Gertrude; j'ai des craintes au sujet de mes enfants bien-aimés.

— Ludovic n'est pas encore ici; mais Gertrude est prête à vous recevoir, mon père; elle est dans la bibliothèque.

— J'irai la trouver tout à l'heure; mais auparavant, Godmaert, mon fils, mon ami, mon frère, prêtez attention une fois encore à mes avis, et pardonnez-moi les larmes que la tristesse me fait verser.

— Oh! parlez, mon père, vous savez combien je respecte vos paroles et quelle affection je vous ai toujours vouée.

Le prêtre prit la main de Godmaert dans ses mains tremblantes, et dit avec émotion :

— Je le sais, mon fils. Il me reste cette consolation que vous pouvez être egaré, mais non coupable.

Après un instant de réflexion, le prêtre reprit d'une voix expressive et comme si ce qu'il allait dire lui prêtait une force qui lui était étrangère :

— Godmaert, Godmaert, l'ennemi de Dieu triomphe dans votre patrie! L'air retentit chaque jour de blasphèmes lancés contre la foi de nos pères; des troupes d'hérétiques de toute sorte, conduits par Satan, inondent notre pays et égarent nos compatriotes aveuglés. Ils ont un mot de ralliement, un drapeau sur lequel est inscrit : « Haine aux Espagnols ! » Oh! non, non. Vous vous trompez, mais : « Haine à l'antique foi des Belges ! » Ce n'est pas le trône de Philippe II qu'ils veulent renverser; non, ils veulent profaner et briser les autels de notre Dieu. Et savoir que vous, mon fils, mon ami, vous dont l'âme est si généreuse et si loyale, que vous, Godmaert, vous combattez sous ce drapeau! Oh! cette pensée me fait gémir et prier... J'en appelle au ciel par les paroles du Sauveur mourant : Seigneur, Seigneur, pardonnez-lui, car il ne sait ce qu'il fait!

Godmaert fut vivement ému aux paroles du prêtre, et il en remarqua toute la vérité; mais il ne pouvait, en pareil cas, changer brusquement de sentiment. Il répondit :

— Je ne méconnais pas, mon père, que notre pays soit rempli de mauvaises gens qui y sont venus de l'étranger pour répandre chez nous la semence de l'hérésie; mais je ne puis croire que la revolution puisse servir en rien leurs desseins.

— Godmaert, arrachez donc ce bandeau qui vous aveugle. Pourquoi Tournai, Oudenarde, Lille, Valenciennes sont-elles livrées aux calvinistes? Pourquoi la doctrine des anabaptistes se propage-t-elle comme un feu dévorant en Hollande et en Zélande? Pourquoi Anvers est-il le lieu où les luthériens, les calvinistes et les anabaptistes prêchent en même temps et sans entrave leurs erreurs en plein air? Faut-il que je vous le dise? C'est parce que vous et les autres nobles, par votre opposition à la domination espagnole, vous avez rendu le gouvernement impuissant. Qu'en resultera-t-il? Vous verrez les temples de Dieu livrés aux audacieuses profanations des méchants qui feront un objet de risée des choses que la foi a rendues sacrées pour vous! N'entendez-vous pas gronder au loin la foudre impie des briseurs d'images? Ne voyez-vous pas l'orage grossir à l'horizon ?

Godmaert avait écouté le prêtre avec trouble, et peu à peu sa tête s'était affaissée plus profondément sur sa poitrine Après un instant de silence, il répondit tout abattu :

— Oh! je le sais et je le vois avec douleur, nous travaillons contre notre foi.

La joie éclaira la physionomie du prêtre comme un rayon de lumière. Il leva les yeux au ciel et s'écria :

— Merci, mon Dieu, de ce que vous avez donné la force à ma voix!

Godmaert baissait les yeux et s'agitait convulsivement comme s'il eût été torturé par un pénible sentiment. Tout à coup il releva la tête et s'écria avec une sorte d'égarement :

— Mais, mon père, faut-il donc que nous nous soumettions à l'Espagnol? Ne suis-je pas soldat? N'appartiens-je pas à la noblesse flamande? Oh! non, je ne puis devorer leurs mépris, ni étouffer dans mon cœur le sentiment de l'honneur. Les Espagnols sont trop arrogants et trop altiers! Il faut qu'ils partent d'ici!

Le visage du prêtre prit de nouveau une expression de tristesse, il dit d'une voix calme :

— Je sais, mon fils, que les Belges ont bien des raisons d'être mécontents des Espagnols, mais une considération terrestre peut-elle entrer en balance avec votre Dieu? Au sentiment coupable du désir de la vengeance, ajouterez-vous le dédain de votre Dieu? Non, non, vous ne le ferez pas. Vous ne forcerez pas le père Franciscus à gémir sur la damnation de l'âme de son meilleur ami?

— Que dois-je faire pour vous obéir? demanda Godmaert avec émotion.

— Soutenir le gouvernement espagnol, au moins jusqu'à l'extinction de l'heresie; engager vos amis à agir de même, et faire respecter à Anvers les ordres de la gouvernante.

— Moi, mon père, moi soutenir les Espagnols? Oh! cela m'est impossible!

— Eh bien, si vous ne pouvez obtenir ce sacrifice de votre orgueil patriotique, remettez votre épée au fourreau et ne venez pas en aide aux séditieux.

Godmaert se tut quelques instants, puis, saisissant la main du prêtre, il lui dit :

— Il faut que je vous dise une chose que vous ignorez : la révolution, cette tempête que vous redoutez, éclatera dans peu de jours, peut-être même avant la fin de cette semaine. Croyez-moi, aucune puissance humaine ne peut l'empêcher. Tout est prêt : au premier signal parti de Bruxelles le pays tout entier se lèvera contre les Espagnols. Je prévois comme vous les excès que commettront les hérétiques : vos paroles m'ont fait trembler; mais croyez-vous, père Franciscus, qu'il vaudrait mieux que moi, qui suis le chef des nobles d'Anvers, je laissasse tout se passer sans y prendre part? Ne puis-je pas protéger plus facilement la religion de mes pères par mes ordres et par mes actes que par mon abstention ou mon absence?

Des larmes brillèrent dans les yeux du prêtre : il arrêta sur Godmaert un regard fixe et sembla frappé de mutisme. Enfin, il s'écria en levant les yeux au ciel :

1. Voir le précédent numéro.

— Dans peu de jours, ô Seigneur ! visiteriez-vous sitôt votre Église ? Verrai-je la profanation de vos autels : faudra-t-il fermer mes oreilles pour ne pas entendre les blasphèmes lancés contre votre nom sacré ?

[illegible]

LORD CLARENDON

Georges-William Frédéric Villiers, baron Hyde, quatrième comte de Clarendon, né à Londres, le 26 janvier 1800, descend de la famille des Villiers, comtes de Jersey. Il fit ses études à l'Université d'Oxford, et entra dans la diplomatie. En 1831, il fut chargé de négocier un traité de commerce avec la France ; mais ce fut à Madrid, où il occupa le poste de ministre plénipotentiaire, qu'il attira sur lui l'attention publique par sa conduite ferme et digne au milieu des luttes excités par la succession de Ferdinand VII.

Revenu en Angleterre en 1839, lord Clarendon, qui, l'année précédente, avait hérité du siége de son oncle à la [illegible] castre. A la fin de 1841, il se retira avec ses amis ; le retour des whigs à la direction des affaires lui valut d'abord la présidence du bureau de commerce, qu'il échangea, au bout d'un an, contre les fonctions plus importantes de lord-lieutenant d'Irlande. Lord Clarendon fit preuve d'une grande prudence lors de la prise d'armes de Smith O'Brien, c'est par ses soins que les pauvres furent soulagés, de nombreux ateliers de travail établis et les fabriques encouragées.

L'arrivée de lord Derby au pouvoir amena la retraite de Clarendon, en 1852. Mais le triomphe des tories fut de courte durée, et il revint, l'année suivante, prendre dans le ministère, [illegible]



LORD CLARENDON, ministre des affaires étrangères d'Angleterre, d'après une photographie.

où il a déployé une telle aptitude que lord John Russel et lord Palmerston se sont empressés de [illegible] C'est lui qui a dirigé les négociations qui ont eu pour résultat l'alliance de la France, de la Turquie et de la Sardaigne avec l'Angleterre. Au commencement de 1858, il suivit lord Palmerston dans sa retraite.

En 1864, lord Clarendon fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire au couronnement du roi de Prusse. Il est rentré, au mois d'avril 1864, dans le cabinet Palmerston, comme chancelier du duché de Lancastre. Il occupe aujourd'hui le poste de ministre des affaires étrangères. Il a été également nommé membre du conseil privé et chevalier de la Jarretière.

X. DACHERS.

CRACOVIE

Cracovie, sur la rive gauche de la Vistule, dut, à ce qu'on prétend, sa fondation à Krak, le Cadmus polonais, qui tua un dragon fameux, et se construisit une forteresse sur le rocher même où était situé l'antre du monstre. La ville à laquelle il aurait donné son nom se serait bâtie autour de la forteresse. Quoi qu'il en soit, elle fut longtemps la capitale de la Pologne et la ville où ses rois étaient couronnés. Tombée au pouvoir de l'Autriche, elle devint un moment ville libre, mais retourna bientôt aux mains de ses anciens maîtres. Elle est actuellement le chef-lieu de la Galicie occidentale.

Quand on aperçoit de loin le nombre infini de ses antiques clochers, de ses vastes tours fortifiées et son orgueilleux château dominant la masse compacte des maisons qui l'entourent, on s'attend à une ville remarquable par sa magnificence. Mais en approchant, on ne trouve plus qu'un labyrinthe de rues sinueuses et sales, qui témoignent tristement



LES MAUSOLÉES DE SOBIESKI, DE PONIATOWSKI ET DE KOSCIUSZKO DANS LA CATHÉDRALE DE CRACOVIE [illegible]



MARIE STUART DEVANT LE BERCEAU DE SON FILS, d'après le tableau de Mme Ward. — Voir page 342

de sa splendeur d'autrefois. Il n'y a pas moins à Cracovie de nombreux monuments que nous pourrions citer; mais nous les laisserons pour aujourd'hui de côté, ne voulant faire qu'une courte visite à sa vieille cathédrale, qui fut consacrée en 13[illegible]9.

On l'a nommée l'abbaye de Westminster de la Pologne, de ce qu'elle contient les tombeaux de ses rois et de ses héros. Ses nombreuses chapelles en laissent voir un grand nombre. On montre notamment dans l'une d'elles un sarco- [illegible] 1079 [illegible] de l'autel, par le roi Boleslas. Mais où le visiteur s'arrête avec le plus d'émotion, c'est dans la crypte bâtie en 1788, devant les mausolées qui contiennent les restes de Sobieski, de Poniatowski et de Kosciuszko. Nous donnons une vue de ces trois tombes, où sont unies par la mort trois des plus grandes personnalités polonaises. Leurs noms, inscrits sur le marbre, appartiennent aux plus belles pages de l'histoire nationale. Ils parlent de probité, d'honneur, de dévouement, et le passant [illegible]

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

Le cadavre sans tête. — Jean-Joseph Aspe. — Le sculpteur, l'avoué, le propriétaire et le bloc de marbre. — La Société d'encouragement pour l'amélioration de la race chevaline et les moutons de Chantilly. — Encore une idylle de moins. — Première histoire de chien. — Deuxième histoire de chien.

Aujourd'hui c'est le drame de Toulouse.

Le 10 janvier dernier, vers sept heures du matin, un paquet enveloppé d'une étoffe de couleur brune et lié par une corde qui en faisait plusieurs fois le tour, fut aperçu flottant sur l'eau dans le canal du Midi.

On l'attira sur le bord et on l'ouvrit.

Il contenait le cadavre d'une femme de trente à trente-quatre ans, dont la tête avait été coupée. Le corps était replié sur lui-même; les genoux étaient appliqués contre la poitrine, les jambes serrées contre la partie postérieure des cuisses.

La mort pouvait remonter à dix heures environ.

Des traces de sang, des empreintes de pas, les vestiges de deux roues de charrette, marquaient le chemin qu'on avait suivi pour mener le cadavre jusqu'au canal.

Ce cadavre était celui d'une fille Marie Guillonet, servante depuis quelques mois chez Jean-Joseph Aspe, locataire d'une buvette dans la rue des Salenques.

La veille au soir on l'avait vue encore dans la buvette.

A l'heure même où le corps était ramené sur la berge du canal, Aspe racontait à ceux qui lui demandaient où était sa servante qu'il venait de la renvoyer, l'ayant surprise dans un rendez-vous.

Aspe est accusé du meurtre de Marie Guillonet. Ses affaires étaient mauvaises; il était à court d'argent. Marie Guillonet lui avait dit qu'elle possédait dix-huit cents francs ou deux mille francs; le désir de s'emparer de cette somme aurait poussé Aspe à l'assassinat.

Sa présence aux Salenques à une heure de la nuit où d'ordinaire il n'y venait pas, une charrette à bras aperçue à trois heures du matin devant la porte de la buvette, les traces de pas, les empreintes de roues, les taches de sang partant de la buvette et s'arrêtant au canal, les draps et le matelas du lit de Marie Guillonet souillés de larges taches sanglantes, le plancher de la buvette tout récemment lavé, le trouble d'Aspe le matin de la découverte du cadavre, ses traits altérés, sa voix étouffée, l'explication qu'il donne de la disparition de sa servante, l'argent qu'il remet ce jour-là à quelques-uns de ses créanciers pour acquitter ses dettes, l'engagement qu'il fait au mont-de-piété des vêtements et du linge de Marie Guillonet, le secret qu'il prie, quelques jours après, l'employé de garder sur ce dépôt: telles sont les charges que l'accusation relève contre lui.

Jean-Joseph Aspe a quarante-neuf ans. C'est un petit homme aux cheveux noirs et plats, d'apparence assez chétive; physique d'avare plutôt que d'assassin.

Son passé n'est pas précisément irréprochable. Il a été chassé de l'institut des frères de la doctrine chrétienne et de l'hôpital de Dôle, où il était infirmier; il a été condamné une fois pour coups et une autre fois pour vol.

Un cadavre sans tête! Toutes les imaginations ont pris feu là-dessus. « Oh! les émouvants débats que nous allons avoir! » s'étaient dit les amateurs de cour d'assises, et ils se léchaient d'avance les lèvres. Un cadavre sans tête! L'accusé ne pourrait être qu'un type tout à fait extraordinaire, il n'ouvrirait pas la bouche sans dire des choses étranges, tout serait exceptionnel et original en lui: la figure, la voix, le geste, le maintien. Un cadavre sans tête! Les témoins ne ressembleraient pas à d'autres témoins, et leurs dépositions auraient une physionomie à part. Un cadavre sans tête! Les péripéties les plus émouvantes se succéderaient sans relâche à l'audience, et les incidents les plus dramatiques naîtraient à chaque instant de l'interrogatoire, des témoignages, du réquisitoire et de la défense.

Eh bien, point! L'affaire en somme n'est point plus intéressante que cent autres où le cadavre serait entier. L'accusé nie obstinément, se défend avec adresse et, quand les explications lui font défaut, atteste Dieu de son innocence, cela n'est pas précisément nouveau; il parle volontiers les yeux baissés et les mains jointes, cela ne donne point au débat beaucoup de piquant. D'ailleurs pas la moindre scène de mélodrame à l'audience. Enfin une affaire manquée.

Entre nous, j'en suis ravi, comme je le serai chaque fois [illegible] la seule annonce d'un procès criminel.

Ouf! Sortons de la cour d'assises, et respirons un moment l'air plus léger de l'audience civile.

Sera-t-il Dieu, table ou cuvette,

ce beau morceau de marbre que M. Lafosse a trouvé dans l'atelier de M. Ferrat, son locataire? Ce qu'il devait être, M. Ferrat le savait probablement; ce qu'il sera, il ne s'en doute pas, et très probablement aussi M. Lafosse l'ignore et [illegible] que l'art en ait fait un chef-d'œuvre, a sa valeur et peut payer le terme d'un locataire qui ne s'est point acquitté à l'échéance, voilà ce que sait M. Lafosse, et ce qui lui importe vraiment; voilà pourquoi il prétendait saisir le Paros ou le Carrare qui attendait dans l'atelier de M. Ferrat l'immortalité que lui devait donner le ciseau de l'artiste.

« Ce marbre n'est point à M. Ferrat, il est à moi, disait M. Delessard, avoué au tribunal civil de la Seine, et je le revendique.

— Prouvez qu'il est à vous, répondait M. Lafosse.

— Je l'ai payé.

— En l'acquit de M. Ferrat, donc il est la propriété de M. Ferrat.

— Mais un bloc de marbre n'est point un de ces objets garnissant les lieux loués qui sont par la loi le gage du propriétaire.

— La loi ne distingue pas, et c'est précisément ce beau bloc qui m'a décidé à louer à M. Ferrat.

Le tribunal avait donné gain de cause à M. Delessard.

La cour a infirmé le jugement: M. Lafosse tient son bloc, à moins que la cour de cassation... En attendant, il est tout disposé à faire graver en lettres d'or cette sentence: « Vou- [illegible] sur le marbre. »

« De la prudence, encore de la prudence, toujours de la prudence! » Pourquoi cette devise n'est-elle pas écrite en [illegible] dans la salle de rédaction, dans le cabinet du rédacteur en chef. Je n'insiste pas sur les lettres d'or, la presse ayant un goût particulier pour la simplicité dans ses ameublements et [illegible]

Ce mot « prudence » éclatant aux yeux de M. Peyrat, de M. Guéroult, de M. Neftzer, aurait sauvé à leurs journaux une amende de mille francs. Il les aurait arrêtés net alors qu'ils s'apprêtaient à publier un discours de M. Rouher sur la politique extérieure du gouvernement, au moment même où le ministre venait de le prononcer, sans attendre que la séance fût finie et qu'ils en eussent entre les mains le procès-verbal entier.

Et ce pauvre *Constitutionnel!...* Il n'avait publié que le lendemain, lui, il avait donné le résumé officiel dans toute son étendue; mais il avait reproduit dans sa première page le discours de M. le ministre d'État en manière d'extrait: mille francs d'amende aussi.

Le *Constitutionnel* imprudent! Nestor étourdi! Qui jamais l'aurait cru?

Une belle pelouse, une herbe verte et drue et pas de moutons, cela renverse toutes les idées champêtres; mais que voulez-vous? La Société d'encouragement pour l'amélioration de la race chevaline ne connaît que les chevaux; pour elle, il n'y a pas de moutons; des côtelettes sur le gril et des gigots à la broche, peut-être; mais des côtelettes et des gigots allant et venant sur la prairie, jamais. Que dis-je, la prairie? Il n'y a pas de prairie, il y a un turf, un turf qui appartient exclusivement à la Société et à ses protégés.

Et la Société d'envoyer paître ailleurs les moutons de Perpette et de son confrère, bouchers à Chantilly.

Ceux-ci allèguent que la commune de Gouvieux a un droit de pacage sur la pelouse de Chantilly, et que Chantilly n'est qu'un démembrement de Gouvieux.

— Chantilly, le Chantilly des Condés un démembrement de Gouvieux! allons donc! bonnes gens, c'est tout simplement une impertinence.

Perpette et son confrère insistent.

Des deux côtés on déploie des parchemins, on fait assaut d'érudition, on s'envoie des bordées de vieux titres et de chartes féodales, et le combat fini, les juges condamnent les orgueilleuses prétentions de Gouvieux et les moutons de Perpette et de son confrère, et bannissent l'églogue de la pelouse de Chantilly.

Après les moutons, des chiens: on n'exigera pas de moi, je l'espère, d'autre transition. L'apparence quand on a la réalité? A quoi bon? J'arrive au fait, sans inutile détour.

Mon premier chien est un chien de Londres. La courtoisie veut qu'on commence par les étrangers, même quand il ne s'agit pas de personnages de marque, ce qui est le cas ici, car ledit chien est un chien de fruitier.

De plus, son affaire n'est pas des plus honorables.

Décidément je me repens presque de ma politesse. Mais bah! ce qui est fait est fait.

Quel était le crime dudit chien?.. D'avoir dérobé un chapon? — Plût au ciel! Mais, non, c'était pis que cela. Il avait mordu, et mordu à belles dents un gentleman qui se trouvait dans la boutique pour y faire quelque achat.

Le mordu demandait des dommages-intérêts au maître.

Le jury n'en a point accordé.

Et pourquoi?

Parce que le mordu n'établissait pas que le mordant eût à une époque antérieure enfoncé ses crocs dans la chair de qui que ce fût; que dès lors son maître n'avait point lieu de se défier de lui et ne saurait être responsable d'un acte qu'il ne [illegible]

[illegible] la meilleure pâte de chien qu'on ait jamais vue; nul ne se laisse [illegible] ment son dos aux enfants qui ont envie de monter à cheval.

S'il voulait pourtant!... un chien de Terre-Neuve, et de la plus haute taille, je vous demande un peu.

Mais il n'est rien de bon comme les colosses... quand ils sont bons.

Et pourtant cette perfection de chien a fait condamner son maître à un franc d'amende.

Sans songer à mal, il est allé un beau jour se promener dans le parc de Blossac. Or, un arrêté du maire de Poitiers contient un article 12 ainsi conçu: « Il est défendu de faire entrer des chiens, dans Blossac, sans les tenir en laisse. »

— Mais nous n'avons pas *fait entrer* notre chien dans le parc, disait l'avocat du prévenu: il y est entré sans nous; et [illegible] pouvez nous condamner.

La distinction n'a point réussi devant les juges de Poitiers; peut-être réussira-t-elle devant la cour de cassation à laquelle le maître du chien a déféré la décision.

Quelqu'un qui est bien confus et bien affligé, c'est le bon terre-neuve, j'en suis sûr. Quand il lui prendra envie désormais d'aller se promener dans le parc de Blossac, vous verrez qu'il ne manquera pas d'aller en avertir son maître et de lui apporter sa laisse dans sa bonne gueule.

MAÎTRE GUÉRIN.

MARIE STUART DEVANT LE BERCEAU DE SON FILS.

[illegible] sous ce titre est dû au pinceau de Mme Ward. L'auteur en a choisi le motif dans un des incidents les plus touchants de la vie de Marie Stuart.

En 1567, lors de sa première visite à ce château de Stirling, où, vingt-quatre ans auparavant, elle avait été sacrée reine d'Écosse, [illegible] qu'elle adressait peut-être à son fils un dernier adieu, fit [illegible] défendre contre tout péril le précieux dépôt qui lui était confié.

[illegible] de haut rang chargé de l'élever et de l'instruire. La femme qu'on voit se pencher avec intérêt vers le berceau est la comtesse de Marr, confidente de la reine et gouvernante du prince royal. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que le berceau a été peint d'après l'original qui existe encore.

Nous n'avons pas à vanter ici le talent de composition d'une œuvre qui [illegible] par elle-même. L'auteur, Mme Ward, a de qui tenir comme peintre, car elle appartient à une famille d'artistes. Petite-fille du peintre d'animaux, James Ward, et fille de M. George-Raphaël Ward, graveur distingué et peintre de miniatures, elle a, en outre, épousé M. [illegible] Ward, un des peintres d'histoire les plus en faveur de l'école anglaise actuelle.

P. DICK.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Les savants à la manière du conteur Hoffmann. — Vidi. — Le baromètre anéroïde. — Histoire et mort d'un inventeur. — Un diamant gris qui devient rose. — Le suint des moutons. — L'acide élique. — Manière de voir le vent. — Oiseaux contemporains disparus. — Les ossements retrouvés. — Le dronte. — Le solitaire et le dodo. — La grande pyramide de la plaine de Djizeh. — Étalon de poids et mesures antiques. — Un animal qui se coupe en morceaux par économie. — Le synopte.

L'Allemagne n'a pas seule le privilége des savants consacrant leur vie entière à la poursuite et au développement d'une grande idée, et qui expient par de bizarres faiblesses le don du génie.

Un de ces hommes, Vidi, vient de mourir à Paris, sans que personne le sache ou y prenne garde, et pourtant il était l'inventeur d'un instrument qui fit et qui fait révolution dans la science et dans l'industrie: je veux parler du baromètre anéroïde.

Ce baromètre repose sur un tout autre moyen que la colonne de mercure, et rend désormais le précieux instrument non-seulement solide, portatif, mais encore d'une sûreté presque infaillible.

Pour constater les variations de la pression atmosphérique, Vidi inventa une boîte en cuivre très-mince, soigneusement soudée, dans laquelle on opère le vide et qui, mise en rapport avec un levier, communique préalablement à un rouage, qui aboutit lui-même à une aiguille.

Cette dé[illegible] 1844.

Par un malheur qui n'arrive que trop souvent, un autre inventeur conçut la même idée, et ignorant sans doute le procédé de Vidi, fabriqua en même temps que ce dernier un autre baromètre, plus ingénieux peut-être en ce qu'il le construisit en forme de demi-cercle, ce qui rend plus faciles et plus sensibles les contractions et les dilatations de l'instrument et donne à l'aiguille une exquise précision mathématique.

Désespéré de cette concurrence qu'il n'accepta qu'après des luttes désespérées, Vidi, qui n'en avait pas moins conquis une honorable fortune, dont il employait la plus grande partie à perfectionner son baromètre, ou à chercher d'autres

inventions, devint sombre, taciturne, solitaire, et poussa la misanthropie jusqu'à ses dernières limites. Il fallait l'entendre anathématiser contre les savants et contre cette science à laquelle il avait voué les plus belles années de sa jeunesse, et exprimer son dedain pour tout ce qu'il avait aimé si passionnement autrefois.

En outre, comme cette nature ardente ne pouvait rien faire avec calme, et qu'il lui fallait à tout prix une passion quelconque et sans frein, il devint un si ardent adepte de l'hydrothérapie que non-seulement, quand par hasard il condescendait à s'entretenir avec quelqu'un, il portait aux nues et proclamait le système de l'eau comme une panacée universelle, mais il en poussait sur lui-même les pratiques jusqu'à la manie la plus imprudente. Ainsi, en plein cœur d'hiver, et par un froid de huit degrés, il ne reculait pas, pour aller prendre des bains de mer à Dieppe ou à Boulogne, devant de longs et pénibles voyages: il appelait cela se régénerer le corps.

C'est à la suite d'une de ces rudes excursions qu'en mars dernier il revint à Paris, mourant, et qu'il succomba à l'âge de soixante et un ans.

Grâce à Dieu, toutes les légendes de la science ne présentent point ce caractère sinistre, et l'Académie des sciences a eu récemment à s'occuper d'une merveille fantastique d'un caractère à la fois étrange et des plus intéressants.

Il s'agit d'un diamant estimé au prix de soixante mille francs et appartenant à M. Alphen. A l'état normal, d'un blanc légèrement coloré de brun, ce diamant, quand on le soumet à l'action du feu, prend une teinte rosée qu'il conserve pendant huit ou dix jours et qu'il perd peu à peu pour revenir à sa couleur primitive.

Cette épreuve peut sans doute se renouveler indéfiniment, car le diamant en question l'a déjà subie cinq fois sans rien perdre de sa valeur.

On s'est aperçu de la propriété à peu près sans exemple qu'il possédait, en essayant par hasard et dans un tout autre but l'action du feu sur les pierres précieuses. Vainement a-t-on tenté la même expérience sur d'autres diamants d'un blanc-brun, on n'a rien obtenu de semblable, quoique par le frottement prolongé on parvienne quelquefois à rendre rose, durant quelques instants, un diamant ordinaire.

Si l'on arrivait à faire conserver définitivement au diamant en question cette teinte rosée que le feu lui donne pour un temps limite, au lieu de valoir soixante mille francs il en vaudrait deux cent mille.

De son côté M. Chevreul, qui avait déjà en 1857 constaté dans le suint des moutons vingt-neuf corps différents, vient de compléter la trentaine par la découverte d'un acide qu'il nomme *élique*, d'un mot grec qui signifie tout bonnement huile.

Il faut donc ajouter l'acide *élique* ou oléagineux aux acides carbonique, phocénique, stéarique, élaiérique, sulfurique, silicique, phosphorique, oxalique, qu'on extrait du suint en compagnie d'un acide volatil indéterminé, d'un acide cristallisable incolore, d'un autre acide incristallisable, et de couleur, [illegible] d'une matière azotique sulfurée insoluble dans l'eau.

L'acide élique est incolore, rougit le tournesol, reste à peu près insoluble dans l'eau pure et se dissout rapidement dans l'ether.

Après avoir appris que la graisse de la laine de brebis contient tant de choses, vous ne serez sans doute point fâches de connaître comment on peut voir une des choses qui passent assurément pour être des plus invisibles, c'est-à-dire le vent.

Pour arriver à ce résultat, on recourt à une plaque de métal polie soigneusement et mesurant une soixantaine de centimètres environ de longueur sur quatre à cinq de largeur.

Il faut en outre que les bords de cette plaque soient rigoureusement droits.

On mène l'expérience à bonne fin en choisissant pour la faire une journée de vent, chaude ou froide, claire ou nuageuse; il suffit qu'on n'ait à craindre ni pluie, ni humidité atmosphérique.

On dispose la plaque de façon à ce qu'elle se trouve perpendiculaire à la direction du vent, c'est-à-dire que si le vent souffle du nord, on dispose la surface de la lame de l'est à l'ouest.

Après quoi, on l'incline de quarante-cinq degrés environ à l'horizon, de façon que le vent qui la frappe s'élance comme l'eau d'une écluse et s'écoule par-dessus le bord tenu bien fixement.

Alors, si l'on regarde attentivement ce qui se passe en prenant pour direction visuelle un objet très-petit, mais nettement défini, qu'on a placé préalablement sur le bord droit de la plaque, on aperçoit l'air couler sur cet objet comme l'eau coule sur une écluse; en un mot on voit distinctement, nettement et incontestablement le vent.

Maintenant voici M. Paul Gervais et M. Ch. Coquerel qui viennent de retrouver à l'île de la Reunion quelques ossements d'un oiseau naguère fort commun et dont l'espèce semble avoir complètement disparu desormais.

Il existait dans les îles Mascareignes (Rodrigue, Maurice et la Reunion, au moment de leur découverte, des oiseaux d'assez grande taille dépourvus de la facilité de voler, et dont la race a été rapidement aneantie lorsque ces îles, jusqu'alors désertes, ont été occupées par les hommes. En tenant compte des documents aujourd'hui connus, il paraît certain que les oiseaux à ailes rudimentaires des îles Mascareignes constituaient plusieurs espèces, chacune particulière à chacune de ces îles.

C'était, à Maurice, le *solitaire* de Leguat, et à la Réunion deux oiseaux dont il ne reste aucune description certaine, l'un comparable au dronte et l'autre au solitaire. Les anciens créoles de la Reunion désignent encore ce dernier sous le nom d'*oiseau bleu*. On ne possède aucun vestige, même extrait du sol, qui se rapporte à ces deux oiseaux; mais il n'en est plus de même du *dronte* et du *solitaire* véritables.

Le solitaire est connu des naturalistes par un certain nombre de pièces osseuses recueillies à la fin du siècle dernier et pendant le siècle actuel, dans les cavernes de l'île Rodrigue. Elles se retrouvent particulièrement dans le Musee Andersonien à Glascow, et au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Le dronte paraît avoir été vu vivant en Europe pendant le XVIe siècle, on en possède des peintures très-bien faites, et il s'en trouve dans plusieurs collections publiques des os provenant d'individus empaillés; on cite surtout celui du Musée Asmoléen d'Oxford, reformé en 1753 à cause de son mauvais état de conservation. La tête osseuse de cet exemplaire et une de ses pattes se voient encore à Oxford. Un autre pied de dronte mentionné par Herbert en 1665, appartient au Musée Britannique; un crâne, cité par Oléarius en 1666, a été retrouvé à Copenhague en 1842, et M. Reuss a publié récemment la description d'un bec du même oiseau conservé au Musée de Prague.

Il ne reste plus qu'à savoir si le dodo appartient à la famille des *autruches*, comme le pensait Linné, des *manchots*, comme le professait Cuvier, des *vautours* ainsi que le voulait de Blainville, des *pluviers* ou des *pigeons* suivant l'opinion de Brondt et de Rienhardt. La question ne date pas d'hier, on le voit, et ne se résoudra, je puis vous l'affirmer, ni aujourd'hui ni demain. Les savants ne lâchent pas facilement une opinion et une discussion: ils s'y prennent à belles dents et se cramponnent drument au morceau qu'ils tiennent sans jamais en démordre.

Je ne pense pas non plus que la question soulevée par M. Smyth, à propos de la grande pyramide de la plaine de Djizeh, reçoive une solution plus prompte.

Jusqu'à présent, sur la foi des descriptions qui ont été faites de ce monument, on a cru et on croit que la grande pyramide de la plaine de Djizeh n'est qu'un tombeau grandiose construit par le Sesostris Cheops. Un rapport, qui vient d'être lu à la Société royale d'Édimbourg, tendrait à bouleverser de fond en comble cette croyance.

L'auteur du rapport, le professeur Piazzi-Smyth, après quatre mois d'études et d'observations, en arrive à cette singulière conclusion que, quelle que fût la destination qu'on lui ait donnée par la suite, la grande pyramide était originairement un *étalon de poids et mesures* destiné, non pas à servir de point de comparaison immédiat, mais à transmettre ces poids et ces mesures intacts aux générations les plus reculées, en dépit des vicissitudes des nations. Cette hypothèse, dit-il, était d'ailleurs de tradition dans l'antique Orient.

Pour friser singulièrement le paradoxe, la théorie de M. Smyth n'en est pas moins très-ingénieuse et s'appuie sur des faits vraiment singuliers.

Les côtés de la pyramide fournissent l'étalon des mesures de longueur non pas conformement au kilomètre, mais selon le *cubitus* (coudée) sacré et les anciennes mesures saxonnes. L'espèce de coffre placé dans ce que l'on a désigne sous le nom de *chambre du roi*, au centre de la pyramide, est l'étalon des mesures de capacité et de pesanteur; c'est exactement le *chorem* et le *quart* saxon. La chambre centrale elle-même donne la mesure de la chaleur, et la grande galerie celle du temps.

En comparant la hauteur moyenne de la galerie avec celle des passages qui y aboutissent, on trouve que ces derniers n'ont que le septième de la hauteur de la galerie. « Mais, s'écrie M. Smyth, c'est dans la chambre de la reine, qui a tant embarrassé les savants, que l'on rencontre la preuve la plus concluante de la théorie. Cette chambre est à sept pans, dont l'un a une inclinaison de soixante centimètres de dedans en dehors, comme pour indiquer que tandis que six jours sont des jours ordinaires, le septième est plus noble et plus glorieux. »

Je mentionne cette opinion de l'antiquaire anglais purement et simplement pour l'exposer bien plus que pour la confirmer.

Quelque singulières que soient d'ailleurs les suppositions de M. Smyth sur la grande pyramide, et quelque bizarre que soit, d'après lui, la destination que ses constructeurs ont voulu lui donner, elles n'approchent en rien pour déconcerter les idées reçues de certaines merveilles incontestables de la nature.

Comme preuve de ce que j'avance, je veux vous mentionner un animal vivant, qui ne pouvant trouver assez d'aliments pour se substanter tout entier, se coupe et se debite le corps par morceaux afin d'avoir moins de parties de son être a nourrir.

Cet animal singulier se nomme le *synopte*. Il vit dans les sables tourbeux de la mer, où il se nourrit des matières organiques qui s'y trouvent en decomposition.

Long tube transparent de 40 à 50 centimetres, teinté d'un rose tirant sur le lilas, il porte sur l'etendue de son corps cinq petites bandelettes de soie blanche opaque que surmonte une veritable fleur vivante d'un blanc de camellia et composee de douze pétales étroites; ces pétales ne sont en réalite que des ventouses douées d'un mouvement de rétraction en arrière.

J'ai dit que le corps du synopte était transparent; aussi distingue-t-on nettement, à travers un intestin transparent lui-même, les corpuscules de granit qui le remplissent d'un bout à l'autre et dont on voit les arêtes vives et les surfaces nettes et arrêtees.

Le corps, si mince et si translucide qu'il soit, ne s'en compose pas moins de sept couches de membranes superposées au-dessus les unes des autres, de muscles et de peau. Enfin de petites plaques calcaires armées de deux pointes dentelees et recourbées protégent cet organisme delicat.

Si, pour l'étudier, on place dans un bocal rempli d'eau de mer un synopte, et que les debris végetaux dont il se nourrit viennent à lui manquer, il se résigne à un suicide partiel, forme un étranglement dans la portion de son corps dont la famine l'oblige à se séparer et le détache par un mouvement brusque. Après quoi il mange d'ordinaire cette partie de soi-même qu'on aperçoit bientôt circuler et se décomposer dans son estomac.

Continue-t-on à laisser manquer d'aliments la pauvre bête, elle recommence la même opération, et il finit par ne rester dans le bocal que la tête du synopte, espèce de petit ballon rond et surmonte de tentacules doues d'une fiévreuse activité, qui nage désespérément et cherche de toutes parts des molécules de nourriture et qui les saisit avec adresse.

Met-on ensuite dans le bocal des débris de plantes à demi décomposés, la tête du synopte ne tarde point à se reconstituer un corps; mais elle y procède avec une sage prudence, elle ne s'agrandit et ne s'allonge que lentement, et selon l'abondance des provisions qui flottent autour d'elle.

Un synopte peut ainsi à volonté se diminuer autant de fois que la nécessité l'y oblige, s'agrandir, se reconstituer et se manger de nouveau lui-même.

Par quel moyen, par quel agent mystérieux le synopte selon ses besoins se retranche-t-il ou reconstitue-t-il une partie de son corps? Dieu seul le sait, *lui qui sait bien des choses*, comme le disait saint François de Sales. En attendant, on conviendra qu'il y a loin de la sécrétion vitale du synopte même à ce fameux baume de Fier-à-bras duquel don Quichotte disait à Sancho: « Quand je l'aurai composé et confié à ta garde, si tu me voyais pourfendu en deux, ce qui est un accident assez commun dans les combats, tu n'auras qu'à ramasser vivement la partie du corps qui serait tombée à terre, et avant que le sang se soit figé, à l'appliquer contre l'autre partie restée en selle, en ayant soin de les rajuster avec precision; puis tu me feras avaler deux gorgees du susdit baume, et en un clin d'œil on me verra entier et sain comme une pomme. »

Le baume de Fier-à-bras du synopte existe, lui! Mais quand la science nous en expliquera-t-elle la composition et le mystère?

S. Henry Berthoud.

LES SOURCES DU GANGE

Il est peu de spectacles plus imposants au monde que celui que voit surgir à ses regards le voyageur qui a remonté jusqu'à Gangoutri, sur les premières assises de l'Himalaya, les sources du Gange. Tandis qu'au midi la perspective se déroule graduellement à travers des zones de neiges et de forêts, jusqu'au milieu de riches campagnes, qu'une rivière arrose de son cours sinueux; du côté de l'est, ce ne sont que crevasses fantastiques, rochers escarpés, glaciers éclatants que dominent, au delà d'une barrière de neiges infranchissables, les cinq pics du Rudru-Himaleh, hauts de plus de six mille metres, d'où s'échappent les sources mystérieuses du Gange, le fleuve sacré des Hindous. Certes, il n'y a pas de lieu saint qui puisse saisir l'esprit des fidèles par une plus sereine majesté, par une plus sauvage grandeur.

La vue que nous donnons de ces gigantesques glaciers est prise de Gangoutri, rendez-vous ordinaire des pelerins. On sait que le pèlerinage aux sources du Gange n'est pas moins meritoire pour les Hindous que celui de la Mecque pour les Mahometans, car il rachète, au dire des brahmes, tous les péchés passés et assure la beatitude éternelle dans l'autre monde.

Le village de Gangoutri n'est pas à moins de treize cents pieds au-dessus du niveau de l'Océan. C'est au confluent voisin du Djahmavi et du Bhaghirathi, les deux branches les plus reculées du fleuve sacré, que les fidèles Hindous viennent emplir leurs fioles de l'eau sainte et s'y baigner avec ferveur; c'est là que les devots petrissent des pelotes de sable avec de l'herbe et les jettent au Gange comme des offrandes propitiatoires; c'est là que des fanatiques, plongés dans le fleuve jusqu'à la ceinture, le conjurent de leur accorder le don de prophetie; là, des *djoghis*, ou pénitents nus, le corps blanchi par la cendre, les reins serrés d'une corde, les cheveux entortillés comme des serpents, les mains aux hanches, marchent à pas égaux en répétant éternellement d'une voix sourde le mot *ram ram*, sorte d'appel à la divinite.

Gangoutri a plusieurs hangars destinés à abriter les pèlerins, dont quelques-uns beniraient le ciel s'ils pouvaient y mourir, bien que les brahmes declarent que personne ne saurait rendre le dernier soupir dans ce lieu sacro-saint: aussi ont-ils soin d'emporter, bon gre, mal gre, ceux des fanatiques dont les forces épuisees font pressentir la fin prochaine, pour les forcer à mourir ailleurs.

Un petit temple, consacre à Ganga, indique l'emplacement de la source ou les pèlerins vont remplir leurs fioles de terre. Les fioles sont ensuite cachetees par un brahme avec l'anneau qu'il porte à son doigt et qui a pour inscription: « Eau du Bhaghirathi, Gangoutri. » Ce cachet de sainte authenticité donne à la fiole et à son contenu une valeur inappreciable dans tous les districts de l'Inde.

L. de Morancez.

[illegible]

[illegible]



LES SOURCES DU GANGE; vue prise du village de Gangotri, d'après le croquis d'un voyageur. — Voir page

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

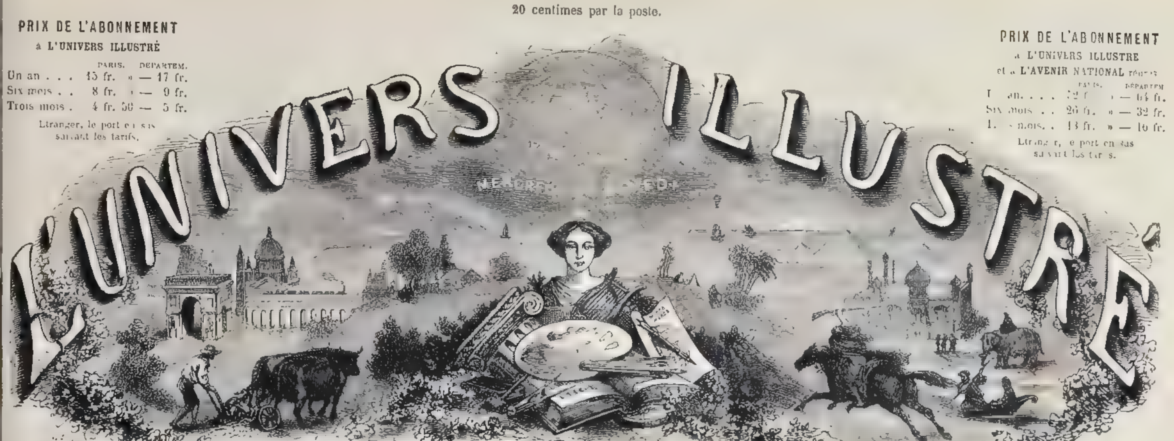
	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois . .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 542.
Samedi 2 Juin 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Opéra : début de Mlle Granzow dans *Neméa*. — Théâtre-Lyrique : *Les Joyeuses Commères de Windsor*, paroles de M. Jules Barbier, musique de O. Nicolaï. — La pièce anglaise et le libretto français. — Conscience du chroniqueur. — Molière et Shakspeare. — Arnolphe et Falstaff. — *Tartuffe* et *la comtesse d'Escarbagnas*. — Rapprochement. — Un incident burlesque. — Les acteurs : MM. Ismaël, du Wast, Wartel, Gabriel; Mmes Saint-Urbain, Dubois et Daram. — La partition. — Shakspeare partout. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin. — Reprise de *Richard III*, drame en trois actes de M. Victor Séjour. — Théâtre Italien : *Hamlet*, traduction de M. Rusconi. — M. Ernesto Rossi, détails biographiques. — Un portrait au miroir.

Grande, brune, l'œil parlant, la physionomie plus expressive que régulière, quelque chose des airs impérieux de la Salvioni et des petites moues dédaigneuses de Mlle Santaville, la jambe nerveuse, le jarret d'acier, le corps souple et élancé de la Diane chasseresse, telle est Mlle Granzow, la nouvelle étoile de l'Opéra. L'agilité, la précision, la force, voilà les qualités dominantes de son talent. Pour parler l'argot des planches, elle brille plus par le taqueté que par le parcours et le ballon. Ses pointes sont irréprochables, ses pirouettes étourdissantes, ses renversements, d'une hardiesse incomparable. On voit que le mécanisme du métier n'a plus de secrets pour elle. Il fut un temps où deux écoles se disputaient l'empire chorégraphique : l'école poétique, vaporeuse, aérienne, représentée par Taglioni ; l'école des séductions sensuelles et des coquetteries provocantes, incarnée dans Fanny Elssler. S'il fallait rattacher Mlle Granzow à l'une d'elles, c'est à cette dernière qu'elle appartiendrait par la malice et l'esprit de sa pantomime, la grâce piquante de sa danse et cette *grata protervitas* dont parle quelque part Horace. Mais une troisième école règne aujourd'hui, l'école des surprises gymnastiques, et à celle-là, Mlle Granzow a le tort de sacrifier trop souvent. Le plus triste est de voir le public applaudir à ces tours de force disgracieux, qui sont du domaine de la clownerie plutôt que de la danse. Ainsi, dans *Néméa*, Mlle Granzow termine son dernier pas, grimpée sur une espèce de tabouret, où, le pied fiché comme une flèche, elle exécute les mêmes pirouettes que sur les planches mêmes de

BOMBARDEMENT DE VALPARAISO PAR L'ESCADRE ESPAGNOLE, le 31 mars 1866. — Dessin de M. de Bérard, d'après un croquis de notre correspondant du Chili.

Voir le Bulletin.

la scène. A ce moment les bravos éclatent de tous les coins de la salle : ils seraient sans doute plus bruyants encore si, comme chez M. Dejean ou chez M. Arnault, le tabouret était remplacé par une selle de cheval.

Après le public, les coupables sont les maîtres de ballet qui, à court d'inventions poétiques ou gracieuses, se réfugient dans l'étrange et le bizarre. Pour combattre ces tendances fâcheuses, ce qu'il y aurait de mieux à faire ce serait de remettre à la scène les chefs-d'œuvre de l'art chorégraphique, les classiques de la danse les mieux appropriés au talent de l'artiste que l'on tient à mettre en vue. Pourquoi, par exemple, ne remonterait-on pas le *Diable à quatre* ou le *Diable boiteux*, — ce dernier ballet surtout, le meilleur sans contredit des ballets d'action que l'Opéra ait donnés depuis trente ans? Chausser la pantoufle de Fanny Elssler est sans doute chose dangereuse, mais Mlle Granzow a le pied assez leste et mignon pour pouvoir s'y risquer, et j'imagine que le succès d'estime qu'elle a déjà conquis dans *Giselle* et dans *Néméa* pourrait bien se changer cette fois en succès d'enthousiasme.

~~~ M. Carvalho, qui ne le cède pas en activité à M. Perrin, vient de trouver des lendemains à *Don Juan* avec les *Joyeuses Commères de Windsor*.

Il me serait facile d'échapper à l'analyse du poëme, cette besogne fastidieuse entre toutes : il me suffirait de la remplacer par ce cliché commode : « Tout le monde connaît l'adorable fantaisie de Shakspeare qui a pour titre... etc. » J'avoue que ma conscience y répugne. Sans faire injure à mes lecteurs, je doute que beaucoup d'entr'eux — j'en excepte ceux qui lisent Shakspeare dans le texte original — aient eu le courage de parcourir, même du pouce, ce fatras de lourdes plaisanteries, de coq-à-l'âne prétentieux, de jovialités lugubres dont se composent, aux trois quarts, les cinq actes du vieux Will. Le génie de Shakspeare, il faut le chercher dans *Hamlet*, dans *Macbeth*, dans *Roméo et Juliette*, dans ces drames sublimes et passionnés où l'âme humaine est fouillée par le scalpel le plus impitoyable qu'ait manié un poëte doublé d'un philosophe. Mais l'esprit, la gaieté épanouie, le jet franchement comique, ne le lui demandez pas : — à plus forte raison le goût et la finesse. Il plaisante à coups de poing, à la manière des rustres : sa grosse joie sent la taverne : la mousse qui pétille au bord de son verre est celle de la bière et non celle du champagne : vous reconnaissez le « sauvage ivre » de Voltaire.

Eh ! oui, sans doute, il y a des perles dans ce fumier : seulement, pour les trouver, il faut braver les âcres parfums qui s'en dégagent, les odeurs méphitiques qu'il exhale : travail pénible que peut s'imposer un critique, mais devant lequel reculera le lecteur qui ne cherche dans une œuvre littéraire que son plaisir ou sa distraction. Et n'allez pas croire que ces perles soient si abondantes dans la pièce que M. Barbier vient d'accommoder à la musique de Nicolaï. Aussi ce que l'auteur français lui a emprunté, ce sont moins de rares plaisanteries qui, transportées dans notre langue, ont paru frappées à la glace, que le cadre général, l'intrigue, les personnages et, parmi eux ce type de la lâcheté fanfaronne, de la sotte fatuité, de la gloutonnerie crapuleuse, cette bedaine immonde, ce muid de vin qui s'appelle John Falstaff, encore a-t-il fallu, pour le faire accepter de notre public si délicat, toute la légèreté de main, toute l'ingéniosité de l'auteur du libretto.

Comme dans le *Songe d'une nuit d'été*, c'est d'abord sous la forme d'un galantin suranné que Falstaff entre en scène.

Mme Page, la femme du juge de paix, et Mme Ford, l'épouse d'un bourgeois de Windsor, un Othello de faubourg, ont reçu deux billets doux, conçus dans les mêmes termes et signés du même nom : John Falstaff. Les joyeuses commères se promettent de tirer vengeance du vieux fat: Mme Ford lui assigne un rendez-vous auquel, on le comprend, il n'a garde de manquer. A peine se met-il en devoir de profiter de sa bonne fortune qu'une voix courroucée se fait entendre : c'est M. Ford que sa femme a fait prévenir, et à qui elle n'est pas fâchée de donner, du même coup, une petite leçon. Aidée de sa voisine, la commère Page, Mme Ford fait entrer Falstaff dans un sac à blé, et le galant, porté sur les épaules de deux garçons de ferme, s'échappe ainsi à la barbe du mari. Mais auparavant les porteurs ont reçu ordre de jeter le sac et son contenu dans l'étang voisin. — Un étang! passe encore si c'eût été un tonneau de malvoisie! — Et pendant que Falstaff barbote dans la vase, M. Ford fouille la maison, et, comme de juste, ne trouvant rien, finit par demander pardon à genoux de ses soupçons injustes. — Madame, vous jouez fort bien la comédie, pourrait-il dire comme Almaviva en pareille circonstance. — Et moi donc, monsieur Ford? pourrait répondre la petite masque, la voisine Page.

Tout cela se trouve dans Shakspeare; mais noyé, délayé dans un flot d'intrigues parasites et de détails inutiles. Et quels détails! au lieu du sac de blé, c'est un paquet de linge sale, et vous entendez d'ici les plaisanteries au gros sel sur l'odeur infecte des « foul shirts and smocks, socks, foul stockings and greasy napkins ». — C'est à faire lever le cœur!

L'acte suivant renferme une jolie situation qui a été refaite bien des fois depuis : celle d'Horace racontant à Arnolphe, dont il ignore le véritable nom, comment il s'est entendu avec Agnès pour le tromper. Horace ici c'est Falstaff, et Arnolphe M. Ford qui se présente à lui sous le faux nom de Brooke. Molière a-t-il connu les *Merry wives of Windsor?* On serait tenté de le croire; car cette scène n'est pas la seule qu'on retrouve dans son œuvre. L'examen, sur le latin, du petit William Page par le docteur Évans rappelle d'assez près celui du jeune comte d'Escarbagnas. Si c'est là un emprunt que Molière a fait à Shakspeare, je crois qu'il eût pu s'en dispenser.

Dupé une première fois par Mme Ford, Falstaff se laisse encore tromper une seconde. Tartuffe aussi commet la même faute, et il faut reconnaître qu'il est moins excusable. M. Ford, à son tour, tombe de nouveau dans le piége que lui a dressé la rusée femelle. Sachant que son mari a été informé du tour qu'elle lui a joué, elle fait enlever sous ses yeux un autre sac de blé. M. Ford, convaincu que Falstaff y est caché, le perce à grands coups d'épée, et au lieu de sang, n'en fait couler que du grain. Cette fois, les deux commères ont fait revêtir à sir John des habits de femme; mais ce travestissement ne le sauve qu'à moitié des fureurs de l'époux irrité; car le nom qu'il s'est donné est celui d'une certaine Mme Vabontrain, que M. Ford soupçonne de vouloir débaucher sa femme, et pour lui apprendre à ne plus se mêler de ses affaires conjugales, il la reconduit jusqu'à la porte à grands coups de bâton entre les omoplates.

Je ne vous ai pas encore parlé d'une autre intrigue mêlée à celle-ci et dont l'héroïne est la charmante Anna, la fille de M. Page. Trois amoureux papillonnent autour de l'héritière de M. le juge de paix : — Nigaudin, le niais classique, mais qui rachète ce qui lui manque du côté de l'intelligence par trois cents livres de revenu en bons champs au soleil; le capitaine Caïus, une sorte de tranche-montagne qui n'a que la cape et l'épée, et le petit poëte Fenton, dont l'escarcelle n'est guère mieux garnie, mais qui excelle à roucouler sous un balcon une sérénade amoureuse. — M. Ford tient pour Nigaudin et Mme son épouse pour Caïus : quant à miss Anna, ai-je besoin de vous dire que c'est au poëte qu'elle a donné son cœur, en attendant qu'elle puisse y joindre sa main?

Ceci expliqué, allons rondement au dénoûment.

Bafoué, mystifié, moulu de coups, Falstaff n'en a pas moins accepté un troisième rendez-vous. Les deux commères ont juré qu'elles l'attendraient dans une forêt hantée par les esprits, sous le chêne colossal de Herne. Leurs époux sont dans la confidence. Mme Ford a pardonné à son mari qui a définitivement abjuré ses soupçons jaloux. Miss Anna sera aussi de la partie : elle a son rôle dans la mascarade qui se prépare. Mais ce n'est pas tout : M. et Mme Page lui ordonnent, chacun de son côté, de se laisser enlever — par Caïus, dit M. Page, par Nigaudin, dit Mme Page. — La jeune fille, qui chasse de race à, elle aussi, son plan dont elle ne souffle mot, c'est de se laisser enlever par le petit Fenton — toujours sous le chêne de Herne.

Le voilà enfin devant nous, ce fameux chêne au tronc énorme, aux bras noueux et tordus, un arbre épique à rendre jaloux le mancenillier de *l'Africaine*. Travesti, ainsi qu'il a été convenu, sous le costume de Herne le noir chasseur, le front orné d'un énorme bois de cerf, paraît John Falstaff. Les deux commères sont déjà au rendez-vous. Mais à peine de tendres aveux commencent-ils à s'échanger qu'un grand bruit se fait entendre. Ce sont les nymphes, les lutins, les Elfes, les Djins, tous les génies mâles et femelles de la forêt qui viennent se livrer à leurs ébats sous le grand chêne. A leurs jeux président Titania, c'est-à-dire miss Anna; Obéron, c'est-à-dire Fenton, et voici en outre le véritable Herne qui n'est autre que M. Page, le jovial juge de paix. Falstaff tremble de tous ses membres, il se croit tombé en plein sabbat : Herne l'a désigné à la vengeance de sa troupe fantastique. Déjà la ronde infernale tournoie autour de lui : il se sent heurté, piqué, lutiné, houspillé de toutes parts. Et pendant que le couple Page et le couple Ford s'amusent des terreurs du vieux drôle, Titania et Obéron s'esquivent tout doucement et s'en vont se marier dans la chapelle voisine. Qui se trouve penaud? C'est le capitaine Caïus qui a enlevé un des deux valets de Falstaff, c'est Nigaudin qui a enlevé l'autre, en se figurant chacun enlever miss Anna. Quant aux parents, ils pardonnent et acceptent le plus gaîment du monde le fait accompli.

Tout cela est vif et amusant, grâce à l'arrangement habile de M. Barbier et à l'esprit de son cru qu'il a introduit dans le dialogue de Shakespeare. — Ce n'est pas moi qui crierai au sacrilége.

Mais, il faut bien le dire, les honneurs du rire ont été pour un incident qui n'était pas porté au programme.

Il est rare qu'un acteur soit assez richement doué du côté de l'ampleur physique pour représenter, — sans supplément artificiel, — les rotondités de Falstaff. Je ne connais guère, et encore dans le passé, que feu Lepeintre jeune qui eût pu, réduit à ses seules ressources, affronter la comparaison sans trop de désavantage. Ismaël, qui n'a pas la même ambition, avait eu recours au procédé commun : seulement sa crinoline était mal attachée, au moment où il entrait en scène, vers le milieu du second acte, le fil qui la retenait s'est rompu et force lui a été de s'enfuir dans la coulisse en la soutenant des deux mains. Je vous donne à penser si l'on a ri! En garçon d'esprit qu'il est, Ismaël ne s'est pas déconcerté. — Encore un tour de ces coquins de Nym et de Pistolet, a-t-il dit en rentrant en scène, j'ai joliment fait de leur donner leur compte! — Et le public d'applaudir.

On ne connaissait en France, de Nicolaï, que ses deux ouvertures : du *Templier* et des *Joyeuses Commères de Windsor*. Il faut savoir gré à M. Carvalho de nous avoir donné, dans son entier, la partition de ce dernier opéra. Sans être un de ces maîtres puissants qui renouvellent la face de l'art, Nicolaï, à en juger par l'œuvre que nous venons d'entendre, est un des premiers parmi les compositeurs agréables qui se rattachent à la tradition rossinienne. Allemand d'origine et de naissance — il était né à Kœnigsberg en 1809, — il appartient à l'Italie par son éducation musicale. C'est à Milan, de 1832 à 1842, qu'il écrivit la plupart de ses compositions. Il revint ensuite en Allemagne, où son séjour, qui se prolongea jusqu'en 1849, date de sa mort, ne paraît pas avoir modifié sensiblement sa manière. Les *Joyeuses Commères de Windsor* appartiennent à cette dernière période. Le charme, la grâce, la facilité, l'abondance mélodique, tels en sont les caractères les plus saillants. Ce qui fait surtout défaut, c'est l'individualité. Tel morceau, le duo d'introduction des deux femmes, par exemple, rappelle pour l'esprit et le piquant du dialogue, la manière d'Auber. Le beau final du premier acte semble écrit de la même main qui a tracé le septuor de *Lucie* et le final de la *Fille du régiment*. Le duo d'amour du second acte a la suavité d'une inspiration d'Hérold. Il faut ajouter, pour être juste, que cette diversité ne forme pas dissonance, et que le compositeur a su jeter, sur tous ces morceaux de couleur différente, comme une sorte de glacis qui rétablit l'harmonie dans l'ensemble. Outre ceux que je viens de citer, je signalerai encore les couplets de Mlle Daram, expressifs et distingués, le joli duo de Falstaff et de Mme Ford au premier acte, au dernier la *Ballade du chêne*, d'un bon caractère fantastique, et surtout un air de bravoure très-crânement enlevé par Mme Saint-Urbain. Quant aux couplets à boire de Falstaff : « *Au diable soient les buveurs d'eau*, » que l'on a fait répéter, je ne partage pas l'enthousiasme de la claque : — c'est un vrai *De profundis* bachique. — Je ne dis rien de l'ouverture, qui est depuis longtemps classée parmi les meilleures pages symphoniques du genre.

Il ne manque à Ismaël, pour être excellent dans Falstaff, qu'une gaieté plus large, plus épanouie, plus communicative. Il a d'ailleurs chanté avec beaucoup de charme et parfois de brio, les nombreux morceaux dont se compose son rôle.

Le ténor du Wast n'a pas tenu les promesses qu'avait fait concevoir son début au Grand-Théâtre-Parisien dans la *Jeanne Darc*, de Duprez. Sa voix dont le timbre est assez sympathique a paru faible et trop souvent d'une justesse douteuse. Peut-être y a-t-il à faire ici la part de l'émotion. C'est, dans tous les cas, une revanche à prendre.

Wartel donne une physionomie originale à M. Ford. Gabriel représente avec bonhomie M. Page. Gerpré, Caillaud et Troy jeune ont montré de la gaieté et de l'entrain.

Mais parlez-moi de Mme Saint-Urbain. A la bonne heure! voilà une franche et joyeuse commère, accorte et appétissante. De l'esprit argent comptant, du comique sans exagération, du naturel, de la verve, les qualités d'une comédienne : une voix un peu courte, mais sonore, vibrante et chaude. Somme toute, un succès. A côté d'elle, dans un rôle plus effacé, Mlle Dubois a fait applaudir son jeu consciencieux et ses belles notes de contralto. Mlle Daram gâte, comme à plaisir, un organe expressif par un chevrotement insupportable.

~~~ Shakspeare encore, Shakspeare toujours — à la salle Ventadour et à la Porte-Saint-Martin : là-bas avec *Hamlet*, ici avec *Richard III*.

Entendons-nous. Le *Richard III* que nous donne M. Marc Fournier n'est pas celui de Shakspeare, c'est une imitation libre ou, pour mieux dire, une inspiration du maître. M. Victor Séjour est l'auteur de ce drame que nous avons vu déjà sur la même scène, il y a quatorze ans, et où se trouvent condensés, dans une action vigoureusement nouée, les incidents les plus dramatiques que l'histoire, la légende et le théâtre nous ont transmis sur celui qui fut tour à tour Glocester et Richard III. La pièce a retrouvé son succès des premiers jours; M. Séjour est ici sur son terrain : on sent qu'il sait son Shakspeare sur le bout du doigt, qu'il a vécu dans sa familiarité, qu'il s'est imprégné de son parfum : « Je ne suis pas la rose, mais j'ai vécu auprès d'elle, » est-il dit dans un vieux poëme oriental.

Si je voulais persuader à Taillade qu'il a effacé dans le rôle principal le souvenir encore vivant de Ligier, il ne me croirait pas. Mais ce qu'il laisse à désirer du côté de l'ampleur, de la diction et de la puissance de l'organe, il le remplace par une composition savante, par une saveur d'originalité qui fait de lui, à l'heure qu'il est, un des premiers acteurs du drame qui soient à Paris. Son agonie est magnifique : le réalisme théâtral ne saurait aller au delà.

~~~ Vous figurez-vous *Hamlet* traduit en italien, et la langue éclatante et molle « où résonne le *si*, » employée à reproduire les âpretés shakspeariennes! Le spectacle est curieux en tout cas, et vaut qu'on s'y arrête. Allez donc voir, je vous y engage fort, Ernesto Rossi dans *Amleto*. — Aimez-vous les portraits? En voici un que l'on ne saurait récuser sans impolitesse, car il est extrait d'une biographie que l'artiste fait distribuer par ses amis.

« Il est (je cite textuellement) bien pris dans une taille de juste mesure ; il est blanc de teint, une chevelure touffue, et porte, contre l'usage français, que nous voudrions voir adopté en Italie, de petites moustaches. Sa figure mobile, douce, souriante et grave en même temps, est un clair miroir où viennent se refléter les passions les plus intimes. Le front est haut et large, l'œil plein d'expression, la bouche sensuelle, la voix bien timbrée, souple, insinuante, musicale. Rossi, qui est encore un chanteur excellent, se prête ainsi merveilleusement à toutes les exigences de ses rôles. »

On n'est jamais si bien servi que par soi-même, dit le proverbe.

Il ne tenait qu'à M. Rossi d'ajouter que, comme tragédien, il est tout bonnement sublime, et nous devons encore lui savoir gré de sa modestie.

L'espace me manque aujourd'hui pour me livrer à une appréciation motivée de son talent qui n'est certes pas, je me hâte de le dire, d'un artiste vulgaire. Il est certain qu'il compte déjà, dès à présent, même parmi les amateurs français, des admirateurs enthousiastes. Un des écrivains les plus distingués de ce temps-ci et des plus compétents en matière théâtrale m'affirmait hier que, dans le rôle d'Hamlet, Ernesto Rossi ne le cédait ni à Macready ni même à Charles
~~~

Kemble. Il ajoutait que, dans son opinion, nous n'avions pas en France un tragédien ou un acteur de drame à lui opposer. Par exemple, là-dessus je fais mes réserves. — Je vous dirai pourquoi un autre jour.

GÉROME.

BULLETIN

La gravure que nous donnons en tête de ce numéro représente le bombardement de Valparaiso par l'escadre espagnole sous le commandement de l'amiral Mendez Nuñez. Nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur ce terrible fait de guerre qui a causé une profonde émotion en Europe et sur lequel tous les journaux ont publié de longs détails. Nous nous bornerons à faire remarquer que notre dessin est d'une rigoureuse exactitude, ayant été exécuté d'après un croquis envoyé par un témoin oculaire du grand désastre.

L'Exposition rétrospective, aux Champs-Élysées, a réuni la plus intéressante collection de Greuze qu'on ait jamais vue : la *Bonne Mère*, appartenant à M. le marquis de Laborde; la *Danaé;* diverses compositions familières, des portraits historiques, entre autres celui de Talleyrand, appartenant à M. Chaix-d'Est-Ange, et une douzaine de têtes d'une qualité exquise, empruntées aux galeries de MM. Émile Pereire, le baron N. de Rothschild, le comte Duchâtel, Henry Didier, M. Odier, le comte de la Ferronnays, etc.

L'organisation de la landwehr en Prusse a ceci de remarquable que les cas d'exemption qui en France, par exemple, libèrent du service militaire : les fils aînés de veuves, les soutiens de famille, etc., etc., n'ont aucune valeur en Prusse. Les Prussiens qui sont de complexion débile ne sont définitivement exempts du service, pour faiblesse de constitution, qu'après s'être présentés au conseil de révision, à trois visites, pendant trois années consécutives. Les Prussiens vivant à l'étranger ne sont pas moins inscrits sur les rôles et font, quoique absents, partie de la landwehr. Ainsi M. le baron Schuckler, un de nos sportsmen du monde élégant, vient de quitter Paris pour se rendre dans un bataillon de la landwehr dont il fait partie comme officier.

La commission centrale de l'Exposition, instituée depuis déjà quatorze mois, à Athènes, travaille avec activité à l'accomplissement de sa tâche. Elle est présidée par M. Démétrius Christidès, ancien ministre, et réunit à Athènes tous les produits destinés à être envoyés à Paris. Les exposants devront avoir expédié à Athènes tous leurs envois avant la fin d'octobre. Indépendamment de cette sorte de musée rétrospectif dont il a été déjà question, ainsi que des produits naturels ou industriels du pays, la commission compte que la peinture et la sculpture grecques actuelles seront dignement représentées à l'Exposition.

L'Égypte affecte une somme de 1 million rien qu'à l'installation de ses merveilles dans le palais du Champ de Mars.

La Turquie fait édifier dans le parc le minaret d'une mosquée, un mausolée et une maison avec son divan et son bain complet.

La Perse se propose également de construire dans le parc un certain nombre d'édifices originaux, tels que kiosques, magnaneries, fabriques d'opium. Il est même question de reproduire, dans un pavillon spécial, la salle du trône avec ses peintures murales et ses riches tapis, ses meubles et ses fantaisies.

A la liste des États qui prendront part à l'Exposition universelle, il faut ajouter le royaume de Siam, l'empire du Japon et l'empire du Maroc. Des lettres arrivées de ces trois pays, annoncent que les préparatifs se poursuivent avec la plus grande activité. Les industries japonaise, siamoise et marocaine veulent nous donner une haute idée de leurs produits.

On n'a pas oublié la statue colossale de Vercingétorix, monument national élevé au dernier défenseur de l'indépendance gauloise.

Marseille aussi veut avoir une statue colossale qui sera, comme le Vercingétorix, en cuivre repoussé. Ce sera une statue de la Vierge. Elle est destinée à la nouvelle église de Notre-Dame de la Garde.

Avant de confier l'exécution de cette statue à un artiste, le conseil municipal a ouvert un concours. Trois artistes se présentent : ce sont M. Aimé Millet (l'auteur de Vercingétorix), M. Gumery et M. Lequesne.

Le Derby de 1866, à Epsom, est le plus considérable, comme chiffre de souscriptions, qui ait jamais été couru. Il a produit une valeur de 7,350 livres sterling, soit près de 200,000 francs. Le temps de la course a été d'une seconde de us que celle de Gladiateur, et de deux secondes de plus que celle de Blair-Athol.

Lord Lyon, qui a gagné le dernier Derby, est un poulain bai-clair, ayant 1 m. 62 c. de taille et 1 m. 72 c. de ceinture. Il a été élevé par le major Pearson, propriétaire de *Paradigm*, et lui appartient; mais, par suite d'un traité, il court sous les couleurs et pour le compte de M. Stulton.

Une opération gigantesque est en voie d'exécution depuis plusieurs années sur tout le territoire : c'est celle du relevé de tous les niveaux du sol de la France. Ce grand travail a été commencé en 1857, sous le contrôle du ministère des travaux publics, et sera terminé en cinq ou six ans.

TH. DE LANGEAC.

CALCUTTA

LA MOSQUÉE DE GHOLAUM-MAHOMED

Calcutta, « *The city of palaces !* » disent les Anglais. Certainement il y a beaucoup d'orgueil national dans un tel nom donné par eux à leur création; et l'étranger qui prendrait ce nom au pied de la lettre serait fort surpris d'avoir à parcourir des quartiers entiers composés de huttes de sauvages. Pourtant, indépendamment même de l'entrée par le pont d'Alipore, peut-être unique au monde, certaines parties de la ville justifient son pompeux surnom. Le quartier qui entoure la vaste mosquée de Gholaum-Mahomed peut donner une idée des habitations riches à Calcutta, et il nous semble que le mot « palais » n'a rien d'exagéré. Cette mosquée, fort belle, est d'un effet bizarre, avec ses hautes tourelles et ses clochetons aigus, au milieu de ces toits plats et de ces terrasses. Du reste, Calcutta est une ville de contrastes, quoiqu'elle ait été bâtie, pour ainsi dire, d'un seul coup, puisqu'il y a cent ans environ, le terrain que recouvre cette cité, de plus d'un million d'habitants, n'était qu'une jungle épaisse. Le Gange a laissé une place aux Anglais de l'Inde pour leur capitale ; la leur reprendra-t-il quelque jour? Les chassera-t-il de leur ville des palais ?

R. BRYON.

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(Suite [1].)

Et, se tournant vers Godmaert, le père Franciscus continua :

— Cette terrible nouvelle égare mon esprit. Je ne sais ce que je dois vous conseiller ; mais je vous en prie, je vous en conjure les mains jointes, Godmaert, protégez les temples, ne vous mêlez pas aux hérétiques sinon pour les combattre, et, dans ces jours de suprême danger, ayez toujours votre Dieu sous les yeux, afin de ne rien faire qui soit pour vous une faute irrémissible... O Seigneur, votre main vengeresse s'appesantit sur nous.

Il courba la tête et tomba dans une douloureuse méditation à laquelle la réponse de Godmaert l'eût arraché, si une jeune fille ne fût entrée en ce moment dans la chambre. Dès qu'elle aperçut le prêtre, son visage rayonna de joie et de sa douce voix elle dit :

— Ah ! voilà le père Franciscus !

Elle s'approcha du prêtre, passa la main sous son bras et voulut le soulever de son siége en lui disant :

— Venez, mon père, messire Ludovic de Halmale est dans la bibliothèque. Oh ! que je suis contente que vous soyez venu ; venez !

Le prêtre contempla la jeune fille avec une tendresse paternelle et se leva soutenu par elle ; il tendit la main à Godmaert et dit :

— Je vais me consoler un peu avec mes chers enfants. Et vous, mon fils, n'oubliez pas mes paroles.

Accompagné de la jeune fille, il sortit de la chambre d'un pas chancelant et mal assuré.

Godmaert se rassit et dit en appuyant un doigt sur son front :

— Oui, mon devoir est de défendre la religion et de protéger les temples, mais jamais je n'appuierai les Espagnols ni ne les ménagerai. Non, non, il faut que je me venge et que je délivre mon pays ; l'honneur me l'ordonne : un soldat ne peut se laisser insulter impunément...

Sa voix s'abaissa peu à peu. Ses lèvres remuaient encore et il était visible qu'il se parlait à lui-même, mais ses paroles avaient cessé d'être intelligibles.

Une heure plus tard, on vint lui annoncer que le dîner était servi; il se leva, se rendit à la salle à manger et s'assit au haut bout de la table.

A côté de lui se trouvait sa fille unique et bien-aimée, Gertrude, véritable perle de son sexe. On n'eût pu rencontrer réunis chez une autre femme des traits plus séduisants, une plus noble et plus gracieuse expression, un plus modeste maintien. Ses cheveux n'étaient pas rattachés derrière la tête, selon la mode d'alors, mais ils descendaient le long de ses joues fraîches et rosées et faisaient ressortir les contours de son visage d'un ovale si parfait que jamais peintre en ait pu rêver.

Un aimable sourire errait sur ses lèvres et ses yeux étaient fixés avec l'éloquence d'un sentiment dont elle ne songeait pas à rougir, sur un jeune homme placé en face d'elle. Ce jeune homme était son bien-aimé Ludovic. Lui aussi se tenait dans une attitude respectueuse et gardait le silence. La présence d'une personne qui se trouvait à l'autre extrémité de la table et dont le regard glaçait son cœur, l'empêchait d'entamer avec Gertrude un de ces doux entretiens qui leur étaient habituels.

Celui qui portait sur les deux amants un regard si dur et si sévère était Valdès, grand seigneur espagnol qui jouissait de beaucoup de crédit auprès de la Gouvernante. Il était toujours accueilli avec bienveillance par Godmaert, car il y avait grand danger à s'attirer sa haine. Un manteau de velours au collet brodé d'or couvrait ses épaules. Le poignard suspendu à son cou, richement orné de pierreries, étincelait de mille feux.

Valdès avait toujours témoigné de l'amour pour Gertrude, mais toujours il avait été poliment évincé. C'est pourquoi il contemplait le jeune homme avec une soupçonneuse et malveillante curiosité et cherchait à comprendre le langage qu'échangeaient les yeux des deux amants.

Ni Ludovic ni Gertrude n'aimaient les Espagnols. Godmaert ne paraissait les aimer que par calcul politique, si bien qu'il régna d'abord un profond silence entre les convives. Godmaert, voulant tirer de l'Espagnol des renseignements qui pussent lui être utiles, entama enfin la conversation en ces termes :

— Eh bien, seigneur Valdès, que dites-vous des affaires? Les troubles seront-ils bientôt apaisés?

— Oh! je n'en sais rien, seigneur Godmaert, répondit l'Espagnol ; mais si j'étais le roi Philippe, j'en aurais bientôt fini avec cette canaille à laquelle se sont joints une poignée de nobles rebelles !

— Croyez-vous cela, Valdès? répliqua le gueux avec un amer sourire ; ne savez-vous donc pas que le peuple flamand n'a jamais été dompté par la violence ? Que votre roi envoie tour à tour tous ses soldats dans les Pays-Bas ; qu'il égorge, si c'est son bon plaisir, tous les habitants, et notre pays enverra du fond de la tombe de nouveaux ennemis contre ses hautains oppresseurs.

— Godmaert, vous maltraitez notre nation. Pourquoi voulez-vous avoir la prééminence sur la noblesse espagnole? Notre roi n'a-t-il pas raison de préférer son peuple aux étrangers ?

— Dans son pays, oui — dans le nôtre, non !

— Pauvres comme vous l'êtes, de race obscure et sans gloire, auriez-vous la téméraire présomption de ne pas céder devant une nation aussi illustre que celle des Espagnols?

Le vieux Godmaert, qui ne s'était pas attendu à un pareil langage de la part de son hôte, ne put, malgré toute sa réserve diplomatique, se contenir plus longtemps, son sang s'alluma dans ses veines, et sa figure s'illumina de colère.

L'Espagnol, qui irritait à dessein le vieux Flamand, poursuivit avec une feinte modération.

— Ne pensez-vous pas, Godmaert, que tous ces séditieux, ces nobles qui prennent le nom de Gueux, feraient mieux de servir l'Espagne que de se vêtir de mauvais habits et de chercher à soulever la lie du peuple ?

— Valdès, répliqua Godmaert d'une voix frémissante, vous oubliez que je suis Belge. Avez-vous l'intention de m'outrager chez moi? Parlez net alors !

— Oh ! vous vous trompez, noble Godmaert, reprit le rusé Espagnol. Je fais exception pour vous et pour quelques autres, et cependant, même dans ce nombre, il y en a beaucoup qui, sans les faveurs du roi, seraient aussi pauvres que les autres.

— Vous dites que nous sommes pauvres, Valdès? Si nous avions sucé jusqu'à la dernière goutte le sang des peuples d'un pays lointain, comme vous l'avez fait des Américains, nous serions riches aussi. Qu'importe que nous demandions à être traités sur un pied d'égalité avec les seigneurs espagnols : cela n'est-il pas plus que légitime, puisque nous sommes dans notre pays ? Que nous n'avons pas de maîtres étrangers, c'est ce que prouveront les événements ; nous verrons alors s'ils ont autant de courage que semble le promettre leur orgueilleuse présomption.

L'Espagnol, souriant dédaigneusement, paraissait prendre grand plaisir à la colère du vieillard.

Ludovic tremblait de tous ses membres. Dix fois déjà il avait saisi convulsivement la poignée de la rapière suspendue à son siége ; mais le regard suppliant de Gertrude l'avait empêché de fermer la bouche à l'insolent Espagnol.

Le dîner était fini.

— Gertrude, dit-il en se tournant vers sa fille, rends-toi dans la bibliothèque avec Ludovic.

Il resta seul avec l'Espagnol, son ennemi.

La bibliothèque était une vaste salle qui ressemblait à une nef d'église. Quelques in-folio qui gisaient perdus çà et là lui avaient valu ce noble nom. Mieux eût valu l'appeler la salle d'armes, car plusieurs casques, cuirasses, épées, cottes de mailles et autres engins de guerre étaient appendus aux murailles nues. Quelques tableaux de Frans, Floris, Hugo, Van Hort, Grimer et autres maîtres ornaient le fond de la salle. Celle-ci n'était pas fort éclairée, même par le soleil de midi, parce que les vitraux de toutes couleurs des fenêtres ne laissaient pénétrer qu'une lumière douteuse. Dans un coin s'élevait un petit autel orné d'un crucifix d'ébène et de quelques images de la Vierge ; devant cet autel se trouvait le prie-Dieu, lieu habituel d'où Gertrude avait adressé au Créateur tant de prières aussi ardentes que pures.

Les amants entrèrent silencieusement dans cette salle.

— Ludovic ! Ludovic ! s'écria tout à coup la jeune fille en fondant en larmes, je ne puis voir plus longtemps les outrages qu'ils font aux cheveux blancs de mon père. Par leurs injurieux affronts ils ont abrégé ses jours ! Combien de fois les larmes du vieillard, confondues avec les miennes, n'ont-elles pas baigné nos joues...

Elle ne put ajouter un mot. Elle ne répondit aux paroles consolatrices de Ludovic que par des sanglots convulsifs et des soupirs étouffés.

— Gertrude, disait-il d'une voix suppliante, calme-toi un peu. Supporte avec patience et résignation les douleurs que le Seigneur nous envoie comme épreuves. Songe combien je dois souffrir, moi qui suis noble et dont le cœur ulcère bat violemment...

Et il soupira avec plus d'amertume que la jeune fille, tandis que la sueur glacée d'une colère impuissante baignait ses joues.

Gertrude ne se laissa pas calmer par ses exhortations ; au contraire, sa physionomie, d'ordinaire si douce, prit une expression sévère. Elle s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots :

— N'as-tu donc pas vu avec quelle infernale volupté cet Espagnol a fait souffrir mon père ? Ne vois-tu pas que ces

1. Voir les numéros 540 et 541

injures de tous les jours le conduisent au tombeau, et personne, hélas! personne qui le protége!

Un changement soudain se fit chez le jeune gentilhomme : il releva la tête avec fierté, ses yeux lancèrent des éclairs et tout en lui révéla une colère mêlée de désespoir.

— Eh bien! s'écria-t-il impétueusement en tombant aux genoux de Gertrude, eh bien! tu ne m'accuseras pas de lâcheté. Dis, que faut-il que je fasse? Faut-il passer une rapière au travers du corps de Valdès? Veux-tu que je t'apporte son cœur sanglant?

Un cri d'angoisse s'échappa du sein de la jeune fille; elle se rejeta en arrière et s'éloigna de Ludovic comme si l'offre qu'il venait de lui faire lui inspirait le plus grand effroi. Son visage s'attrista et le repentir pénétra dans son cœur.

Le jeune homme comprit la pensée de la jeune fille; il donna à ses traits une expression douce et calme, alla à Gertrude, lui prit la main et lui dit d'une voix pleine de tendresse :

— Nous nous égarons, Gertrude; nous oublions les conseils du bon père Franciscus

Gertrude fondit en larmes; épuisée et sans force, elle laissa, sans répondre, tomber sa tête sur l'épaule de son bien-aimé.

Durant longtemps ils confondirent leurs larmes et sanglotèrent comme des enfants jusqu'à ce que Gertrude, comme s'éveillant d'un rêve pénible, éloigna doucement Ludovic d'elle, s'agenouilla sur le prie-Dieu et demanda au ciel, vers lequel son âme s'éleva sur les ailes de la prière, une consolation qu'elle n'avait pas trouvée sur le sein de son ami

Ludovic contemplait sa Gertrude avec extase et écoutait religieusement sa douce voix murmurant une fervente oraison. Le nom de son vieux père, douloureusement accentué revenait sans cesse sur les lèvres de la jeune fille. Longtemps elle demeura le front appuyé sur le prie-Dieu comme abîmée dans une céleste contemplation. Le jeune homme, saisi de respect, s'agenouilla derrière elle sur le parquet, et, entraîné par l'exemple, joignit les mains et pria pour la patrie avec sa [illegible].



THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE. — *MANGEUR DE FER*, drame en 5 actes et 8 tableaux, de M. E. Plouvier.
Dernier tableau, dessin de Ch. Gaildrau. — Voir la Chronique du n° 756.

— Ludovic, où es-tu? s'écria enfin Gertrude en promenant avec surprise les yeux autour de la chambre.

Elle aperçut le jeune homme ravi, qui l'enveloppait d'un regard plein d'amour; elle se leva, s'approcha de Ludovic toujours prosterné, et lui tendit la main.

— Eh bien, lui dit-elle, ne trouves-tu pas qu'une bonne prière console et soulage comme un baume céleste?

Ludovic s'étonnait du soudain changement qui s'était fait dans les traits de la jeune fille.

— Gertrude, dit-il en s'asseyant à côté d'elle, dans mon extase le ciel s'est ouvert davant moi, je t'ai vue comme un ange devant Dieu!

— Oh! sans doute, répondit-elle avec un doux sourire, une âme pieuse peut toujours s'unir avec Dieu, et, détachée des misères de ce monde, savourer un avant-goût des joies célestes. C'est là un bonheur que ne connaissent point les impies!

Le regard du jeune homme ne pouvait se lasser d'admirer sa bien-aimée

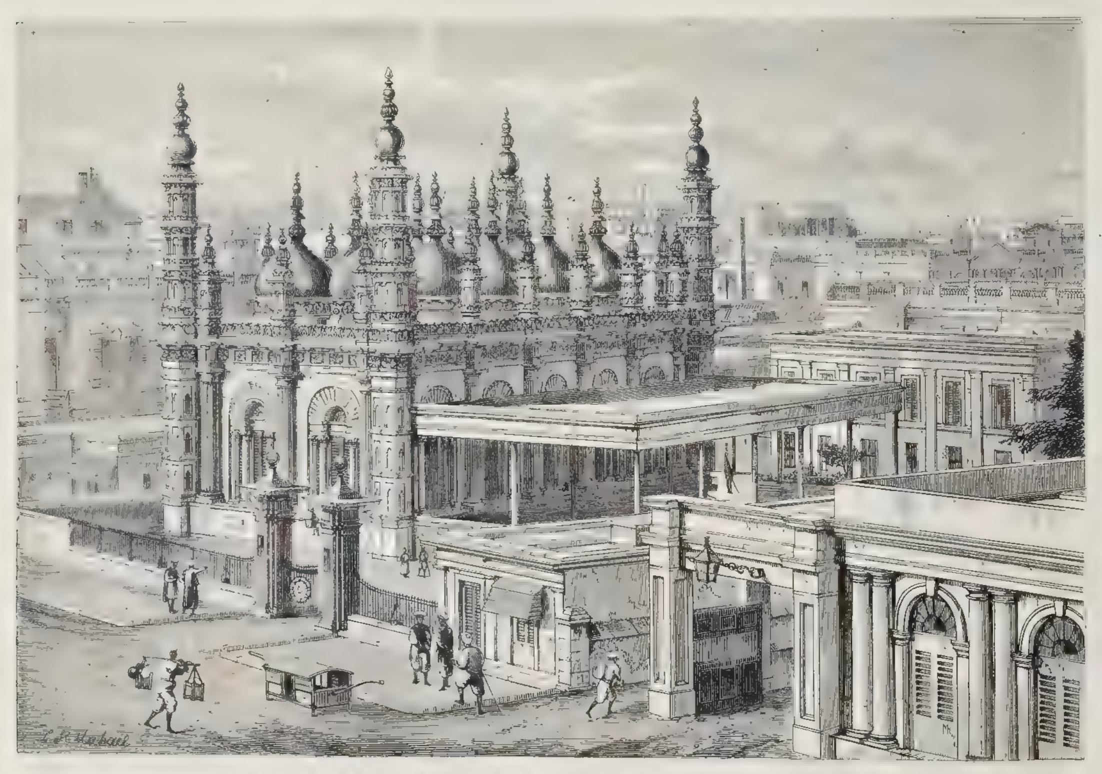
HENRI CONSCIENCE.

(*La suite au prochain numéro.*)

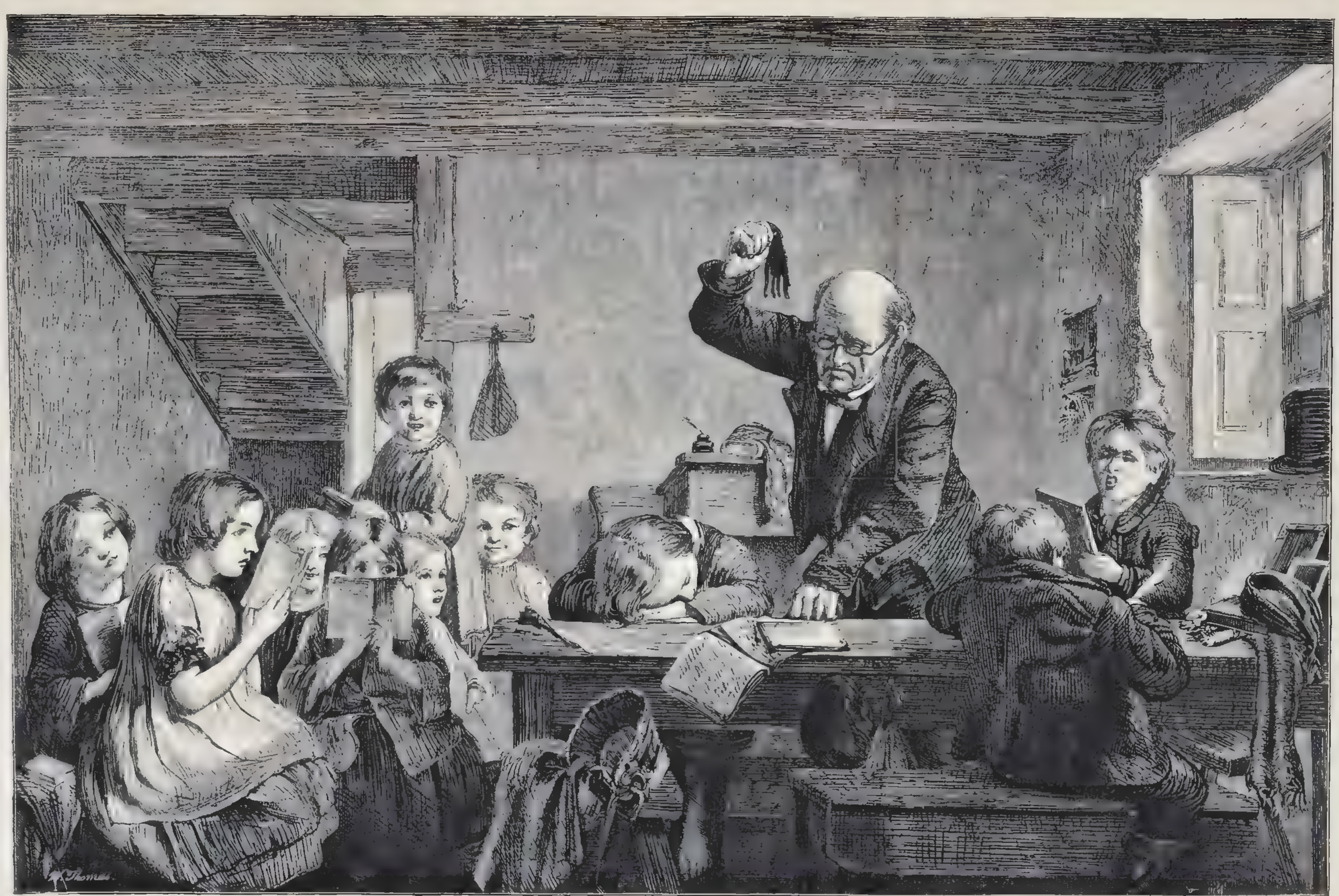
LE DORMEUR SURPRIS

Un écolier s'est endormi, et le magister se dispose à le réveiller d'un coup de martinet. Sur cette simple donnée, le talent de M. A. H. Burr a su composer une aquarelle très-amusante et d'un réel mérite.

Comme toutes ces physionomies sont vivantes et expressives, y compris celle du mauvais garnement qui tire la langue! Comme le petit dormeur est bien enfoncé dans son sommeil et dans son rêve! Mais le bras du magister est levé, et le réveil sera dur. Il n'a pas l'air bien méchant, du reste, ce magister! Sa lèvre se pince, il est vrai, et son œil brille de colère derrière ses lunettes; mais il me semble qu'il retient la violence première de son geste, pour ne point faire trop de mal au coupable. Pourtant voilà une petite fille bien effrayée de ce coup qui ne lui est pas destiné; comme ses grands yeux noirs s'arrondissent de terreur! Sa voisine, moins nerveuse sans doute, est charmante par l'expression



LA MOSQUÉE DE GHOLAUM-MAHOMED, A CALCUTTA, d'après une photographie. — Voir pag. 347.



LE DORMEUR SURPRIS, d'après une aquarelle de M. A. H. BURR. — Voir page 348.

d'intérêt répandue sur toute sa physionomie. Sauf ces deux enfants et une autre petite fille qui n'a que de la curiosité, tout le monde semble joyeux autour de la victime; tout le monde rit ou s'apprête à rire. De prime abord, cette joie du châtiment infligé à un camarade peut paraître choquante; mais le peintre a saisi là sur le vif un des vilains côtés de la nature humaine.

Eh! mon Dieu! l'enfant, devenu homme, s'endort parfois aussi et rêve, oublieux du labeur obligé et des ennuis de la réalité; pour l'homme comme pour l'enfant, c'est une faute qui appelle un châtiment. La verge est levée et siffle en l'air; l'on dort toujours, et le rêve en est à son plus éblouissant mensonge. Alors, si la verge retombe et vous réveille en vous cinglant le cœur, que trouve-t-on, et que peut-on s'attendre à trouver, non pas certes chez tous, mais chez le plus grand nombre, sinon joie méchante ou indifférence railleuse?

A. DARLET

.....

COURRIER DU PALAIS

Un exorde. — La question de latitude à propos de l'éloquence. — Une périphrase adroite. — Encore une question de nom. — Maître de ballet contre maître de ballet. — Le nom de Taglioni. — L'amour-propre du *Gamin de Paris*. — Des entrailles de père. — Mᵉ Hebert plaidera-t-il [illegible]

Ne craignez rien; je n'ai pas du tout l'intention, huit jours après le verdict du jury, de vous ramener à la Cour d'assises de Toulouse et de galvaniser un procès qui n'a pas rempli toute l'attente des gourmets en cette matière. Le procès Aspe est mort et bien mort, voilà qui est entendu; mais l'éloquence ne meurt pas, et le réquisitoire de M. le procureur général Léo Dupré, et la plaidoirie de Mᵉ Manau, le defenseur de l'accusé, ont survécu au procès; trois ou quatre cent mille exemplaires de journaux en ont partout porté l'écho.

M. Leo Dupré n'en était plus à faire ses preuves de talent oratoire: on sait depuis longtemps que nul n'a la parole plus brillante et l'imagination plus riche.

Et comme son éloquence est bien faite pour le midi radieux, ce pays du soleil, des couleurs vives, des âmes de feu, de la langue harmonieuse et sonore pour lequel il parlait l'autre jour!

« Les passions des hommes, dit-il en commençant, sont plus redoutables que les éléments déchaînés, car la nature est essentiellement féconde après la tempête; elle s'empresse de rassurer la terre en lui envoyant un sourire dans un rayon de soleil; sa fécondité ne tarde pas à effacer les traces de ses colères.

« Le crime n'a de puissance que pour détruire; les ruines qu'il fait sont irréparables.

« On se souviendra longtemps à Toulouse de la nuit du 9 au 10 janvier. Était-ce donc parce qu'à travers les ténèbres de cette nuit le vent soufflait en tempête et que de violentes rafales s'abattaient incessamment sur nos rues désertes?

« Non! c'est que le crime s'était fait des complices de ces phénomènes d'un ciel irrité.

« Le jour cependant revint, et devant lui les vaines terreurs de la nuit allaient disparaître comme des fantômes, mais ce jour se leva sur un cadavre mutilé. »

A Paris, cet exorde-là eût un peu étonné, et le nom de Marchangy fût venu sur les lèvres de plus d'un auditeur. C'est qu'à Paris nous sommes devenus, depuis une vingtaine d'annees, d'un positivisme désespérant au point de vue de l'éloquence; si l'on risque devant nous un développement oratoire, nous sourions d'un air dédaigneux, nous murmurons ce mot: « rhétorique, » et nous demandons des faits, encore des faits, rien que des faits.

A Toulouse, Dieu merci, on n'en est pas là encore; on n'est pas aussi pratique, l'art passionne toujours les esprits et l'on ne s'est pas encore avisé que le temps que l'on passe à écouter une belle métaphore, une période harmonieuse, une prosopopée à la façon antique, puisse être du temps perdu ou mal employé.

N'allez pas croire d'ailleurs que M. Léo Dupré soit un de ces orateurs qui ne vivent que des traditions du passé et qui n'osent que ce qui a été osé avant eux; non, non, l'originalité ne lui fait pas peur, je vous assure; c'est le talent le plus indépendant qui soit, et sa parole a des audaces romantiques qui feraient tomber en faiblesse les dévots de l'éloquence académique.

Écoutez-le quand il montre l'accusé s'apprêtant à faire disparaître le corps de sa victime:

« Après l'assassin est venu le boucher, apres le boucher le cuisinier se retrouve; il prend le cadavre, il désarticule les genoux, il le met en boule, le pelotonne, le trousse, le ficelle, et ce n'est que lorsque la forme humaine a disparu qu'il est satisfait, trouve son œuvre bonne et se repose..... Mais il reste un dernier devoir à remplir: il n'a encore été qu'assassin, boucher, cuisinier, voleur, voici venir l'ordonnateur de la pompe funèbre: il n'oublie rien, il prend le corps, il le jette à l'eau. »

Voilà qui n'est pas la façon de dire de tout le monde, qu'en pensez-vous?

« C'est à moi de parler et j'écoute encore, » disait à la Cour de Paris Mᵉ Crémieux, il y aura bientôt quarante ans, en se levant pour defendre M. Guernon de Ranville, alors que se rasseyait M. Sauzet, qui venait de plaider pour M. de Chantelauze.

Jamais on ne loua mieux le talent d'un confrère. L'avocat d'Aspe, Mᵉ Manau, n'a pas été moins courtois envers M. le procureur général, son redoutable adversaire: « Sous le charme de la parole que je viens d'entendre, j'avais oublié les périls de ma tâche, » c'est à peu près ainsi qu'il a débuté.

Mais M. le procureur général ayant cessé de parler, les périls lui sont apparus plus grands que jamais: Mᵉ Manau en a été épouvanté, mais non accablé; il a haussé son courage au niveau de la cause desespérée qu'il avait à défendre et pendant cinq heures il a plaidé: une condamnation aux travaux forcés à perpétuité quand la tête de l'accusee était si menacée dans l'opinion de tous, c'est un succès à coup sûr dont M. Manau peut se feliciter.

La loi interdit au défenseur de faire connaître aux jurés la peine dont l'accusé pourra être frappe si l'accusé est déclaré coupable: mais lorsque cette peine est la mort, la Cour d'ordinaire ne reprend pas l'avocat s'il lui arrive d'oublier l'interdiction prononcée par la loi. C'est qu'en effet il n'est [illegible] tif sera la mort de l'accusé, l'avocat leur apprenne rien de nouveau: peut-être aussi la pitié et l'humanité conseillent-elles au juge de se montrer plus tolérant et plus doux pour un excès de zèle de la défense quand la vie d'un homme est en jeu.

Et puis tourner la loi par une périphrase est si facile en pareil cas. La loi ne me permet pas de dire au jury: « Messieurs, ne condamnez pas mon client à mort, » soit; mais m'empêche-t-elle de lui dire: « Messieurs, laissez à un grand coupable le temps de se repentir? » Non, sans doute, et M. Manau, qui se piquait de ne pas porter la moindre atteinte à la loi, n'a pas manqué d'employer cette périphrase [illegible]

Un maître en défense criminelle trouva le moyen de preciser mieux encore ce qu'il voulait obtenir du jury: « Prononcez un verdict, lui disait-il, qui condamne l'accusé à une expiation qui durera toute sa vie. » Ce qui, traduit en langue juridique, signifiait: « Accordez des circonstances atténuantes à l'accusé, afin que la Cour ne le condamne pas à mort, mais seulement aux travaux forcés à perpétuité. »

Tandis qu'à Toulouse le procès de la femme sans tête occupait toutes les imaginations, le nom de Taglioni, ce nom charmant qui n'éveille que de poetiques souvenirs, occupait l'audience de la première chambre.

M. Paul Taglioni, le frère de la célèbre danseuse, demandait aux juges de contraindre M. Fuchs, maître de ballet à la Gaîté, à supprimer ce nom qu'il avait ajouté au sien.

— Vous êtes maître de ballet, je suis maître de ballet, disait-il à M. Fuchs, le nom de Taglioni n'est pas le vôtre, [illegible] porter.

— Si le nom de Taglioni n'est pas le mien, il est celui de ma femme; il est reçu au théâtre que le nom de la femme tombe en communauté, et je continuerai, ne vous en déplaise, à m'appeler Fuchs-Taglioni.

Mais la manière de voir de M. Fuchs n'a point été celle du Tribunal, et M. Fuchs sera Fuchs tout court, à moins qu'un arrêt n'en décide autrement.

— Mˡˡᵉ Taglioni n'a pas jugé à propos de faire le procès à M. Fuchs, disait l'avocat de ce dernier, et quand elle lui écrit, elle ne manque pas d'adresser ses lettres à M. Fuchs-Taglioni: pourquoi, lorsque la sœur approuve, le frère se montre-t-il si sévère?

Mais tout simplement peut-être parce que Mˡˡᵉ Taglioni n'est pas M. Taglioni, et que la confusion qu'appréhende le frère, la sœur n'a point à la redouter. Je sais bien que M. Sax... Mais M. Sax n'a rien à faire ici. Il a gagné son procès, tant mieux pour lui; Mˡˡᵉ Sasse d'ailleurs ne s'en porte pas plus mal, le jugement n'a rien fait perdre à sa voix de sa beauté.

M. Paul Taglioni n'a pas voulu que l'on confondit ses ballets avec ceux de M. Fuchs; cette raison me suffit; peut-être aussi a-t-il cru de son devoir de montrer à son gendre, le prince de Windischgraetz, qu'il était très-chatouilleux sur les questions de nom; sans compter les égards dus à l'aristocratie allemande à laquelle il importe qu'on sache bien qu'un de ses membres les plus illustres a pour beau-père non pas un maître de ballet du théâtre de la Gaîté, mais bien un maître de ballet des théâtres royaux de Berlin, ce qui est joliment différent.

Le Gamin de Paris a eu, lui aussi, un petit mouvement de vanité l'autre jour; après avoir été joué au Gymnase par cet artiste excellent qui s'appelle Bouffé, il n'a pas voulu qu'on le jouât aux Nouveautés, une petite scène jolie au possible, née tout récemment de la liberté des théâtres, et modestement installée au troisième étage d'une maison de la rue du Faubourg-Saint-Martin.

Le Tribunal a donné raison à cet aimable gamin, qui avait la loi de son côté. Mais franchement il m'eût été agréable que le petit bonhomme fût un peu moins fier. « Je ne serais pas malheureux, disait M. l'avocat impérial, de voir représenter sur un des plus petits théâtres de Paris, aussi bas qu'on veuille le placer, la pièce du *Gamin de Paris*. J'aimerais mieux la voir sur l'affiche que des pièces qui s'appellent..... » Je m'arrête, ne voulant faire de peine à personne, mais je pense, comme M. l'avocat impérial, qu'une bonne pièce ne déroge pas pour être jouée sur une petite scène.

Mᵉ Frédéric Thomas, qui plaidait pour le directeur des Nouveautés, rappelait que le *Gamin* n'avait pas toujours été si dédaigneux et qu'il avait frappé d'abord à la porte des Folies-Dramatiques. Alors... Mais depuis, le *Gamin* a marié sa sœur à un fils de général aux applaudissements du public, et il trouve, comme le disait son avocat, M. Denormandie, que c'est tomber bien bas que d'être joué au troisième étage.

Ah! les grandeurs! Les meilleurs n'y résistent pas.

Y a-t-il apparence qu'elles gâtent jamais le jeune Gilbert? Non; cependant, il ne faut repondre de rien. Je serais bien étonné, en tout cas, qu'il dût jamais à son père une haute position dans le monde.

Hier, il comparaissait en police correctionnelle; Gilbert père avait été cité.

— Vous êtes le père du prévenu, demande le président à ce dernier?

— On l'a mis sous mon nom, répond Gilbert, mais il m'est étranger; je n'ai jamais payé ses mois de nourrice, ni son école, je ne l'ai pas eleve; enfin, je ne l'ai jamais vu avant aujourd'hui.

— Comment, il vous est étranger?

Et le président fait passer à Gilbert un registre de l'état civil.

— Reconnaissez-vous votre signature?

— Ça ressemble bien à ma signature; mais c'est bien singulier. J'en suis tout abasourdi... Oui, ça y est. Je le reconnais bien pour mon fils, mais je veux être pendu si je me souviens de ça... Oh! c'est bien drôle.

Le Tribunal acquitte Gilbert fils et ordonne qu'il sera rendu à ses parents.

— Eh bien! en voilà un qui me tombe des nues! s'écrie Gilbert père.

Le cri du cœur!

Au moment où la Cour délibérait sur l'appel du faux baron de Lancy et rédigeait l'arrêt qui confirme le jugement, la demande en divorce de Mᵐᵉ Taponier était appelée devant le tribunal de Genève.

M. le substitut du procureur général a engagé les parties à se munir d'une autorisation du Conseil d'État dans le cas où elles auraient l'intention de faire plaider leur procès par des avocats étrangers.

La formalité de l'autorisation du Conseil d'État n'est pas une nouveauté: seulement un incident récent donnait à l'avertissement du magistrat genevois une importance qu'en toute autre occasion elle n'aurait point eue.

Il y a quelques jours, raconte le *Journal de Genève*, un avocat genevois, licencié en droit de la Faculté de Paris, devait plaider devant le tribunal de Saint-Julien, dans la Haute-Savoie. Le president refusa de l'entendre parce motif que les avocats français n'étant point admis à plaider devant le tribunal de Genève sans une autorisation du Conseil d'État genevois, une juste réciprocité voulait que les avocats genevois ne pussent plaider devant la juridiction française s'ils n'étaient autorisés par le gouvernement français.

Vainement le procureur général de Genève intervint en exposant au procureur général de Chambéry, qu'il était infiniment plus facile, en pratique, d'obtenir une autorisation du Conseil d'État d'un canton suisse que de se pourvoir en France auprès du garde des sceaux; le procureur général de Chambery donna raison au président de Saint-Julien, qui persista dans sa décision.

Mᵉ Hebert plaidera-t-il à Genève pour Mᵐᵉ Taponier? Voilà qui est douteux, maintenant. Il me paraît impossible, en tout cas, que sa plaidoirie n'ait pas pour prologue l'échange de quelques notes diplomatiques.

Soyez sûr, du reste, que la paix du monde n'en sera point troublée.

Question de dignité nationale à part, je crois en effet qu'une autorisation à obtenir d'un Conseil d'État suisse ne doit pas être une grosse affaire.

S'il m'arrive jamais d'avoir à en solliciter une, mon plan est tout fait:

— Monsieur, demanderai-je tout simplement au premier passant venu, où demeure le Conseil d'État, s'il vous plaît?

Le passant m'indiquera obligeamment l'endroit, et peut-être même poussera la complaisance jusqu'à me conduire.

Je frapperai à la porte.

On me repondra: « Entrez. »

J'entrerai; j'exposerai ma demande au Conseil d'État lui-même; le Conseil me répondra: « Oui, » et me donnera tout de suite mon autorisation, à moins que l'heure du dîner ne soit arrivée, auquel cas il m'invitera à repasser un peu plus tard; parce que les conseillers d'État suisses n'aiment pas à changer l'heure de leurs repas.

Je serais bien étonné si cela ne se passait pas comme je vous le dis.

L'hôtel où j'ai logé à Zermatt, quand je suis allé au mont Rose, était tenu par un conseiller d'État du canton du Valais. C'est à lui-même que je remis le montant de ma note sur laquelle il écrivit lui-même l'acquit.

Son traitement était de 600 francs; ce qui ne l'empêchait pas d'être un homme très-intelligent et un excellent conseiller d'État.

Un pays qui paye ses conseillers d'État 600 francs ne saurait se donner le luxe de nombreux commis, huissiers et garçons de bureau... Et comme cela simplifie l'expédition des affaires!

MAÎTRE GUÉRIN.

LA MAISON D'HOLBEIN,

A AUGSBOURG

Un des monuments les plus intéressants d'Augsbourg, au point de vue historique, sinon au point de vue pittoresque, c'est la vieille maison qu'habita longtemps la famille Holbein, et où naquit Hans, l'auteur fameux de la *Danse macabre*. Cette maison est perdue dans une petite rue écartée, presque entièrement accaparée aujourd'hui par des teinturiers.

La demeure du peintre sert présentement d'habitation à un ébéniste. Ses murs, badigeonnés de jaune, sa couverture

de tuiles rouges et ses volets verts ne donnent à sa physionomie rien de fort poétique ; mais on n'en est pas moins ému à la pensée que, sous cet humble toit, vécut ses jeunes années l'ami d'Érasme, le futur peintre d'Henri VIII, un des artistes les plus originaux et les plus féconds du XVIe siècle.

Une tablette, placée au-dessus de la porte par les soins de la municipalité d'Augsbourg, rappelle au passant le souvenir d'un des illustres enfants de la ville. L'inscription est ainsi conçue : « Ici habita le célèbre peintre Hans Holbein Senior, né en 1450, mort en 1531. Ici naquit, en 1498, son fils, non moins célèbre, Hans Holbein qui, d'abord dans sa ville natale, puis à Bâle et à Londres, produisit les œuvres les plus remarquables que l'art allemand ait jamais enfantées. Il mourut à Londres, de la peste, en 1555. »

L. DE MORANCEZ.

SALON DE 1866

LA PEINTURE D'HISTOIRE

MM. Robert Fleury fils. — Duran. — Gisbert. — Dubufe. — Claude Monet. Andrieu — Chaplin. — Puvis de Chavannes. — Zipélius. — Ribot. — Gustave Moreau. — Schützenberger. — Mazerolle. — Glaize. — Jourdan.

Le Salon de cette année a donné lieu à bien des plaintes. On serait pourtant, qu'on l'avoue, mal venu à s'y lamenter, comme d'habitude, sur l'abandon de la grande peinture. Il n'est plus permis de répéter aujourd'hui ce qu'on a dit si souvent les autres années, qu'elle s'en va, — qu'elle tombe en désuétude, — qu'elle n'aura bientôt plus d'autre refuge que les monuments et les églises. Pour le moment, elle nous déborde, elle envahit toutes les salles du Salon. Je ne dirai pas que le grand style ait reparu et que les grands maîtres soient ressuscités ; mais, en attendant, les grandes toiles se multiplient : c'est un effort, peut-être un commencement !

J'ai compté, dans le *salon d'honneur*, jusqu'à quatre nouveaux peintres d'histoire, MM. Robert-Fleury fils, Duran, Gisbert et même Dubufe, — qui ne comptait jusqu'ici que comme portraitiste.

Nous allons voir ce bataillon sacré grossir de salon en salon.

Et d'abord, remarquez ce fait : la grande peinture redevient si bien de mode qu'on donne des proportions historiques aux actualités même les plus familières. — Exemple : la *Camille*, de M. Claude Monet (c'est ainsi qu'on appelle la dame en robe de soie verte). Mais *Camille* n'est pas indigne de cet honneur. Cette *pieuvre* n'appartient-elle pas à l'histoire du XIXe siècle au même titre que M. Prudhomme ? — J'ai dit mon opinion sur ce splendide morceau de peinture. — Une seule critique. — La robe étant de ce ton si éclatant, si vrai, si souple, — je dirais volontiers si vivant, — comment M. Monet s'y est-il pris pour faire à sa *Camille* cette tête en papier peint, si morne d'aspect, si incolore ?

Autre fait à noter, à propos de la grande peinture : Les toiles décoratives se multiplient. Il fut un temps où M. Puvis de Chavannes se trouvait presque isolé dans cette spécialité. Aujourd'hui il a, je ne dirai pas plus d'un concurrent, — mais plus d'un confrère, son filon allégorique étant encore peu exploité.

Mon lecteur a-t-il vu, dans un des grands salons du fond, une immense composition, représentant *l'Olympe ?* Elle contient trop de raccourcis pour qu'on puisse hésiter longtemps sur sa destination ; c'est un plafond. Elle est peinte dans une gamme rose ou lie de vin un peu sourde, mais que le livret explique d'un mot : c'est une peinture à la cire. Dans tous les cas, ces raccourcis vous étonnent par leur souplesse ; et la couleur a beau être contenue, elle ne vous en frappe pas moins par une puissance, une richesse de tons singulières, — à ce point que le premier nom qui vous vienne à l'esprit, devant cette toile, est celui de DELACROIX. Eh bien, le spectateur ne se trompe pas de beaucoup. La toile est d'un artiste qui a été l'élève et qui a mérité de devenir le collaborateur de Delacroix, M. Pierre Andrieu.

Ce qui m'étonne ici, ce n'est pas de voir M. Andrieu posséder si bien la manière et les procédés de Delacroix, ces choses-là s'apprennent ; mais l'exubérance dans la forme, le mouvement et le pittoresque dans la composition, l'abondance dans l'invention, voilà ce qui ne s'apprend pas, — et ce qui prouve que l'élève de Delacroix est lui-même un *tempérament*.

Autre surprise. Tout le monde n'a pas été admis à voir les salons de S. M. l'Impératrice, aux Tuileries ; personne donc n'est obligé de savoir que M. Chaplin est un décorateur de premier ordre. Il passe, aujourd'hui, de ses *petites femmes* habituelles à une grande scène de nymphes et d'enfants dans le goût de Boucher, et cela avec une facilité qui laisse le public ébloui. Cette scène s'intitule *le Rêve*. C'en est un effectivement, car il s'y rencontre des invraisemblances faites pour désoler les esprits positifs. Ces nymphes sont couchées, au sein de la belle nature, sous les arbres, au bord d'un ruisseau ; or, imaginez-vous ce contraste et cette contradiction ! — elles n'en dorment pas moins sous de riches rideaux de soie bleue, accrochés aux branches ; elles trouvent moyen de s'étendre sur des draps de soie lilas ; enfin, elle s'habillent de mousseline, des nymphes des bois ! Mais je ne m'en plains pas. N'est-ce pas le propre des sujets de trumeaux que de planer dans les sphères de la fantaisie pure ?

La couleur de M. Chaplin n'est pas *réelle* non plus, assurément. Elle est blanche, elle est rose, elle voltige des tons les plus clairs aux notes les plus tendres. Mais comme elle s'accorde bien avec son cadre blanc et or ! comme elle égayera, comme elle éclairera le salon qui l'attend ! Or, voilà justement le grand problème qu'il s'agit de résoudre dans la peinture décorative. Vos toiles ici ne peuvent pas être décrochées, placées sur un chevalet, sous l'angle le plus favorable, dans le jour le plus abondant de l'atelier. Il faudra qu'elles demeurent là où elles seront fixées. Elles ne quitteront plus leur voûte à leur plafond ; elles ne recevront jamais d'autre lumière que celle qui leur sera tombée par les vitraux de l'église ou les fenêtres à rideaux du Salon. Elles doivent donc emporter leur jour avec elles, *sur elles*, comme une armée emporte ses vivres. Voilà pourquoi toutes ces peintures décoratives nous surprennent par une gamme ultra-claire que vous ne trouvez pas dans les peintures ordinaires ; il ne s'agit pas de prendre cela pour une coquetterie : c'est une nécessité.

Ce tableau de M. Chaplin est d'un rare bonheur d'exécution. Certes, son dessin n'a pas l'exubérance, la *maestria* qui distingue celui de Boucher, un des maîtres les plus étonnants du XVIIIe siècle. Mais il a infiniment de vérité, de souplesse, de grâce ; il n'ondule pas moins voluptueusement ; et j'eusse souhaité à Boucher, dans ses plus jolies choses, cette coloration fraîche comme les roses, blanche et mate comme le lait.

Des deux toiles de M. Puvis de Chavannes, l'une est un grand camaïeu bleu et s'intitule *la Fantaisie*. Vous voyez une jeune femme, s'efforçant d'enchaîner Pégase dans une guirlande de fleurs. C'est d'une grâce extrême sans être d'une originalité très-recherchée ; car la pose de la femme, assise et vue de dos, est une sorte de formule qui se retrouve chez la plupart des maîtres de la Renaissance. — L'autre, *Vigilance*, une grande femme drapée levant un flambeau, est une figure d'un jet superbe et du plus beau style : ajoutez un de ces types étranges qui s'écrivent profondément dans l'imagination.

Ces deux toiles font partie de la décoration du musée d'Amiens, comme les grandes compositions allégoriques précédemment exposées par l'artiste. Il aura là tout un poëme décoratif qui fera le plus grand honneur à son talent et à son courage. Pourquoi M. Puvis de Chavannes n'expose-t-il pas, réduites à une petite échelle, l'ensemble de ses peintures ? On n'a pas l'idée complète d'un livre, aussi longtemps qu'on ne l'a lu qu'à bâtons rompus et par feuilletons, — surtout quand il y a un intervalle d'un an d'un feuilleton à l'autre.

Arrivons à la peinture historique et religieuse proprement dite.

Nous avons rencontré une bonne toile religieuse, chose rarissime. Elle est accrochée dans une des salles du fond, à une hauteur invraisemblable ; toutefois, même de si loin, elle vous attire encore. C'est un *Christ mort*, tout simplement. La peinture n'est pas terminée : une des jambes notamment n'est qu'un contour, rectifié par de gros *repentirs*. Néanmoins on regarde, surpris par un certain sentiment de grandeur qui ne se rencontre plus dans ces tableaux d'église, traités aujourd'hui d'une façon si routinière. On regarde bien plus encore quand, ouvrant le livret, on voit cette toile signée ainsi : « FEU ZIPELIUS (Émile), né à Mulhouse (Haut-Rhin) le 30 juin 1840, décédé à Pompey (Meurthe) le 16 septembre 1865. » — Ainsi cette noble et fière ébauche est l'œuvre d'un enfant de vingt-cinq ans, fauché en pleine floraison ! — Je m'étonne doublement qu'on ait si mal placé une œuvre que tout rend si intéressante. On devait au moins la consolation d'un succès posthume au pauvre artiste mort sur cette toile ; c'est sur elle qu'il a épuisé ses dernières forces, c'est d'elle peut-être qu'il est mort.

Si incomplet que soit le *Christ mort*, du jeune Zipelius, je le préfère certainement encore à l'horrible intérieur de cheminée que M. Ribot nous offre sous ce titre dérisoire, *le Christ au milieu des docteurs*. Le Christ ! les docteurs ! En vérité, il y a une sorte d'indécence à baptiser de pareils noms de pareilles figures, ramassées au hasard du crochet dans la boue du premier ruisseau venu : un gamin, aux yeux hébétés, aux chairs bouffies, aux cheveux blonds filasse, — des chiffonniers dont Marcellin a fait le portrait le plus ressemblant en les réduisant à une main taillée en battoir, et à un pied chargé de cors et de varices.

Ce qui répugne dans ce tableau, ce n'est pas encore tant sa vulgarité que sa mollesse. Ni os, ni muscles ; si vous enfonciez le doigt dans ces chairs flasques, le trou resterait. C'est quelque chose de pis que la laideur, — c'est la décomposition.

Quant à la couleur, toujours ce blanc qui semble poudré ; toujours ce noir opaque et gras comme de la suie. — Mélange de fard et de crasse, disait M. Paul de Saint-Victor, l'an dernier. Le fait est que la couleur de M. Ribot, bien que parcourant, par-ci par-là, des gammes d'une délicatesse étudiée, n'a rien de commun avec celle de Ribeira, auquel il est de mode de le comparer. Ribeira peut être outré, mais il reste vrai du moins dans ses clairs et ses ombres. Nous voudrions savoir aussi comment cette peinture, mi-partie blanche et noire, répond aux principes de sincérité quand même, affichés par M. Ribot et son école.

M. Gustave Moreau, autre talent remis en question. On commence à craindre de s'être trop pressé, en le sacrant *maître*. Jadis M. Moreau, se préparant dans l'ombre et le silence, est resté dix ans sans exposer ; aujourd'hui, il regagne le temps perdu, il expose tous les ans sans faute. Malheureusement chaque Salon n'est pas marqué par un progrès, tant s'en faut, et à force de marcher ainsi, je vois M. Moreau s'en revenir, d'un pas accéléré, à son point de départ d'il y a dix ans.

Qu'applaudissait-on dans ce *Sphynx* qui l'a fait connaître ? Avant tout, c'était l'énergique profondeur de la conception. Voyez la façon dont le peintre a compris son sujet actuel, les *Chevaux de Diomède*. On se rappelle la fable ; Diomède est ce tyran qui nourrissait ses chevaux de chair humaine ; Hercule le prit et le jeta lui-même à ses bêtes, ce fut le châtiment. Où est Hercule, dans le tableau de M. Moreau ? — Il n'y est pas. — Regardez mieux. Ne voyez-vous pas là-bas cette petite figure, qui se tient à cheval sur un des murs de clôture, et qui regarde de loin, à distance respectueuse, cette scène d'anthropophagie ? Eh bien, cette petite figure, cette figure prudente, c'est Hercule. Oh ! comme Gros, le grand peintre du premier empire, a mieux compris le sujet dans un tableau encore exposé, je crois, au musée de Toulouse ! Chez Gros, Hercule est au premier plan, calme et terrible, au milieu des chevaux indomptés ; il leur apporte lui-même Diomède, qu'il tient dans ses poignets puissants. Voilà le dieu de la force et voilà le vengeur !

Je passe au dernier tableau de M. Moreau, *Jeune fille trouvant la tête et la lyre d'Orphée*. La veille de l'ouverture du Salon, quand le catalogue n'avait pas encore paru, les commentaires les plus bizarres couraient au sujet de cette peinture. Généralement, on y voyait une allégorie, d'un symbolisme profond. La jeune fille de M. Moreau, comme on sait, porte la tête d'Orphée sur sa lyre comme sur une assiette ; or cela est représenté de telle sorte que cette tête semble sortir de cette lyre. De là des hypothèses sans fin. C'est, disait-on, le démon, le génie caché dans l'instrument, l'inspiration qui s'empare de l'artiste ; cette jeune fille voit cela en rêve, c'est évident ; seulement c'est d'un *rendu* trop positif, trop matérialisé.

Puisque voilà le *rendu* en cause, disons que c'est là le second grief de la critique contre M. Moreau. On lui a pardonné de pasticher Mantegna, de roidir sa forme, de découper ses contours, de singulariser à l'excès ses costumes et ses accessoires, enfin d'imiter en tout, même dans son philosophisme affecté, les autorités et les excentricités du peintre italien, pourquoi ? — parce que M. Moreau ne s'en tenait pas là, parce qu'il semblait aussi vouloir ressembler à Mantegna par la science, par la force, par le caractère. Sa peinture, profondément étudiée, luttait avec son grand modèle. A force de creuser ainsi la forme et l'expression, il ne pouvait manquer d'arriver à une originalité personnelle. Mais aujourd'hui ses imitations de Mantegna n'ont plus cette excuse. Rien de moins sérieusement travaillé que cette peinture ; rien de plus différent au fond de l'art si sincère et si consciencieux de Mantegna. Ce sont des contours à peine esquissés, d'un trait léger, et d'un modelé plat ; en revanche toutes les habiletés, disons plus, toutes les roueries de la facture ; l'affectation de la cuisine artistique, des empâtements, des demi-pâtes, des

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Il est fort juste que les nouveaux bâtiments de l'Opéra et de l'Hôtel-Dieu marchent de pair.

PARIS. IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7. ÉMILE AUCANTE.

glacis, et un abus des sauces qui donne à la peinture de M. Moreau le luisant et les fausses transparences de la peinture de M. Desgoffes. Mais M. Desgoffes est infiniment plus consciencieux et plus exact. Voilà la différence.

La mythologie a pourtant inspiré quelques jolis tableaux. Je citerais le *Centaure et la Centauresse*, de M. Schützenberger, s'ils portaient toute autre signature que la sienne. Mais je ne vois là, de digne de lui, que sa composition toujours élégante et distinguée. Par contre, on peut lui demander une couleur moins mince, un modèle moins essoufflé, et surtout des types moins fades. — Des décorations toujours agréables et d'un joli arrangement, ce sont celles de M. Mazerolles, le *Moineau de Lesbie*, frise décorative, malgré leur couleur aigrelette qui agace la dent comme un fruit vert. — La *Pénélope endormie*, de M. Glaize, se présente à nous dans un décor curieux. Ce sont les salles, les cours, les galeries intérieures du palais d'Ulysse, éclairées par la lune. Tout cela a du caractère; c'est dommage que les têtes en manquent un peu, et que Pénélope, entourée de ses femmes, ne soit guère plus grecque qu'une de nos modistes au milieu de ses ouvrières.

En somme, une des plus jolies choses du Salon, en fait de sujets tirés de la *Fable*, ce sont *les Secrets de l'amour*, de M. Jourdan. L'Amour dit ces secrets-là à l'oreille d'une jeune fille. Rien de plus gracieux, de plus voluptueux, et pourtant de plus chaste que cette jeune figure nue qui se penche pour l'écouter, et qui sourit des yeux comme des lèvres. Le dessin est d'une élégance, le modelé d'une souplesse exquises. Les Vénus de M. Cabanel pâliront devant cette inconnue. Et cette figure de M. Jourdan gagnerait encore cent pour cent en distinction et en style, si le peintre ne lui avait donné qu'un fond tout uni, au lieu de ce petit paysage plein de petits détails, et qui ressemble un peu trop à celui des photographies coloriées.

JEAN ROUSSEAU



LA MAISON D'HOLBEIN, A AUGSBOURG, [illegible] — V. page 351

UNE FERME AU JAPON

Les îles qui composent l'archipel du Japon n'ont presque reçu de la nature que des richesses minérales. Le sol, fréquemment bouleversé par des tremblements de terre, et peu fertile par lui-même serait à peu près improductif, si les habitants ne l'eussent soumis à une admirable culture. Grâce à cette culture exceptionnelle, le Japon nourrit largement ses trente millions d'habitants; et l'on peut se convaincre, par la vue que nous donnons aujourd'hui d'une ferme située près de Kanagawa, que les exploitations rurales sont, en ce pays, dans un état tout à fait prospère.

X. DACHÈRES.

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de M. ÉMILE ALCANTE, *administrateur de l'*Univers illustré. — *Les coupons d'actions ou d'obligations ne seront pas reçus en payement. Le [illegible] le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat-poste, le talon restant [illegible] comme garantie. — Les réclamations, demandes de changement d'adresse ou de renouvellement d'abonnement, doivent indispensablement être accompagnées de la dernière bande collée sur l'enveloppe du journal. — Il ne sera fait droit à aucune réclamation de numéros ayant plus de deux mois de date. — Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue. — Le prix de chaque numéro est de 20 centimes pour la province, affranchissement compris.*



UNE FERME AU JAPON, PRES DE KANAGAWA, [illegible]

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 543.
Mercredi 6 Juin 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Une étoile en rupture de ban. — Les soucis de l'Observatoire. — Récompense honnête ! — La gravitation de la terre se ralentit. — L'immobilité dans quarante millions de siècles. — Pourquoi on a adopté le [illegible]

Dans une joyeuse [illegible], jouée jadis au boulevard du T[illegible] cet organe cocassement enroué qui a fait sa réputation :

— Allons, bon ! encore une étoile [illegible] Mille millions de trognons d'ananas ! e[illegible]-ce que ces plaisanteries-là ne vont pas bientôt finir ?

C'est l'association des idées par les contraires qui r[illegible] ce vieux souvenir dans ma mémoire, car M. Leverrie[illegible] la recherche d'une étoile perdue, et il n'en a pas tro[illegible] moindre trace dans son potage. L'ho[illegible] [illegible] les planètes, [illegible] corps célestes, est dans la plus v[illegible] ses doctes confrères de l'Observatoire [illegible]. Où donc a pu passer l'étoile réfrac[illegible] ? Comment la malheureuse s'y est-elle prise pour tromper la vigilance des gardiens du catalogue planétaire, pour aller faire, Dieu sait où ! l'école buissonnière ?

M. Leverrier interroge vainement les échos, car il ne lui [illegible] idée que ce fût peut-être elle qui eut déb[illegible] récemment à l'Opéra.

[illegible], messieurs de l'Observatoire ne restent pas [illegible] sont piqués d'honneur, sentant bien qu'ils sont responsables des étoiles confiées à leur tutelle, et que [illegible] corporation des savants peut leur adresser de graves reproches de négligence si le compte ne s'en retrouve pas exactement. Aussi ont-ils pris toutes les mesures usitées en pareille circonstance. Des affiches ont été placardées sur tous



OUVERTURE DU CONCOURS RÉGIONAL DE STRASBOURG, le 19 mai 1866 ; dessin d'après nature par M. Lix. — Voir page 455

les murs de Paris, promettant une récompense honnête à quiconque fournira des renseignements sur la fugitive et donnera les moyens de l'appréhender. Pourvu qu'elle n'ait pas filé à l'étranger. Mais non! Il est encore permis d'espérer que les insomnies de M. Leverrier seront bientôt calmées par la rentrée de sa pensionnaire au bercail. Mais pour éviter que l'exemple ne devienne contagieux, je lui conseille d'administrer à la coupable une verte réprimande, et même de lui infliger quelques jours de prison avant de l'autoriser à reprendre sa place dans les espaces éthérés.

Il faut avouer qu'il se passe depuis quelque temps d'étranges choses dans les champs de l'azur infini. Notre vieux système cosmographique semble avoir des velléités de se détraquer, tout comme s'il eût été réglé par les traités de 1815. Est-ce que les idées du siècle auraient gagné les corps célestes? Ces messieurs se seraient-ils grisés avec les mots : progrès et libre arbitre? Traitant de routinier et de rococo leur système actuel de gravitation, nourriraient-ils le secret dessein d'essayer une nouvelle façon de tourner, aussi romantique qu'imprévue? Diable! il y a là de quoi donner à réfléchir aux faibles humains.

Ce que j'en dis, ce n'est pas avec l'intention de vous effrayer. Il n'en est pas moins vrai — cela a été officiellement constaté — que la terre tend à ralentir son mouvement de rotation autour du soleil. Le ralentissement, paraît-il, peut être évalué à un quart de seconde par siècle. De sorte qu'on doit logiquement conclure que dans quelque chose comme quarante millions de siècles ce mouvement aura entièrement cessé. Pourvu au moins que cette immobilité se produise en été et en plein jour, et non pas au mois de janvier, entre minuit et une heure du matin! Car cette circonstance ôterait, sans contredit, beaucoup de charme au séjour de Paris. Le vœu que je formule ne m'est nullement dicté par l'égoïsme, et je n'ai en vue que la satisfaction de nos arrières-neveux, attendu que, selon toute probabilité, dans quarante millions de siècles, vous et moi, nous aurons passé de vie à trépas.

Par suite de ces tracas, ils sont envolés les beaux jours où l'Académie des Sciences se permettait le petit mot pour rire. Oui vraiment, le cas s'est présenté et vaut la peine que nous en causions un peu.

Vous souvient-il d'une séance où M. Leverrier, déjà nommé, vint tout à coup déclarer que le système métrique avait usurpé notre confiance?

— Pourquoi, a-t-il dit, a-t-on substitué le mètre à l'aune? Parce qu'on vous a dit que le mètre représentait la dix millionième partie du quart du méridien terrestre. Ainsi, en adoptant cette unité de mesure, on pouvait dormir tranquille. Si, par aventure, l'étalon métrique venait à s'égarer, on n'aurait, pour le retrouver, qu'à opérer la triangulation du globe, et à en diviser le quart par dix millions.

Rien de plus simple, comme vous voyez, et un enfant de sept ans pourrait faire l'opération... pourvu qu'il y consacrât une soixantaine d'années, qu'il eût à sa disposition un millier d'ingénieurs habiles, et une vingtaine de millions à dépenser.

Eh bien, non! on vous a trompés, ou, plutôt, on s'est trompé : vous auriez beau trianguler pendant l'éternité des siècles, vous ne retrouveriez jamais l'étalon métrique, et cela par la raison bien simple que la terre n'a pas la grosseur — en plus ou en moins, je ne me souviens pas — qu'on lui attribue généralement.

L'aveu de M. Leverrier était pénible à entendre, n'est-il pas vrai? A mesure que l'on marche dans la vie, il faut donc que toutes les illusions s'envolent une à une comme les feuilles de l'arbre agité par le vent d'automne. Où donc se réfugieront nos croyances, désormais, puisqu'il ne nous est même plus permis de croire au système métrique? Mais alors, puisque le prestige du mètre est évanoui, puisqu'il ne repose pas sur un principe, qu'on nous rende l'aune et la demi-aune de nos aïeux. L'aune avait du moins cet avantage d'être plus longue que le mètre, et ce dernier n'aura véritablement été utile qu'aux marchands de nouveautés qui, pour simplifier la transition, se sont mis, avec une touchante unanimité, à vendre leur marchandise au mètre exactement le même prix qu'elle coûtait à l'aune.

J'arrive au petit mot pour rire, auquel je viens de faire allusion.

M. Rolland de Villarceaux, chargé de trianguler une partie de la France, c'est-à-dire de mesurer l'espace exact d'un point à un autre, d'en déterminer la convexité, de préciser les méridiens et autres travaux aussi abstraits les uns que les autres, avait été amené à la suite d'observations longues et difficiles dans les environs de Bourges. C'est dans un petit chemin vicinal qu'il dut concentrer le nœud de ses calculs, la somme du travail fait et le point de départ du travail futur. Il fit immédiatement planter une borne milliaire, sur laquelle on grava sous ses yeux les hiéroglyphes scientifiques indispensables; après quoi il revint à Paris pour rendre compte de sa campagne à ses confrères, et se reposer un peu.

Au printemps suivant, il reprend le chemin de Bourges, et, se donnant à peine le temps d'avaler un bouillon, il court à la recherche de sa borne chérie. O douleur! La borne avait disparu, tout comme vient de disparaître l'étoile de M. Leverrier. Il furette, explore : rien, toujours rien...

— C'est pourtant dans ces environs qu'elle était! s'écrie M. de Villarceaux avec douleur. Je me souviens parfaitement que, lorsque je l'ai fait planter, j'avais ce moulin sur ma droite.

Sur ces entrefaites, le maire de la commune s'approche.

— Je vois ce que monsieur cherche, dit avec un sourire le fonctionnaire municipal. Mais que monsieur le savant ne se lamente pas, je vais le conduire où est sa borne.

M. de Villarceaux respire largement. Le maire continue :

— Je m'étais aperçu que monsieur attachait, je ne sais pourquoi, une grande importance à cette pierre. Aussi, craignant qu'elle ne fût dégradée par les polissons du village, je l'ai fait transporter dans le grenier de la mairie... Vous allez la voir : elle est encore toute neuve...

M. de Villarceaux sentit une sueur froide inonder son front, et faillit s'évanouir. C'était deux ans de calculs algébriques à recommencer.

~~~ Mlle Teresa Carreño (prononcez Carregno) est une jeune artiste hispano-américaine de douze ans, qui vient d'arriver à Paris dans les circonstances les plus bizarres, après le voyage le plus accidenté que l'on puisse concevoir.

Tout est étrange chez cette jeune fille, le visage, le talent, le caractère. Figurez-vous la Mignon de Gœthe, rêvant au pays où fleurissent les orangers; une beauté originale, à la fois fière et douce, un front pensif, un œil noir et profond, des flots de cheveux bruns tombant sur des épaules gracieuses estompées par le soleil de Venezuela.

Cette singulière artiste, à qui au premier abord l'on donnerait bien quinze ans, tant sa figure est intelligente et précoce, joue du piano comme nos plus illustres maîtres; elle a reçu quelques leçons de Gotschalk, et le reste est venu spontanément.

Ainsi poussent les fleurs et les fruits savoureux.

C'est une merveille d'exécution dans tous les genres, dans la difficulté comme dans le genre expressif.

Mlle Carreño est fille d'un ancien ministre des finances de la république de Venezuela. Elle vient d'émerveiller les États-Unis, d'où elle rapportait des monceaux de dollars et de couronnes. Hélas! la fortune et les flots sont changeants! Elle s'était embarquée à New-York sur un paquebot appelé *la Ville de Washington* (*City Washington*), en compagnie de son père et de sa mère. Son navire commence par toucher sur un banc, à peine sorti du port. Le capitaine américain n'y prend pas garde et force gaiement de vapeur pour conduire à Liverpool les 250 passagers dont il a pris la responsabilité.

Tout va bien, personne ne s'inquiète, l'incident est oublié lorsque, le deuxième jour de navigation, on entend un craquement effroyable et l'on s'aperçoit que l'hélice vient d'être enlevée. On hisse les voiles et l'on se décide à continuer la route sans vapeur. Ce sera plus long, mais enfin on arrivera.

Le septième jour, autre malheur; au milieu d'une tempête effroyable, c'est le gouvernail qui est enlevé par la mer. Voilà le navire à la dérive en plein Océan, allant à la grâce de Dieu. La seule chance, c'est qu'un autre navire soit aperçu à l'horizon et qu'il veuille bien prendre les passagers à son bord. Mais comme le navire dérive de plus en plus, cette chance de rencontrer un bateau sauveur diminue chaque jour et à chaque heure. Ajoutez à cela que les vivres n'ont été faits que pour une route de dix à douze jours, et qu'on peut rester des mois entiers, ballotté ainsi sur l'immensité de la mer. La consternation est à bord, on chemine douze jours ainsi, toujours roulé par la vague furieuse. On aperçoit enfin un navire à l'horizon; on a le bonheur de se faire reconnaître; le navire approche au milieu de la tourmente et des éclairs, et le capitaine consent à prendre à son bord les 250 passagers du *City Washington*. Le transbordement, vu l'état de la mer, dut s'effectuer en mettant successivement chaque passager dans un tonneau, et l'on versait dans les chaloupes le contenu du tonneau. Le capitaine du *City Washington* demeura sur son bord avec ses marins, et ne voulut laisser emporter aucun des bagages; chacun émigra avec ce qu'il avait sur le dos.

Le bateau sauveur s'appelait *le Propontis*. On crut tout sauvé, mais on comptait sans la tempête. *Le Propontis* à son tour vit sa machine défoncée par un coup de mer. Il dut naviguer aussi à la voile, et, avec sa surcharge de 250 passagers, force fut de mettre chacun à la ration de pain et d'eau.

Voilà dans quelles circonstances Mlle Carreño toucha le sol de la vieille Europe. Puisse la terre lui être plus souriante que la mer! C'est faire de bonne heure l'épreuve de l'adversité. On m'assure que durant ces horribles angoisses le visage de la jolie enfant ne s'est pas un instant assombri. De Liverpool elle est enfin arrivée à Paris, où elle compte donner un concert auquel je ne manquerai pas d'assister.

~~~ J'ose espérer que le lecteur m'aura quelque obligation de lui épargner le récit du couronnement de la rosière de Nanterre, couronnement qui, selon l'antique tradition, s'opère au mois de mai, le mois des roses. Tous les chroniqueurs ont déjà plantureusement décrit la fête, à l'aide de vieux articles clichés qui repassent d'année en année. Ils ont parlé des pompiers, des notables de l'endroit, des demoiselles d'honneur, et surtout de l'héroïne champêtre, qui doit le jour à de pauvres cultivateurs chargés d'une nombreuse famille. Ils ont constaté que l'institution remontait à Clovis, et que ce monarque l'inaugura à Noyon, en plaçant — ce qui prouve son bon cœur — la première couronne de roses sur le front de sa propre sœur. Lesdits chroniqueurs n'ont pas omis non plus de constater que la vertu est bien mesquinement cotée à trois cents francs, dans un temps où le vice coûte si cher.

Au théâtre, on a exhibé de cent manières des couronnements de rosières, en assaisonnant les tableaux de sel plus ou moins gaulois, depuis la concurrente qui glisse dans l'oreille de l'enfant chargé de tirer les noms du chapeau municipal un furtif : « Songe à ta mère! » jusqu'à la nourrice qui vient mettre opposition au versement de la dot.

Que me reste-t-il à glaner de curieux après tant de beaux esprits? Ma foi! j'aime mieux vous entretenir du prix Montyon, qui, m'assure-t-on, sera décerné la prochaine fois à une danseuse du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Ces mots « prix Montyon » et « danseuse » sonnent d'abord étrangement à l'oreille en s'accouplant. Mais j'ai bien vite réprimé tout sourire ironique lorsqu'un ami m'eut initié au rare mérite de la jeune personne que l'Institut veut honorer d'une de ses couronnes les plus enviées.

Cette danseuse, presque une enfant, parvient depuis quelques années à nourrir et à élever ses petits frères orphelins. Et notez qu'elle n'a que ses appointements du théâtre pour unique ressource. Cela doit être tenu pour certain, car les langues de vipères de ses bonnes petites amies ne sont jamais parvenues à mordre sur une seule minute de sa vie. En vérité, je vous le dis, quand une danseuse n'a pas le moindre scandale à vous conter sur une camarade du corps de ballet, le plus sceptique n'a qu'à ôter son chapeau.

Déjà orpheline de père, la danseuse a perdu sa mère il y a peu de temps. Le directeur du théâtre fit appeler la brave enfant et voulut lui donner de l'argent, si nécessaire dans ces douloureuses circonstances.

Mais celle-ci, tout en larmes, se hâta de répondre :

— Je vous remercie mille fois, monsieur; mais j'ai fait quelques petites économies, et Dieu me donne la triste consolation de pouvoir rendre convenablement les derniers devoirs à ma pauvre mère, sans appeler la charité à mon aide.

Si cette histoire vous semble trop invraisemblable, c'est la faute de la vérité elle-même, qui, cette fois comme tant d'autres fois, a pris cette tournure. Pour ma part, j'ai été aux renseignements; je reste convaincu, et un peu consolé de bien des turpitudes qui passent fières et superbes devant moi.

~~~ La vogue de la pieuvre menace de s'en aller en fumée. Les Parisiens, jugeant d'après les chétifs échantillons que certains industriels ont mis sous leurs yeux, commencent à croire que le monstrueux et terrible céphalopode des *Travailleurs de la mer* n'a jamais existé que dans la cervelle d'un grand poëte. Aussi s'occupent-ils déjà de se procurer un autre dada. C'est le rat qui, pour le moment, a le plus de chance de s'emparer de l'attention publique. Il s'agit, bien entendu, du petit rongeur, hôte habituel des égouts et des vieilles masures, et non pas de la jeune sauteuse de l'Opéra, à qui Nestor Roqueplan décerna ce sobriquet, il y a quelque vingt ans, en considération de son aptitude à grignoter les pralines et les héritages.

N'avez-vous pas remarqué que, depuis deux ou trois semaines, il ne se passe guère de jours sans qu'un journal ou un autre enregistre les exploits des rats de Paris? Ici, c'est une bande de rats dévorant des conduites de gaz en plomb qui obstruaient le souterrain creusé dans la direction d'une cave bien approvisionnée, et plongeant ainsi dans les ténèbres un vaste restaurant. Là, il est question d'une tribu de rongeurs qui s'est concertée pour manger plusieurs chats auxquels elle avait quelques mauvais procédés à reprocher. Dans une autre feuille j'ai lu qu'un égoutier, attaqué par une phalange de deux ou trois mille rats, pour avoir imprudemment marché sur la patte de l'un d'eux, n'avait dû son salut qu'à une prompte fuite. Enfin, des gens habitués à rentrer tard chez eux affirment avoir fait la rencontre de troupes de rats, en quête de nouveaux domiciles, et en prenant possession, dès qu'ils en trouvaient à leur gré, sans consulter les écriteaux ni interroger les concierges.

Un monsieur de ma connaissance m'a conté qu'il avait assisté, une nuit, à une invasion de ce genre, dans la cave de sa propre blanchisseuse. Aussi, dès le lendemain, s'empressa-t-il de régler son compte et de lui reprendre son linge.

De pareils procédés d'installation sont assez indélicats, j'en conviens; mais, en bonne conscience, peuvent-ils faire autrement? Peuvent-ils rester sans abri et sans nourriture, parce qu'il convient à nos édiles de jeter bas des quartiers entiers dont les arcanes avaient abrité, depuis des siècles, les aïeux des rats d'aujourd'hui? Vous supprimez les vieux quartiers, et vous vous étonnez qu'ils émigrent dans les quartiers neufs. A leur place, n'agiriez-vous pas de semblable manière?

Si au moins on leur avait préparé quelques phalanstères où on les eût invités à se retirer pour vivre en famille. Non! on n'a rien prévu, et on ne saurait dire à quelles extrémités sont capables d'arriver des rats jetés sur le pavé et réduits au désespoir par l'inhumanité de leurs contemporains. S'ils allaient nous déclarer carrément la guerre, l'affaire ne serait pas si mince qu'on le supposerait de prime abord. Les femelles sont mères quatre fois par an, et chaque fois d'une douzaine de petits. Supposez qu'il y ait à cette heure cinq cent mille rats parisiens en état de porter les armes, et calculez de quelle kyrielle de zéros le chiffre de cette landwehr sera allongé dans dix ans. C'est à faire frémir, et, sans avoir la moindre envie de plaisanter, je trouve que le gouvernement ne se préoccupe pas assez du rôle que le rongeur est appelé à jouer dans la société moderne.

~~~ Encore un mot, avant de clore cette chronique à bâtons rompus. L'anecdote a sa raison d'être, puisqu'elle a trait au renchérissement de toutes choses. La mendicité emboîte le pas.

Mme de V*** est accostée par une femme qui lui tend la main, en psalmodiant sur ce ton pleurnicheur qui caractérise les mendiants de profession.

La dame lui donne une pièce de dix centimes.

— Deux sous! Si ça ne fait pas pitié! s'écrie la quémandeuse. Deux sous! Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?

— Gardez-les tout de même, madame la mendiante, reprend doucement madame de V***, vous les offrirez au premier pauvre que vous rencontrerez.

GÉROME.

BULLETIN

On a vendu, à l'hôtel Drouot, le fameux noyau de cerise de la collection Lecarpentier, qui fut tant admiré à la dernière exposition rétrospective du palais des Champs-Élysées.

Cette petite merveille d'art et de patience, montée sur un piédouche, porte sur sa surface antérieure un bas-relief finement ciselé et plein de vie, représentant un choc de cavalerie. Cette œuvre microscopique a été adjugée moyennant 920 francs.

D'après le *Malta Times*, le navire le plus rapide du monde serait *le Mahroussa*, yacht du vice-roi d'Égypte. C'est un magnifique steamer à aubes d'une force de 80 chevaux. Il a franchi la distance entre Southampton et Malte en 437 heures, ce qui n'avait jamais eu lieu précédemment. En pleine vapeur il brûle sept tonnes de charbon à l'heure. La vitesse moyenne du *Mahroussa* est, dit-on, de dix-huit nœuds.

Le recensement quinquennal de la France se fait maintenant simultanément dans les 40,000 communes de l'Empire. Le dernier, fait en 1861, offrit les résultats suivants :

La population totale était de 37,382,255 individus, dont 18,642,504 hommes, 18,739,751 femmes, divisée ainsi : 10,210,756 garçons, 9,487,541 filles, 7,503,024 hommes mariés, 7,437,145 femmes mariées, 928,724 veufs, 1,795,065 veuves.

Sur le désir exprimé par l'empereur Maximilien, 1,000 rossignols ont été faits prisonniers dans les bois qui avoisinent les Champs-Élysées viennois. On les embarquera sous peu pour l'empire de Montézuma.

On verra donc s'ébattre dans le pays des Aztèques une légion de rossignols viennois, et la nuit on pourra jouir, sous les palmiers de Mexico, d'un concert inconnu dans ces régions lointaines.

La *Renaissance louisianaise* contient, sur la production du coton dans le Sud, des renseignements qui ont appelé l'attention du commerce de nos diverses places. Cette feuille assure que les terres mises en culture cette année atteignent à peine un tiers de l'exploitation de 1860, qui est considérée au reste comme la plus féconde de l'industrie cotonnière, puisqu'elle a produit 5 millions de balles en chiffres ronds.

Avec ces données pour bases, le calcul de la récolte sur pied se présenterait de lui-même avec sa solution : on aurait environ un tiers de 5 millions de balles, soit 1,700,000 balles à peu près.

Quant aux existences actuelles du coton, elles ne dépasseraient pas 500,000 balles. Le même journal s'applique à démontrer que la population nègre, et notamment la classe des travailleurs, aurait diminué de moitié depuis quatre ans. La guerre, les maladies et l'émigration ont, en effet, contribué à faire disparaître un nombre considérable de noirs, et il est nécessaire que ces pertes soient réparées par une sorte de colonisation blanche que l'on attend du Nord.

M. Snyder, de Baltimore, vient d'inventer un navire d'une forme toute nouvelle, et qui, suivant l'inventeur, doit faire une véritable révolution dans l'art de la navigation. Le navire a la forme d'un cylindre et tourne sur lui-même autour d'un axe immobile, sur lequel sont fixées des plates-formes supportant les aménagements nécessaires pour les marchandises, la machine et les passagers. Un essai sur une petite échelle a donné six milles à l'heure au moyen d'un simple mécanisme à main. L'application de la vapeur doit obtenir, si l'on en croit les prévisions de l'auteur, une vitesse de quarante à cinquante milles à l'heure (le mille est de 1,604 mètres).

On écrit de Pierrefonds que M. Viollet-Le-Duc est en ce moment au donjon pour la surveillance des travaux, et que, d'un jour à l'autre, on attend la visite de l'Empereur, qui viendrait seulement pour quelques heures. On présume que l'Empereur veut se rendre compte par lui-même des dispositions qui sont prises dans la salle des Preux pour les magnifiques collections d'armures qui doivent y être placées.

TH. DE LANGEAC.

CONCOURS RÉGIONAL DE STRASBOURG

L'exposition du concours régional a été établie sur les deux grandes pelouses de la promenade Lenôtre à la Robertsau, vaste terrain bordé d'arbres, se prêtant merveilleusement à de semblables exhibitions.

La ville de Strasbourg a fait dignement les honneurs de chez elle, car elle avait organisé des fêtes splendides et a offert tous les jours à ses hôtes des distractions variées.

Par une gracieuseté toute française un appel a été adressé à nos voisins d'Allemagne. Un nombre assez restreint, probablement à cause des circonstances actuelles, est venu soumettre au jury et au public des machines et différents produits dignes d'attention.

Samedi 19 et les jours suivants ont été consacrés à la réception des machines et des produits agricoles. Mercredi matin, les machines fixes fonctionnaient devant le jury ; l'après-midi, c'était le tour des instruments de labour. Le soir, représentation du *Lion amoureux* au théâtre. Le jeudi, visite aux produits agricoles et aux longues lignes de box, où mugissaient les vaches et les taureaux, où bêlaient les moutons, où grognaient les élèves de la race porcine, et où chantaient et caquetaient les gallinacées. Les chevaux étaient abrités sous une vaste rotonde. Le bassin, près de l'entrée, au milieu duquel s'élançait une fontaine jaillissante, contenait les produits les plus divers de la pisciculture.

Le vendredi, le public a pu visiter le magnifique parterre de fleurs éblouissantes, véritable jardin féerique organisé d'une façon splendide par la Société d'horticulture de Strasbourg.

Le soir, festival donné sur la place Kléber par toutes les musiques militaires de la garnison.

Samedi a eu lieu le bal offert par la ville au théâtre. Dimanche, à deux heures, distribution des prix et ensuite banquet à l'Orangerie ; le soir, un feu d'artifice tiré sur la rivière, en face de la promenade Lenôtre ; à neuf heures, illumination de la magnifique flèche de la cathédrale.

L'exposition annuelle des Amis des Arts, qui a eu lieu en même temps, a ouvert très-gracieusement ses portes aux exposants du concours.

Tel est le résumé rapide de ce concours, qui d'un avis unanime a été trouvé des plus brillants et a donné pendant toute sa durée à notre ville une animation extraordinaire.

J. L.

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(suite [1])

— Oh ! que ton âme est belle et pure, Gertrude ! s'écria Ludovic. Tes prières attireront sur notre amour la bénédiction du Seigneur.

— Oui, Ludovic, j'espère que la coupe de douleur sera bientôt détournée de mon père... et alors...

— Et alors, continua le jeune homme, nous appellerons sur nous la bénédiction d'un prêtre, et nous chercherons ensemble, par nos soins et notre amour, à prolonger les jours de notre vieux père...

Une pudique rougeur colora les joues de la jeune fille et elle baissa les yeux pendant quelques instants ; puis, voulant changer de sujet d'entretien, elle dit :

— Mais serait-il bien vrai, Ludovic, que la religion est en jeu dans le soulèvement contre les Espagnols ? Quel horrible tableau le père Franciscus nous a décrit ! Il pleurait, lui, la bonté même.

— O Gertrude ! répondit Ludovic, le saint homme ne se trompe point dans ses pressentiments. Vous ne sortez jamais de votre demeure, mais si vous connaissiez la situation de notre ville ! On n'ose pour ainsi dire plus avouer qu'on appartient à la véritable Église. Les hérétiques sont maîtres partout ; ils prêchent en plein air contre notre foi ; ils blasphèment Dieu ; ils se raillent de la mère du Sauveur ; le bon père Franciscus qui, par son âge et ses traits vénérables, inspirerait du respect aux sauvages eux-mêmes, a été, avant-hier, insulté et honni en pleine rue !

La jeune fille pâlit et s'écria en levant les mains au ciel :

— O mon Dieu ! préservez-le de tout outrage et de tout mal !

Ludovic reprit :

— Et ce vil ramassis d'étrangers accourus ici de tous les pays ne cesse de crier : *Vivent les Gueux !* Oh ! tu ne saurais comprendre, Gertrude, combien ce nom me semble odieux dans leur bouche.

Il ajouta avec une sorte de désespoir :

— Et moi aussi, Gertrude, je suis un Gueux !

La physionomie de la jeune fille prit une expression d'ineffable tendresse.

— Je le sais, Ludovic ; c'est la volonté de mon père à qui nous devons obéir. Il a tant souffert de la part des Espagnols ; il dit qu'il faut que la patrie soit délivrée de leur domination. Respectons un sentiment que nous ne pouvons ni ne devons juger.

— Quelle sagesse dans tes paroles, ma bien-aimée Gertrude ! Oui, je remplirai les ordres de Godmaert, c'est mon devoir.

— Ludovic, tu sais que j'ai pleuré et gémi avec le père Franciscus sur les dangers que court la foi ; mais la destinée pèse trop lourdement sur nous, et quand je songe aux humiliations et aux souffrances que les Espagnols infligent à mon père, je ne puis me défendre de te conseiller d'obéir sans défiance à ses ordres. Je comprends bien qu'au moment décisif bien des crimes affreux seront commis contre notre sainte religion ; mais puisqu'il n'y a pas d'autre ressource, laisse faire les égarés, et nous, enfants de la véritable Église, nous la restaurerons ensuite plus splendide qu'auparavant. Promets-moi, Ludovic, que tu ne partageras jamais les idées impies des ennemis des saintes images.

— Je le promets devant Dieu qui m'entend ! dit Ludovic d'un ton solennel.

Gertrude reprit :

— Laisse le peuple commettre les méfaits que nous ne pouvons empêcher. Espérons que ce peuple reviendra de son erreur quand les temps d'entraînement et de passions seront passés. Oh ! je ne doute pas...

Elle se tut. La voix tonnante de son père ébranlait les murs de la salle. Tous deux prêtèrent l'oreille avec anxiété pour saisir la cause du tumulte.

— Chien d'Espagnol ! criait Godmaert, sors de chez moi, ne remets jamais le pied sur le seuil de ma maison... vil serpent !

— Misérable gueux ! répondit Valdès, qu'est-ce qui m'empêche de te traiter sur-le-champ en valet ?

Godmaert rugit de colère, mais il n'osait se venger pour d'autres raisons.

Ludovic tira vivement sa rapière du fourreau et s'élança vers la porte. Gertrude, pâle d'angoisse, se suspendit à ses vêtements.

— Ludovic ! ah ! Ludovic ! que vas-tu faire ?

— Baigner mes mains dans le sang de cet Espagnol damné ! s'écria-t-il en se dégageant violemment de l'étreinte de la jeune fille.

Et il s'élança comme une flèche hors de la bibliothèque. Gertrude le suivit et s'efforça de nouveau de le retenir, mais ce fut en vain.

D'un bras, dont la haine et l'amour doublaient la force, il étreignit l'Espagnol à la gorge et fit sortir sa langue bleuie de ses lèvres.

— Lâche insulteur d'un vieillard sans défense ! s'écria-t-il en lançant Valdès sur le sol, rends à Dieu ta misérable âme, voici ton dernier soupir !

Et il serra son ennemi avec une telle violence, qu'il le laissa gisant sans mouvement et la face violette.

Godmaert, terrassé à la fois par la colère et la terreur, s'était affaissé sur un fauteuil. Sa fille pleurait à ses pieds en l'appelant d'une voix désespérée comme s'il eût été en état d'entendre ses supplications. Elle passait ses doigts dans les boucles argentées de la chevelure du vieillard et cherchait à réchauffer ses joues sous d'ardents baisers.

Tout à coup elle tourna la tête et vit Ludovic appuyer la pointe de sa rapière sur la poitrine de l'Espagnol. Elle quitta son père en poussant un cri affreux, et s'attacha si bien au pourpoint de Ludovic, qu'elle tira celui-ci en arrière et l'empêcha de commettre le meurtre. Il chercha par des efforts convulsifs à se dégager des bras de sa bien-aimée pour accomplir sa vengeance ; mais Gertrude, ne lisant dans les yeux du jeune homme qu'une rage altérée de sang, s'attachait à lui avec l'énergie du désespoir.

— Ludovic ! s'écria-t-elle en montrant son père inanimé, voilà la victime de ta fureur !

Le jeune homme laissa tomber sa rapière et quitta son ennemi pour voler au secours de Godmaert. Il saisit à la fois le vieillard et son fauteuil, et le transporta dans une autre place. Secondé par Gertrude, il fit revenir Godmaert à lui.

— Où est-il ? demanda le père d'une voix faible.

— Il râle sur le carreau, répondit Ludovic. Je regrette de ne pas avoir versé son sang. Faut-il le faire ?

Il semblait demander la permission au vieillard.

Godmaert eût sans doute prononcé des paroles de pardon et de réconciliation, mais les baisers et les embrassements de sa fille ne le lui permettaient pas.

— Ah ! mon père bien-aimé ! s'écria-t-elle en pleurant de joie, Dieu a exaucé ma prière : vous vivez !

Abattue par cet excès de joie succédant à une poignante tristesse, elle s'affaissa souriante sur les genoux de son père. Les roses de ses joues disparurent, ses yeux se fermèrent, et elle demeura pâle et froide sous les baisers du vieillard.

Ludovic inquiet accourut avec empressement ; mais, au même moment, la porte de la chambre s'ouvrit, et l'Espagnol, la bouche écumante, se précipita sur lui.

— Là ! là ! Ludovic ! s'écria Godmaert en montrant au jeune homme une épée suspendue à la muraille, défends ta bien-aimée contre cet assassin !

Ludovic saisit l'épée et se plaça devant Gertrude.

— Reviens-tu d'entre les morts ? cria-t-il à Valdès ; veux-tu encore insulter un vieillard ?

— Non, non ! traîtres Flamands ! répondit l'Espagnol, je vous apporte à tous le châtiment de votre insolente audace !

Et il dirigea la pointe de son épée vers la poitrine du jeune homme ; mais celui-ci, grâce à son habileté dans le maniement des armes, sut détourner tous les coups que lui portait son adversaire.

Le vieux Godmaert serrait sa fille sur son cœur avec une inquiète sollicitude et encourageait Ludovic à ne pas reculer. Le jeune homme n'avait pas besoin d'encouragement, car déjà le sang coulait des mains de l'Espagnol, qui bientôt quitta la place en blasphémant. Ludovic lui jeta au visage la lourde porte et le laissa assouvir sa fureur contre les murs.

— Scélérats ! s'écria l'Espagnol exaspéré, vous vous repentirez bientôt de votre outrecuidante témérité. Que le vieux gueux se prépare à entrer en prison ! Je veux perdre mon nom et mon honneur, si je ne fais pas passer ce rebelle par les mains du bourreau !

Il continua à prodiguer injures et menaces ; mais ni Ludovic ni Godmaert n'y prêtèrent grande attention ; ils étaient occupés à rappeler Gertrude à la vie. Enfin, Valdès, furieux, se retira et alla sans doute méditer ailleurs la vengeance à laquelle il venait de s'engager par serment.

Gertrude, revenue à elle, était assise entre son père et Ludovic. Tous trois étaient tellement accablés qu'aucun d'eux ne trouvait de paroles au sujet de l'événement terrible qui venait de s'accomplir. Il régna un long silence que Godmaert interrompit le premier.

— Voyez-vous maintenant, dit-il, que le temps est venu de secouer pour jamais le joug accablant qui pèse sur nous ? Quant à moi, j'y vouerai tous mes efforts, dût tout ce que je possède y rester. Ma Gertrude, Ludovic est un trésor que je te donne et qui, sans doute, a plus de prix à tes yeux que la fortune qu'il pourrait t'apporter. Mais tu sais ce que je t'ai dit : je ne veux pas qu'un Espagnol puisse être témoin de votre mariage. Avant que nous soyons redevenus libres comme nos pères, tu n'habiteras pas sous le même toit que Gertrude. Pour hâter l'instant de ton bonheur et de la délivrance de la patrie, tu feras seller ton cheval demain de bonne heure et tu iras trouver Wolfangh. Je regrette que nous devions nous servir de ce malfaiteur ; mais la nécessité est une loi implacable. Si des crimes sont commis, la postérité nous excusera en pesant la haine et le ressentiment que

1. Voir les numéros 510 à 512.

nous inspirait le despotisme odieux de l'Espagne Et toi, ma bien-aimée Gertrude, si tu vois fouler aux pieds les saints que tu vénères et l'image du Dieu que tu adores, n'accuse pas ton père d'impiété. Tu sais avec quelle sollicitude je t'ai toujours engagée par mes paroles et par mes actes à conserver les sentiments de piété qui sont l'ancre de notre salut. .

— Oui, oui, mon père, dit Gertrude en l'interrompant. je sais que vous vénérerez toujours les saints qui sont les bien-aimés de Dieu, afin qu'ils nous préservent de plus grands malheurs!

Godmaert prit alors Ludovic à part, et, après lui avoir donné quelques renseignements sur la retraite de Wolfangh, il lui remit une lettre close en le chargeant de la remettre entre les mains du chef de brigands. Puis il engagea le jeune homme à se retirer pour permettre à lui et à sa fille de prendre le repos dont ils avaient grand besoin, et pour se préparer lui-même à son voyage

Ludovic s'entretint encore un moment avec Gertrude, qui lui parla de son voyage et lui donna peut-être de prudents conseils au sujet de cette périlleuse expedition. Plus d'une fois le nom du père Franciscus vint se mêler à ses paroles prononcées à voix basse

Ludovic adressa enfin un tendre adieu à sa bien-aimée, s'inclina devant le vieillard et partit.

Un doux sommeil fit bientôt oublier à Godmaert et à sa fille les souffrances qu'ils venaient d'endurer.

III

Le soleil s'élevait lentement et majestueusement au-dessus de l'horizon empourpré. Un de ses rayons tomba obliquement sur les vitres de la chambre de Ludovic et lui fit ouvrir les yeux. Il quitta sa couche où il n'avait trouvé qu'un sommeil agité et in- [illegible] le Createur, il se vêtit, ceignit sa rapière, monta à cheval et traversa les rues qui devaient le conduire à la porte de *Kipdorp*. Il s'étonna de la multitude d'hommes armes qui suivaient le même chemin que lui. De nombreux cavaliers passaient à ses côtés et les rues resonnaient sous le pas pesant de leurs chevaux. Les femmes et les enfants s'acheminaient en groupes et plus lentement.

Ludovic, qui ne pouvait comprendre la cause de cette course matinale, s'approcha de l'un des cavaliers qui, comme les autres, était armé d'un mousquet et d'un poignard, et demanda pourquoi tous ces gens



[illegible] Sandwich, d'après une photographie.
Voir page 358.

suivaient la même direction et partaient tranquillement et gaiement pour la guerre.

— Ne savez-vous pas, messire Ludovic, répondit le cavalier en le reconnaissant, ne savez-vous pas qu'il y aura aujourd'hui à Borgerhout un prêche extraordinaire ?

— Mais pourquoi êtes-vous ainsi armés ?

— Croyez-vous, messire, que nous voulions nous exposer sans défense aux violences des Espagnols? répondit le gueux en riant. Si nous étions sans armes, ils n'hésiteraient pas à nous massacrer tous sur place; mais s'ils nous voient en etat de défense, cette lâche engeance n'osera nous approcher.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit le jeune homme en soupirant, si ces prédicateurs d'une nouvelle doctrine pouvaient quitter notre pays! Messire Schuermans, ajouta-t-il, je suis bien heureux de voir que votre blessure n'a pas eu de suites fâcheuses, puisque vous pouvez déjà monter à cheval.

— Vous vous trompez, messire, je ne puis encore me mettre en selle sans aide, et je puis vous assurer que je ressens encore parfois de vives souffrances; mais je m'en inquiète peu.

Il se mit à rire.

— Deux doigts plus près, Ludovic, et vous me fermiez la bouche à tout jamais; mais ceci n'est pas grand'chose : une légère entaille dans la peau et dans la chair!

— Vous me pardonnez cette blessure, n'est-ce pas, Schuermans?

— Oui, sans doute; je ne vous demande que de me pardonner à moi mes sottes paroles.

Il prit la main du jeune homme, la serra d'une vive étreinte, et dit d'un ton expressif:

— Un Flamand ne nourrit de haine et de rancune qu'envers l'étranger. Nous sommes les meilleurs amis du monde!

Ils continuèrent à s'entretenir en marchant d'un pas modéré. De temps en temps leur conversation était interrompue par la foule qui les séparait l'un de l'autre, mais pour être reprise ensuite. Çà et là une bouche imprudente criait : « Vivent les gueux! » Et ce cri allait se perdre dans les rues avoisinantes. Nos deux cavaliers atteignirent enfin la porte de Borgerhout.

— Halte, messire Ludovic! s'écria Schuermans. Mettez pied à terre! Nous avons ici la meilleure bière brune qu'on puisse trouver à Anvers.

Et il montra à son compagnon une enseigne sur laquelle était artistement peint certain animal sous [illegible]

Au COCHON *l'on se trouve bien,*
On y boit bière et brandevin.



LA VILLE DE CLARENCE, DANS L'ILE DE FERNANDO-PO (AFRIQUE OCCIDENTALE), d'après un croquis du capitaine W. S — Voir page 358.



LE FLOTTAGE DES BOIS AU CANADA, d'après [illegible] — [illegible]

— Descendez donc, Ludovic, on trouve ici de bonnes écuelles de gueux! Eh! hôtelier, aidez-moi donc un peu, je quitte difficilement ma bête... La bière brune de Malines est-elle bonne?

— On ne fait pas son éloge soi-même, répondit l'hôte en aidant Schuermans à descendre de cheval; l'excellente boisson que je vais vous servir se recommandera d'elle-même.

Un domestique emmena les deux chevaux, et les gueux entrèrent dans l'auberge. Quand ils eurent vidé leur premier verre et conversé pendant quelque temps sur la situation des affaires, ils remarquèrent un homme d'un certain âge dont les cheveux grisonnaient et dont le regard était fixe sur eux avec anxiété.

Le costume de ce personnage n'était pas riche, mais propre et convenable. Son front sillonné de rides et l'expression [illegible] vie de cet homme, vieilli avant l'âge, avait été abrégée par l'inquiétude et les soucis. Une larme brillait sur ses joues brunies et sa tête était penchée sur sa poitrine. Schuermans, qui avait bon cœur, ne put supporter longtemps cette vue. Il s'approcha de l'homme affligé, et, après lui avoir serré la main, lui demanda la cause de son chagrin.

— Messire, répondit tristement le vieillard, vos paroles [illegible]

— Qui êtes-vous donc? demanda Schuermans.

— Je me nomme Louis Van Hort.

Les deux gueux se découvrirent respectueusement et dirent :

— Salut au grand peintre! Honneur à vous, Van Hort, notre illustre concitoyen!

L'artiste désolé parut très-sensible à ces marques de déférence et s'efforça de sourire aussi bien qu'il le put.

Ludovic s'approcha de lui à son tour et lui demanda plus sérieusement ce qui causait sa douleur.

— Vous ne savez pas, vous autres, répondit-il, avec quelle tendresse l'artiste aime ses créations. Le père qui voit un inévitable malheur fondre sur ses enfants verse des larmes sur sa progéniture, et moi je pleure sur le sort qui attend les tableaux qui ont rendu notre ville célèbre entre toutes les villes du monde!...

[illegible] instant auparavant froids et abattus, étaient animés par une noble et imposante expression, des éclairs s'échappaient de ses yeux humides.

— Mon cœur, reprit-il, s'est enflammé à l'ardent foyer de l'art. J'ai passé ma vie dans une fièvre continuelle; mes cheveux ont blanchi, mon front s'est ridé quoique je sois encore jeune, — et cela parce que, comme Dieu le fait pour ses créatures, j'ai donné pour les faire vivre une part de mon âme aux œuvres sorties de mon pinceau!

— Je crois vraiment que vos craintes ne sont pas sans fondement, répondit Schuermans. Les images auront beaucoup à souffrir le jour de la délivrance.

— Oui, repartit le peintre, ils arracheront mes tableaux du temple de Dieu, et déchireront comme des chiens enragés les œuvres par lesquelles j'espérais parvenir à l'immortalité, ils effaceront pour toujours du souvenir des hommes et mon nom et celui de cette pléiade de grands maîtres qu'a produits notre patrie, et les étrangers, en contemplant les murs dépouillés de nos temples, verseront des larmes de désespoir sur les débris des chefs-d'œuvre qui les ornaient, et emporteront ces débris avec eux comme des reliques de l'art.

Ludovic ne pouvait assez contempler le grand artiste. Jamais il n'avait vu rayonner une aussi noble flamme dans un œil humain. Enthousiasmé par la parole ardente et convaincue du peintre, il se leva et s'efforça de le calmer par d'af[illegible] la destruction imminente des images. Il poursuivit.

— Dans l'église Notre-Dame, se trouve un de mes tableaux; j'y ai travaillé durant un an avec une ardeur insen[illegible] vécu seul avec mon œuvre, tout entier au sentiment de l'art; j'étais en proie à une fièvre qui a abrégé ma vie de dix années..., et, comme l'artiste grec, je me suis agenouillé et j'ai prié devant l'œuvre de mes mains.

Un profond soupir brisa sa voix.

— Oh! continua-t-il, je n'ai d'inquiétude que pour ce seul tableau, et j'ai prié et supplié pour pouvoir le mettre en sûreté; mais les gens à qui j'avais affaire n'ont pas voulu y consentir, — ils disent que je le leur ai vendu! — Vendu! oui, je l'ai vendu! Le besoin me pressait; sinon jamais mon Christ ne fût sorti de mon atelier.

Schuermans et Ludovic lui assurèrent que s'ils pouvaient contribuer au salut de son tableau, ils n'épargneraient rien pour le sauver.

— Il ne me manque ni force ni courage pour défendre ou venger mon œuvre, répondit Van Hort. J'ai tout calculé. Le jour de la dévastation je protégerai mon Christ, armé du mousquet et du poignard, et s'il tombe de la muraille et est touché par des mains impies, je l'arroserai de mon sang, offert en holocauste à l'art et à Dieu. Je ne veux pas survivre à mon œuvre bien-aimée!

— Mon Dieu! dit l'hôte en l'interrompant, qu'importe qu'ils mettent tous ces tableaux en pièces? Comme dit le vieux proverbe, tant qu'il y aura à Anvers une maison debout, il y habitera un artiste.

— Qui vous parle, à vous? dit Van Hort à l'hôte. Que connaissez-vous, ou que sentez-vous de ces choses-là? Tout à l'heure vous vous lamentiez avec moi sur les dangers que courent les trésors artistiques de notre ville; et maintenant ils ne sont plus rien pour vous, parce que des gueux viennent [illegible] chez vous. [illegible] indigne!

Il saisit son chapeau, salua les gueux et sortit de la maison où il venait de pleurer amèrement sur le sort menaçant qui attendait les chefs-d'œuvre de l'art.

— Ce drôle est fou! s'écria l'hôte en ricanant.

Ludovic et son compagnon remontèrent bientôt à cheval, et franchirent à travers les flots du peuple la porte de *Kipdorp*. Ils traversèrent, en doublant le pas, le faubourg de Borgerhout et arrivèrent enfin à l'endroit où la prédication devait avoir lieu.

Cet endroit portait alors le nom de *Luisbekelaer*. C'était un vaste terrain en forme de triangle, dont le côté principal était baigné par le ruisseau d'Herenthels. Sur ce terrain, des milliers d'hommes étaient éparpillés. Tous, sauf les femmes et les enfants, étaient armés. Un grand nombre étaient couchés au bord du ruisseau et se réchauffaient en attendant aux rayons du soleil du matin; d'autres qui étaient à cheval [illegible] de laquelle des psaumes montaient vers le ciel. La plupart des hommes portaient en évidence l'écuelle des gueux; un grand nombre portaient au cou, comme signe de ralliement, la médaille d'or avec la besace.

[illegible] amis. Quand le chant fut à sa fin, il s'avança vers eux en souriant.

— Tout va bien! lui souffla à l'oreille Van der Voort, on a proclamé une ordonnance qui défend de se rendre armé au prêche, et le peuple, se regimbant formellement contre cette ordonnance, est venu en plus grand nombre et mieux armé, et a forcé la garde à demeurer inactive.

— Laissez faire les Espagnols, répondit Schuermans, ils préparent eux-mêmes leur ruine.

Herman Stujek, le prédicateur, monta sur une éminence formée de terre, garnie de planches; tous les mousquets firent feu en même temps pour commander le silence à la foule agitée. Au même instant, divers prédicateurs se mirent à enseigner la doctrine nouvelle sur tous les points du *Luisbekelaer*.

Un profond silence régnait dans cette multitude avide de recevoir cette nouvelle doctrine qui était ennemie des Espagnols.

Ce prêche était d'ailleurs très-hostile à la religion romaine; car les initiateurs s'efforçaient de pousser les audi[illegible] écoutait avec curiosité; pas un cri ne s'élevait de cet océan de têtes et ne venait étouffer la voix de l'orateur.

Après avoir prêté pendant quelque temps une douloureuse attention à cette pernicieuse doctrine, Ludovic pressa la main de Schuermans, le salua d'un coup d'œil et dirigea son cheval vers la grande route. Il y trouva une dizaine de cavaliers armés de mousquets, et qui étaient chargés de tenir à l'écart quiconque voudrait troubler la prédication. Ils laissèrent le jeune homme s'éloigner sans difficulté. Ludovic eut bientôt gagné le chemin qui devait le conduire à son but et poursuivit sa route tout pensif.

Il se mit à songer à Gertrude, dont le doux adieu résonnait encore à son oreille, — puis à son père, ce noble et courageux Flamand, — puis encore aux généreux sentiments de l'illustre peintre Van Hort, — mais à ces préoccupations diverses venait toujours se mêler la vive et souriante image de Gertrude.

Tout à coup sa physionomie s'assombrit; sa tête s'affaissa sur sa poitrine, la bride échappa à sa main distraite. Le chemin s'était transformé devant lui comme par un magique changement à vue. Il voyait au loin mille scènes horribles qu'évoquait son imagination surexcitée. De son regard fixe, il lui semblait voir à travers ses cils abaissés une multitude d'hommes qui s'entr'égorgeaient; — parmi eux il reconnaissait ses amis et ses connaissances, de même que les prédicateurs du *Luisbekelaer*. Des torrents de sang fumant coulaient dans le chemin au milieu des cadavres; d'affreux cris de mort retentissaient dans la campagne... Bientôt de cette mer de sang s'éleva dans les airs un temple majestueux. Le jeune homme aperçut dans l'intérieur un grand nombre de prêtres agenouillés devant l'autel et les bras levés au ciel... Tout à coup des milliers d'hommes se précipitèrent dans le temple comme des bêtes féroces : ils arrachèrent les prêtres par leurs cheveux blancs à bas des marches de l'autel, et les traînèrent sur les dalles en proférant d'épouvantables blasphèmes... Puis il vit souiller de fange l'autel, et lancer comme un défi des ordures vers le ciel... Il aperçut enfin une sanglante et épouvantable profanation... mais il ferma les yeux de terreur... Alors la voix de Dieu retentit dans le temple comme le tonnerre; la malédiction et la foudre vengeresse tombèrent en même temps sur les profanateurs; les murs du temple s'écroulèrent, la terre s'entr'ouvrit et du fond d'une mer de feu l'éternelle lamentation monta à l'oreille de Ludovic qui s'éveilla en poussant un cri de ce [illegible]

Il avait laissé derrière lui le village de Wyneghem, et en trois heures de marche il devait atteindre le but de son voyage; mais l'atmosphère, qui se chargeait de noires vapeurs à l'horizon, ne prédisait pas un temps favorable à notre voyageur. Néanmoins il poursuivit courageusement sa route; il enfonça l'éperon dans les flancs de son cheval, et prit un trot rapide pour éviter autant que possible l'orage, sans manquer de remplir sa mission. Les nuages montaient et s'amassaient lentement au-dessus de sa tête; déjà il voyait quelques gouttes d'eau briller sur le harnachement de sa monture.

HENRI CONSCIENCE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE ROI KAMEHAMEHA V

La reine Emma, dont nous avons eu récemment la visite en Europe, était veuve de Kamehameha IV, le feu roi d'Havaï, une des îles Sandwich. Depuis le 30 août 1863, le frère de celui-ci lui a succédé, sous le nom de Kamehameha V.

Le nouveau souverain a déjà montré beaucoup d'adresse, de jugement et de fermeté. Son premier acte, en montant sur le trône, a été la réforme de la constitution établie par l'avant-dernier roi, son oncle, sous l'influence des missionnaires américains, en 1852. Il a formé un cabinet composé d'hommes appartenant à diverses nationalités, mais résidant depuis nombre d'années dans le pays; il a mis à leur tête, comme ministre des finances, un Français, M. Crosnier de Varigny; le ministre des affaires étrangères est un Écossais, M. R.-C. Wylie; celui de l'intérieur, un Anglais, M. Hopkins; le ministre de la justice et le chancelier sont deux Américains; M. Harris, de Philadelphie, et M. E. Allen, ancien membre du congrès de Washington.

Malgré sa composition hybride, ce cabinet s'est montré fort homogène et a été accueilli très-favorablement par les chambres du pays.

Ce dont on ne saurait trop louer le roi Kamehameha V, c'est d'avoir favorisé les étrangers, acte d'habile politique qui a donné une grande activité au commerce et à l'industrie nationale.

P. DICK.

LE PORT CLARENCE

DANS L'ILE DE FERNANDO-PO.

[illegible] gnol qui lui donna son nom, a été de nos jours l'objet de longs débats entre l'Espagne et l'Angleterre. Le port Clarence, dont nous donnons une vue, est actuellement un des principaux établissements des Anglais dans les mers de l'Afrique occidentale, établissement important, surtout au point de vue de la répression de la traite des nègres.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur notre gravure pour se rendre compte de la situation pittoresque de cette ville qui, [illegible] est dominée elle-même par le pic Clarence, presque toujours couronné de nuages.

A. DACHIERS.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les oiseaux à Paris. — Les serins. — Les bouvreuils, leur chant, leur prix. — Leurs habitudes. — L'oiseleur tyrolien. — Le mariage aux oiseaux. — Mœurs du bouvreuil français. — Répartition géographique du bouvreuil. — Le bouvreuil-perroquet. — Métis de serin et de bouvreuil. — La liberté ou la mort.

[illegible] Paris les fleurs et les oiseaux; les plus pauvres y ont leur pot de réséda, leur rosier, leurs plantes grimpant à une [illegible] pauvres veuves qu'ont laissées seules en chemin un mari ou des enfants morts avant l'heure, pour bien des ouvrières vieillies dans le travail au jour le jour, pour bien des jeunes filles qui commencent, à travers tant de périls, de déceptions et de chagrins, cette vie d'ouvrière, où la beauté devient presque toujours un malheur, un oiseau est une distraction [illegible]

[illegible] grande ville se trouvent moins seules quand, rentrant au logis, un chant ami les accueille, et que deux jolies petites bêtes saluent leur retour en battant des ailes. Puis il y a la mère dans le nid de laquelle on découvre un beau matin des œufs qu'elle couve, d'où sortent des petits, aux gros yeux, au corps nu, mais qui semblent presque aussi beaux à la maîtresse du logis qu'à la mère elle-même. Que de soins exigent les nouveaux-nés! combien on se sent préoccupé et heureux de s'associer aux soins de la mère, de broyer des œufs durs, de mélanger des graines écrasées, de veiller à ce que ni le froid, ni le chaud, ni les courants d'air, ni les chats du voisinage ne puissent nuire à cette chère couvée! Combien on [illegible] commencent à se percher sur le bâton de la cage, à voler par la mansarde, à venir à la voix, hardiment, sans hésitations, prendre quelque bribe de biscuit dans les doigts de celle qui les lui présente, émue et le cœur presque battant d'attente et de doute! Aussi, voyez comme la cage est tenue proprement, quelle eau fraîche remplit la fontaine sacramentelle, et à forme bizarre, quelle épaisse couche de mouron étend une voûte de verdure toujours fraîche au-dessus des heureux oiseaux!

Ces oiseaux domestiques sont ordinairement et depuis des siècles, des serins. Aujourd'hui, cependant, le bouvreuil commence à faire concurrence au serin.

Il y a vingt ans on voyait rarement à Paris des bouvreuils en cage; maintenant on en trouve un certain nombre, surtout dans le monde de la finance et des artistes où on les paye des sommes relativement considérables, surtout si l'on considère qu'il ne s'agit que d'un oiseau indigène; certains bouvreuils coûtent jusqu'à trois à quatre cents francs.

Il faut bien vite ajouter que ces bouvreuils sont d'admirables chanteurs, qui savent jusqu'à sept ou huit airs qu'ils disent avec une justesse d'intonation et un goût qui tiennent du [illegible]

chanter, par un singulier moyen qui consiste à balancer la tête devant eux, comme un poussah chinois; il faut les voir, dis-je, se rengorger, se gonfler, remuer doucement la tête, entr'ouvrir les ailes, les yeux à demi fermes et moduler d'un bout jusqu'à l'autre des lieders allemands et des ballades tyroliennes.

Ils chantent ainsi tout l'été, et ne restent silencieux que depuis la fin de l'automne jusque vers la fin de l'hiver. Aux approches du renouveau, on les entend caqueter à mi-voix, et chercher à se remettre en mémoire les airs qu'ils ont oubliés pendant l'inaction de la mauvaise saison. Ils les repètent note à note, se reprennent chaque fois qu'ils se trompent, ne se lassent point de cet exercice et s'y consacrent avec une persévérance vraiment artistique jusqu'à ce qu'ils aient reconquis leur répertoire entier. Une fois ce succès obtenu, rien ne les arrête et ne peut les faire taire; ils chantent toute la journée, ils chantent même pendant la nuit, et il leur faut un mois ou deux avant qu'ils usent sobrement de leur savoir musical.

L'approvisionnement des bouvreuils chanteurs se fait chaque année, depuis quatre ans, par un montagnard tyrolien. Autrefois, il faisait la route à pied et les épaules chargées d'une soixantaine de cages, suspendues à des perches et contenant chacune un bouvreuil. Aujourd'hui, il recourt au chemin de fer, et il voyage avec une adorable petite femme blonde qui parle le français presque aussi bien que l'allemand, et que vous êtes certain de rencontrer chaque soir, pendant la première quinzaine de mai, à l'Opéra, dans un fauteuil de première galerie à côté de son mari, dont elle presse furtivement la main pour le remercier du plaisir qu'elle éprouve en écoutant la partition de *Guillaume Tell* ou des *Huguenots*.

Un hasard assez singulier a fait la fortune de cet heureux ménage. Un banquier français, d'origine allemande, durant une excursion en Tyrol, et tandis qu'on relayait les chevaux de sa voiture, vit un jeune paysan de bonne mine s'approcher timidement et offrir une modeste cage contenant un oiseau d'un plumage assez vulgaire. Le banquier repoussa d'abord de la main cet objet fort incommode à emporter dans sa berline, mais il ne tarda point à changer d'avis, quand il entendit le bouvreuil que renfermait la cage se mettre à chanter, sans se tromper d'une note, et sans émettre un son douteux, d'abord la *cachucha*, puis les airs nationaux allemands.

— Combien veux-tu de cet oiseau? demanda-t-il au paysan.

— Un florin, monsieur.

— Cela vaut mieux! riposta le banquier, et il mit dans la main du paysan, qui écarquillait les yeux comme s'il eût rêvé, trois ou quatre pièces d'or.

— As-tu encore d'autres bouvreuils qui valent celui-ci? demanda le voyageur.

— Une soixantaine, monsieur; j'en élève sans cesse pour les vendre aux touristes qui, par malheur, ne les payent point comme vous; sans cela j'epouserais Gretchen, que j'aime depuis deux ans et que son père me refuse parce que je ne possède rien au monde qu'une chaumière et mes oiseaux.

— Je serai de retour à Paris dans un mois; viens m'y trouver; voici mon adresse.

Et la chaise de poste partit au grand galop des chevaux, laissant le paysan dans une émotion que vous comprenez sans peine.

Un mois après, jour pour jour, notre Tyrolien, ses soixante cages sur les épaules arrivait rue Laffitte, entrait tout poudreux dans l'hôtel du banquier et demandait à parler au maître de la maison dont il montrait la carte.

Tandis que le suisse hésitait à laisser arriver jusqu'à ce maître le singulier visiteur, un hasard providentiel voulut que le banquier se trouvât à la fenêtre de son cabinet; il vit le Tyrolien, le reconnut à son attirail de cages et donna l'ordre qu'on le lui amenât.

— Monsieur, lui dit en allemand l'oiseleur, vous m'avez ordonné de venir, et me voici: permettez-moi de vous offrir ce bouvreuil, bien autrement savant que celui que vous m'avez acheté dans nos montagnes; il va vous chanter douze airs.

Et aussitôt il balança la tête et les épaules devant l'oiseau qui commença imperturbablement la série de douze chansons et se conforma rigoureusement au programme annoncé.

Le banquier donna ordre qu'on remît cinq cents francs au Tyrolien et qu'on le conduisît dans un petit hôtel du voisinage, en annonçant qu'il se chargeait d'héberger, à ses frais, son ami des montagnes.

Bientôt il ne fut plus bruit à Paris que des bouvreuils musiciens. On les vit, on les entendit et on les admira dans le cabinet du banquier; on voulut s'en procurer de semblables, et le Tyrolien repartit bientôt, toujours à pied, mais cette fois sans cages, et avec sept mille francs soigneusement enfermés dans sa ceinture. Sept mille francs sont une vraie petite fortune en Tyrol! Aussi l'homme aux oiseaux ne tarda point à épouser Gretchen.

Or, comme Gretchen atteignait sa seizième année le jour de la cérémonie nuptiale, que nous sommes en 1866, et qu'en sa qualité de blonde elle paraît encore plus jeune qu'elle ne l'est réellement, vous voyez comment à l'Opéra chacun se retourne pour admirer sa luxuriante chevelure, ses traits fins, son nez coquettement retroussé, sa taille élégante et ses deux adorables petites mains.

Il existe de légères différences entre les formes et le plumage du bouvreuil français et du bouvreuil tyrolien; mais, le premier convenablement éduqué peut devenir également un habile chanteur.

Toutefois, à l'état sauvage, il n'élève la voix que pour émettre une sorte de sifflement et un cri triste et plaintif commun aux deux sexes. Naturellement sombre et timide, il se tient caché dans les endroits ombragés et couverts, où l'on ne découvre pas sans peine son nid presque toujours placé au fond d'un buisson, d'une haie et souvent même au milieu des charmilles des jardins de Paris.

Ce nid, aussi simple que léger, se compose de petits morceaux de bois enlacés et recouverts de racines très-menues. La femelle y pond cinq ou six œufs d'un blanc bleuâtre, marqués à leur gros bout, d'un cercle de teintes brunes et violettes. L'incubation dure de quatorze à quinze jours, et deux mois suffisent pour que les petits se sentent assez forts pour quitter leur mère et prendre la volée.

Le bouvreuil allemand, à qui l'on donne le nom de cranost, et que les naturalistes appellent *pyrrhula erithroua*, diffère du nôtre en ce qu'il niche sur les arbres les plus élevés des forêts, qu'un riche plastron d'un rouge brun recouvre sa poitrine et que ses œufs sont verdâtres.

Le bouvreuil français (*pyrrhula*) se reconnaît à son bec robuste, épais, convexe plutôt que conique, à sa mandibule supérieure qui dépasse l'inférieure, à ses narines rondes, ouvertes sous de petites plumes dirigées en avant, à ses ailes obtuses, cendrées au-dessus, rouges en dessous, et enfin à la calotte noire qui couronne sa tête.

Il se nourrit de fruits mous, de baies et de graines qu'il ne mange qu'après les avoir dépouillées de leurs péricarpes; au printemps, il butine les premiers bourgeons des arbres fruitiers, et surtout des pommiers.

Le bouvreuil se rencontre dans toutes les parties du monde excepté à la Nouvelle-Hollande, où jusqu'ici les dégradations qu'il commet ont empêché de l'acclimater. L'Amérique, l'Asie, l'Afrique possèdent leurs espèces qui varient de la nôtre par des différences, peu sensibles d'ailleurs de formes, et surtout de couleurs; celui qui s'éloigne le plus de son frère de France est le bouvreuil-perroquet, *pyrrhula, falcirostris*, qui appartient au Brésil, dont le bec caractéristiquement bombé rappelle le bec de la perruche, et dont le plumage est d'un brun olivâtre.

Les oiseleurs parviennent quelquefois à obtenir du bouvreuil et de la serine des métis que les amateurs tiennent en grande estime. Leur livrée prend en partie les teintes jaunes maternelles, et ils se montrent d'autant plus infatigables chanteurs que la nature leur interdit la reproduction de leur espèce.

Pris jeune et dans le nid, le bouvreuil s'apprivoise avec une grande facilité et s'associe parfaitement aux habitudes et au goût des personnes qui les élèvent avec douceur. J'ai possédé, dans mon enfance, un de ces oiseaux qui ne me quittait pas d'un instant, quoiqu'il pût, quand bon lui semblait, s'envoler sur les beaux arbres qui s'élevaient à cette époque dans la cour du lycée de Douai; il se tenait d'habitude blotti sous le collet de ma tunique, m'accompagnait en classe, me suivait à l'étude où il se conduisait de façon à ne jamais troubler la tranquillité, et à ne jamais mériter l'ordre de se séparer de moi, ordre qu'au moindre scandale je n'eusse point manqué de recevoir du maître d'étude.

Un soir qu'il se promenait avec moi pendant la récréation et qu'il se jouait sur mon képi, un oiseau de proie rasa tout à coup et audacieusement mon épaule, saisit le bouvreuil dans ses serres et s'envola avec sa proie.

Au cri que je jetai, mes camarades occupés à tirer à l'arc, décochèrent avec tant d'adresse une flèche au brigand ailé, que celui-ci atteint en pleine poitrine tomba des airs et s'abattit mort à nos pieds. Nous eûmes bien de la peine à détacher de ses ongles le pauvre bouvreuil qui, grâce à Dieu, vivait encore malgré les profondes blessures qu'il avait reçues à la poitrine. Le temps et nos soins parvinrent à le guérir, et il mourut de vieillesse chez moi à douze ans de là.

Pris au piège, le bouvreuil se refuse à toute captivité, si douce qu'on veuille la lui faire; il se refuse à manger; il se débat de toutes façons, et s'il ne parvient pas à se briser la tête contre les grilles de sa cage, il ne tarde pas à mourir de faim.

Il est semblable en cela au dernier des chefs indiens, Osceola, qui, en 1832, s'était rendu à une conférence demandée par les Américains, sous prétexte de traité de paix, et qu'on fit prisonnier sans respect pour la foi jurée. — Vous êtes des traîtres et des lâches, leur dit-il, mais je saurai bien me rendre libre malgré vos fers.

En effet, à quinze jours de là, il était libre, car il était mort.

S. Henry Berthoud.

LE FLOTTAGE DES BOIS AU CANADA

Certes, c'est là un rude métier, et voilà de hardis bûcherons. Au sein de ces âpres solitudes, aussi haut que le bruit du torrent qui peut les emporter, ils font retentir le bruit de leurs cognées. Voyez ces quelques hommes réunis : ne semblent-ils pas provoquer à la lutte cette sombre nature qui les entoure? C'est cette lutte terrible en effet qui les tient en haleine et leur donne force et courage; c'est la lutte, et c'est aussi le sentiment profond de la dignité du travail humain.

A. Darlet.

COURRIER DES MODES

Les dernières courses de la Marche ont été très-brillantes, et, malgré beaucoup de vent et de poussière, on y remarquait de très-jolies toilettes. J'en citerai quelques-unes qui m'ont été montrées dans les magasins du *Régent*, maison Boudet, boulevard de la Madeleine, n° 7. Je choisis des modèles à la portée de toutes. Une robe de taffetas antique lilas de Perse moiré; garniture d'un biais de taffetas noir avec passementerie de perles blanc de lait. Ce biais décrit des courbes tout autour de la jupe et remonte sur les côtés. Le corsage, de forme Marie-Antoinette, est à revers avec un biais accompagné de volant de guipure blanche, les manches ont des ornements en rapport. La confection est un paletot flottant de faye noire semé en perles de jais avec frange de perles et mousse de soie.

Une autre toilette est de taffetas bleu impérial; la robe a double jupe : la première est garnie de galons bleu et paille; la seconde se relève devant par des attaches bleues retenues par des boutons et des glands paille. Le corsage est en casaque ajustée avec des ornements du même style aux épaules et au bas des manches. Les devants de la casaque sont taillés en *peplum*, les pointes ont des glands paille et bleu.

A l'heure où j'écris ces lignes, les salons de la maison Boudet sont envahis par les costumes de campagne et bains de mer; on y remarque des choses très-gracieuses en casaques à capuchon, capelines, paletots marins et pèlerines Biarritz. Nous savons depuis longtemps que la maison Boudet multiplie à chaque saison ses créations fantaisistes, elle n'a jamais été mieux inspirée que cette année.

Une très-jolie toilette de campagne en foulard des Indes choisie à la *Malle des Indes*, 24, passage Verdeau, a fixé notre attention. La nuance est ble de Turquie en foulard double chaîne, première jupe bordée d'une corde, deuxième jupe festonnée à dents de loup avec effilé au bord. Pour corsage un *peplum* entouré d'effilés et de glands perles de cristal.

On remarque, dans les nouveautés en robes de foulard de la *Malle des Indes*, un dessin sur fond blanc composé de pois ombrés en bleu, rouge, violet, lilas et maïs réunis et divisés par des pois teintés qui font une ombre; ce dessin très-élégant est recherché par toutes les couturières; je crois devoir prévenir les femmes qui tiennent à se procurer les véritables foulards double chaîne des magasins de la *Malle des Indes*, qu'elles doivent (si elles s'adressent à des intermédiaires) exiger la griffe placée sur chaque coupe par la maison que je viens de citer.

Mesdames et chères lectrices, nous sommes en ce moment toutes cousues de perles, nous en avons à nos paletots, à nos chapeaux, à nos robes, à nos jupons, je crois même à nos bas; partout les perles se montrent aux applaudissements de la foule.

J'ai remarqué cette profusion en visitant à votre intention les collections de garnitures rassemblées dans les magasins de MM. Ramsous et Yves, à la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin. Mais c'est qu'en vérité on est forcé de les admirer toutes ces gracieuses perles qui constellent les soieries et pendent en grappes brillantes autour des vêtements! On ne saurait leur en vouloir, leur prix n'est pas ruineux et elles brillent comme des diamants!

Je vous annonce, et notez bien que je suis la première à articuler un fait de cette importance, qu'on va porter des robes perlées de la traîne à la taille, vous verrez quel succès. En attendant, je vous conseille les franges de perles graduées de la *Ville de Lyon* pour vos casaques et vos petits chapeaux duchesse de Lamballe. Si vous voulez des chapeaux *Bergère* pour le voyage et la campagne, vous trouverez ce qui se fait de mieux en ce genre à la *Ville de Lyon* où il existe un comptoir spécial pour les modes dont le mérite n'est pas suffisamment apprécié. Faut-il vous le dire, mes chères lectrices, je me suis accoutumée au chapeau duchesse de Lamballe, et je me surprends à le trouver très-joli; ce qui est incontestable, c'est qu'il ne charge pas la tête; on peut se figurer qu'on n'a rien que ses cheveux : par exemple, il est important de se munir d'une ombrelle, sans cela on risque fort de gagner un coup de soleil.

J'ai une bonne nouvelle à vous donner. Nous trouverons chez Mme Billard, rue Tronchet, n° 4 (une corsetière en vogue que vous connaissez toutes), une jupe d'actualité, laquelle se nomme la jupe-cage *peplum*. Or ceci demande certaines explications que je ne puis vous refuser. Les voici : qui a détruit, ou tout au moins diminué les jupes à ressorts? Le *peplum*... ses formes biaisées, ses allures de tragédie, sa tournure grecque et sa désinvolture à l'antique. Cependant ce qu'on est convenu de nommer la crinoline ne peut disparaître totalement du costume tant qu'on portera de l'ampleur au bas des jupes et surtout des queues (disons le mot). Mme Billard reçoit chaque jour la visite des femmes élégantes, attirées par la haute réputation de ses ceintures élastiques; pour répondre au désir de ses nombreuses clientes, elle s'est rendue dépositaire de la jupe-cage *peplum* dont toutes les femmes peuvent faire l'essai, car son prix ne dépasse point celui des jupes à ressorts. Maintenant on attend sans doute une description de la susdite jupe nouvelle, je ne la ferai pas; voici en quelques mots mon appréciation : *actualités*, ressorts dans le bas, élastiques admirablement combinés dans le haut : voyez et jugez.

Pourquoi nous arrêter si longtemps à causer d'un même objet lorsque tant de choses différentes appellent notre attention? Je dois répondre à mes correspondantes, car elles m'accusent de négligence ou d'oubli, ce qui est pis encore.

Mme de Saint-F..., à Cannes, je vous ai parlé de la *paullinia*, une poudre merveilleuse dont toutes les femmes élégantes font usage pour se préserver de la migraine. Cette poudre est connue depuis longtemps; je n'aurais pas eu la hardiesse de vous la désigner, si sa réputation était à faire. On la trouve chez M. Fournu, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 26. J'ai eu souvent recours à sa bienfaisante influence pour combattre un malaise nerveux dont les médecins rient et qui n'en existe pas moins à la barbe de toute la Faculté. Puisque vous aussi, chère lectrice, vous souffrez de ces migraines nerveuses, ayez recours à la *paullinia*, et vous en serez délivrée.

Mlles M... et J... de P... à Avignon. Conservez vos beaux cheveux, ne devenez jamais tributaires des coiffeurs et de leurs postiches. J'ai trop souvent exprimé ici mon opinion sur ce sujet pour qu'il soit possible d'admettre que je protege les faux chignons; mais, hélas! que peut ma faible voix devant toute une génération de femmes inconséquentes? comme Cassandre, je parle sans être écoutee. Puisque aujourd'hui deux jeunes et jolies lectrices viennent à moi, je leur dirai ceci: Soignez vous-même vos cheveux, ne les crêpez pas, n'y mettez aucun cosmétique destiné à les faire onduler; peignez et brossez soir et matin afin d'enlever les pellicules; servez-vous de la *pommade* [illegible] A. B, que vous trouverez chez M. Binet, rue de Richelieu, n° 29. La vertu tonique de cette pommade, sa finesse et son parfum sont le *nec plus ultra* du bien-être pour des têtes plantureuses comme les vôtres.

Si, par un accident imprévu, vos cheveux tombent, employez l'eau vivifique: sœur de la pommade, elle possède le principe régenérateur qui aura manqué à vos cheveux.

Mais pour tout cela, n'attendez pas: il faut soigner ces indispositions de la tête à leur debut, car plus tard tous les moyens que je vous indique pourraient être insuffisants et ce ne serait plus alors la faute de votre chroniqueuse, mais bien la vôtre. *Savoir agir à temps* est le grand précepte, en ce qui concerne la santé et la beauté, sans parler de tant d'autres choses devant lesquelles je quitte la plume.

ALICE DE SAVIGNY.

LE DIMANCHE MATIN

La cloche a sonné, en route pour l'eglise! Voici la grand'mère et la jeune fille qui viennent prier Dieu. Le chemin n'est pas long; mais la grand'mere est vieille et se fatigue vite: aussi en arrivant voyez comme elle s'appuie sur la jeune fille d'un côté, et de l'autre sur son grand parapluie qui aujourd'hui lui sert de béquille seulement: car aux brillants rayons qui pénètrent sous la voûte et enveloppent le groupe d'une si joyeuse lumière, il est facile de deviner que la matinee de ce dimanche est l'une des plus radieuses de la belle saison.

Mais il y a un troisième personnage dans le charmant tableau de Mlle Osborn; il y a un jeune homme qui regarde la jeune fille avec une attention bien persistante. Qu'est-ce? Cela ne fait-il pas songer tout d'abord à Faust attendant Marguerite au seuil de l'église? Mais non. Ce jeune Hessois a l'air presque aussi candide que celle avec qui il echange un regard; ne vous inquiétez pas, grand'mère: si les deux enfants viennent à chanter un duo d'amour, le ricanement sinistre de Méphistophelès ne s'y mêlera point.

R. BRYON.



LE DIMANCHE MATIN, [illegible]

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers Illustré. — *Les coupons d'actions ou d'obligations ne sont pas reçus en payement. Le mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat-poste, le talon restant entre les mains de l'expéditeur comme garantie. — Les réclamations, demandes de changement d'adresse ou de renouvellement d'abonnement doivent indispensablement être accompagnées de la derniere bande collee sur l'enveloppe du journal. — Il ne sera fait droit à aucune réclamation de numéros ayant plus de deux mois de date. — Toute demande d'abonnement ou de numeros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue. — Le prix de chaque numero est de 20 centimes pour la province, affranchissement compris.*

ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° [illegible]

BLANCS	NOIRS
1 F. 5eR	1 P. pr. FD (A, B)
2 D. c. TR éch.	2 R. 5eD (1)
3 D. c. CR éch.	3 R. 6eFD ou 5eR
4 D. c. TD ou 3eR éch. m.	4 . . . . .
1	
2	2 R. 5eFR, ou P 7eCR
3 D. 4eTR éch.	3 T. couvre
4 D. pr. T éch. m.	4 . . . .
A	
1	1 P 8eFD, fait C, éch.
2 D. pr. C	2 R. pr. F (meilleur)
3 D. 3eR.	3 R. 6eFR
4 D. 4eFR éch. m	4 . . . .
B	
1	1 F. 3eCD
2 D. 8eTR éch.	2 R. pr. F (meilleur)
3 D. 5eD éch.	3 R. joue.
4 F. 5eFR éch. m.	4 . . . . .

Solutions justes: MM. Aimé Gautier, à Courbevoie; J. Galiment; J. Cruchon, à Avranches; Matéo de Zamora, à Almeria (Espagne); H. Dallier, A. Philippot, à Reims.

Solutions justes des Problèmes nos 1, 2, 3, 4: M. Matéo de Zamora, à Alméria (Espagne).

Solution juste du Problème n° 4: Cercle de Beauvoisin, Auguste Br......

PROBLEME N° 7.

COMPOSÉ PAR M. J. MINCKWITZ.



Les Blancs jouent et font mat en quatre coups

Nous avons reçu un grand nombre de solutions commençant par F 3eR; — ces solutions sont inexactes, — Ex.: 1 (F3eR — P 8eFD fait C éch.), 2 (D pr. C — P 4eD), et le mat n'est plu possible en *quatre* coups.

CORRESPONDANCE

M. J. Cruch...... — C'est par erreur que votre nom n'a pas figuré parmi les solutions justes du Problème n° 3. Agréez nos remerciements pour votre aimable envoi. — Réponse prochainement.

M. H. Dall..... — Le Problème dédié a une seconde solution commençant par C. pr. P, exemple:

1 (C. pr. P — R joue), 2 (F. 3eCD éch. — R joue), 3 (T. c. R éch. — F couvre), 4 (T. pr. F éch. m. — .....);

1 (C. pr. P — F 5eR), 2 (F 3eCD — F joue), 3 (T. c. R éch. — F couvre) 4 (T. pr. F éch. m. — .....);

1 (C. pr. P — F. 8eCD), 2 (C. 2eFD éch. — F. pr. C), 3 (F. pr. F — R joue), 4 T. éc. m. — .....);

Les autres variantes sont faciles.

M. Mat.... de Zam.... — Nous n'avons pas reçu votre problème; veuillez avoir l'obligeance de nous l'envoyer une seconde fois.

M. Char..... — Réponse prochainement.

C. P.

Toutes les pièces, anciennes et nouvelles, représentées sur les théâtres de Paris, se trouvent chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 *bis*, et boulevard des Italiens, 15, à la *Librairie Nouvelle*.

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

ÉMILE AUCANTE

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	Paris.	Départem.
Un an	[illegible]	— 17 fr.
Six mois . . .	[illegible]	— 9 fr.
Trois mois . .	[illegible] 50	— 5 fr.

[illegible]

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr.	» — 64 fr.
Six mois . .	26 fr.	» — 32 fr.
Trois mois. .	13 fr.	» — 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : **Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.** Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 544.
Samedi 9 Juin 1866.

Vente au numéro et abonnements : **MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,** et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Opéra-Comique : *Zilda*, pièce [illegible] MM. [illegible] et Chivot. — Exhumation [illegible] — Un préjugé historique — Chivot, qu'as-tu fait de Duru? — La [illegible] — Les hasards de la destinée. — Mme Cabel [illegible] villy. — Nouvelles théâtrales : *la Colombe*; *le Prophète*. — Théâtre impérial du Châtelet : un mot sur *Cendrillon*. — Théâtre de la Gaîté : reprise du *Courrier de Lyon*. — Comédie-Française : reprise du *Vieux Célibataire*. — Inauguration à Maintenon du buste de Collin d'Harleville. — Discours de MM. [illegible] de M. Octave Feuillet. — La cour et la ville. — M. Coquelin. — Mlle Mars est retrouvée. — Mlle Delphine Marquet à la Comédie-Française.

Il y avait longtemps que le khalife légendaire de l'Orient, le héros des Mille et une nuits, la providence des poëtes d'opéra-comique, n'était sorti de son palais pour aller se promener incognito par les rues de Bagdad. On commençait à s'inquiéter de lui comme on s'inquiétait à Munich, il y a quelques jours, de cet excellent roi de Bavière, qui était allé faire sournoisement une petite visite à Wagner, son cher exilé. Pas plus qu'au roi Louis il n'était arrivé malheur au bon Haroun-al-Raschid. Je dis bon pour me conformer à la tradition. La vérité est que, sur le moindre soupçon, ce jovial monarque n'hésitait pas à faire à sa tranquillité le sacrifice de quelques têtes. C'est ainsi qu'ayant pris ombrage de la famille des Barmécides, il en fit décapiter les derniers représentants, — y compris son surintendant du palais, son ami, son inséparable, le compagnon de ses pérégrinations nocturnes, le fidèle Giafar. Faut-il croire, avec les chroniqueurs du temps, que le fidèle Giafar n'était lui-même qu'une affreuse canaille, un traître et, de plus, un vieux libertin, qui aurait profité de sa situation en cour pour séduire la belle Aboussa, la propre sœur de son maître? En ce cas, il n'aurait eu que ce qu'il méritait. Mais que devient alors le Giafar de la légende?

Toujours est-il que les voici tous les deux, sortis de la cage où les retenait enchaînés M. de Saint-Georges. Oui, ce pauvre derviche et ce mendiant dépenaillé que vous apercevez là-bas, dans le fond du théâtre, assis sur un banc de bois, ne sont autres que le khalife et son ministre. Qu'observent-ils donc avec tant d'attention? Un peu de patience et vous allez le savoir.

Deux femmes sont là qui causent sur le pas d'une porte. L'une d'elles, Zilda, est la femme d'un négociant de Mos-

EXPLOSION DANS LA FABRIQUE DE M. AUBIN, ARTIFICIER A LA VILLETTE, le 29 mai 1866; dessin d'après nature, par M. Delannoy. — Voir page 36[illegible].

soul : elle raconte à son amie Fatmé que son mari est ruiné, qu'il essaye de réunir les débris de sa fortune et qu'il l'a chargée d'aller à Bagdad reclamer d'un certain docteur une dette de mille pièces d'or. Justement la boutique du docteur est en face du magasin de Fatmé. Après avoir baissé son voile, comme doit le faire, en ce pays-là, toute femme qui se respecte, Zilda va frapper à sa porte. Si vous avez craint que le docteur ne renîât sa dette, hâtez-vous de vous rassurer. Sans perdre une minute, il court chercher dans son coffre les mille sequins qu'il rapporte à Zilda. La jeune femme étend la main pour les recevoir et écarte en même temps son voile qui la gêne. Le docteur reste comme pétrifié : il est ébloui de la beauté de Zilda, — et alors une pensée mauvaise vient traverser son cerveau : il ne remettra les mille pièces d'or à sa jolie créancière que si elle vient le soir les chercher en son logis.

Au moment où celle-ci repousse avec indignation les propositions du vieux drôle, vient à passer le cadi. Zilda se jette à ses pieds et lui demande justice. Mais ne s'avise-t-elle pas encore, l'imprudente, de lever son voile! et voilà le cadi tout retourné. Le juge fait place au satyre : et la pauvre femme ne tarde pas à reconnaître qu'elle n'a fait que tomber de Charybde en Scylla.

Entendez-vous ces bruits de cymbales et de tambours de basque? Voyez-vous ces bayadères qui s'avancent en dansant et faisant tinter les perles d'or de leurs colliers et les anneaux de leurs chevilles? Elles vous annoncent l'arrivée du grand vizir. Il paraît bientôt lui-même porté sur un riche palanquin Ah! pour le coup Zilda est sauvée, elle va obtenir justice à la fois du docteur et du cadi. Il lui fait si bon accueil, cet excellent vizir! il témoigne une telle indignation au récit des honteuses exigences dont elle a été l'objet! Pourquoi faut-il qu'il se laisse piquer du démon de la curiosité, qu'il veuille aussi contempler ces traits dont la séduction est irrésistible! A peine les a-t-il entrevus, que lui aussi sent s'évanouir ses belles résolutions et n'a rien de plus pressé que de mettre à prix sa protection — à quel prix, vous le devinez de reste!

Et la pauvre Zilda, dont la vertu n'a pas un instant chancelé au milieu de toutes ces tentations, n'aurait plus qu'à s'en retourner à Mossoul, les mains vides, si le pauvre derviche ne venait à son aide.

Par ses conseils, elle donne un rendez-vous aux trois galants, pour le même soir, chez son amie Fatmé.

Arrivé le premier, le docteur se voit obligé de céder la place au cadi : il va cueillir un rhume sur le balcon pendant que son rival, berné, mystifié, souffleté, forcé enfin, par le caprice de la belle, de danser une sarabande à l'instar du feu cardinal de Richelieu, commence lui-même à regretter sa bonne fortune. Au cadi succède le grand vizir. Mais en voici bien d'une autre! A peine le vizir a-t-il ebauché quelques douces familiarités que la maison est envahie par des hommes suspects : c'est la bande du fameux Farruck-Khan, un farouche corsaire qui jette la terreur dans Bagdad Il n'y a pas à en douter : cette voix que l'on entend, c'est la sienne, et bientôt le voilà lui-même, le poignard à la ceinture, le cimeterre pendu au côté, dans tout l'équipage du bandit classique.

Je vous suppose trop perspicace pour n'avoir pas reconnu dans Farruck-Khan le bon derviche du premier acte.

La situation du vizir est douillette : que son nom soit prononcé devant Farruck, et sa tête ne pèsera pas une once : il se fait donc passer pour un simple domestique : mais ce n'est pas tout : il faut qu'il en fasse l'office et qu'il serve à boire au corsaire qui a pris sa place auprès de Zilda et l'embrasse à sa barbe, — trop heureux encore de n'avoir pas de plus rudes couleuvres à avaler.

Il est vrai qu'il se promet *in petto* de prendre sa revanche : la police qu'il a trouvé le moyen de faire prevenir accourt à son aide : quelques instants encore et il pourra se donner le plaisir de faire empaler celui dont il est en train de baiser les babouches.

Des soldats arrivent en effet; mais ici nouveau coup de théâtre : le corsaire arrache sa barbe postiche : la large pelisse qui l'enveloppait tombe à ses pieds et apparaît soudain, dans toute sa splendeur et dans tous ses diamants, la tête ceinte du turban où brille l'aigrette sacrée, le puissant khalife, Haroun-al-Raschid lui-même.

Si habile que soit le khalife dans l'art de se grimer, il faut que le vizir soit furieusement myope pour ne l'avoir pas découvert sous la barbe du corsaire. Peut-être aussi qu'en habile courtisan et voulant flatter la manie de son souverain, il aura feint de ne pas le reconnaître.

Toujours est-il que, charmé de son petit effet, le khalife se montre bon prince et nos trois séducteurs en sont quittes pour quelques mille sequins d'or qu'ils auront à donner, — gratis cette fois, — à la belle Zilda.

Ce libretto qui porte la signature de MM. de Saint-Georges et Chivot — ô Chivot! qu'as-tu fait de Duru? — n'a pas seulement le mérite d'offrir au compositeur des situations musicales. Il est gai, de bonne humeur, sans prétention, lestement conduit et truffé de mots plaisants.

La musique est de M. de Flotow, l'auteur de *Marta*. Singulière destinee que celle de ce compositeur! C'est en vain qu'il avait donné l'*Ame en peine* à l'Opéra, en vain que sa *Marta* revenait de temps en temps faire une apparition mélancolique au théâtre Ventadour. Son nom, depuis longtemps populaire en Italie, manquait de crédit en France : à peine en avait-il assez pour faire passer une opérette aux Bouffes-Parisiens et accepter, comme par grâce, une partition de deux actes à l'Opera-Comique. Depuis plusieurs années cette partition dormait dans les cartons du théâtre, et Dieu sait quand elle en serait sortie sans l'idée qu'eut un beau jour M. Carvalho de faire traduire *Marta* pour le public français! On sait le succès de cette tentative. Dès le lendemain la célébrité était acquise à M. de Flotow : on le saluait du nom d'Auber germanique, et sa *Zilda*, montée avec tout le soin qu'on apporte aux œuvres d'élite, passait des limbes des répetitions au soleil de la rampe.

Sans valoir sa sœur aînée, sans avoir ses traits piquants et ses allures distinguees, *Zilda* ne manque pourtant ni de charme ni de grâce. L'ouverture est un morceau délicatement ciselé; on y remarque un joli motif de marche. Le chœur d'introduction est plein de verve, d'entrain et de couleur : le trio du *bavardage* est traité très-spirituellement dans la meilleure manière d'Auber. J'aime moins l'air de Mme Cabel où la melodie se noie dans un océan de fioritures; celui de Crosti, le grand vizir, n'est pas non plus très-heureux; mais le compositeur a déjà pris sa revanche dans les couplets du cadi que l'on a fait répéter à Sainte-Foy, et il la prend encore dans le cœur dansé dont le rhythme a de l'élégance et de l'originalité, dans la délicieuse phrase de la quête dite par Mme Cabel, et dans un final sonore et vigoureux. Voilà pour le premier acte.

Le second, moins riche par la quantité, renferme le joyau de la partition, l'air que chante Mme Cabel en s'accompagnant de la mandoline, un petit chef-d'œuvre de délicatesse et de coquetterie : il faut y signaler encore de nouveaux couplets de Sainte-Foy et le large récitatif du corsaire.

La critique aurait bien ici des réserves à faire : elle pourrait trouver, par exemple, qu'à force de facilité la musique de M. de Flotow tombe parfois dans la banalité, que les idées y sont rares, qu'on y cherche vainement cet accent personnel, cette inspiration propre qui est pour ainsi dire la marque de fabrique du compositeur. A quoi bon? Est-il bien utile de gâter son plaisir en l'analysant, et ne vaut-il pas mieux se borner à constater un succès qui n'a pas été un instant conteste?

Que Mme Cabel veuille bien me pardonner ma rude franchise. Dans *Zilda* elle est tout simplement adorable. Ses riches costumes orientaux lui vont à ravir : sa beauté circéenne fait excuser jusqu'à un certain point les canailleries de ses trois amoureux. Le triomphe de l'artiste ne le cède en rien à celui de la femme. Les trilles, les arpéges, les roulades, les vocalises les plus eblouissantes ne lui coûtent pas plus qu'aux virtuoses ailés que l'empereur Maximilien est en train d'acclimater au Mexique! Quel gosier souple, infatigable, et quel eclat, quel brio ont les notes qui en jaillissent! Épuisez toutes les comparaisons : perles courant sur le velours, paillettes d'or roulées par une source de cristal, que sais-je encore? vous ne parviendrez pas à donner une idee de cette prodigieuse et charmante exécution.

Lorsqu'à son retour de Belgique, Mme Cabel parut dans la *Fanchonnette* et la *Promise*, elle fut acclamée comme une merveille. L'enthousiasme s'éleva alors jusqu'au lyrisme. Plus tard une reaction se manifesta qui alla jusqu'à l'injustice. Les progrès qu'elle fit sous le rapport du style et de l'expression, progrès qui se révélèrent surtout dans le *Pardon de Ploermel*, lui furent à peine comptes. Des cantatrices qui étaient loin de la valoir furent désignées à la faveur du public. Il serait temps de réagir contre cette réaction et de restituer à Mme Cabel la place à laquelle elle a droit, — celle d'une des chanteuses legères les plus brillantes et les plus heureusement douees que possèdent aujourd'hui les scènes parisiennes.

Moins bien partagé que Mme Cabel, Crosti a su, par la largeur et la correction de son chant, faire illusion sur la nullité des morceaux que lui a confiés le compositeur.

Par le comique de son jeu et l'habileté de sa diction, Sainte-Foy supplée à l'insuffisance de sa voix, de plus en plus limitée dans les cordes hautes. Il faut le voir, dans le second acte, dansant avec la legèreté d'un ours de la foire, essoufflé, chancelant sur ses jambes et finissant par tomber epuisé sur un sofa. Cette création du cadi prendra place dans son répertoire à côté de celles de l'eunuque du *Caïd* et du Midas de *Galathée*.

Prilleux est amusant dans le rôle du docteur qui ne trouve jamais le mot. Mlle Revilly lui donne gaîment la replique dans celui de la bavarde. Le baryton Bernard s'est fait remarquer sous les divers travestissements du khalife Haroun-al-Raschid, le monarque *à tiroirs*.

Le même théatre nous promet encore pour cette semaine *la Colombe*, un opera en deux actes, retour de Bade, dont la musique est de M. Gounod, le dernier membre de l'Institut. Je vous en rendrai compte ainsi que du *Prophète*, dont la reprise est annoncee pour ce soir même.

— Par exemple, vous ne m'en voudrez pas, je suppose, si je m'abstiens de vous parler de *Cendrillon*, la nouvelle féerie du Théâtre *impérial* du Châtelet. Ces sortes de spectacles, qui reproduisent obstinement les mêmes *trucs* et les mêmes tableaux, commencent à fatiguer même jusqu'aux amateurs les plus chauds des exhibitions plastiques. Que M. Hostein montre à son public des femmes en plus grand nombre et plus decolletées que M. Marc Fournier, j'avoue que la chose me paraît d'un mediocre intérêt. Quant au texte de la pièce, je n'ai rien non plus à en dire, si ce n'est qu'il fait tout ce qu'il peut pour gâter le joli conte de Perrault — et que, ma foi, il y reussit.

— Mieux vaudrait encore aller revoir *le Courrier de Lyon*, que la Gaîté vient de reprendre en attendant *Jean-la-Poste*, de M. Dion-Boucicaut. De l'intérêt, des larmes, du rire, des situations gaies ou pathetiques, à la bonne heure! Et voyez l'éternelle influence de ce qui est vrai et vivant! Ce *Courrier de Lyon*, que l'on croirait usé jusqu'à la corde, réalise de magnifiques recettes : c'est la poule aux œufs d'or du Théâtre de la Gaîté comme *la Dame Blanche* est celle de l'Opera-Comique, comme le répertoire de Molière est celle de la Comédie française

— Je n'en dirai pas autant du répertoire de Collin d'Harleville, un de ces auteurs honnêtes et modérés qui vivent dans la postérite plus par la sympathie qu'éveille leur personnalité que par la valeur propre de leurs œuvres. La représentation du *Vieux Célibataire*, que la Comédie française vient de reprendre à l'occasion de l'inauguration du buste de son auteur, suffirait pour le prouver. Il n'y a pas d'illusion à se faire : la pièce a terriblement vieilli, et l'on peut dire d'elle qu'elle a plus que son âge. Le malheur est surtout que le sujet qui y est traité a été depuis refait plusieurs fois et, il faut en convenir, avec autrement de force et de profondeur Aussi, malgré la supériorité du *Vieux Célibataire* sur les autres comedies de Collin, ne m'etonnerais-je pas que certaines d'entre celles-ci, les petites notamment, fissent sur la scène une meilleure figure. Je n'entends pas, pour cela, blâmer la Comedie française, et cette reprise n'eût-elle pour résultat que de nous faire calculer l'espace parcouru depuis le commencement de ce siècle qu'elle ne serait pas sans enseignement.

Si vous tenez, au surplus, à vous faire une idee exacte de la valeur littéraire de Collin d'Harleville, lisez — ce ne sera pas bien long — les deux discours prononcés à la cérémonie d'inauguration par MM. Camille Doucet et Édouard Thierry, vous y trouverez — sous les euphemismes commandes par la circonstance, — une appréciation précise du talent de notre auteur et de la place qu'il convient de lui assigner dans « l'Olympe dramatique. »

— Quelques jours après, la Comédie française essayait dans les salons de la princesse Mathilde, en présence d'un auguste auditoire, un petit acte de M. Octave Feuillet, intitulé *le Cas de conscience*. Je ne veux pas, en vous le racontant, devancer l'analyse que j'aurai à en faire lorsqu'il aura été transporté, comme j'ai tout lieu de le croire, sur la scène de la rue Richelieu. Je me borne aujourd'hui à constater l'excellent accueil qu'a reçu la nouvelle pièce de M. Feuillet, une des plus exquises et des plus délicates qui soient sorties de sa plume. L'auteur et ses interprètes : M. Bressant, Mme Plessy, M. Mirecourt et M. Coquelin, ont été vivement félicités par Leurs Majestés. Ce dernier artiste a été particulièrement remercié de la bonne grâce avec laquelle il avait accepte un bout de rôle inferieur à son talent.

— L'emploi des grandes coquettes, déjà si riche à ce théâtre, vient de se renforcer d'une acquisition tout inattendue : Mme Plessy, Mme Madeleine Brohan, Mlle Riquer, Mlle Ponsin — sans parler de Mme Augustine Brohan qui ne dedaigne pas de braconner de temps à autre sur le domaine de ses voisines, — c'était, ce me semble, une pleiade assez brillante. — Mais encore, murmuraient les vieux amateurs, n'avons-nous là que la monnaie de Mlle Mars. Qui nous rendra, telles que nous les avons vues, il y a trente ans, Celiante et Célimène, Araminte et Mme de Clainville, Elmire et Sylvia?

Et la Comedie française, touchée de leurs doléances, cherchait et ne trouvait pas.

On a trouvé pour elle.

Cette nouvelle Mars, cette etoile, cette merveille, vous la connaissiez déjà, que dis-je? elle vous crevait les yeux.

Vous l'avez vue à l'Opera, vous l'avez vue au Gymnase, vous l'avez vue à l'Odéon, vous l'avez vue même à la Comédie française, et vous l'avez meconnue.

Grâce, esprit, séduction, physionomie mobile et expressive, voix sympathique : — ai-je besoin de nommer Mlle Delphine Marquet?

GEROME.

BULLETIN

Les journaux donnent des details intéressants sur la pose prochaine du câble destiné à relier l'Europe à l'Amérique, entreprise que la compagnie du telegraphe transatlantique s'apprête à recommencer avec tous les perfectionnements que lui a suggérés son echec de l'annee dernière.

Le fil de cuivre, après avoir reçu son revêtement isolateur en gutta-percha, est entouré d'une triple enveloppe en jute, en fil de fer galvanisé et en chanvre fin de Manille, qui doit le préserver des chocs extérieurs et de l'action corrosive des sels de la mer.

La substitution du fil de fer et du chanvre de Manille au chanvre ordinaire enduit de goudron, employé pour couvrir l'ancien câble, a permis de réduire, de trois quintaux par mille de longueur, le poids du nouveau.

Des ateliers de la compagnie à Greenwich, deux transports, l'*Iris* et l'*Amethyst*, apportent alternativement les sections terminées du câble à bord du *Great-Eastern*, ancré dans le Medway, au-dessus de Sheerneess, et seul capable de contenir dans ses flancs spacieux la masse énorme du câble, qui aura un développement total de 2,800 milles.

Un fil d'essai, mis en communication avec la terre, permet de vérifier, à chaque moment, la régularité du passage du courant dans la partie du câble déjà installée sur le *Great-Eastern*, et qui s'elevait, dès le 24, à 1,707 milles.

On pense que le tout sera embarqué vers la fin de juin, epoque où le bâtiment se rendra à Bantry Bay, sur la côte d'Irlande, pour y prendre son charbon, et ira de là à Valentia, lieu designé pour le raccordement du câble transatlantique avec le fil aboutissant au dernier poste télegraphique europeen.

Le *Great-Eastern* sera accompagné par les steamers *Medway*, *Albany* et *William-Cory*, ainsi que par le vapeur de guerre le *Terrible*, qui a déjà navigué de conserve avec lui en 1865.

Le *Medway* emportera, avec le *Great-Eastern*, la moitié

restante du vieux câble, dont on se propose de relever la partie immergée pour le rétablir dans son intégrité et le rattacher aussi à l'Amérique en guise de second conducteur.

Dans la crainte d'une superposition des deux câbles, l'expédition suivra une ligne s'écartant de 30 milles de celle adoptée l'année passée. Après avoir conduit la tête du nouveau câble à Trinity-Bay, dans l'île de Terre-Neuve, d'où on lui fera plus tard franchir le golfe du Saint-Laurent, l'escadre reviendra sur ses pas pour retrouver le vieux câble, que les trois premiers navires auront pour tâche de relever simultanément, afin de diminuer la tension et les chances de rupture. Si tout va bien, le *Great-Eastern* amènera l'extrémité du vieux câble à la station de Trinity-Bay, et repartira définitivement pour l'Europe, où il sera de retour à la mi-septembre. On pourra donc échanger, dès la fin d'août, des dépêches avec le continent américain.

Gladiateur continue à soutenir sa vieille réputation, que ne fera point pâlir la gloire naissante de *Ceylon*. Le cheval de M. le comte de Lagrange vient de gagner à Ascot le prix de la Coupe d'or, battant *Regalia* et *Breadalbane*.

Un autre cheval appartenant au même propriétaire, *Mandarin*, le propre frère de *Gladiateur*, est arrivé second dans une autre course.

Le prince Alfred, second fils de la reine Victoria, vient d'être appelé, par lettres patentes de S. M. Britannique, à prendre rang dans la pairie du Royaume-Uni avec les titres de comte d'Ulster, comte de Kent et duc d'Edimbourg, transmissibles à sa descendance mâle et légitime par ordre de primogéniture.

Le prince Alfred a été nommé en même temps épicier par la corporation de ce corps de marchands, et a reçu son diplôme lundi dernier, des mains du *master*, M. Goventry Mark Woodhouse.

Son Altesse royale a prêté le serment ordinaire :

« Je jure de rester fidèle à notre souveraine dame la reine Victoria, d'obéir aux dignitaires de la Compagnie, de tenir secrètes toutes les séances, règles, etc. »

Le *master* a ensuite adressé quelques lieux communs au prince et il a fini en lui donnant la bienvenue comme « frère épicier. » Il lui a présenté alors le diplôme de membre dans une magnifique boîte en or d'un très-beau travail de la valeur de 400 guinées. Son Altesse royale s'est inclinée, a apposé sa signature au bas des règlements de la Société, puis elle s'est laissé conduire dans la cour d'honneur, où un magnifique déjeuner les attendait, lui et ses « frères en denrées coloniales. »

Les vieilles coupes d'or ont alors fait le tour de la table, ainsi que quatre superbes plateaux en argent représentant en groupes emblématiques les différentes branches du commerce en général et de l'épicerie en particulier.

Un sarcophage du tombeau des rois, précieux monument de l'art hébraïque, qui se trouvait depuis plusieurs années au tribunal du *Cadimollha* de Jérusalem, a été transporté à l'église Sainte-Anne, qui appartient à la France, et a cheminé de là, à dos de chameau, jusqu'à Jaffa, où il a été embarqué le 9 mai à destination du musée du Louvre.

Dans la dernière promotion de cardinaux figure le docteur irlandais Cullen.

Depuis que l'Angleterre est séparée de l'Église catholique, c'est la première fois qu'un Irlandais est élevé à cette haute dignité.

Le nouveau cardinal s'est immédiatement embarqué, se rendant à Rome.

TH. DE LANGEAC.

LE DÉSASTRE DE LA VILLETTE

Tout le monde a présent à la mémoire l'effroyable accident qui a jeté la consternation dans le quartier de la Villette, le 29 mai, à cinq heures du soir.

Une cinquantaine d'ouvriers étaient occupés à préparer des pièces d'artifices, dans la fabrique de M. Aubin, située rue de Belleville. Tout à coup une formidable explosion retentit et l'atelier s'écroule au milieu des flammes, pendant que des débris incandescents sont projetés à des centaines de mètres de distance. On accourt de toutes parts; les secours s'organisent avec une promptitude et un dévouement admirables.

Quand on peut constater l'étendue du désastre, on compte dix-sept ouvriers tués sur place. Leurs cadavres sont retirés de la fournaise, mutilés, calcinés, méconnaissables. Douze ou quinze blessés sont transportés à l'hôpital; cinq succombent presque aussitôt; plusieurs autres sont encore dans l'état le plus grave.

Dès la première nouvelle de la catastrophe, un de nos dessinateurs s'est rendu à la Villette. Il est arrivé au moment où s'opérait le sauvetage des blessés, pendant qu'à quelques pas, au milieu des sanglots des mères, des femmes et des enfants, on s'efforçait de reconnaître les morts. De temps en temps, quelques détonations partielles se produisaient encore au milieu des décombres. La gravure que nous publions est donc d'une vérité rigoureuse. Le petit bâtiment que l'on voit à droite du dessin servait de poudrière. On frémit en songeant qu'il renfermait 600 kilogrammes de substances fulminantes et 90 kilogrammes de poudre. C'est par un hasard presque miraculeux que le feu n'y a pas pénétré; car des flammèches pleuvaient sur sa toiture. S'il explosion avait gagné le pavillon de la poudrière, non-seulement tous les ouvriers de la fabrique, mais un grand nombre d'habitants du quartier auraient péri.

Des souscriptions ont été immédiatement organisées. L'Empereur a donné l'exemple en laissant une somme de 5,000 francs pour les orphelins et les blessés.

H. VERNOY.

LETTRE D'ALLEMAGNE

Berlin, 10 juin 1866.

Sacrebleu! Messieurs. Corbleu! Mesdames.

Que le lecteur me pardonne l'excentricité de mon langage... mais depuis quinze jours je vis au milieu de soldats de toutes armes; j'ai voyagé avec des bourgeois de la landwehr, avec des hulans, des cuirassiers et des artilleurs... même la nuit, le fantôme de la guerre me poursuit dans mes plus doux rêves... j'entends dans ma chambre le bruit de l'artillerie qui roule sur le parquet, s'approche de mon lit et me passe sur la poitrine... parfois cent mille Croates s'avancent au pas de charge et m'enfoncent dans le ventre les baïonnettes autrichiennes... puis le tableau change... ce sont les Prussiens qui mettent un casque sur ma tête et me forcent de les conduire à la victoire. Depuis quinze jours que j'ai quitté Paris j'ai aussi pris en rêve deux mille drapeaux et soixante-dix mille canons. Quand la première lueur du jour naissant chasse ces affreux cauchemars, je commence à respirer, mais ma joie ne dure guère, car à six heures, les régiments, musique en tête, commencent à défiler sous mes fenêtres, et la grosse caisse est un excellent réveille-matin.

Je ne saurais vraiment dire au juste pourquoi j'ai quitté cet adorable Paris. Un beau matin je me suis dit :

— L'attention du lecteur n'est peut-être pas à l'Hippodrome, où les chevaliers bardés de fer livrent des combats qui ne peuvent donner au lecteur qu'une bien faible idée de ce qui se passe en Allemagne. L'intérêt n'est point à Mabille au milieu des *jolies* femmes dont les Croates ne voudraient seulement pas pour vivandières; il n'est pas davantage au café. Quel attrait peut avoir pour nous la querelle de deux joueurs de dominos au moment où un million de soldats, armés jusqu'aux dents, n'attendent qu'un signal pour entamer une terrible partie dans laquelle le double six sera remplacé par un boulet de quarante-huit et où le tapage de trois cent mille baïonnettes qui se heurtent les unes contre les autres dominera le bruit désagréable des dominos qui grincent sur le marbre?

Voilà ce que je me suis dit, et je suis parti pour l'Allemagne; voici mes impressions de voyage telles que je les ai inscrites sur mon carnet.

Les Prussiens ont du bon; ils viennent de délivrer les bords du Rhin de l'invasion anglaise qui commence ordinairement à cette époque de l'année pour finir au mois d'octobre. En l'an de grâce 1866, on a remplacé le voyageur anglais par le voyageur qui porte un casque : on n'entend plus *yes, very well! how do you do!* On parle une langue bien autrement pittoresque : *Guten tag! Wie befinden sie sich?* Un tambour qui bat le rappel ne fait pas plus de bruit qu'un Anglais qui ronfle... le clairon produit des sons autrement mélodieux qu'une lady qui tombe en extase devant le vieux château d'un burgrave des bords du Rhin. Dans les villes d'eau les marchands sont au désespoir. Le troupier qui passe pour se rendre à la frontière autrichienne n'a pas l'habitude de garnir son lourd sac militaire d'objets de luxe, tels que bracelets en diamants, coupes en lapis ou chaînes en onyx! Quelle mesquine chose que ce fameux maximum de 8,000 francs des banques d'Allemagne, quand on pense que l'Autriche fait un maximum de 300,000 soldats! Que serait Garcia, le fameux Garcia lui-même, aujourd'hui? un simple joueur de loto qui mettrait ses malheureux huit billets de mille francs sur un numéro, tandis que le feld maréchal Benedek joue la vie de trois cent mille hommes sur les tapis verts de la Silésie! Donc, mesdames, si vous aimez les casques, les cuirasses et les canons, faites votre malle et partez pour les bords du Rhin; si vous préférez le calme et la tranquillité, croyez-moi, restez à la campagne; ce n'est pas toujours bien amusant, je le sais bien, mais ne vaut-il pas mieux pêcher paisiblement à la ligne et voir des goujons s'agiter à l'hameçon que d'être pris par les soldats étrangers qui pêchent leurs contemporains à la baïonnette? Certes je ne veux pas dire par là qu'on s'égorge déjà au bord du Rhin; mais demain peut-être le décor changera et au lieu d'un élégant salon, à Ems, par exemple, où des artistes français chantent les opérettes d'Offenbach, on apercevra une plaine dans laquelle s'agiteront deux cent mille hommes qui s'entr'égorgeront avec une grâce digne de notre siècle civilisé.

Quand on se rend à Berlin, pour aller de la Prusse rhénane à la capitale du pays, il faut traverser le royaume de Hanovre et le duché de Brunswick, et il y a encore des gens qui trouvent leur chemin dans cette vieille Confédération germanique dont la géographie est plus embrouillée que celle de l'intérieur de l'Afrique. On ne trouve point ici de roi fantastique comme le fameux Théodoros qui mange les voyageurs à l'huile; mais cela n'empêche pas que tout n'est pas rose dans un voyage en Allemagne. En traversant le duché de Brunswick, j'ai aperçu un bataillon d'hommes en uniformes noirs. Dans mon extrême simplicité j'ai pensé à tort que c'était la chambre des notaires du pays; un voyageur m'a affirmé que ces hommes vêtus de noir de la tête aux pieds étaient des soldats. On vend encore à la gare de Brunswick du pain d'épices ainsi que du jambon avec ou sans trichines. La terreur que ces animalcules avaient semée à leur apparition a disparu, et je suis en mesure d'affirmer que le dégoût que les trichines inspiraient l'année dernière s'est changé en une grande sympathie. Ces trichines sont, à l'heure qu'il est, reçues dans les meilleures familles.

Depuis que les esprits sont inquiétés par un avenir incertain, tous les regards sont tournés soit vers la France, soit vers Berlin, où M. de Bismark dispose des destinées de la nation. On ne se figure pas ce qu'il y a en ce moment d'Allemands qui regardent d'un œil le ministère prussien et de l'autre le cabinet français, ce qui naturellement les fait loucher. Quand, par malheur, on apprend que vous arrivez de Paris, on vous dit :

— Que pense le gouvernement français de la situation?

Ce à quoi je réponds avec beaucoup de sincérité :

— Cher monsieur, je n'en sais absolument rien.

Alors on me regarde avec une certaine défiance et le monsieur dit à son voisin en me désignant :

— Méfions-nous de ce particulier, il sait bien des choses, mais il ne veut rien dire.

A vous franchement parler, j'aime autant cela, car il n'est pas amusant de répondre aux cent mille questions qu'on vous adresse, absolument comme à Paris. Que pensez-vous de la situation? Quelle est votre opinion sur ceci? Croyez-vous cela?

C'est tout comme chez nous : on se croirait à la place de la Bourse.

De Gœthe et de Schiller, qui alimentent ordinairement la causerie publique, il n'est plus question. Gœthe est démodé pour le quart d'heure au bénéfice du prince Fréderic-Charles, et Schiller ne peut plus lutter d'intérêt avec Garibaldi. Quand on demande à un Allemand :

— Que pensez-vous de *Faust?*

Il vous répond :

— On n'avait pas de canons en acier fondu du temps de Gœthe.

Dites à un bourgeois :

— *Don Carlos* est un drame superbe.

Il répliquera :

— Les Espagnols sont moins dangereux que les Croates.

En dehors de la guerre et des soldats, il n'y a pas de conversation possible; la musique a été, elle aussi, atteinte par la contagion. De Mozart il n'est plus question. On n'entend que des marches militaires, et l'on commence à trouver que les symphonies de Beethoven manquent de tambour et de clairon, et que la grosse caisse a été singulièrement négligée par ce grand compositeur.

Voici l'heure de la poste; je vous quitte pour aller au Théâtre-Royal. A huitaine.

ALBERT WOLFF.

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(suite[1])

Ludovic avait dépassé depuis longtemps le village de Schilde et atteignait les premières maisons de Zoersel, lorsqu'un éblouissant éclair illumina la cime des arbres, et un épouvantable coup de tonnerre déchira le flanc des sombres nuées. Un vent impétueux fouettait la pluie obliquement. L'eau ruisselait des vêtements du voyageur; le chemin devenait presque impraticable et le cheval, épouvanté par les éclairs qui se succédaient sans interruption, n'avançait plus qu'à force de coups. En ce moment, Ludovic aperçut devant lui une cabane vers laquelle il se dirigea en toute hâte.

— Qui frappe? demanda une voix tremblante.

— Un voyageur qui vous prie de lui donner un abri contre l'orage, répondit Ludovic.

En entendant la douce voix du jeune homme, les habitants de la chaumière se rassurèrent et la porte s'ouvrit.

— Soyez le bienvenu, messire, dit un homme dont le dos était voûté par le travail; entrez!

Ludovic remit son cheval aux mains du laboureur, et pénétra dans l'humble demeure.

La mère priait avec quatre petits enfants, agenouillés devant une image de la Vierge.

— Si les hérétiques voyaient quelle douce consolation ces gens trouvent dans cette image, pensa Ludovic, ils ne persisteraient pas dans leurs desseins.

Le laboureur, après avoir hébergé le cheval sous un hangar, vint rejoindre son hôte.

— Voilà un temps détestable, messire! dit-il d'un ton poli.

— Oui, répondit le jeune homme, je m'estime heureux de trouver chez vous un accueil aussi hospitalier.

Sur ces entrefaites, l'habitant de la bruyère plaçait sur la table du pain et du beurre.

— Messire, reprit-il, c'est tout ce que nous possédons; s'il vous plaît de manger, cela vous est offert de tout cœur.

— Les Lampinois, répondit le jeune homme, sont renommés pour la sympathie avec laquelle ils accueillent les étrangers. Je vous remercie de votre prévenance et ferai honneur à ce repas par mon bon appétit.

Tandis qu'il faisait comme il avait dit, le temps s'éclaircit; le tonnerre s'était éloigné; cependant la pluie fouettait encore avec violence les feuilles des arbres. La femme avait fini sa prière et soufflait le feu devant lequel Ludovic avait suspendu son manteau pour le faire sécher. Les enfants, frais comme des roses, et qui sautillaient comme de jeunes chevreaux dans la chambre, se rapprochaient lentement et de plus en plus de Ludovic, en se montrant les uns aux autres les riches et éclatantes broderies d'or de ses habits. Enfin, ils s'enhardirent davantage et finirent par se trouver sur les genoux du jeune homme. Celui-ci prodigua des baisers aux caressants marmots. La bonne femme voulut le débarrasser d'eux, mais il la pria de les laisser faire.

1. Voir les numéros 540 à 543.



ÉGLISE DES JÉSUITES, A ANTIGUA DE GUATEMALA, d'après une photographie. — Voy. pag. 367.



ÉGLISE SAINT-FRANÇOIS, A ANTIGUA DE GUATEMALA, d'après une photographie. — Voy. pag. 367.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



RÉFLEXION D'UN LAMPISTE A L'EXPOSITION.

— Mon ami, voilà un tableau qui est mal éclairé.
— C'est probablement l'huile qui ne vaut rien.



— Croûtes! plats d'épinards galettes! Au lieu d'appeler cela un salon, on ferait bien mieux de dire une cuisine.



— Trouvez-vous qu'il y ait de bonnes choses à l'Exposition?
— Mais oui! Au buffet, j'ai mangé du jambon excellent.



— Souscrivons-nous pour Jeanne Darc?
— Que t'es bête! Une femme honnête, ça ne nous regarde pas.



Les ambassadeurs chinois trouvent que la banquette irlandaise laisse bien loin derrière elle le jeu du casse-tête chinois.



Les ambassadeurs chinois sachant se faire respecter de leur coiffeur, en le tenant à distance.



— Mon ami, je ne puis vous payer. [illegible] cent mille francs.
— Mais monsieur le comte n'a rien [illegible]
— Monsieur, je suis Français, et c'est la France qui a perdu, donc c'est moi!



[illegible]



[illegible] lièvre de la plaine Saint-Denis, en [illegible] la chasse au tir de Vincennes.



— Tu vas [illegible] de Vincennes?
— Oui, Madame, [illegible] je serai [illegible]



LIBERTÉ [illegible]
La nouvelle statue de la colonne de Juillet.



— La liberté des nègres! Les [illegible] sont donc dans l'esclavage?

— Ce seigneur aime bien les enfants, dit-elle à voix basse à son mari, et un éclair d'orgueil maternel brilla dans ses yeux. Elle était heureuse de voir sa progéniture choyée et caressée par un aussi bon gentilhomme.

— Vous êtes heureux, dit Ludovic, parce que vous possédez peu de chose; je vous assure que parmi nous, dans ce grand monde que vous ne connaissez pas, on ne rencontre pas de joies aussi pures que dans cette chaumière.

— C'est vrai, dit le laboureur: Dieu n'a pas donné la paix de l'âme aux riches seuls; nous aussi nous connaissons la joie et le bonheur.

Et, en contemplant ses enfants, il ajouta avec un profond soupir:

— Cependant, messire, pesez dans votre cœur la douleur que je dois ressentir à toute heure, en songeant que je ne puis rien laisser en ce monde à mes enfants bien-aimés, pour les garantir de la faim et de la misère. Voilà un tourment de tous les jours que vous ne connaissez point

— En effet, repartit Ludovic, que feraient ces pauvres enfants, si la mort vous enlevait à eux avant le temps?

— Mon père s'est construit une chaumière dans la forêt, dit le laboureur; par un travail rude et opiniâtre et à la sueur de son front, il a rendu fécond un morceau de terre: après sa mort, mon frère aîné en a hérité. Moi et mon excellente femme, qui était aussi pauvre que moi, nous sommes parvenus, grâce à un rude labeur, à construire pièce par pièce cette cabane où vous êtes, et, comme des enfants de la nature que nous sommes, nous avons imité les oiseaux de l'air: ils se construisent un nid pour préserver leurs petits de la pluie et du froid. Ainsi avons-nous fait; car notre premier né est venu couronner l'achèvement de notre entreprise. Depuis lors, avec l'aide du ciel, nous avons vécu paisiblement à la sueur de notre front, et nous avons forcé la bruyère à nous nourrir. Mais s'il plaisait à Dieu de nous enlever avant le temps à nos enfants, ils sont encore trop jeunes pour avoir la force ou l'habileté nécessaire pour se construire des chaumières comme nous l'avons fait... et mendier serait leur seule ressource.

Sous le poids de ces tristes préoccupations il pencha la tête sur la poitrine. Tout à coup une joie étrange illumina les traits de Ludovic; il ne répondit rien aux lamentations du père inquiet, mais il sortit tout songeur de la cabane et se rendit à l'endroit où se trouvait son cheval. Un instant après, il rejoignit la pauvre famille qu'il retrouva dans la même attitude

— Je veux, dit-il en s'adressant au père et en ouvrant une bourse qu'il tenait à la main, je veux vous récompenser du bienveillant accueil que vous m'avez fait et de l'amour que vous portez à vos enfants.

Et il déposa sur la table quatre piles contenant chacune dix pièces d'or

— Voici, poursuivit-il, dix pièces d'or pour chacun de vos enfants. Utilisez-les à leur profit et que Dieu fasse qu'ils ne se trouvent jamais dans la nécessité de se construire une cabane.

Il attendit en vain la réponse des braves gens, stupéfaits d'une telle générosité. Tous le regardaient avec étonnement. Des larmes coulaient sur les joues du vieux père et la mère avait à coup sûr perdu tout sentiment, car elle ne donnait signe de vie que par l'expression de gratitude de son regard fixe et immobile.

— Eh bien, brave homme, vous ne refusez pas mon présent, n'est-ce pas? demanda Ludovic.

— Que Dieu, s'écria le père avec effusion, que Dieu fasse descendre sur vous et sur ceux que vous aimez la bénédiction qu'il a promise aux hommes qui font œuvre de miséricorde

La femme s'agenouilla en pleurant devant Ludovic. Elle montra l'image de la Vierge et dit d'une voix étouffée par l'émotion :

— Je prierai toujours... toujours pour vous, qui êtes le bienfaiteur de mes enfants, et mes genoux auront usé ce banc avant que je vous oublie, vous qui avez été pour nous un [illegible]

Elle baignait les mains de Ludovic de larmes de reconnaissance et de joie. Le jeune gentilhomme s'efforçait en vain de calmer son émotion

— Laissez-moi, messire, disait-elle en sanglotant, laissez-moi pleurer. Mon cœur est trop plein de reconnaissance Laissez moi, je vous en prie, vous payer la dette de mes enfants. Ne me retirez pas votre main, messire; Dieu voit mes larmes de joie et vous en tiendra compte à vous .

Elle sanglotait toujours, et l'on eût pu croire facilement qu'elle était en proie à une profonde douleur. Seulement le céleste sourire qu'elle adressait à travers ses larmes à Ludovic attestait combien son cœur débordait de bonheur et de gratitude.

Ludovic, désireux de se soustraire à ses démonstrations, se leva, prit les pièces d'or et les jeta dans un petit pot placé sur l'armoire. Il parvint enfin, non sans grand'peine, à calmer l'émotion des pauvres gens. Heureux de la bonne action qu'il venait de faire, il se rassit devant le feu pétillant

— Dites-moi, demanda-t-il quand il vit qu'ils pleuraient un peu moins fort, dites-moi où se trouve la forêt de Zoersel?

— La forêt de Zoersel! la forêt de Zoersel! s'écria le laboureur stupéfait et comme s'il avait mal compris. Auriez-vous l'intention d'y aller?

— Je dois y être aujourd'hui même, répondit le jeune homme

Le paysan effrayé lui mit la main sur l'épaule pour donner plus de poids à ses paroles

— Jeune homme, dit-il, la mort vous attend dans la forêt de Zoersel

— Pourquoi? demanda Ludovic.

— Comme il est heureux, messire, répondit le laboureur, que vous m'ayez parlé de cela! Je puis maintenant sauver mon bienfaiteur d'une perte certaine. Savez-vous que Wolfangh, un homme qui sème autour de lui la terreur et la mort, habite cette forêt? Savez-vous qu'il n'y a pas un homme qui y ait pénétré sans payer de la vie sa témérité? Avant-hier encore un jeune voyageur, jeune et brave comme vous, a été trouvé sur la lisière du bois. Vingt coups de poignard avaient percé son cœur. Si vous voulez m'accorder une grâce, écoutez-moi. Rebroussez chemin si vous ne voulez que nous ayons à déplorer votre mort.

— Quelque danger que j'y puisse courir, répondit Ludovic, il faut que je rencontre ce redoutable Wolfangh et que j'aie un entretien avec lui. Rien ne peut me faire renoncer à [illegible]

— Je vous plains, messire! dit tristement le laboureur. Cependant je suis heureux de trouver une occasion de vous témoigner ma reconnaissance et je vous accompagnerai, fût-[illegible]

— Non, non, dit Ludovic en l'interrompant, je ne le veux pas. Laissez-moi m'exposer seul au péril; vos enfants ont besoin de leur père, et moi, ajouta-t-il, je n'ai ni enfants ni femme.

— Non, messire, s'écria le laboureur, je ne vous obéirai point.

La mère écoutait avec une inquiète sollicitude cette discussion et encourageait son mari à ne pas céder à l'injonction du jeune homme.

— Accompagne-le, accompagne-le, disait-elle; garde notre bienfaiteur de tout mal, sinon je n'aurais plus un moment de repos

Et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

Elle s'approcha de l'image de la Vierge et attacha sur elle un regard suppliant

— Allez! s'écria-t-elle, allez! je prierai Dieu pour vous deux!

Ludovic ne voulut pas résister davantage aux instances des reconnaissants habitants de la bruyère.

— Eh bien, dit-il après avoir embrassé les enfants et serré la main de la femme, puisque vous le voulez, suivez-moi. J'espère, Dieu aidant, faire encore ici un bon repas plus tard.

Le cheval, qui avait fait meilleure chère que son maître, fut amené à la porte, et Ludovic, en compagnie du labou-[illegible] Zoersel et se mettre à la recherche de Wolfangh et de sa [illegible]

IX

— A gauche, messire! cria le paysan.

Et Ludovic entra dans un chemin assez large qui parais-[illegible] impénétrables, et de hauts sapins arrêtaient les rayons du soleil déjà avancé au-dessus de l'horizon.

— Où conduit ce chemin? demanda Ludovic.

— Il y a peu d'années, répondit le laboureur, qu'il a été ouvert dans le bois pour faciliter le transport des grands arbres, mais il est abandonné aujourd'hui et n'est plus hanté que par les brigands et les malfaiteurs.

[illegible] point de navires n'avaient été placés sur le chantier d'Anvers, et c'est pourquoi on n'avait plus demandé de grands arbres à la fo-[illegible] leur résidence sans obstacle, vu qu'il n'y avait pas de force régulièrement organisée dans les villages avoisinants et que les soldats ne pouvaient quitter les villes où régnait une grande agitation.

Après s'être entretenus durant quelques instants de choses et d'autres, nos voyageurs atteignirent un fourré où le chemin se perdait au milieu des arbres et des broussailles, ils y aperçurent une croix de pierre

— Pourquoi cette croix est-elle ici? demanda Ludovic.

— Il s'y est commis un meurtre, répondit son guide. Si vous voulez prendre la peine de vous approcher de la croix, vous pourrez y lire le nom du malheureux qui a perdu la vie en cet endroit

Ludovic lut :

D. O. M.

Ici gît

JEAN VAN [illegible]

CRUELLEMENT ASSASSINÉ LE JOUR DE SAINTE GERTRUDE.

[illegible]

Priez Dieu pour son âme!

Le laboureur, qui s'était découvert et adressait au ciel une prière fervente pour l'âme du défunt, fut imité par Ludovic. Le jeune homme descendit de cheval et s'agenouilla pieusement devant la croix. Il ne priait pas à la vérité, car de tristes pensées lui avaient fait oublier la cause de sa ge-[illegible] qui rappelait un aussi sanglant souvenir, lui avait brisé le [illegible]

Il était dans cette attitude depuis quelques instants, lorsqu'en tournant la tête du côté de son cheval, il aperçut entre les taillis deux faces patibulaires. Quatre yeux étaient fixés sur lui, et le canon de deux mousquets était dirigé vers sa poitrine.

— La bourse ou la vie! s'écrièrent les deux hommes en sortant des broussailles, leur arme toujours prête à enlever au gentilhomme l'une des deux choses demandées.

— Voici ma bourse, dit Ludovic un peu interdit.

Puis il ajouta :

— Je suis à la recherche de Wolfangh, mes gars, et je vous saurais gré de m'indiquer sa retraite

— Déposez vos armes! s'écria l'un des brigands.

Le jeune homme saisit ses pistolets et les jeta loin de lui de même que sa rapière.

L'un des brigands s'approcha de lui.

— Qu'avez-vous à faire avec Wolfangh? demanda-t-il.

— J'ai à lui remettre une lettre, répondit Ludovic.

— Venez-vous de la ville et êtes-vous un Gueux? demanda le brigand.

— Je suis Gueux et il faut que je parle à Wolfangh avant ce soir.

Le brigand sourit.

— Je sais cela, répondit-il. Mon maître est allé aujourd'hui à la ville et a appris votre venue par un autre Gueux. Depuis deux heures il attend un jeune gentilhomme, et puisque vous êtes ce gentilhomme, vous pouvez reprendre vos armes et nous suivre sans crainte dans l'intérieur de la forêt.

Le paysan, qui avait assisté avec angoisse à toutes les péripéties de la rencontre, ramassa les armes de Ludovic et les lui rendit.

— Je vous remercie de m'avoir accompagné si loin, dit le jeune homme, et je vous supplie de retourner auprès de votre femme et de vos enfants pour faire cesser leur inquiétude; dans une couple d'heures, s'il plaît à Dieu, vous me reverrez chez vous

Il serra la main du brave paysan qui, les yeux humides, resta à la même place, jusqu'à ce que Ludovic eût disparu dans les taillis.

L'un des brigands s'était chargé du cheval et l'avait emmené par des chemins détournés. L'autre s'efforçait d'être aussi poli que cela lui était possible et chercha à entamer une conversation avec Ludovic; mais celui-ci, jetant sur lui des regards méprisants, ne faisait que de brèves et sèches réponses.

— Il arrivera bientôt quelque chose, n'est-ce pas, messire? On va se remuer de nouveau en ville, — et nous aurons, nous aussi, une part du gâteau.

— Je l'ignore, murmura Ludovic.

Moi je le sais, repartit le brigand : notre chef nous a dit que nous aurions assez à piller pour laisser là notre maudit métier et, grâce au butin, vivre désormais en petits seigneurs.

— Où feriez-vous ce butin? demanda Ludovic tristement.

— L'église Notre-Dame à elle seule renferme des trésors de quoi rendre riche toute notre bande.

Ludovic jeta un regard sévère sur le brigand et s'écria d'une voix irritée :

— Quoi! vous osez former l'odieux dessein de piller le temple de Dieu!

— Ce n'est pas nous qui l'avons formé, répliqua vivement le brigand, c'est vous qui nous en avez donné le droit, et je suis certain que cette lettre que vous apportez ne contient rien autre que la promesse de nous laisser faire tout ce qu'il nous plaira, quand le grand jour sera là.

Ludovic ne répondit point et poussa un profond et douloureux soupir à la pensée des affreux malheurs qui menaçaient sa ville natale

Après avoir marché pendant une grande demi-heure à travers les arbres et les broussailles, ils arrivèrent enfin au campement de Wolfangh et de sa bande.

C'était une vaste clairière entourée de toutes parts par un bois épais. Les brigands avaient abattu les arbres dans ce rayon et égalisé le terrain, pour se faire une retraite habitable. Au centre de la clairière s'élevait une grande chaumière de bois et d'argile, cinq cabanes de moindre dimension étaient éparses tout autour, de façon à laisser libre une sorte de place

Dès que le jeune homme atteignit cette place, son guide tira de son pourpoint un sifflet en os et en fit répéter trois fois le son de mauvais augure aux échos de la forêt. On lui répondit de la même façon, et Ludovic pénétra dans le camp. Son guide le quitta pour aller, à ce qu'il dit, prévenir Wolfangh de son arrivée.

Le jeune homme vit avec une sorte d'horreur la physionomie cruelle des bandits qui apparaissaient çà et là. Six d'entre eux et des plus [illegible] réunis autour d'un grand feu sur lequel était suspendue une chaudière fumante qui contenait le repas du soir. Les rouges lueurs de la flamme qui se reflétaient sur leurs joues leur donnaient une apparence tout à fait fantastique et les faisaient ressembler à des démons plutôt qu'à des hommes. Plus loin, d'autres tentaient les chances du sort et se disputaient à coups de dés quelques pièces de monnaie. Ils ne songeaient pas un instant que leur enjeu n'était rien autre que le prix du sang humain. Ils proféraient de si affreux jurons que Ludovic fit quelques pas en arrière pour n'entendre leurs blasphèmes que le moins possible. D'autres, assis à terre, polissaient, qui son mousquet, qui son poignard. Ceux-là avaient à côté d'eux de grandes cruches et versaient à boire à la ronde sans trêve ni relâche. Au moment où Ludovic entra dans le camp, ils chantaient d'une voix rauque et enrouée une chanson alors populaire.

Tous avaient la face basanée et de longs cheveux en désordre. Leur costume eût, en d'autres circonstances, assurément provoqué le sourire de Ludovic; car si bon nombre d'entre eux avaient un pourpoint neuf et de drap fin, leurs autres vêtements pendaient çà et là, sales et déguenillés. D'autres, qui portaient un justaucorps brodé d'or, avaient sur les épaules un manteau de moine en drap grossier et usé. Leurs armes seules étaient en bon état et brillaient comme de l'argent sur leurs haillons. En somme ils ressemblaient à une troupe de masques. Deux d'entre eux se trouvaient à la porte de la grande cabane; une pesante hallebarde scintillait dans leur main sous les derniers rayons du

soleil couchant. Sur l'ordre de Wolfangh, ils invitèrent Ludovic surpris à se rendre auprès de leur chef.

La place dans laquelle il entra n'était rien moins que riche, comme on le pense bien. Cependant il y régnait une extrême propreté. Les murs étaient blanchis à la chaux et marbrés d'autres couleurs; des armes resplendissantes y étaient appendues; quelques siéges d'une certaine élegance étaient disposes autour d'une table. A cette table était assis Wolfangh. Sa mise était simple et convenable et ressemblait à celle d'un homme qui n'aurait jamais quitté la ville. Il ne pouvait avoir dépassé la quarantaine, à en juger par ses traits encore beaux et qui avaient gardé une certaine fraicheur. Des yeux noirs dans lesquels rayonnait un feu sombre, une bouche dont le pli accusait la haine et le ressentiment, et une expression générale de froideur et peut-être de tristesse, tels étaient les indices qui eussent pu servir à un physionomiste à deviner le caractère du bandit.

Dès qu'il aperçut Ludovic, il se leva de son siége et s'inclina courtoisement devant son nouvel hôte :

— Soyez le bienvenu, messire! dit-il, et il invita le jeune homme à s'asseoir en lui avançant une chaise.

— Quelles nouvelles m'apportez-vous? reprit-il.

Ludovic lui tendit silencieusement la lettre.

Wolfangh en brisa vivement le sceau, et après avoir lu la missive, prit un sifflet d'ivoire au son duquel deux brigands entrèrent. Il leur parla à l'oreille et tout bas, puis il ajouta à haute voix :

— A onze heures!

On apporta du vin et les coupes furent remplies.

— A la santé des Gueux, messire! dit Wolfangh.

— A la santé des Gueux! répéta Ludovic d'une voix hésitante. Il porta la coupe à ses lèvres, mais ne but point.

— Oh! oh! messire! s'écria le brigand avec dépit, mon verre est vide : je vous prie de me faire raison... Videz votre coupe aussi! Apres cela libre à vous de ne pas boire davantage.

Ludovic but avec une expression qui attestait qu'il ne le faisait qu'à contre-cœur.

— Je vous comprends, messire, dit Wolfangh. Un bandit est un homme trop méprisable pour qu'on trinque avec lui :
— Oui, oui, je comprends cela!

Un amer sourire contracta ses joues, tandis qu'en proie à une vive et evidente préoccupation, il poursuivait ainsi :

— Pourquoi demandez-vous mon aide, puisque vous me méprisez? Vous ne répondez pas. Je le sais : quand le coup est fait, on brise l'instrument devenu inutile et on le jette au loin, n'est-ce pas, messire?

Ludovic contemplait le bandit avec étonnement.

— Wolfangh, répondit-il, j'ignore le contenu de cette lettre, ainsi je ne puis répondre à votre question. Quant à moi, je vous dis que si vous prenez part à la révolution, vous en retirerez sans aucun doute un grand avantage pour vous, si vous le voulez.

— Quel avantage, messire?

— Vous y trouverez l'oubli du passé et possibilité de mener désormais une vie honorable et paisible au milieu de la société.

Un sourire de contentement passa sur le visage de Wolfangh, mais une expression de découragement lui succeda aussitôt et il dit en secouant la tête :

— Revenir, revenir, c'est si difficile! Et cependant il le faut. Je ne puis résister plus longtemps à la voix mystérieuse qui m'appelle. Pourquoi les hommes m'ont-ils repoussé alors que j'etais encore innocent? Oui, messire, il y a eu une époque dans ma vie où moi aussi j'avais honte de boire avec un vaurien.

— C'est possible, repondit le jeune homme; il a fallu sans doute de graves évenements pour vous détourner du chemin de l'honneur.

HENRI CONSCIENCE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA VIEILLE GUATEMALA

En expliquant deux vues de l'ancienne et de la nouvelle Guatemala, un de nos collaborateurs a déjà fait, dans notre numéro 419, l'historique de l'une et l'autre ville, si souvent éprouvées par les tremblements de terre. Nous n'y reviendrons aujourd'hui que pour ajouter quelques mots sur l'ancienne ville, éloignée de dix lieues de la nouvelle.

La vieille Guatemala fut fondée, en 1542, par Alvarado, un des généraux de Cortez. Ce jeune et vaillant officier, après ses exploits au Mexique, alla conquérir Guatemala et toute cette vaste contree qui s'étend entre le Mexique et le Pérou. Desireux de perpetuer le souvenir de son nom, il projeta de bâtir une ville capable de rivaliser en splendeur avec les plus belles cités du Mexique et du Nouveau-Monde. Il choisit, en consequence, une situation pittoresque, au pied des deux larges volcans connus sous les noms de *volcan d'eau* et *volcan de feu*, et, avec l'aide des Indiens soumis, il construisit là plus de trente eglises (les deux dont nous donnons la vue étaient du nombre), outre les bâtiments affectés au service du gouvernement et toutes leurs dependances.

Alvarado fut inhumé dans la cathédrale, qui n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines.

L'architecture de la vieille Guatemala est un singulier amalgame du style moresque et du style italien; ainsi, le corps de l'édifice, conçu dans ce dernier style, est orné de décorations en relief dans le genre de celles de l'Alhambra. Ces styles mêlés présentent encore, malgré le caractère un peu lourd de l'exécution, un certain effet d'ensemble. Les ornements moresques couvrent toute la surface des murailles, tant plâtre que pierre, sous la forme de bas-reliefs, et ils sont traités avec toute la délicatesse que réclame ce genre de travail. Les arcades en plein cintre s'éloignent tout à fait de la coupe en fer à cheval moresque. Les colonnes et les corniches sont, pour la plupart, taillées dans une superbe pierre de sable, qui a servi, du reste, à toutes les constructions primitives des conquerants espagnols à Mexico et à Panama. Les gros murs, les dômes et les voûtes aux arches massives sont formés d'une maçonnerie de galets entremêlés de bandes de briques rouges, et le tout est cimenté par une espèce de pouzzolane qui se trouve dans les environs; c'est sur cette couche de ciment que sont tracés les bas-reliefs décoratifs, et, sans les tremblements de terre, ils offriraient encore aujourd'hui un rare aspect de nettete et de fraicheur.

Notons que les murs des bâtiments publics et de beaucoup de maisons particulières n'ont pas moins de dix à douze pieds d'épaisseur, afin de pouvoir résister aux secousses du sol, malheureusement trop fréquentes dans ce pittoresque mais dangereux voisinage des volcans!

L. DE MORANCEZ.

COURRIER DU PALAIS

Ecce iterum... Jefferson Davis. — Le moyen âge en 1866. — La scène du monde. — Poetique nouvelle. — Ces Yankees si presses. — Un an de gagne pour la justice. — En omnibus. — Entre un militaire et un voyageur qui ressemble à un Anglais. — Comme quoi défiance n'est pas toujours mere de sûrete. — L'encrier de M. Mery. — Un hommage en nantissement. — Le profit d'un procès criminel.

« Le grand jury des Etats-Unis d'Amerique pour le district de Virginie, sur le serment de l'affirmation de ses membres, déclare respectueusement :

« Que Jefferson Davis, autrefois de la ville de Richmond, comté de Henrico, district de Virginie, propriétaire foncier, habitant et résidant dans les limites des États-Unis d'Amérique, auxquels il devait allégeance et fidelité, n'ayant pas la crainte de Dieu devant les yeux, ne pesant pas les devoirs de cette allégeance, mais conduit et séduit par l'instigation du diable, complotant et tentant malicieusement de troubler la tranquillité desdits États, de renverser leur gouvernement et de fomenter, exciter et amener l'insurrection, la rébellion et la guerre contre eux, a, le 15e jour de juin, année de Notre-Seigneur 1864, dans la ville de Richmond, comté de Henrico, district de Virginie, et dans la juridiction de la cour de circuit des États-Unis pour le circuit ci-dessus désigné, avec une force et des armes, illegalement, faussement, malicieusement et traitreusement conçu, imaginé et projeté le dessein de provoquer et de poursuivre la guerre, l'insurrection et la rébellion contre lesdits États-Unis d'Amérique;

« Et que, dans le but d'accomplir et de réaliser ces desseins, projets et intentions traîtres, ledit Jefferson Davis, au jour et lieux désignés plus haut, avec une grande multitude de personnes, dont les noms sont inconnus pour le moment aux jurés, au nombre de 500 et au-dessus, armés et équipés en guerre, — c'est-à-dire avec canons, fusils, pistolets, sabres, poignards et autres armes de guerre, offensives et défensives, — rassemblés et réunis illégalement, malicieusement et traitreusement, se sont unis illegalement et traitreusement contre les États-Unis, se préparant et se disposant à mettre leur hostilité à effet par la force des armes;

« Et que, aux jour et lieux désignes plus haut, d'accord avec leurs intentions et projets malicieux, traîtres et perfides, ledit Jefferson et lesdites personnes, réunis, armés, équipés et organisés, comme il est dit plus haut, ont ordonné, préparé, entrepris et poursuivi la guerre contre les États-Unis d'Amérique, contre la constitution, le gouvernement, la paix et la dignité desdits États et contre la forme de leurs statuts, au mépris des devoirs de fidélité et d'allegeance dudit Jefferson Davis;

« Cet acte d'accusation a été dressé en présence et sur le témoignage de J.-F. Mulligan, G.-P. Scarbury, J. Good, J. Hardy-Menhem et Patrick O'Brien, cités par le grand jury et dûment assermentés en cour.

« L.-A. CHANDLER,

« *Attorney des États-Unis pour le district de Virginie.* »

Jefferson Davis!... pendant quatre ans ce nom a rempli les colonnes d'innombrables journaux; il a été dans toutes les bouches. la fortune l'a mêlé aux plus grands faits de l'histoire contemporaine, des millions d'hommes l'ont prononcé avec horreur ou avec admiration, et quand il reparait, nous sommes tout surpris de le lire, nous l'avions presque oublié; il nous semble que nous l'apercevons à travers le brouillard d'un long passe. Jefferson Davis... — ah! oui, le président des confederes du Sud, le grand ennemi de l'Union... La memoire nous revient un peu. C'est que depuis ce temps-là tant de choses nous ont distraits! La guerre d'Amérique, c'est de l'histoire ancienne, presqu'aussi ancienne que la guerre des deux Roses, celle de Cent-Ans, voire celle de Troie que causa l'amour de la belle Helène pour le beau Dupuis... pour le beau Pâris, voulais-je dire. L'Amérique! Eh! parbleu! la Prusse, l'Autriche, l'Italie et le prince de Hohenzollern nous laissent bien le loisir de penser à l'Amérique! Il faut que les événements et les hommes historiques en prennent leur parti, et n'espèrent pas aujourd'hui occuper d'eux longtemps le public. Le monde est une scène où les changements à vue deviennent de plus en plus rapides. Le temps n'est plus de ces grandes comedies ou tragedies qui se deroulaient lentement, régulièrement, correctement, auxquelles les peuples assistaient sans impatience et dont il attendait avec calme le dénoûment, pièces majestueuses et même un peu raides dans leur marche, où les trois unités d'Aristote semblaient respectees aussi bien que dans les comedies et les tragédies du theâtre. C'est fait à présent de la tradition classique : vingt actions en une, incident sur incident, péripetie sur péripetie, personnages et décorations se succedant avec une rapidite à donner le vertige... Il y a un an qu'on ne parlait plus de Jefferson Davis, et depuis on avait parlé de tant d'autres! Comment son nom n'aurait-il pas singulièrement pâli dans notre souvenir?

Voilà son procès instruit; le grand jury a prononce; les débats ne tarderont pas, sans doute, à s'ouvrir...

Et [illegible] Jefferson Davis est prisonnier. Ah! ces Yankees, si presses et si expéditifs, ces gens qui, pour gagner une heure, risquent de se faire sauter en traversant un lac ou en descendant un fleuve, ils ne se sont guère hâtés cette fois! Qu'ont-ils fait de leur fameux adage : *Times is money?*

Oui, le temps est de l'argent; ils n'ont pas changé d'avis, soyez-en bien convaincus; mais il y a parmi eux et à leur tête des hommes sages, qui sont persuadés aussi que la justice n'est pas moins utile à un peuple que l'argent, et qu'il n'est de bonne justice que celle qui n'obéit pas aux passions populaires. Vous souvenez-vous des colères que le nom de Jefferson Davis excitait il y a un an? Supposez qu'on l'eût jugé alors que l'assassinat de Lincoln avait allumé chez les Américains du Nord une véritable rage de vengeance, quel procès dérisoire! Si la populace ne l'eût pas écharpé, pensez-vous qu'elle eût souffert que les témoins osassent dire un seul mot à sa décharge et qu'un avocat le defendît? Le jury lui-même aurait-il eu assez de sang-froid pour examiner impartialement les faits et rendre un juste verdict? Il est permis d'en douter.

Une année s'est écoulée; la grande union americaine est sauvée, les âmes se sont apaisées; le jugement de Jefferson Davis ne sera pas un coup de violence, et bien que l'acte d'accusation, nous rappelant le style des procès en sorcellerie au moyen âge, fasse de l'ancien président de l'insurrection un artisan et un suppôt du diable, nous savons d'avance qu'il ne sera ni brûlé vif, ni même pendu... ce qui n'aiderait pas beaucoup à la réconciliation du Nord et du Sud.

Quelle est l'opinion de Mme X... sur les affaires américaines? Je l'ignore; ce que je sais bien, c'est qu'elle avait une trop haute idée de l'adresse des pick-pockets anglais, et que ça ne lui a pas porté bonheur.

Il y a quelques jours, Mme X... monte avec sa petite fille en omnibus; à sa droite est assis un militaire qui commence aussitôt à faire des avances à l'enfant, ce qui touche naturellement le cœur de la mère. Un instant après survient un jeune homme élégamment vêtu; il va s'asseoir à gauche de Mme X...

Malheureusement pour elle, ce jeune homme a dans la figure ou dans la mine, dans la barbe ou dans les favoris, ceci ou cela qui la frappe : « Un Anglais, » se dit-elle.

Or, Mme X... lit avec soin les faits divers du *Petit Journal*, peut-être la *Gazette des Tribunaux*, et ses lectures lui ont appris que le nombre des Anglais qui viennent à Paris dans le but special de visiter les poches des Parisiens et des Parisiennes est prodigieux; que les touristes se plaisent à exercer leurs talents dans les omnibus, et que leur adresse tient du miracle. Elle a la tête pleine d hameçons allant pêcher les mouchoirs et les porte-monnaies jusque dans des profondeurs que les replis et l'ampleur des jupes devraient rendre inaccessibles; des fausses mains en caoutchouc hypocritement croisées sur les genoux, tandis que les vraies mains travaillent, et maintes autres inventions diaboliquement ingénieuses sont pour elle l'A B C de l'art des pick-pockets. Dites-lui que les gentlemen vident une poche à vingt-cinq pas, et vous ne la surprendrez point; elle connaît d'eux de si incroyables exploits!

Ce jeune homme qui vient d'entrer dans l'omnibus, c'est un Anglais; donc c'est un pick-pocket : voilà le raisonnement de Mme X..., un raisonnement qui manque de rigueur peut-être; mais pour Mme X... il est sans replique; aussi place-t-elle instinctivement sa petite fille entre elle et le nouveau venu au moment où celui-ci va s'asseoir.

Elle fait plus; elle tire prestement son porte-monnaie de sa poche gauche et le glisse dans sa poche droite.

Le voisin de sa poche droite, c'est l honnête militaire; elle est tranquille, et jette à la dérobée des regards humides de reconnaissance maternelle sur le guerrier souriant dans sa moustache à la petite fille, et lui faisant des caresses qui charment l'enfant moins que la mere.

Bientôt le jeune homme descend.

— Fort bien, se dit Mme X..., ce filou a vu qu'il n'y avait rien à tenter ici, il va chercher fortune ailleurs.

Un instant après, le militaire se leve brusquement.

Pas un mot d'adieu à la petite fille; cela étonne beaucoup Mme X...

Instinctivement elle met sa main dans sa poche, son porte-monnaie n'y est plus.

On l'a retrouvé presque aussitôt... dans la poche du militaire, qui n'aura gardé que les deux ans de prison dont le conseil de guerre a grossi sa masse

Que Mme X... n'aille pas en conclure désormais que tous les gens à extérieur anglais qui montent en omnibus sont la probite même. Quoiqu'elle ait éte volée par un militaire, il y a certainement des pick-pockets à Paris.

Mme X... a retrouvé son porte-monnaie; M. Méry retrouvera-t-il son encrier? c'est ce que je pourrai, sans doute, vous dire dans huit jours.

Grand dommage, vraiment, si cet encrier-là était perdu pour lui. Jugez-en :

Un bloc d'ébène que supportent quatre tigres en bronze. Sur les quatre faces du bloc, des bas-reliefs en argent ciselé, dont le sujet est emprunté à la *Floride*, à *Héva*, à la *Guerre du Nizam*, ces brillantes fantaisies du plus fantaisiste de nos romanciers. Au-dessus du bloc un globe d'ébène que surmonte un génie d'argent tenant dans sa main une couronne d'or; sous la couronne l'inscription suivante :

« *Hommage au talent et au caractère de Joseph Méry.* »

Un bel encrier qui est un précieux souvenir!

L'administration de *la Presse* avait offert à M. Méry, dont les romans avaient aidé le journal à sortir heureusement d'une passe assez étroite, et qui avait abandonné aux actionnaires la part d'intérêt qui lui revenait.

L'encrier-souvenir est aujourd'hui entre des mains étrangères à titre d'otage.

Il y aura tantôt vingt ans de cela, à Marseille, M. Méry et deux de ses amis perdirent au jeu une somme de 9,500 francs environ à une soirée de la Préfecture. Il fallait s'acquitter dans les vingt-quatre heures, et l'on n'avait pas assez d'argent; l'encrier de *la Presse* fut remis en nantissement au créancier.

Il n'est point encore libéré.

Des trois joueurs, deux ne doivent plus rien. M. Méry, qui a payé, réclame son encrier, mais le créancier refuse de le rendre, soutenant que le nantissement est indivisible, et que n'ayant pas reçu du troisième joueur ce que celui-ci lui doit, il a le droit de conserver le gage.

Le tribunal délibère au moment où j'écris. Fort heureusement pour nous, dans quelque encrier que M. Méry trempe sa plume, il écrira pour ses lecteurs les choses les plus charmantes du monde.



UNE CHEVRIÈRE SUÉDOISE, d'après le tableau de Mlle Amalia Lindegren.

Que de gens auxquels la reconnaissance n'aurait pas songé à offrir de leur vivant le moindre encrier, par la bonne raison qu'ils n'ont ni cœur, ni esprit, ni talent, et dont la dépouille mortelle est jonchée des plus magnifiques fleurs écloses dans les jardins de la rhétorique!

Je ne sais si M. Carpentier a eu cette bonne fortune, après sa mort tragique; toujours est-il qu'on vient de faire incidemment à sa mémoire une oraison funèbre dont il se serait vraisemblablement bien passé.

Un soir de l'automne dernier on le trouva couché dans un herbage et ne donnant plus signe de vie. Il avait été assassiné. L'assassin ne lui avait dérobé ni sa montre, ni son argent.

Le jour du crime, plusieurs personnes avaient vu M. Carpentier en compagnie d'un homme portant de grosses lunettes bleues. On pensa que ce pouvait bien être l'assassin. Les investigations de la justice donnèrent à croire que l'homme aux lunettes bleues était un cocher de M. Carpentier, que celui-ci avait chassé.

La vengeance avait été, sans doute, le mobile du crime. Gosseaume fut arrêté et tout récemment il comparaissait devant le jury du Calvados.

Un alibi attesté par les témoignages les plus honorables a sauvé Gosseaume.

Ce qui reste du procès aujourd'hui, et ce que les témoins n'ont point démenti, ce sont les révélations de l'acte d'accusation sur le caractère de la victime : « M. Carpentier était dur pour ses domestiques. Il lui arrivait de les congédier pour de futiles motifs. Dans ses rapports avec les étrangers, dès que son intérêt était en question, il se montrait d'une extrême âpreté. Les personnes qui vivaient dans son intérieur souffraient des aspérités et des violences de son caractère. »

Voilà un procès dont le résultat n'est guère agréable pour ce pauvre M. Carpentier.

MAÎTRE GUÉRIN.

UNE CHEVRIÈRE SUÉDOISE

Le pâle soleil suédois va disparaître à l'horizon. La cime des monts est encore éclairée d'une vague lueur, pendant que l'obscurité envahit la vallée. La petite chevrière se hâte de sonner dans son cornet à bouquin; c'est le moment de rappeler son troupeau qui broute les pariétaires dans les anfractuosités des rochers.

Il y a loin de la bergère Watteau au type que Mlle Amalia Lindegren nous montre dans son tableau; il y a la distance qui sépare la convention maniérée de la vérité franche et pittoresque.

Mlle Lindegren est une artiste qui occupe un rang distingué dans l'école suédoise, et nous ne devons pas oublier de dire qu'un lien la rattache à la nôtre, car, après avoir étudié à l'Académie de Stockholm, elle est venue suivre à Paris les leçons de Léon Cogniet.

A. DARLET.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.

RÉBUS

SALON
GRAND CONCOURS
ENTRÉE

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS : Monsieur de Bismark fait beaucoup parler de lui.

Paris — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

E. AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.



PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 f. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 f. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 545.
Mercredi 13 Juin 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

La noblesse française au concert de l'œuvre de la Miséricorde. — La baronne Vigier. — Le triomphe de l'Angleterre à Paris. — Le prix de cent mille francs et les drames de Shakspeare. — *Hamlet* et *Othello*. — Ernesto Rossi. — Deux mots à M. Belmontet. — Lettre de félicitations d'un académicien. — Les gens arrivés, les gens qui ne sont pas partis, et ceux qui, étant partis, [illegible] exemple. — [illegible]

A ceux qui disent : la poésie se meurt ! George Sand, le grand poëte, répondait, il y a trente ans : la poesie ne peut pas mourir. A ceux qui crient : La noblesse est morte ! un généalogiste (y en a-t-il encore ?) aurait pu repondre, l'autre soir, au concert de l'œuvre de la Miséricorde : Écoutez et regardez !

Les ducs affluaient ; les duchesses occupaient trois rangs ; les marquises se comptaient par centaines ; les comtes et les vicomtesses étaient à peine remarqués. Tout cet auditoire, entré par la porte, descendait des *croisés*. J'avais derrière moi une grande dame qui n'avait jamais figuré dans la tirade de Mélingue, et qui disait à sa voisine : « Je n'aperçois pas Lusignan. Ah ! voici le duc d'Ayen ! Les trois Noailles sont en retard. Godefroy de Bouillon m'avait prié de lui garder une place. Là, à gauche, dans le pourtour, c'est Mme de la Trémouille, M. de Rohan et le prince de Guéménée. La duchesse de Lenoncourt n'a pas pu venir ; mais les la Rochefoucauld sont en nombre, etc., etc. »

Pour que rien ne manquât à cette soirée aristocratique, des hommes et des femmes de *high life* chantaient dans les chœurs, et la baronne Vigier servait de *great attraction* à tous ces dilettantes blasonnés et blasés. Il est vrai que cette baronne s'est appelée Sophie Cruvelli, et que la femme du monde accomplie est encore une grande artiste. Entre autres morceaux, elle a chanté, à elle seule, la partie de *soprano* et celle de ténor dans le *Miserere* du *Trovatore*, et l'on disait en sortant : « Il serait difficile de *Trouvère* une chose aussi surprenante. »

Ce que l'on n'a pas chanté, ces jours-ci, c'est le fameux

LES COURSES DE SCHLEITHAL, PRÈS DE WISSEMBOURG (BAS-RHIN), dessin d'après nature par M. LIX. — Voir page 371.

chœur de *Charles VI.* Hélas! l'Anglais a régné en France, c'est-à-dire à Paris. Ses chevaux ont gagné le prix de cent mille francs, et son grand poëte tient l'affiche de trois théâtres. *Falstaff, Richard III, Hamlet, Othello*, rien que cela! Tout Shakspeare en quatre personnes! Le bouffon, le scélérat, le rêveur, le jaloux, ou, si vous aimez mieux, la fantaisie, la tragédie, la poésie, la passion! Richard III disait dans son temps: « Mon royaume pour un cheval! » Aujourd'hui le duc de Beaufort aurait tort de donner son cheval pour un royaume: un royaume peut coûter plus cher et rapporter moins qu'un cheval.

Ce qu'il y a de curieux et ce qui nous inspirait quelques craintes, c'est d'entendre Shakspeare parler italien sur un théâtre qui semble n'exister que par et pour le chant. Se figure-t-on Hamlet s'appelant *Amleto?* Se figure-t-on Othello paraissant sur le théâtre Ventadour pour autre chose que pour chanter: *Ah! si per voi!* ou: *Il cor mi si divide?* Pour tous les spectateurs qui ne sont pas des shakspeariens fanatiques, Rossini s'est si bien approprié le More de Venise, que le drame primitif, réduit à lui-même, devait, semblait-il, nous faire l'effet d'un *Guillaume Tell* ou d'un *Fernand Cortez* sans musique. Le génie de Shakspeare et l'admirable talent d'Ernesto Rossi ont justifié cette curiosité, triomphé de ces obstacles, rassuré ces craintes et dissipé ces doutes.

Le succès est plus grand dans *Otello* que dans *Amleto*, et cela devait être: Hamlet est le Nord, et Othello le Midi. Ce caractère d'Hamlet, comme celui de don Juan, est de ceux où des milliers de scoliastes épuiseraient leur sagacité avant d'en avoir fait le tour ou pénétré le fond. Il ne pouvait naître que dans un pays froid, sous un ciel sombre, à une époque où la fureur des discordes religieuses préparait le doute moderne, et dans un cerveau puissant que deux religions, deux politiques et deux poésies en présence disposaient à demander au rêve un refuge contre les conflits de la réalité. Hamlet est en avance de cinq ou six siècles sur l'obscure époque où il est censé avoir vécu, et de plus de deux cents ans sur le temps même de Shakspeare. On reconnaît en lui quelques-unes de nos maladies morales, telles que les ont entrevues et décrites des poëtes contemporains. Il est proche parent de René, de Werther et d'Obermann. Comme eux, il se refuse à l'action. La volonté existe, l'inspiration lui vient d'en haut, mais le cœur lui manque quand il faut agir. Les événements du drame — et Dieu sait s'ils sont formidables! — en passant par cette âme souffrante, s'y transforment, s'y estompent, et, comme la terrible apparition d'Elseneur, y tiennent le milieu entre le personnage et le fantôme. Pour lui il n'y a de lumineux et de réel que la représentation du fait, la scène des comédiens par exemple, les visions ou les récits qui le mettent en face de son père. Le fait même, en le touchant, le brise ou le ploie. Fils, amant, prince, vengeur, il chancelle, il hésite, il doute, et les destinées qui s'attachent à la sienne subissent le contre-coup de ce bizarre assemblage de violence et de faiblesse.

Maintenant, transportez cette figure dans le Midi, en pleine chaleur, en pleine lumière: qu'elle se détache sur un horizon pur, sur le ciel bleu de Sorrente ou d'Ischia, elle n'a plus de sens: le contour subsiste, l'expression se perd, la surface reste, la profondeur se ferme. L'artiste, si grand qu'il soit, ne peut plus pénétrer les *en dessous*, il est obligé de donner un corps à ces passions qui n'ont qu'une âme, de saisir par le dehors ce personnage tout intérieur, de ramener à un tout homogène ce mélange de sentiments contradictoires et de faire agir un homme que l'action épouvante. Ernesto Rossi s'est très-heureusement tiré de la plupart de ces difficultés, mais il n'a pu les surmonter toutes; il nous a montré un Hamlet beau, mélancolique, intéressant, très-vrai dans les scènes où ses paroles et ses gestes ne signifient que ce qu'ils disent: mais lorsque arrivent les complications et les ombres, bonsoir! le génie italien reparaît et multiplie les *clairs*: je regrette alors Charles Kemble, et même ce pauvre Rouvière, qui, étant lui-même un peu fou, s'était si bien approprié l'Hamlet anglais, un héros crépusculaire, traversant le grand jour une lanterne à la main.

Othello est tout le contraire; la passion méridionale dans toute sa flamme et dans toute sa clarté; allant droit au but comme le dard empoisonné qui le déchire, comme le cangiar qui perce Desdemona. Pour commenter Hamlet, il faudrait des volumes. Othello s'explique en une ligne: il aime, il se croit trahi, il tue.

Ernesto Rossi a fait un miracle, que dis-je? deux miracles: il a ressuscité Shakspeare, et nous a empêché de regretter Rossini. Garcia, Rubini, Mario, Duprez et Tamberlick n'ont jamais excité plus de transports dans la fameuse scène de la lettre et le *duo* de la jalousie, que l'admirable tragédien n'en a soulevé sans autres ressources que sa diction, son jeu et sa pantomime. On a tremblé un moment pour ce *pauvre* Iago, qui, pris entre les serres de l'aigle noir, sous la griffe du lion africain, semblait fort près d'être puni par où il péchait. Toute la salle frissonnait; la plupart des spectateurs s'étaient levés et assistaient debout à cette scène effrayante; Berlioz pleurait comme un enfant... de Shakspeare.

Ainsi, à onze ans de distance, nos prévisions fâcheuses auront été trompées deux fois par le génie de deux artistes de premier ordre: Mme Ristori, en 1855, Ernesto Rossi, en 1866, nous ont prouvé que le Théâtre-Italien n'a pas besoin de chanter pour réussir; et, chose non moins étonnante! si on lui disait: « Quand vous parlez, c'est comme si vous chantiez! » ce serait encore un hommage.

De Shakspeare à M. Belmontet, les kilomètres de distance pourraient se compter en *Nombres d'or*: il faut pourtant convenir que le vaillant et persistant poëte (c'est de M. Belmontet que je parle) se défend très-bien quand on l'attaque, et que sa réponse récente à un détracteur inconnu ne saurait laisser de doute ni sur la constance de son patriotisme, ni sur la sincérité de sa vocation poétique. Des brevets de poésie, des certificats de talent délivrés par Béranger, Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve, quelle aubaine! C'est envelopper ses *Nombres d'or* dans des billets de banque, contre-signés par la Châtre. Cette fois, du moins, nos illustres avaient bien placé leurs faveurs: mais voici ce qui m'est arrivé récemment.

Un original, natif de la Canebière, dont je déguiserai le vrai nom sous le pseudonyme de Fracastor, s'était laissé dire que le style des chefs-d'œuvre de la langue française vieillissait, comme les personnes, au bout de soixante ans. Là-dessus, il se mit à refaire à sa guise *Atala* et *Paul et Virginie*, en prose de 1860 et du cercle des Phocéens. Il envoie son ouvrage à des littérateurs célèbres, et j'ai vu, de mes propres yeux vu, la copie d'une lettre écrite par un académicien à M. Fracastor, lettre où se rencontrait cette phrase: « Vous avez toutes les qualités de Chateaubriand et de Bernardin de Saint-Pierre, vos modèles, sans un seul de leurs « défauts. » — Voyons! que voulez-vous que dise un critique ou un ami véritable à un homme qui reçoit de pareilles épîtres? Qu'il parle, qu'il écrive ou qu'il se taise, il passera pour un *grincheux*, un méchant, un envieux, un Zoïle... Ah! si les illustres savaient le mal qu'ils nous font, à nous autres, pauvres *patiti* de la littérature et de la chronique, en distribuant ces diplômes à la vanité grotesque ou imbécile! Notre encre paraît pleine de noirceurs après ces torrents d'eau bénite: eau bénite de cour prodiguée par des rois!

Au reste, ce brave Fracastor n'est qu'une variété de l'espèce qu'on pourrait classer sous ce titre: *l'homme qui n'est pas parti*. La province en est peuplée, et ce sont autant de persécuteurs pour l'homme *arrivé*: jamais vous ne leur ôteriez de la tête qu'il leur aurait suffi de partir pour arriver comme lui: leur vie se passe à ruminer ces deux verbes.

L'autre jour, j'allai voir Ariste, écrivain célèbre, devenu, après vingt-cinq ans de travail et de succès, Parisien jusqu'au bout des ongles; il était furieux: le matin, une *feuille de chou* l'avait attaqué, et la poste lui apportait une lettre d'un de ses *pays*, nommé Colimard, qui, profitant d'un moment où Ariste n'avait à écrire qu'un article pour la *Revue des Deux Mondes*, un roman pour Michel Lévy et une comédie pour le Théâtre-Français, — sans compter les courses, visites, affaires, correspondances et plaisirs, — lui donnait dix-sept commissions, dont les deux moindres consistaient à obtenir une audience du ministre de la guerre et à présenter un drame du cru au directeur de la Gaîté. « Songe, écrivait Colimard en finissant, que nous avons été camarades de collége, et que le jour de ton départ je t'accompagnai à la diligence (1814); j'eus même un moment l'idée de partir avec toi... Ah! si j'étais parti!... »

Quant à l'article de la *feuille de chou*, nous en connaissons l'auteur, Ophidius, lequel était aussi un compatriote d'Ariste; éconduit par lui pour indignité ou insuffisance, ne pouvant parvenir à rien, il se vengeait en l'éreintant.

— Voilà, dis-je à Ariste, toute la société en trois espèces... toi, tu représentes les *arrivés*, et de ton mieux; Colimard, ceux qui ne sont pas partis, et Ophidius, ceux qui ne sont pas arrivés, — étant partis!...

— Et c'est si injuste, les partis! reprit Ariste, fidèle aux habitudes de *l'esprit* français, et se consolant d'une chose par un mot.

Je voudrais bien finir par un trait de morale en exemple. Voici: j'ai un ami; Gaston, le plus doux et le plus vertueux des hommes, mari modèle, bon père, se bornant à payer les annuités de son club sans y mettre le pied, ne fumant pas, ne jouant jamais, rangé comme un rentier du Marais, réglé comme un papier de musique, sage comme une demoiselle. Dernièrement, son médecin lui ayant conseillé l'exercice du cheval, Gaston apprit que Mlle Silvia avait un cheval à vendre, cheval de selle, doux et sage comme lui. C'était bien son affaire: il va aux renseignements, et consulte les tables de la loi hippique, c'est-à-dire Moïse. Moïse connaît le cheval, en répond comme de son écurie, ajoute qu'il vaut deux mille francs, et conseille à Gaston, pour être grand et généreux, d'en donner deux mille cinq cents.

Silvia est une très-belle personne, de qui Destouches n'aurait pas dit ce qu'il a dit de l'art dans un vers attribué à Boileau; elle avait bon nombre d'adorateurs, mais elle leur donnait rarement le plaisir ou le mérite de la difficulté vaincue.

Gaston, qui est jeune encore et fort joli garçon, va chez elle, et fait son offre. Silvia demande en minaudant vingt-quatre heures pour réfléchir. Il sort, et, dans l'escalier, il rencontre Raoul, un *sportsman* des plus galants, qui montait chez Silvia.

— Quel est, dit Raoul en entrant, ce bellâtre qui sort de chez vous?

— Mon ami, c'est un monsieur *très-bien*, qui est venu pour m'acheter mon pauvre *Bibi* dont je suis obligée de me défaire: il m'en donne trois mille francs.

La visite dure une demi-heure: puis Raoul fait une pirouette, et dit négligemment: — A propos, votre cheval... si vous voulez de moi pour acheteur, je vous en donne quatre mille. — *Exit.*

Sur le palier du premier étage, Raoul rencontre Anatole, un vieux beau qui ne fait pas semblant de le reconnaître.

Anatole éclate comme un ouragan dans la chambre de Silvia: madame... m'expliquerez-vous... la présence de ce fat? ..

— Oh! très-aisément; il venait m'acheter mon pauvre *Bibi* (soupir), il m'en donne cinq mille francs.

Au bout de vingt minutes, Anatole radouci se lève: — A propos, belle dame, dit-il sans avoir l'air d'y toucher... vous savez? ce cher *Bibi*... si je vous parais mériter la préférence, je vous en donne six mille... — *Exit.*

Sur le pas de la porte, Anatole se croise avec Mimorel, agioteur enrichi dans les derniers orages de la Bourse, mais parfaitement chauve. Même entrée, même scène, même pantomime, même réponse, même surenchère...

Gaston était venu à deux heures; à six, *Bibi* était coté douze mille francs, et montait encore.

Avant-hier, Silvia a été vue au bois de Boulogne, chevauchant sur *Bibi*, escortée d'un prince russe, le dernier enchérisseur, qui avait payé le cheval quinze mille francs, et l'avait princièrement laissé à sa belle propriétaire.

Moralité: La vertu achète ses chevaux deux mille francs, — et ne les a pas. Le vice vend les siens quinze mille francs — et les garde.

CHARBONNEAU.

BULLETIN

Le général Beauregard, le célèbre officier confédéré, est arrivé à Liverpool, à bord du steamer *Scotia*, venant de New-York. Il a été l'objet d'une ovation générale, et avait peine à se frayer un chemin à travers les rang d'une foule empressée de le voir.

Il est venu, dit-on, en Angleterre pour chercher un concours favorable à la compagnie d'un chemin de fer qui va être établi dans un ou plusieurs États du Sud.

Nous avons déjà publié les principales dispositions d'un arrêté ministériel qui réglemente la circulation des locomotives sur les routes ordinaires. Plusieurs préfets ont accueilli favorablement le nouveau moyen de locomotion dans leurs départements.

M. le préfet de Loir-et-Cher vient d'autoriser l'emploi des locomotives pour le transport des voyageurs et des marchandises sur les routes de Blois à Lamotte-Beuvron, de Blois à Romorantin, de Blois à Chelles-sur-Cher et de Blois à Saint-Aignan. Les voyages d'essai commenceront incessamment.

Depuis quelques jours on peut voir circuler dans Paris d'immenses véhicules dont la destination principale est le transport des voyageurs sur le champ des courses. Ces voitures, qui sont construites sur le modèle de celles de Londres, affectent les unes la forme de vastes diligences, les autres celle de chars à bancs surmontés d'une impériale et offrant un siége commode à plus de cinquante personnes. Ce sont comme de petits villages qui roulent.

Une partie certainement très-curieuse de la grande Exposition universelle de 1867 sera celle de l'œuvre des missions protestantes, qui a demandé et obtenu un emplacement de 200 mètres carrés dans le parc du Champ-de-Mars pour y exposer les produits envoyés par les missionnaires qui, depuis quelques années, vont porter la foi dans les îles de l'Océanie, au centre et au sud de l'Afrique et au fond de l'Asie.

Il est question d'introduire, pour la saison prochaine, deux modifications assez importantes aux représentations du Théâtre-Italien. La première consisterait à ramener, comme par le passé, le nombre des jours de spectacle à trois par semaine, en supprimant le lundi; la seconde serait également une suppression, celle des ballets, qui ne paraissent pas avoir ajouté cette année une attraction suffisante au spectacle ordinaire.

On écrit de Jérusalem que le 13 mai a eu lieu, à l'église du Saint-Sépulcre, et devant le saint Sépulcre même, le sacre de Mgr Bracco, évêque auxiliaire et vicaire général du patriarcat latin. Le patriarche lui-même, Mgr Valerga, a fait la consécration; il était assisté de Mgr Masseja, évêque des Gallas (au sud de l'Éthiopie), et Mgr Melchior, évêque arménien catholique.

C'est la première fois, depuis l'antiquité, qu'un évêque catholique a été sacré devant le saint Sépulcre même. Durant les Croisades, les évêques se rendant à Jérusalem étaient consacrés en Occident.

Un orfévre de Paris est chargé d'exécuter une coupe monumentale que la ville de Vienne, dans l'Isère, se propose d'offrir à M. Ponsard, son compatriote.

La coupe est soutenue par une sorte de trépied antique et présente un groupe dans lequel on remarque les personnifications de *Lucrèce*, d'*Agnès de Méranie*, et de tous les ouvrages enfin qui ont assuré la réputation de l'auteur du *Lion amoureux*.

Il est question d'élever en Dauphiné une statue équestre à Bayard.

C'est là un projet auquel toute la France applaudira. Le chevalier sans peur et sans reproche est une des figures les plus nobles et les plus sympathiques de notre histoire, et, de même que Jeanne d'Arc, il a droit à nos respects et à notre admiration.

Les primes d'honneur des concours régionaux agricoles de la deuxième série viennent d'être décernées par les jurys. Ces récompenses ont été obtenues: dans le Bas-Rhin, par M. Schattenmann, à Bouxwiller; dans la Lozère, par M. le comte de Morangière, à Fabrèges; dans la Charente-Inférieure, par M. Bouscasse, directeur de la ferme-école de Puilboreau; dans la Manche, par M. le vicomte la Goudre de la Bretonnière, pour la ferme du Quesnay en Golleville, près Valognes; dans l'Indre, par MM. Masquelier et Foucret, pour leur exploitation de Treuillant, près Châteauroux; enfin, dans l'Aisne, par M. Georges, à Orgeval, commune de Vendhuile.

TH. DE LANGLAC.

LES COURSES DE SCHLEITHAL

Schleithal vient d'avoir sa solennité hippique annuelle par un temps magnifique.

Ces courses, très-intéressantes par elles-mêmes, offrent encore aux curieux un spectacle unique dans son genre: c'est leur cachet local qui se traduit pour le pays par une richesse et une fertilité rares, et pour la population par des costumes pittoresques. Mentionnons spécialement le type féminin, qui est charmant avec son petit bonnet brodé, coquettement posé de côté et retenu par un gros nœud de soie rouge.

Le culte du cheval existe de temps immémorial dans cette belle contrée; mais les fêtes qui se donnaient en l'honneur du noble animal ne furent longtemps pas reglementées; c'est à l'initiative de M. Lambert, conseiller général, et quelques autres sporstmen que l'on doit doit l'organisation des courses actuelles. Les produits ont conservé quelque chose de leur origine ducale de Deux-Ponts; ils ont beaucoup d'élégance, et nous en avons remarqué un certain nombre qui feraient de gracieux attelages de phaétons.

La piste, qui est de quinze cents mètres, se trouve à quatre kilomètres de Wissembourg, dans un excellent terrain. L'assistance était considérable; des notabilités du Palatinat et de Strasbourg y figuraient. M. le comte de Leusse présidait au pesage. A une heure, M. Lambert a donné le signal du premier départ, et successivement ont eu lieu les courses suivantes:

Trois courses au galop, qui ont été généralement bonnes;

Deux courses au trot, dont la seconde surtout était parfaite;

Une course de haie qui a occasionné quelques chutes sans gravité;

Un steeple-chase, où, comme d'habitude, quelques chevaux se sont dérobés et ont démonté leurs cavaliers, mais où nous avons été surpris de la facilité de quelques autres à sauter les obstacles.

A cinq heures tout était terminé, et, après avoir félicité directeurs et vainqueurs, on s'est séparé en se donnant rendez-vous pour l'annee prochaine. Avant de finir nous-mêmes, nous devons rendre hommage à l'ordonnance d'un déjeuner en plein air qui a précédé les courses, et qui a mis en relief une fois de plus le talent culinaire de M. Trant, de Strasbourg. Pour abréger, nous ne transcrirons pas le menu, mais nous pouvons assurer que, sans le décor de verdure et le ramage des oiseaux d'alentour, on se serait cru aux Frères Provençaux.

G. WALLINGER.

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(Suite[1])

— Oui, continua Wolfangh, il y a eu un temps où j'étais comme vous un jeune et beau garçon, plein d'illusions qui me montraient la vie comme un chemin semé de fleurs; mais la mechanceté des hommes m'a brisé le cœur.

— Vous n'êtes pas né pour la vie que vous menez, Wolfangh; je le vois bien. Votre physionomie ne trahit pas des instincts cruels, et votre langage ne révèle pas une sauvage et farouche ignorance. Rien ne me montre en vous l'abjecte créature qui verserait sans émotion le sang de ses frères. Rentrez dans la société, Wolfangh; votre cœur est encore capable de bons sentiments. Passez le reste de vos jours dans un honorable travail et revenez à la voie de la vertu. Peut-être le calme et la paix de l'âme seront-ils la récompense de votre conversion. Songez que la miséricorde de Dieu est infinie et se mesure sur la grandeur des péchés et la sincérité du repentir.

— Merci, messire, pour vos consolantes paroles: vous avez un bon et noble cœur. Voyez-vous, si vous m'aviez parlé avec dédain et mépris, la colère eût étouffé dans mon cœur les bonnes pensées qui y germent; mais vous m'avez montré avec bienveillance le chemin de salut que peut m'ouvrir une révolution dans les affaires du pays. Oh! je vous jure que votre conseil ne sera pas perdu. La bonne semence n'est pas tombée sur un terrain ingrat, croyez-moi.

— Ludovic fut ému par l'expression qui se peignait sur les traits du bandit au moment où il prononçait ces paroles.

— Wolfangh, dit-il, comme vous devez avoir été malheureux pour tomber, avec une âme comme la vôtre, dans une vie aussi infâme!

— Vous l'avez dit, messire. Si je pouvais épancher mon cœur criminel dans votre noble cœur, vous sauriez quelles terribles infortunes ont accablé ma jeunesse.

— Parlez, Wolfangh, je vous écouterai avec intérêt.

— Eh bien, pour vous faire comprendre qu'il y a dans la vie humaine des catastrophes aux conséquences fatales desquelles on ne peut se soustraire, je vais vous raconter, en peu de mots, la cause de mon malheur. Si vous trouvez dans mon récit des traces de sentiments généreux et purs, ne songez pas à ce que je suis maintenant, car il s'est fait en moi une terrible transformation. J'habitais le village de Rethy. J'étais jeune, beau, bien fait. Parmi mes camarades, il n'y en avait aucun qui eût une voix aussi belle et aussi douce que la mienne, et mainte fois le vieux tilleul a entendu mes chansons mélancoliques.

Wolfangh fut interrompu dans son récit par des gens qui venaient allumer les lampes suspendues au plafond. Après s'être tu pendant quelques instants, il reprit:

— Pensez-vous, messire, que les éloges unanimes de tous ceux qui me voyaient et m'entendaient, me causassent quelque joie? Non, le suffrage de la jeune Hélène pouvait seul me rendre heureux. Depuis l'enfance, nos cœurs étaient unis par un lien indissoluble, et lorsque j'eus atteint l'âge d'homme, le sentiment qui m'attachait à elle n'avait fait que se fortifier et croître en intensité. Je passai ainsi plusieurs années calmes et heureuses dans l'humble village. J'attendais avec impatience le moment où Hélène aurait atteint sa dix-huitième année pour couronner par le mariage une affection qu'approuvait son père; mais le sort, qui s'inquiète peu des vœux et des désirs des hommes, avait d'abord abreuvé mes lèvres du miel du calice et en avait réservé le fiel empoisonné pour me le faire boire goutte à goutte. Un grand seigneur, qui avait beaucoup de crédit à la cour de l'empereur Charles, venait souvent chasser à Postel. Un jour qu'il entra dans la demeure d'Hélène, il fut vivement frappé de sa ravissante beauté et de son doux et modeste sourire. Un mauvais sentiment s'empara de son cœur; mais, comme il était de haute noblesse et marié, il ne lui restait, pour satisfaire sa coupable passion, que la séduction ou l'enlèvement. Longtemps il s'efforça de réussir par le premier moyen; mais, après bien des tentatives inutiles, il mit brutalement en œuvre le second. Un soir que j'avais attendu Hélène en vain, je me rendis à sa demeure. Le père de ma bien-aimée fut étonné que je ne l'eusse point vue. Minuit sonna au clocher de l'église, que nous attendions encore la jeune fille qui nous était ravie. Nous attendîmes pendant quinze longs jours sans entendre parler d'Hélène. Je crois inutile de vous peindre notre désespoir: mes joues pâlirent sous les larmes; tout mon courage m'abandonna. Languissant et accablé par la douleur, je parcourais au hasard les grands bois, et, succombant sous la tristesse qui minait mes forces, je m'affaissais sur l'herbe et versais des torrents de larmes.

— Je vous plains, infortuné Wolfangh, dit Ludovic d'une voix sympathique, et je comprends les horribles souffrances que vous avez dû endurer.

— Messire, répliqua le bandit, priez Dieu que jamais un aussi affreux malheur ne vous frappe. La mort n'aurait plus pour vous que des attraits. Mais un coup de poignard devait encore me percer le cœur. J'avais compté trente jours avec une mélancolique exactitude et j'étais assis un soir auprès du père de ma bien-aimée. Nous pleurions et les larmes semblaient adoucir un peu notre malheur, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas: un cri terrible se fit entendre. Hélène se jeta en sanglotant au cou de son père. Après ce premier élan d'affection, elle tomba à genoux devant lui en versant un torrent de larmes: c'était une scène déchirante. Des paroles entrecoupées s'échappaient de ses lèvres; elle implorait pardon, elle parlait d'outrages et de déshonneur, — et une jalousie furieuse refoulait les larmes dans mes yeux.

« — Hélène! m'écriai-je, en fixant sur elle un œil sévère, où es tu allée?

« — Wolfangh! dit-elle d'une voix altérée, va-t'en! oh! va-t'en! ton regard me fait si mal!

« Où es-tu allée? » m'écriai-je du même ton.

De la main elle montra au loin par la fenêtre.

« — Je suis perdue à jamais pour toi! » dit-elle en même temps.

Je ne pus me contenir plus longtemps. Croyant qu'elle m'avait abandonné de sa propre volonté, je lui prodiguai toutes les injures que je pus trouver; à chaque parole que je prononçais, elle frissonnait de terreur et de honte. J'eusse continué longtemps ainsi si son père ne m'eût forcé au silence, en me montrant sa fille froide et inanimée. Quelle pitié profonde s'empara de mon cœur, quand, en la contemplant plus attentivement, je lus sur ses joues pâles et amaigries et dans ses yeux enfoncés dans l'orbite tout ce qu'elle avait souffert! J'eus un cuisant remords de ma cruauté et suppliai avec désespoir Hélène de me pardonner; mais elle ne m'entendait pas. Croyez-moi, messire, toutes les souffrances de la torture ne sont rien auprès de celles que j'ai endurées ce soir-là. Le lendemain, Hélène était folle et répondait à nos larmes par des sourires. Elle était pâle et décharnée comme la mort, et quand ces horribles sourires faisaient saillir les os de ses joues, nous frémissions d'horreur. Le quatrième jour, elle gisait sur son lit de mort. L'intelligence lui était un peu revenue, et elle s'était confessée. Quand le prêtre la quitta, il me dit qu'Hélène désirait me revoir une dernière fois. J'entrai dans la chambre pleine de ténèbres. La pauvre enfant, rose flétrie si prématurément par le souffle d'un infâme courtisan, agonisait sous la funèbre lueur de quatre cierges de cire jaune.

« — Wolfangh! dit-elle d'une voix éteinte en posant sur ma main sa main déjà glacée par la mort, je te quitte pour toujours, je vois le ciel devant moi; les anges me rappellent de ce monde...

« — Hélène, dis-je, que t'est-il arrivé? Au nom de Dieu, parle!

« — Ce qui m'est arrivé? dit-elle; connais-tu... Bentunaro?

« — Oui!

« — Eh bien.... il m'a déshonorée..... et mon âme... ne peut plus habiter... dans un corps... souillé par le crime... Je vois là... là... le chemin qui va me conduire au ciel!

« — Bentunaro! m'écriai-je transporté par le désir de la vengeance et la soif du sang, Bentunaro!

« — Bentunaro! murmurèrent encore une fois ses lèvres: adieu, mon Wolfangh! Un jour tu seras avec moi... là-haut... dans le ciel... et moi... je serai pure... et Dieu... Dieu... Adieu!... adieu, Wolfangh! »

— Et je sentis, comme un long souffle, mon nom s'échapper de ses lèvres avec son âme... Elle était morte, glacée!

Une larme coula sur les joues du bandit; il se tut.

Ludovic, touché de compassion, pressa sa main d'une étreinte consolatrice.

— Messire, reprit le bandit, croyez-vous que ce Bentunaro ait mérité la mort?

— Oui... oui, sans doute! répondit Ludovic.

— Eh bien, reprit Wolfangh, je quittai mon village, n'emportant avec moi que ma vengeance, de l'argent et un poignard. Je cherchai longtemps le ravisseur sans le rencontrer; mais plus il me fallait attendre, plus s'affermissait mon serment de venger mon Hélène. Un jour, je longeais à Bruxelles les bords de la Senne, lorsqu'une dizaine de voix frappèrent en même temps mon oreille. Parmi toutes ces personnes, je reconnus mon ennemi juré. Mon sang bouillit dans mes veines, et mon cœur se mit à battre avec une telle violence, que je faillis m'évanouir; mais la vengeance assura mon bras, car mon poignard s'enfonça jusqu'à la garde dans le sein du ravisseur. Je m'élançai dans la Senne et gagnai l'autre bord à la nage en un instant. Là, je m'arrêtai en proie à la joie fébrile du triomphe. Deux coups de pistolet furent tirés sur moi, mais aucun ne m'atteignit. Je voyais avec une indicible volupté ma victime se tordre par terre en gémissant, et quand je fus assuré de sa mort, je m'enfuis à travers les arbres avec la rapidité d'une flèche pour me soustraire à toute poursuite. Je fus pourchassé d'un endroit à l'autre; personne n'osait m'héberger. Mon père fut persécuté à cause de moi et l'inquiétude et le chagrin le conduisirent au tombeau. Nulle part je ne pouvais trouver un asile, et quand le nom de Wolfangh était prononcé sur une place publique, toutes les bouches criaient: « A mort! à mort! » comme si j'eusse été un chien enragé. Dites-moi, messire, que pouvais-je faire sans argent et sans ressources? Après avoir erré longtemps à l'aventure, je trouvai une retraite sûre dans cette forêt. La nécessité fit de moi un voleur et la poursuite des gens de justice un meurtrier. J'ai cruellement souffert et j'ai éprouvé de vifs remords de la vie coupable que je mène, mais la fatalité a été plus forte que mon courage. Vous, messire, vous m'avez indiqué un moyen de salut. Recevez-en, une fois encore, mes remercîments. L'image d'Hélène reparaît vivante sous mes yeux. J'espère que ses prières me feront trouver grâce devant Dieu.

Il se tut un instant, et, remarquant l'émotion que son récit avait causé à Ludovic, se leva et dit:

— Messire, je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Dites à Godmaert que j'accepte ses conditions, et que j'enverrai à la ville un espion afin d'être averti au moment opportun. Qu'il prépare tout, et le jour de l'insurrection, Wolfangh et ses hommes seront là.

— Avant de vous quitter, Wolfangh, un mot encore. Un des vôtres m'exprimait tout à l'heure l'intention de piller les églises.

— Ils s'imaginent cela; mais ne craignez rien à ce sujet: ma volonté est une loi de fer qu'aucun d'eux n'oserait violer.

— Ce n'est pas la seule chose que je voulais vous demander; je voulais de plus vous indiquer l'occasion de faire un effort qui, à coup sûr, contribuerait à vous faire mériter le pardon de votre vie coupable.

— Dites, dites, messire, je suis prêt à suivre votre conseil.

— Vous ne savez peut-être pas, Wolfangh, qu'un grand nombre de ceux qui prennent le nom de Gueux sont des hérétiques et des renegats qui attendent le jour de la révolution pour anéantir tous les emblèmes de notre religion?

— Je le sais, messire.

— Vous le savez! Eh bien, venez en aide à moi et à quelques-uns de mes amis pour protéger les églises. Ce sera difficile, je le prévois; mais peut-être réussirons-nous dans nos efforts.

Une expression de satisfaction se peignit sur le visage de Wolfangh; il saisit la main de Ludovic, et dit avec expression:

— Messire, vous serez content de Wolfangh, je l'espère. Adieu et au revoir.

Un bandit armé fut donné pour guide à Ludovic. Il le conduisit, lui et son cheval, sans encombre, jusqu'au bord de la forêt. Là, le jeune homme monta en selle et prit le chemin qui devait le conduire à la chaumière. Il se fût certainement égaré dans les ténèbres, mais le paysan reconnaissant, inquiet au sujet de son bienfaiteur, avait placé devant la fenêtre une grande lumière. Ce phare conduisit enfin le jeune homme à la maisonnette isolée. La porte s'ouvrit vivement et de joyeuses acclamations lui souhaitèrent la bienvenue. Après avoir adressé quelques mots à Ludovic sur son heureux retour, le paysan l'invita à prendre place à table. Le jeune homme, affamé, se hâta d'obéir à cette invitation, et, à la grande joie de ses hôtes, fit bonneur au frugal repas de meilleur appétit que s'il eût été convié dans un palais.

— Messire, dit le paysan, il est près de minuit et comme le chemin est infesté de malfaiteurs, je vous prie de passer la nuit dans mon humble demeure.

En parlant ainsi il lui indiqua un lit garni de draps propres. Ludovic songea qu'à l'heure avancée qu'il était il lui serait impossible de renseigner Godmaert avant le jour sur l'issue de sa mission. C'est pourquoi il se décida à accepter la proposition de l'habitant de la bruyère.

Après avoir souhaité à tous un bon repos, il se jeta sur sa couche, fatigué, mais satisfait du résultat de sa démarche.

1. Voir les numéros 540 à 544.

V

Le jour même où Ludovic avait entrepris son voyage, accompagné de ses rêves d'amour et tout à la pensée de sa chère Gertrude, ce jour-là se passait, dans la demeure de Godmaert, un événement qui devait coûter bien des larmes au jeune gentilhomme.

Il était deux heures de l'après-midi, Godmaert et sa fille, tranquillement assis, s'entretenaient de choses indifférentes.

— Mon père, dit tout à coup Gertrude, cet Espagnol n'a pas le pouvoir de mettre ses menaces à exécution, n'est-ce pas ?

— Quelles menaces, ma fille ? demanda le Gueux étonné.

— Les domestiques m'ont dit que Valdès vous avait menacé de la prison. Ne saviez-vous pas cela ?

— La prison ! murmura-t-il, la prison !

Une profonde anxiété se peignit sur son visage. Il saisit main de sa fille et la serra avec effusion.

— Gertrude, reprit-il avec tristesse, l'Espagnol est un homme riche et artificieux. Dis-moi, si le sort te séparait jamais de ton vieux père, aurais-tu la force de supporter ce coup terrible ?

— Mais, mon père, répondit la jeune fille effrayée, vous n'avez commis aucun crime ? Les juges reconnaîtraient bientôt votre innocence et ne souffriraient pas qu'on vous jetât en prison

— Mon enfant, dit Godmaert, tu ne connais pas le monde. Je te le dis en vérité, il est très-possible qu'on vienne m'arracher d'ici. Bien que notre entreprise soit digne d'éloges, nous n'en sommes pas moins punissables d'après les lois existantes; car nous nous revoltons contre le souverain régnant. Je ne crains rien pour moi, mais bien pour toi, ma pauvre fille, qui as déjà versé tant de larmes sur les douleurs de ton père.

Il lui serra de nouveau les mains avec tendresse et la regardant dans les yeux :

— Si tu voyais apparaître là, dit-il en désignant la porte, une troupe de soldats, l'épée à la main, si tu voyais ton père s'éloigner avec eux, dis-moi, attendrais-tu avec calme et résignation, à ma prière, l'issue heureuse ou malheureuse de l'affaire, sans aggraver par des pleurs l'amertume de l'épreuve que j'aurais à subir ? — Gertrude, tu ne me réponds pas.

— Oh ! oui, mon père ! s'écria la jeune fille, je ne vous quitterais pas et vous consolerais par mon amour...

— Mais si tu ne pouvais me suivre, si nous devions nous dire un adieu sans pouvoir prévoir le terme de notre séparation ?

La jeune fille se mit à pleurer à chaudes larmes et ne répondit que par ses sanglots

— Gertrude, dit le vieillard, en lui donnant un baiser, sois courageuse. Montre-toi forte !

— Non, non, dit-elle, le sort ne nous réserve pas une aussi dure épreuve.

— Dieu fasse que tu dis.s la vérité ! répondit le Gueux d'un ton de doute

Il frappa du poing sur la table. A ce signal, la vieille Thérèse entra.

— Thérèse, lui dit Godmaert, écoutez les ordres que je vais vous donner. Je connais l'affection que vous portez à ma fille. Longtemps vous lui avez servi de mère. Peut-être aujourd'hui ou demain tout sera-t-il en feu et en flammes, et les rues d'Anvers seront-elles teintes de sang. — Je ne quitterai pas mes amis, et, combien que je tienne à la vie, je mettrai cette vie dans la balance ; au nom de la patrie et de l'honneur, je vous recommande ma Gertrude. A partir de cet instant vous ne la quitterez plus, car l'orage s'amasse déjà sur notre tête...

Tout à coup un cri déchirant s'échappa du sein de Gertrude.

— O mon Dieu ! les voilà ! s'écria-t-elle avec angoisse.

Une foule de voix confuses se firent entendre dans le vestibule.

— Viens, mon enfant, dit Godmaert, viens que je t'embrasse. Ne pleure pas ainsi. Dieu me [illegible] de malheur !

La jeune fille poussait des cris [illegible] Sur l'ordre de Godmaert, Thérèse l'entraîna de for[illegible] hors de la chambre

— Gertrude, s'écria son père, pe[illegible] ?

Mais Gertrude avait aperçu les soldats en passant, et longtemps sa chambre retentit de ses gémissements, jusqu'à ce que, abattue et épuisée, elle se fût abîmée dans une profonde douleur.

Le capitaine s'approcha du Gueux et lui donna lecture d'un ordre du gouverneur, d'après lequel il devait être conduit à la citadelle comme prisonnier d'État. Le vieillard jeta son manteau sur ses épaules et suivit le capitaine avec résignation et sans proférer la moindre plainte. A la porte se trouvaient une vingtaine de soldats chargés de l'escorter, et une foule considérable qui attendait avec curiosité l'apparition de celui qu'on venait arrêter.



SALON DE 1866. — LE NID DE L'AIGLE, FORÊT DE FONTAINEBLEAU ;

Tableau de M. E. Riou. — Dessin de l'[illegible].

Dès que le peuple aperçut Godmaert, les traits affligés sous ses cheveux blancs, un cri de vengeance s'échappa de toutes les bouches; mais les soldats surent maintenir la multitude désarmée et conduisirent le Gueux jusqu'à la citadelle sans effusion de sang. Là, Godmaert aperçut le cruel Valdès auprès de la porte. Heureusement que le vieillard n'avait pas d'armes, car l'Espagnol eût payé de sa vie son ironique et triomphant sourire.

Le prisonnier fut conduit dans un sombre et profond cachot; on lui ceignit les reins d'une ceinture de fer fixée au mur, on plaça à côté de lui un morceau de pain et une cruche d'eau, puis la lourde porte cria sur ses gonds et les verrous se refermèrent avec bruit.

Le père infortuné, enchaîné dans sa sombre prison, se mit à gémir étendu sur un peu de paille humide. Il n'était pas inquiet pour lui-même, car il n'avait pas encore songé un instant au sort qui pouvait l'attendre; mais les larmes de sa Gertrude bien-aimée... et l'absence de cette fille unique si chère à son cœur, étaient des coups trop rudes pour qu'il pût les supporter sans fléchir. Aussi s'était-il affaissé avec désespoir sur la paille. Un cri de rage et de vengeance s'échappa de sa bouche et l'épaisse voûte répéta, comme un sourd et lugubre écho, le nom de Valdès accolé à l'épithète de traître.

Tandis que le vieillard songeait avec angoisse à son enfant, Gertrude, brisée par la douleur et le désespoir, s'était affaissée sur un siége. Elle ne pouvait croire à ce qui venait de se passer. Un tel malheur lui semblait trop affreux, et elle demandait en s'efforçant de douter s'il était bien vrai que son vieux père avait été emmené loin d'elle par des soldats. Quand Thérèse lui répondait affirmativement, ses larmes coulaient plus abondamment. Ses lamentations et ses gestes désespérés l'épuisaient tellement, que, plus d'une fois, elle se renversa sur son siége comme privée de sentiment.

— Chère Thérèse, dit-elle enfin en sanglotant, va chercher le père Franciscus; lui seul peut être notre ange gardien !

— Mais vous oubliez, mademoiselle, que le père Franciscus est parti avec l'abbé de Saint-Bernard.

— Hélas ! c'est vrai ! conseille-moi donc ce que je dois faire pour voir mon père ! Oh ! conseille-moi, dis, ne connais-tu aucun moyen ?

— Aucun autre, mademoiselle, que de chercher à émouvoir par nos prières ou autrement le geôlier de la citadelle ; oui, il faut recourir aux prières ou à l'argent.

— Viens, s'écria Gertrude, partons ! J'ai de l'argent, et les paroles ne me manqueront pas. Inspirée par mon amour et par ma douleur, je saurai bien toucher de compassion le geôlier..

— Vous ne savez pas, mademoiselle, combien ces gens-là sont insensibles...Si l'argent ne fait pas d'effet sur lui, nous n'avons que bien peu à en espérer.

— Allons ! allons ! dit avec plus de vivacité la jeune fille désolée ; eût-il un cœur de pierre, il céderait devant mes ardentes supplications et mes yeux rougis par les larmes.

— Je consens à vous accompagner pour tenter de voir votre malheureux père ; mais modérez-vous et prenez garde que la douleur ne vous fasse oublier la prudence. Permettez-moi d'abord de donner un coup de main à votre toilette.



SALON DE 1866. — COURRIER ENDORMI DANS LES SOLITUDES DE LA PERSE.

... mèche enflammée qu'il porte au pied doit lui mesurer le sommeil jusqu'à l'heure fixée pour son départ.

Tableau de M. A. Pasini. — Dessin de M. Mariani.

Gertrude se hâta de mettre son capuchon de soie noire et se mit à parcourir la chambre avec agitation et en tous sens, comme si cela eût abrégé le chemin; Thérèse lui prit alors la main et elles se mirent en route pour la citadelle.

Après avoir traversé des groupes nombreux où les uns regardaient avec compassion, les autres avec une froide curiosité, la jeune fille, elles arrivèrent enfin à la prison entourée de hautes et épaisses murailles.



LE DÉPART DU *MAHMAL* POUR LA MECQUE, d'après un dessin de notre correspondant au Caire. — Voir page 375.

— Mon père est-il ici ? demanda Gertrude avec angoisse.

— Je le crois, répondit la vieille Thérèse. Allons, Gertrude, du courage ! je vais frapper.

Bientôt la porte tourna en grinçant sur ses gonds. Elles furent introduites dans l'étroite loge du geôlier.

— Que désirez-vous de moi, ma noble demoiselle ? dit celui-ci en s'inclinant devant Gertrude.

— Mon père est-il ici ?

— Oui, si le seigneur Godmaert est votre père, mademoiselle.

— Oui, oui, Godmaert. Vous aurez compassion de ma douleur, n'est-ce pas ? et vous me permettrez de consoler mon vieux père pendant quelques instants. Oh ! ne me refusez pas ! Non, ne me refusez pas cela, je vous en supplie. Si vous avez des enfants, vous devez sentir combien je souffre. Permettez-moi d'entendre la voix de mon pauvre père ; je vous en récompenserai généreusement.

— Mademoiselle, répondit tristement le geôlier, il n'y a pas une demi-heure que le signor Valdès m'a fait remettre un ordre écrit du gouverneur, contenant défense d'autoriser aucune entrevue entre le prisonnier Godmaert et ses amis. Je regrette vivement de ne pouvoir consentir à ce que vous me demandez.

Gertrude se remit à fondre en larmes et, pressant dans ses mains la rude main du geôlier, elle s'écria d'une voix pleine de supplication :

— Je vous en prie, je vous en prie, ayez pitié d'un enfant à qui son père a été cruellement arraché ! Oh ! ne soyez pas insensible ! Que mes plaintes et mes prières attendrissent votre cœur !

HENRI CONSCIENCE.

(La suite au prochain numéro.)

LE SALON DE 1866

HISTOIRE (suite)

MM. Firmin Gerard. — Bonnat. — Bouguereau. — Gustave Boulanger. — Patrois. — Pichio. — Paternostre. — De Coninck. — Carlier. — Hugues Merle. — Dauvergne. — Faure. — Eugène Giraud. — Courbet.

Parmi les peintres de sujets mythologiques, j'ai oublié M. Firmin GERARD dont le début pourtant est heureux. Il expose deux tableaux. Un seul me paraît réussi, c'est le plus grand des deux, le *Jugement de Pâris*. J'avoue aussi que, de toute cette grande toile, je n'aime guère qu'un morceau, la figure de Junon ; tout le reste est chétif, mal dessiné, et vulgaire de ton et de forme. Mais cette Junon, vue de dos, d'une jolie tournure, d'une peinture fraîche et souple, est vraiment gracieuse à voir, et c'est à elle, en bonne justice, que la pomme est due.

J'entre dans l'histoire proprement dite.

On assure qu'un grand succès attend le *Saint Vincent de Paul*, de M. BONNAT. Ce triomphe serait tout aussi curieux que la lutte livrée, l'an dernier, à l'occasion de la grande médaille d'honneur, qu'il fut question un moment de décerner aux *Apôtres*, de M. Delaunay. Certes les *Apôtres* de M. Delaunay étaient une composition fort estimable, bien arrangée, d'un dessin correct, d'un modelé consciencieux, d'une couleur vertueuse, et d'un style tempéré, parfaitement conforme à toutes les ordonnances académiques. Fort estimable aussi est le *Saint Vincent de Paul* de M. Bonnat, bien que brossé d'une main plus brutale et plus indépendante. Le sujet est touchant; c'est saint Vincent de Paul prenant la place et même le boulet d'un forçat. Les galériens groupés autour de lui sont, plastiquement parlant, des figures sympathiques; excellents morceaux de nu; peinture large, souple et solide. Mais y a-t-il rien de plus insignifiant et de plus banal que le guichetier qui a ouvert au saint, le monsieur en chapeau à plumes qui l'accompagne, et le saint lui-même? Que tout cela est pesant et terre à terre ! Dans quel style sans élan et sans nerf est traité ce sujet héroïque! Et voilà le tableau qu'on nous signalerait entre tous, comme un modèle du grand art!... Je n'y crois pas.

Je comprendrais mieux que l'on couronnât le petit tableau de M. Bonnat : *Paysans napolitains devant le palais Farnèse à Rome*, où l'artiste est homme de talent, et je le critique sans le nier. Ces paysans, qui sont en grande partie des paysannes, se reposent sous les fenêtres grillées du palais dans toutes sortes d'attitudes variées et pittoresques. L'une est accroupie et rêve; l'autre dort, la tête en arrière, les genoux dans ses mains croisées; une vieille, assise près d'elle, garde l'immobilité farouche des sibylles. A droite, un homme, roide comme une planche, est étendu tout de son long, sur le ventre, tandis qu'un enfant se vautre par terre dans une pose encore gracieuse. Enfin un couple de fiancés s'appuie dos à dos à une borne; la fille belle, grave, le menton dans la main, avec un regard rêveur qui interroge la destinée. Je ne puis vous dire combien tous ces types sont vrais, toutes ces attitudes parlantes. Voilà de la poésie et du caractère. Le paysan romain est si profondément étudié dans cette peinture énergique et simple, qu'on le voit jusqu'à l'âme, avec sa dure paresse qui préfère la misère au travail, avec son indolence pleine de rêves, ses superstitions têtues et jusqu'à cette férocité native que semblent lui avoir léguée les Romains du temps de Néron.

M. BOUGUEREAU peint aussi des Romaines. En voilà deux qui se font pendant : l'une tient un enfant dans ses bras, et s'intitule *Premières caresses*. L'autre danse en frappant sur un tambour de basque, et s'escorte d'une chèvre, comme Esméralda : celle-ci s'appelle *Convoitise*. L'artiste les a peintes l'une et l'autre en grandeur nature, sans doute pour les étudier mieux. La peinture est terminée, caressée, lissée à ce point qu'elle lutte avec la porcelaine. Et, après tout ce travail, ce n'est même pas ressemblant, cela n'a pas même du caractère : ces Romaines, tirées à quatre épingles, ont la face insignifiante de votre femme de ménage ou de votre cuisinière. A quoi bon se mettre en frais de tant d'application et même de tant d'habileté, — car M. Bouguereau est fort adroit de ses mains — pour rester si parfaitement banal ? Ramenez-nous aux Romaines de M. Schnetz.

M. BOULANGER nous transporte en Russie. Sa *Catherine chez Méhémet Baltadji, discutant le traité de Pruth*, ne pèche pas par les mêmes côtés que les figures de M. Bouguereau. Le caractère est une des qualités distinctives de M. Boulanger; rien de plus frappant ni de plus nerveusement écrit que les types orientaux qui entourent la figure, un peu camarde, de Catherine la Grande. Mais à ce mérite l'artiste a voulu joindre la couleur, malheureusement. Il multiplie ses teintes jusqu'à la prodigalité; il les affirme avec un excès de franchise; en somme une gamme fort inharmonique de tons extrêmement voyants. Quand on n'a pas la voix plus juste, on fait sagement de ne chanter qu'à mi-voix.

M. PATROIS semble s'être fait l'historiographe de Jeanne Darc. Il nous l'a montrée vaincue, amenée au duc de Bourgogne après la victoire de Compiègne. La voici prisonnière, gardée par deux soudards qui l'insultent. La couleur de M. Patrois ne manque pas de délicatesse : son dessin a de la finesse et même du caractère; et, malgré tout, ceci reste un peu banal. Je vois bien ici une jolie femme, avec de beaux yeux indignés. Mais la grande, l'extatique Jeanne Darc! où est-elle ?

Il y a peut-être — avec moins d'expérience et de savoir — plus de qualités dramatiques dans le *Charles IX*, de M. PICHIO. Nous sommes au matin de la Saint-Barthélemy. Le roi, blême et secoué par la fièvre, s'approche de la fameuse fenêtre du Louvre. Derrière lui la reine mère, une arquebuse à la main, désigne du doigt à son fils les huguenots, groupés sur les bords de la Seine. Le duc d'Anjou, tête émaciée et tout italienne, écarte le rideau de lampas pour faciliter le tir de son frère. Le Valois hésite encore... un grand chien interroge son maître avec des yeux intelligents... Le tableau de M. Pichio rend bien la sourde terreur de cette épouvantable scène.

Deux curieux tableaux historiques sont ceux que M. PATERNOSTRE met en regard l'un de l'autre : *Chasseur français en vedette*, — *Cavalier gaulois en vedette*. — Voilà deux figures prises sur les deux horizons opposés de l'histoire. Le peintre a caractérisé pittoresquement le contraste du présent et du passé. Le cavalier gaulois, du haut de son cheval, s'appuie sur sa grande lance dont la pointe est fichée en terre; il observe une forteresse qui couronne la montagne voisine; sur sa tête roule un ciel rouge, qui semble refléter le massacre et l'incendie. Le chasseur français, lui, est dans une de ces vastes plaines, rases comme la main, où l'on peut effectuer à l'aise les grandes évolutions de la stratégie moderne; sur sa tête un ciel gris, reflétant — si vous voulez — les froids calculs qui ont remplacé les fureurs aveugles. Je n'ai pas besoin de poursuivre l'antithèse. Elle se développe ici dans deux tableaux très-saisissants d'effet l'un et l'autre et brossés de main de maître.

Je termine l'énumération des peintures d'histoire par les sujets bornés à une ou deux figures. Il est certain que ces tableaux ne sont guère que des études arrangées. La multiplicité des figures, entraînant d'énormes complications de lignes, de masses, d'effet, d'action, de mise en scène, est précisément ce qui exige de l'artiste de grandes dépenses d'invention et ce qui constitue le tableau proprement dit, la chose créée. Mais l'étude d'une figure, surtout traitée dans ces grandes dimensions qui ne permettent pas de rien négliger, a, de son côté, l'intérêt qui s'attache à la statuaire. Ici comme là, il faut que cette figure unique soit d'un choix d'autant plus sévère, d'un rendu d'autant plus complet. L'homme qui nous attache violemment avec une seule figure pourra fort bien n'être pas capable d'agencer un groupe; ce ne sera peut-être pas un maître, mais, à coup sûr, ce sera un artiste.

Nous voudrions bien décerner cet éloge à M. DE CONINCK, auteur d'une figure nue, qui a remporté une médaille. C'est une femme assise tenant un arc à la main; d'où il suit que l'auteur l'a appelée *Une Chasseresse*. Je ne nie pas l'agrément de cette peinture, d'un modelé souple et d'un ton argentin. Mais il lui manque justement ce qui devrait la distinguer d'une simple étude : le style. Cette *Chasseresse* n'a pas l'air de chasser tous les jours. Elle a les membres ronds et les chairs molles. Elle ne s'assied, semble-t-il, que parce que le cadre, trop petit, ne lui permet pas d'être debout.

La *Baigneuse*, de M. CARLIER, non médaillée, nous plaît beaucoup mieux. Elle est assise aussi, mais dans une attitude allongée, infiniment plus élégante. Elle se détache sur un petit fond de quelques arbres extrêmement simple; mais ces arbres sont d'une silhouette choisie. La figure est peinte dans une gamme dorée, bien assortie au site qui a pris les teintes de l'automne. Le total de tout cela vous donne quelque chose de très-distingué et de très-harmonieux qui ne sent plus du tout la copie d'après nature et son terre à terre habituel. Si cette belle baigneuse rappelait quelqu'un, ce seraient les nymphes voluptueuses du Corrége.

M. Hugues MERLE peint une *Marguerite essayant les bijoux de Faust*. Étude de costumes, d'étoffes, d'orfévrerie, d'accessoires de tout genre. Il n'y a peut-être que M. Blaise Desgoffe pour peindre tout cela aussi joliment que M. Merle. Il est visible que les coquetteries de la facture préoccupent beaucoup plus l'artiste que le sentiment et l'expression.

Aussi voyez-le dans le drame; examinez son autre tableau : *Pauvre mère !* Nul intérêt. La mélancolie du sujet ne s'exprime guère que par les teintes sales de la coloration. Laissez là la pauvreté, monsieur Merle, c'est la richesse seule qui vous réussit ; ce sont les robes de soie, les chaînes d'or et les colliers de perles qui vont le mieux à votre charmant talent de salon.

M. DAUVERGNE intitule franchement ses deux femmes nues assises dans un paysage : *Études de femmes*. Elles ont pourtant de la tournure et du style; il les eût données pour des nymphes, que personne n'eût reclamé. Je ne me plaindrai que de la couleur, que je trouve un peu creuse. On voit presque au travers de ces dos-là. Prenez garde à cette qualité trop vantée, la transparence.

Une jolie figure est la *Négresse* de M. FAURE, avec ce lambeau d'étoffe rouge rayée de bleu dont elle s'entortille le corps, cette corbeille d'oranges qu'elle porte sur la tête, et cette énorme gerbe de blé fleuri de coquelicots que le peintre lui a mise sous le bras. Beau morceau, d'un modelé robuste et où la couleur de M. Faure a pris une souplesse inusitée.

M. Eugène GIRAUD n'a pas moins réussi sa *Danseuse du Caire*, qui est une mulâtresse. C'est la même créature que M. Gerôme nous présentait il y a deux ans dans ce tableau qui fut baptisé la « danse du ventre ». Même danse en effet et même costume décolleté par en bas; mais le modelé est plus souple, le dessin plus élégant. Une seule critique : cette danseuse se retourne à demi, les bras levés, faisant claquer ses castagnettes; mais ces castagnettes ne se voient pas du premier coup, et l'on dirait d'abord que ces bras levés écrivent je ne sais quoi sur la muraille du fond.

Nous avons gardé pour la fin la *Femme au perroquet* de M. COURBET. Nous en avons déjà dit un mot. Faut-il maintenant la décrire, par le menu, à nos lecteurs de province ?

Donc cette créature est nue — comme le discours d'un académicien. — Elle est chez elle, d'ailleurs, et a le droit de se mettre à son aise. Elle se présente en raccourci, couchée, la tête du côté du spectateur, les pieds à l'horizon, et elle tient le perroquet dont il s'agit sur le bout des doigts de sa main gauche, indolemment levée.

Un fond à la Titien — c'est-à-dire composé mi-parti d'un intérieur d'appartement et d'un bout de paysage, un rideau qui s'écarte laissant entrevoir quelques arbres et un coin du ciel.

Vous venez évoquer comme cela, de vous-même, le souvenir du Titien, monsieur Courbet ? Quelle imprudence ! Et comme un pareil rapprochement dénonce vite les lacunes et les infirmités de votre talent !

Devant cette *Femme au perroquet* je songe à la *Vénus au petit chien* du musée des Offices. Je revois ce chef-d'œuvre dont aucune gravure, aucune photographie, aucune peinture n'a jamais su donner une copie ressemblante. Chacun le connaît trop bien pour que je le décrive. Un fragment qui défie particulièrement les imitateurs, c'est la tête, type divin de toute grâce et de toute jeunesse ; une espièglerie enfantine réside sur sa bouche souriante, fraîche comme la fleur entr'ouverte ; ses yeux, aux paupières allongées, pétillent de malice et d'esprit. Par une étonnante fusion, toutes les tendresses sublimes de la femme se fondent déjà dans ces grâces souriantes de la jeune fille. L'amour s'éveille ici avec la beauté. Cette bouche moqueuse semble distiller des baisers ; ces yeux spirituels sont voilés de langueurs enivrantes. Qui nous dira le rêve qui enflamme ces joues? quel souvenir imprime à ce beau corps, mollement allongé, une si délicieuse effusion d'attitude? Chose à noter — tout fait ressortir, comme à plaisir, sa nudité sans voiles — les draps blancs de la couche où elle est étendue, l'appartement-renaissance où Titien l'a placée, les femmes habillées qui la servent, — et elle n'éveille aucun désir grossier, tant on est tout entier au charme de son regard et de son sourire. — Voilà pour la question du sentiment. Reste la question plastique. Il serait oiseux de louer le coloris du Titien, l'admirable unité de ses grands tons tranquilles, la magique splendeur qu'il donne aux aspects les plus simples et qu'il puise aux palettes en apparence les moins compliquées. Ce qu'il importe ici de constater en passant, c'est l'inimitable beauté de son dessin. Michel-Ange a pu méconnaître cette forme charmante qui ne rentrait pas dans son moule; sa boutade célèbre a pu être répétée sans examen par les amateurs de classifications, qui parquent volontiers le dessin à Rome, la couleur à Venise, le réalisme en Flandre; mais la critique a déjà replacé Titien au rang qui lui revient parmi les maîtres du contour. Le rhythme de la ligne lui est aussi familier que l'harmonie du ton. Et je ne sais rien de beau comme son modelé, dont la finesse et la largeur semblent inspirées du grand art de Phidias.

Voyons maintenant les qualités qui recommandent la *Femme au perroquet*.

Expression....

Sentiment....

Dessin. — Une chose bien curieuse, c'est que le maître d'Ornans, — qui est pourtant un talent remarquable, — qui a mérité vingt fois la croix qu'il est question, dit-on, de lui donner, — ne soit pas encore parvenu à dessiner passablement une figure. Il ne restera de lui qu'un excellent peintre d'animaux et de paysage. Il s'est ici donné beaucoup de mal pour faire une figure élégante. Il n'aboutit qu'à une sorte d'*académie*, insuffisamment dégrossie. Emmanchements ronds et engorgés ; modelé soufflé et sans nerf.

Couleur. — C'est ici que les préoccupations académiques de M. Courbet lui ont porté malheur. Rien de morne, de sec, de blafard comme le ton de sa figure, qu'on croit peinte avec la palette même de feu Blondel. Le paysage du fond est lourd de coloration et de facture. — Une harmonie sévère et bien soutenue, voilà à peu près l'unique qualité du tableau.

Un lambeau, un haillon de la vérité, attrapé de temps en temps, est-ce donc là ce qui constitue le réalisme contemporain ?

Mais les maîtres anciens — et je parle des plus fantaisistes — sont d'une vérité autrement élevée et complète. Ils peuvent être inexacts par le détail; ils oublieront un pli, ils effaceront une tache. En revanche, Titien exprimera la beauté dans tout son épanouissement et la vie dans tout son éclat! En revanche, Raphaël sera profondément vrai par le mouvement, l'allure, la construction générale de ses personnages!

Réalisme tant que vous voudrez; mais de quel côté est le plus puissant réalisme?

JEAN ROUSSEAU.

DÉPART DU MAHMAL POUR LA MECQUE.

A la Mecque, au-dessus du petit bâtiment trois fois saint de la *Kaaba*, rendez-vous annuel des pèlerins musulmans, s'étend, comme une sorte de *velarium* gigantesque, un large voile de soie brodé d'or. Ce voile est fourni par le vice-roi d'Égypte, qui le renouvelle tous les ans. On le nomme le *Mahmal*, et son départ du Caire est, chaque fois, l'occasion de grandes cérémonies religieuses. Les anciens voiles, retournés au Caire, y sont déposés dans une mosquée qui jouit de l'honneur de les offrir à la vénération des croyants.

Autrefois, le *Mahmal*, porté à dos de chameau, et escorté d'une nombreuse force armée, était envoyé à la Mecque par la route du désert, et un grand nombre de fidèles, accourus de divers points de l'Orient, venaient se ranger sous la protection des troupes égyptiennes, et former ce qu'on appelait la grande caravane, qui ne comprenait souvent pas moins de 40,000 personnes. Profitant, depuis quelques années, en partie du chemin de fer et en partie d'un service de bateaux reliant Suez à Djeddah, le vice-roi a jugé à propos de supprimer un voyage aussi long que pénible et dangereux, et le *Mahmal*, au lieu de prendre le chemin du désert, est aujourd'hui expédié par la vapeur. Il faut espérer que tous les pèlerins ne tarderont pas à abandonner peu à peu l'ancienne route pour la nouvelle; ce qui préviendra tant de funestes épidémies dues à ces vastes agglomérations d'être misérables, que la fatigue épuise quand la balle du Bédouin nomade ne les tue pas.

La vue que nous donnons du départ du *Mahmal* est prise des bâtiments de la station du chemin de fer, au Caire. Un carré de troupes empêche l'invasion de la place, au milieu de laquelle s'élève le kiosque réservé au vice-roi. Ces troupes se composent d'un bataillon de chasseurs à pied de la garde, d'un bataillon de grenadiers nègres, de quelques escadrons de cavalerie, carabiniers et cuirassiers; plus, d'une batterie de six pièces de canon pour animer la fête. Plusieurs chameaux font leur entrée dans l'enceinte; le premier, d'un blanc de lait, couvert d'ajustements d'or, porte, sous une petite tente richement brodée, le fameux voile caché aux regards du vulgaire; sur le chameau qui suit, un vieux prêtre brandit l'étendard du Prophète; enfin, sur un troisième chameau se tient une espèce d'illuminé, les cheveux épars autour de la tête et sur le visage; c'est le Cheik-el-Gamel, que sa folie fait regarder comme saint. Il accompagne, chaque année, le voile sacré dans son trajet jusqu'à la Mecque, comme son père le faisait avant lui.

Après s'être un moment arrêté devant le kiosque du vice-roi, le chameau porteur du *Mahmal* se dirige vers un wagon splendidement décoré, qui est destiné à recevoir le précieux envoi. Le *Mahmal*, sous son petit dais, est placé dans un espace ouvert, spécialement réservé au centre du wagon, et le chameau lui-même, qui ne joue pas, dans cette cérémonie, le rôle le moins important, est hissé dans la voiture, qui s'éloigne au milieu des coups de canon, tandis que des sacs d'argent, jetés à la multitude du haut du kiosque du vice-roi, sont le signal d'une indescriptible confusion, et d'un échange de horions sans nombre entre les fidèles musulmans qui n'ont pas pris place dans le train.

P. DICK.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Un grand mammifère inconnu en Europe. — Le mi-lou. — Or récolté et importé en Europe durant l'année 1865. — Ce qu'on a extrait d'argent des mines. — Les chenilles processionnaires. — Réhabilitation du lombric ou ver de terre. — Il contribue à l'amélioration du sol. — L'amphitrite éventail.

Le R. P. Armand David, missionnaire de la congrégation des Lazaristes, à Pékin, vient d'envoyer au Muséum de Paris une collection très-intéressante au point de vue de l'histoire naturelle, et dans laquelle se trouvent la peau et le squelette du *mi-lou*, dont jusqu'ici personne en Europe n'avait entendu parler.

Le mi-lou est un grand mammifère mesurant un mètre trente centimètres au garrot, et qui tout en appartenant évidemment à la famille des cerfs, ne peut néanmoins se classer parmi les divisions naturelles établies jusqu'ici dans ce groupe des ruminants.

Sa forme générale, son pelage, ses allures lourdes et la manière dont le mâle porte ses bois font ressembler le mi-lou, jusqu'à un certain point, au renne.

Il se rapproche des cerfs proprement dits par l'existence d'un mufle nu et par les caractères anatomiques de la boîte osseuse de la tête; toutefois il diffère de tous les cervidés connus jusqu'ici par la direction et le mode de ramification de ses bois, surtout par la conformation de la queue.

Les bois ne présentent pas, comme chez les rennes et chez les cerfs, d'andouiller basilaire antérieur; mais cependant ils sont très-developpés et très-branchus, et prennent naissance sur des frontals plus longs que ceux du cerf commun, et se dirigent à peu près horizontalement en arrière, de façon à toucher presque le dos de l'animal. Chaque branche porte plusieurs andouillers disposés sur son bord externe et très-rapprochés entre eux, de façon à constituer par leur ensemble une sorte de palmure qui rappelle un peu celle de l'andouiller antérieur des vieux rennes.

La femelle n'a pas de bois.

Le pelage de ces animaux est rude, cassant, très-épais et uniformément coloré en gris jaunâtre, excepté sur la ligne médiane du dos et du poitrail, où se trouve une bande noire.

Un des caractères les plus remarquables du mi-lou consiste dans la forme et dans la disposition de la queue qui, au lieu d'être courte et épaisse comme d'ordinaire dans la famille des cervidés, est très-allongée et garnie vers le bout de longs poils, qui parfois descendent plus bas que le talon, ainsi qu'on le voit chez l'âne.

D'après les renseignements transmis par le P. David, les Chinois désignent souvent le mi-lou sous le nom de *Sseu-pousiang*, ce qui veut dire les *quatre* caractères *qui ne se conviennent pas*, parce qu'ils trouvent que cet animal tient du cerf par les bois, de la vache par les pieds, du chameau par le cou, et du mulet, ou mieux de l'âne par la queue.

Le mi-lou vit en troupeaux dans le parc impérial situé à quelque distance de Pékin; il s'y trouve importé depuis très-longtemps, mais on ignore à quelle époque et comment on l'y a introduit. Le P. David pense que les rennes, dont parle le P. Huc dans son voyage en Tartarie, comme vivant en troupeaux au delà du Koukou-Noor, vers le 36° degré de latitude, pourraient bien être identiques au mi-lou.

Sans doute la ménagerie du Muséum, grâce à la facilité des communications établies aujourd'hui entre la France et la Chine, ne tardera point à recevoir des mi-lou vivants que les curieux pourront étudier à loisir dans les parcs, à côté d'autres animaux leurs compatriotes, entre autres de cette magnifique espèce de bœufs à longs poils, les yakes, restés si longtemps un mythe pour les Européens, qui s'acclimatent si bien chez nous, qui peuplent même non-seulement dans les établissements publics, mais encore dans plusieurs exploitations privées et qui ne tarderont point à augmenter le nombre de nos richesses industrielles.

En attendant, les richesses matérielles, qui diminuent la valeur représentative du numéraire et qui haussent d'une façon assez inquiétante, en Europe, le niveau des dépenses de la vie ordinaire, sortent de terre de toutes parts et ne semblent point près de faire défaut à l'homme dans un temps relativement court, comme le donnent à craindre d'autres minéraux plus utiles et entre autres la houille.

On estime à *huit cent soixante-quinze millions* de francs l'or extrait en 1865 des diverses mines exotiques qui le renferment.

De ces 875 millions, la Russie a fourni environ 130 millions, l'Afrique plus de 30 millions, l'Australie et la Nouvelle-Zélande 212 millions, la Chine et le Thibet, à peu près 80 millions, l'Amérique anglaise du Nord, et en particulier la Colombie, 45 millions, les États-Unis environ 240 millions, le Mexique 200 millions, et le Brésil 15 millions.

La production de l'argent a aussi augmenté dans de pareilles proportions. La république américaine produit annuellement de 35 à 40 millions d'argent, le Mexique 125 millions, le Pérou 20 millions, le Chili 20 millions, le Brésil 21 millions, la Chine et le Thibet plus de 60 millions, le Japon 30 millions, l'Australie 12 à 13 millions, l'Espagne de 15 à 20 millions.

Avec les 875 millions d'or, cela fait encore *un milliard deux cent vingt millions* par an de métaux précieux ajoutés à la circulation.

D'autre part, chaque jour amène de nouveaux moyens d'extraire plus facilement l'or et l'argent des matières auxquelles il se trouve amalgamé, ce qui doit, dans un temps donné, en doubler à peu près le produit.

Laissons là bien vite ces fatales richesses qui menacent de transformer les mœurs et l'aspect social surtout de notre vieille Europe, et passons à de curieuses observations faites récemment sur les chenilles processionnaires qui exercent en ce moment de si grands ravages, particulièrement dans nos plantations publiques.

Ces chenilles, dont vous pouvez voir au bois de Boulogne de longues files couvrir les branches des arbres et en déchiqueter impitoyablement toutes les feuilles, rentrent à la nuit dans l'espèce de sac de soie blanche qui leur sert de demeure. Mais comme elles font souvent de longues excursions et qu'il ne leur serait point facile de retrouver l'arbre aux rameaux duquel se trouve accroché leur gîte, à mesure qu'elles s'éloignent de leur habitation, elles produisent, tissent et laissent derrière elles un mince fil de soie blanche qui leur sert de guide et de repère pour le retour. Si l'on coupe ce fil la bande des chenilles s'arrête effarée et rebrousse brusquement chemin comme une armée en déroute. Après ce premier moment donné à la panique, la colonne vivante s'arrête, et il s'en détache quelques éclaireurs qui vont à la découverte et reviennent apprendre à leurs compagnes si le danger est réel, ou bien si quelque accident insignifiant a seul brisé le fil conducteur.

D'autre part, M. Eugène Robert vient d'adresser à l'académie d'horticulture une réhabilitation du lombric ou ver de terre.

« Au printemps, dit-il, surtout si l'hiver se montre doux, les plates-bandes des jardiniers non retournées, ainsi que les gazons et les prairies, se trouvent littéralement recouvertes par ce que l'on pourrait prendre pour des matières digérées par les lombrics; cependant ce n'est que de l'humus puisé au plus profond du sol par l'annélide, et qui n'a, pour ainsi dire, fait que traverser son tube intestinal droit. Dans ce passage rapide, le ver de terre n'a pu extraire de la terre que très-peu des sucs propres à sa nourriture, et il lui laisse toutes les propriétés nécessaires à l'alimentation des végétaux.

On comprend que ce travail, répété à l'infini, a pour effet inévitable de fertiliser les terres livrées à elles-mêmes et non cultivées, en ramenant sans cesse à la surface du sol les engrais qui sont descendus trop bas pour agir sur les racines des plantes; les lombrics font précisément ce que l'on cherche à obtenir avec la houe, la bêche et la charrue. Ce sont, comme on le voit, de très-précieux cultivateurs, qui, sans bruit, recouvrent uniformément les champs d'une couche de bonne terre végétale, souvent très-riche en humus.

Il y a plus; en fouillant ainsi la terre, en la criblant d'une foule de galeries solides admirablement faites et qui ne s'éboulent jamais, les lombrics réalisent une besogne que l'on ne saurait aussi bien mener à bonne fin avec les meilleurs instruments: ils drainent le terrain, favorisent l'absorption des eaux ou font pénétrer l'air dans les couches les plus profondes du sol arable.

Les jardiniers connaissent parfaitement un phénomène attribué à tort à la gelée, et que causent les seuls lombrics. Si l'on ne ramasse pas en tas, à la fin de la belle saison, le sable de rivière et les autres corps siliceux répandus dans les allées des parcs, on n'en retrouve, pour ainsi dire, plus trace au printemps: c'est que les lombrics ramènent sans cesse au-dessus de cette couche aride la terre végétale qu'elle recouvre et finissent par l'ensevelir sous un tas de terre végétale.

Les lombrics favorisent encore singulièrement la décomposition et la désorganisation des feuilles tombées. Si l'on suit attentivement à l'automne les changements qui s'opèrent dans un champ abandonné à lui-même, on voit progressivement disparaître les feuilles mortes qui jonchent le sol; les vers de terre les attirent dans leurs trous, les y introduisent et en forment des magasins véritables qui, à demi décomposés par l'humidité, leur fournissent pendant les gelées une alimentation abondante.

L'hiver, vous trouverez les trous des lombrics légèrement évasés en entonnoir, bouchés à leur orifice par des paquets de feuilles, leurs pétioles en bas; retirez ces espèces de tampons, vous n'y verrez plus intérieurement que des nervures anastomosées avec des pétioles divisés en filaments très-ténus. M. Robert a observé des faisceaux de pétioles de feuilles d'acacia qui pénétraient jusqu'à deux centimètres de profondeur dans les galeries des lombrics et des feuilles linéaires des conifères qui, moins longues, s'y trouvaient littéralement englouties.

C'est au moyen des paires de soie crochues et dirigées en arrière, qui garnissent, au nombre de huit, chacun de ses anneaux, que le lombric entraîne en se retirant les feuilles et les pétioles qui se trouvent à proximité des trous, et même à une assez grande distance de son gîte, où il va les chercher en rampant. Quelques naturalistes ont d'abord supposé qu'ils se livraient à cette besogne pour maintenir libre l'orifice de leurs galeries, et pour l'empêcher de s'ensabler ou de s'obstruer; mais la disparition du parenchyme des feuilles introduites dans la cavité ne permet pas de soutenir cette opinion, d'autant plus que le lombric, s'il ne peut faire glisser dans sa galerie les feuilles retenues par la terre molle et agglutinante accumulée autour de l'orifice de cette galerie, sort à demi pour manger ce qu'il ne peut emmagasiner.

Ainsi donc, d'après M. Robert, le lombric draine, cultive et fume la terre, et l'on méconnaîtrait singulièrement les services qu'il rend si l'on continuait à le détruire avec un acharnement que rien ne justifie, quoiqu'on n'en fasse point en Europe des pâtés comme en Chine.

Puisque nous voici devisant de vers et d'annélides, laissez-moi, pour finir, vous signaler un de ces êtres doués d'une beauté merveilleuse. Les touristes peuvent facilement se le procurer au bord de la mer pendant la saison des bains, le placer dans un vase de terre et étudier à loisir ses habitudes, comme on le fait à Paris pour les poissons rouges qui amusent tant le sultan bourgeois si voisin du Schahabaham traditionnel de *l'Ours et le Pacha*.

Cet annélide se nomme l'*amphitrite éventail*, et les naturalistes le classent parmi les térébelles.

L'amphitrite éventail vit enveloppée dans un tube étroit qui va s'élargissant graduellement de bas en haut et qui ressemble à un petit fourreau de cuir.

Si on la met dans un petit aquarium rempli d'eau de mer fraîche, on voit, après quelques moments de repos, s'échapper du tube de l'annélide plusieurs bulles d'air. Bientôt sortent graduellement les pointes d'un pinceau bigarré, qui s'élève peu à peu, jusqu'à ce qu'il forme un merveilleux panache, composé d'une multitude de filaments plumeux d'un carmin vif. Ce panache s'étale et prend la forme de deux éventails demi-verticaux, arrondis, concaves, et disposés de manière à produire un immense entonnoir. Les filaments, grêles, pointus et garnis sur les côtés de barbes extrêmement fines, se disposent avec une grande symétrie, et, serrés à leur base, divergent plus ou moins en s'élevant, font miroiter leur moitié supérieure qui est presque toujours d'un beau rouge pourpre. La base en est jaune doré, avec cinq ou six petites zones transversales et parallèles de ponctuations purpurines.

On remarque au milieu de cet éventail deux antennes triangulaires, pointues, brunes et vertes, et au-dessous deux espèces de lobes charnus qu'on a comparés à des truelles. Entre ces lobes surgit un organe ressemblant à une languette.

Le reste du corps grêle, et comme festonné, se peint en jaune, en vert, en rouge, et même en brun.

Au plus léger choc donné à l'aquarium qui le renferme, toutes ces couleurs s'évanouissent, l'éventail se reploie, s'affaisse, se resserre et disparaît; il ne reste plus que le fourreau de cuir.

L'étude de l'amphitrite peut, on le voit, donner aux ennuyés des bains de mer des distractions pour le moins aussi amusantes que les causeries envenimées de médisances et de caquets, et que les lansquenets et les bouillottes auxquels on recourt trop souvent pour tuer le temps, « qui ne se tue, hélas! que trop de lui-même », suivant l'expression de la Rochefoucauld.

S. HENRY BERTHOUD.

LE GÉNÉRAL PRADO.

Le Pérou vient d'être, après le Chili, attaqué par les Espagnols, mais avec des chances contraires : la flotte de l'amiral Mendez Nuñez a été vigoureusement repoussée par les batteries de Callao. L'événement a donc donné raison au dictateur, qui n'avait pas voulu céder devant l'intimidation. C'est sa faiblesse [illegible] causé la perte du précédent gouvernement, celui du président Pezet. Les Péruviens, pleins d'ardeur à la défense de leurs droits, sentaient à ce moment la nécessité d'une main vigoureuse qui maintînt l'honneur national et sauvât en même temps le pays des désastres financiers dont il était menacé. Le général Prado fut celui que le peuple choisit à l'unanimité pour remplir cette mission difficile. Il fut proclamé dictateur dans un *meeting* tenu à Lima le 26 novembre dernier.

Le dictateur a déjà tenu tout ce qu'on attendait de lui. Les finances surtout ont été de sa part l'objet d'une révision sévère. Il a commencé par décréter l'abolition générale de tous les privilèges et dons pécuniaires accordés arbitrairement par les précédents gouvernements; puis tous les bureaux et tous les offices inutiles ont été supprimés par lui; enfin il a créé une cour centrale de justice, à cette seule fin de juger plus rapidement et de châtier toute personne, appartenant au service public, qui serait reconnue coupable de trahison ou de malversations. Le général Prado a encore décrété des écoles publiques pour la diffusion de l'éducation parmi les classes pauvres.

En somme, on voit que toutes les œuvres du nouveau dictateur sont dirigées dans un sens très-droit et très-éclairé; et tout fait espérer qu'il saura maintenir, dans ces jours de crise, l'honneur du pays avec un zèle égal à celui qu'il a mis jusqu'ici à réformer ses institutions.

HENRI MULLER.



LE GÉNÉRAL PRADO, dictateur du Pérou, d'après une photographie.

LA MUSIQUE DE L'AVENIR

CARICATURE ALLEMANDE

Un théâtre allemand quelconque a ouvert ses portes, sous prétexte de concert, et des individus des deux sexes, admirateurs fanatiques des œuvres de M. Wagner, sont venus savourer, pendant trois ou quatre heures, un de ces formidables charivaris que le « maître » s'est complu à qualifier de *musique de l'avenir*. Expression pleine de dédain pour la génération actuelle, et de menaces pour celle qui doit nous succéder.

La musique de l'avenir, puisque ainsi on la nomme, a monté au cerveau des auditeurs. Ils sont plus qu'ivres; la frénésie éclate dans les gestes, dans les regards, dans les vociférations de ces hommes qui portent des barbes de bouc et dont le crâne est surmonté, en guise de cheveux, de paquets de filasse embrouillée. Des femmes aussi prennent leur part de l'enthousiasme. En voici une, entre autres, qui, lasse d'applaudir, se penche en avant et braque avec ferveur sa lorgnette sur le héros de la fête.

Deux mots sur ce héros dont on aperçoit le profil au dernier plan. Si légère que soit l'esquisse, on en saisit le type à merveille. Son grand corps osseux ébauche un maladroit salut, et ses joues blêmes sont encadrées d'une tignasse longue et jaune. On parierait que c'est M. Snitchberg lui-même venant d'exécuter sur le violoncelle son incomparable morceau du *Myosotis*.

Le caricaturiste a entouré son amusant croquis d'un encadrement emblématique qui en complète le sens. A droite et à gauche sont les bustes de Mozart et de Beethoven, recouverts de crêpes funèbres; au-dessous, un bas-relief représente les neuf muses dans des attitudes éplorées, sanglotant ou se voilant la face.

Cette satire au crayon prouve que si M. Wagner possède, en Allemagne, des sectaires fervents, il s'y rencontre aussi des gens de bon sens et de bon goût, capables de rappeler spirituellement à une école qui fait profession de supprimer la mélodie la vieille histoire du renard privé de sa queue.

R. BRYON.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers Illustré.

ÉMILE AUCANTE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LA MUSIQUE DE L'AVENIR, fac-simile d'une caricature allemande.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRE

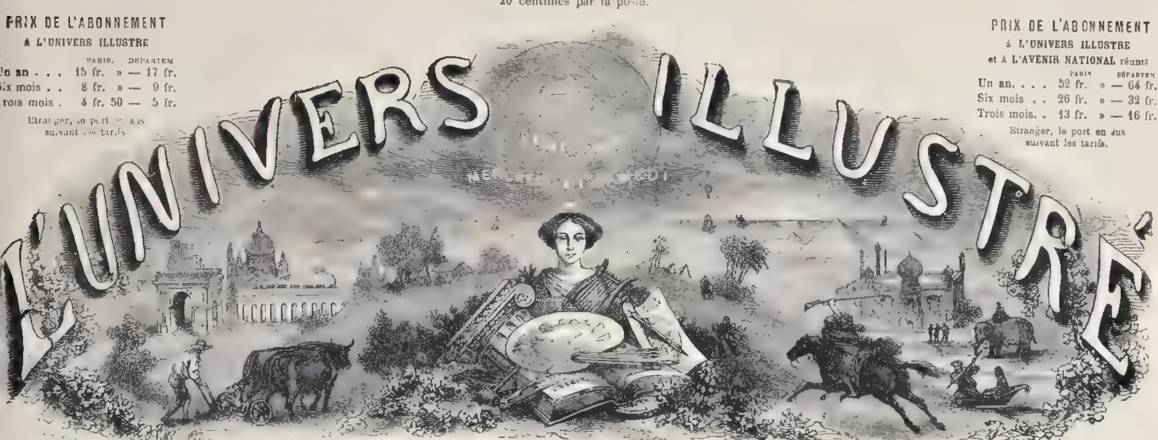
	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
A L'UNIVERS ILLUSTRE
et A L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 546.
Samedi 16 Juin 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le chroniqueur tiré à trois chevaux. — Comédie-Française : Anniversaire de la naissance de Corneille. — Delaunay dans *le Menteur* et dans *Psyché*. — Ernesto Rossi dans *le Cid*. — L'artiste et la critique. — Complicité du spectateur. — Mlle Teresa Carreño à la salle Erard. — Opéra : reprise du *Prophète*. — Mmes Gueymard et Maudurt : MM. Gueymard, Belval et Castelmary. — Quelle place occupe *le Prophète* parmi les chefs-d'œuvre lyriques. — Le ballet. — Anecdote. — Meyerbeer et la direction de l'Opéra en 1848. — Mlle Eugénie Fiocre. Opéra-Comique : *la Colombe*, pièce en deux actes de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. Gounod. — Le conte de La Fontaine. — La musique. — Les acteurs : MM. Capoul et Bataille, Mmes Girard et Cico. — Un début brillant au Théâtre Lyrique.

L'autre soir la chronique était tirée à trois chevaux.

A l'Opéra, reprise du *Prophète*.

A la Comédie-Française, anniversaire de la naissance de Pierre Corneille avec Delaunay dans *Psyché* et *le Menteur*, et Rossi dans *le Cid*.

Enfin à la salle Érard, la jeune et déjà célèbre virtuose, Teresa Carreño.

Où courir? Où ne pas courir?

Désireux de ne blesser personne, j'ai suivi tout bonnement la voie hiérarchique. Je suis allé à l'Opéra, mais non pas sans avoir pris mes précautions pour que l'*Univers Illustré* fût représenté, dans la même soirée, rue Richelieu et rue du Mail.

Le lendemain je recevais les deux billets que voici :

» Minuit, café de la Comédie-Française.

« Jolie représentation, ambigu choisi à l'usage des délicats. *Le Menteur*, joué par Delaunay, Monrose, Maubant, Mlle Favart et tout l'état-major. Quelle adorable fantaisie que ce *Menteur!* Comme tout cela est crâne, brillant, empanaché, à la fois français et espagnol! Et quelle langue, monsieur, quelle langue!

« Exécution supérieure. Il n'y a pas à chercher : Delaunay est le seul Dorante que nous ayons à l'heure qu'il est : jeu-

SALON DE 18[illegible]. — VARSOVIE, LE 8 AVRIL 1861; tableau de M. TONY ROBERT-FLEURY, dessin de M. [illegible], d'après une photographie de M. Bingham.

nesse, brio, gaîté, c'est complet : il paye argent comptant et en or français.

« Ernesto Rossi, lui, paye en or italien : je ne dis pas que sa monnaie soit mauvaise; seulement je n'ai pas la pierre de touche. J'admire, j'applaudis même, mais je sens que c'est un peu de confiance. Pour porter ici un jugement pleinement motivé, il faudrait être initié à toutes les délicatesses de la prononciation italienne. Vous me comprendrez si vous vous rappelez Mme Ristori dans *Beatrix*. Je voudrais qu'on fît une expérience, qu'un acteur bien doué extérieurement, à la voix bien timbrée, au jeu original, M. Dumaine ou M. Mélingue, par exemple, voulût bien apprendre l'italien et donner, dans un rôle brillant, la réplique à M. Rossi. Qui sait à l'avantage de qui serait la comparaison? Ah! cher monsieur, le prestige de l'inconnu! que de gens y sont pris, même parmi les juges les plus compétents et les plus sévères! Dans l'appréciation que plusieurs d'entre eux, M. Charbonneau en tête, nous ont donnée du talent de l'artiste italien, faites la part de l'imagination, calculez ce qu'elle prête à la critique et pesez ce qui restera.

« Sous ces réserves auxquelles, si j'ai bonne mémoire, vous ne seriez pas loin de vous associer, je dois convenir que dans les trois actes du *Cid*, où il s'est montré, Rossi m'a paru remarquable. Le geste est noble et beau, l'allure fière : c'est bien là la fougue et l'emphase espagnoles. Il joue franchement, loyalement, sans courir après la petite bête. Au fameux passage : « Paraissez, Navarrois! » il a eu un mouvement magnifique.

« Somme toute, succès très-accentué, très-bruyant, bien que la salle fût médiocrement garnie. La représentation pourtant était intéressante. Le troisième acte de *Psyché* complétait le spectacle. Delaunay y jouait pour la première fois, devant le public parisien, ce rôle de l'Amour où cette pauvre Delphine Fix était si séduisante. Il a dit, à incendier tous les cœurs féminins de la salle, la tirade passionnée que vous connaissez : à force de tact et de talent il a justifié cette nouvelle distribution, ou plutôt ce retour à la distribution originaire. — Bien quand l'artiste s'appelle Baron ou Delaunay, mais, en thèse générale, ces rôles d'éphèbes célestes, d'anges, de chérubins, de génies, aux formes équivoques, à l'âge et au sexe indécis, me semblent gagner en charme et en poésie avec l'interprétation féminine. — N'êtes-vous pas de mon avis? »

Eh! eh! il y a bien à dire là-dessus

[illegible] plus distingués, ancien directeur de deux de nos premières scènes, dont le nom fait autorité en matière artistique... Diable! j'allais trahir son incognito :

« Le concert de la jeune pianiste vénézuelienne dont vous racontiez l'autre jour le voyage plein d'émotions et de péripéties a eu lieu dans le salon d'Érard. Vous pouvez affirmer à vos lecteurs que le talent de cette virtuose de douze ans justifie amplement les couronnes que lui ont prodiguées les villes américaines. Teresa Carreño a voulu montrer dans une seule soirée toutes les faces de son talent si varié : elle a donc [illegible] Beethoven; un nocturne, de Chopin, et des fantaisies brillantes sur des motifs de *Lucia*, de la *Norma* et du *Trovatore*. Un jeu net et plein de sûreté, un éclat d'exécution sans pareil, une mélancolie extrême jointe à une vigueur peu commune; voilà les qualités de la nouvelle artiste. L'effet a été immense sur un public nombreux et choisi. Teresa Carreño a été rappelée après chaque morceau; elle part, dit-on, pour l'Angleterre avec des recommandations très-pressantes de Rossini, l'un de ses plus grands admirateurs; elle reviendra l'hiver prochain à Paris, où elle ne tardera pas à prendre place dans le ciel des étoiles musicales. »

Maintenant que me voici en règle avec le Théâtre-Français et Mlle Carreño, un mot sur la reprise du *Prophète*

[illegible] mard dans Fidès. La tâche de l'artiste était rude. Les souvenirs redoutables laissés par Mme Viardot et, après elle, par Mmes Borghi-Mamo, Alboni, Tedesco, une voix qui n'est pas celle du rôle, un tempérament dramatique dont l'émotion n'est pas précisément le caractère distinctif, — tels étaient les obstacles contre lesquels la nouvelle Fidès avait à lutter. Elle les a franchis avec bonheur, avec habileté, avec talent. Si son organe n'a pas le timbre du contralto, il en a presque l'étendue, et, sans tricher par trop, sans fatigue apparente, elle a triomphé de tous les casse-cou, de tous les pièges à loup dont est hérissée sa partie vocale. Dans son chant comme dans son jeu, elle a révélé une tendresse, une sensibilité, une passion qu'on ne lui soupçonnait pas à un pareil degré. La simplicité de son costume, le soin qu'elle a mis à se grimer ont aussi concouru à son succès, qui a été très-brillant et ne fera que se consolider aux représentations suivantes

[illegible] Cette jeune fille a de la flamme, une voix chaude, riche, parfois puissante, mais encore bien inexpérimentée. Quel dom- [illegible]

Gueymard a le tort de demander à sa nature ce qu'elle ne peut lui donner, c'est-à-dire la douceur et la tendresse. Sa voix mixte et ses notes de tête sont d'une qualité détestable, et il ferait bien d'y renoncer : l'abus qu'il fait de ces sons [illegible] rités que lui témoigne le public depuis quelque temps. Sans [illegible] tout, il est encore le seul : Villaret se fatigue facilement ; Naudin n'est décidément qu'un tenorino, et il me semble qu'on devrait savoir plus de gré à leur chef d'emploi de la vaillance avec laquelle il supporte le poids de cet énorme répertoire, qui commence à la *Muette* pour finir à *Roland*, [illegible] *Robert* [illegible]

Prophète [illegible] la sagesse de modérer leur enthousiasme. L'autre soir, leurs [illegible] hostiles qui, sans cela, probablement n'eussent pas songé à se produire. Qu'on prodigue à Gueymard les couronnes et les rappels dans son rôle de Roland qui, écrit dans ses cordes, lui vaut chaque fois un succès de bon aloi, je serai le premier à m'y associer : qu'on excuse encore ses défaillances dans le *Prophète*, rien de mieux; mais qu'on n'y cherche pas l'occasion d'un triomphe.

Belval est un superbe Zacharie. Bonnesseur et Grisy, qui jouent les deux autres anabaptistes, le secondent à merveille. Oberthal est plus que convenablement représenté par M. Castelmary.

On peut ne pas aimer le *Prophète*, lui contester le charme et la séduction mélodiques : ce qu'on ne lui refusera pas, c'est la grandeur, la majesté, le caractère, la vigueur et l'unité de conception. Sous ce dernier rapport, il l'emporte certainement sur l'*Africaine*. On sent que l'œuvre a été conçue [illegible] même idée. Partout on y respire le souffle d'une autre époque : ces luttes sociales et religieuses dont l'Allemagne [illegible] sauvages des paysans, le fanatisme des sectaires, les saturnales des foules gorgées d'or, de sang, de brutales débauches, tout cela a son écho dans cette œuvre colossale. La musique a la couleur sauvage et sinistre des passions qu'elle reflète : à peine s'amollit-elle de temps en temps pour livrer passage aux douleurs maternelles de Fidès, aux frais accents de Bertha et aux innocentes récréations des vierges frisonnes.

Le joli ballet des patineurs arrive heureusement comme contraste à cette épopée sinistre; il y jette de la variété et le spectateur le salue avec bonheur, comme le voyageur, l'oasis dans le désert ou une éclaircie à travers une forêt sombre et touffue. La musique de ce divertissement est ravissante. A la première représentation, ce fut à la fois un enchantement et une surprise. Le public se méfiait un peu de la légèreté de main du grand compositeur, et les directeurs de l'Opéra — c'étaient alors MM. Nestor Roqueplan et Duponchel — n'étaient pas loin, paraît-il, de partager ce préjugé.

Voici en effet ce que raconte, dans ses *Mémoires de l'Opéra*, M. Charles de Boigne.

« — Meyerbeer, cette fois, s'était surpassé dans les airs du ballet : l'un des directeurs avait su le piquer d'honneur.

« — Maître, lui avait-il dit un jour, avez-vous déjà fait la musique du divertissement?

« — Pas encore

« — Tant mieux!

« — Comment, tant mieux?

« — Parce que je vous demanderai la permission de la faire faire par un musicien quelconque

« — Monsieur! monsieur!

« — Maestro, ne vous fâchez pas; vous savez si j'ai foi dans votre génie. Je ne connais à l'Opéra que *Robert* et les *Huguenots*, le succès n'est qu'avec vous; la *Juive* n'est qu'un accident; mais... mais...

« — Je ne sais pas faire la musique de ballet? soyez [illegible]

« — Vous ne vous en êtes jamais donné la peine.

« — Et l'acte des nonnes?

« — Admirable! mais les airs de danse dans les *Huguenots*!

« — Je ne les aime pas plus que vous : quant au divertissement du *Prophète*, je tâcherai de vous contenter. Laissez-moi essayer; si je réussis, vous me commanderez la musique de votre premier ballet. »

Un ballet dont la musique tout entière eût été composée par Meyerbeer, voilà qui eût été attrayant! mais quelle est l'artiste qu'il eût jugée digne d'y remplir le rôle principal? Se fût-il contenté, à cette époque, de Carlotta Grisi et de Cerrito, ces deux clairs de lune de Taglioni et de Fanny Elssler?

Mes souvenirs ne me rappellent pas le nom de la danseuse qui a créé le pas intercalé dans le ballet des patineurs. Mais je doute qu'elle s'y soit montrée plus vive et plus piquante que ne l'a été, l'autre soir, Mlle Eugénie Fiocre.

Le recueil des contes de La Fontaine n'est pas précisément un de ces livres que je doive supposer familiers à mes lectrices, et si agréable qu'il me fût de leur épargner, ainsi qu'à moi, le récit de *la Colombe*, ne prendrai-je pas, comme certains de mes confrères, la liberté de les renvoyer au joli conte [illegible] *Faucon* [illegible] MM. B[illegible] nouvel opéra-comique. La fable d'ailleurs est des plus simples et vaut plus par les détails que par les complications de l'intrigue.

[illegible] et son élégance parmi les jeunes gens les plus qualifiés de Florence. Chaque jour c'étaient des sérénades, des collations, des carrousels en l'honneur de la dame de ses pensées, la belle et coquette Sylvie. L'amour ne compte pas, c'est là son moindre défaut : un beau matin, le seigneur Horace se réveilla ruiné de pied en cap, et sans avoir, chose plus triste, obtenu la plus innocente faveur de son inhumaine.

Le voilà aujourd'hui dans une petite ferme, seul débris de sa fortune, réduit à vivre du produit de sa chasse, n'ayant pour tous compagnons de sa solitude qu'un petit page, son [illegible] gentillesse, d'intelligence, de sensibilité, à qui il a donné le nom de l'ingrate Sylvie — et c'est assez vous dire qu'il ne l'a pas oubliée.

De lui qui se souvient encore à Florence? Personne, pas même Sylvie; mais on y parle encore de sa colombe : bien mieux, un gros homme se présente, c'est un intendant qui se dit chargé par son maître, un riche bourgeois, d'acheter l'oiseau-phénomène et de le payer le prix qu'on lui en demandera.

Acheter mon oiseau! répond Horace, — comme dans la *Galathée* des mêmes auteurs, Pygmalion s'écrie : acheter ma statue!

Ce bourgeois, ne l'avez-vous pas deviné? n'est autre que Mme Sylvie. La Célimène de Florence a une rivale sur qui jusqu'alors elle l'a toujours emporté; mais celle-ci tient aujourd'hui la corde, grâce à un perroquet savant dont le babil attire chez elle tout ce qu'il y a dans la ville d'importants personnages, et pour combattre le perroquet d'Araminte, elle a songé à la colombe d'Horace. — Ne serait-ce pas un prétexte pour revoir l'amant qu'elle a dédaigné? Vous penserez là-dessus tout ce que vous voudrez : toujours est-il qu'instruite de l'échec de son mandataire, elle prend le parti de renouer elle-même la négociation.

Peu s'en faut qu'elle n'échoue tout d'abord et qu'elle ne se fasse, toute comtesse et toute Sylvie qu'elle est, mettre à la porte par le petit Mazet. Heureusement pour elle, voici Horace lui-même : dès le premier coup d'œil elle s'aperçoit qu'elle n'a rien perdu de son ancien empire : elle lui annonce qu'elle vient lui demander à dîner, et vous jugez de la joie du pauvre garçon qui, même aux temps de sa brillante fortune, ne s'est jamais trouvé à pareille fête!

Dîner avec Sylvie, tous deux, là, en tête-à-tête!... Oui, mais que va-t-il lui offrir? Des fèves, une grappe de raisin, c'est bien maigre : le poulailler est désert... Eh bien! Sylvie sera sacrifiée à Sylvie : la pauvre colombe payera les frais de la réconciliation.

Le repas commence : la dame mange d'assez bon appétit, mais non sans remarquer, à part soi, que le rôti a un singulier goût : enfin elle prend le parti de révéler à Horace le motif de sa visite : c'est la colombe, c'est Sylvie qu'elle est venue chercher. Ici, n'ayant pas le manuscrit des auteurs sous les yeux, je passe la parole à La Fontaine :

> Hélas! reprend l'amant infortuné,
> [illegible]
> — L'oiseau n'est plus! dit la veuve confuse.
> — Non, reprend-il, plût au ciel vous avoir
> Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
> De ce faucon! Mais le sort me fait voir
> [illegible]
> De mériter de vous aucune grâce,
> En mon pailler rien ne m'était resté :
> Depuis deux jours la bête a tout mangé.
> J'ai vu l'oiseau, je l'ai tué sans peine :
> [illegible]

Dans le conte de La Fontaine, le faucon a bien été mis à la broche; mais avec la colombe, le dénoûment eût été trop pénible : nous apprenons, à notre grande satisfaction, qu'elle a été épargnée : le gibier auquel Mme Sylvie trouvait un [illegible] Mme Araminthe, qui flânait par là, et que messire Mazet a tué d'un [illegible]

La musique de *la Colombe* est de M. Gounod : voilà une phrase de quelques mots, bien commode pour vous dire que la partition du nouvel opéra est à la fois gracieuse et savante, simple et passionnée, exquise et naturelle, et qu'elle traduit avec force et originalité à la fois tous les sentiments et toutes les situations. Les œuvres de deux arts différents éveillent parfois dans l'esprit de mutuelles comparaisons : je ne puis entendre un opéra de M. Gounod sans songer à ces coupes précieusement ciselées, que décrivent les bergers dans les idylles de Théocrite, de Bion et de Virgile.

De quelle main habile et légère l'auteur de *Faust*, de *Sapho*, de *Mireille*, n'a-t-il pas donné la vie de l'art à ce sujet qui a tenté son inspiration après avoir souri à la fantaisie de Boccace et de La Fontaine! Je citerai donc — pour mon plaisir, non pour le vôtre, puisque tous vous irez entendre *la Colombe*, — au premier acte, la romance d'Horace : *J'aimais jadis une colombe*, avec le terzetto entre Horace, Mazet et maître Jean; les couplets de Mazet : *Oh! les femmes! les femmes!* La romance d'Horace : *O vision enchanteresse!* et le trio qui la suit; — au second acte : le duo du couvert, où l'esprit et le sentiment alternent si heureusement, les couplets pour ténor : *Les attraits qu'on admire*, la scène et le duo qui servent de final, enfin le plus merveilleux joyau de la partition, l'entr'acte instrumental, une symphonie du dessin le plus pur et d'une élégance achevée que l'orchestre a jouée avec un goût et un style dignes de la perfection du morceau. Combien d'actes de ma connaissance ne donnerait-on pas pour cet entr'acte-là!

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter que Capoul, avec une voix plus sympathique, plus de cœur, plus de charme; le jeune chanteur a vraiment ravi le public, qui lui a témoigné son plaisir par les bravos les plus vifs. Mlle Cico Sylvie n'a probablement pas fait oublier Mme Carvalho à ceux qui ont entendu l'opéra de M. Gounod, à Bade. On peut [illegible] contenter encore les délicats; mais pourquoi Sylvie nous a-t-elle fait regretter Lalla-Roukh? Mlle Girard-Mazet a partagé le succès de Capoul : on n'a pas plus de gaieté, d'entrain, de mordant, on ne chante pas plus juste, on ne dit pas plus franc, on n'enlève pas mieux et plus bravement une salle. M. Bataille a une belle voix, et s'en sert bien. Son jeu a de la rondeur : on n'aime pas moins le voir et l'entendre [illegible] *la Colombe* [illegible] *Mousquetaires*.

Une chanteuse, dont le court passage à l'Opéra-Comique avait été à peine remarqué, Mme Ferdinand-Sallard, vient de faire un début brillant au Théâtre-Lyrique, dans la *Gilda* de *Rigoletto*. Elle est appelée à combler le vide regrettable

qu'a fait dans la troupe de M. Carvalho le départ de Mlle de Maesen. Nul bruit à l'avance autour du nom de Mme Sallard, et la voilà presque célèbre. Combien d'autres noms en l'honneur desquels on avait tiré la veille tous les feux d'artifices de la louange, et qui, le lendemain!... Écrivains, poëtes, artistes, comédiens, chanteurs et chanteuses, priez le ciel qu'il vous accorde une grâce entre toutes, celle de débuter,

> Sans tambour ni trompette,
> Sans trompette ni tambour,

comme dit la chanson

GÉROMI.

BULLETIN

Les dépêches de New-York ont annoncé que l'Académie de musique de cette ville venait d'être détruite par un incendie.

Cette salle, construite en 1853-54, fut inaugurée au mois de juillet 1854, pendant la tournée artistique aux États-Unis de Mario et de Mme Julia Grisi.

Les deux célèbres artistes obtinrent le jour de l'inauguration, dans *Norma*, un succès dont ils ont certainement dû garder le souvenir.

L'Académie de musique de New-York, qui a aussi servi aux débuts de la Patti, était un des plus vastes théâtres du monde, d'un aspect vraiment monumental, quoique construit en briques. Cinq mille spectateurs y tenaient à l'aise; on comptait à l'orchestre seulement douze cents fauteuils des plus confortables. L'ornementation intérieure était trop riche et donnait à la salle une physionomie un peu lourde.

On annonce qu'une nouvelle société s'est constituée avant même que l'incendie fût éteint, pour construire un autre opéra plus grand et plus beau encore que celui qui vient d'être détruit.

Avant même que l'incendie fût éteint... A la bonne heure! voilà des capitalistes qui connaissent le prix du temps!

Ajoutons que les artistes italiens de New-York ne chômeront aucunement par suite de cette catastrophe. Juste au moment où les flammes dévoraient leur scène, on inaugurait la nouvelle salle du Théâtre-Français, dans laquelle ils trouveront un refuge trois fois par semaine, les soirs où nos comédiens ne joueront pas.

La *Société des Chasseurs pour la répression du braconnage* dans les départements unis de la Seine et de Seine-et-Oise, peut être considérée comme fondée, les autorisations administratives ayant été accordées et reçues le 1er juin courant.

C'est le *Journal des Chasseurs* qui nous donne cette bonne nouvelle.

S. M. l'Impératrice a honoré de sa visite l'Exposition rétrospective. Sa Majesté a hautement témoigné toute son admiration pour cette brillante collection des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres.

L'idée qui a présidé à la création de cette Exposition lui a paru si féconde qu'elle a manifesté le désir de s'y associer directement en y envoyant ses tableaux, ainsi que l'a fait S. A. I. la grande-duchesse Marie de Russie.

Sa Majesté a daigné autoriser M. Haro à choisir parmi ses tableaux ceux qui peuvent le mieux compléter l'ensemble de l'Exposition rétrospective.

Les avis de Saint-Pétersbourg annoncent que le grand-duc héritier épouse décidément la princesse Dagmar de Danemark. Le grand-duc doit partir prochainement pour Copenhague avec son gouverneur, le prince Souworof, quoiqu'il ait, dit-on, une inclination très-sérieuse pour une demoiselle de la haute aristocratie russe, la fille du prince Mecherski, littérateur russe, auteur d'un remarquable volume de poésies en langue nationale, intitulé : *les Roses noires*.

Il y a quelques jours, le chef de la station de Creil recevait deux immenses paniers portant cette suscription : « Faites-nous boire, s'il vous plaît, puis donnez-nous la clef des champs. » Chacun de ces paniers emprisonnait cinquante pigeons messagers, belges de naissance. Il s'agissait d'un match important entre deux amateurs; le *premier voyageur* rentré au colombier devait décider de la victoire.

Ce genre de pari, dit le *Sport*, est en grande faveur en Belgique et en Hollande; rien n'est plus curieux que le spectacle d'une foule anxieuse attendant, le cou tendu vers la nue, pendant des heures entières, qu'un point noir se détache dans le bleu du ciel. Alors ce sont des clameurs, des cris d'enthousiasme jusqu'à ce que le vainqueur, rentré au logis et reconnu par son heureux maître, ait été acclamé comme un petit *Gladiateur*.

Une quantité de curieux assistaient au départ des cent pigeons à Creil; en un instant les paniers ouverts ont donné l'essor au bataillon ailé, et peu après chacun des coureurs s'orientait dans les airs et partait d'un vol rapide vers sa destination.

TH. DE LANGEAC.

LETTRE D'ALLEMAGNE

Berlin, 2 juin 1866.

Je viens de passer une soirée fort curieuse au Théâtre-Royal, et nous allons en causer un peu, cela repose des soldats. On jouait *Antigone*, de Sophocle, un auteur de l'antiquité qui, malgré tout son talent, n'a pas dans son répertoire une pièce qui ait été jouée deux cents fois comme la *Famille Benoiton*, de Sardou; la salle était comble, malgré le voisinage de la Silésie, et offrait un spectacle curieux. A l'orchestre, les étudiants, la pièce grecque à la main, se préparaient à comparer le texte allemand avec le texte original. Au balcon, quelques dames avec des brochures contenant à la fois la tragédie de Sophocle et la traduction; un public fort distingué, très-élégant. A la porte, les billets se vendent à des prix fous. Le rideau est levé à notre entrée dans la salle, pour la couleur locale. Les anciens jouaient la tragédie en plein air, partant, ils n'avaient pas de rideau; quand les besoins de la pièce exigeaient un entr'acte, une sorte de devant de cheminée sortait de dessous terre et cachait la scène à une hauteur de dix pieds; on ne procède pas autrement au théâtre de Berlin pour les représentations de la tragédie antique. Donc, à notre arrivée dans la salle, la scène est ouverte. Au milieu du théâtre on a construit une estrade comme à Athènes. C'est là qu'on jouera la tragédie à l'entre-sol, tandis que les chœurs se placeront sur le devant, au rez-de-chaussée. La mise en scène m'a semblé fort ingénieuse, quoique puérile; le public cause en attendant le commencement du spectacle.

J'avais pour voisin une sorte de vieillard desséché, dont la tête disparaissait presque entièrement dans une gigantesque cravate blanche; les yeux seuls sortaient et se plongeaient avidement dans un livre que le vieux bonhomme tenait à la main; mon voisin de l'autre côté était un tout jeune collégien, armé d'un dictionnaire et de la tragédie grecque. En attendant que le spectacle commençât, cet enfant bien appliqué, qui doit donner bien de la satisfaction à ses parents, continuait ses études tout comme s'il eût été chez lui.

Ah! voilà le chœur antique qui vient se placer au pied de l'estrade sur laquelle va se dérouler le drame. Mon Dieu! je ne voudrais certainement pas blesser Sophocle, qui est un littérateur respectable; mais, entre nous, je pense qu'un intelligent régisseur aurait fait de nombreuses coupures. Vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert dans ma stalle de sept heures à dix heures. Cent quatre-vingt minutes de tragédie! La sainte inquisition aurait employé cette torture avec beaucoup de succès. Une seule fois le devant de cheminée s'éleva pendant ces trois mortelles heures; sans les superbes chœurs de Mendelssohn, on aurait, après le spectacle, trouvé dans ma stalle un cadavre. Je serais mort d'ennui malgré les grandes beautés du drame et malgré le talent hors ligne d'Antigone. Je me suis rappelé ce soir-là l'histoire parisienne que voici :

Un soir, je me trouvais chez un de mes amis qui allait se rendre au Théâtre-Français, pour voir je ne sais plus quelle tragédie. Au moment du départ, il chercha quelque chose dans son secrétaire. Il ouvrit tous les tiroirs, bouscula tous ses papiers.

— Que cherchez-vous avec tant d'acharnement? lui demandai-je.

— Ma quittance de loyer.

— Pourquoi faire?

— Mon cher, dit mon ami, quand on va voir une tragédie, il est bon de prendre ses précautions. Si je meurs d'ennui dans ma stalle, on trouvera du moins mon adresse dans ma poche; je n'aimerais pas être transporté à la Morgue.

J'ai dîné, il y a quelques jours, non avec M. de Bismark ou le feld-maréchal Wrangel, mais avec un simple particulier, qui est le docteur Véron de ce pays et dont la table passe pour la meilleure de la Confédération germanique.

Mon voisin de droite était un officier de la landwehr, qui ne me paraissait pas très-enthousiaste de la guerre.

— Mon Dieu, me dit-il, entre la poire et le fromage, je n'aime pas beaucoup la guerre; mais que voulez-vous? je me battrai tout de même.

— Je n'en doute pas.

— Ah! que la guerre est bête! s'écria notre amphitryon. Que d'excellents dîners on pourrait faire avec tous les millions que la mobilisation de l'armée a déjà absorbés!

— Le dîner? hasardai-je, assurément c'est une grande chose pour la vie, mais enfin quand la patrie appelle ....

— La patrie? dit mon hôte en dégustant des œufs de je ne sais quel oiseau extraordinaire, je ne dis pas non. L'amour de la patrie est fort respectable. Si j'étais soldat, je ferais mon devoir. Je marcherais même sur Vienne avec un certain enthousiasme, car on y dîne fort bien.

— Je ne déteste point un bon repas, dis-je, mais je n'ai jamais compris les hautes jouissances de la table.

— Vous n'êtes qu'un enfant! dit le maître de la maison. Il se leva, sortit et revint bientôt avec un énorme album qu'il déposa devant moi.

— Regardez ceci! fit-il.

— Que contient cet album? Des photographies?

— Point.

— Des timbres-poste, alors?

— Encore moins.

— Des autographes d'hommes célèbres?

— Non. Vous brûlez, car il est rempli d'autographes de mon cuisinier.

Il ouvrit l'album, et je vis à ma grande stupéfaction une légion de menus, sur lesquels figuraient les plats les plus exquis.

— Voilà les plus beaux souvenirs de ma vie! s'écria mon amphitryon. Dans mes heures de tristesse, j'ouvre cet album et je le parcours; en contemplant les menus qu'il contient, il me semble que je suis encore à table. Je me dis : Tel jour de telle année j'ai mangé les premières asperges. Tel autre jour, en plein hiver, j'ai dégusté des fraises. Tenez, le 11 décembre 1857, j'ai mangé une pêche. Le roi lui-même n'en avait pas sur sa table ce jour-là.

Avouez qu'on ne saurait trouver un gourmet plus complet.

On voit naturellement beaucoup de soldats en ce moment. Ce matin j'ai fait la connaissance d'un brigadier du 3e régiment de la landwehr à cheval, tunique bleu foncé, collet bleu de ciel.

— Eh bien! lui dis-je, êtes-vous content de partir pour la frontière?

— Ma foi non. Je suis marié!

— Et vous avez des enfants?

— J'en ai huit!

— Ah! grand Dieu! Huit enfants?

— Cela vous étonne, dit le brigadier; mais je vous assure, monsieur, que mon ménage est au-dessous de la moyenne.

— Vous plaisantez?

— Pas le moins du monde. Mon frère a onze enfants, et mon beau-frère en a treize; avec mes huit, cela fait trente-deux enfants que nous promenons le dimanche quand la famille se réunit à la campagne.

— Cela doit être un beau tableau.

— Superbe! s'écria le brigadier, superbe! J'adore les enfants; et vous, monsieur?

— Moi aussi.

— J'aime beaucoup ma femme, dit le soldat de la landwehr, seulement je me trouve dans une position impossible.

— Racontez-moi cela.

— Volontiers. Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis Prussien.

— Parbleu! votre uniforme me le dit assez.

— Seulement j'ai épousé une Autrichienne.

— Mais, dis-je, votre femme par le seul fait de son mariage est devenue sujet prussien.

— Oui, devant la loi.

— Eh bien?

— Eh bien, elle est restée Autrichienne par le cœur!

— Ah!

— N'est-ce pas, ça se complique?

— Suffisamment; mais continuez.

— Suivez bien mon raisonnement.

— Allez, cher brigadier!

— Ma femme est Autrichienne et mon beau-père habite Vienne. La dot de ma femme n'a pas été considérable. J'ai fait un mariage d'inclination.

— Voilà qui est fort bien, brigadier!

— Seulement les espérances sont énormes, et quand on a huit enfants, vous comprenez?

— C'est très-clair.

— Or, continua le brigadier, mon beau-père m'a menacé de me déshériter si je me bats contre les Autrichiens.

— C'est grave!

— N'est-ce pas? D'un autre côté, si je ne me bats point, je passe devant un conseil de guerre prussien qui ne plaisante pas.

— Eh bien, comment comptez-vous vous tirer de là?

— Oh! c'est bien simple, dit le brigadier. A la première affaire je me fais casser la tête par une balle autrichienne. J'aurai fait mon devoir de soldat et mon devoir de père, car, moi mort, mon beau-père n'osera jamais déshériter ses petits-enfants.

On me raconte une histoire plaisante pour finir.

Un joueur de Berlin fut pris en flagrant délit de vol, et dans leur indignation, ses adversaires le jetèrent par la fenêtre du premier étage.

Le *grec* alla trouver deux de ses amis.

— Servez-moi de témoins! dit-il.

— Jamais! s'écrièrent les deux autres.

— Mais que faire alors? On m'a jeté par la fenêtre. Quelle insulte! Comment me tirer de là! Donnez-moi un conseil.

— Volontiers.

— Dites vite!

— A l'avenir, mon cher monsieur, à votre place je ne jouerais plus qu'au rez-de-chaussée.

ALBERT WOLFF.

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(Suite[1])

— Vous êtes un homme, n'est-ce pas? dit Gertrude. Vous ne pouvez pas manquer de sensibilité? Il est impossible que vous voyiez couler mes larmes sans éprouver quelque pitié? Oh! laissez-moi voir mon père, ou je ne vous quitte pas, et je pleurerai si longtemps que vous-même, vaincu par mes prières, vous me conduirez dans sa prison.

— Oh! dit Thérèse, laissez-la pénétrer jusqu'à son père ou elle en mourra de douleur.

Les clefs suspendues à la ceinture du geôlier raisonnèrent; les deux suppliantes, croyant qu'il allait consentir à leur demande, joignirent les mains avec transport, et déjà des paroles de gratitude s'échappaient de leurs lèvres, lorsque le geôlier, qui s'était éloigné pour essuyer une larme, se rapprocha d'elles.

Votre douleur, dit-il, m'a arraché une larme. C'est une preuve que j'y prends une part bien vive; mais je suis lié par mon devoir, et ne puis rien pour vous consoler. Ne croyez pas me fléchir par des pleurs. Non, j'ai vu déjà trop de souffrances et de désespoirs pour céder devant vos larmes. Je suis geôlier. Demandez ce que c'est qu'un geôlier, et

1. Voir les numéros 540 à 545.

UNIFORMES DES DIFFÉRENTS CORPS DE



Infanterie. Chasseurs. [illegible] Clairon. Tambour-major. Musiciens.



[illegible] Artillerie montée





[illegible]



Corps du Génie

L'ARMÉE PRUSSIENNE, dessins de M. F. KAISER. — Voir page 382.



Gendarmerie à pied et à cheval.



[illegible]



Cavalerie et Infanterie de la [illegible].



Chirurgiens.



Corps de la Marine.

chacun vous répondra : un tigre; — et il en est ainsi. — Il doit en être ainsi

A ces mots il laissa les deux femmes se lamenter et s'éloigna.

— Cruel! dit Gertrude en sanglotant, comme il reste froid devant notre désolation. Thérèse, tu avais raison, un geôlier n'est pas un homme. Viens, allons demander secours à nos amis.

Elles partirent plus affligées qu'elles n'étaient venues. La première pensée de Gertrude fut pour le bon Schuermans, ce généreux quoique pauvre Gueux. Elles se dirigèrent à grands pas vers le *Klapdorp*. Là, la porte d'une vieille maison délabrée s'ouvrit devant elles.

— Oh! Schuermans, s'écria Gertrude, savez-vous ce qui est arrivé à mon père aujourd'hui ?

— Oui, mademoiselle, répondit le Gueux en la faisant entrer, je sais tout. Calmez-vous, ne pleurez pas; car vos larmes me font mal. C'est le traître Valdès qui a tout fait. J'ai déjà aiguisé mon poignard; il ne songe pas à cela!

— Seigneur Schuermans, dit la jeune fille, dites-moi, pour l'amour de Dieu, si vous ne savez pas un moyen qui me fasse parvenir jusqu'à mon père?

— Aucun, répondit Schuermans; j'ai moi-même supplié une heure à la prison, mais ils sont inflexibles.

Cherchez bien encore s'il ne reste pas le moindre espoir. Vous autres hommes, vous savez mieux que nous ce qu'on peut faire.

Schuermans jeta un regard de pitié sur Gertrude désolée.

— Pauvre fille! dit il en soupirant, et après avoir porté un instant la main à son front, il haussa les épaules avec désespoir. Non, Gertrude, reprit-il, je ne connais aucun moyen; je vous conseille, mon enfant, de ne plus pleurer et d'attendre dans votre chambre la solution de cette affaire. Je vais trouver moi-même tous les amis; et si je puis apporter quelque adoucissement à vos souffrances, je me hâterai de me rendre chez vous. Où est Ludovic de Halmale? ajouta-t-il.

— Ludovic est absent, répondit Gertrude. Oh! si Ludovic était ici, je reverrais bientôt mon père!

— Où est-il donc allé?

— A Zoersel, à la recherche de Wolfangh.

— Ah! oui, mais il sera ici demain au point du jour. Allons, Gertrude, calmez-vous, mon amie. Les larmes que vous versez ne changeront rien à ce qui est. Songez que des amis dévoués veillent avec sollicitude sur la vie de votre père. Adieu, mademoiselle, je vais tout faire pour transformer votre douleur en joie.

Les deux femmes partirent sans consolation et regagnèrent leur demeure, tout abattues et découragées.

— Que faire maintenant? s'écria Gertrude en se jetant avec désespoir sur un siége.

— Prendre patience et mettre sa confiance en Dieu, répondit la bonne Thérèse. Vous voyez bien, comme dit Schuermans, que les larmes sont de peu de secours. Ne pleurons donc plus et attendons avec bon espoir le retour de Ludovic.

— Pleurer! dit Gertrude avec un soupir, je ne sais plus pleurer; mes yeux sont brûlants; mon cœur se brise de douleur. Oh! que je suis malheureuse, chère Thérèse! Je n'ai pourtant pas mérité cela, moi qui me suis toujours acquittée si religieusement de mes devoirs envers Dieu et envers les hommes

— Gertrude, Gertrude, voulez-vous irriter le Tout-Puissant, seul recours et seule consolation qui vous reste sur la terre? Voulez-vous, en murmurant contre ses décrets, vous attirer un surcroît d'infortune?

Et, montrant le prie-Dieu, elle dit d'un ton grave :

— Gertrude, vous avez péché!

La jeune fille se prosterna devant le crucifix et resta très-longtemps en prière. La vieille Thérèse sachant, par expérience, que la prière soulage plus que la plainte, se garda de troubler la religieuse préoccupation de Gertrude et s'agenouilla comme elle.

Depuis longtemps le soleil avait disparu sous l'horizon et les rues d'Anvers étaient plongées dans les ténèbres, quand Gertrude se leva du prie-Dieu, et, fondant en larmes, se jeta au cou de Thérèse et s'écria :

— Je n'ai pas prié! je n'ai pas songé à Dieu un seul instant... Je suis une malheureuse pécheresse...

— A qui avez-vous donc pensé?

— A mon père, à Ludovic, s'écria Gertrude en pleurant, et Dieu est irrité contre moi, car je n'ai pas trouvé de consolation au pied de la croix.

Elle promenait autour d'elle des yeux égarés.

— Gertrude, ma pauvre enfant, dit Thérèse avec sollicitude, qu'avez-vous donc?

Elle pressa tendrement sur son sein la jeune fille à demi folle.

— Thérèse, s'écria celle-ci, si seulement je savais ce que fait mon père!... Il est mort! j'ai rêvé cela sur le prie-Dieu... je l'ai cru... et c'est pour cela que je n'ai pas prié.

Elle se frappa la poitrine avec désespoir et parcourut la chambre en sanglotant.

Gertrude, que faites-vous?...

Mais ces paroles ne calmèrent point la jeune fille.

— Mademoiselle, dit-elle en élevant la voix, je sais un moyen qui peut vous rapprocher de votre père.

Gertrude se précipita vers elle.

— Parle, chère Thérèse, parle! Quel est-il?

— Connaissez-vous la rue Jean-de-Lierre, précisément là-bas au coin de celle-ci?

— Oui, répondit Gertrude.

— Eh bien, là, demeure une vieille femme aux cheveux blancs; si vous avez le courage de m'accompagner chez elle, elle peut vous dire tout ce que vous désirez savoir, et vous pouvez être sûre que c'est la vérité qui parle par sa bouche.

— Tu parles de cette vieille femme que les voisins appellent *la Sorcière*.

— D'elle-même

— Crois-tu qu'elle puisse me dire ce que fait mon père et ce qu'il souffre?

— Oui, mon enfant, je l'avoue à ma honte, je suis allée la consulter maintes fois et jamais elle ne m'a dit une parole fausse. Vous verrez que, sans que nous l'instruisions du malheur qui nous frappe, elle devinera tout d'elle-même.

Elles quittèrent sur-le-champ la maison, tournèrent le coin et entrèrent dans l'étroite ruelle de Jean-de-Lierre.

— Qui frappe si tard à ma porte? demanda-t-on de l'intérieur.

— Ouvrez, la mère! répondit Thérèse. Vous reconnaissez votre voisine, n'est-ce pas?

— Attendez un peu que j'allume ma lampe.

La porte s'ouvrit lentement et avec précaution. Quand la reconnaissance fut faite, les deux visiteuses furent introduites dans une petite pièce que la lampe, à leur entrée, illumina [illegible]

Un cri de terreur s'échappa des lèvres de Gertrude épouvantée; elle s'était arrêtée sur le seuil et n'osait faire un pas en avant.

— Entrez, mademoiselle, entrez, dit la magicienne; je vous assure que vous n'avez rien à craindre.

Gertrude pénétra, toute tremblante, dans la chambre, en se serrant contre Thérèse.

[illegible] massive sur laquelle on voyait un grand livre, un poignard, des jeux de cartes et quelques squelettes de petits animaux. [illegible] l'entrée des visiteuses, ils se levèrent et leurs mouvements étaient si graves et si étranges qu'on eût dit que ces bêtes étaient douées d'intelligence; ils regardaient Gertrude avec une évidente curiosité Une tête de mort dont les yeux vides et les dents brillantes avaient effrayé Gertrude était posée sur la cheminée. La sorcière était une affreuse vieille qui paraissait avoir cent ans. Des rides profondes sillonnaient son visage sur lequel ses cheveux blancs tombaient en désordre. Ses yeux jaunes étaient fixés sur Gertrude en proie à une vive anxiété.

— Qu'est-ce qui vous fait rendre visite si tard dans la nuit à une pauvre femme comme moi, ma noble demoiselle? dit-elle. Désirez-vous que je lise votre sort dans les cartes? Allons!

Et elle se mit à battre les cartes.

Après avoir déposé les squelettes par terre, elle étala le jeu de cartes sur la table. Elle réfléchit pendant quelques instants, afin d'arriver à la meilleure combinaison possible de son oracle; quand elle crut l'avoir trouvée, elle dit:

— Voyez-vous, mademoiselle?... Approchez-vous davantage de la table, — n'ayez pas peur. Voyez-vous ce roi de [illegible]?

— Oui, répondit Gertrude.

— Eh bien, c'est votre père. Il paraît qu'il est très-malheureux en ce moment. Je vois sur la carte ses larmes et ses grincements de dents.

Gertrude tressaillit d'effroi et de douleur.

— Attendez donc, mademoiselle, dit la sorcière, attendez! voyez-vous ces deux trèfles? Ce sont deux jours de souffrance. Le dix qui se trouve là, indique que la souffrance sera cruelle, atroce. Patience, mademoiselle! patience! Voici que le mieux arrive. Rassurez-vous! Voyez-vous ce roi de carreau là tout près? lui seul délivrera votre père en venant à son secours.

— Qui est cela? demanda Gertrude.

— Je ne sais pas son nom, répondit la vieille, mais je sais que c'est un homme qui a fait beaucoup de mal et qui habite dans les bois, comme une bête fauve.

— Wolfangh! murmura Gertrude.

— Ce valet de cœur, poursuivit la sorcière, est un jeune [illegible] à vous depuis ce matin.

— Sait-il ce qui est arrivé à mon père? demanda la jeune fille.

— Non, il ne le sait pas, sans cela il aurait partagé votre douleur. Voici, à côté de lui, la dame de cœur. C'est vous-même, mademoiselle; tout m'indique que vous serez un jour heureusement unie avec lui. Les carreaux que voilà disent qu'en ce moment on écrit beaucoup sur le compte de votre père, et ce roi de trèfle avec ces valets me paraissent des juges. Je crois fermement que votre père subit un interrogatoire à cette heure même. J'en sais davantage encore, mais comme cela vous serait trop pénible à apprendre, je ne dirai plus rien.

— Nous ne savons que bien peu de chose, dit Thérèse.

— Comment! s'écria la vieille femme. Ne savez-vous pas [illegible] mieux que je taise la chose affreuse que je sais?

— Non, répondit Gertrude, surexcitée par la tristesse, dites-moi tout ce que vous savez, je vous en récompenserai [illegible]

— Vous le voulez, mademoiselle? Vous l'entendez, Thérèse, elle veut tout savoir

— Messagers nocturnes, dit-elle en se tournant vers les [illegible]

Les deux noirs animaux s'élancèrent dans la cheminée et disparurent avec des miaulements lugubres.

HENRI CONSCIENCE.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'ARMÉE PRUSSIENNE

L'armée prussienne offre, par son organisation, une homogénéité parfaite. Elle est uniquement composée d'Allemands, que l'organisation militaire laisse unis par groupes d'une même région ou d'une même localité.

Le tirage au sort est inconnu en Prusse; la levée annuelle se contente de choisir parmi les jeunes gens les plus valides, de toute fortune et de toute classe, ayant atteint leur vingtième année. De vingt à vingt-trois ans, les jeunes gens servent dans ce qu'on appelle *la ligne*, qui est l'armée régulière. Après leurs trois ans de service, en temps de paix, on les renvoie dans leurs foyers, où ils restent libres deux ans, en attendant qu'ils entrent dans la *landwehr*, ou réserve. Il est bien entendu qu'en temps de guerre, on fait grâce aux Prussiens de ces deux années de liberté, qu'ils continuent de passer sous les drapeaux.

Les anciens soldats soumis à la landwehr se divisent en deux classes : le premier appel, qui comprend les gens de vingt-cinq à trente-cinq ans; le second appel, qui comprend ceux de trente-cinq à quarante ans. En temps de paix, les gens qui font partie de la landwehr restent chez eux, et sont seulement tenus de répondre trois fois par an à l'appel, qui est fait dans le but de vérifier les cadres. De plus, les soldats de la première classe sont, dans le cours de leurs dix années, soumis, à trois reprises, à quinze jours d'exercice. En cas de guerre, ce sont eux qu'on rappelle d'abord sous les drapeaux; puis on rappelle ceux de la seconde classe, qui sont plutôt employés dans le service des forts que dans le service actif

Le costume de l'armée prussienne offre peu de variété. Il se compose d'une jaquette bleu foncé à collet rouge, pour l'infanterie, et à collet noir pour le génie et l'artillerie. La jaquette des chasseurs et des gendarmes est verte. Un détail pittoresque du costume des chasseurs est le havre-sac en peau de blaireau, avec la tête de l'animal se rabattant en [illegible] que l'infanterie, en couleur plus claire. Quant aux cuirassiers, ils ont une jaquette blanche sous leur cuirasse d'acier. Quatre couleurs d'épaulettes, de passe-poils et de dragonnes servent à distinguer entre eux les différents corps d'armée, bataillons et compagnies; ce sont : 1° le blanc, 2° le rouge, 3° le jaune et 4° le bleu.

Le pantalon et le manteau, pour toute l'armée, sont gris bordés de rouge.

Les soldats de la landwehr se distinguent par une croix de Malte qui orne la partie extérieure de leur casque. Chacune des branches de la croix porte une inscription. Sur la partie supérieure on lit : *Avec Dieu !* Sur les deux branches latérales : *Pour le roi et pour la patrie*, et au-dessous : *1813*. On devine que c'est un souvenir de la conduite des soldats de la landwehr pendant les guerres de l'Empire.

P. DICK.

...

COURRIER DU PALAIS

Fin de l'encrier de M. Méry. — Ce que gagne le public quand M. Méry perd au jeu. — M. Taponier peut se remarier. — Courtoisie genevoise. — Fraises à l'huile... de croton tiglium. — Trop de poison pour une condamnation. — Demande un peu tardive en séparation de corps. — Cinquante-deux ans de mariage. — La pièce dérisive. — Souvenir de l'invasion. — Excursion en Prusse. — Sauvé pour rire. — Trop de reconnaissance nuit.

Deux bonnes nouvelles pour commencer : M. Méry a retrouvé son encrier, et Mme Taponier a perdu son mari.

Quand je dis que M. Méry a retrouvé son encrier, j'entends que le tribunal de Marseille a condamné le détenteur du précieux souvenir de la *Presse* reconnaissante à le restituer au romancier dans la quinzaine, à peine de 6,000 francs de dommages-intérêts.

Je ne pense pas que M. G... aime mieux débourser 6,000 francs que de se dessaisir d'un encrier qui n'aurait guère que le mérite de lui rappeler que M. Méry a écrit autrefois, pour le premier journal quotidien à 40 francs, trois des plus amusants romans qui aient charmé notre jeunesse. Je veux croire que M. G... est assez homme de goût et de littérature pour se passer d'un *memento* à cet égard.

Voudrait il acheter 6,000 francs le plaisir de faire de la peine à M. Méry ? Je ne puis me résoudre à croire qu'il ait l'âme assez noire pour cela. Mais si cette mauvaise pensée était entrée dans son cœur, son calcul ne serait que trop habile.

Jamais poëte n'a eu pour la muse la tendresse, que dis-je? la passion que M. Méry ressent pour l'encrier de la reconnaissance. Une lettre qu'il a écrite à son avocat, la veille de l'audience, montre bien toute la force de cet amour qui, depuis dix-sept ans, est obligé de se passer de l'objet aimé.

Felix culpa ! disent les théologiens. Heureuse faute que celle de notre premier père, qui nous a privés du paradis terrestre et nous a donné le ciel. Heureuse perte que celle que fit M. Méry en 1848, au cercle du Commerce, puisqu'elle nous a valu je ne sais combien de pages éblouissantes que, sans doute, nous n'aurions pas eues sans elle.

« Les pertes de jeu, assez nombreuses dans ma vie, ont toujours eu un bon côté pour moi, dit M. Méry dans cette lettre dont je parlais tout à l'heure; elles ont fait de moi un paresseux, un travailleur énergique. Sans le jeu, je n'aurais pas écrit le quart de mes œuvres; il n'y a eu donc que mes lecteurs de malheureux. »

Voulez-vous savoir ce que nous devons à la mauvaise

venue de M. Méry au cercle du Commerce? lui-même va nous l'apprendre :

« Je me mis à écrire deux romans pour la *Presse*, une grande pièce pour l'Odéon, le *Chariot d'enfant*, cinq actes en vers, et une comédie en trois actes et en vers, le *Vrai club des femmes*, pour le Théâtre-Français, sans compter un feuilleton quotidien qui me fut demandé à mon retour par M. de Girardin... »

Trois romans, un drame et une comédie! Quel bonheur que M. Méry n'ait pas gagné ce soir-là!

Je vous disais qu'il avait une passion d'amant pour son encrier, *l'éternel absent*, comme il l'appelle. N'éclate-t-elle pas d'une façon touchante, cette passion, dans ces dernières lignes :

« Ce qui manque à ce plaidoyer epistolaire, vous le trouverez dans votre cœur... ce sera le supplément victorieux. Faites qu'il arrive enfin quelque chose d'heureux, dans sa ville natale, à l'écrivain qui, seul de tous les Parisiens-Marseillais, a toujours parlé filialement de Marseille depuis quarante ans. »

Pour rien au monde je n'aurais supprimé le trait final décoché aux *Parisiens-Marseillais*; j'espère qu'il fera crier une douzaine de nos plus beaux esprits contemporains, et voyez-vous d'ici la joyeuse et incomparable polémique à laquelle nous battrons bientôt des mains? Tous les Parisiens-Marseillais accusés de félonie par Méry dans un camp, et Méry, seul, dans l'autre,

« *Lui*, dis-je, et c'est assez. . »

Sonnez, trompettes, et que le combat commence.

Mais quel dommage que les tribunaux soient obligés de n'écouter que la justice quand ils jugent! Pourquoi le tribunal de Marseille n'a-t-il pu prononcer un jugement ainsi conçu :

« Attendu que Méry a droit de retirer son encrier des mains de M. G...:

« Qu'il importe cependant aux belles-lettres et aux plaisirs du public de soumettre l'exercice de ce droit à une condition suspensive :

« Par ces motifs,

« Condamne G... à restituer à Méry l'encrier qui fait l'objet du procès;

« Dit néanmoins que la restitution n'aura lieu que sur un certificat de Mᵉ N..., notaire, que le tribunal commet à cet effet, ledit certificat attestant le dépôt, entre les mains dudit officier public, d'un poëme en douze chants, d'une comédie en cinq actes et d'un roman en trois volumes. »

Malheureusement, impossible aux juges de se passer, avec les meilleures intentions du monde, et pour notre plus grand agrément, cette petite fantaisie.

Une seconde bonne nouvelle je vous l'ai dit, c'est que Mᵐᵉ Taponier a perdu son mari ; non pas que l'ex-baron de Lancy ait été rejoindre ses nobles aïeux; il est de ce monde encore, mais, quelques jours encore, et il aura cessé d'être l'époux de la jeune femme qui, de si bonne grâce, était de-[illegible]

Le tribunal de Genève a autorisé Mᵐᵉ Taponier à se retirer devant l'officier de l'état civil de Lancy pour y faire prononcer son divorce.

Voilà Taponier en situation de refaire un brillant mariage quand il sortira de prison.

Le jugement a été rendu sans plaidoirie et seulement sur les conclusions des avocats et du ministère public.

Vous savez que certaines difficultés de forme avaient empêché Mᵉ Hébert, qui s'était présenté il y a quelques mois devant le tribunal de Genève, d'y revenir plaider le procès de Mᵐᵉ Taponier.

— S'il ne plaide pas, personne ne plaidera; nul, en son absence, ne s'appropriera les idées du maître ou ne les combattra.

Ceci avait été convenu au barreau et au parquet de Genève, et voilà pourquoi le procès a été jugé sur conclusions et sur pièces.

Un bel hommage rendu au talent et un acte de courtoisie internationale dont tous les barreaux de France seront vivement touchés.

Je ne puis m'empêcher encore de paraphraser le « *Felix culpa*. » Heureux le petit dissentiment de forme qui met en lumière une si cordiale estime et une si chaude sympathie!

Felix culpa! Heureusement que la femme B... ne sait pas le latin; elle ne manquerait pas, s'il en était autrement, de trouver à cette pieuse exclamation un merveilleux à-propos.

M. B... reçut, au printemps dernier, un panier de primeurs et, parmi ces primeurs, sept fraises d'une grosseur prodigieuse et de l'aspect le plus séduisant.

La main qui faisait le présent demeurait inconnue; le présent n'en était que plus appétissant.

M. B... est de ceux qui pensent que les meilleures choses, partagées, en valent mieux encore, et il invita deux de ses amis à se régaler avec lui des fruits qu'un donateur mystérieux lui avait envoyés.

Horreur! les sept fraises étaient empoisonnées

Grâce à Dieu, M. B... et ses deux amis en furent quittes pour une indisposition.

Aux premières douleurs, une femme n'était point apparue en prononçant ces mots : « Je viens vous annoncer une nouvelle, c'est que vous êtes tous empoisonnés, messeigneurs, et qu'il n'y en a pas un de vous qui ait une heure à vivre. » Nous ne sommes pas assez romantiques pour que les empoisonneuses fassent de ces surprises-là et disent de pareilles choses aux gens qu'elles ont empoisonnés.

M. B... n'en eut pas moins tout de suite son idée. Il vit séparé de Mᵐᵉ B... depuis quelques années

« Les fraises viennent de ma femme, » se dit-il.

Et il ne se trompait pas.

Il fut établi que Mᵐᵉ B..., avant d'expédier à son mari ces admirables fruits, y avait introduit, après en avoir enlevé le pédoncule, une goutte d'huile de *croton tiglium*.

Cependant Mᵐᵉ B... fut acquittée. Dans le poison que destine une femme à son mari, l'analyse morale arrive parfois à découvrir quelques parties d'amour, et le jury se montre clément. C'est peut-être ce qui arriva lors du procès de Mᵐᵉ B. .

Le jury avait acquitté, le parquet crut pouvoir poursuivre Mᵐᵉ B... devant le tribunal de police correctionnelle sous une inculpation nouvelle, celle d'avoir administré à son mari et à deux autres personnes des substances nuisibles.

Le tribunal déclara le fait constant, mais renvoya la prévenue des fins de la poursuite par ce motif qu'il y avait chose jugée.

Appel du ministère public.

Arrêt de la Cour d'Amiens. Dans cet arrêt deux considérants décisifs :

« Attendu que les hommes de l'art affirment que, administrée à la dose d'un gramme seulement, l'huile de *croton* est de nature à donner la mort:

« Attendu que non-seulement il n'est pas démontré que les fraises envoyées à B... contenaient moins d'un gramme d'huile de *croton tiglium*, mais qu'il résulte au contraire du rapport des experts et de leurs dépositions à l'audience, que la fraise sur laquelle ils ont opéré avec efficacité recélait vingt centigrammes d'huile, qui, suivant eux, a été introduite dans la partie inférieure du fruit après l'enlèvement du pédoncule; qu'en supposant même qu'il n'en ait pas été introduit dans deux autres fraises qui avaient conservé leurs pédoncules, ce qui n'est pas établi, il n'en faut pas moins conclure que, même dans cette hypothèse, cinq fraises contenaient ensemble un gramme au moins de cette substance, et que, dans le doute, on peut évaluer à un gramme quarante centigrammes la quantité d'huile de *croton tiglium* renfermée dans les sept fraises réunies, ce qui constitue un poison essentiellement mortel... »

Donc Mᵐᵉ B... ne saurait être soupçonnée d'autre chose que d'avoir voulu tuer son mari; or, elle a eu à répondre de cette accusation devant la Cour d'assises, donc elle ne peut être traduite pour le même fait devant la juridiction correctionnelle. Trop de poison... donc renvoyée des fins de la prévention.

Et l'arrêt est parfaitement motivé et rigoureusement logique.

Mais si Mᵐᵉ B... avait mis un peu moins d'huile de *croton tiglium* dans ses fraises, elle courait grand risque de n'en pas être quitte à aussi bon marché.

Si elle ne se dit pas « *Felix culpa*, » parce qu'elle ne sait pas le latin, il est bien probable qu'elle n'en pense pas moins.

La faute de Mᵐᵉ P..., hélas! n'a eu pour elle, pour son mari, pour un autre encore, que des suites amères et sanglantes

Un demi-siècle avait passé sur elle, et au bout de ce demi-siècle, elle a condamné encore Mᵐᵉ P...

La pauvre femme a soixante-dix-neuf ans, son mari en a quatre-vingts. Depuis cinquante ans les deux époux ne vivent plus ensemble, et Mᵐᵉ P... demandait la séparation de corps, par ce motif que son mari avait abandonné le domicile conjugal.

La revendication de la liberté, dans la mesure où la loi l'accorde, à soixante-dix neuf ans! Étrange demande, en vérité. Sous cette demande là il y aurait peut-être pour un émule de Balzac, la matière d'un livre douloureux et magnifique.

Mᵐᵉ P... restera sous le joug qu'elle a trouvé trop lourd pour sa tête blanchie; sa requête d'émancipation est venue se briser contre quelques mots écrits par elle dans un jour d'angoisse et de terreur.

C'était en 1816. Deux hommes venaient de se battre dans le jardin de l'hôtel P... L'un de ces hommes était M. P..., l'autre un jeune officier prussien. L'officier avait été blessé grièvement par son adversaire. M. P... était remonté auprès de sa femme, et l'avait obligée à écrire sous sa dictée ce que renfermait le papier produit hier en justice au bout de cinquante ans.

Ce que la malheureuse femme avait écrit, tout le monde le devine.

Les beaux officiers prussiens ne songent guère aujourd'hui, je suppose, à conquérir les Parisiennes; ils ont, ma foi, bien autre chose en tête : les affaires politiques ont mis dans une situation bizarre bon nombre de prussiens civils, qui ne pensaient, eux, à conquérir ni belles ni lauriers. Je parle des détenus pour dettes qui sont d'âge à servir dans la *landwehr*.

— Allez rejoindre, leur a-t-on dit un beau jour

— Rejoindre quoi? ont-ils demandé.

— Eh! parbleu, votre regiment.

— Mais nous sommes prisonniers.

— Vous êtes libres!

— Ah!

L'intonation de ce « ah! » a été variée.

« Bravo! » signifiait-il dans la bouche des uns. « Diable! » voulait-il dire dans la bouche des autres.

Que voulez-vous, il y a des gens paisibles qui préfèrent une captivité tranquille à une liberté périlleuse.

Quant aux créanciers, vous pensez bien que s'ils ont dit : « Ah! » c'était : « Diable! » que signifiait l'interjection. sur toute la ligne

On a plaidé : les détenus *rejoindront*.

Quand les débiteurs reviendront de l'armée couverts de gloire, auront-ils la maison de détention pour Invalides? Je ne suis pas fixé sur ce point.

La reconnaissance est une belle chose, ainsi que l'atteste l'encrier de M. Méry; mais elle n'a pas porté bonheur à M. Poitevin.

Il y a un article du Code qui exempte de certaines conditions prescrites pour l'adoption dans les cas ordinaires, l'adoption d'une personne qui a sauvé l'adoptant d'un danger de mort.

Vous voulez adopter un parent ou un ami. Rien de plus simple si cet ami vous tire du milieu des flammes, vous arrache aux flots, ou vous délivre des mains d'un bandit qui allait attenter à vos jours.

Seulement on n'a pas toujours un incendie, une noyade, ou un guet-apens tout à point pour mettre la personne à laquelle on veut du bien à même de vous sauver.

M. Coubert avait simplifié les choses : il avait tout bonnement declaré solennellement que M. Poitevin l'avait sauvé d'un danger de mer; deux témoins avaient certifié son dire: et il avait adopté M. Poitevin.

Malheureusement celui-ci, tourmenté par la reconnaissance, avait tenu absolument à écrire à M. Coubert une lettre où, pour grandir encore le bienfait de celui-ci, il se plaisait à reconnaître que le sauvetage était une pure invention.

Or, il arriva plus tard que les cartes se brouillèrent entre l'adoptant et l'adopté si bien que l'adoptant avant de mourir s'expliqua très-nettement par écrit sur le prétendu accident de mer.

Les héritiers ont réclamé la fortune dont l'adoption investissait M. Poitevin, et M. Poitevin ne l'a pas plus sauvée qu'il n'avait sauvé le cousin.

Mais, sans sa lettre, les héritiers couraient grand risque de voir la succession leur échapper définitivement, et sans trop se flatter, M. Poitevin peut se dire : « J'ai sauvé l'héritage de mes adversaires. » Il est à craindre que cette conviction ne le console guère.

MAITRE GUÉRIN.

LE QUADRILATÈRE DE LA VÉNÉTIE

Tout le monde s'occupe, en ce moment, de ce gigantesque ensemble de fortifications auquel les Autrichiens ont consacré des sommes immenses pour défendre la Vénétie à l'ouest, c'est-à-dire du côté de la Lombardie. Nous croyons intéresser nos lecteurs en mettant sous leurs yeux une plan géographique du quadrilatère, sur lequel ils pourront se rendre compte facilement des bases stratégiques qui constituent son importance et justifient sa redoutable réputation.

Au centre de l'Italie du Nord, traçant la limite des posses-[illegible] du lac de Garda, et se jette dans le Pô. L'Adige, qui naît dans les montagnes du Tyrol, poursuit d'abord son cours à peu près parallèlement au lac de Garda, à quelques lieues, à l'est; puis obliquant vers l'Orient, et élargissant de plus en plus la plaine qui le sépare du Mincio, il finit par aller se perdre dans l'Adriatique, à quatre ou cinq lieues au nord des bouches du Pô.

Les cours du Mincio et de l'Adige constituent deux des faces du quadrilatère, dont les angles sont formés par les places de Peschiera et de Mantoue sur le Mincio, de Vérone et de Legnano sur l'Adige.

La ville de Peschiera ne peut compter parmi les places de guerre de premier ordre, mais sa situation, sur le Mincio supérieur et sur le lac de Garda, lui crée dans la combinaison du système de défense une importance considérable. Pour pénétrer par le nord dans le quadrilatère et éviter Peschiera, une armée serait obligée de s'engager dans les montagnes du Tyrol et de contourner le lac de Garda; et alors elle aurait encore à forcer la ligne des ouvrages établis de Peschiera à Vérone, sur lesquels les Autrichiens ont prodigué toutes les ressources de l'art poliorcétique.

Nous n'avons, à propos d'une carte, que des indications géographiques à donner. Dans d'autres articles, nous parlerons des camps retranchés qui sont assis sous les remparts de Vérone et de Mantoue; nous décrirons Vérone et ses fortifications où les canons se comptent par milliers, et Mantoue, que l'on ne pourrait, dit-on, réduire que par un blocus, grâce à sa situation au milieu d'un lac. Nous nous bornerons pour cette fois à ajouter, que l'accès par le sud, entre Mantoue et Legnano, n'est pas moins difficile que sur les autres faces du quadrilatère. La nature est venue ajouter ses obstacles à tous les travaux du génie militaire, et les marais véronais forment un obstacle dont une armée est forcée de [illegible]

Un dernier mot. Jetez un regard sur la carte, et vous trouverez, au centre même du quadrilatère, la petite ville de Villafranca dont le nom appartient désormais à l'histoire.

A. DARLET.

ZARA

La Dalmatie, qui fait partie des provinces illyriennes appartenant à l'Autriche, se divise en quatre cercles, qui sont ceux de Zara, de Spalatro et Makarska, de Raguse et de Cattaro.

Le cercle de Zara est borné, au nord par la Croatie; au sud, par le cercle de Spalatro; au sud-ouest par l'Adriati-

que; et, à l'est, par la Turquie d'Europe. Zara, son chef-lieu, est, en même temps, la capitale de la Dalmatie. C'est une ville forte, de 6,900 habitants, construite sur une langue de terre qui s'avance dans l'Adriatique. Son port, réputé excellent, est ceint de solides murailles qui la défendent du côté de la mer.

Zara est le siége d'un archevêché; son industrie consiste surtout dans la fabrication des soieries et des cotonnades, ainsi que dans la distillation du *rosolio*, liqueur fade s'il en est! Bien que Zara n'ait rien de fort pittoresque, on y remarque pourtant plusieurs [illegible] ment la cathédrale et diverses églises. Dans les environs nus et rocailleux de la ville, on trouve encore quelques ruines romaines.

Zara n'a pas toujours été située sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. [illegible] cle, c'est une ville nouvelle, relativement à la vieille Zara, *Zara-Vecchia*, autrefois *Blandona*, capitale de la Liburnie, sous les Romains.

Zara-V[illegible] est [illegible] à 26 kilomètres au sud-est de Zara. Cette ancienne résidence de quelques rois de Croatie n'est plus aujourd'hui qu'un village de 1,350 habitants. Soumise par les Vénitiens dès le XIIe siècle, elle fut saccagée par eux, avec le concours des croisés, en punition d'une révolte. C'était en 1202, et de cette époque date la fondation de la seconde Zara.

La nouvelle ville eut encore des chances assez diverses. Vendue en 1409 aux Vénitiens, par Ladislas, roi de Naples, elle passa, en 1498, aux mains de Bajazet, à qui la sérénissime république finit par la reprendre.

C'était autrefois dans la Dalmatie que les Vénitiens recrutaient les équipages de leurs flottes; mais ils y entretenaient, dit-on, le commerce, de crainte que les habitants du pays, qui a un si grand nombre de bons ports, ne devinssent pour eux des rivaux dangereux.

HENRI MULLER.



PLAN DU QUADRILATÈRE [illegible]

Le succès du moment est [illegible] mezzo soprano, chanté par Mlle NILSSON, du Théâtre-Lyrique Impérial (*l'Humble Fleur*, musique de Georges Rupès); l'éditeur Marcel Colombier, rue de Richelieu, n° 85, l'expédie *franco* contre 1 fr. en timbres-poste.


LE PORT DE ZARA, EN DALMATIE, d'après un croquis communiqué. — Voir page 383.

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

A l'ouverture du Salon, il y a plus d'appelés que d'élus.

15 CENTIMES LE NUMERO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DEPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEᴹ
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9ᵉ ANNÉE. — N° 547.
Mercredi 20 Juin 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Retour du chroniqueur à Paris. — Comme quoi il n'apprécie pas les charmes des canons en acier. — Les nouvelles inventions pour l'extermination du genre humain. — Un marchand de cigares, de Cologne, qui fait mouche à huit cents mètres. — La *Famille Benoiton* à Berlin. — Le talent des artistes. — L'exquise distinction de ces dames. — *Prenez garde aux voleurs!* — Pénible préoccupation du spectateur. — Excursion à Dresde. — Les dernières chaises à porteurs. — La Suisse saxonne. — Le village où Schiller écrivit *Don Carlos*. — La *schilleromanie*. — Les distractions généralement offertes aux voyageurs. — La maison des fous, la prison, la place des exécutions.

Plus de landwehr! plus de croates! plus de pandours! Dieu merci! me voici à Paris, que je ne quitterai pas de sitôt.

Décidément je ne suis pas né pour l'état militaire, et les canons en acier fondu, quel que soit d'ailleurs leur perfectionnement, ne m'arrachent point de ces cris d'enthousiasme qui conviennent si bien aux journalistes qui mettent le casque prussien au-dessus des manifestations de la pensée humaine.

Quand l'amour de la poudre n'est entré pour rien dans votre éducation, on a quelque peine à l'acquérir dans l'âge mûr; j'en suis à présent tout à fait convaincu.

Dans mon voyage en Allemagne, on m'a montré les objets les plus curieux et les plus variés que l'on puisse employer avec succès à l'extermination du genre humain. Un jour, c'étaient des fusils qui se chargeaient par la culasse et qui passaient pour les merveilles du genre.

— Comment trouvez-vous cela? me demanda un soldat.

Ses yeux brillaient, ses joues se coloraient, tout son être s'animait; on eût dit un peintre devant un tableau de Rubens.

— Comment trouvez-vous cela? reprit-il.

— Je trouve ça fort vilain, très-gênant et tout à fait inutile pour le bonheur du genre humain.

Le soldat me regarda avec ses grands yeux bleus; il semblait vouloir me dire :

— Monsieur, vous n'êtes qu'un imbécile.

Je ne lui laissai pas le temps d'exprimer sa pensée, qui ne pouvait être que désagréable, et je m'éloignai rapidement, car je me connais : au premier mot j'aurais riposté, et un nouveau conflit aurait surgi à l'horizon diplomatique; Dieu merci! les affaires sont déjà assez embrouillées, et je crois que l'Europe me saura gré de mon extrême modération.

Un autre jour, un sergent de la landwehr me montra des balles coniques, et me dit :

— Avec ceci, cher monsieur, je vous tue à huit cents pas un homme comme une mouche; qu'en dites-vous?

— Je dis, landwehr adorable, que je trouve parfaitement superflu qu'un brave bourgeois comme vous tue des mouches et, partant, encore bien plus superflu qu'il extermine son semblable. Quelle profession exercez-vous en temps ordinaire?



LE COMTE OTHON DE BISMARK-SCHOENHAUSEN, président du conseil des ministres de Prusse, d'après une photographie. — Voir page 386.

— Je suis marchand de cigares à Cologne.

— Eh bien! entre nous, je crois que c'est là votre vraie vocation.

Il me lança un regard furibond. Je m'éloignai rapidement pour ne pas troubler l'équilibre européen par une discussion inutile.

Deux fois j'avais résisté aux querelles; mais cela ne pouvait durer indéfiniment. J'ai mes nerfs comme un autre... Un mouvement violent vous entraîne... et, patati! patata! voilà la guerre allumée. Qu'auraient dit nos lecteurs si, emporté par la situation, j'eusse pris de force une douzaine de petits duchés pour les offrir en prime à nos abonnés? Évidemment c'eût été glorieux pour ce journal; mais c'eût été fort pénible pour moi.

J'ai préféré revenir à Paris. On dîne mieux chez Ledoyen que chez un fermier de la Silésie.

~~~ Non, jamais, au grand jamais, on ne saura le dernier mot sur l'Allemagne. C'est à recommencer tous les six mois. Quand, chez nos marchands d'estampes, nous voyons les éternelles gravures de Faust et Gretchen et de Gretchen et Faust, nous pouvons nous dire : voilà le rêve.

En revanche, quelle réalité! Des Allemandes vêtues d'une façon non moins ridicule que les Françaises; sur la tête, un petit bout de paille au milieu d'un jardin potager, et un langage plus ou moins Benoîton qui n'a aucun rapport avec la prose de Gœthe.

La *Famille Benoiton*, celle de Sardou, a fait une petite excursion à Berlin, où je l'ai vue à deux théâtres différents; le dialogue de l'auteur a été, je vous prie de le croire, suffisamment massacré. Le premier théâtre où se jouait cette étincelante comédie, qui ressemble, ici, vaguement à une tragédie, a fait quelques recettes quand même.

— Est-il vrai que cette comédie ait été jouée deux cents fois à Paris? me demandait un journaliste de talent.

— Assurément.

— Et à quoi attribuez-vous ce succès?

— Au talent de l'auteur, d'abord; au talent des artistes, ensuite.

— C'est donc mieux joué à Paris qu'à Berlin? poursuivit mon interlocuteur.

Je le regardai; il parlait sérieusement.

— Vous ne répondez pas? fit-il.

— Si, mon cher monsieur. C'est absolument comme si vous me demandiez si l'obélisque de la place de la Concorde est moins imposant que les pyramides d'Égypte.

— Soit, me dit-il, mais alors, demain, allez au théâtre Wall-
~~~

ner, où l'on joue également la *Famille Benoiton,* vous m'en direz des nouvelles!

Je n'ai pas revu mon journaliste depuis la fameuse soirée où j'assistai à cette deuxième représentation, mais je ne suis pas fâché de lui donner de mes nouvelles par la voie de ce journal.

Figurez-vous une salle splendide... une scène immense; sur ce théâtre quelques messieurs et plusieurs dames qui jouent la comédie. Le vicomte Hector de Champrozé ne s'appelle point Félix; son nom, je l'ai oublié et je ne le regrette point... Quant à son rôle, il l'interprète dans le genre de Dumaine; les plus spirituelles reparties sont déclamées à la façon des tragédiens: le monsieur se pose, prend un air attristé... on croirait qu'il va dire le récit de Théramène. Point! il dit le dialogue de Sardou, en si bemol, comme une oraison funèbre.

J'étais dans une loge d'avant-scène et je mangeais mes gants pour ne pas pouffer de rire. Ah! si Sardou était entré... C'est un homme paisible, mais je gage qu'il aurait brûlé la cervelle à cet acteur! On a vu des honnêtes gens marcher vers le crime pour moins que cela! On avait fait venir les toilettes de Paris; mais encore faut-il savoir les porter; deux ou trois de ces dames avaient les allures de bonnes qui, en l'absence de madame, auraient endossé les robes de bal de leur maîtresse. Au milieu de tout cela un homme de talent, M. Helmerding, qui s'est égaré dans cette forêt.

Et puis d'ailleurs, je vous le demande franchement, comment voulez-vous vous amuser dans ces théâtres, qui sont du reste superbes?

On entre et l'on se dit :

— Enfin, je vais passer une bonne soirée!

Ah bien oui! au bureau où l'on prend son billet on lit sur une pancarte :

PRENEZ GARDE AUX VOLEURS!

— Aie! se dit le visiteur, il paraît que je me suis trompé de chemin; je voulais aller au théâtre et me voici dans la forêt de Bondy!

Cependant on ne recule pas... le plus paisible citoyen a des moments d'audace.

— Avançons toujours! se dit le spectateur.

Le voici dans les couloirs. Horreur! sur tous les murs on lit ces mots effroyables :

PRENEZ GARDE A VOS MONTRES!

Il est bien naturel que l'on commence par boutonner sa redingote jusqu'au cou, mais, par vingt cinq degrés de chaleur, ce n'est pas précisément une distraction agréable.

Néanmoins on pénètre dans la salle.

Voici la pièce qui commence! Vous croyez peut-être que vous écouterez le dialogue? ah bien oui; d'une main vous serrez le porte-monnaie, de l'autre vous ne lâchez pas votre montre; il faudrait avoir trois mains, comme quelques personnages des romans de Ponson du Terrail, pour se servir d'une jumelle.

J'avais beau chasser les noirs fantômes, les avis collés sur les murs du couloir se dressaient constamment devant mes yeux et me rappelaient à la réalité.

Quand le père Benoîton entrait en scène, je pensais qu'au lieu de son rôle il allait dire au public :

— Prenez garde aux voleurs!

Tandis que l'actrice chargée du rôle de mademoiselle Fargueil récitait la fameuse tirade sur la mousseline, une voix infernale criait à mes oreilles :

— Prenez garde à votre montre!

J'ignore si le répertoire ancien et moderne résisterait à de pareilles sensations... par moment je passais ma main sur mon front... je croyais être en proie à quelque hallucination épouvantable, et je me disais à par moi :

— Voyons! mettons un peu d'ordre dans nos idées... je ne suis pas au théâtre, mais à la police correctionnelle... tous ces spectateurs sont des gens sans aveu, qui, sous prétexte de voir la comédie de Sardou, font le mouchoir et volent les montres.

Dans l'entr'acte, quand je me promenais dans le superbe jardin du théâtre, je lisais sur tous les arbres :

— Prenez garde aux voleurs!

Et au buffet même, l'éternelle pancarte :

— Prenez garde à vos montres!

Ma foi, je me suis sauvé! De plus braves que moi en auraient fait autant à ma place.

~~~ On jouait aussi la *Famille Benoiton* à Dresde, et vous comprenez que je me suis dépêché de partir pour la capitale de la Saxe... non pour revoir l'œuvre de Sardou, mais pour me promener un brin à travers cette curieuse ville qui a le rare bonheur de posséder dans son musée la *Vierge à la chaise* de Raphaël et cent autres chefs-d'œuvre. Pour le quart d'heure on n'y cause guère de Rubens et de Michel-Ange, et les nombreux soldats saxons que j'ai aperçus dans les rues s'occupent de toute autre chose, que de la grande médaille d'honneur que les artistes parisiens se disputent avec un acharnement qui témoigne de leur haute impartialité.

Je n'ai gardé aucun souvenir de Dresde : cette ville m'est apparue comme une cité du dernier siècle : les édifices publics datent tous du XVIII[e] siècle, et les bourgeois sont de la même époque; on y voit encore des chaises à porteurs, comme au musée du petit Trianon, à Versailles; des chaises à porteur dans une cité contemporaine! Au premier abord cela paraît invraisemblable, mais pour rien au monde je ne voudrais induire le lecteur en erreur; le fait est vrai, on ne peut plus vrai!

Quoi qu'en pensent les habitants de Dresde, il m'est impossible de considérer la chaise à porteurs comme un moyen de locomotion en rapport avec notre époque. Assurément, la compagnie impériale des Petites-Voitures, dont le privilége s'est éteint à la fleur de l'âge, ne pouvait pas servir de modèle; mais, enfin, mieux vaut encore la dernière des rosses que deux Saxons qui vous promènent tout comme si vous étiez un marquis qui se rendrait à la cour du grand roi.

Le lendemain, j'ai pris une voiture pour voir un peu ce paysage fameux en Allemagne, que l'orgueil des Saxons a baptisé du nom de Suisse saxonne, et qui ressemble à la Suisse de Guillaume Tell comme les interprètes de la *Famille Benoiton* de Berlin ressemblent à leurs camarades de Paris. Sur les bords de l'Elbe, je me suis arrêté dans un village; près du village une petite maison de campagne portait cette inscription :

ICI SCHILLER ÉCRIVIT *Don Carlos,* 1785, 1786, 1787.

Entre nous, je n'étais pas fâché d'entendre causer un peu de Schiller, que l'on néglige d'une façon coupable depuis la mobilisation de la landwehr. En face de la villa dont je viens de parler, dans le jardin d'une autre maison de campagne, on voit une statue de Schiller. Il est assis et regarde le ciel, tout en écrivant.

C'est ici que, malgré mon admiration pour le génie d'un grand homme, je me sépare complétement de la manière de voir du sculpteur. Les hommes de génie sont peut-être autrement construits que les simples mortels; sans cela je ne saurais m'expliquer comment un auteur peut écrire — même un chef-d'œuvre — en regardant le ciel. D'ailleurs, c'est la seule manière de retrouver l'Espagne en pleine Saxe; car où Schiller aurait-il pu s'inspirer, sinon là-haut? Ce n'est point en regardant les citoyens saxons que le poëte aurait pu retracer les grandes figures de l'histoire espagnole; j'ai eu beau chercher autour de moi, je n'ai vu aucun visage qui m'eût rappelé Philippe II, don Carlos ou simplement le duc d'Albe. Dans le village même, près de la rivière, on trouve un obélisque avec cette inscription :

SCHILLER SE REPOSAIT ICI.

A part la *schilleromanie,* le paysage est vraiment agréable : une suite de vues pittoresques et de joyeuses villas, et afin que rien ne manque à la distraction du voyageur, on lui fait visiter une maison de fous dans les environs de Pirna.

Du reste, avez-vous remarqué pour quelle large part ces institutions entrent dans les guides des voyageurs?

Interrogez le garçon d'hôtel à votre arrivée dans la ville :

— Qu'y a-t-il de curieux chez vous?

— Oh! monsieur, bien des choses.

— Votre ville a-t-elle de beaux environs?

— Oui, c'est pas mal; mais tous les voyageurs visitent d'abord la prison.

— La prison?

— Oui, elle est superbe. Deux cent vingt cellules. C'est très curieux!

— Garçon, passez! je n'aime pas les prisons.

— Tiens! c'est singulier! Eh bien! j'engage monsieur à aller voir notre maison de fous. Il y en a qui sont fort gentils.

— Et comme places publiques, que peut-on voir dans votre ville?

— Nous avons la grande place où ont lieu les exécutions.

Cet échantillon de conversation doit vous suffire! Voyons, ami lecteur, la main sur la conscience, êtes-vous jamais arrivé dans une ville où l'on ne vous ait pas conseillé de visiter la prison, la maison de fous et la place où l'on exécute les criminels?

ALBERT WOLFF.

BULLETIN

On vient de placer, au cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale, dans la grande vitrine consacrée à l'exposition des figures de bronze, une magnifique statuette léguée par le duc de Blacas, représentant un guerrier combattant. Ce bronze précieux a été trouvé à Vienne, en Dauphiné. Il reproduit exactement le même sujet que la célèbre statue du musée du Louvre, connue sous le nom de *Gladiateur Borghèse.*

M. de Blacas a émis le vœu, dans son testament, que ses collections fussent acquises par l'État, pour être réunies au cabinet des antiques, auquel il avait légué cette pièce, d'une importance capitale.

Un journal du Midi, le *Phare du littoral,* a reçu de Paris la correspondance suivante :

« Il paraît que, sur la demande de la compagnie du chemin de fer et sur le vu d'un nouveau projet présenté par cette dernière, le ministre l'a autorisée à éviter la principauté de Monaco et à passer en souterrain sous le territoire français. Cependant la compagnie a demandé l'autorisation de présenter un autre projet, si toutefois elle venait à s'entendre avec les propriétaires de Monaco.

« Cette nouvelle, venant d'une personne bien renseignée, doit faire réfléchir les propriétaires de la principauté, car si, malheureusement, la compagnie vient à exécuter le souterrain dont elle a demandé la construction, la principauté se verra, pour toujours, privée d'un railway et, par suite, se trouvera reléguée en dehors de la civilisation et du progrès. »

Le *Messager de Taïti* annonce que la célèbre reine Pomaré vient de marier sa fille, la reine de Borabora, avec le fils du pasteur Maheanuu.

Le fiancé vient d'arriver de France, où il a reçu son éducation, et le mariage s'est fait d'après la loi française. Le commandant commissaire impérial, l'ordonnateur, M. Chauvet, capitaine d'artillerie, et M. Salmon, négociant, étaient les témoins des parties.

Chacun a signé sur les registres de l'état civil, dont on inaugurait ainsi la première page.

L'*Écho de Roanne* rapporte qu'une hirondelle s'était accrochée à un fil de coton, retenu lui-même au bord du toit de l'hôtel de ville.

Après avoir longtemps, mais en vain, essayé de se dégager, l'hirondelle captive, désespérant d'opérer seule son salut, se mit à pousser des cris de détresse. Quelques-unes de ses sœurs accourent aussitôt et mettent tout en œuvre pour délivrer la prisonnière; mais le fil résiste à leurs efforts réunis.

Les sauveteurs semblent très-affectés de leur impuissance; ils se consultent, reconnaissent la nécessité d'un renfort et se dispersent en criant. Bientôt une véritable armée est recrutée; cent hirondelles au moins entourent la captive, et le fil, tourmenté de toutes parts *unguibus et rostro,* cède enfin et rend à la liberté sa gentille prisonnière. La lutte avait duré près de six heures : aussi les courageuses libératrices, comprenant que leur sœur, qu'elles venaient d'arracher au trépas, avait épuisé toutes ses forces, et voulant lui continuer jusqu'au bout leurs bons offices, l'ont emportée en lieu sûr, heureuses et triomphantes du succès de leur entreprise.

On écrit de Toulon :

« On vient de congédier, par suite de grâce, le dernier forçat ayant encore la marque T. F. imprimée sur les épaules à l'aide d'un fer rouge. Cet homme était au bagne depuis trente-cinq ans; condamné à perpétuité, sa peine avait été commuée à diverses reprises, et il a pu enfin obtenir liberté pleine et entière pour sa conduite irréprochable.

Les journaux et les correspondances d'Allemagne continuent à être remplis de détails sur les mouvements de troupes qui s'effectuent dans toute l'étendue de la Confédération germanique. Nos lecteurs trouveront à la dernière page de ce numéro un charmant dessin que nous recevons de notre correspondant de Vienne, et qui représente l'arrivée d'un corps de volontaires hongrois dans la capitale de l'Autriche.

TH. DE LANGEAC.

M. DE BISMARK

Le nom de M. de Bismark a été trop souvent prononcé depuis quelque temps, au milieu des plus graves préoccupations, pour que nous ayons besoin de rappeler le rôle que cet homme d'État a joué depuis l'époque où le roi Guillaume I[er] lui a confié, avec les deux portefeuilles de la maison du roi et des affaires étrangères, la présidence du conseil. Nous voulons seulement jeter un coup d'œil sur le passé et noter les principaux événements qui ont marqué la carrière de M. de Bismark jusqu'à son avénement à la direction des affaires prussiennes.

Le comte de Bismark (avant l'annexion du Lauenbourg à la Prusse, il ne portait que le titre de baron) est né le 1[er] avril 1814, à Schœnhausen, près de l'Elbe. Après avoir étudié à Gœttingue, à Berlin et à Greifswald, il embrassa la carrière militaire, et, d'abord volontaire dans l'infanterie légère, il ne tarda pas à être nommé lieutenant dans la landwehr.

Membre de la diète de la province de Saxe en 1846 et de la diète générale en 1847, il se fit remarquer par l'originalité de son esprit, la spontanéité de sa parole, une décision et une fécondité d'idées qui annonçaient déjà en lui l'homme politique.

Ses débuts dans la carrière diplomatique datent de 1851. Son rôle dans la seconde chambre du parlement prussien avait attiré l'attention du roi Frédéric-Guillaume IV, qui l'envoya occuper la légation de Francfort. En 1852, il alla représenter la Prusse à Vienne, et, jusqu'en 1859, il se montra l'adversaire constant de M. de Rechberg, le chef du cabinet autrichien. Devenu ambassadeur à Saint-Pétersbourg, M. de Bismark reçut du czar le grand cordon de Saint-Alexandre-Newski. Au mois de mai 1862, il était nommé ambassadeur à Paris; mais il ne devait pas occuper longtemps ce nouveau poste. Le 22 septembre 1862, à la suite du conflit survenu à Berlin entre la chambre et le gouvernement, le roi le rappela pour lui confier les hautes fonctions qu'il occupe encore aujourd'hui. En quittant l'ambassade de Paris, M. de Bismark reçut de l'Empereur le grand cordon de la Légion d'honneur.

Ce fut alors que l'on vit reparaître sur le tapis cette éternelle question des duchés, et que l'alliance austro-prussienne aboutit à la guerre avec le Danemark. Ici doit se terminer notre notice : les journaux politiques continuent chaque jour l'histoire de M. de Bismark.

R. BRYON.

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(Suite[1].)

— O mon Dieu! s'écria la jeune fille terrifiée en se pressant sur le sein de Thérèse, ce sont des esprits de l'enfer qui habitent ici.

— Vous l'avez dit, répondit la sorcière, mais ne vous en effrayez pas : il ne vous arrivera pas le moindre mal. Je vous en prie, ne me troublez pas dans ma grande œuvre.

1. Voir les numéros 540 à 546.
~~~

Elle prit une coupe en fer et la plaça sur un trépied doré. Elle frotta trois fois un petit morceau de soie pourpre sur la tête de mort, et après l'avoir trempé d'une certaine liqueur, elle le jeta dans la coupe. Une flamme bleuâtre jaillit en serpentant. La sorcière prit son livre magique et après avoir passé plusieurs fois sur la flamme ses mains décharnées, elle lut en grommelant à différentes pages du livre des paroles qui avaient un son effrayant. Elle courut trois fois autour de la table et appela à elle les esprits infernaux.

Les chats sortirent en miaulant de la cheminée.

On comprend sans peine combien la pauvre fille devait être épouvantée; mais comme la souffrance avait déjà épuisé ses forces, elle était devenue presque insensible à ce qu'elle voyait. Thérèse frissonnait de tous ses membres; mais sa curiosité était plus grande encore que sa terreur, et comme elle avait maintes fois déjà assisté à des scènes semblables, elle avait assez de force pour soutenir Gertrude.

— Dites-moi maintenant, dit la sorcière en prenant la main de la jeune fille, dites-moi si, lorsque je vous aurai fait voir la vérité, votre douleur en augmente, vous ne m'en voudrez pas?

— Non, non, répondit Gertrude tremblante, ne vous l'ai-je pas demandé moi-même?

— Voulez-vous d'abord voir votre amant?

— Oui.

— Venez donc ici près de la cheminée. Oh! vous avez peur des chats? Partez! cria-t-elle, et les deux chats noirs disparurent dans la cheminée.

Elle prit la tête de mort et la plaça sur la table.

— Approchez de la cheminée, mademoiselle; regardez dans cette glace.

Et elle tira le rideau qui couvrait le verre.

— Je vois Ludovic endormi, s'écria Gertrude; Thérèse, vois donc comme il repose tranquillement. Un homme veille sur lui avec sollicitude. Thérèse, viens donc, ne vois-tu pas ses boucles blondes s'étaler sur l'oreiller, et le doux sourire qui flotte sur ses lèvres? Il rêve...

— Oui, dit la vieille, il rêve de vous, mademoiselle.

Gertrude regarda longtemps dans la glace. La vue du doux sommeil de son bien-aimé, lui donnait quelque consolation.

— Ce jeune gentilhomme ressemble-t-il à votre fiancé? demanda la sorcière.

— Oui, oui, c'est lui-même, dit Gertrude. Quand le reverrai-je?

— Demain, au lever du soleil, répondit la vieille.

Gertrude se réjouit à l'espoir qu'elle aurait bientôt Ludovic pour consolation et pour appui.

— Voulez-vous maintenant voir votre père?

— Oui.

— Alors éloignez-vous de la glace.

— Elle fit retomber le rideau.

Mademoiselle, poursuivit-elle, prenez patience jusqu'à ce que l'apparition se soit formée. Vous allez voir une scène terrible et peut-être vos forces succomberont-elles sous la douloureuse émotion qui va saisir votre cœur.

— Vous vous trompez, dit Gertrude, si je vois mon père vivant, le courage ne me manquera pas.

— Eh bien, mademoiselle, placez-vous devant la glace, dit la magicienne en relevant le rideau.

A peine Gertrude avait-elle porté les yeux sur le miroir qu'un cri déchirant lui échappa, et elle tomba inanimée sur le sol. Thérèse se mit à pleurer amèrement sur son infortunée maîtresse, en se lamentant sur les coups nombreux qui l'avaient frappée ce jour-là.

— Je savais que cela arriverait, dit la vieille. Ne l'ai-je pas prédit? Mais je saurai la tirer de cet évanouissement.

— Qu'a-t-elle donc vu? demanda Thérèse.

— Voyez-vous même, dit la sorcière en la poussant devant la glace.

Thérèse recula en jetant un cri.

Qu'avaient-elles donc vu?... Le vieux Godmaert au milieu des bourreaux et soumis à d'horribles tortures; l'expression de souffrance de ses traits contractés par la douleur et le sang qui découlait de son corps, avaient brisé le cœur des deux pauvres femmes.

— Que vais-je faire maintenant de ma pauvre maîtresse privée de sentiment? dit Thérèse en sanglotant.

— Écoutez, répondit la vieille, voici un petit flacon qui va la ranimer. Quand je lui aurai donné ceci, la jeune demoiselle se lèvera et vous suivra silencieusement jusqu'à votre demeure. Je vais lui donner l'oubli complet du passé. Mettez-la au lit sur-le-champ; la voix de son amant aura seule le pouvoir de la tirer de son sommeil. J'espère que, lorsque tout se sera passé comme je vous l'ai prédit, vous ne m'oublierez point.

Elle versa lentement le contenu du flacon dans la bouche de Gertrude. Celle-ci se leva et resta debout, immobile et muette.

— Marchez en avant, Thérèse, dit la vieille. Ne vous inquiétez pas de la jeune demoiselle, elle vous suivra pas à pas. Adieu, ne lui adressez pas la parole, elle ne vous entendrait pas.

Et la porte se ferma derrière les deux femmes.

Thérèse se mit à marcher, et en jetant derrière elle un regard plein d'anxiété, elle vit que Gertrude la suivait docilement. Quand elles furent de retour chez elles et dans la chambre de la jeune fille, celle-ci se laissa déshabiller patiemment. Elle ne fut pas sitôt couchée qu'un profond sommeil ferma ses yeux rougis par les larmes.

Thérèse veillait à côté d'une petite lumière; mais bientôt la fatigue triompha aussi de ses inquiétudes, et elle s'endormit à son tour sur son siége.

V

Remontons un peu en arrière dans notre récit, et voyons si la sorcière était d'accord avec la réalité en montrant à Gertrude son père dans une si horrible situation.

L'Espagnol Valdès avait assisté à l'enlèvement de Godmaert et avait remarqué non sans appréhension que le peuple était très-sympathique aux Gueux. Il avait été saisi d'anxiété quand les murmures et les cris de délivrance s'étaient élevés du sein de la foule. Mais dès qu'il eut vu la porte de la prison se refermer sur son ennemi, il s'était mis en campagne pour hâter le résultat de ses accusations.

Godmaert gisait dans le coin d'un cachot où ne pénétraient ni air ni lumière. Il songeait à la douleur que devait éprouver sa fille et des larmes amères baignaient ses joues; et sous le coup de la souffrance morale qui l'oppressait, il ne sentait pas que son mouvement de désespoir imprimait dans ses flancs la pesante ceinture de fer dont on l'avait chargé. Le temps qu'il avait passé dans ce sombre cachot lui semblait long, très-long, bien que le soleil du soir éclairât encore de ses rayons pourpres les murs extérieurs de la prison.

A dix heures du soir, la porte du cachot s'ouvrit.

— Godmaert, cria le geôlier en entrant avec sa lanterne, levez-vous, je dois vous conduire devant le tribunal.

Et il détacha la ceinture de fer. Deux hommes armés saisirent le vieillard par le bras et l'emmenèrent, à travers de sombres couloirs, dans une vaste salle voûtée comme une église. Cette salle était très-basse d'étage, car les colonnes qui supportaient la voûte étaient très-peu élevées; aussi la lampe fumeuse qui brûlait sur la table lançait-elle facilement ses rayons jusqu'au plafond et éclairait-elle parfaitement la place. Un grand crucifix de bois noir et rouge artistement ouvragé et un livre des Évangiles garni de clous et de fermoirs en argent se trouvaient sur le tapis de la table. Deux poignards disposés en croix, emblèmes d'une sanglante justice, étaient posés sur les pages ouvertes de l'Évangile.

Quatre personnages entièrement vêtus de noir étaient assis à une seconde table; à leur physionomie grave et froide on reconnaissait des juges. Du papier et des plumes se trouvaient devant eux pour constater les aveux qu'ils attendaient de l'accusé. A la porte de la salle se tenaient deux hommes armés et portant l'épée nue.

Plus loin, au fond de la salle, on pouvait entrevoir, à la douteuse lueur de la lampe, quelques instruments amoncelés en désordre sur le parquet: il y avait là des roues, des cordes, des bancs, des chaînes, parmi d'autres objets dont il était impossible de reconnaître la nature. C'étaient les instruments de torture auxquels on recourait à cette époque dans tous les procès importants pour forcer l'accusé à avouer son crime.

Godmaert promena les yeux avec horreur sur ces sanglants auxiliaires de la loi; mais il tressaillit plus vivement encore quand son regard se dirigea vers un coin ténébreux de la salle; il avait reconnu au loin, lugubre apparition, les traits de son ennemi Valdès.

— Faites approcher le prisonnier, dit l'un des juges, et Godmaert fut conduit par les hommes d'armes jusqu'à une courte distance de la table.

Après avoir conféré pendant quelques instants avec ses collègues, le président du tribunal se tourna vers Godmaert, et dit:

— Approchez encore... là... près de la table. Jurez la main sur l'image de notre Sauveur et le livre de vie, que vous direz la vérité devant nous, la vérité et rien que la vérité.

— Je le jure par le Dieu qui nous entend! dit Godmaert en posant la main sur le crucifix.

— Retournez à votre place, reprit le président, et écoutez attentivement ce que je vais vous dire. Les troubles qui agitent les Pays-Bas et l'audace inouïe des hérétiques ont fait prendre à la Gouvernante la résolution de renoncer à la clémence et de recourir aux moyens de rigueur contre les fauteurs d'émeute. Vous, Godmaert, vous êtes connu comme l'un des meneurs; votre tête appartient à la justice; cependant, en considération des éminents services que vous avez rendus jadis à notre empereur Charles, on m'a donné plein pouvoir d'agir envers vous avec une extrême indulgence. Je puis vous mettre en liberté à l'instant, si vous voulez jurer que désormais vous n'entreprendrez plus rien contre le gouvernement espagnol, et que si on vous engageait à le faire, vous combattrez ouvertement les mutins.

Godmaert avait entendu ces paroles avec stupéfaction, mais il vit Valdès sourire dans l'ombre et sentit tout à coup son sang bouillir dans ses veines. Il regarda les juges avec fierté et répondit:

— Un soldat ne trahit pas ses amis. Je regarde la domination espagnole comme un malheur pour mon pays; et si je puis le faire encore, je continuerai de la combattre au risque de ma fortune et de ma vie.

— Est-ce bien là votre dernier mot, Godmaert?

— C'est ma détermination irrévocable.

— Il nous peine de recourir à toutes les rigueurs de la loi, vis-à-vis d'un gentilhomme aussi illustre que vous. Mais, comme mandataires de l'État, nous devons faire notre devoir sans hésitation.

— Faites votre devoir comme bon vous semble. Moi je fais le mien!

— Répondez-moi donc. Vous êtes accusé en premier lieu d'être le chef des Gueux d'Anvers et d'avoir juré une haine mortelle au gouvernement de Philippe II.

— C'est la pure vérité! répondit Godmaert d'une voix ferme et décidée.

D'avoir cherché à soulever le peuple et inspiré à vos concitoyens, par tous les moyens, de l'aversion pour le gouvernement actuel. — Vous peignez, dit-on, la domination espagnole comme odieuse et tyrannique, et vous assistez à des conciliabules où l'on délibère sur les moyens de soustraire les Pays-Bas à l'obéissance due à leur légitime souverain?

— J'ai engagé le peuple à se soulever; j'ai dépeint la domination espagnole telle qu'elle est, tyrannique et odieuse! Cela est vrai...

— Comment, tout cela est vrai? et vous l'avouez avec ce sang-froid!...

— Dois-je mentir, alors que j'ai juré de dire la vérité?

Le juge secoua la tête avec stupéfaction. Il se tourna vers le greffier et s'entretint, durant quelques instants, avec lui. Puis, poursuivant l'interrogatoire, il dit à Godmaert:

— De plus, vous êtes accusé d'avoir adressé à la Gouvernante, sous forme de supplique, une gravure diffamatoire.

— C'est faux! s'écria Godmaert avec indignation.

— D'avoir vous-même répandu des exemplaires de cette gravure parmi le peuple.

— Je vous dis que c'est un odieux mensonge. Je n'ai même jamais vu cette gravure. Quel est le traître qui a porté contre moi cette infâme accusation?

— Valdès, dit le juge, il nie l'avoir fait!

Valdès s'approcha; il avait d'avance pesé les termes de l'imputation qu'il allait formuler.

— Godmaert, dit-il d'un air hypocrite, vous devez vous rappeler qu'un jour où j'étais assis à votre table, vous m'avez montré une image où la Gouvernante était représentée de la façon la plus outrageante?

— Tu mens, Valdès, tu mens! s'écria le Gueux avec mépris.

— Silence, accusé, vous ne pouvez parler. Qu'y avait-il sur cette gravure?

Valdès répondit.

— La Gouvernante, en costume de cérémonie, était assise dans une chaise d'enfant, et faisait la mine la plus ridicule, elle avait un crochet pour sceptre et pour couronne un bourrelet. Le comte de Berleimont la tenait en lisière, et de l'autre côté les nobles néerlandais qui sont restés fidèles, tels que d'Aerschot, d'Aremberg et d'autres, lui offraient des sucreries et des friandises pour l'empêcher de crier, pendant qu'un Gueux la fouettait. Godmaert, en me montrant cette gravure, m'a dit en riant: Voilà Madame peinte d'après nature.

— Parjure! s'écria Godmaert, ne trembles-tu pas d'énoncer une pareille fausseté en présence de cette croix sanglante sur laquelle Dieu est mort pour nous? Traître sorti de l'enfer!

— Accusé, s'écria Ortado, l'un des juges, répondez à ma question. N'avez-vous que cela à dire pour votre défense?

— Que voulez-vous que je réponde, sinon que cet infâme en a impudemment menti?

— Nous avons entendu la déposition d'un homme que vous-même avez voulu envoyer à la Gouvernante avec l'insultante missive.

— Comment s'appelle cet homme? demanda Godmaert.

HENRI CONSCIENCE.

(La suite au prochain numéro.)

ARMÉES D'AUTRICHE ET D'ITALIE

Le lecteur trouvera ci-joint les principaux costumes des soldats de l'armée autrichienne et de l'armée italienne.

Nous sommes heureux de pouvoir donner un tableau à peu près complet de l'armée autrichienne, tant sur le pied de paix que sur le pied de guerre:

	Pied de paix.	Pied de guerre
Infanterie de ligne : 80 régiments....	143,804	383,324
Infanterie des frontières : 14 régiments, plus le bataillon d'infanterie de Titel....................	30,401	53,268
Infanterie légère : 1 régiment de chasseurs tyroliens de 6 à 7 bataillons, et 32 bataillons de chasseurs de campagne....................	24,710	48,846
Troupes sanitaires : de 10 à 12 compagnies....................	1,010	2,342
Cavalerie de ligne : 12 régiments de cuirassiers.—*Cavalerie légère :* 2 régiments de dragons, 12 de hussards et 12 de lanciers, 2 régiments de volontaires-hussards et 1 régiment de volontaires-lanciers..............	39,188	41,903
Artillerie de campagne : 12 régiments et 1 régiment d'artillerie des côtes..	28,471	50,489
Troupes du génie : 2 régiments et 6 bataillons de pionniers..............	8,764	13,766
Corps du train des équipages : 54 escadrons en temps de paix; en temps de guerre, le nombre peut s'élever au chiffre ci-contre..................	2,928	23,272
Total de l'infanterie........	201,925	489,780
— de la cavalerie........	39,188	41,903
— des autres troupes....	39,883	87,527
— général..............	280,996	619,210

Il y a encore à ajouter à ces chiffres les troupes de sûreté publique composées de 10 régiments de gendarmerie

et du corps militaire de police (12,432 hommes), les gardes du corps (785 hommes), les corps de troupes organisés seulement en temps de guerre, les dragons d'état-major, les bataillons de volontaires, la cavalerie légère et irrégulière, la milice armée des frontières militaires, les tirailleurs volontaires du Tyrol, les soldats des établissements militaires, les ouvriers des ateliers de l'artillerie, ainsi que des établissements de remonte et de subsistance, 4 compagnies de discipline et l'état-major de l'armée.

Tout sujet autrichien est astreint au service militaire. L'armée se recrute au moyen de la conscription et des engagements volontaires. La durée du service est de huit années. Pour les soldats du territoire désigné sous le nom de frontières militaires, le service dure de vingt à cinquante ans. L'infanterie des frontières est un corps particulier à l'armée autrichienne; il date de Marie-Thérèse. Sa principale fonction, ainsi que son nom l'indique, est de défendre les frontières de l'empire sur les points militaires. C'est, dans le fait, une espèce de milice locale, qui n'est mobilisée que dans les cas d'urgence.

L'uniforme de l'infanterie est un shako de drap noir, une tunique blanche à parements de couleur qui varie suivant les régiments, et un pantalon bleu à liseré blanc. Les Hongrois portent le pantalon collant de façon à le faire entrer dans la botte.

Les bataillons de chasseurs sont composés d'hommes exercés dont les plus habiles viennent de la haute Autriche, des Alpes styriennes, des Carpathes et autres pays de montagnes. Il n'est pas douteux que par la précision et la rapidité du tir, ils ne puissent rivaliser avec les meilleurs tireurs d'Europe. Leur uniforme consiste en une tunique d'un gris clair



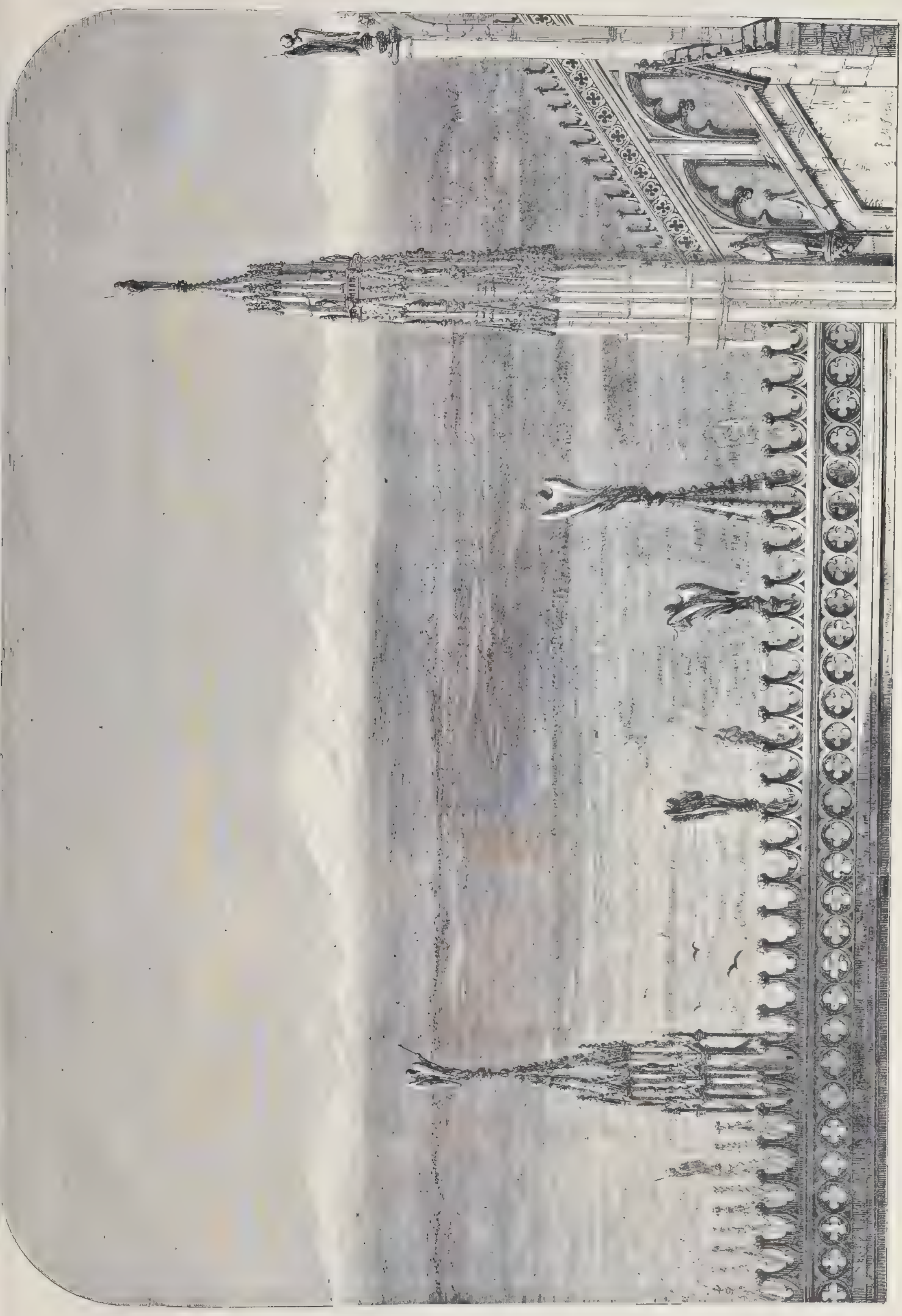
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

UNIFORMES DES DIFFÉRENTS CORPS DE L'ARMÉE ITALIENNE, d'apr[illegible] [illegible]spondant à Florence. — Voir page 387.



Infanterie de ligne. Hussard. Corp[illegible] des volontaires. Infanterie hongroise.

UNIFORMES DES DIFFÉRENTS CORPS DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE, d'[illegible] dessin de [illegible] correspondant à Vienne. — Voir page 387.



LES PLAINES DE LA LOMBARDIE, vue de la pyramide centrale de la cathédrale de Milan; d'après une photographie. — Voir page 391.

avec pantalon à bande verte. Leur coiffure est un chapeau rond en feutre retroussé sur un côté et orné d'une plume courte.

La cavalerie de ligne porte la jaquette blanche avec le pantalon gris garni de cuir jusqu'à la hauteur du genou. Les cuirassiers ont, sur la poitrine seulement, une plaque de fer noir poli. L'uniforme des lanciers consiste en une courte tunique vert foncé, à collet et parements rouges, richement ornée d'épaulettes, de cordons et d'aiguillettes; en un pantalon, également vert, à bande rouge, et en un bonnet polonais de forme basse avec aigrette. Leurs lances sont décorées de pennons noirs et jaunes. Le costume des hussards, étant à peu près le même dans tous les pays, peut se passer de description.

Pour ce qui est des soldats de l'artillerie, ils ont la tunique brune à revers et parements rouges, le pantalon bleu clair et le chapeau de feutre avec un des bords retroussés et l'aigrette noire et jaune. Le génie porte la tunique bleu sombre à revers cramoisis et le chapeau rond à bords relevés.

Au mois de janvier dernier, l'armée italienne comptait sous les armes 343,464 hommes. Depuis, en ajoutant les dernières catégories, la classe de 1865 tout entière, les carabiniers et divers corps d'élite, le gouvernement national est arrivé à réunir 502,079 soldats, et environ 40 000 volontaires sous les ordres de Garibaldi.

[illegible] nisées qui soient en Europe. L'esprit des troupes est excel- [illegible] rait trop louer cette simplicité rustique qui s'unit chez elles aux qualités mâles du soldat. L'uniforme italien offre une heureuse combinaison des costumes militaires adoptés en France et en Allemagne. Celui des bersaglieri frappe par son originalité. On en remarque surtout la coiffure, composée d'un large chapeau rond en cuir verni orné sur le devant d'une épaisse touffe de plumes de coq.

L. DE MORANCEZ.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Une nouvelle étoile au ciel. — Sa découverte et sa disparition. — Sa couleur. — Son analyse au spectroscope. — Théorie de M. Le Verrier. — Les soleils qui se rallument et s'éteignent. — Temps que la lumière met à arriver des astres sur la terre. — Les taches du soleil selon le P. Secchi. — Le maréchal Vaillant et les oiseaux. — Théories du vol. M. [illegible]

Le 13 mai, M. Courbebaisse, ingénieur en chef à Rochefort, en observant du haut de sa terrasse, avec une lunette de petite dimension, quelques étoiles de la constellation *la Lyre*, aperçut tout à coup, non sans un vif sentiment de surprise, dans la *couronne boréale*, une étoile de troisième grandeur qu'il n'y avait jamais vue, quoique l'avant-veille il eût précisément exploré cette partie du ciel.

M. Courbebaisse donna aussitôt avis de sa découverte directement à l'Observatoire de Paris, et il l'annonça à l'Académie des Sciences, par l'intermédiaire de M. Delaunay.

Dès lors, à Paris comme à Rochefort, on se mit à étudier [illegible] de troisième grandeur, comme je vous l'ai dit, elle ne tarda point à diminuer d'éclat, de teinte et de proportions, et à s'éteindre ou à s'éloigner; car le 20, c'est-à-dire sept jours après la découverte de son apparition au ciel, elle n'était plus que de septième grandeur.

MM. Wolf et Rayet ont analysé au spectroscope la lumière [illegible] nébuleuses et les comètes, un spectre obscur et des lignes brillantes dont ils n'ont encore fait connaître ni les dispositions, ni et par conséquent à quels métaux elles se rapportent.

M. Le Verrier émet au sujet de cette étoile, resplendissant à l'improviste dans le ciel et qui va s'éteignant avec une grande rapidité, une théorie qui ne manque assurément ni de poésie, ni de hardiesse, ni même de vraisemblance et de probabilité. Il se demande si ces astres, qui apparaissent tout à coup et disparaissent de même, ne pourraient pas bien être des soleils en voie de formation et à l'état d'incandescence.

Voici sur quels raisonnements il appuie sa théorie.

En vertu des lois du refroidissement des corps incandescents, une pellicule finit par se former à la surface de ces corps et arrête parfois partiellement le rayonnement lumi- [illegible]

Supposez qu'un de ces corps soit une étoile comme celle qui se montre dans la *couronne boréale*, et un soleil en voie de formation. Sa croûte superficielle, tout en augmentant [illegible] à se briser de temps à autre, sous l'influence des forces plutoniennes qu'elle renferme dans son sein, et qui, éclatant tout à coup, s'ouvrent une issue à travers leur enveloppe.

[illegible] la géologie, pour la terre quand elle se trouvait à l'état de formation.

[illegible] que les périodes d'éclat et de grande apparence de ces étoiles qui, tantôt se montrent et tantôt se cachent, ont pour cause d'immenses explosions qui les entr'ouvrent et qui rejettent au dehors les matières de feu qu'elles contiennent.

La période opposée, c'est-à-dire l'état d'acalmie, expliquerait comment ces soleils naissants perdent de leur éclat fulgurant, deviennent sombres et semblent alors s'éloigner et disparaître aux regards des astronomes, qui cessent de les apercevoir.

Les quelques étoiles successivement apparues à diverses [illegible] ces suppositions, un seul est même astre, tantôt visible, tantôt échappant à l'œil humain, selon qu'il serait en état d'explosion ou de calme.

La même hypothèse expliquerait la variété d'aspect de certaines autres étoiles dont le mouvement de rotation montrerait tour à tour à notre globe soit un hémisphère où l'incandescence dominerait, soit un hémisphère recouvert de taches.

Ajoutons que ces phénomènes sont de beaucoup antérieurs au moment où ils frappent nos yeux.

En effet, la lumière qui arrive des astres à nos regards, si rapide que soit sa marche, n'en met pas moins des centaines et peut-être des milliers d'années à arriver jusqu'à la terre.

Donc, au moment où nous les constatons, ils ont sans doute cessé de se manifester depuis des espaces de temps devant la durée desquels s'épouvanterait l'imagination humaine si elle pouvait les calculer.

Puisque nous parlons astronomie, ajoutons que le P. Secchi vient de publier à Rome un mémoire sur les taches du soleil, qu'il étudie depuis longtemps, taches qui présentent beaucoup d'analogie avec les phénomènes dont nous venons de nous entretenir.

Le célèbre astronome résume son opinion sur ces taches en disant qu'elles sont de véritables cratères, analogues à ceux qui existent sur la terre et dans la lune, avec cette différence toutefois qu'ils ne se forment point dans une matière solide et compacte, mais bien dans une matière fluide, et particulièrement dans la couche de nuées lumineuses qu'on désigne sous le nom de photosphère.

Du ciel, redescendons sinon tout à fait sur la terre, du [illegible] M. le maréchal Vaillant vient d'adresser une charmante lettre à M. Babinet, son collègue de l'Institut.

« Les hirondelles de fenêtre, à ventre blanc, les hirondelles de cheminée, à ventre de brique, les martinets, qui sont tout noirs et si criards, dit-il, entreprennent toujours leurs grands voyages aériens par un *vent de bout*, c'est-à-dire par un vent du sud, quand ils partent pour le Midi, et par un vent du nord quand ils abandonnent les contrées à basses latitudes pour venir dans le nord de notre Europe. »

A quoi attribuer cette préférence?

Est-ce à l'instinct? Le maréchal a peine à croire au pur instinct des animaux, et se sent disposé à imaginer que les animaux font des raisonnements qui nous échappent, ou du moins que leurs sens sont impressionnés par des actions physiques auxquelles ils obéissent, comme l'enfant qui vient de naître obéit à la faim qui lui fait prendre le sein de sa nourrice.

Il expose ensuite comment les hirondelles et les autres [illegible] avoir la perception de l'odeur des chenilles et des autres in- [illegible]

Si les oiseaux se laissent conduire par l'odorat, un vent de bout peut seul leur apporter ces effluves désirés. Ils partent donc avec un vent de bout. Ce n'est pas une chasse au clocher à vue, c'est une chasse au nez.

Les hirondelles ne voyagent jamais que par un vent de bout, et on peut voir, à la campagne, des nuées de ces oiseaux, venus par le vent du sud au mois de septembre, s'arrêter plusieurs jours sur un point quelconque, si le vent se met tout à coup à souffler du nord. Elles ne recommencent leur voyage qu'au moment où le vent reprend sa première direction.

Lorsqu'elles vont ainsi vent de bout, l'air les soutient comme il le fait d'un cerf-volant : elles s'inclinent de manière à opposer une résistance proportionnelle à la force qu'elles peuvent surmonter, et elles n'ont plus qu'à se servir de leurs ailes pour avancer : l'effet de la pesanteur se trouve ainsi, pour ces oiseaux, presque détruit, comme il l'est pour le cerf-volant.

Si, au contraire, l'oiseau veut marcher en suivant le vent, d'une part, il faut qu'il lutte non-seulement contre l'effet de la pesanteur, mais encore qu'il résiste au vent qui le pousse par le dos et tend à le précipiter vers la terre. D'autre part, ce même vent qui souffle en arrière, l'ébouriffe, lui retrousse les plumes; or, rien ne saurait être plus désagréable et plus dangereux pour les oiseaux que d'avoir les plumes ébouriffées; aussi, lorsqu'ils se tiennent perchés et que le vent souffle avec violence, se présentent-ils toujours de face à ce vent. D'ailleurs, les autres animaux en agissent toujours de même, et les bœufs et les moutons, qui paissent dans une prairie, ne le font que le nez au vent.

Enfin, la position naturelle ou normale d'un oiseau, c'est d'avoir, comme nous, la tête plus élevée que le reste du corps. En volant, ils doivent donc chercher à se rapprocher [illegible] un peu fort d'arrière en avant, sans s'exposer à choir à terre.

Les oiseaux voyageurs suivent volontiers la direction du méridien, comme l'ont observé la plupart des véritables ornithologistes qui font reposer leurs études sur les mœurs et sur les habitudes des animaux, et non sur d'indéchiffrables classifications.

Dans les premiers temps de la conquête de l'Algérie, un naturaliste distingué et qui a passé sa vie à étudier les oiseaux, le commandant Jean-Jacques Levaillant, fils du célèbre naturaliste, vit passer à Stora, au-dessus de sa tente, une immense bande de flamands.

« Voilà, dit-il aux officiers qui se trouvaient près de lui, voilà des flamands qui viennent du sud, et qui me démontrent qu'il existe au plein sud de Stora de grands marais, où ils vivaient de pêche. »

En effet, quand, grâce aux progrès de la conquête, on put visiter les pays situés au sud de Stora et restés jusqu'alors inexplorés, on y trouva les grands marais annoncés par le commandant Levaillant.

On doit à M. Martner, de Strasbourg, une excellente étude sur les cigognes, qui trouve tout naturellement sa place à côté des observations ornithologiques du maréchal Vaillant, et qui font connaître plusieurs faits curieux et restés jusqu'ici inconnus.

M. Martner a pour observatoire un vaste grenier d'où il peut, sans être vu, voir à son aise et sans effaroucher les cigognes, les allées et les venues de ces oiseaux, et s'initier aux moindres détails de leurs habitudes.

C'est vers la fin de février qu'arrivent les cigognes. Elles commencent par reprendre possession des nids qu'elles habitaient avant leur départ, à l'automne, et qui se trouvent, à Strasbourg, groupés en grande partie à l'ouest de la célèbre cathédrale et dans un rayon restreint. Elles réparent d'abord ces nids avec des branchages : une fois assurées du gîte, elles songent ensuite à la nourriture et se répandent dans la basse Alsace, en grande partie entrecoupée par des cours d'eau et des prairies, et, par conséquent, fort abondante en petits poissons, en grenouilles et en reptiles.

Les cigognes tiennent singulièrement à leurs nids et n'y laissent pas toucher impunément. « Un jour, raconte M. Martner, un couple, encore jeune et inexpérimenté, s'était établi sur une cheminée vacante en face de mes fenêtres; le nid s'élevait rapidement, parce que les jeunes oiseaux pillaient dans les nids voisins les matériaux qui leur étaient nécessaires.

« Bientôt une demi-douzaine de cigognes s'apercevant que ce nouveau nid se formait aux dépens des leurs, se précipitèrent avec fureur sur l'édifice en construction, en dispersèrent une partie des matériaux, les firent tomber à terre, et en emportèrent le reste dans leur bec. Pour faire ce coup, elles avaient profité de l'absence du jeune couple. »

Les cigognes pondent ordinairement deux ou trois œufs. A mesure que les petits grossissent, leur appétit devient plus fort, et les parents ont fort à faire pour leur apporter la nourriture nécessaire. Un jour, un de ceux-ci arrivant avec la provende, qui paraissait être une couleuvre vivante qui se débattait beaucoup, les petits allongèrent vivement leur bec, chacun d'eux voulant être servi le premier, et piquèrent ou pincèrent probablement leur mère. La mère s'abattit sur le nid, en piétinant avec colère pendant quelques instants; puis inclinant la tête de côté, elle regarda fixement les goulus pendant quelques minutes, comme pour les menacer. Les cigogneaux ne bougèrent pas, se tinrent parfaitement tranquilles, et reçurent ensuite avec beaucoup de calme la nourriture que la mère leur distribua également.

Quand les petits deviennent un peu gros, le nid se trouve trop étroit; les parents vont alors se percher, pendant la nuit, sur le faîte des toits voisins. Rien d'amusant comme de voir les enfants s'essayer à voler; ils se dressent d'abord sur leurs longues pattes, battent gauchement de leurs ailes par un mouvement régulier; puis ils s'élèvent quelque peu avec le même mouvement, et retombent lourdement dans leur nid. Au bout de huit à dix jours, ils peuvent prendre leur vol, en augmentant progressivement les distances parcourues. Ils présument quelquefois trop de leurs forces et ne peuvent regagner leur demeure. Ils tombent à terre; et les amateurs d'oiseaux profitent de cette chute, pour les relever avec soin et les mettre dans leurs cours ou leurs jardins.

A Saverne, dans un établissement de bains, un de ces oiseaux ayant une querelle avec un chien pour un morceau qu'ils se disputaient, a eu la mandibule inférieure brisée. Le pauvre animal devait nécessairement mourir de faim; un ferblantier fut appelé, lui fabriqua un fragment de bec en fer-blanc qui fut rajusté à la partie restante au moyen de petits clous, et dont le blessé se servit fort bien.

Le départ des cigognes a lieu de bonne heure, au commencement de septembre; déjà longtemps avant cette époque les nids sont vides; pères et enfants vont passer la journée dans les champs, au bord des ruisseaux et des mares, où ils trouvent de petits poissons, des grenouilles, des souris, de gros insectes, car tout leur est bon; et ils ne reviennent que dans la soirée, pour se percher sur les toits. Quelques jours avant le départ, on voit toutes les cigognes rangées à côté les unes des autres, sur le toit très-élevé et très-aigu de l'église appelé le Temple-Neuf, et consacré au culte protestant; on les entend pendant la nuit, claqueter continuellement de leurs becs, comme pour se concerter; puis, un beau matin, on n'en aperçoit plus une seule : elles sont parties au point du jour.

S. HENRY BERTHOUD.

SALON DE 1866

LE GENRE

Genre historique. — MM. Gérôme. — Bertrand. — Gustave Boulanger.

Quand aurons-nous le plaisir de rencontrer chez M. Gérôme, un type de grâce et d'élégance, — en un mot, une femme vraiment belle?

Voilà une question que nous nous posons depuis plusieurs années déjà. Nous attendons toujours une réponse.

On ne trouvera pas notre exigence déplacée. M. Gérôme n'est-il pas classé parmi les *stylistes* de la peinture de [illegible]

Il ne cherche pas seulement, dans cet art familier, les pe- [illegible] amuser la foule. Il lui faut des sujets relevés puisés aux grandes et pures sources de l'antiquité. Et il les traite avec les soucis sévères d'un peintre d'histoire, aussi soigneux de [illegible]

[illegible] qu'on lui demande?

Une *femme* digne de ce nom, c'est ce qu'il cherche, — comme Diogène cherchait un *homme*.

La plupart des héros de M. Gérôme sont des héroïnes.

Ainsi il a mis en scène successivement ·

La belle et farouche *Nyssia,* pour laquelle Gygès tua Candaule;

Aspasie, chez qui Socrate lui-même s'oubliait;

Phryné, dont la grâce divine désarma l'aréopage;

Et tout récemment les *Almées* orientales, avec leurs danses plus enivrantes que le haschisch.

Cette série de beautés célèbres dit assez haut combien M. Gérôme se préoccupe de l'idéal féminin. Le fait est qu'il poursuit son rêve presque dans les régions les plus inaccessibles, puisque le voilà aujourd'hui qui aborde la reine *Cléopâtre* elle-même, ce résumé suprême de toutes les perfections plastiques.

Par malheur, l'oiseau bleu ne se laisse pas prendre si aisément, et M. Gérôme est encore loin d'avoir atteint son idéal.

Sa *Nyssia* et son *Aspasie* étaient deux chétives créatures, aux formes pauvres et étriquées, parfaitement incapables d'avoir corrompu Gygès et Alcibiade. Sa *Phryné* était une petite fille timide et non la fière courtisane dont Praxitèle fit une Vénus. Son *Almée* un peu ronde, dansait un peu pesamment. Sa *Cléopâtre* à son tour ne paraît pas à la hauteur de la réputation dont elle jouit depuis deux mille ans.

Vérifions plutôt :

Cette femme, dit Victor Hugo,

> [illegible]
> Que tout le genre humain avait dans le regard.

Chez M. Gérôme, comme vous savez, Cléopâtre ne rayonne que pour César. Nous la voyons sortir nue du tapis dans lequel elle se cacha pour entrer dans le palais de son vainqueur; tel est l'épisode traité.

> Son nom seul enivrait, Strophus n'osait l'écrire,
> La terre s'éclairait de son divin sourire...

La Cléopâtre de M. Gérôme ne sourit nullement, malgré l'espièglerie de son procédé. Elle se tient droite et roide, avec un air poissé qui ne paraît guère de circonstance.

> . . . . [illegible] ...
> Elle brûlait les yeux, ainsi que le soleil.

Ce n'est pas notre avis. On regardera impunément la Cleopâtre de M. Gérôme, car elle est d'un galbe un peu sec, un peu plat, beaucoup plus propre à refroidir l'imagination qu'à brûler les yeux.

> Les rois mouraient d'amour en entrant dans sa chambre.

Il paraît que l'effet était tout différent, quand elle entrait dans la chambre des rois. Voyez le César de M. Gérôme; c'est à peine s'il se lève devant Cléopâtre, et sa main fait un petit geste plus scandalisé qu'enthousiaste.

> ...... Pour elle Antoine prit la fuite;
> Entre elle et l'univers qui s'offraient à la fois
> Il hésita, lâchant le monde dans son choix.

C'est une sottise que César ne fera pas; on peut le prédire hardiment. Quelle sèche et revêche figure aussi, que celle de ce conquérant, et comme il a plutôt la mine et l'expression d'un huissier dérangé, au milieu de son étude, par une cliente indiscrète!

Tout cela n'empêche pas M. Gérôme d'être un peintre du plus grand talent, et qui, à un moment donné, fait des chefs-d'œuvre. Voyez plutôt sa *Porte de mosquée* et les pâles têtes coupées qui en jonchent le seuil, et les deux farouches janissaires qui la gardent, l'un, vieux, blasé sur ces horreurs et fumant insoucieusement; l'autre, jeune, menaçant et sinistre, la main sur sa ceinture bourrée de pistolets. Decamps lui-même, avec tous les prestiges de la couleur, a-t-il fait des types orientaux des peintures plus saisissantes? M. Gerôme — est-il besoin de le répéter? — écrase tous les faiseurs de petits tableaux — ses confrères — par les qualités fortes et sérieuses de son talent. Aucun d'eux ne dessine avec ce nerf, cette précision sévère et élégante; aucun ne caracterise un type avec cette profondeur et cette énergie; aucun n'apporte dans la mise en scène une originalité si frappante — Qu'a-t-il donc manqué à M. Gérôme pour créer des femmes d'une beauté vraiment magistrale et inspirée? Qui sait? peut-être seulement des modèles. Il est certain que les Cléopâtres sont rares, bien que les buveuses de perles soient devenues assez communes. Les Césars eux-mêmes ne courent pas les rues, et c'est dans son imagination que l'artiste doit savoir trouver tous les types d'une certaine élévation, et non dans le monde des poseurs et des poseuses à cinq francs la séance.

Les sujets antiques continuent à être fort à la mode dans la peinture de genre. On peut le trouver mauvais et se plaindre, avec un critique de talent, de ce qu'on met ainsi l'antiquité en vignettes, comme Benserade mettait l'histoire romaine en rondeaux. Avouez cependant qu'il est tout un côté anecdotique et familier de ces grandes époques que dédaigne la peinture d'histoire un peu pédante, et qu'il serait terriblement fâcheux de laisser oublier.

N'est-ce pas un sujet charmant que celui de M. BERTRAND, *Phryné aux fêtes d'Éleusis?* «On la vit s'avancer sur le rivage, descendre et se baigner dans les flots. Le peuple applaudit, croyant voir Vénus éclore une seconde fois au milieu des ondes. » M. Bertrand a le mérite d'avoir vu par un côté poétique cette nudité de Phryné que M. Gérôme avait montrée sous un jour grivois; il a compris le respect dont la beauté était partout suivie chez ces peuples qui l'adorent dans la personnification de Vénus. La poésie de cette idée a élevé le talent du peintre. La couleur de M. Bertrand parcourt des gammes un peu fades et n'a guère plus de mordant que celle des papiers peints; son dessin habituel est lâché, banal, et manque tout à fait de caractère, si j'en juge par la plupart des figures qui entourent Phryné. Mais Phryné est une figure de la plus élégante et de la plus voluptueuse tournure; un maître serait fier de l'avoir trouvée, et un sculpteur verrait dans cette silhouette si heureuse une statue toute faite. Ajoutons que la mise en scène est parfaite et d'un bel effet.

M. Gustave BOULANGER, déjà nommé, n'aurait pu donner des proportions épiques à sa *Bouquetière* pompeienne. En revanche, il en a fait un petit tableau de genre exquis et que je préfère infiniment à sa grande *Catherine discutant le traite de Ruth.* Ne sont-elles pas assez jolies ces deux jeunes filles de Pompéi, debout devant l'éventaire de la marchande, et dont l'une essaye une couronne de fleurs, tandis que l'autre, se penchant imprudemment, laisse entrevoir une gorge adolescente du modelé le plus suave et du plus pur contour?

C'était aussi un curieux sujet à traiter que celui de M. Hector LEROUX, *un Dîner chez Salluste;* mais je ne trouve pas que l'artiste lui ait donné tout le caractère, l'imprévu, le pittoresque, qu'on avait droit d'attendre. Il ne suffit pas d'un velarium rayé et de quelques lits à coussins multicolores pour transporter nos imaginations dans la Rome des empereurs. Les types des convives, fades et vulgaires, m'arrachent violemment à cette illusion. Je tombe dans un dîner de tragédiens de province, jouant une pièce de Baour-Lormian.

JEAN ROUSSEAU.

LES PLAINES DE LA LOMBARDIE

VUES DE LA CATHÉDRALE DE MILAN

Le touriste qui visite la cathédrale de Milan ne se dispense jamais de gravir les quatre cent quatre-vingt-six marches qui doivent le conduire au sommet de la pyramide centrale dont l'édifice est surmonté. Il n'y a pas de fatigue qui tienne, ses jambes obéissent quand même; il opère l'ascension traditionnelle avec une énergique résolution, car il sait que le merveilleux panorama qui se déroule de cette hauteur immense doit le récompenser largement de quelques instants pénibles.

A mesure que l'on monte, l'étonnement s'accroît en voyant la profusion des terrasses, des escaliers et des aiguilles. Celles-ci sont au nombre de cent trente-cinq, y compris la pyramide centrale, dessinée par F. Croce, et surmontée d'une statue de la Vierge, en bronze doré, haute de plus de quatre mètres. Arrivé au but, on se trouve entouré de tout un peuple d'anges et de saints qui, du sommet des aiguilles, semblent s'élever vers le ciel. Le nombre de ces statues est, à l'extérieur, de deux mille quatre cent quatre-vingt-deux, et à l'intérieur de huit cent trente-sept. Nous écrivons en toutes lettres ces chiffres prodigieux, car le lecteur serait tenté de les attribuer à des erreurs typographiques.

Le premier moment de ravissement passé, on reporte son regard vers la terre et on reste soudain frappé d'un profond sentiment de stupeur. On est muet, immobile, l'œil interroge les espaces célestes, et plonge dans l'abîme alternativement. On comprend le néant de la créature et toute la grandeur du Créateur.

Mais, après la rêverie, la curiosité de l'homme reprend son empire; on embrasse l'horizon; on veut étudier, sur le pays lui-même, la géographie de la haute Italie, comme on le ferait sur la carte d'un atlas. Et, chose étrange! on y réussit. En bas est la ville, dont l'activité vous fait songer à l'agitation d'une fourmilière. Au nord se développe toute la chaîne des Alpes, dont les pics altiers plongent dans l'azur leur neige immaculée. Innombrables sont les villes et les villages qui sèment de points blancs la verdure incomparable des rizières. A l'occident, ce filet d'argent s'appelle le Tessin; il arrose la plaine de Magenta. Au delà, voici Novare. Interrogez maintenant les vapeurs du lointain: ne distinguez-vous rien? Ces lignes régulières aux tons grisâtres, c'est Turin, dominé par la Superga, où dorment tous les princes de la maison de Savoie. Tournez-vous vers le midi, la plaine s'étend unie comme un lac jusqu'au cours majestueux du Pô. A l'orient, même immensité. Marignan, Lodi, Plaisance, Brescia, Cremone semblent des voiles de navires sur les flots d'un océan immobile. Si vous avez les yeux de la foi, vous êtes même libre d'emporter la conviction que vous avez distingué les bastions de Vérone, à l'aide du télescope de votre *cicerone*.

Quand vous redescendez, vous éprouvez comme une vague ivresse. Cette immensité vous attire, et vous seriez heureux de remonter pour jeter un dernier coup d'œil sur les plaines de la Lombardie.

X. DACHÈRES.

CHRONIQUE AGRICOLE

La série des douze concours régionaux est terminée. J'ai visité deux concours et j'ai lu le compte rendu des autres dans les journaux agricoles; j'ai consulté des amis — agriculteurs comme moi et comme moi au courant des choses de l'agriculture; — il est ressorti de cette espèce d'enquête sommaire que les concours régionaux ont eté, en general, très-brillants. On avait conduit partout, ou presque partout, un nombre considérable de beaux animaux qui n'attestaient ni les souffrances, ni la decadence de notre agriculture. A Saint-Lô, Strasbourg, Châteauroux, près de 400 animaux ont été exposés; à La Rochelle, le chiffre dépassait 500. Partout une foule énorme, empressée. Quand on souffre, quand la gêne ou la misère frappe à votre porte, on délaisse les concours, qui coûtent beaucoup plus qu'ils ne peuvent rapporter et on ne va pas depenser l'argent qu'on n'a pas sur les chemins et dans les auberges.

Donc, il est évident pour moi, que l'éclat des concours n'est point et ne peut-être un indice des souffrances de l'agriculture, — au contraire.

Je suis allé, pour mon compte, au concours de Saint-Lô. Je possède un petit coin de terre dans le pays de Caux — ce qui m'attache à la Normandie, où je conserve quelques bonnes amitiés.

Ce n'est pas toujours en Normandie que l'on se plaindra, — pas plus dans la haute que dans la basse Normandie. Je ne connaissais que de nom le Bessin et le Cotentin où l'on fait les beurres exquis et où l'on élève la plus grande partie du bétail destiné à s'engraisser sur les plantureux herbages de la vallée d'Auge. Pendant le concours, après avoir tout bien vu et bien étudié, j'ai emprunté la voiture d'un ami; mon ami a suivi sa voiture et nous avons fait, au sein des prairies éternelles de la Manche, la plus charmante et la plus intéressante incursion du monde.

Pendant trois jours, faisant 12 à 15 lieues par jour, sauf les jardins potagers, je n'ai pas vu un hectare de terre labourable : des prairies, des prairies, toujours des prairies! des herbages de un demi-hectare à 3 ou 4 hectares, enclos de haies élevées, entourés d'ormes, de chênes, de trembles ou de peupliers; puis de grandes plaines vertes parsemées d'une foule de bestiaux et de chevaux, paissant çà et là. De temps en temps, les lignes argentées de la mer apparaissant à l'extrémité d'une plaine verdoyante, derrière une dune artificielle. Partout régnait le calme, la fraîcheur, le contentement et la prospérité. Les animaux paissent, les maîtres fument leur pipe ou boivent du cidre, le lait s'accumule dans les mamelles, l'élève grandit, l'animal s'engraisse sans que personne ait besoin de s'occuper du travail qui s'opère dans ce laboratoire de la nature

Le beurre, les œufs, les animaux gras ne se vendent pas en Normandie, ils s'enlèvent. Les commissionnaires expéditeurs pour l'Angleterre font des fortunes. Je connais telle maison dirigée par deux jeunes gens, qui fait pour 7 à 8 millions d'affaires et empoche bon an mal an 150 mille francs de commissions. On me citait une bonne fermière qui s'est fait dans ces dernières années 20 mille francs de rente en achetant et revendant exclusivement du beurre et des œufs aux Anglais : vous comprenez que les Normands ne se plaignent pas et qu'ils auraient tort de se plaindre.

[illegible] la race normande, et que le bon Dieu vous a donné de l'herbe comme l'herbe du Bessin et du Cotentin pour la nourrir, on n'a plus grand'chose à désirer. Le climat de la Manche est très-doux, si doux qu'on laisse les animaux dans les prairies hiver et été, pendant toute l'année, — ce qui est un tort. J'ai vu une maison de campagne, dans la forêt de Saint-Sauveur, entourée de rhododendrons hauts comme des arbres et dont les murs étaient tapissés de camellias en pleine floraison: les camellias restent là, sans abri, durant tout l'hiver. Les animaux sont excellents, l'herbe est savoureuse, les vaches sont les meilleures laitières du monde; cependant tout cela ne suffirait pas pour fabriquer le beurre qui est la vraie richesse du pays et dont la réputation est européenne, si la façon de faire le beurre n'y était pour quelque chose. Je me souviens que l'un de mes amis de la Franche-Comté, frappé de la supériorité des beurres du Bessin et de la médiocrité des beurres de sa contrée, résolut d'aller chercher à Isigny une femme qui consentît à apprendre son métier aux servantes de sa maison.

La Normande passa six mois chez mon ami, et quand elle partit, le beurre que l'on fabriquait à la ferme était méconnaissable. Il était presque aussi bon que les seconds beurres d'Isigny. Mais peu à peu la tradition se perdit, les bonnes habitudes s'oublièrent, le beurre redevint ce qu'il était auparavant; ce fut du beurre comme tous les beurres de Franche-Comté.

Quel est donc le secret des femmes d'Isigny?

J'ai visité, à Isigny, la ferme de M. Tiphaigne, qui a obtenu la grande médaille d'or, et à qui j'eusse donné sans barguigner la prime d'honneur. Sur 46 hectares de prairies, il entretient 90 têtes de gros bétail, c'est-à-dire 75 vaches laitières et une quinzaine de vaches à l'engrais pour la boucherie.

J'ai vu des fermes avec 150 et 200 vaches laitières et même davantage. Toutes ces vaches, donnant en moyenne de 12 à 15 litres de lait par jour, alimentent la même laiterie.

Voilà déjà un des secrets des femmes d'Isigny; grâce au grand nombre de vaches, on fait le beurre deux fois par semaine et mieux, tous les deux jours et même tous les jours.

La crème ne séjourne pas dans les vases comme en Bretagne, par exemple, où l'on fait du beurre avec de la crème de huit à dix jours; avec une crème rance, comment voulez-vous faire du beurre frais? La crème aigrie du premier jour vient altérer, dans la baratte, la crème fraîche du dernier jour. Les Normandes ont donc reconnu cet axiome : Pour faire du beurre frais, il faut de la crème fraîche, et elles l'ont applique.

Autre axiome et autre secret: Pour conserver la crème fraîche, il faut ecarter de la laiterie toute cause de fermentation. Si les vases où l'on fait crémer sont mal rincés, si la baratte et tous les ustensiles ne sont pas d'une proprete méticuleuse, le beurre s'en ressentira infailliblement. Aussi, les laiteries sont constamment lavées à grande eau; on change de chaussures pour y pénétrer; les vases et les ustensiles

ARRIVÉE D'UN CORPS DE VOLONTAIRES HONGROIS, A VIENNE. [illegible]

sont lessivés à l'eau bouillante avec un soin extrême. Propreté la plus minutieuse, telle est la condition essentielle pour faire de bon beurre.

Cela ne suffit pas. Laver la laiterie, laver les ustensiles est chose indispensable; mais il faut aussi laver le beurre. C'est dans cette opération que les Normandes excellent. Les barattes dont on se sert en Normandie sont généralement construites dans la forme d'un tonneau tournant sur son axe. Quelques barattes contiennent plusieurs centaines de litres de crème et permettent de fabriquer de 50 à 75 kilogrammes de beurre à la fois; elles sont mues par un manége à un cheval. On surveille avec le plus grand soin la formation du beurre, et aussitôt que l'on aperçoit les petits grumeaux gros comme une tête d'épingle, on commence le lavage et on le poursuit jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans le beurre une goutte de lait ni une parcelle de caséum, qui deviendraient un élément de fermentation.

Aussitôt que le beurre est fait, réuni en pain, on l'emballe dans des toiles et des paniers, et on l'expédie soit à Paris, s'il est destiné à la consommation parisienne, soit à Carentan, soit à Cherbourg, d'où il est expédié en Angleterre.

En résumé, le secret du beurre d'Isigny est renfermé dans ces trois conditions principales : de la crème fraîche, une propreté scrupuleuse, un lavage énergique du beurre en cours de fabrication.

Je vais essayer chez moi ces fac[illegible]es procédés; faciles n'est peut-être pas le mot juste. Il est facile d'être propre, mais il n'est pas toujours aussi facile [illegible] obtenir des autres l'observation de la propreté.

Enfin j'essayerai et je vous di[illegible] mes résultats.

CLAUDE BONIN.

ÉCHECS

Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs qu'à dater d'aujourd'hui l'*Univers illustré* donnera, *toutes les semaines*, [illegible] numéro du mercredi, un Problème d'Échecs.

Les Solutions justes, parvenues au Directeur du Journal dans les *quinze* [illegible] mentionnées par ordre de date des lettres d'envoi. La date de chaque lettre sera fixée, sans conteste, par le timbre de la poste *au lieu de départ*.

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 6

BLANCS	NOIRS
1 F. 2ᵉD	1 R. joue (A)
2 F. [illegible]	2 P. [illegible] F
3 T. [illegible]	

(A)

Si 1 [illegible] . . . . . . — P [illegible] TD, [illegible] F. [illegible] FD, [illegible] 2ᵉTD [illegible]

Solutions justes : MM. Louis Godet, à Mantes; H. Dallier, Alf. Philippot, à Reims; Aimé Gautier, à Courbevoie; A. Pitter et E. Truocyor; les Internes de l'Hôpital, Pitorre, à Versailles; Édouard Cavrel, à Elbeuf; J. Cruchon, à Avranches; Cercle de Fresne, Latruffe, à Saint-Mamès; N. Mille, à Abbeville; Chauvel; Mathieu Mallendorf, à Luxembourg; Jules Martin, à Bordeaux; Léon Deschamps, Cercle de la Maison impériale de Charenton; Cercle Peloux, à Nîmes; Café de la Perle, à Lons-le-Saulnier; Matéo de Zamora, à Almeria (Espagne); Coquidé, à Béthune; Chess-Club, à Beauvais; Bardon; Boiron.

Solutions justes du Problème nº 4 : MM. H. Dallier, Alf. Philippot, à Reims. C. P.

PROBLÈME Nº 8.

COMPOSÉ PAR M. GROSDEMANGE.



Les Blancs jouent et font mat en trois coups

Par suite d'une convention conclue entre l'administration de l'*Avenir national* et celle de l'*Univers illustré*, le prix de l'abonnement aux deux journaux réunis est fixé comme il est indiqué en tête de l'*Univers illustré*.

L'*Avenir national*, grand journal politique, littéraire et commercial, paraît à quatre heures du soir.

Rédacteur en chef : A. Peyrat.

Partie politique. — Principaux collaborateurs : Élias Regnault, Frédéric Morin, Ad. Gaiffe, J.-E. Horn, Félix Foucou, Léon Legault, Ch. Quentin, Ch. Habeneck, Ed. Puthod, A. Dréo, E. de Sonnier. *Secrétaire de la rédaction* : Jules Mahias.

Correspondances spéciales de Londres, Florence, Bruxelles, la Haye, Genève, Vienne, Berlin, Madrid, New-York, Rio-Janeiro, etc., etc.

La *Partie judiciaire* comprend le compte rendu des procès recueillis chaque jour par un rédacteur spécial, et une *Quinzaine judiciaire*, revue et chronique du Palais, par M. Campenon.

Dans la *Partie financière et commerciale* on trouve un bulletin complet de la Bourse, et une revue du Commerce et de l'Agriculture qui donne, chaque jour, des renseignements exacts sur la situation des différents marchés de la France et de l'Étranger.

Partie littéraire. — Principaux collaborateurs : George Sand, MM. Étienne Arago (revue des Théâtres), Ch. Blanc (Beaux-Arts), Georges Pouchet et Amédée Guillemin (Sciences naturelles et physiques), Laurent Pichat, Frédéric Morin, Eugène Despois, Ch. Monselet, Auguste Callet (revue des Livres).

L'*Avenir national* publie en outre : un Courrier hebdomadaire par Paul Vernier; une Chronique quotidienne par M. Jules Claretie.

ÉMILE AUCANTE

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

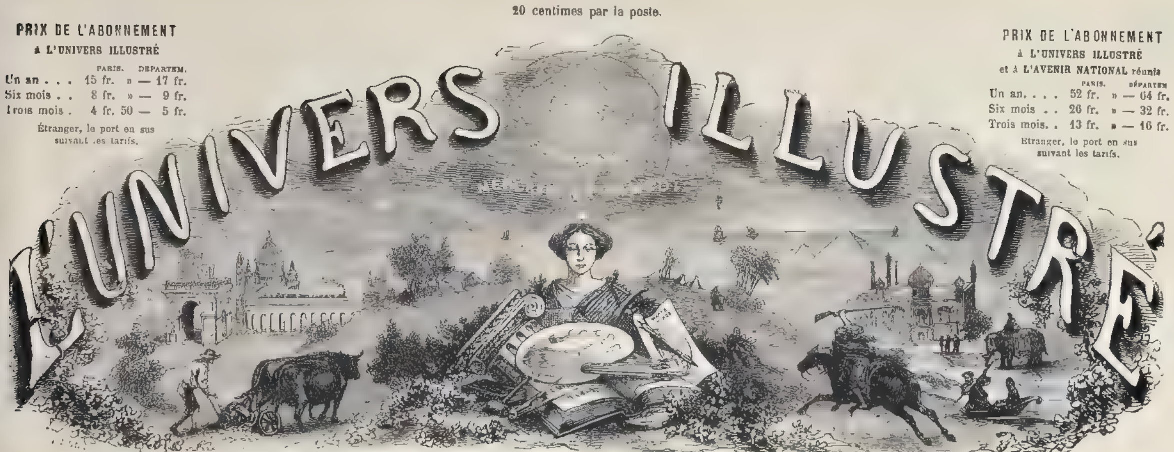
	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



[illegible] d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 548.
Samedi 23 Juin 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le Présent de noces, pièce en cinq actes, par M. Arthur Ponroy. — Une comédie antique sur le théâtre des Bouffes-Parisiens. — Mlle Karoly et la *Vénus aux carottes*. — L'Odéon, il y a vingt-cinq ans. — L'épée de Mlle Maxime. — MM. Eugène Monrose, Neveu et Mlle Clara Pilvois. — Théâtre-Lyrique : *le Sorcier*, opéra-comique en un acte, paroles et musique de M. [illegible] — *Les [illegible]*, opéra-comique de MM. Jules Barbier et Delahaye, musique de M. Hector Salomon. — Mlle Tual.

On le disait, — et je ne voulais pas le croire : — sur ce même théâtre des Bouffes-Parisiens voué à la parodie, au persiflage et à la turlupinade, qui a fait de l'Olympe un panthéon charivarique, des héros chantés par Homère et Virgile, des fantoches grotesques, sur cette scène où éclataient encore hier les bouffonneries, les coq-à-l'âne, les refrains cocasses de *Didon* et d'*Orphée aux enfers*, des comédiens sérieux allaient représenter une comédie antique, toute pleine justement de ces souvenirs classiques bafoués chaque soir par les farceurs de l'endroit. Ce n'était pas un vain bruit : l'affiche du passage Choiseul annonçait pour samedi *le Présent de noces*, pièce en cinq actes, et le nom de Mlle Karoly, la tragédienne de l'Odéon, brillait à cette même place où s'étalait naguère celui de Mlle Silly, la *Vénus aux carottes*.

Quel était cependant cet audacieux, ce vaillant qui venait ainsi braver ces échos ironiques et réhabiliter l'antiquité travestie par les Scarrons du jour? Vous le connaissez : il n'en est plus à faire ses preuves de courage. C'est M. Arthur Ponroy, un des soldats de cette jeune phalange qui livrait, il y a vingt-cinq ans, dans la salle de l'Odéon, ces grandes batailles dramatiques que conduisait Lireux. Ses émules d'alors, ses compagnons d'armes se nommaient Ponsard, Augier, Camille Doucet, Léon Gozlan, Méry, Félix Pyat, Léon Guillard, Vacquerie, Meurice, de Belloy,

PASSAGE DU BRENNER PAR UN CORPS DE TROUPES AUTRICHIENNES ; dessin d'un de nos correspondants à Inspruck. — Voir page 395.

Michel Carré, Durantin, d'autres encore que j'oublie, devenus depuis généraux ou capitaines. Ils combattaient tous, sinon avec les mêmes chances, au moins avec un égal courage. Et quelle passion, quelles ardeurs, quelles convictions dans ces cœurs de vingt ans! A ce métier-là sans doute on ne s'enrichissait pas, mais on conquérait un renom littéraire. Les succès étaient vivement disputés : les chutes mêmes n'étaient pas sans gloire, et telle pièce sifflée faisait plus pour la renommée de son auteur que ne feraient aujourd'hui dix œuvres médiocres, banalement applaudies. C'est qu'en ce temps-là, chacun portait haut son drapeau : loin de fuir le danger, on se plaisait à l'affronter : les expédients, les capitulations, les concessions au goût du jour ou aux exigences du public, on les rejetait comme une marque de faiblesse ou d'impuissance. Pour avoir refusé de sacrifier quelques vers, de modifier certains passages qui pouvaient prêter le flanc à l'épigramme, M. Arthur Ponroy vit sa tragédie du *Vieux Consul* violemment cahotée. La première représentation fut des plus agitées; au dernier acte, la tempête avait atteint un tel degré d'intensité que, des trois acteurs qui remplissaient les principaux rôles, — c'étaient, si j'ai bonne mémoire, Rouvière, Rey et Ballande, — pas un n'osait se risquer à nommer l'auteur. Le rideau cependant restait toujours levé. Enfin, parut Mlle Maxime. Elle tenait une épée à la main. A ce spectacle inattendu, il se fit un instant de silence. L'actrice en profita pour lancer le nom de M. Arthur Ponroy, et ce devoir accompli, elle se retira, jetant au public étonné un regard de triomphe et de défi.

Si vous me demandez pourquoi Mlle Maxime s'était armée d'une épée, je vous répondrai que je n'en sais rien — et je crois bien que Mlle Maxime ne l'a jamais su elle-même.

Eh bien! malgré le tumulte, les plaisanteries, les incidents de toute sorte qui marquèrent cette représentation, on aurait tort de penser qu'elle fut un échec pour l'auteur. Ceux-là mêmes qui contestèrent le plus le succès de l'ouvrage furent d'accord pour y signaler des beautés de premier ordre. Parlez aujourd'hui de M. Ponroy au premier critique venu : — « M. Ponroy, vous répondra-t-il, ah! oui, je sais, un homme d'un grand talent qui a fait le *Vieux Consul.* »

~~~ Les *Burgraves* aussi furent *troublés*, pour me servir d'un euphémisme familier à leur auteur. Est-ce à dire que la réputation de Victor Hugo en ait été amoindrie?

Tel était, il y a vingt ans, M. Ponroy lorsqu'il donnait à l'Odéon le *Vieux consul* et les *Atrides*, tel nous l'avons retrouvé l'autre soir aux Bouffes-Parisiens dans sa pièce du *Présent de noces*, — fidèle à l'antiquité classique, aux pipeaux champêtres, aux chevreaux blancs comme la neige, cueillant la fleur amère du saule, le cytise odorant et la marjolaine pourprée, invoquant tour à tour Junon aux yeux de bœuf, Diane au carquois retentissant, Apollon à l'arc d'argent, — sans paraître se douter que cette mythologie charmante, cette douce poésie virgilienne, les sacriléges auteurs d'*Orphée aux enfers* et de la *Belle Hélène* l'ont tuée sous leurs inventions burlesques. Il n'a pas vu, derrière ses personnages, se trémousser les ombres railleuses de Léonce et de Désiré, il n'a pas entendu les refrains moqueurs d'Offenbach accompagnant en sourdine les plaintes de Crithéis et de Melesigène. Naïveté candide, — ingénuité de poëte honnête et convaincu! *Sancta simplicitas!*

~~~ Le premier acte est une jolie idylle.

Cet enfant aux cheveux blonds, que vous voyez appuyé mélancoliquement sur les genoux de sa mère, c'est Melesigène, celui qui sera un jour Homère. A qui songe-t-il? A la petite Beroë, la nièce du riche Dryas, avec qui il lui est arrivé plus d'une fois de s'égarer sous les saules du fleuve? Beroë aura son tour; mais c'est à Phémius, en ce moment, que s'adresse la pensée du jeune Melesigène, à Phemius, qui a développé en lui les germes du génie naissant, à Phémius, le protecteur discret, l'ami désintéressé de la pauvre femme et de son enfant. Pourquoi donc, lorsque Mélesigène prononce le nom de Phémius, les yeux de Crithéis se remplissent-ils de larmes? C'est que Phémius va épouser la belle Cochlys, la fille de l'opulent Dryas, que Crithéis, sans se l'avouer, aime Phémius et qu'elle sent que le jour du mariage doit être pour elle et pour lui le signal d'une séparation éternelle.

Un cri de détresse se fait entendre : à cet appel désespéré Crithéis et son fils s'empressent de répondre; ils accourent et voient fuir à leur approche un homme qui laisse échapper de ses mains une sandale mignonne : cet homme qu'ils ont reconnu, c'est Dorion, un riche fermier du voisinage dont les traits difformes servent d'enseigne aux passions les plus basses. Bientôt après lui, paraît, toute palpitante encore de frayeur, une jeune fille qui n'est autre que Cochlys, la fiancée de Phemius. Crithéis la fait asseoir et, agenouillée devant elle, lui rattache sa sandale, pendant que la jeune fille lui raconte l'agression brutale dont elle a failli être la victime et qu'elle n'attribue, l'innocente, qu'à une tentative de vol. Curieuse comme on est à seize ans, Cochlys interroge à son tour sa libératrice. Qui est-elle? Pourquoi ce mystère dont elle s'environne? Quel est le père de ce bel enfant, de ce jeune Melésigène dont tout Smyrne admire la gentillesse et l'intelligence? Crithéis pourrait sans doute ne faire à ces questions quelque peu indiscrètes que des réponses évasives. Mais Cochlys est la fiancée de Phémius et Crithéis n'hésite pas à lui confier le secret de sa triste vie : de cette manière Phemius le connaîtra et comprendra qu'il y a entre elle et lui une barrière insurmontable.

Orpheline dès son enfance, Crithéis est tombée sous la tutelle d'un vieillard libertin : délivrée de ses poursuites par un vaillant soldat, elle a payé de son amour la dette de la reconnaissance; au moment où cet amour allait être consacré devant les autels, le soldat a péri sur un champ de bataille, et restée mère, elle est allée cacher loin de son pays sa honte et sa pauvreté.

Cochlys est émue, elle invite Crithéis à venir dans la maison de son père où elle pourra, grâce à son habileté à filer la toison, suffire à ses besoins et à ceux de son fils. La maison de Phémius lui sera aussi ouverte et le travail ne lui manquera pas.

Mais le présent de noces? — Patience, nous y voici.

Dorion, ce cyclope, ce satyre que nous venons de voir, possède deux amours de chevreaux, au poil doux, soyeux et blanc comme un duvet de cygne, aux cornes dorées par le premier joaillier de Smyrne. Cochlys, qui les a aperçus, en est devenue comme folle, et Crithéis, témoin de ses désirs, en a fait part à Phemius; elle l'engage à mettre les deux chevreaux « dans la corbeille de mariage. » Qu'il soit heureux par elle, qu'il soit aimé de sa nouvelle épouse, et elle n'aura plus rien à demander aux dieux.

Voilà le premier acte : j'y ai insisté pour donner une idée des personnages principaux que l'auteur a mis en jeu. On voit qu'ils ont chacun leur caractère et leur physionomie originale : Cochlys seule est tracée d'une main un peu indécise; elle n'apparaît que comme une petite fille naïve et étourdie; elle n'annonce pas assez la coquette volontaire, sotte, capricieuse, pervertie avant l'âge, que vont nous montrer les actes suivants.

Si Crithéis éprouve pour Phémius une tendresse inavouée, celui-ci de son côté n'est pas resté indifférent au noble caractère, aux qualités sérieuses, aux grâces sévères de la mère de Mélesigène. C'est avec admiration, avec enthousiasme qu'il parle d'elle dans la maison de Dryas. Ces louanges excitent la jalousie de Cochlys qui jure de se venger de celle en qui elle voit une rivale. — Non pas, à vrai dire, qu'elle éprouve de l'amour pour Phémius; mais Phémius est riche et généreux : avec lui ses caprices, sa vanité, ses appétits de luxe et de plaisirs espèrent trouver aisément leur compte. Elle a désiré les deux chevreaux de Dorion et il les lui a achetés. Par malheur, ne voilà-t-il pas que les chevreaux s'échappent et que s'enfuit avec eux l'amour de Cochlys? Oui, pour reconquérir cet objet de son caprice, elle ira jusqu'à se donner à Dorion, pis encore, à son valet Phrontis, un voleur, un drôle voué à tous les vices, — et comme ses intrigues ont été découvertes, elle ne trouve rien de mieux, pour se disculper, que d'accuser Crithéis.

Phémius cependant « a vu clair dans son cœur : » en même temps que lui a apparu l'indignité de Cochlys, il a senti toute l'étendue de son amour pour la mère de Melesigène; mais à ses aveux passionnés Crithéis ne répond qu'en baissant le front : — Je suis indigne de votre amour, s'écrie-t-elle, et elle lui jette un adieu étouffé par des larmes.

La calomnie lancée par Cochlys a fait son chemin. Crithéis est déshonorée : autour d'elle chacun murmure le mot de courtisane, et Phemius lui-même se demande si, dans les paroles qu'elle a prononcées devant lui, il ne doit pas voir une justification de la rumeur publique.

Seule avec son enfant, Crithéis erre, comme Agar, dans la campagne déserte. Au moins lui reste-t-il l'amour et l'estime de son fils; mais voici qu'un dernier coup vient la frapper. L'enfant a entendu, lui aussi, ce nom de courtisane qu'il ne comprend pas, mais auquel il sent bien que s'attache une signification terrible. Il a interrogé Beroë, la compagne de ses jeux, une pure et noble jeune fille, et Beroë lui a répondu : « Demande à ta mère. » C'est donc à Crithéis à expliquer à son fils ce mot dont on se sert pour la couvrir de honte et d'infamie. « Une courtisane, mon enfant, c'est une femme qui ne peut pas dire à son fils le nom de son père. » Telle est sa réponse, d'une délicatesse touchante et qui renferme à la fois sa justification et l'aveu de son malheur.

Une autre scène également belle succède à celle-ci.

Les jeunes gens de Smyrne ont appris avec douleur l'éloignement de leur cher Mélesigène : ils veulent l'arracher à un injuste ostracisme : une bourse où chacun d'eux a versé son offrande assurera à leur jeune condisciple la continuation de ses études, et permettra à son génie affranchi de la pauvreté de prendre tout son essor. Phemius lui-même a bien voulu se charger d'être leur interprète et de ramener parmi eux le pauvre exilé. Certes, la tentation est forte; mais le généreux enfant n'hésite pas. Périssent tous ses rêves plutôt qu'il n'abandonne sa mère, plutôt la pauvreté que l'ingratitude! et il jette à ses pieds l'argent qu'on lui offre.

Heureuse et fière de son fils, Crithéis le couvre de ses larmes et de ses caresses. Maintenant elle peut mourir : un regard de Melésigène l'a vengée de toutes les calomnies. Mais déjà elle touche à la fin de ses épreuves. Vaincue par le remords, Cochlys a confessé son mensonge et, justifiée aux yeux de tous, Crithéis accepte la main que lui offre Phémius.

On a très-vivement applaudi plusieurs scènes — et notez que la claque était absente; — d'autres ont été contestées: certaines minuties de détail, certaines outrances de couleur locale, qui, il y a vingt ans, eussent passé peut-être pour des beautés, ont été égayées par les farceurs de la salle : la *blague* s'est mise de la partie et a empêché souvent de rendre justice aux vives qualités de l'ouvrage, au grand souffle qui y règne, à la langue pure et poétique qu'y parlent les personnages, à l'étude profonde de l'antiquité qu'il révèle. La partie comique n'a pas été comprise : soit prévention, soit malveillance, les plaisanteries que l'auteur avait placées dans la bouche de ses bouffons ont été prises à rebours et traitées par le public en gaîté comme si elles eussent été écrites sérieusement. Ce que l'on eût pu, avec plus de raison, reprocher à M. Ponroy, c'est le fond même de son sujet : le ressort principal, celui-là même qui sert de titre à la pièce, est trop mince pour les péripéties qui en sont la conséquence : il ne m'est pas démontré non plus qu'il fût bien nécessaire de donner au personnage, d'ailleurs délicatement tracé de l'enfant, le grand nom d'Homère. Il est certaines figures qui ne doivent se produire au théâtre que dans toute leur hauteur et toute leur envergure.

Degagée des scories qui l'encombrent et qu'un ciseau habile eût suffi pour faire disparaître, nul doute que la pièce n'obtienne aux représentations suivantes le succès auquel elle a droit — même sur la scène des Bouffes-Parisiens.

Mais aussi que diable M. Arthur Ponroy allait-il faire dans cette galère?

Parmi les interprètes il faut citer en première ligne M. E. Monrose. A sa tenue distinguée, à sa diction correcte et savante, on reconnaît en lui un comedien de race. Mlle Karoly a de la chaleur, de l'émotion, de l'autorité; mais elle est bien déclamatoire. Très-piquante sous son costume antique, Mlle Clara Pilvois, l'ancienne pensionnaire de l'Opéra, a nuancé avec beaucoup d'intelligence le rôle difficile de Cochlys : elle porte avec autant de grâce le cothurne que le chausson de danse. Dans le rôle épisodique du marchand Dryas, une sorte de Prudhomme antique, on a remarqué la rondeur et l'excellent masque comique de l'acteur Neveu.

Le reste ne vaut pas l'honneur... vous savez le reste.

~~~ Franchement, on pourrait presque en dire autant des deux opéras-comiques que vient de faire représenter *in extremis* le Théâtre-Lyrique.

Pas méchantes ces deux pièces : la première surtout.

Elle s'appelle *le Sorcier :* si vous tenez à savoir de quoi il y est question, ce ne sera pas bien long.

Ce sorcier est un faux sorcier : en réalité, c'est un brigand, le terrible Rinaldo. Il sait qu'un trésor est caché dans un château voisin et que le secret de la cachette est connu de Martha, la gentille batelière. Il s'agit donc d'effrayer Martha, ce qui n'est pas bien difficile. Il suffira au sorcier de jeter son froc, de décrocher sa fausse barbe et de se dévoiler dans tout l'appareil du bandit classique. Au fond, cette mise en scène est passablement absurde : une paire de pistolets montrés à propos produirait exactement le même effet. Quoi qu'il en soit, Martha, saisie de frayeur, promet à Rinaldo de lui servir de guide. Mais voici qu'apparaît une patrouille de dragons, commandée justement par l'amoureux de Martha, le jeune et volage brigadier Raimbaud. En un clin d'œil Rinaldo a repris son travestissement, et tout en surveillant Martha, il offre à boire au brigadier dont les hommes se sont éloignés. Le brigadier ne se grisant pas assez vite, Rinaldo lui verse un narcotique. Un brigand qui saurait son affaire n'irait pas par quatre chemins : il remplacerait le narcotique par le poison : il ne se laisserait pas non plus, comme Rinaldo, endormir à son tour par le même narcotique, lors même que la main qui lui offrirait le verre serait celle de Mlle Tual. Vous voyez d'ici le dénoûment, comment Rinaldo lié et garrotté pendant son sommeil est emmené par la patrouille dont le chef, bien et dûment réveillé, épouse la belle batelière.

Une phrase agréable dans l'ouverture, un duo assez élégant, un chœur de soldats qui ne manque pas de franchise, voilà pour la partition.

On a nommé sans opposition Mme Anaïs Marcelli, l'auteur des paroles et de la musique.

~~~ *Les Dragées de Suzette* ne sont pas plus de vraies dragées que Rinaldo n'était un vrai sorcier : ce sont des perles qu'un vieux galantin, du nom de Van Taff, veut faire parvenir à Mlle Sallé, la célèbre rivale de la Camargo. Il charge de sa commission Suzette, la caméristé de la danseuse. Suzette est aimée d'un jeune gars du voisinage, Joseph Champeau, et la noce se ferait demain n'était le père Champeau, qui refuse de marier son heritier à une fille sans dot. A défaut d'argent, Suzette a son industrie : la fine mouche se propose de croquer les dragées pour son compte. Que faut-il pour cela? Mystifier d'abord Van Taff — et ici elle est dans son droit : le vieux drôle, pour s'épargner de payer ses bons offices, n'a-t-il pas essayé de se faire passer à ses yeux pour Cartouche? — il faut ensuite, pour que les dragées soient de bonne prise, qu'elles soient le prix d'un service rendu par Suzette à sa maîtresse. Or, le petit chevalier, le galant de la danseuse, est sous le coup de la prison : il a souscrit des lettres de change dont Van Taff est possesseur. Que Suzette trouve le moyen de faire disparaître les autographes du petit chevalier, n'aura-t-elle pas bien gagné sa dot? Ce plan assez bien tricoté, comme vous voyez, l'adroite soubrette l'exécute à merveille : son tablier hérite des fameuses dragées — soixante mille francs, s'il vous plaît, — en même temps que les lettres de change, déchirées par ses petites mains, assurent définitivement la liberté du chevalier.

La musique, de M. Hector Salomon, a de la verve et de l'entrain : ce qu'on peut lui reprocher, comme à celle de la plupart des débutants, c'est un excès de zèle. La mélodie s'égare trop souvent dans le tapage de l'orchestre. On a remarqué surtout un duo plein de charme, un final bien développé et les couplets que chante au lever du rideau Mlle Tual. Si toute la partition avait la valeur de ce dernier morceau, ce serait presque un chef-d'œuvre.

Les acteurs des deux pièces, Wartel, Fromant, Gabriel et Mlle Tual, ont fait vaillamment leur devoir. Mention spéciale pour Mlle Tual dont le talent est tous les jours en progrès et qui n'a été jamais plus séduisante que sous la perruque blonde de Suzette — que dis-je, Suzette? c'est Mlle Sallé elle-même, telle que l'a chantée Voltaire :

Oh! Camargo, que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands dieux! est ravissante!

GÉROME.

P.-S. — Au moment où je termine cette chronique, j'ap-

prends une bien douloureuse nouvelle. Méry vient de succomber à la maladie dont il était atteint depuis plusieurs mois. Dans un de ses plus prochains numéros, *l'Univers illustré* publiera une notice biographique sur Méry et le portrait du poëte étincelant, du vaillant écrivain qui fut un des plus célèbres parmi les membres de l'illustre phalange littéraire dont les rangs sont déjà si tristement éclaircis.

G.

BULLETIN

Le lieutenant Maury, si connu par ses travaux météorologiques et ses études sur les routes marines, vient d'apporter en France une torpille perfectionnée dont il est l'inventeur et qu'il a soumise à l'examen d'une commission composée d'officiers de marine et d'artillerie, présidée par l'amiral Bouët-Willaumez.

On n'ignore pas que le lieutenant Maury s'est fait naturaliser Mexicain depuis la défaite des États du Sud.

Voici un trait curieux de mœurs américaines.

M. Raphaël Semmes, le fameux capitaine de *l'Alabama*, a été nommé juge au tribunal des mariages, des divorces et des testaments (*probate court*) de Mobile. M. Semmes n'est pas encore amnistié; mais il demandera sa grâce, l'obtiendra et prendra possession, avant peu, de son nouveau poste.

Les exposants eux-mêmes viennent de porter un jugement rigoureux sur les œuvres du Salon de cette année. Trois fois ils ont procédé au scrutin, et trois fois il leur a été impossible de désigner un artiste qui fût digne de la médaille d'honneur.

Dès le premier vote, le nom de M. Courbet est éliminé. A la deuxième épreuve, dix concurrents seulement se trouvent en présence; vaine tentative : aucun n'obtient un nombre de voix suffisant. Une troisième fois, il n'y a plus d'éligibles que MM. Bonnat, Carpeaux et Corot, et le même défaut d'entente ne permet à aucun d'eux de réunir la majorité. Conformément aux dispositions du règlement, les épreuves ont été closes, et personne n'obtiendra de médaille d'honneur pour l'Exposition de 1866.

Tout le monde est d'accord pour désirer un système uniforme de poids, de mesures et de monnaies; cependant il a été impossible d'y parvenir jusqu'à présent, quoique le temps perdu en calculs, les opérations de change et les autres frais résultant des différences de poids, de mesures et de monnaies puissent s'évaluer par millions, au grand detriment du commerce et au grand désagrément des voyageurs.

L'Exposition de 1867 aura l'honneur de poser, une fois de plus, le problème et peut-être de contribuer à sa solution. Le *Moniteur* a publié, il y a quelques jours, un arrêté de M. Rouher, qui attribue, dans le vestibule du palais du Champ de Mars, un emplacement spécial à une exposition internationale des mesures, poids et monnaies de tous les pays. Un comité des mesures, poids et monnaies est institué dans la commission scientifique. Ce comité recherchera les moyens les plus efficaces pour l'adoption et la propagation d'un système uniforme.

Un journal nous apprend que, dans plusieurs colléges des États-Unis, on a créé une division spéciale où l'on enseigne à traiter selon les règles ce genre de littérature très à la mode aujourd'hui qui a nom la *chronique*. Tous les trois mois il y a un concours, et les élèves qui se sont distingués obtiennent une mention honorable.

Du reste, chronique, canard ou *faits divers*, les Américains sont très-friands de tous les récits extraordinaires vrais ou faux.

Veut-on un exemple? Le numéro du *New-York Sun*, où fut annoncée en 1837 la traversée en ballon d'Europe en Amérique, par Ainsworth et Masson, se vendit à des millions d'exemplaires, et valut un bénéfice énorme au chroniqueur.

Ce roi des canards, imaginé par Edgar Poë, a été égalé bien des fois depuis lui par les écrivains de la spécialité.

L'Amérique ayant flairé là, avec son odorat commercial, une industrie littéraire, ou plutôt une littérature industrielle à exploiter, l'a tout de suite réglementée. La chronique est donc professée aujourd'hui aux États-Unis comme le dessin, les mathématiques et les langues.

Les membres des sociétés de tempérance de Londres, que *l'International* appelle spirituellement « les Don Quichottes d'outre-Manche, » viennent de donner une soirée en l'honneur du général américain Neal Dow, qui est, paraît-il, un des *abstinents* les plus résolus du nouveau continent, voire de l'ancien.

Le président, M. W. Saunders, a souhaité trois fois la bienvenue au général, « d'abord à cause de son titre d'Américain, puis comme un anti-esclavagiste, et enfin comme un puissant ennemi de toutes les liqueurs alcooliques. »

Après plusieurs speeches, arrosés abondamment de thé et d'eau claire, les farouches amis de la tempérance forcée se sont séparés, en déclarant une guerre à mort, acharnée, impitoyable, « à cette liqueur maudite, qui depuis Noé a fait commettre tant de crimes. »

TH. DE LANGEAC.

PASSAGE DU BRENNER

PAR UN CORPS DE TROUPES AUTRICHIENNES

Des divers mouvements militaires qui s'exécutent en ce moment dans le sud de l'Autriche, les plus intéressants sont ceux qui ont pour but de diriger certains corps par le Tyrol dans les environs du quadrilatère. Notre correspondant d'Allemagne nous adresse le croquis du passage du Brenner par une division autrichienne.

Le Brenner est la principale montagne du Tyrol. Ses pics accidentés, dont les plus hauts s'élèvent à plus de six mille pieds, coupent la route de Botzen, ville commerçante située au confluent du Talferbach avec l'Eisach, à peu près sur la frontière qui sépare le Tyrol italien du Tyrol autrichien. Une route serpente à travers la montagne, dominée par des sommets couverts de neiges éternelles. Cette route si pittoresque est la seule importante qui unisse Vienne et Venise; aussi est-ce par celle-là que l'armée autrichienne reçoit ses forces militaires en Italie.

De Gries, village situé déjà à une hauteur de onze cents mètres, on monte constamment pour atteindre le plateau du Brenner. Dans ce trajet, on passe d'abord près des ruines du château de Lueg, ancien repaire de brigands, detruit au XIIIe siècle. Un peu plus loin, un monument a été élevé en souvenir d'une entrevue qui eut lieu, en 1550, entre l'empereur Charles-Quint et son frère Ferdinand Ier. Enfin on laisse sur la droite un petit lac, représenté sur le premier plan de notre dessin, le *Brennersee*, qui nourrit de bonnes truites et dont l'écoulement forme la Sill; puis, traversant le Vennathal, dominé par le glacier du Kraxentrog, on arrive à Brenner, hameau de quatre cents habitants, sur la hauteur qui sert de point de partage entre les eaux qui s'écoulent vers la mer Noire et celles qui descendent vers l'Adriatique. C'est un des passages les plus bas qui traversent les Alpes. Des montagnes, dont les sommets atteignent deux mille et deux mille trois cents mètres, le dominent de tous côtés.

HENRI MULLER.

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(Suite[1])

— Albert Merckhof, dit le juge.

— Albert Merckhof? Je ne le connais point. Le seigneur Valdès le connaît mieux que moi, je n'en doute pas, dit Godmaert en lançant un méprisant regard à son accusateur.

— Nous avons des raisons de croire que vous êtes coupable de ce crime de lèse-majesté, vu que vous venez d'avouer que vos sentiments de haine contre le gouvernement existant ne connaissaient point de bornes. Pouvez-vous infirmer les temoignages de Valdès et de Merckhof?

— Non! Tout ce que je puis faire, c'est de déclarer sur l'honneur qu'ils sont faux.

— Vous vous en tenez-là?

— Oui.

— Eh bien, tout semble prouver que vous êtes coupable. Je vous somme, au nom de la loi, d'avouer votre crime et de nommer vos complices.

— Je ne réponds plus à une calomnie.

— Pour la dernière fois, Godmaert, je vous conseille de reconnaître votre crime, sinon nous recourrons à la contrainte. Êtes-vous, oui ou non, coupable du crime dont on vous accuse?

— Non!

Le juge sonna et deux robustes gaillards, aux manches retroussées, entrèrent dans la salle.

— A la torture! leur dit le juge.

Godmaert tressaillit de tout son corps. La torture! Ce mot retentit affreusement à son oreille. Bientôt pourtant ce sentiment d'effroi disparut; il se rappela combien souvent il avait vu la mort de près sur le champ de bataille; il se dit que les souffrances qu'il allait endurer étaient un sacrifice à la patrie et que c'était pour lui un devoir d'honneur de confondre par sa fermeté son ennemi Valdès. Fortifié par cette pensée, il rassembla tout son courage et résolut de tout souffrir sans se plaindre. Pendant qu'il s'excitait à la résignation, on préparait les instruments de torture. L'un des bourreaux monta sur une échelle et passa une corde dans la poulie suspendue au plafond. On apporta au-dessous et l'on posa sur les dalles un appareil composé de nombreuses et pesantes pièces de bois, dans lequel se trouvaient plusieurs petites cordes. On pouvait, au moyen de vis, écarter de plus en plus les unes des autres les pièces de cet instrument.

— C'est prêt! dirent les bourreaux, comme s'ils venaient de s'acquitter d une besogne indifférente.

Les deux hommes d'armes placèrent le Gueux debout, les pieds sur l'instrument de torture. Les juges quittèrent leurs siéges et s'approchèrent de celui qu'ils devaient interroger. On ne pouvait lire sur leurs traits qu'une froide insensibilité; il était facile de voir qu'ils assistaient souvent à de semblables spectacles.

— Approchez les siéges! dit l'un d'eux, et tous s'assirent. Valdès, pour mieux savourer les souffrances de Godmaert, s'était placé derrière le tribunal. On lisait dans ses yeux une cruelle curiosité; rien ne pouvait offrir plus d'attrait à ce cœur féroce que la vue des tortures de son ennemi.

— Accusé, demanda le president, avouez-vous votre crime?

— Je n'ai point commis de crime.

— Qu'on commence!

A cet ordre, les bourreaux attachèrent aux bras de Godmaert les cordes qui descendaient de la voûte; ses pieds furent fixés de la même manière à l'instrument.

Sur un signe du juge, les bourreaux tirèrent les cordes avec force. La poulie cria avec effort, et le malheureux Godmaert s'éleva lentement jusqu'à ce que la corde à laquelle ses pieds étaient attachés fût fortement tendue. Le Gueux se trouva suspendu entre ciel et terre, les bras et les jambes ouverts, comme un crucifié; pas un cri ne lui échappa. Il regardait fièrement ses juges.

— Avouez-vous votre crime maintenant? demanda le président.

Godmaert ne répondit pas.

La main du juge s'abaissa et fit signe aux bourreaux. Un pesant coup de marteau fit retentir la salle et le corps de Godmaert s'allongea d'un pouce.

— Avouez-vous? demanda derechef le juge.

Les chevilles s'enfoncèrent encore d'un pouce.

— Vous vous obstinez à ne pas vouloir nous repondre, imputez-vous donc à vous-même les souffrances que vous endurez.

Plusieurs coups de marteau se succédèrent et soumirent les membres du vieillard à une tension effrayante; les cordes avaient pénétré dans la peau.

— Vous ne parlez pas?

Un coup de marteau plus fort fit craquer toutes les articulations du patient.

— Arrêtez! s'écria le président.

Le Gueux tomba évanoui et sans mouvement. Cette vue n'éveilla chez les juges aucune compassion; ils savaient que cela finirait ainsi. Valdès savourait cette joie féroce qu'éprouvent les mechants à voir souffrir autrui.

Le corps de Godmaert fut transporté sur un siége par les bourreaux qui s'occupèrent de le rappeler à la vie. Longtemps cela leur parut impossible, car les membres du patient étaient raides et glacés.

— Eh bien, demanda Valdès à voix basse, le condamnerez-vous maintenant?

Le président, à qui il adressait cette question, le regarda avec défiance.

— Seigneur Valdès, dit-il, nous accomplissons un triste devoir. Ne nous troublez pas; nous n'en avons pas encore fini.

Cette réponse amena un affreux sourire sur le visage de Valdès. Il arrêtait un regard infernal sur Godmaert inanimé.

— Bourreaux, dit l'un des juges, revient-il à lui?

— Cela commence.

Godmaert ouvrit enfin des yeux éteints, et regarda avec une expression de souffrance les bourreaux qui lui présentaient du vin pour le réconforter.

— Pourquoi me rappelez-vous d'entre les morts? demanda-t-il. Mon supplice est-il fini?

— Je ne crois pas, répondit le bourreau à voix basse. Vous pouvez recommander votre âme à Dieu, car vous ne sortirez pas d'ici vivant.

— Je mourrai martyr pour ma patrie! murmura le vieillard d'une voix faible.

Il chercha à rapprocher ses membres paralysés par la tension, mais il ne put les mouvoir.

— Godmaert, dit le président, voulez-vous maintenant confesser votre crime pour vous épargner de nouvelles souffrances?

— Moi, vous avouer quelque chose! dit Godmaert, non, je trouve des consolations à braver vos cruautés. Vous pouvez, d'après vos lois arbitraires, torturer mon corps; mais mon âme conservera toujours assez de force pour ne pas fléchir devant la mort que vous m'offrez.

— Vous n'avouez rien?

— Rien.

— Qu'on lui mette les roseaux!

Godmaert se laissa deshabiller sans résistance, il fut attaché par le cou à un pilier. On attacha ses pieds à un anneau de fer si solidement que, quelles que pussent être ses souffrances, il lui serait impossible de bouger. Alors les bourreaux couvrirent son corps nu d'une immense quantité de roseaux fendus dont le pincement était si fort que le sang suintait à travers la peau. La douleur devait être atroce, car tous les muscles de Godmaert se crispaient convulsivement. Son visage devint violet et ses yeux sortirent de leur orbite.

C'était en ce moment que Gertrude avait vu son père dans la glace.

Les juges contemplaient en silence cette scene de barbarie; peut-être ressentaient-ils au fond du cœur de la pitié pour l'infortunée victime; mais rien sur leurs traits ne trahissait cette pitié.

Valdès, le traître et le cruel Valdès, demanda si c'était la la plus grande torture, et quand le bourreau lui-même répondit qu'il ne connaissait pas de supplice plus terrible, cette âme digne de l'enfer fut prise du regret que la vengeance fût épuisée.

— Avouez-vous? demanda le président à Godmaert. Il ne reçut pas de reponse.

Le cœur du Gueux, étreint dans tous les sens par de cruelles contractions nerveuses, avait perdu ses dernières forces. Un soupir rauque et étouffé s'échappa de la gorge du vieillard agonisant, et sa tête s'affaissa lourdement sur son épaule; ses bras débiles et sans force pendaient aux anneaux de fer.

— Il est mort! dit le bourreau avec une sorte de joie. Et il rassembla ses instruments.

A coup sûr ce tortureur d'hommes ne trouvait nul plaisir à son office puisqu'il etait heureux d'en voir le triste dénoûment. Les juges parurent émus du résultat de la torture: ils signèrent à la hâte un papier que le greffier leur présenta et se retirèrent

1. Voir les numeros 540 à 547.

— Je suis content qu'il soit mort, s'écria le bourreau, le pauvre homme a du moins échappé à la torture la plus cruelle !

— Quelle torture ? demanda Valdes avec curiosité.

— S'il n'était pas mort, répondit le bourreau, on aurait versé de la poix fondue dans ses blessures.

— Oh ! s'écria Valdes...

Et il s'en alla à demi attristé de ce que son ennemi n'eût point eu à subir cet affreux tourment.

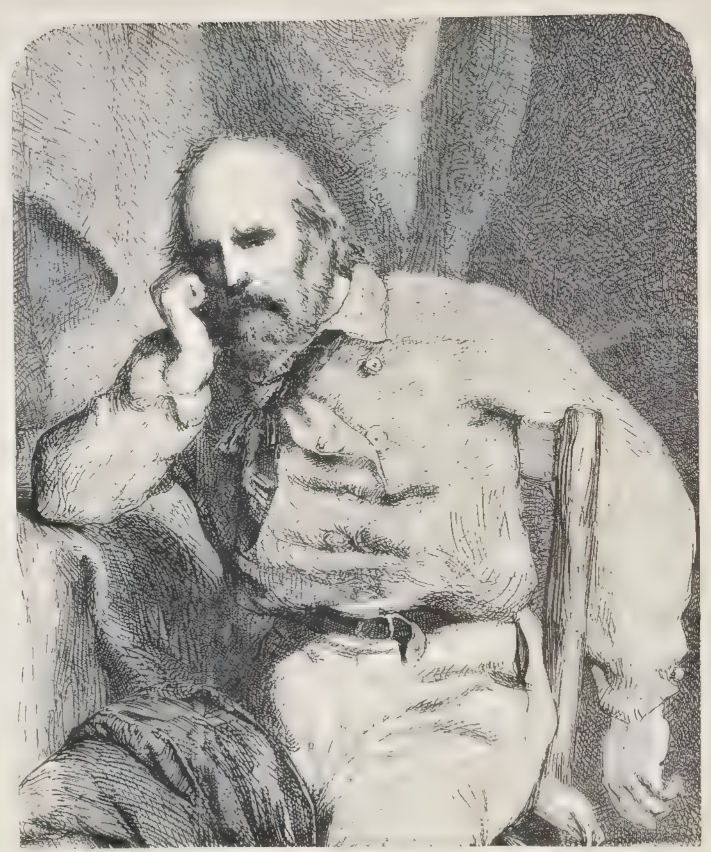
Godmaert n'était pas mort : malgré les horribles souffrances qu'il avait endurées, peu de temps après il revint lentement à la vie.

Les bourreaux qui, peu auparavant, se réjouissaient de sa mort parce qu'elle amenait la fin du supplice, lui prodiguaient à l'envi maintenant tous les soulagements qu'ils pouvaient trouver. Ils lavèrent ses blessures, lui firent prendre un vin généreux et le ramenèrent enfin dans sa prison. Le geôlier, qui ne put non plus voir sans pitié l'état du vieillard, le laissa sans chaînes ni entraves, et cette fois la ceinture de fer pendit le long de la muraille sans enfermer un corps.

Le cachot fut refermé et le pauvre Gueux resta seul et sans consolation. Il n'avait pour se coucher que la paille dont les pointes pénétraient dans sa chair dénudée, souffrance nouvelle qui finit par lui ôter tout sentiment.

Il y a un degré de souffrance qui serait, à coup sûr, toujours mortelle si la nature n'avait pourvu au salut du patient en lui ôtant la force nécessaire pour ressentir la douleur.

Godmaert en était arrivé à ce degré de souffrance. Il ne songeait ni au ciel, ni à Gertrude, ni à lui-même : — il dormait. Mais quel sommeil, ô mon Dieu ! le sommeil des morts, car le soldat foudroyé par les éclats d'une bombe dort aussi. Ainsi dormait Godmaert, mais non pour l'éternité.



LE GÉNÉRAL GARIBALDI, [illegible]

VI

Le soleil venait [illegible] de dégager son disque splendide des brumes [illegible] du matin. Le craquement des portes et des fenêtres qui s'ouvraient dans le voisinage troublait seul le silence qui régnait dans la rue de l'Empereur qui n'était encore éclairée que par un demi-jour.

Thérèse était levée et se tenait auprès du lit de Gertrude encore endormie.

— Pauvre jeune fille ! disait-elle à voix basse, dors, dors : le réveil du malheureux est triste.

Elle lui donna un baiser avec une tendresse toute maternelle.

Les couleurs étaient revenues sur les joues de la jeune fille et tout semblait annoncer que sa visite chez la sorcière n'aurait pas de conséquences fâcheuses.

Tout à coup, le pas d'un cheval retentit au dehors.

— Le voilà ! s'écria Thérèse.

Elle descendit en toute hâte et ouvrit la porte à Ludovic si impatiemment attendu.

— Comment va Gertrude ? demanda-t-il.

— Oh ! doucement ! répondit Thérèse.

— Puis-je parler à Godmaert ?

— Godmaert !..... Godmaert est en prison.

— Comment ! en prison ? dit-il en pâlissant.

— Oui, messire Ludovic, en prison.

— Ciel !... et Gertrude ?

— Elle dort.

— Pourquoi Godmaert est-il [illegible] ?

— Connaissez-vous Valdes, messire Ludovic ?

— Oh ! Valdes ! je le pensais bien



LA VILLE DE [illegible]

UNIFORMES DES DIFFÉRENTS CORPS DE L'ARMÉE PRUSSIENNE, dessins de M. F. KAISER. — Voir page 399

PLANCHE III.



Hulans [illegible].



D[illegible].



Timbalier et porte-étendard de cuirassiers.



Général d'infanterie [illegible].

Général de cavalerie en uniforme de son régiment, commandant, major-général et adjudants.



[illegible]



[illegible]

Il porta machinalement la main à son poignard, mais le laissa retomber sur sa poitrine.

— Thérèse, dit-il, racontez-moi bien vite ce qui est arrivé.

Elle le mit sommairement au courant des événements qui s'étaient passés la veille.

— La sorcière a dit, ajouta-t-elle en finissant son récit, que votre voix seule pourrait la tirer de son sommeil.

Ludovic ne pleura point en entendant Thérèse. — Valdes! murmurait-il sans cesse en jetant les yeux sur le poignard suspendu à son cou.

— Venez, dit Thérèse, puisque vous devez voir ma maîtresse.

Et elle le conduisit dans la chambre de Gertrude. En toute autre circonstance, il n'y eût certainement pas pénétré, mais, en ce moment, il ne songeait même pas au respect qu'il devait à la jeune fille.

— Parlez, messire Ludovic, dit Thérèse, parlez pour qu'elle s'éveille.

— O ma bien-aimée Gertrude! dit-il d'une voix émue.

La jeune fille s'éveilla à cette voix.

— Ludovic, s'écria-t-elle, tu es là? Tu es resté longtemps absent; — oui, il y a longtemps, très-longtemps que je ne t'ai vu.

Le jeune homme fut tout saisi en voyant le calme de Gertrude; il s'effraya au souvenir du récit de Wolfangh. Hélène était devenue folle de douleur. Il frissonna de tout son corps.

— Et ton père, Gertrude, ton père? s'écria-t-il.

— Mon père! dit la jeune fille avec une étrange expression et en portant les mains à son front, oh! oui, mon pauvre père!

Et elle fondit en larmes.

— Va, s'écria-t-elle, va m'attendre dans la bibliothèque.

Ludovic, voyant que ses craintes étaient sans fondement, quitta la chambre et alla s'asseoir tout rêveur dans la bibliothèque. La jeune fille l'y rejoignit peu d'instants après.

— Ludovic, dit-elle en pleurant, sais-tu ce qui est arrivé à mon vieux père?

— Oui, Gertrude, je connais cette triste nouvelle. Oh! ne pleure plus; je n'aurai pas de repos que je n'aie réussi à délivrer Godmaert. Je cours en toute hâte chez le père Franciscus.

— Pour comble de malheur, le bon père est parti pour l'abbaye de Saint-Bernard. Son absence nous enlève notre seul recours. Nous sommes bien malheureux, Ludovic. Mon pauvre père est plongé dans un sombre cachot, sans consolation et sans espoir, et moi qu'il appelle, je ne puis le voir.

— Le père Franciscus à Saint-Bernard! dit Ludovic avec désespoir. Que faire? Lui seul peut nous venir en aide... Nos amis et toi-même, Gertrude, n'avez-vous rien [illegible]?

La jeune fille adressa à Ludovic un regard désespéré.

— Oh si! dit-elle, nous avons mis tout en œuvre... mais sans succès... Et moi, malheureuse, qui attendais ton arrivée avec tant de confiance... J'osais croire que toi, Ludovic, tu saurais me faire parvenir jusqu'à mon père... Encore un espoir perdu!... Il faut que je le laisse seul et abandonné dans son cachot. — Peut-être, ô mon Dieu, peut-être est-il déjà mort...

Sa voix s'éteignit dans un cri de douleur, et elle s'affaissa, épuisée, sur un siége.

Ludovic jeta sur la jeune fille un regard égaré; puis il croisa les bras sur la poitrine et fixa les yeux sur le sol, comme un homme plongé dans une profonde préoccupation. Le mot: mort! mort! s'échappait de ses lèvres convulsivement contractées.

— Torturé, martyrisé... couvert de sang... mourant... disait Gertrude en sanglotant.

Le jeune homme désolé se tordait les bras et grinçait des dents de rage.

Tout à coup il retrouva la parole et s'écria d'une voix tonnante:

— Tu reverras ton père, Gertrude, je te le jure sur mon honneur, je te le jure! Tu le verras avant le soir, ou jamais je ne reparaîtrai en ta présence.

La jeune fille, pâle et tremblante, s'élança vers Ludovic; elle le regarda avec une fiévreuse anxiété et joignant ses mains suppliantes:

— Ludovic, s'écria-t-elle, quel terrible serment tu fais-là! Ne peux-tu ménager ma douleur; ne peux-tu la comprendre? Je ne t'ai pas demandé ce serment. Maintenant il me faut perdre ou mon père ou toi... Tout est contre moi, tout jusqu'à mon bien-aimé. Oh! mon Dieu, suis-je assez mal-[illegible]?

Le jeune homme écouta à peine ces paroles; son regard était fixe et immobile, et, comme s'il se fût parlé à lui-même, il s'écria:

— Oui, il le faut... Que le sang du traître rougisse mes mains! Qu'il meure d'une mort cruelle, celui qui nous cause [illegible]!

Il tira son épée et en contempla la lame:

— Je t'avais vouée à mon pays, noble épée de mon père, ajouta-t-il... Le sang d'un perfide te souillera!

Tandis que Ludovic égaré prononçait ces paroles, Gertrude à demi évanouie gisait sur un siége; sa tête pâle et défaillante était renversée sur le dossier, et si des larmes abondantes n'eussent coulé sur ses joues, on eût pu la croire morte. Le regard de Ludovic tomba enfin sur l'infortunée jeune fille. Il s'approcha vivement d'elle, prit une de ses mains dans les siennes et la contempla fixement sans prononcer un mot. Sa respiration était pénible et difficile. Sa poitrine s'élevait et s'abaissait convulsivement, et un rauque sifflement grondait dans sa gorge contractée. Oh! il souffrait horriblement! Poussé en sens divers par le sentiment religieux, l'amour, le dévouement à la patrie et la soif de la vengeance, il ne savait prendre de résolution: tous ces sentiments oppressaient son cœur. Enfin, il pressa d'une étreinte fébrile la main de sa bien-aimée et s'écria:

— Gertrude! Gertrude!

Elle jeta sur lui un triste et navrant regard et dit en soupirant:

— Laisse-moi mourir, Ludovic, laisse-moi mourir!... Mon père mis à la torture.. toi, un assassin!... Oh! mon Dieu, il faut que je meure...

En ce moment une voiture s'arrêta à la porte. Les deux amants se regardèrent avec une indéfinissable expression. — Godmaert reviendrait-il? Cette question rayonne de leurs yeux qui s'interrogent avec anxiété. Gertrude se lève; elle penche la tête en avant; les larmes sèchent sur ses joues.

La porte de la salle s'ouvre; une personne entre à pas lents... et du sein de Gertrude et du sein de Ludovic s'échappa en même temps un cri de joie.

Quelle émouvante scène! Un prêtre au front couronné de cheveux blancs est debout au milieu de la salle; les deux infortunés jeunes gens enlacent chacun un bras à son cou, comme des naufragés qui s'attachent à un débris qui peut les sauver; leurs deux têtes s'appuient sur la poitrine du vieillard; les larmes de joie invisibles coulent sur ses vêtements: pas un mot ne trouble le solennel silence... Le prêtre lève les yeux au ciel, il pose une main sur la tête de Ludovic et l'autre sur la tête de Gertrude; il prie, il invoque la toute-puissante assistance de Dieu. Qu'il est beau dans son invocation, le prêtre septuagénaire!

Bientôt le père Franciscus prit une main de chacun des [illegible]

Il les regarda tour à tour avec une tendre compassion et dit:

— Mes chers et malheureux enfants, je sais le coup terrible qui vous a frappés...

— O mon père, s'écria Gertrude, comme nous avons amèrement déploré votre absence! Mais maintenant que vous êtes avec nous, l'espoir revient dans notre cœur... C'est Dieu même qui vous envoie à nous dans cet affreux instant!

— J'ai appris à Saint-Bernard l'arrestation de votre père. Le père Franciscus pouvait-il vous laisser seuls dans d'aussi douloureuses circonstances? Non! j'ai obtenu la voiture de monseigneur l'abbé et me suis rendu d'une traite chez le grand juge.

— Ah! dit Gertrude avec un soupir de soulagement.

— Encore un peu de patience, mes enfants. Le grand juge est à Bruxelles et ne revient que vers le soir. Consolez-vous en attendant: j'irai visiter Godmaert d'ici là.

Gertrude joignit les mains et s'écria d'une voix suppliante:

— O mon père, laissez-moi vous accompagner!

HENRI CONSCIENCE.

(La suite au prochain numéro.)

COME

QUARTIER GÉNÉRAL DES VOLONTAIRES DE GARIBALDI

La ville de Côme, peuplée de 20,000 habitants, est pittoresquement située à l'extrémité méridionale du lac auquel elle a donné son nom. Caton assure que sa fondation remonte à 300 ans avant celle de Rome. Quoi qu'il en soit de l'exactitude de cette assertion, il est du moins acquis que son origine est d'une très haute antiquité.

Ainsi que les autres cités lombardes, Côme se constitua en ville libre, et soutint contre Milan une lutte acharnée, au bout de laquelle elle fut détruite en 1127. Barberousse la reconstruisit en 1159; mêlée aux guerres entre les Torriani et les Visconti, elle finit par passer sous la domination de ces derniers, et suivit dès lors les destinées de Milan.

Sa cathédrale passe pour l'une des plus belles églises de l'Italie du Nord; commencée en 1396, elle fut terminée vers 1526, par l'habile architecte, T. Rodario. Parmi les sculptures de la façade, on remarque les statues des deux Pline, nés à Côme. L'église de San-Fedele, ancienne cathédrale, remonte, dit-on, aux rois lombards. A côté de la cathédrale s'élève l'antique palais du Broletto, ou maison commune, construit en marbre de trois couleurs. Non loin de là est le théâtre, bâti avec magnificence, en 1813, sur les ruines d'un ancien château.

Côme, la jolie cité, naguère si calme et si justement aimée des touristes, a bien changé d'aspect depuis quelques semaines. C'est là qu'a été établi le quartier général du corps des volontaires italiens, placés sous le commandement du général Garibaldi, qui a quitté sa solitude de Caprera, sur l'invitation du gouvernement de Florence. Au lieu des chansons des bateliers, ce sont les brefs commandements militaires et le bruit des armes qui vont éveiller les échos du lac aux riantes villas; sur la verdure des campagnes, tranchent les chemises rouges des volontaires qui exécutent des manœuvres.

X. DACHÈRES.

COURRIER DU PALAIS

Les procès qu'on a dans la tête. — L'oncle Liez. — La lettre d'une nièce. — Un honnête criminel. — L'idée de Dubuc. — Un faux faussaire — Innocent et galeux. — Les Tyroliens de Montmartre. — Révolution intérieure.

« Un télégramme de Florence... »

Allons, bon! Où ai-je l'esprit?... Mais avouez que cette distraction est assez excusable. Est-ce ma faute à moi si j'ai la tête pleine de marches, de contre-marches, de batailles à livrer, de siéges à faire; si les tambours et les trompettes résonnent sans cesse à mes oreilles; si je ne puis mettre un pied dehors sans me croiser à chaque pas avec des lambeaux de phrases qui me jettent au visage l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse, les duchés, la diète, Venise, le quadrilatère, M. de Bismark et Garibaldi? est-ce ma faute enfin si je ne puis ouvrir la fenêtre sans qu'il entre dans ma chambre des bouffées d'air chargées de politique?

Non certes. Je vais cependant tâcher d'oublier un petit moment le différend italien et la querelle de la Prusse et de l'Autriche, pour vous entretenir d'autres différends et d'autres querelles qui ne mettront probablement pas l'Europe en feu. Je dis probablement, car il ne faut répondre de rien. Et vous, lecteurs, tâchez, en ces jours de fièvre, de prendre plaisir à la question Liez-Lafont, aux discussions intestines des Tyroliens de Montmartre et autres grands débats du même genre.

Je vous ai dit autrefois comment M. Liez, qui tenait un hôtel à Valparaiso, avait jeté les yeux sur une de ses nièces restées à Paris pour en faire Mme Liez; comment une lettre et une photographie avaient changé ses intentions; comment au lieu de la sœur cadette c'était la sœur aînée qui était partie pour Valparaiso; comment enfin, en débarquant, la fiancée avait prié son oncle de l'unir au capitaine du navire qui l'avait amenée, ce à quoi M. Liez avait consenti de très-bonne grâce, montrant qu'on peut être un hôtelier très-achalandé et un très-grand philosophe.

Du procès, il vous souvient sans doute: l'oncle avait réclamé à son neveu certaines petites sommes envoyées à la nièce, alléguant que ces sommes devaient être considérées comme avancées en vue du mariage, et qu'elles devaient être rendues, le mariage ayant manqué.

M. Liez perdit son procès devant le Tribunal, il vient de le perdre devant la Cour.

Je n'y serais pas revenu si je n'avais eu à vous offrir une véritable friandise, je veux parler de la lettre qui amena dans le cœur de l'oncle la volte-face que l'on sait, et le tourna si lestement de la cadette à l'aînée.

Oh! les femmes! Qu'elles sont fortes quand elles s'y mettent.

Voici une jeune personne qui s'est dit: « Mon oncle veut épouser ma sœur, c'est moi qu'il épousera, je vais lui écrire en conséquence. »

Montrer à ce bon oncle qu'il ne sera point heureux avec celle qu'il se propose de prendre pour femme, lui montrer qu'une autre est pleine de vertu, de sagesse, de prudence et pourra lui donner le bonheur parfait, tel est le thème sur lequel il s'agit de travailler.

Mettez sur ce sujet dix hommes, je dis des plus habiles et des plus exercés à la composition littéraire, et vous verrez comme ils sueront pour remplir le programme, et à quelle chose informe, indigeste, impossible, un si grand labeur aboutira. Confiez la même besogne à une jeune fille; elle prendra la plume en souriant, appuiera la tête sur sa petite main, et après cinq minutes de réflexion tout au plus elle écrira ce que Mlle Virgine Lepoil écrivit à ce bon M. Liez:

« Mon cher oncle,

« ..... Je viens donc, mon cher oncle, te parler au sujet de la proposition au sujet d'Émilie. Comme ce que tu me dis est une affaire très-sérieuse à gérer, je viens donc te parler très-franchement. Je te dirai qu'Émilie est très-jeune de caractère et un peu coquette... »

Ici une ombre passera nécessairement sur le front de l'oncle.

« Du temps que mon père vivait et que nous étions établis, mon père a voulu lui faire tenir la caisse, elle n'a pas été capable de la tenir. »

Émilie ne sait pas tenir une caisse; le front de l'oncle hôtelier se rembrunira de plus en plus.

« Ainsi donc, mon cher oncle, je pense que l'hôtel dont tu me parles est beaucoup plus sérieux à tenir. »

— Parbleu! se dira l'oncle.

« Puisque cela est ainsi, mon cher oncle, je viens donc te faire la proposition, mon cher oncle, de partir avec Émilie... »

— Voilà une bonne petite femme de nièce!

« Tu me parles de mariage au sujet d'Émilie; cela vous regarde tous les deux, attendu, comme tu le dis, qu'il faut que cela plaise à l'un et à l'autre; attendu que quand on se marie sans connaître son caractère à l'un et à l'autre, il est bien triste de vivre ensemble sans s'aimer... »

— Oh! oui, bien triste, murmurera l'oncle; elle est pleine de sens, ma nièce Virgine.

« Je te dirai, mon cher oncle, que je n'ai pas parlé à ma sœur, attendu qu'elle est d'un caractère très-orgueilleux... »

— Un caractère très-orgueilleux, pensera l'oncle, il ne manquait plus que cela; eh bien! j'allais faire une belle affaire.

« Je t'envoie, mon cher oncle, notre portrait à toutes deux. »

— Mais c'est qu'elle est bien mieux que sa sœur, ma nièce Virgine, se dira l'oncle après avoir regardé les deux portraits.

« Tu me trouveras bien changée depuis que tu nous a quittées, attendu que nous avons grandi et en même temps bien vieilli. »

— Changée! Eh bien, oui, certainement, cette chère petite. Vieillie aussi, mais comme la rose qui de bouton est devenue fleur épanouie.

« Tout ce que je te marque dans ma lettre, mon cher oncle, n'est qu'une page d'un livre; mais si j'ai le bonheur d'aller te rejoindre... »

— Certes, tu me rejoindras.

« J'en aurai bien d'autres à te raconter... »

— Tu me les raconteras, ô nièce charmante et accomplie, merveille de grâce, de raison et de prudence!

Oui, l'oncle ne manquera pas de penser et de se dire tout cela; il l'a pensé, il se l'est dit et Virgine Lepoil est partie pour Valparaiso, où le cher oncle a eu le plaisir de la mener à l'autel... pour le compte du capitaine Lafont.

Dans les recueils des épistolières célèbres on trouve à coup sûr des lettres plus correctement et plus élégamment écrites; mais je vous défie d'en trouver de mieux composées et qui aillent mieux au but.

Dubuc et son cousin Domenc n'ont point eu la chance d'arriver à leurs fins; il est vrai qu'ils avaient pris un chemin quelque peu détourné.

Un arrêt de la Cour d'assises de Toulouse avait condamné, il y a seize ans, le père de Dubuc aux travaux forcés à perpétuité, comme coupable d'assassinat sur une personne de sa famille.

Grâce aux efforts de son fils, le condamné avait obtenu sa grâce; il était mort le lendemain.

Dubuc fils s'est dit: « Mon père a été gracié, c'est quelque chose; mais ce n'est pas assez: il faut qu'il soit réhabilité. »

Et Dubuc fils chercha un bon moyen de faire réhabiliter son père; à force de chercher, il crut avoir trouvé, et alla communiquer son idée au cousin Domenc.

— Je fabriquerai, lui dit-il, une reconnaissance de mille francs en ton nom et à mon profit, et sur cette reconnaissance je mettrai ta signature; puis je t'assignerai en payement des mille francs; alors tu porteras plainte contre moi, et m'accuseras de faux; on me traduira en cour d'assises. Là nous produirons une pièce qui expliquera tout: on m'acquittera et je demanderai la révision du procès de mon père.

— Ça va, répondit Domenc.

Dubuc fit la reconnaissance et la signa; puis il rédigea avec le cousin une contre-lettre qui se terminait ainsi:

« Le ministère (bureau des grâces et révisions) nous refusent la remise de nos pièces, que Dubuc (Jean) y envoya à l'appui de ces demandes en révision, ainsi nous empêchent d'éclairer la justice de leur innocence et nous forcent à un *estratagème* inoffensif, en réalité, aux fins d'arriver à la révision des deux procédures.

« Fait à Paris, le 11 septembre 1865.

« Rue du Colysée, 28, hôtel du Congrès et du Colysée.

« DOMENC.

« DUBUC. »

Tout se passa selon le plan de Domenc... seulement le procès de son père n'a pas été révisé. Pauvre Dubuc!

La foi, dit l'Évangile, transporte les montagnes; elle n'aplanit pas les obstacles légaux, il paraît; car jamais foi ne fut plus vive et plus obstinée que celle de Dubuc.

— Pourquoi avez-vous fait le faux qui vous est reproché? lui demande le président.

— Pour arriver dans le sanctuaire de la justice et y révéler l'innocence de mon père.

Il n'a pas d'autre réponse.

Et quand le président lui adresse, après les plaidoiries, la question accoutumée: — Avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense? — Je demande mon relaxe, répond Dubuc, et que la Cour veuille bien faire un rapport au ministre de la justice sur l'affaire de mon père.

Et la foi de Domenc n'était pas moins robuste que celle de Dubuc:

— Je voulais le faire arrêter pour arriver au but où il est.

— Et où en est-il?

— Il est en prison, et il peut parler du procès de son père.

— Où est pour lui l'avantage?

— C'est pour l'affaire de mon oncle et de son père.

Vous souriez; mais, convenez-en, ils vous touchent ces pauvres gens qui, pour arriver à réhabiliter une mémoire obscure, s'avisent, dans leur simplicité, de ce bel *estratagème*, et de grand cœur, vous souhaiteriez que la justice pût faire ce qu'ils désirent si ardemment.

Encore un faux criminel, mais dont les motifs étaient d'un ordre moins relevé que ceux de Dubuc.

Un beau jour il s'est fait ramasser par les agents aux Champs-Élysées.

— Je suis de Soissons, a-t-il dit; je me suis enfui après avoir volé sept cents francs à mon patron; qu'on me juge.

On l'a arrêté, on l'a envoyé à Mazas, et l'on a instruit son affaire.

Pressé par les magistrats, il a fini par avouer... son innocence.

— Pourquoi la fable de ce vol? lui a-t-on demandé.

Il a répondu:

— J'avais la gale, alors je me suis dit: Il y a de bons médecins à Paris, je m'accuserai d'un vol, on m'enverra à Mazas, on me mettra dans le quartier des galeux et je serai guéri gratis.

Informations prises, il s'est trouvé qu'il avait dit la vérité.

Le malin Soissonnais va rentrer dans sa patrie le front levé; mais ses amis s'empresseront-ils beaucoup de lui tendre la main? Je n'en répondrais pas.

La discorde est parmi les Tyroliens; non pas parmi ceux d'Inspruck, de Méran, de Botzen et de Trente, qu'a chanté Musset dans un de ses plus magnifiques poëmes, et qui, sur le sommet des Alpes neigeuses, jettent leurs refrains dans le vent des avalanches; mais parmi ceux de Montmartre qui ne doivent point fidélité à l'empereur d'Autriche.

Ils sont Tyroliens parce qu'ils chantent en chœur, et pas pour autre chose.

Longtemps ils furent unis, et triomphèrent ensemble sur les champs de bataille de l'harmonie. Divisés en deux camps aujourd'hui, ils se battent à coups d'exploits. Le comité récemment élu plaide contre l'ancien comité.

— Vous n'êtes plus rien, dit-il au trésorier des dernières années, remettez aux autorités nouvelles le bâton de mesure, les fonds et les registres sociaux, la bannière de la société, les prix et les médailles qu'elle a gagnés en luttant contre les sociétés rivales.

— Je n'ai jamais cessé d'être trésorier, et je ne vous connais pas, répond M. Soudron.

— Nous ne vous connaissons pas, répondent avec lui vingt-quatre Tyroliens en chœur.

M. Soudron et ses vingt-quatre fidèles ont succombé devant la justice.

Il est à craindre que le jugement du tribunal ne ramène pas la paix chez les Tyroliens, que les vaincus, au lieu d'accepter sans murmurer leur défaite, ne se préparent à de nouveaux combats fratricides, et que pendant longtemps encore, sur les hauteurs de Montmartre, ne retentisse le *la-la-itou* de guerre.

MAITRE GUÉRIN.

L'ARMÉE PRUSSIENNE

Dans le numéro du 16 de ce mois, page 382, *l'Univers illustré* a expliqué quelle est l'organisation particulière de l'armée prussienne, et donné des détails sur les uniformes de l'armée régulière et de la landwehr. En même temps nous mettions sous les yeux de nos lecteurs, deux grands dessins où se trouvaient groupés les différents corps: infanterie et cavalerie de la landwehr, chasseurs, artillerie, pontonniers, troupes du génie, gendarmerie et marins. Aujourd'hui nous nous empressons de compléter ce tableau militaire. Généraux de cavalerie et d'infanterie, en grand uniforme; dragons, hulans, cuirassiers, hussards, etc., tels sont les personnages qui figurent dans cette troisième planche, à laquelle les événements actuels ajoutent un nouvel intérêt.

H. VERNOY.

UNE BATTUE DE SINGES

Ceci est un écho lointain des sports du nouveau monde, sports bien différents du Fox-Hunting et de nos belles chasses de France. Nous tenons d'un de nos amis, officier de marine nouvellement arrivé des mers du Sud, le récit de ce qui va suivre.

— Le navire sur lequel nous étions embarqués, me dit-il, était, pour cause d'avaries majeures, en réparation dans la rade de Callao, et notre séjour au Pérou devant durer trois mois environ, un de mes amis et moi, nous pûmes obtenir l'autorisation de faire une excursion en deçà des Cordillères.

Le lendemain du jour où nous obtînmes cette autorisation nous partions de Lima, montés sur d'excellents chevaux de race espagnole, et guidés par deux Indiens qui devaient nous conduire à l'hacienda d'un riche propriétaire, pour qui nous avions des lettres de recommandation. Le voyage s'accomplit en trois jours, à travers un magnifique pays. Le soir du troisième jour, nous arrivions à l'hacienda où nous reçûmes le meilleur accueil, l'hospitalité la plus cordiale.

Ce soir-là, assis sous un verdoyant abri, nous causions avec notre hôte, ou plutôt nous écoutions le récit de ses chasses, lorsqu'un de ses serviteurs vint lui annoncer qu'un Indien, habitant une partie éloignée de ses plantations, demandait à lui parler immédiatement. Don José (c'est le nom du maître de l'hacienda) sortit et revint quelques instants après, et nous dit:

« — Dès demain, messieurs, j'aurai le plaisir de vous faire tirer quelques coups de fusil, ou plutôt autant de coups de fusil que vous voudrez, car on vient de m'annoncer la venue des singes, et mes cannes à sucre auront bien à souffrir cette nuit de l'invasion. A demain donc le châtiment, au point du jour nous monterons à cheval. »

Le lendemain, à quatre heures, nous partions de l'hacienda. C'était une belle et fraîche matinée, et nous cheminions le long d'un immense étang, aux eaux si limpides et si vertes, qu'on voyait briller, sur le sable de son lit, de chatoyantes coquilles aux mille reflets et des rameaux de plantes aquatiques d'un rouge de pourpre.

Parfois, effrayé par notre cavalcade, un poisson aux écailles d'azur et aux nageoires d'or s'élançait de la rive pour se cacher dans les racines des lotos qui flottaient sur l'onde, ou bien un héron blanc à tête noire, dressé sur ses longues pattes roses, le cou ployé, attendant sa proie, prenait lourdement son vol pour aller s'abattre sur quelque îlot de verdure.

Don José nous montra bientôt notre terrain de chasse. C'était une vaste plaine verdoyante, en tout semblable aux champs de sorgho que l'on cultive maintenant en France.

La teinte dorée que prenait l'extrémité du feuillage annonçait la maturité des cannes à sucre.

Pendant une heure encore, nous suivîmes les bords de l'étang tout entouré d'acacias, de cocotiers, de palmiers, de bananiers qui réfléchissaient leurs mille nuances dans les eaux transparentes. Puis nous traversâmes un gué sous un dôme touffu d'arbres de toutes sortes. De l'autre côté, nous trouvâmes une grève unie, blanche, toute scintillante, aux premiers rayons du soleil, des mille couleurs du prisme.

Nous étions arrivés: une vaste plantation de cannes à sucre s'étendait des rives de l'étang à une ligne boisée que l'on apercevait à un mille environ. De distance en distance, un cocotier s'élançait, flexible, avec sa pomme de verdure, et sur la question que j'adressai à don José, de l'utilité de ces arbres au milieu de la plantation, je vis un sourire errer sur ses lèvres, et il me dit à voix basse:

« — Dans un quart d'heure vous en jugerez. »

La prairie qui cernait la grève était d'un gazon si frais, que de beaux oiseaux aux plumes violettes et écarlates, des sarcelles, des pélicans, en faisaient un lieu de délices, pour leurs ébats. Ils venaient s'y jouer en sautant de l'eau et faire étinceler au soleil les diamants qui tombaient de leurs ailes humides...

Des places nous furent assignées, et à un signal donné par don José, mille cris bizarres retentirent à l'extrémité de la plantation, accompagnés du bruit formidable des tam-tams vigoureusement frappés.

Nous étions placés sur un petit tertre qui dominait toute la plantation, et à peine les enragés musiciens dont nous avons parlé eurent-ils commencé leur épouvantable concert, que don José s'écria: « La battue est commencée; regardez les cocotiers! »

En effet, la plantation sembla s'animer; les tiges s'agitaient bruyamment; des perroquets aux brillantes couleurs, des oiseaux de toutes sortes prenaient leur vol. Parfois, dans cet océan de verdure, on voyait se tracer un large sillon se dirigeant vers la forêt; mais là il rencontrait les batteurs, et les cris, le tam-tam, lui faisaient rebrousser chemin. Enfin, nous aperçûmes de grosses boules noires montant rapidement sur les cocotiers les plus éloignés... C'étaient les singes... Au bout d'une demi-heure, tous ces arbres étaient couverts de figures grimaçantes, poussant des hurlements, des cris aigus...

« — C'est maintenant qu'il faut montrer votre adresse, messieurs, nous dit don José. Ayez garde seulement de vous approcher des arbres à plus d'une trentaine de pas. »

Nous entrâmes dans la plantation, et n'eussent été les cris des Indiens rabatteurs qui cernaient chaque arbre, nous n'eûmes pu certes trouver notre chemin à travers cette muraille de plantes inextricables; enfin, mon ami et moi, nous arrivâmes près d'un immense cocotier. Une trentaine de singes de toutes tailles l'avaient pris pour refuge, et ils lançaient au loin, avec une vigueur extraordinaire, les énormes fruits qu'ils détachaient des longues palmes verdoyantes... Nous dirigeâmes sur eux un feu bien nourri, et nos fusils, chargés de gros plomb, eurent bientôt fait de nombreuses victimes. Mon ami, oubliant la recommandation de don José, franchit la distance qui nous séparait de l'arbre pour s'emparer d'un jeune singe de l'espèce des capucins, je crois, qui se tenait accroupi près du corps de sa mère tombée morte des plus hautes branches du cocotier; aussi, s'étant embarrassé dans des lianes qui couraient sur la terre, il tomba lourdement. Dans sa chute il heurta un gros singe, l'un des doyens de la bande. Les jambes brisées, le pauvre animal se traînait à terre, et il se vengea en mordant cruellement à la hanche mon compagnon de chasse, tandis que les survivants faisaient, du haut de l'arbre, pleuvoir sur lui une grêle de cocos, dont tout son corps conserva longtemps les marques. Un coup de fusil, tiré par moi, fit une heureuse diversion, et il put, tout meurtri, venir reprendre son poste.

Une vingtaine de singes de toutes les tailles jonchaient déjà la terre, lorsque, à notre grand étonnement, nous vîmes ceux qui restaient descendre vers les plus basses branches, et s'attachant, au moyen de leurs longues queues, à ces branches, se donner un vigoureux élan, et se lancer à toute volée au milieu des plantations.

... La place était abandonnée; aussi, ne nous souciant pas de courir après les fuyards, nous revînmes au pied de l'arbre. Certes, cette chasse avait pour nous l'attrait de la nouveauté, et ce sport ne ressemblait, en quoi que ce fût, à ceux que nous connaissions; mais à la vue de ces pauvres animaux, se traînant blessés, les jambes ou les bras brisés, et portant leurs mains sur leurs blessures, à la vue des petits se blottissant sous le corps sanglant de leur mère, je me jurai bien de ne plus recommencer... Les coups de fusil retentissaient de tous côtés.

Enfin quelques Indiens nous rejoignirent, et achevèrent notre triste besogne au moyen de gros bâtons: mon ami et moi emportâmes deux charmants petits capucins qui firent longtemps, et jusqu'à notre retour en France, les délices du bord.

Nous sortîmes de la plantation et retrouvâmes don José au bord de l'étang... Deux heures après nous rentrions à l'hacienda, où pendant un mois nous nous sommes livrés aux chasses les plus diverses. Pendant ce séjour aucune nouvelle invasion des singes ne fut signalée, et don José put faire tout à son aise sa récolte de cannes.

Un jour que la chasse nous avait amenés dans le voisinage de l'étang dont nous avons parlé plus haut, notre hôte nous conduisit vers la plantation qui avait été le théâtre de la sanglante hécatombe, et prenant quelques tiges des cannes à sucre, il nous fit observer une large incision faite au pied de ces tiges et d'où s'était écoulée une liqueur sucrée...

« — C'est ainsi, mes amis, nous dit-il, que des colons se trouvent parfois ruinés en deux ou trois jours, s'il plaît à une bande de ces singes du diable d'envahir une plantation. »

Nous comprîmes alors la nécessité des battues, et notre cœur, devenu moins sensible, oublia le spectacle douloureux

de l'agonie [illegible] est [illegible] aux intérêts de notre ami don José.

Paul [illegible]

COURRIER DES MODES

C'est sur les plages et dans les villes thermales qu'il faut aller chercher aujourd'hui nos gracieuses Parisiennes aux fraîches toilettes : elles ont pris leur vol comme des hirondelles légères afin d'aller respirer un air pur et surtout pour ne plus entendre parler de politique et de bourse. N'allez pas croire pourtant, mes chères lectrices, que Paris est un désert ; il n'a jamais été plus peuplé qu'en ce moment, et cela tient à la prodigieuse quantité d'étrangers qui nous est arrivée depuis quelques jours.

Pendant ce temps, que fait-on en modes nouvelles ? Cette question, à laquelle je devais m'attendre, exige une longue réponse ; on fait tant de nouveautés à cette époque qu'il est difficile de les enregistrer. Ce sont les costumes de voyage que j'ai remarqués dans nos maisons en vogue ; on expédie aussi des toilettes de bal, car on danse aux eaux... comme c'est l'habitude.

On remarque que le goût du moment est à la réunion du noir et blanc. La combinaison de ces deux teintes produit en effet des costumes distingués, et cette tendance qui s'était manifestée cet hiver n'a point cédé devant les éclats du soleil ; seulement, en hiver, on portait plus de noir que de blanc et maintenant le noir n'est qu'un ornement capricieusement [illegible] des fonds d'une éclatante blancheur.

J'ai admiré plusieurs jolis costumes de ce genre dans les magasins de la *Scabieuse*, rue de la Paix, 10, où les femmes distinguées vont commander leurs vêtements de départ. A la *Scabieuse* on choisit ses étoffes et on fait confectionner du jour au lendemain, avantage très-grand pour les personnes qui décident un départ et n'ont pas le temps d'attendre. En étoffes excellentes et d'un bon marché réel, j'ai vu à la *Scabieuse* des taffetas de 70 cent. de large en petites et larges rayures, gris sur gris (camaïeu) ou gris et noir, blanc et noir ou violet. Ces taffetas m'ont paru d'un bon marché réel en les comparant à ceux des autres magasins. Je signale aussi dans la même maison des nouveautés en tissus de fantaisie : mohair, popelinette, poil de chèvre, tonkin et mousse de mer. Ceci se porte beaucoup en robe de matinée, costumes de plage et de voyage.

Dans la même maison, des chapeaux de paille forme *cloche*, garnis de velours ou rubans lilas, me paraissent réaliser le type parfait du chapeau de campagne d'une femme comme il faut.

Les jupes *princesse*, de Mme Bruzeaux, rue du Faubourg-Poissonnière, 4, ont un véritable succès. Ce n'est plus cette forme bouffante devenue impossible avec les robes coupées en biais ; c'est une jupe ajustée au corps et soutenue par des élastiques, le bas a des cerceaux qui s'évasent en arrière pour donner de la grâce et du soutien à ces longues jupes que vous connaissez. Les femmes qui vont chercher chez Mme Bruzeaux les corsets catalans et pompadour, sont ravies d'y rencontrer ces jupes d'été qu'elles ne manquent point d'annexer à leurs provisions de voyage.

Parlons parfumerie, c'est un sujet intarissable, il n'est point aussi futile que certaines personnes veulent bien le dire, car il donne des moyens de conserver sa beauté, et par conséquent sa jeunesse. Aussi toutes les lectrices du Courrier des Modes rappellent sa chroniqueuse à l'ordre lorsqu'elle oublie de leur signaler les spécialités en vogue. Voici le *lait antéphélique* qui fait partie du nécessaire de toilette de toutes les personnes qui ont la prétention de ne pas revenir à la ville avec une figure brûlée du soleil et criblée de taches de rousseur.

On trouve le lait antéphélique chez son propriétaire Candiz, 26, boulevard Saint-Denis, et dans toutes les villes de France et de l'étranger. Mais pour que ce produit atteigne au but qu'on se propose, il faut l'appliquer avec soin et ne pas sortir à la chaleur sans avoir mouillé la peau de la figure avec moitié eau et lait ; on comprend qu'il est bien plus facile d'empêcher les taches que de les faire disparaître lorsqu'elles sont incrustées fortement dans l'épiderme. La manière dont on use des choses et la négligence apportée dans le mode d'emploi sont les causes ordinaires du peu de succès. J'insiste sur ce point au sujet de toutes les parfumeries appliquées à l'extérieur.

Ainsi, par exemple, pour les cheveux ; si on tient à n'avoir pas de cheveux blancs, les services rendus par la *séve vitale*, appelée Eau des Palmiers, sont d'une incontestable utilité ; mais pour cela il ne faut point se décourager après une première semaine, car si on exige une transformation immédiate, le seul moyen est de teindre les cheveux blancs.

La séve vitale n'est pas une teinture ; elle agit lentement, l'expérience prouve qu'il faut de six semaines à deux mois pour les cheveux blonds ou châtains, et trois mois pour la chevelure très-noire. On peut prendre patience [illegible] progrès sont visibles de jour en jour.

Une petite brochure intitulée : *De la beauté des Cheveux* a été composée par M. Gargault, propriétaire de la séve vitale, boulevard Sebastopol, 106. Cette brochure ne coûte que 50 centimes, rendue *franco* : elle expliquera, beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, les soins à donner à la chevelure pour la rendre épaisse et brillante, et empêcher les cheveux de blanchir. On verra aussi comment la composition de l'eau et de la pommade-séve vitale, dont la base est la racine de palmier, peut, sans le secours d'ingrédients dangereux, rendre aux cheveux leur couleur primitive et en éterniser la nuance.

Alice de Savigny.



L'AVEUGLE. — [illegible] de M. Dyckmans.

L'AVEUGLE

Le sujet de ce tableau est d'une touchante simplicité. Sous le porche d'une église, une jeune fille tend la main pour son vieux père aveugle. Il n'en a pas fallu davantage à M. Dyckmans pour faire une œuvre remarquable. M. Dyckmans, du reste, n'est pas à ses débuts. C'est un des peintres les plus appréciés de la nouvelle école flamande. Ses toiles se distinguent généralement par une grande élégance de composition ainsi que par un charme et une perfection de détails dignes de la meilleure période de l'art allemand et flamand.

Ce tableau faisait autrefois partie de la collection d'un certain Leopold Redpath, qui se fit en Angleterre une triste célébrité. Acheté à sa vente par miss Jane Clarke, morte récemment, il a été légué par elle au Musée national de Londres, où il figure maintenant.

Francis Richard.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. Émile Aucante, *administrateur de* l'Univers illustré.

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS : [illegible]

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

E. AUCANTE.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

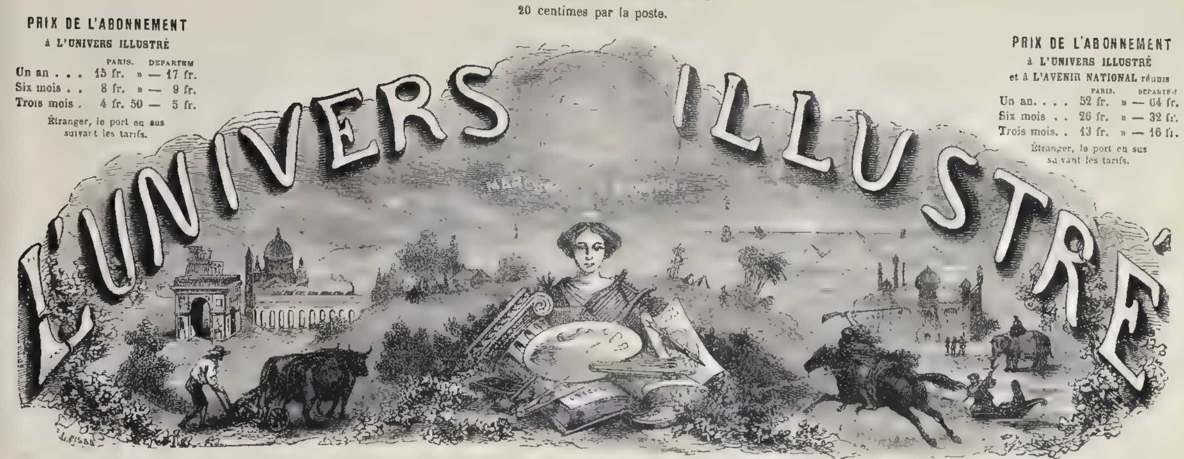
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
et à L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 549.
Mercredi 27 Juin 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE SALON DE 1866

Genre historique. — MM. de Curzon. — Hamon. — Léon Goupil. — Hillemacher. — Comte. — *Les Orientalistes.* — MM. Berchère. — Dehodencq. — Philippoteaux. — Washington. — Pasini. — Frère. — Brest. — *Le genre.* — MM. Baron (Dominique). — Baron (Henry). — Brillouin. — Baugniet. — Boudin. — De Beaumont. — Berthon. — Bailly. — Caraud. — Dansaert. — Dadure. — De la Charlerie. — Ferrandiz. — Feyen. — Fischer. — Gaume. — Heilbuth. — Jundt. — Lambron.

L'antiquité n'a pas cette fois porté bonheur à M. DE CURZON, et pourtant il avait imaginé un sujet charmant et de la plus saisissante poésie : *un Rêve dans les ruines de Pompéi.* Dans ce rêve, on voit les anciens habitants revenant visiter leurs demeures, et les retrouvant telles que les connaît le voyageur d'aujourd'hui. Le centurion revient, appuyé sur sa pique; le sénateur revient, enveloppé dans sa toge; la patricienne apparaît dans des longs voiles; la matrone sort de l'ombre avec ses enfants; le fantôme du poëte garde encore la couronne de lauriers qu'on lui a décernée. Ils passent lentement et promènent un long et douloureux regard sur les ruines de leur cité. N'est-ce pas là une poétique vision, aussi joliment conçue que la célèbre *Revue allemande que passe, à minuit, César décédé?* Malheureusement la touche de M. de Curzon est un peu lourde, surtout pour des fantômes, et sa couleur lie de vin manque absolument de prestige. J'ajoute que son décor est trop dénué de caractère. Est-il bien vrai que Pompéi se réduise, à l'heure qu'il est, à cette série de bornes cassées par le milieu? On comprend le pénible étonnement de ces spectres en voyant leur ville dans cet état; mais j'affirme que M. de Curzon leur a fait accroire que Pompéi a de plus belles ruines que cela.

La preuve en est dans un sujet du même genre, exposé par M. HAMON, *les Muses pleurant sur les ruines de Pompéi.* Ici le décor est déjà joli, bien qu'il reste fort loin de la réalité et qu'il fonde sur les yeux comme un mirage. Mais le mérite de M. Hamon est surtout dans ses figures. Ces muses se composent bien, forment de jolis groupes, et silhouettent, sur le ciel pâle, du rêve des ombres extrêmement élégantes. Je citerai notamment celle-ci que vous voyez assise, de profil perdu, et qui se détourne appuyée sur la main et le corps ployé en arrière; — puis, cette autre si pensive, avec sa tête inclinée et sa lyre pendue à son bras, — et encore cette troisième qui tient une couronne flétrie dans ses mains. Je complimenterai aussi M. Hamon sur son sujet, au moins simple et naturel cette fois. On ne s'étonne point de trouver les muses à Pompéi. Elles y ont vécu, elles sont chez elles.

Mais la spécialité de M. Hamon a été, [illegible] comme on sait, c'était le plus singulier mélange d'ingrédients modernes et d'aliments antiques. Il prenait nos contemporaines, nos grisettes, nos cuisinières, et leur endossait des costumes étrusques; c'était sa façon de leur donner du caractère. — Il croyait encore se hausser au niveau de l'antiquité en contrefaisant sa facture. Les figures étrusques s'esquissent et se résument dans un contour rapide; M. Hamon bordait les siennes aux plus vagues indications. Les figures étrusques ne sont guère qu'un trait; M. Hamon mettait à peine un soupçon de couleur sur ses toiles. — Une dernière erreur de M. Hamon a été sa façon de comprendre la fantaisie antique. Les anciens ont inventé ces monstres terribles et charmants qui s'appellent les dragons, les chimères, les sphynx. M. Hamon a voulu en faire autant, et il a pris l'impossible pour le surnaturel et le fantasque; il nous a montré des cantharides grosses comme des bouledogues, enchaînées dans des niches à chiens; il a fait grimper, sur un perchoir de perroquet, des papillons épais comme des canards! Que sais-je encore? Quoi qu'il en soit, nous sommes heureux de voir ce peintre, d'une élégance innée et d'une grâce réelle, renoncer à ces puériles parodies de l'antiquité. Il aime les Étrusques et leurs sublimes naïvetés; c'est un goût qui se conçoit fort bien, mais il leur ressemblera plus à mesure qu'il se maniérera moins et se simplifiera davantage.

Quittons l'antiquité, et abordons des époques moins reculées.

M. Léon GOUPIL a fait du cortége qui accompagne la *Fiancée du timbalier* (sujet moyen âge emprunté à une ballade de Victor Hugo) un tableau pittoresque, curieux, plein de caractère. Vous trouvez dans ce cortége un porte-drapeau de la plus élégante tournure, des enfants de chœur charmants, un prélat en chasuble superbe. Les types, peints d'une brosse très-ferme et très-souple, sont bien frappés à l'effigie du temps; les costumes et les accessoires sont d'une facture excellente et d'une couleur mordante et saine. Somme toute, un début très-remarquable, car on peut regarder comme un début cette œuvre énergique, venant d'un peintre qu'on ne connaissait encore que par de petits sujets d'une grâce un peu fade.

M. HILLEMACHER nous raconte un chapitre de l'histoire d'Angleterre. *Marguerite d'Anjou,* après la défaite d'Exham, errait dans les bois en compagnie de son jeune fils Édouard; un bandit se présente. « — Mon ami, dit la reine intrépide, prenant son enfant par la main, je confie à votre loyauté le fils



LE CHEVALIER LOUIS DE BENEDEK, feld-maréchal d'Autriche, commandant l'armée du Nord: d'après une photographie. — Voir page 403.

de votre jeune roi. » C'est fort bien en scène ; la reine qui s'avance, l'enfant un peu effaré qui se serre contre elle ; le bandit intimidé qui recule, tout cela est d'une justesse de pantomime parfaite. Quel dommage que la couleur de M. Hillemacher soit un peu aigre, un peu inconsistante, et surtout que ses types soient si vulgaires! Ce sont là les deux seuls défauts peut-être de ce peintre intelligent, qui compte parmi les meilleurs exécutants de l'École actuelle.

Le sujet traité par M. COMTE ne se comprend pas du premier coup d'œil. Vous voyez une grande salle, tendue de tapisseries, et, dans un tout petit coin de cette salle, quelques personnages qui viennent d'entrer, et qui regardent de tous côtés curieusement, comme des gens qui visiteraient un appartement à louer. Il faut ajouter pourtant que ces personnages sont en costumes du XVIe siècle, et que l'un d'eux paraît malade; c'est un maigre vieillard, appuyé sur les épaules de sa femme et de son fils. — Vous cherchez au catalogue, et voici le sujet réel qu'on n'eût pu deviner sans lui : — « Charles-Quint, après son abdication et avant de se retirer au couvent de Saint-Just, va revoir le château de Gand, où il a été élevé. » M. Comte a précisé ses types avec sa finesse habituelle; il n'y a d'un peu changé ici que sa couleur, étudiée dans une gamme rousse qu'on ne connaissait pas encore à l'artiste, et qui le rapproche davantage de son maître, Robert-Fleury. Mais quant au sujet traité ici, je ne sais s'il est bien utile d'entrer dans ces recoins ignorés de l'histoire. Les Grecs n'étaient point dans ces idées, eux qui traitaient à plaisir les sujets les plus rebattus. Ils savaient que, pour impressionner les masses, il importe d'en être facilement compris, et ils ne mettaient en scène que des types connus et des actions légendaires. Moins préoccupés de ces petites curiosités du sujet, ils donnaient plus d'attention à l'expression et au style, et c'est avec cela qu'ils ont créé le grand art.

Immédiatement à la suite des peintres de genre historique se presse la tribu des orientalistes. J'ai déjà nommé M. Fromentin. Vous souvient-il encore de son *Berger kabyle à cheval*, exposé, je crois, en 1861? M. BERCHÈRE vient de donner à cette fière et élégante figure une sorte de pendant fort beau, qui la rappelle sans la copier. Son sujet s'intitule : *Ralliement des caravanes à la halte de nuit; Ouady-el-Had (Haute-Nubie)*. En réalité, l'on ne discerne guère, au milieu de cette nuit, qu'un Arabe nu monté sur un chameau et tenant une torche à la main. Autour de lui, le désert sans limite; au-dessus de lui un ciel violacé parsemé de vagues étoiles. Beaucoup de caractère dans la figure, beaucoup de poésie dans le décor.

M. DEHODENCQ expose une toile fort originale, la *Justice du Pacha (Maroc)*. Le pacha dont il s'agit, gros homme pansu, espèce de Sancho oriental, est accroupi dans l'ombre de sa porte, et c'est là, sans se déranger, qu'il attend majestueusement les criminels, après dîner. Justement on lui en apporte un, robuste gaillard, à figure bronzée, qui se démène comme un beau diable entre les mains des sbires marocains. La femme, l'enfant, la mère et jusqu'aux cousins de ce malheureux l'accompagnent en implorant sa grâce par toutes sortes d'attitudes suppliantes. Tout cela compose une des toiles les plus jolies et les plus bizarres du Salon. Je ne sais pas de composition d'un jet plus libre et plus imprévu que celles de M. Dehodencq; la souplesse et l'entrain de la touche complètent cette heureuse spontanéité de la conception. J'ajoute que toutes ces figures, d'une tournure si pittoresque, sont peintes dans une gamme de couleurs claires et joyeuses dont il faut beaucoup féliciter l'artiste, car jusqu'ici on pouvait encore reprocher une certaine lourdeur de coloration à ce talent viril, qui n'a jamais péché que par excès d'énergie.

Deux jolies toiles — couleur à part — sont celles de M. PHILIPPOTEAUX, représentant, l'une des *Éclaireurs arabes*, l'autre des *Chefs arabes se rendant devant l'Empereur*. On ne compose pas mieux, ni avec plus d'art que M. Philippoteaux. Chacune de ses attitudes est une combinaison, chacune de ses lignes est calculée; il serait impossible de toucher au moindre détail sans déranger toute l'ordonnance de ses scènes si bien équilibrées. J'ajoute qu'elles gardent dans leur enchaînement étudié une parfaite liberté apparente, ce qui est le comble de l'art.

Un talent, qui depuis bientôt quatre ans donne de hautes espérances tout en faisant attendre un coup d'éclat, est M. Georges WASHINGTON, un des coloristes les plus francs et les plus hardis qui aient surgi dans l'École française depuis la disparition de Delacroix. Mais qu'il me permette de le chicaner sur la dimension de ses toiles. M. Washington expose deux petits cadres, hauts et larges d'un pied ou deux, où il semble s'étudier aux coquetteries d'exécution qui font la vogue de M. Fromentin. Il a réussi, sinon à lui ressembler, du moins à lutter de charme avec lui, en étant plus corsé que lui. Mais sa peinture est aussi infiniment plus travaillée et n'a pas la légèreté de son concurrent. En somme, on dirait que son talent, naturellement oseur et un peu brutal, est mal à l'aise dans ces petits sujets, et sa couleur elle-même, posée avec plus d'aplomb, se fatigue moins dans ses grandes toiles.

Nommerai-je encore M. PASINI, M. Théodore FRÈRE, M. BREST? Rien de nouveau à signaler de ce côté; personne ne change, à part peut-être M. Pasini qui devient presque aussi spirituel que M. Fromentin : voyez plutôt les *Prisonniers de guerre* du premier, et comparez-les aux *Émigrants* du second. J'en connais plus d'un qui seraient fort embarrassés de choisir

Il me reste à citer la légion des peintres de genre qui ne prennent leur sujet que dans leur fantaisie. Classer cette foule serait difficile. Nous nous bornerons à suivre l'ordre alphabétique du catalogue.

M. BARON (Dominique), à Toulouse. Un des talents les plus frais et les plus délicats qui soient en province. Un dessin spirituel et svelte, tel que le demandent de petits sujets familiers à la Watteau; des harmonies claires et fraîches qui rappellent celles des Vénitiens. En somme, M. Dominique Baron ressemble assez, à première vue, à son homonyme de Paris, M. Henry Baron; mais sa peinture a quelque chose de plus léger et de plus discret.

M. BARON (Henry). Autre différence que j'oubliais : celui-ci affectionne les sujets Renaissance, tandis que M. Dominique Baron se plaît aux costumes contemporains. Une peinture solidement empâtée, riche comme un Véronèse, mordante et vive comme un Watteau, accentuée par une série de petites touches coquettes comme des mouches et des accroche-cœurs, tel est l'aspect le plus habituel de Henry Baron. Rien de plus charmant. Un peu plus de simplicité, et de calme parfois, ce serait exquis.

M. BRILLOUIN. — *Une scène dans un tripot*. C'est une scène de tragédie. Elle a fini dans le sang; un des joueurs gît sur le carreau avec une dague dans la poitrine. Je suis bien sûr que tout le monde a vu ce petit tableau, pourvu d'un cadre doré bordé de noir comme une lettre de faire part, et qui vous arrête par une harmonie délicate qu'on ne trouverait pas dans les peintures de Meissonier.

M. BAUGNIET. — *La Toilette de la mariée*. Coloration attrayante, facture pleine de soin et d'adresse. Un seul reproche : le dessin manque çà et là de sveltesse et les têtes de distinction

Le peintre expose un autre tableau : *la Visite de la marraine*. Charmant. Le bébé est endormi dans son berceau blanc et bleu. La marraine est assise dans l'ombre des rideaux, discrètement, et, sans bouger, le couve d'un œil ravi. Quelle jolie idée aussi d'avoir habillé la jeune mère de bleu et de blanc, aux couleurs du bébé!

M. BOUDIN. — Un des talents les plus aimables qui se soient révélés dans ces derniers temps. M. Boudin chante les baigneurs et les baigneuses de Trouville et d'Étretat. La peinture, traitée en esquisse, reflète un peu la parfaite désinvolture des élégantes et des oisifs de ce petit monde. Rien que des indications de dessin et de modelé, mais spirituelles et justes, sans viser d'ailleurs le moins du monde aux finesses de M. Fromentin. Les tournures sont très-exactes; les costumes offrent les couleurs claires et fraîches commandées par la saison. La lumière a cette blancheur et l'atmosphère cette limpidité qui caractérisent le doux climat de France. La couleur est délicate sans fadeur, appliquée par touches hardies et par empâtements solides. Regardez l'ensemble de ces toilettes contemporaines, et leur série de taches rouges, paille, grises, roses, blanches, violettes; tout ce tableau n'embaume-t-il pas comme un bouquet?

M. DE BEAUMONT (Édouard). — Une *Andromède*. Ai-je besoin de dire qu'elle est, dans son dessin un peu contourné, aussi gracieuse et élégante que possible, et qu'elle *se compose* fort agréablement avec le jeune et fringant Persée qui vient la délivrer? Une jolie toile, qui n'a que le défaut de sentir un peu les décors d'opéra; mais le charmant dessinateur du *Charivari* n'a jamais visé à l'art sévère.

M. BERTHON. — Une file de paysans et de paysannes agenouillés à la porte d'une église, en plein air; cela s'intitule : *Pendant la messe, souvenir d'Auvergne*. Pittoresque, vrai et naïf. Un peu de vulgarité toutefois dans la coloration.

M. BAILLY. — *Retour des vendanges*. Cela ressemble vaguement à une scène antique. Les vendangeurs reviennent sur un grand char, où est installé le *pressoir* chanté par George Sand; le char est traîné par des bœufs couronnés de pampres, et précédés par des danses d'enfants. Les figures manquent un peu de caractère; mais l'intérieur de village que nous montre M. Bailly est très-pittoresque; ajoutez un effet de crépuscule très-fin et très-juste.

M. CARAUD. — Je ne sais pas s'il y a, parmi tous les talents de la peinture de genre, une exécution plus fine, plus souple, plus adroite que celle de M. Caraud. Comme il détaille joliment les accessoires de ses scènes Louis XV, les robes à fleurages, les pendules rocaille, les meubles à incrustation, les fauteuils contournés, les paravents historiés, etc.; mais, par contre, quelle vulgarité dans ses têtes, et comme elles appartiennent peu à l'époque spirituelle qu'il représente! — Une de ces toiles s'appelle *le Lever*. C'est une marquise chaussée par sa soubrette, au saut du lit. La plus commune n'est pas celle qu'on pense. — M. Caraud expose un autre sujet encore, *le Lever de la convalescente*. La scène se passe aujourd'hui, c'est-à-dire que les personnages de M. Caraud perdent ici le peu de distinction qu'ils empruntent ailleurs aux costumes élégants du XVIIIe siècle.

M. DANSAERT. — *Le Cabaret de Ramponeau*. Scène pittoresque et amusante; types bien saisis. Couleur un peu trouble.

M. DADURE. — Qui se douterait, à voir ces deux coquettes petites femmes couchées et babillant ensemble (*la Causerie*, no 479), que M. Dadure est un élève de M. Ingres? Il se rapproche beaucoup plus de M. Henry Baron; seulement sa peinture, non moins coquette, est peut-être d'un effet plus tranquille. C'est une charmante pochade que ce tableautin, mais je me souviens que M. Dadure avait exposé, il y a deux ou trois ans, une superbe esquisse de plafond, et je ne peux m'empêcher de regretter qu'il ne soit pas resté fidèle à ce grand art décoratif, où il me semblait avoir trouvé sa vraie vocation.

M. DE LA CHARLERIE. — *Le Matin, souvenir de la Hague*. La laitière revient de l'enclos où paissent ses vaches; elle s'en revient allégrement avec son vase plein, un beau vase de cuivre jaune, au ventre rebondi, qu'elle maintient en équilibre sur sa tête au moyen d'une corde dont l'extrémité s'enroule autour de son poignet; c'est le procédé des laitières du pays. Cette façon de porter cette cruche a je ne sais quoi de fier et de dégagé qui les fait ressembler à ces canéphores élégantes qui passent dans les bas-reliefs de Ghiberti. Le dessin de M. de la Charlerie rend vivement cette impression. Mais sa jolie laitière est d'un ton un peu trouble, et sa palette demande à être nettoyée. Louons toutefois son effet de matin, finement et sincèrement étudié.

M. FERRANDIZ, peintre espagnol qui ne fréquente guère le Salon de Paris que depuis deux ans, mais qui s'y est fait remarquer dès les premiers jours. Un dessin robuste, plein de finesse et de caractère; une mise en scène originale; des échantillonnages de tons amusants. Mais le charme et la souplesse manquent un peu à cette joyeuse coloration; M. Ferrandiz a l'air de courir après l'éclat et tombe dans la dureté.

Deux tableaux : un grand et un petit. Le grand est un épisode des fêtes nationales de Valence; il représente la *Sortie de la Mairie*. L'usage local veut que chaque paysan fasse monter en croupe une paysanne, la plus jolie qu'il aura pu dénicher dans la foule; cela fait, la cavalcade se met en marche, précédée de musiciens, du maire et du drapeau de la localité. Vous voyez d'ici cette scène joyeuse, d'où résulte une des toiles les plus curieuses et les plus pittoresques du Salon.

Et pourtant, je ne sais pas si je ne préférerais pas encore le petit tableau de M. Ferrandiz, *la Visite à la Nourrice*. Qu'elles sont vraies, la figure de cette espèce de Bartholo, tout de noir habillé, qui se frotte les mains d'un air d'orgueil comique, et la silhouette cassée de cet aïeul qui se penche vers le nourrisson, les mains appuyées sur ses genoux! Mais il y a là un petit chien de cheminée bien manqué, par exemple, malgré ses prétentions à l'expression.

M. FEYEN. — Un peu lisse, un peu sec, un peu roux. Cela n'empêche pas que ses deux petits Savoyards, garçon et fille, dormant l'un sur l'épaule de l'autre, à la porte d'un grand hôtel, ne comptent parmi les plus sincères, les plus naïves, les plus charmantes figures de la peinture de genre.

M. FISCHER. — *Un Intérieur breton*, très-curieux. — Nous assistons à une veillée. Le narrateur est assis sous le manteau de l'immense cheminée; son auditoire masculin s'y presse autour de lui, et tout le monde est fort à l'aise. Plus loin, les femmes s'occupent de leur rouet ou de leur tricot, tout en ouvrant l'oreille. Beaucoup de caractère dans le décor et les figures.

M. GAUME. — Un début qui a fait quelque bruit. Ne le cherchez pas à la salle des G. Vous rappelez-vous, dans la grande pièce qui avoisine le buffet, cette grande toile, d'aspect grisâtre, qui représente *le Marché aux Fleurs de la place de la Madeleine?* C'est la sienne. Cette tonalité sourde, sans fraîcheur, sans rayonnement, est son plus gros défaut. On dirait que c'est peint avec des couleurs d'où l'huile se serait évaporée. De là une série de teintes d'apparence crayeuse, et pourtant il y a en même temps, dans cet échantillonnage, quelque chose de franc et de délicat, qui dénonce le coloriste; peut-être n'est-ce qu'une bonne couche de vernis qui manque à cette peinture de M. Gaume. La touche est brutale, mais juste. Les types sont parlants. Les personnages se groupent et se distribuent avec beaucoup de liberté. Au total, un tableau manqué, mais qui promet énormément.

M. HEILBUTH. — Reste dans la série des sujets comiques qu'il a rapportée d'Italie, et s'y trouve bien. Cette année, un chef-d'œuvre avec le tête-à-tête de deux figures seulement; un solliciteur en soutane dans l'antichambre de quelque prélat romain; un vieux laquais à la figure mi-abrutie et mi-rouée, qui l'épie, accoudé sur le dossier de la banquette. On ne pouvait fouiller plus profondément ni rendre plus finement les deux types.

M. JUNDT. — Spécialité de caricatures un peu féroces, mais amusantes, sur les paysans et les paysannes du pays de Bade. Je ne fais qu'un reproche à l'exagération comique de M. Jundt, c'est de trop laisser le dessin et le modelé à l'état d'ébauche.

M. LAMBRON. — Je ne puis finir aujourd'hui la liste des peintres de genre. Arrêtons-nous à M. Lambron qui, jaloux de nous étonner chaque année par quelque nouveauté, vient d'inventer un nouveau genre de peinture. Mon lecteur ne comprend pas, peut-être. Il me demandera ce qu'il y a de bien nouveau dans ce Crispin de l'ancienne comédie que M. Lambron met en scène, et qui essuie sa rapière, après avoir coupé le cou à un perroquet. N'est-ce pas la peinture habituelle de l'auteur, son modelé plat, sa couleur glaciale, ses oppositions criardes de noir et de blanc? On connaissait tout cela d'avance. — Permettez et regardez mieux. Ne voyez-vous donc pas que cette peinture est faite *sur marbre?* Faites attention maintenant au pavé de la salle où se passe la scène. Remarquez-vous que cette mosaïque est réelle et non imitée, faite de vraies pierres de couleur, véritablement incrustées dans le vrai marbre du tableau? Voilà où le génie montre le bout de l'oreille. Si M. Lambron voulait faire un paysage, il n'irait pas par quatre chemins; il ferait planter un arbre au milieu de sa toile. On ne niera pas que ceci ne soit le vrai réalisme, et M. Courbet est prié de donner sa démission

JEAN ROUSSEAU.

BULLETIN

Dans la soirée du 11 juin, Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice ont donné, au palais de l'Élysée, une charmante fête à quelques invités parmi lesquels on comptait S. A. I. la princesse Mathilde, la grande-duchesse Marie de Russie et presque tous les ambassadeurs présents à Paris.

Il y a eu dîner, réception, puis promenade dans les jardins. Le nombre des couverts était fixé à trente; les invitations pour la soirée ne dépassaient pas trois cents. Les jardins étaient éclairés au moyen de la lumière électrique. Pendant le dîner, la musique de la gendarmerie de la garde s'est fait entendre, et les chœurs du Conservatoire ont chanté plusieurs morceaux d'opéras.

L'Empereur, accompagné de M. le ministre de la marine, a assisté, à Villeneuve-l'Étang, à de curieuses expériences sur les torpilles construites d'après le système du capitaine Maury.

Ces expériences ont réussi complètement. Une chaloupe mise en contact avec une torpille a été pulvérisée. On annonce qu'un autre essai comparatif doit être fait à Toulon entre ces torpilles et celles que le vice-amiral de Chabannes a récemment inventées.

On annonce le prochain départ pour Alger de MM. Fremy et Talabot, principaux administrateurs de la Société générale algérienne. Ces messieurs, lisons-nous dans une correspondance, vont présider à l'organisation de plusieurs des grands chantiers compris dans le programme des travaux d'utilité publique dont la compagnie est adjudicataire.

Il y a quelques jours, une somme de 12,500,000 francs, premier à-compte sur les 100 millions que vont absorder, outre les allocations de la métropole et des localités, les entreprises qui doivent aider à la prospérité de l'Algérie, a été mise à leur disposition.

Les gendarmes grecs se livrent à un steeple-chase effréné à la poursuite des brigands qui infestent le pays.

Un chef de bande vient de promettre 10,000 drachmes à qui lui rapportera mort ou vif un charbonnier qui a tué un bandit de ses parents.

Voilà les brigands qui mettent à prix à leur tour la tête des citoyens !

Le *Journal des Débats*, dans une étude sur les généraux de l'armée italienne, cite un trait assez ignoré de la vie du général La Marmora.

N'étant encore que major, La Marmora fit la connaissance du général autrichien Walmoden. Un jour qu'il descendait de chez ce général, auquel il venait de faire ses adieux, à Milan, un capitaine l'approche.

Le capitaine autrichien avait vu avec quelle estime Walmoden traitait le major piémontais, et demandait son intervention auprès du général, afin d'obtenir le grade de major, auquel il disait avoir droit.

La Marmora écouta le capitaine, et, quoiqu'il eût pris congé du général Walmoden, il remonta les escaliers, demanda à revoir le général, lui parla du capitaine, et obtint son avancement.

Ce capitaine, qui obtint son grade de major à l'intercession de La Marmora, est aujourd'hui le maréchal Benedek.

Aujourd'hui encore, dans les campagnes reculées de l'Autriche, dit le correspondant viennois de *l'Europe*, de Francfort, quelques vieillards courbés sous le poids des années racontent à qui veut les entendre, après un verre de vin, comment, il y a cinquante ans environ, un riche lord se vantant à Londres de posséder, dans ses propriétés, un nombre immense de brebis, resta tout perplexe en entendant le prince Esterhazy lui prouver que, dans ses propriétés à lui, il possédait plus de bergers que les propriétés du lord ne contenaient de brebis.

Ces mêmes vieillards vous diront quel luxe et quelles richesses les Esterhazy, représentants de l'Autriche à l'étranger, deployaient. Ils vous raconteront l'histoire des chevaux ferrés d'argent de façon qu'ils puissent perdre leurs fers, l'histoire du fameux manteau dont chaque bouton en diamant coûtait des sommes fabuleuses et dont la principale agrafe avait une valeur de 350,000 florins, et mille autres histoires encore.

Ils vous diront que rien n'est comparable à la magnificence et à la splendeur des châteaux Esterhazy dont on ne peut au juste calculer le nombre, et ils ajouteront que, si un riche propriétaire mesure ses propriétés par arpents, Esterhazy les mesure par milles.

Ces vieillards, dont les récits étaient véridiques naguere, ne disent plus la vérité à l'heure qu'il est. Qu'est-il advenu de toutes ces richesses qui excitaient l'étonnement de l'Europe entière ? Le monde viennois ne le sait que trop bien. Helas ! elles sont tombées en grande partie entre les mains d'atroces usuriers qui, profitant de l'état de faiblesse d'esprit d'un aristocrate, vieillard débonnaire, en ont honteusement abusé. Mais la justice vient de mettre la main sur ces misérables. Deux d'entre eux sont déjà en prison, et il est à espérer que sous peu leurs complices viendront les rejoindre.

Comme dorénavant le prince Alfred d'Angleterre ne sera plus connu que sous le titre de duc d'Édimbourg, il n'est pas hors de saison de faire connaître l'origine de ce titre.

Le prince Guillaume-Henri, fils de Frédéric, prince de Galles et frère du roi George III, fut créé, le 9 septembre 1761, duc de Gloucester et d'Édimbourg, mais à titre de pair d'Angleterre, les souverains n'ayant pas le droit de créer une pairie écossaise depuis l'acte de l'union du 1er mai 1707.

Le premier duc de Gloucester et d'Édimbourg mourut sans postérité, le 30 septembre 1834. C'est donc la seconde de ces pairies, éteinte depuis cette époque, que la reine vient de raviver en faveur de son second fils.

C'est également parce qu'il était déjà pair d'Angleterre comme comte d'Ulster et de Kent que le prince Alfred a été créé duc d'Édimbourg.

Th. de Langeac.

LE FELD-MARÉCHAL DE BENEDEK

Louis de Benedek, né en 1804, est le fils d'un médecin d'Œdenbourg en Hongrie. Élève de l'école militaire de Neustadt, il entra, en 1822, comme cornette dans l'armée autrichienne, monta rapidement en grade et devint colonel en 1843. Deux ans plus tard, il prit une part active aux opérations nécessitées par l'insurrection de la Gallicie, et obtint les insignes de l'ordre de Léopold. On le retrouve en Italie, donnant à son armée l'exemple du sang-froid, lors de la retraite de Milan, et soutenant le dernier l'effort de l'ennemi à l'affaire de Curtatone. Porté à l'ordre du jour par le maréchal Radetzky, le colonel de Benedek fut décoré de l'ordre de Marie-Thérèse. En 1849, à la reprise des hostilités, il contribua à la reddition de Mortara et combattit à la tête de son régiment à Novare.

Nommé major-général à l'armée du Danube, cet intrépide officier accrut encore sa réputation dans la campagne de Hongrie, et notamment au combat de Szörnyeors-Ivany, où il fut atteint d'un éclat de bombe. A la fin de cette guerre, il passa en qualité de chef d'état-major au 2me corps en Italie. Après la bataille de Magenta, il couvrit, de Milan au Mincio, la retraite de l'armée autrichienne, luttant avec énergie à Melegnano. A Solferino, le général de Benedek était à la tête de l'aile droite, et, après la défaite, il remplaçait le maréchal Hess dans le commandement supérieur de l'armée.

Lorsque la paix fut signée, le feld-zeugmestre de Benedek eut sous ses ordres les forces autrichiennes de la Vénétie. L'empereur François-Joseph vient de l'élever à la dignité de feld-maréchal, et, pendant que l'archiduc Albrecht allait à Vérone prendre le commandement de l'armée d'Italie, il recevait celui de l'armée du Nord, réunie sur la frontière de Silésie. Tout le monde s'accorde à regarder le feld-maréchal de Benedek, comme l'homme de guerre le plus éminent de l'Autriche.

A. Darlet

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(suite[1])

— C'est impossible, mon enfant, dit le père Franciscus: vous savez peut-être que l'ordre est donné que personne ne peut parler à Godmaert. Seul, je ne suis pas compris dans cette défense, parce que je suis son confesseur. Et maintenant faites-moi donner quelque nourriture, car je me sens très-affaibli par le voyage et je suis encore à jeun. Dans une heure j'irai trouver votre père et je resterai auprès de lui jusqu'au soir.

Gertrude contemplait le prêtre avec extase; elle se tenait immobile devant lui, les yeux remplis de larmes.

— Que vous êtes bon ! s'écria-t-elle. Mon père trouvera en vous un puissant consolateur. Les paroles de notre ange gardien à tous seront un baume pour ses douleurs.

A l'appel de Gertrude, Thérèse entra dans la salle et reçut de sa maîtresse l'ordre de préparer un bon déjeuner pour le vieux prêtre. Sur ces entrefaites, Ludovic s'approcha du père Franciscus et lui dit d'un ton suppliant :

— Mon père, je me suis rendu coupable d'un grand péché.

— Vous m'effrayez, mon fils !

— C'est affreux, mon père... j'ai voulu tremper mes mains dans le sang de mon prochain. J'ai voulu commettre un meurtre... par guet-apens !

Gertrude, qui s'était approchée d'eux, interrompit Ludovic.

— Oui, dit-elle, oui, mon bon père, Ludovic a voulu tuer Valdès... Valdès, qui a fait jeter mon père en prison; cet Espagnol est un méchant homme...

— La vue de la désolation de Gertrude m'avait fait perdre la tête ! ajouta Ludovic.

— Mon fils, dit le prêtre avec sévérité, votre cœur est plein de passions mondaines. Prenez garde à vous; car c'est par ces sentiments que le mauvais esprit cherche à vous perdre. Je vous ai dit maintes fois que vous êtes emporté et imprudent. Tuer ! mais comprenez-vous bien, mon fils, ce que c'est que tuer ? Pour satisfaire une vengeance personnelle, vous anéantissez une créature de Dieu, votre prochain que le Sauveur, par le plus sublime des préceptes, vous ordonne d'aimer comme vous-même ! Vous versez le sang d'un pécheur, vous le livrez au démon et vous le précipitez dans l'enfer, lui qui peut-être pourrait se réconcilier avec Dieu et avec vous, car tous les crimes trouvent miséricorde devant le Seigneur...

Il se tut; car Ludovic, frappé par sa parole, était affaissé et desolé, et le regard suppliant de Gertrude demandait grâce pour lui.

Le prêtre prit la main de Ludovic et, donnant à ses traits une expression plus douce, il reprit :

— La foi et le repentir vous sauveront, Ludovic; espérez et remerciez le Seigneur de ce que votre péché n'ait pas été au delà d'une pensée coupable. Je vous aime toujours comme auparavant; vous êtes toujours mon fils bien-aimé... car votre cœur, tout passionné et tout emporté qu'il soit, n'est pas encore souillé par le vice...

En ce moment Thérèse vint annoncer que le déjeuner était servi dans la salle à manger. Le prêtre fit quelques pas pour sortir, mais Gertrude le retint et lui dit :

— Père Franciscus, messire Ludovic m'a promis d'aller s'informer si je ne pourrais voir mon père avant le soir. Trouvez-vous bon qu'il fasse cette démarche ?

Le prêtre réfléchit un instant et répondit :

— Allez, mon fils, les tentatives que vous allez faire, tout inutiles qu'elles seront probablement, adouciront un peu votre douleur. Mais, soyez prudent; tout est en feu dans ces temps d'agitations... Pas de haine, pas de colère !

Ludovic prit congé et s'éloigna.

Le prêtre et Gertrude se dirigèrent vers la salle à manger.

Ludovic en quittant sa Gertrude s'achemina à grands pas vers la prison, et recourut à tous les moyens pour réussir à voir Godmaert; mais le geôlier ne voulut pas y consentir. Le jeune homme supplia, menaça, offrit des monceaux d'or, mais le tout en vain. Cependant, comme le geôlier, en dehors de ce qui touchait à sa charge, était un homme raisonnable et accommodant, il repondit à toutes les questions de Ludovic et lui apprit que Godmaert avait été soumis à la torture. Le jeune homme quitta la prison désespéré, et alla voir les Gueux que, deux jours auparavant, il avait rencontrés chez la mère Schrikkel. Tous étaient très-affectés, comme lui, de l'événement, tous s'étaient efforcés de parvenir jusqu'à Godmaert; mais aucun d'eux n'avait pu y réussir. Irrités comme ils l'étaient, ils ne voyaient pas d'autre moyen de salut pour leur chef que de hâter l'insurrection. A cette fin, ils coururent chez leurs amis et mirent tout en œuvre pour décider les habitants de la ville à se révolter. Dans tous les carrefours stationnaient des groupes dans lesquels paraissait régner la même préoccupation fiévreuse. Dans toute la ville on criait : « Vivent les Gueux ! » et quand apparaissait un détachement de soldats, le peuple s'enfuyait dans les rues avoisinantes en repetant le même cri avec une nouvelle énergie.

Ludovic, en proie à une vive inquiétude, traversa les groupes surexcités, et, tout triste, gagna lentement la demeure de Van Halen. Au pont de la porte des Vaches, un homme enveloppé d'un vaste manteau marcha droit à lui.

— Ludovic, dit-il, quelle nouvelle ?

— Oh ! Schuermans ! s'écria Ludovic, il paraît que vous aimez à parcourir les rues incognito

— C'est juste, messire, et je sais pourquoi. Ne me nommez pas. Avez-vous vu Godmaert, Ludovic ?

— Non, je ne puis l'approcher. Savez-vous ce qu'il a eu à endurer ?

— Oui, je le sais. Les scélérats ! les buveurs de sang ! ils s'imaginent qu'un Gueux n'oserait se venger !

— Ils lui ont presque arraché la vie !

— Savez-vous, messire, qui a fait cela ?

— Oui, Valdès.

— Dès que je l'ai su, je me suis mis en campagne... et maintenant l'affaire est faite. Valdès est mort.

— Mort ?

— Tenez, Ludovic, voilà sa vie !

Et, tirant la main de son manteau, il lui montra son poignard teint de sang.

— Comprenez-vous maintenant, demanda-t-il, pourquoi je cours les rues incognito ?

Ludovic pâlit à la vue de ce sang à peine figé, et, comme il ne répondait pas, Schuermans poursuivit :

— Son cadavre est encore au *Guldenberg*, et bientôt le meurtre sera connu. Je ne crois pas que personne m'ait vu; mais, pour toute sécurité, je vous quitte afin de me débarrasser de ce sang. A demain, Ludovic, à demain la formidable vengeance ! Regardez !

Et il lui montra les flots ondoyants de la multitude.

— Demain, dit Ludovic en soupirant tristement, demain, ô mon Dieu !

Il courba la tête en songeant avec effroi à ce qui allait se passer.

— Où allez-vous ? demanda Schuermans.

— J'allais chez Van Halen pour m'assurer si, par son influence, je ne pourrais obtenir la permission de visiter Godmaert dans sa prison.

— Je crois que vous ne réussirez pas à voir Godmaert, Ludovic; car Van Halen n'a rien pu obtenir du prince d'Orange.

— Mais dites, Schuermans, si j'allais moi-même trouver le prince ?

— Vous arriveriez trop tard, il vient de partir pour Bruxelles.

— Que faire donc ?

— Je n'en sais rien, messire, vous tenir prêt à chasser les Espagnols de la ville. Et puis n'oubliez pas que, cette nuit, il y a réunion chez la mère Schrikkel. On s'y occupera de l'arrestation de Godmaert. Vous en serez, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Ainsi, au revoir !

Schuermans traversa la porte des Vaches et se dirigea vers le *Kladorp*, où il demeurait.

Ludovic prit de côté, longea la place des Récollets et se rendit rue de l'Empereur.

Dès qu'il entra dans la bibliothèque et s'approcha de sa chère Gertrude, celle-ci lui sourit et s'écria :

— Ludovic, dois-je mettre mon capuchon ?

— Non, Gertrude, répondit-il, on a été inexorable pour moi.

Un long soupir s'échappa des lèvres de la jeune fille

— Pourquoi désespères-tu, Gertrude ? reprit Ludovic. Le père Franciscus ne nous a-t-il pas promis d'aller trouver ce soir le grand juge ? Il obtiendra plus facilement une autorisation pour nous, maintenant que Valdès est mort.

— Mort ? s'écria la jeune fille en regardant Ludovic avec l'angoisse de la terreur, mort ?

— Oui; mais tes craintes sont sans fondement, Gertrude Ce n'est pas Ludovic qui a versé son sang.

— Ah ! s'écria la jeune fille avec joie et comme si son cœur était déchargé d'un poids formidable.

1. Voir les numéros 540 à 548.

— Schuermans l'a assassiné avant que je l'aie ni rencontré ni vu : crois-moi, Gertrude !

— Ah ! Valdès est mort ! s'écria la jeune fille. Alors mon père va peut-être être mis en liberté.

Puis, honteuse de la joie qu'elle avait témoignée en apprenant la mort de Valdès, elle rougit tout à coup et dit d'un ton calme :

— Le père Franciscus est parti tout à l'heure pour la prison. Il est déjà près de mon père maintenant. J'attendrai son retour avec patience, Ludovic, car je sais que mon père est moins malheureux en ce moment. Le bon père saura lui donner des consolations, et s'il y a quelque chose à faire pour le sauver, qui a plus de pouvoir et de dévouement que le père Franciscus ?

— Tu as raison, Gertrude, tranquillisons-nous et espérons dans la miséricorde du Seigneur.

Après un instant de silence, la jeune fille reprit :

— Mais, Ludovic, que se passe-t-il en ville ? Qu'arrive-t-il ? Tout à l'heure j'étais à la fenêtre et j'ai vu passer dans la rue de nombreux groupes armés; ils redisaient sans cesse ce cri : « Vivent les Gueux ! » Se bat-on quelque part ?

— Non, Gertrude, mais demain il y aura du sang versé : demain commenceront d'horribles profanations. Oh ! tu ne sais pas quelles affreuses nouvelles j'ai appris...

— Quelles nouvelles, Ludovic ?

— Épouvantables, Gertrude, épouvantables. Herman Stuyck, cet apostat, cet hérésiarque, prêche demain dans l'église de Notre-Dame.

— Comment ? Que dis-tu, Ludovic ? C'est impossible !

— Impossible ! Qui l'en empêcherait ? Hier, après un prêche dans lequel il a scandaleusement outragé Dieu et ses saints, il a annoncé qu'il prêcherait demain à neuf heures dans la cathédrale. Oh ! Gertrude, l'outrage et le blasphème retentiront dans le temple du Seigneur; ces étrangers maudits oseront faire entendre leurs chants impies et révoltants devant l'autel, devant le corps de notre Sauveur...

Gertrude, toute saisie et comme foudroyée par cette révélation, attachait sur le jeune homme un regard fixe et effrayé. Elle avait joint les mains et gardait le silence, bien que Ludovic lui-même, épouvanté par ce qu'il venait de dire, eût cessé de parler. Bientôt il reprit :

— Et comme s'ils voulaient faire une guerre plus sanglante à Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils lancent leurs criminelles injures contre sa mère immaculée. Demain, ou, demain, ils lui lanceront à la face les noms infernaux que le démon lui-même leur a inspirés. Tu ne sais pas, Gertrude, comment ils appellent la vierge Marie ? Je ne te le dirai pas, j'aimerais mieux mourir que répéter ces paroles blasphématoires !

— Les scélérats ! ne craignent-ils donc pas que le feu du ciel les dévore ? s'écria Gertrude avec indignation.

— Ils sont endurcis dans leur perversité. Ils abusent de la miséricorde du Dieu qu'ils insultent. Je ne sais quels crimes le jour de demain éclairera, mais j'ai peur... je suis inquiet... mon cœur est serré par l'anxiété...

— Que peux-tu craindre qui soit pire que la profanation des églises ? N'est-ce pas là un forfait monstrueux et qui crie vengeance au ciel ?

— Oui, la pensée seule en fait frémir d'horreur; mais si les hérétiques réussissent dans leur tentative impie, ils ne s'en tiendront pas là. Ils détruiront les emblèmes de notre foi, ils briseront et livreront aux flammes les images de Dieu et des saints, et nous rechercherons en vain quelque chose qui soit pour nous un souvenir de notre religion.

Gertrude se leva, prit Ludovic par la main et le conduisit à la fenêtre. Elle montra du doigt le mur de la maison vis-à-vis, et dit :

— Vois, tes craintes ne sont pas sans fondement. Pendant ton absence de méchantes gens sont passés par ici; ils ont insulté et menacé la sainte Vierge : déjà une de ses mains est abattue. Ne vois-tu pas la marque rouge de la brique ? Je ne veux pas, Ludovic, qu'ils outragent plus longtemps cette image; c'est nous qui l'avons placée là, et nous pouvons la reprendre.

— Il faut remettre cela jusqu'à la nuit, Gertrude; car enlever une image maintenant, ce serait peut-être donner le signal des profanations.

— Oh ! Ludovic, pourvu qu'ils ne la brisent point. De mon berceau, alors que je ne pouvais encore distinguer ses formes, je lui souriais déjà. Et quand, dans mon enfance, ma mère m'a inspiré la première pensée de Dieu, je me suis agenouillée devant cette image. Je suis née sous sa protection, et ce serait pour moi un grand chagrin de ne plus la voir dans mes vieux jours.

— Ils ne la briseront pas, Gertrude, demain elle sera dans ta chambre.

Cet entretien se prolongea longtemps encore. Gertrude semblait un peu calmée par la présence de Ludovic, et tous deux attendaient avec espoir le retour du père Franciscus.

Pendant que les deux jeunes gens cherchaient ainsi à se consoler mutuellement, il se passait une scène solennelle dans l'un des plus sombres cachots de la prison.



SALON DE 1866. — IDYLLE, tableau de M. Émile Lévy.
Dessin de M. Morin, d'après une photographie de M. Bingham.



LE PALAIS DE L'ELYSÉE-NAPOLEON. — Leurs Majestés Impériales se rendant à la fête offerte à S. A. I. la grande-duchesse Marie de Russie, le 11 juin 1866.
Dessin communiqué. — Voir le Bulletin.

Ce cachot, d'étroites dimensions, avait reçu le nom de fosse aux assassins; creusé à une grande profondeur sous le sol et n'ayant aucune communication avec l'air extérieur, il y faisait humide et glacial; plus d'un criminel, après avoir été soumis à la torture, y avait rendu l'âme et terminé une vie coupable.

Dans un coin de ce lugubre caveau brûlait une petite lampe posée à terre sur une pierre; les rayons pâles et douteux de cette lampe n'éclairaient pas le cachot, mais permettaient de distinguer dans l'ombre les objets qui s'y trouvaient : deux piliers avec des carcans de fer et des chaînes suspendues.

Godmaert était étendu sur un peu de paille au fond de ce sombre réduit; son corps était enveloppé de linges ensanglantés; sa tête reposait sur un dur coussin que le geôlier lui avait apporté par pitié. A côté de lui était agenouillée une forme humaine tenant une de ses mains. A l'habit qui se dessinait sur le mur et aux cheveux blancs qui entouraient son crâne luisant, on eût pu reconnaître dans cette personne le père Franciscus.

Depuis longtemps le prêtre gardait le silence et semblait attendre une réponse de Godmaert. Enfin, il dit d'une voix sourde et oppressée :

— Godmaert, mon frère, je vous le répète, peut-être le Seigneur va-t-il vous rappeler de ce monde, peut-être allez-vous mourir. Vous paraîtrez devant le tribunal de Dieu! Oh! écoutez-moi, à cette heure terrible! Quitterez-vous la terre sans repentir, sans pardon?...

Godmaert tourna péniblement la tête de côté et répondit d'une voix lente, mais expressive :

— Non, non, mon père, je ne mourrai point. Je vivrai pour venger ma patrie et moi-même. Plus que jamais je déteste et je maudis leur nom. Leur sang coulera comme le mien a coulé.

— La fièvre vous égare, mon ami. De qui voulez-vous donc vous venger?

— De qui? s'écria Godmaert comme hors de lui, de qui? De nos oppresseurs, de ceux qui font de mon pays une boucherie, de ceux qui, à force de tourments, arrachent l'âme du corps à des innocents comme moi, de ces misérables Espagnols qui croient pouvoir impunément fouler aux pieds la fleur de la noblesse des Pays-Bas.

— Mon fils, mon fils, vous vous êtes laissé séduire par les ennemis de notre religion et par votre propre orgueil. Calmez-vous, reprenez votre sang-froid, et vous reconnaîtrez combien vous avez été trompé.

— Je sais, mon père, qu'il est de votre devoir de m'engager au pardon et à la clémence, aussi vous suis-je reconnaissant de votre sollicitude pour moi, mais rien ne peut me faire changer d'idée. Je suis convaincu



LES HUSSARDS DE RADETZKY, d'après un croquis comm[illegible]. — Voir page 406.

DÉPART DES ÉTUDIANTS D'INSPRUCK, POUR REJOINDRE L'ARMÉE AUTRICHIENNE; dessin de notre correspondant à Inspruck. — Voir page 407.

que mon pays est opprimé, qu'on cherche à nous river des fers peu à peu, et dussé-je être remis à la torture, dussé-je mourir au milieu des supplices, jusqu'à l'heure de la mort je maudirais encore ces Espagnols exécrés !

Le prêtre découragé laissa retomber la main de Godmaert, et leva les bras au ciel :

— Blasphème ! s'écria-t-il, vous maudissez votre prochain ! vous maudissez l'innocent !

— L'innocent ! répéta douloureusement Godmaert, Valdès est-il donc innocent aussi ?

— Non, celui-là pèche devant le Seigneur, Godmaert. Mais n'y a-t-il pas parmi nos propres frères, n'y a-t-il pas parmi nous, Belges, des hommes que leurs passions poussent au mal ? Et pour le crime d'un seul vous les maudiriez tous ! Oh ! je ne croyais pas, mon ami, trouver votre cœur si endurci !

Comme si Godmaert trouvait l'argument du prêtre concluant tout en ayant de la répugnance à s'y rendre, il n'y répondit point, et s'écria avec enthousiasme :

— Sur cette couche sanglante, à la fin de ma vie, je reste fidèle à la devise de mes ancêtres Ils combattirent toujours les dominateurs étrangers, et s'écriaient alors, comme moi aujourd'hui : « Tout, tout, pour la patrie ! »

— Vous avez oublié la devise de vos pères, Godmaert. Ils criaient : « Tout pour Dieu et pour la patrie ! »

— C'est vrai, mon père, c'était là leur devise, et... c'est... aussi...

La voix de Godmaert qui jusque-là n'avait pas manqué d'énergie, mourut tout à coup sur ses lèvres ; il porta avec angoisse la main sur son cœur et un douloureux soupir s'échappa de sa poitrine.

— O mon Dieu, quelle horrible souffrance ! balbutia-t-il. Il y a quelque chose de brisé dans mon cœur... Franciscus... mon bon père ! Ah ! c'est fini... je me sens revivre... la douleur est passée !

— Oh ! pour l'amour de Dieu, s'écria le prêtre d'une voix suppliante, reniez votre haine, abjurez votre vengeance !

— Mon heure n'est pas encore venue, mon père. Je le sens. Épargnez-moi donc dans mes douleurs le chagrin de devoir contredire vos affectueuses paroles. La haine que je porte aux ennemis de mon pays est immortelle et implacable.

— Ainsi, Godmaert, ma parole est impuissante sur votre âme ? M'écouterez-vous du moins jusqu'à la fin ? Je vais faire parler les faits. Recherchons ensemble les raisons mal fondées de votre haine. Soyez juste et sévère envers vous-même et avouez votre erreur... Écoutez-moi... Rappelez-vous le jour triste et solennel où l'empereur Charles, votre bienfaiteur et la gloire de la patrie, abdiqua la couronne. C'était à Bruxelles ; vous y étiez, et vous avez entendu comme moi ces paroles tomber de son auguste bouche : « Mes sujets des Pays-Bas, que la paix soit parmi vous ; Restez unis, et montrez vis-à-vis des lois l'obéissance qu'on leur doit. Mais surtout, si vous voulez être heureux, écartez les hérésies de votre pays, et si vous vous apercevez que la mauvaise semence commence à y jeter racine, arrachez-la, detruisez-la, car elle déchirerait votre patrie. » Vous et bien d'autres avez entendu ces paroles, Godmaert. Vous et les autres les avez ratifiées par des larmes d'émotion. Hélas! combien tôt ces salutaires conseils ont été oubliés ! L'empereur était à peine parti que, mus par d'ambitieux desirs, vous vous êtes réunis, vous avez assailli la Gouvernante de demandes qui ne pouvaient favoriser que l'hérésie, et, sur le refus opposé à ces demandes, vous vous êtes écriés que le pays était opprimé ; toutes les mesures qui ont été prises pour empêcher la propagation d'une nouvelle doctrine, vous les avez maudites, vous les avez combattues comme des actes de despotisme. Vous avez soulevé le peuple contre ses souverains ; vous avez crié qu'on voulait établir l'inquisition dans les Pays-Bas, et c'était faux, vous le saviez. Vous avez qualifié d'inquisition espagnole la torture qui, de temps immémorial et sous tous les gouvernements, existait dans les Pays-Bas ; vous avez trompé vos compatriotes.

Vous leur avez fait croire qu'on voulait réduire à néant leurs libertés, parce qu'on refusait d'accueillir la demande de libertés nouvelles et dangereuses. Vous vous êtes ligué avec des nobles ambitieux et vous avez osé demander la liberté de religion dans les Pays-Bas. La liberté de religion dans un pays où tous ont la même foi ! Que signifie cela ? C'était un appel que vous adressiez aux hérétiques de France et d'Allemagne ! Ils sont venus, ces émissaires du démon ; ils ont fait trembler sur ses fondements l'antique foi de la Belgique ; ils ont porté la hache avec rage sur ces colonnes de la véritable Église, et c'est vous, Godmaert, vous et les vôtres, qui leur avez mis la hache en main. Et vous appelez cela aimer et délivrer sa patrie ! La religion de vos pères est-elle donc pour vous une tyrannie ? Mettez-vous votre gloire à combattre les défenseurs de l'Église en péril ? Êtes-vous assez coupable et assez impie pour venir en aide, en connaissance de cause, aux ennemis de votre foi ? Oh ! dites-moi que vous vous repentez de cette grande faute ; demandez grâce au Seigneur que vous avez irrité... Parlez, Godmaert ; oh ! répondez-moi, que j'entende de la bouche du frère que j'aime tout l'aveu de son erreur !...

Le prêtre se tut ; mais au même instant, un cri terrible s'échappa de sa poitrine et alla frapper la voûte du cachot, et il se pencha avec une mortelle anxiété sur le corps de son ami. Godmaert gisait pâle et inanimé sur sa paille ; ses mains, convulsivement jointes, reposaient sur son cœur.

Tout tremblant et tout effrayé, le prêtre s'assit à côté de Godmaert, passa la main sous la tête de celui-ci et la souleva jusqu'à ce que la lueur de la lampe tombât sur ses traits.

— Mort ! mort ! s'écria-t-il au comble du désespoir en baignant de larmes les joues pâles et glacées de Godmaert Mort ! toi mon meilleur ami, mon frère ! Et je n'ai pu te sauver ! Que le miséricordieux Jésus ait pitié de ton âme !

HENRI CONSCIENCE.

(La suite au prochain numéro.)

LES HUSSARDS DE RADETZKY

Les hussards autrichiens se recrutent en général parmi les Hongrois, et il n'y a pas de troupes dans toute l'armée impériale qu'on puisse comparer à ces cavaliers, tant à cause de leur bonne tenue que de leur courage et de leur intrépidité. C'est véritablement un corps d'élite auquel on n'est pas moins fier d'appartenir en Autriche que ne l'étaient autrefois les vétérans, chez nous, de faire partie des grenadiers de la garde.

Persuadé lui-même de sa supériorité, le hussard autrichien se fait un point d'honneur de la maintenir. On en sent la préoccupation jusque dans le soin qu'il apporte aux moindres détails de son costume. Sa tunique galonnée, son dolman, son schako et ses bottes semblent faire partie intégrante de lui-même ; quant à son cheval, il n'a pas d'équivalent pour lui ; et si haut qu'il s'estime, il se trouve encore certainement bien inférieur à cette excellente bête. C'est plus qu'un compagnon, c'est un ami. Il charme ses loisirs par des récits de bataille et partage tout avec lui, jusqu'à sa solde, car le gouvernement ne fournit au hussard pour son cheval que du foin et de l'avoine ; or, à ce strict nécessaire vient toujours s'ajouter un supplément que le hussard paye de sa poche.

Dans ce corps d'élite, il y a encore un régiment d'élite qui, du nom d'un de ses plus illustres chefs, a pris le nom de Radetzky. Ce régiment, formé en 1789, fut mis en 1814 sous les ordres du comte Radetzky, lequel en eut le second commandement jusqu'en 1848, et le commandement en chef depuis 1848 jusqu'en 1858, époque de sa mort.

Le comte Radetzky était né en 1766. Entré en 1784 comme cadet dans un régiment de cuirassiers, il fit ses premières armes contre la Turquie, et ne passa qu'en 1792 dans l'armée des Alpes, où il obtint successivement les grades de capitaine et de major. Il fit les premières campagnes d'Italie contre la France et assista aux batailles de Mondovi, de Montenotte, de Lodi, de Castiglione, d'Arcole, de Rivoli. A la Trebia, il eut un cheval tué sous lui. Il prit encore part aux batailles de Marengo, de Wagram et de Leipzig. Nommé, après la paix de 1815, gouverneur de plusieurs places importantes, il fut appelé en 1831 au commandement de l'armée d'Italie, où il obtint le bâton de feld-maréchal. La victoire qu'il remporta en 1849 à Novare lui valut les plus grands honneurs. Il a laissé un fils, le comte Théodore Radetzky, qui sert, avec le titre de colonel, dans l'armée autrichienne.

Aujourd'hui, le régiment de hussards, auquel on a conservé le nom de son ancien chef, marche sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Guillaume Albrecht, comte de Montenuovo.

L. DE MORANCEZ.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Un vase étrusque du musée du Louvre. — Les bulles de savon. — Recette de M. Plateau. — Comment on peut rendre durable une de ces bulles. — Expériences de M. Broughton. — Une bulle de savon vue au microscope. — Les bulles de M. Plateau. — Bulles de huit à neuf centimètres de diamètre. — Sir Armstrong et la houille. — Les mines s'épuisent. — L'acide carbonique infecte l'air. — Gisement de borax pur en Californie. — Le microscope appliqué aux enquêtes judiciaires. — Mistress Blind. — Un double testament. — Une mort subite. Examen nécroscopique et microscopique.

Le musée du Louvre possède un vase étrusque de la plus haute antiquité, provenant de la collection Campana, et sur les flancs duquel se trouvent représentés des enfants qui soufflent dans des chalumeaux et qui s'amusent à faire des bulles de savon.

Je ne sais de quelles substances les anciens composaient leur savon. Mais si vous voulez former de magnifiques bulles relativement solides, qui résistent mieux aux chocs et qu'il est permis d'étudier à loisir, sans crainte de les voir éclater, il faut recourir à la formule de M. Plateau.

Cette formule consiste à dissoudre une partie d'oléate pur de soude dans cinquante parties d'eau distillée, et à verser ensuite dans cette solution deux tiers de son volume de glycérine pure

On trempe dans le liquide ainsi composé l'extrémité d'un chalumeau, ou, si l'on veut obtenir des bulles gigantesques, le bout d'un cornet en carton, comme le fait le célèbre musicien Vivier. On dépose avec précaution, sur un anneau de fil de fer, le globe aérien que l'on détache doucement du tube qui l'a produit, et en plaçant par dessus un cylindre en verre. On peut, grâce à cette double précaution, prolonger pendant une heure au moins la durée de la bulle, et, par conséquent, les études que l'on veut faire du fragile et admirable produit.

Quoi de plus merveilleux, en effet, que les reflets splendides et les couleurs à la fois éclatantes et harmonieuses qui se reflètent à la lumière sur cette bulle et s'y irradient de mille façons charmantes !

Déjà on avait constaté que les portions de la bulle, vues à distance, semblaient revêtues d'une teinte homogène, mais que, examinées de plus près, elles paraissaient sillonnées de raies et de courbes distinctes, de couleurs différentes. Sans doute la plus ou moins d'épaisseur de certaines parties des parois du petit ballon détermine ces raies et courbes, qui laissent passer plus ou moins des rayons de la lumière.

L'inégalité de l'épaisseur des parois doit être grande, car il arrive rarement qu'on ne compte pas plusieurs des raies dont nous parlons sur un espace d'un millimètre.

L'examen au microscope d'une bulle de savon, fait par M. F. Broughton, est venu révéler d'autres phénomènes.

Pour obtenir une bulle qui pût subir un examen sérieux, ce chimiste a commencé par couper une tranche de liége de proportions assez délicates pour pouvoir la placer sur la plate-forme d'un microscope, plate-forme recouverte au préalable de papier noir et garnie d'un petit anneau en fil de fer.

Avec un tube en caoutchouc de très-étroite ouverture, il a produit une bulle qu'il a déposée ensuite sur l'anneau en question, et il a fortement éclairé cette préparation par un conducteur puissant, de façon à ce que la lumière, après la réflexion, traversât le corps du microscope.

Alors il a vu le fond noir se sillonner de petites taches brillantes, jaunes ou oranges, diaprées elles-mêmes de taches plus petites, blanches ou noires, revêtant presque toutes les formes géométriques et animées d'un mouvement rapide.

En renouvelant cette expérience après un certain temps, il a vu se former, au pôle supérieur de la bulle, un point noir circulaire très-foncé, mais qui néanmoins réfléchissait encore une petite quantité de lumière.

M. Broughton voulut ensuite constater quelle pouvait être l'épaisseur de l'enveloppe transparente d'eau et de savon, qui forme une sphère assez solide pour résister à l'action expansive de l'eau qu'elle contient.

Il souffla une bulle de quatre-vingt-dix centimètres de diamètre, et, par une suite de calculs trop abstraits pour trouver ici leur place, il reconnut que l'épaisseur de cette enveloppe était d'un peu plus *d'un deux millionnième de millimètre*, soit 0,000,762 millimètres.

Voici une autre façon de produire des bulles de savon, découverte en 1862 par M. Plateau, grâce au hasard, à qui la science doit si souvent la révélation de phénomènes imprévus.

Au moment de jeter dans son jardin un liquide de mauvaise qualité ayant servi à des expériences de chimie et contenu dans une capsule, l'idée lui vint subitement d'essayer, en lançant ce liquide obliquement en l'air, de l'étaler en nappe ; il obtint, en effet, une nappe, mais il la vit avec surprise se convertir immédiatement en une bulle creuse de huit à neuf centimètres de diamètre et descendant avec lenteur.

Il répéta la même expérience un grand nombre de fois en employant simplement de l'eau de savon, et il arriva bientôt à réussir chaque fois à coup sûr. Seulement, presque toujours plusieurs bulles se formaient à la fois et s'élevaient même jusqu'au nombre de quinze. Leur diamètre, dans les plus grosses, atteignait également de huit à neuf centimètres.

Voici les conditions qui paraissent les meilleures pour obtenir des bulles de cette dimension et de cette nature.

Il faut se servir d'un vase de la forme d'une capsule et large d'environ quinze centimètres, rempli d'une quantité de liquide suffisante et composée d'une partie de savon de Marseille et de quarante parties d'eau. On lance cette liqueur sous un angle d'environ quarante-cinq degrés avec l'horizon, en tournant rapidement sur soi-même, de façon à produire la nappe la plus étendue possible.

Plus tard, pour mieux démêler la manière dont le phénomène s'accomplissait, M. Plateau l'observa d'une fenêtre supérieure, tandis qu'une autre personne, placée au-dessous, effectuait l'expérience.

Il constata ainsi que la nappe liquide, de forme très-irrégulière et dentelée sur ses bords, se résout, le long de ceux-ci, en nombreuses gouttes pleines, tandis que le reste se déchire généralement en plusieurs portions, dont chacune se forme avec rapidité, de façon à constituer une bulle creuse et complète.

M. Plateau père vit dans ce phénomène un argument à l'appui de l'état vésiculaire de la vapeur des nuages. En effet, l'une des principales objections élevées contre cette hypothèse consiste dans l'impossibilité de concevoir comment les molécules de la vapeur gazeuse peuvent, lorsque celle-ci repasse à l'état liquide, s'agglomérer de manière à constituer des enveloppes fermées et emprisonnant de l'air. Or, on le voit, cette agglomération immédiate en enveloppes fermées n'est plus nécessaire ; il suffit que les molécules d'eau se réunissent en lamelles ouvertes, de figures et de courbures quelconques ; chacune de ces lamelles se ferme aussitôt d'elle-même pour donner naissance à une vésicule.

Sans doute, la génération de ces lamelles n'est pas très-aisée à comprendre, mais elle paraît du moins beaucoup plus admissible que la formation de toutes pièces de vésicules.

Sir William Armstrong vient de jeter un cri d'alarme que répètent la plupart des échos scientifiques. S'il faut l'en croire, l'emploi sans cesse croissant de la houille comme combustible ne présenterait pas seulement le dangereux inconvénient d'épuiser, dans un espace de temps relativement court, les mines de la Grande-Bretagne et d'une partie de l'Europe ; mais encore l'énorme quantité d'acide carbonique que répand cette masse de houille brûlée de toutes parts infecterait l'air et causerait les fatales épidémies qui viennent à chaque instant frapper et décimer l'homme, les animaux et les végétaux eux-mêmes.

Ce gaz, précipité pendant la période houillère sous les couches du globe, y a formé les mines qu'exploite aujourd'hui l'industrie. A présent, délivré de sa prison souterraine par cette même industrie, il se trouve reprendre sa place dans l'atmosphère, où le rejette une consommation annuelle de charbon de terre estimée par M. d'Archiac à cent trente-trois millions de tonnes, déversant dans l'air respirable trois cent trente milliards cubes d'acide carbonique.

Les forêts pourraient seules, en décomposant et en absor-

bant en partie cette masse redoutable, sinon remédier aux dangers qu'elle apporte avec elle, du moins les atténuer.

Par malheur les forêts vont sans cesse tombant devant l'homme qui les détruit sans songer à les reboiser et qui, par sa propre incurie et son inexpérience cupidité, reste sans défense contre un gaz méphitique qui, plus lourd que l'air, se mélange avec les couches atmosphériques rapprochées du sol, s'associe dans des proportions exagérées à l'air nécessaire à la respiration des animaux et des végétaux, et en détruit la balance normale.

L'acide carbonique est tellement impropre à la respiration que ses exhalaisons pures suffisent pour faire mourir un animal, et que chaque année il tue, en s'exhalant des cuves où fermente le jus du raisin, d'imprudents vendangeurs; enfin c'est lui que procure le charbon de bois aux imprudents ou aux insensés qui s'asphyxient.

Tandis que sir Williams Armstrong jette à l'Europe ces tristes prédictions qui, j'en ai bien peur, subiront le sort des prédictions de cette pauvre Cassandre, que les Troyens croutaient si peu; tandis que l'industrie n'en continue que plus ardemment à exploiter les mines dont elle substitue les fatals produits à l'air des consommateurs, et qu'elle répète ce mot de Louis XV : *Après nous le déluge,* voici que l'on découvre en Californie — que ne découvre-t-on pas en Californie? — un lac de trois kilomètres de circonférence, d'où l'on extrait sans peine et en grande quantité du borax presque pur; il y en a au moins pour trois siècles d'une exploitation illimitée.

Le borax brut provenait jusqu'ici de certains lacs de Perse, de Chine, du Pérou, voire de la Saxe, mais surtout du voisinage des montagnes du Thibet, dans l'Inde.

A l'état de matière première on le nomme tinkal, et il se compose de petits cristaux agglomérés d'un jaune verdâtre, recouverts d'un enduit terreux et imprégnés d'une matière grasse d'un aspect savonneux.

Arrivé en Europe, il faut que le borax subisse un raffinement, qu'il acquière une grande pureté, qu'il devienne d'une nature cassante et qu'il prenne une saveur un peu alcaline et douceâtre. Alors le bijoutier l'emploie pour la soudure des métaux précieux, le serrurier pour souder la tôle et le fer, les ingénieurs pour reconnaître la nature et le plus ou moins de richesse des mines qu'ils découvrent, et pour mener à bonne fin les délicates opérations qu'ils appellent *docimasies* (épreuves); les fabricants de porcelaine et de faïence en vernissent, en glacent et en peignent leurs produits; sans compter les diverses industries qui y recourent.

D'autre part, voici le microscope qui devient un instrument judiciaire et à qui les tribunaux, avec l'aide de la science, recourent pour découvrir le crime, en dépit des minutieuses et intelligentes précautions que ce dernier prend pour se soustraire aux preuves qui le menacent.

Vers le mois de novembre 1865, une jeune femme appartenant à une famille honorable de Lancaster et mariée depuis cinq ou six ans à un gentleman beaucoup plus âgé qu'elle, mistress Blind, tomba dans une tristesse profonde caractérisée au plus haut degré par les symptômes de la maladie particulière à la brumeuse Angleterre et qu'on y nomme du nom redoutable de spleen. Elle ne parlait que de son désir de mourir, et une ou deux fois elle fit des tentatives de suicide que, néanmoins, on arriva toujours assez à temps pour empêcher. Enfin elle se mit au lit avec tous les symptômes d'une maladie sérieuse et déclara qu'elle voulait rédiger en faveur de son mari un testament qui léguât à ce dernier tous les biens de la communauté. Après bien des résistances, ce dernier finit par céder au caprice de sa femme, mais toutefois à la condition que, de son côté, il ferait un testament contenant les mêmes dispositions. Les deux testaments furent donc rédigés par les gens de loi; et peu à peu la tristesse et la maladie de mistress Blind ne tardèrent point à se dissiper. Passant d'un extrême à l'autre, elle devint coquette, avide de plaisirs; elle visitait les villes d'eau, et elle recevait fort volontiers les attentions que lui attirait sa beauté, particulièrement celle d'un jeune cadet de famille, officier aux gardes.

Un matin, on trouva le mari de mistress Blind mort subitement dans son lit.

Les héritiers frustrés du défunt provoquèrent une enquête et l'autopsie du défunt. Aucun des hommes de l'art ne put déterminer la cause d'un trépas si prompt et si imprévu; seulement, après un examen attentif, on remarqua sur la nuque du cadavre une petite piqûre que l'examen anatomique démontra aller de la peau du cou à certaine partie du cervelet où la moindre lésion devient mortelle.

Des soupçons se portèrent sur mistress Blind, qui protesta de son innocence et qu'on mit néanmoins en état d'arrestation préventive, après qu'on eut saisi dans une trousse dont elle se servait chaque jour un poinçon mince comme une aiguille et qui semblait avoir été récemment et soigneusement nettoyé et frotté à l'émeri.

La justice recourut ensuite à la science du docteur Smithson et le chargea d'examiner le poinçon et de chercher à y retrouver des traces de sang, s'il y en existait réellement.

Le docteur recourut à la fois au microscope, au spectroscope et à l'analyse chimique.

Il explora d'abord la partie métallique du poinçon; il n'y découvrit rien.

Il enleva ensuite le manche du petit outil et coupa dans la portion revêtue par un anneau d'acier de minces tranches de bois, qui apparurent au microscope teintes d'une nuance de sang coagulé.

D'autres tranches fibreuses détachées de ce même manche se montrèrent incontestablement infiltrées d'une matière colorante et on vit flotter à la surface de l'eau distillée, dans laquelle on plaça les tranches de bois, des globules de sang. On mesura au micromètre ces globules; ils étaient de la grandeur des globules du sang humain.

Ces mêmes globules, soumis à l'analyse optique qu'on en fit avec l'appareil micro-spectroscope du docteur Browning, produisirent les deux raies noires, qui, l'une dans le vert et l'autre aux limites du jaune, caractérisent le sang humain.

L'analyse chimique donna des preuves aussi impitoyables contre la jeune femme, qui, devant ces preuves ingénieuses de la science, finit par avouer son crime et fut condamnée à la déportation perpétuelle.

Terminons en disant que, d'après M. Sedebolham, de Manchester, la puissance du microscope aurait atteint à peu près sa dernière limite.

« Les objectifs ayant 1/16e à 1/25e de pouce de foyer paraissent avoir atteint les limites de la puissance possible du microscope, car il est impossible de séparer et de distinguer nettement des lignes dont il y aurait plus de 90,000 dans un pouce, soit qu'elles décomposent alors la lumière, soit par d'autres causes. Il est donc impossible à tout jamais de découvrir quelques données de plus sur la composition ultime de la matière à l'aide de cet instrument. Le télescope a encore des champs infinis à explorer, mais le microscope paraît être arrivé à sa limite de puissance. »

S. Henry Berthoud.

DÉPART DES ÉTUDIANTS D'INSPRUCK

Comme ceux de Vienne et de Prague, les jeunes gens de l'université d'Inspruck se lèvent pour servir la cause de l'Autriche. Une gravure que nous publions, d'après un croquis original, montre le départ d'une compagnie d'étudiants de cette dernière ville. Au moment de se séparer de leurs compatriotes, les volontaires répondent par quelques toasts chaleureux aux hurrahs qui les accompagnent. La scène se passe auprès du *Stephansbruck,* le pont d'Étienne, ainsi appelé du nom de l'archiduc qui en a posé la première pierre. Ce pont, d'une seule arche, de près de quarante-trois mètres d'ouverture, franchit le Rutzbach. Il a été achevé en 1846. La route qui le traverse mène par les montagnes jusqu'à Botzen, et de Botzen à Verone.

Par exception aux autres parties des États autrichiens, la conscription n'existe pas dans le Tyrol. Cette nation s'y est toujours montrée si récalcitrante, qu'on a dû y renoncer depuis longtemps. L'empereur Joseph ayant voulu, en 1785, assujettir les Tyroliens à des levées régulières pour le service militaire, ils firent si bien que cet ordre fut révoqué. Les uns quittèrent leurs chaumières et vécurent, comme des sauvages, dans les lieux les plus inaccessibles; les autres commirent à dessein de légers vols pour s'exempter du service, car une de leurs lois déclare incapables de défendre la patrie ceux qui ont encouru une condamnation infamante; d'autres enfin désertèrent par bandes nombreuses. Dans un seul petit district, plus de quatre cents jeunes gens passèrent à l'étranger et ne revinrent que quand l'empereur d'Autriche eut publié une amnistie générale et déclaré qu'à l'avenir aucun Tyrolien ne prendrait du service contre son gré.

En abolissant la conscription dans le Tyrol, le gouvernement autrichien n'a rien perdu, comme on voit, et l'engagement volontaire lui fournit, en temps de guerre comme en temps de paix, des troupes sûres. Habitué à la fatigue, adroit et bon chasseur, le Tyrolien fait un excellent soldat.

Ordinairement, le Tyrol ne fournit à l'État, qui le ménage, que quatre bataillons de chasseurs, formant en tout cinq à six mille hommes, qui ne sont tenus qu'à un service d'intérieur. Aucune troupe autrichienne ne peut séjourner dans le pays qu'avec l'autorisation des états.

P. Dick.

BRESCIA

Brescia, une des plus belles villes de la Lombardie, est située dans une plaine, au pied d'une colline, rameau des Alpes rhétiques, entre la rivière Mella et le canal qui sort du Chiese pour se jeter dans l'Oglio. Formant un quadrilatère de quatre milles de tour environ, elle est entourée de murs et dominée au nord par une forteresse.

Nous n'avons pas ici à remonter aux lointaines origines de Brescia, dont les habitants furent faits citoyens romains par Jules César, et qui subit les mêmes vicissitudes que la plupart des cités lombardes, successivement déchirée par les luttes des Guelfes et des Gibelins; conquise par Carmagnola sur Visconti, duc de Milan, se donnant elle-même aux Vénitiens, prise par les Français et pillée par Gaston de Foix. Rappelons seulement que Bayard fut blessé au siége de Brescia et que, soigné dans une maison de la ville, il couvrit son hôtesse de sa puissante protection, prononçant ces paroles remarquables, si contraires aux usages militaires du temps :

« Dieu ne m'a pas mis en ce monde pour vivre de pillage et de rapines. »

Brescia fut ensuite rendue aux Vénitiens, mais sans reprendre son ancien éclat. Elle fut ravagée à plusieurs reprises par la peste et l'incendie. Depuis 1796, elle a suivi la fortune de la Lombardie. Sa population, faubourgs compris, s'élève aujourd'hui à 40,000 habitants.

Parmi les monuments de Brescia, on cite les deux cathédrales. La première, dite la Rotonda, ou Duomo Vecchio, s'élève sur une place au centre de la ville; on pense qu'elle fut construite au commencement du IXe siècle. La nouvelle cathédrale, située à côté de la première, érigée de 1604 à 1825, est un magnifique temple en marbre; sa coupole, dessinée par Mazzoli, de Rome, passe pour la plus grande de l'Italie, après celles de Saint-Pierre, de Rome, et de la cathédrale de Florence.

La principale branche du commerce de Brescia est la soie; viennent ensuite le fer, le lin, la laine et les étoffes.

R. Bryon.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. Émile Aucante, *administrateur de* l'Univers Illustré.

ECHECS

CORRESPONDANCE

M. le Capᵉ..... Char..... (Maubeuge, —

Problème n° 2 : Si au 3e coup les Noirs jouent C. 3eD, la solution proposée n'est plus possible.

Problème n° 3 : Il existe une seconde solution commençant par P. pr. P. exemp : 1 (P. pr. P — R. pr. C), 2 (P. 2eCD — F. 4eTD), 3 (D. 2eCR — F. couvre), 4 (D. pr. F. éch. m. —.. ..)

En résumé, Problème remarquable et digne d'être publié après correction.

M. Pitor...... intern...... (Versailles). — Nos sincères remercîments pour l'envoi de votre joli problème.

MM. les Membres du Chess-Club....... (Beauvais). — Agréez tous nos remerciments pour l'envoi de l'ingénieuse solution en vers du Problème n° 7, solution que nous publierons *prochainement*, conformément à votre désir.

Nous prions nos honorables et zélés correspondants de vouloir bien ne nous envoyer qu'*un seul* Problème à la fois, s'ils veulent recevoir, à bref délai, une réponse consciencieuse et précise.

C. P.

PROBLÈME N° 9.

COMPOSÉ PAR M. J. MINCKWITZ.

NOIRS



Les Blancs jouent et font mat en quatre coups

Par suite d'une convention conclue entre l'administration de *l'Avenir national* et celle de *l'Univers illustré*, le prix de l'abonnement aux deux journaux réunis est fixé comme il est indiqué en tête de *l'Univers illustré.*

L'Avenir national, grand journal politique, littéraire et commercial, paraît à quatre heures du soir.

Rédacteur en chef : A. Peyrat.

Partie politique. — Principaux collaborateurs : Elias Regnault, Frédéric Morin, Ad. Gaiffe, J.-E. Horn, Félix Foucou, Léon Legault, Ch. Quentin, Ch. Habeneck, Ed. Puthod, A. Dréo, E. de Sonnier. *Secrétaire de la rédaction :* Jules Mahias.

Correspondances spéciales de Londres, Florence, Bruxelles, la Haye, Genève, Vienne, Berlin, Madrid, New-York, Rio-Janeiro, etc., etc.

La *Partie judiciaire* comprend le compte rendu des procès recueillis chaque jour par un rédacteur spécial, et une *Quinzaine judiciaire*, revue et chronique du Palais, par M. Campenon.

Dans la *Partie financière et commerciale* on trouve un bulletin complet de la Bourse, et une revue du Commerce et de l'Agriculture qui donne, chaque jour, des renseignements exacts sur la situation des différents marchés de la France et de l'Étranger.

Partie littéraire. — Principaux collaborateurs : George Sand, MM. Etienne Arago (revue des Théâtres), Ch. Blanc (Beaux-Arts), Georges Pouchet et Amédée Guillemin (Sciences naturelles et physiques), Laurent Pichat, Frédéric Morin, Eugène Despois, Ch. Monselet, Auguste Callet (revue des Livres).

L'Avenir national publie en outre : un Courrier hebdomadaire par Paul Vernier; une Chronique quotidienne par M. Jules Claretie.

ÉMILE AUCANTE

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE BRESCIA, EN LOMBARDIE, d'après une photographie. — Voir page 407.

15 CENTIMES LE NUMÉRO
20 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
à L'UNIVERS ILLUSTRÉ

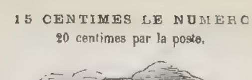
	PARIS	DÉPARTEM.
Un an . . .	15 fr. »	— 17 fr.
Six mois . .	8 fr. »	— 9 fr.
Trois mois .	4 fr. 50	— 5 fr.

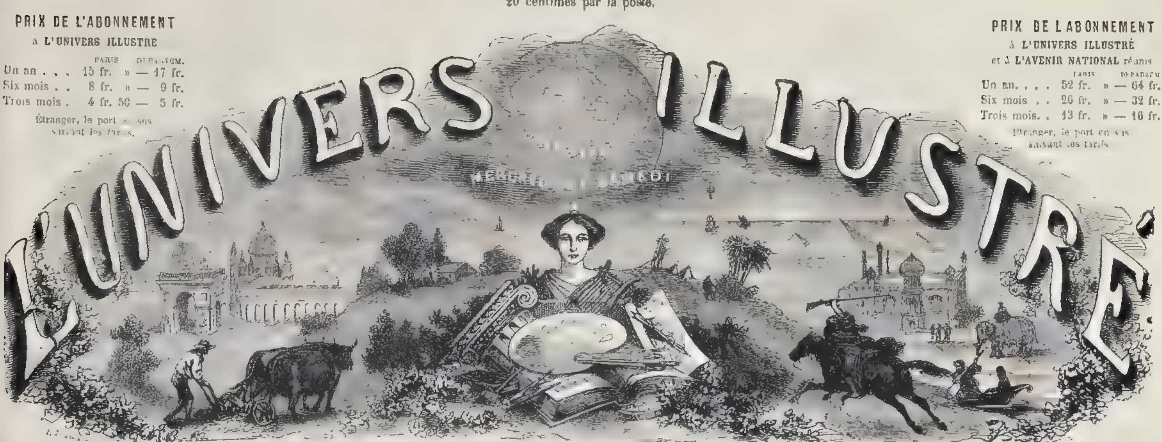
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

PRIX DE L'ABONNEMENT
À L'UNIVERS ILLUSTRÉ
ET À L'AVENIR NATIONAL réunis

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an. . . .	52 fr. »	— 64 fr.
Six mois . .	26 fr. »	— 32 fr.
Trois mois. .	13 fr. »	— 16 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.





Bureaux d'abonnement, rédaction et administration,
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

9e ANNÉE. — N° 550.
Samedi 30 Juin 1866.

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

PRIME AUX ABONNÉS DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

MM. les abonnés de ***l'Univers illustré*** *recevront* ***gratuitement,*** *avec le prochain numéro, une* ***magnifique carte*** *format grand colombier,* ***gravée et coloriée avec luxe,*** *et tirée sur papier satiné. Cette carte, dressée par M. VUILLEMIN, l'un de nos meilleurs géographes, comprend, avec les plus grands détails, l'****Autriche,*** *la* ***Prusse,*** *tous les États de la* ***Confédération germanique,*** *la* ***Vénétie,*** *la* ***Haute-Italie,*** *les duchés de* ***Schleswig-Holstein,*** *etc. Chacun de nos lecteurs, en la consultant, pourra donc se rendre très-facilement un compte précis de toutes les opérations de la guerre.*

Le prix du numéro avec la carte sera de 75 centimes.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Théâtre-Français : *Gringoire*, comédie en un acte, en prose, par M. Théodore de Banville. — Le drapeau du romantisme. — Retour du moyen âge. — Victor Hugo dramaturge, jugé par le prince des critiques. — MM. Coquelin, Lafontaine, Chéry, Barré ; Mmes Victoria Lafontaine et Ponsin. — Théâtre de la Gaîté : *Jean la Poste*, drame anglais, en cinq actes et dix tableaux, de M. Dion Boucicaut, arrangé par M. Eugène Nus. — Le truc de la fin. — MM. Dumaine, Alexandre, Perrin, artistes. Mmes Antonine et Colombier. — Nouvelles théâtrales.

Il y a huit jours, au théâtre des Bouffes-Parisiens, la tentative néo-classique de M. Arthur Ponroy nous reportait à vingt-cinq ans en arrière. Hier, au Théâtre-Français, avec

VÉRONE. — UNE PATROUILLE DE HULANS PASSANT DEVANT LES TOMBEAUX DES SCALIGER ; dessin de notre correspondant en Italie. — Voir page 411.

M. Théodore de Banville, nous remontions plus haut encore. C'était le vieux drapeau du romantisme, qui déployait ses couleurs, c'était la comédie moyen âge qui venait hardiment redemander sa place envahie par les philistins du drame bourgeois et de la comédie réaliste. Heureuse audace, hâtons-nous de le dire, justifiée par le succès. Le public a salué de ses bravos cette fantaisie d'un poëte aimable devenu prosateur pour la circonstance, et les romantiques chevelus de 1830 ont pu se croire revenus à ces soirs de leur jeunesse où, dans cette même salle, à la face des dieux classiques, ils proclamaient l'avénement d'une nouvelle religion littéraire.

Et réellement c'est là une œuvre charmante, pleine d'enthousiasme, de poésie, de fraîcheur et qui repose un peu des ironies, des amertumes, des analyses impitoyables du théâtre moderne. On aime à détourner les yeux des photographies dramatiques qui nous environnent, et à se laisser emporter sur les ailes de l'idéal, vers ce passé auquel son éloignement même prête je ne sais quel attrait et quel prestige. Rappelez-vous quelles traces ont laissées dans nos esprits ces évocations d'autrefois : la *Notre-Dame-de-Paris* de Victor Hugo, et ces grands drames qui s'appellent *Hernani, Marion Delorme, Angelo, Ruy Blas, Le Roi s'amuse!* Qui ne les sait par cœur, qui ne les récite encore, même les critiques les plus sévères, même celui-là qui écrivait : « Comme dramaturge M. Victor Hugo est bien loin, mais bien loin de Victor Ducange et de Guilbert de Pixerécourt : à force d'imiter Shakspeare, dont il n'a jamais connu la portée poétique, M. Victor Hugo nous a tout à fait rejetés dans l'enfance de l'art. » Elles vivent encore pourtant, ces œuvres si sévèrement condamnées, et si bien qu'à l'heure qu'il est, les voilà qui enfantent une postérité nouvelle. Le *Pierre Gringoire* de M. de Banville, en effet, ne révèle-t-il pas l'inspiration directe de la forme dramatique, des procédés de couleur locale, du sentiment archaïque familiers à l'auteur de *Notre-Dame-de-Paris?* — Non pas au moins que j'en fasse un reproche à M. de Banville : tout en empruntant au maître les personnages qu'il a mis sur la scène, il a su rester original par la manière dont il les a tracés, par l'action où il les a encadrés, par l'accent personnel qu'il a su leur donner. Ce que j'ai voulu seulement établir, c'est une parenté littéraire dont, j'en suis certain, M. de Banville ne rougira pas.

Son Pierre Gringoire, à lui, n'est pas seulement l'humble *facteur de mystères,* le philosophe résigné, sur lequel les passions glissent sans l'entamer et qui fait volontiers à son appétit le sacrifice de son amour. Il est jeune, vif, ardent : il jette à tous les vents ses poésies, à toutes les belles filles les élans de son cœur de vingt ans : les belles filles rient de lui; car ses traits chétifs et malingres ne sont guères ceux d'un galant. Le peuple l'aime pourtant, ce pauvre chanteur ambulant, toujours joyeux en dépit de sa misère : il se presse autour de lui, quand, au coin des carrefours, il l'amuse par ses saillies, qu'il lui récite quelque jolie ballade ou quelque couplet piquant à l'adresse du roi Louis XI, et de ses compères Olivier le Daim et Tristan l'Ermite. Et c'est ainsi que vit Pierre Gringoire, couchant à la belle étoile, se nourrissant, comme l'oiseau, des miettes de pain qu'on lui jette, comblant les vides de son estomac par la fumée des cuisines, et ceux de son cœur par l'ombre de l'amour.

Or, un soir qu'il passait devant la maison de maître Simon le drapier, et qu'il contemplait à travers les vitres en feu un de ces succulents soupers, dont la vue renouvelait pour lui le supplice de Tantale, une vision céleste lui est apparue : il lui a semblé qu'un ange jetait sur lui un regard de pitié; cet ange, cette vision, c'était Loyse, la fille de maître Simon, et le pauvre poëte, après être resté longtemps en extase, s'est retiré, le cœur gros, en rêvant un peu au souper et beaucoup à la jeune fille — deux biens, hélas! auxquels il ne lui sera jamais donné d'aspirer.

Mais quoi! voici qu'un de ses rêves est sur le point de se réaliser. Le roi Louis XI, en vrai prince populaire, est venu voir Loyse sa filleule et a fait en même temps à maître Simon l'honneur de lui demander à souper. On entend des éclats de rire dans la rue. Qui met ainsi la foule en gaîté? C'est Gringoire lui-même : le roi ordonne de le faire monter, et voilà notre menestrel introduit chez maître Simon en face d'une table copieusement garnie où il lui sera permis de prendre place après qu'il aura dit quelque refrain de son répertoire. Le maladroit! ne s'en va-t-il pas, donnant dans le piége que lui dresse Olivier le Diable, choisir justement sa ballade des *Pendus!* Et cela devant le roi qu'il reconnaît, mais trop tard, lorsqu'il a ainsi lui-même signé un bon sur a potence!

La potence au lieu de ce souper qui s'annonçait si bien!

Heureusement le roi Louis est dans ses jours de joyeuse humeur : Gringoire soupera, il le permet; et le pauvre diable ne se le fait pas répéter. La perspective de la mort ne lui a pas coupé l'appétit. Quel gosier! quel coup de dent! Quelle fourchette et quel gobelet! Le roi lui-même en est émerveillé : cette naïve insouciance l'amuse et le divertit, il ne veut pas qu'un gaillard si bien portant meure sans qu'il lui reste une chance de salut. Gringoire donc aura sa grâce; mais à une condition : dans l'espace d'une heure il faudra qu'il se fasse aimer d'une jeune fille que le roi lui désigne, et cette jeune fille, c'est Loyse, l'apparition céleste, la fille de maître Simon.

Se faire aimer de Loyse, la filleule d'un roi, qui a refusé les hommages des plus riches seigneurs, à commencer par Olivier lui-même, de Loyse, belle, brillante, adorée, — lui qui oserait à peine baiser dans la poussière la trace de ses pas! Il ne songera même pas à l'essayer; mais au moins aura-t-il eu le bonheur de contempler ses traits, d'entendre sa voix, d'aspirer son souffle! — Et sans qu'il s'en doute, voilà que ce bonheur le transfigure. Sous les rayons de l'amour, son visage s'illumine et s'empreint d'une sorte de beauté sympathique : la flamme de l'enthousiasme anime ses regards, échauffe ses accents : ce n'est plus le bouffon, le bohême, le misérable chanteur de carrefour, c'est le poëte, l'écho tour à tour attendri et indigné des douleurs, des joies, des rêves, des espérances de l'humanité. Et la jeune fille se sent émue à son tour. L'âme du poëte a passé dans son âme. Gringoire est aimé. Il vivra et il épousera Loyse à la barbe de messire Olivier.

La pièce de M. de Banville vivra aussi par le sentiment, la poésie, la grâce touchante, par l'esprit du dialogue, par la ciselure exquise de la forme. En y regardant de très-près, la critique aurait bien peut-être ses réserves à faire : elle pourrait reprocher à l'auteur certaines outrances de lyrisme, une naïveté un peu cherchée, l'abus de la couleur et du style macaronique : elle pourrait encore relever un défaut de proportion entre le cadre et le tableau, un excès de développement dans la partie de l'acte consacrée au personnage du roi : enfin, pour ne rien oublier, la scène finale, si remarquable d'ailleurs, ne gagnerait-elle pas à être moins poussée au noir et cet appel à la jacquerie qui la termine ne lui enlève-t-il pas quelque chose de son charme et de son intérêt?

Ce sont là au surplus des taches légères que quelques retouches délicates suffiront à faire disparaître et qui n'infirment en rien le mérite de la comédie de M. de Banville, une des rares œuvres destinées à rester au répertoire du Théâtre-Français.

L'auteur ne sera que juste en reportant sur Coquelin une bonne part de ce succès : tour à tour, fin, naïf, comique, éloquent, pathétique, le jeune artiste a fait ressortir, en profond comédien, toutes les faces de son rôle. Cette création est pour lui un triomphe et le met tout à fait hors ligne.

On voit que Lafontaine a étudié avec soin son personnage de Louis XI. Il en dit, avec beaucoup d'éclat et de relief, les parties brillantes; dans les autres je lui voudrais une bonhomie mieux jouée, plus d'aisance et de naturel : — moins de bruit et plus de besogne.

Mme Victoria Lafontaine a de la grâce et de l'ingénuité; Barré, joue avec rondeur maître Simon; Chéry accentue bien la physionomie d'Olivier le Daim. Mlle Ponsin, costumée à ravir, apporte à un petit rôle épisodique l'appoint de sa beauté et de son talent.

L'espace m'est mesuré aujourd'hui et il me reste quelques lignes à peine pour vous parler de *Jean la Poste,* le drame anglais de M. Dion Boucicaut, que M. Nus vient de transporter sur la scène de la Gaîté.

Le fond de la pièce, vous le connaissez déjà : — un grand seigneur proscrit; une jeune fille qui, pour lui donner asile, compromet son honneur et sa vie; un brave garçon, fiancé de la jeune fille, qui prend sur lui les apparences de la culpabilité; un traître, son rival, qui cherche dans l'espionnage et la dénonciation l'assouvissement de sa passion, de sa cupidité et de sa haine; une grande dame, aimée du noble proscrit, que la jalousie pousse dans le camp des persécuteurs jusqu'au moment où, détrompée, elle passe dans celui des persécutés; l'évasion miraculeuse de l'innocent se compliquant de la mort du traître; le dénoûment du *Déserteur* brochant sur le tout. — voilà les éléments de l'action assez banale, comme vous voyez, qui se déroule à travers les cinq actes et les dix tableaux du drame.

Mais l'originalité qui manque au fond, vous la retrouverez dans les détails : il y a là une forte saveur exotique qui vous saisit et vous pénètre. La verte Erin vous apparaît tout entière, avec ses paysages, ses chansonnettes, ses fêtes rustiques, ses tumultes populaires, ses naïvetés de mœurs locales. Une gigue dansée, avec autant d'entrain que de précision, par un escadron de danseuses anglaises que conduit la piquante Mlle Austin, vient compléter l'illusion. Et je n'ai pas encore parlé du décor final, un chef-d'œuvre en trois parties, qui suffirait seul à faire la fortune de l'ouvrage.

Essayons d'en donner une idée.

Condamné par le conseil de guerre, Jean la Poste attend avec résignation le moment de son exécution. Une chanson plaintive vient frapper son oreille. Il reconnaît la voix de sa fiancée. La pauvre fille a obtenu la permission de passer la nuit sur la plate-forme de la tour où Jean est enfermé. Par un mouvement instinctif il s'élance à la fenêtre de sa prison, il saisit un des barreaux, et ce barreau descellé cède sous sa main. En dehors de la tour, un lierre immense étend ses rameaux qui grimpent jusqu'au faîte : le prisonnier s'y cramponne et un changement de décor nous le montre commençant, au-dessus du vide, sa périlleuse excursion. Par un effet analogue à celui que nous éprouvons lorsque, passant lentement en chemin de fer à côté d'un train arrêté, il nous semble que ce train se met en marche, l'acteur paraît monter pendant que le décor descend peu à peu. Arrivé sous la fenêtre du corps-de-garde qui occupe l'étage supérieur, il évite, en se cachant sous une touffe de lierre, les regards des soldats dont le bruit des branches froissées a éveillé l'attention. Puis le décor change de nouveau et le théâtre nous représente la plate-forme de la tour, et dans le lointain, à perte de vue, la mer pailletée d'argent et les flots frissonnants sous les rayons de la lune. Un bruit de pierre qui se détache nous avertit que le prisonnier monte toujours, et bientôt nous le voyons lui-même escaladant, par un dernier effort, le sommet de la muraille.

Ce tableau est vraiment magique : il laisse de bien loin, dans sa simplicité relative, toutes les inventions décoratives et mécaniques de *Cendrillon.*

Dumaine est excellent dans Jean la Poste : il est si sympathique, si bon enfant, si franchement honnête, qu'on ne peut se faire un instant à l'idée qu'il soit exécuté. Immédiatement après lui il faut citer Alexandre, qui dessine, en trois traits, d'une façon admirable, une sorte de caporal Trim qu'on croirait extrait du *Punch.* Perrin compose, avec son art habituel, une de ces figures d'oiseau de proie dont il a le monopole. Les deux débutants, Ariste et Mlle Antonine, se sont fait aussi applaudir : l'un pour sa distinction et sa bonne tenue, l'autre pour sa gentillesse et sa vive intelligence. Peu de scènes parisiennes, je parle des plus grandes, possèdent une ingénue de la valeur de Mlle Antonine. Quant à Mlle Colombier, elle avait mis ce soir-là tout son talent dans ses robes, et, par malheur, ses robes ont été trouvées ridicules.

Il me resterait encore à vous parler de *la Jeunesse des Mousquetaires,* que la Porte-Saint-Martin vient de reprendre avec une splendide mise en scène, et de deux pièces nouvelles du Gymnase : *les Sabots d'Aurore* et *le Wagon des dames;* mais, en chroniqueur qui a de l'ordre, je les garde en réserve pour la prochaine semaine.

GÉRÔME.

BULLETIN

La reine Emma d'Hawaï vient de quitter Paris se rendant à Londres. D'Angleterre, elle partira pour les États-Unis et regagnera ensuite les Iles Sandwich.

Pendant son séjour au milieu de nous, la reine Emma a voulu tout voir, notamment les Invalides. Le gouverneur était absent, elle a été reçue par le sous-gouverneur, qui lui a fait les honneurs de la maison, et lui a montré, entre autres choses, les drapeaux pris à nos ennemis. La reine les regarda attentivement, puis se tournant vers le sous-gouverneur :

— Mon royaume est petit par rapport à la France, lui dit-elle; mais je me console en songeant que nos drapeaux ne figurent pas ici.

Sa Majesté havaïenne a toutes les habitudes européennes et de plus une instruction qui dépasse de beaucoup celle que les personnes de son sexe reçoivent de ce côté-ci de l'Atlantique. Elle connaît parfaitement, non-seulement nos classiques, mais ceux de l'étranger et parle plusieurs langues, même un peu le français. Toutefois, elle préfère s'exprimer en anglais qu'elle possède à fond, et c'est dans cet idiome qu'a eu lieu sa conversation avec l'Empereur, lors de sa réception aux Tuileries.

L'hippophagie continue à gagner du terrain.

Un arrêté qui vient d'être pris par M. le préfet de police autorise l'ouverture de deux boucheries de viande de cheval, en prescrivant, bien entendu, des mesures spéciales qui doivent être appliquées à ce genre de commerce.

En conséquence deux étaux seront ouverts, du 10 au 15 juillet; l'un d'eux dans la rue Saint-Antoine, et l'autre près de la barrière de Fontainebleau. Les prix seront très-inférieurs à ceux de la viande de bœuf, et les livraisons se feront sans os autres que les os adhérents. Un grand banquet aura lieu à cette occasion. De larges distributions seront faites aux malheureux des divers arrondissements de Paris par le comité qui s'occupe depuis si longtemps de cette question.

Depuis plusieurs jours, assure la *Presse,* les grands hôtels parisiens, l'hôtel du Louvre, par exemple, ont vu doubler leur clientèle. Les voyageurs dont parle notre confrère sont des habitants de Francfort, accourus, dit-on, à Paris après avoir réalisé leur fortune. Cette émigration est plus considérable qu'on ne pourrait le supposer. Les joueurs de Wiesbaden se sont également retirés devant l'armée prussienne. Les salons de conversation sont fermés.

TH. DE LANGEAC.

MÉRY

La presse tout entière a tenu à honneur de payer son tribut de sympathiques regrets au poëte éminent que la France vient de perdre, et ce concert unanime d'éloges, qui a éclaté à la fois dans tant de cœurs devant une humble tombe, ne sera pas dans l'avenir le moindre titre de gloire de notre cher Méry.

Démontrer les mérites de cet infatigable ouvrier du champ de l'intelligence, courbé quarante années durant sur le sillon qui devait le nourrir, c'est chose facile, on n'a qu'à citer ses œuvres; mais ce qu'on ne pourra jamais assez faire comprendre, c'est combien il fut bon, sensible, honnête, généreux dans sa pauvreté, indulgent dans sa force, modeste dans sa gloire, fidèle et dévoué dans son amitié.

La gravure que cet article accompagne reproduit bien les traits de notre ami, tels qu'ils resteront dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. Ce n'est pas sans doute le profil grec de lord Byron, ni le front olympien du panthéiste Gœthe; la beauté de Méry était dans son âme.

Ce portrait d'ailleurs le montre dans les dernières heures de sa vie, à soixante-huit ans, car le poëte de la *Villéliade* et de *Napoléon en Égypte* naquit aux Aygalades en 1798. Tel qu'on le voit, pourtant, on démêle sans peine dans ce visage une expression qui semble dire : « sous cette enveloppe il y a un homme. »

Cette expression a son siége surtout dans les yeux et dans la sinuosité des lèvres, les deux grandes issues de la pensée humaine. L'œil est profond, d'un bleu-gris, voilé par intervalles comme d'un léger brouillard d'où s'échappent soudainement des éclairs. La bouche est mobile; elle se contracte et se distend selon les impressions du moment. Épanouie dans un sourire, elle ressemble à un arc qui va lancer la flèche. On devine au revêtement de bonhomie qui accompagne la morbidesse de son mouvement que cette arme de la

plaisanterie qui pourrait être terrible, s'il le voulait, restera toujours courtoise. Sa pointe de bon acier est adoucie à dessein; elle frappe à coup sûr; elle pourrait tuer, elle ne blesse jamais.

Ce talent de frapper sans blesser est l'une des faces originales de l'esprit de Méry. Il est tout d'instinct, non d'étude. Voltaire pourfend, Diderot hache menu, Henri Heine affuble ses victimes d'un san-benito allemand et les brûle dans un feu d'artifice païen de railleries charmantes.

Le fond général des plaisants est souvent un mauvais fond sur lequel les herbes vénéneuses croissent plus généralement que les salutaires; ces dernières n'ont pas besoin de culture, ce qui explique pourquoi la récolte en est si drue et si facile. Sans doute le talent et l'esprit y sont quelquefois (quand ils y sont), mais on aimera toujours mieux cueillir une grappe de raisin aux treilles dorées de Thomery qu'un panier de champignons dans les bois; on y trouvera plus de saveur délicate et moins de risques d'empoisonnement. Ce n'est pas chose vulgaire au moins que d'être spirituel sans être méchant! En cela consistait l'habileté ou plutôt la nature de notre poëte-critique si regrette.

En un temps, hélas! déjà passé, j'ai eu l'occasion, chez moi, à la campagne, de mettre aux prises dans des causeries d'après-dînée, Henri Heine et Méry, ces deux esprits si puissants et si différents qui pourtant s'entendaient à merveille. Quoiqu'il en eût, Henri Heine était, comme Méry, un excellent homme, plein d'affection et de bienveillance quand il n'avait pas la plume à la main; mais, pour le bénéfice d'un sarcasme réussi il se fût immolé lui-même sur le cadavre de son meilleur ami. Si les Mémoires posthumes de Heine venaient jamais à paraître, on y lirait d'étranges choses, c'est un secret qu'il m'a confié; dans tous les cas, je suis certain qu'on y verrait répandus à profusion le talent et l'esprit qui, chez lui, etaient inépuisables. Mais je serais, pour ma part, bien curieux d'y trouver reproduites quelques aventures qui se passèrent sous mes yeux, et entre autres l'histoire d'un certain duel où Théophile Gautier et moi nous fûmes les témoins de ce grand poëte caustique, sans pouvoir aboutir, après huit jours de pourparlers, ni à un arrangement, qui était le premier de nos désirs et des siens, je crois, ni à une rencontre. Un mois plus tard, Heine m'annonça avec son rire satanique qu'il s'était battu sans notre intervention et qu'il avait reçu une balle morte dans le talon. Quand il n'avait personne sur qui frapper, Heine frappait sur lui-même, ayant toujours soin pourtant de ne pas frapper trop fort.

Mais je n'ai pas à vous entretenir ici de l'illustre satirique allemand, revenons à Méry. Les journaux l'ont appris *urbi et orbi;* l'auteur de tant de beaux livres (*Héva*, la *Floride*, la *Guerre du Nizam*, etc.), ne laisse rien après lui que les regrets qu'il inspire. Sans la sollicitude de l'Empereur, qui lui assurait une honorable pension viagère, il serait mort dans le dénûment, tant son insouciance était profonde. Il oubliait ceux qu'il aimait le mieux comme il s'oubliait lui-même. A-t-il fait un testament pour disposer, non d'une fortune absente, mais de ce que pourraient produire plus tard ses ouvrages inédits? je l'ignore. A la première nouvelle de sa maladie, une auguste main envoya trois mille francs qui furent les bienvenus, car à ce moment (disons-le bien bas) il ne se trouvait pas vingt francs dans la maison. La commission des auteurs dramatiques, le comité des gens de lettres s'empressèrent, aussitôt qu'ils furent avertis par Georges Bell, d'apporter le concours effectif de leurs sociétés au chevet de leur frère mourant.

Le souverain n'a pas voulu laisser à d'autres le soin d'ordonner les funérailles du poëte de sa dynastie, de celui qui n'avait pas craint, pendant les tempêtes politiques de la Restauration, d'inaugurer dans ses vers l'idée napoléonienne, de celui qui, malgré sa pauvreté, avait fait autrefois, jeune et encore presque inconnu, le pèlerinage de Rome pour aller saluer au palais Rinuccini l'illustre exilée Mme Lætitia, la vénérable mère de l'empereur Napoléon Ier. Hélas! quelques mètres de terrain suffiront pour renfermer le grand cœur du pieux pèlerin!

Les ouvrages dramatiques que Méry laisse en portefeuille sont: d'abord *Roger de Flor*, opéra en cinq actes, écrit par lui en collaboration avec Gustave Vaëz, musique de Gevaert, le seul des auteurs survivant. Ce poëme et cette musique furent demandés (je n'ose pas écrire commandes, il y a huit ans, par la commission supérieure de l'Opéra, présidée par M. Fould, alors ministre d'État et de la maison de l'Empereur. Dans cette commission siégeaient entre autres personnages M. Rouher, ministre du commerce et de l'agriculture, M. Troplong, président du Sénat, M. de Morny, président du Corps législatif. Cet ouvrage *commandé* ne sera probablement jamais joué, malgré son droit et malgré ses patronages, Gevaert étant aussi fier et aussi peu solliciteur que l'étaient Méry et Vaëz. Le poëme, dont l'action se passe en Calabre et à Constantinople, au temps des aventuriers normands, est très-dramatique. Sa couleur pittoresque et variée prête beaucoup à l'inspiration musicale. La partition, dont je connais les principaux morceaux, m'apparaît dans mes souvenirs comme l'une des meilleures choses que Gevaert ait jamais écrites.

Vient ensuite un *Don Carlos* que l'on dit composé d'après le drame de Schiller. Celui-là on le jouera, car il est entre les mains de Verdi, qui en écrit la partition.

Méry laisse encore une traduction du *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare. Je n'ai jamais lu cette traduction, mais il m'en a souvent parlé. Je passe sous silence des ouvrages mis depuis longtemps au panier, faute de trouver à les placer ailleurs, les théâtres, comme on sait, étant encombrés de chefs-d'œuvre. C'est ce genre de denrée littéraire que les gens de coulisses, dans leur langage imagé, appellent vulgairement « *des ours*. » Quel auteur, et des plus renommés, n'a pas ses *ours*? Hâtons-nous de dire, toutefois, que l'état *d'ours* ne constitue pas absolument une mauvaise pièce. Il y a des *ours* qui sont bien vivants, et que le temps a extraits de leurs cages au grand profit des entrepreneurs de spectacles qui les avaient d'abord malmenés.

Oui, il y a des *ours* immortels. Les fameux *Saltimbanques* de Dumersan et Varin léchèrent leurs pattes pendant huit ans dans la ménagerie des Variétés, ce qui les a suffisamment engraissés. *La Dame aux Camélias*, le premier ouvrage d'Alexandre Dumas fils, vécut longtemps aussi à l'état d'*ours* avant qu'elle allât faire la fortune du théâtre du Vaudeville, et qu'elle permît à l'un de nos plus grands dramatistes contemporains de se produire à la lumière. Je vois encore d'ici le bon Antony Béraud colportant partout *la Dame aux Camélias*, un rouleau de papier jauni par les refus successifs qu'il venait d'éprouver sur toute la ligne des boulevards, depuis le Gymnase jusqu'aux Folies-Dramatiques! Concluons de tout ceci que les entrepreneurs de spectacles sont *presque tous* faillibles comme les hommes sont *presque tous* mortels.

Le devoir de la liquidation littéraire des cartons de Méry appartient actuellement au frère du poëte défunt, à M. Louis Méry, homme de lettres lui-même et membre des sociétés savantes de Marseille. Mon paragraphe sur les *ours* est destiné uniquement à l'avertir de ne pas trop s'effaroucher des notes qu'il trouvera sur les manuscrits indiquant un refus par tel ou tel théâtre. Les chrysalides redeviennent papillons; les *ours* se changent en *lions* quelquefois. Mais gare alors à ceux qui leur ont mis la chaîne au cou. Nous crierons à tue-tête aux *ours-lions*, comme le Démétrius du *Songe d'une Nuit d'été: « Well roared, lion! »* Bien rugi, lion!

Aux funérailles de Méry j'ai vu Félicien David, mais je n'ai pas vu Barthélemy, jadis l'*alter ego* de Méry, son cotriomphateur de la *Villéliade*, de la *Némésis* et de *Napoléon en Égypte*. Certainement Barthélemy est absent ou malade, sans cela il n'eût pas manqué à ce dernier appel.

Le jeune neveu de Méry était venu en toute hâte de Marseille pour conduire le deuil. Le pauvre enfant, au cimetière Montmartre, pleurait devant ce cercueil grinçant entre les cordes; son cœur bondissait au bruit sec de cette terre jetée par le prêtre sur le chêne poli et cloué. Qu'il se souvienne, cet enfant, quand il sera devenu homme! qu'il se souvienne de ces arbres verts agitant leurs branches comme des bras suppliants, de ces oiseaux chantant à travers la verdure, comme pour saluer la venue d'un nouvel habitant de l'air. Deux mille têtes découvertes malgré la pluie; deux mille regards fixés; deux mille cœurs serrés d'une même compassion; deux mille silences autour de ce vieux prêtre et de ce caveau nu! Quelle grandeur et quel néant! Quel sujet d'orgueil et d'humilite!

Encore quelques jours et tout sera oublié, c'est la condition de la vie. Le ciel reprend déjà sa limpidité, les mornes visages leurs sourires. « Le fleuve du Léthé ou de l'oubli est la plus belle des inventions des anciens. » C'est Méry qui a écrit ces mots dans la préface de ses Souvenirs contemporains, — *Les uns et les autres*. Aujourd'hui le deuil, demain la joie; le monde ne vit que de contrastes.

Une commission s'est réunie pour élever par souscription un monument au poëte; ainsi l'on avait fait pour Murger. Enfin Méry aura un tombeau; ce sera le seul bien terrestre qu'il aura jamais possédé.

ALPHONSE ROYER.

LES TOMBEAUX DES SCALIGER

A VÉRONE.

Le touriste qui parcourt Vérone s'arrête longuement sur la belle place Dei Signori, et contemple avec admiration la façade, peinte à fresque et surmontée de statues, du vieux palais des Scaliger, bâti au XVe siècle et devenu aujourd'hui le siége de la municipalité autrichienne. Ensuite, il n'a qu'à suivre son guide, à droite de la place, dans une petite rue étroite et sale: au bout de quelques pas, devant la petite église de Santa-Maria l'Antica, ses yeux rencontreront les célèbres tombeaux des Scaliger. Après la demeure de la vie, l'asile de la mort.

Ces tombeaux, aux bas-reliefs et aux figurines noircies par le temps, sont resserrés dans une sorte de cour entourée d'une grille de fer, qu'un travail curieux a rendu flexible comme une clôture de bambous. Cette grille est divisée par des piliers sur lesquels se dressent six niches en ogive à colonnettes sculptées. Dans chaque niche est un chevalier revêtu de sa cuirasse. Le plus beau des tombeaux est celui de Can Signorio, héritier de Can Grande II, qu'il avait assassiné publiquement sur son cheval, dans la rue, sous une arcade que l'on a désignée depuis par le nom de *Volto Barbaro*. Le sarcophage repose dans une sorte de clocher à jour, ceint de colonnes torses et dont la lanterne est surmontée de la statue de Can Signorio, bardé de fer et la visière baissée.

Ce titre de *Can* (chien) était l'étrange qualification honorifique des souverains de Vérone. Can Signorio ayant plus tard fait périr également son jeune frère, Pétrarque en prit occasion pour faire un bien médiocre calembour, et écrivit que Vérone, semblable à Actéon, était dévorée par ses propres chiens.

X. DACHÈRES.

L'ANNÉE DES MERVEILLES

(Suite[1].)

Le père Franciscus laissa retomber la tête du Gueux, leva les mains au ciel et adressa à Dieu une longue prière. Tout à coup il fut troublé dans sa pieuse oraison par un soupir qui semblait sortir des lèvres de Godmaert. Le prêtre tressaillit, se pencha vivement sur la tête du patient et contempla son visage avec anxiété: l'œil fixe, la poitrine haletante, il regardait les yeux fermés de son ami, mais rien ne venait réaliser son espoir.

Tout à coup, ô joie! les mains de Godmaert se dénouèrent; ses yeux s'ouvrirent et son regard égaré tomba sur le prêtre incliné au-dessus de lui. Bientôt il souleva lentement un bras, le passa au cou du père Franciscus, dont il attira la tête jusqu'à ses lèvres glacées dont il effleura les joues du prêtre. Ce baiser remplit d'une joie immense le cœur du père Franciscus; il lui sembla que Godmaert, encore privé de la parole, voulait exprimer par là son repentir, et que l'âme de son ami était ravie au mauvais esprit.

Mais, peu d'instants après, Godmaert, comme la premiere fois, revint tout à fait à la vie. Sa première parole fut:

— Mon bon père!

— Pauvre Godmaert! répondit le prêtre en pleurant, avez-vous pu entendre ce que je vous ai dit? Ma voix est-elle allée jusqu'à votre cœur?

— J'ai tout entendu, mon père. J'ai failli et je demande pardon à Dieu.

Le prêtre s'élança vers lui avec un cri de joie et saisit entre ses deux mains la tête de Godmaert.

— Sauvé! sauvé! s'écria-t-il. Godmaert, mon frère bien-aimé, maintenant vous pouvez mourir si Dieu vous a appelé à lui. Votre vie était pure de toute autre faute. Votre âme peut maintenant paraître avec confiance devant son juge... et espérons, mon ami, que nous nous reverrons un jour dans le sein de Dieu! Je vous suivrai bientôt, car ma vie touche à son terme. Là, délivrés des souffrances terrestres, nous continuerons de nous aimer; nous louerons ensemble le Seigneur et serons réunis pour l'éternité...

Tout en évoquant ces celestes perspectives, le prêtre remarquait avec joie que son ami reprenait de plus en plus de forces et revenait enfin à l'état dans lequel il l'avait trouvé à son arrivée. Ils s'entretinrent alors de Gertrude et de Ludovic. Godmaert recevait avec un cœur soumis les exhortations du prêtre. Les souffrances qu'il avait endurées et qui deux fois avaient mis sa vie en danger le quittèrent comme si la dernière crise l'en avait délivré; mais son corps était encore engourdi et tous ses membres comme paralysés.

Au bout de quelques heures, le prêtre se leva et frappa à plusieurs reprises sur la porte du cachot que le geôlier ne tarda pas à ouvrir.

— Quelle heure est-il? demanda le père Franciscus.

— Près de neuf heures du soir, répondit le geôlier.

— Ne pourriez-vous faire venir quelqu'un auprès de ce prisonnier? Il est très-mal, et je dois le quitter.

— Oui, mon père, je vais appeler mon domestique.

Le geôlier sortit et referma la porte.

— Ayez du courage, mon ami, dit le prêtre à Godmaert. Je me rends auprès du grand juge, qui doit être de retour de Bruxelles. J'essayerai d'obtenir quelque adoucissement à votre position, et, dans une heure, je reviendrai avec vos enfants. Le grand juge m'accordera au moins cette dernière faveur.

Godmaert leva la main comme pour demander celle du prêtre, la saisit et la serrant affectueusement:

— Allez, dit-il, allez, ange de consolation; que mes prières et la bénédiction du Dieu que vous servez vous accompagnent!

Le geôlier revint avec son aide, et le prêtre quitta la prison pour aller trouver le grand juge.

Il fut bien reçu par ce magistrat, mais ne put en obtenir que la permission de conduire Gertrude et Ludovic auprès de Godmaert. Il se rendit en toute hâte à la rue de l'Empereur pour y prendre ses enfants affligés.

Depuis longtemps déjà ceux-ci l'attendaient, le cœur palpitant, à la porte de la maison. Dès que le prêtre apparut, ils le saluèrent d'un joyeux cri de bienvenue et le suivirent précipitamment dans la salle.

— Eh bien! bon père Franciscus, demanda Gertrude, quelle nouvelle nous apportez-vous?

Elle tremblait en faisant cette question, bien que l'expression calme de la physionomie du prêtre lui parût d'un bon augure.

— Mes enfants, dit-il, le Seigneur a étendu sa main sur votre père, qui a eu à endurer d'horribles souffrances; mais réjouissez-vous, il guérira, nous pouvons l'espérer.

Des larmes jaillirent des yeux de Gertrude.

— Oh! s'écria la jeune fille avec angoisse, vous me cachez quelque chose; vous n'osez m'annoncer une fatale nouvelle!

— Calmez-vous, calmez-vous, mon enfant, reprit le prêtre; ne vous créez pas vous-même de nouveaux tourments. Votre père vit; vous pouvez l'aller voir et le consoler; je suis venu vous prendre.

Un changement soudain se produisit sur le visage de la jeune fille. La joie rayonna au milieu de ses larmes; elle s'élança, saisit son capuchon, le jeta sur sa tête, et s'écria:

— Allons vite, je suis prête!

Le prêtre ne quittait pas le siége sur lequel il s'était assis.

— Mes enfants, dit-il, accordez-moi un instant de repos. Mes soixante-dix ans ne me permettent plus de méconnaître comme jadis la voix de mon corps affaibli... J'ai faim et soif.

Gertrude jeta loin d'elle son capuchon, tout effrayée de la pâleur du visage du prêtre.

— Pardonnez-moi, mon bon père, dit-elle; je le vois, vous êtes fatigué, épuisé... Reposez-vous et restaurez-vous, je contiendrai mon impatience.

Elle quitta vivement la chambre et revint bientôt avec

1. Voir les numéros 540 à 549.

Thérèse, qui servit à manger et à boire au prêtre.

Pendant ce temps, Gertrude achevait sa toilette; elle faisait mieux disposer son capuchon par Thérèse, et elle attendit en silence que le père Franciscus se levât et dît à elle et à Ludovic :

— Venez maintenant, mes enfants, et comprimez votre tristesse. N'ajoutez pas aux souffrances de votre père par le spectacle de votre propre douleur.

Ils quittèrent leur demeure, et, à travers les rues sombres de la ville, gagnèrent silencieusement la prison. Au moment où ils y arrivaient, la lune se dégagea des nuages et illumina d'une morne clarté la façade du triste bâtiment. A la vue de ces hauts murs et de ces barreaux de fer, le cœur de Gertrude se serra et elle s'arrêta tout à coup sans faire un pas de plus.

Le prêtre frappa : une tête parut au guichet, et la porte s'ouvrit en criant sur ses gonds.

Quelle terreur et quelles angoisses n'eut pas à endurer la pauvre Gertrude en traversant ces couloirs sombres et glacés. De temps en temps elle entendait un bruit de chaînes ou les gémissements d'un prisonnier et, chaque fois, elle se croyait devant le cachot de son père.

Enfin le geôlier s'arrêta devant une lourde porte toute garnie de plaques de fer, et il en fit tourner trois fois la clef.

Le cœur de la jeune fille désolée battit violemment et des larmes mouillèrent ses joues, bien que la porte ne fût pas encore ouverte.

— Mon père, s'écria-t-elle, me voici! c'est moi, votre enfant, votre chère Gertrude!

Un pénible soupir répondit à sa voix.

Ludovic, qui comprit que la vue de son père ne pouvait que redoubler son chagrin, s'efforça de la calmer; mais la jeune fille, transportée, tira précipitamment les verrous, et ouvrit elle-même le chemin.

La porte céda.

En entrant, ils n'aperçurent que les formes indécises d'un corps humain; car, comme le prisonnier se trouvait loin de l'entrée, la lampe du geôlier ne pouvait envoyer ses rayons jusqu'à lui.

Tandis que le prêtre et Ludovic étaient encore debout à l'entrée, Gertrude arracha la lampe des mains du geôlier et tomba à genoux en sanglotant à côte de son père.

— Ma chère enfant, dit-il en soupirant, Dieu m'a exaucé, je te revois!



MÉRY, né aux Aygalades, près de Marseille, le 21 janvier 1798, mort à Paris le 17 juin 1866.
Dessin de M. Breton d'après une photographie de M. Carjat. — Voir page [illegible]

— Mon père, mon pauvre père! s'écria-t-elle en fondant en larmes, que vous a-t-on fait que vous ne puissiez m'embrasser?

— Ma fille bien-aimée! dit-il d'une voix éteinte.

Il s'efforça d'élever les bras jusqu'à elle, mais ils ne purent atteindre cette hauteur et retombèrent impuissants sur la paille. Les larmes brûlantes de Gertrude baignaient les joues du vieillard. Elle ne parlait plus, des soupirs et des sanglots soulevaient sa poitrine oppressée. Ses mains parcouraient avec une affectueuse sollicitude les membres glacés de son père.

— Ludovic! Ludovic! s'écria-t-elle, approche et vois. On a cruellement torturé mon père.

HENRI CONSCIENCE.

(La suite au prochain numéro.)

ANCONE

Ancône est, comme on le sait, le principal port que possède l'Italie sur l'Adriatique entre Venise et Manfredonia. Ce port, de forme circulaire, défendu par deux môles, mesure soixante-douze hectares de superficie. Il n'est pas assez profond cependant pour recevoir de grands navires de guerre; trois ou quatre frégates seulement peuvent s'abriter auprès du phare.

La ville est bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline qui s'avance dans la mer, entre les deux promontoires de San-Ciriaco et de Monte-Guasco. Les Romains, après leurs guerres contre les Samnites, en avaient déjà fait une de leurs principales stations maritimes dans l'Adriatique. Quand des mains des empereurs byzantins elle tomba entre celles des Lombards, un marquis en devint gouverneur, d'où vint la dénomination de marche d'Ancône, qui servait encore, il n'y a pas longtemps, à désigner le pays, par corruption du mot marquisat, *marchesato*. Au moyen âge, cette cité jouit de son indépendance et se gouverna en république sous la protection des papes jusqu'en 1532, époque où Clément VII l'incorpora aux États de l'Église.

La vue d'Ancône que nous publions montre le panorama de la ville et l'enceinte de son port, elle est prise du côté sud-ouest. Au fond, s'élève sur la colline, au-dessus du môle,



MANIFESTATION A MUNICH, EN L'HONNEUR DE S. M. LE ROI DE BAVIÈRE, dessin de M. [illegible]



ANCONE. — VUE GÉNÉRALE, d'après une photographie. — Voir page 412.

à l'extrémité duquel se trouvent une batterie et un phare, la cathédrale dédiée à saint Cyriaque. Cette eglise occupe l'emplacement d'un ancien temple de Vénus. Elle date du xe siècle, à l'exception de la façade occidentale qui est du xIIIe, et, à ce qu'on croit, de Margaritone d'Arrezo. Le portail gothique, bel échantillon du genre, est richement décoré de sculptures; l'intérieur se compose d'une nef et de deux ailes ornées des belles colonnes du temple antique. La coupole octogone passe pour une des plus anciennes de l'Italie et la crypte contient plusieurs tombeaux intéressants.

Au premier plan du dessin, se dresse sur un îlot le lazaret construit par le célèbre architecte hollandais Vanvitelli. Il est protégé par un bastion, et un pont le relie à la terre ferme. Au delà du pont, sur le quai, on peut apercevoir le fameux arc de triomphe érigé en l'an 112 par les habitants reconnaissants en l'honneur de Trajan, qui venait d'agrandir leur port. C'est un des arcs antiques les plus beaux et les mieux conservés qu'on connaisse. Apollodore de Damas en fut, dit-on l'architecte. Il est tout entier de marbre blanc et décoré de quatre colonnes corinthiennes. Une statue équestre en bronze de Trajan le surmontait autrefois.

Sur les hauteurs qui dominent le lazaret est situé la citadelle, qui date du xvie siècle. En 1799, le brave général Mounier, avec une poignée d'hommes, y resista, pendant plus de deux mois, aux attaques réunies des Napolitains, des Russes, des Anglais et des Autrichiens, qu'etaient encore venus renforcer neuf mille Hongrois et Croates. La garnison, forcée de capituler après une héroïque defense, sortit du moins d'Ancône avec tous les honneurs de la guerre. De 1832 à 1838, la France occupa de nouveau la citadelle. Les Autrichiens la bombardèrent en 1849. Enfin, en 1860, le général Lamoricière, commandant en chef les troupes pontificales, s'y enferma après le désastre de Castelfidardo. L'armée piemontaise, assistée de la flotte, vint alors mettre le siége devant la place, qui fut obligée de se rendre.

C'est le 16 decembre 1861, qu'Ancône, avec l'Ombrie et les Marches, a été réunie au royaume d'Italie.

Henri Muller.



SALON DE 1866. — JUIVE D'ALGER, aquarelle de S. A. I. la princesse Mathilde. — Dessin de M. Parmentier

LA CITADELLE D'HÉRAT

Nous avons déjà donné, dans notre numéro 324, la vue d'Hérat, une des plus anciennes et des plus curieuses cités de l'Afghanistan, et nous sommes entrés à ce sujet, sur le territoire et la ville d'Herat, dans des détails auxquels il nous reste peu de chose à ajouter aujourd'hui que nous offrons un dessin de la vieille citadelle qui domine la ville.

Cette citadelle, construite sur un rocher presque à pic, a été reparée et augmentée tant de fois, qu'on s'explique aisement le peu d'homogeneite de son ensemble; pourtant on peut voir qu'elle forme un carré plus ou moins régulier flanqué de tours de distance en distance. Ses murs, parallèles à ceux de la ville, sont formes de briques cuites. Ils regardent les quatre points cardinaux et mesurent chacun plus d'un millier de mètres en longueur. Du haut des bastions de la citadelle, quelques canons suffiraient à aneantir la ville en quelques heures.

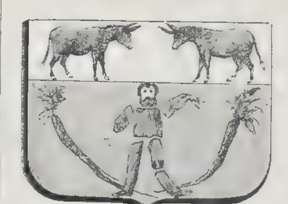
Un fossé sec entoure la première muraille, tandis qu'à l'intérieur la seconde muraille est défendue par un fossé plein d'eau. Quatre ponts-levis situés aux quatre angles donnent accès au cœur de la forteresse qui n'est rien moins que gaie. De petites salles où le jour penètre à peine, un fouillis de corridors sombres et étroits sont des lieux parfaitement disposes pour le drame, surtout au milieu d'une nation à demi sauvage; et l'on n'a pas lieu de s'étonner que le sang ait plus d'une fois taché ces murs, quand on songe que des monstres tels que les Gengiskan, les Tamerlan, les Nadir-shah ont passe par là.

P. Dick.



LA CITADELLE D'HÉRAT (AFGHANISTAN), [illegible] W. S.

REBUS





EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

La [illegible] déc[illegible] est celle [illegible] par [illegible] D[illegible]

ÉMILE [illegible]



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME



TABLE DES GRAVURES

CONTENUES DANS CE VOLUME

